LA REVOLTE D'ATLAS



Ayn Rand

Ayn Rand

La Révolte d'Atlas

Publié en 1957
Sous le titre original
Atlas Shrugged

Traduit de l'américain
par
Monique di Pieirro



Editions du Travailleur

Septembre 2009

Originellement publié en américain par Penguin Group (USA) Inc.
375 Hudson Street, New York, New York 10014; U.S.A.
Penguin Group (Canada), 10 Alcorn Avenue, Toronto, Ontario, Canada M4V 3B2 (une division de Pearson Penguin Canada Inc.); Penguin Books Ltd, 80 Strand, London WC2R ORL, England; Penguin Ireland, 25 St Stephen's Green, Dublin 2, Ireland (une division de Penguin Books Ltd); Penguin Group (Australie), 250 Camberwell Road, Camberwell, Victoria 3124, Australia (une division de Pearson Australia Group Pty Ltd); Penguin Books India Pvt Ltd, 11 Community Centre, Panchsheel Park, New Delhi – 110017, India; Penguin Books (NZ) cnr Airbone and Rosedale Roads, Albany, Auckland, 1310, New Zealand (une divison de Pearson New Zealand Ltd.); Penguin Books (Afrique du Sud) (Pty) Ltd, 24 Sturdee Avenue, Rosebank, Johannesburg 2196, South Africa

Penguin Book Ltd. Registered Offices : 80 Strand, London WCR2R ORL, England

First French printing, September 11, 2009

10 9 8 7 6 5 4 3 2 1

Bibliothèque du Congrès – Données du catalogue de publication

Rand, Ayn.
Atlas shrugged / Ayn rand
p. cm.
With new introd.
ISBN (pour la version en langue anglaise) 0-525-94892-9
I. Title
PS3535.A547A94 1992
813'.52—dc20

Première édition complète en langue française : 11 septembre 2009.

NOTE DE L'EDITEUR – (Editions du Travailleur)
Ceci est une fiction. Les noms, les personnages, les noms d'endroits et les incidents sont soit le produit de l'imagination de l'auteur ou sont utilisés dans un contexte fictionnel, et toute ressemblance avec des personnes authentiques décédés ou encore en vie, entreprises, établissements, évènements, ou faits divers est tout à fait fortuite.
La décision de la traduction et de la publication d'*Atlas Shrugged* en langue française, sous le titre *La Révolte d'Atlas*, est une initiative unilatérale des Editions du Travailleur, sans que la maison d'édition américaine Penguin Group, ni Monsieur Leonard Peikoff, détenteur du copyright pour ce roman, en aient donné leur accord, ou même en aient été informés. Il s'agit donc d'une initiative désintéressée qui fut uniquement motivée par la lassitude et l'exaspération du public francophone de s'être vu régulièrement promettre chaque année, depuis 1957, la publication complète en langue française d'un ouvrage pourtant connu partout ailleurs dans le monde, ce non seulement comme un *best-seller*, mais plus encore comme un classique de la littérature américaine ; promesse qui n'à toujours pas été tenue à la date de publication du présent ouvrage. Toutes les adresses et mentions relatives à Penguin Group et à Monsieur Leonard Peikoff n'ont donc été imprimées sur cette même page que pour satisfaire à un souci de forme et de respect des ayants droits, et ce de la propre et entière initiative des Editions du Travailleur.

AVANT-PROPOS

Mon histoire personnelle, dit Ayn Rand, est un post-scriptum *aux romans que j'ai écrit ; il se réduit à une courte phrase :* "Et c'est bien ce que je veux dire"*. J'ai toujours vécu selon la philosophie que je présente dans mes livres ; et elle a donné les mêmes résultats pour moi que pour mes personnages. Les pratiques diffèrent, les abstractions sont les mêmes.*

J'ai décidé d'être un écrivain à l'âge de neuf ans, et tout ce que j'ai fait s'intégrait dans ce but. Je suis une Américaine par choix et par conviction. Je suis née en Europe, mais je suis venue en Amérique parce que c'était un pays basé sur mes prémisses morales, et le seul pays où on pouvait vraiment être libre d'écrire. Je suis venue seule ici, après avoir eu un diplôme dans une université européenne. Ma lutte fut difficile, gagner ma vie en faisant des petits boulots divers, jusqu'à ce que je puisse faire de ce que j'écrivais un succès financier. Personne ne m'a aidé, et je n'ai jamais pensé à aucun moment que c'était le devoir de quelqu'un de m'aider.

A l'université, j'avais choisi l'histoire comme sujet principal, et la philosophie comme matière représentant un intérêt particulier pour moi ; le premier, dans le but d'avoir une connaissance par les faits du passé des hommes, pour mes écrits à venir ; le second, dans le but d'élaborer une définition objective de mes valeurs. J'ai trouvé que le premier pouvait être appris, mais que c'était à moi de faire le second.

Je me suis tenue à la même philosophie que celle à laquelle je me tiens aujourd'hui, aussi loin dans mon passé que je puisse m'en souvenir. J'ai appris beaucoup de choses durant toutes ces années et ai enrichie ma connaissance de détails, de questions spécifiques, d'applications—et j'avais bien l'intention de l'enrichir encore—mais je n'ai jamais eu à remettre en question aucun de mes fondamentaux. Ma philosophie, dans son essence, est le concept de l'homme en temps qu'être héroïque, avec son propre bonheur comme but moral de sa vie, avec la réalisation productive pour sa plus noble activité et la raison comme son seul absolu.

La seule dette philosophique que je puisse reconnaître est envers Aristote. Je

suis en très grand désaccord avec bien des aspects de sa philosophie, mais sa définition des lois de la logique et des moyens de la connaissance humaine sont de si grandes découvertes que ses erreurs s'en trouvent être hors-sujet par comparaison. Vous trouverez l'hommage que je lui rends dans les titres des trois parties de LA REVOLTE D'ATLAS.

Mes autres reconnaissances se trouvent sur la page de dédication de ce roman. Je savais quelles valeurs de caractères je voulais trouver chez un homme. J'ai rencontré un tel homme, et nous avons été mari et femme durant vingt-huit ans. Son nom est Franck O'Connor.

A tous les lecteurs qui découvrirent LA SOURCE VIVE *et me posèrent beaucoup de questions à propos des applications à plus grande échelle des idées que je développe dans cet autre roman, je voudrais dire que je réponds à toutes leurs questions dans le présent roman, et que* LA SOURCE VIVE *ne fut qu'une introduction à* LA REVOLTE D'ATLAS.

Je n'ai confiance en aucun de ceux qui me diront que des hommes tels que ceux que je décris n'existent pas. Le fait que ce livre ait été écrit—et publié—est ma preuve qu'ils existent bel et bien.

A Frank O'Connor et Nathaniel Branden.

NOTE DU TRADUCTEUR

Cette traduction en langue française de ATLAS SHRUGGED*, œuvre renommée pour vous* LA REVOLTE D'ATLAS*, est le fruit d'une initiative purement personnelle et désintéressée des* Editions du Travailleur*, dans le cadre de laquelle je me suis impliquée comme traductrice du texte original— ce que ceux qui sont déjà familiers de la philosophie d'Ayn Rand ne manqueront pas de trouver paradoxal. Dans le but de dissiper tout malentendu, je crois nécessaire de préciser que je ne suis qu'une professionnelle du monde de l'édition qui a dédié, durant presque une année, la quasi totalité de son temps libre à la traduction de ce texte pour la seule fin de combler une lacune qui l'agaçait. Après avoir longuement retourné dans mon esprit la question des possibles gains que pouvait me rapporter cet important et délicat travail, je suis arrivée à la conclusion que ceux-ci auraient bien pu être décevants, au regard des mois d'efforts et de recherches que réclament la traduction d'une œuvre majeure aussi riche et aussi importante. Trois arguments autres que la légitime–mais trop hypothétique– rénumération de mon travail justifièrent cette initiative.*

ATLAS SHRUGGED *est le* magnum opus *d'Ayn Rand, fameuse écrivaine et philosophe russe naturalisée Américaine. Depuis 1957, année de la première publication de ce roman, plus de six millions de personnes l'ont acheté, et la crise économique qui affecte ce début de siècle a précipité ses ventes annuelles vers des sommets qu'il n'avait jamais atteints auparavant. Durant les années 1980,* ATLAS SHRUGGED *se vendait à une moyenne de 77 000 exemplaires par an, pour grimper jusqu'à 95 000 durant les années 1990, pour enfin couramment dépasser les 130 000 depuis les premières années de ce nouveau siècle, crise économique stimulant l'intérêt du lecteur, puisque c'est largement de ce genre de sujet dont ce livre parle, quoique sous la forme d'une fiction. En 2009,* ATLAS SHRUGGED *se sera vendu à près de 300.000 exemplaires aux Etats-Unis. En Avril 2009, il arrivait en quinzième position dans la liste des livres les plus vendus par* Amazon.com*, premier revendeur de livres dans le monde. Il arrive aujourd'hui en première position dans la catégorie fiction et littérature chez ce même revendeur…*

Dans la sphère culturelle anglo-saxone, ATLAS SHRUGGED *est considéré comme l'un des livres ayant eu le plus d'influence sur les gens du monde des affaires. Selon une étude menée conjointement, en 1991, par la prestigieuse* Librairie du Congrès Américain *et par* Le Club du Livre du Mois, ATLAS SHRUGGED *réussit la surprenante performance d'arriver en seconde place derrière rien de moins que la* BIBLE, *dans la liste des livres qui ont exercé le plus d'influence sur le mode de pensée des Américains.*

ATLAS SHRUGGED est aussi l'un des romans les plus longs jamais écrit en langue occidentale ; le neuvième, paraît-il. La version qui servit à ma traduction compte 1.400 pages. Lorsque je connus l'émotion d'en taper le mot fin sur mon clavier d'ordinateur, le nombre "1803" était écrit en tête de la page et le compteur de mots disait "682.000" ou un tout petit peu moins ; aussi, la sérigraphie des lettres A, E, R, T, O, S, L, M, C, et N avait disparu des touches.

En dépit de son succès et de sa renommée mondiale, ATLAS SHRUGGED *n'a jamais été traduit et édité en langue française, si l'on fait exception de la tentative avortée d'un petit éditeur Suisse aujourd'hui disparu, J. H. Jeheber, à Genève, qui, entre 1957 et 1958, n'imprima qu'un très petit nombre d'exemplaires limités aux seules deux premières parties de ce roman. La troisième partie de* LA REVOLTE D'ATLAS *ne fut donc jamais traduite en langue française jusqu'en cette année 2009—cela, ce n'est pas surprenant, c'est incompréhensible—où* Les Editions du Travailleur *en ont pris l'initiative. Quoiqu'il en soit, il est aujourd'hui devenu extrêmement difficile de se procurer un exemplaire de cette première version incomplète, déjà titrée à cette époque* LA REVOLTE D'ATLAS. *A ma connaissance, sur l'ensemble du territoire français, en cette année 2009, seules trois ou quatre bibliothèques publiques possèdent encore un exemplaire de cette traduction inachevée, dont les titres des deux premières parties, à eux seuls, laissent augurer d'une traduction quelque peu fantaisiste de surcroit.*

Cet agacement de ne pouvoir me procurer et lire une œuvre pourtant si populaire, quand résidant sur le sol d'un pays réputé pour sa passion pour la culture, m'a fait entrevoir cette opportunité rare et convoitée de devenir une pionnière dans le petit monde des traducteurs ; une rétribution qui valait bien autant que quelques improbables petits milliers d'Euros, après tout.

J'augure sans difficulté que la qualité de ma traduction fera l'objet d'une attention toute particulière, ce pour deux raisons, principalement. La première est que la précédente tentative de traduction de 1958 avait, semble-t-il, été d'assez mauvaise qualité, puisque Ayn Rand l'avait refusée avant même d'attendre que la troisième partie ne fut traduite. Ce point a largement été débattu depuis, ainsi qu'en attestent certains commentaires et débats publié à

ce sujet sur quelques blogs sur l'Internet. La deuxième est que l'auteur, Ayn Rand, sa pensée et tout particulièrement LA REVOLTE D'ATLAS, *sont quelque peu controversés dans certains pays d'Europe, pour ne pas dire perçus avec une certaine hostilité ; et pour cause, au-delà d'une passionnante fiction, ce livre est une critique impitoyable du collectivisme. Mon expérience du milieu de l'édition me fait donc dire que quelques uns, parmis ceux qui se trouveront marris de voir publier ce livre en langue française et dans son intégralité, le critiqueront négativement et vivement sans aucun doute, en commençant bien sûr par sa traduction, aux fins de tenter d'en décourager la lecture ; ce livre est si attendu depuis si longtemps par le public français que je pense que de telles tentatives s'avérerons vaines—Ayn Rand était sans ambiguité, elle refusait toujours d'emprunter les mêmes chemins détournés qu'utilisent toujours ceux auxquels elle s'attaquait.*

*C'est pourquoi il m'a semblé opportun de m'expliquer et de justifier certains choix que j'ai été amenée à faire à propos de ce travail de traduction, avant que ceux-ci ne soient critiqués. Tout d'abord, je n'ai pas traduit ce livre comme d'aucun le ferait lorsque s'agissant d'un "roman de gare" appartenant à une catégorie que je qualifierais de "tout-venant". J'étais pleinement consciente de l'ampleur et de la difficulté de la tâche qui m'attendait, et il s'est écoulé près d'une année de réflexions ponctuelles entrecoupées de lectures traitant d'Ayn Rand et de son œuvre, avant que je décide de réellement commencer la traduction d'*ATLAS SHRUGGED. *Je crois pouvoir dire que je suis véritablement "entrée en immersion" dans ce récit dès la traduction de sa première page ; ce qui ne fut pas difficile, tant Ayn Rand—qui fut très influencée par le milieu du cinéma, dans lequel elle travailla—accordait un soin tout particulier aux détails des descriptions des scènes, des personnages et de leurs expressions sous toutes leurs formes. Depuis le premier jour de ce travail jusqu'au dernier, près d'une année plus tard, j'ai cessé toute autre activité professionnelle pour m'y consacrer entièrement, week-ends et jours feriés inclus, à raison d'une moyenne de onze heures de travail quotidien. Je tenais absolument à "rester dans cette histoire", et ai rejeté tout ce qui pouvait m'en distraire. La très grande majorité de mes pauses furent dédiés à des réflections sur le déroulement de ce récit, selon le sens qu'Ayn Rand avait voulu lui donner, et aussi à la lecture de livres et d'articles—n'existant pratiquement qu'en langue anglaise pour l'instant—sur Ayn Rand et sa vie, ainsi que sur l'écriture d'*ATLAS SHRUGGED *bien sûr, en passant par le visionnage, parfois répété, de documentaires audiovisuels ponctués d'interviews de cet auteur, sans oublier le film tiré de son précédent roman,* LA SOURCE VIVE (THE FOUNTAINHEAD), *déjà connu de la plupart des français qui liront ce roman.*

Cette manière de travail, et la lecture des précédentes critiques de ce roman et de plusieurs essais qui y ont été consacrés, me furent d'une aide précieuse au moment de sa traduction. Il y a dans ATLAS SHRUGGED *un esprit et une atmosphère qu'il me fallait absolument comprendre, et même resentir pour les retranscrire au mieux dans une autre langue qui se trouvait être le français. Mais ce n'était pas tout, car, ainsi que cela se produit parfois—et de plus en plus fréquement depuis quelques petites années—il m'a également fallu retranscrire ce qu'Ayn Rand ne voulait que suggérer dans* ATLAS SHRUGGED, *ce qui devait être lu "entre les lignes"; et cet autre aspect ne fut pas la moindre des tâches qui participèrent d'une traduction aussi fidèle que possible de l'esprit de cette œuvre, car il est parfois si tentant de se faire plus explicite qu'un auteur ne le désire, tout comme il est si aisé d'escamoter totalement une signfication cachée ou une "histoire dans l'histoire". C'est pourquoi je puis assurer aux lecteurs de cette traduction, qu'ils n'auront peut-être pas tous exactement la même perception de la portée que son auteur avait voulu donner cette fiction. A cet égard, il serait peut être présomptueux de me laisser aller à prétendre que j'ai absolument tout "vu" dans* ATLAS SHRUGGED *et tout retranscrit dans* LA REVOLTE D'ATLAS*—l'ambition de cette œuvre étant si vaste et son auteur si intelligent—mais ayant découvert dans quelques études consacrées à ce roman, précédemment rédigées par quelques chercheurs en psychologie, ce que j'avais parfois manqué de remarquer, je crois être arrivée à un résultat honorable.*

D'un point de vue plus technique relatant de choses telles que les idiomes, la syntaxe, les noms propres et assimilés, ainsi que la correspondance souvent délicate des synonymes de l'américain vers le français, j'ajouterais les précisions qui suivent à l'attention de ceux qui, je le sais, en sont soucieux lorsque s'agissant d'une œuvre majeure de la littérature américaine.

A deux exceptions près—deux noms de banques—je n'ai traduit à aucun moment les noms des nombreuses entreprises fictives citées dans ce roman, et les ai donc traités comme des noms propres. Tous les noms de lieux, tels que les villes et les Etats américains ont été traduits en francais lorsqu'il y avait lieu, sachant que le public francophone est pleinement familiarisé avec les deux cas. Pour autant, j'ai fait quelques rares exceptions lorsqu'il s'agissait de certains lieux-dit, lorsqu'il me fallut, en quelques occasions, créer mes propres traductions de lieux trop rares ou imaginaires. Je précise que, a quelques rares exceptions près, tous les noms de lieux de ce roman sont existants, et lorsque les circonstances me semblaient l'imposer, j'ai pris soin d'ajouter des notes explicatives—(N. d. T.)—*en bas de page.*

Dans LA REVOLTE D'ATLAS, *les noms d'organes administratifs et gouvernementaux, associations et autres sont très nombreux, et il en va de même, en raison du thème de cette œuvre, pour les noms de lois, décrets administratifs et gouvernementaux imaginés par l'auteur. Il m'est très vite apparu que la bonne compréhension du sens et du propos—souvent ambigus—de cette terminologie particulière pouvait s'avérer ardue pour les lecteurs les moins familiers de la langue et de la culture américaines. C'est pourquoi j'ai pris la décision de tous les traduire en français, sans aucune exception dans ce cas précis, ce en m'efforçant de trouver des traductions s'écartant parfois délibérément de ce qu'aurait pu évoquer ou ne pas évoquer une traduction littérale, pour trouver des noms qui soit les plus proches possibles d'une terminologie propre à la culture française. Ce fut un choix qui, j'en suis consciente, risque de faire l'objet de quelques critiques. Il m'a semblé justifié par la longueur exceptionnelle de cette œuvre, par sa complexité réclamant à son lecteur un effort intellectuel rarement rencontré lorsque s'agissant d'une fiction, et par la difficulté supplémentaire qu'entraîne la mémorisation d'un assez grand nombre de noms de personnages et de lieux.*

J'ai changé pour des équivalents typiquement français les expressions familières qui étaient trop typiquement américaines pour être pleinement comprises par un lectorat francophone—tout comme un Américain ne comprendrait pas vraiment ce que veux dire "il tombe des cordes", un Français ne comprendrait peut-être pas très bien non plus ce qu'un Américain veux dire par "il pleut des chats et des chiens". J'ai peut-être pris plus de liberté lorsque traduisant certaines exclamations, jurons, insultes ainsi que certaines tournures de phrases et expressions particulièrement courantes ou populaires.

Sachant que ce roman fut publié pour la première fois en 1957, je me suis efforcée d'utiliser un dictionnaire français-anglais édité peu après cette date, lorsque cherchant, par exemple, les synonymes les plus proches du sens ou de l'atmosphère suggérés par l'auteur. Cependant, j'avertis le lecteur que j'ai parfois jugé nécessaire de déroger à cette dernière règle, lorsque, entre autres exemples, il m'a semblé qu'une subtilité particulière ayant justifié le choix d'un mot tout aussi particulier ne serait plus du tout perçue comme telle aujourd'hui. Dans ces derniers cas, heureusement exceptionnels, j'ai choisi un autre synonyme communiquant le même sens sous-jacent, quitte à faire le sacrifice d'un choix qui n'aurait pas existé en 1957—un détail que quelques lecteurs bilingues remarqueront certainement.

Enfin, j'ai le regret de devoir admettre que les lecteurs trouveront peut-être quelques inévitables fautes d'orthographe, de frappe et de ponctuation, un

risque particulièrement grand lorsque s'agissant d'un ouvrage aussi long que celui-ci ; je me suis chargée moi-même des quatre relectures complètes de ce livre pour correction, ce qui ne saurait garantir la perfection.

Si jamais cette traduction ne parvenait pas à satisfaire les plus exigeants d'entre vous, elle aura au moins le mérite d'être la seule à vous permettre, enfin, après 52 ans d'attente, de découvrir ce riche récit, aussi long et aussi captivant qu'un thriller tel que LE COMTE DE MONTE CRISTO*, d'Alexandre Dumas, et aussi mystérieux, intriguant et intellectuellement élaboré—sinon plus, de mon point de vue—que* LE PENDULE DE FOUCAULT*, de Umberto Eco. Pour autant, aucun de ces deux autres best-sellers ne ressemblent à* LA REVOLTE D'ATLAS*, qui est tout à la fois un parfait exemple de dystopie—dans la veine des* 1984*, de George Orwell, du* MEILLEUR DES MONDES *d'Aldous Huxley et autres* FARHENHEIT 451*—mais bien plus proche de notre réalité d'aujourd'hui, et infiniment plus élaboré ; un incroyable et pourtant si réaliste thriller politique, un récit ou se glisse habilement un romantisme et une sensualité toute féminine, un cours d'économie et de sociologie magistral, une connaissance experte de la psychologie et une réflexion philosophique écrite par l'un des plus celèbres penseurs contemporains du genre.*

Une dernière chose à l'adresse des lecteurs : LA REVOLTE D'ATLAS *mériterait bien que l'on en parle comme d'un "roman de gare", et pour une fois ce ne serait pas péjoratif. Ceux qui connaissent déja le cadre de ce récit me comprendront et souriront.*

Mister Peikoff,

As I know that you will be informed of this translation soon after its free release, it would not behoove to me to apologize for translating ATLAS SHRUGGED in French language without ever asking for your agreement, and without prior submission, be it as a matter of mere courtesy, of its text to you before release. Such an initiative is unlikely to be pardoned, of course.

To the attention of French readers, I managed to explain above, in their language, the reasons that justified my will to do this translation's works; and I have made clear to them that it was a personal initiative done unbeknown to you and to Penguin Publishing Group. My motive for doing it is that too many French-speaking admirers of Ayn Rand have waited for more than half a century for reading ATLAS SHRUGGED, an American best seller of worldwide renown; and nothing suggested that they might enjoy the pleasure to read a print version of it anytime soon. In the eye of many of those people, it was tantamount to no less than a form of unbearable and unacceptable censorship.

However, if ever it happened that this translation's works could express the thought of Ayn Rand as you would like it, then on behalf of the Editions du Travailleur publishing company and on mine, please consider this French translation as your exclusive property coming to compensate for the possible loss its public release without your agreement might entail to your interests and reputation.

Sincerely yours,

Monique di Pieirro – 11 Septembre 2009

TABLE DES MATIERES

TROISIEME PARTIE

"A" EST "A"

P R E M I E R E   P A R T I E

NON-CONTRADICTION

CHAPITRE I

LE THEME

— Qui est John Galt ?

La lumière déclinait, et Eddie Willers ne pouvait distinguer le visage du *pique-assiette*. Le pique-assiette avait posé la question le plus simplement du monde, sans aucune expression dans la voix. Mais le soleil qui se couchait au loin, au bout de la rue, envoyait des éclats de lumière jaune qui faisaient ressortir ses yeux qui fixait Eddie Willers ; des yeux fixes et moqueurs, comme si la question avait été adressée pour piquer cette gène irraisonnée qui était en lui.

— Pourquoi dites-vous cela ? demanda t-il.

Le pique-assiette s'appuyait contre le chambranle de la porte ; l'arête d'un morceau de verre brisé derrière lui reflétait le jaune métallique du ciel.

— Ça vous ennuie ?

— Pas du tout. répliqua sèchement Eddie Willers.

Il plongea prestement sa main dans sa poche. Le pique-assiette l'avait apostrophé pour lui demander une pièce de 10 *cents*, puis avait enchaîné sur autre chose, comme pour faire diversion et remettre la demande purement matérielle à plus tard. Faire la manche pour des petites pièces était devenu une chose si fréquente, dans la rue, qu'il était inutile de prêter attention aux justifications, et il n'avait d'ailleurs nul désir d'en savoir plus sur les raisons du désespoir de cet homme.

— Tiens, vas te chercher ta tasse de café. dit-il, tendant la pièce à cette ombre qui n'avait pas de visage.

— Merci Monsieur. dit la voix d'un ton détaché ; et la tête de l'homme resta inclinée en avant pendant un instant. La face

hâlée semblait avoir été érodée par les vents, coupée de lignes exprimant de la lassitude et une résignation cynique ; les yeux étaient intelligents. Eddie Willers poursuivit son chemin, se demandant pourquoi il le ressentait toujours à ce moment de la journée ; ce sentiment d'effroi irraisonné. « Non », se dit-il, « pas d'effroi, il n'y a pas à avoir peur de quoi que ce soit : juste une immense appréhension confuse, sans origine ou objet. » Il s'était fait à ce sentiment, mais il ne pouvait se l'expliquer ; pourtant le pique-assiette avait parlé comme s'il savait qu'Eddie le ressentait, comme s'il pensait qu'on devait le ressentir ; et en plus, comme si lui, il en connaissait la raison.

Eddie Willers remonta ses épaules droites en un acte conscient d'autodiscipline. Il devait mettre un terme à ce problème, se dit-il ; il était en train de commencer à s'imaginer des choses. L'avait-il toujours ressenti ? Il avait trente-deux ans. Il essayait de se souvenir. Non. Mais il était incapable de se souvenir quand cela avait commencé. Ce sentiment le saisissait soudainement, de temps à autres, mais maintenant cela arrivait plus souvent que jamais. « C'est le crépuscule, » se dit-il ; « j'ai horreur du crépuscule. »

Les nuages et les lignes des gratte-ciels qui s'opposaient à eux étaient en train de devenir brun, comme sur une vieille peinture à l'huile ; la couleur d'une belle toile ternie par les âges.

De longues traînées de poussière de charbon couraient depuis sous leurs faîtes le long des étroits murs avalés par la suie. Sur le côté d'une tour, une crevasse longue de dix étages perçait la forme figée d'un éclair lumineux. Les contours irréguliers d'une forme coupaient le ciel au-dessus des toits ; c'était une demi-spirale qui retenait encore la lueur du soleil couchant ; la dorure à la feuille avait disparue de l'autre moitié depuis longtemps déjà. La lueur était rouge et figée, comme le reflet d'un feu ; pas un feu rageur, mais plutôt un feu mourant qu'il n'était plus nécessaire d'éteindre.

Non, pensa Eddie Willers, il n'y avait rien de perturbant dans les monuments de la cité. Ils semblaient êtres comme ils l'avaient toujours été. Il continuait à marcher, se rappelant qu'il allait revenir au bureau en retard. Il ne se réjouissait pas de la tâche qui l'attendait à son retour, mais elle devait être faite. C'est pourquoi il ne songea pas à la remettre à plus tard, et accéléra même son pas.

Il bifurqua à un angle de la rue. Dans l'étroit espace qui séparait les silhouettes sombres de deux *buildings* comme dans la fente d'une porte, il vit la page du gigantesque calendrier suspendu dans le ciel. C'était le calendrier que le maire de New York avait fait ériger au sommet d'un *building*, de manière à ce que les habitants puissent immédiatement dire la date du mois, comme on pouvait dire les heures d'un simple regard à une tour publique. C'était un rectangle blanc qui pendait au-dessus de la cité, annonçant la date aux hommes qui se trouvaient en bas, dans les rues. Dans cette luminosité vespérale aux couleurs de rouille, le rectangle disait : 2 SEPTEMBRE. Eddie Willers détourna le regard. Il n'avait jamais aimé la vue de ce calendrier. Cela le dérangeait d'une manière qu'il aurait été incapable d'expliquer ou de définir. Ce sentiment semblait être une partie de son mal-être ; il en avait la même teneur. Il lui vint soudainement à l'esprit qu'il y avait une phrase, une citation peut-être, qui exprimait bien ce que le calendrier semblait suggérer. Mais il ne parvenait pas à s'en souvenir. Il marchait, triturant cette phrase qui demeurait en suspend dans son esprit, comme une enveloppe vide. Il ne parvenait ni a remplir les vides de cette enveloppe, ni à la faire disparaître. Il jeta un coup d'œil en arrière. Le rectangle blanc demeurait au-dessus des toits, répétant son inamovible finalité : 2 SEPTEMBRE.

Le regard d'Eddie Willers revint vers le bout de la rue pour s'attarder un instant sur une carriole de légumes arrêtée devant le porche d'un immeuble de pierres brunes. Il vit une pile de carottes dorées, et le vert frais des oignons. Il vit la blancheur impeccable d'un rideau gonflé par le vent dans une fenêtre ouverte. Il vit un autobus dont les mains expertes qui tenaient son volant lui firent accomplir un virage précis. Il se demandait pourquoi il se sentait rassuré, puis, ensuite, pourquoi il ressentit soudainement l'inexplicable souhait que toutes ces choses ne puissent être laissées à elles-mêmes sans protection contre le ciel ouvert. Quand il gagna la *Cinquième Avenue*, son regard s'attarda sur les vitrines des magasins qu'il dépassait. Il n'y avait rien dont il avait besoin ou qu'il aurait souhaité acheter ; mais il prenait plaisir à regarder les étalages d'articles, tous les articles, objets faits par la main de l'homme pour être utilisés par les hommes. La vue des rues prospères lui procurait du plaisir ; quoique pratiquement un magasin sur quatre était fermé, ses vitrines sombres et vides. Il ne sut pas pourquoi il

pensa au chêne. Rien ici n'aurait pu lui faire s'en souvenir. Mais il y pensait, comme aux étés de son enfance passés sur la propriété des Taggart. Il avait vécu la plupart de son enfance avec les enfants des Taggart, et maintenant il travaillait pour eux, comme son père et son grand-père avaient travaillé pour leur père et leur grand-père avant cela.

Le grand chêne se dressait sur une colline surplombant le fleuve Hudson, en un endroit isolé de la propriété des Taggart. Eddie Willers, alors âgé de sept ans, aimait aller à cet arbre pour le regarder. Il avait été là durant des centaines d'années, et il se disait qu'il y demeurerait toujours. Ses racines attrapaient la colline comme un poing dont les doigts seraient enfoncés dans le sol, et il pensa que si un géant pouvait le saisir par son faîte il serait incapable de le déraciner et déplacerait plutôt la colline et la Terre entière avec lui, comme d'aucun l'eut fait avec une boule accrochée à un fil. Il se sentait en sécurité auprès de cet arbre ; c'était quelque chose que rien ne pouvait affecter ou mettre en péril ; c'était pour lui un symbole qui représentait le mieux la force.

Une nuit, la foudre saisit le chêne. Eddie l'avait vu le lendemain matin. Il était à moitié couché, et il regarda dans son tronc comme on aurait pu le faire s'il s'était agi d'un tunnel noir. Le tronc n'était qu'une coquille vide ; son cœur avait pourri et disparu il y avait déjà bien longtemps ; il n'y avait rien à l'intérieur, juste une fine couche de poussière grise qui était en train de se disperser au gré des caprices des vents les plus légers. La puissance faite chose vivante était partie, et son enveloppe charnelle n'avait pu y résister. Des années plus tard, il avait entendu dire que les enfants devaient être protégés contre les chocs, contre leurs premières confrontations avec la mort, la douleur et la peur. Mais tout cela ne l'avait jamais effrayé ; son choc à lui survint lorsqu'il demeura silencieux, très silencieux, regardant le trou noir du tronc. C'était une immense trahison : plus terrible encore car il ne parvint même pas à définir précisément ce qui avait été trahi. Ce n'était pas lui, ça il le savait, ni sa confiance ; c'était quelque chose d'autre. Il demeura là pour un moment, sans émettre aucun son, avant de s'en retourner à la maison. Il n'en parla jamais à personne.

Eddie Willers secoua la tête alors que le grincement d'un mécanisme rouillé changeant l'indication d'un feu de signalisation le stoppa sur le bord d'une courbe. Il ressentait de

la colère contre lui-même. Il n'avait aucune raison justifiant qu'il se remémore le chêne ce soir. Cela ne signifiait plus rien pour lui, aujourd'hui ; seulement une légère pointe de tristesse, et, quelque part en lui, un soupçon de douleur qui venait et disparaissait comme une goutte de pluie sur la vitre d'une fenêtre, dont la course était la marque d'une question.

Il voulait qu'aucune tristesse ne vienne entacher son enfance ; il en aimait les souvenirs ; chaque jour de ceux-ci dont il aurait pu se rappeler était invariablement envahi par la persistante brillance de la lumière du soleil. Il lui semblait que quelques rayons qui en parvenait atteignaient son présent : enfin, pas des rayons, mais plutôt de petites taches de lumière qui rehaussaient occasionnellement de quelques petits éclats son travail, son appartement d'homme seul, et la silencieuse et scrupuleuse progression de son existence.

Il pensa à un certain jour d'été, lorsqu'il avait dix ans. Ce jour là, l'unique précieuse compagne de son enfance lui dit ce qu'ils feraient plus tard, lorsqu'ils auraient grandi. Les mots étaient durs et lumineux comme la lumière du soleil ; il écoutait avec admiration et émerveillement. Quand il lui fût demandé ce qu'il voulait faire, il répondit immédiatement :

— N'importe quoi de bien.

Avant d'ajouter :

— Tu devrais faire quelque chose de grand… Je veux dire, nous deux, ensemble.

— Quoi ? demanda t-elle.

Il dit :

— Je ne sais pas. C'est ce que nous devrions justement trouver. Pas seulement ce que tu disais. Pas seulement les affaires et gagner sa vie. Des choses telles que gagner des batailles ou sauver des gens des flammes, ou escalader des montagnes.

— Pourquoi faire ?

Il dit :

— Dimanche dernier, le Ministre a dit que nous devons toujours atteindre le meilleur de ce qui se trouve en chacun de nous. Qu'est-ce qui est le meilleur en nous, d'après toi ?

— Je ne sais pas.

— Ce sera à nous de le trouver.

Elle ne répondit rien ; elle regardait ailleurs, au-dessus de la voie ferrée.

Eddie Willers souriait. Il avait dit “n’importe quoi de bien”, il y avait vingt deux ans. Il avait gardé cette phrase à l’esprit, et nulle autre qui aurait pu la contredire depuis. Les autres questions s’étaient évanouies dans les méandres de son esprit ; il avait été bien trop occupé pour se les poser depuis. Mais il pensait qu’il était évident que l’on devait faire ce qui était *bien* ; il n’avait jamais appris comment les gens pouvaient vouloir faire autrement ; il avait seulement appris qu’ils le faisaient. Cela lui semblait simple et incompréhensible : simple que les choses devaient êtres bien faites, et incompréhensible qu’elles ne le soient pas. Il savait qu’elles ne l’étaient pas. Il y pensa alors qu’il tournait à un angle et arrivait au pied du grand *building* de la Taggart Transcontinental.

L’édifice se dressait au-dessus de la rue, comme sa plus haute et plus fière structure. Eddie Willers souriait toujours quand il l’apercevait. Ses longues bandes de surface vitrée étaient intactes, ce qui contrastait avec celles des immeubles voisins. Ses lignes ascendantes coupaient le ciel, sans angles qui s’effondraient ni arêtes ébréchées. Il semblait résister aux années, intact. Il sera *toujours* ici, pensa Eddie Willers.

Chaque fois qu’il entrait dans le bâtiment de la Taggart, il se sentait soulagé et en sécurité. C’était un lieu de compétence et de pouvoir. Le sol de ses allées était un miroir fait de marbre. Les rectangles dépolis de ses éclairages électriques étaient des morceaux de lumière solide. Derrière les baies vitrées, des rangées de filles étaient assises devant des machines à écrire, les cliquetis de leurs touches, ainsi joué à l’unisson, ressemblant au bruit des roues d’un train lancé à grande vitesse ; et, comme un écho lui donnant la réplique, une légère vibration venant des tunnels du grand *Terminus* parcourait les murs de temps à autre, montant depuis les fondations de l’immense structure ; là d’où les trains partaient pour traverser tout un continent, puis s’arrêtaient alors qu’ils venaient de le traverser, ainsi qu’ils avaient toujours démarré puis stoppé, génération après génération.

« Taggart Transcontinental », pensa tout haut Eddie Willers, « *De l’océan à l’océan* » : le fier slogan de son enfance, bien plus brillant et sacré que n’importe quel commandement de la Bible. « *De l’océan à l’océan*, pour toujours, » rectifia Eddie Willers, à la manière d’une dédicace personnalisée alors qu’il marchait dans les halls immaculés vers le cœur du bâtiment où

se trouvait le bureau de James Taggart, président de Taggart Transcontinental.

James Taggart était assis à son bureau. Il avait l'allure d'un homme approchant la cinquantaine qui avait traversé les âges de sa vie depuis l'adolescence, sans connaître les stages intermédiaires de la jeunesse. Il avait une petite bouche pétulante et des cheveux fins s'accrochant à la calvitie de son front. Sa posture était affaissée, d'une négligence excentrée, comme dans une attitude de défiance infligée à son grand corps mince ; un corps doté d'une ligne élégante qui voulait suggérer la prestance d'un aristocrate, mais qui s'était transformé en l'attitude gauche d'un lourdaud. La peau de son visage était pâle et molle. Ses yeux étaient également pâles et voilés, et son regard se déplaçait lentement sans jamais vraiment s'arrêter, planant au-dessus et au-delà des choses avec une expression de ressentiment à leur égard. Il avait l'air entêté et vide. Il avait trente-neuf ans.

Il releva la tête en affectant une humeur irritée, lorsqu'il entendit le son de la porte qui s'ouvrait.

— Ne m'ennuie pas, ne m'ennuie pas, ne m'ennuie pas ! dit James Taggart.

Eddie Willers s'avançait vers le bureau.

— C'est important Jim. dit-il sans élever la voix.

— D'accord, d'accord ; qu'est-ce que c'est ?

Eddie Willers regardait une carte accrochée à un mur. Sous le verre les couleurs de la carte étaient passées ; il se demandait combien de présidents avaient siégé ici avant l'homme qui était en face de lui, et durant combien d'années. Les chemins de fer Taggart Transcontinental, le réseau de lignes rouges qui labouraient la surface terne du pays, de New York à San Francisco, ressemblait aux veines d'un système sanguin. On aurait dit que le sang avait circulé à travers l'artère principale et que, sous la pression de sa propre surabondance, des ramifications s'y étaient connectées au hasard pour ensuite courir à travers tout le pays. Une trace rouge ondulait depuis Cheyenne, dans le Wyoming, pour descendre jusqu'à El Paso, au Texas ; c'était la *Ligne Rio Norte* de la Taggart Transcontinental. Un nouveau tracé avait prolongé cette ligne qui allait maintenant au-delà d'El Paso, mais Eddie Willers détourna rapidement son regard quand ses yeux atteignirent ce point.

Il regarda James Taggart et dit :

— C'est la *Ligne Rio Norte*.

Il remarqua le regard de Taggart qui se posa sur un angle du bureau.

— Nous avons eu un autre accident.

— Des accidents de train se produisent tous les jours. Devais-tu m'ennuyer juste pour ça ?

— Tu sais ce que je suis en train de dire, Jim. La *Rio Norte* est faite pour... la voie en a "pris un coup"… tout le long. Il faut en poser une autre.

Eddie Willers poursuivit comme s'il ne devait pas y avoir de réponse :

— Cette voie est foutue. Ça ne sert à rien d'essayer de faire rouler des trains là-bas. Les gens ne se risquent même plus à les prendre.

— Il n'y a pas une voie de chemin de fer dans le pays, il me semble, qui n'ait pas quelques embranchements générant des pertes financières. On n'est pas les seuls. C'est une situation nationale ; une situation nationale temporaire.

Eddie continuait à l'observer silencieusement. Ce que Taggart n'aimait pas chez Eddie Willers, c'était cette habitude de regarder les gens droit dans les yeux. Les yeux d'Eddie étaient bleus, larges et interrogateurs ; il avait les cheveux blonds et un visage carré, sans remarquable particularité sinon ce regard exprimant l'attention scrupuleuse, et un étonnement émerveillé qu'il n'essayait pas de cacher.

— Qu'est-ce que tu veux ? fit sèchement Taggart.

— Je venais seulement te dire quelque chose que tu devais savoir, parce que quelqu'un devait te le dire.

— Que nous avons eu un autre accident ?

— Que nous ne pouvons pas laisser tomber la *Ligne Rio Norte*.

Il arrivait rarement que James Taggart relève la tête ; quand il regardait les gens, il le faisait en relevant ses lourdes paupières ainsi que ses yeux abrités par son large front dégarni.

— Qui songe à laisser tomber la *Ligne Rio Norte* ? Il n'a jamais été question de l'abandonner. Je n'aime pas te l'entendre dire. Je n'aime pas ça du tout.

— Mais nous n'avons pas respecté les horaires durant les six derniers mois. Nous n'avons pas fait un seul trajet sans qu'il n'y ait eu une panne, majeure ou mineure. On est en train de perdre

tous nos transporteurs et messageries les uns après les autres. Combien de temps encore allons-nous tenir le coup ?

— Tu es un pessimiste, Eddie. Tu manques de foi. C'est cela qui mine le moral d'une organisation.

— Tu veux dire que rien ne va être fait à propos de la *Ligne Rio Norte* ? »

— Je n'ai pas dit cela du tout. Aussitôt que nous aurons la nouvelle voie…

— Jim, il n'y aura pas de nouvelle voie.

Il regardait les paupières de Taggart se soulever lentement, et poursuivit :

— Je reviens tout juste du bureau de l'Associated Steel. J'ai parlé avec Orren Boyle.

— Qu'est-ce qu'il a dit ?

— Il a parlé une heure et demi durant, et il ne m'a pas donné une seule réponse claire.

— Pourquoi l'as-tu dérangé ? Il me semble que la livraison de la première commande de rails ne devait pas être effectuée avant le mois prochain.

— …et avant ça, elle était prévue pour trois mois plus tôt.

— Circonstances imprévues ! Absolument au-delà du contrôle d'Orren.

— Mais avant cela la livraison était planifiée pour six mois plus tôt. Jim, nous avons attendu *treize mois* que l'Associated Steel nous livre ces rails, et nous n'en avons même pas eu un seul à ce jour.

— Qu'est que tu veux que je fasse ? Je ne peux pas diriger les affaires d'Orren Boyle à sa place.

— Je veux que tu comprennes que nous ne pouvons attendre.

Taggart formula lentement sa demande, sa voix se faisant mi-moqueuse, mi-prudente :

— Qu'est-ce qu'a dit ma sœur ?

— Elle ne sera pas de retour avant demain.

— Bien ; qu'est-ce que tu veux que je fasse ?

— C'est à toi de décider.

— Bien ; quoique que tu puisses dire d'autre, il y a une chose que tu ne mentionneras pas après ça ; et c'est Rearden Steel.

Eddie ne répondit pas immédiatement, puis il dit enfin d'une voix plus grave :

— D’accord Jim. Je n’en ferai pas mention.

— Orren est un ami.

Il n’entendit aucune réponse, et ajouta :

— Je n’aime pas ton attitude. Orren Boyle nous livrera ces rails aussitôt que cela sera humainement possible. Aussi longtemps qu’il ne sera pas en mesure de nous les livrer, personne ne nous en voudra.

— Jim ! Qu’est-ce que tu racontes ? Ne comprends-tu pas que la *Ligne Rio Norte* est en train de disparaître, que quiconque nous en veuille ou non pour cela ?

— Les gens s’en accommoderaient, et ils n’auraient pas le choix, s’il n’y avait pas la Phoenix-Durango.

Il vit les traits du visage d’Eddie se durcir.

— Personne ne s’est jamais plaint de la *Ligne Rio Norte*, jusqu’à ce que Phoenix-Durango fasse son entrée.

— La Phoenix-Durango fait un brillant travail, l’interrompit Eddie avant que Taggart ne poursuive :

— Imagine une chose appelée la Phoenix-Durango entrant en compétition avec Taggart Transcontinental ! Ce n’était rien d’autre qu’une ligne locale de transport de lait, il y a dix ans.

— Ils ont pris la plupart du transport de fret de l’Arizona, du Nouveau Mexique et du Colorado, maintenant.

Taggart ne répondit pas.

— Jim, on ne peut pas perdre le Colorado. C’est notre dernier espoir. Si nous ne nous remuons pas, nous laisserons aller tous les gros transporteurs de cet Etat à Phoenix-Durango. Nous avons perdu les champs de pétrole Wyatt.

— Je ne vois pas pourquoi tout le monde continue de parler des champs de pétrole Wyatt.

— Parce qu’Ellis Wyatt est un prodige qui…

— Qu’Ellis Wyatt aille en enfer !

Ces puits de pétrole, se demanda tout-à-coup Eddie, n’avaient ils pas quelque chose en commun avec les vaisseaux sanguins sur la carte ? N’était-ce pas comme cela que les tracés rouges avaient progressé à travers le pays, il y a des années ; un exploit qui semblait incroyable maintenant ? Il se représenta le pétrole jaillissant des puits, alimentant un courant noir qui courait presque plus vite à travers le continent que les trains de la Phoenix-Durango n’auraient pu le porter.

Ce champ de pétrole n’avait été qu’une parcelle de terrain rocheux dans les montagnes du Colorado, déclaré épuisé depuis

longtemps. Le père d'Ellis Wyatt s'était débrouillé pour s'octroyer d'obscurs revenus pour jusqu'à la fin de ses jours ; produit de ces puits de pétrole mourants. Mais maintenant c'était comme si quelqu'un avait administré une piqure d'adrénaline au cœur de la montagne ; un cœur s'était mis à battre et le sang noir s'était mis à jaillir des rochers. Bien sûr que c'est du sang, pensa Eddie Willers, parce que le rôle du sang est de nourrir, de donner la vie, et c'est justement ce que Wyatt Oil avait fait. On avait réveillé d'inertes pentes de terrain pour leur donner une raison d'être. Cela avait amené de nouveaux bourgs, de nouveaux équipements de production d'électricité, de nouvelles usines, dans une région que personne n'avait remarquée, même sur une carte. De nouvelles usines, pensa Eddie Willers, à une époque où le transport de fret de toutes les grandes industries était en train de décliner, année après année. Un nouveau champ de pétrole fertile au moment où les pompes étaient en train de s'arrêter, d'un important gisement à un autre. Une nouvelle région industrielle, là ou personne n'aurait pu raisonnablement espérer plus que des activités d'élevage et de culture de betteraves. Un seul homme l'avait fait, et il l'avait fait en seulement huit années, pensa encore Eddie Willers. C'était une de ces histoires qu'il avait lu autrefois dans les livres scolaires, et qu'il n'avait jamais vraiment crue. Des histoires d'hommes qui avaient vécu au temps où le pays connaissait ses jeunes années. Il aurait voulu avoir la chance de rencontrer un homme tel qu'Ellis Wyatt. On parlait énormément de lui, mais bien peu avaient eu la chance de le rencontrer ; il venait rarement à New York. On disait qu'il avait trente-trois ans et qu'il piquait des colères plutôt violentes. Il avait découvert un truc pour réanimer les puits de pétrole épuisés, et c'est ce qu'il était en train de faire.

— Ellis Wyatt est un enfoiré de *gripsou* qui ne s'intéresse à rien d'autre qu'à l'argent. s'écria James Taggart. « Il me semble qu'il y a dans la vie des choses plus importantes que de "faire de l'argent". »

— Qu'est-ce que tu es en train de dire, Jim ? Qu'est-ce que cela a à voir avec…

— De plus, il nous a trahis. Nous avons désservi l'exploitation pétrolière de Wyatt pendant des années, du mieux que nous le pouvions. Du temps du père Wyatt, on lui allouait un train de wagon-citernes tout entier par semaine.

— On n’en est plus au temps du père Wyatt, Jim. La Phoenix-Durango lui fournit deux trains par jour, là-bas ; et ils sont à l’heure.

— S’il nous avait donné le temps de nous adapter à sa croissance…

— Il n’a pas de temps à perdre.

— Qu’est-ce qu’il s’imagine ? Qu’on va se débarrasser de nos autres clients ; qu’on va lui sacrifier les intérêts du pays tout entier et qu’on va lui donner tous nos trains ?

— Pourquoi ? Non ! Il n’attend rien de nous. Il est juste en affaire avec Phoenix-Durango.

— Je pense que c’est un ruffian destructeur sans scrupules. Je pense qu’il est un parvenu irresponsable dont les compétences ont été exagérées.

C’était quelque chose d’étonnant d’entendre cette soudaine émotion dans la voix sans vie de James Taggart.

— Je ne suis pas sûr que ses champs de pétrole soient si rentables que cela. Je pense surtout qu’il a disloqué l’économie du pays tout entier. Personne n’attendait que le Colorado devienne un Etat industrialisé. Comment pouvons-nous assurer notre sécurité et planifier quoique ce soit, si tout est en train de changer en permanence ?

— Bonté divine, Jim ! Il est…

— Oui, je sais ; il fait du fric. Mais ce n’est pas sur une telle base, il me semble, qu’on définit ce qu’un homme peut apporter à la société. Et pour ce qui concerne son pétrole, il viendrait nous voir en rampant et il attendrait son tour avec les autres transporteurs, et il ne demanderait pas plus que ce que commandent les limites du raisonnable, s’il n’y avait pas la Phoenix-Durango. Nous ne pouvons rien faire, si nous tentons de nous élever contre ce genre de compétition destructrice. Et d’ailleurs, personne ne nous en voudrait.

La pression dans sa poitrine et dans ses tempes, pensa Eddie Willers, exprimait l’intensité des efforts qu’il était en train de faire. Il avait décidé de clarifier les choses une bonne fois pour toutes, et elles étaient si claires, se dit-il, que rien ne pouvait empêcher Taggart de les voir ainsi ; à moins qu’il devienne incapable de développer et de justifier sa propre argumentation. Il avait bien essayé du mieux qu’il l’avait pu, mais il était “à côté de la plaque”, comme il avait toujours été “à côté de la plaque” dans toutes les conversations qu’ils avaient eu

ensemble ; quoiqu'il dise, il ne semblait jamais parler du même sujet.

— Jim, de quoi es-tu en train de parler ? Qu'est-ce que cela peut bien faire que personne ne nous en veuille, quand la voie est en train de partir en petits morceaux ?

James Taggart souriait. C'était un sourire presque imperceptible ; un sourire amusé, mais froid.

— C'est touchant, Eddie. C'est touchant…ton dévouement pour Taggart Transcontinental. Si tu ne fais pas plus attention, tu vas devenir un de ces vrais serfs des temps féodaux.

— C'est ce que *je suis*, Jim.

— Mais puis-je te demander si c'est ton travail de débattre de tels sujets avec moi ?

— Non, ça ne l'est pas.

— Alors, pourquoi refuses-tu de comprendre que nous avons, dans cette compagnie, des départements en charge de ces questions ? Pourquoi n'irais-tu pas rapporter tout cela à qui en est en charge ? Pourquoi ne pleures-tu pas plutôt sur les épaules de ma chère sœur ?

— Ecoutes, Jim ; je sais que ce n'est pas mon rôle de te conseiller, mais je ne comprends pas ce qui se passe. Je ne sais pas ce que tes conseillers personnels te disent, ou pourquoi ils ne parviennent pas à te le faire comprendre. C'est pourquoi je m'étais dit que je devais essayer de te le dire moi-même.

— Je t'apprécie sincèrement comme ami d'enfance, Eddie, mais penses-tu que cela te permets d'entrer ici sans te faire annoncer quand tu le veux ? Considérant ta position dans l'entreprise, ne devrais-tu pas faire l'effort de te rappeler que je suis le President Directeur Général de Taggart Transcontinental ?

Ça avait été vain. Eddie Willers le regardait comme il avait l'habitude de le faire. Pas blessé ni touché ; seulement interloqué. Il demanda tout de même :

— Alors tu n'as pas l'intention de faire quoi que ce soit pour la *Ligne Rio Norte* ?

— Je n'ai pas dit ça. Je n'ai pas dit ça du tout.

Taggart était en train de regarder la ligne rouge du sud d'El Paso sur la carte.

— Aussitôt que les *Mines de San Sebastian* vont fonctionner, et que notre branche Mexicaine commencera à rapporter…

— Ne t'attarde pas là-dessus, Jim.

Taggart se tourna, éberlué par le phénomène sans précédent de cette colère implacable dans la voix d'Eddie.

— Qu'est-ce qu'il se passe ?

— Tu ne le sais justement pas, ce qu'il se passe. Ta soeur dit…

— Qu'elle aille au diable, ma sœur ! dit James Taggart.

Eddie Willers ne bronchait pas. Il ne répondait pas. Il continuait à regarder en face de lui, mais il ne voyait pas James Taggart ou quoi que ce soit d'autre dans le bureau. Au bout d'un moment, il adressa une courbette de pure forme, et sortit de la pièce.

Dans l'antichambre, les secrétaires de l'équipe personnelle de James Taggart étaient en train d'éteindre les lumières et se préparaient à rentrer chez elles. Mais Pop Harper, le chef du service, était encore assis à son bureau, en train de détordre les tiges des touches d'une machine-à-écrire à moitié démontée. Tout le monde dans la société partageait cette impression que Pop Harper était venu au monde ici, dans cet angle de la pièce en particulier, assis derrière ce bureau en particulier, et qu'il n'avait pas l'intention d'en partir. Il était chef de ce service depuis la présidence du père de James Taggart.

Pop Harper leva les yeux vers Eddie Willers alors qu'il sortit du bureau présidentiel. C'était un regard lent et sage, qui semblait vouloir dire qu'il savait que la visite d'Eddie dans cette partie de l'édifice signifiait des problèmes sur la Ligne ; il savait que rien de constructif n'était sorti de cette visite, et il n'en avait cure de le savoir. C'était cette même indifférence cynique qu'Eddie Willers avait vu dans les yeux du pique-assiette au coin de la rue.

— Dites-donc, Eddie ; 'savez ou-est-ce que j'pourrai trouver des maillots de corps en laine ? 'Essayé dans toute la ville. Personne en n'a.

— Je n'en sais rien. dit Eddie en s'arrêtant, « Pourquoi me le demander ? »

— J'demande à tout le monde. 'Y-a bien quelqu'un qui doit le savoir, dites moi.

Eddie avait du mal à maintenir son regard sur ce visage émacié à l'expression neutre, surmonté d'une chevelure blanche.

— ’Fait froid dans cette “boîte”. ’Va faire encore plus froid cet hiver.
— Qu’est-ce que vous faites ? Eddie demanda en désignant les pièces de la machine à écrire.
— Cette saloperie est encore “en rade”, et j’serais pas plus avancé si je l’envoyai en réparation. Ça leur à pris trois mois pour m’la réparer, la dernière fois que j’leur ai donné. ’Pensé que j’pouvais bricoler ça tout seul, mais j’crois que ça tiendra pas bien longtemps.
Il laissa tomber une larme sur les touches.
— T’es bonne pour la casse, ma vieille. Tes jours sont comptés.
Eddie reprit son chemin. C’était cette expression dont il avait essayé de se souvenir : *tes jours sont comptés*. Mais il avait oublié dans quel contexte il avait déjà essayé de s’en souvenir.
— Ça ne sert à rien Eddie. dit Pop Harper.
— Qu’est-ce qui ne sert à rien ?
— Rien. N’importe quoi.
— Qu’est-ce que vous voulez dire, Pop ?
— J’vais pas réquisitionner une nouvelle machine à écrire. Les nouvelles sont en fer blanc. Quand y en aura p’us de vieilles, c’sera la fin de la machine-à-écrire. Y a eu un accident dans le métro, ce matin. Les freins marchaient plus. Vous devriez rentrer chez vous, Eddie ; allumer la radio et écouter un bon tube. Oh, oubliez, mon gars. L’problème avec vous c’est que vous n’avez jamais eu de *hobby*. Quelqu’un a encore piqué les ampoules en bas de la cage d’escalier, où j’habite. J’ai attrapé une douleur dans la poitrine. ’Pas pu trouver de gouttes pour la toux, c’matin ; l’drugstore au coin d’la rue à mis la clé sous la porte la s’maine dernière. Y’s’ont fermé l’pont Queensborough pour réparations provisoires, hier. Oh, pourquoi faire, d’tout’ façons. Qui est John Galt ?

***

Elle était assise dans le train, côté fenêtre ; sa tête renversée en arrière, une jambe allongée sur le siège qui lui faisait face. La vitesse faisait trembler le cadre de la fenêtre. La vitre la séparait de l’obscurité, et des points lumineux en déchiraient de temps à autres la surface comme des traînées lumineuses. Les reflets moulants de ses bas qui achevaient de sculpter la longue

ligne de ses jambes, depuis la courbe de son coup-de-pied cambré jusqu'à la pointe de ses escarpins à hauts talons, avaient une élégance toute féminine qui n'avait pas sa place dans le wagon de train poussiéreux, lui-même étrangement incongru avec le reste de sa personne. Elle portait un manteau de poils de chameau lissés qui devait avoir coûté cher, et qui enveloppait sans un pli les formes fines de son corps nerveux. Le col du manteau remontait jusqu'aux bords inclinés de son chapeau. Une mèche de cheveux bruns ondulés tombait en touchant presque la ligne de ses épaules. Son visage était un assemblage anguleux de surfaces planes ; les contours de sa bouche parfaitement découpés, une bouche sensuelle maintenue fermée avec une inflexible précision. Elle gardait les mains dans les poches de son manteau dans une attitude contractée, comme si elle ne supportait pas l'immobilité, et pas tant féminine, comme si elle était inconsciente de ses formes et du fait même d'être une femme. Elle était assise, écoutant la musique : c'était une symphonie de triomphe. Les notes qui se succédaient en un flot ininterrompu parlaient d'ascension, et elles étaient cette ascension. Elles étaient l'essence et la forme même de ce mouvement ascendant. Elles semblaient incarner tout acte et toute pensée d'origine humaine qui pouvait exprimer l'élévation. C'était une éclaircie sonore rayonnante, sortant de sa clandestinité et se répandant sans retenue dans les airs. Cela avait la liberté d'une libération, et la tension du propos. Ça nettoyait littéralement l'espace, en ne laissant rien d'autre que la joie d'un effort sans retenue. Seul un écho à peine discernable de l'endroit d'où cette musique s'échappait trahissait ce sentiment ; mais la musique parlait en riant d'étonnement, à la découverte qu'il n'existait point de choses telles que la laideur ou la douleur, et qu'il n'y avait jamais eu de telles choses. C'était l'air d'une immense délivrance.

Elle se dit : « Pour seulement quelques instants, tant qu'ils peuvent durer, est-il bon de complètement se rendre ; de tout oublier et de ne rien s'autoriser d'autre que de ressentir des émotions. Laisse-toi aller ; abandonne tout contrôle. C'est ça. »

Quelque part vers les limites de la partie consciente de son esprit, sous la musique, elle entendait le bruit des roues du train. Elles semblaient marteler un rythme régulier, chaque quatrième choc plus accentué que les autres, comme pour affirmer un propos conscient doué d'intelligence. Elle pouvait se détendre,

précisément parce qu'elle entendait ces roues. Elle écoutait la symphonie en se disant : « Voila pourquoi les roues ne doivent pas s'arrêter de tourner, et voila où elles vont. »

Elle n'avait jamais entendu cette symphonie, auparavant, mais elle savait qu'elle avait été composée par Richard Halley. Elle en reconnaissait la violence et la magnifique intensité. Elle reconnaissait le style du thème. C'était une mélodie tout à la fois claire et complexe, à une époque lors de laquelle plus personne n'écrivait de mélodies. Elle était assise, le regard renversé en arrière, fixant vaguement le plafond du wagon mais ne le voyant pas, et avait oublié où elle se trouvait. Elle ne savait pas si elle était en train d'écouter un orchestre symphonique au grand complet, ou seulement le thème ; peut-être reconstruisait-elle l'orchestration dans sa tête. Il lui effleura à peine l'esprit que l'on trouvait des échos prémonitoires de ce thème dans l'intégralité de l'œuvre de Richard Halley, à travers toutes les années de sa longue lutte jusqu'au jour, vers le milieu de sa vie, où la célébrité le saisit soudainement et l'assomma. C'était, continua-t-elle d'y songer tout en écoutant la symphonie, ce qui avait été l'objet de son combat. Elle se remémorait les tentatives avortées dans sa musique, phrases annonciatrices, bouts épars de mélodie interrompue sitôt après avoir commencé… « Quand Richard Halley composa cela, il… » Elle se redressa sur la banquette. « Quand Richard Halley composa t-il cela ? »

A cet instant précis, elle réalisa où elle se trouvait et se demanda pour la première fois d'où provenait cette musique. A quelques pas, au bout du wagon, un employé garde-frein était en train d'ajuster la température du système d'air conditionné. C'était un jeune homme blond. Il était en train de siffler le thème de la symphonie. Elle réalisa alors qu'il l'avait sifflé depuis quelques temps déjà, et que c'était tout ce qu'elle avait entendu.

Elle le regarda pendant un moment avec incrédulité, avant d'élever la voix pour demander :

— Excusez-moi. Pourriez-vous me dire ce que vous êtes en train de siffler ?

Le garçon se tourna vers elle ; elle rencontra un regard franc et vit un large sourire empressé, comme s'il était en train de partager une confidence avec un ami. Son visage aux traits tendus et fermes lui plu. Il n'avait pas cette apparence de

muscles flasques tentant d'échapper à la responsabilité d'une forme qu'elle avait appris à rencontrer dans le visage des gens.

— C'est le *Concerto* de Halley. répondit-il, toujours souriant.

— Lequel ?

— Le *Cinquième*.

Elle laissa s'écouler un bref instant, avant de dire lentement et avec grande réserve :

— Richard Halley n'a écrit que quatre *concerti*.

Le sourire du jeune homme disparut. C'était comme si la réalité venait de le rappeler à l'ordre, exactement comme cela venait de lui arriver quelques instants auparavant. C'était comme si un volet coulissant venait de se refermer brutalement, et que tout ce qui lui restait était un visage dénué d'expression ; impersonnel, indifférent et vide.

— Oui, bien sûr ; je me suis trompé. dit-il.

— Alors qu'est-ce que c'était ?

— Quelque chose que j'ai entendu quelque part.

— Quoi ?

— Je ne sais pas.

— Où l'avez-vous entendu ?

— Je ne m'en souviens pas.

Elle s'interrompit, las. Il était en train de retourner à ses occupations, sans manifester plus d'intérêt.

— Ça ressemblait à un thème de Halley ; mais je connais chaque note qu'il a écrite, et il n'a jamais écrit ça. insista-t-elle.

Il n'y avait toujours pas d'expression ; seulement l'indication d'une légère attention dans le visage du garçon, lorsqu'il se tourna à nouveau vers elle et lui demanda :

— Vous aimez la musique de Richard Halley ?

— Oui, je l'apprécie vraiment. dit-elle.

Il la considéra pendant un moment avec une attitude d'hésitation, avant de se tourner encore pour revenir à sa tâche. Elle observa l'experte efficacité de ses mouvements, alors qu'il continuait son travail. Il travaillait en silence.

Elle n'avait pas dormi depuis deux jours, mais elle ne pouvait pas se le permettre. Elle devait concentrer son esprit sur beaucoup trop de problèmes, et n'avait pas beaucoup de temps. Le train devait arriver à New York tôt le matin. Elle avait besoin de temps, quoiqu'elle eût bien voulu que le train aille plus vite ; mais c'était la *Comète* Taggart, le train le plus rapide

du pays. Elle essaya de concentrer son attention, mais la musique, obsédante, continuait à jouer quelque part dans un recoin de son esprit, et elle ne pouvait s'empêcher de l'écouter, comme s'il s'était agit de la marche implacable de quelque chose que l'on ne pouvait stopper… Elle secoua la tête en une réaction de courroux, se débarrassa nerveusement de son chapeau, et alluma une cigarette.

Elle ne dormirait pas, se dit-elle ; elle pouvait tenir le coup jusqu'à demain soir… Les roues du train cliquetaient maintenant en un rythme accentué. Elle s'était si bien faite à ce bruit qu'elle ne parvenait pas à l'écouter consciemment, mais le son en était devenu un sentiment de plénitude en elle. Quand elle éteignait une cigarette elle savait qu'elle en avait besoin d'une autre, mais pensait qu'elle se donnerait une minute de pause… ou juste quelques minutes… avant d'allumer la prochaine…

Elle s'était endormie et se réveilla brusquement avec un mouvement de convulsion, devinant que quelque chose n'allait pas ; juste avant de comprendre ce que c'était : les roues s'étaient arrêté de tourner. Le wagon était immobile, silencieux et sombre dans la luminosité bleue que prodiguaient les quelques rares éclairages extérieurs. Elle jeta un bref coup d'œil à sa montre : il n'y avait aucune raison pour que le train stoppe maintenant. Elle regarda à travers la vitre : le train était immobile au milieu d'une plaine déserte.

Elle entendit quelqu'un bouger dans un siège, de l'autre côté de l'allée centrale du wagon, et elle demanda :

— Depuis combien de temps sommes-nous à l'arrêt ?

Une voix d'homme répondit avec indifférence :

— Environ une heure.

L'homme la contempla d'un regard à la foi étonné et endormi, car elle se dressa sur ses jambes avec une énergie inattendue pour se diriger prestement vers la porte du wagon. Dehors, un vent glacial soufflait sur une étendue vide sous un ciel vide. Elle entendit de grandes herbes folles frémir dans l'obscurité. Au loin, vers l'avant du train, elle vit des silhouettes humaines, immobiles, près de la locomotive et, comme en suspension dans les airs, la lumière rouge d'un signal.

Elle s'avança rapidement vers les ombres humaines, dépassant les rangées de roues des wagons. Personne ne la remarqua, quand elle se fut rapprochée. L'équipe des cheminots

et quelques passagers formaient un groupe sous la lumière rouge. Ils avaient cessé de parler et semblaient attendre avec une attitude de placide indifférence.

— Que se passe t-il ? demanda-t-elle.

Le mécanicien se tourna vers elle, étonné. Sa question avait l'accent d'un ordre ; pas celui de la curiosité profane du passager ordinaire. Elle demeurait immobile, les mains dans les poches, le col de son manteau remonté, quelques mèches de ses cheveux battues par le vent en travers de son visage.

— "C'est rouge", chère Madame, dit-il en pointant un pouce en l'air.

— Depuis combien de temps ?

— Une heure.

— Nous ne sommes plus sur la voie principale, n'est-ce pas ?

— C'est exact.

— Pourquoi ?

— Je ne sais pas.

Le conducteur s'adressa au groupe :

— J'pense pas qu'on nous a envoyé sur une voie de garage pour quelque chose. Le *switcher* ne devait pas bien marcher, et ce machin ne marche pas du tout.

Il désigna le point lumineux rouge d'un brusque mouvement de tête vertical.

— J'pense pas que ce signal va s'arrêter d'être au rouge. J'pense qu'il est "en rade".

— Alors, qu'allez-vous faire ?

— Attendre qu'il réagisse.

Remarquant l'attitude de mécontentement outré qu'affichait la femme, le pompier de service s'esclaffa :

— La semaine dernière, le *Spécial Crack* de la *Southern Atlantic* est resté "en carafe" sur une voie de garage pendant deux heures ; juste parce que quelqu'un "s'est *gouré*".

— Celui-ci, c'est la *Comète Taggart*. La *Comète* n'a jamais été en retard. dit-elle.

— C'est le seul dans le pays qui ne l'a jamais été. dit le mécanicien.

— Il y a toujours une première fois. dit le pompier.

— Vous ne connaissez pas bien les trains, Madame. Il n'y a pas un seul système de signalisation ou un aiguillage dans le pays qui vaut quelque chose. dit un passager.

Elle ne daigna pas se tourner vers celui qui venait de parler, ni même ne le remarqua, et s'adressa à nouveau au mécanicien :

— Si vous savez que le signal est en panne, qu'avez-vous l'intention de faire ?

Il n'appréciait pas son ton autoritaire, et il ne comprenait pas pourquoi elle en présumait avec autant de naturel. Elle avait l'air d'une gamine ; seuls sa bouche et ses yeux indiquaient qu'elle devait avoir la trentaine. Les deux yeux sombres étaient directs et provocateurs, comme s'ils transperçaient les choses, n'ayant aucune considération pour tout ce qui semblait sans importance. Le visage lui semblait familier, mais il ne parvenait pas à se rappeler où il l'avait déjà vu. Il lui dit :

— Madame, je n'ai pas l'intention de prendre de risques.

— Il veut dire que notre travail consiste à attendre les ordres. enchérit le pompier.

— Votre travail est de faire fonctionner ce train.

— Pas de les faire passer au rouge. Si le feu dit “stop”, nous stoppons.

— Une lumière rouge signifie “danger”, Madame. dit encore le passager.

— Nous ne prendrons aucun risque. fit le mécanicien avant d'ajouter :

— Qui que puisse être celui qui est responsable de ce qui arrive, il se déchargera sur nous, si nous bougeons. Et donc, nous ne bougerons pas d'ici jusqu'à ce que quelqu'un nous dise de le faire.

— Et si personne ne le fait ?

— Quelqu'un se manifestera tôt ou tard.

— Combien de temps proposez-vous d'attendre ?

Le mécanicien s'esclaffa une nouvelle fois :

— Qui est John Galt ?

— Il veut dire, ne posez pas de questions auxquelles personne ne peux répondre. aida encore le pompier.

Elle jeta un regard à la lumière rouge, puis aux rails qui s'enfuyaient vers l'obscurité, vers un point inconnu.

Elle dit alors :

— Continuez prudemment jusqu'au prochain signal. Si tout semble être en ordre, revenez sur la voie principale. Après quoi vous ferez un arrêt au premier bureau qui est ouvert.

— Ah ouais ? Qui a dit ça ?

— Moi.

— Qui êtes-vous ?

Ça devait être la plus courte des pauses à venir, un moment d'étonnement en réponse à une question qu'elle n'aurait jamais pu prévoir, mais le mécanicien regarda de plus près son visage, et, à l'instant même où elle répondit, il sursauta :

— Oh-là-là !

Elle répondit sans agressivité, seulement comme quelqu'un qui n'avait pas l'habitude d'entendre une telle question :

— Dagny Taggart.

— Et ben, j'serai… fit le pompier.

Après quoi tout le monde demeura silencieux. Elle poursuivit avec le même ton naturel d'autorité :

— Continuez et revenez sur la voie principale, puis arrêtez-moi ce train au prochain bureau qui sera ouvert.

— Bien, Mademoiselle Taggart.

— Vous aurez du temps à rattraper. Vous avez le restant de la nuit pour le faire. Faites arriver la *Comète* à l'heure.

— Bien, Mademoiselle Taggart.

Elle était en train de faire demi-tour pour s'en retourner dans son wagon, lorsque le mécanicien lui demanda :

— Si jamais nous avons un problème, en prenez-vous la responsabilité, Mademoiselle Taggart ?

— Bien sûr.

Le conducteur lui emboîta le pas. Encore tout étonné, il lui dit :

— Mais… juste une place dans une voiture de jour, Mademoiselle Taggart ? Comment ça se fait ? Pourquoi ne nous avez-vous pas prévenu ?

Elle souriait facilement.

— Pas le temps de faire des *chichis*. Mon wagon personnel était dans le Train 22, au départ de Chicago, mais il partait à Cleveland et il était en retard ; alors je l'ai laissé partir. La *Comète* était le prochain, et je l'ai pris. Il n'y avait plus de compartiments couchettes de libres.

Le conducteur secoua la tête.

— Votre frère ; il ne serait pas monté dans une voiture ordinaire.

Elle rit.

— Non, sûrement pas.

Les hommes restés près de la locomotive la regardaient s'éloigner. Le jeune garde-frein était parmi eux. Il demanda, en la désignant du regard :

— Qui c'est ?

— *C'est* ce qui dirige la Taggart Transcontinental, répondit le mécanicien.

Le respect dans le ton de sa voix était authentique.

— *Ça*, c'est le vice-président exécutif.

Quand le train s'ébranla, le son puissant du sifflet mourait encore au loin dans la plaine. Elle s'assit près de la vitre et alluma une nouvelle cigarette. Elle méditait : c'est en train de craquer… comme ça… partout dans le pays ; ça pouvait arriver n'importe où, n'importe quand. Mais elle ne ressentait ni colère ni anxiété ; elle n'avait pas le temps d'avoir des émotions.

Ce ne serait rien qu'un problème de plus à régler avec tous les autres. Elle savait que le directeur de la division Ohio n'était pas bon, et qu'il était un ami de James Taggart. Elle n'avait pas trop insisté pour que l'on s'en débarrasse, il y avait longtemps déjà ; seulement parce qu'elle n'avait trouvé personne de mieux que lui pour le remplacer. Les bons hommes étaient si étrangement difficiles à trouver. Mais elle devait s'en débarrasser, se dit-elle, et elle donnerait son poste à Owen Kellogg, ce jeune ingénieur qui était en train de faire un brillant travail en temps que l'un des assistants du directeur du Terminus Taggart de New York ; c'était Owen Kellogg qui faisait tourner le *Terminus*. Elle avait parfois observé sa façon de travailler. Elle était toujours à l'affut des signes de compétence, tel un prospecteur de diamants dans une terre aride et passablement prometteuse. Kellogg était encore un peu jeune pour être nommé directeur de division. Elle avait voulu le laisser mûrir une année de plus, mais on ne pouvait plus s'offrir le luxe d'attendre. Il fallait qu'elle aille le voir aussitôt qu'elle reviendrait.

La bande de terre à peine visible à travers la vitre était en train de défiler plus rapidement, formant un ruban uniformément gris. Au milieu des phrases de calcul arides de son esprit, elle remarqua qu'elle avait le temps de ressentir quelque chose : c'était le dur, mais ô combien grisant, plaisir de l'*action*.

Avec la première bouffée d'air sifflant, lorsque la *Comète* plongea dans les tunnels du Terminus Taggart, sous la cité de

New York, Dagny Taggart prit une posture plus droite sur son siège. Elle ressentait toujours cela lorsque le train s'engouffrait sous terre : ce sentiment d'empressement, d'espoir et de secrète excitation. C'était comme si une existence normale n'était qu'une photographie en couleurs de mauvaise qualité, représentant des choses sans formes ; mais la sienne était un dessin fait de quelques traits vifs qui donnait aux choses une allure claire et nette, importante, et elle valait la peine d'être faite. Elle s'attarda sur les tunnels qui coulaient à flots derrière elle ; murs de béton nus ; un faisceau de tubes et de câbles ; un réseau de rails qui partaient en arrière pour disparaître dans des trous noirs d'où ne semblaient pouvoir réchapper que des lumières vertes et rouges en suspension, telles des gouttes de couleur. Il n'y avait rien d'autre, rien d'autre pour diluer tout cela, si bien que l'on pouvait admirer le propos brut et le génie qui l'avaient accompli. Elle eut une pensée pour le Building Taggart se dressant au-dessus de sa tête en ce moment, poussant droit vers les cieux, et elle dit en songe : « Ceci sont les racines du *Building*, racines creuses zigzagant sous la terre, nourrissant la cité. »

Quand le train stoppa, quand elle sortit et entendit le béton du quai sous les talons de ses chaussures, elle sentit la lumière et se sentit décoller, projetée dans l'action. Elle marchait d'un pas rapide, comme si la vitesse de ses pas avait le pouvoir de donner une forme aux choses qu'elle ressentait. Quelques instants s'étaient déjà écoulés quand elle se surprit à siffler une pièce de musique, et qu'elle réalisa que c'était le thème du *Cinquième Concerto* de Halley. Elle se sentit observée et se retourna. Le jeune garde-frein, immobile, la regardait avec intensité.

***

Elle s'assit sur l'accoudoir d'un large fauteuil faisant face au bureau de James Taggart, son manteau largement ouvert sur un costume de voyage plissé. Eddie Willers était assis à l'autre bout de la pièce, prenant des notes de temps à autre. Son titre était celui d'assistant spécial du vice-président exécutif, et son devoir principal était d'être son garde du corps la défendant contre toute perte de temps. Elle lui demandait d'être présent lors d'entretiens de cette nature, car dès lors elle n'aurait plus à

lui expliquer quoi que ce soit par la suite. James Taggart était assis derrière son bureau, sa tête rentrée dans ses épaules.

— La *Ligne Rio Norte* est un tas de vieilleries d'un bout à l'autre. dit-elle, « C'est bien pire que je le pensais. Mais nous allons la sauver. »

— Bien sûr. dit James Taggart.

— Une partie des rails peut être sauvée. Pas une grande quantité et pas pour longtemps. Nous commencerons à poser des rails dans les sections situées dans les montagnes, le Colorado en premier. Nous aurons les nouveaux rails dans deux mois.

— Oh, Orren Boyle a-t-il dit…

— J'ai commandé les rails chez Rearden Steel.

Le léger et bref son étranglé venant en direction d'Eddie Willers était une ovation mal contenue.

James Taggart prit un temps pour s'exprimer.

— Dagny, pourquoi ne t'assieds-tu pas normalement dans le fauteuil, comme n'importe qui est censé le faire ? dit-il enfin d'un ton irrité, « Personne ne tient des réunions d'affaire de cette façon. »

— Moi, si.

Elle fit suivre sa réponse d'un silence appuyé pour faire place à la réplique de son interlocuteur. Il ne tarda pas à demander enfin, ses yeux fuyant les siens :

— As-tu dit que tu as commandé les rails chez Rearden ?

— Hier soir. Je lui ai téléphoné de Cleveland.

— Mais le Conseil d'administration n'a pas avalisé une telle décision. Je ne l'ai pas avalisée. Tu ne m'as pas consulté.

Elle tendit la main pour saisir le combiné du téléphone sur le bureau de son frère et le lui tendit, en ajoutant :

— Appelle Rearden et annule la commande, dans ce cas.

James Taggart se renversa en arrière dans son fauteuil.

— Je n'ai pas dit ça. répliqua t-il. « Je n'ai pas dis ça du tout. »

— Alors on la maintien.

— Je n'ai pas dit ça non plus.

Elle se tourna.

— Eddie ? fais le nécessaire pour qu'on prépare le contrat avec Rearden Steel. Jim le signera. elle plongea la main dans sa poche pour en extraire une feuille de bloc-notes froissée et la

tendit en direction d'Eddie, en ajoutant, « Les chiffres et les termes du contrat sont là-dessus. »

Taggart s'étouffa :

— Mais le Conseil d'administration n'a…

— Le *Conseil* n'a rien à voir avec ça. Il t'a autorisé à acheter les rails, il y a treize mois. Où tu les achètes ; c'est ton affaire.

— Je ne pense pas que ce soit correct de prendre une telle décision, sans offrir aux actionnaires une chance d'exprimer leur opinion. Et je ne vois pas pourquoi je devrais prendre cette responsabilité.

— Je suis en train de la prendre.

— Et qu'est-ce qu'on fait avec le surcoût qui…

— Rearden est moins cher qu'Orren Boyle Associated Steel.

— Oui ; et qu'est-ce qu'on fait avec Orren Boyle ?

— J'ai annulé le contrat. Nous avions le droit de le rendre caduque depuis six mois.

— Quand l'as-tu fait ?

— Hier.

— Mais il ne m'a pas demandé de le lui confirmer.

— Il ne le fera pas.

Taggart, le regard baissé, semblait contempler le dessus de son bureau. Elle se demandait pourquoi il redoutait la nécessité de faire affaire avec Rearden, et pourquoi cette crainte avait une expression si bizarrement évasive. Rearden Steel avait été le principal fournisseur de Taggart Transcontinental durant dix années, sous la présidence de leur père ; et ce depuis que le premier haut-fourneau de Rearden avait été allumé. Durant dix ans, la plupart de leurs rails étaient venus de chez Rearden Steel. Il n'y avait pas beaucoup de firmes dans le pays qui livraient en temps et en heure ce qui était commandé, et dans le respect des quantités. Rearden Steel était l'une d'entre-elles. Sachant que Rearden faisait son travail avec une remarquable efficacité, Dagny songea que si elle devait être folle, alors elle ne pouvait que conclure qu'il avait horreur de faire des affaires avec Rearden ; mais ce n'était pas ce quelle conclurait, parce qu'elle songea qu'une telle explication n'était pas pensable.

— C'est déloyal. dit James Taggart.

— Qu'est-ce qui l'est ?

— Que nous donnions toujours tout notre travail à Rearden. Il me semble que nous devrions offrir une chance à d'autres, aussi. Rearden n'a pas besoin de nous ; il a plein de travail.

Nous devrions aider à se développer de plus petits partenaires. Sinon, nous ne faisons que favoriser une situation de monopole.

— Ne dis pas de bétises, Jim.

— Pourquoi devons-nous toujours faire faire les choses par Rearden ?

— Parce qu'il nous les livre toujours.

— Je n'aime pas Henry Rearden.

— Moi si. Mais qu'est-ce qui importe, d'une façon ou d'une autre ? Nous avons besoin de rails, et il est le seul qui puisse nous les fournir.

— Le facteur humain est vraiment important. Tu ne tiens absolument pas compte de l'aspect humain des choses.

— Nous sommes en train de parler de sauver une voie ferrée, Jim.

— Oui, bien sûr, bien sûr ; mais, cependant, tu n'as aucun sens de l'élément humain.

— Non, je ne l'ai pas.

— Si nous donnons à Rearden une aussi grosse commande de rails d'acier…

— Ils ne vont pas être en acier. Ils seront en *Rearden Metal*.

Elle avait toujours évité les réactions personnelles, mais elle se sentit obligée d'enfreindre sa propre règle lorsqu'elle vit l'expression sur le visage de Taggart.

Elle éclata de rire.

Le *Rearden Metal* était un nouvel alliage produit par Rearden après dix années de recherche et d'expérimentations. Il l'avait récemment lancé sur le marché, mais n'avait toujours pas eu de commandes et n'avait pas pu trouver de clients pour ce produit. Taggart était incapable de comprendre la transition du rire de Dagny vers le ton nouveau et abrupt qu'elle adoptait maintenant ; un ton froid et cassant :

— Laisse tomber, Jim. Je sais d'avance tout ce que tu vas me dire. Personne ne l'a jamais utilisé avant... Personne n'approuve ce métal… Personne ne s'y intéresse… Personne ne le veut… Cependant, nos rails vont bel et bien être en *Rearden Metal*.

— Mais… tempêta Taggart, mais… mais personne ne l'a jamais utilisé avant !

Il observa avec satisfaction que hausser la voix la faisait taire. Il aimait observer les émotions. Elles étaient des lumières rouges accrochées le long des profondeurs sombres et

inconnues de la personnalité, indiquant les points faibles. Mais comment pouvait-on ressentir une émotion pour un alliage de métal, et qu'est-ce que pouvait indiquer une telle émotion ; c'était quelque chose qu'il ne parvenait pas à comprendre ; c'est pourquoi il ne pouvait rien faire de cette découverte psychologique.

— Le consensus auquel est arrivé les plus éminentes autorités de la métallurgie, dit il, « semble être très sceptique à propos du *Rearden Metal* ; s'y opp… »

— Laisse tomber, Jim.

— Bon ; sur l'opinion de qui te bases-tu ?

— Je n'ai besoin de l'opinion de personne.

— Tu te bases sur quoi, dans ce cas ?

— Le jugement.

— Bien ; sur le jugement de qui t'appuies-tu ?

— Le mien.

— Mais qui as-tu consulté à ce propos ?

— Personne.

— Alors, qu'est-ce que tu connais du *Rearden Metal* ?

— Que c'est la plus grande chose jamais lancée sur le marché.

— Pourquoi ?

— Parce que c'est plus dur que l'acier, moins cher que l'acier et résistera plus longtemps que n'importe quel autre type de métal existant.

— Mais qui dit ça ?

— Jim, j'ai fait des études d'ingénieur, à l'université. Quand je regarde les choses, je *sais* voir leurs qualités.

— Et qu'est-ce que tu as vu ?

— La formule de Rearden ; et les tests qu'il m'a montré.

— D'accord, si c'était si bien que cela, quelqu'un l'aurait déjà utilisé, mais personne ne l'a fait. il vit la réaction de colère, et poursuivit nerveusement, « Comment peux-tu savoir que c'est bien ? Comment peux-tu en être sûre ? Comment peux-tu en décider ? »

— Quelqu'un décide de telles choses, Jim ? Qui ?

— Bon ; je ne vois pas pourquoi nous devons être les premiers. Je ne vois pas du tout.

— Veux-tu sauver la *Ligne Rio Norte*, ou pas ?

Il ne répondit pas.

— Si la voie pouvait le supporter, je me débarrasserai de tous les morceaux de rail de tout le système pour les remplacer par du *Rearden Metal*. *Tout* a besoin d'être remplacé. Rien ne résistera bien longtemps. Mais on ne peut pas se le permettre. On doit se débarasser d'un sale problème, en premier lieu. Veux-tu qu'on arrive à avancer ou pas ?

— Nous sommes toujours la meilleure société ferroviaire dans le pays. Les autres font bien pire.

— Alors veux-tu qu'on reste dans notre merdier ?

— Je n'ai pas dit ça ! Pourquoi réduis-tu toujours les choses comme ça ? Et si les questions d'argent te tracassent tant, je ne vois pas pourquoi tu veux en gaspiller sur la *Ligne Rio Norte*, au moment ou Phoenix-Durango nous a pris tous nos clients là-bas. Pourquoi dépenser de l'argent alors que nous n'avons aucune protection contre un concurrent qui va détruire notre investissement ?

— Parce que Phoenix-Durango est une excellente société de chemin de fer, mais j'ai bien l'intention de faire mieux avec la *Ligne Rio Norte*. Parce que je vais battre la Phoenix-Durango, si nécessaire. Seulement, ça ne sera *pas* nécessaire, parce qu'il y a assez de place dans le Colorado pour faire la fortune de deux ou trois compagnies de chemin de fer. Parce que je vais mettre le système en vente par prêt hypothécaire pour étendre une ramification dans tous les districts situés autour d'Ellis Wyatt.

— J'en ai plus qu'assez d'entendre parler d'Ellis Wyatt !

Il n'aimait pas cette façon qu'elle avait de bouger les yeux vers lui pour le regarder fixement et longuement.

— Je ne vois aucun besoin de nous engager dans une action immédiate. dit-il. Il avait l'air offensé, « Qu'est ce que tu considères de si alarmant dans la situation présente de Taggart Transcontinental ? »

— Les conséquences de ta politique, Jim.

— Quelles conséquences ? De quelle politique parles-tu ?

— Ces treize mois d'expérience avec Associated Steel, d'une part. Ta catastrophe mexicaine, d'autre part.

— Le Conseil d'administration a approuvé le contrat avec Associated Steel. s'empressa t-il de répliquer, « Le *Conseil* a voté pour la construction de la *Ligne San Sebastian*. Par ailleurs, je ne vois pas pourquoi tu appelles ça une catastrophe ? »

— Parce que le gouvernement mexicain va nationaliser ta *Ligne* dans les prochains jours.

— C'est un mensonge ! sa voix s'était transformée en un cri.

— Ce ne sont rien d'autre que de vicieuses rumeurs ! Je le tiens d'une influence haut placée, et…

— Ne montre pas que tu as peur, Jim. lui dit-elle avec mépris.

Il ne répondit pas.

— Ça ne sert à rien de paniquer à propos de ça, maintenant. ajouta-t-elle, « Tout ce que nous pouvons faire, c'est d'essayer d'encaisser le coup. Et ça va être un sale coup. 40 millions de dollars ; c'est une perte dont on ne va pas se remettre facilement. Mais Taggart Transcontinental a encaissé pas mal de coups durs, dans le passé. Je veillerai au grain pour qu'elle encaisse celui-là. »

— Je refuse de considérer… je refuse absolument de considérer l'éventualité que la *Ligne San Sebastian* soit nationalisée.

— D'accord, ne le considère pas.

Elle demeura silencieuse. Il défendit :

— Je ne vois pas pourquoi tu manifestes tant d'empressement pour offrir une chance à Ellis Wyatt, alors que tu penses qu'il est mal avisé de prendre part au développement d'un pays sous-développé qui n'a jamais eu une chance.

— Ellis Wyatt ne demande de chance à personne. Et je ne suis pas dans les affaires pour offrir des chances. Je dirige une compagnie de chemin de fer.

— C'est là une vision extrêmement étroite, il me semble. Je ne vois pas pourquoi nous devrions vouloir aider un homme à la place d'un pays tout entier.

— Ça ne m'intéresse pas d'aider qui que ce soit. Je veux gagner ma vie, et sauver cette compagnie.

— C'est une attitude impensable. L'égoïste avidité pour le profit est une chose du passé. Il a été généralement admis que les intérêts de la société, dans sa globalité, doivent toujours passer en premier dans n'importe quelle entreprise qui…

— Combien de temps encore as-tu l'intention d'éviter le sujet, Jim ?

— Quel sujet ?

— Le bon de commande pour le *Rearden Metal*.

Il ne répondait pas. Il demeurait assis, l'étudiant silencieusement du regard. Son corps mince, sur le point de s'effondrer d'épuisement, était maintenu par la ligne droite que formaient ses épaules, et les épaules étaient maintenues par un effort conscient de volonté. Peu de gens appréciaient son visage ; il était trop froid ; ses yeux trop intenses ; rien ne pourrait jamais lui prêter le charme d'une douce attention.

Les belles jambes, inclinées depuis l'accoudoir du fauteuil où elles reposaient jusqu'au centre de son champ de vision, l'ennuyaient ; elles gâtaient ce qui lui restait d'estime.

Comme elle demeurait silencieuse, elle aussi ; il se sentit obligé de demander :

— As-tu passé cette commande juste comme ça, sous l'impulsion du moment, par téléphone ?

— J'ai décidé de le faire il y a six mois. J'étais en train d'attendre que Hank Rearden soit prêt à lancer la production.

— Ne l'appelle pas “Hank” Rearden. C'est d'un vulgaire.

— C'est comme cela que tout le monde l'appelle. Ne change pas de sujet.

— Pourquoi devais-tu l'appeler, hier soir ?

— Pas pu le joindre plus tôt.

— Pourquoi n'as-tu pas attendu d'être revenue à New York, et…

— Parce que j'avais vu la *Ligne Rio Norte*.

— Bon ; j'ai besoin de temps pour considérer tout cela ; pour le présenter devant le Conseil d'administration ; pour consulter les meilleurs…

— Il n'y a pas le temps.

— Tu ne m'as pas laissé une chance de me faire une opinion.

— J'en ai rien à faire, de ton opinion. Je n'ai pas l'intention d'ergoter avec toi, avec ton Conseil d'administration ou avec tes professeurs. Tu as un choix à faire, et tu vas le faire maintenant. Dis moi juste “oui”, ou “non”.

— C'est une absurde, tyrannique et arbitraire façon de…

— Oui ou non ?

— C'est ça le problème, avec toi. Tu réduis toujours tout à “oui” ou “non”. Les choses ne sont jamais aussi tranchées que ça. Rien n'est absolu.

— Les rails en métal le sont ; que nous les ayons où pas, c'est le cas.

Elle attendait. Il ne répondait pas.

— Alors ? fit-elle.

— Est-ce que tu prends la responsabilité de cette décision ?

— Je la prends.

— Vas-y, dit-il avant d'ajouter, « mais à tes propres risques et périls. Je n'annulerai pas cette décision, mais je n'engagerai pas ma responsabilité lorsque je présenterai la chose au Conseil d'administration. »

— Dis tout ce que tu veux.

Elle se leva pour partir. Il était appuyé en avant sur son bureau, hésitant à marquer la fin de l'entretien, et de la marquer d'une manière si décisive.

— Tu réalises, bien entendu, qu'une longue procédure sera nécessaire pour mettre tout cela en route, dit-il ; ses paroles semblaient presque teintées d'espérance, « Ce n'est pas aussi simple que ça. »

— Oh, je n'en doute pas. dit-elle, « Je t'enverrai un rapport détaillé qu'Eddie va préparer, et que tu ne liras pas. Eddie t'aideras à faire avancer le travail. Je vais à Philadelphie, ce soir, pour voir Rearden. Lui et moi avons pas mal de travail à faire. » elle ajouta, « C'est aussi simple que ça, Jim. »

Elle venait de tourner les talons pour s'en retourner à son bureau, lorsqu'il l'interpella ; et ce qu'il dit sembla aussi ahurissant qu'en dehors du sujet.

— Tout va bien pour toi parce que tu as de la chance. Les autres ne peuvent pas le faire.

— Faire quoi ?

— Les autres sont humains. Ils sont sensibles. Ils ne peuvent pas dévouer toute leur vie à du métal et à des moteurs. Tu as de la chance. Tu n'as jamais eu aucun sentiment. Tu n'as jamais rien ressenti du tout.

Alors qu'elle le regardait, ses yeux gris sombre passèrent lentement de l'étonnement à l'immobilité, puis à une étrange expression qui ressemblait à de la lassitude, sauf qu'ils semblaient exprimer bien plus que l'endurance dont elle venait de faire montre.

— Non, Jim, dit-elle calmement, « je crois que je n'ai jamais rien "ressenti" du tout. »

Eddie Willers la suivit jusqu'à son bureau. Chaque fois qu'elle se retournait, il avait la sensation que le monde lui devenait soudainement clair, limpide, facile à affronter ; et il

oubliait ses moments d'appréhension indistincts. Il était la seule personne qui trouvait cela si complètement naturel, qu'elle doive être le vice-président exécutif d'une grande compagnie de chemin de fer, bien qu'elle soit une femme. Elle lui avait dit, quand il avait dix ans, qu'un jour elle dirigerait la compagnie. Ça ne l'étonnait pas, maintenant ; exactement comme cela ne l'avais pas étonné, cet autre jour, dans la clairière.

Quand ils entrèrent dans son bureau, quand il la vit s'asseoir derrière le bureau et jeter un regard vers les mémorandums qu'il avait posé là pour elle, il se sentit comme si il était dans sa voiture, quand le moteur démarrait et que les roues pouvaient tourner pour faire bondir l'engin.

Il était sur le point de quitter son bureau, lorsqu'il se souvint d'un sujet dont il ne lui avait pas parlé.

— Owen Kellogg, du département du *Terminus*, m'a demandé s'il pourrait obtenir un rendez-vous avec toi. lui dit-il.

Elle leva les yeux, étonnée.

— C'est drôle. J'étais sur le point de le faire aller chercher. Fais-le venir. Je veux le voir….

— Eddie, ajouta-t-elle soudainement, « avant que je commence, dis leur de me mettre en relation téléphonique avec Ayers, de l'Ayers Music Publishing Company. »

— La Music Publishing Company ? répéta-t-il, incrédule.

— Oui. Il y a quelque chose que je voudrais lui demander.

Quand la voix de Monsieur Ayer, courtoisement empressée, s'enquit de savoir quel service il pouvait bien lui rendre, elle demanda :

— Pouvez-vous me dire si Richard Halley a écrit un nouveau concerto pour piano ; le *Cinquième* ?

— Un cinquième concerto, Mademoiselle Taggart ? Pourquoi ? Non ; bien sûr qu'il n'a rien fait de tel.

— Vous en êtes certain ?

— Tout à fait certain, Mademoiselle Taggart. Il n'a rien écrit depuis huit ans.

— Est-il encore en vie ?

— Pourquoi ? Oui… quoique je ne peux le dire avec certitude. Il a complètement rompu avec la vie publique, mais je suis sûr que nous en aurions entendu parler, s'il était mort.

— S'il écrivait quoi que ce soit, le sauriez-vous ?

— Bien entendu. Nous serions les premiers à le savoir. Nous publions l'ensemble de son œuvre. Mais il a arrêté d'écrire.

— Je vois. Merci.

Quand Owen Kellogg entra dans son bureau, elle le regarda avec satisfaction. Elle fût heureuse de voir que le vague souvenir de son apparence physique était fidèle à la réalité. Son visage avait la même qualité que celui du jeune garde-frein ; le visage d'un genre d'homme avec qui elle pouvait faire quelque chose.

— Asseyez-vous, Monsieur Kellogg. dit-elle ; mais il demeura debout devant son bureau, et, contre toute attente, ce fût lui qui prit la parole le premier :

— Une fois, vous m'avez demandé de vous faire savoir si jamais je décidais de changer d'emploi, Mademoiselle Taggart. fit-il, « C'est pourquoi, je suis venu vous dire que je présente ma démission. »

Elle se serait attendue à entendre n'importe quoi, sauf ça. Elle dut reprendre ses esprits pendant un instant, avant de lui demander calmement :

— Pourquoi ?

— Pour une raison personnelle.

— Vous n'êtes vous pas satisfait, ici ?

— Si.

— Avez-vous reçu une meilleure offre ? Dans quelle compagnie de trains comptez-vous aller ?

— Je ne vais aller dans aucune compagnie de trains, Mademoiselle Taggart.

— Alors quel travail allez-vous faire ?

— Je n'en ai pas encore décidé.

Elle l'étudia, se sentant légèrement embarrassée. On ne pouvait déceler aucune hostilité sur son visage ; il la regardait bien en face ; il répondait simplement, directement ; il parlait comme quelqu'un qui n'a rien à cacher, ni à démontrer ; le visage était poli et impassible.

— Alors pourquoi devriez-vous avoir envi de partir ?

— C'est une affaire personnelle.

— Etes-vous souffrant ? Est-ce une question en rapport avec votre santé ?

— Non.

— Quittez-vous la ville ?

— Non.

— Avez-vous hérité de quelque argent qui vous permet de vous retirer ?

— Non.

— Avez-vous l'intention de continuer à travailler pour vivre ?

— Oui.

— Mais vous ne souhaitez pas travailler pour Taggart Transcontinental ?

— Non.

— Dans ce cas, quelque chose doit-être arrivé ici, pour causer votre démission. Quoi ?

— Rien, Mademoiselle Taggart.

— J'aimerais que vous m'expliquiez. J'ai une raison de vouloir en savoir plus.

— Croiriez-vous en ce que je pourrais vous en dire, Mademoiselle Taggart ?

— Oui.

— Aucune personne, aucun sujet ou évènement en relation avec mon travail ici n'est la cause de ma décision.

— Vous n'avez aucun reproche particulier à formuler contre Taggart Transcontinental ?

— Aucun.

— Alors je pense que vous pourriez reconsidérer votre décision, en entendant la proposition que j'ai à vous faire.

— Je suis désolé, Mademoiselle Taggart. Je ne le peux.

— Pourrai-je vous dire ce que j'ai en tête ?

— Oui, si vous le souhaitez.

— Me croiriez-vous si je vous dis que j'ai décidé de vous proposer le poste que je vais vous offrir, avant que vous demandiez à me voir. Je veux que vous sachiez ça.

— Je vous croirai toujours, Mademoiselle Taggart.

— Il s'agit du poste de directeur du département de l'Ohio. Je vous l'offre, si vous le voulez.

Son visage ne trahit aucune réaction, comme si les mots n'avaient pas plus de signification pour lui que pour un sauvage qui n'aurait jamais entendu parler de chemin de fer.

— Je n'en veux pas, Mademoiselle Taggart. se contenta t-il de répondre.

Après un instant, elle dit, d'une voix tendue, cette fois :

— Ecrivez votre propre salaire, Kellogg. Dites votre prix. Je veux que vous restiez. Je peux vous offrir autant que ce que n'importe quelle autre compagnie de chemin de fer vous offre.

— Je ne vais travailler pour aucune autre compagnie de chemin de fer.

— Je pensais que vous adoriez votre travail.

Ce fut le premier signe d'émotion en lui : juste un léger écarquillement de ses yeux, et un étrange surcroît de calme dans sa voix, lorsqu'il répondit :

— J'adore mon travail, en effet.

— Alors dites-moi ce que je dois vous dire pour vous garder ! Ce fut involontaire et si naturellement sincère qu'il la regarda comme si elle l'avait atteint.

— Peut-être que c'est un peu rude de ma part, de venir jusqu'ici pour vous dire que je m'en vais, Mademoiselle Taggart. Je sais que vous m'avez demandé de me justifier parce que vous vouliez avoir une chance de me faire une contre-proposition. Donc si je viens, ça a l'air de vouloir dire que je suis prêt à négocier. Mais je ne le suis pas. Je suis venu seulement parce que je voulais respecter la promesse que je vous avais faite.

Cette cassure dans sa voix lui fit l'effet d'un éclair lumineux qui lui dit combien l'intérêt qu'elle avait pour lui, et l'offre qu'elle venait de lui faire, avaient comptés, et que sa décision n'avait pas été facile à prendre.

— Kellogg, n'y a t-il rien que je puisse vous proposer ? elle demanda.

— Rien, Mademoiselle Taggart. Rien sur Terre.

Il tourna les talons, et partit. Pour la première fois de sa vie, elle se sentit désespérée, et battue.

— Pourquoi ? elle demanda dans le vide, sans s'adresser à lui.

Mais il entendit, et s'arrêta pour hausser les épaules en souriant. Il sembla être vivant, pendant un bref instant, et ce fût le plus étrange de tous les sourires qu'elle n'eût jamais vu. Il était porteur d'un secret amusement intérieur, et aussi d'un immense chagrin d'une amertume infinie. Il répondit :

— Qui est John Galt ?

CHAPITRE

II

LA CHAINE

Ça avait commencé avec quelques lumières. Alors qu'un train de la ligne Taggart roulait en direction de Philadelphie, quelques lumières brillantes et éparses apparurent dans l'obscurité. Elles semblaient sans propos dans la plaine déserte ; quoique trop puissantes pour ne pas avoir d'objet. Les passagers les regardaient nonchalamment, sans plus d'intérêt.

La forme noire d'une structure arriva ensuite, à peine distinguable contre le ciel ; puis il y eut un grand bâtiment près des rails. Le bâtiment était obscur, et les lumières du train dessinaient des traînées le long du verre solide de ses murs.

Un train venant en sens inverse masqua la vue, emplissant les vitres d'un barbouillis précipité de bruit. Dans un éclatement soudain, au-dessus des voitures, les passagers virent les structures lointaines apparaître sous une pâle luminosité rougeâtre dans le ciel. La luminosité était animée de spasmes irréguliers, comme si les structures étaient en train de respirer.

Quand le train de marchandises disparut, ils virent un bâtiment anguleux enveloppé de volutes de vapeur. Les rayons de quelques unes des lumières les plus fortes se découpaient en gerbes à travers les volutes. La vapeur était aussi rouge que l'était le ciel.

Ce qu'ils virent ensuite ne ressemblait pas à un bâtiment ; c'était plutôt comme une coquille de pièces de verre en forme de carreaux recouvrant des poutres, grues et armatures formant un solide et aveuglant déploiement orange.

Les passagers ne pouvaient se figurer la complexité de ce qui semblait être une cité s'étendant sur des kilomètres, active, mais

sans aucun signe de présence humaine. Ils virent des tours qui ressemblaient à des grattes-ciel tortueux, des ponts en suspension à mi-hauteur, et de sporadiques blessures laissant jaillir du feu depuis de solides murs. Ils virent un alignement de cylindres lumineux se déplaçant à travers la nuit ; les cylindres avaient la couleur du métal chauffé au rouge. Un immeuble de bureaux apparut près des voies. La grande enseigne lumineuse perchée sur son toit parvenait à éclairer l'intérieur des voitures lorsqu'elles passaient au-devant ; elle disait : REARDEN STEEL.

Un passager qui était un professeur d'économie faisait remarquer à son compagnon :

— Quelle peut être l'importance de l'individu, au milieu des titanesques réalisations collectives de notre âge industriel ?

Un autre, qui était un journaliste, rédigea une note en vue de la glisser dans un futur article :

"Hank Rearden est le genre d'homme qui pose son nom sur tout ce qu'il touche. A partir de ce simple fait, vous pouvez forger votre propre opinion du personnage."

Le train roulait rapidement dans l'obscurité lorsqu'un hoquet de lumière rouge sous une longue structure perça le ciel. Les passagers n'y prêtèrent pas attention ; une coulée d'acier se déversant, aussi spectaculaire que la vision pouvait l'être, n'était pas un évènement, leur avait-on appris à le remarquer.

C'était la première coulée de la première commande du nouvel alliage de Rearden.

Pour les hommes qui se trouvaient près de l'orifice de coulée en avant des laminoirs, ce métal liquide surgissant dans le vide produisit en eux la sensation d'une aube. La traînée étroite coulant dans l'espace avait la couleur blanche pure de la lumière du soleil. Des volutes noires de vapeur traversées de rouge violent semblaient bouillonner au-dessus. Des fontaines d'étincelles jaillissaient en spasmes palpitants, comme si elles provenaient d'artères sectionnées. L'air semblait se déchirer en lambeaux réfléchissant une flamme rageuse qui n'était pas là ; éclaboussures rouges tournoyantes et courant à travers l'espace, comme si une structure faite par l'homme ne pouvait les y confiner ; comme si elles étaient sur le point de consumer les colonnes, les poutres métalliques et les ponts de grues survolant

les têtes. Pour autant, le métal liquide n'exprimait pas la violence. C'était une longue courbe blanche qui avait une texture de satin et l'éclat amical d'un sourire. Il coulait docilement à flots d'un goulot d'argile pourvu de deux bords cassants qui en contrôlaient le débit. En tombant, il parcourait une distance de près de sept mètres pour atterrir dans une poche de fonderie capable de contenir deux cents tonnes. Un flot d'étoiles semblait être en suspension au-dessus du courant de métal ; sautant depuis sa placide onctuosité à l'aspect délicat, dentelé et innocent comme un cierge magique pour enfants.

Il aurait fallu s'approcher plus près pour remarquer que le satin blanc était en ébullition. Des éclaboussures s'échappaient de temps à autre pour retomber plus bas, sur le sol. Elles étaient du métal et, en refroidissant lorsqu'elles atteignaient le sol, elles s'enflammaient brusquement.

Deux cents tonnes d'un métal qui devait être plus dur que l'acier ; courant liquide d'une température de deux mille deux cent degrés qui avaient le pouvoir d'annihiler tous les murs de la structure alentour, ainsi que tous ceux qui travaillaient dans son voisinage. Mais chaque centimètre de sa course et chaque kilo de sa pression, comme la proportion de toutes les molécules qui le constituaient, étaient contrôlés et imaginés par une intention consciente qui les avait étudié durant dix années.

Dansant dans l'obscurité du hangar, la rougeur éblouissante maintenait caché le visage d'un homme qui se tenait à distance, dans un angle. Il était debout, son corps en appui contre une colonne, observant. La lumière presque aveuglante dessina une forme en coin en travers de ses yeux qui avaient la couleur et la qualité de la glace pâle et bleutée. La forme se prolongeait en remontant en travers d'un réseau de colonnes métalliques noires, des mèches blondes cendrées de ses cheveux et, en descendant, jusqu'à la boucle de ceinture de son *trench-coat* et de ses poches dans lesquelles l'homme avait enfoui ses mains. Le corps de la silhouette était grand et décharné. Il avait toujours été trop grand, aux yeux de ceux qui l'entouraient. Son visage était coupé par des pommettes osseuses saillantes et par quelques traits durs. Ce n'était pas les lignes de l'âge ; il les avait toujours eues. Cette caractéristique lui avait donné une allure plus âgée, lorsqu'il avait vingt ans ; mais plus jeune, maintenant qu'il en avait quarante-cinq.

Aussi loin qu'il pouvait s'en souvenir, on lui avait toujours

dit que son visage était disgracieux, parce qu'il était dur et paraissait cruel, parce qu'il était dénué d'expression, aussi. Dénué d'expression, ce visage l'était encore, alors qu'il observait le métal en vie. C'était Hank Rearden.

Le métal arriva en montant tout en haut de la poche de fonderie, et se déplaça rapidement avec une arrogante prodigalité. Après quoi, les aveuglants goutte-à-goutte blancs tournèrent au brun lumineux, et, un instant plus tard, ils devinrent stalactites de métal noir commençant à se rompre et à éclater. Les scories se transformaient en d'épaisses croutes craquelées de stries brunes qui rappelaient l'écorce terrestre. Alors que cette croute sembla devenir plus épaisse, quelques cratères en percèrent la surface, laissant apparaître le liquide blanc encore en ébullition. Un homme arriva en s'avançant dans les airs, installé dans la cabine d'une grue évoluant au-dessus des têtes. Il tira un levier d'un mouvement de main désinvolte. Des crochets d'acier descendirent au bout d'une chaîne, agrippèrent les poignées de la poche de fonderie, la soulevèrent avec fluidité comme si elle n'avait été qu'un seau de lait ; et deux cents tonnes de métal partirent naviguer dans l'espace en direction d'une rangée de moules qui attendaient d'être remplis.

Hank Rearden recula légèrement et ferma les yeux un instant. Il sentit la colonne contre laquelle il s'appuyait trembler de concert avec les vibrations que la grue produisait. Le travail était fait, se dit-il.

Un employé le remarqua et lui adressa un large sourire satisfait, comme l'aurait fait un camarade ou un complice lors d'une grande célébration, parce qu'il savait pourquoi cette grande et blonde figure devait être présente ici cette nuit là. Rearden rendit le sourire à l'homme, et ce fût le seul salut qu'il reçut en retour. Après quoi il repartit pour regagner son bureau, toujours avec cette absence d'expression dans le visage.

Il était tard lorsque Hank Rearden quitta son bureau cette nuit là, pour marcher depuis son site industriel jusqu'à sa maison. Cela représentait une promenade de quelques kilomètres à travers la campagne désertique, mais il avait eu envi de rentrer à pied, sans raison explicable.

Il marchait en maintenant une main dans sa poche, ses doigts refermés sur un bracelet. Il était en *Rearden Metal* et avait la forme d'une chaîne. Ses doigts le tripotaient en en sentant de

temps à autre la texture. Dix années de travail avaient été nécessaires pour fabriquer ce bracelet. Dix ans, songea-t-il, ça faisait un bout de temps.

La route était sombre et bordée d'arbres. En levant les yeux vers le ciel, il pouvait apercevoir quelques feuilles luttant avec les étoiles. Les feuilles étaient tordues et sèches, prêtes à tomber.

Au loin, il y avait les fenêtres éclairées des maisons éparpillées à travers la campagne ; mais ces lumières donnaient à la route un aspect plus isolé encore.

Il ne ressentait jamais de la solitude, sauf lorsqu'il était heureux. Il lui arrivait de se retourner, de temps à autre, pour jeter un coup d'œil à la lueur rouge dans les cieux, au-dessus du site industriel. Il ne pensait plus aux dix années. Ce qui restait d'elles ce soir n'était qu'une sensation qu'il n'aurait pu nommer, si ce n'est qu'elle exprimait le calme et la solennité. Ce sentiment était la somme de quelque chose, et il n'avait pas besoin d'en compter les parties qui en constituaient les efforts investis. Mais ces parties, inoubliables ou oubliées, étaient bien là, à l'intérieur de ce sentiment. Elles étaient les nuits passées à gratter les fours dans le laboratoire de recherche ; les nuits passées dans l'atelier de sa maison, sur les feuilles de papier qu'il remplissait de formules avant de les jeter rageusement dans la corbeille ; ces jours, lorsque les jeunes chercheurs de la petite équipe qu'il avait sélectionné pour l'assister attendaient ses instructions, comme des soldats prêts pour une bataille désespérée, ayant épuisé leur ingéniosité, encore volontaires mais silencieux, avec cette pensée qu'ils n'osaient dire tout haut : « Monsieur Rearden, on ne peut pas y arriver. » Les repas, interrompus, puis finalement abandonnés à la suite d'une nouvelle idée lui venant soudainement à l'esprit, une idée qui devait immédiatement être approfondie, testée, explorée à fond des mois durant, avant d'admettre qu'elle était mauvaise, elle aussi. Les moments arrachés des conférences, des contacts, de l'expérience acquise en dirigeant les meilleures aciéries du pays, arrachée elle aussi, presque coupablement, comme pour quelque amour secret. Cette pensée unique et obsédante tenue inamovible durant dix années, présente sous tout ce qu'il fit et vit ; la pensée toujours fixée à son esprit lorsqu'il regardait les *buildings* de la ville, ou les rails d'une voie de chemin de fer, ou les lumières à travers les fenêtres d'une ferme au loin, lorsqu'il

observait ce couteau dans la main d'une jolie femme coupant un morceau de fruit durant un banquet ; cette pensée pour un alliage de métal qui ferait plus que l'acier n'avait encore jamais fait ; d'un métal qui serait à l'acier ce que l'acier avait été au fer ; quand il se faisait peur à lui-même lorsqu'il abandonnait un espoir ou un échantillon, ne s'autorisant pas à admettre qu'il était fatigué, ne se donnant pas le temps de ressentir, se torturant lui-même en s'imposant l'insatisfaction : « pas satisfaisant… toujours pas satisfaisant… »–continuer d'avancer sans *moteur*, avec la conviction que cela pouvait-être fait pour toute motivation.

Plus tard, le jour où il le fit enfin et que le résultat fût appelé "*Rearden Metal*," toutes ces parties, tous ces instants, toutes ces choses, devinrent une chaleur blanche ; elles fusionnèrent en lui, et leur alliage produisit un étrange et calme sentiment qui, ce soir, le faisait sourire de la campagne plongée dans l'obscurité et lui faisait se demander comment le bonheur pouvait nuire.

Au bout d'un moment, il réalisa qu'il était en train de penser à son passé, comme si certains de ses jours étaient étalés devant lui, réclamant d'être vus encore une fois. Il ne voulait pas les regarder. Il méprisait les souvenirs, les tenant pour de l'indulgence sans propos. Mais il comprit ensuite qu'il y pensait ce soir, en honneur à cette pièce de métal dans sa poche.

Ce n'est qu'après qu'il se permit de regarder.

Il vit le jour où il se tenait debout sur une corniche rocheuse et sentait un filet de sueur courant depuis sa tempe jusqu'à son cou. Il avait quatorze ans, et c'était son premier jour de travail dans les mines de fer du Minnesota. Il essayait d'apprendre à respirer, luttant contre la brûlante douleur à l'intérieur de sa poitrine. Il se tenait droit, jurant contre lui-même, parce qu'il s'était juré de ne pas être fatigué. Au bout d'un moment, il avait repris sa tâche ; décidant que cette douleur n'était pas une raison valable pour arrêter. Il vit le jour où il était debout devant la fenêtre de son bureau et regardait la mine ; il en était le propriétaire depuis le matin. Il avait trente ans. Ce qui s'était passé entre ces deux instants n'avait pas d'importance, pas plus que la douleur. Il avait travaillé dans les mines, dans les fonderies, à la production d'acier du nord, avançant vers l'objectif qu'il s'était fixé. Tout ce dont il se souvenait de ces emplois était que les hommes autour de lui n'avaient jamais semblé savoir quoi faire, tandis qu'il l'avait toujours su. Il se

revoyait, se demandant pourquoi tant de mines étaient en train de fermer, comme celles qui avaient été sur le point de fermer lorsqu'il en était devenu le propriétaire. Il regardait les espalliers de roche distante. Les employés qui étaient en train de poser un nouveau panneau au-dessus d'une entrée, à l'extrêmité d'une route : REARDEN ORE[1].

Il revit une soirée lors de laquelle il était assis et effondré en travers de son bureau. Il était tard et son équipe était partie ; alors il pouvait s'allonger là, seul, sans témoins. Il était fatigué. C'était comme s'il avait fait courir une compétition à son corps défendant, et que tout l'épuisement des années passées, qu'il avait toujours refusé de reconnaître, l'avait terrassé d'un seul coup et fait s'affaler sur le bureau. Il ne ressentait rien, sauf le désir de rester immobile. Il n'avait pas la force de ressentir ; même pas celle de souffrir. Il avait brûlé tout ce qu'il y avait à brûler à l'intérieur de lui. Il avait dispersé tellement d'envies soudaines de commencer tellement de choses ; et il se demandait si quelqu'un pouvait lui donner maintenant l'impulsion dont il avait besoin, maintenant qu'il ne se sentait plus capable de se relever encore. Il se demandait à lui-même qui l'avait ainsi démarré et maintenu en route. C'est alors qu'il avait levé la tête. Lentement, dans un ultime effort physique qui avait été le plus grand de sa vie, il avait fait se relever son corps jusqu'à un point où il lui avait même été possible de s'asseoir bien droit, avec seulement une main posée sur le bureau et un bras tremblant pour le supporter.

Il ne posa plus jamais cette question.

Il vit le jour ou il se tenait sur une colline, et observait un terrain vague recouvert de suie et de structures qui avaient été une aciérie. L'endroit était fermé et à l'abandon. Il l'avait acheté la veille au soir. Il y avait un fort vent et une luminosité grisâtre se faufilait entre les nuages. Il voyait, baignant dans cette lumière, le brun-rouge de la rouille sur les roues des grues géantes, tel du sang séché, et le vert éclatant des mauvaises herbes qui, tels des cannibales rassasiés, poussaient sur des piles de verre brisé au pied des murs percés de cadres vides. A l'entrée du site, au loin, il avait aperçu des silhouettes noires d'hommes. C'était les chômeurs venant des taudis pourrissants de ce qui avaient autrefois formé une ville prospère. Ils étaient là, immobiles,

1. Minerai (de fer) Rearden. *(N. d. T.)*

regardant la voiture brillante qu'il avait laissée à l'entré du site. Ils se demandaient si l'homme sur la colline était le Hank Rearden dont les gens parlaient, et si c'était vrai que l'usine devait être rouverte.

"*Le cycle historique de la production d'acier en Pennsylvanie est clairement sur le déclin",* avait dit un quotidien, "*et les experts s'accordent à dire que la tentative de Henry Rearden dans l'acier est vouée à l'échec. Vous pourriez bien assister prochainement à la fin sensationnelle du sensationnel Henry Rearden."*

C'était il y a dix ans.

Le vent froid qui fouettait son visage cette nuit était le même que celui de cet autre jour. Il se tourna pour regarder en arrière. La luminosité rougeâtre de la fonderie semblait respirer dans le ciel, lueur de vie s'abandonnant comme un lever de soleil. Cela avait marqué ses haltes, les gares qu'un train *express* aurait gagnées puis dépassées. Il ne se souvenait de rien de ce qui s'était passé entre ces étapes ; des années floues comme une traînée de lumière.

Quoi que cela pouvait être, pensa-t-il, quelque soit l'effort et l'agonie, cela en valait la peine, parce que ça lui avait permis d'atteindre ce jour ; ce jour où la première goutte de la première commande de *Rearden Metal* avait coulé pour devenir des rails pour Taggart Transcontinental.

Il palpait toujours le bracelet dans sa poche. Il l'avait fait faire à partir de cette première coulée de métal. C'était pour sa femme. Comme il le touchait, il réalisa tout-à-coup qu'il avait pensé à une abstraction appelée "sa femme" ; pas la femme à laquelle il était marié. Le regret le poignarda. Il regretta d'avoir fait faire ce bracelet ; avant de se reprocher ce même regret. Il secoua la tête ; l'instant était mal choisi pour ses vieux doutes. Il avait le sentiment qu'il ne pouvait rien pardonner à personne, parce que le bonheur était le plus grand de tous les purificateurs. Ce soir, il tenait pour certain que tout les êtres vivants ne lui souhaitaient que du bien. Il aurait voulu rencontrer quelqu'un, s'adresser au premier inconnu pour lui faire face, l'esprit ouvert, et lui dire simplement, « regarde-moi ». Les gens, songea-t-il, étaient aussi assoiffés du moindre instant de joie pour lequel lui-même l'avait toujours été, pour un moment de soulagement de son poids gris de souffrance qui lui avait semblé si inexplicable et injustifié. Il n'avait jamais été capable de comprendre

pourquoi les hommes devaient nécessairement être malheureux.

La route sombre s'était imperceptiblement élevée vers le sommet d'une colline. Il s'arrêta et se retourna. La lueur rouge était une bande étroite, loin vers l'ouest. Au-dessus, tout petits, à des kilomètres, les mots d'une enseigne au néon demeuraient lisibles dans la noirceur de la nuit : REARDEN STEEL. Il se tint droit, comme devant un jury. Il songea que, dans l'obscurité de cette nuit, d'autres enseignes étaient allumées à travers le pays : REARDEN ORE… REARDEN COAL… REARDEN LIMESTONE…[1] Il songeait aux jours qui étaient maintenant derrière lui. Il aurait voulu installer une autre enseigne au néon au-dessus d'eux, qui aurait dit, "REARDEN LIFE".

Il se tourna soudainement pour reprendre sa marche. Alors qu'il parcourait les derniers mètres de la route qui menait à sa maison, il remarqua que ses pas se faisaient plus lents, et que quelque chose était en train de disparaître de son humeur. Il ressentit comme une réticence à peine perceptible à rentrer chez lui, ce qu'il ne souhaitait pas. « Non », se dit-il, « pas ce soir » ; « ils le comprendront, ce soir ». Mais il ne savait pas, il ne l'avait d'ailleurs jamais clairement défini, ce que c'était qu'il voulait leur faire comprendre.

Quand il s'approcha de la maison, il vit des lumières par la fenêtre du séjour. La maison se dressait sur une colline, s'élevant devant lui comme un gros paquet blanc ; elle avait l'air nue, avec ses quelques demi-colonnes d'inspiration coloniale en guise d'un ornement réticent. Elle avait un air de triste nudité qui ne valait pas la peine d'être exposée.

Il n'était pas certain que sa femme l'avait remarqué lorsqu'il entra dans le séjour. Elle était assise à côté de la cheminée, parlant, la courbe de son bras flottant et donnant une allure gracieuse aux mots qu'elle prononçait. Il perçut une légère cassure dans sa voix et pensa alors qu'elle l'avait vu, mais elle ne levait pas le regard et sa conversation continua calmement ; il n'en était pas certain.

— …mais il est juste que les soi-disantes merveilles de génie purement matérielles ennuient un homme de culture. était-elle en train de dire, « Il refuse simplement de s'exciter à propos de plomberie. »

C'est alors qu'elle tourna la tête et regarda Rearden qui se tenait

1. Minerai Rearden, Charbon Rearden, Calcaire Rearden. *(N. d. T.)*

dans l'ombre, de l'autre côté de la longue pièce ; et ses bras s'étendirent gracieusement, comme l'eurent fait deux cous de cygnes.

— Pourquoi, Chéri ? dit-elle d'un ton vivant et amusé, « N'est il pas un peu tôt pour rentrer à la maison ? N'y avait-il pas quelques scories à balayer, ou quelques tuyères à polir ? »

Ils se tournèrent tous vers lui : sa mère ; son frère, Philip, et leur vieil ami Paul Larkin.

— Je suis désolé. répondit-il. « Je sais, il est tard. »

— Ne dis pas que tu es désolé. dit sa mère, « Tu aurais pu téléphoner. »

Il la regardait, essayant vaguement de se souvenir de quelque chose.

— Tu avais promis d'être là pour le dîner, ce soir.

— Oh, c'est vrai, je l'ai dit. Je suis désolé. Mais aujourd'hui, à la fonderie, nous coulions…

Il s'interrompit ; il ne savait pas ce qui le rendait incapable de dire la chose qu'il était venu annoncer ; il ajouta seulement :

— C'est juste que j'avais… oublié.

— C'est bien ce que ta mère veut dire. dit Philip.

— Oh, laissons-le reprendre ses esprits, il n'est pas encore avec nous, il est toujours à la fonderie. dit sa femme sur un ton gai avant d'ajouter, « Enlève ton manteau, Henry. »

Paul Larkin le regardait avec le regard dévoué d'un chien inhibé.

— Bonjour, Paul. lui lança Rearden, « Quand es-tu arrivé ? »

— Oh, j'ai tout juste sauté dans le *cinq heures trente-cinq* de New York.

Larkin afficha un sourire de gratitude en retour pour cette attention.

— Problème ?

— Qui n'a pas de problèmes de nos jours ?

Le sourire de Larkin devint résigné, pour indiquer que la remarque était seulement philosophique.

— Mais non, pas de problème particulier cette fois. J'avais juste pensé faire un saut pour te voir.

Sa femme rit.

— Tu l'as déçu, Paul.

Elle se tourna vers Rearden.

— C'est un complexe d'infériorité ou de supériorité,

Henry ? Crois-tu que personne ne peut vouloir te voir juste pour le plaisir de te voir, ou crois-tu que personne ne peux s'en sortir sans ton aide ?

Il voulu émettre un ferme démenti, mais il lui sourit, comme s'il s'agissait seulement d'humour, et il n'était pas doué pour le genre qu'il ne fallait pas prendre formellement. Il ne répondit donc pas. Il resta debout à la regarder, songeant à ces choses qu'il n'avait jamais été capable de comprendre.

Lillian Rearden était généralement considérée comme une belle femme. Elle avait un grand corps gracieux, de ce genre qui était avantagé par les manteaux cintrés haut de style Empire, et qu'elle avait mis en pratique de porter régulièrement. Son profil exquis semblait appartenir à un camée de la même époque ; ses lignes pures, et le lustre des ondulations châtain-clair de sa chevelure, coiffée avec une simplicité toute classique, suggérait l'austérité d'une beauté impériale. Mais lorsqu'elle se tournait de pleine face, alors d'aucun faisaient l'expérience d'un léger désappointement.

Son visage n'était pas réellement beau. Les yeux étaient le défaut : ils étaient vaguement pâles, ni franchement gris ni marrons, sans vie et vides de toute expression. Rearden s'était toujours demandé : bien qu'elle semblât si souvent s'amuser, pourquoi ne trouvait-il pas de gaieté dans son visage ?

— Nous nous sommes déjà rencontré, avant, mon cher, dit-elle en réponse à son regard scrutateur, « quoique tu ne sembles pas en être sûr. »

— As-tu déjà dîné, Henry ? lui demanda sa mère. Il y avait de l'impatience et du reproche dans le ton de sa voix, comme si elle pouvait utiliser sa faim pour en faire une insulte personnelle.

— Oui… Non… Je n'avais pas faim.

— Je ferais mieux de sonner pour qu'ils…

— Non, Maman, pas maintenant, ce n'est pas grave.

— C'est ça le problème que j'ai toujours eu avec toi. elle ne le regardait pas et semblait réciter dans le vide, « Ça ne sert à rien de faire quelque chose pour toi ; tu ne l'apprécies pas. Je n'ai jamais pu te faire manger normalement. »

— Henry, tu travailles trop. dit Philip, « Ce n'est pas bon. »

Rearden rit.

— J'aime ça.

— C'est ce que tu te dis. C'est une forme de névrose, tu sais.

Quand un homme se noie délibérément dans le travail, c'est parce qu'il tente d'échapper à quelque chose. Tu devrais te trouver un *hobby*.

— Oh, Phil, je t'en prie ! lâcha-t-il avant de regretter l'irritation du ton de sa voix.

Philip avait toujours eu une santé précaire, bien que les médecins n'aient jamais rien trouvé de particulier dans son corps faible et déguingandé. Il était sur ses trente-huit, mais sa fatigue chronique laissait parfois à penser aux gens qu'il devait être plus vieux que son frère.

— Tu devrais apprendre à prendre un peu de plaisir, dit Philip, « sinon tu vas devenir buté et étroit ; un tâcheron sans humour. Tu vois le genre ? Tu devrais sortir un peu de ta petite coquille privée, et regarder un peu le monde autour de toi. Tu ne veux pas passer à côté de la vie, comme tu es en train de le faire ? »

Luttant contre la colère, Rearden se dit que cela n'était qu'une des formes de la sollicitude typique de Philip. Il se dit qu'il serait injustifié de lui en vouloir ; ils ne faisaient tous que montrer leur inquiétude pour lui, et il aurait voulu que ce qu'ils évoquaient n'en devienne pas le prétexte.

— J'ai vraiment eu une bonne journée, Philip. répondit-il en souriant, et en se demandant peu après pourquoi Philip ne lui en demandait pas la raison.

Il aurait voulu que l'un d'eux le lui demande. Il commençait à trouver difficile de se concentrer. La vision de la coulée de métal brûlait encore dans son esprit, emplissant sa conscience, ne laissant de place pour rien d'autre.

— Tu aurais pu t'excuser, à moins d'en savoir plus que ce à quoi je m'attends.

C'était la voix de sa mère. Il se tourna ; elle le fixait avec ce regard blessé qui proclame la patience résignée des vulnérables.

— Madame Beecham était là pour le dîner. ajouta-t-elle sur un ton de reproche.

— Quoi ?

— Madame Beecham. Madame Beecham, mon amie.

— Oui ?

— Je t'en ai déjà parlé, je t'en ai parlé plusieurs fois, mais tu ne te souviens jamais de ce que je te dis. Madame Beecham était tellement impatiente de te rencontrer, mais elle était obligée de partir après le dîner. Elle ne pouvait plus attendre.

Madame Beecham est quelqu'un de très occupé. Elle voulait tellement te parler à propos du travail formidable que nous faisons à l'école de la paroisse, et des classes d'artisanat du métal, et à propos des magnifiques gonds en fer forgé que les enfants des quartiers pauvres fabriquent eux-mêmes, entièrement.

Cela lui demanda tout le respect dont il était capable pour se forcer à répondre d'un ton égal :

— Je suis vraiment désolé si je t'ai déçu, Maman.

— Tu n'es pas désolé. Tu aurais pu être ici, si tu en avais fait l'effort. Mais n'as-tu jamais fait un effort pour quelqu'un, à part pour toi ? Tu ne t'intéresses à aucun d'entre-nous, ni à tout ce que nous pouvons faire. Tu penses que si tu payes les factures, c'est bien assez, n'est-ce pas ? L'argent ! C'est tout ce que tu connais ; et tout ce que tu nous donne c'est de l'argent. Nous as-tu déjà donné un peu de ton temps ?

Si cela signifiait qu'il lui manquait, pensa t-il, alors ça voulait dire *affection*, et si c'était de l'affection, alors l'humeur obscure qui le maintenait silencieux était inappropriée, sans parler de la tonalité de sa voix qui, s'il avait répondu quoi que ce soit, pouvait trahir que ce qu'il ressentait était, en fait, du dégoût.

— Tu t'en moques. la voix de sa mère était mi sarcastique, mi implorante, « Lillian avait besoin de toi à propos d'un problème vraiment important, mais je lui ai dit que ce n'était pas la peine de t'attendre pour en discuter. »

— Oh, Maman, ce n'est pas important ! dit Lillian, « Pas pour Henry. »

Il se tourna vers elle. Il restait planté au milieu de la pièce, toujours avec son *trench-coat* qu'il n'avait pas encore posé, comme s'il était pris au piège dans une réalité qui, pour lui, ne parviendrait pas à devenir réel.

— Ce n'est pas important du tout. fit Lillian sur un ton enjoué.

Il n'aurait su dire si la voix de sa mère exprimait l'excuse ou l'ironie.

— Ça n'à rien à voir avec les affaires. C'est strictement désintéressé.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Juste une réception que je suis en train de préparer.

— Une réception ?

— Oh, n'aie pas l'air effrayé ; ce n'est pas pour demain soir. Je sais que tu es tellement occupé, mais c'est pour dans trois mois, et je veux en faire un évènement vraiment important. Donc, pourrais-tu me promettre que tu seras présent ce soir là, et pas dans le Minnesota, dans le Colorado ou en Californie ?

Elle le regardait d'une étrange manière, parlant à la fois trop légèrement et trop résolument, avec un sourire qui exprimait une innocence peu convaincante qui suggérait quelque chose comme une carte truquée.

— Dans trois mois ? dit-il, « Mais tu sais bien que je ne peux pas prévoir à l'avance quelle affaire urgente pourrait m'appeler ailleurs. »

— Oh, je sais ! Mais ne pourrais-je pas convenir d'un rendez-vous tout à fait formel avec toi, longtemps à l'avance, exactement comme le ferait n'importe quel directeur de compagnie de chemin de fer, ou d'usine d'automobile ou *machin-chose*… je veux dire un vendeur de n'importe quoi ? Il paraît que tu ne manques jamais d'être présent aux rendez-vous. Bien entendu, je te laisserai choisir la date qui t'arrangera le mieux.

Elle l'observait en levant les yeux, son regard ayant acquis une qualité particulière de séduction toute féminine, pour être lancé depuis sous les arcades sourcilières de sa tête qu'elle maintenait inclinée vers le bas, quoiqu'il était bien plus grand qu'elle. Elle demanda encore, sur un ton à la fois un peu trop innocent et trop prudent :

— La date que j'avais en tête était le 10 décembre, mais préfèrerais-tu le 9, ou le 11 ?

— Ça ne fait pas de différence pour moi.

Elle dit d'une voix douce :

— Le 10 décembre est la date de notre anniversaire de mariage, Henry.

Ils étaient tous en train de le scruter du regard ; s'ils s'attendaient à voir apparaître la confusion sur son visage, ce qu'ils virent à la place fût un léger sourire amusé.

Elle ne pouvait pas avoir tenté ça comme une façon de le piéger, pensa-t-il, car il pouvait y échapper tellement facilement, juste en refusant tout reproche pour son oubli et en la laissant se sentir rejetée ; elle savait que les sentiments qu'il éprouvait pour elle était la seule arme dont elle disposait. Sa motivation, songea-t-il encore, était une fière tentative indirecte

de tester ses sentiments et de confesser les siens. Une réception n'était pas le genre de célébration qu'il affectionnait, mais ce n'était pas le cas pour elle. C'était insignifiant, selon sa conception des choses ; selon celle de son épouse, c'était la plus belle preuve d'amour qu'elle pouvait lui offrir. Il fallait qu'il respecte son intention, pensa-t-il, même s'il ne partageait pas du tout sa vision des choses, même si il était incapable de dire s'il aurait pu être encore sensible à n'importe laquelle de ses démonstrations d'amour. Il l'avait laissée gagner, pensa-t-il, parce qu'elle s'était jetée à ses pieds. Il souriait ; un franc et magnanime sourire adressé en reconnaissance de sa victoire.

— C'est d'accord, Lillian, fit-il calmement, « je promets d'être ici pour la soirée du 10 décembre. »

— Merci, *mon cher*.

Son sourire avait quelque chose de mystérieux et d'impénétrable. Il se demanda pourquoi il eut un instant l'impression que son attitude les avait tous déçus.

Si elle avait confiance en lui, pensa-t-il, si les sentiments qu'elle éprouvait pour lui étaient encore vifs, alors sa confiance en elle serait réciproque. Il fallait qu'il le dise ; les mots sont une lentille grossissante qui permet de concentrer son esprit, et pour ce soir il ne pouvait pas utiliser de mots pour quoi que ce soit d'autre.

— Je suis désolé de rentrer tard, Lillian ; mais aujourd'hui, à la fonderie, nous avons fait la première coulée de *Rearden Metal*.

Il y eut un moment de silence ; puis Philip dit :

— Et bien, c'est “super”.

Les autres demeurèrent silencieux.

Il plongea la main dans sa poche. Quand il le sentit au bout de ses doigts, tout dans son esprit s'effaça pour faire place à la réalité du bracelet. Il se sentit comme il l'était lorsque le métal liquide s'écoulait devant lui dans l'espace.

— Je t'ai ramené un cadeau, Lillian.

Lorsqu'il déposa la petite chaîne de métal dans le creux de sa main, il n'eut pas conscience qu'il se tenait bien droit, et que son geste était semblable à celui d'un chevalier revenant des croisades et offrant un trophée à sa bien-aimée.

Lillian Rearden le saisit de l'extrêmité de deux doigts, et le fit s'élever plus près de la lumière. Les maillons en était lourds, grossièrement fabriqués. Le métal luisant avait une teinte

étrange ; c'était un bleu tirant sur le vert.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-elle.

— C'est le premier objet fabriqué à partir de la première coulée de métal pour la première commande de *Rearden Metal*.

— Tu veux dire, dit-elle, « que ce dont il est fait n'a pas plus de valeur qu'un morceau de rail ? »

Il la regarda, déconcerté.

Elle fit tinter le bracelet tout en le faisant scintiller à la lumière.

— Henry, c'est parfaitement merveilleux ! Quelle originalité ! Je ferai sensation à New York, en portant de la bijouterie faite de la même matière que les poutres de ponts, les moteurs de camions, les cuisinières, les machines-à-écrire et… de quoi parlais-tu déjà l'autre jour, Chéri ? …des soupières ?

— Bon Dieu, Henry, mais tu es d'une vanité insupportable ! s'exclama Philip.

Lillian riait.

— C'est un sentimental. Tous les hommes le sont. Mais, Chéri, je l'apprécie réellement. Ce n'est pas le cadeau en lui-même ; c'est l'intention, je sais.

— Je dirais que c'est une intention pleine d'égoïsme, si vous voulez le savoir. dit la mère de Rearden, « Un autre homme aurait apporté un bracelet en diamants, s'il voulait offrir un présent à sa femme, parce qu'il aurait pensé au plaisir de celle-ci, pas au sien. Mais Henry pense que, juste parce qu'il a inventé une nouvelle sorte de ferraille, alors pourquoi… c'est plus précieux que les diamants peuvent l'être pour tout le monde, juste parce que c'est *lui* qui l'a fait. Il a toujours été comme ça depuis qu'il a eu cinq ans… Le morveux le plus vaniteux que vous n'ayez jamais vu… et je savais qu'il deviendrait la créature la plus égoïste que Dieu ait fait sur Terre.

— Non, c'est adorable. dit Lillian, « C'est charmant. »

Elle laissa tomber le bracelet sur la table. Elle se leva, posa ses mains sur les épaules de Rearden, et s'éleva sur la pointe des pieds pour lui faire une bise sur chaque joue, en lui disant :

— Merci, *mon cher*.

Il ne broncha pas, ne baissa pas la tête vers elle. Au bout d'un instant, il se tourna, enleva son manteau et s'assit près du feu, à l'écart des autres. Il ne ressentait rien d'autre qu'un immense épuisement.

Il n'écoutait pas ce qu'ils disaient. Il crut comprendre que

Lillian était en train de plaider sa défense contre sa mère.

— Je le connais mieux que vous. disait sa mère, « Hank Rearden ne s'intéresse pas aux gens, ni aux animaux, ni même aux mauvaises herbes, à moins que cela ne le touche, lui et son travail. C'est tout ce qui l'intéresse. J'ai fait tout ce que j'ai pu pour lui enseigner un peu d'humilité ; j'ai essayé toute ma vie durant, mais j'ai échoué. »

Il avait offert à sa mère les moyens lui permettant de vivre comme elle le voulait, et où elle voulait ; il se demandait pourquoi elle avait tant tenu à vivre avec lui. Ses succès, avait-il conclu, devaient signifier quelque chose pour elle, et si ça n'était pas le cas, alors il s'agissait d'un lien entre eux, le seul genre de lien qu'il pouvait comprendre : si elle voulait une place dans la maison de son fils à qui tout réussissait, il ne la lui refuserait pas.

— C'est une perte de temps d'espérer faire d'Henry un saint, Maman. dit Philip, « Il n'était pas fait pour ça. »

— Oh, allons, Philip, tu te trompes ! dit Lillian, « Tu te trompes complètement ! Henry a toutes les caractéristiques d'un saint, justement. C'est ça le problème. »

Qu'étaient-ils en train de trouver en lui, se demandait Rearden ? Qu'est-ce qu'ils cherchaient ? Il ne leur avait jamais rien demandé. C'était eux qui voulaient le tenir, eux qui se faisaient pressants pour qu'il soit comme ils le souhaitaient… et ce qu'ils souhaitaient semblait être une forme d'affection ; mais c'était précisément cette forme qu'il trouvait plus difficile à endurer que n'importe quelle sorte de haine. Il avait horreur de l'affection gratuite, exactement comme il avait horreur de l'argent facile. Ils prétendaient l'aimer pour quelque raison obscure, et ils ignoraient toutes ces choses pour lesquelles il pouvait apprécier d'être aimé. Il se demandait quelle réponse pouvaient-ils attendre de lui de cette manière… pour autant que cette réponse soit celle qu'ils espéraient. Et c'était ça qu'ils voulaient, conclut-il ; autrement, pourquoi ces reproches permanents, ces incessantes accusations à propos de son indifférence ? Pourquoi cette atmosphère de suspicion chronique, comme s'ils s'attendaient à être blessés ? Il n'avait jamais eu le désir de les blesser, mais il les avait toujours sentis sur la défensive, attente injustifiée. Il semblait que tout ce qu'il pouvait dire les blessait. Il ne s'agissait pas d'une question de mots ou d'action ; c'était presque… presque comme si le simple

fait de son existence les blessait. « Ne commence pas à te croire le plus fou », se raisonna t-il sévèrement, luttant pour entrevoir cette devinette avec le plus strict de son impitoyable sens de la justice. Il ne pouvait les condamner sans comprendre ; et il ne pouvait pas comprendre.

Les aimait-il ? Non, se rendit-il à l'évidence ; il avait voulu les aimer, ce qui n'était pas la même chose. Il l'avait voulu au nom de quelque potentialité inexprimée qu'il avait une fois espéré voir en n'importe quel être humain. Il ne ressentait rien pour eux à cet instant, sauf le zéro de l'indifférence sans merci, même pas le regret d'une perte. N'avait-il donc besoin de personne dans sa vie ? Ce sentiment qu'il avait voulu avoir lui manquait-il ? Non, conclut-il. Ne lui avait-il jamais manqué ? Oui, dans sa jeunesse ; mais plus du tout.

Sa sensation d'épuisement prenait de l'ampleur ; il en vint à réaliser que c'était de l'ennui.

Il leur devait la politesse de le cacher, il restait songeur et demeurait assis, immobile, luttant contre une envie de dormir qui était en train d'évoluer vers de la douleur physique.

Ses yeux se fermaient lorsqu'il sentit des doigts doux et moites touchant sa main : Paul Larkin avait tiré une chaise à côté de lui, et était en train de se pencher pour une conversation privée.

— Je me moque de ce que le milieu de l'industrie en dit, Hank ; tu as trouvé un produit prometteur, avec le *Rearden Metal*, un grand produit ; ça fera une fortune, comme tout ce que tu touches.

— Oui, dit Rearden, « ça va le devenir ».

— J'espère… J'espère juste que tu ne vas pas avoir de problèmes.

— Quels problèmes ?

— Oh, je ne sais pas… voyant comment sont les choses, aujourd'hui… il y a des gens qui… mais comment pouvons-nous dire ?... N'importe quoi peut arriver…

— Quels problèmes ?

Larkin était courbé en avant, levant le regard avec ses gentils yeux implorants. Sa courte figure grassouillette semblait toujours vulnérable et incomplète, comme s'il avait besoin d'une coquille pour s'y recroqueviller au moindre contact. Ses yeux mélancoliques, le pouvoir séduisant de son sourire impuissant et perdu, servaient de substitut à la coquille. Le

sourire était désarmant comme celui d'un petit garçon qui se jetait de lui-même à la merci d'un incompréhensible univers. Il avait cinquante-trois ans.

— Tes relations publiques ne sont pas tout à fait bonnes, Hank. dit-il, « Tu as toujours eu une "mauvaise presse". »

— Et après ?

— Tu n'es pas populaire, Hank.

— Je n'ai jamais entendu aucune plainte de la part de mes clients.

— C'est pas ce que veux dire. Tu devrais embaucher toi-même un bon attaché de presse pour *te vendre* auprès du public.

— Pour quoi faire ? C'est de l'acier que je vends.

— Mais tu ne veux pas avoir le public contre toi. L'opinion public, tu sais… c'est important.

— Je ne pense pas que le public soit contre moi. Et je ne pense pas que ça ait une grande importance, d'une manière ou d'une autre.

— Les journaux sont contre toi.

— Ils ont du temps à perdre. Je n'en ai pas.

— Je n'aime pas ça, Hank. Ce n'est pas bon.

— Quoi ?

— Ce qu'ils écrivent à propos de toi.

— Qu'est-ce qu'ils écrivent à propos de moi ?

— Bon, tu vois le genre. Que tu es "intraitable". Que tu es "impitoyable". Que tu "n'autoriseras personne", aucune autre voix que la tienne dans le *management* de ton entreprise. Que ton seul but est de "faire de l'acier" et de "faire de l'argent".

— Mais *c'est* mon seul but.

— Mais tu ne devrais pas le dire.

— Pourquoi pas ? Qu'est-ce que je suis censé dire ?

— Oh, je ne sais pas… Mais ton entreprise…

— C'est mon entreprise, non ?

— Oui, mais… mais tu ne devrais pas le crier si fort… Tu sais comment ça se passe de nos jours… Ils pensent que ton attitude est antisociale.

— J'en ai rien à faire de ce qu'ils pensent.

Paul Larkin soupira.

— C'est quoi le problème, Paul ? Où veux-tu en venir ?

— Rien… rien de particulier. Seulement on ne sait jamais ce qui peut arriver en des temps comme ceux-ci… On doit être très prudent…

Rearden lâcha un petit rire :

— Tu n'est pas en train de te faire du souci pour moi, non ?

— C'est juste que je suis ton ami, Hank. Je suis ton ami. Tu sais combien je t'admire.

Paul Larkin n'avait jamais eu de chance. Rien de tout ce qu'il avait touché n'avait jamais été bien, jamais rien de tout ce qu'il avait entrepris n'avait vraiment échoué ni réussi. Il était un homme d'affaires, mais il n'arrivait jamais à rester longtemps dans aucune branche des affaires. En ce moment, il était en train de se débattre avec une modeste usine qui fabriquait de l'équipement minier. Il s'était accroché à Rearden pendant des années, béat d'admiration. Il venait lui demander des avis, il demandait des prêts parfois, mais pas souvent ; les emprunts était modestes et étaient toujours remboursés, quoique pas toujours dans les délais. Sa motivation dans la relation semblait ressembler aux besoins d'un anémique, recevant une sorte de transfusion de vie à la simple vue d'une vitalité sauvage et débordante.

En observant les efforts de Larkin, Rearden pensait à ce qu'il faisait pendant qu'il regardait une fourmi se démener sous un chargement d'allumettes. C'est tellement dur pour lui, songeait Rearden, et si facile pour moi. C'est pourquoi il donnait des avis, de l'attention, et un intérêt patient et plein de tact chaque fois qu'il le pouvait.

— Je suis ton ami, Hank.

Rearden le regardait d'un air interrogateur.

Larkin regardait ailleurs, comme s'il était en train de débattre de quelque chose dans son esprit. Après un instant, il demanda avec prudence :

— Comment est ton homme à Washington ?

— O.K., je crois.

— Tu devrais t'assurer de ça. C'est important.

Il leva le regard vers Rearden et répéta sur un ton qui se voulait insistant, comme pour se décharger d'une pénible tâche morale :

— Hank, c'est *vraiment* important.

— Je l'imagine bien.

— En fait, c'est ce que je suis venu te dire, ici.

— Pour une raison particulière ?

Larkin considéra la question, puis décida qu'il s'était acquitté de sa tâche.

— Non, dit-il.

Rearden n'aimait pas le sujet. Il savait qu'il était nécessaire d'avoir un homme pour le protéger contre la législature ; tous les industriels devaient employer de telles personnes. Mais il n'avait jamais accordé beaucoup d'attention à cet aspect de ses affaires ; il ne parvenait pas vraiment à se convaincre que c'était nécessaire.

Une inexplicable sorte de dégoût, pour moitié méticulosité, ennui pour l'autre, le stoppait chaque fois qu'il faisait l'effort de le considérer.

— Le problème est, Paul, pensa-t-il tout haut, « que les hommes que l'on doit choisir pour ce *job* sont un tel sac de minables. »

Larkin regarda ailleurs.

— C'est la vie. dit-il.

— Quand je comprendrais pourquoi, ce jour là les poules auront des dents. Tu peux me le dire ? Qu'est ce qui ne va pas avec les gens ?

Larkin haussa tristement les épaules.

— Pourquoi poser des questions inutiles ? Quelle est la profondeur de l'océan ? Le ciel, ça va jusqu'où ? Qui est John Galt ?

Rearden se remit droit dans son fauteuil.

— Non. dit-il sur une note agressive, « Non ; il n'y a aucune raison de se mettre dans un état pareil. »

Il se leva de son fauteuil. Son épuisement avait disparu depuis qu'il parlait de ses affaires avec Larkin. Il sentit naître en lui une bouffée de rébellion, un besoin de reconquérir et de défier, de défendre sa propre vision de l'existence, la vision qu'il en avait eu lorsqu'il marchait pour rentrer chez lui ce soir, et laquelle paraissait maintenant indistinctement menacée, d'une manière qu'il eut été difficile de définir.

Il faisait les cent-pas dans la pièce, tandis que son énergie lui revenait. Il observait sa famille.

Ils étaient des enfants ébahis et malheureux, se dit-il… Tous. Même sa mère. Il culpabilisait de critiquer ainsi leur ineptie ; elle provenait de leur impuissance, pas de leur malveillance. C'était lui qui devait faire des efforts pour apprendre à les comprendre depuis qu'il avait tant à donner, depuis qu'ils étaient incapables de partager son sentiment de puissance joyeuse et illimitée.

Il leur lança un regard depuis le fond de la pièce. Sa mère et Philip semblaient s'être engagés dans une conversation passionnée ; mais il put voir qu'ils étaient moins passionnés que nerveux, en fait. Philip était assis dans un fauteuil bas, son estomac bombé en avant, son poids semblant reposer sur ses côtes, comme si l'inconfort désespéré de sa position était étudié pour dégoûter les curieux.

— Qu'est-ce qu'il se passe, Phil ? lui demanda Rearden en s'approchant de lui, « Tu as l'air défait ».

— J'ai eu une dure journée. dit Philip d'un air maussade.

— Tu n'es pas le seul à travailler dur. dit sa mère, « Les autres ont des problèmes aussi, même s'il ne s'agit pas de milliards de dollars et de problèmes "super-trans-continentaux". »

— Pourquoi, c'est bien. J'ai toujours pensé que Phil devait se trouver quelque chose qui lui plaise.

— "Bien" ? Tu veux dire que tu trouves *bien* que ton frère s'esquinte la santé au travail ? Ça t'amuse, peut-être ? J'ai toujours pensé que tu le voyais comme ça.

— Pourquoi, non, Maman. J'aimerais l'aider.

— Tu n'as pas à l'aider. Tu n'as pas à te mettre à la place d'aucun d'entre-nous.

Rearden n'avait jamais su ce que son frère faisait ou souhaitait faire. Il avait envoyé Philip à l'université, mais cer dernier n'avait jamais été capable de se fixer un objectif. Selon les standards de Rearden, il y avait quelque chose qui n'allait pas dans la tête de cet homme qui ne semblait chercher aucune place qui puisse lui convenir. Mais il n'imposerait pas ses idées à Philip. Il ne pouvait pas non plus se permettre d'entretenir son frère sans regarder à la dépense. Laisse-le prendre son temps, s'était dit Rearden durant des années. Donne-lui le temps de choisir un métier sans qu'il soit obligé d'en baver pour gagner tout juste sa vie.

— Qu'est-ce que tu as fait, aujourd'hui, Phil ? demanda-t-il sur un ton patient.

— Ça ne t'intéresserait pas.

— *Ça* m'intéresse. C'est pour ça que je te le demande.

— Il fallait que je vois vingt personnes différentes un peu partout, depuis ici jusqu'à Wilmington, en passant par Redding…

— Pourquoi devais-tu les voir ?

— J'essaye de réunir des fonds pour *Les Amis du progrès*

global.

Rearden n'avait jamais été capable de se souvenir du nom de toutes les associations auxquelles Philip appartenait, ni de comprendre exactement ce qu'elles faisaient. Il l'avait entendu parler vaguement de celle-ci, durant les six derniers mois. Il semblait s'être investi dans une sorte de cours gratuits de développement personnel, de musique *folk*, et de coopérative agricole. Rearden n'avait que mépris pour les groupes de ce genre, et ne voyait aucune raison d'en savoir plus sur leur nature. Il resta silencieux. Philip ajouta de lui-même :

— Nous avons besoin de 10.000 dollars pour un programme vital, mais c'est une tâche de martyr de trouver de l'argent. Les gens n'ont pas l'ombre d'une conscience sociale. Quand je pense à tout ces bourgeois qui "se goinfrent" que j'ai vu aujourd'hui… Pourquoi ? Ils dépensent pour le moindre de leur caprices bien plus que ce dont nous avons besoin, mais j'ai été incapable de leur soutirer ne serait-ce que quelques centaines de dollars à chacun. C'était tout ce que je leur demandais. Ils n'ont pas le moindre sens de ce qu'est le "geste citoyen"… non. Qu'est-ce qui te fait rire ? Demanda-t-il tout à coup.

Rearden était debout devant lui ; hilare. C'était si flagrant que c'en était enfantin, pensa Rearden, si désespérément grossier : l'allusion et l'insulte. Ce serait tellement facile de remettre Philip à sa place en lui retournant l'insulte, se dit-il ; en lui retournant une insulte qui serait mortelle parce qu'elle exprimerait *la* réalité. Et c'est précisément pour cela qu'il ne pouvait pas se laisser aller à le faire. « C'est sûr que le pauvre naïf a conscience qu'il est à ma merci, qu'il sait qu'il s'est laissé délibérément allé pour se faire battre, et donc je n'ai pas à le faire, et le fait de ne rien dire et de ne rien faire est ma meilleure réponse, qu'il interprétera très bien, d'ailleurs. Dans quelle sorte de misère vit-il réellement, pour être devenu si salement tordu ? »

C'est alors que Rearden réalisa tout à coup qu'il pouvait immédiatement porter un coup à l'extrême pauvreté chronique de Philip, en lui donnant un choc de plaisir : la gratification inattendue d'un désir sans espoir. Il se dit : « qu'est-ce que j'en ai à faire de l'objet de son désir ?... C'est son problème ; exactement comme le *Rearden Metal* l'est pour moi… Ça doit signifier pour lui autant que mes affaires signifient pour moi… Laisse-le être heureux juste une fois, pour voir ; ça pourrait lui

apprendre quelque chose. N'ai-je pas dit que le bonheur est la mamelle de la purification ? Je suis en train de célébrer quelque chose, ce soir ; alors laisse-le en prendre un peu. Ça représentera tellement pour lui, et si peu pour moi. »

— Philip, fit-il, souriant, « appelle Madame Ives à mon bureau, demain. Elle aura un chèque de 10.000 dollars pour toi. »

Philip le regardait fixement, sans comprendre. Ce n'était ni un choc, ni de la joie. C'était juste un regard vide, fixe et vitreux.

— Oh ! fit Philip, puis il marqua une courte pause avant d'ajouter, « Nous l'apprécierons vraiment beaucoup. »

Il n'y avait aucune émotion dans sa voix, même pas celle, pourtant si élémentaire, de la convoitise. Rearden ne put comprendre ses propres sentiments : c'était comme si quelque chose de pesant et vide était en train de s'effondrer en lui ; il en senti à la fois le poids et la vacuité. Il savait que c'était de la déception, mais il se demandait pourquoi c'était si gris et si laid.

— C'est vraiment gentil de ta part, Henry. fit sèchement Philip, « Je n'attendais pas ça de toi. »

— Ne comprends-tu pas, Phil ? commenta Lillian d'une voix clair et musicale, « Henry a fait la première coulée de son nouveau métal, aujourd'hui. »

Elle se tourna vers Rearden :

— Déclarerons-nous ce jour un "jour de fête nationale", Chéri ?

— Tu es un homme bon, Henry, dit sa mère, « mais pas assez souvent. »

Rearden resta debout devant Philip, et le regarda comme s'il attendait quelque chose. Philip regardait ailleurs, puis il leva les yeux et soutint le regard de Rearden, comme s'il s'était engagé dans un examen personnel.

— Aider les défavorisés ne t'intéresse pas vraiment, n'est-ce pas ? Philip demanda.

Et Rearden écouta, incapable d'en croire ses oreilles, que le ton de la voix de son frère était plein de reproche.

— Non, *Phil*, je n'en ai vraiment rien à faire du tout. Je voulais seulement que tu sois heureux.

— Mais cet argent n'est pas pour moi. Je ne le collecte pour aucune raison personnelle. Je n'ai aucun intérêt personnel dans cette affaire, en aucune manière.

Sa voix était froide et teintée d'une note de vertu consciencieuse et contrôlée. Rearden se tourna ailleurs. Il ressentit un soudain dégoût : pas parce que les mots n'étaient qu'hypocrisie, mais parce qu'ils étaient *vrais* ; Philip croyait en ce qu'il disait.

— A propos, Henry, ajouta Philip, « ça te dérange si je te demande que Madame Ives me donne l'argent en liquide ? »

Rearden se retourna vers lui, perplexe.

— Tu sais, *Les Amis du progrès global* sont un groupement très *progressiste*, et ils ont toujours maintenu que tu représentes l'élément de régression sociale le plus noir du pays. C'est pourquoi ça nous mettrait dans un certain embarras, tu comprends, si ton nom figurait sur notre liste de donateurs ; parce que quelqu'un pourrait nous accuser d'être "achetés" par Hank Rearden.

Il aurait bien mis une gifle à Philip, mais un mépris presque insupportable lui fit clore les yeux, à la place.

— D'accord, fit-il calmement, « tu peux l'avoir en espèces ».

Il s'éloigna vers la fenêtre la plus éloignée de la pièce, et resta là, à fixer la lueur de la fonderie, au loin.

— Il entendit la voix de Larkin lui crier :

— Bon Dieu, Hank, tu n'aurais pas dû lui donner cet argent !

Ensuite, la voix de Lillian s'éleva, froide et à la fois enjouée :

— Mais tu as tort, Paul, vraiment tort ! Que deviendrait la vanité d'Henry, s'il ne nous avait pas pour nous faire l'aumône ? Que resterait-il de sa force, s'il n'y avait pas de gens plus faibles que lui qu'il puisse dominer ? Qu'est ce qu'il pourrait bien faire, si nous ne dépendions pas de lui ? Ça ne me dérange pas, vraiment. C'est simplement la loi de la nature humaine.

Elle se saisit du bracelet de metal et le tint en l'air à bout de bras, le faisant scintiller à la lumière d'une lampe.

— Une chaîne, dit-elle. Plutôt approprié, n'est-ce pas ? C'est la chaîne avec laquelle il nous tient tous enchaînés.

CHAPITRE

III

LE HAUT ET LE BAS

Le plafond était celui d'une cave si pesant et bas que les gens devaient se baisser lorsqu'ils traversaient la pièce, comme si le poids de la voute reposait sur leurs épaules. Les alcôves circulaires de cuir rouge foncé avaient été construites dans les murs de pierre qui semblaient mangés par l'âge et l'humidité. Il n'y avait pas de fenêtres, seulement des taches de lumière bleutée provenant de crevasses dans la maçonnerie ; la lumière bleue morte qui convenait aux pannes d'électricité. On accédait à la pièce en descendant des marches étroites qui semblaient s'enfoncer profondément sous terre. C'était le bar le plus cher de New York, et il avait été construit au sommet d'un gratte-ciel.

Quatre hommes étaient assis à une table. Elevés à une altitude de soixante étages au-dessus de la ville, ils ne parlaient pas à voix haute comme on parle depuis une hauteur avec la liberté que procurent l'air et l'espace ; ils se forçaient à parler à voix basse, comme il convenait de le faire dans une cave.

— Conditions et circonstances, Jim. dit Orren Boyle, « Conditions et circonstances absolument au-delà de tout contrôle humain. Nous avons tout planifié pour *rouler* ces rails, mais nous avons été confrontés à des évènements imprévisibles que personne n'aurait pu prévoir. Si tu nous avais donné seulement une chance, Jim. »

— La *désunion*, fit James Taggart d'une voie traînante, « semble être la principale cause de tous les problèmes sociaux. Ma sœur a une certaine influence auprès d'un certain élément chez nos actionnaires. Leurs tactiques de désorganisation ne

peuvent pas toujours être mises en échec. »

— Tu as mis le doigt dessus, Jim. La désunion, c'est le problème. C'est mon opinion définitive que, dans notre société industrielle complexe, aucune création d'entreprise ne peut réussir sans partage de tous les problèmes entre entreprises.

Taggart prit une gorgée de son verre puis le reposa encore.

— Je crois qu'ils devraient virer le *barman*. fit-il.

— Par exemple, regarde Associated Steel, fit Orren Boyle, « On a l'usine la plus moderne du pays et nous sommes les mieux organisés. Ceci me semble être un fait indiscutable, puisque pous avons remporté le *Prix de l'efficacité industrielle* de *Globe Magazine*, l'année dernière. Donc nous sommes en mesure d'affirmer que nous avons fait de notre mieux, et que personne ne peut nous critiquer ; mais nous ne pouvons rien y faire si le problème du minerai de fer est un problème national. Nous ne pourrons pas avoir le minerai, Jim. »

Taggart resta silencieux. Il était assis avec les coudes largement écartés sur le dessus de la table. La table était inconfortablement petite, et cette pose la rendait encore plus inconfortable pour ses trois compagnons, mais ils ne semblaient pas remettre ce privilège en question.

— Personne ne peut plus avoir de minerai. reprit Boyle, « L'épuisement naturel des mines… tu sais… et l'usure des équipements, et les pénuries de matériaux, et les problèmes de transports, plus d'autres inévitables contraintes. »

— L'industrie minière est en train de partir en miettes. C'est ça qui tue l'industrie de l'équipement minier. dit Paul Larkin.

— Il a été démontré que n'importe quelle activité dépend de toutes les autres. dit Orren Boyle, « C'est pourquoi chacun devrait prendre une part de la charge des autres. »

— Je pense bien que c'est vrai. dit Wesley Mouch ; mais personne n'avait jamais fait attention à Wesley Mouch.

— Mon propos, fit Orren Boyle, « est la préservation d'une économie libre. Il est généralement admis que l'économie libre est sur la sellette, aujourd'hui. A moins qu'elle prouve et assume ses responsabilités et valeurs sociales, le peuple ne va pas prendre position en sa faveur. Si elle ne développe pas un esprit citoyen, c'est fini ; ne nous faisons pas d'illusions à ce propos. »

Orren Boyle était sorti de nulle part, il y avait cinq ans, et il avait depuis fait la couverture de tous les magazines nationaux.

Il avait commencé avec une centaine de milliers de dollars de fonds personnels et un prêt de l'Etat de 200.000 dollars. Maintenant, il était la tête visible d'une énorme inquiétude qui avait avalé de nombreuses petites entreprises. Ceci prouvait, il aimait à le dire, que la liberté individuelle avait encore une chance de réussir dans le monde.

— La seule justification de la propriété privée, dit Orren Boyle, « c'est le service public. »

— Je crois que c'est indubitable. fit Wesley Mouch.

Orren Boyle fit un bruit en avalant son alcool. Il était un homme plutôt carré qui faisait de grands gestes viriles ; tout en lui était lourdement plein de vie, à l'exception des petites fentes noires de ses yeux.

— Jim, fit-il, « le *Rearden Metal* semble être une sorte d'escroquerie monumentale. »

— Hm-hm. fit Taggart.

— J'ai entendu dire qu'il n'y pas un seul expert qui aurait donné un rapport favorable là dessus.

— Non, pas un.

— Nous avons amélioré l'acier à rails pendant des générations, et augmenté son poids à chacune de ses améliorations. Maintenant, est-il vrai que ces rails en *Rearden Metal* devraient être plus légers que ceux faits avec le moins performant de tous les aciers ?

— C'est exact. dit Taggart, « Plus légers. »

— Mais c'est ridicule, Jim. C'est physiquement impossible. Pour tes voies de trafic lourd et de train à grande vitesse ?

— C'est vrai.

— Mais tu vas provoquer une catastrophe.

— *Ma* sœur va le faire.

Taggart fit lentement tourner le pied de son verre entre deux doigts. Il y eut un moment de silence.

— Le *Syndicat de l'Industrie Métallurgique*, reprit Orren Boyle, « a voté une résolution pour appointer un comité d'experts en charge d'étudier la question du *Rearden Metal*, dans la mesure où son usage peut représenter un danger pour les consommateurs. »

— Je crois que ce serait bien avisé. dit Wesley Mouch.

— Quand tout le monde est d'accord, la voix de Taggart se fit persifflante, « quand les gens sont unanimes, comment un seul homme peut-il oser s'opposer ? De quel droit ? C'est ce

que je veux savoir… de quel droit ? »

Les yeux de Boyle transperçaient le visage de Taggart, mais il était impossible d'en distinguer clairement les traits à la faible lumière de la pièce. Il ne voyait qu'un barbouillage pâle et bleuté.

— Lorsque nous songeons aux ressources naturelles en une période critique de pénurie, dit Boyle, « quand nous songeons aux matières premières cruciales qui sont gaspillées dans des expériences irresponsables, quand nous songeons au minerai… »

Il ne finit pas ce qu'il avait commencé. Il jeta encore un coup d'œil à Taggart, mais ce dernier semblait attendre et trouver le silence agréable.

— Les ressources naturelles représentent un intérêt vital pour la planète, Jim, tel que le minerai de fer. Les citoyens concernés ne peuvent demeurer indifférents aux gaspillages inconsidérés et égoïstes d'un individu antisocial. Après tout, la propriété privée n'est qu'une fonction d'administration de biens collectifs par essence, et détenus pour le bénéfice de la société dans sa globalité.

Taggart regardait Boyle et souriait ; le sourire était entendu. Il semblait dire que quelque chose dans les mots qu'il ne prononçait pas était une réponse à quelque chose se trouvant dans ceux de Boyle.

— L'alcool qu'ils servent ici est une saloperie. Je suppose que le prix que nous le payons, est plutôt une compensation en échange du service de faire en sorte que l'endroit ne soit pas envahi par toutes sortes de racailles. Mais j'espère qu'ils admettraient qu'ils sont en train de faire des affaires avec des experts. Comme c'est moi qui tiens les cordons de la bourse, je compte bien rentrer dans mes frais, et selon mon bon plaisir.

Boyle ne répondit pas ; son visage était devenu maussade.

— Ecoute, Jim… commença-t-il d'un ton lourd.

Taggart souriait.

— Quoi ? Je *suis* en train d'écouter.

— Jim, tu admettras, j'en suis sûr, qu'il n'y a rien de plus dévastateur qu'un monopole.

— Oui, fit Taggart, « dans un sens. Dans l'autre, il y a les influences néfastes de la libre compétition. »

— C'est vrai. C'est tout à fait vrai. La meilleure solution est toujours–selon mon opinion–dans le compromis. C'est

pourquoi, je pense, qu'il est du devoir des citoyens de se débarrasser des extrêmes, maintenant, n'est-ce pas ?

— Oui, aprouva Taggart, « c'est *leur* devoir. »

— Jette un coup d'œil à la situation dans le secteur du minerai de fer. La production nationale semble être en train de chuter à une vitesse vertigineuse. Cette chute menace l'existence même de l'industrie de l'acier dans son intégralité. Les aciéries ferment leurs portes partout dans le pays. Il n'y a qu'une seule compagnie minière qui ait la chance de ne pas être affectée par cette crise. Sa production semble être abondante et satisfait toujours sa clientèle aux dates convenues. Mais à qui profite le bénéfice de cette société ? A personne, à part à son propriétaire. Diriez-vous que ça c'est normal ?

— Non, répondit Taggart, « c'est pas normal. »

— La plupart d'entre-nous ne possède pas de mine de fer. Comment pouvons-nous entrer en compétition avec un homme qui s'est approprié une part des ressources naturelles de la planète ? Est-il nécessaire de se demander comment se fait-il qu'il puisse toujours livrer de l'acier, tandis que nous autres devons nous battre et attendre, et perdre nos clients, et ne plus avoir de commandes ? Est-il dans l'intérêt des citoyens de laisser un homme détruire une industrie toute entière.

— Non, répondit Taggart, « c'est vrai. »

— Il me semble qu'une politique d'envergure nationale devrait viser l'objectif de donner à chacun une chance d'avoir son quota de minerai de fer, avec des aménagements favorisant la préservation de l'industrie métallurgique. Tu ne penses pas ?

— Je te suis bien.

Boyle soupira, puis dit, avec plus de retenue :

— Mais je crois qu'à Washington il n'y a pas beaucoup de gens capables de comprendre une politique sociale progressiste.

Taggart dit, sur un ton lent :

— Il y en a… Non, pas beaucoup, et qui ne sont pas facile à approcher, mais il y en a. Je pourrai leur parler.

Boyle saisit son verre et l'avala d'un trait, comme s'il avait entendu tout ce qu'il voulait entendre.

— Parlant de politiques progressistes, Orren, dit Taggart, « tu pourrais te demander, en cette période de difficultés dans les transports, au moment où tant de compagnies de chemin de fer déposent le bilan, et que de larges régions sont laissées sans chemin de fer, s'il est dans l'intérêt du public de tolérer de

dispendieuses duplications de services, et une compétition destructrice entre nouveaux venus dans des régions où les sociétés qui y sont déjà établies ont une *priorité historique*. »

— Bon, maintenant, dit Boyle avec satisfaction, « tout cela semble être une question intéressante à considérer. Je pourrai bien en débattre avec quelques amis du *Syndicat national des chemins de fer*. »

— Les amitiés, dit Taggart sur le ton de l'abstraction oisive, « ont plus de valeur que l'or. » il se tourna tout à coup vers Larkin, « Tu ne crois pas, Paul ? »

— Pourquoi…oui, fit Larkin, étonné, « Oui, bien sûr. »

— Je compte sur les tiennes.

— Hein ?

— Je compte sur *toutes* tes amitiés.

Ils semblaient tous savoir pourquoi Larkin n'avait pas répondu du tac au tac ; ses épaules semblèrent se réduire vers le bas, plus près du bord de la table.

— Si tout le monde pouvait avancer vers un but commun, alors personne n'en serait blessé ! dit-il sur un ton de désespoir incongru ; il remarqua Taggart en train de l'observer, et il ajouta pour sa défense, « J'aurais aimé que nous n'ayons personne à blesser. »

— Ça c'est une attitude antisociale. commenta Taggart d'une voix traînante, « Ceux qui ont peur de sacrifier quelqu'un n'ont pas à se sentir concerné par une cause commune. »

— Mais je suis un étudiant en histoire, se reprit Larkin avec hâte, « Je reconnais la nécessité historique. »

— Très bien. fit Taggart.

— On ne peut attendre de moi que je change la destinée du monde, n'est-ce pas ? Larkin semblait défendre sa cause, mais il ne s'adressait à personne en particulier, « N'est-ce pas ? »

— Vous ne le pouvez pas, Monsieur Larkin. répondit enfin Wesley Mouch, « Vous et moi ne serions pas à blâmer si nous… »

Larkin secoua la tête ; c'était presque un frisson ; il ne supportait pas de regarder Mouch.

— Ça c'est bien passé pour toi au Mexique, Orren ? demanda Taggart, sa voix se faisant soudainement forte et désinvolte. Ils semblaient tous savoir que l'objet de leur petite réunion avait été débattu, et que tout ce qui avait été dit ici pour y être compris, l'avait été.

— Magnifique endroit, le Mexique, répondit Boyle avec enthousiasme, « Vraiment stimulant, et c'est un endroit qui porte à la réflexion. Bon… mais leurs rations de nourriture sont quelque chose d'épouvantable. Je suis tombé malade. Mais ils sont en train de travailler dur pour remettre leur économie sur pied. »

— Comment vont les choses, là-bas ?

— Vraiment bien, il me semble, vraiment bien. Là, juste en ce moment, toutefois, ils sont… Mais après, ce qu'ils visent, c'est l'avenir. L'Etat Populaire du Mexique a un grand avenir. Ils nous battront tous dans quelques années.

— Es-tu allé jusqu'aux *Mines de San Sebastian* ?

Les quatres hommes à la table se tinrent plus droits et plus raides ; ils avaient tous lourdement investi dans les actions des *Mines de San Sebastian*. Boyle ne répondit pas immédiatement, si bien que le son de sa voix sembla inattendu et exagérément élevé lorsqu'il se lança brusquement :

— Oh, bien sûr, certainement. C'est ce que je tenais à voir en particulier.

— Et ?

— Et quoi ?

— Comment ça se passe ?

— Vraiment bien… Vraiment bien. Ils doivent certainement avoir les plus gros dépôts de cuivre de la planète, là-bas, dans cette montagne.

— Avaient-il l'air de travailler beaucoup ?

— Je n'ai jamais vu autant d'activité concentrée un même endroit de toute ma vie.

— Qu'est-ce qu'ils faisaient, exactement ?

— Et bien, tu sais, avec le genre de directeur qu'ils ont, là-bas, je ne pouvais pas comprendre la moitié de ce qu'il était en train de me dire, mais ils sont certainement très débordés.

— Pas… de problèmes d'aucune sorte ?

— Problèmes ? Pas à San Sebastian. C'est une propriété privée ; la dernière à exister au Mexique, et ça ne semble pas faire de différence.

— Orren, Taggart demanda avec prudence, « qu'en est-il de ces rumeurs qui disent qu'ils projettent de nationaliser les *Mines de San Sebastian* ? »

— Calomnies, dit Boyle avec colère, « simples, vicieuses calomnies. Je le tiens pour certain. J'ai eu un dîner avec le

Ministre de la culture, et j'ai mangé avec tous les autres gars. »

— Il devrait y avoir une loi contre les rumeurs irresponsables. dit Taggart d'un air maussade, « Je vais prendre un autre verre. »

Avec quelque irritation dans le geste, il fit un signe de la main au serveur. Il y avait un petit bar dans un coin sombre de la pièce, où un vieux *barman* ratatiné demeurait immobile durant de longues périodes. Quand on l'appelait, il se déplaçait avec une lenteur qui semblait signifier du mépris. Son travail était d'être au service de la relaxation et du plaisir des hommes, mais sa façon d'être était celle d'un charlatan aigri en charge de quelque maladie honteuse.

Les quatre hommes restèrent silencieusement assis jusqu'à ce que le serveur revienne avec leurs boissons. Les verres qu'il posa sur la table semblaient être quatre points bleuâtres brillants dans la demi-obscurité. On aurait dit quatre faibles jets de gaz en combustion. Taggart tendit un bras vers son verre, et sourit soudainement.

— Buvons aux "sacrifices de la nécessité historique". lança t-il en regardant Larkin.

Il y eut une pause. Dans une pièce éclairée, cela aurait pu être une compétition entre deux hommes, chacun soutenant le regard de l'autre. Mais ici, ils se regardaient seulement les trous noirs marquant l'emplacement de leurs yeux. Après quoi Larkin saisit son verre.

— C'est "ma tournée", les gars. fit Taggart, alors qu'ils buvaient.

Personne ne trouva rien d'autre à dire, jusqu'à ce que Boyle prenne la parole sur un ton de curiosité détachée :

— Dis-donc, Jim, je voulais te dire : qu'est-ce que c'est que ce bordel avec le service sur tes trains, là-bas sur la *Ligne San Sebastian* ?

— Pourquoi, qu'est-ce que tu veux dire ? Qu'est-ce qu'il se passe avec ça ?

— Et bien, je ne sais pas, mais assurer seulement un train de passagers par jour, c'est…

— *Un* train ?

— …un service plutôt misérable, d'après moi ; et quel train ! Tu dois avoir hérité ces wagons à compartiments de ton grand-père, et il devait s'en être beaucoup servi. Et où-est-ce que tu as déniché cette locomotive qui marche au bois ?

— Au *bois* ?

— C’est bien ce que j’ai dit : au bois. J’en avait jamais vu avant, sauf en photo. Dans quel musée as-tu récupéré ça ? Maintenant, ne fais pas comme si tu n’étais pas au courant ; dis-moi juste ce que c’est que ce *gag* ?

— Oui, c’est vrai, j’étais au courant. fit Taggart, à la hâte, « C’était juste… Tu es juste tombé sur la seule semaine où nous avons eu un petit problème avec nos locomotives… on attend la livraison de nos nouvelles motrices, mais les délais de livraison n’ont pas été respectés… tu sais les problèmes que nous avons avec les constructeurs de locomotives… mais c’est seulement temporaire. »

— Bien sûr, fit Boyle, « On ne peut rien faire contre les délais de livraison reportés. Mais c’est le train le plus étrange que j’ai jamais pris. Il a bien failli me faire sortir les tripes. »

Au bout de quelques minutes, ils remarquèrent que Taggart ne disait plus rien. Il semblait ruminer quelque chose. Lorsqu’il se leva sans prévenir ni s’excuser, ils se levèrent aussi, l’acceptant comme un ordre implicite.

Larkin marmonna avec un sourire aussi énergique que formel :

— C’était un plaisir, Jim. Un plaisir. C’est comme cela que les grands projets sont nés… autour d’un verre entre amis.

— Les réformes sociales sont lentes. dit froidement Taggart, « Il est sage d’être patient et prudent. » il se tourna pour la première fois vers Wesley Mouch, « Ce que j’aime en toi, c’est que tu ne parles pas trop. »

Wesley Mouch était l’homme de Rearden à Washington.

Il y avait un reste de lumière de couché de soleil dans le ciel, lorsque Taggart et Boyle émergèrent ensemble en bas dans la rue. La transition leur parut vaguement choquante. Le bar “*underground*” amenait facilement les gens qui y étaient restés un peu trop longtemps, à s’attendre à l’obscurité de la pleine nuit en en sortant. Un grand immeuble se dressait et se découpait sur le fond de ciel, net et droit comme un glaive pointant vers les cieux. Au delà, plus loin, le calendrier dominait.

Irrité, Taggart ajusta maladroitement le col de son manteau, le boutonnant contre le froid de la rue. Il n’avait pas prévu de revenir à son bureau, mais il fallait qu’il y revienne. Il devait voir sa sœur.

— …une tâche difficile nous attend, Jim, fit Boyle, « une tâche difficile, avec tellement de dangers et de difficultés, et tellement de choses en jeu… »

— Ça dépend entièrement, répondit James Taggart sur un rythme lent, « de notre connaissance des gens qui peuvent la rendre possible… C'est que nous devons savoir… Qui peut faire que ce soit possible. »

***

Dagny Taggart avait neuf ans quand elle avait décidé que ce serait elle qui dirigerait un jour la Taggart Transcontinental Railroad. Elle avait solennellement adressé cette déclaration à elle-même, un jour lors duquel elle se tenait debout, bien droite, seule entre deux rails de voie ferrée, regardant les deux lignes parfaitement droites qui convergeaient vers l'horizon où, arrivées là-bas, elles ne formaient plus qu'un seul point. Ce qu'elle avait ressenti sur l'instant avait été un plaisir chargé d'arrogance à la vision de la voie qui coupait les bois. Cet arrangement n'avait pas été le fait de vieux arbres qui en auraient décidé ainsi, comme en témoignaient les branches vertes qui tombaient assez bas pour rejoindre les fourrés verts et les brins de fleurs sauvages solitaires, et c'était comme ça. Les deux lignes d'acier brillaient au soleil, et les traverses noires étaient comme les barreaux d'une échelle qu'elle avait envi d'escalader.

Cela n'avait pas été une décision soudaine, mais plutôt quelque chose comme un cachet officiel fait de mots venant confirmer quelque chose qu'elle savait depuis longtemps déjà– comme s'il s'était agi d'un agrément tacite mutuel, comme si c'était le fait d'un vœu solennel qu'il n'avait même pas été nécessaire de faire ; Eddie Willers et elle s'étaient voués au chemin de fer depuis les premiers jours conscients de leur enfance.

Elle ressentait une indifférence fatiguée pour le monde immédiat autour d'elle, comme pour les autres enfants et même les adultes. Elle considérait comme un regrettable accident qu'elle devait vivre pour un temps, qu'il lui soit arrivé de devoir rester emprisonnée au milieu de personnages ternes. Elle pressentait l'existence d'*un autre monde*, qu'elle avait même entrevu, et elle savait qu'il existait quelque part : le monde qui

avait créé trains, ponts, lignes de télégraphe et signaux lumineux clignotant dans la nuit. Elle devait attendre, pensait-elle, et grandir pour ce monde.

Elle n'avait jamais fait un effort pour expliquer pourquoi elle aimait le chemin de fer. Quelque soit ce que les autres pouvaient ressentir, elle savait que c'était une émotion qui n'avait pas d'équivalent chez les autres et qui n'était pas explicable non plus. Elle ressentait la même émotion en classes de mathématiques, à l'école, la seule matière qu'elle aimait. Elle ressentait l'excitation de résoudre des problèmes ; l'insolent délice de relever des défis et de s'en affranchir sans efforts ; l'impatience de se soumettre à d'autre tests, plus durs que les précédents. En même temps, elle ressentait également un respect grandissant pour l'adversaire, pour une science qui était si nette, si stricte, si lumineuse et si rationnelle. Lorsqu'elle étudiait les mathématiques, elle se disait simplement et immédiatement : « Qu'est-ce que c'est bien que les hommes aient fait ça », et « Comme c'est formidable que je sois si bonne dans cette matière. » C'était la joie de l'admiration et de sa propre habileté évoluant ensemble. Son sentiment pour le chemin de fer accompagnait cette évolution : vénération pour les compétences qui avaient participé de sa création ; pour l'ingéniosité de l'esprit d'aucun, net et plein de bon sens. Vénération accompagnée d'un sourire secret, pour le jour où elle saurait comment faire mieux. Elle traînait aux alentours des voies et des rotondes, comme un humble étudiant, mais l'humilité préfigurait la fierté, une fierté qui devait être gagnée.

« Tu es insupportablement vaniteuse, » était l'une des deux remarques qu'on lui adressa tout au long de son enfance, bien qu'elle n'ait jamais fait aucun commentaire sur ses propres capacités intellectuelles. L'autre remarque était : « Tu es égoïste. » Quand elle demandait pourquoi, elle ne recevait jamais aucune réponse. Elle regardait les adultes en se demandant comment ils pouvaient s'imaginer qu'elle puisse se sentir coupable en raison d'une accusation que personne ne pouvait définir.

Elle avait douze ans, le jour où elle avait dit à Eddie Willers qu'elle dirigerait la compagnie de chemin de fer lorsqu'elle serait grande. Elle en avait quinze quand elle prit conscience pour la première fois que les femmes ne dirigeaient pas de compagnies de chemin de fer, et que les gens pourraient bien

avoir du mal à accepter une telle chose. Ils n'avaient qu'à aller en enfer si ça ne leur plaisait pas, avait-elle conclu avant de s'arrêter définitivement de s'en faire avec ça.

Elle commença à travailler pour Taggart Transcontinental à seize ans.

Son père le lui permit ; il en avait été amusé et quelque peu curieux. Elle commença comme opératrice de nuit dans une petite gare de campagne. Elle dut travailler la nuit durant quelques années, tandis qu'elle était étudiante dans une école d'ingénieurs.

James Taggart avait débuté sa carrière dans les chemins de fer au même moment ; il avait alors vingt-et-un ans. Il avait fait ses débuts au département des relations publiques.

La progression de Dagny parmi les hommes qui faisaient fonctionner Taggart Transcontinental fut rapide et incontestée. Elle occupa des positions à responsabilité parce qu'il n'y avait personne d'autre pour les assumer. Il y avait bien quelques hommes brillants autour d'elle, mais il lui semblait qu'il y en avait moins chaque année. Ses supérieurs qui détenaient l'autorité semblaient être effrayés d'avoir à l'exercer ; ils se débrouillaient comme ils le pouvaient pour avoir le moins possible de décisions à prendre, ce qui lui permettait de dire aux gens ce qu'ils devaient faire ; et ils le faisaient.

Chaque fois qu'elle était nommée à un poste supérieur, c'était pour y faire un travail qu'elle faisait depuis longtemps déjà. C'était comme traverser une succession de pièces vides. Elle ne rencontrait *aucune* opposition. Cependant, personne n'approuvait sa progression.

Son père semblait être étonné et fier d'elle, mais il ne disait rien. Elle pouvait déceler une certaine tristesse dans ses yeux lorsqu'il l'observait, au bureau. Elle avait vingt-neuf ans lorsqu'il mourut. “Il y a toujours eu *un* Taggart pour diriger l'entreprise,” fut la dernière chose qu'il lui dit. Il la regardait d'une étrange façon ; cela avait les apparences d'un hommage mêlé de compassion. La majorité des parts de Taggart Transcontinental fût léguée à James Taggart. Il avait trente-quatre ans lorsqu'il devint le président de la société. Dagny ne doutait pas que le Conseil d'administration l'élirait, mais elle ne comprit jamais pourquoi ils le firent avec tant d'empressement. Ils parlaient de “tradition”. Le président avait toujours été le fils aîné de la famille Taggart. James Taggart avait été élu pour les

même raisons, puiqu'ils s'interdisaient de regarder un peu plus bas s'il n'y avait personne de plus compétent pour apaiser leurs craintes. Ils parlaient de "son don pour populariser le chemin de fer," de "sa bonne réputation," de "son expérience de la capitale." Il semblait être exceptionnellement doué pour obtenir des faveurs de la Chambre des Députés.

Dagny ne connaissait rien de ce que pouvait être "l'expérience de la capitale", ou même ce que cette aptitude pouvait impliquer. Mais il semblait que c'était nécessaire, et c'est pourquoi elle n'y avait plus pensé, considérant qu'il y-avait bien des travails un peu choquants, mais nécessaires, comme de nettoyer les égouts. Quelqu'un devait s'en occuper, et Jim semblait aimer le faire.

Elle n'avait jamais aspiré à la présidence ; le département des opérations était tout ce qui l'intéressait. Quand elle allait sur le terrain, les anciens de la société, qui n'aimaient pas Jim, disaient parfois, « Ce sera toujours "un" Taggart qui dirigera l'entreprise, » en lui jetant un regard semblable à celui de son père. Elle était bien armée contre le pouvoir de Jim, par la conviction qu'il n'était pas assez intelligent pour causer trop de dégâts à l'entreprise, et qu'elle saurait toujours se débrouiller pour réparer toutes les bêtises qu'il pourrait faire.

A seize ans, quand elle était assise derrière son bureau d'opérateur et qu'elle regardait passer les vitres éclairées des trains de la Taggart, elle croyait qu'elle était enfin entrée dans son monde à elle. Au fil des années, depuis cette période, elle avait appris que ce n'était pas le cas. L'adversaire qu'elle était contrainte de combattre ne méritait aucunement d'être égalé ou battu ; ce n'était pas une entité supérieure qu'elle aurait été honorée d'avoir pour rival. En fait, ce n'était qu'ineptie ; une couche de matière grise et cotonneuse que l'on jugerait molle et sans formes, qui n'offrait de résistance à rien ni personne, mais qui se faisait cependant barrière d'opposition. Désarmée, elle faisait face à l'énigme qui rendait cela possible. Elle ne trouvait pas de réponse.

Ce ne fût que durant les premières années passées à la compagnie qu'il lui arrivait de s'écrier silencieusement, sur l'instant, pour un éclair d'habileté humaine, un simple éclair de nette, palpable et rayonnante compétence. Il lui arrivait d'avoir des accès d'envies torturées pour un ami, ou un ennemi ayant un esprit supérieur au sien. Mais l'envie passait. Elle avait un

travail à faire. Elle n'avait pas le temps d'avoir mal ; pas souvent.

La première phase de la politique que James Taggart apporta à l'entreprise fût la construction de la *Ligne San Sebastian*. Beaucoup d'hommes étaient derrière, en fait, mais pour Dagny cette aventure portait un nom ; un nom qui dominait tous les autres où qu'elle le vit. Il dominait cinq années de lutte, comme un coup de tampon rouge en travers des kilomètres de voie ferrée gaspillée ; en travers des pages de chiffres qui quantifiaient les pertes de Taggart Transcontinental, comme l'estafilade rouge d'une blessure qui ne cicatriserait pas. Il demeurait visible sur tous les rubans de téléscripteurs de toutes les places boursières que le monde comptait, comme il s'imposait sous la forme de titres à scandale, comme il demeurait écrit sur les pages de parchemin immortalisant des siècles de noblesse ; comme il demeurait sur les cartons d'accompagnement attachées aux bouquets de fleurs, dans les boudoirs de femmes, à travers trois continents.

Ce nom était Francisco d'Anconia.

A l'âge de trente-trois ans, lorsqu'il hérita de sa fortune, Francisco d'Anconia avait connu son heure de gloire en tant que roi du cuivre dans le monde. Aujourd'hui, à trente-six, on le connaissait comme l'homme le plus riche du monde, et aussi comme le plus spectaculaire et le plus vaurien de tous les *playboys* existant sur Terre. Il était le dernier descendant de l'une des familles les plus nobles d'Argentine. Il possédait des *ranchs* d'élevage, des plantations de café et la plupart des mines de cuivre du Chili. Il possédait la moitié de l'Amérique du Sud et, à côté de cela, les quelques mines à ciel ouvert aux Etats-Unis dont il était propriétaire ne comptaient pas pour beaucoup.

Quand Francisco d'Anconia se porta soudainement acquéreur de kilomètres carrés de montagnes nues et désertiques au Mexique, la presse révéla qu'il y avait découvert de vastes réserves de cuivre. Il n'eut pas de difficulté à trouver preneur pour les titres boursiers de cette entreprise ; on venait l'implorer de bien vouloir en vendre, et il n'avait qu'à choisir à qui il daignait accorder cette faveur. On disait de son talent financier qu'il était phénoménal, et personne ne l'avait jamais battu dans aucune transaction ; ce qui ajoutait à son incroyable chance avec tout ce qu'il touchait et chaque orientation qu'il prenait, même lorsqu'il s'agissait d'entreprises hasardeuses en

apparence. Ceux qui le critiquaient le plus vivement étaient également les premiers à saisir la chance de profiter de son talent, dans l'espoir de profiter un peu de sa prochaine fortune. James Taggart, Orren Boyle et leurs compères comptaient parmi les gros détenteurs d'actions du projet que Francisco d'Anconia avait baptisé les *Mines de San Sebastian*.

Dagny ne fût jamais capable de découvrir quelles influences avait poussé James Taggart à construire une ligne de chemin de fer depuis le Texas jusqu'au désert de San Sebastian. Il semblait vraisemblable qu'il ne le savait pas lui-même ; comme l'était une plaine sans vent de travers, il semblait réceptif à n'importe quel courant, et ce qui en résultait était le fait de la chance. Parmi les décisionnaires de Taggart Transcontinental, peu s'élevèrent contre ce projet. L'entreprise avait besoin de toutes ses ressources pour reconstruire la *Ligne Rio Norte*, et il n'était donc pas possible de mener les deux de front. C'était la première année de l'entreprise sous sa présidence. Il gagna.

L'Etat Populaire du Mexique était impatient de collaborer, et, dans un pays où aucun droit de propriété privé n'existait, un contrat garantissant deux cent ans de droit de propriété aux chemins de fer de la Taggart Transcontinental fût signé. Francisco d'Anconia avait obtenu les mêmes garanties pour ses mines.

Dagny s'était battue contre la construction de la *Ligne San Sebastian*. Elle se battit en essayant de convaincre quiconque voulait bien l'écouter, mais elle n'était qu'une assistante du département des opérations. Trop jeune, sans autorité, personne ne l'écouta.

Elle était incapable, aujourd'hui comme depuis ce moment là, de comprendre les raisons de ceux qui décidaient de ce projet. Durant une réunion du Conseil d'administration, lors de laquelle elle siégeait en temps qu'actionnaire minoritaire, spectateur impuissant, elle perçut l'étrange attitude évasive qui caractérisait l'ambiance générale. Elle la perçut dans chaque discours, dans chaque commentaire, comme si les vraies raisons de leur décision ne devaient pas êtres dites, et qu'elles étaient claires pour tout le monde, sauf pour elle.

Ils parlaient de la future importance des échanges commerciaux avec le Mexique ; à propos d'un marché du transport prometteur, à propos des importants revenus garantis au transporteur exclusif des inépuisables réserves de cuivre. Ils

le prouvaient en citant les succès passés de Francisco d'Anconia. Ils ne firent mention d'aucun fait minéralogique à propos des *Mines de San Sebastian*. Très peu de relevés étaient disponibles. L'information à ce propos, contrôlée par d'Anconia, n'était pas très complète ; mais ils ne semblaient pas avoir besoin de faits.

Ils étaient intarissables sur la pauvreté des Mexicains et sur leur besoin désespéré de lignes de chemin de fer.

« Ils n'avaient pas eu leur chance. »

« Il est de notre devoir d'aider à se développer un pays sous-développé. Un pays, il me semble, est le protecteur de ses voisins. »

Assise, elle écoutait, et elle songeait à tous les réseaux et dessertes que Taggart Transcontinental avait dû laisser à l'abandon. Les revenus de la grande compagnie de chemins de fer avaient lentement diminué depuis des années. Elle songea aux inquiétants besoins de rénovation, dangereusement négligés pour tout le système.

Leur politique pour les questions d'entretien et de rénovation n'en était pas une, c'était plutôt un jeu qui semblait se jouer avec un morceau de caoutchouc qui pouvait être comprimé un petit peu, puis un petit peu plus.

« Les Mexicains, il me semble, constituent un peuple très différent du notre, écrasé par une économie primitive. Comment peuvent-ils parvenir à se développer si personne ne leur tend la main ? Lorsque nous considérons un investissement, nous devrions, d'après moi, miser sur l'être humain plutôt que sur des facteurs purement matériels. »

Elle songea à une locomotive, laissée à l'abandon dans un fossé à côté de la *Ligne Rio Norte* parce que son arbre de transmission avait lâché. Elle songea à ces cinq jours durant lesquels tout le trafic fût arrêté sur la *Ligne Rio Norte* parce qu'un mur de soutien, en cédant, libéra des tonnes de roches qui s'éboulèrent en travers des rails.

« Depuis que l'homme doit penser au bien des ses frères avant de s'occuper du sien, il me semble qu'une nation doit penser à ses voisins avant de penser à elle-même. »

Elle songea à ce nouveau venu appelé Ellis Wyatt, auquel les gens commençait à s'intéresser, parce que de son activité provenait les premières gouttelettes d'un torrent de bonnes choses sur le point de surgir des étendues mourantes du

Colorado. La *Ligne Rio Norte* était en train de continuer sa lancée vers son effondrement définitif, juste au moment où on était sur le point d'avoir besoin de son usage et de sa pleine efficacité.

« La convoitise matérialiste n'est pas l'essentiel. Il y a des idéaux *non-matérialistes* à considérer. J'avoue me sentir honteux, quand je pense que nous possédons un immense réseau de chemin de fer alors que les Mexicains n'ont rien d'autre qu'une ou deux lignes inadaptées. La vielle théorie de l'autosuffisance a volé en éclats il y a déjà bien longtemps. Il est impossible pour un pays de prospérer au milieu d'un monde affamé. »

Elle songea que pour faire de Taggart Transcontinental ce que cette grande entreprise fut naguère, bien avant qu'elle soit venue au monde, tous les rails disponibles, traverses et dollars furent nécessaires ; et que de tout cela, ce qui était resté en état aujourd'hui était désespérément peu.

Durant la même assemblée, ils parlèrent aussi de l'efficacité du gouvernement Mexicain qui détenait un pouvoir total sur tout. Le Mexique a un grand avenir, disaient-ils, et il était appelé à devenir un dangereux adversaire dans seulement quelques années. « Le Mexique a découvert la discipline, » répétaient les hommes du Conseil d'administration, avec une note d'envie dans la voix.

James Taggart laissa entendre au moyen de déclarations inachevées et d'allusions vagues, que ses amis de Washington qu'il ne nommait jamais souhaitaient voir se construire une ligne de chemin de fer au Mexique ; qu'une telle ligne serait d'une grande aide en matière de diplomatie ; que la bonne volonté de l'opinion publique du monde entier ferait plus que rembourser cet investissement à la Taggart Transcontinental.

Ils votèrent la construction de la *Ligne San Sebastian* pour un coût de 30 millions de dollars.

Quand Dagny quitta la salle de réunion du *Conseil* et marcha en fendant l'air propre et froid des rues, elle entendit deux mots clairement répétés sur un ton insistant depuis la vacuité engourdie de son esprit : « Sauve-toi… Sauve-toi… Sauve-toi… »

Elle écoutait, pantoise et horrifiée. La pensée de quitter Taggart Transcontinental n'appartenait pas au domaine du concevable. Elle en ressentit de la terreur, pas en raison de cette pensée, mais à la question de qu'est-ce qui avait pu lui faire

songer à une telle chose. Elle secoua la tête avec colère. Elle se dit que Taggart Transcontinental aurait plus que jamais besoin d'elle.

Deux des directeurs démissionnèrent ; de même que le vice-président exécutif. Ce dernier fût remplacé par un ami de James Taggart. Des rails d'acier furent posés à travers le désert mexicain, tandis que des ordres furent transmis pour que la vitesse des trains sur la *Ligne Rio Norte* soit réduite, car son infrastructure avait durement souffert. Un dépôt en béton armé, avec colonnes de marbre et vitres-miroir, fût construit dans la poussière d'un square de terre battue au milieu d'un village mexicain ; tandis qu'un train de wagons-citerne transportant du pétrole s'en alla percuter un talus avant de se transformer en un brasier de ferraille tordue, tout ça parce qu'un rail s'était déboulonné sur la *Ligne Rio Norte*. Ellis Wyatt n'attendit pas que les enquêteurs et la justice déterminent les causes et les éventuels responsables de cet accident. Il transféra toutes ses commandes de transport à la Phoenix–Durango, une obscure petite compagnie de chemin de fer qui se débattait pour tenir ; mais elle se débattait bien.

Ceci fût l'évènement déclencheur qui propulsa en avant la Phoenix-Durango. A partir de ce moment là, cette compagnie se mit à croître, accompagnant la croissance de Wyatt Oil et des usines des régions avoisinantes ; tandis qu'une bande de rail et de nœuds ferroviaires crûrent, à une cadence de trois kilomètres et deux-cent mètres par mois à travers les maigres champs de maïs mexicains.

Dagny avait trente-deux ans quand elle dit à James Taggart qu'elle démissionnerait. Elle dirigeait alors le département des opérations depuis trois ans, sans en avoir le titre ni le crédit ou l'autorité. Elle était terrassée par le dégoût qu'elle ressentait à gaspiller son temps pour contourner les interférences de l'ami de Jim, qui portait le titre de vice-président exécutif. L'homme n'avait implémenté aucune politique, et toutes les décisions qu'il prenait étaient toujours celles de Dagny, mais il ne les prenait qu'après avoir tout tenté pour les rendre impossible à prendre. Ce qu'elle délivra à son frère fut un ultimatum. Il s'écria :

— Mais, Dagny, tu es une femme ! Le Conseil d'administration ne l'acceptera pas !

— Alors j'en ai fini avec ça, avait-elle répondu.

Elle ne s'inquiéta pas de ce qu'elle ferait pour le restant de sa vie. Faire face à la perspective de quitter Taggart Transcontinental était comme attendre de se faire amputer des deux jambes. Elle se dit qu'elle laisserait cet évènement se produire, après quoi elle accepterait la vie comme elle viendrait.

Elle ne comprit jamais pourquoi le Conseil d'administration vota unanimement sa nomination en temps que vice-président exécutif.

Ce fut elle qui leur donna finalement leur *Ligne San Sebastian.* Quand elle remporta son bras-de-fer, la construction était en cours depuis trois ans ; un tier de la ligne était posée ; le coût, à ce moment là, avait déjà dépassé ce qui avait été autorisé pour toute la *Ligne*. Elle mit le copain de Jim à la porte et trouva un sous-traitant qui termina le travail en un an.

La *Ligne San Sebastian* était maintenant opérationnelle. Aucun déluge de commandes n'avait traversé la frontière, ni aucun train chargé de cuivre. Quelques rares trains, séparés par de longs intervalles, arrivèrent aussi bruyamment que lentement depuis les montagnes de San Sebastian. Les mines, disait Francisco d'Anconia, étaient toujours en cours de développement. L'épuisement financier qui affectait Taggart Transcontinental devenait préoccupant.

Maintenant elle était assise à son bureau, comme elle l'avait fait durant de nombreuses soirées, essayant de déterminer quels réseaux pouvaient sauver le système, et en combien d'années.

Une fois reconstruite, la *Ligne Rio Norte* ressusciterait le reste. Alors qu'elle regardait les feuilles de prévisions annonçant de plus en plus de pertes, elle ne songea pas à la longue et absurde agonie du projet mexicain. Elle songea à donner un coup de fil.

« Hank, pouvez-vous nous sauver ? Pouvez-vous fournir du rail à la demande et sur un simple coup de téléphone, et pouvez-vous nous faire crédit aussi longtemps que possible ? »

Une voix calme avait répondu :

« Bien sûr. »

Elle s'appuyait sur cette pensée. Elle se tenait en appui sur les feuilles de papier qui recouvrait son bureau, trouvant soudainement plus facile de se concentrer. Il y avait une chose au moins sur laquelle on pouvait compter quand on en avait besoin, sans craindre l'effondrement.

James Taggart traversa l'antichambre du bureau de Dagny,

encore mu par la confiance qu'il avait sentie chez ses compagnons au bar, il y avait une demi-heure. Lorsqu'il ouvrit sa porte, la confiance disparut. Il traversa la pièce jusqu'à son bureau, comme l'eût fait un enfant que l'on traînerait vers sa punition, gardant le ressentiment en réserve pour toutes ses années à venir.

Il vit une tête penchée sur des feuilles de papier, la lumière de la lampe de bureau scintillant sur des mèches de cheveux défaits, un chemisier gris lui moulant les épaules, ses plis lâches suggérant la minceur de son corps.

— Qu'y-a-t-il, Jim ?

— Qu'est-ce que tu essayes d'extraire de la *Ligne San Sebastian* ?

Elle leva la tête.

— D'extraire ? Pourquoi ?

— Quelle genre d'horaires utilisons-nous là-bas, et quelle sorte de trains ?

Elle rit–le son était gai et un peu fatigué.

— Tu devrais réellement lire ces rapports envoyés au bureau du président, Jim, de temps en temps.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Nous avons fonctionné sur la San Sebastian avec ce type d'horaires et ces trains durant les trois derniers mois.

— Un train de passagers par jour ? fit-il, surpris.

— …le matin. Et un train de marchandises toutes les nuits.

— Mon Dieu ! Sur un embranchement aussi important que ça ?

— "L'importante branche" ne peut pas travailler à perte, même pour ces deux *trams*.

— Mais le peuple mexicain attend de nous un réel service !

— J'en suis sûre.

— Ils ont besoin de trains !

— Pour quoi faire ?

— Pour… Pour développer les industries locales. Comment espères-tu qu'ils se développent si nous ne leur donnons pas des moyens de transport ?

— Je n'espère pas qu'ils se développent.

— Ça c'est juste ton opinion personnelle. Je ne vois pas de quel droit tu prends la responsabilité de réduire nos horaires. Pourquoi ? Le transport de cuivre payera pour tout.

— Quand ?

Il la regarda ; son visage exprimait la satisfaction d'une personne sur le point de prononcer quelque chose qui a le pouvoir de blesser.

— Tu ne doutes pas du succès de ces mines de cuivre, n'est-ce pas ? demanda-t-elle.

— …quand c'est Francisco d'Anconia qui les dirige ? Il avait insisté sur le nom, en la regardant.

Elle dit :

— Il est peut-être ton ami, mais…

— Mon ami ? Je croyais que c'était le tien.

Elle répondit avec un ton de fermeté :

— Pas pour les dix dernières années.

— C'est pas de chance, n'est-ce pas ? Cependant, il est un des opérateurs les plus malins de la planète. Il n'a jamais échoué dans une aventure–une aventure financière, je veux dire–et il a sorti des millions de sa poche pour les mettre dans ces mines ; donc nous pouvons nous fier à son jugement.

— Quand réaliseras-tu que Francisco d'Antonia est devenu un pique-assiette sans intérêt ?

Il lâcha un rire étouffé.

— J'ai toujours pensé que c'est ce qu'il est–pour autant que nous ne considérions que sa personnalité. Mais tu ne partageais pas mon opinion. La tienne était l'inverse. Ah, et quelle inverse ! Tu te souviens certainement de nos disputes sur le sujet ? Dois-je citer quelques trucs que tu disais à propos de lui ? Je peux seulement imaginer des “trucs” comme ceux que tu as dû faire.

— Est-ce que tu veux que nous parlions de Francisco d'Anconia ? Est-ce que c'est pour ça que tu es venu ici ?

Son expression trahissait la colère de l'échec ; parce que celle de sa sœur ne trahissait rien de définissable.

— Tu sais vachement bien pourquoi je suis venu ici ! fit-il sèchement. J'ai entendu des choses incroyables à propos de nos trains au Mexique.

— Quelles choses ?

— Quel genre de matériel roulant es-tu en train d'utiliser là-bas ?

— Le pire que j'ai pu trouver.

— Tu l'admets ?

— Je l'ai précisé par écrit dans les rapports que je t'ai envoyés.

— Est-ce vrai que tu n'y utilises que des vieilles locomotives à bois ?

— Eddie les a trouvées pour moi dans la rotonde abandonnée d'une petite compagnie ferroviaire, là-bas, en Louisiane. Il n'arrivait même pas à retenir le nom de la compagnie.

— Et c'est ce que tu fais rouler sous l'enseigne Taggart ?

— Oui.

— C'est quoi cette putain d'idée ? Qu'est-ce qui se passe ? Je veux savoir qu'est-ce qui se passe !

— Elle parla sur un ton égal, en le regardant bien en face.

— Si tu veux savoir, je n'ai laissé que des saloperies sur la *Ligne San Sebastian* ; et encore, aussi peu que possible. J'ai rapatrié tout ce qui pouvait l'être… moteurs d'aiguillages, outillage d'atelier, même les machines-à-écrire et les miroirs… depuis le Mexique.

— Pourquoi, bon-sang ?

— Comme ça les pillards n'auront pas grand-chose à piller quand ils nationaliseront la *Ligne*.

Il fit un bond sur ses jambes.

— Tu ne vas pas t'en tirer comme ça ! Celle là, c'est la fois où tu ne vas pas t'en tirer comme ça ! D'avoir le culot de sortir une telle… innommable… juste à cause de quelques vicieuses rumeurs, alors que nous avons une concession pour deux-cent ans et…

— Jim, dit-elle lentement, « il n'y a pas une voiture, moteur ou tonne de charbon que nous puissions nous permettre de perdre, n'importe où sur le réseau. »

— Je ne le permettrai pas. Je ne permettrai absolument pas une telle politique aussi outrageante envers un peuple ami qui a besoin de notre aide. La cupidité matérialiste n'est pas une valeur absolue. Après tout, il y a des considérations altruistes, même si tu ne les comprends pas !

Elle tira un bloc-notes vers l'avant du bureau et prit un crayon.

— D'accord, Jim. Combien de trains souhaiterais-tu que je mette en service sur la *Ligne San Sebastian* ?

— Comment ?

— Quels trajets veux-tu que je supprime, et sur lesquelles de nos lignes… afin d'obtenir les *Diesels* et les voitures en acier ?

— Je ne veux pas que tu supprimes quelque trajet que ce soit !

— Alors, où puis-je me procurer les équipements pour le Mexique ?

— C'est à toi de le savoir. C'est *ton* travail.

— Je ne suis pas capable de le faire. Tu devras le décider.

— C'est ton truc habituel pourri… de rejeter les responsabilités sur moi !

— J'attends tes ordres, Jim.

— Je ne vais pas te laisser me piéger comme ça !

Elle laissa tomber le crayon.

— Alors les horaires de la San Sebastian resteront comme ils sont.

— Attends juste jusqu'à la prochaine réunion du Conseil d'administration, le mois prochain. Je demanderai une décision. Une bonne fois pour toutes, au delà de quelles limites le département des opérations peut-il outrepasser le champ de son autorité. Tu vas avoir à répondre de ça.

— J'en répondrai.

Elle avait déjà repris son travail avant que la porte ne se soit refermée sur James Taggart.

Quand elle eut fini, poussé les papiers de côté et levé le regard, le ciel derrière la fenêtre était noir, et la ville était devenue une étendue lumineuse de verre éclairé sans maçonnerie. Elle se leva avec réticence. Elle n'aimait pas la petite défaite d'être fatiguée, mais elle savait qu'elle l'était, cette nuit.

A l'extérieur de son bureau tout était sombre et vide ; son équipe était partie. Seul Eddie Willers était encore là, à son bureau, dans son *box* de verre qui ressemblait à un cube de lumière posé dans un angle de la large pièce. Elle lui fit un signe de la main en sortant.

Elle ne prit pas l'ascenseur du couloir et se dirigea vers le hall du Terminus Taggart. Elle aimait à le traverser lorsqu'elle rentrait chez elle.

Elle avait toujours trouvé que le grand hall ressemblait à un temple. Levant les yeux vers le lointain plafond, elle vit la voute sombre supportée par les colonnes de granite géantes, et les sommets de vastes vitres glacées par l'obscurité. La charpente retenait la paix solennelle d'une cathédrale s'étendant comme une protection, très haut au-dessus de l'activité empressée des hommes.

Dominant le hall, mais ignorée des voyageurs comme devait

l'être tout monument que l'on croise quotidiennement, se dressait une statue de Nathaniel Taggart, fondateur de la compagnie.

Dagny était la seule qui en restait consciente et qui ne fut jamais capable de prendre pour acquis ce que représentait ce monument. Regarder cette statue chaque fois qu'elle traversait le grand hall était la seule forme de prière qu'elle connaissait.

Nathaniel Taggart avait été un aventurier sans argent qui était arrivé de quelque part en Nouvelle Angleterre, et avait construit un chemin de fer à travers le continent durant les débuts du rail en acier. Son réseau était toujours là ; la bataille qu'il avait livré pour le construire était devenue une légende, surtout parce que les gens préféraient ne pas la comprendre ni croire l'histoire possible. Il avait été un homme qui n'avait jamais accepté le credo qui donnait aux autres le droit de l'empêcher de faire ce qu'il voulait. Il s'était fixé un objectif et avait avancé pour l'atteindre, son parcours avait été aussi droit que l'un de ses rails. Il n'avait jamais cherché à obtenir aucun prêt, avance, aide, concession de terrain ou quelque faveur législative du gouvernement que ce soit. Il obtenait de l'argent des hommes qui en possédaient, faisant du porte-à-porte ; des portes en acajou des banquiers aux portes à battant des fermes isolées. Il ne s'était jamais senti concerné par le bien public. Il disait seulement aux gens qu'ils feraient de confortables bénéfices sur leurs investissements dans son chemin de fer. Il leur expliquait pourquoi il espérait ces bénéfices, et donnait ses raisons. Il avait de bonnes raisons.

Au gré des générations qui suivirent cette aventure pittoresque, Taggart Transcontinental fut l'une de ces rares compagnies de chemins de fer qui ne fit jamais banqueroute, ainsi que la seule dont la majorité des actions restèrent sous le contrôle des descendants du fondateur.

Durant son temps, le nom de Nat Taggart ne jouissait pas de la meilleure réputation, mais il bénéficiait d'une certaine notoriété. Il fût répété, pas en hommage, mais avec une curiosité chargée d'amertume, que s'il arrivait que d'aucun l'admire, alors c'était comme d'admirer un bandit qui avait réussi. Pourtant, pas un *penny* de sa fortune ne fût obtenu par la force ou la fraude. Il ne fût coupable de rien, sauf d'avoir gagné sa fortune tout seul et de n'avoir jamais oublié que c'était la sienne.

Des tas d'histoires avaient circulé sur lui. Il se racontait qu'il

avait assassiné, en plein désert du *Middle West*, un député qui avait tenté de révoquer une concession d'Etat qu'on lui avait concédé ; de la révoquer au moment où la moitié des rails qui devaient traverser cet Etat avait déjà été posée. En fait, quelques députés avaient entrepris de se faire une petite fortune sur les actions de Taggart, en les revendant juste avant de faire annuler sa concession. Nat Taggart fut inculpé pour le meurtre de ce député, mais l'accusation ne put jamais fournir de preuves. Quoiqu'il en soit, il n'eut jamais plus de problèmes avec des législateurs depuis lors.

On avait raconté que Nat Taggart avait attaché plusieurs fois sa femme sur une de ses voies ferrées ; mais en fait, il était plus attaché à la vie de sa femme qu'à la sienne. Anxieux de trouver des fonds à un moment où la construction de sa ligne fût suspendue, il avait poussé dans les escaliers un homme distingué qui venait lui proposer une participation du gouvernement dans son entreprise, sous la forme d'un prêt ; l'homme dévala trois volées d'escaliers, disait cette autre légende. Après quoi, il mit sa femme en gage d'un prêt accordé par un millionnaire qui le détestait, mais qui était en admiration pour la beauté de son épouse. Il remboursa la dette à la date d'échéance et n'eut pas à céder sa contrepartie. Le marché avait été conclu avec le plein accord de sa femme. Elle était d'une grande beauté et descendait d'une des familles les plus réputées d'un Etat du Sud, mais elle avait été déshéritée pour s'être enfuie avec Nat Taggart alors qu'il n'était encore qu'un jeune aventurier sans le sou.

Dagny regrettait parfois que Nat Taggart soit son ancêtre. Ce qu'elle ressentait pour lui ne relevait pas de cette catégorie de liens familiaux qu'on ne choisit pas. Elle se refusait ce sentiment que d'aucun se doit de devoir à un oncle ou à un grand-père. Elle était incapable d'amour pour quoi que ce soit qui n'était pas le fait de son choix, et elle ne supportait pas cette attente d'autrui. Mais s'il lui avait été possible de choisir celui qu'elle aurait voulu comme ancêtre, alors elle aurait choisi Nat Taggart sans aucune hésitation, en un hommage volontaire et avec toute sa gratitude.

La statue de Nat Taggart avait été réalisée d'après un dessin d'artiste, seule trace picturale témoignant de son existence. Bien qu'il ait vécu jusqu'à un âge assez avancé, personne ne l'avait connu de son vivant ou avait connu quelqu'un qui l'ait connu.

Le dessin qui restait de lui le représentait à un jeune âge. Lorsqu'elle était enfant, cette statue avait été pour Dagny la représentation matérielle et visible du concept d'élévation spirituelle. Lorsqu'elle avait été envoyée à l'école et à l'église, et avait entendu des gens utiliser cette expression, elle avait pensé qu'elle savait ce qu'ils voulaient dire : elle avait pensé à la statue.

La statue était celle d'un homme jeune avec un grand corps décharné surmonté d'un visage taillé à coups de serpe. Il semblait porter sa tête comme s'il s'agissait d'un défi qu'il relevait avec joie. Tout ce qu'attendait Dagny de la vie pouvait se résumer en un désir de porter sa tête comme il l'avait fait.

Cette nuit là, alors qu'elle traversa le grand hall, elle regarda encore la statue. C'était pour elle comme un moment de répit ; c'était comme si un fardeau qu'elle n'aurait pu décrire s'était soudainement allégé, et comme si une légère brise venait lui caresser le front. Dans un angle du hall, à côté de l'entrée principale, il y avait un petit kiosque à journaux. Son propriétaire, un vieil homme courtois qui ressemblait à sa propre caricature, était resté derrière son comptoir vingt années durant. Il avait jadis possédé une fabrique de cigarettes, mais elle avait fait faillite, et il s'était résigné à accepter la demi-obscurité de son petit stand perdu au milieu d'un éternel va-et-vient d'inconnus. Il n'avait ni famille ni amis encore en vie.

Il avait un *hobby* qui était le seul plaisir que lui offrait la vie ; il réunissait des cigarettes provenant de toutes les parties du monde dont il avait fait une collection privée ; il connaissait toutes les marques ou celles ayant existé. Dagny aimait s'arrêter à son kiosque lorsqu'elle sortait. Il semblait faire partie intégrante du Terminus Taggart, comme s'il en était son chien de garde devenu trop faible pour le protéger, mais dont la régularité toute loyale de sa présence était rassurante. Il était content de la voir arriver ; parce que cela l'amusait d'être le seul dans ce hall à savoir l'importance de cette jeune femme, vêtue d'un manteau décontracté et coiffée d'un chapeau incliné sur son visage, qui passait en vitesse à travers la foule, anonyme.

Cette nuit là, elle s'arrêta comme d'habitude pour acheter un paquet de cigarettes.

— Comment va la collection ? lui demanda-t-elle, « Pas de nouveaux specimens ? »

Il sourit tristement tout en secouant la tête.

— Non, Mademoiselle Taggart. Il n'y a plus de nouvelles marques nulle part dans le monde. Même les plus anciennes disparaissent les unes après les autres. Il n'y en a plus que cinq ou six sur le marché aujourd'hui. Avant, il y en avait des dizaines. Les gens ne font plus rien de nouveau.

— Ça changera. C'est seulement une situation temporaire.

Il la regarda sans rien dire. Puis il dit :

— J'aime fumer, Mademoiselle Taggart. J'aime cette sensation de feu contenu dans la main d'un homme. Le feu, une dangereuse force pourtant domestiquée juste par l'extrêmité des doigts. Je me demande parfois combien d'heures un homme peut passer dans sa vie à réfléchir en regardant la fumée d'une cigarette. Je me demande quelles grandes choses en sont sorties. Quand un homme réfléchit, il y a une petite flamme qui brûle dans son esprit, et il est légitime qu'il puisse en voir l'expression sous l'aspect du bout incandescent d'une cigarette.

— Leur arrivent-ils seulement de réfléchir ? lâcha-t-elle involontairement, avant de se retenir ; la question était la première de ses tortures intérieures, et elle n'avait pas envi de débattre ouvertement d'un sujet aussi personnel.

Le vieil homme l'observait, comme s'il avait remarqué et compris la raison de cette interruption un peu trop abrupte. Il ne tenta pas de lui emboîter le pas sur ce sujet. Il se contenta plutôt de dire :

— Je n'aime pas ce qui est en train d'arriver aux gens, Mademoiselle Taggart.

— Quoi ?

— Je ne sais pas. Mais j'ai observé les gens qui passent ici durant vingt ans, et j'ai bien vu le changement. Ils avaient l'habitude de passer en vitesse, ici, et c'était formidable de les voir. C'était comme une foule pressée qui savait où elle était en train d'aller, et qui était impatiente d'y aller. Maintenant ils se pressent parce qu'ils ont *peur*.

Ce n'est pas leur but qui les fait se comporter comme ça, c'est la crainte. Ils ne vont nulle part ; ils s'échappent. Et je ne sais pas s'ils savent à quoi ils veulent échapper. Ils ne se regardent plus. Ils s'énervent dès qu'on les effleure à peine. Ils sourient de trop, mais c'est une vilaine sorte de sourire. Ce n'est pas de la joie. C'est de l'imploration. Je ne sais pas ce qui est en train d'arriver dans le monde. il haussa les épaules, « Oh, après tout ; et qui est John Galt ? »

— Il n'est rien d'autre qu'une phrase dépourvue de sens !

Elle s'étonna de la dureté de sa propre voix en répondant ça, puis elle ajouta, comme pour s'en excuser :

— Je n'aime pas trop cette sorte d'expression vide. Qu'est-ce qu'elle signifie, au juste ? D'où ça vient ?

— Personne ne le sait, répondit-il d'une voix lente.

— Pourquoi les gens n'arrêtent pas de dire ça… alors que personne ne semble être capable juste d'expliquer ce que ça veut dire ? Pourtant, tout le monde le dit comme si c'était évident.

— Je ne le sais pas non plus, Mademoiselle Taggart.

***

Eddie Willers prenait ses diners à la cafeteria des employés du Terminus Taggart. Il y avait un restaurant dans l'immeuble qui était habituellement fréquenté par les cadres de la compagnie, mais il n'aimait pas y aller. La cafeteria semblait être une partie du chemin de fer, et il s'y sentait plus chez lui. Elle était installée dans le sous-sol. C'était une vaste pièce dont les murs étaient recouverts de carreaux blancs qui luisaient en renvoyant la lumière électrique ; la surface faisait penser à une jupe en brocard argentée. Elle avait un haut plafond et d'étincelants comptoirs de chrome et de verre ; une ambiance générale d'espace et de lumière.

Il y avait un employé de la compagnie qu'Eddie y rencontrait parfois. Eddie appréciait l'expression de son visage. Ils étaient un jour entrés en conversation, par hasard ; et depuis ils avaient pris l'habitude de dîner ensemble chaque fois qu'ils se trouvaient là au même moment.

Eddie ne se souvenait plus s'il ne lui avait jamais demandé son nom, ou ce qu'il faisait dans l'entreprise. Il supposait seulement qu'il n'occupait pas un bon poste, car ses vêtements étaient d'allure rude et tachés de graisse. L'homme n'était pas une personne pour lui, mais seulement une présence silencieuse qui avait une énorme intensité d'intérêt pour ce qui était le sens de sa vie : Taggart Transcontinental. Cette nuit là, descendant ici plus tard que d'ordinaire, Eddie vit l'employé assis dans un coin de la pièce presque déserte. Eddie sourit franchement ; lui fit un signe de la main, et vint s'asseoir à sa table avec son plateau-repas.

Eddie se sentait à l'aise dans l'intimité de ce coin. Il pouvait s'y relaxer après le long effort de cette journée. Il pouvait parler comme il n'aurait jamais pu parler ailleurs, admettant des choses qu'il ne confesserait à personne ; pensant à haute voix ; regardant en face les yeux attentifs de l'employé assis en face de lui.

— La *Ligne Rio Grande* est notre dernier espoir, fit Eddie Willers, « Mais elle nous sauvera. Nous aurons au moins un embranchement en bon état, là où on en a le plus besoin ; et ça nous aidera à sauver le reste… C'est drôle…pas vrai ?... de parler du dernier espoir de la Taggart Transcontinental. Vous le prendriez sérieusement si quelqu'un vous disait qu'une météorite va détruire la Terre ?... Moi non plus… *De l'océan à l'océan, pour toujours*, c'est ce que nous avons tous entendu durant toute notre enfance, elle et moi. Non, ils ne disaient pas "pour toujours", mais c'est ce que ça voulait dire… Vous comprenez, je ne suis pas du genre d'un grand homme. Je n'aurai jamais pu bâtir une société comme celle là. Si jamais elle se casse la figure, je ne serai pas capable de la redresser. Je tomberai avec… Ne faites pas trop attention à ce que je dis. Je ne sais pas pourquoi j'ai envi de dire des choses comme ça. Je crois bien que je suis juste un peu fatigué, ce soir…Ouais, j'ai travaillé tard. Elle ne m'a pas demandé de rester, mais il y avait de la lumière qui filtrait sous sa porte, bien longtemps après que tous les autres soient partis… Ouais, elle est rentrée chez elle, maintenant… Problème ?... Oh, il y en a toujours, des problèmes, au bureau. Mais ça ne l'inquiète pas.

Elle sait qu'elle peut nous en sortir… Bien sûr, ça va pas très bien. On est en train d'avoir bien plus d'accidents que ce qu'on en dit. On a perdu encore deux *Diesels*, la semaine dernière. Une, juste parce qu'elle avait fait son temps, et l'autre dans une collision de face… Oui, on peut toujours commander des *Diesels* quand on veut, chez United Locomotive Works, mais ça fait déjà deux ans qu'on en a en commande qui ne sont toujours pas livrées. Je sais pas si on les aura un jour… "La vache", est-ce qu'on en a besoin ! De la puissance motrice… Vous n'imaginez pas comme c'est important. C'est le plus important de tout… Qu'est-ce qui vous fait rigoler ? Ben ouais, "c'est la poisse", comme je le disais. Mais au moins, la *Ligne Rio Grande* est en route. La première livraison de rails arrivera sur le site dans quelques semaines. D'ici un an on fera rouler notre

premier train sur la nouvelle voie. Rien ne va nous arrêter, cette fois… Sûr, je sais qui va poser le rail. McNamara, de Cleveland. C’est le sous-traitant qui a fini la *Ligne San Sebastian* pour nous. Comme ça, il y a au moins un gars qui connait son travail. Donc on est tranquille. On peut compter sur lui. Il reste pas beaucoup de sous-traitants qui tiennent la route. On est vraiment “en charrette”, mais j’aime ça. Je suis arrivé au bureau une heure plus tôt que d’habitude, mais elle m’a battu. Elle est toujours là la première… Quoi?... Oh, j’en sais rien, ce qu’elle fait la nuit. Pas grand chose, à mon avis… Non, elle ne sort jamais avec personne. Elle reste chez elle à écouter de la musique, la plupart du temps. Elle écoute des disques… Bah, qu’est-ce que ça peut vous faire ce qu’elle écoute ? Richard Halley.

Elle aime la musique de Richard Halley. A part le chemin de fer, c’est la seule chose qu’elle aime. »

CHAPITRE

IV

…CE QUI A LE MOUVEMENT NE SERA PAS MU

« Puissance motrice », réfléchit Dagny en levant les yeux vers le Buiding Taggart dans le crépuscule, était leur besoin principal. Puissance motrice, pour maintenir ce *building* bien droit. Du mouvement pour le maintenir immobile. Il ne reposait pas sur des piles de granite ; il reposait sur des machines qui roulaient à travers tout un continent.

Elle éprouvait une émotion proche d'une subtile anxiété. Elle était de retour d'un voyage à l'usine de l'United Locomotive Works, dans le New Jersey, où elle était allée rencontrer le président de la société, en personne. Elle n'avait rien appris ; ni la raison des interminables délais, ni aucune indication à propos de la date à laquelle les moteurs Diesels seraient construits. Elle avait parlé avec le président deux heures durant. Mais aucune de ses réponses ne satisfaisait aucune de ses questions. Ses manières avaient suggéré une note particulière de reproche condescendant chaque fois qu'elle avait tenté d'entrer dans les détails ; comme si son attitude aurait pu trahir une éducation plutôt populaire, qui entrait en conflit avec des règles qui allaient sans dire pour tous les gens d'une élite à laquelle elle n'appartenait manifestement pas.

Durant sa visite de l'usine, elle avait remarqué une énorme machine laissée à l'abandon à l'extérieur, en un endroit reculé du site. Ça avait dû être une machine-outil de précision, il y avait longtemps ; d'un genre qu'on devait certainement avoir du mal à trouver en cette période de crise. Pour autant, elle semblait bien loin d'avoir été utilisée jusqu'au bout de son

potentiel. Elle était en train de finir là par négligence, mangée peu à peu par la rouille, et partiellement couverte d'éclaboussures d'huile sale et figée. Elle en avait détourné le regard. Une vision de cette nature lui était toujours pénible et ne manquait jamais de provoquer un bref accès de violente colère, qu'elle avait dû contenir en cette circonstance. Elle ne savait pas pourquoi ; elle ne pouvait définir ses propres sentiments. Elle savait seulement qu'il y avait dans ce sentiment là un cri de protestation contre l'injustice, et qu'il s'adressait à quelque chose qui allait bien au-delà d'une machine laissée à l'abandon.

Le reste de son équipe était parti lorsque qu'elle pénétra dans l'antichambre de son bureau, mais Eddie Willers était encore là, en train de l'attendre. Elle sut tout de suite que quelque chose était arrivé, rien qu'en observant sa façon de la regarder et de la suivre silencieusement dans son bureau.

— Qu'est-ce qui se passe, Eddie ?

— McNamara se retire.

Elle le regarda avec un air déconcerté.

— Qu'est-ce que tu veux dire par "se retire" ? Il a abandonné ? Il a pris sa retraite ? Il a fait faillite ? McNamara, notre sous-traitant ?

— Oui.

— Mais, c'est impossible !

— Je le sais.

— Qu'est ce qu'il s'est passé ? Pourquoi ?

— Personne ne sait.

Prenant délibérément son temps, elle déboutonna son manteau, s'assit à son bureau et commença à poser ses gants. Après quoi elle fit :

— Commence par le commencement, Eddie. Assieds-toi.

Il se mit à parler calmement, mais il resta debout.

— J'ai parlé à son ingénieur principal au téléphone, en appel longue-distance. L'ingénieur principal appelait de Cleveland pour nous annoncer ça. C'est tout ce qu'il a dit. Il ne savait rien d'autre.

— Qu'est-ce qu'il a dit ?

— Que McNamara a fermé son entreprise et qu'il est parti.

— Où ?

— Il ne le sait pas. Personne ne le sait.

Elle remarqua qu'elle tenait toujours, d'une main, deux doigts vides de son autre gant qui n'était pas complètement

enlevé, et oublié. Elle finit de l'enlever et le laissa tomber sur le bureau.

Eddie commenta :

— Il a abandonné une pile de contrats qui valent une fortune. Il a des clients qui lui avaient passé des commandes pour les trois années à venir…

Elle ne répondit rien. Il ajouta, d'une voix plus basse :

— Je ne serais pas effrayé si je pouvais comprendre… A moins d'une chose qui ne puisse avoir aucune raison possible…

Elle demeura silencieuse.

— Il était le meilleur sous-traitant de tout le pays.

Ils se regardèrent. Ce qu'elle aurait voulu dire était, "Oh, mon Dieu, Eddie !" Mais au lieu de ça, le son de sa voie égale dit :

— Ne t'inquiète pas. Nous allons trouver un nouveau sous-traitant pour la *Ligne Rio Norte*.

Il était tard lorsqu'elle quitta son bureau. Dehors, sur le trottoir devant l'entrée du *building*, elle marqua une pause tout en regardant les rues alentours. Elle se sentit soudainement vidée de son énergie, de son propos, de son désir, comme un moteur qui aurait hoqueté puis se serait soudainement arrêté.

Une légère lueur tapissait le ciel derrière les immeubles et les gratte-ciels, la réflexion de milliers de lumières anonymes, le souffle électrique de la ville.

Elle voulait se détendre. Se détendre, se dit-elle, et trouver un peu de plaisir quelque part.

Son travail était tout ce qu'elle avait ou désirait, mais il arrivait parfois, comme ce soir, qu'elle ressente cette soudaine et particulière sensation de vide, laquelle n'était pas tout à fait faite de vide, mais plutôt de silence, pas de désespoir, mais d'immobilité ; comme si rien en elle n'avait été détruit et demeurait debout, en fait.

Alors elle ressentit le souhait de trouver un instant de joie à l'extérieur, le souhait d'être retenue par quelque œuvre ou vue de grandeur, comme le serait un spectateur passif. Pas de le faire, se dit-elle, mais d'y répondre ; pas de le créer, mais de l'admirer. J'en ai besoin pour me laisser aller, pensa-t-elle, parce que la joie est notre carburant.

Elle avait toujours été–elle clos ses yeux en affichant un léger sourire d'amusement et de douleur mêlés–la puissance motrice de son propre bonheur. Pour une fois, elle voulait se

sentir transportée par la puissance de l'accomplissement de quelqu'un d'autre qu'elle-même–comme les hommes aimaient voir les fenêtres illuminées d'un train les dépassant dans une prairie obscure, son accomplissement, la vue de la puissance et du propos qui leur redonnait de l'assurance au milieu des kilomètres de vide et de nuit. C'est ce qu'elle voulait ressentir pour un instant : un bref salut, un simple signe, juste assez pour faire un signe du bras et dire, "Quelqu'un va quelque part".

Elle commença à marcher lentement, les mains dans les poches de son manteau, l'ombre du bord de son chapeau débordant sur son visage. Autour d'elle, les *buildings* et les gratte-ciels s'élevaient à de telles hauteurs que son regard ne parvenait pas à trouver le ciel. Elle songea : « Cela a tant demandé pour bâtir cette ville, elle devrait tant avoir à offrir. »

Au-dessus de la porte d'une boutique, l'orifice noir d'un haut-parleur hurlait des sons aux rues. C'était les sons d'un concert symphonique en train d'être donné quelque part dans la ville. C'était de longs grincements sans formes, comme s'il s'agissait de vêtements et de chair aléatoirement déchiquetés. Ils s'éparpillaient sans mélodie, sans harmonie, sans rythme pour les supporter. Si la musique était de l'émotion et que l'émotion venait de la pensée, alors ça c'était le cri du chaos, de l'irrationnel, du faible, de la renonciation de l'homme.

Elle continua à marcher. Elle s'arrêta devant la vitrine d'un d'un libraire. Derrière, l'étalage montrait une pyramide de dalles recouvertes de couvertures brun-pourpre sur lesquelles était écrit : *Le Vautour Muant*. "*Le Livre du Siècle !*" "*L'étude pénétrante de l'avidité d'un businessman. La courageuse révélation de la dépravation d'un homme.*" disait une pancarte.

Elle continua sa marche devant une salle de cinéma. Ses lumières effaçaient la moitié du pâté de maisons, ne laissant au regard qu'une immense photographie et quelques lettres suspendues entre deux airs enflammés. La photographie était celle d'un jeune homme souriant et la regardant, on y trouvait cette lassitude de l'avoir vue des années durant, même lorsqu'on la regardait pour la première fois. Les lettres disaient : "*…dans un drame capital fournissant la réponse au grand problème : Une femme doit-elle en parler ?*"

Elle poursuivit sa marche pour arriver devant la porte d'un *night-club*. Un couple incroyable émergea d'un taxi. La fille avait le contour de ses yeux indécis, une peau en sueur, une

cape d’hermine et une jolie robe de soirée dont le haut d’un côté avait glissé de son épaule, comme cela arriverait au peignoir d’une femme d’intérieur négligée, révélant ainsi un peu trop de son sein, pas pour autant comme pour afficher une attitude osée, mais plutôt comme si elle était un tâcheron indifférent. Son cavalier la dirigeait en la tenant par son bras dénudé ; l’expression de son faciès ne suggérait pas un homme anticipant une aventure romantique, mais plutôt l’attitude rusée d’un garçon sur le point d’écrire des obscénités sur une palissade.

Qu’avait-elle espéré trouver ? s’exclama-t-elle en poursuivant le pas. Tout cela était les choses pour lesquelles vivaient les hommes, les formes de leur esprit, de leur culture, de leur plaisir. Elle n’avait rien vu d’autre nulle-part, pas depuis des années. A l’angle de la rue où elle vivait, elle acheta un quotidien puis rentra chez elle.

Son appartement était constitué de deux pièces au dernier étage d’un gratte-ciel. Les grandes baies de l’angle vitré du salon donnaient à la pièce une allure de proue de bateau naviguant, et les lumières de la ville apparaissaient comme des éclats phosphorescents sur les vagues noires de pierre et d’acier. Quand elle allumait une lampe, de longues ombres en forme de triangles coupaient les murs nus en une succession de motifs géométriques faits de rayons de lumière interrompus par quelques meubles, aux formes géométriques eux aussi. Elle se tenait debout au milieu de la pièce, seule entre le ciel et la cité.

Il n’y avait qu’une chose qui aurait pu lui offrir les sentiments qu’elle attendait ce soir là ; c’était la seule forme de plaisir qu’elle avait trouvé. Elle se tourna vers un phonographe, et plaça sur son plateau un disque de la musique de Richard Halley.

C’était le *Quatrième Concerto*, la dernière œuvre qu’il avait écrite. Le fracas de ses accords d’ouverture balaya les visions de la rue encore en suspension dans son esprit.

Le *Concerto* était un grand cri de rébellion. C’était un «Non » lancé à quelque vaste séance de torture, un déni de souffrance, un déni qui maintenait l’agonie d’une lutte pour s’échapper vers la liberté. Les sons à l’unisson formaient une voix disant : “La douleur n’est pas une nécessité. Alors pourquoi la pire des douleurs est elle réservée à ceux qui n’en acceptent pas la nécessité ? Nous, qui détenons l’amour et le secret de la joie, à quelle punition avons-nous été condamnés

pour cela, et par qui ?...” Les sons de torture devinrent un défi, la déclaration d’agonie devint une ode à une distante vision pour ceux dont l’enjeu était que tout valait d’être enduré, même cela. C’était la chanson de la rébellion ; et d’une quête désespérée.

Elle s’était assise, les paupières closes, écoutant.

Personne ne savait ce qui était arrivé à Richard Halley, ni pourquoi. L’histoire de sa vie avait été comme un sommaire écrit pour damner la grandeur en montrant le prix que l’on payait pour. Cela avait été une procession d’années passées dans des combles et dans des caves, années qui avaient pris la nuance grise des murs emprisonnant un homme dont la musique débordait de violentes couleurs.

Cela avait été le gris d’une lutte contre les longues volées d’escaliers non éclairés, contre la plomberie gelée, contre le prix d’un *sandwich* qui sent mauvais dans un petit commerce de plats à emporter, contre les visages des hommes qui écoutaient la musique, leurs yeux vides. Cela avait été une lutte sans le soulagement de la violence rendue, sans la reconnaissance d’avoir trouvé un ennemi conscient, avec seulement un mur sourd à battre, un mur doté des meilleures caractéristiques insonorisantes : indifférence qui absorbait les coups, les accords et les cris. Une bataille du silence pour un homme qui pouvait donner au son une éloquence plus grande qu’il n’en avait jamais eu : le silence de l’obscurité, de la solitude, des nuits lorsque qu’un rare orchestre jouait une des ses œuvres et qu’il regardait l’obscurité, sentant que son âme avançait en tremblant, cercles concentriques grandissants depuis une tour de radio à travers les airs de la ville ; mais il n’y avait aucune radio réglée sur cette fréquence pour l’entendre.

“La musique de Richard Halley a la qualité de l’héroïsme. Notre âge n’a plus grand-chose en commun avec ce truc.” disait un critique.

“La musique de Richard Halley est dépassée. Elle a le ton de l’extase. Qui s’intéresse à l’extase, de nos jours ?” disait un autre.

Sa vie avait été un sommaire des vies de tous les hommes dont la récompense est un monument dans un parc publique, une centaine d’années après leur temps, quand une telle récompense peut avoir de la valeur. Malheureusement, Richard Halley n’était pas mort assez tôt. Il vivait pour voir la nuit

qu'il—selon les lois universellement acceptées de l'histoire—n'était pas censé voir. Il avait quarante-trois ans, et c'était l'*Ouverture de nuit* de *Phaéton*, un opéra qu'il avait écrit quand il en avait vingt-quatre. Il avait adapté les mythes de la Grèce antique à son propre propos et à la signification qu'il voulait leur donner : Phaéton, le jeune fils d'Hélios qui vola le chariot de son père et qui tenta de diriger la course du soleil dans les cieux avec une ambitieuse audace, ne mourait pas, ainsi qu'il devait périr dans ce récit mythologique. Dans l'opéra de Halley, Phaéton y parvint. Cet opéra avait été joué il y avait dix-neuf ans pour ne plus jamais l'être juste après cette première, ce en raison des huées et des sifflements. Cette nuit là, Richard Halley était allé marcher dans les rues de la ville, essayant de s'expliquer ce qui s'était passé. Il n'avait pas trouvé de réponse.

La nuit où une nouvelle tentative de jouer cet opéra arriva, dix-neuf ans après, les dernières notes de la musique s'écrasèrent dans le bruit de l'ovation la plus grande que le grand théâtre n'avait jamais entendu. Les murs anciens ne parvinrent pas à en contenir le son, et les applaudissements et les cris se répandirent des couloirs aux escaliers, aux rues, pour arriver aux oreilles du garçon qui avait erré, songeur, dans ces mêmes rues, il y avait dix neuf ans.

Dagny était dans le public lors de la nuit de cette ovation. Elle était une des rares à connaître et apprécier la musique de Richard Halley depuis des années ; mais elle ne l'avait encore jamais vu. Elle le vit se faire pousser vers la scène, elle le vit faire face à ce tonnerre d'applaudissements, de bravos et de cris d'encouragement et de remerciement, de signes de la main. Il était resté debout et immobile ; un homme de grande taille au visage émacié et aux cheveux grisonnants. Il ne fit aucune courbette, ne sourit pas ; il était juste là, regardant la foule. Son visage avait l'expression calme et grave d'un homme contemplant une question.

"*La musique de Richard Halley*", écrivit un critique, dès le lendemain matin, "*est partie intégrante du genre humain*".

"Il y a une leçon d'inspiration", avait dit un ministre, "dans la vie de Richard Halley. Il livra un combat. Mais pourquoi cela est-il important ? Parce que c'est juste, c'est noble qu'il dut endurer l'injustice, les abus de ses frères humains ; ce dans le but d'enrichir leurs vies et de leur apprendre à apprécier la beauté de la vrai, de la grande musique."

Un jour après la première, Richard Halley se retira.

Il ne donna aucune explication. Il dit seulement à ses éditeurs que sa carrière était achevée. Il leur céda les droits de sa musique pour une modeste somme, bien qu'il était parfaitement conscient que ses royalties lui rapporteraient une fortune aujourd'hui. Il disparut sans laisser d'adresse. C'était il y a huit ans ; personne ne l'avait revu depuis.

Dagny écoutait toujours le *Quatrième Concerto*, la tête rejetée en arrière, les yeux clos. Elle reposait à moitié étendue en travers de l'angle d'un sofa, le corps relaxé et immobile ; cependant la tension contractait le dessin de sa bouche sur son visage sans mouvement, forme sensuelle dessinée pour suggérer le désir.

Au bout d'un moment, elle ouvrit les yeux. Elle remarqua le journal qu'elle avait lancé sur le sofa. Elle étendit un bras avec absence pour en tourner les pages et faire disparaitre les grands titres insipides. Le journal tomba, ouvert. Elle vit la photo d'un visage qu'elle connaissait, surmontée du titre d'un article. Elle referma la publication d'un geste agacé et la rejeta plus loin.

C'était le visage de Francisco d'Anconia. Le titre disait qu'il venait d'arriver à New York. « Et après ? » Se dit-elle. Elle n'aurait pas à le voir. Elle ne l'avait pas vu depuis des années.

Elle se rassit pour laisser tomber à nouveau son regard sur le journal reposant sur le sol. « Ne le lis pas », se dit-elle encore ; « ne regardes pas ça ». Mais le visage, elle l'avait remarqué, n'avait pas changé.

Comment un visage pouvait-il rester le même quand tout le reste était parti ? Elle aurait voulu qu'ils ne l'aient pas photographié au moment où il souriait. Ce genre de sourire n'appartenait pas aux pages d'un quotidien d'informations. C'était le sourire d'un homme qui est capable de voir, de savoir et de créer la gloire de l'existence. C'était le sourire de défi moqueur d'une intelligence brillante.

« Ne le lis pas », se répéta t-elle encore ; « pas maintenant… Oh, pas avec cette musique ! »

Elle tendit le bras pour saisir le journal et l'ouvrit.

L'histoire disait que *Señor* Francisco d'Anconia avait accordé une *interview* à la presse dans sa suite de l'hôtel Wayne-Falkland. Il expliquait qu'il s'était rendu à New York pour deux raisons : une réceptionniste du Cub Club, et la saucisse de foie de Moe's Delicatessen, sur la Troisième

Avenue. Il n'avait pas de déclaration à faire à propos du divorce en cours de Monsieur et Madame Gilbert Vail. Quelques mois auparavant, Madame Vail, lady de noble extraction pourvue d'un charme peu commun, avait lancé en public à son jeune époux distingué qu'elle aimerait le quitter pour Francisco d'Anconia, son amant. Elle avait rapporté à la presse tous les détails de leur secrète idylle, y compris une description de leur nuit de la dernière veille du Nouvel An qu'elle avait passée dans sa villa des Andes. Son mari avait encaissé le coup, et avait demandé le divorce. Sur quoi elle lui avait réclamé la moitié de sa fortune, arguant qu'un récit de sa vie privé la ferait passer pour une innocente victime.

Tous les détails de cette affaire avaient mobilisé les media durant des semaines. Mais le *Señor* d'Anconia déclara n'avoir rien à dire à ce propos et se dit serein lorsque les journalistes le questionnèrent. Démentait-il le récit de Madame Vail, lui demandèrent les paparazzis avec insistance ? « Je ne démens jamais rien, » avait-il répondu. Les *reporters* s'étonnaient de son arrivée soudaine dans la ville ; ils avaient pensé qu'il ne souhaiterait pas être là au moment où le scandale ferait les gros titres. Mais ils s'étaient trompés. Francisco d'Anconia ajouta un commentaire de plus à propos des raisons de son arrivée. « Je voulais aussi être aux premières loges pour voir cette farce. » avait-il dit.

Dagny laissa retomber le journal sur le sol. Elle s'assit, penchée en avant, la tête posée sur ses bras qu'elle tenait croisés sur ses genoux. Elle ne bougeait plus, mais les mèches de ses cheveux tombant jusque sur ses genoux tremblaient par à-coups irréguliers.

Les fameux accords de la musique de Halley s'égrainaient, emplissant la pièce, perçant les baies vitrées, recouvrant la ville. C'était sa quête, son cri.

***

James Taggart lança un regard en direction du salon de son appartement, se demandant quelle heure il était ; il ne se sentit pas le courage de chercher sa montre.

Il s'assit dans un fauteuil, vêtu d'un pyjama froissé et pieds nus : cela lui aurait réclamé trop d'effort pour retrouver ses pantoufles. La lumière du ciel gris dans les fenêtres lui faisait

mal aux yeux dont les paupières étaient encore collées par le sommeil. Il sentit venir à l'intérieur de son crâne cette sale lourdeur qui était sur le point de devenir un mal de tête. Il se demanda avec colère pourquoi il se retrouvait assis là, dans le salon. « Oh, oui, » se souvint-il : « pour chercher l'heure ».

Il s'affaissa un peu plus dans son fauteuil, un peu en travers de l'acoudoir, et put ainsi apercevoir la pendule sur le *building*, au loin, à travers la fenêtre ; il était midi moins vingt. Par la porte de la chambre, il entendit Betty Pope se laver les dents dans la salle de bain attenante. Sa gaine était par terre, à côté d'un fauteuil sur lequel elle avait posé le reste de ses vêtements ; la gaine était une pièce de tissu rose pâle avec des bandes de caoutchouc rompues.

— Dépêches toi ! lança t-il d'une voix irritée, « il faut que je m'habille. »

Elle ne répondit pas. Elle avait laissé la porte de la salle de bain ouverte ; il put entendre des gargouillements.

« Pourquoi est-ce que je fais de telles choses ? » se demanda t-il en se remémorant la nuit précédente. Mais c'était bien trop difficile de trouver la réponse.

Betty Pope surgit dans le salon, attrapant d'une main les plis d'un déshabillé de satin aux couleurs bariolées, mais dont les tons d'orange et de violet dominaient. « Elle a un *look* terrible quand elle porte un déshabillé », pensa Taggart ; « elle est toujours beaucoup mieux en tenue d'équitation sur les photos des pages *people* ». Elle était une fille grande et filiforme, toute en os et jointures qui ne bougeaient pas vraiment gracieusement. Son visage, plutôt ordinaire avec un gros grain de peau, affectait un air de condescendance impertinente qui devait lui sembler aller sans dire en temps que membre de l'une des meilleures familles du pays.

— Oh, c'est pas vrai ! dit elle tout haut à l'attention de personne sauf d'elle-même en s'étirant, comme pour s'échauffer, « Jim, où mets-tu ta pince à ongles ? Je dois me couper les ongles des pieds. »

— Je ne sais pas. J'ai mal au crâne. Fais-le chez toi.

— Dis donc, tu n'es pas très appétissant, le matin, lui répondit-elle avec indifférence, « On dirait un escargot. »

— Et pourquoi tu ne la fermes pas ?

Elle déambulait sans but à travers la pièce.

— J'ai pas envi de rentrer chez moi. fit-elle sur un ton qui ne

trahissait aucune humeur en particulier.

— J'ai horreur du matin. Voila encore une nouvelle journée, et rien à faire. J'ai une *tea party* de prévue pour cet après-midi, chez Liz Blane's. Bon, ça pourrait être *fun*, parce que Liz est une vraie salope.

Elle attrapa un verre et avala le reste d'alcool tiède.

— Pourquoi ne fais-tu pas réparer ta *clim'* ? Ça pue le fauve, ici.

— Tu as l'intention de retourner à la salle de bains ? demanda-t-il, « Je dois m'habiller. J'ai un rendez-vous important, aujourd'hui. »

— Vas-y. Ça ne me dérange pas. Je partagerai la salle de bain avec toi. J'ai horreur d'être bousculée.

Pendant qu'il se rasait, il la vit s'habiller dans le chambranle de la porte de la salle de bain. Elle prit beaucoup de temps à se contorsionner dans sa gaine, et à rattacher ses porte-jarretelles à ses bas, avant de se glisser dans son luxueux costume de *tweed*.

Le négligé bariolé qu'elle avait repéré dans un des magazines de mode les plus *branchés*, était comme un uniforme de rigueur qu'elle savait être approprié à certaines occasions. Mais elle l'avait porté avec soumission dans un but précis, avant de s'en débarrasser. La nature de leur relation était de la même veine : sans passion, sans désir, sans authentique plaisir ; même pas une once de honte.

Pour eux, l'acte sexuel n'était ni joie ni péché. Il ne signifiait rien de particulier. Ils avaient entendu que les hommes et les femmes étaient censés coucher ensemble, et donc ils le faisaient.

— Jim, pourquoi ne m'emmènerais-tu pas au restaurant arménien, ce soir, lui demanda-t-elle. J'adore les *chiche-kebabs*.

— Je ne peux pas. répondit-il nerveusement à travers la mousse de savon qui recouvrait son visage, « J'ai une journée bien chargée qui m'attend. »

— Pourquoi n'annules-tu pas ?

— Quoi ?

— Tout.

— C'est vraiment important, ma chère. C'est une réunion de notre Conseil d'administration.

— Oh, arrête de jouer les collet-montés avec tes foutus trains. J'ai horreur des hommes d'affaires. Ils sont ennuyeux.

Il ne répondit rien.

Elle le regarda d'un air rusé, et il y eut une note plus vivante lorsqu'elle lui dit d'une voix traînante :

— Jock Benson dit que tu n'as pas beaucoup de prise sur cette compagnie de chemin fer, de toute façon, parce que ce serait ta sœur qui serait réellement aux commandes.

— Oh, il a dit ça. Il a vraiment dit ça ?

— Je trouve que ta sœur est horrible. Je trouve que c'est dégoutant… une femme qui se comporte comme un *mécano* et qui pose partout comme un grand patron. C'est vraiment pas féminin. Pour qui elle se prend, de toute façon ?

Taggart fit un pas en dehors du seuil de la porte de la salle de bains. Il s'appuya contre le chambranle, étudiant Betty Pope du regard. On pouvait déceler sur son visage un léger sourire à la fois sardonique et confiant. Il lui traversa l'esprit qu'ils avaient quelque chose en commun.

— Ça pourrait t'intéresser de savoir, ma chère, que je vais placer quelques peaux de bananes sous les pas de ma sœur, cet après-midi.

— Non ? fit-elle, intéressée, Vraiment ?

— C'est pour ça que cette réunion est importante.

— Tu vas vraiment la foutre dehors ?

— Non, c'est pas nécessaire ; ni très malin. Je vais seulement la remettre à sa place. C'est l'occasion que j'attendais.

— Tu as trouvé quelque chose sur elle ? Un scandale ?

— Non, non. Tu ne comprendrais pas. C'est seulement qu'elle est allée trop loin, pour une fois ; et elle va se prendre une claque. Elle s'est embarquée dans une inexcusable sorte d'acrobatie, sans rien demander à personne. C'est un sérieux affront contre nos voisins mexicains. Quand le *Conseil* va entendre ça, ils vont voter une paire de nouveaux règlements concernant le département des opérations, lesquelles vont rendre les choses nettement plus difficiles pour ma sœur.

— Tu es intelligent, Jim.

— Je ferais mieux de m'habiller. fit il sur un ton satisfait.

Il revint vers le lavabo, et ajouta joyeusement :

— Peut-être bien que je vais te faire sortir ce soir, et t'offrir quelques *chiche-kebabs*.

Le téléphone sonna. Il alla décrocher le combiné. Au bout du fil, l'opérateur annonça un appel longue-distance depuis Mexico.

— La voix hystérique dans le combiné était celle de son politicien bien placé au Mexique.

— Je n'ai rien pu faire, Jim ! dit la voix étranglée, « Je n'ai rien pu faire !... Personne ne nous a prévenus. Je le jure devant Dieu ; personne ne le soupçonnait, personne ne l'a vu venir. J'ai fait de mon mieux ; vous ne pouvez pas m'en blamer, Jim. C'était comme un coup de tonnerre dans un ciel bleu ! Le décret est tombé ce matin, il y a tout juste cinq minutes. Ils nous ont annoncé ça comme ça, sans aucun préambule ! Le gouvernement de l'Etat Populaire du Mexique a nationalisé les *Mines de San Sebastian*, et les *Chemins de Fer de San Sebastian*. »

***

— …et, par conséquent, je peux rassurer les *gentlemen* du Conseil d'administration qu'il n'y a aucune raison de paniquer. L'évènement de ce matin est un regrettable développement, mais ma confiance, qui repose sur ma connaissance intime du fonctionnement des affaires étrangères à Washington, me fait dire que notre gouvernement va négocier un équitable compromis avec celui de l'Etat Populaire du Mexique, et que nous recevrons une juste et entière compensation pour la perte de notre propriété.

James Taggart se dressait devant la longue table, s'adressant au Conseil d'administration. Sa voix était précise et monotone ; elle était connotée avec *sécurité*.

— Je suis heureux de rapporter, cependant, que j'avais envisagé la possibilité d'un tel retournement de situation, et pris toutes les précautions pour préserver les intérêts de Taggart Transcontinental. Il y a quelques mois, j'ai instruit notre département des opérations pour qu'il réduise les horaires de la *Ligne San Sebastian* à un seul train par jour, et qu'il rapatrie de là-bas les meilleures locomotives et matériels roulants qui s'y trouvaient, ainsi que tous les équipements qui pouvaient l'être.

Le gouvernement n'a rien pu saisir d'autre que quelques rares wagons en bois et une locomotive hors d'âge. Ma décision a permis à la compagnie de sauver plusieurs millions de dollars. J'en ferai chiffrer le montant exact que je vous communiquerai. Cependant, je pense que la demande de nos actionnaires, que ceux qui ont eu une part de responsabilité majeure dans cette

aventure aient à supporter les conséquences de leur négligence, est justifiée. Je suggérerais, par conséquent, que nous exigions la démission de Monsieur Clarence Eddington, notre consultant économique qui a recommandé la construction de la *Ligne San Sebastian* ; ainsi que celle de Monsieur Jules Mott, notre représentant à Mexico.

Les hommes étaient assis autour de la longue table ; ils écoutaient. Ils ne pensaient pas à ce qu'ils auraient à faire, mais à comment ils allaient présenter les choses à ceux qu'ils étaient en charge de représenter. Le discours de Taggart était en train de leur fournir ce dont ils avaient besoin.

Orren Boyle était en train d'attendre Taggart lorsque celui-ci revint à son bureau. Lorsqu'ils furent seul à seul, les manières de Taggart changèrent. Il se tenait penché en avant sur son bureau, le dos courbé ; son visage était blanc et défait.

— Alors ? demanda-t-il.

Boyle étendit ses mains en une attitude résignée.

— J'ai vérifié, Jim. fit-il, « C'est sans ambiguité ; d'Anconia a perdu 15 millions de dollars dans ces mines. Non, il n'y a rien eu de bizarre dans cette affaire ; il n'a rien sortit de son chapeau au dernier moment ; il a utilisé ses propres fonds, et maintenant il les a perdu. »

— Bon ; et qu'est-ce qu'il va faire, maintenant ?

— Ça, je ne le sais pas. Personne ne le sait.

Il ne va pas se laisser plumer comme ça, n'est-ce pas ? Il est trop intelligent pour ça. Il va bien sortir quelque chose de sa manche.

— Je l'espère bien.

— Il a déjoué quelques unes des plus glissantes combines que les plus grippe-sous de la planète pouvaient concevoir. Va-t-il se laisser avoir par une bande de politiques graisseux armés d'un simple décret ? Il doit avoir quelque chose sur eux, et il aura le dernier mot, et nous devons faire ce qu'il faut pour être de la partie, nous aussi !

— C'est comme tu le sens, Jim. Tu es son ami.

— Tu parles d'un ami ! Je peux pas l'encadrer.

Il pressa un bouton pour appeler son secrétaire. Le secrétaire entra avec un manque d'assurance évident dans son attitude. Il avait un air malheureux. C'était un jeune homme qui n'était plus très jeune, avec un visage exsangue et des manières de gentille pauvreté bien apprises.

— Vous m’avez fixé un rendez-vous avec Francisco d’Anconia ? lui lança sèchement Taggart.
— Non, Monsieur.
— Mais, bordel ; je vous ai dit d’appeler le…
— Je n’ai pas pu le joindre, Monsieur. J’ai essayé.
— Bon ; et bien essayez encore.
— Je veux dire… Je n’ai pas été en mesure d’obtenir le rendez-vous, Monsieur Taggart.
— Pourquoi non ?
— Il a refusé.
— Vous voulez dire qu’il refuse de me voir ?
— Oui Monsieur, c’est ce que je voulais dire.
— Il ne voudrait pas me voir ?
— Non Monsieur. Il ne veut pas.
— Vous l’avez eu en personne au bout du fil ?
— Non, Monsieur, j’ai eu son secrétaire.
Qu’est-ce qu’il vous a dit ? Qu’est-ce qu’il a dit, au juste ?
Le jeune homme hésita et eut l’air encore plus malheureux, lorsqu’il répondit :
— Qu’est-ce qu’il a dit ? Il a dit que le *Señor* d’Anconia dit que vous l’ennuyez, Monsieur Taggart.

***

La proposition de résolution qu’ils votèrent fût connue sous le nom de *Decret anti-cannibalisme*. Quand ils la votèrent, les membres du *Syndicat National des Chemin de Fer* siégeaient dans une vaste salle durant un crépuscule de soirée automnale. Ils ne s’adressèrent pas le moindre regard les uns aux autres.

Le *Syndicat National des Chemins de Fer* était une organisation qui s’était formée, disait-on, pour protéger le bien-être du secteur du transport ferroviaire. Ceci devait être accompli en développant des méthodes de coopération devant servir un but commun. Ceci devait être accompli par le serment de chacun de ses membres de subordonner leurs propres intérêts à ceux de ce secteur comme pris dans son ensemble. Les intérêts de ce secteur, dans leur ensemble, devaient être déterminés par un vote à la majorité, et chacun des membres était obligé de se soumettre à toutes les décisions votées par cette majorité.

Les membres d’une même profession ou d’une même

industrie devraient êtres solidaires, disaient les dirigeants du *Syndicat*, “Nous avons tous les mêmes problèmes, les mêmes intérêts, les mêmes ennemis. Nous gaspillons notre énergie à nous quereller les uns les autres, au lieu de présenter au monde un front commun. Nous pouvons tous grandir et prospérer ensemble, si nous unissons nos efforts.”

« Contre qui ce *Syndicat* s’est-il constitué ? » un sceptique avait demandé.

La réponse avait été :

« Pourquoi ? Il ne s’est constitué contre personne. Mais si vous voulez interpréter les choses de cette façon. Pourquoi ? Alors c’est contre les transporteurs et messagers, et les fabricants de fournitures ou même quiconque pourraient tenter de tirer quelque profit à nos dépends. Contre qui n’importe quel syndicat est-il organisé…? »

« C’est bien ce que je me demande ? » avait répondu le sceptique.

Lorsque le *Décret anti-cannibalisme* fût soumis au vote de tous les membres du *Syndicat National des Chemins de Fer*, à l’occasion du *meeting* annuel national, ce fût la première fois que l’existence de son projet fût rendu publique. Cependant, tous les membres en avaient entendu parler. Le projet avait été discuté en privé durant une longue période, et plus particulièrement durant les derniers mois précédent la soumission au vote. Les hommes qui siégeaient dans le vaste hall du *meeting* étaient les présidents-directeurs-généraux des entreprises ferroviaires. Ils n’aimaient pas ce *Decret anti-cannibalisme*, et ils auraient bien voulu qu’une telle idée ne fasse jamais l’objet d’un texte de proposition de loi.

Mais lorsqu’il leur fût soumis, ils votèrent tous pour.

Aucun nom de compagnie ferroviaire ne fût mentionné durant les discours qui précédèrent le vote. Les différentes interventions se contentaient de mettre l’accent sur la sécurité et le bien-être des usagers. Il fût dit que, « au moment où la sécurité et le bien-être des usagers étaient menacés par une pénurie de transports, les compagnies ferroviaires s’entre-déchiraient en utilisant des méthodes contestables qui menaient à une “politique brutale du cannibalisme”. » Au moment où il y-avait des zones dites “rouillées”, où le service ferroviaire avait été interrompu, il existait de vaste régions où deux ou trois compagnies de chemin de fer étaient en compétition pour une

demande à peine rentable pour une seule. Il se racontait qu'il y avait de très intéressantes opportunités pour de jeunes entreprises ferroviaires dans les "zones rouillées" ; quoiqu'il fût vrai que de telles zones offraient peu d'encouragement économique à présent. Une ligne de chemin de fer fonctionnant dans un esprit de service public, se disait-il, entreprendrait d'offrir un moyen de transport aux habitants qui ne faisaient guère que survivre, sachant que la vocation d'une voie de chemin de fer était le service public, et non le profit.

Il fût ajouté ensuite que les grosses structures ferroviaires établies étaient essentielles au bien public, et que la disparition de l'une d'entre-elles serait une catastrophe nationale ; et que si jamais un tel système devait supporter la perte de cet esprit de service public, et de cette tentative de contribuer à la bonne volonté internationale, alors il serait du devoir du peuple d'aider à surmonter ce mal.

Aucune société ne fut nommément citée. Mais lorsque l'homme qui présidait ce *meeting* leva la main, comme un signe solennel signifiant que le vote était ouvert, tout le monde regarda en direction de Dan Conway, président de la Phoenix-Durango.

Il n'y eut que cinq dissidents qui votèrent contre. Cependant, quand le président du *meeting* annonça que la mesure était votée, il n'y eut ni exclamations d'enthousiastes ni un son d'approbation, pas un mouvement ; rien d'autre qu'un lourd silence.

Jusqu'à la dernière minute, chacun d'entre eux avait espéré que "quelqu'un" les sauverait de ça.

Le *Décret anti-cannibalisme* fût décrit comme une mesure "d'autorégulation volontaire" visant à "appliquer au mieux" les lois votées depuis longtemps par le pouvoir législatif du pays. Les termes du *Décret* disaient qu'il était interdit aux membres du *Syndicat National du Chemin de Fer* de s'engager dans des pratiques dites de "compétition destructrices" ; que dans les régions déclarées "restreintes", pas plus d'une compagnie ne serait autorisée à faire rouler des trains ; que dans de telles régions, ce privilège revenait à la compagnie qui s'y était établie la première ; et que les nouveaux venus qui s'étaient déloyalement imposés sur le territoire devraient y suspendre leur activité dans les neuf mois suivant leur dénonciation ; que le secrétariat général du *Syndicat National du Chemin de Fer*

avait tout pouvoir de décider, à sa seule discrétion, quelles régions étaient, ou devaient êtres, déclarées “restreintes”.

Lorsque le *meeting* fût ajourné, les hommes se dépêchèrent de partir. Il n’y eut pas de conversations privées, ni d’amis qui profitèrent de l’occasion pour se retrouver et discuter. Le grand hall devint désert en l’espace d’un instant inhabituellement court. Personne ne s’adressa à Dan Conway, ni même ne le regarda.

Dans le grand vestibule du bâtiment, James Taggart tomba sur Orren Boyle. Ils n’avaient pas prévu de se rencontrer là, mais Taggart avait aperçu un visage épais qui se découpait contre le marbre d’un mur, et il avait immédiatement su à qui il appartenait avant même d’en détailler les traits.

Ils s’approchèrent l’un de l’autre, et Boyle dit, avec un sourire moins apaisant que d’ordinaire :

— J’ai délibéré. C’est ton tour, maintenant, *Jimmie*.

— Tu n’avais pas besoin de venir ici. Pourquoi es-tu venu ? dit Taggart d’un air maussade.

— Oh, juste pour le plaisir d’y être.

Dan Conway était assis, seul au milieu d’une rangée de sièges vides. Il était toujours là quand la femme de ménage arriva pour nettoyer le hall. Quand elle l’apostropha, il se leva, obéissant, et se dirigea vers la porte en traînant des pieds. Lorsqu’il la dépassa, il fouilla dans sa poche et en tira un billet de 5 dollars qu’il tendit docilement à la femme, silencieusement, sans même regarder son visage. Il ne semblait plus savoir ce qu’il faisait. Il agissait comme s’il était dans quelque improbable endroit où la générosité demandait qu’il laisse un pourboire avant de partir.

***

Dagny était encore derrière son bureau, lorsque la porte s’ouvrit brutalement devant James Taggart qui s’avança rapidement. Ce fût la première fois qu’il entra de cette façon. Son visage avait une allure fiévreuse.

Elle ne l’avait pas vu depuis l’annonce de la nationalisation de la *Ligne San Sebastian*. Il n’avait pas souhaité en discuter avec elle, et elle n’avait pas cherché à aborder le sujet avec lui non plus. Les faits avaient démontré de manière si éloquente qu’elle avait eu raison, s’était-elle dit, que tout commentaire

aurait été superflu. Un sentiment qui était fait de courtoisie, pour une part, et de magnanimité pour l'autre, l'avait empêchée de lui jeter à la face la conclusion qui devait être tirée de cet ultime évènement ; en toute raison et justice, il ne pouvait en tirer qu'une seule. Elle avait eu vent de son allocution au Conseil d'administration. Elle avait haussé les épaules et s'en était amusée avec mépris : si cela servait ses intérêts quelqu'ils soient de s'approprier ainsi ses mérites, alors, pour son propre avantage encore et si pour aucune autre raison, à partir de maintenant il la laisserait libre de terminer son entreprise.

— Donc, tu penses que tu es la seule à faire quelque chose pour cette entreprise ?

Elle le regarda, interloquée. Sa voix était perçante ; il se tenait debout devant son bureau, tendu et excité.

— Donc, tu penses que j'ai ruiné cette entreprise ; n'est-ce pas ? cria-t-il, « Et maintenant, tu es la seule qui puisse tous nous sauver ? Tu penses que je ne peux rien faire pour réparer la perte du Mexique ? »

Elle demanda enfin, d'une voix lente :

— Qu'est-ce que tu veux ?

— Je veux t'apprendre les dernières nouvelles. Tu te rappelles de la proposition d'un *Décret anti-cannibalisme* dont je t'avais parlé, il y a des mois ? Tu n'en aimais pas l'idée. Tu ne l'aimais pas du tout.

— Je m'en souviens. Qu'en est-il ?

— Elle est passée.

— Qu'est-ce qui est passé ?

— Le *Décret anti-cannibalisme*. Il y a tout juste quelques minutes. Au *meeting*. D'ici neuf mois, il n'y aura plus aucune Compagnie de Chemin de Fer Phoenix-Durango dans le Colorado !

Un cendrier en verre se brisa sur le sol en tombant depuis le dessus du bureau alors qu'elle se dressa sur ses jambes.

— Espèce de pourriture de batard !

Il demeurait immobile. Il souriait.

Elle savait qu'elle tremblait, ouverte à lui, sans défense, et que c'était cette vision dont il tirait plaisir, mais ça ne lui faisait rien. Ensuite elle avait vu son sourire… puis, tout à coup, la colère aveuglante avait disparu. Elle ne ressentait rien. Elle étudiait ce sourire avec une froide curiosité impersonnelle.

Ils étaient tous deux debout, face à face. Son attitude

suggérait que, pour la première fois, il n'avait pas peur d'elle. Il était en train de jubiler. Cet évènement signifiait pour lui quelque chose qui allait bien au-delà de la destruction d'un concurrent. Ce n'était pas une victoire sur Dan Conway, mais sur elle. Elle ne savait pas pourquoi ni de quelle façon, mais elle était certaine de le savoir.

Pendant une fraction de seconde, il lui vint à l'esprit qu'ici, juste devant elle, en James Taggart et en ce qui le faisait ainsi sourire, existait un secret qu'elle n'avait jamais soupçonné, et qu'il était d'une importance cruciale qu'elle apprenne à le comprendre ; mais cette pensée s'effaça aussi soudainement qu'elle lui était venue.

Elle se tourna vers la porte d'un placard pour y saisir son manteau.

— Où vas-tu ? l'intensité dans le son de la voix de Taggart avait soudainement décliné. Elle sonnait à la fois déçue et inquiète.

Elle demeura silencieuse. Elle quitta son bureau d'un pas rapide.

***

— Dan, vous devez les combattre. Je vous aiderai. Je me battrai pour vous avec tout ce que j'ai trouvé.

Dan Conway secoua la tête.

Il était assis derrière une large étendue de buvard de couleur fade posée à plat sur son bureau. Dans un angle, une lampe unique éclairait faiblement la pièce. Dagny s'était précipitée directement au siège de la Phoenix-Durango. Conway était déjà assis derrière son bureau lorsqu'elle l'y trouva. Il avait souri lorsqu'il la vit arriver, et avait dit sur un ton gentil mais dans lequel il n'y avait aucune vie :

— C'est drôle. Je pensais que vous alliez venir.

Ils ne se connaissaient pas bien mais ils s'étaient tout de même rencontrés quelquefois, dans le Colorado.

— Non. répondit-il, « Ça ne sert à rien. »

— Vous voulez dire, à cause de cet agrément du *Syndicat* que vous avez signé ? Ça ne tiendra pas. Cela équivaut à rien de moins qu'une expropriation. Aucune cour de justice ne le considérera. Et si Jim essaye de s'abriter derrière le slogan habituel de “bien-être public” de ces pillards, alors je

témoignerai à la barre, et je jurerai que Taggart Transcontinental est incapable d'assumer tout le transport pour tout l'Etat du Colorado. Et si jamais n'importe quelle Cour prenait parti de trancher contre vous, vous pouvez encore faire appel, et continuer de faire appel pour les dix années suivantes.

— Oui, répondit-il, « je le pourrais… Je ne suis pas certain que je gagnerais, mais je pourrais essayer, et je pourrais continuer mon activité dans le chemin de fer pendant encore quelques petites années, mais… non, ce ne sont pas les détails légaux auquel je pense, d'une manière ou d'une autre. Ce n'est pas ça. »

— Quoi, alors ?

— Je n'ai pas envi de les combattre, Dagny.

Elle le regarda, incrédule. C'était la seule chose, elle en était certaine, qu'il n'avait jamais dit jusqu'à ce jour ; un homme ne pouvait pas faire machine arrière à un âge déjà aussi avancé.

Dan Conway approchait ses cinquante années. Il avait ce visage carré et obstiné d'un dur ingénieur du transport. Bien à l'opposé d'un visage de président de société, le sien, avec sa peau jeune, halée et surmonté d'une tignasse grisonnante, était celui d'un guerrier. Il avait racheté cette société lorsqu'elle n'était qu'une petite compagnie ferroviaire bien fragile, et dont les bénéfices nets étaient inférieurs à ceux d'une épicerie de quartier qui marche bien ; et il en avait fait la meilleure compagnie de chemin de fer du sud-ouest. C'était un homme qui parlait peu, lisait rarement des livres, et n'avait jamais fréquenté le collège. Tout ce à quoi le genre humain aspirait, à une exception près, le laissait d'une indifférence de marbre ; il n'avait aucun contact avec ce que les gens appellent "culture". Mais il connaissait les trains.

— Pourquoi ne voulez-vous pas vous battre ?

— Parce ce qu'ils se sont débrouillés pour que la loi serve leurs intérêts.

— Dan ; avez-vous perdu l'esprit ?

— Je suis jamais revenu sur ma parole de toute ma vie, dit-il d'une voix neutre, « Je me moque de ce que les cours de justice peuvent décider. J'ai promis d'obéir à la majorité ; je dois obéir. »

— Vous attendiez-vous à ce que la majorité vous fasses ça ?

— Non.

Il y eut une sorte de légère convulsion musculaire dans ce

visage impassible. Il parlait lentement, sans la regarder. La surprise de la fatalité habitait encore son esprit.

— Non, je ne m'y attendais pas. Je les avais entendus en parler pendant plus d'un an, mais je n'y croyais pas. Même au moment où ils étaient en train de le voter, je n'y croyais toujours pas.

— A quoi vous attendiez-vous ?

— Je pensais… Ils disaient que nous devions tous faire front pour le bien commun. Je pensais que ce que j'avais fait là-bas, dans le Colorado, était bien. Bien pour tout le monde.

— Oh, quel naïf vous faites ! Ne voyez-vous que c'est précisément pour ça que vous avez été puni… Parce que c'était bien ?

Il secoua la tête.

— Je ne le comprends pas. Mais je ne vois pas d'issue.

— Leur avez-vous promis d'accepter de vous détruire vous-même ?

— Il ne semble pas y a avoir de choix pour aucun d'entre nous.

— Qu'est-ce que vous voulez dire ?

— Dagny, le monde entier est dans une situation terrible, en ce moment. Je ne sais pas ce qui ne va pas, mais il y a quelque chose qui ne va vraiment pas. Les hommes doivent rassembler leurs efforts et trouver une solution. Mais qui va décider de la direction à prendre, à moins que ce ne soit la majorité ? J'ai l'impression que c'est la seule façon viable et acceptable de décider ; je n'en vois pas d'autre. Je suppose que quelqu'un doit être sacrifié. Si c'est tombé sur moi, je n'ai aucun droit de me plaindre. Le droit est de leur côté. Les hommes doivent êtres solidaires les uns des autres.

Elle dut faire un effort pour parler calmement ; elle tremblait de rage.

— Si c'est ça le prix de la solidarité, alors qu'on m'envoie en enfer si je veux vivre avec n'importe quels êtres humains sur la même Terre ! Si les autres ne peuvent survivre qu'en nous détruisant, alors pourquoi devrions-nous les y aider ?

Rien ne peut justifier l'immolation de soi. Rien ne peut leur donner le droit de transformer les hommes en animaux de sacrifice. Rien ne peut rendre moral de détruire ce qu'il y a de meilleur. On ne peut être puni pour être bon. On ne peut être pénalisé pour être capable. Si c'est ça, le bien, alors nous

ferions mieux de commencer à nous étriper les uns les autres, parce qu'il n'y a plus de loi du tout dans le monde !

Il ne répondit pas. Il la regarda, impuissant.

— Si c'est ce genre de monde, comment pouvons nous y vivre ? demanda-t-elle.

— Je ne sais pas… fit il d'une voix basse.

— Dan, pensez-vous réellement que c'est bien comme ça ? Sincèrement, en votre for intérieur, pensez-vous que c'est bien comme ça ?

Il ferma les yeux.

— Non, parvint-il à répondre.

C'est alors qu'il la regarda, et elle vit pour la première fois l'homme torturé en lui.

— Je suis précisément venu m'asseoir ici pour essayer d'y réfléchir et de le comprendre. Je sais que je devrais penser que les choses son bien comme ça… Mais je n'y arrive pas. C'est comme si ma langue ne parvenait pas à l'articuler. Je surveille tout les nœuds du réseau, ici, tout les signaux lumineux, tous les ponts, chaque nuit que j'ai passé, quand…

Il laissa tomber sa tête dans ses bras.

— Oh, mon Dieu, c'est tellement injuste !

— Dan, fit-elle entre ses dents, « combattez-le ».

Il releva la tête. Ses yeux semblaient vides.

— Non, fit-il, « Ce serait mal… Je suis juste égoiste. »

— Oh, laissez tomber ces niaiseries à deux sous ! Vous vallez mieux que ça !

— Je ne sais pas… sa voix était vraiment fatiguée, « J'étais là… J'essayais d'y réfléchir. Je ne sais plus ce qui est bien… » puis il ajouta, « Je ne pense pas que j'en ai quoi que ce soit à faire. »

Elle comprit soudainement que tout ce qu'elle pourrait ajouter s'avérerait inutile, et que Dan Conway ne serait plus jamais un homme d'action. Elle ne savait pas ce qui lui faisait en être certaine. Elle dit, tout en se le demandant :

— Vous n'avez jamais abandonné en pleine bataille, avant cela.

— Non, je ne crois pas…

Il parlait d'une voix calme qui trahissait toutefois une sorte d'étonnement indifférent.

— Je me suis battu contre la tempête et les inondations, et les éboulements de rochers dans les montagnes, et les fissures

dans l'acier des rails… Je savais comment y faire face, et j'aimais y faire face… Mais ce genre de bataille. C'est celle dans laquelle je ne peux participer.

— Pourquoi ?

— Je ne sais pas. Qui sait pourquoi le monde est ce qu'il… Si… Oh ; et puis qui est John Galt ?

Elle se crispa.

— Alors, qu'est-ce que vous allez faire ?

— Je ne sais pas….

— Je veux dire… elle s'interrompit. Il savait ce qu'elle voulait dire, « Oh, il y a toujours quelque chose à faire… »

Il s'exprima sans conviction.

— Je pense que seuls le Colorado et le Nouveau Mexique vont être déclarés "zones restreintes". Il me reste encore la ligne en Arizona à faire fonctionner.

Il ajouta après une courte pause.

— …comme il y a vingt ans… Bon ; ça m'occupera. Je deviens fatigué, Dagny. Je ne l'ai pas vu venir, mais je crois que je le suis.

Elle ne trouva rien à répondre.

— Je vais construire une ligne à travers l'une de leurs "zones rouillées". continua-t-il avec le même ton indifférent, « C'est ce vers quoi ils ont tenté de me faire aller, en guise de prix de consolation, mais je pense plutôt que ce ne sont juste que des paroles en l'air. Vous ne pouvez pas construire une voie de chemin de fer là où il n'y a rien sur des centaines de kilomètres, à part un couple de fermiers qui n'arrivent même pas à faire pousser de quoi se nourrir eux-mêmes. Vous ne pouvez pas construire une route, et faire payer les gens pour l'emprunter. Si vous ne pouvez faire payer personne, qui va le faire ? Ça n'a pas de sens. Ils n'ont même pas réalisé la portée de ce qu'ils ont dit. »

Il fallait tout de même le dire, songea-t-elle.

— Qu'est-ce que vous allez faire de vous ?

— Je ne sais pas… Et bien, il y a des tas de choses que je n'avais pas le temps de faire. Aller à la pêche, par exemple. J'ai toujours aimé la pêche. Peut-être que je vais commencer à lire quelques livres… toujours eu seulement l'intention de le faire. P't-être que je vais me reposer, maintenant… Mais je crois plutôt que je vais aller pêcher. Il y a quelques beaux endroits dans l'Arizona, où c'est calme et reposant ; et vous pouvez y

faire des kilomètres sans y rencontrer un être humain…

Il leva la tête pour la regarder.

— Oh, ne faites pas attention. Pourquoi auriez-vous à vous en faire pour moi ?

— Ce n'est pas à propos de vous, c'est… Dan, s'interrompit-elle tout à coup, « j'espère que vous n'avez pas pensé que je suis venu jusqu'ici pour vous dire de vous battre pour vous-même. »

Il sourit. Ce fût un léger sourire amical.

— Je sais bien. Ce n'est pas par pitié ou charité, où aucune autre ridicule raison de ce genre. J'avais l'intention de vous faire vous engager dans la bataille de votre vie, là-bas, dans le Colorado.

— J'avais l'intention de vous y prendre vos parts de marché, et vous acculer au mur, pour ensuite vous en faire partir définitivement, si nécessaire.

Il lâcha un léger petit rire ; c'était de l'estime.

— Vous vous seriez bien battu aussi. Seulement, je ne pensais pas que ce serait nécessaire. Je pensais qu'il y avait assez de place pour nous deux, là-bas.

— Oui… pensa-t-il tout haut, « …il y en avait assez. Cependant, si j'avais trouvé que ce n'était pas le cas, je vous aurai attaqué, et si j'avais pu me construire une route meilleure que la votre, je vous aurai anéanti, et j'aurai pas donné bien cher de votre peau après ça. Mais ça… »

— …Dan, je ne pense pas que je vais m'attarder sur notre *Ligne Rio Norte*, maintenant. Je… Oh, c'est pas possible, Dan, je ne veux pas être un pillard !

Il la considéra silencieusement pendant un moment. C'était un bien étrange regard, comme s'il la regardait depuis un point très éloigné. Il dit d'une voix douce :

— Vous auriez du être née cent ans plus tôt, ma petite fille. A cette époque là, vous auriez eu une chance.

— Oh, je m'en fous. J'ai bien l'intention de me la faire moi-même, ma chance.

— C'est comme ça que je le voyais, quand j'avais votre âge.

— Vous y êtes arrivé.

— Croyez-vous ?

Elle demeura assise et immobile, soudainement incapable de bouger.

Il se rassit bien droit dans son fauteuil et dit brusquement, avec quelque chose qui ressemblait presque à de l'autorité dans

sa voix :

— Vous feriez mieux de faire attention à votre *Ligne Rio Norte,* et vous feriez mieux de ne pas traîner. Tenez vous prête avant que je m'en aille de là-bas, parce que si vous ne le faites pas, ce sera la fin d'Ellis Wyatt et de tous les autres, là-bas, et ce sont les meilleures personnes qui existent encore dans ce pays. Vous pouvez laisser ça arriver. Ça repose entièrement sur vos épaules, maintenant. Ça ne servirait à rien d'essayer d'expliquer à votre frère que ça va être beaucoup plus difficile pour vous, là-bas, sans moi pour y être votre adversaire. Mais vous et moi le savons. Alors allez vous mettre au travail. Quoi que vous fassiez, vous ne serez pas un pillard. Aucun pillard ne pourrait faire marcher un réseau ferroviaire dans cette partie du pays et y faire de vieux os. Quoi que vous fassiez là-bas, vous l'aurez gagné. Les fripouilles du calibre de votre frère ne comptent pas, de toute façon. C'est à vous de voir ce que vous allez faire, maintenant.

Elle le regarda, en se demandant ce qui avait bien pu faire renoncer un homme de cette trempe ; elle savait que ce n'était pas James Taggart.

Elle vit qu'il l'observait, comme s'il était en train de peser une question de son cru. Après un instant, il sourit, et elle remarqua, incrédule, que ce sourire contenait de la tristesse et de la pitié.

— Vous feriez mieux de ne pas trop vous apitoyer sur mon sort. Je pense que d'entre nous deux, c'est vous qui allez avoir les moments les plus difficiles à traverser. Et je pense que ça va être plus dur à supporter pour quelqu'un comme vous, que ça l'a été pour moi.

***

Elle avait téléphoné à la fonderie et demandé un rendez-vous avec Hank Rearden pour cet après-midi là. Elle venait juste de raccrocher le téléphone et s'était penchée sur les cartes de la *Ligne Rio Norte* qui étaient étalées sur son bureau, lorsque la porte de la pièce s'ouvrit brusquement. Dagny leva les yeux, abasourdie ; elle ne pouvait s'attendre à ce que la porte de son bureau s'ouvre sans que quiconque ne se soit annoncé au préalable.

L'homme qui pénétra dans la pièce était un étranger. Il était

jeune, grand, et quelque chose dans sa personne suggérait de la violence, bien qu'elle ne puisse dire ce que c'était, car la première chose qu'un tel personnage lui évoquait était un contrôle de soi frisant l'arrogance. Il avait les yeux sombres, sa coiffure était échevelée, et ses vêtements devait être chers, mais usés comme s'il n'avait cure de ce qu'il portait.

— Ellis Wyatt… dit-il simplement, en guise d'introduction.

Elle se redressa sur ses jambes, machinalement. Elle comprit pourquoi personne ne l'avait stoppé à son secrétariat, ou n'avait même tenté de le faire.

— Asseyez-vous Monsieur Wyatt. fit-elle en souriant.

— Ce sera pas nécessaire. il ne lui rendit pas le sourire, « J'ai pas l'habitude des longues conférences. »

Lentement, en prenant son temps avec une attention consciente, elle se rassit, s'appuya en arrière dans son fauteuil et l'observa.

— Bien ? demanda-t-elle.

— Je suis venu vous voir parce qu'il paraît que vous êtes la seule personne qui ait un brin d'intelligence dans cette "boîte" pourrie.

— Qu'est-ce que je peux faire pour vous ?

— Vous pouvez entendre un ultimatum.

Il s'exprima distinctement en donnant une inhabituelle clarté à chacune de ses syllabes.

— Dans neuf mois, je compterai sur Taggart Transcontinental pour me fournir des trains dans le Colorado, selon les besoins de mes affaires.

Si la méprisante acrobatie, que vous avez perpétrée à l'intention de la Phoenix-Durango, fût faite dans le but de vous épargner des efforts, alors ceci doit être pris pour un avertissement disant que vous n'allez pas vous en tirer comme ça. J'ai rien exigé de vous quand vous avez pas été en mesure de me fournir le genre de service dont j'avais besoin. J'ai trouvé quelqu'un qui le pouvait. Maintenant, vous me forcez à faire affaire avec vous. Vous comptez faire la loi en me laissant aucun choix. Vous espérez que je vais réduire l'évolution de mon entreprise pour la soumettre à votre niveau d'incompétence. C'est pour vous dire que vous avez fait un mauvais calcul.

C'est alors qu'elle dit sur un ton lent, et avec quelque effort :

— Vous dirais-je ce que j'ai l'intention de faire pour votre service, dans le Colorado ?

— Non, je m'intéresse pas aux discussions et aux intentions.

Je m'intéresse aux moyens de transport. Ce que vous pouvez faire pour me les fournir, et comment vous pouvez me les fournir ; c'est votre problème, pas le mien. Je suis seulement en train de vous donner un avertissement. Ceux qui veulent faire des affaires avec moi doivent le faire selon *mes* conditions, ou pas du tout. Mes conditions sont pas basées sur l'incompétence. Si vous espérez gagner de l'argent en transportant le pétrole que je produis, vous devez être aussi performant dans votre travail que je le suis dans le mien. J'espère que cela puisse être compris.

Elle répondit calmement :

— Je comprends.

— Je n'vais pas perdre mon temps à vous prouver pourquoi vous feriez bien de prendre mon ultimatum au sérieux. Si vous avez assez d'intelligence pour faire fonctionner cette organisation corrompue, alors vous avez l'intelligence nécessaire pour juger de tout ça par vous-même. Nous savons tous deux que si Taggart Transcontinental fait rouler des trains dans le Colorado, comme elle le faisait il y a cinq ans, ça me ruinera. Je sais que c'est ce que vous autres avez l'intention de faire. Vous espérez me scier les pattes tant que vous le pouvez, pendant que vous essayerez de trouver une autre carcasse à finir de décortiquer, après que vous en aurez fini avec la mienne. C'est la politique de la plupart de l'humanité, aujourd'hui. Maintenant, voici mon ultimatum : il est maintenant de votre pouvoir de me détruire ; je vais peut-être y passer ; mais si j'y passe, je me débrouillerai pour être certain que je vous entraînerai tous dans la tombe avec moi.

Quelque part en elle, sous la torpeur qui la maintenait immobile pour recevoir cette sévère réprimande, elle sentit un petit point de douleur, chaud comme la douleur d'une brulure.

Elle voulait lui parler de toutes ces années qu'elle avait passé à chercher des hommes tels que lui pour travailler avec ; elle voulait lui dire qu'ils avaient les mêmes ennemis, qu'elle était en train de livrer la même bataille ; elle voulait lui crier : « je ne suis pas l'une d'entre eux ! » Mais elle savait qu'elle ne pouvait pas le faire. Elle portait la responsabilité de Taggart Transcontinental, et de tout ce qui était fait en son nom ; elle n'avait pas le droit de se justifier maintenant.

Assise bien droite, son regard aussi constant et ouvert que le sien, elle répondit d'une voix égale :

— Vous aurez les moyens de transport dont vous avez besoin, Monsieur Wyatt.

Elle remarqua un signe d'étonnement presque imperceptible apparaître sur son visage ; ce n'était pas la manière de réponse à laquelle il s'était attendu ; peut-être était-ce ce qu'elle n'avait pas dit qui l'étonnait le plus ; qu'elle n'offrit aucune défense, aucune excuse. Il prit un moment pour l'étudier silencieusement du regard. Puis il dit, sur un ton moins rude :

— D'accord. Merci. Bonne journée.

Elle inclina la tête. Il fit une courbette et s'en alla.

***

— C'est le problème, Hank. J'ai travaillé pour définir un *planning* presque impossible, établi sur douze mois, pour compléter la *Ligne Rio Norte*. Maintenant, je dois me débrouiller pour que ce soit terminé dans neuf. Vous deviez nous fournir les rails en une période de un an. Pouvez-vous le faire en moins de neuf mois ? N'y-a-t'il aucune possibilité pour qu'il soit humainement possible de le faire ? Je devrais trouver quelque autre moyen pour y parvenir, si c'est impossible.

Rearden était assis derrière son bureau. Ses yeux bleus et froids faisait deux traits horizontaux en travers de la surface décharnée de son visage ; ils demeuraient à moitié clos et impassibles. Il dit d'une voix égale et sans emphase :

— Je le ferai.

Dagny se renversa sur le dossier de son fauteuil. La courte réponse était un choc. Ce n'était pas seulement du soulagement : c'était la soudaine réalisation que rien d'autre n'était nécessaire pour lui garantir que ce serait fait ; elle n'avait besoin d'aucune preuve, aucune question, aucune explication. Un problème complexe pouvait se résumer en quatre syllabes, prononcées par un homme qui savait ce qu'il était en train de dire.

— Ne montrez pas que vous êtes soulagée.

Sa voix était moqueuse ; mais trop visiblement.

Ses yeux devenus plus étroits étaient en train de l'observer avec un sourire impénétrable.

— Je pourrais penser que je tiens Taggart Transcontinental en mon pouvoir.

— Vous le savez, de toutes façons.

— Je le sais. Et j'ai l'intention de vous le faire payer.
— Je l'espère bien. Combien ?
— 20 dollars de majoration par tonne, à compter des livraisons de demain.
— Plutôt élevé, Hank. Est-ce le meilleur prix que vous pouvez me faire ?
— Non, mais c'est celui que je vais prendre. Je pourrais demander deux fois ça, et vous les paieriez encore.
— Oui, je le ferais. Et vous pouviez le faire. Mais vous n'allez pas le faire.
— Pourquoi non ?
— Parce que vous avez besoin que la *Ligne Rio Norte* soit construite. C'est votre première vitrine pour le *Rearden Metal*.
Il lâcha un petit rire.
— C'est vrai. J'aime faire des affaires avec quelqu'un qui ne se fait pas d'illusions sur les faveurs accordées.
— Savez-vous ce qui m'a fait me sentir soulagée, quand vous avez décidé de tirer profit de la situation ?
— Quoi ?
— Que, pour une fois, j'étais en train de négocier avec quelqu'un qui ne prétend pas faire de "faveurs".
Son sourire avait maintenant une expression discernable : la joie.
— Vous jouez toujours franc jeu, n'est-ce pas ? demanda-t-il.
— Je ne vous ai jamais vu faire autrement.
— Je pensais que j'étais le seul qui pouvait se le permettre.
— Je ne me débrouille pas mal sur ce terrain là, Hank.
— Je pense que je vais vous battre un de ces jours… sur ce terrain là.
— Pourquoi ?
— Je l'ai toujours voulu.
— N'y-a-t-il pas assez de lâches autour de vous ?
— C'est bien pour ça que j'aimerais essayer… Parce que vous êtes la seule exception.
— Donc vous pensez que c'est bien que je profite de votre désarroi pour vous soutirer chaque *penny* de plus que je peux ?
— Certainement. Je ne suis pas une naïve. Je ne crois pas que vous travaillez pour être à mon entière disposition.
— Ne souhaitez-vous pas que je le sois.
— Je ne suis pas une *tapeuse*, Hank.

— N'allez-vous pas trouver difficile de le payer.
— Ça, c'est mon problème, pas le votre. Je veux ces rails.
— A 20 dollars de plus de plus que prévu, à la tonne ?
— O.K., Hank.
— Parfait. Vous aurez le rail. Je peux prendre mon profit exorbitant… Ou alors Taggart Transcontinental peut s'effondrer avant que je le touche.
Elle dit sans sourire :
— Si je n'ai pas cette *Ligne* complètement construite dans neuf mois, Taggart Transcontinental s'effondrera.
— Ça n'arrivera pas, aussi longtemps que vous la dirigerez.
Lorsqu'il ne souriait pas, son visage avait l'air mort ; seuls ses yeux demeuraient en vie, actifs, et exprimant une froide et brillante clarté de perception. Mais que pouvait-il ressentir des choses qu'il percevait, personne ne serait autorisé à le savoir, pensa-t-elle, même pas lui, peut-être.
— Ils ont fait de leur mieux pour vous rendre la tâche plus difficile, n'est-ce pas. fit il.
— Oui, je comptais sur le Colorado pour sauver le réseau Taggart. Maintenant, c'est à moi de sauver le Colorado. D'ici neuf mois, Dan Conway fermera sa voie. Si la mienne n'est pas prête à ce moment là, ça ne servira même plus à rien de la finir.
Vous ne pouvez laisser ces hommes sans transport ne serait-ce qu'un seul jour, alors ne parlons même pas d'un mois ou d'une semaine. A la vitesse à laquelle ils sont en train de grandir, vous ne pouvez pas les stopper net et ensuite espérer qu'ils reprennent sur leur lancée. C'est comme donner un violent coup de frein sur un engin lancé à trois-cent kilomètres par heure.
— Je sais.
— Je peux faire marcher une bonne société ferroviaire. Je ne peux la faire se développer à travers un continent de métayers incapable de faire pousser correctement ne serait-ce que des navets. Je dois trouver des hommes tels qu'Ellis Wyatt, capables de produire, pour pouvoir mettre quelque chose dans les trains que je fais rouler. Donc, je dois lui trouver le train et la voie ferrée dont il a besoin d'ici neuf mois, même si ça doit être l'enfer pour nous tous pour y parvenir.
Il fit un sourire amusé.
— Vous vous faites beaucoup de soucis avec cette histoire, pas vrai ?

— Oui, c'est vrai.

Il n'y avait rien à répondre. Il se contenta de garder son sourire.

— Ça ne vous inquiète pas ? lui demanda-t-elle sur un ton qui était presque de la colère.

— Non.

— Alors, vous ne saisissez pas l'enjeu ?

— J'ai saisi que je vais *rouler* ces rails et qu'ils seront posés dans neuf mois.

Elle sourit, soulagée, fatiguée, et un peu coupable.

— Oui, je sais que nous le ferons. Je sais que ça ne sert à rien de se mettre en colère contre des gens tels que Jim et ses amis. On n'a pas de temps à perdre avec des gens comme ça. Premièrement, je dois défaire ce qu'ils ont fait. Et, par la suite, elle s'interrompit en ayant l'air de se demander quelque chose, secoua la tête et haussa les épaules, « …par la suite, ce qu'ils pourront faire ou dire n'aura aucune importance. »

— C'est vrai. Ils n'y pourront rien. Quand j'ai entendu parler de cette histoire "d'anti-cannibalisme," j'en étais malade. Mais ils ne paient rien pour attendre ces fils de pute.

La violence de ces trois derniers mots était encore plus choquante parce que son visage et sa voix était restés parfaitement calme lorsqu'il les prononça.

— Vous et moi seront toujours là pour sauver le pays des conséquences de leurs actions.

Il se leva puis il dit, en marchant dans le bureau :

— On ne va pas arrêter le Colorado. Vous le maintenez. Après, Dan Conway reviendra, et d'autres. Toutes ces histoires de lunatiques sont temporaires. Ça ne peut pas durer. C'est de la démence, et par conséquent tout ça va retomber comme un soufflet. Vous et moi aurons juste à travailler un peu plus dur que d'habitude pendant un moment, et c'est tout.

Elle observait son grand corps faisant les cents-pas dans la pièce. Ce bureau allait bien avec le personnage ; il ne contenait rien sauf les quelques meubles de bureau dont il avait besoin, tous simplifiées à l'extrême dans leur conception pour qu'ils ne puissent servir à rien d'autre que ce pourquoi ils avaient été conçus, tous d'un prix exorbitant, par la qualité des matériaux dont ils étaient faits et par l'ingéniosité de leur *design*.

Considéré dans son ensemble, ce bureau évoquait un moteur dont le mécanisme était contenu dans une carcasse faite de

larges surfaces vitrées. Mais elle remarqua un détail étonnant : un vase de jade posé sur un meuble-classeur. Le vase était massif ; la pierre vert-sombre qui était née d'un bloc de pierre brute, et la texture de ses surfaces courbes, invitaient irrésistiblement au toucher. Il semblait rayonner dans cette pièce, incongru parce qu'il avait été ajouté à ce décorum d'une extrême froideur ; c'était une touche de sensualité.

— Le Colorado est un bel endroit. fit-il, « Il va en devenir le plus connu de ce pays. Vous vous demandez si je m'inquiète à propos de ça ? Cet Etat est en train de devenir l'un des plus importants de mes clients, comme vous devez le savoir si vous prenez le temps de lire les rapports sur votre transport de fret. »

— Je sais. Je lis ces rapports.

— Je songe à construire une usine là-bas, d'ici quelques petites années. Pour réduire vos frais de transport.

Il lui jeta un bref regard, avant d'ajouter :

— Vous économiserez ces épouvantables frais de transport d'acier, si je le fais.

— Allez-y. Je serai heureuse de transporter votre production, comme la nourriture et autres pour vos employés, et tout ce que les entreprises qui ne manqueront pas de vous suivre me donneront à transporter. Peut être même que je n'aurai même pas le temps de remarquer que j'aurai perdu votre acier… Qu'est-ce qui vous fait rire ?

— C'est formidable.

— Quoi ?

— Cette façon de ne pas réagir comme les autres réagissent, de nos jours.

— Pour autant, je dois admettre qu'actuellement vous êtes le plus gros de tous les clients de Taggart Transcontinental.

— Supposiez-vous que je ne le savais pas ?

— C'est pourquoi je n'arrive pas à comprendre pourquoi Jim… elle s'arrêta un instant, « …fait tout ce qu'il peut pour saboter mon travail ? »

— Parce que votre frère est un imbécile.

— Oui, il l'est. Mais il y a plus que simplement ça. Il y a quelque chose de bien pire que la stupidité, dans tout ça.

— Ne perdez pas votre temps à essayer de comprendre ce qui se passe dans sa tête. Laissez-le cracher son venin. Il n'est un danger pour personne. Les gens comme Jim Taggart ne font qu'encombrer le monde.

— Je le suppose.

— Juste par curiosité, qu'auriez-vous fait si je vous avais dit que je ne pouvais pas livrer les rails plus tôt ?

— J'aurai mis en pièces des voies de garage ou fermé quelques embranchements, n'importe quels embranchements, et j'aurai récupéré leurs rails pour pouvoir finir la *Ligne Rio Norte* à temps.

Il eut un petit rire étouffé.

— C'est bien pourquoi je ne suis pas inquiet du tout à propos de Taggart Transcontinental. Mais vous n'aurez pas à démonter vos voies de garage. Pas tant que je suis impliqué dans l'affaire.

Elle réalisa subitement qu'elle s'était trompée à propos de son absence d'émotions : la pudeur de ses sentiments était un bonheur. Elle réalisa qu'elle avait toujours eu cette sensation d'avoir le cœur léger, et qu'elle se sentait détendue en sa présence, et elle sentait bien que c'était réciproque. Il était le seul homme qu'elle connaissait avec lequel elle pouvait s'exprimer sans avoir à faire d'efforts ni à se sentir stressée.

Ça, pensa-t-elle, c'était un esprit qu'elle respectait ; un adversaire qui valait que l'on se place à sa hauteur. Cependant, il y avait toujours eu un sens insolite de la distance entre eux, quelque chose comme une porte fermé. Il y avait quelque chose d'impersonnel dans son caractère, quelque chose au fond de lui que l'on ne pouvait atteindre.

Il s'était immobilisé devant la baie vitrée, et y était resté pendant un moment, regardant au loin.

— Savez-vous que le premier chargement de rails est en train de vous être livré aujourd'hui ? demanda-t-il.

— Bien sûr que je le sais.

— Approchez-vous.

Elle se dirigea vers lui. Il pointait un doigt, en silence. Au loin, au delà des bâtiments et structures de la fonderie, elle vit une ligne de wagons plats attendant sur une voie de garage. La grue était en mouvement. Son immense électro-aimant de levage retenait un paquet de rails collé à son disque par la force du contact. Il n'y avait aucune trace de soleil dans l'étendue de nuages gris ; pourtant les rails scintillaient comme si le métal attrapait la lumière d'outre-espace. Le métal avait une teinte bleue tirant vers le vert. La grande chaîne s'immobilisa au-dessus d'un wagon, puis descendit avant de se secouer et de

lâcher les rails sur son plateau. La grue se déplaça en sens inverse avec une majestueuse indifférence ; on eut dit le dessin animé géant d'un théorème de géométrie se mouvant au-dessus des hommes et de la Terre.

Il restait là, devant la vitre, contemplant silencieusement, attentivement. Elle ne dit rien, jusqu'à ce que qu'un autre paquet de métal vert-bleu se déplaçât à travers le ciel. A ce moment là, les premiers mots qu'elle prononça ne furent pas dédiés aux rails ni aux voies de chemin de fer, ni à quelque commande livrée à temps. Elle dit, comme pour annoncer solennellement l'existence d'un nouveau phénomène naturel :

— *Rearden Metal…*

Il le remarqua, mais ne dit rien. Il jeta un coup d'œil dans sa direction, puis tourna le dos à la vitre.

— Hank, c'est extraordinaire.

— Oui

Il avait répondu simplement, ouvertement. Il n'y avait pas trace du plaisir de la flatterie dans sa réponse, mais pas de modestie non plus. Ceci, elle le savait, était un tribut à son attention, le plus rare qu'une personne pouvait payer à une autre, le tribut des émotions libres de reconnaître sa propre grandeur, en sachant qu'il est compris.

Elle dit :

— Quand je pense à ce que ce métal peut faire, ce qu'il rendra possible… Hank, c'est la chose la plus importante qui soit arrivée dans le monde aujourd'hui, et aucun d'entre eux ne le sait.

— *Nous* le savons.

Ils ne se regardaient pas. Ils restaient là, à regarder la grue. Sur le devant de la locomotive, au loin, elle put distinguer les lettres "TT". Elle pouvait distinguer les rails de la voie de garage industrielle la plus active du réseau Taggart.

— Aussitôt que je pourrai trouver une usine capable de le faire, dit-elle, « je vais commander des locomotives Diesels faites en *Rearden Metal.* »

— Vous en aurez besoin. A quelle vitesse faites vous rouler vos trains sur les voies de la *Ligne Rio Norte* ?

— En ce moment ? Nous avons de la chance quand nous pouvons maintenir une moyenne de plus de 35 kilomètres par heure.

Il pointa un doigt vers les wagons.

— Quand ces rails seront posés, vous pourrez y faire rouler des trains à plus de 400, si vous le voulez.

— Je le ferai, dans quelques années, quand nous aurons des voitures en *Rearden Metal*, lesquelles seront moitié moins lourdes que celles en acier et deux fois plus sûres.

— Vous devrez songer aux compagnies aériennes. On est en train de travailler sur un avion en *Rearden Metal*. Il ne pèsera pas grand-chose et sera capable de transporter n'importe quoi. Vous verrez l'avènement du transport aérien lourd et long-courrier. J'ai longuement réfléchi à ce que ce métal pourra apporter aux moteurs, *tous* les moteurs, et à quelle sorte de choses on peut concevoir avec, maintenant.

— Avez-vous songé à ce qu'il pourrait apporter à du grillage pour les poulets ? Juste des haies de grillage à poulet faites en *Rearden Metal*, qui ne coûteront que quelques *cents* au kilomètre et qui pourront durer deux-cent ans. Et les ustensiles de cuisine que l'on trouvera chez les *hard-discounters* et qui seront transmis de génération en génération. Et les paquebots, que personne ne sera capable d'égratigner, même avec une torpille.

— Vous ai-je dit que je suis en train de faire faire des tests avec des fils électriques en *Rearden Metal*, pour améliorer les télécommunications ? Je suis en train de mener tant de tests que je ne parviendrais pas à montrer aux gens ce qu'on peut faire avec, et comment le faire.

Ils continuèrent à parler de ce métal et de ses possibilités qui semblaient innombrables. C'était comme s'ils se tenaient au sommet d'une montagne, contemplant le spectacle d'étendues sans fin et de routes allant dans toutes les directions. Mais ils ne parlaient que de figures mathématiques, de poids, pressions, résistances, coûts.

Elle avait oublié son frère et le *Syndicat National*. Elle avait oublié tous les problèmes, personnes et évènements derrière elle ; ils avaient toujours été masqués par des nuages devant être enterrés dans le passé, écartés et mis sur le bas côté, jamais finis, jamais vraiment réels. Ceci était la réalité, se dit-elle ; ce sens des contours nets et bien définis du propos, de la légèreté, de l'espoir. Ceci était la voie qu'elle s'était préparée à suivre et à vivre. Elle avait voulu ne jamais vivre une heure, ne jamais rien entreprendre qui signifierait moins que ceci.

Elle se tourna vers lui au moment exact où il se tourna vers

elle pour la regarder. Ils restèrent ainsi, debout, très proches l'un de l'autre. Elle vit dans ses yeux qu'il ressentait ce qu'elle ressentait. Si la joie est le but de l'existence et son centre, pensa-t-elle, et si cela, qui a le pouvoir d'offrir de la joie à chacun, est toujours gardé comme le plus grand de nos secrets, alors ils l'avaient vu le leurs yeux nus en cet instant.

Il fit un pas en arrière et dit sur un ton étrange de passion dépourvue d'émerveillement :

— Nous formons un couple de canailles, vous ne croyez pas ?

— Pourquoi ?

— Nous n'avons aucun but spirituel ou qualité. Tout ce après quoi nous courons n'est que choses matérielles. C'est tout ce qui nous intéresse.

Elle le regarda, incapable de comprendre, mais il regardait droit devant lui, au delà d'elle, quelque part vers un point qui semblait se situer vers la grue. Elle aurait voulu qu'il ne l'ait jamais dit. L'accusation ne la troubla pas ; elle n'avait jamais pensé à elle en de tels termes, et elle était incapable d'en éprouver un sentiment de culpabilité primaire. Pour autant, elle ressentit une vague appréhension qu'elle ne put définir, la suggestion qu'il y avait quelque chose qui impliquait de graves conséquences pour quelque chose qui l'avait poussé à le dire ; quelque chose qui était dangereux pour lui. Il n'avait pas dit cela au hasard. Mais elle n'avait décelé aucune tonalité particulière dans le son de sa voix lorsqu'il l'avait dit : ni excuse, ni honte. Il l'avait dit avec indifférence, comme s'il s'agissait d'une déclaration de fait.

Mais cette appréhension en elle avait très vite disparu, tandis qu'elle l'observait. Il continuait à regarder au loin, à travers la vitre, et elle ne voyait aucune expression de culpabilité sur son visage, aucun doute, rien d'autre que le calme de la confiance inviolée qu'il avait en lui-même.

— Dagny, avait-il dit, quoique nous soyons, c'est nous qui faisons bouger le monde, et c'est nous qui le faisons avancer.

CHAPITRE

V

L'APOGEE DES D'ANCONIA

Le tabloïd fût la première chose qu'elle remarqua. Eddie le tenait fermement dans les mains lorsqu'elle arriva à son bureau. Il leva les yeux vers son visage : il était à la fois tendu et étonné.

— Dagny, es-tu vraiment très occupée.

— Pourquoi ?

— Je sais que tu n'aimes pas beaucoup parler de lui, mais il y a quelque chose que tu devrais regarder.

Elle étendit silencieusement le bras pour attraper le journal. Le résumé de *la une* annonçait qu'à la suite de la saisie des *Mines de San Sebastian*, le gouvernement de l'Etat Populaire du Mexique avait découvert qu'elles étaient, à l'évidence, sans valeur ; totalement, et sans aucun espoir. Il n'y avait rien pour justifier les cinq années de travail et les millions investis ; rien que de vides excavations laborieusement creusées. Les quelques rares traces de cuivre étaient bien trop insuffisantes pour avoir justifié tout cela. Aucun dépôt de métal significatif n'existait ou ne pourrait jamais être trouvé là-bas, et d'ailleurs on n'y trouvait même pas la trace de quoi que ce soit qui aurait pu tromper qui que soit. Le gouvernement de l'Etat Populaire du Mexique tenait une session extraordinaire consacrée à cette découverte. Avec un cri d'indignation, ils réalisaient qu'ils avaient été trompés.

En l'observant, Eddie remarqua qu'elle s'était assise et continuait à regarder la page du journal, quoiqu'elle eût fini de la lire depuis déjà un moment. Il savait qu'il avait eu raison de ressentir quelques craintes, bien qu'il n'aurait su dire ce qui l'effrayait, lui, à propos de cette histoire.

Il patienta. Elle finit par lever la tête. Elle ne le regardait pas ; ses yeux étaient fixes et étaient habités par une concentration manifeste, comme pour tenter de discerner un hypothétique détail situé à une grande distance.

Il fit, d'une voix basse :

— Francisco n'est pas un crétin. Quoi d'autre qu'il puisse être, quelque soit l'état de dépravation dans lequel il s'est laissé glisser, il n'est pas un crétin ; et j'ai renoncé à essayer de comprendre pourquoi. Il ne pouvait commettre une erreur de ce genre. Ce n'est pas possible. Je ne comprends pas.

— Moi, je commence.

Elle se leva, secouée par un mouvement qui parcourut tout son corps, tel un frisson, puis elle dit :

— Appelle-le au Wayne-Falkland, et dit à ce batard que je veux le voir.

— Dagny, fit-il tristement sur un ton de reproche, « c'est *Frisco* d'Anconia. »

— C'était.

Elle marchait dans les premières lueurs du crépuscule qui éclairait les rues de la ville, en direction de l'hôtel Wayne-Falkland. « Quand tu veux » avait-il demandé à Eddie de lui répondre. Les premières lumières apparaissaient dans quelques fenêtres, haut sous les nuages.

Les gratte-ciels ressemblaient à des phares envoyant de faibles signaux mourant sur une mer vide où aucun bateau ne passait plus depuis longtemps déjà.

Quelques flocons de neige tombaient au-delà des vitrines sombres des magasins vides, pour fondre dans la gelée boueuse du trottoir. Une ligne de lanternes rouges coupait la rue et s'enfuyait vers un point indéterminé.

Elle se demanda pourquoi elle aurait voulu courir, ou pensait qu'elle le devait.

« Non, pas dans cette rue » ; mais le long d'un flanc de colline verdoyant sous un soleil aveuglant, vers la route longeant le fleuve Hudson, au pied de la propriété des Taggart. C'était avec cet esprit là qu'elle avait toujours couru, quand Eddie criait, « C'est *Frisco* d'Anconia ! » ; et ils dévalaient ensemble la colline vers la voiture qui s'approchait, en bas sur la route.

Il était le seul invité dont l'arrivée constituait un évènement durant les jours de leur enfance ; le plus grand des évènements.

La course pour le voir avait été un aspect d'une compétition entre eux trois. Il y avait un bouleau sur le versant de la colline, à mi-chemin entre la route et la maison ; Dagny et Eddie essayaient de dépasser l'arbre avant que Francisco puisse arriver en haut pour les retrouver. A chacune des nombreuses fois où il était venu, durant chacun des nombreux étés qu'ils passèrent ensemble, ils ne parvinrent jamais à atteindre le bouleau ; Francisco l'atteignait en premier et les stoppait alors qu'il était arrivé déjà bien après. Francisco gagnait toujours, comme il avait toujours gagné.

Ses parents étaient de vieux amis de la famille Taggart. Il était fils unique et on l'emmenait partout à travers le monde. Son père, disait-on, voulait qu'il considère le monde comme son futur domaine.

Dagny et Eddie ne pouvaient jamais savoir avec certitude où Francisco passait l'hiver, mais une fois par an, à chaque été, un sévère tuteur sud-américain l'amenait passer un mois à la propriété des Taggart.

Francisco trouvait naturel que les enfants Taggart devaient être choisis pour être ses compagnons : ils étaient les héritiers de “la couronne Taggart Transcontinental”, comme lui l'était de d'Anconia Copper[1].

« Nous sommes la seule aristocratie existant encore dans le monde ; l'aristocratie de l'argent », dit-il un jour à Dagny quand il avait quatorze ans. « C'est la seule vraie aristocratie, si les gens pouvaient comprendre ce que ça signifie ; ce qu'ils ne comprennent pas. »

Il avait un système de caste de son cru : pour lui, les enfants Taggart n'étaient pas Jim et Dagny, mais Dagny et Eddie. Il faisait rarement quelque effort pour remarquer l'existence de Jim. Un jour, Eddie lui demanda :

« Francisco, tu es d'un genre de noblesse très élevé, n'est-ce pas ? »

« Pas encore. » avait-il répondu, « La raison pour laquelle ma famille a pu perdurer aussi longtemps, est qu'aucun d'entre nous n'a jamais été autorisé à considérer qu'il était né avec le nom d'Anconia. On attend de nous que nous le devenions. »

Il prononçait son nom comme s'il s'attendait à ce que ceux qui l'entendent en soient comme frappés, et bénis par lui.

---

1. Cuivre d'Anconia. *(N. d. T.)*

Sebastian d'Anconia, son ancêtre, avait quitté l'Espagne il y avait plusieurs siècles, à une époque lors de laquelle l'Espagne était le pays le plus puissant du monde ; et cet ancêtre portait alors l'un de ses noms les plus prestigieux. Il était parti parce que le seigneur de l'Inquisition n'approuvait pas ses manières de penser et de suggérer que l'Inquisition changeait. Sebastian d'Anconia avait jeté le contenu de son verre de vin au visage du seigneur, puis s'était échappé avant que l'on n'ait pu l'arrêter. Il laissa sa fortune derrière lui, ses domaines, son palais de marbre et la fille qu'il aimait ; et il s'embarqua à destination d'un monde nouveau : le *Nouveau Monde*.

Le premier domaine dont il devint propriétaire, en Argentine, fût un baraquement en bois au pied des Andes. Lorsque Sebastian creusa pour extraire le cuivre de sa première mine, le soleil se reflétait sur les armoiries d'argent des d'Anconia, clouées sur la porte de la baraque, en produisant des effets de signal lumineux. Avec l'aide de quelques épaves humaines errantes : déserteurs des armées de son pays d'origine, prisonniers échappés et indiens affamés, il vécu ainsi des années durant, pic en main, à casser de la roche depuis le lever du soleil jusqu'à ce qu'il ne fasse plus assez clair pour continuer. Quinze années après avoir quitté l'Espagne, il envoya chercher sa bien-aimée. Elle l'avait attendu. Lorsqu'elle arriva, elle trouva les armoiries d'argent au-dessus de l'entrée d'un palais de marbre, les jardins d'un grand domaine, et des montagnes dans le lointain, coupées de mines de minerai rouge. Il la porta dans ses bras pour passer l'entrée de sa demeure. Il avait l'air plus jeune que lorsqu'elle l'avait vu pour la dernière fois.

« Mon ancêtre et le tien », Francisco avait dit un jour à Dagny, « se seraient mutuellement appréciés. »

Durant les années de son enfance, Dagny vivait dans le futur ; dans le monde qu'elle s'attendait à rencontrer plus tard, là où elle n'aurait plus à ressentir le mépris et l'ennui. Mais chaque année, un mois durant, elle était libre. Un mois durant, elle pouvait vivre dans le présent. Quand elle dévalait la colline à toutes-jambes pour rencontrer Francisco d'Anconia, c'était comme une libération de prison.

« Salut, *Slug* ! »

« Salut, *Frisco* ! »

Ils avaient eu un peu de mal, au début, avec les surnoms qu'ils s'étaient réciproquement donnés. Elle lui avait demandé

avec colère :

« Qu'est-ce que tu crois que tu es en train de dire ? »

Sur quoi il avait répondu, du tac au tac :

« Au cas où tu ne le saurais pas, "Slug" veut dire un grand feu dans le foyer d'une locomotive. »

« Où-est-ce que tu es allé chercher ça ? »

« Je l'ai entendu dire par "les Messieurs", le long "du fer des Taggart". »

Il parlait cinq langues, et il parlait anglais sans une trace d'accent ; un anglais précis, cultivé, délibérément mélangé avec de l'argot. Elle avait riposté en l'appelant "Frisco". Il en avait ri, à la fois amusé et ennuyé.

« Si vous autres, barbares, n'avez pas pu vous empêcher de dégrader les noms de vos propres villes, vous pourriez au moins vous abstenir de le faire avec le mien. »

Mais ils avaient appris à apprécier leurs surnoms.

Cela avait commencé durant les jours de leur second été qu'ils passèrent ensemble, quand il avait douze ans et qu'elle en avait dix. Cet été là, Francisco commença à disparaître chaque matin pour quelque raison que personne ne parvenait à découvrir. Il partait sur sa bicyclette juste avant le lever du soleil, puis revenait à temps pour réapparaitre devant le service de table blanc et cristal posé sur la table pour le déjeuner sur la terrasse, en affectant des manières de courtoise ponctualité paraissant un peu trop innocentes. Il riait et refusait de répondre quand Dagny et Eddie le questionnaient. Une fois, ils avaient tenté de le suivre dans la froide demi-obscurité du petit matin, mais ils avaient été contraints d'abandonner ; personne ne pouvait le pister quand il ne voulait pas l'être.

Au bout d'un moment, Madame Taggart commença à s'inquiéter et décida de se renseigner. Elle n'apprit jamais comment il s'était débrouillé pour passer outre la loi interdisant de faire travailler les enfants, mais elle trouva *Frisco* au travail, en temps que crieur pour Taggart Transcontinental, dans une petite gare située à seize kilomètres de la maison ; il avait conclu un marché avec un aiguilleur.

L'aiguilleur fût stupéfait de recevoir la visite de Madame Taggart, en personne ; il ignorait totalement que le garçon était un invité des Taggart. Là-bas, dans la petite gare, il était connu sous le nom de "Frankie". Madame Taggart jugea préférable de ne pas leur dire quel était son vrai nom complet.

Elle expliqua seulement qu'il travaillait sans la permission de ses parents, et devait donc arrêter immédiatement. L'aiguilleur regretta de le perdre : « "Frankie" », avait-il dit, « est le meilleur crieur que j'ai jamais eu. J'aimerais bien le garder. Peut-être pourrions-nous en parler avec ses parents ? » avait-il tenté.

« Je crains que ce ne soit possible. » avait répondu Madame Taggart, avec un sourire composé.

« Francisco », lui avait-elle demandé lorsqu'elle l'avait ramené à la maison, « que dirait ton père à propos de ça, s'il le savait ? »

« Mon père demanderait si j'ai fait du bon travail ou pas. C'est tout ce qu'il voudrait savoir. »

« Bien, nous rentrons ; je suis sérieuse. »

Francisco l'avait regardé poliment ; ses manières courtoises suggérant une éducation et une extraction multi-centenaire. Mais quelque chose dans son regard lui avait fait légèrement douter de sa politesse.

« L'hiver dernier », avait-il ajouté, « j'ai embarqué comme garçon de cabine sur un cargo à vapeur qui transporte le cuivre pour d'Anconia. Mon père m'a cherché pendant trois mois, mais c'est tout ce qu'il m'à demandé quand je suis rentré à la maison. »

« Alors c'est comme ça que tu passes tes hivers ? » dit Jim Taggart. Le sourire de Jim avait un air de triomphe ; le triomphe d'avoir trouvé un prétexte pour exprimer du mépris.

« Ça, c'était l'hiver dernier », avait poliment répliqué Francisco, sans que l'on ne puisse déceler aucun changement dans le style anodin de sa voix, « L'hiver précédent, je l'ai passé chez le duc d'Alba. »

« Pourquoi voulais-tu travailler sur une voie ferrée ? » demanda Dagny.

Ils étaient restés un instant à se regarder l'un et l'autre, silencieux. Le regard de Dagny était rempli d'admiration ; celui de Francisco, de moquerie ; mais ce n'était pas de la moquerie malveillante, c'était le rire d'un salut.

« Pour apprendre ce que c'était. » *Frisco* avait finalement répondu, « Et pour te dire que j'avais trouvé un poste à la Taggart Transcontinental avant toi. »

Dagny et Eddie passaient leurs hivers à essayer de maîtriser quelque nouvelles compétences dans le but d'étonner Francisco et de le battre, ne serait-ce qu'une seule fois. Ils n'y parvinrent

jamais. Lorsqu'ils lui avaient montré comment toucher une balle avec une batte de *baseball*, un jeu auquel il n'avait jamais joué auparavant, il les avait regardés quelques minutes durant, avant de dire :

« Je crois que j'ai compris le truc. Laisse-moi essayer. »

Il avait pris la batte et avait envoyé la balle voler au-dessus d'une rangée de chênes située au loin à l'autre bout du champ.

Quand on avait offert un bateau à moteur à Jim, pour son anniversaire, ils avaient tous attendu sur le bord de la rivière en regardant les leçons de pilotage. Un instructeur montrait à Jim comment s'en servir. Aucun d'entre eux n'avait jamais piloté de bateau à moteur de sa vie. L'étincelant bateau blanc en forme de balle de fusil avançait misérablement par à-coups sur les eaux. Son sillage était une longue série de tremblements. Son moteur s'étouffait entre deux hoquets, tandis que l'instructeur maintenait le volant pour Jim. Sans aucune raison apparente, Jim avait tout d'un coup levé la tête et avait crié à Francisco :

« Tu penses que tu peux faire mieux ? »

« Je peux le faire. »

« Vas-y ! »

Quand le bateau se fût rendu sur la berge et que ses deux occupants en descendirent, Francisco se glissa derrière le volant.

« Attendez un moment. » avait-il dit à l'instructeur, « Laissez-moi jeter un coup d'œil à ça. »

Puis, avant que l'instructeur ait eu le temps de faire quoi que ce soit, le bateau s'était élancé d'un bond vers le milieu de la rivière, comme une balle de fusil. Il était déjà en train de dessiner des raies sur la surface, au loin, avant même qu'ils aient eu le temps de comprendre ce qu'ils étaient en train de voir. Quand sa silhouette avait commencé à rapetisser dans le lointain, le souvenir que Dagny en avait gardé était trois lignes droites : sa traînée sur l'eau, le long hurlement du moteur, et le regard du pilote assis derrière le volant.

Elle avait remarqué l'expression étrange sur le visage de son père lorsqu'il avait vu le bateau disparaître au loin. Il ne disait rien ; il était juste resté debout, à regarder.

Elle se souvint l'avoir vu avec ce regard, une fois auparavant. Ce fût lorsqu'il inspectait un système de poulies assez compliqué que Francisco, qui avait alors douze ans, avait assemblé pour en faire une sorte d'ascenseur leur permettant de

s'élever jusqu'au sommet d'un rocher ; il avait appris à Dagny et Eddie à plonger dans l'*Hudson* depuis ce rocher.

Les notes de calculs étaient encore éparpillées sur le sol ; son père les avait ramassées, y avait jeté un coup d'œil, puis avait demandé :

« Francisco, combien d'années d'algèbre as-tu eu ? »

« Deux ans. »

« Qui t'a appris ça ? »

« Oh, c'est juste quelque chose que j'ai imaginé. »

Elle ne pouvait pas comprendre, alors, que ce que son père tenait dans la main, hâtivement griffonnée sur des feuilles de papier froissées, était une version grossière d'une équation différentielle.

Les descendants de Sebastian d'Anconia n'avaient été qu'une droite lignée de premiers fils qui savaient comment porter son nom. C'était une tradition dans la famille que celui qui serait pris en disgrâce serait le descendant qui mourrait en laissant la fortune des d'Anconia pas plus grande que lorsqu'il l'avait reçue.

Des générations s'étaient succédées depuis, et cette disgrâce ne se produisit jamais. Une légende Argentine disait que la main d'un d'Anconia avait le miraculeux pouvoir de celle d'un saint. Seulement, il ne s'agissait pas du pouvoir de guérir, mais de celui de *produire*.

Les d'Anconia avaient tous été hommes d'inhabituelle habileté, mais aucun d'entre eux n'aurait pu rivaliser avec ce que Francisco d'Anconia promettait de devenir. C'était comme si les siècles avaient "tamisé" les qualités de la famille à travers une fine maille ; avaient mis au rebut le hors-sujet, le sans-importance, le faible, et n'avaient laissé filtrer que du talent pur, et rien d'autre ; comme si la chance, pour une fois, avait produit une entité débarrassée de l'accidentel.

Francisco pouvait mener à bien tout ce qu'il entreprenait ; il pouvait le faire mieux que quiconque, et il le faisait sans effort. Il n'y avait aucune vantardise dans ses caractère et conscience, aucun esprit de comparaison. Son attitude n'était pas du genre : « je peux le faire mieux que vous, » mais simplement « je peux le faire. » Ce qu'il entendait par *faire* était faire, au superlatif.

Quelque soit la discipline que son père attendait de lui dans le cadre dans son *planning* universitaire, quelque puisse être le sujet qu'il devait apprendre, Francisco les maîtrisait sans effort

et en ayant l'air de s'en amuser. Son père l'adorait, mais il le cachait prudemment, comme il cachait la fierté de savoir qu'il guidait la croissance du plus brillant phénomène d'une brillante lignée.

Francisco, disait-on, allait être "l'apogée des d'Anconias".

« Je ne sais pas quelle sorte de motto les d'Anconia ont sur leurs armoiries », dit un jour Madame Taggart, « mais je suis sûre que Francisco le remplacera par "Pourquoi faire ?" » C'était la première question qu'il posait toujours lorsqu'on lui proposait n'importe quelle activité, et rien ne le faisait agir s'il n'obtenait pas de réponse valide. Il traversait les jours de son mois d'été comme une fusée, mais si quelqu'un le stoppait à mi-chemin dans sa course, il était toujours capable d'expliquer le propos de tout ce qu'il faisait, puisqu'il fallait qu'il y en ait un. Deux choses étaient impossibles, pour lui : rester immobile, et bouger sans but.

« Il faut trouver » était la raison qu'il donnait à Dagny et Eddie à propos de tout ce qu'il entreprenait, ou « On va le faire. » C'était uniquement comme cela qu'il trouvait son plaisir.

« Je peux le faire ». avait-il dit lorsqu'il avait construit son ascenseur, accroché sur le flanc d'une falaise pour en enfoncer des coins de métal dans la roche, ses bras bougeant selon un rythme expert, des gouttes de sang tombant depuis un bandage autour de son poignet et passées inaperçues.

« Non, on ne peut pas le faire à tour de rôle, Eddie ; tu n'es pas encore assez grand pour tenir un marteau comme celui là. Arrache plutôt les mauvaises herbes et prépare mon trajet. Je m'occupe de tout le reste… Quel sang ? Oh, ce n'est rien ; juste une coupure que je me suis fait hier. Dagny, cours à la maison et ramène moi un bandage propre. »

Jim les regardait. Ils le laissaient seul, mais ils le voyaient souvent, se tenant à distance, observant Francisco avec une intensité d'un genre particulier. Il parlait rarement en présence de Francisco. Mais il coinçait souvent Dagny pour lâcher avec un rire de dérision :

« Ah, cette façon que tu as de le regarder, alors que tu dis que tu es une "femme de fer" avec un "esprit libre" ! Tu n'es qu'une lavette molle ; c'est tout ce que tu es. C'est nauséabond, cette façon de laisser ce vaurien suffisant te commander. Il te mène par le bout du nez. Tu n'as aucun amour propre. Cette

façon d'accourir et d'être à ses pieds quand il te siffle. Pourquoi ne lui cires-tu pas ses chaussures ? »

« Parce qu'il ne me l'a pas demandé. » lui avait-elle répondu.

Francisco aurait pu gagner n'importe quelle partie ou épreuve de n'importe quelle compétition locale. Pour autant, il ne participait jamais à aucune compétition. Il aurait pu diriger le club de sport junior local. On ne le vit jamais à proximité de leur salle ; il ignorait leurs tentatives empressées de recruter le plus connu de tous les héritiers du monde. Dagny et Eddie étaient ses seuls amis. Ils n'auraient pas su dire s'ils le possédaient, ou étaient totalement possédés par lui ; ça ne faisait aucune différence ; l'une ou l'autre de ces deux possibilités les rendaient heureux, indifféremment.

Tous les trois, ils se lançaient chaque matin dans de nouvelles aventures de leur invention. Une fois, un vieux professeur de littérature et ami de Monsieur Taggart les avait aperçu chez un casseur automobile, au sommet d'une pile d'épaves de voitures, en train de démonter la carcasse de l'une d'entre-elles. Il s'était arrêté et avait apostrophé Francisco :

« Un jeune homme de ton rang devrait occuper son temps dans les bibliothèques, pour y absorber la culture du monde. »

« Qu'est-ce que vous croyez que je suis en train de faire ? » lui avait répondu Francisco.

Il n'y avait pas d'usines dans le voisinage, mais Francisco avait appris à Dagny et Eddie à monter clandestinement dans les trains de Taggart pour aller vers des villes lointaines. Là, ils escaladaient des clôtures pour pénétrer dans les alentours des usines, et s'accrocher aux rebords des fenêtres, d'où ils regardaient les machineries comme d'autres enfants regardaient des films.

« Quand je dirigerai Taggart Transcontinental… » Dagny disait parfois dans ces moments là.

« Quand je dirigerai d'Anconia Copper… » disait Francisco.

Ils n'avaient jamais besoin d'expliquer le reste ; ils connaissaient leurs buts et motivations mutuels.

Des conducteurs de trains les attrapaient, parfois. Alors, un chef de gare, à plus de cent kilomètres de chez eux, téléphonait à Madame Taggart :

« On a attrapé trois jeunes clochards, ici, qui disent qu'ils sont… »

« Oui », Madame Taggart soupirait, « ils "sont bien"… S'il

vous plait, pourriez-vous me les renvoyer. »

« Francisco », avait un jour demandé Eddie, alors qu'ils se trouvaient tous les trois le long des rails de la gare Taggart, « tu es allé à peu près partout dans le monde. Quelle est la chose la plus importante dans le monde ? »

« Ça ». répondit Francisco en pointant son doigt vers l'emblème "TT" figurant à l'avant d'une locomotive.

Il avait ajouté :

« J'aurais voulu pouvoir rencontrer Nat Taggart. »

Il avait remarqué le regard que lui avait adressé Dagny. Il n'avait rien ajouté. Mais quelques minutes plus tard, alors qu'ils s'enfonçaient dans les bois en empruntant un chemin en pente, étroit, détrempé et bordé de fougères, il avait dit :

« Dagny, je m'incline toujours devant des armoiries. Ne suis-je pas censé être un aristocrate ? Seulement, je ne donnerai pas un clou pour les tourelles mangées par les mites ni pour les licornes. Les armoiries d'aujourd'hui doivent êtres trouvées sur les panneaux publicitaires et sur les pages de publicités des magazines populaires. »

« Qu'est-ce que tu veux dire ? » avait répondu Eddie.

« Marques industrielles déposées, Eddie. »

Francisco avait quinze ans, cet été là.

« Quand je dirigerai d'Anconia copper… Je suis en train étudier les mines et la minéralogie, parce que je dois me préparer pour les jours où je dirigerai d'Anconia Copper… J'étudie l'ingénierie électrique, parce que les compagnies d'électricité sont les meilleurs clients de d'Anconia Copper…. Je vais étudier la philosophie, parce que j'aurai besoin de protéger d'Anconia Copper… »

« Ne t'arrives t-il jamais de penser à autre chose que d'Anconia Copper ? » lui avait un jour demandé Jim.

« Non ».

« Il me semble qu'il y a d'autres choses sur la planète ».

« Laisses d'autres gens y penser ».

« N'est-ce pas là une attitude vraiment égoïste ? »

« C'est le cas ».

« Après quoi cours-tu ? »

« L'argent ».

« Tu n'en a pas assez ? »

« A leurs époques respectives, chacun de mes ancêtres augmenta la production de d'Anconia Copper de dix pour-cent.

J'ai l'intention de l'augmenter de cent pour-cent. »

« Pour quoi faire ? » Jim lui avait alors demandé en faisant une imitation sarcastique de la voix de Francisco.

« Quand je mourrai, j'espère que j'irai au paradis, peu importe comment est l'enfer ; je veux avoir les moyens de m'offrir le ticket d'entrée. »

« La vertu en est le prix de l'admission ». fit Jim ; d'un ton hautain, cette fois.

« C'est ce que je veux dire, James. C'est pourquoi je veux me préparer pour pouvoir revendiquer la plus grande de toutes les vertus ; que j'étais un homme qui a fait de l'argent. »

« N'importe quel "bosseur" peut faire de l'argent ».

« James, tu devrais découvrir, un de ces jours, que les mots doivent avoir une signification *exacte* ».

Francisco avait souri ; c'était un radieux sourire moqueur. Les observant, Dagny pensa soudainement à la différence entre Francisco et son frère, Jim. Ils arboraient tous deux un sourire de dérision. Mais Francisco semblait rire des choses parce qu'il voyait quelque chose de beaucoup plus grand en elles. Jim riait comme s'il ne voulait rien laisser devenir grand, comme il riait chaque fois qu'il tenait pour acquis que quelque chose ou quelqu'un ne deviendrait jamais grand, et que ce serait même le contraire.

Elle avait remarqué la nature particulière du sourire de Francisco, encore une fois, une nuit, quand elle était assise avec Eddie et lui devant un feu de camp qu'il avait allumé dans les bois. La lueur du feu semblait les contenir à l'intérieur d'une clôture de bandes animées qui tenait des morceaux de troncs d'arbres et d'étoiles lointaines.

Elle avait l'impression qu'il n'y avait rien au delà de la clôture, rien d'autre que la vacuité noire et le soupçon de quelque promesse à la fois incroyable et effrayante… comme semblait l'être le futur. Mais le futur, s'était-elle reprise, devait être comme le sourire de Francisco ; il y avait une clé pour y accéder, l'avertissement à l'avance de ce qu'était sa nature : sur son visage, à la lumière du feu sous les branches de pin. C'est à ce moment là que, tout à coup, elle ressentit un insupportable bonheur ; insupportable parce qu'il était trop grand et qu'elle n'avait aucun moyen de l'exprimer.

Elle avail regardé Eddie qui était en train d'observer Francisco. A sa manière, en silence, Eddie ressentait la même

chose qu'elle.

« Pourquoi apprécies-tu Francisco tant que ça ? » lui avait-elle demandé, des semaines après ça, quand Francisco fût reparti.

Eddie avait eu l'air étonné ; il ne lui était jamais venu à l'esprit que ce sentiment puisse être remis en question. Il avait répondu :

« Je me sens en sécurité, avec lui ».

Elle lui avait dit pourquoi, elle aussi :

« Moi, il me fait m'attendre à de l'excitation et à du danger ».

Francisco devait avoir ses seize ans l'année suivante, le jour où ils étaient restés sur le bord d'une falaise près de la rivière, leurs chemises et leurs culottes courtes déchirées lors de l'escalade pour arriver à ce sommet. Ils étaient restés là à regarder le fleuve Hudson, en bas ; ils avaient entendu dire que d'ici, par temps clair, on pouvait apercevoir New York. Mais tout ce qu'ils avaient pu voir n'était que trois sortes de lumières fusionnant ensemble : le fleuve, le ciel et le soleil.

Elle s'était agenouillée sur un rocher et se penchait en avant, essayant de deviner quelques détails qui auraient pu appartenir à la cité, alors que le vent soufflait ses cheveux en travers de ses yeux. A un moment, elle avait tourné la tête pour regarder en arrière par-dessus son épaule. Francisco n'était pas en train de regarder au loin : il était là, debout, en train de la regarder. C'était un curieux regard, insistent et sans sourire. Elle était resté immobile pendant un moment, ses mains posées à plat sur le rocher, ses bras contractés supportant le poids de son corps ; inexplicablement, son regard lui avait fait prendre conscience de sa pose, de ses épaules apparaissant à travers la chemise déchirée, de ses longues jambes écorchées par l'escalade et brunies par le soleil, inclinées entre le rocher et le sol. Elle s'était relevée dans un mouvement de colère et s'était éloignée de lui. Et, au moment ou elle avait redressé la tête, lorsque l'expression de ressentiment dans ses yeux avait rencontré la sévérité qu'il y avait dans les siens, quand elle fût certaine que son regard était un regard de condamnation et d'hostilité, elle s'était entendue lui demander, avec un air de défi dans sa voix :

« Qu'est-ce que tu aimes de moi ? »

Il avait rit ; elle s'était demandée, stupéfaite, ce qui lui avait fait dire ça. Il avait répondu :

« Voila ce que j'aime en toi ».

Accompagnant le geste à la parole, il avait pointé un doigt en direction des rails luisants de la gare Taggart, au loin.

« Ce n'est pas à moi, avait elle dit, déçue ».

« Ce que j'aime, c'est que ça va l'être ».

Elle avait souri, acceptant sa victoire tout en en étant ouvertement ravie. Elle n'avait pas compris pourquoi il l'avait regardé d'une manière si étrange, mais elle avait senti qu'il avait fait quelques rapprochements qu'elle avait été incapable de deviner, entre son corps et quelque chose en elle qui lui donnerait la force de commander ces rails un jour. Il avait brusquement dit, en lui saisissant un bras :

« Essayons encore de voir si nous pouvons apercevoir New York ». Elle avait pensé qu'il ne s'était pas rendu compte qu'il lui tordait le bras d'une façon particulière, le tenant incliné vers le bas, le long de lui ; ça l'obligeait à se tenir pressée contre lui, et elle avait sentit la tiédeur du soleil sur la peau de ses jambes pressées contre les siennes. Ils avaient essayé de regarder aussi loin qu'ils l'avaient pu, mais ils n'avaient rien vu, excepté une légère brume de lumière.

Quand Francisco était reparti, cet été là, elle avait pensé que son départ était comme le franchissement d'une frontière qui marquait la fin de son enfance. Il devait entrer au collège à l'automne. Son tour viendrait après. Elle ressentait une impatience empressée mêlée à l'excitation de la peur, comme si il avait fait un saut dans un danger inconnu. C'était comme ce moment, des années auparavant, quand elle l'avait vu sauter dans l'*Hudson* depuis un rocher, qu'elle l'avait vu disparaître sous l'eau noire, puis attendu, sachant qu'il allait réapparaître dans un instant et que ça allait être bientôt son tour de le suivre.

Elle écarta cette peur d'un revers de main imaginaire ; pour Francisco, les dangers n'étaient que des opportunités d'accomplir une nouvelle brillante performance ; il n'y avait aucune bataille qu'il puisse perdre, aucun ennemi pour le battre. Et à cet instant, elle s'était souvenu d'une remarque qu'elle avait entendue quelques années plus tôt. C'était une étrange remarque ; et c'était étrange que les mots soient demeurés gravés dans son esprit, alors qu'elle ne leur avait trouvé aucun sens, sur l'instant. L'homme qui les avait prononcés était un vieux professeur de mathématiques, un ami de son père, qui était venu dans leur maison de campagne juste pour cette visite.

Elle aimait son visage et elle avait pu voir cette tristesse particulière dans son regard quand il avait dit à son père, un soir, assis sur la terrasse baignant dans les dernières lueurs de la journée, pointant un doigt vers Francisco qui se trouvait dans le jardin :

« Ce garçon est vulnérable. Il a une trop grande capacité pour la joie. Qu'en fera-t-il dans un monde où il y a si peu d'occasions d'en avoir ? »

Francisco était allé dans une grande école américaine que son père avait choisie pour lui depuis longtemps à l'avance. C'était la plus prestigieuse institution d'études existant dans le monde : le Collège Patrick Henry[1], de Cleveland.

Il n'était pas venu la voir à New York, cet hiver là, bien qu'il ne s'y trouvait qu'à seulement une nuit de trajet. Ils ne s'étaient pas écrits, ils ne l'avaient jamais fait. Mais elle savait qu'il reviendrait à la campagne pour y passer un mois d'été. Cet hiver là, il était parfois arrivé qu'elle ressente une appréhension indéfinissable : les mots du professeur revenaient toujours dans son esprit, comme un signal de danger qu'elle ne pouvait expliquer. Elle les écartait. Quand elle pensait à Francisco, elle ressentait cette assurance persistance qu'elle aurait un autre mois, comme une avance contre le futur, comme une preuve que le monde qu'elle voyait venir était réel, même si ce n'était pas le monde des gens autour d'elle.

« Salut, *Slug* ! »

« Salut, *Frisco* ! »

Debout sur le flanc de la colline, durant les premiers instants où elle l'avait vu arriver, elle avait soudainement compris la nature de ce monde qu'ils opposaient à tous les autres. Ça n'avait duré qu'un instant, elle sentait sa jupe en coton que le vent faisait battre contre ses genoux, sentait le soleil sur ses paupières,

---

1. Patrick Henry (1736-1799) est un personnage d'une importance fondamentale de la période de la Révolution Américaine qui mena à la création des Etats-Unis, en 1776. Il est populairement connu pour son discours intitulé : *La Liberté ou la Mort*. Patrick Henry fût particulièrement virulent contre la corruption des fonctionnaires, et il fût un ardent défenseur des droits historiques. Le Collège Patrick Henry n'existait pas, lorsqu'Ayn Rand écrivit ce récit, mais en 2000 un Collège Patrick Henry fût créé à Purcellville, dans l'Etat de la Virgine. Il s'agit d'un collège Protestant indépendant, aujourd'hui connu pour son orientation Conservatrice évangélique, ainsi que pour les liens étroits qu'il entretient avec le Parti Républicain Américain. *(N. d. T.)*

et la poussée ascendante d'un soulagement tellement immense qu'elle avait appuyé ses pieds dans ses sandales, contre l'herbe, parce qu'elle pensait qu'elle s'élèverait, légère, emportée par le vent.

Ça avait été une soudaine sensation la liberté et de sécurité ; parce qu'elle avait réalisé qu'elle ne savait rien des évènements de sa vie, n'avait jamais su, et n'aurait jamais besoin de savoir. Le monde de la chance ; des familles, repas, école, gens, de gens errant sans but et traînant le poids de quelque sentiment de culpabilité inconnu, n'était pas le leur, ne pouvait être changé, n'avait pas d'importance. Tous deux n'avaient jamais parlé des choses qui leur arrivaient, mais seulement de ce qu'ils pensaient et de ce qu'ils feraient… Elle l'avait silencieusement regardé, comme si une voix en elle était en train de dire : « Pas les choses qui *sont*, mais les choses que nous *ferons*… On ne nous arrêtera pas, toi et moi… Pardonne ma peur si j'avais cru qu'ils pouvaient te prendre à moi ; pardonne mon doute, ils ne t'atteindront jamais ; je n'aurai plus jamais peur pour toi… »

Lui aussi resta là, à la regarder pendant un moment ; et il lui avait semblé que ce n'était pas simplement la joie des retrouvailles après une longue absence, mais le regard de quelqu'un qui avait pensé à elle durant chaque journée de cette année là. Elle n'avait pu en être certaine, ça n'avait duré qu'un instant, si bref que, juste au moment où elle le réalisa, il s'était tourné vers elle pour montrer du doigt le bouleau qui se trouvait derrière lui, et il avait dit, avec la même voix des jeux de leur enfance :

« J'avais cru que tu aurais appris à courir encore plus vite. Je devrai toujours t'attendre un peu. »

« M'attendras-tu ? » avait-elle joyeusement demandé.

« Toujours ». avait-il répondu sans sourire.

Comme ils étaient en train de monter sur la colline en direction de la maison, il parlait avec Eddie tandis qu'elle marchait à côté de lui. Elle avait senti qu'il y avait une sorte de réticence nouvelle entre eux, laquelle, étrangement, avait été une nouvelle forme d'intimité.

Elle ne lui avait pas posé de questions sur le collège. Quelques jours plus tard, elle lui avait seulement demandé si ça lui plaisait.

« Ils y enseignent des tas de balivernes, de nos jours », avait-il répondu, « mais il y a quelques cours qui me plaisent ».

« T’es tu fait des amis, là-bas ».

« Deux. »

Il ne lui avait rien dit d’autre.

Jim était en train d’approcher ses dernières années d’études dans un collège de New York. Ses études lui avaient donné un comportement bizarre de tremblante belligérance, comme s’il avait découvert une nouvelle arme.

Il s’était adressé à Francisco, une fois, sans provocation, le stoppant au milieu de l’herbe pour dire sur un ton de vertu qui justifiait à ses yeux son agressivité pleine d’assurance.

« Je pense que maintenant que tu as atteint l’âge de l’université, tu devrais apprendre quelque chose à propos des idéaux. Il est temps d’oublier ta convoitise égoïste et de consacrer quelques pensées à tes responsabilités sociales, parce ce que je pense que tous ces millions dont tu vas hériter ne sont pas pour ton plaisir personnel, ils ne sont que des fonds pour le bénéfice du défavorisé et du pauvre, parce que je pense que la personne qui ne prend pas conscience de ceci est un représentant de l’espèce la plus dépravée du genre humain. »

Francisco avait répondu courtoisement :

« C’est inopportun, maladroit, de répandre des opinions spontanées. Tu devrais t’épargner l’embarrassante découverte de leurs valeurs *exactes* que fait celui qui t’écoute. »

Dagny lui avait demandé, alors qu’ils marchaient en s’éloignant :

« Y-a-t-il beaucoup d’hommes comme Jim, dans le monde ? »

Francisco avait ri.

« Un grand nombre ».

« Ça ne te dérange pas ? »

« Non, je n’ai rien à faire avec eux. Pourquoi poses-tu cette question ? »

« Parce que je pense qu’ils sont dangereux, d’une certaine manière… Je ne sais pas comment… »

« Bon Dieu, Dagny ! Me crois-tu effrayé par une chose telle que James ? »

C’était quelques jours après ça, alors qu’ils étaient seuls, marchant à travers les bois en direction de la berge du fleuve, qu’elle lui demanda :

« Francisco, qu’est-ce que “l’espèce la plus dépravée du genre humain” ».

« L’homme sans but ».

Elle était en train de regarder les grands fûts des arbres qui se dressaient contre la belle, soudaine et brillante couche d’espace, au-delà. La forêt était froide et estompée, mais les plus petites branches attrapaient les chauds rayons de soleil argentés qui se reflétaient dans l’eau. Elle s’était demandé pourquoi elle en appréciait tant la vue, alors qu’elle n’avait jamais prêté aucune attention à la nature autour d’elle, pourquoi était-elle si consciente de ce plaisir, de ses propres mouvements, de son corps en train de marcher.

Elle ne voulait pas regarder Francisco. Elle sentait sa présence beaucoup plus intensément réelle quand elle détournait les yeux de lui, presque comme si l’intense conscience d’elle-même venait de lui, comme la lumière du soleil peut venir de la surface de l’eau.

« Tu crois que tu es compétente, n’est-ce pas ? » lui demanda-t-il.

« Je l’ai toujours pensé ». répondit-elle sur un ton de défi, sans se retourner.

« Bon, laisse-moi te regarder me le prouver. Fais-moi voir jusqu’où tu iras avec Taggart Transcontinental. Je me moque de savoir à quel point tu es forte, je voudrais que tu tordes le cou à tout ce que tu trouves sur ta route, que tu essayes de faire encore mieux. Et quand tu te seras usée pour atteindre ton but, je souhaite que tu recommences pour en atteindre un autre. »

« Pourquoi crois-tu toujours que je cherche à te prouver quelque chose ? » lui répondit-elle.

« Tu veux que je te le dise ? »

« Non ». souffla-t-elle, les yeux fixés au loin sur l’autre rive.

Elle l’entendit émettre un petit rire étouffé, et, après un moment, il dit :

« Dagny, il n’y a rien qui soit vraiment important dans la vie, sauf : jusqu’à quel point arrives-tu à bien faire ton travail. Rien. Sauf ça. Quoi que tu puisses être viendra de cela. C’est la seule mesure de la valeur humaine. Tous les codes d’éthique qu’ils essayeront de te faire avaler ne sont que du papier monnaie inventé par des escrocs pour tondre la vertu des gens. Le code de la compétence est aux valeurs morales ce que l’or est au monde matériel. En vieillissant, tu comprendras ce que je veux dire. »

« Je le sais, maintenant. Mais… Francisco, pourquoi toi et

moi semblons êtres les seuls à le savoir ? »

« Pourquoi fais-tu attention aux autres ? »

« Parce que j'aime comprendre les choses, et il y a quelque chose à propos des gens que je ne comprends pas. »

« Quoi ? »

« Et bien, je n'ai jamais été très populaire à l'école, et ça ne m'a pas vraiment dérangé, mais maintenant j'en ai découvert la raison. C'est un genre de raison pas croyable.

Ils ne m'aiment pas, pas parce que je fais mal les choses, mais parce que je les fais *bien,* justement. Ils ne m'aiment pas parce que j'ai toujours eu les meilleures notes de la classe. Je n'ai même pas besoin de réviser à la maison. J'ai toujours des "A". Penses-tu que je devrai avoir des "D" pour changer un peu, et ainsi devenir la fille la plus populaire de l'école ? »

Francisco s'était arrêté net, l'avait regardé et l'avait giflée.

Ce qu'elle avait ressenti était contenu dans un unique instant, tandis que le sol s'était comme dérobé sous ses pieds, en un unique souffle d'émotion à l'intérieur de son être. Elle savait qu'elle aurait tué n'importe quelle autre personne qui aurait fait cela ; elle en avait ressenti la fureur violente qui lui aurait donné la force pour le faire ; et avec une violence aussi grande que le plaisir que Francisco lui avait fait. Elle avait ressenti du plaisir de la brutale douleur chaude sur sa joue, et du goût du sang au coin de sa bouche. Elle avait ressenti du plaisir d'avoir ce qu'elle avait soudainement compris sur lui, sur elle-même et sur sa raison.

Elle avait raidi ses pieds pour stopper le vertige, elle avait tenu sa tête bien droite et était restée bien en face de lui avec la conscience d'un nouveau pouvoir, se sentant son égal pour la première fois, le regardant avec un sourire moqueur et triomphant.

« T'ai-je blessé tant que ça ? » lui avait-elle demandé.

Il avait eu l'air étonné ; la question et le sourire n'étaient pas ceux d'une enfant. Il avait répondu :

« Oui, si ça te plait ».

« Ça me plait ».

« Ne refais plus jamais ça. Ne fait plus de blagues de ce genre. »

« Ne soit pas si naïf ; quelque soit ce qui a pu te faire croire qu'il était important pour moi d'être populaire. »

« Quand tu vieilliras, tu comprendras quelle sorte d'indicible

chose tu as dit. »

« Je comprends, maintenant ».

Il lui avait tourné abruptement le dos, avait sorti son mouchoir et l'avait trempé dans l'eau du fleuve.

« Viens ici ». avait-il ordonné.

Elle avait ri en faisant un pas en arrière.

« Oh non. Je veux le garder comme il est. J'espère que c'est terriblement enflé. Je trouve ça bien ».

Il l'avait regardé pendant un long moment. Il avait dit d'une voix lente, très sérieusement :

« Dagny, tu es formidable ».

« J'ai pensé que tu l'avais toujours pensé ». avait-elle répondu sur le ton d'une insolente désinvolture.

Lorsqu'elle était arrivée à la maison, elle avait dit à sa mère qu'elle s'était coupée la lèvre en tombant contre un rocher. Ce fut le seul mensonge qu'elle ne dit jamais. Elle ne le fit pas pour protéger Francisco ; elle le fit parce qu'elle considéra, pour quelque raison qu'elle aurait eu du mal à définir, que l'incident était un secret trop précieux pour être partagé. L'été suivant, quand Francisco revint, elle avait seize ans. Elle commença à courir le long de la colline pour le revoir, puis s'arrêta tout à coup. Il la vit, immobile, et ils restèrent comme ça à se regarder de loin, par dessus la longue pente verdoyante. Ce fût lui qui marcha vers elle, marcha très lentement tandis qu'elle resta là à l'attendre.

Quand il fût très près d'elle, elle sourit innocemment, comme si elle était inconsciente d'aucun défi ou qu'elle eût pu remporter quelque chose.

« Tu aimerais peut-être savoir », lui dit-elle, « que j'ai un travail au chemin de fer. Opérateur de nuit à Rockdale. »

Il rit.

« D'accord, *Taggart Transcontinental*. Maintenant, c'est une course. Voyons qui fera le plus grand honneur : toi ; à Nat Taggart, ou moi ; à Sebastian d'Anconia. »

Cet hiver là, elle déshabilla son existence pour ne lui laisser que la simplicité lumineuse d'un dessin géométrique : juste quelques lignes allant et revenant du collège d'ingénieur à la ville, allant et revenant chaque nuit à son travail, à la station de Rockdale, et le cercle parfait de sa chambre, une pièce ou s'éparpillaient vues en coupe de moteurs, plans de structures d'acier et horaires de trains.

Madame Taggart observait sa fille avec un étonnement déçu. Elle aurait pu oublier toutes les omissions, sauf une : Dagny ne montrait aucun signe d'intérêt pour les hommes, aucune inclination romantique quelqu'elle soit. Madame Taggart n'approuvait pas les extrêmes ; elle s'était préparée à s'accommoder d'extrêmes d'un autre genre, si nécessaire ; elle s'était surprise à penser que c'était pire. Elle était embarrassée lorsqu'elle avait dû admettre qu'à dix-sept ans, sa fille n'avait pas un seul admirateur.

« Dagny et Francisco d'Anconia ? avait-elle dit avec un sourire désabusé, pour répondre à la curiosité de ses amis, « Oh non, ce n'est pas une idylle. C'est un genre de "cartel industriel". C'est tout ce qui semble les intéresser. »

Un soir, en la présence d'invités, Madame Taggart entendit James dire, avec une note de satisfaction particulière dans la voix :

« Dagny, même si tu portes ce prénom, tu ressembles beaucoup plus à Nat Taggart qu'à la première Dagny Taggart, cette fameuse beauté qui fût son épouse. »

Madame Taggart ne savait ce qui l'avait offensée le plus : que James Taggart le dise, ou que Dagny le prenne avec joie, comme un compliment.

Elle n'aurait pas la moindre chance, se résigna Madame Taggart, de se faire une représentation de sa propre fille. Dagny était seulement une silhouette se précipitant dans—ou à l'extérieur—de l'appartement ; une silhouette vêtue d'un blouson de cuir avec le col remonté, d'une jupe courte, et ayant des jambes de rêve. Elle marchait, traversant une pièce en ligne droite avec une attitude abrupte toute masculine, mais il y avait une grâce particulière dans son mouvement qui était rapide, tendu, et d'une féminité aussi bizarre que provocatrice.

Parfois, en attrapant au vol une expression du visage de Dagny, Madame Taggart surprenait quelque chose qu'elle n'aurait vraiment pas su définir : c'était bien plus que de la gaieté, c'était l'apparence d'une telle pureté de joie immaculée qu'elle l'avait trouvé anormale aussi : aucune jeune fille ne pouvait être assez insensible pour ignorer la tristesse. Sa fille, conclut-elle, était incapable d'émotions.

« Dagny », demanda-t-elle un jour, « n'as-tu jamais eu envi de t'amuser ? »

Dagny l'avait regardé, incrédule, et lui avait répondu :

« Que crois-tu que je fais ? »

La décision de Madame Taggart d'offrir un début formel à sa fille lui avait coûté une bonne dose d'anxiété. Elle ne savait pas qui elle devait introduire auprès de la société New-Yorkaise : Mademoiselle Taggart, du *Social Register*, ou l'opérateur de nuit de la gare de Rockdale. Elle fut encline à considérer que la seconde option était plus réaliste, et considéra comme certain que Dagny rejetterait l'idée même d'une telle occasion. Elle en fut étonnée quand Dagny l'accepta avec un empressement inexplicable, comme l'eut fait une enfant ; pour une fois.

Elle fût encore étonnée, quand elle vit Dagny vêtue pour la réception. Ce fut la première tenue féminine qu'elle n'eût jamais portée : une robe de mousseline de soie blanche avec une immense jupe qui flottait comme un nuage. Madame Taggart s'était attendue à un absurde contraste. Dagny ressemblait à une beauté. Elle paraissait à la fois plus âgée et plus rayonnante d'innocence que d'ordinaire ; debout devant un miroir, elle avait le même port de tête que l'épouse de Nat Taggart devait avoir.

« Dagny », fit Madame Taggart avec gentillesse, mais aussi un peu de reproche dans le ton de sa voix, « vois-tu comme tu peux être belle, quand tu le veux ? »

« Oui ». répondit Dagny, sans en paraître aucunement étonnée.

La salle de bal de l'hôtel Wayne-Falkland avait été décorée sur les instructions de Madame Taggart : elle avait le goût d'une vraie artiste, et la mise en place de cette soirée fût son œuvre majeure.

« Dagny », fit-elle, « il y a des choses que j'aimerais t'apprendre à remarquer : lumières, couleurs, fleurs, musique. Ces détails ne sont pas aussi insignifiants que tu pourrais le penser. »

« Je n'ai jamais pensé qu'ils étaient insignifiants ». répondit joyeusement Dagny.

Pour une fois, Madame Taggart ressentit l'existence d'un lien avec elle : Dagny l'observait avec la reconnaissante confiance d'une enfant.

« Il y a des choses qui rendent la vie belle ». dit Madame Taggart, « Pour toi, je veux faire de cette soirée un bel évènement. Le premier bal est l'évènement le plus romantique de la vie d'une jeune fille. »

Pour Madame Taggart, la plus grande surprise fût le moment ou elle vit Dagny sous les lumières, contemplant la salle de bal. Ce n’était pas une enfant, pas une jeune fille, mais une femme rayonnante d’un tel confiant et dangereux pouvoir, que Madame Taggart la fixa du regard avec une admiration médusée. En cet âge d’indifférence et de routine désabusées et cyniques, au milieu d’êtres qui se définissaient comme faits de viande plutôt que de chair, le port de Dagny semblait friser l’indécence, parce que c’était de cette façon qu’une femme se serait comportée dans une salle de bal des siècles auparavant, quand l’acte de d’exposer une partie de son corps dénudée à l’admiration des hommes était un acte téméraire, quand il avait un propos–et seulement quand il avait un propos–reconnu par tous comme une haute aventure. Et ceci, pensa Madame Taggart en souriant, était la fille qu’elle avait crue incapable de toute capacité d’attraction sexuelle. Elle ressentit un immense soulagement, et une note d’amusement, à la pensée qu’une découverte de ce genre la fit se sentir soulagée.

Le soulagement ne dura que quelques heures.

A la fin de la soirée, elle vit Dagny dans un angle de la salle, assise sur une balustrade comme elle devait certainement l’être sur une barrière en bordure de voie ferrée, ses jambes pendantes sous la robe de mousseline de soie, comme si elle était habillée en pantalon. Elle était en train de parler à un couple de jeunes hommes désemparés, avec une expression vide de mépris sur le visage.

Ni Dagny, ni Madame Taggart ne dirent un mot lorsqu’elles rentrèrent en voiture à la maison. Mais quelques heures plus tard, sur une impulsion soudaine, Madame Taggart alla trouver Dagny dans sa chambre. Dagny y était, regardant à la fenêtre, toujours vêtue de sa robe de soirée blanche : on aurait dit un nuage supportant un corps qui semblait maintenant trop fin pour lui, un petit corps avec des épaules qui s’affaissaient. Au loin, derrière la fenêtre, les nuages étaient gris dans les premières lueurs du jour.

Quand Dagny se retourna, Madame Taggart ne vit que de l’étonnement désemparé sur son visage ; il était calme, mais quelque chose en lui fit souhaiter à Madame Taggart que sa fille ne découvre jamais la tristesse.

« Mère, pensent-ils que c’est exactement à l’envers ? » demanda-t-elle.

« Quoi ? » demanda Madame Taggart, ahurie.

« Les choses dont tu parlais. Les lumières et les fleurs. S'attendent-ils à ce que ces choses les rendent romantiques, pas le contraire ou à peu près ? »

« Ma chérie, qu'est-ce que tu veux dire ? »

« Pas une seule personne là-bas ne l'a apprécié, ou en a pensé ou dit quoi que ce soit, » fit-elle d'une voix sans vie, « Ils bougeaient sans arrêt, et ils disaient tous les mêmes choses ennuyeuses qu'ils disent ailleurs. Je suppose que les lumières leur ont fait croire qu'elles les rendaient brillants. »

« Ma chérie, tu prends les choses trop au sérieux. On n'est pas censé être intellectuel à un bal. On est simplement censé y-être gai. »

« Comment ? En étant stupide ? »

« Je veux dire, par exemple, ça ne t'a pas plu de rencontrer ces jeunes hommes ? »

« Quels hommes ? Il n'y avait pas un homme là-bas que je n'aurais pu rembarrer au moins dix fois. »

Des jours plus tard, alors qu'elle était assise à son bureau de la gare de Rockdale, s'y sentant à la maison d'un cœur léger, Dagny pensa à la soirée et haussa les épaules en se reprochant avec mépris d'avoir été ainsi déçue. Elle leva les yeux : c'était le printemps et il y avait des feuilles sur les branches des arbres ; dehors, dans l'obscurité, l'air y était encore tiède. Elle se demanda ce qu'elle avait attendu de cette réception. Elle ne le savait pas. Mais elle le ressentait encore, à ce moment là, alors qu'elle s'était affalée sur un bureau délabré, fixant l'obscurité : un sens de l'attente sans objet grandissant à travers son corps tel un liquide tiède, lentement. Elle s'effondra en avant en travers du bureau, indolente, ne ressentant ni l'épuisement ni le désir de travailler.

Quand Francisco vint, cet été là, elle lui parla de la réception et de sa déception. Il écouta silencieusement, en la regardant pour la première fois avec ce regard fixe de moquerie qu'il réservait aux autres, un regard qui semblait en voir de trop. Elle eut l'impression de l'entendre répéter ses propres mots, et même plus qu'elle savait lui en avoir dit.

Elle vit la même expression dans ses yeux, le soir, lorsqu'elle le quitta trop tôt. Ils étaient seuls, assis sur la berge du fleuve. Il lui restait une heure avant qu'elle doive être présente à Rockdale. Il y avait de longues et fines bandes de feu dans le

ciel, et des éclats de lumière rouge flottant lascivement sur l'eau. Il était resté silencieux depuis un bon moment lorsqu'elle s'était brusquement relevée et lui avait annonçé qu'elle devait partir. Il n'avait pas essayé de la retenir encore un instant ; il était allongé en arrière, les deux coudes dans l'herbe, et il la regardait sans bouger ; son regard semblait vouloir dire qu'il savait pourquoi. Se dépêchant avec colère de gravir la pente qui menait à la maison, elle s'était demandé ce qui avait pu la pousser à partir ; elle n'avait pu le savoir ; ça avait été une soudaine pulsion qui provenait d'un sentiment qu'elle n'avait pu identifier jusqu'à ce jour là : un sentiment d'*attente*.

Chaque nuit, elle roulait pour parcourir les huit kilomètres qui séparaient Rockdale de la maison de campagne. Elle revenait aux aurores, dormait quelques petites heures, et se levait avec le reste des occupants de la maison. Elle n'avait pas envi de dormir. En se déshabillant pour se coucher aux premières lueurs de l'aube, elle ressentait une intense et joyeuse impatience de vivre la journée qui s'annonçait.

Elle revit en songe le regard moqueur de Francisco, encore, de l'autre côté du filet du court de tennis. Elle ne se souvenait pas de comment avait commencé le jeu ; ils avaient souvent joué au tennis ensemble, et il avait toujours gagné. Elle ne savait pas à quel moment elle avait décidé qu'elle allait gagner, cette fois là.

Quand elle en fût consciente, ça n'était déjà plus une décision ou un vœu, mais une rage silencieuse qui était monté en elle. Elle ne sut pas pourquoi elle devait gagner ; elle ne sut pas pourquoi cela lui sembla si crucial, urgent et nécessaire ; elle sut seulement qu'elle le devait, et qu'elle y parviendrait.

Il lui sembla facile de jouer ; c'était comme si sa volonté avait disparu et que le pouvoir de quelqu'un d'autre s'en occupait pour elle. Elle regardait la silhouette de Francisco ; une grande et rapide figure dont les manches blanches de sa chemise mettaient en évidence le bronzage de ses bras. Elle avait tiré un plaisir arrogant d'observer la précision de ses mouvements, parce que c'était ce qu'elle allait surpasser, et qu'ainsi, chacun de ses gestes experts serait sa victoire, et la brillante habileté de son corps deviendrait un triomphe d'un genre aussi personnel que particulier.

Elle avait senti grandir en elle la douleur de l'épuisement ; sans qu'elle eut conscience que c'était de la douleur ; ne la

percevant que sous la forme de coups de poignards soudains qui la rendirent consciente de quelques parties de son corps pour un bref instant, avant de les oublier jusqu'au prochain : les articulations de ses bras, ses omoplates, ses cuisses sur lesquelles son short blanc étaient collés par la transpiration, les muscles de ses mollets quand elle sautait pour arriver à frapper la balle ; mais elle ne souvint pas si elle arrivait assez bas pour toucher le sol, encore ; ses paupières, quand le ciel devint rouge sombre et que la balle arrivait sur elle comme une flamme blanche tournoyante ; la fine ligne brûlante qui remontait de son coude jusqu'à son dos et se prolongeait droit vers les airs, propulsant la balle vers le corps de Francisco… Elle en avait ressenti un plaisir exaltant, parce que chacune de ses douleurs poignardantes qui prenaient naissance dans son corps devaient finir dans le sien, parce qu'il était aussi épuisé qu'elle ; tout ce qu'elle s'infligeait, elle le lui infligeait aussi, et c'était ce qu'il ressentait. Ce n'était pas sa souffrance qu'elle éprouvait, mais celle de Francisco.

Quand elle parvenait à distinguer l'expression de son visage, elle voyait qu'il riait.

Il la regardait comme s'il comprenait. Il ne jouait pas pour gagner, mais pour lui rendre la partie plus difficile ; frappant sauvagement la balle pour l'envoyer loin d'elle et la faire courir ; perdant parfois des points pour la voir tordre son corps dans une agonie de conspirateur ; demeurant immobile, lui laissant croire qu'il manquerait la balle, pour laisser son bras seul frapper avec désinvolture au dernier moment, et renvoyer la balle avec une force telle qu'elle savait qu'elle la manquerait. Elle avait eu l'impression qu'elle ne pouvait plus bouger, plus jamais, et elle avait trouvé étrange de se retrouver atterrissant soudainement de l'autre côté du court, frappant la balle à temps, la frappant comme si elle voulait la réduire en pièces, comme si elle avait voulu que ce soit le visage de Francisco.

Juste encore une fois, avait-elle pensé, même si la prochaine devait lui casser les os de son bras… Juste encore une fois, même si l'air, qu'elle se forçait à expulser en soupirs de sa gorge tendue et enflée, devait tout-à-fait l'abandonner… Cependant, elle ne sentait rien, ni la douleur, ni ses muscles ; seulement la pensée qu'elle devait le battre, le voir épuisé, le voir s'effondrer, après quoi elle serait libre de mourir.

Elle avait gagné. Peut-être son rire lui avait-il coûté la

victoire, pour une fois.

Il avait marché jusqu'au filet, tandis qu'elle était restée immobile à sa place, et il avait jeté sa raquette par-dessus, à ses pieds, comme s'il savait que c'était ce qu'elle voulait. Il avait marché jusqu'à l'extérieur du court et s'était laissé tomber sur le gazon de la bordure, s'effondrant, sa tête reposant sur son bras.

Elle s'était approchée lentement de lui. Elle était restée debout au-dessus de lui, contemplant son corps étendu à ses pieds, regardant sa chemise détrempée et les mèches de ses cheveux éparpillées en travers de son bras. Il avait relevé la tête. Son regard s'était lentement déplacé depuis ses jambes jusqu'à sa chemise, jusqu'à ses yeux. C'était un regard moqueur qui semblait voir à travers ses vêtements et à travers son esprit. Et il semblait lui dire que c'était lui qui avait gagné.

Cette nuit là, elle s'était assise derrière son bureau, à Rockdale, seule dans le vieux bâtiment de la gare, regardant le ciel à travers la fenêtre. C'était l'heure qu'elle aimait le plus, quand les carreaux des fenêtres devenaient plus clairs et que les rails de la voie, au-dehors, devenaient de vagues traits d'argent à travers les vitres du bas. Elle avait éteint la lampe et observait le vaste et silencieux mouvement de la lumière au-dessus de la terre immobile. Tout était immobile, pas une feuille ne tremblait sur les branches, tandis que le ciel perdait lentement sa couleur et devenait une immensité qui ressemblait à une couche d'eau rougeoyante.

Son téléphone était silencieux, à cette heure, presque comme si le mouvement s'était interrompu partout sur le réseau. Soudainement, elle avait entendu des pas à l'extérieur qui se rapprochaient de la porte. Francisco était entré. Il n'était jamais venu ici auparavant, mais elle n'avait pas été étonnée de le voir arriver.

« Qu'est-ce que tu fais ici, à cette heure ? » lui avait-elle demandé.

« Je n'avais pas envi de dormir ».

« Comment es-tu arrivé ? Je n'ai pas entendu ta voiture. »

« J'ai marché ».

Quelques secondes s'étaient écoulées avant qu'elle ne réalise qu'elle ne lui avait pas demandé pourquoi il était venu, et qu'elle ne voulait pas le lui demander.

Il avait erré à travers la pièce, détaillant les paquets de bordereaux d'expédition accrochés sur les murs, le calendrier

avec une photographie de la *Comète* Taggart prise sur le vif au moment d'une fière élancée vers l'objectif. Il avait eu l'air de se sentir aussi décontracté en cet endroit que s'il avait été à la maison, comme s'il s'y sentait chez lui, comme il avait l'habitude de le faire partout où ils se trouvaient ensemble. Mais il ne semblait pas avoir envi de parler. Il lui avait posé quelques questions à propos de son travail, puis était demeuré silencieux après ça.

A mesure que la lumière croissait à l'extérieur, le mouvement croissait sur la ligne, et le téléphone s'était mis à sonner. Elle s'était tournée vers son travail. Il s'était assis à un angle, une jambe par-dessus le bras de sa chaise, attendant.

Elle travaillait rapidement, se sentant extrêmement lucide. Elle trouvait du plaisir dans la précision rapide de ses mains. Elle se concentrait sur le son vif et aigu du téléphone, sur les numéros des horaires de trains, ceux des horaires des voitures de trains et ceux des ordres. Elle n'était consciente de rien d'autre. Mais quand une fine feuille de papier voleta jusque sur le sol et qu'elle se baissa pour la ramasser, elle fut aussi soudainement et intentionnellement consciente de ce mouvement en particulier, d'elle-même comme de son propre mouvement. Elle remarqua sa jupe de lin grise, la manche retroussée de sa blouse grise, et son bras nu se tendant pour saisir le papier. Elle sentit son cœur s'arrêter de battre sans raison, comme lors d'un arrêt d'anticipation. Elle ramassa le papier et se retourna vers son bureau.

Le jour s'était presque complètement levé. Un train passa devant la gare sans s'arrêter. Dans la pureté de la lumière matinale, la longue ligne des toits des wagons fusionna pour former un trait d'argent, et le train eut l'air d'être comme suspendu au-dessus du sol, sans aucunement le toucher, s'en allant dans les airs. Le sol de la gare trembla, et les vitres vibrèrent dans leurs fenêtres. Elle regarda le vol du train avec un sourire d'excitation. Elle jeta un regard à Francisco : il était en train de la regarder, avec le même sourire.

Quand l'opérateur de jour arriva, elle lui rendit la station et ils marchèrent dans l'air du matin. Le soleil ne s'était pas encore levé et l'air rayonnait déjà pour lui. Elle ne ressentait aucun épuisement. C'était comme si elle venait juste de se réveiller.

Elle s'apprêtait à monter dans sa voiture, mais Francisco fit :

« Marchons à pied jusqu'à la maison. On reviendra chercher la voiture plus tard. »

« D'accord ».

Elle ne s'en était pas étonnée et ça ne l'effrayait pas non plus d'avoir à parcourir huit kilomètres à pied. Cela semblait naturel ; naturel, considérant la réalité particulière de ce moment qui était extrêmement clair, quoique coupé de tout ; immédiat, quoique déconnecté, comme une belle île dans un mur de brouillard ; la réalité accrue et indiscutable que l'on perçoit lorsque l'on est soûl.

La route coupait à travers les bois. Ils abandonnèrent l'autoroute pour un vieux chemin qui serpentait entre les arbres à travers des kilomètres de nature intact. Il n'y avait nulle trace de vie humaine autour d'eux.

D'anciennes ornières envahies par les herbes rendaient la présence humaine plus distante, ajoutant la distance des années à celle des kilomètres. Une brume légère de crépuscule persistait au-dessus du sol, mais dans les trouées, entre les troncs d'arbres, il y avait des feuilles rassemblées en plaques d'un vert luisant qui semblaient éclairer la forêt. Les feuilles étaient immobiles. Ils marchaient, seuls à bouger dans un monde immobile. Elle prit soudainement conscience qu'ils n'avaient pas dit un mot depuis un bon moment. Ils arrivèrent à une clairière. C'était un petit creux au pied d'une flèche de roches droites à flanc de colline. Un ruisseau coupait à travers l'herbe, et des branches d'arbres flottaient au ras du sol, comme sur un rideau de fluide vert.

Le bruit de l'eau mettait un accent sur le silence. La distante trouée de ciel ouvert donnait à l'endroit un caractère plus caché encore. Loin au-dessus, sur la crête d'une colline, un arbre attrapait les premiers rayons de la lumière du soleil.

Ils s'arrêtèrent et se regardèrent l'un et l'autre. Elle savait, seulement quand il le fit, qu'elle avait su qu'il le ferait. Il la saisit, elle sentit ses lèvres dans sa bouche, sentit ses bras le saisir en une violente réponse, et sut pour la première fois combien elle avait voulu qu'il le fasse.

Elle ressentit un instant de rébellion et un signe de peur. Il la tenait, pressant toute la longueur son corps contre le sien avec une insistence intense et résolue, sa main se déplaçant vers ses seins comme s'il était en train d'apprendre l'intimité d'un propriétaire avec son corps, une intimité choquante qui n'avait

pas besoin de son consentement, de sa permission.

Elle tenta de se dégager, mais elle ne fit que s'appuyer à nouveau contre ses bras, assez pour voir son visage et son sourire, le sourire qui lui avait dit qu'elle lui avait donné la permission depuis longtemps. Elle pensa qu'elle devait s'échapper ; au lieu de cela, ce fût elle qui tira sa tête vers le bas pour trouver sa bouche, encore.

Elle savait que la peur était inutile, qu'elle ferait ce qu'il désirait, que la décision était la sienne, qu'il ne lui laissait rien de possible, excepté la chose qu'elle voulait le plus : se soumettre. Elle n'avait aucune idée consciente de son dessein, la vague connaissance qu'elle en avait était effacée, elle n'avait aucun pouvoir de clairement le croire en cet instant, de le croire à propos d'elle-même, elle savait seulement qu'elle avait peur ; cependant, ce qu'elle ressentit fut comme si elle était en train de lui crier, « Ne me le demande pas. Oh, ne demande pas. Fais-le ! »

Elle tendit ses pieds un instant, pour resister, mais sa bouche était pressée contre la sienne et ils tombèrent ensemble sur le sol, sans jamais séparer leurs lèvres. Elle resta allongée, comme immobile, et le frémissant objet de leur acte qu'ils firent simplement, sans hésitation, comme de plein droit, leur offrit le droit de l'insupportable plaisir.

Il nomma ce qu'il signifiait pour eux dans les premiers mots qu'ils prononcèrent après. Il dit :

— Nous devons mutuellement nous l'apprendre.

Elle regarda son long visage posé sur l'herbe près d'elle, il portait un pantalon et une chemise noirs, ses yeux s'arrêtèrent sur la ceinture serrée autour de sa taille mince, et elle sentit le coup de poignard d'une émotion qui était comme un soupir de fierté : fierté de la propriété de son corps. Elle était allongée sur le dos, regardant le ciel, ne ressentant aucun désir de bouger, ou de penser, ou de savoir qu'il n'y avait aucun temps à venir au-delà de celui-ci.

Quand elle arriva à la maison, quand elle se fut allongée sur son lit ; nue, parce que son corps était devenue une possession qui ne lui était plus familière, trop précieux pour être ne serait-ce qu'effleuré par une chemise de nuit, parce que cela lui donnait du plaisir de se sentir nue, et d'éprouver la sensation que les draps blancs de son lit avaient été touchés par le corps de Francisco ; quand elle se dit qu'elle ne dormirait pas, parce

qu'elle ne voulait pas se reposer et perdre le plus merveilleux épuisement qu'elle n'avait jamais connu, sa dernière pensée fût pour les fois où elle avait voulu l'exprimer mais n'avait su comment faire ; une connaissance d'un instant d'une sensation plus grande que le bonheur, la sensation de sa bénédiction devant la face de la Terre entière, la sensation d'être amoureuse du fait que l'on existe et dans ce genre de monde. Elle pensa que l'acte qu'elle venait d'apprendre était la façon de l'exprimer. Si cela était une pensée de l'importance la plus grave, elle ne le savait pas ; rien ne pouvait être grave dans un univers duquel le concept de douleur avait été effacé ; elle n'était pas là pour peser sa conclusion ; elle était endormie, avec un léger sourire sur son visage, dans une pièce silencieuse et lumineuse remplie de la lumière du matin.

Cet été là, elle le rencontra dans les bois, dans des recoins cachés au bord de la rivière, sur le sol d'un cabanon abandonné, dans la cave de la maison.

Ces moments là furent les seuls où elle apprit à avoir un sens de la beauté, en levant les yeux vers de vieux chevrons de bois ou vers la plaque de métal d'un conditionneur d'air qui ronronnait d'une manière tendue, en rythme au-dessus de leur tête. Elle s'habillait en pantalon ou portait des vêtements d'été en coton ; cependant elle n'était jamais si féminine que lorsqu'elle se tenait à ses côtés, se glissant dans ses bras, s'abandonnant à tout ce qu'il souhaitait, en une ouverte reconnaissance de son pouvoir de la réduire à l'impuissance par le plaisir qu'il avait le pouvoir de lui donner. Il lui apprit toutes les formes de sensualité qu'il pouvait inventer.

« N'est-ce pas merveilleux que nos corps puissent nous donner tant de plaisir ? » lui dit-il une fois, très simplement.

Ils étaient heureux et radieusement innocents. Ils étaient tous deux incapables de concevoir que la joie est un péché.

Ils maintenaient secrète leur relation, pas parce qu'ils la tenaient pour honteusement coupable, mais comme une chose immaculée qui était trop intime et personnelle pour être sue de tous, au-delà du droit que d'autres avaient d'en débattre ou d'en juger. Elle connaissait la doctrine générale sur le sexe, tenue des gens sous une forme ou une autre, la doctrine qui disait que le sexe était une vilaine faiblesse de la nature la plus basse de l'homme, devant être regrettablement condamnée. Elle ressentit une émotion de chasteté qui la fit

se recroqueviller, pas pour se défendre des désirs de son corps, mais du contact avec ceux qui retenaient cette doctrine.

Cet hiver là, Francisco vint la voir à New York, à intervalles irréguliers. Il arrivait sans prévenir, en avion, deux fois par semaine, depuis Cleveland où il pouvait disparaître des mois durant. Elle était assise sur le sol de sa chambre, entourée de tableaux, graphiques et plans, elle entendait quelqu'un frapper à la porte et répondait sèchement, « J'suis occupé ! » C'est alors qu'une voix derrière la porte disait, « Vraiment ? » Elle bondissait alors sur ses jambes pour vite ouvrir la porte, et l'y trouver derrière.

Il allait à l'appartement qu'il avait loué en ville, un petit appartement dans un quartier tranquille.

« Francisco, » lui demanda-t-elle un jour, comme soudainement étonnée, « je suis ta maitresse, en fait ; non ? »

Il rit.

« C'est ce que tu es ».

Elle ressentit la fierté qu'une femme devait éprouver de porter le titre de *femme*.

Durant les nombreux mois de son absence, elle ne s'était jamais demandé si c'était vrai, ou pas : elle savait qu'elle l'était. Elle savait, même si elle était encore trop jeune pour en connaître la raison, que le désir sans discernement et la libre indulgence n'étaient possibles que pour ceux qui considéraient le sexe, et eux-mêmes, comme quelque chose de mal.

Elle en savait peu sur la vie de Francisco. C'était sa dernière année au collège ; il en parlait peu et elle ne le questionnait jamais. Elle soupçonnait qu'il travaillait trop car, de temps à autres, elle avait vu l'inhabituelle expression radieuse de son visage, cette exultation qui était due, chez lui, à une dépense d'énergie dépassant ses limites. Elle avait ri de lui, une fois, en se ventant d'être une vieille employée de Taggart Transcontinental alors qu'il n'avait toujours pas commencé à travailler pour gagner sa vie. Il avait répondu :

« Mon père refuse de me laisser travailler pour d'Anconia Copper jusqu'à ce que j'ai un diplôme. Quand as-tu appris à obéir ? Je dois respecter ses désirs. Il est le propriétaire de d'Anconia Copper …cependant, il n'est pas le propriétaire de toutes les entreprises dans le monde. »

Elle avait remarqué une mystérieuse expression amusée dans

son sourire.

Elle n'avait rien su de l'histoire jusqu'à l'automne suivant, quand il avait eu son diplôme et était revenu à New York après avoir rendu visite à son père, à Buenos Aires.

A ce moment là, il lui avait dit qu'il avait suivi deux *cursus* durant les quatre dernières années : un au Collège Patrick Henry, et l'autre dans une fonderie de cuivre située dans la banlieue de Cleveland.

« J'aime apprendre les choses pour moi-même, » lui avait-il dit.

Il avait débuté dans cette fonderie en temps que garçon de fourneau quand il avait seize ans ; et maintenant qu'il en avait vingt, il en était devenu le propriétaire. Il avait pu acquérir son premier titre de propriété grâce à quelque inexactitude à propos de son âge, juste le jour où il reçut son diplôme, et il avait envoyé les deux documents à son père.

Il lui avait montré une photographie de la fonderie. C'était un petit endroit sale, mal entretenu et vieux, usé par des années de batailles perdues. Au-dessus de son entrée, comme s'il s'était agi d'un nouveau drapeau sur le mat d'une épave, se dressait un écriteau : D'ANCONIA COPPER.

Le responsable des relations publiques du bureau de son père à New York avait gémi, outragé :

« Mais, Francisco, vous ne pouvez pas faire ça ! Qu'est-ce que le public va en penser ? Ce nom sur une poubelle de ce genre ? »

« C'est mon nom. » avait rétorqué Francisco.

Quand il avait pénétré dans le bureau de son père, à Buenos Aires, une vaste pièce sévère et moderne comme aurait pu l'être un laboratoire, avec des photographies des propriétés de d'Anconia Copper pour seule décoration murale, prises de vue des plus grandes mines, docks à minerai et fonderies d'ailleurs dans le monde, il avait vu, à la place d'honneur, en face du bureau de son père, une photographie de la petite fonderie de Cleveland avec le nouvel écriteau surmontant son entrée.

Les yeux de son père s'étaient déplacés de la photographie au visage de Francisco, lorsqu'il s'était trouvé en face de lui, assis derrière son bureau.

« Ce n'est pas un peu trop tôt ? » lui avait demandé son père.

« Je n'aurais pas supporté quatre ans faits de rien d'autre que de cours théoriques ».

« Où as-tu trouvé l'argent du premier paiement pour cette propriété ? »

« En jouant à la bourse, à New York ».

« Quoi ? Qui t'as appris à faire ça ? »

« Ce n'est pas très difficile de savoir quelles entreprises industrielles vont réussir, et quelles sont celles qui vont perdre ».

« Où as-tu trouvé l'argent pour jouer en bourse ? »

« C'était l'argent de poche que vous m'avez envoyé, *Monsieur*, et aussi mon salaire quand j'étais employé à la fonderie ».

« Comment as-tu trouvé le temps pour surveiller l'évolution des marchés financiers ? »

« Lorsque j'étais en train de rédiger une thèse parlant de l'influence de la *théorie du mouvement* d'Aristote sur les systèmes métaphysiques subséquents. Aristote dit que *ce qui a le mouvement ne sera pas mu*[1]. »

Le séjour à New York de Francisco avait été bref, cet automne là. Son père l'avait envoyé dans le Montana comme assistant de direction d'une mine d'Anconia.

« Bon », avait-il dit à Dagny avec un sourire, « mon père ne trouve pas opportun de me laisser gravir les échelons trop vite. Je ne lui demanderai pas de me croire sur parole. S'il veut une démonstration par les faits, je m'y soumettrai. »

Au printemps suivant, Francisco était revenu pour occuper le poste de chef du bureau de d'Anconia Copper à New York.

Elle ne le vit pas souvent durant les deux années qui suivirent cet évènement. Elle ne savait jamais où il se trouvait, dans quelle ville ou dans quel continent, juste un jour après l'avoir revu. Il arrivait toujours à l'improviste, et cela lui plaisait parce que ça faisait de lui une présence permanente dans sa vie, comme le rayon d'une lumière cachée qui pouvait la frapper à n'importe quel instant. Toutes les fois qu'elle le voyait dans son bureau, elle pensait à ses mains comme elle les avait vues reposant sur le volant du bateau à moteur : il dirigeait ses affaires avec cette même vitesse qui semblait fluide, dangereuse,

1. ARISTOTE, *Physique*, Livre III, chapitre II, paragraphe 6 – IVe siècle av. J-C. *(N. d. T.)*

confiante et maitrisée.

Pour autant, un seul petit incident demeurait présent dans son esprit, comme un choc : cela ne lui ressemblait pas.

Un soir, elle l'avait vu debout devant la fenêtre de son bureau, regardant le crépuscule hivernal brun sur la ville. Il était resté immobile pendant un long moment. Les traits de son visage étaient durs et tendus ; cette expression suggérait un sentiment qu'elle n'aurait jamais cru possible en lui : la colère impuissante.

Il avait dit :

« Il y a quelque chose qui ne va pas dans le monde. Ça a toujours été comme ça. Quelque chose que personne n'a jamais nommé ou expliqué. »

Il ne lui avait pas dit ce que c'était.

Quand elle l'avait revu, aucune trace de cet incident ne filtrait de son attitude. C'était le printemps et ils se trouvaient debout sur le toit-terrasse d'un restaurant, la soie blanche de sa robe de soirée flottant au vent contre la silhouette de Francisco habillée de vêtements noirs formels. Ils contemplaient la ville.

Dans la salle-à-manger, derrière eux, le son de la musique était celui d'une étude de concert de Richard Halley ; le nom de Halley n'était pas connu de tous, mais ils l'avaient découvert et ils adoraient tous deux sa musique.

Francisco dit :

« Nous n'avons pas besoin de regarder au loin pour voir des gratte-ciels, pas vrai ? »

« Nous les avons atteints », fit-elle en souriant, « Je pense que nous allons au delà d'eux… J'en suis presque effrayée… Nous sommes dans une sorte d'ascenseur qui s'élève rapidement. »

« C'est certain. Effrayée par quoi ? Laisse-le prendre de la vitesse. Pourquoi devrait-il y avoir une limite ? »

Il avait vingt-trois ans quand son père mourût, et il se rendit à Buenos Aires pour prendre le contrôle de la propriété des d'Anconia, désormais la sienne. Elle ne le vit plus durant les trois années qui suivirent cet évènement.

Il lui avait écrit, tout d'abord, à intervalles irréguliers. Il écrivait à propos de d'Anconia Copper, à propos des échanges économiques mondiaux, à propos des questions affectant les intérêts de Taggart Transcontinental. Ses lettres étaient brèves, écrites à la main, la nuit le plus souvent.

Elle n'était pas malheureuse en son absence. Elle aussi était en train de faire ses premiers pas vers le contrôle d'un futur royaume. Parmi les *leaders* de l'industrie, amis de son père, elle avait entendu dire qu'il valait mieux garder un œil sur le jeune héritier d'Anconia : si cette société du secteur du cuivre avait été grande auparavant, elle pourrait bien balayer le monde maintenant, sous ce que sa direction promettait d'être. Elle avait souri sans paraître le moins du monde étonnée. Il y avait eu des moments où elle avait ressenti de violentes envies de lui, mais cela n'avait été que de l'impatience, pas de la douleur. Elle ignora ce sentiment, grâce au confiant savoir qu'ils étaient tous deux en train de travailler vers un futur qui leur apporterait tout ce qu'ils voulaient, y compris eux-mêmes. Puis, ses lettres cessèrent de lui arriver.

Elle avait vingt-quatre ans en ce jour de printemps, quand le téléphone sur son bureau avait sonné, dans un bureau du Building Taggart.

« Dagny », dit une voix qu'elle reconnut immédiatement, « je suis au Wayne-Falkland. Viens dîner avec moi, ce soir. A 7 heures. »

Il l'avait dit sans les salutations et préliminaires qui auraient du marquer trois années d'absence sans nouvelles, comme s'ils s'étaient quittés la veille. Parce qu'elle eut besoin d'un instant pour recouvrer l'usage de la respiration, elle réalisa pour la première fois combien cette voix signifiait pour elle.

« C'est d'accord… Francisco ». avait-elle tout juste pu répondre.

Ils n'avaient rien eu besoin d'ajouter. En raccrochant le combiné, elle avait pensé que son retour était naturel et qu'elle s'était toujours attendue à ce que cet instant se produise, excepté qu'elle n'avait pas anticipé ce soudain besoin de prononcer son nom, ni ce bonheur qui la pénétra à cet instant avec l'intensité d'un coup de poignard quand elle l'avait prononcé.

Lorsqu'elle avait pénétré dans sa chambre d'hôtel, elle s'était arrêtée net.

Il était debout au milieu de la pièce et il la regardait ; elle avait vu un sourire se former lentement, involontairement, comme s'il avait perdu la capacité de sourire et était étonné d'avoir à la recouvrer. Il l'avait observée avec incrédulité,

sans vraiment croire ce qu'elle était ou ce qu'il ressentait. Son regard était comme un appel, comme un cri de demande à l'aide venant d'un homme qui ne pouvait jamais crier. Lorsqu'elle était entré, il avait amorcé un début de leur vieux salut habituel, il avait commencé par :

« Salut… »

Mais il n'avait pas fini sa phrase. A la place, et après une pause, il avait dit :

« Tu es belle Dagny ».

Il l'avait dit comme si cela lui avait fait mal.

« Francisco, je… »

Il avait secoué la tête ; pas pour ne pas lui laisser dire les mots qu'ils ne s'étaient jamais dits, même s'ils savaient que tous deux les avaient dits et entendus à cet instant.

Il s'était approché, il l'avait prise dans ses bras, il l'avait embrassé sur la bouche et l'avait étreinte durant un long moment. Quand elle avait levé son regard vers son visage, il lui avait adressé un confiant sourire dans lequel il y avait eu un peu de dérision. C'était un sourire qui lui disait qu'il avait le contrôle de lui-même, d'elle, de tout, et qui lui avait ordonné d'oublier ce qu'elle avait vu durant les premiers instants.

« Salut, *Slug* ». lui avait-elle dit.

Ne se sentant sûre de rien, sauf qu'elle ne devait pas poser de questions, elle avait souri et dit :

« Salut, *Frisco* ».

Elle aurait pu comprendre n'importe quel changement, mais pas les choses qu'elle avait vues.

Il n'y avait pas une étincelle de vie sur son visage, aucun signe d'amusement ; le visage était devenu implacable. L'appel de son premier sourire n'avait pas été un appel de faiblesse ; il avait acquis un air de détermination qui semblait impitoyable. Il agissait comme un homme qui se tenait droit sous le poids d'un insupportable fardeau. Elle avait vu ce qu'elle n'aurait cru possible : qu'il y avait des rides d'aigreur sur son visage et qu'il avait une âme torturée.

« Dagny, ne soit pas étonnée par ce que je peux faire », avait il dit, « ou par ce que je pourrais peut-être faire dans le futur ».

Ça avait été la seul explication qu'il lui avait accordée, après quoi il avait affecté de se conduire comme si il n'y avait rien d'autre à expliquer.

Elle n'avait pu ressentir plus qu'une légère anxiété ; il était

impossible d'éprouver de la peur pour son destin, ou en sa présence. Quand il avait ri, elle s'était remémoré lorsqu'ils étaient revenus dans les bois, au bord de l'*Hudson* ; il n'avait pas changé et ne changerait jamais.

Le dîner avait été servi dans sa chambre. Elle avait trouvé amusant de se trouver en face de lui, de l'autre côté d'une table mise, avec la glaciale formalité allant de pair avec les coûts excessifs, dans une chambre d'hôtel dont la décoration était celle d'un palace européen.

L'hôtel Wayne-Falkland était l'hôtel le plus *select* existant encore sur chaque continent. Son style de luxueuse indolence, de draperies de velours, de panneaux sculptés et de lustres, semblait exprimer un contraste délibéré avec sa fonction : personne ne pouvait s'offrir son hospitalité, excepté des hommes qui venait à New York pour affaires, pour y conclure des transactions à l'échelle du monde.

Elle avait remarqué que l'attitude des employés qui servaient leur dîner suggérait une déférence toute particulière pour le client très particulier de cet hôtel, déférence que Francisco ne remarquait même pas. C'était comme s'il était chez lui. Il s'était depuis longtemps habitué au fait qu'il était le *Señor* d'Anconia, de d'Anconia Copper.

Mais elle avait trouvé étrange qu'il ne parlait pas de son travail. Elle s'était attendue à ce que cela soit son seul sujet de conversation, la première chose qu'il aurait partagé avec elle. Il n'en avait même pas fait mention. Il l'avait plutôt invitée à parler : à propos de son travail, de ses progrès et de ses sentiments pour Taggart Transcontinental. Elle lui en avait parlé comme elle lui en avait toujours parlé, en sachant qu'il était le seul à comprendre son dévouement passionné pour l'entreprise. Il n'avait pas fait de commentaire, mais avait écouté attentivement.

Un serveur avait allumé la radio comme musique d'ambiance de ce dîner ; ils n'y avaient pas prêté attention. Mais tout à coup un fracas de son avait secoué la pièce, presque comme si une explosion souterraine avait ébranlé les murs et avait continué de les faire trembler. Le choc n'était pas venu d'un bruit, mais de la qualité du son. C'était le nouveau concerto de Halley, alors récemment écrit : le *Quatrième*.

Ils étaient restés silencieux sur leur chaises, écoutant la déclaration de rébellion ; l'hymne de triomphe des grandes

victimes qui refuseraient d'accepter la douleur. Francisco avait écouté en regardant la ville à travers la fenêtre.

Sans transition ni préalable, il avait demandé sur un ton de voix bizarrement détendu :

« Dagny, qu'est-ce que tu dirais si je te demandais de quitter Taggart Transcontinental et de la laisser aller au diable, comme cela arrivera lorsque ton frère en aura pris le contrôle total ? »

« Qu'est-ce que je pourrais dire, si tu me demandais de considérer l'idée de me suicider ? » avait-elle répondu sur le ton de la colère.

Il était resté silencieux.

« Pourquoi m'as-tu demandé ça ? avait-elle ajouté d'un ton sec. Je n'aurais pas imaginé que tu plaisanterais avec ça. Ça ne te ressemble pas. »

Il n'y avait eu aucune trace d'humour sur l'expression de son visage. Il avait répondu, calmement, gravement :

« Non. Bien sûr que je ne le ferais pas ».

Elle s'était décidée à le questionner à propos de son travail. Il y avait répondu ; il n'avait fait aucun effort pour enrichir ses réponses de remarques personnelles. Elle lui avait répété les commentaires qu'elle avait entendu de la bouche des industriels à propos des brillantes perspectives d'avenir de d'Anconia Copper sous son *leadership*.

« C'est vrai ». avait-il simplement commenté d'une voix sans vie.

Avec une anxiété soudaine dont la raison lui échappait, elle lui avait demandé :

« Francisco. Pourquoi es-tu venu à New York ? »

Il avait répondu d'une voix lente :

« Pour y voir un ami qui m'avait appelé ».

« Affaires ? »

En regardant au delà d'elle, comme s'il avait répondu à haute voix à l'une de ses propres pensés, un sourire d'amusement aigre sur son visage, mais d'une voix étrangement douce et triste, il avait répondu :

« Oui ».

Il était bien plus de minuit lorsqu'elle s'était réveillée dans le lit, à côté de lui.

Aucun son ne venait de la ville, en bas. L'immobilité de la pièce aurait pu laisser croire que la vie s'était arrêtée pendant quelques temps. Relaxée, heureuse, et complètement épuisée,

elle s'était tournée vers lui pour l'observer. Il était allongé sur le dos, à moitié en appui contre un traversin. Elle voyait son profil se détacher de la luminosité brumeuse du ciel de nuit à travers la fenêtre. Il était éveillé, ses yeux étaient ouverts. Il maintenait sa bouche fermée, tel un homme couché et résigné à endurer une insupportable douleur, le prenant sur lui, ne faisant aucun effort pour le cacher.

Elle était trop effrayée de faire un mouvement. Il avait senti son regard et s'était tourné vers elle. Il avait soudainement frissonné, il avait rejeté la couverture, il avait regardé son corps nu, après quoi il s'était laissé tombé en avant et avait enfoui son visage entre ses seins. Il l'avait tenue par les épaules, comme pendu à elle, et il était secoué de convulsions. Elle avait entendu les mots étouffés qui sortaient de sa bouche pressée contre sa peau :

« Je ne peux pas abandonner ! Je ne peux pas ! »

« Quoi ? » fit-elle, en chuchotant.

« Toi ».

« Pourquoi devrais-tu… »

« Et tout le reste ».

« Pourquoi devrais-tu abandonner ? »

« Dagny ! Aides moi à rester. A refuser. Même s'*il* a raison !

Elle avait demandé d'une voix uniforme :

« A refuser quoi, Francisco ? »

Il n'avait pas répondu, et n'avait fait que presser son visage plus fort contre elle.

Elle était restée allongée, sans faire aucun mouvement, consciente de rien d'autre que d'un suprême appel à la prudence.

Sa tête reposant sur son sein, sa main caressant doucement et sans répit ses cheveux, elle était restée ainsi allongée, regardant le plafond de la pièce et ses guirlandes sculptées à peine visibles dans la pénombre, et elle avait attendu, engourdie de terreur.

Il gémissait :

« C'est vrai, mais c'est tellement dur de le faire ! Oh, mon Dieu, c'est tellement dur ! »

Au bout d'un moment, il avait relevé la tête. S'était assis. Ses tremblements avaient cessé.

« Qu'est-ce que c'est, Francisco ? »

« Je ne peux pas te le dire. »

Sa voix était simple, ouverte, dénuée de toute tentative de

masquer la souffrance, mais c'était désormais une voix qu'il maitrisait.

« Tu n'es pas prête à l'entendre ».

« Je veux t'aider ».

« Tu ne le peux pas ».

« Tu dis que tu refuses de l'aide ? »

« Je ne peux pas refuser ».

« Laisses-moi le partager avec toi ».

Il avait secoué la tête.

Il était resté assis un instant, à la regarder, comme s'il avaut été en train de peser une réponse. Puis, il avait secoué la tête une deuxième fois, comme pour se répondre à lui-même.

« Si je ne suis pas sûr de pouvoir le supporter », avait il dit avec une nouvelle note étrange dans le ton de sa voix qui ressemblait maintenant à de la tendresse, « comment le pourrais-tu ? »

Elle avait dit, lentement, avec effort, faisant de son mieux pour ne pas crier :

« Francisco, je dois savoir ».

« Me pardonneras-tu ? Je comprends que tu sois effrayée, et c'est cruel. Mais le feras-tu pour moi… Accepteras-tu d'oublier ça, juste de l'oublier, et de ne rien me demander ? »

« Je… »

« C'est tout ce que tu peux faire pour moi. Le feras-tu ? »

« Oui, Francisco ».

« N'aie pas peur de moi. C'était juste cette fois. Ça ne m'arrivera plus jamais. Ça deviendra beaucoup plus facile… plus tard. »

« Si je pouvais… »

— Non. Dors, *ma chérie*.

C'était la première fois qu'il avait utilisé ce mot.

Dans la matinée, il avait semblé plus ouvert, n'évitant pas son regard anxieux, mais ne faisant aucun commentaire là-dessus. Elle avait perçu dans l'expression de son calme visage un mélange de sérénité et de souffrance, une expression comme un sourire de souffrance, bien qu'il ne souriait pas. Assez étrangement, cela lui donnait l'air plus jeune. Il n'avait pas l'air d'un homme endurant la torture, maintenant, mais celui d'un homme qui voyait pourquoi cette torture valait d'être supportée.

Elle ne l'avait pas questionné. Avant de partir, elle avait seulement demandé :

« Quand allons-nous nous revoir ? »

Il avait répondu :

« Je ne le sais pas. Ne m'attends pas, Dagny. La prochaine fois que tu me verras, tu ne voudras pas me voir. J'aurai une raison de faire ce que je vais faire. Mais je ne peux pas te dire cette raison, et tu auras raison de m'en vouloir. Je ne suis pas un train de commettre l'acte méprisant de te demander de me croire sur parole. Tu devras vivre selon tes propres connaissances et jugement. Tu me maudiras. Tu te sentiras blessée. Essaye de ne pas trop t'en sentir blessée. Souviens toi que je t'ai dis ça, et que c'était tout ce que je pouvais te dire. »

Elle n'avait plus eu aucune nouvelle de lui, ni même entendu parler de lui durant une année. Quand elle commença à entendre des rumeurs et à lire les histoires dans les journaux, elle n'avait pas cru, au début, qu'elles faisaient référence à Francisco d'Anconia. Au bout d'un moment, elle avait dû se rendre à l'évidence.

Elle avait lu l'histoire de cette fête qu'il avait donnée sur son *yacht*, dans le port de Valparaiso ; les invités portaient des maillots de bain, et une fontaine artificielle de *Champagne* et de pétales de fleurs avait continuellement arrosé le pont du navire durant toute la nuit.

Elle avait lu l'histoire de la fête qu'il avait organisée dans un centre de vacances situé dans le désert algérien ; il y avait fait construire un pavillon fait de fines plaques de glace, et avait remis une cape d'hermine à chacune des invitées, cadeau qui devait être porté pour l'occasion, à la condition qu'elles enlèvent leurs manteaux, ensuite leurs robes de soirée, puis tout le reste tandis que les murs de glace fondaient.

Elle avait lu les récits des aventures financières qu'il avait entreprises entre de longs intervalles d'absence de la scène publique ; ces aventures avaient été des réussites spectaculaires et elles avaient ruiné ses concurrents, mais il avait été très *fair play* avec eux, comme s'il s'était agi d'une compétition sportive occasionnelle, puis il avait soudainement organisé une mise en scène de *raid*, et avait disparu de la scène industrielle pour une année ou deux, laissant à ses employés la direction de d'Anconia Copper.

Elle avait lu cette *interview* durant laquelle il avait dit : *"Pourquoi devrais-je souhaiter gagner de l'argent ? J'en ai assez pour permettre à trois générations de mes descendants de s'offrir autant de bon temps que j'en ai aujourd'hui."*

Elle l'avait vu, une fois, lors une réception donnée par un ambassadeur à New York. Il s'était courtoisement incliné devant elle, en souriant, et il l'avait regardée d'une façon qui aurait pu suggéré qu'ils n'avaient eu aucun passé ensemble. Elle l'avait pris à part. Elle avait seulement dit :

« Francisco, pourquoi ? »

« Pourquoi… quoi ? » avait-il demandé, en réponse.

Elle avait tourné les talons pour s'en aller.

« Je t'avais prévenue ». lui avait-il lancé.

Elle n'avait plus jamais tenté de le revoir depuis.

Elle le survivait. Elle était capable de le survivre, parce qu'elle ne croyait pas en la souffrance. Elle se dressait avec indignation contre l'horrible fait d'éprouver de la douleur, et refusait de laisser cela prendre le pas sur elle. Souffrir est un stupide accident ne devant pas compter comme une partie de l'existence, ainsi qu'elle le concevait.

Elle n'autoriserait pas la douleur à prendre de l'importance. Elle n'avait pas de nom pour le genre de résistance qu'elle opposait à cela, pour l'émotion de laquelle provenait cette résistance ; mais les mots qui demeuraient dans son esprit comme son équivalent étaient : « ça ne compte pas… ça ne doit pas être pris sérieusement. » Elle savait qu'ils étaient des mots, même durant les moments où rien d'autre qu'un hurlement ne demeurait en elle, et elle aurait voulu pouvoir perdre la faculté de conscience, de telle façon que cela ne lui dirait pas que ce qui ne pouvait être vrai l'était bel et bien. « Pas pour être pris au sérieux », une inflexible certitude en elle répétait avec obstination : « la douleur et la laideur ne doivent jamais êtres prises au sérieux. »

Elle les avait combattues. Elle s'en était remise. Les années l'aidaient à atteindre le jour où elle pourrait faire face à ses souvenirs avec indifférence, puis le jour où elle ne verrait plus la nécessité d'y faire face. C'était fini, et ça n'avait plus d'importance pour elle.

Il n'y avait jamais eu d'autre homme dans sa vie. Elle ne savait pas si cela l'avait rendue malheureuse. Elle n'avait pas eu le temps de savoir. Elle trouvait le sens de la vie net et brillant, comme elle l'avait voulu… dans son travail.

Une fois, Francisco lui avait donné le même sens, le sentiment était parti intégrante de son travail et de son monde. Les hommes qu'elle avait croisés depuis avaient été comme ceux qu'elle avait croisés lors de son premier bal.

Elle avait gagné une bataille contre ses souvenirs. Mais une forme de torture demeurait, épargnée par les années, la torture du mot “pourquoi ?”

Quelque puisse être la tragédie qu’il avait traversé, pourquoi Francisco avait-il pris la plus laide des fuites, aussi ignoble que la fuite de quelque ivrogne ? Le garçon qu’elle avait connu ne pouvait être devenu un poltron inutile. Un esprit incomparable ne pouvait mettre son génie au service de bals éclectiques. Pourtant, il avait l’un et il faisait l’autre, et il n’y avait pas d’explication pour rendre tout cela concevable et la laisser l’oublier en paix. Elle ne pouvait pas douter du fait de ce qu’il était devenu ; pourtant l’un rendait l’autre impossible. Parfois, elle doutait presque de sa propre rationalité ou de l’existence quelque part d’aucune rationalité que ce soit ; mais ceci était un doute qu’elle ne permettait à personne. Il n’y avait pas d’explication, pas de raison, aucun indice d’aucune concevable raison ; et de tous les jours de ces dix années passées sans le revoir, elle n’avait pas trouvé l’ombre d’une réponse.

Non, se dit-elle, alors qu’elle marchait dans le crépuscule gris, dépassant les vitrines des magasins abandonnés, alors qu’elle se dirigeait vers l’hôtel Wayne-Falkland, il ne pouvait pas y avoir de réponse. Elle ne la chercherait pas. Ça n’avait plus d’importance, maintenant.

Le reste de violence, l’émotion qui montait en elle comme un subtile tremblement, n’étaient pas pour l’homme qu’elle allait voir ; c’était un cri de protestation contre le sacrilège, contre la destruction de ce qui avait été grandeur.

Dans une trouée, entre deux *buildings*, elle vit les tours du *Wayne-Falkland*. Elle ressentit une légère secousse dans ses poumons et ses jambes, ce qui la stoppa un instant. Puis elle reprit sa marche d’une foulée régulière. Tandis qu’elle marchait à travers le hall de marbre, puis vers l’ascenseur, puis dans le large couloir silencieux dont le sol était recouvert d’un tapis de velours, elle ne ressentait rien d’autre qu’une froide colère qui devenait plus froide encore à chaque pas qu’elle faisait.

Elle était certaine de sa colère lorsqu’elle frappa à sa porte. Elle entendit sa voix, disant :

— Entre.

Francisco Domingo Carlos Andres Sebastian d’Anconia était assis sur sol, jouant aux billes.

Personne ne s’était jamais demandé si Francisco d’Anconia était

bel-homme ou pas ; l'idée même de la question semblait absurde. Quand il entrait dans une pièce, il était impossible de voir qui que ce soit d'autre que lui.

Sa grande et mince silhouette avait un air de distinction trop authentique pour être moderne ; et il se déplaçait comme s'il portait une cape flottant au vent derrière lui. Les gens le décrivaient en disant qu'il avait la vitalité d'un fort animal, mais ils se doutaient un peu que ça n'était pas tout à fait vrai. Il avait la vitalité d'un être humain en excellente santé, un fait si rare que personne ne pouvait l'identifier. Il avait le pouvoir de la certitude.

Personne ne le décrivait comme un type latin, cependant, ce mot s'appliquait à lui ; pas dans son sens présent, mais dans son sens original ; ne relevant pas de l'Espagne, mais de la Rome antique. Son corps semblait avoir été dessiné aux fins d'un exercice de consistance de style, un style empreint de maigreur, de chair tendue prolongé par de longues jambes et rehaussé de mouvements rapides. Ses traits avaient la fine précision d'une sculpture. Ses cheveux étaient noirs et raides, lissés en arrière. Le bronzage de sa peau faisait ressortir la saisissante couleur de ses yeux : ils étaient d'un bleu clair et pur. Son visage était ouvert, ses changements rapides d'expression indiquaient, quoiqu'il pense, qu'il n'avait rien à cacher. Les yeux bleus étaient fixes et, bien au contraire, ils ne semblaient jamais changer, ne laissant jamais entrevoir ses pensées.

Il était assis sur le sol de son salon, vêtu d'un fin pyjama de soie noire. Les billes éparpillées sur le tapis tout autour de lui étaient faites de pierres semi-précieuses provenant de son pays ; cornaline et cristal de roche. Il ne se leva pas lorsque Dagny ouvrit la porte. Il demeura assis, levant les yeux pour la regarder, et une bille de cristal tomba de sa main comme une larme. Il souriait ; l'éternel, insolent, brillant sourire de son enfance.

— Salut, *Slug* !

Elle s'entendit répondre, irrésistiblement, impuissante, heureuse :

— Salut, *Frisco* !

Elle le dévisagea, c'était le visage qu'elle avait connu. Il ne portait aucune marque du style de vie qu'il avait vécu, ni de ce qu'elle avait vu durant la dernière nuit qu'ils avaient passée ensemble. Elle ne vit aucun signe de tragédie, ni d'aigreur, ni de

tension ; seulement la radieuse moquerie, murie et affirmée, un air d'amusement dangereux et imprévisible, et la même grande et innocente sérénité d'esprit. Mais ceci, songea-t-elle, était impossible ; c'était plus choquant que tout le reste.

Les yeux de Francisco étaient en train de l'étudier : son manteau lustré jeté ouvert sur ses épaules et tombant à moitié, et le corps svelte dans un costume gris qui ressemblait à un uniforme de bureau.

— Si tu es venue jusqu'ici habillée comme cela dans le but de ne pas me laisser voir comme tu es adorable, dit-il, « tu as mal calculé ton coup. Tu *es* adorable. J'aimerais pouvoir te dire quel bien ça fait de voir un visage intelligent, quoiqu'étant celui d'une femme. Mais tu ne veux pas l'entendre. Ce n'est pas pour ça que tu es venue ici. »

Les mots étaient inappropriés à bien des égards, cependant ils furent dit si légèrement qu'ils la ramenèrent à la réalité, à la colère et à l'objet de sa visite. Elle demeura debout, le regardant de sa hauteur, son visage neutre, lui refusant toute reconnaissance de ce qui était personnel, même de son pouvoir de l'offenser. Elle dit :

— Je suis venue jusqu'ici pour te poser une question.

— Vas-y.

— Quand tu as dit à ces journalistes que tu es venu à New York pour voir "la farce", de quelle farce voulais tu parler ?

Il rit aux éclats, comme un homme qui n'a pas souvent l'occasion d'être confronté à l'inattendu.

— C'est ce que j'aime en toi, Dagny. Il y a sept millions de d'habitants à New York, aujourd'hui. Sur ces sept millions tu es la seule à qui il est venu à l'esprit que je ne parlais pas du scandale du divorce de Vail.

— De quoi parlais-tu ?

— Quelle alternative t'es venue à l'esprit ?

— Le désastre de San Sébastian.

— C'est beaucoup plus amusant que le scandale du divorce des Vail, n'est-ce pas ?

Elle dit, sur le ton solennel d'un procureur :

— Tu l'as fait consciemment, de sang-froid et avec une pleine intention.

— Ne penses-tu pas que tu serais plus à l'aise si tu enlevais ton manteau et prenais un fauteuil ?

Elle savait qu'elle avait laissé échapper une erreur en

donnant trop d'emphase à son propos.

Elle se tourna avec froideur, enleva son manteau et s'en débarrassa. Il ne s'était pas levé pour l'aider. Elle prit place sur un fauteuil. Il demeura sur le sol à quelque distance d'elle, mais il lui sembla que c'était comme s'il était assis à ses pieds.

— Qu'ai-je donc fait en en ayant eu la pleine intention ? demanda-t-il.

— L'escroquerie de San Sebastian, dans son intégralité.

— Quelle était ma pleine intention ?

— C'est ce que je veux savoir.

Il étouffa un petit rire, comme si elle lui avait demandé de lui expliquer, en une seule conversation, une science complexe réclamant une vie entière d'étude.

— Tu savais que les *Mines de San Sebastian* n'avaient aucune valeur. dit-elle. Tu le savais déjà bien avant de te lancer dans cette entreprise désastreuse.

— Alors pourquoi l'ai-je lancée ?

— Ne commence pas en me disant que tu n'as pas gagné quelque chose dans cette histoire. Je le sais. Je sais que tu as perdu 15 millions de dollars de ton propre argent. Cependant, je sais que tu l'as fait dans un but précis.

— As-tu une idée de ce qui m'aurait poussé à faire une telle chose ?

— Non. C'est inconcevable.

— Vraiment ? Tu présumes que j'ai une grande intelligence, une grande connaissance, et une grande capacité de travail, tant et si bien que tout ce que j'entreprends doit nécessairement être couronné de succès. Et après ça, tu declares que je n'avais aucun désir de faire de mon mieux pour l'Etat Populaire du Mexique, n'est-ce pas ?

— Tu savais, avant d'acheter cette propriété, que le Mexique était entre les mains d'un gouvernement de pillards. Tu n'avais aucune raison de te lancer dans un projet minier pour eux.

— Non, je n'en avais aucune.

— Tu n'avais rien à faire de ce gouvernement mexicain, d'une manière ou d'une autre, parce que…

— Tu te trompes, là-dessus.

— …tu savais qu'il allait saisir ces mines, tôt ou tard. Ce qui t'intéressait, c'était tes investisseurs américains.

— C'est vrai. il la regardait bien en face, il ne souriait pas,

son visage était sérieux.

Il ajouta :

— C'est une partie de la vérité.

— Qu'est-ce que le reste ?

— Ce n'était pas tout ce qui m'intéressait.

— Quoi d'autre ?

— C'est à toi de le deviner.

Je suis venue ici parce que je voulais que tu saches que je commence à comprendre ce que tu cherches à faire.

Il sourit.

— Si c'était vrai, alors tu ne serais pas venue ici.

— C'est vrai. Je ne comprends pas, et je ne le comprendrai probablement jamais. Je commence seulement à en entrevoir une partie.

— Quelle partie ?

— Tu as épuisé toutes les possibilités de la dépravation, et trouvé de nouvelles sensations en escroquant des gens tels que Jim et ses amis, dans le but de les voir se trouver dans une situation embarrassante. Je ne sais pas quelle sorte de vice pourrait faire que quelqu'un y trouve son plaisir, mais c'est que tu es venu voir à New York, juste au bon moment.

— Ils ont certainement offert un spectacle d'embarras de première grandeur. Ton frère James en particulier.

— Ils sont des naïfs et des pourris, mais dans ce contexte là, leur seul crime a été de te croire. Ils ont cru en ton nom et en ton honneur.

Une fois de plus, elle vit l'expression grave sur son visage, et une fois de plus elle sut qu'elle était authentique lorsqu'il dit :

— Oui, ils m'ont fait confiance. Je le sais.

— Et tu trouves ça amusant.

— Non. Je ne trouve pas ça amusant du tout.

Il avait continué à jouer avec ses billes, en ayant l'air d'être ailleurs, indifférent, propulsant une bille de temps à autre. Elle remarqua tout à coup la précision sans erreur de ses jets, l'habileté de ses mains. Il faisait juste un léger mouvement du poignet, et envoyait une goutte de pierre de l'autre côté du tapis toucher violemment une autre goutte. Elle repensa à son enfance et à la prédiction que tout ce qu'il ferait le serait au mieux de ce qui est humainement possible.

— Non, répéta-t-il, « je ne trouve pas ça amusant. Ton frère, James et ses amis ne connaissaient rien à l'industrie du cuivre.

Ils ne connaissaient rien à comment gagner de l'argent. Ils ne pensaient pas que c'était nécessaire de l'apprendre. Ils considéraient que la connaissance était superflue, et que seul le jugement était essentiel. Ils ont juste vu que j'existais et que je me faisais un honneur de *savoir* pour eux. Ils ont pensé qu'ils pouvaient se reposer sur mon sens de l'honneur. On ne trahit pas une confiance de ce genre, n'est-ce pas ? »

— Pourtant tu l'as trahi délibérément ?

— C'est à toi d'en décider. C'est toi qui a parlé de "leur confiance" et de "mon honneur". Ça fait déjà longtemps que je ne pense plus en ces termes…

Il fit un petit rire et ajouta :

— J'en ai rien à faire de ton frère James et de ses copains. Leur théorie n'était pas nouvelle, elle a marché pendant des siècles. Mais elle ne protège pas contre la naïveté. Il y a juste une chose qu'ils ont négligée. Ils ont pensé qu'ils n'avaient juste qu'à me suivre, parce qu'ils se sont imaginés que le but de mon expédition n'était "que" la richesse. Tous leurs calculs reposaient sur leurs idées préconçues qui disaient que je voulais uniquement gagner de l'argent. Et qu'est-ce qui arrive, s'il s'avère que ce n'était pas mon intention ?

— Si ça ne l'était pas, qu'est-ce que tu voulais ?

— Ils ne me l'ont jamais demandé. Ne pas chercher à comprendre mes visées, motivations ou désirs sont un aspect essentiel de leur théorie.

— Si tu ne voulais pas gagner d'argent, quelle autre motivation possible aurais-tu pu avoir ?

— N'importe laquelle. Dans ce cas là, d'en dépenser.

— De dépenser de l'argent pour le perdre en totalité, avec certitude ?

— Comment devais-je savoir que ces mines étaient une occasion de perdre la totalité de l'argent que j'y ai mis, avec certitude ?

— Comment aurais-tu pu faire pour le savoir ?

— Très simplement. En n'y réfléchissant absolument pas.

— Tu as lancé ce projet sans n'y avoir aucunement réfléchi ?

— Non, pas exactement. Mais suppose que je me sois trompé ? "Je ne suis qu'un être humain". J'ai fait "une erreur". J'ai perdu. J'ai fait "un mauvais investissement".

Il fit un mouvement sec avec son poignet : une bille de

cristal brillante bondit sur le sol et heurta violemment une bille brune qui se trouvait à l'autre bout de la pièce.

— Je ne le crois pas. fit-elle.

— Non ? Mais n'ai-je pas le droit d'être ce qui est aujourd'hui tenu pour "humain". Devrais-je payer pour les erreurs de tout le monde, et n'être pas autorisé à en faire une.

— Ça ne te ressemble pas.

— Non ?

Il s'étira de tout son long sur le tapis, paresseusement, comme pour se relaxer. Il reprit :

— As-tu eu l'intention de me faire remarquer que si tu penses que je l'ai fait dans un but précis, alors tu considères toujours que j'ai un but ? Tu n'es toujours pas capable de m'accepter en tant que *pique-assiette* ?

Elle ferma les yeux. Elle l'entendit rire ; ce fût le son le plus gai du monde. Elle ouvrit les yeux en hâte ; mais il n'y avait aucun signe de cruauté sur les traits de son visage ; juste, et uniquement, le rire.

— Ma motivation, Dagny ? Tu ne penses pas que c'est la plus simple de toutes : un coup de cœur ?

Non, pensa-t-elle, non, ce n'est pas vrai ; pas si il riait comme cela, pas s'il avait cette attitude. La capacité de se réjouir des choses claires et nettes, se dit-elle, n'appartient pas aux naïfs irresponsables ; une tranquillité d'esprit n'est pas l'ambition de celui qui se laisse aller ; pouvoir rire comme cela est le point final de la plus profonde et de la plus solennelle réflexion.

Presque impartialement, en regardant cette silhouette étendue à ses pieds sur le tapis, elle se laissa aller aux souvenirs que cela faisait émerger de la surface de son esprit : le pyjama noir mettait en évidence les longues lignes de son corps, le col ouvert laissait entrevoir une jeune et douce peau hâlée, et elle se remémora ce corps en pantalon et chemise noirs allongé sous elle, dans l'herbe, durant un levé de soleil. Elle en avait éprouvé de la fierté, à ce moment là, la fierté de savoir qu'elle possédait ce corps ; elle l'éprouvait encore. Elle se souvint soudainement, en particulier, des actes excessifs de leur intimité ; ces souvenirs auraient dû la heurter, maintenant, mais cela n'était pas le cas. C'était toujours de la fierté, sans regrets ou espoirs, une émotion qui n'avait aucun pouvoir de l'atteindre et qu'elle n'avait pas le

pouvoir de détruire.

Inexplicablement, par le fait d'une association de sentiments qui l'étonnait, elle se souvint de ce qui lui avait récemment apporté la même sensation de joie consommée que la sienne.

— Francisco, s'entendit-elle dire doucement, « nous aimions tous deux la musique de Richard Halley… »

— Je l'aime toujours.

— L'as-tu déjà rencontré ?

— Oui. Pourquoi ?

— Ne saurais-tu pas, par hasard, s'il a écrit un *Cinquième Concerto* ?

Il demeura parfaitement immobile. Elle l'aurait cru insensible au choc ; il ne l'était pas. Mais elle ne pouvait tenter de deviner pourquoi, de toutes les choses qu'elle avait dites, celle-ci devait être la première à le toucher. Ça ne dura qu'un instant ; après lequel il demanda sur un ton neutre :

— Qu'est ce qui te fait dire qu'il l'a fait ?

— Et bien, l'a-t-il fait ?

— Tu sais qu'il n'y a que quatre *concerti* de Halley.

— Oui. Mais je me demandais s'il n'en avait pas écrit un autre.

— Il a arrêté de composer.

— Je sais.

— Alors qu'est-ce qui te fait me demander ça ?

— Juste une pensée qui passe. Que fait-il, maintenant ? Où est-il ?

— Je ne sais pas. Je ne l'ai pas vu depuis longtemps. Qu'est-ce qui te fait penser qu'il y aurait un *Cinquième Concerto* ?

— Je n'ai pas dit qu'il y en avait un. Je me le suis simplement demandé.

— Pourquoi as-tu pensé à Richard Halley, juste maintenant ?

— Parce que–elle sentit qu'elle perdait un peu pied–« parce que mon esprit ne peut pas établir la relation entre la musique de Richard Halley et… et Madame Gilbert Vail. »

Il rit, comme soulagé.

— Ah, ça ?... A propos, si jamais tu as suivi la publicité qu'on m'en a faite, as-tu remarqué cette curieuse petite incohérence dans le récit de Madame Gibert Vail ?

— Je ne lis pas ce genre d'âneries.

— Tu devrais. Elle a fait une si jolie description de la dernière veille de nouvel-an que nous avons passé ensemble dans ma villa des Andes. “Le clair de lune sur le sommet des montagnes, et les fleurs rouges-sang pendant au-dessus des vignes visibles depuis les fenêtres ouvertes.” Rien vu qui cloche dans ce tableau ?

Elle répondit avec calme :

— C‘est moi qui devrait te demander ça, et bien je ne vais pas le faire.

— Oh, je ne vois rien qui cloche, en fait ; sauf que durant la dernière veillée du nouvel-an, j’étais à El Paso, au Texas, en train de présider à l’ouverture officielle de la ligne de chemin de fer de Taggart Transcontinental, comme tu dois t’en souvenir, même si tu avais choisi de ne pas être présente pour l’occasion. J’avais ma photo me montrant, les bras autour de ton frère, James, aux côtés du *Señor* Orren Boyle.

Elle s’esclaffa, se souvenant que c’était vrai, se souvenant aussi qu’elle avait vu le récit de Madame Vail dans la presse.

— Francisco, qu’est-ce… qu’est-ce que ça veut dire ?

Il eut un petit rire.

— Tire tes propres conclusions… Dagny.

Mais son visage était sérieux lorsqu’il enchaîna :

— Pourquoi as-tu imaginé Halley écrivant un *Cinquième Concerto* ? Pourquoi pas une nouvelle symphonie, ou un opéra ? Pourquoi un concerto, en particulier ?

— Pourquoi cela te dérange-t-il ?

— Ça ne me dérange pas.

Il ajouta d’une voix douce :

— J’aime toujours sa musique, Dagny.

Après quoi il continua sur le même ton :

— Mais elle appartient à un autre âge. Notre âge apporte avec lui un genre de musique différent.

Il roula sur le tapis pour se retrouver sur le dos, position qu’il conserva avant de croiser ses mains sous sa tête, regardant en l’air comme s’il était en train de suivre les scènes d’une farce cinématographique se déroulant sur le plafond.

— Dagny, n’as-tu pas été amusée par le spectacle du comportement de l’Etat Populaire du Mexique, par rapport aux *Mines de San Sebastian* ? As-tu lu les déclarations de leur gouvernement et les éditoriaux de leurs journaux ? Ils disent que je suis un tricheur sans scrupules qui les a escroqués. Ils

espéraient avoir une fructueuse opération minière à saisir. Je n'avais pas le droit de les décevoir comme ça. As-tu lu à propos de ce dégoutant petit bureaucrate qui voulait leur faire porter plainte contre moi ?

Il rit, allongé à plat sur le dos ; il étendit ses bras sur le tapis, formant une croix avec son corps ; il semblait désarmé, relaxé, et jeune.

— Ça en valait la peine, quelque soit ce que ça me coûte. J'avais les moyens de m'offrir ce spectacle. Si j'avais monté tout ça intentionnellement, j'aurais battu le record de l'empereur Néron. Qu'est-ce que brûler une ville, comparé à retirer le couvercle qui cache le diable dans la marmite et de l'exposer à la vue de tous ?

Il se leva, ramassa quelques billes et s'assit sur le sol en les secouant dans sa main d'un air absent ; elles cliquetèrent d'un doux bruit lorsqu'elles s'entrechoquaient : le son clair de la pierre de qualité. Elle réalisa soudainement que de jouer avec ces billes n'était pas une manière d'affectation délibérée de sa part : il était hyperactif ; il ne pouvait pas rester inactif pour bien longtemps.

— Le gouvernement de l'Etat Populaire du Mexique a décrété une proclamation, dit il, « demandant au peuple d'être patient et de s'accommoder d'une existence difficile pour des temps un peu plus longs que prévu. Il semble que la fortune de cuivre des *Mines de San Sebastian* était une partie des objectifs du *Comité central du plan*. »

Cela devait améliorer le niveau de vie de tout le monde et déboucher sur un rôti de porc chaque dimanche pour chaque homme, femme, enfant, et même enfant avorté de l'Etat Populaire du Mexique. Maintenant, les planificateurs demandent à la population de ne pas blâmer le gouvernement, mais de "blâmer la dépravation du riche", parce que en fait je ne suis qu'un *playboy* irresponsable au lieu du "capitaliste qui se goinfre" qu'ils avaient prévu de m'appeler. Comment pouvaient-ils savoir–sont-ils en train de demander–que j'allais les laisser tomber ? Et bien, c'est assez vrai. Comment pouvaient-ils le savoir ? »

Elle remarqua sa façon de manipuler les billes dans sa main. Il n'en était pas conscient, il était en train de regarder au loin, dans le vague, mais elle était certaine que cette action le soulageait, peut-être comme une sorte de contraste. Ses doigts

se mouvaient lentement, sentant la texture des pierres avec un plaisir sensuel. Au lieu de trouver cela déplacé, elle le trouva étrangement plaisant, comme si…–pensa-t-elle soudainement– comme si la sensualité n'était pas physique du tout mais provenait d'une subtile discrimination de l'esprit.

— Et c'est tout ce qu'ils ne savaient pas. fit-il, « Ils se mettent dans l'affaire pour en savoir plus à son propos. Il y a cet accord pour le logement des employés de San Sebastian. Ça a coûté 8 millions de dollars. Maisons à armatures d'acier, avec la plomberie, l'électricité et la climatisation. Aussi ; une école, une église, un hôpital et un cinéma. Une infrastructure construite pour des gens qui vivaient dans des taudis faits de bois et de vieilles boîtes de conserves rejetés par la mer. Ma récompense pour avoir construit tout cela devait être le privilège de m'échapper pour sauver ma peau, une "concession spéciale" que je dois à l'accident de ne pas être né dans l'Etat Populaire du Mexique. Cet accord pour le logement des employés faisait également parti de leur plan.

Un modèle, exemple du "logement d'Etat progressiste". Et bien, en fait, ces maisons à armature d'acier en forme d'arche sont essentiellement faites de carton recouvert d'une couche d'une imitation de gomme-laque. Elles ne résisteront pas à une prochaine année. La tuyauterie de la plomberie, comme la plupart de notre équipement minier, ont été achetés à des revendeurs locaux dont la source d'approvisionnement sont les villes-dépotoirs de Buenos Aires et de Rio de Janeiro. Je ne donnerai pas à ces tuyaux un autre cinquième mois de durée de vie, et six pour l'installation électrique. Les "formidables routes", que nous avons construites à travers plus d'un kilomètre trois-cent de colline rocheuse, pour l'Etat Populaire du Mexique ne dureront pas plus d'un couple d'hivers : elles sont faites de ciment bon marché ne reposant sur aucune fondation, et les jambes de force des garde-fous dans les virages dangereux ne sont en fait que des planches peintes. Attends un peu qu'il y ait un bon éboulement. Je crois que l'église tiendra le coup, en revanche ; ils en auront besoin. »

— Francisco, fit-elle d'une voix basse, « l'as-tu fait exprès ? »

Il releva la tête ; elle fût surprise de voir que son visage portait une expression de grande fatigue.

— Que je l'ai fait exprès, dit-il, « ou par négligence, ou

stupidité ; ne comprends-tu pas que cela ne fait aucune différence ? Un même élément manquait à tout cela. »

Elle était en train de trembler. Contre toute décision et contrôle sur elle-même, elle cria :

— Francisco ! Si tu vois ce qui arrive dans le monde, si tu comprends toutes les choses que tu me racontes, tu ne peux pas en rire pour autant ! Toi, entre tous les hommes, tu dois les combattre !

— Qui ?

— Les pillards, et ceux qui rendent le pillage du monde possible. Les planificateurs mexicains et les autres gens de leur espèce.

Son sourire avait une expression de dangereuse nervosité.

— Non, ma chère. C'est *toi* que je dois combattre.

Elle le regarda d'un air interloqué.

— Qu'essayes-tu de dire ?

— Je suis en train de dire que le programme de logement des travailleurs de San Sebastian a coûté 8 millions de dollars, répondit-il en mettant un peu d'emphase sur chaque mot qu'il prononça lentement sur un ton empreint de dureté, « Le prix payé pour ces maisons en carton était suffisant pour acheter des maisons à structure d'acier. De même que pour toutes les autres installations. Cet argent est allé à des hommes qui sont devenus riches grâce à ces méthodes. De tels hommes ne restent pas riches bien longtemps. L'argent ira vers des canaux de redistribution ; pas pour servir des intérêts plus productifs, mais les plus corrompus. Selon les standards de notre temps, l'homme qui a le moins à offrir et celui qui gagne. Cet argent disparaîtra dans des projets tels que les *Mines de San Sebastian*. »

Elle dut faire un effort pour lui demander :

— Est-ce cela qui t'intéresse ?

— Oui.

— Est-ce cela que tu trouves amusant ?

— Oui.

— Je suis en train de penser à ton nom. dit-elle, alors qu'une autre partie de son esprit était en train de lui crier que tout reproche était inutile, « C'était une tradition dans ta famille qu'un d'Anconia laisse toujours à ses descendants une fortune plus grande que celle qu'il a reçu. »

— Oh oui, mes ancêtres ont fait montre d'une capacité

remarquable pour faires de bonnes choses aux bons moments ; et pour faire les bons investissements. Bien sûr, *investissement* est un terme empreint de relativité. Il dépend de ce que tu souhaites accomplir. Regarde l'exemple de San Sebastian. Cela m'a coûté 15 millions de dollars, mais ces 15 millions investis ont provoqué la perte de 40 millions pour Taggart Transcontinental, dont 35 millions provenant des fonds propres de ses actionnaires, tels que James Taggart et Orren Boyle, plus des centaines de millions dont la perte sera entraînée par les conséquences secondaires de cette opération. Ce n'est pas un si mauvais retour sur investissement que ça ; tu ne trouves pas, Dagny ?

Elle s'était rassise bien droite sur son fauteuil.

— Est-ce que tu réalises ce que tu es en train de dire ?

— Oh, pleinement ! Apporterai-je un peu d'eau à ton moulin en nommant les conséquences que tu allais me reprocher ? Premièrement, je ne pense pas que Taggart Transcontinental parviendra à se relever de ses pertes entraînées par cette absurde *Ligne San Sebastian*. Tu penses que la Taggart va s'en sortir, mais ce ne sera pas le cas. Deuxièmement, la *San Sebastian* a aidé ton frère James à détruire la Phoenix-Durango, qui était à peu près la seule bonne compagnie de chemin de fer restante.

— Tu comprends tout ça ?

— Et beaucoup plus encore.

— Connais-tu… elle ne sut pas pourquoi elle devait en parler, sauf que le souvenir de ce visage avec des yeux sombres et violents semblaient la regarder fixement, « Connais-tu Ellis Wyatt ? »

— Bien sûr.

— Sais-tu ce qui peut lui arriver à la suite de tout cela ?

— Oui. Il est le prochain qui sera balayé.

— Est-ce que… tu trouves cela… amusant ?

— Beaucoup plus amusant que les ruines des planificateurs mexicains.

Elle se leva. Elle l'avait considéré comme corrompu depuis des années ; cela lui avait fait peur, elle y avait songé, elle avait tenté de l'oublier et n'y avait plus jamais pensé ; mais elle n'avait jamais pensé que la corruption était allée si loin.

Elle ne le regardait pas ; elle ne se rendit même pas compte qu'elle le disait à haute voix, citant ses mots du passé :

— …“qui fera le plus grand honneur : toi ; à Nat Taggart, ou moi ; à Sebastian d’Anconia ?”

— Mais n’as-tu pas réalisé que j’ai baptisé ces mines en honneur à mon grand ancêtre ? Je pense que c’est un tribut qu’il aurait apprécié.

Elle eut besoin d’un court instant pour recouvrer sa lucidité ; elle n’avait jamais su ce que voulait dire “blasphème”, exactement, ou ce que l’on ressentait lorsque que l’on y était confronté ; maintenant elle le savait.

Il s’était levé et demeurait debout, face à elle, affectant une attitude empreinte de courtoisie, lui souriant de sa hauteur ; c’était un sourire froid, impersonnel et révélateur.

Elle était en train de trembler, mais cela n’avait pas d’importance. Elle se moquait de ce qu’il voyait ou devinait ou de ce qui le faisait rire.

— J’étais venue ici parce que je voulais savoir la raison pour laquelle tu menais ton existence de cette façon. dit-elle d’une voix neutre, sans colère.

— Je t’en ai expliqué la raison, répondit-il avec gravité, « mais tu ne veux pas la comprendre. »

— Je m’étais efforcée de te continuer à te voir comme tu l’étais. Je ne parvenais pas à l’oublier. Et que tu doives être devenu ce que tu es ; ceci n’appartient pas à un univers rationnel.

— Non ? Et le monde comme tu le vois autour de toi : l’est-il ?

— Tu n’étais pas le genre d’homme à se laisser briser par aucune sorte de monde.

— Exact.

— Alors… pourquoi ?

Il haussa les épaules.

— Qui est John Galt ?

— Oh, n’utilise pas ce langage creux !

Il l’observait attentivement. Ses lèvres semblaient retenir l’ébauche d’un sourire, mais ses yeux étaient fixes, graves et, l’espace d’un court instant, d’une dérangeante perception.

— Pourquoi ? répéta-t-elle.

Il répondit comme il l’avait répondu cette autre nuit, dans cet hôtel, il y avait dix ans :

— Tu n’es pas encore prête à l’entendre.

Il ne l’accompagna pas jusqu’à la porte. Elle dut poser la

main sur le chambranle, lorsqu'elle s'arrêta et se retourna. Il était debout dans la pièce, l'observant ; c'était un regard qui s'adressait à toute sa personne ; elle en connaissait la signification et cela la fit se figer.

— Je veux toujours coucher avec toi, fit-il. « mais je ne suis pas un homme assez heureux pour le faire. »

— Pas assez heureux ? répéta-t-elle, totalement abasourdie.

Il rit.

— Est-il approprié que ceci doive être la première chose que tu répondes ?

Il attendit, mais elle demeura silencieuse.

— Tu le veux, aussi, n'est-ce pas ?

Elle s'apprêtait à lui dire "Non", avant de réaliser que la vérité était pire que cela.

— Oui. fit-elle froidement.

Il sourit, en ayant l'air d'ouvertement estimer sa réponse, en reconnaissance de la force dont elle avait eu besoin pour le dire.

Mais il ne sourit pas lorsqu'il dit, alors qu'elle ouvrait la porte pour s'en aller :

— Tu as beaucoup de courage, Dagny. Un jour, tu en auras assez.

— Assez de quoi ? De courage ?

Mais il ne répondit pas.

CHAPITRE

VI

LE NON-COMMERCIAL

Rearden pressa son front contre le miroir et tenta de ne pas penser. C'était la seule façon de le supporter, se dit-il.

Il se concentra sur le bien que lui faisait le contact froid du verre, se demandant comment on pouvait forcer son esprit à ne penser à rien ; particulièrement après une vie dédiée à l'axiome qui disait que la consistence la plus claire, qui était la fonction la plus *brute* de sa faculté de rationnalisation, était le plus important de ses devoirs. Il se demanda pourquoi aucun effort n'avait jamais semblé être au-delà de ses capacités, bien que maintenant il ne pouvait réunir les forces nécessaires pour boutonner les quelques boutons en forme de perles noires de sa chemise blanche amidonnée.

C'était son anniversaire de mariage, et il avait gardé en tête, trois mois durant, que la réception aurait lieu ce soir, comme Lillian le souhaitait.

Il lui avait promis, confiant de savoir que l'évènement avait été prévu longtemps à l'avance et qu'il pourrait donc s'y trouver le moment venu, ainsi qu'il avait l'habitude de faire face à toutes les obligations de son *planning* surchargé.

Mais par la suite, au gré de la répétition des dix-huit heures de travail quotidien qu'il s'infligeait, il l'avait heureusement oublié… jusqu'à il y avait une demi-heure, quand, bien après l'heure du dîner, sa secrétaire était entrée dans le bureau et avait dit sur un ton ferme :

— Votre soirée, Monsieur Rearden.

— Bon Dieu ! s'était-il écrié en sautant sur ses jambes.

Il s'était précipité jusqu'à la maison, avait gravi les escaliers

quatre-à-quatre tout en arrachant ses vêtements, et s'était investi dans la routine de s'habiller pour la circonstance, seulement conscient du besoin de se dépêcher, pas de la raison qui le lui faisait faire.

Lorsqu'il réalisa totalement ce qu'était l'objet de sa précipitation, il s'interrompit.

"Tu ne t'intéresses à rien d'autre qu'aux affaires." Il l'avait entendu toute sa vie durant, prononcé comme un verdict de damnation. Il avait toujours su que les affaires étaient considérées comme une sorte de culte secret et honteux que l'on ne devait pas imposer aux hommes ordinaires et innocents, que les gens les considéraient comme une laide nécessité devant être accomplie mais toujours tu, que de parler de commerce était une offense aux sensibilités supérieures, que, ainsi que l'on devait laver la graisse des machines de sur ses mains avant d'entrer à la maison, on était censé se laver l'esprit de la déformation mentale occasionnée par le mercantilisme avant de pénétrer dans un salon.

Il n'avait jamais été un *supporter* de ce credo, mais il avait accepté comme tout naturel que les membres de sa famille le soient. Il tenait pour acquis–sans en faire de commentaires, à la manière d'un comportement enseigné durant l'enfance et demeurant indiscutable et innomé–de s'être dédié, tel un martyr de quelque obscure religion, au service d'une foi qui était son amour passionné, mais qui faisait de lui un paria parmi les hommes dont il n'espérait aucune sympathie.

Il avait accepté la croyance qu'il était de son devoir d'offrir à son épouse quelque forme d'existence sans aucun rapport avec le monde des affaires. Mais il n'avait jamais trouvé la capacité de le faire, ni même d'en ressentir de la culpabilité. Il ne pouvait ni changer ni la blâmer si elle choisissait de le condamner. Il n'avait jamais offert de son temps à Lillian–non, y songea-t-il, durant des années–durant leurs huit années de vie partagée. Il n'avait eu aucune attention pour ses centres d'intérêts, même pas assez pour seulement savoir ce qu'ils étaient.

Elle avait un large cercle d'amis, et il avait entendu dire que leurs noms représentaient le cœur de la culture du pays, mais il n'avait jamais eu le temps de les rencontrer ni même de reconnaître leur célébrité en apprenant à quels fait ils la devaient. Il savait seulement qu'il voyait souvent leurs noms sur

les couvertures de magazines dans les kiosques. Si Lillian lui en voulait pour cette attitude, pensa-t-il, elle avait raison. Si ses manières à son égard étaient excessives, il le méritait. Si sa famille disait qu'il n'avait pas de cœur, c'était vrai.

Il ne s'était jamais ménagé à la tâche. Quand un problème survenait dans l'entreprise, son premier souci était de découvrir l'erreur qu'il avait pu commettre ; il ne cherchait pas la faute chez les autres, mais *la sienne* ; c'était de lui-même qu'il attendait la perfection. Il ne s'accorderait aucun pardon, maintenant ; il accepterait le blâme. Mais à la fonderie, cela l'incitait à l'action immédiate, fait d'une impulsion instantanée, pour corriger l'erreur ; maintenant, une telle attitude n'aurait aucun effet… juste encore quelques minutes, se dit-il, les yeux clos, se tenant devant le miroir.

Il n'arrivait pas à venir à bout de la chose dans son esprit qui ne cessait pas de lui lancer des mots ; c'était comme essayer de brancher à mains nues un tuyau sur une bouche à incendie ouverte. Des jets cinglants, faits d'images et de mots submergeaient continuellement son esprit.

Des heures, songea-t-il, des heures perdues à regarder les yeux des invités qui devenaient lourds d'ennui s'ils étaient sobres, ou ceux, vitreux, qui observaient d'un air imbécile lorsqu'il ne l'étaient pas, et de prétendre qu'il ne remarquait ni l'un ni l'autre, et se forçant à trouver quelque chose à leur dire quand il n'avait rien à leur dire–alors qu'il avait besoin d'heures de recherches pour trouver un successeur au directeur de l'unité de laminage qui venait de démissionner soudainement, sans fournir aucune explication. Il devait s'en occuper immédiatement ; les hommes de sa trempe étaient tellement difficiles à trouver, et n'importe quel incident pouvait interrompre la production du laminoir… C'était les rails de Taggart qui étaient en production… Il se souvenait du reproche silencieux, le regard accusateur, les limites de la patience, et le mépris qu'il voyait toujours dans les yeux des membres de sa famille lorsqu'ils surprenaient quelques preuves de sa passion pour ses affaires ; et la futilité de son silence, de son espoir qu'ils ne penseraient pas que la Rearden Steel signifiait autant pour lui que ça l'était vraiment ; comme un ivrogne feignant l'indifférence à l'alcool, au milieu des gens qui l'observent avec le méprisant amusement de leur parfaite connaissance de sa honteuse faiblesse.

— Je t’ai entendu la nuit dernière, lorsque tu es rentré, vers deux heures du matin. Ou étais-tu ? lui dit sa mère, à table durant le dîner. Et Lillian de répondre pour lui :

— Pourquoi, à la fonderie, bien sûr. comme une autre épouse aurait pu dire “au bistrot du coin”.

Ou Lillian lui demandant, avec l’ébauche d’un sourire au coin des lèvres :

— Qu’est-ce que tu étais en train de faire à New York, hier ?

— C’était un banquet avec les gars.

— Affaires ?

— Oui.

— Bien sûr.

Et Lillian se tournait ailleurs, rien d’autre, à part la honteuse réalisation qu’il aurait presque souhaité qu’elle eût crue qu’il se soit rendu à quelque obscène enterrement de vie de garçon…

Un navire minéralier était parti par le fond lors d’une tempête sur le lac Michigan, emportant avec lui ses milliers de tonnes de minerai appartenant à Rearden. Ces bateaux étaient dans un état lamentable. S’il n’avait pas pris sur lui de les aider à remplacer ceux qui devaient l’être, les propriétaires de la compagnie maritime auraient déposé leur bilan, et il n’y avait aucune autre compagnie de transport maritime encore en activité sur le lac Michigan.

— Ce coin là ? fit Lillian en pointant un doigt vers un arrangement de canapés et de tables à café, dans leur *living room*. « Pourquoi, non, Henry, ce n’est pas nouveau, mais je suppose que je dois me sentir flattée que trois semaines sont tout ce qu’il te faut pour le remarquer. C’est ma propre adaptation du salon de matin d’un célèbre palais français ; mais ça m’étonnerait que des choses comme ça puissent t’intéresser, Chéri ; elles ne sont pas côtées en bourse, aucune, quelqu’elles soient. »

L’ordre pour le cuivre, qu’il avait placé il y avait six mois, n’avait pas été honoré ; la date de livraison promise avait été reportée trois fois. « On ne peut rien y faire, Monsieur Rearden. » Il n’avait plus qu’à trouver une autre entreprise pour faire affaire avec ; la fourniture de cuivre devenait de plus en plus incertaine…

Philip ne sourit pas lorsqu’il leva les yeux au milieu d’un propos qu’il tenait à un des amis de sa mère. Le sujet était une association qu’il avait rejointe, mais il y-eut quelque chose dans

les muscles lâches de son visage qui suggéra un sourire de supériorité, lorsqu'il dit :

— Non, ça ne t'intéresserait pas, ça n'a rien à voir avec les affaires, Henry, pas du tout, c'est une entreprise strictement *non-commerciale*.

…Ce sous-traitant, à Detroit, qui était en train de reconstruire une grande usine, était en train de considérer la possibilité d'utiliser du *Rearden Metal* pour en assembler la charpente métallique. Il devait voler jusqu'à Detroit et lui parler en personne. Il aurait dû le faire la semaine dernière. Il aurait pu le faire cette nuit…

— Tu n'écoutes pas. dit sa mère, assise près de la table de déjeuner, alors que son esprit était en train de s'égarer en direction de l'indice des prix du charbon, et qu'elle était en train de lui parler du rêve qu'elle avait fait la nuit dernière, « Tu n'as jamais écouté une âme vivante. Tu ne t'intéresses à rien d'autre qu'à toi-même. Tu n'as rien à faire des gens, pas une seule créature humaine sur la Terre de Dieu ».

…Les pages imprimées reposant sur son bureau étaient un rapport sur les tests d'un moteur d'avion fabriqué avec du *Rearden Metal*. Peut-être que de toutes les choses au monde, celle qu'il désirait le plus en ce moment était de le lire. Il était resté sur son bureau, pas encore ouvert, depuis trois jours, il n'avait pas eu le temps de le faire. Pourquoi ne le faisait-il pas maintenant, et…

Il secoua violemment la tête, en ouvrant les yeux, tout en se reculant du miroir.

Il essaya d'atteindre le bouton du col de la chemise. Il vit sa main, au lieu de ça, se tendre vers une pile de courrier sur la table de toilette. C'était du courrier considéré comme urgent, il devait être lu ce soir, mais il n'avait pas eu le temps de le lire dans son bureau. Sa secrétaire le lui avait glissé dans sa poche alors qu'il partait. Il l'avait jeté là tandis qu'il s'était déshabillé.

Une coupure de journal virevoleta jusqu'au sol. C'était un éditorial que sa secrétaire avait marqué d'une réserve mécontente au crayon rouge. Elle était titrée "*Egalité des chances*". Il devait la lire : cette question avait beaucoup fait parler durant les trois dernier mois, sinistrement beaucoup trop. Il la lu sur fond de voix et rires forcés venant du bas des escaliers lui rappelant que les invités était en train d'arriver, que la soirée avait commencé, et qu'il allait devoir faire face aux

aigres regards de reproches de sa famille lorsqu'il arriverait en bas.

L'éditorial disait qu'en ce temps de récession économique, de rétrécissement des marchés financiers et de chômage, il était intolérable de laisser un homme amasser plusieurs entreprises industrielles alors que d'autres n'en avaient aucune ; c'était destructeur de laisser une minorité s'approprier toutes les ressources, ne laissant ainsi aucune chance aux autres ; la compétition était essentielle pour la société, et c'était le rôle de la société de s'assurer qu'aucun compétiteur ne s'élève à un seuil hors d'atteinte pour celui qui voudrait entrer en compétition avec lui. L'éditorial prédisait le vote d'un texte de loi qui avait été proposé, un texte interdisant à toute personne privée ou morale de détenir plus d'une exploitation industrielle ou commerciale.

Wesley Mouch, son "homme à Washington", lui avait dit de ne pas s'inquiéter ; "le combat sera rude", avait il dit, "mais le projet de loi ne recueillera pas la majorité".

Rearden ne comprenait rien à ce genre de combat. Il se reposait sur les épaules de Mouch et son équipe. Il pouvait à peine trouver le temps de lire en diagonale les rapports lui arrivant de Washington, et de signer les chèques que Mouch lui demandait pour s'engager dans la bataille.

Rearden ne croyait pas que la loi serait votée. Il était incapable de le croire. Ayant eu l'expérience de la qualité nette et claire de métaux, de technologie, et de production industrielle durant toute son existence, il avait acquis la conviction que l'on devait s'investir dans le rationnel, pas dans la folie ; que l'on devait constamment s'efforcer de faire la différence entre ces deux genres, parce que la bonne réponse gagnait toujours ; que l'absurde, le mauvais et le monstrueusement injuste ne pouvaient aboutir, ne pouvaient réussir, ne pouvaient rien d'autre que d'arriver à leur propre destruction. Une bataille contre une chose telle que ce texte de loi semblait absurde et quelque peu embarrassante pour lui, comme s'il se voyait soudainement demander d'entrer en compétition avec un homme qui calculait les formules de ses métaux en utilisant la numérologie. Il s'était dit que la question était dangereuse. Mais les plus ronflantes diatribes des éditorialistes les plus hystériques n'attisaient aucune passion en lui ; tandis qu'une variation d'une décimale de point dans un rapport du laboratoire

à propos d'un test avec le *Rearden Metal* le faisait bondir, d'impatience ou d'appréhension, sur ses pieds.

Il ne lui restait pas d'énergie à consacrer à quoique ce soit d'autre. Il fit de l'éditorial une boulette qu'il jeta dans la poubelle de la salle de bain. Il ressentait l'approche pesante de cet épuisement qu'il n'avait jamais eu à son travail, épuisement qui semblait le guetter pour pouvoir le saisir au moment où il se tournerait vers d'autres problèmes. Il se sentait comme incapable d'aucun autre désir qu'une envie de dormir désespérée. Il dut se convaincre qu'il devait être présent à cette fête ; que sa famille avait le droit de le lui demander ; qu'il devait apprendre à apprécier leurs plaisirs, pour eux, pas pour lui.

Il se demanda pourquoi c'était un motif qui n'avait pas le pouvoir de le lui faire prendre pour une obligation justifiée. Tout au long de sa vie, à chaque occasion qu'il eut d'être convaincu qu'une ligne de conduite était légitime, le désir de la suivre lui était naturellement venu. Qu'était-il en train de lui arriver ? se demanda-t-il. Le conflit impossible d'éprouver de la réticence à le faire, lequel était justifié, n'était-il pas le principe de base de la corruption morale ? Reconnaître sa propre culpabilité tout en ne ressentant rien d'autre qu'une froide et profonde indifférence ; n'était-ce pas là une trahison de cela même qui avait été le moteur du cours de sa vie et de son orgueil ?

Il ne s'accorda pas le temps de chercher une réponse. Il finit de s'habiller, rapidement, sans merci.

Se forçant à se tenir droit, mouvant sa grande silhouette avec la souple et tranquille assurance de l'autorité habituelle, le blanc d'un mouchoir de qualité dépassant de la poche de poitrine de son costume de soirée noir, il descendit lentement les marches menant au salon, ayant l'allure seyant à la satisfaction des douairières qui le regardaient comme la représentation parfaite d'un grand industriel.

Il vit Lillian au pied de la descente d'escaliers. Les lignes patriciennes d'une robe de soirée jaune-citron de style Empire mettaient en valeur son corps gracieux, et elle se tenait comme une personne fière de son contrôle sur son environnement.

Il sourit ; il aimait la voir heureuse ; cela servait de justification à cette fête.

Il s'approcha d'elle avant de s'immobiliser. Elle avait

toujours fait montre de bon goût pour son usage de la bijouterie, n'en portant jamais trop. Mais ce soir elle portait un ornement ostentatoire : un collier de diamants, des boucles d'oreilles, des bagues, et des broches. Ses bras avaient l'air ostensiblement dénudés, par contraste. A son poignet droit, comme seul ornement, elle portait le bracelet en *Rearden Metal*. Les gemmes scintillantes le faisait passer pour un vilain exemple de bijouterie de magasin à prix unique.

Quand il déplaça son regard depuis son poignet jusqu'à son visage, il la vit en train de l'observer. Ses yeux étaient rétrécis et il ne pouvait définir leur expression ; c'était un regard qui semblait à la fois dissimulé et résolu, regard d'une expression cachée qui affichait sa capacité à déjouer la détection.

Il aurait voulu arracher le bracelet de son poignet. Mais au lieu de ça, se pliant à sa voix gaie prononçant une introduction, il fit une courbette à la douairière qui se trouvait à côté d'elle ; son visage ne montrait aucune expression.

— L'homme ? Qu'est-ce qu'un homme ? Il est juste un assemblage chimique qui a la folie des grandeurs. déclara le Docteur Pritchett à un groupe d'invités situé à l'autre bout de la pièce.

Le docteur Pritchett soulagea une assiette de cristal d'un petit four, le tint droit, pointé vers le bas, entre deux doigts, et en déposa l'intégralité dans sa bouche.

— Les prétentions métaphysiques de l'homme, poursuivit-il, « sont absurdes. Un misérable morceau de protoplasme rempli de vilains et insignifiants concepts et de misérables émotions… et il s'imagine important ! Vraiment, vous savez, c'est ça, l'origine de tous les maux de la planète. »

— Mais, quels concepts ne sont pas insignifiants ou misérables, Professeur ? demanda une matrone sérieuse dont le mari possédait une usine d'automobiles.

— Aucun. fit le Docteur Pritchett. « Aucun qui soit à la portée des capacités de l'homme. »

Un jeune homme demanda, hésitant :

— Mais, si nous ne tenons aucun concept valable, comment pouvons nous savoir que ceux que nous avons trouvé sont insignifiants ? Je veux dire, selon quelle échelle de valeurs ?

— Il n'y a *pas* d'échelle de valeurs.

La réponse laissa l'audience silencieuse.

— Les philosophes du passé étaient superficiels, reprit alors

le Docteur Pritchett. « Il restait à notre siècle à redéfinir le propos de a philosophie. Le but de la philosophie n'est pas d'aider les hommes à trouver un sens à l'existence, mais de leur prouver qu'il n'y en a *aucun*. »

Une séduisante jeune femme dont le père possédait une mine de charbon demanda, indignée :

— Qui peut nous dire ça ?

— J'essaie de le faire. fit le Docteur Pritchett.

Durant les trois dernières années, il avait été à la tête de la section de philosophie du Collège Patrick Henry.

Lillian Rearden approcha ses bijoux étincelants sous les lumières. L'expression de son visage était dominée par la suave ébauche d'un sourire contrôlée et légèrement suggérée, telles les ondulations de sa coiffure.

— C'est cette insistance de l'homme à vouloir trouver un sens qui le rend si complexe. continuait le Docteur Pritchett, « Une fois qu'il parviendra à réaliser que sa propre importance est en fait insignifiante, dès que, comparé à la vaste échelle de l'univers, aucun propos significatif ne pourra découler de ses activités, qu'il n'importera plus qu'il vive ou meurt, alors il deviendra beaucoup plus… *docile*. »

Il eut un haussement d'épaules, puis s'empara d'un autre petit four.

Un homme d'affaires fit avec inquiétude :

— Ce que je voulais vous demander, Professeur, c'était ce que vous pensiez du projet de loi sur l'égalité des chances.

— Oh, ça ? Mais je crois avoir clairement fait savoir que j'y suis favorable, parce que je suis favorable à une économie libre. Une économie libre ne peut exister sans compétition. C'est pourquoi l'homme doit se soumettre à la compétition. C'est pourquoi nous devons contrôler les hommes pour les forcer à être libres.

— Mais, attendez… n'est-ce pas là une sorte d'antinomie ?

— Pas selon le sens, plus élevé, de la philosophie. Vous devez apprendre à voir au-delà des définitions statiques de la vieille école de pensée. Rien n'est statique, dans l'univers. Tout est fluide.

— Mais il va de soi que si…

— Ce qui *va de soi* ; ou ce que nous appelons *la raison*, mon cher, est la plus naïve de toute les superstitions. Ceci, au moins, à notre époque, a été généralement admis.

— Mais j'ai vraiment de la peine à comprendre comment nous pouvons…

— Vous souffrez de cette illusion populaire qui peut nous faire croire que les choses peuvent être comprises. Vous ne saisissez pas le fait que l'univers est une solide contradiction, un paradoxe.

— Une contradiction de quoi ? demanda la matrone.

— De lui-même.

— Comment… comment ça se fait ?

— Ma chère Madame, le devoir des penseurs n'est pas d'expliquer, mais de démontrer que *rien* ne peut être expliqué.

— Oui, bien entendu… Seulement…

— Le propos de la philosophie, interrompit le professeur, « n'est pas la recherche de la connaissance, mais de prouver que la connaissance est inaccessible à l'homme. »

— Mais lorsque nous le prouverons, fit le jeune homme, que restera-t-il ?

— L'*instinct*. répondit révérencieusement le Docteur Pritchett.

A l'autre bout de la pièce, un groupe s'était formé pour écouter Balph Eubank. Il était assis bien droit sur l'accoudoir d'un petit fauteuil, de manière à contrer son apparence physique et les traits de son visage qui avaient naturellement tendance à s'étendre dans une attitude relaxée.

— La littérature du passé, dit Balph Eubank, « était une fraude superficielle. Elle blanchissait les réalités de la vie dans le but de plaire aux *grands argentiers* et *donneurs d'ordre* qu'elle servait. Moralité, liberté d'action, accomplissement personnel, heureuses fins, et l'homme présenté comme une sorte “d'être héroique” ; tout cela est risible. Notre âge à donné pour la première fois à la littérature sa profondeur, en révélant l'essence *réelle* de la vie. »

Une très jeune fille dans une robe de soirée blanche demanda timidement :

— Qu'est-ce que “l'essence réelle de la vie”, Monsieur Eubank ?

— *La souffrance*. répondit Balph Eubank. La défaite et la souffrance.

— Mais… mais pourquoi ? Les gens sont heureux… parfois… vous ne trouvez pas ?

— Ceci est l'illusion de ceux dont les émotions sont

superficielles.

La fille rougit.

Une femme fortunée, qui avait hérité d'une raffinerie de pétrole, demanda d'un air coupable :

— Que devrions-nous faire pour améliorer les goûts littéraires des gens, Monsieur Eubank ?

— Ceci est un grave problème de société. fit Balph Eubank. Il était décrit comme "la tête de file des écrivains de ce siècle", mais il n'avait jamais écrit un livre qui ce soit vendu à plus de trois mille exemplaires.

— Personnellement, poursuivit-il, « je pense que le vote d'un décret sur l'égalité des chances appliqué au monde littéraire serait la solution ».

— Oh, approuver le vote de ce décret appliqué à l'industrie ? Je ne suis pas sûr de savoir quoi en penser.

— Certainement, que je l'approuve. Notre culture a sombré dans les *chiottes* du materialisme. Les hommes ont perdu toutes leurs valeurs spirituelles dans la poursuite de la production matérielle et de la tricherie technologique. Le confort matériel dans lequel ils se complaisent les aveugle. Ils reviendront vers une vie plus *noble* si nous leur apprenons à endurer les privations. Donc, nous devrions fixer des limites à leur cupidité matérielle.

— Je n'avais pas vu les choses sous cet angle. fit la femme sur un ton d'excuse.

— Mais comment allez vous articuler une proposition de décret sur l'égalité des chances pour la littérature, Ralph ? Ça c'est nouveau pour moi. demanda Mort Liddy.

— Mon nom est "Balph". fit Eubank sur un ton vexé, « Et c'est nouveau pour vous parce que c'est *mon* idée. »

— O.K., O.K., je ne cherche pas la querelle. Ai-je eu l'air de le faire ? Je vous posais simplement une question. fit Mort Liddy en souriant.

Mort Liddy passait le plus clair de son temps à sourire nerveusement. Il était un compositeur qui écrivait des musiques à l'ancienne pour le cinéma, et des symphonies modernes pour une audience rare.

— Ça fonctionnerait très simplement. dit Balph Eubank. « Il devrait y avoir une loi limitant la vente de chaque livre à dix mille exemplaires. Cela placerait le marché du livre dans l'obligation de s'ouvrir aux nouveaux talents, aux idées

fraîches, et aux écrits *non-commerciaux*. Si on empêchait la vente à un million d'exemplaires du même "torchon", cela obligerait les gens à se tourner vers une littérature de meilleure qualité ».

— Je crois que vous avez mis le doigt sur quelque chose d'intéressant, fit Mort Liddy. « Mais est-ce que ça ne serait une manière détournée de s'attaquer aux comptes en banque des écrivains ? »

— Tant mieux. Seuls ceux dont la motivation n'est pas de faire l'argent devraient être autorisés à être publiés.

— Mais, Monsieur Eubank, demanda la jeune fille à la robe blanche, « que va-t-il arriver si *plus de dix mille* personnes *veulent* acheter un certain livre ? »

— Dix mille exemplaires sont largement suffisants pour n'importe quel ouvrage.

— Ce n'est pas ce que je veux dire. Je veux dire, qu'est-ce qu'il va arriver si jamais ils *sont plus* de dix mille à vouloir l'acheter ?

— Cela est sans rapport.

— Mais si un livre raconte une belle intrigue qui…

— En littérature, une intrigue est une vulgarité primitive, une *idée reçue*. dit Balph Eubank en prenant un air supérieur de mépris.

Alors qu'il traversait la pièce en direction du bar, le docteur Pritchett marqua un temps d'arrêt pour dire :

— Tout à fait. Exactement comme la logique est une idée reçue, en philosophie.

— Comme une mélodie est une idée reçue, en musique.

— Qu'est que c'est que tout ce bruit ? demanda Lillian Rearden, qui fit un arrêt étincelant à leurs côtés.

— Lillian, *mon ange*, fit Balph Eubank d'une voix traînante, « t'ai-je dis que je suis en train de te dédicacer mon dernier roman ? »

— Pourquoi, merci, *Amour*.

— Quel sera le titre de votre dernier roman ? demanda la riche héritière.

— *Le Cœur est un laitier*.

— Ça parle de quoi ?

— De la frustration.

— Mais, Monsieur Eubank, demanda la jeune fille en robe blanche, si tout est frustration, qu'attendons-nous de la vie ?

— L'*amour fraternel*, fit Balph Eubank, avec cette fois quelque chose de sinistre dans le ton.

Bertram Scudder se tenait avachi contre le bar. Son long visage au traits fins avait l'air de s'être recroquevillé vers l'intérieur, à l'exception de sa bouche et de ses yeux qui, ainsi épargnés, constituaient trois protubérances évoquant des globes mous. Il était l'éditeur d'un journal nommé *Le Futur*, et il venait d'écrire un article sur Hank Rearden dont le titre était "*La Pieuvre*".

Bertram Scudder saisit son verre vide et le poussa silencieusement en direction du barman pour le faire remplir. Il prit une gorgée de son alcool frais, remarqua le verre vide devant Philip Rearden qui se trouvait à côté de lui, et agita un pouce en direction du barman. Il ignora le verre vide de Betty Pope qui se tenait de l'autre côté de Philip.

— Regarde, *mon pote*, dit Bertram Scudder, ses globes oculaires regardant approximativement dans la direction de Philip, « que ça te plaise ou non, le projet de loi sur l'égalité des chances représente un grand pas en avant. »

— Qu'est-ce qui vous fait penser que ça ne me plait pas, Monsieur Scudder ? demanda humblement Philip.

— Et bien ça va en emmerder pas mal, pas vrai ? Le long bras de la société va récupérer un peu de gras sur les hors-d'œuvres des revenus de certains.

Il fit un geste de la main en direction de l'arrière du bar.

— Pourquoi présumez-vous que j'y suis opposé ?

— Tu ne l'es pas ?

— Certainement pas ! se défendit Philip. « J'ai toujours placé le bien commun avant mes considérations personnelles. J'ai contribué, de ma personne et de mon argent, au combat des *Amis du progrès global* dans leur croisade en faveur de la *Loi d'égalité des chances*. Je pense qu'il est parfaitement déloyal qu'un homme devrait se goinfrer et ne rien laisser aux autres. »

Bertram Scudder considéra le jeune homme d'un globe oculaire spéculatif, mais sans plus.

— Et bien, ton engagement est plutôt inhabituellement altruiste. commenta-t-il.

— Il y a des gens qui prennent les questions morales *au sérieux*, Monsieur Scudder. fit Philip avec une aimable pointe de fierté dans le ton.

— De quoi y parles, Philip ? demanda Betty Pope, « On ne

connait personne qui possède plus d'une source de revenu, c'est pas vrai ? »

— Oh, mets là en sourdine ! dit Bertram Scudder, sur le ton de la lassitude.

— Je vois pas pourquoi on fait tout un *patacaisse* à propos de cette *Loi d'égalité des chances*. dit Betty Pope sur le ton agressif d'un expert en économie, « Je vois pas pourquoi les patrons sont contre. C'est dans leur intérêt. Si tout le monde est pauvre, ils auront pas de clients. Mais s'ils arrêtent d'être égoïstes et partagent ce qu'ils se mettent à gauche, ils auront une chance de travailler dur et fabriquer plus. »

— Je vois pas pourquoi les industriels devraient jouir de quelque considération que ce soit. dit Scudder. « Quand les masses sont destituées et qu'il y a pourtant des marchandises disponibles, c'est idiot d'attendre que les gens s'arrêtent à un bout de papier appelé "titre de propriété". Les droits de propriété, c'est de la superstition. On ne possède que ce que les autres ont la courtoisie de ne pas nous saisir. Le peuple peut le saisir à tout moment. S'ils le peuvent, pourquoi ne devraient-ils pas le faire ? »

— Ils *devraient* le faire. intervint Claude Slagenhop, « Ils en ont besoin. La nécessité est *la* seule considération. Si les gens sont dans le besoin, on doit saisir en premier et en discuter après. »

Claude Slagenhop s'était approché et avait pris place en se glissant entre Philip et Scudder, écartant légèrement Scudder, presque imperceptiblement.

Slagenhop n'était ni grand ni lourd, mais il avait une forte carrure compacte et le nez cassé. Il était le secrétaire général des *Amis du progrès global*.

— La faim n'attendra pas. fit-il. « Les idées sont juste de l'air enflammé. Un ventre vide est un fait *parlant*. J'ai dit dans tous mes discours qu'il n'est pas nécessaire de trop parler. La société souffre d'un manque d'opportunités, en ce moment ; donc nous avons trouvé une occasion de saisir de telles opportunités, si elles existent. *Le droit* est tout ce qui peut être bon pour la société. »

— Il n'a pas creusé ce minerai tout seul, vous ne croyez pas ? cria soudainement Philip, avec une voix perçante, « Il devait employer des centaines de travailleurs. Eux l'ont fait. Pourquoi pense-t-il qu'il est si "bon" ? »

Les deux hommes le regardaient, Scudder avait levé un sourcil, Slagenhop ne laissait paraître aucune expression.

— Oh là là ! fit Betty Pope, se souvenant.

Hank Rearden se tenait devant une fenêtre dans un recoin sombre à l’autre bout de la salle de séjour. Il espérait que personne ne le remarquerait pendant quelques minutes.

Il venait juste de s’échapper d’une femme entre deux âges qui l’avait entretenu à propos de ses expériences psychiques. Il se tenait debout, regardant au loin ; la lueur rouge de Rearden Steel se mouvait dans le ciel. Il la regardait en guise de moment de répit. Il se retourna pour jeter un coup d’œil dans la pièce. Il n’avait jamais aimé cette maison ; c’était le choix de Lillian. Mais cette nuit, les couleurs changeantes des tenues de soirée diluaient l’apparence de la pièce et lui donnaient un air de brillante gaieté. Il aimait voir les gens être gais, même si il ne comprenait pas bien ce genre particulier d’amusement.

Il regarda les fleurs, les éclats de lumière que renvoyaient les verres en cristal, les épaules et les bras nus des femmes. Un vent froid soufflait dehors, balayant l’étendue vide de la plaine. Il vit les branches fines d’un arbre se tordre au gré de la force du vent, telles des mains s’agitant pour un appel à l’aide. L’arbre se dressait contre la lueur de la fonderie.

Il n’aurait pu nommer son émotion soudaine. Il ne trouvait pas les mots pour en expliquer la cause, la qualité, la signification. Elle était en partie faite de joie, mais avait un caractère solennelle comme le fait de se découvrir la tête ; il ne savait pas pour qui.

Quand il revint vers la foule, il était souriant. Mais le sourire disparut abruptement ; il vit l’arrivée d’un nouvel invité : c’était Dagny Taggart.

Lillian s’avança pour l’accueillir, l’étudiant avec curiosité. Elles s’étaient déjà rencontrées auparavant, en quelques rares occasions, et elle trouva étrange de voir Dagny Taggart porter une robe de soirée. C’était une tenue noire avec un corsage qui tombait comme une cape par-dessus un bras et une épaule, laissant l’autre dénudée ; l’épaule nue était le seul ornement de cette robe. En la voyant dans ce costume, on réalisait que l’on n’aurait jamais pu s’imaginer qu’elle avait un tel corps. Le vêtement noir semblait excessivement déshabillé ; parce que c’en était presque choquant de découvrir que les lignes de ses épaules étaient belles et fragiles, et que la bande de diamants

qu'elle portait au poignet de son bras nu lui conférait le plus féminin des aspects ; celui d'être enchaînée.

— Mademoiselle Taggart, c'est une tellement grande surprise de vous voir ici. dit Lillian Rearden, les muscles de son visage composant un sourire.

— Je n'aurais jamais osé espérer qu'une invitation de moi vous prendrait à vos toujours plus grandes et lourdes responsabilités. Permettez-moi de m'en sentir flattée.

James Taggart était entré avec sa sœur. Lillian lui souriait en une façon de suite empressée, comme si elle venait tout juste de le remarquer.

— Bonjour, James. C'est la rançon que vous devez payer pour votre popularité ; on a tendance à vous oublier, à la surprise de voir votre sœur.

— Personne ne peut vous égaler sur le terrain de la popularité, Lillian, répondit-il en souriant légèrement, « ni vous perdre de vue ».

— Moi ? Oh, mais je me suis volontiers résignée à occuper la seconde place derrière mon époux. Je suis humblement consciente que l'épouse d'un grand homme doit se contenter du reflet de la gloire ; ne pensez-vous pas Mademoiselle Taggart.

— Non, dit Dagny, « je ne crois pas. »

— Est-ce un compliment ou un reproche, Mademoiselle Taggart ? Mais pardonnez-moi si je confesse que je suis résignée. Qui puis-je vous présenter ? J'ai peur de n'avoir rien d'autre que des écrivains et artistes à offrir, et ils ne vous intéresseraient guère, j'en suis sûre.

— J'aimerai trouver Hank et lui dire un bonjour.

— Mais bien sûr. James vous souvenez-vous avoir dit que vous vouliez rencontrer Balph Eubank ? Oh oui, il est ici. Je lui dirai que je vous ai entendu être intarissable d'éloges à propos de son dernier roman, au dîner de Madame Whitcomb !

Marchant à travers la pièce, Dagny se demanda si elle avait dit qu'elle voulait trouver Hank Rearden ; qu'est-ce qui l'avait empêché d'admettre qu'elle l'avait aperçu lorsqu'elle était entrée.

Rearden se tenait à l'autre bout de la longue pièce, l'observant.

Il la regarda lorsqu'elle s'approcha, mais il ne fit pas un pas pour la rencontrer.

— Bonjour, Hank.

— Bonsoir.

Il s'inclina courtoisement, impersonnellement, le mouvement de son corps en parfaite harmonie avec la formalité distinguée de ses vêtements. Il ne souriait pas.

— Merci de m'avoir invité ce soir. dit elle avec gaieté.

— Je ne peux pas prétendre que je savais que vous viendriez.

— Oh, alors je suis heureuse que Madame Rearden ait pensé à moi. Je voulais faire une exception.

— Une exception ?

— Je ne vais pas souvent aux soirées.

— Je suis heureux que vous ayez choisi cette occasion pour en faire une exception.

Il n'avait pas ajouté « Mademoiselle Taggart, » mais c'était comme s'il l'avait prononcé.

La formalité de ses manières avait été si inattendue qu'elle se trouva incapable de trouver la contenance nécessaire pour s'y ajuster.

— Je voulais *célébrer*. fit-elle.

— Célébrer mon anniversaire de mariage ?

— Oh, c'est votre anniversaire de mariage ? Je ne savais pas. Toutes mes félicitations, Hank.

— Que souhaitiez-vous "célébrer" ?

— J'avais pensé que je pouvais m'autoriser un peu de repos. Une célébration de mon cru… en votre honneur et au mien.

— Pour quelle raison ?

Elle était en train d'imaginer les nouvelles voies sur les flancs rocheux des montagnes du Colorado, progressant lentement vers leur but : les champs de pétrole de Wyatt. Elle imaginait la brillance bleue verdâtre des rails sur le sol et dans les hautes herbes gelés, les blocs de pierre nus, les bicoques délabrées des campements avec les gens mourant à moitié de faim.

— En l'honneur des premiers cent kilomètres de rail en *Rearden Metal*. répondit-elle.

— Merci.

Le ton de sa voix était exactement comme celui de quelqu'un qui aurait voulu dire quelque chose comme, « Je n'en ai jamais entendu parler. »

Elle ne trouvait rien d'autre à dire. Elle avait l'impression de parler à un étranger.

— Pourquoi, Mademoiselle Taggart ! fit une voix enthousiaste, interrompant leur silence, « Maintenant, c'est ce que veux dire quand je dis que Hank Rearden peut faire n'importe quel miracle ! »

Un entrepreneur de leur connaissance s'approchait d'eux, tout en adressant à Dagny un sourire d'étonnement réjoui. Tous trois avaient souvent participé à des conférences de crises à propos de volumes de fret et de livraisons d'acier. Maintenant il l'admirait, et l'expression de son visage semblait ouvertement dire tout ce qu'il pensait de sa transformation esthétique, fût-elle la seule à le remarquer.

Elle rit en réponse à l'accueil enthousiaste de l'homme, ne se donnant pas le temps de s'attarder sur le petit choc de sa déception ; la pensée refoulée qu'elle aurait plutôt voulu voir cette expression, et cette démonstration de sympathie empressée sur le visage de Rearden. Elle échangea quelques phrases avec l'homme. Quand elle tourna la tête, Rearden avait disparu.

— Ah, c'est donc votre célèbre sœur ? dit Balph Eubank à James Taggart, en regardant en direction de l'autre bout de la pièce.

— Je ne savais pas que ma sœur était “célèbre”. fit Taggart sur un ton légèrement mordant.

— Mais, mon bienheureux, elle est un prodige dans le domaine de l'économie. Vous devez vous attendre à entendre les gens parler d'elle. Votre sœur est un symptôme de la maladie de notre siècle. Un produit décadent de l'âge des machines. Les machines ont détruit l'humanité de l'homme, elles l'ont déraciné, elles l'ont dépouillé de sa noblesse d'esprit, elles ont assassiné son âme et l'ont changé en un insensible robot. En voici le parfait exemple : une femme qui dirige une compagnie de chemin de fer au lieu de s'adonner à l'admirable art du tissage et d'élever des enfants.

Rearden évoluait eu milieu des invités, faisant de son mieux pour ne pas se laisser piéger dans une conversation. Il parcourut la salle d'un regard circulaire : il ne voyait nulle âme qu'il aurait souhaité approcher.

— Dites-moi, Hank Rearden, vous n'avez pas l'air d'être si méchant que ça lorsqu'on peut vous voir, vous, *le lion*, dans sa tanière. Vous devriez nous offrir une conférence de presse de temps à autre ; vous y gagneriez notre cœur.

Rearden se retourna et regarda celui qui venait de dire cela, incrédule. C'était un jeune journaliste de l'espèce la plus miteuse

qui travaillait pour un quotidien radicaliste. L'agressive familiarité de ses manières semblaient impliquer qu'il avait choisi d'être désagréable avec Rearden, parce qu'il savait qu'un homme tel que lui ne se serait jamais permis de se trouver associé à un personnage de sa sorte.

Rearden ne l'aurait même pas autorisé à entrer dans sa fonderie ; mais l'homme était un invité de Lillian ; il devait se contrôler ; il lui demanda sèchement :

— Qu'est-ce que vous voulez ?

— Vous n'êtes pas si mauvais. Vous avez du talent. Un talent technologique ; mais, bien sûr, je ne suis pas d'accord avec vous pour le *Rearden Metal*.

— Je ne vous ai pas demandé d'être d'accord.

— Bon, Bertram Scudder dit que votre politique…

L'homme démarrait avec des intentions clairement belliqueuses, pointant le doigt vers le bar, mais il dut s'arrêter, comme s'il s'était laissé emporter plus loin qu'il l'avait désiré.

Rearden jeta un regard vers la silhouette débraillée avachie contre le bar. Lillian les avait présentés, mais il ne l'avait même pas regardé, ni même n'avait prêté attention à son nom. Il se tourna brutalement, avant de s'éloigner d'une façon telle qu'elle interdisait définitivement au pique-assiette de lui coller quelque étiquette que ce soit.

Lillian leva son regard vers Rearden lorsqu'il s'approcha d'elle, au milieu d'un groupe ; puis, sans un mot, il fit un pas de côté de manière à ce que les autres ne puissent les entendre.

— N'est-ce pas Scudder, du *Futur* ? fit-il en pointant du menton dans la direction de l'homme.

— Pourquoi, oui.

Il retourna la tête pour l'observer silencieusement, incapable même de commencer à le croire, incapable de trouver le fil conducteur d'une réflexion lui permettant ne serait-ce que de commencer à comprendre.

Il regarda à nouveau dans la direction l'homme.

— Comment as-tu pu l'inviter ici ? lui demanda-t-il.

— Maintenant, Henry, ne soit pas ridicule. Tu ne veux pas passer pour un étroit d'esprit, n'est-ce pas ? Tu dois apprendre à tolérer les opinions des autres et à respecter leur droit à la liberté d'expression.

— Sous mon toit ?

— Oh, ne sois pas scandalisé.

Il n’articula pas un mot parce que sa conscience était absorbée, non pas par des déclarations cohérentes, mais par deux images qui semblait occuper toute sa vue avec insistence.

Il avait vu l’article titré, *La Pieuvre*, signé de Bertram Scudder, lequel n’était pas l’expression d’idées, mais un seau d’immondices déversé sur la place publique ; un article qui ne rapportait pas un seul fait, même pas un fait inventé, mais qui déversait un flot de sarcasmes et d’adjectifs qui n’exprimaient rien de concret, hormis la gratuite méchanceté de la dénonciation sans la moindre considération pour quelque preuve que ce soit. Puis il s’attarda un instant sur les traits du profil de Lillian, la fière pureté qu’il n’avait pas recherché en l’épousant.

Lorsqu’il l’observa une seconde fois, il réalisa que sa vision de son profil était une interprétation de son esprit, parce qu’elle s’était tournée de pleine face vers lui, l’observant elle aussi. A l’instant où il revint à la réalité, il remarqua que ce qu’il percevait dans son regard était du plaisir. Mais à l’instant suivant, il se remémora qu’elle était saine d’esprit, et que cela n’était donc pas pensable.

— C’est la première fois que tu as invité cet… il avait utilisé un mot obscène avec une précision dénuée d’émotion, « …sous mon toit ? C’est la dernière. »

— Comment oses-tu employer de tels…

— Ne tergiverse pas, Lillian. Si tu le fais, je le jette immédiatement dehors par la peau des fesses.

Il lui laissa un moment pour répondre, pour se défendre, pour lui crier quelque chose si elle le voulait. Elle demeura silencieuse et ne le regardait plus. Seules ses douces joues semblaient légèrement creusées, comme si elles s’étaient dégonflées.

En s’en allant au hasard à travers les spirales de lumières, de voix et de parfum, il éprouva un sentiment froid d’épouvante. Il savait qu’il devait penser à Lillian et trouver la réponse à l’énigme de son personnage, parce que ce qui venait de se produire était une révélation qu’il ne pouvait ignorer ; mais il ne pensait pas à elle, et il éprouvait cette terreur parce qu’il savait que la réponse à cette question avait cessé de l’intéresser depuis longtemps déjà.

La vague de lassitude commençait à poindre en lui. C’était comme s’il pouvait même la voir s’avancer, épaisse ; elle ne

venait pas vraiment de l'intérieur de lui, mais de l'extérieur, se déplaçant à travers la pièce. L'espace d'un instant, il crut qu'il était seul, perdu au milieu d'un désert gris, ayant besoin d'aide et sachant qu'aucune aide ne lui viendrait.

La sensation de vision fût brutalement interrompue. Dans la lumière de l'entrée, sur le pas de la porte ouverte, à une distance d'environ une pièce, il vit la grande et arrogante silhouette d'un homme qui avait marqué une pause avant de franchir complètement le seuil. Il n'avait encore jamais rencontré l'homme, mais de tous les visages célèbres qui occupaient les pages des quotidiens, c'était celui qu'il détestait. C'était Francisco d'Anconia.

Rearden n'avait jamais accordé beaucoup de ses pensées à des hommes tels que Bertram Scudder. Mais à chacune des heures de sa vie, avec la tension et la fierté de tous les moments lors desquels ses muscles ou son esprit avait ressenti la douleur de l'effort, à chaque pas qu'il avait fait pour s'élever au-dessus des mines du Minnesota, et de transformer son effort en or, avec tout son profond respect pour l'argent et la signification profonde qui y était attachée, il détestait le gaspilleur qui ne savait pas comment mériter le gros cadeau de la fortune héritée. Ici, se dit-il, était le représentant le plus méprisable de toutes les espèces.

Il vit entrer Francisco d'Anconia, faire une courbette à Lillian, puis s'avancer dans la foule des invités comme s'il possédait ces lieux dans lesquelles il n'avait jamais pénétré auparavant.

Les têtes se tournaient pour le regarder, comme s'il les avait tirées avec des fils sur son passage.

S'approchant de Lillian une nouvelle fois, Rearden demanda sans colère dans la voix, mais plutôt avec un mépris qui devint de l'amusement :

— Je ne savais pas que tu connaissais celui là.

— Je l'ai rencontré dans quelques soirées.

— Il est aussi un de tes amis ?

— Certainement pas !

Le ressentiment tranché de son épouse était authentique.

— Alors pourquoi l'as-tu invité ?

— Et bien, tu ne peux pas donner une soirée–pas une soirée qui compte– sans l'inviter alors qu'il est de passage dans le pays. C'est une nuisance s'il accepte l'invitation, et une marque

sociale défavorable dans le cas contraire.

Rearden éclata de rire. Elle en fût désarçonnée ; elle n'admettait pas les choses de ce genre, d'ordinaire.

— Ecoute, fit-il d'un ton las, « je ne veux pas gâcher ta soirée, mais débrouille toi pour tenir ce type là à distance de moi. Ne tourne pas autour du pot pour m'introduire. Je ne veux pas le rencontrer. Je ne sais pas comment tu vas t'en dépatouiller, mais tu es une hôtesse experte ; alors fais comme tu veux. »

Dagny demeura figée lorsqu'elle vit Francisco s'approcher. Il lui adressa une courbette lorsqu'il passa devant elle. Il ne s'arrêta pas, mais elle sut qu'il s'était arrêté dans son esprit. Elle vit son sourire empreint d'une subtile emphase délibérée de ce qu'il comprit et choisit de ne pas reconnaître. Elle se détourna de lui. Elle souhaita pouvoir l'éviter pour le restant de la soirée.

Balph Eubank avait rejoint le groupe autour du Docteur Pritchett, et était en train de dire d'un air maussade:

— …non, vous ne pouvez attendre des gens qu'ils comprennent les strates supérieures de la philosophie. La culture doit être arrachée des mains des “coureurs de dollars”. Nous avons besoin d'une aide de l'Etat pour la littérature. Il est honteux que les artistes soient traités comme des trafiquants de drogue, et que l'art soit vendu comme du savon.

— Vous voulez dire, vous vous plaigniez qu'il ne se vende *pas* aussi bien que le savon ? demanda Francisco d'Anconia.

Il ne l'avait pas vu s'approcher ; la conversation stoppa, comme fauchée. La plupart d'entre-eux ne l'avait jamais rencontré, mais tous le reconnurent instantanément.

— Je veux dire… Balph Eubank tenta de reprendre sur un ton de colère avant de fermer la bouche ; il remarqua l'intérêt empressé sur les visages de son audience ; mais ce n'était plus du tout de l'intérêt pour la philosophie.

— Tiens, bonjour Professeur ! fit Francisco, adressant une courbette au Docteur Pritchett.

Il n'y eut aucune trace de plaisir sur le visage du Docteur Pritchett lorsque ce dernier lui renvoya la politesse, et ajouta quelques rappels.

— Nous sommes justement en train de débattre de l'un des sujets les plus intéressants qui soient. fit la matrone, « Docteur Pritchett était en train de nous dire que rien n'est quelque chose. »

— Il devrait sans aucun doute en savoir plus que quiconque là-dessus. répondit Francisco avec gravité.

— Je n'aurais jamais supposé que vous connaissiez si bien le Docteur Pritchett, *Señor* d'Anconia. dit-elle en se demandant pourquoi le professeur avait l'air de ne pas avoir apprécié la remarque.

— Je suis un diplômé de ce grand collège qui emploie aujourd'hui le Docteur Pritchett, le Collège Patrick Henry. Mais j'y ai étudié sous le tutorat de l'un de ses prédécesseurs : Hugh Akston.

— Hugh Akston ! s'exclama la séduisante jeune héritière. « Mais vous ne le pouviez pas, *Señor* d'Anconia ! Vous êtes trop jeune. Je pensais qu'il était un de ces grands noms du… du siècle dernier. »

— Peut-être dans l'esprit, Madame. Pas en fait.

— Mais je croyais qu'il était mort depuis des années.

— Pourquoi, non. Il est toujours en vie.

— Alors pourquoi n'entendons-nous plus du tout parler de lui ?

— Il s'est retiré il y a neuf ans.

— N'est-ce pas surprenant ? Quand un politicien ou un acteur de cinéma se retire, on l'apprend en première page de la presse. Mais quand il s'agit d'un philosophe, personne n'y prête attention. Ils le remarquent plus tard.

Un jeune homme dit, étonné :

— Je pensais qu'Hugh Akston était un de ces *classiques* que plus personne n'étudiait, à part lorsqu'il s'agit de l'histoire de la philosophie. J'ai lu un article sur lui, récemment, qui en parlait comme l'un des derniers grands avocats de la raison.

— Qu'enseignait Hugh Akston, au juste ? demanda la matrone sérieuse.

Francisco répondit :

— Il enseignait que tout est quelque chose.

— Votre loyauté à l'égard de votre professeur est respectable, *Señor* d'Anconia. fit sèchement le Docteur Pritchett, « Pouvons nous en déduire que vous êtes la représentation faite homme des résultats pratiques de son enseignement ? »

— Je le suis.

James Taggart s'était approché du groupe et attendait que l'on remarque sa présence.

— Salut Francisco.
— Bonsoir, James.
— Quelle formidable coïncidence de te voir ici ! J'étais vraiment impatient de te parler.
— C'est nouveau. Tu ne l'as pas toujours été.
— Tu plaisantes, là. Comme au bon vieux temps.
Taggart se déplaçait lentement à l'écart du groupe, comme s'il n'avait rien de particulier en vue, espérant ainsi inciter Francisco à le suivre.
— Tu sais qu'il n'y a pas une personne dans cette pièce qui ne souhaiterait te parler.
— Vraiment ? Je serais plutôt enclin à suspecter le contraire.
Francisco s'était prêté à la manœuvre et suivait Taggart, mais il fit un arrêt alors qu'il se trouvait encore à portée de voix des autres.
— J'ai essayé toutes les manières possibles de te joindre, fit Taggart, mais… mais les circonstances ne m'ont pas permis d'y parvenir.
— Essayes-tu de jeter un voile de pudeur sur le fait que je ne voulais pas te voir ?
— Bon… c'est… Je veux dire, pourquoi refusais-tu ?
— Je ne parvenais pas à imaginer de quoi tu pouvais bien avoir à me parler.
— Les *Mines de San Sebastian*, bien sûr ! La voix de Taggart s'était subitement élevée.
— Pourquoi, qu'y-a-t-il à propos de ça ?
— Mais… Bon, écoute, Francisco, c'est sérieux. C'est un désastre, un désastre sans précédent ; et personne ne comprend pourquoi et comment tout ça est arrivé. Je ne sais pas quoi penser. Je n'y comprends plus rien du tout. J'ai le droit de savoir.
— "Le droit" ? Ne serais-tu pas en train de devenir "vieux-jeu", James ? Mais qu'est-ce que tu veux savoir ?
— Bon, premièrement, cette nationalisation ; qu'est-ce que tu as l'intention de faire à ce propos ?
— Rien.
— Rien ?!
— Mais tu ne veux certainement pas que je fasse quoi que ce soit à propos de ça. Mes mines et ta voie ferrée furent saisies par la volonté du peuple. Tu ne voudrais pas que je m'oppose à la volonté du peuple, n'est-ce pas ?

— Francisco, je ne suis pas en train de plaisanter !

— Je n'ai jamais pensé que c'était le cas.

— Tu me dois des explications ! Tu dois à tes actionnaires un compte rendu de cette entière scandaleuse affaire ! Pourquoi as-tu choisi une mine qui ne valait rien ? Pourquoi as-tu dilapidé tous ces millions ? Quelle sorte d'escroquerie pourrie était-ce ?

Francisco se tint devant lui en le regardant avec une attitude d'étonnement poli.

— Pourquoi James, fit-il, "j'aurais pensé" que tu approuverais cela.

— Approuver?

— "J'avais pensé" que tu considérais les *Mines de San Sebastian* comme "la réalisation pratique d'un idéal de la plus haute valeur morale". Me souvenant que toi et moi avons souvent été en désaccord, par le passé, "j'avais pensé" que tu trouverais gratifiant de me voir agir en accord avec tes principes.

— Qu'est-ce que tu es en train de raconter ?

Francisco secoua la tête en signe de regret, puis il poursuivit :

— Je ne sais pas pourquoi tu devrais dire que mon comportement est "pourri". "J'avais pensé" que tu le reconnaîtrais comme un effort honnête de mettre en pratique ce que le monde entier est en train de prêcher. "Tout le monde ne pense-t-il pas" que c'est mal d'être égoïste ? J'étais totalement "désintéressé" par rapport au *projet San Sebastian*. "N'est-ce pas" mal de poursuivre un intérêt personnel ? Je n'ai aucun intérêt personnel quelqu'il soit. "N'est-ce pas" mal de travailler pour le profit ? Je n'ai pas travaillé pour le profit ; j'ai pris une perte. "Tout le monde n'admet-il pas" que le propos et la justification d'une entreprise industrielle ne sont *pas* la production, mais les moyens de subsistance de ses employés. Les *Mines de San Sebastian* furent l'aventure la plus éminemment réussie de l'histoire de l'industrie : elles n'ont pas produit de cuivre, mais elles ont offert un moyen de subsistance pour des milliers d'hommes qui n'auraient jamais pu réussir, en une vie entière, l'équivalent de ce qu'ils ont eu pour un jour de travail, lequel ils ne pouvaient pas faire. "N'est il pas généralement admis" qu'un propriétaire est un "parasite" et un "exploiteur", que ce sont ses employés qui font tout le travail et

font du bien de consommation une réalité ? Je n'ai "exploité" personne. Je n'ai pas encombré les *Mines de San Sebastian* de ma présence inutile ; je les ai laissées aux mains des "hommes qui comptent". Je n'ai établi aucune estimation de la valeur de cette propriété. Je cédée cette tâche à un "spécialiste des mines". Il n'était pas un très bon spécialiste, mais il avait "cruellement besoin de ce travail". "N'est-il pas généralement accepté" que lorsque tu recrutes un homme pour un travail, ce sont "ses besoins" qui doivent êtres pris en considération, et non ses compétences ? "Tous les gens ne pensent-ils pas" que dans le but d'obtenir des biens de consommation, tout ce que l'on a à faire est "d'en avoir besoin" ? J'ai mis en pratique tous les "préceptes moraux de notre âge". J'en espère de la "gratitude" et une "citation d'honneur". "Je ne comprends pas pourquoi" je suis en train d'être "diabolisé".

Au milieu du silence de tous ceux qui avaient écouté, le seul commentaire fût le perçant et soudain petit rire de Betty Pope : elle n'avait rien compris, mais elle avait vu l'expression de fureur impuissante sur le visage de James Taggart.

Les gens regardaient Taggart, attendant une réponse. La question les indifférait ; ils s'amusaient seulement du spectacle de l'embarras de quelqu'un. Taggart parvint à afficher un sourire condescendant.

— Tu n'espères pas que je vais prendre ça au sérieux ? demanda-t-il.

— Il fût un temps, Francisco répondit, « où je ne croyais pas que qui que ce soit puisse le prendre sérieusement. J'avais tort. »

— C'est outrageant !

La voix de Taggart commençait à monter.

— C'est parfaitement outrageant de traiter tes responsabilités publiques avec une telle insouciante légèreté !

Il tourna les talons pour fuir.

Francisco haussa les épaules en allongeant les bras.

— Tu vois ? Je ne pensais pas que tu voulais me parler.

Rearden était seul, loin à l'autre bout de la pièce. Philip le remarqua, s'approcha et fit un signe d'appel de la main à Lillian.

— Lillian, je ne pense pas qu'Henry s'amuse beaucoup. dit il en souriant.

On n'aurait su dire si le caractère moqueur de son sourire

était pour Lillian ou pour Rearden.

— Pouvons-nous faire quelque chose pour arranger ça ?

— Oh, quelles bêtises ! dit Rearden.

— J'aurai aimé savoir quoi faire contre ça, Philip. dit Lillian, « J'ai toujours souhaité qu'Henry apprenne à se détendre. Il est si lugubrement sérieux à propos de tout. Il est un tel *rigide Puritain*. J'ai toujours souhaité le voir ivre, juste une fois. Mais j'ai abandonné. Que suggèrerais-tu ? »

— Oh, je ne sais pas ! Mais il ne devrait pas vouloir tout faire par lui-même.

— Oublie ça. fit Rearden.

Tout en pensant faiblement qu'il ne voulait pas heurter leur sensibilité, il ne put s'empêcher d'ajouter :

— Tu ne sais pas le mal que j'ai eu à rester debout par moi-même.

— Là, tu vois ?

Lillian sourit à Philip.

— Apprécier la vie et les gens n'est pas aussi simple que de couler une tonne d'acier. Les poursuites intellectuelles ne s'apprennent pas sur une place boursière.

— Ce ne sont pas les poursuites intellectuelles qui m'inquiètent. Quelles certitudes as-tu à propos des choses puritaines, Lillian ? Si j'étais toi, je ne le laisserais pas libre d'aller voir ailleurs. Il y-a trop de jolies femmes ici, ce soir.

— Henry considérant des pensées d'infidélité ? Tu le flattes, Philip. Tu surestimes son courage.

Elle sourit froidement à Rearden durant un très bref instant, puis s'en alla.

Rearden regarda son frère.

— Que diable crois-tu que tu es en train de faire ?

— Oh, arrête de jouer au Puritain ! Ne comprends-tu pas la plaisanterie ?

Se déplaçant sans but dans la foule, Dagny se demanda pourquoi elle avait accepté l'invitation à cette soirée. La réponse la surprit : c'était parce qu'elle voulait voir Hank Rearden.

Le regardant au milieu de la foule, elle réalisa le contraste pour la première fois. Les visages des autres ressemblaient à des agrégats de traits interchangeables, tous les visages suintant pour se fondre dans un anonymat qui les faisaient tous se ressembler, et tous semblaient avoir l'air de fusionner les uns

avec les autres. Avec ses facettes anguleuses, ses yeux bleus pâle, ses cheveux blonds cendrés, le visage de Rearden avait la fermeté de la glace ; la netteté sans compromis de ses lignes suggérait, au milieu des autres, que c'était comme s'il se déplaçait à travers un brouillard, frappé par un rayon de lumière.

Elle ne put empêcher son regard de revenir régulièrement se poser sur lui. Elle ne le surprit jamais en train de regarder dans sa direction. Elle ne put croire qu'il l'évitait intentionnellement ; il ne pouvait y avoir de possibles raisons l'expliquant ; pourtant elle fût certaine que c'était ce qu'il faisait. Elle voulait l'approcher et se convaincre elle-même qu'elle se méprenait. Quelque chose l'en empêchait ; elle ne put comprendre sa propre réticence.

Rearden endurait patiemment une conversation avec sa mère et deux dames d'un certain âge dont elle souhaitait qu'il les amuse avec des histoires de sa jeunesse et de son combat. Il s'y était soumis, se disant qu'elle était fière de lui, à sa manière. Mais il trouva qu'il y-avait quelque chose dans sa manière qui suggérait constamment qu'elle l'avait entretenu tout au long de ce combat, et qu'elle était “la source” de son succès. Il se sentit heureux quand elle le laissa les quitter. Ensuite, il s'échappa une fois de plus vers le recoin ou se trouvait la fenêtre.

Il y demeura un moment, se reposant sur un sens de l'intimité comme s'il s'agissait d'un support physique.

— Monsieur Rearden, fit une voix étrangement calme, à côté de lui, « permettez moi de me présenter. Mon nom est d'Anconia. »

Rearden se retourna, et sursauta : le style et la voix de d'Anconia avaient une qualité qu'il avait rarement rencontré auparavant : un ton d'authentique respect.

— Comment osez-vous. répondit-il.

Sa voix avait été brusque et sèche ; mais il avait répondu quelque chose.

— J'ai remarqué que Madame Rearden a fait de son mieux pour éviter la nécessité d'avoir à m'introduire auprès de vous, et je peux en deviner la raison. Préférez-vous que je quite votre demeure ?

Le fait de presenter les choses directement et avec franchise au lieu de les éviter était si différent du comportrement habituel de tous les hommes qu'il connaissait. Il le ressentit tellement

comme un soulagement innattendu et spontané qu'il en demeura silencieux pendant quelques instants, scrutant le visage de d'Anconia. Francisco l'avait dit en toute simplicité, ni comme un reproche, ni comme un appel à la clémence, mais d'une façon qui, étrangement, reconnaissait la dignité de Rearden.

— Non, fit Rearden, « quoique vous ayez pu en déduire, je n'ai pas dit ça. »

— Merci. Dans ce cas, vous me permettrez de vous parler.

— Pourquoi souhaiteriez-vous me parler ?

— Mes motifs ne peuvent vous intéresser, pour l'instant.

— Les miens ne sont pas du tout le genre de conversation qui pourrait vous intéresser.

— Vous vous méprenez, à propos de l'un d'entre nous, Monsieur Rearden, ou à propos des deux. Je suis venu à cette soirée dans le seul but de vous rencontrer.

S'il y eut un léger ton d'amusement dans la voix de Rearden, maintenant elle se faisait, plus durement, l'expression d'un subtil mépris.

— Vous avez commencé en jouant franc jeu. Je vous conseille de vous y tenir.

— C'est ce que je fais.

— Pourquoi teniez-vous à me rencontrer ? Dans le but de me faire perdre de l'argent ?

Francisco le regarda droit dans les yeux.

— Oui… par la suite.

— Qu'est-ce, cette fois ci ? Une mine d'or ?

Francisco secoua lentement la tête ; la consciente exécution de ce mouvement lui en conférait une expression qui était presque de la tristesse.

— Non, dit-il, « je ne veux rien vous vendre. En fait, je n'ai pas non plus tenté de vendre la mine de cuivre à James Taggart. Il est venu me la demander. Vous ne le feriez pas. »

Rearden émit un petit rire.

— Si vous le comprenez si bien que ça, au moins nous avons à peu près une base de conversation. Continuez plutôt comme ça. Si vous n'aviez pas quelque investissement fantaisiste à me proposer, pourquoi vouliez-vous me rencontrer ?

— Dans le but de faire votre connaissance.

— Ce n'est pas une réponse. Ce n'est qu'une autre

manière de dire la même chose.

— Certainement pas, Monsieur Rearden.

— A moins que vouliez dire : dans le but de gagner ma confiance.

— Non. Je n'aime pas les gens qui parlent ou pensent en termes de gagner la confiance d'autrui. Si on est motivé par des actions honnètes, on n'a pas besoin de la confiance trahie des autres ; seulement de leur perception rationnelle. La personne qui est dans l'attente désepérée d'un chèque en blanc moral de ce genre est animée par des intentions malhonètes, qu'elle se l'admette pour elle-même ou pas.

Le regard surpris de Rearden qui le scrutait semblait être la pression involontaire d'une main cherchant de l'assistance dans un besoin désespéré. Le regard trahissait combien il recherchait le genre d'homme qu'il pensait voir. Puis il baissa les yeux, les fermant presque, lentement, faisant ainsi disparaître la vision et le besoin. Son visage demeurait dur ; il affichait une expression de sévérité, une sévérité intérieure s'addressant à lui-même ; il avait l'air austère et solitaire.

— D'accord. fit-il d'une voix sans ton, « Qu'est-ce que vous voulez, si ce n'est pas ma confiance ? »

— Je voudrais apprendre à vous comprendre.

— Pourquoi faire ?

— Pour une raison personnelle, laquelle ne vous intéresse pas pour l'instant.

— Que voulez-vous comprendre à propos de moi ?

Francisco observa silencieusement l'obscurité au-dehors. Le feu de la fonderie mourait. Il n'y-avait plus qu'une légère teinte rosée demeurant au-dessus du bord de la Terre, juste assez de quoi dessiner les contours de résidus de nuages tirés par la bataille torturée de la tempête dans le ciel. Des formes presque imperceptibles continuaient de glisser en un mouvement de balayage à travers l'espace avant de disparaître, des formes qui ne s'avéraient être que des branches, mais qui semblaient être l'expression visible de la fureur du vent.

— C'est une terrible nuit, pour tout animal se faisant surprendre sans protection au milieu de cette plaine. dit Francisco d'Anconia, « C'est dans ces moments là que l'on apprécie pleinement la signification d'être un homme. »

Rearden ne répondit pas, pendant un instant ; puis il dit,

comme s'il répondait plutôt à lui-même, avec de l'étonnement dans la voix :

— Comme c'est drôle…

— Quoi ?

— Vous venez de dire exactement ce à quoi j'étais en train de penser, il y a un moment…

— Vraiment ?

— …seulement, je ne trouvais pas les mots pour l'exprimer.

— Vous dirai-je le reste de ces mots ?

— Allez-y.

— Vous demeuriez ici et regardiez le spectacle de la tempête, avec la plus grande fièrté dont on puisse être capable, parce que vous êtes capable d'avoir des fleurs d'été et des femmes à moitié dénudées dans votre maison par une nuit comme celle-ci, en démonstration de votre victoire sur cette tempête. Et si vous n'étiez pas là, la plupart de ceux qui sont ici seraient abandonnés à la merci de ce vent, au milieu d'une plaine de ce genre.

— Comment saviez-vous ça ?

Au moment où il avait posé sa question, Rearden avait réalisé que ce n'était pas ses pensées que cet homme avait nommé, mais ses émotions personelles les plus intimes ; et que lui, qui ne pouvait jamais confier ses émotions à quiconque, venait de les confesser en posant simplement cette question.

Il remarqua le plus faible des battements de paupières dans les yeux de Francisco, qui pouvait être un sourire ou un signe de vérification.

— Que sauriez-vous, à propos d'une fiérté de cet ordre ? Rearden demanda sur un ton sec, comme si le mépris de cette seconde question pouvait remettre en cause la confiance qu'il avait investie dans la précédente.

— C'est ce qu'il m'arriva de ressentir, par une fois, lorsque j'étais jeune.

Rearden le scruta. Il n'y avait ni moquerie ni apitoiement sur son propre sort dans l'expression du visage de Francisco ; les fines surfaces sculptées et les yeux bleus clairs affichaient une attitude calme. C'était un visage ouvert, offert à n'importe quel coup, imperturbable.

— Pourquoi voulez-vous en parler ? questionna Rearden, animé pour un instant d'une compassion réticente.

— Parlons-en ; comme une manière de gratitude, Monsieur Rearden.

— Gratitude pour moi ?

— Si vous l'acceptez.

La voix de Rearden se fit plus dure.

— Je n'attends aucune gratitude de personne. Je n'en ai pas besoin.

— Je n'ai pas dit que vous en aviez besoin. Mais de tous ceux que vous sauvez de la tempête, ce soir, je suis le seul qui vous l'offrira.

Après un moment de silence, Rearden demanda, d'une voix basse qui était presque une menace :

— Qu'est-ce que vous êtes en train d'essayer de faire ?

— Je suis en train d'attirer votre attention sur la nature de ceux pour qui vous travaillez.

— Il faudrait être un homme qui n'a jamais accompli un seul jour de travail honnête dans sa vie pour penser ou dire ça.

Le mépris dans la voix de Rearden avait une note de soulagement. Il avait été désarmé par le doute lorsqu'il avait jugé le caractère de son adversaire ; maintenant il était certain, une fois de plus.

— Vous ne le comprendriez pas si je vous disais que l'homme qui travaille, travaille pour lui-même, même s'il est la locomotive qui fait avancer la bande d'épaves que vous êtes. Maintenant, je devinerais ce que vous êtes en train de penser ; allez-y, dites que c'est honteux, que je suis égoïste, méprisant, sans cœur, cruel. Je le suis. Je ne veux pas entendre un mot de ces sornettes à propos de travailler pour les autres. Ce n'est pas ce que je fais.

Il vit pour la première fois un signe de réaction personnelle dans les yeux de Francisco, l'apparence de quelque chose d'empressé et de jeune.

— La seule chose qui soit inexacte dans ce que vous dites, répondit Francisco, « est que vous permettez à n'importe qui d'appeler cela “honteux”. »

Profitant de la pause silencieuse et incrédule de Rearden, il désigna la foule des invités dans la salle de séjour.

— Pourquoi acceptez-vous volontiers de travailler pour eux ?

— Parce qu'ils sont un paquet d'enfants misérables qui s'accrochent pour rester en vie, déséspérement et vraiment mal, tandis que je… je n'ai vraiment aucune peine à avancer.

— Pourquoi ne le leur dites-vous pas ?

— Quoi ?
— Que vous travaillez pour vous-même, pas pour eux.
— Ils le savent.
— Oh oui, ils le savent. Chacun d'entre eux le sait parfaitement. Mais ils ne pensent pas que vous le comprenez. Et le but de tous leurs efforts et de s'assurer que vous ne le compreniez pas.
— Pourquoi devrais-je me soucier de ce qu'ils pensent ?
— Parce que c'est une bataille dans laquelle on doit exprimer clairement sa position.
— Une bataille ? Quelle bataille ? C'est moi qui tiens la badine. Je ne combats pas le désarmé.
— Le sont-ils ? Ils ont une arme contre vous. C'est la seule qu'ils ont, mais elle est redoutable. Demandez-vous ce que c'est, de temps en temps.
— Où voyez-vous la preuve de tout cela ?
— Dans le fait, impardonable, d'être aussi malheureux que vous l'êtes.
Rearden était capable d'accepter n'importe quelle forme de reproches, d'abus ou de condamnation que quiconque puisse lui lancer au visage ; la seule réaction humaine qu'il n'acceptait pas était la pitié. Le coup de poignard d'une froide colère rebelle le ramena pleinement au contexte du moment. Il parla, sans faire aucun effort pour tempérer la reconnaissance de la nature de l'émotion montant en lui.
— Quelle sorte d'effronterie vous permettez-vous ? Quelle en est la raison ?
— Vous donner les mots dont vous avez besoin, pour le moment où vous en aurez besoin ; dirons-nous.
— Pourquoi devriez-vous avoir besoin de me parler d'un tel sujet ?
— Dans l'espoir que vous vous en souveniez.
Ce qu'il ressentait, pensa Rearden, était la colère en réponse à l'incompréhensible fait qu'il s'était laissé aller à apprécier cette conversation.
Il éprouva un subtil sentiment de trahison, le soupçon d'un danger inconnu.
— Espérez-vous que j'oublie qui vous êtes ? demanda-t-il, sachant que c'était précisément ce qu'il avait oublié.
— Je n'attends aucunement que vous pensiez à moi.
Sous la colère, l'émotion que Rearden ne reconnaîtrait pas

demeurait indicible et impensable ; il ne la percevait que comme le signe avant coureur d'une douleur.

S'il avait eu à y faire face, il aurait su qu'il pouvait encore entendre la voix de Francisco disant, «…je suis le seul qui vous l'offrira… si vous l'acceptez… » Il entendait les mots et l'inflexion étrangement solennelle de la voix calme, et sa propre réponse inexplicable ; quelque chose en lui qui voulait crier « oui », l'accepter, de dire à cet homme qu'il l'acceptait, qu'il en avait besoin, quoiqu'aucun nom ne pouvait décrire ce dont il avait besoin ; ce n'était pas de la gratitude, et il savait que cet homme ne songeait pas à la gratitude.

Tout haut, il dit :

— Je n'ai pas cherché à vous parler. Mais vous l'avez demandé, et vous allez l'entendre. Pour moi, il n'y-a qu'une forme de dépravation humaine : l'homme sans but.

— Ça, c'est vrai.

— Je peux pardonner à tous les autres, ils ne sont pas vicieux, ils sont seulement vulnérables. Mais vous : vous êtes le genre qui ne peut être pardonné.

— C'est contre le péché de pardon que je voulais vous prévenir.

— Vous aviez la chance la plus grande qu'un homme puisse espérer de la vie. Qu'en avez-vous fait ? Si vous avez assez d'esprit pour comprendre toutes les choses que vous avez dites, comment pouvez-vous me dire quoi que ce soit ? Comment pouvez-vous regarder quiconque en face après cette sorte de destruction irresponsable que vous avez perpétrée dans cette affaire mexicaine ?

— C'est votre droit de me condamner pour ça, si vous le souhaitez.

Dagny était debout près de l'angle de la fenêtre, dans l'obscurité du recoin où ils se trouvaient, écoutant. Ils ne l'avaient pas remarqué. Elle les avait vu ensemble et elle s'était approchée, poussée par une impulsion qu'elle n'avait pu expliquer, et contre laquelle elle n'avait pu résister ; il lui semblait être d'une importance cruciale qu'elle sache ce que ces deux hommes étaient en train de se dire.

Elle avait entendu les quelques dernières phrases qu'ils avaient prononcé. Elle n'avait jamais cru possible qu'elle verrait Francisco prendre une raclée. Il pouvait envoyer promener n'importe quel adversaire dans n'importe quel contexte.

Cependant, il demeurait immobile et silencieux, n'opposant aucune défense.

Elle savait que ce n'était pas de l'indifférence ; elle connaissait son visage suffisamment bien pour voir ce que lui coûtaient les efforts qu'il faisait pour demeurer calme ; elle remarqua le tressailement subtile d'un muscle qui se contractait en travers de sa joue.

— De tous ceux qui vivent de la compétence des autres, fit Rearden, « vous êtes le seul vrai parasite. »

— Je ne vous ai donné les raisons de le penser.

— Alors quel droit avez-vous de parler de ce que d'être un homme implique. Vous êtes celui qui a trahi cela.

— J'en suis navré, si je vous ai offensé par ce que vous pouvez légitimement considérer comme une présomption.

Francisco s'inclina puis tourna le dos pour s'en aller. Rearden lâcha involontairement, sans avoir conscience que la question démentait sa colère, que c'était un *acte manqué* pour le stopper et le retenir :

— Qu'est-ce que vous vouliez apprendre à comprendre de moi ?

Francisco se retourna. L'expression de son visage n'avait pas changé ; c'était toujours un air de respect grave et courtois.

— Je l'ai appris. répondit-il.

Rearden resta là à le regarder tandis qu'il s'éloigna pour disparaître dans la foule des invités. Les silouhettes d'un maître d'hôtel, et du Docteur Pritchett se baissant pour attraper un autre petit four, firent disparaître totalement Francisco de sa vue. Rearden regarda l'obscurité à travers la fenêtre; rien d'autre que le vent n'était perceptible.

Dagny fit un pas en avant lorsqu'il émergea du recoin ; elle sourit, l'invitant ouvertement à la conversation. Il marqua une pause. Dagny eut le sentiment qu'il s'était arrêté avec réticence. Elle parla avec rapidité, pour briser le silence.

— Hank, pourquoi avez-vous tant d'intellectuels du genre “pillards persuasifs”, ici ? Je ne les aurais pas dans ma maison.

Ce n'était pas ce qu'elle aurait voulu lui dire, mais elle ne savait *pas* ce qu'elle voulait lui dire. Jamais auparavant elle ne s'était sentie si muette en sa présence.

Elle vit ses yeux se faire plus étroits, comme une porte qui était en train de se refermer.

— Je ne vois pas pourquoi on ne devrait pas les inviter à une

soirée. répondit-il froidement.

— Oh, je n'avais pas l'intention de critiquer le choix de vos invités. Mais… Bon, j'ai essayé de ne pas apprendre lequel d'entre eux est Bertram Scudder. Je le gifflerais si je le pouvais. elle faisait des efforts pour garder un ton de familiarité, « Je ne veux pas faire de scène, mais je ne suis pas certaine que je parviendrai à garder tout mon sang-froid. Je n'en suis pas revenue lorsque quelqu'un m'a dit que Madame Rearden l'avait invité. »

— *Je* l'ai invité.

— Mais…

Sa voix retomba comme un souflet.

— Pourquoi ?

— Je n'attache aucune importance aux occasions de ce genre.

— Je suis désolée, Hank, je ne savais pas que vous étiez si tolérant. Ce n'est pas mon cas.

Il ne répondit pas.

— Je sais que vous n'appréciez pas les soirées. Moi de même. Mais je me demande parfois… peut-être sommes-nous les seuls dont on espérait que nous les appréciions.

— J'ai peur de ne pas avoir le talent pour.

— Pas pour ça. Mais croyez-vous que tous ces gens l'apprécient ? Ils ne font que se forcer pour paraître plus insensibles et désœuvrés que d'ordinaire ; pour être léger et sans importance… Vous savez, je pense que seulement lorsque quelqu'un se sent immensément important, alors il peut vraiment sentir la lumière.

— Je n'aurais pu le savoir.

— C'est seulement une pensée qui me tracasse de temps à autre… Je l'ai pensé de mon premier bal… Je persiste à penser que les soirées sont faites pour êtres des célébrations, et que les célébrations ne devraient êtres que pour ceux qui ont quelque chose à célebrer.

— Je n'ai jamais songé à ça.

Elle ne parvenait pas à adapter son discours à la formalité rigide des ses manières ; elle n'arrivait pas à le croire. Ils avaient toujours été à l'aise ensemble, dans son bureau. Maintenant, il ressemblait à un homme coincé.

— Hank, regardez ça. Si vous ne connaissiez aucune de ces personnes, est-ce que cela ne semblerait pas merveilleux ? Les

lumières, et les tenues et toute l'imagination qui ont rendu cela possible…

Elle était en train de regarder les gens dans la pièce. Elle n'avait pas remarqué qu'il n'avait pas accompagné son regard. Il avait baissé les yeux sur l'ombre de son épaule dénudée, la douce ombre bleue faite par la lumière qui tombait à travers les ondulations de ses cheveux.

— Pourquoi avons-nous abandonné tout cela aux naïfs ? Ce devrait être à nous.

— De quelle façon ?

— Je ne sais pas… Je m'étais toujours attendue à ce que les réceptions soient brillantes, comme des alcools rares.

Elle rit ; il y-avait une note de mélancolie dans son rire.

— Mais je ne bois pas non plus. C'est encore un autre symbole qui ne signifie pas ce qu'il était censé signifier.

Il était silencieux.

Elle ajouta :

— Peut-être sommes-nous passés à côté de quelque chose.

— Je n'en ai pas conscience.

Dans un *flash* de vacuité soudaine et désolée, elle fût heureuse qu'il n'ait pas compris ou répondu, sentant indistinctement qu'elle avait révélé trop de choses, tout en ne sachant pourtant ce qu'elle avait révélé. Elle eut un haussement d'épaule, le mouvement courant le long de la courbe de son épaule comme s'il s'agissait d'une légère convulsion.

— C'est juste une de mes vieilles illusions. fit-elle sur le ton de l'indifférence, « Juste une humeur qui revient tous les un ou deux ans. Laissez-moi jeter un coup d'œil sur le dernier indice du prix de l'acier et j'oublierai tout cela. »

Elle ne se rendit pas compte que ses yeux la suivirent lorsqu'elle s'éloigna de lui.

Elle se déplaça avec lenteur à travers la pièce, n'ayant de regard pour personne. Elle remarqua un petit groupe blotti contre la cheminée éteinte. La pièce n'était pas froide, mais ils se tenaient assis comme s'ils trouvaient quelque confort dans la pensée d'un feu qui n'était pas là.

— Je ne sais pas pourquoi, mais j'ai de plus en plus peur de l'obscurité. Non, pas maintenant ; seulement quand je suis seul. Ce qui m'effraye, c'est la nuit. Simplement la nuit.

Celui qui parlait était un vieux garcon avec un air de bonne éducation et de désespoir. Les trois hommes et les trois femmes

du groupe étaient bien habillés, la peau de leurs visages était douce et bien tendue, mais ils avaient des manières d'anxieuse prudence qui leur faisait baisser la voix un ton plus bas que normalement, et estompait leurs différences d'âge, leur conférant ainsi à tous la même apparence grisâtre de s'être dépensé. C'était l'apparence que l'on s'attendait à trouver n'importe où chez les membres des groupes de personnes respectables. Dagny s'arrêta et écouta.

— Mais, mon cher, l'un deux demanda, « pourquoi cela devrait-il vous effrayer ? »

— Je ne sais pas, fit le vieux garçon, « je ne suis pas effrayé par les rôdeurs, ou les vols, ou n'importe quoi d'autre de ce genre. Mais je reste éveillé toute la nuit. Je m'endors seulement lorsque je vois la nuit devenir pâle. C'est vraiment bizarre. Chaque soir, quand il fait plus sombre, j'ai l'impression que c'est le dernier couplet, que la lumière du jour ne reviendra pas. »

— Mon cousin qui vit sur la côte, dans le Maine, m'a écrit la même chose. fit une des femmes.

— La nuit dernière, reprit le vieux garçon, « je suis resté éveillé à cause de la fusillade. Il y a eu des coups de feu toute la nuit, bien loin, en mer. Il n'y avait pas de *flashs* de lumière. Il n'y avait rien. Juste ces detonations, séparées par de longs intervalles, quelque part dans le brouillard au-dessus de l'Atlantique. »

— J'ai lu quelque chose dans le journal, ce matin. Les garde-côtes s'entrainent au tir.

— Comment ça, non. dit le vieux garçon avec indifférence. « Tout le monde le long de la côte sait ce que c'était. C'était Ragnar Danneskjold. C'était les garde-côtes qui essayaient de l'attraper. »

— Ragnar Danneskjold à Delaware Bay ? s'écria une femme.

— Oh, oui. Ils disent que ce n'est pas la première fois.

— L'ont-ils attrapé ?

— Non.

— Personne ne peut l'attraper. fit l'un d'entre-eux.

— L'Etat Populaire de la Norvège a offert une récompense d'un million de dollars pour sa tête.

— C'est un sacré paquet d'argent à payer pour une tête de pirate.

— Mais comment allons-nous maintenir la sécurité, ou l'ordre, ou le plan économique sur la planète, avec un pirate qui se balade comme ça sur les sept mers du monde.

— Vous savez ce qu'il a saisi la nuit dernière ? dit le vieux garçon, « Le grand bateau qui transportait l'aide humanitaire pour l'Etat Populaire de France. »

— Que fait-il de tout ce qu'il saisit ?

— Ah, ça… personne n'en sait rien.

— J'ai rencontré un marin, une fois, qui avait navigué sur un bateau qu'il avait attaqué, et qui l'a vu en personne. Il dit que Ragnar Danneskjold a des cheveux blonds de l'or le plus pur, et la figure la plus effrayante sur Terre ; une figure sans aucune trace de sentiment. Si jamais il y a eu un homme qui est né sans cœur, c'est lui ; m'a dit ce marin.

— Un de mes neveux a vu le bateau de Ragnar Danneskjold, une nuit ; au large des côtes de l'Ecosse. Il m'a écrit qu'il n'en avait pas cru ses yeux. C'était un bateau bien mieux que ceux de la marine de l'Etat Populaire de l'Angleterre.

— Ils disent qu'il se cache dans un de ces *fjords* norvégiens où ni Dieu ni l'homme ne le trouveront jamais. C'est là où les Vikings avaient l'habitude de se cacher pendant le Moyen-Age.

— L'Etat Populaire du Portugal a aussi offert une récompense pour sa tête. Et aussi l'Etat Populaire de la Turquie.

— Ils disent que c'est un scandale national, en Norvège. Il descend de l'une de leurs meilleures familles. Sa famille aurait perdu tout son argent, il y a quelques générations, mais le nom est des plus nobles. Les ruines de leur château existent toujours.

— Son père est un évêque. Son père l'a désavoué et l'a excommunié. Mais ça n'a rien fait.

— Saviez-vous que Ragnar Danneskjold a fait des études dans ce pays ? Oh, oui ! Le Collège Patrick Henry.

— Non ?... C'est pas vrai !

— Oh, oui. Vous pouvez vous renseigner.

— Moi, ce qui m'ennuie, c'est… Vous savez, je n'aime pas ça. Je n'aime pas ça qu'il apparaisse ici, maintenant, le long de nos côtes. Je croyais que les choses comme ça n'arrivaient que dans des endroits pauvres. Seulement en Europe. Mais un gros hors-la-loi comme lui opérant dans le Delaware, aujourd'hui, à cette époque !

— Il a été vu au large de Nantucket, aussi. Et à Bar Harbor. On a demandé aux journalistes de ne pas en parler.

— Pourquoi ?

— Ils ne veulent pas que les gens sachent que la marine n'arrive pas à l'attraper.

— J'aime pas ça. Ça fait drôle. C'est comme quelque chose qui nous arrive de l'âge des barbares.

Dagny releva les yeux. Elle vit Francisco d'Anconia qui se tenait à quelques pas d'elle. Il la regardait avec une sorte de curiosité attentive ; ses yeux étaient moqueurs.

— On vit dans un drôle de monde. dit le vieux garçon d'une voix basse.

— J'ai lu un article. fit une femme sur un ton neutre, « Il dit que ces temps de crise sont bon pour nous. Que c'est bien que les gens soient de plus en plus pauvres. Que d'accepter les privations est une qualité morale. »

— Je le suppose. commenta une autre femme, sans conviction.

— Faut pas s'en faire. J'ai entendu un discours qui dit que ça ne sert à rien de s'inquiéter ou d'accuser quelqu'un. Personne ne peut rien faire contre ce qu'il fait ; que ce sont les circonstances qui ont fait de lui ce qu'il est devenu. Il n'y a rien qu'on puisse faire contre rien. Nous devons apprendre à accepter les choses comme elles sont.

— Pourquoi faire, de toute façon ? Quel est le destin de l'homme ? N'a-t-il pas toujours été d'espérer, mais de ne jamais réaliser. Le sage est celui qui ne tente pas d'espérer.

— Ça c'est une bonne attitude à prendre.

— Je ne sais pas… Je ne sais plus ce qui est bien… Le saura-t-on jamais ?

— Oh, et puis… qui est John Galt ?

Dagny tourna les talons et commença à s'éloigner d'eux.

— Moi, je le sais. dit la femme sur le ton de voix basse et mystérieux de celle qui s'apprête à partager un secret.

— Vous savez quoi ?

— Je sais qui est John Galt.

— Qui ? demanda brusquement Dagny qui venait de s'arrêter.

— Je connais un homme qui a connu John Galt, en personne. Cet homme est un vieil ami d'une de mes grands-tantes. Il était là et il l'a vu arriver. Connaissez-vous la légende d'Atlantis, Mademoiselle Taggart ?

— Quoi ?

— Atlantis.

— Pourquoi… vaguement.

— *Les Îles des Bienheureux*. C'est comme ça que les Grecs les appelaient, il y a des milliers d'années. Ils disaient qu'Atlantis était un endroit où les esprits des héros vivaient dans un bonheur inconnu du reste du monde. Un endroit auquel seuls les esprits des héros pouvaient accéder, et ils l'atteignaient sans en mourir parce qu'ils transportaient le secret de la vie à l'intérieur d'eux. L'humanité avait perdu Atlantis ; même à cette époque là. Mais les Grecs savaient qu'elle avait existé. Ils essayèrent de la trouver. Il y en avait qui disaient que c'était sous terre, caché au cœur de la Terre. Mais la plupart disaient que c'était une île. Une île radieuse dans l'océan de l'ouest. Peut-être que l'Amérique est l'endroit auquel ils pensaient. Ils ne l'ont jamais trouvé. Pendant les siècles qui ont suivi ; les hommes dirent que c'était juste une légende. Ils n'y croyaient pas, mais ils n'ont jamais arrêté de la chercher, parce qu'ils savaient que c'était ce qu'ils devaient trouver.

— Bon, mais ; et John Galt ?

— Il l'a trouvé.

L'intérêt de Dagny était parti.

— Qui était-il ?

— John Galt était un millionaire, un homme d'une richesse inestimable. Il naviguait sur son yacht, une nuit, au milieu de l'Atlantique, traversant une des plus grosses tempêtes qu'on avait jamais vu ; et c'est là qu'il trouva. Il l'a vu dans les profondeurs, là ou elle avait coulé pour échapper aux tentatives des hommes de la trouver. Il vit les tours d'Atlantis qui brillaient dans le fond de l'océan. C'était une telle vision que quand quelqu'un l'avait vu, il ne pouvait plus avoir envie de regarder le reste du monde. John Galt coula son bateau et alla dans le fond avec tout son équipage. Ils avaient tous délibérément choisi de le faire. Mon ami fût le seul survivant.

— Comme c'est intéressant.

— Mon ami l'a vu de ses propres yeux. dit la femme, offensée. C'est arrivé il y a des années. Mais la famille de John Galt a étouffé l'affaire.

— Et qu'est-ce qui est arrivé à sa fortune ?

— Je ne me souviens pas avoir jamais entendu parler de la fortune de Galt.

— Elle est partie dans le fond avec lui. ajouta-t-elle sur un

ton aggressif, « Vous n'êtes pas obligé de le croire. »

— Mademoiselle Taggart n'y croit pas. intervint Francisco d'Anconia, « Moi, oui. »

Ils se retournèrent. Il avait suivi leur conversation et il se tenait là, les regardant avec l'insolence d'un sérieux exagéré.

— Avez-vous jamais eu foi en quelque chose, *Señor* d'Anconia ? demanda la femme sur le ton de la colère.

— Non, Madame.

Il émit un petit rire lorsqu'elle partit brusquement. Dagny demanda d'un ton froid :

— Où-est la blague ?

— La blague, c'est cette femme naïve. Elle ne sait pas qu'elle était en train de te dire la vérité.

— Est-ce que tu penses que je vais croire ça ?

— Non.

Alors que trouves-tu de si amusant ?

— Oh, vraiment beaucoup de choses ici. Pas toi ?

— Non.

— Bon, c'est une des choses que j'ai trouvé amusante.

— Francisco, vas-tu me laisser tranquille ?

— Mais je dois le faire. N'as-tu pas remarqué que tu as été la première à venir me parler, ce soir ?

— Pourquoi n'arrêtes-tu pas de me regarder ?

— Curiosité.

— A propos de quoi ?

— Ta réaction par rapport aux choses que tu ne trouves pas amusantes.

— Pourquoi devrais-tu t'intéresser à mes réactions par rapport à tout ?

— C'est ma propre façon d'avoir du plaisir ; laquelle, incidemment, tu n'as pas. Est-ce que je me trompe, Dagny ? Par ailleurs, tu es la seule femme qui est intéressante à regarder, ici.

Elle se tenait en face de lui, immobile, parce que cette façon qu'il avait de la regarder était comme une invitation à prendre la fuite avec colère. Elle se tenait comme elle l'avait toujours fait, droite et tendue, sa tête relevée en une expression d'impatience. C'était la pose, absolument pas féminine, d'un cadre d'entreprise. Mais son épaule dénudée trahissait la fragilité de son corps sous les vêtements noirs, et la pose faisait plus vraissemblablement d'elle une femme. La fière force était devenue un *challenge* pour quiconque possédait une force

supérieure, et la fragilité un rappel que le *challenge* pouvait être gagné. Elle n'en était pas consciente. Elle n'avait rencontré personne capable de le voir.

Il dit, en baissant le regard vers son corps :

— Dagny, quel magnifique gaspillage !

Il fallait qu'elle tourne les talons et s'échappe. Elle se sentit rougir, pour la première fois depuis des années ; rougir parce qu'elle réalisa soudainement que ce qu'il venait de dire désignait ce qu'elle avait ressenti durant toute la soirée.

Elle courut en essayant de ne pas réfléchir. La musique la fit s'arrêter. Ce fût comme une déflagration soudaine provenant de la radio. Elle remarqua Mort Liddy qui avait allumé le poste, agitant les bras à l'attention d'un groupe d'amis et criant :

— Ça y est ! Ça y est ! Je veux que vous écoutiez ça !

La grande explosion sonore était l'ouverture de cordes du *Quatrième Concerto* de Halley. Elle séleva comme un triomphe torturé, exprimant son démenti de la douleur, son hymne à une vision distante. Puis les notes s'arrétèrent abruptement. C'était comme si une poignée de boue et de cailloux avait été lancée contre la musique, et ce qui suivit fût le son d'un roulement et d'un ruissellement. C'était le *Concerto* de Halley détourné en une musique populaire. C'était la mélodie de Halley déchirée, ses trous remplis avec des hoquets. La grande déclaration de joie était devenue des gloussements de salle de bar. Cependant, il y avait bien le rappel de la mélodie de Halley qui donnait forme à l'ensemble ; c'était la mélodie qui supportait l'ensemble comme une colonne vértébrale.

— Alors ? Mort Liddy souriait à ses amis. C'était un sourire de vantardise nerveuse, « Pas mal, hein…? Meilleur succès de l'année. …M'a rapporté un prix. …M'a rapporté un contrat à long terme. Ouais, ça été un succès pour moi, avec *Le paradis est dans votre jardin.* »

Dagny se tenait debout, immobile, regardant les gens dans la pièce, comme si un sens pouvait en remplacer un autre, comme si la vue pouvait effacer le son. Elle déplaça sa tête en un long et lent mouvement circulaire, s'efforçant de trouver un centre d'intérêt. Elle vit Francisco, appuyé contre une colonne, les bras croisés, en train de la regarder fixement ; il riait.

« Ne tremble pas comme ça, » se dit-elle, « Sors d'ici. » C'était l'approche d'une colère qu'elle ne pouvait contrôler. « Ne dis rien. Continue d'avancer. Sors d'ici. »

Elle avait commencé à marcher prudemment, très lentement. Elle entendit la voix de Lillian et s'arréta. Lillian l'avait dit plusieurs fois ce soir, en réponse à la même question, mais c'était la première fois que Dagny l'entendait.

— Ceci ? Lillian disait, en étendant son bras portant le bracelet de métal pour l'offrir à l'inspection de deux femmes intelligemment habillées.

— Et bien non, ça ne vient pas d'un magasin d'outillage, c'est un cadeau très spécial de mon mari. Oh, oui ; bien sûr que c'est hideux. Mais, ne comprenez-vous pas ? C'est censé être "hors de prix".

Bien sûr que je l'échangerais immédiatement contre n'importe quel bracelet en diamant, mais je ne pense pas que quiconque m'en offrira un en échange, même s'il est vraiment, vraiment particulier.

— Comment, ma chère… c'est "le premier" objet jamais réalisé en *Rearden Metal*.

Dagny fixait la salle de séjour sans la voir. Elle n'entendait pas la musique. Elle sentait la pression d'un silence de mort contre ses oreilles. Elle ignorait tout des secondes passées, comme de celle des moments à venir. Elle ignorait ceux qui y étaient impliqués ; elle-même, Lillian, Rearden, et même le sens de sa propre action. Ce fût un instant unique, arraché du contexte. Elle avait entendu. Elle était en train de voir le bracelet de métal bleu au reflets verts.

Elle sentit le mouvement de quelque chose arraché à son poignet, et elle entendit sa propre voix disant, sur un ton extrêmement calme, une voix nue comme un squelette, dénuée d'émotion :

— Si vous n'êtes pas la lâche que je pense que vous êtes, vous l'échangerez contre le mien.

Sur la paume de sa main reposait son bracelet en diamants qu'elle tendait à Lillian.

— Vous n'êtes pas sérieuse, Mademoiselle Taggart ? fit la voix d'une femme. Ce n'était pas la voix de Lillian. Les yeux de Lillian la regardaient fixement. Elle vit les siens. Lillian vit qu'elle parlait sérieusement.

— Donnez-moi ce bracelet. dit Dagny, relevant le creux de sa main un peu plus haut. Le bracelet de diamant étincelait.

— C'est horrible ! cria une femme.

Il fût étrange que le cri se détacha si distinctement du bruit

ambiant. Puis, Dagny réalisa qu'il y avait des gens autour d'eux, et qu'ils étaient tous en train de les regarder, en silence. Elle percevait distinctement les sons, maintenant, même la musique ; c'était le *Concerto,* massacré, de Halley, quelque part au loin.

Elle vit le visage de Rearden. Il avait l'air de quelqu'un qui avait quelque chose de massacré à l'intérieur de lui, comme la musique ; elle ne savait pas quoi. Il les regardait, Lillian et elle.

La bouche de Lillian prit une forme de croissant retourné vers le bas. Ça ressemblait à un sourire. Elle se saisit prestement de son bracelet qu'elle venait d'ouvrir, le jetta pour ainsi dire dans la paume de la main de Dagny, et prit le bracelet en diamants.

— Merci, Mademoiselle Taggart. dit-elle simplement.

Les doigts de Dagny se refermèrent sur le métal. C'est ce qu'elle sentit ; elle ne ressentit rien d'autre.

Lillian fit volte face parce que Rearden s'était approché d'elle. Il prit le bracelet dans sa main, en referma le fermoir autour du poignet de son épouse, saisit sa main pour l'élever jusqu'à sa bouche, et l'embrassa.

Il n'adressa pas un regard à Dagny.

Lillian rit, gaiement, facilement, avec charme, ramenant l'assemblée à son humeur ordinaire.

— Vous pourrez le récupérer, Mademoiselle Taggart, quand vous aurez changé d'avis. dit elle.

Dagny s'était éloignée. Elle se sentait calme et libre. La pression s'était évanouie. L'envie de partir d'ici avait disparu. Elle referma le bracelet de metal autour de son poignet. Elle aimait la sensation de son poids contre sa peau. Inexplicablement, elle ressentit une emotion de vanité feminine, d'un genre qu'elle n'avait jamais éprouvé auparavant : le désir d'être remarquée portant cet ornement si particulier.

De loin, elle entendit des bribes de conversation indignées.

— Le geste le plus offensant que je n'ai jamais vu…

— C'était vicieux…

— Je suis bien content que Lillian l'ait pris à son mot…

— Elle a été bien servie, si elle avait envie de jeter quelques milliers de dollars…

Pour le restant de la soirée, Rearden demeura aux côtés de son épouse. Il partagea sa conversation, il rit avec ses amis, il devint soudainement un mari dévoué, attentif et admiratif.

Il était en train de traverser la pièce, portant un plateau d'alcools demandés par les amis de Lillian–un acte de décontraction malséant que personne ne l'avait vu faire auparavant–quand Dagny s'approcha de lui.

Elle s'arrêta devant lui et leva les yeux vers son visage, comme s'ils étaient seuls dans la pièce.

Elle se maintint dans une pose de cadre supérieur, la tête relevée. Il baissa la sienne pour la regarder. Dans son champ de vision, depuis les doigts de sa main jusqu'à son visage, son corps aurait été dénudé si elle n'avait pas porté son bracelet de métal.

— Je suis désolée, Hank, mais je devais le faire.

Les yeux de celui qui se trouvait en face d'elle demeurèrent sans expression. Cependant, elle fût soudainement certaine de savoir ce qu'il ressentait : il aurait voulu la gifler.

— Ce n'était pas nécessaire. répondit-il froidement, avant de la quitter.

***

Il était très tard, ou très tôt, le matin, lorsque Rearden entra dans la chambre de sa femme. Elle était toujours éveillée. Une lampe était allumée sur sa table de nuit. Elle était allongée sur son lit, le haut de son corps légèrement incliné sur les coussins de lin vert pâle. Le dessus de lit était en satin vert pale, lissé avec l'impeccable perfection d'un modèle d'exposition vu dans une vitrine ; le lustre de ses plis suggérait qu'ils venaient d'être déballés de leur papier de soie. La lumière, voilée d'une tonalité fleurs de pommier, tombait sur une table sur laquelle étaient posés un livre, un verre de jus de fruit, et des accessoires de toilette en argent brillant comme les instruments d'une trousse de chirurgie.

Ses bras avaient un teint de porcelaine. Il y avait encore une touche de rouge-à-lèvre rose pâle sur ses lèvres. Elle ne montrait aucun signe de fatigue après cette soirée ; aucun signe de vie sur le point de trahir de la fatigue.

L'endroit était comme l'exposition d'un décorateur arrangée spécialement pour une *lady* qui dormait, et qui ne souhaitait pas être dérangée.

Il portait encore ses vêtements de soirée, mais son nœud de cravate était défait, et une mêche de cheveux lui tombait sur le

visage.

Elle lui lança un regard dépourvu d'étonnement, comme si elle savait ce que la dernière heure qu'il avait passé dans cette chambre lui avait fait. Il la regardait en silence. Il n'était pas entré dans sa chambre depuis longtemps déjà. Il demeurait debout, regrettant maintenant d'y être entré.

— N'est-il pas dans les usages de parler, Henry ?

— Si tu le souhaites.

— J'aurais aimé que tu envoies un de tes brillants experts de l'usine pour jeter un coup d'œil à notre fourneau. Sais-tu qu'il est tombé en panne pendant la soirée, et que Simons a eu un mal de chien à le rallumer ?... Madame Weston dit que notre cuisinier est notre plus grande réussite… Elle a adoré les hors-d'œuvres… Balph Eubank a dit quelque chose de très drôle à propos de toi… Il a dit que tu étais "un croisé avec une cheminée d'usine fumante en guise de plumeau". Je suis heureuse que tu n'aimes pas Francisco d'Anconia. Je ne peux pas le supporter.

Il se moquait d'avoir à expliquer sa présence, ou à déguiser sa défaite, ou de l'admettre en se retirant. Soudainement, il se moquait éperdument de ce qu'elle pouvait deviner ou sentir. Il s'approcha de la fenêtre et s'immobilisa devant, regardant à travers, au loin.

Pourquoi l'avait-elle épousé ? se demanda-t-il. C'était une question qu'il ne s'était pas posé le jour de leur mariage, il y avait huit ans. Depuis ce jour, il se l'était demandé de nombreuses fois avec un sentiment de solitude torturée. Il n'avait jamais trouvé de réponse.

Ce n'était pas pour les relations, ni pour l'argent, pensa-t-il. Elle était issue d'une vieille famille qui avait les deux. Le nom de sa famille ne comptait pas parmi les plus connus, et leur fortune était somme toute modeste, mais ils étaient tous deux suffisants pour lui offrir un accès aux plus hautes sphères de la société New-Yorkaise où il l'avait rencontré. Il y a neuf ans, il avait fait une apparition fracassante à New York, à la lumière des feux de Rearden Steel, un succès que quelques "experts" avaient cru impossible. C'était son indifférence qui le rendait spectaculaire. Il ignorait que d'aucun parmi les plus influents avaient cru qu'il tenterait d'acheter sa position dans la haute société, et que ceux-ci avaient quelque peu anticipé le plaisir de l'en exclure. Il n'eut même pas le temps de remarquer leur

désapointement.

Il s'était prêté de mauvaise grâce au jeu des occasions sociales auxquelles il était invité par des hommes qui attendaient ses faveurs. Il ne savait pas, contrairement à eux, que sa politesse empreinte de courtoisie n'était que de la condescendance pour ceux qui avaient nourri l'ambition de le snober, les mêmes qui avaient dit que l'époque de la réussite personnelle était révolue.

Non ; en fait c'était l'austérité de Lillian qui l'avait séduit ; ou, plus exactement, le conflit entre son austérité et son caractère.

De son côté, il n'avait jamais aimé personne ni même été dans l'attente d'être aimé par quiconque. Il s'était laissé convaincre, sans aucune réticence avérée, par le spectacle d'une femme qui le courtisait ouvertement, comme si cela avait été fait contre sa volonté, et comme si elle avait combattu un désir qu'elle refoulait.

C'était elle qui avait organisé leur première rencontre, pour ensuite froidement lui faire face, comme si elle s'était moqué qu'il en soit conscient. Elle parlait peu. Il avait remarqué cet air de mystère en elle qui semblait vouloir lui dire qu'il ne parviendrait jamais à passer outre son orgueilleux détachement ; et aussi un air amusé qui se moquait de son propre désir comme de celui de Rearden.

Il n'avait pas connu beaucoup de femmes. Il n'avait fait que foncer vers son but, écartant de son passage tout ce qui ne contribuait pas à l'atteinte de ses objectifs. Sa dévotion pour son travail était comme l'un de ces feux dont il s'occupait, un feu qui consumait les moindres éléments et les impuretés pour qu'ils ne puissent polluer le jet blanc de métal liquide pur. Il était incapable de l'à-peu-près, du provisoire, de l'inachevé et de l'ésotérique.

Mais il lui était arrivé de ressentir de soudains accès de désir, si violents d'ailleurs qu'ils ne pouvaient motiver des rencontres occasionnelles. Il s'y était abandonné en quelques rares occasions, avec des femmes qu'il avait cru aimer. De ces expériences il ne lui était resté qu'un sentiment de colère et de vacuité ; parce qu'il avait espéré trouver un acte triomphal– quoiqu'il n'aurait su dire de quelle nature. Mais la réponse qu'il en avait toujours reçue n'avait été que la soumission d'une femme à un plaisir ordinaire, et il était trop clairement conscient

que ce qu'il en avait gagné n'avait pas de sens profond.

Ces quelques experiences ne lui avaient pas laissé le sens de sa propre réalisation qu'il en avait espéré, mais un sentiment de sa propre dégradation. Il avait appris à haïr ce désir. Il le combattait. Il en était arrivé à croire à cette doctrine qui disait que son désir ne pouvait être qu'entièrement physique ; un désir qui n'était pas de conscience, mais de matière. Il se rebellait contre la pensée que sa chair pouvait être libre de choisir, et que ce choix ne pouvait être en rien influencé par la volonté de son esprit. Il avait passé sa vie dans les mines et les usines, transformant la matière selon ses désirs par la puissance de son cerveau. Il trouvait intolérable de ne pas être capable de contrôler la matière de son propre corps. Il avait tenté de combattre cela. Il avait gagné toutes les batailles contre la nature inanimée ; mais il avait perdu celle là.

C'était la difficulté de la conquête qui lui avait fait désirer Lillian.

Elle avait l'air d'être une femme qui recherchait et méritait un piédestale. C'est cela qui avait provoqué son désir de l'atirer vers lui avant de la mettre dans son lit. De "l'attirer vers la bas", avaient été les mots exactes. Cela lui avait donné un plaisir obscur : le sens de la victoire qui valait d'être remportée.

Il ne pouvait comprendre pourquoi il pensait que cela n'était qu'un obscène conflit ; un signe de quelque secrète perversion en lui. Mais alors, pourquoi avait il également ressenti une profonde fierté à la pensée de donner à une femme le titre de "son épouse". Le sentiment était lumineux et solennel ; c'était comme s'il avait voulu honorer une femme par l'acte de la posséder.

Lillian avait paru correspondre à une image qu'il ne savait pas détenir ; dont il avait ignoré qu'il souhaitait la trouver. Il avait vu la grâce, la fierté, la pureté. Le reste était en lui. Il ne savait pas qu'il n'avait vu qu'un reflet.

Il se souvint du jour où Lillian était arrivée dans son bureau, depuis New York, du choix soudain de cette jeune femme qui lui avait demandé de lui faire visiter son entreprise. Il se souvint de cette voix douce et basse exprimant une admiration grandissante, alors qu'elle le questionnait sur son travail et regardait tout autour d'elle. De temps à autre, il avait jeté un regard à cette gracieuse silouhette se mouvant contre les jets de flammes des hauts fourneaux, et, se découpant dans la lumière,

aux pas rapides de ses pieds chaussés de hauts talons trébuchant sur les coulées de laitier alors qu'elle marchait à ses côtés avec résolution.

Lorsqu'elle avait regardé le jet d'une coulée d'acier, l'expression de ses yeux avait reflété ce qu'il en ressentait lui-même, et cela avait rendu ce sentiment visible. Quand ses yeux s'étaient déplacés pour le regarder, il avait vu la même expression, intensifiée à un degré qui avait paru la rendre vulnérable et silencieuse. Ça avait été lors du dîner, ce même soir, qu'il lui avait demandé si elle voulait bien devenir son épouse.

Cela lui avait demandé quelque temps, après les noces, avant qu'il admette que ce n'était que *torture*. Il se souvenait toujours de cette nuit lors de laquelle il s'était rendu à l'évidence, quand il s'était dit à lui-même–les veines de ses poignets étaient gonflées lorsqu'il se trouvait debout à côté du lit et qu'il baissait son regard sur Lillian–qu'il méritait cette torture et qu'il la supporterait. Lillian ne l'avait pas regardé. Elle avait ajusté ses cheveux.

« Puis-je dormir, maintenant ? » avait-elle demandé.

Elle n'avait jamais objecté ; elle ne lui avait jamais rien refusé ; elle se soumettait chaque fois qu'il le désirait. Elle se soumettait à la manière de quelqu'un obeissant à une règle qui aurait dit qu'il était de son *devoir*, le moment venu, de devenir un “objet inanimé”, abandonné à l'usage de son époux. Elle ne le censurait pas. Mais elle avait été claire à propos du fait qu'elle considérait comme acquis que les hommes avaient ces instincts dégradants qui constituaient le secret et vilain envers du mariage. Elle était d'une tolérance condescendante. Elle souriait–expression d'un dégoût amusé–à l'intensité de ce qu'il en ressentait. « C'est le plus vulgaire des plaisirs que je connaisse, » lui avait-elle avoué par une fois, « mais je n'ai jamais nourri l'illusion que les hommes sont supérieurs aux animaux. »

Le désir qu'il éprouvait pour elle s'était éteint durant la toute première semaine suivant leur mariage. Ce qu'il en restait n'était qu'un besoin dont il était incapable de se débarasser. Il n'avait jamais tenté d'aller dans un *claque* ; il avait compris, aussitôt après que cette idée lui avait traversé l'esprit, que le dégoût de lui-même, qu'il ne manquerait pas d'en ressentir, ne pouvait pas être pire que ce qu'il ressentait chaque fois qu'une

pulsion l'incitait à ouvrir la porte de la chambre de sa femme.

Il la trouvait souvent en train de lire un livre. Elle le posait à côté d'elle après en avoir marqué la page avec un ruban blanc. Quand il se retournait pour s'alonger sur le dos, à côté d'elle, les yeux clos, respirant encore avec un souffle court, épuisé, elle rallumait la lumière, reprenait son livre et poursuivait sa lecture.

Il se disait qu'il méritait cette torture parce qu'il aurait voulu ne plus jamais la toucher, tout en étant incapable de respecter une telle décision. Il se maudissait lui-même pour cela. Il maudissait un besoin qui ne lui apportait pas une once de plaisir, ni même de sens ; un besoin qui en était devenu la simple envie d'un corps féminin, un corps anonyme appartenant à une femme qu'il s'efforçait d'oublier lorsqu'il l'étreignait. Il en était arrivé à se convaincre que ce besoin était de la perversion.

Il ne blâmait pas Lillian. Il éprouvait un morne respect indifférent pour elle. Sa haine de son propre désir lui avait fait accepter une doctrine qui disait que les femmes étaient pures, et qu'une femme pure était incapable de désir physique.

Au long de la silencieuse agonie de leurs années de vie commune, il lui était progressivement venu quelque chose à l'esprit qu'il ne pouvait pas se permettre de sérieusement considérer : l'infidélité. Il avait donné sa parole. Il avait l'intention de respecter cette promesse. Ce n'était pas par loyauté envers Lillian. Ce n'était pas la personne de Lillian qu'il aurait voulu protéger contre le déshonneur, mais la personne de son épouse.

C'était à tout cela qu'il pensait en ce moment, devant la fenêtre. Il n'avait pas voulu entrer dans la chambre de Lillian. Il avait tenté de résister à cette envie. Il avait tenté de résister, avec plus d'efforts encore, contre cette pensée particulière qui lui faisait se demander pourquoi il ne serait pas capable de le supporter ce soir. Puis, lorsqu'il la regarda, il comprit soudainement qu'il ne la toucherait pas. La raison qui l'avait fait entrer ici ce soir était précisément celle qui rendait cela *impossible*.

Il demeura immobile, se sentant affranchi du désir, sentant le triste soulagement de l'indifférence de son propre corps, dans la chambre de son épouse et en la présence de celle-ci. Il lui avait tourné le dos pour s'épargner la vision de son intouchable chasteté.

Ce qu'il pensait devoir éprouver était le respect ; ce qu'il

éprouvait était le dégoût.

— …mais le Docteur Pritchett a dit que notre culture est mourante, parce que nos universités dependent de l'aumône que leur font les marchands de bestiaux, les aciéries et les fabricants de céréales pour petit déjeuner.

Pourquoi l'avait-elle épousé, se reposait-il la question ? Cette voix claire et tranchante ne parlait pas au hasard. Elle savait pourquoi il était venu ici. Elle savait l'effet que produirait sur lui le fait de la voir s'emparer d'une lime à ongle en argent, et de parler gaiement en se polissant les ongles. Elle était en train de parler de la soirée.

Mais elle s'abstint de faire mention de Bertram Scudder ou de Dagny Taggart. Qu'avait-elle espéré en l'épousant ? Il présentait bien l'existence de quelque chose de froid et de calculé servant un but, pour elle, mais il ne trouvait rien qui lui permette de la condamner. Elle n'avait jamais essayé de l'utiliser. Elle ne lui demandait jamais rien. Elle n'éprouvait aucune satisfaction dans le prestige de la puissance industrielle, elle repoussait ce statut avec mépris. Elle préférait, et de loin, son propre cercle d'amis. Elle n'était pas intéressée par l'argent. Elle dépensait peu, somme toute. Elle était indifférente aux sortes d'extravagance qu'il aurait pu lui offrir. Il n'avait pas le droit de l'accuser, se dit-il, où même de casser le lien, si tant est qu'il y en ait un. Elle était une *femme d'honneur* dans le mariage. Elle ne voulait rien de lui qui soit matériel.

Il se tourna et la regarda d'un air las.

— La prochaine fois que tu organises une soirée, dit-il, « reste auprès de tes amis. N'invite pas ceux que tu crois être mes amis. Je n'ai pas d'intérêt pour eux, socialement parlant. »

Elle rit, étonnée et contente.

— Je ne t'en veux pas, Chéri.

Il quitta la chambre sans rien ajouter de plus.

Qu'attendait-elle de lui ? se demandait-il. Que cherchait-elle ?

Dans l'univers tel qu'il le percevait, il n'y avait pas de réponse.

CHAPITRE

VII

LES EXPLOITEURS ET LES EXPLOITES

Les rails montaient à travers la roche jusqu'aux derricks pétroliers, et les derricks montaient jusqu'au ciel. Dagny se tenait sur le pont, levant le regard vers le sommet de la colline où le soleil faisait briller quelque chose de métallique au sommet de l'armature la plus haute.

On aurait dit comme une torche blanche allumée au-dessus de la neige sur la chaîne de montagnes de Wyatt Oil. Au printemps, se dit-elle, la voie rencontrerait les lignes qui s'allongeaient vers elle depuis Cheyenne. Elle laissa son regard suivre les rails bleu-verts qui partaient des derricks, puis descendaient et traversaient le pont avant de disparaître au loin. Elle dut tourner la tête pour tenter d'en suivre le cheminement à travers les kilomètres d'air pur, alors que les rails s'en allaient en large courbes accrochées à flanc de montagne. Au loin, très loin, au bout de la nouvele ligne, était posée une locomotive-grue, se tenant comme un bras d'os et de nerfs décharnés et se mouvant sur le fond de ciel.

Un tracteur chargé de boulons bleu-verts la dépassa. Le bruit des trépans, comme une vibration constante, remontait depuis très loin dans le fond, où les hommes manipulaient des câbles métalliques et coupait dans l'abrupt mur de roche du *cañon* pour renforcer les culées du pont.

En bas de la voie, elle pouvait voir les hommes travailler, leurs bras durcis par la tension de leurs muscles tandis qu'ils tenaient les poignées des perforatrices électriques.

Des *muscles*, Mademoiselle Taggart, lui avait dit Ben Nealy, le sous-traitant.

— Des muscles ; c’est tout ce dont on a besoin pour construire n’importe quoi sur cette Terre.

Aucun sous-traitant pouvant rivaliser avec McNamara ne semblait nulle part exister. Elle avait pris le meilleur qu’elle avait pu trouver. On ne pouvait faire confiance à aucun ingénieur de la Taggart pour superviser un tel travail ; tous demeuraient sceptiques à propos du nouveau métal. « Franchement, Mademoiselle Taggart, » son ingénieur en chef lui avait dit, « considérant que c’est une expérience que personne n’a tenté auparavant, je ne pense pas que ce serait *fair-play* de la placer sous ma responsabilité. »

« C’est la mienne. » avait-elle répondu. C’était un homme qui avait dans la quarantaine mais qui avait gardé ses manières désinvoltes de l’université où il avait obtenu son diplôme. Dans le temps, Taggart Transcontinental avait eu un ingénieur en chef, un homme effacé aux cheveux gris qui s’était fait tout seul, et qui n’avait aucun équivalent dans aucune autre compagnie de chemin de fer. Il avait donné sa démission, il y-avait cinq ans de cela.

Elle regarda en bas du pont. Elle se tenait sur une mince poutre d’acier au-dessus d’une gorge qui constituait un espace d’une profondeur de cinq-cent mètres entre les montagnes. Loin, en bas, elle pouvait distinguer les imperceptibles contours d’un lit de rivière asséché, des amoncellements de pierres, des troncs d’arbres aux formes torturées arrivés là, depuis des centaines d’années pour certains. Elle se demanda si des pierres, des troncs d’arbres et des muscles n’auraient jamais pu faire un pont au-dessus de ce *cañon*. Elle se demanda pourquoi elle s’était mise à songer que des creuseurs de galeries avaient vécu durant des générations au fond de ce *cañon,* nus.

Elle releva son regard vers les champs de pétrole de Wyatt. La voie se séparait pour constituer des voies de garages qui se faufilaient entre les derricks. Elle vit les petits disques des signaux d’aiguillages ; petits points sur fond de neige. Il y avait des tas de disques en métal de ce genre à travers le pays, des milliers, mais ceux-là étincelaient sous le soleil et leurs reflets métalliques étaient d’un bleu tirant sur le vert.

Ce qu’ils signifiaient pour elle étaient ces heures après heures de patientes et calmes discussions à essayer de cerner, et pas de contrarier, la personnalité de Monsieur Mowen, président de l’Amalgamated Switch and Signal Company, Inc., dans

l'Etat du Connecticut.

— Mais, Mademoiselle Taggart, ma chère Mademoiselle Taggart ! Mon entreprise a servi la votre des générations durant. Pourquoi ? Votre grand-père fût le premier client de mon grand-père, et donc vous ne pouvez douter de notre empressement à accomplir tout ce que vous nous demanderez, mais avez-vous dit "aiguillages en *Rearden Metal*" ? »

— Oui.

— Mais, Mademoiselle Taggart ! Considérez un instant ce que cela implique de travailler ce métal. Savez vous que ce *machin* ne fond pas à une température de moins de deux mille deux cent degrés ? …Formidable ? Et bien c'est formidable pour les fabricants de moteurs. Mais moi, ce que j'en pense, c'est que ça implique un nouveau type de fourneau, un processus de fabrication entièrement nouveau, des employés à former, des contraintes temporelles, des règles de travail à revoir ; tous mis dans le pétrin, et après ça, Dieu seul sait si ça va donner quelque chose de bon ou pas !... Comment pouvez-vous le savoir, Mademoiselle Taggart ? Comment pouvez-vous savoir, si personne ne l'a jamais fait avant ?... Et bien, moi, je ne peux pas dire si ce métal est bon, et je ne peux pas dire non plus s'il ne l'est pas. …Et bien, non ; je suis incapable de dire si c'est un produit de génie, comme vous le dites, ou tout simplement un canular, comme le disent des tas de gens, vraiment beaucoup de gens, Mademoiselle Taggart… Et bien, non ; je ne peux pas dire que c'est important, d'une façon ou d'une autre, parce que *qui suis-je* pour m'aventurer dans un travail de ce genre ?

Elle avait offert de payer le double pour que cette commande soit exécutée. Rearden avait envoyé deux métallurgistes pour former les hommes de Mowen ; pour enseigner, pour montrer, pour détailler chaque étape du processus, et avait payé les salaires des hommes de Mowen pour la durée de leur formation.

Elle regardait les vis dans le rail à ses pieds. Il lui rappelait cette nuit lors de laquelle elle avait entendu dire que Summit Casting, dans l'Illinois, la seule société qui avait bien voulu fabriquer des vis en *Rearden Metal*, avait été mise en liquidation judiciaire alors que la seconde moitié de sa commande n'avait pas encore été livrée. Elle s'était immédiatement envolée pour Chicago, cette nuit là. Elle était allée réveiller trois avocats, un juge, et un législateur d'Etat.

Elle avait graissé la patte à deux d'entre-eux et menacé les autres. Elle avait obtenu une lettre de fondé de pouvoir d'une légalité que personne ne pourrait jamais démêler. Elle avait fait sauter les cadenas des portes de l'usine de Summit Casting, et, avant même que les fenêtres ne deviennent grises à la lumière du jour, avait fait réunir une équipe incomplète et à moitié habillée pour se mettre immédiatement au travail sur les haut-fourneaux.

Les équipes étaient restées au travail sous la supervision d'un ingénieur de Taggart et d'un métallurgiste de chez Rearden.

La reconstruction de la *Ligne Rio Norte* n'avait pas été interrompue.

Elle écoutait le son des perforatrices. Le travail n'avait été interrompu qu'une seule fois, lorsque le forage pour la fixation des culées rencontra un problème d'usure d'outils.

— Je ne pouvais rien faire, Mademoiselle Taggart. avait dit Ben Nealy, offensé, « Vous savez comme les têtes de forets s'usent rapidement. J'en avais en commande, mais Incorporated Tool a eu à un petit problème qu'ils n'avaient pas le pouvoir de résoudre non plus. Associated Steel a différé ses livraisons d'acier, et donc il n'y a rien d'autre que nous puissions faire que d'attendre. Ça ne sert à rien de s'énerver, Mademoiselle Taggart. Je fais de mon mieux. »

— Je vous ai embauché pour faire un travail, pas pour “faire de votre mieux”, quelqu'il puisse être.

— C'est pas des choses à dire. C'est pas une attitude très populaire, Mademoiselle Taggart, pas populaire du tout.

— Laissez tomber Incorporated Tool. Oubliez l'acier. Commandez des forets faits en *Rearden Metal*.

— Pas moi. J'ai déja eu assez de problèmes comme ça avec mon outillage pour travailler le foutu métal de vos rails. Je ne vais pas en plus bousiller le reste de mon équipement.

— Un foret en *Rearden Metal* aura une durée de vie trois fois supérieure à celles de ceux en acier.

— Peut-être.

— Je vous ai dit de les commander.

— Et qui va payer ?

— Moi.

— Et qui va trouver quelqu'un pour les fabriquer ?

Elle avait téléphoné à Rearden, et il avait trouvé une usine d'outillage abandonnée qui avait fermé ses portes depuis pas

mal de temps. En l'espace d'une heure, il l'avait racheté à la famille du dernier propriétaire. En l'espace d'un jour, l'usine avait été remise en route. En l'epace d'une semaine, les forets en *Rearden Metal* avait été livrées sur le site de construction du pont, dans le Colorado.

Elle regardait le pont. Il représentait un problème mal résolu, mais elle ne pouvait pas faire plus que de l'accepter tel qu'il était.

Le pont, quatre-cent mètres d'acier posés en travers de la profonde crevasse, avait été construit durant les années du fils et successeur de Nat Taggart. Il n'était plus sûr depuis longtemps déja. Il avait été renforcé avec des poutres d'acier, puis de fer, puis de bois. Ça ne valait même pas la peine de tenter de le restaurer. Elle avait songé à un nouveau pont en *Rearden Metal*. Elle avait demandé à son ingénieur en chef de lui fournir des plans et une estimation du coût. Les plans qu'il avait apportés étaient le schéma d'un pont d'acier maladroitement allégé pour qu'il s'adapte à plus grande résistance du nouveau métal dont il devait être fait. Le coût rendait le projet irréaliste.

— Je vous demande pardon, Mademoiselle Taggart, avait-il dit, offensé, « je ne sais pas ce que vous voulez dire quand vous dites que je n'ai pas tenu compte des qualités du nouveau métal. Ce plan est une adaptation des ponts les plus modernes. A quoi vous attendiez-vous ? »

— A une nouvelle méthode de construction.

— Que voulez-vous dire par « nouvelle méthode ? »

— Je veux dire que lorsque les hommes découvrirent la posibilité technique de réaliser des structures métalliques, ils ne construisirent pas des ponts en s'inspirant des modèles précédants, en bois.

Elle avait ajouté d'un air las :

— Fournissez-moi une estimation de ce dont nous aurons besoin pour offrir cinq années de vie suplémentaire au vieux pont.

— Oui, Mademoiselle Taggart, avait-il répondu avec enthousiasme, « si nous le renforçons avec de l'acier… »

— Nous le renforcerons avec du *Rearden Metal*.

— Oui, Madmoiselle Taggart. avait-il répondu avec froideur.

Elle contemplait les montagnes enneigées. A New York, son travail lui avait parfois semblé pénible. Il lui était arrivé de

s’arrêter au milieu de son bureau, paralysée par le désespoir et l’inexorabilité du temps qu’elle ne pouvait ralentir. En particulier lors de cette journée, quand les rendez-vous urgents s’étaient succédés en une suite ininterrompue ; quand elle avait parlé de *Diesels* bons pour la casse, de voitures de transport de fret rouillées, de signaux défaillants, de revenus défaillants, tout en pensant à la dernière urgence de la *Ligne Rio Norte* ; quand elle avait parlé, alors que son esprit était traversé par la vision de deux rayons de métal bleu-verdâtre ; quand elle avait interrompu la conversation, réalisant soudainement pourquoi un certain nouveau matériel l’avait perturbé, avant de saisir le combiné du téléphone pour un appel longue-distance, pour demander à l’un de ses sous-traitants :

— Où vous procurez-vous la nourriture pour vos hommes ? …je m’en suis doutée. Bon… Barton and Jones, à Denver, a été mis en liquidation judiciaire, hier. On ferait mieux de se dépêcher de trouver immédiatement un autre fournisseur, si vous ne voulez pas vous retrouver avec une pénurie de nourriture sur les bras. Elle avait supervisé la construction de la *Ligne* depuis son bureau de New York. Ça lui avait semblé difficile mais maintenant elle regardait ce que ça avait donné. Elle était en train de grandir. Elle allait être terminée à temps.

Elle entendit un bruit de pas rapides et marqués, et elle se retourna. Un homme se dirigeait vers elle en marchant entre les rails. Il était grand et jeune. Sa tête découverte arborait une tignasse noire agitée par le vent. Il portait une veste de travail en cuir, mais il n’avait pas l’air d’être un ouvrier. Il y avait quelque chose de trop martial et d’assuré dans son allure, se dit-elle en l’observant marcher. Elle ne put reconnaître le visage jusqu’à ce que ce qu’il ne se trouva plus qu’à quelques mètres d’elle. C’était Ellis Wyatt. Elle ne l’avait jamais revu depuis son arrivée fracassante dans son bureau.

Il s’approcha, puis s’arrêta enfin, la regarda et sourit :

— Bonjour, Dagny. fit-il.

Ce fût pour elle un choc d’émotion. Elle comprenait parfaitement tout ce que ces deux mots ainsi prononcés voulaient dire. Ça voulait dire le pardon, la compréhension et la reconnaissance. C’était–plus qu’un salut–un hommage.

— Bonjour. dit-il une seconde fois, en lui tendant cette fois la main.

— Il lui serra la main, plus longtemps que ce que l’usage

demandait. Ce fut une signature sous un compte règlé et compris.

— Dites à Nealy de mettre de nouvelles pallissades pour la neige sur environ trois kilomètres à la *Granada Pass*, dit-il. Les anciennes sont pourries ; elles ne tiendront pas une tempête de plus. Envoyez-lui une déneigeuse. Ce qu'il a trouvé est une saloperie qui ne suffirait pas à désenneiger un petit jardin. Les grosses chutes peuvent arriver n'importe quand dans la semaine, maintenant.

Pendant un instant, elle l'observa silencieusement.

— Etes-vous souvent venu faire ça ?

— Quoi ?

— Venir voir l'évolution des travaux.

— Chaque fois que j'ai pu. Quand j'en ai eu le temps. Pourquoi ?

— Etiez-vous ici la nuit où ils ont eu un éboulement de roche ?

— Oui.

— J'ai été surprise par la rapidité avec laquelle ils ont dégagé la voie, quand je l'ai lu sur le rapport sur cet incident. Ça m'a fait penser que Nealy était meilleur que ce que j'avais cru.

— Il ne l'est pas.

— Etait-ce vous qui organisiez la planification de ses fournitures vers la *Ligne* ?

— Pour sûr. Ses hommes avaient pris l'habitude de gaspiller la moitié de leur temps à aller à la chasse à tout ce dont ils avaient besoin. Dites-lui de faire attention à ses réservoirs d'eau. Ils vont lui geler dans les pattes une de ces nuits. Voyez aussi si vous pouvez lui dégoter une nouvelle excavatrice. J'aime pas beaucoup la gueule de celle qu'il a trouvé… et gardez donc un œil sur son système de câblage électrique.

Elle le considéra un instant.

— Merci, Ellis.

Il lui répondit par un sourire, avant de reprendre sa marche.

Elle continua de l'observer alors qu'il traversait le pont, puis encore, lorsqu'il commença à monter la côte au bout de laquelle se trouvaient ses derricks.

— On dirait qu'il possède *la place* ; pas vrai.

Elle se retourna, surprise. Ben Nealy était arrivé près d'elle. Son pouce était pointé en direction de l'endroit où se trouvait

Ellis Wyatt.

— Quelle “place” ?

— Les voies de chemin de fer, Mademoiselle Taggart. Vos voies. Ou même toute la planète, peut-être bien. C’est ce qu’il pense.

Ben Nealy était un homme solidement bâti dont le visage était à la fois mou et buté. Son regard était à la fois farouche et sans émotion. Sous la lumière mourante et bleutée réfléchie par la neige, sa peau avait la nuance du beurre.

— Qu’est-ce qu’il fait à traîner dans le coin ? fit-il, « Comme si personne ne connaissait son boulot, sauf lui. L’arrogant *m’as-tu-vu*. Il se prend pour qui. »

— Allez donc vous faire cuire un œuf. répondit Dagny sans élever la voix.

Nealy ne pourrait jamais comprendre ce qui lui avait fait dire ça. Mais quelque part en lui, d’une certaine façon, il le savait. Ce qui avait le plus choqué Dagny, c’est que lui n’avait aucunement été choqué par sa réponse. Il n’avait rien répondu.

— Allons à vos quartiers. dit-elle sur un ton las, en pointant un doigt vers un vieux wagon de transport de voyageurs, au loin. Trouvez quelqu’un pour prendre des notes.

— Maintenant, à propos de ces traverses, Mademoiselle Taggart. fit-il avec empressement, alors qu’ils commencèrent à marcher, « Monsieur Coleman, de votre bureau, a donné son “O.K.” Il n’a rien dit du tout sur le problème des écorces qu’on trouve trop souvent. Je ne vois pas pourquoi elles ne… »

— J’ai dit : vous allez les remplacer.

Quand elle ressortit du wagon, épuisée par deux heures d’efforts de patience, d’instructions et d’explications, elle vit une voiture garée sur la route boueuse en zigzag, plus bas. C’était un coupé deux places de couleur noire, récent et impeccable. Une voiture neuve était quelque chose qui ne manquait pas d’attirer l’attention, en ces jours. On n’en voyait pas souvent, quelque soit l’endroit.

Elle regarda aux alentours, et eut un sursaut lorsqu’elle vit la grande silhouette immobile au pied du pont. C’était Hank Rearden. Elle ne s’était jamais imaginée le voir arriver dans le Colorado. Il tenait un bloc et un crayon et semblait être perdu dans des calculs. Les vêtements qu’il portait attiraient l’attention, comme sa voiture et pour les mêmes raisons. Il portait un simple *trench-coat* et un chapeau avec un bord

incliné, mais d'une si bonne qualité qu'ils semblaient ostentatoires au milieu des frusques minables de couleur inévitablement sombre que tout le monde portait. Le fait qu'il les portait avec tant de naturel ne faisait que les rendre plus ostentatoires encore.

Elle prit soudainement conscience qu'elle courait pour le rejoindre ; elle avait oublié toute trace d'épuisement. Puis elle réalisa qu'elle ne l'avait pas vu depuis la soirée de son anniversaire de mariage, et elle s'arrêta.

Il la remarqua et lui adressa un signe de la main qui exprimait le plaisir et la surprise de la voir. Il commença alors à marcher pour la rejoindre. Son visage arborait un sourire.

— Bonjour. fit-il, « Votre premier voyage sur le chantier ? »

— Mon premier en trois mois.

— Je ne savais pas que vous étiez là. Personne ne m'a rien dit.

— J'avais bien pensé que vous alliez craquer, un de ces jours.

— Craquer ?

— Assez pour venir voir ça. C'est votre *Metal*. Alors, il vous plait ?

Il regarda autour de lui, puis dit :

— Si jamais vous décidez un jour de laisser tomber les trains, faites moi signe.

— Vous m'offririez un job ?

— Quand vous voulez.

Elle l'observa pendant un instant sans rien dire.

— Vous plaisantez à moitié, Hank. Je pense que ça vous plairait… de me voir vous demander un poste chez vous. De m'avoir comme employée, au lieu de cliente. De me donner des ordres à exécuter.

— Oui, c'est vrai.

Elle répondit, en affichant une expression de dureté :

— N'abandonnez pas la métallurgie. Je ne vous promettrai pas un job dans le chemin de fer.

Il rit.

— N'essayez pas.

— Quoi ?

— De gagner une bataille quand c'est moi qui en fixe les règles.

Elle n'avait rien répondu. Elle était surprise par l'effet que

lui faisaient les mots qu'il venait de prononcer ; ce n'était pas une émotion, mais une sensation de plaisir physique qu'elle était incapable de nommer ou de comprendre.

— Au fait, reprit-il, « ce n'est pas ma première visite sur les lieux. J'étais ici, hier. »

Hier ? Pourquoi ?

— Oh, je suis venu dans le Colorado pour une autre affaire, et je me suis dit que ça aurait été trop bête de manquer cette occasion de venir voir ça.

— Qu'étiez-vous venu chercher ?

— Pourquoi présumez-vous que je cherche quelque chose ?

— Vous ne perdriez pas votre temps à venir jusqu'ici, juste pour regarder. Pas deux fois de suite.

Il éclata de rire.

— Vrai.

Puis il pointa un doigt en direction du pont.

— C'est ça qui m'intéresse.

— Pourquoi ?

— C'est juste bon comme tas de ferraille.

— Supposiez-vous que je ne m'en étais pas rendue compte ?

— J'ai jeté un coup d'œil aux spécifications de votre commande que vous avez envoyé à mes gens, pour ce pont. Vous êtes en train de jeter l'argent par les fenêtres. La différence entre ce que vous avez prévu de dépenser sur un chantier qui durera deux ans, et le coût d'un nouveau pont en *Rearden Metal* est comparativement si minime que je ne vois pas pourquoi vous tenez à preserver cette pièce de musée.

— J'avais pensé à un nouveau pont en *Rearden Metal*. J'avais déjà demandé à mes ingénieurs de me fournir une estimation de ce que ça coûterait.

— Et qu'est-ce qu'ils vous ont dit ?

— Deux millions de dollars.

— Bon Dieu !

— Combien diriez-vous ?

— Huit cent mille.

Elle le regarda. Elle savait qu'il ne parlait jamais en l'air. Elle demanda, en s'efforçant d'avoir l'air d'être calme.

— Comment ?

— Comme ça.

Il lui montra son bloc-notes. Elle vit les annotations éparpillées qu'il avait griffoné ; un grand nombre de calculs et

quelques dessins grossiers. Elle comprit ce qu'il voulait faire avant même qu'il eût fini de le lui expliquer.

Elle ne s'était même pas consciemment rendue compte qu'ils s'étaient assis ; qu'ils étaient assis sur une pile de bois de charpente gelé ; que ses jambes étaient pressées contre les planches brutes et qu'elle sentait le froid à travers ses bas fins.

Ils étaient tous deux penchés sur quelques feuilles de papier qui pouvaient rendre possible de faire traverser des milliers de tonnes au-dessus d'une déchirure d'espace vide. Sa voix sonnait claire et tranchante lorsqu'il expliquait poussées, étirements, poids, contraintes et vibrations exercées par le vent. Ce pont devait être une simple armature d'une longueur de quatre-cent mètres. Cela n'avait jamais été fait auparavant, et ne le pouvait, à moins que les poutres et membrures dont l'armature était constituée aient la légerté et la résistance du *Rearden Metal*.

— Hank, fit-elle, « avez-vous inventé ça en deux jours ? »

— Diable, non. Je l'ai "inventé"–si vous voulez le dire comme ça–bien avant d'avoir le *Rearden Metal*. J'ai découvert ce principe en faisant des poutres d'acier pour des ponts. Je voulais un métal avec lequel on aurait pu faire ça, entre autres choses. Je suis venu jusqu'ici juste pour voir votre problème particulier, par intérêt personnel.

Il étouffa un petit rire lorsqu'il vit le mouvement lent de sa main en travers de ses yeux, et la ligne de sa bouche exprimant le dépit, comme si elle essayait d'effacer les choses contre lesquelles elle avait mené une épuisante et frustrante bataille.

— Ce n'est qu'un schéma grossier, ajouta-t-il, « mais je crois que vous pouvez y voir ce qui peut être fait. »

— Je ne peux vous dire tout ce que je vois, Hank.

— Ne vous en faites pas. Je le sais.

— Vous êtes en train de sauver Taggart Transcontinental pour la deuxième fois.

— Je vous ai connu meilleure psychologue que ça.

— Que voulez-vous dire ?

— Pourquoi en aurai-je quoi que ce soit à faire, de sauver Taggart Transcontinental ? Ne comprenez-vous pas que je veux avoir un pont en *Rearden Metal* pour le montrer à tout le pays ?

— Oui, Hank. Je le comprends.

— Il y a trop de gens qui "japent" que les rails de *Rearden Metal* ne sont pas fiables. C'est pourquoi j'ai pensé que je devrais leur donner quelque chose de concret à propos de quoi

ils pourraient “japer”. Montrons-leur ce qu’est un pont en *Rearden Metal*.

Elle le regarda et laissa échapper un rire franc et sonore de simple réjouissance.

— Maintenant, qu’est-ce que c’est que ça ? demanda-t-il.

— Hank, à part vous je ne connais personne–personne dans le monde entier–qui poserait une telle question en de telles circonstances.

— Et vous ? Voudriez-vous offrir la réponse avec moi et faire face aux mêmes cris ?

— Vous saviez que je le ferai.

— Oui, je le savais.

Il l’observa intensément ; ses yeux se firent plus étroits ; il ne rit pas comme elle venait de le faire, mais son regard en fut un équivalent. Elle se remémora soudainement leur dernière rencontre avant cet instant, lors de la réception. La mémoire qu’elle en avait était incroyable. L’aisance réciproque qu’ils ressentaient lorsqu’ils s’étaient trouvés l’un avec l’autre, la légèrté de leurs émotions, cette sensation de détente qu’ils pouvaient vivre n’importe où pourvu qu’ils s’y trouvent tous deux, rendait impossible toute pensée hostile. Pourtant, elle savait que la soirée avait constitué un incident dans leur relation ; mais il se comportait maintenant comme si cela n’avait pas été le cas.

Ils marchèrent jusque vers le bord du *cañon*. Ensemble, ils contemplèrent le fond de la chute sombre et vertigineuse, puis la montée de roche, et leur regard remonta ainsi jusqu’aux derricks de Wyatt Oil. Elle se tenait debout, les deux pieds assez écartés l’un de l’autre sur les pierres gelées, offrant une ferme résistance au vent. Elle voulait sentir, sans la toucher, la ligne du thorax de Rearden derrière ses épaules. Il était si près qu’elle pouvait sentir battre la toile de son *trench coat* contre ses jambes.

— Hank, croyez-vous possible que nous puissions le construire à temps. Il ne nous reste plus que six mois.

— Bien sûr. Ça demandera moins de temps et de travail qu’il en aurait été nécessaire pour n’importe quel autre type de pont.

— Je pourrais faire *rouler* le Metal tout de suite si j’interrompais toutes les autres commandes.

— Vous pourriez le faire aussi rapidement ?

— Vous-ai-je jamais refusé ou reporté une commande ?

— Non. Mais de la façon dont vont les choses de nos jours… vous pourriez bien vous trouver dans une situation difficile et ne pas pouvoir vous en sortir.

— A qui croyez-vous parler ? A Orren Boyle ?

Ell rit.

— D'accord. Envoyez-moi des copies des plans dès que possible. Je regarderai ça et vous dirai si c'est ça va, sous quarante-huit heures. Comme mes jeunes diplômés vont…

Elle s'était subitement interrompue, et marmonait quelque chose.

— Hank, pourquoi est-ce si difficile de trouver des gens capables dans n'importe quelle branche, aujourd'hui ?

— Je ne sais pas…

Il regardait les cimes des montagnes qui se découpaient majestueusement sur le fond de ciel, au loin. Un petit jet de fumée de locomotive s'élevait depuis une vallée, au loin.

— Etes-vous allé voir les nouvelles bourgades et les nouvelles entreprises du Colorado ? lui demanda-t-il.

— Oui.

— C'est formidable, hein ?... de voir le genre d'hommes que ça a fait fait venir depuis les quatre coins du pays. Que des jeunes. Que des gars partant de rien pour venir déplacer des montagnes.

— Et vous, quelle montagne avez-vous décidé de déplacer ?

— Pourquoi ?

— Qu'est-ce que vous êtes en train de faire dans le Colorado ?

— Il sourit.

— Je jette un œil sur une exploitation minière.

— De quel genre ?

— Cuivre.

— Mon Dieu, vous n'avez pas encore assez de quoi vous occuper ?

— Je sais que c'est un travail compliqué et lourd, mais je vais avoir un problème avec le cuivre. Sa fourniture et sa disponibilité en sont devenues imprévisible et aléatoire. Il semble qu'il ne reste pas une seule entreprise digne de ce nom dans le domaine du cuivre, dans ce pays, et je ne veux pas avoir affaire à d'Anconia Copper. Je n'ai aucune confiance en ce *playboy*.

— Je ne vous en voudrai pas pour ça. répondit-elle en regardant au loin.

— C'est pourquoi, s'il ne reste plus une personne compétente pour le faire, je devrai extraire moi-même le cuivre dont j'ai besoin. Je le fais déjà pour le fer. Je ne peux pas courir le risque de me retrouver au chômage technique par la faute de toutes ces pénuries et démonstrations d'incompétence. J'ai besoin de grandes quantités de cuivre pour continuer à faire du *Rearden Metal*.

— Avez-vous déjà acheté la mine ?

— Pas encore. J'ai encore quelques problèmes à résoudre. Trouver les hommes, l'équipement, et les moyens de transport.

— Oh…! elle haussa les épaules, « Vous êtes venu me parler de la possibilté de construire un embranchement de chemin de fer ? »

— Ça pourrait. Il n'y a pas de limites qui nous empêcheraient de faire quoi que ce soit dans cet Etat. Savez-vous que toutes les ressources naturelles que vous pouvez imaginer se trouvent dans le Colorado ? Elles ne demandent qu'à être utilisées. Et avez-vous vu la vitesse à laquelle les entreprises se créent dans la région ! J'ai l'impression d'avoir dix ans de moins, quand je viens ici.

— Pas moi.

— Elle regardait au loin, au-delà des montagnes.

— J'étais en train de songer à ce contraste qui affecte l'ensemble du réseau Taggart. Il y a moins à transporter ; moins de tonnage produit, d'année en année. C'est comme si… Hank qu'est-il en train d'arriver, dans ce pays ?

— Je ne sais pas.

— J'ai toujours le souvenir en tête de ce qu'on nous expliquait à l'école, à propos du soleil qui perd de l'énergie, devient plus froid chaque année. Je me rappelle lorsque je me demandais alors à quoi ressembleraient les derniers jours du monde. Je pense que ce serait… comme ça. De plus en plus froid, et tout qui s'arrête.

— Je n'ai jamais cru à ces histoires. Je pense que quand le soleil sera épuisé, les hommes auront depuis longtemps trouvé une solution de secours.

— Vraiment ? C'est drôle, c'est ce que je pensais aussi !

Il pointa un doigt en direction de la petite colonne de fumée.

— Voila votre nouveau levé de soleil. Il va faire vivre ce qui

reste.

— Si on ne le stoppe pas…

— Vous pensez qu'on peut le stopper ?

Elle regarda le rail sous son pied.

— Non. répondit-elle.

Il sourit. Il baissa le regard vers le rail, puis le fit suivre la direction de la voie jusqu'aux flancs des montagnes, là où se trouvait la grue, au loin.

Elle remarqua deux choses, comme si, l'espace d'un instant, ils étaient tous deux dans son propre champ de vision : les lignes du profil de son visage, et la corde bleu-verte qui serpentait à travers l'espace.

— Nous l'avons fait. Pas vrai ? dit-il.

En paiement pour chaque effort, pour toutes ces nuits sans sommeil, pour toutes ces résistances silencieuses contre le désespoir, cet instant était tout ce qu'elle demandait.

— Oui, je crois que nous l'avons fait.

Elle regarda au loin. Son regard s'arrêta sur une vieille grue à l'arrêt sur une voie de garage. Elle se dit que ses câbles étaient usés et avaient besoin d'être remplacés. Tout cela était la grande clarté de se poser au-delà de l'émotion, après avoir ressenti tout ce qu'il était possible de ressentir. Etait-il possible que d'aucun puisse partager avec eux leur émotion de la performance réalisée et sa reconnaissance, et existait-il quelque chose de plus intime que cela ? Maintenant, enfin, elle se sentait disponible pour le plus simple, le plus surfait ou le plus stupide des sujets de conversation, parce qu'il ne se trouvait plus rien dans son champ de vision qui pouvait être dépourvu de sens.

Elle se demanda ce qui pouvait bien lui donner cette conviction qu'il était en train de ressentir la même chose qu'elle. Il tourna tout à coup les talons et marcha en direction de sa voiture. Elle le suivit. Ils n'échangèrent aucun regard.

— Je dois me rendre vers l'est dans une heure. dit-il.

Elle désigna la voiture et demanda :

— Ou avez-vous déniché ça ?

— Ça ? C'est une Hammond. Hammond, ici, dans le Colorado. Ils sont les seuls à fabriquer encore de bonnes automobiles. Je viens juste de l'acheter, pendant mon voyage.

— C'est du beau travail.

— Oui, n'est-ce pas ?

— Vous allez la ramener en conduisant jusqu'à New York ?

— Non, je vais la faire transporter. Je suis venu ici avec mon avion.

— Oh, vraiment ? Je suis venue en voiture depuis Cheyenne. Je devais jeter un coup d'œil à l'avancement de la *Ligne*, mais je suis anxieuse de rentrer chez moi le plus rapidement possible. Voudriez-vous m'emmener ? Pourrais-je rentrer en avion avec vous ?

Il marqua une pause avant de répondre, et elle l'avait remarqué.

— Je suis désolé. fit-il. Et elle se demanda si elle avait seulement imaginé la note de rigidité dans le son de sa voix.

— Je ne vais pas m'envoler pour New York. Je dois me rendre dans le Minnesota.

— Oh, tant pis. Je vais tâcher de trouver un vol aujourd'hui, si je peux, alors.

Elle laissa son regard s'attarder sur la voiture qui s'éloignait sur la route battue par le vent. Elle se rendit à l'aérodrome une heure plus tard.

Le lieu était un petit champ au pied d'un à pic dans la chaîne de montagnes désolée. La terre durcie était recouverte ça et là de plaques de neige. Un mat, au sommet duquel se trouvait une manche à air, marquait de sa présence une des limites du terrain. Quelques autres mats avaient été couchés par de précédentes tempêtes. Le seul employé de service dans cet endroit vint à sa rencontre.

— Non, Mademoiselle Taggart. lui dit-il avec un air de regrets, « Pas d'avions avant après-demain. Il n'y a qu'un seul long-courrier tous les deux jours, vous savez, et celui qui était au départ aujourd'hui est au sol dans l'Arizona. Des problèmes de moteur, comme d'habitude. »

Il ajouta :

— C'est vraiment dommage que vous ne vous soyez pas trouvé là juste un petit peu plus tôt. Monsieur Rearden vient juste de s'envoler pour New York dans son avion privé.

— Mais il n'allait pas à New York ?

— Pourquoi ? Si. C'est ce qu'il m'a dit.

— Vous en êtes certain ?

— Il a dit qu'il avait un rendez-vous là-bas, pour ce soir.

Elle tourna le regard vers le ciel et vers l'est, le visage sans aucune expression, et demeura immobile un instant.

Elle n'avait pas un indice de la moindre raison de lui faire

reprendre ses esprits, rien qui lui aurait permis d'avancer une hypothèse, ou de nier, ou de comprendre.

***

— Maudites rues ! hurla James Taggart, « On va arriver en retard. »

Dagny regardait devant, par-dessus l'épaule du chauffeur. A travers la portion de cercle que dessinait un essuie-glace sur la vitre recouverte de gouttes de pluie dégoulinantes, elle vit des toits luisants de voitures noires plus tout à fait neuves, les unes derrière les autres, à l'arrêt. Loin devant, la calomnie d'un feu qui persistait à rester rouge, bas près du sol, marquait le début d'une excavation dans la rue.

— Il y a des problèmes dans toutes les autres rues, sauf dans celles qui sont en sens interdit. dit encore Taggart, très irrité. Pourquoi personne ne s'occupe de correctement organiser ces travaux ?

Elle s'appuya à nouveau le dos contre le dossier du siège, et ajusta le col de sa pèlerine.

Elle s'était sentie épuisée, à la fin de cette journée qu'elle avait démarrée à sept heures du matin à son bureau ; une journée de travail interrompue pour avoir dû rentrer chez elle en se précipitant pour se changer, parce qu'elle avait avait promis à Jim de prendre la parole durant le dîner du *Syndicat du patronnat new-yorkais*.

« Il veulent que nous leur parlions du *Rearden Metal*. » lui avait expliqué Jim. « Tu peux le faire bien mieux que moi. Il est vraiment important que nous présentions bien les choses Il y-a une telle controverse à propos du *Rearden Metal*. »

Assise à côté de lui dans sa voiture, elle était en train de regretter d'avoir accepté. Elle regardait alentour dans cette rue de New York et songea à la course contre la montre qui se déroulait en ce moment, une course entre le temps et le métal, entre les rails de la *Ligne Rio Norte* et les jours qui se suivaient inexorablement. Elle avait l'impression que ses nerfs étaient tirés et tendus par l'immobilité de cette voiture, par le sentiment de culpabilité qu'elle éprouvait de perdre toute cette soirée alors qu'elle ne pouvait se permettre de perdre ne serait-ce qu'une heure.

— Avec toutes ces attaques contre Rearden dont on parle

partout, il pourrait bien avoir besoin de quelques amis. fit Taggart.

Elle se tourna vers lui, incrédule.

— Tu veux dire que tu veux te ranger à ses côtés ?

Il ne répondit pas immédiatement. Il demanda, d'une voix triste :

— Ce rapport du comité spécial du *Syndicat national de l'industrie métallurgique*… qu'en penses-tu ?

— Tu le sais bien, ce que j'en pense.

— Ils disent dedans que le *Rearden Metal* représente un danger pour la sécurité d'autrui. Ils disent que sa composition chimique est instable, qu'elle le rend cassant à long terme, que ses molécules se décomposent rapidement, et qu'en viellissant il risque de se casser soudainement, sans aucun signe avant-coureur…

Il s'arrêta, comme pour demander une réponse. Elle ne répondit rien. Il demanda alors, avec une perceptible anxiété :

— Tu n'as pas changé d'avis à ce propos. N'est-ce pas ?

— A quel propos ?

— Et bien, à propos de ce métal.

— Non, Jim, je n'ai pas changé d'avis.

— Ce sont de vrais experts… les hommes de ce comité… des experts *top niveau*… des chefs métallurgistes en poste dans les plus grosses aciéries, bardés de diplomes d'universités de tous le pays…

Il avait dit cela d'un air malheureux, comme s'il l'implorait de lui faire douter de ces experts et de leur verdict.

Elle l'observa encore, abasourdie cette fois. Ça ne lui ressemblait pas du tout.

La voiture fit une secousse vers l'avant. Elle avança lentement et dépassa une percée dans une palissade de planches, puis le trou d'un conduit principal d'alimentation en eau potable qui s'était rompu. Elle vit le nouveau tuyau, empilé en longueurs à côté de l'excavation ; la marque du fabricant était moulée en relief sur sa surface : STOCKTON FOUNDRY–COLORADO. Elle détourna le regard ; elle aurait voulu ne pas pouvoir se souvenir du Colorado.

— Je n'arrive pas à comprendre… reprit Taggart d'une voix misérable, « Les experts *top niveau* du *Syndicat national de l'industrie métalurgique…* »

— Qui est le président de ce syndicat, Jim ? Est-ce que ce ne

serait pas Orren Boyle, par hasard ?

Taggart ne se tourna pas vers elle, mais sa machoire fit un mouvement vers le bas et demeura ouverte.

— Si ce gros lard pense qu'il peut…

Il ne finit pas sa phrase.

Elle leva les yeux vers une lampe d'éclairage public, au coin d'une rue. C'était un globe de verre empli de lumière. Il était pendu là, protégé de la tempête, éclairant les devantures et les trottoirs craquelés comme s'il en était le seul gardien. Au bout de la rue, de l'autre côté du fleuve, contre les lumières d'une usine, elle aperçut les fines lignes d'une centrale électrique. Un camion passa un instant devant, en masquant la vue. C'était ce genre de camion qui alimentait les centrales électriques ; un camion citerne, avec sa nouvelle peinture immaculée, comme imperméable à la pluie qui tombait, tout de vert peint avec en lettres blanches : WYATT OIL–COLORADO.

— Dagny, as-tu entendu parler de cette discussion lors de la dernière réunion de l'*Association des Travailleurs de l'Acier pour la Construction Immobilière*, à Detroit ?

— Non, quelle discussion ?

— C'était dans tous les journaux. Ils ont débattu de si leurs adhérents étaient ou n'étaient pas autorisés à travailler avec du *Rearden Metal*. Ils ne sont pas arrivés à prendre une decision, mais c'était déjà assez pour les oreilles des sous-traitants du bâtiment qui avaient songé à essayer le *Rearden Metal*. Ils ont tous annulé leurs commandes ; mais rapidement !... Qu'est-ce qu'il va se passer si… Qu'est-ce qu'il va se passer si tout le monde décide d'être contre ?

— Laisse-les faire.

Un point lumineux montait en droite ligne vers le sommet d'une tour invisible. C'était l'ascenseur d'un grand hôtel. La voiture s'avança pour dépasser l'allée du bâtiment. Des hommes étaient en train de déplacer un lourd colis protégé par les planches de bois blanc d'une énorme caisse, depuis un camion vers des fondations. Elle remarqua le nom qui était écrit sur la caisse : NIELSEN MOTORS–COLORADO.

— Je n'aime pas du tout cette résolution votée par la *Fédération des Ecoles de l'Enseignement Primaire du Nouveau Mexique*, fit Taggart.

— Quelle résolution ?

Ils ont décidé qu'il était de leur opinion que les enfants ne

devraient pas emprunter les trains de la nouvelle ligne de chemin de fer *Rio Norte* de Taggart Transcontinental, lorsqu'elle sera achevée, parce qu'elle ne satisfait pas aux normes de sécurité. Ils ont bien précisé, "*la nouvelle ligne de Taggart Transcontinental"*. C'était dans tous les journaux. C'est une terrible contre-publicité pour nous…

Dagny, qu'est-ce que tu penses que nous devrions leur répondre ?

— Empruntez le premier train sur la nouvelle *Ligne Rio Norte.*

Il demeura silencieux pendant un bon bout de temps. Il avait l'air étrangement abattu. Elle n'arrivait pas à le comprendre : il ne fanfaronnait pas, il ne se réfugiait pas derrière les opinions de ses autorités favorites pour la contrarier, il semblait être dans l'attente qu'on le rassure. Une belle voiture neuve attira leur attention lorsqu'elle les dépassa. Elle en reconnut la ligne : une Hammond, contruite dans le Colorado.

— Dagny, allons nous… est-ce que cette ligne sera terminée dans les délais ?

C'était étrange d'entendre une note d'authentique émotion dans sa voix, ce son sans ambiguité de l'animal apeuré.

— Dieu, aide cette ville, si nous ne le pouvons pas ! répondit-elle.

La voiture tourna à un angle. Au-dessus des toits noirs de la ville, elle vit la page du calendrier frappée par le faisceau d'un puissant projecteur. Il disait : 29 JANVIER.

— Dan Conway est un batard !

Les mots avaient été soudainement lâchés, comme s'il n'avait pu s'en empêcher plus longtemps.

Elle le regarda sans comprendre, avant de demander, comme si elle n'était pas certaine d'avoir bien entendu :

— Pourquoi ?

— Il a refusé de nous céder la voie du Colorado de la Phoenix-Durango.

— Tu n'as pas…

Elle dut se reprendre, puis elle reformula sa phrase, en faisant des efforts pour affecter une voix neutre, sans crier :

— Tu ne l'as pas approché, à propos de ça ?

— Bien sûr que si !

— Tu ne comptais tout de même pas… qu'il allait te la vendre ?

— Et pourquoi pas ?

Il venait soudainement de retrouver ses manières et son ton aggressif frisant l'hystérie.

— Je lui en ai offert plus que tous les autres. Nous n'aurions pas eu la peine de mettre sa ligne en pièces et de lui mettre la tête sur le billot. Nous aurions pu utiliser sa ligne telle qu'elle était. Et ça nous aurait fait une publicité énorme, d'abandonner le *Rearden Metal* pour satisfaire l'opinion public. Ça aurait largement payé chaque *penny* de l'investissement comme preuve de notre bonne volonté ! Mais ce fils de pute à refusé. Il a carrément déclaré que pas un mètre de ses rails ne serait cédé à Taggart Transcontinental. Maintenant, il est en train de vendre sa ligne en petits bouts à n'importe quel inconnu, à des petites "boîtes" de wagons tirés par des chevaux dans l'Arkansas, ou dans le Dakota du Nord, pour à peine de quoi se payer sa gamelle, et bien en dessous de ce que je lui en avais offert, ce batard ! Il a même pas voulu faire un petit profit ! Et tu devrais voir ça, maintenant, tous ces vautours qui sont sur sa carcasse ! Ils savent qu'ils n'auraient pas une chance de trouver de rails en acier nulle part ailleurs !

Elle avait baissé la tête. Elle n'arrivait même pas à le regarder.

— Je pense que c'est en opposition avec le propos de la *Loi anti-cannibalisme*. ajouta-t-il avec colère. Je pense que c'était l'intention et le propos du *Syndicat National du Chemin de Fer* de protéger les *réseaux essentiels*, pas des insignifiantes petites boutiques de merde. Mais je ne peux pas pousser le *Syndicat* à voter quelque chose contre ça, maintenant, parce qu'ils sont tous en train de se bouffer entre eux pour mettre la main sur le plus possible de ces rails.

Elle dit lentement, comme si elle avait souhaité pouvoir porter des gants pour manipuler ses mots :

— Je comprends pourquoi tu veux que je prenne la défense du *Rearden Metal*.

— Je ne vois pas de quoi tu…

— Fermes un peu ta gueule, Jim. le coupa-t-elle avec calme.

Il demeura silencieux pour un moment. Puis il rejeta sa tête un peu en arrière, et dit d'une voix traînante qui avait des accents de défi :

— Tu ferais mieux de faire des prouesses pour défendre le *Rearden Metal*, parce que Bertram Scudder pourrait bien se montrer très sarcastique.

— Bertram Scudder ?
— Il sera l'un des orateurs, ce soir.
Un des… Tu ne m'avais pas prévenu qu'il devait y avoir d'autres orateurs.
— Et bien… je… Quelle différence ça fait ? Tu n'as pas peur de lui, non ?
— Le *Syndicat du patronnat new-yorkais*… et toi invitent Bertram Scudder ?
Pourquoi pas ? Tu ne trouves pas que c'est malin ? Il n'a aucune animosité envers les patrons, pas réellement. Il a accepté l'invitation. Nous voulons montrer notre largeur d'esprit et notre tolérance, et offrir à toutes les tendances leur droit d'exprimer leur point de vue, et peut-être de gagner ainsi du terrain sur lui… Eh, qu'est-ce que tu regardes, comme ça ? Tu seras capable de le battre, pas vrai ?
— …de le battre ?
— En direct. La réunion va être retransmise en direct à la radio. Tu vas débattre de la question avec lui, et c'en est d'ailleurs le thème : *Le Rearden Metal est il un produit dangereux issu de la convoitise.*
Elle se pencha un peu en avant, puis elle fit descendre la vitre de séparation entre le chauffeur et eux, et lança au chauffeur :
— Arrêtez la voiture !
Elle n'entendit pas ce que Taggart était en train de dire. Elle remarqua à peine que le ton de sa voix s'était élevé pour devenir des cris :
— Ils sont en train d'attendre !... Cinq cent personnes au dîner, et une retransmission nationale !... Tu ne peux pas me faire ça !
Il la saisit par le bras, et hurla :
— Mais, pourquoi ?
— Pauvre naïf, crois-tu que je considére qu'il est possible de faire un débat sur la base d'une question "ficelée" d'une telle manière ?
La voiture s'immobilisa. Elle posa les pieds sur le trottoir et disparut en courant. Au bout d'un moment, la sensation de marcher pieds-nus sur des tuiles lui fit réaliser qu'elle portait des chaussons. Elle marcha normalement, lentement, et ce fût étrange de sentir la pierre glacée sous les fines semelles de ses pantoufles de satin noir. Elle tira ses cheveux en arrière pour les faire se décoller de son front mouillé, et elle sentit la neige

mouillée finir de fondre sur la paume de sa main.

Maitenant, elle était calmée ; la colère aveuglante était partie ; elle ne ressentait rien d'autre qu'une lassitude grise. Elle avait un léger mal de crâne. Elle réalisa que c'était de la faim, et qu'elle aurait dû dîner au *Syndicat du patronnat*. Elle continua à marcher dans la direction qu'elle avait prise, et se dit qu'elle ne voulait pas manger. Elle prendrait une grande tasse de café quelque part, et après elle prendrait un taxi pour rentrer chez elle.

Elle avait beau regarder partout autour d'elle ; il n'y avait pas de taxi en vue. Elle ne connaissait pas cet endroit qui n'avait pas l'air d'être un bon quartier. Elle remarqua un large espace vide de l'autre côté de la rue qui devait être un parc abandonné. Son étendue était délimitée au hasard des constructions qui l'encerclaient, et qui commençaient sous la forme de grattes-ciel distants pour finir avec des cheminées d'usines. Elle aperçut quelques lumières à travers les fenêtres de quelques maisons délabrées, quelques rares boutiques peu engageantes fermées pour la nuit, et la brume au-dessus de l'East River à deux pâtés de maisons.

Elle décida de revenir sur ses pas dans le but de se rapprocher du centre de la ville. La forme sombre d'une ruine se dressait devant elle. Ça avait été un immeuble de bureaux, il devait y avoir longtemps. Elle vit le ciel découpé par le squelette de poutres métalliques et les restes de murs de briques qui avaient subsisté aux angles. Dans l'ombre de ces ruines, elle vit une petite gargote encore ouverte et qui, ici, ressemblait à une découpe de verdure tentant de rester en vie sur les racines d'un géant mort. Une bande brillante de lumière et de verre en constituait la vitrine. Elle entra.

Le comptoir était propre. Il était ceint aux angles de cornières de chrome brillant. Derrière, se dressait une grosse cafetière de bar chromée et bien astiquée. L'odeur de café flottait dans l'air. Quelques épaves étaient assises le long du comptoir derrière lequel se tenait un vieillard encore costaud, les manches de sa chemise blanche très propre remontées jusqu'aux coudes. La sensation de l'air tiède lui fit réaliser avec gratitude qu'elle avait eu froid. Elle retira sa pèlerine de velours qu'elle tint serrée contre elle, et prit un siège au comptoir.

— Une tasse de café, s'il vous plait. dit-elle simplement.

Les hommes la regardèrent sans curiosité. Ils ne semblaient

pas s'étonner de voir une femme en tenue de soirée entrer dans une gargotte de bas quartier ; plus rien n'étonnait plus personne, de nos jours. Le propriétaire des lieux, impassible, lui tourna le dos pour préparer sa commande. Son indifférence toute flegmatique rayonnait de cette sorte de miséricorde qui ne pose pas de questions. Elle aurait été incapable de dire si les quatre hommes qui étaient assis au comptoir étaient des mendiants ou des ouvriers ; ni leurs vêtements, ni leurs manières n'auraient aidé à faire la différence, en cette période.

Le propriétaire posa un *mug* de café devant elle. Elle referma ses deux mains dessus, et en apprécia la chaleur. Elle fit le tour de la pièce du regard et se dit, avec son habitude des calculs professionnels, que c'était formidable que l'on puisse obtenir tout cela pour une petite pièce de dix *cents*. Son regard évolua du massif cylindre en inox de la cafetière à la plaque en fonte du fourneau, aux étagères de verre où étaient rangées les *mugs* et les verres, à l'évier émaillé, aux lames brillantes d'un *mixer*. Le propriétaire était en train de préparer des toasts. Elle éprouva autant d'intérêt que de plaisir à observer l'ingéniosité d'un petit convoyeur métallique qui avançait lentement, transportant les tranches de pain en les faisant passer sous des résistances électriques rougoyantes. Elle remarqua ensuite le nom du fabricant, qui était sérigraphié sur une plaque métallique rivetée avec soin sur ce toasteur d'un genre particulier : MARSH–COLORADO.

Sa tête tomba sur son bras posé sur le comptoir.

— Ça ne sert à rien, *la Dame*. commenta le pique-assiette à côté d'elle.

Elle dut relever la tête. Elle dut sourire d'amusement : pour lui comme pour elle même.

— Vous croyez ? lui répondit-elle.

— Oui. Oubliez ça. Vous êtes en train de vous faire un film.

— A propos de quoi ?

— A propos de tout ce en qui en vaut un peu la peine. C'est de la poussière, *la Dame*, tout, poussière et sang. Ne croyez pas leurs sornettes qu'ils n'ont juste qu'à tout vous *pomper* et tout va très bien se passer.

— Quelles sornettes ?

— Les histories qu'ils vous racontent quand vous êtes jeune ; à propos de l'esprit humain. Il n'y-a pas d'esprit humain. L'homme est juste un animal de second ordre, sans

intelligence, sans âme, sans vertu ni valeurs morales. Un animal qui ne sait faire que deux choses : manger et se reproduire.

Son visage décharné, ses yeux observateurs et ses traits usés par l'âge qui avaient du être délicats, retenaient encore quelques restes de distinction. Il avait l'air d'une carcasse d'évangeliste ou de professeur des beaux-arts qui avait passé des années à contempler dans d'obscurs musées. Elle se demanda ce qui avait pu le détruire, quelle erreur de parcours pouvait amener un homme à en arriver là ?

— Vous passez votre vie à rechercher la beauté, la grandeur, une enviable réussite, dit-il, « et que trouvez-vous ? Des tas de trucs sophistiqués pour fabriquer des intérieurs de voitures, ou des ressorts de matelas. »

— C'est quoi le problème avec les ressorts de matelas ? dit un homme qui ressemblait à un chauffeur de camion, « Faites pas attention, *la Dame*. Il aime bien s'écouter parler. Il est pas méchant. »

— Le seul talent de l'homme est une ignoble ingéniosité pour satisfaire les besoins de son corps. poursuivit le vieux pique-assiette, « On n'a pas besoin d'être intelligent pour ça. Ne croyez pas toutes ces histoires à propos de l'esprit de l'homme, de l'esprit qui l'anime, de ses idéaux, de son sens de l'ambition illimité. »

— Moi j'y crois pas. dit le jeune homme qui était assis au bout du comptoir.

Il tenait d'une main un manteau plié et rejeté par-dessus son épaule. Sa bouche qui avait presque la forme d'un rectangle semblait avoir été formée ainsi par une vie d'amertume.

— L'esprit ? dit le vieux pique-assiette, « Il n'y-a aucun esprit qui soit impliqué dans la production industrielle ou dans le sexe. Pourtant, ce sont les seules choses qui intéressent l'homme. La matière : c'est tout ce que les hommes connaissent, et c'est tout ce qui les intéresse. Comme peuvent en témoigner nos grandes industries–la seule prouesse ne notre soi-disante "civilisation"–bâtie par de vulgaires matérialistes ayant les mêmes buts, les mêmes intérêts, et ayant le même sens moral que les cochons. On n'a pas besoin de sens moral pour monter un camion de dix tonnes sur une chaîne d'assemblage. »

— Qu’est-ce que la moralité ? demanda-t-elle.

— La capacité à distinguer le bon du mauvais, la vision nécessaire pour de voir la vérité, le courage d’agir en conséquence, le dévouement à ce qui est bon, l’intégrité qui permet de s’en tenir au *bon* à n’importe quel prix. Mais où peut-on trouver ça ?

Le jeune homme émit un son qui pouvait être pour moitié un petit gloussement, et pour l’autre un ricanement sarcastique, avant de dire :

— Qui est John Galt ?

Elle but le café, préoccupée par rien d’autre que le plaisir de ressentir, comme si le liquide chaud régénérait ses artères.

— Je peux vous le dire. dit le chétif pique-assiette ratatiné qui portait une casquette dont la visière était rabattue devant ses yeux, « Je sais ».

Personne ne l’entendit ou ne fit attention à lui.

Le jeune homme était en train de regarder Dagny avec une sorte de féroce intensité dépourvue de propos.

— Vous n’avez pas peur. lui dit-il soudainement, sans aucune explication. C’était une déclaration lumineuse faite par une voix sans vie qui avait une légère intonation de perplexité.

Elle le regarda.

— Non. Pas du tout. répondit-elle.

— Je sais qui est John Galt. dit le pique-assiette, « C’est un secret, mais moi je le sais ».

— Qui est-il ? demanda-t-elle, presque par politesse et sans grand intérêt, si tant est qu’il y-en eut un.

— Un explorateur. répondit le clochard, « Le plus grand explorateur qui ait jamais existé. L’homme qui trouva *la Fontaine de Jouvence*. »

— Donne m’en une autre tasse. Bien noir. dit le vieux pique-assiette tout en poussant sa tasse vers le bord opposé du comptoir, « John Galt a passé des années à la chercher. Il avait traversé les mers et il avait traversé les déserts, et il était descendu dans des galeries de mines oubliées, à des kilomètres de profondeur. Mais il l’a trouvé au sommet d’une montagne. Ça lui a pris dix ans pour escalader cette montagne. Ça lui a cassé tous les os du corps, ça lui a arraché la peau des mains ; il en a perdu sa maison, son nom, son amour. Mais il l’a fait. Il a trouvé la *Fontaine de Jouvence*

qu'il voulait ramener en bas, aux hommes. Seulement, il est jamais revenu. »

— Pourquoi n'est-il jamais revenu ? demanda-t-elle.

— Parce qu'il a réalisé qu'il ne pouvait pas la ramener en bas, avec lui.

***

L'homme qui était assis en face du bureau de Rearden avait les traits vagues et des manières dépourvues de toute emphase, tant et si bien qu'on n'aurait pu garder un souvenir précis de son visage, ni deviner ce qui pouvait l'intéresser. Sa seule marque distinctive semblait être un appendice nasal bulbeux, un peu trop large pour le reste de son corps. Ses manières étaient douces mais elles suggéraient une impression d'absurdité, l'impression d'une menace délibérément imprécise ou même incertaine, quoiqu'il y avait une volonté de faire en sorte que c'était comme cela qu'il fallait le prendre. Rearden ne parvenait pas à comprendre l'objet de sa visite. Il s'était présenté comme le docteur Potter, qui occupait une fonction indéterminée auprès du Département général des sciences et des technologies.

— Qu'est-ce que vous voulez ? demanda Rearden pour la troisième fois.

— C'est l'aspect social que je vous demande de considérer, Monsieur Rearden. répondit l'homme de sa voix douce, « Je vous conjure de reconnaître l'époque dans laquelle nous vivons. Notre économie n'est pas prête pour ça. »

— Pourquoi ?

— Notre économie est dans un état d'équilibre extrêmement précaire. Nous devons tous réunir nos efforts pour la sauver de l'effondrement.

— Bien ; et qu'est-ce que vous voudriez que je fasse pour cela ?

— Ce sont les considérations que l'on m'a demandé de porter à votre attention. Je suis du Département général des sciences et des technologies, Monsieur Rearden.

— Vous me l'avez déjà dit. Mais qu'avez-vous souhaité me faire entrevoir, à propos de tout cela ?

— Le Département général des sciences et des technologies n'a pas une haute opinion du *Rearden Metal*.

— Ça, vous l'avez déjà dit aussi.

— N'est-ce pas là un facteur que vous devriez prendre en considération ?

— Non.

La lumière du jour devenait incertaine de l'autre côté des larges baies vitrées du bureau. Les jours étaient courts. Rearden s'attarda sur les contours irréguliers de l'ombre du nez qui se projetait sur la joue de l'homme, puis sur les yeux pâles qui le regardaient ; le regard était vague, mais la direction dans laquelle ils regardaient était certaine.

— Le Département général des sciences et des technologies réunit les meilleurs cerveaux de ce pays, Monsieur Rearden.

— C'est ce que j'ai entendu dire.

— Vous ne voulez certainement pas confronter votre propre jugement au leur ?

— Mais si.

L'homme regarda Rearden comme s'il était en train de lui demander de l'aide, comme si Rearden avait enfreint un improbable code qui n'était pas écrit, lequel revendiquait d'avoir été compris depuis longtemps déjà. Rearden n'offrait aucune aide.

— Est-ce tout ce que vous vouliez savoir ? demanda-t-il.

— C'est seulement une question de temps, Monsieur Rearden. répondit l'homme sur le ton de l'apaisement, « Juste un délai temporaire. Juste pour offrir à notre économie une chance de se stabiliser. Si vous vouliez bien patienter pendant une paire d'années… »

Rearden émit un petit rire, amusé et chargé de mépris.

— Bon, c'est ça que vous cherchez ? Vous voulez faire disparaître le *Rearden Metal* du marché ? Pourquoi ?

— Seulement pour quelques années, Monsieur Rearden. Seulement jusqu'à ce…

— Ecoutez, coupa Rearden, « maintenant, je vais vous poser une question: vos scientifiques ont-ils décidé que le *Rearden Metal* n'est pas ce que je prétends qu'il est ? »

— Nous ne sous sommes pas engagés sur ce point.

— N'ont-ils pas décidé qu'il n'était pas bon ?

— C'est l'impact social d'un produit qui doit être considéré. Nous raisonnons en terme d'intérêt national pris dans son ensemble ; nous nous inquiétons du bien public et de la terrible crise que nous traversons en ce moment, laquelle…

— Est-ce que le *Rearden Metal* est bon, ou pas ?

— Si nous considérons la situation depuis l'angle de l'augmentation alarmante du chômage, laquelle…

— Est-ce que le *Rearden Metal* est bon ?

— En cette période de déséspérante pénurie d'acier, nous n'avons pas les moyens de permettre l'expansion d'une société métallurgique qui produit de trop, parce que cela mettrait en péril les autres entreprises qui ne produisent pas assez, créant ainsi un déséquilibre de l'économie qui…

— Allez-vous répondre à ma question ?

L'homme haussa légèrement les épaules, avant de dire :

— Les questions de valeurs sont relatives. Si le *Rearden Metal* n'est pas bon, cela représente un danger physique pour la sécurité d'autrui. Si ce n'est pas bon, cela représente un *danger social*.

— Si vous avez quoi que ce soit à me dire à propos du "danger physique" du *Rearden Metal*, dites-le. Déballez votre sac. Rapidement. Je ne parle pas ce langage.

— Mais surement que les questions de bien-être social…

— Laissez tomber ça.

L'homme eut l'air d'être abasourdi et perdu, comme si le sol venait de se dérober sous ses pieds. Sur l'instant, il demanda, comme résigné :

— Mais qu'est-ce qui vous intéresse le plus, alors ?

— Le marché.

— Comment voyez-vous cela ?

— Il y a un marché pour le *Rearden Metal*, et j'ai bien l'intention de ne pas laisser passer cette chance.

— Le marché n'est il pas quelque chose d'*hypothétique*? La réponse du public à votre *Metal* n'a pas été très encourageante. Si l'on fait exception d'une commande de Taggart Transcontinental, vous n'avez obtenu aucun contrat signi…

— Bien, maintenant, si vous pensez que le public s'en désintéressera, pourquoi vous en inquiétez-vous?

— Si le public s'en désintéresse, cela représentera de grosses pertes pour vous, Monsieur Rearden.

— Ça, c'est mon problème ; pas le votre.

— Tandis que si vous adoptez une attitude plus coopérative et acceptez d'attendre quelques années…

— Pourquoi devrais-je attendre ?

— Mais je crois avoir été clair sur le point que le Département général des sciences et des technologies

n'approuve pas l'apparition du *Rearden Metal* sur la scène métallurgique en ce moment.

— Et qu'est ce que j'en aurais à faire?

L'homme soupira.

— Vous êtes un homme vraiment très compliqué, Monsieur Rearden.

Le ciel de cette fin d'après-midi paraissait de plus en plus chargé, comme s'il s'épaississait contre les vitres de la baie. Les contours du visage de l'homme semblaient se dissoudre comme une tache d'encre sur un buvard, sur ce fond de meubles de bureau aux lignes nettes et aux arètes vives.

Rearden dit :

— J'ai accepté de vous recevoir parce que vous m'avez dit que vous souhaitiez m'entretenir de quelque chose de la plus haute importance. Si c'est tout ce que vous aviez à me dire, vous m'excuserez, maintenant ; mais je suis un homme débordé de travail.

L'homme, au contraire, s'enfonça dans son fauteuil, et fit :

— Je crois savoir que vous avez investi dix années de recherches dans le *Rearden Metal*. Combien tout cela vous a-t-il coûté ?

Rearden leva les yeux au ciel ; il ne parvenait pas à comprendre le sens vers lequel cette question devait mener la conversation. Cependant, il y avait maintenant dans le timbre de voix de l'homme un sens de la proposition qui n'était pas déguisé ; la voix s'était faite plus dure.

— Un million et demi, répondit-il.

— Combien en demanderez-vous ?

Rearden dut laisser s'écouler un court instant avant de répondre. Il n'en revenait pas.

— Pour *quoi* ? demanda-t-il en baissant un peu la voix.

— Pour tous les droits de propriété et d'exploitation du *Rearden Metal*.

— Je pense que vous feriez mieux de sortir d'ici. répondit Rearden.

— Vous ne devriez pas vous formaliser comme ça. Vous êtes un homme d'affaires. Je suis en train de vous faire une proposition. Vous pouvez indiquer votre propre prix.

— Les droits du *Rearden Metal* ne sont pas à vendre.

— J'ai tout pouvoir pour discuter de sommes importantes ; il s'agit de l'argent de l'Etat.

Rearden restait assis et immobile. Les muscles de ses joues étaient contractés, mais son regard conservait une attitude d'indifférence prononcée, seulement retenu attentif par une légère impulsion de curiosité morbide.

— Vous êtes un homme d'affaires, Monsieur Rearden. Ceci est une proposition que vous ne pouvez pas vous permettre d'ignorer. D'un côté, vous êtes en train de parier contre de grandes incertitudes, vous êtes en train de récolter une opinion du public très défavorable, vous courez le risque de perdre jusqu'au dernier *penny* tout ce que vous avez investi dans le *Rearden Metal*. De l'autre côté, nous pouvons vous soulager des risques et des responsabilités avec un profit impressionnant "à la clé", bien plus grand que ce que vous pourriez espérer réaliser sur la base des ventes de ce métal pour les vingts années à venir.

— Le Département général des sciences et des technologies est un établissement scientifique, pas une entreprise, répondit Rearden, « De quoi ont-ils si peur ? »

— Vous êtes en train d'utiliser de vilains mots dont nous pouvons vous et moi nous abstenir, Monsieur Rearden. Je suis en train de chercher à vous suggérer que nous maintenions cette discussion sur un plan amical. Le sujet est sérieux.

— Je suis en train de m'en apercevoir.

— Nous sommes en train de vous offrir un chèque en blanc sur ce qui, vous le réalisez, est un compte illimité. Que voulez-vous d'autre ? Dites votre prix ?

— La vente des droits d'utilisation du *Rearden Metal* n'est pas ouverte à la discussion. Si vous avez quoi que ce soit d'autre à ajouter, dites-le s'il vous plait, et partez.

L'homme s'appuya encore un peu plus contre le dossier de son fauteuil, observa Rearden avec incrédulité et lui demanda :

— Que cherchez-vous ?

— Moi ? Que voulez-vous dire ?

— Vous êtes dans les affaires pour gagner de l'argent, non ?

— C'est exact.

— Alors, pourquoi voulez-vous vous acharner pendant des années, réduisant ainsi vos gains à quelques *cents* par tonne, plutôt que d'accepter une fortune pour le *Rearden Metal* ? Pourquoi ?

— Parce qu'il est à moi. Comprenez-vous ce mot ?

L'homme soupira, puis se leva.

— J’espère que vous n’aurez pas à regretter votre décision, Monsieur Rearden. dit l’homme, mais le ton de sa voix était en train de suggérer le contraire.

— Bonne journée. répondit Rearden.

— Je pense que je dois vous dire que le Département général des sciences et des technologies peut soumettre un avis officiel condamnant l’usage du *Rearden Metal*.

— C’est leur privilège.

— Un tel avis vous rendrait l’existence plus difficile.

— Indiscutablement.

— Pour ce qui concerne les conséquences de ceci… l’homme haussa les épaules, « ce n’est pas une période favorable aux gens qui refusent de coopérer. A notre époque, on a besoin d’avoir des *amis*. Vous n’êtes pas populaire, Monsieur Rearden. »

— Qu’êtes vous en train d’essayer de dire ?

— Vous le comprenez sûrement.

— Pas du tout.

— La société dans laquelle nous vivons est une structure complexe. Il y a tellement de questions diverses en attente de décisions, pendues à un fil bien mince. On ne peut jamais dire quand une de ces questions peux être suivie d’une décision, et quel peut être le facteur décisif qui peut faire bouger une si délicate balance. Est-ce que je me fais bien comprendre ?

— Non.

La flamme rouge du metal qui coulait illumina le crépuscule. Une lueur orange, la couleur de l’or pur, vint frapper le mur derrière le bureau de Rearden. La lueur s’animait lentement en travers de son front. Son visage affectait une sérénité qui semblait implacable.

— Le Département général des sciences et des technologies est une organisation d’Etat, Monsieur Rearden. Il y a certains projets de loi qui sont en attente au Sénat, lesquels peuvent êtres votés à tout moment. Les patrons sont particulièrement vulnérables ces temps ci. Je suis sûr que vous me comprenez.

Rearden se dressa un peu plus sur ses pieds. Il souriait. On aurait que toute tension intérieure l’avait abandonné. Il dit :

— Non, Docteur Potter, je ne comprends pas. Si je comprenais, cela m’obligerais à vous tuer.

L’homme s’avança jusqu’à la porte, puis fit une halte et se retourna pour regarder Rearden d’une façon qui, pour une fois,

n'était que simple curiosité humaine. Rearden demeura immobile contre la lueur mouvante sur le mur ; il se tenait toujours au même endroit, les mains dans les poches, décontracté.

— Me diriez-vous, demanda l'homme, « juste entre nous– c'est seulement de la curiosité personnelle–pourquoi faites-vous ça ? »

Rearden répondit calmement :

— Je vais vous le dire, mais vous n'allez pas comprendre. Vous voyez, c'est parce que le *Rearden Metal* est un bon produit.

***

Dagny ne parvenait pas à comprendre les raisons de Monsieur Mowen. L'Amalgamated Switch and Signal Company avait soudainement fait savoir qu'elle ne livrerait pas le restant de la commande. Rien de particulier n'était arrivé. Elle ne pouvait trouver aucune cause expliquant cette décision, et ils refusaient de fournir toute explication.

Elle était partie en toute hâte dans le Connecticut pour y rencontrer Monsieur Mowen en personne, mais le seul résultat de l'entretien qu'elle eut ne fût qu'une incompréhension plus grande encore. Monsieur Mowen avait déclaré qu'il ne continuerait pas à fabriquer des aiguillages en *Rearden Metal*. Comme seule explication, il avait ajouté, en évitant son regard :

— Ça dérange trop de monde.

— Quoi ? Le *Rearden Metal* ou le fait que vous fabriquiez des aiguillages pour moi ?

— Les deux, je pense… Les gens n'aiment pas ça… Je ne veux pas avoir d'ennuis.

— Quel genre d'ennuis

— N'importe lesquels.

— Avez-vous jamais entendu quelque chose contre le *Rearden Metal* qui se soit avéré vrai ?

— Oh, *qui* peut dire ce qui est vrai ?... Cet avis du *Syndicat national de l'industrie métallurigique* dit que…

— Ecoutez, vous avez travaillé le métal toute votre vie. Durant les quatre derniers mois, vous avez travaillé le *Rearden Metal*. Ne réalisez-vous pas que c'est la plus grande chose sur laquelle vous n'avez jamais travaillé ?

Il ne répondit pas.

— Vous ne le réalisez pas ?

Il regarda ailleurs.

— Ne savez-vous pas ce qui est vrai ?

— Bon sang, Mademoiselle Taggart. Je suis un chef d'entreprise. Je suis juste un petit patron. Je veux seulement gagner ma vie.

— Et comment pensez-vous que l'on s'y prend, pour ça ?

Mais elle commençait à comprendre que ça ne servait à rien. En observant le visage de Monsieur Mowen, en tentant de le regarder dans les yeux, ce qui n'était plus possible, elle s'était sentie comme cette fois dans le passée, alors qu'elle se trouvait sur une section de voie isolée, quand une tempête avait arraché les fils du téléphone : la communication avait été interrompue, et les mots qu'elle continuait à prononcer étaient devenus des sons qui n'atteignaient plus l'oreille de personne.

Il était inutile de tergiverser, conclut-elle, et de se poser des questions à propos de gens qui refusaient de réfuter un argument sans même l'admettre.

En se tournant et se retournant sur son siège, dans le train qui la ramenait à New York, elle se dit que Monsieur Mowen n'était pas important, que rien n'était important maintenant, à part trouver un autre fournisseur pour fabriquer les aiguillages. Elle était en train de retourner une liste de noms dans sa tête, en se demandant qui serait le plus facile à convaincre, à prier ou à payer sous la table.

Elle sut, au moment où elle entra dans l'antichambre de son bureau, que quelque chose était arrivé. Elle vit l'inhabituelle immobilité et les visages du personnel de son équipe qui se tournaient tous vers elle, comme si son arrivée était le moment qu'ils avaient tous attendu, espéré et craint à la fois.

Eddie Willers se leva pour se diriger vers la porte de son bureau, avec une attitude qui suggérait sans ambiguité qu'elle comprendrait et le suivrait. Elle avait vu son visage. Peu importait ce que cela pouvait bien être, se disait-elle, elle aurait voulu que cela ne l'ait pas si durement affectée.

— Le Département général des sciences et des technologies, dit-il à voix basse lorsqu'ils furent seuls dans son bureau, « a émis un avis avertissant les gens de ne pas utiliser le *Rearden Metal*. »

Puis il ajouta :

— On en a parlé aux informations, à la radio ; et aussi dans les journaux de cet après-midi.

— Que disent-ils ?

— Dagny, ils ne le disent pas !... Ils ne l'ont pas réellement dit. C'est comme s'ils le disaient et ne le disaient pas en même temps. C'est ça qui est monstrueux dans tout ça.

— Il se concentra pour continuer à parler à voix basse, et du coup il ne contrôlait pas bien ses mots. Il dut redoubler d'efforts pour faire sortir les mots de lui, comme un enfant incrédule, secoué et pleurant, qui criait le déni de sa première rencontre avec le diable.

— Qu'est-ce qu'ils ont dit, Eddie ?

— Ils… Tu devrais le lire.

Il désigna du doigt le journal qu'il avait posé sur le bureau de Dagny, puis ajouta :

— Ils n'ont pas dit que le *Rearden Metal* était mauvais. Ils n'ont pas dit qu'il n'était pas fiable. Ce qu'ils ont fait c'est…

Les mains d'Eddie s'étendirent devant lui, puis il les laissa tomber en un signe de futilité.

Elle vit immédiatement ce qu'il avait fait. Elle vit les paragraphes.

(….) Il peut être possible qu'à l'issue d'une période d'usage intensif, une fissure puisse soudainement apparaître, bien que la durée de cette période ne puisse être prédite avec exactitude (….)

(….) La possibilité d'une réaction moléculaire, inconnue en l'état actuel des recherches, ne doit pas être entièrement écartée (….)

(…) Bien que la bonne résistance de ce métal à la traction soit facilement démontrable, certaines questions relatives à son comportement, sous condtions de contraintes exceptionnelles, susceptibles de se produire en conditions réelles d'utilisation, demeurent en suspend (…)

(….) Bien qu'aucune preuve concrète venant supporter une interdiction d'utilisation definitive, par l'application d'un décret de loi, n'ait pu être apportée à la date de publication officielle du présent rapport d'étude, nous ne pouvons que

vivement recommander et espérer la réalisation de tests complémentaires et plus complets de ce métal, réalisés en conditions d'utilisation réelles, et étalés dans le temps selon des durées d'expositions aux contraintes mécaniques identiques à celles qui existent dans le cadre de ces mêmes conditions (….)

— On ne peut pas se battre contre ça. On ne peut pas y répondre. fit Eddie d'une voix au rythme lent, « On ne peut demander une rétractation. Nous ne pouvons leur montrer nos propres tests ou prouver quoi que ce soit. Ils n'ont rien dit. Ils n'ont pas dit une seule chose qui pourrait être réfutée et qui pourrait les placer dans une situation embarassante vis-à-vis des professionnels. C'est un travail de poltron.

Tu attendrais ça de quelque escroc ou maître-chanteur. Mais, Dagny ! Là c'est le Département général des sciences et des technologies ! »

Elle acquiesça silencieusement. Elle demeura debout, le regard fixant quelque point imaginaire à travers la fenêtre. A l'extrêmité d'une rue, au loin, les ampoules d'un signal lumineux s'éteignaient puis se rallumaient à intervales réguliers, comme si elles leur adressaient des clins d'œil malicieux.

Eddie réunit ses forces et déclama, en empruntant le style d'un rapport militaire :

— Les actions Taggart se sont éffondrées. Ben Nealy démissionne. La *Fraternelle nationale de la voirie et du chemin de fer* a interdit à ses membres de travailler sur la *Ligne Rio Norte*. Jim a quitté la ville.

Elle retira son chapeau et son manteau, marcha vers son bureau avant de s'y installer, lentement et très délibérément. Elle remarqua une large enveloppe brune posée en évidence devant elle ; elle portait l'en-tête de Rearden Steel.

— Ça a été apporté ici par coursier spécial, immédiatement après que tu sois partie. indiqua Eddie.

Elle posa la main sur l'enveloppe, mais ne l'ouvrit pas. Elle savait ce que c'était : les dessins du pont.

Au bout d'un moment, elle demanda :

— Qui a fait parvenir cet avis aux médias ?

Eddie lui lança un regard et sourit brièvement, amèrement, en secouant la tête.

— Non, fit-il, « j'y ai pensé aussi. J'ai appelé le Département, en longue-distance, et leur ai posé la question.

Non, ça a été envoyé depuis le bureau de leur coordinateur, le Docteur Floyd Ferris. »

Elle ne répondit rien.

— Mais quand même ! le Docteur Stadler est le patron de cet organisme. Il *est* cet organisme. Il doit nécessairement avoir été mis au courant. Il a donc donné son accord. Si ça a été fait, ça l'a été en son nom… Docteur Robert Stadler… Tu te souviens ?... quand nous étions au collège ?... comment nous avions l'habitude de parler des grands noms dans le monde… les hommes d'intelligence pure… et nous choisissions toujours son nom comme l'un d'entre eux, et…

Il s'interrompit sur sa lancée.

— Pardon, Dagny. Je sais que ça ne sert à rien de dire n'importe quoi. Seulement…

Les doigts de Dagny palpèrent l'enveloppe brune.

— Dagny, demanda-t-il à voix basse, encore :

— Qu'est-ce qui arrive aux gens ? Pourquoi cet avis rencontre-t-il le succès ? C'est pourtant tellement évident que c'est de la calomnie ; si evident et si pourri. Tu dirais que n'importe quelle personne sensée jetterait ça dans le caniveau. Comment pouvaient…

Sa voix était en train de se changer en une colère innocente, désespérée et rebelle.

— Comment pouvaient-ils l'accepter ? L'ont-ils lu ? L'ont-ils seulement vu ? Réfléchissent-ils ? Dagny! Qu'est-ce qui fait que les gens puissent se laisser aller à faire des choses comme ça ; et comment pouvons nous vivre avec ?

— Tais-toi, Eddie ; calme-toi ; n'aie pas peur. dit Dagny.

***

Le bâtiment du Département général des sciences et des technologies dominait une rivière du New Hampshire, enraciné sur le versant d'une coline solitaire, à mi-chemin entre l'eau et le ciel. De loin il avait l'air d'un monument solitaire perdu au milieu d'une forêt vierge. Les arbres avaient été plantés avec soin, les routes semblaient être partie intégrante d'un parc. A quelques kilomètres de l'immeuble, on pouvait apercevoir les toits d'un petit village au milieu d'une vallée, mais rien ne semblait avoir été autorisé à se trouver à proximité de ce bâtiment, ni à concurrencer son austérité. Le marbre blanc de

ses murs lui conférait une grandeur toute classique ; l'arrangement de ses volumes rectangulaires suggérait la propreté et la beauté d'une usine moderne. C'était une structure inspirée. Depuis la berge opposée de la rivière, les promeneurs la regardaient avec révérence et la considéraient comme un monument dédié à un personnage vivant qui avait la noblesse des ses lignes épurées.

Au-dessus de l'entrée, une dédicace avait été gravée dans le marbre blanc :

A L'ESPRIT SANS PEUR
A LA VERITE INVIOLEE

Dans le couloir dénudé d'une aile silencieuse, une petite plaque de cuivre, similaire à toutes les autres plaques que l'on pouvait trouver sur toutes les autres portes, disait, DR. ROBERT STADLER.

A l'âge de vingt-sept ans, le Docteur Robert Stadler avait écrit un traité sur les rayons cosmiques qui démolissait la plupart des théories tenues pour axiomatiques par les scientifiques qui l'avaient précédé. Ceux qui le suivaient trouvaient cette performance quelque part au milieu de n'importe quelle ligne d'enquête qu'ils pouvaient entreprendre.

A l'âge de trente ans, il avait été reconnu comme le plus grand physicien de son temps. A trente-deux, il avait été nommé directeur du département de physique du Collège Patrick Henry, à une époque lors de laquelle ce prestigieux établissement méritait encore sa réputation. Un auteur, écrivant à propos du Docteur Stadler, avait dit un jour : "*Peut-être qu'au milieu des phénomènes de l'univers qu'il étudie, aucun n'est aussi miraculeux que son propre cerveau*".

C'était le Docteur Stadler qui avait un jour repris un étudiant de cette façon : "Une investigation scientifique libre? Le deuxième adjectif est redondant."

A l'âge de quarante ans, lorsqu'il avait préconisé la création d'un Département général des sciences et des technologies, le Docteur Satdler s'était adressé à la nation. « Affranchissons la science de la règle du dollar, » avait-il plaidé. La question avait été mise en balance, un groupe obscur de scientifiques avait discrètement et patiemment fait remonter un projet de loi jusqu'au Sénat. Là, il y avait eu quelques hésitations du public à

propos de ce projet ; quelques doutes et un certain malaise que personne ne pouvait définir. Le nom du Docteur Stadler avait dans le pays un pouvoir similaire à celui des rayons cosmiques qu'il étudiait : il s'affranchissait de toutes les barrières. La nation avait construit l'édifice de marbre comme un présent personnel fait à l'un de ses plus grands hommes.

Au Département, le bureau du Docteur Stadler était une petite pièce qui aurait pu être le bureau d'un comptable d'une modeste entreprise en difficulté. Dans cette pièce, on trouvait un hideux bureau en chêne beige clair, un classeur à documents, deux chaises, et un tableau noir recouvert de formules mathématiques.

Assise sur l'une des deux chaises, contre un mur blanc, Dagny pensa que ce bureau avait un air à la fois d'ostentation et d'élégance. D'ostentation parce qu'il semblait y-avoir une intention délibérée de suggérer que son occupant était suffisamment important pour se permettre un tel arrangement ; d'élégance parce que, réellement, il n'avait besoin de rien d'autre.

Elle avait rencontré le Docteur Stadler en quelques occasions, lors de banquets donnés par de grands dirigeants d'entreprises ou de grosses sociétés d'ingéniérie, en honneur à quelques causes solenelles ou autres. Elle s'était rendue à ces occasions avec autant de réticence qu'il en avait eue, et avait remarqué qu'il avait apprécié sa conversation.

« Mademoiselle Taggart, » lui avait-il dit un jour, « je ne m'attends jamais à tomber sur de l'intelligence. Que je puisse en trouver ici est un tel soulagement ! » Elle était arrivée à son bureau avec cette phrase à l'esprit. Elle s'était assise et l'observait à la manière d'une scientifique ; ne présumant de rien, rejetant toute émotion, ne cherchant qu'à observer et à comprendre.

— Mademoiselle Taggart, dit-il sur un ton gai, « je suis curieux à propos de vous, je suis curieux à chaque fois que quelque chose provoque un précédent. Il est devenu une règle pour moi que les visiteurs soient un pénible devoir. Je suis franchement étonné d'éprouver un tel plaisir simple à vous recevoir ici.

Savez-vous ce que c'est, de réaliser soudainement qu'il est enfin possible de parler sans la contrainte d'avoir à faire des efforts pour extraire un peu de jugeotte à partir du vide, ou à peu près ?

Il s’assit sur un angle de son bureau, affectant ainsi une manière joyeusement décontractée.

Il n’était pas grand, et sa minceur lui donnait un air de jeunesse et d’énergie ; presque un zeste d’enfance. Son visage aux traits fins était sans âge ; un visage simple et ordinaire, mais le large front et les grands yeux gris étaient porteurs d’un message d’intelligence si frappant que l’on ne remarquait plus que cela en lui. Il y avait des ridules d’humour aux coins de ses yeux, et une légère expression d’amertume aux commissures de ses lèvres. Il n’avait vraiment pas l’air d’un homme ayant tout juste passé la cinquantaine ; ses cheveux qui commençaient à grisonner légèrement étaient la seule marque de l’âge.

— Parlez-moi un peu de vous. dit-il, « J’ai toujours regretté de ne pas avoir eu l’occasion de vous demander ce que vous faites dans une branche aussi improbable que l’industrie lourde, et comment pour parvenez à supporter les gens qui y appartiennent. »

— Je ne peux trop abuser de votre temps, Docteur Stadler… elle prenait soin de s’exprimer en empruntant à un style précis, impersonnel, et poli, « …et le sujet dont je suis venu vous entretenir est d’une extrême importance. »

Il rit.

— Ça c’est une marque typique des gens du monde des affaires : vouloir aller droit au but, tout de suite. Bien, surtout je vous en prie. Mais ne vous en faites pas pour mon temps ; c’est le votre. Maintenant, de quoi vouliez-vous me parler ? Oh oui; le *Rearden Metal*; pas exactement le genre de sujet à propos duquel je suis le mieux informé, mais si il y a quelque chose que je puisse faire pour vous…

Sa main décrit un geste d’invitation.

— Connaissez-vous l’avis sur le *Rearden Metal* publié par le Departement ?

Il fronça légèrement les sourcils.

— Oui, j’en ai entendu parler.

— L’avez-vous lu ?

— Non.

— Il a été rédigé dans le but de prévenir de possibles risques que feraient encourir l’utilisation du *Rearden Metal*.

— Oui, oui, c’est bien ce que j’ai compris.

— Pourriez-vous me dire pourquoi ?

Il étendit les mains ; c’était de belles mains longues et

osseuses, belles en raison de l'énergie nerveuse qu'elles suggéraient.

— Je n'en saurais vraiment rien. Ça c'est la province du Docteur Ferris. Je suis certain qu'il a ses raisons. Voudriez-vous parler au Docteur Ferris ?

— Non. Etes-vous familier de la structure métallique du *Rearden Metal*, Docteur Stadler ?

— Pourquoi, oui, un minimum. Mais dites-moi pourquoi vous en inquiétez-vous?

Un battement de paupières exprimant l'étonnement était brièvement apparu sur ses yeux. Elle répondit sans changer en rien la tonalité impersonnelle de sa voix :

— Je suis en train de construire un embranchement de voie férrée en utilisant des rails faits en *Rearden Metal*, lesquels…

— Oh, mais, bien sûr ! J'ai entendu quelque chose à propos de ça. Vous devez m'excuser, je ne lis pas les journaux aussi régulièrement que je le devrais. C'est votre société de chemin de fer qui est en train de construire cette nouvelle ramification, n'est-ce pas ?

— L'avenir de mon réseau dépend de la réalisation complète de cette ramification… et je pense que par la suite, l'existence de ce pays en dépendra de la même manière.

Les ridules d'humour aux coins de ses yeux devinrent plus marquées.

— Etes-vous en mesure de déclarer cela avec une positive assurance, Mademoiselle Taggart ? Je ne pourrais le faire.

— Dans le cas présent ?

— Dans n'importe lequel. Personne ne peut dire à l'avance quelle sera la course du futur d'un pays. Ce n'est pas une question de tendances que l'on pourrait évaluer, mais le chaos qui découle de la règle du moment et qui fait que plusieurs hypothèses sont vraissemblables.

— Pensez-vous que la production est nécessaire à l'existence d'un pays, Docteur Stadler ?

— Pourquoi, oui ; oui, bien sûr.

— La construction de la ligne de cet embranchement a été stoppée par la publication de l'avis émit par *ce* Département.

Il ne sourit, ni ne répondit.

— Est-ce que cet avis constitue votre conclusion sur la nature du *Rearden Metal* ? demanda-t-elle.

— J'ai dit que je ne l'ai pas lu.

Il y avait eu une pointe de rigidité dans le ton de sa voix.

Elle ouvrit son sac et en sortit la coupure de journal qu'elle lui tendit.

— Pourriez-vous le lire et me dire s'il s'agit là d'un langage que la science peut décemment utiliser ?

Il fit une lecture rapide de la coupure, sourit avec un air de mépris et reposa négligemment le document à côté de lui avec un air de dégoût.

— Dégoûtant, n'est-ce pas ? fit-il, « Mais que pouvez-vous faire lorsque vous devez vous adresser à la masse ? »

Elle le regarda sans comprendre.

— Vous n'approuvez pas cet avis ?

Il haussa les épaules.

— Mon approbation ou mon désaveu serait hors sujet.

— Vous êtes-vous fait votre propre opinion du *Rearden Metal* ?

— Et bien, la métallurgie n'est pas exactement, dirons-nous… ma spécialité.

— Avez-vous examiné quelques chiffres sur le *Rearden Metal* ?

— Mademoiselle Taggart, je ne vois pas où voulez vous en venir.

Sa voix exprimait une légère impatience.

— J'aimerai connaître votre verdict personnel à propos du *Rearden Metal*.

— Dans quel but ?

De manière à ce je puisse le transmettre à la presse.

Il se leva.

— Ça, c'est vraiment impossible.

Elle dit, d'une voix affectée par l'effort de forcer à la compréhension :

— Je vous ferais parvenir toutes les informations nécessaires à la formulation d'un jugement conclusif.

— Je ne peux faire aucune déclaration officielle sur ce sujet.

Pourquoi non ?

— La situation est beaucoup trop complexe pour être résumée lors d'une conversation informelle.

— Mais si vous deviez découvrir que le *Rearden Metal* s'avère être, en fait, un produit réellement valable qui…

— C'est “à côté de la plaque”.

— La valeur du *Rearden Metal* est “à côté de la plaque” ?

— Il y a d'autres implications qui vont au-delà des questions de faits.

Elle demanda, ayant eu peine à croire ce qu'elle venait de l'entendre dire :

— Quelles autres implications relevant de la science, au-delà des questions de faits ?

Les rides d'amertume de sa bouche se durcirent pour suggérer un sourire.

— Mademoiselle Taggart, vous ne comprenez pas les problèmes des scientifiques.

Elle dit, d'une voix lente, comme si elle le découvrait au fur et à mesure qu'elle le disait :

— Je pense que vous ne savez pas ce qu'est le *Rearden Metal*.

Il haussa les épaules.

— Si, je sais. Sur la base d'une telle information que j'ai pu voir, il semble bien qu'il s'agisse d'une chose remarquable. Une réelle brillante prouesse ; aussi loin que le domaine de la technologie puisse être concernée.

Il était maintenant en train de faire de rapides allées et venues à travers la pièce.

— En fait, je devrais apprécier, un de ces jours, de pouvoir commander un moteur spécial de laboratoire capable d'endurer des températures aussi importantes que celles auxquelles résiste le *Rearden Metal*. Cela serait du plus haut intérêt, en relation avec certains phénomènes que je devrais être heureux d'observer. J'ai découvert que lorsque des particules sont accélérées pour atteindre des vitesses approchant celle de la lumière, elles…

— Docteur Stadler, l'interrompit-elle avec la même voix lente, « vous savez la vérité ; cependant vous ne la rendrez pas publique ? »

— Mademoiselle Taggart, vous êtes en train de faire usage d'un terme *abstrait* au moment ou nous débattons d'une réalité *pratique*.

— Nous parlons d'un sujet scientifique.

— Scientifique ? Ne mélangez-vous pas les genres ? C'est en termes de science pure que la vérité est un critère absolu. Dès que nous sortons du domaine de la science pure pour entrer dans celui de la science appliquée, nous devons composer avec les gens. Et quand nous devons composer avec les gens, de

nouvelles considérations, autres que la vérité, font irruption dans le sujet.

— Quelles considérations ?

— Je ne suis pas un technocrate, Mademoiselle Taggart. Je n'ai ni le talent, ni le goût d'avoir affaire à la masse des gens. Je ne peux m'impliquer dans les, bien-nommées, "considérations pratiques".

— Cet avis à été publié en votre nom.

— Je n'avais rien à voir avec.

— Le nom de ce Départment est votre responsabilité.

— C'est une présomption parfaitement injustifiée.

— Les gens pensent que l'honneur dont votre nom est porteur consitue une garantie avalisant toute action prise par ce Département.

— Je ne peux rien faire contre ce que les gens veulent croire… s'ils le croient vraiment !

— Ils ont accepté votre déclaration. C'était un mensonge.

— Comment peut-on présenter la vérité quand on a affaire au grand public ?

— Je ne vous comprends pas. dit elle d'une vois très calme.

— Les questions relevant de la vérité ne sont pas compatibles avec les questions d'ordre social. Aucun principe n'a jamais eu aucun effet sur la société.

— Alors qu'est-ce qui oriente les actions des hommes ?

Il haussa les épaules.

— Les impondérables du moment.

— Docteur Stadler, je pense que je dois vous dire les implications et les conséquences entraînées par l'arrêt de la construction de ma ligne de chemin fer. J'ai été stoppée dans mes travaux au nom de "la sécurité d'autrui", parce que j'utilise le rail le plus performant jamais fabriqué. Dans six mois, si je n'ai pas complété cette ligne, la meilleure région industrielle du pays sera laissée sans moyens de transport. Elle sera détruite pour avoir été la meilleure et parce ce qu'il y a des hommes qui trouvent opportun de saisir une part de sa richesse.

— Et bien, c'est peut-être injuste, calamiteux… mais telle est la vie en société. Il y a toujours quelqu'un qui est sacrifié, comme s'il y avait une règle injuste ; il n'y a pas d'autre solution pour vivre au milieu des hommes. Qui pourrait bien y faire quoi que ce soit ?

— Vous pouvez déclarer la vérité à propos du *Rearden Metal*.

Il ne répondit rien.

— Je pourrais vous supplier de le faire pour me sauver. Je pourrais vous supplier de le faire pour prévenir un désastre national. Mais je ne le ferais pas. Ces raisons peuvent ne pas être les bonnes. Il n'y a qu'une seule raison : vous devez le dire parce que c'est la vérité.

— Je n'ai pas été consulté à propos de cet avis envoyé à la presse !

Il s'était laissé aller à crier, involontairement.

— Je n'aurais pas avalisé une telle chose ! Tout autant que vous, je n'apprécie pas cette initiative ! Mais je ne peux pas la désavouer publiquement !

— Vous n'avez pas été consulté ? Dans ce cas, ne devriez-vous pas trouver les raisons pour lesquelles cela a été fait à votre insu ?

— Je ne peux tout de même pas détruire ce Département sur un coup de tête !

— Ne devriez-vous pas chercher les raisons ?

— Je les connais, les raisons ! Ils ne me les diront pas, mais je sais. Et il ne m'est pas non plus possible de déclarer que je les blâme.

— Me les diriez-vous ?

— Je vais vous les dire, si vous le souhaitez. C'est la vérité que vous voulez, n'est-ce pas ? Le Docteur Ferris ne peut rien y faire, si les simples d'esprit qui votent les crédits pour le Département insistent sur ce qu'ils appellent « des résultats. » Ils sont incapables de concevoir une chose telle que la science abstraite. Ils ne peuvent la juger que sur la base du dernier gadget qu'elle a produit pour eux.

Je ne sais pas comment le Docteur Ferris s'est débrouillé pour maintenir ce Départment en existence. Je ne peux que m'émerveiller de son habileté pratique. Je ne crois pas qu'il ait jamais été un scientifique de premier ordre… mais c'est un valet de la science de premier ordre ! Je sais qu'il a dû faire face à un grave problème, dernièrement. Il m'en a tenu à l'écart, il m'a épargné tout ça, mais j'entends tout de même des rumeurs. Il y a des gens qui ont critiqué le Département parce que, le prétendent-ils, nous n'avons pas assez produit. Le public à demandé de l'“économie”. En des temps comme ceux que nous vivons, quand leur petit confort douillet est menacé, vous pouvez être sûre que la recherche fondamentale est la première chose que

les hommes sacrifieront.

— Ceci est le seul établissement qui reste. Il n'y a pratiquement plus de fondations de recherche privées. Regardez ces ruffians avides qui dirigent nos industries. Vous ne pouvez pas attendre de gens comme ceux là qu'ils soutiennent la science.

— Qui vous soutient, maintenant ? demanda-t-elle à voix basse.

— Il haussa les épaules.

— La société.

Elle dit, avec effort :

— Vous étiez sur le point de me dire les raisons, derrière cet avis.

— Je n'aurais pas pensé que vous auriez trouvé difficile de les déduire. Si vous songez une minute que durant ces treize dernières années, ce Département a eu un service de recherche métallurgique, lequel a coûté plus de vingt millions de dollars et n'a jamais rien produit d'autre qu'une pâte à polir l'argent et une nouvelle préparation anti-corrosive, laquelle, je crois, n'est pas aussi bonne que les anciennes… Alors vous pouvez imaginer ce que sera la réaction du public si un individu qui bricole tout seul chez lui débarque avec un produit qui révolutionne la science de la métallurgie tout entière, et qui devient un succès sensationnel !

Dagny laissa sa tête tomber vers l'avant. Elle ne répondit plus rien.

— Je n'en tiens pas rigueur à notre service métallurgique ! fit-il avec colère, je sais que des résulats de ce calibre ne peuvent être obtenus à l'issue d'un laps de temps prévisible et quantifiable. Mais le public, lui, il ne le comprendra pas. Que pouvons nous sacrifier, après ça ? Un excellent exemple de fonderie par fusion… ou le dernier centre de recherche fondamentale existant encore sur Terre, et le futur de la connaissance humaine qui en découle ? Voila l'alternative.

Elle était toujours assise, la tête toujours baissée, lorsqu'elle dit :

— Ah, c'est vrai Docteur Stadler, je ne vais vais pas tergiverser.

Il la vit tâter vers le sol pour saisir son sac, comme si elle tentait de recouvrer ses automatismes nécessaires pour se lever.

Il dit alors d'une voix qui était redevenue calme, mais qui avait un accent d'appel à la clémence, et elle leva le regard :

— Mademoiselle Taggart… le visage de Dagny était composé

et vide. Il s'approcha plus près d'elle ; il s'appuya d'une main contre le mur, mais placée au-dessus de sa tête, presque comme si il avait l'intention de la tenir dans un cercle formé par son bras. Il reprit sur le ton innocent de persuasion aigre : « Mademoiselle Taggart, je suis plus âgé que vous. Croyez-moi, il n'y a pas d'autre façon de vivre sur Terre. Les hommes ne sont ouverts ni à la raison, ni à la vérité. On ne peut les atteindre avec des arguments rationnels. L'esprit n'a aucune emprise sur eux. Cependant, nous devons composer avec eux. Si nous voulons accomplir quoi que ce soit, nous devons les tromper pour qu'ils nous laissent l'accomplir–ou les forcer. Ils ne comprennent rien d'autre. Nous ne pouvons espérer leur soutien pour aucun effort de l'intellect, pour aucun but spirituel. Ils ne sont rien d'autres que de méchants animaux. Ils sont avides, négligents avec eux-mêmes, nuisibles chasseurs de dollars qui… »

— Je suis l'un de ces "chasseurs de dollars", Docteur Stadler, l'interrompit-t-elle d'une voix basse.

— Vous êtes une exception, une brillante enfant qui n'a pas vu assez de la vie pour pleinement appréhender l'étendue de la stupidité humaine. Je l'ai combattue durant toute ma vie. Je suis vraiment fatigué…

La sincérité dans sa voix était authentique. Il s'éloigna d'elle en marchant lentement, tout en continuant à parler.

— Il fût un temps lors duquel j'observais le tragique chaos qu'ils avaient fait de cette Terre, et j'avais envi de crier, de les supplier d'écouter. J'aurais pu tant leur apprendre qui leur aurait permis de vivre tellement mieux ; mais il n'y-avait personne pour m'entendre, ils n'avaient rien à entendre de moi…

Intelligence ? C'est une étincelle tellement rare, et si précaire, qui apparaît chez les hommes pour un bref instant, puis disparaît. On ne peut dire de quoi elle est faite, ou son avenir… ou sa mort…

Elle fit un mouvement pour s'en aller.

— Ne partez pas, Mademoiselle Taggart. J'aimerais que vous compreniez.

Elle releva la tête dans sa direction : mouvement d'obéissance indifférente. Son visage n'était pas pâle mais ses facettes avaient une étrange précision dénudée, comme si sa peau avait perdu les nuances de couleur.

— Vous êtes jeune. fit-il, « A votre âge, j'avais la même foi en le pouvoir illimité de la raison. La même vision de l'homme qui me semblait être un être rationnel. J'en ai tant vu depuis.

J'ai été si souvent déçu… J'aimerais juste vous raconter une histoire. »

Il se tenait devant la fenêtre de son bureau. Dehors, il commençait à faire sombre. L'obscurité semblait monter depuis la crevasse noire de la rivière, au loin en contrebas. Quelques lumières s'agitaient sur les eaux, venant depuis les collines surplombant la berge opposée. Le ciel était encore le bleu intense du soir. Une étoile solitaire, basse au-dessus de la Terre, semblait inabituellement grosse, et faisait paraître le ciel plus sombre.

— Quand j'étais au Collège Patrick Henry, dit-il, « j'avais trois élèves. J'avais eu bien des brillants élèves dans le passé, mais ces trois là étaient… le genre de récompense qu'un professeur prie pour avoir. Si jamais il vous arrivait de souhaiter recevoir un jour le cadeau de l'intellect humain au summum de ses potentialités, jeune et livré à vous pour que vous guidiez ses premiers pas dans la vie mature, ils étaient ce cadeau. Leur intellect était de ce genre que l'on espère voir changer la destiné du monde, dans le futur. Ils venaient chacun d'horizons très différents, mais ils semblaient être d'inséparables amis. Ils firent un choix d'études bien étrange. Ils devinrent des majors de promotion dans deux disciplines : la mienne, et celle de Hugh Akston, physique et philosophie. Il vaut de mentionner que c'est une combinaison d'intérêts peu commune, de nos jours.

Hugh Akston était un homme distingué ; un grand esprit… à la différence de l'incroyable créature que le collège à maintenant placé ici… Akston et moi étions quelque peu jaloux l'un de l'autre, à propos de ces trois étudiants. C'était une sorte de compétition entre nous, une compétition amicale car nous nous comprenions mutuellement. J'ai entendu Akston dire un jour qu'il les considérait comme “ses fils”. Ça ne me plaisait pas beaucoup… parce que je pensais qu'ils étaient *les miens…* »

Il se retourna et la regarda. Les rides amères de l'âge étaient maintenant visibles, coupant à travers ses joues. Il continua :

— Lorsque j'ai pris en charge la création de ce Département, l'un de ces trois étudiants me maudit pour cela. Je ne l'ai jamais revu depuis. Ça m'a perturbé, durant les toutes premières années. Je me demandais parfois s'il n'avait pas eu raison… Cela a cessé de me déranger depuis longtemps,

maintenant.

Il sourit. Il n'y avait maintenant plus que de l'amertume dans son sourire et sur tout son visage.

— De ces trois hommes, ces trois là qui détenaient tout l'espoir dont le don de l'intelligence n'avait jamais été capable auparavant ; de ces trois là, desquels nous espérions un futur tellement magnifique, l'un d'entre eux était Francisco d'Anconia, qui devait devenir un *playboy* dépravé. Un autre était Ragnar Danneskjold, qui devait devenir un vulgaire bandit. Autant pour ce que nous promet l'esprit humain.

— Qui était le troisième? demanda-t-elle?

Il haussa les épaules.

— Le troisième n'a même pas pu atteindre ne serait-ce que ce genre de notoriété. Il a disparu sans laisser de trace… dans le grand inconnu de la médiocrité. A cette heure, il est probablement le second assistant d'un comptable, quelque part.

***

— C'est un mensonge ! Je ne me suis pas enfui ! criait James Taggart, « Je suis venu ici parce que je suis tombé malade. Demande au Docteur Wilson. C'est une forme de grippe. Il te le prouvera. Et comment as-tu su que j'étais ici ? »

Dagny se tenait au milieu de la pièce. Il y avait quelques flocons de neige qui fondaient sur le col de son manteau et sur le bord de son chapeau. Elle fit un mouvement circulaire du regard, ressentant une émotion qui aurait pu être de la nostalgie si elle avait eu le temps de la reconnaître.

C'était une des pièces de la vieille maison de campagne des Taggart, sur l'Hudson. Jim en avait hérité, mais elle y venait rarement. Durant leur enfance, cette pièce avait été l'endroit où leur père étudiait. Maintenant, elle avait l'air désolé d'une pièce qui était utilisé, bien qu'inhabité. Des draps recouvraient tous les meubles, sauf deux chaises, une cheminée éteinte, et la faible chaleur d'un chauffage électrique dont le fil se tortillait sur le sol de la pièce, et un bureau dont la vitre qui le recouvrait n'était encombrée d'aucun objet.

Jim était allongé sur le divan et portait une serviette enroulée, telle une écharpe, autour de son cou. Sur une chaise à côté de lui, elle vit un cendrier sale et remplis de mégots, une bouteille de whisky et un gobelet en papier, froissé, et, éparpillées sur le

sol, les feuilles de deux vieux journaux. Un portrait de leur grand-père était accroché au-dessus de la cheminée. C'était un portrait de plein pied, dans le fond duquel–en arrière plan–on apercevait un pont de chemin de fer.

— Je n'ai pas de temps à perdre pour des disputes, Jim.

— C'était ton idée ! J'espère que tu le reconnaîtras devant le Conseil d'aministration, que c'était ton idée. C'est ce que ton putain de *Rearden Metal* nous a fait ! Si nous avions attendu Orren Boyle…

Son visage pas rasé était déformé par l'afflux des emotions : la panique, la haine, un soupcon de triomphe, le soulagement des cris contre une victime ; et le subtile, réticent et implorant regard qui entrevoit l'espoir d'une aide.

Il se tut, en guise de tentative, mais elle ne répondit pas. Elle était restée debout à la même place, le regardant, les mains dans les poches de son manteau.

— On ne peut rien faire, maintenant. gémit-il, « J'ai essayé d'appeler Washington, de les pousser à saisir les biens de la Phoenix-Durango et de les mettre à notre disposition, en arguant de la situation d'urgence, mais ils n'en discuteront même pas !

Trop de gens s'y opposent, disent-il, effrayés par juste quelque précédent malheureux !... J'ai demandé à la *Fraternelle nationale de la voirie et du chemin de fer* de suspendre la date limite et de permettre à Dan Conway de continuer à utiliser sa voie pour une année de plus. Ça nous aurait laissé un peu de temps. Mais ils ont refusé de le faire! J'ai essayé de pousser Ellis Wyatt, et sa bande de copains dans le Colorado, à demander à Washington de rédiger une autorisation spéciale qui permettrait à Conway de poursuivre ses opérations, mais tous, Wyatt et tous les autres batards, ont refusé ! C'est leur peau, plus encore que la notre ; ils sont certain d'aller au tapis, mais ils ont refusé !

Elle sourit brièvement, mais ne fit aucun commentaire.

— On ne peut plus rien faire du tout, maintenant ! On est pris. On ne peut pas abandonner cette *Ligne*, et on ne peut pas la terminer non plus. On ne peut ni stopper, ni continuer. On n'a pas d'argent. Les gens ne veulent même plus nous serrer la main. Qu'est-ce qu'il nous reste si on n'a plus la *Ligne Rio Norte* ? Mais on ne peut pas la finir. On est boycotté. On est sur la liste noire. Cette *Fraternelle des employés du chemin de fer* nous traînerait devant les tribuneaux, parait-il. Ils le feraient ; il

y a une loi qui leur permet de le faire. On ne peut pas finir cette *Ligne* ! Jésus Christ ! Qu'est-ce qu'on va faire ?

Elle attendait.

— C'est bon, tu as fini, Jim ? demanda-t-elle sur un ton des plus froids. « Si c'est le cas, je vais te dire ce que nous allons faire. »

Il s'était tu, levant les yeux vers elle depuis sous ses lourdes paupières.

— Ceci n'est pas une proposition, Jim. C'est un ultimatum. Ecoute juste, et accepte. Je vais achever la construction de la *Ligne Rio Norte*. Moi, personnellement ; pas Taggart Transcontinental. Je vais prendre un congé exceptionnel dans le cadre de mon poste de vice-présidente. Je vais créer une société en mon nom. Ton Conseil d'administration va me céder la *Ligne Rio Norte*. J'agirai en temps que mon propre fournisseur. Je trouvrerai mon propre financement. J'assumerai toute la charge de travail et assumerai toutes les responsabilités qui en découlent. Je terminerai la construction de la *Ligne* à temps. Après que tu auras constaté comment les rails en *Rearden Metal* se comportent, je rétrocéderai la *Ligne* à Taggart Transcontinental, et j'y reprendrai mes activités de vice-présidente. C'est tout.

Il était en train de la regarder silencieusement, en essayant de faire pénétrer la pointe d'un pied dans une pantoufle. Elle n'avait jamais imaginé que l'espoir pouvait paraître laid sur le visage d'un homme, mais c'était le cas ; il se mêlait à une expression de roublardise. Elle détourna le regard de lui en se demandant comment il était possible, qu'en un tel moment, la première pensée d'un homme pouvait être de chercher quelque chose pour le lui lancer.

Puis, et c'était absurde, la première chose qu'il dit, avec anxiété, fût :

— Mais qui va faire tourner Taggart Transcontinental, pendant ce temps là ?

Elle lâcha un petit rire dont l'intonation incontrôlée la fit s'en étonner ; elle semblait exprimer une aigreur familière et désabusée. Elle répondit :

— Eddie Willers.

— Oh non ! Il en est incapable !

Elle rit, de la même façon brusque et forcée.

— Je pensais que tu étais plus malin que moi pour les choses de ce genre. Eddie portera le titre de vice-présient exécutif. Il

occupera *mon* bureau, et siègera derrière *mon* bureau.

— Mais qui, supposes-tu, va faire tourner Taggart Transcontinental ? Mais je ne vois pas comment…

Je partagerai mon temps entre le bureau d'Eddie et le Colorado. Aussi, il y a l'opportunité que nous offre le téléphone longue-distance. Je ne ferai jamais que ce que j'ai l'habitude de faire. Rien ne changera, sauf le style de *show* que tu présenteras à "tes copains"… et le fait que ça sera un petit peu plus difficile pour moi.

— Quel *show* ?

— Tu me comprends très bien, Jim. Je n'ai pas la moindre idée du genre de jeu que vous jouez, toi et ton Conseil d'administraion. Je ne sais pas combien de fins vous poursuivez contre qui ou contre quoi, ni combien de véléités tu nourris en même temps dans combien de directions opposées. Je ne le sais pas, et ça ne m'intéresse pas. Vous pouvez tous vous abriter derrière moi. Si vous êtes tous effrayés parce que vous avez arrangé des combines avec des amis qui se sentent menacés par le *Rearden Metal*, voici une chance pour toi de leur assurer que tu n'as rien à voir la dedans, que tu ne le fais pas. *Je* le fais. Tu peux les aider à me maudire et à me dénoncer. Vous pouvez tous rester chez vous bien au chaud, ne prendre aucun risque et ne pas vous faire d'ennemis. Simplement, ne viens pas me déranger dans mon travail.

— Et bien… fit-il lentement, « bien sûr, les problèmes découlant de la politique d'une grande compagnie de chemin de fer sont complexes… tandis qu'une petite compagnie indépendante, détenue par un seul propriétaire, peut se permettre de… »

— Oui, Jim, oui, je sais tout ça. Au moment où tu feras l'annonce que tu me céderas la *Ligne Rio Norte*, les actions de Taggart Transcontinental remonteront. Les punaises arrêteront de ramper depuis des coins improbables, puisqu'elles n'auront aucun intérêt à mordre une grosse entreprise. J'aurai fini de construire la *Ligne* bien avant qu'ils décident de ce qu'ils vont tenter contre moi. Et de mon côté, je ne veux pas vous avoir dans les jambes, toi et ton Conseil, pour rendre des comptes ou demander la permission pour tout et n'importe quoi. On n'a pas assez de temps pour ça, si je dois avoir à m'affranchir de la quantité de travail qui m'attend et qui doit être faite. Donc je vais le faire toute seule.

— Et… si tu échoues ?

— Si j’échoue, je me noierai toute seule.

— Tu comprends que dans un tel cas, Taggart Transcontinental ne sera pas capable de faire quoi que ce soit pour toi ?

— Je le comprends.

— Tu ne compteras pas sur nous ?

— Non.

— Tu couperas tous contacts officiels avec nous, de manière à ce que tes activités n’entâchent pas notre réputation ?

— Oui

— Je pense que nous devrions convenir qu’en cas d’échec ou scandale sur la place publique… ton congé exceptionnel devienne *permanent*… c'est-à-dire, que tu ne t’attendras pas à récupérer ton poste de vice-présidente.

Elle ferma les yeux un moment.

— C’est d’accord, Jim. Dans une telle éventualité, je ne reviendrai pas.

— Avant que nous te transférions la *Ligne Rio Norte*, nous devons rédiger par écrit un protocole d’accord statuant que tu nous rendras la *Ligne*, ainsi que ta participation majoritaire dans le capital de l’entreprise que tu vas créer, à prix coutant, au cas où cette *Ligne* deviendrait un succès. Autrement, tu te trouverais en bonne position pour nous soutirer un énorme profit, sachant que nous aurions cruellement besoin de cette *Ligne*.

Il n’y-eut qu’un bref choc dans son regard, puis elle dit d’une voix indifférente, les mots sonnant comme une poignée de piecettes jetées à un misérable aigrefin :

— Je t’en prie, Jim ; mets tout cela par écrit.

— Maintenant, pour ce qui concerne ton remplaçant temporaire…

— Oui.

— Tu ne tiens pas absolument à ce que ce soit Eddie Willers, n’est-ce pas ?

— Si, j’y tiens.

— Mais il n’arriverait même pas à jouer son rôle de façade ! Il n’a pas la prestance, les manières, le…

— Il connait son travail et le mien. Il sait ce que je veux. J’ai confiance en lui. Je serai capable de travailler en tandem avec lui.

— Ne penses-tu pas qu’il serait plus judicieux de prendre

l’un de nos jeunes hommes distingués, quelqu’un qui vient d’une bonne famille, avec une meilleure prestance sociale, et…

— Ce sera Eddie Willers, Jim.

Il soupira.

— D’accord. Seulement… seulement nous devons faire attention, à ce propos …Nous ne voulons pas que les gens suspectent que c’est toi qui est toujours aux commandes de Taggart Transcontinental. Personne ne doit le savoir.

— Tout le monde le saura, Jim. Mais comme personne ne l’admettra ouvertement, tous les gens s’en réjouieront.

— Mais nous devons sauver les apparences.

— Oh, bien évidemment ! Tu n’es pas obligé de me reconnaître dans la rue, si tu ne le souhaites pas. Tu peux dire que tu ne m’as jamais vu auparavant, et je peux dire que je n’ai jamais entendu parler de Taggart Transcontinental.

Il demeura silencieux, essayant de réfléchir, regardant le sol. Elle se tourna pour regarder en direction de la fenêtre. Le ciel avait la pâleur grise-blanche unie de l’hiver. Loin en bas, sur les berges de l’Hudson, elle aperçut la route qu’elle avait l’habitude de regarder pour guetter l’arrivée de la voiture de Fransisco. Elle vit la falaise qui surplombait la rivière, là où ils escaladaient pour tenter d’apercevoir les grattes-ciel de New York ; et, quelque part dans le lointain, les bois d’où les rails menaient à la gare de Rockdale. La terre était maintenant recouverte par la neige, et ce qu’il en restait était le squelette de la campagne dont elle ne pouvait plus que s’en souvenir ; un fin dessin de branches dénudées montant depuis la neige jusqu’au ciel.

C’était gris et blanc comme une photographie, une photographie morte, comme celles que l’on garde sur soi pour ne pas oublier, mais qui n’a aucun pouvoir de faire revenir les choses tel qu’elles l’étaient.

— Comme vas-tu l’appeler ?

Elle se retourna, prise au dépourvu.

— Quoi ?

— Comment vas-tu appeler ta société.

— Oh… pourquoi, les “Lignes Dagny Taggart”, je suppose.

— Mais… penses-tu que ce soit sage ? Ça pourrait être mal interprété. Le “Taggart” pourrait être pris comme…

— Oh, comment veux-tu que je l’appelle ? fit-elle sèchement avec un air d’impatience fatiguée jusqu’à la colère,

« La “Mademoiselle Personne” ? La “Madame X” ? La “John Galt” ? »

Elle s’interrompit. Elle sourit soudainement d’un froid, lumineux et dangereux sourire.

— C’est comme ça que je vais l’appeler : la *Ligne John Galt*.

— Bon Dieu, non !

— Si.

— Mais c’est… c’est juste du langage de rue “à la noix” ! Tu ne peux pas faire de l’esprit avec un projet aussi sensible ! Tu ne peux pas être si vulgaire et… indigne !

— Ne le puis-je pas ?

— Mais pourquoi faire, nom de Dieu ?

— Parce que ça va choquer tout le monde, exactement comme ça vient de te choquer.

— Je ne t’ai jamais vu faire de l’effet.

— Je vais en faire, pour une fois.

— Mais…

La voix de James Taggart s’effondra jusqu'à ce ton proche de celui que d’aucuns emploient lorsqu’il est question de superstition.

— Ecoute, Dagny… tu sais… ça “portera la poisse”… C’est un nom qui veut dire…

Il s’interrompit.

— Qui veut dire quoi ?

— Je ne sais pas… mais de la façon dont les gens le prononcent. Ils ont toujours l’air de…

— Peur ? Désespoir ? Futilité ?

— Oui… oui, c’est exactement ça.

— C’est exactement ce que je veux jeter au visage des gens.

La colère vive et étincelante qu’il était aisé de percevoir dans ses yeux, son premier regard de plaisir, lui fit comprendre qu’il eût été maladroit d’insister.

— Fait le brouillon et toute la paperasserie au nom de la *Ligne John Galt*. dit-elle.

Il soupira.

— Bon. C’est ta *Ligne*.

— Un peu que ça l’est !

Il la regarda, interloqué. Elle avait abandonné les manières et le style d’une vice-présidente ; elle semblait trouver une forme d’heureuse détente dans celles des cambrioleurs et de *gangs*

d’ouvriers du bâtiment au noir.

— C’est comme pour les papiers et l’aspect légal d’un tel nom. fit-il. « Il pourrait y avoir quelques difficultés. Nous devrions faire une demande d’autorisation de… »

Elle se tourna si rapidement qu’on eut presque dit un tourbillon. Quelque chose de brillant et de violent caractérisait l’expression de son visage. C’était tout sauf de la gaieté, et cette expression avait maintenant évolué vers une autre forme qui avait une bizarre qualité primitive. Quand il la vit, il souhaita ne plus jamais avoir à revoir cette expression.

— Ecoutes, Jim. il n’avait encore jamais entendu ce ton venant d’aucune voix humaine, « Il y a une chose que tu peux faire au titre de ta part de notre arrangement, et tu ferais mieux de le faire : tiens tes “potes” de Washington à l’écart. Arrange-toi pour qu’ils me donnent toutes les permissions, autorisations, chartes et autres papiers inutiles que leurs lois exigent. Ne les laisse pas essayer de me stopper. S’ils essayent… Jim–les gens disent que notre ancêtre, Nat Taggart aurait assassiné un politique qui avait essayé de lui refuser une permission qu’il n’aurait jamais dû avoir à demander–je ne sais pas si Nat Taggart l’a vraiment fait ou pas. Mais je te vais te dire une chose : je sais ce qu’il a ressenti, s’il l’a fait. S’il ne l’a pas fait : alors je pourrais bien faire le travail pour lui, juste histoire de compléter la légende de la famille. Je ne plaisante pas, Jim. »

***

Francisco d’Anconia était assis en face du bureau de Dagny. L’expression sur son visage était neutre. Elle était restée neutre, pendant que Dagny lui expliquait, avec le ton clair et impersonnel que tout homme d’affaire emprunte, la constitution et les objectifs de sa propre compagnie de chemin de fer. Il avait écouté. Il n’avait pas prononcé un mot. Elle ne lui avait jamais vu auparavant cette expression de passivité lasse.

Il n’y avait ni moquerie, ni amusement, ni antagonisme ; c’était comme s’il ne faisait pas parti de ces moments particuliers de l’existence, et ne pouvait être atteint par eux. Pourtant, ses yeux la fixaient avec attention ; ils semblaient voir plus qu’elle ne pouvait en suspecter ; ils lui évoquaient un miroir sans teint ; ils se laissaient pénétrer par les particules de lumière, mais n’en laissaient ressortir aucune.

— Francisco, je t'ai demandé de venir ici parce que je voulais que tu me voies dans mon bureau. Tu ne l'avais jamais vu. Ça aurait signifié quelque chose pour toi, une fois au moins.

Son regard se déplaça lentement pour jeter un coup d'œil à l'endroit. Ses murs étaient nus, à l'exception de trois choses : une ancienne carte des lignes de la Taggart Transcontinental ; l'original du dessin d'après lequel la statue de Nat Taggart avait été exécutée ; et un large calendrier des chemins de fer avec de joyeuses couleurs vives, le genre de ceux qui sont distribués chaque année, avec une photo personnalisé pour chaque gare de la ligne Taggart, le genre de celui qui était accroché au mur du bureau de son permier emploi, à Rockdale.

Il se leva. Il dit avec calme :

— Dagny, dans ton propre intérêt, et…, il eut une hésitation à peine perceptible, « ...au nom de toute pitié que tu pourrais épprouver à mon égard, ne me demandes pas ce que tu t'apprêtes à me demander. Ne fais pas ça. Laisse-moi m'en aller, maintenant. »

Cela ne lui ressemblait pas, et ne ressemblait à rien de ce qu'elle se serait atttendu à entendre. Après une pause, elle lui demanda :

— Pourquoi ?

— Je ne peux pas te répondre. Je ne peux répondre à aucune question. C'est l'une des raisons pour lesquelles il est préférable de ne pas en parler.

— Tu sais ce que je vais te demander ?

— Oui.

Sa façon de le regarder exprimait l'interrogation avec un tel désespoir qu'il se sentit obligé d'ajouter :

— Je sais que je vais refuser.

— Pourquoi ?

Il eut un sourire forcé, écartant les bras, comme pour montrer que c'était bien ce qu'il avait prédit et qu'il avait voulu éviter. Elle dit avec calme :

— Je dois essayer, Francisco. Je dois formuler cette demande. C'est mon rôle. Ce que tu en feras, c'est le tien. Mais j'aurai la conscience tranquille de savoir que j'aurais tout essayé.

Il demeura debout et immobile, mais il pencha un peu sa tête en signe d'assentiment, et dit :

— J'écouterai, si cela t'aideras.

— J'ai besoin de 15 millions de dollars pour terminer la construction de la *Ligne Rio Norte*. J'ai déjà obtenu 7 millions en échange de la cession de mes parts dans la Taggart Transcontinental que je possédais clairement et librement. Je suis dans l'impossibilité de lever d'autres fonds. Je vais éditer des bons au nom de ma nouvelle société, pour un montant de 8 millions. Je t'ai fait venir ici pour te proposer d'acheter ces bons.

Il ne répondit pas.

— Je suis simplement une mendiante, Francisco, et je suis en train de te mendier pour de l'argent. J'avais toujours considéré que l'on ne mendie pas dans les affaires. J'avais considéré que l'on ne peut nous offrir que ce l'on vaut, et que l'on échange que valeur contre valeur, à valeur égale. Ce n'est plus le cas, même si je ne comprends pas comment on peut agir autrement et continuer d'exister. Si l'on en juge selon tous faits objectifs, la *Ligne Rio Norte* va devenir la meilleure ligne de chemin de fer de ce pays. Si l'on en juge par toutes les règles connues, c'est le meilleur investissement possible. Et c'est ce qui me dérange. Je suis dans l'incapacité de trouver de l'argent en offrant aux gens en échange une fructueuse *business venture*[1] ; le fait même que c'est intéressant pousse les gens à décliner mon offre. Il n'y a aucune banque qui achèterait les actions de ma société. C'est pourquoi je ne peux plaider le mérite. Je peux seulement plaider.

Sa voix était en train de prononcer les mots avec une précision impersonnelle. Elle se tut, attendant pour sa réponse. Il resta silencieux.

— Je sais que je n'ai rien à t'offrir. reprit-elle, « Je ne peux pas te parler en termes d'investissement. Tu te moques du profit. Les projets industriels ont cessé de t'intéresser depuis longtemps déjà. C'est pourquoi je ne vais pas prétendre que c'est un échange honnête. Ce n'est que de la mendicité. »

Elle reprit son soufle et ajouta :

— Donne moi cet argent comme une aumône, parce qu'il ne signifie rien pour toi.

— Arrête. fit-il d'une voix basse.

1. Terminologie anglo-saxone en usage courant en France dans le jargon du monde des affaires et signifiant une sorte de test à vocation mercantile et à risque, ou expérimentale ou incertaine. *(N. d. T.)*

Elle ne pouvait dire si la tonalité étrange exprimait de la peine ou de la colère ; ses yeux étaient baissés.

— Le feras-tu, Francisco ?

— Non.

Après un moment de silence, elle dit :

— Je t'ai appelé, pas parce que j'avais pensé que tu accepterais, mais parce que tu étais le seul qui pouvait comprendre ce que je suis en train de dire. Donc, je devais le tenter.

Sa voix se fit plus basse encore, comme si elle espérait que cela rendrait son émotion plus difficile à déceler.

— Tu vois, je ne me fais pas à l'idée que tu es réellement parti… parce que je sais que tu es encore capable de m'entendre. Ta façon de vivre est dépravée. Mais ta façon d'agir ne l'est pas. Même la façon dont tu en parles ne l'est pas… je devais essayer… Mais je ne plus me démener plus longtemps pour te comprendre.

— Je t'en donnerai un mot. Les contradictions n'existent pas. Chaque fois que tu penses que tu es confronté à une contradiction, reconsidère tes prémisses. Tu constateras que l'une d'entre-elles est fausse.

— Francisco, chuchotta-t-elle, pourquoi ne me dis tu pas ce qui t'es arrivé.

— Parce qu'aujourd'hui, la réponse te ferait plus de mal que le doute.

— Est-ce aussi terrible que ça ?

— C'est une réponse que tu dois toi-même trouver.

Elle secoua la tête.

— Je ne sais pas quoi t'offrir. Je ne sais plus ce qui représente une valeur pour toi. Ne vois-tu pas qu'un mendiant doit rendre quelque chose en échange de ce qu'on lui offre, de manière à fournir quelque raison justifiant que tu veuilles l'aider ?... Bon, j'avais pensé… il fût un temps où tu trouvais que ça avait beaucoup de sens : le succès. Le succès industriel. Rappelle-toi comment nous avions l'habitude de parler à propos de ça. Tu étais très sévère. Tu attendais beaucoup de moi.

Tu me disais que je ferais mieux de vivre selon ces principes. C'est ce que j'ai fait. Tu te demandais jusqu'où j'irais avec Taggart Transcontinental.

Elle fit un geste de la main, désignant le bureau.

— Voila jusqu'où j'ai pu aller… Donc j'ai pensé… si le souvenir de ce que furent tes valeurs a encore quelque sens pour toi, si seulement, au titre d'amusement ou de moment de tristesse,

ou juste comme… comme déposer des fleurs sur une tombe… tu pourrais avoir envie de me donner l'argent… au nom de tout ça.

— Non.

Elle dut faire quelque effort pour dire :

— Cet argent ne signifierait rien pour toi… Tu en as dépensé autant pour des réceptions qui n'avaient pas de sens… Tu en as dépensé bien plus pour les *Mines de San Sebastian*.

Il leva les yeux. Il la regarda bien en face, et elle vit la première étincelle de vie dans l'expression de ses yeux, quelque chose qui fut lumineux, sans merci et incroyablement fier, comme si ce qu'elle venait de lui dire était une accusation qui lui redonnait de la force.

— Oh, oui. fit-elle lentement, comme s'il avait répondu par la voix à l'une de ses pensées, « Je le réalise. Je t'en ai tellement voulu pour ces mines. Je t'ai désavoué. Je t'ai donné tout mon mépris de toutes les façons possibles, et maintenant, je viens te voir pour de l'argent ; comme Jim ; comme le plus vil de tous les *tapeurs* que tu aies jamais rencontré. Je sais que c'est un triomphe, pour toi, je sais que tu peux rire de moi et me détester avec entière raison, et que ce n'est que justice. Et bien… peut-être que je peux t'offrir ça. Si c'est l'amusement que tu recherches, si tu t'es amusé de voir Jim et les experts du plan mexicain ramper… cela ne t'amuserait-il pas de me briser ? Cela pourrait-il te donner du plaisir ? Ne veux-tu pas m'entendre reconnaître que je me suis battue par toi ? Ne veux-tu pas me voir ramper devant toi ? Dis-moi quelle forme de tout cela aimerais-tu, et je m'y soumettrai. »

Il se déplaça si rapidement qu'elle ne put voir comment il avait commencé ; il lui sembla seulement que le premier mouvement qu'il fit fût un soupir. Il fit le tour du bureau. Il lui prit la main et l'éleva jusqu'à ses lèvres. Cela avait commencé avec un geste de respect grave, comme si le propos en avait été de lui donner de la force ; mais comme il tenait ses lèvres fermées, alors que son visage était pressé contre sa main, elle sut qu'il était lui-même en train d'en attendre de la force.

Il lâcha sa main. Il baissa le regard vers son visage, pour observer l'immobilité effrayée de ses yeux. Il sourit, ne faisant aucun effort pour cacher que son sourire exprimait de la souffrance, de la colère, et de la tendresse.

— Dagny, tu veux ramper ? Tu ne sais pas ce que ce mot veut dire et ne le sauras jamais. On ne rampe pas en le reconnaissant ainsi avec tant d'honnêteté. Ne te doutes-tu pas que je sais que ta

supplication fût la chose la plus brave que tu pouvais accomplir ? Mais… ne me le demandes pas, Dagny.

— Au nom de tout ce que je n'ai jamais signifié pour toi… dit-elle à voix basse, « de tout ce qu'il en reste au fond de toi ».

A cet instant, quand elle pensa qu'elle avait vu cette expression auparavant, que c'était de cette façon qu'elle l'avait vue contre les lueurs de la nuit qui enveloppaient la ville, quand il était allongé sur le lit, à son côté pour la dernière fois ; elle entendit ce cri, le genre de cri qu'elle ne lui avait jamais arraché :

— Mon amour, je ne peux pas !

Puis, alors qu'ils se regardaient tous deux, le choc de l'étonnement les força au silence. Elle vit la transformation de son visage ; c'était aussi cruement abrupt qu'un interrupteur qu'il aurait actionné. Il rit ; il s'éloigna d'elle et dit, d'une voix totalement ordinaire pour la rendre ouvertement offensante :

— S'il te plait, excuse cette mixture de styles d'expression. J'ai été censé le faire avec tant de femmes, quoique durant des circonstances quelque peu différentes.

Sa tête tomba vers l'avant. Elle se recroquevilla sur son fauteuil, n'ayant cure qu'il la vit ainsi.

Lorsqu'elle releva la tête, elle le regarda avec indifférence.

— D'accord, Francisco. C'était convaincant. J'y ai cru. Si c'était ta façon d'avoir le genre de plaisir que je t'offrais, tu as réussi. Je ne te demanderai plus rien.

— Je t'avais prévenu.

— Je ne savais pas de quel côté du étais. Ça ne semblait pas possible… mais c'est du côté d'Orren Boyle et de Bertram Scudder, et de ton vieux professeur.

— Mon vieux professeur ? demanda-t-il sèchement.

— Le Docteur Robert Stadler.

Il étouffa un petit rire, soulagé :

— Oh, celui-là ? C'est le pillard qui pense que sa fin justifie la saisie de mes moyens. il ajouta, « Tu sais, Dagny, j'aimerais te rappeler de quel côté tu dis que je suis. Un jour, je te rappellerai ce que tu viens de dire et te demanderai si tu veux le répéter. »

— Tu n'auras pas à me le rappeler.

Il se tourna pour s'en aller. Il jeta une main en signe de salut familier et dit :

— Si elle pouvait être construite, je souhaiterais bonne chance à la *Ligne Rio Norte*.

— Elle va être construite et s'appelera la *Ligne John Galt*.

— Quoi ?

Ça avait été un cri authentique ; elle émit un petit rire de derision en répétant :

— La *Ligne John Galt*.

— Dagny, au nom du ciel, pourquoi ?

— Ne l'aimes tu pas ?

— Comment as-tu choisi ce nom là ?

— Ça sonne mieux que “Monsieur Nemo” ou “Monsieur Zero”, tu ne trouves pas ?

— Dagny, pourquoi ça ?

— Parce que ça t'effraie.

— Que penses-tu que ça veuille dire ?

— L'impossible. L'inaccessible. Et vous êtes tous effrayés par cette *Ligne*, autant que ce nom t'effraie.

Il se mit à rire. Il riait sans la regarder, et elle fût étrangement certaine qu'il en avait même oublié sa présence, qu'il était loin, et qu'il riait avec une furieuse gaieté et d'une aigre manière, d'une chose qui ne la concernait pas.

Quand il se retourna vers elle, il dit avec sérieux :

— Dagny, je ne le ferais pas, si j'étais toi.

Elle haussa les épaules.

— Jim n'aime pas ça non plus.

— Qu'est-ce qui te plait avec ça ?

— Je le déteste ! Je hais ce destin funeste que nous sommes tous en train d'attendre passivement, le découragement, et cette question absurde qui sonne tout le temps comme un cri de demande à l'aide. J'en ai vraiment marre d'entendre ces implorations à “John Galt”. Je vais me battre contre lui.

Il répondit calmement :

— C'est ce que tu es en train de faire.

— Je vais construire une ligne de chemin de fer, pour lui. Laissons-le venir la réclamer.

Il émit un rire triste et hocha la tête.

— Il le fera.

***

La lueur de l'acier qui coulait peignait des bandes en travers du plafond et s'écrasait contre un mur. Rearden était assis derrière son bureau éclairé par une unique lampe. Au-delà du cercle de lumière, l'obscurité du bureau fusionnait avec l'obscurité au-dehors. Il eut

l'impression de se trouver dans un espace vide où les rayons de la fournaise se déplaçaient comme bon leur semblaient ; comme si son bureau était un radeau suspendu au milieu des airs, retenant deux personnes emprisonnées dans une sorte d'intimité. Dagny était assise devant son bureau. Elle s'était débarassée de son manteau en le jetant sur un fauteuil, puis s'était assise dessus. Le contraste de couleur faisait ressortir les lignes de son corps, mince, nerveux, vétu d'un costume gris, et assis en travers du large fauteuil.

Seule sa main se trouvait dans la lumière, sur le bord du bureau. Au-delà, il vit la pâle suggestion de son visage, le blanc d'un chemisier, le triangle d'un col ouvert.

— D'accord, Hank, fit-elle, « on fonce avec un nouveau pont en *Rearden Metal*. Ceci est une commande officielle du propriétaire officiel de la *Ligne John Galt*. »

Il sourit, en gardant les yeux baissés sur les dessins du pont étalés sur le bureau, sous la lumière.

— Avez-vous eu l'occasion d'examiner le schéma que nous avons envoyé ?

— Oui. Vous n'avez besoin ni de mes commentaires, ni de mes compliments. La commande parle d'elle-même.

— Impeccable. Merci. Je vais lancer la fabrication.

— Ne me demandez-vous pas si la *Ligne John Galt* est en position de passer des commandes, où de fonctionner officiellement ?

— Je n'en ai pas besoin. Votre venue ici parle pour elle.

Elle sourit.

— C'est vrai. Tout est en place, Hank. Je suis venue ici pour vous l'annoncer et pour discuter des détails du pont, personnellement.

— C'est parfait. Je suis curieux à propos d'une chose : qui sont les actionnaires de la *Ligne John Galt* ?

— Je ne pense pas qu'aucun d'entre-eux pourrait se le permettre. Tous ont des entreprises en pleine croissance. Tous avaient besoin de leur trésorerie, quand il y-en avait, pour leur besoins propres. Mais ils avaient besoin de la *Ligne*, et ils n'ont demandé d'aide à personne.

Elle sortit une feuille de papier de son sac.

— Ça c'est la John Galt, Inc., dit-elle en tendant le papier au-dessus du bureau.

Il connaissait la plupart des noms qui figurait sur cette liste :

Ellis Wyatt – Wyatt Oil – Colorado
Ted Nielsen – Nielsen Motors – Colorado
Lawrence Hammond – Hammond Cars – Colorado
Andrew Stockton – Stockton Foundry – Colorado

Il y en avait quelques autres, dans d’autres Etats. Il remarqua le nom :

Kenneth Danagger – Danagger Coal – Pennsylvanie

Le montant de leur participation au capital variait de cinq à six chiffres.

Il étendit le bras pour saisir son stylo-plume, et ecrivit en bas de la liste :

Henry Rearden – Rearden Steel – Pennsylvanie – $1.000.000

Puis il repoussa la liste vers le bord du bureau, en direction de Dagny.

— Hank, fit-elle d’une voix calme, « je ne voulais pas vous mettre là dedans. Vous avez tellement investi dans le *Rearden Metal* que c’est plus difficile pour vous que pour n’importe lequel d’entre nous. Vous ne pouvez pas vous permettre de prendre un risque supplémentaire. »

— Je n’accepte jamais de faveurs, répondit-il froidement.

— Que voulez-vous dire ?

— Je ne demande pas aux gens de prendre plus de risques que moi dans mes propres projets. S’il s’agit d’un pari, je mettrai autant sur le table que ce que d’aucun mettra. N’avez–vous pas dit que cette voie était ma première vitrine ?

Elle inclina sa tête et dit d’un air grave :

— D’accord. Merci.

— A propos, je n’ai pas l’intention de perdre cet argent. Je suis conscient des conditions sous lesquelles ces parts peuvent êtres converties en actions selon mes options. Par conséquent, je compte réaliser un profit immodéré… et vous allez le réaliser pour moi.

Elle rit.

— Mon Dieu, Hank, j’ai parlé avec tellement de naïfs trouillards qu’ils m’ont presque contaminé en me faisant croire que la *Ligne* était une perte sans espoir. Merci de me remettre

les idées en place. Oui, je pense que que je réaliserai ce profit “immodéré” pour vous.

— S’il n’y avait que les naïfs trouillards, il n’y aurait absolument aucun risque. Mais nous devons tout de même les battre. Nous le ferons.

Il tendit la main pour attraper deux télégrammes qu’il sortit d’une pile de papiers posée sur son bureau. Il les tendit :

Je pense que vous souhaiteriez lire ceci.

Le premier disait :

J’avais l’intention de l’entreprendre dans deux deux ans, mais la déclaration du Département général de la science et des technologies m’oblige à commencer immédiatement. Veuillez considérez la présente comme un engagement formel de notre part à construire un pipe-line en Rearden Metal, d’un diamètre de 30 cemtimètres et d’une longueur de 965 kilomètres, qui devra relier Colorado à Kansas City.

Voir les détails ci-après.

Ellis Wyatt.

L’autre télégramme disait:

OBJET : Rép. Notre discussion relative à ma dernière commande.

Allez-y.

Ken Danagger.

Rearden ajouta, pour expliquer :

— Il n’était pas prêt à lancer les travaux immédiatement, dans tous les cas. Ça représente 8.000 tonnes de *Rearden Metal*. De métal structuré, bien sûr. Pour des mines de charbon.

Ils se regardèrent et sourirent. Ils n’avaient pas besoin de commentaires. Il baissa les yeux, lorsqu’elle tendit la main pour lui rendre les télégrammes. La peau de sa main avait l’air d’être transparente sous la lumière lorsqu’elle atteignit le bord du bureau ; la main d’une jeune fille avec de longs doigts fins, détendus, vulnérables l’espace d’un instant.

— La Stockton Foundry, dans le Colorado, dit-elle, « va finir cette commande pour moi ; celle que l'Amalgamated Switch and Signal Company a interrompu en cours de route. Ils vont entrer en contact avec vous pour le *Metal*. »

— Ils l'ont déjà fait. Qu'est-ce que vous avez fait pour les équipes des travaux ?

— Les ingénieurs de Nealy restent. Ce sont les meilleurs ; ceux dont j'ai le plus besoin. Et la plupart des contremaîtres aussi. Ce ne sera pas trop difficile de les retenir sur le chantier. Nealy n'était pas très bon, de toute façon.

— Et à propos des ouvriers ?

— Plus de candidats que je peux en embaucher. Je ne pense pas que le syndicat va interférer. La plupart de ceux qui viennent chercher du travail se présentent sous de drôles de nom. Ils sont syndiqués. Ils ont désespérément besoin de travail. J'ai bien placé quelques vigiles sur la *Ligne*, mais je ne m'attends à aucun problème.

— Et à propos du Conseil du directoire de votre frère Jim ?

— Ils sont tous en train de s'agiter pour rencontrer des journalistes et faire paraître des déclarations dans les media, disant qu'ils n'ont rien à voir avec la *Ligne John Galt*, et combien tout cela est répréhensible et culotté. Ils ont accepté tout ce que je leur ai demandé.

La ligne de ses épaules suggérait de la tension, cependant, elles étaient rejetées en arrière, comme prêtes à donner l'impulsion musculaire d'un élan pour un envol. La tension semblait-être un état naturel en elle, pas un signe d'anxiété, mais un signe de joie de vivre ; la tension de son corps tout entier sous le costume gris, à moitié visible dans l'obscurité.

— Eddie Willers a pris le bureau de la vice-présidence en charge des opérations. dit-elle. Si vous avez besoin de quoi que ce soit, prenez contact avec lui. Je vais partir pour le Colorado, ce soir.

— Ce soir ?

— Oui. On doit rattraper le temps perdu. On a perdu une semaine.

— Dans votre propre avion ?

— Oui. Je serai de retour dans une semaine, environ. J'ai l'intention de retourner à New York environ une ou deux fois par mois.

— Où allez-vous vivre, une fois là-bas ?

— Sur le site. Dans mon propre wagon ; c'est-à-dire, le wagon d’Eddie, maintenant, que je lui emprunte.

— Et vous pensez y être en sécurité ?

— En sécurité contre quoi ?

Puis elle rit, surprise.

— Pourquoi, Hank ; c’est la première fois que vous avez réalisé que je ne suis pas un homme. Bien sûr que je serai en sécurité.

Il ne la regardait pas ; il était en train de regarder une feuille recouverte de chiffres, posée sur son bureau. Il reprit :

— J’ai mis mes ingénieurs sur la préparation de la décomposition du coût du pont, et sur un *planning* approximatif indiquant la durée des travaux nécessaire.

— C’était ce dont je voulais parler avec vous.

Il tendit les papiers. Elle s’appuya contre le dossier du fauteuil et commença à les lire.

Un coin de lumière tomba en travers de son visage. Il vit apparaître, nettement découpée, la bouche ferme et sensuelle. Puis elle s’appuya plus en arrière, et il vit seulement une suggestion de ses formes, et les lignes noires de ses cils baissés.

« Ne l’ai-je pas fait ». pensa-t-il ? « N’y ai-je pas pensé depuis la première fois que je t’ai vu ? Ai-je pensé à quoi que ce soit d’autre, durant ces deux dernières années ?... »

Il se tenait immobile dans son fauteuil, la regardant. Il entendit les mots qu’il ne s’était jamais autorisé à former, les mots qu’il avait senti, connu, auxquels il n’avait pas fait face cependant, et avait souhaité faire disparaître en ne se laissant jamais aller à les prononcer en songe.

Maintenant, c’était aussi soudain que choquant, comme s’il était en train de le lui dire… « Depuis le premier jour où je t’ai vue… Rien d’autre que ton corps, cette bouche qui est tienne, et cette façon qu’ont tes yeux de me regarder, si… A chaque phrase que j’ai dite, lors de chacun des entretiens que tu pensais si sûrs, lors de toutes les questions dont nous avons débattu… Tu as eu confiance en moi, n’est-ce pas ? Pour reconnaître ta grandeur ? Pour penser de toi comme tu le méritais ; comme si tu étais un homme ?

…n’as-tu pas la moindre idée de combien ai-je trahi ? La seule rencontre brillante de ma vie ; la seule personne que je respectais ; le meilleur “homme d’affaire” que je connaisse ; mon allié ; “mon camarade” d’un combat désepéré…

Le plus bas de tous les désirs ; ma réponse à la plus grande personne que j'ai rencontré…

Sais-tu qui je suis ? J'y ai pensé, parce que cela aurait dû être impensable. Pour ce dégradant besoin qui ne devrait jamais te toucher, je n'ai jamais désiré personne d'autre que toi… Je n'avais jamais su à quoi cela pouvait ressembler pour le désirer, jusqu'à ce que je te vois pour la première fois. Je m'étais dit : “pas moi, je ne pouvais pas être brisé par ça” …Depuis cet instant… durant deux années… sans jamais aucun moment de répit… Sais-tu ce que c'est de le vouloir ? Aimerais-tu entendre ce que je pensais quand je te regardais… quand j'étais éveillé sur mon lit, la nuit… quand j'entendais ta voix au bout de la ligne téléphonique… quand je travaillais et que je ne pouvais le faire sortir de ma tête ?

…Pour t'amener vers le *bas,* vers des choses que tu ne peux concevoir ; et de savoir que c'est moi qui les ai faites ? Pour te réduire à un corps, pour t'enseigner un plaisir animal, pour te voir en avoir envi, pour te voir me le demander, pour voir ton merveilleux esprit devenir dépendant de l'obscénité de ton envie. Pour te voir comme tu es, comme tu fais face au monde avec ta force fière et éclatante ; pour ensuite te voir, sur ma couche, te soumettre à n'importe lequel des caprices que je puisse imaginer, pour n'importe quel acte que j'accomplirai dans le seul but de contempler ton déshonneur, et auxquels tu te soumettras au nom d'une indescriptible sensation… Je te veux, et que je sois damné pour ça !... »

Elle était en train de lire les données, appuyée contre l'obscurité ; il vit le reflet du feu caresser ses cheveux, descendre sur ses épaules, puis le long de ses bras jusqu'à la peau dénudée de son poignet.

« …Sais-tu à quoi je suis en train de penser, en ce moment ? …Ton costume gris et ton col entrouvert... tu as l'air si jeune, si austère, si sûre de toi-même… De quoi aurais-tu l'air si je te rejetais la tête en arrière, si je te jetais au sol, dans ce costume sérieux, si je relevais ta jupe… »

Elle leva le regard vers lui. Il baissa le sien sur les papiers étalés sur son bureau.

Dans l'instant qui suivit, il dit :

— Le vrai coût de ce pont est inférieur à nos précédentes estimations. Vous remarquerez que la résistance de sa structure offre la possibilité de lui faire supporter une deuxième voie,

laquelle, je pense, pourrait bien être réclamée par les besoins de cet endroit d'ici quelques petites années. Si vous en étendez l'amortissement sur une période de…

Il parlait, et elle observait son visage à la lumière de la lampe, contre la vacuité noire de la pièce. La lampe se trouvait à l'extérieur de son champ de vision, et elle aurait pu croire que c'était son visage qui éclarait les papiers sur le bureau.

Son visage, pensa-t-elle, et la froide et radieuse clarté de sa voix, de son esprit, de sa pulsion pour un unique but. Le visage était comme ses mots ; comme s'il était la ligne d'un unique thème qui l'animait depuis le regard fixe des yeux ; à travers les muscles décharnés de ses joues, vers la courbe incurvée vers le bas et légèrement méprisante de sa bouche ; ligne d'un ascetisme brutal.

***

La journée commença avec la nouvelle d'une catastrophe : dans le Nouveau Mexique, dans une collision frontale, un train de marchandises de la société Atlantic Southern avait percuté un train de passagers, alors qu'ils franchissaient tous deux une courbe serrée dans les montagnes. La violence du choc avait éparpillé les wagons de marchandises sur tout le versant de la montagne. Les wagons transportaient 5.000 tonnes de cuivre extraits d'une mine de l'Arizona, à destination de la fonderie Rearden. Hank Rearden avait téléphoné au directeur général de l'Atlantic Southern, mais la réponse qu'il avait reçue était :

— Oh, mon Dieu, Monsieur Rearden ; comment pouvons-nous le dire ? Comment qui que ce soit peut dire combien de temps cela prendra pour récupérer tout ce que ce train à éparpillé à travers la montagne ?

Un des pires que nous n'ayons jamais eu… Je ne sais pas, Monsieur Rearden. Il n'y a aucune autre ligne nulle part dans cette région. La voie est endommagée sur quatre-cent mètres. Il y a eu un éboulement de rochers. Notre train d'intervention ne peut pas le traverser. Je ne sais pas comment nous récupérerons ces wagons et les remettrons sur la voie, ni quand. Pouvons pas l'espérer avant au moins deux semaines…

Trois jours ? Impossible Monsieur Rearden !… Mais on ne peut rien y faire !

…Mais sûrement que vous pouvez dire à vos clients que

c’est une catastrophe naturelle ! Qu’est-ce que ça fera si vous ne pouvez pas les garder ? Personne ne peut vous en tenir rigueur, dans un cas comme celui-ci !

Dans les deux jours qui suivirent, avec le concours de sa secrétaire, de deux jeunes ingénieurs de son département des expéditions, d’une carte routière et du téléphone longue-distance, Rearden parvint à réunir une flotte de camions qui s’élança vers le lieu de la catastrophe, et une chaîne de wagons-trémies pour les rejoindre à la gare de l’Atlantic Southern la plus proche. Les wagons-trémies avaient été empruntés à la Taggart Transcontinental. Les camions et leurs chauffeurs avaient été recrutés un peu partout à travers les Etats du Nouveau Mexique, de l’Arizona et du Colorado.

Par téléphone, les ingénieurs de Rearden s’étaient mis en chasse de camionneurs indépendants et leur avaient offert des sommes qui coupaient court à tous les arguments.

C’était la première de trois livraisons de cuivre que Rearden attendait ; il restait deux livraisons à venir. Une compagnie minière avait cessé ses activités, et l’autre était encore en train de plaider des délais contre lesquelles elle ne pouvait rien faire.

Il avait surveillé le déroulement des opérations sans annuler aucun rendez-vous, sans jamais avoir élevé la voix, sans ne jamais avoir manifesté aucun signe de fatigue, d’incertitude ou d’appréhension. Il avait agi avec la précision et la rapidité d’un officier supérieur soudainement pris sous le feu de l’ennemi ; et Gwen Ives, sa secrétaire, s’était comportée comme le plus calme de ses lieutenants. Elle approchait la trentaine, et son visage calme, harmonieux et impénétrable, avait une qualité qui lui donnait l’air d’avoir été faite pour évoluer dans un environnement équipé des mobiliers de bureau au *design* le plus contemporain. Elle était un de ses employés les plus impitoyablement compétents. Ses manières de satisfaire à ses obligations professionnelles suggéraient cette sorte de propreté toute rationnelle, qui considérait toute émotion durant le travail comme une “impardonnable immoralité”.

Quand l’état d’urgence toucha à sa fin, le seul commentaire qu’elle fit fût :

— Monsieur Rearden, je pense que nous devrions demander à tous nos fournisseurs de choisir les services de la Taggart Transcontinental pour nous faire parvenir leurs livraisons.

— C’est ce que je pense aussi. avait-il répondu. avant

d'ajouter, « Envoyez un télégramme à Fleming, dans le Colorado. Dites-lui que je prends une option d'achat sur cette mine de cuivre. »

Il était de retour dans son bureau, parlant à son directeur général dans un combiné téléphonique, et à son directeur des achats dans un autre, contrôlant chaque date et chaque tonne de minerai. Il ne devait pas laisser au hasard ou à quiconque la possibilité de la moindre heure de retard au débit d'une fournaise. Le dernier rail de la *Ligne John Galt* était en train d'être coulé, lorsque la sonnerie retentit et que la voix de Mademoiselle Ives lui annonça que sa mère était à l'extérieur et demandait à le voir.

Il avait demandé à sa famille de ne jamais venir à l'usine sans avoir fixé un rendez-vous au préalable. Il s'était réjoui de ce qu'ils haïssaient cet endroit et apparaissaient rarement dans son bureau. Ce qu'il ressentit à cet instant fût une violente impulsion qui lui disait de demander à sa mère de ne pas se trouver dans les environs.

Au lieu de ça, en faisant un effort plus grand encore que celui que lui avait réclamé l'accident du train, il avait calmement répondu :

— O.K., dites lui de venir.

Sa mère entra en affichant l'air de quelqu'un qui était agressivement sur la défensive. Elle eut un regard cirulaire pour la pièce comme si elle savait ce qu'elle représentait pour lui, et comme si elle était en train de lui déclarer le ressentiment qu'elle éprouvait pour tout ce qui pouvait être pour lui d'une plus grande importance qu'elle. Elle prit tout son temps, et il fut long, pour s'asseoir dans un fauteuil, déplacer et replacer son sac, ses gants, les multiples couches de ses vêtements, tout en marmonant :

— C'est vraiment très bien quand une mère doit avoir à attendre dans une antichambre et demander la permission à un sténographe avant qu'on l'autorise à voir son propre fils, qui…

— Maman, y-a-t-il quoique ce soit d'important ? Je suis vraiment débordé, aujourd'hui.

— Tu n'es pas le seul à avoir des problèmes. Bien sûr que c'est important. Crois-tu que je me donnerais tout le mal de conduire jusqu'ici, si ce n'était pas important ?

— Qu'est-ce que c'est ?

— C'est à propos de Philip.

— Oui ?

— Philip est malheureux.

— Et alors ?

— Il pense que ce n'est pas une bonne chose qu'il doive dépendre de ta charité et de vivre dans des taudis, et de ne jamais pouvoir compter sur un seul dollar qu'il ait gagné lui-même.

— Formidable ! fit Rearden avec un sourire étonné. « J'attendais de lui qu'il réalise ça. »

— Ce n'est pas bon pour un homme sensible de se trouver dans une telle situation.

— Ça ne l'est certainement pas.

— Je suis heureuse de voir que tu es d'accord avec moi. Donc, ce que tu dois faire, c'est de lui donner un travail.

— Un… quoi ?

— Tu dois lui donner un travail, ici, à l'usine ; mais un bon travail ; propre, bien sûr, dans un bureau et avec un salaire décent, de façon à ce qu'il ne se retrouve pas au milieu des ouvriers et des fourneaux malodorants.

Il savait qu'il était en train de l'entendre ; il ne parvenait pas à se forcer à le croire.

— Maman, tu n'es pas sérieuse.

— Certainement que je le suis. Je suis parvenue à savoir que c'est ce qu'il veut ; seulement il est trop fier pour te le demander. Mais si tu lui offres et que tu t'arranges pour que ça ait l'air d'être toi qui le lui demande comme une faveur, alors il sera très heureux de saisir cette occasion. C'est pourquoi je devais venir te voir pour t'en parler, de manière à ce qu'il ne devine pas que c'est moi qui te l'ai demandé.

Ce n'était dans la nature de sa conscience de comprendre la nature des choses qu'il était en train d'entendre. Une simple et unique pensée lui traversa l'esprit comme l'eut fait un spot de lumière, le rendant incapable de concevoir comment n'importe quels yeux pouvaient manquer de la voir. La pensée sortit de lui comme un cri de perplexité :

— Mais il ne connait rien à l'industrie de l'acier !

— Qu'est-ce que ça a à voir avec ça ? Il a besoin d'un travail.

— Mais il ne pourrait pas faire ce qu'on lui demande.

— Il a besoin d'avoir de l'amour propre et de se sentir quelqu'un d'important.

— Mais ça ne le rendrait pas compétent pour autant.
— Il a besoin de sentir qu'on le veut.
— Ici ? Pourquoi devrais-je le vouloir ?
— Tu embauches des tas d'étrangers.
— J'embauche des hommes qui produisent. Qu'a-t-il à offrir ?
— C'est ton frère, tout de même. Ce n'est pas vrai ?
— Qu'est-ce que ça a à voir avec ça ?

Elle le regarda fixement avec incrédulité, à son tour, coie par le choc. Pendant un moment, ils demeurèrent tous deux immobiles, chacun assis dans son fauteuil, à se regarder l'un et l'autre comme depuis une distance interplanétaire.

— C'est ton frère. dit elle, sa voix comme celle d'un disque de phonographe rayé répétant une formule magique dont elle ne pouvait se permettre de douter, « Il a besoin d'une position dans le monde. Il a besoin d'un salaire, de manière à ce qu'il sente qu'il ait de l'argent lui arrivant comme son dû, pas comme une aumône. »

— Comme son dû ? Mais il ne vaudrait pas une pièce de cinq *cents*, pour moi.

— Est-ce donc cela à quoi tu songes en premier lieu ? Ton *profit* ? Je suis en train de te demander d'aider ton frère, et toi tu es en train de chercher comment tu pourrais tirer “cinq *cents”* de lui, et tu ne l'aideras pas, à moins que cela ne te rapporte de l'argent ; c'est ça ? Tu n'aurais pas à le regretter. Tu as bien assez de gens ici qui font de l'argent pour toi.

— Es-tu en train de me demander de l'aider à organiser une fraude de ce genre ?

— Tu n'es pas obligé de présenter les choses comme ça.
— C'est une fraude ; ou ça n'en est n'est pas une ?
— C'est pour ça que je ne peux pas parler avec toi ; parce ce que tu n'es pas humain. Tu n'as aucune pitié, aucun sentiment pour ton frère, aucune compassion pour ce qu'il éprouve.
— C'est une fraude ou pas ?
— Tu n'épargnes personne.
— Crois-tu qu'une fraude de ce genre serait juste ?
— Tu es l'homme le plus immoral sur Terre ; tu ne penses à rien d'autre qu'à la justice ! Tu ne ressens aucun amour !

Il se leva, d'une façon abrupte et tendue ; le mouvement qui marque la fin des entretiens et demande à ceux auxquels il s'adresse de bien vouloir quitter les lieux.

— Maman, je dirige une usine d'acier… pas un bordel.

— Henry !

Le cri d'indignation ne répondait qu'au choix de son mot, rien de plus.

— Ne t'avise plus de me parler une nouvelle fois d'un job pour Philip. Je ne lui donnerais pas un poste de balayeur de cendre. Je ne l'autoriserai pas à pénétrer dans mon usine. Je veux tu comprennes bien ça, une fois pour toutes. Tu peux essayer de l'aider de toutes les façons que tu veux, mais ne me laisse jamais te voir penser à mon entreprise comme un moyen de parvenir à cette fin.

Les rides de la chair douce du menton de sa mère formèrent des gouttes évoquant un rire sarcastique.

— Qu'est-elle, ton usine… une sorte de temple sacré ?

— Pourquoi… oui. répondit-il d'une voix douce, étonné d'une telle pensée.

— Ne penses-tu jamais aux gens et à tes obligations morales ?

— Je ne sais pas ce que c'est que tu as choisi pour l'appeler “moralité”. Non, je ne pense pas “aux gens” ; à cette exception près que si je donnais un travail à Philip, je ne serais plus capable de regarder en face n'importe quel homme compétent qui avait besoin d'un travail et le méritait.

Elle se leva. Sa tête était rentrée entre ses épaules, et l'authentique amertume de sa voie semblait pousser les mots vers le haut en direction de sa grande et droite silhouette :

— Ça c'est ta cruauté, c'est ça qui est mesquin et égoïste chez toi. Si tu aimais ton frère, tu lui aurais donné un travail qu'il ne méritait pas, précisément parce qu'il ne le méritait pas. *Ça*, ce serait de l'affection authentique, de la bonté et de la fraternité. Autrement, à quoi sert l'amour ? Si un homme mérite un travail, il n'y a aucune vertu dans le fait de le lui donner. La vertu, c'est le don de l'immérité.

Il était en train de la regarder comme un enfant vivant un cauchemar peu familier ; une incrédulité qui l'empêchait de le voir devenir de l'horreur.

— Maman. dit-il lentement, « tu ne sais pas ce que tu es en train de dire. Je ne pourrais jamais être capable de te détester assez pour croire que tu penses sincèrement ce que tu dis. »

L'expression sur son visage l'étonna plus que tout le reste : c'était une expression de défaite, et cependant d'une bizarre

roublardise rusée et cynique, comme si, l'espace d'un bref instant, elle détint une sorte d'éspérance universelle qui rit de son innocence.

Le souvenir de cette expression demeurait dans son esprit, comme un signal d'alerte lui disant qu'il avait entrevu quelque chose qu'il devait essayer de comprendre. Mais il ne parvint pas à attraper ce problème, il ne parvint pas à forcer son esprit à l'accepter comme une matière à penser valable, et valide ; il ne parvint même pas à trouver d'indice, si ce n'est une légère gêne et de la répulsion ; et il n'avait pas de temps à y consacrer. Il ne pouvait y penser maintenant ; il se trouvait déjà en face de son prochain rendez-vous qui était assis devant son bureau ; il était en train d'écouter un homme qui plaidait pour sa vie.

L'homme ne présenta pas les choses en de tels termes, mais Rearden savait que c'était l'essence de l'affaire. Ce que l'homme exprima par des mots n'était qu'une imploration pour 500 tonnes d'acier.

C'était Monsieur Ward, de la Ward Harvester Company, dans le Minnesota.

C'était une société sans prétention et à la réputation immaculée ; le genre d'entreprise qui grandit rarement mais qui ne tombe jamais. Monsieur Ward représentait la quatrième génération d'une famille qui était propriétaire de son usine, et qui lui avait consciencieusement donné le meilleur de l'excellente capacité qu'elle possédait.

C'était un quincagénaire avec un visage carré et impassible. En le regardant, on comprenait immédiatement qu'il devait trouver aussi indécent d'exprimer le moindre signe de soufrance que de se déshabiller complètement en public. Il s'exprimait avec cette manière arride, typique du monde des affaires. Il expliqua qu'il avait toujours fait affaire, tout comme son père avant lui l'avait toujours fait, avec l'une de ces petites aciéries maintenant rachetées par l'Associated Steel, la société d'Orren Boyle. Il avait attendu, une année durant, la livraison de sa dernière commande d'acier. Il avait passé le dernier mois à se battre pour obtenir un entretien personnel avec Rearden.

— Je sais que votre usine est en train de tourner au maximum de ses capacités, Monsieur Rearden, fit-il, « et je sais que vous n'êtes pas en position de prendre de nouvelles commandes, et que même vos plus importants et plus vieux clients doivent eux-même attendre leur tour pour être servis, et

que vous êtes le seul décent… je veux dire, sur qui on peut se reposer, producteur d'acier restant dans ce pays. Je ne sais quelle bonne raison vous offrir pour que croyiez devoir faire une exception pour moi. Mais il n'y a rien d'autre que je puisse faire, excepté fermer les portes de mon entreprise pour toujours, et je… » il y eut une légère cassure dans sa phrase, « …je ne peux vraiment pas m'imaginer en train de fermer les portes… aujourd'hui… c'est pourquoi j'ai pensé que je devais vous parler, même si c'est peini… mais je devais tout essayer. »

C'était le langage que Rearden pouvait comprendre.

— J'aurais aimé pouvoir vous aider à vous en sortir. répondit-il, mais c'est le pire des moments pour moi, à cause d'une commande vraiment très grosse, et vraiment spéciale, qui doit primer sur tout le reste.

— Je sais. Mais voudriez-vous juste accepter d'entendre mon cas, Monsieur Rearden ?

— Bien sûr.

— Si c'est une question d'argent, je paierai tout ce que vous demanderez. Si ça peut vous faire changer d'avis, pourquoi pas, prenez moi toute les majorations que vous voudrez ; demandez moi le double du prix, seulement, laissez moi avoir cet acier. Je me moquerai de vendre des moissoneuses à perte, cette année ; ça me permettrait de maintenir mon entreprise en vie. J'ai amassé assez d'argent, à titre personnel, pour me permettre de faire tourner à perte mon entreprise pendant une paire d'années, si nécessaire, juste pour "garder la tête hors de l'eau"… parce que je pense que les choses ne peuvent continuer comme ça beaucoup plus longtemps. Les conditions sont sur le point de s'améliorer… ça ne peux que s'améliorer, au point où nous en sommes, où allons nous…

Il ne finit pas sa phrase et termina ce qu'il avait à dire par :

— …Il est temps qu'elles s'améliorent.

— Elles s'amélioreront, répondit Rearden.

La pensée de la *Ligne John Galt* allait et venait dans son esprit, comme une mélodie soutenant la sonorité pleine de confiance des mots qu'il prononçait. La *Ligne John Galt* était en train d'avancer. Les attaques et les ragots contre son *Metal* semblaient avoir cessé. Il avait l'impression que Dagny Taggart et lui, bien que séparés par des kilomètres et des kilomètres, se tenaient maintenant tous deux dans un espace vide, avec une large voie libre devant eux, libres de finir leur travail. « Ils vont

tranquilement nous laisser faire le travail », pensa-il ; « ils vont nous laisser seuls ».

— Notre usine à une capacité de production de mille moisonneuse-batteuses par an. dit Monsieur Ward. « L'année dernière, nous n'en avons produit que trois cents. J'ai récupéré du métal à droite à gauche, provenant d'entreprises en faillite, et pleurant dans le giron des gros producteurs pour avoir quelques tonnes ici et quelques autres là, et en courant partout comme un récupérateur de ferraille… bon, je ne vais pas vous ennuyer avec ça ; seulement, je n'aurais jamais pensé que je vivrai une époque où je devrai travailler comme ça. Et pendant tout ce temps là, Monsieur Orren Boyle me jurait qu'il allait me livrer mon acier "la semaine prochaine". Mais quelqu'étaient les quantités qu'il pouvait livrer, ça partait chez ses nouveaux clients pour des raisons que personne ne mentionnerait. J'ai seulement entendu des allusions à voix basse disant que c'était des gens qui avaient des sortes de "relations à haut niveau"–qui avaient "le bras long". Et aujourd'hui, je ne peux même plus du tout joindre Monsieur Boyle. Il est à Washington… il a été là-bas pendant plus d'un mois. Et tout ce que me dit sa secrétaire, c'est juste qu'ils ne peuvent rien faire parce qu'ils n'ont pas assez de minerai. »

— Ne perdez pas votre temps avec eux. dit Rearden, « Vous ne tirerez jamais rien de cette "boîte". »

— Vous savez, Monsieur Rearden, dit l'homme sur le ton de quelqu'un qui vient de faire une découverte à laquelle il ne croit pas encore, « je pense qu'il y a quelque chose de pas clair à propos de la façon dont Monsieur Boyle fait marcher son entreprise. Je n'arrive pas à comprendre ce qu'il bricole. La moitié de ses haut-fourneaux tournent pour rien, mais le mois dernier il y a eu toutes ces histoires à propos d'Associated Steel, dans tous les journaux. A propos de leur production ? Et bien non… à propos de leur projet–soit-disant "révolutionnaire"–de logements que Monsieur Boyle vient juste de finir de consruire, uniquement pour ses employés. La semaine dernière, c'était des films en couleur que Monsieur Boyle a envoyé à tous les lycées, montrant comment l'acier est fabriqué et "quel grand service il rend à tout le monde". Maintenant, Monsieur Boyle anime une émission de radio à lui ; ils y parlent de l'importance que représente l'industrie de l'acier pour le pays, et ils n'y arrêtent pas de répéter que nous

devons préserver l'industrie de l'acier comme une "entité unique".

— Je vois. Ne vous cassez pas la tête avec ça. Il ne va pas s'en tirer comme ça.

— Vous savez, Monsieur Rearden, je n'aime pas ces gens qui parlent de trop pour dire que tout ce qu'ils font n'est fait que pour "le bonheur *des autres*". Ce n'est pas vrai, et de toute manière je ne pense pas que ça serait bon si jamais c'était vrai. Bon, je dirai que j'ai besoin de cet acier pour sauver mon affaire. Parce que c'est la mienne. Parce que si je devais la fermer… oh, et bien, personne ne comprend ça aujourd'hui.

— Moi, oui.

— Oui… oui, je pense que vous le comprenez… C'est pourquoi, vous voyez, c'est ce qu'il y a de plus important pour moi. Et puis encore, il y a mes clients aussi. Ils m'ont fait confiance pendant des années. Ils comptent sur moi. C'est devenu à peu près impossible de trouver n'importe quelle sorte de machines nulle part. Savez-vous à quoi ça va ressembler, dans le Minnesota, quand les agriculteurs ne pourront plus avoir du tout de matériel, quand une machine agricole tombe en panne en plein milieu d'une saison de récolte, et qu'il n'y a pas de pièces de rechange, pas de solution de secours… rien d'autre que les films en couleur de Monsieur Orren qui vantent les mérites de l'acier… Oh, c'est pas vrai… Et puis il y a aussi mes employés. Il y-en a certain qui sont avec nous depuis l'époque de mon père. Ils n'ont pas d'autre endroit où aller. Pas maintenant.

Il était impossible, pensa Rearden, d'obtenir plus d'acier de son usine où chaque fourneau, chaque minute et chaque tonne étaient déjà occupés ou vendues à l'avance pour satisfaire des commandes urgentes, ce pour les six mois à venir. Mais la *Ligne John Galt*, songea-t-il ; s'il avait pu faire ça, alors il pouvait faire n'importe quoi. C'était comme s'il voulait s'attaquer à dix problèmes à la fois. Il avait l'impression qu'il y avait un monde où rien ne lui était impossible.

— Ecoutez, fit-il en tendant la main pour saisir le combiné téléphonique, « laissez-moi demander à mon directeur pour voir ce que nous avons à couler dans les prochaines semaines. Peut-être trouverons-nous une solution pour emprunter quelques tonnes à quelques commandes, et… »

Monsieur Ward détourna prestement son regard, mais Rearden avait pu saisir l'expression de ses yeux. « Ça

représente tellement pour lui », se dit-il, « et si peu pour moi ! »

Il dut reposer le combiné. La porte de son bureau venait de s'ouvrir à la volée, et Gwen Ives se précipita littéralement dans le bureau. Il semblait impossible que Mademoiselle Ives se permette une entrée de cette sorte, ni que le calme qu'affichait toujours son visage puisse se transformer en une sorte de distorsion surréaliste, ni que ses yeux semblent aveugles, ni que le son de ses pas puissent séloigner de cette apparence d'inflexible discipline. Elle dit :

— Excusez-moi de vous interrompre, Monsieur Rearden. mais il savait qu'elle ne voyait pas le bureau, ni Monsieur Ward ; qu'elle ne voyait rien d'autre que lui, « J'ai pensé que je devais vous annoncer que le Sénat vient juste de faire passer la *Loi d'égalité des chances*. »

Ce fût le flegmatique Monsieur Ward qui s'écria, en regardant Rearden:

— Oh, mon Dieu, non ! Oh non !

Rearden se dressa sur ses jambes. Il se tint inhabituellement penché en avant, une épaule tombant vers l'avant. Ça ne dura qu'un instant. Puis il regarda autour de lui, comme pour recouvrer ses esprits, et dit :

— Excusez-moi.

Le regard qu'il eut inclua Miss Ives et Monsieur Ward. Il s'assit à nouveau derrière son bureau.

— Nous n'avions pas été informés au préalable de ce que le projet de loi avait été déposé, il me semble. demanda-t-il d'une voix sèche et contrôlée.

— Non, Monsieur Rearden. Apparemment, ça a été fait par surprise et ça ne leur a pris que quarante-cinq minutes.

— L'avez-vous appris par Mouch ?

— *Non*, Monsieur Rearden.

Elle avait insisté sur le "non".

C'est le jeune assistant de secrétariat du cinquième étage qui est arrivé au pas de course pour me dire qu'il venait juste de l'entendre à la radio. J'ai appelé les rédactions des journaux pour vérifier l'information. J'ai essayé de joindre Monsieur Mouch, à Washington. Son bureau ne répond pas.

— Quand avons-nous eu de ses nouvelles pour la dernière fois ?

— Il y a une dizaine de jours, Monsieur Rearden.

— Bon. Merci Gwen. Essayez encore de joindre son bureau.

— Oui, Monsieur Rearden.

Elle sortit du bureau. Monsieur Ward s'était levé, son chapeau à la main. Il marmonna :

— Je pense que je ferais mieux…

— Asseyez-vous ! fit sèchement Rearden, avec un ton de férocité dans la voix.

Monsieur Ward obéit en le regardant fixement.

— Nous étions en train de régler quelques affaires, n'est-ce pas ? fit Rearden.

Monsieur Ward ne pouvait définir la nature de l'émotion qui contrôlait la bouche de Rearden alors qu'il parlait.

— Monsieur Ward, de quoi est-ce que ces batards corrompus nous accusent-ils, entre autre choses, déjà ? Ah, oui, notre devise, *les affaires continuent.* Et bien, les affaires continuent, Monsieur Ward !

Il saisit le combiné de son téléphone et fit demander son directeur.

— Dis donc, Pete… Quoi ? Oui, je suis au courant. C'est bon, fermes la. On en parlera après. Ce que je voudrais savoir c'est : est-ce que tu pourrais t'arranger pour me dégotter 500 tonnes d'acier "en *extra*", à l'écart du *planning*, dans les semaines qui viennent ? …Oui… Je sais que c'est dur… Donne-moi les dates et les chiffres.

Il écouta tout en griffonant quelques notes à la hâte sur une feuille de papier. Puis il dit :

— C'est d'accord. Merci. et raccrocha.

Il étudia durant quelques instants ce qu'il venait d'écrire, ajoutant quelques calculs en marge des notes. Puis il releva la tête.

— C'est d'accord, Monsieur Ward. Vous aurez votre acier dans dix jours.

Quand Monsieur Ward fût parti, Rearden sortit pour se rendre dans le bureau de sa secrétaire. Là, il dit à Mademoiselle, Ives d'une voix neutre :

— Envoyez un télégramme à Fleming, dans le Colorado. Il saura pourquoi je dois annuler cette option.

Elle inclina sa tête, à la manière d'un signe d'acquiescement signifiant de l'obéissance. Elle ne lui avait pas adressé un regard. Il s'en retourna vers son rendez-vous suivant et fit :

— Comment allez-vous ? Entrez…

Il y penserait plus tard, se dit-il ; on doit faire les choses les

unes après les autres, et on doit continuer d'avancer. Pour le moment, avec une clarté peu naturelle, avec une simplification brutale qui le rendait presque facile, sa conscience ne contenait qu'une seule préoccupation : « ça ne doit pas m'arrêter ». Cette phrase demeurait en suspend dans sa conscience, sans passé ni futur. Il ne pensait pas à ce qui ne devait pas l'arrêter, ou pourquoi cette phrase était un absolu si crucial. Cela le faisait continuer, et il y obéissait. Il avançait pas-à-pas. Il respectait scrupuleusement le *planning* de ses rendez-vous.

Il était tard lorsqu'il congédia son dernier interlocuteur et qu'il quitta son bureau. Ses employés de bureau étaient déjà rentrés chez eux. Mademoiselle Ives était seule, assise derrière son bureau, dans une pièce qui était vide. Elle se maintenait droite et raide, ses mains maintenues fermement croisées sur son genou. Sa tête n'était pas inclinée, mais fermement maintenue de niveau et son visage semblait figé. Des larmes coulaient sur ses joues, silencieusement, sans qu'elle n'affiche aucune expression suggérant une tentavive de résistance à l'émotion, au-delà de tout contrôle. Elle le vit et dit sèchement, avec de la culpabilité dans le son de sa voix, comme pour s'excuser, sans tenter la futile prétension de cacher son visage :

— Je suis désolée Monsieur Rearden.

Il s'approcha d'elle.

— Merci. dit-il d'une voix douce.

Elle leva ses yeux vers lui, étonnée. Il sourit.

— Mais ne pensez-vous pas que vous me sous-estimez, Gwen ? N'est-il pas un peu trop tôt pour pleurer sur mon sort ?

— J'aurais pu comprendre le reste de ce qu'ils disaient, dit elle à voix basse, « mais ils »–elle désigna les journaux sur son bureau–« appellent cela "*une victoire citoyenne de l'anti-cupidité*". »

Il rit à haute voix.

— Je peux voir à quel endroit une telle distortion du langage pourrait vous rendre furieuse, dit-il, « Mais, quoi d'autre ? »

Tandis qu'elle le regardait, les traits de sa bouche se détendirent un peu. La victime qu'elle ne pouvait protéger était son seul repère rassurant dans un monde qui était en train de se dissoudre autour d'elle. Il posa doucement sa main en travers de son front ; c'était une marque très inhabituelle de familiarité, chez lui, et une admission silencieuse des faits dont il n'avait pas ri.

— Rentrez chez vous, Gwen, je n'aurai pas besoin de vous

ce soir. Je vais rentrer à la maison, moi aussi, dans un tout petit moment. Non, je ne veux pas attendre.

Il était minuit passé lorsque, alors qu'il était encore assis derrière son bureau, penché sur des plans du pont pour la *Ligne John Galt*, il s'arrêta soudainement de travailler parce que l'émotion l'avait atteint comme un coup de poignard soudain qu'il ne pouvait esquiver plus longtemps, comme si un rideau d'anesthésie s'était déchiré. Il s'effondra à moitié, encore maintenu par une faible résistance, et demeura assis, sa poitrine pressée contre le bord du bureau qui l'arrêtait, sa tête penchée en avant, comme si la seule prouesse dont il était encore capable était d'empêcher sa tête de heurter le bureau. Il resta dans cette position durant quelques instants, conscient de rien d'autre que de la douleur, une douleur déchirante sans contenu ni limite–il était assis ainsi, ignorant s'il s'agissait de son esprit ou de son corps, réduit à la terrible horreur de la douleur qui stoppait le cours de sa pensée. Ce fût terminé en quelques instants. Il releva la tête et se tint droit sur son fauteuil, à nouveau, calmement, puis il s'appuya contre le dossier. Maintenant il savait qu'en remettant ce moment aux heures à venir, il ne s'était pas rendu coupable d'évasion ; il n'y avait pas pensé parce qu'il n'y avait rien à penser. La pensée, se dit il calmement, est une arme que l'on utilise dans le but d'agir. Aucune action n'était possible. La pensé est l'outil avec lequel on fait un choix. Aucun choix ne lui avait été laissé. La pensée établit un but et la manière de l'atteindre. Pour ce qui concernait sa vie, qui était en train de lui être arrachée petit morceau par petit morceau, il ne devait avoir aucune voix, aucun propos, aucune voie, aucune défense. Il fût étonné par cette réflexion. Il prit conscience pour la première fois qu'il n'avait jamais connu la peur parce que, contre tout désastre, il avait toujours brandi ce médicament miracle qui était d'être capable d'*agir*. Non, se dit-il, pas une assurance de la victoire–qui peut bien avoir une telle chose–seulement la chance d'agir, laquelle est tout ce dont on a besoin. Maintenant il était en train de contempler, impersonnellement et pour la première fois, le vrai cœur de la terreur : être livré à la destruction avec les mains liées derrière le dos.

« Alors, vas-y avec les mains liées », se dit-il, « Vas-y enchaîné. Vas-y. Ça ne doit pas t'arrêter… » Mais une autre voix lui disait des choses qu'il ne voulait pas entendre, tandis qu'il repoussait ces attaques, criant à travers et sur elles. « Il est

absurde de penser à ça… ça ne sert à rien… Pourquoi faire ?... N'y penses plus ! »

Il ne pouvait l'étouffer. Il restait assis, immobile au-dessus des dessins du pont de la *Ligne John Galt*, et entendait les choses délivrées par une voix qui était en partie du son, et de la vue pour l'autre : Elles décidaient sans lui—Elles ne l'interpellaient pas, elles ne demandaient pas, elles ne le laissaient pas parler—Elles n'étaient même pas dans l'obligation de le lui faire savoir ; de lui faire savoir qu'elles avaient arraché une partie de sa vie, et qu'il devait se tenir prêt à reprendre sa marche comme un paralysé… De tous ceux qui pouvaient en être concernés, quiconque pouvaient-ils être, quelqu'en soient les raisons, quelqu'en soient les besoins, il était le seul qu'ils n'avaient pas eu à considérer.

Le signal qui marquait la fin de la longue route disait, REARDEN ORE. Il était en suspend au-dessus de gradins décroissants faits de métal noir… et au-dessus des années et des nuits… au-dessus d'une pendule dont le tic-tac rythmait la chute des gouttes de son sang… le sang qu'il avait joyeusement donné, avec exultation, en paiement d'un jour lointain et d'un panneau au-dessus d'une route… payé de ses efforts, de sa résistance, de son esprit et de son espoir. Détruits au nom d'un caprice de quelques hommes qui s'asseyaient et votaient… Qui sait par quels esprits ?... Qui connaissait ceux qui les avaient mis au pouvoir ? Quel mobile les faisait avancer ? Quelle était leur connaissance ? Lequel d'entre-eux était capable, sans aide, de rapporter du sol un petit morceau de minerai ?... Détruits au nom d'un caprice d'hommes qu'il n'avait jamais vu et qui n'avaient jamais vu ces gradins de métal… Détruits, parce qu'ils en avaient décidé ainsi. De quel droit ?

Il secoua la tête. Il y a des choses que l'on ne doit pas contempler, se dit-il. Il y-a une obscènité du mal qui contamine celui qui l'observe. Il y-a une limite à ce qu'un homme peut voir. Il ne doit pas y penser ni regarder à l'intérieur, ni essayer de comprendre la nature de ses origines.

Se sentant silencieux et vide, il se dit que ça irait mieux demain. Il se pardonnerait la faiblesse de cette nuit, c'était comme les larmes que l'on peut s'autoriser lors de funérailles, après quoi on apprend comment vivre avec une blessure ouverte, ou une usine paralysée.

Il se leva et s'avança vers la baie vitrée. L'usine semblait déserte et immobile ; il aperçut de faibles restes de rouge épars

au-dessus des cheminées noires, de longs serpentins de vapeur, les diagonales entremêlées des grues et des pontons. Il éprouva un sentiment de solitude désolée, d'un genre qu'il n'avait pas connu auparavant. Il songea que Gwen et Monsieur Ward pouvaient le regarder comme un espoir, comme un soulagement, comme un renouvellement de leur courage.

Qui pouvaient-il regarder ?

Lui aussi, en avait besoin, pour une fois. Il aurait voulu avoir un ami qui lui permettrait de le voir souffrir, sans faux-semblants ou protection, sur lequel il pourrait s'appuyer un instant, juste le temps de dire, « je suis vraiment fatigué », et trouver un moment de répit. De tous les hommes qu'il connaissait, y-en avait-il un qu'il aurait aimé avoir maintenant à son côté ? Il entendit la réponse dans son esprit, immédiate et choquante : Francisco d'Anconia.

Son soupir de colère lui fit recouvrer son esprit. L'absurdité de cette espérance le secoua pour le ramener au calme.

« Voila ce que cela rapporte », se dit-il, « lorsque l'on se laisse aller à de la faiblesse. »

Il resta devant la baie vitrée, s'efforçant de ne pas penser. Mais il continuait d'entendre les mots dans sa tête : « Rearden Ore… Rearden Coal… Rearden Steel… *Rearden Metal*… » A quoi cela servait-il ? Pourquoi l'avait-il fait ? Pourquoi devrait-il vouloir encore faire quoique ce soit d'autre ?...

Son premier jour sur les corniches des mines de minerai de fer… Le jour où il se tenait contre le vent, regardant les ruines d'une aciérie, en contrebas… Le jour ou il se tint ici, dans ce bureau, devant cette baie vitrée, et songea qu'un pont pouvait être conçu pour supporter d'incroyables charges reposant sur quelques barres de métal, pour peu que l'on combine un tablier avec une arche, pour peu que l'on construise des jambes de force en diagonale avec des membrures courbées vers…

Il s'interrompit et demeura immobile. Il n'avait pas pensé à combiner un tablier avec une arche, ce jour là.

Dans l'instant qui suivit, il fût derrière son bureau, penché au-dessus, avec un genou en appui sur le fauteuil, et pas même le temps de penser à s'asseoir, il était en train de dessiner des lignes, des courbes, des triangles, de crayonner des colonnes de calculs, sur les plans étalés sur le bureau, sur le buvard du sous-main, sur les lettres que quelqu'un lui avait envoyé. Et une heure plus tard, il était en train de téléphoner pour obtenir un

appel longue-distance, il était en train de patienter pour un téléphone qui devait sonner à côté d'un lit, dans un wagon de chemin de fer stationné sur une voie de garage, il était en train de dire :

— Dagny ! Notre pont… Jetez à la poubelle tous les dessins que je vous ai envoyé, parce que… Quoi ?... Oh ça ? Qu'ils aillent au diable, les pillards et leur lois. Oubliez ça, Dagny, qu'est-ce qu'on en a à faire ! Bon, écoutez, vous savez ce truc qu'on a appelé la *jambe de force Rearden*, que vous admiriez tellement ? Ça ne vaut pas un clou. Je viens d'imaginer une jambe de force qui dépassera tout ce qu'on a fait jusqu'à présent ! Votre pont permettra à quatre trains de passer dessus en même temps, tiendra le coup trois-cent ans, et coûtera moins cher à construire que le plus modeste des tunnels. Je vais vous envoyer les dessins d'ici deux jours, mais je voulais vous en parler tout de suite. Vous saisissez, c'est une histoire de combiner une jambe de force avec une arche. Si on prend une jambe de force diagonale et… Comment ?... Je ne vous entends pas. Avez-vous attrapé la crève ?... De quoi voulez-vous me remercier, au point où nous en sommes ? Attendez jusqu'à ce que je vous l'explique.

CHAPITRE

VIII

LA LIGNE JOHN GALT

L'employé sourit, en regardant Eddie Willers de l'autre côté de la table.

— Je me sens comme un fugitif. dit Eddie Willers, « Je crois que vous savez pourquoi je n'ai pas mis les pieds ici pendant des mois ? »

Il pointa un doigt en direction de la cafeteria du sous-sol.

— Je suis censé être un vice-président, maintenant. Le *vice-président exécutif*. Pour l'amour de Dieu, ne le prenez pas sérieusement. J'ai supporté ça aussi longtemps que j'ai pu, et après il fallait que je m'enfuie, au moins pour une soirée… La première fois où je suis descendu ici pour dîner, après ma soit-disante "promotion", ils m'ont tous tellement regardé, j'ai pas osé revenir. Oh, ils n'ont qu'à me regarder, si ça leur chante.

Vous vous en foutez. Je suis bien content que ça change rien pour vous… Non, je l'ai pas vue pendant deux semaines. Mais je l'ai eue au téléphone tous les jours, parfois deux fois par jour… Ouais, je sais comment elle se sent ; elle adore ça. Qu'est-ce que c'est qu'on entend dans le téléphone–des vibrations sonores, c'est ça ? Et bien sa voix sonne comme si c'était des *vibrations lumineuses*, si vous voyez ce que je veux dire. Elle adore livrer cette horrible bataille toute seule, et la gagner… Oh oui, elle est en train de gagner ! Vous savez pourquoi vous n'avez rien lu à propos de la *Ligne John Galt* dans les journaux, pendant pas mal de temps ? Parce ce que ça va très bien… Seulement… ce rail en *Rearden Metal* fera la meilleure voie jamais construite, mais à quoi ça va servir si on n'a pas de moteurs assez puissants pour en tirer l'avantage ? Regardez cette sorte de brûleurs de charbon rapiécés

qu'il nous reste–elles arrivent à peine à aller assez vite pour des rails de trolleybus…

Pourtant, y a quand même de l'espoir. La United Locomotive Works a fait faillite. C'est la meilleure nouvelle qu'on a eu dans les dernières semaines, parce ce que leur usine a été rachetée par Dwight Sanders. C'est un jeune ingénieur brillant qui a récupéré la meilleure usine d'avions du pays. Il a dû vendre l'usine d'avions à son frère pour pouvoir prendre la United Locomotive. C'est un avantage de la *Loi d'égalité des chances*. Pour sûr, c'est juste un arrangement entre eux, mais est-ce que vous pourriez lui en vouloir ?

De toute façon, on verra des *Diesels* sortir de la United Locomotive Works maintenant. Dwight Sanders fera redémarrer les choses. …Bien sûr qu'elle compte sur lui. Pourquoi me demandez-vous ça ?... Ben oui, il est d'une importance cruciale pour nous, maintenant. On a juste signé un contrat avec lui, pour les dix premières locomotives Diesel qu'il construira. Quand je l'ai appelée pour lui dire que le contrat était signé, elle a rigolé et elle a dit : "Tu vois ? Y-a-t-il aucune raison d'avoir peur ?" …Elle a dit ça, parce qu'elle le sait–je ne lui ai jamais dit, mais elle le sait–que ça me fait peur, tout ça. …Oui, j'ai peur… Je ne sais pas …Ça me ferait pas peur si je savais de quoi, je pourrais faire quelque chose à propos de ça. Mais cette… Dites le moi, vous ne me détestez pas pour être le vice-président exécutif ?...

Mais vous ne voyez pas que c'est vicieux ?... Quel honneur ? Je ne sais pas ce que c'est que je suis : un clown, un fantôme, un sous-diplômé, ou juste un faire-valoir pourri.

Quand je m'assieds dans son… dans son fauteuil, derrière son bureau, je me sens *pire* que ça : j'ai l'impression d'être un meurtrier… Oh bien sûr, je sais que je suis censé être un faire-valoir pour elle, et ça serait un honneur, mais… mais j'ai l'impression d'être engagé dans une sorte d'horrible voie que j'arrive vraiment pas à saisir. Je suis un faire-valoir pour Jim Taggart. Pourquoi il serait nécessaire pour elle d'avoir un faire-valoir ? Pourquoi elle doit se cacher ? Pourquoi est-ce qu'ils l'ont foutue dehors de l'immeuble ?

Vous savez qu'elle a dû sortir en passant par une partie cachée qui donne dans l'allée de derrière, de l'autre côté de notre *Entrée Express et Bagages* ? Vous devriez y jeter un œil, un de ces jours. C'est le bureau de la John Galt Inc.

Pourtant tout le monde sait que c'est elle qui continue de faire

tourner Taggart Transcontinental. Pourquoi ne veut-elle pas qu'on sache que c'est elle qui fait ce magnifique travail ? Pourquoi est-ce qu'ils ne lui en sont pas reconnaissants ? Pourquoi est-ce qu'ils lui volent son mérite ; avec moi comme réceptioniste des bonnes choses volées ? Pourquoi est-ce qu'ils font tout ce qu'ils peuvent pour lui rendre la tâche difficile, alors qu'elle est tout ce qui les sépare de la destruction ? Pourquoi est-ce qu'ils la torturent en récompense de leur sauver la vie ? …Quoi, qu'est-ce qu'il y a ? Pourquoi vous me regardez comme ça ? …Oui, je crois que vous comprenez… Il y-a quelque chose la dedans que j'arrive pas à définir, et c'est quelque chose comme une diablerie. C'est pour ça que j'ai peur… Je pense pas que quelqu'un puisse s'en tirer, dans cette histoire… Vous savez, c'est bizarre, mais je crois qu'ils le savent aussi, Jim et sa clique et tous les autres dans le *building*.

Il y-a quelque chose de coupable et de sournois partout dans cet endroit. Coupable, sournois et *mort*. Taggart Transcontinental est maintenant comme un homme qui a perdu son âme… qui a *trahi* son âme… Non, elle s'en fout. La dernière fois qu'elle est venue à New York, elle est arrivée sans prévenir. J'étais dans mon bureau–dans son bureau–et tout d'un coup la porte s'est ouverte et elle était là. Elle est arrivée en disant "Monsieur Willers, je suis à la recherche d'un travail de chef de gare. Me donnerez-vous ma chance ?" Je les aurais tous tués, je pouvais pas faire autrement que de rigoler. J'étais tellement content de la voir, et elle rigolait si joyeusement. Elle avait dû venir directement ici depuis l'aéroport. Elle portait un pentalon et un blouson d'aviateur–qu'est-ce que ça lui allait bien–elle a eu la peau brûlée par le vent, c'était comme un coup de soleil, comme si elle était revenue de vacances.

Elle m'a rappelé où j'étais–dans son fauteuil–et elle s'est assise au bureau et a parlé à propos du nouveau pont de la *Ligne John Galt*… Non, non, je lui ai jamais demandé pourquoi elle avait choisi ce nom là. Je ne sais pas ce que ça veux dire, pour elle. Un genre de défi, je pense… je ne sais pas à qui… Oh, c'est pas ça qui est important, ça ne veut rien dire, il n'y a aucun John Galt, mais j'aurais préféré qu'elle ne l'utilise pas. Je ne l'aime pas. Et vous ?... Vous l'aimez bien ? Vous n'avez pas l'air de le penser quand vous le dites.

***

Les fenêtres des bureaux de la *Ligne John Galt* donnaient sur

une allée sombre. En relevant les yeux vers la fenêtre, Dagny ne pouvait voir le ciel, seulement le mur d'un *building* s'élevant au-delà de son champ de vision. C'était l'un des côtés du grand gratte-ciel de la Taggart Transcontinental. Son nouveau quartier général était constitué de deux pièces au rez-de-chaussé d'un immeuble de bureaux qui s'était à moitié éffondré. La structure pouvait résister, mais les étages supérieurs n'étaient pas assez sûrs pour être occupés. Les locataires qui s'y trouvaient encore ne devaient leur présence qu'aux derniers instants d'inertie qu'offre le redressement judiciaire. Elle aimait ce nouvel endroit : y élire domicile pour son activité lui permettait d'économiser pas mal d'argent. Les deux pièces ne contenaient aucun mobilier de bureau ou personnel superflu. Le mobilier provenait de chez un vendeur de matériel d'occasion racheté à bas prix ou saisi à des des entreprises en faillite. Les employés étaient les meilleurs qu'elle avait pu trouver. Durant ses rares visites à New York, elle n'avait même pas eu le temps de s'attarder sur les détails de la pièce dans laquelle elle travaillait ; elle fût simplement satisfaite de voir qu'elle lui permettait de faire son travail comme elle l'entendait. Elle ne savait pas ce qui l'avait fait s'interrompre dans son travail, ce soir, et regarder les fines traînées de pluie sur les vitres de la fenêtre et le mur du *building* d'en face.

Il était plus de minuit. Sa petite équipe était partie. Elle devait être à l'aéroport à trois heures du matin, pour y prendre son avion et retourner dans le Colorado. Il ne lui restait plus grand chose à faire : seulement quelques rapports d'Eddie à lire. Fait d'une soudaine cassure dans la tension que les tâches à expédier rapidement lui réclamaient, elle s'arrêta, incapable de poursuivre. La lecture des rapports semblait réclamer un effort au-delà de l'éneregie dont elle était encore capable. Il était trop tard pour qu'elle rentre chez elle y chercher un peu de sommeil, et trop tôt pour se rendre à l'aéroport.

Elle se dit :

« Tu es fatiguée », et elle considéra son humeur avec un détachement sévère et méprisant, sachant que ce n'était que passager. Elle avait volé jusqu'à New York pour une urgence, impromptue, sautant sur les commandes de son avion en moins de vingt minutes, juste après avoir écouté le dernier journal d'information à la radio. La voix du haut-parleur avait dit que Dwight Sanders s'était retiré des affaires, soudainement, sans aucune raison ni commentaire. Elle s'était précipitée à New

York, espérant l'y trouver et le stopper. Mais elle avait senti, alors qu'elle était dans les airs au-dessus du continent, qu'elle ne trouverait aucune trace de lui.

Au-delà de la fenêtre, la pluie de printemps semblait s'être figée en suspension dans les airs, comme si c'était une fine brume. Elle était adossée contre le dossier de son fauteuil, observant avec une attitude détachée la caverne ouverte de l'*Entrée des Bagages et Express* du Terminus Taggart. Il y-avait quelques lumières nues à l'intérieur, perdues au milieu des poutrelles métalliques du plafond, et quelques rares piles de bagages posés à même le sol de ciment usé. L'endroit avait l'air d'être abandonné et mort.

Elle eut un regard de considération pour la fissure dentelée sur un mur de son bureau. Elle n'entendait aucun son. Elle savait qu'elle était seule dans les ruines de ce *building*. Elle avait même l'impression d'être seule dans la ville. Elle ressentit une émotion contenue depuis des années : une solitude qui s'étendait au-delà de cet instant, au-delà du silence de la pièce et de la vacuité humide et luisante de la rue ; la solitude d'un terrain vague gris où rien ne valait d'être atteint ; la solitude de son enfance.

Elle se leva et marcha jusqu'à la fenêtre. En pressant son visage contre la vitre, elle pouvait voir la totalité du Building Taggart, ses lignes qui convergeaient abruptement vers son lointain pinacle dans le ciel. Elle chercha du regard la fenêtre de la pièce qui avait été son bureau. Elle se sentait comme si elle était en exile, condamnée à ne jamais revenir, comme si son existence était séparée de ce *building* par bien plus qu'une cloison de verre, un rideau de pluie et quelques petits mois d'attente. Elle se tenait dans une pièce dont l'enduit des murs s'effondrait, pressée contre la vitre, regardant en l'air vers la forme inaccessible de ce qu'elle aimait. Elle ne connaissait pas l'exacte nature de sa solitude. Les seuls mots qui pouvaient la désigner étaient : "Ce n'est pas le monde que j'espérais."

Une fois, lorsqu'elle avait seize ans, et alors qu'elle regardait la longue traînée d'une voie de la Taggart, ces rails qui convergeaient–comme les lignes d'un gratte-ciel–vers un point unique dans le lointain, elle avait dit à Eddie Willers qu'elle avait toujours eu l'impression que c'était comme si les extrêmités invisibles des rails étaient tenues par la main d'un homme se trouvant au-delà de l'horizon–non, pas son père ou aucune des hommes des bureaux–et qu'un jour, elle le rencontrerait.

Elle secoua la tête et s'éloigna de la fenêtre. Elle revint s'asseoir à son bureau. Elle essaya de retrouver les rapports. Mais, tout à coup, elle s'affala sur son bureau, la tête à l'intérieur d'un bras replié. « Ne le fait pas », se dit-elle ; mais elle ne fit aucun mouvement pour se redresser–ça ne faisait aucune différence, il n'y-avait personne ici pour la voir. C'était un désir qu'elle ne s'était jamais permis d'admettre. Elle y faisait face, maintenant. Elle se dit :

« Si l'émotion est notre réponse aux choses que le monde a à offrir, si j'aime les rails, le *building*, et plus; si j'aime l'amour que je leur porte, alors il reste encore une réponse, la plus importante, que j'ai manqué de trouver. »

Elle se dit encore que pour trouver une émotion qui détiendrait, comme leur somme, comme leur expression finale, le propos de toutes les choses qu'elle aimait sur Terre… Pour trouver une conscience comme celle qui était sienne, qui serait la signification de son monde, comme elle en serait elle-même la signification… Non, pas Francisco d'Anconia, pas Hank Rearden, aucun homme qu'elle avait rencontré ou admirait… Un homme qui existait seulement dans sa connaissance de sa capacité pour une emotion qu'elle n'avait jamais ressentie, mais qui aurait sa propre vie pour l'expérimenter… Elle se tordit dans un lent et léger mouvement de son corps, ses seins pressés contre le bureau ; elle sentit le désir parcourir ses muscles et ses nerfs.

« Est-ce que c'est ce que tu veux ? Est-ce aussi simple que cela ? », se dit-elle en sachant que ce n'était pas aussi simple. Il y avait une sorte de lien inaltérable entre l'amour qu'elle éprouvait pour le travail et le désir de son corps ; comme si l'un lui donnait le droit à l'autre, le droit et la signification ; comme si l'un était le complément de l'autre–et le désir ne serait jamais satisfait, sauf s'ils pouvaient êtres d'une égale intensité.

Son visage se fit pressant contre son bras, elle bougea sa tête, la secouant lentement dans une expression de négation. Elle ne trouverait jamais. Sa propre perception de ce que pouvait être la vie était tout ce qu'elle aurait de ce monde qu'elle avait désiré ; seulement la pensée de celui-ci–et quelques rares moments, comme quelques lumières qui parvenaient à s'en échapper dans sa direction–pour savoir, pour détenir, pour suivre, jusqu'à la fin…

Elle releva la tête.

Sur le pavement de l'allée, de l'autre côté de la fenêtre, elle vit

l'ombre d'un homme qui se tenait devant la porte de son bureau. La porte n'était qu'à quelques pas ; elle ne pouvait le voir, pas plus que les éclairages de la rue au-delà, seulement son ombre sur les pavés. Il était parfaitement immobile. Il était si près de la porte, comme un homme sur le point d'entrer dans le bureau, qu'elle attendit qu'il frappe. Au lieu de cela, elle vit l'ombre prise d'une soudaine secousse, comme si elle avait été poussée vers l'arrière, puis "il" se retourna et s'éloigna d'un pas rapide. Lorsqu'il s'arrêta, il n'y eut plus sur le pavement que le dessin du bord de son chapeau et celui de ses épaules. L'ombre demeura immobile encore un instant, fit un signe, puis s'agrandit encore lorsque qu'"il" revint.

Elle n'éprouvait aucune peur. Elle demeurait assise derrière son bureau, immobile, observant, avec une attitude de perplexité détachée. "Il" s'arrêta devant la porte, puis s'en éloigna ; "il" fit un arrêt au milieu de l'allée, puis revint rapidement vers la porte. Son ombre se balançait en travers des pavés comme un pendule aux formes irrégulières, décrivant le déroulement d'une bataille silencieuse : c'était un homme qui ne savait pas s'il devait entrer ou s'échapper. Elle observait tout cela avec un détachement particulier. Il n'était pas en son pouvoir de faire quoi que ce soit, sauf d'observer. Elle se demandait, vaguement, de loin :

« Qui cela peut-il bien être ? »

L'avait il observé depuis quelque part dans l'obscurité ? L'avait-il vu s'effondrer sur son bureau, dans la lumière à travers la fenêtre sans rideaux ? Avait-il observé sa solitude désolée comme elle observait la sienne à présent ? Elle n'en éprouvait rien.

Ils étaient tous deux seuls dans le silence d'une ville morte–il lui semblait qu'il se trouvait à des kilomètres, réflexion d'une souffrance anonyme, le compagnon survivant dont les problèmes étaient aussi éloignés d'elle que les siens pourraient l'être de lui. Il se déplaçait rapidement, sortant de son champ de vision, puis y revenant encore. Elle ne bougeait pas de son fauteuil, et observait toujours l'ombre d'un tourment inconnu se mouvant sur le pavé brillant d'une allée obscure. L'ombre s'éloigna, encore. Elle ne revint plus. C'est alors qu'elle se dressa sur ses jambes. Elle avait voulu voir ce qu'il restait de la bataille ; maintenant qu'elle l'avait gagnée–ou perdue–elle fut prise d'une envie soudaine de connaître son identité et son but.

Elle se précipita à travers l'antichambre de son bureau, ouvrit prestement la porte et regarda au-dehors.

L'allée était vide ; son pavement se réduisait dans le lointain, comme une bande de miroir mouillé sous la lumière de quelques rares éclairages publics largement espacés les uns des autres. Elle ne vit personne. Elle vit le trou noir de la vitre cassée d'un magasin déserté. Au-delà, on ne voyait que les portes de quelques maisons de caractère. De l'autre côté de l'allée, des traînées de pluie scintillaient sous un éclairage suspendu au-dessus de la crevasse noire d'une porte ouverte menant aux tunnels souterrains de la Taggart Transcontinental.

***

Rearden signa les documents avant de les repousser plus loin sur son bureau, puis il regarda au loin, se disant qu'il n'aurait jamais plus à y penser encore, souhaitant qu'il puisse être transporté dans le temps, vers un jour où cet instant serait loin derrière lui.

Paul Larkin avança une main hésistante vers les documents ; il avait un air d'impuissance doucereuse.

— C'est seulement un aspect technique légal, Hank, fit-il, « tu sais que je considérerais toujours ces mines de minerai comme les tiennes. »

Rearden secoua lentement la tête ; ce n'était qu'un mouvement des muscles de son cou ; l'expression de son visage demeurait impassible, comme s'il était en train de s'adresser à un étranger.

— Non ! dit-il, « Soit je possède une propriété, soit elle n'est pas à moi. »

— Mais… tu sais que tu peux me faire confiance. Tu n'as pas à te faire de soucis pour ton approvisionnement en minerai. Nous avons signé un protocole d'accord. Tu sais que tu peux compter sur moi.

— Je ne le sais pas. J'espère que je le peux.

— Mais je t'ai donné ma parole.

— Je n'ai jamais été à la merci de la parole de qui que ce soit, auparavant.

— Pourquoi… pourquoi dis-tu cela ? Nous sommes amis. Je ferai tout ce que tu désireras. Tu auras l'intégralité de ma production. Les mines sont toujours les tiennes… C'est *comme*

si elles étaient les tiennes. Tu n'as pas à avoir peur de quoi que ce soit. Je… Hank, qu'est-ce qu'il y-a ?

— Arrête de parler.

— Mais… mais qu'est-ce qu'il y-a ?

— Je n'apprécie pas d'être rassuré. Je ne veux pas faire semblant de croire que je n'ai rien à craindre. Je ne suis pas rassuré du tout. Nous avons signé un protocole d'accord qui, réellement, ne m'offre aucun recours. Je veux que tu saches que je comprends parfaitement la position dans laquelle je me trouve. Si tu as l'intention de tenir ta parole, alors n'en parles pas ; fais-le, c'est tout.

— Pourquoi me regardes-tu comme si c'était ma faute ? Tu sais comme tout cela me met mal-à-l'aise. J'ai acheté ces mines seulement parce que je pensais que cela t'aiderait à t'en sortir… Je veux dire, j'ai pensé tu préfèrerais les vendre à un ami plutôt qu'à un étranger que tu ne connais pas du tout. Ce n'est pas ma faute. Je n'aime pas cette *Loi d'égalité des chances*, je ne sais pas qui est derrière ça, je n'ai même jamais imaginé qu'elle serait votée, ça a été un tel choc lorsqu'ils…

— Ça ne fait rien.

— Mais j'ai seulement…

— Pourquoi insistes-tu tant que cela, à ce propos ?

— Je…

La voix de Larkin était en train de plaider une défense.

— Je t'en ai offert le meilleur prix, Hank. La loi dit "*raisonable compensation*". Mon offre était plus élevée que celle de n'importe qui d'autre.

Rearden regarda les documents toujours posés sur le bureau. Il pensa au paiement que ces papiers lui garantissaient en échange de ses mines de minerai. Les deux tiers de la somme étaient de l'argent que Larkin avait obtenu sous la forme d'un prêt de l'Etat ; la nouvelle loi comprenait un améngagement permettant d'accéder à de tels prêts "*dans le but d'offrir une opportunité citoyenne aux futurs propriétaires qui ne pourraient accéder à un financement, en raison de leur situation personnelle et moyens financiers.*"

Les deux tiers du tier restant étaient un prêt qu'il avait lui-même consenti à Larkin, un crédit qu'il avait accepté pour rendre possible la cession de ses propres mines… Et l'argent de l'Etat, songea t-il tout à coup, cet argent qui lui était maintenant donné en paiement de sa propriété, d'où provenait-il ? Il avait

été produit par le travail de *qui* ?

— Tu n'as pas de soucis à te faire, Hank. fit Larkin avec cette intonation de défense plaidée qui semblait aussi incompréhensible qu'insistente, « C'est juste une formalité… de la paperasserie. »

Rearden se demandaient vaguement ce que cela pouvait être que Larkin attendait de lui. Il semblait que l'homme espérait quelque chose qui allait au-delà du fait physique de la vente, quelques mots que lui, Rearden, était *censé* prononcer, quelque acte en rapport avec le "pardon" que l'on attendait de lui. L'expression dans le regard de Larkin, en cet instant qui était celui de la plus grande opportunité de sa vie, avait l'apparence madadive de celle d'un mendiant.

— Pourquoi devrais-tu être en colère, Hank ? C'est seulement une nouvelle forme de légalité. Juste une nouvelle condition *dans l'histoire*. Personne ne peut rien y faire, si c'est une situation *historique*. Personne n'en est à blâmer. Mais il y-a toujours une façon de s'en accomoder. Regarde *les autres*. Ça ne les dérange pas. Ils sont…

— Ils sont en train de mettre en place des *hommes de paille*[1] qu'ils contrôlent, pour continuer à faire tourner les propriétés qu'on leur a extorqué. Je…

— Pourquoi utilises-tu de tels mots, maintenant ?

— Je pourrais tout aussi bien te dire–et je pense que tu en es conscient–que je ne suis pas bon à ce genre de jeu. Je n'ai ni le temps ni l'estomac pour élaborer quelque forme de chantage dans le but de te lier les poings et de posséder ces mines à travers toi. La propriété personnelle est une chose que je ne partage pas. Et je n'ai pas l'intention de la détenir par la grâce de ta couardise… Par le moyen d'une lutte permanente pour être plus malin que toi, et pour pouvoir tenir quelque menace suspendue au-dessus de ta tête. Je ne fais pas d'affaire de cette façon et je ne m'adresse pas à des peureux. Les mines sont à toi. Si tu souhaites me donner la priorité sur tout le minerai qu'elles produisent, alors tu le feras. Si tu veux me tromper, c'est également en ton pouvoir.

Larkin avait l'air blessé.

— C'est vraiment déloyal de ta part. répondit-il.

---

1. Personne assumant un simple rôle de représentation pour dissimuler l'identité réelle du véritable dirigeant souhaitant agir *incognito. (N. d. T.)*

Il y-avait une petite touche sèche de reproche justifié dans le son de sa voix.

— Je ne t'ai jamais donné aucune raison de ne pas me faire confiance.

Il ramassa prestement les documents. Rearden les vit disparaître à l'intérieur de la poche du manteau de Larkin. Il vit l'évasement de son manteau ouvert, les plis d'un gilet serré par-dessus une protubérance flasque, et une tache de transpiration sous l'aisselle de la chemise. Sans qu'il désira la faire apparaître dans son esprit, l'image d'un visage vu il y-avait vingt sept ans survint tout à coup. C'était le visage d'un prédicateur qu'il avait dépassé à l'angle d'une rue, dans une ville dont il ne pouvait se souvenir. Seuls les murs sombres des taudis demeuraient visibles dans son souvenir, la pluie d'un soir d'automne, et cette expression de méchanceté prétendument vertueuse qui caractérisait la forme de la bouche de l'homme, une petite bouche tirée pour interpeller dans l'obscurité : " …le plus noble des idéaux–que l'homme vive pour faire le bien de ses *frères*, que *le fort travaille pour le faible*, que *celui qui est capable soit au service de celui qui ne l'est pas…*"

Puis il vit ce garçon qui avait été Hank Rearden dans ses dix-huit ans. Il vit la tension des traits du visage, la vitesse du pas, l'hilarité enivrée du corps, l'ivresse de l'énergie des nuits sans sommeil, la fière pose de la tête relevée, les yeux clairs, droits et déterminés, les yeux d'un homme qui se conduisait, sans pitié pour lui-même, vers ce qu'il voulait. Et il vit ce que Paul Larkin devait avoir été à cette époque : un jeune avec un visage poupin âgé, souriant d'une façon doucereuse, sans joie, supliant d'être épargné, plaidant au-devant de l'univers pour qu'on lui "offre une chance". Si quelqu'un avait montré ce jeune au Hank Rearden de cette période, et lui avait dit que c'était cela, la finalité de sa démarche, le collecteur final de l'énergie de ses tendons qui le brûlait, ce qu'il aurait, en récompense de ses efforts. Ce n'était pas simplement une pensée, c'était comme un coup de poing qu'il prenait en pleine face. Puis, quand il fût à nouveau à même de réfléchir, Rearden sut ce que le jeune homme qu'il avait été aurait ressenti : un désir de marcher sur la chose obscène qu'était Larkin, et d'en faire disparaître à jamais toute les parties moites. Il n'avait encore jamais ressenti une émotion de ce

genre. Cela lui prit quelques instants pour réaliser que c'était cela que les hommes appelaient *la haine*.

Il remarqua cette façon qu'il eut de se lever et de marmonner quelque manière d'"au-revoir". Larkin avait une attitude de reproche pincée et blessée. Larkin était *celui* qui était "offensé".

Lorsqu'il vendit ses mines de charbon à Ken Danager, qui possédait la plus grosse enterprise de charbonnage de Pennsylvanie, Rearden se demanda comment se faisait-il que la chose lui parut presque indolore. Il ne ressentit aucune haine. Ken Danagger était un quinquagénaire avec un visage dur et fermé ; il avait démarré dans la vie comme simple mineur.

Quand Rearden lui remit la promesse de vente de sa nouvelle propriété, Danagger dit, sur un ton impassible :

— Je ne crois pas avoir mentionné que tout le charbon que vous m'achèterez ; vous l'aurez à prix coûtant.

Rearden le fixa, étonné.

— C'est contre la "loi". répondit-il.

— Qui va savoir quelle sorte d'argent en espèces je réunis pour vous, dans le salon de votre propre maison ?

— Vous êtes en train de parler d'une "remise".

— C'est cela même.

— C'est contre au moins deux douzaines de "lois". Ils vous assommeront plus fort qu'ils me l'ont fait, s'il jamais ils arrivent à vous coincer.

— Bien sûr. C'est votre protection ; et par conséquent, vous ne serez pas laissé à la merci de ma bonne volonté.

Rearden sourit ; c'était un sourire heureux, mais ses yeux étaient clos, comme s'il venait d'être profondément affecté. Puis il secoua la tête, en disant :

— Merci, mais je ne suis pas l'un d'entre-eux. Je n'ai pas l'habitude de compter sur les autres pour qu'ils travaillent pour moi pour rien.

— Je ne suis pas l'un d'entre eux non plus. rétorqua Danagger avec colère, avant d'ajouter : « Ecoutez, Rearden ; vous ne supposez pas que je suis pas parfaitement conscient de ce que je viens d'acquérir sans avoir eu à verser une seule goutte de sueur pour ? L'argent que vous en tirez ne le paye même pas. Pas de nos jours. »

— Vous ne vous êtes pas porté volontaire pour participer

aux enchères pour acquérir ma propriété. C'est moi qui vous ai prié de le faire. Je regrette qu'il n'y ait pas quelqu'un comme vous dans le minerai, pour reprendre mes mines. Il n'y en avait pas. Si vous voulez me faire une faveur, ne me faites pas de remise. Donnez-moi une chance de vous payer selon un tarif majoré, plus élevé que ce que n'importe qui d'autre voudrait me faire payer. Donnez moi le "coup de matraque" et prenez tout ce que vous voulez, et comme ça je serais toujours le premier servi pour le charbon. Je m'arrangerai pour le reste. Laissez-moi juste avoir le charbon comme je le veux.

— Vous l'aurez.

Rearden se demanda un instant pourquoi il n'avait plus eu de nouvelles de Wesley Mouch. Ses appels téléphoniques à Washington restaient sans réponse. Par la suite, il avait reçu une lettre d'une seule phrase qui l'informait que Monsieur Mouch avait quitté son emploi. Deux semaines après cela, il avait lu dans le journal que Wesley Mouch avait été nommé au poste de sous-secrétaire d'Etat au Ministère du Plan économique et des Ressources nationales.

« Ne cherche pas à en apprendre plus là-dessus », se disait Rearden dans le silence de bien des soirées, luttant contre l'accès soudain de cette nouvelle émotion qu'il ne souhaitait pas ressentir. « Il y a un mal impossible à décrire dans ce monde, tu le sais, et ça n'arrangera rien de chercher à en apprendre plus en retournant les détails de cette histoire. Tu dois travailler un peu plus dur. Juste un petit peu plus dur. Ne laisse pas ça gagner sur toi. »

Les poutres et poutrelles du pont en *Rearden Metal* étaient fabriquées chaque jour à l'usine et aussitôt expédiées vers le site de la *Ligne John Galt*, où les permières formes de métal bleu-vert se balançant dans l'espace pour enjamber le *cañon*, scintillaient aux premiers rayons du soleil de printemps.

Il n'avait pas assez de temps pour avoir mal, pas assez d'énergie pour la colère. Ce fut terminé en l'espace de quelques semaines ; les coups aveuglants de la haine avaient cessé pour ne plus revenir. Il avait retrouvé son confiant contrôle de lui-même, lorsqu'il téléphona à Eddie Willers :

— Eddie, je suis à New York, au Wayne-Falkland. Venez prendre un petit déjeuner avec moi, demain matin. Il y a quelque chose dont je voudrais vous parler.

Eddie s'était rendu au rendez-vous, habité par un lourd

sentiment de culpabilité. Il ne s'était pas remis du choc de la *Loi d'égalité des chances* ; cela avait laissé une sourde douleur en lui, comme un vilain bleu qu'aurait pu laisser un coup violent. Il n'aimait pas le spectacle de la ville : elle avait maintenant l'air de cacher la menace de quelque inconnu malfaisant. Il appréhendait d'avoir à rencontrer une des victimes de la *Loi* ; il se sentait comme si lui, Eddie Willers, devait en partager la responsabilité d'une terrible manière qu'il ne parvenait pas à définir. Le sentiment s'évanouit dès qu'il vit Rearden. Il n'y avait rien dans l'apparence et l'attitude de l'industriel qui aurait pu suggérer une victime. Au-delà des fenêtres de la chambre d'hôtel, le soleil printanier du petit matin créait des éclats de lumière orangée sur les vitres de la ville, le ciel était d'un bleu très pâle qui suggérait la jeunesse, les bureaux n'avaient pas encore ouvert, et la ville n'avait pas du tout l'air d'être habitée par la méchanceté, mais, bien au contraire, elle semblait joyeuse et pleine d'espérance, prête à se jeter dans l'action comme Rearden le faisait…

Il affichait une mine rafraîchie par une bonne nuit de sommeil, il portait une robe de chambre et semblait être impatient de la nécessité de s'habiller, et pas prêt à remettre à plus tard le jeu excitant de son devoir des affaires.

— Bonjour, Eddie. Pardonnez-moi de vous avoir fait sortir du lit si tôt. C'est le seul moment qu'il me restait. Je dois partir à Philadelphie immédiatement après le petit déjeuner. Nous pouvons parler en prenant notre petit déjeuner.

La robe de chambre qu'il portait était faite de flanelle bleue et arborait les initiales H. R. sur la pochette gauche. Il avait une mine jeune, reposée, comme s'il se sentait chez lui dans cette pièce et dans le monde. Eddie remarqua le garçon faire rouler la table à petit déjeuner jusque vers eux, avec une efficacité rapide qui donnait à l'homme l'air d'être tendu. Il se surprit à apprécier la fraîcheur ferme du dessus de table blanc et la lumière du soleil donner vie à l'argenterie et au deux bols de glace pilée contenant les verres de jus d'orange ; il n'avait jamais soupçonné que de telles choses pouvaient lui procurer un plaisir vivifiant.

— Je ne voulais pas appeler Dagny en longue-distance à propos de ce sujet particulier. fit Rearden. Elle est assez occupée comme ça. Nous pouvons règler ça en quelques minutes, vous et moi.

— Si j'ai l'autorité pour le faire.
Rearden sourit.
— Vous l'avez. fit-il, en s'appuyant en avant sur la table, « Eddie, ou en sont les finances de Taggart Transcontinental à cet instant ? Désespérées ? »
— Pire que ça, Monsieur Rearden.
— Etes-vous en mesure d'honorer tous les salaires ?
— Pas vraiment. On s'est débrouillé pour que ça n'arrive pas encore aux oreilles de la presse, mais je pense qu'autrement, tout le monde le sait. On a des arriérés à propos de tout, et Jim est à cours d'excuses à présenter.
— Vous savez que l'échéance de votre premier paiement pour le rail en *Rearden Metal* va se présenter la semaine prochaine ?
— Oui, je le sais.
— Bien ; nous allons conclure un moratoire. Je vais vous accorder une extension du délai ; vous n'aurez pas à me payer quoi que ce soit avant la fin d'une période de six mois suivant la mise en service de la *Ligne John Galt*.
Eddie Willers reposa sa tasse de café qui fit un bruit sec. Il ne pouvait dire un mot.
Rearden émit un petit rire.
— Qu'est-ce qu'il se passe ? Vous avez l'autorité nécessaire pour accepter cela, non ?
— Monsieur Rearden… je ne sais pas… je ne sais pas quoi vous dire.
— Pourquoi, juste O. K. est tout ce que vous avez à dire.
— O. K. Monsieur Rearden. la voix d'Eddie était à peine audible.
— Je vais préparer les papiers que je vous ferai parvenir. Vous pouvez en parler à Jim en attendant, et vous les lui ferez signer quand vous les aurez reçus.
— Oui, Monsieur Rearden.
— Je n'aime pas avoir à faire avec Jim. Il nous ferait perdre deux heures à essayer de se persuader lui-même qu'il m'aurait persuadé qu'il me ferait une faveur en acceptant ce service.
Eddie demeura immobile sur sa chaise et regarda dans sa tasse.
— Qu'y-a-t-il ?
— Monsieur Rearden, j'aimerais… vous dire “merci”… mais c'est bien peu pour…

— Regardez, Eddie. Vous avez appris les usages d'un honorable homme d'affaires, donc vous feriez mieux de prendre les choses comme elles sont. Il n'y à pas à dire "merci" dans une situation de ce genre. Je ne suis pas en train de le faire pour Taggart Transcontinental. C'est une simple question pratique et tout à fait intéressée. Pourquoi devrai-je vous demander mon argent maintenant, au moment où cela équivaudrait à porter un coup mortel à votre entreprise ? Si votre entreprise n'était pas bonne, j'encaisserais cet argent le plus rapidement possible. Je ne suis pas impliqué dans la charité et je ne parie pas sur les incompétents. Mais vous êtes encore la meilleure société ferroviaire du pays. Quand la *Ligne John Galt* sera terminée, vous serez également celle qui est la plus saine, financièrement. Donc j'ai de bonnes raisons d'attendre. Et puis de toute façon, vous êtes dans le pétrin pour régler la facture de mes rails. C'est mon intérêt de vous voir gagner.

— Je vous dois quand-même des remerciements, Monsieur Rearden… pour quelque chose qui est bien plus grand que la charité.

— Non. Ne comprenez-vous pas ? Je viens juste de récupérer un gros paquet d'argent… dont je ne voulais pas. Je ne peux pas l'investir. Ça ne me servirait à rien de toute façon… Donc, d'une certain manière, ça m'arrange de retourner l'usage de cet argent contre les mêmes gens dans la même bataille. Ils ont rendu possible pour moi de vous donner une rallonge pour vous aider à les combattre.

Il vit Eddie se crisper, comme s'il avait encaissé un choc.

— C'est ça qui est horrible, à propos de ça !

— Quoi ?

— Ce qu'ils vous on fait ; et ce que vous faites en retour. Je veux dire… il s'interrompit, « Excusez-moi, Monsieur Rearden. Je ne sais que ce n'est pas une façon de parler affaires. »

Rearden sourit.

— Merci, Eddie. Je sais ce que vous voulez dire. Mais oubliez ça. Qu'ils aillent au diable.

— Oui, Seulement… Monsieur Rearden, puis-je vous dire quelque chose ? Je sais que c'est complètement inapproprié et je ne suis pas en train de parler en temps que vice-président.

— Allez-y.

— Je n'ai pas besoin de vous dire ce que votre offre signifie pour Dagny, pour moi, pour toutes les personnes décentes chez

Taggart Transcontinental. Vous le savez. Et vous savez que vous pouvez compter sur nous. Mais… mais je pense que c’est horrible que Jim Taggart doit en bénéficier aussi ; que vous deviez être celui qui le sauve, lui et ceux qui sont comme lui, après ce qu’ils…

Rearden se mit à rire.

— Eddie, qu’en avez-vous à faire, des gens comme lui ? On est en train de faire avancer un train *express*, et ils sont en train de voyager sur le toit, faisant le plus de bruit possible pour faire savoir qu’ils sont les chefs. Pourquoi devrions-nous nous en soucier ? Nous avons assez de pouvoir pour les emmener dans notre vague ; ce n’est pas vrai ?

***

« Ça ne tiendra pas, » disaient les gens.

Le soleil d’été faisait apparaître des taches de feu sur les fenêtres de la ville, et des éclats et des scintillements dans la poussière des rues. Des colonnes de chaleur renvoyaient des reflets comme autant de mirages dans l’air, remontant depuis les toits jusqu’à la page blanche du calendrier. Le moteur du calendrier se mit en marche, provoquant ainsi l’affichage du dernier jour de juin.

« Ça ne tiendra pas. » disaient les gens. « Quand ils vont faire rouler le premier train sur la *Ligne John Galt*, le rail va s’ouvrir en deux. Ils n’arriveront même jamais jusqu’au pont. Si jamais ils y arrivent, le pont s’effondrera sous le poids de la locomotive. »

Depuis les pentes du Colorado, les trains de marchandises descendaient les voies de la Phoenix-Durango vers le nord en direction du Wyoming, et vers la ligne principale de la Taggart Transcontinental, au sud, vers le Nouveau Mexique et vers les lignes principales de l’Atlantic Southern. Des lignes de wagon-citernes allaient en se séparant dans toutes les directions, depuis les champs de pétrole de Wyatt juqu’à des industries situées dans des Etats distants. Personne n’en parlait. A la connaissance du public, les trains de citernes se déplaçaient aussi silencieusement que de l’électricité, et comme l’électricité, on ne les remarquait seulement que lorsqu’ils devenaient la lumière des lampes électriques, la chaleur des haut-fourneaux, le mouvement des moteurs ; mais en temps que tel, on ne les

remarquait pas, ils étaient tenus pour acquis ou comme quelque chose qui *allait de soi*.

Le réseau ferroviaire Phoenix-Durango devait cesser de fonctionner le 25 juillet.

“Hank Rearden est un monstre avare”, disaient les gens. “Regardez la fortune qu’il a fait. N’a-t-il jamais donné quelque chose *en retour* ? N’a-t-il jamais montré aucun signe de *conscience sociale* et de *citoyenneté* ? L’argent, c’est tout ce qui l’intéresse. Il ferait n’importe quoi pour de l’argent. Qu’est-ce qu’il en a à faire, si des gens y perdent leur vie lorsque son pont s’effondrera ?”

“Les Taggarts ont été une bande de *vautours* pendant des générations, ” les gens disaient. “C’est dans leur sang. Souvenez-vous juste que le fondateur de cette famille fût Nat Taggart, le plus notoirement *antisocial* de tous les scélérats qui aient jamais existé, qui a saigné à blanc le pays pour s’approprier une fortune pour *lui seul*. Vous pouvez être sûr qu’un Taggart n’hésitera pas à risquer la vie des gens pour faire du *profit*. Ils ont acheté ce rail de qualité inférieure parce que c’est moins cher que de l’acier ; qu’est-ce qu’ils en auront à faire des catastrophes et des corps humains mutilés, une fois qu’ils auront récupéré les prix des billets ?”

Les gens le disaient parce que d’autres gens le disaient. Ils ne savaient pas pourquoi *on* le disait et *on* l’entendait partout. Ils ne fournissaient aucune raison, aucune explication, et n’en demandaient pas non plus. “La raison”, leur avait dit le Docteur Pritchett, “est la plus naïve de toutes les superstitions.” “La source de l’opinion publique ?” avait dit Claude Slagenhop durant une émisson, à la radio. “Il n’y-a pas de source de l’opinion publique. C’est *spontanément général*. C’est un réflexe de l’*instinct collectif* et de la *conscience collective*.”

Orren Boyle avait accordé une *interview* à *Globe*, le magazine d’actualités qui avait le lectorat le plus large. Le sujet de l’*interview* était la “grave *responsabilité sociale* des patrons de la métallurgie”, et mettait l’accent sur le fait que le métal jouait un rôle si important et dans tellement de domaines où la *sécurité et la santé des personnes* dépendaient de sa qualité.

“*On ne devrait pas, il me semble, utiliser des êtres humains comme cobayes de laboratoires pour lancer un nouveau produit (….)*” s’indignait-il. Il ne mentiona aucun nom.

“Pourquoi, non, je ne dis pas que ce pont se disloquera,” dit

l'ingénieur métallurgiste en chef de l'Associated Steel, sur un plateau de television durant une émission. "Ce n'est pas du tout que je dis. Je dis juste que si j'avais des enfants, je ne les laisserais pas prendre le premier train qui va traverser ce pont. Maintenant, c'est *juste une opinion personnelle*, rien de plus, c'est juste parce que j'éprouve *un amour démesuré pour les enfants*."

"*(….) Je ne clâme pas à qui veut l'entendre que le 'machin' de la 'clique Rearden-Taggart' va s'écrouler sur lui-même,"* écrivit Bertram Scudder dans *Le Futur*.

"*Peut être qu'il va s'écrouler, ou peut-être que non. Ce n'est pas le cœur de cette controverse. La vraie question est : de quels moyens de protection notre société peut-elle se prémunir contre l'arrogance, l'égoïsme et la volonté de faire de l'argent à tout prix qui animent ces deux individualistes en liberté, et dont le passé est notoirement vide de toute action animée par une conscience citoyenne ? Apparemment, ces deux là n'éprouvent aucune réticence à mettre la vie de leurs concitoyens dans la balance de ce qu'ils tiennent, avec une évidente vanité, pour leur pouvoir de juger 'mieux que l'opinion' de l'écrasante majorité des experts reconnus. La société doit-elle rester passive devant ce phénomène ? Devons nous attendre que cette chose s'effondre pour prendre les mesures de précaution qui s'imposent ? Cela n'équivaudra-t-il pas à fermer les écuries à double tour, après que le cheval se soit échappé ? Il a toujours été de la croyance de cette rédaction que certains genres de chevaux devraient être maintenus* bien attachés *et* bien gardés*, ce au nom des principes sociaux et généraux (…)"*

Un groupe de pression, qui se baptisa lui-même le *Comité des citoyens désintéressés,* collecta des signatures pour une pétition réclamant une année préalable d'expertise de la *Ligne John Galt* par un groupe d'experts nommés par le gouvernement, avant qu'un premier train ne soit autorisé à rouler dessus. La pétition déclarait que ses signataires n'étaient animés par aucune autre ambition que celle du *devoir citoyen*. Les premières signatures recueillies furent celles de Balph Eubank et de Mort Liddy. Tous les journaux consacrèrent beaucoup d'espace à l'existence de cette pétition, et en commentèrent largement l'objet. La considération qu'elle en reçut en retour était marquée par le respect, car elle émanait de signataires qui étaient tous *désintéressés*.

La presse imprimée n'accorda aucun espace à l'avancement de la construction de la *Ligne John Galt*. Aucun *reporter* ne fût envoyé sur les lieux. La politique générale de la presse avait été dite par un fameux éditeur il y avait cinq ans. "Il n'y a pas de faits objectifs", avait il dit. "Chaque compte rendu de faits n'exprime que l'opinion personnelle de son auteur. C'est pourquoi il est inutile d'écrire à propos de faits."

Quelques rares chefs d'entreprises et hommes d'affaires pensaient qu'il pourrait bien être possible que le *Rearden Metal* ait un *réel intérêt commercial*. Ils entreprirent de faire un sondage pour le déterminer. Ils ne recrutèrent pas de métallurgistes pour examiner des échantillons, ni d'ingénieurs qui auraient pu visiter le site de construction. Ils prirent un échantillon de la population. Dix mille personnes, supposées exprimer l'opinion de tous les genres de cerveaux, répondirent à la question suivante :

"Accepteriez-vous d'être un voyageur d'un train roulant sur la *Ligne John Galt* ?"

La réponse, unanime, fût :

"Non, Monsieur ; certainement pas."

Aucune voix en faveur du *Rearden Metal* ne fût entendue en public. Et personne ne sembla attacher d'importance au fait que les actions de la Taggart Transcontinental étaient en train de grimper, très lentement, presque furtivement. Il y avait des hommes qui regardait, et qui ne prenaient pas de risques. Monsieur Mowen utilisa sa sœur comme *prête-nom*[1] pour acheter des actions Taggart. Ben Nealy le fit avec son cousin. Paul Larkin le fit en utilisant un nom d'emprunt.

« Je ne crois pas aux "controverses gallopantes" », dit un de ces hommes.

« Oh oui, bien sûr, la construction se déroule selon les délais prévus, » dit James Taggart à son Conseil d'administration, « Oh oui, vous pouvez avoir pleine confiance. Il se trouve que ma chère sœur n'est pas un être humain, mais juste un "moteur à explosion", c'est pourquoi il n'est pas nécessaire de s'étonner de sa réussite. »

Quand James Taggart entendit une rumeur qui disait que quelques poutrelles du pont en construction s'étaient détachées

---

1. Synonyme de "homme de paille" (déjà expliqué en page 338), moins populairement connu mais plus couramment usité dans le monde des affaires lorsque s'agissant d'un actionnaire ou du dirigeant d'une entreprise ou d'une association. *(N. d. T.)*

pour tomber au fond du *cañon*, entraînant la mort de trois travailleurs, il bondit sur ses jambes et courut jusqu'à son secrétariat pour demander à son secrétaire de téléphoner dans le Colorado.

Il attendit, pressé contre le bureau de son employé, comme pour en attendre quelque protection : ses yeux, qui ne parvenaient pas à se fixer sur quoi que ce soit, trahirent une panique sincère. Malgré cela, le dessin de sa bouche parvint à esquisser un semblant de sourire lorsqu'il dit :

— Je donnerais n'importe quoi pour voir la tête de Henry Rearden, là, toute de suite.

Quand il entendit que la rumeur était infondée, il dit :

— Dieu merci !

Mais il y eut tout de même une note de déception dans sa voix.

— Oh, parfait ! dit Philip Rearden à ses amis, en entendant la rumeur, « Peut-être qu'il peut se tromper aussi, une fois de temps en temps. Peut-être que mon grand frère n'est pas aussi "grand" qu'il le pense. »

— *Chéri*, dit Lillian Rearden à son époux, « je me suis battue pour toi, hier, durant un thé où les femmes étaient en train de dire que Dagny Taggart est ta maîtresse. Oh, pour l'amour du ciel, ne me regarde pas comme cela ! Je sais que c'est absurde, et je les ai bien remises à leur place. C'est juste parce que ces stupides salopes n'arrivent pas à imaginer aucune autre raison expliquant pourquoi une femme manifesterait tant d'acharnement à s'opposer à tout le monde, juste en défense de ton *Metal*. Oh bien sûr que je le sais mieux que quiconque. Je sais bien que la fille Taggart est complètement assexuée et n'a rien à faire de toi à ce sujet. Je sais que si jamais tu trouvais le courage pour n'importe quoi de ce genre–lequel tu n'as pas–ce ne serait pas pour une "machine à calculer ficelée dans un tailleur" ; tu irais plutôt voir une blonde platinée dans le genre "Hou-ou". Mais, Henry, je suis juste en train de plaisanter ! Ne me regarde pas avec cette tête là ! »

— Dagny, dit James Taggart avec quelque chose de misérable dans le ton de la voix, « qu'est-ce qu'il va nous arriver ? Taggart Transcontinental est devenue tellement impopulaire ! »

Dagny rit ouvertement de cette occasion d'avoir un peu d'humour, n'importe quelle occasion, comme si la joie était

toujours présente en elle et s'exprimait ouvertement à la moindre occasion. Elle riait facilement, la bouche détendue et ouverte. Ses dents étaient vraiment blanches, par contraste avec sa peau fortement brunie par le soleil des montagnes du Colorado. Ses yeux avaient cette caractéristique acquise par ceux qui vivent dans des vastes campagnes dégagées, et qui ont l'habitude d'observer de grandes distances. Durant ses quelques rares dernières visites à New York, il avait remarqué qu'elle le regardait comme si elle ne le voyait pas.

— Qu'est-ce qu'on va faire ? Le public est si *unanimement* contre nous !

— Jim, tu te souviens de l'histoire qu'ils racontaient à propos de Nat Taggart ? Il disait qu'il n'enviait qu'un seul de ses concurrents, celui qui avait dit : "Maudit soit le public ![1]" Il regrettait de ne pas avoir trouvé ça avant lui.

Durant ces jours d'été, et dans la pesante immobilité des soirs de la ville, il arrivait parfois qu'un promeneur solitaire assis sur un banc public ou debout au coin d'une rue, ou un curieux se penchant à une fenêtre, aperçoive une brève mention à propos de la progression de la *Ligne John Galt*, et regarde la ville avec une petite lueur d'espoir jaillissant dans son esprit. Ces gens là étaient les très jeunes qui sentaient que c'était le genre d'évènement qu'ils espéraient voir arriver dans le monde ; où les très vieux, qui avaient connu un monde où de telles choses arrivaient. Ils n'avaient rien à faire des histoires de trains, ils ne connaissaient rien aux affaires, ils savaient seulement que quelqu'un était en train de se battre contre une grande "fatalité" et était en train de gagner. Ils n'admiraient pas les arguments des combattants, ils croyaient en "les voix de l'opinion publique" ; mais pourtant, lorsqu'ils lisaient que la *Ligne* était en train de grandir, ils sentaient en eux quelque chose comme un pétillement, et ils se demandaient pourquoi cela leur faisait affronter leur propres problèmes avec plus

1. Le concurrent de Nathaniel Taggart auquel Dagny fait allusion est un personnage authentique, puisqu'il s'agit de William H. Vanderbilt (1821 - 1885), pionnier du chemein de fer et célèbre dirigeant de la compagnie ferroviaire américaine *New York Central Railroad.* Il prononça cette phrase en 1882, "*The public be damned*", alors qu'un journaliste *reporter* refusa de reporter une *interview* au lendemain, arguant que le public devait prendre connaissance de ce qu'il avait à dire dans le journal du lendemain matin. Le journaliste publia également cette phrase qui est depuis restée célèbre. *(N. d. T.)*

d'aisance. Silencieusement, à l'insu de tous sauf du grand parc de sationnement ferroviaire de la Taggart Transcontinental, à Cheyenne, et du bureau de la John Galt, Inc. dans la petite allée, à New York, les bons de commandes de transport par le premier train qui devait rouler sur la *Ligne John Galt* s'empilaient. Dagny Taggart avait annoncé que le premier train ne serait pas un train de voyageurs *express* remplis de célébrités et de politiciens, ainsi que le voulait la coutume en une telle circonstance, mais un train spécial de marchandises.

Le fret provenait de fermes, d'exploitations forestières, de mines de tous le pays, d'endroits lointains où les derniers moyens de subsistances étaient les nouvelles entreprises du Colorado. Personne n'écrivit une ligne sur ces clients, parce qu'ils n'étaient pas *désintéressés*.

La Phoenix-Durango devait fermer le 25 juillet. Le premier train de la *Ligne John Galt* était annoncé pour le 22 du même mois.

— Et bien c'est comme ça et puis c'est tout, Mademoiselle Taggart. dit le délégué de la *Confédération des conducteurs de trains*, puis d'ajouter :

— Je ne pense pas que nous allons vous laisser faire rouler ce train.

Dagny était assise derrière son vieux bureau fatigué, légèrement en appui contre la peinture passée d'un mur de la pièce. Elle répondit, sans faire le moindre mouvement :

— Sortez d'ici.

C'était une phrase que l'homme n'avait jamais entendue dans les beaux bureaux à l'ambiance feutrée des patrons de compagnies ferroviaires. Il en eut l'air abasourdi.

— J'étais venu vous dire…

— Si vous avez quoi que ce soit à me dire, reformulez votre phrase.

— Quoi ?

— Ne me dites pas ce que vous allez “m'autoriser” à faire.

— Et bien, je voulais dire que nous n'allons pas autoriser nos hommes à conduire votre train.

— C'est différent.

— Et bien, c'est ce que nous avons décidé.

— Qui l'a décidé ?

— Le comité. Ce que vous êtes en train de faire est une violation des *droits humains*. Vous ne pouvez pas forcer des

hommes à sortir pour aller se faire tuer–quand ce pont s'éffondrera–juste pour *faire de l'argent* pour vous.

Elle saisit une feuille blanche et la lui tendit.

— Mettez tout ça par écrit, et nous signerons un contrat le stipulant.

— Quel contrat.

— Qu'aucun membre de votre confédération ne sera jamais employé pour conduire une locomotive sur la *Ligne John Galt*.

— Pourquoi… attendez une minute… je n'ai jamais dit…

— Vous ne voulez pas signer un tel contrat ?

— Non, je…

— Pourquoi pas, si vous savez que ce pont va s'effondrer ?

— Je veux seulement…

— Je sais ce que vous voulez. Vous voulez avoir la mainmise sur vos hommes en utilisant les emplois que je leur offre… et sur moi également, en utilisant vos hommes pour cela. Vous voulez que je crée des emplois, mais vous voulez aussi faire en sorte qu'il soit impossible pour moi d'avoir des emplois à offrir. Maintenant, je vais vous donner un choix. Ce train va rouler. Là-dessus, vous n'y pouvez rien. Mais vous pouvez choisir si ce train va être conduit par l'un de vos hommes ou pas. Si vous choisissez de ne pas les laisser le conduire, le train roulera encore, si je dois conduire moi-même la locomotive. Après ça, si le pont s'effondre, il n'y aura aucune voie ferrée en activité, de toute façon. Mais s'il ne s'écroule pas, aucun membre de votre syndicat n'aura jamais un boulot sur la *Ligne John Galt*. Si vous pensez que j'ai besoin de vos hommes plus qu'ils ont besoin de moi, faites votre choix en conséquence. Si vous savez que je peux conduire une locomotive, mais qu'ils ne peuvent construire une voie ferrée, choisissez en conséquence. Alors, allez-vous interdire à vos hommes de conduire ce train ?

— Je n'ai pas dit que nous l'interdirions. Je n'ai rien dit à propos "d'interdire".

— Mais… mais vous ne pouvez pas forcer des hommes à risquer leur vie sur quelque chose que personne n'a jamais essayé avant.

— Je ne vais forcer personne à faire ce parcours.

— Qu'est-ce que vous allez faire ?

— Je vais demander que quelqu'un se porte volontaire.

— Et si personne ne se porte volontaire ?

— Alors ce sera mon problème, pas le votre.

— Et bien, je peux vous dire que je vais leur recommander de refuser.

— Allez-y. Recommandez leur tout ce que vous voulez. Dites leur tout ce qui vous passe par la tête. Mais laissez-leur le *choix*. N'essayez pas de le leur interdire.

***

L'avis qui apparut sur touts les rotondes à locomotives du réseau Taggart était signé *Eddie Willers, Vice-président exécutif*. Il demandait aux "*conducteurs de locomotives qui seraient désireux de conduire le premier train roulant sur la Ligne John Galt*, *de bien vouloir en informer le bureau de Mr. Willers, au plus tard le 15 juillet avant 11 heures du matin*".

Il était 11 heures moins le quart, en cette matinée du 15, quand le téléphone du bureau de Dagny sonna. C'était Eddie qui appelait depuis en haut, dans le Building Taggart, de l'autre côté de l'allée.

— Dagny, je pense que tu devrais venir.

Sa voix sonnait singulièrement.

Elle se précipita de l'autre côté de la rue, puis emprunta l'escalier de marbre du hall, prit l'ascenseur, et alla jusqu'à la porte qui portait encore, peint sur une vitre, le nom : DAGNY TAGGART.

Elle poussa la porte.

L'antichambre du bureau était pleine. Des hommes se tenaient debout serrés entre les bureaux, contre les murs. Lorsqu'elle entra, ils retirèrent tous leurs couvre-chefs dans un silence qui s'installa soudainement. Ele vit les têtes grisonnantes, les épaules musclées, elle vit les visages souriants de son secrétariat, et le visage d'Eddie Willers à l'autre bout de la pièce. Tout le monde savait que tout commentaire aurait été inutile.

Eddie se tenait dans l'encadrement de la porte ouverte du bureau. La foule s'écarta comme elle le put pour la laisser arriver jusqu'à lui. Il fit un geste de la main en direction de l'antichambre, puis en direction d'une pile de télégrammes et de lettres. Il dit :

— Dagny, tous sont candidats. Tous les conducteurs de locomotives de la Taggart Transcontinental. Ceux qui le pouvaient sont venus jusqu'ici ; quelques uns, depuis aussi loin que la Division de Chicago.

Il désigna la pile de courrier.

— Les autres sont là. Pour être exact, il y en a eu trois seulement dont je n'ai pas eu de nouvelles. Un est en congé dans

les forêts du nord ; un est à l'hopital; et le dernier est en prison pour avoir fait "n'importe quoi" sur la route avec sa voiture.

Elle regarda les hommes. Elle vit les sourires contenus sur les faciès solennels. Elle inclina la tête en un signe de reconnaissance. Elle demeura là pendant un moment, debout, sans rien dire, la tête inclinée comme si elle acceptait un verdict, consciente que le verdict lui était adressé, était adressé à tous ces hommes qui étaient dans cette pièce, et au monde, au-delà des murs du *building*.

— Merci, dit-elle.

La plupart d'entre-eux avaient vu Dagny de nombreuses fois. En la regardant, alors qu'elle commençait à relever la tête, beaucoup d'entre-eux remarquèrent avec étonnement, et pour la première fois, que le visage de leur vice-président exécutif était celui d'une femme, et qu'il était beau. Quelqu'un derrière la foule cria tout à coup, sur un ton enthousiaste :

— Que Jim Taggart aille au diable !

Une explosion lui répondit. Les hommes riaient, ils criaient, et le bruit se transforma en applaudissements. La réponse était au-delà de toutes proportions par rapport à la première phrase. Mais la phrase leur avait fourni l'excuse dont ils avaient besoin. Ils semblaient applaudir celui qui l'avait prononcé, insolente défiance à l'autorité. Mais tout le monde dans la pièce savait à qui étaient réellement destinés ces applaudissements.

Elle leva la main.

— On est un peu en avance. dit-elle en riant, « Attendons encore une semaine à compter d'aujourd'hui. C'est à ce moment là que nous devrions fêter ça. Et croyez moi, nous allons le fêter. »

Ils organisèrent un tirage au sort. Elle saisit un papier plié depuis la pile contenant tous leurs noms. Le gagnant n'était pas dans la pièce, mais il était l'un des meilleurs hommes du réseau, Pat Logan, conducteur de la *Comète* Taggart, à la Division du Nebraska.

— Envoi un télégramme à Pat et dis lui qu'il est "rétrogradé" au fret, demanda-t-elle à Eddie. Elle ajouta, sur le ton de l'anodin, comme s'il s'agissait d'une décision de dernière minute :

— Oh… oui, dis lui que je vais faire le trajet avec lui, dans la cabine de la locomotive, pour cette fois ci.

Un vieux conducteur à côté d'elle fit un large sourire et dit :
— J'avais pensé que vous le feriez, Mademoiselle Taggart.

***

Rearden était à New York le jour où Dagny lui téléphona depuis son bureau.
— Hank, je vais donner une conférence de presse demain.
Il eut un rire sonore.
— Non !
— Oui, le ton de sa voix paraissait sérieux, mais *dangereusement* trop sérieux, « les journaux ont soudainement "découvert" mon existence, et ils me posent des questions. Je vais y répondre. »
— Amusez-vous bien.
— C'est ce que je vais faire. Serez-vous en ville, demain ? J'aimerai que vous vous trouviez avec moi pour cette fois.
— O. K., je ne voudrais pas manquer ça.
Les *reporters* qui vinrent à la conférence de presse qui devait se tenir dans les locaux de la John Galt, Inc., étaient de jeunes hommes qui avaient été formés à penser que la nature de leur travail consistait à cacher la cause des évènements au regard du monde. C'était leur travail quotidien que de servir d'audience pour quelques personnages publics qui délivraient quelques déclarations à propos du bien public, en phrases soigneusement choisies qui ne disaient rien qui ait du sens. C'était leur travail quotidien de jeter les mots ensemble selon toutes les combinaisons qui leur passaient par la tête, pour autant que les mots ne forment pas une séquence malencontreuse disant quelque chose de précis. Ils ne pouvaient comprendre le sens de l'*interview* qui leur était maintenant accordée.
Dagny Taggart était assise derrière son bureau, dans des locaux qui ressemblaient aux caves d'une habitation de bidonville. Elle portait un costume bleu sombre joliment taillé, par dessus un chemisier blanc suggérant un air d'élégance formel, presque militaire. Elle était assise bien droite, et ses manières étaient sévèrement dignes. Rearden était vers un angle de la pièce, se tenant affalé en travers d'un fauteuil cassé, ses longues jambes jetées nonchalamment par-dessus un accoudoir, son corps en appui contre l'autre. Ses manières étaient agréablement informelles, peut-être un petit peu *trop* informelles.

Usant d'une voix claire et monotone habituellement reservée à la lecture des rapports militaires, ne consultant aucune note, regardant les hommes bien en face, Dagny récitait les faits technologiques de la *Ligne John Galt*, fournissant des chiffres exacts sur la nature du métal du rail, la capacité du pont, la méthode utilisée pour le construire, les coûts. Puis, avec cette fois le ton sec d'un banquier, elle expliqua les objectifs financiers de la *Ligne* et chiffra les larges profits qu'elle escomptait.

— C'est tout. conclut-elle.

— Tout ? fit l'un des *reporters*, « Mais, *bordel*… je veux dire, n'allez-vous pas vous défendre ? »

— Contre quoi ?

— Ne voulez-vous pas nous dire quelque chose pour justifier votre *Ligne* ?

— Je viens de le faire.

Un homme avec une bouche dont le dessin formait un sourire de mépris permanent demanda :

— Et bien moi, ce que je voudrais savoir, comme Bertram Scudder l'a déclaré, c'est quelle protection avons-nous contre votre *Ligne* au cas où elle ne serait pas sûre ?

— Ne l'empruntez pas.

Un autre demanda :

— Nous direz-vous ce qui pour vous a justifié la construction de cette *Ligne* ?

— Je vous l'ai dit : les profits que j'espère réaliser.

— Oh, Madmoiselle Taggart, ne dites pas ça ! cria un jeune garçon. Il était nouveau, il était encore honnête avec son travail, et il sentait qu'il aimait Dagny Taggart, sans savoir pourquoi, « C'est pas une chose bonne à dire. C'est ce qu'ils disent tous à propos de vous. »

— Vraiment ?

— Je suis sûr que vous ne le pensez pas comme vous le dites et… et je suis sûr que vous allez le clarifier.

— Pourquoi, oui, si vous aimeriez que je le fasse. En moyenne, les profits réalisés sur les lignes de chemin de fer ont été de 2 pour cent du capital investi. Une industrie qui fait tant, et garde si peu devrait se considérer elle-même comme immorale. Ainsi que je l'ai expliqué, le coût de la *Ligne John Galt*, en relation avec le trafic qu'elle réalisera, me fait espérer un profit qui ne sera pas inférieur à 15 pour-cent de notre investissement. Bien entendu, dans l'industrie, n'importe quel

profit excédant 4 pour cent est assimilé à un taux “usuraire”, de nos jours. Je ferai de toute façon de mon mieux pour que la *Ligne John Galt* rapporte un bénéfice net de 20 pour-cent pour moi, si possible. C’est ce qui fut mon motif de contruire la *Ligne*. Ai-je été claire, maintenant ?

Le jeune garçon la regardait d’un air désespéré.

— Vous n’avez pas voulu dire un bénéfice “pour vous,” Mademoiselle Taggart ? Je suppose que vous vouliez dire “pour les petits porteurs”, bien sûr ? la pressa-t-il avec espoir.

— Pourquoi, non ; il se trouve que je suis l’un des plus gros actionnaires de la Taggart Transcontinental, donc ma part de profit sera l’une des plus grosses. Maintenant, Monsieur Rearden a plus de chance que moi, parce que lui il n’a pas d’actionaires avec lesquels il doit partager ses gains ; quoique peut-être souhaiteriez-vous prendre la parole à propos des faits qui vous concernent, Monsieur Rearden ?

— Oui, avec joie. dit Rearden. « Dans la mesure où la formule du *Rearden Metal* est mon propre secret, *personnel*, et considérant que le *Rearden Metal* coûte bien moins à produire que tout ce que vous pourriez imaginer, les gars, je compte bien “me goinfrer” sur “le dos du public” à concurrence d’environ 25 pour cent, pour les quelques prochaines années.

— Qu’est-ce que vous voulez dire par vous “goinfrer sur le dos du public” ? demanda le jeune garçon, « S’il est vrai, comme je l’ai lu sur votre publicité, que votre *Metal* aura une durée de vie de trois fois supérieure à n’importe quel autre, et pour la moitié du prix à payer pour n’importe quel autre, est-ce que ça ne serait pas plutôt *le public* qui fera la bonne affaire ? »

— Oh, vous avez remarqué ça ? répondit Rearden.

— Est-ce que vous deux ici réalisez que tout ce vous dites va être *publié* ? demanda l’homme au sourire méprisant.

— Mais, Monsieur Hopkins, fit Dagny sur le ton de l’étonnement poli, « y-aurait-il une autre raison expliquant pourquoi nous vous parlerions en ce moment, si ce n’était pas pour publication ? »

— Voulez-vous que nous citions toutes les choses que vous avez dites ?

— J’espère que je peux vous faire confiance et être certaine qu’elles seront rapportées. Auriez-vous l’amabilité de bien vouloir faire mention de ce que vais dire, *verbatim* ?

Elle marqua une pause, le temps de voir leurs crayons prêts,

puis elle dicta :

— *Mademoiselle Taggart dit*–ouvrez les guillemets–*j'espère me faire un paquet d'argent avec la* Ligne John Galt. *Je l'aurais gagné.*–fermez les guillemets. Merci vraiment beaucoup. Pas d'autres questions, Messieurs ?...

Il n'y eut pas d'autres questions.

— Maintenant je dois vous parler de l'ouverture de la *Ligne John Galt.* fit Dagny, « Le premier train prendra son départ à la gare Taggart Transcontinental de Cheyenne, dans le Wyoming, le 22 juillet à 4 heures de l'après midi. Ce sera un transport de fret spécial de quatre-vingt wagons. Il sera tiré par une unité motrice d'une puissance de 8.000 chevaux, constituée de quatre locomotives Diesel que j'emprunte à la Taggart Transcontinental pour cette occasion. Je roulerai sans arrêt jusqu'à la *Jonction Wyatt*, dans le Colorado, voyageant à une vitesse de 160 kilomètres par heure.

— Je vous demande pardon ? s'interrompit-elle lorsqu'elle entendit le long et bas son d'un sifflement.

— Qu'est-ce que vous avez dit, Mademoiselle Taggart ?

— Je disais, "160 kilomètres par heure"–y compris dans les pentes, virages, et tout le reste.

— Mais ne devriez-vous pas réduire la vitesse en dessous de la normal plutôt que… Mademoiselle Taggart, n'avez-vous aucune considération quelqu'elle soit pour l'opinion publique ?

— Mais j'en ai, justement. Si je ne devais pas compter avec l'opinion publique, une vitesse moyenne de 100 kilomètres par heure serait amplement suffisante.

— Qui va conduire ce train ?

— J'ai eu pas mal de problèmes avec ça. Tous les conducteurs de locomotive de la Taggart Transcontinental se sont portés volontaires. Ce fût la même chose pour les pompiers, les gardes-freins et les conducteur assistants. Nous avons dû organiser une lotterie pour chaque poste de l'équipe de ce train. Le conducteur sera Pat Logan, de la *Comète* Taggart, Ray McKim sera le pompier. Je voyagerai dans la cabine de pilotage avec eux.

— C'est pas vrai !

— Vous êtes tous les bienvenus à l'ouverture. Cela ne se produira que le 22 juillet. Toute la presse est cordialement invitée. Contrairement à ma politique habituelle, je suis devenue un "chasseur de publicité". Vraiment, je serai très heureuse

d’avoir des projecteurs, des microphones de la radio, et quelques caméras de télévision dans les abords du pont. L’effondrement du pont vous offrirait quelques images aussi intéressantes que spectaculaires.

— Mademoiselle Taggart, demanda Rearden, « pourquoi n’avez-vous pas mentionné que je serai également présent dans la poste de pilotage de la locomotive ? »

Elle le regarda, à travers la pièce, et, pendant un instant, ce fût comme s’ils étaient seuls, l’un soutenant le regard de l’autre.

— Oui, bien sûr, Monsieur Rearden. répondit-elle.

Elle ne le revit pas jusqu’à ce qu’ils s’observent l’un et l’autre depuis les quais opposés de la gare Taggart de Cheyenne, le 22 juillet.

Elle n’eut de regards pour personne lorsqu’elle posa le pied sur le quai : elle avait l’impression que ses sens avaient fusionnés, de telle manière qu’elle ne pouvait distinguer le ciel, le soleil ou le son d’une foule énorme, et ne percevait qu’une sensation de choc et de lumière.

Il était maintenant la première personne qu’elle vit, et elle ne pouvait dire pendant combien de temps elle ne vit que lui. Il se tenait à côté de la locomotive Diesel de tête du *Train John Galt*, en train de parler avec quelqu’un qui se situait en dehors du champ de perception de sa conscience. Il était vêtu d’un pantalon gris et d’une chemise, il avait l’air d’un expert mécanicien, mais tout les gens alentours avaient leurs regards rivés sur lui parce qu’il était Hank Rearden de la Rearden Steel.

Haut, au-dessus de lui, sur le tablier d’argent de la locomotive, elle vit les lettres TT. Les lignes de la locomotive convergeaient vers l’espace, telles des lignes de perspective d’un dessin.

Ils étaient physiquement distant l’un de l’autre et séparés par la foule, mais c’est vers elle que ses yeux se tournèrent lorsqu’elle sortit. Ils se regardèrent, et elle sut qu’il ressentait la même chose qu’elle. Ceci ne devait pas être une aventure solennelle de laquelle leur avenir dépendait, mais simplement leur jour de joie. Ils avaient fini leur travail. Pour l’instant, il n’y avait pas de futur. Ils avaient gagné le présent.

« On ne peut vraiment voir la lumière qu’en se sentant immensément important, » lui avait-elle dit. Quoi que le premier voyage de ce train puisse signifier pour les autres, pour eux deux le seul propos de ce jour, c’était eux. Quelque puisse

être ce que les autres attendaient de la vie, leur droit à ce qu'ils éprouvaient à cet instant était tout ce que tous deux en avaient attendu. C'était comme si, séparés par la voie entre les deux quais, ils avaient pu se le dire.

Puis elle détourna son regard de lui.

Elle sentit, elle aussi, qu'on la fixait du regard, qu'il y avait des gens autour d'elle, qu'elle était en train de rire et de répondre à des questions. Elle ne s'était pas attendue à ce qu'il y ait une telle foule. Ils occupaient tout le quai, les voies, le square au-delà de la gare ; ils étaient sur les toits des wagons-fourgons, sur les voies de garage, aux fenêtres de toutes les maisons qu'il était possible d'apercevoir. Quelque chose les avait poussé à venir jusque là, quelque chose dans l'air qui, au dernier moment, avait poussé James Taggart à vouloir assister à l'ouverture de la *Ligne John Galt*. Elle le lui avait interdit : « si tu viens, Jim, » avait-elle dit, « je me débrouillerai pour te faire expulser de ta propre gare Taggart. C'est un évènement que tu ne verras pas. Puis elle avait désigné Eddie Willers pour représenter la Taggart Transcontinental à l'inauguration.

Elle regarda la foule et, simultanément, elle se sentit étonnée qu'ils doivent la regarder quand cet instant était si personnel pour elle que toute communication à ce propos aurait été impossible, et trouva un sens de l'à-propos dans le fait qu'ils soient ici, qu'ils devaient vouloir le voir, parce que la vue d'un exploit était le plus grand cadeau qu'un être humain pouvait offrir aux autres. Elle ne ressentait aucune haine envers qui que ce soit sur Terre. Les choses qu'elle avait endurées se réduisaient maintenant à une brume lointaine, comme de la douleur qui existe encore mais qui n'a plus le pouvoir de blesser. Ces notions ne pouvaient supporter la comparaison au regard de la réalité du moment, le sens de ce jour était aussi brillant, aussi violemment lumineux que les éclaboussures de soleil sur l'argent de la locomotive, tous les hommes devaient le percevoir en ce jour, pas un seul ne pouvait en douter, et elle n'avait personne à haïr.

Eddie Willers était en train de la regarder. Il se tenait sur le quai, entouré des cadres de la Taggart, chefs de divisions, représentants politiques ou syndicaux, et de hauts fonctionnaires locaux et divers qui avaient été persuadés, achetés ou menacés, pour obtenir toutes les autorisations nécessaires pour que ce train traverse les zones d'agglomérations à une vitesse de 160

kilomètres par heure. Pour une fois, pour ce jour et pour cet évènement, son titre de vice-président était pour lui réel, et il le portait bien. Mais durant tout le temps où il était en train de parler avec les gens autour de lui, il ne quittait pas des yeux Dagny qui se mouvait dans la foule. Elle était vêtue d'un pentalon bleu et d'une chemise, elle était inconsciente de ses responsabilités officielles, elle les lui avait abandonnées, maintenant le train était devenu son seul centre d'intérêt, comme si elle avait été le seul membre de son équipe. Elle le vit, elle s'approcha, et elle lui serra la main ; son sourire était presque un condensé de toutes les choses qu'ils n'avaient pas besoin de dire :

— Et bien, Eddie, tu *es* taggart Transcontinental, maintenant.

— Oui. répondit-il avec solennité et d'une voix basse.

Il y-avait des *reporters* qui posaient des questions, et ils éloignèrent Dagny de lui. A lui aussi ils posèrent des questions.

— Monsieur Willers, quelle est l'opinion de Taggart Transcontinental relativement à cette ligne ?

— Donc, Taggart Transcontinental n'est juste qu'un observateur désintéressé. Est-ce le cas, Monsieur Willers ?

Il répondit du mieux qu'il le put. Il était en train de regarder le soleil qui se reflétait sur une locomotive Diesel. Mais ce qu'il voyait était le soleil dans la clairière d'un bois, et une gamine de douze ans qui était en train de lui dire qu'elle l'aiderait un jour à faire fonctionner la compagnie. Il regardait de loin le moment ou l'équipe du train s'était alignée devant la locomotive pour faire face au peloton d'exécution des appareils photos. Dagny et Rearden souriaient, comme s'ils posaient pour des photos de vacances d'été. Pat Logan, le conducteur, un petit homme tout en muscles, tendons et nerfs, avec des cheveux gris et un visage dédaigneusement hermétique, avait une pose d'indifférence amusée. Ray McKim, le pompier, un jeune géant costaud, souriait avec un air à la fois embarrassé et stupide. Le reste de l'équipe avait l'air d'être sur le point de faire un clin d'œil aux photographes. Un photographe dit en riant :

— Les gars, vous ne pourriez pas afficher une expression pessimiste, juste une seconde ? …Je sais, mais c'est ce que mon journal veut.

Dagny et Rearden étaient en train de répondre aux questions pour la presse. Il n'y avait aucune moquerie dans leur réponse, maintenant, aucun cynisme. Ils prenaient leur plaisir de ce

moment. Ils répondaient comme si les questions étaient de bonne foi. Il arriva un moment où, irrésistiblement et sans que personne ne le remarque, cela devint *vrai*.

— Quels sont les problèmes que vous pensez rencontrer durant le parcours ? un *reporter* demanda au garde-freins.

— Pensez-vous que vous arriverez là-bas ?

— Je pense que nous y arriverons, et toi aussi, *mon pote*.

— Monsieur Logan, avez-vous des enfants ? Avez-vous pris des dispositions particulières avec votre assurance ? Je fais seulement allusion au pont, vous savez.

— Traversez pas c'pont avant qu'je l'passe. répondit Pat Logan avec mépris.

— Monsieur Rearden, comment savez-vous que votre rail va tenir ?

— Et l'homme qui montra aux autres comment fabriquer une presse à imprimer ; comment le savait-il lui-même ?

— Dites-moi, Mademoiselle Taggart, qu'est-ce qui va permettre à un pont de trois mille tonnes de supporter un train qui en fait sept mille ?

— Mon jugement. répondit-elle.

Les hommes de la presse, qui méprisaient leur propre profession, ne savaient pas de quoi ils étaient en train de se réjouir, en ce jour. L'un d'entre-eux, un jeune homme qui avait déjà quelques années de succès et de notoriété derrière lui et un air de cynisme deux fois plus âgé que lui, dit tout à coup :

— Je sais ce que je voudrais être : je voudrais être un homme qui écrit sur les choses qui arrivent dans le monde !

A la pendule qui se tenait le bâtiment de la gare, les aiguiles indiquèrent 3 heures 45. L'équipe se mit en route pour rejoindre le fourgon de queue, loin à la fin du train. Le mouvement et le bruit de la foule étaient en train de s'apaiser. Sans aucune intention consciente, les gens commençaient à s'immobiliser.

L'aiguilleur avait été en contact avec chaque chef des gares situées tout le long de la ligne qui courait à travers les montagnes jusqu'aux champs de pétrole Wyatt, à près de cinq-cent kilomètres de là. Il arrivait depuis le bâtiment de la gare et, en regardant Dagny, il donna le signal indiquant que la voie était libre. Debout près de la locomotive, Dagny leva la main et fit écho à son geste, en signe que son message avait été reçu et compris.

Tandis qu'elle s'éloignait, la longue ligne des wagons de

queue se rétrécit pour n'être plus qu'une suite de maillons rectangulaires et espacés évoquant une colonne vertébrale. Lorsque le bras du conducteur s'agita dans l'air, au loin, elle répéta le geste en réponse au sien.

Rearden, Logan et McKim demeuraient silencieux, comme s'ils attendaient pour quelque chose, la laissant monter à bord la première. Alors qu'elle posa le pied sur l'échelle d'accès à la cabine, un *reporter* pensa à une question qu'il n'avait pas posé :

— Mademoiselle Taggart, lui lança-t-il, « qui est John Galt ? »

Elle se retourna, restant accrochée par une main à un barreau de métal, suspendue pour un instant au-dessus des têtes de la foule.

— C'est nous ! répondit-elle.

Logan la suivit dans la cabine, puis McKim ; Rearden fût le dernier, puis la porte de la locomotive se referma avec la tension irrévocable du métal scellé. Les lumières, pendues sous un pont métallique de signalisation contre le ciel, étaient vertes.

Il y avait des signaux lumineux verts entre les voies, bas au-dessus du sol, s'atténuant dans la distance, où les rails décrivaient une courbe contre les feuilles d'un été verdoyant qui, elles aussi, étaient des lumières.

Deux hommes tenaient un ruban de soie blanche tendu en travers de la voie devant la locomotive. C'était le directeur de la division du Colorado, et l'ingénieur en chef de Nealy qui avait continué son travail jusqu'à la fin. Eddie Willers devait couper le ruban, et ainsi ouvrir la nouvelle ligne. Les photographes le cadrèrent soigneusement tandis qu'il tenait les ciseaux, dos à la locomotive. Il devait répéter la pose deux ou trois fois, expliquèrent-ils, afin qu'ils aient un choix de photographies ; ils avaient tout un rouleau de ruban prêt pour cet usage. Il était sur le point de s'accomplir, lorsqu'il s'interrompit tout à coup.

— Non, fit-il, « ça ne sera pas une mise en scène. »

Avec le ton de l'autorité calme, la voix d'un vice-président, il demanda, en pointant un doigt vers les appareils photos :

— Reculez… beaucoup plus en arrière. Prenez une photo au moment ou je vais le couper, ensuite déguerpissez rapidement.

Ils obéirent, reculant en hâte un peu plus en arrière sur la voie. Il ne restait plus qu'une minute. Eddie tourna le dos aux cameras et se dressa entre les deux rails, faisant face à la locomotive. Il tenait les ciseaux ouvert sur le ruban. Il avait

retiré son chapeau et l'avait posé à côté de lui, sur le balast. Il était en train de lever la tête bien haut pour regarder la locomotive. Un léger vent soufflait dans ses cheveux. La locomotiove était un grand bouclier d'argent portant l'emblème de Nat Taggart.

Eddie Willers leva une main lorsque l'aiguille de la pendule de la gare atteignit l'instant 4.

— Ouvre lui la voie, Pat ! cria-t-il.

Sur l'instant, quand la locomotive s'ébranla, il coupa le ruban blanc et fit un bond de côté pour dégager la voie. Depuis le bord de la voie, il vit la vitre de la cabine s'éloigner et Dagny, derrière, lui faisant des signes de la main en réponse aux siens. Puis la locomotive disparut, et il demeura au même endroit, regardant le quai opposé sur lequel se trouvaient pleins de gens qui disparaissaient et réaparaissaient encore et encore, tandis que les wagons de fret le dépassaient en cliquetant.

Les deux rails bleu-verts couraient vers eux pour les rejoindre, tels deux jets lancés depuis un point unique au-delà de la courbe de la Terre. Les traverses de la voie fusionnaient pour ressembler à une traînée éstompée alors qu'ils les approchaient, puis disparaissaient sous les roues. Une traînée confuse s'accrochait au ras du sol aux côtés de la locomotive. Les arbres et les poteaux du télégraphe les dépassaient comme s'ils étaient violemment jetés derrière eux. Les plaines verdoyantes se rétrécissaient derrière eux en un courant tranquille. Au bord du ciel, une longue vague de montagnes contredisait le mouvement et semblait suivre le train.

Elle ne sentait pas les roues sous le plancher. Le mouvement était un un vol onctueux sur une impulsion en suspend, comme si la locomotive était suspendue au-dessus des rails et surfait sur une vague. Elle ne ressentait pas la vitesse. Il semblait étrange que les lumières vertes des signaux continuaient de venir vers eux pour les dépasser toutes les quelques secondes. Elle savait que plus de trois kilomètres séparait chacun d'entre eux. Devant Pat Logan, l'aiguille du compteur de vitesse se maintenanait sous le nombre 160.

Elle était assise à la place du pompier et regardait de temps à autre de l'autre côté de la cabine, en direction de Logan. Il était assis un peu affalé vers l'avant, détendu, une main posée avec légerté sur la manette de puissance, comme si elle s'était trouvée là par hasard ; mais ses yeux étaient fixés sur la voie

devant lui. Il avait cette aisance de l'expert, si confiante qu'elle semblait négligente ; mais c'était l'aisance d'une énorme concentration, la concentration sur une tâche qui avait la nature impitoyable d'un absolu. Ray McKim était assis sur une banquette derrière eux. Rearden se tenait debout au milieu de la cabine, les mains dans les poches, les pieds bien écartés l'un de l'autre, tendu contre le mouvement, regardant droit au-devant. Il n'y a avait rien qui pouvait être capable d'attirer son attention au-delà de la voie sur les côtés : il regardait fixement les rails. La *propriété*, songea-t-elle, en jetant un regard dans sa direction ; ceux qui doutaient de sa réalité n'étaient-ils pas les mêmes qui ne connaissaient rien de sa nature ? Non, elle n'était pas faite de papiers, de sceaux, de faveurs et dérogations. Elle était *là*, devant ses yeux.

Le bruit qui emplissait la cabine semblait appartenir à l'espace qu'ils étaient en train de traverser. Il était fait du ronronnement sourd du moteur ; des cliquetis secs de nombreux éléments qui sonnaient des cris variés et métalliques, et du léger tintement aigu des vitres qui tremblaient.

Des choses s'enfuyèrent en une traînée, un réservoir d'eau, un arbre, un abri, un silo à grain. Dans les courbes, elles décrivaient un mouvement d'essui-glace sur la vitre avant ; elles apparaissaient depuis le bas du côté gauche, puis décrivaient une courbe sur la vitre pour revenir disparaître là où elles étaient apparues. Les câbles du télégraphe faisaient la course avec le train, s'élevant puis tombant de poteau en poteau, en un rythme constant, tel la courbe d'un rythme cardiaque régulier qui se dessinait en travers du ciel.

Elle regarda devant, vers la brume qui unissait les rails et le lointain, une brume qui pouvait se déchirer en morceaux à n'importe quel moment pour devenir une sorte de catastrophe. Elle se demanda pourquoi elle se sentait plus en sécurité qu'elle ne s'était jamais senti derrière le capot d'une voiture, plus sûre ici, où il semblait que, si jamais un obstacle devait surgir, ses seins et le bouclier de verre seraient les premiers à s'écraser contre. Elle sourit, saisissant la réponse : c'était le sentiment de sécurité d'être la première, avec les entières visions et connaissance de sa course ; pas la sensation aveugle d'être tirée devant vers l'inconnu par quelque improbable puissance. C'était la plus grande

sensation de l'existence ; de ne pas *s'en remettre à*… mais plutôt de *savoir*.

Les vitres des fenêtres de la cabine rendaient la traînée des champs plus vaste encore ; le mouvement de la Terre semblait leur être perceptible. Cependant, rien ne semblait distant et rien ne semblait hors d'atteinte. Elle avait à peine saisi le reflet étincelant d'un étang au-devant ; et l'instant suivant il était à côté d'elle, puis derrière. C'était un étrange raccourci entre *vision* et *touché*, se dit-elle, entre le souhait et sa concrétisation, entre–les mots s'entrechoquaient brutalement dans sa tête–le corps et l'esprit. La vision, en premier, puis la forme physique pour l'exprimer. La pensée, en premier, puis le mouvement résolu vers la ligne droite d'une voie unique en direction d'un but choisi. L'un pouvait-il avoir un sens en l'absence de l'autre ? N'était-il pas malsain de souhaiter sans bouger… ou de bouger sans but ? Qui était à l'origine de cette malveillance qui se glissait furtivement partout à travers le monde, se démenant pour séparer ces deux notions pour mieux les retourner l'une contre l'autre ?

Elle secoua la tête. Elle ne voulait pas penser ou se demander pourquoi le monde derrière elle était ce qu'il était. Elle n'en avait rien à faire. Elle s'en échappait à la vitesse de 160 kilomètres par heure. Elle s'appuya par la vitre ouverte, à son côté, et sentit la gifle du vent de la vitesse lui souffler les cheveux de son front. Elle se rassit sur son siège, consciente de rien d'autre que du plaisir qu'elle en avait reçu. Cependant, son esprit continuait à fonctionner à toute vitesse. Des fragments de pensées volaient puis dépassaient son attention, tout comme les poteaux télégraphiques à côté de la voie.

« Plaisir physique ? »–se demandait-elle–« Ceci est un train fait d'acier… roulant sur des rails de *Rearden Metal*… mu par de l'énergie résultant du pétrole en combustion et de générateurs électriques… il s'agit de la sensation physique d'un mouvemant physique dans l'espace… mais est-ce la cause et le propos de ce que je suis en train d'éprouver ? …L'appellent-ils un plaisir "bassement animal"–cette sensation dont je n'aurais que faire si le rail se brisait maintenant en morceaux sous nos pieds–ça n'arrivera pas. Mais devrais-je en n'avoir cure parce que j'en ai déjà fait l'expérience ? Un plaisir du corps bassement matériel et dégradant ? »

Elle sourit, les yeux clos, le vent pénétrant sa chevelure. Elle

les ouvrit et vit que Rearden était en train de l'observer. C'était ce même regard avec lequel il avait regardé les rails. Elle sentit la force de sa volonté être assommée par quelque unique coup qui la rendit incapable de bouger. Elle maintint ses yeux ouverts, son dos en appui contre le dossier de son siège, le vent plaquant le tissu fin de sa chemise contre son corps. Il regarda au loin, et elle ramena son regard vers le spectacle de la Terre qui se déchirait en deux devant leurs yeux. Elle ne voulait pas penser, mais le bruit de ses pensées ne cessait pas, comme le ronronnement des moteurs élécriques couverts par le bruit du *Diesel*. Elle regarda l'intérieur de la cabine, autour d'elle. Le fin maillage d'acier du plafond, se dit-elle, et les rivets dans l'angle qui maintenaient les plaques d'acier pressées l'une contre l'autre–qui les avait faits ? La force brute des muscles des hommes ? Qui avait rendu possible que quatre boutons et trois leviers en face de Pat Logan puissent retenir l'incroyable puissance de seize moteurs derrière eux, et la délivrent grâce au contrôle sans efforts des mains d'un seul homme ?

Ces choses, et l'habileté qui en était à l'origine–était-ce cette ambition que les hommes considéraient comme une "perversion" ? Etait-ce ce qu'ils appelaient "une ignoble préoccupation avec le monde physique" ? Etait-ce l'état d'esclave de la matière ? Etait-ce la soumission de l'esprit au corps ? Elle secoua la tête, comme si elle avait voulu pouvoir jeter ce sujet par la fenêtre et le laisser se disloquer derrière, le long de la voie. Elle regarda le soleil au-dessus des champs. Elle n'avait pas à penser, car ces questions n'étaient que les détails d'une vérité qu'elle connaissait, et qu'elle avait toujours connu. Laisse-les derrière toi, comme les poteaux télégraphiques. Les choses qu'elle connaissait étaient comme les cables volant au-dessus, formant une ligne qui ne se brisait *jamais*. Les mots pour cela, pour ce voyage, pour ses émotions et pour la Terre des hommes dans son intégralité, étaient : "C'est si simple et si évident !"

Elle regardait la campagne à travers les vitres. Elle avait été consciente pendant quelque temps des formes humaines qui apparaissaient avec une étrange régularité comme des *flashs* sur le côté de la voie. Mais elles la dépassaient si vite qu'elle ne pouvait en saisir les détails, jusqu'à ce que, telles les images d'un film, les *flashs* s'unirent pour former une image perceptible dont elle put interpréter le sens. Elle avait fait garder

la voie depuis qu'elle avait été achevée, mais elle n'avait pas recrutée la chaîne humaine qu'elle voyait, et qui s'étirait sur la droite du balast. Une silouhette solitaire se tenait à chacun des abris répartis tous les mille six cent mètres. Quelques unes étaient de jeunes écoliers, d'autres semblaient si vieilles que leurs corps se tenaient penchés contre le fond de ciel. Ils étaient tous armés, avec n'importe quoi qui pouvait servir d'arme, depuis de beaux fusils qui devaient avoir coûté cher jusqu'à d'anciens mousquets. Toutes portaient des casquettes de chemin de fer. Elles étaient les fils des employés de la Taggart, et de ses anciens employés aujourd'hui en retraite.

Les silhouettes étaient venues spontanément pour garder ce train. Comme les locomotives les dépassaient, chacun de ces hommes à leurs tours restaient immobiles et attentifs, et levaient leurs fusils en un salut d'allure militaire. Quand elle eut compris tout cela, elle éclata tout à coup de rire avec la soudaineté d'un cri. Elle riait en se secouant, comme une enfant ; les sanglots de ce rire avaient l'intonation de la délivrance. Pat Logan lui fit un signe de la tête en affichant un léger sourire, il avait remarqué la garde d'honneur depuis un bon moment déja. Elle s'appuya sur le bord de sa fenêtre, et son bras s'agita en de larges courbes triomphales s'adressant aux hommes qui se tenaient le long de la voie.

Sur la crète d'une distante colline, elle vit une foule de gens, leur bras s'agitant dans les airs. Les maisons grises d'un village étaient éparpillées à travers une vallée en contrebas, comme si elles avaient été posées là puis oubliées ; les lignes inclinées de leurs toitures se courbaient, et les années avaient délavé les couleurs de leurs murs. Peut-être que des générations avaient vécu ici, avec rien d'autre que le mouvement du soleil de l'est vers l'ouest qui puisse laisser une trace de leurs jours. Maintenant, ces hommes avaient escaladé la colline pour voir la tête argenté d'une comète qui coupait à travers leurs plaines, tel le son d'un cor déchirant le poids du silence.

Alors que les habitations se faisaient plus fréquentes dans le paysage et plus proches de la voie, elle vit des gens aux fenêtres et sur les porches, sur des toits éloignés, même. Elle vit des foules bloquer les passages à niveau. Les routes les dépassaient en balayant l'air comme les pales d'un ventilateur, et elle ne pouvait distinguer les visages ;

seulement leur bras saluant le train comme des branches agitées par le déplacement d'air qu'il créait. Ils se tenaient sous les feux rouges qui se balançaient aux abords des passages à niveau et ils semblaient dire : *Stop. Regardez. Ecoutez*[1].

La gare qu'ils venaient de dépasser, alors qu'ils traversaient une ville à la même vitesse de 160 kilomètres par heure, était une sculpture oscillante faite de gens debouts, depuis les quais jusqu'à la toiture. Elle perçut une brève image de gens agitant les bras et jetant des chapeaux en l'air, et de quelque chose qui avait été jeté contre le côté de la locomotive, et qui avait semblé être un bouquet de fleurs. Alors que les kilomètres cliquetaient derrière eux, les villes disparurent peu à peu, avec leurs gares auxquelles ils ne s'étaient pas arrêtés, avec les foules de gens qui s'étaient déplacés seulement pour les voir, pour leur lancer des signes et pour espérer. Elle avait vu des guirlandes de fleurs pendues sous les avancées de toitures salies par la suie, au-dessus des voies dans de vieilles gares ; et des drapeaux et fanions rouges blanc et bleus accrochés aux murs décrépits.

Cela avait été comme ces images qu'elle avait vu–et qui lui avaient fait envi–dans les histoires de chemin de fer des livres d'école, datant de l'ère lors de laquelle les gens se réunissaient, quand Nat Taggart se déplaçait à travers le pays, et quand les arrêts sur sa route étaient marqués par la présence des hommes impatients de regarder un exploit. Cette époque là, s'était-elle dit, appartenait au passé ; des générations lui avait succédé, accompagnées, celles-ci, par aucun évènement qu'ils auraient pu nulle-part applaudir, avec rien d'autre à voir que les craquelures qui apparaissaient et s'agrandissaient, année après année, sur les murs bâtis par Nat Taggart. Mais les hommes venaient encore, comme ils venaient de le faire, poussés par la même réponse.

Elle regarda Rearden. Il se tenait près de la cloison de la cabine, inconscient de la foule, indifférent à l'admiration. Il était en train d'observer les performances de la voie et du train avec l'intensité experte de l'intérêt professionnel ; son attitude générale suggérant qu'il mettrait à l'écart, comme si cela aurait été sans rapport, n'importe quelle pensée telle que : “Ils sont contents”,

1. Avertissement de danger inscrit sur des panneaux de signalisation situés aux abords de tous les passages à niveau aux Etats-Unis. *(N. d. T.)*

tandis que la pensée qui occupait son esprit était : « Ça marche ! »

Son long visage, qui terminait le simple gris uni de son pentalon et de sa chemise, était prêt à l'action. Le pentalon tendu le long de la longue ligne de ses jambes, l'attitude de légèreté, quoique ferme, qui émanait de sa posture qu'il semblait tenir sans efforts, suggérait qu'il aurait été capable de bondir en avant au moindre signe ; les manches courtes mettaient en valeur la puissance décharnée de ses bras ; la chemise ouverte barrait la peau tendue de sa poitrine.

Elle regarda devant elle, réalisant soudainement qu'elle s'était trop souvent retournée pour le regarder. Mais ce jour n'avait aucun lien avec le passé ou le futur–ses pensées étaient détachées de leurs implications–elle ne vit aucune autre signification, seulement l'immédiate intensité de la sensation qu'elle était emprisonnée avec lui, scellés ensembles dans le même cube d'air, la proximité de sa présence soulignant sa conscience de ce jour comme ses rails soulignaient la course du train.

Elle se retourna délibérément et regarda en arrière. Il était en train de la regarder. Il ne détourna pas son regard ; il le maintint, au contraire, froidement et avec pleine intention. Elle sourit avec défiance, ne se laissant pas elle-même connaître l'entière signification de son sourire, sachant seulement que c'était le coup le plus rude qu'elle pouvait envoyer contre son visage inflexible. Elle éprouva le soudain désir de le voir trembler, de lui arracher une larme. Elle regarda ailleurs, lentement, avec un sentiment d'amusement téméraire, se demandant pourquoi elle trouvait qu'il était difficile de respirer. Elle s'adossa au dossier du siège, regardant droit devant, sachant qu'il était conscient d'elle comme elle l'était de lui. Elle trouva du plaisir dans la conscience particulière d'elle-même que cela lui procurait. Quand elle croisait les jambes, quand elle s'appuyait sur son bras contre le bord de sa fenêtre, quand elle se recoiffait les cheveux en arrière–chaque mouvement de son corps était souligné par un sentiment dont les mots niés qui auraient pu le décrire étaient : Est-il en train de regarder ?

Les villes avaient été abandonnées sur leur chemin. La voie était en train de monter à travers une campagne qui leur adressait un large sourire de défi et de réticence à leur approche. Les rails continuaient de disparaître derrière les courbes, et les pieds des collines continuaient à se rapprocher de plus en plus,

comme si les plaines étaient en train d'être mises en plis. Les étagères de pierre plate du Colorado étaient en train de s'avancer vers le bord de la voie, et les lointaines limites de l'horizon étaient en train de se recroqueviller en des vagues de montagnes bleues. Loin au-devant, elle vit un nuage de fumée au-dessus de cheminées d'usines, puis la toile d'une centrale électrique et l'aiguille solitaire d'une structure métallique. Ils étaient à l'approche de Denvers.

Elle lança un regard à Pat Logan. Il était appuyé en avant, un petit peu plus loin ; elle vit une légère crispation dans les doigts de sa main et dans ses yeux. Il connaissait, comme elle, le danger de traverser une ville à la vitesse à laquelle ils étaient en train de voyager. Ce fut une succession de minutes, mais elles les touchèrent comme un ensemble. Tout d'abord, ils virent les longues formes, lesquelles étaient des usines, roulant contre leurs vitres latérales ; puis les formes se mélèrent au flou des rues ; puis un delta de rails se deploya devant eux tandis que la bouche d'un tunnel les avalait à l'intérieur de la gare Taggart, avec rien qui puisse les protéger hormis les petites perles de lumières eparpillées sur le sol. Depuis les hauteurs de leur cabine, ils virent des wagon-fourgons sur des bandes de voies de garage qu'ils dépassèrent comme des rubans de toitures métalliques–le trou noir du train–et remises et hangars fuyèrent devant leurs visages ; il furent projetés à travers une explosion de son, le battement des roues contre les vitres d'une voute, et les hurlement de joie d'une masse qui se balançait au milieu des piliers d'acier comme un liquide dans l'obscurité. Ils fuyèrent vers une arche lumineuse et vers les feux verts suspendus dans le ciel au-delà, les feux verts qui étaient comme les poignées des portes de l'espace s'ouvrant à la volée les unes derrière les autres devant eux. Puis, disparaissant derrière eux, les rues coagulées par la circulation, les fenêtres ouvertes qui bougeaient avec des silhouettes humaines, les sirênes hurlantes, et, depuis le sommet d'un gratte-ciel distant, un nuage de flocons de papier miroitants dans les airs lancé par quelqu'un qui vit le passage de la balle d'argent à travers une ville arrêtée net pour la regarder.

Puis ils sortirent encore sur un palier de roche ; et, avec une choquante soudaineté, les montagnes se trouvèrent face à eux, comme si la ville les avait propulsés tout droit contre un mur de granite, et qu'une fine plateforme rocheuse les avait retenus de

justesse. Ils étaient en train de se maintenir accrochés contre la paroi d'une falaise en à-pic, avec la Terre qui tournait vers le bas, diminuant, et des étages de gros blocs de pierre déformés s'amoncelant à la verticale et masquant le soleil, les laissant avancer à grande vitesse à travers un crépuscule bleuâtre, sans la vue d'aucun sol ou ciel. Les virages de rails devinrent des cercles serpentant au milieu de murs qui s'avançaient pour les raboter de leur face rugueuse. Mais la voie coupait parfois à travers, et alors les montagnes s'entrouvraient, leurs flancs se dilatant largement comme deux ailes au bout des rails ; une aile verte, faite d'aiguilles verticales, avec des sapins entiers servant de pieux maintenant solidement un tapis ; et l'autre, brune-rouge, faite de roche dénudée.

Elle regarda vers le bas par la vitre ouverte, et vit le flanc argenté de la locomotive en suspension au-dessus du vide. Loin en dessous, le fin filet d'un torrent progressait en tombant de plateau rocheux en plateau rocheux, et les fougères qui se penchaient au-dessus de l'eau étaient les sommets miroitants des bouleaux. Elle vit la queue des wagon-fourgons derrière les locomotives, le long de l'à-pic de granite ; et des kilomètres de roche tourmentée en bas ; elle vit les circonvolutions des rails vert-bleu se dérouler derrière le train.

Un mur de roche se dressa soudainement en travers de leur chemin, emplissant totalement les vitres avant, assombrissant la cabine, si près qu'il leur sembla que ce qu'il leur restait de temps n'était pas suffisant pour y échapper. Mais elle entendit le grincement des roues dans la courbe ; la lumière réapparut soudainement à l'intérieur de la cabine, et elle vit une section de rails sur un banc étroit. Le banc finissait dans le vide. Le nez de la locomotive était dirigé droit vers le ciel. Pour les stopper, il n'y avait rien d'autre que deux traits de métal vert-bleu qui s'étiraient le long et sur le bord du banc.

Pour contrôler la violente inertie de seize moteurs, pensa-t-elle, et la poussée latérale exercée par sept mille tonnes d'acier et de fret, pour supporter la contrainte dans la durée, pour maintenir cette masse et la contraindre à changer sa trajectoire tout au long d'une courbe, était l'impossible exploit réalisé par deux bouts de métal pas plus large que son bras. Qu'est-ce qui rendait cela possible ? Quel pouvoir avait donné cette force dont leur vie dépendait à une organisation de molécules particulière et jamais tentée, comme dépendait celles de tous les hommes

qui attendaient les quatre-vingt wagons-fourgons ? Elle imagina le visage et les mains d'un homme dans la lumière d'un four de laboratoire, au-dessus du liquide blanc d'un échantillon de métal.

Un sentiment d'émotion qu'elle ne pouvait maîtriser parcourut son corps, comme si quelque chose soufflait à travers lui en un mouvement ascendant. Elle se retourna vers la porte qui donnait accès aux unités motrices et l'ouvrit brutalement, ce qui libéra un flot de hurlements, puis elle s'échappa dans le battement du cœur du moteur.

Pendant un moment, ce fût comme si son être s'était réduit à un seul sens, l'ouïe, et ce qui en était intelligible fût seulement un long hurlement qui montait légèrement en fréquence, puis redescendait, pour remonter encore. Elle se tint dans une chambre de métal scellé qui oscillait, observant les générateurs géants. Elle avait attendu pour les voir, par ce que le sentiment de triomphe qui l'habitait était liée à eux, à son amour pour eux, à la raison de la vie de travail qu'elle avait choisie. Dans la clarté inhabituelle d'une violente emotion, elle crut qu'elle était sur le point de saisir quelque chose qu'elle n'avait jamais connu et qu'elle devait connaître. Elle émit un rire sonore mais n'en entendit pas le son ; rien ne pouvait être entendu au milieu de l'explosion continue.

— La *Ligne John Galt* ! hurla-t-elle en vain pour l'amusement de voir sa voix immédiatement éffacée au sortir de sa bouche.

Elle se déplaça lentement le long des unités motrices, dans un étroit passage le long duquel se trouvait une paroi de métal, et les moteurs de l'autre côté. Elle en ressentit l'immodestie d'un intrus, comme si elle s'était glissée dans les entrailles d'une créature vivante, sous sa peau d'argent, et était en train de regarder sa vie battre dans des cylindres de métal gris, dans des résistances électriques, en des tubes scellés dans la rotation convulsive de lames dans des cages de câble. L'énorme complexité des formes au-dessus d'elle était évacuée à travers d'invisibles canaux, et la violence qui piafait de rage à l'intérieur était dirigée vers de fragiles aiguilles dans des cadrans de verre, vers des perles rouges et vertes clignotant sur des panneaux, vers de hauts et étroits placards sur lesquels étaient imprimés les mots : HAUTE TENSION.

Pourquoi avait-elle toujours ressenti ce joyeux sentiment de

confiance ?–se demanda-t-elle. A l'intérieur de ces formes géantes, deux aspects appartenant à l'inhumain étaient incroyablement absents : l'absence de *cause* et l'absence de *propos*. Chacun des constituants de ces moteurs était en lui-même une réponse à "pourquoi ?" et à "pourquoi faire ?"– comme les pas accomplis sur le trajet d'une vie choisie par le genre d'esprit qu'elle vénérait. Les moteurs étaient un code moral fait d'acier.

Ils *vivent*, se dit-elle, parce qu'ils sont l'expression physique de l'action d'un pouvoir vivant–de l'intelligence qui a été capable de s'affranchir de l'ensemble de leur complexité, de définir l'étendu de leur propos, et de leur donner une existence physique *palpable* et *cohérente*. Pendant un instant, il lui sembla que les moteurs étaient transparents, et elle vit le réseau de leur système nerveux. C'était un réseau de connexions plus complexes, plus cruciales que ne l'étaient réellement leurs câblages et circuits : les connexions rationnelles établies par cette intelligence humaine qui avait façonné pour la première fois n'importe lequel de tous leurs éléments.

Ils sont *vivants*, songea-t-elle, mais leurs âmes les contrôlent à distance. Leurs âmes sont en chaque homme qui a la capacité de *valoir* l'exploit de leur réalisation, de leur existence. Si l'âme venait à disparaître de sur la surface de la Terre, alors les moteurs s'arrêteraient parce que c'est la force qui leur permet de vivre, et *non* le pétrole qui se trouve sous le sol, sous ses pieds, le pétrole qui redeviendrait alors cette boue noire et suintante originelle ; pas les cylindres d'acier qui deviendraient des traces de rouille sur les parois de caves habitées par des sauvages tremblants ; le pouvoir d'une intelligence vivante ; le pouvoir de la libre pensée, du libre choix, du libre propos.

Elle était en train de revenir vers la cabine, ressentant une envie de rire, de se mettre à genoux ou de lever les bras au ciel, regrettant de ne pouvoir exprimer ce qu'elle ressentait, sachant que cela n'avait pas de forme ou d'expression.

Elle s'arrêta. Elle vit Rearden qui se tenait à côté des marches qui menaient jusqu'à la porte de la cabine. Il était en train de la regarder, comme s'il savait pourquoi elle s'était échappée et ce qu'elle ressentait. Ils demeurèrent tous deux en arrêt, leur corps ne devenant plus que deux regards qui se rencontraient le long d'un passage étroit. Le battement en elle et le battement des moteurs s'unirent pour ne faire qu'un, et elle

crut un instant que les deux venaient de lui ; le rythme martelant balayait sa volonté. Ils revinrent tous deux vers la cabine, en silence, sachant qu'il y avait eu un moment entre eux qui ne devait pas être mentionné.

Les falaises au-devant étaient d'un or brillant et liquide. Des bandes d'ombre s'allongeaient dans les vallées en contrebas. Le soleil était en train de descendre sur les pics, vers l'ouest. Ils se dirigeaient vers l'ouest et montaient vers le soleil.

Le ciel était devenu plus profond, s'approchant du bleu-vert des rails, lorsqu'ils aperçurent des cheminées d'usine fumantes dans une vallée, au loin. C'était une des nouvelles villes du Colorado, ces villes qui avaient poussé comme autant de radiations provenant des champs de pétrole de Wyatt. Elle perçut les formes angulaires des maisons modernes, toits plats et grandes surfaces vitrées. C'était encore trop loin pour distinguer des gens. Sur l'instant, quand elle se dit qu'ils ne seraient pas en train de regarder leur convoi depuis une telle distance, une fusée décolla depuis l'endroit où se trouvaient les bâtiments, grimpa haut dans le ciel au-dessus de la ville, et éclata en une fontaine d'étoiles d'or contre le ciel qui s'assombrissait. Des hommes qu'elle ne pouvait voir étaient en train de regarder le trait que devaient former les voitures du train sur le flanc de la montagne, et ils leur adressaient un signe de salut, plume de feu solitaire dans la nuit qui tombait, symbole d'une cérémonie ou d'un appel à l'aide.

Au-delà du virage suivant, dans une ouverture qui leur offrit un accès soudain à une large vue dégagée vers l'horizon, elle vit deux points de lumière électrique blanc et rouge, bas dans le ciel. Ce n'était pas des avions–elle aperçut les cônes de poutrelles métalliques qui les supportaient–et, sur l'instant, quand elle sut que c'était les derricks de la Wyatt Oil, elle se rendit compte que la voie se déplaçait vers le bas, que la Terre se dilatait comme si les montagnes s'élançaient pour s'écarter les unes des autres ; et au fond, au pied de la colline Wyatt, à travers la fente sombre d'un *cañon*, elle vit le pont en *Rearden Metal*.

Ils s'élançaient vers le bas, elle oublia l'angle prudent, les longues courbes de la pente douce, elle eut l'impression que le train était en train de plonger vers le bas la tête la première, elle regarda le pont qui grossissait pour venir à leur rencontre–un petit tunnel carré de dentelle métalique–quelques poutres

s'entrecroisant dans les airs, bleu-vertes avec des reflets de lumière, touchées par un long rayon de soleil crépusculaire qu'une faille dans la barrière de montagnes avait laissé échapper. Il y avait des gens à proximité du pont, large tache d'une foule, mais ils franchirent le bord de sa conscience pour disparaître.

Elle entendit le son montant des roues qui accéléraient, et quelque thème musical entendu avec le rythme des roues qui s'accrochait à son esprit, devenant de plus en plus fort–il produisit un effet de souffle dans la cabine, mais elle savait que ce n'était qu'une impression produite par son esprit–le *Cinquième Concerto* de Richard Halley, se dit-elle : l'avait-il écrit pour la circonstance ? Avait-il connu une émotion similaire à celle-ci ? Ils étaient en train de rouler plus vite, ils avaient perdu le contrôle, se dit-elle, lancés par les montagnes comme s'il s'était agi d'un tremplin, ils étaient maintenant en train de naviguer dans l'espace–ce n'était pas un bon test, se dit-elle, on ne va même pas toucher le pont. Elle vit le visage de Rearden au-dessus d'elle, elle soutint son regard et pencha sa tête vers l'arrière, et ce fût comme si son visage flottait dans l'air sous le sien–ils entendirent un fracas de sonneries métalliques, ils entendirent un roulement de tambour provenant de sous leurs pieds. Les diagonales du pont barbouillèrent les vitres sur les côtés de la cabine avec le son d'un barreau de métal que l'on aurait frotté contre les piquets d'une palissade–puis les vitres devinrent trop soudainement claires. L'élan de leur plongeon était en train de les propulser vers le haut d'une colline, les derricks de la Wyatt Oil étaient en train de défiler devant eux. Pat Logan se tourna, relevant les yeux vers Rearden en esquissant un sourire–et Rearden dit :

— Et voila.

Le panneau sur le bord d'une toiture disait : EMBRANCHEMENT WYATT. Elle le fixa du regard, sentant qu'il y avait quelque chose d'étrange à propos de ce panneau, jusqu'à ce qu'elle saisisse ce que c'était : il ne bougeait pas. La plus grande secousse du voyage fût la réalisation que la locomotive était immobile. Elle entendit des voix quelque part, elle regarda vers le bas et vit qu'il y avait des gens sur le quai. Puis la porte de la cabine s'ouvrit d'un coup sec, elle savait qu'elle devait être la première à descendre et elle posa un pied sur le bord. Durant un instant aussi bref qu'un *flash*, elle sentit la légèreté de

son propre corps, la légèreté de pouvoir se tenir debout, à l'air libre. Elle s'accrocha aux barres métalliques et entreprit de descendre l'échelle. Elle n'était encore qu'à mi-hauteur lorsqu'elle sentit la paume de la main d'un homme la saisissant fermement par les cotes et par la taille. Elle fût arrachée aux barreaux de l'échelle, projetée dans les airs avant d'être déposée sur le sol.

Elle ne pouvait croire que le jeune garçon qui lui riait à la figure était Ellis Wyatt. Le visage tendu et méprisant de ses souvenirs avait maintenant la pureté, l'empressement et la joyeuse bienveillance d'un enfant dans le genre de monde pour lequel il avait été conçu. Elle était en appui contre son épaule, se sentant vaciller sur le sol immobile, avec son bras autour d'elle ; elle riait, elle écoutait toutes ces choses qu'il disait ; elle répondit : « Saviez-vous que nous le ferions ? »

Sur l'instant elle vit les visages autour d'eux. Ils étaient ceux des actionnaires de la *Ligne John Galt*, ceux des hommes qui étaient Nielsen Motors, Hammond Cars, Stockton Foundry et tous les autres. Elle serra leurs mains, et aucune parole ne fût prononcée ; elle se tenait contre Ellis Wyatt, s'affaissant un peu, ramenant ses cheveux devant ses yeux pour y laisser quelques traces de suie. Elle serra les mains de l'équipe du train, sans mot dire, avec le sceau du large sourire que formait leurs visages. Il y avait les *flashs* des appareils photo qui explosaient autour d'eux, et les hommes qui leur faisaient des signes de la main depuis les structures métalliques des puits de pétrole qui se dressaient sur les flancs des montagnes. Au-dessus de sa tête, au-dessus des têtes de la foule, les lettres TT sur un bouclier argenté étaient frappées par le dernier rayon du soleil couchant.

Ellis Wyatt l'avait pris en charge. Il l'accompagnait quelque part, le mouvement latéral de sa main perçant une trouée à travers la foule, lorsque l'un des hommes avec des appareils photo se précipita à son côté.

— Mademoiselle Taggart, demanda-t-il, « nous donnerez-vous un message pour le public ? »

Ellis Wyatt pointa un doigt en direction de la longue chaîne des wagons de fret.

— Elle l'a déjà fait.

Puis elle se trouva sur le siège arrière d'une voiture dont la capote était relevée, roulant dans les virages d'une route de

montagne. L'homme qui était assis à côté d'elle était Rearden, le chauffeur était Ellis Wyatt.

Ils s'arrêtèrent à une maison qui se dressait sur le bord d'une falaise, avec aucune autre habitation en vue, mais avec la vue sur tout le champ des puits de pétrole qui s'étendait sur le contrebas.

— Mais bien sûr que vous allez passer la nuit à la maison, tous les deux. dit Ellis Wyatt alors qu'ils pénétraient à l'intérieur, « Où d'autre auriez-vous pu aller ? »

Elle rit.

— Je ne sais pas, je n'avais pas du tout pensé à ça.

— La ville la plus proche est à une heure de route d'ici. C'est là que votre équipe est allée. Vos gars de votre division locale sont en train d'y faire la fête en leur honneur. Et toute la ville fait la même chose. Mais j'ai dit à Ted Nielsen et à tous les autres qu'il n'y aurait pas de banquet pour vous et pas de discours. A moins que vous aimiez ça ?

— Grand Dieu, non ! dit-elle, « Merci Elis. »

Il faisait sombre lorsqu'ils s'assirent autour de la table à l'heure du dîner, dans une pièce qui avait de larges baies vitrées et quelques meubles de prix. Le dîner fût servi par un personnage silencieux habillé d'une veste blanche, seul autre habitant de la maison : un vieil indien avec un visage de pierre et des manières courtoises. Quelques points de feux étaient éparpillés dans les lieux, devant et derrière les fenêtres : les bougies sur la table, les lumières des derricks, et les étoiles.

— Pensez-vous être très chargés, maintenant ? dit Ellis Wyatt, « Donnez moi juste une année et je vous donnerai quelque chose qui va pas mal vous occuper. Deux trains de citernes quotidiens, Dagny ? Ça va être quatre, ou six, ou autant que vous souhaiteriez que j'en remplisse. »

Sa main passa au-dessus des lumières sur la montagne.

— Ceci, ce n'est rien comparé à ce que j'entrevois.

Il pointa un doigt vers l'est.

— Le *Passage Buena Esperanza*, à huit kilomètres d'ici. Tout le monde se demande ce que je suis en train de faire avec. Schiste bitumineux[1]. Ça fait combien d'années qu'ils ont abandonné leurs

1. (également pyroschiste ou kérobitumeux) est un terme générique qui désigne des roches sédimentaires au grain fin, contenant assez de matériau organique (appelé kérogène) pour pouvoir fournir du pétrole et du gaz combustible. Contrairement à leur nom, ces roches ne sont pas des schistes. *(N. d. T.)*

tentatives d'extraire du pétrole à partir du bitume parce que c'était trop cher ? Et bien, attendez de voir le procédé que j'ai développé. Ce sera le pétrole le moins cher qui leur aura jamais sauté à la figure, et autant qu'ils en réclameront, en plus ; une source de production inexploitée qui fait ressembler la plus grande réserve de pétrole liquide à une flaque de boue. Ne vous-ai-je pas commandé un *pipe-line* ? Hank vous et moi aurons à construire des *pipe-lines* dans toutes les directions. …Oh, excusez moi. Je ne crois pas m'être présenté lorsque je vous ai abordé, à la gare. Je ne vous ai même pas dit mon nom.

Rearden fit un large sourire.

— Je crois que j'ai deviné, depuis quelques instants.

— Je suis désolé, je n'aime pas passer pour un indélicat, mais j'étais trop excité.

— Qu'est-ce qui vous excitait donc tant que cela ? demanda Dagny, ses yeux s'étant étroitisés en une expression de taquinerie.

Wyatt soutint son regard pendant quelques instants ; sa réponse fût empreinte d'un ton intense et solennel, quoique dite d'une voix enjouée :

— La giffle la plus jolie que j'ai jamais prise et mérité.

— Vous faites allusion à notre première rencontre ?

— Je veux dire, pour notre première rencontre.

— Ne le voyez pas comme ça. Vous aviez raison.

— J'avais raison à propos de tout, sauf de vous, Dagny, pour trouver une exception après des années de… Oh, et puis qu'ils aillent au diable ! Voulez-vous que j'allume la radio et qu'on écoute ce qu'ils sont en train de dire à propos de vous deux ?

— Non.

— Bon. Je ne veux pas les entendre. Laissons-les avaler leurs propres discours. Le train, c'est nous. Ils sont tous en train de prendre le train en marche, maintenant.

Il regarda Rearden.

— Qu'est-ce qui vous fait sourire ?

— J'avais toujours été curieux de savoir à quoi vous ressembliez.

— Je n'ai jamais eu une chance de ressembler à ce que je suis ; sauf ce soir.

— Est-ce que vous vivez ici seul, comme ça, à des kilomètres de tout ?

Wyatt pointa un doigt en direction de la fenêtre.

— Je suis à seulement deux pas de *tout*.

— Des amis ?

— J'ai des chambres d'amis pour le genre de personnes qui viennent me voir pour parler affaires. Je mets autant de kilomètres que possible entre moi et toutes les autres catégories.

Il s'appuya en avant pour remplir à nouveau les verres de vin.

— Hank, pourquoi ne venez-vous pas dans le Colorado ? Qu'ils aillent au diable : New York et toute la Côte Est ! Ici, c'est la capitale de la Renaissance. La *seconde Renaissance*–pas celle de la peinture et des cathédrales–mais des puits de pétrole, des centrales électriques, et des moteurs en *Rearden Metal*. Ils ont eu l'Age de pierre et l'Age du fer, et notre temps ils vont l'appeler "l'Age du *Rearden Metal"*, parce qu'il n'y-a pas de limites à ce que votre *Metal* a rendu possible.

— Je vais acheter quelques kilomètres carrés en Pennsylvanie. dit Rearden, « Ceux qui sont situés autour de mon usine. Ça aurait couté moins cher de construire une branche ici, comme je le voulais, mais vous savez pourquoi je ne peux pas. Qu'ils aillent se faire voir. Je vais les battre de toute façon. Je vais agrandir l'usine, et si elle peut me donner trois trains de fret par jour pour le Colorado, je vais faire la course avec vous pour savoir où va être "la capitale de la Renaissance" ! »

— Donnez-moi une année de rodage de la *Ligne John Galt*, dit Dagny, « donnez-moi le temps de réorganiser le réseau Taggart, et je vous donnerai trois trains par jour à travers tout le continent, sur une voie en *Rearden Metal*… "*de l'océan à l'océan"* ! »

— Qui a dit qu'il avait besoin d'un *levier* ? dit Ellis Wyatt. Qu'on ne me mette pas des batons dans les roues et je leur montrerais comment faire avancer le monde !

Elle se demanda ce qu'elle aimait bien dans le rire de Wyatt. Leurs voix, et même la sienne, avaient une sonorité qu'elle n'avait jamais entendue auparavant. Lorsqu'ils se levèrent de table elle fût surprise de se rendre compte que les bougies avaient été la seule source de lumière de la pièce : elle avait eu l'impression de s'être assise sous une violente lumière.

Ellis Wyatt saisit son verre, puis les regarda et dit :

— Au monde, pendant qu'il semble encore à peu près normal !

Il vida le verre d'un trait.

Elle entendit le fracas du verre contre le mur au moment même ou elle vit le mouvement circulaire depuis la rotation de son corps au balayage de son bras jusqu'à la terrible violence de sa main qui projeta le verre à travers la pièce. Cela n'avait pas été le geste conventionnel d'un toast, c'était le geste d'une colère rebelle, le geste de haine qui se substitue à un cri de douleur.

— Ellis, fit-elle d'une voix basse, « qu'y-a-t-il ? »

Il se tourna pour la regarder. Avec la même soudaineté violente, ses yeux redevinrent clairs et son visage afficha à nouveau une attitude calme ; ce qui l'effrayait, c'était de le voir sourire gentiment.

— Je suis désolé. fit-il, « Ça n'a pas d'importance. Nous nous efforcerons de penser qu'il restera tel qu'il est. »

En dessous, la Terre était éclairée par la lumière de la lune lorsque Wyatt les conduisirent au premier étage de la maison en empruntant un escalier extérieur, vers le couloir qui menait aux chambres d'hôtes. Il leur souhaita bonne nuit et ils entendirent le bruit de ses pas descendant les escaliers. On aurait dit que la lune apportait autant de son que de couleur. Le bruit de pas fit un roulement vers un lointain passé, et lorsqu'il mourut, le silence eut la qualité d'une solitude qui avait duré très longtemps, comme si pas une âme ne demeurait visible, nulle part.

Elle ne se tourna pas vers la porte de sa chambre. Il ne fit pas un geste. Il n'y avait qu'une fine balustrade et du vide au niveau de leurs pieds. Plus bas, des gradins anguleux, similaires à ceux d'un amphithéatre, descendaient avec des ombres répétant les nervures des derricks, entrelacements nets et précis, lignes noires sur des taches de rocs luisants. Quelques lumières blanches et rouges tremblaient dans l'air clair, telles des gouttes de pluie attrapées par les arêtes des poutrelles métalliques. Au loin, trois petites gouttes étaient vertes et était étirées en une ligne parcourant la voie Taggart. Au-delà d'eux, au bout de l'espace, au pied d'une courbe blanche, était suspendu un maillage dont les contours extérieurs dessinaient un rectangle qui était le pont.

Elle sentit un rythme sans son ni mouvement, l'expression d'une tension battante, comme si les roues sur la *Ligne John Galt* tournaient encore à pleine vitesse. Elle se tourna lentement, comme pour à la fois répondre et résister à une

sommation qui n'aurait pas été dite, et le regarda. L'expression qu'elle vit sur son visage lui fit réaliser pour la première fois qu'elle avait su que c'était comme cela que devait se terminer leur voyage. Cette expression n'était pas celle que les hommes avaient appris pour se représenter eux-mêmes au mieux, ce n'était pas qu'une affaire de muscles au repos, de lèvres pendantes et de faim compulsive. Les rides de son visage étaient très tirées, lui donnant une pureté peu commune, une précision des formes coupées net, le rendant ainsi pur et juvénile. Sa bouche était contractée, les lèvres repliées vers l'intérieur en précisaient la forme. Seul ses yeux semblaient flous, leurs paupières inférieures gonflées et remontées, leur expression determinée avait quelque chose qui ressemblait à de la haine et à de la souffrance.

Le choc devint une torpeur qui parcourut son corps–elle ressentit une forte pression qui lui etreignit la gorge et l'estomac–elle n'était consciente de rien d'autre que d'une convulsion silencieuse qui la rendit incapable de respirer. Mais ce qu'elle épprouva, sans qu'il n'y eût de mots pour le décrire, était : « Oui, Hank, oui–maintenant–parce que cela est un aspect de la même bataille, de quelque façon que je ne saurais expliquer… parce qu'il s'agit de notre existence contre la leur… de notre grande capacité pour laquelle ils nous torturent, la capacité d'être heureux… Maintenant, comme cela, sans mots ni questions… juste parce que nous le voulons… »

Ce fût comme un acte de haine, comme le coup lascérant d'une lanière encerclant son corps : elle sentit son bras autour d'elle, elle sentit ses jambes poussées vers l'avant contre lui et sa poitrine qui s'inclinait en arrière sous la pression de sa bouche contre a sienne.

Ses mains se mouvaient dpuis ses épaules à sa taille, jusqu'à ses jambes, relachant le désir jamais confessé de chacune de ses rencontres avec lui. Lorsqu'elle arracha sa bouche de la sienne, elle rit soudainement de triomphe, comme si elle disait : « Hank Rearden–l'austère et l'inapprochable Hank Rearden de ce bureau de moine, les conférences d'affaires, les dures négociations. T'en souviens-tu maintenant. Je suis en train d'y penser, pour le plaisir de savoir que je t'ai amené à ceci. »

Il ne souriait pas, son visage était tendu, c'était le visage d'un ennemi, il ramena sa tête en avant et saisit sa bouche, encore, comme s'il infligeait une blessure.

Elle le sentit trembler et elle se dit que c'était ce genre de cri qu'elle voulait lui soutirer–cette reddition d'entre les lambeaux de son existence torturée. Pourtant elle savait, en même temps, que ce triomphe était en fait le sien, que son rire était le tribut qu'elle lui offrait, que sa défiance était de la soumission, que le propos de toute sa violente résistance n'avait été que de rendre sa victoire plus grande encore. Il tenait son corps contre le sien comme pour renforcer son désir qu'elle sache qu'elle n'était maintenant plus qu'un jouet pour la satifaction de son désir ; et sa victoire–elle le savait–était son souhait de le laisser la réduire à cela. « Quoi que je sois », se dit-elle, « quelque soit l'orgueil dont dont je puisse être capable, l'orgueil de mon courage, de mon travail, de mon esprit et de ma liberté, c'est ce que je t'offre pour le plaisir de ton corps, c'est ce que je veux que tu utilises pour ton bon plaisir, et de savoir qu'il te sert est la plus grande récompense que je puisse en retirer. »

Il y avait des lumières brûlant dans les deux chambres derrière eux ; il la prit par la taille et la propulsa dans la sienne, dans un geste qui signifiait qu'il n'avait besoin d'aucun signe de consentement ou de résistance. Il verrouilla la porte en observant l'expression de son visage. Se tenant bien droit, soutenant son regard, elle étendit sa main vers la lampe qui était posée sur la table de nuit et l'éteignit. Il s'approcha. Il ralluma la lampe d'un simple mouvement du poignet qui affectait le mépris.

Elle le vit sourire pour la première fois ; un long sourire sensuel et moqueur qui soulignait le propos de son acte.

Il était en train de la tenir à moitié étendue en travers du lit, il retirait ses vêtements tandis que son visage était pressé contre lui, sa bouche se déplaçant vers le bas de son cou, de ses épaules. Elle savait que chacun des gestes de son désir pour lui le touchait comme s'il s'agissait d'un coup, qu'il y avait un frémissement de colère incrédule en lui ; que, cependant, aucun de ses gestes ne satisferait son avidité pour toutes les preuves de son désir de lui.

Il se tint au-dessus d'elle, contemplant son corps nu, il s'appuya dessus, elle entendit sa voix–ce fût plus une déclaration de triomphe méprisant qu'une question :

— Tu veux ?

Sa réponse fût plus un souffle qu'un mot qu'elle prononça les yeux clos, la bouche entrouverte :

— Oui.

Elle savait que ce qu'elle sentait avec la peau de ses bras était le tissu de sa chemise, elle savait que les lèvres posées sur sa bouche étaient les siennes, mais le reste de son corps ne faisait pas de distinction entre son être et le sien, comme il n'y avait aucune division entre le corps et l'esprit. Au long de toutes les étapes des années derrière eux, les étapes d'une course choisie dans le courage d'une unique loyauté : leur amour de l'existence choisie avec la conscience que rien ne sera gratuit, que chacun doit réaliser son propre désir et la composante de son accomplissement durant la succession des étapes de la mise en forme du métal, des rails et des moteurs–qu'ils avaient fait progresser par le pouvoir de la pensée disant que l'on doit refaçonner la Terre pour *notre* plaisir, que l'esprit de l'homme donne son sens à la matière inerte en la modelant pour servir le but de *son* choix.

Ces instants les amenèrent au moment où, en réponse à la plus haute des valeurs, dans une admiration qui ne devait pas être exprimée par aucune autre forme de tribut, l'esprit fait devenir le corps le tribut, le métamorphosant ainsi–comme preuve, comme caution, comme récompense–en une unique sensation d'une telle intensité de joie qu'aucune autre preuve de sa propre existence n'est nécessaire. Il entendit le râle de sa respiration, elle sentit le frémissement de son corps durant le même instant.

CHAPITRE

IX

LE SACRÉ ET LE PROFANE

Elle regarda les bandes lumineuses sur la peau de son bras, espacées comme des bracelets depuis son poignet jusqu'à son épaule. Elles étaient des bandes de lumières du soleil, filtrant à travers les stores vénitiens tirés devant les fenêtres d'une pièce qui ne lui était pas familière. Elle vit un bleu au-dessus de son coude, avec des petites perles qui avaient été du sang. Son bras reposait sur la couverture qui recouvrait son corps. Elle était consciente de ses jambes et de ses hanches, mais le reste était seulement une sensation de légereté, comme s'il était paisiblement étendu dans les airs, dans un endroit qui ressemblait à une cage faite de rayons de soleil.

Se tournant pour le regarder, elle pensa : depuis son attitude distante, depuis ses manières de formalité vitrifiée, depuis sa fierté de ne pas avoir été fait pour ressentir quoique ce soit, à ceci, à Hank Rearden au lit, à côté d'elle, après des heures d'une violence qu'ils ne pouvaient pas nommer maintenant, pas avec des mots ou à la lumière du jour–mais qui était dans leurs yeux alors qu'ils se regardaient l'un et l'autre–qu'ils voulaient nommer, signifier, jeter l'un à la face de l'autre.

Il vit le visage d'une jeune fille, ses lèvres suggérant un sourire, comme si son état naturel de relaxation était un état de rayonnement, une mèche de cheveux tombant en travers de sa joue jusqu'à la courbe d'une épaule nue, ses yeux l'observant comme si elle était disposée à accepter quoiqu'il aurait voulu dire, comme si elle était disposée à accepter quoiqu'il aurait voulu faire.

Il tendit une main et déplaça la mèche de cheveux de sa joue, prudemment, comme si elle était fragile. Il la maintint en arrière

de la pointe de ses doigts et observa son visage. Puis ses doigts se refermèrent soudainement et il ramena la mèche vers sa bouche. Sa manière de presser les cheveux contre sa bouche était de la tendresse, mais la manière de les tenir avec ses doigts était du désespoir.

Il laissa retomber sa tête sur le traversin et demeura immobile, les yeux clos. Son visage paraissait jeune, en paix. Le voyant pour un moment sans les rides de la tension, elle réalisa soudainement l'étendue du chagrin qu'il avait porté ; « mais c'est du passé, maintenant », se dit-elle, « c'est fini ».

Il se leva sans lui accorder un regard. Son visage était neutre et fermé à nouveau.

Il ramassa ses vêtements sur le sol et commença à se rhabiller, debout au milieu de la pièce, à moitié tourné à l'écart d'elle. Il ne se comportait pas comme si elle n'était pas là, mais comme si peu lui importait qu'elle y soit. Alors qu'il boutonnait sa chemise, alors qu'il refermait la ceinture de son pentalon, ses mouvements avaient la rapide précision d'un devoir qu'il était en train d'accomplir.

Elle était étendue, dos contre le traversin, l'observant, prenant du plaisir à voir son corps en mouvement. Elle aimait la chemise et le pentalon gris. Le mécanicien expert de la *Ligne John Galt*, songea-t-elle, dans les bandes de lumière du soleil et d'ombre, comme un condamné derrière les barreaux. Mais ils n'étaient plus des barreaux, ils étaient les fissures d'un mur que la *Ligne John Galt* avait brisé, l'avertissement à l'avance de ce qui les attendait à l'extérieur, au-delà des stores vénitiens. Elle pensa au voyage de retour, sur le nouveau rail, avec le premier train de la *Jonction Wyatt* ; le voyage de retour à son bureau dans le Building Taggart, et à toutes les perspectives qui s'ouvraient maintenant à elle pour gagner. Mais elle était libre de laisser les choses attendre, elle ne voulait pas y penser, elle était en train de penser au premier contact de sa bouche sur la sienne–elle était libre de le sentir, de garder un moment où rien d'autre n'était d'aucune importance–elle eut un sourire de défi pour les bandes de ciel au-delà des lamelles.

— Je veux que tu saches ceci.

Il se tenait à côté du lit, habillé, la regardant depuis toute sa hauteur. Sa voix avait prononcé ces mots avec un ton égal, avec une grande clarté nette de toute inflexion. Elle leva les yeux pour le regarder avec obéissance. Il dit :

— Ce que je ressens pour toi est du mépris. Mais il n'est rien comparé au mépris que j'éprouve pour moi-même. Je ne suis pas amoureux de toi. Je n'ai jamais été amoureux de personne. Je te voulais depuis le premier moment où je t'ai vu. Je te voulais comme quelqu'un veux une putain–pour les mêmes raison et visées. J'ai passé deux années à m'en vouloir parce que je pensais que tu étais au-dessus d'un désir de ce genre.

Tu ne l'es pas. Tu es un *animal* aussi vil que je le suis. Je devrais exécrer de l'avoir découvert. Ce n'est pas le cas. Hier, j'aurais tué quiconque m'aurait dit que tu étais capable de ce que je t'ai fait faire. Aujourd'hui, je donnerais ma vie pour qu'il n'en soit pas autrement, pour que tu ne sois rien d'autre que la salope que tu es. Toute la grandeur que j'ai vu en toi–je ne la prendrais pas en échange de l'obscénité de ton talent pour la sensation de plaisir d'un "animal". Nous étions deux grands êtres, toi et moi, fiers de notre résistance, n'est-ce pas ? Et bien, c'est tout ce qu'il reste de nous–et je ne veux pas me faire d'illusion à ce sujet.

Il parlait lentement, comme s'il se fouettait lui-même avec les mots qu'il prononçait. Il n'y-avait aucune trace d'émotion dans sa voix, seulement l'effort sans vie qu'il faisait ; ce n'était pas le ton de la volonté de parler d'un homme, mais le sale son torturé du devoir.

— Je tenais pour un honneur de ne jamais éprouver d'envie pour qui que ce soit. J'ai envie de toi.

Cela a été ma fierté d'avoir toujours agi sur la base de mes convictions. Je me suis abandonné à un plaisir que je méprise. C'est un désir qui a atrophié mon esprit, ma volonté, mon être, mon pouvoir d'exister dans une abjecte dépendance de toi ; même pas de la Dagny Taggart que j'admirais, mais de ton corps, de tes mains, de ta bouche et des quelques secondes de convulsion de tes muscles. Je n'ai jamais failli à ma parole. Maintenant, j'ai trahi un vœu que j'avai fait pour la vie. Je n'ai jamais commis un acte qui devait être caché. Maintenant, je dois mentir, faire semblant, me cacher. Quoique que je veuille, j'étais libre de le réclamer bien haut et de l'accomplir à la vue du monde entier.

Maintenant, mon seul désir est celui que je méprise, même simplement en me le disant à moi-même. Mais c'est mon seul désir. Je vais t'avoir–j'abandonnerais tout ce que je possède

pour cela, l'usine, le *Metal*, la réussite de ma vie toute entière. Je vais t'avoir pour le prix de plus que moi-même : au prix de mon ego–et je veux que tu le saches. Je ne veux d'aucune hypocrisie, aucune évasion, aucune indulgence silencieuse avec la nature de nos actes laissés innomée. Je ne veux d'aucune hypocrisie à propos d'amour, de valeur, de loyauté ou de respect. Je veux qu'il ne nous reste aucun petit bout d'honneur derrière lequel nous pourrions nous cacher. Je n'ai jamais imploré d'être épargné. J'ai choisi de faire ça–et j'en assumerai toutes les conséquences, y-compris la totale reconnaissance de mon choix. C'est de la dépravation–et je l'accepte comme telle–et il n'y-a aucun sommet de vertue que je n'abandonnerais pas pour ça. Maintenant, si tu veux me gifler, vas-y. J'aurais aimé que tu le fasses.

Elle avait écouté, assise bien droite, tenant la couverture serrée contre sa gorge pour couvrir son corps. Au début, il avait vu ses yeux s'assombrir et le choc de l'incrédulité. Puis il lui sembla qu'elle était en train d'écouter avec plus d'attention, mais qu'elle voyait plus que son visage, même si ses yeux étaient fixés sur les siens. Elle avait eu l'air d'étudier avec intensité quelque révélation à laquelle elle n'avait jamais été confrontée auparavant. Ce qu'il en avait ressenti était comme si des rayons de lumière s'étaient agrandis sur son visage, parce qu'il en avait vu la réflexion sur le sien alors qu'elle était en train de le regarder. Il avait vu le choc disparaître, puis l'étonnement. Il avait vu son visage en train de s'adoucir pour prendre une attitude d'étrange sérénité qui semblait calme et brillante à la fois.

Lorsqu'il eut fini, elle éclata de rire. Le choc pour lui fut qu'il ne perçut aucune colère dans son rire. Elle rit simplement, facilement, en un joyeux amusement, de relachement, pas comme quelqu'un qui rit en découvrant la solution d'un problème, mais à la découverte qu'aucun problème n'avait jamais existé.

Elle rejeta la couverture d'un mouvement de son bras délibéré et affirmé.

Elle se mit debout. Elle vit ses vêtements sur le sol et les repoussa du pied.

Elle se tint devant lui, nue. Elle dit :

— J'ai envi de toi, Hank. Je suis bien plus un “animal” que tu le crois. J'ai eu envi de toi depuis le premier instant où

je t’ai vu, et la seule chose dont j’ai honte, c’est que je ne le savais pas. Je ne savais pas pourquoi, pendant deux ans, les meilleurs moments que j’ai eus étaient ceux que j’ai passé dans ton bureau, où je pouvais lever la tête pour te regarder. Je ne connaissais pas la nature de ce que je ressentais en ta présence, ni la raison. Je le sais, maintenant. C’est tout ce que je veux, Hank. Je te veux dans mon lit, et tu es libre de moi pour tout le reste de ton temps. Il n’y a rien dont tu auras à prétendre–ne penses pas à moi, ne le sens pas, ne t’en soucies pas–je ne veux pas ton esprit, ta volonté, ton être ou ton âme, aussi longtemps que pour moi tu viendras pour le plus bas de tes désirs. Je suis un “animal” qui ne veut rien d’autre que cette sensation de plaisir que tu détestes–mais je l’exige de toi. Tu abandonnerais n’importe quel sommet de la vertu alors que je… je n’en ai aucun à abandonner. Il n’y-en a aucun que je cherche ou souhaite atteindre. Mes instincts sont si bas que j’échangerais la plus belle vue du monde pour celle de ton corps dans la cabine d’une locomotive. Et en la voyant, je ne serais pas capable de faire la différence. Tu n’as pas à avoir peur d’être maintenant dépendant de moi. C’est moi qui dépendrai de tous tes caprices. Tu m’auras quand tu veux, n’importe où, de la manière que tu veux. Tu as appelé ça “l’obscénité de mon talent” ? Il est tel qu’il te donne une emprise plus sûre sur moi que sur n’importe quelle autre de tes propriétés. Tu peux disposer de moi come tu l’entends–cela ne m’effraie aucunement de l’admettre–je n’ai rien à te cacher et ne te réserve rien. Tu le vois comme une menace pour tes réalisations, mais ce n’en est pas une pour les miennes. Je m’assiérai derrière mon bureau, et travaillerai, et quand les choses autour de moi deviendront dures à supporter, je penserai que ma récompense pour cela sera de me trouver dans ton lit à la fin de telles journées. Tu as appelé ça de la dépravation ? Je suis plus dépravée encore que tu peux l’être : tu en éprouves de la culpabilité ; c’est pour moi de la fierté. J’en suis plus fière que de tout ce que j’ai accompli d’autre, plus fière de cela que d’avoir construit la *Ligne*.

Si on me demandait de nommer ma plus grande réussite, je dirais : “J’ai couché avec Hank Rearden. Je l’ai mérité.”

Lorsqu’il la rejeta sur le lit, leurs deux corps se rencontrèrent comme deux sons qui entraient en collision

dans l’air de la pièce : le son de son râle torturé, et son rire.

***

La pluie était invisible dans l’obscurité des rues, mais elle persistait telle l’étincelante frange du globe du lampadaire au coin de la rue. En fouillant dans ses poches, James Taggart réalisa qu’il avait perdu son mouchoir. Il jura presque à haute voix avec une méchanceté pleine d’amertume, comme si cette perte, la pluie et sa tête froide, formaient une conspiration dirigée contre lui.

Il y avait un fin brouet de boue sur l’asphalte ; il sentit une succion gluante sous les semelles de ses chaussures et un suintement froid sous son col. Il ne voulait ni marcher ni s’arrêter. Il n’avait pas d’endroit où aller.

En quitttant son bureau, après la réunion du Conseil d’aministration, il avait soudainement réalisé qu’il n’avait plus de rendez-vous, qu’il avait une longue soirée devant lui et personne pour l’aider à la tuer. Les premières pages des journaux criait le triomphe de la *Ligne John Galt*, comme les radios l’avaient crié la veille et durant toute la nuit qui suivit. Le nom de Taggart Transcontinental s’étalait en gros caractères à travers tout le continent, comme sa voie ferrée, et il avait souri en réponse aux félicitations. Il avait souri depuis le bout de la longue table lors de la réunion du Conseil, tandis que les actionnaires parlaient de la montée spectaculaire du titre Taggart à la bourse, tandis qu’ils avaient prudemment demandé à voir le protocole d’accord écrit et signé entre sa sœur et lui– “juste au cas où”… avaient-ils dit–puis avaient dit que c’était parfait comme cela. C’était une preuve évidente, il n’y avait aucun doute qu’elle ne pouvait rien faire d’autre que de rendre immédiatement la *Ligne John Galt* à la Taggart Transcontinental. Ils parlèrent du brillant avenir qui les attendaient, et de leur dette de gratitude envers James Taggart.

Il était resté assis durant toute la réunion, attendant la fin avec impatience, pour qu’il puisse enfin rentrer chez lui. Puis il s’était enfin retrouvé à l’air libre, dans la rue, d’où il réalisa que chez lui était le seul endroit ou il n’osait pas aller ce soir. Il ne pouvait pas être seul, pas pour les quelques heures à venir, pourtant il n’avait personne à appeler.

Il ne voulait voir personne. Il continuait à voir les yeux des

hommes du Conseil lorsqu'ils parlèrent de sa *grandeur* ; des subtiles regards rusés qui impliquaient le mépris qu'ils lui portaient, et–c'est ce qui était le plus terrifiant–qu'ils se portaient à eux-même. Il marchait la tête courbée, une aiguille de pluie lui piquant le cou de temps à autre. Il détournait la vue chaque fois qu'il passait devant un kiosque à journaux. Les journaux semblaient lui crier le nom de la *Ligne John Galt* avec des cris perçants, et un autre nom dont il ne voulait pas entendre parler : Ragnar Danneskjold. Un navire en route pour l'Etat Populaire de Norvège, transportant des machines outils, dans le cadre de l'aide d'urgence aux pays économiquement sinistrés, avait été saisi par Ragnar Danneskjold la nuit dernière. Cette histoire le dérangeait pour des motifs personnels qu'il n'aurait pas été en mesure de clairement expliquer. Ce sentiment désagréable avait quelque chose de similaire à ce qu'il éprouvait pour la *Ligne John Galt.*

C'est parce qu'il avait attrapé un rhume, se rassura-t-il ; il ne verrait pas les choses comme ça s'il n'avait pas ce rhume ; on ne pouvait espérer qu'un homme soit au mieux de sa forme avec un rhume–*il ne pouvait rien y faire*. Qu'espéraient-ils qu'il fasse ce soir : chanter et dancer ? Il lacha sêchement cette question aux juges inconnus de son humeur anonyme. Il fouilla encore dans ses poches dans l'espoir que le mouchoir s'y trouve tout de même, puis décida qu'il ferait mieux de s'arrêter quelque part pour acheter des mouchoirs en papier.

De l'autre côté du square de ce qui avait été un quartier plein de passants, il aperçut les vitrines éclairées d'un *Tout à 5 et à 10 cents* heureusement encore ouvert à cette heure tardive.

« J'en connais un autre qui va bientôt déposer le bilan », se dit-il alors qu'il traversa le square : la pensée lui donna du plaisir.

Il y-avait des lumières éblouissantes à l'intérieur, quelques vendeuses fatiguées au milieu des étendues de comptoirs déserts, et le son nasillard d'un disque joué pour un client solitaire qui se tenait dans un angle et qui n'écoutait pas. La musique avalait la tonalité tranchante de la voix de Taggart : il demanda des mouchoirs sur un ton qui aurait pu signifier qu'il tenait la vendeuse pour responsable de son rhume. La fille se tourna vers un rayon derrière elle, puis se retourna rapidement en le fixant. Elle avait le paquet à la main, mais s'était arrêtée, hésitante, étudiant son visage avec une curiosité particulière.

— Etes-vous James Taggart ? demanda-t-elle.

Elle se l'était écrié comme une enfant l'aurait fait en voyant éclater des pétards ; elle le fixait avec ce regard qu'elle avait pensé réserver uniquement aux *stars* de cinéma.

— J'ai vu votre photo dans le journal, ce matin, Monsieur Taggart. fit-elle d'une voix très rapide et alors qu'un léger rougissement apparut sur son visage avant de disparaître.

— Ils ont dit quel exploit ça a été, et comment ça a été réellement *vous* qui avez tout fait, mais que vous vouliez pas que les gens le sachent.

— Oh. fit James Taggart. Il sourit.

— Vous ressemblez exactement à votre photo. dit-elle avec une expression d'immense étonnement. Puis elle ajouta :

— Imaginez-vous marchant ici, comme ça, *en personne* !

— Ne le devrais-je pas ? il le dit sur un ton amusé.

— Je veux dire, tout le monde parle de vous, la pays tout entier, et vous êtes l'homme qui l'a fait–et voila, vous êtes *ici* ! J'ai jamais vu quelqu'un d'*important*, avant. J'ai jamais été aussi près de quelque chose d'important, je veux dire pour aucun journal.

Il n'avait jamais vécu l'expérience de voir sa présence donner de la couleur à un endroit dans lequel il serait entré : la fille avait l'air de ne plus être du tout fatiguée, comme si la boutique à dix cents était devenue la scène d'une aventure et de l'émerveillement.

— Monsieur Taggart, est-ce que c'est vrai ce qu'ils disent à propos de vous dans les journaux ?

— Qu'ont-ils dit ?

— A propos de votre secret.

— Quel secret ?

— Et bien, ils disent que quand tout le monde se battait contre vous à propos de votre pont, s'il allait tenir ou pas, vous ne vous êtes pas défendu, vous avez juste continué à le construire parce que *vous* saviez qu'il tiendrait alors que personne en était sûr. Et donc la *Ligne* est un projet de Taggart, et vous avez été le guide spirituel dans les coulisses, mais c'était votre secret parce que vous vous moquiez qu'on sache que c'était vous ou pas.

Il avait vu les *stencils* que son département des relations publiques avait diffusés.

— Oui, fit-il, « c'est vrai. »

La façon dont la fille le regardait lui donna l'impression que c'était la vérité.

— C'était vraiment formidable de votre part, Monsieur Taggart.

— Vous souvenez-vous toujours aussi bien de ce que vous lisez dans les journaux, avec autant de détails ?

— Pourquoi, oui, je pense bien… toutes les choses intéressantes. Les *grandes* choses. J'aime bien lire des choses là-dessus. Il m'arrive jamais rien d'intéressant, à moi.

Elle l'avait dit avec gaieté, sans s'apitoyer sur son sort. Il y-avait une brusquerie jeune et déterminée dans sa voix et dans ses mouvements. Elle avait des cheveux frisés chatain-rouge, des yeux largement espacés, et quelques tâches de rousseur sur son nez retroussé. Il se dit qu'on trouverait son visage attractif, si jamais on y regardait de plus près, mais il n'y avait aucune raison d'y prêter une attention particulière. C'était un petit visage assez commun, à part cette attitude alerte et d'intérêt empressé, une attitude qui exprimait le désir que le monde cache un excitant secret dans chacun de ses recoins.

— Monsieur Taggart, quelle impression ça fait d'être *un grand homme* ?

— Quelle impression cela fait d'être une petite fille ?

Elle rit.

— Pourquoi, formidable.

— Alors vous sentez mieux que moi.

— Oh, comment pouvez-vous dire une chose…

— Peut-être avez-vous de la chance si vous n'avez rien à voir avec les grands évènements dans les journaux. Grand. Qu'est-ce que vous appelez "grand", de toute façon ?

— Pourquoi… important.

— Qu'est-ce qui est important ?

— Vous êtes celui qui devrait me le dire, Monsieur Taggart.

— Il n'y-a *rien* d'important.

Elle l'observa, incrédule.

— Vous, par rapport à tous les autres gens en train de dire ça ce soir, comme si c'était n'importe quel autre soir !

— Je ne me sens pas formidable du tout, si c'est ce que vous voulez savoir. Je ne me suis jamais senti aussi "moins formidable" de toute ma vie.

Il était étonné de la voir étudier son visage avec un interêt tel que personne ne lui en avait jamais accordé auparavant.

— Vous êtes usé par le travail, Monsieur Taggart. observa-t-elle avec sérieux, puis ajouta, « Dites leur d'aller au diable. »

— Qui ?

— Tous ceux qui essaient de vous faire du mal. C'est pas juste ?

— Qu'est-ce qui n'est pas “juste” ?

— Que vous vous sentiez comme ça. Vous avez eu des moments difficiles, mais vous leur avez tous mis une raclée, donc vous devriez vous amuser maintenant. Vous l'avez bien mérité.

— Et comment me proposez-vous de m'amuser ?

— Oh, je ne sais pas. Mais je pensais vous auriez organisé une soirée, ce soir, une fête avec tous les *gros bonnets*, du *Champagne*, et des choses qu'on vous aurait offert, comme les clés de la ville, une vraie fête *hyper-class* comme ça… au lieu de marcher dans ce coin tout seul et d'aller acheter des mouchoirs en papier, toutes ces choses à la noix !

— Donnez-moi ces mouchoirs, avant de les oublier complètement. dit-il en lui tendant une pièce de dix *cents*. Puis il ajouta :

— Et pour ce qui est de la « fête hyper-class », avez-vous songé que j'aurai pu avoir envi de ne voir personne, ce soir ?

Elle le considéra avec sérieux.

— Non, dit-elle, « j'y-aurais pas pensé. »

— Mais je peux voir pourquoi vous n'y auriez pas pensé.

— Pourquoi ?

Ce fût une question à laquelle il n'avait pas de réponse.

— Personne n'est assez bien pour vous, Monsieur Taggart. répondit-elle le plus simplement du monde, sans aucune flatterie, mais plutôt comme si cela tombait à propos.

— Est-ce que c'est ce que vous pensez ?

— Je ne crois pas que j'aime bien les gens, Monsieur Taggart. La plupart d'entre-eux.

— Moi non plus. Même pas un seul.

— J'avais pensé qu'un homme comme vous… vous devriez savoir comment ils peuvent être dégueulasses, et comment ils essayent de profiter de vous, si vous les laissez faire. J'avais pensé que les grands hommes du monde pouvaient leur échapper, et ne pas avoir à être un *attrape-puces* tout le temps, mais je me suis peut-être trompée.

— Qu'est-ce que vous voulez dire : “attrape-puces” ?

— Oh, c’est juste un truc à moi que je me dis quand c’est dur… que je dois “mettre les voiles” pour aller ailleurs, là où je me sentirai pas comme si les puces étaient en train de me bouffer tout le temps, de toutes les façons… mais peut-être que c’est partout pareil, sauf que là les puces sont plus grosses.

— *Beaucoup* plus grosses. répondit Taggart.

Elle demeura silencieuse, comme si elle refléchissait à quelque chose.

— C’est drôle. sembla-t-elle dire en réponse à une pensée de son cru.

— Qu’est-ce qui est drôle ?

— J’ai lu un livre, une fois, où on dit que les grands hommes sont toujours malheureux, et plus ils sont grands et plus ils sont malheureux. Ça avait pas de sens pour moi, mais peut-être que c’est *vrai*.

— C’est encore plus vrai que vous le croyez.

Elle détourna le regard avec une mine ennuyée.

— Pourquoi vous en faites vous tant que ça pour les “grands hommes” ? fit-il, « Qu’est-ce que vous êtes, une adoratrice de “héros” d’un genre particulier ? »

Elle se tourna vers lui à nouveau, et il vit la lumière d’un sourire intérieur tandis que son visage demeura grave et solennel ; ce fût le regard personnel le plus éloquent qu’on ne lui ait jamais adressé, tandis qu’elle répondit d’une voix calme et impersonnelle :

— Monsieur Taggart, de quoi d’autre auriez-vous besoin ?

Un son comme un crissement qui n’était certainement pas une cloche ni même une sonnette se mit à retentir avec l’insistence de quelque chose qui avait été conçu pour taper sur les nerfs.

Elle secoua brusquement la tête, comme si la sonnerie d’un réveil la tirait d’un rêve, puis elle soupira :

— C’est la fermeture, Monsieur Taggart. dit-elle avec un air de regret.

— Allez chercher votre chapeau… Je vous attendrai à l’extérieur. rétorqua-il.

Elle le regarda fixement, comme si de toutes les possibilités qu’offrait l’existence, c’était celle qu’elle n’aurait jamais tenue pour concevable.

— Sans blague ? dit-elle en le chuchottant.

— Sans blague.

Elle fit volte face, telle une toupie, et se précipita d'un trait vers la porte réservée au personnel, en en oubliant sa caisse, ses obligations et toutes questions d'ordre féminines disant qu'il ne fallait jamais montrer aucun empressement à accepter l'invitation d'un homme.

Il s'attarda encore un bref instant pour la regarder, ses yeux se faisant plus étroits.

Il n'avait pas nommé pour lui-même la nature de son propre sentiment–*ne jamais identifier ses émotions* était la seule règle constante de sa vie–il ne fit que *ressentir* ; et ce sentiment particulier lui était agréable, ce qui était tout ce qu'il voulait savoir. Mais ce sentiment était également le produit d'une pensée qu'il ne laisserait pour rien au monde s'échapper de sa bouche. Il avait souvent rencontré des filles venant de milieux pauvres qui avait simulé des manières prétentieuses, prétendant l'admirer, l'abreuvant de flatteries grossières dans un but évident ; il ne les avait jamais ni aimé, ni méprisé ; il n'avait trouvé qu'un amusement las en leur compagnie, et il leur avait accordé le statut de "ses égales" dans le cadre d'un jeu qu'il considérait comme *naturel* pour les deux participants impliqués. Cette fille était différente. Les mots imprononcés, dans sont esprit, étaient : « la drole de petite naïve est sincère. »

Qu'il l'attende impatiemment sous la pluie, lorsqu'il se tint sur le trottoir, qu'elle était la *seule* personne dont il avait besoin ce soir, ne le dérangeait pas ou ne le génait pas comme une contradiction. Il ne nomma pas la nature de son besoin. L'innomé et le réprimé ne pouvaient entrer en conflit pour former une contradiction.

Lorsqu'elle sortit, il nota la combinaison particulière de sa timidité et de sa tête qu'elle portait haute et droite. Elle portait un vilain imperméable, enlaidit plus encore par un crachat de bijouterie bon marché accroché au revers, et un petit chapeau de fleurs en peluche fièrement planté au milieu des boucles de ses cheveux. Etrangement, le port de sa tête conférait à cet appareil une allure qui semblait séduisante ; cela soulignait combien elle portait bien jusqu'aux choses qu'elle était en train de porter.

— Vous venez chez moi boire un verre ? fit-il.

Elle opina silencieusement, solennellement, du chef, comme si elle n'avait pas suffisamment confiance en elle-même pour trouver les bons mots de son consentement. Puis elle dit, sans le

regarder, comme pour se le déclarer :

— Vous ne vouliez voir personne, ce soir, mais vous voulez bien *me* voir…

Il n'avait jamais entendu un ton de fierté aussi solennel venant de quiconque. Elle était silencieuse lorsqu'elle s'assit à côté de lui dans le taxi. Elle levait les yeux pour regarder les grattes-ciel qui défilaient. Au bout d'un moment, elle dit :

— J'ai entendu dire que des choses comme ça arrivaient à New York, mais je n'aurais jamais pensé que ça m'arriverait.

— D'où venez-vous ?

— Buffalo.

— Vous avez de la famille ?

Elle hésita.

— Je crois que oui. A Buffalo.

— Qu'est-ce que vous voulez dire par “je crois que oui”?

— Je me suis enfuie de chez eux.

— Pourquoi ?

— Je me suis dit que si jamais je devais valoir quelque chose, je devais m'éloigner d'eux, débarrasser le plancher.

— Pourquoi ? Que s'est-il passé ?

— Il ne s'est rien passé. Et rien ne serait jamais arrivé. C'est ça que je ne supportais pas.

— Qu'est-ce que vous voulez dire ?

— Et bien, ils… bon, je crois que je devrais vous dire la vérité, Monsieur Taggart. Mon vieux père n'a jamais été quelqu'un de bien, et ma mère se moquait de savoir s'il était bon ou pas, et j'en ai eu marre que des sept enfants c'était toujours moi qui gardait un travail et les autres n'avaient jamais de chance, d'une manière ou d'une autre. Je me suis dit que si je ne partais pas, je resterais coincée comme ça… Je finirais par devenir pourrie, comme eux tous. Et donc, un jour, j'ai acheté un billet de train et je suis partie. Même pas dit au-revoir. Ils savaient même pas que je partais.

Elle lacha un petit rire doux et surpris qui suivit une pensée soudaine.

— Monsieur Taggart, dit-elle, c'était un *train Taggart*.

— Quand-êtes vous arrivée ici ?

— Il y-a six mois.

— Et vous êtes seule ?

— Oui. dit-elle avec joie.

— Qu'est-ce que c'était que vous vouliez faire ?

— Et bien, vous voyez… faire quelque chose de ma vie, aller *quelque part*.

— Où ?

— Oh, je sais pas, mais… mais les gens font quelque chose dans le monde. J'ai vu des images de New York et je me suis dit…

Elle pointa un doigt vers les grattes-ciel géants au-delà des lignes de pluies sur la vitre du taxi.

— …je me suis dit, quelqu'un a construit ces immeubles… il s'est pas assis et a pas pleurniché parce que la cuisine était dégueuslasse et que le toit fuyait, et que la plomberie était bouchée, et que c'est un monde pourri, et… Monsieur Taggart…

Un frisson lui fit secouer la tête et elle le regarda bien en face.

— …ça puait la misère et tout le monde s'en foutait, à la maison. C'est ça que je pouvais pas encaisser… c'est qu'en réalité ils s'en foutaient. Personne ne levait le petit doigt. Même pas le courage d'aller vider le seau à ordures. Et la voisine qui disait que c'était "mon devoir" de les aider, qui disait que ça n'avait pas d'importance ce que je pouvais devenir, ou elle, ou tous les autres, parce que "qu'est-ce qu'on pouvait y faire de toute façon !"

Au-delà du regard pétillant de ses yeux, il vit quelque chose en elle qui était blessé et dur.

— Je veux pas parler d'eux. dit-elle. Pas avec vous. C'est… on se rencontre. Je veux dire… c'est ce qu'ils pouvaient pas avoir. C'est ce que je vais pas partager avec eux. C'est à *moi*, pas à eux.

— Quel âge avez-vous? demanda-t-il.

— Dix-neuf.

Quand il la regarda dans les lumières de son salon, il pensa qu'elle aurait belle allure après avoir mangé quelques repas ; elle paraissait trop fine pour sa taille et par rapport à la structure de ses os. Elle portait une petite robe noire déjà bien fatiguée, dont elle avait tenté de dissimuler l'aspect minable en portant des bracelets de mauvais goût qui cliquetaient autour de son poignet. Elle continuait à regarder la pièce comme si c'était une salle de musée où elle ne devait toucher à rien, et se limiter à mémoriser respectueusement tout ce qui se trouvait à l'intérieur.

— Quel est votre nom ? demanda il.
— Cherryl Brooks.
— Et bien, asseyez vous.

Il remplit deux verres sans dire un mot, tandis qu'elle attendait avec une attitude obéissante, assise sur le bord d'un fauteuil. Quand il lui tendit le verre, elle avala quelque petites gorgées du breuvage avec soumission, puis le cramponna dans sa main. Il sut qu'elle n'avait même pas goûté ce qu'elle buvait, ne l'avait pas remarqué, n'avait pas le temps de s'en soucier.

Il avala une gorgée de son alcool et posa le verre avec irritation : il n'avait pas envi de boire, de toute façon. Il arpenta la pièce, sachant que ses yeux le suivait, appréciant de le savoir, appréciant le sens de l'*énorme* importance que ses mouvements, ses boutons de manchette, ses lacets, ses abat-jours et ses cendriers représentaient pour ce gentil regard qui ne posait pas de questions.

— Monsieur Taggart, qu'est-ce que c'est qui vous rend si malheureux ?

— Pourquoi devriez-vous vous soucier de savoir si je le suis ou pas ?

— Parce ce que… et bien, si vous n'avez pas le droit d'être heureux et fier, qui a ce droit là ?

— C'est ce que je veux savoir… qui l'a ?

Il s'était abruptement retourné vers elle ; les mots avaient explosé comme si une fusée éclairante de secours venait de partir.

— Il n'a pas "inventé" le minerai de fer et les hauts fourneaux, n'est-ce pas ?

— Qui ?

— Rearden. Il n'a pas inventé la fonderie, et la chimie et la compression de l'air. Il n'aurait pu avoir inventé son *Metal*, sauf des milliers et des milliers d'autres gens. "Son" *Metal* ! Pourquoi croit-il que c'est "le sien" ? Pourquoi croit-il que c'est "son invention" ? Tout le monde s'inspire du travail des autres. Personne n'a jamais rien inventé.

Abasourdie, elle dit :

— Mais le minerai de fer et toutes ces choses étaient là tout le temps. Pourquoi personne d'autre a fait ce métal, et que Monsieur Rearden l'a fait ?

— Il ne l'a pas fait pour aucun *noble* propos, il l'a juste fait pour son *propre profit*, il n'a jamais rien fait pour aucune autre

raison.

— Qu'est-ce qui vous embête avec ça, Monsieur Taggart ?

Puis elle rit, comme si elle venait tout juste de trouver la solution d'une devinette.

— Ça veut rien dire, Monsieur Taggart. C'est pas ce que vous voulez dire. Vous savez que Monsieur Rearden a gagné tout son argent, et que vous aussi. Vous êtes en train de dire ça juste pour être modeste, juste au moment où tout le monde sait le super travail que vous et tous les autres avez fait… Vous et Monsieur Rearden et votre sœur. Vous devez accepter d'être une si merveilleuse personne !

— Ah ouais ? C'est ce que vous pensez. Elle est une femme dure et sans aucune sensibilité qui a passé sa vie à construire des voies de chemin de fer et des ponts, pas pour aucun grand idéal, mais seulement parce que c'est ce qu'elle aime faire. Si ça ne fait que l'amuser, quelle raison y-a-t-il de l'admirer parce qu'elle le fait ? Je ne suis pas si sûr que c'était si "grand"… de construire cette *Ligne* pour tous ces industriels prospères dans le Colorado, alors qu'il y-a tant de pauvres gens dans ces *zones sinistrées* qui ont besoin de moyens de transport.

— Mais, Monsieur Taggart, c'est vous qui vous êtes battu pour construire cette *Ligne*.

— Oui, parce que c'était mon devoir… pour l'entreprise, et les actionnaires et nos employés. Mais n'espérez pas que ça me plaise. Je ne suis pas si sûr que ça a été grand… d'inventer ce nouveau métal compliqué, alors que tellement de nations ont besoin d'acier ordinaire… Pourquoi… savez-vous que l'Etat Populaire de Chine n'a même pas assez de clous pour mettre des toits au-dessus de la tête de sa population ?

— Mais… mais je vois pas que c'est de votre faute.

— *Quelqu'un* doit y faire attention. Quelqu'un avec une vision qui va au-delà de son propre portefeuille. Pas une seule personne sensible, de nos jours–alors qu'il y-a tellement de souffrance autour de nous–ne consacrerait dix années de sa vie, et mettrait la main à la poche pour faire des tas de "trucs en métal". Vous pensez que c'est grand ? Et bien, il ne s'agit d'aucun genre de "capacité supérieure", mais juste d'une façade que vous ne pourriez percer, même si vous lui versiez sur la tête une tonne de son propre acier ! Il y-a des tas de gens qui sont beaucoup plus capables que lui dans le monde, mais vous n'en entendez pas parler dans les magazines, et vous ne vous

précipitez pas aux passages à niveaux en baillant d'admiration pour eux… parce ce qu'ils ne peuvent se laisser aller à inventer "des ponts qui ne s'effondrent pas" pendant que *la souffrance de l'humanité* pèse sur leurs consciences !

Elle était en train de le regarder silencieusement, respectueusement. Son joyeux empressement avait diminué, son regard était soumis. Il se sentit mieux.

Il saisit son verre, en prit une gorgée et étouffa un petit rire en se remémorant tout à coup quelque chose.

— Mais ce n'était pas si drôle. dit-il, le ton se faisant plus coulant, plus vivant–le ton de la confiance accordée à un vieux copain, « Vous auriez du voir Orren Boyle, hier, lorsque le premier *flash* d'information est sorti de la radio en direct depuis la *Jonction Wyatt* ! Il en est devenu vert… mais je veux dire, *vert*, la couleur d'un poisson qui est resté trop longtemps dehors ! Vous savez ce qu'il a fait la nuit dernière, après avoir entendu la nouvelle ? Il s'est loué une suite à l'hôtel Walhalla, et vous savez quoi, la dernière que j'ai entendue, il était encore là-bas aujourd'hui, se soûlant sous la table et sous les lits, avec une petite bande de copains triés sur le volet, et la moitié de la population féminine d'Amsterdam Avenue ! »

— Qui est Monsieur Boyle ? demanda-t-elle, stupéfaite.

— Oh, un gros lard qui a tendence à trop présumer de ses capacités. Un type malin qui est un peu *trop* malin, parfois. Vous auriez dû voir sa tête, hier ! J'en suis tombé à la renverse. Ça… et le docteur Floyd Ferris. Ce baratineur n'aimait pas ça du tout, oh mais pas du tout !... L'élégant docteur Ferris du Département général des sciences et des technologies, le "serviteur du peuple" avec son vocabulaire "en cuir vernis"… Mais il l'a superbement encaissé, je dois dire, seulement vous auriez pu le voir se tortiller sur sa chaise à chaque paragraphe… je veux dire, cette *interview* qu'il a donné ce matin, où il a dit : "Le pays a donné ce *Metal* à Rearden, maintenant nous comptons sur lui pour donner quelque chose en retour". C'était très adroit, considérant qui a eu la vie facile et… bon, considérant que c'était mieux que Bertram Scudder… "Monsieur Scudder" ne pouvait pas dire à autre chose que, "Pas de commentaires", quand ses confrères de la presse lui ont demandé d'exprimer ses sentiments. "Pas de commentaires" de Bertram Scudder, que personne n'avait vu fermer son clapet depuis qu'il est né, à propos de n'importe quoi que vous

puissiez lui demander ou ne pas lui demander, poésie abyssinienne ou l'état des toilettes des femmes dans les usines de l'industrie du textile ! Et le docteur Pritchett, le vieux fou, qui va crier partout à qui veut l'entendre qu'il tient pour certain que Rearden n'a pas inventé ce *Metal*… parce qu'il a appris, d'une "source sure" et inconnue, que Rearden a volé la formule à un inventeur sans le sous qu'il a ensuite assassiné !

Il ricanait avec plaisir. Elle était en train d'écouter comme s'il s'agissait d'une conférence sur les mathématiques spéciales, ne saisissant rien, même pas le style du langage, un style qui ne faisait que rendre le mystère plus grand encore, parce qu'elle était certaine que ça ne pouvait que vouloir dire–venant de lui–ce que ça aurait pu vouloir dire partout ailleurs.

Il remplit son verre une nouvelle fois et l'avala, mais sa gaieté disparut soudainement.

Il s'affala dans un fauteuil lui faisant face, relevant le regard vers elle depuis sous son front dégarni, les yeux vitreux.

— Elle est de retour demain. dit-il d'une voix qui sonnait comme un petit rire sans joie.

— Qui ?

— Ma sœur. Ma *chère* soeur. Oh, elle pensera qu'elle est forte, pas vrai ?

— Vous n'aimez pas votre sœur, Monsieur Taggart ?

Il le dit avec le même son de voix ; sa signification en était si éloquente qu'elle n'eut pas besoin d'autre réponse.

— Pourquoi ? demanda-t-elle.

— Parce qu'elle pense qu'elle est tellement "vertueuse". Quel droit a-t-elle de penser une chose pareille ? De quel droit quiconque peut se permettre de penser qu'il est "vertueux" ? *Personne* n'est vertueux !

— Vous êtes en train de rigoler Monsieur Taggart.

— Je veux dire, nous ne sommes que des êtres humains… et qu'est-ce qu'un être humain ? Une créature faible, vilaine, pêcheresse, née comme cela, pourrie jusqu'à l'os… donc l'humilité est *la* seule vertue que nous devrions pratiquer. Il devrait passer sa vie à genou, suppliant d'être pardonné pour sa nauséabonde existence. Quand un homme pense qu'il est vertueux… c'est quand il est pourri. L'orgueil est le pire de tous les pêchés, peut importe ce qu'il peut faire.

— Mais si un homme sait que ce qu'il a fait est vertueux ?

— Alors il doit s'en excuser.

— A qui ?

— Auprès de tous ceux qui ne l'ont *pas* fait.

— Je… je ne comprends pas.

— Bien sûr que vous ne le pouvez pas. Cela prend des années et des années d'études dans les sphères les plus hautes de l'intellect. N'avez-vous jamais entendu parlé de *Les Contradictions Métaphysiques de l'Univers*, par le docteur Simon Pritchett ?

Elle secoua la tête, apeurée.

— Comment savez-vous ce qui est vertueux, alors ?

— Qui sait ce qui est vertueux ? Qui pourra jamais le savoir ? Il n'y-a pas d'acquis… comme le docteur Pritchett l'a prouvé irréfutablement. *Rien n'est acquis*. Tout peut-être remis en question. Comment savez-vous que ce pont ne s'est pas éffondré ? Vous pensez seulement que cela n'est pas arrivé. Et comment pouvez vous être sûr qu'il y-a *vraiment* un pont ? Vous pensez qu'un système de philosophie–tel que celui du Docteur Pritchett–est juste quelque chose d'académique, distant, impraticable ? Mais loin de là. Oh, là là, loin de là !

— Mais, Monsieur Taggart, la *Ligne* que vous avez construit…

— Oh, qu'est-ce que cette *Ligne*, de toute façon ? C'est seulement une réalisation matérielle, est-ce que c'est d'une quelconque importance ? Peut-on trouver quoique ce soit de grand dans ce qui est matériel ? Seul un vil animal peut bailler d'admiration devant un pont–alors qu'il y a tant de choses plus importantes dans la vie ? Mais accorde t-on aux choses importantes la reconnaissance qu'elles méritent ? Oh non ! Regardez les gens. Toute cette clameur de haro et ces premières pages pour quelques trucs de construction et quelques bouts de matière. S'intéresseraient-ils à des choses plus nobles ? Accordent-ils quelques premières pages au phénomène de l'esprit ? Remarquent-ils, ou apprécient-ils une personne de sensibilité plus fine ? Et vous vous demandez pourquoi c'est vrai, qu'un grand homme est destiné au malheur sur cette planète dépravé ! Il se pencha en avant, la fixant attentivement du regard.

— Je vais vous dire… Je vais vous dire quelque chose… la tristesse *est* l'empreinte de la vertu. Si un homme est malheureux, réellement, authentiquement malheureux, cela signifie qu'il est

une sorte de personne *supérieure*.

Il vit l'expression intriguée et anxieuse sur son visage.

— Mais, Monsieur Taggart, vous avez eu tout ce que vous vouliez. Maintenant, vous avez la meilleure compagnie de chemin de fer du pays, les journaux disent que vous êtes le plus grand chef d'entreprise de notre époque, ils disent que les actions de votre entreprise vous ont rapporté une fortune du jour au lendemain, vous avez eu tout ce que vous pouviez avoir en échange… vous n'êtes pas content de ça ?

Durant le bref laps de temps qui précéda sa réponse, elle fût effrayée, sentant une peur soudaine en lui.

Il répondit :

— Non.

Elle ne sut pas pourquoi sa voix s'était atténuée lorsqu'elle chuchotta :

— Vous auriez préféré que le pont s'écroule ?

— Je n'ai pas dit ça ! s'écria-t'il sèchement. Puis il émit un rire étouffé et fit un mouvement de la main qui exprimait le mépris, « Vous ne comprenez pas ».

— Je suis désolée… Oh, je sais que j'ai tellement de choses à apprendre !

— Je suis en train de parler d'une faim pour quelque chose qui va beaucoup plus loin que ce pont. Une faim que rien de matériel ne rassasiera jamais.

— Quoi, Monsieur Taggart ? Qu'est-ce que c'est que vous voulez ?

— Ah, vous y-êtes ! Au moment où vous demandez "Qu'est-ce que c'est ?" vous êtes de retour dans le *vulgaire monde matériel* où tout doit *porter une étiquette* et être *mesuré*. Je suis en train de vous parler des choses qui ne peuvent être nommées en des termes matérialistes… les hautes sphères de l'esprit, qu'*aucun* homme ne peut atteindre… Qu'est-ce que n'importe quelle prouesse humaine, de toute façon ? La planète est seulement un atome tournant dans l'univers… quelle est l'importance de ce pont, par rapport au système solaire ?

Une soudaine et joyeuse attitude de compréhension illumina ses yeux.

— C'est grand de votre part, Monsieur Taggart, de penser que votre exploit n'est pas grand pour vous. Je crois que peu importe la distance où vous êtes allés, vous voulez aller *plus* loin. Vous êtes ambitieux. C'est ce que j'admire le plus :

l'ambition. Je veux dire, faire des choses, ne pas stopper et ne pas abandonner, mais *faire*. Monsieur Taggart… même si je comprends pas toutes les grandes pensées, et tout.

— Vous apprendrez.

— Oh, je travaillerai vraiment dur pour apprendre !

Son regard rempli d'admiration n'avait pas changé. Il marcha à travers la pièce, se mouvant dans le champ de vision de ce regard comme dans le faisceau d'une lumière douce. Il alla remplir son verre. Un miroir était accroché dans une niche derrière le bar roulant. Il y saisi le reflet de sa propre silhouette : le grand corps déformé par une attitude relâchée et affaissée, comme s'il exprimait une négation délibérée de la grâce humaine, les cheveux qui commençaient à se clairsemer, la bouche molle et maussade. Il fût soudainement frappé qu'elle ne l'ait pas vu du tout tel qu'il était : ce qu'elle voyait était l'héroïque personnage d'un bâtisseur, avec des épaules droites et fières et les cheveux au vent. Il étouffa un rire sonore, se disant que c'était une blague qu'il lui faisait, ressentant vaguement une satisfaction qui ressemblait à un sentiment de victoire : la supériorité de l'avoir *bien eue*.

Tout en sirotant son alcool, il jeta un œil vers la porte de sa chambre et pensa à l'issue singulière d'une aventure de ce genre. Il se dit que ce serait facile : la fille était trop impressionnée pour résister. Il vit le reflet rouge-bronze de ses cheveux alors qu'elle se rassit, la tête inclinée sous la lampe, et le coin de peau douce et luisante sur son épaule. Il regarda ailleurs. « Pourquoi s'en faire ? » se dit-il.

Le soupçon de désir qu'il ressentait n'était guère plus qu'un sentiment d'incomfort physique. L'impulsion la plus vive dans son esprit, le titillant pour l'inciter à l'action, n'était pas la pensée de la fille, mais de tous les hommes qui ne passeraient pas à côté d'une opportunité de ce genre. L'admettre le laissa indifférent. Il ne ressentait rien de plus que ce qu'il avait éprouvé pour Betty Pope. Il ne ressentait *rien*. La perspective de ressentir du plaisir n'en valait pas l'effort ; il n'avait pas le désir de ressentir du plaisir.

— Il se fait tard. dit-il. Où habitez-vous ? Laissez moi vous offrir un autre verre et je vous ramènerai chez vous.

Lorsqu'il lui dit bonsoir à la porte d'une misérable maison de rapport dans le voisinage d'un quartier pauvre, elle hésita, luttant pour ne pas poser une question qu'elle avait

désespérément besoin de lui poser, « Nous rev… » elle commença, puis stoppa.

— Quoi ?

— Non, rien, rien !

Il savait que la question était : “Nous reverrons-nous encore ?” Cela lui donna le plaisir de ne pas répondre, même si il savait qu'elle l'aurait voulu.

Elle releva encore les yeux vers lui, comme si c'était peut-être pour la dernière fois, puis elle dit avec sérieux, d'une voix basse :

— Monsieur Taggart, je vous suis vraiment reconnaissante, parce que vous… je veux dire, n'importe quel autre homme aurait essayé de… je veux dire c'est tout ce qu'il aurait voulu, mais vous êtes tellement mieux que ça ; oh, tellement mieux !

Il se pencha plus près d'elle avec un léger sourire intéressé.

— L'auriez-vous *fait* ? demanda-t-il.

Elle se recula de lui, avec une soudaine terreur des mots qu'elle venait de prononcer.

— Oh, je voulais pas dire ça comme ça ! s'écria-t-elle. « Oh mon Dieu, je n'étais pas en train de suspecter ou… ou…»

Elle rougit furieusement, tourna sur ses talons et courut, disparaissant le long des escaliers escarpés de la maison de rapport.

Il resta un instant sur le trottoir, éprouvant un sentiment de satisfaction singulier, lourd et mal défini ; éprouvant quelque chose qui était comme s'il avait accompli un acte de vertu, et comme s'il avait pris sa revanche sur chaque personne qui s'était tenue le long des quatre-cent quatre-vingt kilomètres de la *Ligne John Galt* en criant des hourras.

***

Quand leur train atteignit Philadelphie, Rearden la quitta sans un mot, comme si les nuits de leur voyage de retour ne méritaient aucune reconnaisance, dans la réalité de la lumière du jour des quais de gare pleins de monde et des locomotives qui roulaient–la réalité qu'il respectait. Elle continua seule le voyage jusqu'à New York. Mais tard dans la soirée, la sonnette de son appartement retentit, et Dagny savait qu'elle s'y était attendue. Il ne dit pas un mot lorsqu'il entra, il la regarda, donnant à sa présence silencieuse un message de

bienvenue plus intime que les mots auraient pu le faire. Il y avait sur son visage la suggestion presque imperceptible d'un sourire méprisant, admettant sur le champ et se moquant de sa conscience des heures d'impatience de Dagny et des siennes. Il se tint debout au milieu de son salon, balayant lentement la pièce d'un regard circulaire ; ceci était son appartement, le seul endroit dans la ville qui avait été l'objet de deux années de son tourment, comme l'endroit auquel il ne pouvait penser mais y avait pensé, l'endroit où il ne pouvait entrer–et il y entrait maintenant avec le droit décontracté et sans préavis d'un propriétaire.

Il s'assit dans un fauteuil, allongeant ses jambes, et elle se dressa devant lui, presque comme si elle avait besoin de sa permission de s'asseoir, et cela offrit à Dagny le plaisir d'attendre.

— Te dirai-je que tu as fait un travail magnifique, en construisant cette *Ligne* ? demanda-t-il.

Elle le fixa avec un regard étonné : il ne lui avait jamais adressé de compliments ouverts de ce genre ; l'admiration dans sa voix était authentique, mais sur son visage la pointe de moquerie persistait, et elle eut le doute qu'il était en train de parler de quelque chose qu'elle ne pouvait deviner.

— J'ai passé toute la journée à répondre à des questions à propos de toi… et à propos de la *Ligne*, le *Metal* et le futur. Ça, et compter les commandes pour du *Metal*. Elles arrivent à la cadence de plusieurs milliers de tonnes *par heure*. C'était quand… il y-a neuf mois ?... Je ne pouvais même pas avoir *une seule* réponse, *nulle part*. Aujourd'hui, j'ai dû couper ma ligne pour ne pas avoir à répondre à tous ces gens qui voulaient me parler personnellement à propos de leur besoin "urgent" de *Rearden Metal*.

— Qu'est-ce que tu as fait aujourd'hui ?

— Je ne sais pas. J'essayais d'écouter les rapports d'Eddie ; essayais de fuir les gens ; …essayais de trouver le bon *planning* pour mettre plus de trains sur la *Ligne John Galt*, parce que les horaires que j'ai plannifié ne satisferont pas aux affaires qui se sont empilées en seulement trois jours.

— Des tas de gens voulaient te voir aujourd'hui, tu les as vu ?

— Pourquoi, oui.

— Ils auraient donné n'importe quoi juste pour échanger

un mot avec toi, tu as remarqué ?

— C'est… C'est ce que j'ai cru comprendre.

— Les journalistes n'arrêtaient pas de me demander à quoi tu ressembles. Un jeune d'un journal local n'arrêtait pas de répéter que tu es *une grande femme*. Il a dit que ça l'impressionnerait d'avoir à discuter avec toi, si jamais il avait cette chance. Il a raison. Ce futur là dont ils sont en train de parler et qui les fait trembler sera comme tu l'as fait, parce que tu as eu un courage qu'aucun d'entre-eux n'aurait pu concevoir. Toutes les routes vers la richesse qu'ils sont en train d'escalader maintenant, c'est *ta* force qui les ouvertes toute grandes. La force de tenir contre tout le monde. La force de ne reconnaître aucune autre volonté que la tienne.

Elle saisit le soupir de sa respiration qui sombrait, elle connaissait son but. Elle se tint droite, les bras le long de son corps, son visage austère, comme pour endurer inflexiblement ; elle resta impassible devant l'éloge comme sous une flagellation d'insultes.

— Ils n'ont pas arrété de te poser des questions à toi aussi, non ? il parlait avec insistence, penché en avant, « Et ils te regardent avec admiration. Ils regardaient, comme si tu te tenais sur le sommet d'une montagne et qu'ils ne pouvaient faire que de te tirer leurs chapeaux depuis une grande distance. Ce n'est pas vrai ? »

— Oui, dit-elle à voix basse.

— Ils regardaient comme s'ils savaient qu'on ne peut t'approcher ou parler en ta présence, ou toucher un pli de ta robe. Ils le savaient, et c'est vrai. Ils t'on regardé avec respect, hein ? Ils t'on regardé en levant les yeux ?

Il saisit son bras et le tira vers le bas, la faisant s'accroupir sur ses genous tout en la tirant vers lui, contre ses jambes, et il se baissa pour l'embrasser sur la bouche. Elle rit sans émettre un son, d'un rire moqueur, mais ses yeux étaient clos, voilés par le plaisir.

Des heures plus tard, alors qu'ils étaient tous deux allongés dans le lit, la main de Rearden lui caressant le corps, il demanda tout à coup, en jetant son dos contre la courbe de son bras, se penchant au-dessus d'elle–et elle sut, par l'intensité de son visage, par le son de soupir quelque part dans la qualité de sa voix, même si la voix était basse et constante, qu'il ne pouvait plus longtemps s'empêcher de poser cette question,

comme si elle l'avait torturé des heures durant :

— Qui furent les autres hommes qui t'on eu ?

Il la regarda comme si la question était une vision visualisée dans tous ses détails, une vision qu'il détestait, mais n'abandonnerait pas ; elle perçut le ton de mépris dans sa voix, la haine, la souffrance ; et un empressement singulier qui n'appartenait pas à la torture : il avait posé la question en tenant fermement son corps contre le sien.

Elle répondit sur un ton égal, mais il remarqua un battement de paupières dangereux de ses yeux, comme un avertissement qu'elle le comprenait trop bien.

— Il n'y en a eu qu'un seul, Hank.

— Quand ?

— Quand j'avais dix-sept ans.

— Ça a duré longtemps ?

— Quelques années.

— Qui était-ce ?

Elle se rejetta en arrière contre son bras : il s'approcha plus près d'elle, son visage tendu ; elle soutint son regard.

— Je ne te le dirai pas.

— L'as-tu aimé ?

— Je ne répondrai pas.

— Est-ce que ça t'a plu de coucher avec lui ?

— Oui !

Le rire dans ses yeux lui fit l'effet d'une giffle, le rire de savoir que c'était la réponse qu'il redoutait et voulait.

Il tira ses deux bras derrière elle, la tenant désarmée, ses seins pressés contre lui ; elle sentit la douleur la tirer dans ses épaules, elle entendit la colère dans ses mots et le son enroué du plaisir dans sa voix :

— Qui était-ce ?

Elle ne répondit pas, elle le regardait, ses yeux sombres et singulièrement brillants, et il vit que la forme de sa bouche tordue par la douleur était la forme d'un sourire moqueur. Il la senti changer en une forme de reddition, au contact de ses lèvres. Il maintint son corps comme si la violence et le désespoir de la façon dont il le tenait pouvait effacer son rival inconnu, et plus : comme s'il pouvait transformer n'importe quelle partie d'elle, même “le rival”, en un instrument de son plaisir. Il savait, par l'empressement de son mouvement alors que ses bras se dégagèrent pour le saisir, que c'était de cette

façon qu'elle voulait être prise.

***

La silhouette d'un convoyeur à godets se mut contre les bandes de feu dans le ciel, faisant s'élever du charbon jusqu'au sommet d'une tour distante, comme si une quantité inépuisable de petits seaux roulait depuis la Terre, le long d'une diagonale, à travers le coucher de soleil. Au loin, le dur claquement métallique n'en finissait pas d'accompagner le raclement des chaînes qu'un jeune homme en bleus de travail était en train d'attacher au-dessus de la machinerie, la maintenant ainsi attachée aux wagons plats alignés sur la voie de garage de la Quinn Ball Bearing Company, dans le Connecticut.

De l'autre côté de la rue, Monsieur Mowen, de l'Amalgamated Switch and Signal Company, se trouvait là, observant. Il s'était arrêté pour regarder alors qu'il venait de son usine pour rentrer chez lui. Il portait un pardessus serré contre son petir corps bedonnant, et un *derby* qui lui coiffait sa tête blonde grisonnante.

Il y-avait dans l'air les premières touches fraîches de septembre. Toutes les portes des bâtiments de l'usine Quinn étaient grande ouvertes, tandis que des hommes et des grues déplaçaient la machinerie vers l'extérieur ; on aurait dit que l'on retirait les organes vitaux d'une carcasse, pensa Monsieur Mowen.

— Encore une autre ? demanda Monsieur Mowen en agitant son pouce en direction de l'usine, bien qu'il connaisse déjà la réponse.

— Hein ? demanda le jeune qui n'avait pas encore remarqué sa présence ici.

— Une autre société qui déménage dans le Colorado ?

— Hm-hm.

— C'est la troisième à quitter le Connecticut en quinze jours. fit Monsieur Mowen, « Et quand vous regardez ce qui est en train d'arriver dans le New Jersey, le Rhode Island, le Massachusetts et tout le long de la côte Atlantique… »

Le jeune homme ne regardait pas et ne semblait pas écouter.

— C'est comme un "robinet qui fuit". poursuivit Monsieur Mowen. « Et toute l'eau est en train de partir vers le Colorado. Tout l'argent. »

Le jeune homme lança la chaîne par dessus le chargement et la suivit adroitement en grimpant sur la forme massive recouverte de toile épaisse.

— Vous croiriez que les gens éprouveraient quelque attachement pour les Etats où ils sont nés, quelque loyauté… Mais ils sont en train de les *fuir*. Je ne comprends pas ce qui arrive à ces gens.

— C'est la *Loi*. dit le jeune homme.

— Quelle loi ?

— La *Loi d'égalité des chances*.

— Comment voyez-vous cela.

— J'ai entendu dire qu'il y-a un an Monsieur Quinn projetait d'ouvrir une succursale dans le Colorado. La *Loi* a gelé le projet. Et donc, maintenant, il a décidé de tout déménager là-bas, tout ce qui peut être enlevé d'ici, sans exception.

— Je ne vois pas ce qui le justifie. La *Loi* était nécessaire. C'est honteusement pourri… ces vieilles entreprises qui ont été ici des générations durant… Il devrait y-avoir une loi contre ça…

Le jeune homme travaillait rapidement, avec compétence, comme s'il aimait ce qu'il était en train de faire. Derrière lui, le convoyeur à godets continuait de s'élever et de claquer contre le ciel.

Au loin quatre grandes cheminées d'usine se dressaient comme des hampes de drapeaux, les tourbillons de fumée qui en sortaient semblaient leur faire des signes, telles de longues banières dressées à mi-mat dans la lueur orangée de cette soirée.

Monsieur Mowen avait vécu avec toutes les cheminées de cet horizon là, depuis les jours de son père et de son grand-père. Il avait vu le convoyeur à godets depuis son bureau durant trente ans. Que la Quinn Ball Bearing Company doive disparaître de cet autre côté de la rue semblait inconcevable ; il avait su à propos de la décision de Quinn et ne l'avait pas cru ; ou plutôt, il l'avait cru comme il croyait n'importe quels mots qu'il entendait ou disait : comme des sons qui n'étaient pas connectés à une réalité physique.

Maintenant il comprenait que c'était vrai. Il se tint à côté des wagons plats sur la voie de garage, comme s'il avait une chance de les arrêter.

— Ce n'est pas normal. fit-il ; il était en train de s'adresser à toute l'étendue de ciel au-dessus de l'horizon, mais de tout cela le jeune homme au-dessus de lui était la seule chose qui pouvait l'entendre, « Ce n'était pas comme ça du temps de mon père. Je ne

suis pas un “gros bonnet”. Je ne ne veux pas me battre contre qui que ce soit. Qu’est-ce qui ce passe avec le monde ? »

Il n’y-eut aucune réponse.

— Et vous, maintenant, par exemple, est-ce qu’ils vont vous emmener aussi dans le Colorado ?

— Moi ? Non. Je ne travaille pas ici. Je suis juste un intérimaire. Juste pris cet intérim pour aider à sortir tout ça de là-dedans.

— Et bien, où allez-vous travailler quand ils seront partis.

— J’en ai pas la moindre idée.

— Qu’est-ce que vous allez faire, s’il y-en encore plus qui s’en vont ?

— J’attendrai ; je verrai bien.

Monsieur Mowen leva un regard sceptique ; il n’aurait su dire si la réponse s’adressait à lui, ou si le jeune homme l’avait dit pour lui-même. Mais toute l’attention du jeune homme semblait être concentrée sur sa tâche ; il ne regardait pas en bas. Il se déplaça vers la bâche qui, telle un linceul, recouvraient le wagon plat suivant, et Monsieur Mowen suivit, levant les yeux pour le regarder depuis le sol, plaidant auprès de quelque chose vers l’espace.

— J’ai des droits. N’en-ai-je pas ? Je suis né ici. Je comptais sur les vieilles entreprises pour qu’elles restent ici, quand j’y ai grandi. Je comptai diriger cette usine comme mon père l’a fait. Un homme est une partie de la cummunauté à laquelle il appartient, il a gagné le droit de *compter sur elle*, ce n’est pas vrai ?... Quelque chose doit être fait à propos de ça.

— A propos de quoi ?

— Oh, je sais, vous trouvez ça bien, ce n’est pas ça ?... ce *boom* Taggart et le *Rearden Metal* et la “ruée vers l’or” vers le Colorado et les investissements “d’ivrognes” là-bas, avec Wyatt et “sa clique” qui étendent leur production comme une bouilloire qui déborde ! Tout le monde trouve ça bien… C’est tout ce que vous entendez partout où vous allez… Les gens se font des illusions de bonheur, faisant des projets comme des gamins de six ans en vacances… On croirait une sorte de lune de miel ou un *4 juillet*[1] permanent !

Le jeune homme ne dit rien.

1. Fête nationale annuelle américaine de la proclamation de l’indépendance des Etats-Unis d’Amérique, le 4 juillet 1776. *(N. d. T.)*

— Et bien, je ne crois pas. reprit Monsieur Mowen. Il baissa le ton de sa voix. « Ce n'est pas ce que disent les journaux, de toute façon–dites-le vous bien–les journaux ne racontent pas n'importe quoi. »

Monsieur Mowen n'entendit pour toute réponse que le cliquetis des chaînes.

— Pourquoi vont-ils donc tous dans le Colorado ? il demanda, « Qu'est-ce qu'ils ont trouvé là-bas que nous n'avons pas ici ? »

Le jeune homme afficha un large sourire.

— Peut-être que c'est quelque que vous avez trouvé qu'ils n'ont pas.

— Quoi ?

Le jeune homme ne répondit pas.

— Je ne le vois pas. C'est un endroit rétrograde, primitif et ignorant. Ils n'ont même pas de gouvernement moderne. C'est le pire des gouvernements des Etats. Le plus fainéant. Il ne fait rien du tout, à part y maintenir des tribunaux et des commissariats de police. Ils ne font rien pour les citoyens. Ils n'aident personne. Je ne vois pourquoi nos meilleures enterprises veulent courir jusque là-bas.

Le jeune lui lança un regard, mais il ne répondit pas.

Monsieur Mowen soupira.

— Les choses ne sont pas justes. dit-il, « La *Loi d'égalité des chances* était une idée bien fondée. Tout le monde va avoir sa chance. C'est scandaleux et c'est une honte si des gens tels que Quinn en tire un avantage déloyal. Pourquoi n'a-t-il pas laissé quelqu'un d'autre commencer à produire des roulements à billes dans le Colorado ?... J'aurais aimé que les gens du Colorado nous laissent tranquile. Cette Stockton Foundry là-bas n'a aucun droit de se lancer dans la fabrication des signaux et des aiguillages. Ça a été mon travail de le faire pendant des années. J'ai pour moi le droit de l'ancienneté, ce n'est pas juste, c'est une *compétition cannibale*, les nouveaux venus inconnus ne devraient pas être autorisés à en profiter. Où vais-je vendre des signaux et des aiguillages ? Il y-avait deux grandes compagnies ferroviaires dans le Colorado.

Maintenant la Phoenix-Durango est partie, et donc il ne reste plus que Taggart Transcontinental. Ce n'est pas juste d'avoir forcé Dan Conway à quitter l'endroit. Il devrait y-avoir de la place pour la compétition… Et j'ai été en train d'attendre

pendant six mois pour une commande d'acier de chez Oren Boyle… Et maintenant il dit qu'il ne peut rien me promettre parce que le *Rearden Metal* a fait dégager sa clientèle. Il y-a un vent de folie sur ce *Rearden Metal* que Boyle doit déduire de ses ventes. Ce n'est pas juste qu'on permette à Rearden de ruiner le marché des autres gens de cette manière… Et moi aussi je veux avoir un peu de *Rearden Metal*, j'en ai besoin… Mais essayez donc d'en avoir ! Il y-a une file d'attente qui s'étendrait à travers trois Etats… personne ne peut en avoir, sauf "ses vieux amis", des gens comme Wyatt, et Danagger et du même genre. Ce n'est pas juste. C'est de la discrimination. Je suis aussi bon que n'importe quel autre. J'ai droit à ma part de ce *Metal*.

Le jeune homme leva les yeux vers le ciel.

— J'étais en Pennsylvanie, la semaine dernière. fit-il. « J'ai vu les usines de Rearden. Ça c'est un endroit ou ça ne chôme pas ! Ils sont en train de construire quatre haut-fourneaux à ciel ouvert, et ils en attendent six de plus… Des haut-fourneaux neufs. » précisa-t-il en regardant au loin, vers le sud, « Personne n'a construit un seul nouveau haut-fourneau sur la côte Atlantique durant les cinq dernières années… » Il se tint relevé contre le ciel, sur le linceul qui recouvrait un moteur, regardant la nuit qui tombait avec un léger sourire d'empressement et d'envi sur le visage, comme quelqu'un qui serait en train de regarder dans le vague la lointaine vision d'un être aimé, « Ils sont bien occupés. » ajouta-il.

Puis son sourire disparut abruptement ; la façon dont il secouait le tendeur fut sa première maladresse au milieu de la fluide compétence de ses mouvements ; ça eut l'air d'un mouvement de colère.

Monsieur Mowen regardait vers l'horizon, puis vers les tendeurs, les roues, la fumée qui s'installait avec lourdeur, paisiblement à travers l'air vespéral s'étirant en une longue brume jusque vers la ville de New York, quelque part au-delà du crépuscule. Et il se sentit rassuré par la pensée de New York dans son cercle de feux sacrés, l'anneau de cheminées d'usines, de grands réservoirs d'essence des raffineries, de grues et de lignes à haute tension. Il sentait un courant de force se répandre à travers chaque structure noircie de la rue qui lui était familière ; il aimait la silhouette du jeune homme au-dessus de lui, il y-avait quelque chose de rassurant dans sa façon de

travailler, quelque chose qui se mêlait à l'horizon… Pourtant Monsieur Mowen se demandait pourquoi il avait cette impression d'une "fissure" qui était en train de s'agrandir quelque part dans les murs solides et éternels.

— Quelque chose devrait être fait. dit-il, « Un de mes amis à été mis en liquidation judiciaire, la semaine dernière. L'industrie pétrolière a eu une paire de puits de pétrole qui se sont arrêtés, dans l'Oklahoma–ils ne pouvaient plus rivaliser avec Ellis Wyatt. Ce n'est pas juste. Ils devraient laisser une chance au petit peuple. Ils devraient fixer une limite à la production de Wyatt. On ne devrait pas l'autoriser à produire autant. Il finira par submerger tout les autres et les faire disparaître du marché… Je me suis retrouvé coincé dans New York, hier. J'ai été obligé d'abandonner ma voiture sur place et de revenir à la maison par ce foutu train de banlieue. J'arrivais pas à trouver d'essence. Ils ont dit qu'il y-avait une pénurie de pétrole dans la ville… Les choses ne sont pas justes. On devrait faire quelque chose contre ça. »

En regardant vers l'horizon, Monsieur Mowen se demanda ce qui le menaçait, et qui en était "le destructeur".

— Qu'est-ce que vous voulez faire contre ça ? demanda le jeune homme.

— Qui, moi ? répondit Monsieur Mowen. « Je n'en saurais rien. Je ne suis pas un "gros bonnet". Je ne peux pas résoudre les problèmes nationaux. Je veux juste gagner ma vie. Tout ce que je sais, c'est que quelqu'un doit faire quelque chose contre ça… Les choses ne sont pas justes… Ecoutez… Quel est votre nom ? »

— Owen Kellogg.

— Ecoutez, Kellog, que croyez-vous qu'il va arriver au monde ?

— Vous n'en auriez rien à faire.

Un sifflet déchira l'air depuis une tour distante, le sifflet des équipes du "deuxième huit", et Monsieur Mowen réalisa qu'il allait rentrer tard. Il soupira en boutonnant son pardessus tout en tournant les talons pour s'en aller.

— Et bien, des choses sont entreprises. dit-il, « Des mesures sont en train d'être prises. Des mesures constructives. La Législature a voté une loi conférant de plus larges pouvoirs au Ministère du Plan économique et des Ressources nationales. Ils ont appointé un homme très compétent comme "top-

coordinateur”. Je peux pas dire que j’ai entendu parler de lui avant, mais les journaux disent qu’il est un homme qui vaut d’être regardé. Son nom est Wesley Mouch. »

***

Dagny se tenait devant la baie vitrée de son salon, contemplant la ville. Il était tard et les lumières étaient comme les dernières étincelles qui scintillaient encore sur les restes d’un bûcher. Elle se sentait en paix avec elle-même, et elle souhaitait pouvoir maintenir encore son esprit dans cet état, pour se laisser rattraper par ses propres émotions, pour pouvoir s’attarder sur chaque instant du mois qui venait de s’écouler à toute allure. Elle n’avait pas eu le temps de réaliser qu’elle était revenue dans son bureau, à la Taggart Transcontinental ; il y-avait eu tant à faire qu’elle avait oublié qu’il s’agissait d’un retour d’exil. Elle n’avait pas prêté attention à ce que Jim avait dit sur son retour ou même s’il avait dit quoique ce soit. Il n’y avait eu qu’une seule personne dont elle avait voulu connaître la réaction ; elle avait téléphoné à l’hôtel Wayne-Falkland ; mais *Señor* Francisco d’Anconia, lui avait-on fait savoir, était reparti à Buenos Aires.

Elle se remémora l’instant où elle apposa sa signature en bas du long document légal ; ce fût l’instant qui mit un terme à la *Ligne John Galt*. Maintenant, c’était à nouveau la *Ligne Rio Norte* de la Taggart Transcontinental ; sauf que les équipes des trains refusaient d’abandonner son nom. Elle aussi trouvait difficile de l’abandonner ; elle devait faire des efforts pour ne pas l’appeler la “*John Galt*”, et se demandait pourquoi cela lui demandait un effort, et pourquoi elle en ressentait un léger tiraillement de tristesse.

Un soir, mûe par une impulsion soudaine, elle avait tourné à l’angle du Building Taggart, pour un dernier regard vers le bureau de la John Galt, Inc., dans l’allée ; elle n’avait pas su ce qu’elle en attendait… Juste pour le voir, s’était-elle dit.

Une palissade de planches avait été mise place le long du trottoir ; le vieux *building* allait être démoli ; il avait finalement capitulé. Elle s’était hissée le long des planches et, à la lumière du lampadaire qui avait un soir projeté l’ombre d’un inconnu sur le pavé détrempé, elle avait regardé à travers la fenêtre de son ancien bureau. Rien n’avait été laissé à l’intérieur; les

cloisons de séparation avaient été mises en pièces à même le sol, il y-avait des tubes rompus qui pendaient du plafond et un tas de gravats par terre. Il n'y avait rien à voir.

Elle avait demandé à Rearden s'il était venu là-bas, une nuit, au printemps dernier et était resté devant sa fenêtre, luttant contre son désir d'entrer. Mais elle avait su, avant même qu'il ait répondu, que ce n'était pas lui. Elle ne lui avait pas dit pourquoi elle lui avait posé cette question. Elle ne savait pas pourquoi la mémoire de cette anecdote la dérangeait parfois.

Au-delà de la fenêtre de son salon, le rectangle éclairé du calendrier semblait être en suspension dans le ciel noir, tel une de ces petites étiquettes que l'on trouve parfois sur les colis. On pouvait y lire : 2 SEPTEMBRE. Elle eut un sourire de défi en se souvenant de la course qu'elle avait mené contre ses pages changeantes ; il n'y-avait pas de "dates limites" maintenant, se dit-elle, pas de barrières, pas de menaces, pas de limites.

Elle entendit une clé tourner dans la serrure de la porte de son appartement ; c'était le son qu'elle avait attendu, qu'elle voulait entendre ce soir.

Rearden entra, comme il l'avait fait bien des fois, utilisant la clé qu'elle lui avait donnée pour seule invitation. Il jeta son chapeau et son manteau sur une chaise d'un geste qui lui était devenu familier ; il portait le noir formel des vêtements de soirée.

— Bonjour, fit-elle.

— J'attends encore le soir où je ne te trouverai pas ici. répondit-il.

— Et bien tu n'auras qu'à téléphoner chez Taggart Transcontinental.

— N'importe quel soir ? Nulle part ailleurs ?

— Jaloux, Hank ?

— Non. Curieux de savoir quel effet ça me ferait.

Il se tint debout dans la pièce, refusant de se laisser s'approcher d'elle, prolongeant délibérément le plaisir de savoir qu'il pouvait le faire quand il le voudrait. Elle portait une jupe grise courte et un chemisier de tissu transparent taillé comme une chemise d'homme ; le chemisier s'évasait au-dessus de sa taille, mettant en valeur la juste proportion de ses hanches ; contre la luminosité d'une lampe derrière elle, il pouvait voir la mince silhouette de son corps à l'intérieur du

cercle bouffant du chemisier.

— Comment fût le banquet ? demanda-t-elle.

— Très bien, je me suis échappé aussitôt que je l'ai pu. Pourquoi n'es-tu pas venue ? Tu étais invitée.

— Je ne voulais pas te voir en public.

Il lui adressa un regard, comme pour lui signifier qu'il avait remarqué la complète signification de sa réponse ; puis les traits de son visage se mouvèrent pour former un sourire amusé.

— Tu as raté quelque chose. Le *Syndicat national de l'industrie métallurgique* ne s'infligera pas l'épreuve de m'avoir comme invité d'honneur. Pas s'ils le peuvent.

— Qu'est-ce qu'il s'est passé ?

— Rien, juste beaucoup de discours.

— Ça a été une épreuve, pour toi ?

— Non… Oui, dans un sens… J'avais vraiment voulu m'en amuser.

— Veux tu que je te serve quelque chose ?

— Oui, s'il te plait.

Elle tourna les talons. Il l'arrêta, saisissant ses épaules par derrière ; il lui fit pencher la tête en arrière et l'embrassa sur la bouche. Lorsqu'il releva la tête, elle le força à la ramener vers l'avant, encore, avec le plaisir exigeant du sentiment de propriété, comme pour affirmer son droit de le faire. Puis elle s'écarta de lui.

— Ne t'occupe pas de mon verre. fit-il. « Je n'en voulais pas vraiment, c'était juste pour te voir me servir. »

— Et bien, laisse moi te servir.

— Non.

Il sourit et s'étendit sur le sofa, ses mains croisées sous sa tête. Il se sentait chez lui. C'était la première fois qu'il se sentait *chez lui*.

— Tu sais, le pire aspect de ce banquet c'était que le seul vœu de chacune des personnes présentes était qu'il finissse le plus vite possible. dit-il, « Ce que je ne peux pas comprendre c'est pourquoi ils ont absolument voulu le faire. Rien ne le justifiait. Et certainement pas en mon honneur. »

Elle attrapa un coffret à cigarette, le tendit dans sa direction, puis elle tint la flamme d'un briquet sous le bout de sa cigarette avec une manière délibérée de le servir. Elle sourit, en réponse à son petit rire, puis elle s'assit sur l'accoudoir d'un fauteuil de l'autre côté de la pièce.

— Pourquoi as-tu accepté leur invitation, Hank ? demanda-t-elle, « Tu as toujours refusé de te joindre à eux. »

— Je ne voulais pas refuser une offre de paix, alors que je les ai battus et qu'ils le savent. Je ne serai jamais un de leurs membres, mais une invitation en temps qu'invité d'honneur… bon. J'ai pensé qu'ils étaient bon perdants. J'ai pensé que c'était généreux de leur part.

— De leur part ?

— Tu veux dire : de la *tienne* ? Hank, après tout ce qu'ils ont fait pour te mettre des batons dans les roues…

— J'ai gagné, non ? C'est pour ça que j'ai pensé… Tu sais, je ne leur en ai pas voulu parce qu'ils ont été incapables de percevoir la valeur de ce *Metal* plus tôt… pour autant qu'ils l'ont vu, finalement. Chaque homme apprend à sa façon et à son propre rythme. Bien sûr, j'ai vu qu'il y-avait beaucoup de poltronnerie, là-bas, et de jalousie, mais je pensais que c'était seulement superficiel… Maintenant que j'ai prouvé ce que j'avançais, que je l'ai prouvé avec autant de bruit !... J'ai pensé que la vrai raison de m'avoir invité était leur reconnaissance de la valeur du *Metal*, et…

Elle sourit durant le bref instant de sa pause ; elle savait ce qu'il était sur le point de dire, "…et pour ça, je pardonnerais tout à n'importe qui".

— Mais ce n'était pas ça. dit-il, « Et je ne suis pas arrivé à comprendre pourquoi ils l'ont fait. Dagny, je ne crois pas qu'ils aient eu aucune raison. Ils n'ont pas organisé ce banquet pour me faire plaisir ou pour obtenir quelque chose de moi, ou pour sauver la face devant le public. Il n'y avait aucun propos d'aucune sorte, là dedans, pas de sens. Ils n'en avaient pas vraiment grand-chose à faire, quand ils ont dénoncé le *Metal*… et ils n'en ont rien à faire, maintenant. Ils n'ont pas vraiment peur que le les balaye tous du marché… Même de ça, ils n'en ont pas grand-chose à faire. Est-ce que tu sais à quoi ressemblait ce banquet ? C'était comme s'ils avaient entendu dire qu'il y a des valeurs que l'on est supposé honorer, et que c'est cela que l'on était censé faire pour les honorer… Donc c'est ce qu'ils ont fait, comme des fantômes poussés une sorte d'écho lointain venant d'une époque plus civilisée que celle là. Je… Je ne pouvais pas le supporter. »

Elle dit, alors que les traits de son visage s'étaient durcis :

— Et après ça tu ne penses pas que tu es généreux !

Il leva le regard vers elle ; ses yeux devenaient brillants et prenaient un air amusé.

— Pourquoi te mettent-ils donc tant en colère ?

Elle dit, avec une voix basse pour masquer le son de la tendresse :

— Tu avais espéré pouvoir les apprécier…

— C'est peut-être bien fait pour moi. Je n'aurais pas dû espérer quoique ce soit. Je ne sais pas ce que j'en attendais.

— Moi, je le sais.

— Je n'ai jamais aimé les occasions de ce genre. Je ne comprends pas pourquoi j'ai cru que ça pouvait être différent, cette fois… Tu sais, je suis allé là-bas en croyant presque que le *Metal* avait tout changé, même les gens.

— Oh oui, Hank, je sais !

— Bon, et bien c'était le mauvais endroit pour y trouver quoi que ce soit… Tu te souviens ? Une fois tu as dit que les fêtes devraient être seulement pour ceux qui ont quelque chose à fêter.

Le bout de sa cigarette allumée se figea en l'air ; elle se tint immobile, assise sur l'accoudoir. Elle ne lui avait jamais parlé de cette soirée ou de n'importe quoi d'autre qui soit rattaché à sa maison. Sur l'instant, elle répondit d'une voix calme :

— Je m'en souviens.

— Je sais ce que tu voulais dire… Je le savais déjà, à ce moment là.

Il la fixa du regard. Elle baissa le sien.

Il demeura silencieux ; sa voix était joyeuse, lorsqu'il reprit la parole.

— La pire des choses à propos des gens n'est pas les insultes qu'ils t'envoient, mais les compliments. Je ne supportais pas le genre de ceux qu'ils dégoisaient, ce soir, particulièrement lorsqu'ils n'arrêtaient plus de dire combien “tout le monde a besoin de moi”… eux, la ville, le pays et le monde entier, je crois. Apparemment, l'idée qu'ils se font du sommet de la gloire est de pouvoir s'adresser aux gens qui ont besoin d'eux. Je ne supporte pas les gens qui ont besoin de moi. Il la regarda.

— As-tu besoin de moi ?

Elle répondit avec sérieux :

— Désespérément.

Il rit.

— Non. Pas de la façon que je voulais dire. Tu ne l'as pas

dit de la même façon qu'eux.

— Comment l'ai-je dit ?

— Comme un marchand… qui paie pour ce qu'il veut. Ils l'ont dit comme des mendiants qui utilisent un gobelet en fer pour obtenir quelque chose.

— Je… paie pour ça, Hank ?

— Ne fais pas l'innocente. Tu sais exactement ce que veux dire.

— Oui. répondit-elle à voix basse ; elle souriait.

— Oh, qu'ils aillent au diable ! dit-il avec joie, allongeant ses jambes, changeant de position sur le sofa, mettant l'accent sur le luxe de pouvoir se détendre.

— Je ne fais pas une bonne célébrité. De toute façon, ça n'a plus d'importance, maintenant. On n'a plus à se soucier de ce qu'ils voient ou ne voient pas. Ils nous laisseront tranquilles. La voie est libre. Quel est la prochaine étape, "Madame la Vice-présidente ?

— Une voie transcontinentale en *Rearden Metal.*

— Tu la veux pour quand ?

— Demain matin. Dans trois ans, à compter d'aujourd'hui, est la date à laquelle je l'aurai.

— Penses que tu peux le faire en trois ans ?

— Si la *Ligne John…* si la *Ligne Rio Norte* va aussi bien qu'elle se porte maintenant.

— Ça va aller mieux. C'est seulement le début.

— Je suis en train de faire faire un plan du tracé. Quand l'argent va rentrer, je vais commencer à étendre le tracé de la voie principale, une division à la fois, et à la remplacer par du rail en *Rearden Metal.*

— O.K., c'est quand tu veux.

— Je vais continuer à déplacer les vieux rails vers les gares de triage… elles ne vont pas tenir encore bien longtemps si je ne le fais pas. Dans trois ans, tu voyageras sur ton *propre Metal* jusqu'à San Francisco, si jamais quelqu'un veut organiser un banquet en ton honneur, là-bas.

— Dans trois ans, j'aurai des usines qui couleront du *Rearden Metal* dans le Colorado, dans le Michigan et dans l'Idaho. Ça c'est le tracé de *mon* plan.

— Tes propres usines ? Branches ?

— Hm-hm.

— Et la *Loi d'égalité des chances* ?

— Tu ne crois pas qu'elle existera encore dans trois ans, non ? Nous leur avons fait une telle démonstration que tout ce qui est pourri va "dégager". Le pays entier est avec nous. Qui va vouloir tout arrêter, maintenant ? Qui va écouter ces sottises ? Il y-a un groupe de pression constitué de gens de meilleure qualité qui est en train de travailler à Washington, à cet instant précis. Ils vont faire annuler la *Loi d'Egalité* lors de la prochaine session.

— Je… Je voudrais bien.

— Ça a été très dur pour moi durant ces quelque dernières semaines ; mettre en route la construction des nouveaux haut-fourneaux, mais tout est prêt, maintenant, ils sont en train d'être construits, je peux m'asseoir et me reposer un peu. Je vais m'installer derrière mon bureau, ramasser l'argent, me "la couler douce" comme un pique-assiette, jeter un coup d'œil sur le flot des commandes pour du *Metal* et miser sur les favoris partout où je veux… Dis donc, qu'est ce que c'est que ce premier train que tu as pour Philadephie, demain matin ?

— Oh, je n'en sais rien.

— Tu n'en sais rien ? A quoi sert un vice-président exécutif ? Je dois être à l'usine à 7 heures, demain matin. Je n'ai rien trouvé qui roule dans les environ de 6 heures.

— 5 heures 30 du matin est le premier, il me semble.

— Me réveilleras-tu à temps pour le prendre, ou préfererais-tu demander à ce train de m'attendre ?

— Je te réveillerais.

— O.K.

Elle était encore assise, le regardant tandis qu'il demeura silencieux. Il avait l'air fatigué lorsqu'il était entré ; maintenant les rides de l'épuisement avaient disparues de son visage.

— Dagny. demanda-t-il tout à coup ; le ton de sa voix avait changé, il y-avait une note de sérieux qui s'y dissimulait, « pourquoi n'as-tu pas voulu me voir en public ? »

— Je ne veux pas faire parti de ta… vie officielle.

Il ne répondit rien ; un moment plus tard, il demanda sur un ton anodin :

— Quand es-tu allée en vacances pour la dernière fois ?

— Je crois que c'était il y-a deux… non, trois ans ?

— Qu'est-ce que tu as fait ?

— Je suis allée dans les *Adirondacks*[1] pour un mois. Revenue dans la semaine.

— J'ai fait quelque chose comme ça, il y-a cinq ans. Seulement, c'était l'Oregon.

— Il reposait à plat sur le dos, regardant le plafond.

— Dagny, partons en vacances ensemble. Prenons ma voiture et partons n'importe où pour quelques semaines, juste conduire, sur les petites routes, où personne ne nous connaît. Nous ne laisserons pas d'adresse, nous ne regarderons pas les journaux, nous ne toucherons pas à un téléphone… nous n'aurons plus aucune vie officielle.

Elle se leva. Elle s'approcha de lui, elle se tint à côté du sofa, le regardant depuis sa hauteur, la lumière de la lampe derrière elle ; elle ne voulait pas qu'il voit son visage et les efforts qu'elle faisait pour ne pas sourire.

— Tu peux t'absenter pendant quelques petites semaines, non ? continua-t-il, « Les choses sont mises en place et elles fonctionnent d'elles-mêmes, maintenant. C'est tranquile. Nous n'aurons plus une nouvelle chance comme celle là avant trois ans.

— Daccord, Hank. fit-elle, en forçant sa voix à prendre une tonalité calme et égale.

— Tu veux bien ?

— Quand veux-tu partir ?

— Lundi matin.

— D'accord.

Elle se tourna pour s'éloigner. Il saisit son poignet, la tira vers le bas, lança son corps pour le faire reposer, complètement allongé sur le sien, il la tint immobile, inconfortablement, comme elle était tombée, il passa une main dans ses cheveux, pressant sa bouche contre la sienne, son autre main se mouvant depuis ses omoplates sous son fin chemisier jusqu'à sa taille, jusqu'à ses jambes. Elle dit à voix basse :

— Et tu dis que tu n'as pas besoin de moi… !

Elle se dégagea de son étreinte et se releva, réajustant ses cheveux tombés sur son visage. Il resta immobile, la regardant depuis le sofa, toujours allongé, ses yeux devenus plus étroits et

---

1. Les *Adirondack Mountains* sont une chaîne de montagnes des Etats-Unis située au nord-est de la ville de New York, et que les géographes incluent généralement dans la chaîne montagneuse des *Appalaches. (N. d. T.)*

contenant une étincelle de quelque intérêt particulier, délibéré et légèrement moqueur. Elle baissa les yeux : une bretelle de sa combinaison s'était rompue, la combinaison pendait en diagonal depuis un épaule jusqu'au côté opposé de son buste, il était en train de regarder son sein découvert sous le film transparent de son chemisier. Elle leva la main pour réajuster la combinaison. Il donna une claque sur sa main pour la faire se rabaisser. Elle sourit en une forme d'acquiescement, comme une moquerie en retour.

Elle marcha lentement, délibérément à travers la pièce, et s'appuya sur une table, lui faisant face, ses mains se tenant au bord de la table, ses épaules rejetées en arrière. C'était le contraste qu'il aimait–la sévérité de ses vêtements et le corps à moitié nu, le cadre supérieur d'une compagnie ferroviaire qui était une femme qu'il possédait.

Il s'assit–il s'assit confortablement en appui contre le sofa, ses jambes croisées et tendues vers l'avant, les mains dans les poches, l'observant avec le regard qui estimait un *bien*.

— Avez-vous dit que vous vouliez une voie transcontinentale en *Rearden Metal*, Madame la vice-présidente ? demanda-t-il, « Et que va-t-il arriver si je ne vous la donne pas ? Je peux choisir mes clients, maintenant, et demander n'importe quel prix qui me passe par la tête. Si nous étions il-y-a un an, je vous aurais demandé de coucher avec moi, en échange. »

— J'aurais aimé que vous le fassiez.

— L'auriez-vous fait.

— Bien sûr.

— Comme une question d'affaires ? Comme une vente ?

— Si vous étiez l'acheteur. Vous auriez aimé ça, hein? Non ?

— Oui… soupira-t-elle.

Il l'approcha, il saisit ses épaules et pressa sa bouche contre son sein à travers le fin vêtement. Puis, tout en la maintenant, il l'observa silencieusement pendant un long moment.

— Qu'as-tu fait avec ce bracelet ? lui demanda-t-il. Il n'y-avait jamais fait allusion depuis ; elle dut laisser s'écouler un instant pour recouvrer la constance de sa voix.

— Je l'ai. répondit-elle.

— Je veux que tu le portes.

— Si quelqu'un devine, ce sera pire pour toi que pour moi.

— Porte le.

Elle apporta le bracelet de *Rearden Metal*. Elle le lui tendit sans mot dire, le regardant bien en face, la chaîne verte-bleue scintilla en travers de la paume de sa main. Soutenant son regard, il referma le bracelet autour de son poignet. Au moment où le fermoir fit un “clic” sous ses doigts, elle baissa la tête et lui embrassa la main.

***

La Terre défilait sous le capot de la voiture. Se déroulant depuis les virages des collines du Wisconsin, l’autoroute était la seule preuve de l’existence d’un labeur d’origine humaine, un pont précaire s’étendait au milieu d’une mer de fourrés, de mauvaises herbes et d’arbres. La mer roulait doucement en vagues de jaune et d’orange, avec quelques jets rouges partant brusquement à la verticale vers les flancs des collines, avec des étendues vertes encore présentes dans les creux, sous un ciel bleu pur. Avec le soleil renvoyant des reflets sur ses chromes, et avec son noir d’émail refléchissant le ciel au milieu de ces couleurs de cartes postales, le capot de la voiture évoquait le travail d’un bijoutier posé dans un écrin.

Dagny se tenait en appui contre l’angle du montant de la vitre côté passager, ses jambes allongées en avant ; elle aimait le large et confortable espace des sièges de la voiture, et la chaleur du soleil sur ses épaules ; elle se dit que la campagne était belle.

— Ce que j’aimerais bien voir, dit Rearden, « c’est un panneau d’affichage publicitaire. »

Elle rit ; il avait répondu à la question qu’elle s’était posée : « Vendre quoi, et à qui ? On n’a pas vu une voiture ou une maison depuis une heure. »

— C’est ça que je n’aime pas à propos de tout ça. Il se pencha un petit peu en avant, « Regarde cette route là. »

La longue bande de béton avait blanchie comme ce gris poudreux des os abandonnés dans le désert, comme si le soleil et la neige avaient avalé les traces de pneus, d’huile, de carbone et le poli lustré du mouvement. Des herbes folles vertes jaillisaient d’entre les fentes angulaires du béton. Personne n’avait utilisé cette route ou l’avait réparé depuis des années, mais les fentes étaient peu nombreuses.

— C'est une bonne route. dit Rearden. Elle a été contruite pour durer. L'homme qui l'a construite devait avoir eu une bonne raison de croire qu'elle aurait à endurer une circulation importante.

— Oui…

— Je n'aime pas la voir comme ça.

— Moi non plus. puis elle rit, « Mais pense à toutes ces fois où on a entendu les gens se plaindre que les panneaux d'affichage ruinent l'apparence de la nature. Et bien, il leur reste toujours à admirer la campagne qui n'a pas encore été économiquement sinistrée ». puis elle ajouta : « Ce sont ces gens là que je hais. »

Elle ne voulait pas éprouver ce sentiment de malaise qui était comme une petite fissure sous le plaisir qu'elle prenait de cette journée. Elle avait fait l'expérience de cette sensation de temps à autres, durant ces trois dernières semaines. Elle sourit : c'était le capot qui avait été le point immobile dans son champ de vision, tandis que la Terre s'en était allée, c'était le capot qui avait été le centre géométrique, le centre de l'attention, la représentation de la sécurité dans un monde flou qui était en train de se dissoudre… le capot devant elle… et les mains de Rearden sur volant, à côté d'elle… Elle sourit, songeant qu'elle était satisfaite de laisser cela être l'enveloppe de son univers.

Un matin, alors qu'ils s'apprêtaient à partir, et alors que quelques premières semaines de leur wagabondage s'étaient déjà écoulées–ils avaient conduit au hasard, à la merci de carrefours inconnus–il lui avait dit :

« Dagny, est-ce que se reposer doit être un état ou une action dépourvu d'objet ? »

Elle avait ri, en répondant :

« Non. Quelle usine veux-tu voir ? »

Il avait sourit–pour le sentiment de culpabilité qu'il n'avait pas à assumer, pour les explications qu'il n'avait pas à donner–et il avait répondu :

« C'est une mine de minerai abandonnée dont j'ai entendu parler, vers la baie de Saginaw[1]. Il parait qu'elle est épuisée.»

---

1. *Saginaw Bay*, est une baie situé au nord des Etats-Unis, sur la côte est de l'Etat du Michigan. *(N. d. T.)*

Ils avaient roulé à travers le Michigan jusqu'à la mine. Ils avaient marché le long des corniches de roche d'une fosse vide dans laquelle ne se trouvaient plus que les restes d'une grue qui ressemblaient à un squelette pendant au-dessus d'eux, contre le ciel, et une cantine rouillée abandonnée par son propriétaire et qui s'écrasa sous leurs pieds.

Elle avait ressenti le pincement d'un sentiment de malaise, plus dur que de la tristesse, mais Rearden avait dit sur le ton d'un soulagement joyeux :

« Epuisée ? Diable ! Je vais leur montrer combien de tonnes de dollars je vais soutirer de cet endroit ! »

Alors qu'ils étaient en train de regagner la voiture, il avait dit, « Si je pouvait trouver la bonne personne, j'achèterais cette mine pour elle dès demain matin, et je la ferais travailler dessus. »

Le jour d'après, quand ils étaient en train de rouler vers le sud-ouest, vers les plaines de l'Illinois, il avait dit soudainement, après un long silence :

« Non, je devrais attendre qu'ils aient mis cette *Loi* au panier. L'homme qui pourrait exploiter cette mine aurait besoin de moi pour le lui apprendre, et un homme qui aurait besoin de moi ne vaudrait pas grand-chose. »

Ils pouvaient parler de leur travail commme ils l'avaient toujours fait, avec la pleine confiance de pouvoir être compris. Mais ils ne parlaient jamais de leur vie. Ils se comportaient comme si leur intimité passionnée était un fait physique anonyme ne devant pas être identifié dans la communication entre leurs deux esprits. Chaque nuit, c'était comme si elle reposait dans les bras d'un étranger qui lui laissait voir chaque frémissement de sensation qui parcourait son corps, mais qui ne permettait cependant pas de savoir si les chocs n'atteignaient jamais aucun frémissement en lui. Elle reposait à ses côtés, nue, exception faite du bracelet en *Rearden Metal*.

Elle savait qu'il haïssait l'épreuve de signer le *"Mr. et Mme Smith"* sur les registres des sordides hôtels de bords de routes. Il y-avait des soirs où elle avait remarqué la légère contraction de colère dans la fermeté de sa bouche, tandis qu'il signait les noms attendus de la fraude attendue ; colère contre ceux qui rendaient la fraude nécessaire. Elle remarquait avec indifférence l'air de compréhension entendue dans les manières des receptionistes, qui semblait suggéreer que clients et réceptionistes, indifféremment, étaient associés à une honteuse

culpabilité ; la honte de la recherche du plaisir. Mais elle savait que ça ne le dérangeait pas lorsqu'ils étaient seuls, lorsqu'il la serrait contre lui pour un instant, et elle avait vu ses yeux en vie qui étaient dénués de toute expression de culpabilité.

Ils roulaient à travers des petites villes, à travers les chemins, à travers le genre d'endroits qu'ils n'avaient pas vu depuis des années. Elle se sentait mal à l'aise à la vue des petites villes. Des jours passèrent avant qu'elle réalise que c'était ce qui lui manquait le plus : un petit peu de peinture fraîche. Les maisons se tenaient comme des hommes dans des costumes froissés qui auraient perdu le désir de se tenir droit : leurs corniches étaient comme des épaules tombantes, les marches recroquevillées de leurs porches avaient l'air d'ourlets retournés et déchirés, les fenêtres cassées étaient rapiècées avec des morceaux de planches. Dans les rues les gens regardaient la voiture, non pas comme on regarderait quelque chose de rare, mais comme si la forme noire et brillante était l'improbable vision d'un autre monde. Il y avait peu de véhicules dans les rues, et la plupart d'entre-eux étaient tirés par des chevaux. Elle avait oublié la forme et l'usage à proprement parler des chevaux de trait ; elle n'en appréciait pas le retour.

Elle ne rit pas, ce jour là, au passage à niveau, quand Rearden soupira en pointant du doigt et qu'elle vit le le train d'une petite compagnie locale de chemin de fer qui surgit en titubant depuis derrière une colline, tiré par une une locomotive ancienne qui toussait des bouffées de fumée noire entre de hauts empilements de rochers.

— Oh, mon Dieu, Hank, ce n'est pas drôle.

— Je sais. répondit-il.

Ils étaient à un peu plus de cent kilomètres, et une heure, de cet endroit quand elle dit :

— Hank, tu imagines la *Comète* Taggart en train d'être tractée à travers le continent par un brûleur à charbon de ce genre ?

— Qu'est-ce qu'il t'arrive ? Remets-toi.

— Excuse moi… C'est juste que je ne peux pas m'empêcher de penser que ça ne servira à rien, toutes mes nouvelles voies et tous tes nouveaux haut-fourneaux, si nous ne trouvons pas quelqu'un qui soit capable de construire des locomotives Diesel. Si nous ne le trouvons pas rapidement.

— Ton homme, c'est Ted Nielsen, dans le Colorado.

— Oui, s'il trouve une solution pour ouvrir sa nouvelle usine. Il a mis plus d'argent qu'il en avait dans les actions de la *Ligne John Galt*.

— Cela s'est avéré être un excellent investissement, pas vrai ?

— Oui, mais ça l'a retardé. Maintenant il est prêt à foncer, mais il n'arrive pas à trouver l'outillage. Il n'y-a pas de machines-outils disponibles, nulle part, ce n'est même plus une question de prix. Il ne trouve plus rien, à part des promesses et des délais. Il est en train de ratisser le pays pour trouver du vieux matériel dans les usines qui ferment.

— S'il ne commence pas bientôt…

— Il va le faire. Qui va l'arrêter, maintenant ?

— Hank, fit-elle tout à coup, « est-ce qu'on pourrait aller dans un endroit que j'aimerais bien voir ?

— Bien sur. N'importe où. Quel endroit ?

— C'est dans le Wisconsin. Il y avait une usine de moteurs réputée, là-bas, du temps de mon père. On avait une ligne qui la desservait, mais nous l'avons fermée–il à environ sept ans–quand ils ont fermé l'usine. Je pense que c'est une de ces *zones rouillées*, maintenant.

Peut être qu'il reste encore quelques machines abandonnées là-bas, que Ted Nielsen pourrait utiliser. Il pourrait bien être passé à côté ; l'endroit est tombé dans l'oubli et il n'est plus du tout desservi par quoique ce soit.

— Je le trouverai. Quel était le nom de l'usine ?

— La Twentieth Century Motor Company.

— Oh, bien sûr ! C'était l'une des meilleurs firmes de moteurs, quand j'étais jeune, peut-être même la meilleure. Je crois bien me souvenir qu'il a eu quelque chose de pas clair à propos de pourquoi ils avaient déposé leur bilan… je n'arrive pas à me souvenir de ce que c'était.

Cela leur prit trois jours d'enquête, mais ils trouvèrent la route abandonnée et blanchie–et ils étaient maintenant en train de rouler à travers les feuilles jaunies qui luisaient comme une mer de pièces d'or au bout de laquelle se trouvait la Twentieth Century Motor Company.

— Hank, imagine qu'il arrive quelque chose à Ted Nielsen ? demanda-t-elle soudainement alors qu'ils roulaient silencieusement.

— Pourquoi quelque chose devrait-il arriver à Ted Nielsen ?

— Je ne sais pas, mais… et bien, il y a eu Dwight Sanders. Il a disparu. La United Locomotives est finie, pour l'instant. Et les autres usines ne sont pas en situation de produire des *Diesels*. J'ai arrêté d'écouter les promesses. Et… et à quoi sert une compagnie ferroviaire sans puissance motrice ? De quel usage peut bien être n'importe quoi, en l'occurrence, sans *ça* ?

Les feuilles renvoyaient des éclats en se balançant au vent. Elles s'étendaient sur des kilomètres, de l'herbe aux buissons, aux arbres, avec les mouvements et toutes les couleurs d'un feu ; elles semblaient célébrer un but accompli, brûlant avec une abondance sauvage et effrénée.

Rearden sourit.

— On devrait dire quelque chose à propos de la nature sauvage. Je suis en train de commencer à l'aimer. Nouvelle terre que personne n'a découvert.

Elle hocha la tête gaiement.

— C'est de la bonne terre ; regarde comme les choses poussent bien. Je nettoierais ces broussailles et je construirais un…

Puis ils s'arrêtèrent de sourire. Le corps qu'ils virent dans les hautes herbes au bord de la route était un cylindre rouillé avec quelques morceaux de verre–ce qu'il restait d'une pompe à essence.

C'était la seule chose qui restait visible. Les quelques poteaux carbonisés, la dalle de ciment et les scintillements de poussière de verre–qui avaient été une station service–étaient avalés par les broussailles, pour ne pas être remarqués, à moins d'un regard attentif qui serait vain après une année de plus.

Ils regardèrent au-delà. Ils avancèrent, ne voulant pas savoir quoi d'autre pouvait bien reposer ici, caché sous les kilomètres de broussailles. Ils ressentirent le même étonnement, comme un poids dans le silence qui régnait autour d'eux : l'étonnement de tout ce que les broussailles avaient pu avaler, et si rapidement.

La route s'arrêta abruptement après avoir accomplie le tour d'une colline. Ce qu'il restait se limitait à quelques rares blocs de béton se décollant d'une longue bande trouée faite de bitume et de boue. Le béton avait été cassé par quelqu'un et tiré jusqu'ici ; même les mauvaises herbes n'arrivaient pas à pousser dans le bande de terre laissé derrière. Sur le sommet d'une colline, au loin, un mat télégraphique solitaire se dressait de biais contre le ciel, tel une croix dominant une vaste tombe.

Cela leur prit trois heures et un pneu crevé pour se traîner en première vitesse le long de fossés, puis d'ornières molles et sans tracé défini laissées par des roues de charettes, pour atteindre le site qui se trouvait dans la vallée, au-delà de la colline au mat télégraphique. Quelques rares maisons étaient restées debout au milieu du squelette qui avait été une ville industrielle. Tout ce qui pouvait être déplacé avait été emporté, mais quelques êtres humains étaient restés. Les structures vides étaient des tas de gravats verticaux ; ils avaient été mangés, non par les ans, mais par les hommes ; madriers démontés au hasard, morceaux de toits manquants, trous laissés dans les voutes de caves en boyaux. On avait l'impression que des mains aveugles avaient attrapé tout ce qui pouvait satisfaire le besoin du moment, avec aucune inquiétude pour ce qu'on aurait pu en retrouver le matin suivant.

Les maisons inhabitées étaient éparpillées au hasard au milieu des ruines ; la fumée de leurs cheminées était le seul mouvement visible en ville. Une coquille de béton qui avait été une école se dressait dans la périphérie ; elle avait l'allure d'un crâne avec les orbites évidées de ses fenêtres sans vitres, avec quelques mèches de cheveux tenant encore après ses restes, sous la forme de câbles rompus.

Au-delà de la ville, sur une colline lointaine, se dressait l'usine de la Twentieth Century Motor Company. Ses murs, lignes de toiture et grandes cheminées avaient l'air d'être en bon état ; l'ensemble semblait aussi imprenable qu'une forteresse. Elle semblait intacte, à l'exception d'un réservoir d'eau argenté qui penchait anormalement.

Ils ne virent aucune trace d'une route menant à l'usine au milieu de ce fouillis d'arbres et flancs de collines qui s'étendait sur des kilomètres. Ils roulèrent jusqu'à la porte de la première maison en vue, laquelle émettait un faible signal de fumée ascendante. La porte était ouverte. Au son du moteur, une vieille femme arriva en se traînant. Elle était courbée et bouffie, pieds nus, vêtue d'un vêtement taillé dans un sac de farine. Elle regarda la voiture sans aucune expression d'étonnement, sans curiosité ; c'était le regard sans expression d'un être qui avait perdu toutes capacités autres que celle de l'épuisement.

— Pourriez-vous m'indiquer le chemin pour nous rendre à l'usine ? demanda Rearden.

La femme ne répondit pas immédiatement ; elle avait l'air de

quelqu'un qui ne serait pas capable de parler anglais.

— Quelle usine ? demanda-t-elle.

Rearden pointa du doigt.

— Celle-là.

— C'est fermé.

— Je sais que c'est fermé. Mais est-ce qu'il y a une façon d'aller là-bas ?

— Je sais pas.

— Est ce qu'il y a une route, où quelque chose comme ça ?

— Y-a des routes dans les bois.

— On peut y aller en voiture ?

— P'têtre.

— Et bien, quelle serait la meilleure route à prendre ?

— Je sais pas.

Par la porte ouverte, ils pouvaient voir l'intérieur de la maison. Il y a avait un four à gaz devenu inutile et dont l'intérieur, faisant office de tiroir, était rempli de chiffons. Il y avait un four construit avec des pierres, dans un angle, dans lequel quelques bûches se consummaient sous un vieux chaudron ; de longues bandes de suie montaient le long du mur, au-dessus. Un objet long et blanc était en appui contre les jambes d'une table : c'était un évier en faïence arraché du mur de quelque salle de bain, qui était maintenant rempli de choux flétris. Une bougie était plantée dans le goulôt d'une bouteille posée sur la table. Il n'y avait aucun restant de peinture sur le sol ; ses planches avaient été grattées jusqu'à l'obtention d'un gris détrempé, qui aurait pu être la représentation visuelle de la douleur intérieure d'une personne qui s'était courbé et avait gratté, et avait perdu la bataille contre la saleté maintenant incrustée dans le grain des planches.

Une nichée d'enfants en haillons qui s'étaient silencieusement réunis les uns après les autres à la porte, se retranchaient craintivement derrière la femme. Ils regardaient la voiture, pas avec la curiosité pétillante des enfants, mais avec la tension de sauvages prêts à disparaître au moindre signe de danger.

— Combien de kilomètres y-a-t-il pour aller jusqu'à l'usine ?

— Quinze kilomètres, répondit la femme, qui ajouta : « P'têtre dix. »

— A combien de kilomètres est la prochaine ville ?

— Y-aura pas de prochaine ville.

— Il y-a d'autres villes quelque part. Je veux dire, est-ce qu'elles sont loin.

— Ouais. Quelque part.

Dans l'espace libre sur le côté de la maison, ils aperçurent des chiffons aux couleurs fades pendus à une corde à linge, laquelle était un morceau de câble de télégraphe. Trois enfants picoraient au milieu des maigres plants d'un jardinet de legumes, un quatrième était assis–ou plutôt, perché–sur une barre qui s'avérait être un bout de tuyau de plomberie. Deux cochons se dandinaient dans une étendue de boue et d'ordures ; les pierres sur lesquelles on pouvait traverser à pied-sec étaient des morceaux de route en béton.

Ils entendirent un grincement au loin et ils virent un homme tirant de l'eau d'un puit à l'aide d'une corde pendue à une poulie. Ils le regardèrent tandis qu'il s'avança lentement dans la rue. Il portait deux seaux qui semblaient trop lourds pour ses bras maigres. On n'aurait pu dire son âge.

Il s'approcha puis s'arrêta à quelques mètres d'eux, regardant la voiture. Ses yeux suspicieux et furtifs lancèrent un regard aux deux étrangers, puis ailleurs.

Rearden sortit de sa poche un billet de dix dollars et le lui tendit, en demandant :

— Pourriez-vous, s'il vous plait, nous indiquer le chemin pour aller à l'usine.

L'homme regarda l'argent avec une indifférence butée, sans bouger, ne faisant pas le moindre mouvement de la main, tenant toujours fermement les deux seaux. « Si on a encore jamais vu un homme dépourvu de toute convoitise », se dit Dagny, « ici il y-en a un. »

— On a pas besoin d'argent, dans ce coin là. dit-il.

— Ne travaillez-vous pas pour gagner votre vie ?

— Ouais.

— Et bien, qu'est-ce que vous utilisez, à la place de l'argent ?

L'homme posa les seaux, comme s'il venait juste de lui venir à l'esprit qu'il n'avait pas besoin de faire des efforts debout sous leur poids.

— Nous utilisons pas d'argent. dit-il. On s'échange juste des trucs entre nous.

— Comment échangez-vous avec les gens des autres villes ?

— Nous allons pas dans aucune autre ville.
— Ça n'a pas l'air d'être facile pour vous, ici.
— Ça vous fait quoi ?
— Rien, juste de la curiosité. Pourquoi vous restez tous ici ?
— Mon vieux père avait une épicerie ici. Seulement, l'usine a fermé.
— Pourquoi n'êtes-vous pas parti ?
— Pour aller où ?
— N'importe où.
— Pourquoi faire ?

Dagny regardait les deux seaux ; c'était des boîtes en fer-blanc carrées dont les poignées étaient des cordes ; ils avaient été des bidons d'huile.

— Ecoutez, fit Rearden, pouvez-vous nous dire si il y a une route pour aller vers l'usine ?
— Y-a plein de routes.
— Est-ce qu'il y en a une sur laquelle on peut rouler en voiture.
— J'crois ben.
— Laquelle ?

L'homme évalua le problème avec sérieux durant quelques instants.

— Et ben, si vous tournez à gauche après l'école, dit-il, « et que vous continuez jusqu'au “chêne penché”, y-a une route là qu'est bonne quand y pleut pas pendant une paire de semaines. »
— Il a plu quand, pour la dernière fois.
— Hier.
— Y-a t'il une autre route ?
— Et ben, vous pouvez couper à travers le champ d'Hanson et pis à travers les bois, et après y-a une bonne route bien solide là-bas, qui descend jusqu'au ruisseau.
— Il y a un pont au-dessus de ce ruisseau ?
— Non.
— Quelles sont les autres routes ?
— Et ben, si c'est une route pour les voitures qu'vous voulez, y-en a une de l'autre côté du “carré d'Miller”, c'est en béton, c'est la meilleure route pour une voiture, vous avez juste à tourner à droite après l'école et…
— Mais cette route là ne va pas vers l'usine, pas vrai ?
— Non, pas à l'usine.

— D'accord, dit Rearden. « Je crois qu'on va se débrouiller nous-même. »

Il avait appuyé sur le bouton du démarreur, quand une pierre arriva de plein fouet dans le pare-brise. La vitre était anti-chocs, mais des fissures formant un soleil s'étendirent sur toute sa surface. Ils virent un petit voyou en guenilles disparaître derrière un angle en poussant des cris de rire, et ils entendirent les rires aigus d'enfants qui y faisaient écho depuis derrière quelques fenêtres et crevasses.

Rearden étouffa un juron. L'homme de l'autre côté de la rue eut une mine insipide et se renfrogna légèrement. La vieille femme regardait sans aucune réaction. Elle était restée là, silencieuse, regardant, sans intérêt ou propos, comme une émulsion sur une plaque photographique absorbant les formes visuelles parce qu'elles étaient là pour être absorbées, mais incapable à jamais d'émettre quelque estimation que ce soit des objets qui se trouvaient dans son champ visuel.

Dagny l'avait étudié du regard durant quelques minutes. L'absence de formes de son corps bouffi n'avait pas l'air d'être le fait de l'âge ou de la négligence : on avait l'impression qu'elle était enceinte. Ça semblait impossible, mais en y regardant avec plus d'attention, Dagny vit que ses cheveux couleur de poussière n'étaient pas gris, et qu'il n'y avait que quelques rides sur son visage ; c'était seulement les yeux vides, les épaules penchées et les mouvements traînants qui lui donnaient cette allure de sénilité.

Dagny se pencha un peu et demanda :

— Quel âge avez-vous ?

La femme la regarda, pas avec du ressentiment, mais seulement comme lorsque l'on considère une question stupide.

— Trente-sept. répondit-elle.

Ils avaient roulé jusqu'à cinq pâtés de maisons plus loin, quand Dagny parla.

— Hank, s'écria-t-elle avec terreur, « cette femme a seulement deux ans de plus que moi ! »

— Oui.

— Mon Dieu, comment peuvent-ils être dans cet état là ?

Il haussa les épaules.

— Qui est John Galt ?

La dernière chose qu'ils virent, alors qu'ils quittaient la ville, était un panneau d'affichage publicitaire. Un graphisme

imprimé dans un gris passé qui avait autrefois été de la couleur était encore visible sur ses bandes pelées. C'était une publicité pour un lave-linge. Dans une plaine au loin, au-delà de la ville, ils distinguèrent la silhouette d'un homme bougeant lentement, se contorsionnant sous de méchants efforts qui paraissaient au-delà de l'usage décent d'un corps humain ; il était en train de pousser une charrue à la main.

Trois kilomètres et deux heures plus tard, ils atteignirent l'usine de la Twentieth Century Motor Company. Alors qu'ils escaladaient la colline, ils savaient que leur quête était inutile. Un cadenas rouillé pendait à la porte de l'entrée principale, mais les immenses vitres avaient été brisées et l'endroit était ouvert à tous, aux castors, aux lapins et aux feuilles mortes séchées qui s'étaient accumulées en paquets à l'intérieur.

L'usine avait été vidée de ses entrailles, il y-avait déjà bien longtemps. Les grosses machines avaient été déménagées par des moyens manifestement civilisés–les trous nets de leurs emplacements étaient toujours visibles dans le béton du sol. Le reste avait été laissé aux pillards occasionnels. Il ne restait rien, à part des ordures que le clochard le plus nécessiteux avait trouvé sans usage, des piles de morceaux de ferraille tordus et rouillés, de béton, de plâtre et d'éclats de verre, et les escaliers d'acier construits pour durer et qui duraient toujours, s'élevant jusqu'au toit en de jolies spirales.

Alors que l'écho de leurs pas résonnait encore autour d'eux, ils s'arrêtèrent dans le grand hall où un rayon de lumière tombait depuis une crevasse dans le toit en décrivant une diagonale, pour mourir au loin dans les rangées de pièces vides. Un oiseau les observait depuis la charpente d'acier, puis il s'envola au-dehors dans le ciel, dans le chuintement de son battement d'ailes.

— Nous ferions mieux de tout examiner, au cas où, dit Dagny, « Tu prends les ateliers et moi les annexes. Faisons ça le plus vite possible. »

— Je n'aime pas te laisser traîner seule dans les environs. Je ne sais pas s'il n'y a pas de danger avec ces sols et ces escaliers.

— Oh, c'est absurde ! Je peux me débrouiller seule dans une usine–ou avec une équipe de dépannage. Finissons-en. Je veux m'en aller d'ici.

Quand elle marcha dans les alentours–où des ponts métalliques étaient toujours suspendus en hauteur, traçant des

lignes géométriques parfaites à travers le ciel–son seul souhait fût de n'en voir aucun, mais elle se força à les regarder.

C'était comme d'avoir à pratiquer une autopsie sur le corps d'un être aimé. Elle déplaçait son regard comme l'eut fait un improbable projecteur de recherche automatique, la machoire serrée. Elle marchait d'un pas rapide–il n'y-avait nulle chose, nulle-part, qui aurait justifié une pause.

C'est dans une pièce de ce qui avait été le laboratoire qu'elle s'arrêta. C'était une sorte de solénoïde de câble qui l'avait fait s'arrêter. Le solénoïde dépassait d'un tas de débris pour en former la protubérance. Elle n'avait jamais vu quelque chose de semblable à cet arrangement de câbles si particulier, cepandant il lui semblait familier, comme s'il éveillait les restes d'une mémoire perdue, presque imperceptibles et très éloignés. Elle tendit une main vers le solénoïde, mais ne put le faire bouger : il semblait être une partie de quelque chose d'autre qui était enfoui sous le tas de débris.

Une grande quantité de prises électriques, morceaux de câbles de gros diamètre, conduites de plomb, tubages de verre et armoires sans étagères ni portes se trouvaient dans cette pièce qui–si elle ne se trompait pas, et à en juger d'après le propos vraissemblable des restes déchiquetés–avait l'air d'avoir été un laboratoire d'expérimentations. Une grande quantité de verre, de morceaux de caoutchouc, de plastique, de métal et de sombres éclats d'ardoise qui avaient formé un tableau, constituaient le tas de débris. Des feuilles et morceaux de feuilles de papier secs étaient éparpillés partout sur le sol. Il y-avait aussi des restes de choses qui n'avaient pas été amenées ici par les occupants de cette pièce : emballages de *popcorns*, une bouteille de whisky et un magazine du genre "confessions intimes".

Elle tenta d'extraire le solénoïde du tas de débris. Il ne bougerait pas ; il était une partie d'un objet plus large. Elle se mit à genoux et entreprit de creuser dans les débris.

Elle s'était coupé les mains, elle était couverte de poussière lorsqu'elle se tint relevée pour contempler l'objet qu'elle avait maintenant mis à jour. C'était le reste cassé d'un modèle de moteur. La plupart de ses pièces étaient manquantes, mais il en restait assez pour se faire quelque idée de sa forme d'origine et de son but. Elle n'avait jamais vu de moteur de ce genre, ou même quoique ce soit d'autre qui aurait pu ressembler à ça.

Elle ne pouvait interpréter le design particulier de ses pièces ou les fonctions auxquelles on les avait destinées.

Elle examina les tubes ternis et les connexions curieusement formées. Elle essayait de deviner leur objet, son esprit survolant toutes les sortes de moteurs qu'elle connaissait, et toutes les sortes de tâches que ses pièces pouvaient exécuter. Aucun ne correspondait au modèle. Ça avait l'air d'être un moteur électrique, mais elle n'aurait pu dire quelle énergie il était censé utiliser. Il n'avait pas été conçu pour fonctionnner avec de la vapeur, ou de l'essence ou n'importe quoi d'autre qu'elle aurait pu nommer. Son soudain soupir ne fût pas un son, mais une secousse qui la projeta sur la pile de débris. Elle était sur ses mains et ses genoux, rampant sur l'épave, s'emparant de chaque morceau de papier qu'elle voyait, le rejetant, cherchant encore. Ses mains étaient en train de trembler.

Elle trouva une partie de ce qu'elle avait souhaité voir encore exister. C'était un fin paquet de feuilles tapées à la machine et maintenues ensembles à l'aide d'un clip–le reste d'un manuscrit. Son début et sa fin n'étaient plus là ; les morceaux de feuilles de papier maintenues par le clip indiquaient le nombre important de pages dont ce document avait été constitué. Le papier était jauni et sec. Le manuscrit avait été une description du moteur.

Depuis l'enceinte du transformateur élctrique de l'usine, Rearden entendit sa voix crier, « Hank! » Ça ressemblait à un cri de terreur.

Il courut en direction de la voix. Il la trouva debout au milieu de la pièce, ses mains saignant, ses bas déchirés, son costume barbouillé de poussière, un paquet de papiers fermement tenu dans sa main.

— Hank, à quoi ça ressemble ? demanda-t-elle en désignant du doigt un morceau d'épave bizarre à ses pieds ; sa voix avait la tonalité intense et obsédée d'une personne qui venait de subir un choc, déconnectée de la réalité, « A quoi *ça* ressemble ? »

— Es-tu blessée ? Qu'est-ce qu'il s'est passé ?

— Non !... Oh, c'est pas grave, ne me regarde pas ! Je vais bien. Regarde ça. Est-ce que tu sais ce que c'est que ça ?

— Qu'est-ce que tu t'es fait ?

— J'ai dû le dégager des débris. Je vais bien.

— Tu trembles.

— Ça va t'arriver aussi, dans un moment. Hank ! Regarde ça. Regarde, simplement, et dis moi ce que tu penses que c'est.

Il baissa son regard, puis observa attentivement–puis il s'assit sur le sol, étudiant l'objet avec concentration.

— C'est une étrange façon d'assembler un moteur. dit-il avec une expression renfrognée.

— Lis ceci. dit-elle en tendant les pages.

Il lit, releva les yeux et dit :

— Bon Dieu !

Elle était assise sur le sol, à côté de lui, et pendant un moment ils ne purent rien dire d'autre.

— C'était le solénoïde. dit-elle. Elle avait l'impression que son esprit fonctionnait à toute vitesse, elle ne pouvait suivre toutes ces choses que la soudaine découverte avait offert à sa vue, et ses mots lui arrivaient en se heurtant les uns aux autres, « C'est le solénoïde que j'ai remarqué en premier… parce que j'ai vu des dessins comme ça, pas tout à fait, mais quelque chose comme ça, il y-a des années, quand j'étais à l'école… c'était un vieux livre, il était dit que c'était impossible, il y-a longtemps… mais j'aimais lire tout ce que je pouvais trouver sur les moteurs de locomotives. Ce livre là disait qu'il y-avait eu une époque lors de laquelle les hommes avaient songé à ça… ils y travaillèrent, ils passèrent des années à l'expérimenter, mais ils ne parvinrent pas à résoudre le problème et ils l'abandonnèrent. C'est tombé dans l'oubli pendant des générations. Je n'aurais pas cru qu'aucun scientifique encore en vie aurait pensé à ça. Mais quelqu'un l'a fait. Quelqu'un a trouvé, maintenant, aujourd'hui !... Hank, est-ce que tu comprends ?

Il y a longtemps, ces hommes avaient essayé d'inventer un moteur qui tirerait l'électricité statique de l'atmosphère, la convertirait et créerait sa propre énergie comme elle lui arriverait. Ils ne sont pas arrivés à le faire. Ils ont laissé tomber[1]. »

Elle pointa un doigt vers la forme endommagée.

— Mais c'est là.

1. Sans le nommer, il semble que l'auteur fasse ici référence au fameux scientifique Nikola Tesla (1856 - 1943) et aux recherches qu'il entreprit en effet à partir de 1899, lorsqu'il s'installa dans l'Etat du Colorado, sur la possibilité d'un moteur fonctionnant grace à l'électricité statique présente dans l'atmosphère. Nikola Tesla, chercheur américain d'origine serbe, est souvent considéré comme l'un des plus grands scientifiques dans l'histoire de la technologie, pour avoir déposé plus de 700 brevets (qui sont pour la plupart attribués à Thomas Edison), traitant de nouvelles méthodes pour aborder la "conversion de l'énergie". Tesla est donc reconnu comme l'un des ingénieurs les plus créatifs de la fin du XIX[e] siècle et du début du XX[e] siècle. *(N. d. T.)*

Il hocha de la tête. Il ne souriait aucunement. Il restait assis à regarder le reste, concentré sur quelque pensée de son cru ; mais il ne semblait pas être heureux.

— Hank ! Tu ne comprends pas ce que ça signifie ? C'est la plus grande révolution dans le domaine des moteurs depuis l'invention du moteur à explosion… et même mieux que ça ! Ça rend tout le reste caduc… et rend tout possible. Qu'ils aillent au diable, Dwight Sanders et tous les autres ! Qui voudra s'intéresser à un *Diesel* ? Qui voudra s'intéresser au pétrole, au charbon ou aux stations à essence ? Est-ce que tu vois ce que je vois ? Une locomotive flambante neuve de la moitiée de la taille d'une motrice *Diesel*, et dix fois plus puissante. Un générateur autonome fonctionnant avec quelques gouttes de carburant, sans limites d'énergie. Le moyen de mouvement le plus propre, le plus rapide, et le moins cher jamais conçu. Est-ce que tu vois que ceci apportera à nos systèmes de transport et au pays… dans à peu près une année.

Il n'y avait pas une seule étincelle d'excitation sur son visage. Il dit avec lenteur.

— Qui l'a conçu ? Pourquoi a-t-il été abandonné ici ?

— Nous le trouverons.

Il soupesa les pages dans sa main avec reflexion.

— Dagny, demanda-t-il, « si tu ne trouves pas l'homme qui a fait ça, seras-tu capable de reconstruire ce moteur là à partir de ce qu'il en reste ? »

Elle prit un long moment, puis le mot tomba avec le son de quelque chose qui était en train de couler :

— Non.

— Personne ne le fera. *Il* a réussi à le faire. Ça fonctionnait… à en juger par ce qu'il a écrit ici. C'est la plus grande chose sur laquelle mon regard ne s'est jamais posé. Ce *fût*. Nous ne pouvons pas le faire fonctionner à nouveau. Trouver ce qu'il manque nécessiterait un cerveau aussi grand que le sien.

— Je trouverai cet homme… même si je dois laisser tomber pour ça tout ce que je suis en train de faire.

— …et s'il est toujours vivant.

Elle entendit la haute présomption dans le ton de sa voix.

— Pourquoi le prends-tu comme ça ?

— Je ne pense pas qu'il le soit. S'il l'était, laisserait-il une invention de ce genre pourrir au milieu d'un tas de débris ?

Abandonnerait-il un exploit de cette envergure ? S'il était toujours en vie, tu aurais eu les locomotives avec des générateurs autonomes depuis des années. Et tu n'aurais pas à chercher à savoir où il se trouve, parce que le monde entier connaîtrait son nom, en ce moment. Je ne pense pas que ce prototype a été réalisé il y-a aussi longtemps que ça. il jeta un coup d'œil attentif au papier du manuscrit et à la ternissure rouillée du moteur, « Environ dix ans, je dirais. Peut-être un petit peu plus ».

— Nous devons le trouver, ou quelqu'un qui le connaissait. C'est plus important que n'importe quoi de détenu ou fabriqué par qui que ce soit aujourd'hui. Je ne pense pas que nous le trouverons. Et si nous ne le faisons pas, personne ne sera capable de reproduire son exploit. Personne ne reconstruira son moteur. Il n'en reste pas assez en état pour ça. C'est seulement une piste, une piste inestimable, mais ça demanderait le genre de cerveau qui n'existe qu'une fois dans un siècle pour le compléter. Tu vois nos ingénieurs d'aujourd'hui s'essayer là-dessus ?

— Non.

— Il ne reste pas un seul ingénieur de premier ordre. Il n'y-a pas eu de nouvelle idée dans le domaine des moteurs depuis des années. C'est une spécialité qui semble s'éteindre… ou qui était déjà éteinte.

— Hank, est-ce que tu sais ce que ce moteur aurait signifié, s'il avait été produit ?

Il émit un petit rire bref étouffé.

— Je dirais : environ dix ans d'espérance de vie en plus pour chacun dans ce pays… si tu considère combien de choses il aurait rendu plus aisées et moins coûteuse à produire, combien d'heures de travail manuel il aurait dégagé pour d'autres tâches, et combien de travail en plus il aurait pu assumer. Des locomotives. Et les automobiles, et les navires, et les avions utilisant un moteur de ce genre. Et les camions, et les engins de travaux et les tracteurs. Et les centrales électriques. Toutes fonctionnant grâce à une énergie en quantité illimitée, rien à payer pour, à part quelques *cents* pour lancer le convertisseur. Ce moteur aurait mis le pays entier en mouvement et en émoi. Il aurait permis la mise en place d'une ampoule électrique dans chaque recoin, même dans les maisons de ces gens que nous avons vu en bas dans la vallée.

— Il aurait ? Il *va*. Je vais trouver l'homme qui a fait ça.

— Nous essaierons.

Il se leva abruptement, mais s'interrompit pour considérer les restes endommagés et dit, avec un petit rire qui n'exprimait en rien de la gaieté :

— Là était le moteur pour la *Ligne John Galt*.

Puis il parla avec la manière brusque d'un cadre supérieur.

— Premièrement, nous essaierons de voir si nous pouvons trouver leur bureau personnel ici. Nous regarderons dans leurs dossiers, s'ils y sont encore. Nous voulons les noms de leur équipe de chercheurs et ceux de leurs ingénieurs. Je ne sais pas qui possède cet endroit, maintenant, et je suspecte que les propriétaires seront difficiles à trouver, sinon ils n'auraient pas laissé tout ça devenir dans cet état. Ensuite nous inspecterons chaque pièce du laboratoire. Plus tard, on fera venir en avion quelques ingénieurs ici pour qu'ils passent l'endroit et tout le reste au peigne fin.

Ils se mirent en route, mais elle s'arrêta un instant sur le seuil de la porte.

— Hank, ce moteur fût la chose qui avait le plus de valeur dans cette usine. dit-elle en baissant le ton de sa voix, « Il avait plus de valeur que toute cette usine, y compris tout ce qu'elle a jamais contenu. Et pourtant, il est passé inaperçu et est resté abandonné dans les gravats. C'est la seule chose que personne n'a jugé valable de prendre. »

— C'est ce qui m'effraie à propos de ça. répondit-il.

Trouver le bureau du personnel ne leur prit pas beaucoup de temps. Ils le trouvèrent grâce à l'écriteau qui était resté sur la porte, mais c'était la seule chose qu'il en restait. Il n'y-avait aucun meuble à l'intérieur, aucun papier, rien d'autre que des éclats des fenêtres brisées. Ils revinrent vers la pièce où se trouvait le moteur. Ils rampèrent sur les mains et sur les genoux, ils examinèrent chaque morceau des débris qui jonchaient le sol.

Il n'y-eut pas grand-chose à trouver. Ils mirent de côté les papiers qui semblaient contenir des notes de laboratoire, mais aucune ne faisait référence au moteur, et il n'y eut pas une seule autre page faisant parti du manuscrit parmi ceux-ci. Les emballages de *popcorns* et la bouteille de whisky témoignaient avec éloquence du genre de hordes d'envahisseurs qui avaient traîné leurs guêtres dans cette pièce, telles des ondes résiduelles nettoyant les résidus de la destruction pour les faire disparaître

dans des fonds inconnus.

Ils mirent de côté quelques petits morceaux métalliques qui pouvaient éventuellement appartenir au moteur, mais ils étaient trop petits pour être de quelque interêt. On aurait dit que des parties du moteur avaient été démontées, peut être par quelqu'un qui pensait en faire un usage détourné. Ce qui était resté n'était pas assez familier pour intéresser quiconque.

Sur ses genoux douloureux, ses mains écartées à plat sur le sol rugueux, elle sentit la colère trembler en-elle, la blessante et impuissante colère qui répond à la vue de la profanation. Elle se demanda si les couches de quelqu'un n'étaient pas en train de sécher sur une corde à linge fait des câbles manquants du moteur… si ses poulies étaient devenues une poulie de corde au-dessus d'un puit communal… si son cylindre était devenu un pot contenant des géraniums sur le bord de la fenêtre de “la chérie” de l'homme à la bouteille de whisky.

Il y avait encore un reste de lumière sur la colline, mais une brume bleue se mouvait au-dessus des vallées, et le rouge et l'or des feuilles s'étendait jusqu'au ciel en bandes de crépuscule.

Il faisait sombre quand ils eurent fini. Elle se leva et s'appuya contre le cadre vide d'une fenêtre pour y prendre un peu d'air frais sur son front. Le ciel était bleu sombre.

Il … “aurait mis le pays entier en mouvement et en émoi”.

Ses yeux étaient baissés en direction du moteur. Elle regarda la campagne par la fenêtre. Elle gémit soudainement, touchée par un long frissonnement, et laissa tomber sa tête sur son bras, se tenant pressée contre le cadre de la fenêtre.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda-t-il.

Elle ne répondit pas.

Il regarda vers l'extérieur. En bas, au loin dans la vallée, dans la nuit tombante, tremblaient quelques souillures qui étaient les lueurs des bougies.

CHAPITRE X

LA TORCHE DE WYATT

— Puisse Dieu avoir pitié de nous, M'dame ! fit le fonctionnaire du *Bureau des Archives*, « Personne sait qui possède cette usine, maintenant. Je crois que personne le saura jamais. »

Le fonctionnaire était assis à un bureau dans un bureau du rez-de-chaussée, où la poussière reposait sans être dérangée sur les dossiers et sur les visiteurs jamais appelés. Il regardait l'automobile rutilante garée devant sa fenêtre, dans le square boueux qui fut autrefois le centre prospère d'une préfecture ; il observa ses visiteurs inconnus avec une attitude de légère nostalgie.

— Pourquoi ? demanda Dagny.

Il montra du doigt la masse de papiers qu'il avait sorti des dossiers.

— La Cour aura à decider qui est le propriétaire, et je pense pas qu'aucune Cour puisse faire ça. Je pense pas qu'elle le fera.

— Pourquoi ? Qu'est-il arrivé ?

— Et bien, elle a été vendue par la Twentieth Century–je veux dire la Twentieth Century Motor Company. Elle a été vendue deux fois, en même temps et à deux différents groupes de propriétaires. Ça a été une sorte de gros scandale à l'époque, il y a deux ans, et maintenant, c'est juste–il pointa le doigt–« un paquet de papiers qui traînent un peu partout dans l'attente d'une audition du tribunal. Je vois pas comment n'importe quel juge sera capable de déterminer un droit de propriété à partir de *ça* ; ou n'importe quel droit en général. »

— Pourriez-vous seulement me dire ce qui est arrivé ?

— Et bien, le dernier propriétaire légal de l'usine était la

Société Populaire de Prêt Hypothécaire, à Rome, dans le Wisconsin. C'est cette ville là, de l'autre côté de l'usine, à cinquante kilomètres au nord. Cette Société Populaire là était une sorte de "boîte" tapageuse qui faisait beaucoup de publicité pour du crédit facile. Mark Yonts était le patron. Personne ne savait d'où il venait, et personne ne sait où il est parti, jusqu'à maintenant ; mais ce qu'ils ont découvert, le matin après que la Société Populaire de Prêt s'est effondrée, c'était que Mark Yonts avait vendu l'usine de la Twentieth Century Motor à une bande de "pigeons" du Dakota du Sud, et qu'il l'avait donné aussi en garantie pour un emprunt à une banque de l'Illinois. Et quand ils ont jeté un œil à l'usine, ils ont découvert qu'il avait déménagé toutes les machines et les avait vendues pièce par pièce, Dieu seul sait où et à qui. Et donc c'est comme si tout le monde est propriétaire–et personne. Voila où on en est maintenant–les habitants du Dakota et la banque, et l'avocat des créanciers de la Société Populaire de Prêt Hypothécaire se poursuivent tous en justice les uns les autres, réclamant tous cette usine, et personne ayant le droit d'y prendre juste une poulie, sauf qu'il n'y a même plus une poulie à y récupérer.

— Mark Yonts dirigeait-il l'usine avant de la vendre ?

— Seigneur, non M'dame ! Il était pas du genre qui ait jamais dirigé quelque chose. Il voulait pas gagner de l'argent, seulement le trouver. Je crois qu'il en a trouvé, aussi… plus que n'importe qui qui aurait essayé d'en gagner avec cette usine.

Il se demanda pourquoi l'homme blond avec une tête dure, qui était assis avec cette femme en face de son bureau regardait de façon lugubre leur voiture, par la fenêtre, et le gros objet enveloppé dans de la toile, fermement attaché avec des cordes sous le capot relevé du coffre à bagages.

— Que sont devenus les dossiers des bureaux de l'usine ?

— Lesquels vous voulez parler, M'dame ?

— Leur livres de production. Leurs livres de travail. Leurs… registres du personnel.

— Oh, il reste plus rien de tout ça, maintenant. Il y-a eu beaucoup de pillage et de vandalisme. Tous les "un peu-propriétaires" ont récupéré ce qu'ils ont pu de meubles de bureaux ou de choses qu'ils pouvaient déménager de là-bas, même si le *sheriff* avait mis un cadenas sur la porte. Les papiers et les choses de ce genre… Je pense que ça a dû être pris par les récupérateurs de Starnesville, c'est le coin qui est en bas de la

vallée, où ils ont la vie plutôt dure ces temps ci. Ils en ont fait du petit bois pour le feu, très probablement.

— Y-a-t-il encore quelqu'un ici qui travaillait dans cette usine ?

— Non, M'sieur. Pas dans le coin. Ils vivaient tous en bas, à Satrnesville.

— Absolument tous ? dit Dagny d'une voix basse ; elle était en train de songer aux ingénieurs, « Les ingénieurs aussi ? »

— Oui, M'dame. C'était l'usine de la ville. Ils sont tous partis il y a longtemps.

— Vous souviendriez-vous des noms de quelques hommes qui travaillaient là-bas ?

— Non, M'dame.

— Quel propriétaire fût le dernier à diriger l'usine ? demanda Rearden.

— Je pourrais pas dire, M'sieur. Il y-a eu tellement de problèmes là-bas, et l'endroit a changé de mains tellement de fois, depuis que le vieux Jed Starnes est mort. C'est l'homme qui a construit l'usine. Il a *fait* toute cette partie du pays, je pense. Il est mort il y a douze ans.

— Pouvez-vous nous donner les noms de tous les propriétaires, depuis ?

— Non, M'sieur. On a eu un incendie dans le vieux tribunal, y a trois ans, environ, et tous les vieux registres sont partis. Je sais pas où vous pourriez retrouver leur trace maintenant.

— Vous ne savez pas comment ce Mark Yonts s'y est pris pour acquérir cette usine ?

— Oui, je sais ça. Il l'a acheté au maire Bascom, à Rome. Comment le maire Bascom en a été le propriétaire, j'en sais rien.

— Où est le maire Bascom, maintenant ?

— Toujours là-bas, à Rome.

— Merci beaucoup, dit Rearden en se levant. « Nous l'appellerons. »

Il était à la porte lorsque le fonctionnaire demanda :

— Qu'est-ce que c'est que vous recherchez, M'sieur ?

Nous recherchons un de nos amis, dit Rearden. Un ami que nous avons perdu de vue, qui travaillait dans cette usine.

***

Le maire Bascom de Rome, dans le Wisconsin, s'appuya

dans son fauteuil ; sa poitrine et son estomac formaient une courbe en forme de poire sous sa chemise défraîchie. Le fond de l'air était un mélange de soleil et de poussière qui pesait lourdement sur le porche de sa maison. Il fit un mouvement de la main ; la grosse topaze de mauvaise qualité montée sur la bague qu'il portait à son doigt envoyait des éclats de lumière.

— Aucun intérêt, aucun intérêt ma bonne Dame, absolument aucun intérêt. dit-il, « C'serait juste une perte de votre temps, d'essayer d'interroger les quidams autour d'ici. Il reste aucune personne de l'usine, et personne qui se rappellerait grand-chose d'eux. Tellement de familles ont déménagé que tout ce qui reste est juste bon à rien, si je peux le dire moi-même, des vrais bon-à-rien, je suis juste le maire d'une troupe de *déchets*. »

Il avait offert des fauteuils à ses deux visiteurs, mais ça ne le dérangeait pas si la femme préférait rester contre la balustrade du porche. Il s'appuyait en arrière, étudiant les longues lignes de son visage ; « marchandise de premier choix », se dit-il ; « mais bon, l'homme qui est avec elle est visiblement riche ».

Dagny restait debout à regarder les rues de Rome. Il y avait des maisons, des trottoirs, des reverbères, même un panneau publicitaire pour des jus de fruits ; mais ils avaient l'air d'être à deux doigts et quelques heures avant que la ville atteigne un état similaire à celui de Starnesville.

— *Nâ*, y-a pas de dossiers de l'usine qui restent, dit le Maire Bascom, « Si c'est ce que vous voulez trouver, *la Dame*, laissez tomber ça. C'est comme chercher à attraper les feuilles mortes pendant la tempête, maintenant. Juste comme des feuilles dans une tempête. Qui en a quelque chose à faire, des papiers ? A une époque comme celle là, ce que les gens gardent c'est des bons objets bien solides. On doit avoir le *sens pratique* ».

A travers la fenêtre poussièreuse ils pouvaient voir le salon de sa maison : il y-avait des tapis persans sur un sol de parquet déformé, un bar roulant avec des bandes chromées placé contre un mur sur lequel on pouvait voir des auréoles d'humidité provenant des infiltrations des pluies de l'année passée, un beau poste de radio assez cher avec une vieille lampe au kérosène posée dessus.

— Sûr, qu'c'est moi qui a vendu l'usine à Mark Yonts. Mark était un bon gars, un bon gars plein de vie et d'énergie. Sûr, c'était pas non plus un saint, mais qui l'est ? Bien sûr, il a été un petit peu trop loin. Ça, je ne m'y attendais pas. Je pensais

qu'il était assez intelligent pour rester dans les limites de la loi, quelque soit ce qu'il en reste, de nos jours.

Le maire Bascom sourit, les regardant avec une franchise placide. Ses yeux n'étaient pas intelligents, mais malins ; son sourire trahissait une bonne nature sans les excès de la bonté.

— Je ne crois pas que vous autres soyez des détectives, dit-il, « mais même si vous l'étiez, ça ne me dérangerait pas. Mark ne m'a versé aucune commission, il ne me laissait pas être dans aucun de ses *deals* ; j'ai pas la moindre idée d'où il est allé, maintenant. » Il soupira. « J'aimais bien ce gars là. J'aurais bien voulu qu'il reste dans le coin. C'est pas grave les sermons du dimanche. Fallait bien qu'il vive, pas vrai ? Il était pas pire que n'importe qui d'autre, seulement plus intelligent. Il y-en a qui se font prendre avec ça, et d'autres pas ; c'est la seule différence… Nâ, j'ai pas su ce qu'il voulait faire avec, quand il a acheté cette usine. Sûr, il me l'a acheté pour bien plus que ce "vieux piège" valait. Sûr, il m'a bien rendu service quand il me l'a acheté. C'était pas nécessaire. Je lui avais rendu quelques petits services, avant ça. Il y-a des tas de lois qui ne sont rien d'autre qu'un coup de tampon, et un maire a la possibilité de les rendre plus souples pour un vieil ami. Bon, et alors… et après ? Il n'y a que comme ça qu'on peut devenir riche dans ce monde »–il jeta un coup d'œil à la luxueuse voiture noire–« comme vous devez certainement le savoir. »

— Vous étiez en train de nous parler de l'usine. dit Rearden en essayant de se contrôler.

— Ce que je supporte pas, dit le maire Bascom, « c'est les gens qui parlent de "principes". Aucun principe n'a jamais rempli la bouteille de lait de personne. La seule chose qui compte dans la vie, c'est d'avoir de solides avoirs matériels sonnants et trébuchants. Y-a pas de temps pour les théories, quand tout est en train de tomber en morceaux autour de nous. Bon, j'ai pas l'intention d'aller trop loin. Laissons-les avec leurs idées et je m'occuperais de l'usine. Ça m'intéresse pas les idées. Je veux juste mes trois repas convenablement pris chaque jour.

— Pourquoi avez-vous acheté cette usine là.

— Pourquoi les gens investissent dans les affaires ? Pour en tirer ce qui peut en être tiré. Je sais reconnaître la chance quand elle passe. La "boîte" était en situation de dépôt de bilan, et les gens ne se bousculaient pas pour monter sur ce "vieux piège". Et donc j'ai eu la "boîte" pour "une poignée de cacahuètes".

J’avais pas à la garder longtemps, de toute façon… Mark m’en a débarrassé deux ou trois mois plus tard. Sûr, c’était “un bon coup”, si je peux me permettre de le dire comme ça. Y-a pas un seul “gros poisson” qui aurait pu en faire quoique ce soit.

— Est-ce que l’usine était en activité quand vous l’avez reprise ?

— *Nâ*, elle était fermée.

— Avez-vous tenté de la ré-ouvrir ?

— Pas moi. J’suis quelqu’un de pragmatique.

— Pouvez-vous vous rappeler de quelques noms des gens qui travaillaient là-bas ?

— *Nâ*. J’les ai jamais vus.

— Avez-vous déménagé quoique ce soit de l’usine ?

— Et bien, je vais vous dire. Je suis allé y jeter un œil… et ce que j’aimais bien, c’était le bureau du vieux Jed. Le vieux Jed Starnes. C’était un vrai “gros poisson”, à son époque. Un bureau formidable, en acajou massif. Et donc je l’ai ramené à la maison. Et y-avait un cadre supérieur, j’sais pas qui c’était, il avait une belle cabine de douche dans sa salle de bain, le genre de celles que j’avais jamais vu avant. Une porte en verre avec une sirène gravée dedans, un vrai travail d’artiste, et c’était plutôt “chaud” comme style, plus que n’importe quel tableau. Et donc, j’ai fait démonter la douche et l’ai fait ramener ici. Bon, et alors… j’en étais le propriétaire, pas vrai ? C’était mon droit de récupérer au moins quelque chose de cette usine.

— Quand la vente à eu lieu, quel était le propriétaire qui était en situation de dépôt de bilan ?

— Oh, c’était quand la Banque nationale Communautaire de Madison s’est “cassé la gueule”… c’était à eux. Oh, “la vache”, ça y se sont bien “cassé la gueule” ! Ils ont presque fait “boire le bouillon” à l’Etat du Wisconsin tout entier… en tout cas, une partie de l’Etat y est passée. Y-en a qui disent que c’était l’usine de moteurs qui a mis la banque “sur les genoux”, mais y en a d’autres qui disent que c’était juste la “goutte qui a fait déborder le vase”, parce que la Nationale Communautaire avait investi à fonds perdus partout dans trois ou quatre Etats. Eugene Lawson en était le patron. “Le banquier au grand cœur”, qu’ils l’appelaient. Il était encore connu dans les parages il y a deux ou trois ans.

— Est-ce que Lawson a géré l’usine ?

— Non. Il y a seulement prêté un paquet de fric, plus qu’il pouvait espérer récupérer de ce vieux truc. Quand l’usine s’est

“cassée la gueule”, ça a été le coup de grâce pour Gene Lawson. La banque s’est s’est “cassée la gueule” aussi, trois mois plus tard. il soupira, « Ça a mis tout le monde dans la merde, dans le coin. Ils avaient tous mis leurs économies à la Nationale Communautaire ».

Le maire Bascom regarda sa ville avec un air de regret, par-dessus la balustrade de son porche. Il pointa un pouce en direction d’une silhouette de l’autre côté de la rue : c’était une femme de ménage avec des cheveux blancs, se déplaçant sur ses genous avec peine pour récurer les marches d’une maison.

— R’gardez cette femme, par example ? C’était des gens solide et respectables. Son mari avait la bonneterie. Il a travaillé toute sa vie pour lui offrir une vie décente quand elle serait âgée, et il y était parvenu, quand il est mort… seulement le fric était à la Banque nationale Communautaire.

— Qui dirigeait encore l’usine quand elle a fermé ?

— Oh, c’était juste une *start-up* appelée la Amalgamated Service, Inc. Juste une coquille vide. …’Est parti de rien et y est retourné.

— Où sont ses membres ?

— Ou sont les morceaux d’une coquille vide quand elle éclate ? Essayez de les retrouver à travers les Etats-Unis. Essayez.

— Où est Eugene Lawson ?

— Oh, lui ? Il s’en est bien tiré. Il a trouvé un boulot à Washington… au Ministère du Plan économique et des Ressources nationales.

Rearden se leva trop brusquement, jeté sur ses pieds par un mouvement de colère, puis il dit, en faisant du mieux qu’il pouvait pour avoir l’air calme :

— Merci pour toutes ces informations.

— Vous êtes le bienvenu, mon ami. Vous êtes le bienvenu. répondit le maire Bascom avec placidité, « Je ne sais pas après quoi vous courez, mais croyez-moi, laissez tomber. Il n’y a plus rien à tirer de cette usine. »

— Je vous ai dit que nous somme à la recherche d’un de nos amis.

— Et bien faites comme vous voulez. Ça doit être un sacré *bon ami* pour que vous fassiez tout ça pour le trouver, vous et la charmante dame qui n’est pas votre épouse.

Dagny vit le visage de Rearden devenir blanc, au point que même ses lèvres devinrent comme une partie sculptée dans la

masse, impossible à distinguer du reste de sa peau.

— Gardez vos sales… commença-t-il, mais elle s'approcha pour se placer entre-eux.

— Pourquoi pensez-vous que je ne suis pas son épouse ? demanda-t-elle calmement.

Le maire Bascom eut l'air d'être surpris par la réaction de Rearden ; il avait fait la remarque sans aucune mauvaise arrière pensée, seulement comme un copain qui aurait voulu montrer à ses complices qu'il était perspicace.

— *La Dame*, j'en ai vu pas mal, dans ma vie. fit-il avec un air bon-enfant, « Les gens mariés ne se regardent pas comme s'il y-avait une chambre dans leurs têtes. Dans ce monde, soit vous êtes vertueux, soit vous vous faites plaisir. Mais ça marche pas ensemble, *la Dame*, pas ensemble. »

— Je lui ai posé une question. dit-elle à Rearden juste à temps pour le faire taire, « Il m'a donné une explication très instructive. »

— Si vous voulez un bon truc, la dame, dit le maire Bascom, « trouvez-vous une alliance dans un magasin à dix *cents*, et portez-là. C'est pas garanti que tout le monde y croira, mais ça aide. »

— Merci. dit-elle. « Au revoir ».

— Le calme sévère de ses manières était une intimation qui invita Rearden à la suivre silencieusement jusqu'à leur voiture.

Il s'écoula quelques kilomètres passé la ville quand il dit, sans la regarder, d'une voie basse et désespérée :

— Dagny, Dagny, Dagny… Je suis désolé !

— Je ne le suis pas.

Quelques instants plus tard, quand elle vit l'attitude de contrôle revenir sur son visage, elle dit :

— Ne te mets jamais en colère contre un homme parce qu'il dit la vérité.

— Cette vérité là n'était pas ses affaires.

— Tu n'avais rien à faire de sa façon particulière de le savoir, et moi non plus.

Il dit, entre ses dents, pas comme une réponse mais comme si une pensée qui lui torturait l'esprit fût exprimée verbalement et contre sa volonté :

— Je n'ai pas pu te protéger contre cette innommable petite…

— Je n'avais besoin d'aucune protection.

Il demeura silencieux, sans la regarder.

— Hank, quand tu seras capable de réprimer complètement ta colère, demain ou la semaine prochaine, consacre un peu de tes

pensées aux explications de cet homme, et vois si tu peux en tirer quelque chose.

Il secoua la tête pour la regarder, mais il ne dit rien.

Lorsqu'il parla, longtemps après, ce fût seulement pour dire sur un ton fatigué et égal :

— Nous ne pouvons pas appeler New York et faire venir nos ingénieurs pour fouiller l'usine. On ne peut pas se trouver là-bas avec eux. Nous ne pouvons pas laisser savoir que nous avons trouvé le moteur ensemble… Je n'avais pas pensé à ça… là-bas, dans le laboratoire.

— Laisse-moi appeler Eddie, quand nous trouverons un téléphone. Je lui ferais envoyer deux ingénieurs de chez Taggart. Je suis ici seule en vacances, pour ce qu'ils en savent ou doivent en savoir.

Ils roulèrent pendant plus de trois-cent kilomètres avant de trouver un téléphone depuis lequel ils pouvaient avoir un appel longue-distance. Quand elle appela Eddie Wilers, il s'écria en entendant sa voix :

— Dagny ! Bon Dieu, où es-tu ?

— Dans le Wisconsin. Pourquoi ?

— Je ne savais pas comment te joindre. Tu ferais mieux de revenir tout de suite. Aussi vite que tu peux.

— Qu'est-ce qui se passe ?

— Rien, pour l'instant. Mais il y-a des choses qui sont en train de se mettre en place, lesquelles… Tu ferais mieux de les arrêter maintenant, si tu le peux. Si quelqu'un peu faire quelque chose.

— Quelles choses ?

— Tu n'as pas lu les journaux ?

— Non.

— Je peux pas te parler au téléphone. Je peux pas te donner tous les détails. Dagny, tu vas dire que je suis fou, mais je pense qu'il sont en train de planifier la fin du Colorado.

— Je vais venir tout de suite. dit-elle.

***

Creusé à même le granite de Manhattan, sous le Terminus Taggart, il y-avait des galeries qui avaient autrefois été utilisées pour y faire passer des voies de garage, à une époque lors de laquelle le trafic ferroviaire était un flot cliquetant ininterrompu

parcourant chaque artère du terminus durant chaque heure de chaque journée. Le besoin d'espace s'était réduit au fil des années avec la réduction du trafic, et les voies de garage des galeries avaient été abandonnées, telles des lits de rivières taries ; quelques lumières y subsistaient, comme des pièces bleues sur le granite, au-dessus des rails abandonnés à la rouille, au sol.

Dagny plaça le reste du moteur dans une cabine située dans un de ces tunnels ; la cabine avait autrefois contenu un groupe électrogène de secours qui avait été emporté ailleurs depuis déjà bien longtemps. Elle n'avait pas confiance en les jeunes hommes de l'équipe de recherche de la Taggart ; parmi eux, il n'y avait guère que deux ingénieurs de talent qui auraient pu être capables de comprendre l'intérêt de sa découverte. Elle avait partagé son secret avec eux, et les avait envoyé faire des fouilles plus approfondies à l'usine du Wisconsin. Puis elle avait caché le moteur là où personne d'autre ne pouvait rien savoir de son existence.

Quand ses employés amenèrent le moteur jusque là pour le mettre dans la cabine, puis s'apprêtèrent à repartir, elle fût sur le point de les suivre et de refermer la porte d'acier sur eux, mais elle s'arrêta, la clé à la main, comme si le silence et la solitude l'avaient ramenée au problème auquel elle avait réfléchi des jours durant, comme si le moment pour elle de prendre sa décision était venu.

Son wagon-bureau l'attendait à l'un des quais du Terminus, accroché à un train qui devait partir pour Washington d'ici quelques minutes. Elle avait pris un rendez-vous avec Eugene Lawson, mais elle s'était dit qu'elle l'annulerait et remettrait sa quête à plus tard, si elle pouvait songer à quelque action à prendre contre les choses qu'elle avait trouvé à son retour à New York, les choses qu'Eddie la suppliait de combattre.

Elle avait essayé de réfléchir, mais elle ne voyait aucun moyen de se battre, aucune règle de bataille, pas d'armes. L'impuissance était une étrange expérience qui lui était nouvelle ; elle n'avait jamais trouvé difficile de faire face aux évènements et de prendre des decisions ; mais elle n'était pas en train de s'en prendre à des choses ou à des évènements–c'était un brouillard sans formes ou définitions dans lequel quelque chose était en train de se former, puis de se dérober avant même de pouvoir être vu, comme une "demi-coagulation" de quelque

chose qui n'était pas vraiment liquide–c'était comme si ses yeux ne percevaient plus que la vision latérale, et qu'elle percevait de vagues indications de possibles catastrophes qui s'avançaient vers elle en serpentant, mais elle ne pouvait pas déplacer son regard, elle n'avait pas de regard à déplacer pour le faire se concentrer sur quelque chose. La *Confédération des conducteurs de trains* était en train de réclamer que la vitesse maximum de tous les trains de la *Ligne John Galt* soit ramenée à 100 kilomètres par heure. L'*Union des cheminots et des gardes-frein* était en train de réclamer que la longueur de tous les trains de marchandises circulant sur la *Ligne John Galt* soit réduite à soixante voitures.

Les Etats du Wyoming, du Nouveau Mexique, de l'Utah et de l'Arizona étaient en train de demander que le nombre de trains circulant dans le Colorado n'excède pas celui de ceux qui circulaient dans chacun des Etats voisins.

Un groupe dirigé par Orren Boyle était en train de demander qu'une loi dite de *Préservation des Moyens de Subsistance* soit votée au Sénat, laquelle limiterait la production de *Rearden Metal* à une quantité égalant celle de n'importe quelle autre aciérie de taille similaire. Un groupe dirigé par Monsieur Mowen était en train de demander le vote d'une *Loi de parts égales* pour offrir à chaque client qui le désirait une quantité de *Rearden Metal* égale à celle de n'importe quel autre client.

Un groupe de pression, créé et dirigé par Bertram Scudder, était en train de demander le vote d'une *Loi de Stabilité Publique* interdisant aux entreprises de la Côte-Est de déménager pour s'implanter ailleurs.

Wesley Mouch, sous-secrétaire d'Etat du Ministère du Plan économique et des Ressources nationales, était en train de faire des déclarations répétées dont le contenu et le propos demeuraient peu clairs, exception faites des mots *mesures d'urgence* et *déficit commercial* qui apparaissaient toujours dans leur texte toutes les deux ou trois lignes.

« Dagny, de quel droit ? » lui avait demandé Eddie d'une voie calme, mais dont les mots sonnaient comme un cri, « De quel droit sont-ils en train de faire tout ça ? De quel droit ? »

Elle avait confronté James Taggart dans son bureau et avait dit :

« James, c'est *ta* bataille. Je me suis battu dans la mienne. Tu est censé être un expert à traiter avec les pillards. Arrête-les.

Taggart avait dit, sans la regarder :

« Tu ne peux pas espérer faire fonctionner l'économie nationale selon tes désirs. »

« Je ne veux pas faire fonctionner l'économie nationale ! Je veux que tes dirigeants de l'économie nationale me laissent tranquille. J'ai une entreprise ferroviaire à gérer… et je sais ce qui va arriver à *ton* économie nationale si *mon* réseau s'effondre ! »

« Je ne vois pas la nécessité de paniquer. »

« Jim, dois-je t'expliquer que les revenus de notre *Ligne Rio Norte* sont tout ce que nous avons pour nous sauver de l'effondrement ? Que nous avons besoin de chaque *penny* qui en provient, de chaque transport, de chaque chargement de wagon… aussi vite que nous pouvons les faire rentrer en caisse ? »

Il n'avait pas répondu.

« Quand nous devons rentabiliser chaque petit morceau de puissance de chacune de nos *Diesels* malades, quand nous n'avons pas assez de ces machines pour offrir au Colorado le service dont il a besoin… que va-t-il arriver si nous réduisons la vitesse et la longueur de nos trains ? »

« Et bien, il y-a quelque chose qui vaut d'être dit à propos du point de vue des syndicats ouvriers aussi. Avec tellement de compagnies ferroviaires qui ferment, et tellement de cheminots au chômage, ils ont l'impression que ces hautes vitesses de circulation que tu as établi sur la *Ligne Rio Norte* son déloyales ; ils pensent qu'il devrait y avoir plus de trains, à la place, de manière à ce que le travail soit mieux réparti dans les environs ; ils considèrent que ce n'est pas honnête de notre part d'empocher tout les bénéfices de ce nouveau rail, ils en veulent une part aussi. »

« Qui en veut une part ? En paiement de quoi ? »

Il n'avait pas répondu.

« Qui va supporter le coût de deux trains faisant le travail d'un seul ? »

Il n'avait pas répondu.

« Où vas-tu trouver les wagons et les locomotives ? »

Il n'avait pas répondu.

« Et qu'est-ce que ces hommes vont faire une fois qu'ils auront fait disparaître la Taggart Transcontinental ? »

« J'ai pleinement l'intention de protéger les intérêts de

Taggart Transcontinental. »

« Comment ? »

Il n'avait pas répondu.

« Comment, si tu tues le Colorado ? »

« Il me semble qu'avant de s'inquiéter d'offrir à quelques hommes une opportunité de se développer, nous devrions accorder quelque considération aux gens qui ont besoin d'une chance de survivre, à peu près. »

« Si tu tues le Colorado, que va-t-il rester à tes foutus pillards pour survivre ? »

« Tu as toujours été opposée à toute mesure sociale progressiste. Il me semble me souvenir que tu avais prédit une catastrophe, quand nous avons fait passer la *Loi anti-cannibaliste*, mais elle ne s'est pas produite. »

« Parce que je vous ai sauvé, vous autres pauvres naïfs ! Je ne pourrai pas vous sauver cette fois ! »

Il avait haussé les épaules, sans la regarder.

« Et si je ne le fais pas, qui le le fera ? »

Il n'avait pas répondu.

Tout cela ne lui semblait pas réel, ici, sous la terre. En y songeant, ici, elle savait qu'elle ne pouvait participer à cette bataille aux côtés de Jim. Il n'y-avait pas une mesure qu'elle puisse prendre contre les hommes de pensée mal définie, de visées sans noms, de propos non-dits, de moralité non-établie. Il n'y avait rien qu'elle puisse leur dire–rien ne serait entendu et rien n'y serait répondu. Quelles étaient les armes, se demanda-t-elle, dans un monde où la raison n'était plus une arme ? C'était un monde qu'elle ne pouvait pénétrer. Elle devait laisser faire Jim et s'en remettre à son intérêt personnel. De loin, elle ressentit le frisson d'une pensée qui lui disait que l'intérêt personnel n'était pas ce qui motivait Jim.

Elle regarda l'objet devant elle, une caisse de verre contenant les restes du moteur. « L'homme qui avait fait le moteur », se dit-elle tout à coup, cette pensée lui arrivant comme un cri de désespoir. L'espace d'un instant elle perçut un sentiment d'impuissance qui lui disait de le trouver, de se reposer sur lui et de lui laisser lui dire ce qu'il fallait faire. Un esprit comme celui-là saurait la manière de gagner cette bataille.

Elle regarda autour d'elle. Dans le monde net et rationnel des galeries souterraines, rien n'était d'une importance plus urgente que de trouver “l'homme qui avait fait le moteur”.

Elle se dit : Pouvait-elle remettre cette recherche à plus tard dans le but de se lancer dans des arguties avec Orren Boyle ?–de ramener Monsieur Mowen à la raison ?–de plaider contre Betram Scudder ? Elle vit le moteur complété, assemblé dans une locomotive qui tirait un train à plus de trois-cent kilomètres à l'heure. Lorsque la vision fût à sa portée, dans le domaine du possible, devait-elle abandonner et dépenser son temps à marchander à propos de 100 kilomètres par heure et soixante wagons ? Elle ne pouvait descendre vers une existence dans laquelle son cerveau exploserait sous la pression de se forcer à ne pas s'aventurer au-delà de l'incompétence. Elle ne pouvait fonctionner selon la règle du "Ne dit pas un mot"… "Tiens toi courbée"… "Ralentis"… "Ne fait surtout pas de ton mieux, c'est pas ce qu'*on* te demande !"

Elle tourna les talons avec résolution et quitta la cabine pour aller prenre le train pour Washington.

Lors qu'elle ferma à clé la porte d'acier, il lui sembla entendre le léger écho d'un bruit de pas. Elle releva son regard vers la courbe obscure du tunnel. Il n'y-avait personne en vue ; il n'y-avait rien d'autre qu'une ligne de lumières bleues brillant contre les parois de granite humide.

***

Rearden ne pouvait pas se battre contre les *gangs* qui demandaient les lois. L'alternative était soit de les combattre, soit de maintenir ses usines ouvertes. Il devait s'engager dans une bataille, ou dans l'autre. Il n'y-avait pas assez de temps pour les deux en même temps.

A son retour, il avait trouvé qu'une livraison prévue de minerai n'avait pas été effectuée. Aucun mot d'explication n'était venu de Larkin. Lorsqu'il fût convoqué au bureau de Rearden, Larkin apparut trois jours après la date du rendez-vous, ne présentant aucune excuse. Il dit, sans regarder Rearden, le dessin de sa bouche tendu en une expression de dignité pleine de rancœur :

— Après tout, tu ne peux pas donner l'ordre aux gens d'accourir à ton bureau quand ça te plait.

Rearden parla lentement et calmement.

— Pourquoi le minerai ne fût-il pas livré ?

— Je ne vais pas supporter les abus. Je ne vais carrément pas supporter les abus pour quelque chose dont je ne suis pour rien.

Je peux gérer une mine aussi bien que tu l'as fait, à tous les niveaux, j'ai fait tout ce que tu as fait… Je ne sais pas pourquoi tout va mal tout le temps. Je ne peux pas être blâmé pour l'imprévu.

— A qui as-tu envoyé ton minerai, le mois dernier ?

— J'avais bien l'intention de t'envoyer ta part, j'en avais pleinement l'intention, mais que pouvais-je y faire si nous avions perdu dix jours par la faute des pluies torrentielles qui sont tombées sur tout le nord du Minnesota…? J'avais l'intention de t'envoyer le minerai, donc tu ne peux pas m'en vouloir, car mes intentions étaient tout à fait honnêtes.

— Si l'un de mes haut-fourneaux menace de s'arrêter, me sera-t-il possible de continuer à le faire fonctionner en l'alimentant avec tes intentions honnêtes ?

— C'est pour ça que personne ne peux rien faire avec toi ou discuter… parce que tu es inhumain.

— Je viens juste d'apprendre que, durant les trois derniers mois, tu n'as pas expédié ton minerai par les bateaux du lac, tu l'a expédié par le train. Pourquoi ?

— Et bien, après tout, j'ai le droit de gérer mon entreprise comme je l'entends.

— Pourquoi es-tu d'accord pour payer le coût supplémentaire que cela entraîne.

— De quoi tu te mêles ? Je ne répércute pas ce coût sur ce que je te vends.

— Qu'est-ce que tu vas faire quand tu vas trouver que tu ne peux pas payer éternellement les tarifs ferroviaires, et que tu as détruit le transport par le lac ?

— J'étais sûr que tu ne comprendrais aucune considération autre que des dollars et des *pennys*, mais quelques personnes expriment leur considération pour les responsabilités citoyennes.

— Quelles responsabilités.

— Et bien, je pense qu'une compagnie ferroviaire telle que Taggart Transcontinental est essentielle au bien-être national, et qu'il est du devoir des citoyens de supporter la branche ferroviaire de Jim dans le Minnesota, qui est en train de fonctionner à perte.

Rearden se pencha en avant sur son bureau ; il était en train de commencer à voir les maillons d'une suite qu'il n'avait jamais compris.

— A qui as-tu envoyé ton minerai, le mois dernier ?

demanda-t-il d'une voie égale.

— Et bien, après tout, ce sont mes affaires personnelles, lesquelles…

— A Orren Boyle, c'est pas ça ?

— Tu ne peux pas attendre des gens qu'ils sacrifient toute l'industrie sidérurgique de la nation au nom de *tes* intérêts privés, et…

— Sors d'ici. dit Rearden. Il l'avait dit sur un ton calme. La suite était claire pour lui, maintenant.

— Ne te méprends pas sur mon compte, je n'avais pas l'intention…

— Dehors.

Larkin partit.

Puis, il'y eut les jours et les nuits à passer à rechercher un continent par téléphone, par télégraphe, par avion ; à chercher des mines abandonnées, et celles qui étaient sur le point d'être abandonnées ; des conversations et tractations tendues autour des tables mal-éclairées des restaurants de mauvaise réputation. En regardant au-dessus de la table, Rearden devait décider de combien d'argent il pouvait engager sur la seule base du visage d'un homme, de ses manières et de la tonalité de sa voix, haïssant d'avoir à espérer de l'honnêteté ou une faveur, mais le risquant, plaçant de l'argent dans des mains inconnues en échange de promesses sans garanties, dans des prêt non signés et non officiels accordé à des *prête-noms*, gérant officiels de mines sur le déclin ; argent furtivement donné et pris, comme pour une transaction entre criminels, en liquidités anonymes ; argent investit dans des contrats *nuls et non-avenus*[1] dès la signature–les deux parties sachant pertinement qu'en cas du non-respect ne serait-ce que d'une seule clause, le plus désavantagé était celui qui serait puni, et non le plus avantagé– mais investissant de l'argent pour qu'un flot discontinu de minerai puisse continuer à alimenter les haut-fourneaux, pour que les haut-fourneaux puisse continuer à verser un flot de métal blanc.

— Monsieur Rearden, demanda le directeur des achats de son usine, « si vous continuez comme ça, où sera notre intérêt ? »

— Nous nous rattraperons sur le tonnage. dit Rearden d'un

1. Terme de jargon juridique signifiant : caduc, considéré comme inexistant ou sans effet parce qu'improprement rédigé ou ne respectant pas la loi. *(N. d. T.)*

air las, « Nous avons un marché illimité pour le *Rearden Metal.* »

Le directeur des achats était un homme déjà âgé, avec des cheveux grisonnant, un visage mince et sec, et un cœur, disaient les gens, qui se dédiait exclusivement à la tâche de tirer d'un *penny* tout ce qui pouvait l'être encore.

Il se tenait en face du bureau de Rearden, ne disant rien d'autre, regardant seulement Rearden bien en face, avec des yeux étroits, froids et sévères.

C'était un regard de sympathie qui était le plus profond que Rearden n'avait jamais vu.

« Il n'y-a pas d'autres options ouvertes », se dit Rearden, comme il l'avait pensé durant les derniers jours et les dernières nuits. Il ne voyait pas d'autres armes que de payer pour ce qu'il voulait, que d'échanger valeur pour valeur, que de ne rien attendre de la nature et des hommes sans offrir un peu du produit de ses efforts en échange. Que devaient être ses armes, se dit-il, si des avoirs ne constituaient plus une arme de defense ?

— Un marché illimité, Monsieur Rearden ? répondit sèchement le directeur des achats.

Rearden releva les yeux vers lui.

— Je crois que je ne suis pas assez intelligent pour négocier le nouveau genre de transaction en usage aujourd'hui. offra-t-il en réponse à ce qu'il était en train de se penser tout haut depuis l'autre côté de son bureau.

Le directeur des achats secoua la tête.

— Oui, Monsieur Rearden, c'est l'un ou l'autre. Un même genre de cerveau ne peux pas s'accomoder des deux, indifféremment. Soit vous êtes bon à faire marcher une entreprise, soit vous êtes bon à marcher vers Washington.

— Peut-être que je devrais apprendre leurs méthodes.

— Vous ne pourriez les apprendre et ça ne vous apporterait rien. Vous ne sortiriez gagnant d'aucune des négociations de ce genre. Ne comprenez-vous pas ? *Vous* êtes celui qui a trouvé quelque chose qui peut être chapardé.

Lorsqu'il fût seul, Rearden ressentit une secousse de colère aveuglante, comme cela lui était déjà arrivé, douloureuse, simple et aussi soudaine qu'un choc électrique–la colère éclatant de la prise de conscience qu'on ne peut pas faire d'affaires avec le *vrai* diable, avec ce diable, authentique,

pleinement conscient, qui n'a ni justification ni désir d'en trouver. Mais lorsqu'il ressentit le désir de combattre et de tuer au nom de la cause juste de l'auto-défense, il vit le visage gras et hilare du maire Bascom qui disait "…vous et votre charmante dame qui n'est pas votre épouse."

Alors aucune juste cause ne restait, et la douleur de la colère devenaitt la honteuse douleur de la soumission–se disait-il–de dénoncer n'importe quoi, de combattre et de mourir joyeusement, réclamant le châtiment suprême reservé au vertueux. Les promesses non-tenues, les désirs non-confessés, la trahison, la tromperie, les mensonges, l'escroquerie–il était coupable de tous. Quelle forme de corruption pouvait-il mépriser ? Les degrés ne comptaient pas, pensa-t-il ; on ne négocie pas juste quelques grammes de mal.

Il ignorait–alors qu'il s'affala sur son bureau, songeant à l'honnêteté dont il ne pouvait désormais plus se targuer, du sens de la justice qu'il venait de perdre–que c'était son honnêteté intransigeante et son sens impitoyable de la justice qui étaient en train de faire tomber de ses mains la seule arme qu'il avait.

Il combattrait les pillards, mais la colère et le feu étaient partis. Il combattrait, mais seulement comme un misérable coupable contre d'autres comme lui. Il ne prononça pas les mots, mais la souffrance était leur équivalent, la vilaine souffrance disant : « Qui suis-je pour jeter la première pierre ? »

Il laissa son corps tomber complètement en travers du plateau de son bureau. « …Dagny », se dit-il, « Dagny, si c'est le prix que je dois payer, je le paierai… » Il était encore le négociant qui ne reconnaissait pas d'autre code que celui de payer pour satisfaire ses désirs.

Il était tard quand il rentra chez lui, et se précipita sans un bruit dans les escaliers qui menaient à sa chambre. Il éprouva de la haine pour lui-même d'en être réduit à jouer les "faux-jetons", mais c'est ce qu'il avait fait durant la plupart de ses soirées pendant des mois. La vue de sa famille lui était devenue insupportable ; il ne pouvait dire pourquoi.

« Ne les hais pas pour ta propre culpabilité », s'était-il dit tout en sachant vaguement que ceci n'était que la racine de sa haine.

Il referma la porte de sa chambre comme l'eut fait un fugitif gagnant un sursis. Il se mut prudemment, se déshabillant pour se mettre au lit ; il ne voulait pas qu'un seul bruit ne vienne trahir sa

présence à sa famille, il ne voulait avoir aucun contact avec eux, même pas dans leurs esprits.

Il avait mis son pyjama et s'était interrompu pour allumer une cigarette, lorsque la porte de sa chambre s'ouvrit. La seule personne qui pouvait ouvrir la porte de sa chambre de bon droit sans avoir à frapper ne s'était jamais portée volontaire pour le faire, c'est pourquoi il eut un regard déconcerté pendant un instant, avant d'être capable de croire que c'était Lillian qui entrait.

Elle portait un vêtement de style Empire en chartreuse pâle, sa jupe plissée se mouvant gracieusement depuis sa taille haute ; on n'aurait pu dire à première vue s'il s'agissait d'une robe de soirée ou d'un négligé–c'était un négligé.

Elle se figea sur le seuil de la porte, les lignes de son corps ruissellant en une séduisante silhouette contre la lumière.

— Je sais que je devrais d'abord me présenter auprès d'un *étranger*, dit-elle, « mais je le ferai : mon nom est *Madame Rearden.* »

Il n'aurait pu dire s'il s'agissait d'un sarcasme ou d'une imploration.

Puis elle entra complètement et referma prestement la porte d'un geste à la fois nonchalant et impérieux, le geste d'un propriétaire.

— Qu'y-a-t-il, Lillian ? demanda-t-il calmement.

— Mon cher, tu ne devrais pas tant en confesser si maladroitement–elle se mut à travers la pièce avec une attitude décontractée, dépassant le lit, puis s'assit dans un fauteuil–« et de manière si peu flatteuse. C'est d'une admission dont j'ai besoin, pour justifier la cause particulière du temps que je te demande de m'accorder. Dois-je demander un rendez-vous à ta secrétaire ? »

Il se tenait debout au milieu de la pièce, tenant la cigarette à ses lèvres, l'observant, peu enclin à répondre.

Elle rit.

— Ma raison est si inhabituelle que je sais qu'elle ne te viendra jamais à l'esprit : *solitude*, mon amour. Est-ce ça te gênerait de jeter quelques miettes de ta coûteuse attention à une "mendiante" ? Est-ce que ça te gênerait si je restais ici sans aucune raison formelle ?

— Non. fit-il avec calme, « pas si tu le souhaites. »

— Je n'ai rien de pesant à discuter–pas de "commande à un million de dollars", pas de "marchés transcontinentaux", pas de rails, pas de ponts. Même pas la "conjoncture politique". Je

veux juste bavarder comme une femme à propos de choses tout à fait sans importance.

— Je t'en prie.

— Henry, il n'y a pas de meilleure façon de me stopper, y'en aurait-il une autre ?

Elle avait un air d'implorante sincérité désarmée.

— Qu'est-ce que je peux dire après ça ? Suppose que je veuille te parler du nouveau roman que Balph Eubank est en train d'écrire–il me le dédicace–cela t'intéresserait-il ?

— Si c'est la vérité que tu veux… pas le moins du monde.

Elle rit.

— Et si ce n'est pas la vérité que je veux ?

— Alors je ne ne saurai quoi te dire. répondit-il–et sentit un afflux de sang vers son cerveau, dur comme une gifle, réalisant soudainement la double infamie d'un mensonge prononcé en protestation d'honnêteté ; il l'avait dit sincèrement, mais cela impliquait une vantardise à laquelle il n'avait plus droit du tout.

— Pourquoi la voudrais-tu, si ce n'est pas la *vérité* ? demanda-t-il, « Pour quoi faire ? »

— Maintenant tu vois, c'est la cruauté des gens consciencieux. Tu ne la comprendrais pas–n'est-ce pas ?–si je répondais que la vraie dévotion consiste à accepter le fait de mentir, tromper et faire semblant dans le but de rendre une autre personnne heureuse… de créer pour l'autre la réalité qu'il veut, s'il n'aime pas celle qui existe.

— Non. dit-il lentement, « Je ne le comprendrais pas. »

— C'est réellement très simple. Si tu dis à une belle femme qu'elle est belle, que lui as-tu donné ? Ce n'est rien de plus qu'un fait et cela ne t'as rien coûté. Mais si tu dis à une vilaine femme qu'elle est belle, tu lui offres alors le grand hommage de corrompre le concept de la beauté. Aimer une femme pour sa vertu n'a pas de sens. Elle l'a gagné, c'est un paiement, pas un présent. Mais l'aimer pour ses vices est un authentique présent qui n'a pas été gagné et qui n'est pas mérité. L'aimer pour ses vices équivaut à profaner toute vertu pour elle–et ça c'est un vrai hommage d'amour, parce que tu sacrifies ta conscience, ta raison, ton intégrité et ton inestimable *amour propre*.

Il la regarda sans comprendre. Ça avait l'air d'être une monstrueuse corruption qui prévenait la possibilité de se demander si quiconque voulait réellement dire ce qu'il était en train de dire ; il se demandait seulement quel était le but de le dire.

— Qu’est-ce que l’amour, mon chéri, si ce n’est pas le sacrifice de soi ? poursuivit-elle sur le ton léger d’une conversation de salon, « Qu’est-ce que le sacrifice de soi, à moins de sacrifier cela, qui est la chose qui nous est la plus précieuse et la plus importante ? Mais je n’attends pas à ce que tu le comprennes. Pas un “Puritain en acier inoxydable” tel que toi.

Tel est l’immense égoïsme des puritains. Vous laisseriez la planète entière périr plutôt que de souiller cet amour propre–que tu as–avec une seule tache dont la vue vous rendrait honteux. »

Il dit lentement, d’une voix bizarrement tendue et solennelle :

— Je n’ai jamais prétendu être “immaculé”.

Elle rit.

— Et qu’est-ce que c’est, que tu es en train d’être, en ce moment ? Tu es en train de me donner une honnête réponse, n’est-ce pas ? elle haussa ses épaules dénudées, « Oh, Chéri, ne prends pas tout ce que je dis aussi sérieusement. Je suis juste en train de parler. »

Il écrasa sa cigarette dans un cendrier ; il ne répondit rien.

— Chéri, dit-elle, « En fait je suis venue ici seulement parce que je n’ai pas pu m’empêcher de penser que j’avais un mari, et je voulais découvrir de quoi il avait l’air. »

Elle l’étudia du regard tandis qu’il demeurait debout dans la pièce, les lignes hautes, droites et fortes de son corps mises en valeur par la couleur unie de son pyjama bleu sombre.

— Tu es vraiment séduisant. dit-elle, « Tu es bien mieux que tu l’as été, depuis quelques mois. Plus jeune. Devrais-je dire plus heureux ? Tu as l’air moins tendu. Oh, je sais, tu es plus débordé que jamais, et tu te comportes comme un général durant un raid aérien, mais ça c’est seulement ce qui apparait *en surface*. Tu es moins tendu… *à l’intérieur*. »

Il la regarda, étonné. C’était vrai; il ne l’avait pas su, il ne l’avait pas pas admis pour lui-même. Il s’émerveilla de ses capacités d’observation.

Elle avait vu bien peu de lui, durant ces quelques derniers mois. Il n’était pas entré dans sa chambre depuis son retour du Colorado. Il avait pensé qu’elle serait heureuse de leur isolation mutuelle. Maintenant, il se demandait quelle raison pouvait l’avoir rendu si sensible à un changement en lui–à moins qu’il ne s’agisse d’une sensibilité bien *plus* grande dont il n’avait

jamais soupçonné qu'elle puisse en être capable.

— Je ne m'en suis pas rendu compte. dit-il.

— C'est très seyant, très cher… et étonnant, sachant les épreuves terriblement difficiles que tu as eu à traverser.

Il se demanda si cela avait prétendu être une manière de question. Elle fit une pause, comme pour attendre une réponse, mais elle ne le pressa pas plus et poursuivit gaiement :

— Je sais que tu es en train d'avoir toutes sortes de problèmes à l'usine… et puis la situation politique est en train de devenir plus inquiétante, n'est-ce pas ? S'ils votent ces lois dont ils sont en train de parler, tu vas être très durement touché, ce n'est pas vrai ?

— Oui, c'est ce qui arrivera. Mais ça, c'est un sujet qui n'est pas d'un grand intérêt pour toi, pas vrai ?

— Oh, mais au contraire ! Elle releva la tête et le regarda bien en face ; ses yeux avaient la même expression vide et voilée qu'il avair remarqué auparavant, un air de mystère délibéré et de confiance dans l'incapacité de Rearden à le percer. « C'est d'un grand intérêt pour moi… quoique pas en raison de quelques possibles pertes financières. » ajouta-t-elle d'une voix douce.

Il se demanda pour la première fois si son dépit, son sarcasme, sa manière poltrone de lâcher des insultes sous la protection d'un sourire, n'étaient pas l'exact contraire de la manière dont il l'avait toujours interprété–pas une méthode de torture, mais une forme tortueuse de désespoir, pas un désir de le faire souffrir, mais une confession de sa propre souffrance, une défense pour l'orgueil d'une femme délaissée, une secrète imploration– tant et si bien que le subtil, le deviné, l'évasif dans ses manières, la chose qui implorait d'être comprise, n'était pas de la méchanceté ouverte, mais *l'amour caché*. Il y songea, horrifié. Cela ne fit que rendre beaucoup plus grande la culpabilité qu'il n'eut jamais considéré.

— Si nous sommes en train de parler politique, Henry, j'avais une pensée amusante. Le côté que tu représentes–quel est ce slogan que tu utilises tant, la devise que tu es censé supporter ? *L'inviolabilité du contrat*–ce n'est pas ça ?

Elle remarqua le mouvement rapide de son regard, l'attention de ses yeux, la première réponse de quelque chose qu'elle avait touché, et elle rit à haute voix.

— Continue. dit-il ; sa voix était basse ; elle avait le son

d'une menace.

— Chéri, pourquoi faire ?... puisque tu me comprends *plutôt bien*.

— Qu'est-ce que c'était que tu avais l'intention de me dire ? Sa voix était agressivement précise et dépourvue de toute couleur de sentiment.

— Souhaites-tu réellement m'amener à l'humiliation d'avoir à me plaindre ? C'est tellement rebattu et une plainte tellement commune–quoique je ne pensais pas que j'avais un époux qui est fier d'être différent des autres hommes. Veux-tu me faire te rappeler qu'un jour tu as juré de faire de mon bonheur *le* but de ta vie ? Et que tu ne peux vraiment dire en toute honnêteté si je suis heureuse ou pas, parce ce que tu n'as *même pas* cherché à savoir si j'existe ?

Il les ressentit comme une souffrance physique–toutes ces choses impossibles qui arrivaient ensembles pour le tenailler. Ses mots étaient une *supplication*, se dit-il ; et il éprouva le sentiment obscure et brûlant de la culpabilité l'envahir. Il éprouva de la *pitié* ; la froide laideur de la pitié sans affection. Il éprouva une colère lointaine, comme une voix qu'il tentait d'étouffer, une voix criant avec dégoût : « Pourquoi devrais-je composer avec son mensonge pourri et tordu ? Pourquoi devrais-je accepter la torture au nom de la pitié ? Pourquoi serait-ce moi qui devrais porter le fardeau sans espoir d'essayer d'épargner un sentiment qu'elle n'admettra pas, un sentiment que je ne peux connaître, ou comprendre ou essayer de deviner ? Si elle m'aime, pourquoi cette foutue poltrone ne le dit elle pas pour nous laisser y faire face clairement et ouvertement ? »

Il entendit une autre voix, plus forte, disant sur un ton égal : « Ne rejette pas la faute sur elle, c'est le plus vieux truc de tous les lâches ; *tu* es coupable, quoiqu'elle fasse ; ce n'est *rien* comparé à *ta* culpabilité ; *elle* a raison–ça te rend malade, pas vrai ? Laissons ça te rendre malade, toi le *minable adultère*–c'est *elle* qui a raison ! »

— Qu'est-ce qui te rendrait heureuse, Lillian ? demanda-t-il. Il n'y-avait aucune expression dans sa voix.

Elle sourit en s'appuyant contre le dossier de son fauteuil, se détendant ; elle n'avait pas cessé d'observer attentivement son visage.

— Oh, mon cher ! dit-elle, comme avec un amusement

ennuyé, « Ça c'est une question d'"avocat marron". L'échappatoire. La clause de la fuite. »

Elle se leva, laissant tomber ses bras avec un haussement d'épaules, étirant son corps en un mouvement flasque de gracieuse impuissance.

— Qu'est-ce qui me rendrait heureuse, Henry ? Ça c'est *toi* qui devrais me le dire. Ça c'est ce que *tu* devrais avoir découvert pour moi. Je ne le sais pas. Tu aurais dû le créer et me l'offrir. C'était *ton* obligation, *ta* responsabilité. Mais tu ne seras pas le premier homme à manquer à cette promesse. De toutes les créances, c'est la plus facile à répudier. Oh, tu ne ferais jamais faux bond pour un paiement de minerai de fer que l'on t'aurait livré. Seulement… pour une vie. »

Elle était en train de déambuler distraitement dans la pièce, les plis jaune-verts de sa jupe faisant des ondulations autour d'elle.

— Je sais que les demandes de ce genre ne sont pas faciles. dit-elle. Je n'ai pas "d'hypothèque" sur toi, pas de possibilité de riposte, pas d'armes, pas de chaînes. Je n'ai absolument *aucune* prise sur toi, Henry, rien d'autre que ton "honneur".

Il restait debout à la regarder, comme si cela lui demandait tous ses efforts pour continuer à la regarder, pour endurer la vision.

— Qu'est-ce que tu veux ? demanda-t-il.

— Chéri, il y-a tellement de choses que tu pourrais deviner par toi-même, si *tu* cherchais *vraiment* à savoir ce que je veux. Par exemple, si tu étais tout le temps en train de m'éviter de manière aussi flagrante, pendant des mois, ne voudrais-je pas en connaître la raison ?

— J'ai été vraiment très occupé.

Elle haussa les épaules.

— Une épouse s'attend à être *la* première inquiétude dans l'existence de son époux. Je ne savais pas que lorsque *tu* as juré d'abandonner toutes les autres, cela n'incluait pas les haut-fourneaux.

Elle s'approcha de lui, avec un sourire amusé qui semblait exprimer de la moquerie pour eux deux, elle glissa ses bras autour de lui.

Ce fût le geste rapide, féroce et instinctif d'un jeune marié en réponse aux atouchements indésirés d'une prostituée ; le geste avec lequel il arracha ses bras de sur son corps pour les repousser.

Il fût paralysé, choqué par la brutalité de sa propre réaction.

Elle le regarda fixement, son visage figé par l'ahurissement, avec aucun mystère, aucune prétension ou protection ; quoique pouvaient avoir été ses desseins, c'était une chose à laquelle elle n'avait pas pensé.

— Je suis désolé, Lillian… dit-il d'une voix basse, d'une voix qui exprimait la sincerité et la souffrance. « Je suis désolé… C'est juste que je suis vraiment fatigué. » ajouta-t-il d'une voix sans vie ; il était brisé par le triple mensonge, dont un était une déloyauté à laquelle il ne supportait pas d'avoir à faire face ; ce n'était pas de la déloyauté à l'égard de Lillian.

Elle émit un bref soupir.

— Et bien, si ça c'est l'effet que le travail a sur toi, je parviendrai à l'approuver. Pardonne-moi. J'étais seulement en train d'essayer de faire "mon devoir". Je pensais que tu étais un sensuel qui ne s'élèverait jamais plus haut que les instincts d'un *animal* de caniveau. Je ne suis pas l'une de ces salopes qui appartiennent à cette "catégorie".

Elle laissait s'échapper ses mots sèchement, avec détachement, sans même y penser. Son esprit était concentré sur une question, courant vers toutes les réponses possibles.

Ce fût la dernière phrase qu'elle avait prononcée qui lui fit soudainement se retourner face à elle, directement, plus du tout comme une manière de défense.

— Lillian, qu'est-ce que tu attends de la vie ? demanda-t-il.

— Voila une question plutôt crue ! Aucune personne intellectuellement éclairée ne me la poserait jamais.

— Bon, et bien, qu'est ce que les gens éclairés font de leur vies ?

— Peut-être ne tentent-ils justement pas d'en faire quoique ce soit. C'est *ce* qui fait qu'ils sont éclairés.

— Qu'est-ce qu'ils font avec leur temps ?

— Ils ne le passent certainement pas à produire des tuyaux de plomberie.

— Dis-moi, pourquoi persistes-tu à raconter ces conneries ? Je sais que tu n'as que du mépris pour les tuyaux de plomberie. Tu as été très claire la-dessus, depuis longtemps déjà. Ton mépris n'a pas de sens pour moi. Mais pourquoi le répéter tout le temps ?

Il se demanda pourquoi cela la toucha, il ne savait pas de quelle manière, mais il savait que ça l'avait touchée. Il se

demanda pourquoi il sentit avec une certitude absolue qu'il avait eu raison de dire ça.

Elle demanda, sur un ton sec.

— Quel est le but de ce soudain questionnaire ?

Il répondit simplement :

— J'aimerais savoir s'il y a quoique ce soit que tu voudrais vraiment. Dans l'affirmative, je voudrais te l'offrir, si je le peux.

— Tu voudrais *l'acheter* ? C'est tout ce que tu connais… *payer* pour des choses. Tu démarre facilement, n'est-ce pas ? Non, ce n'est pas aussi simple que ça. Ce que je veux n'est pas "matériel".

— Qu'est-ce que c'est?

— Toi.

— Qu'est-ce que tu veux dire par là, Lillian ? Tu ne veux pas parler du "caniveau" ?

— Non, pas du caniveau.

— Comment, alors ?

Elle se tenait dans l'encadrement de la porte, elle se tourna, releva la tête pour le regarder et elle lui adressa un sourire froid.

— Tu ne le comprendrais pas. dit-elle, et elle sortit.

La torture qui demeurait en lui était de savoir qu'elle ne voudrait *jamais* le quitter, et il ne se sentirait jamais en droit de partir ; la pensée qu'il lui devait au moins la faible reconnaissance de la sympathie, d'un respect pour un sentiment qu'il ne pouvait ni comprendre ni exprimer en retour ; de savoir qu'il ne pouvait rien espérer d'elle, à part le mépris, un mépris étrange, total et irraisonné, réfractaire à la pitié, aux reproches, à ses propres supplications pour la justice ; et, le plus dur à supporter, l'orgueilleuse répugnance de son propre verdict, contre sa demande qu'il se considère plus bas que cette femme qu'il dédaignait.

Puis cela ne le toucha plus du tout, tout ce qu'il venait d'éprouver semblait s'éloigner au-delà de toute distance, ne laissant seulement que la pensée qu'il supporterait n'importe quoi ; le laissant dans un état qui était à la fois de la tension et de la paix ; parce qu'il reposait dans son lit, son visage pressé contre le traversin, pensant à Dagny, à son corps svelte à la sensibilité exacerbée, étendu à côté de lui, tremblant sous l'effleurement de ses doigts. Il aurait voulu qu'elle soit de retour à New York. Si elle l'avait été, il serait parti dès

maintenant, immédiatement, en pleine nuit.

***

Eugene Lawson était assis à son bureau comme s'il était aux commandes d'un tableau de bord de bombardier, dirigeant tout un continent au-dessous de lui. Mais il lui arrivait parfois de l'oublier, et alors ses épaules retombaient, ses muscles se relachant à l'intérieur de son costume comme s'il était en train de bouder au monde. Sa bouche était la partie de son anatomie qu'il lui était impossible de tirer tendue quand il le voulait ; c'était inconfortablement proéminent au milieu de ce visage mince, attirant le regard de n'importe quel interlocuteur ; lorsqu'il parlait, le mouvement parcourait sa lèvre inférieure, tordant sa chair humide en des contorsions propres qui ne semblaient avoir aucune correspondance avec le sujet de la conversation.

— Je n'en ai pas honte. dit Eugene Lawson, « Mademoiselle Taggart, je voudrais que vous sachiez que je ne ressens aucune honte de ma carrière passée en temps que président de la Banque nationale Communautaire de Madison. »

— Je n'ai fait aucune référence à la honte. fit Dagny, froidement.

— Aucune culpabilité morale ne peut être attachée à ma personne, dans la mesure où j'ai perdu tout ce que je possédais dans la chute de cette banque. Il me semble que j'aurais le droit de me sentir fier d'un tel sacrifice.

— Je voulais seulement vous poser quelques questions à propos de la Twentieth Century Motor Company qui…

— Je serais heureux de répondre à toutes les questions. Je n'ai rien à cacher. Ma conscience est claire. Si vous aviez pensé que le sujet était embarassant pour moi, vous vous êtes trompé. Je suis *serein*.

— Je voulais me renseigner à propos des hommes qui possédaient l'usine à l'époque lors de laquelle vous avez consenti un prêt à…

— Ils étaient des hommes parfaitement compétents. Ils étaient parfaitement solvables et sans risque ; quoique, bien sûr, je suis en train de parler sur le plan *humain*, pas en termes de froides liquidités dont vous avez l'habitude d'entendre parler lorsque vous adressant à des banquiers. Je leur ai accordé le prêt

pour l'achat de cette usine parce qu'ils avaient besoin de cet argent. Si les gens avaient besoin d'argent, c'était tout ce que j'avais besoin de savoir. La *nécessité* était ma référence, Mademoiselle Taggart. *Nécessité*, pas *cupidité*. Mon père et mon grand-père avaient construit la Banque nationale Communautaire juste pour amasser une fortune pour eux-mêmes. J'ai placé leur fortune au service d'un idéal plus *noble*. Je ne m'asseyais pas en haut de piles d'argent ni ne demandais de guaranties matérielles aux pauvres gens qui avaient besoin de prêts. *Le cœur* était ma garantie. Bien sûr, je n'attends pas que quiconque dans ce *pays matérialiste* me comprenne. Les retours que j'en ai eu n'étaient pas d'un genre que les gens de votre classe apprécieraient, Madmoiselle Taggart. Les gens que j'avais l'habitude de voir s'asseoir en face de mon bureau ne s'asseyaient pas comme vous le faites, Mademoiselle Taggart. Ils étaient humbles, incertains, usés par la maladie, craignant de s'exprimer. Mes récompenses étaient les larmes de gratitude dans leurs yeux, les voix tremblantes, les bénédictions, la femme qui baisait ma main quand je lui consentais un prêt qu'elle avait supplié qu'on lui accorde, en vain partout ailleurs.

— Me direz-vous, s'il vous plait, les noms des hommes qui possédaient la fabrique de moteurs ?

— Cette usine était vitale pour la région, absolument *vitale*. Il était parfaitement justifié que j'accorde ce prêt. Il créait des emplois pour des milliers de travailleurs qui n'avaient pas d'autres possibilités de gagner leur vie.

— Connaissiez-vous aucun des gens qui travaillaient dans l'usine ?

— Certainement. Je les connaissais *tous*. C'était les hommes qui m'intéressaient, pas les machines. Je me sentais concerné par *l'aspect humain* de l'industrie, pas le côté "caisse enregistreuse".

Elle se pencha impatiemment de l'autre côté du bureau.

— Connaissiez-vous aucun des ingénieurs qui travaillaient là-bas ?

— Les ingénieurs ? Non, non. J'étais beaucoup plus démocrate que ça. C'étaient les *vrais* travailleurs qui m'intéressaient. Les *hommes communs*. Ils me connaissaient tous de vue. J'avais l'habitude de faire les boutiques et ils me faisaient des signes et lançaient des "Hello, Gene!" C'est comme ça qu'ils m'appelaient–"Gene". Mais je suis sûr que

ceci n'est pas d'un grand intérêt pour vous. C'est du passé.

Maintenant, si vous êtes réellement venu à Washington dans le but de me parler de votre compagnie de chemins de fer–il se redressa brusquement, la pose du pilote de bombardier revenant– « je ne sais pas si je peux vous promettre aucune *considération spéciale*, dans la mesure où je dois porter l'action sociale nationale au-dessus de tout privilège privé ou intérêts qui… »

— Je ne suis pas venu vous parler de ma compagnie ferroviaire. dit-elle en le regardant d'un air ahuri, « Je n'avais pas envi de vous parler de ma compagnie ferroviaire. »

— Non ? il eut l'air désapointé.

— Non. Je suis venu pour des informations à propos de l'usine de moteurs. Pourriez-vous possiblement vous souvenir des noms des ingénieurs qui travaillaient là-bas ?

— Je ne crois pas avoir jamais enquêté à propos de leurs noms. Je n'étais pas concerné par les *parasites* des bureaux et du laboratoire. J'étais concerné par les *vrais* travailleurs ; les hommes aux mains calleuses qui faisaient tourner une usine. *Ils* étaient mes amis.

— Pourriez-vous me donner quelques-uns de leurs noms ? N'importe quels noms, de n'importe qui, qui travaillait là-bas ?

— Ma chère Mademoiselle Taggart, c'était il y-a tellement longtemps, il y-en avait *des milliers*, comment pourrais-je m'en souvenir ?

— Pouvez-vous vous rappeler d'un seul ? N'importe lequel ?

— Je ne le peux certainement pas. Tellement de gens ont rempli ma vie que l'on ne peut ésperer que je me souvienne de "gouttes individuelles dans un océan".

— Etiez-vous familiarisé avec la production de cette usine ? Avec le genre de travail qu'ils faisaient, ou projetaient de faire ?

— Certainement, j'avais un intérêt personnel pour tous mes investissements. J'allais inspecter cette usine très souvent. Ils travaillaient extrêmement bien. Ils étaient des travailleurs accomplis. Les conditions de logement des travailleurs étaient *les meilleures* dans le pays. J'ai vu des rideaux de dentelle à toutes les fenêtres et des fleurs sur leurs rebords. Chaque maison avait un carré de terrain pour y faire un jardin potager. Ils avaient construit une nouvelle école pour les enfants.

— Saviez-vous quelque chose à propos du travail du

laboratoire de recherche ?

— Oui, oui, ils avaient un magnifique laboratoire de recherche, vraiment avancé, vraiment dynamique, avec une vision qui allait de l'avant, et de grands projets.

— Vous… souvenez vous avoir entendu quelque chose à propos… n'importe quels projets de produire un nouveau moteur ?

— Un moteur ? Quel moteur, Mademoiselle Taggart ? Je n'avais pas de temps pour les details. Mon objectif était le progrès social, la *prospérité universelle*, la *fraternité humaine* et l'amour. L'*amour*, Mademoiselle Taggart. Voila *la* clé de tout. Si les hommes apprenaient à s'aimer les uns les autres, cela résoudrait *tous* leurs problèmes.

Elle se leva et tourna les talons pour ne pas voir les mouvements de ses lèvres moites.

Dans un angle du bureau, un morceau de pierre avec des hyeroglyphes égyptiens reposait sur un piedestal ; la statue d'une déesse hindoue avec six bras "arachnidéens" se dressait dans une niche, et il y-avait un immense graphique accroché au mur, fait de détails mathématiques ahurissants, tel un tableau des ventes dans une société de vente par correspondance.

— Par conséquent, si vous êtes en train de songer à votre compagnie ferroviaire, Mademoiselle Taggart–et vous l'êtes, bien sûr–à la lueur de certains développements, je dois attirer votre attention sur le fait que bien que toute ma considération va au bien-être de ce pays, pour lequel je n'hésiterai pas à sacrifier les profits de n'importe qui, je n'ai cependant jamais "fermé les oreilles" à une "imploration pour la merci" et…

Elle le regarda et comprit ce que c'était qu'il voulait d'elle, quelle sorte de visée le faisait continuer de parler.

— Je ne souhaite pas parler de ma conpagnie ferroviaire, fit-elle en faisant de son mieux pour maintenir sa voix monotone et plate, alors qu'elle aurait voulu hurler de dégoût.

— Tout ce que vous avez à dire sur ce sujet, vous le direz à mon frère, Monsieur James Taggart, s'il vous plait.

— J'aurai pensé qu'un des temps comme ceux-ci, vous ne voudriez pas passer à côté d'une rare opportunité de plaider votre cause devant…

— Avez-vous préservé quelques dossiers appartenant à l'usine de moteurs ?

Elle se rassit dans son fauteuil, ses mains fermement croisées.

— Quels dossiers ? Je crois vous avoir déjà dit que j'ai perdu tout ce que je possédais quand la banque s'est effondrée.

son corps se ratatina une fois de plus, son intérêt avait disparu, « Mais ça ne me dérange pas. Ce que j'ai perdu n'était que richesses matérielles. Je ne suis pas le premier homme dans l'histoire à souffrir pour un idéal. J'ai été mis en défaite par la convoitise égoïste de ceux qui m'entouraient. Je ne pouvais établir un système basé sur la fraternité et l'amour juste dans un petit Etat perdu au milieu d'un pays de chasseurs de profit et de gens qui farfouillent pour quelques dollars. Ce n'était pas ma faute. Mais je ne me laisserai pas battre. Je ne vais pas me laisser stopper. Je suis en train de me battre à une *plus grande* échelle pour le privilège de servir *mes frères* les hommes. Dossier, Mademoiselle Taggart ? Le dossier que j'ai laissé, lorsque je suis parti de Madison, est inscrit dans les *cœurs* des pauvres qui n'ont jamais eu *une chance* auparavant. »

Elle ne voulait prononcer un mot qui ne ne soit pas nécessaire ; mais elle ne pouvait pas s'en empêcher ; elle continuait de voir la silhouette de la vielle femme de ménage récurant les marches.

— Avez-vous vu cette partie du pays depuis ? demanda-t-elle.

— Ce n'est pas ma faute ! s'écria-t'il, « C'est la faute du *riche*, qui avait encore de l'argent, mais ne l'aurait pas sacrifié pour sauver ma banque et le peuple du Wisconsin ! Vous ne pouvez pas me blâmer ! J'ai *tout* perdu ! »

— Monsieur Lawson, fit-elle avec effort, « peut-être vous souvenez-vous du nom du patron de l'entreprise qui était propriétaire de l'usine ? L'entreprise à laquelle vous avez prêté l'argent. Elle s'appelait la Amalgamated Service, n'est-ce pas ? Qui en était le président ? »

— Oh, lui ? Oui, je me souviens de lui. Son nom était Lee Hunsacker. Un jeune homme très valable qui s'est pris une "sacrée raclée".

— Où est-il, maintenant ? Connaissez-vous son adresse ?

— Pourquoi… je crois qu'il est quelque part dans l'Oregon. Grangeville, Oregon. Ma secrétaire peut vous donner son adresse. Mais je ne vois pas ce que ça peut avoir comme intérêt… Mademoiselle Taggart, si ce que vous avez en tête est d'essayer de voir Monsieur Mouch, laissez-moi vous dire que Monsieur Mouch attache une grande importance à *mon* opinion

pour ce qui concerne des sujets tels que les compagnies ferroviaires et autres…

— Je n'ai nullement le désir de voir Monsieur Mouch. fit-elle en se levant.

— Mais alors, je ne peux comprendre… Quel était réellement votre but en venant ici ?

— J'essaie de trouver un certain homme qui travaillait à la Twentieth Century Motor Company.

— Pourquoi aimeriez-vous le trouver ?

— Je veux qu'il travaille pour ma société ferroviaire.

Il écarta largement les bras, d'un air incrédule et vaguement indigné.

— En un tel moment, alors que des questions cruciales pèsent dans la balance, vous choisissez de perdre votre temps à vous lancer dans des recherches juste pour *un* employé ? Croyez-moi, le sort de votre compagnie de chemins de fer dépend de Monsieur Mouch plus que de n'importe quel employé que vous ne pourrez jamais trouver.

— Bonne journée. fit-elle.

— Elle avait tourné le dos pour repartir, lorsqu'il dit d'une voix excitée et haut-perchée.

— Vous n'avez aucun droit de me mépriser.

Elle marqua un arrêt pour se retourner et le regarder.

— Je n'ai exprimé aucune opinion.

— Je suis parfaitement *innocent* et *serein*, sachant que j'ai perdu mon argent, sachant que j'ai perdu *tout* mon argent pour une *bonne cause*. Mes visées étaient *pures*. Je ne voulais rien pour moi. Je n'ai jamais rien recherché par intérêt personnel. Mademoiselle Taggart, je puis fièrement dire que durant toute ma vie, je n'ai jamais réalisé *aucun* bénéfice !

Sa voix était calme, uniforme et solennelle:

— Monsieur Lawson, je pense que je devrais vous laisser savoir que de tous les arguments que puisse dire un homme, c'est le dernier que vous venez de prononcer que je considère comme *le* plus méprisable.

***

— Je n'ai jamais eu une chance ! dit Lee Hunsacker.

Il était assis au milieu de la cuisine, à une table recouverte de papiers. Il aurait eu besoin de se raser ; sa chemise était bonne à

laver. C'était difficile d'évaluer son âge, la chair bouffie de son visage avait l'air douce et sans expression ; laissée intacte par l'expérience ; les cheveux grisonnant et les yeux vitreux semblaient avoir été usés par l'épuisement ; il avait quarante-deux ans.

— Personne ne m'a jamais donné une chance. J'espère qu'ils sont satisfaits de ce qu'ils ont fait de moi. Mais ne croyez pas que je n'en suis pas conscient. On n'a fait que se servir de moi à cause de mon droit de naissance. Ne vous laissez pas abuser par leurs manières de bonnes intentions désintéressées. C'est un ramassi d'hypocrites puants.

— Qui ? demanda Dagny.

— Tout le monde. dit Lee Hunsacker. « Les gens sont des batards jusque dans leurs cœur, et ça ne sert à rien de prétendre le contraire. La justice ? Ha ! Regardez-là ! »

Ses bras brassaient l'air autour de lui.

— Un homme comme moi, réduit à ça !

Au-delà de la fenêtre, la lumière de midi semblait être celle d'un crépuscule gris au milieu des toitures pourries et des arbres dénudés d'un endroit qui n'était pas la campagne et ne pourrait jamais vraiment devenir une ville. Le crépuscule et l'humidité semblaient imprégner les murs de la cuisine. Il y-avait une pile d'assiettes sales dans l'évier ; une casserole de ragoût mijotait sur la cuisinière, emettant de la vapeur et une odeur grasse de viande à bas prix ; une machine à écrire poussiéreuse était posée sur la table au milieu des papiers.

— La Twentieth Century Motor Company, dit Lee Hunsacker, « fût l'un des noms les plus illustres de l'histoire de l'industrie américaine. J'étais le président de cette société. Je possédais cette usine. Mais ils ne m'auraient pas donné une chance. »

— Vous n'étiez pas le président de la Twentieth Century Motor Company, non ? Je croyais que vous dirigiez une enterprise appelée la Amalgamated Service ?

— Oui, oui, mais c'est la même chose. Nous avons racheté leur usine. Nous étions en train de travailler juste aussi bien qu'ils l'avaient fait. Mieux, même. Nous étions aussi importants. Qui diable était Jed Starnes, de toute façon ? Rien d'autre qu'un mécano de garage de province… saviez-vous que c'est comme ça qu'il a commencé ?... sans aucun diplôme du tout.

— Je suis issu de l'une des *Quatre-cent familles* de New

York. Mon grand-père était un membre du Sénat national. Ce n'est pas ma faute si mon père n'avait pas les moyens de m'offrir une voiture, lorsqu'il m'a envoyé à l'université. Tous les autres garçons avaient des voitures. Le nom de ma famille était *aussi* bien que les leurs. Quand je suis allé à l'université–il s'interrompit abruptement–« De quel journal avez-vous dit que vous étiez ? »

Elle lui avait donné son vrai nom ; elle ne savait pas pourquoi elle était maintenant heureuse qu'il ne l'ait pas reconnu et c'est pourquoi elle préférait ne pas s'étendre là-dessus.

— Je n'ai pas dit que je venais d'un journal, répondit-elle, « j'ai besoin de quelques informations sur cette usine de moteurs pour des raisons personnelles, pas pour les publier. »

— Oh. il eut l'air déçu. Il continua, de mauvaise grâce, comme si elle s'était rendue coupable de quelque offense délibérée contre lui, « J'avais cru que vous veniez peut-être pour une *interview* en avance, parce que je suis en train d'écrire mon autobiographie. » il montra du doigt les papiers sur la table, « Et ce que j'ai l'intention de dire est *bien* rempli. J'ai l'intention… Oh, merde ! » s'interrompit-il tout à coup en s'écriant et en semblant soudainement se souvenir de quelque chose. Il se précipita vers la cuisinière, souleva le couvercle au-dessus de la casserole et se mit à tourner haineusement le ragoût avec une cuillère, sans se soucier d'être vu. Il jeta la cuillère humide sur la cuisinière, laissant la sauce graisseuse couler sur les brûleurs, puis revint vers la table.

— Ouais, je publierai mon autobiographie si jamais quelqu'un m'en offre la possibilité, dit-il, « Comment puis-je me concentrer sur un travail sérieux, quand je dois avoir à faire ce genre de chose ? » il pointa le menton vers la cuisinière, « Des amis, hein ! Ces gens pensent que juste parce qu'ils m'ont pris avec eux, ils peuvent m'exploiter comme un *coolie* chinois ! Juste parce que je n'avais nulle part ailleurs où aller. Ils ont eu la partie facile, tous mes "bons amis".

Il ne lève jamais un petit doigt en direction de la maison, il reste juste assis dans son magasin toute la journée ; une minable petite papetterie à deux sous… Peut-il la comparer en importance avec le livre que je suis en train d'écrire ? Et elle, elle sort pour aller faire du *shopping* et me demande de surveiller son putain de ragoût. Elle sait qu'un écrivain a

besoin de silence et de concentration, mais qu'est-ce qu'elle en a à faire ? »

Il se pencha au-dessus de la table vers elle et désigna du doigt les assiettes dans l'évier.

— Elle est partie au marché et a laissé *toutes* les assiettes du petit déjeuner, là ; et elle a dit qu'elle s'en occuperait "plus tard". Je sais ce qu'elle voulait. Elle espérait que j'allais les laver. Et bien je vais lui jouer un bon tour. Je les laisserai là juste comme elle sont.

— Me permettrez-vous de vous poser quelques questions à propos de l'usine de moteurs ?

— N'allez pas vous imaginer que cette usine de moteurs a été la seule chose de ma vie. J'ai occupé pas mal de postes importants avant ça. J'ai été en charge d'*importantes* fonctions, à divers moments, avec des entreprises fabricant du matériel de chirurgie, des *containers* pour papier, des chapeaux pour homme, et des aspirateurs. Bien sûr, ce genre de choses ne m'a pas ouvert de larges perspectives. Mais l'usine de moteurs… *ça*, ça été ma plus grosse chance. C'était quelque chose comme ça que j'attendais.

— Comment l'avez-vous acquise ?

— Ça ne devait pas m'arriver, en principe. C'était mon rêve devenu réalité. L'usine était fermée à la suite de sa liquidation judiciaire. Les héritiers de Jed Starnes avaient rapidement foutu le camp. Je ne sais pas exactement ce que c'était, mais il y-a eu quelque chose de loufoque qui s'est passé là-bas, et la société s'est "cassé la gueule". Les gens de la compagnie ferroviaire ont fermé la désserte. Personne ne voulait de cet endroit, personne n'aurait parié dessus. Mais elle était là, cette *grande* usine, avec tout son équipement, toutes les machines, toutes ces choses qui avaient fait des millions pour Jed Starnes. C'était le genre de commencement que je voulais, le genre d'opportunité à laquelle j'avais *droit*. Et donc j'ai réunis quelques amis et nous avons constitué l'Amalgamated Service Corporation, et nous avons trouvé un petit peu d'argent. Mais on n'en avait pas assez ; nous avions besoin d'un prêt pour nous aider à nous lancer. C'était un pari parfaitement sûr ; nous étions des jeunes hommes qui se déstinaient à de *grandes* carrières, plein d'énergie et d'espoir pour l'avenir. Mais croyez-vous que quiconque nous ait offert quelques encouragements ? Pas du tout. Pas ces

vautours radins retrenchés derrières leurs privileges !

Comment pouvions-nous réussir dans la vie, si personne ne nous offrait une usine ? On ne pouvait pas lutter contre les *petits morveux* qui héritent de plusieurs usines. Comment aurions-nous pu ? N'avions nous pas *droit* au même repas ?

Oh, ne me parlez pas de justice ! J'ai travaillé comme un *chien*, essayant de tomber sur quelqu'un qui aurait pu nous avancer l'argent. Mais ce batard de Midas Mulligan m'a fait passer un sale quart d'heure.

Elle se redressa sur sa chaise.

— Midas Mulligan ?

— Ouais… le banquier qui ressemblait à un chauffeur routier et qui se comportait pareil.

— Connaissiez-vous Midas Mulligan ?

— Si je le connaissais ? Je suis la seule personne qui l'ait jamais battu… bien que ça ne m'a rien rapporté !

Par moment, et avec une sensation soudaine de malaise, elle s'était posé des questions–comme elle se posait des questions à propos d'histoires de bateaux désertés dérivant en mer, ou à propos de lumières sans origines dans le ciel–des questions à propos de la disparition de Midas Mulligan. Il n'y-avait pas de raison pour justifier qu'elle sente qu'elle ait besoin de résoudre ces devinettes, sinon qu'elles étaient des mystères qui ne semblaient pas avoir d'intérêt à être des mystères ; ça ne pouvait pas être juste le simple fait d'une improbable succession de coincidences, pourtant aucune de ces coincidences connues ne pouvaient les expliquer.

A une certaine époque, Midas Mulligan avait été le plus riche–et, par voie de conséquence, le plus dénoncé–des hommes du pays. Il n'avait jamais perdu un *penny* sur tous les investissements qu'il avait fait ; tout ce qu'il touchait se transformait en or. "C'est parce que je sais quoi toucher," disait-il. Personne ne parvenait à saisir la logique de ses investissements ; il écartait des opportunités qui étaient pourtant réputées "sans aucun risque", et il investissait des sommes colossales dans des projets qu'aucun autre banquier n'aurait considéré. Au fil des années, il avait été la détente qui avait fait partir des "balles" improbables et spectaculaires de succès industriels touchant le pays. C'était lui qui avait investi dans Rearden Steel, au début, aidant ainsi Rearden à réunir les fonds pour acheter l'aciérie abandonnée, dans la Pennsylvanie. Quand

un économiste fit un jour référence à lui en le présentant comme un joueur audacieux, Mulligan y répondit en disant : “La raison pour laquelle vous ne deviendrez jamais riche est que vous pensez que je joue à un jeu de hasard.”

Une rumeur disait que l’on devait observer une certaine règle non-écrite lorsque l’on faisait des affaires avec Midas Mulligan ; si un candidat pour un prêt faisait mention de quelque besoin personnel ou d’aucune impression personnelle de quelque nature que ce soit, alors l’entretien s’arrêterait là, sans aucune chance de revoir encore Monsieur Mulligan.

“Pourquoi oui, je le peux”, dit un jour Midas Mulligan, lorsqu’on lui demanda s’il pouvait citer le nom de quelqu’un de plus diabolique que l’homme avec un cœur incliné vers la pitié, “c’est l’homme qui se sert du sentiment de pitié d’autrui pour s’en faire une arme”.

Durant sa longue carrière, il avait ignoré toutes les attaques du public contre lui, à l’exception d’une seule.

Son prénom avait été Michael ; jusqu’au jour ou un journaliste de la la clique humanitaire lui donna le surnom de “Middas Mulligan”, et il le prit comme une insulte. Mulligan porta la chose auprès de la justice et organisa une pétition pour faire une demande légale de changement de son prénom en “Midas”. La pétition fût favorablement reçue.

Aux yeux de ses contemporains, il était un homme qui avait commis le plus impardonable de tous les pèchés : il était fier de sa fortune.

Il y-avait aussi les choses que Dagny avait entendu dire à propos de Midas Mulligan–elle ne l’avait jamais rencontré.

Il y-avait sept ans de cela, Midas Mulligan avait disparu.

Il sortit de chez lui, un matin, et on n’entendit plus jamais parler de lui après ça. Le jour d’après ce jour, chaque titulaire d’un compte bancaire à la Mulligan Bank, à Chicago, reçut un avis lui demandant de bien vouloir retirer tous ses avoirs, car la banque allait fermer. Durant les enquêtes qui suivirent, on apprit que Mulligan avait préparé la fermeture de sa banque à l’avance, et selon une succession d’étapes minutieusement planifiées ; ses employés n’avaient rien d’autre à faire que de suivre ses instructions à la lettre. Ce fût la plus ordonnée de toutes les fermetures de banques que le pays n’eut jamais vu. Chaque client récupéra son argent, intérêts payés au *penny* près. Toutes les avoirs de la banque furent vendus pièce par pièce à

des institutions financières variées. Lorsque les livres de comptes furent parfaitement équilibrés, au *penny* près, rien ne resta ; la Mulligan Bank avait été "effacée".

Aucun indice ne fût jamais trouvé quant aux motifs de Mulligan, quant à ce qu'il était devenu, de même qu'à propos de sa fortune. L'homme et sa fortune s'évanouirent comme s'ils n'avaient jamais existé auparavant. Personne n'avait été averti à l'avance de sa décision, et on ne pouvait remonter à aucun évènement passé permettant de se l'expliquer. S'il avait voulu se retirer des affaires–les gens s'étaient demandés–pourquoi n'avait-il pas revendu son établissement avec un énorme profit, ainsi qu'il aurait pu le faire, au lieu de le détruire ? Personne n'avait été en mesure de fournir une réponse. Il n'avait pas de famille, ni amis. Ses domestiques ne savaient rien ; il était sorti de chez lui, ce matin là, et il n'était pas revenu ; c'était tout.

Il y-avait–Dagny y avait pensé avec un sentiment de malaise des années durant–une qualité de l'impossible dans la disparition de Mulligan ; c'était comme si un gratte-ciel new yorkais avait disparu en une nuit, ne laissant rien d'autre derrière qu'une parcelle de terrain disponible à l'angle d'une rue. Un homme tel que Mulligan, et une fortune telle que celle qui accompagnait son existence, ne pouvaient demeurer nulle-part éternellement cachés ; un gratte-ciel ne pouvait pas être égaré, on le verrait pas s'élever au-dessus d'aucune plaine ou forêt choisies comme lieu où l'on pouvait plus facilement se cacher ; fût-il détruit, même la pile de gravats qui en resterait ne pouvait demeurer inaperçue.

Mais Mulligan était parti ; et durant les sept années qui suivirent cet évènement, au milieu des masses de rumeurs, de soupçons, de théories, de récits de *suplément du dimanche*, et de témoins qui prétendaient l'avoir vu dans toutes les parties du monde, aucun indice supportant une explication plausible n'avait jamais été découvert.

Au milieu de toutes ces histoires, il y en avait une qui était si absurdement éloignée du personnage que Dagny la tenait pour vraie ; rien dans la nature de Mulligan n'avait pu fournir aucune base pour inventer une chose pareille. Il était dit que la dernière personne à l'avoir vu, durant le matin printanier de sa disparition, était une vieille femme qui vendait des fleurs à un angle d'une rue de Chicago, située non loin de la Mulligan Bank. Elle avait rapporté qu'il s'était arrêté et avait acheté un bouquet des

premières jacinthes de l’année. Son visage avait été le visage le plus heureux qu’elle n’avait jamais vu auparavant ; il avait l’air d’un jeune fixant du regard une vision d’une grande vie lui faisant face et s’ouvrant à lui ; les marques de la douleur et de la tension, les sédiments laissés par les ans sur un visage humain, avaient été éffacés, et ce qu’il restait était uniquement la joyeuse impatience et la paix. Il avait saisi les fleurs comme sous le coup d’une impulsion soudaine, et il avait adressé un clin d’œil à la vieille femme, comme s’il avait eu quelque brillante blague à partager avec elle. Il avait dit, “Savez-vous combien je l’ai tant aimé–d’être en vie ?” Elle l’avait regardé, ahurie, et il était parti, faisant sautiller le bouquet de fleurs comme une balle dans sa main–une large et droite silhouette dans un sobre et cher pardessus d’homme d’affaires, disparaissant au loin contre les falaises abruptes des buildings de bureaux dont le soleil faisait scintiller les fenêtres.

— Midas Mulligan était un vicieux salopard avec le symbole du dollar gravé sur son cœur. dit Lee Hunsacker dans la fumée de l’âcre ragoût, « Mon avenir entier dépendait d’un misérable demi-million de dollars, lequel n’était guère que de la “petite monnaie” pour lui, devinez ce qu’il a fait quand je lui ai demandé un prêt, il m’a platement “renvoyé aux pelotes”, pour aucune meilleure raison que je n’avais pas de garanties à offrir.

Comment aurais-je pu avoir accumulé assez pour une telle garantie, alors que personne ne m’a jamais offert une chance pour quoi que ce soit d’important ? Pourquoi a-t-il prêté de l’argent aux autres, mais *pas* à moi ? C’était de la *discrimination* flagrante. Il n’avait même rien à faire de mes impressions ; il disait que ce qui était connu de mes échecs répétés “me disqualifiait pour la propriété d’une charrette de fruits et légumes”, alors une usine de moteurs…

Quels échecs ? Ce n’est pas de ma faute si un tas d’épiciers ignorants refusaient de coopérer avec moi pour les *containers* à papier. De quel droit émettait-il des jugements sur ma compétence ? Pourquoi mes projets de mon propre avenir devraient ils dépendre de l’opinion arbitraire d’un *monopoliste* égoïste ? Je n’avais pas l’intention d’être solidaire de ça. Je ne m’apprêtait pas à le trouver par terre. Je l’ai traîné devant les tribunaux ».

— Vous avez fait quoi ?

— Oh oui, dit-il fièrement, « J’ai porté plainte. Je sais que ça semblerait étrange là-bas dans quelques uns de vos Etats de l’est

conservateurs pleins de préjugés, mais l'Etat de l'Illinois avait une loi vraiment *humaine* et vraiment progressiste grâce à laquelle je pouvais l'attaquer. Je dois dire que ça a été la première affaire de ce genre, mais j'avais un avocat libéral[1] qui avait trouvé pour nous une manière d'y parvenir. Il s'agissait d'une loi d'urgence économique qui disait qu'il était interdit aux gens de discriminer pour quelque motif que ce soit, et contre qui que soit à propos de n'importe quel sujet, si jamais cela impliquait la mise en péril des moyens de subsistance d'autrui. Elle était utilisée pour protéger les manœuvres des équipes de jour ; mais elle s'appliquait à moi et à mes collègues aussi, pas vrai ? Donc, nous sommes allés en justice et nous avons témoigné à propos du manque de chance que nous avions tous eu dans le passé, et j'ai cité Mulligan lorsqu'il avait dit que je n'étais "même pas capable de gérer une charrette de fruits et légumes", et nous avons prouvé que tous les membres de l'Amalgamated Service Corporation n'avait ni prestige ni crédit, ni aucune possibilité d'assurer leur propre subsistance ; et que par conséquent, l'achat de l'usine de moteurs était notre *seule* chance de gagner notre vie ; et que, par conséquent, Midas Mulligan ne jouissait *pas* du *droit à la discrimination* contre nous ; et que, par conséquent, nous étions *en droit* d'obtenir de lui un prêt, selon les termes de la loi.

Oh, nous avions un dossier gagné d'avance, mais l'homme qui présida le procès était le juge Narragansett, un de ces moines de la vieille-école du barreau qui résonnait comme un mathématicien et qui ne prenait jamais le côté *humain* des choses en considération. Il s'était juste tenu assis pendant tout le procès, comme une statue de marbre–une de ces "statues avec un bandeau autour des yeux". A la fin, il instruisit les jurés de pencher vers un verdict favorable à Midas Mulligan ; et il dit quelques trucs vraimend durs contre moi et mes collègues.

Mais on a fait appel du jugement auprès d'une cour plus haute, et cette cour là a obligé Mulligan à nous accorder ce prêt selon *nos* termes. Ils lui ont donné trois mois pour s'exécuter, mais avant que les trois mois soient échus, quelque chose que personne n'aurait pu imaginer est arrivé, et il a disparu dans la

1. En France, en politique, le mot "libéral" est populairement associé à l'idée du libéralisme économique et du "capitalisme débridé". Au Etats-Unis, il signifie le contraire, et plus exactement la "gauche modérée". *(N. d. T.)*

nature, lui et sa banque. Il n’est pas resté un *penny* de cette banque pour qu’on puisse prendre ce qui nous était légalement *dû*.

On a perdu un paquet d’argent avec des détectives pour essayer de le trouver–qui ne l’aurait pas fait ?–mais on a abandonné. »

Non, se dit Dagny, à part la nausée que cela lui donnait, cette affaire n’était pas vraiment pire que n’importe laquelle de toutes les autres choses que Midas Mulligan avait du supporter pendant des années. Il avait essuyé pas mal de pertes du fait de lois d’une justice similaire, selon des règlements et des textes qui lui avaient coûté des sommes d’argent beaucoup plus importantes ; il les avait enduré, et cela l’avait incité à travailler et à se battre plus durement encore ; il était très peu vraissemblable que cette dernière affaire l’eût brisé.

— Qu’est devenu le juge Narragansett ? demanda-t-elle presque anecdotiquement, et elle se demanda quelle connexion subconsciente pouvait l’avoir poussée à demander ça. Elle savait bien peu de choses du juge Narragansett, mais elle avait entendu son nom et s’en était souvenu, parce que c’était un nom qui faisait si exclusivement parti du continent nord-américain. Maintenant, elle réalisait soudainement qu’elle n’avait plus rien entendu à propos de lui depuis des années.

— Oh, il a pris sa retraite. fit Lee Hunsacker.

— Vraiment ? la question fût presque un cri.

— Ouais.

— Quand ?

— Oh, à peu près six mois après ça.

— Qu’est-ce qu’il a fait après sa retraite ?

— Je ne sais pas. Je ne pense pas que beaucoup de gens aient entendu parler de lui après ça.

Il se demanda pourquoi elle avait l’air d’avoir peur. Une partie de la peur qu’elle ressentait était qu’elle ne parvenait pas à en nommer la raison non plus.

— S’il vous plait, parlez-moi de l’usine de moteurs. fit-elle l’effort de demander si courtoisement.

— Et bien, Eugen Lawson, de la Banque nationale Communautaire, à Madison, nous a finalement accordé un prêt pour que nous achetions l’usine ; mais il était juste un

type mesquin et dégeulasse. Il n'avait pas assez d'argent pour nous suivre, il ne pouvait pas nous aider quand on a été mis en liquidation judiciaire. Ce n'était pas de notre faute. Tout nous est tombé dessus depuis le commencement. Comment pouvions-nous faire tourner une usine alors que nous n'avions pas de train pour envoyer et recevoir la marchandise ? N'avions-nous pas droit à une voie de chemin de fer ? J'ai essayé de les persuader de réouvrir leur enbranchement, mais ces foutus gens chez Taggart Trans… il s'arrêta, « Dites voir, vous ne seriez pas un de ces Taggart, par hasard ? »

— Je suis le vice-président exécutif de Taggart Transcontinental.

Pendant un instant, il la regarda avec stupeur et ahurissement ; elle vit la peur répressée, l'obséquiosité et la haine dans ses yeux vitreux. Le résultat fût un grognement soudain :

— Je n'ai besoin d'aucun d'entre-vous, les *gros bonnets* ! Ne croyez pas que vous me faites peur. Ne vous attendez pas à ce que je pleure pour avoir un travail. Je n'ai besoin des faveurs de personne. Je parie que vous n'avez pas l'habitude d'entendre les gens vous parler comme ça, hein?

— Monsieur Hunsacker, je l'apprécierais vraiment beaucoup si vous me donniez les informations dont j'ai besoin à propos de cette usine.

— Vous y-avez mis le temps pour vous y intéresser. C'est quoi le problème? Votre conscience vous donne des démangeaisons ? Vous autres avez laissé Jed Starnes devenir riche à crever avec cette usine, mais vous ne nous laisseriez même pas en avoir quelques miettes ? C'était *la même* usine. Nous faisions *tout* ce qu'il faisait. On a commencé tout de suite par produire en série ce type de moteur particulier qui avait été sa "poule aux œufs d'or" pendant des années. Et à ce moment là, un nouveau venu dont personne n'avait entendu parler a ouvert une usine à deux sous en bas, dans le Colorado, sous le nom de Nielsen Motors, et a sorti un nouveau moteur du même genre que le modèle Starnes pour moitié prix ! On ne pouvait rien faire contre ça, comment on aurait fait ? C'était parfait pour Jed Starnes, aucun concurrent destructeur n'avait jamais existé à son époque, mais qu'est-ce que nous devions faire ? Comment pouvions-nous nous battre

contre ce Nielsen, alors que personne ne nous a donné un moteur pour le concurrencer à notre tour ?

— Aviez-vous repris le laboratoire de recherche de Starnes ?

— Oui, oui, il était là. *Tout* était là.

— Son équipe aussi ?

— Oh, quelques uns. Beaucoup d'entre-eux étaient partis pendant le temps où l'usine était restée fermée.

— Son équipe de recherche ?

— Ils étaient partis.

— N'avez-vous jamais recruté vos propores chercheurs ?

— Oui, oui, quelques-uns ; mais laissez-moi vous dire : je n'avais pas beaucoup d'argent à dépenser pour des choses telles que “des laboratoires”, alors que je n'ai jamais eu assez de trésorerie pour me laisser le temps de reprendre mon souffle. Je ne pouvais même pas payer les factures que je devais pour la modernisation et la redécoration absolument essentielles que je devais faire ; cette usine là était disgracieusement vieux-jeu du point de vue de l'efficacité humaine. Les bureaux des cadres avaient des murs de plâtre brut et un avait des mini-toilettes. N'importe quel psychologue moderne vous dira que personne ne pouvait donner le meilleur de lui-même dans un cadre de travail aussi démoralisant. Je devais avoir une harmonie de couleurs plus lumineuse pour mon bureau, et une salle de bains décente et moderne avec une cabine de douche. De plus, j'ai dépensé un paquet d'argent pour une nouvelle cafeteria et une salle de jeux, et une salle de repos pour le personnel de production. Nous devions avoir le moral, non ? N'importe quelle personne éclairée sait que l'homme est conditionné par les facteurs matériels de son environnement, et que l'esprit de l'homme est formé par ses outils de production. Mais les gens n'attendraient pas que les lois de l'économie déterministe opérent sur nous. Nous n'avions jamais eu à gérer une usine de moteurs, avant ça. Nous devions laisser “les outils” conditionner nos esprits, ne croyez-vous pas ? Mais personne ne nous en a laissé le temps.

— Pouvez-vous me parler des travaux de votre équipe de recherche ?

— Oh, j'avais un groupe de jeunes hommes très prometteurs, tous garantis par des diplômes des meilleures universités. Mais ça ne m'a rien apporté. Je ne sais pas ce qu'ils faisaient. Je crois qu'ils se la coulaient douce, et claquaient leur salaires.

— Qui dirigeait votre laboratoire ?

— Diable, comment pourrais-je m'en souvenir, maintenant ?

— Vous souvenez-vous d'aucun des noms des membres de l'équipe ?

— Croyez-vous que j'avais le temps de rencontrer chaque laquais en personne ?

— Est-ce qu'aucun d'entre-eux n'a jamais fait mention d'aucune expérience avec un… avec un genre de moteur entièrement nouveau ?

— Quel moteur ? Laissez-moi vous dire qu'un cadre de mon envergure ne traîne jamais dans les laboratoires. Je passais la plupart de mon temps à New York et à Chicago, essayant de trouver des fonds pour nous permettre de continuer.

— Qui était le directeur général de l'usine ?

— Un homme très compétent du nom de Roy Cunningham. Il est mort l'année dernière dans un accident de voiture. Conduite en état d'ivresse, parait-il.

— Pourriez-vous me donner les noms et adresses de quelques uns de vos associés ? De ceux dont vous vous souvenez ?

— Je ne sais pas ce qu'ils sont devenus. Je n'ai pas été d'humeur à me tenir au courant de ce qu'ils devenaient, depuis ça.

— N'avez-vous conservé aucun des registres de l'usine ?

— Certainement que si.

Elle se leva de sa chaise avec empressement.

— Me laisseriez-vous les regarder ?

— Vous pariez !

Il sembla empressé de s'exécuter ; il se leva aussitôt et se précipita vers l'extérieur de la pièce. Ce qu'il posa devant elle, lorsqu'il revint, était un épais album de coupures de journaux : il contenait les *interviews* qu'il avait accordé aux journaux et les communiqués de son agent de presse.

— J'étais l'un des *grands* industriels, aussi, dit-il avec fierté. J'étais un personnage d'*envergure nationale*, comme vous pouvez le voir. Ma vie fera un livre de *profonde* signification humaine. Je l'aurais écrit depuis longtemps déjà, si j'avais eu les outils de production adaptés. Il asséna un coup de poing de colère sur sa machine à écrire. Je n'arrive pas à travailller sur cette saloperie. Elle saute les espaces. Comment pourrais-je trouver l'inspiration et écrire un *best-seller* avec une machine à écrire qui saute les espaces ?

— Merci, Monsieur Hunsacker, dit-elle. Je crois que c'est

tout ce que vous pouvez me dire.

Elle se leva.

— Vous ne sauriez pas ce que sont devenus les héritiers Starnes ?

— Oh, ils ont couru se cacher après avoir massacré l'usine. Ils étaient trois : deux fils et une fille. La dernière fois que j'en ai entendu parler, ils étaient en train de planquer leurs fesses à Durance, en Louisiane.

La dernière image de Lee Hunsacker qu'elle saisit, alors qu'elle se tourna pour s'en aller, fût son bond soudain vers la cuisinière ; il avait saisit le couvercle de la casserole et l'avait laissé tombé sur le sol après s'être brûlé les doigts et lâché quelques jurons : le ragoût avait brûlé.

***

Il restait bien peu de choses de la fortune des Starnes et encore moins des héritiers Starnes.

— Vous n'aimerez pas les rencontrer, Mademoiselle Taggart, dit le chef de la police de Durance, en Louisiane : c'était un vieil homme avec une manière lente mais ferme, et une mine amère qui ne lui venait pas de la rancune aveugle, mais d'une fidélité à des règlements tranchés, « Il ya toutes sortes d'êtres humains dans le monde, il y-a des meurtriers et des maniaques criminels ; mais, d'une certaine manière, je pense que les personnes du genre des Starnes sont ce que d'autres personnes décentes ne devraient pas avoir à regarder. Ce ne sont pas des gens que je qualifierais de recommendables, Mademoiselle Taggart–froids, visqueux, et à éviter…

Oui, ils sont toujours ici, en ville, c'est cela. Le troisième est mort. Suicide. C'était il y-a quatre ans. C'est une sale histoire. Il était le plus jeune des trois, Eric Starnes. Il était un de ces hommes qui n'atteignent jamais la maturité et traînent à droite à gauche en geignant à propos de leurs "sentiments sensibles" pour ceci ou cela, alors qu'ils ont dépassé la quarantaine depuis déjà un bon bout de temps. Il avait besoin "d'amour"–c'était son truc. Il se faisait garder par des femmes plus âgées quand il pouvait en trouver. Puis il a commencé à courir après une gamine de seize ans, une gentille fille qui n'aurait rien dû avoir à faire avec lui.

Elle s'est mariée à un garçon avec lequel elle s'était engagée.

Eric Starnes s'est introduit chez eux le jour de leur mariage, et lorsqu'ils sont revenus de l'église, après la cérémonie, ils l'ont trouvé dans leur chambre, mort, salement mort, les veines de ses poignets tranchées… Maintenant, moi je dis qu'il devrait y-avoir une place pour le pardon pour l'homme qui se suicide à l'écart de tout le monde. Qui peut juger de la souffrance d'un autre homme et des limites au-delà desquelles l'existence lui est devenue trop pénible à supporter. Mais l'homme qui se tue lui-même en faisant ainsi un spectacle de sa mort dans le but de blesser quelqu'un, l'homme qui donne sa vie pour la réalisation d'un acte de méchanceté–il n'y-a pas de pardon pour cette homme là, pas d'excuse, il est pourri jusqu'à l'os, et ce qu'il mérite c'est que les gens crachent sur sa mémoire, au lieu d'être désolés pour lui et touchés, comme il avait voulu qu'ils le soient… Et bien, c'était *ça*, Eric Starnes. Je peux vous dire où vous pouvez trouver les deux autres, si vous le désirez.

Elle trouva Gerald Starnes dans la salle d'un asile de nuit. Il reposait, à moitié tordu sur un lit d'enfant pliant. Ses cheveux étaient encore noirs, mais la barbe piquante de son menton était comme une vision d'herbes folles desséchées sur un visage stupide. Il était imbibé d'alcool. Un soupir sans objet maintenait sa voix cassée lorsqu'il parlait, le son d'une malveillance insolente et sans victime.

— Elle a fait faillite “la grande usine”. C'est ce qui lui est arrivée. Elle a “sauté” et a fait faillite. Est-ce que ça vous ennui, Madame ? L'usine était pourrie. Tout le monde est pourri. Je suis censé demander le pardon auprès de quelqu'un, mais je ne le ferai pas. J'en ai rien à foutre. Les gens font tout ce qu'ils peuvent pour tenter de sauver les apparences quand c'est déjà bien pourri, en décomposition avancée, les automobiles, les immeubles, et les âmes, et il n'y a aucune différence, d'une manière ou d'une autre. Vous auriez dû voir le genre d'*intelligentsia* qui se mettait à quatre pattes quand je sifflais, quand j'avais “l'oseille”. Les “professeurs”, les “poètes”, les “intellectuels”, les “sauveurs-de-la-planète”, et les “frères-qui-s'aimaient-très-fort”. Chaque fois que je sifflais. Je me suis vraiment bien amusé. Je voulais bien faire, mais maintenant je ne le fais pas.

Il n'y-a *aucun* bien. Aucun putain de bien dans tout le putain d'univers.

Je ne propose pas de prendre un bain si je le sens pas, et c'est comme ça. Si vous voulez savoir quoi que ce soit à

propos de l'usine, demandez à ma sœur. Mon "adorable sœur" qui avait un fond de garantie qu'ils pouvaient pas toucher, c'est comme ça qu'elle s'en est bien tirée, même si elle fait parti de la classe sociale "niveau *kebab*", maintenant ; pas le *filet mignon à la sauce Béarnaise*[1], mais est-ce qu'elle donnerait un *penny* à son frère ? Le noble plan qui a capoté était autant son idée que la mienne, mais est-ce qu'elle me dépannera d'un *penny* ?

Ha ! Allez-donc voir "la duchesse", jetez un œil. Qu'est-ce que j'en ai à foutre de l'usine ? C'était juste un tas de machines graisseuses. Je vous céderai tous mes droits, prétensions et titres pour ça… pour un verre. Je suis le dernier des Starnes. Ça a été un grand nom… Starnes. Je vous le vendrai. Vous pensez que je suis un pique-assiette puant, mais c'est valable pour tous les autres, et pour les riches dames comme vous, aussi.

Je voulais faire le bien de l'humanité.

Ha ! J'aimerais qu'ils soient tous en train de bouillir dans l'huile. C'serait vraiment marrant. J'aimerais qu'ils étouffent. Qu'est-ce qu'on en a à foutre ? Qu'est-ce qu'on en a à foutre de quoi que ce soit ?

Sur le lit pliant pour enfant d'à côté, un petit clochard ratatiné avec des cheveux blancs se retourna dans son sommeil, en marmonant ; une pièce de dix *cents* fit un bruit cristalin en tombant de ses guenilles sur le sol. Gerald Starnes la ramassa et la glissa dans sa poche. Il regarda Dagny. Les plis de son visage avaient formé un sourire méchant.

— Vous voulez le réveiller et faire des histoires ? demanda-t-il, « Si vous le faites, je dirais que vous mentez. »

***

Le *bungalow* puant où elle trouva Ivy Starnes se situait à la préiphérie de la ville, le long de la berge du Mississippi. Les mèches de mousse et de feuillages cireux qui pendaient suggéraient l'impression d'une végétation qui était en train de baver ; les trop nombreuses draperies pendues dans l'air stagnant de la petite pièce avaient le même air. La puanteur provenait des angles qui n'étaient pas recouverts par la poussière, et de l'encens qui brûlait dans des vases en argent au

1. En français dans le texte. *(N. d. T.)*

pied de quelques divinités orientales contorsionnées. Ivy Starnes était assise sur un coussin telle un bouddha déformé. Sa bouche était un petit croissant pincé, la bouche pétulante d'une enfant réclamant l'adulation, posée sur le visage blaffard d'une femme qui avait dépassé la cinquantaine. Ses yeux étaient deux petites flaques d'eau sans vie. Sa voix avait l'égale monotonie des gouttes de la pluie :

— Je ne peux pas répondre au genre de question que tu me poses, *ma fille*. Le laboratoire de recherche ? Les ingénieurs ? Pourquoi devrais-je me souvenir d'eux ? C'était mon père qui s'intéressait à de tels sujets, pas moi. Mon père était un diable d'homme qui n'avait d'attention pour rien d'autre que les affaires. Il n'avait pas de temps à consacrer à l'amour, seulement à l'argent. Mes frères et moi vivions sur un plan différent. Notre ambition n'était pas de produire *des gadgets*, mais de faire *le bien*. Nous avions apporté un nouveau *grand projet* pour cette usine. C'était il y-a onze ans. Nous nous sentions vaincus par la convoitise et l'égoïsme et par la nature animale et basique des hommes. C'était l'éternel conflit entre l'esprit et la matière, entre l'âme et le corps. Ils ne renonceraient pas à leurs corps, lesquels n'étaient que ce que nous attendions d'eux et pas plus. Je ne me souviens d'aucun de ces hommes. Je me moque bien de m'en souvenir… Les ingénieurs ? Je crois bien que ce sont eux qui sont à l'origine de *l'hémophilie*… Oui, c'est bien ce que j'ai dit : l'hémophilie ; la lente fuite ; la perte de sang que l'on ne peut pas arrêter. Ils furent les premiers à fuir. Ils ont déserté, les uns après les autres… Notre *grand projet* ? Nous avions mis en pratique ce noble précepte historique : *“De tous, selon les compétences de chacun ; pour tous, selon les besoins de chacun.”*

Tous le monde dans l'usine, depuis les femmes de ménages jusqu'au président, recevaient *le même* salaire–tout juste le stricte minimum nécessaire. Tous les deux ans, nous nous réunissions tous lors d'un grand *meeting*, durant lequel chaque personne exposait ses revendications pour ce qu'il considérait être ses besoins. Nous votions pour chaque revendication, et la voix de la majorité établissait les besoins de chaque personne et les compétences de chaque personne.

Les revenus de l'usine étaient redistribués selon les besoins et compétences de chacun. Les *récompenses* étaient déterminées sur

la base des *besoins*, et les *pénalités* sur la base des compétences. Ceux dont les besoins étaient votés comme étant les plus grands recevaient le plus. Ceux qui n'avaient pas produit autant que ce que le vote disait qu'ils pouvaient, étaient *mis à l'amende* et devaient faire des heures supplémentaires non payées.

C'était notre *grand projet*. Il était basé sur *le principe de l'abandon de soi*. Il exigeait des hommes qu'ils soient *motivés*, non pas par le gain personnel, mais par *l'amour pour leurs frères*.

Dagny entendit une voix froide et implacable lui disant depuis quelque part en elle : « Souviens-t'en… Souviens-t'en bien… Ce n'est pas souvent que l'on a l'occasion de voir le vrai diable de près… Et un jour, tu trouveras les mots pour nommer son essence. » Elle l'entendit parmi les autres voix qui criaient avec une violence désarmée : « Ce n'est rien… J'ai déjà entendu ça auparavant… Je suis en train de l'entendre partout… Ce n'est rien d'autre que les mêmes bêtises. Pourquoi ne puis-je pas le supporter ?... Je ne peux pas le supporter… Je ne peux pas le supporter ! »

— Quelle est ton problème, ma fille ? Pourquoi tu as sursauté comme ça ? Pourquoi tu trembles ?... Quoi ? Parle plus fort. Je ne t'entends pas… Comment notre *grand projet* marchait ? Ça ne me dérange pas d'en parler.

Les choses sont devenues vraiment moches et devinrent plus nauséabondes d'année en année. Cela m'a coûté ma foi en la nature humaine. En quatre ans, un plan conçu non par les froids calculs de l'esprit, mais par l'amour pur du cœur, toucha à sa fin dans un sordide désordre de policiers, d'avocats, et de procédures de banqueroute frauduleuse. Mais j'ai vu mon erreur et je m'en suis libérée. J'en ai fini avec le monde des machines, des industriels et de l'argent, le monde réduit à l'esclavage par la matière. Je suis en train d'apprendre *l'émancipation de l'esprit*, telle qu'elle est révélée dans *les grands secrets de l'Inde*, la libération depuis l'esclavage jusqu'à la chair, la victoire sur la nature physique, *le triomphe de l'esprit sur la matière*.

A travers la lueur aveuglante de la colère, Dagny était en train de voir une longue bande de béton qui avait été une route, avec des herbes folles qui poussaient entre ses crevasses, et la silhouette d'un homme tordu par l'effort de labourer par la seule force de ses bras.

Mais, *ma fille*, j'ai dis que je ne m'en souvenais *pas*… Mais je ne connais pas leurs noms. Je ne connais *aucun* nom, je ne

sais pas quelle sorte d'*aventuriers* mon père avait dans ce laboratoire ! Tu ne m'entends pas ?... J'ai l'habitude d'être questionnée de cette manière, et… Arrête de répéter la même chose. Tu ne connnais pas d'autres mots que "ingénieur"?...

Est-ce que tu écoutes ce que je te dis, au moins ? T'as un problême ? Je… J'aime pas ta tête, tu es… Laisse-moi tranquille. Je ne sais pas qui tu es, d'abord ; je t'ai jamais rien fait. Je suis une vieille femme, ne me regarde pas comme ça, je… Recule ! T'approche pas de moi ou j'appelle à l'aide ! Je vais…

Oh, oui, oui, je le connais celui là ! L'ingénieur principal. Oui. Il était le patron du laboratoire. Oui. William Hastings. C'était son nom… William Hastings. Je me souviens. Il est parti comme une fusée à Brandon, dans le Wyoming. Il a quitté l'usine le jour après que j'ai présenté le *grand projet*. Il fût le deuxième à nous quitter… Non. Non. Je ne me souviens pas du nom du premier. Ce n'était pas quelqu'un d'important.

***

La femme qui ouvrit la porte avait des cheveux grisonnants, une attitude équilibrée et une apparence distinguée suggérant la courtoisie ; Dagny eut besoin de quelques minutes pour réaliser que ce dont elle était vêtue n'étaient que de simple vètements décontractés en cotton.

— Pourrai-je parler à Monsieur William Hastings ? demanda Dagny.

La femme observa Dagny pendant ce qui devait être la plus brève des pauses ; c'était un regard étrange, inquisiteur et grave.

— Puis-je vous demander votre nom ?

— Je suis Dagny Taggart, de la Taggart Transcontinental.

— Oh, entrez, je vous prie. Je suis Madame William Hastings.

Le ton mesuré de gravité affectait chacune de ses syllabes, comme un avertissement. Ses manières étaient courtoises, mais elle ne souriait pas.

C'était une modeste maison dans la banlieue d'une ville industrielle. Des branches d'arbres dénudées coupaient en travers du bleu froid et lumineux du ciel, sur le sommet de la côte qui menait à la maison. Les murs du salon étaient gris argent ; la lumière du soleil frappait le pied de cristal d'une

lampe qui en renvoyait une tache blanche ; au-delà d'une porte ouverte, un coin salle-à-manger était recouvert de papier peint blanc à pois rouges.

— Etiez-vous en relation avec mon mari dans le cadre d'affaires, Mademoiselle Taggart ?

— Non, je n'ai jamais rencontré Monsieur Hastings. Mais j'aurais aimé lui parler d'un sujet d'une importance cruciale.

— Mon mari est mort il y-a cinq ans, Mademoiselle Taggart.

Dagny ferma les yeux ; le choc lourd de son effondrement contenait les conclusions qu'elle ne jugeait pas nécessaire d'exprimer avec des mots : alors c'était bien l'homme qu'elle avait recherché, et Rearden avait eu raison ; c'était pour cette raison que le moteur était resté dans un tas de gravats sans intéresser quiconque.

— Je suis désolé. fit-elle, à la fois pour Madame Hastings et pour elle-même.

La suggestion d'un sourire sur le visage de Madame Hastings contenait de la tristesse, mais on n'aurait pu y trouver aucune trace de tragédie, seulement une attitude grave de fermeté, de résignation et de tranquile sérénité.

— Madame Hastings, me permettriez-vous de vous poser quelques questions ?

— Certainement. Je vous en prie, asseyez-vous.

— Aviez-vous quelque connaissance des travaux scientifiques de votre époux ?

— Très peu de choses. Aucune, en fait. Il n'en parlait jamais à la maison. Il fût, pendant un temps, l'ingénieur principal de la Twentieth Century Motor Company ? Oui. Il a été employé par eux pendant dix-huit ans.

— Je voulais poser quelques questions à Monsieur Hastings à propos de son travail là-bas, et savoir pourquoi il l'avait abandonné. Si vous pouviez me le dire, j'aimerais savoir ce qu'il s'est passé dans cette usine ?

Un plein sourire de tristesse et d'humour apparut sur le visage de Madame Hastings.

— C'est ce que j'aurais bien voulu savoir moi-même. dit-elle, « Mais j'en ai peur, maintenant, je ne le saurai jamais. Je sais pourquoi il est parti de l'usine. C'était à cause d'une outrageuse machination que les héritiers de Jed Starnes y fomentèrent. Il n'aurait jamais travaillé dans de telles conditions ou pour de tels gens. Mais il y avait quelque chose d'autre. J'ai

toujours senti que quelque chose était arrivé à la Twentieth Century Motors, quelque chose dont il ne me parlerait pas. »

— Je suis extrêmement curieuse d'en connaître à propos de tout indice que vous voudriez bien me confier.

— Je n'ai aucun indice à propos de ça. J'ai essayé de le deviner, et j'ai abandonné. Je ne peux pas le comprendre ou l'expliquer. Mais je sais que quelque chose s'est produit. Quand mon mari a quitté la Twentieth Century, nous sommes venus ici et il a pris un travail en temps que chef du département d'ingéniérie d'Acme Motors.

C'était un sujet qui grandissait et était devenu une réussite dans l'esprit de mon mari, à cette époque. Cela lui a permis d'avoir le genre de travail qu'il aimait. Il n'était pas une personne encline à s'impliquer dans des conflits internes. Il a toujours été confiant dans ce qu'il faisait, et en paix avec lui-même. Mais durant toute l'année qui a suivi notre départ du Wisconsin, il s'est comporté comme si quelque chose le torturait, comme s'il était en proie à des problèmes personnels qu'il ne pouvait résoudre.

A la fin de cette année là, il est venu me dire un matin qu'il avait démissionné de chez Acme Motors, qu'il allait prendre sa retraite et ne travaillerait plus jamais nulle-part.

Il adorait son travail ; c'était toute sa vie. Pourtant, il avait l'air calme, confiant en lui-même et heureux, pour la première fois depuis que nous étions arrivés ici. Il m'a demandé de ne pas lui poser de questions à propos de la raison de sa décision. Je ne lui en ai posé aucune et je n'ai pas fait d'objection. Nous avions cette maison, nous avions nos économies, nous avions assez pour vivre modestement pour le restant de nos jours. Je n'ai jamais appris sa raison. Nous somme arrivés pour vivre ici, tranquilement et très heureusement. Il semblait ressentir une profonde satisfaction. Il y-avait en lui une sérénité d'esprit bizarre que je ne lui avais jamais connu auparavant. Non pas qu'il y ait eu quoique ce soit d'étrange dans son comportement ou dans ses activités ; sauf que, très rarement, il sortait sans me dire où il allait ni qui il voyait. Durant les deux dernières années de sa vie, il partait pendant un mois, chaque été ; il ne me disait pas où. A part ça, il vivait comme il l'avait toujours fait. Il étudiait beaucoup et il passait son temps à faire des recherches personnelles en ingéniérie, travaillant au sous-sol de la maison. Je ne sais pas ce qu'il a fait de ses notes et de ses modèles

expérimentaux. Je n'en ai trouvé aucune trace, en bas, après sa mort. Il est mort il y-a cinq ans d'une faiblesse cardiaque dont il avait souffert pendant quelques temps.

Dagny demanda, sans grand espoir :

— Connaissez-vous la nature de ses expérimentations ?

— Non. Je ne sais que vraiment très peu de choses à propos de l'ingéniérie.

— Connaissiez-vous aucun de ses amis de travail ou collègues qui auraient pu être impliqué dans ses recherches ?

Non. Quand il était à la Twentieth Century Motors, il travaillait tellement que nous n'avions vraiment pas beaucoup de temps pour nous, et nous le passions ensemble. Nous n'avions aucune vie sociale. Il n'a jamais fait venir ses collègues à la maison.

— Quand il était à la Twentieth Century, n'a-t-il jamais fait mention d'un moteur qu'il aurait conçu, un type de moteur entièrement nouveau qui aurait pu changer la face de l'industrie ?

— Un moteur ? Oui. Oui, il en a parlé plusieurs fois. Il disait que c'était une invention d'une importance incalculable. Mais ce n'est pas lui qui l'a conçu. C'était l'invention de l'un de ses jeunes assistants.

Elle vit l'expression sur le visage de Dagny, et ajouta lentement, avec un air de mystère, sans reproche, seulement avec un triste amusement :

— Je vois.

— Oh, je suis désolée ! fit Dagny, réalisant que son émotion était apparue sur son visage et était devenu un sourire aussi évident à interpréter qu'un cri de soulagement.

— Ne nous en faites pas pour cela. Je comprends. C'est l'inventeur de ce moteur qui vous intéresse. Je ne sais pas s'il est encore en vie, mais au moins je n'ai aucune raison de penser qu'il ne l'est pas.

— Je donnerais la moitié de ma vie pour savoir qu'il l'est… et pour le trouver. C'est aussi important que cela Madame Hastings. Qui est il ?

— Je ne sais pas. Je ne connais pas son nom ou quoique ce soit à propos de lui. Je n'ai jamais connu aucun des hommes de l'équipe de mon mari. Il m'a seulement dit qu'il avait un jeune ingénieur qui, un jour, changerait le monde. Mon mari ne s'intéressait à rien d'autre chez les gens que leurs compétences.

Je crois que c'est le seul homme qu'il ait jamais apprécié. Il ne le disait pas, je pouvais le dire, juste à sa manière de parler de son jeune assistant. Je me souviens… le jour où il m'a dit que le moteur était prêt… le son de sa voix quand il a dit : “Et il n'a que vingt-six ans !” C'était à peu près un mois avant la mort de Jed Starnes. Il n'a plus jamais parlé du moteur, ni du jeune ingénieur après ça.

— Vous ne savez pas ce qu'est devenu ce jeune ingénieur, après ça ?

— Non.

— Vous n'avez pas ne serait-ce qu'une vague idée de l'endroit où je pourrais le trouver ?

— Non.

— N'auriez-vous aucun indice ou aucune piste qui pourrait m'aider à connaître son nom ?

— Aucune. Dites-moi, ce moteur, était-il extrêmement valable ?

— Plus qu'aucune estimation que je pourrais vous donner.

— C'est étrange, parce que, vous voyez, j'y ai songé une fois, quelques années après que nous ayons quitté le Wisconsin, et j'avais demandé à mon mari ce qu'était devenu cette invention dont il avait dit qu'elle était si grande, qu'est-ce qu'on allait en faire. Il m'avait regardé vraiment bizarrement et m'avait répondu : rien du tout.

— Pourquoi ?

— Il ne me l'aurait pas dit.

— Pouvez-vous vous souvenir d'aucune autre personne qui travaillait à la Twentieth Century ? De n'importe qui qui aurait pu connaître ce jeune ingénieur ? Aucun de ses amis ?

— Non, je… attendez ! Attendez, je pense que je peux vous donner une piste. Je peux vous dire où trouver un de ses amis. Je ne connais même pas le nom de cet ami de toute manière, mais je connais son adresse. C'est une histoire bizarre. Je ferais mieux de vous expliquer comment c'est arrivé.

Un soir–à peu près deux ans après que nous fussions arrivés ici, mon mari s'apprêtait à sortir, et j'avais justement besoin de la voiture ce soir là ; donc il m'a demandé passer le prendre après le dîner au restaurant–au restaurant de la gare. Il ne m'a pas dit avec qui il allait dîner. Quand je suis allé vers la gare, je l'ai vu devant le restaurant avec deux hommes. L'un d'eux était jeune et grand. L'autre était âgé ; il avait l'air vraiment très

distingué. Je pourrais reconnaître ces hommes n'importe où ; ils avaient ce genre de visage que l'on n'oublie pas. Ils sont partis vers les quais de la gare ; il y-avait un train qui arrivait. Mon mari m'a montré le jeune homme du doigt et m'a dit, "C'est le garçon dont je t'ai parlé".

— Celui qui est le grand inventeur de moteurs ?

— Celui là, oui.

— Et il ne vous a rien dit d'autre ?

— Rien d'autre. C'était il y-a neuf ans. Au printemps dernier, je suis allé rendre visite à mon frère qui vit à Cheyenne. Un après-midi, il a emmené toute la famille pour un long trajet. Nous sommes allés dans une très jolie campagne sauvage, haut dans les *Rocheuses*, et nous nous sommes arrêtés à un restaurant routier. Là il y-avait un homme distingué avec des cheveux gris, derrière le comptoir. Je n'ai pas arrêté de le regarder pendant qu'il préparait nos sandwich et nos cafés, parce que je savais que j'avais vu ce visage auparavant, mais je ne pouvais pas me souvenir où. On a repris la route, nous étions à des kilomètres du restaurant quand je m'en suis souvenue.

Vous feriez mieux d'aller là. C'est sur la Route 86, dans les montagnes, à l'ouest de Cheyenne, pas très loin d'une petite installation industrielle située à côté de la Lennox Copper Foundry. Cela paraît étrange, mais je suis certaine de cela : le cuisinier dans ce restaurant est l'homme que j'ai vu à la gare avec la jeune idole de mon mari.

***

Le restaurant se trouvait au bout d'une longue côte pénible à monter. Ses grandes baies vitrées semblaient recouvrir d'une couche de vernis la vue des rochers et des sapins qui descendaient par palliers dans le couché du soleil. Il faisait sombre plus bas, mais une lumière vive et uniforme demeurait dans le restaurant, comme celle d'une petite flaque d'eau abandonnée par une marée descendante.

Dagny s'était assise au bout du comptoir, mangeant un *sandwich hamburger*. C'était le meilleur repas qu'elle n'avait jamais goûté, le produit d'ingrédients simples et d'une compétence inhabituelle. Deux employés étaient en train de finir leur dîner ; elle attendait qu'ils s'en aillent. Elle étudiait l'homme derrière le comptoir. Il était svelte et grand ; il avait un

air distingué qui appartenait à un vieux château ou aux bureaux du siège social d'une banque ; mais cette qualité particulière venait du fait que cet air distingué semblait approprié aux lieux parce qu'il les leur communiquait, depuis derrière le comptoir d'un restaurant de bordure de route. Il portait ses vêtements blancs de cuisinier comme il aurait porté un costume trois-pièces.

Il y-avait une compétence experte dans sa façon de travailler ; ses mouvements étaient souples, intelligemment économes d'efforts. Il avait un visage mince et des cheveux gris qui allaient bien avec le bleu froid de ses yeux ; quelque part, au-delà de son attitude d'impassibilité courtoise, il y-avait une note d'humour si subtile qu'elle semblait disparaître si jamais on tentait de la distinguer.

Les deux employés terminèrent, payèrent, et partirent, chacun laissant une pièce de dix *cents* en pourboire.

Elle observa l'homme alors qu'il débarrassa leurs assiettes, mit les pièces dans la poche de sa veste blanche, et nettoya le bout de comptoir, travaillant avec une précision rapide. Puis il se tourna vers elle et la regarda. C'était un regard impersonnel qui n'invitait pas à engager la conversation ; mais elle était certaine que, depuis longtemps déjà, il avait remarqué son costume new-yorkais, ses chaussures à talons hauts et son air de femme qui n'avait pas l'habitude de perdre son temps ; ses yeux froids et observateurs semblait vouloir lui dire qu'il savait qu'elle n'était pas de la région et qu'il attendait de savoir pourquoi elle était ici.

— Comment vont les affaires ? demanda-t-elle.

— Vraiment pas bien. Ils vont fermer la Lennox Foundry la semaine prochaine, donc je devrai fermer bientôt aussi, et aller ailleurs.

Sa voix était claire, impersonnelle et cordiale.

— Où allez-vous aller ?

— Je n'ai pas encore décidé.

— Quelles sortes de choses avez-vous en tête ?

— Je ne sais pas. Je songe à ouvrir un garage, si je parviens à trouver le bon endroit dans une ville.

— Oh non ! Vous êtes trop bon dans votre activité pour changer. Vous ne devriez pas songer à changer pour être quoique ce soit d'autre qu'un cuisinier.

Un étrange et fin sourire anima la courbe de sa bouche.

— Non ? demanda-t-il avec courtoisie.

— Non ! Un travail à New York ne vous plairait-il pas ?

Il la regarda avec étonnement.

— Je suis sérieuse. Je peux vous offrir un travail dans une grosse compagnie ferroviaire, en charge du départment des voitures-restaurant.

— Puis-je vous demander pourquoi vous devriez le faire ?

Elle leva le *hamburger* qu'elle tenait dans sa serviette de table en papier.

— Voila une des raisons.

— Merci. Quelles sont les autres ?

— Je ne pense pas que vous ayiez déjà vécu dans une grande ville, sinon vous sauriez combien il est difficile de trouver des gens compétents pour un poste quelqu'il soit.

— J'en sais un petit peu à ce propos.

— Ah oui ? Et bien, qu'en pensez-vous, alors ? Voudriez-vous d'un travail à New York pour 10.000 dollars par an ?

— Non.

Elle avait été transportée par la joie de découvrir et de récompenser la compétence. Elle le considéra silencieusement, choquée.

— Je crois que vous ne m'avez pas compris. fit-elle.

— Si.

— Vous êtes en train de refuser une opportunité de ce genre ?

— Oui.

— Mais, pourquoi ?

— Pour des raisons personnelles.

— Pourquoi devriez-vous travailler comme cela, quand vous pouvez avoir un meilleur travail ?

— Je ne recherche pas un meilleur travail.

— Vous ne voulez pas saisir la chance de grimper et de vous faire de l'argent ?

— Non. Pourquoi insistez-vous ?

— Parce que j'ai horreur de voir des compétences gâchées.

Il répondit lentement, et sur un ton marqué par l'insistance :

— Moi aussi.

— Quelque chose dans sa façon de l'avoir dit lui fit ressentir le lien de quelque profonde émotion qu'ils partageaient ; cela cassa la discipline qu'elle s'était fixée de ne jamais demander d'aide.

— Ils me rendent malade ! sa voix exprima l'effroi, comme si

ça avait été un cri involontairement laché, « J'ai tellement faim de la vue de n'importe qui, qui soit capable de faire convenablement son travail ! »

Elle pressa le dos de sa main contre ses yeux, faisant des efforts pour contenir l'accès de désespoir qu'elle ne s'était pas permis d'admettre ; elle en avait mal mesuré l'étendue, ni le peu d'endurance que sa quête lui avait laissé.

— Je suis désolé. fit-il, d'une voix basse. Ça ne ressemblait pas une excuse de forme, mais à une déclaration de compassion.

Elle releva son regard vers lui. Il souriait, et elle savait que l'intention de ce sourire était de casser le lien qu'il avait lui aussi ressenti ; le sourire véhiculait l'expression d'une courtoise moquerie.

Il dit :

— Mais je ne crois pas que vous soyez venue depuis aussi loin que New York, juste pour chasser le cusisinier de chemins de fer dans les *Rocheuses*.

— Non, je suis venue pour quelque chose d'autre.

Elle se pencha en avant, les avant-bras fermement croisés contre le comptoir, sentant le calme et le strict contrôle d'elle-même qui revenaient, sentant un dangereux adversaire.

— Auriez-vous connu, il y-a environ une dizaine d'années, un jeune ingénieur qui travaillait pour la Century Motor Company ?

Elle compta les secondes d'une pause ; elle n'aurait pu définir la nature de la façon dont il la regardait, hormis le fait qu'il s'agissait d'une forme d'attention toute particulière.

— Oui, je l'ai connu. répondit-il.

— Pourriez-vous me donner ses nom et adresse ?

— Pourquoi faire ?

— Il est d'une importance cruciale que je le trouve.

— Cet homme là ? De quelle importance est-il ?

— Il est l'homme le plus important dans le monde.

— Vraiment ? Pourquoi ?

— Saviez-vous quoique ce soit à propos de son travail ?

— Oui.

— Saviez-vous qu'il est tombé sur une idée dont les conséquences sont les plus énormes ?

Il laissa s'écouler un instant.

— Puis-je vous demander qui vous êtes ?

— Dagny Taggart. Je suis le vice-prés…

— Oui, Mademoiselle Taggart, je sais qui vous êtes.

Il l'avait dit avec une déférence impersonnelle. Mais il avait l'air de quelqu'un qui venait de trouver la réponse à quelque question particulière tournant dans son esprit, et il n'eut plus l'air d'être étonné.

— Alors vous savez que mon intérêt n'est pas fortuit. dit-elle. « Je suis en position de lui offrir la chance dont il a besoin, et je suis prête à payer tout ce qu'il me demandera. »

— Puis-je vous demander ce qui a pu susciter l'intêret que vous portez à cette personne ?

— Son moteur.

— Comment en êtes-vous arrivée à entendre parler de son moteur ?

— J'en ai trouvé des restes cassés dans les ruines de l'usine de la Twentieth Century. Pas assez pour le reconstruire ou pour apprendre comment il fonctionnait, mais assez pour savoir qu'il fonctionnait et qu'il s'agit d'une invention qui peut sauver mon entreprise, le pays, et l'économie du monde entier. Ne me demandez pas quelle piste j'ai suivi, en essayant de trouver la trace de ce moteur et de son inventeur. Ça n'a pas grande importance, même ma vie et mon travail ne me sont d'aucune importance à présent, rien n'a plus d'importance, exception faite que je dois le trouver. Ne me demandez pas comment j'en suis arrivé à venir jusqu'à vous. Vous êtes la fin de ma piste. Dites-moi son nom ?

Il avait écouté sans broncher, en la regardant bien en face ; l'attention de ses yeux semblait mesurer chacun des mots qu'elle prononçait pour ausitôt les enregistrer quelque part dans son esprit, ne lui laissant aucun indice de ses intentions. Il demeura immobile durant un long laps de temps. Puis il dit :

— Abandonnez, Mademoiselle Taggart. Vous ne le trouverez pas.

— Quel est son nom ?

— Je ne peux rien vous dire de lui.

— Est-il encore en vie ?

— Je ne peux rien vous dire ?

— Quel est votre nom ?

— Hugh Akston.

Durant les secondes vides qui furent nécessaires pour qu'elle reprenne le contrôle de son esprit, elle se força à se dire à elle-même : « Tu es une hystérique… ne soit pas absurde… ce n'est que la coincidence de deux noms similaires », tandis quelle savait avec certitude, un certain engourdissement et une

inexplicable terreur que cet homme était le *vrai* Hugh Akston.

— Hugh Akston. martella-t-elle. « Le philosophe ?... Le dernier des avocats de la raison ? »

— Et bien oui. répondit-il avec affabilité, « Ou le premier de leur *retour*. »

Il n'avait pas l'air de s'étonner de son choc, mais il semblait le trouver superflu. Ses manières étaient simples, presque amicales, comme s'il n'éprouvait nullement le besoin de cacher son identité, pas plus que le fait d'avoir d'avoir été découvert ne semblait lui déplaire.

— Je ne pensais pas qu'une jeune personne connaîtrait mon nom, ou y attache aucune signification de nos jours. fit-il.

— Mais… mais que faites-vous ici ? elle étendit ses bras comme pour étreindre toute la pièce. Cela n'a pas de sens !

— En êtes-vous sûre ?

— De quoi s'agit-il ? Un coup de pub ? Une expérience ? Une mission secrète ? Etes-vous en train d'étudier quelque chose dans quelque but particulier ?

— Non, Mademoiselle Taggart. Je suis en train de gagner ma vie.

Les mots et la voix avaient la simplicité authentique de la vérité.

— Docteur Akston, je… c'est inconcevable, c'est… Vous êtes… vous êtes un philosophe… le plus grands des philosophes vivant… un nom immortel… pourquoi feriez-vous cela ?

— Parce que je *suis* un philosophe, Mademoiselle Taggart.

Elle savait avec certitude–bien qu'elle sentait que ses facultés de certitude et de compréhension étaient parties–qu'elle n'obtiendrait aucune aide de lui, que les questions étaient inutiles et qu'il ne lui fournirait aucune explication, ni à propos de la destinée de cet inventeur ni de la sienne.

— Laissez tomber tout cela, Mademoiselle Taggart, dit-il calmement, comme s'il lui offrait la preuve qu'il pouvait deviner ses pensées, comme si elle avait su qu'il le ferait. « C'est une quête sans espoir, sans aucun espoir parce que vous n'avez pas la moindre idée de l'étendue de l'impossible tâche que vous avez choisi d'entreprendre. J'aimerais vous épargner les efforts de tenter d'échafauder quelque motif, truc ou imploration qui me ferait vous donner l'information que vous cherchez. Croyez-moi sur parole : ça ne peut pas être fait. Vous avez dit que j'étais la fin de votre piste. C'est une impasse,

Mademoiselle Taggart. Ne tentez pas de gaspiller vos argent et efforts pour d'autres méthodes d'investigation plus conventionnelles ; n'embauchez pas de détectives. Ils n'apprendront rien. Vous pouvez toujours choisir d'ignorer mon avertissement, mais je pense que vous êtes une personne d'une haute intelligence, capable de savoir que je sais ce que je suis en train de dire. Laissez tomber. Le secret que vous êtes en train d'essayer de découvrir implique quelque chose de plus grand–bien plus grand–que l'invention d'un moteur fonctionnant grâce à l'électricité de l'atmosphère. Il n'y-a qu'une seule suggestion utile que je puis vous offrir : En raison de l'essence et de la nature même de l'existence, aucune contradiction ne peut exister. Si vous trouvez inconcevable qu'une invention de génie doive être abandonnée au milieu de ruines, et qu'un philosophe puisse souhaiter travailler comme cuisinier dans un routier, alors revoyez vos prémisses. Vous trouverez que l'une d'entre-elles est fausse. »

Elle prit la parole–elle se souvenait qu'elle avait déjà entendu cela auparavant, et que c'était Francisco qui l'avait dit. Et puis elle se souvenait que cet homme avait été l'un des professeurs de Francisco :

— Comme vous voulez, Docteur Akston, fit-elle, « je ne tenterai plus de vous poser de questions à ce propos. Mais me permettriez-vous de vous poser une question à propos d'un sujet totalement différent ? »

— Certainement.

— Le Docteur Robert Stadler m'a dit un jour que vous étiez au Collège Patrick Henry, vous aviez trois étudiants qui étaient vos favoris et les siens, trois brillants esprits dont vous espériez un grand avenir. L'un d'eux était Francisco d'Anconia.

— Oui. Un autre était Ragnar Danneskjold.

— Incidemment–ce n'est pas ma question–qui était le troisième ?

— Son nom ne signifierait rien pour vous. Il n'est pas connu.

— Le Docteur Stadler dit que vous et lui entreteniez une rivalité à propos de ces trois étudiants, parce ce que vous deux les regardiez commes vos propres fils.

— Rivalité ? Il les a perdu.

— Dites-moi, êtes-vous fier de ce qu'ils sont tous trois devenus ?

Il laissa échapper son regard vers le lointain, vers le feu

mourant du coucher de soleil vers les rochers les plus éloignés ; son visage avait l'expression d'un père qui regarde ses fils saigner sur un champ de bataille. Il répondit :

— Plus fier que je n'aurais jamais espéré l'être.

Il faisait presque nuit. Il se tourna brusquement, tira un paquet de cigarettes de sa poche, en prit une, mais s'interrompit, se souvenant de sa présence comme s'il l'avait oublié, puis tendit le paquet dans sa direction. Elle prit une cigarette et il fit apparaître le bref *flash* d'une allumette, puis la secoua, laissant seulement deux petits points de feu dans l'obscurité de la pièce de verre et des kilomètres de montagnes au-delà.

Elle se leva, paya sa note, et dit :

— Merci Docteur Akston. Je ne vous molesterais pas avec des trucs ou des implorations. Je ne recruterai pas de détectives. Mais je pense que je dois vous dire que je n'abandonnerai pas. Je dois trouver l'inventeur de ce moteur. Je le trouverai.

— Pas avant le jour où il choisira de vous trouver… ainsi qu'il le fera.

Lorsqu'elle marcha en direction de sa voiture, il alluma les lampes dans le restaurant, elle vit la boîte aux lettres au bord de la route et releva le fait incroyable que le nom HUGH AKSTON était lisiblement écrit dessus.

Elle avait conduit loin en descendant la route en lacets, et les lumières du restaurant n'étaient plus visisbles depuis longtemps, lorsqu'elle remarqua qu'elle était en train de prendre plaisir au goût de la cigarette qu'il lui avait donné ; il était différent du goût de toutes les cigarettes qu'elle avait fumé auparavant. Elle approcha le mégot près de la lumière du tableau de bord, cherchant la marque. Il n'y avait pas de nom, seulement un logo. Imprimé en or sur le fin papier elle pouvait voir le signe du dollar : $.

Elle l'examina avec curiosité; elle n'avait jamais entendu parler de cette marque auparavant.

Puis elle se souvint du vieil homme du kiosque du Terminus Taggart et sourit, pensant que c'était là un spécimen pour sa collection. Elle éteignit le mégot et le mis dans son sac-à-main.

***

Le train 57 attendait sur la voie, prêt à partir pour la *Jonction Wyatt* lorsqu'elle atteignit Cheyenne. Elle laissa sa voiture au

garage ou elle l'avait louée, et marcha jusqu'au quai de la gare Taggart. Elle avait une demi-heure à attendre pour le rapide en direction de l'est allant à New York. Elle marcha jusqu'au bout du quai et s'appuya, fatiguée, contre le poteau d'un feu : elle ne voulait pas être vue et reconnue par les employés de la gare, elle ne voulait parler à personne, elle avait besoin de repos. Quelques personnes attendaient, regroupées en petits noyaux sur le quai à moitié désert ; des conversations animées semblaient persister, et les journaux quotidiens entre les mains étaient plus nombreux et visibles que d'ordinaire.

Elle vit les vitres éclairées du train Numéro 57–pour un moment de répit à la vue de l'exploit victorieux. Le train Numéro 57 était sur le point de s'élancer vers la voie de la *Ligne John Galt*, à travers les villes, à travers les courbes des montagnes, au-delà des signaux verts où les gens s'étaient tenus et avait crié des hourras, et les vallées où des fusées de feu d'artifice étaient montées dans le ciel d'été. Des restes de feuilles tordues étaient encore accrochés aux branches, au-delà de l'alignement de toits du train, et les passagers portaient des fourrures et des moufles alors qu'ils montaient à bord. Ils se mouvaient avec l'attitude nonchalante du répétitif quotidien, avec la sécurité d'espérer une performance tenue pour acquise depuis longtemps déjà.

« …Nous l'avons fait »–se dit-elle–« ceci est *bien* fait, au moins. »

Ce fût une bribe d'une conversation attrapée au hasard entre deux hommes qui éveilla soudainement son attention.

— Mais des lois ne devraient pas être votées de cette façon, aussi rapidement.

— Il n'y-a pas de lois, ce sont des *directives*.

— Alors c'est illégal.

— Ce n'est pas illégal, parce que le Sénat a fait passer une loi, le mois dernier, qui lui donne le pouvoir de décréter des directives.

— Je ne pense pas que des directives devraient être lancées aux gens à brûle-pourpoint, comme on sort un lapin d'un chapeau, comme une "tarte à la crème".

— Et bien, on n'a pas le temps de palabrer quand il s'agit d'un état d'urgence nationale.

— Mais je ne pense pas que ce soit légal, et ça n'a rien à voir avec ça. Comment Rearden va faire, s'il est dit ici…

— Pourquoi tu t'inquiètes pour Rearden ? Il est bien assez riche comme ça. Il peut toujours trouver une façon de faire tout ce qu'il veut.

Par la suite, elle bondit sur le premier kiosque à journaux qu'elle vit et s'empara d'un exemplaire de l'édition du soir.

C'était en première page. Wesley Mouch sous-secrétaire d'Etat au Ministère du Plan économique et des Ressources nationales, *(…) dans une décision de dernière minute*, disait le journal, *et au nom de l'état d'urgence nationale (…),* avait décrété une liste de directives, lesquelles étaient énumérées dans une colonne en bas de page : les compagnies de chemin de fer du pays se voyaient dans l'obligation de *(…) réduire la vitesse maximum de tous leurs trains à 100 kilomètres par heure ; de réduire la longueur maximum de tous leurs trains à 60 wagons ; et de faire rouler le même nombre de trains dans chaque zone composée de 5 Etats voisins, le pays étant subdivisé en de telles zones pour servir la bonne mise en application de cette mesure.*

Les usines métallurgiques du pays se voyaient dans l'obligation *(…) de limiter la production maximum de tous les alliages métalliques à une quantité qui ne devait pas excéder celle de la production des alliages métalliques des autres entreprises répondant à la même classification de production par site de production ; et de fournir une quantité de métal également répartie entre leurs clients pour autant que ceux-ci le désirent.*

Tous les sites de production des entreprises du pays, *(…) quelque soit la nature de ce qu'elles produisent et quelque soit leur taille et capacité en surface et en nombre d'employés (…)* se voyaient interdire *(…) de délocaliser leurs activités de production vers des Etats autres que ceux dans lesquels elles ont été initiallement implantées, sauf dérogation spéciale délivrée par le Ministère du Plan économique et des Ressources nationales.*

En compensation de leurs pertes financières entraînées par ces ajustements, et pour amortir le choc que pourrait entraîner ceux-ci, les compagnies ferroviaires se verront accorder un moratoire de paiement, intérêts et principal, pour tous leurs titres, sécurisés comme non sécurisés, convertibles et non-convertibles, pour une période de cinq années suivant la date de mise en application des présentes directives.

Aux fins de soulager le budget de fonctionnement du gouvernement du surcroit de dépenses entraînées par la mise en application de ces mesures, une taxe spéciale était imposée à l'Etat du Colorado, en recourant pour ce faire à la clause de *l'Etat économiquement le plus capable*–la dite clause spécifiant que *(…) le plus fort doit soulager le plus faible* aux fins de *contribution aux dépenses publiques excédentaires entraînées par la mise en application du plan d'urgence économique national.* La dite taxe consistant en *(…) 5 pour cent déduits de la marge brut de toutes les entreprises à vocation industrielle et de production de biens et de services de l'Etat du Colorado.*

Le cri qui sortit de sa bouche était de ceux qu'elle ne se serait jamais autorisé auparavant, parce qu'elle faisait une fierté de toujours garder ses émotions pour elle, mais elle vit un homme qui se trouvait à quelques pas d'elle, elle ne vit pas qu'il était un pique-assiette en guenilles, et elle avait poussé ce cri parce que c'était l'imploration à la raison et qu'il était une silhouette humaine :

— Qu'allons nous faire ?

Le pique-assiette fit un large sourire sans joie en haussant les épaules :

— Qui est John Galt ?

Ce n'était pas Taggart Transcontinental qui était le principal concerné par le sentiment de terreur qui était né dans son esprit, ce n'était pas la pensée de Hank Rearden dont les membres seraient attachés et écartelés vers des directions opposées–c'était Ellis Wyatt. Ecartant tout le reste, emplissant sa conscience, ne laissant aucune place aux mots, aucun temps pour se demander, comme une réponse éblouissante aux questions qu'elle-même n'avait pas commencer à se poser, étaient apparues deux images : l'implacable Ellis Wyatt se tenant devant son bureau, disant, “ …il est maintenant de votre pouvoir de me détruire ; je vais peut-être y passer ; mais si j'y passe, je me débrouillerai pour être certain que je vous entraînerai tous dans la tombe avec moi”, et la violence du mouvement circulaire de son bras lorsqu'il avait brisé en morceaux un verre en le lançant contre le mur.

La seule conscience que ses images lui laissaient était le sentiment de l'approche de quelque désastre inimaginable, et le sentiment qu'elle devait prévenir une telle chose par la vitesse. Elle devait voir Ellis Wyatt et le stopper. Elle ignorait la nature

de ce qu'elle devait prévenir. Elle savait seulement qu'elle devait *le stopper*.

Et parce que devait-elle se trouver à terre écrasée sous les ruines d'un immeuble, devait-elle être déchiquetée par une bombe d'un *raid* aérien, aussi longtemps qu'elle était encore en vie elle saurait que l'*action* est la première de toutes les obligations de l'homme, quoiqu'il ressente–elle fut capable de courir sur le quai et de regarder bien en face le chef de gare lorsqu'elle le trouva, et de lui ordonner : « Retenez le *Numéro 57* pour moi ! »–puis de donner le numéro de téléphone de la maison de Wyatt à l'opérateur longue-distance.

Elle attendait, debout et serrée entre les cloisons de la cabine téléphonique, les yeux clos, et écoutait le sifflement métallique de la sonnerie qui était le son d'une sonnette sonnant quelque part. Ça ne répondait pas. La sonnerie continuait de sonner en spasmes soudains, comme un trépan qui lui perçait l'oreille, qui faisait son chemin à travers son corps. Elle tenait fermement le combiné pressé contre son oreille, sourde au son qui lui disait qu'il n'y-avait personne–c'était toujours une manière de contact. Elle aurait voulu que la sonnerie sonne plus fort. Elle oublia que le son qu'elle entendait n'était pas le même que celui que l'on pouvait entendre dans sa maison. Elle n'avait pas conscience qu'elle était en train de crier :

— Ellis, ne fais pas ça ! Ne le fais pas ! Ne le fais pas ! Je… jusqu'à ce qu'elle entendit la voix réprobatrice de l'opérateur lui dire :

— Votre correspondant ne répond pas.

***

Elle était assise à la fenêtre d'un wagon du train Numéro 57, et elle écoutait le cliquetis des roues sur les rails en *Rearden Metal*. Elle ne faisait pas d'effort pour contrer les balancements du train. Le lustre noir de la vitre cachait la campagne qu'elle ne voulait pas voir. C'était son second voyage sur la *Ligne John Galt*, et elle faisait des efforts pour ne pas penser au premier.

Les détenteurs des bonds, se dit-elle, les actionnaires de la *Ligne John Galt*… c'était sur la base de son honneur qu'ils avaient investi leur argent les yeux fermés, les économies et les exploits de plusieurs années, c'était sur sa compétence qu'ils avaient tout misé, c'était sur son travail qu'ils avaient

compté, et sur le leur… et on lui avait fait les trahir en les emmenant dans un piège de pique-assiette : il n'y-aurait pas de trains et pas de signe de vie de transport, la *Ligne John Galt* n'avait été qu'une paille qui avait permis à Jim Taggart de conclure un accord et leur siphoner leur argent, sans aucun mérite, pour le mettre dans sa poche, en échange de laisser les autres siphoner sa compagnie ferroviaire… les bonds de la *Ligne John Galt*, lesquels, encore ce matin, avaient été les fiers gardiens des économies et de l'avenir de leur détenteurs, étaient devenus en l'espace d'une heure des morceaux de papier que personne n'achéterait, sans valeur, sans futur, sans pouvoir, excepté celui de fermer les portes et de stopper les roues du dernier espoir du pays… Et Taggart Transcontinental n'était pas une entreprise dynamique, nourrie du sang qu'elle avait produit par son travail, mais un *cannibale* du moment, dévorant l'enfant mort-né de la grandeur.

La taxe sur le Colorado, se dit-elle, l'impôt collecté sur l'argent d'Ellis Wyatt pour que ceux qui lui avaient lié les poings et le rendent incapable de vivre puissent gagner leur vie ; ceux qui le surveilleraient pour s'assurer qu'il n'ait aucun train, aucun wagon-citerne, aucun *pipe-line* en *Rearden Metal*… Ellis Wyatt privé de son droit d'auto-défense, laissé sans voix, sans armes, et pire ; transformé en l'arme de sa propre destruction, le généreux donateur de ses propres destructeurs, le fournisseur de leur nourriture et de leurs armes ; Ellis Wyatt en train d'être étranglé, avec sa propre brillante énergie retournée contre lui sous la forme d'un nœud coulant ; Ellis Wyatt qui avait voulu ouvrir le robinet d'une source illimité de schiste bitumineux et qui parlait d'une *seconde Renaissance*…

Elle était assise penchée en avant, la tête plongée dans ses bras, effondrée contre le bord de la fenêtre, tandis les grandes courbes de rails vert-bleu, les montagnes, les vallées et les nouvelles villes du Colorado s'évanouissaient derrière elle dans l'obscurité, et dans l'ignorance.

La soudaine secousse du freinage sur les roues la propulsa vers l'avant. C'était un arrêt imprévu, et le quai de la petite gare était plein de monde, tous regardant dans la même direction. Les passagers alentours se pressaient contre les fenêtres, regardant avec les yeux fixes. Elle se dressa sur ses jambes, elle courut dans l'allée du wagon, en bas des

marches, dans le vent froid qui balayait le quai.

Durant le premier instant avant qu'elle ne le vit et que son cri ne couvre les voix de la foule, elle sut qu'elle avait su, et c'était ce qu'elle était maintenant en train de regarder. Dans une ouverture entre deux montagnes, illuminant le ciel, jetant une lueur qui se balançait sur les toits et les murs de la gare, la colline de la Wyatt Oil était un rideau de flammes solides.

Plus tard, lorsqu'ils lui dirent qu'Ellis Wyatt avait disparu, ne laissant rien derrière lui à part une pancarte clouée à un poteau au pied de la colline, elle eut le sentiment qu'elle avait presque deviné ce que seraient les mots : *Je le laisse comme je l'ai trouvé. Prenez-le. C'est le votre.*

DEUXIEME PARTIE

PLURIUM INTERROGATIONUM

CHAPITRE

I

L'HOMME QUI APPARTENAIT A LA TERRE

Le Docteur Robert Stadler se rendait rapidement à son bureau, souhaitant qu'il ne sente pas le froid. Le printemps avait été long à venir. Au-delà de la fenêtre, le gris mort des collines ressemblait à un barbouillage de transition depuis le blanc sali du ciel jusqu'au noir plombé de la rivière. De temps à autre, un morceau de flanc de colline lointain s'éclairait en une couleur jaune tirant sur de l'argent qui était presque du vert, puis disparaissait. Les nuages se déchiraient légèrement çà et là, juste assez pour laisser passer un rayon de soleil unique qui finalement suintait avant de disparaître.

Il ne faisait pas froid dans le bureau, se dit le docteur Stadler, c'était cette vue qui refroidissait la pièce.

Il ne faisait pas froid, aujourd'hui ; le frisson était dans ses os, se dit-il, la conservation des mois d'hiver qui s'étaient succédés quand il avait eu à être distrait de son travail par la prise de conscience de sujets tels que le chauffage au fonctionnement sporadique, et les gens qui parlaient d'économiser le fioul de chauffage. C'était absurde, se disait-il, cette intrusion croissante des accidents de la nature dans les affaires des hommes : on s'en moquait, avant, si un hiver venait à être inhabituellement sévère ; si une innondation arrachait une section de voie de chemin de fer, on ne restait pas deux semaines à manger des légumes en boîte ; si un orage mettait hors-service une centrale électrique, un établissement tel que le Département Général des Sciences et Technologies n'était pas laissé sans eléctricité pendant cinq jours. Cinq jours d'inactivité, cet hiver, se disait-il, avec les grands laboratoires arrêtés et les heures de travail irrécupérables qui avaient été perdues, quand son personnel

avait travaillé sur des problèmes qui concernaient le cœur de l'univers. Il détourna son regard de la fenêtre avec colère… mais il s'interrompit et regarda encore. Il ne voulait pas voir le livre qui était posé sur son bureau.

Il aurait aimé que le docteur Ferris vienne. Il jeta un coup d'œil à sa montre : le docteur Ferris était en retard–comme c'était surprenant–en retard pour un rendez-vous avec lui… le docteur Floyd Ferris, le "valet de la science", qui lui avait toujours fait face avec des manières qui suggéraient le regret de ne pas avoir de chapeau à retirer.

C'était une météo outrageante pour un mois de mai, pensait-il, regardant en bas, vers la rivière ; c'était certainement le temps qui lui faisait se sentir comme ça, pas le livre. Il avait placé le livre bien en évidence sur son bureau quand il avait relevé que sa réticence à le voir était plus que de la répulsion ordinaire, qu'il contenait l'élément d'une émotion qui ne devait jamais être admise. Il s'était dit qu'il s'était levé de son bureau, pas parce que le livre était posé là, mais seulement parce que, ressentant le froid, il avait voulu bouger. Il faisait les cent-pas dans la pièce, entre le bureau et la fenêtre. Il jetterait ce livre dans la poubelle à laquelle il appartenait, songea-t-il, juste aussitôt après avoir parlé au docteur Ferris.

Il regarda le morceau de vert et de lumière du soleil sur la colline, au loin, promesse du printemps dans un monde qui semblait dire que l'herbe et les bourgeons n'y fonctionneraient plus jamais. Il sourit d'impatience, et quand le morceau disparut, il en ressentit une humiliation semblable à un coup de poignard, un coup de poignard porté contre sa propre impatience, contre cette façon désespérée qu'il avait eu de croire qu'il pouvait le retenir. Cela lui rappelait cette *interview* avec cet éminent écrivain, l'hiver dernier. L'écrivain était venu d'Europe pour écrire un article sur lui ; et lui, qui avait naguère détesté les *interviews*, avait parlé avec empressement, à n'en plus finir, voyant la promesse de l'intelligence sur le visage du romancier, éprouvant une envie sans fondement et désespérée d'être compris. L'article qui en était ressorti était une collection de phrases qui le couvrait d'éloges exhorbitants et dénaturait chaque pensée qu'il avait exprimée. En refermant le magazine, il avait ressenti exactement la même émotion que celle qu'il ressentait à cet instant en voyant un rayon de soleil déserter.

D'accord, se dit-il, en tournant le dos à la fenêtre pour s'en éloigner, il concédait que les attaques de la solitude commençaient à le miner, parfois ; mais il s'agissait d'une solitude qu'on lui devait,

c’était de la faim pour une réponse de quelque esprit pensant et vivant. Il était si fatigué de tous ces gens, pensa-t-il avec un amer mépris ; il s’occupait de rayons cosmiques tandis qu’ils étaient incapables de s’affranchir d’un orage.

Il sentit la soudaine contraction de sa bouche, comme une gifle lui interdisant le droit de poursuivre le cheminement de ses pensées. Il regardait le livre sur son bureau. Sa couverture brillante était neuve et sautait aux yeux ; il avait été publié il y avait deux semaines. « Mais je n’avais rien à voir avec ça ! » s’écria-t-il à lui-même ; le cri semblait se perdre dans un silence sans pitié ; rien n’y répondait, aucun écho de pardon. Le titre sur la couverture du livre était, *Pourquoi Pensez-vous que vous Pensez ?*

Il n’y avait pas de son dans le silence de cour de justice, en lui, pas de pitié, aucune voix de défense… rien que les paragraphes que sa grande mémoire avait réimprimé dans son cerveau :

“(…) La pensée est une superstition primitive. La raison est une idée irrationnelle.

La notion immature qui tient pour acquis que nous sommes capables de penser a été l’erreur la plus coûteuse du genre humain.

Ce que vous pensez que vous pensez est une illusion créée par vos glandes, vos émotions et, dans l’ultime analyse, par le contenu de votre estomac.

Cette matière grise dont vous êtes si fier, est comme un miroir de parc d’attraction qui ne vous retransmet rien d’autre que les signaux distordus d’une réalité demeurant pour toujours au-delà de votre entendement.

Le plus certain vous êtes de vos conclusions rationnelles, le plus certain vous êtes de faire erreur. Votre cerveau étant un instrument produisant de la distortion, plus actif il est, plus grande est la distorsion.

Les géants de l’intellect, que vous admirez tant, vous ont naguère enseigné que la Terre était plate et que l’atome était la

plus petite des particules de matière. L'histoire de la science toute entière est la progression d'erreurs démontées, et non d'exploits.

Plus nous en savons, et plus nous apprenons que nous ne savons pas.

Seul le plus indécrottable des ignares peut encore s'accrocher à la notion dépassée disant que 'voir, c'est croire'. Ceci, que vous 'voyez', est la première chose que vous devez considérer avec incrédulité.

Un scientifique sait qu'une pierre n'est pas du tout une pierre. Elle est, en fait, identique à un oreiller de plumes. Tous deux sont seulement une formation nuageuse des mêmes particules en mouvement. Mais vous dites que vous 'ne pouvez pas' utiliser une pierre en guise d'oreiller ? Et bien cela prouve seulement votre impuissance lorsque vous êtes confrontés à une authentique réalité.

Les dernières découvertes scientifiques–tels que les impressionnants exploits du docteur Robert Stadler–ont démontré de façon concluante que notre raison est incapable de s'accommoder de la nature de l'univers. Ces découvertes ont conduit les scientifiques vers des contradictions qui sont impossibles, selon l'esprit humain, mais qui existent bel et bien en réalité, dans tous les cas.

Si vous ne l'avez pas encore entendu, mes chers amis de la vieille école, il a maintenant été prouvé que le rationnel est l'insensé.

N'attendez pas la consistence. Tout n'est que contradiction de tout le reste. Il n'existe rien d'autre que des contradictions.

Ne cherchez pas le 'sens commun'. Attendre le 'sens' est le lieu commun du non-sens. La nature n'a pas de sens. Les seuls champions du sens sont les types studieux de vieilles adolescentes encore vierges qui n'arrivent pas à se trouver un petit ami, et le gérant de la petite boutique qui pense que l'univers est aussi simple que son petit inventaire bien propre,

et sa caisse enregistreuse bien-aimée.

Brisons les chaînes du préjudice appelé ‘logique’. Allons-nous nous laisser arrêter par un syllogisme ?

Donc vous croyez être certain de la valeur de vos opinions ? Vous ne pouvez être sûr de rien. Allez-vous mettre en péril l’harmonie de votre communauté, de votre camaraderie avec vos voisins, de votre niveau de vie, réputation, prestige et sécurité financière, au nom d’une illusion ? Au nom de ce mirage qui vous dit que ‘vous pensez’ ? Allez-vous courir les risques et les désatres de cours de justice–en cette époque de précarité qui est la notre–en vous opposant à l’ordre social existant au nom de vos notions imaginaires qui vous dictent ‘vos convictions’ ? Vous dites que ‘vous’ êtes certain d’avoir raison ? Personne ne détient la vérité et ne la détiendra jamais. Vous avez le sentiment que le monde autour de vous a tort ? Vous n’avez aucun moyen de le savoir. Tout est mauvais aux yeux de l’être humain–alors, pourquoi le combattre ? Ne disputez pas. Acceptez. Adaptez-vous aux circonstances. Obéissez.”

Le livre était écrit par le docteur Floyd Ferris et publié par le Département Général des Sciences et des Technologies.

— Je n’avais rien à voir avec ça ! dit le docteur Robert Stadler.

Il se tenait debout, immobile à côté de son bureau, avec l’inconfortable sentiment d’avoir quelque peu perdu la notion de temps, de ne pas savoir combien l’instant précédent avait duré. Il avait prononcé les mots à haute voix, sur un ton sarcastique et plein de rancune adressée à quiconque le lui avait fait dire.

Il haussa les épaules. Campé sur sa croyance que l’auto-dérision est un acte vertueux, le haussement d’épaule était un équivalent émotionnel de la déclaration : « Tu es Robert Stadler, ne te conduis pas comme un collégien névrosé. »

Il s’assit derrière son bureau et poussa le livre de côté avec le revers de sa main.

Le docteur Floyd Ferris arriva une demi-heure en retard.

— Désolé, fit-il, mais ma voiture est encore tombée en panne en venant de Washington, et j’ai perdu un temps fou à

essayer de trouver quelqu'un pour la réparer ; il commence à y avoir tellement peu de voitures sur les routes que la moitié des stations services sont fermées.

Il y avait plus d'ennui que d'excuse dans sa voix. Il s'assit, sans attendre d'y avoir été invité.

Le docteur Floyd Ferris n'aurait pas attiré l'attention par sa beauté particulière dans le contexte d'aucune autre profession, mais dans celle qu'il avait choisie il avait toujours été décrit comme un "beau scientifique". Il mesurait un mètre quatre-vingt et avait quarante-cinq ans, mais il s'arrangeait pour paraître plus grand et plus jeune.

Il avait un air de prévenance immaculée, et ses mouvements avaient la grâce d'un danseur de salle de bal, mais ses vêtements étaient sévères, ses costumes étant habituellement noirs ou bleu-nuit. Il portait une moustache finement tracée, et ses cheveux noirs lissés tirés en arrière avaient fait dire au jeune réceptioniste qu'il utilisait le même cirage pour les deux extrêmités de sa personne. Cela ne le dérangeait nullement de répéter lui-même, sur le ton de l'auto-dérision, qu'un producteur de cinéma avait dit un jour qu'il le ferait bien jouer un rôle de gigolo européen dans un de ses films. Il avait commencé sa carrière en temps que biologiste comportemental, mais c'était du passé ; il s'était fait un nom en temps que chef du *Service Sûreté Qualité* du Département Général des Sciences et des Technologies.

Le docteur Stadler lui lança un regard étonné–l'absence d'excuses était un évènement sans précédent–et dit sur un ton cassant :

— Il me semble que vous passez beaucoup de votre temps à Washington.

— Mais, docteur Stadler, n'était-ce pas vous qui m'avez une fois fait le compliment de m'appeler "le chien de garde" de ce Département ? répondit le docteur Ferris avec affabilité. N'est-ce pas l'essentiel de mon devoir ?

— Pas mal de vos devoirs semblent s'accumuler et vous attendre ici, dans cet endroit. Avant que je l'oublie, auriez-vous l'extrême obligeance de bien vouloir me dire ce qui se passe ici, et qu'est-ce que c'est que ce bordel avec cette pénurie de pétrole ?

Il ne put comprendre pourquoi le visage du docteur Ferris se contracta pour former l'expression de la blessure morale.

— Vous me permettrez de dire que cela était inattendu et injustifié. répondit le docteur Ferris sur ce ton formel qui cache la douleur et révèle le martyre, « Aucune des autorités impliquées n'a trouvé de motif pour le critricisme. Nous avons seulement soumis au Ministère du Plan économique et des Ressources nationales un rapport détaillé sur le travail qui a été effectué juqu'à aujourd'hui, et Monsieur Wesley Mouch s'en est déclaré satisfait. Nous avons fait de notre mieux sur ce projet là. Nous n'avons entendu personne d'autre le décrire comme un "bordel". Si on tient compte des difficultés rencontrées sur le terrain, les dangers de l'incendie et le fait qu'il ne s'est écoulé que six mois depuis que nous… »

— De quoi êtes-vous en train de parler ? demanda le docteur Stadler.

— Le *Projet de Réclamation Wyatt*. N'est-ce pas ce que vous m'avez demandé ?

— Non. dit le docteur Stadler, « Non, je… Attendez une minute. Laissez-moi bien me faire comprendre. Il me semble me rappeler quelque chose à propos de ce Départment prenant en charge un projet de réclamation. Qu'est-ce que c'est que vous êtes en train de réclamer ? »

— Du pétrole. dit le docteur Ferris, « Les champs de pétrole Wyatt. »

— C'était un incendie, n'est-ce pas ? Dans le Colorado ? C'était… attendez une minute… c'était l'homme qui a mis le feu à ses propres puits de pétrole.

— Je suis enclin à croire que c'est une rumeur créée par l'hystérie publique. dit sèchement le docteur Ferris, « Une rumeur avec quelques implications indésirables et peu citoyennes. Je n'accorderais pas grande foi en ces histoires rapportées par les media. Personnellement, je crois que c'était un accident, et qu'Ellis Wyatt a péri dans l'incendie. Personne, jusqu'à présent–Il n'existe aucun testament ou héritiers. Le gouvernement a pris en charge de prendre la direction des opérations de ces champs de pétrole–au titre de mesure de nécessité publique–pour une période de sept ans. Si Ellis Wyatt ne réapparaît pas durant cette période, il sera officiellement déclaré "décédé". »

— Et bien, pourquoi sont-ils venus vous voir–*nous* voir–pour une demande aussi invraissemblable que de pomper du pétrole ?

— Parce que c’est un problème parsemé de grandes difficultés techniques, requiérant les services des meilleurs talents scientifiques disponibles. Vous voyez, c’est un problème qui consiste à reconstituer et reproduire une méthode spéciale d’extraction pétrolière que Wyatt avait employé. Son équipement est toujours sur place, quoique dans un état épouvantable : une partie de ses procédés est connue, mais d’une certaine manière il n’existe pas d’enregistrements ou de documents détaillant la totalité des opérations nécessaires, ou présentant le principe de base impliqué pour ce faire. C’est ce que nous devons découvrir.

— Et comment ça se passe ?

— Les progrès réalisés sont des plus encourageants. On nous a alloué de nouveaux crédits, plus importants que les précédents. Monsieur Wesley Mouch est très content de notre travail. De même que Monsieur Balch, de la *Commission d’urgence* ; Monsieur Anderson, des *Ressources d’Intérêt Stratégique* ; et Monsieur Pettibone, de la *Protection des consommateurs*. Je ne vois pas ce que l’on pourrait attendre de plus de nous. Le projet est un franc succès.

— Avez-vous extrait un peu de pétrole ?

— Non, mais nous avons réussi à en faire sortir de l’un des puits, à concurence de vingt-cinq litres. Bien sur, ceci n’a de signification que du point de vue de l’expérimentation, mais vous devez prendre en considération le fait que nous avons dû perdre trois mois, seulement pour combattre l’incendie, lequel est maintenant totalement–presque totalement–éteint. Nous sommes confrontés à un problème bien plus grand que celui que Wyatt n’ait jamais connu, parce qu’il a démarré à partir de rien, tandis que nous devons nous affranchir des restes méconnaissables d’un acte malsain de sabotage anti-social qui… Je veux dire, ce n’est pas un problème ordinaire, mais il n’y a aucun doute que nous serons à même de le résoudre.

— Et bien, tout ce que je voulais vous demander concernait la pénurie de fioul de chauffage, ici, dans ce Département. La température qui fut maintenue dans ce bâtiment durant tout l’hiver fut outrageante. Ils m’ont dit qu’ils devaient économiser le fioul. Vous auriez certainement pu agir de sorte que cet endroit soit convenablement approvisionné, relativement à des besoins aussi élémentaires que le fioul domestique.

— Oh, c’est de ça que vous vouliez m’entretenir, docteur Stadler ? Oh, mais je suis vraiment désolé ! les mots étaient

accompagnés d’un large sourire de soulagement qui se dessinait sur le visage du docteur Ferris ; ses manières de sollicitude soudainement transformées du tout au tout, « Voulez-vous dire que la température était assez basse pour vous causer quelque inconfort ? »

— Je veux dire que j’ai failli mourir de froid.

— Mais ça c’est impardonable ! Pourquoi ne m’en ont-ils pas parlé ? Je vous en prie, acceptez mes excuses les plus personnelles pour cela, Docteur Stadler, et soyez assuré que vous n’aurez plus jamais à subir ce genre d’inconvénient. La seule excuse que je puis vous présenter au nom de notre *Service Assistance Technique* est que la pénurie de fioul domestique n’est nullement du à une négligence, c’était… oh, je comprends que vous ne pouviez rien en savoir, et de tels sujets ne devraient pas empiéter sur votre inestimable attention… mais, vous voyez, notre pénurie de fioul domestique, cet hiver, découlait d’une crise à l’échelle nationale.

— Pourquoi ? Au nom du ciel, ne me dites pas que ces champs de pétrole Wyatt étaient la seule source de pétrole dans le pays !

— Non, non, mais la disparition soudaine d’un des principaux fournisseurs a entraîné des conséquences néfastes pour le marché du pétrole dans son intégralité. Et donc le gouvernement a du assumer le contrôle de la situation en imposant au pays des mesures de rationnements s’appliquant aux dérivés du pétrole, ce dans le but de préserver la sécurité des entreprises majeures du pays. J’ai pu obtenir un quota exceptionnellement élevé pour le Département ; et seulement à la faveur spéciale de quelques relations “très spéciales”… mais je me sens honteusement coupable si cela s’est avéré insuffisant. Soyez assuré que cela ne se produira plus. Il s’agit seulement d’une crise temporaire. L’hiver prochain, nous aurons ramené les champs Wyatt au mieux de leurs capacités de production, et les conditions reviendront à la normale. En outre, et pour autant que ce Département soit concerné, j’ai conclu tous les arrangements nécessaires pour convertir nos chaudières de chauffage central au charbon, et ce sera fini le mois prochain. Seulement, la Stockton Foundry, dans le Colorado, a fermé soudainement, sans prévenir… Ils produisaient les pièces de rechange pour nos chaudières, mais Andrew Stockton a pris sa retraite–de manière plutôt inattendue–et maintenant nous

devons attendre que ses neveux rouvrent l'usine.

— Je vois. Et bien, j'ai confiance en votre volonté de vous en occuper, parmi toutes vos autres occupations. le docteur Stadler haussa les épaules avec ennui, « Ça en devient un peu ridicule–le nombre "d'aventures technologiques" qu'un department censé s'occuper de science doit prendre en charge pour le gouvernement. »

— Mais, docteur Satdler…

— Je sais, je sais, on ne peut pas l'éviter. A propos, qu'est-ce que le "*Projet X*" ?

Les yeux du docteur Ferris se fixèrent sur lui avec une rapidité inhabituelle–un étrange regard brillant, en alerte, qui semblait abasourdi, mais pas effrayé.

— Où avez-vous entendu parler du *Projet X*, docteur Stadler ?

— Oh, j'ai entendu un couple de vos gens les plus jeunes dire quelque-chose à propos de cela avec des airs de mystère que vous n'attendriez même pas de détectives amateurs. Ils m'ont dit que c'était quelque chose de vraiment secret.

— C'est exact, docteur Stadler. C'est un projet de recherche éxtrêmement confidentiel que le gouvernement nous a confié. Et il est de la plus haute nécessité que les media n'aient pas un mot à propos de cela.

— Que désigne le "*X*" ?

— Xylophone. *Projet Xylophone*. C'est un nom de code, bien sûr. Le travail est en rapport avec le son. Mais je suis sûr que cela ne vous intéresserait pas. Il s'agit d'une entreprise purement technologique.

— Oui. Epargnez-m'en l'histoire. Je n'ai pas de temps pour vos "entreprises technologiques".

— Puis-je vous suggérer qu'il serait recommandé de s'abstenir de mentionner les mots "Projet X" à quiconque, docteur Stadler ?

— Oh, bien sûr, bien sûr. Je dois dire que les discussions de ce genre ne m'amusent pas.

— Mais bien sûr ! Et d'ailleurs je ne me le pardonnerais pas si, par négligence, je laissais votre temps être accaparé par de telles matières. S'il vous plait, soyez certain que vous pouvez vous en remettre à moi en toute sécurité pour ce qui concerne cette chose. il fit un mouvement pour se lever. « Maintenant, si c'était la raison pour laquelle vous désiriez me voir, sachez, s'il

vous plait, que je… »

— Non. dit le docteur Stadler, avec lenteur. Ceci n'était pas la raison pour laquelle je voulais vous voir.

Le docteur Ferris ne jugea pas opportun de questionner, ni de s'empresser d'offrir ses services ; il resta assis, attendant seulement.

Le docteur Stadler étendit un bras et fit glisser le livre depuis le bord de son bureau jusqu'à son centre, en affectant un petit geste de la main qui voulait communiquer le mépris.

— M'expliquerez-vous, s'il vous plait, demanda-t-il, « ce que c'est que cet exemple d'indécence ? »

Le docteur Ferris n'accorda pas un regard au livre, mais il tint ses yeux fixés sur ceux de Stadler, pour un instant inexplicable ; puis il s'adossa dans son fauteuil et dit avec un étrange sourire :

— Je me sens honoré que vous ayez choisi de faire une telle exception pour moi, en acceptant de lire un livre à destination d'un lectorat populaire. Cette petite chose s'est vendue à vingt mille exemplaires en deux semaines.

— Je l'ai lu.

— Et ?

— J'attends une explication.

— En avez-vous touvé le texte obscure ?

Le docteur Stadler le regarda avec ahurissement.

— Réalisez-vous de quel thème vous avez choisi de traiter et de quelle manière ? Le style seul… le style seul, le genre d'attitude “canniveau”… pour un sujet de cette nature !

— Pensez-vous, alors, que le contenu méritait une forme de présentation plus académique ?

Le ton de voix était si innocemment doucereux, que le docteur Stadler ne parvenait pas à décider s'il s'agissait de moquerie.

— Réalisez-vous que vous êtes en train de *prêcher*, dans ce livre ?

— Voyant que vous ne semblez pas l'approuver, Docteur Satdler, j'aimerais mieux que vous pensiez que je l'ai écrit avec l'innocence du candide.

C'était comme ça, se dit le docteur Stadler, c'était l'incompréhensible élément de la personnalité de Ferris–il avait supposé qu'une indication de sa désapprobation serait suffisante, mais Ferris ne semblait aucunement y avoir été sensible.

— Si un lourdeau alcoolique parvenait à trouver le moyen de se faire éditer, dit le docteur Stadler, « s'il pouvait se faire entendre, l'éternel sauvage qui louche avec un air sadique sur l'esprit, c'est ce genre de livre que je m'attendrais à le voir publier. Mais de le voir venir d'un scientifique placé sous la tutelle de ce Département ! »

— Mais, docteur Stadler, ce livre n'a pas été écrit pour être lu par des scientifiques. Il a été écrit pour s'adresser à ce "lourdeau alcoolique".

— Que voulez-vous dire ?

— Pour le grand public.

— Mais, bon Dieu ! Le dernier des imbéciles doit être capable de voir les contradictions flagrantes que l'on rencontre dans chacun de vos propos.

— Voyons les choses sous cet angle, docteur Stadler ; l'homme qui ne voit pas ça mérite de croire tout ce que j'ai écrit là-dedans.

— Mais vous avez sacrifié le prestige de la science pour ce machin indescriptible ! Ça ne posait pas de problème à un médiocre aussi peu honorable que Simon Pritchett, de baver d'admiration pour ce genre d'âneries en les tenant pour une sorte de mysticisme "dans les vapes"–personne ne l'écoutait. Mais vous leur avez fait croire que *c'est* de la science. De la science ! Vous avez utilisé les exploits de l'esprit pour *détruire* l'esprit. De quel droit avez-vous utilisé mon travail pour basculer de manière indésirable et absurde dans un autre domaine, d'en faire une métaphore inapplicable, et de faire une monstrueuse généralisation à partir de ce qui est seulement un problème mathématique ? De quel droit en avez-vous retourné le sens pour les les gens croient que je… *Moi* !... cautionne ce livre là ?

Le docteur Ferris n'avait pas réagi, il n'avait fait que regarder calmement le docteur Stadler ; mais le calme lui conférait un air qui était presque du paternalisme.

— Maintenant, vous voyez, docteur Stadler, vous êtes en train de parler comme si ce livre s'adressait à une audience capable de réfléchir. Si c'était le cas, d'aucuns devraient se sentir concernés par des choses telles l'exactitude, la validité, la logique et le prestige de la science. Mais ce n'est pas le cas. C'est adressé au public, à la *masse*. Or, vous avez toujours été le premier à penser que la masse ne réfléchit pas. il marqua une pause, mais le

docteur Satdler ne saisit pas cette occasion de rétorquer quelque chose, « Ce livre peut bien avoir aucune valeur philosophique quelqu'elle soit, mais il a une grande valeur *psychologique* ».

— Expliquez-moi ça ?

— Vous voyez, docteur Stadler, les gens n'ont pas envi de réfléchir. Et plus ils ont de problèmes, moins ils veulent se casser la tête. Mais, par le mécanisme de quelque sorte d'instinct, ils sentent qu'ils le devraient, et cela leur fait en éprouver de la culpabilité. Par conséquent, ils bénieront et suivront quiconque leur fournit une justification pour ne pas réfléchir ; chacun est bien soulagé de pourvoir faire une vertu–une vertue "hautement intellectuelle" bien sûr–à partir de ce qu'il sait être son péché, sa faiblesse et l'objet de sa culpabilité.

— Et vous proposez de bassement encourager cela ?

— C'est la route de la popularité.

— Pourquoi devriez-vous rechercher la popularité ?

Les yeux du docteur Ferris se mouvèrent avec décontraction vers le visage du docteur Stadler, comme par pure coïncidence.

— Nous sommes une institution publique, répondit-il d'une voix égale, « financée par des fonds publics. »

— Et donc vous dites aux gens que la science est une fraude futile qui devrait être abolie !

— Cela est une conclusion qui pourrait être tirée, en toute logique, à partir de mon livre. Mais ce n'est pas la conclusion qu'ils feront.

— Et que faites vous du déshonneur qui retombe sur ce Département, aux yeux des hommes d'intelligence, partout où il y-en a encore quelques uns ?

— Pourquoi devrions-nous nous en inquiéter ?

Le docteur Stadler aurait pu considérer cette déclaration comme concevable, si elle avait été prononcée avec haine, convoitise ou méchanceté gratuite ; mais l'absence de toutes ces émotions, l'aisance décontractée dans la voix–une aisance suggérant un petit rire étouffé–le toucha comme s'il avait entrevu, l'espace d'un bref instant, un monde qui ne pouvait pas être considéré comme appartenant à la réalité ; ce qui se glissa jusque dans le creux de son estomac était une terreur froide.

— Avez-vous remarqué les réactions qui suivirent la publication de mon livre, Docteur Stadler ? Il a été accueilli avec une approbation considérable.

— Oui… Et c'est bien ce que je trouve impossible à croire. il

devait parler, il devait parler comme s'il sagissait d'une discussion entre gens civilisés, il ne pouvait s'accorder le temps nécessaire pour pleinement comprendre ce qu'il venait de ressentir pendant un instant, « Je suis incapable de comprendre l'attention dont vous avez été l'objet dans tous les magazines académiques réputés, et comment ils ont pu se laisser aller à parler sérieusement de votre livre. Si Hugh Akston était dans les parages, aucune publication académique n'aurait osé traiter cela comme un travail admissible dans le domaine de la philosophie. Mais il n'est *pas* dans les parages. »

Le docteur Stadler sentit que c'était les mots qu'il était maintenant sommé d'employer ; et il aurait bien aimé que cette conversation se termine avant qu'il découvre ce qu'ils étaient.

— D'un autre côté, fit le docteur Ferris, « les publicités pour mon livre–oh, je suis sur que vous n'accorderiez aucune attention pour des choses telles que de la *pub*–citent une lettre hautement élogieuse que j'ai reçu de Monsieur Wesley Mouch. »

— Qui diable est ce Monsieur Wesley Mouch ?

Le docteur Ferris sourit.

— D'ici un an, vous ne me poserez plus cette question, Docteur Stadler. Présentons les choses comme cela : Monsieur Mouch est l'homme qui est en train de rationner le pétrole, aujourd'hui… et pour les temps à venir.

— Alors je suggère que vous vous en teniez à votre travail. Voyez avec ce Monsieur Mouch et laissez-lui le monde des chaudières à fioul domestique, mais laissez-moi le domaine des idées.

— Cela serait curieux d'essayer d'employer cette ligne de démarcation. dit le docteur Ferris sur le ton d'une remarque de portée académique, « Mais puisque nous sommes en train de parler de mon livre, pourquoi ne pas parler, alors, des relations publiques. »

Il se tourna pour accorder un regard ostensible aux formules mathématiques qui étaient écrites à la craie blanche sur le tableau.

— Docteur Stadler, ce serait désastreux si vous laissiez le domaine des relations publiques vous distraire dans le cadre d'un travail que vous êtes le seul sur la planète à pouvoir faire.

Cela avait été dit avec une obséquieuse déférence, et le

docteur Stadler n'aurait pu dire ce qui lui fit entendre dans cette phrase : « Continue plutôt à t'occuper de ton tableau noir ! »

Il en ressentit une morsure d'irritation et il la retourna contre lui-même, se disant avec colère qu'il devait se débarrasser de telles suspicions.

— Les relations publiques ? dit-il avec mépris. Je ne perçois aucune application pratique dans votre livre. Je ne perçois pas la fin qu'il pourrait servir.

— Vraiment ?

Les yeux du docteur Ferris clignèrent brièvement en direction de son visage ; l'étincelle d'insolence fut trop brêve pour être identifiée avec certitude.

— Je ne peux me permettre de considérer certaines choses comme possibles dans une société civilisée. fit le docteur Stadler avec sévérité.

— C'est admirablement exact. dit le docteur Ferris avec enthousiasme, « Vous ne pouvez pas vous le permettre. »

Le docteur Ferris se leva, se faisant ainsi le premier à indiquer que l'entretien était terminé.

— S'il vous plait, appelez-moi n'importe quand si quoique ce soit qui puisse vous causer de l'inconfort se produit dans ce Département. C'est mon privilège d'être toujours à votre service. ajouta-t-il.

Sachant qu'il était devenu nécessaire de réaffirmer son autorité, réprimant la honteuse réalisation du genre de substitut qu'il était en train de choisir, le docteur Stadler dit avec impériosité, sur un ton de vulgarité sarcastique :

— La prochaine fois que je vous appellerai, vous feriez mieux de vous débrouiller pour que votre “drôle de voiture” fonctionne convenablement.

— Oui, docteur Stadler. Je ferai en sorte de ne plus être en retard, et je vous prie de bien vouloir accepter mes excuses.

Le docteur Ferris avait répondu comme s'il avait joué une réplique convenue pour une pièce de théâtre ; comme s'il se trouvait satisfait que le docteur Stadler vienne d'apprendre, enfin, *la* méthode moderne de communication.

— Ma voiture m'a posé pas mal de problèmes, elle tombe littérallement en morceaux, et j'en avais commandé une neuve, il y-a quelques temps, la meilleure du marché : une Hammond décapotable–mais Lawrence Hammond a cessé

son activité la semaine dernière, sans aucune raison ni avertissement, et donc maintenant je suis coincé. Ces enfoirés semblent tous disparaître quelque part. Quelque chose devra être fait, à propos de ça.

Quand Ferris fut parti, le docteur Stadler resta assis derrière son bureau, ses épaules semblant se rapprocher l'une de l'autre, seulement conscient du souhait désespéré de ne pas être vu par qui que ce soit. Dans la brume de douleur qu'il ne définirait pas, il y-avait également le sentiment désepéré que personne–pas un seul des gens qu'il estimait–ne voudrait plus jamais le revoir.

Il savait quels étaient les mots qu'il n'avait pas prononcés. Il n'avait pas dit qu'il dénoncerait publiquement le livre et le répudierait au nom du Département. Il ne l'avait pas dit, parce qu'il avait craint de découvrir que la menace laisserait Ferris de marbre, que Ferris était tranquille, que les mots du docteur Stadler n'avaient plus aucun pouvoir. Et tandis qu'il se disait qu'il considérerait plus tard la question d'émettre une protestation publique, il savait qu'il ne le ferait pas.

Il saisit le livre et le laissa tomber dans sa corbeille.

Un visage lui vint à l'esprit, soudainement et clairement, comme s'il était en train de scruter la pureté de chacun de ses traits, un visage jeune qu'il ne s'était pas autorisé à s'en souvenir depuis des années.

Il se dit : « Non, il n'a pas lu ce livre, il ne le verra pas, il est mort ; il doit être mort depuis longtemps… »

La vive douleur était le choc de découvrir simultanément que c'était l'homme qu'il désirait voir le plus, plus que tout autre être dans le monde ; et qu'il lui fallait espérer que cet homme soit mort.

Il ne sut pas pourquoi–quand le téléphone sonna et que sa sécrétaire lui dit que Mademoiselle Dagny Taggart était en ligne–pourquoi il avait étreint le combiné avec empressement. Il avait remarqué que sa main était en train de trembler. Elle ne devrait jamais vouloir le revoir encore, l'avait-il pensé depuis plus d'une année. Il l'entendit clairement, une voix impersonnelle demandant un rendez-vous pour le voir.

— Oui, Mademoiselle Taggart, certainement, oui, bien sûr… Lundi matin ? Oui… Ecoutez, Mademoiselle Taggart, j'ai une obligation à New York, aujourd'hui. Je pourrai faire un saut à votre bureau, cet après-midi, si vous le voulez… Non, non… aucun problème… pas du tout… J'en serai très heureux… Cet

après-midi. Mademoiselle Taggart, disons 2… je veux dire 4 heures.

Il n'avait aucun engagement à New York. Il ne s'accorda pas le temps de chercher à savoir ce qui l'avait incité à faire ça. Il était en train de sourire avec impatience, en regardant un morceau de lumière du soleil sur une lointaine colline.

***

Dagny tira un trait noir en travers du ~~TRAIN NUMERO 93~~ sur le planning, et éprouva une satifaction désolée en s'apercevant qu'elle l'avait fait calmement. C'était quelque chose qu'elle avait eu à faire de nombreuses fois durant les six derniers mois. Ça avait été dur, les premières fois : c'était en train de devenir plus facile.

Le jour viendrait, songea-t-elle, où elle serait capable de tracer ce trait de mort sans même l'aide d'un effort. Le Train Numéro 93 était été un train de marchandises qui avait tiré son existence de la livraison de pièces à Hammondsville, dans le Colorado.

Elle savait quelles étapes devaient suivre : premièrement, la mort des trains spéciaux de marchandises ; ensuite, la réduction progressive du nombre de wagon-fourgons pour Hammondsville, accrochés, telles des membres d'une famille pauvre, à la fin des trains de fret en partance pour d'autres villes ; puis, la diminution progressive des arrêts à la gare de Hammondsville, selon le *planning* des trains de passagers ; puis, le jour où elle rayerait de la carte le nom HAMMONDSVILLE–COLORADO. Telle avait été la progression de la *Jonction Wyatt* et de la ville appelée Stockton. Elle savait–depuis qu'elle avait eu confirmation que Lawrence Hammond s'était retiré–qu'il était inutile d'attendre, d'espérer et de se demander si son cousin, son avocat ou un comité d'habitants locaux, rouvriraient l'usine. Elle savait qu'il était temps de faire des coupes claires dans le *planning*.

Six mois s'étaient écoulés depuis qu'Ellis Wyatt était parti– cette période qu'un journaliste avait appelée, avec un esprit qui se voulait malicieux, "*l'escapade du petit camarade*." Chaque pétrolier du pays qui possédait au moins trois puits et avait pleurniché qu'Ellis Wyatt ne lui avait laissé aucune chance de gagner sa vie, s'était précipité pour profiter de la large place que

Wyatt avait laissé vacante. Ils formaient des ligues, des coopératives, des associations ; ils réunissaient leurs ressources et leur noms en commun. “*La journée des petits camarades au soleil*”, le journaliste avait écrit. Leur “*soleil”* avait été les flammes qui se tordaient dans les derricks de la Wyatt Oil. A sa lueur, ils réalisèrent les fortunes dont ils avaient rêvé, ces fortunes qui ne réclamaient aucune compétence ou effort. Puis leurs plus gros clients, tels que les compagnies de production d’électricité, qui buvaient le pétrole par trains entiers et qui faisaient peu de cas de la faiblesse des hommes, commencèrent par adapter leurs installations au charbon–et les clients plus petits, qui étaient plus tolérants, se mirent en cessation d’activité les uns après les autres.

Les “gars de Washington” avaient imposé à la population le rationnement du pétrole, et une *Taxe de Solidarité d’Urgence* qui permettait de réunir des fonds pour venir en aide aux chômeurs de l’industrie pétrolière ; puis quelques unes des grosses compagnies pétrolières disparurent ; puis “les petits camarades au soleil” découvrirent qu’un trépan qui coûtait auparavant une centaine de dollars en coûtait désormais 500, puisqu’il n’y eut presque plus de marché pour les équipementiers de l’industrie pétrolière, et que ces fournisseurs étaient désormais contraints de gagner sur un trépan ce qu’il gagnaient auparavant sur cinq–c’était ça ou périr. Puis les *pipe-lines* avaient commencé à fermer les uns après les autres, puisqu’il n’était plus possible de subvenir à leur entretien. Puis les companies ferroviaires se virent accorder l’autorisation d’augmenter leurs tarifs de transport, puisqu’il y avait désormais beaucoup moins de pétrole et de ses dérivés à transporter, et que le surcoût du transport par wagon-citernes avait provoqué la disparition de deux petits réseaux de chemin fer. Et que quand le “*soleil”* se coucha, ils s’aperçurent que les coûts d’exploitation, qui avaient permis à ces puits d’exister sur leurs vingt-quatre hectares de champs de pétrole, à flanc des kilomètres de collines appartenant à Wyatt, étaient eux aussi partis dans les mêmes volutes de fumée.

Les “petits camarades” avaient attendu que leurs fortunes se soient évaporées et que leurs pompes se soient arrêtées, pour réaliser qu’aucune entreprise dans le pays ne pouvait se permettre d’acheter du pétrole, même à prix coûtant. Puis “les gars de Washington” avaient alloué des aides financières

gouvernementales aux compagnies pétrolières ; mais toutes les compagnies pétrolières n'ayant pas nécessairement des relations à Washington, il s'était ensuivi une situation que personne n'avait voulu examiner de trop près, et dont personne ne voulait parler.

Andrew Stockton s'était trouvé dans une position que la plupart des patrons enviaient. La course pour se convertir au charbon lui était tombée sur les épaules, telle une chape d'or : il avait été contraint de faire tourner son usine vingt-quatre heures sur vingt-quatre, sept-jours sur sept, courant une course contre les blizzards de l'hiver prochain, moulant des pièces de fonte pour des chaudières à charbon et des haut-fourneaux. Il restait bien peu de fonderies auxquelles on pouvait faire confiance ; il était devenu l'un des pilliers principaux supportant les caves et les cuisines du pays.

Le pillier s'effondra sans crier gare. Andrew Stockton annonça qu'il se retirait des affaires, puis ferma son usine avant de disparaître. Il ne laissa aucun mot disant ce qu'il souhaitait voir faire avec l'usine, ou disant si les membres de sa famille avaient le droit de la rouvrir.

Il y avait encore des voitures dans le pays, mais elles se déplaçaient telles des voyageurs dans le désert avançant parmi les squelettes de chevaux blanchis par le soleil : elles avançaient parmi les carcasses de voitures qui s'étaient arrêtées le long des routes sous le poids du devoir. Les gens n'achetaient plus de voitures et les usines d'automobiles étaient en train de fermer. Mais il y avait encore des hommes capables de se procurer de l'essence par l'entremise de relations dont personne ne jugeait opportun de parler, et encore moins de critiquer. Ces hommes achetaient des voitures à n'importe quel prix.

Des lumières illuminaient les montagnes du Colorado depuis les grandes fenêtres de l'usine, où les chaînes d'assemblage de Lawrence Hammond déversaient des camions et des voitures sur les voies de garage de la Taggart Transcontinental. La nouvelle disant que Lawrence Hammond s'était retiré arriva au moment où l'on s'y attendait le moins, ce fut rapide et soudain, tel l'unique "dong" d'une cloche au milieu d'un monde figé. Un comité constitué d'habitants de la région lançait maintenant des appels déséspérés à la radio, supliant Lawrence Hammond, où qu'il puisse être, de lui accorder la permission de rouvrir son usine. Il n'y avait aucune réponse.

Elle avait hurlé quand Ellis Wyatt était parti ; elle avait soupiré quand Andrew Stockton s'était retiré ; quand elle avait appris que Lawrence Hammond avait disparu, elle avait demandé, impassible, « qui est le prochain ? »

« Non, Mademoiselle Taggart, je ne peux pas l'expliquer, » lui avait dit la sœur d'Andrew Stockton, lors de son dernier voyage dans le Colorado, deux mois auparavant. « Il ne m'en a jamais dit un mot, et je ne sais même pas s'il est mort ou encore en vie, pareil que pour Ellis Wyatt. Non, rien de particulier n'est arrivé durant le jour précédant son départ. Je me souviens seulement qu'un homme est venu le voir durant cette dernière soirée. Un inconnu que je n'avais jamais vu auparavant. Ils ont discuté ensemble jusque tard dans la nuit. Quand je suis parti me coucher, la lumière était toujours allumée dans le bureau d'Andrew. »

Les gens étaient silencieux dans les villes du Colorado. Dagny avait remarqué leur façon de marcher dans les rues, dépassant leurs petits *drugstores*, quincailleries et supérettes : comme s'ils espéraient que les activités professionnelles qui les maintenaient occupés leur permettaient d'éviter de regarder vers l'avenir. Elle aussi avait marché dans ces rues, en essayant de ne pas relever la tête, de ne pas avoir à rencontrer du regard les corniches rocheuses noircies par la suie et les morceaux d'acier tordus qui avaient été les champs de pétrole Wyatt. On ne pouvait les voir depuis toutes les villes alentour ; quand elle avait regardé droit devant elle, elle les avait vu, au loin.

Sur la crête de la colline, un puit était encore en flammes. Personne n'avait été capable de l'éteindre. Elle l'avait vu depuis les rues : un *geyser* de feu se tordant convulsivement contre le ciel, comme s'il tentait de se déchirer de lui-même dans les airs. Elle l'avait vu de nuit, depuis une distance de 160 kilomètres à travers la vitre d'un train : une petite flamme violente s'agitant dans le vent.

Les gens l'appelaient la *Torche de Wyatt*.

Le plus long train roulant sur la *Ligne John Galt* avait quarante wagons ; le plus rapide roulait à 80 kilomètres par heure. Les locomotives devaient être épargnées : c'était des locomotives à vapeur qui avaient dépassé l'âge de leur retraite depuis longtemps déjà. Jim se débrouillait pour obtenir du *gas-oil* pour les *Diesels* qui tiraient la *Comète,* et pour quelques

transports de marchandises transcontinentaux. La seule source d'énergie sur laquelle elle pouvait compter était Ken Danagger, de la Danagger Coal, en Pennsylvanie.

Des trains vides cahotaient à travers les quatres Etats qui étaient liés, en temps que voisins, à la gorge du Colorado. Ils transportaient quelques chargements de moutons, un peu de maïs, des melons, et, occassionnellement, un fermier et sa famille endimanchés qui avaient des amis à Washington. Jim avait obtenu de Washington une aide de l'Etat pour chaque train que l'on faisait rouler, non pas comme une source de profit tirée du transport, mais au nom d'un service public servant l'égalité des citoyens.

Maintenir des trains roulant régulièrement dans les régions où la population en avait encore besoin, là où subsistaient encore quelques activités de production, leur demandait chaque parcelle de leur énergie. Mais sur les bilans comptables de la Taggart Transcontinental, les chèques de l'Etat qui finançaient le fonctionnement des trains vides faisaient des nombres plus grands que ceux des profits réalisés par les trains de transport de marchandises les plus rentables des zones industrielles les plus actives. Jim se vantait que ces six derniers mois avaient été les plus prospères de l'histoire de la Taggart. Enregistrés dans la colonne “crédit” du rapport annuel imprimé en quadrichromie sur papier couché de luxe qu'il distribuait à ses actionnaires, se trouvait l'argent qu'il n'avait pas gagné–les subsides qui faisaient rouler les trains vides ; et l'argent qu'il ne possédait pas–les sommes qui devaient être réparties pour payer les dividendes des actionnaires, et les retraites des détenteurs de bons de la Taggart, ainsi que la dette que, par la volonté de Wesley Mouch, il était autorisé à ne pas honorer. Il se vantait du plus gros volume de transport de fret transporté par les trains de la Taggart en Arizona–là où Dan Conway avait fermé la dernière portion de voies de la Phoenix-Durango, avant de prendre sa retraite anticipée–et dans le Minnesota, où Paul Larkin faisait transporter son minerai par le rail. Le dernier des navires minéraliers des Grands Lacs avait disparu.

« Tu as toujours considéré le fait de faire de l'argent comme une vertu si importante », lui avait dit Jim avec un drôle de demi-sourire, « Et bien, il me semble que je me débrouille mieux que toi sur ce terrain là… »

Personne ne prétendait comprendre la question du *gel des*

avoirs en bons de chemin de fer ; peut-être parce que tout le monde ne la comprenait que trop bien. Au début, il y-avait eu quelques signes de panique chez les détenteurs de bons, et une dangereuse indignation du public. Puis Wesley Mouch avait sortit un nouveau décret qui rendait légal le *dégel* des avoirs sur présentation d'un dossier de *banqueroute personnelle* ; dans lequel cas l'Etat rachéterait les bons, pour autant qu'une *preuve satisfaisante le justifiant* soit fournie par les intéressés. Il y-avait trois questions auxquelles personne ne répondait, ni même ne les posait : Quelle était l'étendue du mot "preuve" ? Quelle était l'étendue du mot "satisfaisant" ? "Faillite" par rapport à quoi ou à qui, et à partir de quelle somme par rapport à quel revenu ?

Puis il devint déplacé de débattre de sujets tels que : pourquoi tel homme s'était vu accordé le droit de dégel de son argent, tandis que tel autre se l'était vu refusé ? Les gens regardaient ailleurs, la bouche pincée, si jamais quiconque demandait un "pourquoi ?" On était supposé *décrire*, et non pas expliquer, *énumérer* les faits, et non pas les évaluer : Monsieur Smith avait été "dégelé", Monsieur Jones ne l'avait pas été– c'était "comme ça et puis c'est tout". Et quand Monsieur Jones se suicidait, les gens disaient, « Et bien, je ne sais pas ; s'il avait réellement eu besoin de son argent, le gouvernement le lui aurait donné, mais il y-en a qui ne peuvent survivre que par l'avarice. »

On n'était pas supposé débattre sur la "place publique" des hommes qui, s'étant vu refuser le "dégel", avaient vendu leurs bons pour un tier de leur valeur à d'autres qui bénéficiaient du statut de *banqueroute personnelle* et qui, miraculeusement, transformaient un investistement de 33 *cents* en 1 dollar entier et authentique ; ni d'une nouvelle profession pratiquée par de brillants jeunes hommes sortant tout juste de l'université, qui s'appelaient eux-mêmes les "dégeleurs", et qui offraient leurs services pour "vous aider à rédiger votre demande de dossier de dégel en utilisant les termes juridiques et fiscaux *appropriés*".

Les jeunes garçons avaient des amis à Washington.

En regardant le rail de la Taggart depuis le quai d'une gare de campagne, elle avait remarqué qu'elle éprouvait, non pas la brillante fièrté qu'elle avait naguère éprouvée, mais une forme de honte confuse et coupable, comme si quelque sorte de rouille sale et graisseuse s'était développée sur le métal, et pire : comme si la rouille avait une couleur *sanguine*. Mais ensuite,

lorsque, revenue dans le grand hall de la gare centrale, elle avait regardé la statue de Nat Taggart et s'était dit : « c'était ton rail, tu l'as fait, tu t'es battue pour lui, tu n'as pas été stoppée par la peur ou par l'horreur–je ne l'abandonnerai pas aux hommes de sang et de rouille–et je suis la dernière à en être le gardien. »

Elle n'avait pas abandonné sa quête pour l'homme qui avait inventé le moteur. C'était le seul aspect de ses activités qui la rendait capable de supporter tout le reste. C'était le seul but en vue qui donnait un sens à sa lutte. Il lui arivait parfois de se demander pourquoi elle voulait reconstruire ce moteur.

« Pourquoi faire ? » quelque voix semblait le lui demander. « Parce que je suis toujours vivante, » répondait-elle. Mais sa quête était demeurée futile. Ses deux ingénieurs n'avaient rien trouvé dans le Wisconsin. Elle les avait envoyés à travers tout le pays à la recherche d'hommes qui avaient travaillé pour la Twentieth Century, dans le but d'apprendre le nom de l'inventeur. Ils n'avaient rien appris. Elle les avait envoyé éplucher les dossiers de l'*Office des brevets et des droits d'auteur* ; aucune demande de brevet n'avait été déposée pour ce moteur.

Le seul reste de sa quête personnelle était un mégot de cigarette avec le symbole du dollar imprimé dessus. Elle l'avait oublié, jusqu'à une de ces dernières soirées lorsqu'elle l'avait retrouvé dans l'un des tiroirs de son bureau, et donné à son ami du kiosque du grand hall. Le vieil homme avait été très étonné, tandis qu'il l'avait examiné, le manipulant entre ses deux doigts comme s'il s'agissait d'une relique ; il n'avait jamais entendu parler d'une telle marque et s'était demandé comment il avait pu passer à côté.

« Etait-ce un tabac de bonne qualité, Mademoiselle Taggart ? »

« Le meilleur que je n'ai jamais fumé. »

Il avait secoué la tête, étonné. Il avait promis de découvrir où ces cigarettes étaient fabriquées, et de lui en trouver un paquet.

Elle avait essayé de trouver un scientifique capable d'entreprendre la reconstruction du moteur. Elle avait auditionné les hommes qui lui avaient été recommandés comme étant les meilleurs dans leurs disciplines respectives. Le premier, après qu'il eut examiné les restes du moteur, avait déclaré sur le ton d'un sergent recruteur que la chose ne pouvait pas fonctionner, n'avait jamais fonctionné, et d'ailleurs il

prouverait que l'on ne parviendrait jamais à faire fonctionner aucun moteur de ce type. Le second avait dit d'une voix traînante, sur le ton d'une réponse à une obligation ennuyeuse, qu'il ne savait pas si cela pouvait être fait ou pas, et que cela ne l'intéressait pas de le savoir. Le troisième avait dit, avec une voix d'une insolence belligérente, qu'il était disposé à tenter d'accomplir la tâche sur la base d'un contrat de dix ans, à 25.000 dollars par an :

« Après tout, Mademoiselle Taggart, si vous espérez réaliser d'immenses profits avec ce moteur, c'est vous qui devriez payer pour je joue ainsi mon temps. »

Le quatrième, qui était le plus jeune, l'avait observé silencieusement durant un moment, et les traits de son visage avaient glissé de l'absence de toute expression vers la suggestion du mépris :

« Vous savez, Mademoiselle Taggart, je ne pense pas qu'un tel moteur doive jamais être réalisé, même si quelqu'un apprenait comment le réaliser. Il serait si supérieur à tout ce qui existe que c'en serait déloyal à l'égard des autres scientifiques de moindre compétence, car cela ne laisserait aucune perspective d'avenir à leurs exploits et capacités. Je ne pense pas que le fort devrait avoir le droit de blesser l'amour-propre du faible. »

Elle lui avait sèchement intimé de sortir de son bureau, et était restée assise dans un état d'épouvante incrédule, devant le fait que la plus vicieuse de toutes les déclarations qu'elle n'avait jamais entendues, avait été prononcée sur le ton de la légitimé morale.

La décision d'en parler au docteur Robert Stadler avait été son dernier recours.

Elle s'était forcé à l'appeler, contre la résistance que quelque inamovible point en elle qui lui faisait l'effet de freins pressés à mort. Elle s'était lancée dans bien des contre-arguments. Elle s'était dit : « j'ai affaire à des gens tels que Jim et Orren Boyle–sa culpabilité est moindre que la leur–pourquoi ne lui en parlerais-je pas ? »

Elle n'avait trouvé aucune réponse, seulement un sens obstiné de réticence, seulement le sentiment que de tous les hommes sur la Terre, le docteur Stadler était celui qu'elle ne devait pas appeler.

Alors qu'elle était assise à son bureau, penchée au-dessus des horaires et *planning* de la *Ligne John Galt*, attendant l'arrivée du docteur Stadler, elle se demandait pourquoi aucun talent de premier ordre ne s'était élevé dans le domaine de la science depuis

des années. Elle était incapable ne serait-ce que de chercher une réponse. Elle était en train de regarder le trait noir qui était la dépouille du Train Numéro 93, sur le *planning* devant ses yeux.

Un train a deux grands attributs de vie, se dit-elle : le mouvement et le propos. Ceci avait été comme une entité vivante, mais maintenant c'était seulement un nombre de wagons de transport de marchandises et de locomotives. Ne te laisses pas le temps d'éprouver des sentiments, se dit-elle, disloque la carcasse le plus vite possible, les locomotives sont attendues sur tout le réseau ; Ken Danagger, a besoin de trains, en Pennsylvanie, de plus de trains ; si seulement…

— Docteur Robert Stadler, dit la voix dans l'interphone.

Il entra, souriant ; le sourire semblait ne pas être à la hauteur de ses mots :

— Mademoiselle Taggart, voudriez-vous croire comme je suis désespérément heureux de vous revoir ?

Elle ne sourit pas, elle affecta un air de courtoisie grave tandis qu'elle répondit :

— C'est vraiment gentil de votre part de faire le déplacement.

Elle fit une courbette, de sa silhouette svelte un peu tendue, raide, exception faite du mouvement de formalité de sa tête.

— Que diriez-vous si je confessais que tout ce dont j'avais besoin était une excuse plausible pour venir ici ? Cela vous surprendrait-il ?

— J'essayerai de ne pas abuser de votre courtoisie. elle ne sourit pas, « Je vous en prie, Docteur Stadler, asseyez-vous.»

Il regarda autour de lui avec intérêt.

— Je n'ai jamais vu le bureau d'un dirigeant de compagnie ferroviaire. Je n'aurais pas cru que ce serait si… un endroit aussi solennel. Est-ce en raison de la nature du travail ?

— Le sujet à propos duquel je voudrais recueillir votre avis est très éloigné du champ de vos intérêts, Docteur Stadler. Vous pourriez trouver bizarre que je doive vous appeler. Laissez-moi vous en expliquer mes raisons, s'il vous plait.

— Le simple fait que vous souhaitiez me voir est une raison pleinement suffisante. Si je peux vous être d'un quelconque service, je ne sais ce qui me plairait plus en cet instant.

Son sourire avait une séduisante qualité, c'était le sourire d'un homme du monde qui l'utilisait, non pas pour couvrir ses

mots, mais pour souligner l'audacité d'exprimer une émotion sincère.

— Mon problème relève de la technologie. dit-elle sur le ton clair et dépourvu de sentiments d'un jeune mécanicien discutant d'une tache difficile, « Je réalise pleinement votre mépris pour cette branche de la science. Je ne m'attends pas à ce que vous puissiez le résoudre… ce n'est pas le genre de travail qui vous intéresse. J'aurais seulement aimé vous le soumettre, après quoi j'aurai deux questions à vous poser. Je devais vous appeler parce qu'il s'agit d'une matière qui implique le cerveau de quelqu'un, un cerveau vraiment grand, et… »–elle parlait sur un ton impersonnel, comme si elle était en train de rendre l'exacte justice–« et vous êtes le seul grand cerveau restant dans ce domaine. »

Elle n'aurait pu dire pourquoi ses mots l'avaient touché comme ils venaient de le faire. Elle remarqua l'immobilité de son visage, la soudaine gravité que ses yeux exprimaient, un étrange sérieux qui semblait être empressé et presque suppliant, puis elle entendit sa voix arriver gravement, comme sous la pression de quelque émotion lui conférant une tonalité simple et humble :

— Quel est votre problème, Mademoiselle Taggart ?

Elle lui parla du moteur et de l'endroit où elle l'avait trouvé ; elle lui dit qu'il s'était avéré impossible de savoir le nom de son inventeur ; elle ne fit pas mention des détails de sa quête. Elle lui tendit des photographies du moteur et les restes du manuscript.

Elle l'observa tandis qu'il lit. Elle remarqua tout d'abord l'assurance du professionnalisme dans les mouvements rapides et scrutateurs de ses yeux, puis la pause, puis une attention croissante, puis un mouvement de ses lèvres qui, si elle l'avait vu sur le visage d'un autre homme, aurait pu être un sifflement ou un souffle. Elle le vit s'interrompre pour de longues minutes et regarder en direction d'un hypothétique lointain, comme si son esprit était en train de tourner à toute vitesse, roulant sur de soudains et innombrables chemins, essayant de les suivre tous en même temps. Elle le vit tourner les pages en arrière, puis s'arrêter, puis se forcer à lire, comme s'il était partagé entre son empressement à continuer, et son impatience de saisir toutes les possibilités qui s'ouvraient à la vision de son esprit. Elle vit son excitation silencieuse, elle sut qu'il avait même oublié le bureau

dans lequel il se trouvait à cet instant, et elle aussi, tout sauf la vision d'un exploit–et en tribut offert à sa capacité d'une telle réaction, elle souhaita qu'il lui soit possible d'aimer le docteur Stadler.

Il avait été silencieux durant plus d'une heure lorsqu'il finit et releva les yeux pour la regarder.

— Mais ceci est extraordinaire ! fit-il sur le ton joyeux et surpris de l'annonce d'une nouvelle à laquelle elle ne se serait pas attendue.

Elle aurait voulu pouvoir sourire en retour et lui accorder la camaraderie de la joie partagée, mais elle se contenta de hocher la tête et de dire froidement :

— Oui.

— Mais, Mademoiselle Taggart, ceci est incroyable !

— Oui.

— Avez-vous dit que ceci "relevait de la technologie" ? C'est plus, bien plus que cela. Les pages où il écrit à propos de son convertisseur… vous pouvez voir les prémisses sur lesquelles il fonde ses dires. Il est arrivé une sorte de nouveau concept de ressource énergétique. Il a fait table rase de tous les principes en vigueur, selon lesquelles son moteur aurait été impossible. Il a formulé une nouvelle prémisse de son cru et il a résolu, en partant de cette base, le secret de la conversion de l'énergie électrostatique résiduelle en énergie cinétique. Savez-vous ce que cela signifie ? Réalisez-vous quelle prouesse de pure science abstraite il dû accomplir avant de seulement pouvoir commencer à songer à un tel moteur ?

— Qui ? demanda-t-elle sur un ton calme.

— Je vous demande pardon ?

— C'était la première des deux questions que je voulais vous poser, Docteur Stadler : auriez-vous à l'esprit le nom d'un jeune scientifique que vous auriez-pu connaître, il y-a dix ans, et qui aurait été capable de faire ça ?

Il fit une pause, étonné ; il n'avait pas eu le temps de penser à cette question là.

— Non, dit-il lentement, en fronçant les sourcils, « non, je ne vois personne… Et c'est surprenant… parce qu'une intelligence de ce genre n'aurait pu passer inaperçue partout… quelqu'un l'aurait porté à mon attention… Ils m'ont toujours envoyé les jeunes physiciens prometteurs… Avez-vous dit que vous avez trouvé ceci dans le laboratoire de recherche d'une

enterprise privée tout à fait ordinaire, specialisée dans les moteurs ? »

— Oui.

— C'est bizarre. Qu'est-ce qu'il faisait dans un tel endroit ?

— Il concevait un moteur.

— C'est bien ce que je veux dire. Un homme avec le génie d'un grand scientifique qui choisit d'être un inventeur commercial ? Je trouve cela outrageant. Il voulait un moteur, et il a calmement accompli une revolution majeure dans la science des energies, juste comme moyen d'arriver à une fin, et il ne s'est même pas soucié de publier ses découvertes, mais, toujours sans faire d'erreurs, a plutôt continué à élaborer son moteur. Pourquoi voulait-il gaspiller son intelligence sur des applications pratiques ?

— Peut-être parce qu'il aimait vivre sur cette Terre. lâcha-t-elle involontairement.

— Je vous demande pardon ?

— Non, je… je suis désolée, Docteur Stadler. Je n'avais pas l'intention de remettre en question aucun… sujet sans rapport avec ce dont nous parlons.

Il était en train de regarder dans le vague, poursuivant le cheminement de ses propres pensées.

— Pourquoi n'est-il pas venu vers moi ? Pourquoi ne se trouvait-il pas dans quelque prestigieux institut de recherche fondamentale auquel un tel cerveau appartenait ? S'il avait l'intelligence requise pour réussir cet exploit, il avait sans aucun doute l'intelligence de pleinement réaliser l'importance de ce qu'il avait fait. Pourquoi n'a-t-il pas publié un papier sur sa définition de l'énergie ? Je peux voir la direction général qu'il avait prise, mais bon Dieu !... les pages les plus importantes sont manquantes, l'énoncé n'y-est pas ! Sûrement que quelques personnes dans son entourage devraient en avoir compris assez pour faire l'annonce de son travail à la communauté scientifique de la planète ? Pourquoi ne l'ont-ils pas fait ? Comment pouvaient-ils abandonner–carrément abandonner–une chose de ce genre ?

Ce sont des questions auxquelles je ne trouve aucune réponse. Et puis, d'autre part, d'un point de vue purement pratique, pourquoi ce moteur a-t-il été laissé à l'abandon dans un tas de gravats ? Vous ne pensez pas qu'un de ces cupides idiots d'industriels aurait dû le récupérer dans le but de faire une

fortune avec ? Aucune intelligence n'était requise pour voir sa valeur commerciale.

Elle sourit pour la première fois–un vilain sourire d'amertume ; elle ne dit rien.

— Vous vous êtes trouvé dans l'impossibilité de trouver trace de son inventeur ? demanda-t-il.

— Totalement impossible… Jusqu'à présent.

— Pensez-vous qu'il soit encore en vie ?

— J'ai des raisons de penser qu'il l'est. Mais je ne peux en être sûre.

— Supposez que j'essaie de lancer un appel à son intention ?

— Non, ne le faites pas.

— Mais, si je plaçais une annonce dans une publication scientifique, et faisais annoncer par le docteur Ferris…

Il s'interrompit ; il vit son coup d'œil dans sa direction aussi rapidement qu'elle vit le sien ; elle ne dit rien, mais elle soutint son regard ; il regarda ailleurs et finit sa phrase, aussi froidement que fermement : « …et faisait annoncer par le docteur Ferris à la radio que que je souhaite le rencontrer, refuserait-il de se présenter ? »

— Oui, Docteur Stadler, je pense qu'il refuserait.

Il ne la regarda pas. Elle remarqua la légère tension des muscles de son visage, et, simultanément, quelque chose qui était en train de s'avachir dans ses traits ; elle n'aurait pu dire quelle sorte de lumière était en train de s'éteindre en lui, ni ce qui lui fit penser à la mort d'une lumière.

Il envoya le manuscrit sur le dessus du bureau d'un mouvement de son poignet décontracté et méprisant.

— Ces hommes qui n'ont rien à faire d'être un tant soit peu pratique, et qui vendent leurs cerveaux pour de l'argent, devraient acquérir quelques connaissances élémentaires des conditions des réalités pratiques.

Il la regarda avec une pointe de défi, comme s'il attendait une réponse vexée en retour. Mais sa réponse exprima quelque chose de bien pire que de la vexation : son visage demeura dénué d'expression, comme si elle ne se souciait plus depuis longtemps du bien fondé ou de l'erreur de ses convictions. Elle répondit poliment :

— La seconde question que je voulais vous poser était : seriez-vous assez aimable de m'indiquer le nom de quelque

physicien que ce soit qui, selon votre jugement, possèderait les compétences requises pour tenter la reconstruction de ce moteur.

Il la regarda et étouffa un rire ; c'était le son de la douleur.

— Cela vous torturerait-il aussi, Mademoiselle Taggart : cette impossibilité de trouver aucune sorte d'intelligence où que ce soit ?

— J'ai auditionné quelques physiciens qui me furent hautement recommandés, et je les ai trouvés idiots.

Il s'inclina en avant avec empressement.

— Mademoiselle Taggart, demanda-t-il, « m'avez-vous appelé parce ce que vous aviez confiance en l'intégrité de mon jugement scientifique ? »

La question fut un appel à la clémence dépourvu d'ambiguité.

— Oui. répondit-elle sur un ton égal, « j'ai cru "en l'intégrité de votre jugement scientifique". »

Il ramena son corps en arrière ; on aurait dit qu'un sourire dissimulé, intérieur, assouplissait la tension des traits de son visage.

— J'aurais aimé pouvoir vous aider. fit-il, comme si il parlait à un camarade, « Avec tout l'égoïsme dont je puis être capable, j'aimerais tellement pouvoir vous aider, parce que, vous voyez, c'est ce qui a été mon plus gros problème… tenter de trouver des hommes de talent pour ma propre équipe. Talent… vous parlez ! Je me serais contenté d'un semblant de promesse… mais les hommes qu'ils m'ont envoyés ne pouvaient honnêtement prétendre qu'ils possédaient le potentiel qui leur aurait permis de le développer, jusqu'au point de devenir un jour mécano dans un garage. Je ne sais pas si je suis en train de me faire vieux et trop exigeant, ou si la race humaine est en train de dégénérer, mais le monde ne semblait pas être aussi imperméable à l'intelligence, durant ma jeunesse. Aujourd'hui, si vous voyiez le genre d'hommes que j'ai eu à auditionner, vous v… »

Il s'arrêta abruptement, comme s'il venait soudainement de se remémorer un souvenir. Il demeura silencieux ; il parut considérer quelque chose qu'il connaissait, mais ne souhaitait pas lui en parler ; elle en devint certaine lorsqu'il conclut brusquement, sur ce ton de ressentiment qui cache

l'échappatoire embarrassée, « Non, je ne vois personne que je considérerais assez pour vous le recommander. »

— C'était tout ce que je voulais vous demander, Docteur Stadler. fit-elle, « Merci de m'avoir consacré un peu de votre temps. »

Il demeura assis et immobile pendant un moment, comme s'il ne pouvait se résoudre à s'en aller.

— Mademoiselle Taggart, demanda-t-il, « pourriez-vous me montrer le moteur, *physiquement* ? »

Elle le regarda, étonnée.

— Pourquoi, oui… si vous le désirez. Mais c'est dans une remise souterraine, dans les galleries situées sous notre gare centrale.

— Cela ne me gêne pas, s'il ne vous gêne pas non plus de m'y conduire. J'aimerais le voir–c'est tout.

Quand ils se trouvèrent dans la forteresse souterraine de granite, devant le caisson de verre contenant une forme en métal endommagée, il retira lentement son chapeau, d'un geste absent, et elle n'aurait pu dire s'il s'agissait d'un geste de routine, se souvenant qu'il se trouvait dans une pièce en compagnie d'une femme, ou du geste de mettre sa tête à nu lorsque que l'on se trouve en présence d'un cercueil.

Ils demeurèrent là, silencieux, leurs visages éclairés par le reflet d'une faible lampe sur la surface vitrée du caisson.

— C'est si merveilleux. dit le docteur Stadler à voix basse, « C'est si merveilleux de voir une grande, nouvelle, et cruciale idée qui n'est pas la mienne ! »

Elle le regarda, souhaitant pouvoir croire qu'elle l'avait correctement compris. Il parla avec une sincérité passionnée, ne faisant plus aucun cas des conventions, ne faisant plus aucun cas de son inquiétude de savoir s'il était séant de la laisser entendre la confession de sa douleur, ne voyant rien d'autre que le visage d'une femme qui était capable de comprendre :

— Mademoiselle Taggart, connaissez-vous le lieu-commun du médiocre ? C'est le ressentiment à l'égard de la réussite de l'autre. Ces touchants médiocres, assis dans la crainte que le travail de quelqu'un d'autre s'avère être meilleur que le leur… ils n'ont pas l'ombre d'un soupçon de la solitude qui vous arrive lorsque vous atteignez le sommet. L'isolement d'un égal… d'un esprit à respecter et d'une performance à admirer.

Ils vous montrent leurs dents depuis leurs trous à rats, pensant que vous prenez du plaisir à laisser votre brillance les faire disparaître… alors que vous donneriez une année entière de votre vie pour voir seulement un soupçon de talent à propos de n'importe quoi chez eux. Ils jalousent la réussite, et leurs rêves de grandeur est un univers où tous les hommes sont devenus leurs inférieurs reconnus. Ils ne savent pas que ce rêve là est la preuve indiscutable de la médiocrité… parce que cette sorte d'univers est précisément ce que l'homme de talent ne serait pas capable de supporter. Ils n'ont aucune possibilité de savoir ce qu'il ressent, lorsqu'il se trouve entouré en permancence d'inférieurs… La haine ? Non, pas la haine, mais l'ennui… Le terrible ennui, désésperé, épuisant, paralysant. Quelle considération pouvez-vous accorder à des compliments et à de l'adulation venant d'hommes que vous ne respectez pas ? N'avez-vous jamais éprouvé du désir pour quelqu'un que vous pourriez admirer ? Pour quelque chose que l'on ne regarde pas d'en haut, mais d'en bas ?

— Je l'ai ressenti durant toute ma vie. dit-elle. C'était une réponse qu'elle ne pouvait pas lui refuser.

— Je sais. fit-il–et il y-eut de la beauté dans la douceur impersonnelle de sa voix–« Je l'ai su dès la première fois que je vous ai parlé. C'était pour cela que je suis venu aujourd'hui… » Il s'interrompit pour sa coupure la plus brêve, mais elle ne répondit pas à l'appel, et il finit sa phrase avec la même douceur calme, « Et bien, c'était pour cela que je voulais voir le moteur. »

— Je comprends. dit-elle doucement. le ton de sa voix était la seule forme de compréhension qu'elle put lui accorder.

— Mademoiselle Taggart, fit-il, les yeux baissés sur le caisson de verre, « je connais un homme qui pourrait être capable d'entreprendre la reconstruction de ce moteur. Il ne travaillerait pas pour moi… donc il est probablement le genre d'homme que vous voulez. »

Mais au moment où il releva la tête–et avant même qu'il vit le regard d'admiration dans ses yeux, le regard direct qu'il avait imploré de voir, le regard de pardon–il détruisit son unique chance d'expiation, en ajoutant sur un ton de sarcasme de salon :

— Apparemment le jeune homme n'éprouvait aucun désir de travailler pour le bien de la société ou la pérennité de la

science. Il m’a dit qu’il n’accepterait pas un travail de fonctionnaire. Je présume qu’il espérait le plus gros salaire qu’il pouvait obtenir d’un employeur du secteur privé.

Il tourna les talons, afin de ne pas avoir à assister à la dispartion de l’expression de son visage, de ne pas se laisser aller à en comprendre la signification.

— Oui, dit-elle, « il est probablement le genre d’homme que je veux. »

— C’est un jeune scientifique de l’Institut de Technologie de Utah, fit-il sèchement, « Son nom est Quentin Daniels. Un de mes amis me l’a envoyé, il y-a quelques mois. Il est venu me voir, mais il ne voulait pas du travail que je lui avais proposé. Je voulais l’avoir dans mon équipe. Il avait l’intelligence d’un scientifique. Je ne sais pas s’il peut réussir avec votre moteur, mais au moins il a les capacités pour entreprendre quelque chose. Je crois que vous pouvez encore le joindre à l’Institut de Technologie de l’Utah. Je ne sais pas ce qu’il est en train d’y faire, maintenant–ils ont fermé l’Institut il y-a un an. »

— Merci, Docteur Stadler, j’entrerai en contact avec lui.

— Si… si vous le voulez, je serais heureux de l’aider avec la partie théorique. Je vais effectuer quelques recherches personnelles là-dessus, en commençant à partir des pistes que laisse ce manuscript. J’aimerais trouver le secret cardinal de l’énergie que son auteur a trouvé. C’est son principe de base que nous devons découvrir. Si nous réussissons, Monsieur Daniels peut finir le travail pour ce qui concerne la réalisation du moteur.

— J’apprécierai toute l’aide que souhaiteriez m’offrir, Docteur Stadler.

Ils marchèrent silencieusement dans le dédale de galleries abandonnées, sur les voies de métal rouillé éclairées par une ligne de lumières bleues, jusqu'à la lointaine lumière des quais.

Arrivés à la sortie du tunnel, ils virent un homme à genoux sur la voie, frappant sur un aguillage à coups de marteau avec une absence de rythme qui indiquait l’exaspération de l’incertitude. Un deuxième homme se tenait debout à côté de lui, l’observant avec impatience.

— Et bien, qu’est ce qu’il a ce putain de machin ? demanda l’homme qui observait.

— Sais pas.

— Ça fait une heure que t’es là-dessus.

— Ouais.

— T’en as encore pour longtemps ?

— Qui est John Galt ?

Le docteur Stadler se crispa en entendant le nom. Ils avaient dépassé les deux hommes lorsqu'il dit :

— Je n'aime pas cette expression là.

— Moi non plus. répondit-elle, « D'où vient-elle ? »

— Personne ne le sait.

Ils demeurèrent tous deux silencieux un instant, puis il dit :

— J'ai connu un John Galt, dans le temps. Seulement, il est mort depuis longtemps.

— Qui était-il ?

— Pendant un moment, j'avais considéré qu'il était encore en vie. Mais maintenant, je suis certain qu'il a dû mourir. Il avait une telle intelligence que s'il était encore vivant, le monde entier parlerait de lui aujourd'hui.

— Mais, le monde entier *parle* de lui.

Il s'arrêta net.

— Oui… dit-il avec lenteur, considérant une pensée qui semblait ne jamais lui avoir traversé l'esprit auparavant, « oui… Pourquoi ? » la question était chargée du son de la terreur.

— Qui était-il, Docteur Stadler ? Pourquoi parlent-ils de lui ? Qui était-ce ?

Il secoua la tête et soupira, et dit d'un ton sec :

— C'est juste une coïncidence. Ce nom là est très commun. C'est une coïncidence tout à fait fortuite. Ça n'a aucun rapport avec l'homme que je connaissais. Cet homme est mort.

Il ne s'autorisa pas à savoir la complète implication des mots qu'il ajouta :

— Il doit être mort.

***

L'ordre qui reposait sur son bureau portait les mentions :

CONFIDENTIEL
FLASH
PRIORITAIRE

Besoin prioritaire relevant de l'urgence nationale, à faire certifier par le Directeur du Service Sûreté-Qualité.

Affaire concernant : Projet X.

…et demandait qu'il vende 10.000 tonnes de *Rearden Metal* au Département Général des Sciences et des Technologies.

Rearden le lit et releva les yeux vers le directeur de son usine qui se tenait debout devant lui, immobile. Le directeur était entré et avait posé le document sur son bureau, sans ajouter un mot.

— J'ai pensé que vous voudriez voir ça. dit-il en réponse au regard de Rearden.

Rearden pressa un bouton appelant Mademoiselle Ives. Il lui tendit l'ordre et dit :

— Renvoyez ceci à son expéditeur, où qu'il puisse être. Dites leur que je ne vendrai pas de Rearden Métal au Département Général des Sciences et des Technologies.

Gwen Ives et le directeur le regardèrent, puis se regardèrent, puis le regardèrent encore ; ce qu'il vit dans leurs yeux était des félicitations.

— Bien, Monsieur Rearden. dit Gwen Ives avec formalité, en se saisissant du document comme s'il s'agissait de n'importe quel autre papier d'affaire.

Elle adressa une courbette et quitta la pièce. Le directeur la suivit.

Rearden fit un léger sourire, en reconnaissance des sentiments qu'ils venaient d'éprouver. Il n'avait que faire de ce bout de papier ou de ses possibles conséquences.

Par une sorte de réflexe intérieur–qui avait été comme une prise que l'on arrache pour stopper l'arrivée du courant de ses émotions–il s'était dit, il y avait de ça six mois : « Agis tout d'abord, continue à faire fonctionner l'usine, tu t'occuperas de tes émotions plus tard. » Cela lui avait permis de prendre du recul par rapport aux effets de la *Loi des parts égales*.

Personne n'avait su comment cette loi devait être respéctée. En premier lieu, il avait été notifié qu'il ne pouvait produire du *Rearden Metal* en quantité supérieure au tonnage du meilleur autre alliage, autre que l'acier, produit par Orren Boyle. Mais le meilleur alliage produit par Orren Boyle était un attrape-nigaud que personne ne voulait acheter. Puis on lui dit qu'il pouvait produire autant de *Rearden Metal* qu'Orren Boyle "aurait pu" en produire, considérant ses capacités de production. Personne n'avait su comment l'expression de cette quantité abstraite devait être déterminée. Quelqu'un à

Washington annonça un nombre de tonnes par année, sans fournir aucune explication ou base de calcul. Tout le monde s'en était tenu à *ça*.

Il n'avait su comment fournir une part de *Rearden Metal* "égale aux autres" à chacun de ses clients qui le lui demandaient. La liste d'attente pour des commandes ne tenait pas dans une période de trois années, quand bien même aurait-il fait fonctionner son entreprise à pleine capacité. De nouvelles commandes arrivaient chaque jour. Elles n'étaient plus des commandes selon le traditionnel et honorable sens du monde du commerce ; elles étaient des *demandes*. La loi disait qu'il pouvait être attaqué en justice par n'importe quel client qui n'aurait pas sa "part égale" de *Rearden Metal*.

Personne n'avait su comment déterminer ce qui déterminait la "part égale" d'une quantité globale indéterminée. Puis un jeune homme fraîchement diplômé et qui avait belle allure lui avait été envoyé de Washington, avec le titre de "Directeur Général de la Distribution". A l'issue de nombreuses conférences téléphoniques avec la capitale, le jeune garçon avait annoncé que les clients auraient chacun 500 tonnes de *Metal* au maximum, et ce selon la date d'enregistrement de leurs commandes. Personne n'avait contesté ce nombre. Il n'y-avait aucune possibilité de contester la validité de la quantité qu'il exprimait : la base de calcul aurait pu être une livre comme un million de tonnes–cela aurait été du pareil au même. Le garçon s'était installé dans un des bureaux vacants de l'usine, où quatre filles recevaient les demandes pour des *parts* de *Rearden Metal*. Selon la capacité de production actuelle des haut-fourneaux de la fonderie, les demandes étaient réparties sur une période qui s'étendait jusqu'au siècle suivant.

500 tonnes de *Rearden Metal* ne suffisaient pas à produire cinq kilomètres de rails pour la Taggart Transcontinental ; cela ne suffisait pas à fournir l'étayage nécessaire pour une seule des mines de charbon de Ken Danagger. Les plus grosses entreprises–les meilleurs clients de Rearden–se voyaient ainsi interdire l'usage du *Rearden Metal*. En revanche, on vit apparaître sur le marché des *clubs* de golf en *Rearden Metal*, de même que des théières, des outils de jardinage et des robinets pour salles de bains. Ken Dannager, qui avait compris l'intérêt du *Rearden Metal* et avait osé en commander avant l'époque de la furie de l'opinion publique, n'avait plus la possibilité d'en

obtenir : sa commande n'avait pas été enregistrée–annulée sans avertissement préalable du fait de l'arrivée des nouvelles lois. Monsieur Mowen, qui avait trahi la confiance que lui avait portée Dagny Taggart à un moment crucial de la construction de la *Ligne John Galt*, fabriquait désormais des aiguillages en *Rearden Metal* et les vendait à l'Atlantic Southern. Rearden contemplait tout cela, ses émotions déconnectées.

Il tournait les talons sans dire un mot chaque fois que quiconque faisait mention devant lui de ce que tout le monde savait : les fortunes rapides qui étaient en train de se faire grâce au *Rearden Metal*.

« Et bien, non. » disaient les gens dans les salons, « vous ne devriez pas appleler cela du marché noir, parce que ce n'en est pas réellement. Personne ne vend illégalement du *Metal*. Ils ne font que revendre leur *droit* d'en avoir. Pas le vendre vraiment–juste réunir des *parts*. »

Il ne voulait rien savoir des infectes complexités des arrangements grâce auxquels les « parts » étaient revendues et réunies ; ni comment, dans l'Etat de Virginie, un fabricant avait produit, en deux mois, 5.000 tonnes de pièces détachées en *Rearden Metal* ; ni quel homme à Washington était le détenteur d'une *cession de parts en blanc*[1] signée par un *prête-nom*[2] de cette entreprise.

Il savait que les bénéfices qu'ils réalisaient sur chaque tonne de *Rearden Metal* étaient cinq fois supérieurs aux siens. Il n'en

---

1. Acte de cession d'actions (ou "parts") d'une entreprise écrit et signé par son officiel détenteur, mais dont la place pour la date et le nom du bénéficiaire ont été laissés en blanc, ce pour le jour où celui qui détient un tel document choisira d'apparaître comme l'officiel détenteur du nombre d'actions (ou parts) figurant sur celui-ci, ou sera désigné–dans le secret–pour être le nouveau et officiel détenteur de ces actions. Cela implique que le signataire d'une cession de parts en blanc est un "prête-nom" (ou "homme de paille"). La cession de parts en blanc est un document généralement conservé à l'abri dans un coffre-fort parce qu'il constitut une pratique illégale ; quoique que cette infraction soit très difficile à prouver. Hors le contexte de ce roman, la pratique de la cession de parts en blanc est très largement répandue de part le monde, car elle permet, par exemple, à un gouvernement de créer des entreprises en apparence privées, en se servant d'hommes de paille–non-officiellement missionnés pour la circonstance–chargés de représenter ses intérêts aux yeux du public et/ou des administrations et autorités légales compétente des pays dans lesquelles cette entreprise s'installe. Exemple : un gouvernement "A" choisissant de créer–pour des raisons purement économiques diverses ou de nature plus belliqueuses–une entreprise dans un *(suite des notes 1 et 2 page suivante).*

disait rien. Tout le monde avait un droit sur le *Metal*–sauf lui.
Le jeune homme de Washington, que les ouvriers de l'usine employés aux haut-fourneaux avaient baptisé "l'Infirmière en Chaleur", tournait dans les parages de Rearden en affectant une curiosité primaire et étonnée qui–et c'était surprenant–était une forme d'admiration. Rearden l'observait avec un dégoût amusé. Le garçon n'avait pas l'ombre du moindre concept de sens moral ; ses valeurs lui venaient de l'école qui l'avait réellement élevé. Il en avait gardé une étrange franchise tout à la fois naïve et cynique, telle l'innocence du sauvage.

« Vous me méprisez, Monsieur Rearden. » avait-il une fois déclaré, sans prévenir et sans ressentiment. « C'est un manque de sens pratique. »

« Pourquoi cela serait-il un manque de sens pratique ? » lui avait demandé Rearden. Le garcon avait eu un air ahuri et n'avait trouvé aucune réponse. Il n'avait jamais de réponse à offrir aux "pourquoi ?" Il parlait tel un livre, débitant des declarations qu'il ne semblait pas être capable d'expliquer ou de justifier. Il lui arrivait de dire, parlant de certaines personnes, « Il est *vieu-jeu* », « Il n'a pas été *reconstruit* », « Il n'est pas *socialement intégré* », sans aucune hésitation ou explication. Il lui était arrivé de dire aussi, alors qu'il était pourtant diplômé dans le domaine de la métallurgie, « La fonte de l'acier, je pense,

---

pays "B", recrutera des "prête-noms" citoyens de ce deuxième pays, afin de tromper les consommateurs et autorités locales. Dans certains pays, de nombreuses entreprises privées sont en réalité la propriété de gouvernements souhaitant agir dans la discrétion ; ceci, soit pour échapper à des accusations de concurrence déloyale, soit pour exercer où tenter d'exercer un contrôle sur l'économie privée, soit pour servir à des activités d'intelligence économique ou technologique. Pour servir des ambitions de moindre importance, cette pratique est assez largement répandue lorsque, par exemple, un employé d'une entreprise ou un fonctionnaire souhaite lui-même créer une entreprise, concurrente ou non, à celle dont il est le salarié sans prendre le risque de quitter son emploi au préalable, et ainsi de se priver de la sécurité qu'offre ces revenus, et, dans certains cas, d'un accès à des informations d'importance cruciale. Dans ce deuxième cas, c'est généralement un membre de la famille de l'intéressé qui assume officiellement le rôle d'actionnaire majoritaire de cette autre entreprise. La pratique de la *cession de parts en blanc* est aussi largement utilisée par des individus ou des organisations ou sectes, dans le cadre d'investisssments immobilliers officiellement détenus par des sociétés dites "civiles immobilières". Cette pratique permet également, et plus simplement, de discrètement investir de l'argent non déclaré aux administrations fiscales. *(N. d. T.)*

2. Terme déja expliqué dans la Première Partie de ce livre. *(N. d. T.)*

recquiert de hautes températures ». Il ne prononçait guère de mots hormis quelques opinions incertaines à propos de la nature physique des choses, et rien d'autre que des déclarations catégoriques et impératives à propos des hommes.

« Monsieur Rearden, » avait-il dit une autre fois, « si vous pensez que vous aimeriez céder un peu plus de *Rearden Metal* à vos amis–je veux dire, en grosses quantités–nous pourrions nous arranger, vous savez. Pourquoi ne déposerions-nous pas une demande officielle en arguant du *besoin essentiel* ? J'ai quelques "potes à Washington". Vos relations sont des gens plutôt importants, des *gros bourgeois*, et donc ce ne serait pas difficile de nous en tirer en utilisant le coup du *besoin essentiel*. Bon, il y-aurait quelques petites dépenses, pour les arrangements à Washington. Vous savez comment ça marche, les choses occasionnent toujours quelques frais. »

« Quelles choses ? »

« Vous comprenez ce que je veux dire. »

« Non, » rearden avait répondu, « je ne sais pas. Pourquoi ne me l'expliqueriez-vous pas ? »

Le garçon l'avait regardé avec hésitation, pesant la question dans son esprit, puis il sortit de cette épreuve : « C'est de la mauvaise psychologie. »

« Quoi ? »

« Vous savez, Monsieur Rearden, il n'est pas nécessaire d'utiliser des mots comme ça. »

« Comme quoi ? »

« Le sens des mots est relatif. Ils ne sont que des symboles. Si nous n'utilisons pas de symboles laids, nous n'avons aucune laideur. Pourquoi voulez-vous me faire dire les choses d'une certaine façon, alors que je les ai déjà dites d'une autre ? »

« De quelle façon voudrais-je vous les faire dire ? »

« Pour la même raison que vous ne le faites pas. »

Le garçon était demeuré silencieux pendant un instant, puis il avait dit :

« Vous savez, Monsieur Rearden, il n'y a pas de valeurs "absolues". On ne peut pas progresser avec des principes rigides, nous devons êtres flexibles, nous devons constamment nous ajuster aux réalités du jour et agir sur l'impulsion du moment. »

« Fais comme ça, *Punk*. Vas-y, fonce, et essaye de couler une tonne de métal sans "principes rigides", sous "l'impulsion du moment" ».

Un sentiment étrange, lequel était presque un sens du style, forçait Rearden à n'exprimer que du mépris pour ce garçon, mais pas de haine. Le garçon semblait toujours assorti à l'esprit des évènements qui se déroulaient autour d'eux. C'était comme s'ils étaient transportés en arrière à travers les siècles jusqu'à l'époque à laquelle le garçon avait appartenu, mais lui, Rearden, ne venait pas de là.

Au lieu de construire de nouveaux haut-fourneaux, se disait Rearden, il était désormais engagé dans une course perdue d'avance, dans le but de pouvoir continuer à courir après l'absurde ; au lieu de se lancer dans de nouveaux projets, de nouvelles recherches, de nouvelles expériences avec le *Rearden Metal*, il était en train de consacrer toute son énergie à la quête de source de minerai, à l'instar des hommes de l'Age du Fer–se disait-il–mais avec moins d'espoir.

Il essayait d'éviter ces pensées. Il devait rester en garde contre ses propres émotions ; comme si quelque parties de lui-même étaient devenues celles d'un étranger qui devait être maintenu engourdi, et que sa volonté devait s'en faire l'anesthésique constant et attentif. Ces parties constituaient un inconnu dont il savait seulement qu'il ne devait jamais en connaître les racines, et ne jamais les laisser s'exprimer. Il avait traversé une dangereuse période qu'il ne pouvait se permettre de revivre.

Ça avait été durant cette période–alors qu'il était assis à son bureau durant un soir d'hiver, maintenu paralysé par la vue d'un journal étalé sur son bureau, dont la première page présentait une longue colonne de directives–qu'il avait entendu à la radio la nouvelle des champs de pétrole en feu d'Ellis Wyatt. Puis, sa première réaction–avant toute pensée pour le futur, pour tout sens du désastre, tout choc, toute terreur ou protestation–avait été d'éclater de rire. Il avait ri de triomphe, de délivrance, dans une bouffée d'exultation pleine de vie–et les mots qu'il n'avait pas prononcés, mais ressentis, étaient :

« Que Dieu te bénisse, Ellis, quoique tu fasses ! »

Quand il eut pleinement saisi les implications de son rire, il avait su qu'il était désormais condamné à une constante vigilance contre lui-même. Tel le survivant d'une attaque cardiaque, il savait qu'il avait reçu un avertissement et qu'il portait en lui un danger qui pouvait le surprendre n'importe quand. Il l'avait maintenu inactif depuis ce jour. Il avait

maintenu une cadence constante, prudente et sévèrement contrôlée des pas de sa progression intérieure. Mais il en était passé près durant un court moment, une fois encore.

Quand il avait vu la commande du Département Général des Sciences et des Technologies que son directeur lui avait apporté, il lui avait semblé que la lueur se mouvant au-dessus du papier ne venait pas des haut-fourneaux, à l'extérieur, mais des flammes d'un champ de pétrole en feu.

— Monsieur Rearden, dit l'"Infirmière en Chaleur", après avoir eu vent du rejet de la commande, « vous n'auriez pas dû faire ça. »

— Et pourquoi pas ?

— Il va y-avoir des problèmes.

— Quel genre de problèmes ?

— C'est une commande de l'Etat. Vous ne pouvez pas refuser une commande de l'Etat.

— Et pourquoi ne le pourrais-je pas ?

— C'est pour un projet s'inscrivant dans le cadre du *besoin prioritaire relevant de l'urgence nationale*, et classifié *secret*, aussi. C'est vraiment important.

— Quel genre de projet est-ce ?

— Je ne sais pas. C'est secret.

— Alors dans ce cas, comment savez-vous que c'est important ?

— On le dit.

— Qui le dit ?

— Vous ne pouvez pas douter d'une chose comme celle-là, Monsieur Rearden !

— Pourquoi ne le pourrais-je pas ?

— Mais… vous ne le pouvez pas.

— Si je ne le peux pas, alors cela signifirait qu'il s'agit d'un *absolu*. Or vous m'avez dit qu'il n'y-avait pas d'*absolus*.

— Là, c'est différent.

— Comment est-ce différent ?

— C'est l'Etat.

— Vous voulez dire qu'il n'y a pas d'*absolus*, sauf quand il s'agit de l'Etat.

— Je veux dire : s'ils disent que c'est important, alors ça l'*est*.

— Pourquoi ?

— Je ne veux pas avoir de problèmes, Monsieur Rearden, et vous allez en créer, aussi sûr que deux et deux font quatre. Vous

demandez trop de “pourquoi”. Maintenant, pourquoi faites-vous ça ?

Rearden le regarda et eut un petit rire. Le garçon remarqua ses mots et fit un large sourire résigné, mais il avait l’air mécontent.

L’homme qui vint voir Rearden, une semaine après ça, était plutôt jeune et plutôt mince, mais pas aussi jeune et aussi mince qu’il essayait de le paraître. Il portait des vêtements civils et les jambières d’un agent de la sécurité routière. Rearden ne parvint pas à clairement savoir s’il venait du Département Général des Sciences et Techniques ou de Washington.

— J’ai cru comprendre que vous avez refusé de vendre du *Metal* au Département Général des Sciences et Techniques, Monsieur Rearden. dit-il d’une voix basse, douce, et confidentielle.

— C’est exact. dit Rearden.

— Mais, cela ne constitureait-il pas un acte délibéré de non-respect de la loi.

— Je vous laisse le soin d’en décider.

— Puis-je vous en demander la raison.

— Ma raison ne vous concerne pas.

— Oh, mais bien sur que si ! Nous ne sommes pas vos ennemis, Monsieur Rearden. Nous souhaitons être loyaux avec vous. Vous ne devriez pas être effrayé par le fait que vous êtes un gros industriel. Nous ne vous en tiendrons pas rigueur. Nous voulons êtres aussi loyaux avec vous qu’avec le plus modeste des travailleurs. Nous souhaiterions connaître la raison de votre refus.

— Publiez mon refus dans les journaux, et n’importe lequel de ses lecteurs vous en dira ma raison. C’est apparu dans tous les journaux il y-a un petit plus d’un an.

— Oh, non, non, non ! Pourquoi parler des journaux ? Nous pouvons règler cela comme une affaire amicale et privée ?

— C’est vous qui voyez.

— Nous ne voulons pas parler de cela dans la presse.

— Non ?

— Non, nous ne voudrions pas vous blesser.

Rearden lui adressa un regard appuyé et demanda :

— Pourquoi le Département Général des Sciences et des Technologies a-t-il besoin de 10.000 tonnes de *Metal* ? Qu’est-ce que c’est que ce *Projet X* ?

— Oh, ça ? C’est un projet de recherche scientifique très important, une entreprise de grande valeur sociale qui peut

s'avérer être d'un bénéfice inestimable pour le public, mais, malheureusement, des règlements liés à la haute politique ne me permettent pas de vous en livrer la nature en détails.

— Vous savez, dit Rearden, « Je pourrais vous dire–en guise de raison–que je ne souhaite pas vendre mon *Metal* à ceux qui veulent garder secret l'usage qui en sera fait. J'ai créé ce *Metal*. Il relève de ma responsabilité morale de m'inquiéter de savoir quel usage peut en âtre fait. »

— Oh, mais vous n'avez pas besoin de vous inquiéter à propos de ça, Monsieur Rearden ! Nous vous relevons de toutes vos responsabilités.

— Supposez que je ne souhaite pas en être relevé ?

— Mais… mais c'est une attitude très vieux-jeu et… toute… purement… théorique.

— J'ai dit que je pourrais utiliser cela comme argument. Mais je ne le ferai pas, parce que j'ai une autre raison qui n'est pas discriminatoire. Je ne vendrai pas un gramme de *Rearden Metal* au Département Général des Sciences et des Technologies pour quelque raison que ce soit, qu'elle soit bonne ou mauvaise, secrète ou pas.

— Mais pourquoi ?

— Ecoutez-moi bien, dit Rearden en articulant ses mots, « il pouvait y-avoir quelque sorte de justification pour les sociétés sauvages dans lesquelles un homme devait s'attendre à ce que les ennemis le tuent à tout moment, et devait donc se défendre lui-même du mieux qu'il le pouvait. Mais il ne peut y avoir aucune justification pour une société dans laquelle on attend d'un homme qu'il fabrique les armes de ses propres meurtiers. »

— Je ne crois pas qu'il soit opportun d'utiliser de tels mots, Monsieur Rearden. Je ne pense pas que cela témoignerait d'un sens pratique de penser en de tels termes. Après tout, l'Etat ne peut–dans le cadre de sa politique nationale, au sens large du terme–reconnaître votre rancune personnelle contre telle ou telle institution particulière.

— Et bien alors, ne la reconnaissez pas.

— Qu'est-ce que vous voulez dire ?

— Ne venez pas m'en demander la raison.

— Mais, Monsieur Rearden, nous ne pouvons fermer les yeux sur un refus de se soumettre à la loi. A quoi vous attendez-vous de notre part ?

— N'importe quoi qui puisse vous passer par la tête.

— Mais ceci est totalement sans précédent. Personne n'a jamais refusé de vendre une matière première essentielle à l'Etat. Et, en la matière, la loi vous interdit de refuser de vendre votre *Metal* à qui que ce soit, et encore bien moins à l'Etat.

— Et bien, pourquoi ne m'arrêtez-vous pas, alors ?

— Monsieur Rearden, ceci est un entretien à l'amiable. Pourquoi parler de choses telles qu'une arrestation ?

— N'est-ce pas votre ultime argument contre moi ?

— Pourquoi en arriver là ?

— N'est-ce pas implicite dans chaque mot de cette discussion ?

— Pourquoi le nommer ?

— Et pourquoi pas ?

— Il n'y eut pas de réponse.

— Etes-vous en train d'essayer de me cacher le fait que si vous ne vous étiez pas arrangé pour vous faire passer pour ce que vous n'êtes pas, je ne vous aurais jamais laissé entrer dans ce bureau ?

— Mais, je ne parle pas d'arrestation.

— Moi si.

— Je ne vous comprends pas, Monsieur Rearden.

— Je ne vous pousse pas à prétendre que ceci est une sorte de conversation à l'amiable. Ce n'en est pas une. Maintenant, faites ce que vous voulez avec ça.

Il y eut une expression étrange sur le visage de l'homme : c'était de l'ahurissement, comme s'il n'avait aucune idée de la question à laquelle il était confronté, et de la peur, comme s'il en avait toujours eu une pleine connaissance et avait vécu dans la crainte d'y être un jour exposé.

Rearden en ressentit une étrange excitation ; il eut l'impression qu'il était sur le point de saisir quelque chose qu'il n'avait jamais compris auparavant, comme s'il se trouvait sur la trace de quelque découverte encore un peu trop lointaine pour savoir ce que c'était, mis à part que cela semblait avoir une immense importance qu'il n'avait encore jamais soupçonné.

— Monsieur Rearden, dit l'homme, l'Etat a besoin de votre *Metal.* Vous devez nous le vendre, parce que sûrement vous réalisez que les desseins de l'Etat ne peuvent s'arrêter à votre bon vouloir.

— Une vente, fit Rearden, d'une voix lente, recquiert le consentement du vendeur. Il se leva et se dirigea vers la baie vitrée.

— Je vais vous le dire ce que vous pouvez faire.

Il pointa un doigt vers la voie de garage où des lingots de *Rearden Metal* étaient en cours de chargement sur des wagons à marchandises.

— Ici il y-a du *Rearden Metal*. Conduisez jusqu'ici avec vos camions, comme n'importe quel autre pillard, mais sans prendre les mêmes risques parce que je ne vais pas vous tirer dessus–je ne le peux pas, comme vous le savez–et prenez autant de *Metal* que vous le souhaitez et partez avec. N'essayez pas de m'en envoyer le règlement. Je ne l'accepterai pas. N'imprimez pas un chèque pour moi. Il ne sera pas encaissé. Si vous voulez ce *Metal*, vous avez les armes pour le saisir. Allez-y.

— Bon Dieu, Monsieur Rearden, qu'est-ce que le public en penserait ?

Ça avait été une déclaration et un cri aussi instinctif qu'involontaire.

Les muscles du visage de Rearden se mouvèrent rapidement en un rire, sans qu'il y'en eut le son.

Tous deux avaient compris les implications de cette exclamation.

Rearden dit d'une voix sans inflexions, sur le ton grave et reposé de la finalité :

— Vous avez besoin de mon aide pour que ça ait l'air d'être une vente, sans prendre aucun risque. Juste une transaction comme une autre, parfaitement morale et honnête. Je ne vous y-aiderai pas.

L'homme ne chercha à tergiverser plus longtemps. Il se leva pour s'en aller. Il dit seulement :

— Vous regretterez d'avoir choisi cette position, Monsieur Rearden.

— Je ne le crois pas. répliqua Rearden.

Il sut que l'incident n'était pas terminé. Il sut aussi que le secret qui entourait le *Projet X* n'était pas la principale raison qui leur faisait craindre que le différent devienne une affaire médiatisée. Il sut qu'il éprouvait une confiance en lui-même qui était étrange, joyeuse et légère. Il sut que c'était la bonne démarche pour suivre le chemin qu'il avait entrevu.

***

Dagny se reposait dans un fauteuil de son salon, ses jambes allongées, les yeux clos. Cette journée avait été dure mais elle savait qu'elle verrait Hank Rearden ce soir. La pensée de cet

évènement à venir était comme un levier soulevant le poids des heures de laideur dépourvues de sens, et l'en débarrassait.

Elle restait là, immobile, contente de se reposer avec pour seul but d'attendre le bruit de la clé dans la serrure. Il ne lui avait pas téléphoné, mais elle avait appris qu'il était à New York aujourd'hui pour une conférence avec les producteurs de cuivre, et qu'il ne repartait jamais de la ville avant le lendemain matin, ni ne passait une nuit dans New York qui ne soit aussi la sienne. Elle aimait l'attendre. Elle avait besoin d'un peu de cette attente, comme d'un pont entre ses jours et les nuits de Rearden. Les heures à venir, comme les nuits avec lui, s'ajouteraient, se dit-elle, a ce compte de placement de la vie où les moments sont placés avec la fierté de les avoir pleinement vécus. La seule source d'orgueil de sa journée n'était pas de l'avoir vécue, mais d'y-avoir survécu.

C'était une erreur, considéra-t-elle, c'était une méchante erreur que de se sentir obligé de dire ça de chaque heure de sa vie. Mais elle ne pouvait pas voir les choses comme cela à cet instant. Elle pensa à lui, à la lutte qu'elle avait observé durant les mois qui étaient derrière eux, sa lutte pour la délivrance ; elle avait compris qu'elle pouvait l'aider à gagner, mais qu'elle devait l'aider à gagner de toutes les façons possibles ne se limitant pas à des mots.

Elle pensa à cette soirée de l'hiver dernier lorsqu'il était entré puis avait sorti un petit paquet de sa poche et le lui avait tendu en disant :

« Je veux que tu aies ça. »

Elle l'avait ouvert et avait regardé avec un émerveillement incrédule le pendant, fait d'un simple rubis taillé en forme de poire, qui envoyait un feu violent sur le satin blanc de l'écrin du joailler. C'était une pierre connue qu'une douzaine d'hommes dans le monde, et pas plus, pouvaient décemment se permettre d'acheter ; il n'était pas l'un de ces hommes.

« Hank… pourquoi ? »

« Aucune raison spéciale. Je voulais juste te voir le porter. »

« Oh, non, pas une chose de ce genre ! Pourquoi la gaspiller ? Je vais si rarement à des occasions où l'on doit être habillé. Quand aurai-je l'occasion de le porter ? »

Il l'avait regardé, son regard s'était lentement déplacé depuis ses jambes jusqu'à son visage.

« Je vais te le montrer. avait-il répondu. »

Il l'avait entraînée vers le lit, il avait enlevé ses vêtements, sans un mot, à la manière d'un propriétaire déshabillant une

personne dont le consentement est sans importance. Il avait fermé le fermoir du pendant autour de son cou. Elle était demeurée debout, nue, la pierre entre ses seins telle une goutte de sang brillante.

« Penses-tu qu'un homme ne devrait offrir de la joaillerie à sa maitresse pour aucune autre raison que son propre plaisir ? » avait-il demandé, « C'est de cette façon que je veux te voir le porter. Seulement pour moi. J'aime le regarder. C'est vraiment joli. »

Elle avait ri ; ça avait été un son doux et faible, à bout de souffle. Elle n'avait pu parler ou bouger, seulement hocher la tête en signe d'acceptation et d'obéissance ; elle avait hoché plusieurs fois de la tête, ses cheveux oscillant avec le large et circulaire mouvement de sa tête, puis était restée immobile tandis qu'elle la maintenait penchée vers lui.

Elle s'était laissé tomber sur le lit. Elle reposait, lascivement étendue, la tête rejetée en arrière, ses bras le long de ses hanches, les paumes pressées contre la texture brute du drap, une jambe pliée, la longue ligne de l'autre étendue en travers du lin bleu-nuit du drap, la pierre brillant telle une blessure dans la demi-obscurité, lançant des rayons de lumière d'étoiles contre sa peau.

Ses yeux mi-clos participaient du triomphe conscient et moqueur d'être admirée, mais sa bouche était entrouverte de désir suppliant, impuissant. Il se tenait de l'autre côté de la pièce, l'observant ; observant son estomac plat étiré comme ses seins, son corps sensible d'une sensibilité consciente. Il avait dit d'une voix basse, résolue et étrangement calme : « Dagny, si un artiste te peignait comme tu es maintenant, les hommes accoureraient pour en voir le tableau, pour vivre l'expérience d'un moment que rien d'autre ne pourrait leur offrir dans leur vie entière. Ils appeleraient cela du grand art. Ils ne connaîtraient pas la nature de ce qu'ils ressentiraient, mais la peinture leur montrerait tout ; même que tu n'es pas une classique Venus, mais le vice-président d'une compagnie ferroviaire, parce que cela en fait partie ; même ce que je suis, parce que cela en fait parti aussi. Dagny, ils le ressentiraient puis s'en iraient et coucheraient avec la première serveuse de bar venue–et ils n'essayeraient jamais d'atteindre ce qu'ils auraient ressenti. Je n'aimerais pas avoir à le rechercher d'après une toile. Je le voudrais en réalité. Je ne tirerais aucune fierté

d’aucun désir inaccessible. Je ne conserverais pas une aspiration morte-née. Je désirerais la posséder, la faire, la vivre. Comprends-tu ? »

« Oh oui, Hank, je le comprends ! » Avait-elle dit.

« C’est vrai, mon amour ?... Tu le comprends vraiment ? »

Elle l’avait compris mais ne l’avait pas dit à haute voix.

Un soir durant une tempête de neige, elle était rentrée chez elle et y avait trouvé un énorme bouquet de fleurs tropicales dans son salon, contre la vitre noire de la baie battue par les flocons de neige. C’était des tiges de *Torch Ginger* hawaïennes, hautes de près d’un mètre ; leurs larges têtes étaient des cônes de pétales qui avaient la texture sensuelle du cuir doux et la couleur du sang. « Je les avaient vu dans la vitrine d’un fleuriste, » lui avait-il dit lorsqu’il était venu, cette nuit là.

« J’aimais les voir à travers cette tempête de neige. Mais il n’y-a rien de plus gaspillé qu’un objet à travers une vitre, exposé à la vue du public. »

Elle avait commencé à trouver des fleurs dans son appartement, qui apparaissaient de manière imprévisible, des fleurs envoyées sans une carte mais dont la signature de l’expéditeur était leurs formes fantastiques, leurs couleurs violentes, leur coût extravagant.

Il lui avait apporté un tour de cou fait de petits carrés articulés qui formaient une bande d’or solide qui recouvrait son cou et ses épaules, tel le tour de cou de l’armure d’un chevalier.

« Porte-le avec quelque chose de noir », lui avait-il ordonné.

Il lui avait apporté un service de verres qui étaient hauts, minces blocs de cristal taillé, réalisé par un célèbre joailler. Elle avait observé sa manière de tenir l’un de ces verres lorsqu’elle le servait; comme si le contact de la matière sous ses doigts, le goût de son contenu, et la vue de son visage s’étaient réunis et étaient devenus indivisibles, pour former l’expression unique d’un moment de plaisir.

« J’avais pris l’habitude de ne jamais acheter les choses qu’il m’arrivait de voir. » avait-il dit. « Il me semblait que cela n’avait pas de sens. Maintenant ça en a. »

Il lui avait téléphoné à son bureau, un matin d’hiver, et avait dit, pas sur le ton d’une invitation mais sur celui d’un ordre donné par un cadre supérieur : « Nous allons dîner ensemble, ce soir. Je veux que tu t’habilles. Aurais-tu une robe de soirée bleue ? Portes-là. »

La tenue qu'elle avait porté était une tunique longiligne bleu-poudreux qui lui conférait une allure de simplicité vulnérable, l'allure d'une statue dans l'ombre bleue d'un parc sous un soleil d'été. Ce qu'il avait apporté était une cape de renard bleu qui l'avalait depuis la courbe de son menton jusqu'à la pointe de ses sandales.

« Hank, c'est absurde » avait-elle dit en riant « Ce n'est pas le genre de chose que je porte ! »

« Non ? » avait-il répondu en l'entraînant vers un miroir.

L'immense couverture de fourrure la faisait ressembler à une enfant empaquetée pour affronter une tempête de neige : la luxueuse matière transformait en élégance l'innocence du paquet maladroit, sorte de contraste intentionnel et pervers dont le résultat était une allure de sensualité affirmée.

La fourrure était beige mais dégageait une sorte d'aura bleutée qui ne pouvait être vue ; seulement perçue comme une sorte de buée enveloppante, telle la suggestion d'une couleur que l'on ne pouvait saisir avec les yeux, mais plutôt avec les mains. Comme s'il était possible de sentir, sans contact physique, la sensation de plonger ses mains dans la douceur de la fourrure. La cape ne laissait rien voir d'elle, à l'exception du brun de ses cheveux, du bleu gris de ses yeux, et de la forme de sa bouche.

Elle s'était tournée vers lui, avec un sourire héberlué et impuissant.

« Je… Je n'aurais jamais su que ça aurait cette allure. »

« Je l'avais su. »

Elle était assise à côté de lui dans la voiture alors qu'il avait conduit à travers les rues sombres de la ville. Un tapis de neige aux milles reflets renvoyait de temps à autres des éclats à la lumière des phares tandis qu'ils croisaient les feux rouges aux angles des rues. Elle ne lui avait pas demandé où ils allaient. Elle s'était assise en prenant appui vers le bord du siège, penchée en arrière, les yeux levés vers les flocons de neige. La cape de fourrure était maintenue serrée autour d'elle ; à l'intérieur sa robe semblait aussi fine qu'une chemise de nuit, et la sensation du contact de la cape était comme une étreinte.

Elle avait regardé les étages anguleux de lumières qui s'élevaient à travers un rideau de neige, puis–ramenant son regard vers lui–ses mains gantées tenant le volant, l'austère et fastidieuse élégance de sa silhouette vêtue d'un manteau noir et

d'une écharpe blanche, au milieu des trottoirs polis et des pierres sculptées elle avait songé qu'il appartenenait à une grande cité. La voiture s'était engouffrée dans un tunnel, avait filé sous la rivière à travers un tube en dalles de faïence renvoyant un écho, avant de remonter vers des élipses d'une autoroute suspendue sous un ciel noir ouvert. Les lumières se trouvaient derrière eux à ce moment là, étalées sur des kilomètres plats de fenêtres bleuâtres, de cheminées d'usines, de grues inclinées, de bouffées de flammes rouges et de faibles et longs rayons de lumière découpant les formes d'un complexe industriel.

Elle songea qu'elle l'avait vu un jour dans son usine, avec des salissures de suie sur son front, habillé d'une salopette de travail bleue mangée par l'acide ; il l'avait porté avec autant de naturel que ses vêtements formels. Il appartenait à cet endroit, lui aussi–s'était-elle dit en regardant les immeubles d'appartements du New Jersey, au loin–au milieu des grues, du feu et des cliquetis et craquements d'engrenages.

Quand ils avaient poursuivi en descendant le long d'une route sombre traversant un paysage de campagne déserte, avec les traînées de neige scintillants à la lumière des phares, elle s'était souvenue de l'allure qu'il avait eu durant l'été de leur vacances, vêtu d'un pentalon de style décontracté, allongé sur le sol d'une ravine solitaire avec l'herbe sous lui et le soleil sur ses bras nus. Il appartenait à la campagne, se dit-elle ; il appartenait à tous les lieux ; il était “un homme qui appartenait à la Terre” ; et puis elle pensa à des mots qui étaient plus exacts : il était un homme à qui la Terre appartenait, l'homme qui se sentait chez lui et à l'aise sur Terre. Alors pourquoi, s'était-elle dit, devrait-il avoir à porter un fardeau de tragédie qu'il avait si complètement accepté avec une résignation et une endurance silencieuses, qu'il n'avait même plus conscience de le porter ? Elle connaissait une partie de la réponse ; elle s'était dit que la totalité de la réponse était proche et qu'elle la saisirait un jour prochain. Mais elle n'avait pas voulu y penser à ce moment là, parce qu'ils étaient en train de s'éloigner du fardeau, parce qu'à l'intérieur d'une voiture en mouvement ils détenaient l'immobilité du bonheur total. Elle avait penché la tête, imperceptiblement, pour la laisser toucher son épaule pour un instant.

La voiture avait quité l'autoroute et avait tourné en direction des carrés éclairés des fenêtres distantes qui semblaient comme

supspendues au-dessus de la neige, au-delà d'un treillis de branchages nus. Puis, dans la faible lumière tamisée, ils s'étaient assis à une table à côté d'une fenêtre faisant face aux arbres et à l'obscurité. L'auberge se tenait sur un tertre au milieu des bois ; il avait le luxe de son coût élevé et de son intimité, et un air de très bon goût suggérant qu'il n'avait pas été découvert par des gens à la recherche du "hors-de-prix" et de l'ostentation. Elle avait été à peine consciente de la salle-à-manger ; elle se perdait dans un sens de confort superlatif, et le seul ornement qui avait attiré son attention avaient été les éclats lancés par les branches gelées au-delà des vitres de la fenêtre.

Elle s'était assise, regardant au-dehors, la fourrure bleue tombant à moitié sur ses épaules et ses bras dénudés. Il l'avait regardé de ses yeux qui s'étaient fait étroits et suggéraient la satisfaction d'un homme étudiant son œuvre.

« J'aime t'offrir des choses », dit-il, « parce que tu n'en a pas besoin. »

« Non ? »

« Et ce n'est pas parce que je veux que tu les aies. Je veux que tu les aies de moi. »

« C'est comme cela que j'en ai besoin, Hank. De toi. »

« Comprends-tu que ce n'est rien d'autre que de la vile indulgence pour moi-même ? Je ne le fais pas pour ton plaisir, mais pour le mien. »

« Hank ! » le cri avait avait été involontaire ; il contenait de l'amusement, du désespoir, de l'indignation et de la pitié, « Si tu m'avais offert toutes ces choses juste pour mon plaisir et pas pour le tien, je te les aurais jetées à la figure. »

« Oui… Oui, alors tu l'aurais fait, et tu l'aurais dû. »

« L'as-tu appelé ta "vile indulgence pour toi-même" ? »

« C'est comme cela qu'*ils* l'appellent. »

"Oh oui ! C'est comme ça qu'ils l'appellent. Comment l'appelles-tu, toi, Hank ? »

« Je ne sais pas. » avait-il répondu avec indifférence, puis il avait poursuivit avec sérieux, « Je sais seulement que c'est vil, alors laisse-moi être damné pour ça, mais c'est ce que je veux plus que toute autre chose sur Terre. »

Elle n'avait pas répondu ; elle était restée assise à le regarder droit dans les yeux avec un léger sourire, comme si elle lui avait intimé de comprendre le sens des mots qu'il venait de prononcer.

« J'ai toujours voulu me faire plaisir avec mon argent, » avait-il

repris, « je ne savais pas comment faire. Je n’avais même pas le temps de me rendre compte de combien je le voulais. Mais je savais que tout l’acier que je coulais me revenait sous la forme d’or liquide, et l’or avait été fait pour se durcir sous n’importe quelle forme que je désirais, et c’était à moi d’en profiter. Seulement, je ne le pouvais pas. Je n’en trouvais pas le but. Maintenant, je l’ai trouvé. C’est moi, qui ai produit cette richesse, et c’est moi qui vais lui laisser acheter toutes les sortes de plaisir que je veux ; y-compris le plaisir de voir combien je suis capable de payer pour ce que je veux ; y-compris l’absurde fait de te transformer en objet de luxe. »

« Mais je suis un objet luxueux que tu as payé depuis longtemps déjà. » avait-elle répondu sans sourire.

« Comment ? »

« En recourant aux mêmes valeurs avec lesquelles tu as payé pour avoir ton usine. »

Elle ne sut pas s’il la comprit avec cette pleine instantanéité lumineuse qui caractérise une pensée exprimée en mots ; mais elle sut que ce qu’il en avait ressenti à cet instant l’indiquait. Elle avait vu la décontraction d’un imperceptible sourire dans ses yeux.

« Je n’ai jamais exprimé de mépris à l’égard du luxe. » dit-il, « Pourtant j’ai toujours détesté ceux qui s’y complaisaient. J’ai observé ce qu’ils appellent “leurs plaisirs”, et ils me semblaient si misérablement dépourvus de sens, après ce que j’éprouvais à l’usine. J’étais habitué à voir l’acier en train d’être coulé, les tonnes de métal liquide courant comme je le voulais, où je le voulais. Et après, j’allais a un banquet et je voyais les gens à la table, tremblant d’effroi devant leurs propres assiettes d’or et dessus de table en broderie, comme si la salle-à-manger était le maître et qu’ils n’étaient que de simples objets la servant, objets créés par leurs boutons de manchettes et leurs colliers en diamant, et non l’inverse. Après ça, je devais courir vers la vue du premier tas de laitier que je pouvais trouver ; et ils disaient que je ne savais pas comment profiter de la vie, parce je ne m’intéressais à rien d’autre qu’aux affaires.

Il avait regardé la sculpturale beauté demi-obscure de la pièce, et les gens qui occupaient les autres tables. Ils se tenaient comme pour consciencieusement s’exposer, comme si le coût énorme de leurs toilettes et l’énorme soin qui leur était accordé par le service auraient du éclater en une splendeur, mais ne le

faisait pas. Leurs visages montraient une expression d'anxiété rancunière.

« Dagny, regarde ces gens. Ils sont censés être les *playboys* de la vie, les chercheurs de distractions et les amoureux du luxe. Ils s'asseyent là-bas, attendant que cet endroit leur donne un sens et non pas l'inverse. Mais ils nous sont toujours présentés comme ceux qui profitent des plaisirs matériels ; et puis après ça on veut nous apprendre que le bonheur tiré du plaisir matériel est *mal*.

Bonheur ? En éprouvent-ils du bonheur ? N'y-a-t-il pas là une sorte de perversion de ce que l'on nous apprend, quelque erreur aussi méchante qu'importante ? »

« Oui, Hank… vraiment méchante, et vraiment très, très importante. »

« Ils sont les *playboys*, tandis que nous ne sommes que des marchands, toi et moi. Réalises-tu que nous sommes bien plus capables de tirer du plaisir de cet endroit qu'ils ne pourront jamais l'espérer. »

« Oui. »

Il avait dit, lentement, à la manière d'une citation :

« "Pourquoi l'avons-nous laissé aux idiots ? Ça devrait être à nous". »

Elle l'avait regardé, surprise. Il avait souri.

« Je me souviens de chacun des mots que tu as prononcé lors de cette soirée. Je te répondais pas parce je pensais que la seule réponse que j'avais, la seule chose que tes mots signifiaient pour moi, était une réponse pour laquelle tu m'aurais haï ; c'était que je te voulais. »

Il l'avait regardé à cet instant.

« Dagny, tu n'en avais pas l'intention sur l'instant, mais ce que tu voulais me dire à ce moment là était que tu voulais coucher avec moi ; ce n'est pas vrai ? »

« Oui, Hank ; bien évidemment. »

Il avait soutenu son regard encore quelques instants, puis avait regardé ailleurs. Ils étaient demeurés silencieux pendant un bon moment. Il observait le doux crépuscule autour d'eux, puis l'étincellement de leurs verres de vin sur leur table.

« Dagny, quand j'étais jeune, quand j'étais en train de travailler dans les mines de minerai de fer du Minnesota, je me disais que je voulais avoir un jour une soirée comme celle-ci. Non, ce n'était pour ça que je travaillais, et je n'y pensais pas

souvent. Mais de temps en temps, par une nuit d'hiver, quand on ne voyait plus les étoiles et qu'il faisait très froid, quand j'étais fatigué parce que j'avais travaillé deux huits d'affilée et que je ne désirais plus rien d'autre sur Terre que de me coucher et de m'endormir sur place, sur la corniche de la mine ; là je pensais qu'un jour je serais assis dans un endroit comme celui-ci, où un verre de vin coûterait mon salaire d'une journée de travail, et que j'aurais gagné le prix de chacune de ces minutes, et de chacune de ses gouttes et de chacune de ses fleurs sur la table, et je m'assiérais ici pour aucune autre raison que pour mon propre plaisir. »

Elle avait demandé, en souriant :

« Avec ta maitresse ? »

Elle avait vu le coup de la peine dans ses yeux et regretta desespérément d'avoir lâché cette remarque.

« Avec… une femme. » avait-il rectifié. Elle connaissait le mot qu'il n'avait pas prononcé. Il avait poursuivit d'une voix douce et égale :

Quand je suis devenu riche et que j'ai vu ce que les gens riches faisaient pour se distraire, j'ai pensé que l'endroit que j'avais imaginé n'existait pas. Je ne l'avais pas imaginé trop clairement. Je ne savais pas ce qu'il serait, seulement ce que j'en ressentirais. J'ai cessé d'y croire il y a des années. Mais c'est pourtant ce que je ressens ce soir.

Il avait levé son verre en la regardant.

« Hank, je… j'abandonnerais tout tout ce que j'ai eu dans ma vie, sauf d'être… un objet de luxe pour ton plaisir. »

Il avait vu sa main trembler alors qu'elle avait levé son verre à son tour. Il avait dit, de la même voix égale :

« Je le sais, *très chère*. »

Elle en était restée pantoise et immobile : il n'avait jamais utilisé ce mot là auparavant. Il rejeta sa tête en arrière et sourit du plus brillant sourire de gaieté qu'elle n'avait jamais vu sur son visage.

« Ton premier moment de faiblesse, Dagny. » avait-il dit.

Elle avait ri et secoué la tête. Il avait étendu son bras en travers de la table et refermé sa main sur son épaule nue, comme s'il avait voulu la rassurer. En riant doucement, comme involontairement, elle avait laissé sa bouche effleurer ses doigts ; il avait baissé la tête durant cet unique instant où elle aurait pu voir que la brillance de ses yeux était des larmes.

Lorsque qu'elle avait relevé sa tête vers la sienne, son sourire avait été semblable au sien, et le reste de la soirée avait été leur

célébration, pour toutes ses années depuis les nuits passées sur les corniches de la mine ; pour toutes les années qui s'étaient écoulées depuis le premier bal de Dagny, en désir désolé d'une inacessible vision de gaieté, lorsqu'elle s'était encore posé des questions à propos de ces gens qui espéraient que ces lumières et ces fleurs les rendent brillants.

« N'y-a-t-il pas… en ce que l'on nous enseigne… quelque erreur qui soit méchante et vraiment importante ? » se demandait-elle à propos de ce qu'il avait dit ce soir là, tandis qu'elle était allongée sur ce fauteuil de son salon, en cette morne soirée de printemps, attendant sa venue. « …Juste un petit peu plus loin, mon amour »–dit-elle en songe–« regarde un petit peu plus loin et tu te libéreras de cette erreur et de toute la douleur perdue que tu n'auras plus jamais à porter en toi… » Mais elle sentit que, elle aussi, n'avait pas vu toute la distance ; et elle se demanda quels étaient les pas qui lui restaient à faire pour le découvrir…

Marchant dans l'obscurité des rues, alors qu'il se rendait à l'appartement de Dagny, Rearden gardait les mains enfouies dans les poches de son manteau et ses bras pressés contre lui parce qu'il ne voulait rien toucher ni être effleuré par quiconque. Il n'avait jamais éprouvé cela auparavant–ce sentiment de répulsion qui ne semblait avoir aucune origine mais semblait tout imprégner autour de lui, en en faisant paraître la ville imbibée. Il pouvait comprendre le dégoût qu'il était possible d'éprouver pour chaque chose, et il pouvait le réprimer avec la saine indignation de savoir qu'il n'appartenait pas au monde ; mais c'était quelque chose de nouveau pour lui–ce sentiment que le monde était un endroit détestable auquel il n'avait pas envi d'appartenir.

Il avait participé à une conférence avec les producteurs de cuivre, qui venaient juste d'être garrotés par une liste de directives gouvernementales qui allaient les faire tous disparaître d'ici une année. Il n'avait eu aucun avis à leur donner, aucune solution à offrir ; son ingéniosité, qui l'avait rendu célébre en temps que l'homme qui trouvait toujours une manière de maintenir la cadence de production, n'avait pas été en mesure de découvrir une méthode pour les sauver. Mais ils avaient tous su qu'il n'y avait pas d'échappatoire ; l'ingéniosité était une vertu de l'esprit, et dans le cadre du problème auquel ils se trouvaient confrontés, l'esprit avait été mis à l'écart

depuis longtemps déjà. « Il s'agit d'une affaire entre "les gars à Washington" et les importateurs de cuivre… » un des hommes avait dit, « …principalement d'Anconia Copper. »

Ceci n'était qu'une petite manifestation visible d'un choc douloureux, se dit-il, l'expression d'un sentiment de déception suivant une attente qu'il n'avait jamais eu le droit de voir satisfaite ; il aurait dû savoir que ceci était juste ce qu'aurait fait un homme tel que Francisco d'Anconia ; et il se demanda avec colère pourquoi il avait l'impression qu'une flamme brillante et brève s'était éteinte, quelque part dans un monde sans lumière.

Il ne savait pas si l'impossibilité d'agir était à l'origine de ce dégoût, ou si le dégoût lui avait fait perdre le désir d'agir. Les deux, se dit-il ; un désir présuppose la possibilité d'action pour pour pouvoir être assouvi ; l'action présuppose un but qui vaut d'être atteint. Si le but possible était d'obtenir, à force de cajoleries, un sursis précaire des hommes qui détenaient les armes, alors ni l'action ni le désir ne pouvait continuer d'exister plus longtemps.

Alors, la vie le permettrait-elle ? se demanda-t-il avec indifférence. La vie, se dit-il, a été définie comme une expression du mouvement ; la vie d'un homme apporte le propos au mouvement ; quel pouvait être la signification d'*être* pour qui se voyait retirer le propos du mouvement et le mouvement lui-même, un être maintenu immobile au moyen de chaînes, mais à qui, cependant, on laissait la possibilité de respirer et de voir toute la magnificence des possibilités qu'il auraient pu atteindre, lui laissant juste pour seule possibilité d'action celle de crier "Pourquoi ?" et de se voir montrer le canon d'un fusil pour toute réponse ? Il haussa les épaules tout en continuant à marcher : il n'avait même pas l'envi de trouver une réponse à cette question.

Il observait avec indifférence la dévastation qu'entraînait cette même indifférence. Quelque-soit l'âpreté de la lutte qu'il avait pu livrer dans le passé, il n'avait jamais atteint l'horreur ultime d'abandonner la volonté de l'*action*. Dans les moments de souffrance, il n'avait jamais laissé la douleur remporter sur lui une victoire permanente ; il ne lui avait jamais laissé lui faire perdre son désir de la joie. Il n'avait pas douté de la nature du monde ou de la grandeur de l'homme en temps que pouvoir de motivation et comme centre de celui-ci. Des années auparavant, il s'était posé–avec une incrédulité méprisante–des questions à

propos des sectes fanatiques qui étaient apparues chez les hommes durant les périodes obscures de l'histoire, les sectes qui tenaient que l'homme était prisonnier d'un univers malveillant dirigé par le diable, aux seules fins de sa torture. Ce soir, il savait ce qu'avait été leur vision du monde et ce qu'ils avaient pu en ressentir. Si ce qu'il voyait maintenant autour de lui était le monde dans lequel il vivait, alors il ne voulait en toucher aucune de ses parties, il ne voulait pas le combattre, il n'était qu'un corps étranger à celui-ci, qui ne pouvait y trouver quoique ce soit le concernant, ni aucune raison d'y rester en vie plus longtemps.

Dagny, et son désir de la voir, étaient les seules et dernières exceptions qui lui restaient.

Ce désir–qui ne lui avait jamais laissé un instant de répit, qui avait grandi en se nourissant de son propre assouvissement–était balayé. C'était une impotence bizarre qui n'affectait ni son esprit, ni son corps. Il sentait, avec autant de passion qu'il en avait toujours eue, qu'elle était la femme la plus désirable sur Terre ; mais tout ce qui lui en revenait n'était qu'un désir de la désirer, une envie de ressentir et non la sensation elle-même. Cette sensation de torpeur paraissait impersonnelle, comme si ses racines n'était ni en lui, ni en elle ; comme si cela était l'action du sexe qui appartenait désormais à un monde qu'il avait quitté.

— Ne te lève pas–reste où tu es–il est si évident que tu m'as attendu ; et je voudrais le voir plus longtemps.

Il l'avait dit depuis le seuil de la porte, en la voyant étendue sur le fauteuil, en voyant le petit sursaut empressé qui avait pousé Dagny à rejeter les épaules en avant comme pour prendre l'élan nécessaire pour se lever ; il souriait.

Il remarqua–comme si quelque chose en lui surveillait ses propres réactions avec une curiosité détachée–que son sourire et sa gaieté étaient réels. Il fut pris d'une émotion dont il avait toujours fait l'expérience, mais qu'il n'avait jamais identifié parce qu'elle avait toujours été absolue et instantanée : une émotion qui lui interdisait à jamais d'éprouver de la douleur lorsqu'il se trouvait en face d'elle. C'était beaucoup plus que la fierté de souhaiter cacher sa souffrance : c'était le sentiment que la souffrance devait être niée en sa présence, que toute forme de demande entre eux-deux ne devait jamais être motivée par la douleur dans le but d'en retirer de la pitié. Ce n'était pas de la

pitié qu'il apportait ici ou espérait y trouver.

— As-tu encore besoin de preuves que je vis toujours dans ton attente ? demanda-t-elle, s'adossant à nouveau dans son fauteuil avec obéissance ; sa voix n'était ni tendre ni implorante, mais pleine de vie et moqueuse.

— Dagny, comment ça se fait que la plupart des femmes n'admettrait jamais ça, mais que toi tu le fais ?

— Parce qu'elles ne sont jamais certaines de devoir se faire désirer. Moi, je le suis.

— J'admire la confiance en soi.

— La confiance en moi n'était qu'une partie de ce que je voulais dire, Hank.

— Que signifie tout l'ensemble ?

— La confiance en ma valeur comme en la tienne.

Il la regarda comme s'il venait de saisir l'étincelle de quelque pensée soudaine, et elle rit, en ajoutant :

— Je ne pourrais être certaine de tenir un homme tel qu'Orren Boyle, par exemple. Il ne me désirerait pas du tout. Toi, oui.

— Est-ce que tu es en train de dire, demanda-t-il lentement, « que je suis monté dans ton estime quand tu as découvert que je te voulais ? »

— Bien sûr.

— Ce n'est pas l'attitude de la plupart des gens de vouloir être voulu.

— Bien sur que non.

— La pupart des gens considèrent qu'ils montent dans l'estime qu'ils ont d'eux-mêmes, si d'autres veulent d'eux.

— J'ai l'impression que les autres s'adaptent à moi quand ils me veulent. Et c'est ce qui t'arrive aussi, Hank, que tu veuilles bien l'admettre ou non.

« Ce n'est pourtant pas ce que je t'ai dit, » lors de ce premier matin, se dit-il en baissant son regard vers elle. Elle s'étirait lascivement sur le fauteuil, sans expression sur son visage, mais les yeux brillant d'amusement. Il savait qu'elle était en train d'y penser, et qu'elle savait que lui aussi était en train d'y penser. Il sourit mais n'ajouta rien.

Alors qu'il s'assit à moitié étendu sur le sofa, l'observant depuis l'autre bout de la pièce ; il se sentit en paix, comme si une sorte de mur temporaire s'était dressé entre lui et les choses auxquelles il avait songé en venant ici. Il lui parla de sa

rencontre avec l'homme du Département Général des Sciences et de Technologies, parce que même s'il savait que cet évènement était porteur de danger, il en avait gardé un étrange et lumineux sentiment de satisfaction.

Il lâcha un petit rire étouffé en voyant son attitude d'indignation.

— Ne te gâche pas l'existence en te sentant en colère contre eux. dit-il, « Ce n'est pas pire que tout le reste qu'ils font chaque jour ».

— Hank, est-ce que tu veux que j'en glisse un mot au docteur Stadler ?

— Surtout pas !

— Il devrait stopper ça. C'est le moins qu'il pourrait faire.

— Je préfererais plutôt aller en prison. Le docteur Stadler ? Tu n'as rien à voir avec lui, non ?

— Je l'ai vu, il y-a quelques jours.

— Pourquoi ?

— Par rapport au moteur.

— Le moteur… ?

Il avait répété le mot lentement, sur un ton étrange, comme si le souvenir du moteur venait tout à coup de le ramener vers quelque chose qu'il avait oublié.

— Dagny… l'homme qui a inventé ce moteur… il a existé… non ?

— Pourquoi… bien sûr. Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Je veux seulement dire que… que c'est rassurant, non ? Même s'il est mort, maintenant, il a vécu… il a été tellement vivant qu'il a imaginé ce moteur…

— Où veux-tu en venir, Hank ?

— Rien. Alors dis-moi, à propos du moteur ?

Elle lui raconta la rencontre avec le docteur Stadler. Elle s'était levée et faisait des allées et venues dans la pièce tout en parlant ; elle ne restait pas en place, elle ressentait toujours une bouffée d'espoir et d'impatience pour l'action quand elle abordait le sujet du moteur.

La première chose qu'il remarqua furent les lumières de la cité au-delà de la baie vitrée : il eut l'impression qu'elles s'allumaient les unes après les autres pour former ce grand horizon qu'il aimait ; c'est comme cela qu'il le percevait, même s'il savait que les lumières avaient toujours été là. Puis il prit conscience que la chose qui l'envahissait venait de l'intérieur de

lui-même : la chose qui revenait peu à peu était son amour pour cette cité. Puis il sut qu'elle était revenue parce qu'il était en train de la regarder, au-delà du corps mince et tendu d'une femme dont la tête était relevée dans une attitude d'impatience, comme en réponse à la vision de la distance, et dont les pas étaient le substitut agité de l'envol. Il était en train de la regarder comme si elle lui était étrangère, il fut à peine conscient qu'elle était une femme, mais la vue se diluait en un sentiment dont les mots pour le nommer étaient : "ceci est le monde et son centre, ceci est ce qui a fait la cité–ils vont bien ensemble ; les formes anguleuses des *buildings* et les lignes anguleuses d'un visage dénué de tout sauf de propos ; les marches d'acier montantes et la marche d'un être qui allait vers son but ; c'était ce qu'ils avaient été, tous les hommes qui avaient vécu pour inventer les lumières, l'acier, les haut-fourneaux, les moteurs ; *ils* étaient le monde, *eux*, pas les hommes qui se tenaient accroupis dans les recoins obscures, mendiants à moitié, menaçants à moitié, exposant avec fanfaronnade leur plaies ouvertes pour toute attente de la vie et de la vertu" ; aussi longtemps qu'il savait qu'ici existait un homme avec le brillant courage d'une nouvelle pensée. Pouvait-il abandonner le monde à ces *autres* là ? Aussi longtemps qu'il pouvait trouver la moindre vision qui lui donnerait l'impulsion régénératrice de l'admiration, pouvait-il croire que le monde appartenait aux douleurs, aux gémissements, et aux armes ? Les hommes qui inventaient des moteurs existaient, il ne douterait jamais de leur réalité, c'était sa vision d'eux qui rendait le contraste insupportable, tant et si bien que même le dégoût pouvait être le tribut de sa loyauté à leur égard et à l'égard de ce monde qui était le leur, et le sien.

— Dagny… ma chérie… dit-il tel un homme qui sortait soudainement du sommeil, lorsqu'il remarqua qu'elle s'était arrêtée de parler.

— Qu'y-a-t-il, Hank? demanda-t-elle d'une voix douce.

— Rien… Mis à part que tu n'aurais pas dû appeler Stadler.

Son visage était illuminé par la confiance, sa voix sonnait amusée, protectrice et douce ; elle ne pouvait rien en percevoir d'autre, il était comme il avait toujours été, c'était seulement la note de douceur qui paraissait étrange et nouvelle.

— Je n'ai pas arrêté de me dire que je n'aurais pas dû, dit-elle, « mais je n'ai pas su pourquoi. »

— Je vais te le dire. Il se pencha en avant, « Ce qu'il voulait de toi était la reconnaissance qu'il était toujours le docteur Robert Stadler qu'il devrait être, mais qu'il n'était pas, et qu'il savait qu'il ne l'était pas. Il voulait de toi que tu lui accordes ton respect, en dépit de ses actes et en contradiction avec ceux-ci. Il voulait que tu jongles avec la réalité pour lui, de manière à ce que sa grandeur demeure, mais le Département Général des Sciences et des Technologies va disparaître, comme s'il n'avait jamais existé, et tu restais la seule à pouvoir faire ça pour lui. »

— Pourquoi moi ?

— Parce que tu es *la victime*.

Elle le regarda, ahurie. Il parlait avec concentration ; il ressentit une soudaine et violente clarté de perception, comme si une bouffée d'énergie était en train d'inonder sa faculté de percevoir, faisant fusionner le "à-moitié-vu" avec le "à-moitié-compris" pour les faire aller dans une même direction, sous une même forme unique.

— Dagny, ils sont en train de faire quelque chose que nous n'avons jamais compris. Ils savent quelque chose que nous ne savons pas, mais que nous devrions découvrir. Je ne peux le voir complètement, là, maintenant, mais je commence à en voir quelques aspects. Le pillard du Département Général des Sciences et des Technologies était épouvanté, quand j'ai refusé de l'aider à se persuader lui-même qu'il était juste un acheteur ordinaire et honnête de mon *Metal*. Il était vraiment effrayé. De quoi ? Je ne le sais pas. L'"opinion publique" n'était que le nom qu'il utilisait pour le designer, mais c'était plus que ça. Pourquoi fallait-il qu'il soit épouvanté à ce point là ? Il a les armes, les prisons, les lois qui vont avec–il aurait pu saisir mon enterprise dans son intégralité s'il l'avait voulu, et personnne n'aurait osé lever le petit doigt pour me défendre, et il le savait–alors pourquoi avait-il peur de ce que j'en pensais ? Mais c'était bien ça. C'était moi qui devais lui dire qu'il n'était pas un pillard, mais plutôt un client et un ami. C'était ce dont il avait besoin de ma part. Et c'était ce dont le docteur Stadler avait besoin de toi… c'était à toi de te comporter avec lui comme s'il était un grand homme qui n'avait jamais essayé de détruire tes rails et mon *Metal*. Je ne sais pas ce que c'est qu'ils pensent avoir accompli, mais ils voudraient que nous prétendions voir le monde comme *eux* prétendent le voir. Ils sont dans l'attente d'une sorte de "caution" de notre part. Je ne connais pas la

nature de cette caution… mais. Dagny, je sais que si nous accordons encore quelque valeur à nos âmes, nous ne devons pas la leur donner. Même s’ils te font passer à la torture, ne la leur donne pas. Laisse-les détruire ton entreprise et la mienne, mais ne leur donne pas ce qu’ils attendent. Parce que ça je l’ai bien compris : je sais que c’est notre seule chance.

Elle était resté immobile devant lui, le regardant attentivement comme si elle tentait de regarder l’imperceptible contour de quelque forme qu’elle avait, elle aussi, essayer de deviner.

— Oui… répondit-elle. « Oui, je vois ce que tu as vu en eu… Je l’ai ressenti aussi… Mais c’est seulement comme quelque chose qui passe à côté de toi en te frôlant à peine et qui est déjà loin avant même que tu te rendes compte que tu l’as vu, comme un courant d’air froid que tu sens ; et tout ce qu’il en reste est toujours le sentiment que tu *aurais dû* l’arrêter… Je sais que tu as raison. Je ne peux pas comprendre leur jeu, mais ce que tu en perçois est vrai : nous ne devons pas voir le monde comme *ils* veulent que nous le voyons. C’est une sorte de tricherie très ancienne et très vaste ; et la clé pour la démonter est : de vérifier chaque prémisse qu’ils tentent de nous enseigner, d’en remettre chaque précepte en question, de… »

Elle se retourna vers lui telle une toupie lorsqu’une pensée lui vint soudainement à l’esprit, mais elle ne finit ni le mouvement ni les mots qu’elle s’apprêtait à prononcer au même instant : les prochains mots auraient dû être ceux qu’elle ne voulait pas lui dire. Elle l’observa avec un lent et brillant sourire de curiosité.

Quelque part en lui, il connaissait la pensée qu’elle n’avait pas voulu exprimer en mots, mais il ne la savait seulement que sous une forme embryonaire qui devait trouver ses mots dans le futur. Il ne fit pas une pause pour la saisir maintenant, parce que dans la brillance de la lumière qui submergeait sa perception, une autre pensée qui devait la précéder était devenue claire pour lui et avait mobilisé toute sa conscience durant les minutes qui venaient de s’écouler.

Il se leva, s’approcha d’elle et la prit dans ses bras.

Il maintenait toute la longueur de son corps pressée contre le sien, comme si leurs corps étaient deux courants ascendants qui s’élevaient ensemble vers un même point, chacun transportant avec lui son entière conscience qui l’habitait en direction de la

rencontre entre leurs lèvres.

Ce qu'elle ressentit à cet instant contenait–en temps que l'un de ses constituants sans nom–la connaissance de la beauté dans la posture de son corps tel qu'il l'étreignait, alors qu'ils se trouvaient au milieu de la pièce, haut au-dessus des lumières de la cité.

Ce qu'il savait, ce qu'il avait découvert ce soir, était que l'amour de l'existence vers laquelle il était revenu ne lui était pas revenu grâce au retour du désir d'elle ; mais que le désir lui était revenu après qu'il soit d'abord revenu au monde, à l'*amour*, à la valeur et au sens de ce monde ; et que le désir n'était pas une réponse au corps de Dagny, mais une célébration en l'honneur de lui-même et de sa volonté de vivre.

Il ne le savait pas, il n'y pensait pas, il avait dépassé le besoin des mots, mais sur l'instant, quand il resentit la réponse du corps de Dagny au sien, il ressentit aussi la connaissance non-admise que ce qu'il avait appelé "sa dépravation" était en fait sa plus haute vertu ; cette capacité qu'elle avait de ressentir la joie d'*être* comme il la ressentait en cet instant.

CHAPITRE II

L'ARISTOCRATIE DE L'INFLUENCE

Dans le ciel, au-delà de la fenêtre de son bureau, le calendrier disait : 2 SEPTEMBRE. Sous le poids de la fatigue, Dagny se pencha un peu plus au-dessus de son bureau. Le premier signe avant-coureur de l'approche du couchant était toujours ce rayon de lumière qui frappait le calendrier ; lorsque le blanc lumineux de la page apparaissait au-dessus des toits, il jetait un voile sur la cité, précipitant ainsi l'obscurité.

Chaque soir des mois qui venaient de s'écouler, elle avait accordé un regard à cette page lointaine. « Tes jours sont comptés, » semblait-il dire ; comme s'il voulait marquer la progression vers quelque chose qu'il savait, mais qu'*elle* ne savait pas. Il avait une fois compté les jours de sa course pour construire la *Ligne John Galt* ; maintenant, il était en train de compter les jours de sa course contre un “destructeur” inconnu.

Les uns après les autres, les hommes qui avaient construit les nouvelles villes du Colorado étaient partis vers quelque inconnu silencieux, depuis lequel ni voix ni personne n'étaient encore jamais revenu. Les villes qu'ils avaient laissées derrière eux étaient mourantes. Quelques unes des usines qu'ils avaient construites demeuraient orphelines de tout propriétaire, et fermées ; les autres avaient été saisies par les autorités locales. Dans les deux cas, les machines s'étaient arrêtées.

C'était comme si une carte sombre du Colorado était étalée devant elle, tel un tableau de contrôle de la circulation, avec quelques rares lampes dispersées à travers les montagnes. Les lampes s'étaient éteintes le unes après les autres. Les hommes avaient disparu le uns après les autres. Il y-avait eu une régularité remarquable dans la suite de ces évènements qu'elle

ne pouvait définir ; elle était devenue capable de prédire, presque avec certitude, qui serait le prochain à disparaître et quand ; elle était incapable de comprendre le “pourquoi ?”

De tous ces hommes qui l’avaient un jour accueillie lors de sa descente de la cabine du train sur le quai de la *Jonction Wyatt*, seul Ted Nielsen restait, dirigeant toujours l’usine Nielsen Motors.

« Ted, vous ne serez pas le prochain à partir ? » lui avait-elle demandé lors de sa récente visite à New York ; elle le lui avait demandé en faisant quelque effort pour sourire. Il avait répondu avec un sourire plus large :

« Je ne l’espère pas. »

« Qu’est-ce que vous voulez dire, en parlant “d’espoir” ? N’en êtes-vous pas certain ? »

Il avait répondu d’une voix lente et lourde :

« Dagny, j’ai toujours pensé que je préférerais mourir plutôt que d’arrêter de travailler. Mais c’était ce que pensaient les hommes qui sont partis. Ça me semble impossible que je puisse un jour avoir envi de quitter. Mais il y a un an ça semblait tout autant impossible qu’ils puissent en avoir envie. Ces hommes étaient mes amis. Ils étaient conscients de ce que nous feraient leurs départs, à nous les survivants. Ils ne seraient pas partis comme ça, sans dire un mot, en nous laissant avec la terreur s’ajouter à l’inexplicable… a moins qu’ils aient eu une raison d’importance suprême.

Il y-a un mois, Roger Marsh, de la Marsh Electric, m’a dit qu’il s’enchaînerait bien après son bureau, et que comme ça il ne pourrait pas partir, quelque soit la tentation mortelle qui pourrait le prendre. Il était d’une colère furieuse contre les hommes qui étaient partis. Il m’a juré qu’il ne le ferait jamais. “Et si c’est quelque chose contre quoi je ne peux pas résister,” qu’il a fait comme ça, “je jure que je garderai assez de mes esprits pour te laisser une lettre et donner quelques indices de ce que c’est, pour que tu n’aies pas à te torturer l’esprit avec le genre d’humeur qui nous touche maintenant tous les deux.” C’est ce qu’il a juré. Il est parti il y a deux semaines. Il ne m’a laissé aucune lettre… Dagny, je ne peux pas dire ce que je ferai lorsque je le verrai venir ; quoiqu’ils aient pu voir quand ils sont partis. »

Il lui semblait que quelque “destructeur” se déplaçait sans un bruit à travers le pays, et que les lumières s’éteignaient dès qu’il

les touchait ; quelqu'un, se dit-elle avec amertume, qui avait renversé le principe de la Twentieth Century et qui maintenant était en train de transformer l'énergie cinétique en statique. C'était cela, l'ennemi–se dit-elle depuis derrière son bureau tandis que le crépuscule tombait–avec lequel elle était en train de faire la course. Le rapport mensuel de Quentin Daniels était posé sur son bureau. Elle ne pouvait être certaine, jusqu'à maintenant, que Daniels trouverait le secret du moteur, mais le "destructeur", songea-t-elle, était en train de se déplacer rapidement et sûrement avec un *tempo* qui se faisait toujours plus rapide ; elle se demanda si, lorsqu'elle aurait reconstruit le moteur, il resterait encore un monde pour qu'il serve à quelque chose.

Elle avait apprécié Quentin Daniels dès l'instant où il était entré dans son bureau pour sa première audition. C'était un grand déguingandé qui était dans les premières années de sa trentaine, avec un visage anguleux plutôt ingrat, mais un joli sourire. Une esquisse de sourire ne semblait jamais le quitter, plus particulièrement lorsqu'il écoutait ; c'était une attitude amusée qui suggérait un caractère agréable, comme s'il écartait rapidement et patiemment tous les mots inutiles dans une discussion, et allait droit au but en précédant son interlocuteur.

« Pourquoi avez-vous refusé de travailler pour la docteur Stadler ? » avait-t-elle demandé.

L'esquisse de sourire s'était faite plus dure et plus tendue ; c'était un signe annonciateur d'une émotion qu'il s'apprêtait à rendre visible ; l'émotion avait exprimé la colère. Mais il avait répondu à la question avec sa voie traînante qui prenait son temps.

« Vous savez, le docteur a dit un jour que le troisième mot de "investigation scientifique libre" etait redondant. Il semble l'avoir oublié. Et bien, je dirais juste que "investigation scientifique d'Etat" est une contradiction de termes. »

Elle lui avait demandé quelle position il occupait à l'Institut de Technologie de l'Utah.

« Gardien de nuit, » avait-il répondu.

« Quoi ? » s'était-elle écriée.

« Gardien de nuit. » avait-il poliment répété, comme si elle n'avait pas saisi les mots, comme s'il n'y-avait pas matière à s'étonner.

Lorsqu'elle l'avait questionné à ce propos, il avait expliqué

qu'il n'aimait aucune des fondations scientifiques encore existantes, qu'il aurait aimé avoir un travail dans le laboratoire de recherche d'une grande entreprise, mais « quelle était l'entreprise, aujourd'hui, qui pouvait se permettre d'entreprendre aucun travail d'envergure et à long terme, et d'ailleurs, pourquoi le ferait-elle ? » C'est pourquoi, lorsque l'Institut de Technologie de l'Utah fut fermé par manque de fonds de financement, il y était resté comme gardien de nuit et unique habitant de l'endroit ; le salaire était suffisant pour satisfaire à ses besoins élémentaires, et le laboratoire de l'Institut était resté intact, pour son usage privé, et avec toute la tranquilité dont il avait besoin.

« Donc vous faites vos propres travaux de recherche ? »

« C'est cela. »

« Dans quel but ? »

« Pour mon propre plaisir. »

« Qu'est-ce que vous ferez, si vous decouvrez quelque chose qui ait une importance scientifique ou une valeur commerciale ? Le mettrez-vous à la disposition du public? »

« Je ne sais pas… Non, je ne pense pas. »

« N'avez-vous aucun désir de servir le bien de l'humanité ? »

« Je ne parle pas ce genre de langage, Mademoiselle Taggart. Et je ne pense pas que vous le parliez non plus. »

Elle avait ri.

« Je crois que nous allons bien nous entendre, vous et moi. »

« Je le crois aussi. »

Quand elle lui eut raconté l'histoire du moteur, quand il eut étudié le manuscript, il n'avait fait aucun commentaire, mais seulement dit qu'il était intéressé par ce travail, quelques soient les conditions et salaires qu'elle lui proposerait.

Elle lui avait alors offert de les choisir lui-même. Elle avait protesté avec étonnement contre le salaire si bas qu'il avait demandé.

« Mademoiselle Taggart, » avait-il alors rétorqué, « s'il y a quelque chose que je ne demanderai pas, c'est quelque chose en échange de *rien*. Je ne sais pas durant combien de temps vous pourriez avoir à me payer, ni même si je trouverai quoique ce soit en retour. Je parierai sur ma propre intelligence. Je ne laisserai personne d'autre le faire à ma place. Je ne prends rien juste pour prendre. Mais soyez certaine que j'escompte prendre en échange des biens que je donne. Si jamais j'y arrive, c'est là

que je vais vous écorcher vive, parce que ce que je demanderai à ce moment là sera un pourcentage, et il sera élevé, mais ça en vaudra encore largement la peine pour vous. »

Lorsqu'il avait dit quel pourcentage il en demanderait, elle avait rit.

« Là, oui, vous allez m'écorcher vive, comme vous le dites, et ça vaudra aussi largement la peine pour moi. Marché conclu. »

Ils convinrent tous deux que ce serait le projet privé de Dagny et qu'il serait son employé à titre privé ; ni l'un ni l'autre ne désiraient avoir à faire avec le *Département Recherche et Développement* de la Taggart Transcontinental. Il demanda à rester dans l'Utah–et d'y garder son poste de gardien de nuit–où il bénéficiait de tout l'équipement de laboratoire et de toute l'intimité dont il avait besoin. Le projet devait rester une affaire confidentielle entre-eux, jusqu'à-ce qu'il réussisse ou s'avoue vaincu par la difficulté.

« Mademoiselle Taggart, » avait-il dit en guise de conclusion, « je ne sais pas combien d'années cela me demandera pour résoudre ce problème, si jamais j'y parviens. Mais je sais que que si je dois y passer le reste de ma vie pour réussir, alors je mourrai satisfait. » Il avait ajouté, « Il y-a seulement une seule chose que je voudrais plus que de résoudre ça : c'est de rencontrer l'homme qui l'a fait. »

Une fois par mois, depuis son retour dans l'Utah, elle lui avait expédié un chèque et il lui avait expédié un rapport mensuel faisant état de son travail. Il était bien trop tôt pour espérer, à ce stade, mais ses rapports étaient le seul point lumineux de la brume stagnante de ses jours passés dans son bureau.

Elle releva la tête alors qu'elle venait de finir la dernière des pages qu'il lui avait expédiées. Au loin, le calendrier disait : 2 SEPTEMBRE. Les lumières de la ville s'étaient multipliées sous lui, s'étalant et scintillant. Elle pensa à Rearden. Elle aurait voulu qu'il soit en ville ; elle aurait voulu pouvoir le voir ce soir.

Puis, en remarquant la date, elle se souvint qu'il fallait qu'elle se précipite chez elle pour s'y changer, parce qu'elle devait se rendre au mariage de Jim, ce soir.

Elle n'avait pas vu Jim en dehors du travail depuis plus d'une année. Elle n'avait pas eu l'occasion de rencontrer sa fiancée,

mais elle en avait appris assez sur leur relation dans les journaux. Elle se leva de derrière son bureau en éprouvant un sentiment de resignation désagréable et fatiguée : il semblait plus facile d'être présente au mariage que d'avoir à expliquer son absence par la suite. Elle était en train de se dépêcher, en traversant le grand hall de la gare centrale Taggart, quand elle entendit une voix appelant : « Mademoiselle Taggart ! » avec une étrange note faite à la fois d'urgence et de réticence. Cette voix qui l'appelait la stoppa abruptement ; elle eut besoin de quelques secondes pour réaliser que c'était celle du vieil homme du kiosque.

— Ça fait des jours que j'ai attendu de voir apparaître votre silhouette dans la foule, Mademoiselle Taggart. J'étais extrêmement anxieux de vous parler.

Il y-avait une expression étrange sur son visage, quelque chose comme un effort pour ne pas avoir l'air effrayé.

— Je suis désolée. lui dit-elle en souriant, « Je n'ai pas arrêté de courir entre le *building* et l'extérieur et je n'avais même pas le temps de m'arrêter. »

Il ne souriait pas.

— Mademoiselle Taggart, cette cigarette avec le signe du dollar que vous m'avez donné, il y-a quelques mois–où l'avez-vous eue ?

Elle demeura un instant immobile.

— J'ai peur que ce soit une histoire longue et assez compliquée. répondit-elle.

— Avez-vous la possibilité d'entrer en contact avec la personne qui vous l'a offerte ?

— Je pense que oui… quoique je ne puis en être sûre. Pourquoi ?

— Vous dirait-il où il l'a eue ?

— Je ne sais pas. Qu'est-ce qui vous fait suspecter qu'il ne le ferait pas ?

Il hésita, puis demanda :

— Mademoiselle Taggart, qu'est-ce que vous faites quand vous avez quelque chose à dire à quelqu'un, dont vous savez que c'est impossible ?

Elle soupira.

— L'homme qui m'a donné la cigarette a dit que dans un tel cas on doit revoir ses prémisses.

— Il a dit ça ? A propos de la cigarette ?

— Et bien, non, pas exactement. Mais pourquoi ? Qu'avez-vous donc à me dire ?

— Mademoiselle Taggart, depuis chez moi, j'ai mené une enquête partout dans le monde. J'ai vérifié chaque source d'information dans l'industrie du tabac, et à propos de l'industrie du tabac. J'en suis arrivé à demander une analyse chimique de ce mégot. Il n'existe aucune usine qui fabrique ce type de papier. Les agents chimiques qui ont servi d'arômes artificiels pour la fabrication de ce tabac n'ont jamais été utilisés pour la fabrication d'aucun tabac à fumer que j'ai pu trouver. Cette cigarette a pourtant bel et bien été fabriquée mécaniquement, mais elle n'a été fabriquée dans aucune usine que je connaisse–et je les connais toutes, Mademoiselle Taggart. Mademoiselle Taggart, pour autant que je le sache, cette cigarette n'a été fabriquée nulle part dans le monde.

***

Rearden attendait, regardant avec un air absent tandis que le serveur faisait rouler la table à dîner vers l'extérieur de sa chambre. Ken Danagger était parti. La chambre était plongée dans une demi-obscurité. Par le fait d'un sorte d'agréement tacite auquel ni l'un ni l'autre ne firent allusion, ils avaient volontairement diminué l'éclairage de la chambre durant leur dîner, de sorte que le visage de Danagger ne puisse être remarqué et, ils l'espéraient, pas reconnu par les serveurs.

Ils avaient dû se rencontrer furtivement, tels des criminels qui ne pouvaient être vus ensembles. Ils ne pouvaient se rencontrer ni dans les bureaux de leurs entreprises respectives, ni en leurs domiciles ; seulement dans l'anonymat et la foule d'une grande ville, dans sa suite de l'hôtel Wayne-Falkland. Ils risquaient une amende de 10.000 dollars et jusqu'à dix années d'emprisonnement pour chacun d'entre-eux, si jamais il était connu qu'il avait accepté de livrer à Danagger 4.000 tonnes de *Rearden Metal* mis en formes.

Ils n'avaient pas évoqué cette loi durant leur dîner ensemble, ni leurs motivations, ni le risque qu'ils étaient en train de courir. Ils avaient seulement parlé affaires.

Parlant clairement et sèchement, comme il avait toujours eu l'habitude de le faire lors de chacune des réunions auxquelles il participait, Danagger avait expliqué que la moitié de sa

commande initiale serait suffisante pour ceinturer ses tunnels, quoiqu'ils risquaient de s'effondrer s'il allongeait encore un peu plus les délais de livraison pour l'autre moitié, et pour reconditionner les mines de la Confederated Coal Company qui avait fait faillite et qu'il avait racheté il y-avait trois semaines de cela.

— C'est une excellente propriété, mais elle se trouve dans une condition lamentable : ils ont eu un sale accident là-bas, le mois dernier ; coup de grisou et effondrement : quarante morts.

Il avait ajouté, sur le ton monocorde de la récitation d'un rapport de statistiques :

— Les media sont en train de crier à qui veut l'entendre que le charbon est désormais la source d'énergie principale et stratégique du pays. Ils sont également en train de crier que les producteurs de charbon sont en train de profiter de la crise du pétrole. Un *gang* à Washington est en train de crier que je me développe "de trop" et que "quelque chose devrait être fait pour me stopper", parce que je serais en train de devenir un monopole. Un autre *gang* à Washington est en train de crier que je ne me développe pas assez rapidement, et que "quelque chose doit être fait" pour pour que l'Etat puisse nationaliser mes mines, parce que je serais "avide de profits" et "réticent à satisfaire les besoins de la nation en combustible." Sur la base des bénéfices que je réalise actuellement, cette Confederated Coal m'aura rendu l'argent que je suis en train d'investir dedans d'ici quarante-sept ans. Je n'ai pas d'enfants. Je l'ai acheté parce qu'il y a un client que je n'ose pas laisser sans charbon– c'est la Taggart Transcontinental. Je ne peux pas m'empêcher de penser à ce qui arriverait si le transport ferroviaire s'effondrait.

Il s'était interrompu un instant, puis avait ajouté :

— Je ne sais pas pourquoi je m'en fais encore à propos de ça, mais je ne peux pas m'en empêcher. Ces gens à Washington ne semblent pas avoir une image nette de ce à quoi ça ressemblerait. Moi si.

Rearden avait répondu :

— Je livrerai le *Metal*. Quand tu auras besoin de la seconde moitié de ta commande, fais le moi savoir. Je la livrerai à ce moment là.

A la fin du dîner, Danagger avait dit avec la même voix aussi précise qu'impassible, la voix d'un homme qui connaissait le

sens exact des paroles qu'il prononçait :

— Si un de mes employés ou un des tiens découvre ça et essaye, à titre personnel, de nous faire chanter, je paierai, dans les limites du raisonnable. Mais je ne paierai rien s'il a des "potes" à Washington. Si jamais l'un de ces gars là se pointe, alors j'irai en prison.

— Alors on y ira ensemble. avait dit Rearden.

Demeurant seul dans sa suite plongée dans la demi-obscurité, Rearden réalisa que la perspective d'aller en prison le laissait froidement indifférent. Il se souvint du temps où il avait quatorze ans, quand il arrivait que la tête lui tourne parce qu'il avait faim ; il ne voulait pas voler des fruits sur un stand maraîcher de trottoir. Maintenant, la possibilité d'être envoyé en prison–si ce dîner avait été un acte criminel–ne signifiait pas plus pour lui que la perspective de se faire écraser par un camion : un vilain accident physique sans aucune signification morale. Il se dit qu'il était fait pour se cacher, tel un coupable secret–la seule transaction à laquelle il avait pris du plaisir durant toute une année de travail venait de se dérouler–et il était en train se cacher, comme un coupable secret ; ses nuits avec Dagny, les seules heures qui le maintenaient en vie, et il était en train de s'en cacher, comme un coupable secret. Il sentait qu'il y avait un lien entre les deux secrets, quelque relation qu'il devait découvrir. Il ne pouvait pas le saisir, il ne pouvait trouver les mots pour le nommer, mais il sentait bien que le jour où il trouverait, alors il pourrait répondre à toutes les questions de sa vie.

Il se tint contre le mur, la tête rejetée en arrière, les yeux clos, et il pensa à Dagny, puis il se dit qu'aucune question n'avait plus d'importance pour lui. Il se dit qu'il allait la voir ce soir, haïssant presque cette pensée, parce que demain matin semblait si près et qu'à ce moment là il devrait la quitter… il se demanda s'il pouvait rester en ville demain ou devait partir maintenant, sans la voir, de manière à ce qu'il puisse ainsi l'attendre, de manière à ce qu'il reste un moment *à venir* : le moment de refermer ses bras autour de ses épaules et de baisser la tête pour la regarder.

Tu es en train de devenir fou, se dit-il, mais il savait que si elle était à côté de lui à chaque heure de ses jours, il serait toujours le même, ce ne serait pas encore assez, il aurait à inventer une forme de torture absurde pour lui-même juste pour

y faire face ; il savait qu'il allait la voir ce soir, et la perspective de partir sans le faire en rendait le plaisir plus grand, un moment de torture pour renforcer la certitude des heures à venir. Il laisserait la lumière allumée dans son salon, se dit-il, et la tiendrait dans ses bras en travers du lit, et ne verrait rien d'autre que la courbe de la bande de lumière courant depuis sa taille jusqu'à sa cheville, une ligne discontinue et unique dessinant dans l'obscurité le contour de la forme de son corps long et mince ; puis il tirerait sa tête à la lumière pour voir son visage, pour la voir retomber sans résistance, les cheveux par dessus son bras, ses yeux clos, son visage défait dans une expression de douleur, sa bouche ouverte à lui.

Il se tenait face au mur, attendant pour laisser tous les évènements de la journée l'abandonner, pour se sentir libre, pour savoir que les prochianes heures seraient les siennes.

Lorsque la porte de sa chambre s'ouvrit brusquement sans prévenir, il ne put le croire sur le coup. Il vit la silouhette d'une femme, puis d'un garçon d'étage qui posa une valise sur le sol et disparut. La voix qu'il entendit était celle de Lillian :

— Comment ça, Henry ! Tout seul, et dans le noir ?

Elle pressa l'interrupteur à côté de la porte. Elle se tenait là, fastidieusement vétue, portant un costume de voyage beige pâle qui avait l'air d'avoir voyagé sous verre ; elle sourit et retira ses gants avec l'attitude d'être rentrée à la maison.

— Es-tu là pour la soirée, mon cher ? demanda-t-elle, « ou t'apprêtais-tu à partir ? »

Il ne sut pas combien de temps s'écoula avant qu'il réponde :

— Qu'est-ce que tu fais ici ?

— Pourquoi, ne te souviens-tu pas que Jim Taggart nous a invité à son mariage ? C'est ce soir.

— Je n'avais pas l'intention d'aller à son mariage.

— Oh, mais moi oui !

— Pourquoi ne m'en as-tu pas parlé ce matin, avant que je parte ?

— Pour t'en faire la surprise, Chéri. elle rit gaiement, « C'est pratiquement impossible de te tirer vers toute fonction sociale, mais j'avais pensé que tu aurais aimé cela, sur l'impulsion du moment, juste pour sortir un peu et se faire plaisir, comme tous les couples mariés sont censés le faire. J'avais pensé que ça ne te dérangerais pas–tu as si souvent passé la nuit à New York ! »

Il vit le regard innocent qu'elle lui adressa depuis sous le bord de son chapeau à la mode légèrement penché sur le côté. Il ne répondit rien.

— Bien sûr, je courrais un risque. reprit-elle, « Tu pouvais avoir emmené quelqu'un dîner ».

Il ne dit rien.

— Ou t'apprêtais-tu peut-être à revenir à la maison ce soir ?

— Non.

— Avais-tu quelque chose de prévu, ce soir ?

— Non.

— Parfait.

Elle désigna sa valise.

— J'ai amené mes vêtements de soirée. Pariras-tu un corsage d'orchidés avec moi que je peux être habillée fin prête avant toi ?

Il se dit que Dagny serait présente ce soir au mariage de son frère ; la soirée n'avait donc plus d'importance pour lui.

— Je vais t'emmener quelque part, si tu veux, dit-il, « mais pas à ce mariage ».

— Oh, mais c'est là que je veux aller ! C'est l'évènement le plus absurde de la saison et tout le monde attend ça depuis des semaines, tous mes amis. Je ne manquerais cela pour rien au monde. Il n'y a aucun meilleur spectacle à voir en ville, ni même aucun qui bénéficie d'une meilleure publicité. C'est un mariage parfaitement ridicule, mais c'est juste ce à quoi on se serait attendu de la part de Jim Taggart.

Elle marchait avec décontraction dans la pièce, regardant ça et là, comme pour se familiariser avec l'endroit.

— Je ne suis pas venue à New York depuis des années. dit-elle, « Enfin, pas avec toi, je veux dire. Pour aucune occasion formelle ».

Il remarqua la pause dans le mouvement sans but de ses yeux, un regard qui s'était brièvement immobilisé sur un cendrier, puis s'en était reparti. Il en ressentit un choc de dégoût. Elle le remarqua et s'esclaffa gaiement.

— Oh, mais, Chéri, je ne suis pas soulagée ! Je suis déçue. J'avais espéré trouver quelques mégots tachés de rouge à lèvres.

Il lui fut reconnaissant de son admission d'espionnage, malgré la tentative de dissimulation sous le prétexte de la plaisanterie. Pour autant, quelque chose dans la franchise empressée de ses manières lui fit se demander si cela n'avait été *que* de la

plaisanterie ; durant un instant très bref il crut qu'elle était sérieuse. Il écarta cette impression parce qu'il ne pouvait sérieusement le concevoir.

— J'ai bien peur que tu ne deviennes jamais humain. dit-elle, « Et donc je peux être certaine de ne pas avoir de rivale. Et si jamais j'en ai une–ce dont je doute, Chéri–je ne crois pas que cela me dérangeras, parce que si jamais c'est une personne qui est toujours disponible au téléphone, sans rendez-vous ; et bien tout le monde sait de quelle sorte de personne il s'agit. »

Il se dit qu'il devait mieux se contrôler ; il avait été sur le point de de la gifler.

— Lillian, je crois que tu sais, dit-il, « que ce genre d'humour est plus que je n'en peu supporter. »

— Oh, tu es trop sérieux ! elle rit, « Je fais des efforts pour tenter de l'oublier. Tu es trop sérieux à propos de tout–à propos de toi-même, en particulier. »

Puis elle se tourna soudainement, le sourire avait disparu. Elle avait cette étrange expression d'imploration qu'il avait vu bien des fois sur son visage, une expression qui semblait faite de sincérité et de courage :

— Tu préfères être sérieux, Henry ? D'accord. Pour combien de temps souhaites-tu me voir exister, quelque part dans les sous-sols de ta vie ? A quel point ésseulée souhaites-tu me savoir ? Je n'ai rien demandé de toi. Je t'ai laissé vivre ta vie comme tu l'entends. Peux-tu m'accorder une soirée ? Oh, je sais que tu as horreur des fêtes et que tu vas mourir d'ennui. Mais cela signifie beaucoup pour moi. Appelles cela de la vanité sociale vide de sens… Je veux apparaître, pour une fois, avec mon époux. J'imagine que tu n'y penses jamais en de tels termes, mais tu es une personnalité importante, tu es envié, haï, respécté et craint, tu es un homme que n'importe quelle femme serait fière de présenter comme son mari. Tu peux dire c'est une forme basse d'ostentation féminine, mais c'est la forme du bonheur pour n'importe quelle femme. Tu ne vis pas selon ce modèle, mais moi si. Ne peux-tu même pas me donner cela, au prix de quelques petites heures d'ennui ? N'arrives-tu pas à être assez fort pour te plier à tes obligations et te comporter comme un époux responsable ? Pourrais-tu aller là-bas, pas pour ton bon plaisir, mais le mien, pas parce ce que *tu* veux y-aller, mais seulement parce que *je* le veux ?

Dagny–pensa-t-il avec désespoir–Dagny, qui n'a jamais dit

un mot à propos de sa vie à la maison, qui n'a jamais rien réclamé, prononcé un reproche ou posé une question ; il ne pouvait apparaître devant elle avec sa femme, il ne pouvait la laisser le voir comme le mari en train d'être fièrement exhibé. Il aurait voulu mourir sur le champ, en cet instant, avant qu'il puisse commettre cet acte, parce qu'elle savait qu'il le ferait.

Parce qu'il avait accepté ce secret avec culpabilité et s'était promis d'en assumer les conséquences ; parce qu'il avait conclu que le bon droit était avec Lillian, et qu'il était capable d'endurer n'importe quelle forme de damnation, mais incapable de refuser le droit lorsqu'il lui était réclamé ; parce qu'il savait que la raison de son refus d'y aller était la raison qui ne lui donnait aucun droit de refuser ; parce qu'il entendit le cri d'imploration dans sa conscience : « Oh Dieu, Lillian, n'importe quoi sauf cette soirée ! » et il ne se laissa pas aller jusqu'à implorer le pardon–il dit sur un ton indifférent, d'une voix sans vie et ferme :

— D'accord, Lillian, je vais y aller.

***

Le voile de marié de dentelle rose au point jurait sur les planches disjointes de la chambre de son petit appartement. Cherryl Brooks le releva avec précaution pour faire un saut de pas vers le le miroir accroché de travers contre le mur. Elle avait été photographiée ici durant toute la journée, comme elle l'avait été bien des fois durant ces deux derniers mois. Elle souriait encore avec une gratitude incrédule quand les gens des journaux et des magazines avaient voulu la photographier, mais elle aurait aimé qu'ils ne le fassent pas trop souvent.

Une sœur âgée qui sanglotait, qui avait eu droit à une fade et mièvre colonne dans un journal et à la sagesse aigri d'une authentique policière, avait pris Cherryl sous sa protection depuis déjà des semaines, quand la fille avait été jetée pour la première fois dans les *interviews* pour des magazines, comme on jette un morceau de viande dans un hachoir.

Aujourd'hui, la sœur sanglotante qui avait fait déguerpir les *reporters*, avait sèchement lâché aux voisins :

« C'est ça, c'est ça, fais en autant ! », leur avait refermé la porte de l'appartement de Cherryl au nez, et l'avait aidé à s'habiller.

Elle devait conduire Cherryl jusqu'au lieu de la cérémonie ; elle avait découvert qu'il n'y avait personne d'autre pour le faire.

Le voile de mariée, la robe de satin blanc, les chaussons délicats et la rangée de perles à son cou, avaient coûté cinq cent fois le prix de tout ce que contenait la chambre de Cherryl. Un lit occupait presque tout l'espace de la pièce, et ce qui restait était pris par une petite commode, une chaise et ses quelques vêtements pendus derrière un rideau défraîchi. L'immense jupe à cerceaux de la robe de mariée touchait les murs chaque fois qu'elle faisait un mouvement, sa mince silhouette se balançant en créant un fort contraste avec le corsage serré, sévère et remontant assez haut : la robe avait été dessinée par le plus grand couturier de la cité.

— Tu sais, quand j'ai eu ce boulot au magasin à 10 *cents*, j'aurais pu louer un meilleur appartement, dit-elle à la sœur sanglotante, comme pour s'excuser, « mais je pense pas que ce soit important où tu dors la nuit, alors j'ai mis mon argent de côté parce que j'en aurais besoin pour quelque chose d'important dans le futur… »

Elle s'interrompit et sourit, secouant la tête d'un air étourdi.

— J'avais *cru* que j'en aurais besoin. rectifia-t-elle.

— T'as l'air bien, comme ça. dit la sœur sanglotante, « Tu peux pas en voir grand-chose dans ce miroir, mais tu est O.K. »

— La façon dont tout est arrivé, je… j'ai pas encore eu le temps de m'y retrouver. Mais tu vois, Jim est formidable. Ça ne le dérange pas, que je suis juste une vendeuse dans un magasin à 10 *cents* qui vit dans un endroit comme ça. Il m'en veut pas pour ça.

— Hm-hm, fit la sœur sanglotante ; son visage eut l'air lugubre.

Cherryl se remémora l'émerveillement de la première fois que Jim Taggart était venu ici. Il était arrivé un soir, sans prévenir, un mois après leur première rencontre, quand elle avait abandoné tout espoir de le revoir encore une fois. Cela l'avait mise dans un misérable embarras, elle s'était sentie comme quelque'un qui aurait tenté de retenir un levé de soleil dans une mare de boue ; mais Jim avait souri, s'asseyant sur la seule chaise qu'elle avait, observant son visage qui rougissait et la pièce. Puis il lui avait dit de mettre son manteau, et il l'avait emmenée manger dans le restaurant le plus cher de la ville. Il

avait souri en voyant son hésitation, son attitude maladroite, sa terreur de prendre la mauvaise fourchette et de l'enchantement aisément visible dans ses yeux.

Elle n'avait pu savoir ce qu'il pensait. Mais lui avait su qu'elle était ébahie, pas par l'endroit mais parce qu'il l'y avait amené, qu'elle avait à peine touché les mets coûteux, qu'elle avait pris ce dîner avec lui, non pas comme une bonne occasion de profiter d'un de ces "gros *bourges*"–comme toutes les autres filles qu'il connaissait l'auraient pensé–mais comme une sorte de brillante récompense qu'elle n'aurait jamais cru pouvoir mériter.

Il était revenu la voir deux semaines après cet évènement, et puis leurs rencontres devinrent de plus en plus fréquentes. Il venait en voiture la chercher à la boutique, à l'heure de la fermeture, et elle voyait ses collègues vendeuses bâiller devant elle, devant sa limousine, devant le chauffeur en uniforme qui ouvrait la portière pour elle. Il l'emmenait dans les meilleurs *night-clubs*, et quand il la présentait à ses amis, il disait, « Mademoiselle Brooks travaille à la boutique à 10 *cents* de Madison Square. »

Elle voyait l'étrange expression sur leur visage, et Jim les observant avec un soupçon de moquerie dans ses yeux. Il voulait lui épargner la nécessité de mentir ou d'avoir l'air embarrassée, se disait-elle avec gratitude. Il avait la force d'être honnête et de ne pas se soucier de si les autres approuvaient ou non, pensait-elle avec admiration. Mais elle avait ressenti une étrange douleur brûlante qui était nouvelle pour elle, le soir où elle avait entendu une femme qui travaillait pour un journal politique plutôt intellectuel, dire à son voisin de table, « Comme c'est généreux de la part de Jim ! »

S'il l'avait souhaité, elle lui aurait donné en retour la seule manière de paiement dont elle disposait. Elle lui était reconnaissante de ne pas l'avoir recherché. Mais elle avait le sentiment que leur relation était une immense dette, et qu'elle n'avait rien d'autre à lui offrir pour le payer que sa vénération passive et silencieuse. Il n'avait pas besoin de sa vénération, s'était-elle dit.

Il y-avait des soirées lors desquelles il venait la chercher, mais restait finalement dans sa chambre et parlait avec elle, tandis qu'elle écoutait, silencieuse. Cela arrivait toujours à l'improviste, avec une sorte de soudaineté particulière, comme

s'il n'avait pas eu l'intention de le faire, mais quelque chose semblait l'y pousser et c'était comme s'il devait parler. Puis il s'asseyait en s'effondrant sur son lit, inconscient de l'endroit où il se trouvait et même de sa présence, quoique ses yeux aillent en tous sens pour s'arrêter sur elle de temps à autres, comme s'il devait être certain qu'un être vivant l'écoutait.

« …ce n'était pas pour moi-même, ce n'était pas du tout pour moi-même ; pourquoi ne veulent-ils pas me croire, ces gens là ? Il fallait bien que j'accorde la réduction des trains aux syndicats des cheminots ; et le moratoire sur les bons était la seule possibilité que j'avais de le faire ; et donc, c'est pourquoi Wesley me l'a accordé, pour les cheminots, pas pour moi-même. Ah, la presse quotidienne a dit que j'étais un grand exemple à suivre par tous les patrons… un patron "animé d'un sens des responsabilités sociales". C'est ce qu'ils ont dit. Ce n'est pas vrai ? Hein ?... Ce n'est pas vrai ? Qu'est-ce qui n'allait pas avec ce moratoire ? Qu'est-ce que ça changeait si on l'écrémait de quelques aspects techniques mineurs ? C'était pour une bonne cause. Tout le monde était d'accord pour dire que tout ce que l'on peut faire est bon, tant qu'on ne le fait pas pour servir ses intérêts personnels… Mais elle ne me félicitera pas pour avoir servi la bonne cause. Elle ne pense pas que quiconque puisse être bon, à part elle. Ma sœur est une salope vaniteuse sans pitié qui n'écoutera pas les idées des autres, mais les siennes… Pourquoi continuent-ils à me regarder de cette façon… elle, Rearden et tous ces gens ? Pourquoi sont-ils si sûrs d'avoir raison ?... Si je suis d'accord pour admettre la supériorité de leur argumention à propos du matériel, pourquoi ne reconnaissent-ils pas la mienne à propos du spirituel ? Ils ont le cerveau, mais j'ai le cœur. Ils ont les compétences pour produire des richesses, mais j'ai la compétence d'aimer. N'est-ce pas ma compétence qui est la plus grande ? Cela n'a-t-il pas été reconnu comme la plus grande à travers les siècles de l'histoire des hommes ? Pourquoi ne l'admettront-ils pas ?... Pourquoi sont-ils si sûrs d'être grands ?... Et s'ils sont grands et que je ne le suis pas, n'est-ce pas précisément pour cette raison qu'ils devraient s'incliner devant moi ; parce que je ne le suis pas ? Ne serait-ce pas là un acte d'humanité authentique ? Il n'est pas nécessaire d'avoir de la gentillesse pour respecter un homme qui mérite le respect ; ce n'est que le juste paiement en retour de ce qu'il a gagné. Offrir un respect qui n'a pas été

gagné est le geste suprême de la charité. …Mais ils sont incapables de charité. Ils ne sont pas humains. Ils n'ont rien à faire des besoins de quiconque… ou des faiblesses. Rien à faire. …et aucune pitié… »

Elle ne comprenait pas grand chose de tout cela, mais elle comprenait qu'il était malheureux et que quelqu'un l'avait blessé. Il avait vu la douleur de la tendresse sur son visage, la douleur de l'indignation contre ses ennemis, et il avait vu le regard concerné pour les héros ; offert à lui par une personne qui, derrière ce regard, était capable de ressentir les émotions.

Elle n'aurait pu expliquer pourquoi elle était certaine qu'elle était la seule à qui il pouvait confesser sa torture. Elle considérait sa confiance comme un honneur tout particulier, comme un cadeau de plus.

La seule façon d'être digne de lui, s'était-elle dit, était de ne jamais rien lui demander. Il lui avait une fois offert de l'argent, et elle l'avait refusé avec une flamme de colère si brillante et si douloureuse dans ses yeux qu'il n'avait pas réitéré l'offre. La colère avait été dirigée contre elle-même : elle s'était demandée si elle avait fait quelque chose qui avait pu lui faire penser qu'elle pouvait être ce genre de personne.

Mais elle ne voulait pas être ingrate pour ses inquiétudes, ou le mettre dans l'embarras par sa laide pauvreté ; elle voulait lui montrer son impatience de s'élever et de justifier ses faveurs. Et donc elle lui avait dit qu'il pouvait l'aider, s'il le souhaitait, en l'aidant à trouver un meilleur travail. Il n'avait rien répondu. Durant les semaines qui avaient suivi, elle avait attendu, mais il n'avait jamais mentionné le sujet.

Elle s'en était voulu : elle avait pensé qu'elle l'avait offensé, qu'il l'avait pris comme une tentative de se servir de lui.

Quand il lui avait offert un bracelet d'émeraudes, elle en avait été trop choquée pour comprendre. Faisant des efforts désespérés pour ne pas le blesser, elle avait protesté qu'elle ne pouvait l'accepter.

« Pourquoi pas ? » lui avait-il répondu. « Ce n'est pas comme si tu étais une mauvaise femme payant le tarif habituel pour ça. Crains-tu que je commence à t'adresser des demandes ? N'as-tu pas confiance en moi ? »

Il avait ri aux éclats en entendant ses balbutiements embarrassés. Il avait souri d'une étrange sorte d'amusement durant toute cette soirée là, lorsqu'ils étaient allés dans un

night-club, et elle avait porté le bracelet avec ses vêtements noirs usés.

Il lui avait encore fait porter ce bracelet durant la nuit où il l'avait emmené à une soirée : une grande réception donnée par Madame Cornelias Pope.

S'il la considérait assez pour l'accompagner chez ses amis, s'était-elle dit–les illustres amis dont elle avait vu les noms aux sommets des montagnes les plus inaccessibles qui faisaient les colonnes des quotidiens–elle ne pouvait l'embarrasser en portant ses vieux habits. Elle avait dépensé toutes ses économies d'une année pour s'acheter une robe de soirée en mousseline d'un vert éclatant, avec un décolleté qui tombait bas, et une ceinture de roses jaunes avec une boucle en strass. Lorsqu'elle était entrée dans la résidence au style sévère avec de froides et brillantes lumières et une terrasse suspendue au-dessus des toits des grattes-ciel, elle avait su que ses vêtements n'étaient pas adaptés pour l'occasion, bien qu'elle n'aurait su dire pourquoi. Mais elle avait adopté une posture droite et fière, et elle avait souri avec la courageuse impulsion d'un chaton voyant une main l'invitant à jouer ; des gens qui se réunissaient pour s'amuser ne feraient de mal à personne, s'était-elle dit.

Au bout d'une heure, ses tentatives pour sourire étaient devenues une prière impuissante et stupéfaite. Puis le sourire s'en était allé tandis qu'elle observait les gens autour d'elle. Elle avait vu les filles coquettes et confiantes se comporter avec insolence de manière lamentable lorsqu'elles avaient parlé à Jim, comme si elles ne le respectaient pas et ne l'avait jamais fait. L'une d'entre-elles en particulier, une certaine Betty Pope, la fille de l'hôte, n'avait pas arrêté de lui adresser des remarques que Cherryl n'était pas parvenue à comprendre, parce qu'elle n'avait pu croire qu'elle les avait correctement interprété.

Personne ne lui avait accordé aucune attention, au début, à l'exception de quelques regards étonnés en direction de sa robe. Après un moment, elle les avaient vus commencer à la regarder. Elle avait entendu une vieille femme demander à Jim, sur le ton anxieux qui faisait référence à quelque famille distinguée qu'elle avait manqué de connaître :

« Mademoiselle Brooks, de Madison Square, m'avez-vous dit ? »

Elle avait remarqué un étrange sourire sur le visage de Jim, lorsqu'il avait répondu, sur une tonalité de voix parfaitement claire :

« Oui, le rayon des cosmétiques de *Tout à 5 et à 10 chez Raleigh*. »

Puis elle avait vu quelque gens devenir trop polis avec elle, et d'autres qui s'étaient ostensiblement éloignés, et la plupart d'entre-eux devenir absurdement embarassés dans leur sincère étonnement, et Jim observant silencieusement avec cet étrange sourire qui ne le quittait plus.

Elle avait tenté de se tenir à l'écart, à l'écart de leur vue. Alors qu'elle sétait glissée parmi la foule des des invités pour atteindre un angle de la pièce, elle avait entendu un homme dire en haussant les épaules :

« Et bien, Jim Taggart est l'un des hommes plus puissant de Washington, en ce moment. »

Il ne l'avait pas dit avec respect.

Une fois rendue sur la terrasse où il faisait plus sombre, elle avait entendu deux hommes en train de discuter et s'était demandée comment elle pouvait être certaine qu'ils étaient en train de parler d'elle.

L'un deux avait dit :

« Taggart peut se le permettre, s'il en a envi », et l'autre avait dit quelque chose à propos du cheval d'un empereur Romain qui ce serait appelé “Caligula”.

Elle avait regardé la longue tige droite du Building Taggart qui s'élevait au loin ; et après ça elle s'était dit qu'elle venait de comprendre : ces gens haïssaient Jim parce qu'ils étaient jaloux de lui.

Qui qu'ils puissent êtres, avait-elle conclu, quelques soient les noms qu'ils portaient et l'argent qu'ils avaient, aucun d'entre-eux n'avait réussi quelque chose de comparable aux siens, aucun d'entre-eux n'avait défié le pays tout entier pour construire une ligne de chemin de fer que tout le monde avait cru impossible. Pour la première fois, elle avait su qu'elle avait quelque chose à offrir à Jim : ces gens étaient aussi méchants et petits que ceux de Buffalo auxquels elle avait échappé ; il était aussi seul qu'elle l'avait toujours été, et la sincérité de ses sentiments était la seule reconnaissance qu'il avait pu trouver.

C'est alors qu'elle s'en était retourné dans la salle de bal, coupant sans manières en ligne droite à travers la foule, et la seule chose qui lui était resté des larmes qu'elle avait tenté de retenir dans l'obscurité de la terrasse, avait été l'éclat lumineux et féroce de ses yeux.

S’il avait aimé se tenir ouvertement à son côté, même si elle n’était qu’une vendeuse de boutique, s’il voulait en étaler, s’il l’avait amené ici pour faire face à l’indignation de ses amis ; alors c’était le geste d’un homme courageux qui défiait leurs opinions, et elle était prête à égaler son courage en servant de “corbeau” pour cette occasion.

Mais elle avait été heureuse lorsque la soirée s’était achevée, lorsqu’elle s’était assise à côté de lui dans sa voiture, roulant vers chez elle à travers l’obscurité. Elle avait éprouvé une lugubre sensation de soulagement. L’esprit de défi et de combat qui l’avait habité avait reflué vers un étrange sentiment de désolation ; elle avait tenté de ne pas se laisser submerger par ça. Jim n’avait pas dit grand-chose ; il avait une mine renfrognée et avait sorti sa tête par la vitre ouverte ; elle s’était demandé si elle l’avait désapointé d’une quelconque façon. Une fois arrivés devant le porche de son immeuble, elle lui avait dit avec un air désespéré :

« Je suis désolé si je te laisse tomber… »

Il n’avait rien répondu, pendant un moment, puis il lui avait demandé :

« Qu’est-ce que tu dirais si je te demandais de m’épouser ? »

Elle l’avait regardé, elle avait regardé autour d’eux–il y-avait un matelas crasseux qui pendait à moitié sur le bord de la fenêtre de l’un des locataires, un bureau de prêt sur gage de l’autre côté de la rue, un grand seau plein d’ordures à côté du porche–on ne posait pas une telle question dans un tel endroit, elle ne savait pas ce que ça voulait dire, et elle avait répondu,

« Je crois, je… n’ai pas beaucoup le sens de l’humour. »

« Ceci est une proposition, ma chère. »

Puis, ça avait été comme ça qu’ils avaient fini par s’embrasser ; avec des larmes coulant le long de ses joues, ces larmes qui n’avaient pas été versées à la soirée, larmes de choc, de bonheur, de penser que ça devait être de la joie, et d’une voix basse et désolée qui lui disait que ce n’était pas de cette façon là qu’elle aurait voulu que ça arrive.

Elle n’avait pas du tout songé à la presse, jusqu’au jour où Jim lui avait dit de venir à son appartement, et qu’elle l’avait trouvé rempli d’un foule faite de gens qui avaient des calepins et des appareils photo avec *flash*.

Lorsqu’elle avait vu pour la première fois sa photo dans les journaux–une photo d’eux ensemble, le bras de Jim la tenant

par la taille–elle avait eu un rire de délice qui ressemblait à un gloussement, et s'était fièrement demandé si chaque personne dans la ville l'avait vue. Au bout d'un moment, le délice s'était évaporé.

Ils avaient continué de la photographier, au comptoir de la boutique, dans le métro, devant le porche de son immeuble, dans sa misérable chambre…

Elle avait accepté un peu d'argent de Jim, maintenant, et elle s'était sauvée pour se cacher dans un hôtel obscur pour les semaines qui précédaient leur union ; mais ça, il ne le lui avait pas offert.

Il avait semblé vouloir qu'elle reste là où elle s'était trouvée auparavant. Ils avaient imprimé des photos de Jim à son bureau, dans le grand hall de la gare centrale Taggart, sur les marches de son wagon privé, à un banquet formel à Washington…

Les immenses bandes de pleines pages des quotidiens, les articles dans les magazines, les voix des radios, les actualités filmées dans les salles de cinéma, tous n'étaient qu'un long cri soutenu… racontant la merveilleuse aventure de *Cendrillon et l'Homme d'Affaires Humaniste*.

Elle s'était dit qu'il ne fallait pas être soupçonneuse, lorsqu'elle se sentait mal-à-l'aise ; elle s'était dit qu'il ne fallait pas être ingrate, lorsqu'elle se sentait blessée. Elle ne l'avait senti qu'en quelques rares occasions, lorsqu'elle se réveillait au milieu de la nuit et restait allongée et éveillée dans le silence de sa chambre, incapable de dormir. Elle avait su que cela lui prendrait des années pour se remettre de ses émotions, pour y croire, pour le comprendre. Les jours qui s'écoulaient lui faisaient tourner la tête comme à quelqu'un qui aurait été victime d'une insolation, ne voyant rien d'autre que la silhouette de Jim Taggart telle qu'elle l'avait vu durant la nuit de son *grand triomphe*.

— Ecoute, *la gamine*, la sœur sanglottante lui dit, lorsqu'elle se tint dans sa chambre pour la dernière fois, la dentelle du voile de mariée se déroulant en bandes de mousse cristaline depuis sa chevelure jusqu'aux planches tachées du parquet, « Tu crois que si on se sent blessé dans sa vie, c'est à cause de nos propres pèchés ; et c'est vrai à la fin. Mais il y aura des gens qui vont essayer de te faire du mal en se servant de ce qu'ils verront de bon en toi ; en sachant parfaitement que *c'est* le bon, tout en en ayant besoin et en te punissant à la fois

pour ça. Ne te laisses pas abattre quand tu découvriras ça. »

— Je pense pas que j'ai peur. dit-elle en regardant bien droit devant elle avec propos, la radiosité de son sourire se mêlant au sérieux de son regard, « J'ai pas le droit d'avoir peur de quoique ce soit. Je suis trop heureuse. Tu vois, j'ai toujours pensé qu'il y a pas de sens là-dedans, quand les gens disent que tout ce que tu dois faire dans la vie, c'est de *souffrir*. J'étais pas en train de me mettre à genoux et de me laisser aller. Je pensais que des choses vraiment belles et vraiment grandes peuvent arriver dans la vie. Je pensais pas que ça m'arriverait, à moi… pas autant que ça et pas aussi tôt. Mais je vais essayer d'être à la hauteur. »

***

— L'argent est la source du mal. dit James Taggart, « Le bonheur ne s'achète pas. L'amour vaincra au dela de toutes les barrières et de tous les clivages sociaux. C'est peut-être du *bromure*, les gars, mais c'est comme ça que je vois les choses. »

Il se tenait sous les lumières de la salle de bal de l'hôtel Wayne-Falkland, au milieu d'un cercle de journalistes qui s'étaient rapprochés de lui au moment où la cérémonie de l'union venait de s'achever. Il entendit la foule des invités qui trépignait telle une marée au-delà du cercle des journalistes. Cherryl se tenait à côté de lui, sa main gantée de blanc reposant sur sa manche. Elle était encore en train d'essayer d'entendre les mots de la cérémonie, ne croyant pas encore qu'elle les avait vraiment entendus.

— Quelles sont vos émotions, *Madame* Taggart ?

Elle avait entendu la question venant de quelque part dans le cercle des journalistes. Cela avait été comme une secousse lui faisant reprendre conscience ; deux mots rendirent tout cela soudainement réel, à ses yeux. Elle sourit et dit d'une voix basse et étranglée :

— Je… Je suis vraiment heureuse…

Depuis le fond de la pièce, Orren Boyle, qui semblait avoir pris trop d'embonpoint pour tenir dans son costume trois pièces, et Bertram Scudder qui paraissait trop maigre pour le sien, surveillaient la foules des invités avec la même pensée, quoique ni l'un ni l'autre ne l'aurait admis. Orren Boyle se dit à moitié qu'il était en train de chercher du regard quelques faciès familliers, et Bertram Scudder s'auto-suggérait qu'il était à la

recherche de matière pour écrire un article. Mais, à l'insu l'un de l'autre, ils étaient en train d'établir mentalement un trombinoscope d'un genre particulier des visages qu'ils voyaient, les classant en deux colonnes séparées qui, si elles avaient été surmontées de titres, ses seraient alors appelées : "APPROUVE" et "EFFRAYÉ". Il y avait des hommes dont la présence signifiait une protection spéciale étendue à James Taggart ; et des hommes dont la présence signifiait un désir d'éviter son hostilité–ceux qui représentaient une main levée pour l'empêcher de s'élever plus haut, et ceux qui représentaient un dos courbé pour le laisser s'élever. Selon le code du jour implicitement convenu, personne ne recevait ou n'acceptait d'invitation d'une personnalité publique, sauf en signe de témoignage de la reconnaissance de l'un ou de l'autre de ces deux comportements.

Ceux qui appartenaient au premier groupe étaient jeunes, pour la plupart ; ils étaient venus depuis Washington. Ceux du second groupe étaient plus vieux ; ils étaient des patrons et des hommes d'affaires.

Orren Boyle et Bertram Scudder étaient des hommes qui utilisaient les mots comme un instrument à destination du publique, à éviter dans l'intimité de son propre esprit.

Les mots étaient un engagement convoyant des implications auxquelles ils ne souhaitaient pas avoir à faire face. Ils n'avaient pas besoin de mots pour leurs trombinoscopes ; la classification était établie selon des critères d'ordre physique ; un mouvement respectueux de leurs sourcils, équivalents à l'émotion contenue dans l'expression "Bien !" pour le premier groupe ; et l'expression de sarcasme du mouvement des lèvres, équivalent de l'expression "Tiens, tiens !" pour le second.

Un visage interrompit pour un instant leur fastidieux travail d'évaluation et de classification : lorsque qu'ils virent les yeux bleus froids et les cheveux blonds de Hank Rearden, leurs muscles les firent se tourner vers le registre du second groupe, sur la base d'un équivalent de "Oh, là là !" La quantité totale d'information constituant le trombinoscope permettait d'estimer l'influence de James Taggart. Ce total était impressionnant.

Ils comprirent que James Taggart en était pleinement conscient lorsqu'ils le virent évoluer au milieu de ses invités. Il se déplaçait par à-coups, suggérant un code Morse fait de brefs regards et de courtes pauses, tous accordés avec une attitude

d'irritation presque imperceptible, comme s'il était conscient du nombre de gens que son déplaisir pourrait inquiéter. Le soupçon de sourire sur son visage avait une saveur de jubilation ; comme s'il savait que l'acte de venir l'honorer était un acte de disgrâce porté à l'encontre des autres ; comme s'il le savait et en éprouvait de la jouissance.

Une procession de silhouettes continuait à presque ramper et à changer de position dans son sillage, comme si leur fonction n'était autre que de lui offrir le plaisir de les ignorer. Monsieur Mowen apparaissait et disparaissait brièvement au milieu de la procession, de même que le docteur Pritchett et Balph Eubank. Le plus persistent de tous était Paul Larkin. Il décrivait continuellement des cercles autour de Taggart, comme s'il essayait de bronzer par exposition à quelques rayons sporadiques, son sourire mélancolique implorant d'être remarqué.

Les yeux de Taggart balayaient la foule autour de lui, de temps à autres, rapidement et furtivement, à la manière du faisceau de la lampe d'un rôdeur ; ceci, selon le système élaboré de sténographie morphologique d'Orren Boyle, signifiait qu'il était en train de chercher quelqu'un du regard et qu'il ne voulait pas que quiconque le sache.

La recherche prit fin lorsqu'Eugene Lawson arriva pour serrer la main de Taggart et pour dire, sa lèvre inférieure se déformant comme un coussin pour adoucir le coup :

— Monsieur Mouch n'a pas pu venir, Jim. Monsieur Mouch est vraiment désolé, il avait fait préparer un avion spécial, mais des évènements sont survenus à la dernière minute, des problèmes cruciaux de dimension nationale, tu vois.

Taggart demeura un instant immobile, ne répondit rien et fronça les sourcils.

Orren Boyle éclata de rire. Taggart se tourna vers lui si brusquement que les autres s'écartèrent sans attendre l'ordre de disparaître.

— Que crois-tu que tu-es en train de faire ? lui lança sèchement Taggart.

— Passer un bon moment, Jimmy, juste passer un bon moment. dit Boyle, « Wesley était "ton gars". N'est-ce pas ce qu'il l'était ? »

— Je connais quelqu'un qui était "mon gars", oui… et il ferait mieux de ne pas l'oublier.

— Qui ? Larkin ? Oh non, je ne pense pas qu tu es en train

de parler de Larkin. Et si ce n'est pas de Larkin dont tu es en train de parler, pourquoi alors devrai-je penser que tu devrais être prudent lorsque tu fais usage des pronoms possessifs. Il m'est égal d'être mis dans une catégorie selon mon âge ; je sais bien que j'ai l'air jeune pour mon âge, mais je suis simplement allergique aux pronoms.

— C'est très intelligent, mais tu pourrais bien devenir un peu *trop* intelligent, un de ces jours.

— Si ça m'arrive, tu n'auras juste qu'à me devancer et faire ton beurre avec, Jimmy… Si ça arrive.

— Le problème avec les gens qui présument trop d'eux-mêmes, c'est qu'ils ont la mémoire courte. Tu ferais mieux de te rappeler que le *Rearden Metal* faisait disparaître tous tes clients…

— Pourquoi, je me souviens de qui m'a promis de faire quelque chose. C'était "la partie" qui tirait toutes les ficelles sur lesquelles elle pouvait poser ses doigts pour tenter d'empêcher cette directive particulière d'être publiée, parce qu'elle croyait qu'elle pourrait avoir besoin de rails en *Rearden Metal*, dans le futur…

Parce ce que tu as dépensé 10.000 dollars pour arroser les gens dont tu croyais qu'ils pourraient empêcher la publication de la directive du moratoire des bons ! C'est vrai. C'est ce que j'ai fait. J'avais des "potes" qui avaient des bons du chemin de fer. Et, soit-dit en passant, moi aussi j'ai de "bons copains à Washington", Jimmy. Bon, tes "petits copains" ont été plus forts que les miens sur cette histoire de moratoire, mais les miens sont mieux placés que les tiens pour le *Rearden Metal*… et je garde ça à l'esprit.

Mais bon, c'est quoi le problème !... Il n'y-a pas de problèmes avec moi, c'est comme ça qu'on se partage les choses, *chez nous*, seulement n'essaye pas de me "faire un petit dans le dos", Jimmy. Garde tes forces pour les emmerdeurs.

— Si tu me crois pas que j'ai toujours fais tout ce je pouvais pour toi…

— Bien sûr que tu l'as fait. Le meilleur que l'on pouvait espérer, toutes proportions gardées. Et tu continueras à le faire aussi ; aussi longtemps que je te trouverais les gens dont tu as besoin… et pas une minute de plus. …Mais bon, je voulais juste te rappeler que j'ai mes propres "potes à Washington". Des "potes" qu'on n'achète pas avec du fric… exactement comme

les tiens, Jimmy.

— Qu'est-ce que tu crois vouloir dire ?

— Juste ce à quoi tu penses. Ceux que tu peux acheter ne valent pas un clou, réellement, parce que quelqu'un peut toujours leur offrir plus que toi… donc les horizons sont largement ouverts et c'est juste une affaire de compétition, comme à la "vielle école", encore une fois.

Mais si tu sais trouver les "bons arguments" avec quelqu'un, alors il est "à toi", alors personne ne peut miser au-dessus, et tu peux compter sur son "amitié". Bien, tu as des amis et j'en ai aussi. Tu as des amis que je peux utiliser, et *vice versa*.

— Il n'y-a pas problèmes avec moi–c'est quoi le problème !–il faut faut bien qu'on vive de quelque chose. Si on ne peut peut pas utiliser l'argent–et l'époque de l'argent est déjà dépassée–alors on utilise les hommes.

— Où veux-tu en venir ?

— Quoi ? Je suis juste en train de te dire quelques petites choses dont tu devrais te souvenir. Tiens, prends Weslley, par exemple. Tu lui as promis le poste de sous-secrétaire d'Etat au Ministère du Plan économique et des Ressources nationales… pour pouvoir "baiser" Rearden à l'époque du vote de la *Loi d'égalité des chances*. Tu avais les bons contacts pour le faire, et c'est ce que je t'ai demandé, en échange de la présentation devant le Sénat–ou *j'avais* quelques contacts–du projet de *Loi anti-cannibaliste*. Et alors, Wesley a bien "renvoyé l'ascenseur", et tu as la preuve–tu me passeras l'expression–"sur facture" que tu as bien eu tout ce que tu as demandé… Oh c'est sûr, je sais que tu as récupéré des preuves écrites du genre d'"arrangements" qu'il a négocié pour que la loi passe, tandis qu'il était en train de prendre le fric de Rearden en lui faisant croire qu'il se démenait pour faire disparaître de la pile le dossier du projet de loi, et en l'endormant pour qu'il se tienne tranquille. C'était des arrangements plutôt *salaces*. Ça serait plutôt emmerdant pour "Monsieur Mouch", si tout ça était "déballé sur la place publique". Donc tu as tenu ta promesse et tu lui a fait avoir le poste, parce que tu croyais que tu le "tenais par les couilles". Et tu l'as fait. Et il vachement payé pour ça, tu crois pas ? Mais ça, ça ne marche qu'un temps. Au bout d'un moment, "Monsieur Wesley Mouch" pourrais bien devenir si puissant, et le scandale devenir si vieux, que personne ne voudra plus chercher à savoir comment il a mis le pied à l'étrier

et qui il a du “baiser” pour qu’on l’y aide. *Rien n’est acquis*, dans la vie–*on ne peut pas être et avoir été*. Wesley a été “l’homme de Rearden”, et après il a été le tien, et il pourrait bien être l’homme de quelqu’un d’autre, demain…

— Tu ne serais pas en train de vouloir me dire quelque chose, par hasard ?

— Moi ! Non. Je te donne juste un avertissement fraternel. On est deux frères, tous les deux. “Mon pote Jimmy et moi”, on pense que c’est ce que nous devrions rester. Je pense qu’on gagnerait plus à s’échanger des services, toi et moi ; si tu n’es pas en train de te méprendre sur la nature de l’amitié. Moi, je crois en l’équilibre des pouvoirs.

— Ça ne serait pas toi qui aurait conseillé à Mouch de ne pas venir ici, ce soir, par hasard ?

— Oh, et bien peut-être que je l’ai fait, et peut-être aussi que je ne l’ai pas fait. Je vais te laisser peser ça dans ta tête. C’est bon pour moi, si je l’ai fait… et c’est encore mieux si je ne l’ai pas fait.

Les yeux de Cherryl suivaient Taggart à travers la foule. Les visages qui apparaissaient et disparaissaient et se réunissaient autour d’elle semblaient si amicaux, et leurs voix étaient si chalheureuses et empressées qu’elle en acquit la certitude qu’il n’y avait aucune méchanceté nulle part dans la salle. Elle se demanda pourquoi quelques uns d’entre-eux lui parlaient à propos de Washington, avec des airs d’espoir et de confidentialité entourant des phrases qui n’étaient pas finies et des suggestions peu claires, comme s’ils étaient venus lui demander de l’aide à propos de quelque chose de secret qu’elle aurait été censée comprendre. Elle ne savait pas quoi dire, mais elle souriait et répondait n’importe quoi qui pouvait lui passer par la tête. Elle ne pouvait pas se permettre de porter la disgrâce sur la personne de “Monsieur Taggart” en laissant entrevoir quelque forme de peur.

Puis elle vit l’ennemi. C’était une grande et mince silhouette dans une robe de soirée grise, qui était maintenant *sa* belle-sœur.

La pression de la colère contenue dans l’esprit de Cherryl était l’accumulation des sons de la voix torturée de Jim. Elle éprouvait le tiraillement persistant du devoir qui n’avait pas été accompli. Ses yeux revenaient avec insistance vers l’ennemi et l’étudiait sans détours. Les photos de Dagny Taggart, dans les journaux

avaient montré une personnne vêtue de pentalons décontractés, ou un visage avec un chapeau légèrement incliné et un col de manteau remonté. Maintenant, elle portait une robe de soirée grise qui paraissait indécente parce qu'elle était d'un style austère et modeste, si modeste qu'il s'effaçait de la conscience pour ne laisser que la perception du corps mince et nerveux qu'il prétendait couvrir. Dans le vêtement gris qui était assorti à la tonalité de ses yeux, il y avait un ton de bleu comparable au bleu-métal d'un pistolet. Elle ne portait aucun bijou, si ce n'est un bracelet à son poignet : une chaine aux maillons en acier renvoyant des reflets bleu-vert.

Cherryl attendit jusqu'à ce que Dagny se retrouva seule, puis se courba en avant, coupant résolument à travers la salle. Elle regarda à courte portée dans les yeux bleu-gris-pistolet qui semblaient tout à la fois froids et intenses, les yeux qui la regardèrent directement avec une curiosité polie et impersonnelle.

— Il y-a quelque chose que je veux vous dire. dit Cherryl, sa voix se faisant forte et dure, « comme ça il y-aura aucun *malaise* à propos de ça. Je vais pas jouer la comédie de la famille “tout-va-bien”. Je sais ce que vous avez fait à Jim et comment vous l'avez rendu misérable toute sa vie. Je vais le protéger contre vous. Je vais vous remettre à votre place. Je suis *Madame Taggart*. Je suis *la* femme dans cette famille, maintenant. »

— C'est plutôt bien. dit Dagny, « Je suis l'homme. »

Cherryl l'observa s'en aller, et se dit que Jim avait dit vrai : cette sœur qui était la sienne était une froide créature du diable qui ne lui avait pas répondu, n'avait pas acquiescé, n'avait exprimé aucune émotion, à l'exception d'un soupçon de quelque chose qui avait l'air d'être de l'amusement étonné et indifférent.

Rearden se tenait à côté de Lillian et la suivait quand elle se déplaçait.

Elle voulait être vu avec son époux ; il s'éxcutait. Il ne savait pas si quelqu'un le regardait ou non ; il n'avait conscience de la présence de personne dans leurs environs, hormis de celle qu'il ne pouvait se permettre de voir.

L'image qui demeurait dans sa conscience était celle de l'instant où il était entré dans cette pièce avec Lillian, et avait vu Dagny en train de les regarder. Il l'avait regardé bien en face, prêt à accepter n'importe quel coup que ses yeux choisiraient de lui donner. Quelqu'auraient pu en être les conséquences pour Lillian, il aurait confessé publiquement son adultère, ici et à cet

instant, plutôt que de commettre l'indescriptible acte de détourner les yeux de ceux de Dagny, de fermer son visage dans une attitude de poltrone neutralité en prétendant devant elle qu'il ignorait la nature de son acte.

Mais il n'y eut pas de coup. Il connaissait toute la gamme des émotions jamais affichées sur le visage de Dagny ; il avait su qu'elle n'avait ressenti aucun choc ; il n'avait rien vu d'autre qu'une sérénité intacte. Les yeux de Dagny s'étaient déplacés en direction des siens, comme en reconnaissance de la pleine signification de cette rencontre, mais ils le regardaient comme ils auraient regardé n'importe où, comme ils le regardaient dans son bureau ou dans sa chambre. Il lui avait semblé qu'elle s'était tenue devant eux deux, à une distance de quelques pas, révélée à eux aussi simplement et ouvertement que son vêtement gris révélait son corps. Elle leur avait adressé une courbette, la courtoise inclinaison de sa tête qui s'adressait à eux deux.

Il avait renvoyé la politesse, il avait vu le bref hôchement de tête de Lillian, et puis il avait vu Lillian se déplacer ailleurs et avait réalisé qu'il s'était tenu là, la tête inclinée pour un long moment.

Il ne savait pas ce que les amis de Lillian lui disaient où ce qu'il était en train de leur répondre. Tel un homme progressant un pas après l'autre, essayant de ne pas songer à la longueur d'une route sans espoir, il progressait instant après instant, ne retenant rien dans son esprit. Il entendit des quelques bribes du rire heureux de Lillian et une note de satisfaction dans sa voix.

Au bout d'un moment, il remarqua les femmes autour d'eux ; elles semblaient toutes ressembler à Lillian, avec la même présentation statique, avec de fins sourcils épilés pour former un rehaussement statique, et les yeux figés en une expression d'amusement statique. Il remarqua qu'elles essayaient de flirter avec lui, et que Lillian l'observait comme si elle était en train de se délecter de la peine perdue de leurs tentatives. Ceci–se dit-il–était le bonheur de la vanité féminine qu'elle l'avait supplié de lui offrir, tout ceci était les règles selon lesquelles il ne vivait pas, mais qu'il devait prendre en considération.

Il se tourna pour s'échapper en direction d'un groupe d'hommes.

Il ne put trouver une seule déclaration claire et nette dans la conversation de ces hommes ; les sujets dont ils semblaient débattre, quelqu'ils puissent êtres, ne semblaient jamais entretenir quelque rapport avec leur réel objet. Il écoutait tel un étranger qui reconnaissait quelques mots, mais ne pouvait les associer pour en faire des phrases ayant un sens. Un jeune homme à l'allure d'une insolence alcoolique titubait derrière le groupe et lâcha, en soupirant :

— T'as finalement compris la leçon, Rearden ?

Il ne savait pas ce que le jeune rat avait voulu dire ; tous les autres semblaient le savoir ; ils avaient l'air d'en être choqués, et secrètement amusés.

Lillian s'éloigna de lui, comme pour lui faire comprendre qu'elle ne s'attarderait pas sur l'explication mot-à-mot qu'il espérait. Il battit en retraite vers un angle de la salle où personne ne le verrait ou remarquerait la direction de ses yeux. C'est alors qu'il s'autorisa à regarder Dagny.

Il observa la robe grise, l'alternance du mouvement du tissu doux quand elle marchait, les pauses momentanées auxquelles le tissus gris donnait des allures de sculpture, l'ombre et la lumière. Il la vit comme une fumée gris-bleuâtre dont la forme pouvait se maintenir l'espace d'un instant en une longue courbe inclinée vers l'avant à la hauteur de son genou, et en arrière, à la pointe de sa sandale. Il connaissait chacune des facettes que la lumière sculpterait si la fumée en était retirée.

Il ressentit une douleur tordante et obscure : c'était la jalousie de chaque homme qui lui parlait. Il ne l'avait jamais ressentie auparavant, mais il la ressentait ici où n'importe qui avait le droit de l'approcher, sauf lui.

Puis, comme si un seul coup soudain était porté à son esprit souffla l'instant d'un changement de perspective, il eut la sentation d'un immense étonnement pour ce qu'il pouvait bien faire ici et pourquoi. Durant cet instant, il perdit tous les jours et les dogmes de son passé ; ses concepts, ses problèmes, ses douleurs étaient effacés ; il sut seulement–comme depuis une grande distance sans brume–que l'homme existe pour l'accomplissement de ses désirs, et ils se demanda pourquoi il se tenait ici, il se demanda qui avait le droit d'attendre de lui qu'il gaspille une seule irremplaçable heure de sa vie, alors que son seul désir était de saisir la mince silhouette en gris et de la tenir dans ses bras pour le temps qui lui restait à exister, quelqu'en soit sa durée.

L'instant d'après, il ressentit le frémissement de son esprit qui recouvrait sa pleine conscience. Il ressentit le mouvement contracté et méprisant de ses lèvres pressées pour l'occasion des mots qu'il se criait à lui-même : « Tu as conclu un contrat, un jour ; tu dois t'y tenir, maintenant. » Et puis il songea tout à coup qu'en matière de transactions d'affaires, la cour de justice ne reconnaissait pas la validité d'un contrat dont les termes n'acordaient pas de considération suffisante *eu égard à l'une des deux parties signataires qui se verrait désavantagée au bénéfice de l'autre*. Il se demanda ce qui l'avait fait songer à cela. C'était une comparaison qui semblait sans rapport. Il n'approfondit pas.

James Taggart vit Lillian Rearden dériver nonchalamment vers lui en cet unique moment où il tentait d'être seul dans l'angle faiblement éclairé, entre un palmier dans un pot et une fenêtre. Il s'arrêta et attendit pour la laisser s'approcher. Il n'aurait pu deviner ce qu'elle cherchait, mais ceci était bien la manière, selon les règles qu'il comprenait, qui voulait dire qu'il ferait mieux d'écouter ce qu'elle avait à dire.

— Avez-vous apprécié mon cadeau de mariage, Jim ? demanda-t-elle, puis elle rit devant son embarras, « Non, non, n'essayez pas de vous remémorer la liste des choses se trouvant dans votre appartement–"lequel, diable, était-ce donc ?"–Il n'y est pas ; il est juste *ici*, et c'est un cadeau "immatériel", *Amour*.

Il vit le demi-soupçon d'un sourire sur son visage, l'attitude entendue, chez ses amis, comme une invitation à partager une victoire secrète ; c'était cet air, non pas d'avoir devancé les pensées de quelqu'un, mais d'avoir été plus malin que lui. Il répondit prudemment, avec un plaisant sourire réservé :

— Votre présence est le plus grand cadeau que vous puissiez me faire.

— *Ma* présence, Jim ?

Les traits de son visage se figèrent dans une expression d'hésitation interloquée, durant un instant. Il savait ce qu'elle voulait dire, mais il ne s'était pas attendu à ce qu'elle y fasse allusion.

Elle sourit franchement :

— Nous savons tous deux la présence de *qui* est la plus apréciable pour vous, ce soir… et la plus inespérée. N'avez-vous réellement pas songé à m'en accorder le crédit ? Je croyais que vous étiez un génie quand il s'agit de reconnaître les amis potentiels.

Il n’était pas question qu’il s’engage ; il affecta une expression de voix prudemment neutre.

— Aurais-je manqué d’apprécier votre amitiée, Lillian ?

— Non, non, *Amour*, vous savez bien ce dont je suis en train de parler. Vous ne pensiez pas qu’*il* viendrait ici, vous ne pensiez pas réellement qu’il a peur de vous, n’est-ce pas ? Mais de laisser croire aux autres que c’est le cas… c’est plutôt un inestimable avantage, vous ne trouvez pas ?

— Je suis… surpris, Lillian.

— Ne devriez-vous pas plutôt dire “impressionné” ? Vos amis sont plutôt impressionnés. Je peux pratiquement les entendre penser partout dans cette salle. La plupart d’entre-eux sont en train de penser : “S’*il* doit trouver un arrangement avec Jim Taggart, nous ferions mieux d’en définir nous-mêmes les limites”. Et quelques-uns sont en train de se dire : “S’*il* a peur, on va s’en tirer avec beaucoup plus que prévu.” C’est exactement ce vous vouliez, bien sûr–et je ne songerai pas à gâcher votre triomphe–mais vous et moi sommes les seuls à savoir que vous n’avez pas réussi ça *d’une seule* main.

Il ne sourit pas ; il demanda, son visage aussi dénué d’expression que possible, sa voix lissée, mais avec cependant une note de dureté précautionneusement mesurée :

— Quelle est votre angle de vision ?

Elle rit.

— Pour l’essentiel… le même que le votre, Jim. Mais d’un point de vue purement pratique… absolument aucun. Il s’agit juste d’une faveur que je vous fais, et je n’ai besoin d’aucune faveur en retour. Ne vous inquiétez pas, je ne suis pas en train de faire du *lobbying*[1] pour aucune raison particulière. Je ne suis pas en train d’espérer faire voter un décret “particulier” de la part de Monsieur Mouch. Je n’espère même pas de vous un diamant de la tiare. A moins, bien sûr, qu’il ne s’agisse d’une tiare d’un genre immatériel, telle que votre appréciation.

Il la regarda bien droit dans les yeux pour la première fois,

1. Expression anglo-saxone également en usage dans le monde francophone et désignant une activité d’influence exercée par les membres d’un “groupe de pression”– ou *lobby*–purement privé ou servant discrètement les intérêts d’un pays ou de tout autre activité. Exemple : les associations regroupant des gens homosexuels font couramment du *lobbying* auprès des membres influents des gouvernements pour obtenir le vote de lois leur accordant un statut marital ou le droit d’adopter des enfants lorsque vivant en couple. *(N. d. T.)*

ses yeux s’étant faits plus étroits, son visage détendu en un demi-sourire similaire au sien, suggérant une expression qui, pour tous deux, voulait dire qu’ils se sentaient ensemble “comme à la maison” : une expression de mépris.

— Vous savez que je vous ai toujours admiré, Lillian, comme l’une de ces femmes qui sont vraiment supérieures.

— J’en suis consciente.

Il y-avait un vernis très délicat de moquerie étalée, tel de la gomme-laque, sur les douces notes de sa voix.

Lui, était en train de l’étudier avec insolence.

— Vous devez m’en excuser si je pense que quelque curiosité est de bon aloi entre amis. fit-il sur un ton totalement dépourvu d’excuse, « Je suis en train de me demander depuis quel angle vous considérez la possibilité d’un certain “effort financier”… ou “perte” qui pourrait affecter vos propres intérêts personnels ? »

Elle haussa les épaules.

— Depuis l’angle d’une cavalière, *Chéri*. Si vous aviez le cheval le plus fort du monde, vous le maintiendriez fermement par la bride jusqu’au point de l’écorcher pour qu’il vous porte en respectant votre confort, même si cela implique le sacrifice de toute l’étendue de sa puissance, même si cela devait faire que sa vitesse maximum ne pourrait jamais être su de quiconque, et que sa grande force s’en trouverait ainsi gâchée. Vous le feriez parce que… si vous laissiez aller ce cheval à pleine vitesse, il vous désarçonnerait en un instant… Cependant, les aspects financiers ne constituent pas la première de mes préoccupations… et c’est pareil pour vous, Jim.

— Je crois que je vous avais sous-estimé. dit-il d’une voix lente.

— Oh, bon, c’est une erreur que je veux bien vous aider à corriger. Je suis consciente du genre de problème qu’il représente pour vous. Je sais pourquoi il vous fait peur, comme vous avez de bonnes raisons d’avoir peur de lui. Mais… et bien vous êtes dans les affaires et dans la politique, c’est pourquoi je vais tenter de le dire dans votre langue. Un homme d’affaire dit qu’il peut “livrer la marchandise”, et quelqu’un travaillant pour un homme politique dit qu’il peut “délivrer le vote”, c’est exact ? Bien… ce que je voulais que vous sachiez est que je peux *le* livrer, quand je le veux. Vous

pouvez agir en conséquence.

Selon le code de ses amis, révéler n'importe quelle partie de soi-même équivalait à fournir une arme efficace à un ennemi ; mais il signa sa confession et fit de même, au moment où il dit :

— J'aimerais pouvoir être aussi malin à propos de ma sœur.

Elle le regarda sans étonnement ; elle ne trouvait pas les mots exagérés.

— Oui, nous avons affaire à une *dure*. dit-elle. Aucun point vulnérable ?

— Aucun.

— Pas d'histoire d'amour ?

— Mon Dieu, non.

Elle haussa les épaules en signe de changement de sujet ; Dagny Taggart était une personne à propos de laquelle elle n'avait eu cure de spéculer.

— Je pense que je vais vous laisser, comme ça vous pourrez discuter un peu avec Balph Eubank. dit-elle, « Il a l'air malheureux parce que vous ne l'avez pas regardé de toute la soirée, et il est en train de se demander si la littérature sera laissée à l'abandon sans amis à la cour. »

— Lillian, vous êtes formidable ! fit-il avec spontanéité.

Elle rit.

— Ça, mon cher, c'est la "tiare immatérielle" que je voulais !

Le reste d'un sourire s'attarda sur son visage alors qu'elle évolua dans la foule, un sourire fluide qui fit lentement place à une expression de tension et d'ennui que l'on pouvait retrouver sur tous les visages autour d'elle. Elle évoluait au hasard, se réjouissant du plaisir d'être vue, sa cape de satin coquille d'œuf envoyant des nuances chatoyantes comme celles d'une crème épaisse, au gré des mouvements de sa haute silhouette.

Ce fut l'étincelle bleue-verte qui attira son attention ; *ça* renvoya un *flash* de lumière pour un bref instant sous les lumières, sur le poignet d'un fin bras dénudé. Puis elle vit le corps nerveux et mince, la robe grise, les épaules fragiles nues. Elle se figea. Elle observa le bracelet en fronçant les sourcils. Dagny se retourna à son approche. De toutes les choses que Lillian n'aimait pas, la politesse impersonnelle qu'affectait le visage de Dagny était celle qu'elle détestait le plus.

— Que pensez-vous des noces de votre frère, Mademoiselle Taggart ? demanda-elle sur un ton de conversation d'usage.

— Je n’ai pas d’opinion là-dessus.

— Voulez-vous dire que vous ne trouvez l’évènement digne d’aucune opinion ?

— Si vous souhaitez être exact ; oui, c’est ce que je veux dire.

— Oh, mais n’en percevez-vous aucune signification *humaine* ?

— Non.

— Ne pensez-vous pas qu’une personnne telle que la jeune mariée de votre frère mérite quelque intérêt ?

— Pourquoi, non.

— Je vous envie, Mademoiselle Taggart. J’envie votre impassibilité olympienne. C’est, je le pense, le secret qui explique pourquoi les moindres mortels ne peuvent jamais espérer égaler votre succès dans le domaine des affaires. Ils abandonnent leur attention à la distraction ; au moins jusqu’au point de reconnaître les prouesses dans d’autres domaines.

— De quelles prouesses parlons-nous ?

— N’accordez-vous aucune reconnaissance aux femmes qui atteignent d’exceptionnels sommets dans les conquêtes, non pas dans le domaine industriel, mais dans le domaine humain ?

— Je ne pense pas qu’il existe des notions telles que celle de “conquête” dans le “domaine humain”.

— Oh, mais considérez, par exemple, combien il serait difficile pour les femmes d’atteindre par la seule force du travail–pour autant que le travail serait le seul moyen laissé à leur disposition–ce que vient d’atteindre cette fille à travers la personne de votre frère.

— Je ne pense pas qu’elle connaisse l’exact nature de l’“exploit” qu’elle vient de réaliser.

Rearden les vit toutes les deux. Il s’approcha. Il sentait qu’il devait entendre ce dont elles étaient en train de parler, quelqu’en puissent être les conséquences. Il s’arrêta à leur côté sans dire un mot. Il ne savait pas si Lillian était consciente de sa présence ; il savait que Dagny l’était.

— Faites montre d’un peu de générosité à son égard, Mademoiselle Taggart. dit Lillian, « Au moins la générosité de l’attention. Vous ne devez pas mépriser la femme qui ne possède pas votre brillant talent, mais qui ne fait qu’exercer sa qualité particulière. La nature s’arrange toujours pour équitablement distribuer ses dons, et offre aussi des compensations ; ne le croyez-vous pas ? »

— Je ne suis pas sûre de bien vous comprendre.

— Oh, je suis sûre que vous ne voudriez pas m'entendre me faire plus explicite !

— Pourquoi, si, bien sûr.

Lillian haussa les épaules avec colère ; parmis les femmes qui étaient ses amies, elle aurait été comprise et se serait arrêtée depuis longetmps déjà ; mais c'était là un adversaire qui était nouveau pour elle ; une femme qui refusait d'être blessée. Ça ne l'aurait pas embarrassé de se faire plus claire, mais elle voyait Rearden qui l'observait. Elle sourit et dit :

— Et bien, regardez votre belle-sœur, Mademoiselle Taggart. Quelle chance avait-elle de s'élever dans le monde ? Aucune, selon vos propres standards. Elle n'aurait pas pu faire une brillante carrière dans les affaires. Elle ne possède pas votre exceptionnelle intelligence. Par ailleurs, les hommes auraient cela rendu impossible pour elle. Ils l'auraient trouvé trop attirante. Et donc elle a tiré profit du fait que les hommes ont des standards qui, malheureusement, ne sont pas aussi élitistes que les votres. Elle a eu recours à des talents que, j'en suis sûre, vous méprisez. Vous n'avez jamais éprouvé aucune envie d'entrer en competition avec nous, "moindres femmes", dans le seule domaine de notre ambition : dans la réalisation du pouvoir sur les hommes.

— Si vous appelez ça le "pouvoir", Madame Rearden ; alors non, je n'en ai pas.

Elle allait se tourner pour s'en aller, mais la voix de Lillian la stoppa :

— J'aimerais croire que vous êtes pleinement consistante, Mademoiselle Taggart, et pleinement débarrassée des faiblesses humaines. J'aimerais croire que vous n'avez jamais éprouvé le désir de flatter–ou d'offenser–qui que ce soit. Mais je vois que vous aviez escompté nous voir ici ce soir, Henry et moi.

— Pourquoi ? Non, je ne peux pas dire que c'est le cas. Je n'ai pas vu la liste des invités de mon frère.

— Alors pourquoi portez-vous ce bracelet ?

Les yeux de Dagny se mouvèrent délibérément en direction des siens, qu'elle fixa.

— Je le porte toujours.

— Ne pensez-vous pas que vous êtes en train de pousser la plaisanterie un peu trop loin ?

— Ça n'a jamais été une plaisanterie, Madame Rearden.

— Alors vous me comprendrez si je dis que j'aimerais que vous me rendiez ce bracelet.

— Je vous comprends, mais je ne le rendrai pas.

Lillian laissa s'écouler un instant, comme pour les laisser toutes deux évaluer ce qu'impliquait ce silence. Pour une fois, elle soutint le regard de Lillian sans sourire.

— Qu'espérez-vous que j'en pense, Mademoiselle Taggart ?

— Tout ce que vous voulez.

— Quel est votre but ?

— Vous connaissiez mon but quand vous m'avez donné le bracelet.

Lillian eut un regard pour Rearden. Le visage de Rearden était dépourvu de toute expression ; elle ne pouvait y percevoir aucune réaction, aucune trace de la moindre intention de l'aider ou de la stopper, rien d'autre qu'une expression d'attente qui lui suggéra la sensation d'être sous le feu d'un projecteur.

Son sourire revint pour se faire bouclier protecteur, un sourire parternaliste et amusé dont l'objectif était de retourner le sujet en une conversation de salon anodine, encore une fois.

— Je suis sûre, Mademoiselle Taggart, que vous réalisez à quel énorme point ceci est inapproprié.

— Non.

— Mais vous savez certainement que vous êtes en train de courir un risque dangereux et laid.

— Non.

— Vous ne prenez donc pas en consideration la possibilité que votre attitude soit… improprement interprétée ?

— Non.

Lillian secoua la tête en affichant un sourire de reproche.

— Mademoiselle Taggart, ne croyez-vous pas qu'il s'agit là d'un cas qui ne se prête pas à des interprétations et théories abstraites, et qui ouvre largement la porte à la possibilité de réalités "toutes pratiques" ?

Dagny ne sourirait pas.

— Je n'ai jamais compris ce qui voudrait être suggéré par une déclaration de ce genre.

— Je veux dire que votre attitude pourrait être hautement idéaliste–comme je suis certaine qu'elle l'est–mais, malheureusement, la plupart des gens ne partagent pas votre noble tournure d'esprit et interpréteront mal votre acte de la manière qui serait la plus désagréable à vos yeux.

— Alors la responsabilité et le risque en sont les votres, pas les miens.

— J'admire votre… non, je devrais dire innocence, mais dirai-je plutôt pureté ? Vous n'y avez jamais songé, j'en suis sûre, mais la vie n'est pas aussi droite et logique qu'une… voie de chemin de fer. Il est regrettable, mais cependant possible, que vos hautes intentions puisse inciter les gens à suspecter des choses qui… bon… lesquelles, j'en suis sûre, s'avérerait être d'une sordide et scandaleuse nature.

Dagny la regardait bien en face.

— Non, je ne le pense pas.

Puis Dagny tourna les talons pour s'en aller.

— Oh, mais souhaiteriez-vous éviter de poursuivre la conversation plus avant, si vous n'aviez rien à cacher ? Dagny stoppa, « Et si votre courage brillant et téméraire vous autorise à jouer avec votre réputation, cela vous autorise-t'il à jouer avec celle de Monsieur Rearden ? »

Dagny demanda, en prononçant lentement sa phrase :

— Quel est donc le danger pour *Monsieur Rearden* ?

— Je suis sûre que vous me comprenez ?

— Non, je ne vous comprends pas.

— Oh mais il n'est certainement nécessaire d'être plus explicite.

— Ça va l'être… si vous souhaitez poursuivre cette conversation.

Les yeux de Lillian revinrent vers ceux de Rearden, cherchant pour quelque signe pour l'aider à décider s'il fallait continuer ou arrêter. Il ne l'aiderait pas.

— Mademoiselle Taggart, dit-elle, « je ne suis pas votre égale en altitude philosophique. Je ne suis qu'une épouse ordinaire. S'il vous plait, donnez-moi ce bracelet… si vous ne souhaitez pas me faire penser à *ce* à quoi je pourrais penser, et que vous ne voudriez pas que je nomme.

— Madame Rearden, sont-ce là des manières et endroit suggérant votre choix d'insinuer que je couche avec votre mari ?

— Certainement pas !

Le cri fut immédiat ; il avait eu le son de la panique et la qualité d'un réflexe automatique, tel le sursaut de retrait de la main d'un *pickpocket* prise sur le fait. Elle ajouta avec un soupir de colère nerveux, sur un ton sarcastique de sincérité qui confessait avec réticence l'admission de sa véritable opinion :

— Cela serait l'hypothèse la plus éloignée de mon esprit.

— Et bien alors dans ce cas, voudrais-tu, s'il te plait, présenter tes excuses à Mademoiselle Taggart. intervint Rearden.

Dagny perçut la respiration de Lillian s'arrêtant pour ne laisser s'échapper que le léger écho du soufle coupé. Elles se tournèrent toutes deux vivement vers lui. Lillian ne perçut rien sur son visage. Dagny y vit la torture.

— Ce n'est pas nécessaire, Hank. dit-elle.

— Pour moi, ça l'est. répondit-il froidement sans la regarder ; il était en train de regarder Lillian avec une attitude de commande à laquelle on ne pouvait désobéir.

Lillian étudia son visage avec un léger étonnement, mais sans colère, tel une personne confrontée à un *puzzle* dépourvu de signification.

— Mais bien sûr, fit-elle complaisamment, sa voix se faisant douce et confiante, à nouveau, « Je vous prie de bien vouloir accepter mes excuses, Mademoiselle Taggart, si jamais je vous ai donné l'impression que je suspectais l'existence d'une relation–laquelle je considérerais improbable venant de vous, et à ma connaissance de ses inclinations–impossible pour mon époux. »

Elle tourna les talons et s'en alla avec indifférence, les laissant tous les deux, comme une preuve délibérée de ses mots.

Dagny demeura immobile, les yeux clos : elle était en train de penser à la nuit lors de laquelle Lillian lui avait donné le bracelet. Il avait alors défendu le parti de son épouse ; il venait de prendre le sien, maintenant. D'eux trois, elle était la seule à pleinement comprendre ce que cela signifiait.

— Quoique que tu puisses me dire, tu auras raison.

Elle l'entendit et ouvrit les yeux. Il était en train de froidement la regarder, son visage dur ne s'autorisant aucun signe de douleur ou d'excuse qui aurait pu suggérer un espoir de regret.

— Mon *bien aimé*, ne te tortures pas comme ça. dit-elle, « Je savais que tu étais marié. Je n'ai jamais tenté de me persuader du contraire. Je ne m'en sens pas blessée, ce soir. »

Ses premiers mots avaient été les plus violents de tous les coups qu'il avait ressentis : elle n'avait jamais utilisé ce mot là auparavant. Elle ne lui avait jamais laissé entendre ce ton particulier de tendresse. Elle n'avait jamais parlé de son

mariage durant l'intimité de leurs rencontres ; cependant, elle en parlait avec une simplicité sans efforts.

Elle vit l'expression de la colère sur son visage, la rébellion contre la pitié, cet air qui lui disait avec mépris qu'il n'avait trahi aucune torture et n'avait besoin d'aucune aide ; puis il considéra la réalisation qu'elle connaissait son visage aussi profondément qu'il connaissait le sien ; il ferma les yeux, il inclina légèrement la tête, et il dit, très doucement :

— Merci.

Elle sourit, puis lui tourna le dos.

James Taggart tenait une coupe de *Champagne* vide dans sa main et remarqua la hâte avec laquelle Balph Eubank faisait des signes au serveur qui passait, comme si le serveur s'était rendu coupable d'un impardonnable retard. Puis Eubank finit sa phrase :

— …mais vous, Monsieur Taggart, devriez savoir qu'un homme qui vit sur un plan supérieur ne peut être compris ou apprécié. C'est une lutte sans espoir… d'essayer d'obtenir quelque support en faveur de la littérature provenant d'un monde dirigé par les hommes d'affaires. Ils ne sont rien d'autre que de vulgaires "vieux-jeu" collets-montés ou autres sauvages prédateurs tels que Rearden.

— Jim, fit Bertram Scudder, en lui envoyant une claque sur son épaule, « le meilleur compliment que je puisse te faire, c'est que tu n'es pas un vrai homme d'affaires ! »

— Tu es un homme de culture, Jim, dit le docteur Pritchett, « tu n'es pas un "ex-creuseur de minerai" comme Rearden. Je n'ai pas besoin de t'expliquer le besoin crucial, à Washington, d'une meilleure éducation. »

— Vous avez vraiment aimé mon dernier roman, Monsieur Taggart ? continuait de demander Balph Eubank, « Vous l'avez vraiment aimé ? »

Orren Boyle observait le groupe tandis qu'il traversait la salle, mais ne s'était pas arrêté. Ce simple regard lui en avait amplement appris sur la nature de la conversation du groupe.

« Tant mieux », se dit-il, « il faut bien que quelqu'un gagne quelque chose ». Il savait, mais n'avait cure de nommer, ce qui était en train d'être gagné.

— Nous sommes à l'aube d'un nouvel âge. dit James Taggart depuis derrière le bord de sa coupe de *Champagne*, « Nous sommes en train de faire voler en éclat la tyrannie du

pouvoir économique. Nous affranchirons les hommes de la loi du dollar. Nous désenchaînerons nos ambitions spirituelles de la dépendance des propriétaires des moyens matériels. Nous libérerons notre culture du collier-étrangleur des chasseurs de profits. Nous construirons une société dédiée à la poursuite d'idéaux plus élevés, et nous remplacerons l'aristocratie du fric par… »

— *…l'aristocratie de l'influence*, compléta une voix venant d'au-delà du groupe.

Ils se retournèrent tous vivement, comme un seul homme. L'homme qui se tenait là, leur faisant face, était Francisco d'Anconia.

Son visage semblait bruni par le soleil d'été, et ses yeux étaient exactement de la même couleur que le ciel des jours où il avait acquis son teint de peau. Son sourire suggérait un matin d'été. Sa façon de porter le costume formel donnait l'air au reste de la foule de s'être déguisé avec des costumes d'emprunt.

— Que se passe-t-il ? demanda-t-il au milieu de leur silence, « Ai-je dit quelque chose que quelqu'un ici ignorait ? »

— Comment es-tu arrivé ici ? fut la première chose que James Taggart se trouva capable de prononcer.

— En avion jusqu'à Newmark, de là, en taxi, puis par l'ascenseur depuis ma suite située cinquante-trois étages au-dessus de vous.

— Je ne voulais pas dire… c'est, ce que je voulais dire était…

— N'ai pas l'air si surpris, James. Si j'atterris à New York et entends qu'il y a une fête en train de se dérouler, je ne la manquerais pas… comment le pourrais-je ? Tu as toujours dit que j'étais un coureur de fêtes.

Le groupe était en train de les observer tous deux.

— Je me réjouis de te voir, bien sûr, dit prudemment Taggart, avant d'ajouter sur un ton plus belliqueux, pour contrebalancer, « mais si tu penses que tu vas… »

Francisco ne prendrait pas la menace ; il laissa la phrase s'élever bien haut pour l'arrêter, puis demanda poliment :

— Si je pense que quoi ?

— Tu me comprends très bien.

— Oui, c'est exact. Te dirai-je ce que je pense ?

— Ce n'est pas vraiment le moment pour aucune…

— Je pense que tu devrais me présenter à ton épouse, James.

Ton éducation n'a jamais été très solidement ancrée en toi ; tu la perds toujours quand tu te sens pris par surprise, et c'est dans ces moments là qu'on en a le plus besoin.

Se tournant pour le conduire auprès de Cherryl, Taggart ne manqua pas de saisir le léger son qui provenait de Bertram Scudder ; c'était un petit rire avorté. Taggart savait que les hommes qui avaient rampé à ses pieds il y avait un instant–et pour lesquels la haine à l'égard de Francisco était peut-être plus grande encore que la sienne–se réjouissaient du spectacle. Les implications de sa conscience de cela comptaient parmi les choses qu'il n'avait que faire de nommer.

Francisco s'inclina devant Cherryl et lui offrit ses meilleurs vœux, comme s'il s'était agi de l'épouse d'un héritier royal. Observant avec nervosité, Taggart se sentit soulagé et éprouva une touche de ressentiment venue de nulle part qui, si nommée, lui aurait dit qu'il aurait aimé que l'occasion mérite la grandeur que les manières de Francisco lui conférèrent pour un instant.

Il avait peur de rester aux côtés de Francisco, et peur de le laisser en liberté au milieu de ses invités. Il tenta quelques pas en arrière pour s'éclipser, mais Francisco le suivait, souriant.

— Tu n'aurais tout de même pas pensé que j'aurais voulu manquer ton mariage, James… alors que tu es mon ami d'enfance et mon plus gros actionnaire ?

— Quoi ? s'esclaffa Taggart immédiatement avant de regretter sa réaction ; le son produit avait été la confession de la panique.

Francisco n'avait pas eu l'air de l'avoir remarqué ; il dit, d'une voix se faisant gaiement innocente :

— Oh, mais bien sûr que je le sais. Je connais le prête-nom qui se trouve derrière le prête-nom qui se trouve lui-même derrière chaque nom sur la liste des porteurs d'actions de d'Anconia Copper. C'est surprenant combien d'inconnus s'appelant “Smith”, et “Gomez”, sont assez riches pour posséder de larges quantités de titres de l'entreprise la plus riche du monde ; alors tu ne peux pas m'en vouloir de chercher à savoir quelles personnes si distinguées je compte parmi ma minorité d'actionnaires. Il semble que je sois populaire auprès d'une étonnante collection de personnalités du monde entier : depuis des Etats Populaires où tu ne t'imaginerais même pas qu'il y reste encore un peu d'argent.

Taggart dit sèchement, avec une expression de visage

renfrognée :

— Il y a bien des raisons–des raisons d'affaires–justifiant pourquoi il est parfois recommandé de ne pas apparaître en son nom comme investisseur.

— Il n'y en a que deux : la première, c'est qu'un homme ne veut pas que les gens sachent qu'il est riche. La deuxième, c'est qu'il ne veut pas qu'ils sachent *comment* il a eu cet argent.

— Je ne vois pas de quoi tu veux parler, ni pourquoi tu devrais objecter.

— Oh, je n'objecte pas du tout. Je l'apprécie, tu sais. Beaucoup de mes investisseurs–ceux de la "vieille école"–m'ont lâché, après l'histoire des *Mines de San Sebastian*. Ça les a totalement effrayés. Mais les nouveaux qui sont "à la mode" ont plus foi en moi, et ils ont agi comme si ça avait toujours été comme ça… sur la base de la foi… Je ne pourrais te dire combien je l'apprécie.

Taggart priait littéralement pour que Francisco ne parle pas si fort ; il priait pour que les gens n'aient pas l'idée saugrenue de s'approcher d'eux.

— Tu t'es extrêmement bien débrouillé, dit-il sur le ton surfait d'un compliment d'usage.

— Oui, n'est-ce pas ? C'est incroyable comme la valeur du titre d'Anconia Copper a grimpé, l'année dernière. Mais je ne crois pas avoir de bonnes raisons d'en être trop fier ; il n'y a plus guère de compétition dans le monde, il n'y a plus d'endroit sûr où placer son argent, pour quelqu'un qui arrive à devenir riche rapidement. Et voila d'Anconia Copper, la plus ancienne société sur Terre, celle qui a offert les investissements les plus sûrs durant des siècles. Imagine seulement l'ingéniosité que cela à demandé pour survivre à travers les âges. Et donc, si vous autres avez décidé que c'était le meilleur endroit pour l'argent de provenance "incertaine", qu'il n'y a rien de meilleur, que cela réclamerait l'intervention de l'homme le plus étonnant ayant jamais vécu sur Terre pour arriver à détruire d'Anconia Copper, alors vous avez eu raison.

— Et bien justement ; j'ai entendu dire que tu as commencé à reprendre sérieusement tes responsabilités, et que tu t'es concentré sur la finance, finalement. Ils disent que tu y as travaillé très dur.

— Oh, quelqu'un aurait remarqué cela ? C'était les gens de la "vieille école" qui avaient l'habitude de faire attention à ce qu'un président de société était en train de faire. Les investisseurs "modernes" ne trouvent pas que la connaissance soit utile. Je ne crois pas qu'ils fassent attention à mes activités.

Taggart sourit.

— Ils ne s'intéressent qu'aux noms de ceux qui sont à la tête des plus gros marchés financiers.

— Ça nous en dit long, n'est-ce pas ?

— Oui, oui ; plutôt… en fin de compte. Je dois dire que je suis plutôt rassuré que tu n'aies pas vraiment été un coureur de fêtes, cette année. Ça se voit dans tes résultats.

— Oh, le crois-tu ? Et bien non, pas vraiment, pour l'instant.

— Je suppose, fit Taggart en recourant au ton adapté à la question indirecte, « que je dois me sentir flatté que tu aies décidé de venir à cette fête. »

— Oh, mais il fallait bien que je vienne, j'ai bien pensé que tu espérais m'y voir.

— Pourquoi ? Non, je n'y avais pas songé… c'est-à-dire que, je veux dire…

— Tu as forcément dû espérer m'y voir, James. C'est le genre de grand évènement formel qui constitue une occasion de voir qui vient, où les victimes se présentent pour montrer comme il est aisé de les détruire, et où les destructeurs forment leurs pactes d'éternelle amitié qui ne durent généralement pas plus de trois mois. Je ne sais pas exactement à quel groupe j'appartiens, mais je devais venir et être compté, non ?

— De quelles putains de saloperies est-ce que tu crois que tu es en train de parler ? hurla furieusement Taggart, remarquant la tension croître sur les visages autour d'eux.

— Fait attention, James. Si tu essaies de prétendre que tu ne comprends pas ce que je dis, je vais me faire beaucoup plus clair.

— Si tu penses qu'il est opportun de prononcer de telles…

— Comme c'est drôle. Il fut un temps où les hommes auraient été effrayés que quelqu'un révèle quelques uns de leurs secrets que leurs petits copains ignoraient. Aujourd'hui, ils sont effrayés que quelqu'un puisse parler de ce que tout le monde sait. N'avez-vous jamais songé, vous autres gens à l'esprit "pratique", que c'est tout ce ça demanderait pour souffler votre

entière grosse structure compliquée, avec toutes vos lois et armes… juste quelqu'un parlant ouvertement de ce que vous êtes en train de faire.

— Si tu penses qu'il est opportun de venir à une fête telle qu'une cérémonie de mariage, dans le but d'en insulter l'hôte…

— Pourquoi, James, je suis juste venu te remercier.

— Me remercier ?

— Bien sûr. Vous m'avez fait une grande faveur, toi et tes “gars à Washington”, et les “gars à Santiago”. Seulement je me demande pourquoi aucun d'entre-vous ne s'est donné la peine de m'en informer. Ces directives et décrets que quelqu'un a publié ici, il n'y-a que quelques mois seulement, sont en train d'étouffer toute l'industrie du cuivre de ce pays. Et le résultat en est que ce pays doit donc importer des quantités de cuivre beaucoup plus importantes qu'auparavant. Et où y-a-t-il dans le monde encore du cuivre restant… à moins que ce ne soit chez d'Anconia Copper ? Alors, tu vois que j'ai de bonnes raisons de t'être reconnaissant.

— Je te peux t'assurer que je n'ai rien à voir avec ça. se défendit Taggart avec hâte, « Et puis par ailleurs, la politique économique vitale de ce pays n'est pas déterminée par des considérations telles que celles auxquelles tu es en train de faire allusion, ni… »

— Je sais bien comment elle est déterminée, James. Je sais que les arrangements ont débuté avec les gars de Santiago, parce qu'ils ont été achetés par d'Anconia pendant des siècles… non… “être acheté” est une honorable expression, il serait plus exact de dire que d'Anconia Copper les a *payés* des siècles durant en échange de leur “protection”… n'est-ce pas comme cela que les *gangsters* présentent les choses ?

Nos gars à Santiago appellent ça des “taxes”. Ils ont pris comme cela leur pourcentage sur chaque tonne de cuivre d'Anconia vendue. Et donc, c'est pourquoi ils ont un intérêt “sonnant et trébuchant” à me voir vendre autant de tonnes que possible. Mais avec le monde qui est en train de devenir fait d'Etats Populaires, ceci est le dernier pays où les hommes n'en sont pas réduits à creuser dans les forêts pour trouver des racines pour manger ; et donc ceci est le dernier marché restant sur Terre. Les gars de Santiago voulaient s'approprier ce marché. Je ne sais pas ce qu'ils ont offert à vos gars à Washington, ou qui a négocié quoi et avec qui ; mais je sais que

vous avez pris part à ces négociations, parce que vous avez acheté une impressionnante quantité de titres d'Anconia Copper. Et cela ne vous a surement pas déplu–ce matin là, il y a quatre mois, un jour après que les décrets et autres directives furent publiées–de voir l'ascension vertigineuse des titres d'Anconia Copper sur les places boursières. Quoi, ça a pratiquement laissé en arrière toutes les autres valeurs majeures pour vous sauter à la figure.

— Qui t'as fourni les bases qui t'ont permis d'inventer une histoire de ce genre aussi outrageante ?

— Personne, je n'en savais rien. J'ai juste vu le bond qu'ont fait mes actions ce matin là. C'était largement suffisant pour que je puisse comprendre toute l'histoire, n'est-ce pas ? Et puis les gars de Santiago ont décrété une nouvelle taxe sur le cuivre la semaine suivante ; et là-dessus ils m'ont dit que je n'avais pas à m'en faire pour ça, pas avec cette ascension soudaine de mes actions à la bourse. Ils étaient en train de "travailler" pour servir *au mieux* "mes intérêts", m'ont-ils dit. Ils ont dit, "pourquoi devrais-je me soucier de faire le lien où pas entre les deux évènements ? J'étais plus riche que je ne l'avais jamais été auparavant." Et c'était bien vrai. Je l'étais. »

— Pourquoi tiens-tu tant à me raconter tout ça ?

— Pourquoi ne souhaites-tu pas en recueillir le mérite, James ? C'est totalement à l'opposé des opinions politiques dont tu es un expert. A une époque où les hommes existent, non pas par le *droit*, mais par la *faveur*, on ne rejette pas une personne "reconnaissante", on essaye au contraire de pièger autant de "personnes reconnaissantes" que possible. Ne voudrais-tu pas m'avoir comme l'un de tes hommes *sous obligation* ?

— Je ne vois pas de quoi tu veux parler. Je suis serein.

— Songe à la faveur que j'ai reçu sans aucun effort de ma part. Je n'ai pas été consulté, je n'en ai pas été informé, je n'y-ai même pas pensé, tout a été arrangé sans moi ; et tout ce que j'ai à faire, maintenant, c'est de produire le cuivre. Ça a été une grande faveur, James… et tu peux être sûr que je te revaudrais ça.

Francisco tourna abruptement les talons sans attendre de réponse, et commença à s'en aller. Taggart ne le suivit pas ; il demeura là où il s'était trouvé, se disant que n'importe quoi était préférable à une minute de plus de leur conversation.

Francisco fit une halte lorsqu'il arriva à la hauteur de Dagny. Il la regarda sans rien dire pendant un instant, sans un mot de retrouvailles, son sourire reconnaissant qu'elle avait été la première personne qu'il avait vu, et qu'elle avait été la première à le voir lorsqu'il était entré dans la salle de bal.

Contre tout doute et avertissement dans son esprit, elle ne ressentit rien d'autre qu'une confiance joyeuse ; inexplicablement, ce fut pour elle comme si cette silhouette dans cette foule était un repère de sécurité indestructible. Mais à l'instant où le début d'un sourire indiqua à Francisco combien elle était heureuse de le revoir, il demanda :

— Ne veux-tu pas me raconter quel brillant exploit la *Ligne John Galt* s'est avéré être ?

Elle sentit ses lèvres trembler et se durcir tout à la fois, lorsqu'elle répondit :

— J'en suis désolée si je montre que je suis encore ouverte aux blessures. Cela ne devrait pourtant pas me choquer que tu aies atteint le niveau auquel on méprise la performance.

— Oui, n'est-ce pas ? Je méprise tellement cette *Ligne* que je ne voulais pas la voir atteindre le genre de fin qu'elle a connu.

Il remarqua cet air d'attention soudaine, cet air qui suggère la pensée s'engouffrant prestement dans une brèche venant de se déchirer pour offrir une nouvelle direction. Il l'observa durant un instant, comme s'il savait d'avance chaque pas qu'elle allait faire sur cette piste, puis il fit un petit rire étouffé et dit :

— Ne veux-tu pas me demander maintenant : “qui est John Galt ?”

— Pourquoi le devrais-je, et pourquoi maintenant ?

— Ne te souviens-tu pas l'avoir provoqué à venir et à réclamer ta *Ligne* ? Et bien il l'a.

Il reprit sa marche, sans attendre de voir l'expression dans ses yeux ; une expression qui contenait la colère, l'étonnement, et l'entrevue d'un point d'interrogation.

C'était les muscles de son propre visage qui avaient fait réaliser à Rearden la nature de sa réaction à l'arrivée de Francisco : il s'était soudainement rendu compte qu'il avait souri, et que son faciès s'était décontracté pour former un léger sourire de bien-être qui avait duré plusieurs minutes, tandis qu'il observait Francisco d'Aconia au milieu de la foule.

Pour la première fois, il avait admis pour lui-même tous les

instants à moitié saisis et à moitié rejetés quand il avait songé à Francisco d'Anconia, et rejeté l'idée–avant qu'elle n'en devînt la pleine admission–de combien il voulait le revoir. Durant les moments d'épuisements soudains, à son bureau, avec les feux des fourneaux mourants dans le crépuscule ; dans l'obscurité d'une marche solitaire à travers la campagne désertique jusqu'à sa maison ; dans le silence de ses nuits sans sommeil ; il s'était surpris à penser au seul homme qui lui avait une fois semblé être son *porte-parole*.

Il avait repoussé cette pensée, en se disant : « mais celui-là est encore pire que tous les autres ! » tout en ayant acquis la certitude que ce n'était pas vrai, bien que s'étant trouvé incapable d'expliquer la raison supportant cette incertitude.

Il s'était surpris à chercher à savoir dans les journaux si Francisco d'Anconia était revenu à New York ; et il avait repoussé les journaux de côté, se demandant avec colère : « Et s'il ne revenait pas ? Irais-tu à sa recherche dans les *night-clubs* et les *cocktails* ? Qu'attends donc tu de lui ? »

C'était ce qu'il attendait–se dit-il lorsqu'il se surprit à sourire en appercevant Francisco dans la foule–cet étrange sentiment d'attente qui contenait de la curiosité, de l'amusement et de l'espoir.

Francisco ne semblait pas l'avoir remarqué. Rearden attendit, luttant contre une envi de l'approcher :

« Non, pas pour le genre de conversation que nous avions eu », se dit-il ; « pour quoi faire ?–qu'est-ce que je pourrais bien lui dire ? »

Et puis, avec le même sentiment de sourire et de cœur léger, le sentiment d'être certain qu'il avait raison, il se vit traverser la salle jusqu'au groupe qui faisait cercle autour de Francisco d'Anconia.

Tandis qu'il regardait ces gens, il se demanda ce qui les avait fait se réunir autour de lui, pourquoi avaient-ils choisi de le maintenir ainsi emprisonné au milieu de leur cercle mouvant, alors que le ressentiment qu'ils lui portaient était si visible sous leurs sourires. Leurs visages avaient cette expression si particulière qui n'était pas de la peur, mais de la poltronerie : un air de colère coupable. Francisco était litttéralement acculé contre le bord d'un escalier de marbre montant, à moitié appuyé contre sa rampe, à moitié assis sur ses marches. La décontraction de sa posture, combinée à la stricte formalité de

ses vêtements, lui conféraient une superlative élégance. Son visage était le seul à être empreint de cet air insouciant et de ce sourire qui siéent au plaisir d'être présent dans une fête ; mais ses yeux semblaient intentionnellement dépourvus d'expression, ne contenant aucune trace de gaieté, ne montrant plutôt–tel un signal d'alerte–rien d'autre qu'une perception accrue.

Passant inaperçu vers la périphérie du groupe, Rearden entendit une femme, qui avait de larges boucles d'oreilles en diamants et un visage aussi bouffi qu'il exprimait de la nervosité, demander sur un ton chargé d'anxiété :

— *Señor* d'Anconia, que croyez-vous qu'il va arriver dans le monde ?

— Juste exactement ce qu'il mérite.

— Oh, quelle cruauté !

— Ne croyez-vous pas en l'intervention naturelle de la loi morale, Madame ? demanda Francisco, d'un air grave, « Moi, oui. »

Rearden entendit Bertram Scudder, à l'extérieur du groupe, dire à une fille qui émit en retour un son d'indignation :

— Ne te laisse pas perturber par ce qu'il raconte. Tu sais, le fric est à l'origine de tous nos maux… et il est typiquement le produit du fric.

Rearden évalua que Francisco n'avait pu l'entendre, mais il le vit se tourner vers eux en affichant un sourire de courtoisie grave.

— Donc vous pensez que l'argent *est la source de tous nos maux* ? dit Francisco d'Anconia. « Ne vous êtes-vous jamais demandé ce qui est à la source de l'argent ? L'argent est un outil d'échange, lequel ne peut exister à moins que n'existent des biens produits et des hommes capables de produire ceux ci. L'argent est l'expression matérielle du principe disant que les hommes qui souhaitent conclure des affaires les uns avec les autres doivent le faire par le biais de l'échange d'une valeur contre une autre qui lui est égale. L'argent n'est pas l'outil des *tapeurs* qui réclament ce que vous produisez avec des larmes, ni des pillards et des chapardeurs qui vous le prennent de force. L'existence de l'argent ne peut être que le fait des hommes qui produisent. Y-a-t'il assez dans tout cela pour dire que l'argent est un mal ?

Lorsque vous acceptez de l'argent en paiement de vos efforts, vous le faites seulement par ce que vous êtes convaincus

que vous échangerez ensuite cet argent contre le fruit des efforts de quelqu'un d'autre. Ce ne sont pas les tapeurs, les pillards, les chapardeurs et les pique-assiettes qui donnent à l'argent sa valeur. Pas un océan de larmes, ni toutes les armes disponibles dans le monde qui peuvent transformer ces morceaux de papier dans votre portefeuille en pain dont vous aurez besoin pour survivre demain. Ces morceaux de papier, qui auraient du être de l'or, constituent une *garantie sur l'honneur*–votre droit de conserver une quantité d'énergie produite par les hommes, afin que celle-ci ne soit pas perdue. Votre portefeuille constitue votre *déclaration d'espoir* que quelque part autour de vous et partout dans le monde, il y-ait des hommes qui ne failliront pas à ce principe moral de *garantie sur l'honneur*, qui est à l'origine de ce qu'est l'argent. Y-a-t-il quelque chose là-dedans qui soit un mal ?

N'avez-vous jamais cherché à savoir ce qui est à l'origine de la production ? Regardez comment est fait un générateur électrique, et dites-moi si vous pensez qu'il a été créé par les efforts musculaires de brutes écervelées ? Essayez-donc de faire pousser un grain de blé sans la connaissance qui vous a été léguée par ceux qui l'ont découvert pour la première fois. Essayez d'obtenir votre nourriture en n'utilisant rien d'autre que le mouvement physique ; et vous apprendrez alors que l'esprit de l'humain est à la source de tous les biens produits et de toute la richesse qui ait jamais été produite sur Terre.

Mais vous dites que l'argent est fait par le fort aux dépens du faible ?

De quelle force parlez-vous ? Il ne s'agit pas de la force des armes ou de celle des muscles. La richesse est le produit de la capacité de penser des hommes. Alors, l'argent est il fait par l'homme qui invente un moteur aux dépens de ceux qui ne l'ont pas inventé ? L'argent serait-il fait par l'intelligent aux dépens des idiots ? Par l'ambitieux aux dépens du fainéant ? L'argent est *fait*–avant d'être volé ou chapardé–grâce aux efforts de chaque honnête homme, de chacun à la mesure de sa compétence. Un honnête homme est celui qui sait qu'il ne peut consommer plus qu'il a produit.

Echanger des biens en utilisant l'argent pour ce faire est le code de conduite des hommes de bonne volonté. L'argent demeure l'axiome qui dit que chaque homme est le détenteur de son esprit et de son effort. L'argent n'offre pas le pouvoir de

prescrire la valeur de votre effort, car ceci est défini par le choix et la volonté de celui qui accepte d'échanger le sien contre le votre. L'argent vous permet d'obtenir des biens, et il exprime la somme de votre travail pour ceux qui veulent les acheter, et pas plus. L'argent n'autorise aucune autre transaction, que celle du bénéfice mutuel défini par la mise en application de l'appréciation de ceux qui s'échangent des biens ou des services. L'argent attend de vous l'admission que les hommes doivent travailler pour *eux-mêmes*, pas pour *leur propre préjudice* ; pour leurs gains, et non pour leurs pertes ; l'admission qu'ils ne sont pas des bêtes de somme nées pour porter le poids de votre misère ; que vous devriez leur accorder de la valeur, et non des coups ; que le lien commun entre les hommes ne se caractérise pas par l'échange de souffrances, mais par l'échange de biens.

L'argent existe pour vous permettre d'échanger, non pas votre faiblesse contre la naïveté des hommes, mais votre talent contre leur raison ; il existe pour vous permettre d'obtenir, non pas la pire des camelottes, mais le meilleur que votre argent–produit de *votre* effort–peut obtenir.

Et quand les hommes vivent de l'échange et par l'échange, et non de l'usage de la force en temps que leur arbitre final, alors c'est le meilleur produit qui gagne, la meilleure performance, l'homme de meilleur jugement, la meilleure compétence ; et le degré de production d'un homme est le degré de la récompense qu'il en obtient en échange.

Ceci est le code de l'existence dont l'outil et le symbole est l'argent.

Serait-ce cela que vous considérerez comme “le mal” ?

Mais l'argent n'est rien d'autre qu'un outil. Il vous emménera partout où vous le désirez, mais il ne prendra pas les commandes de votre véhicule. Il vous donnera les moyens de satisfaire vos désirs, mais il ne vous fournira pas de désirs.

L'argent est la terreur des hommes qui temptent d'inverser la loi de causalité, des hommes qui cherchent à remplacer l'esprit par la confiscation des produits de l'esprit.

L'argent ne permettra pas d'acheter le bonheur pour l'homme qui ne sait pas ce qu'il veut ; l'argent ne lui donnera pas un code de valeurs s'il a tourné le dos à la connaissance de ce à quoi il peut accorder une valeur, et il ne lui apportera pas de but s'il a détourné le regard de ce qu'il pourrait rechercher. L'argent ne permettra pas d'acheter de l'intelligence pour

l'idiot, ni de l'admiration pour le peureux, ni du respect pour l'incompétent. L'homme qui tente d'acheter les cerveaux de ceux qui lui sont supérieurs en intelligence, aux fins de le servir ; qui tempte de remplacer leur jugement critique par de l'argent, en arrivera à devenir lui-même la victime de ceux qui lui sont inférieurs en intelligence. Les hommes d'intelligence déserteront ce dernier, mais les tromperies et les fraudes viendront se coller à lui comme de la poisse, apportées par une loi qu'il n'a pas su découvrir, et qui dit qu'aucun homme n'est plus petit que l'argent qu'il possède.

Est-ce pour de telles raisons que vous dites que l'argent est mal ?

Seul l'homme qui n'a pas besoin d'argent est fait pour hériter de la fortune ; celui qui réaliserait par lui-même sa propre fortune quelque soit l'endroit où il la commence. Si un héritier vaut l'argent qu'il possède, alors cet argent le servira ; sinon, il le détruira. Mais vous considérez et vous criez que l'argent a corrompu cet homme. L'argent a-t'il pu faire cela ? Ou ne serait-ce pas pluôt l'homme qui corrompt l'argent dont il hérite ?

N'enviez pas l'héritier vaurien ; sa richesse n'est pas la votre, et vous n'auriez pas mieux fait avec. N'allez pas croire que sa richesse aurait dû être équitablement redistribuée entre vous ; remplir ainsi le monde de misérables parasites, au lieu de n'avoir à en supporter qu'un seul, ne ramènerait pas à la vie la vertu morte qui fut la fortune.

L'argent est un pouvoir vivant qui tarit dès qu'il perd sa source. L'argent ne servira pas l'esprit qui ne peut égaler sa valeur. Est-ce pour de telles raisons que vous dites que l'argent est mal ?

L'argent est votre *moyen de survie*. Le verdict que vous prononcez à l'encontre de la source de votre survie, est le verdict que vous prononcez à l'encontre de votre vie. Si la source est corrompue, alors vous avez damné votre propre existence. Avez-vous obtenu votre argent par la fraude ? En escomptant le vice et la stupidité des hommes ? En nourissant les naïfs, dans l'espoir d'obtenir plus que votre compétence ne pourrait vous le permettre ? En abaissant vos idéaux et vos valeurs ? En accomplissant un travail que vous n'aimez pas pour des acheteurs que vous méprisez ? Si c'est le cas, alors votre argent ne vous offrira pas un seul moment, ni pour pour

un seul *penny*, de joie. Alors, toutes les choses que vous achéterez deviendront pour vous, non pas un hommage, mais un reproche ; non pas un exploit, mais un rappel de votre honte. Alors dans ce cas vous crierez à qui veut l'entendre que "*l'argent ne fait pas le bonheur*", et "qu'il est le mal".

Le mal parce qu'il ne vous laisserait pas accéder à votre amour-propre. Le mal, parce qu'il ne vous laisserait pas profiter de votre dépravation.

Ne serait-ce pas plutôt cela qui serait à l'origine de votre haine à l'égard de l'argent ?

L'argent demeurera toujours *un effet* et il refusera toujours de prendre votre place en temps que *cause*. L'argent est le produit de la vertue, mais il ne vous offrira pas la vertu, et il n'offrira aucune rédemption pour vos vices. L'argent ne vous offrira pas ce qui ne provient pas de l'effort, ni en matière, ni en esprit. Est-ce cela qui est la cause de votre haine pour l'argent ? Ou alors, n'auriez-vous pas plutôt voulu dire que c'est l'amour *pour* l'argent qui est *la* cause de tous nos maux ?

Aimer une chose, c'est en connaître et en aimer sa nature. Aimer l'argent, c'est savoir et aimer le fait qu'il est la matérialisation et la représentation de ce qu'il y-a de mieux en vous, et le passeport qui vous permet d'échanger vos efforts contre les efforts du meilleur de ce que produisent les hommes.

C'est la personne qui vendrait son âme pour une pièce de dix *cents* qui hurle le plus fort, quand il s'agit de proclamer la haine pour l'argent–et, en effet, celui-là a de bonnes raisons de le haïr. Les vrais amoureux de l'argent acceptent de travailler pour lui. Ils savent qu'ils sont capables de le mériter.

Laissez-moi vous donner une information à propos d'un indice de la personnalité des hommes : l'homme qui déteste l'argent l'a obtenu de manière peu honorable ; l'homme qui le respecte l'a gagné.

Courez pour sauver votre vie lorsque vous vous trouvez en face de quiconque cherche à vous persuader que l'argent est mauvais. Cette phrase est la cloche des lépreux qui signale l'approche du pillard.

Aussi lontemps que les hommes vivront ensemble sur la Terre, et auront besoin de moyens de se comprendre et d'échanger les uns avec les autres, leur seul substitut, s'ils abandonnent l'argent, sera le canon d'une arme.

Mais l'argent attend de vous les vertues les plus nobles, si

vous voulez en avoir ou le garder ; les hommes qui n'ont ni courage, ni orgueil, ni amour-propre, les hommes qui n'ont pas le sens moral des droits que leur offre leur argent, et ne sont pas capables de le défendre comme ils défendraient leur vie ; les hommes qui "s'excusent d'être riches" ; ne demeureront pas riches bien longtemps. Ils sont les appâts naturels pour attirer les nuées de pillards qui attendent leur instant, cachés sous les rochers depuis des siècles, mais qui en sortent en rampant au premier son de l'homme implorant d'être pardonné pour sa culpabilité de posséder de la richesse. Ceux là se feront fort de le soulager de sa culpabilité–et même de sa vie, ainsi qu'il le mérite.

Alors vous verrez arriver la montée des hommes au *code à deux vitesses* : ces hommes qui vivent de l'usage de la force, mais qui comptent cependant sur ceux qui vivent de l'échange de leurs efforts, afin de conserver la valeur de l'argent qu'ils pillent et qu'ils chapardent ; ces hommes qui sont les "auto-stoppeurs" de la vertu. Au sein d'une société morale, ces hommes là sont des criminels, et les lois sont écrites pour vous protéger contre eux. Mais quand une société établit des *criminels-de-droit* et des *pillards-de-droit*, tous hommes qui font usage de la force pour saisir la richesse de leurs victimes ainsi désarmées, alors l'argent se fait le vengeur de ceux qui l'ont créé.

De tels pillards s'imaginent qu'il ne courent aucun risque en dépouillant ainsi leurs victimes, une fois qu'ils ont voté une loi qui leur permet de les désarmer. Mais ce qu'ils ont pillé devient alors le miel qui attire les autres pillards, qui le leur prennent de la même façon qu'il a été pris. Et c'est alors qu'une course s'ensuit, qui ne concerne pas ceux qui sont les plus habiles à produire, mais ceux qui usent de la force avec le plus de brutalité.

Lorsque la force devient la règle, le meutrier gagne contre le *pickpocket*. Et c'est alors qu'une telle société disparaît dans une vague de ruines et de massacres.

Aimeriez-vous savoir si la venue d'un tel jour est à craindre ? Alors observez l'argent. L'argent est le baromètre de la moralité d'une société. Lorsque vous voyez que les échanges se font, non pas par consentement, mais par obligation ; lorsque vous voyez que dans le but de produire vous avez besoin d'obtenir la permission d'hommes qui ne produisent rien ; quand vous voyez

que l’argent coule à flot en direction de ceux qui échangent, non pas des biens ni des services, mais des faveurs ; lorsque vous voyez que les hommes deviennent plus riches grâce à des “pots-de-vin” et à de l’influence, et non pas par leur travail, et que vos lois ne vous protègent aucunement contre eux, mais, au contraire les protègent contre vous ; lorsque vous voyez que la corruption est récompensée et que l’honnêteté doit être le sacrifice de soi, alors vous pouvez dire que la société dans laquelle vous vivez est perdue.

L’argent est un si noble medium qu’il ne fait pas de compétition contre les armes, et ne conclut pas d’arrangements avec la brutalité. Il ne permettra pas à un pays de survivre des principes de “demi-propriété” et de “demi-pillage”.

Chaque fois que des destructeurs font leur apparition parmi les hommes, ils commencent toujours par détruire l’argent, simplement parce que l’argent permet aux hommes de se protéger, et parce qu’il est la base de leur existence morale. Les destructeurs saisissent l’or et ne laisse à ses propriétaires qu’un tas de papier qui n’est que fausse-monnaie. Ceci conduit à la mort de tout standard objectif, et livre les hommes à un pouvoir de l’arbitraire défini par une échelle de valeurs arbitraires.

L’or fut une valeur objective, un équivalent de la richesse produite. Le papier est l’emprunt d’une richesse qui n’existe pas, et qui est soutenue par un fusil braqué sur ceux sur lesquels on compte pour la produire. Le papier est un chèque rédigé par des pillards cautionnés par des lois, et prélevant de l’argent sur un compte qui n’est pas le leur, mais celui de la vertu de leurs victimes. Surveillez la venue du jour ou il vous reviendra portant le tampon : “Autorisation de découvert dépassée.”

Lorsque vous avez transformé votre moyen de survie en outil du mal, n’attendez pas des hommes qu’ils restent bons. N’attendez pas qu’ils continuent à être moraux et à se tenir prêts à perdre leurs vies dans le but de devenir la chair à canon de l’amoral. N’attendez pas qu’ils produisent quand la production est pénalisée et que le pillage est récompensé. Ne demandez pas, “Mais qui donc est en train de détruire le monde ?” C’est vous qui êtes en train de le faire.

Vous vous tenez au milieu des plus grands exploits de la civilisation qui a été la plus productive de l’histoire de l’humanité, et vous vous demandez pourquoi tout est en train de s’écrouler autour de vous, alors que dans le même temps vous

vous en prenez après sa source de vie : l'argent.

Vous regardez l'argent comme les sauvages le firent avant vous, et vous vous demandez pourquoi la jungle revient furtivement en passant par-dessus les murs de vos cités.

A travers toute l'histoire des hommes, l'argent a toujours été saisi par les pillards d'une idéologie ou d'une autre et dont les noms changeaient, mais dont les méthodes sont toujours restées les mêmes : saisir la richesse par la force et enchaîner ceux qui la produisent, les avilir, les diffamer, les priver de leur honneur. Cette phrase à propos des "maux de l'argent" qui sort de votre bouche avec une revendication de vertu si téméraire, vient d'un temps où la richesse était produite par le travail d'esclaves ; des esclaves qui répétaient des mouvements jadis découverts par l'esprit de quelqu'un, et affranchis de toute amélioration, des siècles durant.

Aussi longtemps que la production fut assurée par l'usage de la force et que la richesse fut obtenue par la conquête, il n'y eut pas grand-chose à conquérir. Pourtant, à travers tous les siècles de stagnation et de famine, les hommes ont exhalté les pillards, les aristocrates de l'épée, les aristocrates de naissance autant que les aristocrates du "rond-de-cuir", et méprisé les producteurs dont ils firent leurs esclaves : les marchands, et les boutiquiers autant que les industriels.

Pour la gloire de l'humanité, il y a eu pour la première et seule fois dans son histoire un *pays de l'argent* ; et je ne puis payer de plus haut et plus révérend tribut à l'Amérique pour ce qu'elle représente : un pays de raison, de justice, de liberté, de production et d'exploit. Pour la première fois, l'esprit de l'homme et l'argent furent rendus libres, il n'y eut pas de fortune par la conquête, mais seulement *des* fortunes faites par le travail, et, au lieu de porteurs de sabres et d'esclaves, en cet endroit apparurent le vrai faiseur de richesses, le plus grand travailleur, le type d'être humain le plus élevé, celui qui s'est fait lui-même : l'industriel américain.

Si vous me demandez de nommer la plus fière de toutes les distinctions américaines, alors je choisirais–parce qu'elle contient toutes les autres–le fait d'être à l'origine de l'expression "faire de l'argent". Aucun autre langage ou nation n'a jamais utilisé cette expression auparavant ; les hommes avaient toujours imaginé la richesse en termes de *quantité statique*–devant être saisie, mendiée, héritée, partagée, pillée ou

obtenue comme une faveur. Les Américains ont étés les premiers à comprendre que la richesse devait être *créée*. L'expression "faire de l'argent" contient l'essence de la moralité humaine.

Cependant, cette expression fut à l'origine de la dénonciation des Américains par les cultures en décrépitude des continents de pillards. Aujourd'hui, le crédo des pillards vous a amené à considérer vos exploits les plus dignes comme des lieux-communs de la honte, votre prospérité comme votre culpabilité, vos plus grands hommes–les industriels–comme des gardes noirs, et vos magnifiques usines comme le produit et le propriété du travail musculaire, le travail d'esclaves qui marchent au fouet comme au temps des pyramides d'Egypte. Le bon-à-rien, qui minaude qu'il ne voit aucune différence entre le pouvoir du dollar et le pouvoir du fouet, devrait apprendre à faire la différence depuis le trou dans lequel il se cache–ainsi qu'il le fera, je le pense.

Jusqu'à ce que–et à moins que–vous découvriez que l'argent est la source de toutes bonnes choses, vous réclamerez votre propre destruction. Lorsque l'argent cesse d'être l'outil grâce auquel les hommes peuvent échanger les uns avec les autres, alors ce sont les hommes qui deviennent les outils des hommes.

Le sang, le fouet et les fusils… ou les dollars. Faites votre choix–il n'y en a pas d'autre–et le temps qu'il vous reste n'est plus très long. »

Francisco n'avait pas regardé Rearden une seule fois durant tout son exposé ; mais au moment même où ce fut terminé, ses yeux se fixèrent droit sur son visage.

Rearden demeura immobile, ne voyant plus rien d'autre que Francisco d'Anconia par delà les silhouettes qui bougeaient et, entre-elles, les voix chargées de colère.

Il y-avait les gens qui avaient écouté, mais qui étaient maintenant en train de se sauver pour se tenir à l'écart, et les gens qui disaient : « C'est horrible ! Ce n'est pas vrai ! Comme c'est méchant et égoïste ! »–le disant à voix bien haute mais en même temps avec prudence, comme s'ils souhaitaient que leurs voisins les entendent, mais que Francisco ne le pourrait pas.

— *Señor* d'Anconia, déclara la femme aux boucles d'oreilles, « je ne suis pas d'accord avec vous. »

— Si vous vous sentez en mesure de réfuter une seule des phrases que je viens de prononcer, Madame, il m'intéressera

beaucoup de vous entendre.

— Oh, je ne peux pas vous répondre. Je n'ai aucune réponse. Mon esprit ne fonctionne pas comme cela, mais je ne crois pas que vous ayez raison, et c'est bien pourquoi je sais que que vous avez tort.

— Comment le savez-vous ?

— Je le *sens*. Je ne fonctionne pas avec ma tête, mais avec mon cœur. Vous êtes peut-être bon en logique, mais vous n'avez pas de cœur.

— Madame, quand nous verrons les hommes mourir de faim autour de nous, votre cœur ne sera d'absolument plus aucune utilité pour les sauver. Et je suis assez “sans-cœur” pour dire que lorsque vous crierez “Mais je ne le savais pas !” vous n'en serez pas pour autant pardonnée.

La femme tourna les talons, un frémissement parcourant la chair de ses joues et pénétrant sa voix tremblante de colère :

— Et bien, c'est certainement une drôle de façon de parler durant une fête !

Un homme corpulent avec des yeux évasifs dit à haute voix– sur un ton de réjouissance forcé suggérant que sa seule inquiétude, dans tous les cas, était de ne pas le laisser être désagréable :

— Si c'est comme cela que vous percevez l'argent, *Señor*, alors je pense que je suis rudement heureux de détenir un super lot d'actions d'Anconia Copper.

Francisco répondit avec gravité :

— Je vous suggère d'y refléchir à deux fois, Monsieur.

Rearden s'avança vers lui ; et Francisco, qui n'avait pas semblé regarder dans sa direction, se déplaça pour aller à sa rencontre en même temps, comme si tous les autres n'avaient jamais existé.

— Bonjour. fit simplement Rearden avec aisance, comme s'il s'adressait à un ami d'enfance ; il était souriant. Il vit son propre sourire se réfléchir sur le visage de Francisco.

— Bonjour.

— Je voudrais vous parler.

— A qui croyez-vous que je m'adressais durant le dernier quart d'heure.

Rearden émit un rire étouffé comme une manière de reconnaître le coup d'envoi d'un adversaire.

— Je ne pensais pas que vous m'aviez remarqué.

— J’ai vu, quand je suis entré, que vous étiez l’une des deux seules personnes dans cette salle qui étaient heureuses de me voir.

— Ne seriez-vous pas présomptueux.

— Non–reconnaissant.

— Qui était l’autre personne qui était heureuse de vous voir ?

Francisco haussa les épaules et dit d’un ton léger :

— Une femme.

Rearden remarqua que Francisco le conduisait sur le côté, à l’écart du groupe, d’une manière si expérimentée et si pleine de naturel que ni lui ni les autres ne s’apperçurent que c’était fait intentionnellement.

— Je ne m’attendais pas à vous voir ici. fit Francisco. « Vous n’auriez pas du venir à cette fête. »

— Pourquoi pas ?

— Puis-je vous demander ce qui vous a incité à y venir ?

— Mon épouse était anxieuse d’accepter cette invitation.

— Pardonnez-moi de présenter les choses sous une telle forme, mais cela eut été plus séant et moins dangereux si elle vous avait demandé de lui faire faire une visite des maisons de passe.

— De quel danger parlez-vous ?

— Monsieur Rearden, vous ne savez rien des méthodes qu’utilisent ces gens pour faire des affaires, ou comment ils interprètent votre présence ici.

— Selon votre code, mais pas selon le leur, accepter l’hospitalité d’un homme est un “gage de bone volonté”, une déclaration qui signifie que vous et votre hôte vous comprenez mutuellement en termes de “relation civilisée”. Ne leur donnez pas ce genre de caution.

— Alors pourquoi êtes-vous venu ici ?

Francisco haussa gaîment les épaules.

— Oh, je… ce que je fais n’implique pas grand-chose. Je ne suis qu’un coureur de fêtes.

— Que faites-vous à cette fête ?

— Juste venu voir les filles.

— Vous en avez trouvé ?

Son visage devenu soudainement sérieux, Francisco répondit avec gravité, presque avec solennité :

— Oui… quelque chose que je crois être ma meilleure et plus grande trouvaille.

La colère de Rearden fut involontaire, le cri, non pas de reproche, mais de désespoir :

— Comment pouvez-vous vous gaspiller ainsi ?

La subtile suggestion d'un sourire, telle l'ascension d'une lumière lointaine, fit une apparition dans les yeux de Francisco, à l'instant où il demanda :

— En avez-vous quelque chose à faire d'admettre que vous vous en inquiétez ?

— Vous allez entendre d'autres admissions, si c'est ce que recherchez. Avant de vous rencontrer, il m'arrivait de me demander comment vous pouviez gaspiller une fortune telle que la votre. Maintenant, c'est bien pire, parce que je ne peux pas vous mépriser comme je l'ai fait, comme je l'aimerais ; cependant la question est plus terrible encore : Comment pouvez-vous gaspiller un esprit tel que le votre ?

— Je ne pense pas être en train de le gaspiller, là, tout de suite.

— Je ne sais pas s'il n'y a jamais eu quoique ce soit qui ait eu une once d'importance pour vous ; mais je vais vous dire quelque chose que je n'ai jamais dit à personne auparavant. Quand je vous ai rencontré, vous vous souvenez que vous avez dit vouloir m'offrir *votre gratitude* ?

Aucune trace d'amusement ne demeurait encore dans les yeux de Francisco :

Rearden ne s'était encore jamais trouvé en face d'une expression de respect aussi solennel.

— Oui, Monsieur Rearden. répondit-il à voix basse.

— Je vous avais dit que je n'en avais pas besoin, et je vous ai insulté pour ça. D'accord, vous avez gagné. Ce discours que vous avez fait ce soir… c'était ce que vous vouliez m'offrir, n'est-ce pas ?

— Oui, Monsieur Rearden.

— C'était plus que de la gratitude, et j'avais besoin de gratitude ; c'était plus que de l'admiration, et j'avais besoin de ça aussi ; c'était bien plus que n'importe quel mot que je peux trouver, ça me prendra des jours pour réfléchir à tout ce qui m'a été donné… Mais il y a une chose que je sais : c'est que j'en avais besoin. Je n'ai jamais fait une admission de ce genre parce que je n'ai jamais crié pour demander l'aide de personne. Si ça vous a amusé de réaliser que j'étais heureux de vous voir, vous pouvez rire à propos de quelque chose de réel, maintenant, si

vous le souhaitez.

— Ça prendra peut-être quelques années, mais je vous prouverai qu'il existe des choses à propos desquelles je ne ris pas.

— Prouvez-le dès maintenant, en répondant à une question : Pourquoi ne pratiquez-vous pas ce que vous prêchez ?

— Etes-vous sûr que je ne le fais pas ?

— Si les choses que vous dites sont vraies, si vous avez la grandeur d'âme de les savoir, vous devriez être le plus gros industriel du monde, à cette heure.

Francisco dit alors gravement, sur le même ton que celui avec lequel il s'était adressé à l'homme avec de l'embonpoint, mais avec toutefois une note de gentillesse :

— Je vous suggère d'y regarder à deux fois, Monsieur Rearden.

— J'ai pensé à vous plus que je n'oserais l'admettre. Je n'ai pas trouvé de réponse.

— Laissez-moi vous mettre un peu sur la voie. Si les choses que j'ai dites sont vraies, qui est l'homme le plus coupable dans cette salle, ce soir ?

— Je suppose… James Taggart ?

— Non, Monsieur Rearden, ce n'est pas James Taggart, mais vous devez définir la nature de la culpabilité et choisir l'homme vous-même.

— Il y-a quelques années, j'aurais dit que c'était vous. Je pense encore que c'est ce que je devrais dire. Mais je me trouve presque dans la position de cette femme naïve qui vous parlait : chacune des raisons que je connais me disent maintenant que vous êtes coupable… mais cependant, je ne peux le ressentir.

— Vous êtes en train de commettre la même erreur que cette femme, Monsieur Rearden, refléchissez-y selon une approche plus *noble*.

— Qu'est-ce que vous voulez dire ?

— Je veux dire bien plus qu'un jugement de moi. Cette femme et tous ceux qui lui ressemblent persistent à ignorer des pensées qu'elle sait pourtant être vraies. Vous, vous persistez à écarter de votre esprit les pensées dont vous croyez qu'elles sont diaboliques. Ils le font parce qu'ils veulent éviter l'effort. Vous le faites parce que vous ne vous permettrez pas de considérer quoi que ce soit qui vous

épargne. Ils s'en remettent à leurs émotions quelqu'en soit le prix. Vous sacrifiez vos émotions dès le premier coût de n'importe quel problème. Ils ne veulent rien avoir de désagréable à supporter. Vous êtes disposé à supporter n'importe quoi. Ils persistent à fuir leurs responsabilités. Vous persistez à assumer toutes les votres. Mais ne voyez-vous pas que l'erreur essentielle est la même ? Tout refus de considérer la réalité, quelqu'en soit la raison, mêne à de désatreuses conséquences. Il n'y-a pas de pensées diaboliques, sauf une : le refus de réfléchir. N'ignorez pas délibérément vos propres désirs, Monsieur Rearden. Ne les sacrifiez pas. Examinez leurs causes. Il y-a une limite à combien devez-vous supporter.

— Comment saviez-vous cela, à propos de moi ?

— J'ai fait deux fois la même erreur, une fois. Mais pas pour longtemps.

— Je souhaite… Rearden commença, avant de s'interrompre abruptement.

Francisco sourit.

— Peur de *souhaiter*, Monsieur Rearden ?

— J'aimerais pouvoir me permettre de vous apprécier autant que je le fais.

— Je donnerais… Francisco stoppa ; inexplicablement, Rearden vit l'émotion qu'il ne pouvait définir, quoiqu'il fût certain qu'il s'agissait de douleur ; il vit le premier mouvement d'hésitation de Francisco.

— Monsieur Rearden, possédez-vous quelques titres d'Anconia Copper ?

Rearden le regarda avec ahurissement.

— Non.

— Un jour vous saurez quelle trahison je suis en train de commettre en ce moment, mais… N'achetez jamais aucune action d'Anconia Copper. Ne faites jamais aucune affaire avec d'Anconia Copper, en aucune manière.

— Pourquoi ?

— Quand vous en apprendrez l'entière raison, vous saurez s'il y a jamais eu quelque chose–ou quelqu'un–qui signifie quelque chose pour moi, et… et combien il signifiait.

Rearden fronça les sourcils ; il venait de se souvenir de quelque chose.

— Je ne ferais aucune affaire avec votre société. Ne les avez-vous pas appelé les hommes au “code à deux vitesses” ?

Ne seriez-vous pas vous-même un de ces pillards, qui est en train de devenir riche en ce moment grâce à des décrets gouvernementaux ?

Inexplicablement, les mots ne touchèrent pas Francisco comme une insulte, mais ils lui firent retrouver son expression d'assurance.

— Avez-vous pensé que c'était moi qui, à force de cajoleries, est à l'origine des décrets des *voleurs-planificateurs* ?

— Dans la négative, alors qui l'a fait ?

— Mes "auto-stoppeurs".

— Sans votre agrément ?

— Sans que je n'en sache rien.

— Je n'aimerais pas avoir à admettre combien je veux vous croire : mais vous seriez incapable de le prouver, maintenant.

— Non ? Je vais vous le prouver d'ici une quinzaine de minutes.

— Comment ? Le fait demeure que vous êtes celui qui a le plus profité de ces décrets.

— C'est vrai. J'en ai profité bien plus que Monsieur Mouch et sa bande n'auraient pu l'imaginer. Après mes années de travail, ils m'ont donné exactement la chance dont j'avais besoin.

— Etes-vous en train de vous vanter ?

— Pariez-vous que je le fais !

Rearden vit avec incrédulité que les yeux de Francisco avaient une expression dure et brillante ; pas l'expression d'un coureur de fêtes, celle d'un homme d'action.

— Monsieur Rearden, savez-vous où la plupart de ces nouveaux aristocrates cachent leur argent ? Savez-vous où la plupart de ces vautours des "*parts égales*" ont investi les profits qu'ils ont réalisé grâce au *Rearden Metal* ?

— Non, mais…

— Dans les actions d'Anconia Copper. En toute sécurité, à l'abri des lois et règlements de ce pays, et à l'extérieur des frontières de ce pays. D'Anconia Copper : une vieille entreprise invulnérable, si riche qu'elle pourrait survivre à trois générations de pillards. Une entreprise dirigée par "un *plaboy* décadent qui n'en a rien à faire", qui les laissera utiliser sa propriété comme bon leur plaira, et continuera à faire de l'argent pour eux… automatiquement, comme l'ont fait ses ancêtres. Est-ce que ce n'est pas la parfaite *combine* pour les

pillards, Monsieur Rearden ? Seulement… quel est le seul *truc* qu'ils ont négligé ?

Rearden le fixa du regard.

— Où êtes-vous en train d'aller ?

Francisco rit soudainement.

— C'est vraiment moche pour ces profiteurs du *Rearden Metal*. Vous ne voudriez pas qu'ils perdent l'argent que *vous* avez fait pour eux, non ? Mais les accidents ; ça arrive dans ce monde… Vous savez ce qu'ils disent, l'homme est seulement un "jouet impuissant" à la merci des désastres naturels. Par exemple, il y a eu un incendie aux docs portuaires d'Anconia, à Valparaiso, *demain matin* ; un incendie qui les a totalement rasé, de même que la moitié des infrastructures portuaires. Quelle heure est-il, Monsieur Rearden ? Oh, ne serais-je pas en train de mélanger les temps de conjugaison ? Demain après-midi, il y *a eu* une avalanche dans les mines d'Anconia, à Orano… pas de victimes, pas de blessés, à part l'exploitation minière elle-même. On déterminera que c'est ce qui devait arriver, car elles ont été prolongées au mauvais endroit depuis déjà des mois… que pouviez vous espérer d'une entreprise dirigée par un *playboy* ?

Les super dépôts de cuivre seront enterrés sous des tonnes de montagne, là où un Sebastian d'Anconia serait incapable de les réexploiter en moins de trois ans… quand à un Etat Populaire, lui il ne les réexploitera plus jamais.

Quand les actionnaires vont commencer à y regarder de plus près, ils trouveront que les mines de Campos, de San Felix, et de Las Heras ont été gérées exactement de la même manière et ont travaillé à perte durant plus d'une année, seulement le *playboy* jonglait avec les écritures comptables et les a tenues à l'écart de la curiosité des media.

Vous dirai-je ce qu'ils vont découvrir à propos de la gestion des fonderies d'Anconia ? Ou de la flotte des navires minéraliers d'Anconia ? Mais toutes ces découvertes ne vont pas être très bonnes pour mes actionnaires, de toute façon, parce que la valeur du titre d'Anconia Copper se sera effondrée demain matin, écrasée telle une ampoule électrique contre un mur, écrasée comme un ascenseur, éclaboussant les canivaux de morceaux d'"auto-stoppeurs" déchiquetés !

La note triomphante de la montée du rire de Francisco se mêla à un autre son similaire : Rearden éclata de rire.

Rearden ne sut pas combien de temps cet instant dura ou ce qu'il en resta. Ce fut comme un coup qui le projeta dans une autre sphère de conscience, puis un second coup le ramenant à lui-même ; tout ce qui en resta, tel un réveil suivant la prise d'un narcotique, fut la sensation qu'il venait de faire l'expérience d'une immense sorte de liberté, sans équivalent dans la réalité. Ce fut comme si l'incendie de Wyatt se reproduisait, et il se dit que c'était cela, son danger secret.

Il réalisa qu'il était en train de se reculer de Francisco d'Anconia. Francisco demeurait là où il s'était trouvé et il le regardait intensément ; il semblait qu'il l'avait observé durant toute la durée inappréciable de cet instant.

— Il n'y a pas de pensées diaboliques, Monsieur Rearden, dit Francisco d'une voie calme et contrôlée, « sauf une : le refus de réfléchir. »

— Non. fit Rearden. Ça avait presque été un chuchotement, il avait dû maintenir le ton de sa voix aussi bas qu'il pouvait raisonnablement le faire, il avait peur de s'entendre crier : « Non… si c'est cela, la clé qui permet de vous comprendre, n'espérez pas que je vais sauter de joie… Vous n'avez pas eu la force de les combattre… vous avez choisi la plus facile, la plus vicieuses des voies… la destruction délibérée… la destruction d'une prouesse que vous n'aviez pas réalisé et ne pouviez égaler… »

— Ce n'est pas ce que vous lirez dans les journaux, demain. Il n'y-aura aucune preuve de destruction délibérée. Tout est arrivé à la suite d'une “succession d'incompétences ordinaires, explicables, et justifiables”. L'incompétence n'est pas censée être punie, de nos jours, n'est-ce pas ? Les “gars à Buenos Aires” et ceux de Santiago voudront probablement me faire obtenir des fonds gouvernementaux de solidarité et de soutien, comme une manière de consolation et de récompense. Il reste encore une grande partie de l'entreprise d'Anconia Copper, quoique qu'une partie importante ait disparu définitivement. Personne ne dira jamais que je l'ai fait intentionnellement. Vous, vous pouvez en penser ce que vous voulez.

— Je pense que vous êtes l'homme qui est le plus coupable dans cette salle. répondit calmement Rearden sur un ton las. Même le feu de sa colère était parti ; il ne ressentait rien d'autre que la vacuité laissée par la mort d'un grand espoir, « Je pense que vous êtes pire que tout ce que j'avais pu imaginer… »

Francisco le regarda avec un étrange demi-sourire de sérénité. La sérénité de la victoire l'emportant sur la douleur. Il ne répondit rien.

Ce fut leurs silences qui les laissèrent entendre les voix des deux hommes qui se trouvaient à quelques pas d'eux, et ils se tournèrent pour regarder ceux qui parlaient.

Il était clair que le vieil homme avec de l'embonpoint était un homme d'affaires du genre consciencieux et austère. Son costume tout ce qu'il y-avait de plus formel était de bonne qualité, mais d'une coupe qui avait été à la mode il y-avait vingt ans, avec cette légère teinte verte visible aux coutures ; il avait manifestement eu peu d'occasions de le porter. Ses boutons de manchette étaient ostensiblement trop larges, mais il s'agissait de cette pathétique ostentation d'un bijou de famille : des exemples d'un travail ancien et compliqué qui avaient probablement dû être portés, comme son entreprise, par trois générations. Son visage avait cette expression qui, ces jours ci, constituait le signe caractéristique d'un honnête homme : une expression d'ahurissement. Il était en train de regarder son compagnon, faisant visiblement de difficiles efforts consciencieux et désepérés pour comprendre.

Son compagnon était plus jeune et de plus petite taille, un petit homme avec un poitrail élancé vers l'avant et les fines pointes d'une moustache recourbées vers le haut. Il était en train de dire sur un ton ennuyé et paternaliste :

— Et bien, je ne sais pas. Vous êtes tous en train de vous plaindre de la montée des prix ; ça semble être une rengaine, aujourd'hui ; ce sont les pleurnichements de ces gens auxquels on a juste réduit un tout petit peu leurs profits. Je ne sais pas, il faudra voir, nous aurons à décider si nous vous autoriserons à faire un petit peu de bénfices ou pas.

Rearden lança un regard à Francisco, et il vit une expression sur son visage qui allait au-delà de sa conception de comment la pureté d'un but unique pouvait affecter la contenance d'un être humain : c'était le visage le plus dépourvu de pitié que d'aucun n'aurait jamais pu s'autoriser à regarder. Il s'était cru lui-même impitoyable, mais maintenant il savait qu'il ne pouvait égaler ce niveau là : cet implacable regard nu, totalement imperméable à tout autre sentiment que la justice.

Quelque soit ce qui restait de lui–se dit Rearden–l'homme qui pouvait vivre ça était un géant.

Ça n'avait duré qu'un instant. Francisco se tourna vers lui, son visage à nouveau normal, et dit d'une voix si basse qu'elle en était presque inaudible :

— J'ai changé d'avis, Monsieur Rearden. Je suis heureux que vous soyez venu à cette fête. Je veux que vous voyiez ça.

Puis, élevant la voix, Francisco dit tout à coup sur le ton perçant, gris et nonchalant d'un homme totalement irresponsable :

— Vous ne m'accorderez pas ce prêt, Monsieur Rearden ? Ça me met dans un terrible embarras. Je dois trouver cet argent ; je dois le trouver ce soir, avant l'ouverture de la bourse demain matin ; parce que, sinon…

Il n'eut pas besoin de continuer, car le petit homme avec la moustache lui saisit le bras. Rearden n'aurait jamais cru qu'un corps humain pouvait changer de dimension en un clin d'œil, mais il vit l'homme se rétrécir en poids, en attitude, en formes, comme si l'air venait d'être entièrement extrait de ses poumons, et ce qui avait été un maître arrogant était soudainement devenu un petit morceau de rien-du-tout qui n'aurait pu constituer une menace pour quiconque.

— Y-a-t-il… Y-a-t-il quelque chose qui ne va pas, *Señor* d'Anconia ? Je veux dire, à… à la bourse ?

Francisco plaça prestement son index devant ses lèvres, en montrant un regard apeuré.

— Parlez doucement. chuchota-t-il, « Pour l'amour de Dieu, parlez doucement ! »

L'homme commença à trembler.

— Il est arrivé… quelque chose ?

— Vous ne détiendriez pas quelques titres d'Anconia Copper, par hasard ?

L'homme hôcha la tête, incapable de parler.

— Oh, mon… quelle horreur ! Bon, écoutez, je vais vous expliquer, si vous me donnez votre parole d'honneur que vous ne le répéterez à personne. Vous ne voudriez pas déclencher une panique.

— Parole d'honneur… soupira l'homme.

— Ce que vous devriez faire tout de suite, c'est de courir chez votre *broker*[1] pour lui dire de vendre aussi vite qu'il le peut ; parce que les choses ne ce sont pas très bien passées pour d'Anconia Copper ; je suis en train d'essayer de lever des fonds[2], mais si je n'y parviens pas, alors vous aurez de la chance

s'il vous reste dix *cents* pour un dollar, demain matin… Oh, mince ! J'avais oublié que vous ne pourrez pas joindre votre *broker* avant demain matin… Et bien, ça c'est embêtant, mais…
L'homme était déjà en train de traverser la salle en courant, poussant les gens pour les faire s'écarter sur son passage, telle une torpille envoyée dans la foule.

— Observez bien. dit Francisco sur un ton de voix austère, en se tournant vers Rearden.

L'homme avait disparu dans la foule, ils ne pouvaient plus le voir, ils n'auraient su dire à qui il était en train de vendre son secret, ou s'il lui restait encore une once de présence d'esprit pour l'échanger avec ceux qui détenait le pouvoir des *faveurs* ; mais ils virent la traînée de son passage qui parcourait la salle, la soudaine et brutale coupure de la foule, telles les quelques premières craquelures, puis, telles les ramifications de fissures courant le long d'un mur et précédent son effondrement, les traits de vides déchirés, non pas par une intervention de nature humaine, mais par le souffle d'une terreur qui n'avait plus rien d'humain.

Il y eut les voix soudainement étouffées, les flaques de silences, puis des sons d'une nature différente ; les inflexions hystériques montantes des questions inutilement répétées, les chuchotements surnaturels, le hurlement d'une femme, les quelques gloussements forcés de ceux qui essayaient encore de prétendre qu'il n'y avait vraiment pas de quoi s'alarmer.

Il y avait des zones d'immobilité, ça et là dans la foule mouvante, telles des marbrures de paralysie ; puis il y eut une immobilité soudaine, comme si un moteur venait d'être stoppé ; puis il y eut le mouvement désordonné de frénétiques gestitculations sans propos, d'objets rebondissants le long de la pente d'une colline, comme à la merci de la gravité et de chaque rocher auxquels ils se heurtaient sur leur passage.

Les gens se précipitaient vers les sorties, couraient vers des téléphones, couraient les uns vers les autres, saisissant ou poussant les corps autour d'eux au hasard. Ces hommes, les

---

1. Terme anglo-saxon de jargon financier décrivant un intermédiaire officiellement accrédité pour acheter et revendre des actions en bourse au nom de petits porteur, ou de groupes de personnes. *(N. d. T.)*

2. Action de convaincre des investisseurs où des philanthropes d'investir dans un projet d'entreprise, ou dans une action charitative ou d'ordre politique, telle qu'une campagne électorale. *(N. d. T.)*

hommes les plus puissants du pays, ceux qui détenait, sans comparaison avec aucun autre pouvoir, le pouvoir sur la nourriture des gens et sur le plaisir dont pouvait profiter chaque homme pour la durée de son existence sur Terre ; ces hommes qui étaient devenus un tas de restes retournés et balayés par le vent de la panique, les restes d'une structures dont les pilliers porteurs venaient d'être sectionnés.

James Taggart, dont le visage était devenu indécent dans le relâchement de tout contrôle de ses émotions que les siècles avaient enseigné aux hommes de réprimer, se précipita en direction de Francisco et hurla :

— C'est vrai ?

— Pourquoi, James. Répondit Francisco, en lui adressant un sourire, « Qu'y-a t-il ? Pourquoi sembles-tu être si excité ? *L'argent est la source de tous nos maux* ; et donc je viens juste d'en avoir assez d'être une "source". »

Taggart se précipita vers la sortie principale, criant en chemin quelque chose en direction d'Orren Boyle. Boyle hocha de la tête et continua de la hôcher avec l'empressement et l'humilité d'un domestique peu efficace, puis il partit en ligne droite vers une autre direction.

Cherryl, dont le voile de mariée tourbillonnait tel un nuage de cristal dans les airs, attrapa finalement Taggart à la porte après s'être élancée à sa poursuite.

— Jim, qu'est-ce qui se passe ?

Il la repoussa sur le côté et elle tomba contre l'estomac de Paul Larkin, tandis que Taggart eut enfin franchi le seuil de la porte.

Trois personnes demeurèrent absolument immobiles, tels trois pilliers espacés dans la salle, les lignes de leur silhouettes semblant couper la traînée de débris : Dagny, qui regardait Francisco ; Francisco et Rearden qui se regardaient l'un et l'autre.

CHAPITRE
III

LA LISTE NOIRE BLANCHE

— Quelle heure est-il ?

Il ne reste plus beaucoup de temps, se dit Rearden ; mais il répondit :

— Je ne sais pas. Pas encore minuit. Puis il se souvint qu'il avait l'habitude de faire avancer sa montre de vingt minutes.

— Je vais prendre le train pour rentrer à la maison. fit Lillian.

Il avait entendu, mais la phrase devait attendre son tour pour arriver à se faufiler dans les méandres pleines de monde de sa conscience. Il regardait l'intérieur de la pièce de sa suite avec un air absent, à quelques minutes d'ascenseur de la fête. A un moment, il répondit par automatisme :

— A cette heure ?

— Il est encore tôt. Il y a plein de trains.

— Tu peux rester ici, si tu veux.

— Non, je préfère rentrer à la maison.

Il n'insista pas.

— Et toi, Henry ? Tu ne veux pas rentrer ?

— Non. il ajouta, « J'ai des rendez-vous d'affaires, demain. »

— Comme tu veux.

Elle remua ses épaules pour se dégager de la robe de soirée, la tint sur son bras replié et se dirigea vers la porte de la chambre de Rearden, mais s'arrêta sur sa lancée.

— Je hais Francisco d'Anconia. dit-elle d'un air tendu. « Pourquoi fallait-il qu'il vienne à cette fête ? Et n'était-il pas assez intelligent pour se taire, au moins jusqu'à demain matin ? »

Il ne répondit pas.

— C’est monstrueux ce qu’il a laissé arriver à son entreprise. Bien sûr qu’il n’est rien d’autre qu’un *playboy* pourri ; mais une fortune de cette taille est une responsabilité, la négligence à des limites qu’un homme ne peut tout de même pas se permettre de franchir !

Il observa son visage : il était étrangement tendu, ses traits durcis le faisaient paraître plus âgé.

— Il avait des obligations à l’égard de ses actionnaires, non ? …Tu ne crois pas, Henry ?

— Cela te dérangerait-il si nous évitions de parler de ça ?

Ses lèvres se tendirent en un mouvement de côté ; une expression qui équivalait à un haussement d’épaule, puis elle reprit son chemin vers la chambre.

Il se tenait devant la fenêtre et regardait les étendues de toitures faites d’automobiles, en bas, laissant son regard s’attarder sur un détail tandis que sa faculté de voir était déconnectée. Son esprit était toujours absorbé par la foule dans la salle de bal et par les deux silhouettes immobiles au milieu. Mais à l’instar du salon de sa suite qui demeurait au seuil de sa vision, la pensée de quelque action qu’il devait accomplir demeurait au seuil de sa conscience. Il la considéra l’espace d’un instant : il ne s’agissait que de se déshabiller de sa tenue de soirée ; mais plus loin, au-delà de ce seuil, se trouvait la réticence à se déshabiller en présence d’une étrange femme dans sa chambre, puis il oublia encore l’action l’instant suivant.

Lillian ressortit, aussi pomponnée que lorsqu’elle était arrivée, le costume de voyage beige mettant son visage en valeur avec une efficace formalité, le chapeau légèrement incliné selon un angle élaboré laissant apparaître des cheveux coiffés en vagues. Elle avait sa valise à la main qu’elle faisait légèrement balancer, comme pour démontrer sa capacité à s’en charger seule.

D’un geste automatique, il tendit la main pour saisir la valise.

— Qu’est-ce que tu fais ? demanda-telle.

— Je vais te déposer à la gare.

— Comme ça ? Tu ne t’es pas changé.

— C’est pas grave.

— Tu n’es pas obligé de m’accompagner. Je suis bien assez grande pour trouver mon chemin. Si tu as des rendez-vous demain, tu ferais mieux d’aller te coucher maintenant.

Il ne répondit pas, mais avança jusqu’à la porte, la maintint

ouverte pour la laisser passer, et la suivit jusqu'à l'ascenseur.

Ils demeurèrent tous deux silencieux durant le trajet en taxi jusqu'à la gare. Durant ces instants lors desquels il lui arriva de se souvenir de sa présence, il remarqua qu'elle s'était assise bien droite en une pose suggérant l'efficacité, et qui soulignait la perfection de sa composition ; elle paraissait pleinement éveillée et contente, comme si elle s'apprêtait, de bon matin, à démarrer une journée chargée de bonnes choses.

Le taxi s'arrêta devant l'entrée de la gare centrale Taggart. Les lumières vives qui inondaient la grande vitre de l'entrée principale transformaient l'heure tardive en une suggestion de vive activité et communiquait un sentiment de sécurité permanent. Lillian sauta avec légèrté du taxi, en disant :

— Non, non, il n'est pas nécessaire que tu descendes aussi, rentre te coucher. Seras-tu rentré à la maison pour le dîner, demain… où le mois prochain ?

— Je te téléphonerai. répondit-il.

Elle agita sa main gantée dans sa direction avant de disparaître dans les lumières de l'entrée.

Tandis que le taxi s'ébranla, il indiqua au chauffeur l'adresse de l'appartement de Dagny.

L'appartement était sombre lorsqu'il entra, mais la porte de sa chambre était entrouverte et il entendit sa voix lui disant :

— Bonsoir, Hank.

Il s'avança et demanda :

— Tu dormais ?

— Non.

Il alluma la lumière. Elle était étendue sur le lit, la tête relevée par le traversin, ses cheveux retombant doucement sur ses épaules, comme si elle était restée là, immobile, pendant longtemps ; mais son visage était éveillé et serein. On aurait dit une jeune écolière, avec ce col bien coupé de sa chemise de nuit bleu-pâle qui remontait très haut et sévèrement jusqu'à la base de sa gorge ; le devant de la chemise de nuit offrait un constraste délibéré avec cette sévérité, une étendue de broderie bleu-pâle luxueusement adulte et féminine.

Il s'assit sur le bord du lit ; et elle sourit en remarquant que l'austère formalité de son costume trois-pièces rendait ses mouvements si simplement et si naturellement intimes. Il lui renvoya son sourire. Il était venu en se tenant prêt à rejeter les excuses qu'elle lui avait accordées à la fête, comme on rejette

une faveur accordée par un adversaire trop généreux. Au lieu de ça, il étendit soudainement le bras et lui donna une caresse sur le front qu'il prolongea jusque sur ses cheveux, en un geste de tendresse protecteur et en réalisant tout à coup combien elle avait l'air d'une enfant délicate, cette adversaire qui avait soutenu la constante épreuve de sa résistance, mais qui devait être sa protégée.

— Ça t'en mets trop gros sur le cœur, dit-il, « et c'est moi qui te rends les choses plus difficiles à… »

— Non, Hank, ce n'est pas de ta faute et tu le sais.

— Je sais bien que tu as la force de ne pas te laisser toucher par ça, mais c'est une force sur laquelle je ne peux pas décemment me reposer. C'est ce que je fais, pourtant, et je ne vois pas comment régler ça, je n'ai pas d'excuse à offrir. Je ne peux rien faire d'autre que d'admettre que j'en suis conscient, et que je ne peux pas me permettre de te demander de m'en excuser éternellement.

— Tu n'as pas à t'en excuser.

— Je n'avais pas le droit de l'amener en ta présence.

— Ça ne m'a rien fait. Seulement…

— Oui ?

— …seulement, de voir comme tu en souffrais… c'était pénible à voir.

— Je ne pense pas que d'en souffrir change quoique ce soit ; mais quoique j'en éprouve, ça n'a pas été assez pénible. S'il y-a une chose que je déteste, c'est bien de m'étendre à propos de ma propre souffrance ; ça ne concerne personne d'autre que moi. Mais si tu veux savoir, puisque tu le sais déjà de toutes manières : oui, ça a été un enfer pour moi. Et je regrette que ça n'ait pas été pire. Au moins, je m'en sens concerné et je n'ai pas l'intention de me laisser aller avec ça.

Il l'avait dit avec sévérité, sans aucune émotion, comme s'il s'agissait d'un verdict dépassionné et prononcé contre lui-même.

Elle sourit pour exprimer son triste amusement, elle lui prit la main et la pressa contre ses lèvres, puis secoua la tête en signe de rejection du verdict, maintenant son visage caché contre sa main.

— Qu'est-ce que tu veux dire ? lui demanda-t-il d'une voix douce.

— Rien…

Puis elle releva la tête et dit sur un ton ferme :

— Hank, je savais que tu étais marié. Je savais ce que je faisais. C'est *mon* choix. Tu ne me dois rien, tu n'as aucune obligation envers moi.

Il secoua la tête en signe de protestation.

— Hank, je n'attends rien d'autre de toi, excepté ce que tu souhaites me donner. Tu te souviens que tu m'as appelé une *trader*[1], un jour ? Je veux que tu me reviennes en ne cherchant rien d'autre que ton propre plaisir. Aussi longtemps que tu souhaiteras rester marié, quelqu'en puisse être la raison, je n'ai pas le droit de t'en vouloir pour ça. Ma façon de "*trader*" est de savoir que que le plaisir que tu me procures est payé en retour par le plaisir que tu tires de moi… il ne s'agit pas de ta souffrance ou de la mienne. Je n'accepte pas les sacrifices et je n'en fais pas. Si tu attendais plus que tu signifies pour moi, je le refuserais. Si tu me demandais d'abandonner le monde du chemin de fer, je te laisserais tomber. Si jamais le plaisir de l'un doit provenir de la souffrance de l'autre, alors nous ferions mieux de ne rien "*trader"* du tout. Un échange qui fait gagner à l'un et perdre à l'autre est une escroquerie. Tu ne le fais pas, dans les affaires, Hank. Alors applique également cette règle dans ta vie privée.

Telle une bande sonore à peine audible en fond de ce qu'elle disait, il était en train d'entendre les mots que Lillian lui disait ; il était en train de voir la distance entre les deux, la différence entre ce que chacune d'elles attendait de lui et de la vie.

— Dagny, qu'est-ce que tu penses de mon mariage ?

— Il ne m'appartient pas d'en penser quelque chose.

— Tu as bien dû te poser tes propres questions.

— Ça m'est arrivé… avant que nous allions à la maison d'Ellis Wyatt. Pas depuis.

— Tu ne m'as jamais posé de question, à propos de ça.

— Et ne le ferais pas.

Il demeura silencieux pendant un moment, puis dit, en la regardant bien en face, comme pour souligner son premier rejet de l'intimité qu'elle lui avait toujours accordé :

---

1. Comme chacun le sait, un *trader* est un mot du jargon financier d'origine anglo-saxonne désignant un employé d'une banque où d'un *broker* chargé d'acheter et de vendre des valeurs boursières (*to trade*, échanger). Mais dans le contexte présent, il fait allusion à une personne qui échange des services, des influences et/ou des biens de toute nature, soit, un commerçant. *(N. d. T.)*

— Il y-a une chose que je veux que tu saches : je ne l'ai pas *touchée* depuis… le jour de la maison d'Ellis Wyatt.

— Ça me fait plaisir.

— Croyais-tu que j'aurais pu le faire ?

— Je ne suis jamais permise de me poser des questions à propos de ça.

— Dagny, est-ce que tu es en train de suggérer que si je l'avais fait… tu l'aurais accepté aussi ?

— Oui.

— Ça ne te dégoûterait pas ?

— Ça me dégoûterais plus que je ne pourrais te le dire. Mais si c'était ton choix, alors je l'accepterais. Je te veux, Hank.

Il lui prit la main et la leva pour la porter à ses lèvres ; elle ressentit l'instant de lutte qui était en lui, par la soudaineté du mouvement qu'il fit pour se pencher vers elle, s'effondrant à moitié pour laisser sa bouche parcourir son épaule. Puis il la tira en avant, il tira sur toute sa longueur son corps enveloppé dans la chemise de nuit bleu-pâle pour le reposer sur ses genoux ; il le tint ainsi avec une violence sans amusement, comme s'il avait haï les mots qu'elle venait de prononcer, et comme s'ils avaient été les mots qu'il avait désiré entendre le plus.

Il inclina son visage vers le sien et elle entendit la question qui était revenue encore et encore durant les nuits de l'année qui était derrière eux, toujours involontairement arrachée de lui, toujours comme une pause soudaine qui trahissait sa constante et secrète torture :

— Qui fut ton premier homme ?

Elle eut un frisson de recul, essayant de se dégager de lui, mais il la retenait fermement.

— Non, Hank. fit-elle, le visage dur.

Le mouvement bref et lourd de ses lèvres était un sourire.

— Je sais que tu ne me le diras pas, mais je ne cesserais jamais de te le demander… parce que c'est quelque chose que je n'accepterai jamais.

— Demande-toi pourquoi tu ne l'accepteras pas.

Il répondit, tout en laissant aller sa main depuis ses seins jusqu'à ses genoux, comme pour affirmer sa propriété d'elle et en haïssant en même temps ce sentiment ;

— Parce que… les choses que tu m'as permis de faire… Je n'aurais pas cru que tu pouvais, jamais, même pas pour moi… mais de savoir que tu les as faites, et même plus : que tu as

permis à un autre homme, as voulu qu'il les fasse, as…

— Est-ce que tu saisies ce que tu es en train de dire ? Que tu n'as jamais accepté que je te veuille, toi non plus… tu n'as jamais accepté le fait que je puisse te vouloir, exactement comme j'ai pu, une fois, avoir eu envi de lui.

Il baissa la voix pour répondre :

— C'est vrai.

Elle se tordit pour se dégager busquement de lui, elle se mit debout, mais elle se tint en face de lui pour le regarder depuis sa hauteur en affichant un léger sourire, et elle fit doucement :

— Est-ce que tu sais quelle est ta vraie culpabilité ? Bien que tu aies tout ce qu'il faut pour le faire, tu n'as jamais appris à t'amuser. Tu as toujours rejeté ton propre plaisir trop facilement. Tu as voulu prendre trop sur tes épaules.

— C'est ce qu'il dit aussi.

— Qui ?

— Francisco d'Anconia.

Il se demanda pourquoi il eut l'impression que le nom l'avait choquée, et qu'elle lui réponde avec un peu trop de retard :

— Il t'a dit ça ?

— Nous étions en train de parler de choses vraiment différentes.

Sur l'isntant elle lui dit calmement :

— J'ai vu que tu étais en train de discuter avec lui. Lequel de vous deux était en train d'insulter l'autre, cette fois ?

— Nous n'avons pas fait ça. Dagny, qu'est-ce que tu penses de lui ?

— Je pense qu'il l'a fait intentionnellement… ce désatre au milieu duquel on va se trouver, demain.

— Je sais qu'il l'a fait. Mais à part ça, qu'est ce que tu penses de lui, sur le plan personnel.

— Je ne sais pas. Je devrais penser qu'il est la personne la plus dépravée que je n'ai jamais rencontrée.

— C'est ce que tu *devrais* penser. Mais tu ne le penses pas ?

— Non. Je ne parviens pas vraiment à en être certaine.

Il sourit.

— C'est ça qui est étrange avec lui. Je sais qu'il est un menteur, un fainéant, un *playboy* à deux sous, le plus incroyable et le plus scandaleux et le plus irresponsable gaspillage d'un être humain que je n'aurais jamais imaginé. Et pourtant, chaque fois que je le regarde, je me dis que s'il devait y avoir un

homme auquel je pourrais confier ma vie, c'est bien celui-là.

Elle s'écria :

— Hank, est-ce que tu es en train de dire que tu l'apprécies ?

— Je suis en train de dire que je ne savais pas ce ça faisait, d'apprécier un homme, je ne m'étais pas rendu compte de combien ça me manquait… jusqu'à ce que je le rencontre.

— Mon Dieu, Hank, tu t'es épris de lui !

— Oui… Je crois bien. Il sourit. Pourquoi, ça t'effraies à ce point ?

— Parce que… parce que je pense qu'il va te faire du mal d'une façon qui pourrait bien être terrible… et plus tu le vois, plus ce sera difficile à supporter… et ça te prendras du temps pour t'en remettre, si tu y-arrives… Je pense que j'aurais dû te prévenir à propos de lui, mais je ne le peux pas ; parce que je ne suis sûre de rien sur lui, même pas s'il est le plus grand ou le plus bas des hommes sur la Terre.

— Je ne suis certain de rien à propos de lui… sauf que je l'aime bien.

— Mais réfléchis une minute à ce qu'il a fait. Ce n'est pas à Jim et à Boyle qu'il a nuit, mais à toi, et à moi et à Ken Danagger et à nous tous, parce que le *gang* de Jim va juste récupérer sur notre dos ce qu'ils ont perdu… et ça va se terminer par un autre désastre similaire à celui de l'incendie de Wyatt.

— Oui… Oui, comme l'incendie de Wyatt. Mais, tu sais, je ne crois pas que ça m'inquiète plus que ça. Qu'est ce que ça va changer : un désastre de plus ? Tout va disparaître, de toute façon, c'est juste une question de : un petit peu plus rapidement que prévu ou un petit peu moins, et tout ce qu'il nous restera à faire sera de maintenir le navire à flot aussi longtemps que nous le pouvons, jusqu'à ce qu'on coule avec.

— C'est l'excuse que tu lui as trouvé ? C'est tout ce que ça te fait ?

— Non. Oh non ! C'est un sentiment que je perds quand je discute avec lui. Ce qui est étrange, c'est ce qu'il *me fait* ressentir.

— Quoi ?

— L'espoir.

Elle acquieça d'un hôchement de tête, avec un sentiment de perplexité impuissante, admettant silencieusement que c'était ce qu'elle avait également ressenti.

— Je ne sais pas pourquoi. dit-il. Mais je regarde les gens et ils semblent n'être faits de rien d'autre que de douleur. Mais pas lui. Pas toi. Cette terrible résignation que l'on perçoit partout autour de nous, je ne cesse de la voir que lorsque je me trouve en sa présence. Et ici. Nulle part ailleurs.

Elle revint vers lui et s'accroupit pour s'asseoir devant ses pieds, pressant son visage contre ses genoux.

— Hank, il y-a encore tant de choses qui nous attendent… et tellement, tout de suite…

Il contempla la forme de soie bleu-pale blottie contre le noir de ses vêtements–il se pencha vers elle–il dit, faisant sa voix plus basse :

— Dagny… les choses que je t'ai dit ce matin là, dans la maison d'Ellis Wyatt… Je pense que j'étais en train de me mentir à loi-même.

— Je sais.

A travers le crachin gris, le calendrier au-dessus des toits disait : 3 SEPTEMBRE, et sur une autre tour une horloge disait : 10:40, tandis que Rearden revenait en voiture à l'hôtel Wayne-Falkland. La radio du taxi était en train de cracher les sons aigus d'une voix à la tonalité de panique annonçant le *krach* de d'Anconia Copper.

Rearden se pencha avec impatience vers le siège ; le désastre ne semblait pas être plus qu'une nouvelle plus très fraîche déjà lu il y-avait longtemps. Il ne ressentit rien d'autre qu'un inconfortable sens de l'inconvenance en se trouvant dehors dans les rues, au petit matin, habillé en tenue de soirée. Il éprouvait le désir de retourner depuis le monde qu'il avait laissé, vers le monde qu'il voyait à travers la pluie qui dégoulinait sur la vitre du taxi.

Il tourna la clé dans la serrure de la porte de sa suite, avec l'envie de se retrouver derrière son bureau le plus rapidement possible, et de ne rien avoir à regarder autour de lui.

Les détails heurtèrent sa conscience : la table roulante du petit déjeuner et la porte de sa chambre… ouverte pour offrir la vue d'un lit dans lequel quelqu'un avait dormi, et la voix de Lillian disant :

— Bonjour, Henry.

Elle était assise dans un fauteuil, vêtue de l'ensemble qu'elle portait la veille, mais sans la veste ni le chapeau ; son chemisier blanc avait un aspect impeccable qui suggérait la suffisance.

Les restes d'un petit déjeuner se trouvaient sur la table. Elle était en train de fumer une cigarette, avec l'air et la pose qui suggérait un vigile armé de beaucoup de patience.

Tandis qu'elle restait là, immobile, elle prit le temps de croiser les jambes et de s'installer plus confortablement, puis elle demanda :

— N'aurais-tu rien à me dire, Henry ?

Il resta où il se trouvait, tel un homme vêtu d'un uniforme militaire assistant à quelque cérémonie lors de laquelle aucune émotion ne devait apparaître sur les visages.

— C'est à toi de t'exprimer.

— Ne vas-tu même pas essayer de te justifier ?

— Non.

— Ne vas-tu pas commencer à implorer mon pardon ?

— Je ne vois pas pour quelle raison tu devrais me pardonner. Il n'y-a rien à ajouter. Tu sais la vérité. Maintenant, c'est à toi de voir ce que tu vas faire.

Elle étouffa un rire, tout en s'étirant et en se frottant les omoplates contre le dossier de son fauteuil.

— Ne t'attendais-tu pas à être pris tôt ou tard ? demanda t'elle, « Si un homme comme toi reste aussi pur qu'un moine pendant plus d'une année, ne pensais-tu pas que je pourrais commencer à en suspecter la raison ? Mais c'est drôle qu'un fameux cerveau comme le tien ne t'ait pas empêché de te faire prendre aussi bêtement que ça. » elle fit un geste en direction de la pièce et vers la table à petit déjeuner, « J'étais certaine que tu ne reviendrais pas ici, hier soir. Et il ne fut ni difficile, ni très cher, de m'informer auprès d'un employé de l'hôtel, ce matin, que tu n'as pas dormi une seule nuit dans aucune des chambres de cet hôtel durant toute l'année passée. »

Il ne répondit rien.

— L'homme en "acier trempé" ! fit-elle en riant, « L'homme de "l'exploit et de l'honneur", qui est "bien mieux" que nous tous ! Est-elle danseuse dans une revue, où est elle manucure dans un salon de soins corporels très prisé des millionnaires ? »

Il demeurait silencieux.

— Qui est-elle, Henry ?

— Je ne répondrais pas à cette question.

— Je veux savoir.

— Tu ne le sauras pas.

Ne trouves-tu pas que c’est ridicule, de jouer le rôle du *gentleman* en train de protéger la réputation et le nom d’une dame honorable, ou de jouer à je ne sais quel jeu, au point où nous en sommes. Qui est-elle ?

— J’ai dit que je ne répondrai pas.

Elle haussa les épaules.

— Je suppose que ça ne fait aucune différence. Il n’y a jamais qu’un type de standard pour un type de visée. J’ai toujours su que, sous les apparences de ton air ascétique, tu étais un sensuel tout à fait ordinaire et tout ce qu’il y avait de plus cru, qui n’attendait rien d’autre des femmes qu’une satisfaction *animale* que je me félicite de ne pas t’avoir donné. Je savais que ton inviolable sens de l’honneur s’effondrerait un jour, et que tu te retrouverais un de ces jours dans les bras de l’un de ces types très bas de femelles à deux sous, juste comme n’importe quelle autre mari adultère.

Elle réprima un petit rire.

— Et cette grande admiratrice du “grand Henry Rearden”, Mademoiselle Dagny Taggart, qui était furieuse contre moi pour un simple soupçon de suggestion que son héros puisse ne pas être aussi pur que son rail inoxydable. Et elle était assez naïve pour imaginer que je pouvais suspecter qu’elle puisse être le genre que les hommes trouvent “attirant” pour ce genre de relation, ou tout ce qui est un tant soit peu intellectuel n’est pas bienvenu. Je connaissais tes réels nature et penchants. N’est-ce pas ?

Il ne répondit rien.

— Tu sais ce que je pense de toi, maintenant ?

— Tu as le droit de me condamner de la manière qui te plait.

Elle rit.

— Le grand homme qui était si méprisant en affaires des faibles qui besognent dans les petites niches surfaites, ou qui s’effondrent sur les bords des routes parce qu’ils ne pourraient égaler la force de caractère et la fermeté du propos ! Comment te sens-tu après ça ?

— Mes sentiments n’ont pas besoin de te concerner. Tu as le droit de decider ce que tu aimerais que je fasse. J’accéderai à n’importe laquelle de tes demandes, à l’exception d’une seule : ne me demande pas d’arrêter.

— Oh, je ne te demanderai pas de mettre une fin à cette relation ! Je ne m’attendrais pas à ce que ta nature change. C’est

ton *vrai* niveau, sous toutes ces apparences, transformé en la grandeur d'un "chevalier de l'industrie" qui s'est élevé, grâce à son seul génie, depuis les galeries de mines jusqu'aux rince-doigts et aux cravates blanches ! Elle te va bien cette cravate blanche, pour rentrer à la maison à onze heures du matin ! Tu ne t'es jamais élevé des mines de minerai, c'est de là que tu viens, comme tous les autres de ton espèce fait "princes de la caisse enregistreuse", dans l'angle d'un *saloon*, en compagnie des "VRP multicartes" et des danseuses de cabaret !

— Souhaiterais-tu divorcer ?

— Oh, est-ce que ça te plairait vraiment ! Est-ce que ça ne serait pas une manière honorable de se tirer d'affaire ! N'as-tu pas supposé que je savais que tu aurais bien voulu divorcer depuis le premier mois de notre mariage ?

— Et bien alors, si c'est que tu as pensé, pourquoi es-tu restée avec moi ?

Elle répondit avec sévérité :

— Ça c'est une question que tu as perdu le droit de poser.

— C'est vrai. fit-il, en se disant qu'une seule raison concevable pour ça, son amour pour lui, pouvait justifier cette réponse.

— Non, je ne vais pas demander le divorce. Supposerais-tu que je vais laisser une amourette avec une poufiasse me faire perdre ma maison, ma réputation, et ma position sociale ? Je ferai tout ce que je pourrai pour préserver toutes ces parties de ma vie, même s'il ne reste rien des fondations de pacotille de ta fidélité. Ne te fais pas d'illusions à propos de ça : je ne t'accorderai jamais le divorce. Que ça te plaise ou pas, tu es marié et tu le resteras.

— Je le resterai, si c'est ce que tu souhaites.

— Et de plus, je ne considérerai… pendant qu'on n'y-est, pourquoi ne t'assierais-tu pas ?

Il resta debout, immobile.

— Je t'en prie, finis ce que tu avais à me dire.

— Je ne considérerais aucune forme de divorce non-officialisé, tel que la séparation. Tu peux continuer ton idyle dans les métros et les caves auxquels elle appartient, mais aux yeux du monde j'attendrai de toi que tu te souviennes que je suis *Madame Henry Rearden*. Tu as toujours proclamé une dévotion si exagérée pour l'honnêteté… Maintenant, laisses-moi te voir condamné à une existence d'hypocrite que tu es bel

et bien, en réalité. Je compte bien sur toi pour maintenir le lieu de ta résidence à la maison, qui est officiellement la tienne, mais qui sera *la mienne*, désormais.

— Si tu le souhaites.

Elle s'appuya contre le dossier de son fauteuil en une manière de relaxation désordonnée, ses jambes étendues et écartées l'une de l'autre, ses bras bien parallèles reposant sur les accoudoirs ; tel un juge qui s'autoriserait un instant à s'avachir un peu.

— Divorce ? dit-elle en étouffant un petit rire froid, « Est-ce que tu avais cru que tu allais t'en tirer aussi facilement que ça ? Est-ce que tu t'es imaginé que tu allais t'en accommoder au prix de quelques-uns de tes millions, lancés à titre de pension alimentaire ? Tu es si habitué à pouvoir acheter tout ce qu'il te passe par la tête en n'utilisant que des dollars, que tu n'arrives pas à concevoir les choses qui sont *non-commerciales*, non-négociables, et aucunement sujettes à quelque type d'échange matérialiste que ce soit. Tu es incapable de croire qu'il puisse exister une personne qui n'a rien à faire de l'argent. Tu n'imagines même pas ce ça signifie.

Et bien, je pense que tu vas apprendre. Oh, oui, bien sûr tu te soumettras à toutes mes demandes, à partir de maintenant. Je veux que tu t'assoies dans ce bureau dont tu es si fier, dans cette usine que tu trouves si précieuse, et que tu joues au héros qui travaille dix-huit heures par jour, le "géant de l'industrie" qui continue à faire marcher tout le pays, mentant à l'humanité et la roulant. Et ensuite, je veux que tu rentres à la maison pour t'y trouver en face de la seule personne qui sait ce que tu es *vraiment*, qui connait la *vraie* valeur de ta parole, de ton honneur, de ton intégrité, de ton inviolable amour-propre. Je veux que tu fasses face à tout ça sous *ton* propre toit, à la seule personne qui te méprise et qui est en droit de le faire. Je veux que tu me vois chaque fois que tu construis un nouveau haut-fourneau, ou que tu réalises un nouveau record de fonte d'acier, ou que tu entendes les applaudissements et l'admiration, chaque fois que tu auras une occasion d'être fier de toi-même, chaque fois que tu te sentiras propre, chaque fois que tu te sentiras grisé par le sens de ta propre grandeur. Je veux que tu me regardes chaque fois que tu entends parler de quelque acte de dépravation, ou ressentes de la colère pour la corruption des hommes, ou ressentes du mépris pour la friponnerie de

quelqu'un, ou que tu sois la victime de quelque nouvelle forme d'extorsion de la part de l'Etat ; que tu regardes et que tu réalises que tu n'es *pas* mieux, que tu n'es supérieur *à personne*, qu'il n'y-a *rien* que tu aies le droit de condamner.

Je veux que tu me regardes et que tu apprennes ce qui arrive à ceux qui tentent de construire une tour menant au ciel, ou à l'homme qui voulait atteindre le soleil avec des ailes fixées sur lui à l'aide de cire… ou que tu te regardes dans la glace, toi, l'homme qui se croyait “parfait” ! »

Quelque part à l'extérieur de lui, et détachée de sa conscience, comme s'il était en train de le lire dans un cerveau qui n'était pas le sien, il considéra la pensée qu'il y avait quelque chose qui n'allait pas dans le projet de punition qu'elle espérait lui faire endurer, quelque chose qui n'allait pas dans la formulation et selon les termes propres de ces exigences, en dehors de considérations telles que les biens qui lui appartenaient ou de la justice ; quelque mauvais calcul qui, d'un point de vue pratique, démolirait tout ce qu'elle venait de dire si jamais c'était découvert. Il ne tenta pas de le découvrir. Cette pensée s'en allait, tel un moment d'attention fait d'une curiosité détachée et qui devait être reconsidéré dans quelque futur lointain. Il n'y avait rien en lui à cet instant à quoi il aurait pu s'intéresser ou répondre.

Son propre cerveau était engourdi par l'effort de se raccrocher à son dernier sens de la justice, contre une marée de répulsion si envahissante qu'elle lavait Lillian de toute forme humaine, bien au-delà des implorations qu'il s'était adressé à lui-même pour se convaincre qu'il n'avait pas le droit d'imaginer une telle chose. Si elle était méprisable, se dit-il, c'était bien lui qui l'avait amenée à l'être : c'était bien sa façon de réagir à la douleur ; personne ne pouvait prescrire à un être humain le comportement qu'il doit adopter pour supporter la douleur ; personne ne pouvait l'en blâmer, et surtout pas lui qui l'avait causé.

Mais il ne voyait aucune preuve de douleur dans son attitude. Alors peut-être la laideur était-elle le seul moyen auquel elle pouvait faire appel pour la cacher, se dit-il. Puis il ne pensa plus à rien, exception faite des efforts qu'il devait faire pour supporter son propre sentiment de répulsion, pour la durée du moment qui allait suivre, puis du suivant.

Lorsqu'elle s'arrêta de parler, il demanda :

— Est-ce que tu as fini.
— Oui, je crois bien.
— Alors tu ferais mieux de prendre ton train, maintenant.
Lorsqu'il entreprit de faire les mouvements nécessaires pour retirer ses vêtements de soirée, il s'aperçut que ses muscles étaient comme s'ils avaient enduré une longue journée d'efforts physiques. Sa chemise amidonnée était trempée de sueur.
Aucune sentiment ni pensée ne demeuraient en lui, rien, à l'exception d'une sensation qui réunissait ensemble les restes d'un sens d'acclamation pour la plus grande victoire qu'il n'avait jamais sollicité de lui-même ; et que Lillian sorte vivante de cet hôtel.

***

Lorsqu'il entra dans le bureau de Rearden, le docteur Floyd Ferris affichait l'expression d'un homme qui était si certain du succès de sa quête qu'il ne pouvait se permettre un sourire de bienveillance. Il s'exprimait avec une assurance douce et enthousiaste ; Rearden eut l'impression qu'il s'agissait de l'assurance d'un perceur de coffres-forts professionnel qui avait fait un effort prodigieux pour mémoriser toutes les variations possible d'une combinaison, et qui était maintenant rassuré de savoir qu'il détenait toutes les combinaisons possibles.
— Bon, Monsieur Rearden, dit-il en guise d'introduction, « je ne savais pas que même un coureur de fonction publique, et donneur de poignées de main à des gens connus aussi endurci que moi, pouvait encore ressentir de l'excitation à rencontrer un homme éminent, mais c'est bien ce que j'éprouve en cet instant, croyez-le ou non. »
— Comment allez-vous ? fit-Rearden.
Le docteur Ferris s'assit et fit quelques remarques à propos des couleurs des feuilles au mois d'octobre, comme s'il venait de les observer sur le bas côté durant le long trajet qu'il avait fait en voiture depuis Washington, entrepris tout spécialement dans le but de rencontrer Monsieur Rearden, en personne.
Rearden ne disait rien. Le docteur Ferris regarda au-delà de la baie vitrée et fit des commentaires à propos de la vue remplie d'inspirations des installations industrielles de l'usine de Rearden, laquelle, dit-il, était "la meilleure et la plus productive de toutes les entreprises du pays".

— Ce n’était pas ce que vous pensiez de mon produit, il n’y a encore qu’une année et demi. dit Rearden.

Le docteur Ferris fronça brièvement les sourcils, comme si un clic de sa combinaison lui avait malencontreusement échappé et avait failli lui coûter toute la partie, puis il lâcha un petit rire, comme s’il venait de retrouver son assurance.

— C’était il-y-a un an et demi, Monsieur Rearden. dit-il avec aisance. « Les temps changent, et les gens changent avec leur temps… ceux qui sont sages le font. L’espérance repose dans la connaissance de savoir quand il est temps de se souvenir, et quand il est bon d’oublier. La consistance n’est pas une habitude de l’esprit qu’il est sage de pratiquer ou d’attendre du genre humain. »

Puis il entreprit de continuer de discourir à propos de la bêtise de la consistance dans un monde où l’absolu n’existait pas, à part dans le principe du compromis.

Il parlait sérieusement mais en adoptant délibérément un style tout à fait informel, comme s’ils devaient tous deux comprendre que ceci n’était pas le sujet central de la conversation ; pourtant, assez étrangement, il ne parlait pas sur le ton d’un avant-propos, mais plutôt sur celui qui suggérait un commentaire venant s’ajouter à un sujet qui avait traité depuis longtemps déjà.

Rearden était en train d’attendre le premier “Vous ne croyez pas ?” qui ne manquerait pas de conclure le long monologue. Lorsqu’il arriva enfin, il répondit :

— Je vous en prie, exposez le sujet urgent pour lequel vous avez requis ce rendez-vous.

Le docteur Ferris eut l’air étonné et quelque peu désarçonné, l’espace d’un instant, puis il dit gaiement, comme s’il venait soudainement de se souvenir d’une matière sans grande importance qui pouvait être développée sans grand effort :

— Oh, ça ? Cela ne concerne que les dates de livraison de *Rearden Metal* au Département Général des Science et des Technologies. Nous aimerions avoir 5.000 tonnes au premier décembre, et après ça nous seront très heureux de vous laisser le temps de nous livrer le reliquat pour juste après le premier jour de l’année suivante.

Assis derrière son bureau, Rearden le regarda sans rien dire durant un bon moment ; chacun des instants qui marquaient ce moment eurent pour effet de marquer les intonations gaies de la

voix du docteur Ferris demeurant encore en suspend dans l'air de la pièce, jusqu'à elles semblent naïves.

Lorsque le docteur Ferris commença à craindre qu'il ne réponde pas du tout, Rearden répondit :

— L'agent de la sécurité routière avec les jambières de cuir, que vous avez envoyé ici, ne vous a t-il pas fourni un rapport relatant cette conversation avec moi ?

— Pourquoi, oui, Monsieur Rearden, mais…

— Quoi d'autre voulez-vous entendre ?

— Mais c'était il y-a cinq mois, Monsieur Rearden. Un certain évènement à pris place depuis, lequel me fait être tout à fait certain que vous avez changé d'avis et que vous ne ferez pas d'histoires avec nous, exactement comme nous ne ferons pas d'histoires avec vous.

— Quel évènement ?

— Un évènement dont vous avez une connaissance bien meilleure que la mienne… mais, vous voyez, j'en ai connaissance, bien que vous préféreriez sans aucun doute que je n'en ai aucune.

— Quel évènement ?

— Sachant que c'est votre secret, Monsieur Rearden, ne serait-il pas préférable que cela demeure un secret. Qui n'a pas de secret, de nos jours ? Par exemple, le *Projet X* est un secret. Vous réalisez, bien sûr, que nous pourrions obtenir votre *Metal* simplement par la réunion de petites quantités que nous achèterions par l'intermédiaire de diverses aministrations d'Etat, lesquelles nous rétrocéderaient immédiatement leurs commandes… et vous ne pourriez rien faire contre ça. Mais cela nécessiterait de recourir à la bonne volonté d'une foule de bureaucrates pouilleux–le docteur Ferris sourit avec une franchise désarmante–oh, oui, nous sommes aussi impopulaires entre-nous que nous le sommes avec vous autres, "citoyens privés". Cela impliquerait que nous mettions dans le secret du *Projet X* tous ces autres bureaucrates, ce qui serait hautement indésirable à ce stade. Et ce serait tout autant indésirable si les media faisaient quelque publicité que ce soit à propos de ce projet… si nous nous trouvions dans l'obligation de porter plainte contre vous pour refus de vente à l'Etat.

Mais si vous aviez à supporter un procès relatif à une plainte, beaucoup plus sérieuse celle-là, et dans le cadre de laquelle le *Projet X* n'aurait pas à être évoqué, et que vous ne puissiez

compter sur aucune question de principe moral et aucun soutien du public, alors là ça vous coûterait bien plus que ce que vous pourriez imaginer.

Par conséquent, la seule considération pratique pour vous est de nous aider à garder notre secret, et de nous inciter à vous aider à garder le votre. Je suis sûr que vous le réalisez : nous sommes pleinement capable de dissuader n'importe quel fonctionnaire de “vous chercher des poux sur la tête” aussi longtemps que nous le désirons.

— Quel évènement, quel secret, et quels poux ?

— Oh, allons, Monsieur Rearden, ne faites pas l'enfant ! Les 4.000 tonnes de *Rearden Metal* que vous avez livré à Ken Danagger, bien sûr. dit le docteur Ferris sur un ton plein de légèreté.

Rearden ne répondit rien.

— Les questions de principe sont une telle nuisance, dit le docteur Ferris en souriant, « et une telle perte de temps pour toutes les parties concernées. »

Maintenant, qu'est-ce que cela vous rapporterait de devenir un martyre pour une question de principe, seulement dans le cadre de circonstances qui feront que personne ne saura jamais que c'est ce que vous êtes… personne d'autre que *vous* et *moi*… une situation dans laquelle vous n'aurez pas la moindre chance de soupirer un mot à propos du *vrai* contentieux et du *principe* ; ou vous ne serez pas un héros–le créateur d'un nouveau métal incroyable–prenant posistion contre des ennemis dont les actions pourraient sembler bien pauvres aux yeux du public… où vous *ne serez pas* un héros, mais un “criminel de droit commun”, un “industriel gourmand” qui a “trompé la loi” pour des motifs “uniquement liés avec le profit personnel”, un “racketeur du marché noir” qui n'a pas “joué le jeu” et a “franchi la ligne blanche” des décrets d'Etat élaborés pour “protéger les biens de ses compatriotes” ; un héros *sans* public et *sans* gloire dont les “exactions” ne remplirons pas plus qu'une demi-colonne de faits divers quelque part en page cinq ; maintenant, voulez-vous toujours être ce genre de martyre ? Parce que c'est juste ce que représente cette question pour vous; soit vous nous laissez avoir le Metal, soit vous allez en prison pour dix années et y partirez en compagnie de votre copain Danagger. »

En temps que spécialiste de la biologie comportementale, le docteur Ferris avait toujours été fasciné par la théorie qui dit que les animaux seraient dotés de la capacité de sentir la peur chez les

autres ; il avait essayé de développer une capacité similaire, en lui-même, et pour lui-même.

En regardant Rearden, il conclut que l'homme avait décidé d'abandonner depuis quelques temps déjà ; car il ne perçut aucune trace d'aucune sorte de peur.

— Qui était votre informateur ? demanda Rearden.

— L'un de vos amis, Monsieur Rearden. Le propriétaire d'une mine de cuivre dans l'Arizona, qui nous a rapporté que vous acheté une quantité de cuivre supérieure à la normale, le mois dernier ; au-dessus du tonnage régulier mensuel fixé par les quotas imposés sur le *Rearden Metal* que la loi vous *autorise* à produire. Le cuivre est l'un des ingrédients entrant dans la composition du *Rearden Metal*, n'est-ce pas ? C'était tout ce que nous avions besoin de savoir. A partir de là, nous nous sommes trouvés en présence d'un fil conducteur qu'il fût facile de suivre.

Vous ne devriez par trop blâmer ce producteur de cuivre pour ça. Comme vous le savez, les producteurs de cuivre sont si salement contraints, que l'homme s'est vu obligé d'offrir quelque chose "de valeur" dans le but d'obtenir une "faveur", une *lettre accréditive de besoin d'urgence* qui lui permettait de s'affranchir de l'application de quelques decrets relatifs aux *quotas* qui s'appliquent à son activité, et qui lui donnait un peu d'air pour respirer. La personne avec laquelle il a échangé cette information savait où elle pourrait en tirer le meilleur profit, et donc elle a fait l'échange avec moi, en retour pour certaines autres "faveurs" dont elle avait besoin.

Donc, toutes les preuves nécessaires, de même que les dix prochaines années de votre vie, sont maintenant en ma possession : et je suis en train de vous proposer un échange. Je suis sûr que vous n'objecterez pas, sachant que les échanges commerciaux sont votre spécialité. La forme est sans doute un peu différente de ce qu'elle devait être durant vos jeunes années ; mais vous êtes un *trader* intelligent, vous avez toujours su vous adapter aux changements de circonstances, et celles-ci sont les "circonstances du jour", et donc il ne sera pas difficile pour vous de voir où vos intérêts se situent, et d'agir en conséquence. *Jouez le jeu* Monsieur Rearden.

Rearden dit calmement :

— Durant mes "jeunes années", on appelait ça du chantage.

Le docteur Ferris fit une grimace.

— C'est bien ce dont il s'agit, Monsieur Rearden. Nous sommes entrés dans un âge plus *réaliste*.

Mais il y-avait une différence particulière, songea Rearden, entre les manières d'un maître-chanteur ordinaire et celles du docteur Ferris. Un maître-chanteur ferait montre de quelque signes de jubilation à l'égard du pèché de sa victime, et y verrait de la diablerie ; il suggérerait une menace à la victime ainsi qu'un sens du danger qui s'appliquerait tout autant à lui-même. Le docteur Ferris n'émettait pas ce genre de signaux. Ses manières étaient celles qui s'appliquaient au *normal* et au *naturel*, elles suggéraient un sentiment de sécurité, elles n'étaient porteuses d'aucun signe de condamnation, mais plutôt de quelque chose qui pouvait s'apparenter à de la camaraderie, une camaraderie basée–dans leurs cas respectifs–sur le mépris de l'amour propre.

L'impression soudaine qui fit se pencher Rearden plus en avant sur son bureau, dans une posture d'attention impatiente, était le sentiment qu'il était sur le point de découvrir une nouvelle étape de son chemin qu'il ne pouvait qu'à moitié entrevoir.

En voyant l'attitude d'intérêt de Rearden, le docteur Ferris sourit et se félicita d'avoir choisi la bonne clé. Le jeu était clair pour lui, maintenant, les chiffres de la combinaison étaient tombés dans le bon ordre ; certains hommes, songea le docteur Ferris, feraient n'importe quoi, pour autant que ces choses ne soient pas nommées, mais cet homme là avait besoin de franchise, c'était bien le dur réaliste qu'il s'était attendu à rencontrer.

— Vous êtes un homme à l'esprit pratique, Monsieur Rearden, dit le docteur Ferris avec amabilité, « Je n'arrive pas à comprendre pourquoi vous devriez vouloir ne pas vivre avec votre temps. Pourquoi ne pas vous ajuster vous-même et *jouer le jeu* ? Vous êtes plus intelligent que la plupart. Vous êtes un *élément valable*, nous vous avons longtemps voulu, et lorsque j'ai appris que vous étiez en train d'essayer de vous accorder avec Jim Taggart, je savais que ça ne pouvais pas marcher. Laissez tomber Jim Taggart, il n'est rien, il est juste du miel à attirer les mouches. Rentrez dans *le grand jeu*. Vous pouvez nous être utile tout comme nous pouvons vous être utile.

Voulez-vous que nous "mettions la pression" sur Orren Boyle, pour vous ? Il vous a flanqué une sacrée raclée, vous

voulez qu'on lui fasse réduire un petit peu ses dépenses ? Ça peut s'arranger. Ou voulez-vous que l'on remette Ken Dannager "en ligne" ?

Regardez combien vous avez manqué d'esprit pratique à propos de tout cela. Je sais pourquoi vous lui avez vendu le *Metal*… c'est parce que vous avez besoin de lui comme source d'approvisionnement pour votre charbon. Et alors comme ça, vous avez pris le risque d'aller croupir en prison et de payer une énorme amende, juste pour "être bien" avec Ken Danagger. C'est cela que vous appelez du "bon *business*" ? Maintenant, concluez avec nous et laissez juste Monsieur Danagger comprendre que s'il ne *joue pas le jeu*, il ira "au trou", mais pas vous, parce que vous aurez de bons amis qu'il n'a pas… et à partir de là, vous n'aurez plus jamais à vous en faire pour votre charbon. Aujourd'hui, c'est comme ça que l'on fait des affaires. Posez-vous la question de savoir quelle voie est plus pratique. Et quelque soit ce que les gens ont dit de vous, personne n'a jamais nié que vous êtes un *grand* homme d'affaires et un réaliste convaincu qui a la tête dure. »

— C'est ce que je suis. dit Rearden.

— C'est ce que pensais. dit le docteur Ferris, « Vous avez fait fortune à une époque lors de laquelle la plupart des hommes font faillite, vous vous êtes toujours débrouillé pour contourner les obstacles pour continuer à faire fonctionner vos fourneaux et pour faire de l'argent, c'est votre réputation ; alors voudriez-vous cesser d'être un *homme pratique*, maintenant, feriez-vous une telle chose ? Pourquoi faire ? Qu'est-ce que vous en avez à faire, du moment que l'argent tombe dans votre poche ? Laissez les théories pour nigauds à des gens tels que Bertram Scudder, et les idéaux à d'autres tels que Balph Eubank… et soyez vous-même. Descendez un peu de "votre lune" et revenez sur Terre ! Vous n'êtes pas le genre de personnne qui va laisser les sentiments interférer avec les affaires ? »

— Non, dit lentement Rearden, « ce n'est pas mon cas. Aucun genre de sentiment. »

Le docteur Ferris sourit.

— Ne vous êtes-vous pas douté que nous le savions ? dit-il, le ton de sa voix suggérant qu'il accrochait ses titres officiels "au porte-manteau" pour impressionner un collègue criminel, en faisant étalage de la supériorité de sa technique. « Nous vous avons attendu un sacré bout de temps pour vous "serrer". Vous

autres, le gens intègres, vous êtes tellement un problème et vous nous donnez tellement de fil à retordre. Mais on savait que vous “déraperiez” tôt ou tard ; et on avait juste besoin d’attendre ce moment là. »

— Ça a l’air de vous faire plaisir.

— N’ai-je pas une bonne raison d’être content ?

— Mais, après tout, j’ai quand même “violé” une de vos “lois”.

— Eh, pourquoi croyez-vous qu’elles sont faites ?

Le docteur Ferris n’avait pas prêté attention au soudain changement d’attitude du visage de Rearden : l’air de quelqu’un qui venait d’être touché par la première vision de ce qu’il avait longtemps cherché à savoir. Le docteur Ferris avait dépassé le stade de l’observation attentive ; il en était aux derniers coups portés à la bête qui s’était laissée prendre au piège.

— Avez-vous cru que nous souhaitions que ces lois aient été faites pour être scrupuleusement respectées ? poursuivit le docteur Ferris, « Ce que nous voulons, c’est *précisément* qu’elles *soient* violées, au contraire. Vous feriez mieux de saisir que vous ne vous êtiez pas attaqués à une bande de “joyeux *boy-scouts*” ; de plus, vous devriez savoir qu’on en est plus à l’époque des “beaux gestes” et des “chevaliers”. Ce qui nous intéresse, c’est le pouvoir, et nous ne plaisantons pas avec ça.

Vous autres les “petits copains” étiez des “gagne-petit,” mais nous on joue plutôt dans “la cour des grands,” et vous feriez mieux de vous “mettre au diapason”. Il n’est pas question de faire marcher au pas des innocents. Le seul pouvoir que tout gouvernement a, c’est celui de tomber sur le dos des criminels. Et bien, quand il n’y-a pas assez de criminels, il suffit d’en fabriquer. On déclare tellement de choses “hors la loi” qu’il devient alors impossible aux hommes de vivre sans jamais violer la loi.

Qui veut d’une nation faite de gens qui respectent tous la loi ? Ça servirait à quoi, et ça servirait les intérêts de qui ? Mais passez seulement le genre de lois qui ne peuvent pas être respectées ni appliquées, ni objectivement interprétables, et alors là vous créez une nation de filous, et vous en récupérez les bénéfices grâce à la *culpabilité*.

C’est comme ça que ça marche, *chez nous*, Monsieur Rearden, c’est ça *le jeu*, et une fois que vous l’aurez bien compris, alors vous réaliserez que vous ne pouvez pas faire

autrement que de marcher avec ; et vous vous en tirerez bien mieux. »

En regardant le docteur Ferris qui le regardait, Rearden vit le soudain signe d'une légère anxiété, cet air qui précède la panique, comme si une carte qui n'était pas marquée, et qui faisait parti d'un jeu que le docteur Ferris n'avait jamais vu auparavant, était tombée sur la table.

Ce que le docteur percevait dans l'expression du visage et du regard de Rearden, était l'air de sérénité lumineuse qui vient de la réponse soudaine à un très vieux problème obscur, un air tout à la fois détendu et sérieux ; il y-avait un air de jeunesse vivante et claire dans les yeux de Rearden, et le plus subtile des soupçons de mépris dans les traits de sa bouche.

Quoi que cela pouvait bien vouloir exprimer, le docteur Ferris ne parvenait pas à le décrypter ; il était certain d'au moins une chose : son visage ne portait aucune trace de culpabilité.

— Il y-a une faille dans votre système, Docteur Ferris. dit calmement Rearden, presque avec légèreté, « Un faille d'ordre pratique que vous découvrirez quand vous m'enverrez au tribunal pour avoir vendu 4.000 tonnes de *Rearden Metal* à Ken Danagger. »

Cela dut prendre une vingtaine de secondes–Rearden pouvait jusqu'à les sentir s'écouler lentement–à l'issue desquelles le docteur Ferris fut convaincu qu'il venait d'entendre la décision finale de Rearden.

— Vous croyez que nous bluffons ? lâcha sèchement le docteur Ferris ; sa voix avait tout à coup pris la qualité qu'aurait pu avoir celle des animaux qu'il avait passé tellement de temps à étudier ; elle sonnait comme s'il était en train d'affuter ses dents.

— Je ne sais pas, fit Rearden, « et j'en ai rien à faire, d'une manière ou d'une autre. »

— Allez-vous vraiment vous faire aussi peu *pratique* que ça ?

— L'évaluation d'une action présentée comme "pratique", Docteur Ferris, dépend de qu'est-ce que l'on souhaite *pratiquer*.

— N'avez-vous pas toujours placé votre intêret personnel au-dessus de tout le reste ?

— C'est exactement ce que je suis en train de faire, en ce moment.

— Si vous croyez que nous allons vous laisser vous en tirer comme…

— Maintenant, s'il vous plait, vous allez "débarrasser le plancher".

— A qui croyez-vous parler comme cela ? la voix du docteur Ferris s'était élevée jusqu'à la limite du cri, « L'époque des "barons de l'industrie" et des "grands maîtres de forge" est révolue ! Vous avez mangé votre "pain blanc", mais nous allons vous faire manger votre "pain noir", maintenant, et vous allez *jouer le jeu* selon nos règles, ou alors vous…

Rearden avait pressé un bouton ; Mademoiselle Ives entra dans le bureau.

— Le docteur Ferris nous a fait un léger "petit malaise" et il ne sait plus où il en est, Mademoiselle Ives ; voudriez-vous le raccompagner vers la sortie.

Mademoiselle Ives est une femme, elle pèse environ quarante-cinq kilos, et elle n'a absolument aucune qualification "pratique", hormis une efficacité intellectuelle superlative. Elle ferait un très mauvais videur dans un *saloon*, à part peut-être dans un lieu aussi peu "pratique" qu'une usine.

Mademoiselle Ives eut le même air que si elle avait été en train d'accomplir une tache sans plus de signification que de prendre en sténo une liste de commandes à livrer. Se tenant bien droite dans une attitude de discipline d'une formalité glaciale, elle maintint la porte ouverte à l'attention du docteur Ferris pour implicitement l'inviter à traverser la pièce et à sortir ; puis elle le précéda et le docteur Ferris suivit.

Elle revint quelques minutes plus tard, riant d'exultation d'une façon incontrôlable.

— Monsieur Rearden, demanda-t-elle, riant de peur pour lui, du danger qu'ils courraient désormais, riant de tout sauf du triomphe de cet instant, « qu'est-ce que vous êtes en train de faire ? »

Il s'assit dans une pose qu'il ne s'était jamais permis auparavant, une pose qu'il avait perçue comme le symbole le plus vulgaire du *businessman*–il s'enfonça dans son fauteuil, avec les pieds reposés sur le bord de son bureau–et il sembla à Mademoiselle Ives que la posture avait un air de noblesse toute particulière, que cela n'était pas la pose d'un patron

“vieux-jeu”, mais plutôt celle d’un jeune champion.

***

— Je crois que je suis en train de découvrir un nouveau continent, Owen. répondit-il gaiement, « Un continent qui aurait dû être découvert en même temps que l’Amérique, mais qui ne l’a pas été. Il faut que je vous en parle » fit Eddie Willers en regardant l’ouvrier par-dessus la table.

« Je ne sais pas pourquoi ça m’aide, mais ça le fait, de savoir que vous me comprenez. »

Il était tard, et les lumières de la cafeteria dans le sous-sol s’étaient faites plus faibles, mais Eddie Willers pouvait voir les yeux de l’ouvrier qui le considéraient avec intérêt.

— Je me sens comme si… comme s’il ne restait plus personne et plus de langage humain. continua Eddie Willers, « Je me sens comme si j’étais en train de crier au milieu des rues, et qu’il n’y-aurait personne pour m’entendre… Non, ce n’est pas vraiment ce que je ressens, c’est plutôt ça : ce que je ressens, c’est comme si *quelqu’un* était en train de crier au milieu des rues, mais il y a des gens qui passent à côté de lui, et aucun son ne les atteint ; et ce n’est pas Hank Rearden, ou Ken Danagger ou moi qui est en train de crier, mais pourtant on dirait que c’est comme si c’était *nous trois* en même temps… Ne croyes-vous pas que quelqu’un aurait dû se lever pour prendre leur défense ? Mais personne ne l’a fait, ni ne le fera.

Rearden et Danagger ont été inculpés ce matin ; pour une vente illégale de *Rearden Metal*. Ils vont passer au tibunal le mois prochain. J’étais là, dans la salle d’audience du tribunal de Philadelphie, quand ils ont lu la demande d’inculpation. Rearden était très calme ; j’avais le sentiment qu’il souriait, et pourtant il ne souriait pas.

Pour Danagger, c’était pire que s’il avait été calme. Il ne disait pas un mot, il se tenait là comme si la pièce était vide… Les media disent qu’on devrait les envoyer tous les deux en prison… Non… non, je ne tremble pas, ça va, ça ira mieux dans un moment… C’est pour ça que je n’ai pas dit un mot à Dagny Taggart. J’avais peur de ne pas arriver à me contrôler et d’exploser, et je ne voulais pas rendre les choses plus pénibles pour elle, je sais comment elle se sent… Oh oui, elle m’en parle, et elle n’a pas bronché, mais c’était pire vous savez, le

genre de rigidité quand une personne agit comme si elle ne sentait plus rien du tout, et… Ecoutez, est-ce que je ne vous ai jamais dit que je vous appréciais ? Je vous apprécie beaucoup ; pour la façon dont vous le prenez. Vous nous entendez. Vous comprenez… Qu'est-ce qu'elle a dit ? C'était étrange : ce n'est pas pour Hank Rearden qu'elle a peur, c'est pour Ken Danagger. Elle dit que Rearden aura la force de faire face, mais que Danagger ne l'a pas. C'est pas que la résistance lui manque, mais il refusera de l'affronter. Elle… elle est cetaine que Danagger sera le prochain à partir. A partir comme Ellis Wyatt et tous les autres. Jeter l'éponge et disparaître… Pourquoi ?

Et bien, elle pense qu'il s'agit de quelque chose comme un *stress* qui se déplace d'un individu à l'autre ; un *stress* économique et personnel. Aussitôt que toute la pression du moment se déplace pour tomber sur les épaules d'un homme ; il devient celui qui va disparaître, comme un pillier qu'on retire. Il y a un an, rien de pire ne pouvait arriver dans le pays que de perdre Ellis Wyatt. Il est *celui* qu'on a perdu. Depuis ce temps là, qu'elle dit, c'est comme si le centre de gravité étaient en train de changer tout le temps de position–comme un cargo en train de sombrer et dont on a perdu le contrôle–passant d'industrie en industrie, d'homme en homme. Quand on en perd un, un autre autre prend sa place comme "nouvel homme indispensable du moment" ; et "hop", c'est justement celui qu'on perd immédiatement après ! Et bien, qu'est-ce qui pourrait être plus désastreux, maintenant, que de voir le charbon tomber dans les mains de types comme Boyle ou Larkin ? Et il n'y en a pas d'autre dans le charbonnage qui vaille grand-chose, à part Ken Danagger. Et donc c'est pour ça qu'elle dit qu'elle sent que c'est comme s'il était un homme "marqué", comme s'il était sous un projecteur, maintenant, attendant de disparaître…

Qu'est-ce qui vous fait rire ? Ça pourrait passer pour absurde, mais je pense que c'est vrai… Quoi ?... Oh oui, *et comment* que c'est une femme intelligente ! Et puis, il y-a encore un autre truc qu'elle a dit. Un homme doit en arriver à atteindre un certain état d'esprit ; pas de la colère ou du désespoir, mais quelque chose de beaucoup, beaucoup plus que les deux réunis, avant qu'il puisse disparaître.

Elle ne peut pas dire ce que c'est, mais elle savait, bien avant l'incendie, qu'Ellis Wyatt avait atteint cette étape et que quelque chose allait lui arriver.

Quand elle a vu Ken Danagger au tribunal, aujourd'hui, elle a dit qu'il était "juste à point" pour "le destructeur"… Oui, c'est les mots exacts qu'elle a utilisé : "il est à point pour 'le destructeur'".

Vous voyez, elle ne croit pas que ça arrive *comme ça*, par hasard, ou par accident. Elle pense qu'il y-a une machination bien organisée derrière tout ça, une intention, un homme. Il y-a un "destructeur" en vadrouille dans le pays, qui escamote les pilliers de l'économie les uns après les autres pour laisser toute la structure nous tomber sur la tête. Une sorte de créature implacable animée par quelque but inconcevable… Elle dit qu'elle ne va pas le laisser faire disparaître Ken Danagger. Elle n'arrête pas de répéter qu'elle doit stopper Ken Danagger ; elle veut lui parler, le supplier, plaider, ranimer quoique ce soit qu'il est en train de perdre, lui donner des armes contre "le destructeur", avant que "le destructeur" arrive. Elle est désepérément anxieuse de joindre Danagger avant "lui". Il a refusé de voir tout le monde. Il est retourné à ses mines, à Pittsburgh. Mais elle l'a eu au téléphone, aujourd'hui, tard dans la soirée, et elle a convenu d'un rendez-vous avec lui pour le voir demain matin.

Oui, elle ira à Pittsburgh demain… Oui, elle a peur pour Danagger, terriblement peur… Non. Elle ne sait rien du "destructeur". Elle n'a pas l'ombre d'un indice quant à son identité, aucune preuve de son existence ; en dehors de la suite logique de disparitions qu'elle a trouvé. Mais elle est certaine qu'il existe… Non, elle n'arrive pas à deviner son but. Elle dit qu'il n'y a rien sur Terre qui pourrait justifier ce qu'il fait. Il y a des moments où elle dit qu'elle voudrait le trouver plus que n'importe quel autre homme dans le monde, plus que l'inventeur du moteur. Elle dit que si elle trouve "le destructeur", elle lui tirera dessus à vue ; qu'elle donnerait sa vie pour l'avoir en premier et de ses propres mains… parce que c'est "la créature la plus diabolique qui ait jamais existé", "l'homme qui aspire les cerveaux du monde !"

…Je crois que c'est trop pour elle, parfois ; même pour quelqu'un comme elle. Je ne crois même pas qu'elle prend le temps de réaliser à quel point elle est crevée.

L'autre matin, j'étais arrivé au boulot vraiment très tôt, et je l'ai trouvé endormie sur le sofa dans son bureau, avec la lumière encore allumée sur son bureau. Elle était restée là toute

la nuit. Je suis juste resté là à la regarder. Je ne l'aurais pas reveillé, même si ce putain de réseau de chemin de fer de merde s'effondrait entièrement… Quand elle était endormie ? Pourquoi, on aurait dit une jeune fille. On aurait dit qu'elle tenait pour une certitude qu'elle allait se réveiller dans un monde où personne ne lui ferait de mal, comme si elle n'avait rien à cacher, ni ne devait craindre quoique ce soit. C'était ça qui était terrible : cette pureté dépourvue de culpabilité qu'on pouvait voir sur son visage, avec ce corps tordu par l'épuisement, gardant la pose qu'elle devait avoir juste après s'être effondrée. Elle avait l'air… dites-donc, pourquoi devriez-vous me demander de quoi elle a l'air quand elle est couchée ?...

Oui, c'est vrai, pourquoi je parle de ça, après tout, moi ? Je ne devrais pas. Je ne sais pas ce qui me fait penser à ça… Ne faites pas attention. Ça ira mieux demain. Je crois que c'est juste que ça me tue, cette histoire de tribunal. Je peux pas m'empêcher de penser : si des hommes comme Rearden et Danagger doivent être envoyés en prison, alors dans quel genre de monde on est en train de bosser, et pour quoi faire ? Est-ce qu'il n'y a plus de justice sur Terre ? J'ai été assez bête pour sortir ça à un journaliste, quand on était en train de sortir du tribunal ; et il a simplement rigolé, en faisant : “Qui est John Galt ?”... Non mais dites-moi, qu'est-ce qui nous arrive ? Est-ce qu'il ne reste pas un seul homme de justice ? Y-a-t-il vraiment personne pour prendre leur défense ? Eh, ho… vous m'écoutez, là ? Il y aurait pas quelqu'un qui pourrait les defendre? »

***

— Monsieur Danagger sera libre dans un instant, Mademoiselle Taggart. Il est avec quelqu'un dans son bureau, en ce moment.

Pendant les deux heures de vol jusqu'à Pittsburgh, Dagny avait été trop tendue pour être capable de justifier son anxiété ou pour s'en débarrasser ; il n'y avait aucune raison d'aller jusqu'à compter les minutes ; pourtant elle avait ressenti un besoin aveugle de faire le plus vite possible.

L'anxiété avait disparu quand elle était entrée dans le secrétariat du bureau de Ken Danagger : elle l'avait atteint, rien n'avait pu lui empêcher de le faire, elle en éprouvait un sentiment de sécurité, de la confiance et un énorme

soulagement. Les paroles de la secrétaire avaient démoli tout cela. « Tu es en train de devenir une trouillarde », se dit Dagny, en ressentant un inexplicable frissonnement de crainte, lorsqu'elle avait entendu les paroles qui étaient hors de toute proportion avec leur signification.

— Je suis vraiment désolée, Mademoiselle Taggart. elle entendit la voie respectueuse et pleine de sollicitude de la secrétaire, et elle réalisa qu'elle était restée plantée là sans rien répondre, « Monsieur Danagger vous recevra dans juste un petit moment. Ne voulez-vous pas vous asseoir ? »

La voix suggérait une anxieuse inquiétude pour l'impolitesse d'avoir à la faire attendre.

Dagny sourit.

— Oh, ne vous en faites pas pour moi.

Elle s'assit dans un fauteuil en bois faisant face à la balustrade qui la séparait du bureau de la secrétaire.

Elle chercha une cigarette et interrompit son mouvement, se demandant si elle aurait le temps de la finir, espérant qu'elle ne le pourrait pas, puis elle l'alluma brusquement.

C'était un de ces vieux bâtiments en pierre avec plein de fenêtres, si communs dans les grands centres-villes, qui servait de quartier général à la grande Danagger Coal Company. Quelque part dans les collines se trouvaient les puits de mine où Ken Danagger avait autrefois travaillé comme mineur. Il n'avait jamais voulu que ses bureaux soient éloignés des gisements de charbon. Elle pouvait apercevoir les entrées des galleries qui se découpaient dans les flancs des collines, petits cadres de poutrelles métalliques, qui menaient à un immense royaume souterrain. Elles semblaient êtres modestes et précaires, perdues dans les oranges et rouges violents des collines. Sous un ciel bleu éclatant, à la lumière du soleil de cette fin de mois d'octobre, les paquets de feuilles mortes en mouvement suggéraient une mer de feu… telles des vagues formant des rouleaux pour engloutir les fragiles postes de garde des portes de la mine. Elle soupira et regarda au loin ; elle songeait aux feuilles mortes enflammées formant des étendues sur les collines du Wisconsin, sur la route de Starnesville.

Elle remarqua qu'il ne restait plus qu'un mégot de sa cigarette entre ses doigts.

Elle en alluma une autre.

Lorsqu'elle jeta un coup d'œil à la pendule accrochée au mur

du secrétariat, elle surprit le regard de la secrétaire qui la regarda au même moment. Son rendez-vous était programmé pour 15 heures ; la pendule disait : 15:12.

— Je vous prie de bien vouloir m'excuser, Mademoiselle Taggart, dit la secrétaire, « Monsieur Danagger sera disponible d'une minute à l'autre. Monsieur Danagger est extrêmement ponctuel à ses rendez-vous. Croyez-bien que c'est la première fois que cela se produit. »

— Je le sais bien.

Elle savait en effet que Ken Danagger était aussi rigoureusement ponctuel avec ses *planning* et horaires que pouvaient l'être les trains, et qu'il était connu pour annuler un enretien si celui qui l'avait sollicité se permettait d'arriver cinq minutes en retard.

La secrétaire était une vieille-fille assez âgée avec des manières peu avenantes ; des manières de courtoisie prononcées avec une tonalité linéaire imperméable à tout choc, tout comme son chemisier blanc immaculé semblait être imperméable à une atmosphère chargée de poussière de charbon.

Dagny trouva étrange qu'une personne de ce genre, endurcie et bien formée à son travail, puisse sembler nerveuse : elle semblait réticente à engager la conversation, elle se tenait immobile sur son fauteuil, le buste incliné au-dessus de quelques feuilles de papier posées sur son bureau. La moitié de la deuxième cigarette de Dagny était partie en fumée tandis que la femme était toujours penchée au-dessus de la même page.

Lorsqu'elle releva la tête pour regarder la pendule, les chiffres disaient : 15:30.

— Je sais que c'est inexcusable, Mademoiselle Taggart. La note d'appréhension dans le son de sa voix était évidente, désormais, « Je suis incapable de comprendre ce qui se passe. »

— Pourriez-vous dire à Monsieur Danagger que je suis ici, s'il vous plait ?

— Je ne peux pas ! Ça avait presque été un cri : elle vit le regard étonnée de Dagny et se sentit obligée d'expliquer :

— Monsieur Danagger m'a appelé sur l'interphone, et il m'a dit qu'on ne devait le déranger sous aucun prétexte quelqu'il puisse être.

— Quand vous a-t-il dit ça ?

La pause servit de coussin pour amortir la réponse :

— Il y-a deux heures.

Dagny regarda en direction de la porte close du bureau de Danagger. Elle pouvait entendre une voix au-dela de la porte, mais si faiblement qu'elle était incapable de dire s'il s'agissait de la voix d'un seul homme, ou d'une conversation entre deux ; elle ne pouvait distinguer les mots, ou même la note émotionnelle de ceux-ci ; c'était seulement une succession de sons réguliers et bas qui semblait normale et ne suggérait aucunement l'élévation d'un timbre de voix.

— Ça fait combien de temps que Monsieur Danagger est en rendez-vous ? demanda-t-elle.

— Son rendez-vous est arrivé à 13 heures. dit la secrétaire en faisant une grimace, puis d'ajouter, « C'était probablement un rendez-vous imprévu et non-programmé, sinon Monsieur Danagger n'aurait jamais laissé ceci arriver. »

La porte n'était pas verrouillé, se dit Dagny ; elle ressentit un irrépressible désir de l'ouvrir et d'entrer… ce n'était jamais que quelques planches de bois avec une poignée en laiton, ça ne demandait qu'une faible contraction musculaire de son bras… mais elle détourna le regard, consciente que le pouvoir d'un ordre civilisé, et du droit de Ken Danagger constituaient de plus infranchissables barrières que n'importe quelle serrure.

Elle se retrouva en train de contempler ses mégots de cigarettes dans le cendrier placé à côté d'elle, et se demanda pourquoi leur vue ne fit qu'accroître son appréhension. Puis elle réalisa qu'elle était en train de penser à Hugh Akston : elle lui avait écrit, à son restaurant routier dans le Wyoming, pour lui demander de bien vouloir lui dire où il avait obtenu ces cigarettes avec le symbole du dollar imprimé dessus. Sa lettre était revenu, avec une inscription de la poste disant qu'il avait déménagé sans laisser d'adresse où il aurait été possible de faire suivre le courrier.

Elle se dit avec colère que cela n'avait aucun rapport avec l'instant présent, et qu'elle devait se contrôler. Mais sa main fit un mouvement de nervosité pour presser le bouton du cendrier et faire disparaître les mégots à l'intérieur du piètement.

Alors qu'elle releva la tête, ses yeux rencontrèrent ceux de la secrétaire qui étaient en train de la regarder.

— Je suis désolée, Mademoiselle Taggart. Je ne sais pas quoi faire. c'était une imploration désespérée, « Je n'ose pas l'interrompre. »

Dagny demanda sur un ton de voix au rythme lent, comme

une demande d'écorner en retour l'étiquette du secrétariat :

— Qui est avec Monsieur Danagger ?

— Je ne sais pas, Mademoiselle Taggart. Je ne n'ai jamais vu ce *gentleman*, auparavant. elle remarqua la soudaine fixité dans le regard de Dagny et se sentit obligée d'ajouter, « Je pense que ce doit être un ami d'enfance de Monsieur Danagger. »

— Oh ! fit Dagny, soulagée.

— Il est entré sans se faire annoncer et a demandé à voir Monsieur Danagger, et il a dit qu'il s'agissait d'un rendez-vous qui avait été convenu il y a quarante ans.

— Quel âge a Monsieur Danagger ?

— Cinquante-deux ans. fit la secrétaire. elle ajouta sur le ton d'une remarque anodine, tout en y réfléchissant, « Monsieur Danagger a commencé à travailler à l'âge de douze ans. » puis après un deuxième silence, elle ajouta, « Ce qui est étrange c'est que son visiteur n'a même pas l'air d'avoir quarante ans. Il a plutôt l'air d'avoir un peu plus de la trentaine. »

— Vous a-t-il donné son nom.

— Non.

— A quoi ressemble-t-il ?

La secrétaire se mit soudainement à parler avec animation, comme si elle était sur le point de prononcer un compliment enthousiaste, mais le sourire disparut abruptement.

— Je ne sais pas. répondit-elle, un peu mal à l'aise, « Il n'est pas facile à décrire. Il a un visage étrange. »

Elles étaient restées silencieuses durant un bon moment, et les aiguilles de la pendule étaient en train d'approcher les 15:50 quand le *buzzer* de l'interphone sonna sur le bureau de la secrétaire. C'était le son en provenance du bureau de Danagger, le signal qui indiquait la permission d'entrer.

Elles se dressèrent toutes deux, et la secrétaire se précipita en avant, souriant avec soulagement, se pressant pour ouvrir la porte.

Alors qu'elle pénétra dans le bureau de Danagger, Dagny vit la porte de la sortie privée qui se refermait sur le visiteur qui venait de la précéder. Elle entendit le claquement de la porte contre son chambranle et le faible tintement de sa vitre.

Elle vit l'homme qui venait de partir, par sa réflexion sur le visage de Danagger. Ce n'était pas le visage qu'elle avait vu au tribunal, ce n'était pas le visage de contenance de l'inamovible

rigidité dépourvue d'expression qu'elle avait connu durant des années ; c'était un visage qu'un jeune homme de vingt ans devrait souhaiter avoir, mais ne le pourrait ; un visage duquel toute tension avait été effacée, tant et si bien que les joues striées de rides, le front aux multiples plis, les cheveux grisonnants–tels des éléments réarrangés par l'effet d'un nouveau thème–étaient faits pour former une composition d'espoir, d'impatience et de sérénité vidée de toute culpabilité : le thème était *la délivrance*.

Il ne se leva pas, lorsqu'elle entra–il avait l'air de quelqu'un qui n'était pas encore revenu à la réalité du moment et avait oublié les routines d'introduction–mais il lui sourit avec une bienveillance d'une telle simplicité qu'elle se surprit à lui renvoyer son sourire. Elle se surprit également à penser que c'était de cette façon que chaque être humain devrait en accueillir un autre ; et elle perdit son anxiété, se sentant soudainement certaine que tout allait bien, et que rien de ce qui pouvait être redouté ne pouvait exister.

— Comment allez-vous, Mademoiselle Taggart ? dit-il, « Excusez-moi, je pense que je vous ai fait attendre. Asseyez-vous, je vous en prie. »

Il désigna le fauteuil d'un geste de la main.

— Cela ne m'a pas dérangé d'attendre un peu. dit-elle, « Je vous suis reconnaissante d'avoir accepté de me recevoir. J'étais très anxieuse de vous parler à propos d'un sujet de la plus haute importance. »

Il se pencha en avant sur son bureau avec un regard de concentration attentive, comme il le faisait toujours à la mention d'un sujet d'affaires important, mais elle n'était pas en train de s'adresser à l'homme qu'elle connaissait ; c'était un étranger, et elle s'interrompit, devenu moins sûre d'elle-même à propos des sujets qu'elle s'était préparée à exposer.

Il la regarda sans prononcer un mot, et puis il dit :

— Mademoiselle Taggart, c'est une tellement belle journée ; probablement la dernière cette année. Il y-a une chose que j'ai toujours voulu faire, mais n'ai jamais eu le temps pour. Pourquoi n'irions-nous pas ensemble à New York, pour y prendre l'un de ces bateaux d'excursion qui fait le tour de l'île de Manhattan. Allons jeter un dernier regard à la plus grande cité du monde.

Elle demeura immobile sur son fauteuil, faisant des efforts

pour garder les yeux fixes, dans le but d'arrêter le bureau de se balancer. C'était le Ken Danagger qui n'avait jamais eu d'ami personnel, ne s'était jamais marié, n'était jamais allé à un spectacle, ni voir un film, n'avait jamais permis à quiconque l'impertinence de lui prendre de son temps pour autre chose que les affaires.

— Monsieur Danagger, je suis venue vous voir pour vous parler d'un sujet d'une importance cruciale pour l'avenir de vos affaires et des miennes.

— Oh, ça ? Ne vous en faites pas, à propos de ça. On s'en fout. Je vais prendre ma retraite.

Elle resta immobile, ne ressentant rien, se demandant vaguement si c'était comme ça que l'on se sentait lorsque que l'on venait d'entendre l'annonce de son propore décès que l'on avait tant redouté, mais n'avait jamais vraiment cru possible. Le premier mouvement qu'elle fit fut de tourner vivement la tête en direction de la porte de sortie ; elle demanda à voix basse, sa bouche tordue par la haine :

— Qui était-ce ?

Danagger rit.

— Si vous avez si bien deviné, vous devriez avoir également deviné que c'est une question à laquelle je ne répondrai pas.

— Oh Dieu, Ken Danagger ! gémit-elle ; ses mots lui avaient fait réaliser que la barrière d'impuissance, de silence, de questions demeurant sans réponses, était déjà érigée entre eux ; la haine n'avait été qu'un fin fil qui l'avait retenue pour un instant et le cassa en perdant sa contenance, « Oh, Dieu ! »

— *Tu* te trompes, *ma petite*. dit-il gentiment, « Je sais ce que *tu* ressens, mais *tu* te trompes. » puis il ajouta, sur un ton plus formel, comme s'il venait de se souvenir des usages, comme s'il tentait encore de trouver un équilibre entre deux types de réalités, « Je suis désolé, Mademoiselle Taggart, que vous deviez venir ici juste *après*. »

— Je suis venue trop tard. dit-elle, « C'était ce que je voulais prévenir en venant jusqu'ici. Je savais que ça arriverait. »

— Pourquoi ?

— J'étais certaine qu'*il* viendrait vous prendre ensuite, qui qu'il puisse être.

— Vraiment ? Ça c'est drôle. Je ne m'en étais pas douté.

— Je voulais vous avertir que… vous armer contre lui.

Il sourit.

— Croyez-moi sur parole, Mademoiselle Taggart, et comme ça vous ne vous torturerez pas avec des regrets pour votre retard ; ça n'aurait pas pu être fait.

Elle avait la certitude qu'à chaque minute qui passait il était en train de s'éloigner vers quelque lointain où elle ne serait jamais capable de l'atteindre, mais il y-avait encore une sorte de passerelle étroite qui les reliait tous deux, et elle devait faire vite. Elle se pencha en avant, elle dit avec vraiment beaucoup de calme, l'intensité de l'émotion prenant la forme d'une voix exagérément monocorde.

— Vous souvenez-vous de ce que vous vous pensiez et ressentiez, de ce que vous étiez, il y-a trois heures ? Vous souvenez-vous de ce que vos mines signifiaient pour vous ? Est-ce que les noms "Taggart Transcontinental," ou "Rearden Steel" vous disent quelque chose ? Au nom de quoi allez-vous me répondre ? M'aiderez-vous à comprendre ?

— Je répondrai tout ce que *je peux*.

— Vous avez décidé de prendre votre retraite ? D'abandonner votre affaire ?

— Oui.

— Est-ce que cela ne signifie plus rien pour vous, maintenant ?

— Cela signifie *plus* pour moi maintenant que ça ne l'a jamais signifié.

— Mais vous allez l'abandonner ?

— Oui.

— Pourquoi ?

— Ça, je ne peux pas y répondre.

— Vous qui avez aimé votre travail, qui ne respectiez rien d'autre que le travail, qui méprisiez tout type de passivité dépourvue de but, et la renonciation… avez-vous renoncé au style de vie que vous aimiez ?

— Non, je viens juste de découvrir combien je l'aime.

— Mais vous avez l'intention de vivre sans travail ni but ?

— Qu'est-ce qui vous croire ça ?

— Allez-vous continuer dans l'activité du charbonnage, dans un autre endroit ?

— Non, pas dans le charbonnage.

— Alors qu'est-ce que vous allez faire ?

— Je n'en ai pas encore décidé.

— Où allez-vous aller ?

— Je ne répondrai pas.

Elle s'autorisa une courte pause, le temps de réunir quelques forces, de se dire à elle-même : « Ne ressens rien, ne lui montre pas que tu ressens quoique ce soit, ne laisses pas la passerelle se dissoudre et disparaître » ; puis elle dit, avec la même voix calme et monocorde :

— Réalisez-vous quelles conséquences votre départ en retraite va entraîner pour Hank Rearden, va entraîner pour moi, et pour nous tous, peu importe qui sont ceux qui sont encore là ?

— Oui. Je le réalise plus pleinement que vous, à cet instant.

— Et cela ne signifie-t-il rien pour vous ?

— Ça signifie plus que vous n'oseriez le croire.

— Alors pourquoi nous désertez-vous ?

— Vous ne le croiriez pas et je l'expliquerai pas, pour autant je ne vous déserte pas.

— On est train de nous abandonner la charge d'une plus lourde tâche, et cela vous indiffère de savoir que vous allez nous voir êtres détruits par les pillards ?

— Ne soyez pas si certaine de ça.

— De quoi ? De votre indifférence, ou de notre destruction ?

— Des deux.

— Mais vous savez, vous le saviez encore ce matin, qu'il s'agit d'une bataille jusqu'à la mort, et qu'il s'agit de nous– vous étiez l'un des notres–contre les pillards.

— Si je réponds que je le sais, mais que vous ne le savez pas… vous penserez que je n'accorde aucune importance à ce que je dis. Donc prenez-le comme vous voulez, mais ceci est ma réponse.

— Me direz-vous ce que vous avez voulu dire ?

— Non. C'est à vous de le découvrir.

— Vous êtes d'accord pour abandonner le monde aux pillards. Pas nous…

— Ne soyez pas si sûre… des deux.

Elle se laissa aller à un silence désespéré. Ce qui était étrange dans ses manières, c'était leur simplicité ; il parlait comme si tout ce qu'il disait était parfaitement naturel, et, au milieu de toutes ces questions sans réponses et de cette mystérieuse tragédie, il suggérait l'impression qu'il n'y avait plus de secrets, et qu'aucun mystère n'avait jamais existé. Mais alors qu'elle était en train de l'observer, elle vit la première fissure apparaître

au milieu de son attitude de calme joyeux ; elle le sentit en train de lutter contre une pensée ; il hésita, puis, en ayant l'air de faire un effort :

— A propos de Hank Rearden… pourriez-vous me rendre un petit service ?

— Bien sûr.

— Lui direz-vous que je… Vous voyez, j'en ai jamais rien eu à faire, des gens ; pourtant il a toujours été un homme que je respectais, mais jusqu'à aujourd'hui je ne savais pas que ce que j'éprouvais était… qu'il a été la seule personne que j'ai apprécié dans toute ma vie…

Dites lui juste ceci, et aussi que je souhaite que… non, je crois que c'est tout ce que je peux lui dire… Il va probablement me maudire d'être parti… encore que, peut-être qu'il ne le fera pas.

— Je le lui dirai.

En entendant le son caché de sourde douleur dans sa voix, elle se sentit si proche de lui qu'il semblait impossible qu'il puisse donner ce coup qu'il était pourtant en train de donner ; et elle fit un dernier effort :

— Monsieur Danagger, si j'étais en train de vous supplier à genoux, si j'étais en train de trouver quelques mots que je n'ai pas pu trouver ; y-aurait-il… est-ce qu'il y aurait une chance de vous stopper ?

— Il n'y-en a pas.

Après un instant, elle demanda d'une voix dépourvue d'intonation :

— Quand allez-vous partir ?

— Cette nuit.

— Qu'allez-vous faire de–elle tendit la main en direction des collines au-delà de la fenêtre–« la Danagger Coal Company ? A qui allez-vous la laisser ? »

— Je ne sais pas, et ça m'est égal. A personne ou à tout le monde. A quiconque en veut.

— Vous n'allez pas en rester le dirigeant ou appointer un successeur ?

— Non. Pourquoi faire ?

— Pour la laisser dans de bonnes mains. Pourriez-vous au moins nommer un héritier de votre choix ?

— Aucun choix ne s'offre à moi. Ça ne fait aucune différence pour moi. Voulez-vous que je vous laisse tout ça ? Il tendit la main pour prendre une feuille de papier, « Je vais écrire tout de

suite une lettre vous nommant seule héritière, si vous le voulez. »

Elle secoua la tête dans un mouvement de recul et d'horreur involontaire.

— Je ne suis pas un pillard !

Il eut un petit rire en repoussant la feuille de papier de côté.

— Vous voyez ? Vous avez dit la bonne réponse, que vous la connaissiez d'avance ou pas. Ne vous inquiétez pas pour Danagger Coal. Ça ne fera aucune différence, si j'appointe le meilleur successeur du monde, ou le pire, ou aucun. Ça n'a aucune importance : qui va la récupérer, maintenant ; que ce soit des hommes ou les herbes folles, ça ne fera *aucune* différence.

— Mais de partir et d'abandonner tout ça… juste abandonner… une entreprise industrielle, comme si on en était arrivé à une ère de nomades sans terre, ou de sauvages errant dans la jungle !

— N'est-ce pas ce que nous sommes ? Il la regarda avec un sourire moitié moqueur, moitié de compassion, « Pourquoi devrais-je faire un don ou laisser un testament ? Je n'ai pas l'intention d'aider les pillards à prétendre que la propriété privée existe encore. Je me plie au “système” qu'ils ont établi. Ils n'ont pas besoin de moi, disent-ils ; ils ont juste besoin de mon charbon. Laissons-les le prendre. »

— Alors vous acceptez leur système ?

— Vraiment ?

Elle gémit, en regardant la porte de sortie :

— Qu'est-ce qu'il a bien pu vous faire ?

— Il m'a dit que j'avais le droit d'*exister*.

— Je n'aurais jamais cru possible qu'en seulement trois heures, on pouvait pousser un homme à tourner le dos à cinquante-deux années de sa vie.

— Si c'est ce que vous pensez qu'il a fait, ou si vous pensez qu'il m'a fait quelque inconcevable révélation, alors je peux comprendre comment cela doit vous sembler ahurissant. Mais ce n'est pas ce qu'il a fait. Il a seulement décrit de quoi j'ai vécu, de quoi chaque homme vit, et comment ; et quelle part de ce temps l'homme consacre à sa propre destruction.

Elle savait que toute question était futile et qu'il n'y avait plus rien qu'elle aurait pu lui dire.

Il regarda la tête baissée et dit sur un ton de gentillesse :

— Vous êtes une brave personne, Mademoiselle Taggart. Je sais ce que vous êtes en train de faire, maintenant, et ce qu'il vous en coûte. Ne vous torturez pas. Laissez-moi m'en aller.

Elle se redressa sur ses jambes. Elle était sur le point de parler, mais tout à coup il remarqua la direction de son regard, puis la vit faire un pas en avant pour saisir le cendrier posé vers le bord du bureau. Le cendrier contenait un mégot de cigarette sur lequel était imprimé le symbole du dollar.

— Qu'y-a-t'il, Mademoiselle Taggart ?

— Est-ce qu'il… est-ce qu'"il" fumait *ça*?

— Qui ?

— Votre précédent rendez-vous… a-t'il fumé cette cigarette ?

— Pourquoi ? Je ne sais pas… Je crois bien… oui, je pense que je l'"ai" vu fumer une cigarette, à un moment… faites-moi voir… non, ce n'est pas celles que je fume, donc ça doit être "la sienne".

— N'y-a-t-il eu aucun autre visiteur dans ce bureau, aujourd'hui ?

— Non. Mais pourquoi, Mademoiselle Taggart ? Qu'est-ce qu'il y-a ?

— Puis-je garder ceci ?

— Quoi ? Le mégot de cigarette ? il la regarda, abasourdi, « Oui. Pourquoi ? Bien sûr, mais pourquoi faire ? »

Elle était en train de contempler le mégot de cigarette dans le creux de sa main, comme s'il s'était agi d'un joyau.

— Je ne sais pas… Je ne sais pas si ça va m'aider, sauf que c'est un indice en rapport avec–elle eut un sourire aigre–« un secret personnel. »

Elle restait là, réticente à s'en aller, regardant Ken Danagger comme si elle regardait pour la dernière fois quelqu'un qui s'apprêtait à partir vers le monde dont on ne revient pas. Il s'en rendit compte, puis sourit et étendit sa main.

— Je ne vous dirai pas *adieu*, fit-il, « parce que je vous reverrai dans un avenir qui n'est pas si lointain. »

— Oh, répondit-elle avec impatience, « alors vous allez revenir ? »

— Non. *Vous* allez me rejoindre.

***

Il n'y-avait seulement qu'un léger souffle rouge au-dessus

des structures, dans l'obscurité, comme si l'usine était en train de dormir mais était bien en vie, avec la respiration régulière des fournaises, et les battements de cœur lointains des patins des tapis roulants pour en témoigner.

Rearden se tenait devant la baie vitrée de son bureau, sa main pressée contre la vitre ; avec l'effet de la perspective de la distance, sa main recouvrait près d'un kilomètre de l'infrastructure du site industriel, comme s'il essyait de les tenir.

Il était en train de regarder un long mur de bandes verticales, qui était une batterie de fours à charbon. Un étroite porte s'ouvrit en glissant pour laisser voir un bref soupir de flammes, et une feuille de coke rayonnant d'une vive lueur rouge en sortit doucement en glissant, telle une tranche de pain de mie sortant d'un grille-pain géant. Elle resta bien droite et immobile pour un instant, puis une craquelure partit d'un angle et elle s'effondra sur une gondole attendant sur les rails, juste en dessous.

« Le charbon de Danagger ». se dit-il. C'était les mots qui occupaient son esprit.

Tout le reste n'était qu'un sentiment de solitude, si vaste que même sa propre douleur semblait être engloutie par un énorme vide.

Hier, Dagny lui avait raconté l'histoire de sa vaine tentative et lui avait transmis le message de Danagger. Ce matin, il avait entendu la nouvelle disant que Danagger avait disparu. Durant sa nuit sans sommeil, puis durant les efforts de concentration tendus réclamés par sa journée de travail, sa réponse à ce message était sans cesse revenue dans son esprit, une réponse qu'il n'aurait aucune chance de prononcer un jour.

"La seule personne que j'ai apprécié dans toute ma vie." Ça venait de Ken Danagger, qui n'avait jamais exprimé quoique ce soit de plus personnel que "Regardez-donc ça, Rearden."

Il se demanda : « Pourquoi avons-nous renoncé à ça ? Pourquoi avons-nous été tous deux condamnés–nous, dont nos bureaux sont séparés par des heures de distance–à un exile au milieu de mornes étrangers qui nous ont fait renoncer à tout désir de tranquilité, d'amitié, d'entendre le son des voix humaines ? Pourrais-je réclamer maintenant juste une heure passée à écouter mon frère Philip et l'offrir à Ken Danagger ? Qui faisait que notre devoir était désormais d'accepter, en seule récompense de notre travail, cette *torture grise* de prétendre

“l’amour“ pour ceux qui n’éprouvaient rien d’autre que le mépris à notre égard ? Nous, qui étions capables de faire fusionner le métal et la roche pour atteindre nos buts, pourquoi n’avons-nous jamais cherché *ceci* que nous espérions des hommes ? Il essayait d’étouffer les mots dans sa tête, sachant qu’il était désormais devenu inutile de les penser. Mais les mots étaient là et ils étaient comme des paroles adressées au mort : « Non, je ne vous maudis pas d’être parti ; si c’est la question et la douleur que vous avez emporté avec vous. Pourquoi ne m’avez-vous pas laissé une chance de vous dire… quoi ? Que j’approuve ?... non, mais je ne peux ni vous maudire, ni vous suivre. »

En fermant les yeux, il s’autorisa à éprouver un instant l’immense soulagement qu’il en ressentirait si, lui aussi, devait partir, abandonnant tout. Sous le choc de sa perte, il ressentit un très léger soupçon de jalousie. « Pourquoi ne sont-ils pas venus pour moi aussi, qui qu’ils puissent êtres, pour me donner cette irresistible raison qui m’inciterait à m’en aller ? »

Mais l’instant d’après, son tremblement de colère lui dit qu’il assassinerait l’homme qui tenterait de l’approcher, il l’assassinerait avant même d’entendre les mots du secret qui l’enlèveraient à son usine.

Il était tard, son personnel était parti, mais il redoutait la route jusqu’à chez lui et la vacuité de la soirée à venir. Il avait l’impression que l’ennemi qui avait “effacé” Ken Danagger était en train de l’attendre dans l’obscurité, au-delà de la lueur de l’usine. Il n’était plus invulnérable, mais quoique cela puisse être, se dit-il, d’où que cela puisse venir, il en était protégé, ici, comme s’il se trouvait au milieu d’un cercle de feu tracé autour de lui pour repousser le diable. Il regarda les éclaboussures blanches et scintillantes dans les fenêtres sombres d’une structure dans le lointain ; on aurait dit des reflets de la lumière du soleil sur l’eau qui s’étaient figés. C’était la réflexion d’un signe au néon qui brulait sur le toit du building, au-dessus de sa tête, disant : REARDEN STEEL. Il repensa à la nuit lors de laquelle il avait songé qu’il aurait aimé allumer un signe au-dessus de son passé, qui aurait dit : REARDEN LIFE. Pourquoi avait-il souhaité une pareille chose ? Pour l’exposer au regard de qui ?

Il songea–avec un étonnement aigri et pour la première fois–que la joyeuse fierté qu’il en avait naguère éprouvé lui était

venue de son respect des hommes, pour la valeur de leur admiration et de leur jugement. Il n'éprouvait plus du tout de telles choses, aujourd'hui. Il n'y avait pas d'homme, se dit-il, à la vue desquels il aurait souhaité exposer un tel signe.

Il se détourna brusquement de la baie vitrée. Il attrapa son pardessus avec un geste de balayage rapide et brutal qui devait agir comme un signal le ramenant à la discipline de l'*action*. Il referma sur son corps les deux plis de son pardessus, comme s'il s'agissait des portes d'un placard à outils ; il en serra la ceinture telle une sangle devant assurer un lourd chargement, puis il s'empressa d'éteindre les lumières, comme si l'extinction d'un incendie en aurait dépendu, en prenant le chemin de la sortie.

Il poussa violemment la porte… et s'interrompit. Une lampe unique était en train de brûler dans un angle du bureau, à moitié dans la pénombre de son secrétariat. L'homme qui était assis à l'angle d'un bureau, dans cette pause d'attente commune à tous ses visiteurs, était Francisco d'Anconia.

Rearden demeura figé sur place et saisit le bref instant, quand Francisco, qui ne bougeait pas, le regarda avec air de léger sourire amusé qui était comme un clin d'œil entre des conspirateurs à propos d'un secret qu'ils comprenaient tous deux, mais n'étaient pas disposés à reconnaître. Ça n'avait été qu'un instant, presque trop rapide pour être pleinement patent, parce qu'il lui avait semblé que Francisco s'était levé dans un mouvement de courtoise déférence, aussitôt qu'il avait ouvert la porte. Le mouvement avait suggéré une formalité stricte, le déni de toute tentative de présumer de quoi que ce soit ; mais il mettait un accent sur l'intimité du fait qu'il n'avait pas prononcé un mot de salutation, ou d'explication, sur les raisons de sa présence ici à cette heure.

Rearden demanda, d'une voix dure :

— Qu'est-ce que vous faites ici ?

— J'avais pensé que vous voudriez me voir, ce soir, Monsieur Rearden.

— Pourquoi ?

— Pour la même raison qui vous a fait rester si tard dans votre bureau. Vous n'étiez pas en train de travailler.

— Vous êtes resté assis ici depuis combien de temps ?

— Une heure ou deux.

— Pourquoi n'avez-vous pas frappé à ma porte ?

— M'auriez-vous invité à entrer ?

— Il est tard pour poser une telle question.

— Voulez-vous que je m'en aille, Monsieur Rearden ?

Rearden indiqua du doigt la porte de son bureau, et dit:

— Entrez.

En rallumant les lumières de son bureau, et en se déplaçant avec un calme contrôlé, Rearden se dit qu'il ne devait pas se laisser aller à ressentir quoique ce soit, mais il sentit revenir en lui la couleur de la vie avec l'empressement tendu et silencieux d'une émotion qu'il ne chercherait pas à identifier. Ce qu'il se dit consciencieusement à lui-même fut : « Fais attention ».

Il s'assit sur le bord de son bureau, croisa les bras, regarda Francisco qui demeurait respectueusement debout devant lui, et lui demanda avec un soupçon de sourire froid sur le visage :

— Pourquoi êtes-vous venu ici ?

— Vous ne voulez pas que je réponde, Monsieur Rearden. Vous n'admettriez ni devant moi, ni à vous-même combien vous êtes si désespérément seul, ce soir. Si vous ne posez pas de questions, vous ne vous sentirez pas obligé de le nier. Acceptez juste le fait que vous savez que je le sais.

Tendu comme une corde tirée, d'un côté par la colère contre l'impertinence, et de l'autre par l'admiration pour la franchise, Rearden répondit :

— Je l'admettrai, si le vous le désirez. Quelle importance cela peut-il avoir pour moi, que vous le sachiez ?

— Que je le sache et m'en *soucie*, Monsieur Rearden. Je suis le seul homme dans les parages à le faire.

— Pourquoi devriez-vous vous en soucier ? Et pouquoi devrais-je avoir besoin de votre aide, ce soir ?

— Parce qu'il n'est pas facile d'avoir à maudire l'homme qui signifiait le plus pour vous.

— Je ne vous maudirais pas si vous vous étiez tenu à l'écart de moi.

Les yeux de Francisco s'élargirent faiblement, puis il eut un large sourire et dit :

— J'étais en train de parler de Monsieur Danagger.

L'espace d'un instant, Rearden eut l'air de quelqu'un qui aurait voulu s'infliger une gifle, puis il rit doucement et dit :

— D'accord. Asseyez-vous.

Il attendait de voir quel avantage Francisco en tirerait maintenant, mais Francisco s'éxecuta en silence avec un sourire

qui avait l'étrange qualité de celui d'un enfant : un air à la fois de victoire et de gratitude.

— Je ne maudis pas Ken Danagger. dit Rearden.

— Non, vraiment ?

Les deux mots avaient paru tomber avec une singulière emphase : ils avaient été prononcés très calmement, presque prudemment, sans l'ombre d'un sourire sur le visage de Francisco.

— Non. Il ne m'appartient pas de prescrire ce qu'un homme doit endurer. S'il a craqué, ce n'est pas à moi de le juger.

— S'il a “craqué”…?

— Quoi, ce n'est pas ce qui lui est arrivé ?

Francisco prit appui contre le dossier de son fauteuil, son sourire revenu, mais ce n'était pas un sourire heureux.

— Quelles conséquences sa disaparition va t-elle entraîner, pour vous ?

— J'aurai juste à travailler encore un petit peu plus dur que d'ordinaire.

Francisco regarda le pont roulant d'acier, représenté par des traits noirs se découpant contre la fumée rouge, au-delà de la fenêtre, et dit en pointant dans sa direction :

— Chacune de ces poutrelles a une *limite* au poids qu'elle peut soulever et transporter. Quelle est la votre ?

Rearden rit.

— C'est ça qui vous fait peur ? Est-ce pour ça que vous êtes venu ici ? Craigniez-vous que je craque ? Aviez-vous l'intention de me sauver, comme Dagny Taggart voulait sauver Ken Danagger ? Elle a fait ce qu'elle a pu pour l'atteindre à temps, mais n'y-est pas arrivé.

— Elle a fait ça ? Je ne le savais pas. Mademoiselle Taggart et moi ne partageons pas les mêmes points de vue à bien des égards.

— Ne vous inquiétez pas. Je ne vais pas disparaître. Laissez-les donc tous abandonner et arrêter de travailler. Ce ne sera pas mon cas. Je ne connais pas ma limite et je m'en fous. Tout ce que j'ai à savoir c'est qu'on ne peut pas m'arrêter.

— N'importe quel homme peut-être stoppé, Monsieur Rearden.

— Comment ?

— C'est juste une question de savoir ce qui fait avancer un homme.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Vous devriez le savoir, Monsieur Rearden. Vous êtes l'un des derniers hommes moraux restant dans le monde.

Rearden eut un petit rire étouffé d'amusement aigri.

— On m'a donné toutes sortes d'adjectifs mais encore jamais celui-la. Et en plus, vous vous trompez. Vous n'avez pas la moindre idée de combien vous vous trompez. En êtes-vous sûr ? Je devrais savoir. Moral, moi ? Qu'y-a-il donc sur Terre qui vous fait dire ça ?

Francisco pointa du doigt en direction des installations de l'usine.

— Ceci ?

Rearden le regarda pendant un long moment, sans bouger, puis il demanda simplement :

— Qu'est-ce que vous voulez dire ?

— Si voulez voir un principe abstrait tel que l'action morale, sous une forme matérielle ; en voila un exemple. Regardez-le bien, Monsieur Rearden. Chacune de ces poutrelles, chacun de ces tubes, câbles et valves ont été apportés ici par le fait d'un *choix* en réponse à une question : *bon* ou *mauvais* ? Vous aviez à bien choisir et vous deviez choisir le meilleur pour servir *au mieux* votre but, lequel était faire de l'acier ; et ensuite d'étendre les connaissances acquises pour faire de mieux en mieux en utilisant votre but comme échelle de valeurs. Vous deviez *agir* selon votre *propre* jugement, vous deviez avoir la capacité de juger, le courage de défendre le verdict établi par votre esprit, et la plus pure, la plus inflexible consécration de la règle de bien faire, de faire le meilleur, et, si possible, au-delà du meilleur possible, pour vous. Rien n'aurait pu vous faire agir à l'encontre de votre jugement, et vous auriez rejecté comme mauvais–comme le diable–tout homme qui aurait tenté de vous dire que la meilleure manière de chauffer un haut-fourneau est de le remplir avec de la glace. Des millions d'hommes, un pays tout entier, n'a pas été capable de vous dissuader de produire le *Rearden Metal*, parce que vous aviez connaissance de sa valeur superlative et le pouvoir que confère une telle connaissance. Mais ce que je me demande, Monsieur Rearden, c'est pourquoi vous vivez selon un code de principes quand vous avez affaire à la nature, et selon un autre lorsqu'il s'agit des hommes ?

Les yeux de Rearden étaitent braqués sur lui avec tant d'intensité que la question arriva lentement, comme si l'effort

nécessaire pour la prononcer était une distraction :

— Que voulez-vous dire ?

— Pourquoi ne vous en tenez vous pas au propos de votre vie aussi clairement que vous le faites avec votre usine ?

— Que voulez-vous dire ?

— Vous avez porté un *jugement* sur chaque brique de cette entreprise par rapport à sa *valeur ajoutée* permettant de produire de l'acier. Avez-vous été aussi strict pour ce qui concerne les ambitions que votre travail et que cet acier sont en train de servir ? Quelle ultime finalité recherchez-vous en vouant votre vie à la fabrication de l'acier ? Selon quel code de valeurs jugez-vous vos journées ? Par example, pourquoi avez-vous passé dix années d'efforts astreignants pour mettre au point le *Rearden Metal* ?

Rearden regarda ailleurs, le léger mouvement retombant de ses épaules exprimant un soupir de relâchement et de déception.

— Si vous devez demander cela, alors c'est que vous ne le comprendriez pas.

— Si je vous disais que je le comprends, que vous non ; me jeteriez-vous hors d'ici comme un malpropre ?

— J'aurais du vous jeter hors d'ici de toute façon ; alors allez-y, dites-moi ce que voulez dire ?

— Etes-vous fier des rails de la *Ligne John Galt* ?

— Oui.

— Pourquoi ?

— Parce que c'est le meilleur rail qui ait jamais été réalisé.

— Pourquoi l'avez-vous fait ?

— Dans le but de faire de l'argent.

— Il y-avait plusieurs façons de faire de l'argent. Pourquoi avez-vous choisi la plus difficile ?

— Vous l'avez dit durant votre discours au mariage de Taggart ; dans le but d'échanger mes meilleurs efforts contre les meilleurs des autres.

— Si c'était votre but, l'avez-vous atteint ?

Un battement du temps disparut dans une lourde goutte de silence.

— Non. dit Rearden.

— Avez-vous fait de l'argent ?

— Non.

— Quand vous épuisez le meilleur de votre énergie dans le but de produire ce qu'il y-a de mieux, en attendez-vous d'être

récompensé, ou puni ?

Rearden ne répondit pas.

— Selon n'importe quel standard de décence, d'honneur, de justice que vous connaissez ; êtes-vous convaincu que vous auriez dû être récompensé pour cela ?

— Oui. fit rearden sur un ton de voix qui s'était abaissé.

Alors, si vous étiez puni, au lieu de ça ; quelle sorte de code auriez-vous accepté.

Rearden ne répondit pas.

— Il est généralement admis, dit Francisco, « que vivre dans la société humaine rend la vie de chacun de ses individus plus facile, et moins exposée aux risques que s'ils se trouvaient chacun seuls pour lutter contre la nature sur une île déserte. Maintenant, partout où il se trouve, un homme qui utilise du métal ou en a besoin, quelqu'en soit le but, sait que le *Rearden Metal* lui a rendu la vie plus facile. L'a-t'il rendue plus facile pour vous ? »

— Non. répondit Rearden, avec le ton de sa voix se faisant plus bas.

— A-t-il laissé votre vie comme elle l'était lorsque vous ne l'aviez pas encore mis au point ?

— Non… dit Rearden, le mot semblait avoir été rompu, comme s'il avait coupé court à une pensée qui suivait.

La voix de Francisco lui claqua tout à coup comme un coup de fouet en pleine face :

— Dites-le !

— Ça l'a rendu *plus difficile*. dit Rearden avec une voix qui n'avait cette fois ci plus de ton.

— Quand vous vous sentiez fier des rails de la *Ligne John Galt*, dit Francisco–le rythme mesuré de sa voix donnant une impitoyable clarté à ses mots–« à quel genre d'hommes pensiez-vous alors ? Vouliez-vous voir cette *Ligne* être utilisée par vos égaux ; par des géants de la production d'énergie, tels qu'Ellis Wyatt à qui elle aurait permis d'accomplir des exploits de plus en plus grands, dans leurs genres respectifs ? »

— Oui. fit Rearden, avec empressement cette fois-ci.

— Auriez-vous voulu la voir être utilisée par des hommes qui ne pourraient égaler le pouvoir de votre esprit, mais qui auraient une intégrité morale similaire à la votre–des hommes tels qu'Eddie Willers–qui n'auraient jamais pu inventer votre *Metal*, mais qui feraient de leur mieux, travailleraient aussi dur

que vous, vivraient de leur propres efforts et, lorsqu'ils auraient le plaisir de voyager rapidement et en toute sécurité grâce à vos rails, remercieraient l'homme qui leur a donné plus qu'ils ne le pourraient en retour.

— Oui. répondit Rearden d'une voix douce.

— Vouliez-vous le voir être utilisé par des pourritures pleurnichardes qui ne se donnent jamais la peine de faire aucun effort, qui ne possèdent même pas les compétences d'un employé de bureau chargé de remplir des fiches, mais réclament des revenus et des avantages équivalent à ceux d'un dirigeant d'entreprise, qui dérivent d'échec en échec et comptent sur vous pour payer leurs charges, qui tiennent leur désirs pour un équivalent de votre travail, et leur besoins pour une revendication plus digne de récompense que vos efforts, qui demandent que *vous* les serviez, qui demandent que le but de votre existence soit de *les* servir, qui demandent que votre force soit l'esclave silencieux sans droits et sans rémunération de *leur* impotence, qui proclament que "*vous* êtes né pour servir les autres au prétexte de votre génie", tandis "*qu'eux* sont nés pour diriger" en vertue de la "grâce de l'incompétence", que la votre est seulement de *donner*, mais la leur est seulement de *prendre*, que la votre est de produire, mais la leur de consommer, que vous ne devez pas être payé ni en bien matériels ni dans l'esprit, ni par la richesse, ni par la reconnaissance, ni par le respect, ni par la gratitude ; tant et si bien qu'ils voyageraient sur vos rails et se moqueraient de vous et vous maudiraient, sachant qu'ils ne vous devraient *rien*, même pas l'effort de retirer leurs chapeaux que *vous* leur avez payé ?

Tout cela serait-il ce que vous aviez voulu ? En seriez-vous fier ?

— Je détruirais ces rails en premier. dit Rearden–ses lèvres étaient blanches.

— Alors, pourquoi ne le faites-vous pas, Monsieur Rearden ? Des trois types d'hommes que j'ai décrit, quels sont ceux qui sont en train d'être détruits, et quels sont ceux qui ultilisent votre *Ligne*, aujourd'hui ?

Ils entendirent les battements de métal de l'usine, dans le lointain et au milieu d'un long fil de silence.

— Ce que j'ai décrit en dernier, dit Francisco, « concerne tout homme qui revendique des droits sur ne serait-ce qu'un unique *penny* produit par les efforts d'un autre. »

Rearden ne répondit pas ; il était en train de regarder la réflexion d'un signe au néon sur des fenêtres sombres, au milieu de l'obscurité.

— Vous tirez votre fierté de ne fixer aucune limite à votre endurance, Monsieur Rearden, parce que vous pensez que vous avez raison. Qu'est-ce qu'il se passe, si jamais vous vous êtes trompé ? Qu'est ce qu'il se passe si vous êtes en train de placer votre vertue au service du diable, et la laissez devenir un outil servant à la destruction de tout ce que vous aimez, respectez et admirez ? Pourquoi ne vous appuyez-vous pas sur *votre* propre code de valeur, quand vous vous trouvez au milieu des hommes, que lorsque vous vous trouvez au milieu des fondeurs d'acier ? Vous qui ne tolèreriez pas un pour cent d'impureté dans un alliage de métal, qu'avez-vous toléré dans votre code moral ?

Rearden était totalement figé ; les mots dans son esprit étaient comme le martellement de pas le long d'un chemin qu'il avait cherché ; les mots étaient : "la caution de la victime".

— Vous, qui ne pouviez vous soumettre aux privations de la nature, mais avez entrepris de la conquérir et de la soumettre au service de votre plaisir et de votre confort, à quoi avez-vous accepté de vous soumettre, entre les mains des hommes ? Vous, qui tenez de l'expérience de votre travail que l'on ne doit accepter la punition seulement pour avoir eu tort, qu'avez-vous bien voulu accepter de supporter, et pour quelle raison ? Durant toute votre vie, vous avez entendu votre propre dénonciation, pas pour vos fautes, mais pour vos plus grandes vertues. Vous avez été haï, non pas pour vos fautes, mais pour vos exploits. Vous avez été méprisé pour toutes ces qualités de caractère qui font votre plus grande fierté.

Vous avez été traité d'"égoïste" pour avoir eu le courage d'agir sur la base de *votre* jugement propre et pour ne pas avoir accepté que votre vie soit placée sous la responsabilité de qui que ce soit d'autre que vous. On vous a traité d'"arrogant" au motif de votre indépendance d'esprit. On a prétendu que vous étiez "cruel" en raison de votre inamovible intégrité. Vous avez été traité d'"antisocial" au motif de *votre* vision qui vous a fait vous aventurer sur des chemins qui n'avaient encore jamais été découverts. On a dit que vous étiez "impitoyable" pour la résistance et la discipline de vos pulsions au service de vos visées. On vous a traité de "*gripsou*" au motif de la magnificence de votre capacité à créer de la richesse. Vous, qui avez dépensé

un inconcevable flot de votre énergie, avez été appelé un "parasite". Vous, qui avez créé de l'abondance là où il n'y avait rien d'autre que des terrains vagues et des hommes impuissants crevant de faim devant vous, avez été traité de "voleur". Vous, qui les avez tous maintenu en vie, avez été appelé un "exploiteur qui se goinfre". Vous, qui comptez parmi les hommes les plus purs et les plus moraux, avez été regardé de haut au prétexte d'être appelé un "vulgaire matérialiste".

Vous êtes-vous interrompu un instant pour leur demander : de *quel* droit ? Selon *quel* code de valeurs ? Selon *quel* standard ?

Mais non, vous avez supporté tout cela sans rien dire. Vous vous êtes incliné devant leur code et n'avez jamais défendu le votre.

Vous saviez quelles exigences morales étaient requises pour produire ne serait-ce qu'un seul clou, mais vous les avez laissé vous taxer d'"immoralité".

Vous saviez que l'homme a besoin du code de valeurs le plus stricte pour s'accommoder de la nature, mais vous avez pensé que vous n'aviez pas besoin d'un tel code pour vous accommoder des hommes. Vous avez mis l'une des armes les plus meurtières dans les mains de vos propres ennemis, une arme que vous n'avez même pas suspecté ou compris en temps que telle. Leur code moral est *leur* arme. Posez-vous la question : jusqu'à quel point, et de combien de terribles façons, l'avez-vous accepté ? Demandez-vous à quel point un code de valeurs morales peut affecter la vie d'un homme, et pourquoi l'homme ne peut survivre sans lui, et qu'est-ce qu'il lui arrive lorsqu'il accepte le mauvais standard par lequel le diable peut prétendre être "le gentil".

Vous dirai-je pourquoi vous vous sentez attiré par moi, alors que vous pensez pourtant que vous devriez m'envoyer au diable ? C'est parce que je suis le premier homme qui vous a accordé ce que le monde entier vous doit, et que vous auriez dû attendre de tous les hommes avant de commencer à faire quoique ce soit avec eux : une *caution morale*.

Rearden se tourna brusquement vers lui, puis se figea dans une immobilité qui fut comme un souffle coupé. Francisco se pencha en avant, comme s'il s'apprêtait à atteindre la phase d'atterrissage d'un vol dangereux, et ses yeux étaient fixes, mais le regard semblait trembler avec intensité.

Vous êtes coupable d'un grand pèché, Monsieur Rearden,

bien plus coupable que ce qu'ils vous en disent, mais pas selon les règles qu'ils prêchent. La pire des culpabilités est d'accepter la culpabilité injustifiée ; et c'est justement ce que vous avez fait durant toute votre vie.

Vous vous êtes soumis au chantage, non pas en raison de vos vices, mais pour vos vertues. Vous avez accepté de porter le poids d'une punition qui n'était pas méritée ; et plus grandes étaient les vertues que vous cultiviez, plus laborieusement les avez-vous laissé devenir un fardeau s'alourdissant sur vos épaules.

Mais vos vertus étaient celles qui maintiennent les hommes en vie. Votre propre code moral–celui par lequel vous avez vécu, mais n'avez jamais expliqué, reconnu, ou défendu–était le code qui préserve l'existence de l'homme. Si vous avez été puni pour en avoit fait le votre, alors quelle était la nature de celui de ceux qui vous ont puni ? Le votre était le code de la vie. Alors, quel peut-être le leur ? Sur quelle échelle de valeurs vient-il s'enraciner ? Quelle peut-être son ultime finalité ? Pensez-vous que ce à quoi vous êtes en train de faire face est uniquement une conspiration pour saisir vos richesses ? Vous, qui connaissez la source de la richesse, devriez savoir que c'est bien plus et bien pire que cela. M'avez-vous demandé de nommer les motifs du pouvoir chez l'homme ?

Les motifs du pouvoir chez l'homme sont un code moral. Demandez-vous où *leur* code est en train de vous amener, et ce qu'il vous offre comme but final. Une diablerie plus vile que d'assassiner un homme et de lui *vendre* le suicide comme un “acte vertueux”. Une diablerie plus vile que de jeter un homme dans une fournaise sacrificatoire et d'attendre de lui qu'il saute dedans, de son plein gré, et qu'en plus il allume lui-même la fournaise. Selon leurs propres déclarations, ce sont eux qui ont besoin de vous et n'ont rien à vous offrir en retour. Selon leurs propres déclarations, vous devez les porter sur votre dos parce qu'ils ne peuvent survivre sans vous.

Considérez l'obscénité de leur offrir leur impotence et leur besoin–leur besoin *de vous*–comme justification de votre torture. Condescendez-vous à l'accepter ? Vous importe-t-il d'acheter–au prix de votre grande endurance, au prix de votre agonie–la satisfaction des besoins de vos propres destructeurs ?

— Non !

— Monsieur Rearden, dit Francisco avec une voix d'un

calme solennel, « si vous voyiez Atlas, le géant qui porte le monde sur ses épaules, si vous voyiez qu'il se tient courbé sous le poids, le sang coulant sur son poitrail, ses genoux fléchissant, ses bras tremblant mais essayant toujours de maintenir le monde en l'air avec les ultime efforts de sa volonté, et que plus grands sont ses efforts et plus lourd se fait le monde sur ses épaules ; que lui conseilleriez-vous de faire ? »

— Je… ne sais pas. Qu'est-ce qu'il… pourrait faire? Qu'est-ce que vous lui diriez ?

— De hausser les épaules[1].

Les claquements métalliques arrivèrent comme un flot de sons irréguliers sans rythme discernable, non pas comme l'action d'un mécanisme, mais comme si quelque impulsion consciente se tenait derrière chaque soudaine montée de déchirement qui sélevait, avant de s'écraser et de se dissiper en un léger gémissement d'engrenages. La grande vitre du bureau vibrait de temps à autre.

Les yeux de Francisco étaient en train d'observer Rearden comme s'il était en train d'examiner la course de balles sur une cible déjà bien endommagée. La course était difficile à définir : la silhouette décharnée se dressait sur le bord du bureau, les yeux bleus froids ne montraient rien d'autre qu'un regard fixé sur une point lointain ; seule la bouche inflexible trahissait une ligne tirée par la douleur.

— Allez-y, dit Rearden avec effort, « continuez. Vous n'avez pas terminé, n'est-ce pas ? »

---

1. En anglais, il existe un verbe signifiant "hausser les épaules" : *to shrug*. C'est de ce court passage entre Francisco d'Anconia et Hank Rearden, utilisant pour métaphore le géant de la mythologie grecque, Atlas, que fut tiré le titre original de ce roman, *Atlas Shrugged*, littéralement, en français, "Atlas haussa les épaules", ce qui aurait constitué pour cette traduction un titre ni très élégant, ni suffisamment évocateur d'un point de vue commercial. Il est dit qu'Ayn Rand voulait initialement titrer ce roman: *The Strike* (*La Grève*). A ma connaissance, rien n'est dit sur le choix ultime *d'Atlas Shrugged*, ni s'il fut le fait d'Ayn Rand seule, ou d'une suggestion de son agent ou de son éditeur. A tout le moins, peut-on noter qu'il arrive souvent aux protagonistes de ce récit de "hausser les épaules" en signe d'impuissance, de résignation ou d'absence d'intérêt–un équivalent gestuel du sens de la phrase récurrente : *Qui est John Galt?*
Le choix du titre français *La Révolte d'Atlas* fut décidé en 1957, au moment où la publication de ce roman fut entreprise par les Editions J. H. Jeheber, à Genève ; j'ignore par qui, et me suis cantonné à le donner à cette deuxième traduction, sachant que c'est sous ce nom qu'est connu et référencé la version française de ce roman d'Ayn Rand. *(N. d. T.)*

— J’ai à peine commencé. La voix de Francisco était dure.
— Où… êtes-vous en train d’aller ?
— Vous le saurez avant que je sois au cœur du sujet. Mais tout d’abord, je veux que vous répondiez à une question : si vous avez conscience de la nature de votre fardeau, comment pouvez-vous…

Le hurlement d’une sirène d’alarme fit voler en éclat l’espace au-delà de la baie vitrée, et traversa le ciel comme une fusée dont la trajectoire décrivait une longue ligne fine. Le hurlement se maintint un instant, puis décrût, puis continua en remontant ; spirales de son tombantes comme luttant contre la terreur de hurler encore plus fort. C’était le cri aigu de l’agonie, l’appel à l’aide, la voix de l’usine comme un corps blessé criant pour que l’on ne laisse pas son âme s’échapper.

Rearden pensa qu’il se dressa pour se diriger vers la porte à l’instant même où le cri atteint sa conscience, mais il vit que cela s’était produit un tout petit peu plus tard, parce que Francisco l’avait précédé. Lancé par son propre souffle de la même réponse, Francisco vola littéralement à travers le hall, pressa le bouton de l’ascenseur et, sans plus attendre, se trouva en train de dévaler les escaliers. Rearden le suivit et, regardant l’aguille de l’ascenseur qui descendait à mesure que Francisco descendait les escaliers, la retrouva à mi parcours alors qu’il se trouvait à mi-hauteur du bâtiment. Avant même que la cage de l’ascenseur cessa de trembler au seuil du rez-de chaussé, Francisco était à l’extérieur, courant à la rencontre du son de l’appel à l’aide. Rearden s’était dit qu’il était bon coureur, mais il ne pouvait suivre la rapide silhouette traçant un trait à travers les étendues de lueurs rouges et d’obscurité, la silhouette d’un “*playboy* bon-à-rien” qui l’avait fait se haïr lui-même pour l’avoir admiré.

Le courant, jaillisant d’un trou situé bas sur le côté d’un haut-fourneau, n’avait pas la lueur rouge du feu, mais le brillant éclat de la lumière du soleil. Il s’écoulait sur le sol, se séparant aléatoirement en branches et en traits soudains ; il coupait à travers une brume humide de vapeur avec une brillante suggestion de matin.

C’était de l’acier liquide, et ce que le hurlement de l’alarme proclamait était une évasion.

La chargement du fourneau avait été maintenu en l’air et, en cédant, avait pulvérisé la valve d’écoulement qui était

maintenant grande ouverte. Le chef d'équipe du haut-fourneau était étendu, assommé et inconscient ; le flot blanc continuait de s'échapper, agrandissant peu à peu le trou par l'arrachement de ses bords, et les hommes luttaient avec du sable, des tuyaux d'arrosage et de l'argile pare-feu pour stopper les traits lumineux qui s'étendaient dans un lourd mouvement planant, mangeant tout sur leur passage en produisant des jets de fumée âcres.

Durant les quelques moments dont Rearden avait besoin pour pleinement saisir l'étendue et la nature de la catastrophe, il vit la silhouette d'un homme s'élevant soudainement au pied du haut-fourneau, une silhouette dont les contours se découpaient sur la lueur rouge, presque comme si elle se tenait au beau milieu du torrent ; il vit le mouvement d'un bras de chemise blanche qui s'éleva et lança un objet noir dans la source du jaillissement. C'était Francisco d'Anconia, et son acte appartenait à un art dont Rearden n'avait pas cru qu'aucun homme puisse encore le maîtriser aujourd'hui.

Il y-avait des années, Rearden avait travaillé dans une obscure petite fonderie du Minnesota, où son travail avait consisté–lorsqu'un haut-fourneau venait d'être vidé–à fermer la lumière de coulée à la main, en lançant des boules d'*argile à feu* pour endiguer la coulée de métal. C'était un travail dangereux qui avait emporté bien des vies ; cette méthode avait été abolie il y-avait maintenant quelques années, à la suite de l'invention du canon hydraulique ; mais il y-avait eu des petites entreprises à la santé financière précaire qui, durant leur chute, avait tenté d'utiliser des équipements usés et des méthodes de travail appartenant à un un passé révolu. Rearden avait fait ce travail ; mais durant les années qui suivirent cette période, il n'avait plus jamais rencontré d'autres hommes capables de le faire. Au milieu des jets violents de vive vapeur, face au haut-fourneau qui s'effondrait, il était maintenant en train de voir la haute et mince silhouette du *playboy* accomplissant cette tâche avec l'adresse d'un expert.

Cela prit un instant à Rearden pour enlever son manteau, pour saisir une paire de lunettes de protection sur le premier homme qui se trouvait à proximité, et de rejoindre Francisco à la bouche du haut-fourneau. Il n'y-avait pas de temps pour parler, pour ressentir ou pour se poser des questions.

Francisco lui lança un regard, à un moment, et ce que Rearden vit fut une figure sale, des lunettes de protection noires et un large sourire. Il se tenait sur une plaque de boue sechée glissante, à la limite de la vapeur blanche, avec le trou rageur sous leur pieds, lançant des boules de glaise dans la lumière éblouissante où les langues qui se tordaient et qui avaient l'air d'être du gaz étaient en fait du métal en ébullition.

La conscience de Rearden devint une progression de ploiements, levant le poids, visant et lançant vers le bas et, avant même qu'elle ait atteint sa destination et sans l'avoir vue, se ployant à nouveau pour la suivante, encore et encore, une conscience amenée à la tension par l'effort de l'ajustement de ses lancers, pour sauver le fourneau, et la posture précaire de ses pieds pour se sauver lui-même.

Il n'était conscient de rien d'autre, excepté que la somme de tout cela était le sentiment exaltant de l'action, de sa propre capacité, de la précision dont était capable son corps, et de sa réponse à sa volonté. Et sans avoir eu le temps de le savoir, mais le sachant pourtant, le saisissant de ses sens au-delà de la censure de son esprit, il était en train de voir une silhouette noire avec des rayons rouge jaillisant depuis derrière ses épaules, ses coudes et ses courbes angulaires, les rayons rouges décrivant des cercles à travers la vapeur, tels de longues aiguilles de lumière de projecteurs, suivant les mouvements d'un être rapide, expert et confiant, qu'il n'avait jamais vu auparavant, à part sous les lumières des salles de bals.

Il n'y avait pas de temps pour former des mots, pour penser, pour expliquer, mais il savait que ceci était *le vrai* Francisco d'Anconia ; c'était ce qu'il avait vu en premier et avait aimé ; le mot ne le choquait pas parce qu'il n'y avait pas de mot dans son esprit, il y avait seulement un sentiment joyeux qui semblait être comme un flot d'énergie qui venait s'ajouter au sien.

Avec le rythme de son corps, avec la chaleur brûlante sur son visage et la nuit hivernale sur ses omoplates, il était tout à coup en train de voir que ceci était la simple essence de l'univers : le refus instantané de se soumettre au désastre, l'irrépressible pulsion de le combattre, le sentiment triomphant de sa propre capacité à l'emporter. Il était certain que Francisco le ressentait aussi, qu'il avait été mû par la même impulsion, qu'il avait raison de la ressentir, qu'ils avaient tous deux raison d'être ce

qu’ils étaient ; il saisit la brève vision d’un visage couvert de sueur et concentré sur l’action, et ce fut le visage le plus joyeux qu’il n’eût jamais vu.

Le haut-fourneau se dressait au-dessus d’eux, une masse noire enveloppée de tubes et de brume de vapeur aux formes elliptiques ; elle semblait haleter, soufflant des soupirs rouges qui restaient en suspension dans les airs au-dessus de l’usine–et ils luttèrent pour ne pas le laisser saigner jusqu’à son dernier soupir.

Des étincelles s’acrochaient autour de leurs pieds et éclataient en de soudaines gerbes, jaillissements du métal mourrant contre leur vêtements et à leur insu, contre la peau de leur mains. Le courant était en train de faiblir pour devenir des éruptions interrompues trouvant difficilement leur chemin à travers le barrage qui sélevait au-delà de leur vue.

Cela arriva si rapidement que Rearden en eut totalement conscience seulement après que ce fût terminé.

Il sut qu’il y-eut deux moments : le premier fut lorsqu’il vit le violent mouvement du corps de Francisco dans une poussée vers l’avant pour envoyer la boule qui continua sa course dans l’espace, puis il vit la soudaine convulsion vers l’arrière, dépourvue de rythme, qui ne réussit pas, le battement compulsif qui luttait contre quelque chose qui l’attirait vers l’avant, les bras étendus de la silhouette perdant son équilibre ; il réalisa qu’un saut par-dessus la distance qui les séparait, sur le bord glissant qui s’effondrait, signifierait la mort pour eux deux ; et le second mouvement fut lorsqu’il atterrit sur le côté de Francisco, le tint dans ses bras puis qu’ils semblèrent tous deux se balancer un instant entre le bord et le vide au-dessus de l’enfer blanc, puis qu’il reprit pied et le poussa en arrière, et, pendant un instant, maintint fermement le corps de Francisco sur toute sa longueur contre toute la longueur du sien, comme s’il avait voulu serrer le corps de son propre enfant. Son amour, sa terreur, son soulagement ne formèrent qu’une seule et unique phrase :

— Fais gaffe, espèce d’idiot !

Francisco étendit la main pour attraper un morceau de glaise et recommença.

Quand la tâche fut achevée et que le trou fut obstrué, Rearden prit conscience de la douleur tordante dans les muscles de ses bras et de ses jambes, que son corps n’avait plus assez de

force pour se déplacer ; et cependant, il se sentait comme s'il était en train d'arriver à son bureau le matin, impatient de résoudre les dix problèmes suivants.

Il regarda Francisco et remarqua pour la première fois que leurs vêtements avaient des trous similaires à ceux qu'aurait fait une lame, que leurs mains saignaient, et qu'une petite pièce de peau avait été arrachée de la tempe de Francisco, et que quelque chose de sanguignolant se balançait vers le bas sous sa pommette. Francisco repoussa les lunettes de protection de ses yeux et lui adressa un large sourire : c'était un sourire matinal.

Un jeune homme, avec un air à la fois de peine chronique et d'impertinence, se précipita vers lui en pleurant :

— Je n'ai rien pu faire, Monsieur Rearden !

Puis il se lança dans un discours d'explication. Rearden lui tourna le dos sans mot-dire. C'était l'assistant en charge de la surveillance de la pression du fourneau, un jeune homme qui sortait du collège.

Quelque part à l'extérieur des limites de la conscience de Rearden, il y avait la pensée que les accidents de cette nature étaient en train d'arriver plus fréquemment, depuis quelques temps, causés par le genre de minerai qu'il était en train d'utiliser, mais il devait utiliser tout minerai qu'il pouvait se procurer.

Il y avait la pensée que ses employés les plus anciens avaient toujours été capables de prévenir les désastres ; n'importe lequel d'entre-eux aurait vu les signes avant-coureurs d'un accrochage et auraient su comment le prévenir ; mais il ne restait plus un seul d'entre-eux et il devait employer n'importe quels hommes qu'il pouvait trouver.

A travers les volutes de vapeur tourbillonnante autour de lui, il remarqua que ce furent les hommes les plus vieux qui s'étaient précipités depuis toute l'usine pour combattre l'incident, et qui maintenant se tenaient en ligne et recevaient les premiers soins du service médical. Il se demanda ce qui arrivait aux jeunes de ce pays. Mais cet étonnement fut avalé par la vue du visage de ce jeune collégien qu'il ne supportait même pas de regarder, par une vague de mépris, par la pensée sans mots que ci c'était *ça*, l'ennemi, alors il n'y avait pas de quoi avoir peur.

Toute ces choses venaient à lui puis disparaisaient dans l'au-delà de l'obscurité, ce qui lui en cachait la vue était Francisco

d'Anconia. Il vit Francisco donnant des ordres aux hommes autour de lui. Ils ne savaient pas qui il était ni d'où il sortait, mais ils l'écoutaient : ils savaient que c'était un homme qui connaissait son travail. Francisco s'interrompit en plein milieu d'une phrase lorsqu'il vit Rearden s'approcher et écouter, puis il dit en riant :

— Oh, je vous demande pardon !

Rearden répondit :

— Continuez. Tout ce que vous dites est tout à fait correct.

Ils n'échangèrent pas un mot, lorsqu'ils se retrouvèrent marchant côte à côte dans l'obscurité, en direction des bureaux. Interieurement, Rearden ressentait un rire exaltant, il sentait qu'il voulait à son tour adresser un clin d'œil à Francisco, comme à un compagnon de conspiration qui venait d'apprendre un secret que Francisco n'aurait pas voulu admettre. Il lançait un regard, de temps à autre, mais Francisco ne le regardait pas.

Au bout d'un moment, Francisco dit :

— Vous m'avez sauvé.

Le remerciement se trouvait dans la façon dont il l'avait dit.

Rearden étouffa un rire.

— Vous avez sauvé mon fourneau.

Ils avançaient silencieusement. Rearden se sentit devenir plus léger à chaque pas qu'il faisait. Levant la tête dans l'air glacé, il vit la paisible obscurité du ciel et une étoile solitaire au-dessus d'une grande cheminée dont le lettrage disposé verticalement disait : REARDEN STEEL. Il se dit combien il était heureux d'être encore en vie.

Il ne s'était pas attendu au changement qu'il vit sur le visage de Francisco, lorsqu'ils se trouvèrent à la lumière de son bureau. Les choses qu'il avait remarquées à côté de la lueur du fourneau étaient parties. Il s'était attendu à un air de triomphe, de moquerie pour toutes les insultes que Francisco avait entendu sortir de sa bouche, un air d'attente d'excuses qu'il aurait été joyeusement impatient de présenter. Mais au lieu de cela, il vit un visage rendu dépourvu de vie par un étrange découragement.

— Etes-vous blessé ?

— Non… non, pas du tout.

— Venez ici. ordonna Rearden en ouvrant la porte de sa salle de bain.

— Regardez-vous.

— C'est pas grave. Vous, venez voir.

Pour la première fois, Rearden eut l'impression d'être le plus âgé d'eux deux ; il éprouva le plaisir de prendre Francisco en charge ; il en tira un sentiment protecteur, confiant, amusé, et paternel. Il lava la poussière de suie et de charbon qui lui recouvrait le visage, il appliqua du désinfectant et des pansements sur les plaies de sa tempe, de ses mains et de ses coudes écorchés. Francisco obéit en silence.

Rearden demanda, sur le ton de salut le plus éloquent qu'il pouvait offrir :

— Où avez-vous appris à travailler comme ça ?

Francisco haussa les épaules.

— J'ai été élevé dans les environs de toutes sortes de haut-fourneaux, répondit-il avec indifférence.

Rearden n'aurait pu décrypter l'expression de son visage : c'était seulement un air d'immobilité toute particulière, tandis que ses yeux demeuraient fixés sur quelque vision secrète et personnelle qui faisait se tendre sa bouche en une ligne exprimant une auto-dérision blessante, aigrie et désolée.

Ils ne parlèrent plus jusqu'à ce qu'ils soient de retour dans le bureau.

— Vous savez, fit Rearden, « tout ce que vous avez dit ici était vrai. Mais ce n'était qu'une partie de l'histoire. L'autre était ce que vous avez fait cette nuit. Vous ne voyez pas ? Nous sommes capables d'*agir*. Pas eux. Et donc, c'est nous qui allons gagner, à la fin ; peu importe ce qu'ils nous font entre temps. »

Francisco ne répondit pas.

— Ecoutez, continua Rearden, « je sais quel a été le problème, avec vous. Vous n'en avez jamais rien eu à faire d'accomplir une vraie journée de travail, durant votre vie. Je croyais que vous étiez assez vaniteux, mais je vois que vous n'avez pas la moindre idée des ressources qui sont en vous. Oubliez votre fortune un moment et venez travailler avec moi. Je vous ferais démarrer comme chef de fourneau quand vous voulez. Vous ne savez pas le bien que ça vous fera. En quelques petites années, vous serez prêt à apprécier et à diriger d'Anconia Copper. »

Il s'attendit à un éclat de rire et il s'était déjà préparé à défendre son idée ; au lieu de ça, il vit Francisco secouer lentement la tête, comme s'il ne pouvait faire confiance à sa voix, comme s'il avait peur–devait-il parler–qu'il accepterait.

Au bout d’un moment, il dit :

— Monsieur Rearden… je pense que j’échangerais le restant de ma vie contre une année en temps que votre chef de haut-fourneau. Mais je ne le peux pas.

— Pourquoi pas ?

— Ne me le demandez pas. C’est… une question personnelle.

La vision de Francisco que Rearden avait eu jusqu’ici à l’esprit, qu’il avait tout d’abord trouvé détestable, puis irrésistiblement attirante, avait été celle d’une personne dont l’incapcité à souffrir était rayonnante. Ce qu’il voyait maintenant dans les yeux de Francisco était une torture qui avait été patiemment cultivée, une torture muette et sévèrement contrôlée.

Francisco étendit silencieusement la main pour prendre son pardessus.

— Vous n’allez pas partir, n’est-ce pas ? demanda Rearden.

— Si.

— Ne voulez-vous pas finir ce que vous aviez à me dire ?

— Pas cette nuit.

— Vous vouliez que je réponde à une question. Qu’est-ce que c’était ?

Francisco secoua la tête.

— Vous aviez commencé par “comment je peux”… Comment puis-je… quoi ?

Le sourire de Francisco fut comme un gémissement de douleur, le seul gémissement qu’il s’autoriserait.

— Je ne vous la poserai pas, Monsieur Rearden. Je connais la réponse.

CHAPITRE
IV

LA CAUTION DE LA VICTIME

Le dindon rôti avait coûté $30. Le *Champagne* avait coûté $25. La nappe en dentelle, un enchevètrement compliqué de grappes et de feuilles de vigne iridescent formant un candélabre, avait coûté $2.000. Le service de table bleu et or en *Chine* blanc translucide, dessiné par un artiste, avait coûté $2.500. L'argenterie avec des couronnes de laurier de style *Empire* au centre desquelles avaient été gravées les initiales L.R. avait coûté $3.000. Mais on tenait pour bien peu spirituel de penser à des questions d'argent et d'essayer de se représenter ce qu'il valait.

Un sabot de paysant doré à la feuille rempli d'œillets, de grappes de raisin et de carottes trônait au centre de la table. Des bougies avaient été placées à l'intérieur de citrouilles évidées et dans lesquelles des bouches avaient été découpée, lesquelles vomissaient des raisins, des noisettes et des bonbons sur la nappe. C'était un dîner de *Thanksgiving*[1], et les trois qui faisaient face à Rearden autour de la table étaient sa femme, sa mère et son frère.

1. Jour de fête populaire américain célébré le quatrième jeudi de novembre. Ce jour-là, on remercie Dieu par des prières et des réjouissances pour les bonheurs que l'on a pu recevoir durant l'année. En cette occasion, une dinde est symboliquement dégustée lors d'un repas, en souvenir des indiens Powhatan–et plus particulièrement de Pocahontas, membre de cette tribu–qui offrirent, en 1607, des pigeons et dindes cuites aux premiers pèlerins anglais débarquant sur la terre d'Amérique. Il est dit que Pocahontas aurait ainsi sauvé la vie du capitaine John Smith. Depuis lors, la dinde cuite est devenue le symbole de cette fête joyeuse célébrée par tous aux Etats-Unis. La date exacte de cet évènement est encore aujourd'hui controversée. *(N. d. T.)*

— Cette nuit est le moment de remercier Dieu pour sa bénédiction. dit la mère de Rearden, « Dieu a été bon avec nous. Il y-a des gens partout dans le pays qui n'ont rien apporté à manger chez eux, ce soir, et il y en a même qui n'ont même pas de maison, et bien plus encore se retrouvent au chômage chaque jour.

Ça me donne la chair de poule quand je regarde autour de moi, en ville. Pourquoi ? Pas plus tard que la semaine dernière, je suis tombé sur Lucie Judson–Henry, tu te souviens de Lucie Judson ? Elle était notre voisine d'à côté, dans le Minnesota, quand tu avais douze ans. Elle avait un garçon qui avait à peu près ton âge. Je ne savais pas ce qu'elle était devenue après que nous ayons déménagé à New York ; ça doit faire une bonne vingtaine d'années, maintenant. Et bien, ça m'a donné la chair de poule de voir ce qu'elle est devenue… juste une espèce de vieille sorcière sans dents, habillée avec un pardessus d'homme, mendiant à l'angle d'une rue. Je me suis dit : "ça aurait pu être moi, si je n'avais pas reçu la grâce de Dieu". »

— Et bien puisqu'on en est aux remerciements, dit Lillian sur un ton gai, « je pense que nous ne devrions pas oublier Gertrude, la nouvelle cuisinière. Elle est une artiste. »

— Moi, je suis juste en train de devenir vieux-jeu. dit Philip, « Je vais juste remercier la mère la plus adorable de la planète. »

— Et bien, quelle en est la raison ? dit la mère de Rearden, « Nous devrions plutôt remercier Lillian pour ce dîner, et pour tout le mal q'elle s'est donné pour le rendre aussi joli. Elle a passé des heures à dresser la table. C'est vraiment mignon, et si original. »

— C'est le sabot en bois qui fait cet effet là. dit Philip en inclinant sa tête sur le côté pour l'étudier avec un air d'appréciation critique, « C'est la touche de l'expert. N'importe qui peut utiliser des bougies, de l'argenterie et des autres saloperies, ça demande pas plus que de mettre du *fric*… mais ce sabot là, "ça prend la tête". »

Rearden ne disait rien. La lumière de la bougie se mouvait sur son visage aussi immobile que celui d'un portrait ; le portrait arborait une expression de courtoisie impersonnelle.

— Tu n'as pas touché à ton vin. fit sa mère en lui adressant un regard. « Ce que je pense, c'est que tu devrais adresser un

toast en reconnaissance pour tous les gens de ce pays qui t'ont tant donné. »

— Henry n'est pas d'humeur pour cela, Mère, dit Lillian. « Je crains que *Thanksgiving* soit un jour de fête ne s'adressant qu'aux gens qui ont la conscience *claire*. »

Elle leva son verre, mais s'interrompit à mi-course avant de le porter à ses lèvres, et demanda :

— Tu n'as pas l'intention de faire quelque déclaration fracassante à ton procès, demain ; n'est-ce pas, Henry ?

— Mais si.

Elle reposa le verre.

— Qu'est-ce que tu vas faire ?

— Tu le verras bien demain.

— Tu n'imagines tout de même pas que tu vas t'en tirer de cette façon !

— Je ne sais pas ce que tu imagines que je vais dire pour m'en tirer.

— Est-ce que tu réalises que les charges qui sont portées contre toi sont vraiment graves ?

— Mais oui.

— Tu as bien admis que tu as vendu le *Metal* à Ken Danagger.

— Mais oui.

— Ils pourraient bien t'envoyer en prison pour dix ans.

— Je ne pense pas qu'ils le feront, mais c'est possible, en effet.

— Est-ce que tu as lu les journaux, Henry ? demanda Philip avec une étrange sorte de sourire.

— Non.

— Oh, tu devrais !

— Le devrais-je ? Pourquoi donc ?

— Du devrais voir les noms qu'ils t'ont donné !

— Ça c'est intéressant. dit Rearden–la remarque avait indiqué que le sourire de Philip était un sourire de plaisir.

— Je ne comprends pas, dit sa mère. « En *prison* ? Vous avez dit “en prison”, Lillian ? Henry, est-ce qu'on va t'envoyer en prison ? »

— Ça se pourrait.

— Mais c'est ridicule. Fait quelque chose contre ça !

— Quoi ?

— Je ne sais pas. Je n'y compends rien. Les gens repectables

ne vont pas en prison. Fait quelque chose. Tu as toujours su quoi faire, en affaires.

— Ce n'était pas ce genre d'affaires.

— Je ne peux pas le croire. sa voix avait la même tonalité que celle d'un enfant gâté effrayé, « Tu dis ça juste pour être méchant. »

— Il est en train de nous faire son *sketch* du héros, Mère. dit Lillian. Elle sourit froidement en se tournant vers Rearden, « Ne penses-tu pas que ton attitude est parfaitement futile ? »

— Non.

— Tu sais bien que des affaires de ce genre ne sont pas… de celles qui devraient normalement se terminer au tribunal. Il y-a des moyens de l'éviter, d'arranger les choses à l'amiable… quand on connait les *bonnes personnes*.

— Je ne connais pas de "bonnes personnes".

— Regarde Orren Boyle. Il en a tant fait, et de bien pires que tes petites broutilles de marché noir, mais il est assez intelligent pour se tenir à l'écart de la justice.

— Et bien alors je ne suis pas assez intelligent.

— Ne crois-tu pas qu'il serait temps de faire un effort pour t'adapter aux usages de notre époque ?

— Non.

— Et bien alors dans ce cas, je ne vois pas comment tu peux prétendre que tu es une sorte de victime. Si tu vas en prison, tu n'auras qu'à t'en prendre à toi-même.

— De quelles prétensions es-tu en train de parler, Lillian ?

— Oh, je sais bien que tu penses que tu es en train de te battre au nom d'une sorte de "principe"… mais, en fait, c'est seulement une histoire de ton incroyable vanité. Tu fais tout ça pour aucune autre raison que de penser que *tu* as raison.

— Tu penses qu'*ils* ont raison ?

Elle haussa les épaules.

— La voila, justement la vanité dont je suis en train de parler ; l'idée disant qu'il est important de savoir qui a raison et qui a tort. C'est la plus insupportable forme de vanité, cette insistence à toujours vouloir "bien faire". Comment sais-tu ce qui est bien, d'abord ? Et qui ne pourra jamais le savoir ? Ça n'est rien d'autre que l'illusion de flatter ton propre ego, et de blesser les autres gens en faisant étalage de ta supériorité devant eux.

Il était en train de la regarder avec un intérêt attentif.

— Pourquoi cela “blesserait”-il les gens, si ce n’est rien d’autre qu’une illusion ?

— Est-il nécessaire pour moi de démontrer que dans ton cas, ce n’est rien d’autre que de l’hypocrisie ? C’est pour ça que je trouve ton attitude absurde. Les questions de “qui a tort” et “qui a raison” n’ont rien à voir avec l’existence humaine. Et tu n’es certainement rien d’autre qu’un être humain… ce n’est pas vrai, Henry ? Tu n’es pas mieux que n’importe lequel des hommes auxquels tu vas faire face demain. Je pense que tu devrais te rappeler que tu es bien mal placé pour défendre quelque principe que ce soit. Peut-être es-tu une victime dans ce capharnaüm particulier, peut-être qu’ils sont en train d’utiliser un truc dégueulasse contre toi, mais… et alors ? Ils le font parce qu’ils sont faibles ; ils n’ont pas pu résister à la tentation de mettre la main sur ton *Metal* et de se faire les muscles sur tes bénéfices, parce qu’ils n’ont pas d’autre solution pour devenir riches. Pourquoi devrais-tu les en blâmer ensuite ? C’est juste une question de différentes sortes de scrupules, mais c’est la même camelote de tissu humain qui se laisse aller aussi rapidement. Tu ne serais pas tenté par l’argent, parce que c’est tellement facile pour toi d’en faire.

Mais tu ne supporterais pas d’autres genres de pressions, et tu tomberais tout aussi ignominieusement. N’ai-je pas raison ? Donc tu n’as aucun droit de t’indigner contre eux à propos du “droit”. Tu n’as aucune supériorité morale à affirmer ou à défendre. Et si tu n’en as pas, alors où veux-tu en venir en t’engageant dans une bataille que tu ne peux pas gagner ? Je suppose qu’on doit pouvoir trouver une sorte de satisfation à être un martyre, quand on est au-dessus de tout reproche. Mais toi… qui donc es-tu pour te permettre de jeter la première pierre ?

Elle fit une pause pour apprécier l’effet. Il n’y en avait aucun, sauf que son air intéressé semblait s’être intensifié ; il écoutait comme s’il était maintenu attentif par quelque sorte de curiosité scientifique. Ce n’était pas ce qu’elle avait escompté.

— Je crois que tu me comprends. ajouta-elle.

— Non. Pas vraiment.

— Je pense que tu devrais abandonner l’illusion de ta propre perfection, laquelle, tu le sais si bien, n’est qu’un *mirage*. Je pense que tu devrais apprendre à rencontrer d’autre gens et à t’entendre avec. Le jour des héros appartient au passé. C’est le

jour de l'humanité, d'une façon plus profonde que tu l'imagines. On n'attend plus des êtres humains qu'ils soient des saints, ni qu'ils soient punis pour leurs pèchés. Personne n'a raison ou a tort ; nous sommes tous ensemble dans la même barque, nous sommes tous humains… et l'humain *est* l'imparfait. Ça ne te rapportera rien, demain, de prouver qu'ils ont tort. Tu devrais plutôt lâcher prise de bonne grâce, simplement parce que c'est la seule décision pratique que tu puisses prendre. Tu devrais te taire, *précisément* parce qu'ils ont tort. Ils l'apprécieront. Fais des concessions aux autres et ils t'en feront en retour. Vis ta vie et laisse les autres vivre. Donne et prends. "Lâche du lest" et "mets un peu d'eau dans ton vin". C'est ça la politique de notre époque ; et il est temps que tu l'acceptes. Ne me dis pas que tu es "trop bon" pour ça. Tu sais bien que tu ne l'es pas. Tu sais que je le sais bien.

L'expression de ses yeux, qui semblaient êtres intensément absorbés et fixés sur quelque point dans l'espace, n'était pas une forme de réponse à ses mots : c'était une réponse à la voix d'un homme qui était en train de lui dire, "Pensez-vous que ce à quoi vous êtes en train de faire face est uniquement une conspiration pour saisir vos richesses ? Vous, qui connaissez la source de la richesse, devriez savoir que c'est bien plus et bien pire que cela."

Il se tourna pour regarder Lillian. Il était en train de jauger la pleine mesure de son échec ; dans l'immensité de sa propore indifférence. Le bourdonnement de ses insultes était comme le son lointain d'une machine à riveter, une longue pression impotente qui n'atteignait rien à l'intérieur de lui.

Il avait entendu ses rappels étudiés de sa culpabilité durant toutes les soirées qu'il avait passé chez lui pour les trois derniers mois. Mais la culpabilité avait été une émotion qu'il s'était trouvé incapable d'éprouver. La punition qu'elle avait voulu lui infliger était la torture de la honte ; et en fait, ce qu'elle avait infligé avait été la torture de l'ennui.

Il se souvint de sa brève entrevue–durant cette matinée à l'hôtel Wayne-Falkland–d'un défaut dans son système de punition, qu'il n'avait d'ailleurs pas examiné plus attentivement. Maintenant, il était en train de se l'exposer pour la première fois. Elle voulait se faire plus pressante en utilisant la souffrance du déshonneur ; mais son propre sens de l'honneur était la seule arme dont elle disposait pour le mettre en

application. Elle était à la recherche d'une prise sur lui, qui lui permettrait de "faire sortir" de lui une reconnaissance de sa "dépravation morale" ; mais seule sa rectitude morale pourrait attacher de l'importance à un tel verdict. Elle cherchait à le blesser en utilisant son propre mépris pour ce faire ; mais il ne pouvait s'en sentir blessé, aussi longtemps qu'il n'éprouvait aucun respect pour son jugement. Elle voulait le punir pour la douleur qu'il lui avait causée, et elle utilisait cette douleur comme une arme dirigée contre lui, comme si elle voulait lui extorquer son agonie en utilisant son sentiment de pitié. Mais le seul outil dont elle disposait était sa bienveillance, son inquiétude pour elle, sa compassion. Le seul pouvoir sur lequel elle comptait était le pouvoir des vertus de Rearden. Qu'allait-il arriver s'il choisissait de les lui retirer ?

La question de la culpabilité, se dit-il, devait rester du ressort de sa propre admission du code de justice qui prononçait sa sentence de culpabilité. Il ne l'acceptait pas ; il ne l'avait jamais fait. Ses propres vertus, toutes les vertus dont elle avait besoin pour appliquer sa punition avec efficacité, provenaient d'un autre code et existaient sur un autre plan.

Il ne ressentait aucune culpabilité, aucune honte, aucun regret, aucun déshonneur. Il ne ressentait aucune inquiétude pour aucun verdict qu'elle aurait pu prononcer à son encontre : il avait perdu tout respect pour le jugement de Lillian depuis déjà bien longtemps. Et la seule chaîne qui le retenait encore était un dernier reste de pitié.

Mais quel était le code sur lequel elle était en train d'agir ? Quel sorte de code autorisait le concept d'une punition qui requiérait comme source la vertu propre de la victime, pour qu'elle puisse fonctionner ?

Un code, se dit-il, qui pourrait détruire *seulement* ceux qui l'observeraient ; une punition qui ne pourrait faire souffrir *que* l'honnête, tandis que le malhonnête s'en sortirait sans une égratignure. Quelqu'un pouvait-il concevoir une infamie plus basse que de placer la vertu et la souffrance sur un même plan, de faire de la vertu, et non pas du vice, la source et le levier de la souffrance ?

S'il était le genre de pourriture dont elle cherchait à le persuader qu'il l'était, alors aucune question relevant de son

honneur et de sa valeur morale n'aurait d'importance pour lui. S'il avait pu croire qu'il l'était, alors qu'était dans ce cas la nature de sa tentative ?

Pour compter sur sa vertu et l'utiliser comme instrument de torture, pour pratiquer le chantage en se servant de la générosité de la victime comme seul moyen d'extortion, pour accepter le cadeau de la bonne volonté d'un homme, afin d'en faire un outil qui se retournait contre son donnateur pour le détruire ?… Il se tenait immobile sur sa chaise pour contempler la formule d'un diable si monstrueux qu'il était capable de le nommer, mais il avait peine à croire une telle chose possible.

Il se tenait vraiment immobile, ainsi maintenu par le martellement d'une unique question : Est-ce que Lillian connaissait l'exacte nature de sa tentative ?... s'agissait-il d'une politique consciencieusement élaborée en pleine connaissance de ce qu'elle impliquait ? Il soupira ; il ne la haïssait pas suffisamment pour aller jusqu'à croire une pareille chose.

Il la regarda. Elle était à cet instant absorbée par la tâche de couper un *plum pudding*[1] qui se dressait comme un mont de flammes bleues posé sur un plateau d'argent devant elle, et dont la lueur dansait devant son visage et sa bouche riante–elle était en train de plonger un couteau d'argent dans la flamme, avec toute l'expertise que trahissait le mouvement courbe de son bras gracieux. Il y avait des feuilles métalliques, dans les tons de rouge, or et marron de l'automne, posées sur une épaule de sa robe de velour noir ; elles scintillaient à la lueur des bougies.

Il ne parvenait pas à se débarrasser de l'impression–qu'il avait continuellement accepté puis rejetée durant ces trois derniers mois–que sa vengeance n'était pas une forme de désespoir, ainsi qu'il l'avait supposé ; l'impression, qu'il considérait comme inconcevable, qu'elle en tirait *du plaisir*. Il ne pouvait trouver aucune trace de peine dans ses manières. Elle arborait un air de confiance qui lui était nouveau. Elle semblait se sentir pour la première fois dans *sa* maison. Même si tout ce qui se trouvait à l'intérieur était le fait de ses choix et goût, elle avait toujours semblé se comporter comme la brillante et efficace

1. Déssert anglais traditionnellement servi le jour de Noël et qui est généralement fait d'une pâte à pain particulière cuite à la vapeur, riche en fruits séchés et en noisettes, et de graisse de bœuf ou de mouton. Il se présente sous la forme extérieure d'un gâteau dont l'aspect sombre est dû à l'usage de sucre roux pour sa préparation. Du *brandy* et du jus de citron peuvent y être ajoutés. *(N. d. T.)*

directrice d'un hôtel de haut *standing*, pleine de resentiment, qui garde toujours le sourire, telle une expression d'amusement aigri pour sa position d'infériorité par rapport aux propriétaires.

L'amusement était toujours là, mais l'amertume était partie. Elle n'avait pas pris de poids, mais ses caractéristiques physiques avaient perdu leur délicate dureté, ce qui lui donnait un air de satisfaction plus doux et plus flou ; même sa voie avait mué, comme si elle était devenue boulotte.

Il n'entendait pas ce qu'elle était en train de dire ; elle était en train de rire à travers les dernières lueurs des flammes bleues, tandis qu'il était en train de peser cette question : « le savait-elle ? » Il était certain d'avoir découvert un secret bien plus grand que le problème de son mariage, d'avoir découvert la formule d'une politique qui était pratiquée plus largement à travers le monde qu'il n'aurait osé le contempler sur l'instant. Mais d'inculper un être humain pour cette pratique était un verdict de damnation irrévocable, et il savait qu'il ne croyait pas possible que quiconque puisse faire une chose pareille, aussi longtemps qu'il y avait encore un peu de place pour le doute.

Non, se dit-il, en regardant Lillian avec le dernier effort de sa générosité ; il ne la croyait pas capable de cela.

Au nom de n'importe quels grâce et orgueil qu'elle pouvait posséder ; au nom de ces quelques instants où il avait vu un sourire de joie sur sur son visage, le sourire d'un être *vivant* ; au nom d'une ombre furtive d'amour qu'il avait une fois ressenti pour elle ; il ne prononcerait pas pour elle un verdict de *totale diablerie*.

Le serveur fit glisser une assiette de *plum pudding* devant lui, et il entendit la voix de Lillian :

— Où étais-tu durant les cinq dernières minutes, Henry… où cela ne serait-il pas plutôt : durant “le dernier siècle” ? Tu ne m'as pas répondu. Tu n'as pas entendu un mot de ce que je disais.

— J'ai entendu. répondit-il doucement, « Je ne sais ce que tu es en train d'essayer de manigancer. »

— En voila une drole de question ! intervint sa mère. « N'est-ce pas courageux ? Elle est en train d'essayer de te sauver de la prison ; c'est ça qu'elle est en train d'essayer d'accomplir. »

Ça pourrait être vrai, se dit-il ; peut-être que, en suivant le raisonnement de quelque grossier schéma immature et poltron,

le but de leur méchanceté était un désir de le protéger, de le briser pour le faire ployer vers un compromis. C'est possible, se dit-il ; tout en sachant qu'il n'y croyait pas.

— Tu as toujours été impopulaire, dit Lillian, « et ça va bien au-delà d'un sujet en particulier. C'est cette attitude d'inamovible fermeté qui est en toi. Les hommes qui vont te mettre à l'épreuve savent ce que tu penses. C'est pour ça qu'ils vont être sévères avec toi, tandis qu'ils laisseraient partir un autre homme. »

— Pourquoi, non. Je ne pense pas qu'ils savent ce que je pense. Et c'est bien pour ça que je dois le leur faire savoir, demain.

— A moins de leur montrer que tu as l'intention de renoncer et de coopérer, tu n'auras aucune chance. Tu t'es montré trop ferme.

— Non, je me suis trop laissé faire.

— Mais s'ils te mettent en prison, dit sa mère, que va-t-il arriver à ta famille ? Y-as-tu pensé ?

— Non, je n'ai pas songé à ça.

— As-tu songé à la disgrâce que ça va nous amener ?

— Maman, est-ce que tu comprends de quoi il retourne, dans cette affaire ?

— Non. Pas du tout, et je ne veux pas comprendre. Ce sont des histoires de magouilles financières et politiques. Il y a toujours des histoires de magouilles politiques dans les affaires, et il y-a toujours des histoires de magouilles financières dans la politique. Je n'ai jamais voulu en savoir plus, ni dans un cas, ni dans un autre. Ça m'est égal de savoir qui a raison ou qui a tort, mais je pense qu'un homme devrait songer à sa famille, *d'abord*. Ne sais-tu pas ce que tout ça va nous faire ?

— Non, Maman, je ne le sais pas et ça m'est égal.

Sa mère le regarda, horrifiée.

— Et bien, je pense que vous avez une attitude très campagnarde, tous autant que vous êtes. dit tout à coup Philip, « Personne ici ne semble se sentir concerné par les aspects sociaux de cette affaire, qui sont bien plus vastes. Je ne suis pas d'accord avec toi, Lillian. Je ne vois pas pourquoi tu dis qu'ils sont en train d'utiliser un truc dégueulasse contre Henry, et qu'il est peut être dans le vrai. Moi je pense qu'il est coupable "un maximum". Maman, je peux très facilement t'expliquer toute l'histoire. Il y a rien d'inhabituel dans tout ça, les

tribunaux sont pleins d'affaires comme ça. Les affairistes sont en train de tirer profit des mesures d'urgence nationales pour se goinfrer. Ils violent les décrets qui protègent le bien commun des citoyens ; juste pour s'en mettre plein les fouilles. Ils sont les profiteurs d'un marché noir qui deviennent riches en piquant aux pauvres leur part qui leur revient de droit, juste en pleine période de pénuries. Ils poursuivent une politique antisociale sans pitié, qui consiste à retirer le pain de la bouche des travailleurs, et qui est basée sur rien d'autre que la convoitise et l'égoïsme. Ça ne sert à rien de tergiverser, on sait tous ça… et je trouve que c'est lamentable. »

Il parlait d'une façon directe et grossière, comme s'il était en train d'expliquer une évidence à une bande d'adolescents ; le ton qu'il employait suggérait l'assurance d'un homme qui savait que la moralité qu'il défendait n'était pas ouverte à la discussion.

Rearden le regardait comme s'il était en train d'étudier un objet qu'il voyait pour la première fois. Quelque part dans les profondeurs de l'esprit de Rearden, il y avait la voix douce d'un homme qui lui disait en martelant ses mots sur un rythme inexorable : "…de quel droit ? Selon quel code de valeurs ? Selon quel standard ?"

— Philip, dit-il sans élever la voix, « prononce encore une parole du même genre que celles que tu viens de dire, et tu te retrouveras immédiatement dans la rue, avec le costume que tu t'es mis sur le dos, et avec le peu de monnaie que tu as dans ta poche, et rien d'autre. »

Il n'entendit aucune réponse, aucun son, aucun mouvement. Il nota que l'immobilité des trois qui se trouvaient autour de la table ne portait aucune marque d'étonnement. L'attitude choquée que montraient leurs visages n'était pas celle que l'on s'attendrait à voir sur le visage de gens qui viendraient d'entendre une soudaine explosion, mais celui de gens qui viendraient de prendre conscience qu'ils étaient en train de jouer avec une bombe dont la mèche serait allumée. Personne ne s'écria quoi que ce soit; il n'y eut pas de protestation ni question ; ils savaient qu'il mettrait sans aucun doute sa menace à exécution, comme ils savaient tout ce que cela impliquerait.

Il eut un sentiment de malaise presque imperceptible qui lui dit qu'ils l'avaient anticipé, bien avant qu'il le fasse.

— Tu… tu ne jetterais pas ton propre frère à la rue, tout de

même ? dit finalement sa mère ; ce n'était pas une demande, mais une supplication.

— Je le ferais.

— Mais il est *ton frère*… Ça ne signifie donc rien, pour toi ?

— Non.

— Peut-être qu'il va un peu trop loin, parfois, mais ce ne sont que des paroles sans fondement, c'est juste cette façon de parler des jeunes d'aujourd'hui, il n'a pas vraiment conscience de ce qu'il dit.

— Et bien alors, laisse-le apprendre.

— Ne soit pas si dur avec lui… il est plus jeune que toi et… et plus faible. Il… Henry, ne me regarde pas de cette façon ! Je ne t'ai jamais vu comme ça… Tu ne devrais pas l'effrayer comme ça. Tu sais bien qu'il a besoin de toi.

— Le sait-il ?

— Tu ne peux pas être si dur avec un homme qui a besoin de toi, ça te pésera sur la conscience pour tout le restant de ta vie.

— Certainement pas.

— Tu devrais être gentil, Henry.

— Je ne le suis pas.

— Tu devrais avoir de la pitié.

— Je n'en ai pas.

— Un homme bon sait comment pardonner.

— Je ne pardonne pas.

— Tu ne voudrais tout de même pas que je crois que tu es un égoïste ?

— C'est ce que je suis.

Les yeux de Philip fixaient alternativement l'une puis l'autre. On aurait dit un homme qui avait toujours été certain d'avoir les deux pieds solidement ancrés sur un bloc de granite, et qui venait soudainement de découvrir qu'il s'agissait en fait d'une fine couche de glace qui craquait maintenant partout autour de lui.

— Mais je… tenta-t-il, puis stoppa ; le son de sa voix suggérait des pas éprouvant la glace, « Mais, j'ai pas droit à la liberté d'expression ? »

— Dans ta propre maison. Pas dans la mienne.

— J'ai pas le droit d'avoir mes idées à moi ?

— A tes frais. Pas aux miens.

— Tu ne tolères pas les différences d'opinion ?

— Pas quand c'est moi qui paye les factures.

— Et y a rien d'autre qui compte que l'argent, même pour ça aussi ?

— Si. Le fait que ce soit *mon* argent.

— Tu veux pas considérer aucune valeur plus…–il était sur le point d'ajouter "élevée", puis il changea d'avis–« …aucun autre aspect ? »

— Non.

— Mais je suis ton esclave.

— Suis-je le tiens ?

— Je comprends pas ce que tu… Il s'interrompit ; il venait de comprendre.

— Non, dit Rearden, tu n'es pas "mon esclave". Tu es libre de débarrasser le plancher quand tu veux.

— Je… je parlais pas de ça.

— Moi si.

— Je pige pas. T'as toujours connu mes idées politiques. T'as jamais rien dit contre, avant.

— C'est vrai. dit Rearden d'un air grave, « Peut-être que je te dois une explication, si mon attitude t'as induit en erreur. J'ai fait de mon mieux pour ne jamais te rappeler que tu vis de ma charité. Je pensais que c'était à toi de t'en souvenir. Je pensais que tout être humain qui accepte l'aide d'un autre sait que la bonne volonté de celui qui donne est son seul motif, et que la bonne volonté est le paiement qu'il lui doit en retour. Mais je vois que je me suis trompé. Tu as eu ta nourriture sans avoir à la gagner et tu as conclu que l'affection n'avait pas besoin d'être gagnée non plus. Tu as conclu que j'étais la personne dans le monde sur laquelle il était le plus facile de cracher, et ce précisément parce que je te tiens par la gorge. Tu as conclu que je ne voudrais pas te le rappeler, et que je serais inhibé par la peur de heurter ta "sensibilité". Bon, et bien voila ; disons les choses comme elles sont : tu es un objet de charité qui a épuisé son crédit depuis longtemps.

Quelque soit l'affection que j'ai pu un jour avoir pour toi, elle a disparue. J'en ai rien à faire de toi, de ta destiné ou de ton avenir. Je ne vois aucune raison, quelqu'elle soit, justifiant mon envie de te nourrir. Si tu veux partir de cette maison, ça ne fera aucune différence pour moi que tu meurs de faim ou pas. Maintenant, voila quelle est ta position ici, et je compte bien sur le fait que tu t'en souviennes, si tu espères y rester. Sinon, dégage. »

A l’exception d’un moment où il rentra un tout petit peu sa tête entre ses épaules, Philip ne montra aucune réaction.

— T’imagines pas que je suis content d’être ici. dit-il ; sa voix était sans vie et tremblante, « Si tu penses que je suis heureux, tu te trompes. Je donnerais n’importe quoi pour foutre le camp. » les mots étaient prononcés sur le ton du défi, mais la voix avait une curieuse qualité de prudence, « Si c’est ce tu ressens de tout ça, y vaudrait mieux que je parte. » les mots étaient une déclaration, mais il y eut une intonation particulière à la fin qui fut ponctuée d’une attente ; il n’y-eut pas de réponse, « T’as pas besoin de t’en faire pour mon avenir. J’ai besoin de l’aide de personne. Je peux très bien me débrouiller tout seul. » les mots s’adressaient à Rearden, mes les yeux étaient dirigés vers sa mère ; elle ne dit rien ; elle avait peur, ne serait-ce que de bouger, « J’ai toujours voulu faire ce que je voulais. J’ai toujours voulu vivre à New York, avec tous mes potes. » la voix ralentit et ajouta sur le ton d’une réflexion impersonnelle, comme si les mots s’adressaient à n’importe qui, « Bien sûr, j’aurai le problème d’avoir à maintenir une certaine position sociale… c’est pas ma faute si je suis embarrassé par un nom de famille qui est associé à un millionaire… j’aurai besoin d’assez d’argent pour une année où deux… pour m’installer suffisamment bien pour… »

— C’est pas moi qui vais te donner cet argent.

— Est-ce que je te l’ai demandé ? T’imagine pas que je pourrais pas l’avoir quelque part ailleurs, si je voulais ! T’imagine pas que je pourrais pas partir ! Je serais parti en une minute, si ça dépendait que de moi. Mais Maman a besoin de moi, et si jamais je l’abandonnais…

— Je me passerai de tes explications.

— Et puis tu m’as pas compris, Henry. J’ai rien dit qui t’insultait. Je parlais pas personnellement. J’étais seulement en train de discuter la perspective politique générale depuis un point de vue sociologique abstrait qui…

— Je me passerai de tes explications. dit Rearden à nouveau.

Il était en train de regarder le visage de Philip. Il se tenait à moitié courbé, ses yeux relevés pour le regarder. Les yeux étaient sans vie, comme s’ils ne regardaient rien ; ils ne contenaient aucune étincelle d’excitation, aucune sensation personnelle, ni de défi, ni de regret, ni de honte, ni de souffrance ; ils étaient des ovales vitreux qui ne contenaient

aucune réponse à offrir à la réalité, aucune tentative pour la comprendre, pour la peser, pour atteindre quelque verdict de justice–des ovales qui ne contenaient rien d'autre qu'une haine terne, immobile et gratuite.

— Je me passerai de tes explications. Tiens juste ta bouche fermée.

La répulsion qui poussa finalement Rearden à détourner son regard contenait un spasme de pitié. Il y eut un instant où il voulut saisir son frère par les épaules pour le secouer, pour crier : « Comment en es-tu arrivé à te faire ça à toi-même ? Comment as-tu pu en arriver jusqu'à un point où c'est tout ce qu'il reste de toi ? Pourquoi as-tu laissé s'en aller le merveilleux fait de ta propre existence ? »

…Il regarda ailleurs. Il savait que ça n'aurait servi à rien. Il remarqua avec un mépris las que les trois autour de la table étaient restés silencieux.

Durant toutes les années passées, la considération qu'il leur portait ne lui avait rien rapporté d'autre que leurs désagréables reproches satisfaits. Où était leur satisfaction aux airs de vertu, maintenant ?

Maintenant, il était temps d'adopter la forme de justice que dictait leur code de valeurs ; pour autant que la justice puisse tenir quelque place dans leur code. Pourquoi lui avaient-ils lancé toutes ces accusations de cruauté et d'égoïsme, qu'il en était arrivé à accepter comme la chorale éternelle de sa vie ? Qu'est-ce qui avait bien pu lui laisser accepter ça durant des années ? Il savait que les mots qu'il entendait dans son esprit étaient la clé de la réponse à cette question : *la caution de la victime*.

— Ne nous laissons pas emporter par des querelles. dit sa mère sur ton vaguement enjoué, « C'est *Thanksgiving*, aujourd'hui. »

Quand il regarda Lillian, il saisit quelque chose dans son regard qui lui fit être certain qu'elle l'avait regardé depuis longtemps ; ce quelque chose était de la panique.

Il se leva.

— Vous voudrez bien m'excuser, maintenant. adressa-t-il à la tablée en général.

— Où vas-tu ? demanda sèchement Lillian.

Il s'arrêta pour la regarder délibérément durant un instant, comme pour confirmer la signification qu'elle comprendrait

dans sa réponse.

— A New York.

Elle se dressa sur ses jambes.

— Cette nuit ?

— Maintenant.

— Tu ne peux pas aller à New York cette nuit !

Sa voix ne s'était pas élevée, mais elle contenait l'impérieux désespoir d'un cri d'avertisssment.

— Ce n'est pas le bon moment pour te le permettre. Pour te permettre de déserter ta famille, je veux dire. Tu devrais penser à tenir tes mains *propres*. Tu n'es pas en position de te permettre quoique ce soit que tu sais être de la dépravation.

« Selon quel code de valeurs ? » se dit Rearden. « Selon quel standard ? »

— Pourquoi souhaiterais-tu aller à New York, *cette* nuit ?

— Je pense, Lillian, que c'est pour la même raison que celle qui te fait vouloir m'en empêcher.

— Demain… il y-a ton procès.

— C'est bien ce que veux dire.

Il fit un mouvement pour se tourner, et elle éleva la voix :

— Je ne veux pas que tu partes !

Il sourit. C'était la première fois qu'il lui souriait depuis les trois derniers mois ; ce n'était pas le genre de sourire qu'elle aurait espéré.

— Je t'interdis de nous laisser ce soir !

Il tourna le dos et quitta la pièce.

Alors qu'il était assis au volant de sa voiture, et que la route verglacée et vitreuse défilait devant son visage et sous les roues, à une vitesse de 100 kilomètres par heure, il laissa la pensée de sa famille l'abandonner–et l'image de leurs visages partit en sens inverse dans l'abysse de vitesse qui avalait les arbres dénudés et les structures solitaires sur le bas-côté.

Il y-avait peu de circulation, et bien peu de lumières au milieu des groupes de maisons des villages et hameaux qu'il dépassait ; la vacuité de l'inactivité était le seul signe indiquant un jour de fête. Une lueur brumeuse, rouillée par le gel, faisait une brêve apparition durant quelque rares instants, et un vent froid qui s'engoufrait parfois dans les interstices de la voiture poussait des cris aigus faisant battre le toit de toile contre la structure métallique qui le retenait.

Par le fait de quelque presque imperceptible sens du contraste qu'il n'aurait pu définir, la pensée de sa famille fut remplacée par celle de l'"Infirmière en Chaleur", le garçon que Washington avait envoyé à son usine.

Au moment de sa mise en examen, il avait découvert que le garçon avait été au courant de ses affaires avec Danagger, pourtant il n'en avait parlé à personne.

« Pourquoi n'en avez-vous pas parlé à vos amis ? » lui avait-il demandé.

Le garçon avait spontanément répondu sans le regarder :

« Je voulais pas. »

« Ça faisait pourtant parti de votre travail, de justement garder un œil sur ce genre de choses, n'est-ce pas ? »

« Ouais. »

« Et puis, vos amis se seraient délecté d'entendre ça. »

« Je le savais. »

« Aviez-vous une idée de quelle superbe information il s'agissait, et de quel formidable échange vous auriez pu réaliser avec vos amis de Washington, dont vous m'avez un jour proposé les services–vous vous souvenez ?... les amis qui "occasionnent des frais" ? »

Le garçon n'avait pas répondu.

« Ça aurait pu vous faire monter vraiment très haut. Ne me dites pas que vous ne le saviez pas. »

« Je le savais. »

« Alors pourquoi n'avez-vous pas tiré profit de cette information. »

« Je ne le voulais pas. »

« Pourquoi pas ? »

« Sais pas. »

« Ecoutez, Monsieur "Non-absolu", vous êtes en train de jouer avec le feu. Feriez mieux de partir et d'assassiner quelqu'un le plus vite possible avant de vous faire attraper avec ça–cette raison qui vous a empêché de devenir un informateur–où sinon, vous allez vous retrouver chômeur à vie. »

Le garçon n'avait pas répondu.

Ce matin, Rearden était allé comme d'habitude à son bureau, quoique presque personne ne travaillait dans les bureaux qui étaient fermés. A l'heure du déjeuner il s'était arrêté aux laminoirs et avait été étonné d'y trouver l'"Infirmière en Chaleur", tout seul dans un angle, ignoré de tous, regardant le

travail du laminage de l'acier avec l'air d'un gamin amusé.

« Qu'est-ce que vous faites ici ? lui avait il demandé, « Vous ne savez pas que c'est ferié ? »

« Oh, j'ai dit aux filles de partir, mais j'étais venu pour terminer quelques affaires. »

« Quelles affaires? »

« Oh, des lettres et… Oh, fais chier, j'ai signé trois malheureuses lettres et j'ai taillé mes crayons ; je sais, j'avais pas besoin de le faire aujourd'hui, mais j'avais rien à faire chez moi et… je m'ennui quand je ne suis pas dans cet endroit. »

« Vous n'avez pas de famille ? »

« Non… pas à proprement parler. Et vous, M'sieur Rearden ? Vous n'en avez pas ? »

« Je crois que… pas à proprement parler. »

« J'aime bien cet endroit. J'aime bien traîner ici… Vous savez, M'sieur Rearden, j'avais fait des études pour être métallurgiste. »

En s'en allant, Rearden s'était retourné pour jeter un dernier coup d'œil, et il avait surpris l'"Infirmière en Chaleur" en train de le regarder, comme un jeune homme regarderait le héros des histoires d'aventures favorites de son enfance.

« Puisse Dieu venir en aide à ce pauvre garçon ! » s'était-il alors dit. « Puisse Dieu leur venir en aide à eux tous. » pensa-t-il alors qu'il était en train de rouler dans les rues sombres d'une petite ville, empruntant avec une pitié méprisante les mots de leur croyance qu'il n'avait jamais partagé. Il vit des journaux à l'étalage sur des rayonnages métalliques, avec les lettres noires des gros titres criant à l'adresse des coins de page vides de tout autre chose : *CATASTROPHE FERROVIAIRE.*

Il avait entendu la nouvelle à la radio, cet après-midi : il y-avait eu un déraillement sur la ligne principale de la Taggart Transcontinental, à proximité de Rockland, dans le Wyoming ; un rail s'était détaché et avait envoyé un train de marchandises par-dessus le bord d'un *cañon*.

Les déraillements sur la ligne principale de la Taggart devenaient plus fréquents–la ligne était vieillissante–la ligne que Dagny avait projeté de reconstruire il y avait moins de dix-huit mois, quand elle lui avait promis un voyage de la Côte-Est à la Côte-Ouest entièrement effectué sur son propre *Metal*.

Elle avait passé son année à récupérer, sur des tronçons de voies abandonnées, des rails déjà bien usés pour renouveler ceux de la ligne principale devenus inutilisables. Elle avait

passé des mois à se battre contre les hommes du Conseil d'administration de Jim, qui disaient que l'*état d'urgence national* était seulement temporaire, et qu'une voie qui avait pu durer dix ans pouvait bien tenir encore un hiver et attendre jusqu'au printemps, "quand la crise se calmerait", ainsi que Monsieur Wesley Mouch l'avait promis.

Il y-avait trois mois, elle avait pu obtenir d'eux l'autorisation d'acheter 60.000 tonnes de nouveaux rails ; ça ne pouvait faire guère plus que de servir à faire quelques rustines à travers le continent, pour quelques un des pires secteurs, mais c'était tout ce qu'elle avait pu obtenir d'eux.

Elle avait eu à faire sortir l'argent d'hommes rendus sourds par la panique ; les revenus issus du transport de marchandises étaient en train de chuter dans de telles proportions, que les hommes du Conseil d'administration avaient commencé à trembler en considérant d'un drôle d'air l'idée de Jim qui disait que c'était "l'année la plus prospère de toute l'histoire de la société Taggart." Elle avait dû se résigner à commander du rail en acier, il n'y avait aucun espoir de prétendre au *besoin essentiel* pour obtenir la permission d'acheter du *Rearden Metal*, et pas assez de temps pour aller pleurnicher dans les administrations pour ça.

Rearden détacha son regard des gros titres pour la luminosité au bord du ciel qui était la cité de New York à l'horizon ; ses mains se resserrèrent un plus sur le volant.

Il était 9 heures et demie quand il atteint la cité. L'appartement de Dagny était plongé dans l'obscurité, lorsqu'il y entra. Il décrocha le téléphone et appela le bureau de Dagny. C'est sa voix même qui répondit : « Taggart Transcontinental… »

— Ne savez-vous pas que c'est férié ? demanda-t-il.

— Bonsoir Hank, il n'y-a pas de jours fériés pour les compagnies ferroviaires. Tu appelles d'où ?

— De chez toi.

— Je serai là dans une demi-heure.

— Non, non. Reste où tu es. Moi, je viens.

Il faisait sombre dans l'antichambre de son bureau, lorsqu'il entra, à l'exception du cube de verre illuminé d'Eddie Willers. Eddie était sur le point de fermer son bureau, prêt à partir. Il regarda Rearden avec un étonnement plein de perplexité.

— Bonsoir, Eddie. Qu'est-ce qui vous tient si occupés, vous autres : le déraillement de Rockland ?

Eddie soupira.

— Oui, Monsieur Rearden.

— C'est à propos de ça que je veux voir Dagny ; à propos de votre rail.

— Elle est encore ici.

Il était sur le point de reprendre son chemin en direction du bureau de Dagny, lorsqu'Eddie Willers l'interpella, avec quelque hésitation dans le son de sa voix :

— Monsieur Rearden…

Il s'arrêta.

— Oui.

— Je voulais vous dire… parce que c'est votre procès, demain… et, quoiqu'ils vous fassent, puisque c'est, paraît-il, au nom du peuple… Je voulais juste vous dire que je… que ce ne sera pas en mon nom… même s'il n'y-a rien que je puisse faire à propos de ça, à part vous le dire… même si je sais que ça ne veux rien dire.

— Ça veut dire beaucoup plus que vous ne le suspecteriez. Peut-être plus que n'importe lequel d'entre-nous le suspecterait. Merci, Eddie.

Dagny leva le regard de son bureau lorsque Rearden entra ; il la vit le regarder alors qu'il s'approchait, et il vit la fatigue disparaître de ses yeux. Il s'assit sur le bord de son bureau. Elle s'appuya contre le dossier de son fauteuil, en relevant d'un revers de main une mèche de cheveux sur son visage, relaxant ses épaules sous son fin chemisier blanc.

— Dagny, il y-a quelque chose que je voudrais te dire à propos des rails que tu as commandés. Je veux que tu saches ça ce soir.

Elle était en train de l'observer attentivement ; l'expression sur son visage communiquait au sien la même expression de tension solennelle et silencieuse.

— Je suis censé livrer 60.000 tonnes de rails à la Taggart Transcontinental le 17 février, ce qui équivaut à 480 kilomètres de rails. Tu sais quel matériau est plus léger et moins cher que l'acier. Ton rail ne sera pas en acier, il sera en *Rearden Metal*. Ne discute pas, ni ne proteste, ni même n'accepte. Je ne suis pas en train de réclamer ton consentement. Tu n'es pas censée consentir ou savoir quoique ce soit à propos de ça, je suis en train de le faire, et moi seul en serais tenu pour responsable.

Nous ferons en sorte que les gens de ton équipe qui savent que tu as commandé de l'acier ne sauront pas que tu as reçu du *Rearden Metal*, et que ceux qui savent que tu as reçu du *Rearden Metal* ne sauront pas que tu n'avais pas les autorisations nécesaires pour en acheter. Nous allons manipuler les écritures comptables et autres, de telle manière que si jamais il devait y avoir quelqu'un qui vienne mettre le nez là-dedans, il ne serait jamais capable de trouver quoique ce soit à redire contre qui que ce soit, à part contre moi. Au mieux, ils pouront suspecter que j'ai *graissé la patte*[1] à quelqu'un, ou que tu que avais remarqué une incohérence inexplicable, mais ils seront incapable de prouver quoique ce soit de plus. Je veux que tu me donnes ta parole que tu ne l'admettras jamais, quoiqu'il arrive. C'est mon *Metal*, et s'il y-a des risques à prendre, c'est moi qui les prendrai. J'ai imaginé ça le jour même où j'ai reçu ta commande. J'ai commandé le cuivre pour le faire, depuis une source d'approvisionnement qui ne me trahira pas. Au début, je n'avais pas l'intention de te le dire avant que tu te trouves devant le fait accompli, mais j'ai changé d'avis. Je veux que tu le saches ce soir, parce que je vais être jugé demain pour le même genre de “crime”.

Elle avait écouté sans broncher. Durant sa dernière phrase, il avait vu la légère contraction de ses joues et de ses lèvres ; ça n'avait pas vraiment été un sourire, mais ça voulait exprimer de la douleur, de l'admiration, et de la compréhension. Puis il vit ses yeux devenir plus doux, plus douloureusement et dangereusement vivants ; il lui prit le poignet, comme si la forte étreinte de ses doigts et la sévérité de son regard devait lui apporter le réconfort dont elle avait besoin ; et il dit sévèrement :

— Ne me remercie pas–il ne s'agit pas d'une faveur–je le fais dans le but de faire mon travail, sinon je vais craquer comme Ken Danagger.

Elle dit d'une voix chuchotante :

— D'accord, Hank, je ne te remercierai pas.

Le ton de sa voix et son regard en firent un mensonge au moment même où les paroles furent prononcées.

Il sourit.

— Donne-moi la parole que je t'ai demandé.

---

1. Expression populaire signifiant soudoyer ou corrompre financièrement quelqu'un dans le but d'obtenir une faveur. *(N. d. T.)*

Elle inclina la tête en signe d'acceptation et dit :

— Je te donne ma parole.

Il relâcha son poignet. Elle ajouta, sans relever la tête:

— La seule chose que je dirai est que si jamais ils te condamnent à la prison, demain, je quitterai mon travail sans attendre que le "destructeur" vienne m'y encourager.

— Tu ne le feras pas, et je ne pense pas qu'ils me condamneront à la prison. Je pense qu'ils me laisseront très facilement repartir. J'ai une hypothèse à propos de ça… Je te l'expliquerai juste après, lorsque je l'aurai éprouvé.

— Qui est John Galt ?

Il sourit et se redressa pour se mettre debout.

— C'est tout. Nous ne parlerons plus de mon procès, pour ce soir. Tu n'aurais pas quelque chose à boire, dans ton bureau, par hasard ?

— Non, mais je crois que mon directeur du trafic a une sorte de bar dans un rayon de son classeur à dossiers.

— Est-ce que tu penses que tu pourrais lui en voler un verre pour moi, s'il ne l'a pas fermé à clé ?

— Je vais voir.

Il se tint en face du portrait de Nat Taggart accroché au mur, pour le regarder–le portrait d'un jeune homme qui relevait la tête bien haut–en attendant qu'elle revienne, apportant une bouteille de *Brandy* et deux verres.

Il remplit les deux verres en silence.

— Tu sais, Dagny, *Thanksgiving* était un jour de fête établi par des gens productifs pour célébrer le succès de leur travail.

Le mouvement de son bras, alors qu'il avait levé son verre, alla du portrait à elle, puis à lui-même, puis aux *buildings* de la ville, derrière les vitres.

***

Les gens qui remplissaient la salle d'audience du tribunal avaient appris par la presse, un mois à l'avance, qu'ils s'apprêtaient à voir l'homme qui était un "*gripsou ennemi de la société*" ; mais ils étaient plutôt venus voir "l'homme qui avait inventé le *Rearden Metal*".

Il se leva lorsque les juges lui sommèrent de le faire. Il portait un costume gris, il avait des yeux bleu-pâle et les cheveux blonds ; ce n'était pas ces couleurs qui lui donnaient

cet air glacial et implacable, c'était le fait que le costume était d'une coûteuse simplicité qui était de nos jours rarement affichée, et qu'il faisait parti du bureau sévèrement luxueux d'une riche entreprise, et que sa manière de le porter venait d'une époque civilisée qui était en opposition avec les nouvelles mœurs et avec l'endroit dans lequel il se trouvait.

La foule savait des medias qui l'avaient rapporté qu'il représentait "l'antéchrist" d'une richesse impitoyable ; et–tout comme ils vénéraient la vertu de la chasteté, bien qu'ils ne manquaient jamais de courir voir le dernier film dans lequel on pouvait voir quelques scènes un peu crues–ils étaient venus pour le voir : "le diable" ; un diable qui, à en juger par les apparences, n'avait pas le désespoir défraîchi du bromure photographique que personne ne croyait, et que personne n'aurait osé remettre en question. Ils le regardaient sans admiration–l'admiration était un sentiment dont ils avaient depuis longtemps déjà perdu la capacité–ils regardaient avec curiosité et avec un sens, pas très clairement ressenti, de défi contre ceux qui leur avaient dit qu'il était de leur devoir de le haïr.

Il y-avait seulement quelques années, ils auraient hué son air de "riche" confiant en lui-même. Mais aujourd'hui, il y-avait un ciel gris ardoise au-delà des fenêtres qui promettait la première tempête de neige d'un long et dur hiver ; ce qu'il restait de pétrole dans le pays était en train de disparaître, et les mines de charbon ne parvenaient pas à satisfaire la ruée hystérique pour les provisions d'hiver.

La foule dans la salle d'audience se souvenait que c'était l'affaire qui leur avait coûté les services de Ken Danagger. Il y-avait des rumeurs disant que la capacité de production de la Danagger Coal Company avait grandement chuté en l'espace de seulement un mois ; la presse disait que ce n'était que le fait d'un problème de "réajustement," pendant que le cousin de Danagger était en train de procéder à la réorganisation de l'entreprise qu'il avait repris.

La semaine dernière une catastrophe avait fait les *unes* ; il s'agissait du site d'un projet immobilier en construction : des poutrelles métalliques défecteuses s'étaient rompues puis effondrées, tuant quatre ouvriers ; les gens savaient que les poutrelles provenaient de l'Associated Steel, l'entreprise d'Orren Boyle, mais les journaux n'en avait pas fait mention.

Ils étaient tous assis dans la salle d'audience où régnait un lourd silence ; ils regardaient la haute silhouette vêtue de gris, non pas avec espoir–puisqu'ils avaient également perdu la capacité d'espérer–mais avec une attitude de neutralité impassible aiguillonnée par une légère interrogation ; le point d'interrogation avait été placé au-dessus de tous les pieux slogans qu'ils avaient entendu depuis des années.

Les media avaient grogné que *"la cause de la crise économique du pays, ainsi que cette affaire le démontrait, était l'avidité et l'égoïsme de quelques riches industriels"*, que c'était *"des hommes tels que Hank Rearden qui devaient être tenus pour principaux responsables des restrictions qui allaient en se durcissant, de la température qui baissait, et des toitures qui s'effondraient sur les maisons de la nation"* ; que *"s'il n'y avait pas ces quelques hommes qui ne respectaient pas les décrets et entravaient ainsi la bonne évolution des grands projets gouvernementaux, le retour de la prospérité annoncée serait au rendez-vous depuis déjà bien longtemps"* ; et qu'un homme tel que *"Hank Rearden n'était motivé par rien d'autre que le profit"*.

Cette dernière accusation était dépourvue d'explications et d'informations complémentaires, comme si les mots "motivé par le profit" suffisaient à exposer l'ultime marque du mal.

La foule se souvenait que ces mêmes media, il y avait seulement moins de deux années, avaient crié que la fabrication du *Rearden Metal* devait être interdite, parce que celui qui le produisait était en train de mettre la sécurité et la santé des gens en danger dans le seul but de réaliser de "juteux profits" ; ils se souvenaient que l'homme en gris s'était trouvé dans la cabine de la première locomotive à rouler sur des rails faits avec son *Metal* ; et qu'il comparaissait maintenant en justice pour le "crime égoïste," d'avoir retiré aux citoyens la consommation d'un lot de ce même *Metal*–qui avait précédemment été son "crime égoïste" d'avoir tenté de le lancer sur le marché.

Selon la procédure établie par les directives, les affaires de ce type ne devaient pas être jugées par un jury, mais par une assemblée constituée de trois juges nommés par le Ministère du Plan économique et des Ressources nationales ; la procédure, disaient les directives, devait être *informelle et démocratique*.

Pour cette occasion exceptionnelle, le banc des juges avait été démonté de la vieille Cour de Philadelphie et remplacé par une table posée sur une estrade de bois, ce qui conférait à la salle une atmosphère suggérant le genre de réunion où une présidence tentait de mettre un peu de vernis sur la misère d'un corps retardé. L'un des juges, agissant en temps que plaignant pour le Ministère public, avait lu les charges.

— Vous pouvez maintenant exposer ce que vous avez à dire pour votre propre défense, annonça-t-il.

Faisant face à l'estrade, Hank Rearden répondit avec une voix particulièrement claire et sans inflexions :

— Je n'ai rien à dire pour ma défense.

— En êtes-vous sûr…

Le juge en était tombé des nues; il n'avait pas espéré que sa tâche puisse être aussi aisée. Vous exposez-vous délibérément à la merci de ce tribunal ?

— Je ne reconnais pas à cette cour le droit de me juger.

— Quoi ? Mais, Monsieur Rearden, ceci est un tribunal légalement constitué, et dont les membres ont été légalement appointés pour procéder au jugement de ce crime.

— Je ne reconnais pas ce que j'ai fait en temps que "crime".

— Mais vous avez admis que vous avez violé nos decrets contrôlant la vente de votre *Metal*.

— Je ne vous reconnais pas le droit de "réglementer" la vente de *mon Metal*.

— Est-il nécessaire de mentionner que votre reconnaissance n'est pas requise ?

— Non. J'en suis pleinement conscient, et j'agis en conséquence.

Il remarqua l'immobilité dans la salle. Selon les règles des prétensions compliquées auxquelles ces gens jouaient pour le service de leur mutuels bénéfices et arrangements, ils auraient dû considérer la position qu'il venait de prendre comme le fait d'une incompréhensible folie ; il aurait dû y-avoir des frémissements d'étonnement et de dérision ; il n'y en avait aucun ; ils demeuraient immobiles ; ils comprenaient très bien.

— Voulez-vous dire que vous refusez de vous soumettre à la loi ? demanda le juge.

— Non. Je me soumets *à la lettre* à la loi. Votre loi tient que l'on dispose de ma vie, de mon travail et de ma propriété, sans mon consentement. Et bien c'est très bien ; dans ce cas vous

pouvez disposer de moi sans ma participation à ce jugement. Je ne prendrai pas part à ma propre défense, là où aucune défense n'est possible, et je n'entretiendrai pas l'illusion pour moi-même d'avoir affaire à un tribunal de justice.

— Mais, Monsieur Rearden, la loi dit clairement qu'il vous est possible de présenter votre position dans cette affaire, et d'assurer votre défense.

— Un prisonnier amené à un tribunal peut se défendre lui-même, seulement s'il y a un principe objectif de justice reconnu par ses juges, un principe faisant observer *ses* droits qui ne peuvent êtres violés et qu'il peut invoquer.

La loi, au nom de laquelle vous êtes en train de me juger, s'appuie sur le fait qu'il *n'y a pas* de principes, que je n'ai aucun droit, et que vous pouvez faire de moi ce que bon vous semble. Et bien dans ce cas, faites-le.

— Monsieur Rearden, la loi que vous êtes en train de dénoncer est basée sur le plus haut principe… Le principe du *bien public*.

— Qui est le public ? Que tient-il comme son “bien” ? Il fut un temps où les hommes croyaient que la notion de bien était définie par un code de valeurs morales, et qu'aucun homme n'avait le droit de rechercher son bien par la violation des droits de son prochain. On croit aujourd'hui que mes pairs les hommes peuvent me sacrifier de la façon qu'ils veulent, au nom de n'importe quoi qu'ils puissent avoir envi de qualifier comme “leur bien”, s'ils croient qu'ils peuvent saisir ma propriété simplement parce qu'ils “en ont besoin”, et bien il se trouve que c'est comme cela que tout cambrioleur voit les choses. Il n'y-a qu'une seule différence : le cambrioleur ne demande pas que son acte soit cautionné.

Un groupe de sièges sur le côté de la salle du tribunal était reservé à l'usage des visiteurs importants et des personnalités qui étaient venus depuis New York pour assister à l'audience. Dagny se tenait immobile sur sa chaise et son visage ne montrait rien d'autre qu'une attention solennelle, l'attention pour écouter avec la connaissance que le flot des mots que prononçait Rearden déterminerait le cours de son existence. Eddie Willers était assis à côté d'elle. James Taggart n'était pas venu. Paul Larkin était assis le dos complètement courbé vers l'avant, son visage aussi était poussé vers l'avant, pointant tel un museau animal endurci par une attitude de peur qui s'était

maintenant transformée en méchante haine. Monsieur Mowen, qui était assis à côté de lui, était un homme de plus grande innocence et de moindre compréhension ; sa peur était d'une plus simple nature ; il écoutait avec une expression d'indignation ahurie, et il chuchota à Larkin :

— Mon Dieu, et maintenant il l'a fait ! Maintenant il va convaincre tout le pays que les patrons son des ennemis du *bien public* !

— Devons-nous comprendre, demanda le juge, « que vous considérez que vos interêts sont supérieurs à ceux du public ? »

— Je considère qu'une telle question ne devrait jamais être posée, sauf dans une société cannibale.

— Quoi… qu'est-ce que vous voulez dire ?

— Je considère qu'il n'y-a pas de conflit d'interêts entre les hommes qui ne considèrent pas comme leur dû ce qu'ils n'ont pas gagné, et ne pratiquent pas le sacrifice humain.

— Devons-nous comprendre que si le public fait une nécessité de réduire un peu vos profits, vous ne lui reconnaissez pas le droit de le faire ?

— Pourquoi ? Bien sûr que je lui reconnais ce droit. Le public peut réduire mes profits quand il le désire, en refusant d'acheter mes produits.

— Mous sommes en train de parler de… d'autres méthodes.

— Toute autre méthode pour réduire les profits de quelqu'un est une méthode de pillards… et en tant que telle, là je la reconnais.

— Monsieur Rearden, ce n'est pas comme ça comme vous allez vous allez efficacement plaider votre défense.

— J'ai dit que je ne me défendrai pas.

— Mais, c'est du jamais vu ! Réalisez-vous la gravité des charges qui pèsent contre vous ?

— Je me moque bien de le réaliser.

— Réalisez-vous les possibles conséquences de votre prise de position ?

— Pleinement.

— Il est de l'opinion de cette cour que les faits présentés par la Partie civile ne semblent garantir aucune clémence. La sanction que ce tribunal a le pouvoir de vous imposer est extrêmement sévère.

— Allez-y.

— Je vous demande pardon ?

— Imposez-la.

Les trois juges se regardèrent les uns les autres. Puis leur porte-parole se tourna vers Rearden.

— Ceci est sans précédent. dit-il.

— C’est complètement irrégulier. dit le second juge, « La loi requiert que vous présentiez votre propre défense. Votre seule alternative est que vous déclariez pour le greffe que vous vous en remettiez à la merci de la Cour.

— Il n’en est pas question.

— Mais vous devez le faire.

— Voulez-vous dire que ce que vous attendez de moi est une sorte d’*action volontaire* ?

— Oui.

— Je ne suis pas volontaire.

— Mais la loi exige que la défense de l’accusé soit représentée sur les minutes du procès.

— Seriez-vous en train de dire que vous avez besoin de ma collaboration pour que cette procédure soit légale ?

— Et bien, non… oui… il s’agit que la forme soit respéctée.

— Je ne vous aiderai pas.

Le troisième et le plus jeune des trois juges, qui avait officié en temps que représentant de la Partie civile fit sèchement, sur un ton d’impatience :

— Ceci est ridicule et déloyal ! Ne chercheriez-vous pas à suggérer qu’un homme de votre importance s’est vu imposer un… Il s’interrompit soudainement en pleine phrase. Quelqu’un à l’arrière de la salle emettait un long sifflement.

— Je veux, dit Rearden sur un ton grave, « laisser la nature de ce procès apparaître telle qu’elle *est*. Si vous avez besoin de mon aide pour la déguiser… je ne vous aiderai pas. »

— Mais nous vous donnons une chance de vous défendre ; et c’est vous qui êtes en train de la rejeter.

— Je ne vous aiderai pas à prétendre que “j’ai une chance”. Je ne vous aiderai pas à sauver une apparence de légalité, là où les droits fondamentaux ne sont pas reconnus. Je ne vous aiderai pas à sauver les apparences de la rationalité, en acceptant de participer à un débat dans le cadre duquel le fusil est l’argument final. Je ne vous aiderai pas à prétendre que vous êtes en train d’“administrer la justice”.

— Mais la loi vous oblige à présenter volontairement votre défense.

Il y eut un rire venant de l'arrière de la salle.

— Voila la faille de votre théorie, Messieurs, dit Rearden avec la même voix grave, « et je n'ai pas l'intention de vous aider à vous en sortir. Si vous choisissez de traiter avec les hommes en utilisant des moyens de pression, faites-le. Mais vous découvrirez que vous avez besoin de la "coopération volontaire" de vos victimes en de bien nombreuses façons que vous ne pouvez imaginer à présent. Et vos victimes devront découvrir que c'est leur propre volonté–laquelle vous ne pouvez obtenir par la force–qui rend possible l'existence de ce genre de procès, et de vous-même. J'ai choisi la *consistence* dans ma prise de position, et je vous obéirai de la façon que vous demandez. Quoique vous attendiez de moi, je le ferai sous la menace d'une arme. Si vous me condamnez à la prison, vous devrez appeler des gardes armés pour m'y emmener de force ; je ne m'y rendrai pas volontairement. Si vous m'imposez une amende, vous devrez saisir ce qui m'appartient pour récupérer l'argent que vous me demanderez. Si vous croyez que vous avez le droit de me forcer… utilisez ouvertement vos armes. Je ne vous aiderai pas à déguiser la nature de votre acte. »

Le plus vieux des trois juges se pencha en avant en travers de la table, et sa voix prit un ton suave de dérision.

— Vous parlez comme si vous étiez en train de défendre une sorte de "principe", Monsieur Rearden, mais ce que vous êtes en train de défendre, en réalité, c'est votre propriété, n'est-ce pas plutôt cela ?

— Oui, bien sûr. Je suis en train de défendre ce qui m'appartient. Connaissez-vous le genre de principe que cela représente ?

— Vous vous présentez comme un "champion de la liberté", mais c'est seulement la liberté de *faire de l'argent* qui vous intéresse.

— Oui, bien sûr. Tout ce que je revendique, c'est le droit de faire de l'argent. Savez-vous ce que cette liberté implique ?

— Certainement, Monsieur Rearden, vous ne voudriez pas que votre attitude soit mal interprétée. Vous ne voudriez pas favoriser l'impression, *largement répandue*, que vous êtes un homme dépourvu de conscience sociale qui se moque du bien-être de ses concitoyens, et ne travaille pour rien d'autre que son profit personnel.

— Je ne travaille pour rien d'autre que mon profit personnel. Je le *gagne*.

Dans la foule derrière lui il y-eut un sursaut, non pas d'indignation, mais d'étonnement, et un silence de la part des juges auxquels il faisait face. Il continua calmement :

— Non, je ne veux pas que mon attitude soit mal interprétée. Je serai très heureux de l'expliquer clairement pour le greffe. Je suis tout à fait d'accord avec tout ce que l'on a dit de moi dans la presse… avec les faits, je veux dire, mais pas avec l'évaluation qui en a été faite. Je ne travaille pour aucune autre raison que pour mon profit personnel ; et je le fait en vendant un produit dont les hommes ont besoin et sont d'accords pour l'acheter. Je ne le produit pas pour leur profit au détriment du mien, de même qu'ils ne l'achètent pas pour mon bénéfice au détriment du leur ; je ne sacrifie pas mes interêts pour servir les leurs, et ils ne sacrifient pas les leurs pour les miens ; nous traitons d'égal à égal par le fait du consentement mutuel et de l'avantage mutuel, et je suis fier de chaque *penny* que j'ai gagné de cette manière. Je *suis* riche et je suis fier de chaque *penny* que je possède. J'ai réalisé l'argent que je possède grâce à mes propres efforts, dans le cadre du libre échange, et avec le consentement volontaire de chaque homme avec lequel j'ai traité ; le même consentement volontaire de ceux qui furent mes employeurs lorsque j'ai commencé à travailler, le consentement volontaire de ceux qui travaillent pour moi aujourd'hui, le consentement volontaire de ceux qui achètent mes produits.

Je répondrai à toutes les questions que vous avez peur de me poser. Souhaiterais-je payer mes employés plus cher que ce que représente la valeur marchande de leur travail ? Non, certainement pas. Souhaiterais-je vendre mes produits moins cher que ce que mes clients sont prêts à payer ? Non, certainement pas. Souhaiterais-je vendre à perte, ou donner ce que je produis ? Non, certainement pas. Si tout ceci est mal, alors faites tout ce que vous voulez contre moi sur la base de tous les principes que vous pourrez imaginer et auxquels vous croirez. Mais ces principes sont les miens. Je gagne ma vie par moi-même, ainsi que chaque honnête homme doit le faire. Je refuse de me sentir coupable du simple fait d'exister et du fait que je dois travailler dans le but de subvenir à mes besoins. Je refuse d'accepter la culpabilité d'être capable de le faire et de bien le faire. Je refuse de me sentir coupable parce je suis

capable de mieux faire que la plupart ; que mon travail a une plus grande valeur que celui de mes voisins, et que plus d'hommes sont prêts à payer pour l'acheter. Je refuse de "m'excuser" d'être compétent ; je refuse de "m'excuser" de mon succès ; je refuse de "m'excuser" d'avoir de l'argent.

Si tout cela est mal, faites en ce que voulez. Si c'est ce que le public trouve dangereux pour ses interêts, laissez le public me détruire. Ce sont mes principes, et je n'en accepterai aucun autre.

Je pourrais vous dire que j'ai fait plus pour mes semblables que vous ne pourrez jamais espérer faire ; mais je ne le ferai pas parce que je ne suis pas à la recherche du bien des autres dans le but d'en obtenir une caution pour mon droit d'exister, ni ne reconnaîtrai-je le bien des autres en temps que justification de la saisie de ma propriété, ou de leur destruction de mon existence.

Je ne dirai pas que le bien des autres était le but de mon travail ; mon propre bien était mon but, et je méprise quiconque abandonne le sien.

Je pourrais vous dire que je ne sers pas le bien public ; que le bien de personne ne peut être réalisé au prix des sacrifices humains ; que lorsque vous violez les droits fondamentaux d'un homme–tout en prétendant protéger le droit humain–vous avez violé les droits de tous, et qu'un public fait de créatures sans droits est voué à la destruction.

Je pourrais dire vous ne réaliserez et ne pouvez réaliser rien d'autre que la dévastation universelle–tout comme n'importe quel pillard doit le faire lorsqu'il se trouve à court de victimes.

Je pourrais dire tout cela, mais je ne le ferai pas.

Ce n'est pas votre politique en particulier que je défie, mais vos prémisses morales.

S'il était vrai que les hommes puissent réaliser leur bien en faisant de quelques uns de leurs prochains des animaux de sacrifice, et que l'on me demande de m'immoler moi-même pour le bien-être de créatures qui voudraient survivre au prix de mon sang ; si on me demandait de servir les intérêts de la société, en dehors des miens, avant les miens, et contre les miens… je le refuserais, je rejetterais une telle demande comme le plus méprisable de tous les maux, je combattrais ceux qui sont à l'origine de telles demandes en utilisant pour ce faire tout ce qui est en mon pouvoir et en ma possession, je me battrais contre le reste de l'humanité, s'il ne me restait plus qu'un seule

minute à vivre avant d’être assassiné, je me battrais avec toute la confiance que la justice est de mon côté, et au nom du droit qu’ont les êtres vivants d’exister.

Ne vous méprenez pas sur mon compte. Si c’est la croyance de mes semblables les hommes, qui se nomment eux-mêmes “le public”, que leur bien-être requiert l’existence de victimes, alors je dis : que le bien public soit damné, je n’y contribuerai pas !

Un tonnerre d’applaudissements s’éleva de la foule.

Rearden se retourna brusquement, plus surpris que ses juges. Il vit des visages hilares qui riaient avec une violente excitation, et des visages suppliant à l’aide ; il vit leur désespoir silencieux s’épancher ouvertement ; il vit la même colère et la même indignation que les siennes, trouvant la catharsie dans le sauvage défi de leurs acclamations ; il vit les regards d’admiration et ceux d’espoir.

Il y-avait aussi les visages de ces–désormais communs–jeunes hommes aux grandes gueules et de ces jeunes femelles hirsutes et débraillées, ce genre qui déclenchait les sifflements durant les actualités cinématographiques à chaque apparition d’un patron à l’écran ; ils ne firent aucune tentative pour contrer les acclamations ; ils étaient silencieux.

Alors qu’il regardait la foule, les gens virent dans son visage ce que les juges n’avaient pas réussi à obtenir : le premier signe de l’émotion.

Il s’écoula quelques instants avant qu’ils entendent les coups furieux du maillet sur la table, et un des juges qui criait :

— …ou je fais évacuer la salle !

Tandis qu’il se tournait à nouveau vers les juges, les yeux de Rearden s’attardèrent un instant sur les places des visiteurs importants. Son regard s’arrêta sur Dagny, un arrêt qu’elle seule fut capable de percevoir, et ce fut comme s’il était en train de lui dire : “Ça marche”.

Elle aurait pu paraître calme si ses yeux n’avaient pas semblé trop larges pour son visage.

Eddie Willers souriait de ce genre de sourire qui est le substitut habituel des hommes qui fondraient bien en larmes.

Monsieur Mowen avait l’air d’être stupéfait. Paul Larkin fixait le sol. Le visage de Bertram Scudder, qui s’était tourné vers celui de Lillian, était dénué de toute expression. Elle était assise en bout de rang, les jambes croisées, une étole de vison reposant depuis son épaule droite jusqu’à sa hanche gauche ;

elle regardait Rearden, immobile.

Dans la violence complexe de toutes les choses qu'il ressentait, il eut le temps de reconnaître une touche de regret et d'envie : il y avait un visage qu'il avait espéré voir, avait cherché du regard dans la salle depuis le début de l'audience, avait voulu qu'il soit présent plus que tout autre autour de lui. Mais Francisco d'Anconia n'était pas venu.

— Bien, Monsieur Rearden, dit le juge le plus âgé en souriant avec un air d'affabilité et de reproches, et en étendant ses bras, « il est regrettable que que vous deviez aussi mal nous comprendre. C'est ça le problème ; que les patrons et les hommes d'affaires refusent de nous approcher avec un esprit de confiance et de camaraderie. Ils semblent s'imaginer que nous sommes "leurs ennemis". Pourquoi parlez-vous de "sacrifices humains" ? Qu'est ce qui vous fait recourir à de telles extrêmes ? Nous n'avons pas l'intention de saisir votre propriété ou de detruire votre vie. Nous ne cherchons pas à nuire à vos intérêts. Nous sommes pleinement conscients de vos exploits remarquables. Notre but est seulement d'équilibrer les pressions sociales et de rendre justice à tous. L'intention réelle de cette audience n'est pas de vous faire un procès, mais de vous inviter à une discussion visant à une compréhension mutuelle et à une meilleure coopération. »

— Je ne coopère pas sous la menace.

— Pourquoi parler de menace ? Le sujet dont nous débattons n'est pas assez sérieux pour que vous puissiez faire de telles références. Nous sommes pleinement conscients que la culpabilité, dans votre cas, repose essentiellement sur les épaules de Monsieur Kenneth Danagger–dont l'action est à l'origine de cette violation de la loi–qui a exercé des pressions sur vous, et qui a implicitement confessé sa culpabilité en disparaissant dans le but de ne pas se présenter à son procès.

— Non. Nous l'avons fait dans le cadre d'un agrément mutuel et volontaire.

— Monsieur Rearden, dit le second juge, « vous pouvez ne pas partager quelques unes de nos idées, mais lorsque tout a été dit et fait nous œuvrons tous pour la même cause. Pour le bien-être du peuple. Nous réalisons que vous vous êtes senti obligé de mettre de côté certains aspects techniques de la légalité, au regard de la situation critique des mines de charbon et de l'importance cruciale de l'énergie consacrée au bien public.

— Non. C'est le souci de mon propre profit et de mes propres intérêts qui m'y a obligé. Quelle incidence cela a-t-il pu avoir sur les mines de charbon et sur le bien public sont des faits qui relèvent de vos estimations. Ce n'était pas ce qui m'intéressait.

Monsieur Mowen regarda Rearden avec un air hébété, et chuchota à l'adresse de Paul Larkin :

— Il y a quelque chose qui est en train de devenir loufoque, ici.

— Oh, la ferme ! répondit sèchement Larkin.

— Je suis sûr, Monsieur Rearden, fit le juge le plus âgé, « que vous ne croyez pas sincèrement–de même que le public dans cette salle–que nous aimerions vous traiter comme une victime sacrificatoire. Si quiconque s'est laissé aller à imaginer une telle chose, nous sommes anxieux de démontrer que c'est inexact. »

Les juges se retirèrent pour délibérer.

Ils ne s'absentèrent pas bien longtemps. Ils revinrent dans la salle sinistrement silencieuse ; et annoncèrent qu'une amende de 5.000 dollars était imposée à Henry Rearden–mais la peine était *avec sursis*.

Des traits de huées moqueuses et railleuses déchirèrent les applaudissements qui balayèrent la salle du tribunal. Les applaudissements étaient adressés à Rearden, les rires aux juges.

Rearden se tenait immobile, ne se tournant pas vers la foule dont il entendait à peine les applaudissements. Il continua à regarder les juges. Il n'y avait aucune marque de triomphe sur son visage, aucune trace de réjouissance, seulement l'intensité figée de la contemplation d'une vision, avec une aigre perlexité qui était presque de la peur. Il était en train de voir l'énormité de la petitesse de l'ennemi qui était en train de détruire le monde. Il se sentait comme si, après un long périple à travers un paysage de dévastation qui avait duré des années, passé les ruines de grandes usines, les épaves de puissantes locomotives, les corps d'hommes invincibles, il était arrivé devant le "grand pillard" ; s'attendant à trouver un géant et trouvant, au lieu de ça, un rat prompt à se précipiter pour se cacher au premier bruit de pas humain.

Si c'est cela qui nous a battu, se dit-il, alors la culpabilité nous en revient.

Il était bousculé de toutes parts dans la salle par les gens qui se pressaient autour de lui. Il souriait en réponse à leurs sourires, au frénétique et tragique empressement qui marquait leurs visages ; il y-avait une touche de tristesse dans son sourire.

— Dieu vous bénisse, Monsieur Rearden ! dit une vieille dame

portant un châle élimé sur la tête.

— Ne pourriez-vous pas nous sauver, Monsieur Rearden ? Ils sont en train de nous manger tout cru, et ça ne leur sert à rien de nous faire croire que c'est après les patrons et les riches qu'ils en ont… Est-ce que vous savez ce qui nous arrive ?

— Ecoutez, Monsieur Rearden, dit un homme qui avait l'air d'être un ouvrier d'usine, « ce sont les riches qui nous mettent dans la misère. Dites à ces enculés de gros bourgeois qui sont pressés de partir avec la caisse, que quand ils adandonnent leurs palais et bien ils vendent aussi notre peau.

— Je sais bien. répondit Rearden.

« La culpabilité nous en revient. » se dit-il encore. « Si nous, ceux qui imprimons le mouvement, qui étons les fournisseurs et les bienfaiteurs du genre humain, qui avons bien voulu laisser le diable imprimer sa marque sur notre dos, et endurer sans nous rebiffer la punition infligée pour nos vertus… alors quelle sorte de "dieu" espérons-nous voir triompher dans le monde ? »

Il regarda les gens autour de lui. Ils l'avaient acclamé, aujourd'hui ; ils l'avaient acclamé, hier, sur les bords du ballast de la *Ligne John Galt*.

Mais demain, ils exprimeront le même enthousiasme pour un nouveau décret de Welsey Mouch, et pour un nouveau projet de logement social gratuit d'Orren Boyle, tandis que les poutrelles de Boyle s'effonderont sur leur têtes. Ils le feront, simplement parce qu'on leur dira d'*oublier*, comme un péché, ce qui leur a fait acclamer Hank Rearden…

Pourquoi étaient-ils prêts à renoncer aux meilleurs moments de leur vie pour les considérer comme des péchés ?

Pourquoi se tenaient-ils prêts à trahir le meilleur qu'il y-avait en eux ? Qu'est-ce qui leur faisait croire que cette Terre était un royaume du mal où le désespoir était leur destin commun et naturel. Il n'en pouvait nommer la raison, mais il savait qu'elle devait être nommée. Il ressentait cela comme un immense point d'interrogation à l'intérieur de ce tribunal, dont il était de son devoir de trouver la réponse.

C'était ça, la vrai sentence qui lui était imposée, se dit-il ; de découvrir quelle idée, quelle simple idée accessible à l'homme le plus simple avait fait accepter à l'humanité la doctrine qui la menait à l'auto-destruction.

— Hank, je ne penserai plus qu'il n'y a aucun espoir ; plus

jamais. dit Dagny ce soir là, après le procès, « Je ne serais plus jamais tentée de partir. Tu as prouvé que le bien travaille toujours et gagne toujours… » elle s'interrompit, puis ajouta, « …pour autant que l'on sache ce qui *est* le bien. »

Lillian lui dit durant le dîner, le jour suivant :

— Donc tu as gagné, n'est-ce pas ?

Le ton de sa voix ne fut en aucune manière celui de la complicité ; elle ne dit rien d'autre ; elle le regarda comme si elle était en train d'étudier une devinette.

A l'usine, "l'Infirmière en Chaleur" lui demanda :

— Monsieur Rearden, qu'est-ce que c'est, une "prémisse morale ?"

— C'est ce qui va vous poser un tas de problèmes.

Le garcon fronça les sourcils, puis haussa les épaules et dit en riant :

— Nom de Dieu, c'était un sacré *show* ! Quelle raclée vous leur avez mis, Monsieur Rearden ! J'écoutais la retransmission du procès, à la radio et je hurlais littéralement.

— Qu'est-ce qui vous fait dire que leur ai mis une raclée ?

— Et bien c'en était plutôt une, non ?

— En êtes-vous sûr ?

— Bien sûr que j'en suis sûr.

— Ce qui vous fait en être sûr est une prémisse morale.

Les media étaient muets. Après l'attention exagérée qu'ils avaient consacré à l'affaire, ils se comportaient désormais comme si le procès n'était plus digne d'attention. Ils publièrent quelques brèves sur quelques pages improbables, rédigées d'une telle manière de survol général qu'aucun lecteur n'aurait pu y déceler la présence d'une controverse.

Les patrons et hommes d'affaires qu'il rencontrait semblaient souhaiter éviter le sujet de son procès. Quelques uns ne firent absolument aucun commentaire et tournèrent les talons, leurs visages trahissant une expression de ressentiment d'un genre assez particulier, vainement caché sous leurs efforts de sembler dépassioné par quelque sujet que ce soit, comme s'ils avaient peur que le simple fait de le regarder pourrait être interprété comme une prise de position en sa faveur. D'autres s'aventurèrent à commenter :

— A mon avis, Rearden, c'était extrêmemnt hardi de votre part… Il me semble que le moment est mal choisi pour se faire des ennemis… On ne peut pas se permettre de les exciter…

— D'exciter qui ? demanda-t-il.

— Je ne pense pas que le gouvernement va apprécier.

— Vous avez vu quelles en sont les conséquences.

— Et bien, je ne sais pas… Les citoyens ne l'accepteront pas, il va y-avoir beaucoup d'indignation.

— Vous avez vu comment le public l'a pris.

— Et bien, je ne sais pas… Nous en avons fait beaucoup pour ne pas laisser prise à toutes ces accusations de convoitise égoïste ; et vous avez donné des munitions à l'ennemi.

— Souhaiteriez-vous plutôt accepter l'idée de l'ennemi qui dit que vous n'avez *aucun* droit sur vos profits et sur votre propriété ?

— Oh, non, non, certainement pas… Mais pourquoi en venir à de telles extrémités ? Il y-a toujours un terrain d'entente.

— Un terrain d'entente entre vous et vos meurtriers ?

— Bon… pourquoi utiliser de tels mots ?

— Ce que j'ai dit au tribunal, était-ce vrai, ou pas ?

— Ça risque fort d'être mal répété et mal interprété.

— Etait-ce vrai, ou pas ?

— Le public est trop stupide pour saisir la portée de tels sujets.

— Etait-ce vrai, ou pas ?

— Ce n'est pas le moment d'étaler ses richesses ; alors que la populace est en train de crever de faim. Ça équivaut à les pousser à descendre dans la rue et à se livrer à des actes de pillage.

— Mais de leur dire que vous n'avez aucun droit sur votre richesse, tandis qu'eux l'ont… vous croyez que ça, ça va les retenir ?

— Et bien, je ne sais pas…

— Je n'ai pas apprécié ce que vous avez dit lors de votre procès. dit un autre homme, « De mon point de vue, je ne suis pas du tout d'accord avec vous. Personnellement, je suis fier de croire que je travaille pour le bien public, pas juste pour mon seul profit. J'aime penser que j'ai des objectifs qui sont plus élevés que juste gagner mes trois repas quotidiens et ma limousine Hammond.

— Et je n'aime pas beaucoup cette idée qui suggère qu'il n'y ait pas de directives et pas de moyens de contrôle, dit un autre, « Je vous garanti qu'ils vont devenir fous et trouver une parade. Mais pas de contrôle du tout ? Je ne peux pas être d'accord avec ça. Je pense que quelques contrôles sont nécessaires : ceux qui servent le

bien public.

— Vous m'en voyez désolé, Messieurs, dit Rearden, « mais je crois que je vais être obligé de sauver vos putains de têtes en même temps que la mienne. »

Un groupe d'entrepreneurs à la tête duquel se trouvait Monsieur Mowen ne fit aucune déclaration à propos du procès. Mais une semaine plus tard ils annoncèrent, en en faisant un battage immodéré, qu'ils étaient en train de réunir des fonds pour la construction d'une aire de jeux pour les enfants des sans-emplois.

Bertram Scudder ne fit pas mention du procès dans ses colonnes. Mais dix jours plus tard, il écrivit, entre autres articles traitant des "on-dit" et des "il paraîtrait" :

"(…) Il est possible de se faire une idée de la popularité de Mr. Hank Rearden en partant d'une observation qui montre que, parmi toutes les catégories et tous les groupes sociaux de notre société, il semble être le moins populaire précisément au milieu de ses collègues entrepreneurs et affairistes. Sa marque de fabrique de patron impitoyable, appartenant désormais à la vieille école, semble tomber bien à plat auprès des barons du profit et autres prédateurs. (…)"

Durant un soir de décembre–alors que la rue au-delà de sa fenêtre était comme une gorge congestionnée toussant les coups de klaxon des embouteillages de Noël–Rearden était assis dans la salle à manger de sa suite à l'hôtel Wayne-Falkland, combattant un ennemi plus dangereux que la lassitude ou la peur : la répulsion pour la simple pensée d'avoir affaire à des êtres humains.

Il était assis là, réticent à s'aventurer dans les rues de la cité, réticent à se déplacer, comme s'il était enchaîné sur sa chaise et dans cette chambre. Il avait essayé, des heures durant, d'ignorer une émotion qui ressemblait au mal du pays : sa conscience que le seul homme qu'il avait envi de voir était ici, dans cet hôtel, à juste quelques étages au-dessus du sien.

Il s'était surpris lui-même, durant les dernières semaines, à perdre son temps dans le salon chaque fois qu'il rentrait à l'hôtel ou en sortait, wagabondant sans but précis vers le comptoir de la réception ou le kiosque à journaux, observant le courant des gens pressés, espérant apercevoir Francisco d'Anconia parmi eux. Il s'était surpris lui-même à dîner seul au restaurant de l'hôtel tout en gardant un œil sur les tentures de

l'entrée. Maintenant, il se surprenait lui-même à rester assis dans cette pièce, en se disant que la distance n'était que de quelques étages seulement.

Il bondit sur ses jambes avec un soupir d'amusement indigné ; il se comportait, se dit-il, comme une femme qui attend un coup de téléphone et lutte contre la tentation de mettre un terme à la torture en faisant le premier pas. Il n'y avait aucune raison, se dit-il, justitifiant qu'il n'aille pas tout simplement voir Francisco d'Anconia, si c'était ce qu'il voulait. Cependant, lorsque c'était ce qu'il lui arrivait de se dire, il en éprouvait quelque dangereuse implication qui était le fait de céder à la tentation de son propre soulagement.

Il fit un pas vers le téléphone pour appeler la suite de Francisco, mais il s'interrompit. Ce n'était pas ce qu'il voulait ; ce qu'il voulait, c'était d'entrer sans se faire annoncer, comme Francisco était entré dans son bureau ; c'était cela qui semblait établir une sorte de droit implicite entre eux.

Alors qu'il se dirigeait vers l'asensceur, il se dit : « Il ne sera pas là, où s'il y est, tu vas probablement le trouver en train d'amuser une poufiasse, et tu vas te trouver plutôt bête. » Mais cette hypothèse semblait improbable, il ne pouvait l'appliquer à l'homme qu'il avait vu devant la bouche du fourneau–il retrouva confiance dans l'ascenseur, alors qu'il relevait la tête vers le plafond de la cabine–il marcha dans le couloir, confiant, sentant son aigreur s'évanouir pour laisser place à la gaieté. Il frappa à la porte.

La voix de Francisco ordonna sèchement :

— Entrez !

Il y avait en elle le son brusque de la distraction.

Rearden ouvrit la porte puis s'arrêta sur le seuil. L'une des lampes les plus ostentatoires et les plus chères de l'hotel était posée sur le sol au milieu de la pièce, projetant un cercle de lumière sur de larges feuilles à dessin. Francisco d'Anconia, les manches de sa chemise remontées, une mèche de cheveux lui tombant devant le visage, reposait étendu sur le sol, sur son estomac, relevé sur ses coudes, mangeant l'extrémité opposée d'un crayon à papier tout en semblant se concentrer sur un détail d'un dessin compliqué étalé sous ses yeux. Il ne releva pas la tête, il semblait avoir déjà oublié que quelqu'un avait frappé à la porte. Rearden fit quelque effort pour essayer de savoir ce que représentait le dessin : on aurait dit une vue en

coupe d'un haut-fourneau. Il le regardait avec un étonnement émerveillé ; aurait-il eu le pouvoir de faire devenir réalité sa propre image de ce pourrait être Francisco d'Anconia, ceci était exactement comme il l'aurait vu : la silhouette d'un jeune travailleur qui allait de l'avant et se concentrait sur une tâche difficile. A un moment, Francisco releva la tête. L'instant d'après, il releva son corps pour prendre une posture agenouillée, regardant Rearden avec un sourire de plaisir incrédule. Puis après, il saisit les feuilles à dessin et le rejeta un peu trop hâtivement, loin de lui, en les retournant à l'envers.

— Qu'ai-je interrompu ? Demanda Rearden.

— Pas grand chose. Entrez.

Il affichait un large sourire heureux. Rearden se dit à cet instant avec certitude que Francisco avait attendu aussi ; avait attendu cela comme une victoire qu'il n'avait pas vraiment osé espérer.

— Qu'étiez-vous en train de faire ? demanda Rearden.

— Juste m'amuser un peu.

— Laissez-moi regarder.

— Non.

Il se leva et mit un coup de pied dans les dessins pour les repousser encore un peu plus loin.

Rearden nota que s'il avait été désagréablement surpris par l'impertinente manière de propriétaire de Francisco lorsqu'il était entré dans son bureau, il était maintenant lui-même coupable de la même attitude, car il ne proposait aucune justification de sa visite, mais avait pourtant traversé la pièce et s'était assis avec décontraction dans un fauteuil, comme s'il était chez lui.

— Pourquoi n'êtes-vous pas venu continuer ce que vous avez commencé ? demanda-il.

— Vous l'avez brillament continué sans mon aide.

— Vous faites allusion à mon procès ?

— Je veux précisément parler de votre procès, voulez-vous dire.

— Comment le savez-vous ? Vous n'étiez pas là ?

Francisco sourit parce que le ton de sa voix confessait une phrase de plus :

— Je m'intéressais à vous. N'avez-vous pas pensé que j'ai écouté à la radio chacun des mots que vous avez prononcés.

— Oh, vraiment ? Et bien alors, avez-vous apprécié

d'entendre vos propres mots se propager dans les airs, avec moi comme faire valoir ?

— Non, je ne crois pas, Monsieur Rearden. Ils n'étaient pas mes mots. N'exprimaient-ils pas plutôt ce pourquoi vous avez toujours vécu ?

— Oui.

— Je vous ai seulement aidé à voir que vous deviez être fier de vivre en leur nom.

— Je suis content que vous les ayez entendus.

— C'était grand, Monsieur Rearden… et à peu près trois générations trop tard.

— Que voulez-vous dire.

— Si un seul patron avait eu le courage, à ce moment là, de dire qu'il ne travaillait pour rien d'autre que son propre profit– et l'avait fièrement proclamé–il aurait sauvé le monde.

— Je ne considère pas que le monde soit perdu depuis longtemps.

— Il ne l'est pas. Il ne peut jamais l'être. Mais oh, mon Dieu ! Qu'est-ce qu'il nous aurait épargné !

— Et bien, nous devons combattre–peut importe l'époque dans laquelle nous sommes coincé.

— Oui… Vous savez, Monsieur Rearden, je suggère que vous vous procuriez une retranscrption de votre discours et relisiez ce que vous avez dit. Après quoi, voyez si vous le pratiquez pleinement et avec consistence ou pas.

— Voulez-vous dire que je ne le fais pas ?

— Voyez ça par vous-même.

— Je sais que vous aviez beaucoup de choses à me dire, lorsque nous avons été interrompus cette nuit là, à l'usine. Pourquoi ne finissez-vous pas ce que vous aviez à dire ?

— Non, c'est trop tôt.

Francisco agissait comme s'il n'y avait rien d'extraordinaire à propos de cette visite, comme s'il cela était allé de soit–ainsi qu'il se comportait chaque fois qu'il se trouvait en présence de Rearden. Mais Rearden nota qu'il n'était pas aussi calme qu'il aurait voulu le laisser paraître ; il marchait dans la pièce en faisant des allés et venues, d'une manière qui semblait être le relâchement d'une émotion qu'il ne voulait pas confesser ; il avait oublié la lampe qui était restée là, posée sur le sol de la pièce comme seule source de lumière.

— Tout ce que vous avez découvert et compris vous a coûté

rudement cher, vous ne croyez pas ? dit Francisco, « Alors… avez-vous apprécié le comportement de vos collègues chefs d'entreprises ? »

— Je suppose que je devais m'y attendre.

Avec une voix tendue par la colère de la compassion forcée, Francisco dit :

— Ça aura fait douze ans, et cependant je suis toujours incapable d'y être indifférent !

On aurait dit qu'il l'avait dit involontairement, comme si, en faisant des efforts pour ne pas laisser filtrer le son de l'émotion, il avait prononcé des mots qu'il ne s'autorisait ordinairement pas à dire.

— Douze ans… depuis quoi ? demanda Rearden.

Il y-eut l'instant d'une pause, mais Francisco répondit avec calme :

— Depuis que j'ai compris ce que ces hommes étaient en train de faire. Puis il ajouta, « Je sais ce que vous êtes en train de traverser, en ce moment… et ce qu'il reste pour vous à traverser. »

— Merci.

— Pourquoi ?

— Pour ce qu'il vous en coûte de ne pas montrer. Mais ne vous en faites pas à mon sujet. Je suis encore capable de le supporter… Vous savez, je ne suis pas venu ici parce que je voulais parler de moi-même, où même à propos du procès.

— Je parlerai avec vous de ce que vous voulez ; pour que vous restiez ici.

Rearden dit alors sur le ton d'une blague empreinte de courtoisie–mais le ton ne parvenait pas à le déguiser–ce qui l'intéressait bel et bien :

— De quoi vouliez-vous donc me parler, ce soir là ?

— De vous. Francisco s'interrompit. Il considéra Rearden pendant un moment, puis ajouta calmement :

— Bon, d'accord.

Si ce que Rearden ressentait avait pu être directement exprimé avec des mots, au-delà de la barrière de sa volonté, il aurait alors crié : “Ne me laisse pas tomber… J'ai besoin de toi… Je suis en train de les combattre tous en même temps, je me suis battu juqu'à mes limites et suis condamné à les combattre au-delà de celles-ci… et, pour seules munitions disponibles pour moi, j'ai besoin de la connaissance de

seulement un homme en qui je puisse avoir confiance, que je puisse respecter et admirer.”

Mais au lieu de ça, il dit calmement et très simplement–et sur la note simple d’un lien personnel entre-eux, qui était le ton de la sincérité qui venait avec une déclaration direct, d’une rationalité qui n’était pas qualifiable et qui impliquait la simple honnêteté d’esprit de la part de celui qui écoutait :

— Vous savez, je pense que le seul vrai crime moral qu’un homme puisse commettre à l’encontre d’un autre est la tentative de créer–en recourant à ses mots ou à ses actions–une *impression du contradictoire*, de créer l’impossible, l’irrationnel, et ainsi secouer le concept de la rationalité chez sa victime.

— C’est vrai. Si je dis que c’est le dilemme dans lequel vous m’avez placé, maideriez-vous en répondant à une question personnelle ?

— J’essaierai.

— Je n’ai pas besoin de vous dire–je pense que vous l’avez compris–que vous êtes l’homme ayant le plus grand esprit que je n’ai jamais rencontré. Je suis en train d’arriver à l’acceptation, non pas comme une vérité, mais au moins comme possibilité, du fait que vous refusez d’exercer vos grandes capacité intellectuelles dans le monde d’aujourd’hui. Mais ce que le désespoir peut faire faire à un homme n’est pas nécessairement la clé permettant de le comprendre. J’ai toujours pensé que la vraie clé se trouve dans ce qu’il recherche pour assouvir son plaisir.

Et c’est ça, que je trouve inconcevable : peut importe ce que vous avez abandonné, pour autant que vous choisissez de rester en vie, comment pouvez-vous trouver quelque plaisir que ce soit en passant une existence aussi valable que la votre à courir après des *traînées* et des idées de distractions infantiles ?

Francisco le considéra avec un sourire fin et amusé, comme s’il était en train de dire : “Non ? Vous ne vouliez pas parler de vous-même ? Et qu’êtes-vous donc en train de confesser, alors, si ce n’est la solitude désespérée qui rend la question de mon caractère plus important pour vous qu’aucune autre, à cet instant même ?” Le sourire évolua vers un petit rire étouffé sans moquerie, comme si la réponse à cette question n’impliquait aucun problème pour lui–aucun secret à révéler.

— Il y-a une manière de résoudre tous les dilemmes de ce

genre là, Monsieur Rearden : Reconsidérez vos prémisses.

Il s'assit sur le sol, s'installant gaiement et informellement, comme pour se préparer pour une conversation qui allait lui plaire.

— Sont-ce vos propres conclusions et intime conviction que je puisse être un homme doué d'un grand esprit ?

— Oui.

— Tenez-vous de votre connaissance absolue et d'informations de première main que je passe mon temps à courir après les femmes ?

— Vous ne l'avez jamais nié.

— Le nier ? Ça m'a posé des tas de problèmes de faire croire ça à tout le monde.

— Est-ce que vous voulez dire que ce n'est pas vrai ?

— Vous aurais-je laissé l'impression d'un homme victime d'un misérable complexe d'infériorité ?

— Grand Dieu, non !

— Il n'y a que des gens comme ça qui passent leur vie à courir après les femmes.

— Que voulez-vous dire ?

— Vous rappelez-vous de ce que j'ai dit à propos de l'argent, et à propos des hommes qui cherchent à inverser la *loi de la relation de cause à effet* ? Les hommes qui essayent de remplacer la position de l'esprit dans notre société, en saisissant pour ce faire les produits de l'esprit ? Et bien, l'homme qui se méprise lui-même essaye de retrouver son estime de lui-même à travers des aventures sexuelles–ce qui ne peut être fait, parce que le sexe n'est *pas* la cause, mais *un effet* et une expression de la valeur qu'un homme s'accorde à lui-même.

— Vous feriez mieux d'expliquer ça.

— N'avez-vous jamais réalisé qu'il s'agit du même sujet ? Les hommes qui pensent que la richesse provient des ressources matérielles et n'a aucune origine de nature intellectuelle ou signification profonde, sont ceux qui pensent–pour les mêmes raisons–que le sexe est une capacité physique qui fonctionne indépendamment de leur esprit, de leur choix, et de leur échelle de valeurs. Ils pensent que leur corps crée le désir et fait le choix à leur place ; à peu près comme si le minerai de fer se transformait tout seul, par la seule force de sa "volonté propre", en rails de chemin de fer. "L'amour est aveugle", disent-ils ; le sexe est imperméable à la raison et tourne le pouvoir de tous les

philosophes en dérision. Mais en fait, le choix sexuel d'un homme est le résultat et la somme de ses profondes convictions. Dites moi ce qu'un homme trouve sexuellement attirant, et je vous révélerai son entière philosophie de l'existence.

Montrez-moi la femme avec laquelle il couche, et je vous dirai la valeur qu'il accorde à sa propre personne. Peu importe le genre de corruption qu'on lui a appris à propos de la vertue du renoncement de soi, le sexe, parmi tous les actes possibles, est celui qui est le plus profondément égoïste ; c'est un acte qu'il ne peut accomplir pour aucun autre motif que celui de son propre plaisir–essayez juste de vous le représenter une seconde comme une chose animée par un esprit de profonde charité désintéressée !–un acte qui ne peut être motivé par le rabaissement de soi, mais seulement par une exaltation toute personnelle, seulement avec la confiance d'être désiré et d'être digne de désir. C'est un acte qui pousse l'esprit à être ce qu'il est *réellement*, et cela vaut pour son corps, et d'accepter son vrai ego comme son échelle de valeurs. Il se sentira toujours attiré par la femme qui lui renvoit la perception la plus profonde qu'il a de lui-même, la femme dont la reddition lui permet de faire l'expérience–ou de faire semblant–du sens de son amour propre. L'homme qui est fièrement certain de sa propre valeur désirera le type de femme le plus élevé qu'il se puisse trouver, la femme qu'il admire, la plus forte, la plus difficile à conquérir ; parce que seule la possession d'une *héroïne* pourra lui procurer la sensation d'une prouesse–de ses capacités–et non pas la possession d'une souillon sans cervelle. Il ne recherche pas… Qu'y-a-t-il ? demanda-t-il en voyant l'air sur le visage de Rearden, une expression intense qui trahissait quelque chose qui allait bien au-delà du simple intérêt pour discussion abstraite.

— Continuez. fit Rearden, son visage ne se défaisant pas de cette expression de tension.

— Il ne cherche pas à gagner sa propre valeur ; il cherche à l'exprimer. Il n'y-a pas de conflit entre l'échelle de valeurs de son esprit et son propre corps. Mais l'homme qui est convaincu de sa propre médiocrité se sentira attiré par une femme qu'il méprise ; parce qu'elle lui renvera l'image de lui-même qu'il cache en lui, elle le libérera de cette réalité objective qui le fait *être* ce qu'il *n'est pas*, elle lui procurera une illusion momentanée de sa propre valeur, et un instant de fuite du code moral qui fait de lui un damné. Observez le vilain désordre que

la plupart des hommes font de leur vie sexuelle ; et observez le désordre des contradictions qu'ils tiennent pour “leur philosophie morale”. Le premier nous renseigne sur la valeur du second. L'amour est notre réponse à ce que nous tenons pour nos plus hautes valeurs, et il ne peut être rien d'autre. Laissez un homme corrompre ses propres valeurs et sa vision de l'existence–laissez le professer que “l'amour n'est pas un plaisir personnel”, mais plutôt le “renoncement de soi”, que la vertu ne consiste pas en une expression de l'orgueil, mais de la pitié, ou de la souffrance, ou de la faiblesse, ou du sacrifice ; que la forme d'amour la plus noble est née, non pas de l'admiration, mais de la charité, non pas d'une réponse à des valeurs, mais d'une réponse à des défauts–et il aura de lui-même coupé sa personnalité *en deux parties*. Son corps ne lui obéira pas, il ne répondra pas, il le rendra impotent à l'égard de la femme qu'il prétend aimer, et le fera se sentir attirer par le genre de prostituée le plus vulgaire qu'il puisse trouver. Son corps suivra toujours la logique ultime de ses convictions les plus profondes ; s'il croit que les défauts sont des valeurs, alors il considère le fait même d'exister comme un mal, et il ne se sentira seulement attiré que par ce qui est mal. Il se sera damné lui-même et il sentira que la dépravation est le seul plaisir qu'il mérite. Il aura mis la souffrance et la vertu sur un plan d'égalité, et il sentira que le vice est la seule source de plaisir. Après quoi il criera à qui veut l'entendre que son corps a des “désirs vicieux” qui sont “indépendants de son esprit”, et que, par conséquent, son esprit ne peut les refréner, que le sexe est un “péché”, que le “vrai” amour est une émotion pure provenant de l'esprit. Et ensuite, il se demandera pourquoi l'amour ne lui apporte que de l'ennui, et le sexe rien d'autre que de la honte.

Rearden dit d'une voix lente, regardant dans le vague, ne réalisant pas qu'il était en train de penser à voix haute :

— Au moins… je n'ai jamais accepté l'autre croyance… je n'ai jamais ressenti de culpabilité du fait de faire de l'argent.

Francisco passa à côté de la signification des deux premiers mots ; il sourit et dit avec impatience :

— Vous voyez, maintenant, qu'il s'agit d'une même chose ? Non, vous n'avez jamais accepté aucun aspect de leur credo tordu. Vous ne seriez pas capable de vous forcer à l'adopter. Si vous essayiez de damner le sexe et de dire qu'il est une expression du mal, vous vous trouveriez encore, contre votre

propre volonté, en train d'agir selon vos propres prémisses morales. Vous vous sentiriez attiré par les grandes femmes que vous rencontreriez. Vous rechercheriez toujours une héroïne. Vous seriez incapable de vous mépriser vous-même. Vous seriez incapable de croire que l'existence est un mal, et que vous n'êtes qu'une pauvre créature sans défense piégée dans un improbable univers. Vous êtes l'homme qui a passé sa vie à donner forme à la matière pour satisfaire les visées de votre esprit. Vous êtes l'homme qui saurait que l'amour platonique et tout autant une hypocrisie que le fait de ne pas exprimer l'idée issue de l'action physique, tout comme l'action physique qui ne serait pas guidée par une idée est une escroquerie intellectuelle, tout comme l'est le sexe lorsqu'il est déconnecté de notre échelle des valeurs. Il s'agit bien d'un même sujet, et vous le sauriez. Votre sens inviolé de l'amour propre le saurait. Vous seriez incapable d'éprouver du désir pour une femme que vous mépriseriez. Seul l'homme qui célèbre la pureté de l'amour dénué de désir physique est capable de la dépravation d'un désir dénué d'amour. Mais observez que la plupart des gens sont des créatures coupées en deux qui persistent à se balancer d'un côté vers l'autre.

D'un côté, nous avons l'homme qui méprise l'argent, les usines, les *buildings*, et jusqu'à son propre corps. Il considère des émotions indéfinies à propos de sujets non-conceptualisables tels que le "sens de la vie" ou sa prétension "d'être vertueux". Et il crit son désespoir parce qu'il n'éprouve rien pour la femme qu'il respecte, mais ressent un désir irrépressible pour la souillon de caniveau. Il est l'homme que ses pairs appellent un "idéaliste".

La seconde moitié de cet homme coupé en deux est celui que ses pairs appellent le "pratique", ou le "pragmatique", c'est l'homme qui méprise les principes, les abstractions, l'art, la philosophie et jusqu'à son propre esprit. Il regarde l'acquisition de biens matériels comme le seul but de l'existence ; et il rit du besoin de considérer leur but ou leur origine. Il attend d'eux qu'il lui procure du plaisir ; et il se demande pourquoi plus il en possède et moins il a de plaisir. Il est cet homme qui passe son temps à courir après les femmes. Observez la triple tromperie qu'il perpètre contre lui-même. Il refusera de reconnaître son besoin d'amour propre, puisqu'il a décidé de railler un concept tel que celui des valeurs morales ; et pourtant il éprouve un

profond mépris de lui-même qui lui vient de la croyance qu'il a adopté et lui fait dire qu'il n'est qu'un ”morceau de viande”. Bien qu'il ne l'admettra pas, il sait qu le sexe est l'expression physique d'un tribut rendu à des valeurs personnelles. Et donc, il essaye, en fouillant parmi les mouvements de *l'effet*, d'acquérir ce qui aurait dû être *la cause*. Il essaye de tirer un sens de sa propre valeur à partir des femmes qui se rendent à lui ; et il oublie que les femmes qu'il choisit n'ont ni caractère, ni jugement, ni échelles de valeurs. Il se persuade que tout ce quoi après il courre n'est que le plaisir physique ; mais observe cependant qu'il se lasse des femmes de ce genre en l'espace d'une semaine, ou parfois même d'une nuit, qu'il déteste les prostituées professionnelles, et qu'il aime à croire qu'il séduit des filles vertueuses qui font une exception pour lui.

Ceci est donc le sens de la performance qu'il cherche et ne trouve jamais. Quelle gloire peut-on espérer trouver dans la conquête d'un corps sans esprit ?

Maintenant, vous avez le profile d'un coureur de jupons. Est-ce que cette description correspond à ce que je suis ?

— Mon Dieu, non !

— Dans ce cas vous pouvez juger, sans attendre que je vous en donne ma parole, de combien de femmes je me suis fait dans ma vie.

— Mais alors, que diable étiez-vous en train de faire sur les premières pages des magazines durant… ne serait-ce pas ça les douze années dont vous parliez ?

— J'ai dépensé beaucoup d'argent dans les fêtes les plus vulgairement ostentatoires que j'ai pu imaginer, et vraiment très peu de temps à me faire voir avec le genre de femmes qui allait avec. Pour ce qui concerne le reste… il s'arrêta un instant, puis dit, « …j'ai quelques amis qui savent ça, mais vous êtes la première personne à laquelle je confie ça contre mes propres règles de discrétion : je n'ai jamais couché avec aucune de ces femmes. Je n'ai jamais même touché à aucune d'entre elles. »

— Ce qui est encore plus incroyable, c'est que je vous crois.

La lampe posée à ses pieds lança des morceaux cassés de lumière sur son visage au moment où il se pencha en avant ; son visage avait une expression d'amusement dépourvu de toute culpabilité.

— Si vous en avez quelque chose à faire de jeter un coup d'œil plus attentif à ces couvertures de magazines, vous verrez

que je n'y dis jamais rien. Ce sont les femmes qui s'empressent de faire publier ça à grand renfort d'histoires insinuant que d'être vu en ma compagnie dans un restaurant est le signe d'une grande histoire romantique. Que croyez-vous que ces femmes recherchent, à part la même chose que le coureur de jupons… le désir de gagner leur propre valeur à partir du nombre et de la célébrité des hommes dont elles font la conquête ? Seulement, c'est un tout petit peu plus bizarre, parce que la valeur qu'elles recherchent ne doit pas être trouvée dans la réalité d'un fait, mais dans la seule suggestion que "ça s'est produit", et dans le sentiment et de *jalousie* que tout cela communique à d'autres femmes.

Et bien, j'ai donné à ces *couche-toi-là* ce qu'elles voulaient ; mais ce qu'elles voulaient *littéralement*, sans la prétension de ce à quoi elles s'attendaient, la prétension qui leur empêchait de voir la vraie nature de leur souhaits. Croyez-vous qu'elles voulaient coucher avec moi, ou avec n'importe quel autre homme ? Elles ne seraient pas capables d'un désir si réel et si honnête. Elles voulaient de la *nourriture pour leur vanité* ; et je le leur ai donné. Je leur ai donné la chance de se vanter auprès de leurs amies et de pouvoir *se regarder* dans les pages de la presse à scandale dans les rôles des "grandes séductrices".

Mais saviez-vous que cela fonctionne exactement de la même manière que ce que vous avez fait lors de votre procès ? Si vous voulez faire échouer n'importe quelle sorte de coup tordu ; mettez littéralement les deux pieds dedans, sans rien ajouter qui vienne de vous pour en déguiser la nature. Ces femmes comprenaient. Elles voyaient s'il y avait quelque satisfaction à avoir d'être enviées et jalousées pour un fait que l'on ne réalise pas. En fait d'amour propre, leurs histoires d'amour avec moi, imaginées et médiatisées, n'ont fait qu'approfondir le complexe d'infériorité qui était déjà en elles ; chacune d'entre elles sait qu'elle a essayé et a échoué. Si le fait de m'attirer dans un lit est supposé être leur échelle *publique* de valeurs, elles savent qu'elles étaient incapables de réellement vivre avec. Je pense que ces femmes me détestent plus que n'importe qui d'autre sur Terre.

Mais mon secret est bien gardé ; parce que chacune d'entre elle pense qu'elle fut "la seule à échouer", alors que "toutes les autres avaient réussi", et donc elle sera la plus véhémente à jurer l'authenticité de notre histoire d'amour et n'admettra

jamais la vérité auprès de quiconque.

— Oui, mais qu'avez-vous fait à votre propre réputation ?

Francisco haussa les épaules.

— Ceux que je respecte connaîtront la vérité à propos de moi, tôt ou tard. Pour ce qui est des autres–les traits de son visage se durcirent–« les autres considèrent que je suis réellement "le diable". Laissez-les donc avoir ce qu'ils préfèrent : ce que je semble être sur les couvertures de magazines. »

— Mais, pourquoi faire ? Pourquoi l'avez-vous fait ? Juste pour leur donner une leçon ?

— Ah, certainement pas ! Je voulais être connu comme un *playboy*.

— Pourquoi ?

— Un *playboy* est un homme qui ne peut pas s'empêcher de laisser l'argent lui filer entre les doigts.

— Pourquoi vouliez-vous prendre une telle sorte de rôle pour ça ?

— Camouflage.

— Pouquoi faire ?

— C'était dans le cadre d'un but tout à fait personnel.

— Quel but ?

Francisco secoua la tête.

— Ne me demandez pas de vous dire ça. Je vous en ai déjà dit bien plus que je le devrais. Vous en viendrez à connaître le reste bientôt, de toute façon.

— Si c'est plus que ce que vous auriez dû me dire, pourquoi me l'avez-vous dit ?

— Parce que… vous m'avez fait devenir impatient pour la première fois depuis des années.

La note d'une émotion contenue était revenue dans sa voix.

— Parce que je n'ai jamais voulu que quiconque sache la vérité sur moi comme j'ai voulu que vous la connaissiez. Parce que je savais ce que vous mépriseriez plus que n'importe quelle autre sorte d'homme–ainsi que cela aurait été mon cas, à votre place. *Playboy* ? Je n'ai jamais aimé qu'une seule femme dans ma vie, et je continue de l'aimer et je l'aimerai toujours !

C'était une pause involontaire, et il ajouta, d'une voix qui était devenue plus basse :

— Je ne l'ai jamais confié à personne… même pas à elle.

— L'avez-vous perdu ?

Francisco regarda un point imaginaire dans l'espace pendant un moment, il répondit d'une voix sans ton :

— J'éspère que non.

La lumière de la lampe lui frappa le visage par en-dessous, et Rearden ne put voir ses yeux, seulement sa bouche tirée en des lignes d'endurance et d'une étrange résignation solennelle.

Rearden sut qu'il s'agissait d'une blessure qui ne devait pas être sondée plus profondément.

Avec l'un de ses rapides changements d'humeur qui le caractérisait, Francisco dit :

— Oh, bon, et bien c'est juste un petit peu plus long !

Puis il se remit sur ses jambes, souriant à nouveau.

— Puisque vous avez confiance en moi, dit Rearden, « je veux vous confier un secret bien à moi en échange. Je veux vous dire combien j'avais confiance en vous, déjà, avant même de venir ici. Et je pourrais avoir besoin de votre aide, plus tard.

— Vous êtes le seul homme restant que j'aimerais aider.

— Il y a pas mal de choses que je ne comprends pas à propos de vous, mais je suis certain d'une chose : vous n'êtes pas un ami des pillards.

— Pas vraiment.

Il y eut quelque chose qui suggérait de l'amusement dans l'expression du visage de Francisco, comme si ce qu'il venait de dire était bien en dessous de la vérité.

— Donc je sais que vous ne me trahirez pas si je vous dis que je vais continuer à vendre du *Rearden Metal* à quelques-uns de mes clients, selon les quantités que je veux, et ce chaque fois qu'une opportunité de le faire se présentera à moi. En ce moment même, je m'apprête à honorer une livraison de vingt fois supérieure à celle pour laquelle ils m'ont envoyé au tribunal.

Assis sur le bras d'un fauteuil, à quelques pas de lui, Francisco se pencha un peu en avant pour le regarder plus attentivement, en fronçant les sourcils, durant un long moment.

— Pensez-vous que vous les combattez en faisant ça ? demanda-il.

— Et bien, comment appelleriez-vous ça ? De la collaboration?

— Vous étiez d'accord pour travailler et produire du *Rearden Metal* pour eux au prix de perdre vos bénéfices, de perdre vos amis, d'enrichir ces chiens galleux errants qui

avaient trouvé le truc pour vous voler, et de prendre leurs abus pour le privilège de les maintenir en vie. Maintenant, vous êtes d'accord pour le faire au prix d'accepter la position d'un criminel et le risque d'être jeté en prison à n'importe quel moment ; tout ça dans le but de maintenir en existence un système qui ne peut continuer d'exister que grâce à ses victimes, seulement par la violation de *leurs* propres lois.

— Ce n'est pas pour leur système, mais pour les clients que je ne peux pas abandonner *à la merci* de leur système… j'ai l'intention de survivre à leur système… Je n'ai pas l'intention de les laisser me stopper, et peu m'importe comment ils me rendent la tâche difficile… et je n'ai pas l'intention de leur abandonner le monde entier, même si je suis le dernier et le seul à leur résister. En ce moment, cette commande "illégale" est plus importante pour moi que toute mon entreprise.

Francisco secoua lentement la tête sans rien répondre ; puis il demanda :

— Auquel de vos "amis" dans l'industrie du cuivre allez-vous offrir l'immense privilège de transmettre une information "intéressante" sur vous, cette fois ?

Rearden sourit.

— Pas cette fois. Cette fois, je fais des affaires avec quelqu'un en qui je peux faire confiance.

— Vraiment ? Qui est-il ?

— Vous.

Francisco se redressa bien droit.

— Quoi ? demanda-t-il d'une voix si faible qu'elle réussit presque à cacher son souffle coupé.

Rearden sourit.

— Ne saviez-vous pas que je suis l'un de vos clients, maintenant ? Ça a été fait grâce à un réseau d'intermédiaires sous couvert d'un nom bidon… mais j'aurai besoin de votre aide pour empêcher quiconque parmi votre personnel de s'intéresser de trop près à ça. J'ai besoin de votre cuivre, j'ai besoin qu'il me soit livré à temps… et je m'en fous s'ils doivent m'arrêter pour ça plus tard, pour autant que je puisse me le procurer.

Je sais que vous ne vous intéressez plus du tout à votre entreprise, votre fortune, votre travail, parce que vous vous moquez bien d'avoir à faire des affaires avec des pillards comme Taggart et Boyle. Mais si vous croyez en tout ce que

vous m'avez appris, si je suis le dernier homme que vous respectez, alors vous m'aiderez à survivre et à les battre. Je n'ai jamais demandé d'aide à personne. Je suis en train de demander la votre.

J'ai besoin de vous. J'ai confiance en vous. Vous avez toujours exprimé votre admiration pour moi. Et bien, je mets ma vie entre vos mains… si vous la voulez. Une commande à d'Anconia Copper est en train de m'être expédiée, à cet instant. Elle a quitté San Juan le 5 décembre.

— Quoi ?!

Le cri fut la pleine expression d'un choc. Francisco s'était redressé d'un bond sur ses jambes et avait dépassé toute tentative de cacher quoique ce soit :

— Le 5 décembre ?

— Oui. fit Rearden, stupéfait.

— Je vous avais dit de ne pas faire affaire avec d'Anconia Copper !

Ça avait été comme un cri de désepoir qui était pour moitié un gémissement, et de la fureur pour l'autre.

Sa main s'apprêta à saisir le combiné du téléphone, mais elle se retira busquement. Il saisit à la place le bord de la table, comme pour s'empêcher de décrocher le combiné, et il resta dans cette position, immobile, pendant un moment dont ni lui ni Rearden n'auraient pu évaluer la durée.

Rearden se sentait engourdi par le fait d'observer l'agonie d'une lutte intérieure avec la silhouette immobile d'un homme pour seule preuve. Il ne pouvait deviner la nature de cette lutte ; il savait seulement qu'il y avait quelque chose que Francisco avait le pouvoir d'empêcher à cet instant, et que c'était un pouvoir qu'il n'utiliserait pas.

Quand Francisco releva la tête, Rearden vit un visage défait par une si grande expression de souffrance que ses traits en furent un cri de douleur presque audible, plus terrible encore parce que son visage avait une expression de fermeté, comme si la décision avait été prise et que ceci en était le prix.

— *Francisco*… que se passe t-il ?

— *Hank*, je… Il secoua la tête, puis s'interrompit, puis se tint bien droit.

— Monsieur Rearden, dit-il avec une voix qui avait la force, le désespoir et la dignité particulière d'une prière qu'il savait être sans espoir, « …pour le moment où vous allez me maudire,

quand vous allez remettre en question chacun des mots que je vous ai dit… je vous jure solennellement, sur la vie de la femme que j'aime, que je suis votre ami. »

***

La souvenir du visage de Francisco tel qu'il l'avait vu à cet instant lui revint trois jours après cette visite dans sa suite, à l'occasion d'un accès de colère, et du choc aveuglant d'une perte et de la haine ; il lui revint malgré le fait qu'il était en train d'écouter la radio dans son bureau. Il se dit qu'il devrait désormais se tenir à l'écart de l'hôtel Wayne Falkland, à moins de courir le risque de tuer Francisco d'Anconia aussitôt qu'il l'appercevrait ; le souvenir de cette scène persistait dans son esprit, ravivé par les mots qu'il était en train d'entendre ; il était en train d'entendre que trois navires appartenant à d'Anconia Copper et qui étaient partis de San Juan, avaient été attaqués par Ragnar Danneskjold et envoyés au fond de l'océan ; le souvenir ne parvenait pas à se dissiper, même s'il avait conscience que bien plus que la valeur du cuivre avait été emporté dans le naufrage de ces navires.

CHAPITRE

V

COMPTE DEBITEUR

Ce fut la première fois que Rearden Steel essuya un échec dans son histoire. Pour la première fois une commande n'avait pas été livrée comme convenu. Mais le 15 février, jour ou les rails auraient dû être livrés à la Taggart, ça n'aurait rien changé de toute manière.

L'hiver était arrivé plus tôt que d'ordinaire, durant les derniers jours de novembre. Les gens disaient que c'était l'hiver le plus rude jamais enregistré par la météo, et que personne n'était à blâmer pour la sévérité inhabituelle des tempêtes de neige. Ils ne cherchaient pas à se souvenir s'il y avait eu une époque lors de laquelle les tempêtes de neige ne se produisaient pas inévitablement, s'abattant sur les routes mal, ou plus du tout, éclairées et sur les toits des maisons qui n'étaient plus chauffées, ne stoppaient pas la circulation des trains, et ne laissaient pas une “épidémie” de corps gélés qui se comptaient par centaines.

La première fois que Danagger Coal avait été en retard pour livrer du charbon à la Taggart Transcontinental, durant la dernière semaine de décembre, le cousin de Danagger avait expliqué qu'il n'avait rien pu faire ; il avait dû réduire le temps de travail quotidien à six heures, disait-il, dans le but de remonter le moral des hommes qui ne semblaient plus se comporter comme ils le faisaient du temps de son cousin Kenneth ; les hommes étaient devenus négligents et mous, disait-il, parce qu'ils avaient été épuisés par la dure discipline de la direction précédente ; il s'était trouvé impuissant, à la suite des départs injustifiés et inexpliqués des cadres et des ouvriers

les plus anciens et les plus expérimentés, des hommes qui avaient été dans l'entreprise durant dix à vingt années ; il ne pouvait rien y faire s'il semblait y avoir quelques frictions entre ses employés et ses nouveaux cadres, même si les nouveaux hommes étaient beaucoup plus “progressistes” et “humains” que les vieux “conducteurs d'exclaves” ; il s'agissait juste d'un temps de “réadaptation”, disait-il.

Il ne pouvait rien y faire, disait-il encore, si le tonnage prévu pour la Taggart Transcontinental avait été cédé, la veille du jour prévu de sa livraison, au Secrétariat d'Etat à l'aide humanitaire pour que celui-ci l'expédie à l'Etat Populaire d'Angleterre : il s'agissait d'une mesure d'urgence, le peuple anglais était en train de mourir de faim et toutes les entreprises nationalisées de ce pays avaient fermé leurs portes–et Mademoiselle Taggart était en train de devenir déraisonnable, sachant qu'il ne s'agissait que d'un retard d'un jour.

Ce n'était qu'un seul jour de retard. Il causa un retard de trois jours dans le fonctionnement du train de fret Numéro 386 au départ de la Californie et à destination de New York, constitué de cinquante-neuf wagons remplis de laitues et d'oranges. Le Train de Fret Numéro 386 attendit donc sur une voie de garage d'une gare d'approvisionnement en charbon, où le charbon n'était pas arrivé. Lorsque le train atteignit finalement New York, les laitues et les oranges avaient été jetées dans l'East River[1] ; elle avaient trop longtemps attendu leur tour dans les entrepôts ferroviaires de Californie, la conséquence de départs de trains annulés et reportés, et aussi des mesures sociales décrétées par le gouvernement qui interdisaient aux locomotives de tirer un train de plus soixante wagons.

Personne, à l'exception de leurs amis et des gens associés à ce commerce, ne remarquèrent que les planteurs d'oranges de Californie déposèrent leurs bilans, de même que deux fermes de laitues basées à Imperial Valley[2] ; personne ne prêta attention à la fermeture d'une communauté de logement populaire à New York, d'une société de plomberie à laquelle cette communauté

1. L'East River est un détroit en longueur–ressemblant à fleuve mais soumis à l'influence des marées–situé dans la ville de New York et qui sépare l'île de Long Island de celle de Manhattan et du quartier du Bronx. *(N. d. T.)*
2. Région du sud-est de la Californie qui, bien qu'étant assez désertique, dépend largement de l'agriculture du fait d'une bonne irrigation. *(N. d. T.)*

devait de l'argent, et d'un grossiste en tuyauterie de plomb qui avait fourni cette société de plomberie. *"Les gens commencent à être affamés"*, rapportaient les journaux *; "qu'en a-t-on à faire des difficultés de ces entreprises qui (…) n'ont d'autre vocation que de faire des profits pour des intérêts privés qui se 'goinfrent' sur le dos des honnêtes citoyens"*.

Le charbon envoyé par bateau de l'autre côté de l'Atlantique par le Secrétariat d'Etat à l'aide humanitaire n'atteignit pas les côtes de l'Etat Populaire de l'Angleterre : il fut détourné et saisi par Ragnar Danneskjold.

La seconde fois que la Danagger Coal fut en retard pour livrer du charbon à la Taggart Transcontinental, à la mi-janvier, le cousin de Danagger grogna au téléphone qu'il n'y pouvait rien : ses mines avaient été fermées pour trois jours en raison d'une pénurie de lubrifiants pour ses machineries. La livraison de charbon à la Taggart Transcontinental ne put être effectuée que quatre jours plus tard.

Monsieur Quinn, de la Quinn Ball Bearing Company, qui avait autrefois déplacé ses activités depuis le Connecticut jusqu'au Colorado, dut attendre une semaine pour voir arriver le train qui transportait sa commande depuis chez Rearden Steel. Lorsque le train arriva, les portes de l'usine de la Quinn Ball Bearing Company étaient fermées.

Personne ne suivit le déroulement de la fermeture d'une usine de moteurs dans le Michigan, qui avait vainement attendu une livraison de roulements à billes, ses machines tournant à vide pour occuper à rien faire des employés qui touchaient leur pleins salaires ; ou la fermeture d'une scierie dans l'Oregon, qui avait vainement attendu un moteur neuf ; ou la fermerture d'une exploitation forestière laissée à l'abandon dans l'Iowa ; ou la faillite d'un gros sous-traitant de l'immobillier de l'Illinois, spécialisé dans la charpente, qui, manquant de recevoir ses madriers à temps, vit ses contrats annulés, et les acheteurs des maisons en bois qu'il construisait envoyés promener sur les routes balayées par la tempête de neige qui faisait rage, à la recherche de quelque chose qui n'existait plus désormais.

La tempête de neige qui survint fin janvier bloqua les routes passant par la chaîne des *Montagnes Rocheuses*, dressant des murs blancs de neuf mètres en travers des voies principales de la Taggart Transcontinental. Les hommes qui tentèrent de dégager les voies de chemin de fer furent contraints

d'abandonner dès les premières heures de travail ; les chasses-neige tombèrent en panne les uns après les autres. L'entretien des chasse-neiges et des déblayeuses avait été précaire durant les deux années précédentes, du fait d'une météo dont on avait pourtant dit qu'elle allait en se réchauffant.

Les nouveaux chasse-neiges n'avaient pu être livrés ; le patron de la société qui les construisait avait "mis la clé sous la porte", se trouvant dans l'incapacité d'obtenir l'acier qu'Orren Boyle lui avait promis.

Trois trains au départ de l'ouest étaient bloqués sur les voies de garage de la gare de Winston, haut en altitude dans les *Montagnes Rocheuses*, là où la ligne principale de la Taggart Transcontinental coupait à travers l'angle nord-ouest de l'Etat du Colorado. Ils demeurèrent ainsi au-delà de tout espoir d'aide cinq jours durant. Les trains ne parvenaient pas à traverser la tempête de neige pour arriver jusqu'à eux. Le dernier des camions construits par Lawrence Hammond tomba en panne sur les corniches gelées d'une autotoroute de montagne.

Les meilleurs des avions autrefois construits par Dwight Sanders furent bien envoyés, mais ils n'atteignirent jamais Winston : la traversée d'une première tempête mit trop rudement à l'épreuve leur état d'entretien, devenu incertain faute de pièces détachées.

A travers le rideau de neige, les passagers piégés à l'intérieur des trains apercevaient les lumières des cabanes de Winston. Les lumières s'éteignirent durant la nuit du second jour. Au soir du troisième, ils eurent épuisé leur lumière et leur chauffage, et il ne resta pratiquement plus rien à manger à bord des trains. Durant les brèves accalmies de la tempête, lorsque le rideau blanc disparut et laissa derrière lui l'immobilité d'un vide noir rejoignant l'horizon d'une terre sans lumières avec un ciel sans étoiles, les passagers purent voir au loin, à des kilomètres et des kilomètres d'eux en direction du sud, une petite langue de flamme qui se tortillait dans le vent. C'était la *Torche de Wyatt.*

Au matin du sixième jour, lorsque les trains furent en mesure de rouler à nouveau et de se diriger vers les pentes de l'Utah, du Nevada et de la Californie, les employés des trains observèrent les cheminées éteintes et les portes closes des petites entreprises situées le long des voies ferrées.

"*Les tempètes sont une catastrophe naturelle,*" écrivit Bertram Scudder, "*et personne ne peut-être tenu pour responsable de la météo.*"

Le rationnement du charbon établi par Wesley Mouch permettait le chauffage des habitations trois heures par jour. Il n'y avait pas de bois à brûler, pas de métal pour fabriquer des nouveaux fours, pas d'outillage pour percer les murs des maisons afin de procéder à de nouvelles installations plus adaptées.

Dans des "machins" de fortune fait de briques et de bidons d'huile, des professeurs brûlaient les livres de leurs bibliothèques, et les planteurs de fruits brûlaient les arbres de leurs vergers pour se chauffer.

"*(…) les privations et les disettes endurcissent l'esprit du peuple,*" écrivit Bertram Scudder, "*et elles forgent l'acier fin dont la discipline sociale des citoyens est faite. Le sacrifice est le ciment de la société. Il unit les briques humaines pour en faire son grand édifice."*

"La nation qui s'appuyait naguère sur le credo disant que la grandeur n'est accessible qu'à travers la production, se voit dire aujourd'hui qu'elle ne peut être accomplie que par le culte de la misère." déclara Franscisco d'Anconia durant une *interview* qu'il accorda aux media. Mais cette phrase ne fut pas rapportée.

Le seul grand succès commercial, cet hiver là, revint à l'industrie des loisirs. Les gens rognaient les *pennys* sur leurs budgets nourriture et chauffage, et se privaient de manger pour s'assembler dans les salles de cinéma dans le but d'y trouver un peu de rêve et d'échapper ainsi, pour quelques heures, à leur état d'animaux terrorisés et réduits à la recherche de leurs besoins les plus élémentaires. En janvier, toutes les salles de cinéma et tous les *bowlings* furent fermés par décision administrative, grâce à une intervention de Wesley Mouch, au prétexte de "faire des économies d'énergie".

"*Le plaisir des sens n'est pas un des besoins essentiels de l'existence.*" écrivit Bertram Scudder.

« Vous devez apprendre à voir les choses sous l'angle philosophique », dit le docteur Simon Pritchett à une jeune fille qui fondit soudainement et inexplicablement en larmes d'hystérie en plein milieu d'un cours. Elle revenait tout juste d'une expédition humanitaire constituée de volontaires non

rémunérés, dans un camp de réfugiés situé dans la région du *Lac Supérieur* ; là, elle y-avait vu une mère tenant dans ses bras le corps de son jeune enfant qui venait de mourir de la famine.

« Il n'y a pas d'absolus », dit le docteur Pritchett. « Ce que vous tenez pour la réalité n'est juste qu'illusion. Comment cette femme pouvait-elle savoir que son fils était mort ? Comment pouvait-elle être sûre qu'il avait même *existé* ? »

Des gens avec des yeux suppliants et des visages désespérés remplissaient des tentes où des évangelistes hurlaient avec une jubilation triomphante que l'homme n'était pas capable de s'accomoder de la nature, que la science qu'il avait inventé était un canular, que son esprit était un échec, qu'il était en train de récolter le châtiment pour son péché d'orgueil, pour la trop grande confiance qu'il avait accordé à son propre intellect ; et que seule sa foi en le "pouvoir des secrets hermétiques" pouvait le protéger de la fissure d'un rail, ou de l'éclatement du dernier pneu de sa dernière camionnette. L'amour était "la clé des secrets hermétiques", criaient-ils, l'amour est "le sacrifice désintéressé au service des besoins des *autres*".

Orren Boyle fit un "sacrifice désintéressé au service du besoin des *autres"*. Il vendit au Secrétariat d'Etat à l'aide humanitaire 10.000 tonnes d'acier laminé en rails de chemin de fer–devant initialement être vendus à la compagnie ferroviaire Atlantic Southern Railroad–pour servir à l'équipement en voies ferrées de l'Etat Populaire de Germany. « Ce fut une décision difficile à prendre », déclara-t-il, avec un regard humide et perdu de vertueuse droiture, au président directeur général totalement paniqué de l'Atlantic Southern, « mais le fait que vous soyez une riche entreprise, alors que nos frères allemands se trouvent dans une situation de misère indescriptible, a lourdement pesé dans la balance. J'ai donc agi selon le principe que le besoin vient en premier. Lorsque l'on se trouve dans le doute, c'est le faible qui doit être considéré, et non le fort. »

Le P.D.G. de l'Atlantic Southern avait entendu dire que l'ami d'Orren Boyle le plus influent à Washington avait lui-même un copain haut placé au Ministère de l'Equipement de l'Etat Populaire d'Allemagne. Mais si cela avait été le principal motif de Boyle, ou s'il avait réellement été motivé par "le principe du sacrifice", personne n'aurait pu le dire et ça ne faisait pas grande différence, de toute façon. Si Boyle avait été un "saint" du credo de l'altruisme, il aurait dû précisément faire ce qu'il

avait fait. Ceci fit se taire le P.D.G. de l'Atlantic Southern ; il n'aurait jamais osé admettre qu'il s'intéressait plus à sa compagnie ferroviaire qu'au peuple allemand ; il n'osait pas s'élever contre "le principe de sacrifice".

Le niveau des eaux du Mississippi s'était élevé durant tous le mois de janvier, gonflé par les tempêtes portées par les vents pour former un courant agité et destructeur rabotant les berges et emportant tout sur son passage. Lors d'une nuit de pluie cinglante et verglaçante, durant la première semaine de février, le pont de chemin de fer de l'Atlantic Southern passant au-dessus du Mississippi s'effondra sous le poids d'un train de voyageurs. La locomotive et les cinq premiers wagons-lits tombèrent avec les jambages du pont déchichetés dans les spirales tourbillonnantes d'eau noire, vingt-quatre mètres plus bas. Le reste du train demeura sur les trois premières avancées du pont qui tinrent bon.

« Vous ne pouvez avoir à la fois votre gateau et le laisser manger par votre voisin ». avait déclaré Francisco d'Anconia. La furie des dénonciations que les *leaders* d'opinion ayant accès aux media déclenchèrent contre lui, fut bien plus grande que leurs préoccupations pour les victimes de la catastrophe du fleuve.

Il se disait tout bas que l'ingénieur principal de l'Atlantic Southern, désespéré par l'échec de son entreprise à obtenir l'acier dont il avait besoin pour renforcer le pont, avait démissionné six mois auparavant, avant de dire à son entreprise que le pont ne remplissait plus les normes de sécurité. Il avait écrit au plus grand journal de New York, pour avertir le public à ce propos ; la lettre n'avait pas été reproduite. On chuchotait que les trois premières longueurs du pont avaient tenu parce qu'elles avaient été renforcées avec des éléments structurés en *Rearden Metal* ; mais 500 tonnes de métal était tout ce que la compagnie ferroviaire avait pu obtenir, en vertu de la *Loi des parts égales*.

Pour seul résultat suivant les investigations officielles menées par des experts designés, deux ponts enjambant le fleuve Mississippi et appartenant à deux compagnies ferroviaires plus modestes, avaient été interdit d'accès et à l'usage. L'une de ces deux entreprises déposa son bilan ; l'autre ferma une de ses lignes et détourna l'une de ses voies en direction d'un autre pont enjambant le Mississippi, et

appartenant à la Taggart Transcontinental ; l'Atlantic Southern fit la même chose.

Le grand *Pont Taggart* de Belford, dans l'Illinois, avait été initialement construit par Nathaniel Taggart. Il avait combattu le gouvernement des années durant parce que les tribunaux l'avaient condamné à cesser d'utiliser ce pont, à la suite de plaintes des exploitants de passeurs qui disaient que le chemin de fer constituait un moyen de transport qui décimait leurs activités, et ainsi nuisait au bien-être public, et que les ponts de chemin de fer enjambant le Mississippi devaient tous être interdit à l'usage au nom de "l'obstruction matérielle". La justice avait donné raison aux plaignants et ordonné à Nathaniel Taggart de démolir son pont, et de faire traverser le Mississippi à ses passagers par le moyen des barges. Il avait finalement gagné cette bataille à la Court Suprême de justice avec une majorité de une voix. Son pont était aujourd'hui le seul lien majeur reliant les deux parties du continent. Son dernier descendant avait fait sa règle la plus stricte que de toutes les infrastructures pouvant nécessiter une intervention, le *Pont Taggart* serait toujours prioritaire et demeurerait toujours maintenu dans un état irréprochable.

L'acier expédié par bateau de l'autre côté de l'Atlantique par le Secrétariat d'Etat à l'aide humanitaire n'avait pas atteint l'Etat Populaire d'Allemagne. Il avait été détourné et saisi par Ragnar Danneskjold ; mais personne n'en entendit parler à l'extérieur du Secrétariat d'Etat, car les media avaient depuis longtemps déjà cessé de relater les incidents en rapport avec Ragnar Danneskjold.

Ce ne fut pas avant que le public commence à remarquer une diminution croissante de l'offre de certains types d'appareils électroménagers, tels que plaques électriques, grilles-pains, laves-linge et tout un tas d'autre articles similaires, que des gens posèrent des questions et recueillirent quelques rumeurs chuchotées en retour. Ils entendirent dire qu'aucun navire chargé avec du cuivre en provenance de d'Anconia Copper n'avait été en mesure d'atteindre les côtes américaines ; ils ne parvenaient pas à passer à travers les mailles d'un filet tendu par le pirate Ragnar Danneskjold.

Durant les nuits d'hiver brumeuses, le long du littoral, les marins racontaient à voix basse une histoire qui disait que Ragnar Danneskjold saisissaient toujours les cargaisons des

navires humanitaires, mais ne touchait jamais au cuivre ; il avait coulé les transporteurs de d'Anconia avec toutes leurs cargaisons ; il avait laissé s'échapper les équipages de ces bateaux dans des embarcations de survie, mais le cuivre était allé au fond de l'océan. Ils racontaient cela à voix basse, comme s'il s'agissait d'une sinistre légende hors d'atteinte du pouvoir des hommes à l'expliquer ; personne n'était en mesure de trouver une raison qui aurait pu permettre de comprendre pourquoi Danneskjold avait choisi de ne jamais prendre le cuivre.

Durant la deuxième semaine de février, un décret gouvernemental dont la parution fut justifié par le besoin d'économiser le fil électrique en cuivre et l'énergie électrique, interdit l'usage des ascenseurs au-delà du vingt-cinquième étage. Les étages supérieurs des buildings devaient être laissés vacants, et des cloisons faites de planches brutes non-peintes furent installées pour interdire l'accès aux étages supérieurs dans les cages d'escalier. Des autorisations spéciales pouvaient êtres accordées à quelques grandes entreprises et hôtels de prestige, grâce au recours à la *Loi du besoin essentiel*. Les hautes parties des villes furent ainsi raccourcies, et tout fut ramené au *même niveau*.

Les habitants de New York n'avaient jamais eu à se soucier de la météo. Jusque là, les tempêtes n'avaient été guère plus que des dérangements ponctuels qui ralentissaient la circulation et faisaient des flaques de neige mouillée devant les pas-de-porte des jolies boutiques bien éclairées. Marchant contre le vent vêtus d'imperméables, de fourures et de chaussons, les gens percevaient la tempête comme rien de plus qu'un intrus dans la cité. Mais maintenant que les gens avaient à faire face à ces violentes rafales de neige qui balayaient même les rues étroites, ils avaient l'impression que c'était *eux* les intrus temporaires, et que le vent avait tous les droits.

— Ça ne fera aucune différence pour nous ; oublie ça, Hank, on s'en moque, dit Dagny quand Rearden lui dit qu'il ne pourrait pas livrer le rail ; il n'était pas parvenu à trouver un autre fournisseur de cuivre, « Oublie ça, Hank. »

Il ne lui répondit pas. Il ne parvenait pas à oublier le premier échec de Rearden Steel.

Dans la soirée du 15 février, à quelques centaines de mètres de la gare de Winston, dans le Colorado, dans un secteur où de

nouveaux rails auraient dû être posés, une glisière de jointure se rompit entre deux rails au passage d'une locomotive qui s'en trouva comme projetée en dehors de la voie. Le chef de gare soupira de désespoir et fit venir une équipe avec une grue ; ce n'était qu'un de ces accidents mineurs qui se produisaient désormais tous les quatre matins dans ce secteur ; il commençait à s'y habituer.

Ce soir là, avec son col remonté et son chapeau enfoncé lègèrement de travers avec le bord venant lui cacher les yeux, et les congères de neiges qui lui arrivaient à la hauteur des genoux, Rearden marchait lourdement dans une mine de charbon à ciel ouvert, abandonnée dans un coin oublié de la Pennsylvanie. Il supervisait le chargement des camions du charbon "piraté" qu'il avait fait venir jusqu'ici. La mine n'appartenait plus à personne, et personne n'aurait pu faire face au coût de sa ré-exploitation à grande échelle. Mais un jeune homme à la voix brusque et aux yeux pleins de colère qui venait d'un campement où les gens y étaient affamés, avait organisé un *gang* constitué de chômeurs, et avait conclu un accord avec Rearden pour livrer le charbon.

Ils extrayaient le charbon la nuit, ils l'entreposaient temporairement dans des galeries cachées, ils étaient payés en liquide de la main à la main, sans qu'aucune question ne soit posé ou ne reçoive aucune réponse. Coupable du féroce désir de rester en vie, Rearden et eux faisaient des affaires comme des sauvages, sans droits, ni document, ni charges sociales, ni impôt ni autorisations d'exploitation, et dans le non-respect complet de la sécurité du travail et de l'hygiène ; avec pour seule réglementation la compréhension mutuelle et une observance absolue et sans faille du silence et de la parole donnée. Rearden ne connaissait même pas le nom du jeune chef. En le regardant organiser le chargement des camions et y participer, Rearden se dit que ce gars là serait certainement devenu un grand industriel, s'il avait eu la chance de naître une génération plus tôt ; aujourd'hui, il achèverait probablement sa courte vie comme criminel de droit commun d'ici quelques petites années.

Ce soir là, Dagny devait avoir à faire face à une réunion du Conseil du directoire de la Taggart.

Ils étaient tous assis autour de la table à la surface brillante qui était au milieu de la salle impressionnante de luxe discret, quoique mal chauffée. Les hommes, qui tout au long des décennies de leurs carrières n'avaient eu qu'a afficher des

visages dépourvus de toute expression, qu'à parler pour ne rien dire et à être impeccablement habillés pour être en sécurité, étaient aujourd'hui bien déstabilisés et mis mal à l'aise par leurs gros *pull-overs* qui faisaient des plis par-dessus leurs estomacs, par leurs écharpes nouées autour de leurs cous, et par les bruits de toux qui ponctuaient trop fréquemment leurs discussions, comme l'auraient fait des rafales de mitrailleuse.

Elle remarqua que Jim avait perdu l'aisance qui caractérisait son habituelle performance.

Il se tenait assis avec la tête rentrée dans les épaules et ses yeux qui allaient trop rapidement d'un visage vers un autre. Un homme de Washington avait pris place avec eux à la table. Personne ne savait exactement ce qu'il faisait et quelle était sa fonction, mais ce n'était pas nécessaire ; ils avaient juste besoin de savoir qu'il était “à Washington”. Son nom était “Monsieur Weatherby”. Il avait les tempes grisonnantes, un visage long et étroit et une bouche qui aurait fait dire qu'il devait contracter en permanence ses muscles faciaux pour la maintenir fermée, ce qui donnait un air guindé à son visage qui, sans cela, n'aurait rien suggéré d'autre. Les directeurs ignoraient s'il était là en temps qu'invité, que conseiller ou comme président “non-officiel” du Conseil ; ils trouvaient plus prudent de ne pas chercher à le savoir.

— Il me semble, dit le président du Directoire, « que la priorité numéro un que nous devons considérer avant toute autre, est que les voies de notre ligne principale sont dans état déplorable, pour ne pas dire critique. » Il marqua une pause, puis ajouta prudemment, « …alors que le seul rail valable que nous possédons se trouve sur la *Ligne John Galt*… Je veux dire la *Ligne Rio Norte*. »

En usant du même ton prudent qui permettait aux autres de bien saisir le sens de ses mots, un autre homme dit :

— Si nous prenons en considération l'état de disette qui affecte nos équipements, et que nous considérons un instant que nous sommes en train de le laisser s'user au service d'une branche qui travaille à perte…

Il s'arrêta là, pour ne pas s'étendre sur ce qui pourrait arriver s'ils prenaient ce fait en considération.

— A mon avis, intervint un homme maigre à la face blême arborant une moustache nettement taillée, « la *Ligne Rio Norte* semble être devenue une charge financière que la société

pourrait bien n'être plus à même de supporter ; en fait, plus du tout, à moins que certaines dispositions soient prises, lesquelles… » il jeta un coup d'œil dans la direction de Monsieur Weatherby–Monsieur Weatherby fit comme s'il ne l'avait pas remarqué.

— Jim, reprit le président du Directoire, « je pense que vous pourriez décrire la situation pour Monsieur Weatherby. »

La voix de Taggart avait encore un reste d'aisance toute pratique, mais c'était une aisance que l'on aurait pu comparer à une pièce de vêtement maintenue pressée contre un objet en verre qui s'était brisé, et des "éclats de verre" coupant passaient à travers de temps à autre :

— Je pense qu'il est généralement admis que le principal facteur affectant chaque compagnie ferroviaire dans le pays, est l'inhabituelle fréquence des cessations d'activités et des dépôts de bilans. A une heure où nous réalisons tous, bien sûr, que cette période de crise que nous traversons n'est que passagère, pour autant, cependant, elle a mis le chemin de fer dans une situation arrivant à un stade qui pourrait bien être décrit comme désespéré. Plus spécifiquement, le nombre d'usines qui ont fermé leurs portes aux abords des zones désservies par le réseau ferroviaire de Taggart Transcontinental, est si important qu'il a placé notre structure financière gloable dans une situation préoccupante. Les régions et les divisions qui nous assuraient ordinairement nos revenus les plus stables, sont désormais plongées dans une situation faisant apparaître un coût d'exploitation sans revenues en retour. Des horaires de trains programmés pour satisfaire aux besoins d'un important volume de fret ne peuvent êtres indéfiniment maintenus pour trois clients, là où il y en avait précédemment sept. Nous ne sommes pas en mesure de leur offrir la même qualité de service–pas en appliquant nos tarifs actuels, en tout état de cause. »

Il jeta un coup d'œil à Monsieur Weatherby–Mais Monsieur Weatherby ne parut pas l'avoir remarqué.

— Il me semble, continua Taggart–tandis que les "éclats de verre" parurent se faire plus coupants dans le ton de sa voix– « que la prise de position adoptée par nos clients transporteurs et messagers est exagérée. Ils se sont tous plaints, pour la plupart, à propos de leurs concurrents, et se sont arrangés pour faire décréter des mesures de portée locale pour faire disparaître toute possibilité de compétition dans leur branche en particulier.

A ce jour, la plupart d'entre-eux se trouvent pratiquement en situation de monopole incassable, et dominent totalement leur marché ; et pourtant ils refusent de réaliser qu'une compagnie ferroviaire ne peut se permettre d'appliquer la même tarification pour eux seuls que celle qui était rendue possible par la production d'une région toute entière. Pour eux, nous faisons donc rouler nos trains à perte, mais cela–bien qu'ils en soient parfaitement conscients–ne les dissuade aucunement de faire barrage à toute tentative d'augmentation de nos tarifs. »

— Contre toute tentative ? dit Monsieur Weatherby, avec de la douceur dans le ton de sa voix et une excellente imitation de l'étonnement sincère, « Ce n'est pas la position qu'ils ont pris. »

— Si certaines rumeurs, auxquelles je refuse d'accorder crédit, devaient s'avérer fondées… dit le président du Directoire avant de s'arrêter une syllabe après que le ton de la panique se fut fait évident dans sa voix.

— Jim, dit Monsieur Weatherby sur le ton de la bonne humeur, « je pense que le mieux serait que nous n'évoquions pas le sujet de l'augmentation des tarifs. »

— Loin de moi l'idée de sérieusement suggérer une augmentation maintenant, ou même plus tard. dit Taggart, « J'y ai fait référence dans le seul but de caricaturer la situation, et ainsi d'en simplifier la description. »

— Mais, Jim, fit un vieil homme avec une voix chevrotante, « je pensais que votre influence… je veux dire votre *amitié* avec Monsieur Mouch nous assurerait… Il dut s'interrompre car les autres le regardait avec un air sévère, en reproche à son manquement à la règle implicite du *non-dit* : on ne faisait pas mention à haute voix d'un écart de ce genre ; on ne débattait pas ouvertement des puissantes et mystérieuses amitiées de Jim, ou de pourquoi elles ne l'avaient pas soutenu.

— Le fait est, dit avec aisance Monsieur Weatherby, « que Monsieur Mouch m'a envoyé ici pour discuter d'une demande d'augmentation des salaires soumise par les représentants des syndicats des cheminots, et d'une demande de baisse des tarifs de la part des transporteurs et messagers usagers du transport ferroviaire. »

Il l'avait dit sur un ton tout à la fois de fermeté et de simple à-propos ; il savait que tous ces hommes le savaient, que ces revendications avaient été très largement exposées dans la presse depuis déjà des mois ; il savait que la crainte qui se

trouvait dans leurs esprits n'était pas le fait en lui-même, mais de le *nommer* ; comme si le fait n'avait jamais existé, mais que les mots qui le décrivaient avaient le pouvoir de lui donner une existence ; il savait qu'ils avaient tous attendu de voir s'il exercerait ce pouvoir ; il était en train de leur laisser comprendre qu'il le ferait.

Leur situation justifiait un cri de protestation ; il n'y en eu aucun ; personne ne lui répondit. Puis James Taggart dit avec ce ton mordant et nerveux qui voulait exprimer un sentiment de colère, mais qui ne convoyait finalement que de l'incertitude :

— Je n'exagérerais pas trop l'importance de Buzzy Watts, du *Conseil National des Messageries*. Il a fait beaucoup de bruit et a organisé beaucoup de coûteux dîners à Washington, je recommanderais de bien faire attention à ne pas le prendre pour ce qu'il n'est pas.

— Oh, je ne sais pas. fit Monsieur Weatherby.

— Ecoute, *Clem*, je sais de source sûre que Wesley à refusé de le voir la semaine dernière.

— C'est vrai. Wesley est un homme vraiment très occupé.

— Et je sais que quand Gene Lawson à organisé cette grosse soirée, il y-a dix jours, pratiquement tout le monde était là… mais Buzzy Watts n'était pas invité.

— Vraiment. dit Monsieur Weatherby pacifiquement.

— Par conséquent, je ne "miserais pas trop gros" sur Monsieur Buzzy Watts, *Clem*. Et je ne le laisserais pas m'embobiner.

— Wesley est un homme impartial, dit Monsieur Weatherby. Un homme dévoué au service public. Ce qu'il considère va dans l'intérêt du pays, pris dans son ensemble, avant toute chose.

Taggart se leva de sa chaise ; de tous les signes de danger qu'il connaissait, cette façon de parler était le pire.

— Personne ne peut nier, Jim, que Wesley a une haute vue de toi en temps qu'homme d'affaires *éclairé*, que conseiller *de valeur* et en temps que l'un de ses amis personnels *les plus proches*. les yeux de Taggart le fusillèrent durant une fraction de seconde : cette dernière là était encore pire, « Mais personne ne peut dire que Wesley hésiterait à sacrifier ses attaches personnelles et ses amitiés, là où le *bien public* est concerné. »

Le visage de Taggart demeura blanc ; sa terreur lui venait de choses qui n'étaient jamais autorisées à être extériorisées sous la

forme de mots, ou même en mouvements musculaires sur le visage. La terreur était sa lutte pour repousser une pensée inadmissible : “le public”, ça avait été *lui* pour tellement longtemps, et de si différentes façons dans le cadre de tellement d’affaires, qu’il savait ce que ça pouvait signifier si ce titre magique, ce titre sacré auquel personne n’oserait s’opposer, était transféré, de même que *son* “bien”, à la personne de Buzzy Watts.

Mais ce qu’il demanda–et il se dépêcha de le demander–fut :

— Tu n’es pas en train d’insinuer que je placerais mes intérêts personnels au-dessus du *bien public*, bien sûr ?

— Non, bien sûr que non. dit Monsieur Weatherby avec un air qui était presque un sourire, « Certainement pas. Pas toi, Jim. Ton attitude et ton esprit citoyens–et ta jugeotte–sont trop bien connus. C’est justement pourquoi Wesley espère que tu considères la question sous *tous* ses “angles”.

— Oui, bien sûr. fit Taggart, piégé.

— Bon, considère l’angle sous lequel les syndicats voient les choses. Peut-être que tu ne peux pas te permettre de leur accorder une augmentation de salaire, mais *eux*, comment peuvent-ils se permettre d’exister quand le coût de la vie est en train de s’envoler ? Ils doivent bien manger, eux aussi ; c’est pas vrai ? Chemin de fer ou pas chemin de fer, c’est *ça* qui vient en premier.

Le ton qu’employait Monsieur Weatherby était empreint d’une placide vertu désintéressée, comme s’il était en train de réciter une formule requise pour communiquer une autre signification qui, desormais, devenait claire pour tout le monde ; il regardait Taggart bien droit dans les yeux pour marquer l’emphase sur ce qui n’était pas dit.

— Une fois réunis, les syndicats de cheminots comptent presque un million d’adhérents, avec des familles, des gens à charge et autres membres plus lointains qui sont tous pauvres ; et qui n’a pas de membres dans sa famille qui connaissent des difficultés financières, de nos jours ? Une fois tout ce monde là réunit, ça représente, plus ou moins, cinq millions de votes… euh, de *personnes*–pardon. Wesley doit garder ça à l’esprit. Il doit se poser quelques questions sur la psychologie de ces gens là. Et ensuite considérer le public. Les tarifs que tu demandes furent établis à une époque où tout le monde gagnait bien sa vie. Mais au point où en sont les choses aujourd’hui, les prix des

moyens de transport sont devenus élevés, si ce n'est prohibitifs, pour tout le monde. Les gens sont en train de se plaindre partout dans le pays, à propos de ça.

Il regarda Taggart toujours bien droit dans les yeux, et avec encore plus d'insistence ; il ne fit que le regarder, mais son regard avait la qualité d'un clin d'œil.

— Ça fait un sacré paquet de gens, Jim. Ils ne sont pas vraiment contents, en ce moment, et à propos d'un nombre épouvantable de choses. Un gouvernement qui réussirait à persuader les compagnies ferroviaires de baisser leurs tarifs, ça ferait plein de familles reconnaissantes.

Le silence qui lui fit écho fut comme un trou si grand qu'aucun son n'aurait pu revenir de ce qui s'écraserait dans son fond. Taggart savait, comme ils le savaient tous, pour quel motif "désintéressé" Monsieur Mouch serait toujours prêt à "sacrifier" ses amitiés personnelles.

C'était le silence, et le fait qu'elle ne voulait pas le dire–qu'elle était venue ici résolue à ne pas ouvrir la bouche mais ne pouvait résister à la tentation–qui donna à la voix de Dagny une sonorité si vibrante et si dure :

— Alors, Messieurs, vous avez eu tout ce que vous avez demandé durant ces années ?

La rapidité avec laquelle ils tournèrent leurs yeux vers elle fut une réponse involontaire à un son inattendu, mais la rapidité avec laquelle ils les bougèrent à nouveau–pour regarder le dessus de la table, les murs, ou n'importe où pourvu que ce ne soit pas dans sa diection–fut la réponse pleinement consciente à la signification de ce même son.

Dans le silence de l'instant qui s'ensuivit, elle sentit leur rancœur qui était comme si l'air de la pièce s'était épaissi au point d'en être devenu irrespirable, et elle savait que ce n'était pas de la rancœur contre Monsieur Weatherby, mais contre *elle*.

Elle aurait pu le supporter, s'ils avaient seulement laissé sa question sans réponse ; mais ce qui lui fit ressentir une tension écœurante à l'intérieur de son estomac, fut leur double mauvaise foi de prétendre l'ignorer pour finalement lui répondre à leur manière si particulière.

Le président du Directoire dit, sans la regarder, et avec une voix qui mettait un point d'honneur à ne pas se sentir concernée par son intervention, quoique vaguement à propos cependant :

— Tout irait bien, tout marcherait comme sur des roulettes,

si quelques mauvaises personnes telles que Buzzy Watts et Chick Morisson n'occupaient pas des positions si influentes.

— Oh, je ne m'en ferais pas trop à propos de Chick Morisson, si j'étais vous. dit l'homme pâle avec la moustache, « Il n'a aucun contact au plus haut niveau. Pas réellement. C'est Tinky Holloway qui nous empoisonne. »

— Je ne vois pas les choses comme si elles étaient sans espoir. dit un homme bien enrobé portant un cache-col vert. « Joe Dunphy et Bud Hazleton sont très proche de Wesley. Si leur influence prévaut, ça ce passera très bien pour nous. Cependant, Kip Chalmers et Tinky Holloway sont dangereux. »

— Je peux m'occuper de Kip Chalmers. intervint Taggart.

Monsieur Weatherby était la seule personne dans la pièce pour qui le fait de regarder dans la direction de Dagny n'était pas dérangeant ; mais chaque fois que son regard s'attardait sur elle, il ne semblait rien enregistrer ; elle était la seule personne dans la pièce qu'il ne voyait pas.

— Je suis en train de me dire, dit Monsieur Weatherby avec décontraction, en regardant dans la direction de Taggart, « que vous devriez faire une faveur à Wesley. »

— Wesley sait qu'il peut toujours compter sur moi.

— Et bien, mon idée, c'est que si vous garantissiez une augmentation de salaire aux syndicats, nous pourrions alors faire traîner le problème de la réduction des tarifs pour les temps à venir.

— Je ne peux pas faire ça ! ce fut presque un cri, « Le *Syndicat National des Chemins de Fer* a recueilli l'unanimité contre les augmentations, et a fait s'engager chacun de ses membres à s'y opposer. »

— C'est bien ce que je veux dire. dit calmement Monsieur Weatherby, « Wesley à besoin de créer quelque dissensions pour afaiblir cette prise de position du *Syndicat National*. Si une compagnie de chemin de fer telle que Taggart Transcontinental devait céder, le reste serait facile à faire. Vous aideriez énormément Wesley. Il l'apprécierait. »

— Mais bon Dieu, *Clem* ! Ça me mettrait à la merci d'une action en justice de leur part, à cause des règlements écrits du Syndicat !

Monsieur Weatherby sourit.

— Quelle justice ? Laisse Wesley s'occuper de ça.

— Mais, écoute Clem, tu sais… tu sais juste aussi bien que

moi qu'on ne peut tout simplement pas se le permettre !

Monsieur Weatherby haussa les épaules.

— Ça, c'est à toi de résoudre ce problème.

— Mais comment, nom de Dieu ?

— Je ne sais pas. C'est ton boulot, pas le notre. Tu ne voudrais tout de même pas que le gouvernement vienne te dire comment gérer ta “boîte”, non ?

— Non, bien sûr ! Mais…

— Nous, notre boulot, c'est seulement de veiller à ce que les gens aient des salaires qui tiennent debout et qu'ils aient des moyens de transport décents. C'est comme tu le sens. Mais, bien sûr, si tu dis que tu ne peux pas faire le travail, pourquoi, alors…

— Je ne l'ai pas dit ! s'écria Taggart en toute hâte, « Je n'ai pas dit ça du tout ! »

— Bon, dit Monsieur Weatherby sur un ton de satisfaction, « on sait que tu as les capacités de trouver un moyen d'y parvenir. »

Il était en train de regarder Taggart ; Taggart était en train de ragarder Dagny.

— Bon, c'était juste une idée. reprit Monsieur Weatherby en s'enfonçant dans son fauteuil avec une attitude de modeste retraite, « Juste une idée que je te donne pour que tu y réfléchisses. Je ne suis qu'un invité, ici. Je ne voudrais pas faire de l'ingérence. L'objet de notre réunion, c'était de discuter de la situation des… de certains embranchements, je crois ? »

— Oui, dit le président du Directoire qui soupira, « Oui. Maintenant, si jamais quelqu'un a une suggestion constructive à offrir… » il fit une pause : personne ne répondit, « Et bien je crois que nous avons une image tout à fait claire de la situation ». il attendit, « Il semble que nous ne pouvons nous permettre de continuer plus longtemps l'exploitation de certains de nos embranchements… La *Ligne Rio Norte* en particulier… et, par conséquent, quelque sorte d'action semble être toute indiquée. »

— Je pense, dit l'homme pâle à la moustache, avec un ton exprimant une confiance que personne n'aurait attendu, « que nous devrions en entendre de la part de Mademoiselle Taggart ». Il se pencha en avant en affichant un air de roublardise pleine d'espérance.

Comme Dagny ne répondit rien et se contenta de se tourner

vers lui, il demanda :

— Qu'avez-vous à dire, Mademoiselle Taggart ?

— Rien.

— Je vous demande pardon ?

— Tout ce que j'avais à dire était dans le rapport que Jim vous a lu. elle l'avait dit calmement, d'une voix aussi claire que laconique.

— Mais vous n'avez fait aucune recommandation.

— Je n'en ai aucune à faire.

— Mais après tout, en temps que vice-président exécutif, vous avez un intérêt vital dans la politique de cette entreprise.

— Je n'ai aucune *autorité* relativement à la politique de cette entreprise.

— Oh, mais nous sommes impatients de prendre votre opinion en considération.

— Je n'ai pas d'opinions.

— Mademoiselle Taggart, dit-il, en usant cette fois du ton doucereux et formel d'un ordre, « vous ne pouvez ignorer indéfiniment que les lignes de nos branches sont en train de travailler uniquement pour générer des pertes désastreuses… et que nous comptons sur vous pour faire en sorte qu'elles soient rentables. »

— Comment ?

— Je ne sais pas. C'est *votre* travail, pas le notre.

— J'ai décrit dans mon rapport les raisons expliquant pourquoi c'est désormais impossible.

— Si jamais il y-a des faits qui auraient pu m'échapper, nommez-les, s'il vous plait.

— Oh, je ne saurais pas.

— Nous attendons de vous que vous trouviez quelque manière de faire en sorte que ce soit possible. Notre travail consiste seulement à veiller à ce que les actionnaires puissent percevoir de décents profits. C'est donc à vous de nous proposer des solutions. Vous ne voudriez pas que nous pensions que vous n'êtes pas capable de faire face à vos responsabilités, et…

— Je suis incapable d'y faire face.

L'homme resta la bouche ouverte, mais ne trouva rien à dire ; il la regarda avec un air ahuri, se demandant pourquoi le truc n'avait pas marché.

— Mademoiselle Taggart, demanda l'homme avec le cache-col vert, « vouliez-vous dire en termes implicites que la

situation de la *Ligne Rio Norte* est critique ?

— J'ai clairement expliqué qu'elle était sans espoir.

— Et alors quelle action suggérez-vous ?

— Je ne suggère rien.

— N'êtes-vous pas en train de faillir à vos responsabilités ?

— Que croyez-vous que vous êtes en train de faire ? elle s'exprima sur un ton égal, en s'adressant à tous, « Seriez-vous en train de compter sur moi pour que je me mente à moi-même et que je me persuade que la responsabilité de ce désastre ne vous revient pas… C'est *la* votre. C'est *votre* politique de faux-jetons qui nous a tous mis dans le pétrin ou nous sommes ? Et bien, je le dis à haute voix.»

— Mademoiselle Taggart, Mademoiselle Taggart, dit le président du Directoire sur un ton de reproche implorant, « il ne devrait y-avoir aucune animosité entre nous. Est-ce déterminant de savoir maintenant qui est à blâmer ? Nous ne voulons pas nous quereller à propos d'erreurs passées. Nous devons tous nous unir pour former une équipe soudée, pour faire en sorte que notre compagnie puisse surmonter cette situation désespérée. »

Un homme aux cheveux gris et au port noble, qui était resté silencieux durant toute la réunion et dont l'attitude avait assez clairement suggéré qu'il était aigrement et silencieusement conscient de la futilité de tout ce qui avait été dit, lança un regard à Dagny d'une façon qui aurait être une démonstration de sympathie s'il lui était resté un peu d'espoir. Il dit, en élevant suffisamment la voix pour qu'elle trahisse une note d'indignation contrôlée :

— Monsieur le Président, si ce sont des solutions pratiques que nous devons considérer, je devrais suggérer que nous discutions des limitations imposées à la longueur et la vitesse de nos trains. De toutes les pratiques, celles-ci sont de loin les plus désastreuses. Leur annulation, non seulement réglerait tous nos problèmes, mais nous serait, de plus, d'une grande aide. Avec la pénurie désespérée de puissance motrice et l'épouvantable pénurie de pétrole, c'est d'une inconscience criminelle d'envoyer sur les voies une locomotive tirant soixante wagons, alors qu'elle peut en tracter cent, pour effectuer un trajet en quatre jours qu'il aurait été possible de faire en trois. Je suggère que nous comptions de nombre de messageries que nous avons ruiné, et les districts que nous avons détruits, du fait des réductions de

services, et des délais de transport rallongés, et après…

— N'y songez même pas. l'interrompit sèchement Monsieur Weatherby, « N'essayez même pas de rêver à des retraits de décrets. Nous ne prendrions pas une telle chose en considération. Nous ne considèrerions *même pas* ne serait-ce que de prêter oreille à une telle idée. »

— Monsieur le Président, demanda calmement l'homme aux cheveux gris, « continuerai-je ? »

Le président du Directoire étendit ses mains en affichant un sourire doux pour indiquer l'impuissance.

— Ce serait manquer de *sens pratique*. répondit-il.

— Je pense que nous ferions mieux de limiter notre discussion au statut de la *Ligne Rio Norte*. intervint sèchement James Taggart.

Il y eut un long silence.

L'homme avec le cache-col vert se tourna vers Dagny.

— Mademoiselle Taggart, demanda-t-il avec avec autant de désolation que de prudence, « diriez-vous que si–notez bien qu'il ne s'agit que d'une hypothèse–que si l'équipement actuellement en service sur la *Ligne Rio Norte* était disponible, il pourrait satisfaire aux besoins de la circulation sur la ligne principale traversant le continent ? »

— Ça aiderait.

— Les rails de la *Ligne Rio Norte*, dit l'homme pâle avec la moustache, « sont sans équivalent dans tout le pays, et aujourd'hui ils ne pourraient être achetés, quelqu'en soit le prix offert. Nous avons là 480 kilomètres de voie, ce qui veut dire bien plus de 650 kilomètres de rails en pure *Rearden Metal* sur cette ligne. Diriez-vous, Mademoiselle Taggart, que nous ne pouvons pas nous permettre de gaspiller ce rail extraordinaire sur un embranchement qui ne sert plus aucune circulation significative ? »

— Ça, c'est à vous d'en juger.

— Laissez-moi présenter les choses sous un autre angle : cela présenterait-il un intérêt si ces rails étaient mis à la disposition des voies de notre ligne principale, lesquelles ont urgemment besoin de réparations ?

— Ça aiderait.

— Mademoiselle Taggart, demanda le vieil homme avec la voix chevrotante, « diriez-vous qu'il reste encore quelque messageries importantes le long de la *Ligne Rio Norte* ? »

— Il y-a Ted Nielsen, de Nielsen Motors. Personne d'autre.

— Diriez-vous que les coûts d'exploitation de la *Ligne Rio Norte* pourraient être utilisés pour soulager l'effort financier consacré au reste du réseau ?

— Ça aiderait.

— Alors, en temps que notre vice-président exécutif… il s'interrompit ; elle attendit, en le regardant ; il dit : « Et bien ? »

— Quelle était votre question ?

— J'avais l'intention de dire… que c'est… bon, en temps que vice-président exécutif, n'avez-vous aucune conclusion à avancer ?

Elle se leva. Elle regarda tous les visages autour de la table, tour à tour.

— Messieurs, dit elle, « j'ignore par le biais de quelle sorte d'hypocrisie que vous vous infligez à vous-même, vous espérez vous faire croire à vous-même que c'est moi qui nomme la décision que vous avez l'intention de prendre. Ce sera moi qui en porterai la responsabilité. Peut-être vous imaginez-vous que si c'est moi qui délivre le coup final, cela impliquera que je suis *le* “meutrier” impliqué–puisque vous savez que ceci est le dernier acte d'un meutre longuement prémédité et planifié. Je ne peux pas concevoir ce que vous croyez pouvoir accomplir en recourant à de telles méthodes, et je ne vous aiderai pas à les mettre en scène. Le coup de grâce, c'est vous seuls qui allez le donner, tout comme vous avez donné tous ceux qui l'ont précédé. »

Elle se tourna pour s'en aller. Le président du Directoire se leva à moitié et demanda avec un désespoir visible :

— Mais Mademoiselle Taggart…

— Je vous en prie, restez assis. Poursuivez votre discussion, s'il vous plait, et procédez au vote auquel je ne prendrai pas part. Je m'abstiendrai de voter. Je ferai acte de présence passive, si vous le souhaitez, mais seulement au titre d'employée de l'entreprise. Je ne prétendrai être rien d'autre.

Elle tourna les talons une seconde fois, mais ce fut la voix de l'homme aux cheveux blancs qui la fit stopper.

— Mademoiselle Taggart, ceci n'est pas une question officielle, ce n'est rien d'autre que de la curiosité personnelle, mais me diriez-vous votre vue de l'avenir du réseau de la Taggart Transcontinental ?

Elle répondit, en lui adressant un regard de compréhension et

en adoptant un ton de voix plus aimable :

— J'ai arrêté de songer à un avenir pour notre réseau ferroviaire. J'ai l'intention de continuer à faire rouler des trains tant que c'est encore possible. Je ne pense pas que ça durera bien longtemps.

Elle s'éloigna ensuite de la table pour se diriger vers la fenêtre, où elle demeura pour les laisser poursuivre la réunion sans elle.

Elle regarda la ville. Jim avait obtenu une autorisation qui lui permettait d'utiliser de l'electricité au-delà du vingt-cinquième étage du *building*.

Depuis l'altitude de cette pièce, la ville avait l'air d'être d'un reste aplati, avec quelques rares bandes de verre illuminé qui montaient encore dans l'obscurité du ciel. Elle n'écoutait pas les voix des hommes derrière elle. Elle ne sut pas encore combien de temps les bribes hachées de leurs résistance désespérée continuèrent à rouler dans son dos ; les sons qui se bousculaient, qui se donnaient des coups de coudes et se piquaient les uns les autres, tentant une retraite pour en laisser un autre être poussé en avant ; une résistance, non pas pour signifier une volonté de quoi que ce soit, mais, bien au contraire, pour faire sortir l'expression d'une assertion de quelque victime non-consentante ; une bataille dans laquelle la décision devait être prononcée, non pas par le vainqueur, mais par le vaincu :

« Il me semble que… C'est, je crois… Selon mon opinion, cela devrait… Si nous devions supposer… Je ne fais que suggérer… Ce que je dis n'implique pas que, mais… Si nous considérons les deux opposées… Il est indubitable, selon moi… Il me semble qu'il s'agit là d'un fait qui, selon toute probabilité… »

Elle ne sut pas à qui appartenait cette voix, mais elle l'entendit lorsqu'elle prononça :

— …et, par conséquent, je suggère que la *Ligne John Galt* soit fermée.

Quelque chose, se dit-elle, lui avait fait appeler la *Ligne* par son *vrai* nom.

« Tu avais à le supporter aussi, il y-a des générations de ça… c'était certainement aussi difficile pour toi, aussi pénible, mais tu ne t'es pas laissé arrêter par ça… est-ce que c'était aussi pénible que ça ? aussi moche ?... ça ne change pas grand-chose ; c'est juste la forme qui change, mais c'est seulement de la

souffrance, et tu ne t'es pas laissé arrêter par de la souffrance, pas par quelque genre que ce soit que tu avais dû endurer… tu ne t'es pas laissé stopper… tu n'y as pas cédé… tu y-as fait face, et c'est la même chose que celle à laquelle je fais face… tu t'es battue et j'aurai à le faire aussi–tu l'as fait–j'essayerai… » Elle entendit dans sa tête l'intensité silencieuse des mots de son dévouement ; et cela lui réclama quelques instants avant qu'elle réalise qu'elle avait été en train de parler à Nat Taggart.

La voix suivante qu'elle entendit fut celle de Monsieur Weatherby :

— Attendez une minute, les gars. N'avez-vous pas réfléchi que vous avez besoin d'une autorisation pour fermer une ligne ?

— Nom de Dieu, *Clem* ! le cri de Taggart était de la franche panique, « Il ne va tout de même pas y avoir de problèmes pour… »

— Je n'en serais pas si sûr, si j'étais toi. Rappelle toi que *tu es* un service public, et que *tu es* censé offrir une alternative de transport aux usagers, que cela te rapporte de l'argent *ou pas*.

— Mais tu sais bien que c'est impossible !

— Et bien, c'est bien pour toi ; ça règle ton problème, si tu fermes cette ligne ; mais nous, à quel point cela va-t-il nous poser des problèmes ? Nous laisser tout un Etat grand comme le Colorado pratiquement sans aucun moyen de transport ?... quelle sorte de réaction populaire en ressortira-t-il ? Maintenant, bien sûr, si tu as quelque chose à offrir à Wesley Mouch pour compenser, si tu *garantis* l'augmentation aux leaders syndicaux…

— Je ne peux pas ! J'ai donné ma parole au *Syndicat National des Chemins de Fer* !

— Ta parole ? Et bien, fais comme tu veux. Nous ne voudrions pas forcer la main au *Syndicat National*. Nous préférons, et de loin, que les choses arrivent d'*elles mêmes* et que les gens agissent *de leur plein gré*–ça doit venir *de toi*, Jim. On ne peut pas *te forcer*. Mais nous traversons des temps difficiles, et ce n'est pas facile de dire ce qui est *susceptible d'arriver*.

Avec tout le monde qui commence à être fauché et les avis d'imposition qui tombent, nous pourrions–le fait est que nous

détenons bien plus de cinquante pour cent des bons émis par la Taggart–nous pourrions nous trouver dans l'obligation de demander le remboursement des bons avant six mois.

— Quoi ?! hurla Taggart.

— …ou plus tôt.

— Mais tu ne peux pas ! Oh, mon Dieu, mais tu ne peux pas ! Il a été entendu que le moratoire était conclu pour *cinq ans* ! C'était un contrat, une obligation ! Nous comptions dessus !

— Une obligation ? Tu ne deviendrais pas un peu *vieux-jeu*, Jim? Il n'y a pas d'obligations, excepté la *nécessité du moment*. Les détenteurs initiaux de ces bons comptaient bien sur leur remboursement, *eux aussi*.

Dagny éclata de rire. Elle ne parvenait pas à s'arrêter ; c'était irrésistible. Elle ne pouvait pas refuser une telle occasion de venger Ellis Wyatt, Andrew Stockton, Lawrence Hammond et tous les autres. Elle dit, en continuant à se tordre de rire :

— Merci, Monsieur Weatherby !

Monsieur Weatherby eut l'air étonné en la regardant.

— Oui ? demanda-t-il froidement.

— Je savais que nous aurions quelque chose à payer pour cette histoire de bons, d'une manière ou d'une autre. Nous sommes en train de le payer.

— Mademoiselle Taggart, dit le président du Directoire avec un air sévère, « ne pensez-vous pas que–comme je vous l'avais déjà dit–vous êtes tellement futile ? De parler de ce qui serait arrivé si nous avions agi différemment n'est rien d'autre que pure spéculation toute théorique. Nous ne pouvons pas nous permettre de nous reposer sur des théories, nous avons affaire aux *réalités pratiques* du moment. »

— Exact. dit Monsieur Weatherby. Et c'est bien pour ça que vous devriez être pratique. Maintenant, nous vous offrons la possibilité d'un échange. Vous faites quelque chose pour nous, et nous ferons quelque chose pour vous. Vous donnez cette augmentation des salaires aux syndicats ouvriers, et nous vous donnerons la permission de fermer la *Ligne Rio Norte*.

— D'accord, dit James Taggart, avec une voix étranglée.

Debout à côté de la fenêtre, elle les entendit procéder au vote de leur décision. Ele les entendit déclarer que la *Ligne John Galt* serait fermé dans six semaines, le 31 mars.

« Il s'agit simplement de dépasser les quelques prochains

moments, » songea-t-elle ; « concentre toi sur les quelques prochains moments, puis celui d'après, un petit peu à chaque fois, et après ce sera plus facile ; tu vas y-arriver, au bout d'un moment. »

La mission qu'elle se confia à elle-même pour les quelques prochains moments à venir fut d'enfiler son manteau et d'être la première à quitter la pièce. Puis, il y eut la mission de descendre la hauteur silencieuse du Building Taggart par l'ascenseur. Puis il y eut la mission de traverser le hall sombre.

Arrivé à mi-chemin de la traversé du hall, elle s'arrêta. Un homme se tenait appuyé contre un mur dans une attitude d'attente, et c'était elle qui était l'objet de cette attente parce qu'il était en train de la regarder bien en face. Elle ne le reconnut pas immédiatement parce qu'elle considéra comme certain que le visage qu'elle voyait ne pouvait pas être ici, dans ce hall, à cette heure.

— Salut *Slug*. dit-il doucement.

Elle répondit, en essayant de se remémorer une grande distance qui avait jadis été la sienne.

— Salut, *Frisco*.

— Ont-ils assassiné la *Ligne John Galt*, finalement ?

Elle dut faire quelque effort pour replacer cet instant bien en ordre dans la séquence de temps à laquelle il appartenait. La question appartenait au présent, mais le visage solennel venait de ces jours sur la colline à côté du fleuve Hudson, quand il aurait compris tout ce que la question signifiait pour elle.

— Comme savais-tu qu'ils le feraient ce soir ?

— Ça fait des mois déjà, qu'il est évident que ça devait être l'ordre du jour de leur prochaine réunion.

— Pourquoi es-tu venu ici ?

— Pour voir comment tu le prendrais.

— Tu avais envie d'en rire.

— Non, Dagny, ne je ne veux pas en rire.

Elle ne vit aucune trace d'humour sur son visage ; elle lui répondit avec confiance :

— Je ne sais pas comment je suis en train de le prendre.

— Moi je le sais.

— Je m'y attendais. Je savais qu'ils devaient le faire ; maintenant il s'agit juste d'en faire mon deuil–"cette nuit" voulait-elle dire, mais elle dit, « tout en étant bien obligée de me charger, en plus, du démantèlement et de tous les details. »

Il lui prit le bras.

— Allons dans un endroit où nous pouvons prendre un verre.

— Francisco, pourquoi ne ris-tu pas de moi ? Tu as toujours ri à propos de cette ligne.

— Je le ferai… demain ; lorsque je devrai superviser son démantèlement. Pas ce soir.

— Et pourquoi pas ce soir ?

— Allez viens. C'est encore trop frais pour en parler.

— Je… elle voulait refuser, mais dit, « Non, je crois que je ne peux pas. »

Il l'accompagna jusqu'à la rue, et là elle se retrouva à marcher silencieusement, le rythme de ses pas s'accordant aux siens, la prise de ses doigts sur son bras était détendue mais ferme. Il fit signe à un taxi qui passait, et il tint la portière ouverte pour elle. Elle lui obéit sans poser de questions ; elle se sentait détendue, tel un nageur qui viendrait d'arrêter sa lutte. Le spectacle d'un homme se comportant avec assurance était pour elle comme un gilet de sauvetage qu'on viendrait de lui lancer au moment ou elle venait d'oublier jusqu'à l'espoir même de son existence. Le soulagement ne venait pas de l'abandon de ses responsabilités, mais de la vision d'un homme qui était capable, lui, de les assumer.

— Dagny, dit-il, en regardant la cité qui s'enfuyait derrière eux à travers la vitre du taxi, « pense au premier homme qui a songé à fabriquer une poutrelle d'acier. Il savait ce qu'il voyait, ce qu'il pensait et ce qu'il voulait. Il ne disait pas, "Il me semble", et il n'attendait pas d'ordres de la part de ceux qui lui disaient, "il est de mon opinion". »

Elle ne put s'empêcher de laisser échapper un petit rire, en s'émerveillant de la précision de l'à-propos de ce qu'il venait de dire ; il avait deviné la nature et l'origine du sentiment de malaise qui ne la quittait pas, cette sensation de se trouver au milieu d'un marécage dont elle devait s'échapper.

— Regarde autour de toi, disait-il, « une cité est l'expression figée du courage de l'homme ; du courage de ces hommes qui pensèrent pour la première fois à un boulon, à un rivet, et à un générateur électrique, et qui le réalisèrent. Pas le courage de dire "il me semble" mais plutôt celui de dire "c'est", et d'assumer son propre jugement et sa propre existence. Tu n'es pas seule. De tels hommes existent. Ils ont toujours existé. Il fut

un temps où les hommes vivaient accroupis dans des grottes, à la merci de la pestilence et de chaque tempête. Est-ce que ce sont des hommes tels que ceux de ton Conseil du directoire, qui les ont fait sortir de leur grotte pour bâtir tout cela à la place ? » il désignait de la main la cité et ses *buildings*, « Oh, grand Dieu, non ! Voila la preuve que tu attends, qu'un autre genre d'hommes existe. »

— Oui, dit-elle avec avidité, « Oui ».

— Alors pense à eux, et oublie ton Conseil du directoire.

— Francisco, où sont-ils, maintenant… ces hommes d'un autre genre ?

— Pour l'instant, ils ne sont pas recherchés.

— Moi je les cherche. Oh mon Dieu, et comment que je les veux.

— Quand tu les voudras vraiment, tu les trouveras.

Il ne lui posa aucune question à propos de la *Ligne John Galt*, et elle n'en parla pas non plus, jusqu'à ce qu'ils s'asseyent à une table dans un cabinet faiblement éclairé et qu'elle vit les bords d'un verre entre ses doigts. Elle s'était à peine rendue compte de comment ils en étaient arrivés à se retrouver là. C'était un endroit tranquille et cher, qui évoquait une cachette secrète ; elle vit une petite table lustrée sous ses mains, le cuir d'une chaise de forme circulaire derrière ses épaules, et un cabinet fait de miroirs sombres et bleutés qui les coupait de la vue de tout plaisir ou douleur que d'autres, qui étaient également venus ici, auraient pu vouloir y cacher. Francisco s'était penché en avant, en appui sur la table, la regardant ; et ce fut pour elle comme si elle était en appui contre l'incessante attention de ses yeux.

Ils ne parlèrent pas de la *Ligne*, mais elle dit abruptement, en regardant le liquide dans son verre :

— Je suis en train de penser à la nuit où Nat Taggart entendit qu'il devait abandonner le pont qu'il était en train de construire. Le pont qui traverse le Mississippi. Il avait désespérément manqué d'argent… parce que les gens avaient peur du pont, ils disaient que c'était une “aventure impraticable”. Le matin, il apprit que les propriétaires des bateaux à vapeur avaient porté plainte contre lui, et demandaient que son pont soit détruit parce qu'il consituait une “menace pour le bien public”. Trois sections de pont avaient déjà été construites cependant, s'avançant au-dessus du fleuve.

Ce jour là une foule constituée de gens de la région attaqua le chantier et incendia les échafaudages de bois. Les ouvriers s'enfuirent ; parce qu'ils étaient effrayés pour certains ; parce les propriétaires de bateaux à vapeur les y avaient un peu encouragés avec de l'argent pour d'autres ; et pour tous les autres parce que Nat Taggart n'avait plus d'argent pour les payer depuis déjà des semaines. Durant cette longue journée, il recevait continuellement des nouvelles qui disaient que les hommes qui avaient souscrit des options d'achat pour les actions de la Compagnie Ferroviaire Taggart Transcontinental, annulaient leurs ordres les uns après les autres. A l'approche de la soirée, un comité représentant deux banques qui étaient son dernier espoir de soutien, vint le rencontrer. Il se trouvait sur le chantier même, au bord du fleuve, dans le vieux wagon couchette où il vivait, avec la porte ouverte sur la vue des restes noircis des échafaudages et des madriers encore fumants au-dessus des morceaux d'acier tordus.

Il avait négocié un prêt auprès de ces banques, mais le contrat n'avait pas été signé. Le comité lui dit qu'il ferait mieux d'abandonner son projet de pont, parce qu'il ne faisait aucun doute qu'il allait perdre son procès et qu'il se trouverait mis dans l'obligation de le détruire, aussitôt après que sa construction serait achevée. S'il était d'accord pour renoncer, lui dirent-ils, et de faire traverser le fleuve à ses passagers en empruntant les barges, ainsi que toutes les autres compagnies de chemin de fer le faisaient, alors ils apposeraient leurs signatures sur le contrat et il aurait l'argent pour continuer la construction de sa ligne de l'autre côté du fleuve. Sinon, le contrat ne serait pas signé et les banques se retireraient du projet. Quelle était sa réponse ?–lui demandèrent-ils.

Il ne prononça pas un mot, il s'empara du contrat et le déchira en deux, puis le tendit aux hommes du comité avant de leur tourner le dos pour les laisser plantés là. Il marcha sur les trois sections du pont, sur les traverses, et comme ça jusqu'au jambage le plus éloigné, au-dessus du fleuve. Arrivé là, il se baissa et prit un outil que les hommes avaient abandonné, et commença à déblayer les débris d'échafaudages brûlés, déjà loin au-delà du dernier morceau d'acier surplombant les eaux. Son ingénieur principal l'avait regardé en train de manier sa hache, seul au-dessus des eaux, avec le soleil qui était en train de se coucher au-dessus de l'ouest, là où sa ligne devait aller. Il

travaila toute la nuit durant. Au matin, il avait imaginé une stratégie qui lui dictait comment il allait faire pour trouver les *bons* hommes, les hommes doués d'indépendance de jugement ; pour les trouver, pour les convaincre, pour réunir les fonds, pour continuer la construction du pont.

Elle parlait avec une voix basse et neutre tout en regardant le reflet de lumière qui brillait dans le liquide, tandis que ses doigts faisaient tourner le verre de temps à autre. Elle ne montrait aucune émotion, mais sa voix avait l'intensité monotone d'une prière :

— Francisco… s'il a pu vivre cette nuit et la traverser, quel droit ai-je donc de me plaindre ? Qu'est-ce que ça peut bien faire, "comment je me sens" maintenant ? Il a construit ce pont. Je dois juste m'occuper de le maintenir en bon état pour lui. Je ne peux pas le laisser s'en aller comme le pont de l'Atlantic Southern. J'ai presque l'impression qu'il l'avait su, si je laisse ça arriver, il l'aurait su cette nuit là, au-dessus du fleuve… non, c'est absurde, mais c'est comme ça que je le ressens ; n'importe quel homme qui saurait ce que Nat Taggart avait ressenti cette nuit là, n'importe quel homme vivant aujourd'hui et qui pourrait le savoir ; c'est lui que je trahirais si je laissais ça arriver… et je ne le peux pas.

— Dagny, si Nat Taggart était encore en vie, aujourd'hui, que ferait-il ?

Elle répondit involontairement, avec un bref rire étouffé d'amertume :

— Il ne resterait pas là une minute de plus ! puis elle se corrigea : « Non, ce serait le contraire, en fait. Il trouverait une façon de les combattre. »

— Comment ?

— Je ne sais pas.

Elle remarqua sa façon à la fois tendue et prudente de la regarder, alors qu'il se pencha un peu plus en avant et lui demanda :

— Dagny, on ne peut pas comparer les hommes de ton Conseil du directoire et Nat Taggart, n'est-ce pas ? Il n'y-a aucune forme de compétition où ils pourraient le battre, il n'y-a rien en eux qui aurait pu l'effrayer ; il n'y-a aucun esprit ni pouvoir chez ces gars là qui pourrait égaler un millième du sien.

— Non, bien sûr que non.

— Alors comment se fait-il que durant toute l'histoire des

hommes, les “Nat Taggart*s*” qui font le monde ont toujours gagné… pour toujours abandonner aux hommes des Conseils du directoire ce qu’ils ont fait ?

— Je… je ne sais pas.

— Comment des hommes, qui sont toujours effrayés à l’idée d’émettre une opinion non qualifiée–ne serait-ce qu’à propos de la météo–combattent Nat Taggart ? Comment auraient-ils pu saisir ce qu’il avait accompli, s’il avait choisi de le défendre ?

Dagny, il se battait avec toutes les armes qu’il possédait, à l’exception de la plus importante. Ils n’auraient pas pu gagner, si nous, lui et tous les autres, ne leur avions pas tout bêtement abandonné le monde.

— Oui, Vous le leur avez abandonné. Ellis Wyatt l’a fait, Ken Danagger l’a fait–je ne le ferai pas.

Il sourit.

— Qui a construit la *Ligne John Galt*, pour eux ?

Il ne put voir qu’une légère contraction de sa bouche, mais il savait que la question lui avait fait l’effet d’un coup sur une blessure à vif.

— Oui, répondit-elle d’une voix calme et faible, « c’est moi. »

— Pour que ça serve à cela ? Pour les hommes qui ne résisteraient pas, qui ne se battraient pas et abondonneraient. Ne vois-tu pas qu’aucune autre issue n’était possible ?

— Non.

— Combien d’injustice es-tu encore disposée à endurer ?

— Autant que je suis capable d’en supporter.

— Qu’est-ce que tu vas faire, demain ?

Elle répondit avec calme, en le regardant bien droit dans les yeux, paraissant exprimer quelque chose qui était la fierté de son calme maîtrisé :

— Commencer à la démonter.

— Quoi ?

— La *Ligne John Galt*. Commencer à la mettre en pièces comme si je le faisais moi-même, de mes propres mains, en pleine conscience, sur mes propres instructions. Faire les préparatifs pour la fermer, puis ensuite la démonter en petits morceaux, afin de les utiliser pour renforcer la voie transcontinentale. Ça représente beaucoup de travail. Ça me tiendra bien occupée.

Le calme se fissura un petit peu, à travers le léger changement de ton dans sa voix :

— Tu sais, je veux voir comment ça va se passer. Je suis

heureuse que ce soit moi qui le fasse. C'est pour ça que Nat Taggart avait travaillé toute une nuit... pour que ça ne s'arrête pas. Ce n'est pas trop difficile, pour autant que l'on ait quelque chose à faire. Et puis comme ça je saurai, au moins, que je suis en train de sauver la ligne principale.

— Dagny, lui demanda-t-il à voix basse–et elle se demanda ce qui lui suggérait cette impression que c'était comme si sa vie allait dépendre de ce qu'elle allait répondre–« Comment réagirais-tu, si c'était la ligne principale que tu serais chargée de démonter ? »

Elle répondit sans aucune hésitation :

— Alors, je laisserais la dernière locomotive me rouler dessus. puis elle ajouta, « Non. Ce ne serait que de l'apitoiement sur mon propre sort. Je ne ferais pas ça. »

Il dit d'une voix douce :

— Je sais que tu ne le ferais pas. Mais tu aimerais pouvoir le faire.

— Oui.

Il sourit, sans la regarder ; c'était un sourire moqueur, mais c'était un douloureux sourire, et la moquerie s'adressait à lui-même. Elle se demanda ce qui lui faisait en être certaine ; mais elle connaissait si bien son visage qu'elle pourrait toujours savoir ce qu'il ressentait, quoiqu'elle ne puisse plus en connaître les raisons. Elle connaissait son visage, se dit-elle, aussi bien qu'elle connaissait son corps, comme elle pouvait encore le voir, comme elle en fut soudainement consciente, malgré les vêtements et comme elle s'en trouvait à quelques dizaines de centimètres dans l'intimité presque totale de ce cabinet.

Il tourna son visage à nouveau vers le sien, et quelque soudain changement dans ses yeux lui fit être certaine qu'il savait à quoi elle était en train de penser. Il regarda ailleurs tout en prenant son verre.

— Et bien… fit-il, « à Nat Taggart ? »

— Et à Sebastian d'Anconia ? demanda-telle, avant de le regretter parce que cela sonnait comme une moquerie qu'elle n'avait pas voulue. Mais elle vit dans son regard une lueur d'une étrange clarté, et il répondit avec fermeté, et avec une légère touche de fierté dans son sourire :

— Oui… et à Sebastian d'Anconia.

Sa main tremblait légèrement et il renversa quelques gouttes

sur un carré de dentelle en papier qui reposait sur le plastique sombre et brillant de la table. Elle le regarda vider son verre d'un geste simple et unique ; le mouvement brusque et bref de sa main évoquait le geste de quelque serment solennel. Elle se dit tout à coup que c'était la première fois, en douze ans, qu'il était venu la voir de lui-même.

Il avait agi comme s'il était pleinement confiant du contrôle qu'il avait de lui-même, comme si cette confiance qu'il y investissait se voulait être une "transfusion", pour lui laisser reprendre le sien ; il ne lui avait pas laissé le temps de s'émerveiller du fait qu'ils se retrouvaient ici, ensemble. Inexplicablement, elle sentait que les rènes qu'il avait eu bien en main étaient parties. Il ne s'agissait que du silence de quelques moments durant lesquels il ne se passait rien, des lignes figées des dessins de son front, de ses pommettes et de sa bouche, tandis qu'il demeurait assis avec son visage tourné vers le vide–mais elle eut le sentiment que c'était lui désormais qui devait se battre pour quelque chose qu'il devait reprendre.

Elle se demanda quel avait bien pu être son but, ce soir ; et elle remarqua que peut-être il l'avait atteinte ; il l'avait portée à la suite du pire moment ; il lui avait donné une défense d'une valeur inestimable contre le désespoir ; la connaissance qu'une intelligence vivante l'avait entendue et comprise. Mais pourquoi avait-il voulu le faire ? Pourquoi s'était-il soucié d'elle à propos de son heure de désespoir ; après les années d'agonie qu'il lui avait infligée ? Pourquoi cela avait-il été important pour lui de savoir comment elle prenait la mort de la *Ligne John Galt* ? Elle eut conscience que c'était la question qu'elle ne lui avait pas posé dans le hall du Building Taggart.

Ceci était le lien entre-eux, songea-t-elle : qu'elle ne devrait jamais être étonnée de le voir apparaître lorsqu'elle avait le plus besoin de lui, et qu'il saurait toujours *quand* il devrait apparaître. C'était ça le danger : qu'elle lui fasse confiance même en sachant qu'il *pouvait* n'être rien d'autre qu'une sorte de "piège", même en gardant à l'esprit qu'il finirait toujours par trahir ceux qui lui faisaient confiance.

Il se pencha un peu en avant, tout en croisant les bras sur le bord de la table. Il dit tout à coup, sans se tourner vers elle :

— Je suis en train de penser aux quinze années que Sebastian d'Anconia dut attendre pour retrouver la femme qu'il aimait. Il ne savait pas s'il la retrouverait un jour, si elle aurait

survécu… si elle l'aurait attendu. Mais il savait qu'elle ne pouvait pas se trouver à ses côtés durant la bataille qu'il menait, et qu'il ne pouvait l'appeler avant de l'avoir gagnée. Et donc il attendit, retenant son amour à la place de l'espoir qu'il n'avait pas le droit d'avoir.

Mais lorsqu'il la porta pour lui faire franchir le seuil de sa maison, comme le premier d'Anconia d'un *Nouveau Monde*, il savait que la bataille était gagnée, qu'ils étaient libres, que rien ne la menaçait et que rien ne la blesserait plus jamais dans son âme.

Durant les jours de leur bonheur passionné, il lui avait laissé entendre qu'il considérerait la possibilité qu'elle puisse s'appeler un jour *Señora* d'Anconia. Pendant un moment, elle s'était demandé si elle avait bien compris ce qu'elle avait représenté pour lui. Mais le moment prit fin dans un invisible soupir : elle ne pouvait croire que les douze années passées permettait les choses qu'elle pouvait croire possibles. C'était encore un piège, s'était-elle dit.

— Francisco, demanda-t-elle sur un ton dur, « qu'est-ce que tu as fait à Hank Rearden ? »

Il eut l'air décontenancé par le fait qu'elle songeât à ce nom en cet instant.

— Pourquoi ? demanda-t-il.

— Il m'a dit une fois que tu étais le seul homme qu'il ait jamais apprécié. Mais la dernière fois que je l'ai vu, il a dit qu'il te tuerait aussitôt qu'il te verrait.

— Il ne t'a pas dit pourquoi ?

— Non.

— Il ne t'a absolument rien dit à ce propos ?

— Non.

Elle le vit sourire étrangement, un sourire de tristesse, de gratitude, et de désir.

— Je l'avais pourtant averti que tu lui ferais du mal ; lorsqu'il m'avait dit que tu étais le seul homme qu'il appréciait.

Ses mots arrivèrent avec l'effet d'une soudaine explosion :

— Il était le seul homme–à une exception près–auquel j'aurais donné ma vie !

— Qui est l'exception ?

— L'homme à qui j'ai…

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

Il secoua la tête comme s'il en avait dit plus qu'il ne l'avait voulu, et ne répondit rien.

— Qu'est-ce que tu as fait à Rearden ?
— Je te le dirai un jour. Pas maintenant.
— Est-ce que ce ne serait pas ce que tu fais toujours à ceux qui… comptent beaucoup pour toi ?
Il la regarda avec un sourire qui avait la lumineuse sincérité de l'honnêteté et de la peine.
— Tu sais, lui dit-il gentiment, « je pourrais dire que c'est ce qu'ils me font toujours. » il ajouta, « mais je ne le ferai pas. Leurs actes–et la pleine connaissance de ce qui les motivait–étaient les miens. »
Il se leva.
— On y va ? Je te ramène chez toi.
Elle se leva, et il tint son manteau pour elle ; c'était un manteau ample et plissé, et ses mains le guidèrent pour qu'elle y glisse son corps. Elle sentit son bras s'attarder sur ses épaules un peu plus longtemps qu'il voulait qu'elle le remarque. Elle se retourna pour lui adresser un regard. Mais il était étrangement immobile, le regard ostensiblement baissé vers la table. En se levant, ils avaient repoussé les *sets* de table en dentelle de papier, et elle avait vu une inscription taillée dans le plastique de la table. Il y-avait visiblement eu quelque tentatives pour effacer ce qui était écrit, mais l'inscription demeurait visible, telle la voix gravée de quelque alcoolique inconnu et désespéré : QUI EST JOHN GALT ?
Avec un geste brusque de colère, elle avait ramené le *set* à sa place pour recouvrir les mots. Il avait étouffé un petit rire amusé.
— Je ne peux pas y répondre, avait-il dit, « Je ne peux pas te dire qui est John Galt. »
— Vraiment ? Tout le monde semble le connaître, mais les gens ne racontent jamais deux fois la même histoire.
— Mais elles sont toutes vraies ; toutes les histoires que tu as entendu sur lui.
— Et bien, quelle est la tienne ? Qui est-il ?
— John Galt est un “Prométhée” qui a changé d'avis. Après avoir passé des siècles à se faire dévorer les entrailles par des vautours, comme châtiment pour avoir apporté aux hommes le feu des Dieux, il brisa ses chaînes et il reprit son feu… jusqu'au jour où les hommes reprirent leurs vautours.

***

La bande de traverses balayait de larges courbes autour des

angles de granite, accrochée aux flancs des montagnes du Colorado. Dagny marchait sur les traverses, les mains dans les poches de son manteau et les yeux fixés sur l'insondable distance au-devant ; seul le mouvement familier d'avoir à étendre ses pas pour les faires s'adapter aux espaces entre traverses, lui donna le sens physique d'une action en relation avec une voie de chemin de fer.

Des morceaux de cotton gris, qui n'étaient pas vraiment du brouillard ni des nuages, se maintenaient tels des tampons d'ouate fatigués entre le ciel et les montagnes, donnant ainsi au ciel l'allure d'un vieux matelas laissant s'échapper quelques morceaux de son bourrage sur les flancs des pics. Une neige craquante recouvrait le sol, m'appartenant ni à l'hiver ni au printemps. Un filet d'humidité restait accroché dans l'air, et elle sentait de temps à autre sur son visage une aiguille gelée qui n'était ni une goutte de pluie, ni un flocon de neige. Le temps semblait avoir peur de se décider à choisir une saison, et il s'accrochait sans complicité à quelque "milieu de route" : "La météo du Conseil du directoire", se dit-elle avec amusement.

La lumière semblait comme à bout de ressources, et elle n'aurait pu dire si on était l'après-midi ou le soir du 31 mars. Mais elle était vraiment certaine que c'était le 31 mars ; c'était une certitude à laquelle on ne pouvait échapper.

Elle était venue dans le Colorado avec Hank Rearden, dans le but de racheter tous types de machineries qui pouvaient encore être trouvés dans les usines closes. Ça avait été comme une recherche hâtive dans la carcasse d'un grand navire avant qu'il ne disparaisse, hors de toute atteinte. Ils auraient pu confier cette tâche à des employés, mais ils devaient venir, tous deux aiguillonés par le même motif non-confessé : ils ne pouvaient résister au désir de voir le dernier voyage du dernier train, tout comme on ne résiste pas au désir de rendre un dernier hommage en assistant à un enterrement, même en sachant pertinemment qu'il ne s'agit de rien d'autre qu'un acte de torture contre soi-même. Ils avaient achetés quelques machines-outils à des propriétaires douteux dans le cadre de ventes d'une légalité discutable, sachant que personne n'aurait pu dire *qui* avait le droit de disposer des grandes propriétés mortes, et il ne se serait trouvé personne pour contester la validité de ces transactions. Ils avaient acheté tout ce qui

pouvait être déménagé de l'usine ravagée de la Nielsen Motors. Ted Nielsen était parti et avait disparu, une semaine après l'annonce que la *Ligne* devait être fermée.

Elle s'était sentie comme dans la peau d'une récupératrice, mais l'activité de la chasse lui avait rendu ces quelques derniers jours plus faciles à supporter. Quand elle se fut apperçue qu'il ne lui restait plus que trois heures avant le départ du dernier train, elle était partie marcher dans la campagne pour échapper à la sinistre immobilité de la petite ville. Elle avait marché au hasard le long des chemins de montagne qui serpentaient, seule au milieu des rochers et de la neige, essayant de substituer le mouvement à la pensée, sachant qu'il lui fallait s'affranchir de ce jour sans penser à cet été, quand elle avait voyagé dans la locomotive du premier train.

Mais elle s'était retrouvée en train de revenir en arrière sur le lit de la voie de la *Ligne John Galt*, et elle avait su que c'était ce qu'elle avait voulu faire, qu'elle était sortie faire un tour dans cet unique but. C'était un chemin en épi qui avait dû offrir un accès à une voie de garage, et dont tous les équipements avaient déjà été démontés. Il n'y-avait ni signaux lumineux, ni mécanisme d'aiguillage, ni fils de téléphone ; rien d'autre qu'une longue bande de traits de bois laissés sur le sol–une chaîne de traverses sans rails, tel un reste de colonne vertébrale ; et avec pour gardien solitaire, à un passage à niveau abandonné, un mat avec des bras écartés disant :

"STOP. REGARDEZ. ECOUTEZ".

Quand elle arriva vers l'usine, une obscurité précoce associée au brouillard était en train de glisser vers le bas pour remplir les vallées. Il y avait une inscription, en haut sur un des carreaux de pierre lustrés de son mur d'entrée :

ROGER MARSH.
APPAREILS ELECTROMENAGERS

…l'homme qui avait voulu s'enchaîner lui-même à son bureau pour ne pas abandonner ça, se souvint-elle. Le bâtiment était intact, tel un corps figé dans l'instant où ses yeux s'étaient clos, afin que l'on puisse attendre de les voir se rouvrir à nouveau. Elle eut l'impression que les lumières pouvaient s'allumer à n'importe quel moment derrière les grandes vitres des fenêtres, sous les longs toits plats. Elle vit une seule vitre

brisée, percée par une pierre pour le plaisir de quelque jeune voyou ; et elle vit la grande tige sèche d'une unique herbe folle qui avait poussé entre les marches de l'entrée principale. Touchée par une soudaine haine aveuglante, en rébellion contre l'impertinence du brin d'herbe, sachant que d'un ennemi certain il en était l'éclaireur, elle courut en avant, tomba sur ses genoux, et arracha l'herbe en en extrayant les racines. Puis, à genoux sur les marches d'une usine fermée, regardant en direction du vaste silence des montagnes, des broussailles et de la nuit tombante, elle pensa tout haut :

« Qu'est-ce que tu es en train de manigancer ? »

L'obscurité était presque totale, lorsqu'elle atteignit la fin des traverses qui la guidèrent pour son retour à la petite ville de Marshville. Marshville avait été la fin de la *Ligne* durant les mois qui venaient de s'écouler ; la désserte de la *Jonction Wyatt* avait été interrompue depuis depuis longtemps déjà ; le *Projet de Réclamation* du docteur Ferris avait été abandonné cet hiver. Les éclairages de la ville étaient allumés, et ils semblaient être suspendus dans les airs, aux intersections, pour dessiner une longue ligne de globes jaunes au-dessus des rues désertes de Marshville. Toutes les plus belles maisons de la ville étaient fermées et désertées ; les petites maisons proprettes de moindre coût, bien construites et bien entretenues, portaient des panneaux aux couleurs fades plantés dans leurs jardins disant, “A VENDRE”. Mais elle vit des lumières à travers les fenêtres des structures minables et au goût criard qui avait pu acquérir, en l'espace de quelques petites années, l'état de dilapidation négligée des taudis de bidonvilles ; les habitations des gens qui n'étaient pas partis ; des gens qui n'avaient jamais regardé plus loin dans l'avenir que la fin de la semaine. Elle vit une de ces nouvelles télévisions à grand écran dans la pièce illuminée d'une maison dont la toiture commençait à s'effondrer, et dont les murs étaient fissurés. Elle se demanda combien de temps ces gens croyaient-il que les companies d'électricité allaient encore rester en activité. Puis elle secoua la tête : ces gens là n'avaient jamais même su qu'il y-avait des compagnies d'électricité…

La rue principale de Marshville était bordée sur toute sa longueur par les vitrines sombres des boutiques qui avaient fermé.

« Toutes les boutiques de luxe sont parties », se dit-elle en regardant leurs enseignes ; puis elle soupira en réalisant à

quelles choses elle attribuait le mot “luxe”, réalisant jusqu’à quel point et de quelle manière ces choses, désormais accessibles aux plus pauvres, avaient été “de luxe” : NETTOYAGE A SEC… ELETROMENAGER… STATION SERVICE… DRUGSTORE… TOUT A 5 ET A 10…

Les seules qui étaient encore ouvertes étaient les épiceries et les bars.

Le quai de la gare était noir de monde. Les joyeux arcs de lumières semblaient faire se détacher ce décor des montagnes pour l’isoler et le mettre en évidence, telle une petite scène sur laquelle chaque mouvement était nu et porté à la vision de spectateurs invisibles s’elevant dans la vaste nuit qui l’encerclait. Les gens étaient en train de pousser des bagages sur des chariots, rassemblaient leurs enfants, chicanaient sur les prix des billets aux guichets ; la panique contenue de leurs comportements suggérait que ce qu’ils auraient vraiment voulu faire était de se laisser s’effondrer sur le sol et crier de terreur. Leur épouvante avait la qualité évasive de la culpabilité : ce n’était pas cette peur qui vient de la compréhension, mais celle du refus de comprendre.

Le dernier train était à quai, ses fenêtres constituant une longue traînée de lumière. La vapeur de la locomotive qui poussait des soupirs tendus entre les roues, n’avait pas ce joyeux son habituel de l’énergie se préparant pour un *sprint* ; elle avait le son d’un halètement que l’on redoute d’entendre, et que l’on redoute plus encore de l’entendre s’arrêter. Au loin, au bout de la ligne de vitres éclairées, elle vit le petit point rouge de la lanterne qui avait été accrochée à son wagon privé. Au-delà de la lanterne, il n’y avait plus rien d’autre que le vide noir.

Le train était chargé au maximum de ses capacités, et les notes aigues d’hystérie dans la confusion des voix, étaient des supplications pour plus d’espace dans les compartiments et dans les allées. Quelques gens ne partaient pas et restaient là, animés par une curiosité insipide, observant le spectacle ; ils étaient venus comme s’ils savaient que c’était le dernier évènement auquel ils assisteraient au sein de leur communauté, et peut-être même le dernier de leur vie.

Elle se fraya un chemin avec hâte à travers la foule en faisant des efforts pour ne pas regarder les gens.

Quelques-uns savaient qui elle était, la plupart l’ignorait. Elle vit une vieille femme portant un châle élimé sur ses épaules, et

le graphique d’une vie de lutte sur la surface craquelée de son visage ; le regard de cette femme était un appel à l’aide désespéré. Un jeune homme pas rasé avec des petites lunettes à montures cerclées d’or se tenait sur une caisse sous un arc de lumière, appelant en direction des visages qui le dépassaient, « Qu’est-ce qu’ils racontent, pas d’activité économique ! Regardez ce train! Il est plein de passagers ! Il y-a plein d’activités économiques ! C’est juste qu’il n’y a plus de profits pour eux… C’est pour ça qu’ils vous laissent périr, ces parasites avides ! »

Une femme échevelée se rua vers Dagny en agitant deux billets de train et en hurlant quelque chose à propos d’une mauvaise date. Dagny se résigna à pousser les gens pour se frayer un passage, luttant pour atteindre la queue du train ; mais un homme au visage émacié avec des yeux fixes d’années de méchante futilité se précipita sur elle en criant, « Il n’y-a pas de problèmes pour vous… Vous êtes “habillée pour l’hiver” et vous avez un wagon privé, mais vous ne nous donnerez pas un seul train, vous et tous ces autres égoïstes… »

Il s’interrompit soudainement, regardant dans la direction de quelqu’un derrière elle. Elle sentit une main lui agriper le coude : c’était Hank Rearden. Il maintint fermement son bras et la fit avancer vers son wagon ; en voyant l’expression de son visage elle comprit pourquoi les gens s’écartaient sur leur passage. Au bout du quai, un homme adipeux et fade disait à une femme qui criait, « Ça a toujours été comme ça, dans ce monde. On ne laisse jamais aucune chance au pauvre jusqu’à que les riches soient anéantis. » Très haut au-dessus de la ville, comme suspendue dans l’espace obscur, telle une planète qui ne s’était pas encore refroidie, la flamme de la *Torche de Wyatt* était en train de se tordre dans le vent.

Rearden s’engouffra dans le wagon de Dagny, mais elle resta sur les marches du vestibule, retardant encore l’instant où elle tournerait définitivement les talons et s’en irait. Elle entendit le « Tout le monde en voiture ! Attention au depart ! » Elle regarda les gens qui restaient sur le quai comme on regarde ceux qui regardent le départ du dernier cannot de sauvetage.

Le chef de quai se tenait en bas, au pied des marches, avec sa lanterne dans une main et sa montre dans l’autre. Il jeta un coup d’œil à la montre puis lui adressa un regard. Elle répondit silencieusement par l’affirmative en fermant les yeux et en

inclinant sa tête. Elle vit sa lanterne décrire des quarts de cercles dans l'air tandis qu'elle tourna les talons ; et la première secousse des roues sur les rails de *Rearden Metal* lui parut moins pénible à supporter lorsqu'elle vit Rearden, tandis qu'elle ouvrit la porte du vestibule et pénétra dans son wagon.

***

Quand James Taggart téléphona à Lillian Rearden depuis New York et dit, « Pourquoi, non… pas de raison particulière... je me demandais juste comment vous alliez, et si vous ne veniez jamais à la cité… Je ne vous y ai pas vu depuis des lustres, et je me suis dit que nous aurions pu déjeuner ensemble, la prochaine fois que vous venez à New York… » elle sut qu'il avait quelque chose en-tête.

Lorsqu'elle répondit avec nonchalance, « Oh laissez-moi regarder… quel jour est-ce ? Le 2 avril ?... Attendez que je trouve mon calendrier… Et bien il se trouve justement que j'ai quelques courses à faire demain, à New York ; donc je serai très heureuse que vous m'épargniez l'argent de mon déjeuner… » il sut qu'elle n'avait aucune course à faire et que le repas serait le seul but de son voyage jusqu'à la cité.

Ils se retrouvèrent dans un restaurant très chic et très cher, beaucoup trop chic et bien trop cher pour faire l'objet d'un encadré dans la page “rumeurs” ; pas le genre d'endroit où James Taggart, qui était toujours client pour un peu de publicité, avait l'habitude d'aller se montrer ; il ne souhaitait pas qu'ils soient vus ensembles, conclut-elle.

Le demi-soupçon d'un amusement à moitié caché demeurait sur son visage tandis qu'elle l'écoutait parler à propos de leurs amis communs, du théatre et du temps : il était en train de laborieusement construire sa protection pour lui-même, faite de “l'occasionel sans importance”. Elle s'était assise dans une pose gracieuse et pas vraiment rigide, comme si elle se penchait en avant pour mieux profiter de la futilité de sa performance, et du fait que s'il devait jouer cette scène ce n'était pas pour son propre bénéfice. Elle attendit de découvrir son but avec une curiosité patiente.

— Je pense sincèrement que vous méritez une tape d'encouragment dans le dos, ou une médaille, ou quelque chose comme ça, Jim, dit-elle, « pour être remarquablement alerte en

dépit de tous les problèmes que vous avez en ce moment. Ne venez-vous pas de fermer la meilleure branche de votre réseau ? »

— Oh, ce n'est qu'un léger revers financier, rien de plus. Nous sommes tous bien obligés de faire quelques coupes claires, en cette période. Considérant la situation du pays en général, je pense que nous nous en tirons pas trop mal. Bien mieux que la plupart, je dirais même.

Il ajouta avec un petit haussement d'épaules :

— De plus, c'est une question d'opinion, si la *Ligne Rio Norte* était notre meilleure branche. C'est plutôt ma sœur qui pense ça. Ce projet était sa "danseuse," si je puis dire.

Elle releva la note de plaisir qui affectait ses syllabes traînantes. Elle sourit et dit :

— Je vois.

En la regardant depuis sous ses arcades sourcilières, comme s'il escomptait ostensiblement qu'elle comprenne que ce qu'il allait dire n'était peut-être pas tout à fait anodin, Taggart demanda :

— Comment le prend-t-il ?

— Qui ?

Elle savait très bien de qui il voulait parler.

— Votre mari.

— Comment ça, "le prendre" ?

— La fermeture de cette ligne ?

Elle eut un gai sourire.

— Votre perspicacité est aussi bonne que la mienne, Jim… et la mienne est *vraiment* bonne.

— Que voulez-vous dire ?

— Vous savez comment il le prendrait… aussi bien que vous savez comment votre sœur le prend. *A quelque chose malheur est bon*, je sais, mais là vous êtes en train de suggérer qu'il y a *deux maux*, n'est-ce pas ?

— De quoi a-t-il parlé durant ces derniers jours ?

— Il est allé dans le Colorado pendant plus d'une semaine, donc je… elle s'interrompit ; elle était partie pour répondre avec légèreté, mais elle remarqua après coup que la question de Taggart avait été trop spécifique pour une tonalité de voix trop désinvolte, et elle réalisa qu'elle avait été frappée par la première note dans le ton de sa voix qui les avaient amenés à se rencontrer pour un déjeuner ; elle fit une pause aussi courte que

possible, puis finit sa phrase avec encore plus de légèreté : « …donc je ne pourrais le savoir. Mais je sais qu'il va revenir d'un jour à l'autre, maintenant. »

— Diriez que son attitude est encore ce que d'aucun qualifierait de "récalcitrante" ?

— Pourquoi, Jim, serait-ce une litote !

— On aurait pu espérer que les évènements lui auraient peut-être enseigné la sagesse d'une approche *plus douce*.

Elle s'amusait de le maintenir dans le doute à propos de sa capacité à comprendre le *deuxième degré*.

— Oh oui, dit-elle avec innocence, ce serait merveilleux si quelque chose pouvait le faire changer.

— Il en train de se rendre la tâche *excessivement* difficile.

— Il l'a toujours fait.

— Mais les évènements ont leur façon propre de nous faire devenir plus… *conciliant*, un jour où l'autre.

— J'ai entendu pas mal de noms et d'adjectifs le décrivant, mais "conciliant" n'a jamais été évoqué.

— Et bien les choses changent, et les gens changent avec elles. Après tout, c'est la loi de la nature que les animaux doivent s'adapter à leur environnement. Et je pourrais ajouter que la faculté d'adaptation à l'environnement est la caractéristique la plus fortement sollicitée aujourd'hui, et plutôt par des lois *autres* que celle de la nature. Nous sommes en train de traverser une période extrêmement difficile, et je haïrais cela d'avoir à vous savoir dans l'obligation de supporter les conséquences de son attitude intransigeante. Je haïrais–en temps que votre ami–de vous voir vous trouver en face d'un danger vers lequel il est en train de se diriger, à moins qu'il apprenne à être plus *coopératif*.

— Comme c'est gentil de votre part, Jim. dit-elle gentiment.

Il était en train de distiller ses phrases avec une lenteur prudente, cherchant un équilibre entre le sens des mots et l'intonation avec laquelle il les prononçait, pour atteindre l'exact degré de *demi-clarté*. Il voulait qu'elle comprenne, mais il ne voulait pas qu'elle le comprenne clairement et de manière explicite, sans aucune ambiguité–sachant que l'essence du *langage moderne*, qu'il avait appris à maîtriser comme un expert, consistait à ne jamais laisser, à soi-même comme aux autres, pleinement comprendre quoique ce soit sans aucune ambiguité.

Il n'avait pas eu besoin de beaucoup de mots pour comprendre Monsieur Weatherby. Durant son dernier voyage à Washington,

il avait plaidé auprès de Monsieur Weatherby qu'une réduction des tarifs du transport ferroviaire serait un "coup mortel" ; les augmentations des salaires avaient été accordées, mais les demandes de réduction des tarifs étaient restées un "sujet d'actualité" pour les médias ; et Taggart avait compris ce que cela voulait dire, si Monsieur Mouch leur permettait toujours de les rapporter ; il avait compris qu'il avait toujours un "couteau sous la gorge". Monsieur Weatherby, n'avait pas répondu à ses demandes de grâce, mais il avait dit, sur le ton de la spéculation sans rapport qui s'égarait :

« Wesley a tellement de problèmes vraiment difficiles. S'il doit "donner de l'air" à tout le monde en même temps, financièrement parlant, il va se trouver dans l'obligation de mettre en route un "certain programme d'urgence" dont tu as plus ou moins entendu parler. Mais tu sais quel genre de problème nous créeraient les éléments "peu progressistes" du pays. Un homme tel que Rearden, par exemple. On ne veut plus se retrouver en face de ce genre de retournement de situation imprévu dont il est capable. Wesley serait prêt à payer cher quelqu'un qui serait capable de mettre Rearden "en ligne". Mais j'ai bien peur que personne ne puisse y arriver…

Quoique que je puisse me tromper. Toi tu le sais, Jim, puisque Rearden est plus ou moins un de tes "potes" qui se rend à tes soirées, et tout ça… »

En regardant Lillian par-dessus la table, Taggart dit :

— L'amitié, je pense, est l'une des choses les plus importante dans la vie ; et ce serait maladroit de ma part si je ne vous donnais pas une preuve de la mienne.

— Mais je n'en ai jamais douté.

Il fit devenir sa voix plus basse juqu'a atteindre le ton d'un avertissement de mauvaise augure :

— Je pense que je devrais vous le dire comme une faveur que l'on fait à une *amie*, même si c'est une information *confidentielle*, que l'attitude de votre mari est un sujet d'inquiétude en de très hauts lieux… en de *vraiment* très haut lieux. Je pense que je me fais bien comprendre.

C'était pour ça qu'il haïssait Lillian Rearden, se dit Taggart: elle connaissait bien *le jeu*, mais elle le jouait avec des variantes personnelles et inattendues. C'était à l'encontre de toutes les *règles convenues* de le regarder tout à coup, de lui rire au nez, et–après avoir sorti toutes sortes de remarques indiquant qu'elle

n’y comprenait pas grand-chose–de carrément sortir, en montrant bien qu’elle ne comprenait en fait que *trop bien* :

— Pourquoi, *Amour*, bien sûr que je comprends ce que vous voulez dire. Vous voulez dire que la finalité de cet excellent repas n’était pas une “faveur” que vous vouliez me faire, mais une faveur que *vous* attendiez de moi. Vous voulez dire que c’est vous qui êtes en danger et pourriez utiliser cette faveur avec grand avantage, comme monnaie d’échange, en de haut lieux. Et vous voulez dire que vous rappelez à *mon bon souvenir* ma promesse de vous livrer une “bonne marchandise”.

— Le genre de spectacle qu’il a donné lors de son procès n’était pas vraiment ce que j’appellerais “une bonne marchandise”. répondit-il avec un mécontentement manifeste, « Ce n’était pas ce que vous m’aviez laissé espérer. »

— Oh, voyons, non, bien sûr, dit-elle placidement, « bien sûr que non, ça ne l’était pas. Mais, *Amour*, vous attendiez-vous à ce que je sache qu’après le spectacle qu’il a fait, il ne serait pas populaire en hauts lieux ? Pensez-vous vraiment que vous deviez me présenter ce que vous venez de me dire, comme une faveur “confidentielle” ? »

— Mais c’est vrai. Je l’ai entendu être l’objet de discussions, et donc j’ai pensé que je devais vous en parler.

— J’en suis sûre que c’est vrai. Je savais qu’*ils* parleraient de lui. Je savais aussi que s’il y avait quoique ce soit qu’ils auraient pu faire contre lui, ils l’auraient fait immédiatement après son procès. Oh-la-la, et comment qu’ils auraient été heureux de le faire ! Donc je sais qu’il est le seul d’entre-vous qui n’est absolument pas en danger quelqu’il soit, en ce moment. Je sais que ce sont *eux* qui ont peur de lui. Voyez-vous combien je comprends si bien ce que vous voulez dire, *Chéri* ?

— Et bien, puisque vous dites que vous comprenez, je dois dire pour ma part que je ne vous comprends pas du tout. Je ne comprends pas à quoi vous êtes en train de jouer.

— Pourquoi, je suis juste en train de mettre les choses *au clair*… de manière à ce que vous sachiez bien que je sais combien *vous* avez besoin de moi. Et maintenant que les choses sont claires, c’est à mon tour de vous dire la vérité : je ne vous ai pas roulé, j’ai seulement raté mon coup. Son spectacle au procès… Je ne m’y attendais pas plus que vous. Sans parler du fait que j’avais une bonne raison ne pas m’y attendre. Mais quelque chose ne s’est pas passé comme je l’avais prévu. Je ne

sais pas ce que c'était. Je suis en train de chercher. Je vous ai fait une promesse ; je la tiendrai. Après ça, vous serez libre de raconter que c'est entièrement grâce à vous, et de raconter à vos amis en haut lieu que c'est vous, *tout seul*, qui l'aurez désarmé.

— Lillian, dit-il nerveusement, « j'étais sincère quand j'ai dit que j'étais anxieux de vous fournir une preuve de mon amitié ; c'est pourquoi, s'il y-a quoique ce soit que je puisse faire pour… »

Elle rit.

— Non, je n'attends rien de vous. Je sais que vous étiez sincère. Mais il n'y-a rien que vous puissiez faire pour moi. Aucune faveur d'aucune sorte. Aucun échange. Je suis réellement une personne *non-commerciale*. C'est pas de chance, Jim. Vous devrez *juste* vous en remettre à ma bonté.

— Mais alors pourquoi devriez-vous vouloir faire ça ? Qu'est-ce que vous en tirez ?

Elle s'adossa contre le dossier de sa chaise, souriante.

— Ce repas… Juste de vous voir, ici. Juste de savoir que vous deviez me voir.

— Une lueur de colère apparut dans les yeux voilés de Taggart, puis ses paupières s'étroitisèrent lentement et, lui aussi, s'adossa contre le dossier sa chaise, son visage se détendant pour évoluer vers une légère expression de moquerie et de satisfaction. Même depuis le point de vue de ce "tas de fumier" non-décrit, non-nommé, pas clair et dont l'existence même était niée, qui représentait son échelle de valeurs, il était capable de réaliser lequel d'eux deux était le plus dépendant de l'autre, et le plus méprisable.

Lorsqu'ils se séparèrent à la porte du restaurant, elle se rendit à la suite de Rearden, à l'hôtel Wayne-Falkland, où il lui arrivait de séjourner occasionellement durant son absence. Elle fit les cent-pas dans la pièce durant environ un quart d'heure, comme une manière d'aide à la réflexion. Puis elle s'empara du combiné du téléphone d'un geste lent et décontracté, mais en affichant l'air de la décision et de la détermination qui venaient d'êtres atteintes. Elle appela le bureau de Rearden, à l'usine, et demanda à Mademoiselle Ives quand elle pensait le voir revenir.

— Monsieur Rearden sera à New York demain. Il arrivera à bord de la *Comète*, Madame Rearden. dit Mademoiselle Ives de sa voix claire et courtoise.

— Demain ? C'est merveilleux. Mademoiselle Ives, pourriez-

vous me rendre un service ? Pourriez-vous appeler Gertrude, à la maison, et lui dire qu'elle ne m'attende pas pour le dîner ? Je vais rester à New York, cette nuit.

Elle raccrocha, jeta un coup d'œil à sa montre et appela le fleuriste du Wayne-Falkland.

— C'est Madame Henry Rearden, à l'appareil. dit-elle, « J'aimerai avoir deux douzaines de roses livrées au salon de Monsieur Rearden, à bord de la *Comète*… Oui, aujourd'hui, cet après-midi, quand la *Comète* atteindra Chicago… Non, sans aucune carte ; juste les fleurs… Merci encore. »

Elle téléphona à James Taggart.

— Jim, pourriez-vous m'envoyer un badge passe-partout donnant accès à vos quais ? Je veux rencontrer mon mari à la gare, demain.

Elle hésita entre Balph Eubank et Bertram Scudder, puis choisit Balph Eubank, lui téléphona et convint d'une rencontre pour le dîner de ce soir et pour un spectacle musical. Puis elle alla prendre un bain, et se relaxa dans une baignoire remplie d'eau tiède en lisant un magazine dédié à l'économie politique.

Il était tard dans l'après-midi quand le fleuriste lui téléphona.

— Notre bureau de Chicago nous a fait savoir qu'il n'a pas été en mesure de livrer les fleurs, Madame Rearden, dit-il, « parce que Monsieur Rearden ne se trouvait pas à bord de la *Comète*. »

— En êtes-vous certain ? demanda-t-elle.

— Tout à fait certain, Madame Rearden. Notre homme à appris, à la gare de Chicago, qu'il n'y-avait aucun compartiment dans ce train qui était réservé au nom de Monsieur Rearden. Nous avons vérifié auprès du bureau de New York de la Taggart Transcontinental, juste pour nous en assurer, et nous avons été informés que le nom de Monsieur Rearden n'est pas sur la liste des passagers de la *Comète*.

— Je vois… Alors annulez la commande, s'il vous plait… Merci.

Elle resta un instant assise à côté du téléphone, fronçant les sourcils, puis elle appela Mademoiselle Ives.

— Oh, s'il vous plait, Mademoiselle Ives, excusez moi d'être un peu étourdie, mais, dans mon empressement, je n'ai pas songé à écrire ce que vous m'avez dit ; et maintenant je n'en suis plus très sûre. Avez-vous dit que que Monsieur Rearden revenait demain ? Par la *Comète* ?

— Oui, Madame Rearden.
— Vous n’avez pas entendu parler d’aucun changement dans ses plans ?
— Pourquoi, non. En fait, je viens justement de parler avec Monsieur Rearden, il y-a environ une heure. Il m’a téléphoné depuis la gare de Chicago, et il a d’ailleurs dit qu’il ne pouvait pas s’attarder au téléphone parce que le train s’apprêtait à repartir.
— Je vois, merci.
Elle bondit sur ses jambes ausitôt que le clic du téléphone lui rendit son intimité. Elle commença à faire des allées et venues dans la pièce, ses pas se faisant désormais tendus et dépourvus de rythme. Puis elle s’arrêta tout à coup, saisie par une idée soudaine.
Il n’y avait qu’une seule raison qui pourrait pousser un homme à réserver une place de train sous un faux nom : il ne voyageait *pas* seul.
Les muscles de son visage se déplacèrent lentement pour former un sourire de satisfaction : voila l’opportunité qu’elle n’avait pas espérée.
Se tenant debout sur un quai de la gare centrale Taggart, en un endroit qui correspondait au milieu du train, Lillian observait les passagers qui descendaient de la *Comète*. Sa bouche avait conservé quelque chose comme un sourire ; il y avait une lueur d’animation au fond de ses yeux sans vie ; son regard se fixait sur un visage pour aller vers un autre, lui faisant bouger la tête avec l’empressement maladroit d’une jeune écolière.
Elle était en train d’anticiper la vue de la tête de Rearden, quand il la verrait l’attendre ici tandis que sa maîtresse se trouverait à côté de lui. Son regard s’attardait avec espoir sur toutes les jeunes femmes un peu voyantes qui descendaient du train. C’était dur d’observer ; dans l’instant qui avait suivi la descente des premiers passagers, le train avait semblé éclater par ses jointures, inondant le quai avec un solide courant qui balayait dans une seule direction, comme attiré par le vide ; elle pouvait à peine distinguer les gens. Les lumières étaient plus vives que l’illumination, faisant ressortir celle-ci ou telle autre d’une masse osbscure, poussièreuse et visqueuse. Elle dut faire des efforts pour demeurer immobile contre la pression invisible du mouvement.
Lorsqu’elle vit Rearden pour la première fois dans la foule,

cela lui fit l'effet d'un choc ; elle ne l'avait pas vu descendre d'un wagon, mais il était là, marchant dans sa direction depuis quelque part, depuis loin vers la queue du train. Il était seul. Il marchait avec son empressement caractéristique qui semblait toujours être justifié par quelque propos, les mains dans les poches de son *trench-coat*. Il n'y-avait aucune femme à côté de lui, aucun compagnon d'aucun genre, à part un porteur qui se pressait à ses côtés avec un sac qu'elle identifia comme étant le sien.

Dans la fureur de sa déception incrédule, elle chercha frénétiquement du regard toutes les silhouettes féminines qu'il aurait pu laisser dans la foule derrière lui. Elle était certaine qu'elle reconnaîtrait celle qu'il aurait choisie. Elle n'en vit aucune qui aurait pu faire ne serait-ce qu'une bonne candidate. Et puis elle vit que la dernière voiture du train était un wagon privé, et la silhouette qui se tenait à sa porte, et qui était en train de parler à quelque responsable de la gare–une silhouette qui ne portait ni voile ni manteau de fourrure, mais un manteau tout ce qu'il y avait de plus ordinaire, qui mettait en valeur l'incomparable grâce de son corps mince se tenant dans la position confiante du propriétaire de la gare–était Dagny Taggart. Alors Lillian Rearden comprit.

— Lillian, qu'est-ce qu'il se passe ?

Elle entendit la voix de Rearden, elle sentit sa main lui prendre le bras, elle le vit la regarder comme quelqu'un qui regarderait l'objet de quelque soudaine urgence. Il était en train de regarder un visage livide et un regard de terreur qui ne parvenait pas à s'attarder sur quoi que ce soit.

— Qu'est-il arrivé ? Qu'est-ce que tu fais ici ?

— Je… bonjour, Henry… Je suis juste venue t'attendre… Pas de raison en particulier… Je venais juste t'attendre.

La terreur avait disparu de son visage, mais elle parlait avec une voix étrangement plate.

— Je voulais te voir, c'était comme une pulsion, une pulsion soudaine et je ne pouvais pas y résister, parce ce que…

— Mais tu n'as pas l'air… tu avais l'air d'être malade.

— Non… Non, peut-être que j'ai eu un vertige, le monde est étouffant, ici… je n'ai pas pu résister à l'envie de venir, parce que ça me permettait de me sentir comme durant ces jours, lorsque tu aurais été heureux de me voir… c'était un moment d'illusion que je voulais recréer pour moi-même…

Les mots sonnaient comme une leçon qu'elle aurait apprise par cœur. Elle savait qu'elle devait parler, tandis que son esprit tournait à toute vitesse pour pleinement réaliser l'étendue de sa découverte. Les mots étaient une partie du plan qu'elle avait projeté de suivre… si elle l'avait rencontré après qu'il ait reçu les roses dans son compartiment.

Il ne répondit rien ; il la regardait en fronçant les sourcils.

— Tu m'as manqué, Henry. Je sais ce que je suis en train de confesser. Mais je n'espère pas que cela puisse représenter quoique ce soit de significatif, aujourd'hui.

Les mots n'allaient pas du tout avec le visage tiré et les lèvres qui remuaient avec effort, les yeux qui allaient et revenaient continuellement de son visage vers le bout du quai.

— Je voulais… Je voulais seulement te faire une surprise.

Cette denière phrase fut accueillie par un air d'intelligence rusée et de propos qu'il lui renvoya en pleine face.

Il lui prit le bras, mais elle se recula légèrement, un petit peu trop brusquement.

— N'as-tu pas un mot à me dire, Henry ?

— Qu'aimerais-tu que je te dise ?

— Détestes-tu cela autant que ça… de voir ta femme venir t'attendre à la gare ?

Elle jeta un bref coup d'œil en direction du bout du quai : Dagny Taggart était en train de marcher vers eux ; il ne pouvait la voir.

— Allons-y. dit-il.

Elle ne bougerait pas.

— Détestes-tu cela ? répéta-t-elle.

— Non, je ne le déteste pas. C'est seulement que je ne le comprends pas.

— Je suis sûre que tu as dû faire un voyage très agréable.

— Allez, viens. On peut parler de ça à la maison.

— Quand ai-je jamais eu l'occasion de te parler à la maison ?

Elle faisait traîner ses mots avec impassibilité, comme si elle les étirait pour remplir un laps de temps dans un but qu'il ne pouvait imaginer.

— J'avais espéré saisir quelques instants de ton attention– comme ceux-ci–entre les trains et les rendez-vous d'affaires et toutes ces choses importantes qui te retiennent de jour comme de nuit, tous ces grands exploits que tu réalises, tel que…

…bonjour Mademoiselle Taggart. dit-elle d’une soix sèche, forte et claire.

Rearden se retourna brusquement. Dagny avaient été sur le point de les dépasser, mais elle s’arrêta.

— Comment allez-vous, dit-elle à Lillian en inclinant légèrement sa tête dénuée de toute expression.

— Vous me voyez tellement désolée, Mademoiselle Taggart. dit Lillian en souriant, « vous devez m’excuser si je ne trouve pas la formule appropriée qui sied à cette circonstance. » elle nota que Dagny et Rearden ne s’étaient pas salués, « Vous êtes de retour de ce qui fut, en effet, les “funérailles” de votre “enfant” que vous aviez fait avec le concours de mon époux, n’est-ce pas ? »

La bouche de Dagny montra une légère expression d’étonnement et de mépris. Elle inclina sa tête pour signifier son départ, puis reprit sa marche.

Lillian lança un regard dur en direction du visage de Rearden, au point qu’on aurait dit qu’elle en avait exagéré la dureté. Il la regarda avec une indifférence perplexe.

Elle ne dit rien. Elle le suivit sans dire un mot lorsqu’il se tourna pour partir. Dans le taxi, elle demeura silencieuse et garda son visage à moitié tourné ailleurs que dans sa direction, tandis qu’ils roulaient en direction de l’hôtel Wayne-Falkland. Il eut la certitude, alors qu’il observait la bouche légèrement en cul-de-poule, qu’une violence peu commune grondait en elle. Il ne l’avait jamais vu faire l’expérience d’une forte émotion de quelque sorte que ce soit. Elle se retourna brutalement vers lui aussitôt qu’ils se retrouvèrent seul à seul dans sa suite.

— Alors comme ça c’était donc elle ? demanda-t-elle.

Il ne s’y était pas attendu. Il la regarda, sans vraiment croire qu’il avait parfaitement compris.

— C’est Dagny Taggart, ta maîtresse, n’est-ce pas ?

Il ne répondit pas.

— Il se trouve que je sais qu’il n’y avait pas de compartiment réservé à ton nom, dans ce train. Et donc c’est comme ça que je sais *où* tu as dormi durant les quatre derniers jours. Es-tu disposé à l’admettre, ou préfères-tu que j’envoi des détectives pour questionner les employés de son train et ses domestiques ? Est-ce Dagny Taggart ?

— Oui. répondit-il calmement.

Sa bouche se tordit pour exprimer quelque chose qui ressemblait

à un vilain petit rire contenu ; elle regardait au-delà de lui.

— J'aurais dû le savoir. J'aurais dû le deviner. C'est pour ça que ça n'a pas marché !

Il demanda, avec un ahurissement dénué d'empathie :

— Qu'est-ce qui n'a pas marché ?

Elle fit soudainement un pas en arrière, comme si elle venait de se souvenir de sa présence.

— Avais-tu… quand elle était présente chez nous durant cette soirée… avais-tu déjà… ?

— Non. Pas encore à ce moment là.

— La "grande femme d'affaires", dit-elle, « au-dessus de tout reproche et de toute faiblesse féminine. Le grand esprit détaché de tout intérêt pour les émotions du corps… » elle étouffa un petit rire nerveux, en disant, « Le bracelet… » elle l'avait dit avec cette attitude d'immobilité qui lui aurait laissé penser que les mots s'étaient accidentellement échappés d'un torrent qui grondait dans sa tête, « C'est ce qu'elle représente, pour toi. C'était "l'arme" qu'elle t'a donné. »

— Si tu saisis pleinement la portée de ce que tu es en train de dire… oui.

— Penses-tu que je vais te laisser t'en tirer comme ça ?

— M'en tirer…?

Il était en train de la regarder avec incrédulité, avec une curiosité étonnée et froide.

— C'était pour ça, qu'à ton procès…

— Qu'est-ce qu'il y-a, à propos de mon procès ?

Elle était en train de trembler.

— Tu imagines, sans doute, que je ne vais pas laisser ça continuer.

— Qu'est-ce que ça a à voir avec mon procès ?

— Je ne te laisserai pas l'avoir. Pas elle. N'importe qui, mais pas elle.

Il laissa s'écouler un instant, puis demanda, sur un ton égal :

— Pourquoi ?

— Je ne le permettrai pas ! Tu vas arrêter ça !

Il était en train de la regarder tandis que son visage ne montrait aucune expression, mais l'insistance de son regard la touchait comme la plus dangereuse des réponses qu'il pouvait donner.

— Tu abandonneras, tu vas la laisser tomber, tu ne la reverras plus jamais !

— Lillian, si tu veux t'engager dans ce genre de conversation, il y a une chose que tu ferais mieux de comprendre tout de suite : il n'y-a rien ni personne sur Terre qui me fera y renoncer.

— Mais *je* l'exige !

— Je t'ai déjà dit que tu pouvais exiger tout ce que tu voulais, *sauf* ça.

Il vit l'expression de panique particulière grandir dans ses yeux ; ce n'était pas un air de pleine réalisation d'un fait, mais celui d'un refus féroce de comprendre ; comme si elle voulait transformer la violence de son émotion en écran de brouillard, comme si elle espérait, non pas que cela la rendrait aveugle à la réalité, mais que son aveuglement ferait cesser d'exister la réalité.

— Mais j'ai le droit de l'exiger ! *Je* possède ta vie ! Tu es *ma* propriété. Ma propriété en vertu de ton propre *engagement*. Tu as *juré* de te mettre au service de *mon* bonheur. *Pas* du tien… *le mien* ! Qu'as-tu fait pour moi ? Tu ne m'as rien donné, tu n'as rien sacrifié, tu n'as jamais été concerné par quoique ce soit d'autre que toi-même, que ton travail, que tes entreprises, que ton talent, que ta maîtresse ! Et *moi* ! *J'ai* la priorité ! Je veux toucher mon *dû* ! Tu es *mon* compte d'investissement que *je* possède !

C'était l'expression de son visage qui faisait monter la tension en elle, la tension de sa voix, cri après cri, vers la terreur. Elle était en train de voir, non pas la colère, ou la douleur ou la culpabilité, mais cet ennemi intouchable : *l'indifférence*.

As-tu songé à moi ? Elle hurlait, sa voix se brisant contre sa face. « As-tu réalisé ce que tu es en train de me faire ? Tu n'as pas le droit de continuer, si tu sais que tu m'envoies en enfer chaque fois que tu couches avec cette femme là ! Je ne peux pas supporter ça. Je ne peux pas supporter ne serait-ce qu'un instant de le savoir ! Vas-tu ainsi me sacrifier à ton désir *animal* ? Es-tu aussi dégueulasse et aussi égoïste que ça ? Peux-tu acheter ton plaisir au prix de ma souffrance ? Peux-tu l'avoir, si c'est ce que ça me fait ?

N'éprouvant rien d'autre que la vacuité de l'étonnement, il considérait la chose qu'il avait brièvement entrevue dans le passé, et il était maintenant en train de voir la pleine laideur de sa futilité : le spectacle de l'imploration pour la pitié prenant la

forme, avec une haine rageuse, de menaces et d'exigences.

— Lillian, dit-il avec grand calme, et à voix basse, « Je l'aurai, même si cela doit être au prix de ta vie. »

Elle l'entendit. Elle entendit plus qu'elle était prête à en savoir et à en entendre de ses propres mots. Le choc, pour lui, était qu'elle ne cria pas en réponse, mais qu'il la vit, au lieu de ça, se rétrécir avec calme.

— Tu n'as aucun droit… dit-elle lentement et lourdement. Cela avait l'embarrassante impuissance des mots d'une personne qui avait conscience qu'ils ne voulaient rien dire.

— Quelque puisse être ton exigence à mon égard, dit-il, « aucun être humain ne peut attendre d'un autre qu'il fasse abstraction de sa propre existence. »

— Signifie-t-elle donc autant que ça, pour toi ?

— Et même *plus* que "ça".

L'attitude de la réflexion était en train de revenir sur son visage, mais sur son visage cela prenait un air de roublardise. Elle demeura silencieuse.

— Lillian, je suis content que tu saches la vérité. Maintenant tu peux faire un choix en pleine connaissance de cause. Tu peux choisir de divorcer ; ou tu peux demander que nous continuions comme ça. C'est le seul choix qu'il te reste. C'est tout ce que j'ai à t'offrir. Je pense que tu sais que je veux que nous divorcions. Mais je ne demande pas de sacrifices. Je ne sais pas quel genre de confort tu trouves dans notre mariage, pour autant qu'il y en ait un ; je ne te demanderai pas d'y renoncer. Je ne sais pas pourquoi tu veux me garder, maintenant ; je ne sais pas ce que c'est, que je peux représenter pour toi ; je ne sais pas ce que tu es en train de chercher, qu'est-ce que le bonheur pour toi ou ce que tu espères obtenir d'une situation que je perçois comme intolérable pour nous deux.

Selon toutes les échelles de valeurs qui sont les miennes, tu devrais avoir demandé le divorce depuis déjà bien longtemps. Selon toutes les échelles de valeurs qui sont les miennes, rester mariés sera une tromperie répugnante. Mais ces échelles de valeurs ne sont pas les tiennes. Je ne les comprends pas, je ne les ai jamais comprises, mais je les accepterai. Si c'est la manière de ton amour pour moi, si le fait que l'on t'appelle "mon épouse" peut t'apporter quelque forme de satisfaction, je ne te prendrai pas ça. C'est moi qui ai manqué à ma parole, et donc j'essaierai de me racheter dans la mesure de mes

possibilités. Tu sais, bien sûr, que je pourrais acheter un de ces juges “modernes” et obtenir le divorce quand je le voudrais. Je ne le ferai pas. Je tiendrai ma parole, si c’est ce que tu désires, mais ce n’est que de cette manière là que je puis le faire. Maintenant, fais ton choix ; mais si tu choisis de “me garder”, tu dois ne jamais me parler d’elle, tu ne dois jamais lui montrer que tu sais, si tu la rencontres à l’avenir ; tu ne dois *jamais* toucher à cette partie de ma vie.

Elle demeura immobile, le regardant d’en-bas ; la pause de son corps était avachie et négligée, comme si la négligence devait être une forme de défiance, comme si elle n’en avait plus rien à faire de se reprendre pour avoir, à ses yeux, un port gracieux.

— Mademoiselle Dagny Taggart… dit-elle, avant d’étouffer un petit rire de mépris, « La “femme supérieure” que les “épouses ordinaires” n’étaient pas censées suspecter. La femme qui ne s’intéressait à rien d’autre qu’aux affaires et s’adressait aux hommes comme si elle en était un elle-même. La femme au “grand esprit” qui t’admirait “platoniquement”, juste pour ton génie, ton usine et ton *Metal* ! » elle émit un autre petit rire, « J’aurais dû le savoir qu’elle était juste une *salope* qui te voulait de la même façon que n’importe quelle autre salope t’aurait voulu ; parce que tu es un expert autant au lit que depuis derrière un bureau, si je puis juger de telles matières. Mais elle l’apprécierait bien mieux que moi, sachant qu’elle vénère toutes sortes d’“expertises” et sachant qu’il n’y a probablement dans son entreprise que ses trains qui ne lui sont pas encore passé dessus ! »

Elle s’interrompit, parce qu’elle vit, pour la première fois de sa vie, sur la base de quelle attitude on peut savoir qu’un homme est capable de tuer. Mais il ne la regardait pas. Elle n’était pas certaine qu’il était en train de la voir, ou même d’entendre le son de sa voix.

Il était en train d’entendre sa propre voix disant les mots qu’elle prononçait ; les disant à Dagny dans la chambre, chez Ellis Wyatt, où les stores vénitiens découpaient la lumière du soleil en bandes. Il était en train de voir, dans les nuits derrière lui, le visage de Dagny durant ces moments où, son corps se détachant du sien, elle reposait immobile avec une expression rayonnante sur le visage qui était plus qu’un sourire, un air de jeunesse, de petit matin, de gratitude pour le fait de sa propre

existence. Et il était en train de voir le visage de Lillian, tel qu'il l'avait vu, au lit à côté de lui, un visage sans vie avec des yeux évasifs, avec quelque ligne exprimant le mépris moqueur sur ses lèvres, et cette expression du partage d'un moment de "honteuse culpabilité". Il vit *qui* était l'accusateur et *qui* était l'accusé ; il vit l'obscénité de laisser l'impotence se poser en vertu et le maudire comme un péché ; il vit, avec la clarté d'une perception directe, dans le choc d'un unique instant, la terrible laideur de ce qui avait autrefois été sa propre croyance.

Ce n'était seulement qu'un instant, une conviction sans mots, une connaissance saisie comme une impression que son esprit laissait en liberté. Le choc le ramena à la vision consciente de Lillian et au son des mots qu'elle prononçait. Elle lui apparaissait telle une présence sans conséquence à laquelle il devait s'adresser pour encore quelques instants.

— Lillian, dit-il sur un ton dénué de toute tension qui ne lui accordait même pas l'honneur de la colère, « tu n'as pas à me parler d'elle. Si jamais tu recommences encore une fois, j'y répondrai comme je répondrais à un voyou : je te flanquerai une volée. Ni toi, ni qui que ce soit d'autre, ne doivent me parler d'elle. »

Elle le regarda avec intensité.

— Vraiment ? dit-elle. Cela avait un son étrange et informel ; comme si le mot avait été négligement jeté à l'aide d'un crochet qui demeurait planté dans son esprit. On aurait dit qu'elle était en train de considérer une vision toute personnelle.

Il dit calmement, comme avec un étonnement las :

— J'aurais cru que tu serais contente de découvrir la vérité. Je pensais que tu préfèrerais savoir–au nom de quelque possible respect ou amour que tu aurais pu avoir pour moi–que si je t'ai trahie, ce n'était pas avec inconcience et avec un manque total de respect à ton égard, ce n'était pas pour une chanteuse de *night club*, mais au nom du plus pur et du plus sérieux sentiment que je n'ai jamais éprouvé durant toute ma vie.

Le sursaut soudain qui caractérisa le mouvement du corps de Lillian vers le sien fut involontaire–il en fut de même pour la grimace de haine qui apparut sur son visage.

— Oh, espèce de saloperie d'idiot !

Il demeura silencieux.

Elle recouvra le contrôle d'elle-même, et l'expression subtile d'un sourire de secrète moquerie.

— Je crois que tu es en train d'attendre ma réponse ? dit-elle, « Non, je ne divorcerai pas. N'espère jamais une telle chose. Nous continuerons comme nous le faisons, si c'est ce que tu offres et si tu penses qu'il est possible que nous puissions continuer ainsi. Regarde si tu peux bafouer tous les principes moreaux et t'en tirer comme ça ! »

Il ne l'écoutait pas, lorsqu'il tendit une main pour saisir son manteau en se disant qu'il allait rentrer à “leur” maison. Il remarqua à peine lorque la porte se referma derrière elle. Il resta immobile, maintenu ainsi par une émotion dont il n'avait jamais fait l'expérience auparavant. Il savait qu'il devrait y songer plus tard, y songer et *comprendre*, mais pour l'instant il ne désirait rien d'autre qu'observer l'étonnement de ce qu'il était en train d'éprouver.

C'était un sentiment de liberté, comme s'il se trouvait seul au milieu d'un vent d'air pur incessant qui fouettait son visage, avec pour seul souvenir la sensation d'un poids sur ses épaules que l'on venait de réduire en pièces. C'était un sentiment d'une immense délivrance. C'était la conscience que cela n'avait aucune importance pour lui de savoir ce que Lillian pouvait ressentir, pouvait souffrir ou même ce qu'il adviendrait d'elle, mais ce n'était pas tout : non seulement ça n'avait pas d'importance, mais à ce sentiment venait s'ajouter cette brillante conscience dénuée de toute culpabilité qu'il ne *devait pas* s'en sentir concerné.

CHAPITRE

VI

LE METAL MIRACLE

— Mais pourrions-nous nous en tirer comme ça ? demanda Wesley Mouch. Sa voix s'était élevée avec colère, mais s'était faite plus petite sous l'effet de la peur.

Personne ne lui répondit. James Taggart s'assit sur le bord d'un bras de fauteuil et ne bougeait pas, le regardant depuis sous ses arcades sourcillières. Orren Boyle donna une tape nerveuse contre un cendrier pour faire tomber la cendre de son cigare.

Le docteur Floyd Ferris sourit. Monsieur Weatherby pressa ses lèvres l'une contre l'autre, et fit de même avec ses mains. Fred Kinnan, dirigeant des *Travailleurs Unis d'Amérique*, s'arrêta de faire les cents pas dans le bureau et s'assit sur le rebord de la fenêtre pour s'y immobiliser en croisant les bras. Eugene Lawson, qui s'était assis le dos courbé vers le bas et était en train de réarranger machinalement quelques fleurs dans un petit vase posé sur une table, releva le torse avec ressentiment et regarda vers le haut. Mouch était assis derrière son bureau avec un poing posé sur une feuille de papier.

Ce fut Eugene Lawson qui répondit :

— Ce n'est pas, il me semble, comme ça qu'on doit faire les choses. Nous ne devrions pas laisser de vulgaires difficultés faire obstacle à notre sentiment qu'il est bien question d'un noble dessin seulement motivé par la recherche du bien-être public. C'est pour le bien du peuple. Les gens en ont besoin. Le besoin vient en premier, et donc nous n'avons pas à prendre quoique ce soit d'autre en considération.

Personne n'objecta ni ne releva ; on aurait dit que Lawson venait seulement de rendre la discussion plus difficile à

poursuivre. Mais un petit homme qui était discrètement assis dans le meilleur fauteuil de la pièce, à l'écart des autres, satisfait d'être ignoré et réalisant pleinement qu'aucun d'entre eux ne pouvait être conscient de sa présence, regarda Lawson, puis Mouch, et dit avec un enthousiasme pétillant :

— C'est comme ça qu'il faut voir les choses, Wesley. Mets la en sourdine et améliore la présentation, et dit à tes gars des relations publiques de le crier sur les toits ; et tu n'auras pas à t'en faire.

— Oui, Monsieur Thompson. dit Mouch d'un air maussade.

Monsieur Thompson, le chef de l'Etat, était un homme qui possédait la qualité de toujours passer inaperçu. Dans n'importe quel groupe de trois, sa personne était impossible à distinguer, et lorsqu'il se trouvait seul, c'était comme s'il évoquait un groupe à lui tout seul, composé des nombreuses personnes auxquelles il ressemblait.

Le pays n'avait pas une image très claire de ce à quoi il ressemblait ; ses photographies étaient apparues aussi fréquemment que celles de ses prédécesseurs sur les couvertures de magazines, mais les gens ne pouvaient jamais être tout à fait certains de quelles étaient ses photographies, et quelles étaient celles d'un préposé au courrier, ou d'un cadre moyen ordinaire accompagnant des articles traitant de la vie quotidienne d'un citoyen ordinaire–si ce n'est que les cols de chemise de Monsieur Thompson étaient habituellement fatigués. Il avait de larges épaules et un petit corps. Il avait les cheveux épais, une large bouche, et un âge indéfinissable qui lui donnait tantôt l'air d'un quadragénaire harcellé, tantôt celui d'un sexagénaire inhabituellement vigoureux. Détenant d'énormes pouvoirs officiels, il travaillait continuellement à leur extension, parce que c'était ce qu'attendaient de lui les hommes qui l'avaient poussé jusqu'au poste qu'il occupait. Il avait la roublardise de l'homme sans grande intelligence, et l'énérgie débordante du fainéant. Le seul secret de son ascension était le fait qu'il était un pur produit de la chance, le savait, et n'aspirait à rien d'autre.

— Il est évident que des mesures doivent être prises. Des measures drastiques. dit James Taggart en s'adressant non pas à Monsieur Thompson, mais à Wesley Mouch, « On ne

peut pas laisser faire les choses comme ça beaucoup plus longtemps. » Sa voix était tremblante et belliqueuse.

— Calme moi, Jim. fit Orren Boyle.

Quelque chose doit être fait, et rapidement !

— Ne me regarde pas, lâcha sèchement Wesley Mouch, « Je ne peux rien y faire. Je ne peux rien y faire si les gens refusent de coopérer. J'ai les poings liés. J'aurais besoin de pouvoirs plus larges. »

Mouch les avait tous convoqué à Washington, comme il avait convoqué ses amis et ses conseillers personnels, pour une conférence privée, non-officielle, à propos de la crise nationale. Mais lorsqu'ils le regardaient, ils étaient incapables de dire si ses manières étaient trop confiantes ou pleurnichardes, s'il était en train de les menacer ou d'implorer leur aide.

— Le fait est, dit Monsieur Weatherby d'un air collet-monté et avec une intonation de voix statistique, « que durant la période des douze derniers mois finissant au premier de cette année, le nombre de dépôts de bilans enregistrés a doublé par rapport à la même période de douze mois précédente. Depuis le premier de cette année, il a triplé. »

— Assurez-vous bien qu'ils pensent que c'est de leur *propre* faute. dit le docteur Ferris sur un ton décontracté.

— Hein ? dit Wesley Mouch, en fixant le docteur Ferris du regard.

— Quoique vous fassiez, ne vous excusez jamais. dit le docteur Ferris, « Faites plutôt naître en eux un sentiment de *culpabilité*. »

— Je ne suis pas en train de “m'excuser” ! lâcha sèchement Mouch, « Je ne suis pas à blâmer. J'ai besoin de pouvoirs plus larges. »

— Mais *c'est* de leur propre faute. dit Eugene Lawson, en se tournant agressivement vers le docteur Ferris, « c'est leur propre manque d'*esprit citoyen*. Ils refusent de reconnaître que la production n'est pas une initiative privée, mais un *devoir citoyen*. Ils n'ont pas le droit de se tromper, quelques soient les conditions qui se présentent. Ils doivent *se débrouiller* pour continuer à produire. C'est un *impératif social*. Le travail d'un homme n'est pas une “considération personnelle”, c'est un devoir *social*. Il n'y a pas de choses telles que des “considérations personnelles” ; ou une existence “personnelle”. C'est ce que nous devons les obliger à *comprendre*–il faut leur *mettre la pression*.

— Gene Lawson sait de quoi je suis en train de parler, dit le docteur Ferris avec le soupçon d'un sourire, « même s'il n'a pas le moindre idée qu'il le sait. »

— Que croyez-vous vouloir dire ? demanda Lawson en montant le ton de sa voix.

— Ça suffit ! ordonna Wesley Mouch.

— Je m'en fous de ce que vous décidez de faire, Wesley, dit Monsieur Thompson, « et je m'en fous si les patrons rouspètent à ce propos. Assurez-vous seulement que les media vous suivent. Soyez-en toujours "sûr de chez sûr", à propos de ça. »

— Je les ai bien *en main*. dit Mouch.

— Un directeur de la publication qui "ouvre son clapet" au mauvais moment pourrait nous faire plus de mal que dix millionnaires désenchantés.

— C'est vrai, Monsieur Thompson, dit le docteur Ferris, « mais seriez-vous en mesure de nommer un directeur de la publication qui le comprenne bien ? »

— Je crois que non. dit Monsieur Thompson. Il avait l'air de s'en réjouir.

— Quelque soit le genre d'hommes sur lesquels nous comptons et pour lesquels nous planifions, dit le docteur Ferris, « il y a une certaine citation de la "vieille école" que nous pouvons oublier en toute sécurité : celle qui dit qu'il faut compter sur le *sage* et sur l'*honnête*[1]. Nous n'avons aucune considération à leur accorder. Ils sont tout simplement *dépassés*. »

James Taggart lança un regard vers la fenêtre. Il y avait quelques taches bleues dans le ciel au-dessus des rues spacieuses de Washington, le bleu passé de la mi-avril, et quelques rayons perçant à travers les nuages. Un monument brillant se dressait à l'horizon, touché par un rayon de soleil ; c'était un grand obélisque blanc érigé à la mémoire de l'homme que le docteur Ferris était en train de citer, l'homme en l'honneur duquel cette ville avait été nommée. James Taggart regarda ailleurs.

— Je n'aime pas les remarques du professeur. dit Lawson d'une voix forte et maussade.

---

1. Il s'agit ici d'une allusion à une phrase prononcée par George Washington (1732–1799), restée connue depuis : "*Elevons un standard auquel le sage et l'honnête peuvent se fier ; le reste est entre les mains de Dieu*". *(N. d. T.)*

— Ne t’emballe pas, dit Wesley Mouch. Le docteur Ferris n’est pas en train de parler de théorie, mais de pratique.

— Et bien, si vous voulez parler de pratique, dit Fred Kinnan, « alors laissez-moi dire que nous ne devrions pas nous faire de souci à propos des patrons en des temps comme ceux-ci. Ce sur quoi nous devons nous concentrer ce sont *les emplois*. Plus d’emplois pour le petit peuple. Au sein de mes syndicats, chaque homme qui travaille en nourrit cinq qui ne travaillent pas, sans parler de son propre lot de famille qui “crève la dalle” à la maison. Si vous voulez mon avis–oh, je sais bien que vous n’allez pas le suivre, mais je dis ça juste comme ça en passant– éditez une directive rendant obligatoire d’ajouter, disons, 30 pour cent d’emplois rémunérés en plus dans chaque entreprise du pays. »

— Mon Dieu ! cria Taggart. « Etes-vous tombé sur la tête ? Nous arrivons déjà à peine à verser les salaires de nos employés, au nombre qu’ils sont ! Il n’y-a même pas assez de travail à leur donner ! Un tier de plus ? On n’aurait même rien à leur donner à faire ! »

— Et alors, qu’est-ce qu’on en a à faire de savoir s’ils ont quelque chose à faire ou pas ? répondit Fred Kinnan, « Ce qu’ils veulent, ce sont des emplois. C’est ça qu’on doit prendre tout d’abord en consideration–le *besoin*–c’est pas vrai, peut être ? Pas vos profits. »

— Il ne s’agit pas d’une question de profits ! cria Taggart en hâte, « Je n’ai rien dit à propos de profits. Je ne vous ai donné aucun argument pour m’insulter. C’est une question de savoir où diable on va bien pouvoir trouver le fric pour payer vos hommes ; sachant que la moitié de nos trains roulent à vide et qu’il n’y a même pas assez de fret pour remplir un tramway. » le débit de sa voix ralentit soudainement pour atteindre celui de la réflexion prudente, « Cependant, nous comprenons bien la mauvaise situation dans laquelle se trouvent les travailleurs, et–c’est juste une idée–nous pourrions peut-être recruter un certain nombre d’*extras*, si nous pouvions obtenir la permission de doubler nos tarifs de transport de fret qui… »

— As-tu es perdu la boule ? cria Orren Boyle, « Je suis déjà à deux doigts de déposer le bilan à cause des prix que tu demandes en ce moment, j’ai des frissons chaque fois que je vois un de tes putains de wagon-fourgons entrer ou sortir des fonderies, ils sont en train de me saigner à blanc. Je ne peux pas m’en offrir les

services… et tu veux en doubler le prix? »

— Ce n’est pas essentiel, si tu peux te les payer ou pas. dit Taggart sur un ton glacial, « Il faut que tu te prépares à faire quelques sacrifices. Le public à besoin du chemin de fer. Il a besoin de peaux de lapins… avant tes profits. »

— Quels profits ! cria Orren Boyle, « Quand aurai-je jamais fait des profits ? Personne ne peut m’accuser de diriger une enterprise qui gagne de l’argent ! Jette donc un coup d’œil à mes bilans comptables… et après ça, regarde un peu ceux d’un *certain* de mes concurrents qui a récupéré tous les clients, toutes les matières premières, et tous les avantages techniques et un monopole sur des formules secrètes… et après ça, dis moi qui est le profiteur !... Mais, bien sûr, le public a réellement besoin du chemin de fer, et peut-être pourrais-je m’arranger pour absorber une certaine augmentation des tarifs du transport, si je devais obtenir–c’est juste une idée–une aide de l’Etat pour m’aider à surmonter une ou deux années à venir, jusqu’à ce que je puisse trouver ma vitesse de croisière et… »

— Quoi ? Encore ? vociféra Monsieur Weatherby, avant d’ajouter en perdant son attitude collet-monté, « Combien de prêts gouvernmentaux as-tu déjà obtenu de nous, et combien d’extensions, d’annulations de dettes et de moratoires ? Tu n’as encore pas remboursé un seul *penny*… et avec vous tous qui êtes toujours fauchés, et pendant ce temps là les recettes de l’Etat qui s’effondrent ; où veux tu qu’on trouve l’argent pour t’accorder une aide ? »

— Il y-en a qui sont loin d’être fauchés. dit Orren Boyle d’une voix lente, « Vous autres, les gars, n’avez pas d’excuse. Tous ces besoins et toute cette misère qui gangrènent tout le pays… aussi longtemps qu’il y en a qui ne sont pas fauchés du tout… »

— Je ne peux rien y faire ! cria Wesley Mouch, « Je ne peux rien y faire du tout ! J’ai besoin de pouvoirs plus étendus ! »

Ils n’auraient pu savoir ce qui avait poussé Monsieur Thompson à être présent à cette conférence en particulier. Il n’avait pas dit grand-chose, mais avait écouté avec interêt. Il semblait que c’était comme s’il y avait quelque chose qu’il voulait apprendre, et maintenant son attitude suggérait que c’était comme s’il l’avait appris. Il se leva et sourit avec une joyeuse sincérité.

— Allez-y, Wesley. dit-il, « allez-y avec le *Numéro 10-289*. Vous ne rencontrerez absolument aucun problème. »

Ils s'étaient tous levés avec une attitude d'obséquiosité réticente et sinistre. Wesley Mouch baissa les yeux pour lancer un coup d'œil à sa feuille de papier, puis dit sur un ton marqué par l'irritation :

— Si vous voulez que j'engage le processus, vous aurez à declarer un *état de catastrophe national*.

— Je le déclarerai quand vous voulez, aussitôt que vous serez prêt.

— Il y a certaines difficultés qui…

— Je vous les laisse. Prenez les solutions qui vous conviennent le mieux. C'est votre travail. Laissez-moi juste jeter un coup d'œil au brouillon, demain ou après-demain, mais ne me faites pas perdre mon temps avec les détails. Je dois faire une allocution à la radio dans une demi-heure.

— La principale difficulté est que je ne suis pas sûr que la loi contitutionnelle nous garantisse réellement l'application de certains articles du *Décret Numéro 10-289*. Je crains qu'elles puissent êtres contestées, et légalement contestables.

— Oh, merde ; nous avons déjà publié tellement de décrets de lois d'*urgence nationale* et *extraordinaires* que si vous fouillez bien dans tout ça, vous serez sûr d'y trouver quelque chose qui vous couvrira.

Monsieur Thompson se tourna vers les autres en affichant un sourire bon-enfant.

— Les gars, je compte sur vous pour aplanir les difficultés, dit-il, « J'apprécie que vous ayez répondu à nos appels et que vous soyez tous venus à Washington pour nous aider à nous en sortir. Ça m'a fait plaisir de vous voir. »

Ils attendirent jusqu'à ce que la porte se soit refermée derrière lui, puis ils se rassirent ; ils ne s'adressèrent aucun regard les uns les autres.

Ils n'avaient pas entendu la lecture du texte du *Décret N° 10-289*, ils savaient en gros ce qu'il promulguerait. Ils n'avaient pu en connaître à ce propos pendant longtemps, du fait de cette manière toute spéciale qui consistait à cacher les secrets aux autres et à n'en rien laisser filtrer par l'usage des mots. Et, en recourant à la même méthode, ils auraient maintenant bien aimé qu'il leur soit possible de ne pas entendre les mots du texte du *Décret*. C'était pour éviter des moments tels que celui-ci, que

tout le schéma complexe de leurs esprits avait été longuement élaboré et formé. Ils auraient voulu que le *Décret* soit appliqué et prenne effet. Ils auraient aimé qu'il soit appliqué *implicitement*, sans que le recours à l'usage des mots soit nécessaire, et ainsi ils n'auraient pas à avoir conscience que *c'était* bien ce qu'ils étaient en train de faire. Personne n'avait jamais ouvertment annoncé que le *Décret N° 10-289* était la finalité de tous ces efforts.

Pourtant, durant des générations, des hommes avaient travaillé pour le rendre possible, et durant les mois qui venaient de s'écouler, la venue prochaine de la mise en application de chacun de ses termes avait été préparée par d'innombrables discours, déclarations, éditoriaux et articles de presse ; par des voix déterminées qui se "révoltaient avec colère" chaque fois que quiconque nommait explicitement leur but.

— Voila maintenant un tableau de la situation. dit Wesley Mouch, « La situation économique du pays était meilleure il y a deux ans que l'année dernière, qui était elle-même meilleure que celle que nous connaissons à présent. Il est évident que nous ne serons pas à même de survivre à une année de plus sur la base d'une telle progression.

Par conséquent, notre seul objectif doit maintenant être de conserver notre position. De ne rien faire faire jusqu'à ce que nous puissions "sortir la tête de l'eau". Le credo de la liberté individuelle a eu sa chance et a échoué. C'est pourquoi des contrôles plus stricts sont nécessaires. Sachant que les hommes sont incapables de résoudre volontairement leurs problèmes, et ne cherchent pas à les résoudre, ils doivent êtres *forcés* à le faire. »

Il fit une pause, prit la feuille de papier, puis ajouta sur un ton moins formel :

— Bon *les petits gars*, en résumé on peut se débrouiller pour continuer comme ça, mais compte tenu de la situation actuelle, notre marge de manœuvre est plutôt mince ! Donc on ne doit pas céder un millimètre de terrain. On ne doit pas laisser ces enfoirés nous mettre des batons dans les roues !

Sa tête rentra entre ses épaules, il était en train de les regarder avec la colère d'un homme déclarant que les problèmes du pays étaient un affront personnel qu'on lui faisait. Beaucoup de ceux qui étaient présents et qui avaient attendu ses faveurs, étaient maintenant effrayés de voir qu'il se comportait comme si sa colère était une solution *à tout*, comme si sa colère était omnipotente,

comme si tout ce qu'il avait à faire était de se mettre en colère.

Pourtant, au moment où ils se trouvaient tous assis en demi-cercle, face à son bureau, silencieux, ils ne parvenaient pas à savoir avec certitude si le sentiment de peur qui régnait dans la pièce provenait de leur propre émotion, ou si la silhouette courbée derrière le bureau ne communiquait pas plutôt cette panique du rat qui se trouve acculé.

Wesley Mouch avait un visage long et carré, et une coupe de cheveux courte coupée en brosse qui accentuait encore un peu plus le dessus plat de son crane. Sa lèvre inférieure formait un bulbe suggérant l'irritation, et les iris bruns et pâles de ses yeux faisaient penser à un jaune d'œuf-au-plat légèrement voilé par le peu de blanc pas tout à fait transparent le recouvrant. Ses muscles faciaux se mouvaient abruptement, puis le mouvement disparaissait, faute d'avoir pu former une expression identifiable.

Personne ne l'avait jamais vu sourire.

Wesley Mouch venait d'une famille qui, durant des générations, n'avait connu ni la pauvreté, ni l'opulence ; elle s'était tenue cependant à une tradition qui lui était propre : appartenir au milieu de l'enseignement, et donc mépriser les dirigeants d'entreprises et les hommes d'affaires. Les diplômes de la famille avaient toujours été accrochés au mur, comme à la manière d'un reproche adressé au monde, parce que les diplômes n'avaient pas su produire l'équivalent matériel de la valeur spirituel dont ils attestaient. Parmi les nombreux membres que sa famille comptait, il y avait eu un oncle fortuné. Il avait obtenu sa fortune d'un mariage, et durant l'âge de son veuvage, il avait choisi Wesley comme son favori parmi ses nombreux neveux et nièces, parce que c'était lui qui était le moins distingué du lot, et par conséquent, ainsi que le pensait l'oncle Julius, le plus *sûr*. Oncle Julius ne s'intéressait pas aux gens brillants. Il ne s'intéressait pas non plus à la complexité de bien gérer son argent ; et donc il avait confié cette tâche à Wesley. A l'époque où Wesley reçut son diplôme d'université, il ne restait plus un sou à gérer. Oncle Julius en avait tenue la roublardise de Wesley pour responsable, et avait crié à qui avait voulu l'entendre qu'il était un “magouilleur dénué de tous scrupules”.

Mais la disparition de la fortune de l'oncle Julius ne devait rien à la magouille ; Wesley n'aurait su dire où l'argent était parti. A l'université, Wesley Mouch avait été l'un des étudiants

les plus médiocres et il avait été passionément envieux de ceux qui étaient les meilleurs. L'université lui apprit qu'il n'avait pas à les envier du tout. Une fois qu'il obtint son diplôme, il décrocha un travail au département publicité d'une entreprise qui fabriquait une arnaque qui était un produit dit “parapharmaceutique” à base de maïs. Les produits se vendirent bien, et Wesley s'éleva au poste de directeur de son département. Il quitta ce poste pour prendre en charge tout le budget communication d'un fabricant de produits contre la calvitie précoce, puis celui d'un fabricant de soutiens-gorge, puis d'un nouveau savon, puis d'une nouvelle boisson non alcoolisée, puis il devint finalement directeur du marketing d'un grand groupe automobile. Là, il essaya de vendre des voitures en employant les mêmes méthodes que celles qu'il avait utilisées pour l'arnaque parapharmaceutique à base de maïs. Ce fut un échec.

Il attribua la faute à l'insuffisance de son budget publicité. Ce fut le patron de ce groupe automobile qui le recommanda à Rearden. Ce fut Rearden qui l'introduisit à Washington ; Rearden qui n'avait aucune idée des canons selon lesquels il aurait pu juger de l'efficacité de “son homme à Washington”. Ce fut James Taggart qui lui mit le pied à l'étrier en le faisant entrer au Ministère du Plan économique et des Ressources nationales ; en échange d'avoir trompé Rearden dans le but d'aider Orren Boyle… en échange de la destruction de Dan Conway.

A partir de moment là, des gens aidèrent Wesley Mouch à faire avancer sa carrière, exactement pour les mêmes raisons que celles qui avaient motivé l'oncle Julius : ils étaient des gens qui pensaient que la médiocrité était un gage de sécurité. On avait enseigné aux hommes qui se trouvaient maintenant assis en face de son bureau, que la *loi de causalité* était une superstition, et que l'on devait résoudre les problèmes du moment sans considération pour leurs causes.

Au regard de la situation du moment, ils avaient conclu que Wesley Mouch était un homme doué d'une compétence et d'une roublardise exceptionnelles, sachant que des millions de gens aspiraient au pouvoir, mais il était *celui* qui y était arrivé. Leur methode de pensée ne leur permettait pas de réaliser que Wesley Mouch était le *zero* sur le lieu de la rencontre entre des forces terribles lâchées l'une contre l'autre pour se détruire

mutuellement.

— Ceci est le brouillon de l'avant-projet du *Décret N° 10-289*, dit Wesley Mouch, « lequel a été rédigé dans l'urgence par *Gen*, *Clem* et moi-même, juste pour vous en donner l'idée générale. Nous voulons entendre vos opinions et suggestions et tous autres commentaires ; sachant que vous êtes les représentants de la main d'œuvre, de l'industrie, des transports, du secteur tertiaire et des professions libérales. »

Fred Kinnan ferma la fenêtre comme s'il aurait voulu s'assurer qu'elle soit étanche, puis il s'assit sur le bras d'un fauteuil. Orren Boyle écrasa le mégot de son cigare. James Taggart baissa la tête pour regarder ses mains. Le docteur Ferris était le seul qui semblait être à l'aise.

— *Au nom du bien-être général*, lu Wesley Mouch, « *pour assurer la sécurité des citoyens, pour arriver aux pleines égalité et stabilité, il est décrété pour toute la durée de l'état de crise nationale que :*

Premier Point. *Tous les travailleurs, percepteurs de revenus, et employés de toutes sortes, quelque soit la nature de leur travail, sont dorénavant liés à leur emploi, et ne devront ni le quitter, ni être licencié pour quelque motif que ce soit, ni ne devront changer d'emploi, sous peine d'un terme d'emprisonnement. La durée du dit terme sera déterminée par le* Conseil d'Unification*, lequel* Conseil *verra ses membres appointés par le* Ministère du Plan économique et des Ressources nationales *qui procédera à ces appointements selon son opinion, là où leurs services serviront au mieux les intérêts de la nation.*

Deuxième Point. *Tous les établissements et autres lieux et biens immobilliers dont l'objet ou la vocation, formel ou apparenté, sont de nature commercial, industriel, ou liés à la production de bien et/ou de services quelqu'ils soient, devront désormais rester en activité ; et les propriétaires, gérant, directeurs et gestionnaires de tels lieux sus-mentionnés ne quiteront, n'abandonnerons, ne fermeront, ne vendront ni ne céderont ou transfèreront leur activité économique et de production, ni ne prendront leur retraite sous peine de nationalisation de fait de leurs activités et de tous les biens de nature matérielle ou immatérielle y étant rattachés.*

Troisième Point. *Tous les brevets d'invention et droits de d'exploitation ou de reproduction concernant ou relatifs à tout engin, machinerie, appareillage et/ou leurs éléments contituants ou accessoires et procédés et formules de fabrication, production ou servant à ces derniers quelqu'ils soient, seront cédés à la Nation au titre de* don patriotique d'urgence*, et ces dons seront dûment certifiés sous la forme et l'usage d'un* Certificat de Don *devant être volontairement signé par les détenteurs des sus-dit brevets et droits. Le* Conseil d'Unification*, décrit au* Premier Point *du présent décret, procèdera ensuite à l'établissement de l'usufruit des sus-dits brevets et droits accordés à tout citoyen qui s'en portera demandeur, sans discrimination ; ce pour servir à l'éradication de pratiques monopolistiques, au retrait des produits, méthodes et procédés oblsolètes, et pour offrir à la nation, dans son ensemble et dans un soucis d'équité, le meilleur de ce qu'elle produit. Aucune marque déposé, nom de produit, ou titre protégé par un droit de type* copyright *n'aura droit d'utilisation ou de publication au bénéfice exclusif de son inventeur ou auteur. Chaque produit ou œuvre de l'esprit ayant été déposé avant publication du présent décret sera connu sous un nouveau nom, appellation ou titre, et vendu par tout ses fabricants ou producteurs sous un même nom générique, lequel nom sera choisi par le* Conseil d'Unification*. Les noms, donnés à titre privé ou pour servir des intérêts privés, attribués à tous type de produits ou d'œuvres de l'esprit quelque soit leur nature, sont abolis à compter de la date de publication du présent décret.*

Quatrième Point. *Aucun nouvel appareillage, machinerie et assimilé, ou tout type d'invention, ou nouveau produit ou bien de consommation de quelque nature que ce soit qui n'est pas déjà connu et mis à la disposition du public au jour de publication du présent décret ne sera inventé, ne sera manufacturé et/ou mis en vente ou cédé à des tiers de quelque manière que ce soit. L'*Office des brevets et des droits d'auteur *est aboli par le présent décret à compter de la date de sa publication.*

Cinquième Point. *Tout établissment commercial et/ou*

industriel, société de tout type et groupement économique, association, et d'une manière générale toute personne morale ou physique, produira une quatité annuelle de biens de consommation égale et ni supérieure ni inférieure à la quantité annuelle produite constatée durant une Année de Base. *La période comprise entre la date de publication du présent décret et le 365ème jour précédent celle-ci sera connue sous le nom d'*Année de Base. *Toute production excédentaire ou déficitaire de biens de consommation et/ou assimilé fera l'objet d'une amende payable en numéraire dont le montant sera établi par le* Conseil d'Unification, *après établissement de leurs quantités.*

Sixième Point. *Toute personne, quelque soit son âge, son sexe, ou sa catégorie sociale d'appartenance et son revenu ou moyens de subsistence assimilés à cette catégorie, devra, à compter de la date de publication du present décret, consacrer à l'achat de biens de consommation et de services une somme d'argent et une dépense identique et ni inférieure et ni supérieure à celle consacrée au mêmes usages durant l'*Année de Base *précédente. Les sommes d'argent excédentaires ou déficitaires consacrées aux susdits besoins qui pourront être éventuellement constatées feront l'objet d'une amende payable en numéraire, dont le montant sera établi par le* Conseil d'Unification, *après établissement du préjudice.*

Septième Point. *Tous les salaires et/ou revenus assimilés, dividendes, revenus tirés d'interêts, revenues provenants de la location de biens mobiliers et immobiliers, pensions, verront leur montant mensuel ou annuel établi sur la base de une* Année de Base *arrêté au montant ou taux constaté à la date de publication du présent décret.*

Huitième Point. *Tous les cas exceptionnels ou assimilés, mais non spécifiquement prévus ou definis selon les termes du présent décret, seront, le cas échéant, débattus et évalués par le* Conseil de l'Unification *dont la décision déterminera s'ils relèvent du champ d'application du présent décret pour application éventuelle des peines prévues par celui-ci.*

Il y-eut, même pour les quatre hommes qui venaient d'écouter, un reste de dignité humaine qui les fit rester assis immobiles et

éprouver un sentiment de profond malaise pendant une bonne minute.

James Taggart fut le premier à ouvrir la bouche. Sa voix était basse, mais elle avait l'intensité tremblante d'un cri involontaire :

— Et bien, pourquoi pas ? Pourquoi devraient-ils en avoir, et pas nous ? Pourquoi devraient-ils se poser “au-dessus” de nous ? Si nous ne devons pas y survivre, alors assurons-nous que tous ensembles nous n'y survivrons pas. Assurons-nous de ne leur laisser aucune chance d'y survivre !

— C'est une sacré drôle de chose à dire à propos d'un plan si pratique qui bénéficiera à tous. dit Orren Boyle d'une voix tremblante, en posant un regard effrayé et étonné sur Taggart.

Le docteur Ferris étouffa un petit rire.

Les yeux de Taggart semblaient être à la recherche de quelque chose, et il dit sur un ton de voix se faisant plus élevé :

— Oui, bien sûr. C'est un plan très *pratique*. C'est nécessaire, pratique et juste. Ça va résoudre d'un coup les problèmes de tout le monde. Ça va donner à chacun une chance de se sentir en sécurité. Une chance de se reposer un peu.

— Il offrira la sécurité au peuple, dit Eugene Lawson, tandis que l'expression de sa bouche glissa vers un sourire, « La sécurité… c'est cela que veulent les gens. S'ils la désirent, pourquoi ne devraient-ils pas l'obtenir ? Juste parce ce qu'une petite poignée de riches s'y opposera toujours ? »

— Ce ne sont pas *les riches* qui s'y opposeront ; intervint lascivement le docteur Ferris, « ils bavent d'amiration pour la sécurité plus qu'aucun autre animal… ne vous en êtes vous jamais rendu compte, jusqu'à ce jour ? »

— Bon, qui s'y opposera ? lâcha sèchement Lawson.

Le docteur Ferris ponctua la phrase avec un sourire approprié.

Lawson regarda ailleurs en disant :

— Qu'ils aillent en enfer ! Pourquoi devrions-nous nous en faire pour eux ? C'est à nous de diriger le monde pour le bien du petit peuple. C'est l'intelligence qui est à l'origine de tous les maux de l'humanité. L'esprit de l'homme est la source de tous les maux. Ceci est le jour du *cœur*. C'est le faible, le doux et l'humble qui doivent être le seul objet de toute notre attention et de tous nos efforts. sa lèvre inférieure se tordit avec un mouvement mou qui eut quelque chose de lubrique, « Ceux qui sont *les grands* sont ici pour servir ceux qui ne le sont pas. S'ils

refusent de s'affranchir de leurs obligations morales, c'est à nous de les y *contraindre*. Il y a eu, naguère, un *Age de la Raison*, mais nous l'avons dépassé. Nous sommes maintenant dans *l'Age de l'Amour Universel*. »

— Ferme-là ! s'écria James Taggart.

Tous les regards se tournèrent vers lui.

— Pour l'amour du Christ, Jim, que se passe-t-il ? dit Orren Boyle en tremblant.

— Rien… dit Taggart, « rien… Wesley, retiens-le s'il te plait. »

Mouch, très mal-à-l'aise, dit :

— Mais je ne vois pas…

— Fais-le simplement se taire. Nous ne sommes pas obligés de l'entendre, non ?

— Pourquoi, non, mais…

— Alors continuons à partir de là où nous en étions.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Lawson, « Je n'aime pas ça. Je refuse énérgiquement… »

Mais il ne perçut pas l'ombre d'un encouragement sur les visages autour de lui, et il s'interrompit, sa bouche figée en une expression de moue haineuse.

— Continuons. dit fièvreusement Taggart.

— Quel est le problème avec toi ? demanda Orren Boyle en faisant des efforts pour ignorer ce qui n'allait pas avec lui, et pourquoi il sentait bien qu'il avait peur.

— Le génie est une superstition, Jim, dit le docteur Ferris d'une voix lente, avec une étrange emphase, comme s'il savait qu'il était en train de nommer ce qui était resté innomé dans leurs esprits, « Il n'y a point de chose telle que l'intellect. Le cerveau d'un homme est un *produit social*–la somme d'influences qu'il a glanné tout au long de sa vie, partout autour de lui. Personne n'invente rien, l'intellect ne fait que produire la synthèse de ce qui est en flottement dans l'*atmosphère sociale*. Ce que l'on appelle un "génie" est en fait un "récupérateur intellectuel" et un goinfre qui thésaurise les idées qui appartiennent de droit à *la collectivité*, pour les lui voler. Toute pensée n'est qu'un vol. Si nous en finissons avec les fortunes privées, nous en obtiendrons une équitable redistribution des richesses. Si nous en finissons avec le génie, nous en tirerons une distribution plus juste des idées. »

— Est-ce qu'on est ici pour causer affaires, ou pour "nous

lancer des vannes” ? demanda Fred Kinnan.

Ils se tournèrent tous vers lui. C’était un homme musclé avec de larges formes, mais son visage avait l’étonnante propriété d’être doté de fines lignes, qui faisaient se relever les commissures de ses lèvres en une expression permanente suggérant un sourire à la fois sage et sardonique. Il se tenait assis sur l’accoudoir d’un fauteuil, les mains dans les poches, observant Mouch avec le regard souriant d’un policier endurci s’apprêtant à prendre sur le fait un voleur à l’étalage.

— Tout ce que je trouve à dire, c’est que vous ferez mieux d’inclure mes hommes dans votre *Conseil d’unification.* dit-il, Arrange-toi pour que ça se passe comme ça, *mon pote*… ou je pisserai sur ton *Premier Point.*

— J’ai l’intention, bien entendu, de toujours inclure un représentant des travailleurs dans ces *Conseils.* répondit sèchement Mouch, « tout autant qu’un représentant du patronat de l’industrie, des grands groupes, et de tous les partenaires soc… »

— Il n’y-pas de “partenaires sociaux” qui tiennent. coupa Fred Kinnan sur un ton de voix égal, « Seulement des délégués syndicaux. Point-barre… »

— Qu’est-ce que c’est que cette connerie ! cria Orren Boyle, « Ça équivaut à tricher aux cartes, vous ne croyez pas ? »

— Et alors. dit Fred Kinnan.

— Mais c’est comme si on vous donnait la possibilité de mettre un collier étrangleur à toutes les entreprises du pays !

— Et tu crois que je suis là pour quoi, moi ?

— C’est déloyal ! hurla Boyle, « Je ne soutiendrai pas une telle demande ! Vous n’avez aucun droit ! Vous… »

— Des droits ? interrompit Kinnan avec un ton innocent, « Est-ce qu’on est en train de parler de droits ? »

— Mais, je veux dire, après tout, il y-a tout de même certains droits de propriété fondamentaux qui…

— Ecoute-moi bien, mon gars ; tu veux le *Troisième Point*, pas vrai ?

— Et bien, je…

— Bon, et bien alors tu ferais mieux de la mettre en sourdine pour les droits à la propriété, à partir de maintenant. Mets-la bien en sourdine.

— Monsieur Kinnan, intervint le docteur Ferris, « vous ne devriez pas recommencer la maladresse de faire de larges

"généralisations". Notre politique doit être flexible. Il n'y-a pas de principes absolus qui… »

— Garde ça au frais pour James Taggart, *Doc*. dit Fred Kinnan, « Je sais de quoi je parle. C'est juste parce que je suis jamais allé à l'"université". »

— Je fais pleinement objection, dit Boyle, « contre vos méthodes dictatoriales de… »

Kinnan lui tourna le dos et dit :

— Ecoute, Wesley, mes gars vont pas aimer ton *Premier Point*. Si c'est moi qui m'en charge, je leur ferai avaler ça. Sinon, ça le fera pas. Tu t'arranges comme tu veux.

— Et bien… dit Mouch, puis il s'interrompit.

— Pour l'amour du Christ, Wesley, et nous on fait quoi ? cria Taggart.

— Vous viendrez me voir, dit Kinnan, « quand vous aurez besoin d'un arrangement pour le problème des *Conseils*. Mais c'est moi qui ferai marcher les *Conseils*. Moi et Wesley. »

— Et vous croyez que le pays va soutenir ça ? cria Taggart.

— Arrête de de te faire ton film. dit Kinnan, « Le pays ? Si y-a encore des principes–et je crois que "le toubib" a raison, parce ce que le malaise c'est justement qu'il y'en a pas–si y a encore des règles à ce jeu, et c'est seulement une question de savoir qui va plumer qui–alors j'ai recuilli plus de voix que vous tous réunis ; il y a plus de travailleurs que de patrons… mettez-vous bien ça dans le crâne, *les p'tit gars* ! »

— Et bien c'est une drôle d'attitude à prendre, fit Taggart avec un air hautain, « à propos de mesures qui, après tout, n'ont pas été élaborées dans l'intérêt égoïste des travailleurs ou des employeurs, mais pour le bien-être général du public. »

— O.K. dit Kinnan sur un ton qui se voulait aimable, « utilisons ton langage technique. C'est qui, "le public" ? Si tu prends la *qualité* ; alors ça peut pas être toi, Jim, et ça peut pas être "Orrie" Boyle. Si tu prends la quantité : alors là, c'est moi, parce que *la quantité*, c'est ce que j'ai derrière moi. »

Son sourire disparut, et avec un air soudain de lassitude plus aigre que d'ordinaire, il ajouta :

— Seulement, je vais pas dire que je suis en train de travailler pour le le "bien-être" de mon public, parce que je sais très bien que c'est pas le cas. Je sais bien que je suis en train de livrer ces pauvres nigauds à l'esclavage, et c'est tout ce qu'il y a à voir, au final. Et même eux, ils le savent bien. Mais y savent que je pourrai

pas faire autrement que de leur jeter quelques miettes, de temps en temps, si je veux garder “mon petit racket” ; tandis qu’avec vous autres, ils auraient même pas une chance d’avoir une cacahuète.

Donc c’est pour ça que si y doivent marcher à la baguette, y vaudrait mieux pour eux que ce soit *moi* qui la tienne, et pas vous… vous les enfoirés de pleurnichards mielleux qui bavez d’admiration pour “le bien-être public” !

Vous croyez qu’en dehors de votre petit monde étriqué de “tantes” élevées à l’université, c’est juste “un grand village d’idiots” que vous “roulez dans la farine” ? Je suis peut-être qu’un racketeur… mais moi je le sais, et mes gars le savent aussi, et ils savent que c’est comme ça que ça payera le mieux. Pas avec votre gentille “humanité” de mon “cœur” adoré ; et pas avec un *penny* de plus que ce que je pourrais tirer, mais au moins ils savent que c’est plus sûr de compter sur moi. C’est sûr que ça me rend malade, des fois ; que ça me rend malade même là, maintenant, mais c’est pas moi qui ai construit ce genre de planète… *vous* l’avez fait… Et donc, moi je suis juste en train de jouer au “jeu” que vous avez organisé, et je vais y jouer aussi longtemp que ça durera, et je pense pas que ça va durer encore bien longtemps pour tout le monde !

Il se leva. Personne n’avait rien répondu. Il laissa son regard se déplacer lentement d’un visage vers l’autre, puis il s’arrêta sur celui de Wesley Mouch.

— Est-ce que j’ai les *Conseils*, Wesley ? demanda-t-il sur un ton désinvolte.

— La sélection du personnel spécifique est seulement un détail technique. dit Mouch d’une voix agréable, « Suppose que nous en parlions plus tard, toi et moi ? »

Tout le monde dans la pièce savait que ça voulait dire *Oui*.

— O.K. *Mec*. dit Kinnan.

Il s’en retourna vers la fenêtre, s’assit sur le rebord et alluma une cigarette.

Pour quelques raisons implicites et refoulées, les autres dirigèrent leurs regards vers le docteur Ferris, comme pour y-chercher une opinion.

— Ne vous émouvez pas de cet oratoire. dit le docteur Ferris sur un ton suave, « Kinnan est un fin orateur, mais il n’a pas le sens des *réalités pratiques*. Il est incapable de raisonner en termes de *dialectique*. »

Il y eut un nouveau silence, puis James Taggart se mit à

parler tout à coup.

— Je m'en fous. Ça ne fait rien. Il aura à maintenir les choses dans l'état où elles le sont actuellement. Tout devra rester en l'état. Excepté… Il se tourna prestement vers Wesley Mouch, « Wesley, d'après le *Quatrième Point*, nous devrons fermer tous les départments de recherche, les laboratoires d'expérimentation, les fondations scientifiques et tout le reste qui est du même genre. Ils devront être déclarés *interdits*. »

— Oui, c'est exact, dit Wesley Mouch, « je n'avais pas pensé à ça. Il faudra qu'on ajoute un couple de lignes à propos de ça. » Il se mit en chasse d'un crayon sur son bureau, et griffonna quelque chose dans la marge de sa feuille de papier.

— Ça va mettre un terme à ces compétitions qui nous occasionnent pas mal de temps et d'argent perdus. dit James Taggart, « Nous allons arrêter de gesticuler pour nous battre les uns contre les autres autour de "ce qui n'a pas déjà été tenté" et de "l'inconnu". Nous n'aurons plus à nous angoisser à propos des nouvelles inventions qui chamboulent le marché. Nous n'aurons plus à jeter de l'argent dans un trou en expériences inutiles, juste pour ne pas se laisser distancer par les concurrents ambitieux. »

— Oui. fit Orren Boyle, « Personne n'aura plus le droit de gaspiller de l'argent pour le "nouveau" jusqu'à ce que tout le monde ait plein de "dépassé". Fermons donc tous ces laboratoires de recherche… et le plus tôt sera le mieux. »

— Oui. dit Wesley Mouch, « Nous allons les fermer. Tous.

— Le Département général des sciences et des technologies aussi ? intervint Fred Kinnan.

— Oh, non ! dit Mouch, « Ça c'est *autre chose*. C'est le gouvernement. Et puis, il s'agit d'une institution *à vocation non-lucrative*. Et ce sera bien suffisant pour gérer tout le progrès scientifique. »

— Bien assez suffisant. dit le docteur Ferris.

— Et qu'est-ce que vont devenir tous les ingénieurs, les professeurs et les autres, quand vous allez fermer les laboratoires ? demanda Fred Kinnan. « Qu'est-ce qu'ils vont faire, avec tous les autres boulots et les "boîtes" qui sont "gelés" ? »

— Oh… dit Wesley Mouch. Il se gratta le cuir chevelu. Il se tourna vers Monsieur Weatherby, « Est-ce qu'on leur accorde une aide sociale–un revenu minimum–*Clem* ?

— Non. dit Monsieur Weatherby, « Pour quoi faire ? Ils ne sont pas assez nombreux pour créer des troubles sérieux. Pas assez pour qu'on s'en inquiète. »

— Je suppose, dit Mouch, en se tournant vers le docteur Ferris, « que vous serez en mesure d'en absorber quelques-uns, Floyd ? »

— Quelques-uns. dit lentement le docteur Ferris, comme s'il était en train de savourer chacune de ses syllables, « Ceux qui se montreront *coopératifs*. »

— Et le reste, alors ? demanda Fred Kinnan.

— Ils devront patienter jusqu'à ce que le *Conseil de l'unification* trouve quelque chose pour eux. dit Wesley Mouch.

— Qu'est-ce qu'ils vont bouffer, en attendant ?

Mouch haussa les épaules.

— Il faut tout de même bien qu'il y ait quelques “victimes” dans un *état de crise nationale*. On ne peut rien y faire.

— Nous avons *le droit* pour le faire ! cria soudainement Taggart, en défi au silence qui venait de s'installer dans la pièce, « Nous en avons besoin. Nous en avons besoin, vous ne croyez pas ? » il n'y eut pas de réponse, « C'est notre droit de protéger nos moyens de subsistance ! » personne ne s'élevait contre ce qu'il était en train de dire, mais il insistait sur le ton d'une vibrante et véhémente plaidoirie, « Nous serons enfin *en sécurité*, pour la première fois depuis des siècles. Chacun saura quelle est *sa* place et quel est *son* travail, et la place et le travail de tous *les autres* au sein de la société… et nous ne serons plus à la merci de tous les excentriques laissés en liberté qui débarquent avec une “nouvelle idée“. Plus personne ne mettra nos entreprises en difficulté ou nous volera nos marchés, ou nous fera du tort ou nous rendra obsolète. Personne ne frappera plus à nos portes pour nous proposer quelque nouveau gadget, en nous mettant dans l'épouvantable situation d'avoir à décider si nous voulons nous retrouver “en caleçon” si nous l'achetons, ou si nous voulons tout autant nous retrouver “en caleçon” si nous ne l'achetons pas parce que *quelqu'un d'autre* l'achète ! Nous n'aurons *plus* à décider. Personne ne sera autorisé à décider quoique ce soit. On décidera de tout, une bonne fois pour toutes. » son regard implorant se déplaçait de visage en visage, « Nous en avons déjà bien assez inventé comme ça… assez pour le confort de tous… Pourquoi devrait-on leur permettre de continuer à “inventer” ? Pourquoi devrions-nous

leur permettre de faire s'ouvrir la terre sous nos pieds à chacun des pas que nous faisons ? Pourquoi devrions-nous être continuellement poussés "vers l'avant" dans un état d'incertitude éternelle ? Juste à cause d'une minorité d'aventuriers ambitieux qui ne tiennent pas en place ? Devrions-nous sacrifier le contentement de l'humanité toute entière à la convoitise d'une poignée de non-conformistes ? Nous n'avons pas besoin d'eux. Nous n'avons pas du tout besoin d'eux.

J'espère que nous allons enfin nous débarrasser de cete vénération pour les héros! "Héros" ? Ils n'ont rien fait d'autre que des dégats, tout au long de l'histoire. Ils ont maintenu l'humanité dans une course sauvage et effrénée, sans jamais aucun moment de répit, pas de repos, pas d'aisance, pas de sécurité. Toujours courir pour tenter vainement d'être "à leur hauteur"… toujours, sans fin… Et juste au moment où nous commençons à y arriver, ils ont déjà des années d'avance sur nous… Ils ne nous laissent aucune chance… Ils ne nous ont jamais laissé aucune chance… » ses yeux bougeait en tout sens, sans relâche ; il regarda en direction de la fenêtre, il regarda au loin, comme avec hâte : il ne voulait pas voir l'obélisque blanc, au loin, « Nous en avons enfin fini avec eux. Nous avons gagné. Ceci est *notre* age. *Notre* planète. Nous allons avoir *la sécurité*… pour la première fois depuis des siècles… pour la première fois depuis le début de la révolution industrielle ! »

— Et bien, je crois, dit Fred Kinnan, « que c'est une révolution *anti-industrielle*. »

— C'est une sacré drôle de chose que vous venez de dire ! lâcha Wesley Mouch sur un ton cassant, « On ne peut pas se permettre de dire *ça* au public. »

— T'en fais pas, *mon pote*, je vais pas sortir ça en public.

— C'est du sophisme. dit le docteur Ferris, « C'est une déclaration faite sous le coup de l'ignorance. Tous les experts ont admis depuis longtemps qu'une écomie planifiée garantit le maximum d'éfficacité dans la production, et que la centralisation mène à une *super-industrialisation*. »

— La centralisation anihile l'influence néfaste du monopole. dit Boyle.

— Ouh-là ! T'es un drôle, toi ! Tu peux me répéter ça ? fit Kinnan d'une voix traînante.

Boyle n'avait pas remarqué le ton de la moquerie, et il répondit avec empressement :

— Elle anihile l'influence néfaste du monopole. Elle mène à la démocratisation de l'industrie. Elle rend tout disponible pour tout le monde. Maintenant, par exemple, en une période comme celle-ci, alors qu'il y-a une telle pénurie de minerai de fer, est-ce que ça a du sens que je gaspille mon argent, le temps des ouvriers et les ressources nationales pour fabriquer de l'acier comme dans le temps, alors qu'il existe un métal bien meilleur que je devrais être en train de produire ? Un métal que tout le monde veut, mais que personne ne peut avoir. Maintenant, est-ce que c'est de la bonne économie, ou de l'éfficacité sociale pleine de bon sens ou de la justice démocratique ? Pourquoi ne devrait-on pas être autorisés à produire ce métal là, et pourquoi les gens ne devraient pas en avoir quand ils en ont besoin ?

Juste par la faute du *monopole privé* d'un seul individu égoïste ? Devrions-nous sacrifier *nos* droits pour protéger *ses* intérêts personnels ?

— C'est bon, c'est bon, *mon pote*, dit Fred Kinnan, « J'ai déjà lu tout ça dans les journaux où tu l'as écrit. »

— Je n'aime pas ton attitude. dit Boyle, sur le ton soudain de la vertu en lui adressant un regard qui, s'ils s'étaient trouvés dans un bar, aurait signifié un prélude à une bagarre à coups de poings. Il se redressa dans dans son fauteuil, comme étayé par les colonnes de paragraphes imprimées sur papier recyclé qu'il était en train de contempler en songe, « En cette époque de besoins cruciaux du public, allons-nous gaspiller l'effort social en produisant des produits obsolètes ? Allons-nous laisser les plus nombreux dans le besoin alors que quelques-uns nous arrachent des mains les meilleurs produits et méthodes disponibles ? Allons-nous nous laisser stopper par la superstition des “droits de propriété intellectuelle” ?

Il n'est pas naturel que l'industrie privée soit incapable de faire face à la crise économique actuelle ? Pendant encore combien de temps, par exemple, allons-nous composer avec la disgracieuse pénurie de *Rearden Metal* ? Il y-a une demande désespérée du public pour ce produit, à laquelle Rearden manque de répondre.

Quand allons-nous mettre un terme à l'injustice économique et aux privilèges spéciaux ? Pourquoi Rearden devrait-il être le seul à être autorisé à produire du *Rearden Metal* ?

Je n'aime pas votre attitude, » dit encore Orren Boyle, « Aussi longtemps que nous respectons les droits des

travailleurs, nous comptons sur vous pour respecter les droits des industriels. »

— *Quels* droits de *quels* industriels ? répondit Kinnan avec la même voix traînante.

— Je suis enclin à penser, dit le docteur Ferris, « que le *Deuxième Point*, peut-être, est le plus essentiel de tous, à présent. Nous devons mettre un terme à ces histoires bizarres d'industriels qui se retirent inopportunément des affaires, ou qui disparaissent. Nous devons les empêcher de faire ça. C'est un phénomène qui est en train de semer le désastre dans notre économie toute entière. »

— Pourquoi le font-ils ? demanda nerveusement Taggart, « Ou vont-ils donc tous ? »

— Personne ne le sait. répondit le docteur Ferris, « Nous sommes dans l'impossibilité de trouver aucune information ou explication à ce propos. Mais il faut que ça s'arrête. En période de crise économique, le service économique à la nation est autant un *devoir* que peut l'être le service militaire obligatoire. Quiconque abandonne son poste devrait être considéré comme un *déserteur*. J'ai préconisé que nous introduisions *la peine de mort* pour de tels hommes, mais Wesley n'est pas d'accord avec moi. »

— Calmez-vous, les gars. dit Fred Kinnan avec une drôle de voix lente.

Il s'assit tout à coup et demeura parfaitement immobile, les bras croisés, en regardant Ferris d'une manière qui fit soudainement prendre conscience à l'assemblée présente dans la pièce que Ferris venait de proposer le meurtre, « Ne me laissez pas vous entendre parler de quoi que ce soit du genre “peine de mort” dans l'industrie. »

Le docteur Ferris haussa simplement les épaules.

— Nous n'avons pas besoin d'évoquer de telles extrêmités. dit Mouch avec hâte, « Nous de désirons pas effrayer les gens. Nous voulons qu'ils soient de *notre* côté, au contraire. Notre problème prioritaire est : le seront-ils… accepteront-ils tout ça ? »

— Ils l'accepteront. dit le docteur Ferris.

— Je suis un petit peu inquiet, dit Eugene Lawson, « à propos des *Troisième* et *Quatrième Points*. Gagner sur le sujet des brevets d'invention ne devrait pas poser de problèmes. Personne ne va défendre les industriels. Mais je suis plutôt

inquiet à propos des droits d'auteurs. Ça va nous mettre les intellectuels à dos. C'est dangereux. Il s'agit d'un enjeu *intellectuel*. Est-ce que le *Quatrième Point* implique qu'aucun nouveau livre ne doit êre écrit ou publié à compter de la date de publication officielle du décret ? »

— Oui, dit Mouch, « c'est ce que ça implique. Mais on ne peut pas commencer à faire des exceptions, juste à cause de l'industrie du livre. C'est une industrie comme n'importe quelle autre. Quand nous disons *aucun nouveau produit ou bien de consommation,* ça veut bien dire *aucun*. »

— Mais il s'agit là d'une question relative à l'œuvre de l'esprit, dit Lawson ; sa voix avait une intonation, non pas de respect tout rationel, mais de terreur superstitieuse.

— Nous ne sommes pas en train d'interférer avec l'œuvre de esprit de qui que ce soit. Mais lorsque vous imprimez un livre, sur du papier, il devient alors un *bien de consommation*–une *marchandise* dont l'existence est tout ce qu'il y a de plus *physique*–et si nous concédons une exception pour une certaine marchandise, nous ne seront alors plus en mesure d'imposer quelque règle que ce soit aux autres, et c'est alors la validité du décret tout entier qui peut être remise en question.

— Oui, c'est vrai. Mais…

— Ne faites pas l'idiot. Gene, dit le docteur Ferris, « Vous ne voulez pas que quelque écrivaillon ou "journaleux" récalcitrant se présente tout à coup avec un paquet de références et de traités qui démoliront entièrement votre programme, non ? Si vous soufflez simplement le mot "censure", là, maintenant, ils vont tous lever les bras au ciel et crier "à l'assassin". Ils ne sont pas encore prêts pour ça. Mais si vous laissez l'esprit seul et en faites une question axée sur l'aspect *matériel*–pas une question d'*idées*, mais juste une question de papier, d'encre, et de presse à imprimer–alors là vous arrivez à votre but bien plus aisément. De cette manière, vous serez en mesure de vous assurer que rien de dangereux ne parviendra à être imprimé ou même entendu… et personne aujourd'hui ne va "monter au crénau" à propos d'une question purement *matérialiste*. »

— Oui, certes, mais… mais je ne pense pas que les écrivains vont aimer ça.

— En êtes-vous sûr ? demanda Wesley Mouch, avec un coup d'œil qui fut presque un sourire, « N'oubliez pas qu'en vertu du *Cinquième Point*, les éditeurs devront publier autant de

livres qu'ils en auront publié au cours d'une *Année de Base*. Sachant qu'il n'y aura pas de nouveaux livres, ils devront alors *ré-imprimer*, et le public aura à acheter quelque livres antérieurement publiés. Il y-a beaucoup de livres vraiment valables qui n'ont jamais vraiment eu *leur chance*. »

— Oh. dit Lawson ; il se souvint qu'il avait vu Mouch déjeuner avec Balph Eubank, il y-avait deux semaines. Puis il secoua la tête et fronça les sourcils, « Je suis inquiet, cependant. Les intellectuels sont *nos* amis. Nous ne voulons pas les perdre. Ils peuvent nous créer un épouvantable paquet de problèmes. »

— Ils ne le feront pas. dit Fred Kinnan, « Vos "nouveaux *intellos*" sont du genre à être les premiers à couiner quand tout va bien… et les premiers à fermer leur clapet au premier signe de danger. Ils passé des années à cracher à la gueule de celui qui les nourrit… Et ils lèchent la main de l'homme qui met une claque sur leurs gueules béates d'admiration. C'est pas eux qui ont livré tous les pays de l'Europe les uns après les autres, à des comités de *gangsters*, juste comme celui qui est là, peut être ? C'est pas eux qui sortent la tête en couinant comme des harpies, pour éteindre toutes les alarmes et pour casser tous les cadenas, pour ouvrir la voie aux *gangsters* ? Vous en avez entendu un seul "piper un mot" depuis ce moment là ? Est-ce qu'ils ont crié qu'ils étaient "les amis des travailleurs" ? Est-ce que vous les entendez hausser le ton à propos des chaînes des forçats, des camps d'esclaves, des journées de travail de 14 heures et des morts du scorbut dans les Etats Populaire d'Europe ? Non, mais c'est sûr que vous les entendez raconter aux miséreux harcelés que de bouffer des pissenlits c'est "*que du bonheur*", que l'esclavage c'est "*la liberté*", que les chambres de torture sont des lieux "*d'amour fraternel*", et que si les miséreux ne pigent pas, alors c'est que c'est leur propre faute s'ils souffrent le martyre, et que c'est les corps lessivés dans les cellules des prisons qui sont à blâmer pour tout leurs problèmes, et pas leur chefs "bienfaiteurs" et "désintéressés" !

"Intellectuels" ? Vous devriez plutôt vous inquiéter pour n'importe quelle autre race de *pékin* qui vous passe par la tête, mais pas pour ces "nouveaux intellectuels" ; ils avalent n'importe quoi. Je me sens pas tranquille avec le plus paumé des rats de quais, au syndicat des dockers ; il risque de se souvenir tout d'un coup qu'il est un homme ; et après ça, moi je ne serai plus capable de le faire "se tenir à carreau". Mais les

intellos ? Ça c’est le truc qu’ils ont oublié depuis des lustres. Je crois même que c’est la seule chose que toute leur éducation à servi à leur faire oublier. Faites tout ce que vous voulez de ces intellos là. Ils le prendront. »

— Pour une fois, dit le docteur Ferris, « je suis d’accord avec Monsieur Kinnan. Je suis en phase avec ses faits tels qu’il les évoque, si ce n’est avec ses sentiments. Vous ne devriez pas vous en faire avec les intellectuels, Wesley. Placez-en juste quelques-uns dans le gouvernment, et envoyez les à l’extérieur pour prêcher exactement le même genre de choses dont Monsieur Kinnan a fait mention : que le blâme revient *aux victimes*. Donnez-leur des émoluements modérément confortables et des titres aussi ronflants que possible ; et ils oublierons bien vite leurs “droits d’auteurs” et feront un bien meilleur travail pour vous que des brigades entières de police politique. »

— Oui, dit Mouch, « je sais ça ».

— Le danger qui m’inquiète viendra de quelque chose de tout à fait différent. dit le docteur Ferris qui était devenu songeur, « Vous pourriez bien rencontrer pas mal de problèmes avec cette histoire de *Certificat de Don* signé “volontairement”, Wesley. »

— Je sais, dit Mouch d’un air maussade, « c’est le point à propos duquel je voulais que Thompson nous aide. Mais je crois qu’il ne le peut pas. Nous n’avons pas vraiment les pouvoirs légaux de saisir des dépôts de brevets. Oh, il y-a plein de clauses dans des dizaines de lois qui pouraient être légèrement ré-interprétées et légèrement détournées de leur propos d’origine pour couvrir tout ça… presque, mais c’est un peu “bancal”. N’importe quel entrepreneur pas bête et qui n’a pas froid aux yeux, et qui voudrait nous mettre à l’épreuve avec une affaire portant sur ce sujet, aurait de sérieuses chances de nous battre. Or nous devons absolument sauver les apparences d’un semblant de “légalité” ; où sinon la populace “n’avalera pas cette pilule”.

— Précisément, dit le docteur Ferris, « il est extrêmement important que ces brevets nous soient “volontairement” cédés. Même si nous avions à portée de main une loi permettant une nationalisation de fait, ce serait tout de même beaucoup plus présentable de les obtenir comme un “don patriote” ou quelque chose comme ça. Ce que nous voulons, c’est laisser aux gens

l'illusion qu'ils sont toujours en train de préserver "leurs" droits de propriété. Et la plupart d'entre d'eux marcheront. Ils signeront les *Bons de Don*. Faites juste un peu de bruit disant qu'il s'agit d'un devoir "hautement patriotique" et que tout ceux qui refusent ne sont que des "princes de la cupidité", et ils les signeront. Mais… »

Il s'interrompit.

— Je sais. dit Mouch ; il était visiblement en train de devenir plus nerveux, « Il y aura, je pense, quelques-uns de ces enfoirés de la "vieille école", ici et là, qui refuseront de signer ; mais ils ne seront pas assez connus pour faire du bruit, personne ne prêtera attention à eux ; leurs propres communautés et amis se retourneront contre eux pour avoir été "égoïstes", et donc ça, ça ne nous créera pas de problèmes. Nous n'auront juste qu'à récupérer les brevets, de toute façon, et ces gars n'auront ni le culot ni les moyens d'emmener l'affaire devant les tribunaux pour tenter de faire une jurisprudence. Mais… »

Puis il stoppa.

James Taggart était penché en avant sur sa chaise, en train de les observer ; il commençait à apprécier la conversation.

— Oui, reprit le docteur Ferris, « je suis en train d'y songer aussi. Je suis en train de songer à l'un de ces hommes d'affaires entreprenants qui est en position de nous faire voler en éclats. Que nous puissions "recoller" les éclats après ou non est difficile à dire. Dieu seul sait ce qu'il risque d'arriver en des temps d'hystérie comme ceux-là, et dans une situation aussi délicate que celle-ci. N'importe quoi peut déstabiliser n'importe quoi ; faire voler en éclat tout notre travail. Et il se trouve quelqu'un qui veut le faire, il *le* fait. Il le fait, et il le peut. Il connait le dessous des apparences, il connait les choses qui ne doivent pas être dites ; et il n'a pas peur de les dire. Il sait quelle est l'arme qui est dangereuse, l'arme *fatalement* dangereuse. Il est notre adversaire le plus redoutable. »

— Qui ? demanda Lawson.

Le docteur Ferris hésita, haussa les épaules et répondit :

— *L'homme irréprochable*.

Lawson le fixa avec un air désemparé.

— Que voulez-vous dire, et à qui faites-vous allusion ?

James Taggart sourit.

— Je veux dire qu'il n'est pas possible de désarmer n'importe quel homme, dit le docteur Ferris, « excepté à travers

le bon usage du sentiment de culpabilité. A travers ce qu'il a lui-même accepté *comme* de la culpabilité. Si jamais un homme vole ne serait-ce qu'un *penny*, vous pouvez lui imposer la punition prévue pour un voleur de banque et *il l'acceptera*. Il supportera n'importe quelle forme de supplice, il aura le sentiment qu'il ne mérite pas mieux. S'il n'y a pas assez de matière à culpabilité dans le monde, nous devons *la créer*. Si nous apprenons à un homme que c'est "mal" de regarder des fleurs printannières, et qu'il nous croit, et qu'ensuite il le fait quand même ; alors nous pourrons "le punir" comme nous le voulons pour l'avoir fait, et *il l'acceptera*. Il ne cherchera pas à se défendre. Il n'aura pas le sentiment qu'il vaille que l'on soit "indulgent" avec lui. Il ne se rebiffera pas et ne se battra pas. Mais sauvez-nous de l'homme qui vit selon *sa* propre échelle de valeurs ! Sauvez-nous de l'homme qui *a* la conscience tranquille. Car il *est* l'homme qui va nous battre. »

— Etes-vous en train de parler d'Henry Rearden ? demanda Taggart, faisant sa voix particulièrement claire.

Le seul nom qu'ils n'avaient pas voulu prononcer les saisit dans un instant de silence.

— Que cela ferait-il, si c'était le cas ? demanda prudemment le docteur Ferris.

— Oh, rien. dit Taggart, « Seulement, si vous parliez de lui, je pourrais vous dire que *je* peux vous livrer Henry Rearden. Il signera. »

En vertu des règles de leur propre langage de l'implicite, ils surent tous–sur la base de son intonation de voix–qu'il n'était *pas* en train de bluffer.

— Dieu, Jim ! Non ! s'écria Wesley Mouch.

— Si. dit Taggart, « J'en suis resté les bras ballant, lorsque j'ai appris… *ce* que j'ai appris. Je ne m'attendais pas à "ça". N'importe quoi mais pas *ça*. »

— Je suis heureux de l'entendre. dit Mouch, prudemment, « C'est une pièce d'information *constructive*. Ça pourrait être vraiment valable. »

— Valable… oui. dit Taggart avec un air satisfait de lui-même, « Quand projetez-vous de publier le décret et de le faire appliquer ? »

— Oh, on doit faire vite. Nous ne voulons pas qu'il y-ait des fuites et que ça s'ébruite avant publication officielle. Je compte sur vous tous pour que ceci reste *strictement confidentiel*. Je

dirais que nous devrions êtres en mesure de le leur sortir devant leur nez d'ici un couple de semaines.

Ne penses-tu pas qu'il serait "judicieux"–avant que tous les prix soient gelés–de règler la question des tarifs du transport ferroviaire ? J'étais en train de songer à *une augmentation*. Une petite–mais ô combien cruciale–augmentation. Nous en parlerons, toi et moi, dit Mouch avec amabilité, « Ça pourrait bien s'arranger. »

Il se tourna vers les autres. Le visage de Boyle semblait s'effondrer.

— Il y-a pas mal de détails qui doivent encore être revus, mais je suis sûr que notre programme ne rencontrera pas de difficultés majeures. il était en train d'employer le ton qui sied ordinairement à une allocution en public ; ça sonnait "vif" et presque joyeux, « Quelques zones d'incertitudes ou a risque sont à craindre dans la manière de rédaction. Si une chose ne peut pas fonctionner comme ça, on en essayera une autre.

Essayer et recommencer *encore et encore* est la seule règle d'action pragmatique. Nous n'aurons qu'à continuer à essayer. Si jamais des obstacles se présentent en travers de notre chemin, rappelez-vous que c'est seulement temporaire. Seulement pour la durée de l'*état de crise nationale*." »

— Dites voir, demanda Kinnan, « comment cette crise peut finir, si tout est *immobilisé* ? »

— Ne soyez pas "théorique". dit Mouch avec impatience, « Nous devons faire face à la situation du moment. Ne vous attardez pas sur les "détails mineurs", aussi longtemps que les grandes lignes de notre politique sont *claires*. Nous aurons le pouvoir. Nous serons à même de résoudre n'importe quel problème et de répondre à toutes les questions. »

Fred Kinnan rit brièvement :

— Qui est John Galt ?

— Ne dit pas ça ! cria Taggart.

— J'ai une question à poser à propos du *Septième Point*. Demanda Kinnan, « Il dit que tous les revenus, prix, salaires dividendes, profits et tout ça seront gelés à la date du décret… Les taxes aussi ? »

— Oh non ! cria Mouch, « Comme pourrions-nous savoir de quels fonds nous aurons besoin, dans le futur. »

Kinnan paraissait souriant.

— Et bien ? répondit sèchement Mouch, « Il y a un

problème ? »

— Non, rien. fit Kinnan, « Je demandais, juste. »

Mouch s'enfonça dans son fauteuil.

— Je dois vous dire que j'apprécie que vous soyez tous venus ici pour nous offrir le bénéfice de vos opinions. Ça nous a vraiment beaucoup aidés.

Puis il se repencha en avant sur son bureau, regarda en direction du calendrier posé à côté de lui, et s'arrêta durant un moment en le regardant et en tripotant un crayon. Puis le crayon s'avança en direction d'une date et dessina un cercle autour d'elle.

— Le *Décret N° 10-289* prendra effet à compter du matin du 1er mai.

Ils hochèrent tous de la tête. Aucun d'entre-eux ne regarda en direction de son voisin.

James Taggart se leva, fit quelques pas en direction de la fenêtre, et laissa tomber le store à lamelles assez bas pour qu'il masque la vue de l'obélisque blanc.

***

Durant les premiers instants de son réveil, Dagny s'étonna de se trouver en train d'observer les spirales de *buildings* peu familiers dont la silouhette se découpait contre le ciel bleu-pâle lumineux. Puis elle vit la ligne tordue de la fine couture d'un bas encore enfilé par-dessus sa propre jambe, elle sentit un tiraillement inconfortable dans ses muscles autour de ses hanches, et c'est alors qu'elle réalisa qu'elle était allongée sur le sofa de son bureau, et que la pendule sur son bureau affichait 6 heures 15, et que les premiers rayons de soleil donnaient des reflets argentés aux angles des silhouettes des grattes-ciel dans le lointain. La dernière chose dont elle se rappelait était qu'elle s'était laissé tomber sur le sofa pour y faire un petit somme d'une dizaine de minutes, alors que la fenêtre était noire et que la pendule disait 03:30.

Elle exécuta une petite contorsion pour se redresser sur ses jambes, en en ressentant un épuisement énorme. La lampe encore allumée sur le bureau avait l'air futile au milieu de toute cette brillante luminosité matinale, par-dessus les piles de papier qui étaient ses tâches inachevées et dépourvues de plaisir. Elle fit quelques efforts pour ne pas penser à son travail durant encore quelques minutes, tandis qu'elle se traîna pour dépasser son bureau en direction de sa salle de bain où elle laissa l'eau froide tomber

depuis ses mains sur son visage, sur lequel elle ruissela.

L'épuisement semblait être parti au moment ou elle revint vers le bureau. Peut importait la nature de la nuit qui l'avait précédé, elle n'avait jamais connu un matin durant lequel elle n'avait éprouvé cette montée d'excitation silencieuse, qui devenait une énergie régénératrice à l'intérieur de son corps, et une faim de *l'action* dans son esprit ; parce que c'était le début du jour et que c'était un jour de sa vie.

Elle regarda par la fenêtre. En bas, dans la cité, les rues étaient encore vides, elles en avaient l'air plus large, et dans la propreté lumineuse de l'air printannier, elles semblaient attendre pour la promesse de toute la grandeur qui prendrait la forme de l'activité sur le point de se déverser sur elles. Au loin, le calendrier disait 01 MAI.

Elle s'assit derrière son bureau, souriant de défi à l'idée du dégoût que lui inspirait désormais son travail. Elle en était arrivée à haïr les rapports qu'elle devait finir de lire, mais c'était son travail, c'était sa compagnie ferroviaire, et c'était le matin. Elle alluma une cigarette en se disant qu'elle expédierait tout ça avant le petit déjeuner ; elle éteignit la lampe et tira les papiers vers elle.

Il y avait des rapports envoyés par les directeurs généraux des quatre régions principales du réseau de la Taggart. Leurs pages n'étaient qu'un cri de désespoir tapé à la machine et commentant les pannes des équipements. Il y avait un rapport à propos d'un déraillement sur la ligne principale dans les environ de Winston, dans le Colorado. Il y avait le nouveau budget du département des opérations, le budget révisé et basé sur les augmentations de tarifs que Jim avait obtenu la semaine dernière. Elle essaya d'étouffer l'exaspération du désespoir tandis qu'elle scrutait lentement les chiffres du budget ; tous ces calculs avaient été basés sur l'assomption que le volume de fret demeurerait inchangé, et que leur augmentation leur rapporterait un revenu supplémentaire d'ici la fin de l'année ; elle savait que le tonnage de fret allait s'effondrer encore un peu plus, que l'augmentation ne se traduirait que par une faible différence, que d'ici la fin de cette année leurs pertes seraient plus grandes qu'elles ne l'avaient jamais été.

Lorsqu'elle releva les yeux d'au-dessus des pages, elle remarqua avec un léger sursaut de surprise que la pendule disait 09:25. Elle avait été faiblement consciente du son habituel du

mouvement et des voix dans l'antichambre de son bureau, alors que son équipe arrivait pour débuter sa journée ; elle se demanda pourquoi personne n'était encore entré dans son bureau, et pourquoi son téléphone était resté silencieux ; ordinairement, à une telle heure, il aurait dû y avoir une effervescence. Elle jeta un coup d'œil à son calendrier ; il y-avait une note disant que la McNeil Car Foundry, à Chicago, devait lui téléphoner ce matin aux environs de 9 heures, concernant les nouveaux trains de transport de fret que la Taggart Transcontinental attendait depuis maintenant six mois.

Elle fit basculer le bouton de son interphone pour appeler sa secrétaire. La voix de la fille répondit avec le souffle de l'étonnement :

— Mademoiselle Taggart ! Etes-vous ici, dans votre bureau ?

— J'ai encore dormi ici, cette nuit. Je n'en avais pas l'intention, mais bon, je me suis endormie. Y-a-t-il eu un appel pour moi, de la part de la McNeil Car Foundry ?

— Non, Mademoiselle Taggart.

— Passez-les-moi immédiatement, quand ils appelleront.

— Oui, Mademoiselle Taggart.

En relâchant l'interrupteur, elle se demanda si c'était une impression, ou si elle avait bien remarqué quelque chose d'étrange dans la voix de la fille : elle avait parue inhabituellement tendue.

Elle ressentit cette légère sensation d'étourdissement qui indique la faim, et se dit qu'elle allait descendre boire une tasse de café, mais il y avait encore le rapport de l'ingénieur principal à finir, et donc elle alluma une autre cigarette à la place.

L'ingénieur principal était en déplacement pour superviser la reconstruction de la ligne principale, avec les rails en *Rearden Metal* prélevés sur le corps défunt de la *Ligne John Galt* ; elle avait choisi les sections qui avaient le plus urgemment besoin de réparations. En ouvrant son rapport, elle lut–avec le choc de la colère incrédule–qu'il avait arrêté le travail sur le secteur montagneux de Winston, dans le Colorado. Il recommendait un changement : il suggérait que le rail, qui devait être alloué à la restauration des environs de Winston, soient plutôt utilisés pour la réparation de la voie de leur branche Washington-Miami. Il étayait son argumentation : un déraillement était survenu sur cette branche la semaine dernière, et Monsieur Tinky Holloway,

de Washington, voyageant avec un groupe d'amis, avait vu son voyage retardé de trois heures ; il avait été rapporté à l'oreille de l'ingénieur principal que Monsieur Holloway avait manifesté son extrême mécontentement.

Quoique d'un point de vue purement technique–disait l'ingénieur principal dans son rapport–les rails de la branche de Miami étaient en de meilleures conditions que ceux du secteur de Winston, il fallait garder à l'esprit, d'un point de vue "sociologique" cette fois ci, que la branche de Miami transportait une "catégorie sociale" de passagers beaucoup plus importante. Subséquemment, l'ingénieur principal suggérait que Winston pouvait attendre encore un petit peu, et recommandait le sacrifice de la voie d'un "*obscur petit secteur de montagne"* pour "*le bien"* d'une branche où la Taggart Transcontinental ne pouvait pas se permettre de "*susciter une impression défavorable"*.

Elle lut, tout en griffonant nerveusement de furieuses annotations au crayon dans la marge des pages, en se disant que son premier devoir de la journée, bien avant aucun autre, était de mettre un terme à cette histoire délirante en particulier.

Le téléphone sonna.

— Oui ? demanda-t-elle, « McNeil Car Foundry ? »

— Non, dit la voix de sa secrétaire, « *Señor* Francisco d'Anconia. »

Elle laissa son regard s'attarder un instant sur le micro du combiné téléphonique, le temps de se remettre du choc.

— D'accord. Passez-le moi.

La voix suivante qu'elle entendit fut celle de Francisco.

— Je vois qu'on est toujours sûr de pouvoir te joindre à ton bureau. dit-il ; la voix était moqueuse, sèche et tendue.

— Où espérais-tu que je sois ?

— Comment trouves-tu la nouvelle suspension ?

— Quelle "suspension" ?

— Le "moratoire sur les cerveaux".

— De quoi es-tu en train de parler ?

— Tu n'as pas lu les journaux, aujourd'hui ?

— Non.

Il y eut une pause ; puis sa voix arriva lentement, changée et plus grave :

— Tu ferais mieux d'y jeter tout de suite un œil, Dagny.

— D'accord.

— Je te te rappellerai plus tard.

Elle raccrocha et pressa le bouton de l'interphone.

— Trouvez-moi un journal de ce matin. dit-elle à sa secrétaire.

— Oui Mademoiselle Taggart. répondit la voix enthousiaste.

Ce fut Eddie Willers qui entra et posa le journal sur son bureau. La signification de l'expression de son visage était la même que celle du ton que Francisco venait d'employer : l'avertissement à l'avance de quelque catastrophe inconcevable.

— Aucun d'entre-nous ne voulait être le premier à te l'annoncer. dit-il d'une voix très basse, puis il s'en retourna.

Quand elle se leva au-dessus de son bureau, quelques instants plus tard, elle eut l'impression qu'elle contrôlait pleinement son corps mais que, en même temps, elle n'était pas consciente de son existence. Elle avait l'impression de s'être dressée sur ses jambes, et il lui semblait qu'elle se tenait bien droite sans toucher le sol. Il y avait une clarté anormale autour de chaque objet dans la pièce, pourtant elle ne voyait rien autour d'elle, mais elle savait qu'elle serait capable de distinguer le fil d'une toile d'arraignée, si elle avait eut besoin de le faire, exactement comme elle serait capable de marcher sur le faîte d'un toit avec l'assurance d'un somnanbule.

Elle ne pouvait savoir qu'elle était en train de regarder la pièce avec les yeux d'une personne qui avait perdu la capacité et le concept du *doute*, et ce qui lui restait était la simplicité de l'unique perception d'un but unique. Elle ne savait pas que la chose qui lui semblait si violente, bien qu'une sensation de calme et d'immobilité peu familiers régnaient en elle, était le pouvoir de l'absolu certitude ; et que la colère qui secouait son corps, la colère qui la rendait prête, avec la même indifférence passionnée, soit à tuer soit à mourir, était son amour de la rectitude, le seul amour qu'elle avait donné à toute les années de sa vie.

Elle sortit de son bureau pour se diriger vers le hall, le journal à la main. Elle sut que tous les visages des employés de son équipe étaient tournés vers elle lorsqu'elle traversa l'antichambre, mais ils semblaient tous se situer à des années d'elle. Elle marcha jusqu'au grand hall, se déplaçant rapidement mais sans efforts, avec cette même sensation de savoir que ses pieds devaient certainement toucher le sol, mais qu'elle ne le sentait pas. Elle ne sut pas combien de pièces elle traversa avant

d'atteindre le bureau de Jim, ni si elle croisa quiconque sur son chemin, elle sut quelle direction prendre et quelle porte ouvrir pour entrer sans se faire annoncer, et avancer jusqu'à lui–il était assis derrière son bureau.

Le journal s'était transformé en un rouleau, au moment où elle se trouva devant lui. Elle le lui lança au visage, il le toucha à la joue et retomba sur le tapis.

— Ceci est ma démission, Jim. dit-elle, « Je ne travaillerai pas comme une *esclave*, ni comme une *conductrice d'esclaves*. »

Elle n'entendit pas le son de son hoquet ; il lui parvint au même moment que celui du bruit de la porte qu'elle referma derrière elle.

Elle revint à son bureau, et en traversant l'antichambre elle fit signe à Eddie de la suivre à l'intérieur.

Elle dit, d'une voix calme et claire :

— J'ai démissioné.

Il hocha silencieusement la tête.

— Je ne sais pas à cet instant ce que je vais faire dans le futur. Je vais m'en aller, pour y songer et en décider. Si tu veux me suivre, je serai à la *loge de Woodstock*.

C'était une vieille cabane de chasse dans la forêt des montagnes du Berkshire, dont elle avait hérité de son père et qu'elle n'avait pas visité depuis des années.

— Je veux suivre. dit-il à voix basse, « Je veux partir d'ici, et… et je ne peux pas. Je ne parviens pas à m'y résigner. »

— Alors peux-tu me rendre un service ?

— Bien sûr.

— N'essaye pas de me joindre pour me parler du réseau. Je ne veux pas en entendre parler. Ne dit à personne où je suis, sauf à Hank Rearden. S'il te le demande, dis lui à propos de la cabane et comment aller là-bas. Mais personne d'autre. Je ne veux voir personne.

— D'accord.

— Promis ?

— Bien sûr.

— Quand j'aurai décidé de ce que je vais devenir, je te le ferai savoir.

— J'attendrai.

— C'est tout, Eddie.

Il savait que chacun de ses mots avait été mesuré et que rien

ne pouvait être dit entre-eux à cet instant. Il inclina la tête, comme une manière de dire le reste, puis il sortit du bureau.

Elle vit le rapport de l'ingénieur principal encore ouvert sur son bureau, et pensa qu'elle devait immédiatement lui donner l'ordre de reprendre son travail sur le secteur de Winston, puis elle se souvint que ce n'était plus du tout son problème. Elle n'en éprouva aucune peine. Elle savait que la douleur viendrait plus tard, et qu'elle prendrait la forme d'une agonie de souffrances déchirantes, et que la torpeur de cet instant n'était qu'un instant de répit qui lui était gracieusement accordé, pas après, mais avant, pourqu'elle se prépare à l'endurer. Mais ça ne faisait rien. « Si c'est ce que cela me demandera, alors je le supporterai », se dit-elle.

Elle s'assit derrière son bureau et téléphona à Rearden à son usine, en Pennsylvanie.

— Bonjour, ma bien aimé. dit-il simplement et clairement, comme s'il avait voulu le lui dire parce que c'était vrai et légitime, et qu'il avait besoin de s'accrocher aux concepts de la réalité et de la tension.

— Hank, j'ai donné ma démission.

— Je vois. Le ton de sa voix suggéra qu'il s'y était attendu.

— Personne n'est venu me prendre, pas de “destructeur” ; peut-être n'y-a-t-il jamais eu de “destructeur”, après tout. Je ne sais pas ce que je ferai ensuite, mais je dois partir d'ici pour ne plus avoir à les voir pendant un bon bout de temps. Après je déciderai. Je sais bien que tu ne peux pas venir avec moi comme ça, maintenant.

— Non, j'ai deux semaines de délais, durant lesquels ils s'attendent à ce que je signe leur *Certificat de Don*. Je veux rester ici jusqu'à la durée d'expiration du délai.

— As-tu besoin de moi durant ces deux semaines ?

— Non, c'est encore pire pour toi que pour moi. Tu ne disposes d'aucune solution ni recours pour les combattre. Moi oui. Je pense que je suis bien content qu'ils aient fait ça. Comme ça au moins, c'est clair, net et précis. Ne te fais pas de soucis pour moi. Repose-toi. Repose-toi de tout ça, en tout premier.

— Oui.

— Ou vas-tu aller ?

— A la campagne. Dans une cabane que je possède dans les *Berkshires*. Si tu veux me voir, Edde Willers t'indiquera le

chemin pour t'y rendre. Je reviendrai dans deux semaines.

— Pourrais-tu me rendre un service ?

— Oui.

— Ne reviens pas avant que je vienne pour toi.

— Mais je veux être ici, quand ça va arriver.

— Laisse-moi me débrouiller avec ça.

— Quoiqu'ils te fassent, je veux le subir aussi.

— Laisse-moi me débrouiller avec ça. Ma chérie, tu ne comprends donc pas ? Je pense que ce que je veux le plus, là maintenant, est exactement ce que tu veux : ne voir aucun d'entre-eux. Mais je dois rester encore ici pendant un moment. Et donc ça m'aidera si je sais que toi, au moins, tu es hors de leur atteinte. Je veux garder quelque chose qui soit *propre* et *clair* dans mon esprit, pour me reposer contre. Ça ne durera pas bien longtemps, de toute manière ; et ensuite je te rejoindrai. Tu comprends ?

— Oui, mon amour. A bientôt.

Ça ne lui réclama aucun effort pour sortir de son bureau, et elle se dirigea avec légèreté vers les couloirs étirés de la Taggart Transcontinental. Elle marcha en regardant droit devant elle, ses pas se succédant avec le rythme constant et dénué d'empressement de la finalité. Son visage était de niveau, et l'expression que l'on pouvait y voir était celle de l'étonnement, de l'acceptation et du repos.

Elle marcha à travers le grand hall de la gare centrale. Elle vit la statue de Nathaniel Taggart ; mais elle n'en éprouva aucune peine ni aucun reproche, seulement l'ampleur de son amour, seulement le sentiment qu'elle allait le rejoindre, non pas dans la mort, mais dans ce qui avait été *sa* vie.

Le premier homme qui quitta Rearden Steel fut Tom Colby, chef d'équipe aux laminoirs et délégué de l'*Union des travailleurs de Rearden Steel*. Durant dix années, il avait entendu les critiques contre lui parce qu'il avait été un délégué syndical rattaché à une entreprise, et parce qu'il ne s'était jamais engagé dans aucun conflit violent avec la direction. C'était vrai ; aucun conflit n'avait jamais été nécessaire ; Rearden payait des salaires plus élevés que tous ceux qui avaient été réclamés dans la métallurgie par tous les syndicats, partout ailleurs dans le pays ; et il avait récupéré les meilleurs ouvriers qu'il se pouvait trouver dans la profession.

Quand Tom Colby lui dit qu'il démissionait, Rearden hocha la tête sans poser aucune question, ni faire aucun commentaire.

— Moi-même, je ne travaillerai pas dans ces conditions. ajouta

Colby avec calme, « et ça n'apportera rien de bon à personne de pousser mes hommes à continuer à travailler. Ils ont confiance en moi. Je ne serai pas la *chèvre de Judas* qui les conduira au parc à bestiaux. »

— Comment allez-vous vous débrouiller pour vivre ? demanda Rearden.

— J'ai mis assez de côté pour tenir une bonne année.

— Et après ça ?

Colby haussa les épaules.

Rearden songea au garçon avec de la colère dans les yeux qui extrayait le charbon de la vieille mine la nuit, tel un criminel. Il songea à toutes les routes obscures, les chemins, les coins reculés de la campagne, là où les meilleurs hommes du pays s'échangeraient désormais leurs services, tels des indigènes vivant dans la jungle, vivant de petit boulots occasionels conclus hors de toute existence officielle. Il songea à la fin de cette route là.

Tom Colby semblait savoir à quoi il était en train de penser.

— Vous êtes sur le chemin qui va vous amener tout droit là où je vais, Monsieur Rearden, dit-il, « Allez-vous signer pour leur faire cadeau de votre cerveau ? »

— Non.

— Et après ça ?

Rearden haussa les épaules.

Les yeux de Colby l'observèrent pendant un instant, des yeux pâles et rusés au milieu d'un visage bruni par les fourneaux, et marqué de rides dont le dessin était rehaussé par la suie.

— Ils nous ont raconté pendant des années que c'était *vous contre moi*, Monsieur Rearden. Mais ce n'était pas vrai. C'est Orren Boyle et Fred Kinnan contre vous et moi.

— Je le sais.

L'"Infirmière en Chaleur" n'était jamais entré dans le bureau de Rearden, comme s'il sentait que c'était un endroit où il n'avait pas le droit de pénétrer. Il attendait toujours d'attirer l'attention du regard de Rearden, à l'extérieur.

Le *Décret* avait fait de lui le "surveillant officiel" de la production vendue "sur et sous le comptoir". Il stoppa Rearden, quelques jours plus tard, dans une allée entre des fourneaux à ciel ouvert. Il y-avait une étrange expression de férocité sur le visage du jeune garçon.

— Monsieur Rearden, dit-il, « Je voulais vous dire que si vous voulez dépasser de dix fois le quota de *Readen Metal,* ou d'acier, ou de fonte ou de quoi que ce soit d'autre, et de le revendre “au noir”, partout où vous voulez et à qui vous voulez… Je voulais vous dire que vous pouvez y-aller. J'arrangerai ça. Je jonglerai avec les écritures comptables. Je bidouillerai les rapports. Je trouverai les témoins “bidons”. Je ferai de fausses declarations sous serment, je me parjurerai… donc vous n'avez pas à vous en faire, il n'y aura aucun problème ! »

— Et pourquoi voulez-vous faire ça, maintenant ? demanda Rearden en souriant, mais le sourire disparut lorsqu'il entendit le jeune garçon répondre très sérieusement :

— Parce que, pour une fois, je veux faire quelque chose de *moral*.

— Ce n'est pas la bonne solution pour être moral… commença Rearden, puis stoppa abruptement en réalisant que c'était la façon, la seule façon qui lui restait, en réalisant combien de tournures de corruption intellectuelle sur corruption intellectuelle ce garçon avait dû traverser en luttant pour arriver à cette découverte capitale.

— Je crois que ce n'est pas le mot qui convient. dit le garçon d'un air penaud, « Je sais que c'est un mot vieux-jeu de l'“ancien temps”. Ce n'est pas ce que j'ai voulu dire. Je voulais dire… » ce fut un cri soudain de colère incrédule, « Ils n'ont pas le droit de faire ça, Monsieur Rearden ! »

— Quoi ?

— De vous prendre votre *Rearden Metal*.

Rearden sourit et, aiguilloné par un sentiment de pitié désespérée, il dit :

— Oubliez ça, Monsieur “Non-absolu”. Il n'y-a pas de choses telles que *le droit*.

— Je sais qu'il n'y en a pas. Mais je veux dire… ce que je veux dire, c'est qu'ils ne peuvent pas le faire.

— Pourquoi pas ? Il ne parvenait pas à s'empêcher de sourire.

— Ne signez pas le *Certificat de Don*, Monsieur Rearden ! Ne le signez pas, pour *le principe*.

— Je ne le signerai pas. Mais il n'y-a pas de principes.

— Je sais qu'il n'y-en a pas. Il était en train de le réciter avec tout son sérieux, avec l'honnêteté d'un étudiant

conscienciex, « *Je sais que tout est relatif, et que personne ne peut prétendre savoir quoique ce soit, et que la raison est une illusion, et qu'il n'existe pas de chose telle que la réalité.* Mais là je suis en train de parler de *Rearden Metal*. Ne signez pas, Monsieur Rearden. Moral ou pas moral, principes ou pas de principes, juste, ne le signez pas… parce que ce n'est pas *bien* ! »

Personne d'autre ne fit mention du *Décret* en la présence de Rearden. Le silence était devenu une nouvelle caractéristique de l'usine. Les hommes ne lui parlaient pas lorsqu'il apparaissait dans les ateliers, et il remarqua qu'ils ne se parlaient plus non plus entre-eux. Le personnel des bureaux ne reçut aucune lettre formelle de démission. Mais chaque matin, un où deux hommes ne se présentaient pas au travail et ne réapparaissaient plus ensuite. Quelques investigations en leurs lieux de résidence aboutirent à des maisons abandonnées, et à la disparition de ceux qui y habitaient. Le personnel des bureaux manqua de faire des rapports sur ces désertions, ainsi que le texte du *Décret* le demandait ; au lieu de ça Rearden commença à voir apparaître des visages inconnus parmi ses employés, les visages tirés et abattus des chômeurs de longue durée, et il entendit ceux qui étaient restés les appeler du nom de ceux qui étaient parti. Il ne posa pas de questions.

Un silence se répandait à travers le pays. Il ignorait combien d'industriels s'étaient retirés et avaient disparus durant les journées des 1er et 2 mai, abandonant leurs usines qui étaient sur le point d'être saisies. Il en compta dix parmi ses clients, y-compris McNeil, de la McNeil Car Foundry, à Chicago. Il n'eut aucun moyen de savoir quoique ce soit à propos des autres ; aucune mention n'en était faite dans la presse.

Les premières pages des journaux se remplirent soudainement d'histoires d'innondations de printemps, d'accidents de la route, de pique-niques scolaires et d'anniversaires de mariages de célébrités.

Le silence s'installa aussi chez lui. Lillian était partie en vacances en Floride depuis la mi-avril ; cela l'avait étonné, comme si c'était le fait d'un inexplicable caprice ; c'était le premier voyage de vacances qu'elle avait prit seule depuis leur mariage. Philip l'évitait et affichait une attitude de panique chaque fois qu'il le voyait. Sa mère regardait Rearden avec des airs de reproche ahuri ; elle ne disait rien, mais elle éclatait régulièrement en sanglots en sa présence, ses manières suggérant que ses larmes

étaient ce qu’il y avait de plus préoccupant, quelque soit la nature des désatres qu’elle sentait s’approcher.

Le matin du 15 mai, il était assis à son bureau, dominant l’étendu de son site industriel, observant les couleurs de la fumée s’élevant vers le ciel bleu-clair. Il y-avait des bouffées de fumée transparente, telles des ondes de chaleur, invisibles si elles n’avaient été la cause du tremblement des structures qui se trouvaient derrière elles ; il y avait les traînées de fumée rouge et les colonnes paresseuses de jaune, et la lumière, spirales flottantes de bleu ; et les épaisses volutes rapides et nerveuses qui ressemblaient à des coupes de satin avec une note de rose nacré se tordant sous le soleil d’été.

Le *buzzer* sur son bureau se mit à sonner, et Mademoiselle Ives dit :

— Le docteur Floyd Ferris souhaite vous voir ; il n’a pas pris rendez-vous, Monsieur Rearden.

En dépit de sa formalité rigide, le ton de la voix avait suggéré la question : « Est-ce que je le fous dehors ? »

Il y-eut une légère expression d’étonnement sur le visage de Rearden, un léger ton au-dessus de la ligne en dessous de laquelle se trouve l’indifférence : il n’avait pas attendu cet émissaire particulier. Il répondit sur un ton de voix égal.

— Demandez-lui d’entrer.

Le docteur Ferris ne souriait pas alors qu’il s’avançait vers le bureau de Rearden ; il affichait seulement une attitude qui suggérait que Rearden savait pertinement qu’il avait une bonne raison de sourire, et que par conséquent il s’abstiendrait de faire étalage de ce qui allait de soit.

Il s’assit dans le fauteuil se trouvant devant le bureau, sans en attendre l’invitation ; il tenait une sacoche qu’il plaça en travers de ses genoux ; il se comportait comme si les mots étaient superflus, puisque le simple fait de sa réapparation suffisait à conférer toute la clarté nécessaire aux apparences.

Rearden était resté assis et le regardait avec un silence patient.

— Considérant que la date d’expiration pour la signature du *Certificat de Don* national expire ce soir à minuit, dit le docteur Ferris sur le ton d’un vendeur accordant un délai de réflexion supplémentaire de courtoisie à un client, « je suis venu recueillir votre signature, Monsieur Rearden. »

Puis il fit une pause suggérant que la formule attendait

maintenant une réponse.

— Continuez, fit Rearden, « je vous écoute ».

— Oui, je suppose que je dois expliquer, dit le docteur Ferris, « que nous aimerions obtenir votre signature suffisemment tôt dans la journée, pour annoncer cet évènement aux actualités télévisées nationales. Bien que le programme de don s'est plutôt déroulé dans le calme, il reste encore quelques *individualistes obstinés*, qui se sont abstenus de signer… des “petits poissons”, vraiment, dont les brevets ne sont d'aucun intérêt crucial, mais nous ne pouvons nous permettre de les laisser s'en tirer librement… c'est une question de *principe*, vous comprenez. Ils sont, nous le pensons, en train d'attendre pour suivre votre réaction. Vous jouissez d'une grande popularité qui est à l'écoute de vos réactions, Monsieur Rearden ; bien plus grande que ce que vous suspectiez, ou saviez comment utiliser. Par conséquent, l'annonce faite que vous *avez* signé fera disparaître les derniers espoirs de résistance et, aux environs de minuit, fera venir les dernières signatures, complétant ainsi le bon déroulement de notre programme »

Rearden comprit que, de tous les discours possibles, celui-ci était le dernier que le docteur Ferris prononcerait, si jamais aucun doute autour de sa reddition ne devait encore demeurer dans l'esprit de l'homme.

— Continuez, dit Rearden, toujours sur le même ton égal, « vous n'avez pas fini. »

Vous savez–ainsi que vous l'avez démontré lors de votre procès–combien et pourquoi il est important que nous obtenions toute cette propriété avec le consentement “volontaire” de leurs victimes. »

Le docteur Ferris ouvrit sa sacoche.

— Voici le *Certificat de Don*, Monsieur Rearden. Nous l'avons déjà rempli, et tout ce que vous avez à faire et de signer votre nom au dos.

Le morceau de papier qu'il posa devant Rearden avait l'air d'un petit diplôme de collège, avec du texte imprimé en vieille écriture anglaise scripte délicatement moulée, et les espaces vides à remplir avaient été tapés à la machine. La chose déclarait que lui :

“Henry Rearden, *transfère à la Nation, en la présente, tous les droits de fabrication, d'exploitation et d'utilisation de son*

alliage de métal connu sous le nom de ‘Rearden Metal’, *qui sera fabriqué, à compter de la date du présent document, par tous ceux qui le désireront, et qui portera désormais le nom de* ‘Métal Miracle’*, choisit par les représentant du peuple.”*

En regardant le papier, Rearden se demanda si c’était une plaisanterie délibérée à propos de la décence, ou l’expression d’une si mauvaise estimation de l’intellect de leurs victimes, qui avait poussé les auteurs du graphisme de ce papier à en imprimer le texte en surimpression sur le dessin en demi-ton de la Statue de la Liberté.

Ses yeux se déplacèrent lentement vers le visage du docteur Ferris.

— Vous ne vous seriez pas donné la peine de venir jusqu’ici, dit-il « à moins de détenir une sorte d’extraordinaire “nerf de bœuf” que vous pourriez utiliser contre moi. Qu’est-ce que c’est ? »

— Bien sûr, dit le docteur Ferris, « je m’attendais bien à ce que vous le compreniez. Voici pourquoi aucune explication longue et détaillée n’est nécessaire. »

Il ouvrit sa sacoche.

— Aimeriez-vous voir mon “nerf de bœuf” ? J’en ai apporté ici quelques “échantillons”.

A la manière d’un tricheur professionnel faisant apparaître un large éventail de cartes à jouer, d’un geste leste de la main, il étala devant les yeux de Rearden un alignement de tirages photographiques. Ceux-ci étaient des clichés, réalisés à l’aide d’un banc de reproduction photographique, montrant des pages de registres de motels portant, écrits de la main de Rearden, les noms de *Monsieur et Madame Smith*.

— Vous savez, bien sûr, dit le docteur Ferris d’une voix douce, « mais vous pourriez aimer savoir si nous le savons, que “Madame Smith” est Mademoiselle Dagny Taggart. »

Il ne trouva rien à remarquer en particulier sur le visage de Rearden. Rearden n’avait même pas fait un mouvement pour se pencher au-dessus des tirages photo, mais demeurait assis en les regardant avec une attention grave, comme si, à partir de la perspective de la distance, il était en train de découvrir quelque chose à propos d’eux qu’il n’avait pas remarqué auparavant.

— Nous disposons d’une large quantité de preuves supplémentaires, dit le docteur Ferris, et il laissa tomber sur le

bureau un nouveau cliché montrant cette fois la facture du joailler pour le pendant en rubis. « Vous n'aurez pas besoin de voir les déclarations sous serment des locataires d'appartements, des portiers et des concierges de nuit… elles ne contiennent rien qui pourrait être nouveau pour vous, hormis le nombre de témoins qui savent où vous passiez vos nuits à New York durant les deux dernières années, environ. Vous ne devriez pas trop blâmer ces gens. C'est une caractéristique d'une époque telle que le notre que les gens commencent à avoir peur de parler de choses qu'ils voudraient dire lorsqu'on les questionne, de demeurer silencieux à propos de choses dont ils préféreraient ne jamais avoir à prononcer un mot. Il faut bien s'y attendre. Mais vous seriez étonné si vous saviez qui nous a donné le "tuyau". »

— Je le sais. dit Rearden ; sa voix ne suggérait aucune réaction. Le voyage en Floride de Lillian n'était plus un évènement inexplicable.

— Il n'y-a rien dans mon "nerf de bœuf" qui puisse vous blesser personnellement. dit le docteur Ferris, « Nous avions bien compris qu'aucune forme de blessure personnelle ne vous ferait vous rendre. Par conséquent, je vous dis franchement que cela ne vous blessera pas du tout. Cela blessera seulement Mademoiselle Taggart. »

Rearden était maintenant en train de le regarder bien droit dans les yeux, mais le docteur Ferris se demanda pourquoi il lui sembla que le visage calme et fermé était en train de s'éloigner vers une distance de plus en plus grande.

— Si cette affaire qui est la votre doit se répandre d'un bout à l'autre du pays, dit le docteur Ferris, « grâce aux bons soins d'experts dans l'art de la calomnie tels que Bertram Scudder, ça ne fera aucun réel dommage à votre réputation. Passé les quelques regards de curiosité et autres sourcils relevés dans quelques un des salons les plus guindés, vous vous en tirerez très facilement. Les affaires de ce genre font l'ordinaire des hommes. En fait, ça donnera même un peu plus de lustre à votre réputation. Ça vous donnera une aura "*glamour*" et "romantique" auprès des femmes et, parmi les hommes, ça vous apportera un certain genre de prestige qui prendra la forme de la jalousie d'une conquête féminine inhabituelle.

Mais qu'est-ce que cela fera pour Mademoiselle Taggart, dont le nom est sans tache, dont la réputation est au-dessus de

tout scandale, et considérant sa position particulière de femme exerçant une position remarquée dans un milieu d'affaires strictement masculin ; qu'est-ce que cela lui fera, que verra-t-elle dans le regard de chaque personne qu'elle rencontrera, qu'en entendra-t-elle de chaque homme à qui elle aura affaire ?… je laisse cette appréciation à votre imagination. Et à votre considération. »

Rearden n'éprouvait rien d'autre qu'une grande immobilité et une grande clarté. C'était comme si quelque voix était en train de lui dire sévèrement, « Voila, c'est le moment–la scène est éclairée–maintenant regarde. » Et comme si, en se tenant nu dans la grande lumière, il était silencieusement en train de regarder, solennellement débarassé de sa peur, de la douleur, de l'espérance, et n'ayant plus rien d'autre que le désir de *savoir*.

Le docteur Ferris fut étonné de l'entendre dire lentement, sur le ton impartial d'une déclaration abstraite qui ne semblait pas s'adresser à son interlocuteur :

— Mais tous vos calculs reposent sur le fait que Mademoiselle Taggart est une femme vertueuse, pas la souillon pour laquelle vous allez la faire passer.

— Oui, bien sûr. dit le docteur Ferris.

— Et que cela ne signifie rien de plus qu'une affaire banale.

— Bien sûr.

— Si elle et moi étions le genre de débauchés pour lesquels vous allez nous faire passer, votre "nerf de bœuf" ne marcherait.

— Non, il ne marcherait pas, en effet.

Si notre relation tournait autour de la dépravation que vous allez décrier, vous ne pourriez pas nous nuire.

— Non.

— Nous serions alors hors d'atteinte de votre pouvoir.

— Et bien… en fait, oui.

Ce n'était pas au docteur Ferris que Rearden était en train de parler. Il était en train de voir une longue lignée d'hommes qui s'étirait à travers les siècles à partir du temps de Platon, et dont l'héritier, et ultime aboutissement, était un petit professeur incompétent ayant l'apparence physique d'un gigolo, et l'âme d'un *gangster*.

— Je vous ai une fois offert une chance de vous joindre à nous, dit le docteur Ferris. « Mais vous avez refusé. Maintenant, vous voyez quelles en sont les conséquences. Comment un homme de votre intelligence a-t-il pu croire qu'il pouvait

gagner en jouant le jeu de la franchise et de l'honnêteté, je n'arrive pas à l'imaginer. »

Mais si je m'étais joint à vous, dit Rearden avec le même ton de détachement, comme s'il n'était pas en train de parler de lui-même, « qu'aurais-je trouvé de valable à piller chez Oren Boyle ? »

— Oh, bordel, il y-a toujours assez de connards à exproprier dans le monde !

— Tels que Mademoiselle Taggart ? Que Ken Danagger? Qu'Ellis Wyatt ? Tels que moi ?

— Tel que tout homme qui ne veut pas avoir l'esprit *pratique* ; qui ne veut pas *comprendre*.

— Vous sous-entendez que le fait de vouloir vivre sur cette Terre traduit un *manque* de *sens pratique*, c'est cela ?

Il ne sut pas si le docteur ferris lui répondit. Il n'écoutait plus du tout. Il était en train de voir le visage pendant d'Orren Boyle avec les petites fentes de ses yeux de cochon, le visage pâteux de Monsieur Mowen, avec les yeux qui fuyaient le regard de n'importe quel interlocuteur et de n'importe quel fait ; il était en train de les voir tenter de fabriquer du *Rearden Metal* avec les mouvements gesticulants et désordonnés d'un chimpanzé réalisant une tâche routinière apprise par la répétition de mouvements musculaires, sans aucune connaissance ni capacité de savoir quels évènements avaient pris place dans dans le laboratoire expérimental de la Rearden Steel, durant dix années de dévotion passionnée pour un effort attroce. C'était approprié qu'il doivent désormais l'appeler le "Métal Miracle" ; un *miracle* était le seul nom qu'ils pouvaient donner à ces dix années et au fait qu'elles avait donné naissance au *Rearden Metal* ; un miracle était tout ce que le *Metal* pouvait représenter à leurs yeux, le produit d'une cause inconnue et impossible à connaître, un produit de la nature qui ne devait pas être expliqué mais qui devait être saisi, tel une pierre ou une herbe folle, attendant d'être saisie :

"Allons-nous laisser les plus nombreux dans le besoin alors que quelques-uns 'nous arrachent des mains' les meilleurs produits et méthodes disponibles ?"

« Si je n'avais pas su que ma vie dépendait de mon esprit et de mon effort »–dit-il en songe à la lignée d'hommes s'étendant à travers les siècles, sans que cela ne produise pourtant aucun son–« si je n'avais pas fait mon but moral le plus élevé de consacrer les plus grands efforts dont je suis capable, et le

meilleur de mon intelligence à assumer mon existence et à l'améliorer, alors je n'aurais pu produire quoique ce soit que vous auriez pu piller, rien de moi qui vous permettrait d'assumer *votre* propre existence. Ce ne sont pas mes péchés que vous êtes en train d'utiliser pour me nuire, mais mes *vertus* ; mes vertus que vous ne pouvez que reconnaître, puisque votre *propre* existence *dépend* de celles-ci, puisque *vous* en avez besoin, puisque ; loin de tenter de détruire ce que j'ai réalisé, vous voulez–bien au contraire–vous en *emparer* au prix du moindre effort par la *saisie*. »

Il se souvint de la voix du gigolo de la science lui disant :

"Ce qui nous intéresse, c'est *le pouvoir*, et nous ne plaisantons pas avec ça. Vous autres les 'petits copains' étiez des 'gagne-petit,' mais nous on joue plutôt dans 'la cour des grands'…"

« Nous ne recherchions pas du pouvoir » dit-il aux héritiers spirituels du gigolo, « et nous ne vivions pas de méthodes que nous condamnions. Nous considérions la capacité de produire comme une vertu ; et nous considérions que l'homme doit obtenir une récompense qui soit à la mesure de sa vertu. Nous ne percevions aucun avantage à trouver dans les choses que nous considérions comme relevant du *mal* ; nous n'attendions pas après l'existence de dévaliseurs de banques pour faire fonctionner nos banques, ou de cambrioleurs pour prendre en charge l'équipement de nos maisons, ou de meurtriers pour protéger nos vies. Mais vous avez besoin du produit de la compétence de l'homme ; et cependant vous proclamez que la capacité de produire est un mal "égoïste" ; et de la mesure de la *capacité à produire* d'un homme, vous en faites la *mesure de sa perte*.

Nous vivions par ce nous tenions pour être *bon*, et punissions ce que nous tenions pour être *mal*.

Vous vivez *par* ce que vous dénoncez comme mal, et punissez *ce* que vous savez être bon. »

Il se souvint de la forme de punition que Lillian avait cherché à lui imposer, la forme qu'il avait trouvée trop monstrueuse pour être vraie ; et il en voyait maintenant la pleine application, sous la forme d'un système de pensée, comme une façon de vivre à une échelle *mondiale*.

Elle était là : cette punition qui, pour pouvoir fonctionner, requiérait la vertu de l'homme auquel elle devait être infligée ;

son invention du *Rearden Metal* était en train d'être utilisée comme *le* motif de son expropriation ; l'honneur de Dagny, et la profondeur des sentiments qu'ils éprouvaient l'un pour l'autre, étaient en train d'être utilisés comme un moyen de chantage, un chantage contre lequel le dépravé serait immunisé ; et, dans les Etats Populaires d'Europe, des millions d'hommes étaient en train d'être maintenus en état d'asservissement par l'usage de leur désir de *vivre*, par le moyen de leur énergie extraite du travail forcé, par le moyen de leur capacité à assurer la subsistance de leurs maîtres, le moyen du *système de l'otage*, de leur amour pour leurs enfants ou leurs épouses ou leur amis ; par le moyen de *l'amour*, la capacité et le plaisir utilisés comme "petit bois" pour les menaces, et comme l'appat pour l'extorsion, avec *l'amour lié à la peur*, à la capacité de punir, à l'ambition de la confiscation, au chantage pour loi, à la fuite de la souffrance, et non la quête du plaisir, comme seul "encouragement à l'effort" et pour seule "récompense de l'exploit" ; des hommes maintenus en état d'esclavage par les moyens de toutes les capacités et compétences particulières qu'il puissent posséder, et de quelque forme de joie que ce soit qu'ils puisses trouver dans la vie.

Tel était le "code" que le monde avait accepté, et telle était la clé du code : qu'elle consistait à "accrocher" l'amour de l'existence propre à l'homme à un circuit de torture, de telle manière que seul celui qui n'a *rien* à offrir n'ait *rien* à craindre ; de telle façon que les vertus qui rendaient la vie possible, et que les valeurs qui donnaient un sens à cette dernière, deviennent les ingrédients de *sa* propre destruction ; de telle façon que le meilleur de lui-même devienne l'outil de sa propre agonie, et que l'existence de l'homme sur la Terre devienne *irréalisable*.

"…Le votre était le code de la vie." dit la voix d'un homme qu'il ne pouvait oublier, "Alors, quel est le leur ?"

« Pourquoi le monde l'avait-il *accepté* ? » se dit-il. Comment les victimes en étaient-elles arrivées à *cautionner* un code qui les prononçait coupable du fait d'*exister* ?...

Puis, la violence d'un coup intérieur devint l'immobilité totale de son corps tandis qu'il se trouva en train de contempler une soudaine vision : ne l'avait-il pas fait aussi ? N'avait-il pas donné sa caution au code "d'auto-damnation" ?

« Dagny »–se dit-il–« et la profondeur de leurs sentiments réciproques… le chantage dont le dépravé serait immunisé… ne

l'avais-je pas, moi aussi, appelé dépravation ? N'avais-je pas été le premier à lui lancer toutes les insultes que ce déchet humain menaçait de lui lancer au visage en public ? N'avais-je pas accepté comme une culpabilité la plus grande forme de bonheur que je n'avais jamais trouvé ? »

"Vous qui tolèrerereriez pas un pour-cent d'impureté dans un alliage de métal," lui disait la voix qu'il ne pouvait oublier, "qu'avez-vous toléré dans votre code moral ?"

— Et bien, Monsieur Rearden, dit la voix du docteur Ferris, « me comprenez-vous, maintenant ? Prenons-nous le *Metal*, ou faisons-nous plutôt des histoires d'alcove de Mademoiselle Taggart une affaire *pitoresque* ? »

Il n'était pas en train de voir le docteur Ferris. Il était en train de voir–avec la violente clarté qui était comme un rayon de lumière mettant chaque énigme à découvert–le jour où il rencontra Dagny pour la première fois.

C'était quelques mois après qu'elle fût nommée vice-présidente de la Taggart Transcontinental. Pendant quelques temps, il avait entendu les rumeurs disant que la société de Jim Taggart était en réalité dirigée par sa sœur. Cet été là, alors qu'il en était arrivé à l'expaspération des délais et les contradictions, à propos d'une commande de rails fixée pour une nouvelle date limite, une commande que la Taggart maintenait puis retirait alternativement, quelqu'un lui avait dit que s'il voulait se dépatouiller des absurdités de la Taggart Transcontinental, il ferait mieux d'avoir une conversation avec la sœur de Jim. Il avait téléphoné au bureau de Mademoiselle Taggart pour prendre un rendez-vous, et avait insisté pour en obtenir un durant l'après-midi de cette même journée. La secrétaire lui avait dit que Mademoiselle Taggart serait présente sur le chantier en rapport avec sa commande, cet après-midi même à la gare de Milford, entre New York et Philadelphie, mais qu'elle serait heureuse de le rencontrer là-bas s'il voulait bien s'y rendre.

Il était allé à ce rendez-vous à contrecœur ; il n'aimait pas ce genre de femmes d'affaires qu'il avait déjà eu l'occasion de rencontrer, et il considérait que le chemin de fer n'était pas une activité avec laquelle les femmes pouvaient se sentir à l'aise ; il s'attendait à trouver ce genre typique d'héritière qui avait eu l'habitude d'être une enfant gâtée, et qui usait de son nom et du fait qu'elle soit une femme comme un substitut de compétence–

encore une de ces femmes aux sourcils épilés et à l'apparence exagérément soignée que l'on trouvait ordinairement à des postes de chefs de rayons dans les grands magasins.

Il était descendu de la dernière voiture d'un long train, bien loin du quai de la gare de Milford.

Sur les voies de garage alentours, il y avait le cliqueti des wagons de transport de marchandises, des grues et des pelleteuses qui descendaient le long de la voie principale en direction de la pente d'une ravine où les hommes étaient en train de niveler le lit de la future voie. Il avait commencé à marcher entre les voies de garage jusqu'au bâtiment principal de la gare. Puis il s'était arrêté.

Il avait vu une fille se tenant debout sur une pile de matériel arrimée sur un wagon plat. Elle était en train de regarder au loin en direction de la ravine, la tête bien relevée, des mèches de cheveux tirées par le vent. Son costume gris classique était comme une fine couche de métal recouvrant un corps mince contre cette étendue d'espace et de ciel inondée par le soleil. Son attitude avait la légèreté et l'inconsciente précision d'une arrogante assurance. Elle était en train d'observer le déroulement du travail, avec un regard sérieux et plein d'à propos, le regard de la compétence prenant le plaisir de sa propre fonction. On aurait dit en la voyant que c'était comme si c'était *sa* place, *son* instant et *son* monde, on aurait dit que prendre du plaisir à faire les choses était chez elle un état naturel, son visage était l'expression matérialisée et vivante d'une intelligence en action, un visage de jeune fille avec une bouche de femme, elle ne semblait pas avoir conscience de son corps autrement que comme un instrument grossier prêt à servir son but de quelque manière qu'elle eût put le souhaiter.

Se serait-il demandé à lui-même, un instant plus tôt, s'il avait gardé à l'esprit une image de la femme telle qu'il voulait la voir, il aurait répondu que non ; mais à ce moment là, en la voyant, il avait su que c'était cette image là, et que ça l'avait été depuis des années.

Mais il ne l'avait pas regardé comme il aurait regardé une femme. Il avait oublié où il s'était trouvé et pourquoi il était venu, il en avait été pris d'une sensation immédiate de joie infantile, du fait du plaisir de l'inattendu et du non-encore découvert, il avait été saisi par l'étonnement de réaliser combien il avait si rarement eu l'occasion de jouir de la vision de

quelque chose qu'il aimait vraiment, qu'il aimait dans sa pleine acceptation et pour ce que c'était ; il s'était trouvé en train de lever le regard vers elle, avec un léger sourire, comme il se serait trouvé en train de regarder une statue ou un paysage ; et ce qu'il en avait ressenti avait été le franc plaisir de la vue, le plaisir de la vision de l'esthétique la plus pure qu'il n'avait jamais ressenti auparavant.

Il avait vu un aiguilleur qui passait à proximité de lui et il lui avait demandé, en pointant un doigt :

"Qui est-ce ?"

"Dagny Taggart." avait répondu l'homme sans s'arrêter d'avancer.

Rearden s'était senti comme si les mots s'étaient coincés dans sa gorge. Il avait ressenti le début d'un courant qui lui avait coupé la respiration pour un instant, et qui avait parcouru lentement son corps, emportant dans sa suite une sentation de poids, une sensation de lourdeur épuisée qui ne lui avait laissé qu'une seule capacité. Il avait été conscient–avec une clarté inhabituelle–de l'endroit, du nom de la femme et de tout ce que cela impliquait, mais tout cela avait régressé en une sorte de périmètre extérieur et était devenu une pression qui l'avait laissé seul en son centre, tandis que la signification et l'essence de ce périmètre–et sa seule réalité–avait été le désir d'avoir cette femme, maintenant, ici, au sommet du chargement de ce wagon plat sous le plein soleil ; de l'avoir avant même qu'un seul mot ne fut prononcé entre eux, comme le premier acte de leur rencontre, parce que cela voudrait tout dire et parce qu'ils l'avaient gagné depuis longtemps déjà.

Elle avait tourné la tête. Dans la durée de la longue courbe de son mouvement de tête, ses yeux avaient rencontré les siens et s'étaient arrêtés. Il avait été certain qu'elle avait vu la nature de son regard, qu'elle en avait été saisie, mais qu'elle s'était cependant refusé à la nommer pour elle-même.

Ses yeux s'étaient déplacés et il l'avait vue parler à quelque homme qui se tenait à côté du wagon plat et qui prenait des notes.

Deux choses l'avaient alors frappé à cet instant : son retour vers sa réalité normale, et l'impact violent d'un sentiment de culpabilité. Il avait ressenti l'approche d'un moment qu'aucun homme ne peut totalement vivre sans en réchapper : un sentiment de haine contre lui-même d'autant plus terrible que

quelques parties de lui l'avaient refoulé et l'avaient fait se sentir encore plus *coupable*. Ce n'avait pas été une progression de mots, mais plutôt le verdict instantané d'une émotion, un verdict qui lui avait dit : "Alors c'est ça ta nature, c'était ça ta dépravation ; que le désir honteux que tu n'as jamais été capable de conquérir t'arrive en réponse à la seule vue de la beauté que tu as trouvé, qu'il arrive avec une violence que tu n'aurais pas cru possible, et que la seule liberté qu'il te reste est de la cacher et de t'en vouloir à toi-même, mais de ne jamais pouvoir t'en débarasser, aussi longtemps que cette femme et toi demeurerez en vie."

Il n'avait pas su combien de temps il était resté là, ni quelles sortes de ravages cet instant avait produit en lui. Tout ce qu'il avait pu préserver avait été la volonté de décider qu'elle ne devait jamais le savoir.

Il avait attendu jusqu'à ce qu'elle fût descendu jusqu'au sol et que l'homme qui prenait des notes se fut en allé ; et là il s'était approché d'elle et avait dit, froidement :

"Mademoiselle Taggart ? Je suis Henry Rearden."

"Oh !" ce n'avait été qu'un bref instant de surprise avant qu'il entende le calme et naturel, "Comment allez-vous, Monsieur Rearden."

Il avait su, sans se l'admettre, que le bref silence provenait de quelque équivalent de son propre sentiment : elle avait été heureuse qu'un visage qu'elle avait apprécié appartienne à un homme qu'elle pouvait admirer. Lorsqu'il avait entrepris de lui parler du sujet qui les avait fait se rencontrer, il avait adopté des manières plus dûrement abruptes que celles dont il n'avait jamais usé avec aucun de ses clients.

Maintenant, avec le recul et avec le souvenir de cette image d'une fille se tenant sur le chargement d'un wagon plat, et alors qu'il était en train de regarder le *Certificat de Don* posé sur son bureau, il avait le sentiment que c'était comme si leur rencontre avait été un choc unique, mêlant tous les jours et les doutes qu'il avait vécu entre ces deux évènements, et, à la lueur d'une explosion, à la vision du moment d'une somme finale, il vit la réponse à toutes ses questions.

Il se dit : « Coupable ?... plus coupable que je ne l'avais su, bien plus coupable que je ne l'aurais imaginé en ce jour… coupable du mal de damner comme de la culpabilité ce qui était *le meilleur* de moi-même. J'avais damné le fait que mon esprit

et mon corps ne faisaient qu'un, et que mon corps répondait aux valeurs de mon esprit. J'avais damné le fait que la joie est le cœur de l'existence, la puissance motrice de chaque être vivant, qu'elle est le besoin de notre corps comme elle est le but de notre esprit, que mon corps n'est pas une masse de muscles inanimés, mais un instrument capable de me procurer une expérience de joie superlative pour le faire s'unir à mon esprit. Que la capacité que j'ai damné comme une chose honteuse m'a laissé indifférent aux "filles de caniveaux", mais m'a donné un désir en réponse à la grandeur d'une femme.

Ce désir, que j'ai damné pour l'avoir trouvé obscène, n'avait pas été suscité par la vue de son corps, mais par la connaissance que l'adorable forme que j'avais vue exprimait l'esprit que j'avais été en train de voir à cet instant. Ce n'avait pas été "la femme en gris" qu'il m'avait fallu posséder, mais "la femme qui dirigeait une compagnie de chemin de fer".

Mais j'avais damné la capacité de mon corps à exprimer ce que j'éprouvais, j'avais damné, pour l'affront que cela lui faisait, le plus grand tribut que je pouvais lui faire ; exactement comme ils damnent ma capacité à traduire le travail de mon esprit sous la forme du *Rearden Metal*, exactement comme ils me damnent pour le pouvoir de transformer la matière afin qu'elle serve *mes* besoins. J'avais accepté leur code et avait cru, ainsi qu'ils me l'avaient appris, que les valeurs de l'esprit ne devaient rester qu'un désir impotent, non-exprimé dans l'action, non-traduit en une réalité, et que la vie du corps devait être vécue dans la *misère*, comme un accomplissement dégradant dépourvu de sens, et que ceux qui tentent d'en éprouver du plaisir devait être qualifiés "d'animaux inférieurs".

J'avais transgressé leur code, mais j'étais tombé dans le piège qu'ils avaient tendu, le piège d'un code conçu pour *être* transgressé. Je n'avais tiré aucune fierté de ma rébellion, je n'en avait tiré que de la culpabilité, je ne les avais pas damnés, je m'étais damné *moi-même* ; je n'avais pas damné leur code, j'avais damné *l'existence* et j'avais dissimulé mon bonheur, comme s'il avait été un "secret honteux".

J'aurais dû le vivre ouvertement, comme s'il avait été notre droit ; ou j'aurais dû faire d'elle ma femme comme elle l'était en vérité. Mais j'avais qualifié mon bonheur de "mal" et le lui avait fait porter comme une disgrâce.

Ce qu'ils veulent lui faire aujourd'hui, je l'avais fait en

premier. Je l'avais rendu *possible*.

Je l'avais fait–au nom de la miséricorde pour la femme la plus méprisable que je connaisse. Cela aussi, était leur code, et je l'avais accepté. J'avais cru qu'une personne était redevable d'un devoir envers une autre, sans qu'aucun paiement ne doive en être attendu en retour.

J'avais cru que c'était mon devoir d'aimer une femme qui ne me donnait rien, qui trahissait tout ce pourquoi je vivais, qui demandait *son* bonheur au prix du *mien*. J'avais cru que l'amour était une sorte de cadeau "statique" qui, une fois accordé, n'avait plus besoin d'être mérité ; exactement comme ils croient que la richesse est "une possession statique" qui peut être saisie et détenue *sans* faire d'effort pour cela. J'avais cru que l'amour était une "gratuité", et non pas une récompense qui se gagnait ; exactement comme ils croient qu'il est "juste" de demander une richesse *sans* avoir à la gagner.

Et exactement comme ils croient que leur besoin est un "droit de réclamation" sur mon énergie, j'avais cru que son désespoir était une réclamation sur ma vie. Pour le service de la "pitié" et non de la justice. J'avais enduré dix années de torture que je m'étais infligé à moi-même. J'avais placé la pitié au-dessus de ma propre conscience, et c'est ceci qui est le cœur de mon sentiment de culpabilité. Mon crime avait été commis quand je lui avais dit, "Selon toutes les valeurs qui sont les miennes, rester mariés sera une tromperie répugnante. Mais ces valeurs ne sont pas les tiennes. Je ne comprends pas les tiennes, je ne les ai jamais comprises, mais je les accepterai."

Et les voila, posées ici sur mon bureau, ces "valeurs" que j'avais acceptées sans comprendre. Ici se trouve la valeur de son amour pour moi, cet amour auquel je n'avais jamais cru, mais avais tenté d'épargner. Ici se trouve le produit final de ce qui n'est pas gagné.

J'avais pensé qu'il était acceptable de commettre l'injustice, aussi longtemps que j'en serais le seul à souffrir. Mais rien ne peux justifier l'injustice.

Et ceci est la punition pour accepter comme convenable le mal hideux qu'est l'immolation de soi. J'avais pensé que j'en aurais été la seule victime.

Et au lieu de ça, j'ai sacrifié la femme la plus noble au plus bas de tous les maux. Quand on agit par pitié au détriment de la justice, c'est le bien que l'on puni sur l'autel du mal ; quand on

sauve le coupable de la souffrance, c'est en même temps l'innocent que l'on force à souffrir.

Il n'y a *pas* d'échappatoire à la justice, il n'y a *rien* dans l'univers qu'il ne soit pas nécessaire de gagner où de payer, ni en matière ni en esprit ; et si le coupable ne paie pas, alors l'innocent devra payer pour lui.

Ce n'étaient pas les minables petits chapardeurs et pillards qui m'avaient battu ; je l'avais fait pour eux. Ils ne m'avaient pas désarmé ; j'avais jeté mon arme. Ceci est une bataille qui ne peut être menée à moins d'avoir les mains *propres* ; parce que le seul pouvoir de l'ennemi se situe dans ce qui *pèse* sur la conscience ; et j'avais accepté un code qui me faisait percevoir la force de mes mains comme un péché et comme de la salissure. »

— Avons-nous le *Metal*, Monsieur Rearden ?

Il regarda depuis le *Certificat de Don* posé sur le bureau jusqu'au souvenir de la fille sur le wagon plat. Il se demanda à lui-même s'il pouvait livrer aux pillards de l'esprit et aux gangsters de la presse l'être radieux qu'il avait vu à cet instant là. Pouvait-il continuer à laisser l'innocent subir le châtiment ? Pouvait-il lui laisser prendre la place qu'il aurait du occuper ?

Pouvait-il maintenant défier le code de l'ennemi, si la disgâce qui en découlerait retomberait sur *elle*, et non pas sur *lui* ; si les obscénités seraient adressées à elle et non à lui ; si elle aurait à combattre tandis qu'il serait épargné ? Pouvait-il laisser son existence être transformée en un enfer qu'il ne pourrait partager avec elle ?

Il baissa les yeux sur le *Certificat de Don*. « Dagny », se dit-il, « tu ne me laisserais pas le faire, si tu savais ; tu me haïras pour ça si tu l'apprends, mais je ne peux pas te laisser payer *mes* dettes. La faute était la mienne et je ne te lèguerai pas le châtiment qui est le mien. Même si on ne me laisse rien d'autre, au moins j'ai ça : que je vois la vérité, que je sois libre de leur "culpabilité", que je puisse maintenant relever la tête en me tenant droit, que je sais que *je* suis droit, pleinement droit et pour la première fois ; et que je demeurerait confiant à l'égard du premier commandement de mon code que je n'ai jamais transgressé : être un homme qui s'assume. »

« Je t'aime, » dit-il à la fille sur le wagon plat, comme si la lumière du soleil de cet été là était en train de lui toucher le front, comme si lui aussi était en train de se tenir droit sur une

terre libre sous un ciel ouvert, avec rien qui ne lui soit laissé à l’exception de lui-même.

— Et bien, Monsieur Rearden ? Allez-vous signer ? demanda le docteur Ferris.

Les yeux de Readen revinrent vers lui. Il avait oublié que Ferris était là ; il ne savait pas si Ferris avait été en train de parler, d’argumenter, ou attendait en silence.

Il saisit un stylo et, sans y regarder à deux fois, avec le geste léger d’un millionaire signant un chèque, il signa son nom aux pieds de la Statue de la Liberté, et repoussa le *Certificat de Don* de l’autre côté du bureau.

CHAPITRE

VII

LE MORATOIRE SUR LES CERVEAUX

— Où étiez-vous durant tout ce temps ? Eddie Willers demanda à l'ouvrier de la cafeteria du sous-sol ? puis ajouta, avec un sourire qui était un appel, un pardon et une confession de désespoir, « Oh, je sais, c'est moi qui ne suis pas venu ici pendant des semaines. »

Le sourire évoquait l'effort d'un enfant impotent tentant un geste de tâtonnement qu'il n'était plus en mesure d'exécuter. « Je suis venu ici une fois, il y a environ deux semaines, mais vous n'étiez pas là, ce soir là. J'avais peur que vous soyez parti… il y a tellement de gens qui disparaissent soudainement sans prévenir. J'ai entendu dire qu'il y en avait des centaines, comme ça, qui wagabondent à travers le pays. La police ne les a pas arrêté pour avoir abandonné leurs *jobs*… on les appelle des "déserteurs"… mais il y en a de trop, et en prison ils ont pas de quoi les nourrir, donc plus personne n'en a "rien à foutre", n'importe comment. J'ai entendu dire que les déserteurs ne font juste que de wagabonder, prendre des petits boulots, ou pire… Qui a du boulot à proposer, aujourd'hui ?... Ce sont nos meilleurs hommes que nous sommes en train de perdre, du genre de ceux qui ont été dans la "boîte" pendant vingt ans, ou même plus. Pourquoi fallait-il qu'ils les enchaînent à leurs boulots ? Ces gens là avaient pas l'intention de partir… mais maintenant ils "se cassent" au moindre problème, ils laissent tomber les outils par terre et ils prennent la porte, à n'importe quelle heure du jour ou de la nuit, en nous laissant avec n'importe quelle sorte de merde sur les bras… le genre de bonhommes qui avaient l'habitude de sauter du lit et d'arriver

ventre à terre chaque fois que la boîte avait besoin d'eux… Vous devriez voir le genre de déchets qu'on récupère pour combler les places vacantes ! Il y en a bien quelques-uns qui veulent bosser, mais ils ont peur même de leur propre ombre. Les autres sont le genre de déchet dont j'aurais jamais cru que ça existait pour de vrai… Ils prennent les boulots qu'on leur offre, et ils savent qu'on peut pas les mettre dehors une fois qu'ils ont mis un pied dans la place ; et à partir de là, ils nous font clairement comprendre qu'ils ont pas l'intention de bosser pour la paye qu'on leur donne, et qu'ils en avaient même jamais eu l'intention.

C'est le genre de gars qui trouve ça très bien comme ça… Ils sont très contents que ça se passe comme ça, maintenant. Vous pouvez imaginez, vous, qu'il y a des êtres humains qui sont contents *comme ça* ? Et bien, ils le sont… Vous savez, je pense pas que j'y crois vraiment… tout ce qui nous arrive depuis quelques temps. Ça arrive bien clairement, mais j'y crois pas. Je continue à penser que la folie, c'est un état où une personne peut pas dire exactement ce qui est *vrai*.

Bon, ce qui est vrai maintenant est complètement dingue… et si je l'acceptais comme une réalité, c'est moi qui serait dingue, vous croyez pas ?... Je continue de travailler, et je continue de me dire qu'ici ça s'appelle *Taggart Transcontinental*. Je continue d'attendre qu'elle revienne… que la porte pourrait s'ouvrir n'importe quand, et… oh, mon Dieu, je suis pas censé dire ça !... Quoi ? Vous le saviez ? Vous saviez qu'elle avait fichu le camp ?... Ils tiennent ça secret. Mais bon, tout le monde doit le savoir, seulement personne n'est censé en parler. Ils sont en train de dire aux gens qu'elle a pris "un congé". Elle est toujours officiellement notre vice-président exécutif. Je pense que Jim et moi devons être les seuls dans la boîte à savoir qu'elle a donné sa "dém" pour de bon.

Jim est mort de trouille que ses potes de Washington vont lui piquer sa "boîte", si jamais ça se savait qu'elle "s'est cassée". C'est supposé être "désastreux pour le moral de l'opinion public", quand une personne importante "se casse", et Jim veut pas qu'ils sachent qu'il se retrouve avec un "déserteur" en plein dans sa propre famille…

Mais c'est pas tout. Jim est complètement paniqué parce qu'il sait que les actionnaires, les employés et tous ceux qui font du *business* avec nous, perdront complètement confiance en

Taggart Transcontinental, s'ils apprennent qu'elle a "mis les voiles". La confiance ! Vous penseriez que ça compterait pas, aujourd'hui que personne puisse plus rien y faire. Et pourtant, Jim sait qu'on doit sauver quelques apparences de la grandeur à laquelle Taggart Transcontinental prétendait, autrefois. Et il sait que tout ce qu'il en restait est parti avec elle… Non, ils savent pas où elle est… Oui, moi je le sais, mais je leur dirai pas. Je suis *le seul* qui sait… Oh oui, ils ont bien essayé de le savoir. Ils ont essayé de me "tirer les vers du nez" de toutes les façons qu'ils ont pu, mais ça sert à rien.

Je le dirai à personne… Vous devriez voir le "phoque" bien dressé qu'on a maintenant à sa place… notre "nouveau vice-président exécutif". Oh ça c'est sûr qu'on en a un… En fait c'est comme si on en avait un, et qu'on en avait pas en même temps. C'est comme tout ce qu'ils font aujourd'hui… "ça marche pas et on le sait, mais c'est comme ça et puis c'est tout."

Son nom c'est Clifton Locey… il vient de l'équipe personnelle de Jim… Un "brillant" jeune progressiste de 47 ans et un ami personnel de Jim. Il est seulement censé être à sa place pour s'occuper de ses affaires pendant qu'elle est "en congé", et tout le monde sait bien qu'il est le nouveau vice-président exécutif.

Il donne les ordres… c'est à dire qu'il fait attention à ne *jamais* être surpris en train d'en donner un. Il se donne beaucoup de mal pour s'assurer qu'on pourra jamais lui reprocher d'avoir pris aucune décision, et que comme ça il sera jamais à blâmer pour quoi que ce soit.

Vous voyez, sa mission, c'est pas de diriger une compagnie ferroviaire, mais d'avoir "un bon *job*". Il a pas l'intention de faire marcher des trains… Il veut juste plaire à Jim.

Il en a "rien à secouer" s'il y a un train qui roule ou pas, du moment qu'il fasse bonne impression à Jim et auprès des "gars de Washington". Jusqu'à maintenant, il s'est arrangé pour faire venir deux hommes à lui : un jeune troisième assistant, pour *pas* faire suivre un ordre que "Monsieur Locey" *n'a jamais* donné ; et le directeur du fret, pour donner un ordre que "Monsieur Locey" a *vraiment* donné, ce que, seul, le directeur du fret ne pourrait pas prouver. Les deux ont déjà été *virés*, officiellement, par décision du *Conseil de l'Unification*…

Quand tout va bien–ce qui ne dure jamais plus d'une demi-heure–"Monsieur Locey" met son point d'honneur à nous

rappeler "que le temps de Mademoiselle Taggart est révolu." Mais dès qu'il commence à y avoir un problème, il m'appelle pour que je vienne le voir dans son bureau, et me demande–comme si on était "entre potes," et en plein milieu d'un sujet sans aucun rapport–"qu'est-ce que Madmoiselle Taggart faisait quand une catastrophe comme celle là arrivait ?" Je le lui dis, chaque fois que je peux. Je me dis que c'est pour Taggart Transcontinental, et… et qu'il y a des milliers de vies dans des dizaines de trains qui reposent sur nos épaules.

Entre les situations d'urgence "Monsieur Locey" se défoule sur moi n'importe comment… Il le fait d'une telle façon qu'il y a des fois où j'ai du mal à croire qu'il a besoin de moi.

Il veut que tout le monde comprenne bien qu'il change tout ce qu'elle avait mis en place, à propos de tous les détails qui sont pas importants, en fait, mais il fait "vachement gaffe" à pas changer tout ce qui est important. Le seul problème avec lui, c'est qu'il ne veut jamais clairement dire *quoi,* et *qui* est *quoi…*

Le premier jour où il a occupé son bureau, il m'a dit que c'était pas une bonne idée d'avoir une image de Nat Taggart accrochée au mur. "Nat Taggart" il a dit, "appartient à un obscur passé ; à l'âge de la *cupidité* et de l'*égoïsme*. Il n'est pas vraiment le symbole de notre 'politique progressiste moderne', et donc il pourrait faire 'mauvaise impression'. *Ils* pourraient m'identifier à lui."

"Non", je lui ai répondu comme ça, "*ils* ne le pourraient pas." Et j'ai enlevé le portait du mur…

Quoi ?... Non, elle est pas au courant de tout ça… J'ai pas communiqué avec elle. Pas une seule fois. Elle m'a dit de ne pas le faire…

La semaine dernière, j'ai failli partir. C'était à propos du *Spécial Chick*. Monsieur Chick Morrison, de Washington - qui diable il puisse être–est parti en tournée dans tous le pays pour parler du *décret* et pour "remonter le moral des gens", puisque l'ambiance est en train de sacrément "tourner au vinaigre" un peu partout.

Il a demandé un train spécial pour lui et quelques autres ; un wagon-lit, un wagon pour les réceptions privées, et un wagon-restaurant qui fasse bar et salon-fumoir. Le *Conseil de l'Unification* lui a accordé la permission de voyager à une vitesse de 160 kilomètres à l'heure, en raison–la *permission spéciale* dit–du fait qu'il s'agisse d'un *voyage de nature non-*

commerciale. Bon, O.K. C'est juste un voyage pour aller raconter aux gens qu'ils doivent continuer de se "casser le cul" à faire des profits dans le but de soutenir des hommes qui leurs sont supérieur en raison du fait que *eux* ils n'en font pas.

Bon, la-dessus, le problème qui nous est arrivé, c'est quand Monsieur Chick Morrison à demandé une locomotive Diesel pour son train. On n'en avait pas une à lui donner. Chaque *Diesel* que nous possédons est sur la route à tirer soit la *Comète,* soit un train de fret transcontinental, et on n'en a aucune de libre nulle part sur tout le réseau ; sauf… bon ça c'était une exception dont j'allais pas faire mention devant "Monsieur Clifton Locey".

Monsieur Locey a sauté au plafond en hurlant comme un beau diable qu'on ne pouvait pas refuser une demande de Monsieur Chick Morrison. Je ne sais pas quel est l'abruti qui lui a finalement dit qu'il y avait une *Diesel* qu'on gardait en secours à Winston, dans le Colorado, près de l'entrée du tunnel. Vous savez comment nos *Diesel*s tombent facilement en panne, aujourd'hui, elles sont toutes en train de faire leurs derniers jours ; donc vous pouvez comprendre pourquoi on doit garder cette *Diesel* de secours près de l'entrée du tunnel. J'ai expliqué tout ça à Monsieur Locey, je l'ai menacé, j'ai plaidé comme un avocat, je lui ai dit qu'elle avait fait notre règle la plus stricte que la gare de Winston ne soit jamais laissée sans une *Diesel* de secours. Alors il m'a dit de me souvenir qu'il ne s'appelait pas "Mademoiselle Taggart"–comme si j'avais pu l'oublier !–et que cette règle n'avait "ni queue ni tête" parce que rien n'était arrivé là-bas depuis des années, et que donc la gare de Winston pouvait bien se passer de cette *Diesel* pendant seulement une paire de mois, et qu'il n'allait pas commencer à s'en faire à propos d'une "catastrophe théorique dans un avenir uncertain", alors que nous étions prêts à faire face au désastre bien réel et bien *pratique*, et immédiat, de mettre Monsieur Chick Morrison en colère contre nous.

Bon, finalement le "Spécial Chick" a eu sa locomotive Diesel. Là-dessus, le directeur du secteur du Colorado "s'est cassé", et Monsieur Locey a donné le poste à un de ses potes. J'avais envi de "me casser", moi aussi. J'ai jamais eu autant envi de "me barrer". Mais bon, je l'ai pas fait, finalement…

Non, j'ai eu aucune nouvelle d'elle. J'en ai pas entendu un mot depuis qu'elle est partie. Pourquoi vous continuez de me

poser des questions comme ça, à propos d'elle. Oubliez ça. Elle reviendra pas… Je ne sais pas ce que c'est que j'aimerais bien voir arriver. Rien, je pense. Je vis juste jour après jour, et j'essaye de ne pas voir l'avenir. Au début, j'espérais que quelqu'un nous sauverait. Je pensais que peut-être ça serait Hank Rearden. Mais il a jeté l'éponge. Je sais pas ce qu'ils lui ont fait pour arriver à le faire signer, mais je sais que ça doit être quelque chose de terrible. C'est ce que tout le monde pense. Tout le monde parle à voix basse à propos de ça, en se demandant quel moyen de pression ils ont utilisé sur lui… Non, personne ne sait. Il a pas fait de déclaration publique et il refuse de voir tout le monde…

Mais, écoutez, je vais vous apprendre quelque chose d'autre dont tout le monde parle à voix basse, aussi–Approchez-vous un peu plus près, vous voulez bien ?–Je veux pas en parler trop fort. Ils disent qu'il semble qu'Orren Boyle était autant au courant de la publication du *Décret* depuis bien avant qu'il soit publié ; des semaines, ou même des mois avant, parce qu'il aurait commencé à reconstruire ses fourneaux pour la production, chez lui, du *Rearden Metal*, dans une de ses fonderies plus petite, un petit endroit obscur plus loin que la côte de l'Etat du Maine[1]. Il aurait été prêt à commencer à couler du *Rearden Metal* le jour même de la signature du papier de l'extorsion… je veux dire, quand le *Certificat de Don* a été signé. Mais–écoutez–la nuit avant qu'ils commencent à le couler, les hommes de Boyle étaient déjà en train de chauffer les fourneaux dans cet endroit sur là côte, quand ils auraient entendu une voix. Les gars n'auraient pas su d'où venait la voix. Si elle provenait d'un avion, d'une radio ou d'une sorte de haut parleur, mais c'était une voix d'homme, et elle aurait dit qu'on leur donnait dix minutes pour déguerpir.

Ils seraient partis. Ils auraient commencé à partir et ils se seraient dépêchés parce que la voix disait que c'était Ragnar Danneskjold. Dans la demi-heure qui a suivie, les fourneaux de Boyle auraient été rasés. *Rasés*, éffacés de l'endroit, sans qu'il en reste même une brique qui tienne debout. Ils disent que ça aurait été fait avec des canons de marine à longue portée, depuis quelque part loin dans l'Atlantique. Personne n'aurait vu le

1. Selon la description de l'auteur : un endroit situé tout au nord et sur la côte est des Etats-Unis, en bordure de la frontière avec le Québec, au Canada. *(N. d. T.)*

bateau de Danneskjold… C'est ce que les gens disent tout bas. Les media en ont pas dit un mot. Les gars à Washington disent que c'est juste une rumeur lancée par des semeurs de panique… Je sais pas si l'histoire est vraie. Moi je pense que c'est vrai. *J'espère* que c'est vrai… Vous savez, quand j'avais une quinzaine d'années, je me demandais souvent comment un homme pouvait devenir un criminel. Je pouvais pas comprendre qu'est-ce qui pouvait faire que ce soit possible.

Mais maintenant… maintenant je suis content que Ragnar Danneskjold a fait sauter ces fourneaux. Puisse Dieu le bénir et ne jamais les laisser le trouver, qui qu'il puisse être et où qu'il soit !... Oui, j'en suis arrivé à penser ça.

Bon, pendant combien de temps ils croient que les gens vont continuer à supporter ça ?... C'est pas trop dur pour moi, dans la journée, parce que je peux trouver de quoi m'occuper et que j'ai pas le temps de réfléchir, mais ça me rattrape la nuit. J'arrive plus à dormir. Je reste allongé dans mon lit pendant des heures… Oui–si vous voulez le savoir–c'est parce que je suis inquiet à propos d'elle ! Je suis mort de trouille pour elle. Woodstock[1], c'est juste un misérable petit "trou perdu", à des kilomètres de tout, et la *Loge Taggart* est à plus de trente kilomètres plus loin, trente kilomètres de voies ferrées rouillées et abandonnées de tout, en pleine forêt. Comment je pourrais le savoir, ce qui pourrait lui arriver là-bas, seule, et avec le genre de *gangs* qui traînent à travers tout le pays, les nuits, maintenant–et en particulier dans un endroit comme les *Berkshires* ?... Oh, je sais, je devrais pas y penser. Je sais bien qu'elle peut se débrouiller toute seule. Seulement j'aurais voulu qu'elle me laisse un numéro de téléphone. J'aimerais bien aller faire un tour là-bas. Mais elle m'a dit de pas venir.

Je lui ai dit que j'attendrais… Vous savez, je suis content que vous soyez là, ce soir. Ça me fait du bien… de bavarder un peu avec vous, et… juste de vous voir ici, quoi. Vous allez pas disparaître comme tous les autres, non ?... Quoi ? La semaine

---

1. Il existe plusieurs endroits du nom de Woodstock, aux Etats-Unis, mais selon la description qu'en fait Ayn Rand en 1957, il s'agirait bien de ce petit hameau situé dans l'Etat de New York qui devait prêter son nom au célèbre Festival de Woodstock de 1969, qui se déroula, en réalité, à 69 kilomètres au sud-est du hameau de Woodstock, 12 ans après la première publication de ce livre. Woodstock est situé à quelques kilomètres au nord-est de la ville de New York. C'est un village qui comptait 2187 habitants en 2000. *(N. d. T.)*

Prochaine ?... Oh, en vacances Pour combien de temps ? Combien ça coûterait un mois entier de vacances ?... J'aimerais bien pouvoir le faire aussi ; prendre un mois à mes frais. Mais ils me laisseraient pas partir… Vraiment ? Je vous envie… Je vous aurais pas envié, il y-a seulement quelques années. Mais maintenant… maintenant je voudrais foutre le camp. Maintenant je vous envie ; si vous avez été capable de prendre un mois à chaque été depuis douze ans. »

***

C'était une route sombre, mais elle menait vers une nouvelle direction. Rearden marchait depuis son usine ; pas vers sa maison, mais vers la ville de Philadelphie.

Ça représentait une grande distance, à pied, mais il avait voulu le faire ce soir là, ainsi qu'il l'avait fait chaque soir depuis la semaine dernière. Il se sentait en paix dans l'obscurité vide de la campagne, sans rien d'autre que les formes noires des arbres autour de lui, sans aucun autre mouvement que celui de son propre corps et des branches remuant dans le vent, sans aucune autre lumière que les lentes étincelles des lucioles papillonant dans les buissons. Les deux heures de marche qui séparaient l'usine de la ville étaient son moment de répit.

Il avait déménagé de sa maison pour prendre un appartement dans Philadelphie. Il n'avait donné aucune explication ni à sa mère, ni à Philip ; il n'avait rien dit, excepté qu'ils pouvaient rester dans la maison s'ils le désiraient, et que Mademoiselle Ives se chargerait de régler leur factures. Il leur avait demandé de dire à Lillian, quand elle rentrerait, de ne pas chercher à le revoir. Ils l'avaient regardé dans un silence terrifiant.

Il avait donné un chèque en blanc à son avocat, et avait dit : « Obtenez-moi un divorce, pour les motifs que vous voulez et quelqu'en soit le prix. Je ne veux pas entendre parler des moyens que vous utiliserez, de combien de juges vous achéterez ou si vous jugez nécessaire d'organiser une scène portant préjudice à ma femme. Faites ce que vous voulez. Mais il n'est pas question de payer quelque pension que ce soit, ni de partager quoi que ce soit. »

L'avocat l'avait regardé avec l'esquisse d'un sourire sage et triste, comme s'il s'agissait d'un évènement auquel il s'attendait depuis longtemps déjà. Il avait répondu :

« O.K. Hank. Ça peut s'arranger. Mais ça prendra un peu de temps. »

« Faites en sorte que ça aille le plus vite que vous le pouvez. »

Personne ne lui avait posé de questions à propos de la signature du *Certificat de Don*. Mais il avait bien remarqué que les hommes à l'usine le regardaient désormais avec une sorte de curiosité intriguée, presque comme s'ils s'attendaient à voir les cicatrices de quelque torture physique sur son corps.

Il ne ressentait rien, rien d'autre que la sensation d'un paisible crépuscule qui se déroulait avec constance, telle une étendue de laitier se formant sur le métal liquéfié quand il devient une croute et englouti la dernière bulle de luminosité blanche. Il était indifférent à la pensée des pillards qui allaient maintenant fabriquer du *Rearden Metal*. Son désir de conserver ses droits de propriété et de fièrement être le seul à le commercialiser avait été sa forme de respect à l'égard de ses frères les hommes, sa croyance que de faire des échanges avec eux était un acte honorable. La croyance, le respect et le désir s'étaient éteints. Il n'exprimait désormais aucune curiosité de savoir ce que les hommes fabriquaient, ce qu'ils vendaient, où ils achetaient son *Metal* ou si aucun d'entre-eux saurait qu'il avait été le sien. Les formes humaines, dont il croisait le chemin dans les rues de la ville, n'étaient pour lui que des objets physiques sans aucune signification. La campagne–avec l'obscurité qui lavait toutes les traces de l'activité humaine, ne laissant seulement qu'une terre vierge qu'il avait été autrefois capable de modeler–était réelle.

Il avait un pistolet dans sa poche, ainsi que le lui avait recommandé les policiers des voitures de patrouilles reliées par radio qui sillonnaient les routes ; ils l'avaient averti qu'aucune route n'était sûre dès la nuit tombée, de nos jours. Il se disait, avec un soupçon d'amusement cynique, que l'on aurait eu bien besoin du pistolet à l'usine, et pas pour faire face à la paisible sécurité de la solitude et de la nuit ; que pouvait bien lui prendre quelque wagabond affamé, comparé à ce que venaient de lui prendre les hommes qui prétendaient être ses protecteurs ?

Il marchait vite et sans effort, se sentant apaisé par une forme d'activité qui lui semblait naturelle. C'était sa période d'accoutumance à la solitude, se disait-il ; il devait apprendre à vivre sans aucune conscience des gens, une conscience qui

désormais le paralysait avec révulsion. Il avait par une fois bâti sa fortune, en débutant dans la vie avec les mains vides ; maintenant il devait reconstruire sa vie, en débutant avec un esprit vide.

Il s'accorderait une courte période d'accoutumance, s'était-il dit, après quoi il réclamerait la seule valeur incomparable qui lui restait encore, l'unique désir qui était demeuré pur et entier : il irait vers Dagny.

Deux commandements avaient grandi dans son esprit : l'un était un devoir, l'autre était un souhait passionné. Le premier était de ne jamais laisser Dagny apprendre la raison de sa reddition devant les pillards ; la seconde était de lui dire les mots qu'il aurait dû connaître lors de leur première rencontre, et qu'il aurait dû les lui dire dans le couloir de la maison de Wyatt.

Il n'y-avait rien d'autre que la forte illumination du ciel étoilé de la nuit d'été pour le guider tandis qu'il marchait, mais il ne pouvait distinguer l'autoroute et les restes d'un muret de pierre au-devant, au croisement des petites routes de campagne. Le muret n'avait plus rien à protéger, seulement une étendue d'herbes folles, un saule qui s'épenchait au-dessus de la route, et, plus avant dans le lointain, les ruines d'une ferme dont la toiture éventrée laissait entrevoir la lumière des étoiles.

Il marchait, en pensant que même cette vision retenait encore le pouvoir d'avoir une valeur : elle lui offrait la promesse d'une longue bande d'espace vierge de toute intrusion humaine.

L'homme qui s'avança soudainement sur la route, comme depuis nulle part, devait venir de depuis derrière le saule, mais si rapidement qu'il sembla que c'était comme s'il avait bondi depuis le milieu de l'autoroute. La main de Rearden plongea dans la poche vers le pistolet, mais elle s'interrompit ; il sut–par la fière posture du corps se tenant bien droit et à découvert, par la ligne droite des épaules se découpant contre le ciel étoilé–que l'homme n'était pas un bandit. Lorsqu'il entendit la voix, il sut que l'homme n'était pas un mendiant.

— Je dois vous parler, Monsieur Rearden.

La voix avait la fermeté, la clarté et la courtoisie spéciale si particulière qui sont communes aux hommes habitués à donner des ordres.

— Allez-y, dit Rearden, « pour autant que n'ayez pas l'intention de me demander de l'aide ou de l'argent. »

Les vêtements de l'homme étaient frustes, mais efficacement

simples. Il portait un pentalon noir, et un coupe-vent bleu foncé maintenu bien fermé jusqu'à la hauteur de sa gorge qui prolongeait les lignes de sa longue et mince silhouette. Il portait une casquette bleu-nuit, et tout ce qui pouvait être vu de son corps dans la nuit était ses mains, son visage, et un peu de cheveux blonds dorés aux tempes.

Les mains ne tenaient pas d'armes, seulement un paquet enveloppé de toile qui était à peu près de la taille d'une cartouche de cigarettes.

— Non, Monsieur Rearden, dit-il, « je n'ai pas l'intention de vous demander de l'argent, mais de vous en rendre. »

— De me "rendre" de l'argent.

— Oui.

— Quel argent ?

— Un petit accompte à valoir sur une dette importante.

— Que vous me devriez ?

— Non, pas moi. C'est seulement une somme symbolique, mais je veux que vous l'acceptiez comme preuve que si nous vivons encore assez longtemps, vous et moi, alors chaque dollar de cette dette vous sera rendu.

— Quelle dette ?

— L'argent qui vous a été pris par la force.

Il tendit le paquet à Rearden, en en ouvrant la toile.

Rearden vit le reflet des étoiles courir comme du feu le long d'une surface douce et réfléchissante.

Il sut, par la couleur et la texture, que ce qu'il tenait dans sa main était un lingot d'or massif.

Il regarda depuis la barre jusqu'au visage de l'homme, mais ce visage paraissait plus dur et encore moins parlant que la surface du métal.

— Qui êtes-vous ? demanda Rearden.

— L'ami de celui qui n'a pas d'amis.

— Etes-vous venu jusqu'ici pour me donner ceci ?

— Oui.

— Voulez-vous dire que vous deviez m'accoster la nuit sur une route déserte dans le but, non pas de me voler, mais de me donner un lingot d'or ?

— Oui.

— Pourquoi ?

— Quand un vol est accompli en plein jour avec la bénédiction de la justice, ainsi que cela se produit aujourd'hui,

alors tout acte d'honneur ou de restitution doit se dérouler caché sous terre.

— Qu'est-ce qui vous fait penser que j'accepterais un cadeau de ce genre ?

— Ce n'est pas un cadeau, Monsieur Rearden. C'est votre *propre* argent. Mais j'ai une faveur à vous demander. Il s'agit d'une requête, et non d'une condition, car il ne peut y avoir de choses telle que la "propriété conditionnelle". L'or est à vous, et par conséquent vous êtes libre d'en faire l'usage que vous voulez. Mais j'ai risqué ma vie pour vous l'apporter ce soir, et c'est pourquoi je vous demande comme une faveur que vous le sauvegardiez pour l'avenir, ou que vous le dépensiez pour vous-même. Pour rien d'autre que *votre* confort et *votre* plaisir personnel. Ne le donnez pas et, par-dessus tout, ne l'investissez pas dans votre affaire.

— Pourquoi ?

— Parce que je ne veux pas qu'il bénéficie à quiconque d'autre que vous ? Autrement, j'aurais failli à un serment que j'ai fait il y a longtemps ; comme je suis en train de violer tous les serments que je m'étais imposé en vous parlant ce soir.

— Que voulez-vous dire ?

— J'ai passé pas mal de temps à collecter cet argent pour vous. Mais je n'avais pas l'intention de vous voir, ou de vous en parler ou de vous en donner avant beaucoup plus tard.

— Alors pourquoi l'avez-vous fait ?

— Parce que je ne pouvais pas le supporter plus longtemps.

— Supporter quoi ?

— J'ai considéré que j'ai vu tout ce qu'on pouvait voir et qu'il n'y avait rien que je ne pouvais supporter de regarder. Mais lorsqu'ils vous ont pris votre *Rearden Metal*, c'était trop, même pour moi. Je sais que vous n'avez pas besoin de cet or en ce moment. Ce dont vous avez besoin est la justice qu'il représente, et de savoir qu'il y a des hommes auxquels la justice importe.

Luttant pour ne pas céder à une émotion qu'il sentait monter en lui à travers son étonnement, au-delà de tous ses doutes, Rearden essaya d'étudier le visage de l'homme, à la recherche de quelque indice qui lui permettrait de comprendre. Mais il n'y avait aucune expression sur le visage ; il n'avait pas changé une seule fois tandis que l'homme avait parlé ; on aurait dit que cet homme avait perdu depuis longtemps la capacité d'avoir des

émotions, et que ce qui restait de lui n'était que des caractéristiques physiques qui semblaient à la fois implacables et mortes. Avec un soupir d'étonnement, Rearden se trouva à penser que ce n'était pas le visage d'un homme, mais celui d'un *ange vengeur*.

— Pourquoi vous en êtes-vous soucié ? demanda Rearden, « Qu'est-ce que je représente pour vous ? »

— Bien plus que vous n'avez de raisons de le suspecter. Et j'ai un ami pour qui vous représentez bien plus que vous n'en saurez jamais. Il aurait donné n'importe quoi pour se trouver à côté de vous aujourd'hui. Mais il ne peut pas venir vous voir. Et donc je suis venu pour lui.

— Quel ami ?

— Je préfère ne pas le nommer.

— Avez-vous dit que vous avez passé beaucoup de temps à collecter cet argent pour moi ?

— J'ai collecté bien plus que ça. Il fit un hochement de tête en direction de l'or. Je le détiens en votre nom et je vous le remettrai quand le temps sera venu. Ceci n'est qu'un échantillon, comme preuve qu'il existe, et si vous atteignez le jour où vous vous trouverez dérobé de ce qu'il reste de votre fortune, je veux que vous vous souveniez que vous avez un compte en banque largement approvisionné qui vous attend.

— Quel compte ?

— Si vous tentez de vous figurer tout l'argent que l'on vous a pris par la force, vous saurez que votre compte représente une somme considérable.

— Comment l'avez-vous collecté ? D'où vient cet or ?

— Il a été pris à ceux qui vous ont volé.

— Pris par qui ?

— Par moi.

— Qui êtes-vous ?

— Ragnar Danneskjold.

Rearden le regarda pendant un long moment, immobile, puis il laissa le lingot d'or tomber de ses mains.

Les yeux de Danneskjold ne suivirent pas la chute du lingot d'or sur le sol, mais demeurèrent fixés sur Rearden sans aucun changement d'expression.

— Préféreriez-vous que je sois un citoyen respectueux de la loi, Monsieur Rearden ? Si c'est le cas, quelle loi dois-je respecter ? Le *Décret 10-289* ?

— Ragnar Danneskjold… dit Rearden comme s'il était en train de voir d'un seul coup la dizaine d'années qui venaient de s'écouler, comme s'il était en train de regarder l'énormité d'un crime qui s'était étalé sur dix ans et se résumait à deux mots.

— Considérez les choses avec plus d'attention, Monsieur Rearden. Il n'y a plus que deux modes de vie restant aujourd'hui : être un pillard qui vole des victimes désarmées, ou être une victime qui œuvre pour le bénéfice de ceux qui la dépouillent. J'ai choisi de n'être ni l'un, ni l'autre.

— Vous avez choisi de vivre par le moyen de la force, comme le reste d'entre-eux.

— Oui… ouvertement. Honnêtement, si vous voulez. Je ne vole pas les hommes qui ont les poings liés, ou qui sont privés de leur liberté par le biais de textes et d'obligations malhonnêtes. Je n'attends aucune collaboration de la part de mes victimes. Je le leur raconte pas que j'agi au nom de leur propre bien. Je mets ma vie en jeu à chacune de mes rencontres avec les hommes, et je leur donne une chance de rivaliser avec leurs armes et leurs cerveaux contre moi, en combat loyal… “Loyal” ? C'est moi contre les forces, et les armes organisées et concertées, les avions et les bateaux de cinq continents. Si c'est un jugement moral que vous aimeriez prononcer, alors qui est l'homme de la moralité la plus haute : moi, ou Wesley Mouch ?

— Je n'ai pas de réponse à vous donner. dit Rearden d'une voix basse.

— Pourquoi devriez-vous être choqué, Monsieur Rearden ? Je ne fais que m'adapter au système que mes frères les hommes ont établi. S'ils croient que la force est le moyen de dialogue le plus adapté, je leur donne ce qu'ils demandent. S'ils croient que le but de ma vie est de les servir, laissez-les tenter de mettre ce crédo en application. S'ils croient que mon esprit est leur propriété… laissez-les venir tenter de le prendre.

— Mais quelle sorte de vie avez-vous choisi ? A quel but avez-vous dédié votre esprit ?

— Au but de mon amour ?

— Qui est ?

— La justice.

— Servie en choisissant de vous faire pirate ?

— En travaillant pour le jour où je n'aurai plus besoin d'être un pirate.

— Quel est ce jour ?

— Le jour où vous serez libre de réaliser un profit avec le *Rearden Metal*.

— Oh mon Dieu ! s'écria Rearden en riant, mais avec une voix désespérée, « c'est ça *votre* ambition ? »

Le visage de Danneskjold ne changea pas.

— C'est ça.

— Espérez-vous vivre assez longtemps pour voir ce jour là ?

— Oui. Pas vous ?

— Non.

— Alors qu'attendez-vous encore de la vie, Monsieur Rearden ?

— Rien.

— Pourquoi travaillez-vous ?

Rearden le regarda bien en face.

— Pourquoi me demandez-vous ça ?

— Pour vous faire comprendre pourquoi je ne pense pas comme vous.

— N'espérez jamais que j'approuve les actions d'un criminel.

— Je ne l'espère pas. Mais il y a quelques petites choses que je voudrais vous aider à voir.

— Même si elles sont vraies, les choses dont vous parlez, pourquoi avez-vous choisi d'être un bandit ? Pourquoi n'êtes vous pas simplement parti, comme… Il s'interrompit.

— Comme Ellis Wyatt, Monsieur Rearden ? Comme Andrew Stockton ? Comme votre ami, Ken Danagger ?

— Oui !

— Aprouveriez-vous cela ?

— Je… Il s'interrompit, choqué par ses propres mots qu'il s'apprêtait à prononcer.

Son choc suivant fut de voir Danneskjold sourire : c'était comme de voir le premier vert du printemps apparaître sur les faces sculptées d'un iceberg. Rearden réalisa soudainement, pour la première fois, que le visage de Danneskjold était plus que beau, qu'il avait l'étonnante beauté de la perfection physique–les caractéristiques fières et dures, la bouche dédaigneuse d'une statue de Viking–et que cependant il n'en avait pas été conscient, presque comme ci l'austérité morte du visage s'était opposée à l'impertinence d'une telle appréciation.

Mais le sourire était brillant de vie.

— Moi je l'aprouve, Monsieur Rearden. Mais j'ai choisi une

mission de mon cru toute particulière. J'en ai après un homme que je veux détruire. Il est mort il y a bien des siècles, mais aussi longtemps que la dernière trace de lui ne sera pas effacée de l'esprit des hommes, il n'y aura pas de monde décent dans lequel nous pourrons vivre.

— Quel homme ?

— Robin des Bois.

Rearden le regarda d'un air ahuri, sans comprendre.

Il était l'homme qui *volait aux riches pour donner aux pauvres*. Et bien moi, je suis l'homme qui vole les pauvres pour donner aux riches… ou, pour être plus exact, l'homme qui vole les "pauvres voleurs" pour rendre aux riches productifs ce qui leur a été dérobé.

— Que diable êtes-vous en train d'essayer de me faire comprendre ?

— Si vous vous souvenez des histoires que vous avez lu à propos de moi dans les journaux, avant qu'ils arrêtent de les publier, alors vous savez que je n'ai jamais volé un bateau appartenant à des intérêts privés, et que je n'ai jamais volé aucune propriété privée. Et que je n'ai jamais volé non plus un navire militaire… parce que le propos de la flotte militaire est de protéger contre la violence les citoyens qui paient pour cela, lequel principe est la fonction propre d'un gouvernement. Mais en revanche, j'ai saisi chaque bateau en connexion avec les pillards, le pillage et l'escroquerie organisés qui se sont trouvés à portée de mes canons, chaque bateau "humanitaire", gouvernemental ou non, bateau "d'aide publique", bateau transportant des prêts, transportant des cadeaux ; tous les bateaux transportant une cargaison de biens pris à quelques hommes par la force, ou par l'escroquerie intellectuelle, pour le bénéfice non mérité et non payé de quelques autres.

J'ai saisi les bateaux qui naviguaient sous le pavillon de l'idée que je combats : l'idée que le *besoin* est une idole sacrée requiérant des sacrifices humains… que le besoin de quelques hommes est la lame d'une guillotine suspendue au-dessus du cou des autres… que nous devons tous vivre avec notre travail, nos espoirs, nos projets, abandonnés à la merci de l'instant où cette lame tombera sur notre cou… et que la mesure de notre compétence et de notre intelligence est la mesure du danger que nous courons, tant et si bien que notre succès fera tomber nos têtes dans le panier, tandis que l'échec et la médiocrité nous

donnera le droit de tirer la corde.

Ceci est l'horreur que Robin des Bois a immortalisé comme un idéal de justice populaire vertueuse. Il est dit qu'il se battait contre des pillards au pouvoir, et qu'il a retourné les biens pillés à ceux auxquels on les avait volés, mais ceci n'est pas le sens que d'aucuns donnent à la légende qui a survécu. On se souvient de lui, non pas comme d'un champion de la propriété, mais comme d'un champion du *besoin* ; non comme un défenseur de la victime du vol, mais comme d'un fournisseur du pauvre. On le tient pour avoir été le premier homme qui a endossé une aura de vertu, en pratiquant la charité avec de la richesse qu'il ne possédait pas, en distribuant au hasard des biens qu'il n'avait pas produit, en faisant payer aux autres *le luxe* de *sa* pitié.

Il est l'homme qui devint le symbole de l'idée que le besoin–et non pas l'accomplissement personnel–est la source des droits que nous n'avons pas à produire, mais seulement à *vouloir* ; que ce qui est gagné ne nous appartient pas, mais que ce qui n'est pas gagné l'est.

Il est devenu une justification de chaque *médiocre* qui, lorsque que se trouvant incapable de s'assumer et de subvenir à sa propre existence, a demandé le pouvoir de disposer de la propriété de ceux qui lui sont supérieurs, en proclamant sa volonté de dévouer sa vie à ses inférieurs au prix de voler ceux qui lui sont supérieurs.

C'est la plus vile des créatures… le double parasite qui vit de la peine, des pauvres, et du sang du riche ; lesquels hommes en sont venus à regarder cela comme un "idéal moral". Et tout cela nous a amené vers un monde où plus un homme est capable de produire, et plus il s'approche de la perte de tous ses droits, jusqu'à ce que–si sa compétence et son intelligence sont assez grandes–il devienne une créature sans droits livrée comme une proie au premier venu ; tandis qu'au même moment, dans le but d'être placé au-dessus des droits, au-dessus des principes, au-dessus de la moralité, d'être placé au-dessus de tout ce qu'on lui permet–même le pillage et le meurtre–tout ce qu'un homme a à faire et d'être "dans le besoin".

Ne vous demandez vous pas pourquoi le monde est en train de s'effondrer autour de nous ? C'est ça que je combats, Monsieur Rearden.

Jusqu'à ce que les hommes apprennent que de tous les symboles humains, Robin des Bois est le plus immoral et le plus méprisable, il n'y aura pas de justice sur Terre et aucune façon de survivre pour l'humanité.

Rearden écoutait en sentant son esprit s'engourdir. Mais sous l'engourdissement, telle la première pousse sortant de la graine sous la surface, il ressentit une émotion qu'il ne pouvait identifier, si ce n'est qu'elle semblait familière et très lointaine, comme quelque chose qu'il avait vécu avant d'y avoir renoncé, il y avait bien longtemps.

— Ce que je suis en vérité, Monsieur Rearden : un *policier*. C'est le rôle du policier de protéger les hommes des criminels… les criminels étant ceux qui saisissent la richesse par la force. C'est le rôle du policier de récupérer la propriété volée et de la retourner à ses propriétaires. Mais lorsque le vol devient le propos de la loi, et que le devoir du policier devient, non pas la protection, mais le pillage de la propriété… alors c'est le hors-la-loi qui doit devenir un policier.

J'ai vendu les cargaisons que j'ai récupérées à quelques-uns de mes clients spéciaux, dans ce pays, qui me paient en or. Aussi, j'ai vendu mes cargaisons aux passeurs et aux marchands du marché noir des Etats Populaires d'Europe.

Savez-vous quelles sont les conditions de vie dans les Etats Populaires d'Europe ? Depuis que la production et le commerce–et non pas la violence physique et morale–ont été *décrétés* crimes, les meilleurs hommes de l'Europe n'ont pas eu d'autre choix que de devenir des “criminels”. Les conducteurs d'esclaves de ces Etats sont maintenus au pouvoir par leurs compagnons pillards, depuis des pays qui ne sont pas encore totalement exsangues, tel que ce pays même. Je ne laisse pas les aides qui leur sont destinées leur parvenir. Je vends ces biens, pour les prix les plus élevés que je puisse en obtenir, à ceux qui enfreignent la loi en Europe, et je les leur fais payer en or. L'or est la *valeur objective*, le moyen pour chacun de préserver sa richesse–c'est-à-dire le fruit de son travail–et son avenir. Personne n'a le droit d'avoir de l'or en Europe, sauf les “amis de l'humanité” qui tiennent “la baguette”, qui crient sur les toits qu'ils le consacrent “au bien” de leurs victimes.

Ceci est l'or que mes clients les passeurs obtiennent pour me payer.

Comment ? En utilisant la même méthode que celle que j'utilise pour récupérer les biens. Après quoi je retourne l'or à ceux auxquels ces biens ont été volés… à vous, Monsieur Rearden, ainsi qu'à d'autres hommes comme vous.

Rearden saisit la nature de l'émotion qu'il avait oubliée. C'était une émotion qu'il avait ressenti quand, à l'âge de quatorze ans, il avait regardé son premier chèque de paye ; quand, à l'âge de vingt-quatre, il avait été nommé directeur général des mines de minerai de fer ; quand, alors qu'il était le propriétaire de ces mines, il avait adressé, en son propre nom, la première commande pour le nouvel équipement qui lui était nécessaire à cette époque, à la Twentieth Century Motors ; une émotion qui avait été une excitation joyeuse et solennelle, le sentiment de gagner *sa place* dans un monde qu'il respectait, et d'avoir gagné la reconnaissance d'hommes qu'il admirait.

Durant près de deux décennies, cette émotion là avait été enterrée sous une montagne de désastres, alors que les années avaient empilé couche grise sur couche grise de mépris, d'indignation, de sa lutte pour ne pas regarder autour de lui, pour ne pas voir ceux qui s'en accomodaient bien, pour ne rien attendre des hommes, et pour conserver comme une vision toute personnelle, depuis entre les quatre murs de son bureau, le sentiment de ce monde là depuis lequel il avait espéré *s'élever*. Pourtant cette émotion était encore là, surgissant depuis sous la catastrophe ; ce sentiment de vif intérêt, d'écouter la voix lumineuse de *la raison* avec laquelle on pouvait communiquer, échanger et *vivre*.

Mais c'était la voix d'un pirate parlant d'actes de violence, qui lui offrait ce substitut pour son monde de raison et de justice. Il ne pouvait l'accepter ; il ne pouvait perdre quelque reste que ce soit de la vision qu'il gardait encore. Il écoutait, souhaitant pouvoir s'échapper, tout en sachant pourtant qu'il n'en manquerait pas un mot.

— Je dépose l'or dans une banque… dans une banque fonctionnant sur le principe de l'or comme standard de valeur, Monsieur Rearden… sur les comptes d'hommes qui en sont les propriétaires *de droit*. Ceux-ci sont des hommes de compétence et d'intelligence supérieure qui ont fait leurs fortunes par l'effort personnel, par le libre échange, en n'utilisant aucun moyen d'obligation ni aide du gouvernement. Ils sont les grandes victimes qui ont contribué le plus, et on souffert les plus grandes injustices en retour. Leurs noms sont écrits sur mon *livre des restitutions*. Chaque cargaison d'or que je rapporte est divisée entre eux et déposée sur *leurs* comptes bancaires.

— Qui sont-ils ?

— Vous êtes l'un d'entre-eux, Monsieur Rearden. Je ne peux pas calculer tout l'argent qui vous a été extorqué… en taxes déguisées, en règlements, décrets et lois, en temps gaspillé, en efforts perdus, en énérgie consacrée à surmonter des obstacles artificiels. Je ne peux pas en calculer la somme, mais si vous souhaitez en voir la magnitude… regardez autour de vous. La mesure de cette misère qui se répand dans le pays qui fut autrefois prospère, est la mesure de l'injustice dont vous avez souffert. Si les hommes refusent de payer la dette qu'ils vous doivent, ceci est la manière selon laquelle ils devront vous la rembourser. Mais il y a une partie de la dette qui est *calculée* et *enregistrée*. C'est la partie dont j'ai fait ma mission de la collecter et de vous la retourner.

— Et qu'est-ce que c'est que *ça* ?

— Votre impôt sur le revenu, Monsieur Rearden.

— Quoi ?

— Votre impôt sur le revenu pour les douze dernières années.

— Vous avez l'intention de me reverser cet argent ?

— Intégralement, et en or, Monsieur Rearden.

Rearden éclata de rire ; il rit comme un jeune garçon, de simple amusement, de la réjouissance de l'incroyable.

— Bon Dieu ! Vous êtes un "policier" et un "inspecteur des impôts" aussi ?

— Oui. répondit gravement Danneskjold.

— Vous n'êtes pas sérieux, à propos de celle là, dites-moi ?

— Est-ce que j'ai l'air de plaisanter ?

— Mais c'est absurde !

— Un peu plus absurde que le *Décret 10-289* ?

— Ce n'est pas vrai, ni possible ?

— Est-ce que seul le mal est *réel* et *possible* ?

— Mais…

— Etes-vous sûr que la mort et les taxes sont votre seule certitude, Monsieur Rearden ? Et bien, je ne peux pas faire grand-chose pour le premier, mais si je lève le poids des secondes, les hommes pourraient bien comprendre le lien *qu'il y a* entre les deux, et quelle vie plus longue et plus heureuse ils ont le pouvoir de réaliser. Ils pourraient bien apprendre à tenir la vie et la production de biens et d'intelligence–et non la mort et les taxes– pour les deux valeurs absolues et comme base de leur code moral.

Rearden le regarda sans rire. La grande et mince silhouette,

avec le coupe-vent serré mettant en évidence une agilité musculaire entraînée, était celle d'un aventurier ; le visage de marbre austère était celui d'un juge ; la voix sèche et claire était celle d'un comptable efficace.

— Les pillards ne sont pas les seuls à tenir à jour des dossiers sur vous, Monsieur Rearden. Je le fais *aussi*. J'ai, dans mes dossiers, des copies de tous vos avis d'imposition pour les douze dernières années, et c'est la même chose pour tous mes autres clients. J'ai des amis occupant des postes dans quelques endroits surprenants qui obtiennent les copies dont j'ai besoin. Je réparti l'argent entre mes "clients" selon les montants qui leur ont été extorqués. La plupart de mes comptes ont été maintenant restitués à leurs propriétaires. Le votre est le plus important restant à régler.

Le jour où vous serez prêt à le réclamer… le jour où je serai certain que pas un *penny* qui s'y trouve ne reviendra supporter l'effort des pillards… je vous ferai parvenir votre compte. En attendant… Il jeta un regard au lingot d'or sur le sol, « ramassez-le Monsieur Rearden. Il n'a pas été volé. Il s'agit de *votre* argent. »

Rearden ne bougea pas, ni ne répondit, ni ne baissa le regard.

— Beaucoup plus que *ça* se trouve à la banque, sur un compte à votre nom.

— Quelle banque ?

— Vous souvenez-vous de Midas Mulligan, à Chicago ?

— Oui, bien sûr.

— Tous mes comptes sont détenus par la Mulligan Bank.

— Il n'y-a pas de Mulligan Bank à Chicago.

— Elle n'est pas à Chicago.

Rearden laissa s'écouler un instant.

— Où est-elle ?

— Je pense que vous le saurez sous peu, Monsieur Rearden. Mais je ne peux pas vous le dire maintenant. il ajouta, « Je dois cependant vous dire que je suis *seul* responsable de cette entreprise. C'est ma mission propre et personnelle. Personne d'autre que moi–et les hommes de mon équipage–n'y est impliqué.

Même mon banquier n'a rien à voir là-dedans, excepté de garder l'argent que je dépose. Bon nombre de mes amis n'approuvent pas la "voie" que j'ai choisie. Mais nous choisissons tous nos propres et différentes manières de nous engager dans la même bataille… et celle là, c'est la mienne.

Rearden sourit avec mépris.

— N’êtes-vous pas l’un de ces foutus altruistes qui passent leur temps avec des organisations charitables ou d’aide et qui risquent leurs vies seulement pour servir les autres ?

— Non, Monsieur Rearden. Je suis en train d’investir *mon* temps dans *mon* propre avenir. Quand nous serons libres et que nous devrons commencer à reconstruire sur les ruines, je veux voir le monde revivre aussi rapidement que possible. S’il y a, à ce moment là, entre les mains des meilleurs, entre les mains de ceux qui sont les plus productifs et les plus créatifs, quelque capital prêt à être investi, cela épargnera des années de durs efforts à tout le monde, et des siècles pour l’histoire de ce pays, par la même occasion.

Ne m’avez-vous pas demandé ce que vous représentez pour moi ?... Tout ce que j’admire, toute ce que je veux être, le jour où il y aura de la place sur Terre pour un état d’*existence* ; pour tout ceux auxquels que je veux avoir affaire… même si c’est la seule façon qui me soit offerte d’avoir affaire à vous et de vous être utile en ce moment.

— Pourquoi ? dit Rearden d’une faible voix.

— Parce que mon seul amour, la seule valeur pour laquelle je veux vivre, est celle qui n’a jamais été aimée de par le monde, n’a jamais gagné ni reconnaissance, ni amis, ni défenseurs : l’habileté humaine. C’est cela, l’amour que je suis en train de servir… et si je dois perdre ma vie, au service de quel meilleur but pourrais-je la perdre ?

« L’homme qui avait perdu la capacité d’éprouver des sentiments ? » se dit Rearden, et sut que l’austérité du visage de marbre était la forme d’une capacité disciplinée à éprouver de trop profonds sentiments. La voix égale continua sans trace de passion dans le ton :

— Je voulais que vous sachiez ceci. Je voulais que vous le sachiez *maintenant*, au moment où vous vous sentez le plus abandonné, au fond d’un gouffre au milieu des *sous-hommes* qui sont tout ce qu’il reste de l’humanité. Je voulais que vous sachiez, en cette heure où votre désespoir est le plus grand, que le jour de votre délivrance est plus proche que vous ne le pensez. Et il y avait une raison spéciale pour laquelle je voulais vous parler et vous dire mon secret en avance.

Avez-vous entendu parler de ce qui est arrivé à une petite fonderie d’Orren Byole située au nord de la côte du Maine ?

— Oui. dit Rearden ; et il fut sous le choc d’entendre que le

mot arriva comme un soupir provenant d'une soudaine secousse en lui, « Je ne savais pas si c'était vrai. »

— C'est vrai. Je l'ai *fait*. Monsieur Boyle ne va pas produire de *Rearden Metal* sur la côte de l'Etat du Maine. Et d'ailleurs, il n'en produira nulle part. Pas plus qu'aucune autre fripouille de pillard qui pense qu'un décret peut lui donner le droit d'user gratuitement de votre intelligence. Quiconque tente de produire ce métal verra ses fourneaux détruits, ses machineries pulvérisées, ses envois de marchandises transformés en épaves, ses usines incendiées… tellement de choses arriveront à quiconque s'y risque, que les gens finiront par dire qu'il s'agit d'une sorte de "malédiction", et bientôt il n'y aura plus aucun travailleur qui acceptera d'entrer dans l'usine d'aucun nouveau métallurgiste projetant de fabriquer du *Rearden Metal*. Si des gens tels que Boyle pensent que la force est *tout* ce dont ils ont besoin pour voler ceux qui font mieux qu'eux… alors laissons-leur voir ce qui arrive lorsque l'un de ceux qui font mieux qu'eux choisit, lui aussi, de recourir à l'usage de la force. Je voulais vous dire, Monsieur Rearden, qu'aucun d'entre-eux ne produira votre *Metal*, ni ne gagnera un seul *penny* avec.

Parce qu'il avait une envie de rire exultante–comme il avait ri en apprenant la nouvelle de l'incendie de Wyatt, comme il avait ri du *krach* de d'Anconia Copper, et avait conscience que la chose qui lui faisait peur le tiendrait et ne le lâcherait pas, cette fois, et qu'il ne reverrait jamais plus son usine–Rearden recula et maintint fermement ses lèvres closes pour ne pas prononcer un son durant un instant.

Quand cet instant prit fin, il dit calmement d'une voix ferme et morte :

— Prenez votre or et partez d'ici. Je n'accepterai pas l'aide d'un *criminel*.

Le visage de Danneskjold ne montra aucune trace de réaction.

— Je ne peux pas vous forcer à accepter l'or, Monsieur Rearden, mais je ne le reprendrai pas. Vous pouvez le laisser là où il se trouve, si vous le désirez.

— Je ne veux pas de votre "aide" et je n'ai pas l'intention de vous protéger. Si je me trouvais près d'un téléphone, j'appellerais la police. Je le ferais, et c'est ce que je ferai si jamais vous tentez encore de m'approcher. Je le ferai au titre de l'*auto-défense*.

— Je comprends exactement ce que vous voulez dire.

— Vous le savez–parce ce que je vous ai écouté, parce que

vous m'avez vu être impatient de l'entendre–que je ne vous ai pas maudit comme je le devrais. Je ne peux pas vous maudire, ni vous ni personne. Il n'y a plus de règles pour les hommes selon lesquelles ils peuvent vivre, et par conséquent je me moque de porter un jugement sur quoi que ce soit qu'ils puissent faire aujourd'hui, ou de quelle manière ils peuvent tenter de supporter l'insupportable. Si c'est votre manière, je vous laisserai aller au diable à votre façon, mais je ne veux pas y être mêlé. Ni comme votre source d'inspiration, ni comme votre complice. Ne comptez pas sur moi pour accepter votre "compte en banque", s'il existe. Utilisez le pour quelque plaque d'armure supplémentaire pour vous-même… parce que je vais rapporter ça à la police et leur donner tous les indices que je peux leur fournir pour qu'ils vous trouvent.

Danneskjold ni ne broncha, ni ne répondit. Un train de transport de marchandises passait par là, au loin dans l'obscurité ; ils ne pouvaient le voir, mais ils entendirent le claquement saccadé et régulier des roues emplissant le silence, et il paraissait proche, tel un train désincarné, réduit à une longue suite de sons, qui s'éloignait dans la nuit.

— Vous vouliez m'aider au plus désespéré des moments ? dit Rearden, « Si j'en suis arrivé à un point où mon seul défenseur est un pirate, alors il ne m'importe plus d'être défendu par quiconque. Vous parlez quelques restes du langage humain, donc au nom de cela je vous dirai que je n'ai plus aucun espoir, mais j'ai conscience que lorsque la fin arrivera j'aurais vécu selon *mes* propres règles, même si je fus le seul pour qui elles demeuraient valides. J'aurai vécu dans un monde dans lequel j'ai commencé, et je m'en irai avec ce qu'il en reste. Je ne pense pas que vous voudrez me comprendre, mais… »

Un faisceau de lumière les frappa avec la violence d'un choc physique. Les bruits métalliques du train avaient avalé le bruit du moteur, et ils n'avaient pas entendu l'approche de la voiture qui surgit d'au-delà de la route, depuis derrière la ferme. Ils ne se trouvaient pas sur le trajet de la voiture, cependant ils entendirent le crissement des freins derrière les deux phares tirant une forme invisible qui stoppa. Ce fut Rearden qui fit un bond en arrière, involontairement, et eut le temps de s'émerveiller de son compagnon : la rapidité du self-contrôle de Danneskjold fut qu'il ne broncha pas.

C'était une voiture de police et elle stoppait à côté d'eux.

Le chauffeur se pencha par la portière.

— Oh, c'est vous, Monsieur Rearden ! dit-il en portant ses doigts à la visière de sa casquette, « Bonsoir Monsieur. »

— Bonsoir. fit Rearden en faisant des efforts pour lutter contre la brusquerie inhabituelle de sa voix.

Il y avait deux hommes de patrouille sur les sièges avant de la voiture, et leurs faciès avaient l'expression tendue du propos, pas cette expression habituelle qui accompagnait la halte pour une petite conversation amicale.

— Monsieur Rearden, avez-vous marché depuis l'usine en passant par la route d'Edgewood, après la crique de Blacksmith ?

— Oui. Pourquoi ?

— Vous auriez pas vu un homme quelque part dans ces coins là, un étranger qui avait l'air d'être pressé.

— Ou ça ?

Il serait soit à pied, soit dans une drôle de voiture toute cabossée qui devait avoir un "moteur à un million de dollars" sous le capot.

— Quel homme ?

— Un grand gars avec des cheveux blonds.

— Qui est-ce ?

— Vous le croiriez pas si je vous le disais. Vous l'avez vu ?

Rearden n'était pas conscient de ses propres questions, seulement du fait étonnant qu'il était capable de forcer des sons à sortir au-delà de quelque barrière qui claquait à l'intérieur de sa gorge. Il ne regardait pas le policier bien en face, mais il avait l'impression que l'attention de son regard se portait sur sa vision périphérique, et ce qu'il voyait le plus clairement était le visage de Danneskjold qui le regardait, toujours sans aucune expression, avec aucune ride, aucun muscle qui auraient pu traduire une quelconque émotion. Il vit les bras de Danneskjold pendant à ses côtés, les mains décontractées, sans aucun signe traduisant l'intention de sortir une arme, laissant le grand corps droit sans défense et vulnérable ; aussi vulnérable que s'il s'était trouvé devant un peloton d'exécution. Il vit dans la faible lumière que le visage semblait plus jeune qu'il l'avait initialement cru, et que les yeux étaient bleu-ciel. Il sentit que son propre danger aurait été de regarder franchement en direction de Danneskjold ; et il maintint son regard sur le policier, sur les boutons de laiton de l'uniforme bleu, mais

l’objet qui était en train d’emplir sa conscience avec bien plus de force qu’une perception visuelle était le corps de Danneskjold, le corps nu sous les vêtements, le corps qui serait éffacé de l’existence. Il n’entendit pas ses propres mots parce qu’il continuait d’entendre une phrase unique dans son esprit, dépourvue de tout contexte, à l’exception du sentiment que c’était *la* seule chose dans le monde qui avait de l’importance pour lui : “…et si je dois perdre ma vie, au service de quel meilleur but la perdrai-je ?”

— Vous l’avez vu, Monsieur Rearden ?

— Non, fit Rearden, « pas du tout. »

Le policier haussa les épaules avec regret et referma ses mains sur le volant.

— Vous n’avez vu aucun homme qui aurait eu l’air un peu suspect ?

— Non.

— Aucune voiture étrange passant sur la route ?

— Non.

Le policier tendit la main vers la clé de contact.

— Il parait qu’il a été vu dans les parages cette nuit, et ils ont mis en place une “souricière” qui couvre cinq contés. Nous ne somme pas censés mentionner son nom, pour ne pas faire effrayer les braves gens, mais c’est un homme dont la tête est mise à prix partout dans le monde pour 3 millions de dollars.

Il avait tourné la clé de contact, et le moteur fit vibrer l’air avec de vifs craquements sonores, quand le deuxième policier se pencha en avant. Il avait regardé les cheveux blonds qui dépassaient de sous la casquette de Danneskjold.

— Qui est-ce, Monsieur Rearden ? demanda-t-il.

— Mon nouveau garde du corps. répondit Rearden.

— Oh !... Une sage précaution, Monsieur Rearden, en des temps comme ça. Bonne nuit, Monsieur.

Le moteur secoua la voiture en avant. Ses feux arrière se rétrécirent sur la route. Danneskjold les observa s’éloigner, puis il fixa du regard la main droite de Rearden avec un regard d’à-propos. Rearden réalisa qu’il s’était tenu en face du policier avec sa main agrippée à la crosse du pistolet dans sa poche, et qu’il avait été prêt à s’en servir.

Il relâcha sa prise et retira rapidement la main de sa poche. Danneskjold sourit. C’était un sourire amusé et radieux, le rire silencieux d’un esprit jeune et clair saluant un moment qu’il

avait été heureux d'avoir vécu.

Et bien que ces deux là ne se ressemblent pas, le sourire fit penser Rearden à Francisco d'Anconia.

— Vous n'avez pas dit de mensonge. dit Ragnar Danneskjold, « Votre "garde du corps"… c'est ce que je suis et ce que je mériterais d'être en de bien plus de façons que vous ne pouvez le savoir maintenant. Merci, Monsieur Rearden, et à bientôt… nous nous rencontrerons à nouveau, plus tôt que je ne l'avais espéré. »

Il était parti avant que Rearden ait pu répondre. Il avait disparu derrière le muret de pierre aussi abruptement et silencieusement qu'il était venu. Quand Rearden se tourna pour regarder en direction du champ où se trouvait la ferme, il n'y-eut aucune trace de lui et aucun signe de mouvement nulle part dans l'obscurité.

Rearden se trouvait planté là, sur le bord d'une route déserte au milieu d'une étendue de solitude plus vaste qu'il lui avait semblé auparavant. Puis, sur le sol devant ses pieds, il vit un objet enveloppé de toile de bâche, avec un angle exposé et luisant à la lumière lunaire, de la couleur des cheveux du pirate. Il se baissa, le remassa et reprit sa marche.

***

Kip Chalmers jura alors que, le train venant de violemment cahoter, son cocktail se renversa sur la nappe. Il s'avachit en avant, un coude dans la mare d'alcool, et dit :

— Que Dieu envoie ces putains de trains au diable ! C'est quoi le problème avec leurs voies ferrées ? Vous croiriez pas qu'avec tout le fric qu'ils se sont mis dans les poches, ils pourraient pas en cracher un petit peu pour qu'on ne se sente plus la-dedans comme à la ferme, dans une charrette en train de rouler sur des nids de poules !

Ses trois compagnons n'eurent pas envi de commenter. Il était tard et ils restaient dans le salon fumoir seulement parce qu'ils devaient faire l'effort de libérer leur compartiments pendant quelques instants. Les lumières du wagon salon-fumoir ressemblaient à de vagues hublots dans un brouillard de fumée de cigarette, auquel se mêlaient les relents des vapeurs d'alcool. C'était une voiture privée que Chalmers avait demandé et obtenu pour sa tournée ; elle était attachée à la *Cométe* en bout

de train et avait tendance à osciller, telle la queue d'un animal nerveux, lorsque le convoi s'enroulait le long des courbes dans les montagnes.

— Je vais faire campagne pour la nationalisation des compagnies ferroviaires. dit Kip Chalmers en affichant un large sourire de défi à l'attention d'un petit homme gris qui le regardait sans intérêt, « Ça va faire "le cheval de bataille" de mon parti, ça. J'aime pas Jim Taggart. On dirait un homard pas bien cuit. Elles nous font chier ces compagnies de chemin de fer ! Il est temps qu'on s'en occupe. »

— Va donc te coucher, dit l'homme, « si tu veux avoir l'air de quelque chose d'à peu près humain, au grand rassemblement de demain. »

— Est-ce que tu penses qu'on va y-arriver ?

— Tu *dois* y arriver.

— Je sais bien qu'il faut que j'y arrive. Mais je pense pas qu'on sera là-bas à l'heure. Ce putain de "super-spécial-escargot" a déjà des heures de retard.

— Il faudra bien que tu y sois, Kip. dit l'homme sur le ton monocorde de mauvais augure de celui qui se dégage de toute responsabilité, et qui se sent concerné uniquement par la fin, et non par les moyens.

— Oh putain, ça va… Tu crois crois que je suis pas au courant ?

Kip Chalmers avait des cheveux blonds bouclés et une bouche sans formes. Il venait d'une famille ni riche ni pauvre et à moitié distinguée, mais il ne tarissait jamais de sarcasmes pour la richesse et la distinction, d'une façon qui impliquait que seul un aristiocrate de haute volée pouvait se permettre un tel degré d'indifférence cynique. Il avait obtenu un diplôme dans une école prestigieuse qui était spécialisée dans l'élevage de ce genre d'aristocratie. L'école lui avait appris que le but des idées et de leurrer ceux qui sont assez stupide pour penser. Il avait fait son chemin à Washington avec la grâce d'un monte-en-l'air, gravissant les échelons de bureau en bureau comme il aurait escaladé une structure chancelante en utilisant des restes de corniches comme prises. On le situait dans la catégorie des "semi-puissants", mais ses manières le faisaient passer auprès des hommes ordinaires pour rien de moins qu'un "puissant" tel que Wesley Mouch.

Pour des raisons propres à la stratégie particulière qu'il avait

choisie, Kip Chalmers avait décidé de faire une entrée dans la politique populaire, et de se présenter aux élections comme Législateur pour l'Etat de la Californie, ce bien qu'il ne connaissait rien à propos de cet Etat, hormis son industrie cinématographique et ses clubs de plages. Son directeur de campagne s'était chargé des travaux préliminaires d'introduction, et Chalmers s'apprêtait à faire face à ses futurs électeurs pour la première fois, demain soir à San Francisco, à l'occasion d'une tournée de campagne qui avait bénéficié d'une énorme couverture médiatique. Le directeur de campagne avait voulu qu'il commence un jour en avance, mais Chalmers était resté à Washington pour être présent à un cocktail et il était parti au tout dernier moment. Il n'avait pas eu l'air de s'inquiéter pour sa campagne jusqu'à ce soir, lorsqu'il avait remarqué que la *Comète* avait pris six heures de retard.

Ses trois compagnons ne semblaient pas être génés par son humeur : ils aimaient bien son inspirateur et directeur de campagne, Lester Tuck, qui était un petit homme âgé avec un visage dont on aurait dit qu'il n'avait jamais pu retrouver sa forme initiale après avoir été copieusement bourré de coups de poings. Il était un avocat qui, il y-avait quelques générations, avait représenté des petits voleurs à l'étalage et de ces types qui mettent en scène de faux sinistres dans de riches sociétés ; maintenant, il s'était aperçu qu'il pouvait faire mieux en s'occupant des intérêts d'hommes tels que Kip Chalmers.

Laura Bradford était la maîtresse du moment de Chalmers ; il l'aimait bien parce que son amant précédent avait été Wesley Mouch. Elle était une actrice de cinéma qui avait joué des coudes pour se faire une place dans ce milieu–entre des seconds rôles dont elle s'était fort bien accommodé, et des rôles d'actrice principale qui avaient donné lieu à des *navets*–non pas en couchant avec des responsables de studios, mais en utilisant un chemin détourné s'avérant être un excellent raccourci, et qui consistait à coucher avec des bureaucrates. Durant les interviews qu'elle donnait à la presse, elle parlait d'économie au lieu de thèmes *glamour*, avec ce ton belliqueux de vertu désintéressée qui intéressait tant les journaux tabloïds de troisième zone ; ses propos sur l'économie se résumaient, en gros, à une phrase : “nous devons faire quelque chose pour les pauvres.”

Gilbert Keith-Worthing était l'invité de Chalmers, ce pour aucune raison que ni l'un ni l'autre n'aurait su découvrir. Il était

un romancier britannique dont la renommée était mondiale, et qui avait été populaire il y avait treize ans ; depuis lors, personne ne lisait plus ce qu'il écrivait, mais tout le monde l'acceptait comme un "classique ambulant". Il avait été considéré comme "profond" pour avoir prononcé des choses telles que :

"La liberté. Pourrions-nous arrêter de toujours parler de choses telles que la liberté. La liberté est une chose impossible. L'homme ne peut jamais s'affranchir de la faim, du froid, de la maladie ou des accidents. Il ne peut jamais s'affranchir de la tyrannie de la nature. Alors pourquoi devrions-nous nous indigner de la tyrannie d'une dictature politique ?"

Quand l'ensemble de l'Europe mit en pratique les idées qu'il avait prêchées, il était venu vivre en Amérique. Son style d'écriture et son corps étaient devenus lourds au fil des années qui suivirent ce dernier évènement. A soixante-dix ans, il était un vieil homme obèse avec des implants capilaires et des manières de cynisme dédaigneux, ponctuées par des citations de yogis à propos de la futilité des espérances humaines. Kip Chalmers l'avait invité parce qu'il semblait avoir un air distingué. Gilbert Keith Worthing s'était plié à l'invitation parce qu'il n'avait nulle part ailleurs où aller.

— Que Dieu maudisse les cheminots ! dit Kip Chalmers, « Ils le font exprès. Ils veulent saboter ma campagne. Je peux pas rater ce rassemblement ! Pour l'amour de Dieu, Lester, fait quelque chose ! »

— J'ai essayé. dit Lester Tuck.

Au dernier arrêt du train, il avait essayé de trouver un moyen de transport aérien pour finir leur voyage en utilisant le téléphone longue-distance ; mais il n'y avait pas de voyages commerciaux de planifiés pour les deux jours suivants.

— Si jamais ils me déposent pas là-bas à temps, j'aurai leur *scalps* et leur compagnie ferroviaire ! On peut pas dire à cet enculé de conducteur d'aller plus vite ?

— Tu le lui a déjà demandé trois fois.

— Je vais le faire virer. Il m'a donné rien d'autres que des tas d'alibis à propos de tous leurs bordels de problèmes techniques. J'attends un moyen de transport, pas des alibis. Ils peuvent pas me traiter comme si j'étais leur passager de jour ordinaire. Je compte sur eux pour m'amener où *je* veux quand *je* le veux. Est-ce qu'ils savent pas que je suis dans ce train ?

— Ils doivent commencer à le savoir, maintenant. dit Laura

Bradford, « Ta gueule Kip. Tu me fais chier. »

Chalmers remplit une nouvelle fois son verre. Le wagon était secoué, et tout ce qui était en verre cliquetait légèrement sur les étagères du bar. Les trouées étoilées dans le ciel continuaient de se mouvoir avec des secousses à travers les vitres, et on aurait dit que les étoiles s'entrechoquaient les unes contre les autres. Ils ne pouvaient rien voir au-delà de la baie vitrée panoramique de la voiture de queue, excepté les petits halos des lanternes rouges et vertes qui ponctuaient l'arrière du train, et une brève traînée de rails s'éloignant d'eux dans l'obscurité. Un mur de roche faisait la course avec le train, et les étoiles disparaissaient occasionnellement comme si elles s'éteignaient tout à coup, soulignant ainsi, haut au-dessus d'eux, les sommets des montagnes du Colorado.

— Les montagnes… dit Gilbert Keith-Worthing avec satisfaction, « c'est un spectacle de ce genre qui fait ressentir l'ampleur de l'insignifiance de l'homme. Quel est donc ce petit bout de rail présomptueux que de vulgaires matérialistes sont si fiers de fabriquer… comparé à cette éternelle grandeur ? Pas plus qu'un fil de bâti de couturière sur l'ourlet du vêtement de la nature. Si un seul de ces géants de granit choisissait de s'écrouler, il anihilerait ce train. »

— Et pourquoi choisirait-il de tomber ? demanda Laura Bradford sans interêt particulier.

— Je pense que ce putain de train est en train d'avancer plus lentement. dit Kip Chalmers, « Ces batards sont en train de ralentir, en dépit de ce que leur ai demandé ! »

— Bon… c'est les montagnes, tu sais… dit Lester Tuck.

— Qu'elles aillent se faire foutre, les montagnes ! Lester quel jour on est ? Avec tous ces putains de changements de fuseaux horaires. Je peux pas dire quelle…

— On est le 27 mai. soupira Lester Tuck.

— On est *le 28* mai. dit Gilbert Keith-Worthing, « on vient de dépasser minuit de douze minutes. »

— Jésus ! cria Chalmers, Mais c'est aujourd'hui, le rassemblement?

— Ouais. dit Lester Tuck.

— On va pas y-arriver ! On…

Le train eut une secousse plus brutale qui lui arracha le verre de la main. Le son fin du verre qui se brisa sur le sol s'unit au crissement des patins de freinage des roues contre le rail d'une

courbe serrée.

— Je me disais, demanda nerveusement Gilbert Keith-Worthing, « est-ce que notre chemin de fer est sûr ? »

— Bordel, oui ! dit Kip Chalmers, « On a tellement de règlements, de textes de lois et de normes de sécurité que ces batards se garderaient bien d'être négligents ! …Lester ? C'est quoi, le prochain arrêt ? »

— Il y aura pas de prochain arrêt avant Salt Lake City[1].

— Je voulais dire, c'est quoi la prochaine *gare* ?

Lester Tuck fit apparaître une carte tachée qu'il avait consulté toutes les quelques minutes depuis la tombé de la nuit.

— Winston. dit-il, « Winston, Colorado[2]. »

Kip Chalmers tendit la main pour attraper un autre verre.

— Tinky Holloway a dit que Wesley a dit que si tu ne gagnes pas cette campagne, t'es fini. dit Laura Bradford.

Elle s'était affalé dans son fauteuil, regardant au-delà de Chalmers, étudiant son propre visage dans un miroir sur la cloison du wagon ; elle s'ennuyait et ça l'amusait d'aiguillonner sa colère impotente.

— Oh, il a dit ça, il l'a dit ?

— Hm-hm. Wesley ne veux pas que qui que ce soit–et peut importe qui c'est ou son nom–qui soit contre contre toi arrive à gagner ces Législatives. Si tu gagnes pas, Wesley sera en rogne comme un diable. Tinky a dit…

— Qu'il aille se faire foutre ce batard ! Y ferait mieux de faire gaffe à son cou !

— Oh, ça je sais pas. Wesley l'aime vraiment beaucoup. ajouta-t-elle, « Tinky Holloway ne laisserait pas un misérable train lui faire manquer un rendez-vous important. Ils n'oseraient pas le faire attendre. »

Kip Chalmers fixait son verre.

— Je vais faire saisir toutes les companies de chemin de fer par le gouvernement. dit-il d'une voix basse.

— Vraiment, dit Gilbert Keith-Worthing, « je ne vois pas pourquoi vous ne l'avez pas fait depuis longtemps. C'est le seul pays assez retardé sur la planète pour autoriser les compagnies de chemin de fer privées. »

— Et bien, on va arriver à votre niveau. dit Kip Chalmers.

1. Grande cité et capitale de l'Etat de l'Utah. *(N. d. T.)*

2. Cette ville du Colorado n'existe pas dans la réalité. *(N. d. T.)*

— Votre pays et si incroyablement naïf. C'est d'un tel anachronisme. Tous ces discours à propos de la liberté et des droits de l'homme ; je n'en ai pas entendu de tels depuis l'époque de mon arrière grand-père. Ce n'est rien d'autre qu'un luxe verbal pour riches. Après tout, ça ne fait aucune différence pour le pauvre, si ses moyens de subsistance dépendent d'un industriel ou d'un bureaucrate. »

— L'ère des industriels est terminée. Maintenant, c'est l'ère de…

La secousse fut telle que ce fut comme si l'air à l'intérieur du wagon les frappa en avant tandis que le sol s'arrêtait sous leurs pieds. Kip Chalmers fut comme propulsé au sol contre la moquette, Gilbert Keith-Worthing fut catapulté de l'autre côté de la table, les lumières furent comme soufflées. Les verres sur les étagères du bar se brisèrent, l'acier des cloisons du wagon émit des grincements qui ressemblaient à des cris stridents comme s'il était sur le point de s'ouvrir en se déchirant, tandis que le son d'un choc sourd distant se propagea par les roues du train jusqu'à eux.

Quand il releva la tête, Chalmers vit que le wagon était intact et immobile ; il entendit les gémissements de ses compagnons et les premiers cris aigus de la crise d'hystérie de Laura Bradford. Il rampa sur le sol jusque vers la porte qui était ouverte et tordue, et trébucha dans les marches. Au loin, sur le bord d'une courbe, il vit des lampes électriques qui s'agitaient, et une lueur rouge à un point qui devait se situer là où la locomotive n'aurait pas dû se trouver. Il avança en trébuchant dans l'obscurité, se heurtant à des silhouettes à moitié vêtues qui agitaient les petites lueurs futiles d'allumettes. Quelque part le long de la voie, il vit un homme tenant une lampe électrique et il lui saisit le bras. C'était le conducteur.

— Qu'est-ce qu'y s'est passé ? s'écria Chalmers.

— Rail ouvert. répondit le conducteur, impassible, « La locomotive a fait une sortie de voie. »

— Sortie…?

— Sur le côté de la voie.

— Il y a… des morts?

— Non. Le chauffeur de la locomotive est O.K. Le pompier est blessé.

— Rail ouvert ? Qu'est-ce que vous voulez dire par "rail ouvert" ?

Le visage du conducteur du train avait une expression bizarre : il était souriant, accusateur et fermé.

— Les rails s'usent, Monsieur Chalmers, répondit-il avec une sorte d'emphase toute particulière, « Particulièrement dans les courbes. »

— Vous saviez qu'il était usé ?

— Nous le savions.

— Et bien, pourquoi n'ont-ils pas été remplacés.

— Ils auraient dû être remplacés ; mais Monsieur Locey a annulé les travaux.

— Qui est Monsieur Locey ?

— L'homme qui est notre vice-président exécutif.

Chalmers se demanda pourquoi le conducteur semblait le regarder comme si quelque chose à propos de la catastrophe était de sa faute.

— Et bien… bon, vous allez remettre la locomotive sur la voie ?

— Vu l'état de cette locomotive, elle ne sera plus jamais remise sur aucune voie.

— Mais… mais, il faut qu'on y-aille !

— Ça, c'est pas possible.

Au-delà des quelques chandelles de détresse qui s'agitaient dans l'air et des sons étouffé des cris, Chalmers eut soudainement conscience, sans vouloir les regarder, de l'immensité noire des montagnes, du silence de centaines kilomètres inhabités, et de la bande précaire d'une corniche suspendue entre un mur de roche et un abysse. Il s'agrippa plus fermement au bras du conducteur.

— Mais… qu'est-ce qu'on va faire ?

— Le chauffeur est parti appeler Winston.

— Appeler ? Comment ?

— Il y-a un téléphone à environ trois kilomètres en descendant le long de la voie.

— Est-ce qu'ils vont nous tirer de là ?

— Oui, c'est ce qu'ils vont faire.

— Mais…

Puis son esprit établit une relation entre le passé et le futur, et sa voix s'éleva pour la première fois comme un cri :

— Combien de temps allons-nous devoir attendre ?

— Je ne sais pas. fit le conducteur. Il rejeta la main de Chalmers qui était restée cramponnée après sa manche et il

s'éloigna.

L'opérateur de nuit de la gare de Winston écouta le message téléphonique, laissa retomber le combiné et se précipita dans les escaliers pour monter sortir le chef de gare du lit.

Le chef de gare était un homme costaud et bourru qui avait tendance à se laisser un peu aller et qui, sur ordre du nouveau directeur de division, avait été nommé à ce poste depuis une dizaine de jours. Il tituba sur ses jambes, encore un peu endormi, mais il se réveilla sous le choc quand les mots de l'opérateur atteignirent son cerveau.

— Quoi ? s'écria-t-il, « Jesus ! La *Comète* ?... Bon, ne reste pas là à trembler ! Appelle Silver Spring ! »

L'aiguilleur de nuit du quartier général de la division, à Silver Spring, écouta le message, puis téléphona à Dave Mitchum, le nouveau directeur de la division du Colorado.

— La *Comète* ? s'écria Mitchum, sa main pressant le combiné téléphonique contre son oreille, ses pieds heurtant le sol et le tirant hors du lit et debout, bien raide. « La locomotive pour ces cas là ? La *Diesel* ? »

— Oui, Monsieur ?

— Oh, Dieu ! Oh Dieu tout puissant ! Qu'allons-nous faire ?

Puis, en reprenant conscience de la position qu'il occupait :

— Bon, envoyez le train de dépannage.

— C'est fait.

— Appellez le chef de gare de Sherwood pour stopper la circulation.

— C'est fait.

— Qu'est-ce que vous avez trouvé sur la feuille ?

— Le train spécial de transport de matériel de l'Armée. Mais il n'est pas prévu avant d'ici quatre heures. Il est en retard.

— Je vais venir… Attendez, écoutez, trouvez Bill Sandy et Clarence le temps que je sois arrivé. Il y en a qui vont le payer cher !

Dave Mitchum s'était toujours plaint de l'injustice, parce que, disait-il, il n'avait jamais eu de chance. Il l'expliquait en parlant avec des airs sombres de la conspiration des "grands frères" qui ne lui laisseraient jamais une chance, quoiqu'il n'expliquait pas ce qu'il voulait dire par "les grands frères". L'ancienneté de service était son sujet favori de récriminations et sa seule échelle de valeurs ; il avait été dans le chemin de fer depuis plus longtemps que bien des hommes qui étaient allés

plus loin que lui ; ceci, disait-il, était “la preuve de l’injustice du système social” ; quoiqu’il n’expliquait jamais ce qu’il voulait dire par “le système social”. Il avait travaillé pour bien des compagnies ferroviaires, mais n’était pas resté longtemps dans aucune d’entre-elles. Ses employeurs n’avaient pas eu de reproches particuliers à lui faire, mais ils lui avaient facilité l’envie de partir parce qu’il disait trop souvent, “Mais personne ne m’en a jamais parlé !”

Il ne savait pas qu’il devait son emploi actuel à un accord entre James Taggart et Wesley Mouch : quand Taggart avait échangé le secret de la vie privé de sa sœur contre une augmentation de ses tarifs, Mouch l’avait obligé à lui accorder une faveur supplémentaire, selon les règles habituelles de leurs échanges qui consistait à “faire passer” tout ce que l’on pouvait dans le cadre de toute transaction. Dans ce cas là le petit “bonus” fut un emploi pour Dave Mitchum, qui était le beau-frère de Claude Slagenhop, qui était lui-même le président des *Amis du progrès social*, considéré par Mouch comme un outil d’influence de l’opinion public valable.

James Taggart avait confié à Clifton Locey la responsabilité de trouver un travail pour Mitchum. Locey avait placé Mitchum dans le premier poste qui était libre–directeur de la division du Colorado–quand l’homme qui occupait cette position disparut sans avertissement préalable. Il était parti lorsque la locomotive Diesel de secours de la gare de Winston fut donnée pour tirer le train spécial de Chick Morrison.

— Qu’allons-nous faire ? cria Dave Mitchum en se précipitant dans son bureau, à moitié habillé et encore mal réveillé, où l’aiguilleur principal, le maître de trains et le responsable du parc des locomotives étaient tous là en train de l’attendre.

Aucun des trois hommes ne répondit. Ils étaient des hommes d’âge moyen, avec des années de service derrière eux accomplies dans le secteur du chemin de fer. Il n’y avait encore qu’un mois, ils auraient spontanément suggéré des recommandations dans le cadre de n’importe quelle situation d’urgence ; mais ils commençaient à apprendre que les choses avaient changé, et qu’il était dangereux de parler.

— Bordel, qu’est-ce qu’on va faire ?

— Une chose est certaine, dit Bill Brent, l’aiguilleur principal, « On ne peut pas envoyer un train tiré par une

locomotive à brûleur à charbon en passant par le tunnel. »

Les yeux de Dave Mitchum prirent une expression maussade : il savait ce à quoi tout le monde était en train de penser ; il souhaitait que Brent n'en parle pas.

— Bon, et bien où allons-nous trouver une *Diesel* ? demanda-t-il avec colère.

— Nous n'en avons pas. dit le responsable du parc des locomotives.

— Mais on ne peut pas maintenir la *Comète* en attente sur la voie toute la nuit !

— Il semblerait qu'il n'y ait pas d'autre solution. dit le maître de trains, « A quoi ça sert d'en parler, Dave ? Tu sais qu'il n'y a aucune *Diesel* nulle part dans toute la division. »

— Mais, Christ tout puissant, comment peuvent-ils espérer qu'on déplace des trains sans locomotives ?

— Mademoiselle Taggart ne l'espérait pas. fit le responsable du parc des locomotives, « Mais Monsieur Locey y croit, *lui*. »

— Bill, demanda Mitchum, sur le ton d'une demande de faveur, « y-a-t-il quoi que ce soit qui soit "transcontinental" et qui passe dans le secteur, cette nuit, avec n'importe quel type de *Diesel* ? »

— Le premier à venir, dit Bill Brent avec quelque chose qui paraissait implacable dans le ton de sa voix, « sera le *Numéro 236*, le train de marchandises rapide en provenance de San Francisco qui doit arriver à *sept-dix-huit* au matin. » Il ajouta, « C'est la *Diesel* la plus proche de nous à cet instant. J'ai vérifié. »

— Et le train de transport special de l'Armée?

— Il vaudrait mieux ne pas y penser, Dave. Celui là a une priorité supérieur à n'importe quoi d'autre sur la ligne, y-compris la *Comète*, sur ordre de l'Armée. Ils sont déjà en retard, à l'heure qu'il est… ils ont eu deux palliers de roulement qui ont pris feu. Ils sont en train de transporter des munitions pour les arsenaux de la Côte Ouest. Vaudrait mieux prier pour que rien ne les stoppe dans notre secteur. Si vous pensez que l'enfer nous est tombé dessus parce qu'on retient la *Comète*, c'est rien à côté de ce qu'il nous tombera dessus si on essaye de stopper ce *Spécial* là. »

Ils demeurèrent silencieux. Les fenêtres étaient ouvertes à la nuit d'été et ils pouvaient entendre la sonnerie du téléphone, en bas, dans le bureau de l'aiguilleur. Les signaux lumineux

clignotaient au-dessus des voies désertes qui avaient été autrefois un point de passage très animés de la division.

Mitchum regarda vers la rotonde, là où les silhouettes noires de quelques locomotives à vapeur se découpaient contre une faible lumière.

— Le tunnel… dit-il avant de s'interrompre.

— …fait plus de douze kilomètres de long. dit le maître de trains avec une dure emphase.

— Je réfléchissais simplement à haute voix. lâcha sèchement Mitchum.

— Mieux vaut ne pas y penser. dit doucement Brent.

— Je n'ai rien dit du tout !

— C'était quoi cette discussion que vous avez eu avec Dick Horton, avant qu'il parte ? demanda le responsable du parc des locomotives, un peu trop innocemment, comme si le sujet n'avait aucun rapport, « C'était pas quelque chose à propos du système de ventilation du tunnel qui tenait à pas grand-chose ? N'a-t'il pas dit que le tunnel était à peine acceptable du point de vue de la sécurité, de nos jours, même pour des locomotives Diesels ? »

— Pourquoi ramenez-vous ce sujet sur le tapis ? fit agressivement Mitchum, « Je n'ai rien dit ! »

Dick Horton, l'ingénieur principal pour la division, avait démissioné trois jours après l'arrivée de Mitchum.

— Je voulais juste en faire mention. dit le responsable, innocemment.

— Ecoute Dave, dit Bill Brent, en sachant que Mitchum ferait du sur-place pour une heure de plus plutôt que de prendre la moindre décision, « tu sais qu'il n'y a qu'une seule chose à faire : garder la *Comète* là où elle se trouve jusqu'au matin, attendre pour le *Numéro 236*, récupèrer leur *Diesel* pour faire traverser le tunnel à la *Comète*, après quoi : laisser la *Comète* finir son trajet avec la meilleur locomotive à brûleur à charbon qu'on peut lui donner, pour qu'elle aille de l'autre côté. »

— Mais elle arrivera avec combien d'heures de retard ?

Brent haussa les épaules.

— Douze heures… dix-huit heures… qui sait ?

— Dix-huit heures pour la *Comète* ? Christ, c'est jamais arrivé auparavant !

— Rien de ce qui nous est arrivé n'est jamais arrivé auparavant. dit Brent avec une espèce de fatigue étonnante dans

le son vif de sa voix qui suggèrait la compétence.

— Mais ils nous blâmeront pour ça, à New York ! Ils se déchargeront totalement sur nous !

Brent haussa les épaules. Il y a un mois, il aurait considéré la possibilité d'une telle injustice comme inconcevable ; aujourd'hui, il en savait plus.

— Je crois… dit misérablement Mitchum, « je crois qu'il n'y a rien d'autre que nous puissions faire. »

— Bien sûr que non, Dave.

— Oh Dieu ! Pourquoi fallait-il que cela tombe sur nous ?

— Qui est John Galt ?

Il était 2 heures et demi quand la *Comète*, tirée par une vieille draisine, s'arrêta avec une secousse sur une voie de garage de la gare de Winston. Kip Chalmers regardait autour de lui avec une colère incrédule les quelques bicoques désolées et le misérable taudis qui avait été une gare accroché à un flanc de montagne.

— Et maintenant, qu'est-ce qu'on fait ? Pourquoi est-ce qu'ils stoppent ici ? criait-il ; il sonna pour appeler le conducteur.

Avec le retour du mouvement et du sens de la sécurité, sa terreur s'était maintenant transformée en rage. Il sentait presque qu'il avait été trompé en ayant eut à subir l'expérience d'une peur inutile. Ses compagnons s'accrochaient toujours aux tables du wagon salon-fumoir ; ils avaient été trop nerveusement éprouvés pour dormir.

— Combien de temps ? fit le conducteur impassible, en réponse à sa question. « Jusqu'au matin, Monsieur Chalmers. »

Chalmers le regarda avec des yeux ronds, stupéfait.

— Nous allons attendre ici toute la matinée ?

— Oui, Monsieur Chambers.

— Ici.

— Oui.

— Mais j'ai un grand rassemblement à San Francisco, dans la soirée !

Le conducteur ne répondit pas.

— Pourquoi ? Pourquoi devons-nous rester là sans rien faire ? Qu'est-ce qui s'est passé ?

Lentement, patiemment, avec une politesse qui cachait un mépris, le conducteur lui fournit un récit exact de la situation. Mais des années auparavant, à l'école de la grammaire, au collège, Kip Chalmers avait appris que l'homme n'avait pas

besoin de vivre par la raison.

— Vous me faites chier avec votre tunnel ! cria-t-il. Croyez-vous que je vais vous laisser me garder ici à cause d'un misérable tunnel de merde ? Voulez-vous remettre en question *un plan vital d'importance nationale* pour un tunnel ? Dites à votre ingénieur que je dois être à San Francisco dans la soirée et qu'il doit se débrouiller pour m'amener là-bas !

— Comment ?

— C'est votre problème, pas le mien !

— Il n'y a aucune solution, à cette heure.

— Alors trouves-en une. Batard !

Le conducteur ne répondit pas.

— Est-ce que tu crois que je vais laisser tes misérables problèmes techniques interférer avec un problème social d'une importance capitale ? Est-ce que tu sais qui je suis ? Dis à ton ingénieur de commencer à se bouger le cul, si y tient à son boulot !

— L'ingénieur à ses impératifs.

— Qu'ils aillent se faire foutre les impératifs ! C'est moi qui donne les ordres, pour le moment ! Dis lui de se "manier le cul" immédiatement !

— Peut-être que vous devriez parler au chef de gare, Monsieur Chalmers. Je n'ai aucune autorité pour vous répondre comme j'aimerais le faire. dit le conducteur avant de tourner les talons.

Chalmers se dressa sur ses jambes.

— Dis, Kip… dit Lester Tuck, très mal à l'aise, « peut-être que c'est vrai… peut-être qu'ils ne peuvent *vraiment* pas le faire. »

— S'ils doivent, alors ils peuvent ! lâcha sèchement Chalmers en marchant résolument vers la porte du wagon.

Il y avait des années, dans l'école prestigieuse où il avait terminé ses études, on lui avait enseigné que le seul moyen efficace de pouser les hommes à agir était *la peur*.

Dans le bureau délabré de la gare de Winston, il se trouva confronté à un homme à moitié endormi dont les traits caractéristiques de sa personne étaient un corps flasque et usé, et à un jeune totalement effrayé qui était assis derrière le bureau du chef de gare. Il écoutait en silence et avec stupeur, un flot ininterrompu de grossièretés telles qu'ils n'en avaient jamais entendu auparavant, même venant d'un *gang* de rues.

— …et c’est pas mon problème, comment vous faites passer ce train dans ce tunnel ; c’est à vous de vous démerder avec ! conclut Chalmers, « Mais si vous me trouvez pas une locomotive et ne faites pas démarrer ce train, vous pouvez dire adieu à vos emplois, à vos permis de travail, et à toute cette putain de compagnie de chemin de fer de merde ! »

Le chef de gare n’avait jamais entendu parler de Kip Chalmers et ignorait totalement la nature de sa position. Mais il savait qu’il vivait désormais à une époque dans laquelle des gens inconnus occupant des fonctions pas très claires pouvaient être les détenteurs d’un pouvoir quasi-illimité : le pouvoir de vie ou de mort.

— Ça ne dépend pas de nous, Monsieur Chalmers, fit-il sur un ton suppliant, « Nous ne prenons pas de décisions, par ici. Les ordres arrivents de Silver Springs. Supposez que vous téléphoniez à Monsieur Mitchum, et… »

— Qui c’est ça, Monsieur Mitchum ?

— C’est le directeur de toute la division, à Silver Springs. Supposez que vous lui envoyiez un message lui disant que…

— Je devrais m’emmerder avec un petit directeur de division ! Je vais envoyer un message à James Taggart… c’est ça que je vais faire !

Avant même que le chef de gare eut le temps de recouvrer ses esprits, Chalmers se rua vers le jeune garçon en ordonnant :

— Toi, écris ça et envoi-le immédiatement !

C’était un message que, seulement un mois auparavant, le chef de gare n’aurait accepté d’aucun passager ; les règlements l’interdisait ; mais il n’était plus du tout certain des règlements qu’il fallait suivre et appliquer.

MR. JAMES TAGGART
NEW YORK CITY

SUIS BLOQUE A BORD DE LA COMETE, A WINSTON–COLORADO, EN RAISON DE L’INCOMPETENCE DE VOS HOMMES QUI REFUSENT DE ME DONNER UNE LOCOMOTIVE.

TIENS MEETING DE LA PLUS HAUTE IMPORTANCE A UNE ECHELLE NATIONALE A SAN FRANCISCO, DANS LA SOIREE.

SI VOUS NE FAITES PAS AVANCER MON TRAIN IMMEDIATEMENT, JE VOUS LAISSE AUGURER VOUS-MEME DES CONSEQUENCES QUI NE MANQUERONT PAS DE FAIRE SUITE A CE

REGRETTABLE INCIDENT.

KIP CHALMERS

Lorsque le garcon eut transmis le mot par les câbles qui s'étendaient de poteau télégraphique en poteau télégraphique–gardiens des lignes de la Taggart à travers le continent–et après que Kip Chalmers fût revenu à son wagon pour y attendre la réponse, le chef de gare téléphona à Dave Mitchum qui était son ami, et il lui lut le texte du message. Il entendit Mitchum marmonner quelque chose d'inintelligible en réponse.

— J'ai pensé qu'il fallait que t'en parle, Dave. J'ai jamais entendu parler de ce type avant ça, mais peut-être qu'il est quelqu'un d'important.

— Je ne sais pas ! gémit Mitchum, « Kip Chalmers ? Tu vois tout le temps son nom dans les journaux, toujours avec des gros bonnets. Je ne sais pas qui c'est, mais s'il est de Washington il ne vaudrait mieux pas courir de risques inutiles. Oh, Christ, qu'est-ce qu'on va faire ? »

« Mieux vaut ne pas courir de risque inutiles », se dit l'opérateur de la Taggart à New York, et il transmit le message par téléphone à James Taggart, à son domicile personnel.

Il était près de 6 heures du matin à New York, et James Taggart fut tiré d'un sommeil agité qui avait suivi une nuit agitée. Son visage se défit lorsqu'il entendit le message dans le combiné du téléphone. Il ressentit la même peur que le chef de gare de Winston, et pour la même raison.

Il appela au domicile de Clifton Locey. Toute la rage qu'il ne pouvait pas prendre le risque de déverser sur Kip Chalmers, il la déversa à travers le fil du téléphone sur Clifton Locey.

— Fais quelque chose ! hurla Taggart, « J'en ai rien à foutre de ce que tu fais… c'est ton problème, pas le mien… mais démerde toi pour que ce train arrive à destination ! Qu'est-ce qu'il se passe, bordel ? J'ai jamais entendu parler de la *Comète* qui serait "retenue quelque part" ! C'est comme ça que tu diriges ton département ? Ah, ça "marche du feu de Dieu" quand les usagers importants en sont réduits à m'envoyer des messages ! Au moins, quand c'était ma sœur qui dirigeait, j'étais pas réveillé en pleine nuit chaque fois qu'il y avait un clou mal enfoncé dans l'Iowa ou le Colorado ; "dans le genre" !

— Je suis vraiment désolé, Jim, fit doucement Clifton Locey

sur un ton qui cherchait un équilibre entre l'excuse, le besoin de rassurer, et l'exact degré de confiance paternaliste, « C'est juste un *qui pro quo*. Il s'agit juste d'une erreur stupide que quelqu'un a dû commettre. Mais ne t'en fais pas. Je vais m'en charger. En fait, il se trouve que j'étais allé dormir un peu, mais je vais immédiatement m'occuper de ça. »

Clifton Locey n'était pas au lit ; il venait juste de rentrer d'une tournée des boîtes de nuit en compagnie d'une jeune femme. Il lui demanda de l'attendre et se précipita aux bureaux de la Taggart Transcontinental.

Aucun des employés de l'équipe de nuit qui le virent là n'auraient pu dire pourquoi il apparaissait en personne, mais ils n'auraient pas pu dire non plus que cela était tout à fait inutile. Il entra dans plusieurs bureaux et en ressortit avec précipitation, et fut vu par bien des gens, et son attitude suggéra une grande activité. Le seul résultat palpable de tout cela fut un ordre qui fut envoyé à travers des câbles à Dave Mitchum, directeur de la division du Colorado.

FOURNIR IMMEDIATEMENT UNE LOCOMOTIVE A MR. CHALMERS. FAITES PARTIR LA COMETE EN TOUTE SECURITE ET SANS DELAIS NI RETARDS INUTILES.

S'IL S'AVERE QUE VOUS N'ETES PAS CAPABLE DE FAIRE FACE A VOS OBLIGATIONS PROFESSIONNELLES, JE VOUS EN TIENDRAI POUR RESPONSABLE DEVANT LE CONSEIL DE L'UNIFICATION.

CLIFTON LOCEY

Après quoi, Clifton Locey appela sa copine pourqu'elle le rejoigne dans un petit hôtel de campagne, où il se rendit lui-même en voiture afin de s'assurer que personne ne pourrait le trouver pour les heures à venir.

L'aiguilleur de Silver Springs fut déconcerté par l'ordre qu'il remit à Dave Mitchum, mais Dave Mitchum comprit. Il savait qu'aucun ordre dans une compagnie ferroviaire ne demanderait une chose telle que de fournir une locomotive à un usager ; il savait que la chose n'était rien d'autre qu'une preuve a décharge fabriquée pour la circonstance, il devinait à la défaveur de qui cette preuve servirait plus tard, et il sentit les sueurs froides en réalisant qui avait été choisi pour jouer le rôle de *fusible* dans

cette histoire.

— Qu’est ce qu’il y a, Dave ? demanda le maître de trains.

Mitchum ne répondit pas. Il saisit le combiné du téléphone d’une main tremblante et demanda à être mis en communication avec l’opérateur de la Taggart, à New York. Il l’avait l’air d’un animal pris dans un piège.

Il pria l’opérateur de New York de lui passer Monsieur Clifton Locey à son domicile. L’opérateur essaya. Il n’y eut pas de réponse. Il pria l’opérateur de continuer à essayer, et aussi d’essayer tous les numéros auxquels ont aurait eu une chance de joindre Monsieur Locey durant la nuit. L’opérateur promit et Mitchum raccrocha, mais il sut qu’il était inutile de parler ou de compter sur quiconque dans le département de Monsieur Locey.

— Qu’est-ce qu’il y a, Dave ?

Mitchum lui tendit l’ordre, et il vit en voyant l’expression du visage du maître de trains que sa situation était aussi mauvaise qu’il l’avait suspecté.

Il appela le quartier général des régions de la Taggart Transcontinental, à Omaha, dans l’Etat du Nebraska, et demanda à parler au directeur général de la région. Il y eut un bref silence au bout du fil, puis la voix de l’opérateur d’Omaha lui dit que le directeur général avait démissionné et disparu il y avait trois jours de cela, « …à la suite d’un problème avec Monsieur Locey. » la voix ajouta.

Il demanda à être mis en contact avec l’assistant du directeur général en charge de son secteur en particulier ; mais l’assistant était parti pour le *week-end* et ne pouvait être joint.

— Trouvez-moi quelqu’un d’autre ! cria Mitchum. N’importe qui, de n’importe quel secteur ! Pour l’amour du Christ, trouvez-moi quelqu’un qui pourrait me dire ce que je peux faire !

L’homme qu’il eut alors au bout du fil fut l’assistant du directeur général du secteur de l’Iowa-Minnesota.

— Quoi ? il s’interrompit dès les premiers mots de Mitchum, « A Winston, dans le Colorado ? Et pourquoi diable m’appelez-vous ?... Non, laissez tomber avec ce qu’il s’est passé, je ne ne veux pas le savoir !... Non, j’ai dit ! Non ! Vous n’allez pas m’embarquer dans votre histoire pour dire plus tard ce que j’ai fait ou ce que je n’ai pas fait à propos de je ne sais pas quoi. Ce n’est pas mon problème !... Voyez avec un responsable de votre région, ne me demandez rien, qu’est-ce

que j'ai à voir avec le Colorado ?... Oh, bordel, j'en sais rien, voyez l'ingénieur principal, parlez lui ! »

L'ingénieur principal de la région centre répondit sur un ton impatient :

— Oui ? Quoi ? Qu'est ce que c'est que ça ?

Et Mitchum se précipita avec désespoir pour expliquer. Quand l'ingénieur principal entendit qu'il n'y avait pas de *Diesel*, il lâcha abruptement :

— Et bien alors maintenez le train à quai, bien sûr !

Qnand il entendit à propos de Monsieur Chalmers, il dit sur un ton qui venait de s'adoucir :

— Hmm… Kip Chalmers ? De Washington ?... Et bien, je ne sais pas. C'est un problème qui relève de l'autorité de Monsieur Locey.

Quand Mitchum dit :

— Monsieur Locey m'a dit de me débrouiller avec ça, mais…

L'ingénieur principal dit alors sur un ton qui redevint sec, mais contenait une note de soulagement :

— Et bien alors, faites exactement comme Monsieur Locey a dit !

Et il raccrocha.

Dave Mitchum reposa doucement le combiné du téléphone. Il ne criait plus. Au lieu de ça il tapotait sur la chaise avec ses doigts, presque comme s'il était dans le vague et ne pensait plus à rien. Il resta là, assis, avec les yeux fixés pendant un bon bout de temps sur l'ordre de Monsieur Locey.

Puis il jeta un regard dans la pièce. L'aiguilleur était occupé au téléphone. Le maître de trains et le reponsable du parc des machines étaient là, mais ils prétendaient qu'ils n'étaient pas en train d'attendre. Il aurait voulu que Bill Brent, l'aiguilleur en chef, rentre chez lui ; Bill Brent se tenait debout dans un angle de la pièce, il le regardait.

Brent était un petit homme mince avec de larges épaules ; il avait quarante ans, mais on lui en donnait moins ; il avait le visage pâle d'un homme qui travaille dans les bureaux, mais il avait ces caractéristiques physiques fines et particulières qui le faisaient ressembler à un *cowboy*. Il avait la réputation d'être le meilleur aiguilleur du réseau.

Mitchum se leva tout à coup et, sans aucune raison apparente, monta les escaliers qui menaient à son bureau,

l'ordre de Locey à la main.

Dave Mitchum n'était pas vraiment doué pour comprendre les problèmes d'ingéniérie et de transports, mais il comprenait les hommes tels que Clifton Locey. Il comprenait le genre de jeu que les dirigeants et les hommes d'influence de Washington étaient en train de jouer à son désavantage, à cet instant. L'ordre ne disait pas de donner une locomotive à brûleur à charbon à Monsieur Chalmers, mais juste "une locomotive".

Lorsque le temps de répondre à des questions sera venu, Monsieur Locey s'écriera-t-il avec une indignation choquée qu'il s'était attendu à ce qu'un directeur de division savait que *seule* une locomotive Diesel permettait d'exécuter l'ordre qu'il avait envoyé ? L'ordre disait qu'il devait faire rouler la *Comète en toute sécurité et sans délais ni retards inutiles*–est-ce que ce qui était en train d'arriver constituait un *délai* ou un *retard inutile* ? Que pouvait-on qualifier de "retard inutile" ? Si la posibilité qu'un risque de catastrophe majeure soit impliqué, est-ce qu'un délai d'une semaine ou d'un mois serait considéré comme une précaution "utile" ?

Les dirigeants de New York n'en avaient cure, songea Mitchum ; il se moquait de savoir si Monsieur Chalmers arriverait à son *meeting* à l'heure, ou si une catastrophe sans précédent devait se produire sur leurs voies de chemin de fer ; tout ce qui les intéressait était d'être sûr qu'ils ne pouvaient être en aucune façon associés à la responsabilité de l'un ou de l'autre de tels incidents. S'il retenait le train, ils en feraient de lui le bouc émissaire pour apaiser la colère de Monsieur Chalmers ; s'il faisait partir le train et que celui-ci ne parvienne pas à atteindre la sortie du tunnel, il rejetterait la responsabilité de cette catastrophe sur son "incompétence" ; ils clameraient qu'il aurait agi "contre" leurs ordres, dans les deux cas.

Que pourrait-il prouver ? A qui ? Personne ne pouvait rien prouver à un tribunal qui n'a pas de règles écrites et clairement exprimées, aucune procédure définie, aucune règle définissant ce qu'est une preuve, aucun principe de responsabilité ; un tribunal tel que le *Conseil de l'unification*, qui déclarait les hommes coupables ou innocents au gré de ses interêts, sans aucune définition de la culpabilité et de l'innocence.

Dave Mitchum ignorait tout de la philosophie de la Loi ; mais il savait que lorsqu'une cour n'est liée à aucune règle, elle n'est lié à aucun fait, et partant de cela, une audience n'est plus

une question de justice mais une question d'hommes, et que notre destinée ne dépend alors pas de ce que nous avons fait ou n'avons pas fait, mais de qui nous connaissons ou ne connaissons pas. Il se demanda quelles seraient ses chances lors d'une audience de cette sorte contre Monsieur James Taggart, Monsieur Clifton Locey, Monsieur Kip Chalmers et leurs puissants amis.

Dave Mitchum avait passé sa vie à se faufiler pour toujours éviter la nécessité d'avoir à prendre une décision ; il l'avait fait en attendant qu'on le lui dise et en n'ayant jamais été certain de quoique ce soit. Tout ce qu'il autorisait maintenant à pénétrer dans son cerveau était une longue lamentation indignée contre l'injustice. Le destin, se dit-il, l'avait frappé avec une injuste succession de malchances ; il était sur le point de perdre la meilleure place qu'il avait jamais eu pour sauver celle de ses supérieurs. On ne lui avait jamais appris à comprendre que la façon dont il avait obtenu ce poste, et le complot dont il était aujourd'hui la victime, étaient deux faits faisant innextricablement parti d'une même chose.

Alors qu'il regardait l'ordre de Locey, il se dit qu'il pouvait retenir la *Comète*, accrocher la voiture de Monsieur Chalmers à une locomotive et l'envoyer tout seul dans le tunnel. Mais il secoua la tête avant que cette idée se fut pleinement formée dans son esprit ; il savait que ceci forcerait Monsieur Chalmers à reconnaître la nature du risque ; Monsieur Chalmers refuserait ; il continuerait de demander une locomotive qui soit sûre et qui n'existe pas. Et de plus, cela impliquerait que lui, Mitchum, aurait à assumer la responsabilité, à admettre la pleine connaissance du danger, à s'exposer autant qu'il soit possible de le faire, et à identifier la nature exacte des circonstances–l'unique acte dont la politique de ses supérieurs consistait précisément à le fuir, clé universelle de leur jeu.

Dave Mitchum n'était pas le genre d'homme à se rebeller contre son environnement, ou à questionner les valeurs morales de ceux qui étaient en charge. Le choix qu'il fit ne consistait pas à contredire, mais à suivre la politique de ses supérieurs. Bill Brent aurait pu le battre dans n'importe quelle compétition relevant de la technique, mais là ils avaient affaire à un problème dans le cadre duquel il pouvait battre Bill Brent sans aucun effort. Il fut un temps où la société avait besoin de talents particuliers tels que Bill Brent si elle voulait survivre ; ce dont

ils avaient besoin aujourd'hui était le "talent" de Dave Mitchum.

Dave Mitchim s'assit derrière la machine à écrire de sa secrétaire et, à l'aide de deux doigts, il tapa un ordre à l'attention du maître de trains, et un autre à l'attention du responsable du parc des locomotives.

Le premier instruisait le maître de trains de faire immédiatement partir une locomotive avec son équipage, dans le cadre d'une mission dont la nature se résumait seulement à une "situation d'urgence" ; le second instruisait le responsable du parc des machines *d'envoyer la meilleure machine disponible à Winston,* et de s'y tenir *prêt à prêter assistance dans le cadre d'une situation d'urgence*.

Il conserva des copies carbones qu'il mit dans sa poche, puis il ouvrit la porte et demanda à l'aiguilleur de nuit de monter, et il lui donna les deux ordres en lui demandant de les "transmettre" aux deux hommes qui se trouvaient en bas.

L'aiguilleur de nuit était un jeune homme consciencieux qui avait confiance en sa hiérarchie, et savait que la discipline était une règle cardinale dans le chemin de fer. Il fut simplement étonné que Mitchum doive vouloir envoyer des ordres écrits depuis une distance aussi courte qu'un étage d'escaliers, mais il ne posa aucune question–Mitchum attendit avec nervosité.

Au bout d'un moment, il vit la silhouette du responsable du parc des machines dehors en train de marcher en enjambant les voies ferrées pour se diriger vers la rotonde des locomotives. Il se sentit soulagé : les deux hommes ne s'étaient pas présentés pour le confronter en personne ; ils avaient compris et ils étaient en train de *jouer le jeu* comme il était en train de le *jouer*.

Le responsable du parc de machines marchait à travers les rails en baissant la tête. Il était en train de penser à sa femme, à ses deux enfants et à la maison qu'il avait passé sa vie à payer. Il savait ce que ses supérieurs étaient en train de faire, et il se demandait s'il devait refuser de leur obéir. Il n'avait jamais eu peur de perdre son travail ; avec toute la confiance en lui-même que peut avoir un homme compétent, il avait su que s'il se querellait avec un employeur, il serait toujours capable d'en trouver un autre.

Mais aujourd'hui il avait peur ; il n'avait pas le droit de démissionner ou de chercher un emploi ; s'il défiait un employeur, il serait livré à ce pouvoir auquel on ne pouvait pas

répondre : un simple *Conseil* de “sages”. Et si ce *Conseil* tranchait en sa défaveur, cela signifierait une sentence de *mort lente* par la famine ; cela signifierait qu’un pouvoir sans visage l’empécherait de trouver un nouvel emploi pour le restant de ses jours. Il savait que le *Conseil* ferait de lui un coupable ; il savait que la clé de l’obscur et capricieux mystère des décisions contradictoires du *Conseil* était le pouvoir secret de *l’influence*. Quelle chance aurait-il contre Monsieur Chalmers ?

Il y avait eu un temps où l’intérêt personnel de ses employeurs avait réclamé qu’il donne le meilleur de ses compétences professionnelles. Maintenant, la compétence n’était plus un critère déterminant. Il y avait eu un temps où on avait attendu de lui qu’il donne le meilleur de lui-même, et où il en était remercié en proportion. Maintenant il ne pouvait rien espérer d’autre que la punition, si jamais il essayait de suivre ce que sa conscience lui dictait. Il y avait eu un temps ou on attendait de lui qu’il réfléchisse. Maintenant, ils ne voulaient plus qu’il réfléchisse, seulement qu’il obéisse. Ils ne voulaient plus qu’il ait une conscience.

Alors pourquoi devrait-il élever la voix ? Dans l’intérêt de qui ? Il songea aux passagers ; les trois cent passagers à bord de la *Comète*. Il songea à ses enfants. Il avait un fils qui était au collège et une fille de dix-neuf ans dont il était férocement et douloureusement fier, parce qu’elle était connue comme la plus belle fille de la ville. Il se demanda à lui-même s’il pouvait livrer ses enfants au destin des sans-emploi, comme il les avaient vus dans les zones économiquement sinistrées, dans les baraquements autour des usines fermées et le long des voies ferrées désaffectées. Il vit, avec une horreur étonnée, que le choix qu’il devait faire maintenant se situait entre les vies de ses enfants et celles des passagers de la *Comète*. Un dilemme de ce genre n’aurait jamais été possible auparavant. C’était en assurant la sécurité des passagers qu’il avait gagné la sécurité de ses enfants ; il avait servi l’un en se mettant au service de l’autre ; il n’y avait pas eu de conflits d’intérêts, pas de *besoin que des victimes soient désignées*.

Aujourd’hui, s’il voulait sauver les passagers, il devait le faire au prix de ses enfants.

Il se souvint vaguement des sermons qu’il avait entendu à propos de “la grandeur d’âme de l’immolation de soi”, à propos de “la vertu de sacrifier pour d’autres ce que l’on avait de plus

cher”.

Il ne connnaissait rien de la philosophie de l’éthique ; mais il sut tout à coup–pas sous la forme de mots, mais sous celle d’une douleur obscure, sauvage et pleine de colère–que si ceci était de la vertu, alors il n’en voulait aucunement.

Il s’avança dans la rotonde et demanda qu’une grosse et ancienne locomotive à brûleur à charbon fut préparée pour un trajet jusqu’à Winston.

Le maître de train tendit la main pour saisir le combiné du téléphone dans le bureau de l’aiguilleur, pour rassembler un équipage de locomotive, ainsi qu’il en avait reçu l’ordre. Mais sa main, tenant le combiné, stoppa son mouvement. Il lui vint soudainement à l’esprit qu’il était en train d’envoyer des hommes à la mort, et que des vingt vies qui figuraient sur sa liste devant lui, deux allaient s’interrompre des suites de son choix. Il en ressentit une sensation physique de froid, rien de plus ; il n’en était pas affecté, c’était seulement un étonnement perplexe et indiférent. Ce n’avait jamais été son travail d’envoyer des hommes à la mort ; son travail avait consisté à les envoyer gagner *leur vie*. C’était étrange, se dit-il ; et c’était étrange que le mouvement de sa main se soit interrompu à mi-course ; ce qui l’avait fait s’arrêter était comme quelque chose qu’il avait renssenti il y-avait vingt ans… « non », se dit-il, « *étrange* il y-avait un mois, et pas plus ».

Il avait quarante-huit ans. Il n’avait pas de famille, pas d’amis, aucune relation régulière quelqu’elle soit avec aucun être vivant dans le monde. Quelque puisse être la capacité pour la dévotion qui l’animait, la capacité que les autres font se disperser parmi bien d’autres question et inquiétudes de tous types, il l’avait entièrement offerte à la personne de son jeune frère. Ce frère qui avait vingt-cinq ans de moins que lui, avait été élevé par lui. Il l’avait envoyé à l’université de technologie, et il avait su, comme tous ses professeurs l’avaient compris, que le jeune homme avait la marque du génie gravé sur le front de son sourire de jeune garçon. Avec le même genre de dévotion unique qu’il lui avait accordé, le jeune garçon ne s’était intéressé à rien d’autre qu’à ses études ; ni aux sports, ni aux sorties avec des copains, ni aux filles, mais seulement à la vision des choses qu’il allait créer plus tard, comme inventeur. Il avait obtenu son diplôme et avait obtenu un salaire inhabituel pour son âge, pour aller travailler dans un grand groupe

industriel fabriquant du matériel électrique, dans le Massachusetts.

Nous somme aujourd'hui le 28 mai, se dit le maître de trains. Le *Décret 10-289* avait été publié le 1er mai.

Ce fut dans la soirée du 1er mai qu'il avait appris que son frère s'était suicidé.

Le maître de trains avait entendu que le *Décret* était nécessaire pour sauver le pays. Il ne pouvait savoir si cela était vrai ou pas ; il n'avait aucun moyen de savoir ce qui était nécessaire pour sauver un pays. Mais comme poussé par un sentiment qu'il n'aurait pu exprimer, il était allé se présenter au bureau de l'éditeur du journal local, et avait demandé que l'histoire de la mort de son frère soit publiée. « Les gens doivent en être informé » avait été tout ce qu'il avait été capable d'offrir comme raison. Il avait été incapable d'expliquer que les connexions endolories de son esprit, avaient formé les conclusions dépourvues de mots qui lui faisaient sentir que si ceci avait été le fait de la volonté du peuple, alors le peuple devait le savoir ; il ne pouvait croire que le gens le feraient, s'il savaient. L'éditeur avait refusé ; il avait justifié son refus en déclarant que ce n'était "pas bon pour le moral du pays".

Le maître de trains ne connaissait rien à la philosophie de la politique ; mais il savait que ça avait été à cet instant qu'il avait perdu tout intérêt pour la vie ou la mort de tout êrte humain, ou pour le pays. Il se dit, alors qu'il tenait dans sa main le combiné du téléphone, que peut-être il devait avertir les hommes qu'il était sur le point d'appeler. Ils avaient confiance en lui ; il ne leur viendrait jamais à l'esprit qu'il pouvait sciemment les envoyer vers leur mort.

Mais il secoua la tête : ceci n'était qu'une vieille pensée, une pensée de l'année dernière, une réminiscence du temps où il avait confiance en eux, lui aussi. Ces notions là ne comptaient plus, aujourd'hui. Son cerveau fonctionnait lentement et c'était comme s'il devait aller à la recherche de ses pensées à travers un vide au milieu duquel aucune émotion qui puisse les éperonner ne répondait ; il se dit qu'il y aurait des problèmes s'il avertissait quelqu'un du danger, il y aurait comme une sorte de dispute, et c'était à lui qu'il incombait de faire une sorte de grand effort pour la déclencher. Il avait oublié ce qui pouvait être à l'origine d'un pareil dilemme. La vérité ? La justice ? La camaraderie ? Il ne voulait pas faire un effort. Il était vraiment

fatigué. S'il avertissait tous les hommes dont les noms figuraient sur sa liste, songea-t-il, il n'y aurait personne qui voudrait conduire cette locomotive, et donc il sauverait deux vies, plus trois cent autres se trouvant à bord de la *Comète*.

Mais il ne se trouvait rien dans son esprit qui puisse correspondre à ces chiffres ; "vies" n'était qu'un mot, il n'avait pas de signification.

Il leva le combiné téléphonique pour le porter à son oreille, il composa deux numéros, il demanda à un chauffeur et à un pompier de se présenter immédiatement pour une mission.

La locomotive Numéro 306 était partie pour Winston, quand Dave Mitchum descendit les escaliers.

— Préparez-moi une machine d'inspection des voies[1], demanda-t-il, « Je vais aller jusqu'à Fairmount. »

Fairmount était une petite gare située à trente-deux kilomètres vers l'est sur la ligne. Les hommes hochèrent la tête sans poser de questions. Bill Brent n'était pas présent parmi eux. Mitchum alla jusqu'au bureau de Brent. Brent s'y trouvait, assis derrière son bureau, silencieux; il semblait attendre.

— Je vais aller à Fairmount, dit Mitchum ; il y avait dans le ton de sa voix une agressivité qui était trop familière, comme si cela impliquait qu'aucun commentaire ou réponse n'était nécessaire.

— Ils avaient une *Diesel*, là-bas, il y-a une paire de semaines… vous savez… réparations en urgence ou quelque chose comme ça… je vais aller voir si on pourrait pas l'utiliser.

Il marqua une pause, mais Brent ne dit rien.

— Avec la manière dont les choses se passent, dit Mitchum, sans le regarder, « …on ne peut pas garder ce train toute la matinée. On doit tenter quelque chose, d'une manière ou d'une autre. Maintenant, je pense que peut-être que cette *Diesel* pourra le faire, mais c'est la dernière chose qu'on peut tenter. Bon… si vous n'avez pas de nouvelles de moi d'ici une demi-heure, signez l'ordre de mission et faites rouler la Comète avec la Numéro 306. »

Quoique Brent ait été en train de penser, il ne pouvait pas le croire quand il entendit ça. Il ne répondit pas immédiatement ; puis il dit d'une voix très calme :

— Non.

— Comment ça, "non" ?

---

1. Sorte de petite voiture sur rail propulsée par un moteur à explosion. *(N. d. T.)*

— Je ne le ferai pas.

— Comment ça, vous ne le ferez pas ? C'est un ordre !

— Je ne le ferai pas.

La voix de Brent avait la fermeté de la certitude dénuée de tout nuage d'émotion.

— Refusez-vous d'obéir à un ordre.

— C'est cela même.

— Mais vous n'avez pas le droit de refuser ! Et je ne vais pas argumenter là-dessus, de toute façon. C'est ce que *j'ai* décidé, c'est *ma* responsabilité et je ne vous demande pas votre avis. Votre travail consiste à exécuter *mes* ordres.

— Me donnerez-vous cet ordre *par écrit* ?

— Pourquoi, espèce d'enfoiré, est-ce que vous êtes en train de vouloir me dire que vous n'avez pas *confiance en moi* ? C'est ça… ?

— Pourquoi devez-vous aller à Fairmount, Dave ? Pourquoi ne pouvez-vous pas tout simplement leur téléphoner, à propos de cette *Diesel*, si vous pensez qu'ils en ont une ?

— Vous n'allez pas me dire comment je dois faire mon travail ! Vous n'allez pas rester assis ici à me *poser des questions* ! Vous allez *la fermer* et faire comme *on* vous dit, ou alors je vais vous offrir une chance d'expliquer tout ça au *Conseil de l'unification* !

Il n'était pas facile de décrypter les émotions qui pouvaient apparaître sur la tête de *cowboy* de Brent, mais Mitchum y vit quelque chose qui ressemblait une expression d'horreur incrédule ; seulement il s'agissait d'une horreur qui provenait d'une vision toute particulière et non pas des mots, et elle n'avait pas les caractéristiques de la peur, pas le genre de peur que Mitchum avait escompté.

Brent savait que demain matin le dilemme se résumerait à sa parole contre celle de Mitchum ; Mitchum nierait avoir donné cet ordre. Mitchum montrerait la *preuve* écrite que la locomotive Numéro 306 avait été envoyée à Winston, seulement pour y rester "en disponibilité", et il produirait des *témoins* disant qu'il était parti à Fairmount pour aller y chercher une locomotive Diesel ; Mitchum clamerait que l'ordre qui avait eut des conséquences fatales relevait de la "responsibilité pleine et entière" de Bill Brent, l'aiguilleur principal. Ce ne serait pas une histoire très compliquée, pas une histoire qui réclamerait une étude approfondie, mais ce serait assez pour le

Conseil de l'unification, dont la politique n'était consistente qu'à propos d'une chose : "ne jamais regarder de trop près dans les affaires".

Brent savait qu'il pouvait jouer le même *jeu* et se décharger de sa responsabilité en trouvant une autre victime, il savait qu'il avait toute l'intelligence requise pour s'accomoder d'un tel plan, excepté qu'il aurait préféré mourir plutôt que de le faire.

Ce n'était pas la vue de Mitchum qui le maintenait assis et immobilisé par l'horreur. C'était de réaliser qu'il n'y avait *personne* à qui il aurait pu parler pour dénoncer cette histoire et l'arrêter… *aucun* supérieur hiérarchique *nulle part* sur tout le réseau, depuis le Colorado à New York, en passant par Omaha. Ils y étaient impliqués, tous, ils faisaient tous *la même chose*, ils avaient fourni à Mitchum *l'idée* et *la méthode*. C'était Dave Mitchum qui appartenait désormais à cette entreprise de chemin de fer, et lui, Bill Brent, n'en faisait *plus* parti.

Ainsi que Bill Brent avait appris à voir toute la circulation des trains dans un secteur en jetant simplement un coup d'œil à quelques chiffres sur une feuille de papier, il était maintenant capable de voir un résumé de toute sa vie et le prix exact qu'allait lui coûter la décision qu'il était en train de prendre.

Il n'était jamais tombé amoureux avant d'avoir dépassé sa jeunesse ; il avait trente-six ans lorsqu'il avait trouvé la femme qu'il voulait. Il s'était engagé avec elle depuis quatre ans ; il avait eu à attendre parce qu'il avait une mère à charge et une sœur qui était veuve et mère de trois enfants.

Les responsabilités ne lui avaient jamais fait peur parce qu'il avait eu conscience de ses capacités à les prendre, et il n'avait jamais pris une seule responsabilité sans s'être assuré au préalable qu'il était capable de l'*assumer*. Il avait attendu, il avait économisé de l'argent, et maintenant il avait atteint le moment où il pouvait se sentir libre d'être heureux. Il devait se marier dans quelques semaines, durant le mois de juin qui arrivait.

Il y songea, tandis qu'il se tenait assis derrière ce bureau et qu'il était en train de regarder Dave Mitchum, mais cette pensée n'attisait aucune hésitation; seuls du regret et une distante tristesse parce qu'il savait qu'il ne pouvait laisser aucune hésitation faire parti de cet instant.

Bill Brent ne connaissait rien à l'épistémologie ; mais il savait que l'homme doit vivre selon sa propre perception

rationnelle de la réalité, qu'il ne peut agir contre, ou y échapper ou lui trouver un substitut ; et qu'il n'y a selon lui aucune autre façon de vivre.

Il se leva.

— C'est vrai… aussi longtemps que j'occupe ce poste. Je ne peux pas refuser de vous obéir. dit-il, « Mais je le peux si je part, et donc je m'en vais. »

— Vous pouvez quoi ?

— Je ne fais plus parti de la société, à compter de cet instant.

— Mais vous n'avez aucun droit de partir, espèce de putain d'enculé ! Vous ne le savez pas ? Vous ne savez pas que peux vous faire aller "au trou", pour ça ?

— Si vous voulez m'envoyer le *sheriff* dans la matinée, je serai à la maison. Je n'essaierai pas de m'enfuir. Je n'ai nulle part où aller.

Dave Mitchum mesurait un mètre quatre vingt cinq et il avait la carrure d'un boxeur, mais il tremblait à la fois de fureur et de terreur en voyant le visage délicat de Bill Brent.

— Vous ne pouvez pas partir ! Il y-a une loi qui l'interdit ! J'ai la loi pour moi ! Vous ne pouvez pas m'échapper ! Je ne vous laisserai pas partir ! Vous ne sortirez pas de ce bâtiment cette nuit !

Brent se dirigea vers la porte.

— Répéterez-vous devant les autres cet ordre que vous donnez ? Non ? Alors moi je vais le leur dire !

Alors qu'il tira la porte pour l'ouvrir, le poing de Mitchum partit et toucha Brent en pleine face, ce qui le projeta au sol.

Le maître de trains et le responsable du parc machine se tenaient tous deux sur le seuil de la porte qui était maintenant ouverte devant eux.

— Il s'en va ! cria Mitchum, « ce putain de trouillard s'en va à un moment comme ça ! C'est un *hors-la-loi* et un trouillard ! »

Durant l'effort lent qu'il fit pour se relever, Bill Brent leva les yeux et vu indistinctement les deux hommes à travers le sang qui lui ruisselait sur les yeux. Il vit qu'ils comprenaient, mais il remarqua les visages fermés des hommes qui ne voulaient pas *comprendre*, ne voulaient pas *interférer* et qui le haïssaient pour les laisser seuls aux prises avec "la justice".

Il ne dit rien, se redressa sur ses jambes et sortit du bâtiment.

Mitchum évita les autres du regard.

— Hé, vous ! appela-t-il en secouant la tête en direction de l'aiguilleur de nuit, à l'autre bout de la pièce, « Venez ici. Vous êtes promu, vous venez de prendre son poste à compter de maintenant. »

Après avoir fermé la porte, il répéta au garçon l'histoire de la locomotive Diesel à Fairmount, exactement comme il venait de la servir à Brent, et aussi l'ordre de faire partir la *Comète* avec la locomotive Numéro 306, "si jamais" le jeune garçon n'avait pas de ses nouvelles d'ici une demi-heure. Le garçon n'était ni en position de se permettre de penser, de parler ou de comprendre quoique ce soit ; il continuait de voir le sang couler sur le visage de Bill Brent qui avait été son idole.

— Oui, Monsieur. répondit-il, troublé.

Dave Mitchum se mit en route pour Fairmount et, tandis qu'il grimpa à bord de la machine d'inspection des voies, il annonça à chaque homme de la maintenance des voies, aiguilleur et employé au nettoyage qu'il avait pu apercevoir, qu'il était "parti à Fairmount à la recherche d'une *Diesel* pour la *Comète"*.

L'aiguilleur de nuit s'assit derrière le bureau, regardant la pendule et le téléphone, et priant pour que le téléphone sonne et qu'il entende la voix de Monsieur Mitchum. Mais la demi-heure s'écoula dans le silence, et quand il ne resta plus que trois minutes, le garcon sentit monter en lui une terreur qu'il ne pouvait expliquer, excepté qu'il ne voulait pas envoyer cet ordre là. Il se tourna vers le maître de trains et le responsable du parc des machines, et demanda avec hésitation :

— Monsieur Mitchum m'a laissé un ordre avant de s'en aller, mais je me demande si je dois l'envoyer, parce que je… je ne pense pas que ce soit une bonne chose. Il a dit…

Le maître de train n'en éprouva aucune pitié et il tourna la tête de l'autre côté ; le garçon avait à peu près le même âge que son frère défunt.

Le responsable du parc des machines fit sèchement :

— Fait exactement ce que Monsieur Mitchum t'a dit. T'es pas là pour réfléchir. puis il sortit de la pièce.

La responsabilité que James Taggart et Clifton Locey avaient refusé de prendre reposait maintenant sur les épaules d'un jeune garçon tremblant et ahuri.

Dabord il hésita, puis il s'arma de courage avec la pensée

que l'on ne devait pas douter de l'intégrité et de la compétence d'un cadre cheminot. Il ne savait pas que sa vision d'une compagnie de chemin de fer et de ses chefs correspondait à une réalité qui n'existait plus depuis un siècle.

Avec la précision consciencieuse d'un cheminot, au moment où la pendule termina la demi-heure, il signa de son nom l'ordre instruisant la *Comète* de partir, accrochée à la locomotive Numéro 306, et il transmit l'ordre à la gare de Winston.

Le chef de la gare de Winston frissonna lorsqu'il lut l'ordre, mais il n'était pas le genre d'homme à défier l'autorité. Il se dit que le tunnel n'était pas *peut-être pas* aussi dangereux qu'il l'avait pensé. Il se dit aussi que la meilleure politique, aujourd'hui, était de *ne pas réfléchir*.

Lorsqu'il remit des copies de l'ordre au chef de train de la *Comète* et au conducteur de sa locomotive, le chef de train releva lentement les yeux pour regarder la pièce telle qu'elle lui faisait face, il plia le bout de papier, le mit dans sa poche et sortit sans dire un mot. Le conducteur resta immobile pendant un moment, en gardant les yeux fixés sur le papier, puis il le jeta à terre et dit :

— Je ne vais pas faire ça. Et si on en est à un point dans cette compagnie où on doit recevoir des ordres comme celui là, je ne vais pas travailler plus longtemps pour elle, n'importe comment. Prenez note par écrit que j'ai démissioné.

— Mais vous ne pouvez pas partir ! cria le chef de gare, « Ils vont vous arrêter, pour ça ! »

S'ils me trouvent. fit le conducteur.

Puis il sortit de la gare pour disparaître dans la vaste obscurité des montagnes dans la nuit.

Le conducteur de Silver Springs qui avait conduit la *Numéro 306* jusqu'ici était assis dans un angle de la pièce. Il étouffa un petit rire :

— Quelle lavette.

Le chef de gare se tourna vers lui.

— Tu vas t'en charger, Joe ? Tu vas emmener la *Comète* ?

Joe était ivre. Il y avait eu une époque lors de laquelle un cheminot arrivant au travail avec quelque signe d'éthylisme, aussi léger soit-il, aurait été regardé comme un médecin arrivant à son travail avec des boutons de petite vérolle purulents sur le visage.

Mais Joe Scott était une personne privilégiée. Il y avait trois mois, il avait été licencié pour une infraction aux règles de

sécurité, laquelle avait été à l'origine d'un accident assez grave ; il y avait deux semaines, il avait été replacé dans la société par décision du *Conseil de l'unification*. Il était un "pote" de Fred Kinnan ; il préservait les intérêts de Kinnan au sein de son syndicat–pas contre les employeurs, mais contre *les membres* de ce syndicat.

— Pour sûr, fit Joe Scott, « Je vais la prendre, la *Comète*. Je vais l'amener jusqu'à sa destination à l'heure, si j'arrive à aller assez vite. »

Le pompier de la *Numéro 306* était resté dans la cabine de sa machine. Il observa le déroulement des opérations avec un certain mal-à-l'aise lorsqu'ils arrivèrent pour atteler la *Comète* à sa locomotive ; il regarda au loin en direction des signaux lumineux vert et rouge du tunnel qui étaient suspendus au-dessus de la voie, à plus de trente kilomètres de courbes. Mais il était un "gars sympathique" et placide qui faisait un bon pompier sans aucun espoir de ne jamais s'élever au grade de chauffeur de locomotive : ses muscles impressionnants étaient son seul avantage.

Il était certain que ses supérieurs savaient ce qu'ils faisaient, et c'est pourquoi il ne se hasarda pas à poser de questions.

Le chef de train se tint à l'arrière de la *Comète*. Il regarda les signaux du tunnel, puis la longue chaîne de vitres des wagons. Quelques vitres étaient illuminées, mais la plupart ne montraient que la faible lueur bleue des lumières de nuit fixées vers les bords latéraux des stores qui étaient abaissés. Il se dit qu'il *devrait* réveiller les passagers et les avertir.

Il y avait eu un temps où il plaçait la sécurité des passagers au-dessus de la sienne, non par amour pour ses frères les hommes, mais parce que cette responsabilité là faisait parti de son travail, laquelle il acceptait et était fier d'en être investit.

Maintenant, il éprouvait une indiférence méprisante et *aucun* désir de veiller à leur sécurité. Ils avaient demandé et accepté le *Décret 10-289*, se disait-il, ils continuaient à vivre en s'en remettant quotidiennement à ces genres de "verdicts" que le *Conseil de l'unification* imposait à des victimes sans défense ; pourquoi devrait-il maintenant ne pas se désintéresser d'eux. S'il sauvait leurs vies, *pas un* d'entre-eux ne ferait un pas en avant pour le défendre quand le *Conseil de l'unification* le condamnerait pour avoir désobéi aux ordres, pour avoir créé une panique, pour avoir "retardé Monsieur Chalmers". Il n'avait

aucun désir de devenir un martyre pour les laisser ne pas assumer la responsabilité qu'ils avaient, à tout le moins, d'eux-même, et ce en toute sécurité.

Quand le moment arriva, il leva sa lanterne et fit signe au conducteur de la locomotive de lancer sa machine.

— T'as vu ? fit triomphalement Kip Chalmers à l'attention de Lester Tuck, alors que les roues sous leur pieds commencèrent à trembler, « *La peur* est le seul moyen pratique d'obtenir quelque chose des hommes. »

Le chef de train sortit sur le vestibule du dernier wagon. Personne ne le vit lorsqu'il descendit les quelques marches de l'autre côté, sauta du train en route et disparut dans l'obscurité des montagnes.

Un aiguilleur se tint prêt à faire basculer un levier qui enverrait la *Comète* depuis la voie de garage sur la voie principale. Il regardait la *Comète* tandis qu'elle s'approchait lentement de lui. Ce n'était qu'un globe de feu blanc émettant un rayon de lumière s'étirant bien haut au-dessus de sa tête, et un tremblement sourd ponctué de secousses transmis par le rail sous ses pieds. Il savait que le levier ne *devrait* pas être basculé. Il pensa à la nuit, il y avait dix ans, lorsqu'il avait risqué sa vie durant une innondation pour empêcher un train d'être balayé par les eaux. Mais il savait que les temps avaient changé depuis. Au moment où il poussa le levier, puis quand il vit le puissant phare avant faire un brusque écart de côté, il sut qu'à partir de cet instant il haïrait son travail pour le restant de sa vie.

La *Comète* se déroula depuis la voie de garage pour devenir une fine ligne droite qui s'éloigna vers les montagnes, avec le rayon de son feu avant tel un bras étendu montrant la voie, puis le reflet blanc dans la vitre courbée de son poste d'observation le fit disparaître. A bord de la *Comète,* quelques uns des passagers étaient éveillés. Comme le train entama son ascension ponctuée de virages, ils virent le petit groupe de lumières de la gare de Winston au bas de l'obscurité, au-dela de leurs vitres, puis la même obscurité à nouveau, mais avec des lumières rouges et vertes que l'on pouvait apercevoir sur les côtés de l'entrée du tunnel, à l'angle supérieur de la vitre. Les lumières de Winston étaient plus petites chaque fois qu'elles réapparaissaient ; le trou noir du tunnel, lui, continuait de grandir. Un voile noir passait devant devant les vitres tel une bande, de temps à autres, faisant ainsi s'atténuer les lumières :

c'était la fumée épaisse provenant de la locomotive à brûleur de charbon. Tandis que le tunnel se faisait de plus en plus proche, ils virent, au bord du ciel au loin vers le sud, dans un vide d'espace et de roche, un point de feu qui se tordait dans le vent. Ils ne savaient pas ce que c'était et n'étaient pas curieux de le savoir. Il est dit que les catastrophes sont une affaire de pure malchance, et il y avait ceux qui auraient dit que les passagers de la *Comète* n'étaient *pas coupables ni responsables* de ce qui leur arriva.

L'homme du compartiment A du wagon-lit N° 1 était un professeur de sociologie qui enseignait que "l'habileté de l'individu est sans conséquence", que "l'effort individuel est futile", qu'"une conscience individuelle est un luxe inutile", qu'"il n'y a point de choses telles qu'un esprit ou une personnalité ou un exploit individuel", que "tout est réalisé collectivement", et que "seule la masse compte, et non les hommes pris individuellement."

L'homme du compartiment voyageurs 7 de la voiture N° 2 était un journaliste qui avait écrit qu'il était *bienséant et moral d'avoir recours à la contrainte pour le service d'une bonne cause*, qui croyait qu'il avait le droit d'user de la force physique sur les autres–de saborder les vies, de juguler les ambitions, d'étrangler les désirs, de violer les convictions, d'emprisonner, de déshériter, d'assassiner–pour le service de n'importe quoi qu'il aurait choisi de considérer comme relevant de l'idée qu'il se faisait d'une *bonne cause* ; laquelle ne devait pas nécessairement être une idée, sachant qu'il n'avait jamais défini ce qu'il considérait comme *le bien*, mais s'était limité à dire qu'elle s'apparentait à un *sentiment de quelque chose*. Le dit sentiment ne devant *pas connaître de limites définies par aucune connaissance que ce soit*, puisqu'il considérait l'émotion comme *supérieure à la connaissance* et reliée uniquement à ses "bonnes intentions" propres et au pouvoir des armes.

La femme du compartiment voyageur 10 de la voiture N° 3 était une institutrice âgée qui avait passé sa vie à transformer, classe après classe, des enfants vulnérables en misérables poltrons, en leur enseignant que la volonté de la majorité est la seule échelle permettant de définir ce qui est bien et ce qui est mal, qu'une majorité peut faire tout ce qui lui plait, qu'ils ne "doivent pas accorder la priorité à leur propre personnalité",

mais “doivent faire comme tous les autres font”.

L’homme du salon B de la voiture N° 4, était l’éditeur d’un journal qui croyait que les hommes sont *mauvais par nature* et *inadaptés à la liberté*, que leur instincts élémentaires, s’ils n’étaient pas *contrôlés*, leur dictaient de mentir, de voler et de se tuer les uns les autres–et, par conséquent, que les hommes doivent être dirigés par les moyens du mensonge, du vol et du meurtre, lesquels moyens doivent être le privilège exclusif de l’élite dirigeante, dans le but de *forcer* les hommes à travailler, de leur apprendre à être “moraux” et de les maintenir confinés dans les limites de “l’ordre” et de la “justice”.

L’homme du compartiment lit H de la voiture N° 5 était un homme d’affaires qui avait acquis son entreprise–une mine de minerai de fer–grâce à un prêt du gouvernment, dans le cadre de la *Loi d’égalité des chances*.

L’homme du compartiment salon A de la voiture N° 6 était un financier qui avait réalisé une fortune en achetant des bons du chemin de fer *gelés*, et qui les avait fait “dégeler” grâce à l’intervention d’amis bien placés à Washington.

L’homme du siège 5 de la voiture N° 7 était un employé subalterne qui croyait qu’on lui *devait* un emploi, “que cela plaise à son employeur ou non”.

La femme du compartiment privé 6 de la voiture N° 8 était une assistante professeur qui croyait qu’en tant que *consommatrice*, elle avait un “droit au transport, que les gens des compagnies de chemins de fer soient d’accord ou pas”.

L’homme du compartiment privé 2 de la voiture N° 9 était un professeur d’économie qui militait pour “l’abolition de la propriété privé”, en expliquant que “l’intelligence ne joue aucun rôle dans la production industrielle”, que “l’esprit de l’homme est conditionné par des outils matériels”, que “personne ne peut diriger une usine ou une compagnie de chemin de fer” et qu’il s’agit uniquement “d’une question de machineries devant être saisies au nom du bien commun”.

La femme du compartiment de wagon lit D de la voiture N° 10 était une mère de famille qui avait fait se coucher ses deux enfants dans le lit au-dessus d’elle, et les avait bordés avec beaucoup d’attention, les protégeant des secousses et des vibrations ; une mère dont l’époux avait un poste au gouvernement qui consistait à veiller à l’application des directives, et qu’elle défendait en disant, “Je m’en moque, seul

les gros bourgeois sont touchés par cette réglementation. Après tout, moi j'ai des enfants dont je dois m'occuper."

L'homme du compartiment privé 3 de la voiture N° 11 était un petit névrosé pleurnichard qui écrivait des petites pièces de théatre dans lesquels il glissait hypocritement, au titre de "message social", des petites obscénités suggérant que tous les "patrons" et "l'élite" étaient des vauriens.

La femme du compartiment privé 9 de la voiture N° 12 était une femme au foyer qui croyait qu'elle avait "le droit d'élire les politiciens" dont elle ne savait rien, "pourqu'ils dirigent les grand groupes industriels" à propos desquels elle n'avait aucune connaissance.

L'homme du compartiment couchette F de la voiture N° 13 était un avocat qui avait dit, "Moi ? Je trouverai toujours un moyen de tirer profit de n'importe quel système politique."

L'homme du compartiment couchette A de la voiture N° 14 était un professeur de philosophie qui enseignait qu'"il n'y a point de chose telle que l'esprit… Comment savez-vous que le tunnel est dangereux ?... Non, mais, vraiment, comment pourriez-vous prouver même que ce tunnel existe ?... Il n'y a pas de logique… Pourquoi dites-vous, sans même y réfléchir un instant, que les trains ne peuvent avancer sans puissance motrice ? Il n'y a pas de principes… Pourquoi devriez-vous obligatoirement soumettre votre perception de notre planète à la *loi de la relation de cause à effet* ? Il n'y pas de droit… Pourquoi ne pourrions-nous pas lier les hommes à leurs travails par l'usage de la force ? Il n'y a pas de moralité… Ou se trouve la moralité dans le fait de dirigher une compagnie de chemin de fer ? Il n'y a aucun absolu… Quelle diférence cela fait-il pour vous, que vous viviez ou que vous n'existiez pas, de toute façon ?" Il enseignait que l'"on ne sait rien… Pourquoi s'opposer aux ordres de nos supérieurs hiérarchiques ? On ne peut jamais être certain de rien. Au nom de quoi pouvez-vous prétendre que c'est *vous* qui avez raison ? Tout ce que nous pouvons et *devons* faire, c'est d'agir en fonction des besoins du moment… Vous ne voudriez pas mettre votre situation en jeu, n'est-ce pas ?"

L'homme du compartiment salon B de la voiture N° 15 était un héritier qui avait hérité de sa fortune, et qui avait toujours répété, "Pourquoi Rearden devrait-il être le seul à pouvoir fabriquer du *Rearden Metal*."

L'homme du compartiment couchette A de la voiture N° 16 était un humaniste qui avait dit, "Les hommes de compétences ? Je m'en fous qu'ils souffrent où pas, ou de ce qu'ils souffrent. Il vaut mieux ne pas laisser ces gens là s'élever, prendre du pouvoir, et ainsi échapper à tout contrôle. Ils doivent être surveillés, et leur intelligence doit profiter à *ceux qui n'ont pas la chance d'être compétent*. Honnêtement, ça m'est égal si c'est *juste* ou pas. Je suis fier d'avoir la force morale de ne pas me soucier qu'il n'y ait pas de justice pour le compétent chaque fois que la protection du faible est en jeu."

Ces passagers étaient éveillés ; il n'y-avait pas une seule autre personne à bord de ce train qui ne partageait pas au moins une de leurs idées. Tandis que le train avait été sur point se s'engouffrer dans le tunnel, la dernière chose qu'ils virent du monde fut la *Torche de Wyatt*.

CHAPITRE

VIII

AU NOM DE NOTRE AMOUR

Le soleil affleurait la cime des arbres sur les pentes de la colline, et, en prenant la couleur du ciel, leurs couleurs avaient viré vers un bleu argenté. Dagny se tenait dans l'encadrement de la porte de la cabane de chasse, les premiers rayons de soleil illuminaient son front, et des kilomètres de forêt s'étendaient sous ses pieds. Les feuilles allaient de l'argent au foncé de la route plus bas en passant par le vert. La lumière perçait à travers les branches et semblait s'élancer vers le haut quand elle frappait un massif de fougères, en le faisant devenir une fontaine de rayons verts. Cela lui procurait du plaisir d'observer le mouvement de la lumière sur l'immobilité, quand rien d'autre ne pouvait bouger.

Elle avait marqué la date, ainsi qu'elle le faisait chaque matin, sur une feuille de papier qu'elle avait accroché à l'aide d'une punaise au mur de sa chambre. La progression des dates sur ce papier était le seul mouvement dans l'immobilité de ses jours, telle une liste de dates mise à jour par un prisonnier sur une île déserte. La date de ce matin était 28 mai.

Elle avait voulu écrire ces dates pour servir un but, mais elle ne pouvait dire si elle l'avait atteint ou pas. Elle était venue ici avec trois objectifs en tête qu'elle s'était imposé comme s'ils étaient des ordres : se reposer, apprendre à vivre sans chemin de fer, dégager la douleur de la voie. "Dégager la douleur de la voie" était l'expression qu'elle utilisait. Elle se sentait comme liée à un "étranger blessé" qui pouvait se faire surprendre n'importe quand par une attaque qui la ferait crier avec lui. Elle ne ressentait aucune pitié pour "l'étranger", seulement une

méprisante impatience ; elle devait le combatre et le détruire, et alors sa “voie serait dégagée” pour qu’elle puisse décider de ce qu’elle aimerait faire ; mais “l’étranger” n’était pas facile à combattre.

Le but du repos avait été facile à atteindre. Elle découvrait qu’elle aimait la solitude ; le matin elle se réveillait avec une humeur de confiante bienvieillante, le sentiment qu’elle pouvait s’aventurer plus loin, et accepter de s’accommoder de quoiqu’elle puisse rencontrer sur son chemin. En ville, elle avait vécu une tension chronique pour pouvoir supporter le choc de la colère, de l’indignation, du dégoût et du mépris.

Le seul danger qui la menaçait ici était la simple douleur de quelque possible accident physique ; ça semblait innocent et facile, par comparaison. La cabane était loin de toute route fréquentée ; elle était restée telle que son père l’avait laissé. Elle faisait cuire ses repas sur une cuisinière à bois, et récupérait le bois sur le flanc de la colline. Elle défrichait les broussailles le long des murs, elle réparait les bardeaux de la toiture, elle repeignait la porte et les fenêtres. Les pluies successives, les fougères et les broussailles avaient englouti les marches qui avaient constitué autrefois un accès menant à un chemin en espaliers qui montait le long de la colline, depuis la cabane jusqu’à la route. Elle l’avait reconstruit en nettoyant le chemin, en remettant les pierres à leurs places, en refaisant les contreforts de terre molle maintenue par des planches de bois. Cela lui procura le plaisir d’imaginer un système compliqué de poulies et de leviers réalisés à partir de vieux morceaux et pièces métalliques et autres longueurs de corde, pour pouvoir déplacer des pierres dont le poids excédait de loin ses capacités physiques. Elle avait planté quelques graines de capucines et de belles-de-jour, pour en voir une pousser lentement au-dessus de la terre, et les autres grimper le long des troncs d’arbres, pour les voir grandir, pour observer leur progression et les directions qu’elles prenaient. Le travail lui procurait le calme dont elle avait besoin ; elle n’avait pas remarqué comment elle avait commencé ni pourquoi ; elle avait commencé tout cela sans intention consciente, mais elle avait remarqué la progression du “phénomène” entre ses mains, la tirant vers l’avant, lui donnant un sentiment de paix régénératrice. Puis elle comprit que ce dont elle avait besoin était était le *mouvement* lié à un but, peu importe l’importance de ce but ou ce qu’il pouvait être, pour

peu que ce soit le sentiment d'une activité évoluant étape par étape vers quelque choix selon une durée. Le travail de préparer un repas était comme une sorte de circuit fermé, accompli et disparu, ne menant nulle part. Mais le travail de construire un chemin était une somme vivante, tant et si bien qu'elle ne laissait pas de jour perdu derrière elle, mais chaque jour contenait la somme de ce qui avait été accompli les jours précédants, chaque jour acquiérait sa pérénnité sur les lendemains qui se succédaient.

« Un cercle », se dit-elle, « est le mouvement propre à la nature physique, ils disent qu'il n'y a rien d'autre que le mouvement circulaire dans l'univers sans vie autour de nous, mais la ligne droite est la marque de l'homme, la ligne droite d'une abstraction géométrique qui fait des routes, des rails et des ponts, la ligne droite qui coupe l'absence de propos courbe de la nature, avec l'intention d'un mouvement depuis un début vers une fin. »

« La préparation de repas », songea-t-elle, « est comme l'alimentation en charbon d'une locomotive servant le propos d'un long trajet, mais que serait la torture imbécile d'alimenter en charbon une machine qui n'a pas de trajet à faire ? La vie d'un homme peut difficilement former un cercle, se dit-elle encore, ou une chaîne de cercles qui tombent les un après les autres tels des zéros laissés derrière lui ; la vie de l'homme doit être une ligne droite de mouvement allant de but en but chaque fois plus éloignés les uns des autres, chacun constituant une étape intermédiaire menant au prochain et vers une somme unique croissante, telle un voyage le long d'une voie ferrée, de gare en gare, et de… Oh, ça suffit !

Arrête ça »–se dit-elle avec une silencieuse sévérité, quand le cri de "l'étranger" blessé fut étouffé–« ne pense pas à ça, ne regarde pas trop loin, tu aimes construire ce chemin, construis-le, arrête de regarder au-delà du pied de cette colline. »

Elle était partie quelques fois en voiture jusqu'au magasin de Woodstock, situé à un peu plus d'une trentaine de kilomètres de là, pour acheter quelques vivres et autres nécessités. Woodstock était un petit hameau constitué de structures mourantes, construit il y avait des générations pour quelques raison et espérance qui avaient été oubliées depuis bien longtemps déjà. Il n'y avait pas de voie de chemin de fer qui désservait l'endroit, pas d'alimentation en électricité, rien

d’autre qu’une autoroute de campagne dont la circulation diminuait d’année en année.

L’unique magasin du hameau était une baraque en bois dont les angles étaient envahis par les toiles d’arraignée, et dont un trou au beau milieu de son plancher avait été réparé avec une planche qui avait pourri, par la faute de l’eau qui provenait d’une fuite dans la toiture durant les jours de pluie. Le propriétaire du magasin était une grosse femme pâle qui se déplaçait avec peine mais semblait indifférente à son propre inconfort. Le stock de nourriture dans le magasin consistait en des boîtes de conserve rouillées dont les couleurs des étiquettes avaient terni, quelques graines et quelques légumes qui pourrissaient dans d’anciennes poubelles aux abords de l’entrée.

— Pourquoi ne déplacez-vous pas vos légumes à l’abri du soleil ? Dagny avait un jour demandé.

La femme l’avait regardé avec un air ahuri, comme si elle avait été incapable de comprendre ne serait-ce que la possibilité d’une telle question.

— Ils ont toujours été ici. avait-elle répondu avec indifférence.

En conduisant sur le chemin du retour vers la cabane, Dagny leva les yeux vers un torrent de montagne dont l’eau tombait avec une force féroce depuis un mur de granit abrupte, ses éclaboussures et goutellettes demeurant dans les airs tel un morceau d’arc-en-ciel au soleil. Elle se dit qu’on aurait pu construire ici une petite centrale hydroélectrique juste assez puissante pour alimenter sa cabane en électricité, et même la petite ville de Woodstock–Woodstock pouvait être rendue productive–ces pommiers sauvages, qu’elle avait vu en nombre si inhabituellement important au milieu de la végétation dense qui poussait sur les flancs des collines, où les restes de pommeraies… « Suppose que quelqu’un réclame leur propriété, et ensuite construise une petite voie à proximité de la route la plus proche… Oh ! Stop ! »

— Pas de pétrole à lampe, aujourd’hui. la patronne du magasin lui avait dit à l’occasion de son dernier voyage jusqu’à Woodstock, « Il a plu dans la nuit, jeudi, et quand il pleut, les camions peuvent pas passer la gorge de Fairfield, la route est inondée et les camions de pétrole repasseront pas avant le mois prochain. »

— Si vous savez que la route est innondée chaque fois qu’il

pleut, pourquoi est-ce que vous autres en ville ne la réparez pas ?

La femme avait répondu :

— La route a toujours été comme ça.

Sur le chemin du retour, Dagny avait arrêté la voiture sur la crète d'une colline et avait regardé la campagne qui s'étendait en bas sur des kilomètres. Elle regarda la gorge de Fairfield, là où la petite route de campagne qui serpentait à travers des sols marécageux, en dessous du niveau d'une rivière, se trouvait coincée dans une crevasse entre deux collines.

« Ce serait simple de contourner ces deux collines », se dit-elle, « de construire une route de l'autre côté de la rivière »–les gens de Woodstock n'avaient rien à faire de la journée, elle pourrait leur apprendre comment faire–« de couper une route en ligne droite vers le sud-ouest, de faire l'économie de quelques bons kilomètres, et de la relier à l'autoroute de la région qui menait au dépôt de fret, et… Oh ! Arrête ça ! »

Elle rangea la lampe à pétrole et s'assit à côté d'une bougie allumée dans sa cabane quand la nuit fut tombée, écoutant de la musique provenant d'une petite radio à piles.

Elle recherchait des concerts symphoniques et tournait rapidement la molette pour interrompre chaque fois qu'elle captait les syllabes rauques d'un journal d'information ; elle ne voulait entendre aucune nouvelle en provenance de la cité.

« Ne pense pas à Taggart Transcontinental », s'était-elle dit dès la première nuit qu'elle avait passé dans la cabane ; « n'y pense pas au moins jusqu'à ce que tu sois capable d'entendre les mots comme s'ils n'avaient pas plus de sens que "Atlantic Southern" ou "Associated Steel" ». Mais les semaines s'étaient écoulées et aucune cicatrice ne semblait vouloir se former par dessus la blessure.

Il lui semblait que c'était comme si elle était en train de lutter contre l'imprévisible cruauté de son propre esprit. Elle s'allongeait dans le lit, attendant le sommeil venir–puis se surprenait à penser au tapis roulant de la station de charbon de Willow Bend, dans l'Indiana, qu'elle avait vu depuis une fenêtre de son wagon durant son dernier voyage ; elle devait leur dire de le remplacer, sinon–et alors elle se redressait dans le lit et criait, "Stop !", et elle s'arrêtait d'y penser, mais elle ne se rendormirait plus pour le restant de la nuit.

Il lui arrivait de s'asseoir sur le seuil de la porte de la cabane, et d'observer le mouvement des feuilles s'atténuer jusqu'à ce

qu'elle s'imobilisent totalement dans le crépuscule ; puis elle voyait la danse des lucioles s'élever depuis l'herbe, s'allumant et s'éteignant dans chaque coin qui s'assombrissait, s'éclairant lentement, comme si elles retenaient un instant d'avertissement ; elle ressemblaient aux lumières des signaux qui s'allumaient et s'étteignaient la nuit au-dessus des voies… "Stop !"

C'était dans ces moments là, quand elle ne parvenait pas à "le" stopper, qu'elle redoutait les instants lors desquels, se trouvant dans l'incapacité de se lever–c'était comme une douleur physique, sans limites clairement définies qui auraient permis de faire la diférence entre la douleur physique et la douleur morale–qu'elle se laissait tomber sur le sol de la cabane, ou par terre quand elle était dans les bois et qu'elle se trouvait assise immobile, avec son visage pressé contre une chaise ou contre un rocher, et qu'elle luttait pour ne pas se laisser aller à crier à haute voix, tandis qu'ils étaient soudainement aussi proche d'elle et aussi réels que le corps d'un amant : les deux lignes de rail partant vers un point unique, au loin ; l'avant d'une locomotive coupant l'espace en deux en utilisant pour ce faire les deux lettres TT ; le bruit des roues cliquetant sur un rythme qui allait en s'accentuant sous le plancher de sa voiture ; la statue de Nat Taggart dans le grand hall de la gare centrale.

Luttant pour ne pas les connaître, pour ne pas les sentir, son corps devenu rigide à l'exception du mouvement de frottement de son visage contre son bras, elle allait à la recherche, au-delà de sa conscience, de toute la volonté qui demeurait encore en elle pour alimenter la répétition des mots silencieux et dépouvus de ton qui disaient : « Oublie tout ça. »

Il y avait de longues étendues d'accalmie, lors desquelles elle était capable de faire face à son problème avec la clarté sans passion de l'évaluation d'un problème d'ingéniérie. Mais elle ne pouvait trouver aucune réponse. Elle savait que son envie désespérée du chemin de fer disparaîtrait, pour autant qu'elle puisse être capable de se convaincre elle-même que c'était impossible ou impropre. Mais l'envie provenait de la certitude que la vérité et la raison étaient les siennes–que l'ennemi était l'irrationnel et l'iréel–qu'elle ne pouvait pas se fixer un autre but par elle-même ou faire appel à quelque amour qui lui aurait permis de l'accomplir, tandis que son but légitime avait été

perdu, pas au profit de quelque force supérieure, mais à celui d'un mal terrifiant qui conquérait en utilisant le moyen de *l'impotence*.

Elle ne pouvait renoncer au chemin de fer, se disait-elle ; elle pouvait trouver le consentement ici, dans cette forêt ; mais elle ferait le tracé, puis elle atteindrait la route, en-dessous, puis elle la reconstruirait ; et ensuite elle arriverait jusqu'au-devant de la propriétaire de la boutique de Woodstock, et ce serait terminé, et le visage blanc et vide fixant l'univers avec une apathie inamovible serait la limite qui se dresserait en travers de son effort.

« Pourquoi ? » s'entendit-elle hurler à voix haute.

Il n'y eut pas de réponse.

« Alors reste ici jusqu'à ce que tu trouves la réponse. » se dit-elle. « Il n'existe aucun autre endroit où que tu puisses aller. Tu ne peux pas bouger, tu ne peux pas commencer à obtenir des droits de passage avant… avant d'en savoir assez pour être à même de choisir un terminus. »

Il y avait de longues soirées silencieuses, quand l'émotion qui la faisait s'asseoir, immobile, et regarder en direction de la distance innateignable au-delà de la lumière mourante vers le sud, était la sensation d'isolement de Hank rearden. Elle voulait la vision de son visage à l'expression de fermeté, le visage confiant qui la regardait avec l'esquisse d'un sourire. Mais elle savait qu'elle ne pouvait le voir jusqu'à ce qu'elle gagne sa propre bataille. Son sourire devait être mérité, il s'adressait à un adversaire qui pouvait échanger sa force contre la sienne, et non à une épave battue par la souffrance qui rechercherait du soulagement dans ce sourire, et detruirait ainsi tout son sens. Il pouvait l'aider à vivre ; il ne pouvait pas l'aider à décider pour quel but elle aimerait continuer à vivre.

Elle avait ressenti un léger sentiment d'anxiété depuis le matin, lorsqu'elle traça un trait sur ~~15 MAI~~ sur son calendrier. Elle s'était forcée elle-même à écouter les nouvelles à la radio, de temps à autre ; aucune mention du nom Hank Rearden n'avait été faite. Sa peur pour lui était le dernier lien qui la rattachait à la cité ; c'était lui qui faisait persister son envie de regarder régulièrement à l'horizon, vers le sud, et en contrebas en direction de la route qui passait au pied de la colline. Elle se surprit à attendre sa venue. Elle se surprit à écouter dans l'espoir d'entendre le bruit d'un moteur. Mais le seul bruit qui

lui communiquait parfois un début d'espoir futile, était le battement d'ailes inopiné de quelque grand oiseau émergeant d'entre les branches pour s'élever dans le ciel.

Il y avait un autre lien qui la rattachait au passé, qui demeurait encore comme une question sans réponse : Quentin Daniels et le moteur qu'il était en train d'essayer de reconstruire.

Le 1er juin, elle lui devrait son chèque mensuel. Devrait-elle lui dire qu'elle était partie, qu'elle n'aurait jamais besoin de ce moteur, et que même le monde n'en aurait plus besoin ? Devrait-elle lui dire d'arrêter et de laisser le reste du moteur finir en un tas de rouille, au milieu de quelque tas de détritus identique à celui au milieu duquel elle l'avait trouvé ? Elle ne pouvait se résigner à faire une telle chose. Ça paraissait encore plus dur que de renoncer au chemin de fer. Ce moteur, se dit-elle, ne constituait pas un un lien avec le passé : il était *le* dernier lien qui la rattachait à son futur. De le rompre semblait être un acte, non pas de meurtre, mais de suicide ; son ordre de tout arrêter équivaudrait à sa signature sous la certitude qu'il n'y avait pas de "terminus" pour elle.

Mais ce n'est pas vrai, songea-t-elle tandis qu'elle se tenait sur le seuil de la porte de sa cabane, en cette matiné du 28 mai ; ce n'est pas vrai qu'il n'y a pas de place dans le futur pour une prouesse superlative de l'esprit de l'homme : ça ne pourra *jamais* être vrai. Peu importe ce que peut être son problème, ceci lui resterait ; cette inébranlable conviction que le mauvais n'était *pas* naturel et seulement "temporaire". Elle la ressentait plus clairement que d'ordinaire, ce matin ; la certitude que la laideur des hommes dans la cité, et la laideur de sa souffrance, n'étaient que des accidents sur son parcours ; tandis que le sentiment souriant de l'espoir qui montait en elle à la vue de la forêt innondé par la lumière du soleil, le sentiment d'une promesse qui n'avait pas de limites, était *le* permanent et *le* réel.

Elle demeurait sur le seuil de la porte, fumant une cigarette. Dans la pièce derrière elle, les sons d'une symphonie du temps de son grand-père lui arrivaient de la radio. Elle écoutait à peine, elle était seulement consciente du flot du son des cordes qui semblaient jouer un accompagnement harmonique pour la fumée qui s'élevait depuis le bout de sa cigarrette, en effectuant des mouvements courbes et lents, ou pour le mouvement circulaire de son bras déplaçant de temps à autre la cigarette vers sa bouche. Elle ferma les yeux et demeura immobile, sentant les

rayons du soleil sur son corps. Voila quel était la prouesse, se dit-elle : de prendre le plaisir de cet instant, de ne laisser aucun souvenir de sa douleur venir perturber sa capacité à ressentir comme elle ressentait à cet instant même ; aussi longtemps qu'elle pouvait préserver ce sentiment, elle aurait l'énergie pour avancer.

Elle eut à peine conscience d'un léger bruit qui lui parvenait avec la musique, tel les craquements d'un vieux disque. La première chose qui atteignit sa conscience fut la soudaine secousse de sa main pour rejeter la cigarette au loin. C'était arrivé à l'instant même où elle avait réalisé que le bruit était en train de s'élever, et qu'il s'agissait du bruit d'un moteur. Puis elle réalisa qu'elle n'avait pas admis pour elle-même combien elle avait voulu entendre ce son, combien elle avait désespérément attendu la venue de Hank Rearden.

Elle entendit son propre rire qu'elle étouffa ; il était humblement, prudemment bas, comme pour ne pas déranger le bourdonnement de métal en rotation qui était maintenant, sans aucun doute possible, le bruit d'une voiture qui était en train de gravir la côte de la route. Elle ne pouvait voir la route–la petite bande qui passait sous l'arche formée par les branches au pied de la colline était tout ce qu'elle pouvait en voir–mais elle voyait la voiture monter, simplement en entendant la réverbération croissante, impérieuse et alternée du son contre les feuilles et contre la route, et le léger crissement des pneus dans les courbes.

La voiture s'arrêta sous une arche de branchages. Elle ne la reconnut pas ; ce n'était pas la Hammond noire, mais une longue décapotable grise. Elle vit le conducteur en descendre : c'était un homme dont la présence ici ne pouvait être possible. C'était Francisco d'Anconia.

Le choc qu'elle éprouva n'était pas de la déception, c'était plutôt la sensation que la déception en cet instant aurait été un sentiment inapproprié. C'était plutôt de l'impatience et une bizarre immobilité, la certitude soudaine qu'elle faisait face à l'approche de quelque chose d'inconnu et de l'importance la plus grave.

La rapidité des mouvements de Francisco le portait vers la colline tandis qu'il releva la tête pour regarder vers le haut. Il la vit, dans la hauteur, devant la porte de sa cabane, il s'arrêta. Elle ne parvenait pas à distinguer l'expression de son visage. Il demeura immobile durant un long moment, son visage incliné

dans sa direction. Puis il entreprit de gravir la colline.

Elle en eut–presque comme si elle l'avait espéré–le sentiment qu'il s'agissait d'une scène surgissant depuis leur enfance. Il était en train de s'avancer vers elle, sans courir, mais en grimpant avec une sorte d'impatience confiante et triomphante. Non, se dit-elle, il ne s'agissait plus de leur enfance ; il s'agissait du futur comme elle l'aurait vu à ce moment là, durant les jours où elle l'attendait comme si elle avait attendu qu'on la libère d'une prison. C'était la vision d'un instant d'une matinée qu'ils auraient atteint, si sa vision de la vie s'était transformée en une réalité, s'ils avaient tous deux pris le chemin qu'elle avait été si certaine qu'ils prendraient. Maintenue figée par l'étonnement, elle ne le quittait pas du regard, prenant cet instant, non au nom du présent, mais comme un clin d'œil à leur passé.

Quand il fut assez près pour qu'elle puisse distinguer les traits de son visage, elle vit cette expression de lumineuse gaieté qui transcende le solennel en proclamant la grande innocence d'un homme qui a gagné le droit d'avoir le cœur léger.

Il souriait et sifflait un morceau de musique qui semblait bien accompagner la longue ascension fluide de ses pas. La mélodie lui semblait vaguement familière, elle eut le sentiment qu'elle appartenait à cet instant, cependant elle eut la sensation qu'il y-avait quelque chose d'étrange avec ça, quelque chose qu'il était important de saisir, seulement elle ne pouvait y réfléchir à cet instant.

— Salut *Slug* !

— Salut *Frisco* !

Elle sut–en remarquant sa façon de la regarder, par le mouvement tombant de ses cils refermant brièvement ses yeux, par le bref mouvement de sa tête vers l'avant, contrarié par un désir de résister, par un léger demi-sourire, par le demi-repos de ses lèvres, puis enfin par la brutalité soudaine avec laquelle il l'étreignit entre ses bras–que ça avait été involontaire, qu'il ne l'avait pas voulu, et que c'était irrésistiblement légitime pour eux deux.

La violence désepérée qui caractérisait sa façon de la tenir, la pression blessante de sa bouche sur la sienne, la reddition exhultante de son corps au contact du sien, n'étaient pas l'expression d'un instant de plaisir–elle savait qu'aucun appétit physique ne pouvait amener un homme à faire cela–elle sut que c'était la déclaration qu'elle n'avait jamais entendu de lui, la plus

grande confession d'amour qu'un homme pouvait faire. Peu importe ce qu'il avait fait pour saccager sa vie, ceci était encore *le* Francisco d'Anconia dans le lit duquel elle avait été si fière de lui appartenir–peu importait quelle sorte de trahison le monde avait amené en travers de sa route, sa vision de la vie avait été *vraie*, et une partie indestructible de celle-ci était restée en lui–et en réponse, son corps répondit au sien, ses bras et sa bouche le tenaient, confessant son désir, confessant une admission qu'elle lui avait toujours faite et qu'elle lui ferait toujours.

Puis le reste des années de Francisco lui revint à l'esprit, tel le coup de poignard douloureux de savoir que plus grand il était, plus grande était sa culpabilité d'avoir détruit cela. Elle le repoussa pour se dégager de son étreinte, elle secoua la tête, elle dit en réponse, pour eux deux :

— Non.

Il la regarda, désarmé et souriant.

— Pas maintenant. Tu dois me pardonner énormément de choses, tout d'abord. Mais maintenant je peux tout te dire.

Elle n'avait jamais entendu cette intonation de désespoir basse et étouffée dans le son de sa voix. Il était en train de lutter pour reprendre le contrôle de lui-même, il y-avait presque une note d'excuse dans son sourire, l'excuse d'une enfant suppliant l'indulgence, mais il y avait également un amusement adulte, la déclaration riante qu'il n'avait pas à cacher sa lutte puisqu'il avait lutté contre le bonheur, et non contre la douleur.

Elle se recula encore de lui d'un pas ; c'était comme si l'émotion l'avait propulsée en avant de sa propre conscience–et les questions étaient maintenant en train de la rattraper–tâtonnant pour appréhender la forme des mots.

— Dagny, cette torture que tu as traversée, ici, durant ce dernier mois–réponds-moi aussi honnêtement que tu le peux–penses-tu que tu aurais pu l'endurer, il y-a douze ans ?

— Non. répondit-elle–il sourit.

— Pourquoi me demandes-tu ça ?

— Pour racheter douze années de ma vie, lesquelles je n'aurai pas à regretter.

— Qu'est-ce que tu veux dire ? Et–cette question l'avait rattrapé–« que sais-tu à propos de ce qui m'a torturé, ici ? »

— Dagny, ne commences-tu pas à comprendre que je ne pouvais que tout en savoir ?

— Comment as-tu… Francisco! Qu'est-ce que tu sifflais

quand tu étais en train de monter jusque là ?

— Pourquoi, je sifflais ? Je ne sais pas.

— C'était le *Cinquième Concerto* de Richard Halley, je me trompe ?

— Oh… je. il eut l'air très surpris, puis sourit de lui-même d'un air amusé, puis il répondit d'un ton grave, « Je vais t'expliquer ça plus tard. »

— Comment as-tu pu savoir où je me trouvais ?

— Je vais te le dire aussi.

— Tu as réussi à faire parler Eddie.

— Je n'ai pas vu Eddie depuis plus d'un an.

— Il était le seul à savoir.

— Ce n'est pas Eddie qui me l'a dit.

— Je voulais que personne ne me trouve.

Il regarda lentement autour d'elle, elle vit ses yeux s'arrêter sur le chemin qu'elle avait construit, sur les fleurs qu'elle avait planté, sur le toit fraîchement réparé. Il étouffa un rire, comme s'il comprenait et comme s'il en était blessé.

— Tu n'aurais pas dû rester ici pendant un mois. dit-il, « Dieu, tu n'aurais pas dû ! C'est ma première erreur, et présisément la fois où je ne voulais pas me tromper. Mais je ne pensais pas que tu étais prête à partir. L'aurais-je su, je t'aurais surveillé jour et nuit. »

— Vraiment ? Pourquoi faire ?

— Pour t'épargner–il désigna ses travaux du regard–« tout ceci ».

— Francisco, fit-elle d'une voix basse, « si ma torture t'inquiète, ne sais-tu pas que je ne veux pas t'entendre en parler, parce… elle s'interrompit ; elle ne s'était jamais plainte de lui, pas une seul fois durant toutes ces années ; sa voix se faisant neutre, elle dit seulement, « …que je ne veux pas en entendre parler ? »

— Dagny, si tu penses que je ne sais pas combien je t'ai blessée, je te raconterai à propos de ces années quand je… mais c'est fini. Oh mon amour, c'est fini !

— Vraiment ?

— Pardonnes moi, je ne devrais pas dire ça. Pas avant que tu le dises.

Il était en train d'essayer de contrôler sa voix, mais l'expression de bonheur était au-delà de son pouvoir de se contrôler lui-même.

— Es-tu heureux parce que j’ai perdu tout ce pourquoi je vivais ? D’accord, je vais le dire, si c’est ce que tu es venu entendre : tu as été la première chose que j’ai perdu… est-ce que ça t’amuse maintenant de voir que j’ai perdu le reste ?

Il la regarda bien en face, ses yeux se faisant plus étroits avec une telle intensité de sérieux que le regard en fut presque menaçant, et elle sut ce que toutes ces années avaient représenté pour lui, “amusement” était un mot qu’elle n’avait pas le droit de prononcer.

— Tu penses vraiment ça ? demanda-t-il.

Elle dit d’une voix très basse :

— Non.

— Dagny, on ne peut jamais perdre les choses pour lesquelles on vit. Nous pouvons avoir à changer leur forme, parfois, si nous faisons une erreur, mais le but reste le même et c’est à nous qu’il revient d’en choisir la forme.

— C’est ce que j’ai été en train de me dire durant un mois. Mais il ne me reste aucune perspective ouverte quelqu’elle soit.

Il ne répondit pas. Il s’assit sur un bloc de pierre à côté de la cabane, tout en l’observant comme s’il ne voulait pas manquer l’ombre d’une réaction sur son visage.

— Qu’est-ce que tu penses, maintenant, de ces hommes qui partaient et disparaissaient ? demanda-t-il.

Elle eut un haussement d’épaules et un léger sourire de tristesse désespérée, et elle s’assit sur le sol à côté de lui.

— Tu sais, fit-elle, « j’en étais arrivé à penser qu’il y avait une sorte de “destructeur” qui leur courait après et les poussait à partir. Mais j’imagine qu’il n’y en avait pas. Il y a eu des fois, durant ce dernier mois, où j’aurais presque souhaité qu’il vienne pour moi aussi. Mais personne n’est venu. »

— Non ?

— Non. Je m’étais imaginé qu’il leur donnait quelque raison inconcevable de trahir tout ce qu’ils aimaient. Mais ce n’était pas nécessaire. Je sais ce qu’ils ressentaient. Je ne peux plus leur en vouloir. Ce que je ne sais pas, c’est comment ont-ils appris à exister après ça… si jamais aucun d’entre-eux existe encore.

— As-tu le sentiment d’avoir trahie Taggart Transcontinental ?

— Non. Je… j’ai plutôt le sentiment de l’avoir trahie en restant au travail.

— Tu l’aurais fait.

— Si j’avais accepté de servir les pillards, c’est… c’est Nat Taggart que je leur aurais livré. Je ne le pouvais pas. Je ne pouvais pas laisser ce qu’il avait réalisé, et ce que j’avais réalisé, partir entre leurs mains en guise de but final.

— Non, tu ne pouvais pas te le permettre. Est-ce que tu vois ça comme de l’indifférence ? Penses-tu que tu aimes moins le chemin de fer maintenant qu’il y a un mois ?

— Je pense que je donnerais une année de ma vie juste pour avoir une année de plus dans le chemin de fer… Mais je ne peux pas revenir en arrière.

— Donc tu sais ce qu’ils ont ressenti, tous les hommes qui sont partis, et ce que c’était qu’ils aimaient quand ils ont abandonné.

— Francisco, demanda-t-elle sans le regarder, la tête baissée, « pourquoi m’as-tu demandé si j’aurais pu l’abandonner, il y a douze ans ? »

— Tu sais à quelle nuit je suis en train de penser, comme je pense que tu y penses aussi ?

— Oui… dit-elle à voix basse.

— C’était lors de cette nuit là que j’ai abandonné d’Anconia Copper.

Lentement, avec un long effort, elle bougea sa tête pour relever les yeux vers lui.

Son visage avait la même expression qu’elle avait vu à ce moment là, le matin qui suivit, il y avait douze ans : un sourire, quoiqu’il ne souriait pas, l’expression silencieuse de la victoire sur la souffrance, l’expression de la fierté du prix qu’il l’avait payé, et de la raison pour laquelle il avait jugé bon de payer à ce prix.

— Mais, tu n’as pas abondonné, dit-elle, « Tu n’es pas parti. Tu es toujours le president de d’Anconia Copper, la différence est juste que tu n’en as plus rien à faire, maintenant. »

— J’en ai à faire *autant* maintenant que lors de cette nuit là.

— Alors comment pouvais-tu la laisser partir en fumée ?

— Dagny, tu as plus de chance que moi. La Taggart Transcontinental est une pièce d’horlogerie délicate. Elle ne durera pas longtemps sans toi. Elle ne peut pas fonctionner juste grâce à du travail d’esclaves. Ils la détruiront sans merci, pour toi, et tu n’auras pas à la voir profiter aux pillards. Mais l’extraction du cuivre est un travail plus simple. D’Anconia Copper aurait pu resister à des générations de pillards et d’esclaves. Aussi

bêtement que ça, misérablement, absurdement… mais elle aurait pu durer et ainsi elle les aurait aidé à durer eux-mêmes. Je devais la détruire *moi-même*.

— Tu devais faire… quoi ?

— Je suis en train de détruire d'Anconia Copper, consciencieusement, délibérément, selon des plans, et de mes propres mains. Je dois m'y employer avec autant de précautions et aussi durement que si j'étais en train de construire une fortune… de manière à ce qu'ils ne s'en rendent pas compte et m'arrêtent, dans le but de ne pas leur laisser saisir les mines avant qu'il ne soit trop tard. Tous les efforts et l'énergie que j'avais dépensé pour d'Anconia Copper, je les dépense, seulement… seulement, ce n'est pas pour faire grandir cette entreprise. Je détruirai chaque dernière pièce de ce qu'il en reste et chaque dernier *penny* de ma fortune et chaque dernier gramme de cuivre qui pourrait servir aux pillards. Je ne la leur laisserai pas comme je l'ai trouvé… Je la laisserai comme Sebastian d'Anconia l'*a* trouvé… alors laissons-les essayer sans lui, ou moi !

— Francisco, s'écria-t-elle, « comment as-tu pu te résoudre à faire ça ? »

— Par la grâce du même amour que le tien, répondit-il doucement, « mon amour pour d'Anconia Copper, pour l'esprit dont il était la forme… *était*… et, un jour, *sera* encore. »

Elle demeurait immobile, essayant de saisir toutes les implications de ce qu'elle saisissait seulement comme la torpeur faisant suite à un choc. Dans le silence, la musique de la symphonie à la radio continuait, et le rythme des instruments à corde l'atteignit tel un bruit de pas lents, pesants et solennels, tandis qu'elle faisait des efforts pour évaluer au même instant l'entière progression de douze années : le garçon torturé qui appelait à l'aide, la tête reposant sur ses seins ; l'homme qui était assis sur le sol d'un salon, jouant aux billes et riant de la destruction de grandes industries ; l'homme qui criait “Mon amour, je ne peux pas !” en refusant de l'aider ; l'homme qui portait un toast, sous la faible lumière d'une salle de bar, aux années que Sebastian d'Anconia avait eu à attendre…

— Francisco… toutes ces hypothèses que j'essayais d'explorer à propos de toi… Je n'avais jamais pensé à celle-là… Je n'aurais jamais pensé que tu serais l'un de ces hommes qui ont dû abandonner… »

— J'ai été l'un des premiers d'entre-eux.

— J’avais pensé qu’ils disparaissaient toujours…

— Et bien, n’est-ce pas ce que j’ai fait ? Est-ce que ça n’a pas été le pire de ce que je t’ai fait ?... Que de t’avoir laissé voir un *playboy* minable qui n’était plus le Francisco d’Anconia que tu avais connu ?

— Oui… dit elle à voix basse, « seulement le pire était que je ne parvenais pas à le croire… je n’ai jamais accepté de le croire… C’était Francisco d’Anconia que j’ai continué de voir chaque fois que je te voyais… »

— Je sais. Et je sais ce que ça t’as fait. J’essayais de t’aider à comprendre, mais c’était trop tôt pour te le dire. Si je te l’avais dit, Dagny,–cette nuit là, ou le jour où tu es venu me maudire pour l’histoire des *Mines de San Sebastian*–que je n’étais pas un fainéant sans but, que j’étais en train d’accélérer la destruction de tout ce que nous tenions pour sacré, toi et moi, la destruction de d’Anconia Copper, de Taggart Transcontinental, de Wyatt Oil, de Rearden Steel… Est-ce que tu l’aurais compris plus facilement ?

— Plus difficilement. dit-elle encore, à voix basse, « Je ne suis pas sûr que je puisse le comprendre, même encore maintenant. Ni ton genre de renonciation, ni le mien… Mais, Francisco–elle rejeta tout à coup la tête en arrière pour mieux le regarder–« si c’était ça, ton secret, alors de tout l’enfer que tu as dû endurer, j’étais… »

— Oh oui, mon amour… oui, tu étais la pire des choses !

C’était un cri désepéré, son son de rire et de soulagement confessant toute l’agonie qu’il voulait balayer. Il saisit sa main, il pressa sa bouche contre, puis son visage, pour ne pas lui laisser voir l’expression de ce que toutes ces années avaient pu être.

— C’est une sorte d’expiation, qu’elle n’est pas… de toute façon. Je t’ai fais souffrir, et c’est comment je paie pour ça… en sachant ce que je te faisais, et en ayant à le faire… et en attendant, en attendant de… Mais c’est fini.

Il releva la tête, souriant, il la regarda en baissant la tête et elle vit une expresion de tendresse protectrice apparaître sur son visage, laquelle lui révéla le désespoir qu’il devait voir sur le sien.

— Dagny, ne penses pas à ça. Je ne revendiquerai aucune souffrance pour moi comme excuse. Quelque soient mes raisons, je savais ce que je faisais et je t’ai terriblement blessé. Il me faudra des années pour m’en remettre. Oublier ce que–elle sut ce qu’il voulait dire : ce que son étreinte avait confessé–« ce que je

n'ai pas dit. De toutes les choses que j'ai à te dire, c'est celle que je vais dire en dernier. »

Mais ses yeux, son sourire, l'étreinte de ses doigts sur son poignet le disaient contre sa volonté.

— Tu as eu trop à endurer, et il y a beaucoup de choses que tu dois apprendre à comprendre, pour que tu perdes chaque cicatrice de ce que tu n'aurais jamais dû avoir à endurer. Tout ce qui compte maintenant, c'est que tu es libre d'en sortir. Nous sommes libres, tous les deux, nous sommes libres des pillards, nous sommes hors de leur atteinte.

Elle dit, d'une voix doucement désolée :

— C'est pour ça que je suis venue ici… pour essayer de comprendre. Mais je n'y arrive pas. Cela semble être une erreur monstrueuse d'abandonner le monde aux pillards, et une monstrueuse erreur de vivre selon leurs règles. Je ne peux pas abandonner, ni ne peux revenir en arrière. Je ne peux pas exister sans travail, ni travailler comme un serf des temps féodaux. J'avais toujours pensé que n'importe quel moyen de se défendre était possible, n'importe lequel, mais pas *l'abandon*. Je ne suis pas sûr que nous ayons raison de partir, toi et moi, alors que nous aurions dû les combattre activement. Mais il n'y a aucun moyen de se défendre. Si nous partons, nous nous rendons… et nous nous rendons aussi si nous restons. Je ne sais plus ce qui est bien.

— Revois tes prémisses, Dagny. Les contradictions n'existent pas.

— Mais je ne peux trouver aucune réponse. Je ne peux pas te condamner pour ce que tu fais ; cependant je trouve ça horrible… je trouve ça à la fois admirable et horrible. Toi, l'héritier des d'Anconia, qui aurait dû surpasser tous ses ancêtres, aux mains qui produisaient miraculeusement, qui met ton intelligence et tes compétences incomparables au service d'une "entreprise de démolition". Et moi… qui fait "joujou" avec des cailloux et qui répare les toitures, alors qu'une compagnie de chemin de fer est en train de s'effondrer entre les mains de *ward-heelers*[1] congénitaux. Et pourtant, toi et moi étions du genre de ceux

1. *Ward-heeler* est un mot sans équivalent en français, désignant une personne impliquée dans la politique pour en faire une carrière purement lucrative et en tirer avantages, droits et privilèges spéciaux. La connotation de ce mot était exclusivement péjorative à l'époque lors de laquelle Ayn Rand écrivit *La Révolte d'Atlas*, mais le terme est aujourd'hui plus largement utilisé pour simplement désigner un "politicien de carrière". *(N. d. T.)*

qui ont un rôle déterminant dans l'avenir du monde. Si tout ce que nous avons été capable de faire est d'avoir laissé les choses tourner comme ça, alors nous n'avons qu'à nous en prendre à nous-mêmes. Mais je ne parviens pas à saisir la nature de notre erreur.

— Oui, Dagny ; ça a été de notre propre faute.

— Parce qu'on n'aurait pas assez travaillé ?

— Parce que nous travaillions beaucoup et demandions *trop peu*.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Nous ne demandions jamais un paiement complet de ce que le monde nous devait en retour… et nous avons laissé notre meilleure récompense tomber entre les mains des pires hommes. L'erreur a été faite il y a des siècles, elle a été faite par Sebastian d'Anconia, par Nat Taggart, par chaque homme qui nourrissait le monde et acceptaient qu'il n'y ait aucun remerciement en retour. Tu ne sais plus ce qui est bien ? Dagny, il ne s'agit pas d'une bataille autour de biens matériels. Il s'agit d'une *crise de la moralité*, la plus grande à laquelle le monde n'a jamais eu à faire face, et la dernière. Notre époque marque l'apogée de siècles de mal dans le monde. On doit y mettre un terme, et une bonne fois pour toutes, ou périr… nous, les hommes de l'esprit. La culpabilité pour tout ça nous en revient. Nous produisions la richesse du monde… mais nous avons laissé à nos ennemis le soin d'écrire le code de ses valeurs morales.

— Mais, nous n'avons jamais accepté leur code. Nous avons vécu selon nos propres échelles de valeurs.

— Oui… et nous en avons payé la rançon ! Rançon, en matériel et en esprit… en argent, que nos ennemis recevaient sans l'avoir mérité… et en honneur, que nous méritions mais ne nous sommes pas inquiétés de ne pas recevoir. C'est *là* que se trouve notre culpabilité… que, d'ailleurs, nous avons bien accepté de payer. Nous maintenions l'humanité en vie, et pourtant nous laissions les hommes nous mépriser et vénérer nos destructeurs. Nous les avons laissé vénérer l'incompétence et la brutalité, les bénéficiaires et les dépensiers de l'argent non-gagné.

En acceptant d'être puni, non pour nos péchés, mais pour nos vertus, nous avons trahi notre propre échelle de valeurs et rendu la leur possible. Dagny, la leur repose sur une moralité de *kidnappeurs*. Ils utilisent notre amour de la vertu comme un

otage. Ils savent que tu serais capable d’accepter n’importe quoi pour pouvoir travailler et produire, parce que tu sais que la réalisation et la prouesse constituent les valeurs morales les plus élévées pour l’homme, qu’il ne peut exister sans ; et ton amour de la vertu, c’est, en fait, ton amour de la vie. Ils comptent bien sur toi pour assumer n’importe quelle charge de travail. Ils comptent sur toi pour que tu te dises qu’aucun effort n’est trop grand pour servir ce que tu aimes.

Dagny, tes ennemis te détruisent en utilisant *ton propre pouvoir* pour y parvenir. Ta générosité et ton endurance sont leurs *seuls* outils de sape. Ta rectitude sans contrepartie est *la seule* prise qu’ils ont sur toi. Ils le savent. Toi tu ne le sais pas. Un jour tu comprendras que c’est la seule chose qu’ils craignent. Tu dois apprendre à les comprendre. Tu ne te libéreras pas d’eux jusqu'à ce que tu comprennes. Quand tu y arriveras, alors là tu atteindras un état de colère légitime qui te fera détruire chaque rail de la Taggart Transcontinental, plutôt que de les changer en neuf !

— Mais pour la leur laisser ! gémit-elle, « Pour l’abandonner… Pour abandonner la Taggart Transcontinental… alors que c’est… c’est presque comme une personne qui vit… »

— *C’était*. Ça ne l’est plus. Laisse leur cette entreprise. Ils n’en feront rien de bon pour eux. Laisse là partir. On n’en a pas besoin. On peut la reconstruire. Ils ne savent pas le faire. Nous sommes capable de survivre sans. Pas eux.

— Mais nous sommes donc tombés si bas pour en arriver à renoncer et à tout abandonner !

— Dagny, nous, que les assassins de l’esprit humain on appelé des “matérialistes”, nous sommes précisément les seuls à savoir que les objets matériels valent si peu en temps que tels, tout simplement parce que c’est *nous* qui créons leur valeur et leur signification.

Nous pouvons bien nous permettre de leur abandonner, pour un petit moment, dans le but de redonner vie à quelque chose de plus précieux. Nous sommes *l’âme* de ce que les compagnies ferroviaires, les mines de cuivre, les aciéries et les puits de pétrole constituent “l’enveloppe corporelle”… et ils sont des entités vivantes dont le cœur bat jour et nuit, tel le notre, dans la cadre du but sacré de maintenir l’existence humaine, mais seulement aussi longtemps qu’ils demeurent l’expression, la récompense et la propriété de l’évolution et de la performance.

Sans nous, ils ne sont que des *corps*, et leur seul produit est le poison, pas la richesse ou la nourriture, mais le poison de la désintégration qui transforme les hommes en hordes d'animaux nécrophages et de récupérateurs de tous poils.

Dagny, apprends à comprendre la nature de ton propre pouvoir et tu comprendras alors le paradoxe que tu vois autour de toi. Tu n'as pas à dépendre d'aucune possession matérielle, elles dépendent de toi, c'est toi qui les crée, c'est toi qui possèdes le seul outil de leur production. Où que tu sois, tu seras toujours capable de produire. Mais les pillards–selon leur propre théorie qu'ils revendiquent bien haut–sont dans une situation de *besoin permanent* et désespéré qui est quasi-congénital, et sont laissés à la merci aveugle de la matière.

Pourquoi ne les prendrais-tu pas à leur mot ? Ils ont besoin de chemin de fer, d'usines, de mines, de moteurs, qu'ils ne sont pas capables de construire ni même de faire fonctionner. De quel usage leur sera ta compagnie de chemin de fer, sans toi ? Qui l'empéchait de partir en fumée ? Qui la maintenait en vie ? Qui l'a sauvée, encore et encore?

Est-ce que c'était ton frère James ? Qui les a nourris ? Qui a nourri les pillards ? Qui a produit leurs armes ? Qui leur a donné les moyens de te réduire à l'esclavage ? Le spectacle invraissemblable de petits incompétents mesquins exerçant le contrôle des produits du génie humain… qui a rendu cela possible ? Qui a aidé nos ennemis, qui a forgé tes chaînes, qui a détruit tes réalisations et tes exploits ?

Le mouvement qui la fit se dresser était comme un cri silencieux. Il se redressa lui aussi sur ses jambes avec l'énergie contenue d'un ressort en tension qui se déroule soudainement, sa voix poursuivit sur un ton de triomphe sans merci :

— Tu commence à voir, n'est-ce pas ? Dagny ! Laisse-leur la carcasse de cette compagnie ferroviaire, laisse-leur tous ces rails rouillés, ces traverses pourries et ces locomotives essoufflées… mais ne leur abandonne *pas* ton esprit ! Ne leur laisse surtout pas ton esprit ! L'avenir du monde repose sur cette décision !...

« Mesdames, Mesdemoiselles, Messieurs, » dit la voix aux accents dramatiques contenus d'un journaliste radiophonique qui venait de couper court aux cordes de la symphonie, « nous interrompons votre programme en raison de la nature tristement

exceptionnelle d'une nouvelle qui vient à l'instant de nous parvenir.

La plus grande catastrophe ferroviaire de l'histoire vient de se produire durant les permières heures de la matinée, sur une ligne de la compagnie Taggart Transcontinental, à Winston, dans le Colorado. L'accident à entraîné l'effondrement du célébre Tunnel Taggart. »

Le cri de Dagny devait certainement ressembler à ceux qui avaient résonné durant les derniers instants, dans l'obscurité du tunnel. Le son en resta dans l'esprit de Francisco durant tout le reste du *flash* d'information, tandis que tous deux se précipitèrent à l'intérieur de la cabane pour s'approcher de la radio, où ils demeurèrent figés dans une attitude identique de terreur. Le regard de Dagny était fixé sur le petit poste de radio ; celui de Francisco observait Dagny.

« Les détails de ce tragique évènement ont été recueillis sur les lieux même de son déroulement par Luke Beal, pompier à bord de la *Comète,* le luxueux train spécial de la compagnie Taggart.

Luke Beal a été retrouvé inconscient, tôt ce matin, à proximité de l'embouchure ouest du tunnel. Luke Beal semble être l'unique survivant de cette catastrophe.

A la suite, semble-t-il, d'une incroyable infraction aux normes de sécurité–et du fait de circonstances qui demeurent, encore indéterminées à cet instant–la *Comète*, qui faisait route vers l'ouest à destination de San Francisco, a été tractée dans ce tunnel par une locomotive à vapeur fonctionnant à l'aide d'un brûleur à charbon.

Le Tunnel Taggart est une galerie de près de treize kilomètres de long percée à même la roche des *Montagnes Rocheuses*, et qui est considéré comme une prouesse technologique sans égal à ce jour. Il fut construit par le petit-fils de Nathaniel Taggart, à l'époque de l'avènement des locomotives propres fonctionnant à l'aide de moteur Diesel n'émettant pas de fumées toxiques.

Le système de ventilation du tunnel n'avait donc pas été conçu pour permettre la circulation de locomotives fonctionnant au charbon, et produisant d'épaisses fumées et de fortes concentrations de gaz carbonique.

Ce qui demeure encore inexplicable à cet instant, c'est qu'il était connu de chaque employé de cette compagnie ferroviaire

travaillant sur se secteur, que l'envoi d'un train tiré par une locomotive de ce genre dans ce tunnel, impliquerait innévitablement la mort par asphyxie de tous ses occupants.

Pourtant nous confirmons que le personnel naviguant de la *Comète* a bien reçu l'ordre de s'engager dans ce tunnel en utilisant ce type de locomotive.

Selon le pompier Beal, les effets de la fumée et des gaz toxiques ont commencé à se faire sentir alors le train avait parcouru presque cinq kilomètres de tunnel. Le conducteur de la machine, Joseph Scott, aurait alors fait tourner sa machine à pleine puissance dans une tentative désespérée de prendre de la vitesse, et ainsi de gagner plus rapidement l'air libre, distant d'encore huit kilomètres. Mais on nous rapporte que la puissance de sa machine n'était pas adaptée à la masse totale du train, qui s'est aditionné à l'effort nécessaire pour gravir une forte pente de montagne.

Le conducteur et le pompier, qui durent lutter avec le manque de visibilité et les gaz toxiques, ont pourtant fait tout ce qu'ils ont pu pour atteindre une vitesse qui aurait été de pas tout à fait 70 kilomètres à l'heure. Mais un passager qui a certainement dû céder à la panique, en raison du manque soudain d'oxygène, a tiré le signal d'alarme.

Cette initiative a déclenché le système de freinage d'urgence, ce qui semble avoir créé une contrainte supplémentaire trop forte pour la locomotive, dont une canalisation à très haute pression–de vapeur, très probablement–à cédé.

A partir de là, le train s'est définitivement arrêté et ne pouvait semble-t-il plus repartir. Il y aurait eu beaucoup de gens qui criaient. Des passagers on brisé les vitres de leur compartiments pour tenter de s'échapper. Le chauffeur Scott aurait vainement tenté de remettre sa machine en route, et serait décédé à ses commandes, terrassé par les gaz toxiques.

C'est alors que, lorsqu'il a réalisé que la situation était sans espoir et qu'il allait y perdre également la vie, le pompier Beal a sauté de la locomotive et a couru en direction de la sortie. Il était à quelques centaines de mètres de la sortie ouest, lorsqu'il rapporte avoir senti le souffle de l'explosion–c'est la dernière chose dont il se souvient.

Le reste de l'histoire nous a été rapporté par des employés de la compagnie, à la gare de Winston.

Il semble qu'un train spécial de l'Armée transportant un

important chargement de munitions se dirigeait également vers l’ouest en empruntant la même voie. Le conducteur de ce train n’aurait pas été averti de la présence de la *Comète* sur la voie, juste devant lui.

On sait que les deux trains avaient rencontré des avaries entrainant des retards important dans leurs horaires. Il semble que l’équipage du train de munitions avait reçu l’ordre de poursuivre sa route, sans tenir compte de la signalisation électrique, en raison du fait que le système de signaux du tunnel était temporairement hors d’usage.

Une source souhaitant conserver l’anonymat nous a rapporté qu’en dépit des limitations de vitesses très strictes et des pannes fréquentes du système de ventilation du tunnel, il était tacitement admis que les conducteurs de locomotives pouvaient traverser le tunnel à pleine vitesse.

Pour autant que nous puissions l’établir à cet instant, sur la base des différents témoignages, il semble que la *Comète* se soit arrêtée juste après une courbe très serrée. Quelques experts que nous avons déjà interrogé à ce sujet estiment qu’a ce moment là, la plupart des gens qui se trouvaient dans les wagons, en arrière de la locomotive, étaient probablement déjà décédés.

Par ailleurs, on émet des doutes quand à la possibilité que le chauffeur de la locomotive du train de munitions de l’Armée, qui devait circuler dans le tunnel à une vitesse d’environ 130 kilomètres à l’heure, aurait pu apercevoir à temps les lumières du wagon de queue de la *Comète* se trouvant déjà à l’arrêt.

D’après les employés de la gare de Winston, l’intérieur de ce wagon de queue était visiblement illuminé, lorsqu’il a quitté la gare peu avant l’accident.

Ce que l’on sait avec certitude, c’est que le train spécial de transport de munitions est entré en collision avec l’arrière de la *Comète*.

La puissance de l’explosion a été telle que son souffle à brisé les vitres des fenêtres d’une habitation se trouvant à une distance de huit kilomètres du tunnel. En outre, l’explosion a entraîné l’effondrement de la majeur partie du tunnel, ainsi que des éboulements d’une quantité de roche telle que les ouvriers, qui ont déjà commencé le travail de déblaiement, se trouvent à l’heure actuelle séparés de l’emplacemnt supposé du train par cinq kilomètres de roches éffondrées.

On n’espère aucun autre survivant que le pompier Beal, et le

bilan de cette tragédie devrait s'élever au nombre terrifiant de près de trois-cent cinquante victimes. Il est peu problable que le Tunnel Taggart soit réparable ou puisse être reconstruit, compte tenu de la période de crise que le pays est en train de traverser. »

Elle était immobile. On aurait dit que ses yeux n'étaient pas en train de regarder la pièce où ils se trouvaient tous deux, mais la scène de la catastrophe dans le Colorado. Le mouvement soudain qu'elle fit eut la soudaineté d'une convulsion. Avec la rationalité réduite d'un somnanbule, elle pivota sur elle-même pour se mettre à la recherche de son sac à main, comme s'il s'agissait du seul objet qui existait encore ; elle le trouva et l'empoigna, se dirigea vers la porte et se mit à courir.

— Dagny ! cria-t-il, « N'y retourne pas ! »

Le cri n'eut pas plus le pouvoir de l'atteindre que s'il l'avait appelé depuis la même distance qui les séparait des montagnes du Colorado. Il courut derrière elle et la rattrapa, et il la saisit par les coudes et il cria :

— N'y retourne pas, Dagny ! Au nom de tout ce que tu veux, n'y retourne pas !

On aurait dit qu'elle ne savait plus qui il était. S'il s'était agi d'une compétition physique, il aurait pu lui casser les os des bras sans effort. Mais avec l'effort d'une créature luttant pour sa vie, elle se tordit d'elle-même si violement pour se dégager qu'elle lui fit perdre l'équilibre durant un instant. Quand il retrouva une bonne assise, elle était en train de dévaler la pente de la colline en courant ; en courant comme elle aurait pu courir en entendant la sirène d'alarme de l'usine de Rearden ; courant en direction de sa voiture qui était garée en bas sur le bord de la route.

***

Sa lettre de démission était posée sur le bureau se trouvant devant lui, et James Taggart était assis derrière et avait les yeux fixés dessus, l'échine courbée par la haine. Il avait l'impression que son ennemi était ce morceau de papier et non les mots qui étaient écrits dessus, la feuille et l'encre qui avaient donné aux mots une finalité *matérielle*. Il avait toujours considéré les pensées et les mots comme sans conséquences, mais une forme matérielle était ce qu'il avait passé sa vie à fuir : un *engagement*.

Il n'avait pas décidé de démissionner ; pas vraiment, se disait-il ; il avait dicté la lettre pour un motif qu'il avait identifié, pour lui-même, seulement comme un "au cas où". La lettre, en avait-il l'impression, était une forme de protection, mais il ne l'avait pas encore signé, détail qui représentait pour lui "sa protection contre la protection". La haine était dirigée contre n'importe quoi qui pourrait l'amener à avoir le sentiment qu'il ne serait pas capable de continuer à étendre ce processus beaucoup plus longtemps.

Il avait eut vent de la catastrophe à huit heures ce matin ; aux environs de midi, il était arrivé à son bureau. Un instinct–qui lui venait des raisons qu'il connaissait, mais contre lesquelles il avait fait tous les efforts dont il était capable pour les ignorer–lui avait dit qu'il fallait qu'il se trouve là.

Les hommes qui avaient été ses atouts–dans un jeu auquel il savait jouer–étaient partis. Clifton Locey s'était barricadé derrière le diagnostic d'un médecin qui avait annoncé que "Monsieur Locey souffre d'une insuffisance cardiaque qui interdit, en l'état actuel, de lui causer quelque choc ou stress émotionnel que ce soit." Il *se disait* que l'un des cadres assistants de Taggart était parti pour Boston la nuit dernière, et il *se disait* que l'autre avait été appelé en urgence pour se rendre dans un hôpital *non-nommé*, au côté d'"un père gravement malade" dont personne n'avait jamais entendu parler auparavant. L'ingénieur en chef avait été injoignable à son domicile, et le vice-président en charge des relations publiques demeurait introuvable.

En conduisant depuis son domicile jusqu'au bureau, Taggart avait vu les caractères gras noirs des gros titres dans les kiosques dans les rues. Tandis qu'il déambulait dans les couloirs du building de la Taggart Transcontinental, il avait entendu la voix d'un commentateur provenant d'une radio laissée allumée dans un bureau ; c'était le genre de voix que l'on se serait attendu à entendre au coin d'une rue mal éclairé d'un quartier mal fréquenté ; c'était la demande, prononcée sur le ton agressif d'un cri, que les compagnies ferroviaires soient *nationalisées*.

Il avait marché dans les couloirs, en faisant claquer les semelles de ses chaussures sur le sol pour que son arrivée soit remarquée et semble pressée, ce dans le but d'installer l'atmosphère de stress, et que personne n'ose le stopper pour lui poser des questions. Il avait verrouillé la porte de son bureau, et

demandé à son secrétaire de ne laisser entrer personne ni de lui passer aucun appel, et de dire à tous les visiteurs que “Monsieur Taggart est en réunion”.

Puis il s’était assis derrière son bureau, seul avec sa peur bleue. Il avait eu l’impression d’être pris au piège dans une chambre forte qui se serait située sous terre, et dont la combinaison de la porte aurait été égarée et impossible à trouver ; et, comme s’il avait été exposé à la vue tous les gens de la cité, il avait espéré que la porte resterait fermée pour l’*éternité*. Il devait être ici, dans son bureau, c’était ce que l’on attendait de lui, il devait rester là, assis sans rien faire et *attendre* ; attendre que l’inconnu lui tombe sur les épaules et détermine ainsi ses actions ; et la terreur, qui était double, était celle de *qui* allait venir vers lui, et tout à la fois le fait que personne ne venait, personne pour lui dire *quoi faire*.

Les sonneries des téléphones de son secrétariat lui semblaient être des cris d’appels à l’aide étouffés. Il regardait la porte avec une sensation de triomphe malveillant, à la pensée de toutes ces voix qui étaient mises en échec par l’innocente personne de son secrétaire, un jeune homme expert à rien d’autre que l’art de l’évitement, art qu’il pratiquait avec la molesse grise et caoutchouteuse de l’imoralité. Les voix, se disait Taggart, provenaient du Colorado, de chacun des secteurs du réseau Taggart, de chaque bureau se trouvant aux environs du sien dans l’immeuble. Il était en sécurité aussi longtemps qu’il n’avait pas à les entendre.

Ses émotions s’étaient regroupées ensemble pour former en lui une espèce de “boule désséchée”, immobile, compacte et opaque, que les pensées des hommes qui faisaient fonctionner le réseau Taggart ne pouvaient percer ; ces hommes étaient seulement des ennemis dont il lui fallait s’affranchir par la ruse. Les morsures de la peur les plus douloureuses provenaient de ce qu’il y avait dans la tête des hommes du Conseil du directoire ; mais sa lettre de démission était son issue de secours “en cas d’incendie”, laquelle les laisseraient coincés aux prises avec les flammes. La plus grande de toutes les peurs provenait de ce qu’il y avait dans la tête des hommes de Washington. S’ils appelaient, il aurait à répondre ; son “secrétaire caoutchouteux” saurait bien quelles voix ont un pouvoir supérieur à ses ordres. Mais Washington n’appelait pas.

La peur l’innondait en produisait des spasmes de temps à

autre, et avait désséché sa bouche. Il ne savait pas ce qu'il craignait. Il savait que ce n'était pas la menace du commentateur de la radio. Ce qu'il avait ressenti à l'écoute de la voix sarcastique avait plutôt été de la terreur, qu'il avait ressenti par ce que c'était ce que l'on attendait de lui, un "devoir de terreur" ; quelque chose qui allait avec sa position, comme les costumes bien-taillés et les discours de repas. Mais en dessous de tout cela, il avait ressenti la présence d'un petit espoir qui se faufilait, rapide et furtif, comme la course d'un cafard : si cette menace là prenait forme, cela résoudrait tout, le sauverait de la décision, le sauverait de la signature de *la lettre*… il ne serait plus le président-directeur général de la Taggart Transcontinental, mais personne ne le serait plus non plus… personne ne le serait plus…

Il demeurait assis là, le regard baissé sur le dessus de son bureau, s'efforçant de ne rien regarder et de ne penser à rien. C'était comme s'il était immergé dans une nappe de brouillard, luttant pour ne pas lui laisser prendre la forme de quoique ce soit. Ce qui existe possède une identité ; il pouvait refuser cette existence en refusant de l'identifier.

Il n'avait pas examiné le compte-rendu des évènements dans le Colorado, il n'avait pas tenté de saisir leur cause, il ne considérait pas leurs conséquences. Il ne pensait pas. La boule d'émotion désséchée lui faisait l'effet d'un poids physique à l'intérieur de sa poitrine, emplissant sa conscience, le libérant de la responsabilité de la réflexion. La boule était de la haine ; la haine comme sa seule réponse, la haine comme sa seule réalité, la haine sans objet, cause, début ou fin, la haine comme sa revendication contre l'univers, comme une justification, comme un droit, comme un *absolu*.

Le hurlement des téléphones continuait de ponctuer le silence. Il savait que ces implorations pour de l'aide ne lui étaient pas adressées, mais étaient adressées à une entité dont il avait volé la forme. C'était cette forme que les cris étaient maintenant en train de lui arracher ; il avait l'impression que les sonneries avaient cessé d'être des sons et étaient devenues une succession de coups de fouets frappant son crâne. L'objet de la haine commença à prendre forme, comme s'il avait été appelé par les sonneries. La boule compacte explosa à l'intérieur de lui et le projeta aveuglément dans l'action.

Se précipitant à l'extérieur de son bureau, affectant des manières de défi à l'attention de tous les visages autour de lui, il

courut littéralement à travers les couloirs et les halls du département des opérations, puis dans l'antichambre du bureau du vice-président exécutif.

La porte du bureau était ouverte ; il vit le ciel au-delà des grandes fenêtres derrière le bureau inoccupé. Puis il vit le personnel dans l'antichambre, derrière lui, et la tête blonde d'Eddie Willers dans son cube de verre. Il s'avança avec détermination droit vers Eddie Willers, il ouvrit violemment la porte de verre du cube et, depuis le seuil, bien en vue et bien à portée d'oreille de tous, il cria :

— Où est-elle ?

Eddie Willers se leva lentement sur ses jambes et resta là où il se trouvait, à regarder Taggart avec une curiosité étrange et obligée, comme si ceci était un phenomène de plus à observer parmi toutes les autres choses sans-précédent qu'il avait observé.

Il ne répondit pas.

— Où est-elle?

— Je ne peux pas te le dire.

— Ecoute moi bien, espèce de petit trou-du-cul obstiné, là on est plus en train de faire des *chichis* ! Si tu essayes de me faire croire que tu ne sais pas où elle est, je ne te crois pas ! Tu le sais et tu vas me dire, où elle est, ou j'en référerai au *Conseil de l'unification* ! Je leur jurerai que tu le sais… et après ça essaye un peu et prouve que tu ne le sais pas !

Il y eut une légère nuance d'étonnement dans la voix d'Eddie, lorsqu'il répondit :

— Je n'ai jamais tenté de laisser entendre que je ne savais pas où elle est, Jim, je *le* sais. Mais je ne te le dirai pas.

Le cri de Taggart s'éleva jusqu'au point de devenir le son perçant et impotent qui confesse l'erreur de calcul.

— Est-ce que tu réalises ce que tu es en train de dire ?

— Pourquoi, oui, bien sûr.

— Tu veux le répéter–il fit un geste circulaire de la main couvrant la pièce derrière lui–« pour les témoins qui sont là ? »

Eddie éleva juste un peu le ton de sa voix, plus en précision et en clarté qu'en intensité :

— Je sais où elle est. Mais je ne te le dirai pas.

— Tu es en train de confesser que tu es un *complice* en train de *porter assistance* à un *déserteur,* et de l'aider à se cacher pour échapper aux mains de *la justice* ?

— Si c'est comme ça que tu souhaites l'appeler.
— Mais c'est un crime ! C'est *un crime contre la nation*. Tu ne le sais pas ?
— Non.
— C'est contre *la Loi* !
— Oui.
— Nous sommes dans une situation de *catastrophe nationale* ! Tu n'a aucun droit à aucun secret d'ordre privé ! Tu es en train de dissimuler une information *vitale pour la sécurité du pays* ! Je suis le président-directeur général de cette entreprise ! Je te donne formellement l'ordre de me le dire ! Tu ne peux refuser d'obéir à un ordre ! C'est une offense qui est *passible d'emprisonnement*, dans le cas présent ! Est-ce que tu as bien compris ?
— Oui.
— Tu refuses ?
— Je refuse.
Les années d'entrainement avaient rendu Taggart capable d'observer et d'évaluer, sans en avoir l'air, les réactions de tous les membres de n'importe quel type d'audience. Sa vision périphérique lui permit d'évaluer les visages tendus et fermés du personnel de bureau alentours, ces visages ne lui étaient pas alliés. Tous affichaient une attitude de désespoir, excepté le visage d'Eddie Willers. Le "cerf féodal" de la Taggart Transcontinental était le seul qui ne paraissait pas être affecté par la catastrophe. Il regardait Taggart avec le regard consciencieux et sans vie d'un étudiant confronté à une matière qu'il n'avait jamais voulu étudier.
— Est-ce que tu réalises que tu es un *traître* ? cria Taggart.
Eddie demanda calmement :
— Traître envers *qui* ?
— Envers *le peuple* ! C'est un *acte de trahison* de *protéger* un *déserteur* ! C'est une *trahison d'ordre économique* ! Ton *devoir de nourrir le peuple* vient en premier, au-dessus de n'importe quoi d'autre, de toute façon ! Chaque *autorité publique* l'a confirmé ! Tu ne le sais pas ? Ne sais-tu pas ce qu'ils vont te faire ?
— Et toi, ne vois-tu pas que j'en ai rien à foutre de ces conneries ?
— Oh, tu n'"en à rien à foutre de ces conneries". Je vais le rapporter mot pour mot au *Conseil de l'unification* ! J'ai tous les

témoins qui pourront confirmer que tu l'as dit…

— Ne t'embête pas avec des "témoins", Jim. Ne vas pas les embêter pour des histoires avec lesquelles ils n'ont rien à voir. Je vais écrire tout ce que je viens de te dire, je vais le signer, et ensuite tu n'auras plus qu'aller apporter ça au *Conseil.*

L'explosion soudaine de la voix de Taggart sonna comme si on venait de le giffler.

— Mais dis donc, *qui* tu es, toi, pour te mettre en travers de la route de l'Etat ? Mais tu te prends pour qui, toi, espèce de misérable petit rat de bureau, pour juger de la politique nationale et y opposer tes "opinions personnelles" ? Parce que tu crois que le pays attend après *tes* opinions, *tes* desirs et *ta* précieuse petite conscience ?

Vous allez prendre une leçon… tous !... Tous autant que vous êtes, les petits gosses de bonnes famille pleins d'indulgence pour vous-mêmes, scribouillards indisciplinés à deux sous, qui frimez comme si ces conneries à propos de "vos droits" étaient sérieuses ! Vous allez apprendre que ce n'est plus "l'époque de Nat Taggart", ici !

Eddie ne répondit rien. Pendant un moment, ils demeurèrent là, sans bouger, à se regarder l'un et l'autre par-dessus le bureau d'Eddie Willers. Le visage de Taggart était distordu par la terreur, Eddie restait froidement serein. James Taggart croyait trop bien en l'existence d'un Eddie Willers ; Eddie Willers n'arrivait pas à croire en l'existence d'un James Taggart.

— Est-ce que tu penses que *la Nation* va s'inquiéter de tes espérances ou des siennes ? cria encore Taggart, « C'est *son devoir* de revenir ici ! C'est son *devoir* de travailler ! Qu'est-ce qu'on en a faire qu'elle veuille travailler ou pas ? Nous avons *besoin* d'elle !

— Vraiment, Jim ?

Une pulsion relevant de la survie de l'espèce poussa Taggart à faire un pas en arrière en réponse au son de cette tonalité particulière, un ton vraiment très calme dans la voix d'Eddie Willers. Mais Eddie ne fit aucun mouvement pour le suivre. Il demeura debout derrière son bureau, d'une façon qui suggérait la tradition civilisée du secrétariat du milieu des affaires.

— Tu ne la trouveras pas. fit-il, « Elle ne reviendra pas. J'en suis très heureux. Tu peux mourir de faim, tu peux fermer la société, tu peux me faire mettre en prison, tu peux me faire liquider… qu'est-ce que ça peut faire ? Je ne te dirai pas où elle est. Si je vois le pays tout entier s'écrouler, je ne te le dirais toujours pas. Tu ne la trouveras pas. Tu… »

Ils se tournèrent soudainement au son de la porte de la pièce qui venait de s'ouvrir violemment. Ils virent Dagny Taggart qui se tenait dans l'encadrement.

Elle portait une tenue de coton froissée, et ses cheveux étaient défaits par les heures de route. Elle demeura immobile pour la durée d'un regard circulaire autour d'elle, comme pour se remémorer l'endroit, mais il n'y avait aucune reconnaissance de quiconque dans son regard, le regard balayait simplement la pièce, comme pour dresser un rapide inventaire de ce qui s'y trouvait. Son visage n'était pas celui dont ils se souvenaient ; il avait vieilli, pas du fait de l'apparition de rides, mais par le fait d'un regard nu et fixe dépourvu de toute qualité, à l'exception de quelque chose d'indéfinissable qui évoquait *l'impitoyable*.

Et pourtant, leur première réponse, devançant le choc ou l'étonnement, fut une émotion unique qui se répandit dans toute la pièce, tel un souffle de soulagement. C'était sur tous les visages sauf un : celui d'Eddie Willers, qui seul était resté calme il y avait encore un instant, qui s'effondrait maintenant sur son bureau ; il ne produisit pas un son, mais les mouvements de ses épaules étaient des sanglots.

Son visage n'adressa pas un signe de reconnaissance à quiconque, aucune émotion de retrouvailles, comme si sa présence ici avait été inévitable et qu'aucun mot n'était nécessaire. Elle se dirigea tout droit vers la porte de son bureau ; en dépassant le bureau de sa secrétaire, elle dit avec une voix semblable à celle d'une machine automatique, ni dure ni agréable :

— Demandez à Eddie de venir dans mon bureau.

James Taggart fut le premier à faire un mouvement, comme s'il avait redouté de la perdre de vue. Il entra derrière elle, il criait :

— Je ne pouvais rien faire ! puis, alors que la vie le regagnait, le faisait redevenir lui-même, ce qu'il était en de normales circonstances, il cria, « C'était ta faute ! C'est toi qui est à l'origine de ça ! Tu dois payer pour ça ! Parce que tu es partie ! »

Il se demanda si son cri avait été une illusion à l'intérieur de ses propres oreilles. Le visage de Dagny était resté dénué d'expression ; cependant elle s'était tournée vers lui ; il eut le sentiment que le son l'avait atteint, mais pas les mots, pas l'acte de communication en provenance d'un autre esprit. Ce qu'il en

ressentit, durant un instant, fut l'émotion la plus approchante de ce qui pourrait être une impression de l'absence de sa propre existence.

Puis il vit la trace du plus subtil des changements qui pouvaient affecter son visage, seulement l'indication de la perception d'une présence humaine, mais en fait elle était en train de regarder au-delà de lui, et il se retourna, et il vit qu'Eddie Willers venait de pénétrer dans le bureau.

La trace des larmes était visible dans les yeux d'Eddie, mais il ne fit aucune tentative pour tenter de le cacher, il se tenait droit, comme si les larmes, ou tout embaras ou toute excuse à leur attention, étaient autant hors de propos pour lui-même que pour elle.

Elle dit :

— Téléphone à Ryan, dis lui que je suis ici et passe-le moi ensuite.

Ryan avait été le directeur général de la région centre du réseau de la Taggart.

Eddie lui lança une forme d'avertissement en ne lui répondant pas immédiatement, puis il dit sur un ton aussi neutre que le sien :

— Ryan est parti, Dagny. Il a donné sa démission la semaine dernière.

Ils ne remarquaient pas la présence de Taggart, tout comme il ne remarquait pas spécialement la présence du mobilier autour d'eux. Elle ne lui avait même pas accordé la reconnaissance de lui ordonner de quitter son bureau. Tel un paralytique uncertain de l'obéissance de ses muscles, il réunit ses forces il s'éclipsa de la pièce aussi discrètement qu'il le put. Mais il était certain de la première chose qu'il devait faire : il se précipita dans son bureau pour y détruire sa propre lettre de démission.

Elle n'avait pas remarqué sa sortie ; elle était en train de regarder Eddie.

— Est-ce que Knowland est là ? demanda-t-elle.

— Non, il est parti.

— Andrews ?

— Parti.

— McGuire ?

— Parti.

Il prit l'initiative de réciter calmement la liste des autres personnes dont elle mentionnerait le nom, ceux dont on aurait

eu le plus besoin en cette heure, ceux qui avaient démissionné et avaient disparu durant le mois qui venait de s'écouler. Elle écouta sans en paraître étonnée ou émue, comme quelqu'un qui aurait écouté la récitation laconique des noms des victimes d'une bataille, sans qu'il soit d'une quelconque importance de savoir quels étaient ceux qui étaient "tombés" les premiers.

Quand il eut terminé, elle ne fit aucun commentaire, mais demanda :

— Qu'est-ce qui a été fait, depuis ce matin ?

— Rien.

— Rien ?

— Dagny, n'importe quel gars des bureaux aurait pu donner des instructions ici, depuis ce matin, et tout le monde les aurait suivi, mais même les stagiaires non-rémunérés savent que quiconque décide d'être le premier à faire un mouvement aujourd'hui, devra en assumer les responsabilités dans le futur, le présent et le passé… quand on va commencer à chercher des "responsables". Il n'aurait pas sauvé le système, il aurait seulement perdu son travail au moment même où il aurait sauvé un secteur. Rien n'a été fait. Tout s'est comme figé sur place. Si jamais il y a quelque chose qui bouge ici, alors c'est quelque chose qui doit bouger à l'insu de tout le monde… bien au-delà du seuil où ils ne savent plus s'ils doivent faire quelque chose, où arrêter de faire quelque chose. Il y a des trains qui sont restés à l'arrêt dans des gares, d'autres qui continuent leur route en attendant d'être stoppés avant d'atteindre le Colorado. Ça dépend de ce que peuvent décider des aiguilleurs, à un niveau local. Le directeur de la gare centrale, en bas, a annulé toute la circulation des trains pour aujourd'hui, y-compris la *Comète* de cette nuit. J'ignore ce que fait le directeur de la gare de San Francisco. Seules les équipes de déblaiement et de travaux sont en train de travailler au tunnel. Ils n'ont même pas pu atteindre les restes des trains qui sont sous des milliers de tonnes de roche. Je ne pense même pas qu'ils y arriveront.

— Téléphone au directeur de la gare centrale, en bas, et dis lui de rétablir immédiatement la circulation selon les horaires qui étaient initialement prévus, y compris pour la *Comète* de cette nuit. Reviens ici ensuite.

Quand il revint, elle était penchée au-dessus de cartes qu'elle avait étalées sur une table, et elle parla tout en écrivant rapidement des notes :

— Renvoie tous les trains se dirigeant vers l'ouest, au sud de Kirby, dans le Nebraska, en passant par la patte-d'oie vers Hastings, en empruntant la voie de la Kansas Western jusqu'à Laurel, dans le Kansas ; et ensuite jusqu'à la voie de l'Atlantic Southern, à Jasper, dans l'Oklahoma.

Arrivé à l'ouest, sur l'Atlantic Southern, aller jusqu'à Flagstaff, dans l'Arizona, prendre par la voie nord du réseau de la Flagstaff-Homedale jusqu'à Elgin, dans l'Utha ; arrivé au nord de Midland, prendre la direction nord-ouest en utilisant la voie de la Wasatch Railway jusqu'à Salt Lake City. La Wasatch Railway est une petite section abandonnée. Négocie son rachat et inclus là dans notre réseau comme partie intégrante et d'utilisation. Si jamais les propriétaires ont peur, puisque les ventes sont devenues "illégales", offre-leur le double de ce que ça vaut et continu à mettre tout ça en place.

Il n'y a pas de rails entre Laurel, dans le Kansas, et Jasper dans l'Oklahoma–sur cinq kilomètres–pas de rails entre Elgin et Midland, dans l'Utah, sur six kilomètres. Fais poser des rails.

Mets immédiatement en route les équipes de travaux; recrute toute la main d'œuvre que tu peux trouver sur place et offre leur deux fois le montant du salaire légal, ou trois fois si tu veux… tout ce qu'ils demandent. Organise le travail en "trois-huit" et débrouille-toi pour que ce soit terminé demain.

Pour le rail, fais démonter les voies de garage de Winston, dans le Colorado ; celles de Silver Springs, dans le Colorado ; celles de Leeds dans l'Utah ; et celles de Benson dans le Nevada. Si jamais il y a des *larbins* du *Conseil de l'unification* qui pointent leur nez pour faire stopper le travail… donne l'autorité à nos responsables locaux–ceux en qui tu as confiance–pour leur "graisser la patte". Ne fais pas passer ça par le service comptabilité, prélève ces dépenses là sur mon compte personnel. J'avaliserai les prélèvements. S'ils tombent sur des cas où ça ne marche pas, fais-leur savoir que le *Décret 10-289* ne prévoit rien pour les injonctions au niveau local ; qu'une injonction, s'il doit y en avoir une, doit être adressée contre notre siège social et qu'ils devront porter plainte contre moi *personnellement* s'ils veulent nous stopper.

— Ah bon, c'est vrai ?

— Comment pourrai-je le savoir ? Qui peut le savoir ? Mais le temps qu'ils trouvent des légistes et essayent de

débrouiller ça, pour finalement décider de faire quoique ce soit qui leur passe par la tête, nous on aura fini de poser nos voies depuis un bon bout de temps.

— Je vois.

— Je jetterai un coup d'oeil aux listes, et je te donnerai les noms de nos hommes qui sont sur place dans les secteurs concernés pour que tu traites avec eux… s'ils sont encore là-bas. Je pense que la voie sera prête au moment où la *Comète* atteindra Kirby, dans le Nebraska. Tout ça va rallonger d'environ trente-six heures le trajet transcontinental de la *Comète* ; mais au moins il y aura un transcontinental de planifié.

Ensuite, dis leurs de me trouver les fichiers des vieilles cartes de la voie, telle qu'elle était avant que le petit fils de Nat Taggart construise le tunnel.

— Les… quoi ?

Il n'avait pas élevé la voix, mais le fait de s'être senti obligé de reprendre sa respiration avait été l'expression de l'émotion qu'il avait voulu éviter.

L'expression du visage de Dagny n'avait pas changé, mais une fausse note dans sa voix y fit écho–une note de sympathie, et non de reproche :

— Les vieilles cartes de l'époque précédent la construction du tunnel. On revient en arrière, Eddie. Espérons juste que nous le pouvons. Non, on ne va pas reconstruire le tunnel. Ce n'est pas possible aujourd'hui. Mais le vieux tracé qui traversait les *Rocheuses* est encore là. Il est possible d'en réclamer l'usage. Le seul problème, ce sera de lui trouver les rails et des hommes pour les poser. Particulièrement les hommes qui *pourront* les poser.

Il savait, comme il l'avait su depuis le début, qu'elle avait vu ses larmes et que cela ne l'avait pas laissé indifférente quand elle était passée devant lui, quand bien même le ton clair et détaché de sa voix, et son visage figé, ne lui avait pas suggéré une trace de sentiment.

Il y avait quelque chose de particulier dans son attitude, quelque chose qu'il pouvait ressentir mais ne pouvais pas traduire. Cependant, le sentiment qu'il en avait, tel qu'il avait pu tenter de le traduire, était comme si elle était en train de lui dire : "Je sais, je comprends. J'éprouverais de la compassion et de la gratitude si nous étions en vie et libre de ressentir, mais nous ne le sommes pas ; ce n'est pas vrai, Eddie ?... Nous

sommes sur une planète morte, comme la lune, où nous devons avancer mais n'osons pas nous arrêter pour recouvrer un peu de nos sentiments, car sinon, nous découvririons qu'il y a pas d'air à respirer."

— Nous avons la journée d'aujourd'hui et celle de demain pour mettre les choses en route. dit-elle, « Je partirais pour le Colorado demain dans la nuit. »

— Si tu veux prendre l'avion, je peux t'en louer un quelque part. Le tien est toujours en visite d'entretien ; ils n'arrivent pas à trouver les pièces, pour le moment.

— Non, j'irai par le train. Il faut que j'en profite pour voir la ligne. Je prendrai la *Comète* de demain.

Ce fut deux heures plus tard, durant une brève pause entre deux appels longue-distance, qu'elle lui posa soudainement la première question qui ne relevait pas du travail :

— Qu'est-ce qu'ils ont fait à Hank Rearden ?

Eddie se plaça lui-même dans l'embarras en regardant ailleurs, contre son gré ; il se força à ramener son regard vers elle et répondit :

— Il a "jeté l'éponge". Il a signé leur *Certificat de don* à la dermière minute.

— Oh. le son de l'exclamation ne trahit aucun choc ou censure, c'était seulement une marque vocale de ponctuation qui dénotait l'acceptation d'un fait accompli, « As-tu eu des nouvelles de Quentin Daniels ? »

— Non.

— Il n'a pas envoyé de lettre ni laissé de message pour moi ?

— Non.

Il devina la chose qu'elle craignait, et cela lui fit se souvenir d'un sujet qu'il ne lui avait pas encore rapporté.

— Dagny, il y a un autre problème qui n'a fait que prendre de l'ampleur à travers tout le réseau, depuis que tu es partie. Depuis le 1er mai. Ce sont les *trains immobilisés*.

— Les quoi ?

— Nous avons eu des trains abandonnés sur la ligne, sur des voies tout ce qu'il y a de plus normales, en plein milieu de nulle part… la nuit, habituellement… avec tout l'équipage qui disparaît. Ils stoppent le train, descendent tous, et disparaissent dans la nature. Il n'y a jamais d'avertissement, ou de signe précurseur ou n'importe quelle raison… c'est comme si c'était une épidémie ; les hommes l'attrapent et ils partent. C'est aussi

arrivé à d’autres compagnies ferroviaires. Personne ne peut l’expliquer. Mais je pense que tout le monde comprends. C’est l’application du *Décret* qui fait ça. C’est la façon de protester de nos hommes. Ils essayent de continuer, et puis au bout d’un moment ils realisent tout à coup que c’est trop pour eux.

— Qu’est-ce qu’on peut faire contre ça ?

Il haussa les épaules.

— Oh, et bien qui est John Galt ?

Elle acquieça, pensive ; elle n’avait pas l’air d’être étonnée.

Le téléphone sonna et la voix de sa secrétaire dit :

— Monsieur Wesley Mouch qui vous appelle depuis Washington, Mademoiselle Taggart.

Ses lèvres se durcirent un tout petit peu, comme à l’occasion inattendue d’un contact avec un insecte.

— Ce doit être pour mon frère. fit-elle.

— Non, Mademoiselle Taggart, c’est pour vous.

— D’accord, passez-le-moi.

— Mademoiselle Taggart, dit la voix de Wesley Mouch sur le ton qui sied aux rencontres durant un cocktail, « j’ai été si heureux d’entendre que vous vous êtes rétablie, que j’ai voulu vous souhaiter moi-même un bon retour parmi nous. Je sais que votre état de santé réclamait une longue convalescence, et j’apprécie le patriotisme qui vous poussé à interrompre prématurément votre repos pour prendre à bras le corps cette terrible catastrophe. Je voulais vous assurer que vous pouvez compter sur notre coopération dans le cadre de toute mesure que vous jugerez nécessaire de prendre. Notre plus *totale* coopération, *assistance* et *soutien*. S’il y a quelques… *exceptions* que vous aimeriez nous voir vous accorder, sachez que nous y souscrirons. »

Elle le laissa parler, quoiqu’il avait marqué quelques petites pauses l’invitant à la réponse. Quand sa pause devint assez longue, elle dit :

— Je vous serais très obligé si vous me permettiez de m’entretenir avec Monsieur Weatherby.

— Pourquoi, mais bien sûr, Mademoiselle Taggart, quand vous le voulez… pourquoi… c’est… vous voulez dire, maintenant ?

— Oui. Maintenant.

Il comprit, et il dit :

— Oui, Mademoiselle Taggart.

Lorsque la voix de Monsieur Weatherby se fit entendre au bout du fil, celle-ci trahissait la prudence :

— Oui, Mademoiselle Taggart ? En quoi puis-je vous être utile ?

— Vous pouvez dire à votre *caïd* que s'il ne veut pas me voir quitter l'entreprise encore une fois–comme il sait que c'est ce qui est arrivé–il vaudrait mieux qu'il ne m'appelle pas au téléphone, ni ne m'adresse jamais la parole. Si votre *gang* a quoique ce soit à me dire, dites leur qu'ils vous envoient me le faire savoir. Je parlerai avec vous, mais pas avec lui. Vous pouvez lui transmettre que la raison en est ce qu'il a fait à Hank Rearden quand il était payé par Rearden Steel. Si tout le monde a oublié depuis, et bien moi *pas.*

— Il est de mon devoir de porter assistance aux réseaux ferroviaires de *la Nation*, à tout moment, Mademoiselle Taggart.

Monsieur Weatherby avait l'air de faire tout ce qu'il pouvait pour éviter l'engagement d'avoir entendu et compris ce qu'il avait entendu ; mais une note soudaine d'intérêt se fit entendre dans sa voix, lorsqu'il demanda, lentement, pensivement, avec une réserve rusée :

— Dois-je comprendre, Mademoiselle Taggart, que c'est votre souhait d'avoir exclusivement affaire *à moi* pour tout ce qui relève des questions officielles ? Puis-je considérer cela comme votre politique ?

Elle lui adressa un petit rire étouffé assez bref :

— Allez-y. Vous pouvez toujours me considérer comme une "relation" dont vous avez la propriété exclusive, utilisez-moi comme une "possibilité d'influence particulière", et "échangez" moi partout où vous le voulez à Washington. Mais je me demande bien ce que ça va vous rapporter, parce ce que je ne vais pas "jouer le jeu", je ne vais pas "échanger des faveurs", je commence tout juste à contourner vos "lois"… et vous pourrez m'arrêter quand vous aurez l'impression que vous "pourrez" vous le permettre.

— Je crois que vous vous faites une idée de la loi qui est devenue *dépassée*, Madmoiselle Taggart. Pourquoi parler de "lois rigides et inviolables" ? Notre système judiciaire est devenu *moderne*, *extensible* et *ouvert à l'interprétation* en fonction des… *circonstances*.

— Alors commencez donc tout de suite par être

"extensible", parce que moi je ne le suis pas plus que les catastrophes ferroviaires.

Elle raccrocha, et dit à Eddie, sur le ton d'une estimation qui en était revenu aux réalités :

— Ils vont nous laisser tranquile pendant un bout de temps.

Elle ne semblait pas remarquer les changements intervenus dans son bureau : l'absence du portrait de Nat Taggart, la nouvelle table à café en verre sur laquelle Monsieur Locey avait étalé, pour "le bénéfice des visiteurs", un choix des magazines humanistes les plus engagés, avec quelques titres d'articles soulignés sur leurs couvertures.

Elle entendit–avec l'attitude attentive d'une machine équipée pour l'enregistrement et non pour réagir–le récit d'Eddie de ce que le mois qui venait de s'écouler avait fait au réseau et à l'entreprise en général. Elle écouta son rapport à propos de ce qu'il avait compris ou devinait à propos des causes de la catastrophe. Elle reçut, avec la même expression de détachement, une succession d'hommes qui entraient dans son bureau et en ressortaient en toute hâte en affectant de paraître "hyper-actifs", et en agitant les bras en guise de gestes superflus.

Il se dit qu'elle était devenue impérméable à tout. Mais soudainement–alors qu'elle faisait les cents-pas dans le bureau tout en lui dictant une liste d'engins à poser les rails, et où se les procurer illégalement–elle s'arrêta et laissa s'attarder son regard sur les magazines sur la table à café. Leurs titres disaient : *La Nouvelle Conscience Sociale*, *Notre Devoir Envers le Défavorisé*, *Besoin et Convoitise*. D'un mouvement unique de son bras–un mouvement abrupt d'une explosive et franche brutalité tel qu'il ne l'avait encore jamais vu le faire–elle balaya la table de tous les magazines et continua, sa voix récitant une liste de chiffres sans qu'il n'y eût une seule interruption, comme s'il n'y avait eu aucune connexion entre son esprit et la violence de son corps.

Tard dans l'après-midi, trouvant un moment de solitude dans son bureau, elle téléphona à Hank Rearden. Elle donna son nom à sa secrétaire et elle entendit, avec la tonalité habituelle et alors qu'il venait à peine de serrer le combiné contre son oreille :

— Dagny ?

— Bonjour, Hank. Je suis de retour.

— Où ?

— Dans mon bureau.

Elle entendit les choses qu'il n'avait pas dites durant un moment de silence sur la ligne, puis il dit :

— Je pense que tu ferais mieux de commencer immédiatement à donner des pots-de-vin aux gens, pour qu'on puisse obtenir le minerai qui nous servira à couler tes rails.

— Oui. Autant que tu pourras nous en fabriquer. Ce n'est pas nécessaire qu'ils soient en *Rearden Metal*, non ? Ils iront très…

L'interruption de la voix fut trop brève pour être perceptible, mais ce qu'elle contint fut la pensée : « des rails en *Rearden Metal*… tout ce chemin pour revenir à l'époque d'avant l'arrivée de l'acier ? Peut-être même revenir au temps des rails en bois avec des bandes d'acier. »

— Ça peut-être de l'acier, de n'importe quel type, n'importe quoi que tu puisses me fournir.

— D'accord, Dagny, est-ce que tu sais que je leur ai abandonné le *Rearden Metal* ? J'ai signé le *Certificat de don*.

— Oui, je sais.

— J'ai laissé tomber.

— Qui suis-je pour t'en blamer ? Tu ne crois pas ?

Il ne répondit rien, puis elle dit :

— Hank, je ne pense pas qu'ils en aient quoique ce soit à faire qu'il reste encore un train ou un haut-fourneau sur Terre. Nous, oui. Ils nous tiennent par *notre amour* pour tout ça, et nous continuerons à le payer aussi longtemps qu'il reste une chance de garder une seule roue intacte qui tourne, en gage de l'intelligence humaine. Nous continuerons à maintenir la tête de tout ça hors de l'eau, comme s'il s'agissait de notre propre enfant en train de se noyer, et quand l'innondation l'engloutira nous irons dans le fond avec la dernière roue et le dernier syllogisme. J'ai pleinement conscience du prix que nous sommes en train de payer, mais ce n'est *plus* un problème de prix.

— Je sais.

— N'ai pas peur pour moi, Hank, je m'en serai sortie, dès demain matin.

— Je n'aurai jamais peur pour toi, Chérie. Je te verrai ce soir.

CHAPITRE IX

LE VISAGE SANS DOULEUR, NI PEUR NI CULPABILITE

Elle fut frappée, à la fois par un sens de soulagement et de désolation lorsqu'elle découvrit le silence de son appartement, et la perfection immobile des objets qui y étaient restés, exactement là où elle les avait laissé un mois auparavant. Le silence lui donna une illusion d'intimité et de possession ; la vue des objets lui rappelait qu'ils préservaient un instant qu'elle ne pouvait revivre, comme si elle ne pouvait défaire les évènements qui s'étaient produits depuis.

Il y avait encore un restant de lumière au-delà des fenêtres. Elle avait quitté son bureau plus tôt qu'elle l'avait voulu, incapable de faire appel au moindre effort de plus pour n'importe quelle tâche qui pouvait être remise à demain matin. C'était nouveau pour elle–et c'était nouveau qu'elle doive se sentir maintenant plus chez elle dans son appartement, que dans son bureau.

Elle prit une douche, et y resta sans rien faire pour le longues minutes, laissant l'eau ruisseler sur son corps, mais elle en sortit tout à coup avec hâte quand elle réalisa que ce dont elle voulait se laver n'était pas de la poussière du trajet en voiture depuis la campagne, mais de ce qu'elle avait ressenti au bureau.

Elle s'habilla, alluma une cigarette et marcha jusqu'au salon où, là, elle se tint debout devant la baie vitrée pour contempler la ville, tout comme elle s'était tenue dans l'encadrement de la porte de la cabane pour regarder la campagne, au début de cette journée.

Elle avait dit qu'elle donnerait sa vie pour une seule année de

plus au chemin de fer. Elle était revenue, mais ce n'était pas la joie de travailler ; c'était seulement la paix claire et froide qui suivait le but qui avait été atteint ; et la persistence de la douleur qui n'était pas admise. Des nuages avaient enveloppé le ciel et étaient descendus comme un brouillard, en bas dans les rues, comme si le ciel était en train d'engloutir la cité. Elle ne pouvait voir toute l'île de Manhattan, cette longue forme triangulaire coupant à travers un océan invisible. Elle ressemblait à la proue d'un navire en train de sombrer ; quelques grands *buildings* s'élevaient encore au-dessus d'elle, telles de grandes cheminées, mais le reste était en train de disparaître sous des volutes gris-bleues en s'enfonçant lentement dans la vapeur et dans l'espace.

« C'était comme ça qu'ils étaient partis »–se dit-elle– « l'Atlantide, la cité qui sombra dans l'océan, et tous les autres royaumes qui disparurent, laissant derrière eux la même légende dans tous les langages des hommes, et le même désir. »

Elle sentait–comme elle l'avait senti durant une certaine nuit de printemps, affalée en travers de son bureau au siège social en ruines de la *Ligne John Galt*, à côté d'une fenêtre faisant face à une allée sombre–l'émotion et la vision de son propre monde, qu'elle n'atteindrait jamais… « Toi. »–songea-t-elle–« Qui que tu sois, que j'ai toujours aimé mais que je n'ai jamais trouvé, toi dont je voulais voir la fin des rails au-delà de l'horizon, toi dont j'ai toujours senti la présence dans les rue de la cité, et dont j'avais voulu construire le monde, c'est mon amour pour toi qui m'avait fait continuer à avancer, mon amour et mon espoir de t'atteindre, et mon souhait d'être digne de toi le jour où nous nous serions trouvés face à face.

Maitenant je sais que je ne te trouverai jamais–que tu n'est pas quelque chose qui doit être atteint ou vécu–mais ce qui reste de ma vie est toujours tiens, et je continuerai en ton nom même si c'est un nom que je n'apprendrai jamais, je continuerai à te servir même si je ne dois jamais gagner, je coninuerai, pour être digne de toi le jour où je t'aurais rencontré, même si cela n'arrivera pas… » Elle n'avait jamais accepté le désespoir, mais elle se tenait devant la fenêtre et, adressée à la forme de la cité prise par la brume, ceci fut la dédicace d'amour univoque.

On sonna à la porte.

Elle se retourna avec un étonnement indifférent pour aller ouvrir–quoiqu'elle savait qu'elle aurait dû s'attendre à le voir, lorsqu'elle vit que c'était Francisco d'Anconia. Elle n'en

ressentit aucun choc ni rébellion, seulement la sérénité dépassionnée de son assurance–et elle releva la tête pour lui faire face avec un mouvement délibéré, lent et délicat, comme si elle était en train de lui dire qu'elle avait choisi sa solution et qu'elle s'exposait au grand jour.

Son visage était grave et calme ; l'expression de bonheur était partie, mais l'attitude enjouée du *playboy* n'était pas revenue. On aurait dit que tous ses masques étaient tombés ; il avait une attitude directe et franche, sévèrement disciplinée, animée par l'intention du propos, il avait l'air d'un homme capable d'identifier le sérieux dans l'action comme elle s'était attendue à le voir avec cet état d'esprit–il n'avait jamais semblé aussi séduisant qu'il l'était maintenant–et elle nota avec étonnement son sentiment soudain qu'il n'était pas un homme qui l'avait déserté, mais un homme qu'*elle* avait déserté.

— Dagny, te sens-tu disposée à *en* parler, maintenant ?

— Oui… si tu le souhaites. Entre.

Il jeta un rapide coup d'œil à son salon, chez elle, où il n'était jamais entré, puis ses yeux revinrent vers elle. Il la regardait attentivement. Il semblait savoir que la simplicité silencieuse de ses manières était le pire de tous les signes au regard de son but, que c'était comme une étendue de braises où pas la moindre souffrance ne devait être susceptible d'être ravivée, que même la douleur aurait été une forme de feu.

— Assieds-toi, Francisco.

Elle demeura debout devant lui, comme pour consciencieusement lui laisser savoir qu'elle n'avait rien à cacher, pas même l'impatience que suggérait sa pose, le prix qu'elle avait payé pour ce jour et son indifférence pour la "somme".

— Je ne pense pas que je puisse te stopper maintenant, dit-il, « si tu as fait ton choix. Mais s'il y a ne serait-ce qu'une seule chance de te stopper, c'est une chance que je dois saisir. »

Elle secoua lentement la tête.

— Il n'y en a aucune. Et pourquoi faire, Francisco? Tu as renoncé. Quelle différence cela fait-il pour toi, que je périsse avec le réseau, où loin de lui ?

— Je n'ai pas renoncé au futur.

— Quel futur ?

— Le jour où les pillards vont périr, mais *pas* nous.

— Si la Taggart Transcontinental doit périr avec les pillards,

je périrai avec.

Il ne la quitta pas du regard et il ne répondit pas.

Elle ajouta, sans passion :

— Je pensais que je pouvais arriver à vivre “sans”. Je ne peux pas. Je ne ferai pas d’autre tentative. Francisco, tu te souviens… tous les deux nous croyions que quand nous nous lancerions, le seul péché sur Terre serait de faire de mauvaises choses. Je le crois toujours.

La première note de vie filtra de sa voix.

— Je ne peux pas rester là, les bras croisés et observer passivement ce qu’ils ont fait à ce tunnel. Je ne peux pas accepter ce qu’ils sont tous en train d’accepter–Francisco, c’est la chose que nous tenions pour si monstrueuse, toi et moi !–la croyance que les catastrophes sont notre destin naturel, que nous ne pouvons rien faire d’autre que d’avoir à endurer leur existence, et non les combattre. Je ne peux pas me résigner à accepter la soumission. Je n’accepte pas l’impuissance. Je ne peux pas accepter le renoncement. Aussi longtemps qu’il y aura une voie ferrée à faire fonctionner, je la ferai fonctionner.

— Dans le but de maintenir le monde des pillards ?

— Dans le but de maintenir mon dernier voyage.

— Dagny, fit-il lentement, « je sais pourquoi nous aimons notre travail. Je sais ce qu’il représente pour toi, ce travail consistant à faire rouler des trains. Mais tu ne les ferais pas rouler s’ils étaient vides. Dagny, qu’est-ce que tu vois, quand tu penses à un train qui roule ? »

Elle regarda la ville, de l’autre côté de la fenêtre.

— La vie d’un homme compétent qui aurait pu périr dans cette catastrophe là, mais qui va échapper à la prochaine, que je préviendrai… un homme qui a un esprit intransigeant et une ambition illimitée, et qui éprouve de l’amour pour sa propre existence… Le genre d’homme qui est ce que nous étions, quand nous avons tous les deux démarré dans la vie, toi et moi. Tu l’as abandonné. Je ne peux pas.

Il ferma les yeux durant un instant, le mouvement de durcissement de sa bouche était un sourire ; un sourire de substitution pour un grognement de compréhension, d’amusement et de peine. Il demanda, d’une voix à la fois douce et grave :

— Penses-tu que tu peux encore le servir–ce genre d’homme–en faisant marcher le réseau de chemin de fer.

— Oui.

— D'accord, Dagny. Je n'essayerai pas de te stopper. Aussi longtemps que tu penses toujours que rien ne peut t'arrêter, ou le devrait. Tu t'arrêteras le jour où tu découvriras que ton travail n'a pas servi la vie de cet homme, mais sa destruction.

— Francisco ! ce fut un cri d'étonnement et de désespoir, « Tu comprends très bien, tu sais ce que je veux dire par ce genre d'homme, tu le vois aussi ! »

— Oh oui, dit-il simplement avec décontraction, en regardant vers quelque point dans l'espace à l'intérieur de la pièce, presque comme s'il était en train de voir une personne en chair et en os. Il ajouta, « Pourquoi devrais-tu être étonnée ? Tu as dit que nous étions ce genre de personne, toi et moi. Nous le sommes toujours. Mais l'un de nous deux l'a trahi. »

— Oui, fit elle sévèrement, « l'un de nous deux l'a fait. Nous ne pouvons le servir par le renoncement. »

— Nous ne pouvons le servir en concluant un arrangement avec ses destructeurs.

— Je ne conclus aucun arrangement avec eux. Ils ont besoin de moi. Ils le savent. C'est *mon* arrangement que je leur ferai accepter.

— En jouant à un jeu où ils recupèrent des bénéfices en échange du mal qu'ils te font ?

— Si je peux maintenir l'existence de la Taggart Transcontinental, c'est le seul bénéfice que je veux. Qu'est-ce que j'en ai à faire de s'ils me font payer des rançons ? Laisse-les avoir ce qu'ils veulent. J'aurai le réseau.

Il sourit.

— Tu le penses vraiment ? Penses-tu que le besoin qu'ils peuvent avoir de toi, c'est ta protection ? Penses-tu que tu peux leur donner ce qu'ils veulent ? Non, tu ne partiras pas tant que tu n'auras pas vu de tes yeux, et que tu n'auras pas compris ce qu'ils veulent *en réalité*. Tu sais, Dagny, on nous a enseigné qu'il y avait des choses qui appartiennent à Dieu, et d'autres à César. Peut être que leur Dieu le permettrait. Mais l'homme que tu prétends être en train de servir… lui, il ne le permet pas. Il ne tolère aucune double-obéissance, aucune guerre entre ton esprit et ton corps, aucune zone de neutralité entre tes valeurs et ton corps, aucune zone de neutralité entre tes valeurs et tes actions, aucun tribut à César. Il ne tolère pas de "Césars".

— Durant ces douze dernières années, dit-elle calmement, « j'aurais trouvé ça inconcevable qu'il pourrait y-avoir un jour

où je devrai avoir à implorer ton pardon à genoux. Maintenant, je pense que c'est possible. Si j'en arrive à me rendre compte que tu as raison, c'est ce que ferais. Mais ce n'est pas encore arrivé, jusqu'à maintenant. »

— Tu le feras, mais pas à genoux.

Il était en train de la regarder, comme s'il voyait son corps tandis qu'elle se tenait debout devant lui–même si ses yeux étaient orientés vers son visage–et son regard dit à Dagny quelle forme d'imploration pour le pardon et de reddition il voyait pour l'avenir. Elle remarqua l'effort qu'il fit pour regarder ailleurs, et son espoir qu'elle n'avait pas vu son coup d'œil ou en avait compris le sens ; sa lutte silencieuse, trahie par la tension de quelques muscles sous la surface de la peau de son visage, un visage qu'elle connaissait si bien.

— Jusqu'à ce moment là, Dagny, souviens-toi que nous sommes ennemis. Je ne voulais pas te dire ça, mais tu es la première personne qui a presque fait le saut vers le *paradis* et est revenue sur Terre. Tu en as entrevu de trop, et donc il faut que tu sois clairement consciente de ça. C'est toi que je suis en train de combattre, pas ton frère James ou Wesley Mouch. C'est toi que je dois mettre en défaite. Je suis parti pour mettre un terme à toutes les choses qui te sont les plus précieuses à cet instant. Pendant que tu te bats pour sauver Taggart Transcontinental, je serai en train de travailler à sa destruction. Ne me demande jamais d'aide ni argent. Tu connais mes raisons. Maintenant tu peux me haïr, ce que–selon ton approche–tu devrais faire.

Elle releva très légèrement la tête, il n'y avait pas de changement perceptible dans sa pose, ce n'était rien d'autre que de la conscience de son propre corps, et de ce qu'il pouvait représenter pour lui, mais, pour la durée d'une phrase, elle adopta le point de vue d'une femme ordinaire, la suggestion du défi n'étant seulement exprimée que par les temps plus marqués entre chacun des mots qu'elle prononça :

— Et quel effet ça va te faire ?

Il la regarda, pleinement conscient du sens qu'elle avait donné à ses mots, mais sans admettre ni nier la confession qu'elle voulait obtenir de lui.

— Ça, ça ne regarde que moi. répondit-il.

Ce fut elle qui dut reculer, mais qui réalisa, en le disant, que ça n'en était que plus cruel :

— Je ne te hais pas. J'ai essayé, durant des années, mais je ne le ferai jamais, peu importe ce que nous nous faisons l'un à l'autre.

— Je le sais, dit-il à voix basse, de manière à ce qu'elle ne puisse entendre la peine, mais elle la sentit en elle comme par l'effet d'une réflexion directe en provenance de son corps.

— Francisco ! cria-t-elle, en une action de défense désespérée de lui contre elle-même, « comment peux-tu faire ce que tu es en train de faire ? »

— Par la grâce de mon amour–"pour toi", disaient les yeux– « pour cet homme » dit sa voix « qui n'a pas péri dans ta catastrophe et qui ne périra jamais. »

Elle demeura silencieuse un instant, comme pour respectueusement exprimer sa compréhension.

— J'aimerais pouvoir t'épargner ce que tu vas avoir à endurer, dit-il–la gentillesse dans sa voix disant : "ce n'est pas moi pour qui tu devrais avoir de la peine"–« mais je ne le peux pas. Chacun d'entre nous doit s'engager sur cette route en choisissant lui-même de l'emprunter. Mais c'est la même route. »

— Où mène-t-elle ?

Il sourit, comme s'il était en train de refermer doucement une porte sur des questions auxquelles il ne répondrait pas.

— Vers Atlantide. dit-il.

— Quoi ? demanda-t-elle, ahurie.

— Tu ne te souviens pas ? La cité perdue où seul l'esprit des héros peut pénétrer.

Durant toute la matinée, elle avait justement retourné dans son esprit la relation qui venait tout à coup de la frapper, telle une anxiété presque imperceptible qu'elle n'avait pas pris le temps de tenter d'identifier. Elle l'avait su, mais elle n'avait songé qu'au destin de Francisco et à sa décision personnelle, elle l'avait vu comme quelqu'un qui agissait seul. Maintenant, elle se rappelait d'un danger d'une plus grande portée et commençait à sentir la forme vaste et indéfinie de l'ennemi auquel elle faisait face.

— Tu es l'un d'entre-eux, fit-elle lentement, « n'est-ce pas ? »

— D'entre-eux… qui ?

— Est-ce que c'était toi, dans le bureau de Danagger ?

Il sourit.

— Non.

Mais elle nota qu’il ne lui demanda pas ce qu’elle avait voulu dire.

— Y-a-t’il–tu devrais le savoir–un “destructeur” qui se balade dans le monde, en réalité ?

— Bien sûr.

— Qui est-il ?

— Toi.

Elle haussa les épaules ; son visage se durcit.

— Les hommes qui sont partis, sont-il toujours en vie, ou morts ?

— Ils sont morts… pour autant que tu es censée le savoir. Mais il doit y avoir une “seconde Renaissance” dans le monde. Je l’attendrai.

— Non ! la violence soudaine de sa voix était une réponse personnelle qu’elle lui adressait à propos d’une des deux choses qu’il avait voulu qu’elle entende dans ses mots, « Non, ne m’attends pas ! »

— Je t’attendrai toujours, peu importe ce que nous faisons l’un ou l’autre.

Le son qu’ils entendirent était celui d’une clé dans la serrure de la porte d’entrée.

La porte s’ouvrit et Hank Rearden entra.

Il s’arrêta brièvement sur le seuil, puis s’avança lentement dans le salon tandis que sa main glissa la clé dans sa poche.

Elle sut qu’il avait vu le visage de Francisco avant de voir le sien.

Il la regarda, mais ses yeux revinrent vers Francisco, comme si c’était le seul visage qu’il était maintenant capable de voir.

Ce fut le visage de Francisco qu’elle eut peur de regarder. L’effort qu’elle dut faire pour suivre de son regard la courbe de quelques pas, lui semblait pareil à celui de tirer un poids trop lourd pour ses forces. Francisco s’était dressé sur ses jambes, comme mu par la courtoisie nonchalante et automatique qui caractérisait le code de conduite d’un d’Anconia. Il n’y avait rien que Rearden aurait pu lire sur son visage. Mais ce qu’elle y vit était pire que ce qu’elle avait redouté.

— Qu’est-ce que vous faites ici ? demanda Rearden, sur le ton qu’un sous-officier utiliserait pour s’adresser à un jeune soldat surpris en train de fouiller dans les réserves de nourriture.

— Je vois que je n’ai pas le droit de vous poser la même question. dit Francisco.

Elle savait quel effort cela lui demandait pour parler avec ce timbre de voix clair et sans accents d'émotion, comme s'il était encore en train de voir la clé entre les doigts de Rearden.

— Alors, répondez. dit Rearden.

— Hank, je pense que c'est à moi de répondre à toutes les questions. dit-elle.

Rearden ne parut pas l'entendre.

— Répondez. répéta-t-il.

— Il n'y a qu'une raison qui pourrait vous donner le droit de demander, dit Francisco, « par conséquent je vous répondrai que ce n'est pas la raison de ma présence ici. »

— Il n'y a qu'une raison pouvant expliquer *votre* présence au domicile de n'importe quelle femme, dit Rearden, « et je dis bien *n'importe* quelle femme… pour autant que cela s'applique assez bien à vous. Pensez-vous que je vous crois toujours, après votre "touchante confession", ou quoi que ce soit d'autre que vous m'avez raconté ? »

— Je vous ai donné de bonnes raisons de ne pas me croire, mais cela n'incluait pas Mademoiselle Taggart.

— Ne me dites pas que vous vous trouvez ici par hasard, n'y-êtes jamais venu et n'y reviendrez jamais. Je le sais. Mais que je doive vous y trouver le premier jour où…

— Hank, si tu veux m'accuser… commença-t-elle, mais Rearden se tourna vers elle avec violence.

— Dieu, non, Dagny, loin de moi cette idée ! Mais tu ne devrais pas être vue en train de parler avec lui. Tu ne devrais rien avoir à faire avec lui. Tu ne le connais pas ; *je* le connais.

Il se tourna vers Francisco.

— Qu'est-ce que vous cherchez à faire ? Etes-vous en train d'espérer l'inclure dans votre palmarès du genre de conquêtes que vous affectionnez, ou plutôt…

— Non !

Ça avait été un cri involontaire, et il sonnait futilement avec sa sincérité passionnée offerte–pour se voir rejetée–comme seule preuve.

— Non ? alors êtes-vous ici pour affaires ? Etes-vous en train de préparer un piège, comme vous… l'avez fait pour moi ? Quelle sorte d'arnaque êtes-vous en train de préparer pour elle ?

— Mon but… n'avait rien à voir… avec les affaires.

— Alors qu'est-ce que c'était ?

— Si vous voulez bien me croire encore, je peux seulement

vous dire qu'il ne s'agissait d'aucune… "trahison" d'aucune sorte.

— Pensez-vous que vous pouvez encore parler de trahison en ma présence ?

— Je vous répondrai un jour. Je ne peux pas vous répondre aujourd'hui.

— Ça vous met plutôt dans l'embaras, d'avoir à vous en rappeler, n'est-ce pas ? Vous-vous êtes bien débrouillé pour ne pas vous trouver sur mon chemin, depuis ce moment là, je me trompe ? Vous ne pensiez pas me trouver ici ? Vous ne vouliez pas avoir à me faire face ?

Mais il savait que Francisco lui faisait face comme personne ne le ferait aujourd'hui ; il vit ses yeux qui soutenait les siens sans ciller, les traits de son visage relâchés, dépourvus d'émotion, dépourvus d'expression de défense ou d'appel, prêts à endurer quoiqu'il s'apprêtait à voir venir ; il vit l'expression franche du courage de celui qui ne recherche pas l'échappatoire ; ceci était le visage de l'homme qu'il avait apprécié, l'homme qui l'avait délivré de sa culpabilité ; et c'est ainsi qu'il se trouva en train de réaliser qu'il devait lutter avec la conscience que ce visage lui tenait tête, par-dessus tout, au-delà de son mois d'attente impatiente pour la simple vision de Dagny.

— Pourquoi ne vous défendez-vous pas si vous n'avez rien à cacher ? Pourquoi êtes-vous ici ? Pourquoi étiez-vous si surpris de me voir entrer ?

— Hank, ça suffit !

La voix de Dagny avait été un cri, et elle reprit ses esprits, consciente qu'elle était de ce que la violence était la chose la plus dangereuse à introduire dans ce moment.

Les deux hommes se tournèrent vers elle.

— Laisse-moi être celui qui donne les réponses, s'il te plait. dit Francisco avec calme.

— Je t'ai dit que j'espérais ne plus jamais avoir à le revoir. fit Rearden, « Je suis désolé que cela doive se dérouler ici. Ça ne te concerne pas, mais il y a une chose qu'il me faut lui faire payer. »

— Si c'est ça… votre but, dit Francisco en ayant besoin de faire un effort pour le dire, « ne l'avez-vous… pas déjà atteint ? »

— Qu'est-ce que vous voulez dire ? le visage de Rearden se

figea, ses lèvres bougeant à peine, mais sa voix avait la sonorité d'un petit rire de mépris.

— Est-ce que c'est votre façon d'implorer d'être épargné ?

L'instant de silence qui suivit devait à la nécessité pour Francisco de trouver la force nécessaire pour un effort plus grand encore.

— Oui… si vous le souhaitez. répondit-il.

— L'avez-vous fait, pour moi, lorsque vous teniez ma destiné entre vos mains ?

— Vous avez le droit de dire tout ce que vous voulez de moi ; mais puisque tout cela n'a rien à voir avec Mademoiselle Taggart… me permettrez vous de partir ?

— Non ! Voulez-vous vous défiler, comme tous ces autres poltrons ? Cherchez-vous la fuite ?

— Je me rendrai partout où vous le souhaitez, quand vous le voulez. Mais je m'abstiendrai de le faire en la présence de Mademoiselle Taggart.

— Pourquoi pas ? Je veux que cela soit fait en sa présence, puisque vous vous trouvez dans un endroit où vous n'avez aucun droit d'y être. Il ne ne me reste rien que je puisse protéger de vous, vous avez pris plus que les pillards ne pourraient jamais prendre, vous avez détruit tout ce que vous avez touché, mais il y a une chose que vous ne toucherez pas.

Il savait que l'absence rigide d'émotions sur le visage de Francisco, était la preuve la plus flagrante d'un effort inhabituel pour les contôler ; il savait que c'était de la torture, et que lui, Rearden, était animé par une pulsion qui ressemblait au plaisir d'un tortionaire, excepté qu'il était maintenant incapable de savoir s'il torturait Francisco, ou lui-même.

— Vous êtes pire que les pillards, parce que vous trahissez avec une conscience complète de ce que vous êtes en train de trahir. Je ne sais pas quelle forme d'amoralité vous anime… mais je veux que vous appreniez qu'il y a des choses qui sont au-delà de votre atteinte, au-delà de vos aspirations ou de votre méchanceté gratuite.

— Vous n'avez rien… à craindre de moi… maintenant.

— Je veux que vous appreniez que vous ne devez même pas penser à elle, ne pas la regarder, ne pas l'approcher. De tous les hommes, c'est vous qui ne devez pas vous trouver en sa présence.

Il avait conscience qu'il était poussé par une colère désepérée

contre ses propres sentiments pour cet homme, que ces sentiments existaient encore, que c'était ces sentiments là qu'il lui fallait outrager et détruire.

— Quelque puisse en être la raison, c'est de tout contact avec vous qu'elle doit être protégée.

— Si je vous donne ma parole…

Mais il s'interrompit ; et Rearden lâcha un petit rire méprisant.

— Je sais ce que valent vos “paroles”, vos “convictions”, votre “amitié” et votre “serment” en présence de la seule femme que nous n'avez…

Il s'interrompit.

Ils surent tous les trois ce que cela signifiait, au moment même où Rearden le comprit.

Il s'avança d'un pas au-devant de Francisco ; il demanda, en désignant Dagny, et avec une voix qui s'était faite basse et étrangement différente de celle qui était la sienne, comme si elle ne provenait pas d'une personne vivante, ni ne s'adressait à une telle personne :

— Est-elle la femme que vous aimez ?

Francisco ferma les yeux.

— Ne lui demande pas ça ! le cri avait été celui de Dagny.

— Est-ce qu'elle est la femme que vous aimez ?

Francisco répondit, tout en dirigeant son regard vers elle.

— Oui.

La main de Rearden s'éleva puis effectua un mouvement de balayage vers le bas, et giffla le visage de Francisco.

Le cri vint de Dagny. Quand elle put voir encore–après un instant qui lui avait laissé l'impression que le coup avait touché sa propre joue–les mains de Francisco furent la première chose qu'elle vit. L'héritier des d'Anconia s'était trouvé rejeté en arrière contre une table dont il tenait fermement le bord entre ses mains, non pas pour se maintenir, mais pour les empécher de faire un mouvement. Elle vit l'immobilité rigide de son corps–un corps qui s'était redressé pour se tenir trop droit, mais qui semblait néanmoins abattu, avec cet angle si particulier de la ligne de ses hanches allant vers ses épaules, avec son bras contracté mais de biais vers l'arrière–il se tenait comme si son effort pour ne pas bouger faisait s'en retourner la force contre lui-même, comme si le mouvement auquel il résistait était en train

d'aller et venir le long de ses muscles, telle une déchirante douleur. Elle vit ses doigts convulsés luttant pour s'agripper au bord de la table, elle se demanda ce qui allait casser en premier, le bois de la table ou les os de l'homme, et elle comprit que la vie de Rearden ne tenait plus qu'à un fil.

Quand ses yeux se déplacèrent vers le visage de Francisco, elle n'y vit aucun signe de lutte, seulement la peau de ses tempes qui était tendue, et les parties planes de ses joues qui étaient rentrées vers l'intérieur et semblaient plus creusées que d'ordinaire. Cela faisait paraître son visage nu, pur et jeune. Elle éprouvait de la terreur parce qu'elle voyait dans ses yeux les larmes qui ne s'y trouvaient pas. Ses yeux étaient à la fois brillants et secs. Il était en train de regarder Rearden, mais ce n'était pas Rearden qu'il était en train de voir. On aurait dit qu'il se trouvait en face d'une autre personne dans la pièce, et c'était comme si son regard était en train de dire : "si c'est ce que tu attends de moi, alors même ça c'est à toi, à toi de l'accepter et à moi de l'endurer, il n'y a rien de plus que cela que je puis t'offrir, mais laisse moi l'orgueil de savoir que je peux tant t'offrir."

Elle vit–d'une simple artère battant sous la peau de sa gorge, avec une légère trace de rose à la commissure de ses lèvres–l'attitude d'une dévotion éblouie qui était presque un sourire, et elle sut qu'elle était en train d'assister au spectacle de la plus grande performance de Francisco d'Anconia.

Quand elle prit conscience qu'elle tremblait et qu'elle entendit sa propre voix, elle sembla rencontrer l'écho de son cri dans l'air de la pièce, et elle réalisa combien avait été court l'instant qui venait de s'écouler entre les deux. Sa voix avait la tonalité sauvage qui s'élevait pour s'apprêter à donner un coup, et elle était en train de crier à Rearden :

— …pour me protéger de lui ? Bien avant que tu aies jamais…

— Non !

La tête de Francisco avait effectué un mouvement soudain vers elle, le ton cassant et très bref de sa voix contenait toute la violence qui n'avait pu s'épancher, et elle comprit qu'il s'agissait d'un ordre auquelle elle devait obéir. Avec une immobilité totale dont seule sa tête s'affranchit, Francisco se tourna vers Rearden. Elle vit ses mains relâcher le bord de la table pour revenir le long de son corps, décontractées à nouveau.

C'était Rearden qu'il était maintenant en train de voir, et rien n'apparaissait sur le visage de Francisco, à l'exception de l'épuisement de l'effort, mais Rearden sut soudainement combien cet homme l'avait apprécié.

— Compte tenu de ce que vous savez, vous avez raison.

N'escomptant ni ne permettant une réponse, il se tourna pour sortir. Il adressa un salut de la tête à Dagny, avec un mouvement qui sembla n'être qu'un simple geste de congé pour Rearden, et comme un signe de reconnaissance du fait accompli pour elle. Puis il sortit.

Rearden se retourna pour le regarder disparaître, sachant– hors du contexte et avec une absolue certitude–qu'il donnerait sa vie en échange du pouvoir d'effacer le geste qu'il venait de faire.

Quand il se retourna vers Dagny, son visage avait l'air défait, ouvert et vaguement attentif, comme s'il n'était pas en train de la questionner à propos des mots qu'elle avait censuré, mais qui attendaient cependant de venir pour eux deux. Un soupir de demande de grâce parcourut son corps pour finir à sa tête en la secouant : elle ne savait pas auquel des deux hommes la demande de grâce était adressée, mais cela la rendit incapable de parler, et elle secoua la tête encore et encore, comme si elle essayait désespérément de nier une vaste souffrance impersonnelle, qui avait fait d'eux tous ses victimes.

— S'il y a quelque chose qui doit être dit, dis le.

La voix de Rearden avait été dépourvue de ton.

Le son qu'elle fit fut pour moitié un petit rire étouffé, et pour l'autre un râle ; il ne s'agissait pas d'un désir de vengeance, mais de l'expression d'un sens de la justice désespéré qui animait le ton tranchant et amer de sa voix, tandis qu'elle cria, en lui jetant consciencieusement les mots au visage :

— Tu voulais connaître le nom de l'autre homme ? L'homme avec lequel j'avais couché ? L'homme qui m'*eût* le premier ? C'était Francisco d'Anconia !

Elle vit la force du coup en voyant son visage se vider de son sang. Elle sut que si la justice était son but, elle l'avait atteint ; car cette giflle là était pire que celle qu'il avait donnée.

Elle se sentit soudainement calme, sachant que ses mots

devaient être dits dans l'intérêt de tous les trois. Le désespoir de l'impuissante victime l'avait abandonné, elle n'était plus une victime, elle était l'un des prétendants, consentant à supporter la responsabilité de l'action. Elle se tenait immobile en face de lui, attendant n'importe quelle réponse qu'il choisirait de lui donner, ayant presque le sentiment que c'était maintenant à son tour d'être soumise à la violence.

Elle ne savait pas quelle forme de torture il était en train d'endurer, ou ce qu'il voyait se détruire en lui et qu'il tenait à garder pour lui seul.

Il n'y avait aucun signe de souffrance qui aurait pu l'avertir ; il avait simplement l'air d'un homme se trouvant au milieu d'une pièce, forçant sa conscience à absorber le fait qu'elle refusait d'absorber. Puis elle remarqua qu'il n'avait pas changé d'attitude, que même ses mains pendaient toujours le long de son corps, avec les doigts à moitié repliés comme ils l'avaient été pendant un bon moment ; il lui sembla qu'elle pouvait ressentir la lourde torpeur du sang qui s'arrêtait à ses doigts ; et ceci fut le seul indice indiquant sa douleur qu'elle put remarquer, mais il lui dit que ce qu'il éprouvait ne lui laissait aucun pouvoir de ne rien ressentir d'autre, même pas l'existence de son propre corps.

Elle attendit, sa pitié disparaissant et devenant du respect.

Puis elle vit ses yeux se déplaçant lentement vers le bas, depuis son visage tout le long de son corps, et elle sut alors le genre de torture à laquelle il avait maintenant choisi de se soumettre, parce qu'il s'agissait d'un regard dont il ne pouvait pas lui cacher la nature. Elle sut qu'il était en train de la voir telle qu'elle avait été lorsqu'elle avait dix-sept ans, il était en train de la voir en compagnie de l'homme qu'il haïssait ; il était en train de les voir ensemble comme ils le seraient maintenant, une vision qu'il ne pouvait ni supporter ni faire disparaître. Elle vit la protection du contrôle qui tombait de son visage, mais il n'avait cure de lui laisser voir son visage vivant et nu, parce qu'il n'y avait rien à y lire maintenant, excepté une violence contenue dont quelques aspects ressemblaient à de la haine.

Il la saisit par les épaules, et elle se sentit prête à accepter qu'il la batte ou la tue maintenant dans un acte inconscient, et au moment où elle fut certaine qu'il y avait pensé, elle sentit son propre corps se jeter contre le sien et sa bouche tomber sur

la sienne, plus brutalement que l'acte de la frapper l'aurait permis. Elle se sentit envahie par la terreur, tordant son corps pour résister, et, avec une sorte d'exultation, refermant ses bras autour de lui, le tenant, laissant ses propres lèvres apporter du sang aux siennes, sachant qu'elle ne l'avait jamais voulu comme elle le voulait à cet instant.

Quand il la jeta sur le sofa, elle sut, au rythme de son corps, qu'il s'agissait à la fois d'un acte de victoire sur son rival et d'une reddition devant lui, l'acte de la propriété amené à un état d'insupportable violence par la pensée d'un homme qu'il était en train de défier, l'acte de transformer sa haine du plaisir que cet homme avait connu, en son propre plaisir, sa conquête de cet homme par le moyen de celle qu'il avait aimé ; elle sentit la présence de Francisco à travers l'esprit de Rearden, elle eut l'impression qu'elle se livrait à eux deux, à ce qu'elle avait vénéré en eux deux, ce qu'ils avaient en commun, que l'essence de leurs caractères avaient fait de l'amour qu'elle avait éprouvé pour chacun, un acte de loyauté à leur attention.

Elle sut aussi que ceci était la rébellion de Rearden contre le monde autour de lui, contre la vénération que ce monde éprouvait pour la dégradation et la renonciation de soi, contre le long tourment de ses jours perdus et de sa lutte sans entousiasme–ceci était ce qu'il souhaitait affirmer et, seul avec elle dans la demi obscurité, haut dans l'espace au-dessus d'une cité de ruines, de la tenir comme la dernière de ses propriétés.

Après ça, ils reposèrent étendus et immobiles, avec son visage contre les épaules de Dagny. La réflexion de quelque lointaine enseigne lumineuse continuait de battre en de subtils reflets colorés, sur le plafond au-dessus de sa tête.

Il étendit sa main pour saisir la sienne, et fit glisser ses doigts sous son visage pour laisser sa bouche en contact avec sa paume pour un instant, si doucement qu'elle en ressentit plus l'émotion que le contact.

Après un moment, elle se leva et chercha une cigarette, l'alluma, puis la tint à l'écart de lui en faisant un geste ascendant et interrogateur ; il hocha la tête en s'asseyant à moitié étendu sur le sofa ; elle plaça la cigarette entre ses lèvres et en alluma une autre pour elle-même. Elle éprouvait un grand sentiment de paix entre eux, et l'intimité des gestes sans importance soulignaient précisément l'importance des choses qu'ils ne se disaient pas. Tout avait été dit, se dit-elle ; mais savait qu'il fallait attendre que

cela soit admis.

Elle vit ses yeux bouger en direction de la porte d'entrée, de temps à autre, et s'y attarder durant de longs moments, comme s'il était encore en train d'y voir l'homme qui était parti.

Il dit avec calme :

— Il aurait put m'abattre en me laissant apprendre la vérité, à n'importe quel moment. Pourquoi ne l'a-t-il pas fait ?

Elle haussa les épaules, étendant ses mains dans un geste de tristesse impuissante, parce qu'ils connaissaient tous deux la réponse. Elle demanda :

— Il signifiait beaucoup pour toi, n'est-ce pas ?

— Il *signifie*.

Les deux points de feu au bout de leurs cigarettes s'étaient lentement déplacés jusqu'aux bouts de leurs doigts, avec la petite lueur d'un éclat occasionnel et le lent éboulement des cendres pour seuls mouvements dans le silence, lorsque la sonnette de la porte d'entrée retentit.

Ils savaient que ce n'était pas l'homme qu'ils auraient aimé voir mais dont ils ne pouvaient souhaiter le retour, et elle fronça les sourcils avec une colère soudaine tandis qu'elle alla ouvrir la porte.

Cela lui prit un moment, pour se souvenir que l'homme innocemment courtois qui lui adressa un signe de salut avec le sourire habituel de bienvenu, était l'assistant du gardien de l'immeuble.

— Bonsoir, Mademoiselle Taggart. Nous sommes si heureux de vous revoir. Je viens juste de prendre mon travail, et quand j'ai appris que vous étiez revenue, j'ai voulu vous souhaiter moi-même la bienvenue.

— Merci.

Elle occupait l'espace entre la porte entrouverte et le chambranle, ne faisant aucun geste pour l'inviter à entrer.

— J'ai une lettre qui est arrivé pour vous, il y a environ une semaine, Mademoiselle Taggart. fit-il en plongeant la main dans sa poche, « Ça avait l'air d'être important, et comme il y avait la mention "personnel", il était évident qu'on avait pas voulu l'envoyer à votre bureau, et puis, ils ne connaissaient pas votre adresse exacte… donc, comme je ne savais pas où la faire suivre, je l'ai gardé dans notre coffre et je me suis dit que je vous la remettrai en main propre aussitôt que vous seriez revenue. »

L'enveloppe qu'il lui tendit portait les mentions PAR AVION –

URGENT – A REMETTRE EN MAIN PROPRE. L'adresse de l'expéditeur était :

Quentin Daniels
Institut de Technologie de l'Utah
Afton–Utah

— Oh… Merci.

L'assistant nota que sa voix s'abaissa au point de se faire basse–le déguisement poli et discret d'une exclamation–il nota qu'elle laissa son regard s'attarder sur l'adresse plus qu'il n'aurait été ordinairement nécessaire, et donc il répéta ses vœux de bienvenue et s'en alla.

Elle déchira le haut de l'enveloppe tandis qu'elle revint vers Rearden, et elle s'imobilisa au milieu de la pièce pour lire la lettre. Elle était tapée à la machine sur du papier fin–il put distinguer les rectangles des paragraphes par transparence, et il pouvait voir l'expression de son visage changer tandis qu'elle lisait les feuillets.

Il espérait, au moment où il la vit arriver à la fin ; mais elle se précipita vers le téléphone, il entendit les violentes rotations de la roue de numérotation, et sa voix disant avec une intonation tremblante d'urgence :

— Longue-distance, s'il vous plait… Opérateur, mettez moi en contact avec l'Institut de Technologie de l'Utah, à Afton, Utah !

Il demanda, en s'approchant :

— Qu'est-e qu'il y a ?

Elle tendit la lettre dans sa direction sans le regarder, ses yeux restant fixés sur le téléphone comme si elle pouvait le forcer à répondre.

La lettre disait :

Chère Mademoiselle Taggart,

je me suis battu avec ça durant trois semaines. Je ne voulais pas le faire. Je sais combien cela vous touchera et j'imagine tous les arguments que vous auriez à m'offrir, parce que je les ai tous utilisés contre moi-même ; mais cette lettre vous est envoyée pour vous dire que je m'en vais.

Je ne peux travailler sous les termes du Décret 10-289, quoique pas pour ce que ses auteurs en attendaient. Je sais que leur abolition de tout travail de nature scientifique vous est aussi indifférente qu’elle l’est pour moi, et que vous auriez souhaité que je continue. Mais je dois malheureusement m’en aller car je ne suis plus animé par le désir de réussir.

Je ne souhaite pas travailler dans un monde qui me considère comme un esclave, et vous comprendrez par conséquent qu’il m’indiffère désormais d’être de quelque valeur que ce soit pour qui que ce soit. Si je parvenais à reconstruire ce moteur, je ne pourrais me résigner à ce qu’il serve leurs intérêts. J’aurais bien mauvaise conscience après que n’importe quoi qui serait le fruit de mon esprit pour apporter quelque confort à de tels gens.

Je sais que si nous succédions dans notre entreprise, ces gens ne seraient que trop pressés d’utiliser leurs “droits de préemption” pour s’approprier ce moteur ; et en raison de cette inévitable suite, nous ne pouvons vous et moi que nous résigner à accepter d’endosser l’état de “criminels” en puissance et de vivre sous la menace permanente de l’arrestation, selon leurs caprices. Il s’agit là d’un risque que je ne puis accepter de courir, quand bien même serais-je capable d’accepter le principe de tout le reste, qui postule que dans le but de leur accorder un inestimable bénéfice nous devrions nous accommoder d’un statut de martyre aux yeux d’hommes qui, sans nous, ne pourraient jamais concevoir de telles choses.

J’aurai pu oublier le reste, mais lorsque j’y songe, je me dis à chaque fois : Puissent-ils être tous maudits. Je les verrai tous mourir de faim, et moi avec eux, plutôt que de les pardonner pour ça ou de les laisser passivement le faire !

Pour vous dire toute la vérité, j’espère bien réussir à trouver le secret de ce moteur, plus

que jamais. Et donc je continuerai à y travailler pour mon propre et seul plaisir aussi longtemps que je vivrai. Mais si jamais j'y parviens, cette réussite demeurera un secret personnel. Je ne le dévoilerai pas pour quelque ambition commerciale que ce soit. C'est pourquoi je me trouve dans l'impossibilité d'accepter votre argent plus longtemps.

L'activité commerciale servant des interêts exclusivement privés et d'ordre pécuniers est censée être quelque chose de méprisable de nos jours, et donc tous ces gens devraient sincèrement approuver ma décision. En outre, je suis lassé d'aider ceux qui me méprisent.

J'ignore combien de temps je vivrai et ce que je ferai dans le futur. Pour l'instant, j'ai l'intention de conserver mon travail de gardien de nuit au sein de cet institut. Mais si un de me employeurs devait me rappeler que je n'ai légalement plus le droits, même d'avoir un tel emploi, alors je partirai.

Vous m'avez offert la plus grande chance que je pouvais espérer, et si je dois aujourd'hui vous asséner le coup douloureux de cette décision, sans doute devrais-je vous demander de me pardonner. Je pense que vous aimez votre travail autant que j'aimais le mien, et donc vous comprendrez que ma décision n'a pas été aisée à prendre, mais que je ne pouvais que la prendre.

Je vous écris cette lettre dans un état émotionnel bien étrange. Je n'ai pas du tout l'intention de mourir, mais je quitte le monde et cette lettre ressemble certainement à celle d'un candidat au suicide. C'est pourquoi je voudrais ajouter que de tous les gens qu'il m'a été donné de rencontrer, vous êtes sans conteste la seule personne que je regrette de laisser derrière moi.

Respectueusement,

Quentin Daniels

Quand il releva les yeux, il l'entendit dire, comme il l'avait entendu à travers les mots des lignes dactylographiées, sa voix s'élevant à chaque fois toujours plus près de la ligne du désespoir :

— Continuez de laisser sonner, Opérateur ! …s'il vous plait, laissez sonner.

— Qu'est-ce que tu pourrais lui dire. demanda-t-il, « Il n'y a pas d'arguments à offrir. »

— Je n'aurais pas une chance de le lui dire ! Il doit être parti, maintenant. C'était il y a une semaine. Je suis sûre qu'il est parti. *Ils* l'ont pris.

— Qui l'a pris ?

— Oui, Opérateur, je reste au bout du fil, continuez d'essayer !

— Qu'est-ce que tu lui dirais, s'il répondait ?

— Je le suplierais de continuer à prendre mon argent, sans aucune contrepartie, sans conditions, juste pour qu'il ait les moyens de continuer ! Je lui promettrais que si nous sommes toujours dans un monde de pillards quand il y sera arrivé–s'il y arrive–je ne lui demanderai pas de me donner le moteur, ou même de me dire son secret. Mais si nous sommes libres à ce moment là …

Elle s'interrompit.

— Si nous sommes libres… Tout ce que je lui demande, c'est de ne pas abandonner et disparaître comme… comme tous les autres. Je ne veux pas qu'*ils* le prennent. Si ce n'est pas trop tard… oh, mon Dieu, je ne veux pas qu'ils le prennent !... Oui, Opérateur, continuez de faire sonner !

— Qu'est-ce que ça va nous apporter de bon s'il continue à travailler ?

— C'est tout ce que je le supplie de faire… juste de continuer. Peut-être que nous n'aurons aucune chance d'utiliser le moteur, dans le futur. Mais je veux être sûre que quelque part dans le monde il y a au moins un grand cerveau qui travaille sur une grande tentative… et que… que comme ça, nous aurons au moins une chance d'*avoir un futur*… Si ce moteur là est abandonné, encore une fois, alors la seule chose qui nous attend, c'est Starnesville.

— Oui, je sais.

Elle pressait le combiné conre son oreille ; son bras devenu ferme sous l'effort pour ne pas trembler. Elle attendait, et elle

entendit dans le silence le “clic” futile de l’appel qui échouait.

— Il est parti. dit-elle, « Ils l’ont attrapé. Une semaine, c’est bien plus qu’il ne leur en faut, quand les conditions sont réunies, mais ça–elle désigna la lettre d’un hochement de tête– « *ça* c’est “le bon moment” et ils ne seraient pas passé à côté. »

— Qui ?

— Les agents du “destructeur”.

— Est-ce que tu commences à croire qu’ils existent *vraiment* ?

— Oui.

— Est-ce que tu es sérieuse ?

— Bien sûr. J’en ai rencontré un.

— Qui ?

— Je te le dirai plus tard. Je ne sais pas qui est leur chef, mais je vais le savoir un de ces jours. Je vais le trouver. Que je sois maudite si je les laisse…

Elle s’interrompit tout à coup, avec un soupir ; il vit le changement sur son visage, avant même qu’il entendit le “clic” d’un combiné lointain en train d’être soulevé, et le son d’une voix d’homme disant :

— Allo ?

— Daniels ! C’est vous ? Vous êtes vivant ? Vous êtes toujours là ?

— Pourquoi, oui. C’est Mademoiselle Taggart ? Qu’est-ce qu’il se passe ?

— Je… je pensais que vous étiez parti.

— Oh, je suis désolé, je viens juste d’entendre le téléphone sonner. J’étais derrière, à l’extérieur, en train de ramasser des carrotes.

— Des carrotes ? elle rit d’un rire de soulagement hystérique.

— J’ai mon propre carré de jardin, dehors. Avant c’était la pelouse, devant le parking, mais, bon… Appelez-vous depuis New York, Mademoiselle Taggart ?

— Oui, je viens juste de recevoir votre lettre. Juste à l’instant. J’ai… j’étais en déplacement.

— Oh. il y eut une pause, puis il dit avec calme, d’une voix plus basse, « Il n’y a vraiment rien d’autre à ajouter, à propos de ça, Mademoiselle Taggart. »

— Dites moi, allez-vous partir ?

— Non.

— Et vous ne prévoyez pas de le faire ?
— Non. Où ?
— Avez-vous l'intention de rester à l'Institut ?
— Oui.
— Pour encore combien de temps ? Indéfiniment?
— Oui… pour autant que je le sache.
— Personne ne vous aurait approché, par hasard ?
— A propos de quoi ?
— A propos de partir.
— Non. Qui ?
— Ecoutez, Daniels, je ne vais pas essayer de discuter à propos de votre lettre au téléphone. Mais il faut que je vous parle. Je vais venir vous voir. Je serai là-bas aussi rapidement que je le pourrai.
— Je ne veux pas que vous fassiez ça, Mademoiselle Taggart. Je ne veux pas que vous vous sentiez obligée d'aller jusque là, alors que c'est inutile.
— Donnez-moi une chance, voulez-vous ? Vous n'aurez pas à revenir sur ce que vous m'avez écrit, il ne s'agit pas d'espérer des engagements de votre part… seulement de m'accorder un entretien. Si je veux venir, c'est un risque que je prends. Je suis en train de le prendre et ça ne vous engage à rien. Il y a des choses dont je voudrais vous parler ; je veux vous voir uniquement… pour avoir une chance de pouvoir vous les dire.
— Vous savez que je vous accorderai toujours cette chance, Mademoiselle Taggart.
— Je pars pour l'Utah immédiatement. Cette nuit. Mais il y a une chose que je voudrais que vous me promettiez. Me promettez-vous de m'attendre ? Me prometterez-vous que vous serez encore là-bas quand je serais arrivée ?
— Pourquoi…bien sûr, Mademoiselle Taggart. A moins que je meure ou que quelque chose qui soit au-delà de mon pouvoir arrive… mais je ne pense vraiment pas que ça va arriver.
— A moins que vous décédiez, m'attendrez-vous, peut importe ce qu'il peut arriver ?
— Bien sûr.
— Me donnez-vous votre parole que vous m'attendrez ?
— Oui, Mademoiselle Taggart.
— Merci. Bonne nuit.
— Bonne nuit, Mademoiselle Taggart.
— Elle reposa le combiné et le décrocha encore avec le

même mouvement de nervosité de sa main, puis elle composa un numéro.

— Eddie ?... Dis leur de retenir la *Comète* pour moi… Oui, la *Comète* de cette nuit. Fait le nécessaire pour que ma voiture y soit attachée, puis viens me rejoindre chez moi immédiatement.

Elle regarda sa montre.

— Il est 8 heures et demi, il me reste une heure pour y arriver. Je ne pense pas que je les ferai attendre trop longtemps. Je t'expliquerai en préparant un bagage.

Elle raccrocha et se tourna vers Rearden.

— Cette nuit ? dit-il.

— Il le faut.

— J'imagine que oui. Tu ne dois pas te rendre dans le Colorado, de toute façon ?

— Oui, j'avais l'intention de partir demain dans la nuit. Mais je pense qu'Eddie peut se charger de mes activités courantes, au bureau ; je ferais mieux de partir maintenant. Ça prend trois jours–elle se souvint–ça va me prendre *cinq* jours, maintenant, pour arriver dans l'Utah. Je dois y aller par le train, il y a des gens que je dois voir en route, sur la ligne… ça ne peut pas attendre, de toute façon.

— Tu comptes rester combien de temps dans le Colorado ?

— Difficile à dire.

— Passe-moi un coup de fil quand tu arriveras là-bas, hein ? Si tu penses que tu va rester plus longtemps que prévu, je t-y rejoindrai.

C'était la seule forme qu'il pouvait donner aux mots qu'il avait désespérément souhaité lui dire, avait attendu pour les lui dire, était venu jusqu'ici pour les lui dire, et qu'il souhaitait prononcer maintenant plus que jamais, mais il savait qu'ils ne devaient pas être dits ce soir.

Elle sut, par le léger *stress* et la solennéité qu'il y avait dans le ton de sa voix, que c'était l'acceptation de sa confession, sa capitulation, son pardon. Elle demanda :

— Pourras-tu laisser l'usine ?

— Ça prendra juste quelques jours pour que je m'organise, mais c'est possible.

Il sut que ses mots indiquaient la reconnaissance, la compréhension et le pardon, quand elle dit :

— Hank, pourquoi ne me rejoindrais-tu pas dans le Colorado, dans une semaine ? Si tu prends ton avion, nous arriverons là-bas

tous les deux en même temps. Et comme ça, après nous reviendrons ensembles.

— D'accord… mon amour.

Elle dicta une liste d'instruction tandis qu'elle allait et venait dans sa chambre, réunissait des vêtements et remplissait rapidement une valise. Rearden était parti ; Eddie Willers était assis derrière la coiffeuse et prenait des notes. Il semblait travailler comme d'ordinaire, avec efficacité, sans jamais contester ou remettre quoique ce soit en question, comme s'il ne remarquait même pas la présence des bouteilles de parfum et des boîtes de poudre, comme si la coiffeuse avait été un bureau, et la chambre un lieu de travail ordinaire.

— Je te téléphonerai depuis Chicago, Omaha, Flagstaff et Afton. dit-elle en jetant des sous-vêtements dans la valise, « Si tu as besoin de me joindre entre temps, appelle n'importe quel opérateur le long de la ligne et transmet lui l'ordre d'arrêter le train d'urgence. »

— La *Comète* ? demanda-t-il timidement.

— Bon Dieu, oui ! La *Comète*.

— O.K.

— N'hésite pas à appeler, si tu sens que ça vaudrait mieux.

— O.K., mais je ne pense pas que ce sera nécessaire.

— Nous dirigerons. Nous travaillerons en utilisant le téléphone longue-distance, exactement comme nous le faisions lorsque…–elle s'interrompit

— …quand nous contruisions la *Ligne John Galt* ? demanda-t-il d'une voix basse.

Ils se regardèrent, mais n'ajoutèrent rien d'autre.

— Que dit le dernier rapport de l'équipe de construction ? demanda-t-elle.

— Les travaux sont en cours. Juste après ton départ du bureau, j'ai pu apprendre que les poseurs de traverses se sont mis au travail à partir de Laurel, dans le Kansas ; et à partir de Jasper, dans l'Oklahoma. Les rails sont en route pour arriver là-bas depuis Silver Springs. Ça va marcher comme prévu. La chose la plus difficile à trouver a été "R.H.".

— Les hommes ?

— Oui, les hommes pour diriger les opérations sur place. On a eu des problèmes dans l'ouest, dans les grandes lignes droites de Melvin à Midland. Tous les hommes sur lesquels nous

comptions sont partis. Je n'arrivais pas à trouver de gens pour prendre des responsabilités, ni chez nous, ni à l'extérieur. J'ai essayé de demander à Dan Conway, mais…

— Dan Conway ? l'interrompit-elle.

— Oui. C'est ce que j'ai fait. J'ai essayé. Est-ce que tu te souviens comment il arrivait à faire poser du rail à la cadence de huit kilomètres par jour ; dans cette partie du pays, justement ? Oh, c'est sûr qu'on faisait la gueule, mais qu'est-ce qu'on en a à faire, aujourd'hui ?

Je l'ai trouvé… il vit dans un *ranch*, dans l'Arizona. Je l'ai appelé en direct et je l'ai supplié de nous sauver. Juste pour prendre les choses en main pendant une nuit, pour poser neuf kilomètres de voie. Neuf kilomètres de voie, Dagny, c'est juste là-dessus qu'on est en train de buter… et il est le plus grand poseur de rails qui ait jamais vécu ! Je lui ai raconté que je lui demandais ça comme un geste de charité pour nous, s'il voulait bien le faire. Tu sais, je pense qu'il m'a compris. Il ne l'a pas mal pris. Il avait l'air d'être triste. Mais il n'a pas voulu le faire. Il a dit qu'il ne faut pas sortir les gens de leur tombe… Il m'a souhaité bonne chance. Je pense qu'il était sincère… Tu sais, je ne pense pas qu'il est un de ceux que "le destructeur" a mis K.O. Je pense qu'il s'est juste "fini" tout seul.

— Oui, je sais qu'il est mal.

Eddie vit l'expression sur son visage et réorienta en hâte le sujet de la conversation.

— Oh, on a finalement trouvé un homme qui pouvait se charger de tout, à Elgin. dit-il, en forçant sa voix à exprimer la confiance et l'optimisme, « T'inquiète… la voie sera terminée bien avant que tu arrives là-bas. »

Elle le regarda avec un air qui était une légère suggestion de sourire, en songeant aux innombrables fois où elle lui avait dit ce mot elle-même, et à la bravoure désespérée avec laquelle c'était lui qui était maintenant en train d'essayer de le lui dire : "t'inquiète…" Il remarqua son coup d'œil, il comprit, et l'esquisse de sourire qu'il lui adressa en retour eut des airs d'excuse embarrassée.

Il se pencha à nouveau sur son bloc-notes, un peu en colère contre lui-même, sentant qu'il avait enfrein la règle qu'il s'était imposé : "Ne lui rend pas la tâche plus pénible." Il n'aurait pas dû lui dire à propos de Dan Conway, se dit-il ;

il n'aurait pas dû dire quoi que ce soit qu'il leur rappelle le désespoir qu'ils ressentiraient, s'ils étaient amenés à le ressentir. Il se demanda ce qui lui arrivait ; il se dit que c'était inexcusable qu'il puisse être amené à s'apercevoir que sa discipline s'en allait, juste parce que c'était la pièce d'un appartement, et non un bureau.

Elle poursuivit sa litanie ; et il écouta, le regard baissé sur son bloc, écrivant quelques notes de temps à autre. Il ne s'autorisa plus à la regarder encore.

Elle ouvrit brusquement la porte de son vestiaire, retira prestement un costume d'un ceintre et le plia, tandis que sa voix continuait de débiter des instructions avec une précision dépourvue d'empressement.

Il ne relevait pas la tête, il n'était conscient de sa présence que par le moyen du son : les sons de ses mouvements rapides et de sa voie mesurée. Il savait ce qui n'allait pas avec lui, songea-t-il encore ; il ne voulait pas qu'elle parte, il ne voulait pas la perdre encore–pas après un moment de retrouvailles si bref. Mais de se laisser aller à faire passer en premier ses considérations personnelles, à un moment où il savait combien l'entreprise avait besoin d'elle dans le Colorado, était un acte de déloyauté qu'il n'avait jamais commis auparavant ; et il en éprouva un vague sens de culpabilité.

— Faire partir l'ordre que la *Comète* fasse un arrêt à chaque gare centrale de secteur, instruisit-elle, « et que chaque directeur de secteur doit me préparer un rapport sur… »

Il releva les yeux, puis son regard s'arrêta et il n'entendit pas le reste des mots. Il vit une robe de chambre d'homme pendue au dos de la porte ouverte du vestiaire, une robe de chambre bleu-sombre avec les initiales H.R. brodées en fil blanc sur la poche de poitrine.

Il se demanda où il avait déjà vu cette veste, auparavant ; il se souvint de l'homme qui lui faisait face depuis l'autre côté d'une table roulante à petit déjeuner, à l'hôtel Wayne-Falkland, il se souvint de cet homme arrivant sans se faire annoncer à son bureau, tard durant un soir de *Thanksgiving* ; puis la réalisation qu'il aurait dû s'en douter lui parvint comme une soudaine secousse venue de sous-terre, d'un tremblement de terre unique ; cela arriva avec une émotion qui cria si sauvagement « Non ! » que le cri–et non ce qu'il avait vu–fit s'effondrer toutes les poutrelles en lui. Ce n'était pas le choc de la

découverte en elle-même, mais le choc, plus terrible celui-là, de ce que cette vision venait de lui faire découvrir à propos de lui-même.

Il s'accrocha à une seule pensée : il ne devait pas lui laisser voir qu'il l'avait remarqué, ni ce que ça lui avait fait. Il en ressentit une sensation d'embarras exacerbée au point de la torture physique ; c'était la crainte de violer deux fois sa vie privée : d'apprendre son secret, et de révéler le sien.

Il se pencha encore un plus sur le bloc-notes et se concentra sur n'importe laquelle des instructions qu'elle venait de dicter ; pour empécher son crayon de trembler.

« …quatre vingt kilomètres de voie de montagne à poser, et nous ne pouvons compter sur rien d'autre que ce que nous possèdons déjà. »

— Je te demande pardon, fit-il, d'une voix qui fut à peine audible, « je n'ai pas entendu ce que tu viens de dire. »

— J'ai dit que je voulais un rapport écrit de la part de chaque directeur de secteur, faisant état de chaque mètre de rail et de chaque pièce d'équipement disponibles dans leurs secteurs respectifs.

— O.K.

— J'organiserai une conférence avec eux tous, au final. Fais-leur savoir qu'ils doivent venir me voir dans mon wagon quand je passerai avec la *Comète* dans leur secteur.

— O.K.

— Fais savoir–mais pas officiellement–que les conducteurs de locomotives doivent se débrouiller pour rattraper la perte de temps entraînée par les arrêts, pour remonter leur vitesse moyenne, en poussant leur machines jusqu'à 110, 120 ou 160 kilomètres-heure… comme ils veulent et quand c'est nécessaire, et que je… Eddie ?

— Oui, O.K.

— Eddie… il y-a un problème ?

Il dut lever le regard pour rencontrer le sien et, avec désespoir, de mentir pour la première fois de sa vie.

— Je pense… J'ai peur des problèmes que nous allons rencontrer avec la loi, répondit-il.

— Oublie ça. Tu ne ne vois pas qu'il ne reste aucune loi, en réalité ? Maintenant, les gens font n'importe quoi… je veux dire, ceux qui le peuvent sans trop avoir à craindre la législation… et pour le moment, c'est nous qui en dictons les termes.

Quand elle fut prête, il porta sa valise juqu'au taxi, puis jusque sur le quai de la gare central Taggart pour la monter dans le bureau de son wagon privé, tout au bout, en queue de la *Comète*. Il demeura sur le quai, vit le train s'ébranler en avant, et regarda les bandes rouges sur fond blanc peintes à l'arrière de son wagon, qui s'enfuyèrent lentement de lui pour disparaître dans l'obscurité du tunnel de sortie. Quand il ne vit plus rien, il ressentit ce que l'on ressent lors de la perte d'un rêve dont on n'avait pas eu conscience avant qu'il s'évanouisse.

Il y avait quelques gens sur le quai autour de lui, et ils semblaient se déplacer avec une peine consciente, comme si un sentiment de désastre s'agrippait aux rails et aux poutrelles au-dessus de leurs têtes. Il songea avec indifférence qu'après un siècle de sécurité, les hommes en étaient revenus à cette époque lors de laquelle ils regardaient le départ d'un train comme un évènement impliquant un pari avec la mort.

Il se souvint qu'il n'avait pas dîné, et il n'avait pas envi de manger, mais la cafeteria du sous-sol de la gare centrale était réellement plus son chez-lui que le cube de verre vide qu'il voyait maintenant comme son appartement, et c'est pourquoi il marcha jusqu'à la cafeteria, parce qu'il n'avait nul autre endroit où aller.

La cafeteria était presque déserte ; mais la première chose qu'il vit, alors qu'il entra, fut une fine colonne de fumée s'élevant depuis la cigarette de l'ouvrier qui était assis, seul, à une table dans un recoin sombre.

Sans même vraiment remarquer ce qu'il prit et posa sur son plateau, Eddie le porta jusqu'à la table de l'ouvrier, et fit :

— Bonjour.

Puis il s'assit et ne dit rien d'autre. Il fixait les couverts étalés devant lui, se posant des questions à propos de leur usage, se souvenant à quoi pouvait servir une fourchette, et commença à exécuter les mouvements nécessaires à l'alimentation, avant de se rendre compte que c'était au-dessus de ses forces. Au bout d'un moment, il leva son regard pour s'apercevoir que les yeux de l'ouvrier étaient en train de l'étudier attentivement.

— Non. dit Eddie, « Non, il y-a rien de "spécial" avec moi… Oh, oui, il s'en est passé des choses, mais qu'est-ce que ça change, maintenant ?

…Oui, elle est revenue… Qu'est-ce que vous voulez que je vous dise d'autre, à propos de ça ? Comment vous saviez

qu'elle était revenue ? Oh, et bien je suppose que tout le monde l'a su dans toute "la boîte" durant les dix premières minutes… Non, je ne sais pas si je suis content qu'elle soit revenue… Oh, c'est sûr, elle va sauver "la boîte" pour encore une année de plus, ou pour un mois. Qu'est-ce que vous voulez que je vous dise ?... Non, elle ne me l'a pas dit. Elle ne m'a pas dit sur quoi elle compte pour s'en sortir. Elle ne m'a pas dit ce qu'elle pensait ou comment elle se sent…

Bon, à votre avis, comment elle doit se sentir ? C'est l'enfer pour elle… et pour moi aussi ! Seulement, mon enfer à moi, celui-là c'est de ma faute…

Non. Rien. Je peux pas en parler… parler ? Je ne devrais même pas y penser ! Je crois qu'il faut que m'arrête avec ça, arrêter de penser à elle et… à propos de ce qu'elle fait, je veux dire. »

Il demeura silencieux et il se demanda pourquoi les yeux de l'ouvrier–les yeux qui semblaient toujours tout voir en lui–le firent se sentir mal à l'aise, ce soir. Il baissa le regard vers la table, et il remarqua le grand nombre de mégots de cigarettes au milieu des restes de repas dans l'assiette vide de l'ouvrier.

— Est-ce que vous aussi, vous avez des problèmes ? demanda Eddie. « Oh je dis ça, c'est juste parce que vous êtes resté là pendant pas mal de temps, c'est pas vrai ?... Pour moi ? Et pourquoi vous devriez vouloir m'attendre?... Vous savez, je n'avais jamais pensé que vous aimiez bien me voir ou pas ; moi ou un autre, d'ailleurs ; vous avez l'air si indépendant ; et vous voyez, et bien c'est justement pour ça que j'aime bien parler avec vous ; parce que je sens que vous comprenez toujours, mais que rien ne peut vous toucher ; vous avez toujours l'air d'être comme si rien ne vous avait jamais touché ; et c'est ça qui m'a fait me sentir libre, comme si… comme s'il n'y avait pas de problèmes dans le monde…

Vous savez ce qui est surprenant avec vous ? C'est votre tête. On croirait toujours que vous n'avez jamais ressenti ni douleur, ni peur et ni culpabilité… Je suis désolé d'être arrivé si tard. Je devais la voir en vitesse… Elle vient juste de prendre la *Comète*… Oui, cette nuit, là, à l'instant.

…Oui, elle est partie… Oui, ça été une décision en "coup de vent" ; dans l'heure qui vient de s'écouler. Elle voulait partir demain dans la nuit, mais il y a eu un imprévu, et il a fallu qu'elle parte immédiatement… Oui, elle va aller dans le

Colorado, dans la foulée… Dans l’Utah, en premier… Parce qu’elle a reçu une lettre de Quentin Daniels qui lui dit qu’il arrête, et la seule chose qu’elle n’abandonnera pas, qu’elle ne supporterait pas d’êre obligée d’abandonner, c’est le moteur. Vous vous rappelez de l’histoire du moteur–je vous en avais parlé–le reste qu’elle a trouvé… Daniels ? C’est un physicien qui a bossé pendant un an à l’Institut de Technologie de l’Utah, pour essayer de trouver le secret du moteur et le reconstruire… Pourquoi vous me regardez comme ça ?... Non, je vous avais pas parlé de lui avant ça parce c’était confidentiel. C’était un projet privé, très secret, à elle, en dehors de “la boîte”… Et puis de toute façon, en quoi ça vous aurait intéressé ? Je pense que je peux en parler, maintenant, parce qu’il a tout stoppé… Oui, oui, il lui a dit pourquoi il voulait plus. Il dit qu’il ne donnera pas quoique ce soit qui vienne de son intelligence à un monde qui le considère comme un esclave. Il dit qu’il a pas l’intention d’être transformé en martyre du peuple en échange de lui avoir donné un bénéfice inestimable… Quoi, qu’est-ce qui vous rire ?... Eh, c’est bon, là ! Arrêtez ! Pourquoi est-ce que ça vous fait vous marrer comme ça ?... Tous les secrets ? Qu’est-ce que vous voulez dire par “tous les secrets” ? Il les a pas trouvé tous les secrets du moteur, si c’est ce que vous voulez dire, mais il semble qu’il était bien parti, qu’il avait de bonnes chance d’y arriver… Non, c’est tombé à l’eau. Elle est partie en courant pour le voir, elle veut tenter de le convaincre, de le garder, de le convaincre de continuer… mais moi je pense que c’est foutu. Dès qu’ils s’arrêtent, ils ne reviennent pas. Aucun d’entre-eux l’a jamais fait…

Non, moi je m’en fous, ça m’intéresse plus, ça nous a couté tellement cher, tout ces départs sans prévenir, que je commence à m’y habituer… Oh non ! C’est pas Daniels qui me fait broyer du noir… non, laissez tomber. Ne me posez pas de questions à propos de ça. Le monde entier est en train de “se casser la gueule”, et elle, elle est encore en train de s’agiter pour le sauver, et moi… moi je suis là, assis à la maudire pour quelque chose que j’avais même pas le droit de savoir…

Non ! Elle a rien fait de mal pour que je la maudisse, rien du tout… et puis, ça n’a même rien à voir avec “la boîte”, alors…

Faites pas attention à moi, c’est pas ça, c’est pas elle que je maudis, en fait… c’est *moi*.

Ecoutez, j’ai toujours su que vous aimiez la Taggart

Transcontinental comme je l'aime, que ça représente quelque chose de spécial pour vous, quelque chose de personnel, et que c'était vous qui aimiez m'entendre en parler. Mais ça… ce truc que j'ai appris aujourd'hui… ça, ça a rien à voir avec le chemin de fer. Ça ne vous intéresserait même pas, de toute façon.

Laissez tomber… C'est quelque chose que vous saviez pas à propos d'elle, et puis c'est tout.

…J'ai grandi avec elle. Je pensais que je la connaissais. Et bien non… je la connaissais pas tant que ça. Je ne sais pas ce que c'est que j'attendais. Je suppose que je pensais juste qu'elle avait pas de vie privé du tout. Pour moi, elle était juste une personne, et pas… pas une femme. Elle était "*la* boîte". Et je pensais pas que quelqu'un aurait un jour le culot de la regarder autrement.

…Et bien, ça me servira de leçon. Oubliez ça… Laissez tombez ça, je vous dis ! Pourquoi est-ce que vous me posez des questions comme celle là ? C'est sa vie privé, après tout. Ça va vous apporter quoi, à vous ?... Ça va, c'est bon, là… pour l'amour de Dieu ! Vous voyez pas que je peux pas en parler ?... Non, y-a rien qui est arrivé avec moi, j'ai juste… oh et puis qu'est-ce que je suis en train de raconter comme conneries, moi, après tout ? C'est pas mon truc de raconter des conneries, et surtout pas à vous ; vous avez toujours l'air de tout voir, c'est pire que de me mentir à moi-même !...

Je me suis menti à moi-même. Je savais pas ce que je ressentais pour elle. La "boîte" ? Je ne suis jamais qu'un pourri d'hypocrite. Si "la boîte" c'était tout ce qui comptait pour moi, ça m'aurait pas fait cet effet là. J'aurais pas eu envi de le tuer, ce gars là !...

Et puis c'est quoi le problème, avec vous, ce soir ? Pourquoi est-ce que vous me regardez comme ça ? …Et puis qu'est-ce qu'il y a avec nous tous, hein ? Pourquoi est-ce que ça doit toujours finir en misère pour tout le monde ? Pourquoi est-ce qu'on doit tous souffrir tant que ça ? On a pas été faits pour ça.

Moi j'ai toujours pensé qu'on était faits pour être heureux, tous, que c'était notre destin naturel.

Qu'est-ce qu'on est en train de faire ? Qu'est-ce qu'on a perdu ? Il y-a un an, je l'aurais maudite pour avoir trouvé quelque chose qu'elle aurait voulu. Mais je sais qu'ils sont foutus, tous les deux, et moi aussi, et puis tout le monde, et elle était tout ce que j'aurais abandonné… C'était si grand de se

sentir vivre, c'était comme une chance formidable ; je ne savais pas que j'aimais ça, et que c'était ça qu'on aime, qu'elle aime, que *vous* aussi vous aimez… mais le monde est en train de mourir, et on ne peut rien y faire. Pourquoi est-ce que nous passons notre temps à nous détruire nous-même, comme ça ? Qui-est-ce qui va enfin nous dire la vérité ? Qui va nous sauver ? Oh, et puis qui est John Galt ?!... Non, ça sert à rien.

Ça ne peut rien y changer, maintenant. Pourquoi est-ce que je devrais ressentir quoique ce soit ? On va pas vivre encore beaucoup plus longtemps. Pourquoi je devrais en avoir quoique ce soit à faire de ce qu'elle fait ? Qu'est-ce que j'en ai à faire, moi, qu'elle couche avec Hank Rearden où pas ?… Oh, bon Dieu ! c'est quoi le problème avec vous, ce soir ? Ben, vous partez ? Eh, où est-ce que vous allez ? Revenez ! »

CHAPITRE

X

LE SYMBOLE DU DOLLAR

Elle était assise à côté de la fenêtre du wagon, la tête rejetée en arrière, immobile, souhaitant qu'elle n'ait plus jamais à faire un mouvement.

Les poteaux télégraphiques défilaient à toute vitesse devant la vitre, mais le train semblait perdu dans un vide, entre une étendue brune de prairie et une étendue consistante de nuages rouillées qui étaient en train de tirer vers le gris. Le crépuscule était en train de vider le ciel de sa substance sans la blessure d'un coucher de soleil ; cela ressemblait plus à la pâleur croissante d'un corps anémique, en train de se vider des dernières gouttes de son sang et de sa lumière. Le train se dirigeait vers l'ouest, comme si lui aussi était tiré pour suivre les rayons qui sombraient et disparaissait de la surface de la Terre. Assise depuis son point de vue, elle n'éprouvait aucun désir d'y resister.

Elle aurait aimé ne pas entendre le bruit des roues. Elles frappaient selon un rythme régulier, chaque quatrième coup plus accentué que les autres ; et il lui semblait qu'au milieu de ce claquement de course rapide de quelque précipitation pour s'échapper, le rythme des coups accentués était comme les pas d'un ennemi se dirigeant vers un but inexorable.

Elle n'en avait jamais fait l'expérience auparavant, de ce sens de l'appréhension à la vue d'une prairie, de ce sentiment que le rail n'était seulement qu'un fil fragile qui s'étendait à travers une immense vacuité, tel un nerf usé sur le point de se rompre. Elle ne s'était jamais attendue à ce que elle, elle qui avait eu le sentiment d'être la force motrice à bord d'un train, se

tiendrait assise et souhaiterait, comme une enfant ou une sauvage, que ce train avancerait, qu'il ne s'arrêterait pas, qu'il ne stopperait pas, qu'il l'amènerait à temps, ne le souhaitant, pas comme le fait d'une action issue de la volonté, mais comme une prière adressée à un obscure inconnu.

Elle réfléchit aux différences qu'un mois avait produit. Elle l'avait vu sur les visages des employés de la maintenance, des aiguilleurs, des préposés à l'entretien des voies, qui l'avaient toujours bien accueilli, partout tout le long de la ligne, leurs larges sourire de sympathie, ceux qui se vantaient de pouvoir la reconnaître–ils la regardaient maintenant avec impassibilité sinon froideur, ou détournait leurs regards, leurs visages méfiants et fermés.

Elle aurait voulu pouvoir leur crier ses excuses–"Ce n'est pas moi qui vous ai fait ça !"–puis s'était souvenue qu'elle l'avait accepté et qu'ils avaient maintenant le droit de la haïr, qu'elle était à la fois une esclave et une conductrice d'esclaves, et c'est ce qu'était chaque être humain dans le pays, et la haine était désormais la seule chose que les hommes pouvaient éprouver les uns pour les autres.

Elle avait retrouvé de l'assurance durant deux jours, à la vue des cités qui dépassaient la vitre de sa fenêtre–les usines, les ponts, les signaux lumineux, les panneaux d'affichage qui se pressaient contre les toits des maisons–le confluent vivant, plein de monde, souriant, actif et en vie de l'est industrieux.

Mais les cités étaient restées derrière elle. Le train plongeait maintenant dans les prairies du Nebraska, les bruits sourds de ses verrous d'accouplement des wagons s'entrechoquant comme s'ils étaient en train de trembler de froid. Elle vit des formes solitaires qui avaient été des corps de fermes dans les étendues laissées à l'abandon qui avaient été des champs. Mais dans l'est, il y avait des générations de cela, les grandes bouffées d'énergie avaient éclaboussé le grand vide de gouttes brillantes ; quelques unes avaient disparu, mais quelques autres étaient toujours vivantes.

Elle fut surprise lorsque les lumières d'une petite ville défilèrent rapidement le long de son wagon et, en disparaissant, le laissèrent plus sombre qu'il l'avait été auparavant. Elle ne voulu pas faire un mouvement pour allumer la lumière. Elle demeurait immobile, observant les rares villages. Chaque fois qu'un faisceau de lumière

électrique illuminait furtivement son visage, c'était comme l'instant d'un salut.

Elle les vit alors qu'ils passèrent à côté d'elle, écrits sur les murs de modestes structures, au-dessus de toitures noircies par la suie, le long de minces cheminées d'usines, sur les surfaces convexes des grand réservoires : REYNOLDS HARVESTERS - MACEY CEMENT - QUINLAN & JONES PRESSED ALFALFA - HOME OF THE CRAWFORD MATTRESS - BENJAMIN WYLIE GRAIN AND FEED[1], mots s'élevant tels des drapeaux contre l'obscurité vide du ciel, les expressions du mouvement immobilisé, de l'effort, du courage, de l'espoir, autant de monuments dédiés à combien avait été réalisé et réussi sur le bord du vide de la nature, par des hommes qui avaient naguère été libres d'accomplir l'*exploit* ; elle vit les maisons individuelles éparpillées selon le désir de chacun de leurs propriétaires, les petites boutiques, les larges rues avec des éclairs électriques, tels quelques traits de lumière tracés au hasard sur la feuille noire des terres sauvages ; elle vit les fantômes qui se glissaient furtivement entre elles, les restes de villages, les squelettes d'usines avec des cheminées croulantes, les corps des boutiques aux vitrines cassées, les mats de travers avec des bouts de cables ; la lueur soudaine, la rare vision d'une station d'essence ouverte, une île blanche étincellante de verre et de métal sous le poids noir et immense d'espace et de ciel ; elle vit un cornet de glace fait de lumières tubulaires convergentes pendant au-dessus de l'angle d'une rue, et une automobile cabossée en train de se garer au-dessous, avec un jeune garçon au volant et une jeune fille qui en descendait, les vêtements blancs de la jeune fille se gonflant dans le vent d'été ; elle eut un frisson pour eux deux, en se disant : « Je ne peux pas vous regarder, moi qui sais ce que cela a demandé comme efforts pour vous offrir votre jeunesse, pour vous offrir cette soirée, cette voiture et le cornet de glace que vous allez acheter pour 25 *cents* » ; elle vit, sur le bord de sa vitre, au-delà d'une petite ville, un immeuble rayonnant de lumière bleue pâle, la lumière industrielle qu'elle aimait, avec la silhouette des machines dans les encadrements de ses fenêtres, et un grand panneau publicitaire en suspension dans l'obscurité au-dessus de son toit ; et soudainement sa tête tomba

1. Respectivement : *Moissoneuses Reynolds* - *Ciment Macey* - *Luzerne compactée Quinlan & Jones* - *La Maison du Matelas Crawford* - *Graines et Nourriture pour Volailles Benjamin Wylie. (N. d. T.)*

dans son bras, et elle se mit à trembler et à crier, sans émettre un son, contre la nuit, contre elle-même, contre n'importe quoi qui pouvait être humain en n'importe quel être vivant : « Ne le laisse pas s'en aller !... Ne le laisse pas s'en aller !...»

Elle se dressa soudainement sur ses jambes et alluma la lumière d'un geste vif. Elle se tint ainsi, immobile, luttant pour retrouver le contrôle d'elle-même, sachant que de tels moments étaient son plus grand danger. Les lumières de la ville l'avaient dépassé, sa vitre était maintenant un rectangle vide, et dans le silence elle entendit la progression des quatre coups, les pas de l'ennemi qui avançait et qui ne devait ni se presser ni être stoppé.

Avec le besoin de la vision de quelque activité vivante, elle décida qu'elle ne commenderait pas un dîner dans son wagon, mais irait manger dans le wagon restaurant. Comme si elle avait voulu mettre un accent sur sa solitude pour mieux s'en moquer, une voix revint dans son esprit : "Mais tu ne ferais pas rouler des trains, s'ils étaient vides."

« Oubli ça ! » se dit elle à elle même avec colère, tandis qu'elle s'avança en hâte vers la porte de son wagon.

En s'approchant du vestibule de son wagon, elle fut étonnée d'entrendre le son de voix très proches. Alors qu'elle tira la porte pour la faire coulisser, elle entendit crier :

— Fous le camp, espèce de salopard !

Un clochard vieillissant avait trouvé refuge dans un recoin de son vestibule.

Il était assis sur le sol, sa pose suggérant qu'il ne lui restait plus assez de force pour se relever ou même pour en avoir quoique ce soit à faire d'être pris. Il regardait le chef de train avec des yeux qui étaient cependant observateurs, pleinement conscients mais apparemment incapables de toute réaction. Le train ralentissait pour traverser un tronçon de voie en mauvais état, le chef de train avait ouvert la portière à une bourrasque d'air froid et faisait des gestes indiquant le vide noir qui se déplaçait, en ordonnant :

— Allez, *go* ! Fous le camp toi-même, ou je vais te botter le cul pour t'y envoyer la tête la première !

Il n'y avait aucune trace d'étonnement sur le visage du clochard, aucune expression de protestation, aucune colère, aucun espoir ; on aurait dit qu'il avait abandonné depuis longtemps tout jugement des actes d'origine humaine. Il bougea

avec obéissance pour se relever, ses mains s'élevant à tâtons le long des rivets de la cloison du wagon. Elle le vit la regarder puis regarder ailleurs, comme s'il n'était seulement qu'une partie obligée et inanimée du train. Il ne semblait pas être conscient de la présence de Dagny, pas plus que de la sienne, d'ailleurs ; il était prêt à s'excéuter avec indifférence en réponse à un ordre qui, considérant son état physique, signifiait la mort assurée.

Elle jeta un coup d'œil au chef de train. Elle ne vit rien sur son visage, à l'exception d'une malveillance aveugle et douloureuse : catharsis de quelque colère réprimée depuis longtemps contre le premier objet contre lequel il était possible de se défouler sans avoir à encourir un grand risque, presque sans aucune conscience de l'identité de cet “objet”. Les deux hommes n'étaient plus des êtres humains l'un pour l'autre.

Le costume du clochard était une masse de pièces délicatement rapportées sur des vêtements si raides et si lustrés par l'usure, qu'on se serait attendu à les voir se briser comme du verre si on avait tenté de les plier ; mais elle remarqua le col de sa chemise ; c'était un col auquel les nettoyages répétés chez un blanchisseur avaient donné une couleur d'os, et cela avait préservé ce quelque chose d'une forme.

Il s'était hissé sur ses jambes, il regardait avec indifférence le trou noir qui s'ouvrait sur des kilomètres de terre désertique et inhabitée, où personne ne verrait le corps ou n'entendrait la voix d'un homme mutilé, mais le seul geste qu'il fit fut de resserrer sa prise sur un petit paquet sale, comme pour s'assurer qu'il ne le perdrait pas en sautant du train.

Ce fut le col de chemise bien entretenu et son geste pour la dernière de ses possessions–le geste du sens de la propriété–qui lui firent ressentir une émotion similaire à quelque chose qui se tordait et brûlait en elle.

— Attendez. dit-elle.

Les deux hommes se tournèrent vers elle.

— Laissez-le être mon invité. dit-elle au chef de train ; puis elle ouvrit la porte d'accès à son wagon pour le clochard, en ordonnant, « Entrez. »

Le clochard la suivit, obéissant aussi mécaniquement qu'il s'était apprêté à le faire avec le chef de train.

Il s'arrêta au milieu de son wagon, tenant son paquet et regardant autour de lui avec le même regard observateur et

dépourvu de réaction.

— Asseyez-vous. fit-elle.

Il obéit, puis il la regarda comme pour attendre de nouveaux ordres. Il y avait une sorte de dignité dans ses manières, l'honnêteté de l'admission ouverte qu'il n'avait rien à demander, aucune supplication à offrir, aucune question à poser, qu'il avait maintenant à accepter quoique qu'on lui ferait, et qu'il était prêt à l'accepter. Il semblait être un homme à la cinquantaine naissante ; la structure de ses os et le corps qui flottait dans le costume suggéraient qu'il avait été un homme musclé. L'indifférence sans vie de ses yeux ne masquait pas complètement le fait qu'ils avaient été intelligents ; les rides qui coupaient son visage comme les sillons d'un enregistrement de quelque incroyable aigreur n'avaient pas totalement éffacé le fait qu'il avait un jour possédé la bonté caractéristique de l'honnêteté.

— Quand avez-vous mangé pour la dernière fois ? demanda-t-elle.

— Hier. fit-il, avant d'ajouter, « Je crois. »

Elle sonna pour faire venir un *steward,* et commanda un dîner pour deux devant être apporté dans son wagon.

Le clochard l'avait observé silencieusement, mais quand le *steward* fut parti, il offrit le seul paiement dont il avait le pouvoir :

— Je veux pas vous mettre dans l'embarras, M'dame.

Elle sourit :

— Quel embarras ?

— Vous êtes en train de voyager avec un de ces magnats du chemin de fer, n'est-ce pas ?

— Non, seule.

— Alors vous êtes l'épouse de l'un d'entre eux ?

— Non.

— Oh.

Elle vit son effort pour exprimer quelque chose comme du respect, comme s'il voulait se faire pardonner de l'avoir forcé à faire une confession embarrassante, et elle rit.

— Non, pas ça non plus. Je crois bien que je suis moi-même un de ces magnats. Mon nom est Dagny Taggart et je travaille pour cette entreprise ferroviaire.

— Oh… je pense que j'ai entendu parler de vous, M'dame, dans le temps.

Il était difficile de se faire une idée de ce que “dans le temps” signifiait pour lui, si cela représentait un mois ou une année, ou

quelque autre durée qui avait pu s'écouler depuis qu'il avait renoncé. Il était en train de la regarder avec une sorte d'intérêt qui appartenait au passé, comme s'il songeait qu'il y avait eu un temps où il l'aurait considéré comme un personnage sur lequel il valait la peine de s'attarder.

— Vous étiez la dame qui dirigeait une compagnie de chemin de fer.

— Oui, répondit-elle, c'est ce que *j'étais*.

Il ne montrait aucun signe d'étonnement en réponse au fait qu'elle avait choisi de l'aider. C'était comme s'il avait dû être confronté à tellement de brutalité, qu'il avait abandonné le réflexe de comprendre, de faire confiance où de s'attendre à quoi que ce soit.

— Pourquoi êtes-vous monté à bord de ce train ? demanda-t-elle.

— Quand nous étions à la gare centrale, M'dame. Votre portière n'était pas verrouillée. il ajouta, « Je me suis dit que peut-être personne ne me remarquerait jusqu'au matin, parce que c'est un wagon privé. »

— Où allez-vous ?

— Je ne sais pas. puis, presque comme s'il réalisait que sa réponse sonnait un peu trop comme un appel à la pitié, il ajouta, « Je crois que je voulais juste continuer d'avancer jusqu'à ce que je trouve un endroit où je pourrais avoir une chance de trouver un travail. »

Ceci avait été sa tentative d'assumer la responsabilité d'un propos, plutôt que d'admettre le fardeau–plus vraissemblable, mais moins flatteur–de son absence de but. C'était une tentative du même ordre que celle de son col de chemise.

— Quel genre de travail recherchez-vous ?

— Les gens ne cherchent plus un travail en particulier, M'dame. répondit-il avec impassibilité, « Ils cherchent juste *du* travail. »

— Quel genre d'endroit espériez-vous trouver ?

— Oh… et bien… là où il y a des usines, je pense.

— N'êtes-vous pas en train d'aller dans la mauvaise direction, pour ça ? On trouve des usines plutôt dans l'est.

— Non, fit-il avec la fermeté de la connaissance, « il y a beaucoup trop de monde à l'est. Les entreprises sont trop bien surveillées. Je me suis dit qu'il pourrait y avoir plus de chances là où il y a moins de gens, et moins de réglementations et de contraintes. »

— Oh, en “cavale” ? Un fugitif qui essaye d’échapper à la loi ; c’est ce que vous êtes ?

— Pas comme vous le diriez dans le bon vieux temps, M’dame. Mais plutôt à cause de comment les choses se passent aujourd’hui, je pense. Je veux juste travailler.

— Que voulez-vous dire ?

— Il n’y a uncun emploi dans l’est. Et un homme ne pourrait pas vous offrir un emploi, s’il en avait un à offrir… il irait en prison pour ça. Il est sous surveillance. Vous ne pouvez pas trouver un travail, sauf en passant par le *Conseil de l’unification*. Le *Conseil de l’unification* a un *gang* constitué d’amis et de gens “inclus” dans la société qui attendent et font la queue pour du travail… plus d’amis qu’un millionaire aurait de membres à “pistonner” dans sa famille. Bon, moi j’ai ni l’un ni l’autre.

— Quand avez-vous travaillé pour la dernière fois ?

— J’ai fais des petits boulots “au noir”, un peu partout dans le pays pendant six mois, enfin, je crois que… je pense que ça serait plutôt un an… je ne pourrais plus vous le dire. Des boulots de jour, essentiellement. Dans des fermes, la plupart du temps. Mais ça ne marche plus, maintenant. J’ai vu comment les agriculteurs vous regardent… Ils n’aiment pas voir un homme qui est mort de faim, mais ils ne sont pas loin de cette situation là, eux aussi ; ils n’ont pas de travail à vous donner ; ils n’ont pas de nourriture ni quoique ce soit d’autre ; quand les impôts, les taxes et les charges ne leur prennent pas ce qu’ils ont, alors c’est les voleurs qui le font… vous savez, les *gangs* qui traînent un peu partout dans le pays… les “déserteurs”, ils les appellent.

— Et vous ne pensez pas que c’est mieux à l’ouest ?

— Non, je pense pas.

— Alors pourquoi y allez vous ?

— Parce que je n’ai pas encore essayé. C’est le seul endroit qui reste où je n’ai pas essayé. Et puis ça fait quelque part où aller… vous comprenez, puis il ajouta tout à coup, « Je ne pense pas que ça servira à quelque chose, mais il n’y a rien à faire, dans le sud, à part s’asseoir quelque part sous un coin pour y attendre d’y mourir. Je ne pense pas que ça me fasse grand-chose, la mort. Je sais que ça serait une solution beaucoup plus simple. Seulement je pense que c’est un péché de se coucher et de se laisser partir, sans même avoir le courage de le faire franchement. »

Elle songea soudainement à ces parasites–jeunes, “modernes” et fraîchement diplômés–qui affectent tous cet air épouvantable de droiture morale chaque fois qu’ils répètent ce que leur disent les média quand il est question du bien-être des *autres*.

La dernière phrase qu’avait prononcée le clochard était l’une des déclarations morales les plus profondes qu’elle n’ait jamais entendues ; mais l’homme ne le savait pas ; il l’avait dit de sa voix impassible et éteinte, simplement, sèchement, comme il aurait parlé d’un sujet tout à fait anodin.

— De quel endroit venez vous ? demanda-t’elle.

— Wisconsin. répondit-il simplement.

Le *steward* arriva, leur apportant leur dîner. Il dressa une table et plaça courtoisement deux chaises, ne montrant aucun signe d’étonnement pour la nature de l’occasion.

Elle regarda la table ; elle se dit que la magnificence d’un monde où les hommes pouvaient se permettre le temps et l’intérêt sans effort pour les napperons amidonnés et les glaçons dans les verres de cocktails, offerts à des voyageurs pour le prix de quelques dollars pour accompagner leurs repas, était un reste de l’époque où la subsistance n’avait pas été faite crime, et qu’un repas n’avait pas dépendu d’une course contre la mort ; un reste qui devait disparaître bientôt, telle une joli station à essence toute blanche se trouvant en bordure des mauvaises herbes hautes de la jungle.

Elle remarqua que le clochard qui avait perdu la force de se dresser sur ses jambes, n’avait pas pour autant perdu le respect pour le sens des choses qui étaient étalées devant lui. Il ne se précipitait pas sur la nourriture ; il faisait des efforts pour faire des mouvements lents, pour déplier sa serviette, pour se saisir de sa fourchette juste après elle avec une main tremblante ; comme s’il savait que ceci–et peut importait ce que l’indignité avait fait de lui–était la manière propre aux hommes.

— Quel genre de travail faisiez-vous… dans le temps ? demanda-t-elle lorsque le *steward* fut reparti, « Un travail d’usine, je suppose ? »

— Oui, M’dame.

— Et plus particulièrement ?

— Tourneur, au meilleur niveau de la spécialité.

— Où avez-vous travaillé pour la dernière fois ?

— Dans le Colorado, M’dame. Pour la Hammond Car Company.

— Oh… !
— M'dame ?
— Non, rien. …travaillé longtemps, là-bas?
— Non, M'dame. Juste deux semaines.
— Comment ça se fait ?
— Et bien, j'avais attendu ce travail pendant un an, en traînant dans le Colorado juste pour être prêt à prendre cette place. Ils avaient une *liste d'attente* aussi, à la Hammond Car Company, seulement eux ils ne marchaient pas au copinage, ni à la priorité de l'ancienneté ; ce qui les intéressaient c'était réellement ce qui était écrit sur votre CV. J'avais un bon CV. Mais ça faisait seulement deux semaines que j'avais été embauché, quand Lawrence Hammond est parti. Il a quitté son poste et il a disparu. Ils ont fermé l'usine. Après ça, il y a eu un *comité citoyen* qui l'a rouverte.

On m'a appelé. Mais je n'y suis pas resté plus de cinq jours. Ils ont commencé à licencier aussitôt après avoir rouvert l'usine. Du fait que je n'avais pas d'ancienneté, je devais être dans les premiers à partir. J'ai entendu dire qu'ils ont continué comme ça avec le *comité citoyen* pendant encore aux environs de trois mois. Et après, là, ils ont définitivement fermé l'usine.
— Et où avez-vous travaillé, avant ça ?
— Oh, à peu près dans tous les Etats de l'est, M'dame. Mais ça ne durait jamais plus d'un mois où deux. Les usines fermaient les unes après les autres.
— Est-ce que c'est toujours arrivé avec tous les emplois que vous avez eu ?

Il lui lança un regard qui voulait dire qu'il avait compris la question.
— Non, M'dame. Répondit-il, et pour la première fois elle surprit un léger écho de fierté dans le ton de sa voix, « Le premier emploi que j'ai eu, je l'ai gardé pendant vingt ans. Pas au même poste, mais dans la même entreprise. Je veux dire, j'avais été employé comme chef d'atelier. C'était il y a douze ans. Et puis le propriétaire de l'usine est mort, et les héritiers qui ont repris derrière lui ont coulé la "boîte".

Les temps ont été durs à ce moment là, mais c'était comme ça depuis à peu près la même époque, justement ; quand les choses ont commencé à aller mal de plus en plus rapidement, et partout. Depuis ce moment là, il semble que partout ou j'atterrissais… la "boîte" commençait à avoir des problèmes et se

“cassait la figure”. Au début, on croyait que c’était seulement dans un Etat ou quelques autres. Il y en avait beaucoup qui pensaient que le Colorado résisterait. Mais ils ont fini par licencier tout le monde, là-bas aussi. Vous pouviez essayer n’importe quoi, vous pouviez vous lancer dans n’importe quoi… c’était pareil. Partout où vous regardiez, le travail s’arrêtait… les usines s’arrêtaient… les machines s’arrêtaient de tourner… »

Il ajouta sur un rythme de voix lent et presque en chuchotant, comme s’il était tout à coup en train de voir une sorte de terreur secrète qui lui était personnelle :

— Les moteurs… ils étaient en train… de s’arrêter. Puis sa voix s’eleva, « Oh, mon Dieu, qui est…–mais il ne finit pas.

— …John Galt ? demanda-t-elle.

— Oui. dit-il, et il secoua la tête comme pour faire se dissiper une vision, « Seulement, j’aime pas dire ça. »

— Moi non plus. J’aimerai bien savoir pourquoi les gens répètent ça, et qui a commencé.

— Quoi, c’est ça, M’dame. C’est *ça* qui me fait peur. Ça pourrait bien être moi qui ai commencé.

— Quoi ?

— Moi, ou l’un des six-mille autres. Nous pourrions bien l’avoir fait. Moi, je pense que c’est nous. J’espère qu’on a eu tort.

— Qu’est-ce que vous voulez dire?

— Et bien, il y a eu quelque chose qui est arrivé dans cette usine, où j’ai travaillé pendant vingt ans. C’était quand le vieil homme est mort et que ses héritiers ont repris l’affaire. Ils étaient trois : deux garçons et une fille, et ils sont arrivés avec un nouveau plan pour diriger l’usine. Ils nous ont proposé de voter pour ou contre le *plan* ; et tout le monde–presque tout le monde–à voté pour. On savait pas. On pensait qu’il était bon. Non, c’est pas vrai, de toute façon. En fait, on pensait qu’on était *censé* penser qu’il était bon. Le *plan* était que tout le monde à l’usine travaillerait d’après ses capacités, mais serait payé d’après ses besoins. On… qu’est-ce qu’il y-a M’dame ? Pourquoi me regardez-vous comme ça ?

— Quel était le nom de l’usine ? demanda-t-elle avec une voix qui était à peine audible.

— La Twentieth Century Motor Company, M’dame, à Starnesville, dans le Wisconsin.

— Continuez.

— Nous avons donc voté pour ce plan durant un grand

rassemblement ; tout le monde était là, on était six mille, tous ceux qui travaillaient à l'usine. Les héritiers Starnes faisaient de longs discours à propos de ça, et c'était pas très clair, mais personne n'a posé aucune question. Aucun d'entre nous savait comment le plan marcherait, mais on pensait tous que si nous on ne le comprenait pas, et bien c'était pas grave, parce que y avait bien un gars à côté de nous qui le comprenait, lui ; et on pouvait toujours lui demander de nous expliquer après ce qu'on n'avait pas compris sur le moment. De toute façon, si quelque'un avait des doutes, il se sentait coupable et il la fermait… parce qu'ils s'étaient arrangés pour que tous le monde comprenne bien que celui qui était pas d'accord avec le *plan,* était un “tueur d'enfants dans l'âme” et “moins qu'un être humain”.

Ils nous ont dit que le *plan* nous permettrait d'arriver a un “noble idéal”.

Et bien je vais vous dire : comment on aurait pu dire que que c'était pas vrai ? C'est pas ce qu'on a toujours entendu ? C'est pas ce que nous ont toujours dit nos parents, et nos instituteurs, et les pasteurs et les prêtres à l'église ? Et dans tous les films, et dans tous les discours politiques, c'est pareil… est-ce qu'on nous a pas toujours dit que c'était vertueux et juste ?

Et bien, c'est quand même entièrement de notre faute, ce qui est arrivé à partir de ce grand rassemblement. Mais bon, on a voté pour le *plan*… et ce qu'on a eu, on l'a pas vu venir.

Vous savez, M'dame, on est des hommes marqués, d'une certain façon, ceux d'entre nous qui ont vécu les quatre années de ce *plan* à l'usine de la Twentieth Century.

L'enfer… qu'est ce que c'est d'après vous ? L'enfer c'est *l'enfer* ; quand vous êtes dedans il est partout, et il vous ricane au nez avec un de ces petits rires narquois, vous voyez ce que je veux dire ?

Et bien, vous voyez, c'est exactement ce qu'on a vu–l'enfer– et c'est nous qui l'avons aidé à le faire venir à nous… et je pense qu'on a tous été maudits pour ça, et qu'on sera jamais pardonné pour avoir fait ça…

Vous savez comment il marchait, ce *plan*, et ce que ça faisait aux gens ?

Et bien essayez donc de mettre de l'eau dans un réservoir où il y a un trou dans le fond, et par lequel l'eau coule plus vite que celle que vous versez dedans, et que chaque fois que vous versez un seau d'eau-dedans, chaque fois le trou par lequel

l'eau s'en va devient plus grand… et plus dur vous travaillez pour remplir le réservoir, et plus vous aurez à travailler. Au début, vous versez des seaux d'eau pendant quarante heures par semaine… après, quarante-huit… après, cinquante-six… c'est pour le souper de votre voisin… c'est pour l'opération de sa femme… c'est pour payer le médecin de son gamin qui a attrapé la rougeole… c'est pour payer la chaise roulante de sa mère… c'est pour payer la chemise de son oncle… c'est pour payer les études de son neveu… c'est pour le bébé du voisin… c'est pour les frais d'un autre bébé qui va bientôt naître… c'est pour tout le monde, partout autour de vous. C'est à eux de recevoir, depuis les couches jusqu'au frais du dentiste… mais c'est à *vous* de travailler, depuis le lever du soleil jusqu'au coucher du soleil, comme ça, mois après mois, année après année… et vous avez rien le droit de dire… juste le droit de transpirer. Avec rien en vu dans dans l'avenir pour vous, à part leur plaisir, pour tout le restant de votre vie, sans jamais de repos, sans espoir, sans fin… "De tous, selon les compétences de chacun ; pour tous, selon les besoins de chacun."

"Nous somme tous membres d'une même grande famille", qu'ils nous racontaient… on est "tous ensemble dans le même bateau".

Mais voila, le problème c'est qu'on ne travaille pas tous à la fabrication des lampes à acéthylène pendant dix heures par jour, "ensembles"… et qu'on n'a pas tous des douleurs au ventre, "ensemble". Quand vous avez des grandes compétences et des grands besoins, comment vous faites pour dire ce qui vient en premier ? Quand tout va dans la même bourse, vous ne pouvez tout de même pas laissez le premier venu decider de quels sont ses propres besoins… Vous comprenez ce que je veux dire ? Sinon, si vous le laissez faire, il pourrait prétendre qu'il a vraiment besoin d'un *yacht*… et si vous vivez pour ce qu'il ressent, il pourrait bien même "prouver" qu'il a besoin d'un *yacht*. Pourquoi pas, après tout ? Si c'est "excessif" pour moi d'avoir une voiture, avant d'avoir travaillé à torcher les vieux dans une salle d'hopital, et avant d'avoir gagné l'équivalent d'une voiture pour chaque faignant et pour chaque sauvage qui se balade tout nu sur Terre… alors pourquoi lui, il pourrait pas me demander un *yacht*, après tout, si moi je peux travailler plus et mieux que les autres, et pas lui ?

Non ? Il peut pas ? Et bien pourquoi peut-il demander que

moi je dois "faire avec" sans mettre de crème dans mon café jusqu'à ce que lui il ait refait les platres de son salon ?... Oh, et bien… Et bien, dans ce cas, il était décidé que personne n'avait le droit de juger de ses propres besoins et de ses propres intelligence et compétences. Nous votions pour le déterminer. Oui, M'dame, on décidait de ça par vote durant un "grand Congrès" qui avait lieu deux foix par an. "Comment on aurait pu faire autrement ?" Et oseriez-vous seulement vous imaginer ce qui arrivait pendant ces Congrès là ?

Il nous suffisait juste d'un Congrès pour qu'on réalise que nous étions tous devenus des mendiants pourris et des pleurnichards, tous… tout ça parce que personne n'avait le droit de réclamer d'être payé d'après ses compétences et d'après ce qu'il produisait… Son travail "ne lui appartenait pas" ; il appartenait à "sa famille", et sa famille ne lui devait rien en retour, et la seule réclamation qu'il pouvait faire, c'était "ses besoins". Et pour ça il fallait qu'il vienne réclamer *en public* pour une aide pour ses besoins, comme n'importe lequel de ces faignants de tapeurs… en faisant une liste de tous ses problèmes et de ses misères personnels. Ça pouvait aller jusqu'aux tiroirs qui ne s'ouvraient plus et aux migraines de sa femme… tout ça pour espérer que "la famille" mette son nom sur la liste des aumônes. Il en était réduit à justifier de ses misères, parce que c'était les misères, pas les compétences, qui étaient devenues la monnaie de tout ce petit monde… et donc ça a fini par tourner à la compétition entre six mille mendiants, chacun prétendant que ses besoins étaient plus importants que ceux de "ses frères". "Comment est-ce qu'on aurait pu faire autrement ?"

Et bien d'après vous, qu'est-ce qui est arrivé ? Ça ne pouvait être que qui, qui devait la fermer, qui devait se sentir mal à l'aise ? Et lesquels c'était qui s'en tiraient avec le *jackpot* ?

Mais c'était pas tout. Il y a eu quelque chose d'autre qu'on a découvert dans ces mêmes *Congrès*. La production de l'usine avait chuté de 40 pour cent dès la fin des six premiers mois qui ont suivi le vote du *plan*, et c'est à cause de ça qu'il avait été décidé qu'il y en avait qui avaient fait moins que "leurs compétences"–vous voyez ce que je veux dire ? Qui ? Comment vous auriez pu le dire ? La "famille" votait à propos de ça aussi. Ils votaient pour savoir quels hommes étaient les meilleurs, et ceux qui était désignés, étaient condamnés à faire des heures supplémentaires chaque nuit pour les six mois qui suivaient–

jusqu'au *Congrès* suivant. Des heures supplémentaires non-payées, puisque vous n'étiez pas payé d'après la qualité et l'importance de ce que vous produisiez, vous n'étiez pas payé d'après la quantité que vous étiez capable de produire, mais en fonction de vos "besoins".

Est-ce que j'ai besoin de vous expliquer en détail ce qui est arrivé, après ça… et quel genre de créatures on était devenu, nous qui avions été des être humains tout ce qu'il y a de plus normaux ?

Et bien je vais vous le dire quand même, parce que c'est vraiment arrivé.

Nous avons commencé à cacher toutes nos compétences, tous nos points forts et tout notre savoir-faire, à travailler moins vite, et à faire très attention à bien surveiller nos collègues pour ne jamais travailler mieux qu'eux et plus vite qu'eux. Qu'est-ce qu'on pouvait faire d'autre, puisque nous savions que si jamais nous faisions de notre mieux pour "la famille", c'était pas des remerciements ou des primes que nous avions, mais des pénalités ? Nous savions que chaque fois qu'un salopard foutait en l'air une série de moteurs et coûtait de l'argent à la société–soit par négligence et fainéantise, parce qu'il en avait rien à faire, ou simplement parce qu'il était pas compétent–c'est nous qui devions faire des "heures sup'" et venir travailler les dimanches. Et donc c'est comme ça, évidemment, qu'on en est arrivé à faire de notre mieux pour *ne pas* être bon.

Il y avait un jeune gars qui s'y est mis, "tout feu tout flamme" pour "le noble idéal", un petit gars brillant qui n'avait pas fait d'études mais qui était une tête incroyable. La première année il a imaginé une nouvelle méthode de travail qui permettait d'économiser des milliers d'heures. Il a donné ça à "la famille", sans rien demander en échange en primes ou en avantages ; il aurait rien pu demander, de toute façon, mais ça lui allait comme ça. C'était "par idéal", qu'il disait. Mais quand il s'est retrouvé "déclaré" comme l'un des plus capables de l'usine, par vote, et qu'il a été décidé qu'il devait travailler aussi le soir parce qu'il n'avait pas donné assez–par rapport à ce qu'il était capable de faire–là il a commencé à la fermer, et il a fermé sa tête aussi par la même occasion.

Vous auriez pu parier sans risques qu'il ne s'est pas pointé avec des idées, l'année d'après.

Qu'est-ce qu'ils nous répétaient tout le temps, à propos de la "compétition scandaleuse du système basé sur le profit," où les hommes devaient faire la compétition pour savoir qui faisait un meilleur travail que son voisin ? Scandaleux, hein ? Et bien ils auraient dû voir ce que c'était quand nous étions tous obligés de faire la compétition les uns contre les autres pour qui ferait *le plus mauvais* travail possible.

Moi je vous le dis parce que je l'ai vu de mes yeux : il n'y a pas de meilleure façon pour détruire un homme que de le mettre dans une situation où le seul but qu'il peut avoir c'est de ne surtout pas faire de son mieux, où il doit faire des efforts pour faire un *mauvais* travail, jour après jour. Ça–je vous le garanti–ça le finira plus rapidement que l'alcool, ou que de tourner en rond ou que de "faire la manche". Mais il n'y avait rien d'autre à faire pour nous que de faire croire que nous étions des *ratés*.

La faute dont on avait le plus peur qu'on nous en accuse, c'était d'être soupçonné de compétence. La compétence, c'était comme un crédit que vous aviez à payer mais que vous ne finiriez jamais de payer. Et à la sortie, qu'est-ce qu'il nous restait, là-bas, qui nous aurait encouragé à travailler ? Vous saviez que vous auriez votre pitance de base, de toute façon, que vous travailliez ou pas… "Votre logement et votre minimum vital" qu'ils disaient… et au-delà de votre pitance, vous n'aviez aucune chance d'avoir plus, peu importait comment que vous vous y preniez pour essayer d'y arriver.

Vous ne pouviez pas espérer vous acheter des nouveaux vêtements pour l'année d'après… Ils pouvaient vous allouer une prime d'habillement, ou ils ne le faisaient pas… Ça pouvait dépendre de si quelqu'un s'était cassé la jambe, avait besoin d'une operation, ou avait fait d'autres bébés. Et comme ça, s'il n'y avait pas d'argent pour des nouveaux vêtements pour tout le monde, et bien vous, vous n'auriez pas de nouveaux vêtements… "C'est comme ça et puis c'est tout", ou "Parce que..." qu'ils disaient simplement.

Il y avait un homme qui avait travaillé très dur pendant toute sa vie, parce qu'il avait toujours voulu envoyer son fils faire des études supérieures. Et bien le garçon a eu son Bac durant la seconde année qui avait suivi le plan… mais "la famille" avait décidé qu'elle ne donnerait aucune prime pour l'université. Ils ont dit que son fils ne pouvait pas aller à l'université, tant que les autres ne pourraient pas y envoyer les leurs, et puis que de

toute façon c'était trop cher.

Le père est mort l'année d'après, dans une bagarre à coups de couteau dans un bar… une bagarre à propos de rien en particulier… des bagarres comme ça, il commençait à y en avoir de plus en plus souvent entre nous.

Et puis il y a eu l'histoire de ce vieux type, un veuf qui n'avait pas de famille et qui avait un *hobby* qui lui tenait à cœur : les disques. Je crois que c'est tout ce qu'il a jamais eu dans sa vie. Avant, dans le temps, il lui arrivait souvent de sauter des repas, juste pour pouvoir s'acheter les nouveaux disques de musique classique qui sortaient. Et bien ils ne lui ont pas donné de prime pour des disques… "c'est un luxe personnel", qu'ils disaient.

Mais durant le *Congrès* où cette histoire est arrivée, Millie Bush, la fille de "quelqu'un", une capricieuse et vilaine petite gamine de huit ans, a eu droit par vote à une paire d'appareils dentaires en or pour ses dents de lapin. C'était un "besoin médical", parce que le psychologue de l'usine avait dit que la pauvre petite développerait un complexe d'infériorité si on ne lui remettait pas les dents bien droites.

Le vieux type qui aimait la musique s'est alors mis à picoler, à la place. Il en était arrivé à un point où vous ne pouviez plus jamais le voir pleinement conscient. Mais il semble bien qu'il avait pas pu le digérer. Un soir qu'il était en train de marcher en titubant dans la rue, il a vu Millie Bush, et il lui mis son poing dans la figure, si bien qu'il ne restait plus une seule dent de devant à la petite… toutes parties.

L'alcool, bien sur, c'était là qu'on en arrivait, tous, plus ou moins selon les cas.

Ne me demandez pas où on trouvait l'argent pour l'alcool. Quand tous les plaisirs décents étaient interdits, il y avait toujours un moyen d'avoir ceux qui étaient pourris. Vous ne cassez pas les vitrines des épiceries la nuit, et vous ne faites pas les poches de vos collègues pour acheter des disques de symphonies classiques ou des hameçons pour aller à la pêche ; mais si c'est pour boire comme un trou et oublier… là vous le faite. Des hameçons ? Des fusils de chasse ? Des appareils photo? Des hobbies? Il n'y-avait pas de primes pour les activités de loisirs… pour personne.

Les loisirs ont été la première chose qu'ils ont fait disparaître. Est-ce que vous n'auriez pas honte de réclamer,

quand tout le monde vous demande de tout abandonner, si c'est à propos de quelque chose qui vous offre du plaisir ?

Même la "prime de tabac" à été réduite jusqu'au point où nous avions plus droit qu'à deux paquets de cigarettes par mois… Et ça, qu'il nous ont dit, c'était parce que l'argent devait servir à payer le lait maternisé pour les bébés. Les bébés, c'était la seule chose dont la production ne chutait pas, mais qui continuait tout le temps de monter au contraire… parce que les gens n'avaient rien d'autre à faire–ça m'étonne–et parce qu'ils n'avaient pas à s'en faire ; les bébés n'étaient pas leur soucis, c'était le souci de "la famille".

En fait, la meilleure chance que vous aviez d'avoir une augmentation et de respirer un peu pendant un bout de temps, c'était une "prime d'enfant". Soit ça, soit une maladie majeure.

Ça ne nous a pas pris beaucoup de temps pour comprendre la musique. Tout homme qui essayait de jouer la carte de l'honnêteté devait se priver de tout. Il perdait le goût pour n'importe quel plaisir, il en arrivait à haïr de dépenser l'équivalent nécessaire pour un paquet de cigarettes ou pour un paquet de *chewing-gums*, et s'inquiétait de savoir si quelqu'un ne pourrait pas avoir "besoin" de cet argent. Il en venait même à avoir honte de chaque bouchée de nourriture qu'il avalait grâce à ses nuits épuisantes d'heures supplémentaires, sachant que cette nourriture n'était pas la sienne *de droit*, espérant misérablement qu'on le tromperait plutôt que ce soit lui qui trompe les autres, qu'il devienne un "suceur", mais pas un "suceur de sang".

Il ne se marirait pas, il n'aiderait pas les siens à repartir chez eux, il n'oserait jamais être à l'origine d'une charge supplémentaire pour sa "famille". Et puis de toute façon, s'il lui restait encore quelque sens des responsabilités, il réaliserait qu'il ne pouvait pas se marier ou mettre décemment des enfants au monde, puisqu'il ne pouvait pas faire de projets, ne pouvait rien promettre, ne pouvait compter sur *rien*.

Mais les sans-avenirs et les irresponsables tiraient pas mal de temps libre de leur situation. Ils élèvaient leurs bébés, ils mettaient les filles dans des situations impossibles, ils allaient dans tout le pays convertir les bons à rien qu'ils pouvaient trouver dans leurs familles, chaque petite sœur enceinte, pour obtenir une "prime de handicap", ils se trouvaient plus de maladies qu'aucun docteur aurait pu en contester, ils faisaient

exprès de bousiller leur vêtements, leurs meubles, leurs maisons, n'importe quoi que leur famille priait pour avoir ! Ils trouvaient plus de moyens de justifier qu'ils étaient dans le besoin qu'on pourrait en imaginer… ils avaient fini par développer un talent pour ça, et c'était la seule compétence qu'ils pouvaient montrer.

Que Dieu nous protège, M'dame ! Est-ce que vous voyez ce qu'on a vu ? On a vu qu'on nous avait donné une loi pour vivre avec, une *loi morale*, ils appelaient ça. Une loi qui punissait ceux qui la respectaient. Plus vous essayiez de respecter cette loi, et plus vous en souffriez ; moins vous respectiez cette loi, et mieux vous en étiez récompensé. Votre honnêteté était comme une sorte d'outil dont votre voisin pouvait se servir pour vous nuire. L'honnête payait, le malhonnête collectait. L'honnête perdait, le malhonnête gagnait.

Combien de temps un homme pouvait rester bon, avec cette loi de la bonté?

Nous étions encore vraiment un paquet de travailleurs tout à fait décents, quand ça a commencé. Il n'y avait pas beaucoup de filous parmi nous. On connaissait notre travail et on en était fier, et on travaillait pour la meilleure usine de la région, là où le vieux Starnes n'embauchait rien d'autre que la "fine fleur" de tout le pays. En l'espace de seulement un an, après que le *plan* a été voté, il ne restait plus un seul honnête homme parmi nous. C'était devenu l'enfer, le genre d'enfer horrible dont les prêcheurs parlent pour vous effrayer, mais que vous n'auriez jamais cru voir *pour de vrai*.

Le problème, c'était pas que le plan encourageait quelques batards, mais qu'il transformait des gens tout fait corrects en batards, et qu'il ne pouvait rien faire d'autre que ça… et ils appelaient ça un "idéal moral" !

Pourquoi on était censé travailler ? Pour "l'amour de nos frères" ? Quels frères ? Pour les pique-assiettes, les faignants, les tapeurs qu'on voyait partout autour de nous ? Et puis qu'ils trichaient ou qu'ils étaient juste vraiment incompétents, qu'ils ne voulaient pas ou qu'ils étaient juste incapable… quelle différence ça faisait pour nous ? Si nous étions liés pour la vie au niveau de notre inaptitude, simulée ou vrai… pendant combien de temps nous en aurions eu quelque chose à faire, pour qu'on puisse continuer comme ça ? On n'avait aucun moyen de savoir s'ils étaient capables, on n'avait aucun moyen

de contrôler leurs besoins… Tout ce qu'on savait c'est que nous étions des bêtes de somme qui luttaient aveuglément dans un drôle d'endroit, qui était à moitié un hôpital, à moitié un parc à bétail–un endroit basé sur rien d'autre que le handicap, le désastre et la maladie–des bêtes parquées là-bas pour l'aide de n'importe quoi que n'importe qui choisissait de dire que c'était pour "le besoin" de quelque chose.

"L'amour de nos frères" ? C'était à ce moment là qu'on a appris à *haïr* nos frères pour la première fois de notre vie. Nous avons commencé à les haïr pour chaque repas qu'ils avalaient, pour chaque petit plaisir qu'ils prenaient, pour la nouvelle chemise d'un homme, pour le nouveau chapeau de la femme d'un autre, pour un *week-end* avec leur famille, pour la peinture de la maison d'un autre qui venait d'être refaite… Ça nous avait été pris, ça avait été payé grâce à *nos* privations, *nos* dénis de la vérité, *notre* faim.

Nous commencions à nous espionner les uns et les autres, chacun espérant prendre les autres sur le fait en train de mentir à propos de leurs "besoins", pour que que leurs allocations soient supprimées au *Congrès* suivant. Il a commencé à y avoir des mouchards qui informaient à propos des gens, qui rapportaient qu'untel avait récupéré un dindon en douce pour un dimanche pour sa famille ; qu'il avait très certainement payé avec de l'argent gagné aux cartes. Nous commencions à nous mêler de des affaires personnelles des autres qui faisaient eux-même pareil avec vous. On provoquait des querelles de famille, pour que certains de leurs membres se fassent expulser de chez eux.

Chaque fois qu'on voyait un gars qui commençait à se fixer sur une fille, on lui pourrissait la vie. On a fait capoter pas mal de flirts et de couples, comme ça.

On ne voulait plus que les gens se marient… on ne voulait plus avoir de gens dépendants à nourrir.

Dans le temps on avait l'habitude de faire une petite fête, si quelqu'un avait un bébé ; nous avions l'habitude d'organiser une petite quête et de l'aider un peu avec les frais d'hôpital, si jamais il se trouvait un peu pris au dépourvu.

Mais là, si un bébé naissait, on ne parlait plus aux parents pendant des semaines. Les bébés, pour nous, c'était devenu comme les sauterelles pour les fermiers. Dans le temps, on avait l'habitude de ne pas abandonner un homme dans la famille, s'il tombait gravement malade. Mais là… Et bien je vais vous

raconter juste un exemple.

C’était la mère d’un homme qui avait été avec nous pendant quinze ans. C’était une brave vieille femme, accueillante et avec la tête bien sur les épaules ; elle nous connaissait tous par nos prénoms et on l’aimait tous… Oh oui, on l’aimait bien. Un jour, elle a glissé sur les marches de l’escalier de sa cave, et elle s’est cassé le col du fémur. On savait ce que ça pouvait être, pour son âge. Le médecin de l’usine a dit qu’il fallait qu’elle soit envoyée à l’hôpital, en ville, pour un traitement plutôt cher qui durerait un certain temps. Et bien, la vieille femme est morte dans la nuit avant qu’elle parte pour l’hôpital. La cause de la mort n’a jamais été clairement établie. …Non, je ne sais pas si elle a été assassinée. Personne n’a dit ça. Personne ne voulait plus du tout en parler. Tout ce que je sais c’est que j’ai–et ça c’est quelque chose que je peux pas oublier–moi aussi, je me suis surpris moi-même à espérer qu’elle meure avant d’être hospitalisée.

Ça… puisse Dieu nous pardoner !... c’était “la fraternité”, “la sécurité”, “l’abondance” que le plan devait nous apporter !

Est-ce qu’il y avait une raison à pourquoi cette sorte d’horreur devait être prêchée par qui que ce soit ? Est-ce que quelqu’un en a tiré un quelconque profit ?

Et bien il y en a eu : les héritiers Starnes. J’espère que vous n’allez pas me dire qu’ils ont sacrifié une fortune et qu’ils nous ont offert l’usine comme un cadeau. On s’est bien “fait avoir” avec cette histoire, aussi. Oui, ils ont bien abandonné l’usine. Mais *le profit*, M’dame, c’est un mot qui ne veut pas dire la même chose pour tout le monde. Et ce qui intéressait les héritiers Starnes, il n’y-avait pas assez d’argent sur Terre pour l’acheter. L’argent est trop propre et trop innocent pour ça.

Eric Starnes, le plus jeune… il était une *méduse* qui n’avait pas les tripes pour faire quoique ce soit en particulier. Il s’est retrouvé “voté” directeur du département des relations publiques, lequel ne faisait rien du tout, excepté qu’il avait une équipe chargée de ne rien faire, et comme ça il n’avait pas à se sentir obliger de traîner dans les bureaux. Le salaire qu’il touchait–bon, je devrais pas appeler ça un salaire, personne d’entre-nous n’était payé–l’aumône disons, qui lui avait été votée était bien modeste : environ dix fois ce que je touchais, mais ça voulait pas dire que vous étiez riche avec ça.

Eric ne s’intéressait pas à l’argent ; il aurait pas su quoi faire avec. Il passait son temps à traîner avec nous, et il montrait

comment il était “sympa”, familier et démocratique. Ce qu’il voulait c’était d’*être aimé*, apparemment. Son truc pour y arriver, c’était de tout le temps nous rappeler qu’il nous avait “offert l’usine”. On pouvait pas le blairer.

Gérald Starnes était notre directeur de la production. On n’a jamais pu savoir, au juste, combien il se mettait dans la poche… Ce que c’était, son aumône à lui ? Pour le savoir, il aurait fallu y mettre une équipe de comptables, et y faire travailler aussi une équipe d’ingénieurs pour tenter de reconstituer le circuit, direct et indirect, de passage de l’argent qui arrivait jusqu’à son bureau.

Pas un centime de cet argent n’était censé être pour lui… C’était tout pour “les dépenses de l’entreprise”. Gerald avait trois voitures, quatre secrétaires, cinq téléphones, et il avait l’habitude d’organiser des “caviar et *Champagne* parties” qu’aucun magnat qui payait ses impôts dans le pays n’aurait été assez riche pour se les offrir. Il dépensait plus d’argent en une année que ce qu’avaient été les bénéfices réalisés par son père durant les deux dernières années de sa vie.

On a vu un paquet de cinquante kilos–*cinquante kilos* ! On s’est amusé à les peser pour de vrai–de magazines dans le bureau de Gerald, remplis d’histoires à propos de notre usine et de notre “noble *plan*”, avec des photos en grand de Gerald Starnes, et des grands titres qui l’appelait un *grand champion social*.

Gerald Starnes aimait bien aller dans les ateliers, la nuit, habillé en costume, faisant *flasher* un diamant au doigt qui était de la taille d’une pièce de cinq *cents*, et secouant tout le temps un “barreau de chaise” pour faire tomber la cendre partout.

N’importe quel frimeur qui n’a rien d’autre que son fric pour se faire remarquer et un mauvais… à part qu’il ne fait pas de mystères pour dire que c’est *son* fric, et vous êtes libre de bailler devant lui ou pas ; c’est comme vous voulez, et vous ne le faites pas, en général. Mais un batard comme Gerald Starnes mettait un point d’honneur à dire–et il le débitait sans arrêt–qu’il ne s’intéressait pas à la *richesse matérielle*, qu’il ne faisait que servir “la famille”, que tout le luxe c’était pas pour lui-même, mais pour “le bien commun de nous tous”, parce que c’était nécessaire de maintenir l’image de prestige de l’entreprise et de notre noble *plan* aux yeux du public… Et c’est comme ça que vous en arriviez à haïr cette créature plus que n’importe quel

autre être humain que vous n'aviez jamais haï.

Mais sa sœur, Ivy, était encore pire. Elle, c'était vrai qu'elle n'avait rien à faire de la richesse matérielle. L'aumône qu'elle touchait était la même que la notre, et elle se baladait en traînant des chaussures à talon plats et des robes-chemisier à deux sous… exprès pour nous montrer combien elle était "désintéressée". Elle était notre directeur de la distribution. Elle était la femme "en charge de nos besoins". C'était elle qui nous tenait par la gorge. Bien sûr, la distribution était décidée par vote… par "la voix du peuple". Mais quand le peuple c'est à peu près six mille voix qui hurlent en même temps, essayant de décider sans information précise, politique claire ou même raison, quand il n'y a pas de règles du jeu et que chacun peut demander n'importe quoi, mais n'a droit à rien, quand tout le monde détient un pouvoir sur la vie de tout le monde à l'exception de la sienne ; alors là ça devient–comme c'est devenu, d'ailleurs–que "la voix du peuple", en fait, c'est celle d'Ivy Starnes.

A la fin de la deuxième année on avait abandonné la prétension des *Congrès* de la famille, au nom de "l'efficacité de la production et des économies de temps". Un *Congrès*, ça durait dix jours, ordinairement… et toutes les pétitions de besoins étaient simplement envoyées au bureau de Mademoiselle Starnes. Enfin, non… pas envoyées. Elles devaient lui être récitées *en personne* par *chaque* auteur de pétition. Après quoi, elle établissait une "liste des distributions" qu'elle nous lisait pour en demander un "vote d'approbation" durant une grande réunion qui durait environ trois quarts d'heure. On votait "oui". Il y avait un temps de dix minutes pour la discussion et les éventuelles objections. On ne faisait pas d'objection. On était déjà devenu plus malin, à ce moment là.

Personne ne peut diviser les revenus d'une usine en des milliers de salaires, sans au moins une sorte de règle pour mesurer la valeur des gens. Sa règle à elle, c'était le "léchage de bottes".

Ah, désintéressée ?

Durant l'époque de son père, tout l'argent qu'il gagnait lui aurait permis de passer son temps à discuter avec son plus mauvais laveur de vitres sans que ça dérange personne, et elle, pendant ce temps là, elle faisait plutôt la conversation avec les meilleurs employés de la boîte et avec leur femmes. Elle avait des yeux pales qui faisaient penser à des yeux de poisson…

froids et morts. Et si jamais vous aviez voulu voir ce que pouvait être le mal *absolu*, vous deviez voir la façon dont ses yeux étincelaient, quand elle regardait un gars qui avait osé lui répondre juste un mot, et qui, par malchance, avait son nom écrit sur la liste de ceux qui n'avaient droit à rien de plus que la pitance de base. Et quand vous voyiez ça, vous voyiez ce que c'était la *vrai* raison de chaque personne qui prêchait le slogan : "De tous, selon les compétences de chacun ; pour tous, selon les besoins de chacun."

C'était *ça* le secret derrière tout ça. Au début, je me demandais toujours comment ça pouvait être possible, que celui qui avait fait des études supérieures, que celui qui était cultivé et pas bête, que les gens célèbres dans le monde, pouvaientt faire une erreur de cette taille et prêchaient eux-même cette sorte d'abomination, en disant que c'est une "vertu"… alors que seulement cinq minutes de réflexion leur aurait dit ce qui arriverait, si quelqu'un essayait de mettre en pratique ce qu'ils prêchent. Maintenant, d'une manière ou d'une autre, je *sais* qu'ils ne le faisaient pas parce qu'ils se trompaient. Des erreurs de cette taille ne peuvent *jamais* être innocentes.

Si les hommes se prennent soudainement de passion pour une idée complètement folle ou absurde, quand ils n'ont pas de solution pour faire qu'elle se réalise et qu'il semble rien y avoir qui explique pourquoi ils sont tombé amoureux d'une idée pareille… c'est parce qu'il y a une raison, en fait, dont ils ne veulent pas parler. Et nous c'était pareil… on n'était pas innocents non plus, quand on a voté "oui" pour ce plan, de toute façon.

On ne l'a pas fait parce qu'on a cru que ces vieilles âneries du genre "on est tous des frères et on s'aime tous très fort, et *patati et patata*", étaient honnêtes et sérieuses. On avait une autre raison, mais toutes ces âneries là nous aidaient à masquer ces *vraies* raisons aux autres, et même à nous mentir à nous même pour qu'on en garde une bonne conscience. Ces âneries nous offraient une chance de faire passer pour une vertu, quelque chose qu'autrement on aurait eu trop honte d'admettre.

Il n'y a pas eu un seul homme qui a voté "oui" parce qu'il ne pensait pas que grâce à une histoire de ce genre il pourrait tirer quelque chose de ceux qui sont plus capables que lui, et même d'avoir un pouvoir sur eux. Il n'y avait pas un homme qui était déjà bien assez riche et intelligent, mais qui ne pensait pas qu'il

y avait quelqu'un qui était plus riche et plus intelligent que lui, et qu'un plan comme celui là lui rapporterait forcément une part, ou mieux, de cette richesse et de cette intelligence qui étaient supérieures aux siennes.

Mais au moment où il pensait qu'il en récupérerait quelque chose sur le dos de ceux qui étaient au-dessus de lui, il oubliait toujours que ceux qui étaient *en-dessous* de lui pensaient exactement la *même* chose. Il oubliait complètement tous ceux qui lui étaient *inférieurs,* et qui se précipitaient pour lui piquer exactement ce qu'il espérait piquer à ceux qui lui étaient *supérieurs*. Vous saisissez, M'dame ?

Le travailleur qui aimait l'idée que son besoin lui donnait le droit d'avoir une limousine comme son patron, oubliait que chaque pique-assiette et chaque *clodo* sur Terre "déboulerait" aussitôt pour hurler comme un loup que ses besoins lui garantissaient le droit d'avoir le même frigidaire que le sien.

C'était ça, notre *vrai* but, quand nous avons voté–c'était *la* vérité–mais on n'aimait pas même y penser trop haut, et c'est pour ça que plus ça nous génait, et plus fort on criait à propos de "notre amour pour le *bien commun*".

Et bien, on peut dire qu'on a eu ce qu'on demandait. Au moment où on a compris que c'était *ça* qu'on voulait réellement, et bien c'était déjà trop tard. On s'était piégé nous-mêmes, avec plus aucun autre endroit où aller.

Les meilleurs d'entre-nous ont quitté l'usine pendant la première semaine après le jour du vote du *plan*. C'est comme ça qu'on a tout de suite perdu nos meilleurs ingénieurs, nos meilleurs cadres, responsables, et aussi les employés les plus qualifiés. Un homme qui a de l'amour-propre n'accepte pas de devenir une "vache à lait" pour personne. Il y a bien eu quelques collègues très capables qui ont essayé d'y croire, mais ça n'a pas duré bien longtemps.

On perdait continuellement nos hommes, ils continuaient de s'échapper de l'usine comme s'ils fuyaient un foyer de pestiférés… et comme ça jusqu'à ce qu'il nous reste plus que ceux qui ne pouvaient compter que sur le système du besoin, et plus un seul homme compétent.

Et les quelques rares d'entre-nous qui étaient encore à peu près capable, mais qui restaient quand même, étaient seulement ceux qui étaient restés là trop longtemps. A la belle époque, personne ne démissionnait jamais d'une entreprise comme la

Twentieth Century… et, plus ou moins, on n'arrivait pas à croire que ce temps là était fini et qu'il ne reviendrait plus. Et c'est comme ça qu'au bout d'un moment, on ne pouvait plus partir parce qu'aucun autre employeur n'aurait voulu de nous... et, honnêtement, je pourrais pas leur en vouloir pour ça.

Personne ne voulait avoir à faire à nous, d'aucune façon ; aucune personne respectable ni aucune entreprise.

Tous les patrons des petits commerces, où on allait s'approvisionner, et bien ils ont commencé à quitter Starnesville en courant… et comme ça jusqu'à ce qu'il ne reste plus que les bars, les petits casinos et les escrocs qui nous vendaient de la merde au prix fort.

Les aumônes qu'on nous donnait continuaient de diminuer, mais le coût de la vie, lui, il continuait de grimper. La liste des nécessiteux de l'usine continuait de s'allonger, mais la liste des clients, elle, elle se rétrécissait. Il y avait de moins en moins de revenus à répartir entre de plus en plus de gens.

Dans le temps, on avait l'habitude de dire que la marque Twentieth Century Motor avait autant de valeur que les carats qui mesurent l'or.

Je sais pas ce que les héritiers Starnes avaient dans la tête, si jamais il y avait quelque chose dedans, mais je suppose que comme tous les gens qui font des “plans sociaux” et comme tous les sauvages, ils pensaient que cette marque était comme un “passe-partout magique” qui pouvait tout faire marcher comme si c'était une sorte de “pouvoir vaudou” qui les ferait rester éternellement riches, comme ça s'était passé du temps de leur père.

Et bien, quand les clients ont commencé à voir qu'on livrait plus jamais les commandes à temps, et qu'on ne livrait plus jamais un moteur qui n'avait pas quelque chose qui n'allait pas bien, le “passe-partout magique” a commencé à fonctionner à l'envers : les gens n'auraient même pas pris un de nos moteurs, même si on le leur avait offert. Il suffisait juste qu'il y ait TWENTIETH CENTURY marqué dessus, et ça suffisait à les faire fuir.

Et on en est finalement arrivé à un point où nos seuls clients étaient des hommes qui ne réglaient pas leurs factures, et n'avaient jamais eu l'intention de les payer, de toute façon.

Mais Gerald Starnes était “dopé” à la publicité qu'il se faisait à lui-même. Il est devenu un type hautain et il regardait partout autour de lui avec des airs de supériorité morale… demandant que les patrons des autres entreprises nous passent des commandes, pas

parce que nos moteurs “seraient bons”, mais parce qu’on avait tellement “besoin” d’avoir quelques commandes.

A cette époque là, un village peuplé de gens à peu près intelligents pouvait voir ce que des générations de professeurs avaient prétendu ne pas avoir vu. Qu’est-ce que “nos besoins” pouvaient apporter de bon à une centrale électrique, quand ses générateurs s’arrêtaient parce que nos moteurs étaient défectueux ? Qu’est ce que le “bien commun” apportait de bon à un homme qui se trouvait soudainement sans électricité, alors qu’il était allongé sur une table d’opération ? Quel bien ça faisait aux passagers d’un avion, quand son moteur s’arrêtait en plein vol ?

Et s’ils achetaient nos produits, pas pour leur qualité, mais parce qu’ils se sentaient concernés par nos besoins, est-ce que ça serait la bonne chose morale et juste à faire pour le propriétaire de la centrale électrique, pour le chirurgien dans l’hôpital, et pour le fabricant de cet avion ?

Et pourtant, vous voyez, c’était cette *loi morale* là que des professeurs, des politiques et des intellectuels voulaient établir partout sur Terre. Alors moi je vous dis que si ça a fait *ça,* juste dans une petite ville où on se connaissait tous, je vous laisse imaginer ce que ça ferait à une échelle mondiale !

Vous voulez imaginer, M’dame, à quoi ça ressemblerait, si vous deviez vivre et travailler, alors que vous dépendez de toutes les catastrophes et de tous les gens qui font semblant sur toute la Terre ?

Travailler… et que chaque fois qu’il y en a un qui fait des conneries, et bien c’est à vous les réparer ? Travailler… sans aucune chance d’avoir mieux ; avec vos repas, votre habillement, et votre maison et vos loisirs qui dépendent de n’importe quelle magouille, n’importe quelle famine quelque part, n’importe quelle pestilence n’importe où sur Terre ? Travailler… sans aucune chance d’avoir un peu plus, jusqu’à ce les Cambodgiens aient tous été nourris, et que les Patagoniens aient tous été envoyés à l’université ? Travailler… pour que le produit de votre travail soit un chèque en blanc offert à toute créature qui naît, offert à des hommes–s’ils existent–que vous verrez même jamais de votre vie, dont vous saurez jamais rien de leurs besoins, et dont vous connaîtrez jamais… et n’aurez même pas le droit de remettre en cause les capacités, ou la fainéantise, ou la molesse ou la fraude… Juste pour *travailler*,

et travailler et travailler… pour abandonner tout vos efforts à des “Ivy” et à des “Gerald” un peu partout dans le monde, qui sont là juste pour décider *quel* est l'estomac qui va consommer l'effort que *vous* avez fourni, vos rèves et les jours de votre vie à venir.

Et alors c'est ça la “loi morale” qu'il faut accepter ? Ça… un idéal moral ?

Et bien, nous on l'a essayé… et on a appris.

Notre agonie a duré quatre ans, depuis notre premier *Congrès* jusqu'au dernier, et ça a fini de la seule manière que ça pouvait finir : en *faillite*.

Durant notre dernier *Congrès*, Ivy Starnes a été celle qui a essayé de s'en tirer “au culot”. Elle a fait un petit discours minable et sournois dans lequel elle a dit que le *plan* n'avait pas marché “parce que le reste du pays ne l'avait pas accepté”, qu'une petite communauté unique ne pouvait pas réussir au milieu d'un “monde égoïste animé par la convoitise”… et que le *plan* était un “idéal noble”, mais que la nature humaine n'était “pas assez bonne pour lui”.

Il y a eu un jeune… le jeune qui avait été puni pour nous avoir donné une bonne idée, la première année… il s'est levé… tout le monde était silencieux ; et il est allé directement trouver Ivy Starnes sur son estrade. Il a rien dit. Il lui a juste craché à la figure. Et c'est comme ça que s'est terminé, le “noble *plan*” et la Twentieth Century. »

L'homme avait parlé comme si le poids d'années de silence lui avait soudainement échappé. Elle avait compris que ça avait été le tribut qu'il lui offrait en échange de ce qu'elle venait de faire pour lui ; il n'avait montré aucune réaction en retour pour sa gentillesse, on aurait dit que c'était comme si ses éspérances et ses valeurs humaines étaient embrumées ; mais quelque chose en lui avait été atteint, et la réponse à cet évènement avait été cette confession, ce long cri désespéré de la rébellion contre l'injustice, maintenu censuré pendant des années, mais se libérant tout à coup en reconnaissance de la première personne qu'il avait rencontré, et auprès de laquelle un appel pour la justice pouvait peut-être ne pas s'avérer sans espoir.

C'était comme si la vie, à laquelle il avait été sur le point de renoncer, venait de lui être rendue sous la forme des deux choses essentielles dont il avait besoin : de la nourriture et la présence d'un être à l'esprit *rationnel*.

— Mais, et alors, cette histoire à propos de John Galt ? demanda-t-elle.

— Oh… fit-il en se souvenant, « Ah, oui… »

Vous étiez parti pour me dire pourquoi les gens ont commencé à faire de cette question une expression populaire.

— Oui…

Il était en train de regarder dans le vague, comme s'il avait une vision qu'il avait étudié des années durant, mais qui demeurait toujours la même, inchangée et non résolue ; sur son visage, l'expression qui venait de se former exprimait quelque chose comme une étrange terreur, et une interrogation.

— Vous étiez sur le point de me dire qui était le John Galt dont ils voulaient parler–pour autant que cette personne ait jamais existé.

— Je l'aurais bien voulu, M'dame. Je veux dire, j'éspère que c'est juste une coincidence, juste une phrase qui n'a aucun sens.

— Mais vous aviez quelque chose à l'esprit. Quoi ?

— C'était… c'était quelque chose qui était arrivé durant le tout premier *Congrès* dans l'usine de la Twentieth Century. Peut-être que c'est ça qui en est à l'origine, ou peut être pas. J'en sais rien… Le *Congrès* a été tenu durant une nuit, au printemps, il y-a douze ans. Les six mille que nous étions s'étaient rassemblés sur des gradins construits pour la circonstance, et qui montaient jusqu'aux chevrons du plus grand hangar de l'usine. On venait juste de voter pour le nouveau *plan*, et on était tous dans un drôle d'état d'excitation. On en faisait beaucoup trop de bruit, on se réjouissait de “la victoire du peuple” et on criait des menaces contre des sortes d'ennemis inconnus ; on avait envi d'en découdre, comme des petits tyrants qui avaient mauvaise conscience. Il y avait vraiment de l'électricité dans l'air, et on se sentait prêts à faire n'importe quoi, et on était tous qu'une foule laide et plutôt dangereuse, à cet instant là.

C'était Gerald Starnes qui était le président de séance, et il arrêtait plus de frapper avec son maillet pour nous faire taire, et on en a fait taire quelques uns, mais pas tant que ça, et vous auriez pu voir toute cette foule qui n'arrêtait pas de bouger d'un côté vers l'autre, comme de l'eau qu'on ferait bouger dans un moule à tarte.

“Ceci est un moment crucial de l'histoire de l'humanité !” Gerald criait au milieu du bruit de la foule ; “Souvenez-vous qu'aucun d'entre nous ne peut quitter cet endroit, maintenant, car chacun d'entre nous appartient à *tous les autres*, en vertu de la *loi*

morale que nous acceptons *tous* !”

“Pas moi.” a crié un homme qui s’est ensuite levé. C’était un des jeunes ingénieurs. Personne ne savait grand-chose sur lui. Il faisait toujours tout par lui-même. Quand il s’est levé, on s’est tous retrouvés muets comme des carpes. C’était sa façon de relever la tête. Il était grand et mince–et je me souviens que n’importe lequel d’entre-nous aurait pu lui briser le cou sans problème–mais ce que nous ressentions tous, c’était de la peur. Il se dressait comme un homme qui savait qu’il avait raison.

“Je mettrai un terme à tout ça, une bonne fois pour toutes.” il a dit. Sa voix était bien claire et c’était comme s’il y-avait aucun sentiment dedans. C’est tout ce qu’il a dit et il commencé à partir. Il a traversé tout l’endroit en marchant, comme ça, en pleine lumière, sans se presser et sans regarder personne. Personne n’a bougé pour l’arrêter. Et c’est là que Gerald Starnes a crié après lui, tout à coup,

“Comment ?”

Et alors il s’est tourné vers lui et il a répondu,

“J’arrêterai le moteur du monde.”

Et puis il est finalement parti.

On ne l’a jamais revu.

On n’a jamais su ce qu’il était devenu. Mais des années après, quand on a vu les lumières qui s’éteignaient les unes après les autres dans les grandes usines qui s’étaient pourtant dressées, solides comme des montagnes ; quand on a vu les portes se fermer et les chaînes de montage qui s’arrêtaient ; quand on a vu la circulation qui diminuait sur les routes ; quand on en est arrivé à se demander s’il n’y aurait pas une sorte de pouvoir silencieux qui stoppait les générateurs du monde, et qu’on voyait bien que le monde était en train de gentiment s’écrouler, comme un corps quand l’esprit est parti–alors là, on a commencé à se poser des questions à propos de lui.

On a commencé à le demander aux autres, à tous ceux qui l’avaient entendu le dire. On a commencé à penser qu’il avait tenu sa parole, que lui qui avait vu et compris la vérité qu’on avait refusé de voir, était la rétribution qu’on avait placé nous même au-dessus de nos têtes, le vengeur, l’homme de cette justice qu’on avait défié. On a commencé à croire qu’il avait porté sur nous une sorte de malédiction, et qu’on ne pouvait échapper à son verdict, et qu’on ne pourrait jamais lui échapper… et c’était ça qui était le plus terrible ; c’était qu’il ne

nous poursuivait pas, c'était nous qui étions tout d'un coup en train de lui courir après, et lui il était seulement parti sans laisser de trace. On n'arrivait pas à savoir ce qu'il était devenu, et on pouvait le trouver nulle part. On se demandait par quelle impossible pouvoir il avait fait ce qu'il avait promis. Il n'y avait pas de réponse à ça. On a commencé à penser à lui chaque fois qu'on voyait quelque chose qui s'effondrait dans le monde, et que personne ne pouvait expliquer, chaque fois qu'on en prenait un coup, chaque fois qu'on perdait un espoir, chaque fois qu'on se sentait pris dans cette brume morte et grise qui semblait descendre partout sur Terre. Peut-être que les gens nous ont entendu crier cette question là, et qu'ils ne savaient pas ce qu'on voulait dire, mais ils comprenaient trop bien ce qui nous faisait le crier. Eux aussi, ils ont commencé à sentir que quelque chose était en train de *s'en aller* du monde. Peut-être que c'était pour ça qu'ils ont commencé à le répéter, chaque fois qu'ils pensaient qu'il n'y avait plus d'espoir. Je préférerais penser que je me trompe, que ces mots n'avaient pas de sens, qu'il n'y avait pas d'intention consciente et pas de vengeur derrière la fin de la race humaine. Mais quand je les ai entendus répéter cette question, je sentais que j'avais peur. Je pense à l'homme qui disait qu'il stopperait le moteur du monde. Vous voyez, son nom, c'était John Galt.

Elle se réveilla parce que le bruit des roues avait changé. C'était un rythme irrégulier, avec des crissements soudains et courts, des craquements secs, un son comme un rire hystérique cassé, avec les secousses agitées du wagon pour l'accompagner. Avant même de jeter un coup d'œil à sa montre, elle sut que c'était la voie de la Kansas Western et que le train avait commencé de s'engager sur son long détour, en partant en direction du sud depuis Kirby, dans le Nebraska.

Le train était à moitié vide ; peu de gens s'étaient aventurés sur la première *Comète* depuis la catastrophe du tunnel.

Elle avait donné un lit au clochard, après quoi elle était restée seule avec son histoire. Elle avait voulu y réfléchir, à toutes les questions qu'elle avait l'intention de lui poser le lendemain ; mais son esprit était comme figé et immobile, tel un spectateur regardant l'histoire, incapable de fonctionner, mais seulement capable de voir. Elle avait senti qu'elle connaissait la signification de ce spectacle là, qu'elle le connaissait sans avoir à poser plus de questions, et qu'elle devait plutôt s'en échapper.

« Bouger »–ça avait été le mot qui martellait son esprit avec une urgence particulière–« bouger », comme si le mouvement était devenu une fin en lui-même, crucial, absolu et fatal.

A travers une fine couche de sommeil, le son des roues avait continué à courir une course qui accompagnait sa tension croissante. Elle s'était maintenue éveillée, comme dans un état de panique sans cause, se trouvant redressée dans l'obscurité, pensant sans émotions : « Qu'est-ce que c'était ? » avant de se dire, pour se rassurer, « Nous bougeons… nous bougeons encore… »

La voie de la Kansas Western était pire que ce à quoi elle s'était attendue–se dit-elle en écoutant le bruit des roues. Le train les transportait maintenant à des centaines de kilomètres de l'Utah. Elle ressenti un désir désepéré de descendre du train sur la voie principale, d'abandonner tous les problèmes de la Taggart Transcontinental, et après ça de trouver un avion pour aller directement voir Quentin Daniels.

Ça lui avait demandé un effort de volonté ingrat pour rester dans son wagon.

Elle était allongée dans l'obscurité, écoutant les roues, pensant que Daniels et son moteur demeuraient encore comme un point lumineux, loin devant, qui la tirait vers l'avant. De quel usage lui serait le moteur, maintenant ? Elle n'avait pas de réponse. Pourquoi était elle aussi certaine de la nécessité désepérée de se dépêcher ? Elle n'avait pas de réponse. L'atteindre à temps était le seul ultimatum qu'elle gardait à l'esprit. Elle s'y accrochait sans se poser de questions. Sans qu'il y ait de mots pour cela, elle connaissait la vraie réponse : on avait besoin du moteur, pas pour faire avancer des trains, mais pour qu'*elle* puisse continuer à avancer.

Elle ne pouvait plus entendre le rythme des quatres coups au milieu de cette pagaille de crissements métalliques, elle ne pouvait entendre les pas de l'ennemi contre lequel elle faisait la course, seulement la course erratique de la panique…

« J'arriverai là-bas à temps », se dit-elle, « j'y serai la première, je sauverai le moteur ».

« Il y a un moteur qu'il ne va pas stopper », se dit-elle, « …il ne va pas stopper… il ne va pas stopper… Il ne va pas stopper », se dit-elle en se réveillant avec une secousse, relevant brutalement sa tête de sur le traversin. Les roues avaient stoppé.

Pendant un instant, elle resta immobile, essayant de saisir

l'immobilité inabituelle autour d'elle. On aurait dit que c'était comme une tentative impossible de créer une image sensorielle de non-existence. Aucun des attributs de la réalité ne pouvait être perçu, si ce n'était leur absence : aucun son, comme si elle était seule dans le train ; aucun mouvement, comme si ceci n'était pas un train, mais la pièce d'un immeuble ; aucune lumière, comme si ceci n'était ni un train ni une pièce, mais l'espace sans objets ; aucun signe de violence ou de catastrophe physique, comme si ceci était un état dans lequel des choses telles que des catastrophes ne sont plus possibles.

Au moment où elle saisit la nature de l'immobilité, son corps se redressa tel un ressort, en un unique mouvement courbe, immédiat et violent comme un cri de rébellion. Le crissement sonore de la vitre qu'elle fit coulisser vers le haut fut comme un coup de couteau dans le silence.

A l'extérieur, il n'y avait rien d'autre que les étendues de prairie anonymes ; un vent violent était en train de déchirer les nuages et un rayon de lune perçait à travers, mais il tombait sur des plaines qui semblaient aussi mortes que celles depuis lesquelles il venait. Le mouvement de balayage de sa main pressa l'interrupteur et la cloche pour appeler un porteur. La lumière électrique arriva et la ramena dans un monde rationnel. Elle jeta un coup d'œil à sa montre : il était minuit passé de quelques minutes. Elle regarda au-delà de la vitre arrière ; la voie partait en une ligne droite et, à la distance prescrite, elle vit les lanternes rouges posées sur le sol, consciencieusement placées là pour protéger l'arrière du train. Cette vision semblait rassurante.

Elle pressa le bouton de la cloche pour appeler un porteur, une nouvelle fois. Elle attendit. Elle alla jusqu'au vestibule, déverrouilla la porte et se pencha pour regarder le long du train.

Quelques vitres étaient éclairées le long de la longue bande d'acier fuselée, mais elle ne vit aucune silhouette, aucun signe d'activité humaine. Elle referma la porte en la claquant, revint dans le wagon, et entreprit de s'habiller avec des mouvements qui étaient soudainement redevenus calmes et rapides. Personne ne répondit à l'appel de sa cloche. Quand elle se pressa jusqu'au wagon suivant et le long de sa coursive, elle n'éprouva aucune peur, aucun sentiment d'incertitude, aucun désespoir, rien d'autre que l'urgence de l'action. Il n'y avait aucun porteur dans le compartiment cubique de la voiture suivante, ni dans celle d'après. Elle s'avança rapidement dans la coursive étroite où elle ne

rencontra personne. Mais quelques portes de compartiments étaient ouvertes. Les passagers étaient assis à l'intérieur, vêtus ou à moitié vêtus, silencieux comme s'ils attendaient quelque chose. Ils l'observèrent se précipiter avec d'étranges regards furtifs lorsqu'elle passait devant eux, comme s'ils savaient ce qu'elle cherchait, comme s'ils s'attendaient à ce que quelqu'un vienne et qu'ils soient confrontés à une chose à laquelle ils n'avaient jamais été confrontés.

Elle continua d'avancer le long de la colonne vertébrale d'un train mort, remarquant la combinaison particulière des compartiments qui étaient allumés, et leurs portes ouvertes : personne ne s'était aventuré à en sortir. Personne n'avait voulu poser *la* première question.

Elle courut le long de la seule voiture-lits du train, où quelques passagers dormait dans des positions tordues d'épuisement, tandis que d'autres, éveillés et immobiles, étaient assis le dos courbé, tels des animaux attendant un coup, sans faire aucun mouvement pour ne pas le recevoir. Dans le vestibule du wagon-lit, elle s'arrêta. Elle vit un homme qui avait déverrouillé la porte et était en train de se pencher au-dehors, regardant vers l'avant et à travers l'obscurité avec un air inquisiteur, prêt à sauter. Il se retourna au bruit de son approche. Elle reconnut ce visage : c'était Owen Kellogg, l'homme qui avait décliné le futur qu'elle lui avait un jour offert.

— Kellogg ! s'écria t-elle avec le son du rire dans sa voix, comme un cri de soulagement à la soudaine vue d'un homme dans un désert.

— Bonjour, Mademoiselle Taggart. répondit-il avec un sourire étonné qui contenait un soupçon de plaisir incrédule et de nostalgie, « Je ne savais pas que vous étiez à bord. »

— Venez, lui ordonna t-elle, comme s'il était toujours un employé de la compagnie, « je pense que nous sommes dans un "train gelé". »

— Nous le sommes. dit-il, et il la suivit avec une prompte obéissance disciplinée.

Aucune explication n'était nécessaire. C'était comme si, sans qu'il soit utile de le dire, ils étaient tous deux en train de répondre à un appel du devoir ; et il semblait naturel que d'entre les centaines de passagers qui se trouvaient à bord, c'était eux deux qui devaient êtres partenaires du danger.

— Avez-vous une idée de depuis combien de temps ce train s'est arrêté ? demanda-t-elle tandis qu'ils se précipitaient dans le wagon suivant.

— Non, fit-il, « le train était déjà immobile quand je me suis réveillé ».

Ils parcoururent ainsi tout le train, ne trouvant aucun porteur, aucun serveur dans le wagon restaurant, aucun garde-freins, aucun chef de train. Ils se regardaient de temps à autre, mais restaient silencieux. Ils connaissaient tous deux ces histoires de trains abandonnés, des employés qui disparaissaient dans un souffle de rébellion soudain contre le servage. Arrivé à la fin du train, ils sautèrent sur le sol pour découvrir qu'il n'y avait pas de mouvement autour d'eux, hormis le vent qui soufflait sur leurs visages, et ils montèrent rapidement dans la locomotive. Le phare avant de la locomotive était allumé, s'étendant tel un bras accusateur pointant en direction de la vacuité de la nuit. La cabine était vide. Son cri de triomphe désespéré déchira le silence en réponse au choc de la vision :

— Merci à eux ! Ils sont toujours des êtres humains !

Elle s'interrompit, frappée par l'étonnement, comme si elle avait été touchée par le cri d'un étranger. Elle remarqua que Kellogg était en train de l'observer d'une curieuse façon, avec un léger soupcon de sourire sur son visage.

C'était une vieille locomotive à vapeur, la meilleure que l'entreprise avait pu trouver pour la *Comète*. Le feu brûlait lentement dans le foyer, l'indicateur de pression indiquait que la pression était basse, et au-delà du grand coupe-vent se trouvant devant eux, la lumière tombait sur une bande de traverses qui auraient dû courir vers eux pour les rencontrer, mais là elles étaient immobiles, telles les barreaux d'une échelle, comptées, dénombrées et finies.

Elle tendit une main pour saisir le carnet de bord, et jeta un coup d'œil aux noms de la dernière équipe du train. Le conducteur en avait été Pat Logan[1]. Sa tête retomba lentement, et elle ferma les yeux. Elle pensa au premier trajet sur les rails bleu-verts. Cette vision devait s'être trouvée dans l'esprit de Pat Logan–comme elle se trouvait dans le sien à cet instant–durant

1. Pat Logan fut le conducteur sélectionné pour conduire le premier train à rouler sur la *Ligne John Galt*, en compagnie de Dagny Taggart et de Hank Rearden. Voir 1ère Partie, Chapître VIII *(N. d. T.)*

les heures silencieuses de son dernier trajet sur n'importe quels rails.

— Mademoiselle Taggart. fit Owen Kellogg d'une voix calme.

Elle releva brusquement la tête.

— Oui, dit-elle, « oui… Et bien » sa voix était dépourvue de toute expression autre que la note métallique de la décision, « nous devrons trouver un téléphone et appeler pour faire venir un autre équipage. »

Elle jeta un coup d'œil à sa montre.

— D'après la vitesse à laquelle nous roulions, je pense que nous devons nous trouver à environ cent ving ou cent trente kilomètres de la ligne de l'Oklahoma. Je crois que sur cette ligne, Bradshaw doit être la gare de triage la plus proche depuis laquelle on peut appeler. On doit se trouver à quelque chose comme une cinquantaine de kilomètres de cet endroit, ou peut-être moins.

— Y-a-t-il un autre train de la Taggart qui nous suit ?

— Le prochain est le *Numéro 253*, le transport de fret transcontinental, mais il n'arrivera pas jusqu'ici avant 7 heures du matin, si jamais il est à l'heure, ce dont j'ai peine à croire.

— Seulement un train de marchandise en sept heures ? il l'avait dit involontairement, avec une note de loyauté outragée pour la grande entreprise de chemin de fer qu'il avait été fier de servir.

La bouche de Dagny remua pour former l'ombre d'un bref sourire.

— Notre circulation transcontinentale n'est plus ce qu'elle était quand vous étiez là.

Il hôcha lentement la tête.

— Je suppose qu'il n'y a pas non plus de trains de la Kansas Western devant passer ici cette nuit.

— Je ne peux pas m'en souvenir comme ça, mais je pense que non.

Il lança un regard en direction des poteaux, le long de la voie.

— J'espère que les gens de la Kansas Western ont maintenu leur téléphone en bon état de fonctionnement.

— Vous voulez plutôt dire qu'il y a de grandes chances pour que ce ne soit *pas* le cas, si on en juge par l'état de leurs voies.

— Mais il faut bien qu'on essaye.

— Oui.

Elle se tourna pour partir, mais s'arrêta. Elle savait qu'il était inutile de commenter, mais les mots sortirent involontairement de sa bouche :

— Vous savez, fit-elle, « ce sont ces lanternes que nos hommes ont placé derrière le train pour le protéger qui sont pour moi la chose la plus difficile à comprendre. Ils… ils ont fait montre de plus d'intérêt pour les vies humaines que leur pays en a fait pour les leurs. »

Le mouvement rapide de ses yeux dans sa direction fut comme un envoi d'une emphase délibérée, puis il répondit avec gravité :

— Oui, Mademoiselle Taggart.

Lorsqu'ils empruntèrent l'échelle sur le côté de la locomotive, ils virent un groupe de passagers qui s'étaient réunis à côté du train, et d'autres gens émergeant des wagons pour les rejoindre. Par le fait de quelque instinct qui les habitait, les hommes qui s'étaient assis pour attendre savaient que quelqu'un avait pris les choses en main, que *quelqu'un* avait assumé la responsabilité et qu'il n'y avait désormais plus aucun risque qui les aurait dissuadés de montrer les premiers signes de la vie.

Tandis qu'elle s'approcha d'eux, ils regardèrent tous dans sa direction avec une expression d'attente interrogatrice. La pâleur naturelle de la lumière de la lune semblait dissoudre les différences entre leurs visages, et accentuer ce qu'ils avaient tous en commun : une attitude d'estimation prudente, faite pour parties de peur, d'appel et d'impertinence en suspens.

— Y-a-t-il quelque'un qui voudrait bien être le porte-parole des passagers ? demanda-t-elle.

Ils se regardèrent les uns les autres. Il n'y eut pas de réponse.

— Bon, et bien c'est très bien. dit-elle, « Vous n'aurez pas besoin de parler. Je suis Dagny Taggart, la vice-présidente éxecutive de cette compagnie ferroviaire, et »–il y eut comme un froissement de réponse provenant du groupe de gens, pour moitié fait de mouvement, et pour l'autre de chuchotements, et qui ressemblait à du soulagement–« et je vais vous informer moi-même. »

— Nous nous trouvons dans un train qui a été abandonné par son équipage. Il n'y a eu aucun accident. La locomotive est intacte. Mais il n'y a personne pour la faire fonctionner. C'est

ce que les media appellent un “train gelé”. Vous savez tous ce que cela signifie… et vous en connaissez les raisons. Peut-être même en connaissiez vous les raisons avant qu’elles furent découvertes par les hommes qui ont déserté ce train ce soir. La loi leur interdit de déserter. Mais ce n’est pas cela qui va vous aider maintenant.

Une femme poussa tout à coup un cri aigu avec la pétulante exigence de l’hystérie :

— Mais qu’est-ce qu’on va faire ?

Dagny s’interrompit pour la regarder. La femme était en train de pousser vers l’avant pour se frayer un chemin à travers le groupe, pour placer quelques corps humains entre elle et la vue de la grande vacuité ; les plaines s’étendant à perte de vue et se disolvant dans la lumière de la lune–phosphorescence morte de l’énergie empruntée et impotente. La femme avait enfilé un manteau par-dessus sa chemise de nuit ; le manteau était en train de s’ouvrir sur le devant, et son estomac formait une protubérance sous le fin tissu de la chemise de nuit, avec cette obscénité détachée dans ses manières qui tient toute révélation de soi pour de la laideur et ne fait aucun effort pour la cacher. Pendant un instant, Dagny regretta la nécessité de poursuivre.

— Je vais marcher le long de la voie pour tâcher de trouver un téléphone. Continua-t-elle sur un ton aussi froid et aussi clair que la lumière de la lune, « Il y-a des téléphones de secours répartis tout le long de la voie selon des intervales de huit kilomètres. Quand j’arriverai au prochain, je vais demander qu’on nous envoi un nouvel équipage. Tout cela va prendre un peu de temps. Vous resterez à bord, s’il vous plait, et maintiendrez l’ordre autant que vous serez capable de le faire.

— Et les gangs de pillards ? demanda une autre femme dont la voix trahissait une certaine nervosité.

— C’est vrai, fit Dagny. « il vaudrait mieux que quelqu’un m’accompagne, Qui le veut bien ? »

Elle avait mal compris la raison de la question de la femme. Il n’y eut pas de réponse. Il n’y-eut aucun regard s’adressant à elle, ni à qui que ce soit d’autre. En fait, il n’y avait pas d’yeux, mais plutôt des ovales humides brillant sous la lumière de la lune.

« Les voici », se dit-elle, « les hommes du nouvel âge, les quémandeurs et les bénéficiaires du *sacrifice de soi*. »

Elle fut frappée par le sentiment de colère qui filtrait de leur

silence–une colère qui disait qu'elle était censée leur épargner des moments tels que celui-ci–et, animée par un sentiment de cruauté qui lui était nouveau, elle demeura délibérément silencieuse.

Elle remarqua qu'Owen Kellogg aussi, était en train d'attendre ; mais il ne regardait pas les passagers, il était en train d'observer son visage. Quand il devint évident qu'il n'y-aurait pas de réponse en provenance de la foule, il dit avec calme :

— Je vais y aller avec vous, bien sûr, Mademoiselle Taggart.

— Merci.

— Et nous, alors ? Qu'est-ce qu'on devient, pendant ce temps là ? lâcha sèchement la femme nerveuse.

Dagny se tourna vers elle, et lui répondit avec la formalité monocorde et sans inflexions d'un cadre supérieur :

— Il n'y a encore eu aucun cas d'attaque de "train gelé" par un gang de pillards… *malheureusement.*

— Mais où sommes-nous, au juste ? demanda un homme plutôt fort portant un pardessus de prix, et dont le visage ressemblait à de la gelée ; sa voix avait ces inflexions habituellement réservées aux domestiques qui étaient généralement caractéristiques des hommes qui n'avaient même pas les compétences requises pour les employer, « Dans quelle partie de quel Etat ? »

— Je ne sais pas. répondit-elle.

— Pendant combien de temps va-t-on rester coincés ici ? demanda un autre sur le ton d'un créditeur subissant la pression d'un débiteur.

— Je ne sais pas.

— Et quand est-ce que nous serons à San Francisco ? demanda un troisième, avec une manière de *sheriff* s'adressant à un suspect.

— Je ne sais pas.

Par petits groupes, la petite foule commençait à donner libre cours à son exigeante animosité, tels des marrons dont l'écorce éclatait dans le four obscur de leurs esprits qui tenaient maintenant pour certain qu'*on* s'occupait d'eux, et que l'*on* assurait leur sécurité.

— Ceci est tout à fait scandaleux ! cria une femme en bondissant en avant comme l'eut fait un ressort, et en lançant

les mots au visage de Dagny, « Vous n'avez pas le droit de laisser de telles choses arriver ! Je n'ai pas l'intention d'être retenue ici à attendre au milieu de nulle part ! J'attends un moyen de transport… immédiatement ! »

— Fermez là, fit Dagny, « ou je ferme les portes du train et je vous abandonne ici. »

— Vous n'avez pas le droit de faire ça ! Vous êtes une représentante des transports en commun ! Vous n'avez pas droit à la discrimination contre moi ! J'en référerai auprès du *Conseil de l'unification* !

— …si je vous donne un train qui vous permettra d'arriver à portée de vue, ou de voix, de votre *Conseil*. fit Dagny en tournant les talons.

Elle vit Kellog qui regardait dans sa direction ; son regard était comme une ligne tirée sous ses mots pour les soumettre à sa propre attention.

— Trouvez une lampe torche quelque part, fit-elle, « pendant que je vais chercher mon sac, et on se mettra en route juste après. »

Quand ils commencèrent à marcher en quête d'un téléphone de voie, et qu'ils eurent dépassé l'alignement silencieux des wagons, ils virent une autre silhouette qui descendit du train et qui courut dans leur direction pour les rejoindre. Elle reconnut le clochard.

— Des problèmes, M'dame ? demanda-t-il en s'arrêtant à sa hauteur.

— L'équipage a déserté.

— Oh, et qu'est-ce qu'on peut faire ?

— Je vais marcher jusqu'à un téléphone et appeler la gare de triage.

— Vous pouvez pas y-aller seule, M'dame. Pas de nos jours. Je ferais mieux de venir avec vous.

Elle sourit.

— Merci, mais ça va aller. Monsieur Kellog va m'accompagner. Au fait, quel est votre nom ?

— Jeff Allen, M'dame.

— Ecoutez, Allen ; avez-vous déjà travaillé dans le chemin de fer ?

— Non, M'dame.

— Bon, et bien vous travaillez pour moi, maintenant. Vous êtes nommé responsable des chefs de trains, et représentant du

vice-président exécutif. Là, maintenant, votre travail consiste à prendre ce train en charge durant mon absence, afin de maintenir l'ordre et d'empêcher le *bétail* de céder à la panique. Dites leur que je vous ai appointé. Vous n'aurez pas besoin de preuves. Ils obéiront à tous ceux qui attendent de l'obéissance de leur part.

— Bien M'dame. répondit-il avec fermeté et avec un regard de complicité.

Elle se souvint que l'argent au fond de la poche d'un homme avait le pouvoir de restaurer la confiance dans son esprit ; elle trouva un billet de 100 dollars dans son sac et le glissa dans le creux de sa main.

— Comme avance sur votre salaire. dit-elle.

— Bien, M'dame.

Elle avait tourné les talons pour reprendre son chemin, lorsqu'il l'appela :

— Mademoiselle Taggart !

— Oui ?

— Merci. fit-il.

Elle sourit, levant à moitié la main en signe de salut de départ, puis se remit à marcher.

— Qui est-ce ? demanda Kellogg.

— Un clochard qui s'est fait prendre comme passager clandestin.

— Je pense qu'il va bien s'en charger.

— Bien sûr qu'il le fera.

Ils marchèrent silencieusement et dépassèrent la locomotive en direction du faisceau de son phare. Au début, en marchant par pas ajustés de traverse en traverse, avec la violente lumière qui les frappait depuis derrière eux, ils avaient encore l'impression de se sentir un peu chez eux, dans l'univers normal d'une compagnie de chemin de fer. Puis elle se surprit à observer la lumière qui frappaient les traverses sous ses pieds, à l'observer en train de faiblir lentement, à essayer de la retenir, de continuer à voir sa lueur qui allait en s'atténuant, jusqu'à ce qu'elle sut que le soupçon de lumière sur le bois n'était plus rien d'autre que la lumière du clair de lune. Elle ne put rien faire pour prévenir le frissonnement qui la poussa à se retourner pour regarder en arrière. La lumière du phare était toujours suspendue derrière eux, tel le globe d'argent liquide d'une planète, et on aurait pu croire qu'il était beaucoup plus éloigné

qu'il ne l'était en réalité, puisqu'il se situait déjà sur une autre orbite appartenant à un autre système solaire.

Owen Kellog marchait silencieusement à côté d'elle, et elle était certaine que chacun connaissait les pensées de l'autre à cet instant.

— Il n'aurait pas pu. Oh mon Dieu, il n'aurait pas pu ! dit elle tout à coup, ne réalisant pas que ses pensées s'exprimaient maintenant par des mots qu'elle prononçait à haute voix.

— Qui ?

— Nathaniel Taggart. Il n'aurait pu travailler avec des gens comme ces passagers. Il n'aurait pas pu faire rouler des trains pour des gens comme ça. Il n'aurait pas pu les employer non plus. Il n'aurait pas pu les utiliser du tout, ni comme clients, ni comme employés.

Kellogg sourit.

— Vous voulez dire qu'il n'aurait pas pu devenir riche en les exploitant, Mademoiselle Taggart ?

Elle opina.

— Ils… dit-elle ; et il entendit le léger tremblement de sa voix, qui était tout à la fois de l'amour, de la peine et de l'indignation, « ils ont dit pendant des années qu'il a grandi en se déjouant de l'habileté des autres, en ne leur laissant aucune chance, et que… l'incompétence humaine avait servi ses intérêts et son égoïsme… Mais il… ce n'était *pas* de l'obéissance qu'il attendait des gens.

— Mademoiselle Taggart, dit-il avec une note de sévérité bizarre dans la voix, « souvenez-vous simplement qu'il représentait un code de l'existence qui–pour une brêve période de l'histoire du genre humain–a fait disparaître l'esclavage du monde civilisé. Souvenez-vous-en quand vous vous sentez dépassée par la nature de ses ennemis. »

— N'avez-vous jamais entendu parler d'une femme nommée Ivy Starnes ?

— Oh oui.

— J'étais en train de penser que c'était ça qu'elle aurait aimé : le spectacle de ces passagers, ce soir. C'était ça qu'elle recherche. Mais nous… nous ne pouvons pas vivre avec… le pourrions nous, vous et moi ? Personne ne peut vivre avec. Ce n'est pas possible de vivre avec.

— Qu'est-ce qui vous fait croire que le but d'Ivy Starnes, c'est la vie ?

Quelque part, à la périphérie de son esprit–tels les filets de nuages qu'elle voyait flotter au-dessus de l'horizon de la prairie, ni vraiment des rayons, ni de la brume, ni des nuages–elle avait le sentiment de la présence de formes qu'elle ne pouvait saisir, à moitié suggérées et demandant à être saisies.

Elle ne parlait pas, et–tels les maillons d'une chaîne se déroulant le long de leur silence–le rythme de leurs pas se poursuivait, espacé selon les traverses, marqué par le battement sec et rapide des talons sur le bois.

Elle n'avait pas le temps d'être consciente de lui, excepté comme un camarade de compétence providentiel ; maintenant, elle le regardait comme avec une attention consciente. Son visage avait l'apparence claire et dure qu'elle se souvenait avoir aimé dans le passé. Mais son visage avait muri pour se faire plus détendu, comme s'il était plus sereinement en paix. Ses vêtements étaient élimés. Il portait un vieux blouson de cuir, et même dans l'obscurité elle pouvait distinguer les rayures et les taches qui étaient autant de traces d'usure du cuir.

— Qu'est-ce que vous avez fait depuis que vous avez quitté Taggart Transcontinental ? demanda-t-elle.

— Oh, des tas de choses.

— Où travaillez-vous, en ce moment ?

— A des affectations spéciales, plus ou moins.

— De quel genre ?

— De tous les genres ?

— Vous ne travaillez pas pour une compagnie de chemin de fer ?

— Non.

La brièveté sèche du son semblait lui faire prendre l'ampleur d'une déclaration éloquente. Elle savait qu'il savait quel était son but.

— Kellog, si je vous disais que je n'ai pas un seul homme de premier ordre restant sur tout le réseau de la Taggart, si je vous offrais n'importe quel travail, n'importe quelles conditions, n'importe quelle somme d'argent que vous pourriez indiquer… reviendrez-vous avec nous ?

— Non.

— Vous étiez choqué par notre baisse de mouvements de trains. Je ne pense pas que vous n'ayez aucune idée du mal que la perte de nos hommes nous a fait. Je ne pourrais même pas vous dire la sorte d'agonie que j'ai traversée, il y-a trois jours,

en essayant de trouver quelqu'un qui soit capable de construire seulement huit kilomètres de voie provisoire. J'en ai quatre-vingt kilomètres à poser à travers les *Rocheuses*. Je ne vois pas comment on va y-arriver. Mais ce doit être fait. J'ai ratissé le pays pour trouver des hommes. Il n'y en a pas. Et après ça, de tomber sur vous soudainement, de vous trouver ici, dans un wagon, alors que je donnerais tout le système pour un employé comme vous… est-ce que vous comprenez pourquoi je ne peux pas vous laisser partir ? Choisissez tout ce que vous voulez. Vous voulez être directeur général d'une région ? Ou assistant du vice-président exécutif ?

— Non.

— Vous travaillez toujours pour gagner votre vie, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Vous n'avez pas l'air de vous faire beaucoup d'argent.

— Je m'en fais suffisemment pour satisfaire mes besoins… et pour ceux de personne d'autre.

— Pourquoi voulez-vous bien travailler pour n'importe qui, sauf la Taggart Transcontinental.

— Parce que vous ne me donneriez pas le genre de travail que je voudrais.

— Je… ? Elle s'arrêta net. « Bon Dieu, Kellogg !... n'avez-vous pas compris ? Je vous donnerai tous les postes que vous voulez ! »

— D'accord. Contrôleur de voie.

— Quoi ?

— Manœuvre. Nettoyeur de locomotive. il sourit en voyant l'expression de son visage, « Non ? Vous voyez, je vous ai dit que vous ne le voudriez pas. »

— Est-ce que vous voulez dire que vous accepteriez un travail de simple exécutant ?

— N'importe quand, aussitôt que vous me l'offrirez.

— Mais rien de mieux ?

— C'est exact, rien de mieux.

— Ne comprenez vous pas que j'ai trop d'hommes qui sont capables de faire ce genre de travail, et *rien* de mieux ?

— Je le comprends, Mademoiselle Taggart.

— Ce dont j'ai besoin, c'est de votre…

— …intelligence, Mademoiselle Taggart ? Mon intelligence n'est plus disponible sur le marché.

Elle s'arrêta et se tourna vers lui pour le regarder, l'expression de son visage devenant plus dure :

— Vous êtes l'un d'entre-eux, n'est-ce pas ? finit-elle par dire.

— D'entre-eux, qui ?

Elle ne répondit pas, haussa les épaules, et reprit son chemin.

— Mademoiselle Taggart, demanda-t-il, « pendant encore combien de temps serez-vous d'accord pour être un "transporteur en commun" ? »

— Je n'abandonnerai pas le monde à la créature que vous êtes en train de citer.

— Ce que vous lui avez répondu était beaucoup plus réaliste.

La chaîne de leurs pas s'était étirée depuis déjà plusieurs minutes silencieuses avant qu'elle ne demande :

— Pourquoi m'avez-vous soutenu, ce soir ? Pourquoi avez-vous été d'accord pour m'aider ?

Il répondit avec aisance, presque gaiement :

— Parce qu'il n'y a aucun passager sur ce train qui a besoin de se rendre plus rapidement que moi là ou il doit aller. Si ce train peut repartir, personne n'en tirera plus de profit que moi. Mais quand j'ai besoin de quelque chose, je ne m'assieds pas en attendant qu'on me transporte, comme vos créatures, là-bas.

— Oh, vraiment ? Et alors, comment allez-vous faire, si tous les trains s'arrêtent ?

— Et bien dans ce cas, je ne compterai plus sur le train quand j'aurai un voyage important à faire.

— Où allez-vous ?

— L'ouest.

— Pour une "affectation spéciale" ?

— Non, pour un mois de vacances avec quelques amis.

— Des vacances ? Et c'est ça que vous appelez "important" ?

— Plus important que n'importe quoi d'autre sur Terre.

Ils avaient marché durant plus de trois kilomètres quand ils arrivèrent à une petite boîte grise dans une guérite sur le côté de la voie ferrée, et qui était le téléphone de secours. La boîte était fixée sur le côté de la guérite qui avait été battue par les tempêtes. Elle l'ouvrit d'un geste vif. Le téléphone était là, objet familier et rassurant, renvoyant quelques reflets sous le faisceau de la lampe torche. Mais elle sut, au moment où elle

pressa le combiné contre son oreille, et il sut, quand il la vit tapoter nerveusement contre le crochet, qu'il n'y-avait pas de tonalité. Elle lui tendit le combiné sans dire un mot. Elle tint la lampe tandis qu'il s'affaira prestement avec l'appareil, puis l'arracha de la cloison de la guérite et en étudia les fils.

— Les fils sont bien branchés, fit-il, « et il y a du courant. C'est cet appareil qui ne fonctionne pas. Il y a une chance pour que le prochain fonctionne. ajouta-t-il, Le prochain est à huit kilomètres d'ici. »

— Et bien alors, on y va. répondit-elle.

Loin derrière eux, le phare de la locomotive était encore visible, ce n'était plus une planète, mais une petite étoile qui scintillait à travers l'épaisseur de l'air.

Au-devant d'eux, les rails partaient dans l'espace légèrement teinté de bleu–rien n'en marquait la fin.

Elle réalisa combien de fois elle s'était retournée pour regarder ce phare ; aussi longtemps qu'il était demeuré en vue, c'était pour elle comme si une ligne de vie les retenait, solidement accrochés ; maintenant ils devaient la rompre et plonger dans… et plonger pour *s'éloigner* de cette planète, se dit-elle. Elle avait remarqué que Kellogg aussi avait continuellement regardé en arrière pour apercevoir le phare.

Ils se regardèrent, mais ne dirent rien. Le bruit croustillant d'un petit caillou sous le talon de la chaussure de Dagny se fit entendre tel le craquement d'un pétard dans le silence. D'un geste intentionnel et froid, il laissa tomber le téléphone à terre et mit un coup de pied dedans avant qu'il ne roule dans le fossé ; la violence du bruit secoua le vide.

— Espèce d'enfoiré. dit-il avec un ton égal et sans élever la voix, mais avec un air de dégoût qui allait au-delà de l'expression d'une émotion, « Il n'avait probablement rien à faire de son travail, et comme il a besoin de son chèque de fin de mois, personne n'a le droit de lui demander de s'assurer que les téléphones fonctionnent tous. »

— Allez, on y va. fit-elle.

— On peut se reposer un instant, si vous vous sentez fatiguée, Mademoiselle Taggart.

— Je vais très bien. On n'a pas le temps de se sentir fatigués.

— C'est ça notre grande erreur, Mademoiselle Taggart. Nous devrions prendre un peu le temps, un de ces jours.

Elle lui répondit par un petit rire bref, elle posa un pied sur une traverse de la voie, en faisant claquer son talon suffisamment fort pour marquer sa réponse, et ils poursuivirent.

Il était pénible de marcher sur des traverses, mais quand ils essayaient de marcher le long de la voie, c'était encore plus dur. Le sol, qui était pour moitié du sable, et pour l'autre de la poussière, s'enfonçait sous leurs talons, telle une étendue de quelque substance molle n'offrant aucune résistance, et qui n'était ni tout à fait solide, ni tout à fait liquide. Il avait recommencé à marcher de traverse en traverse ; c'était presque comme sauter de galet en galet dans le lit d'une petite rivière basse.

Elle songea que huit kilomètres étaient soudainement devenus une énorme distance, et qu'une gare de triage située à cinquante était impossible à atteindre, ça après toute une ère de voies de chemin de fer construites par des hommes qui pensaient en *milliers* de kilomètres transcontinentaux. Ce réseau de rails et de lumières, s'étendant depuis un océan jusqu'à un autre, n'avait tenu qu'à un fil relié à une connexion cassée à l'intérieur d'un téléphone rouillé ; « non », se dit-elle, « à quelque chose de beaucoup plus puissant et de bien plus délicat. Il tenait à des connexions qui se situaient dans l'esprit des hommes qui savaient que l'existence d'un fil électrique, d'un train, d'un emploi, d'eux-mêmes et de leurs actions, constituaient un *absolu* qui ne devait pas s'échapper. Quand de tels esprits étaient partis, un train de deux mille tonnes se trouvait laissé à la merci des muscles de ses jambes. »

« Fatiguée ? » se dit-elle ; même l'effort de marcher représentait une valeur, une petite pièce de réalité au milieu de l'immobilité qui se trouvait partout autour d'eux. La sensation de l'effort était une expérience spécifique, c'était de la douleur et ça ne pouvait être rien d'autre ; au milieu de l'espace qu'il n'était ni de la douleur, ni de l'obscurité ; d'un sol qui ni ne résistait, ni n'offrait de résistance ; d'une brume qui ni ne se mouvait, ni ne se tenait immobile. Leurs efforts étaient la seule preuve de leurs mouvements ; rien ne changeait dans la vacuité autour d'eux, rien ne prenait forme pour marquer leur progression. Elle s'était souvent posé des questions, avec un mépris incrédule, à propos de ces sectes qui prêchaient l'annihilation de l'univers comme un idéal qui devait être atteint. Là-bas, se dit-elle, se trouvait leur monde et le contenu

de leurs esprits fait *réalités*.

Quand le feu vert d'un signal apparut le long de la voie, cela leur donna un but à atteindre et à dépasser, mais–parfaitement incongru au milieu de cette dissolution flottante–il ne leur apporta aucune sensation de soulagement. Il semblait venir d'un monde qui s'était éteint depuis longtemps, telles ces étoiles dont on continue de voir la lumière encore bien longtemps après qu'elles aient disparu. Le cercle vert diffusait un halo dans l'espace, annonçant une voie libre, invitant au mouvement là où rien ne pouvait bouger.

« Quel était ce philosophe », se dit-elle, « qui prêchait que le mouvement existe sans la présence d'aucune entité en déplacement ? Ceci était son monde à lui ! »

Elle en vint à sentir qu'elle devait pousser vers l'avant en fournissant des efforts devenant de plus en plus importants, comme si elle s'opposait à une sorte de résistance qui n'était pas de la pression, mais de la succion. En jetant un regard à Kellog, elle vit que lui aussi était en train de marcher comme un homme penché contre le vent d'une tempête. Elle eut l'impression qu'ils étaient tous deux les seuls survivants de… de la réalité ; elle se représenta deux silhouettes solitaires luttant, non pas contre le vent mais–bien pire que ça–contre la *non-existence*.

Ce fut Kellog qui se retourna le premier en arrière, au bout d'un moment, et elle fit de même : il n'y avait pas de phare derrière eux. Ils ne s'arrêtèrent pas. Tout en regardant droit devant lui, il plongea négligemment la main dans sa poche–elle fut certaine que le mouvement avait été involontaire–il en sortit un paquet de cigarettes qu'il tendit vers elle.

Elle était sur le point de prendre une cigarette ; puis, soudainement, elle saisit son poignet et lui arracha littéralement le paquet de la main. C'était un paquet de cigarettes tout blanc qui portait, pour tout marquage imprimé, le symbole du dollar.

— Donnez moi la lampe ! ordonna t-elle, après s'être arrêtée.

— Obéissant, il s'arrêta et envoya lui même le rayon de la lampe sur le paquet qui se trouvait dans sa main. Elle saisit l'expression de son visage : il avait l'air légèrement étonné et très amusé.

Il n'y avait aucune inscription imprimée sur le paquet, aucun nom de marque, aucune adresse, seul le signe du dollar imprimé

en or. Les cigarettes se trouvant à l'intérieur portaient le même signe.

— Où avez-vous trouvé ça ? demanda-t-elle.

Il sourit.

— Si vous en savez assez pour demander ça, Mademoiselle Taggart, vous devriez savoir que je ne répondrai pas.

— Je sais que ça signifie quelque chose.

— Le symbole du dollar ? Oh, ça en signifie des choses. Vous le trouvez sur la veste de chaque silhouette grasse aux allures de cochon dans chaque dessin animé, il sert à identifier un escroc, un bosseur, un vaurien… comme une marque incontestable du mal. Il signifie–telle la monnaie d'un pays de liberté–la réussite, le succès, la compétence, le pouvoir créateur de l'homme, et, précisément pour ces dernières raisons, il est utilisé comme la marque de l'infamie. Il se trouve imprimé sur le front d'un homme tel que Hank Rearden, telle la marque de la damnation. A propos, savez-vous quelle est l'origine de ce signe ? Ce sont les initiales des Etats-Unis[1].

Il éteignit la lampe d'un geste sec, mais il ne fit pas un geste pour avancer ; elle put distinguer l'esquisse de son sourire devenu plus amer.

— Savez-vous que les Etats-Unis sont le seul pays dans l'histoire à avoir utilisé son propre monogramme comme un symbole de dépravation ? Demandez-vous pourquoi. Demandez-vous combien de temps un pays qui a fait ça pouvait espérer exister, et les valeurs morales de qui sont à l'origine de sa destruction. C'était le seul pays dans l'histoire où la richesse n'était pas acquise par le pillage, mais par la production, pas par l'usage de la force, mais par le commerce ; le seul pays dont l'argent était le symbole du droit d'un homme de posséder son propre esprit, le fruit de son propre travail, d'être le maître de sa vie, de son bonheur, de lui-même. Si ça c'est le mal, selon les valeurs actuelles du monde, si ça c'est la raison pour nous maudire, alors nous–nous les chasseurs et les fabriquants de dollars–nous l'acceptons et choisissons délibérément d'être maudits

1. $, les deux traits verticaux étant censés représenter un "U" et l'ensemble signifiant alors : "United States". Il s'agit là d'une explication toute personnelle d'Ayn Rand qui ne fut jamais reprise par quiconque depuis, et jamais suggérée par quiconque avant elle. Ayn Rand ne semble pas prendre en considération le fait que ce signe, en temps que symbole monétaire, était déjà en usage avant la formation des Etats-Unis d'Amérique. *(N. d. T.)*

par le monde. Nous choisissons de porter le symbole du dollar sur nos fronts, fièrement, comme notre signe de noblesse… le signe pour lequel nous vivons et pour lequel nous sommes prêt, si besoin est, à mourir.

Il tendit la main pour reprendre le paquet. Elle le tenait comme si ses doigts ne le laisseraient pas s'échapper, mais abandonnèrent et le placèrent dans le creux de sa main.

Avec une lenteur délibérée, comme pour souligner le sens de son geste, il lui offrit une cigarette. Elle la prit et la plaça entre ses lèvres. Il en prit une pour lui, frotta une allumette, alluma les deux cigarettes, et ils se remirent en route.

Ils marchaient sur des traverses pourrissantes, qui s'enfonçaient sans résistance dans le sol qui dérivait à travers un vaste globe décongelé de lumière lunaire, et de brume formant des volutes, avec deux points de feu vivant dans leur mains, et la lueur de petits cercles pour éclairer leur visages.

"Le feu, une dangereuse force pourtant domestiquée juste par l'extrémité des doigts…" elle se souvint du vieil homme le lui disant, le vieil homme qui avait dit que ces cigarettes n'étaient fabriquées nulle part sur Terre.

"Quand un homme réfléchit, il y a une petite flamme brûlant dans son esprit, et il est légitime qu'il puisse en voir l'expression sous l'aspect du bout incandescent d'une cigarette."

— J'aurais aimé que vous me disiez qui les fabrique. dit-elle sur le ton d'une prière sans espoir.

Il fit un petit rire qu'il étouffa bien vite, et qui n'était en rien méprisant.

— Ça je peux tout à fait vous le dire : elles sont fabriquées par un de mes amis, pour être vendues, mais comme il n'est pas un "transporteur en commun"–il ne les vend qu'à ses amis.

— Vendez-moi ce paquet, voulez-vous.

— Je ne pense pas que vous puissiez vous les offrir, Mademoiselle Taggart, mais… c'est d'accord, si vous le souhaitez.

— Combien ça coûte ?

— 5 *cents*.

— 5 *cents* ? répéta-t-elle, étonnée.

— 5 *cents*. fit-il, et d'ajouter, « or ».

Elle s'arrêta, et le fixa du regard.

— En or ?

— Oui, Mademoiselle Taggart.

— Et bien, quel est votre taux de change ? Ça fait combien selon notre monnaie standard ?

— Il n'y a pas de taux de change, Mademoiselle Taggart. Aucun montant équivalent–en monnaie physique ou spirituelle, dont la seule valeur a été fixée par le *Décret* de Monsieur Wesley Mouch–ne parviendra à acheter ces cigarettes.

— Je vois.

Il plongea la main dans sa poche, y prit le paquet et le lui tendit.

— Je vous les offre, Mademoiselle Taggart, fit-il, « parce que vous les avez déjà gagné bien des fois… et parce que vous en avez besoin pour servir le même propos que le notre. »

— Quel propos ?

— Pour nous rappeler–durant les moments de découragement, dans la solitude de l'exile–quel est notre vraie patrie, qui a toujours été la votre, à vous aussi, Mademoiselle Taggart.

— Merci. dit-elle.

Elle mit les cigarettes dans sa poche ; il remarqua que la main de Dagny était en train de trembler en tenant le paquet.

Quand ils atteignirent la sixième des huit bornes kilomètriques, ils étaient restés silencieux depuis un bon moment, il ne leur restait aucune force pour quoique ce soit d'autre que de faire se mouvoir leurs pieds. Au loin, ils virent un point lumineux, trop bas au-dessus de l'horizon et trop agressivement clair pour être une étoile. Ils continuèrent à le regarder tout en marchant, et ils ne dirent rien jusqu'à ce qu'ils furent certain qu'il s'agissait d'un puissant signal électrique, brûlant au milieu de la prairie déserte.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-elle.

— Je ne sais pas. dit-il, « On dirait… »

— Non, fit-elle, « ça ne pourrait pas être ça ; pas dans un endroit comme celui-là. »

Elle ne voulait pas l'entendre nommer l'espoir qui était né en elle durant les quelques minutes passées. Elle ne pouvait pas se permettre d'y penser, ou de savoir que cette pensée était de l'espoir.

Ils trouvèrent la boîte du téléphone au huitième kilomètre. Le signal lumineux était en suspension, tel un point de feu froid et violent, à moins d'un kilomètre plus au sud.

Le téléphone fonctionnait. Lorsque qu'elle approcha le combiné de son oreille, elle entendit le bourdonnement de la ligne qui lui sembla être la respiration d'une créature vivante. Puis une voix traînante répondit :

— Jessup, de Bradshaw.

La voix avait l'air d'être engourdie par le sommeil.

— Ici, c'est Dagny Taggart, qui vous parle depuis le…

— Qui ?

— Dagny Taggart, de la Taggart Transcontinental, parlant depuis…

— Oh… Oh, oui… je vois… Oui ?

— …parlant depuis votre téléphone de voie Numéro 83. La *Comète* est arrêtée à environ douze kilomètres au nord de ce poste. Elle a été abandonnée. L'équipage a déserté.

Il y eut une pause.

— Bon, et bien que souhaiteriez-vous que je fasse, à propos de ça ?

Elle ne put s'empêcher de marquer une pause, le temps de croire ce qu'elle venait d'entendre.

— Etes-vous l'aiguilleur de nuit.

— Ouais.

— Alors, envoyez-nous immédiatement un nouvel équipage.

— Un équipage pour un train de passagers complet ?

— Bien sûr.

— Maintenant ?

— Oui.

Il y eut une pause.

— Le règlement ne dit rien à propos de ça.

— Trouvez-moi l'aiguilleur principal. dit-elle d'une voix étranglée.

— Il est parti, il a pris son congé.

— Bon, trouvez le directeur du secteur.

— Il est parti à Laurel pour une paire de jours.

— Trouvez-moi quelque'un qui soit en charge, alors.

— *Je* suis en charge.

— Ecoutez, dit-elle lentement, luttant avec patience, « comprenez-vous qu'il y a un train, un train spécial de passagers, qui est abandonné au milieu de la prairie ? »

— Ouais, mais comment je peux savoir ce que je suis censé faire dans un cas pareil, moi ? Le règlement ne dit rien à propos de ça. Maintenant, si vous aviez un accident, on vous enverrait

le train de dépannage, mais s'il n'y a pas eu d'accident… vous n'avez pas besoin du train de dépannage, c'est pas comme ça ?

— Non, on n'a pas besoin de train de dépannage. On a besoin d'hommes. Vous comprennez. Des *hommes*, bien en vie, pour faire fonctionner une locomotive.

— Le règlement ne dit rien à propos d'un train sans hommes, ni à propos d'hommes sans train. Il n'y a aucune règle qui prévoit d'appeler et de réunir tout un équipage au milieu de la nuit pour l'envoyer à "la chasse au train" quelque part. J'ai jamais entendu ça de ma vie.

— Et bien vous l'entendez, maintenant. Vous ne savez pas ce que vous avez à faire ?

— Et *qui suis-je* pour le savoir ?

— Savez-vous que votre travail consiste à maintenir les trains en mouvement ?

— Mon boulot, c'est de respecter le règlement. Si j'envoi un équipage alors que je ne suis pas censé le faire, Dieu seul sait ce qui va arriver ensuite ! Qu'est-ce que je fais avec le *Conseil de l'unification* et toutes les règlementations que nous avons aujourd'hui, *qui suis-je* pour me permettre de le prendre sur moi ?

— Et qu'est-ce qui va arriver si vous laissez un train à l'arrêt au milieu de la ligne ?

— Je n'en suis pas responsable. J'ai rien à voir avec ça. Ils ne peuvent pas me blâmer pour ça. Je ne pouvais rien y faire.

— Vous devez faire quelque chose, maintenant.

— Personne ne m'a donné l'ordre de le faire.

— *Je* vous en donne l'ordre.

— Comment je peux savoir si vous êtes censé m'en donner l'ordre ou pas ? On est pas censé fournir des équipages à la Taggart. Vous autres, vous avez vos propres équipages. C'est ce qu'on nous a dit.

— Mais c'est une situation d'urgence.

Elle dut s'interrompre durant quelques secondes pour reprendre le contrôle d'elle-même. Elle vit Kellogg qui était en train de la regarder avec un sourire à la fois aigre et amusé.

— Ecoutez, dit-elle dans le combiné, « est-ce que vous savez que la *Comète* aurait dû être arrivée en gare de Bradshaw il y a plus de trois heures ? »

— Oh, bien sûr. Mais personne ne va faire des histoires pour ça. Il n'y a plus de trains qui arrivent à l'heure, de nos jours.

— Et donc vous avez l'intention de nous laisser bloquer votre voie pour toujours ?

— Nous n'avons rien de prévu sur cette voie avant le *Numéro 4*, c'est un train de passagers qui part de Laurel en direction du nord, à 8:37. Vous pouvez attendre jusque là. L'aiguilleur de jour sera là, à ce moment là. Vous pourrez lui parler.

— Espèce d'abruti, je suis en train de vous parler de la *Comète* !

— Et alors ? Ça me fait quoi, à moi ? C'est pas la Taggart Transcontinental, ici ! Vous en demandez bien beaucoup pour votre argent ! Vous n'avez rien fait d'autre que de nous donner des maux de tête !... avec tout le travail en plus que ça nous a demandé, et rien en échange pour nos petits camarades. le ton de sa voix était en train de glisser vers l'insolence pleurnicharde, « De quel droit me parlez-vous sur ce ton là, d'abord. C'est fini, le temps où vous pouviez parler aux gens comme ça. »

Elle n'avait jamais cru qu'il y avait des hommes avec lesquels une certaine méthode, qu'elle n'avait jamais utilisé, marcherait ; de tels hommes n'étaient pas recrutés par la Taggart Transcontinental, et elle n'avait jamais été forcée d'avoir à faire à eux auparavant.

— Savez-vous qui je suis ? demanda-t-elle, sur le ton froid et supérieur habituellement reservé à l'usage de la menace personnelle.

Et ça marchait.

— Je… Je crois bien. répondit-il.

— Alors laissez-moi-vous dire ceci : si vous ne m'envoyez pas immédiatement un équipage, vous vous retrouverez sans emploi moins d'une heure après que j'aurai atteint Bradshaw, endroit que j'aurais atteint tôt ou tard. Vous feriez mieux de vous débrouiller pour que cela arrive le plus tôt possible.

— Oui, M'dam'. dit-il.

— Faites venir un équipage de train de voyageurs au grand complet, et donnez leur l'ordre de nous ammener jusqu'à Laurel, où nous aurons nos propres hommes.

— Oui, M'dam'. il ajouta, « Informerez-vous les bureaux que c'est vous qui m'avez dit de faire ça ? »

— Je le ferai.

— Et que c'est vous qui en assumez la responsabilité ?

— Je l’assumerai pleinement.

Il y eut une pause, puis il demanda d’une voix désespérée :

— Maintenant, comment je vais faire pour appeler les hommes ? La plupart n’ont pas le téléphone.

— Avez-vous un coursier ?

— Oui, mais il ne sera pas là avant demain matin.

— Y-a-t-il quelqu’un sur le parc, en ce moment ?

— Il y a le laveur qui est dans la rotonde.

— Envoyez-le chercher les hommes.

— Oui, M’dam’. Restez en ligne.

Elle s’appuya contre la cloison de la guérite pour attendre. Kellog souriait.

— Et vous proposez de faire marcher une compagnie ferroviaire–une compagnie ferroviaire *transcontinentale*–avec *ça* ? demanda-t-il.

Elle haussa les épaules.

Elle ne parvenait pas à détourner les yeux du signal lumineux. Il semblait si proche, si facilement à portée d’elle. C’était comme si les pensées non-confessées luttait furieusement contre elle, éclaboussant tout son esprit de lambeaux provenant de cette lutte intérieure : un homme capable de domestiquer une source d’énergie encore non exploitée, un homme travaillant sur un moteur pour rendre tous les autres moteurs inutiles… elle pourrait être en train de parler avec lui, avec son genre de cerveau, dans quelques heures… juste dans quelques heures… Mais qu’est-ce qu’il se passerait s’il jugeait qu’il n’avait pas besoin de se presser ? C’était ce qu’elle voulait faire. C’était tout ce qu’elle voulait… Son travail, à *elle* ?

En quoi consistait son travail : à avancer le plus vite possible, en exploitant au mieux les performances de son esprit… ou à passer le reste de sa vie à penser pour un homme incapable d’être un aiguilleur de nuit ? Pourquoi avait-elle choisi de travailler ?

Etait-ce dans le but de demeurer là où elle avait commencé… opérateur de nuit à la gare de Rockdale ? Non, plus bas que ça–elle avait été mieux qu’aiguilleur, même à Rockdale–est-ce que ceci devait être la somme finale : une fin plus modeste que son début ?... Il n’y avait pas de raison de se dépêcher ? *Elle* était la raison… Ils avaient besoin des trains, mais ils n’avaient pas besoin du moteur ? *Elle* avait besoin du moteur… Son devoir ?

Envers qui ?

L'aiguilleur était parti depuis un bon moment ; quand il revint, sa voix semblait bouder :

— Bon, et bien le nettoyeur dit qu'il peut réunir les hommes sans problème, mais ça ne servira à rien, parce que comment je vais vous les envoyer ? On n'a pas de locomotive…

— Pas de locomotive ?

— Non. Le directeur en a utilisé une pour aller jusqu'à Laurel, et l'autre est à l'atelier ; elle y a été pour des semaines, et la draisine a sauté par-dessus les rails, ce matin ; ils vont travailler dessus jusqu'à demain après-midi.

— Et qu'en est-il pour la locomotive du train de dépannage que vous offriez de nous envoyer ?

— Oh, elle est tout au nord. Ils on eu un déraillement, là-bas, hier. Elle est pas encore revenue.

— Avez-vous une micheline ?

— Jamais eu un truc comme ça, ici.

— Avez-vous une voiture d'inspection de voies ?

— Oui, on a ça.

— Envoyez-les en utilisant cette voiture.

— Oh… Oui, M'dam'.

— Dites à vos hommes de faire une halte ici, au téléphone de voie Numéro 83, pour nous prendre au passage, Monsieur Kellog et moi.

Elle était en train de regarder le signal lumineux.

— Oui, M'dam'.

— Appelez le maître de train de la Taggart, à Laurel, et signalez lui le retard de la *Comète* ; et expliquez-lui ce qui est arrivé.

Elle mit sa main dans sa poche, et elle resserra tout à coup ses doigts ; elle sentit le paquet de cigarettes.

— Dites-moi, qu'est ce que c'est que ce signal lumineux, à peu près à un peu moins d'un kilomètre d'ici ?

— De là où vous êtes ? Oh, ça doit être le signal d'urgence de la Flagship Airlines.

— Je vois… Bon, et bien c'est tout. Faites partir vos hommes tout de suite, dites leur bien de nous prendre au téléphone de voie Numéro 83.

— Oui, M'dam'.

Elle raccrocha. Kellogg affichait un large sourire.

— Un terrain d'aviation, c'est ça ? demanda-t-il.

— Oui.

Elle resta là à regarder le signal, sa main tenant toujours les cigarettes dans sa poche.

— Donc ils vont passer “prendre Monsieur Kellogg”, n’est-ce pas ?

Elle se tourna prestement vers lui en réalisant quelle décision son esprit avait pris sans qu’elle en ait eu une connaissance consciente.

— Non, fit-elle, « non, je n’avais pas l’intention de vous abandonner ici. C’est seulement que moi aussi, j’ai un objectif d’une importance cruciale qui m’attend vers l’ouest, où je devrais me dépêcher d’aller, et donc j’étais en train de songer à essayer de prendre un avion, mais je ne peux pas le faire, et ce n’est pas nécessaire. »

— Venez, répondit-il, tout en commençant à marcher dans la direction de l’aérodrome.

— Mais, je…

— S’il y a quoique ce soit qui soit plus urgent pour vous que de prendre soins de ces *simplets*… alors foncez.

— Plus urgent que n’importe quoi d’autre au monde. dit-elle à voix basse.

— Je me débrouillerai pour prendre les responsabilités dont vous avez besoin et j’amènerai la *Comète* jusqu’à Laurel.

— Merci… Mais si vous êtes en train d’espérer… Je ne suis pas en train de “déserter”, vous savez.

— Je sais.

— Alors pourquoi êtes-vous si pressé de m’aider, tout à coup ?

— Je veux juste voir ce que c’est de faire quelque chose que vous voulez, pour une fois.

— Il n’y a guère de chances pour qu’ils aient un avion, à cet aérodrome.

— Il y a de bonnes chances pour qu’ils en *aient* un.

Il y avait deux avions parqués le long du terrain d’aviation : le premier était le reste d’une épave à moitié carbonisée qui ne vallait même pas d’être sauvée pour de la récupération de pièces ; le deuxième un monoplan Dwight Sanders tout neuf, le genre de machine que les hommes imploraient en vain d’avoir partout à travers le pays.

Il y avait un homme de permanence endormi, à l’aérodrome, jeune et rondelet ; et hormis une expression verbale suggérant

l'université, son cervau semblait être “le frère” de celui de l'aiguilleur de nuit de Bradshaw. Il ne savait rien des deux avions : ils avaient été ici depuis qu'il avait trouvé cet emploi, il y avait une année. Il n'avait jamais posé de questions à leur propos, et personne d'autre ne l'avait fait.

Quelque soit la nature de l'effondrement silencieux qui avait affecté le siège social d'une grande compagnie aérienne en cours de dissolution, le monoplan Sanders avait été oublié ; tout comme les avoirs de cette nature étaient en train d'être oubliés partout dans le pays… tout comme le modèle du moteur avait été oublié sur une pile de gravats et de détritus, et quand bien même avaient ils été laissés en pleine vue, ils n'avaient rien inspiré aux héritiers et aux repreneurs…

Il n'y avait aucun règlement qui pouvait dire au jeune permanent s'il devait garder cet avion ou pas. La décision ne tint pour lui qu'aux manières brusques et pleines d'assurance des deux étrangers ; et que par le crédit qu'était censé avoir une personne telle que Mademoiselle Taggart, vice-présidente d'une compagnie ferroviaire ; et que par les furtives allusions à une “mission secrète” et “d'urgence”, laquelle suggérait “Washington” au jeune homme ; et qu'à la mention d'un agrément avec les responsables de la compagnie aérienne “au plus haut niveau”, à New York, des noms qu'il n'avait jamais entendu auparavant ; et que par un chèque de quinze mille dollars signé par Mademoiselle Taggart, au titre de caution contre le retour de l'appareil ; et que par un deuxième chèque, de deux cent dollars celui-ci, offert “en récompense” pour la “courtoisie personnelle” de l'employé.

Il fit le plein de l'avion, il en contrôla l'état de vol du mieux qu'il le put, il trouva une carte des aéroports et aérodromes du pays ; et il vit qu'un terrain d'aviation situé dans la périphérie d'Afton, dans l'Utah, était indiqué comme étant toujours *en service*.

Elle avait été trop tendue et trop rapidement active pour éprouver quoique ce soit, mais au dernier moment, lorsque le permanent alluma les lumières de la piste, quand elle fut sur le point de monter à bord de l'appareil, elle marqua une pause pour observer la vacuité du ciel ; puis elle regarda Owen Kellogg. Il se tenait debout, seul dans la lumière blanche, ses deux pieds écartés l'un l'autre et fermement campés sur le sol, sur un îlot de béton cerné par des lumières aveuglantes, avec

rien d’autre qu’une irrémédiable nuit au-delà de ce cercle ; et elle se demanda lequel d’eux deux courait la plus grande chance d’avoir à faire face au néant le plus désolé.

— Au cas où il m’arriverait quelque chose, dit-elle, direz-vous à Eddie Willers, à mon bureau, de donner à Jeff Allen le poste que je lui ai promis ?

— Je le ferai… Est-ce tout ce que vous souhaitez voir être fait… au cas où *quelque chose* arriverait ?

Elle réfléchit un instant et sourit tristement, avec étonnement lorsqu’elle le réalisa.

— Oui, je crois bien que c’est tout… Excepté, dites à Hank Rearden ce qui est arrivé, et que je vous ai demandé de le lui dire.

— Je le ferai.

Elle releva la tête et dit avec fermeté :

— Bon, comme je ne pense pas que *ça* arrivera, de toute manière. Quand vous arriverez à Laurel, appelez Winston, dans le Colorado, et dites-leur que je serai là-bas demain, aux environs de midi.

— Oui, Mademoiselle Taggart.

Elle voulut tendre sa main, en partant, mais cela ne semblait pas convenir à la circonstance, et elle se souvint de ce qu’elle avait dit à propos des moments de solitude. Elle sortit le paquet de cigarettes de sa poche et, silencieusement, lui offrit une de ses propres cigarettes. Son sourire fut une pleine déclaration de sa compréhension, et la petite flamme de son allumette allumant les deux cigarettes fut leur poignée de main la plus lourde de signification qu’ils auraient pu se donner.

Puis elle monta à bord ; et l’instant suivant de sa conscience ne fut pas fait de moments et de gestes sans relations, mais de la continuité d’un mouvement unique et d’un laps de temps unique, une progression formant une entité, telles les notes d’une pièce de musique : depuis le contact de sa main avec le bouton de démarrage de la machine, jusqu’au souffle du moteur qui s’ébranla, telle une avalanche de roches sur le flanc d’une montagne, tous évènements connectés au temps qui était derrière elle ; à la chute circulaire d’une pale, qui disparut dans une étincelle fragile d’air tourbillonnant qui coupa l’espace au-devant ; à la lancée pour rejoindre la piste d’atterrisage ; à la brève pause ; puis à la poussée en avant ; à la longue et périlleuse course, la couse qui ne devait pas être empêchée, la

ligne droite qui réunit de la force en la dépensant dans un effort constant d'accélération de plus en plus dur, la ligne droite pour un but ; au moment, inaperçu, quand la Terre tombe et que la ligne discontinue se poursuit dans l'espace en un simple et naturel acte d'ascension.

Elle vit les lignes du télégraphe sur le côté de la voie ferrée glisser vers l'arrière en passant l'extrêmité de ses doigts de pied. La Terre était en chute libre, et elle sentit que son poids tirait ses chevilles vers le bas, comme si le globe devait se rétrécir jusqu'à la taille d'un boulet, un boulet de prisonnier qu'elle avait cherché à attraper, et perdu.

Son corps se balança, soûlé par le choc de la découverte, et son habileté accompagnait les balancements de son corps, et ce fut la Terre au-dessous qui défila avec le balancement de son habileté manuelle ; la découverte que sa vie se trouvait maintenant entre ses propres mains, qu'il ne servirait à rien d'argumenter, d'expliquer, d'apprendre, de plaider, de résister… à rien, car il était désormais question de voir, de penser et d'agir. Puis les mouvements de la Terre parurent se calmer pour révéler une large feuille noire devenant de plus en plus grande, tandis qu'elle décrivit un cercle et s'élevait. Quand elle regarda en bas pour la dernière fois, les lumières de l'aérodrome étaient éteintes, il n'y avait plus que le signal lumineux unique, et il ressemblait au bout de la cigarette de Kellogg dont l'incandescence adressait un dernier salut dans l'obscurité.

Puis elle se trouva seule aux prises avec les lumières des instruments de son tableau de bord, et avec l'étendue des étoiles au-delà de son film de verre. Il n'y avait rien d'autre pour la porter que le battement du moteur et la conscience de l'esprit des hommes qui avait fait l'avion. Mais quoi d'autre nous porte n'importe où ? se dit-elle.

La ligne de sa course allait vers le nord-ouest pour couper en diagonale à travers l'Etat du Colorado. Elle savait qu'elle avait choisi la route la plus dangereuse, au-dessus d'une étendue trop longue de la barrière rocheuse constituée des pires montagnes ; mais c'était la route la plus directe, et la sécurité reposait sur l'altitude, et aucune montagne ne paraissait dangereuse, comparée à l'aiguilleur de Bradshaw.

L'étendue d'étoiles ressemblait à de la mousse, et le ciel semblait remplis de mouvements d'écoulement, le mouvement

de bulles qui se formaient et prenaient place, le flottement de vagues circulaires sans progression. Une étincelle de lumière jaillissait sur la Terre de temps à autre, et elle semblait plus lumineuse que tout le bleu statique au-dessus. Mais elle était isolée et suspendue entre le noir des cendres et le bleu d'une crypte, elle semblait lutter pour son fragile piétement, elle lui adressait un salut et s'en allait.

Le trait pâle d'une rivière émergea lentement du vide, et pour un long moment il demeura en vue, planant imperceptiblement à sa rencontre. On aurait dit une veine phosphorescente apparaissant à travers la peau de la Terre, une veine délicate et exsangue.

Quand elle vit les lumières d'une petite ville, telle une poignée de pièces d'or lancée sur la prairie, les violentes lumières brillantes alimentées par un courant électrique, elles semblèrent aussi distantes que les étoiles et désormais inaccessibles. L'énergie qui les avait fait s'allumer était partie, le pouvoir qui avait créé des centrales électriques dans des prairies vides avait disparu, et elle ne voyait aucun voyage qui aurait permit de le faire revivre. Pourtant, celles-ci avaient été des étoiles–se dit-elle en regardant en bas–elles avaient été son but, son phare guidant sa route, l'aspiration qui la portait tout au long de sa course ascendante. Cela que d'autres prétendaient ressentir à la vue des étoiles–étoiles dont nous sommes préservés par des millions d'années, et ainsi ne nous imposant aucune obligation d'agir, mais servant de guirlandes de la futilité–et qu'elle avait ressenti à la vue d'ampoules électriques éclairant les rues d'une ville. C'était cette Terre en dessous qui avait été la hauteur qu'elle avait voulu atteindre, et elle se demanda comment elle en était arrivée à la perdre, qui avait fait d'elle un boulet de prisonnier, à traîner à travers la saleté qui avait transformé sa promesse de grandeur en une vision qui ne devait jamais être atteinte. Mais la ville était partie et elle devait regarder devant, vers les montagnes du Colorado qui se dressaient en travers de son passage.

Le petit chiffre de verre sur son tableau de bord montrait qu'elle était maintenant en train de prendre de l'altitude.

Le son du moteur battant à travers la coquille de métal autour d'elle, tremblant dans les commandes contre la paume de ses mains, tel le battement d'un cœur contraint par un effort solennel, lui disait le pouvoir qui la portait au-dessus des pics.

La Terre était maintenant une sculpture froissée qui se balançait d'un côté à l'autre, la forme d'une explosion continuant de tirer de soudaines bouffées pour atteindre l'avion. Droit devant elle sur son chemin et se déchirant de plus en plus largement, elle le vit comme des coupures noires aux contours déchirés traversant l'étendue laiteuse d'étoiles. Son esprit et son corps ne faisant plus qu'un, son corps et l'avion ne faisant qu'un, elle résista à l'invisible succion qui la tirait ver le bas, elle lutta contre les soudaines rafales qui faisait s'incliner la Terre comme si elle était sur le point de se retourner dans le ciel, avec la moitié des montagnes roulant après elle. C'était comme lutter contre un océan gelé où le contact ne serait-ce qu'avec seulement un jet d'écume serait fatal.

Il y avait des étendues de repos lorsque les montagnes se rétrécissaient vers le bas, au-dessus des vallées remplies de brume. Puis la brume s'éleva plus haut pour avaler la Terre, et elle se retrouva suspendue dans l'espace, abandonnée dans une imobilité que seul le bruit du moteur venait contredire.

Mais elle n'avait pas besoin de voir la Terre, les instruments du tableau de bord étaient maintenant son sens de la vue ; ils étaient un condensé de vue conçu par les meilleurs esprits et les plus capables de la guider sur sa route. Leur condensé de vue, se dit-elle, offert à elle et ne requiérant que d'être capable de le lire. Combien avaient-ils été payés pour cela, eux, les donneurs de vu ? Du lait condensé à la musique condensée, à la vue condensée d'instruments de précision ; quelle richesse n'avait-il pas donné au monde et qu'en avaient ils eu en retour ?

Où était-il maintenant ? Où était Dwight Sanders ? Où se trouvait l'inventeur de son moteur ?

Le brouillard était en train de se dissiper ; et, dans une soudaine éclaircie, elle vit une goutte de feu touchant une étendue de roche. Ce n'était pas une lumière électrique, c'était une flamme solitaire dans l'obscurité de la Terre. Elle sut où elle se trouvait et elle connaissait cette flamme : c'était la *Torche de Wyatt*.

Elle était très proche de son but. Quelque part derrière elle, au nord-est, se dressaient les sommets percés par le Tunnel Taggart. Les montagnes étaient en train de glisser sur une longue descente en direction du sol plus régulier de l'Utah. Elle laissa son avion glisser plus près de la Terre.

Les étoiles étaient en train de disparaître, le ciel devenait plus

sombre, mais l'étendue de nuages en direction de l'est, au-dessus de fines crevasses, étaient en train d'apparaître–comme des fils, tout d'abord, puis comme des points réfléchissants, puis comme des bandes droites qui n'était pas vraiment roses, mais qui n'étaient plus bleues, la couleur d'une futur lumière, les premiers signes d'un lever de soleil à venir. Ils continuaient d'apparaître et de disparaître, devenant peu à peu plus clairs, laissant le ciel devenir plus sombre, puis le cassant plus largement en deux parties, telle une promesse luttant pour qu'elle s'accomplisse.

Elle entendit une pièce de musique martellant dans son esprit, une pièce dont elle aimait rarement se souvenir : pas le *Cinquième Concerto* de Halley, mais son *Quatrième*, le cri d'une lutte torturée, avec les accords de son thème qui surgissaient telle une vision lointaine qui devait être atteinte.

Elle vit l'aéroport d'Afton depuis un intervalle de plusieurs kilomètres, comme un quadrilatère d'étincelles, puis comme une broche faite de rayons blancs. Il était éclairé pour un avion s'apprêtant à décoller et elle devait attendre son tour pour atterrir. Décrivant des cercles dans l'obscurité qui encerclait la piste, elle vit le corps d'argent d'un avion s'élevant des feux blancs tel un phoenix et–selon une trajectoire rectiligne, presque en laissant un sillage de lumière derrière lui en suspension pour l'espace d'un instant–s'éloignant vers l'est.

Puis elle décrivit une large courbe pour prendre sa place, pour plonger vers l'allée lumineuse ; elle vit une bande de ciment voler devant son visage, elle sentit la secousse des roues qui la stoppèrent à temps, puis la traînée de son propre mouvement mourant, et l'avion se laisser apprivoiser par la sécurité d'une voiture tandis qu'il longeait doucement la piste d'atterissage.

C'était un petit aérodrome privé, qui servait la maigre fréquence des vols de quelques groupes industriels qui demeurait encore en existence, à Afton. Elle vit un employé au sol, solitaire, se pressant au-devant d'elle. Elle sauta sur le sol au moment où l'appareil s'immobilisa définitivement, les heures du vol balayées de son esprit par l'impatience, au-delà d'une étendue de temps d'encore quelques minutes de plus.

— Pourrais-je obtenir une voiture pour m'emmener tout de suite jusqu'à l'Institut de Technologie. demanda-t-elle.

L'employé la regarda d'un air surpris.

— Pourquoi, oui, je pense bien, M'dame. Mais… mais pourquoi faire. Il n'y a personne là-bas.

— Monsieur Quentin Daniels s'y trouve.

L'employé secoua lentement la tête ; puis il agita son pouce en direction des lumières de la queue de l'appareil qui se rétrécissaient dans le ciel.

— Monsieur Daniels, c'est *là* qu'il est, maintenant.

— Quoi ?

— Il vient juste de partir.

— Partir ? Pourquoi ?

— Il est parti avec un homme qui est arrivé il y a deux ou trois heures pour venir le chercher.

— Quel homme ?

— J'sais pas, jamais vu avant, mais, "la vache" ! Il a un de ces *zincs* !

Elle était déjà aux commandes de son appareil, elle accéléra le long de la piste et elle s'éleva dans le ciel ; telle une balle, son avion fonça en direction de deux étincelles rouge et verte qui clignotaient au loin dans le ciel d'est–tandis qu'elle répétait encore :

— Oh non, ils ne l'auront pas ! Ils ne l'auront pas ! Ils ne l'auront pas !

« Une bonne fois pour toutes », pensa t-elle, en serrant les commandes comme si elles étaient l'ennemi auquel elle ne devait pas renoncer, ses mots espacés tel des explosions accompagnant une traînée de feu dans son esprit, pour les lier ; « une bonne fois pour toutes… pour rencontrer le "destructeur" dans un face à face… pour apprendre qui il est et où il va pour y disparaître… pas *le moteur*… il ne va pas emporter *le moteur* dans l'obscurité de son inconnu monstrueux et fermé… il ne va pas s'échapper, cette fois… »

Une bande de lumière s'élevait dans le ciel, à l'est, et elle semblait venir de la Terre, s'allumant le temps d'un souffle, maintenue et libérée. Dans le bleu profond au-dessus, l'avion de *l'étranger* était une simple étincelle qui changeait de couleur et clignotait d'un côté vers l'autre, telle l'extrémité d'un pendule se balançant dans l'osbcurité et mesurant le temps.

La courbe de la distance suggérait l'illusion que l'étincelle était en train de redescendre plus près de la Terre, et elle poussa la manette des gaz à fond pour ne pas perdre l'étincelle de vue, pour ne pas lui laisser toucher la ligne d'horizon puis

disparaître. La lumière flottait dans le ciel, comme si elle était dessinée au-dessus de la Terre par l'avion de *l'étranger*. L'avion se dirigea vers le sud-est, et elle le suivit dans le lever de soleil imminent.

Depuis le vert transparent de la vitre, le ciel évoluait vers un or pâle, et l'or s'étendait en un lac sous un film fragile rose glacé, la couleur de ce matin oublié qui fut le premier qu'elle avait vu sur Terre. Les nuages s'éloignaient au loin en de longues bandes de bleu de fumée. Elle ne perdait pas de vue l'avion de *l'étranger*, comme si son regard pouvait être un câble de remorquage tirant son vaisseau. L'avion de *l'étranger* était maintenant une petite croix noire, telle une marque tracée au crayon sur le ciel lumineux.

Puis elle remarqua que les nuages ne tombaient pas, qu'ils demeuraient congelés sur le bord de la Terre ; et elle réalisa que l'avion se dirigeait vers les montagnes du Colorado, que la lutte contre l'ouragan invisible l'attendant se trouvait devant elle, une fois de plus. Elle le nota sans émotion ; elle ne se demanda pas si son appareil ou si son corps avaient le pouvoir de le tenter à nouveau. Aussi longtemps qu'elle serait capable de bouger, elle bougerait pour suivre la petite tache qui s'enfuyait au loin avec le dernier reste de son monde. Elle n'éprouvait rien d'autre qu'une sentation de vide laissée par un feu qui avait été de la haine et de la colère, et l'impulsion désespérée d'un combat à mort ; ces sentiments avaient fusionné en un unique trait glacial, la résolution unique de suivre *l'étranger*, peu importe qui il pouvait être, peu importe où il la prendrait, de le suivre et…– elle n'ajouta rien dans son esprit, mais au lieu de ça, ce qui reposait au fond de la vacuité était–"et donnerait sa vie en échange de pouvoir prendre la sienne *en premier*."

Tel un instrument règlé sur le mode automatique, son corps était en train d'accomplir les mouvements nécessaires au pilotage de l'avion ; avec les montagnes se déroulant en une brume bleuâtre, en bas, et les pics aux contours ébréchés s'élevant sur son chemin comme des formations brumeuses du bleu le plus mortel qui soit. Elle remarqua que la distance qui la séparait de l'avion de *l'étranger* s'était réduite : il avait contrôlé sa vitesse pour le temps de la dangereuse traversée tandis qu'elle avait maintenu la sienne, inconsciente du danger, avec seulement les muscles de ses bras et de ses jambes luttant pour maintenir son avion dans les airs. Un mouvement bref et tendu

de ses lèvres se fit aussi proche que possible d'un sourire ; c'était lui qui pilotait son avion pour elle, se dit-elle ; il lui avait donné le pouvoir de le suivre avec la maîtrise d'un somnanbule qui ne faisait pas de faux pas.

Comme si elle répondait d'elle-même au contrôle de l'avion de l'étranger, l'aiguille de son altimètre indiquait qu'elle prenait lentement de l'altitude. Elle était en train de monter et elle allait monter encore, et elle se demanda quand sa respiration et son moteur ne fonctionneraient plus.

Il se dirigeait vers le sud-est, en direction des montagnes les plus hautes qui obstruaient la course du soleil.

Ce fut l'avion de l'étranger qui fut frappé par le premier rayon de soleil. Il envoya un reflet violent pour un instant, tel un souffle de feu blanc, envoyant des rayons tirés depuis ses ailes.

Les pics de la chaîne de montagnes arrivèrent ensuite : elle vit la lumière du soleil atteindre la neige dans les crevasses, puis dégouliner le long des flancs de granite ; elle découpait de violentes ombres sur les corniches et amenaient les montagnes vers la finalité vivante d'une forme.

Ils étaient en train de survoler l'étendue la plus sauvage du Colorado, inhabité, inhabitable, inaccessible aux hommes, à pied comme par avion. Aucun atterrissage n'était possible dans un rayon de plus cent cinquante kilomètres; elle jeta un coup d'œil à sa jauge de carburant : il lui restait une demi-heure de vol. L'étranger était en train de se diriger droit vers une autre chaîne, plus haute encore. Elle se demanda pourquoi il choisissait un trajet qu'aucune route aérienne ne traversait et ne traverserait jamais. Elle aurait voulu que cette chaîne soit derrière elle ; c'était le dernier effort qu'elle pouvait espérer faire.

L'avion de l'étranger relâcha soudainement sa vitesse. Il était en train de perdre de l'altitude juste au moment où elle s'était attendue à ce qu'il en prenne. La barrière de granite était en train de s'élever au-devant de sa trajectoire pour le rencontrer, tentant d'atteindre ses ailes ; mais la longue course fluide de son mouvement glissait vers le bas. Elle ne pouvait détecter aucune manœuvre brusque, aucun signe d'avarie mécanique ; on aurait dit le mouvement régulier d'une intention parfaitement contrôlée. Avec un éclair de lumière soudain qui se refléta sur ses ailes, l'avion tangua sur le côté pour amorcer une longue courbe, les reflets du soleil coulaient comme de l'eau depuis ses

formes ; puis il s'engagea dans une large trajectoire faite des cercles onctueux d'une spirale, comme s'il décrivait des courbes précédant un atterrissage, là où aucun atterrissage n'était concevable.

Elle observait, sans tenter de se l'expliquer, ne croyant pas ce qu'elle voyait, attendant pour la poussée ascendante qui le lancerait de retour vers sa route. Mais les cercles coulant d'un vol plané continuaient à descendre vers un sol qu'elle ne pouvait voir, et auquel elle n'osait même pas penser… Tels des restes de machoire cassée, des chaînes de granite dentelées se dressaient entre son appareil et le sien ; elle ne pouvait dire ce qui reposait au fond de son mouvement en spirales. Elle savait seulement que cela ne ressemblait pas–mais dont elle était certaine que ça l'était–au mouvement d'un suicide.

Elle vit la lumière du soleil scintiller sur ses ailes pour un bref instant. Puis, tel le mouvement du corps d'un homme plongeant la poitrine en avant et les bras étendus, s'abandonnant sereinement à la glissade de la chute, l'avion plongea et disparut derrière les chaînes de roche.

Elle maintint le cap sur la même trajectoire, attendant presque qu'il réapparaisse, incapable de croire qu'elle venait d'assister à une terrible catastrophe se déroulant sous ses yeux, si simplement et si silencieusement. Elle continua à voler vers l'endroit où l'avion avait plongé. Cela semblait être une vallée dans un anneau de murs de granite. Elle atteignit la vallée et regarda au fond. Il n'y avait aucun endroit possible pour un atterrissage. Il n'y avait aucune trace d'un avion.

Le fond de la vallée ressemblait à une étendue de croute terrestre déchiquetée durant les jours où la Terre refroidissait, et laissée pour irrécupérable depuis. C'était une étendue rocheuse faite de blocs qui se touchaient les uns les autres, avec quelques empilements constituant des assemblages précaires, avec de longues crevasses sombres et quelques pins qui se contorsionnaient et poussaient à moitié horizontalement dans les airs.

Il n'y avait aucune parcelle de sol de niveau qui aurait pu excéder la taille d'un mouchoir de poche. Il n'y avait aucun endroit où un avion aurait pu être caché. Il n'y avait aucun reste d'appareil écrasé.

Elle fit tanguer son avion sur l'aile pour décrire des cercles sérrés au-dessus de la vallée, perdant ainsi un peu d'altitude. Par

le fait de quelque jeu de lumière qu'elle n'aurait pu expliquer, le sol de la vallée semblait plus clairement visible que le reste de la Terre.

Elle pouvait distinguer suffisamment bien le sol pour savoir que l'avion n'était pas là ; et pourtant c'était impossible.

Elle continuait à décrire des cercles et perdit encore un peu plus d'altitude. Elle regarda autour d'elle, et, durant un moment effrayant, elle songea que c'était un matin calme d'été, qu'elle était seule, perdue dans une partie des *Montagnes Rocheuses* qu'aucun avion n'oserait jamais approcher, et que ce qui lui restait de carburant continuait de se consummer, et qu'elle était en train de chercher un avion qui n'avait jamais existé, en quête d'un "destructeur" qui avait disparu comme il disparaissait toujours ; peut-être était-ce seulement sa vision qui l'avait amenée jusqu'ici pour y être détruite.

L'instant suivant, elle secoua la tête, pressa ses lèvres plus fermement l'une contre l'autre, et descendit encore un peu plus.

Elle se dit qu'elle ne pouvait abandonner une richesse incalculable telle que le cervau de Quentin Daniels sur l'un de ces rochers, en bas, s'il était encore en vie, et qu'il était encore en son pouvoir de lui porter secours.

Elle était maintenant descendue aussi bas que la hauteur du cercle de roche qui constituait les murs de la vallée. C'était un exercice de vol dangereux, l'espace nécessaire était beaucoup trop réduit, mais elle continuait de décrire des cercles et de perdre de l'altitude, sa vie ne tenant qu'à sa vision, et sa vision se concentrant sur deux tâches : fouiller du regard le sol de la vallée, et garder un œil sur les murs de granite qui semblaient sur le point d'accrocher les extrêmités de ses ailes.

Elle avait conscience du danger seulement comme d'une partie intégrante du travail. Il n'avait plus de signification personnelle. La chose sauvage qu'elle ressentait était presque du plaisir. C'était la dernière rage de la dernière bataille. « Non ! »–était-elle en train de crier dans son esprit, le criant au "destructeur", au monde qu'elle avait laissé, aux années derrière elle, à la longue progression de la défaite–« Non !... Non !... Non !... »

Son regard fit un mouvement de balayage au-delà du tableau de bord, et à cet instant elle se serait immobilisée s'il n'y avait eu le son d'un cri.

Son altimètre était resté sur 11.000 pieds, la dernière fois

qu'elle y avait jeté un regard, se souvint-elle. Maintenant, il était stabilisé à 10.000, mais le fond de la vallée n'avait pas changé. Il ne s'était pas rapproché. Il semblait être aussi distant qu'il l'avait été lors de son premier regard vers le bas. Elle savait que le nombre 8.000 signifiait le niveau du sol dans cette partie du Colorado. Elle n'avait pas prêté attention à la perte d'altitude exacte de sa descente.

Elle n'avait remarqué que le sol, qui avait semblé trop clair et trop proche depuis son altitude d'arrivée dans cet endroit, et qui était maintenant plus difficilement perceptible et trop éloigné. Elle était en train de regarder les mêmes rochers depuis les mêmes angles ; ils n'avaient pas grandi, leurs ombres ne s'étaient pas déplacées, et l'étrange lumière pas vraiment naturelle étaient toujours la même dans le fond de cette vallée.

Elle se dit que son altimètre ne fonctionnait plus, et elle continua à décrire des cercles descendants. Elle vit l'aiguille de l'altimètre descendre sur le cadran, elle vit les murs de granite qui s'élevaient, elle vit l'anneau de montagnes devenir plus haut, ses pics se rapprocher les uns des autres dans le ciel… mais le sol de la vallée, lui, demeurait inchangé, comme si elle était en train de tomber dans un puit dont le fond ne pouvait jamais être atteint.

L'iguille se déplaça de 9.500 à 9.300… de 9.300 à 8.700.

Le flash de lumière qui la frappa ne provenait d'aucune source. Ce fut comme si l'air à l'intérieur et au-delà de l'avion devint une explosion aveuglante de feu froid, soudaine et silencieuse. Le choc la fit se projeter en arrière et ses mains lâchèrent les commandes de l'appareil pour venir se placer devant ses yeux. En l'espace d'un instant, quand elle reposa à nouveau les mains sur les commandes, la lumière était partie, mais son appareil amorçait un tonneau.

Il y eut une explosion de silence dans ses oreilles et une pale de son hélice se dressa, raide, devant elle : son moteur était arrêté.

Elle essaya de tirer les commandes pour relever le nez de l'avion, mais il continuait de descendre ; et ce qu'elle vit fuir devant ses yeux n'était pas une étendue de rochers déchiquetés, mais l'herbe verte d'une piste d'atterrissage, là où il ne s'en était trouvé aucune auparavant.

Il n'y avait pas de temps pour voir le reste. Il n'y avait pas de temps pour chercher des explications. Il n'y avait pas de temps

pour arrêter le mouvement de tonneau qui avait maintenant amené son appareil sur le dos. La Terre était un plafond vert qui descendait sur elle, à une distance de quelques petites centaines de pieds, et qui se réduisait rapidement.

Projetée depuis un côté de la carlingue à l'autre, tel un pendule battu de part et d'autre, s'accrochant aux commandes, à moitié dans son siège, à moitié sur ses genous, elle lutta pour redresser l'appareil et l'amener en vol plané, dans le but d'effectuer un atterrissage sur le ventre tandis que le sol tournait autour d'elle, défilant au-dessus d'elle, puis en-dessous, les spirales de ses mouvements se rapprochant. Son bras tirant le volant, sans aucune chance de savoir si elle pouvait y parvenir, avec son espace et son temps qui s'écoulaient vers leurs fins proches, elle ressentit–dans un *flash* de sa pleine et violente pureté–ce sens spécial de l'existence qui avait toujours été le sien ; dans un moment de consécration à l'amour qu'elle lui portait ; de son déni de catastrophe rebelle, à son amour de la vie et de la valeur sans égale qui était *elle-même*, elle eut la féroce et fière certitude qu'elle survivrait. Et, en réponse à la Terre qui volait pour la rencontrer, elle entendit dans son esprit, comme une moquerie adressée au destin, comme son cri de défi, les mots de la phrase qu'elle haïssait, les mots de la défaite, de désespoir et de supplication pour de l'aide :

— Oh, bon sang ! Qui est John Galt ?

TROISIEME PARTIE

“A” EST “A”

CHAPITRE

I

ATLANTIS

Lorsqu'elle ouvrit les yeux, elle vit la lumière du soleil, les feuilles vertes et le visage d'un homme. Elle se dit : « je sais ce que c'est. » C'était le monde comme elle avait espéré le voir lorsqu'elle avait seize ans–maintenant elle l'avait atteint–et cela semblait si simple, si dépourvu de surprise, que ce qu'elle en ressentit fut comme une bénédiction prononcée pour l'univers au moyen de trois mots : “Mais bien sûr”.

Elle avait le regard levé en direction d'un homme qui était agenouillé à coté d'elle, et elle sut que durant toutes les années qui se trouvaient derrière elle, ceci était ce qu'elle aurait donné sa vie pour le voir : un visage qui ne portait aucune marque de douleur, de peur ou de culpabilité. La forme de sa bouche était toute fierté, et plus que cela : c'était comme s'il était fier de se savoir fier. Les surfaces anguleuses de ses joues lui firent songer à de l'arrogance, à de la tension, à du mépris ; cependant le visage n'avait aucune de ces caractéristiques, il avait leur somme finale : l'expression d'une détermination sereine et de la certitude, et la promesse d'une innocence impitoyable qui ne rechercherait pas le pardon ni ne l'accorderait. C'était un visage qui n'avait rien à cacher ou à fuir, un visage qui exprimait l'absence de la peur d'être vu, ou de voir, tant et si bien que la première chose qu'elle saisit à propos de lui fut la perception intense de son regard ; c'était comme si, de tous les sens dont la nature l'avait pourvu, sa faculté de la vision était celui qu'il aimait le plus, et que l'exercice de celui-ci lui apportait une joyeuse aventure qui n'avait pas de limites, comme si ses yeux lui procuraient une valeur superlative de lui-même, à lui-même,

et au monde ; à lui-même en raison de son don de voir, et au monde parce qu'il était un endroit qui valait que l'on soit impatient de le voir.

Il lui sembla pour un instant qu'elle se trouvait en présence d'un être qui était pure conscience ; et pourtant elle n'avait jamais été aussi consciente de la présence du corps d'un homme. Le fin tissu de sa chemise semblait mettre en valeur la structure de sa ligne plutôt que de la cacher ; sa peau était bronzée, son corps avait la dureté, la carure, la souple résistance et la précision d'un beau moulage de fonderie ; on aurait dit qu'il était le résultat d'une coulée de métal, mais d'un métal doux aux reflets faibles et lustrés, comme un alliage de cuivre et d'aluminium ; la couleur de sa peau se mariait harmonieusement avec le brun-châtain de sa chevelure ; sous le soleil les mèches de cheveux en bataille renvoyait des reflets allant du brun à l'or, et ses yeux complétaient ces couleurs comme une partie du moulage dont la brillance, qui n'avait pas été estompé, semblait durement lustrée : ses yeux étaient le vert sombre et profond de la lumière se reflétant sur le métal.

Son regard était baissé sur elle et il arborait une expression légèrement souriante ; ce n'était pas l'expression de la découverte, mais celle de la contemplation familière, comme si lui aussi était en train de voir le “longuement-attendu” et le “sans-l'ombre-d'un-doute”.

C'était son monde à elle, se dit-elle, c'était comme cela que les hommes devaient êtres et devait faire face à leur existence et à tous le reste ; toutes les années de laideur et de lutte n'étaient que la plaisanterie absurde d'un inconnu. Elle lui sourit, comme à un partenaire de conspiration, en soulagement, en délivrance, en moquerie radieuse, pour toutes les choses qu'elle n'aurait plus jamais à considérer comme importantes. Il lui rendit son sourire, c'était le même sourire que le sien, comme s'il ressentait ce qu'elle ressentait et qu'il savait ce qu'elle voulait dire.

— Nous n'aurions jamais dû prendre tout cela au sérieux, n'est-ce pas ? dit-elle, presque en chuchotant.

— Non, jamais.

Puis, sa conscience lui revenant pleinement, elle réalisa que cet homme lui était totalement étranger.

Elle essaya de s'écarter de lui, mais ce ne fut qu'un léger mouvement de sa tête sur l'herbe dont elle ressentit le contact sous ses cheveux. Elle tenta de se lever.

Une soudaine douleur lui parcourant le dos la retint violemment au sol.

— Ne bougez pas, Mademoiselle Taggart. Vous êtes blessée.

— Vous me connaissez ? sa voix s'était faite dure et impersonnelle.

— Ça fait bien des années que je vous connais.

— Vous ai-je connu ?

— Oui, je pense bien.

— Quel est votre nom ?

— John Galt.

Elle le regarda sans bouger.

— Pourquoi êtes-vous effrayée.

— Parce que j'y crois.

Il sourit, comme s'il saisissait parfaitement une pleine confession de la signification qu'elle attachait à son nom ; le sourire était porteur de l'acceptation du défi lancé par un adversaire, et l'amusement d'un adulte contemplant l'enfant se mentant à lui-même.

C'était comme si elle était en train de revenir à elle après un *crash* qui avait réduit en pièce plus qu'un avion. Elle ne pouvait rassembler les pièces à cet instant, elle ne pouvait se souvenir des choses qu'elle avait connues à propos du nom de cet homme, elle savait seulement qu'il signifiait un vide obscur qu'elle aurait à remplir lentement. Elle ne pouvait le faire maintenant, cet homme avait une présence trop aveuglante, comme un spot de lumière qui ne lui laisserait pas voir les formes s'éparpiller aux abords de l'obscurité.

— Etait-ce vous que j'étais en train de suivre ? demanda-t-elle.

— Oui.

Elle regarda lentement autour d'elle. Elle était allongée dans l'herbe d'un pré au pied d'un a-pic de granite qui tombait depuis une hauteur de plusieurs centaines de mètres depuis le ciel bleu. De l'autre coté du pré, quelques roches escarpés, des pins et les feuilles scintillantes de bouleaux masquaient l'espace qui s'étendait jusqu'au mur lointain des montagnes qui encerclaient l'endroit. Son avion n'était pas en pièces–il était là, à quelques mètres, posé sur l'herbe, à plat sur son ventre. Il n'y avait pas d'autre avion en vue, aucune structure, aucun indice signalant une habitation.

— Qu'est-ce que c'est que cette vallée ? demanda-t-elle.

Il sourit :

— Le “Terminus Taggart”.

— Que voulez-vous dire?

— Vous verrez.

Une légère impulsion, tel le recul d’une entité antagoniste, lui fit vouloir s’assurer de la force qui lui restait encore. Elle pouvait bouger ses bras et ses jambes ; elle pouvait relever la tête ; elle ressentait une douleur comme un coup de poignard lorsqu’elle tentait de reprendre profondément sa respiration ; elle vit un fin filet de sang courant le long de ses bas.

— Est-ce que l’on peut sortir de cet endroit ? demanda-t-elle.

Sa voix était devenue plus sérieuse, mais le regard des yeux vert-métal était un sourire :

— En fait… non. Temporairement… oui.

Elle fit un mouvement pour se lever. Il se pencha pour l’y aider, mais elle rassembla ses efforts et, d’une rapide secousse, elle se glissa hors de sa prise, luttant pour se lever.

— Je crois que je peux… commença-t-elle à dire, avant de retomber contre lui au moment où ses pieds reposèrent à plat sur le sol–une douleur aigue remontant depuis sa cheville lui fit savoir qu’elle ne la supporterait pas. Il la porta dans ses bras et sourit.

— Non, vous ne le pouvez pas, Mademoiselle Taggart. fit-il avant de commencer à marcher à travers le pré.

Elle demeura immobile, ses bras accrochés à lui, sa tête reposant sur son épaule, et elle se dit : « Juste pour un petit moment… pendant que ça dure… il n’y-a pas de mal à se rendre complètement… à tout oublier et à se permettre de ressentir… Quand en avait elle déjà fait l’expérience, auparavant ? »

Elle se demanda : il y avait eu un moment où ces mots avaient été les siens, en songe, mais elle ne parvenait pas à s’en souvenir maintenant. Elle l’avait connu, une fois, ce sentiment de certitude, de finalité, de *l’atteint*, de ce qui n’avait pas à être remis en question. Mais c’était quelque chose de nouveau, que de se sentir protégée, et de penser que c’était bien d’accepter la protection, de se rendre ; bien, parce que cette sensation particulière de sécurité n’était pas de la protection contre le futur, mais contre le passé, pas la protection d’être épargnée de la bataille, mais de l’avoir gagnée, pas une protection accordée à sa faiblesse, mais à sa force… Consciente avec une intensité anormale de la pression des mains de cet homme contre son

corps, des mèches or et cuivre de ses cheveux, les ombres de ses cils sur la peau de son visage, à quelques centimètres du sien, elle se demanda vaguement : « Protégée de quoi ?... c'est lui qui était l'ennemi… était-ce lui ?... Pourquoi ?... »

Elle ne le savait pas, elle ne parvenait pas à y penser maintenant. Cela lui demanda un effort de se souvenir qu'elle avait eu un but et un motif, il y avait encore quelques heures. Elle se força à en reprendre conscience.

— Saviez-vous que j'étais en train de vous suivre ?

— Non.

— Où est votre avion ?

— Sur la piste d'atterrissage.

— Mais où est la piste d'atterrissage ?

— De l'autre côté de la vallée.

— Il n'y avait pas de piste d'atterrissage dans cette vallée, lorsque j'ai regardé en bas. Il n'y avait même pas de pré. Comment est-il arrivé là ?

Il lança un regard en direction du ciel.

— Regardez attentivement. Est-ce que vous voyez quelque chose, en l'air.

Elle laissa sa tête retomber en arrière et regarda bien à la verticale dans le ciel, ne voyant rien d'autre que le bleu paisible du matin. Au bout d'un moment, elle distingua quelques traînées d'air qui tremblait.

— Turbulences d'air chaud. dit-elle.

— Rayons réfracteurs. répondit-il, « Le fond de la vallée que vous avez vu est un sommet de montagne a 2.400 mètres d'altitude qui se situe à huit kilomètres d'ici. »

— Un… quoi ?

— Un sommet qu'aucun aviateur ne choisirait jamais pour y atterrir. Ce que vous avez vu est sa réflexion projetée au dessus de cette vallée.

— Comment ?

— De la même manière qu'un mirage peut apparaître dans le désert : une image renvoyée depuis une couche d'air chaud.

— Comment ?

— A l'aide d'un écran de rayons imaginés pour protéger de n'importe quoi, excepté d'un courage tel que le votre.

— Qu'est-ce que vous voulez dire ?

— Je n'aurais jamais pensé qu'un avion aurait tenté de descendre jusqu'à moins de 700 pieds du sol. Vous avez touché

l’écran de rayons. Certains de ces rayons sont capables d’anihiler le magnétisme d’un moteur éléctrique ou d’un alternateur. Et bien, c’est la deuxième fois que vous me battez : je n’ai jamais été suivi non plus.

— Pourquoi utilisez-vous cet écran ?

— Parce que cet endroit est une propriété privée qui doit le rester.

— Qu’est-ce que c’est que cet endroit ?

— Je vais vous le montrer, maintenant que vous êtes ici, Mademoiselle Taggart. Je répondrai à vos questions après que vous l’ayez vu.

Elle demeura silencieuse. Elle réalisa qu’elle avait posé des questions à propos de tout, mais aucune à propos de lui. C’était comme s’il était un entier unique, saisi par le premier regard qu’elle avait posé sur lui, tel une sorte d’absolu irréductible, tel un axiome qui ne réclamait aucune explication supplémentaire, comme si elle savait tout de lui par le fait d’une perception directe, et ce qui l’attendait maintenant n’était guère qu’un travail d’identification de ses connaissances acquises.

Il était en train de la porter le long d’un chemin étroit et sinueux qui descendait vers le fond de la vallée. Sur les pentes autour d’eux, les grandes pyramides sombres des sapins de Douglas se dressaient, immobiles, systématiquement droites et avec une simplicité masculine, tels des sculptures réduites à une forme essentielle, et elles luttaient contre le travail de dentelle féminin, complexe et exagérément détaillé des feuilles des bouleaux qui tremblaient au soleil.

Les feuilles laissaient les rayons du soleil filtrer pour effectuer des mouvements de balayage sur ses cheveux, et en travers de leurs deux visages. Elle ne pouvait voir ce qui se trouvait en bas, au-delà des courbes du chemin. Elle ramena son regard vers son visage. Il lui adressait un regard, de temps à autre. Au début, elle détourna le sien, comme si elle se faisait surprendre.

Puis, comme si elle l’apprenait de lui, elle soutint son regard chaque fois qu’il choisit de baisser le sien vers elle ; sachant qu’il savait ce qu’elle éprouvait et qu’il ne cherchait pas à lui cacher la signification du sien.

Elle savait que son silence exprimait la même confession que la sienne. Il ne la tenait pas de cette manière impersonnelle avec laquelle un homme transporterait une femme blessée. C’était une étreinte, même si elle n’en percevait aucune suggestion ; elle le

sentait seulement en vertu de la certitude que son corps tout entier avait conscience de tenir le sien.

Elle entendit le bruit d'une cascade avant d'en voir le filet fragile qui tombait en bandes scintillantes et irrégulières depuis les corniches. Le son lui en parvint sous la forme de légers battements résonnant dans son esprit, léger rythme qui ne semblait pas être plus bruyant qu'une mémoire retournant des souvenirs ; mais ils la dépassèrent et le bruit persista ; elle écoutait le bruit de l'eau, mais un autre son se fit plus clair, montant en intensité, pas dans son esprit, mais depuis quelque part au milieu des feuilles. Le chemin tourna, et dans une soudaine éclaircie elle vit une petite maison sur une corniche, plus bas, avec un éclat de lumière sur la vitre d'une fenêtre ouverte. Sur le moment, quand elle sut quelle expérience lui avait une fois fait vouloir se résigner à accepter le présent immédiat–c'était arrivé durant une nuit dans un wagon poussiéreux de la *Comète*, lorsqu'elle avait entendu pour la première fois le thème du *Cinquième Concerto* de Halley–elle réalisa qu'elle était en train de l'entendre, qu'elle en entendait les accords clairs et assurés joués par quelqu'un doué d'un touché puissant et confiant.

Elle lui lança abruptement la question, comme si elle espérait le prendre au dépourvu pour jauger sa réaction :

— C'est le *Cinquième Concerto* de Richard Halley, on dirait ?

— Oui.

— Quand l'a-t-il écrit ?

— Pourquoi ne le lui demanderiez-vous pas vous-même ?

— Il est ici ?

— C'est lui qui est en train de le jouer. C'est sa maison.

— Oh…!

— Vous le renconterez plus tard. Il sera heureux de discuter avec vous. Il sait que ses œuvres sont les seuls disques que vous aimez écouter, le soir, quand vous êtes seule.

— Comment sait-il ça ?

— Je le lui ai dit.

L'expression de son visage fut comme une question qui aurait commencé par quelque chose comme : "Comment diable… ?" mais elle vit l'expression de ses yeux et elle rit, son rire donnant le son qui manquait au sens de son regard.

Elle ne pouvait rien remettre en question, pensa-t-elle, elle ne

pouvait douter, pas maintenant ; pas avec le son de cette musique là s'élevant triomphalement depuis à travers les feuilles détrempées par le soleil, la musique de la délivrance, jouée comme elle avait été faite pour être jouée, telle que son esprit avait lutté pour l'entendre dans un wagon battant la mesure selon le tempo des roues battues–c'était ça que son esprit avait *vu*, cette nuit là–cette vallée et le soleil matinal et… Et ensuite elle eut un instant le souffle coupé, parce que le chemin avait tourné, et que depuis la hauteur d'une corniche ouverte et sans muret elle vit la ville sur le plancher de la vallée.

Ce n'était pas une ville, seulement un groupe de maisons éparpillées au hasard, depuis le fond de la vallée jusqu'aux étapes en altitude des montagnes qui continuaient de s'élever au-dessus de leurs toitures, les confinant à l'intérieur d'un cercle abrupt et infranchissable.

Elles étaient des maisons, petites et récentes, avec des formes nues et angulaires dont les vitres des larges fenêtres renvoyaient des reflets de soleil. Plus loin encore, quelques structures paraissaient plus hautes, et les volutes de faibles fumées suggéraient une zone industrielle. Mais tout près devant elle, s'élevant depuis une mince colonne de granite posée sur une corniche plus basse, et situé sous la ligne horizontale de son champ de vision, l'aveuglant de son éclat qui faisait pâlir les couleurs de tout le reste, se dressait un symbole du dollar d'environ un mètre de hauteur, fait d'or massif. Il était comme suspendu dans les airs au-dessus de la ville, comme s'il s'agissait d'un blason, sa marque commerciale, son phare ; et il captait les rayons du soleil tel une sorte de transmetteur d'énergie, pour les renvoyer dans l'air comme une bénédiction éclatante au-dessus des toits.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? s'écria-t-elle en pointant un doigt en direction du symbole.

— Oh, c'est une plaisanterie très personnelle de Francisco.

— Francisco… comment ? fit-elle d'une voie basse, en augurant de la réponse.

— Francisco d'Anconia.

— Il est ici aussi ?

— Il le sera, d'un jour à l'autre, maintenant.

— Qu'est-ce que vous voulez dire par sa "plaisanterie" ?

— Il a offert ce symbole comme cadeau d'anniversaire au propriétaire des lieux. Et depuis nous l'avons tous adopté comme

notre emblème. Nous en avons aimé l'idée.

— Ne serait-ce pas vous, le propriétaire de ces lieux ?

— Moi ? Non.

Il lança un coup d'œil au pied de la corniche et ajouta, en pointant du doigt.

— Le voila, le propriétaire des lieux, là, qui s'avance vers nous.

Une voiture s'était arrêtée à la fin d'une route de terre, en bas, et deux hommes montaient le long du chemin en se précipitant. Elle ne pouvait distinguer leurs visages ; l'un d'eux était mince et grand, l'autre plus petit, plus musclé. Elle les perdit de vue derrière les lacets du chemin tandis qu'il s'avançait vers eux en la portant toujours. Elle les rencontra lorsqu'ils émergèrent tout à coup depuis derrière un angle rocheux situé à quelques pas. La vision de leurs faciès la saisit avec la soudaineté d'une collision.

— Et bien ça par exemple ! dit l'homme musclé qu'elle ne connaissait pas, en la regardant fixement.

Elle fixait du regard la grande silhouette distinguée de son compagnon : c'était Hugh Akston.

Ce fut Hugh Akston qui parla le premier, en lui adressant une courbette accompagnée d'un sourire de bienvenue.

— Mademoiselle Taggart, c'est la première fois que quelqu'un me prouve que j'avais tort ; je n'aurais jamais pu imaginer–lorsque je vous ai dit que vous ne *le* trouveriez pas–que la prochaine fois que je vous rencontrerais, vous vous trouveriez dans ses bras.

— Dans les bras de qui ?

— Comment ça ? De l'inventeur du moteur.

Elle en eut le souffle coupé et en ferma les yeux ; ceci était une association d'idée dont elle savait qu'elle *aurait dû* la faire. Lorsqu'elle rouvrit les yeux, elle était en train de regarder Galt. Il était souriant, familièrement, avec dérision, comme s'il savait tout à fait ce que cela signifiait pour elle.

— Vous auriez été bien avancée si vous vous étiez rompu le cou ! lâcha l'homme musclé avec autorité, et avec la colère de l'inquiétude qui était presque de l'affection, « Quelle cascade pour débarquer ici… pour une personne qui aurait été unanimement admise si elle avait tout simplement choisi de passer par *la porte de devant*, comme tout le monde ! »

— Mademoiselle Taggart, puis-je vous présenter Midas Mulligan ? dit Galt.

— Oh. fit elle d'une voix faible, avant de rire ; les ressources pour s'étonner encore commençaient à lui manquer.

— Croyez-vous que je suis morte dans cet accident d'avion… et que tout cela est une "autre sorte d'existence" ?

— *C'est* une autre sorte d'existence. fit Galt, « Mais pour ce qui concerne la mort, est-ce que cela ne vous semblerait pas plutôt être le contraire ? »

— Oh oui, fit-elle, « oui… »

Elle adressa un sourire à Mulligan.

— Où se trouve "la porte de devant" ?

— Ici. répondit-il en pointa un doigt droit vers son front.

— J'ai perdu la "clé". dit-elle simplement, sans aucune forme de ressentiment, « J'ai perdu *toutes* les clés, là, maintenant. »

— Vous les trouverez. Mais, *bordel*, qu'est-ce que vous fichiez dans cet avion ?

— J'étais en train de le suivre.

— Lui ? il pointa un doigt en direction de Galt.

— Oui.

— Vous avez de la chance d'être en vie ! Etes-vous salement amochée ?

— Je ne pense pas.

— Vous aurez à répondre à quelques questions, une fois qu'ils vous auront rafistolé.

Il lui tourna le dos abruptement, et se remit en route pour redescendre vers sa voiture en marchant au devant du petit groupe, puis il retourna la tête pour adresser un regard à Galt.

— Bon, et bien qu'est-ce qu'on fait, maintenant ? Il y-a là une chose contre laquelle on ne s'était pas préparé : le premier *briseur de grêve*.

— Le premier… quoi ? demanda-t-elle.

— Laissez tomber. coupa Mulligan, puis il ramena son regard sur Galt.

— Qu'est-ce qu'on fait ?

— Ce sera à moi de m'en occuper. dit Galt, « J'en serai responsable. Vous, vous prenez Quentin Daniels. »

— Oh, il n'est pas du tout un problème. Il n'a besoin de rien d'autre que de se familiariser avec les lieux. Il a l'air de connaître tout le reste.

— Oui. Il a pratiquement fait tout le chemin par lui-même.

Il la vit en train de l'observer avec étonnement, et dit :

— Il y a une chose à propos de laquelle je dois vous

remercier, Mademoiselle Taggart : vous m'avez adressé un compliment, lorsque vous avez choisi Quentin Daniels pour suivre mes recherches. Il était un candidat plausible, en effet.

— Où est-il ? demanda-t-elle, Est-ce que vous allez me dire ce qui s'est passé ?

— Pourquoi, Midas nous a retrouvés au bord de la piste d'atterrissage, puis il m'a ramené jusque chez moi, et il a pris Daniels avec lui. J'étais en train de les rejoindre pour le petit déjeuner, mais j'ai vu votre avion en train de plonger en direction de ce pré. J'étais celui qui se trouvait au plus près de la scène.

— On est arrivé ici aussi vite qu'on a pu. fit Mulligan, « Je me suis dit que celui là, il méritait bien de se tuer… et peu importe qui ça pouvait être qui était dans cet avion là. J'aurais jamais cru que c'était l'une des deux seules personnes au monde que j'*exempterais.* »

— Qui est l'autre ? demanda-t-elle.

— Hank Rearden.

Elle tressaillit ; ce fut comme un coup qui lui était arrivé depuis une autre grande distance.

Elle se demanda pourquoi il lui sembla que Galt l'avait regardé avec insistence et qu'elle avait, elle aussi, remarqué un bref changement d'attitude dans l'expression de son visage, un changement trop bref pour être définissable.

Ils étaient arrivés à la voiture. C'était une Hammond décapotable dont la capote avait été ouverte, l'un des modèles les plus chers de la gamme, âgée de quelques années, mais dont l'état de conservation avait été maintenu proche du neuf par son propriétaire soigneux.

Galt la plaça précautioneusement sur la banquette arrière tout en maintenant sa tête dans son bras replié. Elle ressentait une douleur poignardante de temps à autre, mais elle n'avait pas assez d'attention à lui accorder. Elle observa les maisons de la ville, au loin, et Mulligan appuya sur le bouton du démarreur et fit s'ébranler en avant la voiture qui dépassa le symbole du dollar ; et un rayon doré lui toucha les yeux lorsqu'il lui balaya le front.

— Qui est le propriétaire de cet endroit ? demanda-t-elle.

— C'est moi. fit Mulligan.

— Qui est-il, ici ? demanda-t-elle encore en désignant Galt.

Mulligan émit un petit rire bref.

— Il travaille juste ici.

— Et vous, Docteur Akston ? demanda-elle.

Il jeta un coup d'œil à Galt.

— Je suis l'un de ses deux *pères*, Mademoiselle Taggart. Celui qui ne l'a pas trahi.

— Oh ! fit-elle, tandis qu'une autre association d'idées prenait place, « Votre "troisième élève". »

— C'est bien ça.

— Le deuxième aide-comptable ! marmona-t-elle tout à coup.

— Qu'est-ce que c'est que ça ?

— C'est comme ça que le docteur Stadler l'appelait. C'est ce que le docteur Stadler m'a dit penser de ce que "son troisième élève" était devenu.

— Il m'a surestimé. dit Galt, Je suis bien moins que ça, selon son échelle de valeurs, tout comme selon de celle de son monde.

La voiture avait bifurqué sur une voie s'élevant vers une maison isolée, qui se dressait sur une plateforme rocheuse dominant la vallée. Elle vit un homme descendre un chemin à pieds au-devant d'eux, en se pressant en direction de la ville. Il portait un bleu de travail et avait une cantine à la main. Il y avait quelque chose de légèrement familier dans sa démarche abrupte et rapide. Tandis que la voiture le dépassa, elle eut juste le temps d'entrevoir son visage… et elle gesticula vers l'arrière de la voiture, sa voix s'élevant pour devenir des cris provoqués par la douleur que lui avait coûté ces mouvements, et aussi à cause du choc de la vision :

— Oh, arrêtez ! Stop ! Ne le laissez pas partir !

C'était Ellis Wyatt.

Les trois hommes rirent, mais Mulligan arrêta la voiture.

— Oh… fit-elle benoîtement, avec une attitude d'excuse, lorsqu'elle réalisa qu'elle avait oublié qu'elle se trouvait dans un endroit duquel Wyatt ne disparaîtrait pas.

Wyatt était en train de courir vers eu : il l'avait reconnu aussi.

Lorsque qu'il posa une main sur la carrosserie de la voiture pour s'aider à s'arrêter, elle vit le visage et le sourire jeune et triomphant qu'elle n'avait vu qu'une seule fois auparavant, sur le quai de la *Jonction Wyatt*.

— Dagny ! Vous aussi, finalement ? L'une d'entre nous ?

— Non, intervint Galt, « Mademoiselle Taggart est une naufragée. »

— Quoi ?

— L'avion de Mademoiselle Taggart s'est écrasé. Tu ne l'as

pas vu ?

— Ecrasé… ici ?

— Oui.

— J'ai bien entendu un avion, mais je…

Son expression étonnée se transforma en un sourire désolé, amusé et amical.

— Je vois. Oh, *bordel*, Dagny, c'est absurde !

Elle était en train de le regarder, impuissante, incapable de faire le lien entre le passé et le présent. Et avec un certain désespoir–comme quelqu'un qui aurait voulu dire à un ami décédé, en rêve, les mots qu'il aurait voulu lui dire alors qu'il était encore en vie–elle dit, tout en entendant encore un téléphone qui avait sonné en vain, il y-avait presque deux ans, les mots qu'elle avait souhaité dire si j'amais elle l'appercevait encore :

— J'ai… j'avais essayé de vous joindre.

Il eut un sourire de gentillesse.

— Nous avons toujours essayé de *vous* joindre, depuis, Dagny. …Je vous verrai ce soir. Ne vous inquiétez pas, je ne vais pas disparaître… et vous non plus, je pense.

Il fit un signe de la main aux autres et s'en retourna en faisant balancer sa cantine. Elle leva les yeux en l'air tandis que Mulligan fit s'ébranler la voiture, et elle vit les yeux de Galt qui la regardaient attentivement. L'expression du visage de Dagny se fit plus dure, comme si elle admettait ouvertement la peine et le défi de la satisfaction que cela pourrait lui procurer.

— D'accord, fit-elle, Je crois que je vois bien le choc de la découverte sur lequel vous comptez avec votre démonstration.

Mais il n'y eut ni cruauté ni pitié sur son visage, seulement l'attitude neutre exprimant la justice.

— Notre première règle, ici, Mademoiselle Taggart, répondit-il, « est que l'on doit toujours apprendre à voir les choses *par soi-même*. »

La voiture s'arrêta devant une maison isolée, elle avait été construite en blocs de granite, mais de grandes baies vitrées occupaient la plupart de la place où auraient dû se trouver les murs de sa façade.

— Je vais fair venir le docteur, dit Mulligan en repartant en voiture tandis que Galt la porta encore pour gravir l'allée qui menait à l'entrée.

— Votre maison ? demanda-t-elle.

— La mienne. répondit-il en faisant s'ouvrir la porte d'un léger coup de pied.

Il lui fit franchir le seuil pour pénétrer directement dans l'espace miroitant de son salon, où des rayons de soleil venaient frapper les murs de pin lustrés. Elle vit quelques meubles faits à la main, un plafond fait de poutres nues, un passage vouté ouvert sur la cuisine, et l'étonnante vision d'ustensiles chromés posés sur un four électrique ; l'endroit avait la simplicité primitive de la cabane d'un trappeur, mais tout ce qui s'y trouvait semblait avoir été réduit à cette simplicité essentielle que promet un futur de “super-technologie”.

Il la porta à travers les rayons de soleil jusqu'à une petite chambre d'amis, et la déposa sur un lit. Elle remarqua une fenêtre ouverte sur une longue pente de roche en espaliers, avec des pins qui partaient en direction du ciel. Elle remarqua de petits traits qui ressemblaient à des inscriptions sculptées dans le bois des murs, quelques lignes éparpillées qui semblaient avoir été inscrites par des mains différentes ; elle ne parvint pas à en distinguer les mots. Elle remarqua une autre porte laissée entrouverte ; elle menait à sa chambre.

— Suis-je une invitée, ici, ou une prisonnière ? demanda-t-elle.

— Cela va dépendre de votre choix, Mademoiselle Taggart.

— Je ne peux pas faire de choix lorsque j'ai affaire à un étranger.

— Mais ce n'est pas le cas. N'avez-vous pas vous-même baptisé de mon nom une ligne ferroviaire ?

— Oh !... Oui…

Ce fut la petite secousse d'une autre association d'idées qui prenait place.

— Oui, Je…

Elle était en train de regarder la grande silouhette avec les cheveux clairsemés de soleil, avec le sourire réprimé dans ses yeux perçants et dépourvus de pitié–elle était en train de revoir le combat qu'elle avait mené pour construire sa *Ligne*, et le jour d'été ensoleillé du premier train–elle était en train de se dire que si un personnage pouvait servir d'emblème à cette *Ligne*, c'était celui qui se trouvait en face d'elle à cet instant.

— Oui… Je l'ai fait…

Puis se souvenant du reste, elle ajouta:

— Mais ce nom que j'ai choisi était celui d'un ennemi.

Il sourit.

— C’est là la contradiction que vous aurez à résoudre tôt ou tard, Mademoiselle Taggart.

— C’était vous… n’est-ce pas–?... qui avez détruit ma *Ligne*…

— Pourquoi, non. C’est la contradiction qui est en cause.

Elle ferma les yeux ; après un instant, elle demanda :

— De toutes ces histoires que j’ai entendues à propos de vous… lesquelles étaient vraies ?

— Toutes.

— Est-ce vous qui les avez répandu ?

— Non. Pourquoi faire ? Je n’ai jamais souhaité devenir un nom populaire.

— Mais vous n’ignorez pourtant pas que vous êtes devenu une légende ?

— Non.

— Le jeune inventeur de la Twentieth Century Motor Company est la vraie partie de la légende, n’est-ce pas ?

— Celle qui, concrètement, est *vraie*… oui.

Elle ne pouvait le dire avec indifférence ; il y avait toujours ce ton au souffle coupé, et cette intensité ramenée presque au niveau du chuchotement, lorsqu’elle demanda :

— Le moteur… le moteur que j’ai trouvé… c’était vous qui l’aviez fait ?

— Oui.

Elle ne put prévenir la secousse d’impatience qui lui fit soudainement relever la tête.

— Le secret de la transformation de l’énergie… commença-t-elle, puis s’interrompit.

— Je pourrais vous le dire en une quinzaine de minutes. dit-il en réponse à la prière désespérée qu’elle n’avait pas prononcé, « mais il n’y a aucune force au monde qui pourrait me forcer à le dire. Si vous comprenez ça, vous comprendrez tout ce qui vous surprend. »

— Cette nuit là… il y-a douze ans… une nuit de printemps lors de laquelle vous avez quitté un rassemblement de six mille meurtriers… cette histoire est vraie, n’est-ce pas ?

— Oui.

— Vous leur avez dit que vous “stopperiez le moteur du monde”.

— J’ai bien dit cela, en effet.

— Et qu'avez-vous fait ?

— Je n'ai rien fait du tout, Mademoiselle Taggart. Et c'est cela, la plus grande partie de mon secret.

Elle le considéra silencieusement pendant un long moment. Il demeurait à la même place et attendait, comme s'il pouvait lire dans ses pensées.

— Le "destructeur"… fit-elle sur un ton de perplexité et d'impuissance.

— …"la créature la plus diabolique qui ait jamais existé", fit-il en utilisant le ton de la citation, et elle reconnut ses propres mots, « "l'homme qui est en train de siphoner les cerveaux du monde". »

— Jusqu'à quel point étiez-vous en train de me surveiller, demanda-t-elle, « et pendant combien de temps. »

Ce ne fut que l'instant d'une pause, ses yeux ne cillèrent pas, mais il lui sembla déceler un *stress* dans son regard, comme s'il s'agissait d'une conscience particulière de la voir, et elle saisit le son d'une intensité particulière dans sa voix, lorsqu'il répondit calmement :

— Durant des années.

Elle referma les yeux, se détendit et abandonna. Elle éprouvait une étrange indifférence empreinte de légerté, comme si soudainement elle ne désirait rien d'autre que le confort de se rendre à l'impuissance.

Le docteur qui arriva était un homme aux cheveux gris avec un visage ordinaire et pensif, et des manières fermes, confiantes et discrètes.

— Mademoiselle Taggart, puis-je vous présenter le docteur Hendricks ? fit-Galt.

— N'êtes-ce pas le docteur Thomas Hendricks ? s'écria-t-elle avec les manières simples d'une enfant ; le nom était celui d'un grand chirurgien qui s'était retiré et avait disparu il y avait six ans.

— Oui, bien sûr. dit Galt.

Le docteur Hendricks lui sourit en réponse.

— Midas m'a expliqué que Mademoiselle Taggart devait être traitée pour un choc ; fit-il, « pas pour celui qu'elle endure, mais pour ceux *à venir*. »

— Je vous laisserai vous charger de ça. fit Galt, « Moi, pendant ce temps là, je vais aller à la supérette chercher ce qu'il faut pour le petit déjeuner. »

Elle observa la rapidité efficace du travail du docteur Hendricks tandis qu'il était en train d'examiner ses blessures. Il avait apporté avec lui un objet qu'elle n'avait jamais vu auparavant : c'était une machine à rayons X portable. Elle apprit qu'elle s'était cassé le cartilage de deux côtes, qu'elle s'était foulé une cheville, qu'elle s'était arraché des morceaux de peau d'un genou et d'un coude, et enfin qu'elle avait quelques hématomes un peu partout sur le corps. Pendant que les mains rapides et compétentes du docteur Hendricks appliquèrent les bandages et les dentelles de ruban, elle eut l'impression que son corps était un moteur inspecté par un expert en mécanique, et qu'aucun autre soin n'était nécessaire.

— Je vous recommenderais de rester alitée, Mademoiselle Taggart.

— Oh, non ! Si je fais attention et que je me déplace lentement, j'irai bien comme ça.

— Vous devriez vous reposer.

— Croyez-vous que je le peux ?

Il sourit.

— J'imagine que non.

Elle s'était rhabillée lorsque Galt revint. Le docteur Hendricks l'informa en détail de sa condition, et ajouta :

— Je reviendrai la voir demain.

— Merci. dit Galt, « Envoyez-moi votre facture. »

— Certainement pas ! fit-elle avec indignation, « Je la payerai moi-même. »

Les deux hommes se regardèrent avec amusement, comme s'ils venaient d'assister aux vantardises d'un mendiant.

— Nous verrons cela plus tard. dit Galt.

Le docteur Hendricks prit congé, et elle essaya de se mettre debout, claudiquant, se tenant aux meubles pour ne pas tomber. Galt la saisit à bras-le-corps et la porta jusqu'à la cuisine où il la plaça sur une chaise à coté des couverts pour deux personnes qui venaient d'êtres mis.

Elle prit conscience qu'elle avait faim, à la vue de la cafetière dont l'eau était en train de bouillir sur la plaque, des deux verres de jus d'orange et des lourdes assiettes de potterie blanche qui brillaient au soleil, sur le plateau poli de la table.

— Quand avez-vous dormi et mangé, pour la dernière fois ? lui demanda-t-il.

— Je ne sais pas… j'ai pris un dîner dans le train en

compagnie de…

Elle secoua la tête avec un amusemement aigre et impuissant : « avec le clochard », pensait-elle à haute voix, sur le ton désespéré de la supplication pour la fuite d'un vengeur qui ne poursuivrait pas ni ne serait retrouvé ; le vengeur qui se trouvait assis en face d'elle, de l'autre côté de la table, et qui était en train de boire un jus d'orange.

— Je ne sais pas… ça semble s'être passé à des siècles et à des continents d'ici.

— Comment s'est il trouvé que vous ayez pu me suivre?

— J'ai atterri à l'aéroport d'Afton juste au moment où vous étiez en train d'en décoller. L'homme, là-bas, m'a dit que Quentin Daniels était parti avec vous.

— Je me souviens de votre avion en train d'effectuer ses virages d'approche. Mais ça s'est passé à un moment ou j'étais à cent lieues de penser à vous. Je croyais que vous étiez en train d'arriver par le train.

Elle demanda, en le regardant bien droit dans les yeux :

— Comment vous attendez-vous à ce que je comprenne ça ?

— Quoi ?

— Que c'était seulement *à ce moment là* que vous étiez "à cent lieues de penser à moi".

Il soutint son regard ; elle vit le léger mouvement qu'elle avait déjà relevé comme étant typique de lui : ce mouvement de sa bouche orgueilleusement intraitable qui formait une courbe suggérant un léger sourire.

— Comprenez-le comme vous voulez. répondit-il.

Elle laissa s'écouler un instant pour souligner sa décision d'afficher une expression sévère, puis elle ajouta froidement, sur le ton accusateur réservé à un ennemi :

— Vous saviez que j'étais en train de voyager en train pour me rendre chez Quentin Daniels ?

— Oui.

— Vous vous êtes dépêché d'arriver avant moi dans le but de ne pas me laisser le voir ? Dans le but de me battre… en sachant pertinemment quelle sorte de désapointement cela m'occasionnerait ?

— Bien sûr.

Ce fut elle qui regarda ailleurs et demeura silencieuse. Il se leva pour préparer le reste de leur petit déjeuner. Elle l'observa tandis qu'il s'affairait devant la cuisinière, en train de toaster le pain, de faire frire les oeufs et le *bacon*. Il y-avait une aisance

décontracté suggérant la compétence dans sa manière de travailler, mais il s'agissait d'une compétence relevant d'une autre profession ; ses mains se déplaçaient avec la précision et la rapidité de celles d'un ingénieur manipulant des leviers sur un pupitre de commande. Elle se souvint tout à coup où elle avait déjà vu un expert en train d'accomplir une performance absurde.

— Est-ce cela que vous avez appris du docteur Akston ? demanda-t-elle en désignant la cuisinière.

— Ça, entre autres choses.

— Vous a-t-il appris à passer votre temps… *votre* temps !– elle ne put empêcher le soupir d'indignation d'interrompre sa voix–« à ce *genre* de travail ? »

— J'ai passé du temps à accomplir des tâches de bien moindre importance.

Lorsqu'il posa l'assiette devant elle, elle demanda :

— Où avez-vous trouvé cette nourriture ? Ont-ils une supérette, ici ?

— La meilleure du monde. Elle est dirigée par Lawrence Hammond.

— Quoi ?

— Lawrence Hammond, des automobiles Hammond. Le *bacon* vient de la ferme de Dwight Sanders… Sanders, les avions. Les œufs et le beurre de chez le juge Narragansett… de la Cour supérieure de l'Etat de l'Illinois.

Elle regarda son assiette avec aigreur, presque comme si elle avait peur d'y toucher.

— C'est le petit déjeuner le plus cher que je n'ai jamais pris, si l'on prend en considération la valeur de l'heure de travail du cuisinier et celle de tous les autres.

— Oui… vu sous cet angle. Mais vu sous un autre, c'est le petit déjeuner le moins cher que vous n'ayiez jamais mangé… parce qu'aucune partie de celui-ci n'a servi à alimenter les *pillards,* qui vous le feraient payer durant des années et des années, pour finalement vous laisser crever de faim, au bout du compte.

A l'issue d'un long silence, elle demanda simplement, presque à regret :

— Qu'est-ce que vous faites de toutes de vos journées, ici ?

— Nous *vivons.*

Elle n'avait jamais entendu ce mot être prononcé avec autant de réalité contenue dans sa signification.

— Quel est votre travail ? demanda-t-elle, « Midas Mulligan a juste dit que vous “travaillez” ici. »

— Je pense être un homme habile de mes mains.

— Habile de vos mains ?

— Je suis disponible chaque fois que quoique ce soit tourne mal avec n’importe laquelle de toutes nos installations… avec l’alimentation en électricité, plus particulièrement.

Elle était en train de le regarder ; puis, soudainement, elle se tira vers l’avant en regardant plus attentivement la cuisinière électrique, mais elle dut se laisser retomber sur sa chaise, stoppée dans son élan par la douleur.

Il émit un petit rire étouffé.

— Oui, c’est vrai… mais ne vous agitez pas comme ça, ou le docteur vous ordonnera de rester alitée.

— L’alimentation en électricité… dit-elle en s’étouffant, « l’alimentation en électricité… est assurée au moyen de votre moteur ? »

— Oui.

— Il est construit ? Il fonctionne ? Il est en train de fonctionner, là ?

— Il a cuit votre petit déjeuner.

— Je veux le voir !

Ne vous esquintez pas la santé pour regarder cette cuisinière. C’est juste une cuisinière tout à fait ordinaire, comme n’importe quelle autre, seulement elle coûte des centaines de fois moins cher à faire fonctionner. Et c’est tout ce que vous aurez la chance de voir, Mademoiselle Taggart.

— Vous m’avez promis de me faire découvrir cette vallée.

— Je vous la montrerai. Mais pas le générateur électrique.

— M’emmenerez-vous visiter cet endroit, maintenant, quand nous auront fini notre petit déjeuner ?

— Si vous voulez… et si vous êtes capable de vous déplacer.

— Je le suis.

Il se leva, alla jusqu’à un téléphone et composa un numéro.

— Allo, Midas ?... Oui… Il l’a fait ? Oui, elle va bien… Pourriez-vous me louer votre voiture pour la journée ?... Merci. Au tarif habituel… 25 *cents*… Pourriez-vous me la faire envoyer ?... Auriez-vous une sorte de canne, par hasard ? Elle en aura besoin… Ce soir ? Oui, ça ne devrait pas poser de problèmes. Nous y serons. Merci.

Il raccrocha. Elle le regarda avec incrédulité.

— Vous ai-je entendu dire que Monsieur Mulligan, dont la fortune est estimée à environ 200 millions de dollars–je crois–va vous demander “25 *cents*” pour avoir utilisé sa voiture ?

— C’est exact.

— Comment ça : n’aurait-il pu tout simplement vous l’offrir, par courtoisie ?

Il la considéra un moment, étudiant son visage, comme pour délibérément lui laisser voir l’amusement qu’il en tirait.

— Mademoiselle Taggart, fit-il finalement, « nous n’avons aucune loi dans cette vallée, aucune rêgle, aucune organisation formelle d’aucune sorte. Nous venons ici parce que nous voulons nous reposer. Mais nous avons certaines coutumes que nous observons tous, parce qu’elles relèvent de choses dont nous avons besoin de nous reposer. Donc, je dois vous avertir qu’il y a *un* mot qui est interdit dans cette vallée : le mot “donner.” »

— Je suis désolé, fit-elle, « Vous avez raison ».

Il se reversa une tasse de café et tendit un paquet de cigarettes dans sa direction. Elle sourit lorsqu’elle prit une cigarette : elle portait le symbole du dollar.

— Si vous ne vous sentez pas trop fatiguée, en fin d’après-midi, fit-il, « Mulligan nous a invité pour le dîner. Il aura invité d’autres personnes, je pense, que vous serez heureuse de rencontrer. »

— Oh, bien sûr ! Je ne serais pas trop fatiguée. Je pense que je ne me sentirai plus jamais fatiguée.

Ils étaient en train de finir leur petit déjeuner, quand elle vit la voiture de Mulligan s’arrêter devant la maison. Le chauffeur sauta du véhicule, courut jusqu’à la porte de la maison, et entra précipitamment dans la pièce, sans même s’interrompre pour sonner ou frapper à la porte. Cela lui prit un moment pour réaliser que le jeune homme impatient, essoufflé et échevelé était Quentin Daniels.

— Mademoiselle Taggart, s’écria-t-il en soufflant, « je suis désolé ! »

La culpabilité désespérée de sa voix contrastait avec l’expression de joyeuse excitation de son visage.

— Je n’ai jamais manqué à ma parole avant cela ! Il n’y a pas d’excuse pour cela, je ne peux pas vous demander de me pardonner, et je sais que vous ne le croiriez jamais, mais la vérité, c’est que j’ai… j’avais oublié !

Elle jeta un coup d’œil en direction de Galt.

— Je vous crois.
— J'ai complètement oublié que j'avais promis de vous attendre, j'ai tout oublié… jusqu'à il y a seulement quelques minutes, quand Monsieur Mulligan m'a raconté que vous vous étiez écrasée ici en avion, et alors là j'ai compris que c'était de ma faute, et si jamais quelque chose vous était arrivé… oh Dieu merci, comment vous sentez-vous ?
— Ça va. Ne vous inquiétez pas. Asseyez-vous.
— Je ne sais pas comment quelqu'un peut oublier un engagement. Je ne sais pas ce qui m'est arrivé.
— Moi je sais.
— Mademoiselle Taggart, j'ai travaillé là-dessus pendant des mois, sur cette hypothèse particulière, et plus j'y travaillais et moins il semblait y avoir d'espoir que ça puisse fonctionner. Je suis resté dans mon laboratoire, durant les deux derniers jours, à essayer de résoudre une équation mathématique qui semblait impossible. J'avais l'impression que j'allais mourir au pied de mon tableau… que je ne m'en remettrais pas. Il était tard dans la soirée, quand *il* est entré. Je crois que je ne l'ai même pas remarqué, pas vraiment. Il a dit qu'il voulait me parler, et je lui ai dit d'attendre un petit peu et il a fini d'entrer dans la pièce.

Je pense que j'ai dû oublier sa présence. Je ne sais pas combien de temps il est resté là, à me regarder, mais ce dont je me souviens c'est que tout à coup sa main est apparue dans mon champ de vision pour effacer du tableau tout ce que je venais d'écrire, et là il a écrit une courte équation. Et c'est après ça que je l'ai remarqué !

Puis alors, j'ai littéralement crié… parce que si ce n'était pas la réponse complète au problème du moteur, c'était une piste qui permettait de la trouver, une piste que je n'avais pas vu, que je n'avais même pas suspecté, mais je savais où elle menait ! Je me souviens bien que j'ai crié, “Comment pouviez-vous savoir ça ?...” Et là, il a répondu à ma question en pointant un doigt vers une photographie de votre moteur, “Je suis la personne qu'il l'a conçu dans le premier endroit où il fut conçu.”

Et c'est la dernière chose dont je me souviens, Mademoiselle Taggart… je veux dire, la dernière chose à propos de ma propre existence dont je me souvienne, parce qu'après ça, nous avons parlé à propos d'electricité statique, et de conversion d'énergie et du moteur.
— Nous n'avons fait que parler de physique sans interruption

depuis là bas jusqu'ici. intervint Galt.

— Oh, je m'en souviens, quand vous m'avez demandé si je voulais venir avec vous, fit Daniels, « si j'étais d'accord pour venir et ne jamais revenir, et de tout laisser tomber… Tout ? Abandonner un Institut mort qui est en train de s'effondrer pour laisser la place au retour de la jungle, abandonner mon avenir comme gardien de nuit–esclave par décret, d'abandonner Wesley Mouch et son *Décret 10-289,* et toutes les créatures sous-animales qui rampent sur le ventre et qui grognent qu'il n'y-a pas de choses telles que l'esprit !... Mademoiselle Taggart »–il rit d'exhultation–« il était en train de me demander si je voulais abandonner "tout cela" pour le suivre ! Il a fallut qu'il me le demande deux fois, je n'arrivais pas à le croire, au début, je ne pouvais pas croire qu'aucun être humain n'aurait besoin qu'on le lui demande, où aurait à y songer comme un "choix" à faire. Partir ? Mais j'aurais sauté depuis le haut d'un gratte-ciel, juste pour le suivre et l'entendre prononcer sa formule avant que l'on ne s'écrase tous les deux sur le sol ! »

— Je ne vous en veux pas. fit-elle, elle le regarda avec une légère mélancolie qui était presque de l'envie, « Et puis, vous avez respecté votre contrat. Vous m'avez bel et bien mené au secret du moteur. »

— Je vais être gardien de nuit ici aussi, fit Daniels en affichant un large sourire de bonheur. Monsieur Mulligan m'a dit qu'il me donnerait un travail de gardien de nuit à la centrale électrique. Et quand j'aurai appris, j'atteindrai le grade d'électricien. N'est-il pas un homme bon : Monsieur Mulligan ? C'est ce que je veux être, quand j'atteindrai son âge. Je veux me faire de l'argent. Je veux me faire des millions. Je veux en faire autant qu'il en a fait !

— Daniels !

Elle rit, en se souvenant de sa calme maîtrise de lui-même, de sa stricte précision, de la logique sévère de ce jeune scientifique qu'elle avait connu.

— Qu'est-ce qui vous arrive ? Où êtes-vous ? Est-ce que vous réalisez ce que vous êtes en train de dire ?

— Je suis ici, Mademoiselle Taggart… et ici, il n'y a pas de limites à ce qui est possible ! Je vais devenir le plus grand électricien du monde, et le plus riche ! Je vais…

— …Vous allez retourner à la maison de Mulligan. l'interrompit Galt, « Et vous allez dormir pendant 24 heures, où

sinon je ne vous laisserai pas approcher de la centrale électrique. »

— Oui, Monsieur. répondit benoitement Daniels.

Lorsqu'il sortit de la maison, le soleil s'était abattu sur les cimes et avait dessiné un cercle de granite brillant et de neige étincelante qui encerclaient la vallée. Elle eut soudainement l'impression que c'était comme si rien n'existait au-delà de ce cercle, et elle s'émerveilla de ce joyeux et fier confort qui devait être trouvé dans un sens du *fini*, dans la connaissance que le champ d'intérêt d'aucun est délimité par ce que son champ de vision peut embrasser. Elle voulut étendre ses bras au-delà des toitures de la ville en-dessous, sentir que les extrêmités de ses doigts toucheraient les sommets tout autour. Mais elle ne pouvait lever les bras ; en appui sur une canne dans une main et sur le bras de Galt de l'autre, déplaçant ses pieds dans un effort lent et consciencieux, elle marcha jusqu'à la voiture tel une enfant apprenant à marcher pour la première fois.

Elle était assise à coté de Galt tandis qu'il conduisait jusqu'à la maison de Midas Mulligan en contournant la ville. Celle-ci se tenait sur une crête, la plus grande maison de la vallée, la seule qui comportait un deuxième étage, une étrange combinaison de forteresse et de maison pour un décor de parc d'attraction, avec d'épais murs de granite et de larges balcons. Il s'arrêta pour laisser descendre Daniels, puis il s'engagea sur une route sinueuse s'élevant lentement à travers les montagnes.

C'était la pensée de la richesse de Mulligan, de la voiture luxueuse et des mains de Galt posées sur son volant qui lui fit se demander pour la première fois si Galt aussi, était riche. Elle jeta un coup d'œil à ses vêtements, le pentalon de toile gris et la chemise blanche semblaient êtres d'une qualité conçue pour tenir longtemps, le cuir de la courte ceinture autour de sa taille était craquelé ; la montre à son poignet était un instrument de précision, mais faite d'acier inox. La seule suggestion de luxe était la couleur de ses cheveux–les mèches s'agitant dans le vent telles de l'or liquide et du cuivre.

Tout à coup, derrière un virage, elle vit les arpents verts des paturages s'étendant jusqu'à une ferme distante, il y avait des troupeaux de moutons, quelques chevaux, des enclos carrés dans lesquels ont pouvait voir des cochons sous les formes allongées des granges et, plus loin, un hangar métallique du genre de ceux que l'on a pas l'habitude de trouver dans une ferme. Un homme

portant une chemise colorée de style *cowboy* se précipita vers eux. Galt arrêta la voiture et lui fit un signe de la main, mais il ne répondit rien au regard interrogateur de Dagny. Il la laissa découvrir *par elle-même* lorsque l'homme arriva plus près d'eux, qu'il s'agissait de Dwight Sanders.

— Bonjour, Mademoiselle Taggart. dit-il en souriant.

Elle observa silencieusement les manches de sa chemise roulées et remontées, ses grosses bottes, les troupeaux de bêtes.

— Donc, c'est tout ce qu'il reste des avions Sanders[1], fit-elle.

— Pourquoi, non. Il y a un excellent monoplan, le meilleur de tous mes modèles, que vous avez posé sur le ventre au pied des collines.

— Oh, vous êtes déjà au courant de ça ? Oui, c'était un de vos avions. C'était un merveilleux appareil. Mais j'ai bien peur de l'avoir salement endommagé.

— Vous devriez le faire réparer.

— Je pense que j'ai dû lui arracher le ventre. Personne ne pourra le réparer.

— Moi, je peux.

Ça avait été les mots et le ton confiant qu'elle n'avait pas entendu depuis des années, ça avait été le comportement qu'elle avait cessé d'espérer rencontrer ; mais son sourire naissant se termina par un petit rire aigre.

— Comment ? demanda-t-elle, « Dans une ferme à cochons ? »

— Pourquoi, non. Chez Sanders Aviation.

— Où est-ce ?

— Où pensez-vous que ça puisse être ? Dans ce *building* du New Jersey, que le cousin de Tinky Holloway a racheté à mes successeurs qui ont fait banqueroute, au moyen d'un prêt du

1. Il y eut réellement une société américaine de construction aéronautique Sanders qui ne produisit qu'un seul modèle d'avion de tourisme monomoteur, le ERCO *Ercoupe 415-G*. Il semble bien que ce soit à cet avion qu'Ayn Rand ait songé pour le trajet de Dagny jusqu'à la vallée. La production du ERCO *Coupé* fut entreprise en 1939 par la société Engineering and Research Corporation (ERCO). En 1947, la société ERCO revendit son outillage de production et son stock de pièces détachées à la société Sanders Aviation (telle que nommée dans ce livre), qui en poursuivit la fabrication. Construit en aluminium, le *Ercoupe 415-G* fut un avion innovant à bien des égards, au point que Sanders Aviation en continua la production jusqu'en 1970, date à laquelle 5.685 *Ercoupe 415-G* avaient été produits. Il est intéressant de relever que cet avion avait la réputation d'être impossible à mettre en vrille–ce qui sauva certainement Dagny. De nombreux avions *Ercoupe 415-G* volent encore aujourd'hui. *(N. d. T.)*

gouvernement et d'une exonération de taxes ? Dans ce *building* où il a produit six avions qui n'ont jamais quitté le sol, et huit autres qui l'ont fait, mais qui se sont tous écrasés avec quarante passagers à bord à chaque fois ?

— Alors, où est-ce ?

— N'importe où, pourvu que je m'y trouve.

Il pointa un doigt au dessus de la route. En regardant vers le bas et à travers les faîtes des sapins, elle vit le rectangle de béton d'un aérodrome au fond de la vallée.

— Nous avons quelques avions, ici, et mon travail consiste à les maintenir en bon état de vol. expliqua-t-il, « Je suis un éleveur de cochons et un employé d'aérodrome. Je me débrouille très bien pour produire du jambon et du *bacon*, sans avoir besoin pour ça des hommes auxquels j'achetais ces produits. Mais ces hommes là ne peuvent produire des avions sans moi ; et sans moi, ils ne peuvent même pas produire leur jambon et leur *bacon*. »

— Mais vous… vous n'avez pas conçu d'avions ici, de toute façon.

— Non, c'est exact. Et je n'ai pas assemblé les locomotives Diesel que je vous avais promis. Depuis le jour où je vous ai vu pour la dernière fois, j'ai conçu et fabriqué seulement un nouveau tracteur. Je veux dire, un dont j'ai usiné les pièces à la main… aucune mise en place de moyens de production ne fut nécessaire. Mais ce tracteur a réduit une journée de travail de huit heures à quatre–il étendit son bras en une ligne droite pour désigner un point à travers la vallée, tel un sceptre royal ; ses yeux accompagnèrent le mouvement et elle vit les plateaux verts en terrasse de jardins suspendus situés à flanc d'une montagne lointaine–« les poules et la laiterie de la ferme du juge Narragansett ». Son bras se déplaça lentement jusque vers une longue étendue plate d'or verdatre située au pied d'un *cañon*, puis jusqu'à une bande d'un vert violent : « …les champs de céréales et les carrés de plants de tabac de Midas Mulligan. » Son bras s'éleva vers un flanc de granite rose coupé de bandes de feuilles : « les vergers de Richard Halley ».

Les yeux de Dagny suivirent lentement la courbe décrite par le bras de Sanders, et continuèrent ainsi encore bien après qu'il l'eut baissé ; mais elle dit seulement :

— Je vois.

— Maintenant, pensez-vous que je peux réparer votre avion ?

demanda-t-il.

— Oui. Mais l’avez-vous seulement vu ?

— Bien sûr. Midas a immédiatement appelé deux docteurs : Hendricks pour vous, et moi pour votre avion. Il peut être réparé. Mais c’est un travail qui coûtera cher.

— Combien.

— 200 dollars.

— 200 dollars ? répéta-t-elle, incrédule ; le prix semblait bien trop bas.

— En *or*, Mademoiselle Taggart.

— Oh… ! Bon, et bien, où puis-je acheter cet or.

— Vous ne le pouvez pas. dit Galt.

Elle tourna brusquement la tête vers lui avec défi.

— Non ?

— Non. Pas dans l’endroit duquel vous venez. Vos lois l’interdisent.

— Mais pas les votres ?

— Non.

— Et bien alors, vendez m’en. Choisissez votre propre taux de change. Dites-moi la somme que cela représente, selon l’unité monétaire de mon argent.

— Quel argent ? Vous n’avez pas un sou, Mademoiselle Taggart.

— Quoi ?

Ça avait été une phrase qu’une héritière Taggart n’aurait jamais pu s’attendre à entendre.

— Vous n’avez pas un sou, dans cette vallée. Vous possédez des millions de dollars en actions de la Taggart Transcontinental… mais tout cela ne suffirait même pas à acheter une livre de bacon de la porcherie Sanders.

— Je vois.

Galt sourit et se tourna vers Sanders.

— Allez-y et réparez cet avion. Mademoiselle Taggart vous le paiera par la suite.

Il pressa le bouton du démarreur et la voiture avança, tandis qu’elle était assise bien droite et raide et ne posait pas de questions.

Une étendue de bleu-turquoise violent séparait les falaises au devant et mettait un terme à la route ; cela lui demanda une seconde pour réaliser qu’il s’agissait en fait d’un lac. L’eau sans mouvement semblait condenser le bleu du ciel et le vert des

montagnes recouvertes de sapins, en une couleur si brillante et pure qu'elle en rendait au ciel une apparence de gris pâle et faiblement lumineux. Une traînée de mousse bouillonante s'écrasait en bas des corniches rocheuses pour disparaître dans l'eau placide. Une petite structure de granite se trouvait à proximité de la chute.

Galt arrêta sa voiture juste au moment où un homme trapu, vêtu d'un bleu de travail, franchit le seuil de la porte qui était déjà ouverte. C'était Dick McNamara, qui avait avait autrefois été son plus important prestataire.

— Bonjour, Mademoiselle Taggart ! fit-il joyeusement, « Je suis content de voir que vous n'êtes pas sérieusement blessée. »

Elle inclina sa tête en signe silencieux de bonjour ; c'était comme un salut adressé à la perte et à la peine du passé, à une soirée de tristesse et à l'expression désespérée du visage d'Eddie Willers lui rapportant la nouvelle de la disparition de cet homme[1]–« sérieusement blessée ? » se répéta-t-elle pour elle même en songe–« Je l'ai été, mais pas dans cet accident d'avion… ce soir là, dans un bureau vide… » Elle demanda à haute voix :

— Qu'est-ce que vous faites ici ? Qu'était-ce donc, qui vous a poussé à me trahir au pire des moments ?

Il sourit et montra du doigt la structure de pierre, puis la falaise au bas de laquelle le tuyau d'alimentation en eau disparaissait dans les sous-bois et les broussailles.

— Je suis “l'homme des services publics”, dit-il, « Je m'occupe des canalisations d'alimentation en eau, des lignes électriques et du service téléphonique.

— Seul ?

— Avant, oui. Mais nous nous sommes tellement développés depuis l'année dernière, que j'ai été obligé de recruter trois hommes pour m'aider.

— Quels hommes ? D'où viennent-ils ?

— Et bien, l'un d'entre eux est un professeur d'économie qui ne pouvait pas trouver de travail à l'extérieur, parce qu'il enseignait que vous ne pouvez consommer plus que ce que vous avez produit… Un autre est un professeur d'histoire qui ne pouvait pas trouver de travail parce qu'il enseignant que les habitants des bidonvilles n'étaient pas les hommes qui avaient fait ce pays… Et le troisième est un

1. Première Partie : Chapitre III, page 93 ; Chapitre IV, page 96. *(N. d. T.)*

professeur de psychologie qui n'arrivait pas à trouver de travail, parce qu'il enseignait que les hommes sont capables de penser.

— Ils travaillent pour vous comme plombiers et poseurs de câbles ?

— Vous seriez surprise de voir comme ils se débrouillent bien.

— Et à qui ont-ils abandonné nos lycées et nos universités ?

— A ceux dont on réclame la présence là-bas. répondit-il en en produisant un petit rire retenu.

— Ça fait combien de temps, maintenant, que je vous ai trahi, Mademoiselle Taggart ? Pas tout à fait trois ans, ce n'est pas ça ? C'est la *Ligne John Galt* que j'ai refusé de poser pour vous. Et où est-elle, maintenant ? Tandis que mes lignes, elles, elles se sont développées, dans le même temps, depuis les petits trois kilomètres que Mulligan avait déja posé quand j'en ai repris l'exploitation, aux centaines de kilomètres de tuyauterie et de câbles qui se trouvent maintenant dans cette vallée.

Il remarqua la brêve expression involontaire d'intérêt apparaître sur le visage de Dagny, cette expression d'appréciation compétente ; il sourit, regarda son compagnon et dit d'une voix douce :

— Vous savez, Mademoiselle Taggart, à propos de cette *Ligne John Galt*… peut-être bien que c'est moi qui ait honoré mon contrat, et vous qui l'avez trahi.

Elle lança un regard en direction de Galt. Il était en train d'observer l'expression de son visage, mais elle ne pouvait rien lire sur le sien.

Tandis qu'ils roulaient le long des berges du lac, elle demanda :

— Vous avez délibérément préparé cet itinéraire, n'est-ce pas ? Vous êtes en train de me faire faire la tournée de tous les hommes qui… elle s'interrompit, se sentant innexplicablement réticente à le dire, et rectifia, « …que j'ai perdu ? »

— Je suis en train de vous présenter à tous les hommes que je vous ai enlevés. répondit-il avec fermeté.

C'était ça qui était à l'origine, songea-t-elle, de cette absence de culpabilité dans l'expression de son visage : il avait deviné et prononcé les mots qu'elle avait voulu lui épargner, il avait rejeté une démonstration de bonne volonté qui n'était pas basée sur ses valeurs ; et avec l'orgueilleuse certitude d'avoir raison, il avait tiré de la fierté de ce qu'elle avait considéré comme une accusation.

Au devant d'eux, elle vit une jetée se projetant dans l'eau du

lac. Une jeune femme s'y reposait, allongée sur les planches inondées par le soleil–elle surveillait une lignée de cannes à pêche. Elle releva son regard vers leur direction en entendant le bruit de leur voiture, puis elle se dressa sur ses jambes en un rapide et unique mouvement–forme trop vive–et courut vers la route. Elle portait un pentalon dont les jambes avaient éte roulées jusqu'aux dessus des genoux de ses jambes nues, elle avait des cheveux sombres et défaits, et de grands yeux. Galt lui adressa un signe de la main.

— Bonjour, John ! Quand êtes-vous rentré ? demanda-t-elle.

— Ce matin. répondit-il en souriant, et tout en continuant de rouler.

Dagny tourna la tête pour regarder vers le bas et elle vit l'expression du regard qu'elle maintint sur Galt. Et quand bien même le désespoir, sereinement acceptée, constituait une part de la vénération qu'il y avait dans ce regard, elle fit l'expérience d'un sentiment qu'elle n'avait jamais connu auparavant : un pincement de jalousie.

— Qui est-ce ? demanda-t-elle.

— Notre meilleure poissonnière. C'est elle qui fournit le poisson à la supérette de Hammond.

— Qu'est-elle d'autre ?

— Vous avez remarqué qu'il y-a un "quoi d'autre" pour chacun d'entre nous, ici ? Elle est écrivain. Le genre d'écrivain qui ne serait pas publié à l'extérieur. Elle pense qu'il est question d'esprit lorsqu'il est question de mots.

La voiture bifurqua pour s'engager sur un étroit chemin qui s'élevait en une forte pente vers un massif de sapins. Elle comprit ce à quoi elle devait s'attendre lorsqu'elle vit une pancarte peinte à la main clouée contre un tronc d'arbre, avec une flèche qui pointait dans la direction indiquée : PASSAGE BUENA ESPERANZA.

Ce n'était pas un passage, c'était un mur de roche laminée avec une suite de canalisations, de pompes et de valves s'élevant telle des vignes jusqu'aux corniches étroites, mais l'ensemble était surmonté, à sa crête, d'un immense écriteau en bois ; et l'orgueilleuse violence des lettres annonçant leur message à un enchevètrement impassible de branches de pin, était plus caractéristique, plus familière et plus parlante que les mots eux-mêmes : WYATT OIL.

C'était du pétrole qui courait dans une courbe brillante depuis

la bouche d'un tuyau jusque dans un réservoir situé au pied du mur, comme l'unique confession du terrible combat secret à l'intérieur de la pierre, comme le propos discret de toute la machinerie compliquée ; mais la machinerie ne ressemblait pas aux installations d'un derrick de pétrole, et elle sut qu'elle était en train de regarder le secret à venir du *Passage Buena Esperanza*, elle sut qu'il s'agissait là de pétrole extrait de schiste bitumineux par quelque méthode que les hommes avaient considéré comme irréalisable jusqu'à maintenant[1].

Ellis Wyatt se tenait sur une corniche ; il était en train d'observer le cadran de verre d'un indicateur de pression fixé à même la roche. Il vit la voiture s'arrêter en bas, et appela :

— Salut, Dagny ! 'Suis à vous dans une minute !

Il y avait deux autres hommes qui travaillaient avec lui : un gros homme musclé à l'allure typique de ces employés de plateformes pétrolières qui s'affairait à une pompe à mi-course le long du mur, et un jeune garçon qui se trouvait à coté du réservoir, en bas sur le sol. Le jeune garçon avait des cheveux blonds et un visage dont les formes étaient définies avec une pureté peu commune. Elle était certaine de connaître ce visage, mais elle ne parvenait pas à se souvenir où elle l'avait déja vu. Le garçon remarqua son regard perplexe, fit un large sourire et, comme s'il avait compris et voulu l'aider, il siffla doucement–et ce fut presque inaudible–les premières notes du *Cinquième Concerto* de Halley. C'était le jeune garde-freins de la *Comète*[2].

Elle rit.

— C'était bien le *Cinquième Concerto* de Richard Halley, alors ?

— Bien sûr. répondit-il, « Mais croyez-vous que j'aurais dit ça à une *briseuse de grêve* ? »

— Une quoi ?

— Je te paye pour faire quoi ? demanda Ellis Wyatt, en s'approchant ; le garcon étouffa un petit rire et se précipita pour saisir le levier qu'il venait d'abandonner un instant, « C'est Mademoiselle Taggart qui ne pouvait pas te virer si tu traînait à la tâche. P'tit salopard. »

— C'est une des raisons pour lesquelles j'ai quitté la compagnie

1. Première Partie, Chapitre VIII, page 378.
2. Première Partie, Chapitre I, pages 19-20.

ferroviaire, Mademoiselle Taggart. fit le garçon.

— Saviez-vous que je vous l'ai volé ? dit Wyatt, Il devait être votre meilleur garde-frein, et maintenant, il est mon meilleur *mécano*, mais ni vous ni moi ne pourrions le garder pour toujours.

— Qui, alors ?

— Richard Halley… Musique. C'est le meilleur élève d'Halley.

Elle sourit.

— Je sais, nous sommes dans un endroit où l'on emploie rien d'autre que des aristocrates pour accomplir les boulots qui réclament le moins d'intelligence.

— Ils sont *tous* des aristocrates, ça c'est bien vrai, dit Ellis Wyatt, « parce qu'ils savent qu'il n'existe pas de chose telle qu'un travail stupide… mais seulement des gens stupides qui ne veulent pas faire ces boulots là. »

Le pétrolier était en train de les regarder depuis en haut, les écoutant avec curiosité. Elle releva les yeux pour le regarder ; on aurait dit un chauffeur de poids-lourd, et c'est pourquoi elle demanda :

— Qu'est-ce que vous faisiez avant, à l'extérieur ? Un professeur de philologie comparative, j'imagine ?

— Non, M'dam'. répondit-il, « Je conduisais des semi-remorques. Mais c'était pas ce que voulais faire pour le restant de mes jours. »

Ellis Wyatt était en train de regarder un peu partout autour de lui, avec une attitude d'orgueil attendant la reconnaissance ; c'était la fierté d'un hôte durant une réception formelle dans un salon, et l'impatience d'un artiste à l'heure de l'ouverture d'un vernissage lui étant consacré.

Elle sourit et demanda, en désignant la machinerie :

— Schiste bitumineux ?

— Hm-hm.

— C'est le procédé sur lequel vous travailliez à le developper, quand vous étiez encore "sur Terre" ?

Elle l'avait dit involontairement, et elle eut un peu le souffle coupé en entendant ses propres mots.

Il rit.

— Quand j'étais en *enfer*… oui. Je *suis* sur Terre, maintenant.

— Quelles quantités produisez-vous ?

— 200 barrils-jour.

Une note de tristesse revint dans le son de sa voix :

— C'est le procédé grâce auquel vous aviez l'intention de remplir cinq trains de citernes par jour.

— Dagny, dit il en faisant sa voix plus sérieuse, et en pointant le réservoir du doigt, « un *gallon*[1] de ça vaut plus qu'un train entier, là-bas, en enfer… parce que celui-là c'est *le mien*… entièrement… chacune de ses gouttes, pour n'être dépensé par personne d'autre que moi. »

Il leva ses mains sales, montrant les salissures de graisse comme s'il s'agissait d'un trésor, et une goutte noire sur l'extrémité d'un de ses doigts renvoya un reflet de lumière comme si elle avait été une gemme au soleil.

— La *mienne*. fit-il, « Les avez-vous laissé vous taper dessus jusqu'à en oublier ce que ce mot veut dire, ce que ça procure comme sensation ? Vous devriez vous donner une chance de le réapprendre ? »

— Vous êtes caché dans un trou dans le désert, fit-elle sur un ton désolé, « et vous êtes en train de produire 200 barrils alors que vous auriez pu inonder le monde avec. »

— Pourquoi faire ? Pour nourrir les pillards ?

— Non. Pour gagner la fortune que vous méritez.

— Mais je suis plus riche maintenant que je l'étais dans le monde. Qu'est-ce que la richesse, sinon le moyen de faire se developer notre propre vie ? Il y a deux façons de le faire : soit en produisant plus, soit en produisant plus vite. Et c'est ce que je suis en train de faire : je suis en train de produire du *temps*.

— Qu'est-ce que vous voulez dire ?

— Je suis en train de produire tout ce dont j'ai besoin, je suis en train de travailler à améliorer mes méthodes, et chaque heure que j'économise est une heure de *vie* de plus pour moi. Avant, ça me prenait cinq heures pour remplir ce réservoir. Maintenant, ça m'en prend trois. Les deux que j'ai gagné sont à moi… aussi précisément deux que si je déplaçais ma tombe à deux heures de plus chaque fois que j'en ai vécu cinq. Ce sont deux heures de moins à faire pour accomplir une même tâche, deux heures qui peuvent être investies dans autre chose… deux heures de plus que je peux consacrer à travailler, à grandir, à aller de l'avant. C'est un compte d'épargne que je suis en train de remplir. Y-a-t- il

1. Le *gallon*, unité liquide américaine, vaut 3.78 litres. *(N. d. T.)*

une sorte de coffre-fort qui pourrait protéger ce compte, dans le monde extérieur ?

— Mais de quel espace disposez-vous pour aller de l'avant ? Où est votre marché ?

Il étouffa un rire.

— Marché ? Maintenant je travaille pour *l'usage*, pas pour le profit… *mon* usage, pas le profit des pillards. Seulement ceux qui servent *ma* vie, et pas ceux qui me la dévorent, sont mon marché. Seulement ceux qui produisent, et non ceux qui se contentent de consommer, peuvent toujours constituer le marché de n'importe qui. Je n'ai affaire qu'à des *fournisseurs de vie*, pas à des cannibales. Si mon pétrole réclame moins d'efforts pour être produit, j'en attends moins des hommes avec lesquelles je fais du commerce pour me procurer ce dont j'ai besoin. A chaque *gallon* de pétrole qu'ils brûlent j'ajoute un supplément de temps à leurs vies. Et sachant qu'ils sont des hommes comme moi, ils peuvent continuer à inventer de meilleures manières de fabriquer les choses qu'ils produisent… et donc chacun d'entre-eux m'accorde une minute, ou une heure, ou un jour supplémentaire avec le pain que je leur achète, avec les vêtements, avec le bois, avec le métal…

Il jeta un coup d'œil à Galt et ajouta :

— Une année de plus pour chaque mensualité d'électricité que j'achète. C'est *notre* marché, et c'est comme ça qu'il fonctionne pour nous… mais c'était pas comme ça qu'il fonctionnait dans le monde extérieur. De quels *tuyaux* il provenait, là bas ?... de nos jours, de nos vies et de notre énergie ? Pour aller dans dans les toilettes sans futur et sans fond appartenant à quel consommateur qui ne produisait rien pour, en échange ?

Ici, nous faisons commerce de nos performances et de nos réalisations respectives, et non de nos échecs faits “valeurs”, et non de nos “besoins”. Nous n'avons aucune obligation entre nous, et pourtant nous progressons ensemble.

La richesse, Dagny ? Quelle richesse ici est plus grande que d'être le propriétaire de vous-même, de votre *Moi*, et de le dépenser pour le faire évoluer et croître. Toute chose vivante est faite pour croître. Elles ne peuvent pas demeurer immobiles. Elles ne peuvent que croître, ou périr.

Regardez… Il pointa un doigt en direction d'une plante luttant pour se diriger vers le haut depuis sous le poids d'une roche–une longue tige noueuse tordue par une lutte inhabituelle, avec des

restes de feuilles jaunes flétries, et une unique pousse verte tentant de s'élancer vers le soleil avec le désepoir d'un dernier effort inadéquat et superflu dépensé en pure perte–« C'est ce qu'ils sont en train de nous faire là bas, en enfer. Vous m'imaginez me soumettre à ça ? »

— Non. répondit-elle à voix basse.

— Vous le voyez, lui, s'y soumettre ? il pointa un doigt en direction de Galt.

— Grand Dieu, non.

— Alors dans ce cas, ne soyez pas étonnée par tout ce que vous pourrez voir dans cette vallée.

Elle resta silencieuse lorsqu'ils se remirent en route en voiture.

Galt ne disait rien.

Sur le flanc d'une montagne lointaine, dans le vert dense d'une forêt, elle vit un pin se pencher soudainement, décrivant une courbe, telle l'aiguille d'un chronomètre, puis s'écraser brutalement hors de vue. Elle sut que le mouvement était dû à la main de l'homme.

— Qui est le bûcheron, ici ?

— Ted Nielsen.

La route s'adoucit en de plus larges courbes et en une pente moins raide, au milieu des formes plus rondes et moins élevées des flancs de collines. Elle aperçut une pente brune-rouille sur laquelle on pouvait voir deux pièces carrées de verts différents : le sombre vert poussiéreux des plants de pommes de terre, et le pâle argent verdatre des choux. Un homme portant une chemise rouge était en train de conduire un petit tracteur qui fauchait des herbes folles.

— Qui est "le baron du chou" ? demanda-t-elle.

— Roger Marsh.

Elle ferma les yeux. Elle se remémora les mauvaises herbes qui grimpaient les marches d'une usine fermée, devant les carreaux lustrés de son portail d'accès, à quelques centaines de kilomètres d'ici, au-delà des montagnes[1].

La route était en train de descendre vers le fond de la vallée. Elle vit les toits de la ville, en droite ligne au-dessous d'eux, et le petit éclat brillant du symbole du dollar au loin, à l'autre bout.

1. Deuxième Partie, Chapitre V, pages 799-800 *(N. d. T.)*

Galt arrêta la voiture devant la première structure posée sur une corniche plus haute que les toitures, un bâtiment en briques avec une légère nuance de rouge tremblant au-dessus de sa cheminée d'usine. Elle fut presque choquée de voir un signe qui, en toute logique, indiquait STOCKTON FOUNDRY au-dessus de sa porte.

Lorsqu'elle marcha, appuyée sur sa canne, pour disparaître de sous le soleil pour la pénombre humide du bâtiment, le choc qu'elle ressentit était en partie une impression d'anachronisme, et pour l'autre, le mal du pays. Ceci était "l'est industrieux" qui, durant ces dernières heures, lui avait semblé se situer à siècles derrière elle. Ceci était la vieille vision familière des volutes de fumée rougeâtres s'elevant vers les poutrelles d'acier, des gerbes d'étincelles jaillisant comme des éclats de soleil depuis d'invisibles sources, de flammes soudaines traçant à travers la brume noire, des moules de sable brillant avec le métal blanc. La brume cachait les murs de la structure, en en disolvant sa taille– et pour un instant, tout ceci fut la grande fonderie désormais morte de Stockton, dans le Colorado, ce fut Nielsen Motors… ce fut Rearden Steel.

— Salut, Dagny !

Le visage souriant qui s'approchait d'elle en émergeant de la brume était celui d'Andrew Stockton, et elle vit une main sale se tendre vers elle d'un geste confiant et fier, comme s'il contenait toute la vision de Dagny de cet instant dans le creux de sa main qu'elle saisit franchement.

— Bonjour. répondit-elle doucement, sans savoir exactement si elle était en train de saluer le passé ou le futur. Puis elle secoua la tête et ajouta, « Comment se fait-il que vous ne plantez pas des patates où ne fabriquez pas des chaussures, ici ? Vous avez conservé votre propre métier. »

— Oh, Calvin Atwood, de l'Atwood Light and Power Company, de New York City, fabrique des chaussures. Et puis mon métier compte parmi les plus anciens et répond à des besoins les plus immédiats, à tous les niveaux. Mais quand même, j'ai dû me battre pour le garder. J'ai dû ruiner un concurrent, tout d'abord.

— Quoi ?

Il sourit et pointa un doigt en direction de la porte en verre d'une pièce innondée par la lumière du soleil.

— Voila où est mon concurrent ruiné, maintenant. fit-il.

Elle vit un jeune homme penché au-dessus d'une longue table, travaillant sur un modèle compliqué pour réaliser un moule de foret. Il avait des mains de pianiste de concert, avec de longs doigts minces et puissants, et la mine sévère d'un chirurgien concentré sur sa tâche.

— Il est sculpteur. commenta Stockton, « Quand je suis arrivé ici, son partenaire et lui tenaient une sorte d'atelier qui faisait de la forge à la main, et qui proposait de réparer toutes sortes de choses. J'ai ouvert une *vraie* fonderie, et je leur ai pris tous leurs clients. Le gaçon n'était pas capable de faire le travail que je faisais, c'était pour lui seulement une activité à temps partiel, de toute façon–la scultpure étant une vraie compétence, il est donc venu travailler pour moi. Il gagne mieux sa vie maintenant qu'il la gagnait avec sa propre fonderie. Son partenaire était un chimiste, et donc cet autre là s'est reconverti dans l'agriculture, et il a inventé un fertilisant chimique qui a permis de doubler la production du blé dans le coin–tiens, vous parliez de patates ?–et les patates en particulier, aussi. »

— Mais alors, quelqu'un d'autre pourrait faire capoter votre entreprise tout pareillement.

— Bien sûr. Ça pourrait arriver n'importe quand. Je connais un homme qui le pourrait, et il va certainement le faire, d'ailleurs, quand il va débarquer ici. Mais, oh-là-là–j'accepterais même de travailler comme balayeur de cendres pour un gars comme ça. Il ferait décoller la vallée comme une fusée. Il ferait tripler la production de tout le monde.

— Qui est-ce ?

— Hank Rearden.

— Oui… répondit-elle d'une voix nettement plus basse, « Oh, oui ! »

Elle se demanda ce qui lui avait fait dire ça avec une certitude si spontannée. Simultanément, elle sentait que la présence d'Hank Rearden dans cette vallée était quelque chose d'impossible et que cet endroit était le sien, qu'il lui appartenait d'une manière particulière, que c'était le lieu de sa jeunesse, de ses débuts, et que, ensemble, ils étaient l'endroit qu'il avait été en train de chercher durant toute sa vie, la Terre qu'il avait lutté pour atteindre, le but de sa bataille torturée… Il lui sembla que les spirales de brumes tourmentées telles des flammes étaient en train de dessiner le temps à la manière d'un cercle étrange… Et une pensée fuyante passa en flottant dans son esprit, telle la

banderolle d'une phrase sans suite : "Détenir une jeunesse qui ne change pas équivaut à atteindre, à la fin, la vision avec laquelle on a tout commencé…" Elle entendit la voix d'un clochard durant un dîner, disant, en parlant de John Galt : "…il a trouvé la *Fontaine de Jouvence* qu'il voulait ramener en bas, aux hommes. Seulement, il est jamais revenu… Parce qu'il a réalisé qu'il ne pouvait la ramener en bas, avec lui[1]."

Une gerbe d'étincelles jaillit de la profondeur de la brume ; et elle vit le large dos d'un employé dont le bras faisait le geste de balayage d'un signal, dirigeant quelque tâche invisible. Il releva brusquement la tête pour lancer un ordre–elle put saisir le dessin du profile de son visage–et elle retint sa respiration.

Stockton le remarqua, il fit un petit rire amusé et appela dans la brume :

— Eh, Ken ! Viens voir ! Il y-a une de tes vieilles amies!

Elle regarda Ken Danagger tandis qu'il s'approchait d'eux. Le grand industriel qu'elle avait si désespérément essayé de convaincre de garder sa place derrière son bureau, était maintenant entièrement vêtu d'un bleu de travail recouvert de suie.

— Bonjour, Mademoiselle Taggart. Je vous avais dit qu'on se reverrait bientôt.

Sa tête tomba en avant, comme l'expression d'un assentiment et à la fois d'un salut, mais sa main s'appuya lourdement sur sa canne, pendant un instant, tandis qu'elle se remémorait leur dernière rencontre : l'heure d'attente torturée, puis le visage amicalement distant derrière le bureau, et le tintement de la vitre de la porte vitrée de sortie qui se refermait sur un inconnu[2].

Ça avait été un instant si bref que deux des hommes se trouvant devant elle ne pouvait le prendre que comme un salut–mais ce fut Galt qu'elle regarda lorsqu'elle releva la tête, et elle le vit la regarder comme s'il savait ce qu'elle ressentait–elle le vit lire sur son visage la réalisation que c'était lui qui était sorti du bureau de Danagger, ce jour là. Son visage ne lui rendit rien en réponse, il avait cette expression de sévérité respectueuse qu'un homme affecte devant le fait que la vérité *est* la vérité.

— Je ne m'y étais pas attendue, dit-elle doucement à Danagger,

---

1. Première Partie, Chapitre VII, pages 268-269 *(N. d. T.)*
2. Deuxième Partie, Chapitre III, pages 676-688 *(N. d. T.)*

« Je ne m'étais pas attendue à vous revoir un jour. » Danagger la regardait comme si elle était un enfant prometteur qu'il avait un jour découvert, et s'amusait maintenant de regarder avec affection.

— Je sais, fit-il, « mais pourquoi êtes-vous si choquée ? »

— Je… oh, c'est juste que c'est absurde ! elle désigna ses vêtements.

— Qu'y-a-t'il de mal avec ça ?

— Alors, est-ce que c'est *ça* la fin de votre parcours ?

— Diable, non ! Le début.

— Qu'avez-vous en vue ?

— La mine. Mais pas le charbon. Le fer.

— Où ?

Il pointa un doigt en direction des montagnes.

— Juste ici. Avez-vous déjà vu Midas Mulligan faire un mauvais investissement ? Vous seriez surprise par ce qu'on peut trouver dans cette étendue de roches, quand on sait comment regarder. C'est ce que j'ai été en train de faire, dernièrement… regarder.

— Et si jamais vous ne trouvez aucun minerai de fer ?

Il haussa les épaules.

— Il y a plein d'autres choses à faire. Je n'ai jamais eu assez de temps, dans ma vie ; jamais pour faire quoi que ce soit.

Elle regarda Stockton avec curiosité.

— N'êtes-vous pas en train de former un homme qui pourrait bien devenir votre concurrent le plus dangereux ?

— C'est le seul genre d'homme que j'aime bien recruter. Dagny, n'auriez-vous pas vécu trop longtemps au milieu des pillards ? En êtes-vous arrivé à considérer que la compétence d'un homme constitue une menace pour un autre ?

— Oh non ! Mais je croyais que j'étais presque la dernière qui ne pensait pas comme ça.

— N'importe quel homme qui est effrayé d'embaucher la meilleure compétence qu'il peut trouver, est un tricheur se trouvant dans un milieu auquel il n'appartient pas. Pour moi, l'homme le plus infame sur Terre, plus méprisable encore qu'un criminel, c'est l'employeur qui rejette des hommes parce qu'ils sont trop compétents. C'est ce que j'ai toujours pensé et dit… qu'est-ce qui vous fait rire ?

Elle était en train de l'écouter avec un sourire incrédule et impatient.

— C’est si surprenant à entendre, dit-elle, parce que c’est si évident !

— Quoi d’autre peut-on en penser ?

Elle réprima un petit rire léger.

— Vous savez, quand j’étais une enfant, je me serais attendu à ce que chaque homme d’affaire et chaque employeur pense ça.

— Et aujourd’hui ?

— Oh, depuis j’ai appris à ne pas compter dessus.

— Mais c’est vrai, non ?

— J’ai appris à ne plus m’attendre au *bien*, au *droit*.

— Mais c’est pourtant quelque chose qui va de pair avec la raison, non ?

— Je ne compte plus sur la raison des gens.

— C’est pourtant ce que l’on ne doit jamais abandonner. dit Ken Danagger.

Ils étaient retournés à la voiture et avaient entamé le dernier virage descendant de la route, lorsque qu’elle regarda Galt qui tourna immédiatement la tête vers elle, comme s’il s’y était attendu.

— C’était vous qui vous trouviez dans le bureau de Danagger, ce jour là, n’est-ce pas ? demanda-t-elle.

— Oui.

— Saviez-vous, à ce moment là, que je me trouvais derrière la porte en train d’attendre ?

— Oui.

— Aviez-vous une idée de ce que ça pouvait être, d’attendre derrière cette porte close ?

Elle ne pouvait nommer la nature de son regard tandis qu’il la regardait. Ce n’était pas de la pitié, parce qu’elle ne semblait pas en être l’objet ; c’était plutôt le genre de regard que l’on adresse à quelqu’un qui est en train de souffrir, mais ce n’était pas sa souffrance qu’il semblait être en train de regarder.

— Oh oui. répondit-il calmement, presque avec légèreté.

La première boutique se tenant le long de la seule rue de la vallée fut comme la vue impromptue d’un cinéma en plein air : l’armature d’une caisse sans ses cloisons, ses arrangements d’articles mis en place avec les couleurs vives d’une comédie musicale ; avec des cubes rouges, des cercles verts, des triangles dorés ; qui étaient des cageots de tomates, des barrils de laitues, des pyramides d’oranges, et des toiles rayées sur lesquelles le soleil venait frapper des containers métalliques. Le nom de

l'enseigne disait : ALIMENTATION HAMMOND.

Un homme d'allure distinguée en manches de chemise, avec un profil sévère et des tempes grisonnantes, y était en train de peser un morceau de beurre pour une séduisante jeune fille, qui se tenait devant le comptoir en adoptant une attitude aussi légère que celle d'un fille de revue, la jupe de ses vêtements de coton volant légèrement au vent, tel un costume de danse. Dagny sourit involontairement, bien que l'homme fût tout de même Lawrence Hammond.

Les boutiques étaient des structures à un étage, et comme elles la dépassèrent, elle remarqua quelques noms écrits sur leurs enseignes qui lui étaient familiers, comme des têtes de chapitres sur les pages d'un livre feuilleté par le déplacement d'air que créait leur voiture : SUPERMARCHE MULLIGAN, CUIRS ET PEAUSSERIES ATWOOD, BOIS NIELSEN–puis le symbole du dollar au-dessus de la porte d'une petite usine en briques, associé à l'inscription SOCIETE DES TABACS MULLIGAN.

— Qui assiste Mulligan dans son entreprise ? demanda t-elle.

— Le docteur Akston. répondit-il.

Il y avait quelques passants, quelques hommes, moins de femmes, et ils marchaient tous avec une sorte d'empressement déterminée par un but, comme s'ils savaient exactement ce qu'ils étaient venus chercher ici. Les uns après les autres, ils s'arrêtaient en voyant passer la voiture, ils faisaient des signes de la main à Galt et ils la regardaient avec une curiosité et une reconnaissance dépourvues d'étonnement.

— Ai-je été attendue depuis longtemps, ici ? demanda-t-elle.

— Vous l'êtes toujours. répondit-il.

Sur le bord de la rue, elle vit une structure faite de grandes vitrines maintenues par une armature de bois ; mais pendant un bref instant il lui sembla que c'était seulement un cadre pour une peinture représentant une femme ; une grande femme fragile avec des cheveux blonds pâle et un visage d'une telle beauté qu'il semblait voilé par la distance, comme si l'artiste qui l'avait peint avait seulement été capable de la suggérer, et non de la rendre vraiment réelle. L'instant suivant, la femme bougea la tête–et Dagny réalisa qu'il y avait des gens aux tables à l'intérieur de la structure, que c'était une cafeteria, et que la femme se tenait derrière le comptoir, et qu'elle était Kay Ludlow, la *star* de cinéma qui, une fois qu'on l'avait vu, ne pouvait plus jamais être oubliée ; la *star* qui s'était retirée de la

scène et avait disparu il y avait cinq ans, pour être remplacée par des filles portant des noms aussi ordinaires que possible et des visages interchangeables. Mais au choc de ce qu'elle était en train de réaliser, Dagny songea au genre de films qui étaient réalisés aujourd'hui… et c'est alors qu'elle se dit que la cafeteria était un usage de la beauté de Kay Ludlow, plus approprié qu'un rôle dans un film à la gloire du lieu commun de n'avoir *aucune* gloire.

La structure qui arriva ensuite fut un petit bâtiment de granite brut surbaissé, robuste et massif, et impeccablement construit : lignes d'un pâté rectangulaire aussi sévèrement précises que les faux plis d'un vêtement formel… mais elle vit, comme si ça avait été une apparition fantomatique d'un instant, le long trait d'un gratte-ciel s'élevant à travers les rouleaux de la brume de Chicago, le gratte-ciel qui avait porté ce qu'elle voyait maintenant, gravé en lettres d'or au-dessus d'une modeste porte en pin : BANQUE MULLIGAN.

Galt fit ralentir la voiture lorsqu'il passa devant la banque, comme pour accorder un mouvement adapté à quelques italiques particulières.

Ensuite vint une petite structure de brique qui portait l'enseigne MONNAIE MULLIGAN.

— Monnaies ? demanda-t-elle. Mulligan est numismate ?

Galt plongea la main dans sa poche et déposa deux petites pièces de monnaie dans le creux de la main de Dagny. Elles étaient des disques miniatures fait d'or brillant, plus petits que des *pennys*[1], du genre de ceux qui n'avaient plus été en circulation depuis l'époque de Nat Taggart ; ils portaient l'effigie de la tête de la *Statue de la Liberté* sur le coté face, et les mots *United States of America - One Dollar* sur le coté pile, mais les dates frappées sur ces pièces là étaient les deux années passées.

— C'est la monnaie que nous utilisons ici, dit-il, « Elle est frappée par Midas Mulligan. »

— Mais… sous l'autorité de qui?

— C'est dit sur les pièces… sur leurs deux faces.

— Qu'utilisez-vous comme unité monétaire plus petite, pour rendre la monnaie ?

— Mulligan les frappe aussi en argent massif. Nous n'acceptons

1. Une pièce de 1 Penny américaine est de la même taille, de la même épaisseur et faite du même métal qu'une pièce de 2 centimes d'Euro. *(N. d. T.)*

aucune autre monnaie dans cette vallée. Nous n'acceptons rien d'autre que des *valeurs objectives*.

Elle était en train d'étudier les petites pièces du regard.

— Ça ressemble à… à quelque chose qui viendrait du premier matin de l'ère de mes ancêtres.

Il désigna la vallée d'un regard circulaire.

— Oui, vous ne trouvez pas ?

Elle continuait de regarder les deux petites gouttes d'or délicates et fines qui ne pesait presque rien dans le creux de sa main, en songeant que le réseau ferroviaire de la Taggart Transcontinental tout entier avait reposé sur eux, et que ceci avait constitué la fondation sur laquelle avaient reposées toutes les pierres angulaires, toutes les arches, tous les pilliers porteurs des voies de chemin de fer de la compagnie Taggart, du *Pont Taggart* au *Building Taggart*… Elle secoua la tête et laissa glisser les pièces dans la main de Galt.

— Vous ne me facilitez pas les choses. fit-elle à voix basse.

— Je fais en sorte que ce soit aussi difficile que possible.

— Pourquoi ne le dites-vous pas ? Pourquoi ne me dites vous pas tout simplement toutes les choses que vous voulez que j'apprenne ?

Le geste de son bras se dirigea vers la ville, en direction de la route qui se trouvait maintenant derrière eux.

— Qu'est-ce que j'étais en train de faire ? demanda-t-il.

Ils continuèrent à rouler en silence. Au bout d'un moment, elle demanda sur le ton sec adapté à une investigation statistique :

— Quelle est le montant de la fortune que Midas Mulligan a amassé, dans cette vallée ?

Il fit un geste en direction de ce qui se trouvait devant eux.

— Jugez-en vous-même.

La route s'en allait à travers les étendues de sol dénivelé en direction des habitations de la vallée. Les maisons n'étaient pas alignées le long d'une rue, elles étaient éparpillées à intervalles irréguliers au gré des élévations et des creux du terrain, elles étaient simples et petites, construites avec des matériaux locaux, essentiellement en granite et en pin, avec une ingéniosité prodigue et une stricte économie d'efforts. Chaque maison avait l'air d'être le fruit des efforts d'un seul homme, il n'y avait pas deux maisons qui se ressemblaient, et la seule caractéristique qu'elles partageaient toutes, était l'empreinte d'un esprit qui

avait pris un problème à bras-le-corps et l'avait résolu.

Galt montrait une maison, de temps à autre, choisissant des noms qu'il connaissait–et il sembla à Dagny qu'il énumérait une liste de noms extraits des meilleures valeurs boursières du monde, où qu'il faisait l'appel des noms des meilleurs élèves de l'année :

— Ken Danagger… Ted Nielsen… Lawrence Hammond… Roger Marsh… Ellis Wyatt… Owen Kellogg… Docteur Akston.

La maison du docteur Akston était la dernière, une sorte de petite maison de vacances avec une large terrasse, qui s'élevait sur la crête d'une vague contre les murs montants des montagnes. La route s'en allait au-delà et montait en serpentant pour gravir des degrés différents et toujours plus élevés. Le revêtement routier se rétrécit pour devenir un chemin étroit entre deux murs de pins anciens, leurs grands troncs droits se pressant contre ses bords telle une lugubre lignée de colonnes, leurs branches se rencontrant au-dessus d'eux et avalant le chemin dans un silence et un crépuscule soudains. Il n'y avait pas de trace de roues sur la fine bande de terre, l'endroit avait l'air d'être inutilisé et oublié ; quelques minutes et quelques lacets suffisaient à suggérer que leur véhicule se trouvait à des kilomètres de toute habitation humaine… puis il n'y eut plus rien pour briser la pression de l'imobilité, si ce n'est de temps à autre un rare coin de lumière du soleil coupant à travers les troncs dans les profondeurs de la forêt.

La vue soudaine d'une maison sur le bord du chemin la surprit comme le choc d'un bruit inatendu : construite au milieu de la solitude, coupée de tous liens avec l'existence humaine, on aurait dit la retraite secrète de quelque grande défiance ou désespoir. C'était la maison la plus humble de la vallée, une cabane de rondins de bois battue des traits sombres de nombreuses pluies, seules ses grandes vitres pouvant résister aux tempêtes grâce à la douce et brillante sérénité du verre.

— A qui est cette… Oh!

Elle retint son souffle et eut un brusque mouvement de tête. Au-dessus de la porte–touché par un rayon de soleil, son graphisme presque illisible et usé, battu jusqu'à l'usure presque complète par l'érosion de siècles de vents–étaient accrochées les armoiries de Sebastian d'Anconia.

Comme en réponse délibérée à son mouvement involontaire pour s'échapper, Galt stoppa la voiture devant la maison.

Pendant un moment ils soutinrent mutuellement leurs regards ; celui de Dagny était était une question, celui de Galt, un ordre ; le visage de Dagny affichait une franchise de défi, celui de Galt, une sévérité inexpliquée ; elle comprit son propos, mais pas ses motivations. Elle obéit. En prenant appui sur sa canne, elle descendit de la voiture, puis se tint debout, face à la maison.

Elle regarda le cimier d'argent qui avait été retiré d'un palais de marbre en Espagne pour être amené jusqu'à un cabanon dans les Andes, puis finalement à une cabane en rondins dans le Colorado : le cimier des hommes qui ne se soumettaient pas.

La porte de la cabane était verrouillée, le soleil ne parvenait pas à atteindre l'obscurité polie au-delà des fenêtres, et les branches de pin pendaient largement au-dessus du toit, telles des armes étendues en protection, en compassion, en bénédiction solennelle. Avec aucun son, excepté le craquement d'une brindille ou la sonnerie d'une goutte tombant quelque part dans la forêt à travers les longues étendues d'instants, le silence semblait contenir toute la douleur qui avait été cachée ici, mais à laquelle on n'avait jamais offert de voix. Elle se tenait là, immobile, écoutant avec un doux respect résigné et dépourvu de lamentation : "Voyons qui fera le plus grand honneur : toi ; à Nat Taggart, ou moi ; à Sebastian d'Anconia... [1]?"

"Dagny ! Aides moi à rester. A refuser. Même s'il a raison !...[2]"

Elle se tourna vers Galt pour le regarder, sachant qu'il était l'homme contre lequel elle avait été sans défense. Il s'était assis par terre contre la roue de la voiture, il ne l'avait pas accompagné ni n'avait fait aucun mouvement pour l'aider, comme s'il avait voulu qu'elle reconnaisse le passé et avait respecté l'intimité de son salut solitaire. Elle remarqua qu'il était toujours assis lorsqu'elle le laissa, son avant bras posé contre la roue selon le même angle, les doigts de sa main relâchés et retombants avec la même position sculptée. Ses yeux l'observaient, mais c'était tout ce qu'elle pouvait lire sur son visage : qu'il l'avait regardé attentivement, sans bouger.

Lorsqu'elle se fut assise à nouveau à côté de lui, dans la voiture, il dit :

— Il fut le premier homme que je vous ai enlevé.

---

1. Lire 1ère Partie, Chapitre V, page 152. *(N. d. T.)*
2. Lire 1ère Partie, Chapitre V, page 172. *(N. d. T.)*

Elle demanda, avec une expression sur son visage qui s'était faite sévère, ouverte et silencieusement défiante :

— Qu'en savez-vous ?

— Rien qu'il ne m'ait dit en mots. Tout ce que la tonalité de sa voix m'a dit chaque fois qu'il me parlait de vous.

Elle baissa la tête. Elle avait perçu le son de la peine dans la légère exagération de la neutralité de sa voix.

Il pressa le bouton du démarreur, l'explosion du moteur qui s'ébranla fit voler l'histoire contenue dans le silence, et ils repartirent.

Le chemin s'élargit légèrement, s'étirant en direction d'une flaque de lumière du soleil au-devant. Elle remarqua le bref scintillement de câbles au milieu des branches, alors qu'ils se trouvaient dans une clairière. Une petite structure discrète se dressait au pied d'un versant de colline, sur la pente montante d'un sol rocheux. C'était un simple cube de granite de la taille d'une cabane à outils de jardin, il ne comportait ni fenêtre, ni aucune ouverture d'aucune sorte, seulement une porte d'acier poli et un arrangement compliqué de fils d'antenne émergant de sa toiture. Galt la dépassa sans la remarquer, lorsqu'elle demanda presque en s'écriant :

— Qu'est-ce que c'est que ça.

Elle remarqua la légère cassure produite par l'esquisse d'un sourire.

— Le générateur.

— Oh, arrêtez, s'il vous plait!

Il obéit, en faisant reculer la voiture jusqu'au pied de la colline. Ce furent se premiers pas pour gravir la pente rocheuse qui la firent s'arrêter, comme s'il n'avait pas été nécessaire d'avancer plus loin, qu'il n'y avait plus rien à monter ; et elle se tint comme lorsqu'elle avait ouvert les yeux sur la terre de la vallée ; instant qui s'unissait à celui du début de sa quête.

Elle se tenait là, le regard relevé vers la structure, sa conscience ayant capitulé devant une vision et une émotion uniques dépourvues de mots ; mais elle avait toujours su qu'une émotion était une somme réalisée par une machine à additionner de l'esprit, et ce qu'elle éprouvait maintenant était le total instantané de toutes les pensées qu'elle n'avait pas à nommer, la somme totale d'une longue progression, telle une voix lui racontant par le moyen de sensations : Si elle s'était accrochée à Quentin Daniels, avec pas l'ombre d'une chance d'utiliser le

moteur, dans le seul but de s'assurer que l'exploit était une chose qui n'avait pas disparu de la surface de la Terre ; si–tel un plongeur entraîné par ses plombs dans le fond d'un océan de médiocrité, sous la pression des hommes avec des yeux de gélatine, avec des voix de caoutchouc, avec des convictions en forme de spirale, avec des âmes et des mains qui ne s'engagent jamais–elle s'était accrochée, comme à sa ligne de vie et à son tube à oxygène, à la pensée d'un exploit superlatif de l'esprit humain ; si, à la la vue du reste du moteur, dans un cri soudain de suffocation, comme une dernière protestation en réaction à ses poumons mangé par la corruption, le docteur Stadler avait crié pour quelque chose, de ne pas *mépriser*, mais d'*admirer*, et que ceci avait été le cri, le désir et la source de sa vie ; si elle avait bougé, tirée par la faim de sa jeunesse pour une vision de compétence propre, solide et radieuse ; alors c'était ici devant elle, atteint et fini, le pouvoir d'un esprit incomparable matérialisé sous la forme d'un réseau de câbles brillant paisiblement sous un ciel d'été, tirant de l'espace une puissance incalculable dans le secret de l'intérieur d'une petite masure de pierre.

Elle songea à cette structure faisant la moitié de la taille d'un *box* pour automobile, remplaçant les centrales électriques du pays, les énormes conglomérations d'acier, de carburant et d'efforts ; elle songea au courant se deversant depuis cette structure, levant des grammes, des kilos, des tonnes d'efforts depuis les épaules de ceux qui le feraient ou l'utiliseraient, additionnant ainsi des heures, des jours et des années de temps libéré de leurs vies, quand bien-même se réduirait-il à l'instant nécessaire pour relever la tête de sa tâche pour regarder le soleil, où à un paquet de cigarette de plus acheté avec l'argent économisé sur une facture d'électricité, ou à une heure de travail par jour en moins dans chaque usine qui utiliserait cette électricité, ou à une journé récupérée par mois pour tout le monde sur toute la Terre, ou à un billet de train payé par le travail d'une journée à bord d'un train tiré par la puissance de ce moteur ; avec toute l'énergie de ce poids là, cette fatigue, ce travail remplacé et payé par l'énergie d'un seul esprit qui avait su comment imposer aux connexions de câble les connexions de sa pensée. Mais elle savait qu'il n'y avait pas de signification à trouver dans les moteurs, ou les usines ou les trains ; que leur seule signification se trouvait dans le plaisir de la vie de

l'homme, qu'ils servaient ; et que son admiration grandie à la vue d'un exploit était pour l'homme qui en était à l'origine, pour la pouvoir et la radieuse vision en lui qui avait vu la terre comme un endroit pour le plaisir, et qui avait su que le travail dédié par chacun à la réalisation de son bonheur était le propos, la caution et le sens de la vie.

La porte de la structure était une plaque d'acier-inox à la surface douce et nettement découpée, qui semblait comme lustrée et légèrement bleutée sous la lumière du soleil. Au-dessus, taillés dans le granite, et pour toute caractéristique particulière sur cette construction rectangulaire et austère, avaient été écrit les mots :

JE JURE SUR MA VIE ET SUR MON AMOUR POUR ELLE QUE JE NE VIVRAI JAMAIS POUR LE SERVICE D'UN AUTRE HOMME, NI NE DEMANDERAI A UN AUTRE HOMME DE VIVRE POUR LA MIENNE.

Elle se retourna vers Galt. Il se tenait à côté d'elle ; il l'avait suivi, il avait su que ce salut était le sien. Elle était en train de regarder l'inventeur du moteur, mais ce qu'elle vit ne fut que la silhouette ordinaire et avenante d'un travailleur dans ses milieu et fonction naturels ; elle releva l'inhabituelle légerté de sa pose, une façon dégagée de se tenir qui suggérait un contrôle experimenté de l'usage de son propre corps ; un grand corps simplement vêtu : une chemise légère, un pentalon de toile fine, une ceinture ceignant une taille mince ; et des cheveux décoiffés faits pour luire comme du métal selon le gré d'un vent incertain. Elle le regarda comme elle avait regardé la structure.

Puis elle sut que les deux premières phrases qu'ils s'étaient dites résonnaient toujours dans leurs esprits, emplissant le silence ; que tout ce qui avait été dit depuis, l'avait été par-dessus le son de ces mots, qu'il l'avait su, l'avait retenu, ne lui avait pas laissé l'oublier. Elle fut soudainement consciente qu'ils étaient seuls ; ce fut une conscience qui soulignait le fait, ne permettant aucune autre implication, mais retenant pourtant la pleine signification du *non-nommé* de cette tension particulière. Ils se trouvaient seuls dans une forêt silencieuse, au pied d'une structure qui ressemblait à un ancien temple ; et elle sut quel rite était la forme de vénération appropriée devant être offerte au pied d'un autel de ce genre.

Elle sentit une pression soudaine à la base de sa gorge, sa tête

s'inclina légèrement, pas plus que nécessaire pour sentir un léger courant contre ses cheveux, mais ce fut comme si elle reposait allongée en suspension dans l'espace, contre le vent, consciente de rien d'autre que de ses jambes et que des formes de la bouche de Galt. Il demeura là, à la regarder, son visage immobile, à l'exception des léger mouvements de ses cils se rapprochant comme pour lutter contre une trop forte luminosité. Ce fut comme le battement de trois instants–celui-ci était le premier–et dans le second elle ressentit le coup de poignard d'un triomphe féroce de la connaissance que son effort et sa lutte étaient plus durs à endurer que le sien ; et après cela il bougea ses yeux et releva la tête pour regarder l'inscription sur le temple.

Elle le laissa la regarder un instant, presque comme un acte de pitié condescendante offert à un adversaire luttant pour reprendre des forces, puis elle demanda, avec une note d'orgueil impérieux dans le son de sa voix, en désignant l'inscription :

— Qu'est-ce que c'est que ça ?

— C'est le serment qui a été fait par chaque personne dans cette vallée, à part vous.

Elle dit, en regardant les mots :

— Ceci a toujours été ma propre règle dans la vie.

— Je le sais.

— Mais je ne pense pas que la votre la respecte.

— Alors vous devrez apprendre lequel de nous deux est dans l'erreur.

Elle fit quelques pas pour monter jusqu'à la porte d'acier de la structure, avec une confiance soudaine légèrement soulignée par les mouvements de son corps, la simple suggestion d'une tension, pas plus que sa conscience du pouvoir qu'elle détenait par le moyen de la souffrance de Galt ; et elle tenta, sans en demander la permission, de tourner la poignée de la porte. Mais la porte était fermée, et elle ne sentit aucun frémissement sous la pression de sa main, comme si le verrou était coulé et scellé dans la pierre avec la solide plaque d'acier de la porte.

— Ne tentez pas de forcer cette porte, Mademoiselle Taggart.

Il s'approcha d'elle, et ses pas étaient un tout petit peu plus lents, comme pour signifier à Dagny qu'il avait connaissance de sa conscience de chacun des pas qu'il faisait.

— Aucun degré de force physique n'y suffirait, dit-il, « Seule une pensée peut ouvrir cette porte là. Si vous essayiez de la forcer au moyen des meilleurs explosifs disponibles dans le

monde, la machinerie qui se trouve à l'intérieur s'effondrerait en miettes bien avant que la porte ne cède. Mais atteignez la pensée qu'elle requiert… et le secret du moteur sera à vous, autant que… »–ce fut la première faiblesse qu'elle entendit dans sa voix–« …de même que n'importe quel autre secret que vous souhaiteriez connaître. »

Il lui fit face pendant un instant, comme pour se laisser lui-même ouvert à sa compréhension, puis il sourit bizarrement, silencieusement, à une pensée qu'elle ne connaîtrait pas, et ajouta :

— Je vais vous montrer comment c'est fait.

Il se recula d'un pas. Puis, en se tenant bien droit et immobile, son visage relevé en direction des mots taillés dans la pierre, il les répéta lentement, d'une voix égale, comme s'il répétait son serment encore une fois.

Il n'y avait aucune émotion dans sa voix, rien d'autre que la prononciation des mots clairement espacés qu'il dit avec la pleine connaissance de leur sens ; mais elle savait qu'elle était en train d'assister au moment le plus solennel auquel il lui serait jamais donné d'assister ; elle était en train de voir l'âme nue d'un homme, et le prix qui avait été payé pour prononcer ces mots, elle était en train d'entendre un écho du jour où il avait prononcé ces mots pour la première fois, et avec la pleine connaissance des années qui avaient suivi ce moment ; elle sut quel genre d'homme s'était dressé pour faire face à six mille autres durant une nuit sombre de printemps, et pourquoi ils avaient eu peur de lui ; elle sut que ceci était la naissance et le cœur de toutes les choses qui étaient arrivées au monde durant les douze années qui avaient suivi cet instant ; elle sut que ceci était d'une bien plus grande importance que le moteur caché à l'intérieur de la structure ; elle le sut au son de la voix d'un homme prononçant, comme pour se le rappeler à lui-même et y dédier sa vie, encore :

— Je jure sur ma vie… et sur mon amour pour elle… que je ne vivrai jamais pour le service d'un autre homme… ni ne demanderai à un autre homme… de vivre… pour la mienne.

Cela ne la surprit pas, cela sembla banal et presque sans importance, qu'à la fin du dernier son, elle vit la porte s'ouvrir lentement, sans aucune intervention manuelle, s'ouvrant vers l'intérieur sur une bande d'obscurité croissante.

Au moment où une lumière électrique s'alluma à l'intérieur de la structure, il saisit la poignée et la tira pour refermer la porte,

son verrou cliquant pour confirmer l’état de scellement, à nouveau.

— C’est un verrou qui fonctionne avec le son. expliqua-t-il ; son visage était serein, « Cette phrase est la combinaison de sons nécessaire à son ouverture. Je me soucie peu de vous révèler ce secret… parce que je sais que vous ne prononcerez pas ces mots jusqu’à ce que vous leur accordiez le même sens que celui que je leur ai donné. »

Elle inclina la tête.

— C’est exact.

Elle le suivit jusqu’à la voiture, lentement, se sentant tout à coup trop épuisée pour bouger. Elle se laissa tomber en arrière contre le siège, fermant les yeux, entendant à peine le son du démarreur. La fatigue accumulée et le choc de ses heures sans sommeil la frappèrent instantanément, brisant la barrière de la tension que ses nerfs avaient retenue pour retarder cet instant. Elle demeura immobile sur le siège, incapable de penser, de réagir ou de lutter, vidée de toutes ses émotions, à l’exception d’une seule.

Elle ne parlait pas. Elle n’ouvrit pas les yeux avant que la voiture stoppa devant la maison de Galt.

— Vous feriez mieux de vous reposer, dit-il, « et d’aller dormir un peu, tout de suite, si vous voulez être présente au dîner de Mulligan, ce soir. »

Elle acquiesça avec obéissance. Elle tituba jusqu’à la maison, évitant son aide. Elle fit un effort pour lui dire :

— Ça va aller. Avant de s’échapper jusqu’à la sécurité de sa chambre, en résistant suffisamment longtemps pour pouvoir refermer la porte derrière elle.

Elle s’effondra sur le lit, la tête en avant contre le traversin. Ce n’était pas le simple fait de l’épuisement physique. Ce fut la soudaine monomanie d’une sensation trop complète pour pouvoir l’endurer. Tandis que la résistance de son corps fut partie, tandis que son esprit avait perdu la faculté de conscience, une émotion unique puisait dans les restes de son énergie, de son entendement, de sa faculté de jugement, de son contrôle d’elle-même, ne lui laissant rien pour y résister ou pour la détourner, la rendant incapable de désir, seulement de sentir, la réduisant à un état se simple sens–un sens statique sans commencement ni but. Elle garda l’image de sa silhouette à l’esprit–sa silhouette telle qu’elle avait été lorsqu’il s’était tenu devant la porte de la

structure–elle ne resentit rien d'autre, aucun souhait, aucun espoir, aucune estimation de ses sentiments, aucun nom pour les nommer, aucune relation à elle-même ; il n'y avait pas d'entité telle qu'*elle-même*, elle n'était pas une personne, seulement une fonction, la fonction de *le* voir, et la vision était en elle-même sa propre signification et son propre propos, sans aucune autre fin devant être atteinte.

Son visage enfoui dans le traversin, elle se souvint faiblement, comme une subtile sensation, le moment de son décollage depuis la bande illuminée de l'aéroport du Kansas. Elle sentit le battement du moteur, la traînée du mouvement d'accélération emmagasinant de l'énergie selon une ligne droite parcourue vers un seul but–et à l'instant où les roues quittèrent le sol, elle était endormie.

***

Le plancher de la vallée était comme une flaque réfléchissant encore la luminosité du ciel, mais la lumière était en train de s'épaissir depuis l'or vers le cuivre, le constraste des contours du rivage s'atténuait, et les cimes étaient devenues couleur bleu-fumée lorsqu'ils roulèrent en direction de la maison de Mulligan.

Il ne restait aucune trace d'épuisement perceptible dans son port, et aucun reste de violence. Elle s'était réveillée au moment où le soleil se couchait ; émergeant de la chambre, elle avait trouvé Galt qui attendait, assis immobile à la lumière d'une lampe. Il avait relevé les yeux vers elle ; elle avait marqué une pause dans l'encadrement de la porte, son visage composé, ses cheveux lissés, sa pause détendue et confiante ; elle avait ressemblé à ce à quoi elle aurait ressemblé sur le seuil de la porte de son bureau au siège de la Taggart, à l'exception du léger angle de son corps appuyé sur une canne. Il l'avait observé l'espace d'un instant, et elle s'était demandée pourquoi elle était certaine que c'était l'image qu'il voyait à cet instant ; il était en train de voir le seuil de la porte de son bureau, comme si c'était une vision imaginé, et qu'il s'était interdite, depuis longtemps.

Elle était assise à côté de lui dans la voiture, n'éprouvant aucun désir de parler, sachant que ni l'un ni l'autre ne parvenait à cacher la signification de leur silence. Elle observa quelques lumières s'allumant à l'intérieur de quelques lointaines maisons dans la vallée, puis les fenètres allumées de la maison de

Mulligan sur la corniche au-devant. Elle demanda :

— Qui se trouvera là bas ?

— Quelques-uns de vos derniers amis, répondit-il, « et quelque-uns de mes premiers. »

Midas Mulligan les reçut à la porte. Elle remarqua que sa sinistre face carrée n'était pas aussi durement dépourvue d'expression qu'elle l'avait initialement pensé : il avait une attitude de satisfaction, mais celle-ci ne parvenait pas à adoucir ses traits, elle ne faisait que les figer comme des silex saillants et leur faisait envoyer des étincelles d'humour qui scintillaient subtilement dans les coins de ses yeux, un humour qui était plus rusé, plus exigeant, mais cependant plus chalheureux qu'un sourire.

Il ouvrit largement la porte de sa maison, déplaçant son bras légèrement plus lentement que d'ordinaire, donnant à son geste une emphase imperceptiblement solennelle.

En pénétrant dans le salon, elle se trouva en face de sept hommes qui se levèrent à son arrivée.

— Messieurs… Taggart Transcontinental. annonça Midas Mulligan. Il l'avait dit en souriant, mais à moitié en plaisantant ; une caractéristique de sa voix fit sonner le nom de la compagnie ferroviaire comme il aurait sonné du temps de Nat Taggart, comme un titre honorifique ronflant.

Elle inclina la tête, lentement, en reconnaissance pour les hommes qui se trouvaient devant elle, sachant qu'ils étaient des hommes dont les échelles de valeur et d'honneur étaient les mêmes que les siennes, des hommes qui reconnaissaient la gloire de ce titre comme elle le reconnaissait, sachant avec un pincement soudain de nostalgie combien elle avait désiré cette reconnaissance durant toutes ces années.

Ses yeux se déplacèrent lentement d'un visage à l'autre, en signe de salut :

Ellis Wyatt… Ken Danagger… Hugh Akston… Docteur Hendricks… Quentin Daniels…

La voix de Mulligan prononça les noms des deux autres :

— Richard Halley… Juge Narragansett.

Le léger sourire sur le visage de Richard Halley semblait lui dire qu'ils se connaissaient depuis des années–ainsi qu'en témoignaient ses soirées solitaires passées à côté du phonographe. L'austérité de la silhouette aux cheveux gris du juge Narragansett lui rappelait qu'elle l'avait un jour entendu

être décrit comme une statue de marbre, une statue de marbre avec une bandeau sur les yeux[1] ; c'était le genre de personnage qui avait disparu des cours de justice quand les pièces d'or avaient commencé à disparaître des mains du pays.

— Ça fait longtemps que vous appartenez à cet endroit, Mademoiselle Taggart, dit Midas Mulligan, « Nous ne nous attendions pas à vous voir arriver de cette manière, mais bienvenue, de toute façon. »

Non ! aurait-elle voulu dire, mais elle s'entendit elle-même répondre d'une voie basse :

— Merci.

— Dagny, ça va vous prendre combien de temps d'apprendre à être vous-même ?

C'était Ellis Wyatt, la saisissant par le coude et la conduisant vers une chaise, souriant largement de son état d'impuissance, de la lutte entre un sourire et le masque de résistance qu'affichait son visage.

— Ne prétendez pas que vous ne nous comprenez pas. Vous nous comprenez.

— Nous n'insinuons jamais rien, Mademoiselle Taggart, dit Hugh Akston, « Il s'agit du crime moral particulier de nos ennemis. Nous ne racontons pas ; nous montrons. Nous ne prétendons jamais rien ; nous prouvons. Ce n'est pas votre obéissance que nous cherchons à gagner, mais votre conviction rationnelle. Vous avez vu tous les éléments de notre secret. C'est maintenant à vous d'en tirer les conclusions–nous pouvons vous aider à les formuler, mais pas à les accepter–la vision, la connaissance et l'acception doivent venir de vous. »

— Je me sens comme si je le savais, répondit-elle simplement, « et même : je me sens comme si je l'avais toujours su, mais n'avait pu le trouver, et maintenant j'ai peur, pas peur de l'entendre, juste peur que ce soit si proche. »

Akston sourit.

— A quoi tout cela ressemble t-il, selon vous, Mademoiselle Taggart ?

Il fit un geste de la tête et des yeux qui voulait désigner l'ensemble de la pièce et tout ce qui se trouvait à l'intérieur.

— Ceci ? elle rit tout à coup, en regardant les visages des hommes contre la vive lueur d'or de la lumière solaire emplissant les

1. Lire 1ère Partie, Chapitre X, page 484. *(N. d. T.)*

grandes fenêtres, « On dirait… Vous savez, je n’avais jamais espéré revoir encore aucun d’entre-vous, je me demandais parfois combien j’aurais été prête à donner, juste pour vous entrevoir encore une dernière fois, ou pour encore un dernier mot de vous–et maintenant–maintenant c’est comme ce rêve que vous faisiez quand vous étiez enfant, quand vous pensiez qu’un jour, au paradis, vous verriez ces grands disparus que vous n’aviez pas vu sur terre de leur vivant, et vous choisissiez, dans les siècles passés, les grands hommes que vous auriez aimé rencontrer. »

— Et bien, cela est un indice menant à la nature de notre secret, fit Akston, « Demandez-vous si nous devrions laisser le rêve du paradis et de la grandeur nous attendre dans notre tombe… ou si il doit demeurer le notre ici, maintenant et sur cette Terre ».

— Je sais. répondit-elle d’une voix basse.

— Et si vous rencontriez ces grands hommes au paradis, demanda Ken Danagger, « que voudriez-vous leur dire ? »

— Juste… juste “bonjour”, je pense.

— Ce n’est pas tout. reprit Danagger, « Il y-a quelque chose que vous souhaiteriez entendre d’eux. Je ne le savais pas, moi non plus, jusqu’à ce que je le vois pour la première fois »–il désigna Galt–« et il me l’a dit, et là j’ai su à coté de quoi j’étais passé durant toute ma vie. Mademoiselle Taggart, ce que vous aimeriez, ce serait de les voir vous regarder et vous dire “Bravo”. »

Elle laissa retomber sa tête et acquiesça silencieusement, la tête basse, pour ne pas lui laisser voir la venue soudaine des larmes dans ses yeux.

— Bon, et bien alors : Bravo, Dagny ! Bravo… Vraiment, bravo. Et maintenant, il est temps pour vous de vous reposer de ce fardeau qu’aucun d’entre nous n’aurait jamais dû avoir à porter.

— La ferme. fit Midas Mulligan avec une inquiétude anxieuse en observant la tête baissée.

Mais elle releva la tête, en souriant.

— Merci. dit-elle à Danagger.

— Si vous voulez parler de repos, alors laissons-là se reposer. fit Mulligan, « Ça en a fait beaucoup pour elle, en une seule journée… »

— Non. fit-elle, toujours souriante, « Allez-y, dites-le… peu importe ce que c'est. »

— Plus tard. dit Mulligan.

Ce furent Mulligan et Akston qui servirent le dîner, avec Quentin Daniels pour les aider. Ils le servirent sur des petits plateaux d'argent devant être placés sur les accoudoirs des chaises, et ils s'assirent tous à l'endroit de leur choix dans le salon, tandis que le feu du ciel s'atténuait à travers les fenêtres et que des étincelles de lumière électrique scintillaient dans les verres de vin. Il y avait un air de luxe dans la pièce, mais c'était le luxe d'une simplicité experte ; elle remarqua les meubles coûteux, soigneusement choisis pour le confort qu'ils procuraient, achetés quelque part à une époque lors de laquelle le luxe avaient encore été un art. Il n'y avait pas d'objet superflus, mais elle remarqua une petite toile peinte par un grand maître de la Renaissance, valant une fortune ; elle remarqua un tapis oriental d'une texture et d'une couleur qui auraient dû se trouver dans une vitrine dans un musée. C'était la conception de la richesse selon Mulligan, songea-t-elle–la richesse par la sélection, pas par l'accumulation.

Quentin Daniels s'était assis sur le sol, avec son plateau posé sur ses genoux ; on aurait dit qu'il se sentait complètement chez lui, et il levait les yeux vers elle, de temps à autre, souriant largement tel un jeune frère impudent qui l'avait battue à propos d'un secret qu'elle n'avait pas découvert. Il ne l'avait précédé dans cette vallée que d'une dizaine de minutes seulement, pensa-t-elle, mais il était l'un deux, tandis qu'elle était toujours une étrangère.

Galt était assis à l'écart, en dehors du cercle de lumière de la lampe, sur un accoudoir de la chaise du docteur Akston. Il n'avait pas dit un mot, il s'était mis en retrait et l'avait abandonné aux autres, et il se tenait assis là, regardant le déroulement de la soirée comme un spectacle dans lequel il n'avait plus aucun rôle à jouer. Mais les yeux de Dagny continuaient à revenir vers lui de temps à autre, mus par la certitude que le spectacle était de lui et que c'était lui qui le dirigeait, qu'il l'avait préparé depuis longtemps déjà, et que tous les autres le savaient autant qu'elle.

Elle nota qu'une autre personne qui était intensément consciente de la présence de Galt, Hugh Akston, lui adressait un regard de temps à autre, involontairement, presque subrepticement,

comme s'il luttait pour ne pas avoir à confesser la solitude d'une longue séparation. Akston ne parlait pas à Galt, comme s'il tenait sa présence pour acquise. Mais par une fois, quand Galt se pencha en avant et qu'une mèche de cheveux lui tomba en travers du visage, Akston étendit la main pour la recoiffer en arrière, sa main s'attardant sur le front de son élève durant un instant presque imperceptible ; ce fut la seule faiblesse d'émotion qu'il se permit, le seul salut ; c'était le geste d'un père.

Elle se retrouva à converser avec les hommes autour d'elle, s'abandonnant d'un cœur léger au confort. Non, se dit-elle, ce qu'elle éprouvait n'était pas de la tension, c'était un subtile étonnement de la tension qu'elle aurait dû sentir mais qu'elle ne sentait pas ; l'anormalité en était que cela paraissait si normal et si simple.

Elle était à peine consciente de ses propres questions tandis qu'elle s'adressait à un homme, puis à un autre, mais leurs réponses étaient en train d'imprimer un compte rendu dans son esprit, qui se déroulait phrase après phrase vers un but.

— Le *Cinquième Concerto* ? fit Richard Halley en réponse à sa question, « Je l'ai écrit il y a dix ans. Nous l'appelons le *Concerto de la Délivrance*. Merci pour l'avoir reconnu à partir de quelques notes sifflées durant une nuit. …Oui, je suis au courant à propos de ça… Oui, sachant que vous connaissiez mon œuvre, vous l'avez su, lorsque vous l'avez entendu, que ce concerto disait tout ce que je m'étais battu pour dire et pour atteindre. Il lui est dédié. » il pointa un doigt en direction de Galt, « Pourquoi, non Mademoiselle Taggart, je n'ai pas abandonné la musique. Qu'est-ce qui vous fait penser ça ? J'ai écrit plus durant ces dix dernières années que durant n'importe quelle autre période de ma vie. Je jouerai tout cela pour vous, quand vous viendrez chez moi… Non, mademoiselle Taggart, ce ne sera pas publié à l'extérieur. Pas une seule note de tout cela ne sera entendue au-delà de ces montagnes. »

— Non, Mademoiselle Taggart, je n'ai nullement abandonné la médecine, dit le docteur Hendricks en réponse à sa question, « j'ai même passé ces six dernières années à faire de la recherche. J'ai découvert une méthode pour protéger les vaisseaux sanguins du cerveau de cette rupture fatale connue sous le nom d'"attaque". Cela pemettrait de s'affranchir de cette terrible menace qui est la soudaine paralysie qu'elle entraîne. …Non, pas un mot de ma méthode ne sera entendu à

l'extérieur. »

— La loi, Mademoiselle Taggart ? dit le juge Narragansett, « Quelle loi ? Je ne l'ai pas abandonné… Elle a cessé d'exister. Mais je travaille toujours dans la profession que j'ai choisie, laquelle consistait à servir la cause de la justice. …Non, en fait, la justice n'a pas cessé d'exister. Comment le pourrait-elle ? Il est possible pour les hommes d'en abandonner la vision qu'ils en ont, et alors c'est la justice qui les détruit. Mais il n'est pas possible pour la justice de cesser d'exister, parce que l'un est un attribut de l'autre, parce que la justice est l'acte de reconnaître ce qui existe… Oui, je continue dans ma profession. Je suis en train d'écrire un traité sur la philosophie de la loi. Je démontrerai que le mal le plus obscur de l'humanité, la machine à horreur la plus destructrice parmi tous les instruments des hommes, est la loi non-objective… Non, Mademoiselle Taggart, mon traité ne sera pas publié à l'extérieur. »

— Mon occupation, Mademoiselle Taggart ? dit Midas Mulligan, « Mon occupation, c'est la transfusion sanguine… Et c'est ce que je continue de faire. Mon travail consiste à alimenter une vie… à mettre de la sève dans les plantes qui sont capables de pousser. Mais demandez au docteur Hendricks s'il suffit de décider de la quantité de sang que vous voulez pour sauver un corps qui refuse de fonctionner, une carcasse pourrie qui s'attend à exister sans effort. Ma banque du sang, c'est de l'or. L'or est une forme d'énergie qui fait des merveilles, mais aucune énergie ne peut faire avancer quoique ce soit là où il n'y-a pas de moteur… Non, je n'ai pas abandonné. J'en ai seulement eu "ras le bol" de diriger un abattoir, où on prélève du sang sur des êtres vivants en bonne santé pour perfuser des demi-corps lâches. »

— Abandonner, moi ? fit Hugh Akston, « revoyez vos premisses, Mademoiselle Taggart. Aucun d'entre-nous n'a abandonné. C'est le monde qui l'a fait… Qu'y-a t-il de mal à ce qu'un philosophe tienne un restaurant routier ? Ou une fabrique de cigarettes, ainsi que je suis en train de le faire aujourd'hui ? Tout travail est un acte de philosophie. Et quand les hommes apprendront à considérer le travail productif–et ce qui en est la source–comme l'étalon de leurs valeurs morales, ils atteindront ce stade de perfection qui est le patrimoine qu'ils ont perdu. …La souce du travail ? L'esprit de l'homme, Mademoiselle Taggart, la faculté de raisonnement propre à l'esprit de l'homme. Je suis en train d'écrire un livre sur ce sujet : définir une

philosophie morale que je tiens de mon propre élève… Oui, ça pourrait sauver le monde… Non, il ne sera pas publié à l'extérieur. »

— Mais pourquoi ? cria-t-elle. « Pourquoi ? Qu'êtes-vous donc tous en train de faire, vous tous ? »

— Nous sommes *en grêve*. intervint John Galt.

Ils se tournèrent tous vers lui, comme s'ils avaient été en train d'attendre pour cette voix et pour ce mot. Elle entendit le battement silencieux du temps en elle, qui était le soudain silence de la pièce, tandis qu'elle le regarda au-delà d'un diamètre de lumière de lampe. Il se tenait un peu avachi, assis sur un bras de chaise, penché en avant, son avant-bras en travers de ses genous, la main pendant mollement ; et ce fut le léger sourire sur son visage qui donna à ses mots le son mortel de l'irrévocable :

— Pourquoi cela devrait-il sembler si surprenant ? Il n'y a qu'un seul genre d'homme qui n'ait jamais été en grêve dans l'histoire de l'homme. Toutes les genres et classes ont stoppé, lorsqu'ils ont tant voulu le faire et ont présenté des demandes au monde, en prétendant être indispensables… sauf les gens qui ont porté le monde sur leurs épaules, qui l'ont maintenu en vie, ont enduré la torture comme seul paiement, mais n'ont jamais laissé tomber la race humaine.

Et bien, leur tour est arrivé. Laissez les gens découvrir qui ils sont, que font-ils et qu'arrive-t'il lorsqu'ils refusent de fonctionner. Ceci est la grêve des gens de l'esprit, Mademoiselle Taggart. Ceci est *le cerveau en grêve*.

Elle ne broncha pas, à l'exception des doigts d'une main qui se déplacèrent lentement depuis sa joue jusqu'à sa tempe.

— A travers les âges, poursuivit-il, « l'intelligence a été considérée comme le diable, et toutes les formes d'insultes– d'hérétique à matérialiste, à exploiteur ; chaque forme d'iniquité : de l'exile à la déchéance des droits civiques, à l'expropriation ; chaque forme de torture : des sarcasmes au pilori, au peloton d'exécution–ont été infligées à ceux qui ont assumé la responsabilité de regarder le monde avec les yeux d'une conscience vivante, et de se charger de l'art crucial de l'association rationnelle. Pourtant, seulement dans la mesure où– soit enchaînés, soit emprisonnés dans des donjons, soit maintenus dans des recoins cachés, soit dans des cellules pour philosophes, soit dans les échoppes de commerçants–quelques hommes ont continué à penser, *seulement* dans cette mesure

l'humanité a-t-elle été capable de survivre. Au long des siècles de vénération pour le sans-esprit–quelque soit l'état de stagnation que l'humanité avait choisi d'endurer, quelque-soit la brutalité qui a pu être pratiquée–ce fut seulement par la grâce des hommes qui perçurent que le blé avait besoin d'eau pour pousser, que des pierres posées selon une courbe formeront une arche, que deux et deux font quatre, que l'amour n'est pas servi par la torture et que la vie ne se nourrit pas de la destruction, seulement par la grâce de ces hommes que le reste d'entre-eux apprirent à vivre des instants où il saisirent l'étincelle de l'être humain, et seule la somme de tels instants leur permit de continuer à exister. Ce fut l'homme de l'esprit qui leur apprit à cuire leur pain, à soigner leurs blessures, à forger leurs armes et à construire des prisons dans lesquels il fut jeté. Il était l'homme de l'extravagante énergie–et de générosité débridée–qui savait que la stagnation n'est pas de destin de l'homme, que l'impotence n'est pas dans sa nature, que l'ingéniosité de son esprit est son plus noble et son plus joyeux pouvoir ; et en service rendu à cet amour de l'existence qu'il était seul à éprouver, il continua à travailler, à travailler à n'importe quel prix, à travailler pour ceux qui le spoliaient, pour ses geoliers, pour ses tortionnaires, payant de sa vie le privilège de sauver les leurs. Ceci était sa gloire et sa culpabilité–de les avoir laissé lui apprendre à éprouver de la culpabilité de sa gloire, d'accepter la part réservée à l'animal de sacrifice et, comme punition du péché d'intelligence, de périr sur les autels des brutes. La farce tragique de l'histoire de l'humanité est que sur n'importe lequel des autels que les hommes érigeaient, ce fut toujours l'homme qu'ils immolaient et l'animal qui, au contraire, y était sacré. Ce furent toujours les attributs de l'animal, et non ceux de l'homme, que l'humanité idolâtra : l'idole de l'instinct et celle de la force–les mystiques autant que les rois–les mystiques qui désiraient ardemment une conscience irresponsable, dirigée par les moyens de la revendication que leurs émotions obscures étaient supérieures à la raison, que la connaissance survenait sous la forme d'accès aveugles dépourvus de cause, devant être suivi aveuglément, sans que l'on en doute–et les rois, qui régnaient par les moyens de griffes et de muscles, avec la conquête pour méthode et le pillage pour but, avec une massue ou un pistolet comme seule caution de leur pouvoir. Les défenseurs de l'âme de l'homme étaient inquiétés par ses sentiments, et les défenseurs du corps de l'homme étaient

inquiétés par son estomac… mais tous deux étaient unis contre son intelligence. Pourtant, aucun, pas même le plus bas des humains, n'est jamais complètement capable de renoncer à son cerveau. Personne n'a jamais cru en l'irrationel : ce en quoi ils croient est l'*injuste*.

Chaque fois qu'un homme dénonce l'intelligence, c'est parce que son but est d'une nature que l'intelligence ne lui permettrait pas de confesser. Lorsqu'il prêche des contradictions, il le fait avec la conscience que quelqu'un acceptera le fardeau de l'impossible, quelqu'un les fera se réaliser pour lui au prix de sa propre souffrance ou de sa vie ; la destruction est le prix de toute contradiction. C'est la victime qui a rendu l'injustice possible. Ce sont les hommes de raison qui l'ont rendu possible pour que le règne de la brute puisse exister. La spoliation de la raison a été le motif de chaque credo de l'*anti-raison* sur terre. La spoliation de la compétence a été le propos de chaque credo prêchant *le sacrifice de soi*. Ceux qui se sont affairés à spolier l'ont toujours su. Pas nous. Le temps est venu pour nous de voir. Ce que l'on nous demande aujourd'hui de vénérer, ce qui fut autrefois vêtu comme Dieu ou comme un roi, est la représentation nue, courbée et sans esprit de l'humain incompétent. Ceci est le nouvel idéal, le but que l'on “se doit” de viser, le propos de l'existence ; et tous les hommes devront être récompensés selon leur aptitude à s'en approcher. Ceci est “l'ère de l'homme commun”, nous disent-ils–un titre auquel n'importe quel homme peut prétendre, à un tel point qu'il n'à même pas été capable de s'élever à la hauteur de cette distinction. Il s'élèvera au rang de sa propre noblesse en vertu des efforts qu'il n'a *pas* réussi à faire, il sera honoré pour cette vertu dont il n'a *pas* fait preuve, et il sera payé pour les biens qu'il n'a *pas* produit. Mais nous–nous qui devons implorer le pardon pour “la culpabilité de la compétence”–nous travaillerons pour le soutenir, ainsi qu'il le commande, avec *son* plaisir pour notre seule récompense. Parce que nous sommes ceux qui doivent contribuer le plus, nous sommes ceux qui auront le moins à redire. Parce que nous avons une meilleure capacité de réflexion, il ne nous sera pas permis d'avoir nos propres pensées. Parce que nous avons la faculté de discernement pour agir, il ne nous sera pas permis une action de notre choix. Nous travaillerons sous la contrainte de directives et de contrôles décrétées par ceux qui sont incapables de travailler. Ils disposeront de notre énergie, par ce qu'ils n'en ont aucune à

offrir, et de nos produits parce qu'ils ne peuvent produire.

Dites-vous que ceci est impossible, que ça ne pourrait pas fonctionner ? Ils le savent, mais *pas vous*, et ils comptent sur vous pour que vous ne le sachiez pas. Ils comptent sur vous pour que ça continue comme ça, pour que vous travailliez jusqu'aux limites de l'inhumain et que vous les nourrissiez tant que vous viverez–et quand vous vous effondrerez, il y-aura une autre victime prête à prendre votre relève pour les nourrir, tout en luttant pour simplement survivre–et le temps de chaque victime successive n'en sera que plus court, et tandis que vous mourrez à la tâche de leur laisser votre compagnie ferroviaire, votre dernier descendant spirituel mourra pour leur laisser une miche de pain.

Ceci n'inquiète nullement les pillards du moment. Ils prévoient seulement–ainsi que le prévoyèrent tous les pillards royaux du passé–que le pillage leur permettra d'aller juqu'à la fin de leurs vies. Ça a toujours pu durer, auparavant, parce qu'une génération ne suffisait pas à épuiser le lot de victimes disponibles. Mais cette fois… ça ne durera pas. Les victimes sont en grêve. Nous sommes en grêve contre le martyre ; et contre le code moral qui le demande. Nous sommes en grêve contre ceux qui croient qu'un homme doit exister pour supporter la vie d'un autre. Nous sommes en grêve contre la moralité des cannibales, qu'elle soit pratiquée avec le corps ou avec l'esprit. Nous ne ferons rien avec les hommes selon d'autres conditions que les notres ; et nos conditions constituent un code moral qui postule que l'homme est une fin en soi, et non les moyens de la fin d'autres, quelqu'elle puisse être. Nous ne cherchons pas à leur imposer notre code de force. Ils sont libres de croire ce qu'ils veulent. Mais pour une fois, ils devront le croire et devront exister sans notre aide. Et, une bonne fois pour toutes, ils apprendront ce qu'implique leur credo. Ce credo qui dura des siècles seulement grâce à la caution des victimes ; par le moyen de la victime constentant à accepter sa punition pour ne pas avoir respecté un code impossible à appliquer.

Mais ce code avait été fait pour ne pas être respecté. C'est un code qui aide à se développer, non pas ceux qui l'observent, mais ceux qui le violent ; une moralité maintenue en existence, non pas par la vertu de ses saints patrons, mais par la grâce de ses pècheurs. Nous avons décidé de ne plus être “pècheurs”. Nous avons arrêté de “transgresser” leur code moral. Nous allons le pulvériser pour toujours par l'emploi d'une méthode contre

laquelle il ne peut rien : en nous y *conformant*. Nous sommes en train de nous y conformer. Nous respectons leur code moral. En interagissant avec nos frères les hommes, nous observons leur code de valeurs à la lettre et nous leur épargnons tous les maux qu'ils dénoncent.

L'intelligence est "un mal". Nous avons retiré de la société le travail de nos esprits, et pas une seule de nos idées est connue des hommes ou utilisée par eux.

La compétence est "un mal égoïste" qui ne laisse aucune "chance" à ceux qui sont moins capables ? Nous nous sommes retirés de la compétition, et avons laissé toutes "leurs chances" aux incompétents.

La poursuite de la fortune n'est que de la "convoitise", la "source de tous les maux" ? Nous ne cherchons plus à faire des fortunes.

C'est mal de gagner plus que le minimum nécessaire ? Nous n'acceptons rien d'autre que les emplois les plus simples et nous produisons, par l'effort de nos muscles, pas plus que ce que nous avons besoin de consommer pour satisfaire à nos besoins immédiats ; sans un *penny* ou une idée d'invention en plus qui pourrait "mettre le monde en péril".

C'est mal de réussir dans la vie, parce que le succès est accompli par "le fort au détriment du faible" ? Nous avons cessé d'ennuyer le faible avec notre ambition, et nous l'avons laissé libre de prospérer sans nous.

C'est "mal d'être un employeur" ? Nous n'avons pas d'emplois à offrir.

C'est "mal de posséder des biens" ? Nous ne possédons rien.

C'est "mal d'aimer la vie", dans ce monde ? Il n'y a aucune forme de plaisir dans leur monde que nous recherchons, et–ceci fut la chose qui nous fut la plus difficile à atteindre–que nous éprouvions pour leur monde cette émotion qu'ils prêchent comme un idéal à atteindre : l'indifférence, le "rien", le zéro, la marque de la mort…

Nous sommes en train de donner aux hommes tout ce qu'ils ont professé de vouloir et de rechercher comme une vertu, durant des siècles. Maintenant, laissons les voir s'ils le veulent *vraiment*. »

— C'est vous qui avez commencé cette grêve ?

— Oui, c'est moi.

Il se leva, et il demeura là où il se trouvait, les mains dans les

poches, sont visage maintenant exposé à la lumière ; et elle le vit sourire avec l'implacable et facile amusement de la certitude.

— Nous en avons tellement entendu sur les grêves, poursuivit-il, « et sur l'homme d'exception dépendant du commun. Nous l'avons entendu hurler, que les industriels sont des parasites, qu'ils ne peuvent vivre que grâce à leurs employés de base, que ce sont plutôt ces derniers qui produisent sa richesse, rendent possible le luxe dont l'industriel jouit–et que leur arriveraient-il, à ces "donneurs d'ordre" s'ils eux les ouvriers arrêtaient de travailler ?

Et bien c'est très bien. Je propose de montrer au monde *qui* dépend de qui, *qui* fait vivre qui, *qui* est la source de la richesse, qui permet à l'autre de gagner sa vie, et ce qui arrive à l'autre quand le *qui* se retire. »

Les fenêtres étaient maintenant des panneaux d'obscurité réfléchissant les points des cigarettes allumées. Il saisit une cigarette sur une table à côté de lui, et à la lueur d'une allumette elle vit la brêve brillance de l'or, le symbole du dollar entre ses doigts.

— Je suis parti, je l'ai rejoint et je fais maintenant la grêve, dit Hugh Akston, « parce que je ne pouvais partager ma profession avec des hommes qui prétendent qu'il faut nier l'existence de l'intelligence pour être qualifié d'intellectuel. Les gens n'emploieraient pas un plombier qui tenterait de prouver son excellence professionnelle, en affirmant qu'il n'existe pas de chose telle que la plomberie ; mais, apparemment, les mêmes règles de prudence ne sont pas considérées comme nécessaires par les philosophes dans cet autre cas. J'ai appris de mon propre élève, cependant, que ce fut moi qui ai rendu cela possible. Lorsque les penseurs acceptent ceux qui nient l'existence de la pensée, comme collègues penseurs d'une école de pensée différente, ce sont eux qui sont à l'origine de la destruction de l'intelligence. Ils cautionnent la prémisse de base de l'ennemi, garantissant ainsi à la démence formelle la caution de la raison. Une prémisse de base est un absolu qui n'autorise aucune coopération avec son antithèse, et ne tolère aucune tolérance. De la même manière, et pour la même raison qu'un banquier peut ne pas accepter et faire circuler des faux billets, ce qui lui garanti la caution de l'honneur et du prestige de sa banque, tout comme il peut ne pas accorder au faussaire sa demande pour la tolérance d'une simple "différence d'opinion", je ne peux pas accorder le

titre de philosophe au docteur Simon Pritchett, ou me placer dans une situation de compétition avec lui pour la conquête des esprits des hommes. Le docteur Pritchett n'a rien à déposer sur le compte de la philosophie, à l'exception de la déclaration qu'il a fait de détruire l'esprit. Il cherche à encaisser des liquidités dont il veut nier l'existence, en utilisant pour ce faire le pouvoir de la raison dont les hommes sont doués. Il cherche à mettre le cachet de la raison sur les plans de ses maîtres pillards. Il cherche à utiliser le prestige de la philosophie pour acheter la mise en esclavage de la pensée. Mais ce prestige là est un compte bancaire qui peut continuer d'exister seulement aussi longtemps que je suis là pour en "honorer les chèques". Laissons-le faire sans moi. Laissons-les–lui et ceux qui lui accordent la confiance de leurs esprits d'enfants–avoir exactement ce qu'ils demandent : un monde d'intellectuels sans intellect et de penseurs proclamant qu'ils ne peuvent penser.

Je le leur concède. Je me soumets. Et quand ils verront la réalité absolue de leur monde du "non-absolu", je ne serai pas là et ce ne sera pas moi qui paierai le prix de leurs contradictions. »

— Le docteur Akston s'est retiré en vertu du *principe de caution bancaire*, intervint Midas Mulligan, « Moi, le banquier, je me retire en vertu du *principe de l'amour*. L'amour est la forme ultime de reconnaissance qu'on accorde aux valeurs superlatives. Ce fut l'affaire Hunsacker[1] qui m'a fait me retirer ; cette affaire qui s'est terminée par l'injonction, ordonnée par une cour de justice, que j'honore, au titre de droit fondamental des fonds de mes dépositaires, la demande de ceux qui seraient en mesure d'apporter la preuve qu'ils n'ont aucun droit de la demander. Je me suis vu demander de distribuer de l'argent gagné par des hommes, à des pourritures de vauriens dont la seule prétension consistait en leur incapacité de le gagner.

Je suis né dans une ferme. Je connais la valeur de l'argent. J'ai eu affaire à bien des hommes dans ma vie. Je les ai observé grandir. J'ai fais ma fortune en étant capable de repérer un certain genre d'homme. Du genre de ceux qui n'attendent jamais de vous de la foi, de l'espoir et de la charité, mais qui vous offrent des faits, des preuves et du profit.

Saviez-vous que j'ai investi dans les affaires d'Hank Rearden à l'époque lors de laquelle il était en train de monter, quand il venait

1. Lire 1ère Partie, Chapitre X, pages 480-485. *(N. d. T.)*

tout juste de faire ses preuves dans le Minnesota, pour qu'il puisse acheter ses aciéries en Pennsylvanie ?

Et bien, quand j'ai vu cette injonction de la Cour sur mon bureau, j'ai eu une vision. J'ai vu une image, et je l'ai vu avec une telle clarté que ça a tout changé pour moi. Je voyais le visage brillant et les yeux du jeune Rearden, comme il était quand je l'ai rencontré pour la première fois. Je l'ai vu étendu au pied d'un autel, avec son sang coulant dans la terre ; et celui qui se tenait debout sur cet autel, c'était Lee Hunsacker, avec ses yeux pleins de mucus, pleurnichant qu'on ne lui avait jamais donné sa chance… C'est étrange, ce que peuvent devenir des choses simples, une fois que vous les avez clairement vues. Ce n'était pas dur pour moi de fermer la banque et de m'en aller : je continuais à voir, pour la première fois de ma vie, ce que c'était, la chose pour laquelle j'avais vécu et que j'avais aimé. »

Elle se tourna vers le juge Narragansett.

— Vous vous êtes retiré à cause de cette même affaire, sans doute ?

— Oui, fit le juge Narragansett, « Je me suis retiré quand la Cour d'appel à cassé mon jugement. Le propos pour lequel j'avais choisi de faire ce métier, était ma resolution de devenir un gardien de la justice. Mais les lois qu'ils me demandaient d'appliquer faisaient de moi l'exécuteur de la justice la plus vile qui se puisse concevoir. On me demandait d'utiliser la force pour violer les droits d'hommes désarmés qui se présentaient au devant de moi pour rechercher ma protection de leurs droits. Plaignants et accusés se plient au verdict d'une Cour, seulement sur la base de la prémisse qu'il y a eu une règle de conduite objective qu'ils ont tous deux accepté. Maintenant je voyais qu'un homme devait s'y tenir, mais pas tel autre ; l'un devait se soumettre à un jugement, l'autre devait insister avec un souhait relevant de l'arbitraire–son “besoin”–et la loi devait prendre position en faveur du souhait. La justice devait consister à supporter l'injustifiable.

Je me suis retiré… parce que je n'aurais pas pu supporter plus longtemps de voir un honnête homme s'adresser à moi en me disant “votre Honneur”. »

Les yeux de Dagny se déplacèrent lentement vers Richard Halley, comme si elle était à la fois anxieuse et effrayée d'avance d'entendre son histoire.

Il sourit.

— J’aurais bien pardonné aux hommes pour ma lutte, dit Richard Halley, « C’était leur perception de mon succès que je ne pouvais excuser. Je n’avais éprouvé aucune haine durant toutes ces années où ils m’ont rejeté. Si mon travail était nouveau, c’était à moi de leur laisser le temps d’apprendre, si je tirais de l’orgueil d’être le premier à défricher un chemin pour le faire grimper jusqu’à une hauteur définie par moi, je n’avais pas le droit de me plaindre si les autres étaient lents à suivre. C’était ce que je me suis dit durant toutes ces années ; sauf durant ces nuits, quand je ne pouvais ni attendre ni croire plus longtemps, quand je criais “pourquoi ?” mais ne trouvait aucune réponse.

Puis, durant cette nuit où ils ont choisi de m’applaudir, je me suis trouvé devant eux sur la scène d’une salle de concert, en me disant que c’était le moment que je m’étais battu pour atteindre, souhaitant le sentir mais ne ressentant rien. Je voyais toutes les autres nuits derrière moi, et j’entendais le “pourquoi ?” qui n’avait toujours pas de réponse ; et leurs ovations me semblèrent aussi vides que leurs rebuffades.

S’ils m’avaient dit, “Désolé d’avoir été si longs, merci de nous avoir attendu”, je ne leur aurais rien demandé d’autre et je leur aurais donné tout ce que j’avais à leur donner. Mais ce que j’ai vu sur leurs visages, et leurs façons de parler lorsqu’ils se rassemblèrent pour faire mon éloge, étaient la chose que j’avais entendu prêcher aux artistes ; seulement je n’avais jamais cru que quelque humain que ce soit pouvait oser le dire en le pensant sincèrement.

Ils semblaient dire qu’ils ne me devaient rien, qu’au contraire, leur surdité m’avait fourni un but moral, qu’il avait été de mon devoir de lutter, de souffrir, de supporter–pour leur satisfaction–n’importe quels sarcasmes, mépris et tortures qu’ils avaient choisi de m’infliger, de me les faire endurer dans le but de leur apprendre à aimer mon œuvre, que c’était leur *dû* légitime et ma fonction première. Et c’est là que j’ai compris la nature des pillards en esprit, une chose que je n’avais jamais été capable de concevoir. Je les ai vu puiser dans mon âme, exactement comme ils puisaient dans les poches de Mulligan, tendant leurs mains pour exproprier les valeurs de ma personne, comme ils tendaient leurs mains pour exproprier sa richesse–j’ai vu l’impertinente méchanceté gratuite de la médiocrité, brandir, en plastronnant, sa propre vacuité comme un abysse devant être rempli avec les corps de ceux qui leur son supérieurs… je les ai vu chercher,

exactement comme ils cherchaient à se nourrir de l'argent de Mulligan, à se nourrir de ces heures que j'ai passé à écrire ma musique, et de ce qui me l'avait fait écrire, cherchant à arracher de leurs dents ce qui menait à leur amour-propre en m'extorquant l'admission qu'*ils* étaient le but de ma musique, de telle façon qu'en raison de mon exploit, ce ne devait *pas* être à eux de reconnaître ma valeur, mais bien moi qui devait "m'incliner devant la leur"… Ce fut lors de cette nuit que j'ai fait le serment de ne plus jamais les laisser entendre une autre note de moi.

Les rues étaient vides lorsque j'ai quitté cette salle de concert, je fus le dernier à partir… et j'ai vu un homme que je n'avais jamais vu auparavant, m'attendant sous la lumière d'un réverbère. Il n'eut pas besoin de m'en dire beaucoup. Mais le concerto que je lui ai dédié s'appelle le *Concerto de la Délivrance*. »

Elle regarda les autres.

— S'il vous plait, donnez-moi vos raisons. dit-elle avec la légère tension de la fermeté dans sa voix, comme si elle était en train de se faire administrer une raclée, mais voulait la prendre jusqu'à ce qu'elle soit complète.

— Je me suis retiré quand la médecine fut placée sous le contrôle de l'Etat, il y-a quelques années, dit le docteur Hendricks, « Savez-vous ce que ça demande de réaliser une intervention chirurgicale sur le cerveau ? Savez vous le genre de compétence que cela demande, et les années d'atroce dévouement passionné et sans merci qui sont nécessaires pour acquérir cette compétence ? C'était ce que je n'aurais pas mis à la disposition d'hommes dont la seule qualification pour me diriger, était leur capacité à débiter les généralités frauduleuses qui les avait fait élire au privilège de faire appliquer leurs souhaits, au bout du canon d'un fusil. Je ne les aurais pas laissé dicter le propos pour lequel j'avais passé des années à étudier, ou mes conditions de travail, ou le choix de mes patients, ou le montant de ma récompense. J'ai observé que durant toutes les discussions qui précédèrent la mise en esclavage de la profession médicale, les hommes discutèrent de n'importe quoi–sauf des *desiderata* des médecins. Les hommes ne considéraient que le bien-être des patients, sans aucune pensée pour ceux qui devaient le leur apporter. Qu'un médecin puisse avoir des droits, désirs ou choix dans le contexte de cette matière, était regardé comme quelque chose qui était d'un égoïsme hors sujet ; son lot n'est pas

de choisir, disaient-il, mais seulement de “servir”. Qu’un homme qui est d’accord pour travailler par obligation est une brute trop dangereuse même pour qu’on lui confie un travail dans un parc à bestiaux, n’est jamais venu à l’esprit de ceux qui proposaient de venir au secours du malade en rendant la vie impossible à l’homme bien portant.

Je me suis souvent demandé, en voyant la suffisance avec laquelle les gens affirment leur droit de me réduire à l’esclavage, de contrôler mon travail, de forcer ma volonté, de violer ma conscience, d’étouffer mon esprit : mais alors, de quoi espèrent-ils dépendre, lorsqu’ils se trouvent allongés sous mes mains, sur une table d’opération ?

Leur code moral leur a appris à croire qu’il est sans danger de s’en remettre à la vertu de leurs victimes. Et bien, c’est cette vertu que je leur ai retirée. Laissez-les découvrir le genre de médecins que leur système va maintenant produire. Laissez-les découvrir, dans leurs blocs opératoires et salles d’hôpitaux, qu’il n’est pas sans danger de remettre leurs vies entre les mains d’un homme dont ils régulent la vie. Ce n’est pas sans danger, s’il est le genre d’homme qui s’en trouve frustré… et peut-être pire encore, s’il est du genre de ceux qui ne le sont pas. »

— Je suis parti, dit Ellis Wyatt, « parce que je ne souhaitais pas servir de repas à des cannibales, et avoir à leur préparer le repas, en plus. »

— J’ai découvert, dit Ken Danagger, « que les hommes contre lesquels je me battais étaient des impotents. Le gars qui manque d’initiative, le sans-but, l’irresponsable, l’irrationnel… C’était pas moi qui avais besoin d’eux, c’était pas à eux de me dire ce que j’avais à faire, c’était pas à moi d’obéir à leurs demandes. Je suis parti pour leur laisser le découvrir, moi aussi. »

— Je suis parti, dit Quentin Daniels, « parce que s’il y a des degrés dans la damnation, alors le scientifique qui met son intelligence au service de la force brute est le plus grand tueur en série de la terre. »

Ils devinrent tous silencieux. Elle se tourna vers Galt.

— Et vous ? demanda-elle, Vous fûtes le premier. Qu’est-ce qui vous y a poussé ?

Il lacha un rire bref.

— Mon refus d’être né avec des “pèchés originels”.

— Que voulez-vous dire ?

— Je ne me suis jamais senti coupable de mon habileté. Je ne me suis jamais senti coupable de mon intelligence. Je ne me suis jamais senti coupable d'être un homme. Je n'ai accepté aucune culpabilité qui ne fut le fait de mes actes, et ainsi je fus libre de gagner et de connaître ma propre valeur. Aussi loin que je puisse m'en souvenir, j'avais senti que je tuerais l'homme qui prétendrait que j'existe pour être au service de ses besoins ; et j'avais compris que c'était ça, le plus grand sentiment de moralité qu'un homme pouvait ressentir. Cette nuit là, à ce grand rassemblement de la Twentieth Century, lorsque j'ai entendu cette indescriptible diablerie être prononcée sur le ton de la droiture morale, j'ai vu les racines de la tragédie du monde, la clé de ce mal, et sa solution. J'ai immédiatement vu ce qui devait être fait. Je suis parti pour mettre ce plan à execution.

— Et le moteur ? demanda-t-elle, « Pourquoi l'avez-vous abandonné ? Pourquoi l'avez-vous laissé aux héritiers Starnes ? »

— A ce moment là… c'était encore la propriété de leur père. Il m'avait payé pour le faire. Il avait été réalisé de son temps. Mais je savais qu'il ne leur serait d'aucun bénéfice, et que personne n'en entendrait plus jamais parler. C'était mon premier modèle expérimental. Personne d'autre que moi où mon equivalent n'aurait n'aurait été capable de le completer, où même de saisir ce que c'était. Et je savais qu'aucun équivalent de moi ne s'approcherait de cette usine là depuis ce qui venait de s'y dérouler.

— Vous étiez conscient, à ce moment là, de la dimension de l'exploit que votre moteur représentait ?

— Oui.

— Et vous saviez que vous l'abandonniez à sa disparition ?

— Oui.

Il regardait dans le vague, les yeux fixés sur l'obscurité au-delà des fenêtres, et il étouffa l'amorce d'un rire à peine audible, mais ce n'était pas le son de l'amusement.

— J'ai regardé mon moteur pour la dernière fois, juste avant de partir. Je pensais aux hommes qui clament que la richesse ne provient que des ressources naturelles… et à ceux qui clament que la richesse ne dépend que de la réquisition des usines… tout comme à ceux qui clament que les machines conditionnent leurs cerveaux.

Et bien, là se trouvait le moteur pour les conditionner, et c'est là qu'il demeura, exactement tel qu'il est sans l'intelligence de

l'homme… comme un paquet de pièces métalliques et de câbles électriques abandonnés à la rouille.

Vous avez songé aux grands services que ce moteur aurait pu avoir rendu à l'humanité, s'il avait été mis en production. Je pense que le jour où les hommes comprendront le sens de ce qu'il advint de lui, dans ce tas de detritus de cette usine... il aura alors rendu un service encore bien plus grand.

— Vous attendiez-vous sincèrement à voir ce jour arriver, lorsque vous êtes parti ?

— Non.

— Vous attendiez-vous à une prochaine chance de le reconstruire ailleurs ?

— Non.

— Et ça ne vous dérangeais pas de l'abandonner dans un tas de débris ?

— Pour le bien de ce que ce moteur représentait pour moi, dit-il d'une voix lente, « il me fallait accepter de le laisser se détériorer puis disparîtreM pour toujours »–il la regarda bien droit dans les yeux, et elle entendit l'inflexible dureté, mais sans inflexion ni hésitation de sa voix–« exactement comme vous auriez dû accepter de laisser les rails de la Taggart Transcontinental devenir inutilisables, puis disparaître. »

Elle soutint son regard, la tête relevée, et elle dit d'une voix douce, sur le ton d'une imploration fièrement ouverte :

— Ne me poussez pas à vous répondre maintenant.

— Je ne le ferai pas. Nous vous dirons tout ce que vous souhaitez savoir. Nous ne vous presserons pas pour que vous preniez une décision.

Il ajouta, et elle fut choquée par la soudaine gentillesse de sa voix :

— J'ai dit que ce genre d'indifférence envers un monde qui aurait dû être le notre était la chose la plus difficile à atteindre. Je sais. Nous y sommes tous passés.

Elle regarda la pièce silencieuse et imprenable, et en direction de la lumière–la lumière qui provenait de son moteur–puis le visage des hommes qui constituaient la plus sereine et la plus confiante assemblée en face de laquelle elle ne s'était jamais trouvée.

— Qu'est-ce que vous avez fait, une fois que vous êtes parti de la Twentieth Century ? demanda-t-elle.

— J'en suis parti pour devenir une sorte de “chasseur de

têtes”, où plus exactement un “chasseur de flammes”. J’ai fait mon travail de rechercher ces lueurs brillantes dans la nuit de sauvagerie qui s’étendait, lesquelles étaient les hommes habiles, les hommes de l’esprit–pour observer leur parcours, leur lutte, et leur agonie–pour les en soustraire lorsque je savais qu’ils en avaient vu assez.

— Que leur disiez-vous pour parvenir à les convaincre de tout abandonner ?

— Je leur disais qu’ils avaient raison.

En réponse à la question silencieuse de son regard appuyé, il ajouta :

— Je leur donnais l’orgueil qu’ils ignoraient avoir. Je leur donnais mes mots leur permettant de l’identifier. Je leur donnais la possession inestimable à côté de laquelle ils étaient passés, qu’ils avaient tant désiré et n’avaient pourtant pas su qu’ils en avaient besoin : une caution morale.

Ne m’appeliez-vous pas “le destructeur” et “le chasseur d’hommes” ? J’étais le délégué itinérant de cette grêve, le *leader* de la rebellion des victimes, le défenseur de l’oppressé, du déshérité, de l’exploité… et lorsque j’utilise ces mots, je peux dire que, pour une fois, ils ont un sens *littéral*.

— Qui fut le premier à vous suivre ?

Il laissa un instant s’écouler, comme pour une emphase délibérée, puis il répondit :

— Mes deux meilleurs amis. Vous connaissez l’un d’entre-eux. Vous savez peut-être mieux que quiconque quel prix il a payé pour cela. Notre propre mentor, Docteur Akston, fut le second. Il nous a rejoint en l’espace d’une soirée de conversation. Ce fut plus difficile pour William Hasting[1], qui fut mon patron au sein du laboratoire de recherche de la Twentieth Century Motors, et qui dut lutter avec lui-même durant une année. Mais il se joignit à nous. Puis il y eut Richard Halley. Après, Midas Mulligan.

— …auquel ça a demandé 15 minutes. compléta Mulligan.

Elle se tourna vers lui.

— Ce fut vous qui avez établi cette vallée ?

— Oui. fit Mulligan, « Ce ne devait être que ma retraite privée, initialement. Je l’avais déjà acheté depuis des années.

J’avais acheté des kilomètres carrés de ces montagnes, lot après

1. Lire 1ère Partie, Chapitre X, pages 494-499. *(N. d. T.)*

lot, à des fermiers et à des éleveurs qui ne savait pas ce qu'ils possédaient. La vallée n'est indiquée sur aucune carte. J'ai construit cette maison quand j'ai décidé de me retirer. J'ai coupé toutes les avenues d'approche possible à l'exception d'une route–et elle est camouflée au–dela du pouvoir de la découvrir de quiconque–et j'ai équipé cet endroit de manière à ce qu'il soit autonome, afin que je puisse y vivre pour le restant de ma vie sans jamais avoir à revoir la tête d'un pillard. Lorsque j'ai appris que John avait pris le Juge Narragansett aussi, j'ai invité le juge à venir ici. Puis on a proposé à Richard Halley de nous rejoindre. Les autres sont restés à l'extérieur, au début. »

— Nous n'avions aucune règle d'aucune sorte, dit Galt, « exceptée une seule. Quand un homme prononçait notre serment, cela impliquait un engagement unique : de ne pas exercer dans sa propre profession, de ne pas offrir au monde le bénéfice de son intelligence. Chacun d'entre nous s'en accomodait de la manière qu'il choisissait. Ceux qui avaient de l'argent, prenaient leur retraite en vivant sur leur capital. Ceux qui devaient travailler prirent les emplois les plus simples qu'ils pouvaient trouver. Il y en a quelques-uns qui ont été fameux ; d'autres–tel que ce jeune garde-frein qui vient de chez vous, que Halley a découvert–a été interrompu par nous même avant que leur existence ne tourne à la torture. Mais on n'a pas pour autant abandonné nos intelligences où le travail qu'on aimait. Chacun d'entre nous a continué dans sa vraie profession, selon ses moyens et le temps libre qu'il peut trouver, mais il le fait secrètement, pour son propre et seul bénéfice, ne donnant rien de ce qu'il faisait aux hommes, ne partageant rien.

Nous nous sommes trouvé éparpillés à travers tout le pays, tels des exclus ainsi que nous l'avions toujours été, simplement, nous acceptions désormais le lot qui devait être le notre avec une intention consciente.

Notre seul soulagement furent les rares occasions lors desquelles nous pouvions nous rencontrer les uns les autres. On s'est aperçu qu'on aimait se rencontrer… à tout le moins pour nous rappeler que les êtres humains existaient encore. Et c'est comme ça qu'on s'est retrouvé un mois par an à vivre ensemble dans cette vallée… pour nous reposer, pour vivre dans un monde rationnel, pour sortir nos compétences et nos intelligences de leurs cachettes, pour échanger nos découvertes… ici, où les exploits signifient paiement, pas expropriation. Chacun d'entre

nous à construit sa propre maison par lui-même, ici, à ses propres frais, pour un de mois de vie sur douze. Ça rendait le douzième plus facile à supporter. »

— Vous voyez, Mademoiselle Taggart, fit Hugh Akston, « l'homme est un être social, en effet, mais pas de la façon que les pillards le prêchent. »

— C'est la destruction du Colorado qui est à l'origine de la croissance de cette vallée, dit Midas Mulligan, « Ellis Wyatt et les autres sont venus vivre ici en permanence parce qu'ils devaient se cacher. Quelque fut la part de richesse qu'ils pouvaient sauver, ils la convertirent en or ou en machines, comme je l'ai fait, et ils l'ont apporté ici.

Nous étions assez nombreux pour faire se développer l'endroit et pour créer des emplois pour ceux qui devaient gagner leur vie à l'extérieur. Nous avons maintenant atteint un stade où la plupart d'entre nous peut vivre ici à plein temps. La vallée est presque totalement autonome, dans les limites fixées par les biens que nous ne pouvons pas encore y produire. Je les achète et les fait venir depuis l'extérieur grâce à un "*pipe-line*" de mon cru. Il s'agit d'un "agent special", un homme qui ne laisse pas mon argent arriver jusqu'aux pillards.

Nous ne sommes pas un Etat, ici, pas une société d'aucune sorte… nous sommes juste une association volontaire constituée d'hommes maintenus ensemble par rien d'autre que l'interêt personnel de chacun. Je possède la vallée et je revends de la terre aux autres quand ils en veulent. Le Juge Narragansett doit agir comme arbitre, en cas de litige. Nous n'avons encore jamais eu besoin de faire appel à lui, jusqu'à maintenant. Ils disent que les hommes ont du mal à se mettre d'accord. Vous seriez surprise de voir combien c'est facile… dès que les deux parties tiennent pour leur absolu moral que ni l'un ni l'autre n'existe pour servir les intérêts de son prochain, et que la raison est leur seul outil d'échange.

Le temps où tous les notres seront appelés à venir vivre ici est proche, car le monde est maintenant en train de s'effondrer si vite qu'il va bientôt devoir affronter la famine. Mais nous serons capables d'assumer nos besoins propres, dans cette vallée. »

— Le monde est en train de s'écrouler plus vite que ce à quoi nous nous étions attendus. dit Hugh Akston, « Les hommes sont en train de s'arrêter et d'abandonner. Vos "trains gelés", les *gangs* de voleurs, les déserteurs, ils sont des hommes qui n'ont

jamais entendu parler de nous, et ils ne sont pas impliqués dans notre grêve, ils agissent d'eux-mêmes–c'est la réponse naturelle à la rationalité quelque puisse être qui en reste en eux–c'est le même genre de mouvement de contestation que le notre. »

— Nous avons commencé sans aucune limite de temps en vue. dit Galt, « Nous ne savions pas si nous allions vivre assez longtemps pour voir la libération du monde, ou si nous allions devoir léguer notre bataille et notre secret aux générations à venir. Nous savions seulement que ceci était la seule façon selon laquelle nous voulions vivre. Mais maintenant nous pensons que nous verrons–et dans pas si longtemps que cela–le jour de notre victoire et de notre retour. »

— Quand ? demanda-elle presque en chuchotant.

— Quand le code des pillards se sera effondré.

Il la vit le regarder, son regard exprimant pour moitié une question, et pour l'autre de l'espoir, et il ajouta :

— Quand le credo de l'immolation aura fait son temps, pour une fois, pour que le monde reprenne une course dépourvue d'ambiguité ; quand les hommes ne trouveront plus de victimes prêtes à se mettre en travers du chemin de la justice et à dévier la chute des rétributions vers elles-mêmes ; quand les prêcheurs du sacrifice de soi découvriront que ceux qui sont d'accords pour le pratiquer, n'auront plus rien à sacrifier, et que ceux qui ont encore quelque chose ne le voudront même plus–quand les hommes verront que ni leurs cœur ni leurs muscles ne peut les sauver, et que l'intelligence qu'il ont maudit n'est plus là pour leur répondre encore : les cris de demande à l'aide, quand ils s'effondreront comme ils doivent le faire, en tant qu'hommes sans esprit ; quand ils ne leur restera plus aucune prétension d'autorité, aucun reste de loi, aucune trace de moralité, aucun espoir, pas de nourriture et aucun moyen d'en obtenir ; lorsqu'ils se seront effondrés et que la voie sera libre ; alors nous reviendrons pour reconstruire le monde.

Le Terminus Taggart, se dit-elle ; elle entendit les mots en train de battre dans la torpeur de son esprit, comme la somme d'un fardeau qu'elle n'avait pas eu le temps de peser. Ceci était *le* Terminus Taggart, cette pièce, pas le bâtiment géant à New York ; ceci était son but, la fin de la voie, le point au-delà de la courbe de la terre où les deux lignes droites de rail se rencontrent et disparaissent, la tirant vers l'avant–comme elles avaient tiré Nathaniel Taggart–ceci était le but que Nathaniel Taggart avait

vu au loin, et ceci était le point qui tenait encore la ligne droite du regard de sa tête relevée au-dessus du mouvement de spirale des hommes dans le hall de granite. C'était pour cela qu'elle s'était dédiée au rail de la Taggart Transcontinental, comme au corps d'un esprit qui restait encore à trouver. Elle l'avait trouvé, tout ce qu'elle avait toujours voulu, c'était ici, dans cette pièce, atteint et à elle ; mais le prix était ce réseau de rails derrière elle, les rails qui disparaîtraient, les ponts qui s'écrouleraient, les lumières des signaux qui s'éteindraient… « Et pourtant… C'était tout ce que j'avais toujours voulu », se dit-elle, en détournant le regard de la silhouette d'un homme aux cheveux colorés de soleil et aux yeux implacables.

— Vous n'êtes pas obligée de nous répondre maintenant.

Elle releva la tête ; il était en train de la regarder comme s'il avait suivi les étapes de sa reflexion.

— Nous ne demandons jamais de concessions. dit-il, Nous ne disons jamais à une personne plus que ce qu'elle est prête à en entendre. Vous êtes la première personne qui a appris notre secret en avance. Mais vous êtes ici, et vous deviez savoir. Maintenant, vous connaissez l'exacte nature du choix que vous aurez à faire. Si cela vous semble difficile, c'est parce que vous pensez encore que cela ne devrait pas être "soit l'un soit l'autre". Vous apprendrez que c'est le cas.

— M'accorderez vous du temps ?

— Votre temps n'est pas notre. Prenez votre temps. Vous seule pouvez decider ce que vous choisirez de faire, et quand. Nous connaissons le coût de cette décision. Nous l'avons payé. Que vous soyez venue ici pourrait maintenant rendre les choses plus faciles pour vous… ou plus dures.

— Plus dures. chuchota-t-elle.

— Je sais.

Il l'avait dit, en faisant sa voix aussi basse que la sienne, avec le son d'être contraint de dépasser son souffle, et elle manqua un instant de temps, comme dans l'immobilité qui suit un coup, parce qu'elle sentit que ceci–et pas les moments où il l'avait transporté dans ses bras depuis le flanc de la montagne, mais cette rencontre de leurs voix–avait été le contact physique le plus proche entre eux deux.

Une pleine lune se tenait dans le ciel au-dessus de la vallée, lorsqu'ils roulèrent sur le chemin du retour vers sa maison ; on aurait dit une lanterne ronde et plate sans rayons, avec un halo de

lumière accroché dans l'espace, n'atteignant pas le sol, l'illumination semblait provenir de la blancheur anormale du sol. Dans l'immobilité surnaturelle de cette vision dépourvue de couleur, la terre semblait être voilée par un film de distance, ses formes ne fusionnaient pas pour former un paysage, mais les dépassaient lentement comme un flot, telle une empreinte photographique sur un nuage.

Elle prit soudainement conscience qu'elle était en train de sourire. Elle était en train de regarder vers le bas, vers les maisons de la vallée. Leurs fenètres éclairées étaient affaiblies par une ombre bleutée, les contours de leurs murs étaient en train de se dissoudre, de longues bandes de brume formaient des rouleaux ; sortes de vagues engourdies qui prenaient leur temps. On aurait dit une cité s'enfonçant dans les eaux.

— Comment appellent-ils cet endroit ? demanda-t-elle.

— Je l'appelle la *Vallée de Mulligan*, les autres l'appellent la *Ravine de Galt*.

— Je l'appelerais… mais elle ne finit pas sa phrase.

Il la regarda. Elle sut ce qu'il voyait dans l'expression de son visage. Il détourna son regard.

Elle vit le léger mouvement de ses lèvres, comme le relachement d'une respiration qu'il devait se forcer à accomplir. Elle détacha son regard de lui, son bras tombant négligemment contre le coté extérieur de la portiere, comme si sa main était soudainement trop lourde pour la faiblesse de son coude blessé.

La route devint plus sombre tandis qu'elle montait, et des branches de pins se rencontrèrent au dessus de leurs têtes. Au-dessus d'une pente de roche se déplaçant vers eux pour les rencontrer, elle vit la lumière de la lune se refléter sur les fenêtres de sa maison. Sa tête retomba en arrière contre le siège et elle reposa ainsi, immobile, perdant la conscience de la voiture, sentant seulement le mouvement qui la transportait en avant, observant les gouttes d'eau qui brillaient dans les branches de pins, qui étaient les étoiles.

Lorsque la voiture s'arrêta, elle ne se permit pas pour elle-même de savoir pourquoi elle ne l'avait pas regardé tandis qu'elle descendit. Elle ne sut pas qu'elle demeura immobile durant un court instant, en regardant en direction des fenêtres sombres. Elle ne l'entendit pas s'approcher ; mais elle ressentit l'impact de ses mains avec une intensité choquante, comme si c'était la seule conscience dont elle pouvait maintenant faire

l’expérience.

Il la souleva pour la prendre dans ses bras, et entreprit de monter lentement le chemin qui menait à sa maison. Il marchait, sans la regarder, la maintenant fermement, comme s’il essayait de retenir la progression du temps, comme si ses bras étaient restés bloqués sur l’instant où il l’avait levé tout contre sa poitrine. Elle sentait ses pas comme s’ils n’étaient qu’un moment unique de mouvement vers un but, et comme si chaque pas était un instant séparé des autres durant lequel elle n’osait pas penser au prochain.

Sa tête était près de la sienne, ses cheveux brossant sa joue, et elle sut que ni l’un ni l’autre ne bougerait son visage un souffle plus près. C’était un état soudain de griserie silencieuse, complète en elle-même, leurs cheveux sentremêlant comme les rayons de deux corps dans l’espace qui venaient de réaliser leur rencontre ; elle vit qu’il marchait en fermant les yeux, comme si même cette vision là serait maintenant une sorte d’intrusion.

Il pénétra dans la maison, et tandis qu’il traversa le salon, il ne regarda pas vers sa gauche et elle fit de même, mais elle sut que tous deux étaient en train de regarder la porte sur sa gauche qui menait à la chambre de Galt. Il traversa la longueur de l’obscurité pour arriver au coin de lumière de lune qui tombait en travers du lit de la chambre d’amis, il la posa dessus, elle sentit la pause d’un instant de ses mains qui lui tenait encore les épaules et la taille, et lorsque que ses mains relachèrent son corps, elle sut que le moment avait pris fin.

Il se recula et pressa un interrupteur, abandonnant la chambre à la dure lueur d’éclairage public de la lumière. Il demeura un instant immobile, comme s’il demandait qu’elle le regarde, son visage sévère et suggérant l’attente.

— Avez-vous oublié que vous vouliez me tirer dessus à vue ? demanda-t-il.

C’était l’immobilité vulnérable de sa silhouette qui le rendait réel. Le soupir qui la fit se projeter bien droite fut comme un cri de terreur et de déni : mais elle maintint son regard et répondit d’une voix égale :

— C’est vrai. Je l’ai dit.

— Alors tenez votre parole.

La voix de Dagny se fit basse, son intensité était à la fois une capitulation et un reproche dédaigneux :

— Vous en savez plus que ça, n’est-ce pas ?

Il secoua la tête.

— Non, je veux que vous vous souveniez que ce fut votre souhait. Vous aviez raison, dans le passé. Aussi longtemps que vous étiez une partie du monde extérieur, vous *deviez* me rechercher pour me détruire. Et des deux options qui vous sont maintenant ouvertes, l'une vous conduira au jour où vous vous trouverez forcée de le faire.

Elle ne répondit pas, elle était assise et avait le regard baissé, il vit les mèches de ses cheveux s'agiter et se balancer tandis qu'elle secouait la tête en un mouvement de protestation désespéré.

— Vous êtes mon seul danger. Vous êtes la seule personne qui pourrait me livrer à mes ennemis. Si vous restez avec eux, vous le ferez. Choisissez cette option, si vous le souhaitez, mais faites ce choix en pleine connaissance de cause. Ne me répondez pas maintenant. Mais jusqu'à ce que vous fassiez–la tension de la sévérité dans sa voix était le son de l'effort dirigé contre lui-même–« souvenez-vous que je connais la signification de chacune de ces deux possibles réponses ».

— Aussi pleinement que que je les connais ? fit-elle d'une voix à peine audible.

— Aussi *pleinement*.

Il se tourna pour sortir, lorsque ses yeux tombèrent soudainement sur les inscriptions qu'elle avait remarqué, et oublié, sur les murs de la chambre.

Elles étaient taillées dans le poli du bois, montrant toujours la force de la pression sur le crayon dans les mains qui les avait faites, chacune dans sa propre écriture violente :

Tu le surmonteras – Ellis Wyatt

Ça ira mieux demain matin – Ken Danagger

Ça en vaut la peine – Roger Marsh

Il y-en avait d'autres.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? demanda-t-elle.

C'est la chambre dans laquelle ils ont passé leur première nuit dans la vallée. La première nuit est la plus dure. C'est le moment des derniers liens avec les souvenirs, et ce sont les pires. Je les laisse rester ici, de manière à ce qu'ils puissent m'appeler, s'ils

veulent me voir. Je leur parle, s'ils n'arrivent pas à dormir. La plupart n'y parviennent pas. Mais ils sont libres de le faire au matin… Ils sont tous passés par cette chambre. Maintenant ils l'appellent "la chambre de torture", ou "l'antichambre" ; parce qu'ils doivent tous entrer dans la vallée en passant par ma maison.

Il se tourna pour partir, il s'arrêta sur le seuil et ajouta :

— Ceci est la pièce dont je n'avais jamais eu l'intention que vous l'occupiez. Bonne nuit, Mademoiselle Taggart.

CHAPITRE II

L'UTOPIE DE LA CONVOITISE

— Bonjour.

Elle le regarda à travers le salon depuis le seuil de sa porte. Dans l'encadrement de la fenêtre derrière lui, les montagnes avaient cette nuance de rose argenté qui semble plus brillante que la lumière du jour, apportant la promesse d'une autre lumière à venir. Le soleil s'était levé quelque part au dessus de la terre, mais il n'avait pas atteint le sommet de la barrière, et c'était le ciel qui brillait pour lui, annonçant son mouvement. Il y avait un instant, elle avait entendu le salut joyeux fait au levé du soleil qui n'avait pas été le chant des oiseaux, mais la sonnerie du téléphone ; elle vit le départ du jour, pas dans le vert brillant des branches à l'extérieur mais dans le scintillement du chrome de la cuisinière, dans l'éclat d'un cendrier de verre sur une table, et dans la blancheur cassante des manches de sa chemise. Irrésistiblement, elle entendit le son d'un sourire dans sa propre voix, il ressemblait au sien lorsqu'il répondit :

— Bonjour. il était à son bureau en train de rassembler des notes de calcul effectuées au crayon pour les fourrer dans sa poche, « Je dois partir pour me rendre à la station électrique, dit-il. Ils viennent juste de téléphoner pour me dire qu'ils ont un problème avec l'écran de rayons. Votre avion semble l'avoir déréglé. Je serai de retour dans une demi-heure et je préparerai notre petit déjeuner à ce moment là. »

C'était la simplicité familière de sa voix, sa manière de prendre sa présence et leur routine à la maison comme pour acquise, comme s'il n'y avait rien d'inhabituel pour eux deux à propos de *ça*, ce qui lui donnait le sentiment d'une signification

accentuée et l'impression qu'il le savait.

Elle répondit de la même façon familière :

— Si vous m'apportez ma cane que j'ai laissée dans la voiture, le petit déjeuner sera déjà fait fait pour vous au moment ou vous serez revenu.

Il la considéra avec un léger étonnement ; son regard se déplaça depuis son coude bandé aux manches courtes de son chemisier qui laissait son bras nu et offrait une vue de l'épais bandage. Mais le chemisier transparent, le col ouvert, les cheveux tombant sur ses épaules qui semblaient innocemment nues sous le fin film de vêtement, les faisaient plutôt ressembler à une écolière qu'à une invalide, et sa pause conféraient aux bandages une présence qui semblait hors-sujet.

Il sourit, pas vraiment à elle, mais comme s'il s'amusait de quelque souvenir personnel lui revenant soudainement à l'esprit.

— Si vous le souhaitez. fit-il.

C'était étrange d'être laissé seule dans sa maison. Une partie d'elle était une émotion dont il n'avait jamais fait l'expérience auparavant : un respect effrayé qui la rendait consciente de ses mains avec une certaine hésitation, comme si toucher n'importe quel objet autour d'elle serait un acte d'une trop grande intimité. L'autre partie était un sentiment débridé de familiarité avec les lieux, un sentiment de se sentir “chez soi” ici, comme si elle en possédait même le propriétaire.

C'était étrange de tirer une joie si pure du simple fait de préparer un petit déjeuner. Le travail que cela demandait semblait être une fin en soi, comme si les gestes de remplir une cafetière, de presser des oranges, de couper du beurre étaient accomplis pour eux-mêmes et rien d'autre, au nom du genre de plaisir que l'on attend, mais que le l'on trouve rarement lors de mouvements de danse. Cela la surprit de réaliser qu'elle n'avait pas eu l'occasion de faire l'expérience de ce genre de plaisir dans son travail, depuis ses jours passés derrière le bureau du chef de la gare de Rockdale.

Elle était en train de mettre la table lorsqu'elle vit la silhouette d'un homme se pressant monter le chemin menant à la maison, une silhouette rapide et agile sautant par dessus des rocs avec l'aisance décontractée d'un vol. Il ouvrit brusquement la porte en appelant :

— Eh, John ! et s'arrêta net lorsqu'il la vit. Il portait un polo bleu sombre et un pentalon de toile légère, il avait des cheveux

d'or et un visage d'une beauté à la perfection si choquante qu'elle en fut figée sur place, le regardant, non pas d'admiration, tout d'abord, mais avec incrédulité.

Il la regarda comme s'il ne s'était pas attendu à trouver une femme dans cette maison. Puis elle vit une expression de familiarité qui évolua vers un genre d'étonnement différent, fait en partie d'amusement, et pour l'autre de triomphe, qui évolua encore vers un bref petit rire.

— Oh, nous avez-vous rejoint ? demanda-t-il.

— Non, répondit-elle sèchement, pas du tout. Je suis une “briseuse de grêve”.

Il rit, comme un adulte le ferait d'une enfant utilisant des mots techniques dépassant sa compréhension.

— Si vous savez de quoi vous parlez, alors vous savez que ça n'est pas possible. fit-il, « Pas ici. »

— J'ai “défoncé la porte”. Littéralement.

Il regarda ses bandages, pesant la question, avec un regard presque insolent de curiosité sans pudeur.

— Quand ?

— Hier.

— Comment ?

— En avion.

— Ques faisiez-vous en avion dans cette partie du pays ?

Il avait des manières directes et impérieuses qui pouvaient être soit celles d'un aristocrate, soit celle d'un voyou ; il avait l'air d'être l'un et était habillé comme l'autre. Elle le considéra pour un instant, le faisant délibérément attendre.

— Je voulais voir ce que ça faisait d'essayer d'atterrir sur un “mirage préhistorique”, répondit-elle enfin, « et je l'ai fait. »

— Vous êtes une *briseuse de grêve*. dit-il en réprimant un rire, comme s'il était en train de saisir toutes les implications d'un problème, « Où est John ? »

— Monsieur Galt est parti à la station d'électricité. Il devrait revenir d'une minute à l'autre.

Il s'assit dans un fauteuil, sans en demander la permission, comme s'il était chez lui. Elle se tourna sans mot dire vers son travail. Il la regardait faire depuis son fauteuil avec un large sourire, comme si le fait de la voir mettre le couvert sur une table de cuisine était un spectacle paradoxal d'un genre tout à fait particulier.

— Qu'est-ce que Francisco a dit, lorsqu'il vous a vu ici ?

demanda-t-il.

Elle se retourna vers lui presque brusquement, mais répondit sur un ton neutre.

— Il n'est pas encore venu.

— Pas encore ? Il avait l'air surpris, « En êtes-vous sûre ? »

— C'est ce qu'on m'a dit.

Il alluma une cigarette. Elle se demanda, en le regardant, quelle profession il avait bien pu choisir, l'avait aimé, puis l'avait abandonné dans le but de venir se joindre à ceux de la vallée. Elle n'aurait pu se hasarder à formuler la moindre réponse ; aucune ne semblait lui convenir ; elle se surprit à avoir le sentiment d'un souhait qu'il n'ait en fait aucune profession, parce qu'aucun travail ne semblait assez dangereux pour son incroyable genre de beauté. C'était un sentiment bien impersonnel, elle ne le regardait pas comme elle aurait regardé un homme, mais comme une œuvre d'art animée ; et il lui sembla s'agir d'une indignité exagérée du monde extérieur, qu'une perfection telle la sienne doive être soumise aux chocs et à la fatigue, cicatrices auxquelles devait s'attendre chaque homme aimant son travail.

Mais cela ne faisait que rendre cette impression plus absurde, parce que les traits de son visage avaient cette sorte de dureté qu'aucun danger sur terre ne pouvait égaler.

— Non, Mademoiselle Taggart. dit-il tout à coup en voyant son regard, « vous ne m'avez jamais rencontré auparavant. »

Elle fut choquée de réaliser qu'il avait ouvertement été en train de l'étudier.

— Comment se fait-il que vous sachiez qui je suis ? demanda-t-elle.

— Premièrement, j'ai vu votre photo bien des fois dans les journaux. Deuxièmement, vous êtes seule femme restant encore dans le monde extérieur, pour autant que nous le sachions, qui serait autorisé à pénétrer dans la *Ravine de Galt*. Troisièmement, vous êtes la seule femme qui aurait le courage–et la prodigalité nécessaire–pour être encore une briseuse de grève.

— Qu'est-ce qui vous fait être certain que je suis bien une briseuse de grêve ?

Si vous ne l'étiez pas, vous sauriez que ce n'est pas cette vallée, mais la vision de l'existence tenue par les hommes dans le monde extérieur, qui est un “mirage préhistorique”.

Elle entendit le bruit du moteur et elle vit la voiture s'arrêter

en bas devant la maison. Elle remarqua la rapidité agile avec laquelle il se leva sur ses jambes à la vue de Galt dans la voiture ; faute de cette évidente impatience personnelle, on aurait alors dit le geste instinctif d'un respect tout militaire. Elle remarqua la façon de s'arrêter de Galt lorsqu'il pénétra dans la maison, et vit le visiteur. Elle remarqua que Galt sourit, mais que sa voix s'était faite étrangement basse, presque solennelle, comme si elle était mesurée par par un soulagement inconfessé, lorsqu'il dit, tout bas :

— Bonjour.

— Salut John. lui répondit joyeusement le visiteur.

Elle remarqua que leur poignée de main arriva un instant trop tard et s'attarda pour un instant trop long, telle la poignée de main d'hommes qui n'avaient pas été certains que leur précédente rencontre ne devait pas être la dernière.

Galt se tourna vers elle.

— Les présentations ont-elles déjà été faites ? demanda-t-il en s'adressant à eux deux.

— Pas totalement. répondit le visiteur.

— Mademoiselle Taggart, laissez-moi vous présenter Ragnar Danneskjold.

Elle sut à quoi pouvait ressembler l'expression de son propre visage, lorsqu'elle entendit la voix de Danneskjold qui sembla lui parvenir depuis une grande distance :

— Vous n'avez pas à être effrayée, Mademoiselle Taggart, je ne suis dangereux pour personne dans la *Ravine de Galt*.

Elle ne put que secouer la tête, avant de retrouver la salive nécessaire à la voix, pour dire :

— Ce n'est pas ce que vous pourriez faire à qui que ce soit… c'est à propos de ce qu'ils vont vous faire…

Le rire de Danneskjold balaya son instant de stupeur.

— Faites attention, Mademoiselle Taggart. Si vous commencez comme ça avec moi, vous n'allez pas rester une briseuse de grêve pour bien longtemps. puis il ajouta, « Mais vous devriez commencer par prendre les bonnes choses des gens de la *Ravine de Galt*, et non pas leurs erreurs : ils ont passé douze ans à se faire du soucis pour moi… pour rien. »

Il adressa un regard à Galt.

— Quand es-tu rentré ? demanda Galt.

— Tard dans la nuit.

— Assieds-toi, tu va prendre le petit déjeuner avec nous.

— Mais, où est Francisco ? Pourquoi n'est-il pas encore là ?

— Je ne sais pas. dit Galt en fronçant légèrement des sourcils, « Je viens de le leur demander, à l'aéroport. Personne n'a eu de nouvelles de lui. »

Comme elle se tourna vers la cuisine, Galt fit un mouvement pour la suivre.

— Non, fit-elle, « c'est mon travail, aujourd'hui. »

— Laissez-moi vous aider.

— Nous sommes dans un endroit où personne ne réclame de l'aide, non ?

Il sourit.

— Oui, c'est vrai.

Elle n'avait jamais fait l'expérience du plaisir du mouvement, de marcher, comme si ses pas n'avaient pas de poids à porter, comme si le support que lui offrait la canne dans sa main n'était qu'une touche superflue d'élégance, le plaisir de sentir ses pas tracer de rapides ligne droites, de sentir la précision spontanée et sans fautes de ses propres mouvements ; ainsi qu'elle en fit l'expérience lorsqu'elle plaça la nourriture sur la table devant les deux hommes. Son port leur dit qu'elle savait qu'ils étaient en train de l'observer; elle tenait sa tête comme l'aurait fait une actrice sur une scène, comme une femme dans un bal, comme la gagnante d'un silencieux concours.

— Francisco sera heureux de savoir que c'est vous qui avez été sa doublure, aujourd'hui. fit Danneskjold lorsqu'elle s'assit à la table à son tour.

— Sa *quoi* ?

— Vous savez, aujourd'hui, nous sommes le premier juin. John, Francisco et moi avons toujours pris un petit déjeuner ensemble le premier juin, chaque année depuis douze ans.

— Ici ?

— Pas quand on a commencé. Mais toujours ici depuis que cette maison a été construite, il y a huit ans. Il sourit en haussant les épaules, « Pour un homme qui a plus de siècles de tradition derrière lui que j'en ai, c'est étrange que ce soit Francisco qui doive être le premier à faillir à notre propre tradition. »

— Et Monsieur Galt ? demanda-t-elle, « combien de siècles a-t-il derrière lui ? »

— John ? Pas un seul. Aucun siècle derrière lui… mais tous ceux qui sont à venir.

— On s'en moque, des siècles, fit Galt, « dis moi quelle

sortes d’années tu as laissé derrière toi. Tu as déjà perdu des hommes ? »

— Non.

— Perdu ton temps, à un moment ou à un autre ?

— Tu veux dire, est ce que j’ai déjà été blessé ? Non, même pas une égratignure depuis cette fois, il y a dix ans, quand j’étais encore un amateur–ce que tu devrais oublier, maintenant, d’ailleurs. Je n’ai jamais été à aucun moment en danger de quelque sorte que ce soit, cette année… en fait ; j’ai couru de bien moindres dangers que si je tenais un *drugstore* dans une petite ville, avec le *Décret 10-289* suspendu au-dessus de ma tête.

— Jamais perdu une bataille ?

— Non, l’ennemi est le seul à avoir essuyé des pertes, cette année. Les pillards ont perdu la plupart de leurs navires contre moi… et la plupart de leurs hommes, pour vous. Et toi, tu as eu une année qui ne fut pas trop mal, pas vrai ? Je le sais, je me suis tenu au courant. Depuis notre dernier petit déjeuner ensemble, tu as eu tous ceux que tu voulais dans l’Etat du Colorado, et quelques autres en plus, comme Ken Danagger… une vraie grosse prise, celui-là. Mais parle moi un peu d’un autre, encore bien plus gros, qui est presque à toi. Tu vas l’avoir bientôt celui là, parce qu’il n’est plus que pendu au bout d’un simple fil, et il est tout prêt à tomber devant tes pieds. C’est un homme qui m’a sauvé la vie, à propos… donc tu vois un peu jusqu’où il est allé.

Galt s’assit en arrière contre le dossier de sa chaise, ses yeux se faisant plus étroits.

— Et alors comme ça, tu me dis que tu ne t’es jamais trouvé en danger, pas vrai ?

Danneskjold rit.

— Oh, j’ai juste pris un tout petit risque de rien du tout. Ça en valait la peine. C’est la rencontre la plus agréable que je n’ai jamais faite. J’ai été vraiment impatient de t’en parler moi-même. C’est une histoire qui va te plaire. Bon, j’imagine que tu sais de qui je veux parler? Hank Rearden. Je…

— Non!

Ce fut la voix de Galt; c’était un ordre ; il y avait une nuance de violence dans le claquement sec du son que ni Dagny ni même Danneskjold n’avaient jamais entendu auparavant.

— Quoi ? demanda doucement Danneskjold, avec une mine incrédule.

— Ne m'en parle pas maintenant.
— Mais, tu as toujours dit que Hank Rearden était l'homme que tu désirerais le plus avoir ici.
— Ça n'a pas changé. Mais tu m'en parleras plus tard.
Elle étudia intensément le visage de Galt, mais n'y pu trouver aucun indice, seulement une attitude fermée et impersonnelle qui pouvait être soit de la détermination, soit un contrôle de lui-même qui lui faisait se tendre ses joues et les traits de sa bouche. Peu importe ce qu'il pouvait savoir sur elle, songea-t-elle, la seule connaissance qui aurait pu expliquer ceci, en était une à laquelle il n'avait pu avoir accès.
— Vous avez rencontré Hank Rearden ? fit-elle en se tournant vers Danneskjold, « et il vous a sauvé la vie ? »
— Oui.
— Je suis curieuse de savoir comment ça s'est passé.
— Pas moi. dit Galt.
— Et pourquoi non ?
— Vous n'êtes pas l'une des notres, Mademoiselle Taggart.
— Je vois. elle sourit avec une touche légère de défi, « Etiez-vous en train de vous dire que je pourrais, éventuellement, vous empêcher de prendre Hank Rearden ? »
— Non, ce n'était pas ce que je pensais.
Elle remarqua que Danneskjold était en train d'étudier le visage de Galt, comme si, lui aussi trouvait l'incident inexplicable. Galt soutint ouvertement et délibérément son regard, comme s'il le mettait au défi de trouver l'explication et lui promettait en même temps qu'il ne la trouverait pas. Elle sut que Danneskjold ne l'avait pas trouvé, lorsqu'elle vit le léger plissement d'humour qui adoucit les paupières de Galt.
— Donc, qu'a tu fait d'autre, fit Galt, « cette année. »
— J'ai défié la loi de la gravitation.
— Tu as toujours fait ça. Et cette fois là, alors, qu'est-ce que ça avait de particulier ?
— C'est arrivé sous la forme d'un vol depuis le milieu de l'Atlantique jusqu'au Colorado, avec plus d'or à bord que ne l'autorisait la charge maximale admise sur ce type d'appareil. Attends que Midas voie la quantité que j'ai à déposer. Cette année, mes clients vont être plus riches de… Mais, au fait, est-ce que tu as dit à Mademoiselle Taggart qu'elle est un de mes clients ?
— Non, pas encore. Tu peux le lui dire toi-même, si tu veux.

— Je suis… Qu'avez-vous dit que j'étais ? demanda-t-elle.

— Ne soyez pas choquée, Mademoiselle Taggart. fit Danneskjold, « Et n'émettez pas d'objections. Je n'entends que ça, des *objections*. Je suis une sorte "d'affreux", ici, de toute façon. Aucun d'entre-eux n'approuve ma manière particulière de m'engager dans notre bataille. John ne l'apprécie pas, le docteur Akston ne l'apprécie pas non plus. Ils pensent que ma vie a trop de valeur pour ça. Mais, vous voyez, mon père était un évèque… et de tout ce qu'il enseignait, il n'y a eu qu'une phrase que j'ai acceptée : *Remets ton épée à sa place, car ceux qui se servent de l'épée périront par l'épée*[1].

— Qu'est-ce que vous voulez dire ?

— Que la violence n'est pas un moyen pratique. Si les hommes, mes congénères, croient que la force du tonnage combiné de leurs muscles est un moyen pratique de régner, laissez-leur apprendre quel est le résultat d'une compétition dans laquelle il n'y a rien d'autre que de la force brute d'un côté, et de la force contrôlée par un seul esprit de l'autre. Même John m'accorde qu'en cette époque j'avais le droit moral de choisir la voie que j'ai choisi. Je ne fais jamais que la même chose qu'il fait… à ma façon. Il soustrait l'intelligence de l'homme aux pillards, moi je leur soustrais *le produit* de l'intelligence de l'homme. Il les prive de la faculté de raisonnement, je les prive de richesses. Il est en train de vider le monde de son âme, je suis en train de vider son corps. Il est en train de leur donner une leçon d'un genre bien à lui qu'ils devront apprendre ; moi, je suis juste impatient et je m'efforce de faire avancer plus vite leur "programme éducatif". Mais, comme John, je ne fais rien d'autre que me conformer à leur code moral et refuser de leur accorder une "loi à deux vitesses," à mes frais. Ou aux frais de Hank Rearden. Ou aux votres.

— De quoi êtes-vous en train de parler ?

— D'une méthode pour taxer les taxeurs de revenus. Toutes les méthodes de taxation sont complexes, mais celle-ci est vraiment simple, parce qu'elle est l'essence nue de toutes les autres. Laissez-moi vous l'expliquer.

Elle écouta. Elle entendit une voie étincelante récitant, sur le ton désséché d'un comptable méticuleux, un rapport traitant de mouvements financiers, de comptes en banque, de déductions

---

1. Il s'agit d'une citation bien connue de la Bible : Mathieu, 26 : 52. *(N. d. T.)*

d'impôts sur le revenu, comme s'il était en train de lire les pages poussièreuses d'un grand livre de comptes ; un grand livre dans lequel chaque entrée avait été faite par le moyen de l'offre de son propre sang, comme garantie pouvant être prise à n'importe quel moment, par le fait d'un simple trait maladroit de la plume du comptable. Tandis qu'elle était en train d'écouter, elle continuait d'admirer la perfection de son visage ; et elle continuait de songer qu'elle voyait ici cette tête qui était mise à prix par le monde entier pour des millions de dollars, dans le but de la livrer à la décomposition suivant la mort… Ce visage qu'elle avait trouvé trop beau pour avoir à endurer les cicatrices d'une carrière productive–continuait-elle vaguement de se dire en manquant d'écouter la moitié des mots qu'il prononçait–ce visage était bien trop beau pour courir aucun risque… Puis elle fut frappée par le fait que sa perfection physique n'était qu'une simple illustration, une leçon des plus élémentaires qui lui était donnée, en des termes cruellement évidents, sur la nature du monde extérieur et sur ce qui attendait toute valeur humaine en une époque *sous-humaine*.

« Quelque soit la justice ou le mal se trouvant dans la voie qu'il avait choisie, » songea-t-elle, « comment le pouvaient-ils… Non ! » se dit-elle encore, « sa voie était juste, et c'était précisément cela qui était horrible : qu'il n'y avait pas d'autre voie que la justice puisse choisir, » qu'elle ne pouvait pas le condamner, qu'elle ne pouvait ni approuver, ni prononcer un mot de reproche.

— …Et les noms de mes clients, Mademoiselle Taggart, ont été patiemment choisis, un par un. J'avais à m'assurer de la nature de leurs caractères et de leur carrières ; votre nom fut le premier sur ma *liste des restitutions*.

Elle se força à afficher un visage tendu et dépourvu d'expression, et elle répondit :

— Je vois.

— Votre compte est l'un des derniers à ne pas avoir vu ses fonds remis à son propriétaire. Ils sont là, à la Banque Mulligan, prêts à être réclamés par vous le jour où vous nous rejoindrez.

— Je vois.

— Votre compte, toutefois, ne représente pas une somme aussi importante que celle qu'ont eu les autres, même si d'immenses sommes vous ont été extorquées par la force, durant ces douzes dernières années. Vous trouverez–comme cela est

inscrit sur les copies des remboursements de *trop-perçu* d'impots sur le revenu, que Mulligan vous remettra–que je ne vous ai retourné que ces taxes que vous avez payé sur vos salaires de vice-président excécutif, mais pas les taxes que vous avez payé sur les gains réalisés avec les actions de la Taggart Transcontinental. Vous méritiez chaque *penny* des revenus de ces actions ; et du temps de votre père, j'aurai procédé au remboursement de chaque *penny* payés sur ces profits… mais sous la responsabilité légale de votre frère, la Taggart Transcontinental a pris sa part de *pillage*, elle a réalisé des profits par la force au moyen de faveurs du gouvernement, d'aides et de prêts publics, de moratoires et de décrets. Vous n'étiez pas responsable de tout cela, vous étiez, en fait, *la* plus grande victime de cette politique… mais je ne reverse que l'argent qui fut fait que grâce à l'habileté productive, pas l'argent qui fut, tout ou partie, pris grâce à des formes diverses de pillage impliquant l'usage de la force.

— Je vois.

Ils avaient fini leur petit-déjeuner. Danneskjold alluma une cigarette et la regarda durant un instant à travers le premier jet de fumée, comme s'il savait la violence du conflit qui régnait dans son esprit ; puis il adressa un large sourire à Galt et se dressa sur ses jambes.

— Je serai dans les parages. fit-il, « Ma femme m'attend. »

— Quoi ?

— Ma femme. répéta-t-il gaiement, comme s'il n'avait pas compris la raison de son choc.

— Qui est votre femme ?

— Kay Ludlow.

Les implications qui la surprirent étaient plus qu'il n'aurait pu en considérer.

— Quand… quand vous-êtes vous mariés.

— Il y a quatre ans.

— Comment avez-vous pu vous montrer où que ce soit, assez longtemps pour une cérémonie de mariage ?

— Nous avons été mariés ici, par le juge Narragansett.

— Comment pouvez…–elle essaya de s'arrêter là, mais les mots sortirent de sa bouche contre sa volonté, comme une forme de protestation désespérée : le firent-ils contre lui, contre le destin ou le monde extérieur, ça elle n'aurait su le dire– « …comment peut-elle vivre durant onze mois par an en ayant à

l'esprit qu'à n'importe quel moment vous pourriez être… ? » Mais elle ne prononça toutefois pas le dernier mot.

Il était souriant, mais elle vit l'énorme solennité dont son épouse et lui avaient eu besoin pour gagner leur droit à ce genre de sourire.

— Elle s'en accomode très bien, Mademoiselle Taggart, parce que nous n'adhérons pas à la croyance populaire que cette Terre est un royaume de la misère où l'homme est voué à la destruction. Nous ne croyons pas que la tragédie est notre destin naturel, et nous ne vivons pas dans la crainte chronique d'une catastrophe. Nous n'attendons pas la catastrophe tant que nous n'avons aucune raison spécifique d'avoir à nous y préparer… et lorsque cela arrive, nous sommes libres de la combattre. Ce n'est pas le bonheur, mais la souffrance que nous ne considérons pas comme une chose “naturelle”. Ce n'est pas le succès mais la calamité que nous regardons comme l'anormale exception dans la vie de l'être humain.

Galt le raccompagna jusqu'à la porte, puis il revint, se rassit à la table et, de la manière la plus paisible, tendit le bras pour se verser une nouvelle tasse de café.

Elle se “tira une balle dans le pied”, comme mut par la pression faisant céder une soupape de sécurité :

— Croyez-vous que j'accepterai un jour cet argent ?

Il attendit jusqu'à ce que la courbe du jet de café eut fini de remplir sa tasse, puis il releva les yeux vers elle et répondit :

— Oui, je pense bien.

— Et bien je ne l'accepterai pas ! Je ne le laisserai pas risquer sa vie pour ça !

— Vous n'avez pas le choix, à propos de ça.

— J'ai encore le choix de ne jamais le réclamer !

— Oui, c'est vrai.

— Et bien alors il restera dans cette banque jusqu'à la fin des temps !

— Non, ça, ça n'arrivera pas. Si vous ne le réclamez pas, une part de cet argent–une très petite part, certes–me sera versée en votre nom.

— En *mon nom* ? Pourquoi ?

— Pour payer le gîte et le couvert.

Elle le regarda, son expression de colère évoluant vers l'ahurissement, puis elle se laissa retomber contre le dossier de sa chaise.

Il sourit.

— Pendant encore combien de temps pensiez-vous que vous alliez rester ici, Mademoiselle Taggart ?

Il vit son regard perdu par le désespoir.

— Vous n'y aviez pas pensé ? Moi, oui. Vous allez rester ici pendant un mois. Pour votre mois de vacances, comme ce fut le cas pour nous autres. Je ne suis pas en train d'attendre votre consentement… vous ne nous avez pas demandé le notre, lorsque vous êtes venue ici. Vous avez violé nos lois, et donc vous aurez à en subir les conséquences. Personnes ne partira de la vallée, ce mois-ci. Je pourrais vous laisser partir, bien sûr, mais je ne le ferai pas.

Il n'y a pas de règle me demandant de vous garder, mais en pénétrant de force ici, vous m'avez donné un droit à un assortiment de choix divers… Et je vais vous garder, simplement parce que *je veux* que vous restiez ici. Si, à l'issue d'un mois, vous décidez de repartir, vous serez libre de le faire. Mais pas avant.

Elle se redressa bien droite sur sa chaise, les formes de son visage détendues, la forme de sa bouche adoucie par la légège suggestion délibérée d'un sourire ; c'était le sourire dangereux d'un adversaire, mais ses yeux étaient à la fois froidement brillants et voilés, tels les yeux d'un adversaire qui a pleinement l'intention de se battre, mais qui souhaite *perdre*.

— Bon, et bien c'est très bien. fit-elle.

— Je devrai vous faire payer pour votre chambre et pour le reste… c'est contre nos règles de subvenir aux besoins d'un autre être humain qui ne l'a pas gagné.

Quelques-uns d'entre nous ont une femme et des enfants, mais il y a un échange mutuel implicite la-dedans, et un paiement mutuel–il lui lança un regard–d'un genre que je n'ai pas le droit de revendiquer. C'est pourquoi je vous prendrai cinquante cents par jour, et vous me paierez quand vous accepterez ce compte qui est à votre nom, à la Banque Mulligan. Si vous n'acceptez pas ce compte, Mulligan débitera la somme de celui-ci et me la remettra quand je la lui demanderai.

— Je m'en remettrai aux termes de votre offre, répondit-elle ; sa voix avait la lenteur confiante, délibérée et rusée d'un courtier, « Mais je ne permettrai pas l'usage de cet argent pour mes dettes. »

— Comment suggérerez-vous de vous y soumettre, dans ce

cas.

— Je propose de gagner ma chambre et ma nourriture.

— De quelle manière ?

— En travaillant.

— Dans quel domaine ?

— Au titre de cuisinier et de femme de ménage.

Pour la première fois, elle le vit céder au choc de l'inattendu, d'une manière et avec une violence qu'elle n'aurait pu prévoir. Ce n'était qu'une explosion de rire de sa part ; mais il rit comme s'il avait été touché au-delà de ses défenses, bien au-delà de la signification immédiate de ses mots ; elle sentit qu'elle avait touché son passé, réduisant en pièces une mémoire et un sens personnel qu'elle ne pouvait connaître. Il riait comme s'il était en train de voir quelque image lointaine, comme s'il était en train de rire devant cette image, comme si c'était sa victoire… et celle de Dagny.

— Si jamais vous m'embauchez, fit-elle, son visage se faisant sévèrement poli, son ton de voix clair au point d'en être dur, impersonnel et plus adapté aux affaires, « je préparerai vos repas, nettoierai votre maison, m'occuperai de votre linge et autres tâches généralement accomplies par une domestique, en échange de ma chambre, de mes besoins vitaux et du peu d'argent dont j'aurai besoin pour certaines sortes de vêtements. Il se peut que je sois légèrement handicapée par mes blessures pendant encore quelques jours, mais ça ne durera pas bien longtemps, et à ce moment là, je serai en mesure de m'accomoder pleinement de toute mes tâches. »

— Est-ce que c'est ce que vous voulez ? demanda-t-il.

— C'est ce que je veux… répondit-elle, et s'arrêta là avant qu'elle ne prononce le reste de la réponse qu'elle avait à l'esprit : “plus que toute autre chose au monde”.

Il était toujours souriant, c'était un sourire amusé, mais c'était aussi comme si cet amusement pouvait évoluer vers quelque brillante gloire.

— C'est d'accord, Mademoiselle Taggart, dit-il, « vous êtes embauchée. »

Elle inclina la tête en une sorte d'admission sèche et formelle.

— Merci.

— Je vous paierai dix dollars par mois, qui viendront s'ajouter à votre gîte et à votre couvert.

— Ça me va très bien.

— Je serai le premier homme dans cette vallée à avoir embauché une domestique.

Il se leva, plongea la main dans sa poche, et jeta une pièce de cinq dollars or sur la table.

— Comme avance sur vos gages. fit-il.

Elle fut stupéfaite de découvrir, tandis que ses mains se dirigèrent vers la pièce d'or, qu'elle éprouvait l'espoir empressé, désespéré et craintif d'une jeune fille venant d'obtenir son premier travail : l'espoir qu'elle serait capable de le mériter.

— Oui Monsieur. répondit-elle en baissant les yeux.

***

Owen Kellog arriva durant l'après-midi de son troisième jour dans la vallée.

Elle ne sut pas ce qui le choqua le plus : la vision qu'il eut d'elle se tenant sur le bord de la piste d'atterrissage tandis qu'il descendit de l'avion : la vue de ses vêtements ; son chemisier transparent délicat, taillé dans la boutique la plus chère de New York, et la large jupe de coton imprimé qu'elle avait achetée dans la vallée pour soixante *cents* ; sa canne, ses bandages ; ou le panier à provision qu'elle tenait au bras ?

Il descendait au milieu d'un groupe d'hommes, il la vit, il fut comme figé sur place, puis courut vers elle comme s'il avait été projeté en avant par quelque émotion si forte que quelque soit sa nature, elle n'en avait pas moins un air de terreur.

— Mademoiselle Taggart… Il chuchotait, puis ne dit plus rien, tandis qu'elle riait, essayant d'expliquer comment elle avait fait pour arriver plus vite que lui à sa destination.

Il écoutait, comme si cela était sans aucun rapport, et ensuite il prononça la chose dont il voulait se remettre :

— Mais nous croyions que vous étiez morte !

— Qui a pensé ça ?

— Nous tous… Je veux dire, tout le monde dans le monde extérieur.

Puis elle s'arrêta subitement de sourire, tandis que sa voix commença à reprendre son histoire, et son premier cri de joie.

— Mademoiselle Taggart, vous vous souvenez ? Vous m'aviez dit de téléphoner à Winston, dans le Colorado, et de leur dire que vous seriez là bas le lendemain dans l'après-midi. Ça devait être il y a deux jours, maintenant. Le 31 mai. Mais vous

n'êtes pas arrivée jusqu'à Winston… et vers la fin de l'après-midi, la nouvelle était sur toutes les stations de radio que vous aviez disparu dans un accident d'avion, quelque part dans les *Montagnes Rocheuses*.

Elle opina lentement du chef, saisissant la nature des évènements qu'elle n'avait pas songé à considérer.

— Je l'ai entendu pour la première fois dans la *Comète*. dit-il, « Dans une petite gare au milieu du Nouveau-Mexique. Le conducteur du train nous a retenus là pendant une heure, tandis que je l'aidais à vérifier l'histoire en effectuant quelques appels longue-distance. Il a été aussi touché par la nouvelle que je l'ai été. Ils l'étaient tous… l'équipage du train, le chef de gare, l'aiguilleur… Ils s'étaient tous pressés autour de moi, quand j'ai appelé les salles de rédaction des journaux de Denvers et de New York. On n'a pas appris grand-chose. Seulement que vous aviez quitté l'aéroport d'Afton juste avant le lever du soleil, le matin du 31 mai, que vous sembliez suivre l'avion d'un étranger, que l'employé de l'aéroport vous a vu vous envoler en direction du sud-est… et que plus personne ne vous a plus revu après ça… Et que des recherches pour trouver l'épave de l'avion étaient en cours dans les *Montagnes Rocheuses*. »

Elle le demanda involontairement :

— Est-ce que la *Comète* a finalement atteint San Francisco ?

— Je ne sais pas. Elle se traînait dans le nord de l'Arizona, quand j'ai abandonnée. Il y avait trop de retards, trop de choses qui tournaient mal, et c'était la confusion totale avec les ordres qui étaient donnés. Je suis descendu et j'ai passé la nuit à atteindre le Colorado en faisant de l'auto-stop. Je me suis fait emmené dans des camions, dans des calèches, des charrettes tirées par des cheveaux, pour arriver jusque là, à l'heure… pour me rendre à notre lieu de rendez-vous. Je veux dire, là où nous nous réunissons pour prendre l'avion-navette de Midas, qui nous emmène ensuite jusqu'ici.

Elle commença à marcher lentement le long du chemin qui montait jusqu'à la voiture qu'elle avait laissé devant la supérette Hammond. Kellog suivait, et lorsqu'il parla encore, sa voix et le débit de celle-ci se firent plus bas encore, ralentissant avec leurs pas, comme s'il y avait quelque chose que tous deux voulaient retarder.

— J'ai trouvé un travail pour Jeff Allen. dit-il ; sa voix avait le ton particulier et proprement solennel pour dire : "J'ai executé

vos dernières volontés", « Votre représentant à Laurel l'a pris et l'a immédiatement mis au travail dès que nous y sommes arrivés. Votre représentant avait besoin de n'importe quel homme en bonne forme physique… non, en bonne forme *mentale* qu'il pouvait trouver. »

Ils arrivèrent à la voiture, mais elle n'ouvrit pas la portière.

— Mademoiselle Taggart, vous n'avez pas été sérieusement blessée, n'est-ce pas ? Vous m'avez dit que votre avion s'est écrasé, mais ce n'était pas sérieux ?

— Non, pas sérieux du tout. Je pourrais très bien m'en tirer sans la voiture de Monsieur Mulligan, demain… et d'ici encore un jour ou deux, je n'aurais plus besoin de cette chose non plus.

Elle lança sa canne avec mépris et la fit tomber dans la voiture.

Ils restèrent tous deux silencieux pendant un instant ; elle attendait.

— L'appel longue distance que j'ai fait depuis cette gare du Nouveau-Mexique, dit-il lentement, « était pour la Pennsylvanie. J'ai parlé à Hank Rearden. Je lui ai dit tout ce que je savais. Il a écouté, et puis il y a eu un blanc, et après ça il a dit: "Merci de m'avoir appelé". » il ajouta, « Je ne veux plus jamais entendre encore une fois ce genre de pause, aussi longtemps que serai encore en vie. »

Il releva les yeux vers les siens ; il n'y-avait aucun reproche dans le regard de Kellog, seulement la connaissance de ce qu'il n'avait pas suspecté lorsqu'il avait entendu sa requête, mais avait compris depuis.

— Merci. dit-elle, puis elle ouvrit prestement la portière de la voiture, « Vous voulez que je vous dépose quelque part ? Je dois être rentrée et j'ai le dîner à préparer avant que mon employeur ne rentre chez lui. »

Ce fut durant les premiers moments qui suivirent son retour à la maison de Galt, en se trouvant là, seule dans la pièce remplie de la lumière du soleil, qu'elle dut faire face à la pleine signification de ce qu'elle ressentait. A travers la fenêtre, elle regarda la barrière de montagnes en travers du ciel, en direction de l'est. Elle pensait à Hank Rearden tel qu'il devait être derrière son bureau, maintenant, à plus de trois mille kilomètres d'ici, son visage tendu comme un mur de rétention contre l'agonie, comme il avait été tendu sous tous les coups qu'il avait pris durant toutes ces années–et elle ressentit une envie désespérée de s'engager

dans sa bataille, de se battre pour lui, pour son passé, pour cette tension de son visage et pour le courage qui l'alimentait–comme elle voulait se battre pour la *Comète,* qui se traînait dans un dernier effort à travers un désert sur une voie qui se désagrégeait. Elle frémit en fermant les yeux, se sentant comme si elle était coupable d'une double trahison, se sentant comme si elle se trouvait en suspension dans l'espace entre cette vallée et le reste de la terre, sans aucun droit ni pour l'un ni pour l'autre.

Le sentiment disparut lorsqu'elle se trouva assise en face de Galt, de l'autre côté de la table où ils prenaient leur dîner. Il la regardait, ouvertement et avec une attitude dépourvue de toute gêne, comme si sa présence était normale ; et comme si de la voir était tout ce qu'il souhaitait laisser pénétrer dans sa conscience. Elle s'adossa légèrement, comme pour s'adapter à la signification de son regard, et dit sèchement, avec efficacité, dans un acte de déni délibéré :

— J'ai jeté un coup d'œil à vos chemises, et j'en ai trouvé une qui a deux boutons manquants, et une autre dont l'usure a fait un trou au coude gauche. Voulez-vous que j'arrange ça ?

— Pourquoi, oui… si vous pouvez le faire.

— Je peux le faire.

Cela ne sembla pas avoir altéré la nature de son regard ; il semblait seulement que ça ne faisait qu'ajouter à sa satisfaction, comme si ceci était ce qu'il avait souhaité qu'elle dise ; excepté qu'elle n'était pas certaine de savoir si la satisfaction était le nom approprié à ce qu'elle vit dans ses yeux, ni pleinement certaine qu'il ait voulu qu'elle dise quelque chose.

Au-delà de la fenêtre et à l'angle de la table, des nuages d'orage avaient effacé les derniers restes de lumière dans l'est du ciel. Elle se demanda pourquoi elle éprouva une soudaine réticence à regarder au-dehors, pourquoi c'était comme si elle aurait eu envi de se raccrocher aux taches dorées de lumière sur le bois de la table, à la croute beurrée des petits pains, au pot à café en cuivre, au cheveux de Galt ; de s'y accrocher comme à une petite île au bord d'un vide.

Puis elle entendit sa propre voix demandant soudainement, involontairement–et elle sut que c'était la trahison à laquelle elle avait voulu échapper.

— Autorisez-vous des communications avec le monde extérieur ?

— Non.

— Aucune ? Même pas une note sans adresse de retour ?

— Non.

— Même pas un message, même s'il n'y a pas l'ombre d'une chance pour que l'un de vos secrets ne soit révélé ?

— Pas depuis ici. Pas durant ce mois. Pas à l'attention d'aucun étranger, jamais.

Elle se rendit compte qu'elle était en train d'éviter son regard, et elle se força à redresser la tête et à lui faire face. Son regard avait changé ; il était observateur, fixe, implacablement perceptif.

Il demanda, en la regardant comme s'il connaissait la raison de sa requête.

— Souhaiteriez-vous soumettre une requête pour une exception *spéciale* ?

— Non. répondit-elle en soutenant son regard.

Le matin suivant, après le petit déjeuner, alors qu'elle était assise dans sa chambre, en train de délicatement placer une rustine sur la manche de la chemise de Galt, la porte fermée pourqu'il ne puisse la voir se démener pour s'accomoder d'une tâche qui lui était peu familière, elle entendit le son d'une voiture s'arrêtant devant la maison.

Elle entendit les pas précipités de Galt dans le salon, elle l'avait entendu ouvrir la porte d'entrée d'un geste brusque et appeler avec la joyeuse colère du soulagement :

— C'est pas trop tôt !

Elle se redressa sur ses jambes, mais s'interrompit : elle entendit sa voix, dont le ton avait abruptement changé et était devenu grave, comme en réponse au choc de quelque vision à laquelle il se trouverait confronté :

— Qu'est-ce qu'il se passe ?

— Bonjour, John. dit une voix claire et calme qui avait l'air d'être soutenue, mais fléchissante sous le poids de l'épuisement.

Elle se rassit sur son lit, se sentant tout à coup vidée de ses forces : c'était la voix de Francisco.

Elle entendit Galt demandant, sur un ton rendu sévère par l'inquiétude :

— Qu'est-ce que c'est ?

— Je te le dirai après.

— Pourquoi es-tu venu si tard ?

— Je dois repartir dans une heure.

— Repartir ?

— John, je suis juste venu ici pour te dire qu'il ne me sera pas possible de rester ici cette année.

Il y eut un silence, puis Galt demanda sur un ton grave, sa voix se faisant plus basse :

— Est-ce que c'est aussi grave que ça… peu importe ce que ça peut être ?

— Oui, je… Je pourrais bien être revenu ici avant la fin du mois. Je ne sais pas. il ajouta, avec le son d'un effort désespéré dans la voix, « Je ne sais pas si je dois espérer que ce soit fait rapidement ou… ou non ».

— Francisco, est-ce que tu te sentirais prêt à avoir à endurer un choc, là, maintenant ?

— Moi ? Rien ne pourrait me choquer, maintenant.

— Il y a une personne, ici, dans la chambre d'invité, que tu dois voir. Ça risque d'être un choc pour toi, et donc je préférerais te prévenir à l'avance que cette personne est toujours un *briseur de grêve*.

— Quoi ? Un briseur de grêve ? Chez toi ?

— Laisse-moi t'expliquer comment…

— Ça c'est quelque chose que je veux voir par moi-même !

Elle entendit le petit rire méprisant de Francisco et ses pas se précipitant, elle vit la porte s'ouvrir brusquement, et elle remarqua vaguement que ce fut Galt qui la referma, les laissant tous deux seul à seul.

Elle ne sut pas durant combien de temps Francisco se tint là, à la regarder, car les premiers instants dont elle eut une pleine conscience furent lorsque qu'elle le vit à genoux, se pressant contre elle, son visage pressé contre ses jambes, et qu'au moment où elle sentit le tremblement qui parcourut le corps de Francisco pour le laisser finalement immobile, le tremblement parcourut également le sien et la rendit enfin capable de bouger.

Elle vit avec étonnement que sa main était en train de lui caresser doucement les cheveux, tandis qu'elle se disait qu'elle n'avait aucun droit de le faire, et qu'elle ressentait comme un courant de sérénité se déversant depuis sa main, les enveloppant tous deux, lissant le passé. Il ne bougeait pas, il n'émettait aucun son, comme si l'acte de la tenir serrée contre lui disait tout ce qu'il avait à dire.

Lorsqu'il releva la tête, c'était comme s'il ressentait ce qu'elle avait ressenti lorsqu'elle avait ouvert les yeux pour la première fois dans la vallée : on aurait dit qu'aucune douleur au monde

n'avait jamais existé pour lui. Il était en train de rire.

— Dagny, Dagny, Dagny…–sa voix ne sonnait pas comme si une confession retenue des années durant venait soudainement de s'ouvrir, mais comme s'il était en train de répéter quelque chose qui était su depuis longtemps, riant de la prétension que cela avait toujours été un non-dit–« bien sûr que je t'aime. Avais-tu peur lorsqu'il m'a forcé à le dire ? Je te le dirai aussi souvent que tu le desires ; je t'aime, mon amour, je t'aime, je t'aimerai toujours ; n'aies pas peur pour moi, je m'en moque si je ne dois plus jamais t'avoir, qu'est-ce que ça peut bien faire ?... Tu es en vie et tu es ici, et tu sais tout, maintenant. Et c'est si simple, tu ne trouves pas ? Est-ce que tu vois ce que c'était et pourquoi j'avais dû t'abandonner ? »

Son bras s'étendit pour faire un mouvement décrivant la vallée.

— C'est là–c'est ta terre, ton royaume, ton genre de monde–Dagny, je t'ai toujours aimé et le fait de t'avoir désertée, c'était *ça* mon amour.

Il lui prit les mains et les pressa contre ses lèvres et les y retint, sans plus bouger, non comme un baiser, mais comme un long moment de repos ; comme si l'effort de la parole était une distraction les tenant à l'écart du fait de sa présence, et comme s'il était déchiré par trop de choses à dire, par la pression de tous les mots gardés dans le silence des années.

— Les femmes après lesquelles j'ai couru–tu n'y a jamais cru, n'est-ce pas ?–Je n'ai jamais touché aucune d'entre-elles, mais je pense que tu le savais, je pense que tu l'as su depuis le début. Le *playboy*, c'était une partie d'un rôle que j'avais à jouer dans le but de ne pas laisser les pillards me suspecter, pendant que j'étais en train de détruire d'Anconia Copper, au vu et au su du monde entier. C'est ça le *joker* de leur système, ils sont toujours sur le qui-vive pour combattre tous les hommes d'honneur et d'ambition ; mais place un pourri sans aucune valeur devant leurs yeux, et ils croiront immédiatement qu'il est un de leurs amis, ils croiront que c'est sans danger–sans danger !–c'est comme ça qu'ils aiment voir la vie, mais ne sont-ils pas en train d'apprendre ! Ne sont-ils pas en train d'apprendre si le mal est "sans danger", et si l'incompétence est aussi "pratique" que cela !...

Dagny, c'est arrivé la nuit lors de laquelle j'ai compris, pour la première fois, que je t'aimais–c'était à ce moment là que j'ai

su que je devais partir. C'était lorsque que tu es entrée dans ma chambre d'hôtel, cette nuit là, quand j'ai vu à quoi tu ressemblais, ce que tu étais, ce que tu représentais pour moi ; et ce qui t'attendrait dans le futur. Aurais-tu représenté moins que ça, tu aurais alors pu me stopper pendant un moment. Mais c'était toi, *toi* qui étais l'argument final qui m'a fait te quitter. J'ai réclamé ton aide, cette nuit là… contre John Galt. Mais je savais que tu étais sa meilleure arme contre moi, quoique ni toi ni lui ne pouviez le savoir. Tu étais tout ce qu'il recherchait, tout ce qu'il nous avait dit de vivre pour, ou de mourir pour, si nécessaire… J'étais prêt pour lui, lorsqu'il m'appela soudainement pour me demander de me rendre à New York, ce primtemps là. Je n'avais plus entendu parler de lui depuis quelques temps. Il était en train de se battre contre le même problème que le mien. Il l'a résolu.

…Tu t'en souviens ? C'était à partir de ce moment là que tu n'as plus entendu parler de moi pendant trois ans. Dagny, lorsque j'ai repris l'affaire de mon père, lorsque j'ai commencé à avoir affaire au système industriel du monde entier, c'est à ce moment là que j'ai compris la nature du mal dont j'avais soupçonné l'existence, mais que j'avais cru trop monstrueux pour être vrai. J'ai vu cette vermine avide de taxes qui a grandi depuis des siècles, comme le fait la moisissure sur d'Anconia Copper, nous vidant de notre substance en arguant d'aucun droit que quiconque pourrait nommer ; j'ai vu tous ces décrets gouvernementaux et tous ces règlements être décrétés pour me paralyser, juste parce que je réussissais ; et qui aidaient mes concurrents, juste parce qu'ils étaient des molassons incompétents ; j'ai vu les syndicats ouvriers qui gagnèrent systématiquement lors de tous les différents qu'ils avaient avec moi, au prétexte de ma capacité à leur permettre de gagner leur vie ; j'ai vu que le désir de n'importe quel homme pour de l'argent qu'il était incapable de gagner, était considéré comme un souhait "légitime", mais que si jamais il arrivait à le gagner, il était alors maudit au motif de *convoitise* ; j'ai vu les politiciens me faire des clins d'œil, me disant de ne pas m'inquiéter, parce que je n'aurais juste qu'à travailler un petit plus dur et a me faire plus malin qu'eux.

J'ai regardé au-delà des profits du moment, et j'ai vu que plus durement je travaillais, et plus la corde se resserrait autour de ma gorge, j'ai vu que mon énergie était en train d'être déversée dans

un évier, que les parasites qui se nourrissaient de moi étaient en train de servir de nourriture à leur tour, qu'ils s'étaient fait prendre dans leur propre piège ; et qu'il n'y avait pas de raison pour le justifier, aucune réponse connue de quiconque, que les tuyaux de l'évier du monde, qui le faisait se vider de son sang productif, allaient en direction de quelque brouillard humide que personne n'avait osé percer, tandis que les gens se contentaient de hausser les épaules, et de dire que la vie sur Terre ne pouvait se résumer à rien d'autre que le mal.

Et alors j'ai vu que l'*establishment* industriel du monde, avec toutes ses magnifiques machineries, ses haut-fourneaux pesant des milliers de tonnes, ses câbles transatlantiques, ses bureaux en acajou, ses places boursières, ses sigaux élecriques aveuglants, sa puissance, sa richesse… n'était pas dirigé par des banquiers et des conseils d'administration, mais par le premier humanitaire mal-rasé traînant dans le sous-sol d'un bar à bières, par le premièr faciès rendu dodu par la mesquinerie, et qui prêche que la vertu doit être pénalisée pour le fait même d'*être* de la vertu, que le propos de la compétence est d'être au service de l'incompétence, que l'homme n'a aucun autre droit d'exister que celui d'exister pour être au service d'autres… Je le savais.

Je ne voyais aucune manière de me battre contre ça. John a trouvé comment faire.

Nous ne fûmes que deux à le rejoindre, cette nuit lors de laquelle nous sommes allés à New York : Ragnar et moi, en réponse à son appel. Il nous a dit ce que nous devions faire et quel genre d'hommes nous devions atteindre. Il devait quiter la Twentieth Century. Il vivait alors dans des combles dans un quartier dévasté. Il avait fait un pas vers la fenêtre et avait pointé un doigt en direction des grattes-ciel de la cité. Il disait que nous devions "éteindre les lumières du monde", et que lorsque que verrions les lumières de New York s'éteindre, nous saurions alors que notre travail serait terminé.

Il ne nous a pas demandé tout de suite de le rejoindre. Il nous a dit d'y réfléchir, et de mettre dans la balance tout ce que ça pourrait changer dans nos vies. Je lui ai donné ma réponse le matin du second jour, et Ragnar l'a fait quelques heures plus tard, dans l'après-midi… Dagny, c'était le matin qui avait suivi notre dernière nuit ensemble. J'avais vu, comme si ça avait été une vision, que je ne pouvais y échapper, à ce pourquoi je *devais* me battre.

C'était pour ce que tu étais cette nuit là, pour la façon dont tu dirigeais ta compagnie de chemin de fer–pour ce que tu avais été lorsque nous avions essayé de distinguer New York à l'horizon, depuis le sommet d'un rocher au-dessus de l'Hudson–je devais te sauver, dégager la voie pour toi, pour te laisser trouver ta cité ; pour ne pas te laisser gaspiller chaque jour de ta vie, pour que tu ne te trouves pas en train de te débattre dans une brume toxique, avec les yeux encore maintenus droit devant, comme ils l'avaient été au soleil, luttant pour trouver, à la fin, non pas les tours d'une cité, mais un impotent, gras, imbibé et dépourvu d'esprit, affairé au plaisir de son existence consistant à ingurgiter le *gin* que ta vie servirait à payer ! Toi… pour que tu ne connaisses aucune joie dans le but que lui en connaisse une ? Toi… pour servir de chair fraîche pour le plaisir des autres ? Toi… comme un moyen servant la fin d'un sous-humain ?

Dagny, c'était ce que je voyais, et c'était ce que je ne pouvais pas les laisser te faire ! Pas à toi, pas à aucun enfant qui te ressemble quand il se trouverait face à son avenir, pas à aucun homme qui ait ton esprit et qui serait capable de faire l'expérience de l'instant de se sentir, fièrement, avec confiance, joyeusement *vivant*.

C'était cela, mon amour pour toi, cet état de l'esprit humain, et je t'ai quitté pour pouvoir me battre pour ça, et je savais que si jamais je devais te perdre, ce serait encore toi que je gagnerais à l'issue de chaque année de cette bataille. Mais tu le comprends maintenant, n'est-ce pas ? Tu as vu cette vallée. C'est l'endroit que nous projetions d'atteindre quand nous étions enfants, toi et moi. Nous l'avons atteint. Quoi d'autre puis-je demander, pour l'instant ?

Te voir ici, tout à coup, comme ça–John a dit que tu serais une *briseuse de grêve* ?–Oh, bon, c'est juste une question de désaccord sur la forme, mais tu seras l'une des notres, parce que tu l'as toujours été ; si tu n'es pas d'accord sur tout, nous attendrons, je m'en moque… pour autant que tu sois en vie, pour autant que je n'ai pas à aller survoler les *Rocheuses* pour y chercher l'épave de ton avion !

Elle ouvrit la bouche, réalisant tout à coup pourquoi il n'était pas arrivé à temps dans la vallée.

Il rit.

— Ne fais pas cete tête là. Ne me regardes pas comme si j'étais une plaie que tu serais effrayée de toucher.

— Francisco, je t’ai blessé de tellement de manières…

— Non ! Non, tu ne m’as pas blessé… et il ne l’a pas fait non plus, n’en parlons plus ; c’est lui qui est blessé, mais nous le sauverons et il viendra ici aussi, là où il appartient, et il saura, et plus tard il pourra en rire, lui aussi. Dagny, je ne m’attendais pas à ce que tu m’attendes, je n’éspérais pas, je savais le risque que je prenais, et si ça devait être quelqu’un d’autre, je suis heureux que ce fut lui.

Elle ferma les yeux, en serrant les lèvres l’une contre l’autre pour ne pas gémir.

— Mon amour, non ! Tu ne vois pas que je l’ai accepté ?

« Mais non »–songea-t-elle–« ce n’est pas lui, et je ne peux pas te dire la vérité, parce que c’est un homme qui pourrait bien ne jamais l’entendre de moi, et que je pourrais bien ne jamais avoir. »

— Francisco, je t’ai vraiment aimé. dit-elle, et elle dû reprendre sa respiration, choquée, réalisant qu’elle n’avait pas eu l’intention de le dire et, simultanément, que ce n’était pas la tension qu’elle avait voulu utiliser.

— Mais tu m’aimes. fit-il calmement, en souriant, « Tu m’aimes toujours… même s’il y a une expression de ce sentiment que tu ressentiras toujours et que tu voudras, mais ne me la donneras plus jamais. Je suis toujours ce que j’étais, et tu le verras toujours, et tu m’accorderas toujours la même réponse, même s’il doit y en avoir une plus grande que tu accorderas à un autre homme. Ce n’est pas grave, ce que tu peux ressentir pour lui, ça ne changera pas ce que tu ressens pour moi, et ce ne sera pas de la trahison ni dans un cas ni dans l’autre, parce que cela provient de la *même* racine, c’est le même paiement en réponse aux mêmes valeurs. Peut importe ce qui peut arriver dans le futur, nous serons toujours l’un pour l’autre ce que nous étions, parce que tu m’aimeras toujours.

— Francisco, dit-elle à voix basse, « tu sais ça ? »

— Bien sûr. Tu ne le comprends pas, maintenant ? Dagny, chaque forme de bonheur est *une*, chaque désir est mû par le même moteur–par notre amour pour une même valeur unique, pour la potentialité de notre propre existence la plus élevée–et chaque réalisation en est une expression. Regarde autour de toi. Est-ce que tu vois ce qui s’ouvre à nous ici, sur une terre sans limites ? Est-ce que tu vois tout ce que je suis libre de faire, de vivre, de concrétiser ? Est-ce que tu vois que tout en est une

partie de ce que tu es pour moi… tout comme j'en suis une partie pour toi ? Et si je te vois sourire d'admiration pour un nouveau fondeur de cuivre que je construirai, ce sera une nouvelle forme de ce que j'éprouvais lorsque je me trouvais étendu au lit à coté de toi. Voudrais-je coucher avec toi ?... Oh, désespérément. Envirai-je l'homme qui le fait ? Bien Evidemment. Mais qu'est-ce que ça peut changer ? Ça représente tellement… juste de t'avoir ici, de t'aimer et d'être vivant.

Ses yeux se baissèrent, son visage devint sévère, sa tête penchée comme pour un acte de révérence, elle dit lentement, comme si s'apprêtant à honorer une promesse solennelle :

— Me pardonneras-tu ?

Il avait l'air étonné, puis il lâcha un petit rire gai, en se souvenant, et il répondit :

— Pas encore. Il n'y a rien à pardonner, mais je le pardonnerai quand tu nous auras formellement rejoint.

Il se leva, il l'aida à se relever elle aussi ; et lorsque ses bras se refermèrent sur elle, leur baiser fut la somme de leur passé, sa fin et le sceau de leur agrément mutuel.

Lorsqu'ils sortirent, Galt se retourna vers eux depuis l'autre bout du salon. Il avait été en train d'attendre en appui sur le bord d'une fenêtre, regardant la vallée ; et elle fut certaine qu'il avait été à cette place durant tout le temps de leurs retrouvailles dans la chambre d'amis. Elle vit ses yeux étudier leurs visages, son regard se déplaçant lentement de l'un à l'autre. Son visage se détendit légèrement à la vue du changement de l'état de Francisco. Francisco sourit, en lui demandant :

— Pourquoi me regardes-tu comme ça ?

— Est-ce que tu sais à quoi tu ressemblais quand tu es arrivé ?

— Oh, à ce point là ? C'est parce que ça fait trois nuits que je passe sans dormir. John, accepterais-tu de m'inviter pour le dîner ? Je veux savoir comment ta "briseuse de grêve" a pu pénétrer ici, mais je pense que je pourrais bien m'effondrer de sommeil en plein milieu d'une phrase–même si là, tout de suite, je me sens comme si je n'aurai plus jamais besoin de sommeil–donc je pense que je ferais mieux de rentrer chez moi et d'y rester jusqu'à ce soir.

Galt l'observait avec un léger sourire.

— Mais ne m'as-tu pas dit que tu allais repartir dans une heure ?

— Quoi? Non… dit-il d'un air gauche, dans un moment d'étonement. « Non ! » il rit d'exhultation, « Ce n'est pas la peine ! Tout va bien, je ne t'avais pas dit ce que c'était, je crois ? J'étais en train de faire des recherches pour retrouver Dagny. Pour… trouver l'épave de son avion. Il a été dit qu'elle avait disparu dans un *crash* dans les *Rocheuses*. »

— Je vois. fit Galt, avec calme.

— J'aurais pu imaginer n'importe quoi, sauf qu'elle aurait choisi de s'écraser dans la *Ravine de Galt*, dit joyeusement Francisco ; il utilisait ce ton de soulagement joyeux savourant presque l'horreur du passé, le défiant au moyen du présent, « Je n'ai pas arrêté de voler au-dessus de la région entre Afton, dans l'Utah, et Winston, dans le Colorado, au-dessus de chacun de ses pics et de ses crevasses, au-dessus de chaque carcasse de voiture dans tout les ravins, et chaque fois que j'en voyais une, je… » il s'interrompit : on aurait dit un tremblement, « Et puis, à la nuit, on continuait à pied–c'était des recherches avec des cheminots qui venaient de Winston–on grimpait le long des montagnes au hasard, sans indices, sans objectif, encore et encore, jusqu'à ce que la lumière du jour réapparaisse, et… » il haussa les épaules, faisant des efforts pour se débarrasser de ses émotions qui revenaient, et pour sourire, « Je ne le souhaiterais pas à mon pire… » Il dut s'interrompre avant d'avoir pu finir sa phrase. Son sourire avait disparu, et une faible réminiscence de l'expression qu'il avait dû porter sur son visage durant trois jours fit une réapparition, comme s'il se trouvait soudainement en présence d'une image qu'il avait oublié.

Après un long moment, il se tourna vers Galt.

— John, le ton de sa voix était particulièrement solennel, « Pourrions nous notifier à ceux qui sont à l'extérieur que Dagny est en vie… pour le cas où quelqu'un pourrait… pourrait se trouver dans le même état que celui que je viens de vivre ? »

Galt le regarda bien droit dans les yeux.

— Souhaiterais-tu offrir à quelque personne vivant à l'extérieur, quelque soulagement des conséquences que cela entraîne d'y rester ?

Francisco laissa ses yeux retomber vers le sol, mais il répondit avec fermeté :

— Non.

— De la pitié, Francisco ?

— Oui. C'est bon, oublie ça. Tu as raison.

Galt leur tourna le dos d'une manière qui ne semblait pas correspondre à son personnage ; cela avait eu la soudaineté sans rythme de l'involontaire. Il ne se retourna pas vers eux ; Francisco le regarda avec étonnement, puis il demanda doucement :

— Qu'est-ce qu'il y a ?

Galt se retourna et le regarda pendant un instant, sans répondre. Elle n'aurait pu identifier l'émotion qui avait adouci les traits du visage de Galt : elle avait l'apparence d'un sourire, de la douceur, de la peine, et de quelque chose de plus grand qui semblait rendre tous ces concepts superflus.

— Quelque soit ce que n'importe lequel d'entre nous a dû payer pour sa bataille, fit Galt, « tu es celui qui a pris les coups les plus durs… je me trompe ? »

— Qui, moi ?

Francisco eut un franc sourire d'amusement choqué et incrédule.

— Certainement pas ! Qu'est-ce qui t'arrive ? il ajouta un petit rire légèrement moqueur, puis dit : « De la pitié, John ? »

— Non. fit Galt avec fermeté.

Elle vit Francisco l'observer avec un léger froncement de sourcils étonné, parce que Galt l'avait dit, en regardant, non pas dans sa direction, mais vers elle.

La somme d'émotions qui la saisit comme une impression immédiate de la maison de Francisco, lorsqu'elle y pénétra pour la première fois, n'était pas celle qu'elle s'était imaginée à partir de la vue de son extérieur silencieux et fermé. Elle n'en ressentit pas un sens de tragique solitude, mais celui d'une illumination ravigorante. Les pièces étaient nues et crûment simples, la maison semblait avoir été construite avec la compétence, le caractère décisif et l'impatience typiques de Francisco ; on aurait dit un cabanon d'explorateur assemblé à la hate, juste pour servir de tremplin pour une longue envolée dans un futur ; un futur où attendait un champ d'activité si vaste qu'il n'y avait pas de temps à perdre pour le confort de son départ pour lui.

L'endroit n'avait la luminosité d'une maison, mais plutôt celle d'un échaffaudage de bois fraîchement érigé pour protéger la naissance d'un gratte-ciel.

Francisco, en manches courtes, se tenait au milieu de son salon de douze mètres carrés, en adoptant l'attitude d'un hôte dans son palais. De tous les endroits où elle l'avait vu, celui-ci

était l'environnement qui lui ressemblait le plus. De même que la simplicité de ses vêtements, ajoutée à son port, lui conférait l'air d'un aristocrate superlatif, tant et si bien que le style cru de la pièce lui conférait l'apparence de la retraite la plus patricienne ; une touche royale unique avait été ajoutée à cette crudité ; deux anciennes timbales d'argent trônaient dans une petite niche sculptée dans un mur de rondins nus ; leur dessin ornementé avait requis le luxe du long et coûteux labeur de quelque artisan, bien plus de labeur que celui qui avait été consacré au cabanon, un dessin atténué par la patine de plus de siècles qui s'étaient écoulés pour faire pousser les murs de rondins de pin. Dans l'atmosphère de cette pièce, les manières simples et naturelles de Francisco apportaient une note d'orgueil calme, comme si son sourire était silencieusement en train de lui dire : “C'est ce que je suis, et c'est ce que j'ai été durant toutes ces années.”

Elle leva les yeux vers les timbales d'argent.

— Oui, fit-il, en réponse à sa silencieuse déduction, « elles appartenaient à Sebastian d'Anconia et son épouse. C'est la seule chose que j'ai ramené de mon palais à Buenos Aires. Ça et le cimier au-dessus de la porte. C'est tout ce que je voulais sauver. Tout le reste partira, dans quelque petits mois, maintenant. » Il eut un rire bref et amer. « Ils saisiront le reste, tout ce qu'il reste, les derniers fonds de d'Anconia Copper ; mais ils seront surpris. Ils n'en trouveront pas assez pour leur peine. Et pour ce qui est du palais, ils ne seront même pas capable ne serait-ce que de payer les notes de chauffage. »

— Et ensuite ? demanda-t-elle, Où iras-tu, à partir de là ?

— Moi ? J'irai travailler pour d'Anconia Copper.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Est-ce que tu te souviens de cette vieille phrase : “Le Roi est mort ; vive le Roi”. Quand la carcasse de la propriété de mes ancêtres aura été abandonnée, alors la mine deviendra le jeune corps neuf de d'Anconia Copper, le genre de propriété que mes ancêtres auraient voulu, auraient travaillé pour, auraient mérité, mais n'avaient jamais possédé.

— Ta mine ? Quelle mine ? Où ?

— Ici. dit-il, en pointant un doigt en direction des cimes, « Tu ne le savais pas ? »

— Non.

— Je possède une mine de cuivre que les pillards n'atteindront pas. Elle est ici, dans ces montagnes. J'ai fait la

prospection, je l'ai découvert, j'ai creusé la première excavation. C'était il y a un peu plus de huit ans. Je fus le premier homme à qui Midas à revendu du terrain dans cette vallée. J'ai acheté cette mine. Je l'ai commencé de mes propres mains, tout comme Sebastian d'Anconia avait commencé. J'ai un directeur qui en est en charge, maintenant ; et qui fut mon meilleur métallurgiste au Chili. La mine produit tout le cuivre dont nous avons besoin. Mes profits sont déposés à la Banque Mulligan. Ce sera tout ce que j'aurai, d'ici quelques mois. Ce sera tout ce dont j'ai besoin.

"…pour conquerir le monde", était une fin de phrase plus que plausible, à en entendre le son de sa voix ; et elle s'émerveilla de la différence entre ce son là et le ton honteux à la sensibilité exagérée, moitié pleurnichement moitié menace, ce ton du mendiant et du *gangster* combinés que les hommes de leur siècle avaient donné au mot "besoin".

Dagny, était-il en train de dire, en se tenant devant la fenêtre, comme s'il était en train de regarder les pics du temps et non ceux des montagnes, « la renaissance de d'Anconia Copper– comme celle du monde–devra démarrer ici, aux Etats-Unis. Ce pays fut le seul dans l'histoire à être né, pas au hasard des guerres tribales aveugles, mais comme le produit rationnel de l'esprit de l'homme. Ce pays fut construit sur la suprématie de la raison ; et, durant un siècle de magnificence, il a redonné sa chance au monde. Il aura à le faire encore. La première étape de d'Anconia Copper, comme pour n'importe quelle autre valeur humaine, sera de venir d'ici ; parce que le reste de la Terre a atteint la consumation des croyances qu'elle tint pour siennes au long des âges : foi mystique, la suprématie de l'irrationnel, laquelle n'a que deux monuments au bout du compte : l'asile pour lunatiques et le cimetière… Sebastian d'Anconia a commis une erreur : il a accepté un système qui déclarait que la propriété qu'il avait gagné de droit devait être la sienne, non *pas* de droit, mais par la "permission". Ses descendants payèrent pour son erreur. J'ai fait le dernier paiement… Je pense que je verrai le jour où, en grandissant de leurs raciness dans ce sol, les mines, les fondeurs, les comptoirs de minerai de d'Anconia Copper, se développeront encore à travers le monde et jusqu'à mon pays d'origine, et je serai alors le premier à lancer sa reconstruction.

Je peux le voir, mais ne peux être certain du moment. Aucun homme ne peut prédire quand ses congénères choisiront de revenir à la raison. Il se peut que vers la fin de ma vie, je n'aurai

établi rien d'autre que cette seule mine : "*d'Anconia Copper N° 1*", *Ravine de Galt*, Colorado, U.S.A. Mais, Dagny, est-ce que tu te souviens que mon ambition était de doubler la production de cuivre de mon père ?

Dagny, si à la fin de ma vie, je ne produis qu'une livre de cuivre par an, je serai plus riche que mon père, plus riche que tous mes ancêtres avec tous leurs milliers de tonnes… parce que cette livre sera la mienne *de droit* et sera utilisée pour maintenir un monde qui le sait !

Ceci était le Francisco de leur enfance, avec son port, avec ses manières, avec la brillance sans tache de ses yeux ; et elle se retrouva à le questionner à propos de sa mine de cuivre, comme elle l'avait questionné à propos de ses projets industriels, durant leurs promenades à pied sur les berges de l'Hudson, se remémorant le sens d'un futur sans barrières.

Je t'emmènerai voir la mine, dit-il, « aussitôt que ton coude sera complètement guéri. Nous devons escalader un chemin très escarpé pour y aller, c'est juste un chemin de mule, il n'y a pas encore de route qui permettrait à un camion de passer.

Laisse-moi te montrer le nouveau fondeur que je suis en train de concevoir. J'ai travaillé la-dessus pendant pas mal de temps ; c'est trop compliqué pour notre volume de production actuel, mais quand la production de la mine va croitre suffisamment pour le justifier… regarde le temps, le travail et l'argent qu'il permettra d'économiser ! »

Ils étaient tous deux assis sur le sol, penchés au-dessus des feuilles de papier qu'il avait étalé devant elle, étudiant les sections compliquées du fondeur avec le même sérieux plein de joie qu'ils avaient eu lorsqu'ils se consacraient à l'études des morceaux chez un casseur automobile. Elle se pencha en avant juste au moment où il se déplaça pour attraper une autre feuille de papier, et elle se trouva en appui contre son épaule. Involontairement, elle se tint immobile durant un bref instant, pas plus longtemps que le temps d'une saccade dans la trajectoire d'un mouvement unique, tandis que ses yeux s'élevèrent pour rencontrer ceux de Francisco.

Il la regarda, en baissant la tête, sans chercher à cacher se qu'il éprouvait, ni à suggérer aucune demande pour plus. Elle se retira, consciente qu'elle avait éprouvé le même désir que le sien. Puis, retenant encore l'émotion de la redécouverte de ce qu'elle avait éprouvé pour lui dans le passé, elle saisit le sens de quelque

chose qui en avait toujours fait parti, maintenant soudainement clair pour elle, pour la première fois : si ce désir là était une célébration de la vie, alors ce qu'elle avait éprouvé pour Francisco avait toujours été une célébration de son futur, à elle, tel un instant de splendeur gagné comme partie du paiement d'un inconnu total, affirmant quelque promesse à venir. Au moment où elle le saisit, elle sut aussi le seul désir dont elle n'avait pas fait l'expérience, pas en gage du futur, mais du présent final et complet. Elle le sut par le moyen d'une image ; l'image de la silhouette d'un homme se tenant à la porte d'une petite structure de granite. La forme finale d'une promesse qui l'avait fait continuer d'avancer, se dit-elle, était l'homme qui, peut-être, demeurerait une promesse qui ne devait jamais être atteinte.

Mais ceci–se dit elle avec consternation–était cette vue de la destiné humaine qu'elle avait le plus passionnément haï et rejeté : la vue que l'homme serait toujours mû par quelque vision de l'inaccessible lumière au devant, destiné à en aspirer, mais ne devant jamais se réaliser. Sa vie et ses valeurs ne pouvaient l'y mener, songea-t-elle ; elle n'avait jamais trouvé aucune beauté à désirer l'impossible, et n'avait jamais trouvé que le possible devait être hors de son atteinte. Mais elle en était arrivée à ce constat, et elle ne pouvait trouver aucune réponse.

Elle ne pouvait l'abandonner ou abandonner le monde, se dit-elle en se remémorant Galt, ce soir là. La réponse paraissait plus dificile à trouver en sa présence. Elle sentait qu'il n'y avait aucun problème, que rien ne pouvait être comparé au fait de le voir et que rien n'aurait jamais le pouvoir de la faire partir ; et, simultanément, qu'elle n'aurait aucun droit de le regarder si elle devait renoncer à sa compagnie ferroviaire. Elle sentait qu'elle le possédait, que ce qui n'avait pas été nommé avait été compris entre eux depuis le début ; et, simultanément, qu'il était capable de disparaître de son Moi et, dans quelque rue future du monde extérieur, de passer à côté d'elle avec une indifférence pondérée.

Elle avait noté qu'il ne lui avait pas posé de question à propos de Francisco. Lorsqu'elle avait parlé de sa visite, elle n'avait pu voir aucune réaction sur son visage : ni d'approbation, ni de ressentiment. Il lui avait semblé surprendre une ombre imperceptible dans son attention grave et attentive : ce que son attitude avait suggéré était qu'il s'agissait d'un sujet à propos duquel il avait choisi de ne *pas* avoir de sentiments.

Sa légère appréhension crût pour devenir un point

d’interrogation, et le point d’interrogation devint une vrille, creusant de plus en plus profondément dans son esprit durant les soirées qui se succédèrent, lorsque Galt sortait de chez lui et qu’elle y demeurait seule.

Il sortait chaque nuit après le dîner, sans lui dire où il allait, revenant à minuit ou un peu plus tard. Elle essayait de ne pas se laissez pleinement aller à découvrir avec quelles tension et excitation elle attendait son retour. Elle ne lui avait pas demandé où il passait ses soirées. La réticence qui l’en empéchait était son désir urgent de le savoir ; elle demeurait silencieuse aux fins de quelque vague forme de défi intentionnel, pour moitié faite de défi, et d’anxiété pour l’autre.

Elle n’admettait pas les choses dont elle avait peur, ni ne leur donnait la forme concrète des mots, elle les connaissait seulement par le laid tiraillement persistent d’une émotion qu’elle refusait d’admettre. Une partie en était un ressentiment sauvage, d’un genre qu’elle n’avait jamais eu l’occasion d’éprouver auparavant, lequel était sa réaction à la crainte qu’il puisse y avoir une femme dans sa vie : cependant, le ressentiment était adouci par quelque caractéristique, relevant de la santé, dans les choses qui lui faisaient peur, comme si la menace pouvait être combattue, et même, si nécessaire, acceptée. Mais il y avait une autre crainte plus laide : la forme sordide du sacrifice de soi, la suspicion qui ne devait pas être prononcée à son encontre, qu’il souhaitait se retirer de lui-même de son existence, afin de laisser la vacuité en résultant la forcer à revenir vers l’homme qui était son meilleur ami.

Les jours avaient passé avant qu’elle ne se décida à en parler. Puis, durant un dîner, lors d’une de ces soirées où il était sur le point de partir, elle était devenue soudainement consciente du plaisir particulier dont elle faisait l’expérience en le regardant manger la nourriture qu’elle avait préparé ; et, soudainement, involontairement, comme si ce plaisir lui avait donné un droit qu’elle n’avait pas osé identifier, comme si le plaisir, et non la douleur, était venu à bout de sa résistance, elle s’était entendue lui demander :

« Qu’est-ce que vous faites, chaque soir ? »

Il avait simplement répondu, comme s’il avait considéré comme acquis qu’elle le savait :

« Je donne des cours. »

« Quoi ?”

« Je donne un cours sur des sujets traitant de la physique, comme j'ai l'habitude de le faire chaque année durant ce mois. C'est mon… Qu'est-ce qui vous fait rire ? » avait-il demandé, en voyant l'expression de soulagement, de rire silencieux qui n'avait manifestement pas été dirigée contre ses mots ; puis, avant qu'elle ne réponde, il avait souri soudainement, comme s'il avait deviné la réponse ; elle avait vu une sorte de qualité intensément personnelle dans son sourire, qui avait presque été celle d'une intimité insolente, par contraste avec la manière calme, décontractée et impersonnelle avec laquelle il poursuivit.

« Vous savez que c'est le mois lors duquel nous échangeons les réalisations de nos réelles professions. Richard Halley, doit donner des concerts, Kay Ludlow doit apparaître dans deux pièces écrites par des auteurs qui n'écrivent pas pour le monde extérieur ; et je donne des cours rapportant le travail que j'ai accompli durant cette année. »

« Des cours gratuits ? »

« Certainement pas. C'est 10 dollars par personne pour le cours. »

« Je veux vous entendre. »

Il avait secoué la tête.

« Non. Vous serez autorisée à assister aux concerts, à toutes sortes de représentations théatrales pour votre propre plaisir, mais pas à mes cours ni à n'importe quel autre commerce d'idées que vous pourriez utiliser à l'extérieur de cette vallée. Et de toute manière, mes clients ou élèves sont seulement ceux qui on un *besoin pratique* de suivre mes cours : Dwight Sanders, Lawrence Hammond, Dick McNamara, Owen Kellogg et quelques autres. J'ai ajouté un débutant à mon auditoire, cette année : Quentin Daniels. »

« Vraiment ? » avait-elle répondu, avec presque une touche de jalousie, « Comment peut-il s'offrir quoique ce soit d'aussi cher ? »

« A crédit. Je lui ai fourni un plan de remboursement. Il en vaut la peine. »

« Où donnez-vous vos cours ? »

« Dans le hangar de la ferme de Dwight Sanders. »

« Et où travaillez vous, durant le reste de l'année ? »

« Dans mon laboratoire. »

Elle avait demandé avec prudence :

« Où est votre laboratoire ? Ici, dans la vallée ? »

Il avait soutenu son regard pendant un moment, la laissant voir qu'il était amusé et qu'il connaissait son but, puis il avait répondu :

« Non. »

« Vous avez vécu dans le monde extérieur durant toute ces douze dernières années ? »

« Oui. »

« Est-ce que… »–la seule pensée lui en semblait insupportable–« …est-ce que vous y avez un petit boulot comme les autres ? »

« Oh oui. »

L'amusement qu'il y avait eu dans ses yeux semblait avoir été souligné d'une sorte de signification spéciale.

« Ne me dites pas que vous êtes un assistant comptable en second ! »

« Non, ça n'est pas ce que je suis. »

« Alors, qu'est-ce que vous faites ? »

« J'ai le genre de boulot que le monde me souhaite voir faire. »

« Où ? »

Il avait secoué la tête.

« Non, Mademoiselle Taggart. Si vous décidez de quitter la vallée, ceci est le genre de chose que vous n'êtes pas censée savoir. »

Il avait sourit, encore, avec cette caractéristique personnelle d'insolence qui avait parut lui dire à ce moment là qu'il savait la menace contenue dans sa réponse, et ce que cela signifiait pour elle, puis il s'était levé de table.

Lorsqu'il se fut en allé, ça avait été pour elle comme si l'écoulement du temps était devenu un poids oppressant dans l'immobilité de la maison, telle une masse stationnaire pas tout à fait solide, glissant lentement en une sorte de légère élongation selon un *tempo* qui ne lui avait laissé aucune mesure pour savoir combien de minutes ou d'heures s'étaient écoulées. Elle était assise à moitié étendue dans un fauteuil du salon, effondrée par cette lassitude lourde et indifférente qui n'est pas de la fainéantise volontaire, mais la frustration de la volonté d'une violence secrète qu'aucune action de moindre amplitude ne peut satisfaire.

Ce plaisir spécial qu'elle avait ressenti en le regardant manger la nourriture qu'elle avait préparé–s'était-elle dite, allongée,

immobile, les yeux clos, son esprit se déplaçant comme le temps, à travers quelque monde de lenteur voilée–ça avait été la joie de savoir qu'elle lui avait fourni un plaisir des sens, qu'une forme de la satisfaction de son corps lui était venu d'elle.

"…Il y a une raison", s'était elle dite, "à pourquoi une femme souhaiterait faire la cuisine pour un homme …oh, pas comme un devoir, pas comme une carrière chronique, seulement comme un rare rite spécial représentant un symbole de …mais qu'en ont-ils fait, les prêcheurs du devoir de la femme ?... La performance castrée d'une tâche banale et maladive était tenue pour la vertu propre de la femme ; tandis que ça, qui lui conférait une signification et une caution, était tenu pour un 'pèché honteux' …le travail qui consistait à *avoir affaire* à de la graisse, de la vapeur et aux maigres épluchures d'une cuisine puante, était tenu pour matière spirituelle, un acte de soumission accompagnant son 'devoir moral' ; tandis que la rencontre entre deux corps dans une chambre était tenue pour un 'oubli physique', un acte de capitulation envers un instinct animal, dépourvu de gloire, de signification, ou de fierté de l'esprit devant être réclamé par les 'animaux' impliqués."

Elle s'était levée sur ses jambes, abruptement. Elle n'avait pas voulu songer au monde extérieur ou à son code moral. Mais elle avait su que cela n'avait pas été le sujet de ses pensées. Et elle n'avait pas voulu penser au sujet à propos duquel son esprit avait l'intention de poursuivre, le sujet sur lequel il revenait continuellement contre sa volonté, par le fait d'une autre volonté qui lui semblait propre.

Elle avait fait les cent-pas dans la pièce, tout en haïssant la laide lascivité de ses propre mouvements saccadés et incontrolés ; déchirée d'un côté par le besoin de laisser son mouvement stopper l'immobilité, et de l'autre par la connaissance que ceci n'était pas la forme de déchirement qu'elle recherchait. Elle avait allumé des cigarettes, pour l'illusion d'un instant d'action motivée par un but ; et les avait écrasées en l'espace d'un autre, ressentant le dégoût lassé pour un substitut de propos. Elle avait regardé la pièce comme l'aurait fait un mendiant agité, plaidant auprès des objets physiques pour se donner un motif, souhaitant pouvoir trouver quelque chose à nettoyer, à réparer ou à raccomoder, ou à lustrer ; tout en sachant qu'aucune tâche n'en valait l'effort. "Quand rien n'en vaut l'effort", avait dit une voix sévère dans son esprit, "c'est que

c’est un écran qui cache un souhait qui a trop de valeur ; qu’est-ce que tu veux ?...”

Elle avait fait craquer une allumette, et l’avait agitée nerveusement sous le bout d’une cigarette dont elle avait remarqué qu’elle pendait au coin de sa bouche, non encore allumée…

“Qu’est-ce que tu veux ?” avait répété la voix dont le ton était sévère comme celui d’un juge.

“Je veux qu’il revienne !” avait-elle répondu, jetant les mots comme un cri dépourvu de son, s’adressant à un accusateur se trouvant en elle ; presque comme quelqu’un jetterait un os à une bête le poursuivant, dans l’espoir de la distraire et de l’empêcher de bondir sur le reste.

“Je veux qu’il revienne”, avait-elle dit doucement, en réponse à l’accusation disant que rien ne pouvait justifier une aussi grande impatience… “Je veux qu’il revienne”, avait-elle supplié, en réponse au rappel froid que sa réponse ne pesait pas lourd dans la balance du juge… “Je veux qu’il revienne !” avait-elle crié avec défiance, luttant pour ne pas lacher dans sa phrase le mot protecteur et superflu.

Elle avait senti sa tête qui s’affaissait d’épuisement, comme après une volée de coups prolongée. La cigarette qu’elle avait vu entre ses doigts avait brûlé durant une longueur d’un peu plus d’un centimètre, seulement. Elle l’avait écrasé et s’était laissée retomber dans le fauteuil, encore.

“Je ne suis pas en train de l’évader” pensait-elle, “je ne suis pas en train de l’évader, c’est juste que je ne peux même pas voir une piste ne menant à aucune réponse…”

“Ce que tu veux”–avait dit la voix, tandis qu’elle trébuchait dans brouillard qui s’épaississait–“est à point pour que tu le prennes, mais n’importe quoi qui soit moins que ta pleine acceptation, n’importe quoi qui soit moins que ta pleine conviction, est une trahison faite à tout ce qu’il est…”

“Alors laisse le me maudir” avait-elle dit en songe, comme si la voix venait d’être perdue dans le brouillard et n’aurait pu l’écouter, “laisse le me maudire demain… Je le veux… de retour…”

Elle n’avait entendu aucune réponse, parce que sa tête était doucement retombée contre le fauteuil ; elle s’était endormie.

Quand elle avait ouvert les yeux, elle l’avait vu se tenir à un mètre d’elle, les yeux baissés sur elle, comme s’il avait été en

train de la regarder depuis un moment. Elle avait vu son visage et, avec la clarté d'une perception entière, elle avait vu la signification de l'expression sur son visage : ça avait été l'expression qu'elle avait combattu des heures durant. Elle l'avait vu sans en avoir été étonnée, parce qu'elle n'avait pas regagné sa conscience des raisons expliquant pourquoi cela aurait dû l'étonner.

« C'est à ça que vous ressemblez », avait-il dit doucement, « lorsque vous vous endormez dans votre bureau », et elle avait su que lui aussi n'avait pas été pleinement conscient de le lui avoir laissé entendre : la façon dont il l'avait dit lui avait fait comprendre combien il y avait souvent pensé, et pour quelle raison.

« A vous voir, on dirait que c'est comme si vous veniez de vous réveiller dans un monde où vous n'avez rien à cacher ou à craindre », et elle avait su que les premiers mouvements de son visage avaient formé un sourire, elle l'avait su à l'instant même ou l'expression avait disparue, quand elle avait saisi qu'ils étaient tous deux éveillés. Il avait calmement ajouté, tout à fait consciemment :

« Mais ici, c'est vrai. »

Sa première émotion du monde de réalité avait été un sentiment de puissance. Elle s'était assise avec un mouvement confiant, fluide et informel, sentant la progression du mouvement de muscle à muscle dans son corps. Elle avait demandé, et ça avait été la lenteur, le son de la curiosité gratuite, le ton qui s'attend aux implications prises pour argent comptant, qui avait donné à sa voix le léger son du dédain :

« Comment saviez de quoi j'avais l'air dans… mon bureau ? »

« Je vous ai dit que je vous avait observé pendant des années. »

« Comment avez-vous pu m'observer aussi bien que ça ? Depuis où ? »

« Vous savez que je ne vous répondrai pas. » avait-il simplement dit, sans aucune défiance.

Le léger mouvement de son épaule se rappuyant sur le fauteuil, la pause, puis le son plus bas mais plus brusque de sa voix avait laissé un soupcon de sourire triomphant suivre ses mots :

« Quand m'avez-vous vu pour la première fois ? »

« Il y-a dix ans », avait-il répondu en la regardant bien en

face, en lui laissant comprendre qu'il était en train de répondre à tout ce qu'impliquait sa question, y compris ce qui n'avait pas été nommé.

« Où ? »

Le mot avait presque été un ordre.

Il avait hésité, puis elle avait vu le léger sourire qui n'avait affecté que ses lèvres, pas ses yeux, le genre de sourire avec lequel on contemple–avec envie, aigreur et orgueil–un bien acheté à un prix épouvantable ; ses yeux avait semblé regarder, non pas elle, mais la fille de cette époque reculée.

« Sous terre, dans le Terminus Taggart », avait-il répondu.

Elle était devenue soudainement consciente de sa posture : elle avait laissé ses omoplates glisser contre le dossier du fauteuil, négligement, à moitié allongée, une jambe tendue en avant–et avec son chemisier transparent sévèrement taillé, sa large jupe de paysanne imprimée à la main avec de vives couleurs, ses bas fins et ses chaussures à talons hauts, elle n'avait pas l'air d'une dirigeante de compagnie ferroviaire–le fait d'en avoir été consciente l'avait frappée, en réponse à son regard qui semblait voir l'inaccessible ; elle avait exactement l'air ce qu'elle était : sa servante. Elle sut le moment où l'une des plus subtiles des brillances de ses yeux vert sombre fit partir le voile de la distance, remplaçant la vision du passé par l'action de regarder la personne immédiate.

Elle avait rencontré ses yeux avec cet insolent regard qui est un sourire dépourvu des mouvements de muscles faciaux. Il s'était alors tourné pour regarder ailleurs, mais tandis qu'il s'était déplacé dans la pièce, ses pas avaient été aussi éloquents que le son d'une voix. Elle avait su qu'il avait voulu quitter la pièce, comme il la quittait toujours, il n'était jamais resté plus longtemps que pour une courte nuit de sommeil, quand il rentrait chez lui. Elle avait observé le déroulement de sa lutte, soit en écoutant ses pas, progressant vers une direction pour aller vers une autre, soit au moyen de sa certitude que son corps était devenu un instrument capable de percevoir l'état du sien, tel un écran réfléchissant à la fois les mouvements et les intentions–elle n'aurait su dire. Elle avait seulement su que lui qui n'avait jamais ni commencé ni perdu une bataille contre lui-même, n'avait plus eu à ce moment là le pouvoir de quitter cette pièce.

Ses manières n'avaient semblé montrer aucun signe d'effort. Il avait retiré son manteau, l'avait jeté sur un fauteuil, était resté

en manches de chemises, et il s'était assis, face à elle, près de la fenêtre se trouvant de l'autre côté de la pièce. Mais il s'était assis sur le bras d'un fauteuil, comme s'il n'avait été ni vraiment prêt à partir, ni à rester.

Elle en avait ressenti la légèreté d'esprit, la légère et presque frivole sensation de triomphe lui venant de la connaissance qu'elle avait été en train de le tenir aussi sûrement qu'elle aurait pu physiquement le faire ; pour la durée d'un moment bref et dangereux à endurer, ça avait été une forme de contact plus sastisfaisante.

Puis elle avait ressenti un choc aveuglant et soudain qui avait été presque comme un coup, presque comme un cri en elle, et elle avait tâtonné, abasourdie, pour en trouver la cause ; seulement pour réaliser qu'il n'avait fait que se pencher un petit peu sur le coté et que cela n'avait rien été d'autre que la vision d'une posture accidentelle, de la longue ligne courant depuis son épaule jusqu'à sa taille, puis ses hanches, et ainsi jusqu'à ses jambes. Elle avait regardé ailleurs, pour ne pas lui laisser voir qu'elle était en train de trembler ; et elle avait alors laissé tomber toute pensée de triomphe et de qui était *le pouvoir*.

« Je vous ai vu bien des fois depuis », avait-il calmement dit, sur un rythme de voix régulier, mais un petit peu plus lent que d'ordinaire, comme s'il pouvait tout contrôler de lui, à l'exception de son besoin de parler.

« Où m'avez-vous vu ? »

« Dans bien des endroits. »

« Mais vous vous étiez assuré de ne pas être vu ? »

Elle savait qu'elle n'aurait pas manqué de remarquer un visage tel que le sien.

« Oui. »

« Pourquoi ? Aviez-vous peur ? »

« Oui. »

Il l'avait dit simplement, et ça lui avait pris un moment pour réaliser qu'il avait été en train d'admettre qu'il savait ce que la vue de lui aurait signifié pour elle.

« Saviez-vous qui j'étais, lorsque vous m'avez vu pour la première fois ? »

« Oh oui. Le second de mes pires ennemis. »

« Quoi ? » elle ne s'y était pas attendue; elle ajouta, plus calmement :

« Qui était *le* pire ? »

« Le docteur Robert Stadler. »

« M'aviez-vous placé dans la même catégorie que lui ? »

« Non. Lui, il est *consciemment* mon ennemi. Il est l'homme qui a vendu son âme. Nous n'avons pas l'intention de le réclamer. Vous… vous étiez l'une des notres. Je le savais, bien avant que je vous vois. Je savais aussi que vous seriez la dernière à nous rejoindre et la plus difficile à vaincre. »

« Qui vous a dit ça ? »

« Francisco. »

Elle avait laissé s'écouler un instant, puis avait demandé :

« Qu'est-ce qu'il disait ? »

« Il disait que de tous les noms sur notre liste, vous seriez celui qui serait le plus difficile à gagner. C'était quand j'ai entendu parler de vous pour la première fois. C'était Francisco qui avait mis votre nom sur notre liste. Il m'avait dit que vous étiez le seul espoir d'un avenir pour la Taggart Transcontinental, que vous vous étiez dressée contre nous pendant pas mal de temps, que vous vous étiez engagée dans une bataille désespérée pour votre compagnie ferroviaire… parce que vous aviez trop d'endurance, de courage et de dévouement pour votre travail. »

Il la regarda.

« Il ne m'a rien dit d'autre. Il parlait de vous comme s'il était seulement en train de discuter à propos de l'un de nos futurs *grévistes*. Je savais que vous et lui aviez été des amis d'enfance, et ce fut tout. »

« Quand m'avez-vous vu, à partir de là ? »

« Deux ans après celà. »

« Comment ? »

« Par hasard. C'était tard dans la nuit… sur un quai de train de passagers du Terminus Taggart. »

Elle avait su que c'était une forme de capitulation, il ne voulait pas le dire, mais il fallait qu'il parle, elle avait entendu à la fois l'intensité délibérément atténuée et le tiraillement de résistance dans sa voix ; il avait fallu qu'il parle, parce qu'il devait se donner à lui-même et à elle cette forme particulière de contact.

« Vous portiez une robe de soirée. Vous aviez une cape qui tombait à moitié de votre corps ; tout d'abord, je n'ai vu que vos épaules dénudées, votre dos, puis votre profil ; on aurait dit, à un moment, que votre cape était sur le point de tomber encore un peu plus et que vous vous seriez retrouvée là nue. Puis j'ai vu

que vous portiez un long manteau, couleur de glace, comme la tunique d'une déesse grecque, mais qui avait les cheveux courts et le profil impérieux d'une femme américaine. Vous aviez l'air de ne pas être du tout à votre place sur un quai de gare… et ce n'était pas sur un quai de gare que j'étais en train de vous voir. J'étais en train de voir un contexte qui ne m'avait jamais hanté auparavant ; mais alors, tout-à-coup, j'ai su que vous apparteniez à ce mileiu de rails, de suie et de poutrelles, que c'était le contexte adapté à une robe qui volait au vent, aux épaules dénudées et a ce visage aussi vivant que le votre–un quai de gare, pas un appartement soigné–vous ressembliez à un symbole du luxe, et vous apparteniez à un endroit qui en était la source ; vous sembliez apporter la richesse avec vous, la grâce, l'extravagance et le plaisir pour les rendre à leurs propriétaires de droit, aux hommes qui créaient les compagnies de chemin de fer et les usines ; vous exprimiez l'énergie et sa récompense, tout à la fois, l'expression de la compétence et du luxe combinés ; et j'étais le premier homme qui n'avait jamais déclaré de quelle manière ces deux là étaient inséparables ; et j'avais pensé que si notre époque donnait forme aux dieux qui lui convenait le mieux et érigeait une statue décrivant ce qu'était une compagnie ferroviaire américaine, la votre serait cette statue… Puis j'ai vu ce que vous étiez en train de faire ; et j'ai alors su que vous étiez en train de donner des ordres à trois cadres du Terminus, je ne pouvais pas entendre les mots que vous prononciez, mais le rythme de votre voix avait l'air d'être rapide, net et confiant. J'ai alors compris que vous étiez Dagny Taggart. Je me suis approché plus près, assez près pour entendre distinctement deux phrases : "Qui a dit ça " avait demandé l'un des hommes. "Moi, je l'ai dit." Avez-vous répondu. C'est tout ce que j'ai entendu, et c'était assez. »

« Et après ? »

Il avait relevé lentement les yeux pour soutenir le regard des siens depuis l'autre bout de la pièce, et l'intensité submergée qui tirait le son de sa voix vers le bas en en brouillant le ton pour le faire évoluer vers la douceur, y conféra une tonalité de moquerie adressée à lui-même qui avait semblé désespérée et presque naïve.

Après, j'ai su que d'abandonner mon moteur n'était pas le prix le plus élevé que j'aurais à payer pour cette grève.

Elle s'était demandé quelle ombre anonyme–au milieu des passagers qui l'avaient dépassé en se pressant, aussi

insubstanciels que la vapeur des locomotives et autant ignorés–quelle ombre et quel visage avaient été les siens ; elle s'était demandé à quelle distance il s'était approché d'elle pour la durée de cet instant inconnu.

« Oh, pourquoi ne m'avez-vous pas adressé la parole, à ce moment là ou plus tard ? »

« Vous souvenez-vous de ce que vous étiez en train de faire dans le Terminus, cette nuit là ? »

« Je me souviens vaguement d'une nuit lors de laquelle ils m'avaient appelé depuis une soirée à laquelle javais été invitée. Mon père n'était pas en ville et le nouveau directeur du Terminus avait commis une sorte d'erreur qui avait bloqué tout le traffic dans les tunnels. Le vieux directeur était parti sans prévenir durant le *week-end* précédent. »

« C'est moi qui l'avait fait partir. »

« Je vois… » sa voix était devenue presque inaudible, comme si elle avait abandonné le son, tandis que ses paupières étaient retombées, renonçant à la vue.

« S'il ne s'était pas retenu, à ce moment là »–s'était-elle dite–« s'il était venu la réclamer, à ce moment là ou plus tard, quelle sorte de tragédie auraient-ils eu à atteindre ?... » Elle s'était souvenu ce qu'elle avait ressenti lorsqu'elle avait crié qu'elle tirerait sur le "destructeur" à vue…

« J'aurai eu »–la pensée n'avait pas été formulée en mots, elle l'avait su seulement sous la forme d'une pression frémissante dans son estomac–« j'aurais eu à le tuer, après ça, si j'avais découvert son rôle… et j'aurais eu à le découvrir… et pourtant » ; elle avait frémi, parce qu'elle savait qu'elle avait encore regretté qu'il n'était pas venu à elle, à cause de la pensée, qui n'avait pas été admise dans son esprit, mais qui avait été en train de l'envahir comme une sombre tièdeur à travers son corps, et qui avait été : "Je l'aurais tué, mais pas avant…"–elle avait relevé les paupières, et elle avait su que cette pensée était aussi nue pour lui, à ses yeux, qu'elle l'était pour elle dans ceux de Galt. Elle avait vu son regard voilé et la tension de sa bouche, elle l'avait vu être réduit à l'agonie, elle s'était elle-même sentie noyée par le souhait exhultant de lui causer de la souffrance, de le voir, de l'observer, de l'observer au-delà de sa propre endurance et de celle de Galt, puis de le réduire à l'impuissance du plaisir.

Il s'était levé, il avait regardé ailleurs, et elle n'avait pu dire si

ça avait été le léger mouvement de tête vers le haut, ou la tension de ses traits, qui avait donné à son visage une apparence étrangement calme et nette, comme s'il avait été débarassé de ses émotions jusqu'à la pureté dénudé de sa structure.

« Chaque homme dont votre compagnie avait besoin durant les dix dernières années : » avait-il ajouté, « ce fut moi qui vous ai fait le perdre. »

Sa voix avait eu le ton monocorde et plat et la lumineuse simplicité de celle d'un comptable qui rappelle à un acheteur compulsif, que le coût est un absolu auquel on ne peut échapper.

« J'ai retiré toutes les poutres porteuses de sous la Taggart Transcontinental, au cas où vous choisiriez de revenir en arrière, je la verrai s'effonder sur votre tête. »

Il s'était tourné pour partir. Elle l'avait stoppé. Ça avait été sa voix plus que les mots qu'elle avait prononcé, qui l'avait fait s'arrêter : sa voix s'était faite basse, dépourvue de toute qualité émotionnelle, elle n'avait été qu'un poids mort qui tombait, et son seul timbre avait été une sorte de demi-ton traînant, comme un écho intérieur ressemblant à une menace ; ça avait été la voix de la supplication d'une personne s'accrochant encore au concept d'honneur, mais qui ne s'en souci plus depuis longtemps déjà :

« Vous voulez me retenir ici, n'est-ce pas ? »

« Plus que n'importe quoi d'autre au monde. »

« Vous pourriez me retenir. »

« Je le sais. »

Sa voix l'avait dit sur le même ton que le sien ? Il avait attendu, pour reprendre sa respiration. Lorsqu'il avait parlé, sa voix était grave et claire, avec quelque qualité de conscience soulignée qui avait presque été la qualité d'un sourire de compréhension :

« C'est votre acceptation volontaire de cet endroit, que je veux obtenir. Qu'est-ce que ça m'apporterais de bon, d'avoir votre présence physique sans plus de signification ? C'est le genre de fausse réalité par laquelle la plupart des gens trichent avec leur leur propre vie. Je n'en suis pas capable. »

Il s'était tourné pour partir.

« Et vous non plus. Bonne nuit, Mademoiselle Taggart. »

Il s'en était allé dans sa chambre, et avait refermé la porte derrière lui.

Elle avait dépassé le monde de la pensée–tandis qu'elle était restée allongée dans l'obscurité de sa pièce, incapable de

penser ou de dormir–et la violence gémissante qui avait empli son esprit avait plus semblé être une sensation de ses muscles, mais sa tonalité et ses ombres qui se tordaient avaient été comme un cri de plainte, dont elle avait eu conscience, non par les mots, mais par la douleur :

“Laisse-le venir ici, laisse-le craquer ; laisse tout ça être maudit, tout, ma compagnie de chemin de fer et sa grève et tout ce pourquoi j’ai vécu ! Laisse tout cela être maudit, tout ce que nous avons été et sommes ! C’est ce qu’il ferait, si je devais mourir demain ; alors laisse moi mourir, mais demain ; laisse-le venir ici, quelque soit le prix qu’il demande, il ne me reste rien qui ne soit plus à vendre pour lui ; est-ce que c’est ça, d’être un animal ? C’est ce que ça fait, et je le suis…”

Elle était allongée sur le dos, la paume de ses mains pressée le long de son corps contre les draps, pour se retenir de se relever et d’aller jusqu’à sa chambre, consciente qu’elle aurait même été capable de ça…

“Ce n’est pas moi, c’est un corps que je ne peux ni endurer ni contrôler…” Mais quelque part en elle, pas comme des mots, mais comme des points rayonnant d’immobilité, il y avait eu la présence du juge qui semblait l’observer, non plus pour une sévère condamnation, mais en approbation et avec amusement, comme s’il avait dit : “Ton corps ? Si Galt n’était pas ce que tu sais qu’il est, est ce que ton corps t’amènerait à faire ça ? Pourquoi est-ce que c’est son corps que tu veux, et pas un autre ? Penses-tu que tu les maudis, les choses pour lesquelles vous avez tous deux vécu ? Serais-tu en train de maudir ceci, ce que tu es en train d’honorer à cet instant précis, par ton sincère désir ?...” Elle n’avait pas eu besoin d’entendre les mots, elle les connaissait, elle les avait toujours connu.

Au bout d’un moment, elle avait perdu la lueur de cette connaissance là, et il ne lui était resté rien d’autre que la douleur et les paumes de ses mains pressées contre les draps ; et le fait de se demander, presque avec indifférence, si lui aussi était éveillé et était en proie à la même torture.

Elle n’avait entendu aucun son dans la maison et n’avait vu aucune lumière en provenance de sa fenêtre illuminant le tronc à l’extérieur. Après un long moment, elle avait entendu depuis l’obscurité de sa chambre deux sons qui lui avait donné une pleine réponse ; elle avait su qu’il était éveillé et qu’il ne

viendrait pas ; ça avait été le son d'un pas, et le clic d'un briquet.

***

Richar Halley s'arrêta de jouer, se détourna de son piano et lança un regard à Dagny, il la vit pencher la tête avec le mouvement involontaire qui cache une émotion trop forte, il se leva, sourit, et dit à voix basse :

— Merci.

— Oh non… fit-elle à voix basse, sachant que la gratitude venait d'elle et qu'il était futile de l'exprimer. Elle était en train de penser à ces années où l'œuvre qu'il venait juste de jouer pour elle avait été écrite, ici, dans cette petite maison de campagne, sur une corniche de la vallée, quand toute cette magnificence prodigue avait été formée par lui, comme un long monument dédié à un concept qui faisait égaler le sens de la vie au sens de la beauté ; tandis qu'elle avait marché dans les rues de New York dans une quête sans espoir pour quelque forme de plaisir, avec les grincements d'une symphonie moderne lui courant après, comme un crachat en provenance de la gorge infecté d'un haut-parleur crachant sa méchante haine de l'existence.

— Non, c'est bien à moi de dire merci, dit Richard Halley, en souriant. « Je suis un homme d'affaire et je ne fait jamais rien sans être payé pour. Vous m'avez payé. Voyez-vous pourquoi je voulais jouer pour vous ce soir ? »

Elle releva la tête. Il se tenait au milieu de son salon, ils etaient seuls, avec la fenêtre ouverte sur une nuit d'été, sur les arbres sombres sur une longue étendue de corniche descendant vers l'étincellement des lumières lointaines de la vallée.

— Mademoiselle Taggart, combien existe-t-il de personnes pour lesquelles mon œuvre siginifie autant que ce qu'elle signifie pour vous ?

— Pas beaucoup. répondit-elle simplement, ni comme une forme de vantardise ni comme de la flatterie, mais comme un hommage personnel fait aux exigeantes valeurs impliquées.

— C'est ça le paiement que je demande. Il n'y en pas beaucoup qui peuvent se le permettre. Je ne parle pas de votre plaisir. Je ne parle pas de vos emotions–que les émotions soient maudites !–je veux parler de votre compréhension et du fait que votre plaisir fut de la même nature que le mien, qu'il provenait

de la même source : depuis votre intelligence, depuis le jugement conscient d'un esprit capable de juger mon travail à l'aune des mêmes valeurs qui se présentèrent pour l'écrire ; je veux dire, pas le fait que vous ressentiez, mais que vous ressentiez ce que *je* souhaitais que vous ressentiez, pas le fait que vous admiriez mon travail, mais que vous l'admiriez pour les choses que *je* souhaitais voir être admirées.

Il étouffa un rire.

— Il n'y a qu'une passion seulement chez la plupart des artistes, qui soit plus violente que leur désir pour l'admiration : leur peur d'identifier la nature de l'admiration telle que celle qu'ils reçoivent. Mais c'est une peur que je n'ai jamais partagé. Je ne me fais pas d'illusion à propos de mon travail ou de la réponse que je cherche… je leur accorde, à tous deux, beaucoup trop de valeur.

Ça ne m'intéresse pas d'être admiré sans qu'il y ait de cause à ça, émotionnellement, intuitivement, instinctivement… ou aveuglément. Je n'accorde aucune intérêt à aucune "cécité" d'aucune sorte, j'ai trop à montrer… ou pour la surdité, j'ai beaucoup trop de choses à dire.

Ça m'est égal d'être admiré par le "cœur" de qui que ce soit… seulement par la tête de quelqu'un. Et quand je trouve un client possédant cette inestimable capacité, alors ma performance devient l'objet d'un échange mutuel pour un profit mutuel. Un artiste est un commerçant, Mademoiselle Taggart, le plus dur et le plus exigeant de tous les commerçants. Me comprenez-vous, maintenant ?

— Oui, fit-elle avec incrédulité, « je vous comprends. »

Avec "incrédulité" parce qu'elle avait été en train d'écouter une description de son propre symbole d'orgueil moral, choisi par un homme dont elle ne se serait jamais attendu à ce qu'il le choisisse.

— Si c'est la cas, pourquoi aviez-vous cet air si tragique il n'y-a qu'un petit moment ? Qu'est-ce que vous regrettiez ?

— Les années durant lesquelles votre œuvre est demeuré dans l'oubli.

— Mais ce n'est pas vrai. J'ai donné deux ou trois concerts chaque année, ici, dans la *Ravine de Galt*. Je vais en donner un la semaine prochaine. J'espère que vous viendrez–le prix de l'entrée est de 25 *cents*.

Elle ne put s'empêcher de rire. Il sourit, puis l'expression de

son visage glissa lentement vers le sérieux, comme sous la marée de quelque comtemplation personnelle et inconnue. Il regarda l'obscurité au-delà de la fenêtre, en direction d'un point où, entre quelques branches, sous la lumière de la lune épuisant sa couleur, ne lui laissant que son lustre métallique, le signe du dollar était suspendu tel une courbe d'acier brillant gravée dans le ciel.

— Mademoiselle Taggart, voyez-vous pourquoi je donnerais trois douzaines d'artistes modernes en échange d'un *vrai* homme d'affaire ? Pourquoi j'ai bien plus en commun avec Ellis Wyatt ou Ken Danagger–qui n'a d'ailleurs aucun sens de la musique– qu'avec des hommes tels que Mort Liddy et Balph Rubank ? Peut importe qu'il s'agisse d'une symphonie ou d'une mine de charbon, tout travail est un acte de création et provient de la même source : d'une capacité inviolée de voir à travers ses propres yeux ; ce qui veut dire : la capacité d'accomplir une identification rationnelle ; ce qui veut dire : la capacité de coudre, de mettre en connexion et de faire ce qui n'a pas déjà été vu, connecté et fait auparavant. Cette brillante vision dont ils parlent comme d'une chose appartenant aux auteurs de symphonies et de roman ; que croient-il que c'est, cette faculté agissant comme une pulsion qui permet aux hommes de découvrir comment utiliser le pétrole, comme faire fonctionner une mine, comment construire un moteur électrique ? Ce feu sacré dont on dit qu'il brûle dans l'âme des musiciens et des poètes ; que croient-ils que c'est, ce qui fait avancer un industriel pour lui faire lancer un défi au monde entier pour servir au développement de son nouveau métal, comme les inventeurs de l'avion, les constructeurs de chemins de fer, les découvreurs de nouveaux germes ou de nouveaux continents l'on fait à travers les âges ?... Une dévotion intransigeante à la poursuite de la vérité, Mademoiselle Taggart ? Avez-vous entendu les moralistes et les amoureux des arts des siècles passée parler à propos de l'intransigeante dévotion des artistes à la poursuite de la vérité ? Nommez pour moi un exemple plus grand de dévotion que l'acte d'un homme qui sait que la terre tourne, ou l'acte d'un homme qui dit qu'un alliage de cuivre et d'acier a certaines propriétés qui lui permet de faire certaines choses, que c'est ce qu'il ce qu'il fait… et laisse le monde le faire aller de mal en pis, il ne supportera pas de faux témoin de l'évidence de son esprit ! Ceci, Mademoiselle Taggart, cette sorte d'esprit, de courage et d'amour pour la vérité, l'opposé d'un pique-assiette négligé qui

va fièrement assurer à qui veut l'entendre qu'il a presque atteint le degré de perfection du lunatique, parce qu'il est un artiste qui n'a pas la moindre idée de ce que son œuvre d'art est ou signifie, il n'est pas restreint par des concepts crus tels que *être* et *sens* qui sont les véhicules des plus grands mystères, il ignore comment il a créé son œuvre et pourquoi, ça lui est "juste venu spontanément à l'esprit", comme le vomit sort de la bouche de l'ivrogne, il ne s'est engagé dans aucun processus de réflexion, il ne s'abaisserai pas à penser, il a juste ressenti, tout ce qu'il a eu à faire ça a été de "ressentir" ; il "ressent", le molasson, le moulin à paroles, l'homme aux yeux fuyant constamment, bavant d'admiration, tremblant, le batard liquéfié ! Moi, qui sait quelle discipline, quel effort, quelle tension d'esprit, quels efforts acharnés d'extraire de mon don de clarté sont requis pour produire une œuvre d'art ; moi, qui sait que cela requiert un labeur qui ferait croire qu'un régiment de forçats se repose, et une sévérité avec soi-même qu'aucun sadique des grandes manœuvres militaires ne pourrait imposer ; à choisir, je prendrais sans hésiter le directeur technique d'une mine de charbon plutôt que n'importe lequel de ces "véhicules des plus grands mystères" sur pattes. Le directeur sait que ce ne sont pas ses émotions qui font avancer les wagonnets de charbon au fond de la mine ; et il sait ce qui les fait avancer.

Les émotions ? Oh oui, nous avons des emotions, lui, vous, et moi… nous sommes, en fait, les seuls êtres humains à être capables d'émotions… et nous savons d'où viennent nos émotions. Mais ce que nous ne savions pas et en avons retardé l'apprentissage pendant beaucoup trop longtemps, c'est la nature de ceux qui prétendent qu'ils ne peuvent contrôler leurs émotions. Nous ne savions pas ce que c'est, qu'ils éprouvent. Nous sommes en train de l'apprendre. Ce fut une coûteuse erreur. Et ceux qui en sont les plus coupables seront ceux qui le paieront le plus cher ; ainsi qu'ils le doivent, en tout justice.

Les plus grands coupables de cela sont les vrais artistes, qui vont maintenant voir qu'ils seront les premiers à être exterminés et qu'ils ont préparé le triomphe de leurs propres exterminateurs en aidant à détruire leurs seuls protecteurs. Parce que s'il doit y avoir quelque chose de plus tragique que l'entrepreneur qui ne sait pas qu'il est un protecteur de l'esprit le plus créatif de l'homme, c'est l'artiste qui pense que l'entrepreneur est son ennemi.

C’était vrai–se dit-elle, quand elle marcha dans les rues de la vallée, regardant avec l’excitation d’une enfant les vitrines des boutiques brillant au soleil–que les activités commerciales, ici, avaient l’à-propos et le discernement de l’art ; et que l’art–songea-t-elle tandis qu’elle était assise dans l’obscurité de la maison à clins qui faisait office de salle de concert, écoutant la violence contrôlé et la précision mathématique de la musique de Halley–avait la discipline sévère des affaires.

Tous deux avaient la radiosité de l’ingéniérie, s’était-elle dite lorsqu’elle s’était assise au milieu des rangées de bancs de la scène à ciel ouvert, regardant Kay Ludlow sur scène. C’était une expérience qu’elle n’avait pas connu depuis son enfance, l’expérience d’être tenue trois heures durant par une pièce qui racontait une histoire qu’elle n’avait jamais vu auparavant, selon un texte qu’elle n’avait jamais entendu, prononçant un thème qui n’avait pas été une reprise d’un “pourquoi-pas-celle-là” des siècles passés. C’était le délice oublié d’être tenu en haleine par les reines de l’ingénieux, de l’inattendu, du logique, de l’à-propos, du nouveau, et par le fait de le voir incarné dans une représentation artististique superlative, par une femme jouant un personnage dont la beauté d’esprit égalait sa propre perfection physique.

— C’est pour ça que je suis ici, Mademoiselle Taggart, dit Kay Ludlow, souriant en réponse à son commentaire à la fin du spectacle, « Quelque soit la qualité de grandeur humaine dont je puisse avoir le talent d’en brosser le portrait… c’était cette qualité que le monde extérieur cherchait à dégrader. Ils ne me laissaient jouer rien d’autre que des symboles de dépravation, rien d’autre que des prostituées, des coureuses de légèreté et des briseuses de ménages, qui devaient toujours être battues à la fin par “la petite jeune fille d’à coté”, personnifiant la vertu de la médiocrité. Ils utilisaient mon talent… précisément pour le diffamer. C’est pour ça que je suis partie. »

Pas depuis son enfance, se dit Dagny, avait-elle éprouvé de sens de l’exhultation après avoir assisté au spectacle d’une pièce ; le sentiment que la vie porte des choses qui valent d’être atteintes, pas le sens d’avoir étudié un aspect particulier d’un couturier qu’il n’y avait pas une de raison de voir.

Tandis que l’auditoire s’éclipsait dans l’obscurité depuis les rangées de bancs éclairés, elle remarqua Ellis Wyatt, le juge Narragansett, Ken Danagger, des hommes auxquels il était arrivé

de dire qu'ils méprisaient tout forme d'art.

La dernière image qu'elle garda, ce soir là, fut la vue de deux hautes silhouettes droites, minces personnages s'en allant ensemble à pied le long d'un chemin serpentant au milieu des rochers, avec le faisceau d'un projecteur faisant par une fois briller l'or de leurs cheveux. Ils étaient Kay Ludlow et Ragnar Danneskjold ; et elle se demanda si elle pouvait supporter de retourner vers un monde où ces deux là étaient promis à la destruction.

Le sens de son enfance retrouvée continuait de lui revenir à chaque fois qu'elle rencontrait les deux enfants de la jeune femme qui était la propriétaire de la boulangerie. Elle les voyait souvent se promener en bas des chemins de la vallée ; deux être intrépides âgés de sept et quatre ans. Ils semblaient faire face à la vie comme elle y avait fait face. Ils n'avaient pas la même apparence physique qu'elle avait vu chez les enfants du monde extérieur : cette attitude apeurée, à demi-fermée, à moitié sarcastique, l'attitude de défense de l'enfant à l'égard d'un adulte, cet air d'un être découvrant qu'il est en train d'entendre des mensonges et d'apprendre à ressentir de la haine.

Les deux garçonnets avaient la confiance joyeuse, ouverte et amicale de chattons qui ne s'attendent pas à être blessés, ils avaient un sens de leur propre valeur qui était innocemment naturel et dénué de vantardise, et une confiance tout aussi innocente en la capacité des étrangers à la reconnaître. Ils avaient la curiosité impatiente qui s'aventurerait partout avec la certitude que la vie ne contenait rien qui ne vaille pas quelque chose ou qui soit fermé à la découverte, et on aurait dit, devaient-il rencontrer de la malveillance, qu'il la rejeteraient avec mépris, pas comme quelque chose de dangereux, mais plutôt de stupide ; ils ne l'accepteraient pas comme une loi de l'existence avec une résignation meurtrie.

— Ils représentent ma carrière particulière, Mademoiselle Taggart. dit la jeune mère en réponse à son commentaire, tandis qu'elle enveloppait une miche de pain frais en souriant depuis l'autre côté du comptoir, « Ils sont la profession que j'ai choisi de pratiquer, laquelle, en dépit de toutes les bêtises que l'on dit à propos de la maternité, personne ne peut pratiquer dans le monde extérieur. Je crois que vous avez rencontré mon mari ; il est l'enseignant en économie qui travaille comme contrôleur-qualité pour Dick McNamara. Vous savez, bien sûr, qu'il ne peut yavoir

d'engagements collectifs et que les familles ou les proches ne sont pas autorisées à venir ici, à moins que chaque personne prenne le *serment du gréviste* selon sa propre et indépendante conviction. Je suis venue ici, par seulement en raison de la profession de mon mari, mais aussi pour moi-même. Je suis venue ici dans le but de faire de mes enfants des êtres humains. Je ne les abandonnerais jamais au système éducatif conçu pour ralentir la croissance du cerveau d'un enfant, pour le convaincre que la raison est impotente, que l'existence est un chaos irrationnel dont il ne peut rien faire, et ainsi le réduire à un état de terreur chronique.

Vous vous émerveillez de la différence qu'il y a entre mes enfants et ceux de l'extérieur, Mademoiselle Taggart ? Et pourtant, la raison en est si simple. La raison en est qu'ici, dans la *Ravine de Galt*, il n'y a pas une personne qui ne considérerait pas comme monstrueux de confronter un enfant à la moindre des suggestions de l'irrationnel. »

Elle songea aux enseignants que les écoles du monde extérieur avaient perdus, lorsqu'elle considérait les trois élèves du docteur Akston, en cette soirée de leur réunion annuelle.

Hormis elle-même, le seul invité qu'il avait convié fut Kay Ludlow. Tous les six etaient assis dans le jardin de la maison du docteur Akston, avec la lumière du coucher de soleil sur leur visage, et le plancher de la vallée se condensant en un doux bleu de vapeur, au loin en dessous.

Elle regardait les élèves du docteur Akston, les trois souples et agiles personnages allongés sur des transats dans des poses de satisfaction détendue, vêtus de pentalons de toile de style décontracté, de coupe-vents, et de chemises dont le col était ouvert : John Galt, Francisco d'Anconia, Ragnar Danneskjold.

— Ne soyez pas étonnée, Mademoiselle Taggart, dit le docteur Akston en souriant, « et ne commettez pas l'erreur de penser que mes trois élèves sont des sortes de "créatures super-humaines". Ils sont quelque chose de bien plus grand et de plus étonnant que cela : ils sont des *hommes normaux*–une chose que le monde n'a jamais vu–et leur exploit est qu'ils se sont débrouillés pour survivre comme tel.

Cela demande un esprit exceptionnel, et une intégrité plus exceptionnelle encore, de demeurer imperméable aux influences destructrices du cerveau des doctrines du monde, le mal accumulé au cours de siècles… pour demeurer humain, sachant

que l'humain *est* le rationnel. »

Elle sentait qu'il y avait quelque chose de nouveau dans l'attitude du docteur Akston, un changement dans la sévérité de sa réserve habituelle ; il semblait l'inclure dans leur cercle, comme si elle était plus qu'une invitée. Francisco se conduisait comme si sa présence à leur réunion était naturelle et devait être joyeusement considéré comme acquise. Le visage de Galt ne laissait pas voir ne serait-ce que l'ombre d'une réaction ; ses manières étaient celles d'un cavalier courtois qui l'avait amenée ici à la requête du docteur Akston.

Elle remarqua que les yeux du docteur Akston revenaient fréquement vers elle, comme s'il éprouvait quelque orgueil silencieux à montrer ses étudiants à un observateur qualifié. Sa conversation revenait continuellement au même thème, à la manière d'un père qui venait de trouver un interlocuteur s'intéressant au plus chéri de ses sujets :

— Vous auriez dû les voir, lorsqu'ils étaient à l'université, Mademoiselle Taggart. Vous vous seriez alors trouvée face à face avec trois garcons "conditionnés" par des environnements tellement différents, mais–que les conditionneurs soit maudits !–ils se sont trouvés au premier coup d'œil, parmi des milliers d'autres dans ce campus.

Francisco, l'homme le plus riche du monde à ce moment là ; Ragnar Danneskjold, l'aristocrate européen ; et John, l'homme qui s'était fait tout seul, fait tout seul à *tous* les égards, arrivé de nulle part, sans un sou, sans parents, sans attaches. En fait, il était le fils d'un mécanicien travaillant dans une sation-service, dans quelque carrefour oublié de l'Ohio, et il était parti de chez lui à l'âge de douze ans pour vivre sa vie… mais j'ai toujours pensé à lui comme s'il était venu au monde comme Minerve, la déesse de l'éspérance qui jaillit de la tête de Jupiter, tout à fait adulte et complètement armée…

Je me souviens du jour où je les ai vus tous les trois ensemble pour la première fois. Ils s'étaient assis dans le fond de la classe… J'étais en train de donner un cours pour des étudiants du troisième cycle, un cours si ardu que bien peu de visiteurs de l'extérieur ne s'étaient jamais aventurés pour assister à ces cours d'un genre particulier. Ces trois là avaient l'air bien trop jeunes, même comme étudiants en première année… ils avaient seize ans, à l'époque, comme je l'ai appris plus tard.

A la fin de mon exposé, John s'est levé pour me poser une

question. C'était une question que, en temps qu'enseignant, j'aurais été fier d'entendre de la bouche d'un étudiant qui aurait déjà pris six années de philosophie.

C'était une question relative à la métaphysique de Platon, que Platon n'avait pas eu la jugeotte de se poser à lui-même. J'y ai répondu… et j'ai demandé à John de venir dans mon bureau à la fin du cours.

Il est venu–tous les trois sont venus–j'avais vu les deux autres dans l'antichambre et je les ai fait entrer. J'ai parlé avec eux durant une heure… et c'est après ça que j'ai fait annulé tous mes rendez-vous et et que j'ai passé le restant de la journée à discuter avec eux. Après quoi, j'ai pris des dispositions pour qu'ils puissent suivre ce programme et soient notés dans le cadre de ceux-ci.

Ils ont suivi le programme. Ils ont eu les meilleures notes de la classe.

Ils excellaient dans deux matières : la physique et la philosophie. Leur choix avait étonné tout le monde mais pas moi : les penseurs modernes considéraient qu'il n'était pas nécessaire de percevoir la réalité, et les physiciens modernes ne considéraient pas comme nécessaire de penser.

J'avais connu mieux ; ce qui m'émerveillait, c'était que ces enfants le savaient, eux aussi… Robert Stadler était le chef du Département de Physique, comme j'étais le chef du Département de Philosophie. Lui et moi avions suspendu toutes les règles et toutes les restrictions pour ces trois étudiants, nous leur épargnions toute la routine, les cours qui n'étaient pas essentiels, nous ne leur faisions rien avaler d'autre que les tâches les plus dures, et nous leur dégagions la voie pour qu'ils deviennent les meilleurs dans nos deux disciplines en l'espace de quatre années. Ils travaillèrent pour ça. Et, durant ces quatre années, ils travaillèrent pour gagner leur vie, en plus de cela.

Francisco et Ragnar recevaient de l'argent de leurs parents, John n'avait rien, mais tous les trois avaient pris des petits boulots à mi-temps pour se faire leurs propres expérience et argent.

Francisco travaillait dans une fonderie de cuivre, John dans une rotonde de chemin de fer, et Ragnar–non, Madmoiselle Taggart, Ragnar n'était pas le moins, mais le plus pondéré des trois–travaillait comme secrétaire à la bibliothèque de l'université.

Ils avaient du temps pour tout ce qu'ils voulaient, mais pas de temps à consacrer aux autres ou à n'importe quelle activité collective du campus. Ils… Ragnar !

Il s'interrompit tout à coup, sèchement.

— Ne t'assieds pas par terre !

Danneskjold s'était laissé glisser de son transat et il était maintenant assis dans l'herbe, avec sa tête posée contre les genous de Kay Ludlow. Il se leva avec obéissance en émettant un petit rire étouffé. Le docteur Akston sourit en affichant une expression d'excuse.

— C'est une de mes vieilles habitudes, expliqua-t-il à Dagny, « Un réflexe conditionné, j'imagine. J'avais pris l'habitude de le lui dire, durant ces années d'université, quand je le surprennais à s'assoir par terre dans mon jardin durant ces soirées glaciales et brumeuses… il était aussi entêté que cela, il me faisait me faire du souci, il aurait dû savoir que c'était dangereux et… »

Il s'interrompit abruptement ; il lut dans les yeux de Dagny la même pensée que la sienne : la pensée du genre de dangers auquel Ragnar l'adulte avait choisi de faire face. Le docteur Akston haussa les épaules, étendant les mains en un geste de moquerie désespérée pour lui-même. Kay Ludlow lui adressa un sourire de compréhension.

— Ma maison se trouvait juste aux abords du campus, continua-t-il en soupirant, « sur un à pic assez élevé suplombant le lac Erié[1]. Nous avons passé bien des soirées ensemble, tous les quatre. On s'asseyait, juste comme ce soir, dans mon jardin durant les premières nuits de l'automne ou du printemps, seulement, au lieu de cette face de montagne en granite, nous avions l'étendue du lac devant nous, s'étirant paisiblement vers une distance qui semblait infinie. J'avais à travailler plus durement durant ces nuits qu'avec n'importe quelle classe, pour répondre à toutes les questions qu'ils me posaient, pour discuter le genre de questions qu'ils avaient soulevé. Aux environs de minuit, je préparais du chocolat chaud et je les forçais à le boire–il y avait une chose que je suspectais : c'était qu'ils ne prennent jamais le temps de manger convenablement–et puis on continuait de parler, tandis que le lac disparaissait pour devenir un mur d'obscurité, et que le ciel

1. Le lac Érié est l'un des cinq Grands Lacs d'Amérique du Nord. Il est bordé à l'est par les États américains d'Ohio, de Pennsylvanie, de New York au sud, du Michigan à l'ouest et de la province canadienne Ontario au nord. *(N. d. T.)*

semblait alors être plus léger que la terre.

Il y avait parfois quelques désaccords quand nous restions là bas, jusqu'à ce que je remarque tout à coup que le ciel devenait plus sombre et que le lac devenait de plus en plus pâle, et que nous n'étions plus qu'à quelques phrases de la lumière du jour.

J'aurais pu faire mieux, je savais qu'ils n'avaient déjà pas assez d'heures de sommeil, mais il m'arrivait de l'oublier, j'en perdais la notion du temps…

Vous voyez, quand ils étaient là bas, j'avais toujours l'impression qu'on était tôt le matin et qu'une longue journée inépuisable s'étirait au-devant de nous. Ils ne parlaient jamais de ce qu'ils souhaiteraient faire dans le futur, ils ne se demandaient jamais si quelque mystérieuse omnipotence ne les aurait pas favorisé en leur donnant quelque don impossible à cerner, pour qu'ils puissent réussir ce qu'ils voulaient faire… ils ne parlaient que de ce qu'ils *feraient*.

Est-ce que l'affection a tendance faire de nous des poltrons ? Je sais que les seules fois où j'ai ressenti de la peur étaient lors de ces moments occasionnels durant lesquels je les écoutais, et me demandais ce que le monde était en train de devenir, et ce qu'ils auraient à y rencontrer dans le futur.

La peur ? Oui… mais c'était plus que de la peur. C'était le genre d'émotion qui rend les hommes capables de tuer… quand je pensais que le propos de la tendance du monde était de détruire ces enfants, que ces trois fils avaient la marque de l'immolation. Oh oui, j'aurais tué… mais qui était à tuer, et où ? C'était à la fois tout le monde et personne, il n'y avait pas un seul ennemi, pas de centre et pas de méchant, ce n'était pas le travailleur social mignard, incapable de gagner un *penny*, ni le bureaucrate chapardeur qui avait peur même de son ombre, c'était le monde entier qui était en train de rouler dans une obscénité d'horreur, poussé par la main de chaque homme se prétendant décent et croyant que le besoin est plus noble que la compétence, et que la pitié est plus sainte que la justice. Mais ces moments là n'étaient qu'occasionnels. Ce n'était ce que je ressentais la plupart du temps. J'écoutais mes enfants et je savais que rien ne pourrait les mettre en échec. Je les regardais, quand ils étaient assis dans mon jardin, et au-delà de ma maison il y avait les grands *buildings* sombres de ce qui était encore un monument dédié à la pensée affranchie de l'esclavage–l'Université Patrick Henry–et plus loin vers l'horizon, il y avait

les lumières de Cleveland, l'orange lumineux des fonderies d'acier derrières les batteries de cheminées d'usines, les points rouges clignotants des grandes antennes des stations de radio, les longs rayons blancs des aéroports sur le bord noir du ciel… et je pensais qu'au nom de n'importe quelle grandeur qui ait jamais existé et qui ait fait avancer ce monde, les grandeurs desquelles ils étaient les derniers descendants, ils gagneraient…

Je me souviens d'une nuit où j'avais remarqué que John était demeuré silencieux pendant un long moment… et j'avais vu qu'il s'était endormi, étendu sur le sol.

Les deux autres avaient confessé qu'il n'avait pas dormi depuis trois jours. J'ai alors immédiatement renvoyé les deux chez eux, mais je n'avais pas le cœur de le déranger. C'était une nuit tiède de printemps, j'ai apporté une couverture pour le couvrir, et je l'ai laissé dormir là où il se trouvait. Je me suis assis à côté de lui jusqu'au petit matin… et lorsque j'ai vu son visage à la lumière du soleil, le premier rayon du soleil sur son front et ses yeux clos reposés, ce dont j'ai fait l'expérience ne fut pas une prière, je ne prie pas, mais cet état d'esprit pour lequel une prière est une tentative mal inspirée : une pleine, confiante, et volontaire dédication de moi-même à mon amour du *bon*, à la certitude que le bon gagnerait et que ce garçon aurait le genre de futur qu'il méritait. »

Il déplaça son bras pour pointer une main vers la vallée.

— Je ne me serais pas attendu à ce que ce soit aussi grand que ça… ni aussi dur.

La nuit s'était épaissie et les montagnes avaient fusionné avec le ciel. Pendues, mais en même temps détachées dans l'espace, il y avait les lumières de la vallée au-dessous d'eux, la respiration rouge de la fonderie de Stockton au-dessus, et l'alignement des fenêtres éclairés de la maison de Mulligan, tel un wagon de chemin de fer qui se trouverait plaqué contre le ciel.

— J'avais un vrai rival, dit lentement le docteur Akston. « C'était Robert Stadler. …Ne murmure pas, John, c'est du passé. …John l'aimait vraiment, pendant un moment. Bon, moi aussi… enfin non, pas vraiment, mais ce que j'éprouvais pour un esprit tel que celui de Stadler était douloureusement proche de l'amour, c'était ce plaisir des plus rares : l'*admiration*. Non, on ne peut pas dire que je l'aimais, mais lui et moi nous étions toujours sentis comme si nous étions des compagnons survivants de quelque époque, ou de quelque terre, qui était en train de

disparaître dans cette “malaria” de médiocrité begayante, partout autour de nous.

Le pèché mortel de Robert Satdler fut qu’il n’est jamais parvenu à identifier sa vraie patrie… Il haïssait la stupidité. Ce fut la seule emotion que je ne lui ai jamais vu montrer envers les gens… une haine mordante, amère et lassée pour toute ineptie qui osait s’opposer à lui. Il voulait faire ce qu’il voulait, il voulait qu’on le laisse seul pour ça, il voulait balayer les gens qui se trouvaient sur son chemin… et il n’a jamais su comment faire, ni la nature de son cheminement et qui étaient ses ennemis. Il a pris un raccourci.

Etes-vous en train de sourire, Mademoiselle Taggart ?

Vous le haïssez, n’est-ce pas ? Oui, vous connaissez le genre de “raccourci” qu’il a emprunté… Il vous a dit que nous étions des rivaux à propos de ces trois étudiants. C’était vrai… ou plutôt, ce n’était pas tout à fait comme ça que je voyais les choses, mais je sais que c’est comme ça que lui les voyait. Et bien, si nous étions des rivaux, j’avais un avantage : je savais pourquoi ils avaient besoin de nos deux professions ; il n’a jamais compris leur interêt pour la mienne. Il n’a jamais compris son importance, même pour lui-même… ce qui, incidemment, est ce qui l’a détruit. Mais durant ces années là, il était encore assez *vivant* pour saisir ces trois étudiants. “Saisir” était le mot qui convenait. L’intelligence étant la seule valeur qu’il vénérait. Il avait mis la main sur eux comme s’ils étaient un trésor lui appartenant. Il avait toujours été un homme vraiment seul. Je pense que durant toute sa vie, Francisco et Ragnar furent, ensemble, sont seul amour, et que John fut sa seule passion. C’était John qu’il regardait plus particulièrement comme son héritier, comme son futur, comme sa propre immortalité. John avait l’intention de devenir un inventeur, ce qui impliquait qu’il devienne un physicien ; il devait poursuivre ses études de troisième cycle sous le tutorat de Robert Stadler.

Francisco avait l’intention d’arrêter, après avoir obtenu son diplôme, pour aller travailler ; il devait être le parfait mariage de nous deux, ses *pères intellectuels* : un industriel.

Et Ragnar… vous ne saviez pas quelle profession Ragnar avait choisi, Mademoiselle Taggart ? Non, ce n’était pas acrobate de cascades aériennes, ou explorateur, ou plongeur des grandes profondeurs. C’était quelque chose qui réclamait encore plus de courage que ces choses là. Ragnar avait l’intention d’être un

philosophe. Un philosophe abstrait, théorique, académique, cloitré, replié dans une tour d'ivoire…

Oui, Robert Stadler les aimait. Et pourtant… j'ai dit que j'aurais tué pour les protéger, seulement il n'y avait personne à tuer. Si c'était cela, la solution–ce que ce n'était pas, bien sûr–l'homme à tuer, c'était Robert Stadler. De toutes les personnes islolées, de toutes les culpabilités isolées pour le mal qui est en train de détruire le monde en ce moment, c'était lui dont la culpabilité était la plus lourde. Il avait l'intelligence pour mieux faire. Son nom fut le seul, impliquant de l'honneur et de la réussite, qui fut utilisé pour cautioner la règle des pillards. Il fut l'homme qui mit de la science dans le pouvoir des armes des pillards.

John ne s'y était pas attendu. Moi non plus… John revint pour son cours de troisième cycle de physique, mais il ne le finit pas. Il partit le jour même où Robert Stadler approuva l'établissement d'un Département public des sciences et des technologies. J'ai rencontré Stadler par hasard dans un couloir de l'université, alors qu'il revenait de son bureau où il venait d'avoir sa dernière conversation avec John. Il avait l'air changé. J'espère que je n'aurai plus jamais à voir une transformation de ce genre dans le visage d'un homme. Il m'avait vu approcher… et il ne savait pas, mais moi je le savais, ce qui l'avait fait me foncer dessus et crier : “Vous me rendez malade, tous autant que vous êtes, vous autres idéalistes dépourvus de *sens pratique* !”

Je lui ai tourné le dos. Je savais que je venais d'entendre un homme prononcer une sentence de mort contre lui-même…

Mademoiselle Taggart, vous souvenez-vous de la question que vous m'avez posé à propos de mes trois élèves ? »

— Oui, répondit-elle d'une voix basse.

— Je pouvais déduire, sur la base de votre question, la nature de ce que Robert Stadler vous avait dit à propos d'eux. Dites-moi, pourquoi vous a-t-il franchement parlé d'eux ?

Il vit le léger mouvement de son sourire amer.

— Il m'a dit leur histoire dans le but de fournir une justification à sa croyance en la futilité de l'intelligence humaine. Il me l'a dit comme un exemple justifiant son espoir désilusionné. “Leur intelligence était celle du genre”, m'a-t-il dit en substance, “qu'on espère voir changer un jour la destiné du monde.”

— Et bien, n'est-ce pas ce qu'ils ont fait ?

Elle acquiesça lentement, maintenant sa tête inclinée durant un long moment, en reconnaissance et en hommage.

— Ce que je veux que vous compreniez, Mademoiselle Taggart, c'est le mal patent de ceux qui clament être devenus convaincus que cette terre, par sa nature, est un monde de malveillance où le bien n'a aucune chance de l'emporter.

Laissons-les revoir leur prémisses. Laissons-les revoir leurs échelles de valeurs. Laissons-les apprendre–avant qu'ils ne s'accordent à eux-mêmes l'indescriptible droit au mal–voir s'ils connaissent ce qui est le bien, et quelles sont les conditions qu'il requiert.

Robert Stadler croit aujourd'hui que l'intelligence est futile et que la vie humaine ne peut être qu'irrationnelle. S'attendait-il à ce que John Galt devienne un grand scientifique qui aurait été d'accord pour travailler sous les ordres du docteur Floyd Ferris ? S'attendait-il à ce que Francisco d'Anconia devienne un grand industriel, qui aurait été d'accord pour produire sous les ordres et pour le bénéfice de Wesley Mouch ? S'attendait-il à ce que Ragnar Danneskjold devienne un grand philosophe qui aurait été d'accord pour prêcher, sous les ordres du docteur Simon Pritchett, qu'il n'y a pas d'esprit et que la force vaut pour le droit ? Est-ce que cela aurait été un futur que Robert Stadler aurait considéré comme rationnel ?

Je veux vous faire observer, Mademoiselle Taggart, que ceux qui crient le plus fort à propos de leurs désilusions, à propos de la “défaite de la vertu”, de la “futilité de la raison”, de “l'impotence de la logique”, sont ceux qui ont réalisé le résultat logique, plein et exact, des idées qu'ils prêchaient, d'une façon si impitoyablement logique qu'ils n'osent même pas l'identifier. Dans un monde qui proclame la non-existence de l'esprit, la rectitude morale du pouvoir par la force brute, la pénalisation du compétent en faveur de l'incompétent, le sacrifice du meilleur pour le pire… dans un tel monde, les meilleurs doivent se tourner contre la société et doivent devenir ses ennemis les plus mortels. Dans un tel monde, John Galt, l'homme au pouvoir intellectuel incalculable resterait un simple travailleur sans qualification… Francisco d'Anconia, le miraculeux créateur de richesses deviendrait un bon à rien… et Ragnar Danneskjold, l'homme éclair, deviendrait un homme de violence. La société–et le docteur Robert Stadler–ont réalisé tout ce dont ils se faisaient les avocats. De quoi pourraient-ils se plaindre, aujourd'hui ? Vous

ne croyez pas ?

Il sourit ; son sourire avait la douceur sans pitié de la certitude.

— Chaque homme construit son propre monde à son image. dit-il, « Il a le pouvoir de choisir, mais aucun pouvoir d'échapper à la nécessité du choix. S'il renonce à son pouvoir, il renonce à sont statut d'homme, et l'engrenage chaotique de l'irrationnel est ce qu'il réalise en temps que sphère de son existence… par le fait de son propre choix. Quiconque préserve une seule pensée non-corrompue par quelque concession que ce soit à la volonté des autres, quiconque fait devenir une allumette ou un carré de jardin une réalité selon l'image de sa pensée… celui là, dans cette mesure, est un homme, et cette mesure là est la seule mesure de sa vertu.

Eux »–il désigna ses élèves–« n'ont fait aucune concession. Ceci »–il désigna la vallée–« est la mesure de ce qu'ils ont préservé et de ce qu'ils sont… Maintenant je peux répéter ma réponse à la question que vous m'aviez posé, en sachant que que vous la comprendrez pleinement. Vous m'avez demandé si j'étais fier de la voie que mes trois fils ont choisie. J'en suis plus fier que je n'aurai jamais souhaité l'être. Je suis fier de chacune de leurs actions, de chacun de leurs objectifs… et de chaque valeur qu'ils ont choisie. Et ceci, *Dagny*, est ma réponse complète. »

Le son soudain de son prénom avait été prononcé sur le ton d'un père ; il avait dit ses deux dernières phrases, non pas en la regardant, mais en regardant Galt.

Elle avait vu Galt lui répondre par le moyen d'un regard direct, maintenu l'espace d'un instant comme un signe de confirmation. Puis les yeux de Galt s'étaient déplacés vers les siens. Elle l'avait vu la regarder comme si elle portait le titre qui n'avait pas été dit, et qui était comme en suspend dans le silence qui régnait entre eux, le titre que le docteur Akston lui avait accordé mais n'avait pas prononcé ; et aucun des autres n'avait vu dans les yeux de Galt une lueur d'amusement de son choc, de soutien, et–incoyablement–de tendresse.

***

D'Anconia Copper N° 1 était une petite coupure sur le versant de la montagne, et c'était comme si un couteau avait fait

quelques coupures angulaires, en laissant des espaliers de roches aussi rouges que des blessures sur le flanc brun-rougeâtre. Le soleil tapait contre. Dagny se tenait sur le bord d'un chemin, prenant appui sur le bras de Galt d'un côté, et sur celui de Francisco de l'autre, le vent soufflant contre leurs visages et partout au-dessus de la vallée, à six-cent mètres plus bas.

« Ceci »–se dit-elle en regardant la mine–« était l'histoire de la richesse de l'homme écrite à travers les montagnes » : quelques pins étaient accrochés au-dessus des coupures, tordus par les tempêtes qui avaient fait rage à travers ce désert, des siècles durant. Six hommes travaillaient sur les espaliers, et une quantité excessive de machineries complexes traçaient des lignes délicates contre le ciel ; cette machinerie exécutait la plupart du travail.

Elle remarqua que Francisco faisait étalage de son domaine, pour Galt autant que pour elle–autant, ou plus.

— Tu ne l'avais pas vu depuis l'année dernière, John… John, attend de voir ce que ça va être d'ici un an. J'en aurai fini, à l'extérieur, dans juste quelques mois… et ensuite, ceci sera mon travail à plein temps.

Oh la-la, non, John ! dit-il en riant, en réponse à une question ; mais elle saisit tout à coup la caractéristique particulière de son regard chaque fois qu'il s'attardait sur Galt : c'était la particularité qu'elle avait vu dans ses yeux quand il s'était trouvé dans le salon de son appartement, s'agripant au bord de la table pour surmonter un moment invivable ; ça avait été comme s'il était en train de voir quelqu'un se situant *avant* lui ; c'était Galt, songea-t-elle ; c'était l'image de Galt qui le faisait se comporter comme ça.

Une partie d'elle éprouvait une légère crainte : l'effort que Francisco avait fait à ce moment là pour accepter de la perdre ; et pour accepter son rival, comme paiement qui lui était demandé pour sa bataille, lui avait tant coûté qu'il était maintenant incapable de suspecter la vérité que le docteur Akston avait deviné.

Qu'est ce que ça lui faisait lorsque c'était lui qui apprenait ? se demanda-t-elle, et elle entendit en elle une voix au ton amer qui lui rappela qu'il n'y-aurait peut-être jamais aucune vérité de ce genre à apprendre.

Une autre partie d'elle éprouvait une subtile tension tandis qu'elle observait la façon dont Galt regardait Francisco : c'était un franc et simple regard de capitulation sans réserves, adressé à une émotion dépourvue de réserve. Elle ressentit la curiosité anxieuse

qu'elle n'avait jamais pleinement nommée ni rejetée : la curiosité de savoir si cette émotion le conduirait vers la laideur de la renonciation.

Mais la majeure partie de son esprit semblait être emportée par quelque énorme sentiment de libération, comme si elle était en train de rire de tous les doutes. Son regard revenait continuellement en arrière, vers le chemin qu'ils avaient parcouru pour arriver ici, le long de trois épuisants kilomètres de sentier tortueux qui courait selon les contorsions d'un tire-bouchon précaire, depuis la pointe de ses pieds jusqu'au plancher de la vallée. Ses yeux continuaient de l'étudier, son esprit tournant à toute vitesse à propos d'un but bien à elle.

Des fourrés, des pins et un tapis de mousse qui s'accrochait, allaient en escaladant depuis les vertes pentes loin en bas, depuis les corniches de granite. La mousse et les fourrés disparaissaient graduellement, mais les pins, eux, poursuivaient, luttant pour se hisser en bandes qui s'amincissaient, jusqu'à ce que seuls quelques points qui étaient des arbres solitaires soient abandonnés à eux-mêmes, s'élevant vers les éclats blancs de soleil sur la neige dans les crevasses des cimes.

Elle regardait le spectacle de la machinerie minière la plus ingénieuse qu'elle n'avait jamais vu, puis vers le chemin où les pesants fardeaux et les balancements des mules fournissaient la plus ancienne forme de moyens de transport.

— Francisco, demanda-t-elle en pointant du menton, « qui a conçu les machines ? »

— Elles ne sont que des adaptations d'équipements standards.

— Qui les a conçues ?

— C'est moi. Nous n'avons pas beaucoup d'hommes disponibles. Nous avons dû trouver des solutions pour compenser le manque de main-d'œuvre.

— Tu es en train de gaspiller une quantité considérable de main-d'œuvre, en faisant transporter le minerai à dos de mulets. Tu devrais construire une voie ferrée menant jusqu'en bas de la vallée.

Son regard était fixé vers le sol et elle n'avait pas remarqué son coup d'œil soudain et impatient vers son visage, ni le son de sa voix invitant à la réserve :

— Je le sais, mais c'est un travail tellement difficile que la production de la mine ne le justifierait pas, en l'état actuel.

— Absurdité ! C'est beaucoup plus simple que ça en a l'air. Il

y a un passage vers l'est où se situe une pente plus douce et une roche plus tendre, je l'ai observé quand nous étions en train de monter, ça ne demanderait pas tant de courbes que ça ; moins de cinq kilomètres de rail suffiraient.

Elle était en train de pointer son menton en direction de l'est, elle ne pretta pas attention à l'intensité avec laquelle les deux hommes étaient en train d'observer son visage.

— Juste une voie de faible écartement est tout ce dont tu auras besoin… comme pour les premières voies de chemin de fer… c'est là que les premières voies de chemin de fer sont apparues… dans les mines, seulement c'étaient des mines de charbon… Regarde, tu vois cette crête ? Il y a plein d'opportunités pour une voie de 90 centimètres d'écartement, tu n'aurais même pas besoin de faire exploser la roche ou d'élargir. Est-ce que tu vois, là où il y a une pente légère, bonne pour une étendue de presque un kilomètre ? Ce ne serait pas pire qu'une pente de 4 pour-cent, n'importe quelle locomotive pourrait s'en accomoder.

Elle était en train de parler avec une assurance rapide et brillante, consciente de rien d'autre que de la joie d'exécuter sa fonction naturelle dans son monde naturel, où rien ne pouvait être plus important que l'action d'offrir une solution en réponse à un problème.

— La voie sera rentabilisée en l'espace de trois années. Je pense que, à première vue, la partie la plus coûteuse du travail sera une paire de ponts sur chevalets… et il y a un endroit où je pourrais bien avoir à creuser un tunnel à l'explosif, mais ça ne serait que pour une trentaine de mètres, ou même moins. J'aurai besoin d'un pont sur chevalets en acier pour jeter la voie à travers cette gorge et la faire venir jusqu'ici, mais ce n'est pas si compliqué que ça en a l'air… laisse-moi te montrer… tu as un morceau de papier ?

Elle n'avait pas remarqué avec quelle vitesse Galt avait sorti un bloc et un crayon et les avaient placé dans ses mains ; elle les avait saisi comme si elle s'était attendue à ce qu'ils se trouvent là, comme si elle était en train de donner des ordres sur un chantier où les détails de ce genre ne devaient pas la ralentir dans sa tâche.

— Laisse-moi te montrer une idée grossière de que je veux dire. Si nous fixons des piliers en diagonal dans la roche–elle était en train de dessiner rapidement–« la longeur d'acier ferait

en réalité un peu moins de deux cent mètres… ça permettrait de se débarasser de ces derniers 800 mètres de virages en tire-bouchon… je pourrais faire poser les rails en trois mois, et… »

Elle s’arrêta net. Lorsqu’elle leva les yeux vers leurs visages, le feu était parti du sien. Elle fit de son dessin une boule de papier et la jeta sur le coté, dans la poussière rouge des gravats.

— Oh, pourquoi faire ? cria-t-elle, le désespoir sortant ouvertement d’elle pour la première fois, « Pour construire *cinq* kilomètres de voie et abandonner un réseau transcontinental ! »

Les deux hommes étaient en train de la regarder, elle ne vit aucun reproche sur leur faciès, seulement une expression de compréhension qui était presque de la compassion.

— Je suis désolée. fit-elle elle d’une voix basse en baissant les yeux.

— Si tu changes d’avis, fit Francisco, « je t’embaucherai immédiatement… ou Midas te proposera un prêt en cinq minutes pour financer la construction de cette voie de chemin de fer, si tu préfère en être la propriétaire. »

Elle secoua la tête.

— Je ne peux pas… dit-elle à voix basse, « pas maintenant… »

Elle leva les yeux, sachant qu’ils connaissaient la nature de son désespoir et qu’il lui était inutile de cacher sa lutte intérieure.

— J’ai essayé, une fois, dit-elle, « j’ai essayé de l’abandonner… je sais ce que ça impliquera… J’y penserai à chaque fois que je verrai poser chacune des traverses de cette voie, et chaque fois que je verrai une vis être fixée dedans. Je songerai à cet autre tunnel et… et au pont de Nat Taggart… Oh, si seulement je pouvais ne pas avoir à en entendre parler ! Si seulement je pouvais rester ici et ne jamais savoir ce qu’ils sont en train de faire du réseau, et ne jamais apprendre quand il va s’arrêter ! »

— Vous serez bien obligée d’en entendre parler. dit Galt ; c’était ce ton impitoyable, typiquement le sien, qui sonnait comme l’implacable, juste parce qu’il était simple, dépourvu de toute note émotionnelle, mis à part cette qualité de respect pour les faits, « Vous entendrez tous les détails des derniers instants de l’agonie de la Taggart Transcontinental. Vous serez au courant de chaque déraillement. Vous serez informée de chaque disparition d’horaire. Vous entendrez parler de chaque disparition de ligne. Vous saurez tous sur l’effondrement du *Pont*

Taggart. Personne ne reste dans cette vallée, si ce n'est pas le fait d'un choix fait en pleine connaissance de cause, basée sur une connaissance consciente de chaque fait que sa décision implique. Personne ne reste ici en faisant semblant d'en être heureux, de quelque manière que ce soit. »

Elle le regarda, la tête relevée, sachant quelle chance il était en train de rejeter. Elle se dit qu'aucun homme du monde extérieur ne lui aurait dit ça en un tel moment ; elle songea au code du monde qui vénérait les mensonges par omission en tant qu'actes de merci ; elle sentit la douleur de la répulsion pour ce code là, voyant tout à coup sa pleine laideur pour la première fois ; elle ressentit une énorme fierté pour le visage tendu et sans ambiguité de l'homme qui se trouvait devant elle ; il vit la forme de sa bouche s'affermir en une expression de contrôle de soi cependant adouci par quelque émotion tremblante, tandis qu'elle répondit :

— Merci. Vous avez raison.

— Vous n'avez pas besoin de me répondre maintenant. dit-il, « Vous me direz quand vous vous serez décidé. Il reste encore une semaine. »

— Oui, fit-elle avec calme, « plus qu'une semaine. »

Il se tourna, ramassa le dessin roulé en boule, le défroissa, le plia convenablement et le glissa dans sa poche.

— Dagny, dit Francisco, « quand tu auras à prendre ta décision, pense à cette première fois où tu as essayé de tout arrêter, si tu le souhaites, mais prends bien toutes les implications en considération. Dans cette vallée, tu n'auras pas à te torturer toi-même en refaisant des toitures et en aménageant des chemins qui ne mènent nulle part. »

— Dis-moi, demanda-t-elle tout à coup, comment as-tu trouvé où j'étais, cette fois là ?

Il sourit.

— C'était John qui me l'avait dit. “Le destructeur”, tu te souviens? Tu te demandais alors pourquoi “le destructeur” n'avait envoyé personne pour “te prendre”. Mais il l'avait fait. C'était lui qui m'avait envoyé là-bas.

— Il t'a *envoyé* ?

— Oui.

— Qu'est-ce qu'il t'a dit ?

— Pas grand-chose. Pourquoi ?

— Qu'est-ce qu'il a dit. Est-ce que tu te souviens des mots exacts ?

— Oui, je m’en souviens bien. dit-il, « “Si tu veux saisir ta chance, prends-là. Tu l’as gagné”. Je m’en souviens, parce que… »–il se tourna vers Galt en fronçant les sourcils, mais pas plus que s’il s’agissait d’une énigme légère entre amis–« John, je n’ai jamais vraiment compris pourquoi tu as dit ça. Pourquoi ça ? Pourquoi “ma chance” ? »

— Est-ce que ça te déranges si je ne te réponds pas maintenant ?

— Non, mais…

Quelqu’un le héla depuis les espaliers de la mine, et il marcha rapidement dans la direction de l’homme, comme si le sujet ne réquiérait pas plus d’attention.

Elle fut consciente du long moment que cela lui prit pour tourner la tête vers Galt. Elle avait su qu’elle le surpendrait en train de la regarder. Elle ne pouvait rien lire dans ses yeux, à l’exception d’un soupcon de dérision, comme s’il savait quelle réponse elle était en train de chercher, et qu’elle ne pouvait la trouver sur son visage.

— Vous lui avez donné une chance que *vous* vouliez ?

— J’aurais pu n’avoir aucune chance jusqu’à ce que lui trouve toutes celles qui lui étaient possibles.

— Comment saviez-vous ce qu’il avait *gagné* ?

— Je lui ai posé des questions sur vous durant dix années, chaque fois que je le pouvais, de toutes les manières, sous tous les angles. Non, il ne me l’avait pas dit… c’était sa façon de parler de vous qui me l’a dit. Il ne voulait pas parler, mais il parlait avec trop d’impatience, à la fois avec de l’impatience et de la réticence… et j’ai fini par comprendre qu’il ne s’agissait pas seulement d’une amitié d’enfance. Je savais tout ce à quoi il avait dû renoncer pour la grève, et combien désespérément il ne l’avait pas abandonné pour toujours. Moi ? Je ne faisais que le questionner à propos de l’un de nos *grévistes* les plus importants… de la même manière que je l’ai questionné à propos de bien d’autres.

Le soupçon de dérision demeurait dans ses yeux ; il savait qu’elle avait voulu entendre cela, mais que ce n’était pas la réponse à *la* seule question qui lui faisait peur.

Elle tourna son regard depuis le visage de Galt jusqu’à la silhouette de Francisco qui s’approchait, se cachant à elle-même plus que son anxiété soudaine et désolée de la peur que Galt pourrait bien les faire se lancer tous les trois dans le gaspillage

désespéré du sacrifice de soi.

Francisco s'approcha, la regardant d'un air pensif, comme s'il était en train de peser une question toute personnelle, mais c'était une question qui donna une étincelle de gaieté dépourvu de retenue à ses yeux.

— Dagny, il ne reste plus qu'une semaine, dit-il, « si tu décide de repartir, ce seras pour la dernière fois avant longtemps. » il n'y avait aucun reproche ni tristesse dans sa voix, seulement quelque chose de doux pour seule preuve de l'émotion, « Si tu pars maintenant… oh, bien sûr que tu reviendras… mais ça n'arrivera pas de sitôt. Et moi… dans quelques petits mois, je reviendrai ici pour y vivre en permanence, donc si tu pars, je ne te reverrai plus, peut être pour des années.

J'aimerais que tu viennes passer cette dernière semaine avec moi. J'aimerais que tu déménages dans ma maison. Comme invitée, rien d'autre, pour aucune autre raison que celle que j'aimerais que tu le fasses. »

Il l'avait dit simplement, comme si rien ne pouvait être caché entre eux trois. Elle ne vit aucun signe d'étonnement sur le visage de Galt. Elle ressentit une sorte durcissement furtif dans sa poitrine, quelque chose de dur, d'incontrôlable et de presque méchant qui avait la caractéristique d'une excitation obscure la poussant aveuglément à l'action.

— Mais je suis une employée, dit-elle, avec un étrange sourire en regardant Galt, « J'ai un boulot à finir. »

— Je ne vous y retiendrai pas. dit Galt, et elle sentit la colère monter en elle lorsqu'elle entendit le ton de sa voix, un ton qui ne lui accordait aucune signification cachée, et ne répondait à rien d'autre qu'au sens littéral des mots qu'elle venait de dire, « Vous pouvez quitter votre boulot, quand vous le voulez. C'est à vous de décider. »

— Non, ce n'est pas à moi. Je suis une *prisonnière*, ici. Vous ne vous en souvenez pas ? Je dois "obéir aux ordres". Je n'ai aucune préférence à suivre, aucun souhait à exprimer, aucune décision à prendre. Je veux que cete décision soit *la votre*.

— Vous voulez que ce soit la mienne ?

— Oui !

— Vous avez exprimé un souhait.

La moquerie de sa voix devait être trouvée dans son ton de sérieux ; et elle lui jeta avec défi, sans sourire, comme pour le

mettre au défi de prétendre qu'il ne comprenait pas :

— D'accord, c'est ce que *je* souhaite !

Il sourit, comme du montage complexe d'un enfant à travers lequel il avait vu clair depuis longtemps.

— Bon, très bien. mais il ne sourit pas, lorsqu'il dit, en se tournant vers Francisco :

— Alors… c'est *non*.

La défiance envers un adversaire qui était le plus sévère des professeurs, était tout ce que Francisco avait pu lire sur le visage de Dagny. Il haussa les épaules, avec regret, mais gaiement.

— Tu as probablement raison. Si tu ne peux l'empêcher de repartir… personne ne le peut.

Elle n'était pas en train d'entendre les mots de Francisco. Elle avait été surprise par l'intensité du soulagement qui la toucha en entendant le son de la réponse de Galt, un soulagement qui lui dit toute l'intensité de la peur que cela venait de faire partir. Elle sut, seulement après que ce fut fini, tout ce qui pour elle avait dépendu de sa décision ; elle savait que tout ce qu'elle pensait de cette vallée aurait été détruit si sa réponse avait été différente.

Elle aurait voulu rire, elle aurait voulu les embrasser tous les deux et rire avec eux pour célébrer l'instant, cela ne semblait pas avoir d'importance qu'elle retourne dans le monde extérieur ou reste ici, une semaine était comme un lapse de temps infini, indifféremment, les voies qui s'offraient à elle semblaient toutes deux être inondées par le même soleil ; et il n'y avait aucune aucune lutte qui soit difficile, se dit-elle, si c'était ça, la nature de l'existence. Le soulagement ne provenait pas du fait de savoir qu'il ne renoncerait pas à elle, pas pour l'assurance artistique qu'elle en tirerait ; le soulagement lui venait de la certitude qu'il demeurerait toujours ce qu'il était.

— Je ne sais pas si je retournerai dans le monde où non. dit-elle une fois qu'elle se sentit dégrisée, mais sa voix tremblait avec une demi-violence qui était de la gaieté pure, « Je suis désolée d'être encore incapable de prendre une décision. Je ne suis certaine que d'une chose : je n'aurai pas peur d'avoir à me décider. »

Francisco considéra que l'illumination soudaine de son visage constituait une preuve que l'incident n'avait eu aucune portée. Mais Galt comprit ; il la regarda, et ce regard fut en partie de l'amusement, et pour l'autre un reproche méprisant.

Il ne dit rien jusqu'à ce qu'ils se retrouvent seuls, tandis qu'ils

redescendaient le chemin menant au fond de la vallée. Puis il la regarda encore, avec plus d'amusement encore dans ses yeux, et il dit :

— Il fallait que vous me testiez dans le but d'apprendre si je me rabaisserai au niveau d'altruisme le plus bas qui soit ?

Elle ne répondit pas, mais elle le regarda avec un air qui exprimait ouvertement une admission dépourvue de défense.

Il eut un petit rire étouffé et regarda ailleurs, et seulement quelques pas après ça dit-il d'une voix lente, sur le ton de la citation :

— Personne ne reste ici en faisant semblant d'en être heureux, de quelque manière que ce soit.

Une partie de l'intensité de son soulagement–se dit-elle tandis qu'elle marchait en silence à coté de lui–était le choc d'un contraste : elle avait vu, avec la vivacité soudaine d'une perception des sens, une image exacte des conséquences qu'auraient pu entraîner l'application du code du renoncement de soi, s'il avait été décidé par eux trois. Galt abandonnant la femme qu'il voulait, par amitié pour son ami, se mentant ainsi à lui-même et en lui mentant en se tenant délibérement à l'écart d'elle, sans considération pour le coût que cela entraînerait pour elle comme pour lui, puis traînant le reste de sa vie derrière lui à travers le gaspillage de ce qui n'avait pas été atteint, et de ce qui n'avait pas été réalisé ; elle, se tournant vers un deuxième choix pour tenter de se consoler, feignant un amour qu'elle n'éprouverait pas, d'accord pour faire semblant, considérant que sa volonté de se le cacher à elle-même aurait été à peu près tout ce qui était requis pour le sacrifice qu'aurait fait Galt, puis après ça de vivre ses années habitée par un désir sans espoir, acceptant, comme soulagement pour une blessure qui ne cicatriserait pas, quelques moment d'affection lassée en plus du dogme que l'amour est futile, que le bonheur ne se trouve pas sur terre ; Francisco, lui, luttant dans le brouillard impalpable et insaisissable d'une réalité contrefaite, sa vie devenant une tromperie mise en scène par les deux qui lui étaient les plus chers et ceux en lesquels il avait le plus confiance, luttant pour saisir ce qui aurait été absent de son bonheur, aux prises avec l'échaffaudage de verre d'un mensonge en suspend au dessus de l'abysse de la découverte qu'il n'était pas l'homme qu'elle aimait, mais seulement un susbtitut méprisé, patient à moitié par charité à moitié par soutien, sa faculté de discernement devenant

son danger et rien de plus que sa reddition à une stupidité léthargique protégeant la structure de pacotille de sa joie, luttant puis abandonnant et se faisant à une ennuyeuse routine de la conviction que l'homme ne peut réaliser ses ambitions ; eux trois qui avaient tous les dons que l'existence pouvait offrir, finissant tels des mastotontes aigris, qui auraient crié par désespoir que la vie est une frustration ; la frustration de ne pas être capable de faire de l'irréel une réalité.

Mais ceci–songea-t-elle–était le code moral des hommes du monde extérieur, un code qui leur disait d'agir sur la base de la prémisse de leur faiblesses, de leur tromperie et de leur stupidité les uns à l'égard des autres, et ceci était le motif de leurs vies, cette lutte dans le brouillard du prétendu et du nié, cette croyance en ce que les faits ne sont pas consistant ou définitifs, cet état où, niant toute forme de réalité, les hommes trébuchent tout au long de leur vie iréelle, et n'atteignant jamais la maturité, pour finalement mourir sans jamais être parvenus à naître. Ici–réalisa-t-elle en regardant les toitures luisantes de la vallée à travers les branches vertes–on vit avec les autres aussi clairement et fermement que le soleil et les rochers, et l'immense sensation de légerté de son cœur qui caractérisait son soulagement, lui venait de la connaissance qu'aucune bataille n'était difficile, qu'aucune décision n'était dangereuse, là où il n'y avait aucune incertitude visqueuse, aucune évasion sans forme à rencontrer.

— Ne vous est-il jamais venu venu à l'esprit, Mademoiselle Taggart, fit Galt sur le ton anecdotique d'une discussion abstraite, mais comme s'il avait connu ses pensées, « qu'il n'y a pas de conflit d'intérêt entre les hommes, ni dans les affaires, ni en matières d'échanges, ni lorsqu'il s'agit de leur désirs les plus personnels ; s'ils font abstraction de l'irrationnel dans leur vision du possible, et de la destruction dans leur vision du réalisable ? Il n'y a pas de conflit, et aucune demande de sacrifice, et il n'y a aucun homme qui représente une menace pour les visées d'un autre… pour peu que les hommes comprennent que la réalité est un absolu qui ne doit pas être faussé, que les mensonges ne marchent pas, que ce qui n'a pas été gagné ne peut être détenu, que ce qui n'a pas été mérité ne peut être donné, que la destruction d'une valeur qui *est* ne confèrera aucune valeur ajouté à celle qui n'est pas. L'homme d'affaire ou l'entrepreneur qui souhaite gagner un marché en bridant la vitesse d'un concurrent qui lui est supérieur, le travailleur qui veut une part de

la richesse de son employeur, l'artiste qui est jaloux de la supériorité du talent d'un de ses rivaux ; tous ceux là souhaitent que des faits soient retirés de l'existence, et pour faire se réaliser un tel vœu, il n'y a que la destruction qui s'offre à eux. S'il le poursuive, ils ne gagneront ni ne réaliseront un marché ni fortune, ni n'accèderont à la postérité ; ils ne feront que détruire la production, l'emploi et les arts. Un souhait pour l'irrationnel ne peut donner lieu à une pleine concrétisation de celui-ci, que les victimes qui en découlent soient consentantes ou pas. Mais les hommes ne cesseront pas de désirer l'impossible ni ne perdront leur penchant pour la destruction, aussi longtemps que l'auto-destruction et le sacrifice d'eux-mêmes leur seront prêchés comme les moyens "pratiques" de réaliser le bonheur de ceux qui reçoivent. »

Il la regarda et ajouta sur un rhythme lent, avec une légère emphase pour tout changement dans le ton impersonnel de sa voix :

— Il n'est pas en mon pouvoir de faire se réaliser ou de détruire le bonheur de quiconque, sauf le mien. Vous auriez dû avoir plus de respect pour lui et moi que de peur comme celle que vous avez ressentie.

Elle ne répondit pas, c'était pour elle comme si un mot aurait suffit à faire déborder la plénitude de ce moment, elle se tourna seulement vers lui en affichant l'expression d'un acquiescement qui était désarmé, humble comme celui d'une enfant et qui aurait pu être une demande de pardon s'il n'avait pas été marqué par une joie brillante. Il sourit, avec amusement, avec compréhension, presque avec une complicité par rapport aux choses qu'ils partageaient tous deux, et pour cautionner ce qu'elle ressentait.

Ils continuèrent d'avancer en silence, et il lui sembla vivre un jour d'été appartenant à une jeunesse insouciante qu'elle n'avait jamais vécue, que c'était juste la promenade dans la campagne de deux personnes qui se sentaient libres de faire l'expérience du mouvement et du soleil, sans aucune tâche restant à accomplir. Son sentiment de légerté fusionnait avec la sensation physique de légèreté résultant du fait de n'avoir qu'à se laisser descendre une forte pente, comme si elle n'avait aucun effort à faire pour marcher, seulement de se retenir de voler, et elle marchait en réprimant la vitesse dû à la force qui la tirait vers l'avant et vers le bas, son corps penché en arrière, le vent faisant se gonfler sa

jupe telle une voile capable de ralentir son mouvement.

Ils se séparèrent arrivés au bas du chemin ; il se rendit à un rendez-vous avec Midas Mulligan, tandis qu'elle alla à la supérette de Hammond avec une liste de commissions pour le dîner du soir pour seul et unique problème lui occupant l'esprit.

“Son épouse”–se dit-elle, en se laissant consciencieusement entendre le mot que le docteur n'avait pas prononcé, le mot qu'elle avait senti depuis longtemps, mais qu'elle n'avait jamais nommé–elle avait été son “épouse” durant trois semaines, à tout les égards, excepté un seul, et c'était ce dernier là qui restait à gagner, mais c'était bien une réalité, et aujourd'hui elle pouvait se permettre de le savoir, de l'éprouver, de vivre avec cette unique pensée pour cet unique journée.

Les provisions d'épicerie que Lawrence Hammond aligna sur le comptoir poli de son magasin, à sa demande, ne lui étaient jamais apparues comme des objets aussi brillants ; et, au moment où elle s'apprêtait à les prendre, elle ne fut qu'à demi consciente de quelque chose de perturbant, de quelque chose qui n'allait pas, mais que son esprit était trop occupé pour remarquer. Elle ne le remarqua que lorsqu'elle vit Hammond s'interrompre, froncer les sourcils, et regarder en l'air en direction du ciel au-delà de la façade ouverte de son magasin.

En phase avec ses mots :

— Je pense que quelqu'un est en train d'essayer de reproduire votre cascade, Mademoiselle Taggart.

…elle réalisa qu'il s'agissait du bruit d'un avion au-dessus de sa tête, et qu'il avait été là depuis déjà quelques temps, un bruit qui n'aurait pas dû être entendu passé le premier de ce mois.

Ils se précipitèrent dans la rue. La petite croix d'argent d'un avion décrivait des cercles au-dessus de l'anneau de montagnes, telle une libellule étincelante sur le point de brosser les cimes de ses ailes.

— Qu'est-ce qu'il s'imagine ? dit Lawrence Hammond.

Il y avait des gens devant les portes des magasins et se tenant immobiles partout dans la rue, regardant en l'air.

— Est-ce que… on attend quelqu'un ? demanda-t-elle en s'étonnant elle-même de l'anxiété qu'il y avait dans sa voix.

— Non. dit-Hammond, « Tout ceux qui ont quelque chose à faire ici sont déjà là. » Il n'avait pas l'air inquiet, mais plutôt sinistrement curieux.

L'avion était maintenant un petit point brilliant, comme une

cigarette d'argent décrivant une trajectoire contre les flancs de montagnes : il était descendu un peu plus bas.

— On dirait un avion privé. dit Hammond en plissant les yeux contre le soleil, « Ce n'est pas un modèle militaire. »

— Est-ce que l'écran de rayons va résister ? demanda-elle avec une voix tendue, sur un ton de ressentiment défensif s'opposant à l'approche d'un ennemi.

Il étouffa un rire.

— Résister ?

— Est-ce qu'il va nous voir ?

— Cet écran là est plus sûr qu'une chambre forte souterraine, Mademoiselle Taggart, comme vous devriez le savoir.

L'avion s'éleva, et pour un moment il ne fut plus qu'un petit point brillant, tel un tout petit morceau de papier emporté par le vent ; il sembla se maintenir dans les airs avec incertitude, puis il redescendit pour décrire encore une spirale de cercles.

— Il est en train de chercher quoi, là, non de Dieu ? dit Hammond.

Les yeux de Dagny se braquèrent tout à coup sur son visage.

— Il est en train de chercher quelque chose. fit encore Hammond, « Mais quoi ? »

— Est-ce qu'il y a un télescope, quelque part ?

Pourquoi… oui, à l'aérodrome, mais…

Il avait été sur le point de lui demander pourquoi elle avait pris ce ton de voix, mais elle était déjà en train de courir sur la route en direction de l'aérodrome, sans même se rendre compte qu'elle courait, tirée par une raison qu'elle n'avait ni le temps ni le courage de nommer.

Elle trouva Dwight Sanders en train de regarder dans le petit téléscope de la tour de contrôle ; il regardait attentivement l'avion, en fronçant les sourcils avec un air perplexe.

— Laissez-moi le voir ! demanda-t-elle abruptement.

Elle saisit fermement le tube de métal, pressa son œil contre la lentille, sa main guidant lentement le tube pour suivre l'avion ; puis il vit que le mouvement de sa main s'était interrompu, mais ses doigt ne relachèrent pas leur prise et son visage resta penché contre la lentille ; jusqu'à qu'il la regarda plus attentivement et remarqua que la lentille était pressée contre son front.

— Qu'est-ce qu'il y a, Mademoiselle Taggart ?

Elle releva lentement la tête.

— Est-ce que ce serait quelqu'un que vous connaissez ?

Elle ne répondit pas. Elle partit rapidement, ses pas se précipitant en zigzaguant avec l'absence de but de l'incertitude ; elle n'osait pas courir, mais il fallait qu'elle s'échappe, il fallait qu'elle se cache, elle ne savait pas si cela lui faisait peur d'être vue par les hommes autours d'elle où par l'avion au-dessus ; l'avion dont les ailes d'argent portaient le numéro qui appartenait à Hank Rearden.

Elle ne s'arrêta que lorsqu'elle trébucha sur un rocher, tomba au sol et prit conscience qu'elle avait été en train de courir. Elle se trouvait sur une petite corniche dans les falaises au-dessus de l'aérodrome, caché à la vue depuis la ville, ouverte à la vue depuis le ciel. Elle se releva, ses mains tâtonnant à la recherche d'une prise le long d'un mur de granite, sentant la chaleur du soleil sur la roche sous la paume de ses mains ; elle se dressa, le dos pressé contre le mur, incapable de bouger ou de quitter l'avion des yeux.

L'avion décrivait lentement des cercles, continuant de perdre de l'altitude, puis s'élevant à nouveau–se dit-elle–comme elle avait elle-même lutté pour distinguer les restes d'une épave dans l'étendue désolée de crevasses et des amas de roches, une étendue fuyante, jamais assez claire pour abandonner, ni pour être parfaitement détaillée. Il était en train de chercher l'épave de son avion, il n'avait pas renoncé, et quoique ces trois semaines de recherches avaient pu lui coûter, quoiqu'il pouvait en éprouver, la seule preuve qu'il donnerait au monde et sa seule réponse était le bourdonnement régulier et insistant d'un moteur tirant un vaisseau fragile au-dessus de chaque mètre mortel d'une chaîne de montagnes innacessible.

A travers la brillante pureté de l'air d'été, l'avion semblait intimement proche, elle pouvait le voir tressauter au gré des courrants ascendants et des plages de calme précaires des poussées des vents. Elle pouvait voir, et il semblait impossible qu'une vision si claire soit fermée aux yeux de Rearden. Toute l'étendue de la vallée se trouvait sous lui, innondée de soleil, les vitres de ses fenêtres et ses jardins de gazon verts luisant au soleil, criant pour être vus ; la fin de sa quête torturée, l'accomplissement de plus que ses souhaits, non pas l'épave de son avion et son corps, mais sa présence vivante et sa propre liberté ; tout ce qu'il cherchait ou avait toujours cherché se trouvait maintenant devant lui, ouvert et l'attendant, à lui et pouvant être atteint en effectuant seulement une plongée en ligne

droite à travers l'air pur et clair ; à lui, et ne réclamant rien d'autre que la capacité de voir.

— Hank ! cria-t-elle en agitant les bras en des signes désepérés, « Hank ! »

Elle retomba en arrière contre la roche, sachant qu'elle n'avait aucun moyen d'attirer son attention, qu'elle n'avait aucun pouvoir de lui donner la vue, qu'aucun pouvoir sur Terre ne pouvait percer cet écran, à l'exception de ses propres intelligence et vision.

Soudainement, et pour la première fois, elle ne perçut plus l'écran comme la barrière la plus intangible dans le monde, mais comme la plus sinistrement absolue.

Effondrée contre la roche, elle observait avec une résignation silencieuse les cercles sans espoir de l'avion qui luttait, et le cri pour de l'aide dépouvu de plainte de son moteur, un cri qui ne recevrait aucune réponse. L'avion glissa abruptement vers le bas, mais ce n'était seulement que l'amorce de sa dernière ascension, il coupa en diagonal à travers les montagnes et fila dans le ciel. Puis, comme s'il avait été pris dans l'étendu d'un lac sans rives et sans issue, il s'éloigna en coulant lentement et en se noyant hors de la vue.

Elle songea, avec une compassion pleine d'amertume, à tous ce qu'il venait de manquer de voir.

Et moi ? se dit-elle. Si elle quittait la vallée, l'écran se refermerait aussi hermétiquement derrière elle, "Atlantis" descendrait sous une chambre forte de rayons plus encore hors d'atteinte que le fond de l'océan, et elle aussi serait abandonnée à la lutte pour les choses qu'elle n'avait pas su comment voir, elle aussi serait abandonnée à la lutte contre un mirage de sauvagerie primaire, tandis que la réalité de tout ce qu'elle désirait ne se représenterait jamais à sa portée. Mais l'appel du monde extérieur, l'appel qui la poussait à suivre l'avion, n'était pas l'image de Hank Rearden ; elle savait qu'elle ne pouvait pas retourner vers lui, même si elle retournait vers le monde ; l'appel était la vision du courage de Hank Rearden et le courage de tous ceux qui se battaient encore pour rester en vie. Il n'abandonnait pas les recherches pour son avion, alors que tous les autres les avaient considérées comme sans espoir depuis longtemps déjà, comme il n'abandonnerait pas son entreprise, comme il n'abandonnerait pas tous les buts qu'il s'était fixé pour peu qu'il lui restait encore ne serait-ce qu'une mince chance. Etait-elle

certaine qu'il ne restait aucune chance pour le monde de la Taggart Transcontinental ? Etait-elle certaine que les termes de la bataille étaient tels qu'elle pouvait se moquer de gagner ? Ils avaient raison, les hommes d'Atlantis, ils avaient raison de disparaître s'ils savaient qu'ils ne laissaient aucune valeur derrière eux ; mais jusqu'à ce que–et à moins que–elle se soit assurée qu'il ne restait aucune chance et aucune bataille qui n'eût été tentée, elle n'avait aucun droit de rester parmi eux. C'était cette question qui l'avait hantée durant ces dernières semaines, mais avait failli de l'orienter vers la moindre réponse.

***

Elle était resté étendue éveillée durant les heures de cette nuit là, silencieusement inanimée, suivant–comme un ingénieur et comme Hank Rearden–le cheminement d'une considération dépassionnée, précise et presque mathématique, sans aucun égard pour le coût et pour l'émotion. L'agonie qu'il était en train de vivre dans son avion, elle la vivait dans un cube sourd d'obscurité, cherchant, mais ne trouvant aucune réponse. Elle regardait les inscriptions sur les murs de sa chambre, légèrement visibles en morceaux de lumières d'étoiles, mais l'aide que ces hommes avaient appelé durant leurs heures les plus sombres n'appartenait pas à sa nature.

***

— Oui ou non, Mademoiselle Taggart ?

Elle regarda les visages des quatre hommes à la lumière de coucher de soleil du salon de Mulligan : Galt, dont le visage affichait l'attention sereine, impersonnelle et attentive d'un scientifique ; Francisco, dont le léger sourire effaçait toute autre expression d'émotion, le genre de sourire qui siérait à n'importe laquelle des deux réponses ; Hugh Akston, dont le visage montrait de la compassion et de la gentillesse ; Midas Mulligan, qui avait posé la question sans aucune note de rancœur dans sa voix.

Quelque part à plus de trois mille kilomètres d'ici, à cette heure de coucher de soleil, la page d'un calendrier était en train de se dresser dans la lumière au-dessus des toits de New York, en disant : 28 JUIN ; et il lui sembla soudainement qu'elle était en

train de le voir, comme s'il était suspendu juste au-dessus de la tête de ces hommes.

— Il me reste encore un jour. dit-elle avec fermeté, « Me le laisserez vous ? Je crois que j'ai pris ma décision, mais je n'en suis pas encore pleinement certaine, et j'aurai besoin de toute la certitude possible. »

— Bien sûr, dit Mulligan, « vous avez, en fait, jusqu'à après-demain matin. Nous attendrons. »

— Nous attendrons après ça aussi, dit Hug Akston, « même en votre absence, si cela doit-être nécessaire. »

Elle se tenait à côté de la fenêtre et leur faisait face, et elle éprouva un instant de satisfaction à la connaissance qu'elle se tenait droite, que ses mains ne tremblaient pas, que le timbre de sa voix ne trahissait aucune absence de contrôle, et qu'il exprimait ni mécontentement ni demande pour de la pitié, tout comme la leur ; cela lui en fit ressentir, durant un moment, l'existence d'un lien entre elle et eux.

— Si quelque partie de votre incertitude, dit Galt, « est un conflit entre votre cœur et votre esprit… suivez la voix de votre esprit. »

— Considérez les raisons qui nous font être certaine que nous avons raison, dit Hugh Akston, « mais pas le fait que nous sommes certains. Si vous n'êtes pas convaincue, ignorez notre certitude. Ne vous laissez pas aller à substituer notre jugement au votre. »

— Ne vous reposez pas sur notre connaissance de ce qui est le mieux pour votre avenir. dit Mulligan, « Nous le savons, mais ça ne peut être que ce qu'il y a de mieux, avant que *vous* ne le sachiez. »

— Ne prends pas nos intérêts et nos désirs en considération. dit Francisco, « Tu n'as aucun devoir envers quiconque à part toi-même. »

Elle sourit, ni tristement ni gaiement, songeant qu'aucune des recommendations qui venait de lui être faites ne lui aurait été suggérée dans le monde extérieur. Et en sachant combien désepérément ils souhaitaient l'aider là où aucune aide extérieur n'était possible, elle eut le sentiment que c'était à elle de leur donner du courage.

— Je me suis imposée ici, dit-elle calmement, « et je devais en assumer les conséquences. Je suis en train de les assumer. »

Sa récompense fut de voir le sourire de John Galt ; le sourire

lui fit l'effet d'une décoration militaire qu'on lui aurait remise. En détournant le regard, elle se souvint soudainement de Jeff Allen, le clochard à bord de la *Comète*, au moment où elle l'avait admiré pour avoir tenté de lui dire qu'il savait où il allait, pour lui épargner le fardeau de son absence d'objectifs. Elle sourit légèrement, en se disant qu'elle en avait maintenant fait l'expérience, en s'étant trouvée dans les deux situations opposés, et savait qu'aucune action ne pouvait être plus basse ou plus futile pour une personne que de rejeter sur une autre le fardeau d'avoir à prendre une décision à sa place. Elle ressentit un calme étrange, Presque un repos confiant ; elle savait que c'était de la tension, mais la tension d'une grande clarté d'esprit. Elle se surprit à penser : « Elle se débrouille bien lors d'une situation d'urgence, je serai en sécurité avec elle », puis elle réalisa que c'était à elle-même qu'elle était en train de penser.

— On verra ça après-demain. Mademoiselle Taggart, dit Midas Mulligan, « Ce soir, vous êtes encore ici. »

— Merci. répondit-elle.

Elle resta près de la fenêtre tandis qu'ils poursuivirent leur conversation à propos des affaires de la vallée ; c'était leur conférence de clôture du mois. Ils venaient juste de finir leur dîner, et elle pensa au premier qu'elle avait pris dans cette maison, il y avait un mois ; elle avait porté, comme elle le portait ce soir, le costume gris qui faisait parti de son bureau, pas la jupe de paysanne qui avait été si agréable à porter sous le soleil.

« Je suis encore ici ce soir », se dit-elle, sa main possessivement pressée contre le bord de la fenêtre.

Le soleil n'avait pas encore disparu derrière les montagnes, mais le ciel était d'un bleu trompeusement clair, uni et profond, qui fusionnait avec le bleu de nuages invisibles pour former une étendue unique cachant le soleil ; seuls les contours des bords des nuages étaient dessinés par un mince filet de flamme, et on aurait dit un réseau de tubes au néon lumineux et tordus, se dit-elle… comme une liste graphique de fleuves… comme… comme une carte de réseau ferroviaire tracée sur le feu blanc du ciel.

Elle entendit Mulligan donner à Galt les noms de ceux qui ne retourneraient pas dans le monde extérieur.

— Nous avons des boulots pour eux-tous. dit Mulligan, « En fait, il n'y aura seulement que dix ou douze hommes qui repartiront, cette année… essentiellement pour finir, pour convertir en argent tout ce qu'ils possèdent et revenir s'installer

ici de manière permanente. Je pense que ça a été notre dernier mois de vacances, parce que nous vivrons tous dans cette vallée bien avant qu'une autre année ne se soit écoulée. »

— Parfait. dit Galt, « Nous n'aurons pas le choix, étant donné l'évolution de la situation, à l'extérieur. »

— Oui.

— Francisco, dit Mulligan, « tu vas revenir dans quelques mois ? »

— En novembre au plus tard. dit Francisco, « Je te préviendrai par ondes courtes, quand je serai prêt à revenir… tu pourras mettre la chaudière en route dans ma maison ? »

— Je m'en occuperai, dit Hugh Akston, « et j'aurai préparé un soupé pour toi quand tu arriveras. »

— John, je considére comme certain, dit Mulligan, « que tu ne retourneras pas à New York, cette fois ci. »

Galt le considéra du regard pendant un moment, puis il répondit sur un ton neutre :

— Je n'en ai pas encore décidé.

Elle remarqua la rapidité et le choc avec lesquels Francisco et Mulligan se penchèrent en avant pour le scruter du regard ; et la lenteur avec laquelle Hugh Akston se tourna pour regarder son visage ; Akston n'avait pas l'air d'être étonné.

— Tu ne songes tout de même pas à retourner dans cet enfer pour une année de plus, non ?

— Mais si.

— Mais… bon Dieu, John !... Pourquoi faire ?

— Je vous le dirai quand je l'aurai décidé.

— Mais tu n'as plus rien à faire là-bas. On a ramené tous ceux qu'on connaissait, où dont on aurait pu entendre parler. Notre liste est complète, à part Hank Rearden… et on l'aura pris avant la fin de l'année… et Mademoiselle Taggart, si c'est son choix. C'est tout. Ton travail est terminé. Il n'y a plus rien à voir, là-bas… à par le *crash* final, quand le toit va leur tomber sur la tête.

— Je le sais.

— Mais tu ne vois pas dans quelle phase ils sont en train d'entrer ? Ils ne sont plus qu'à deux doigts de la violence ouverte… bordel, ils ont fait le pas et l'on scellé et déclaré depuis longtemps déjà ! Mais là, dans peu de temps, ils vont avoir à faire face à la pleine réalité de ce qu'ils ont entrepris, ça va leur péter en pleine gueule… violence avec bains de sang, ça

va s'emballer tout seul et toucher n'importe quoi et n'importe qui au hasard. Je ne veux pas avoir à te retrouver au milieu de cette situation.

— Ne t'inquiètes pas pour moi.

— John, il n'y a aucune raison qui t'oblige à courir un tel risque. dit Francisco.

— Quel risque ?

— Les pillards sont énervés à propos des hommes qui ont disparu. Ils sont en train de suspecter quelque chose. De nous tous, c'est surtout toi qui ne devrait pas rester là-bas plus longtemps. Il y a toujours un risque pour qu'ils puissent découvrir qui tu es et ce que tu fais.

— Il y a bien quelques risques. Pas beaucoup.

— Mais il n'y a absolument aucune raison qui justifie de les courir. Il ne reste rien que Ragnar et moi pourrions finir de faire.

Hugh Akston était en train de les observer silencieusement, le dos en appui contre le dossier de sa chaise ; son visage avait une expression intense qui n'était ni vraiment de l'amertume, ni tout à fait un sourire résigné, mais avec laquelle un homme observe un déroulement qui l'intéresse mais dont il ne maîtrise pas tous les paramètres.

— Si j'y retourne, dit Galt, « ça ne sera pas pour notre travail. Ce sera pour gagner la seule chose que j'attends du monde pour moi-même, maintenant que le travail est terminé. Je n'ai rien tiré du monde et je n'ai rien voulu. Mais il y a une chose qui tient encore et qui est à moi, et que je ne la lui laisserai pas. Non, je n'ai pas l'intention de faillir à mon serment, je ne vais conclure aucun marché avec les pillards, je ne serai d'aucune valeur où aide pour aider qui que ce soit là bas, ni pour les pillards, ni pour les passifs, ni pour les briseurs de grêve. Si j'y vais, ce ne sera pour personne d'autre que moi-même… et je ne pense pas être en train de risquer ma vie, mais si jamais ça devait arriver… et bien, je suis maintenant libre de la risquer. »

Il n'était pas en train de la regarder, mais elle dut se tourner pour regarder ailleurs et se coller plus près de la fenêtre, car ses mains étaient en train de trembler.

— Mais, John ! cria cette fois ci Mulligan en agitant son bras en direction de la vallée, « s'il t'arrive quelque chose, qu'est-ce qu'on va… »

Il s'interrompit abruptement en affichant un air coupable.

Galt étouffa un rire.

— Qu'est-ce que tu allais dire ?

Mulligan agita sa main d'un air penaud dans un geste de rejet.

— Est-ce que tu étais sur le point de dire que si quoi que ce soit devait m'arriver, ma mort représenterait le plus gros ratage du monde ?

— D'accord, dit Mulligan d'un air coupable, « je ne le dirai pas. Je ne dirai pas qu'on ne pourrait plus rien faire sans toi… nous le pouvons, je ne vais pas te supplier de rester ici pour nous… je n'aurais pas cru pouvoir en arriver à ce genre de prière pourrie, mais tout de même ! …comment y résister, je peux presque comprendre pourquoi les gens font ça. Je sais que ce ne sont pas mes affaires, ce que tu veux faire ; si tu veux risquer ta vie, je ne peux rien y faire… Mais je pense seulement que c'est… Oh, mon Dieu, John, il s'agit là d'une vie tellement indispensable ! »

Galt sourit.

— Je le sais. C'est pourquoi je ne pense pas que je la mettrai en jeu… Je pense que je gagnerai.

Francisco était maintenant silencieux. Il regardait Galt intensément, avec un froncement de sourcils de perplexité, pas comme s'il venait de trouver une réponse, mais comme s'il venait tout-à-coup d'entrevoir une question.

— Ecoute, John, fit Mulligan, « sachant que tu n'as pas encore pris ta décision de sortir, tu n'en as pas encore la moindre idée, là, en ce moment ? »

— Non, pas encore.

— Et bien alors puisque ce n'est pas fait, voudrais-tu me laisser te rappeler quelques petites choses que tu dois prendre en considération ?

— Vas-y.

— Ce sont les dangers accidentels qui me font peur… les accidents imprévisibles et hors de la volonté de quiconque dans un monde qui en train de s'écrouler. Considère les risques physiques d'une machinerie complexe se retrouvant dans les mains de demeurés et de poltrons rendus fous par la peur. Pense seulement aux trains… tu pourrais bien te retrouver dans une de ces horreurs comme cette catastrophe du tunnel de Winston, chaque fois que tu vas prendre le train… or il se trouve que des incidents de ce genre, il va y en avoir de plus en plus, et qui seront de moins en moins espacés les uns des autres dans le temps. Il arrivera un moment où il n'y aura plus un seul jour sans

une catastrophe majeure.

— J'en suis conscient.

— Et la même chose va se produire dans chaque domaine de l'industrie, partout où des machines seront impliquées… les machines dont ils ont cru qu'elles pouvaient remplacer l'intelligence. Catastrophes aériennes, explosions de réservoirs de produits inflammables, ruptures de haut-fourneaux, électrocutions avec des lignes et du matériel à haute-tension, effondrements dans le métro, et effondrements de ponts… Ils vont voir tout ça arriver. Les mêmes machines qui ont rendu leurs vies si sûres vont maintenant les mettre continuellement en péril.

— Je le sais.

— Je sais que tu le sais, mais as-tu bien pris en considération chaque détail spécifique ? Est-ce que tu as pris le temps d'y penser et de visualiser ? Je veux que tu voies le tableau exact de ce que c'est que le monde dans lequel tu t'apprêtes à entrer… avant que tu ne décides de si quelque chose peut justifier que tu y ailles. Tu sais que ce sont les grandes villes qui seront les plus touchées. Les grandes villes ont été faites par le chemin de fer et elles partiront avec.

— C'est exact.

— Quand les rails seront coupés, il ne faudra pas plus de deux jours pour que la ville de New York commence à crever de faim. C'est tout ce qu'ils ont réserve. Elle est nourrie par un continent de près de cinq mille kilomètres de long. Comment vont-ils faire pour amener de la nourriture jusqu'à New York ? En utilisant des *directives* et des charettes à bœufs ? Mais en premier, avant que ça arrive, ils auront à traverser toute la phase d'agonie… les réductions de ceci et de cela, les pénuries, les émeutes et les manifestations à propos de la nourriture, la violence trépignante au milieu de l'immobilité croissante.

— Ils le feront.

— Ils perdront leurs avions, tout d'abord, ensuite ce sera les automobiles, et puis leurs camions, et mêmes leurs charrettes à bœufs.

— C'est ce qui va arriver.

— Leurs usines s'arrêteront les unes après les autres, ensuite leurs fourneaux, et leurs radios. Ensuite ce seront leurs infrastructures électriques qui seront touchées.

— C'est ce qui va arriver.

— Il n’y a seulement qu’un fil usé qui tienne encore les Etats de ce continent ensemble. Il n’y aura plus qu’un train par jour, puis un train par semaine, et puis après ça le Pont Taggart s’écroulera et…

— Non, ça, ça n’arrivera pas !

C’était la voix de Dagny, et ils se tournèrent tous vers elle tout à coup. Son visage était blanc, mais plus calme qu’il l’avait été lorsqu’elle leur avait répondu pour la dernière fois.

Galt se leva lentement sur ses jambes et inclina la tête, comme pour accepter un verdict.

— Vous avez pris votre décision. dit-il.

— Oui, je l’ai prise.

— Dagny, dit Hugh Akston, « je suis désolé. » Il parla avec douceur, avec effort aussi, comme si ses mots étaient en proie à une lutte et tombaient pour remplir le silence de la pièce. J’aurais aimé qu’il n’ait pas été possible de voir ceci arriver, j’aurais préféré n’importe quoi… sauf de vous voir rester ici par la faute du courage de vos convictions.

Elle étendit les mains, paumes retournées vers le haut, les bras restés contre son corps, dans un geste de franchise simple, et elle dit, en s’adressant à eux tous d’une manière si calme qu’elle pouvait se permettre de montrer ses émotions :

— Je veux que vous sachiez ceci : je suis allée jusqu’à souhaiter que je pourrais vivre encore un mois de plus, de manière à ce que je puisse le vivre dans cette vallée. Ceci pour vous montrer combien je voulais rester. Mais aussi longtemps que je choisirai de vivre, je ne pourrai pas déserter une bataille dont je pense qu’il me revient de la livrer.

— Bien sûr, dit Mulligan avec respect, « si vous le pensez toujours. »

— Si vous voulez savoir quelle est la raison qui me fait vouloir repartir, je vais vous la dire ; je ne me peux pas me résoudre à abandonner à la destruction toute la grandeur du monde, tout ce qui fut à moi et à vous, ce qui fut fait par nous et qui est toujours à nous de droit… Parce que je ne peux pas croire que les hommes peuvent refuser de voir, qu’ils peuvent demeurer pour toujours aveugles et sourds à ce que nous disons, quand la vérité est de notre côté et que leurs vies dépendent de ce qu’ils l’acceptent. Ils aiment toujours leurs vies… et c’est ça qui est le reste non-corrompu de leurs esprits. Aussi longtemps que les hommes désirent vivre, je ne peux pas perdre ma bataille.

— Est-ce bien comme vous le dites ? Le désirent-ils vraiment ? Non, ne me répondez pas maintenant. Je sais que la réponse fut pour chacun d'entre nous la chose la plus difficile à saisir et à accepter. Emportez juste cette question là avec vous, et faites-en la dernière des prémisses qu'il vous reste à vérifier.

— Vous partez en étant notre amie, dit Midas Mulligan, « et nous combattrons tout ce que vous ferez, parce que nous savons que vous avez tort, mais ce n'est pas vous que nous maudirons. »

— Vous reviendrez, dit Hugh Akston, « parce que dans votre cas il s'agit d'une erreur de connaissance, pas d'une faute morale, pas d'un acte de capitulation devant le mal, mais seulement le dernier soubresaut de la victime de sa propre vertu. Nous vous attendrons… et, Dagny, quand vous reviendrez, vous découvrirez qu'il ne doit jamais y avoir de conflits entre vos désirs, ni de conflit de valeurs aussi tragique que celui que vous avez si bien enduré. »

— Merci. dit-elle en fermant les yeux.

— Nous devons discuter des conditions de votre départ. dit Galt ; il s'exprima de cette manière dépourvue de passion, caractéristique des cadres supérieurs, « Premièrement, vous devez nous donner notre parole que vous ne révélerez pas notre secret tout ou partie… ni notre cause, ni notre existence, ni cette vallée, ni où vous étiez durant le mois qui vient de s'écouler… à personne dans le monde extérieur, jamais, ou pour n'importe quelle raison quelqu'elle soit. »

— Je vous en donne ma parole.

— Deuxièmement, vous ne devrez jamais essayer de retrouver cette vallée. Vous ne devrez pas vous présenter ici sans y avoir été invitée. Si vous manquez à la première condition de votre parole, ça ne nous mettra pas sérieusement en danger. Si vous manquez à la deuxième, là ce sera le cas. Ce n'est pas notre politique que nous mettre à la merci arbitraire de la bonne foi d'une personne, ou à la merci d'une promesse dont nous n'avons pas la possibilité de nous assurer que vous la tiendrez. Ni ne pouvons-nous espérer que vous placerez toujours nos interêts au-dessus des votres. Sachant que vous êtes convaincue que vous avez fait le bon choix, le jour où vous trouverez nécessaire d'amener nos ennemis jusqu'à cette vallée est une possibilité que nous ne pouvons totalement négliger. C'est pourquoi nous ne vous laisserons aucune possibilité de le faire. Vous serez emmenée hors de cette vallée, en avion, les yeux bandés, et vous

serez transportée jusqu'à une distance et selon un parcours qui rendra impossible pour vous de tenter de le reconstituer.

Elle inclina la tête.

— Vous avez raison.

— Votre avion a été réparé. Souhaitez-vous le réclamer en signant un pouvoir sur votre compte à la Banque Mulligan?

— Non.

— Dans ce cas nous le garderons, jusqu'à ce que choisissiez un jour de payer pour le récupérer.

— Après-demain, je vous emmenerai dans mon avion jusqu'à un endroit situé à l'extérieur de la vallée, et je vous déposerai non loin d'un moyen de transport.

Elle inclina la tête.

— C'est parfait pour moi.

Il faisait sombre, lorsqu'ils quittèrent la maison de Midas Mulligan. Le chemin du retour en direction de la maison de Galt traversait la vallée, au-delà de la cabane de Francisco, et tous trois se rendirent chez eux ensemble. Quelques vitres éclairées étaient suspendues à travers l'obscurité, et les premières traînées d'humidité s'agitaient lentement devant elles, telles des ombres produites par une mer lointaine.

Ils marchaient sans dire un mot, mais le bruit de leurs pas, fusionnant ensembles pour former un battement continuel était comme un discours devant être saisi, mais pas prononcé sous quelque autre forme que ce soit.

Au bout d'un moment, Francisco dit :

— Ça ne change rien, ça ne fait seulement qu'allonger encore un petit peu plus la durée, et la dernière ligne droite est toujours la plus difficile, mais c'est la dernière.

— Je l'espèrerai. dit-elle. Après un moment, elle répéta doucement, « La dernière est la plus difficile ».

Elle se tourna vers Galt.

— Puis-je vous demander une faveur ?

— Oui.

— Me laisserez-vous partir demain.

— Si vous le voulez.

Quand Francisco parla encore, quelques instants plus tard, ce fut comme s'il était en train de s'adresser aux questions sans noms de son esprit ; sa voix avait la tonalité d'une réponse à une question :

— Dagny, nous sommes tous les trois amoureux–elle tourna

vivement la tête vers lui–« de la même chose, peu importe ce qu'elle est. Ne te demandes pas pourquoi tu ne perçois aucune faiblesse en nous. Tu seras l'une des notres, aussi longtemps que tu resteras amoureuse de tes rails et de tes locomotives… et c'est vers nous qu'ils te raméneront, peu importe durant encore combien de temps tu t'égareras. Le seul homme qui n'a jamais besoin de se racheter est l'homme sans passion. »

— Merci. dit-elle à voix basse.

— Pour quoi ?

— Pour… pour cette façon que tu as de le dire.

— Quelle est cette façon ? Nomme-la pour moi, Dagny.

— C'est une façon… c'est comme si tu étais heureux.

— Je le suis… exactement de la même façon que tu l'es. Ne me dis pas ce que tu ressens. Je le sais. Mais, tu vois, la mesure de l'enfer que tu dois supporter est à la mesure de ton amour. L'enfer dont je ne supporterais pas d'être le témoin serait de te voir être différente.

Elle hocha silencieusement la tête, incapable de nommer aucune partie de ce qu'elle éprouvait à cet instant comme de la joie, cependant elle sentait qu'il avait raison.

***

Des caillots d'humidité étaient en suspension dans l'air, comme de la fumée en travers de la lune, et dans la luminosité diffuse elle ne pouvait distinguer les expressions de leurs visages tandis qu'elle marchait entre eux deux : les seules expressions restantes à percevoir étaient les silhouettes droites de leurs corps, le son imperturbé de leurs pas, et son propre sentiment qu'elle aurait voulu marcher encore et encore, un sentiment qu'elle n'aurait pu définir, excepté qu'il n'était ni du doute ni de la peine.

Lorsqu'ils approchèrent de sa cabane, Francisco s'arrêta, le geste de sa main les embrassa tous deux tandis qu'il en désigna la porte.

— Voulez-vous entrer… puisque c'est notre dernière nuit ensemble avant quelques temps ? Buvons un verre en l'honneur de ce futur dont nous sommes certain tous les trois.

— Le sommes nous ? demanda-elle.

— Oui. fit Galt, nous le sommes.

Elle regarda leurs visages lorsque Francisco alluma la lumière

dans sa maison. Elle n'aurait pu définir leurs expressions, ce n'était pas du bonheur ni aucune autre émotion relevant de la joie, leurs visages étaient tendus et solennels, mais c'était une solennité rayonnante–se dit-elle–si toutefois cela était possible, et l'étrange rayonnement qu'elle sentait en elle lui dit que son visage portait la même expression.

Francisco prit trois verres dans un placard, mais il s'interrompit, comme stoppé par une pensée soudaine. Il plaça un verre sur la table, puis alla s'emparer des deux timbales en argent de Sebastian d'Anconia et les disposa à côté du verre.

— Vas-tu te rendre directement à New York, Dagny ? demanda-t-il sur le ton calme et dépourvu d'effort d'un hôte, tout en apportant une bouteille de vin vieux.

— Oui. répondit-elle tout aussi calmement.

— Je vais prendre l'avion pour me rendre à Buenos Aires, après demain. dit-il en débouchant la bouteille, « Je ne suis pas sûr de revenir à New York après ça, mais si jamais c'était le cas, ce serait dangereux pour toi de m'y rencontrer. »

— Cela me sera égal, dit-elle, « à moins que tu considéres qu'il n'y a plus aucune raison pour que nous nous revoyions. »

— Très bien, Dagny. Il ne faut pas le regretter. Pas à New York.

Il était en train de verser le vin et il releva les yeux en direction de Galt.

— John, quand auras-tu décidé si tu retournes là-bas ou si tu restes ici ?

Galt le regarda bien droit dans les yeux, puis il dit lentement, sur le ton d'un homme qui est pleinement conscient de toutes les conséquences de ses paroles :

— J'ai décidé, Francisco. J'y retourne.

La main de Francisco stoppa. Pour un long instant, il ne vit rien d'autre que le visage de Galt. Puis ses yeux se dirigèrent vers ceux de Dagny. Il reposa la bouteille et il ne se recula pas, mais ce fut comme si son regard s'éloigna pour les regarder tous deux depuis une plus grande distance.

— Mais bien sûr. dit-il.

On aurait dit qu'il venait de s'éloigner encore un peu plus et était maintenant en train d'embrasser du regard toute l'étendue de leurs années ; sa voix avait une tonalité égale et dépourvue d'inflexions, une caractéristique qui allait de pair avec la taille de sa vision.

— Je l'ai su il y a douze ans, dit-il, « je l'ai su avant même que tu n'aurais pu le savoir, et c'est moi qui aurait dû avoir vu ce que tu verrais. Cette nuit là, lorsque tu nous a appelé depuis New York, j'y ai alors pensé »–il était en train de parler à Galt, mais ses yeux se déplacèrent vers Dagny–« comme à tout ce que tu étais en train de chercher… tout ce que tu nous a dit qui était ce pourquoi nous devions vivre ou mourir, si nécessaire. J'aurais dû voir que tu le penserais, toi aussi. Ça n'aurait pu être autrement. C'est comme si ça avait été ; et devait être. Tout était déjà en place, il y a douze ans. » il regarda Galt et étouffa un bref rire doux, « Et tu dis que c'est moi qui ait eu à endurer le plus ? »

Il se tourna dans un mouvement trop leste ; puis trop lentement, comme pour ajouter une emphase à son geste, il finit la tâche de verser le vin, remplissant les trois récipients sur la table. Il saisit les deux timbales d'argent, baissa le regard pour les contempler l'espace d'un instant qui marqua une courte pause, puis il en tendit une à Dagny, et l'autre à Galt.

— Prenez-les, dit-il, « Vous les avez gagné… et pas par chance. »

Galt prit la timbale de sa main, mais ce fut comme si l'acceptation fut formulée par leurs regards tandis qu'ils se regardèrent tous.

— J'aurai donné n'importe quoi pour que ça ne se déroule pas comme cela, dit Galt, excépté ça, qui est au-delà du don.

Elle tenait sa timbale, elle regarda Francisco et elle le laissa la voir regarder Galt.

— Oui, dit-elle sur le ton d'une réponse, « mais je ne l'ai pas gagné… et ce que tu as payé, je suis en train de le payer maintenant, et je ne sais pas si je gagnerai suffisemment pour en mériter dignement le titre, mais si l'enfer en est le prix–et la mesure–alors laisse-moi être la plus cupide de nous trois. »

Tandis qu'ils buvèrent, tandis qu'elle demeurait immobile, les yeux clos, sentant le mouvement liquide du vin dans sa bouche, elle sut que pour eux trois ceci était le plus torturé–et le plus exaltant–instant qu'ils n'avaient jamais atteint.

Elle ne parla pas à Galt, tandis qu'ils marchèrent sur les dernières longueurs de chemin menant à sa maison. Elle ne tourna pas la tête vers lui, sentant que ce serait même trop dangereux. Elle sentit, dans leur silence, à la fois le calme d'un accord total et la tension de la connaissance qu'ils n'allaient pas nommer la chose qu'ils comprenaient.

Mais elle lui fit face, lorsqu'ils furent dans son salon, avec une pleine confiance et comme avec la soudaine certitude d'un droit ; la certitude qu'elle ne s'arrêterait pas et qu'ils pouvaient maintenant parler sans avoir à craindre quoique ce soit. Elle dit sur un ton régulier, ni comme une imploration, ni comme un triomphe, seulement comme la declaration d'un fait:

— Tu vas aller dans le mode extérieur parce que j'y serais.

— Oui.

— Je ne veux pas que tu y-ailles.

— Tu n'as pas le choix, à propos de ça.

— Tu y vas pour moi.

— Non, pour moi.

— Me permettras-tu de te voir, là bas. ?

— Non.

— Je ne te verrai pas ?

— Non.

— Je ne devrai pas savoir où tu te trouves, ni ce que tu fais ?

— Tu ne le pourras pas.

— M'observeras-tu comme tu le faisais auparavant ?

— Plus encore.

— Est-ce que tu vas là-bas pour me protéger ?

— Non.

— Pour y faire quoi, alors ?

— Pour m'y trouver le jour où tu décideras de nous rejoindre.

Elle le regarda attentivement, ne s'autorisant aucune autre réaction, mais comme si elle tatonnait pour une réponse au premier point qu'elle n'avait pas pleinement compris.

— Tous les autres seront partis. expliqua-t-il, « Ca deviendra trop dangereux de rester. J'y demeurerai en temps que ta dernière clé restante, avant que la porte d'accès à cette vallée ne se referme complètement. »

— Oh !

Elle en fit un cri avant que cela puisse être un gémissement. Puis, recouvrant la manière de détachement impersonnel, elle demanda :

— Suppose que ma décision soit définitive, et que je ne souhaite jamais vous rejoindre ?

— Ce serait un mensonge.

— Suppose que je décide maintenant de faire le vœu que ce soit définitif, et que je m'y tienne sans considération pour ce qu'il peut advenir dans le futur ?

— Peu importe les preuves que tu observeras par toi-même dans le futur, et quelles seront alors tes convictions ?
— Oui.
— Ce serait pire qu'un mensonge.
— Tu es certain que j'ai pris la mauvaise décision ?
— Bien sûr.
— Est-ce que tu pense que nous devons être tenus pour responsables de nos propres erreurs ?
— C'est ce que je pense, oui.
— Alors pourquoi ne me laisses-tu pas subir les conséquences des miennes ?
— C'est ce que je fais, et c'est ce qu'il t'arrivera.
— Je réaliserai, quand il sera trop tard, que je veux revenir dans cette vallée… pourquoi veux-tu avoir à prenre le risque de laisser cette porte ouverte pour moi ?
— Je n'ai pas à le faire. Je ne le ferais pas, si je n'y avais pas quelque fin égoïste à y gagner.
— Quelle fin égoïste ?
— Je veux que tu sois ici.

Elle ferma les yeux et inclina la tête en signe de franche admission de défaite ; de défaite de son argumentation et de sa tentative de faire calmement face à la pleine signification de ce qu'elle était en train de quitter.

Puis elle releva la tête et, comme si elle avait absorbé son style de franchise, elle le regarda, ne cachant ni sa souffrance ni son désir, ni son calme, sachant que ces trois sentiments étaient contenus dans son regard.

Son visage était comme il l'avait été sous le soleil du moment où elle l'avait vu pour la première fois : un visage de sérénité sans merci et d'acuité infaillible, sans douleur, ni peur, ni culpabilité.

Elle se dit que s'il lui était possible de continuer à le regarder, de regarder les lignes droites de ses sourcils surmontant les yeux verts sombres, de regarder la courbe de l'ombre soulignant la forme de sa bouche, de regarder les surfaces planes de métal coulé de sa peau dans le col ouvert de sa chemise, et la pose négligemment inamovible de ses jambes ; alors elle aimerait passer le restant de sa vie dans cet endroit et de cette manière. Et dans l'instant qui suivit elle sut que si ce souhait devait lui être accordé, la contemplation en perdrait toute sa signification, parce qu'elle aurait alors trahi toutes les choses qui lui conférait de la

valeur.

Puis, non pas comme une mémoire, mais comme une expérience du présent, elle se sentit revivre le moment où elle s'était tenue devant la fenêtre de sa chambre à New York, regardant une cité émergeant de la brume, la forme hors d'atteinte d'Atlantis disparaissant dans les eaux ; et elle sut qu'elle était en ce moment en train de voir la réponse à cet instant là. Elle ne ressentait pas les mots qu'elle avait adressé à la cité, mais cette sensation resté non-traduite de laquelle les mots étaient venus : Toi, que j'ai toujours aimé et n'ai jamais trouvé, toi que j'espérais voir à la fin des rails au-delà de l'horizon–puis elle le dit à haute voix :

— Je veux que tu saches ceci. J'ai commencé ma vie avec un absolu unique : que c'était à moi de former le monde à l'image de mes plus hautes valeurs pour qu'il ne soit jamais abandonné à une moindre échelle, ce, indépendemment de la longueur et de la difficulté de mon combat pour y parvenir… Toi, dont j'ai toujours senti la présence dans les rues de la cité–la voix qui ne prononçait pas de mots, en elle, était en train de lui dire–« et dont je voulais construire le monde. Maintenant je sais que j'étais en train de me battre pour cette vallée »–c'était mon amour pour toi qui m'avait porté tout le long–« c'était cette vallée que je croyais possible et n'aurais échangé contre rien d'autre, et n'aurais pas abandonné à un démon sans esprit »–mon amour et mon espoir de t'atteindre et mon souhait d'être digne de toi le jour où nous nous trouverions face à face–« je retourne me battre pour cette vallée… pour la libérer de sous la terre, pour reprendre pour elle son univers plein et légitime, pour laisser la terre t'appartenir en fait comme elle t'appartient en esprit… et de te rencontrer encore le jour où je serai capable de te livrer le monde dans son intégralité… ou, si jamais je ne devais pas y parvenir, de rester en exil hors de cette vallée jusqu'au dernier jour de ma vie »–mais ce qu'il me restera de vie sera toujours tien, et je continuerai en ton nom, même si c'est un nom que je ne dois jamais prononcer, je continuerai à te servir, même si je dois ne jamais gagner, je continuerai à être digne de toi pour le jour où je t'aurais rencontré, même si cela n'arrivera pas–« Je me battrai pour ça, même si je dois me battre contre toi, même si tu me maudit comme une traîtresse… même si je ne dois plus jamais te revoir. »

Il était demeuré là sans bouger, il avait écouté sans qu'aucun

changement n'apparaisse sur son visage, seuls ses yeux l'avait régardé comme s'il avait été en train d'écouter chaque mot, même ceux qu'elle n'avait pas prononcé. Il répondit, avec la même attitude, comme si l'attitude détenait un circuit ne devant pas encore être rompu, sa voix prenant un ton qui ressemblait au sien, comme pour signaler qu'il s'agissait du même code, une voix dépourvue de tout signe d'émotion, à l'exception de l'espace entre chaque mot :

— Si tu échoues, comme les hommes ont échoué dans leur quête pour une vision qui aurait dû être possible, mais qui est pourtant restée hors de leur atteinte pour toujours–si, comme eux, tu en arrives à penser que nos plus hautes valeurs ne doivent pas être atteintes et que nos plus grandes visions ne doivent pas devenir réalités–ne maudit pas cette terre, comme ils l'ont fait. Tu as vu l'Atlantis qu'ils étaient en train de chercher, elle est ici, elle existe… mais on doit y entrer seul et nu, sans aucune guenille provenant du mensonge des siècles, avec la clarté d'esprit la plus pure–non pas avec un cœur innocent, mais avec ceci qui est bien plus rare : un esprit intransigeant–pour toute possession et comme clé. Tu n'y entreras pas jusqu'à ce que tu apprennes que tu n'as pas besoin de convaincre le monde ni de le conquérir. Quand tu l'auras appris, tu verras que durant toutes les années de ton combat, rien ne t'avait exclu d'Atlantis et qu'il n'y avait pas de chaînes qui te retenaient, excepté celles que tu voulais bien porter. Durant toutes ces années, ce qui t'avait le plus tenu à coeur de gagner t'attendait–il la regarda comme s'il était en train de s'adresser aux mots de son esprit qui n'avaient pas été prononcés–« attendant aussi inlassablement que tu avais été en train de te battre, aussi passionément, aussi désespérément… mais avec une certitude plus grande que la tienne. Sors pour continuer ton combat. Continue à porter des fardeaux que tu n'as pas choisis, à prendre des punitions imméritées et à croire que la justice peut être servie à la plus insjuste des tortures par l'offre de ton propre esprit. Mais durant les pires et les plus sombres moments, souviens-toi que tu as vu un autre genre de monde. Souviens-toi que tu peux l'atteindre chaque fois que tu choisis de voir. Souviens-toi qu'il t'attendra, et qu'il est réel, c'est possible… il est tien. »

Puis, tournant légèrement la tête, sa voix toujours aussi claire, mais ses yeux rompant le circuit, il demanda :

— A quelle heure voulez-vous partir, demain ?

— Oh…! Aussi tôt que cela vous conviendra.

— Alors préparez le petit déjeuner pour sept heures et nous décollerons à huit.

— Ce sera fait.

Il plongea la main dans sa poche puis lui tendit un petit disque brillant qu'elle ne put tout d'abord distinguer. Il le laissa tomber dans la paume de sa main : c'était une pièce de 5 dollars or.

— Le reste de votre salaire pour le mois. dit-il.

Ses doigts se reférmèrent prestement et trop fortement sur la pièce, mais elle répondit calmement et avec une absence de ton dans la voix :

— Merci.

— Bonne nuit, Mademoiselle Taggart.

— Bonne nuit.

Elle ne dormit pas durant les heures qui lui restaient encore. Elle s'assit sur le sol de sa chambre, sa tête pressée contre le lit, n'éprouvant rien d'autre que le sentiment de sa présence au-delà du mur. Parfois, c'était comme s'il se trouvait devant elle, comme s'il était assis à ses pieds.

C'est de cette manière qu'elle passa sa dernière nuit avec lui.

Elle quitta la vallée comme elle y était venue, n'emportant rien qui en fit parti. Elle abandonna sur place les quelques possessions qu'elle y avait acquises : sa jupe de paysanne, un chemisier, un tablier, quelques sous-vêtements–bien pliés dans un tiroir de la commode de sa chambre, pensant que si elle revenait, peut-être les trouverait-elle encore ici. Elle ne prit rien avec elle, à l'exception de la pièce de 5 dollar en or et la bande de sparadrap qu'elle portait encore sur ses côtes.

Tandis qu'elle monta à bord de l'avion, le soleil affleurait les cimes des montagnes, tirant un cercle brillant faisant office de frontière de la vallée.

Elle s'appuya dos contre le dossier du siège situé à côté de Galt et regarda son visage qui se penchait vers elle, comme il l'avait fait lorsqu'elle avait ouvert les yeux le premier matin. Puis elle ferma les yeux et sentit ses mains attachant le bandeau en travers de son visage.

Elle entendit le souffle du moteur, pas comme un bruit, mais comme le tremblement d'une explosion à l'intérieur de son corps ; seulement c'était comme un tremblement lointain, comme si quelqu'un qui aurait pu le ressentir aurait été blessée s'il ne s'en était pas trouvé assez loin.

Elle ne sut pas quand les roues quittèrent le sol ni quand l'avion passa au-dessus du cercle des cimes. Elle reposait immobile, avec le martellement rythmé du moteur pour seule perception de l'espace, comme si elle était portée à l'intérieur d'un courant de bruit qui tressautait de temps à autre. Le bruit provenait de son moteur, du contrôle des ses mains sur le volant ; elle s'accrocha à ça ; le reste devait être enduré, sans y opposer de résistance.

Elle reposait immobile, ses jambes étendues en avant, ses bras sur les accoudoirs du siège, sans aucun sens du mouvement, même pas du sien, qui aurait pu lui donner une notion du temps, sans espace, sans point de vue, sans futur, avec la nuit des yeux clos par la pression du morceau de tissu ; et avec la conscience de sa présence à côté d'elle comme son unique et intangible réalité. Ils ne parlaient pas.

Par une fois, elle dit tout-à-coup:

— Monsieur Galt.

— Oui ?

— Non. Rien. Je voulais juste savoir si vous étiez encore là.

— Je serai toujours là.

Elle ne sut pas durant combien de kilomètres la mémoire du son des mots lui sembla être un repère s'enfuyant au loin vers l'horizon, pour finalement disparaître. Puis il n'y eut plus rien d'autre que l'immobilité d'un présent indivisible.

Elle ne sut pas si un jour s'était écoulé, ou une heure, lorsqu'elle ressentit le mouvement de plongeon qui signifiait qu'ils étaient sur le point d'atterrir ou de s'écraser ; les deux possibilités paraissaient semblables dans son esprit. Elle sentit la secousse des roues contre le sol comme si elle avait été une étrange sensation différée : comme si quelques fractions de temps avaient dû s'écouler pour qu'elle y croie.

Elle sentit la ligne droite qui courait et qui était ponctuée de secousses, puis la secousse de l'arrêt et du silence, puis la touche de ses mains sur ses cheveux, en train de détacher le bandeau. Elle vit un soleil éclatant, une bande de mauvaises herbes désséchées partant vers le ciel, sans montagne pour l'arrêter, une autoroute déserte et les contours embrumés d'une petite ville à un ou deux kilomètres de là. Elle jeta un coup d'œil à sa montre. Il y avait 47 minutes, elle était encore dans la vallée.

— Vous trouverez une gare Taggart, ici, dit-il en pointa un doigt en direction de la petite ville, et vous pourrez y prendre un

train.

Elle acquiesça comme si elle comprenait.

Il ne la suivit pas tandis qu'elle descendit sur le sol. Il s'appuya sur le volant pour se pencher vers la portière ouverte de l'appareil, et ils se regardèrent. Elle resta debout près de l'avion, son visage relevé vers lui, un léger vent soufflait dans ses cheveux, la ligne droite de ses épaules sculptée par l'austère costume de cadre dirigeant, au milieu de l'immensité plate d'une prairie vide.

Le mouvement des mains de Galt pointa vers l'est, en direction de quelques cités invisibles.

— Ne me cherchez pas là-bas, dit-il, vous ne m'y trouverez pas… jusqu'à ce que vous me vouliez pour ce que je suis. Et quand vous me voudrez, je serai alors l'homme le plus facile à trouver.

Elle entendit le bruit de la porte tombant et se refermant sur lui ; il lui sembla plus fort que le souffle du moteur qui suivit. Elle observa les roues de l'avion qui s'élançait et la traînée des herbes laissée couchée derrière elles. Puis elle vit une bande de ciel apparaître entre les roues et les herbes.

Elle regarda autour d'elle. Une brume rougeâtre de chaleur se maintenait au dessus des formes de la ville, au loin, et les formes semblaient s'affaisser sous la nuance couleur de rouille ; au-dessus de ses toitures, elle vit les restes d'une cheminée d'usine effondrée. Elle vit un morceau de quelque chose qui était sec, jauni et s'agitait l'égèrement dans les herbes à côté d'elle : c'était un morceau de journal. Elle le regarda d'un air neutre, incapable de lui donner une réalité.

Elle releva les yeux vers l'avion. Elle vit l'envergure de ses ailes se faire plus étroite dans le ciel, emportant le bruit du moteur avec elle. Il continua de s'élever, les ailes en premier, telle une longue croix d'argent ; puis la courbe décrite par son mouvement suivit le ciel, retombant lentement plus près de la terre ; puis il sembla ne plus bouger du tout mais seulement se réduire. Elle le regarda comme s'il s'agissait d'une étoile en train de s'éteindre, tandis qu'elle se rétrécit depuis une croix jusqu'à un point, puis une étincelle brulante qu'elle ne fut plus tout à fait certaine de voir. Lorsque qu'elle vit que le tout le ciel était constellé d'étincelles similaires, elle sut que l'avion était parti.

CHAPITRE
III

ANTI-CUPIDITE

— Que suis-je en train de faire ici ? demanda le docteur Robert Stadler, « Pourquoi me fut-il demandé de venir ici ? J'attends une explication. Je n'ai pas l'habitude d'être traîné depuis une distance de la moitié de tout un continent sans même une rime, ni explication, ni ordre. »

Le docteur Floyd Ferris sourit.

— Ce qui me fait d'autant plus me réjouir que vous soyez venu, Docteur Stadler.

Il était impossible de dire si sa voix avait eu un ton de gratitude–ou de jubilation.

Le soleil tapait sur eux et le docteur Stadler sentit une coulée de transpiration lui dégouliner le long de sa tempe. Il ne pouvait tenir une embarrassante conversation privée avec colère au milieu d'une foule se déplaçant en vagues pour remplir les bancs de la tribune autour d'eux ; la conversation qu'il avait essayé puis manqué d'avoir durant les trois derniers jours. Il lui vint à l'esprit que c'était précisément la raison pour laquelle son rendez-vous avec le docteur Ferris avait été reporté jusqu'à cet instant ; mais il écarta cette pensée, juste au moment ou il fit s'écarter un insecte bourdonnant pour atteindre sa tempe humide.

— Pourquoi me fut-il impossible de vous joindre ? demanda-t-il.

L'arme déloyale du sarcasme semblait maintenant moins efficace que jamais, mais c'était la seule arme dont disposait le docteur Stadler :

— Pourquoi avez-vous jugé nécessaire de m'envoyer des messages sur papier officiel rédigés en termes tout à fait adaptés,

j’en suis sûr, à l’Armée–“à un ordre militaire” avait-il failli dire, mais ne l’avait pas fait–« mais certainement pas à de la correspondance scientifique ? »

— Il s’agit d’une affaire d’Etat. répondit doucement le docteur Ferris.

— Est-ce que vous réalisez que j’étais bien trop occupé et que ceci implique une interruption de mon travail ?

— Oh oui. dit le docteur Ferris avec une attitude désengagée.

— Est-ce que vous réalisez que j’aurai pu refuser de venir.

— Mais vous ne l’avez pas fait. dit le docteur Ferris sur un ton doucereux.

— Pourquoi ne me suis-je vu fournir aucune explication ? Pourquoi n’êtes-vous pas venu me voir en personne, au lieu de m’envoyer ces incroyables jeunes voyous avec leur charabia de mystère qui sonnait moitié-science, moitié-prose-de-roman-de gare ?

— J’étais trop occupé. répondit mieleusement le docteur Ferris.

— Alors dans ce cas, pourriez vous me dire ce que vous êtes en train de faire au milieu d’une plaine dans l’Iowa… et qu’est-ce que je suis en train de faire ici, d’ailleurs ?

Il fit un geste méprisant de la main en direction de l’horizon poussièreux d’une prairie vide et des trois tribunes en bois. Les tribunes venaient d’être installées, et le bois aussi semblait transpirer ; il pouvait voir des gouttes de résine étinceler au soleil.

— Nous sommes sur le point d’assister à un évènement historique, Docteur Stadler. Une occasion qui deviendra une étape marquante de la route de la science, de la civilisation, du bien-être social et de l’adaptabilité politique. la voix du docteur Ferris avait le ton d’un homme de relations publiques venant tout juste d’apprendre son argumentaire, « L’étape décisive d’une nouvelle ère. »

— Quel évènement ? Quelle nouvelle ère ?

— Ainsi que vous allez l’observer, seuls les citoyens les plus distingués, la crème de notre élite intellectuelle, ont été choisis pour le privilege spécial d’assister à cette évènement. Nous ne pouvions omettre votre nom, vous ne croyez pas ? …et nous sommes certains, bien sûr, que nous pouvons compter sur votre loyauté et sur votre coopération.

Il ne parvenait pas à saisir le regard du docteur Ferris. Les

tribunes étaient en train de rapidement se remplir de gens, et le docteur Ferris s'interrompait constamment pour faire des signes de la main à de nouveaux arrivants inconnus, que le docteur Stadler n'avait jamais vu auparavant, mais qui étaient des personnalités, comme il aurait pu le dire en observant l'attitude déférente et joyeusement informelle qui caractérisait les gestes de Ferris. Ils semblaient tous connaître le docteur Ferris et rechercher son attention, comme s'il était le maître de cérémonie–ou la vedette–de l'ocassion.

— Si vous aviez la bonté d'être plus spécifique pour un instant, dit le docteur Stadler, « et de bien vouloir me dire ce que… »

— Salut, Spud ! appela le docteur Ferris en faisant un signe de la main à un homme aux cheveux blancs qui avait un enbompoint remplissant un uniforme d'apparat de général.

Le docteur Stadler éleva la voix:

— J'ai dit, si vous pouviez vous concentrer assez longtemps pour m'expliquer ce qu'il se passe, *bordel*…

— Mais c'est vraiment simple. C'est le triomphe final de… Vous devrez m'excuser une minute, Docteur Stadler. dit le docteur Ferris en hate, tout en étant comme tiré vers l'avant, tel un laquais surentraîné à réagir au son de la clochette, dans la direction de ce qui semblait être un groupe de voyous vieillissants ; il se retourna assez longtemps pour ajouter deux mots qu'il sembla respectueusement considérer comme une pleine explication : « La presse ! »

Le docteur Stadler s'assit sur un des bancs de bois, se sentant inexplicablement réticent à être physiquement touché par quoique ce soit autour de lui. Les trois tribunes étaient espacées par des intervales leur permettant de former, ensemble, une portion de courbe équivalent à peu près à un tier d'un petit cirque privé, avec assez de place pour environ trois cent personnes ; ils semblaient avoir été construits pour permettre d'assister à un spectacle ; mais ils faisaient face à la vacuité d'une prairie plate qui s'étendait jusqu'à l'horizon, avec rien d'autre en vue que la tache sombre d'une petite ferme située à des kilomètres.

Il y avait des micros devant un stand qui semblait réservé à la presse. Il y avait une sorte de chose qui ressemblait à un pupitre de contrôle placé devant la tribune réservée aux hauts responsables politiques : quelques leviers de métal poli brillaient au soleil sur le panneau du pupitre. Sur un parking improvisé,

derrière les tribunes, les reflets du soleil sur les luxueuses voitures neuves paraissaient constituer une vision brillament rassurante. Mais c'était le bâtiment qui se tenait sur un monticule, à quelques centaines de mètres de là, qui donna au docteur Stadler un vague sentiment d'inconfort.

C'était une petite structure surbaissée au propos inconnu, avec des murs de pierre massifs, pas de fenêtres, à l'exception de quelques fentes protégées par de forts barreaux de fer, et un large dôme grotesquement trop lourd pour le reste et qui semblait faire s'enfoncer l'ensemble dans le sol. Quelques orifices, aux formes alétoires et irrégulièrement distribuées, constituaient des protubérances situées à la base du dôme, qui ressemblaient à des tunnels de terre glaise très grossièrement réalisés ; ils ne semblaient pas appartenir à un âge industriel ni servir à aucun usage. Le bâtiment avait un air de malveillance silencieuse, tel un champignon vénéneux en forme de boule ; c'était évidemment moderne, mais ses lignes arrondies, négligées, ineptes et désordonnées le faisait ressembler à une structure primitive déterrée du fin fond de la jungle et dédié à quelque rite secret et sauvage.

Le docteur Stadler soupira avec irritation ; il était fatigué des secrets. “Confidentiel” et “Top Confidentiel” avaient été les mots tamponés sur l'invitation qui avait demandé qu'il se rende sous deux jours dans l'Iowa pour une raison non spécifiée. Les deux jeunes hommes, qui s'étaient présentés comme des physiciens, étaient arrivés au Département pour l'escorter ; ses appels au bureau de Ferris, à Washington, étaient restés sans réponse.

Les deux jeunes hommes avaient parlé–durant un voyage épuisant dans un avion du gouvernement, puis lors d'un autre, froid et humide, dans une voiture officielle–à propos de “science”, de “situation d'urgence”, d'“équilibres sociaux” et de la “nécessité du secret”, jusqu'à ce qu'il en sache finalement moins qu'il en avait su au début ; il avait seulement remarqué que deux mots revenaient fréquemment dans leur charabia, qui étaient également apparus dans le texte de l'invitation, deux mots qui avait une sonorité de mauvaise augure lorsque liés à un sujet inconnu : les appels à sa “loyauté” et à sa “coopération”.

Les jeunes hommes l'avaient déposé devant un banc de la première rangée de la tribune, puis ils avaient disparu tel un mécanisme pliant, l'abandonnant soudainement à la présence du docteur Ferris, en personne.

Et maintenant, observant la scène autour de lui, observant les gestes vagues, excités et nonchalemment familiers du docteur Ferris au milieu d'un groupe de journalistes, il avait une impression de confusion ahurie, d'inefficacité chaotique et dépourvue de sens, et d'une machine au mouvement fluide travaillant pour produire le degré exact de cette impression requise au moment exact.

Il éprouva un éclair de panique soudain et unique durant lequel, comme lors de la manifestation d'un éclair de foudre, il se permit pour lui-même de savoir qu'il ressentait un désir désespéré de s'échapper. Mais il referma violemment et hérmétiquement la porte de son esprit pour prévenir la persistance de ce sentiment. Il savait que le le secret le plus obscure de l'occasion–plus crucial, plus intouchable, plus mortel que quoique ce soit qui puisse être caché dans le *bâtiment-champignon*–était ce qui lui avait fait accepté de venir.

Il n'aurait jamais à comprendre sa propre motivation, se dit-il ; il ne le pensait pas au moyen de mots, mais au moyen des spasmes courts et méchants d'une émotion qui ressemblait à de l'irritation, et produisait une sensation qui était comme celle de l'acide. Les mots qui demeuraient dans son esprit, comme ils y étaient demeurés lorsqu'il avait accepté de venir, étaient comme une formule vaudou que l'on récite en cas de nécessité et au-delà de ce qui ne doit pas être regardé : "Qu'est-ce que tu peux faire, quand tu dois avoir affaire aux gens ?"

Il remarqua que les bancs réservés pour ceux que Ferris avaient appelé "l'élite intellectuelle" étaient plus larges que ceux qui avaient été préparés pour les hauts responsables politiques. Il se surprit à ressentir un petit pincement de plaisir furtif à la pensée qu'il avait été placé dans la rangée du devant. Il se retourna pour jeter un coup d'œil aux rangées suivantes derrière lui. La sensation dont il fit l'expérience fut comme un petit choc gris : qu'une assemblée aléatoire, fade et défraîchie, ne correspondait pas à sa conception d'une élite intellectuelle. Il vit des hommes belliqueux sur la défensive et des femmes hâbillées avec une absence totale de goût ; il vit des visages méchants, suspicieux et portants une expression de rancœur, ainsi qu'une marque incompatible avec le porteur du drapeau de l'intellect : la marque de l'incertitude.

Il ne pouvait trouver aucun visage qu'il connaissait, aucun visage pouvant être reconnu comme célèbre, et aucun pouvant

vraissemblablement jouir un jour d'une telle reconnaissance.

Il se demanda selon quel critère ces gens avaient été sélectionnés.

Puis il remarqua un personnage déguingandé au second rang, la silhouette d'un vieillard avec un long visage flasque qui lui sembla vaguement familier, quoiqu'il ne parvenait pas à se souvenir de quoique ce soit s'y rapportant, excépté le vague souvenir d'une photographie déjà vue dans une de ces abjectes publications. Il se pencha vers une femme et demanda en faisant un signe du regard :

— Pourriez-vous me dire le nom de ce *gentleman* ?

La femme répondit avec un chuchotement de respect horrifié :

— C'est le docteur Simon Pritchett !

Le docteur Stadler tourna vivement le dos, souhaitant que personne ne le voie, souhaitant que personne n'apprenne jamais qu'il avait été un membre de ce groupe là.

Il releva les yeux et vit que Ferris était en train de guider tout le groupe de la presse vers lui. Il vit Ferris faire un mouvement latéral de son bras qui s'immobilisa dans sa direction, à la manière d'un guide touristique, et déclarant, lorsqu'il fut assez près pour qu'il puisse l'entendre :

— Mais pourquoi devriez-vous perdre votre temps avec moi, quand il y a celui qui est à l'origine de la réalisation d'aujourd'hui, l'homme qui l'a rendu possible… Docteur Robert Stadler !

L'espace d'un instant, il lui sembla voir une expression incongrue sur les faciés usés et cyniques des journalistes, une expression qui n'était ni vraiment du respect, ni de l'attente, ni de l'espoir, mais plutôt comme un écho de tout cela, comme une légère réflexion de l'expression qu'ils avaient dû avoir durant leurs jeunes années en entendant prononcer le nom de Robert Stadler. A cet instant, il ressentit une pulsion qu'il n'aurait pas admise : la pulsion de leur dire qu'il ignorait tout de l'évènement d'aujourd'hui, que son pouvoir comptait pour moins que le leur, qu'il avait été amené ici en gage d'un jeu reposant sur la confiance, presque comme… comme un prisonnier.

Mais au lieu de cela, il s'entendit répondre à leurs questions sur le ton condescendant et plein de suffisance d'un homme qui partage tous les secrets des plus hautes autorités :

— Oui, le Département général des sciences et des technologies est fier de ses années de services rendu au public…

Le Département général des sciences et des technologies n'est pas un outil placé au service de quelque intérêt privé que ce soit, ou de la convoitise de l'individu, il se dévoue au bien de l'humanité… au bien de l'humanité, pris dans son ensemble… débita-t-il tel un dictaphone, en s'inspirant des généralités écœurantes qu'il avait entendu de la bouche du docteur Ferris.

Il ne se serait pas laissé aller à prendre conscience que ce qu'il ressentait était de l'auto-congratulation ; il identifiait l'émotion, mais pas son objet ; c'était de la congratulation pour les hommes qui se trouvaient autour de lui, se dit-il ; c'était eux qui le forçaient, à cet instant, à s'affranchir de ce spectacle honteux. « Qu'est que vous pouvez faire »–se di-il–« quand vous devez avoir affaire aux gens ? »

Les journalistes étaient en train de prendre de brêves notes de ses réponses. Leurs visages avaient maintenant l'air d'êtres ceux d'automates se débarrassant de la routine qui consistait à prétendre qu'ils étaient en train d'entendre des informations dans les paroles creuses d'un autre automate.

— Docteur Stadler, demanda l'un d'entre-eux, en désignant la structure sur le monticule, « est-il exact que vous considérez le *Projet X* comme la plus grande réalisation du Département général des sciences et des technologies ?

Il y eut un “flop” de silence.

— Le *Projet… X…*? dit le docteur Stadler.

Il sut qu'il y avait quelque chose de mauvais qui ne présageait rien de bon dans le ton de sa voix, parce qu'il vit les têtes des journalistes se relever, comme en réaction au son d'une alarme ; il les vit attendre, leurs crayons en suspension dans l'air.

Durant l'espace d'un instant, tandis qu'il senti les muscles de son visage se craqueler pour laisser apparaître la tromperie d'un sourire, il ressentit une terreur sans forme et presque surnaturelle, comme s'il sentait encore le travail silencieux de quelque douce machine au mouvement fluide, comme s'il venait d'être happé par son mécanisme pour devenir une partie de celui-ci et de se soumettre à sa volonté irrévocable.

— Le *Projet X* ? dit-il doucement, en affectant le ton mystérieux d'un conspirateur, « Et bien, messieurs, la valeur–et le but–de n'importe quelle réalisation du Département général des sciences et des technologies ne doivent pas être mis en doute, puisque la science est une aventure qui ne s'intéresse pas au profit… Que pourrai-je ajouter d'autre ?

Il releva la tête et remarqua que le docteur Ferris s'était tenu à la périphérie du groupe durant toute la durée de l'*interview*. Il se demanda si c'était le fait de son imagination que l'expression du docteur Ferris sembla maintenant moins tendue… et plus impertinente.

Deux voitures resplendissantes arrivèrent tout à coup à pleine vitesse sur le parking et s'immobilisèrent dans un concert de crissements de freins. Les journalistes le désertèrent au milieu d'une phrase et coururent à la rencontre du groupe descendant des voitures.

Le docteur Stadler se tourna vers Ferris.

— Qu'est-ce que le *Projet X* ? demanda-t-il sévèrement.

Le docteur Ferris sourit en affectant à la fois des manières d'innocence et d'insolence.

— Une *entreprise désintéressée*. répondit-il ; puis il courut lui aussi à la rencontre des nouveaux arrivants.

D'après les chuchotements respectueux de la foule, le docteur Stadler apprit que le petit homme dans le costume de lin frippé, qui avait la tête d'un avocat *marron* et qui était en train de s'avancer en faisant de grandes et brusques enjambées au milieu des journalistes, était Monsieur Thompson, le chef de l'Etat.

Monsieur Thompson était souriant, marmonant ou aboyant des réponses aux journalistes. Le docteur Ferris se faufilait à travers le groupe avec la grâce d'un chat se frottant contre des jambes bronzées.

Le groupe s'approcha et il vit Ferris les diriger vers lui.

— Monsieur Thompson, dit le docteur Ferris, d'une voix sonore, tandis qu'il continuait de s'approcher, « puis-je vous présenter le Docteur Stadler ? »

Le docteur Stadler vit les petits yeux d'avocat-*marron* l'étudier pour une fraction de seconde : les yeux avaient une note d'effroi superstitieux, comme à la vue d'un phénomène en provenance d'un monde mystique à jamais incompréhensible pour Monsieur Thompson–et son faciès arborait une expression perçante de ruse calculatrice typique d'un *ward heeler*[1] tenant pour acquis que rien n'est à l'abri de son échelle de valeurs, c'était un regard qui était comme l'équivalent visuel de : "Et toi, comment tu vois les choses ?"

1. *Ibid, voir page 957. (N. d. T.)*

— C’est un honneur, Docteur, un honneur, j’en suis sûr. dit Monsieur Thompson sur un ton vif, en lui serrant la main.

Il apprit que le grand homme aux épaules carrées avec une coiffure de militaire coupée en brosse était Monsieur Wesley Mouch. Il ne sut pas les noms des autres dont il serra également les mains.

Tandis que le groupe continuait d’avancer vers la tribune officielle, il se retrouva seul aux prises avec la brûlante sensation d’une découverte à laquelle il n’osait faire face : la découverte qu’il s’était senti anxieusement satisfait du hochement de tête d’approbation que lui avait adressé le petit avocat-*marron*.

Un groupe de jeunes assistants, dont l’allure et les manières rappelaient celles de placeurs de salle de cinéma, apparurent de nulle part avec des chariots chargés d’objets scintillants qu’ils entreprirent de distribuer à l’assemblée. Les objets étaient des petites paires de jumelles. Le docteur Ferris prit sa place devant le micro d’une *sono* située à côté de la tribune officielle. Au signe de Wesley Mouch, sa voix sembla emplir tout à coup la prairie ; une voix onctueuse et faussement solennelle sublimée par l’ingéniosité de l’inventeur du microphone en un son et un pouvoir de géant :

— Mesdames et Messieurs, Monsieur le Chef de l’Etat, Messieurs les Ministres… !

La foule se figea dans le silence, toutes les têtes se tournèrent vivement vers la silhouette gracieuse du docteur Ferris.

— Vous avez été sélectionnés, Mesdames et Messieurs–en reconnaissance des services distingués que vous avez rendu à la Nation, et de votre loyauté sociale–pour être les témoins de la révélation d’une réalisation scientifique d’une si grande importance, d’une telle grandeur et d’une telle portée, et dont les possibilités marqueront tellement notre époque, que juqu’à cet instant elle n’a été connue de quelques-uns que sous le nom de “*Projet X*”.

Le docteur Stadler braqua ses jumelles sur la seule chose en vue– sur la forme de la ferme au loin.

Il vit qu’il s’agissait des ruines désertées d’un corps de ferme, qui avait été, à l’évidence, abandonné depuis des années. La lumière du ciel était visible à travers les côtes dénudées de sa toiture, et des morceaux de verre cassés mettaient en évidence l’obscurité de ses fenêtres vides. Il vit la grange dangereusement inclinée sur sa base, la tour rouillée d’un réservoir d’eau, et les

restes d’un tracteur reposant sur le dos avec les pneus en l’air.

Le docteur Ferris était en train de parler des pionniers de la science et a propos des années de dévouement désintéressé, du constant labeur et des persévérantes recherches qui avaient été investies dans le *Projet X*.

C’était étrange–pensa le docteur Stadler en étudiant les ruines de la ferme–qu’il doive y avoir un troupeau de chèvres au milieu d’une telle désolation.

Il y en avait six ou sept, quelques unes somnolantes, quelques autres broutant, avec une certaine léthargie, les quelques herbes qu’il était possible de trouver au milieu de quelques rares plantes désséchés.

— *Le Projet X*, était en train de dire le docteur Ferris, « fut consacré à des recherches d’une nature particulière dans le domaine du son. La science de l’étude des ondes sonores comporte des aspects que les profanes pourraient à peine soupçonner… »

A une quinzaine de mètres de la ferme, le docteur Stadler vit une structure dont il était évident qu’elle était très récente et d’un usage tout à fait inconnu : on aurait dit quelques longueurs de poutrelles métalliques s’élevant dans l’espace vide, ne supportant rien, ne se dressant vers rien.

Le docteur Ferris était maintenant en train de parler à propos la nature des vibrations sonores.

Le docteur Stadler braqua ses jumelles vers l’horizon, au-delà de la ferme, mais il n’y avait rien d’autre à regarder sur des dizaines de kilomètres. Le mouvement tendu de l’une des chèvres lui fit ramener son regard en direction du troupeau.

Il remarqua que les chèvres étaient enchaînées à des piquets enfoncés à intervalles réguliers dans la terre.

— …et il fut découvert, dit le docteur Ferris, « qu’il existe certaines fréquences de vibrations sonores auxquelles aucune structure organique, comme non-organique, ne peuvent résister… »

Le docteur Stadler remarqua un petit point argenté rebondissant au-dessus des herbes au milieu des chèvres. C’était un petit qui n’avait pas été enchaîné ; il sautait et tournait sans arrêt à proximité de sa mère.

— …Le rayon sonore est contrôlé depuis un pupitre de contrôle situé à l’intérieur du laboratoire souterrain géant. dit le docteur Ferris en désignant le bâtiment sur le monticule, « Le

pupitre de contrôle nous est connu avec une affection paticulière sous le nom de “Xylophone”… Parce qu’on doit être *sacrément* prudent lorsque l’on manipule les bonnes “clés”, ou, devrai-je plutôt dire, lorsque l’on tire les bons leviers. Pour cette occasion spéciale, une extension du *Xylophone*, connectée au poste de contrôle à l’intérieur, a été installée ici »–il désigna le panneau de contrôle situé devant la tribune officielle–« ainsi vous pourrez assister à toute les opérations et voir la simplicité de l’ensemble de la procédure… »

Le docteur Stadler trouva du plaisir à regarder le petit cabri, un plaisir rassurant et apaisant. La petite créature ne semblait être âgée que d’à peine une semaine ; on aurait dit une boule de fourrure blanche avec des pattes longues et gracieuses ; elle continuait de bondir avec des manières gaies, délibérées et maladroitement féroces ; ses quatre pattes étaient droites et raides. Elle semblait vouloir sauter sur les rayons de soleil dans l’air estival, à la joie de découvrir sa propre existence.

— …Le rayon sonore est invisible, inaudible et totalement contrôlable pour ce qui concerne la cible vers laquelle il est dirigé, tout comme le sont ses direction et portée. Son premier test en public, auquel vous êtes sur le point d’assister, a été préparé pour ne couvrir qu’un petit secteur, pas plus de 3 kilomètres, en parfaite sécurité ; et tout le périmètre au milieu duquel nous nous trouvons a été sécurisé sur plus de trente kilomètres. Le générateur et ses équipents annexes, situé dans notre laboratoire, est capable de produire des rayons couvrant–depuis les orifices que vous pouvez apercevoir sous le dome–toute la campagne dans un rayon d’environ 160 kilomètres, un cercle dont la périphérie s’étend depuis les berges du Mississippi, en gros, à partir du pont de la Taggart Transcontinental Railroad, jusqu’à Des Moines, et Fort Dodge, dans l’Iowa, Austin, dans le Minnesota, Woodman, dans le Wisconsin, et Rock Island, dans l’Illinois.

Ceci n’est qu’un modeste début. Nous bénéficions de la connaissance technique requise pour la construction de générateurs capable de fournir l’énergie nécessaire à des rayons d’une portée d’environ 300 à 500 kilomètres… Mais en raison du fait que nous n’avons pu obtenir dans les délais une quantité suffisante d’un métal particulier capable d’une trés haute résistance à la chaleur, tel que le “*Métal Miracle”*, nous avons dû nous contenter de notre équipement actuel et de la portée qu’il

est capable d'atteindre. En hommage à notre grand dirigeant, Monsieur Thompson, dont l'administration, inspirée par une vison de l'avenir à long terme, a bien voulu nous octroyer les fonds nécessaires sans lesquels le *Projet X* n'aurait jamais été possible, cette grande invention sera, à compter d'aujourd'hui, connue sous le nom de *Harmoniseur Thompson* !

La foule applaudit. Monsieur Thompson demeura assis et immobile, avec son visage consciemment maintenu dans une expression figée.

Le docteur Stadler était certain que cet avocat-*marron* occasionnel n'avait pas eu grand-chose à voir avec le *Projet*, pas plus que n'importe lequel des assistants aux allures de placeurs de salle de cinéma, qu'il ne possédait ni l'intelligence ni l'esprit d'initiative, ni même le degré de malveillance, recquis pour permettre à une nouveau type de piège à écureuils de voir le jour, que lui aussi n'était qu'un pion d'une machinerie silencieuse ; une machinerie qui n'avait pas de centre, pas de *leader*, pas de direction, une machinerie qui n'avait pas été mise en route par le docteur Ferris, ni par Welsey Mouch, ni par aucune des créatures intimidées se trouvant dans les tribunes, ni par aucune des créatures se trouvant dans les coulisses ; machinerie impersonnelle qui ne pense pas, au corps absent, dont personne n'était l'opérateur et dont tous étaient les pions, chacun selon son dégré de monstruosité. Le docteur Stadler s'agrippa au bord du banc : il avait envie de se dresser sur ses jambes et de courir.

— …Pour ce qui concerne la fonction et les applications prévues de ce rayon sonore, je ne vous dirai rien. Je laisserai la chose parler d'elle-même. Vous allez maintenant le voir fonctionner.

Quand le docteur Blodgett commencera à tirer les leviers du *Xylophone*, je vous suggère de concentrer votre attention sur la cible… qui est cette ferme située à une distance de 3 200 mètres. Il n'y aura rien d'autre à regarder. Le rayon lui-même est invisible. Il a été concédé pendant longtemps par tous les penseurs progressistes qu'il n'y a pas d'entité, seulement des actions… et qu'il n'y-a pas de valeurs, mais seulement des conséquences. Maintenant, Mesdames et Messieurs, vous allez voir l'action et les consequences de l'*Harmoniseur Thompson*.

Le docteur Ferris fit une courbette, s'éloigna lentement du micro et alla prendre sa place sur le banc, à côté du docteur Stadler. Un homme grassouillet aux allures juvéniles prit sa place

à coté du pupitre de contrôle, puis il leva les yeux dans la direction de Monsieur Thompson et adopta une attitude d'attente. Monsieur Thompson eut l'air déconcerté et abasourdi durant un bref instant, comme si quelque chose venait de lui échapper, jusqu'à ce que Wesley Mouch se penche vers lui et lui glisse quelque chose à l'oreille.

— Contact ! dit Monsieur Thompson d'une voix sonore.

Le docteur Stadler ne supportait pas d'avoir à observer le mouvement ondulant, gracieux et efféminé de la main du docteur Blodgett lorsqu'il tira le premier levier du pupitre de contrôle, puis le suivant. Il leva ses jumelles et les dirigea vers la ferme.

A l'instant même où il ajustait la molette de réglage des lentilles, une chèvre tira sur sa chaîne, cherchant placidement à atteindre un haut chardon sec. A l'instant suivant, la chèvre s'éleva dans l'air, retournée sur le dos, ses pattes tendues vers le haut et gesticulant, puis elle retomba sur une pile grise faite de sept chèvres prises de convulsions. Au moment où le docteur Stadler y crut, il n'y eut plus aucun mouvement dans la pile, à l'exception de la patte d'une bête persistant à se dresser au-dessus de la masse, raide comme une barre de métal, et tremblant au gré d'un fort vent. La ferme se déchira en des bandes de planches qui en avaient constitué les murs en se chevauchant les unes sur les autres, et tombèrent à terre, suivi d'un geyser des briques de sa cheminé. Le tracteur disparut pour céder la place à une sorte de crèpe épaisse.

Le réservoir d'eau craqua et ses morceaux touchèrent le sol tandis que sa roue décrivait encore une longue courbe dans les airs, comme elle l'aurait fait d'elle-même, par le fait d'une sorte d'amusement. Les poutres et poutrelles d'acier de la structure récente s'éffondrèrent comme l'auraient fait un assemblage d'allumettes sous le souffle d'un soupir. Ce fut si vif, si incontestable, si simple, que le docteur Stadler n'en fut aucunement horrifié, il n'en ressentit rien, ce n'était pas la réalité qu'il avait connu, c'était l'univers du cauchemar d'un enfant où les objets matériels pouvaient être dissous au moyen d'un simple souhait malveillant.

Il ota les jumelles de ses yeux. Il était en train de regarder une prairie vide. Il n'y avait pas de ferme, il n'y avait rien, même au loin, excépté une bande grisâtre qui ressemblait à un nuage.

Un unique cri, aigu et sans épaisseur s'éleva depuis les rangs situés derrière lui, au moment ou une femme s'évanouit. Il se

demanda pourquoi elle devait crier si longtemps après le fait ; puis il réalisa que le temps qui s'était écoulé depuis l'instant de l'action sur le levier ne faisait pas tout à fait une minute.

Il releva encore une fois les jumelles, presque comme s'il fut soudainement en train de souhaiter que l'ombre nuageuse puisse être tout ce qu'il verrait. Mais les objets matériels étaient encore là ; ils étaient un mont de refus. Il déplaça les jumelles sur les restes ; sur l'instant, il réalisa qu'il cherchait le cabri. Il ne parvenait pas à le trouver ; il n'y avait rien d'autre qu'une pile de fourrure grise.

Lorsqu'il baissa les jumelles et se tourna, il trouva le docteur Ferris qui était en train de le regarder. Il était certain que durant tout le test, ça n'avait pas été la cible, mais son visage que Ferris avait observé, comme pour voir si lui, Robert Stadler, pouvait résister au rayon.

— C'est tout ce qu'il en reste. annonça le grassouillet docteur Blodget dans le microphone, avec le ton doucereux d'un vendeur du rayon produit d'entretien d'un grand magasin, « Il ne reste pas un clou ni rivet dans les restes des structures, et il ne reste pas un seul vaisseau sanguin qui soit intact dans les corps des animaux. »

Des bruits de froissements, frémissements et mouvements agités et chuchotements aigus s'élevèrent de la foule. Les gens se regardaient, se levant avec indécision puis se rasseyant ; demandant n'importe quoi avec une certaine agitation, sauf cette pause. Il y avait un son d'hystérie submergée dans les chuchotements. Ils semblaient attendre qu'on leur dise ce qu'ils devaient en penser.

Le docteur Stadler vit une femme se faisant accompagner pour descendre les gradins depuis le dernier rang, sa tête baissée, un mouchoir pressé contre sa bouche ; elle avait un problème d'estomac.

Il détourna le regard et vit que le docteur Ferris était toujours en train de l'observer. Le docteur Stadler se renversa légèrement en arrière, son visage était austère et méprisant, le visage du plus grand scientifique de la nation, et il demanda :

— Qui a inventé cette chose épouvantable ?

— C'est vous.

Le docteur Stadler le regarda, figé.

— C'est seulement une application pratique, dit plaisamment le docteur Ferris, basée sur vos découvertes théoriques. Il s'agit

d’un dérivé de vos inestimables recherches sur la nature des rayons cosmiques et de celles sur la transmission de l’énergie dans l’espace.

— Qui a travaillé sur le *Projet* ?

— Une poignée de “troisième-zones”, comme vous les auriez appelés. Réellement, nous avons rencontré vraiment très peu de difficultés. Aucun d’entre-eux n’aurait seulement pu commencer à défricher la première étape qui menait au concept de votre formule de la transmission de l’énergie, mais à partir de ça… le reste était facile.

— Quel est l’application pratique de cette invention ? Quelles sont ses “possiblilités marquant une époque” ?

— Oh, enfin, vous ne le voyez pas ? C’est un instrument sans pareil du maintien de l’ordre public. Aucun ennemi n’attaquerait le détenteur d’une telle arme. Il libérera le pays de la peur de l’agression, et lui permettra de planifier son avenir dans un climat de paix que rien ne viendra troubler.

Il y avait une étrange insouciance dans sa voix, un ton d’improvisation cavalière, comme s’il ne souhaitait, ni ne tentait, d’être cru.

— Ceci éliminera les frictions sociales. Cette invention sera un promoteur de la paix, de la stabilité, et–ainsi que son nom l’indique–d’*harmonie*. Elle éradiquera tous les dangers de la guerre.

— Quelle guerre ? Quelle aggression ? Avec le monde entier crevant la famine, et tous ces Etats Populaires parvenant à peine à subsister des aides de ce pays… où donc voyez-vous aucun danger de guerre ? Est-ce que vous vous attendiez à ce que ces sauvages en guenilles vous attaquent ?

Le docteur Ferris le regarda droit dans les yeux.

— Les ennemis *internes* peuvent consituer un aussi grand danger pour le peuple que ceux qui arrivent de l’extérieur. répondit-il, « Peut-être même *plus* grand. » cette fois, sa voix trahissait des accents qui disaient qu’il s’attendait à être compris, et en était même certain, « Les systèmes sociaux sont si précaires. Mais songez à la stabilité qui pourrait être obtenue grâce à quelques installations scientifiques placées en des points clé stratégiques. Cela garantirait un état de paix permanente… vous ne croyez pas ? »

Le docteur Stadler ne fit pas un mouvement ni ne répondit ; tandis que les secondes s’égrenaient et que son visage conservait

la même expression, cela commençait à ressembler à de la paralysie. Ses yeux avaient la fixité de ceux d'un homme voyant soudainement ce qu'il n'avait fait que savoir, ce qu'il avait su depuis le début, qu'il avait passé des années à essayer de ne *pas* voir, et qui se trouvait maintenant engagé dans une compétition entre la vue, et son pouvoir d'en nier l'existence.

— Je ne vois pas de quoi vous voulez parler ! finit-il par sèchement lâcher.

Le docteur Ferris sourit.

— Aucun investisseur privé ni industriel égoïste n'aurait financé le *Projet X*, dit-il doucement sur le ton d'une conversation anodine et informelle, « Il n'aurait pu se le permettre. C'est un investissement énorme, sans aucune perspective de gain matériel. Quel profit aurait-il pu en espérer ? Il n'y a aucun profit, à partir de maintenant, qui pourrait être tiré de cette ferme. » il désigna la bande sombre, au loin, « Mais comme vous l'avez si bien observé, le *Projet X* devait être une tentative désintéressée. Contrairement à un établissement à vocation financière, le Département général des sciences et des technologies n'a pas rencontré de problèmes pour trouver les fonds nécessaire au *Projet*. Vous n'avez pas entendu dire que le Département avait connu des difficultés, durant les deux dernières années… je me trompe ? Et c'était un tel problème, auparavant… de leur faire voter les fonds nécessaires à l'avancement de la science. Ils demandaient toujours des gadgets en échange de leurs liquidités, ainsi que vous aviez l'habitude de le dire. Et bien, voici un gadget que quelques décideurs politiques pourraient pleinement apprécier. Ils sont allés chercher les autres pour voter ça. Ça n'a pas été difficile. En fait, pas mal de ces autres se sont sentis à l'abri en votant des crédits pour un projet qui était secret… ils étaient certain que ça ne pouvait être qu'important, puisqu'eux-mêmes ne furent pas considérés comme suffisemment “importants” pour être initiés à son secret.

Il y a eu quelques sceptiques et autres leveur de doutes, bien sûr. Mais ils on jugé préférable de faire machine arrière quand on leur a rappelé que le patron du Département général des sciences et des technologies était le docteur Robert Stadler… dont le jugement et l'intégrité pouvaient difficilement être mis en doute. »

Le docteur Stadler était en train d'inspecter ses ongles du regard.

Le grincement soudain du microphone fit sursauter la foule

pour la remettre instantément dans un état d'attention ; on aurait dit des gens que le contrôle qu'ils avaient encore d'eux-mêmes n'était toutefois plus qu'à une seconde de l'état de panique. Un commentateur avec une voix au débit de mitrailleuse et crachant des sourires, aboya avec enthousiasme qu'ils allaient maintenant assister à l'émission de radio en direct qui annoncerait à la nation tout entière le *scoop* de la grande découverte. Puis, en jetant successivement un œil à sa montre, à son texte, puis au signal du bras de Wesley Mouch, il appela, dans la tête étincelante du microphone en forme de serpent, les gens dans les salons, ceux des bureaux, ceux des salles d'études, et ceux des couvents du pays :

— Mesdames et Messieurs ! *Projet X* !

Le docteur Ferris se pencha vers le docteur Stadler–tandis que les battements du *staccato* rythmé de la voix du commentateur galopaient à travers le continent, pour rapporter la description de la la nouvelle invention–et dit sur le ton de la remarque anodine :

— Il est d'une importance vitale que le *Projet* ne fasse l'objet d'aucun criticisme négatif dans le pays durant cette étape précaire, puis il ajouta, à moitié incidemment, mi figue-mi raisin, « qu'il n'y ait aucun criticisme à propos de quoi que ce soit, ni maintenant ni plus tard ».

— …et les autorités politiques, culturelles, intellectuelles et morales, annonçait le commentateur dans le microphone, « qui ont été les témoins de ce grand évènement, en temps que vos représentants et en votre nom, vont maintenant vous communiquer leurs impressions en personne ! »

Monsieur Thompson fut le premier à gravir les marches de bois de la plateforme sur laquelle se trouvait le micro. Il s'accomoda prestement de son devoir avec un bref discours plébiscitant l'entrée dans une nouvelle ère, et en déclarant–avec le ton belliqueux d'un défi lancé à des ennemis non-identifiés–que la science appartenait aux citoyens, et que chaque homme sur la planète avait un droit à une part des avantages provenant des avancées technologiques.

Wesley Mouch arriva ensuite. Il parla à propos du *plan social* et de la nécessité d'un raliement unanime pour soutenir les auteurs du *plan*. Il parla de discipline, d'unité, d'austérité et du devoir patriotique d'accepter d'endurer des restrictions temporaires.

— Nous avons mobilisé les meilleurs cerveaux du pays pour

travailler pour votre bien-être à tous. Cette grande invention est le produit du génie d'un homme dont la dévotion à la cause de l'humanité ne saurait être remise en cause, un homme reconnu par tous comme le plus grand esprit de notre siècle… le docteur Robert Stadler !

— Quoi ? s'écria le docteur Stadler en se tournant comme une toupie vers le docteur Ferris.

Le docteur Ferris le regarda avec un air qui exprimait une patiente douceur.

— Il ne m'a pas demandé ma permission de dire ça ! le docteur Stadler lâcha à moitié sèchement en chuchotant à moitié.

Le docteur Ferris écarta les mains dans un geste d'impuissance accusatrice.

— Vous voyez, maintenant, Docteur Stadler, combien il est malheureux de se laisser déranger par des considérations politiques, que vous vous avez toujours considéré comme indignes de vos attention et connaissance. Vous savez, "demander la permission" ne fait pas parti des fonctions de Monsieur Mouch.

La silhouette qui s'avachissait maintenant contre le ciel sur le plateau des invités, s'enroulant elle-même autour du micro, s'exprimant sur le ton ennuyé et méprisant convenant à une histoire dépourvue de couleur, était celle du docteur Simon Pritchett. Il était en train de déclarer que la nouvelle invention était un instrument servant "le bien-être social", lequel garantissait la prospérité, et que quiconque remettait en cause ce fait qui était l'évidence même, était "un ennemi de la société, devant être traité comme tel".

— Cette invention, produit de l'esprit du docteur Stadler, ce prééminent amoureux de la liberté…

Le docteur Ferris ouvrit une sacoche et en extrait quelque pages d'un texte nettement dactylographié, et les tendit au docteur Stadler.

— Vous allez être le moment fort du programme radiophonique, fit-il, « vous parlerez en dernier, au moment de la conclusion de l'heure ». il tendit encore les pages, « Voici le discours que vous allez prononcer. » Ses yeux dirent le reste : ils disaient que le choix de ses mots ne devait rien à la fantaisie.

Le docteur Stadler s'empara des pages, mais il les tint entre les extrémités de son pouce et de son index maintenus raides, comme d'aucun aurait tenu un bout de papier sale sur le point

d'être jeté.

— Je ne vous ai pas demandé de vous auto-proclamer mon *écrivain nègre*. dit-il.

Le sarcasme contenu dans la voix fournit l'indice dont le docteur Ferris avait besoin : le moment n'était pas aux sarcasmes.

— Je n'aurais pu vous imposer de sacrifier l'inestimable valeur de votre temps à l'écriture de textes radiophoniques. dit le docteur Ferris, « J'étais certain que vous l'apprécieriez ». ajouta-t-il sur un ton de fausse politesse qui se voulait indiscutablement être reconnue comme telle ; le ton qui accompagne le geste de l'aumône faite au mendiant pour l'aider à sauver la face.

La réponse du docteur Stadler l'ennuya : le docteur Stadler ne choisit, ni de répondre, ni de jeter un coup d'œil au manuscrit.

— …manque de conviction, grognait un orateur sur le plateau, sur le ton qui aurait convenu à une bagarre d'ivrogne, « le manque de conviction est la seule chose dont nous devons avoir peur. Si nous abandonnions notre foi dans la politique de nos dirigeants ?… Pourquoi ?... La politique portera ses fruits et nous retrouverons tous la prospérité, l'aisance et l'affluence. Ce sont les petits camarades qui se fourvoient dans le doute, sapant ainsi le moral de ceux qui les voient… ce sont eux qui sont les premiers responsables des restrictions et de la misère. Mais nous n'allons pas les laisser faire plus longtemps, nous sommes ici pour protéger les citoyens… et si jamais quelques uns de ces petits malins indécis pointent le bout de leur nez, croyez-moi, nous nous occuperons de leur cas ! »

— Ce serait une maladresse, dit le docteur Ferris d'une voix douce, « de susciter du ressentiment contre le Département général des sciences et des technologies, à un moment aussi explosif que celui-ci. Il y a beaucoup de mécontentement et d'agitation dans le pays… et si jamais il arrivait que nos concitoyens interprètent mal la nature de notre nouvelle invention, ils seraient alors en droit de libérer leur rage sur tout les hommes de science. Les scientifiques n'ont jamais été populaires auprès des masses. »

— La paix, une grande et svelte femme confirmait dans le microphone, « cette invention est le nouveau grand instrument de la paix. Il nous protégera des desseins belliqueux de nos ennemis animés par l'égoïsme, il nous permettra de respirer enfin librement et de prendre le temps d'apprendre à aimer nos frères

les hommes ». elle avait un visage osseux et une bouche que les *coktails* et les soirées avaient rempli d'amertume, et elle portait une robe bleue pâle qui ondulait au gré du vent et qui suggérait la tenue de concert d'une harpiste, « Ça peut bien être considéré comme un miracle qui fut tenu comme impossible tout au long de notre histoire… le rêve de tous les âges… la synthèse finale de la science et de l'amour réconciliés ! »

Le docteur Stadler regardait les visages dans les tribunes. Ils étaient tranquilement assis, maintenant, mais il y avait dans leurs yeux une lueur de crépuscule mourant, une expression de peur qu'elle soit admise comme *permanente*, quelque chose qui suggérait une vilaine blessure dont la fraîcheur était atténuée par le voile de l'infection. Ils savaient, tout comme il le savait lui-même, qu'ils étaient les cibles des conduits sans formes qui saillaient du dôme du bâtiment-champignon ; et il se demanda de quelle manière ils étaient maintenant en train d'*éteindre* leurs esprits et d'échapper à cette connaissance ; il savait que les mots qu'ils étaient impatients d'absorber et de croire étaient des chaînes qui se glissaient pour les détenir, comme les chèvres, sûrement et à portée de ces tunnels. Ils étaient impatients de croire[1] : il vit les lignes de leurs lèvres se durcir, il vit les coups d'œil suspicieux qu'ils jetaient occasionnellement à leurs voisins, comme si l'horreur qui les menaçait n'était pas le rayon sonore, mais les hommes qui feraient reconnaître ceclui-ci comme un sujet d'horreur. Leurs yeux se refermaient dessus, mais ce qu'il restait de la blessure était le cri d'un appel à l'aide.

— Pourquoi pensez-vous qu'ils réfléchissent ? dit le docteur Ferris d'une voix douce. « La raison est la seule arme du scientifique… mais la raison n'a aucun pouvoir sur les hommes, vous le savez bien, n'est-ce pas ? En cette époque qui est la notre, avec ces foules animées par un désespoir aveugle, à la limite des émeutes ouvertes et de la violence… l'ordre doit-être maintenu par tous les moyens dont nous disposons. “Que pouvons-nous

1. La lecture de ce passage, tout comme celle d'autres dans *La Révolte d'Atlas*, suggèrent qu'Ayn Rand devait s'être attardé un instant sur la lecture de *The True Believer* (“*L'Engagé Authentique”*), par Eric Hoffer, publié en 1951, un essai magistral traitant des mécanismes psychologiques et sociaux de la croyance et de l'engagement politique-ou autre-qui est resté jusqu'à aujourd'hui l'ouvrage de référence sur ce sujet. Tout comme ce fut le cas pour *Atlas Shrugged*, *The True Believer*, un autre grand succès du livre, n'a malheureusement fait l'objet d'aucune traduction en langue française encore à ce jour. *(N. d. T.)*

faire, lorsque nous devons avoir affaire aux gens ?” »

Le docteur Stadler ne répondit pas.

Une femme forte dont la gras se mouvait tel de la gelée, et portant un soutien-gorge manifestement inadéquat sous un vêtement sombre taché par la transpiration, était en train de dire dans le microphone–le docteur Stadler n’y crut pas, au début–que la nouvelle invention allait “être accueillie par toutes les mères du pays avec une gratitude toute particulière”.

Le docteur Stadler détourna le regard ; en l’observant, le docteur Ferris ne pouvait rien voir d’autre que la noble ligne du front haut, et la profonde coupure de l’amertume qui marquait les commissures de sa bouche.

Tout à coup, sans raison ni avertissement, Robert Stadler se tourna vivement pour lui faire face. Ce fut comme un épanchement de sang sortant soudainement de la craquelure d’une blessure qui s’était pourtant presque refermée : le visage de Stadler était ouvert, ouvert à l’horreur, ouvert à la douleur, ouvert à la sincérité, comme si, pour un instant, tous deux, Ferris et lui étaient des êtres humains, tandis qu’il gémit avec un désespoir incrédule :

— Dans un siècle civilisé, Ferris, dans un siècle civilisé !

Le docteur Ferris prit son temps pour produire et prolonger un rire doux et étouffé.

— Je ne vois pas de quoi vous voulez parler. répondit-il sur le ton d’une citation.

Le docteur Stadler baissa les yeux.

Lorsque Ferris ouvrit à nouveau la bouche, sa voix eut le tranchant le plus subtil d’un ton que Stadler ne put définir, si ce n’est qu’il n’appartenait à aucune discussion civilisée :

— Ce serait malheureux, si quoique ce soit devait parvenir à remettre en question le Département général des sciences et des technologies. Ce serait le comble de la malchance si le Département devait être fermé… ou si quiconque d’entre nous devait être contraint de le quitter. Où irions-nous ? Les scientifiques sont devenus un luxe immodéré de nos jours… et il ne reste pas beaucoup de gens ou d’établissements qui sont capables de s’offrir ne serait-ce que les premières nécessités… alors que dire des “produits de luxe”. Il ne reste aucune porte ouverte pour des gens comme nous. Nous ne serions pas les bienvenus dans le département de recherche d’un grand groupe industriel tel que–disons–Rearden Steel. Par ailleurs, s’il devait

arriver que nous ayons des ennemis, ces mêmes ennemis effrayeraient toute personne qui serait tentée d'employer nos talents. Un homme tel que Rearden se serait battu pour nous. Mais est-ce qu'un homme tel qu'Orren Boyle le ferait ?

Mais ceci n'est que pure spéculation théorique, car puisque nous en sommes arrivés à parler de ça, tous les établissements de recherche scientifique privés ont été fermés par l'entrée en vigueur du *Décret 10-289*, décrété, ainsi que vous pourriez ne pas l'avoir réalisé, par Monsieur Wesley Mouch. Songeriez-vous, peut-être, à quelques universités ? Elles se trouvent dans la même position. Elles ne peuvent pas se permettre d'avoir des ennemis. Qui s'élèverait en notre nom ? Je pense qu'un homme tel que Hugh Akston prendrait votre défense… mais le simple fait d'y songer équivaut à se renre coupable d'anachronisme. Il appartenait à un autre âge. Les conditions fixées par nos réalités sociales et économiques ont rendu son existence impossible depuis longtemps déjà. Et je ne pense pas que le docteur Simon Pritchett, ou la génération qui s'est *d'elle-même* reléguée à s'en remettre à son influence intellectuelle, serait capable ou exprimerait l'envie de nous défendre.

Je n'ai jamais cru en l'efficacité des idéalistes… pas vous ? …et notre époque convient bien mal aux idéaux dénués de sens pratique. Si jamais d'aucun nourissait l'ambition de s'opposer à la politique gouvernementale, comment pourrait-il se faire entendre ? Avec l'aide de ces messieurs de la presse, Docteur Stadler ? Y-aurait-il encore un journal qui serait *réellement* indépendant dans ce pays ? Une station de radio qui échapperait à tout contrôle et qui dirait ce *qu'elle* veut ? Une parcelle de propriété qui serait *réellement* privée et parfaitement *insaisissable*… d'une manière générale… où, selon un même principe, une opinion "personnelle" ?

Le ton de la voix était maintenant devenu évident : c'était le ton d'un *gangster*.

— Une opinion réellement personnelle et exprimée ouvertement est devenue le luxe par excellence, que plus personne ne peut s'offrir aujourd'hui.

Les lèvres du docteur Stadler se mouvèrent avec raideur, avec la même raideur que celle des muscles des chèvres.

— Vous êtes en train de vous adresser au docteur Stadler.

— Je ne l'ai pas oublié. C'est précisément parce que je ne l'ai pas oublié que je suis en train de m'exprimer, "Robert Stadler"

est un nom illustre que je haïrais de voir détruire. Mais qu'est-ce qu'un "nom illustre", de nos jours ? Aux yeux de qui ?

Il étendit son bras au-dessus des tribunes.

— Aux yeux de gens tels que ceux que vous pouvez voir autour de nous ? S'ils croiront, quand on le leur confirmera, qu'un instrument de mort est un "outil de prospérité"… ne croiront-ils pas, si on le leur dit tout pareillement, que le docteur Stadler est "un traître et un ennemi de l'Etat" ? Compteriez-vous alors sur le fait que ce ne serait pas vrai ? Serait-ce à la vérité que vous songez en ce moment, Docteur Stadler ?

La question de la vérité n'a rien à voir avec les enjeux sociaux. Les principes ne jouent aucun rôle dans les affaires de l'Etat. La raison n'a *aucun* pouvoir sur les êtres humains. La logique est impotente. La moralité est superflue. Ne me répondez pas maintenant, Docteur Stadler. Vous me répondrez au micro. C'est à vous.

En regardant au loin en direction de la bande sombre, le doteur Stadler sut que ce qu'il ressentait était de la terreur, mais il ne s'autoriserait pas à en connaître l'origine. Lui, qui avait été capable d'étudier les particules et les sous-particules de l'espace cosmique, ne s'accorderait pas la permission de se livrer à un examen approfondi de ses propres sentiments, et de savoir qu'ils se décomposaient en trois parties distinctes : une partie était la terreur ocasionnée par la vision qui semblait persister devant ses yeux, la vision d'une inscription gravée, en son honneur, au-dessus de l'entrée du Département : *A l'esprit sans peur ; à la vérité inviolée*–une autre partie était une peur ouverte, brute et animale de la destruction physique, une peur humiliante dont, dans le monde civilisé de son enfance, il ne s'était jamais attendu à en faire un jour l'expérience–et la troisième était la terreur engendrée par la conscience qu'en trahissant la première, on se livrait soi-même au domaine de la seconde.

Il marcha vers l'échafaudage de l'orateur, d'un pas lent et ferme, la tête relevée, le texte du discours maintenu froissé entre ses doigts.

On aurait dit une marche pour monter soit sur un piedéstal, soit vers une guillotine. Tout comme il aurait vu toute sa vie défiler devant lui durant les instants précédant la mort, il marchait de la même manière, au son de la voix du commentateur qui était en train de lire à l'adresse du pays, un résumé de la carrière et des hauts faits de Robert Stadler. Une

légère convulsion parcourut le visage de Robert Stadler lorsqu'il entendit les mots : « anciennement chef du département de physique au Collège Patrick Henry ». Il savait, vaguement, non pas comme si la connaissance se trouvait en lui, mais comme si elle se trouvait en une autre personne qu'il abandonnait derrière lui, que la foule était sur le point d'assister à un acte de destruction plus terrible que celui de la ferme.

Il venait de gravir les trois premières marches de l'échafaudage, lorsqu'un jeune journaliste se tordit en avant, courut vers lui, et depuis sous les marches éleva le bras pour saisir la rampe et le stopper.

— Docteur Stadler ! cria-t-il dans un chuchotement désespéré, « Dites-leur la vérité ! Dites-leur que vous n'avez rien à voir avec tout ça ! Dites-leur de quelle machine infernale il s'agit et à quel usage elle est destinée ! Dites au pays quelle sorte de gens sont en train d'essayer de le diriger ! Personne ne peut douter de vos paroles ! Dites-leur la vérité ! Sauvez-nous ! Vous êtes *le* seul à le pouvoir ! »

Le docteur Stadler baissa le regard vers lui. Il était jeune ; ses gestes et sa voix avaient cette vive clarté qui appartient à la compétence ; au milieu de ses collègues âgés, corrompus, tenus par des faveurs de toutes sortes, il avait réussi à s'élever jusqu'au rang de l'élite de la presse politique, au moyen, et en jouant, le rôle de la dernière et irrésistible étincelle de l'habileté. Il y avait dans ses yeux l'expression d'une intelligence impatiente qui n'avait pas été effrayée ; ils étaient le genre d'yeux que le docteur Stadler avaient vu se lever vers lui depuis les bancs de ses salles de classe.

Il remarqua que les yeux de ce garçon étaient noisette ; ils avaient une légère note de vert.

Le docteur Stadler tourna la tête et vit que Ferris s'était précipité pour le rejoindre, tel un serviteur… ou un geolier.

— Je ne m'attendais pas à être insulté par de jeunes vauriens animés par des ambitions traîtresses. dit le docteur Stadler, à voix haute.

Le docteur Ferris se précipita sur le jeune homme et lâcha, avec une expression sur son visage qui traduisait la perte du contrôle de soi, distordu par la rage provoquée par l'inattendu et le non-planifié :

— Donnez-moi votre carte de presse et votre permis de travail !

— Je suis fier, lut le docteur Stadler pour le microphone et au milieu du silence attentif de toute une nation, « de ce que mes années de travail au service de la science m'on apporté l'honneur de placer entre les mains de notre grand dirigeant, Monsieur Thompson, un nouvel instrument doté d'un incalculable potentiel pour une influence civilisatrice et libératrice agissant sur l'esprit de l'homme… »

***

Le ciel avait cette respiration stagnante d'une fournaise et les rues de New York étaient comme des *pipe-lines* drainant, non pas de l'air et de la lumière, mais de la poussière fondue. Dagny se tenait à l'angle d'une rue où le bus de l'aéroport venait de la déposer, regardant la cité avec une attitude d'étonnement passif. Les buildings semblaient usés par les semaines de chaleur de l'été, mais les gens, eux, semblaient usés par des siècles d'anxiété. Elle était là, et elle les observait, désarmée par un énorme sentiment d'irréalité.

Le sentiment de l'irréalité avait été tout ce qu'elle avait ressenti depuis les premières heures de cette matinée ; depuis le moment où, arrivée au bout d'une autoroute déserte, elle avait marché dans une petite ville inconnue et apostrophé le premier passant qu'elle avait vu, pour lui demander où elle se trouvait.

— Watsonville. avait-il répondu.

— Dans quelle Etat, s'il vous plait ? avait-t-elle encore demandé.

L'homme lui avait jeté un drôle de regard, puis avait dit :

— Nebraska. avant de l'abandonner avec hâte.

Elle lui avait adressé un sourire un peu forcé, sachant qu'il s'était demandé d'où elle arrivait et qu'aucune explication qu'elle aurait pu imaginer n'aurait pu être aussi fantasque que la réalité. Et pourtant, c'était Watsonville qui lui paraissait fantasque, tandis qu'elle avait arpenté ses rues en direction de la gare. Elle avait perdu l'habitude d'observer le désespoir comme un aspect normal et dominant de l'existence humaine, normal au point qu'on ne le remarquait plus ; et elle fut frappée par la réalité du constat de toute cette futilité dépourvue de sens. Elle avait vu les marques de la souffrance et de la peur sur les visages des gens, et cette attitude d'évasion qui *refuse* de le savoir ; ils semblaient se déplacer avec les gestes de quelque énorme

prétention, se comportant comme dans un rituel visant à se détourner de la réalité, laissant la terre demeurer à l'écart de la vision et de leurs vies non-vécues, dans la crainte de "quelque chose" qui était interdit et qui n'avait pas de nom ; cependant, l'interdit ne se résumait qu'à la simple action de regarder la nature de leur douleur et de remettre en question leur devoir de l'endurer. Elle le voyait si clairement qu'elle ne cessait pas d'avoir envi de s'approcher d'étrangers, de les secouer, de leur rire au nez et de crier, "Fais pas la tête !"

Il n'y avait pas de raison justifiant que les gens soient aussi malheureux que ça, de toute façon… et puis elle s'était souvenue que la raison était précisément le pouvoir qu'ils avaient banni de leur existence.

Elle avait embarqué à bord d'un train Taggart pour rallier l'aérordome le plus proche ; elle ne s'était identifiée auprès de personne : ça lui aurait paru hors de question. Elle s'était assise devant la fenêtre d'un wagon, comme une étrangère qui devait apprendre l'incompréhensible language des gens se trouvant autour d'elle. Elle s'était emparé d'un journal abandonné, elle avait dû faire des efforts pour comprendre ce qui y était écrit, mais pas assez pour comprendre pourquoi cela avait été écrit : tout ce qui y était dit paraissait tellement immature et dépourvu de sens.

Elle avait commencé par un paragraphe écrit par un journaliste de New York qui déclarait, avec plus d'emphase qu'il en était nécessaire, que Monsieur James Taggart souhaitait que l'on reconnaisse que sa sœur était décédée des suites d'un accident d'avion, nonobstant toutes les rumeurs si peu patriotiques prétendant le contraire. Peu à peu, elle s'était souvenue du *Décret 10-289* et avait réalisé que Jim était embarrassé par la suspicion du public qu'elle avait disparu comme un *déserteur*.

Le style du paragraphe suggérait que sa disparition avait été une affaire d'importance nationale qui n'avait pas encore vraiment cédé sa place à une autre plus récente dans les esprits. Il y avait d'autres choses qui la faisaient se conforter dans cette impression : une mention faite de la mort tragique de Mademoiselle Taggart placée dans une histoire parlant du nombre croissant d'accidents d'avions ; et sur la page de derrière, d'une annonce de 100 000 dollars de récompense pour la personne qui trouverait l'épave de son avion, signée de Henry Rearden.

Cette dernière là lui avait porté le coup de poignard de l'urgence ; le reste semblait sans importance. Puis, lentement, elle avait réalisé que son retour était un évènement public qui ferait inévitablement *la une* de tous les journaux. Elle éprouva une fatigue léthargique à la perspective d'un retour théâtral *à la maison*, d'avoir à faire face à Jim et aux media, d'avoir à endurer l'excitation générale. Elle aurait voulu qu'ils n'aient plus rien à faire de son absence.

A l'aérodrome, elle avait vu un *reporter* de journal local en train d'interviewer quelques officiels au départ. Elle avait attendu jusqu'à ce qu'ils en aient terminé, puis elle s'était approchée de lui, lui avait montré ses papiers et avait dit calmement, face au regard et à la bouche grands ouverts :

— Je suis Dagny Taggart. Voudriez-vous faire savoir, s'il vous plait, que je suis en vie et que je serai à New York cet après-midi ?

L'avion avait été sur le point de partir et elle pu ainsi échapper à la nécessité de répondre à des questions.

Elle avait regardé les prairies, les rivières, les petites villes glisser sous elle pour s'éloigner en direction d'une distance impossible à atteindre ; et elle avait noté que le sentiment de détachement que l'on peut éprouver lorsque l'on regarde la terre depuis un avion, était de la même nature que celui que l'on éprouve lorsque l'on regarde les gens : seule la distance qui la séparait des gens était plus grande. Les passagers écoutaient quelques nouvelles qui semblaient être d'importance, à la radio, à en juger d'après le sérieux de leur attention. Elle avait saisit quelques bribes prononcées par quelques voix fausses à propos d'une nouvelle invention qui devait apporter quelques bénéfices indéfinis à quelque bien public tout autant indéfini. Les mots avaient évidemment été choisis pour ne rien communiquer qui soit spécifique ; elle s'était demandé comment d'aucun aurait pu prétendre que ce qu'ils avaient écouté était un discours ; et pourtant c'était ce que les passagers avaient fait.

Ils s'accomodaient de la performance d'un enfant qui, pas encore capable de lire, tient un livre ouvert et épelle tout ce qu'il a envi d'épeler, en prétendant qu'elle est contenue dans les lignes noires incompréhensibles. Mais l'enfant, songea-telle, sait qu'il est en train de jouer à un jeu ; ces gens, au contraire, prétendent pour eux-mêmes qu'ils ne prétendent pas ; ils ne connaissent aucun autre état d'existence.

Le sens de l'irréalité demeura son seul sentiment lorsqu'ils atterrirent, lorsqu'elle eût échappé à une foule de *reporters,* sans être vue ; en évitant les stations de taxis et en choisissant, au lieu de ça, de prendre un bus de l'aéroport ; quand son bus avait roulé, puis qu'elle s'était retrouvée à l'angle d'une rue, contemplant New York, elle avait éprouvé la sensation de se retrouver dans une cité abandonnée.

Elle ne resentit aucun sentiment de retour chez elle, lorsqu'elle entra dans son appartement ; l'endroit lui semblait être une sorte de machine pratique qu'elle pouvait utiliser pour quelque service sans grande signification, quelqu'elle puisse être. Mais elle éprouva comme une décharge d'énergie ravivée, comme le début de la disparition d'une brume–une note de sens–quand elle décrocha le combiné du téléphone et appela le bureau de Rearden en Pennsylvanie.

— Oh, Mademoiselle Taggart… Mademoiselle Taggart ! dit un joyeux gémissement, c'était la voix de Mademoiselle Ives, pourtant connue comme si sévère et si dépourvue d'émotion.

— Bonjour, Mademoiselle Ives. Je ne vous ai pas choqué, au moins ? Vous saviez que j'étais en vie ?

— Oh oui ! Je l'ai entendu à la radio, ce matin.

— Est-ce que Monsieur Rearden est dans son bureau ?

— Non, Madmoiselle Taggart. Il… il est dans les *Montagnes Rocheuses* en train de faire des recherches pour… c'est…

— Oui, je sais. Est-ce que vous savez où on peut le joindre ?

— J'attends des nouvelles de lui d'un moment à l'autre. Il s'est arrêté à Los Gatos, dans le Colorado, là, en ce moment. Je lui ai téléphoné au moment où j'ai entendu la nouvelle, mais ils étaient à l'extérieur et je lui ai laissé un message lui disant de me rappeller. Vous savez, il est à l'extérieur, en avion la plupart du temps… mais il va me rappeler dès qu'il sera de retour à l'hôtel.

— De quel hôtel s'agit-il ?

— L'hôtel Eldorado, à Los Gatos.

— Merci, Mademoiselle Ives.

Elle était sur le point de raccrocher.

— Oh, Mademoiselle Taggart !

— Oui ?

— Qu'est ce qui vous est arrivé ? Où étiez-vous ?

— Je… Je vous le dirai quand je vous verrai. Je suis à New York, en ce moment. Quand Monsieur Rearden appellera, dites-lui s'il vous plait que je serai à mon bureau.

— Oui, Mademoiselle Taggart.

Elle raccrocha, mais sa main resta posée sur le combiné, encore absorbée par le premier contact auquel elle avait accordé de l'importance.

Elle regarda son appartement, et la cité au-delà de la fenêtre, éprouvant une certaine réticence à sombrer encore dans la brume morte de l'insignifiant. Elle releva le combiné et appela Los Gatos.

— Hôtel Eldorado. fit la voix somnolente et amère d'une femme.

— Pourriez-vous prendre un message pour Monsieur Henry Rearden ? Demandez-lui, lorsqu'il sera revenu, qu'il…

— Attendez une minute, s'il vous plait. dit la voie traînante, avec le ton impatient de l'effort à faire perçu comme une obligation désagréable.

Elle entendit des clics d'interrupteurs, un bourdonnement, quelques coupures de silence, puis la voix claire et ferme d'un homme répondant :

— Allo ?

C'était Hank Rearden.

Elle baissa les yeux vers le micro du combiné, comme s'il était le canon d'une arme, se sentant piégée, incapable même de respirer.

— Allo ? répéta-t-il.

— Hank, est-ce que c'est toi ?

Elle entendit un son grave, plus un soupir qu'une exclamation, puis le long grésillement vide de la ligne.

— Hank ?

Il n'y eut pas de réponse.

— Hank ! cria-t-elle avec terreur.

Elle pensa qu'elle entendit l'effort d'une respiration ; puis elle entendit un chuchotement qui n'était pas une question, mais une declaration qui disait tout :

— Dagny.

— Hank, je suis désolé… oh, mon amour, je suis désolé ! …tu ne savais pas ?

— Où es-tu, Dagny ?

— Est-ce que ça va ?

— Bien sûr.

— Tu n'avais pas su que j'étais revenue et… et vivante ?

— Non… je ne le savais pas.

— Oh, Dieu, je suis désolée, j'ai appelé, je…
— De quoi parles-tu, Dagny ? Dagny, ou-est-ce que tu es ?
— A New York. Tu ne l'as pas entendu à la radio ?
— Non, je viens juste d'arriver.
— Ils ne t'on pas donné un message te disant de rappeler Mademoiselle Ives ?
— Non.
— Est-ce que tu vas bien ?
— Maintenant ? elle entendit son rire doux, grave et étouffé. Elle était en train d'entendre le son du rire contenu, le son de l'enfance qui montait à chaque fois qu'il prononçait un mot.
— Quand es-tu revenue ?
Ce matin.
— Dagny, où étais-tu ?
Elle ne répondit pas immédiatement.
— Mon avion s'est écrasé, dit-elle, « dans les *Rocheuses*. J'ai été ramassée par des gens qui m'ont aidé, mais je n'avais pas la possibilité d'envoyer de mes nouvelles à quiconque. »
Le rire s'atténua dans le son de sa voix.
— Ça a été aussi dur que ça ?
— Oh… oh, le *crash* ? Non, ça n'a pas été aussi grave que ça. Je n'étais pas blessée. Pas gravement.
— Mais pourquoi ne pouvais-tu pas prévenir ?
— Il n'y avait pas… aucun moyen de communication.
— Comment ça se fait que tu as mis si longtemps à revenir ?
— Je… ne peux pas te dire ça maintenant.
— Dagny, est-ce que tu étais en danger ?
Le ton mi-souriant mi-amer de sa voix trahissait presque le regret, lorsqu'elle répondit :
— Non.
— Etais-tu retenue prisonnière ?
— Non… pas vraiment.
— Mais alors, tu aurais pu revenir plus tôt, mais ce n'est pas ce qui s'est passé ?
— C'est vrai… mais c'est tout ce que je peux te dire.
— Où étais-tu, Dagny ?
— Est-ce que ça t'embête vraiment, si on n'en parle pas maintenant ?
— Non, bien sûr. Je ne te pose plus de questions. Dis-moi juste : est-ce que tu es en sécurité, là, maintenant ?
— En sécurité ? Oui.

— Je veux dire, est-ce que tu as eu à souffrir des blessures permanentes, ou des conséquences ?

Elle répondit sur un ton qui suggérait un sourire forcé :

— Des blessures… non, Hank. Je ne sais pas quoi te dire pour ce qui est des conséquences permanentes.

— Est-ce que tu seras encore à New York, cette nuit ?

— Pourquoi, oui. Je suis… je suis revenue définitivement.

— Vraiment ?

— Pourquoi est-ce que tu me demandes ça ?

— Je ne sais pas. Je crois que je suis trop habitué à ce que ça fait quand… quand je n'arrive pas à te trouver.

— Je suis revenue.

— Oui. Je te verrai dans quelques heures.

Sa voix sembla se briser, comme si la phrase était trop énorme pour être plausible.

— Dans quelques heures. répéta-t-il, fermement cette fois.

— Je serai ici.

— Dagny…

— Oui ?

Il eut un petit rire étouffé.

— Non, rien. Je voulais juste entendre ta voix encore un petit peu. Pardonne-moi. Je veux dire, pas maintenant. Enfin, je ne veux rien dire maintenant.

— Hank, je…

— Quand on se verra, mon amour. A tout à l'heure.

Elle continua à regarder le combiné silencieux. Pour la première fois depuis son retour, elle éprouvait de la douleur, une douleur violente, mais c'était ça qui la maintenait vivante, parce que c'était une sensation qui vallait la peine d'être éprouvée.

Elle téléphona à sa secrétaire, à la Taggart Transcontinental, pour dire rapidement qu'elle serait au bureau dans une demi-heure.

La statue de Nathaniel Taggart était bien réelle, lorsqu'elle se trouva en face d'elle dans le grand hall du Terminus. Il lui semblait qu'ils étaient tous deux seuls dans un vaste temple où il y avait de l'écho, avec des volutes brumeuses de fantômes sans formes s'agitant puis disparaissant autour d'eux. Elle demeura immobile, les yeux levés vers la statue, comme pour un court moment de recueillement. "Je suis de retour"–furent les seuls mots qu'elle avait à offrir.

DAGNY TAGGART était toujours l'inscription figurant sur la

vitre dépolie de la porte de son bureau. L'expression sur les visages des membres de son équipe, tandis qu'elle pénétrait dans l'antichambre, était celle de gens se noyant à porté de vue d'une ligne de sauvetage. Elle vit Eddie Willers se tenant debout devant son bureau dans son cube de verre, avec un homme devant lui. Eddie fit un geste dans sa direction, mais il s'arrêta ; on aurait dit qu'il était emprisonné. Elle laissa son regard renvoyer un salut à chaque visage en retour, leur souriant avec une expression de gentillesse, comme s'ils avaient tous été des enfants en sursis, puis elle marcha en direction du bureau d'Eddie.

Eddie observait son approche comme s'il était en train de ne rien voir d'autre au monde, mais sa posture rigide semblait être une attitude de composition prétendant qu'il était en train d'écouter l'homme se trouvant devant lui.

— Puissance motrice ? était en train de dire l'homme, avec une voix qui avait un *staccato* brusque et sec et qui semblait, tout en même temps, parler avec le nez pincé, « Il n'y a pas de problème avec la puissance motrice. Vous prenez juste… »

— Bonjour, fit doucement Eddie avec un sourire atténué qui semblait s'adresser à une vision lointaine.

L'homme se tourna pour lui lancer un regard. Il avait un teint de peau jaune, des cheveux frisés, et un visage dur pourtant fait de muscles mous, et cette beauté révoltante appartenant aux critères ésthétiques des pilliers de bars ; les yeux marron de ce regard flou avaient la platitude vide du verre.

— *Mademoiselle Taggart*, dit Eddie, en affectant un ton de résonnante sévérité, le ton qui convenait pour giffler l'homme selon les manières d'un salon dans lequel il n'était encore jamais entré, puis-je vous présenter Monsieur Meigs ?

— Ça va ? dit l'homme sans plus d'intérêt, puis il se tourna vers Eddie et continua sa phrase, comme si elle n'avait pas été présente :

— Vous n'avez juste qu'à décaler les horaires de la *Comète* pour demain et mardi, et faire partir les locomotives en Arizona pour le *spécial pamplemousses,* avec le matériel roulant que vous récupérerez sur le transport de charbon de Scranton que j'ai mentionné. Faites immédiatement partir les instructions.

— Vous ne ferez rien de tout ça ! s'écria-t-elle, trop incrédule pour se mettre en colère.

Eddie ne répondit rien.

Meigs lui adressa un regard avec une expression qui aurait pu être de l'étonnement si ses yeux avaient été capables de manifester une réaction.

— Envoyez les ordres. dit-il à Eddie, sans emphase, puis il sortit.

Eddie était en train de griffonner rapidement quelque chose sur un morceau de papier.

— Tu es malade ? demanda-t-elle.

Il releva les yeux vers elle, comme s'ils étaient épuisés par des heures de coups.

— Nous devrons l'être. dit-il d'une voix morte.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? demanda-t-elle en désignant la porte extérieure qui se refermait sur Monsieur Meigs.

— Le *directeur de* l'*Unification*.

— Quoi ?

— Le représentant de Washington, chargé du *Plan d'Unification du chemin de fer*.

— Qu'est-ce que c'est que ça ?

— C'est… Oh, laisse tomber un instant, Dagny. Comment tu vas ? Est-ce que tu as été blessée ? C'était vraiment un accident d'avion ?

Elle n'aurait jamais imaginé que le visage d'Eddie aurait à subir un jour les effets du vieillissement, mais c'est bien ce qu'elle voyait maintenant. Il faisait désormais bien ses trente-cinq ans, et c'était arrivé en l'espace de seulement un mois. Ce n'était pas une question de texture de peau ou de rides, c'était bien le même visage avec les mêmes muscles, mais il était saturé d'une foudroyante expression de souffrance et de résignation admises avec désespoir.

Elle sourit gentiment et avec une expression de confiance pour montrer sa compréhension, et pour ouvertement ignorer tous les problèmes pour un moment, puis elle dit en tendant la main :

— D'accord, Eddie. Bonjour.

Il lui prit la main et la pressa contre ses lèvres, c'était quelque chose qu'il n'avait jamais fait auparavant, et qu'il faisait à cet instant avec une manière qui n'exprimait ni l'intrépidité ni l'excuse, mais qui était tout simplement et ouvertement personnelle.

— C'était un accident d'avion, en effet, dit-elle, « et, Eddie, mais pas aussi terrible pour que tu t'en inquiètes, je vais te dire toute la vérité : je n'ai pas été blessée, pas sérieusement. Mais ce

n’est pas l’histoire que je vais raconter à la presse et à tous les autres. Et c’est pourquoi tu ne devras jamais en parler.

— Bien sûr.

— Je n’avais aucune possibilité de communiquer avec quiconque, mais pas parce que j’étais blessée. C’est tout ce que je peux te dire, Eddie. Ne me demande pas où j’étais ni pourquoi ça m’a pris tant de temps pour revenir.

— Je ne te le demanderai pas.

— Maintenant dis moi : qu’est-ce que c’est, le *Plan d’Unification du chemin de fer* ?

— C’est… Ça t’intéresse vraiment ? ...laisse plutôt Jim te l’expliquer. Il le fera bien assez tôt. J’ai même pas l’estomac pour le faire… à moins que vraiment tu insistes pour que je te le dise. ajouta-t-il avec un effort conscient de discipline.

— Non, tu n’as pas à en arriver à ce point là. Dis-moi juste si j’ai bien compris ce que disait cet “Unificateur” là : il veut que tu annule la *Comète* durant deux journées dans le but d’en envoyer les locomotives en Arizona, pour tirer un train spécial de pamplemousses ?

— C’est bien ça.

— Et il a annulé un train de charbon dans le but de s’en procurer les wagons pour transporter ces pamplemousses.

— Oui.

— Des pamplemousses ?

— Oui, des pamplemousses.

— Pourquoi ?

— Dagny, “pourquoi” est un mot que plus personne n’utilise.

Au bout d’un moment, elle demanda :

— As-tu une idée, à propos des raisons ?

— Une idée ? Je n’ai pas besoin d’avoir une idée. Je *sais*.

— Bon, et bien alors qu’est-ce que c’est ?

— Le *spécial pamplemousse* est pour les frères Smather. Les frères Smather ont acheté un *ranch* de fruits dans l’Arizona, il y a un an, à un homme qui a déposé le bilan à la suite du vote de la *Loi d’égalité des chances*. Il avait été le propriétaire de ce *ranch* pendant trente ans. Les frères Smather étaient dans les jeux de hasard, encore l’année d’avant. Ils ont acheté le *ranch* grâce à un prêt de Washington, dans le cadre d’un projet de *revalorisation des zones économiquement sinistrées* telles que l’Arizona. Les frères Smather avaient des copains à Washington.

— Et donc ?

— Dagny, tout le monde le sait. Tout le monde sait comment les horaires ont été fixés durant les trois dernières semaines, et pourquoi certaines régions et certains transporteurs peuvent obtenir des moyens de transports, et certains autres pas. Ce que nous ne sommes pas *supposés* faire est de dire que nous le savons. Nous sommes *censés* prétendre que nous croyons dur comme fer que le “bien public” est la seule raison derrière chaque décision… et que le bien public de la ville de New York “recquiert” la livraison immédiate d’une grosse quantité de pamplemouses.

Il s’interrompit un instant, puis ajouta :

— Le directeur de l’*Unification* est seul juge du “bien public”, et il est la seule autorité compétente pour ce qui concerne l’allocation de n’importe quelle puissance motrice et matériel ferroviaire roulant pour n’importe quelle compagnie de chemin de fer, dans tout les Etats-Unis.

Il y eut un silence.

— Je vois. fit-elle. L’instant suivant, elle dit :

— Et qu’est-ce qui a été fait pour le *Tunnel de Winston* ?

— Oh, tout ça a été abandonné il y a trois semaines, déjà. Ils n’ont jamais pu déterrer les trains. Le matériel utilisé pour les travaux de déblayage n’a pas tenu le coup.

— Et qu’est-ce qui a été fait pour la reconstruction de la vieille ligne pour contourner le tunnel ?

— Ça a été mis de côté, en attente.

— Mais alors, faisons-nous toujours rouler des trains transcontinentaux ?

Il lui adressa un étrange regard.

— Oh oui. dit-il avec amertume.

— En faisant un détour par le réseau de la Kansas Western ?

— Non.

— Eddie, qu’est-ce qu’il s’est passé ici, durant le mois qui vient de s’écouler ?

Il sourit, comme si les mots qu’il prononça étaient ceux d’une vilaine confession.

— Nous avons fait de l’argent, durant le dernier mois. répondit-il.

Elle vit la porte d’entrée de l’antichambre s’ouvrir et James Taggart entrer, accompagné de Monsieur Meigs.

— Eddie, veux-tu être présent à la réunion ? demanda-t-elle, « Ou préfèrerais-tu manquer celle là ? »

— Non, je veux être présent.

Le visage de Jim avait l'air d'une boule de papier froissé, bien que sa chair douce et bouffie n'ait pas pris une ride.

— Dagny, il y a beaucoup de choses dont nous avons à discuter, beaucoup de changements importants qui… dit-il en frémissant, sa voix paraissant se précipiter hors de sa personne, « Oh, je suis tellement content de te revoir, je suis vraiment heureux que tu sois en vie, » ajouta-t-il avec impatience, se souvenant, « Maintenant, il y a des choses dont il est urgent… »

— Allons dans mon bureau. le coupa-t-elle.

Son bureau était comme une reconstruction historique, restauré et maintenau en état par Eddie Willers. Sa carte, son calendrier, le dessin de Nat Taggart accroché au mur ; et aucune trace de la période Clifton Locey n'y subsistait.

— Je comprends que je suis toujours le vice-président exécutif de cette compagnie ? demanda-t-elle, tandis qu'elle prenait place derrière son bureau.

— C'est bien ce que tu es. dit Taggart avec hâte, et aussi avec un ton accusateur et de défi, « C'est tout à fait ce que tu es–et ne l'oublies pas–tu n'est *jamais* parti, c'est ce que tu as toujours été… nous sommes d'accord ? »

— Non, je ne suis pas partie.

— Maintenant, la chose la plus urgente à faire et de dire ça à la presse, dis-leur que tu es de retour à ton travail, et où tu étais… et d'ailleurs, à propos, où étais-tu ?

— Eddie, fit-elle, « veux-tu écrire quelque chose la-dessus et le faire parvenir à la presse ?

Mon avion à eu un problème de moteur au moment où je survolais les *Montagnes Rocheuses* pour me rendre au *Tunnel Taggart*. Je me suis perdue en cherchant un endroit où je pouvais effectuer un atterrissage d'urgence, et mon appareil s'est écrasé dans une zone montagneuse inhabitée du Wyoming. J'ai été retrouvée par vieil éleveur de moutons et sa femme qui m'ont ramené dans leur cabane, perdue dans un des coins les plus reculés de cette zone désertique, à environ quatre-vingt kilomètres du groupe d'habitations le plus proche. J'ai été sérieusement blessée et je suis resté inconsciente durant pratiquement deux semaines. Le couple n'avait pas le téléphone, pas de radio, pas de moyen de communication ni de transport, à l'exception d'un vieux *pickup* qui est tombé en panne lorsqu'ils ont tenté de l'utiliser. J'ai été obligée de rester avec eux jusqu'à

ce que je retrouve suffisamment de forces pour arriver à marcher. J'ai marché les quatre-vingt kilomètres pour arriver au pied des collines, et à partir de là j'ai fais de l'auto-stop et suis arrivé à une gare Taggart du Nebraska. »

— Je vois, fit Taggart, « Bon, et bien c'est parfait. Maintenant, quand vas-tu donner ta conférence de presse… »

— Je ne vais donner *aucune* conférence de presse.

— Quoi ? Mais ils ont été en train de m'appeler toute la journée! Ils sont en train d'attendre ! C'est essentiel ! il affichait un air de panique, « C'est des plus crucialement essentiel ! »

— Qui a été en train de t'appeler toute la journée ?

— Les gens à Washington, et… et d'autres… Ils sont en train d'attendre ta déclaration.

Elle fit un signe de tête en direction des notes qu'Eddie venait de prendre.

— Elle est *là*, ma déclaration.

— Mais c'est pas suffisant ! Tu dois expliquer que tu n'es pas partie.

— Ça me semble plutôt évident. Puisque je suis revenue.

— Tu dois dire quelque chose à propos de ça.

— Comme quoi ?

— Quelque chose de personnel.

— A qui ?

— Au pays. Les gens s'inquiétaient à propos de toi. Tu dois les rassurer.

— L'histoire va les rassurer, si jamais quelqu'un s'est fait du souci pour moi.

— Ce n'est pas ce que je veux dire !

— Bon, et bien alors, qu'est ce que tu veux dire ?

— Je veux dire… il s'interrompit en pleine lancée, ses yeux évitant ceux de Dagny, « Je veux dire… » il s'assit, pour chercher ses mots, en faisant craquer ses phalanges.

Jim était défait, pensa-t-elle ; l'impatience nerveuse, son acuité exacerbée et l'aura de panique étaient toutes choses nouvelles chez lui ; ses tentatives pour lancer des menaces, dépourvues de toute sophistication avaient remplacé son habituelle attitude de prudente douceur.

— Je veux dire… il était toujours en train de chercher ses mots pour nommer ce qu'il voulait dire, mais sans le nommer, comprenait-elle fort bien, pour lui faire comprendre ce qu'il ne voulait pas que l'on comprenne, « Je veux dire, le public… »

— Je sais ce que tu veux dire, dit-elle, « Non, je ne vais pas “rassurer” l’opinion publique à propos de la situation de notre industrie. »

— Maintenant tu vas…

— Ce serait bien mieux que le public soit aussi peu rassuré qu’il a le bon sens de l’être. Maintenant, parlons des affaires courantes.

— Je…

— Les affaires courantes, Jim.

Il lança un regard à Monsieur Meigs. Monsieur Meigs était assis et était resté silencieux, ses jambes croisées et fumant une cigarette. Il portait un blouson qui n’était pas–mais en avait aussi visiblement l’air que possible–un uniforme militaire. La peau de son cou formait une protubérance par-dessus le col du blouson, et la peau de son corps faisait des efforts pour se libérer de la taille sérrée de sa tenue vestimentaire qui faisait, quand à elle, des efforts non moindres pour le cacher. Il portait une bague avec un gros diamant jaune qui renvoyait des éclats à chaque fois qu’il bougeait ses doigts boudinés.

— Tu as rencontré Monsieur Meigs, dit Taggart, « je suis vraiment heureux de savoir que vous allez bien vous entendre, tous les deux ». Il marqua une demi-pause exprimant l’expectative, mais ne reçut aucune réponse ni d’un côté, ni de l’autre, « Monsieur Meigs est le représentant du *Plan d’Unification du chemin de fer*. De nombreuses opportunités de coopérer avec lui te seront offertes. »

— Qu’est-ce que le *Plan d’Unification du chemin de fer* ?

— C’est un… un nouveau dispositif national qui a prit effet il y a trois semaines, que tu apprécieras et approuveras, et trouveras extrêmement *pratique*. »

Elle s’émerveilla de la futilité de sa méthode : il était en train d’agir comme si, en exprimant pour elle son opinion à l’avance, il pouvait la rendre incapable de l’altérer, « Ça a été un dispositif d’urgence qui a sauvé les moyens de transports du pays. »

— Qu’est-ce que le “Plan” ?

— Tu réalises, bien sûr, les difficultés insurmonables qu’on rencontrés toutes sortes de travaux de construction durant cette période d’état d’urgence. Il est temporairement impossible de poser de nouvelles voies. Par conséquent, le problème numéro-un du pays est de préserver l’industrie du transport dans son ensemble, de préserver ses infrastrucures existantes et tous ses

moyens logistiques. La survie nationale recquiert…

— Qu’est-ce que le “Plan” ?

— Dans le cadre de la mise en place d’une politique nationale de survie, les chemins de fer du pays ont été unifiés en un seul et même groupe mettant leurs ressources en commun. L’intégralité de leurs revenus bruts est transférée à la *Régie Nationale du Chemin de Fer*, à Washington, laquelle agit en temps qu’administrateur pour cette industrie, prise dans son ensemble, et répartit ensuite les revenus aux différentes compagnies ferroviaires, selon un… un système de distribution *plus* moderne. »

— Quel principe ?

— Maintenant, ne t’inquiète pas, les titres de propriété ont été pleinement maintenus et sont protégés ; on leur a seulement donné une nouvelle forme. Chaque compagnie ferroviaire conserve la responsabilité et l’indépendance d’action des opérations qui lui sont propres, ses horaires de trains, l’entretien de ses voies et tous ses équipements. Au titre de sa contribution à l’infrastructure ferroviaire nationale, chaque compagnie ferroviaire autorise toutes les autres, lorsque les circonstances le requièrent, à utiliser ses voies et ses infrastructures propres, à titre gracieux. En fin d’année, la *Régie Nationale* redistribue les revenus bruts avant imposition, et chaque compagnie ferroviaire est rémunéré, non pas “au-petit-bonheur”, selon la vieille méthode basée sur le nombre de trains et le tonnage transporté, mais sur la base de ses *besoins essentiels*, chaque compagnie est individuellement payée selon le kilométrage de voies qu’elle possède et maintien en état de fonctionnement.

Elle entendait les mots ; elle en comprenait la signification ; elle était incapable d’en faire une réalité ; de leur accorder le respect de la colère, de l’inquiétude, de l’opposition à un exemple cauchemardesque d’aliénation mentale qui ne reposait sur rien d’autre que sur le consentement des gens à prétendre croire que c’était “normal”. Elle eut une sensation engourdie de vide, et d’être jetée loin au-dessous d’un monde ou l’indignation morale est pertinente.

— Quelle voie utilisons-nous pour le trafic transcontinental ? demanda-t-elle d’une voie plate et aride.

— Pourquoi, la notre, bien sûr, dit Taggart avec empressement, « c'est-à-dire, depuis New York jusqu’à Bedford, dans l’Illinois. Nous faisons partir nos trains depuis Bedford en

utilisant la voie de l'Atlantic Southern. »

— Jusqu'à San Francisco ?

— Et bien, c'est beaucoup plus rapide que par le long détour que tu avais essayé d'établir.

— Nous faisons rouler nos trains sans frais d'utilisation de cette voie ?

— Par ailleurs, ton détour n'aurait pas duré bien longtemps, les rails de la Kansas Western étaient *piqués*, et puis aussi…

— Sans frais d'utilisation de la voie de la Kansas Western ?

— Et bien, nous ne leur facturons rien lorsqu'ils utilisent notre pont sur le Mississippi, nous non plus.

Après une pause, elle demanda :

— Est-ce que tu as jeté un coup d'œil à une carte ?

— Bien sûr. intervint Meigs, inpromptu, « Vous possédez le plus gros kilométrage de voie de tous le pays. Vous n'avez donc pas à vous en faire. »

Eddie Willers éclata de rire.

Meigs lui jeta un regard surpris.

— Qu'est-ce qui vous arrive ? demanda-t-il.

— Rien, dit Eddie d'un air las, « rien ».

— Monsieur Meigs, dit-elle, « si vous regardez une carte, vous verrez que les deux tiers du coût d'entretien pour maintenir une voie pour notre traffic transcontinental nous est gratuitement offert aux frais de nos concurrents... »

— Pourquoi, bien sûr. fit-il, mais ses yeux se firent plus étroits et la regardèrent avec suspicion, comme s'il était en train de se demander quel motif la poussait à formuler une déclaration aussi explicite.

— …Tandis que nous sommes rémunérés pour la possession de kilomètres de voies inutiles sur lesquelles jamais aucun train ne roule. dit-elle.

Meigs comprit, et il se pencha en arrière comme s'il avait perdu tout intérêt pour la discussion.

— Ce n'est pas vrai ! lâcha violemment Taggart, « Nous faisons rouler un grand nombre de trains locaux qui désservent les régions voisines de notre ancienne ligne transcontinentale… dans l'Iowa, le Nebraska, le Colorado… et, de l'autre coté du tunnel, en Californie, dans le Nevada et l'Utah. »

— Nous faisons rouler deux *locaux* par jour, en moyenne. dit Eddie, en usant du ton sec et d'une innocente neutralité convenant à la lecture d'un rapport d'activité, « Moins, par

endroits ».

— Qu'est-ce qui détermine le nombre de trains que n'importe quelle compagnie ferroviaire donnée est obligée de faire rouler ? demanda-t-elle.

— Le bien public, les besoins des citoyens. dit Taggart.

— La *Régie Nationale*. dit Eddie.

— Combien de trains ont été retirés des horaires dans le pays, durant les trois dernières semaines ?

— Et bien en fait, fit Taggart avec empressement, « le Plan a aidé à harmoniser l'industrie et à éliminer les compétitions “à couteaux tirés” »

— Il a éliminé trente pour-cent des trains qui étaient “aux horaires” dans le pays. dit Eddie, « La seule compétition encore en existence se situe au niveau des *Demandes de permission de retrait des trains* des horaires qui sont envoyées à la *Régie*. Sur le long terme, et compte tenu des nouvelles dispositions, la compagnie qui survivra sera celle qui sera assez habile pour ne faire rouler *aucun* train.

— Est-ce que quelqu'un a déjà fait des prévisions pour déterminer pendant encore combien de temps l'Atlantic Southern restera en activité ?

— Ça n'a aucune conséquence pour vos… commença Meigs.

— Cuffy, s'il te plait ! cria Taggart.

— Le président directeur général de l'Atlantic Southern, dit Eddie avec impassibilité, « vient de se suicider. »

— Ça n'a rien à voir avec tout ça ! s'emporta Taggart, « Il s'agissait d'une affaire personnelle ! »

Elle demeura silencieuse, assise derrière son bureau, regardant leurs visages. Il y avait encore un sujet d'étonnement dans l'indifférence engourdie de son esprit : Jim s'était toujours arrangé pour faire porter le poids de ses échecs sur les entreprises les plus solides autour de lui, et de survivre en les détruisant, en leur faisant payer pour ses erreurs, ainsi qu'il l'avait fait avec Dan Conway, ainsi qu'il l'avait fait avec les industries du Colorado ; mais tout cela n'avait pas même la rationalité des pillards ; cette attaque à la carcasse vidée de son sang d'un plus faible, un concurrent en redressement judiciaire réclamant un délai, avec rien d'autre qu'un os se brisant entre l'attaquant et l'abysse.

La pulsion de l'habitude de la raison la poussait à parler, à argumenter, à démontrer l'évidence qui parlait d'elle-même ;

mais elle regarda leurs visages et elle vit qu'ils le savaient. En des termes différents des siens, selon une inconcevable manière de conscience, ils savaient tout ce qu'elle aurait pu leur dire, il était inutile de leur prouver l'horreur irrationnelle de leurs cheminements et ses conséquences, Meigs et Taggart le savaient tous deux ; et le secret de leur conscience était le moyen grâce auquel ils pouvaient échapper à la finalité de leur connaissance.

— Je vois. dit-elle calmement.

— Bon, qu'est-ce que tu aurais plutôt préféré que je fasse ? cria Taggart, « Abandonner notre traffic transcontinental ? Déposer le bilan ? Transformer la société en une misérable compagnie locale de la Côte-Est ? »

Les deux mots qu'elle avait prononcé semblaient l'avoir touché plus n'importe quelle autre objection indignée ; il semblait trembler de terreur devant ce que ce "je vois" avait permis de voir.

— Je n'y pouvais rien ! Nous devions avoir une voie transcontinentale ! Il n'y avait pas moyen de contourner le tunnel ! Nous n'avions pas d'argent pour payer les dépassements de budget ! Il fallait que quelque chose soit fait ! Nous *devions* avoir une voie !

Meigs était en train de le regarder avec une expression qui exprimait pour moitié l'étonnement, et pour l'autre le dégoût.

— Je ne suis rien en train de plaider, Jim. dit-elle sur un ton sec.

— Nous ne pouvions pas nous permettre de laisser une compagnie ferroviaire telle que Taggart Transcontinental se "casser la gueule" ! Ça aurait été une catastrophe nationale ! Nous devions penser à toutes les villes, les industries, les transporteurs, et les usagers, les employés et les petits porteurs d'actions dont les vies dépendent de nous ! Ça n'était pas juste pour nous-mêmes, c'était pour le bien des citoyens ! Tout le monde est d'accord pour admettre que le *Plan d'Unification du chemin de fer* est *pratique* ! Le mieux informé…

— Jim, dit-elle, si tu dois m'informer d'autre chose… je t'en prie.

— Tu n'a jamais voulu considérer l'aspect social de quoique ce soit. dit-il avec une voix maussade trahissant la retraite.

Elle remarqua que cette forme de prétention paraissait aussi iréelle pour Monsieur Meigs qu'elle l'était pour elle même, quoique pour des raisons qui se situaient aux antipodes l'une de

l'autre. Il était en train de regarder Jim avec un mépris ennuyé. Jim lui apparut soudainement comme un homme qui avait tenté de trouver un milieu entre deux pôles–Meigs et elle–et qui maintenant était en train de s'apercevoir que son autonomie se réduisait et qu'il allait s'arrêter entre deux deux murs solides.

— Monsieur Meigs, demanda-t-elle, aiguillonée par un sentiment de curiosité à la fois amusée et aigre, « quel est votre plan économique pour l'*après*-demain ? »

Elle vit ses yeux marron troubles se concentrer sur elle, sans expression.

— Vous n'avez pas l'esprit *pratique*. fit-il.

— Il est parfaitement inutile de faire des théories à propos du futur, lâcha brusquement Taggart, « quand on doit d'abord se préoccuper de l'urgence du moment. A long terme… »

— A long terme, on sera tous morts. coupa Meigs. Puis il se dressa abruptement, sur ses jambes, « Je vais m'en aller, Jim, fit-il, J'ai pas de temps à perdre en conversations. » il ajouta, « Tu lui parles à propos de ce qu'on pourrait faire pour faire cesser tous ces accidents de trains… puisque tu me dis qu'elle est la petite fille qui est une telle "magicienne du rail". »

Ça n'avait pas été dit sur un ton qui se serait voulu offensif ; il était un homme qui ne pouvait savoir quand il offensait ou lorsqu'on l'offensait.

— Je te verrais plus tard, Cuffy, dit Taggart, tandis que Meigs ne leur accorda pas même un regard de congé à tous.

Taggart la regarda avec une expression d'attente et de peur, comme s'il craignait ses commentaires, et pourtant attendant quelques mots avec désespoir, n'importe quels mots.

— Bon ? demanda-t-elle.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Y-a-t-il autre chose dont tu souhaiterais discuter ?

— Et bien, je… Il avait l'air déçu, « Oui ! » cria-t-il sur le ton d'un plongeon désespéré, « Il y a encore une chose dont j'aimerais te parler, la plus importante de toutes, le… »

— L'augmentation du nombre de déraillements ?

— Non ! Non, pas ça.

— Quoi, alors ?

— C'est… que tu va faire une apparition dans l'émission de radio de Bertram Scudder, ce soir.

Elle se renversa en arrière dans son fauteuil.

— Tu crois ?

— Dagny, c'est impératif, c'est crucial, on ne peut rien y changer, le refuser est hors de question, en des temps comme ceux-ci, on n'a pas le choix, et…

Elle regarda sa montre.

— Je vais t'accorder trois minutes pour t'expliquer… si tu veux être tout à fait entendu. Et tu ferais mieux d'être direct.

— D'accord ! dit-il désespérément, « C'est considéré comme quelque chose de la plus haute importance–au plus haut niveau, je veux dire au niveau de gens tels que Chick Morrison, Wesley Mouch et même Monsieur Thompson, aussi haut que ça–que tu adresses un discours à l'attention de la nation, un discours pour remonter le moral des gens, tu vois, disant que tu n'es pas partie. »

— Pourquoi ?

— Parce que tout le monde croyait que c'était ce que tu avais fait !... Tu ne sais pas comment les choses ont évolué dernièrement, mais… mais c'est quelque chose de mystérieux et inquiétant. Il y a plein de rumeurs qui circulent dans le pays, toutes sortes de rumeurs, à propos de tout, toutes dangereuses. Pertubratrices et paralysantes, je veux dire. C'est comme si les gens ne faisaient plus rien d'autre que de parler à voix basse. Ils ne croient plus en ce que disent les journaux, ils n'ont plus confiance en les meilleurs présentateurs, ils croient tous les vicieux "on-dit" qui sèment la peur et qui sortent de nulle part pour se répandre partout dans le pays. Il n'y a plus de confiance, plus de foi en quoi que ce soit, plus de respect de l'ordre, plus… plus de respect pour l'autorité. Les gens… les gens semblent être au bord de la panique.

— Bon, et alors ?

— Et bien, ce qui est sûr, c'est que c'est ce maudit comportement de tous ces gros industriels qui se se sont évaporés dans les airs ! Personne n'a été capable de l'expliquer, et ça, ça leur fout la frousse. Il y a toutes sortes de trucs hystériques qui circulent à voix basse à propos de ça, mais ce qu'ils disent sous le manteau est que "pas une personne décente ne travaillera pour ces gens là." Ils veulent dire, les gens de Washington. Tu vois, maintenant ? Tu n'imaginerais pas combien tu as été si célèbre, mais tu l'es bel et bien, ou alors tu l'es devenue depuis ton accident d'avion. Personne n'a cru à l'accident d'avion. Ils ont tous pensé que tu avais violé la loi, c'est-à-dire le *Décret 10-289*, beaucoup… disons, d'agitation.

Maintenant tu vois combien c'est important que tu passes à l'antenne et que tu dises aux gens que ce n'est pas vrai que le *Décret 10-289* serait en train de détruire l'industrie, et qu'il s'agit d'un excellent exemple de législation pensée pour le bien de tous, et que s'ils font juste preuve d'un petit peu plus de patience, les choses vont s'arranger et la prospérité reviendra. Ils ne croient plus aucun dirigeant politique. Tu… tu es une industrielle, une des rares de la vieille école qui existe encore, et la seule qui soit jamais revenue après que tout le monde ait cru que tu étais parti, toi aussi. Tu as une réputation de… de réactionnaire qui est opposée à la politique de Washington. Et c'est pour ça que les gens te croient. Ça exercerait une grande influence sur eux, ça étayerait leur confiance, ça leur remonterait le moral. Tu comprends, maintenant ?

Il s'était précipité, encouragé par la bonne expression d'autrefois de son visage, une expression de contemplation qui était presque l'expression légère d'un demi-sourire.

Elle avait écouté, tout en entendant à travers ses mots le son de la voix de Rearden lui disant lors d'un soir de printemps, il y avait un peu plus d'un an : "Ils sont dans l'attente d'une sorte de caution de notre part. Je ne connais pas la nature de cette caution… mais. Dagny, je sais que si nous accordons encore quelque valeur à nos âmes, nous ne devons pas la leur donner. Même s'ils te font passer à la torture, ne la leur donne pas. Laisse-les détruire ta société et la mienne, mais ne leur donne pas ce qu'ils attendent[1]."

— Est-ce que tu vois, maintenant ?

— Oh oui, Jim, je vois !

Il ne parvint pas à interpréter le son de sa voix, il était bas, ça avait été en partie un râle, pour une autre le début d'un rire contenu, et du triomphe pour la dernière ; mais ça avait été le premier son d'émotion qui était venu d'elle, et il sauta dessus, sans aucun autre choix que d'espérer.

— A Washington, je leur ai promis que tu parlerais ! Nous ne pouvons pas leur faire faux-bond… pas quand il s'agit d'une question de ce genre ! Nous ne pouvons pas nous permettre d'être suepecté de déloyauté. Tout a déjà été arrangé. Tu seras le l'invitée principale dans l'émission de Bertram Scudder, ce soir, à 22 heures 30. Il a décroché une plage horaire pour son émission

1. Lire 2ème Partie, Chapitre I, pages 575-576. *(N. d. T.)*

dans le cadre de laquelle il *interview* des personnalités politiques et des célébrités importantes, c'est une émission nationale incontournable qui a une très large audience, elle est suivie régulièrement par vingt millions de personnes. Le *bureau du Conditionneur Moral* a…

— Le quoi?

Le *Conditionneur Moral*–c'est un truc de Chick Morrison– m'a appelé trois fois pour être sûr que rien ne va capoter. Ils ont envoyé des instructions à tous les journalistes radiophoniques qui l'ont annoncé toute la journée, partout dans le pays, disant aux gens de t'écouter ce soir dans l'émission de Bertram Scudder.

Il la regarda comme s'il lui demandait à la fois une réponse et une admission que sa réponse était l'élément de moindre importance, considérant les circonstances.

Elle dit:

— Tu sais ce que je pense de la politique de Washington et du *Décret 10-289*.

— En un moment comme celui là, on ne peut pas se s'offrir le luxe de "penser" !

Elle rit aux éclats.

— Mais tu ne vois pas que tu ne peux pas le leur refuser, maintenant ? dit-il en élevant le ton, « Si tu n'apparais pas après toutes ces annonces qui ont été faites, ça donnera du crédit aux rumeurs, ça équivaudra et une déclaration ouverte de *déloyauté* !

— Le piège ne fonctionnera pas, Jim.

— Quel piège ?

— Celui que tu es toujours en train de tendre.

— Je ne vois pas de quoi tu veux parler !

— Bien sûr que tu le sais. Tu le savais–tous, vous autres, le saviez–que je refuserais. Et c'est pourquoi tu m'as poussée vers une sorte de piège public, où mon refus deviendrait "un scandal embarrassant pour toi", plus embarrassant que tu pensais que j'oserai en causer. Tu étais en train de compter sur moi pour sauver la face pour vous, et vos cous que vous avez exposé, par la même occasion. Je ne sauverai pas tout ça.

— Mais je l'ai promis !

— Peut-être, mais moi pas.

— Mais nous ne pouvons pas le leur refuser ! Tu ne vois pas qu'ils nous ont lié les quatre pattes ? Qu'ils nous tiennent à la gorge ?

— Ne sais-tu pas ce qu'ils peuvent nous faire, en se servant

de cette *Régie Nationale*, ou en utilisant le *Conseil d'Unification*, ou même en se servant du *Moratoire sur les bons du chemin de fer* ?

— Je savais ça, il y a deux ans.

Il tremblait ; il y avait dans sa terreur une qualité dépourvue de forme, désespérée, presque supersticieuse, sans commune mesure avec les dangers qu'il nommait.

Elle eut tout à coup le sentiment que ça venait de quelque chose de plus profond que sa peur de la répresaille bureaucratique, que la représaille en était la seule identification qu'il s'autoriserait à connaître, une identification rassurante qui avait un semblant de réalité et cachait son vrai motif. Elle était certaine que ce n'était pas la panique dans le pays qu'il voulait endiguer, mais la sienne ; que lui et Chick Morrison, et Wesley Mouch, et toute le reste de l'équipe des pillards, avaient besoin de sa caution, pas pour rassurer leurs victimes, mais pour se rassurer eux-mêmes à travers la soi-disante roublarde, la soi-disante "pratique" idée disant que de tromper leur victimes était la seule identification qu'ils donnaient à leur propres motifs et à leur insistence hystérique. Avec un mépris horrifié–horrifié par l'énormité de ce qu'elle venait de découvrir–elle se demanda quel niveau de dégradation intérieure ces hommes devaient atteindre pour en arriver à s'infliger à eux même des illusions de ce niveau, où ils cherchaient à obtenir l'approbation extorquée d'une victime non-consentente pour en tirer la caution morale dont ils avaient besoin, eux qui considéraient qu'ils ne trompaient que les autres.

— Nous n'avons pas le choix ! cria-t-il, « Personne n'a aucun choix ! »

— Sors d'ici. dit-elle sur un ton de voix vraiment calme et bas. Quelque chose dans la tonalité de sa voix laissa échapper une note de ce qui, en lui, ne se confessait pas, comme si c'était quelque chose qui ne devenait jamais devenir des mots ; il sut de quelle connaissance provenait ce son. Il prit la porte.

Elle jeta un regard à Eddie ; il avait l'air d'un homme usé par le combat contre une nouvelle de ces attaques du dégoût qu'il était en train d'apprendre à connaître pour pouvoir les endurer comme un mal chronique.

Après un instant, il demanda :

— Dagny, qu'en fut-il de Quentin Daniels ? C'était après lui que tu étais en train de courir, en avion, j'imagine ?

— Oui. fit-elle, « Il est parti ».

— Avec “le destructeur” ?

Le mot la toucha comme l’aurait fait un coup porté physiquement. C’était le vrai premier contact avec le monde extérieur qui lui provenait de cette radieuse présence qu’elle avait gardée en elle durant toute cette journée, comme une vision silencieuse inchangeante ne devant pas être affectée par aucune des choses se trouvant autour d’elle, à laquelle il ne fallait pas penser, devant seulement être sentie comme la source de sa résistance et de ses force morale et physique.

“Le destructeur”, le réalisa-t-elle, était le nom de cette vision, ici, dans leur monde.

— Oui. dit-elle faiblement, avec effort, « Avec “le destructeur” ».

Puis elle referma ses mains sur le bord de son bureau, pour affermir son propos et sa posture, et dit avec la note d’un sourire plus amer :

— Bon, Eddie, voyons ce que deux personnes à l’esprit aussi peu “pratique” que le notre peut faire contre ces accidents de trains.

Ce fut deux heures plus tard–alors qu’elle était seule à son bureau, penchée au-dessus des feuilles de papier qui ne portaient rien d’autre que des chiffres, mais qui produisait pourtant sur elle le même effet qu’une pellicule de film de cinéma se déroulant pour lui raconter toute l’histoire du réseau, durant les quatre dernières semaines–que le bourdonnement de son interphone se fit entendre et que la voix de sa secrétaire lui dit :

— Madame Rearden est arrivé ici pour vous voir, Mademoiselle Taggart.

— Monsieur Rearden ?

— Non, *Madame* Rearden.

Elle laissa s’écouler un bref instant, puis elle dit :

— Faites-là entrer, s’il vous plait.

Il y avait une note particulière d’emphase dans le port de Lillian Rearden lorsqu’elle entra et s’avança vers le bureau. Elle portait un costume sur mesure avec un nœud papillon de couleur vive lâchement noué et pendant négligemment sur le côté, et dont la vocation manifeste était une note d’élégance incongrue, et un petit chapeau légèrement incliné selon un angle suggérant l’intelligence parce que l’ensemble était considéré comme amusant ; son visage était un peu trop lisse, sa démarche un peu

trop lente, et elle marchait presque comme pour faire danser ses hanches.

— Comment allez-vous, Mademoiselle Taggart. dit-elle d'une voix gracieuse et indolente, d'une voix de salon qui paraissait détonner dans ce bureau ; une incongruité qui seyait assez bien à l'ensemble de son costume et de son nœud.

Dagny inclina la tête d'un air grave.

Lillian jeta un coup d'oeil au bureau ; il y avait dans son regard le même style d'amusement que celui qui caractérisait son chapeau : un amusement qui voulait suggérer la maturité par la conviction que la vie ne pouvait être *que* ridicule.

— Asseyez-vous, je vous en prie. fit Dagny.

Lillian s'assit en affectant une attitude et une pose détendues, gracieuses et tout à la fois décontractées.

Lorsqu'elle tourna son visage vers Dagny, l'amusement était toujours là, mais son expression était différente : il semblait suggérer qu'elles partageaient toutes deux un secret qui rendrait sa présence ici absurde aux yeux du monde, mais évidente et logique pour ces deux femmes là. Elle mit l'accent sur cette la suggestion de cette impression en demeurant silencieuse.

— Que puis-je faire pour vous ?

— Je suis venue vous dire, dit Lillian sur un ton qui se voulait plaisant, que vous allez apparaître ce soir dans l'émission de Bertram Scudder.

Elle ne put détecter aucun étonnement sur le visage de Dagny, aucun choc, seulement le regard d'un ingénieur étudiant un moteur qui faisait un bruit suspect.

— J'imagine, dit Dagny, « que vous êtes pleinement consciente de la forme que vous avez donné à votre déclaration. »

— Oh oui. fit Lillian.

— Et bien alors défendez là.

— Je vous demande pardon.

— Expliquez-moi ce que vous avez voulu dire.

Lillian fit un petit rire bref, sa brièveté forcée trahissait que ceci n'était pas vraiment l'attitude qu'elle avait escomptée.

— Je suis sûre qu'aucune interminable explication ne sera nécessaire. dit-elle, « Vous savez pourquoi cette apparition dans cette émission est importante pour ceux qui sont au pouvoir. Je sais pourquoi vous avez refusé d'y apparaître. Je connais vos convictions, à ce propos.

Vous pouvez n'y attacher aucune importance, mais vous savez parfaitement que ma sympathie a toujours été du côté du système qui est maintenant au pouvoir.

Par conséquent vous comprendrez mon intérêt pour cette question et la place que j'y occupe. Lorsque votre frère m'a dit que vous aviez refusé, j'ai pris la décision de m'impliquer dans le cadre de cette question… parce que, vous voyez, je suis l'une des quelques rares personnes qui sait que vous n'êtes pas en position de refuser. »

— Je ne suis pas l'une de ces rares personnes, pour l'instant. dit Dagny.

Lillian sourit.

— Bon, oui, je dois m'en expliquer plus en détails. Vous réalisez que votre apparition à la radio aura la même valeur pour ceux qui sont au pouvoir que… qu'a eue la décision de mon époux lorsqu'il a signé le *Certificat de don* qui leur a permis d'acquérir le *Rearden Metal*. Vous savez combien fréquemment et combien utilement ce fait a été mentionné dans toute leur propagande.

— Je ne le savais pas. dit sèchement Dagny.

— Oh, bien sûr, vous n'étiez pas ici durant pratiquement toute la durée de ces deux derniers mois, et donc vous pourriez avoir manqué ces rappels constants–dans la presse, à la radio, dans les discours officiels–que “même Hank Rearden approuve et soutient le *Décret 10-289”*, puisqu'il a “volontairement” signé le “don de son *Metal* à la nation”. Même Hank Rearden. Voila de quoi décourager bien des récalcitrants et les aider à se tenir bien alignés.

Elle se pencha un peu en arrière et demanda sur le ton d'un aparté anecdotique :

— Ne lui avez-vous jamais demandé *pourquoi* il a signé ?

Dagny ne répondit pas ; elle ne semblait pas entendre qu'il s'agissait d'une question ; elle restait immobile et son visage était dépourvu d'expression, mais ses yeux semblait trop larges et ils étaient fixés sur ceux de Lillian, comme si elle était maintenant décidée à ne rien faire d'autre que de l'écouter jusqu'à la fin.

— Non, je ne pensais pas que vous le saviez. Je n'aurais pas pensé qu'il vous en parlerait un jour. dit Lillian avec une voix encore un peu plus douce, comme si elle identifiait avec confort les signaux et les aiguillages d'un cheminement anticipé.

« Pourtant vous devez connaître la raison qui l'a poussé à signer… parce que c'est la même qui va vous pousser à apparaître dans l'émission de Bertram Scudder, ce soir. »

Elle fit une pause, espérant être pressée d'en dire plus ; Dagny attendait.

— Il s'agit d'une raison, poursuivit Lillian, « qui devrait vous plaire… pour autant que la décision de mon mari est concernée. Considérez un instant ce que cette signature a signifié pour lui. Le *Readen Metal* fut sa plus grande réalisation, la somme du meilleur de sa vie, le symbole final de son orgueil… Et mon époux, ainsi que vous avez de bonnes raisons de le savoir, est un homme extrêmement passionné, la fierté qu'il a de lui-même et peut-être sa plus plus grande passion. Le *Rearden Metal* fut plus qu'un exploit pour lui, ce fut le symbole de sa capacité à réaliser, de son indépendance, de son combat, de son ascension. C'était sa propriété, son droit ; et vous savez ce que les droits signifient pour un homme aussi strict que lui, et ce que la notion de propriété signifie pour un homme aussi possessif.

Il serait mort avec joie pour le défendre, plutôt que de se rendre aux hommes qu'il méprisait. C'est ce que tout cela signifiait pour lui… et c'est pourtant ce à quoi il a renoncé. Vous serez heureuse de savoir qu'il y a renoncé pour vous, Mademoiselle Taggart. Pour préserver votre réputation et votre honneur. Il a signé le *Certificat de don* qui lui a fait abandonner le *Rearden Metal*… sous la menace que l'adultère dont il s'était rendu coupable avec vous serait exposé aux yeux du monde.

Oh oui, nous avions des preuves indiscutables de cela, chaque détail intime. Je crois que vous vous tenez à la philosophie qui désapprouve le sacrifice… mais dans ce cas, vous êtes plus encore une femme, et c'est pourquoi je suis sûre que vous éprouverez de la gratitude pour le sacrifice qu'un homme a fait pour le seul privilège d'utiliser votre corps. Vous avez indiscutablement pris grand plaisir aux nuits qu'il a passé dans votre lit. Vous pouvez maintenant prendre plaisir à savoir ce que ces nuits lui ont coûté. Et sachant que vous aimez la rudesse, n'est-ce pas, Mademoiselle Taggart ? …sachant que le statut que vous avez choisi est celui d'une prostituée, je vous tire mon chapeau pour le prix que vous en avez tiré, et qu'aucune de vos consœurs n'aurait jamais pu espérer obtenir. »

La voix de Lillian s'était faite–quoique qu'avec une certaine réticence–de plus en plus dure, comme s'il elle avait été une

mèche de perceuse qui continuait à se briser parce qu'elle ne parvenait pas à trouver la faille dans la pierre. Dagny la regardait toujours, mais l'intensité avait disparu de ses yeux et de sa pose. Lillian se demandait pourquoi elle avait l'impression que le visage de Dagny était maintenant éclairé par un projecteur. Elle ne parvenait à détecter aucune expression particulière, c'était simplement un visage dans un état naturel de repos ; et la clarté que l'on pouvait y voir semblait provenir de sa structure, de la précision de ses surfaces marqués, de la fermeté de sa bouche, de la consistance de son regard. Elle ne pouvait décrypter l'expression de ses yeux, elle paraissait incongrue, elle ressemblait au calme, non pas d'une femme, mais d'un professeur, elle avait cette qualité lumineuse particulière qui caractérise cette absence de peur découlant de la connaisance satisfaite.

— Ce fut moi, continua doucement Lillian, « qui informa les bureaucrates de l'adultère de mon époux ».

Dagny remarqua le premier signe d'émotion dans les yeux morts de Lillian : c'était une émotion qui ressemblait à du plaisir, mais d'une intensité si distante que cela ressemblait à la lumière du soleil renvoyée depuis la surface morte de la lune, se réfléchissant sur les eaux stagnantes d'un marécage ; elle n'apparut qu'un bref instant avant de disparaître.

— Ce fut moi, dit Lillian, « qui lui retira son *Rearden Metal* ».

Le ton sur lequel elle venait de le dire était presque celui d'une imploration.

Il n'était pas en le pouvoir de la conscience de Dagny de ne jamais comprendre cette imploration, ou de savoir quelle réponse Lillian avait espéré trouver ; elle sut seulement qu'elle ne l'avait pas trouvé lorsqu'elle entendit la soudaine stridence de la voix de Lillian :

— M'avez-vous compris ?

— Oui.

— Alors vous savez ce que je demande et pourquoi vous allez m'obéir. Vous vous croyiez invincibles, vous et lui, n'est-ce pas ?

La voix faisait des efforts pour être douce, mais elle sautait irrégulièrement.

— Vous avez toujours agi selon aucun autre critère que votre votre propre volonté… un luxe que que je n'ai jamais pu

m'offrir. Pour une fois, au titre de dédomagement, je vous verrai agir selon la mienne. Vous ne pouvez pas vous battre contre moi. Vous ne pouvez acheter votre échappatoire, avec ces dollars que vous êtes capable de faire et pas moi. Il n'y a aucun profit que vous puissiez me proposer… je suis dénuée de convoitise. Je ne suis pas payée par les bureaucrates pour faire ça… Je le fais sans n'en attendre aucun gain en retour. Aucun gain. Me comprenez-vous ?

— Oui.

— Alors dans ce cas, aucune autre explication n'est nécessaire, seulement le rappel que toutes les preuves matérielles–copies des pages des registres d'hôtels, factures de joaillerie et autres choses du même genre–sont toujours en la possession des bonnes personnes et seront décrites dans tous les programmes radiophoniques de demain, à moins que vous apparaissiez dans une seule émission de radio, ce soir. Est-ce que c'est clair ?

— Oui.

— Maintenant, quelle est votre réponse ?

Lillian vit les yeux lumineux du professeur qui la regardaient, et ce fut pour elle, tout à coup, comme si trop d'elle-même pouvait être vu, et en même temps comme si elle n'était pas vu du tout.

— Je suis heureuse que vous m'ayiez annoncé, fit Dagny, « que j'apparaîtrai ce soir dans l'émission de Bertram Scudder. »

***

Il y avait un rayon de lumière blanche qui frappait le métal brillant d'un microphone, au centre d'une cage de verre l'emprisonnant en compagnie de Bertram Scudder. L'étincelle du reflet métallique était dans les tons vert et bleu ; le microphone était en *Rearden Metal*.

Au-dessus d'eux, au-dela d'une vitre, elle pouvait distinguer une cabine et deux rangées de visages qui avaient les yeux baissés sur elle : le visage relâché et à la fois anxieux de James Taggart, avec Lillian Rearden à son côté, sa main reposant sur son bras en un geste d'assurance ; un homme qui venait d'arriver par avion depuis Washington et qui lui avait été présenté comme étant Chick Morrison ; et un groupe de jeunes hommes appartenant à son équipe, qui parlaient de courbes de

pourcentage “d’influence intellectuelle sur les comportements”, et qui avaient des façons de se comporter suggérant celles de motards de la police.

Elle semblait effrayer Bertram Scudder. Il semblait s’accrocher au microphone, débitant des mots dans ses orifices délicats, dans les oreiles du pays, faisant l’introduction de son sujet. Il se démenait pour avoir l’air cynique, sceptique, et tout à la fois supérieur et hystérique, pour que cela suggère un homme qui ricanne de la vanité de toute les croyances humaines, et comptant, pour cette raison, sur l’immédiate confiance de ses auditeurs. Une petite zone de sueur luisait sur sa nuque. Il était en train de décrire, en des détails trop colorés, son mois de convalescence dans la cabane isolée d’un berger, puis son long et pénible trajet de quatre-vingt kilomètres sur des chemins de montagne pour parvenir à “poursuivre ses obligations envers les citoyens durant cette heure grave d’état d’urgence nationale”.

— …et si jamais quelques un d’entre vous avez été abusés par de vilaines rumeurs visant à miner votre foi en le grand programme social de nos dirigeants… vous pouvez avoir confiance en l’opinion de Madmoiselle Taggart, qui…

Elle attendait, le regard levé vers le faisceau de lumière blanche. Des grains de poussière se déplaçaient dans le faisceau et elle remarqua que l’un d’entre-eux était en vie : c’était un moucheron avec une minuscule étincelle à la place de ses ailes battantes, il était en train de se débattre frénétiquement pour un but inconnu, et elle l’observa, se sentant aussi éloignée de ce que pouvait être ce but qu’elle l’était de celui du monde.

— …Mademoiselle Taggart est une observatrice impartiale, une femme d’affaires brillante qui a été souvent critique à l’égard de la politique menée par le gouvernement, dans le passé, et dont on peu dire qu’elle est le “porte-parole de fait” de l’opinion des extrêmes Conservateurs qui est tenue par des géants de l’industrie tels que Hank Rearden. Pourtant, même si…

Elle se demanda combien les choses pouvaient être plus simples, lorsqu’on était dépourvu de la faculté de l’émotion ; elle avait l’impression de se trouver nue exposée à la vue du public, et un faisceau de lumière était assez pour pouvoir la supporter, parce qu’il ne se trouvait aucun poids de douleur en elle, aucune espérance, aucun regret, aucun interêt pour quoique ce soit, aucun avenir.

— …Et maintenant, Mesdames et Messieurs, j’aurai le plaisir de passer la parole à l’héroïne de cette soirée, l’invité le plus hors

du commun que nous ayons eu, la…

La douleur revint en elle sous la forme d’un coup de poignard soudain et brulant, comme s’il s’était agi d’un long éclat de verre provenant de la vitre d’un mur protecteur, que la réalisation que les prochains mots seraient les siens avait fait voler en éclats ; elle revenait pour la brève durée d’un nom dans son esprit, le nom de l’homme qu’elle avait appelé “le destructeur” : elle ne voulait pas qu’il entende ce qu’elle aurait à dire maintenant.

« Si tu l’entends »–la douleur était comme une voix qui le lui criait–« tu ne croiras pas en ce que je t’ai dit… non, pire, les choses que je ne t’ai pas dites, mais que tu savais et en lesquelle tu avais cru et les avaient acceptées… tu penseras que je n’étais pas libre de les offrir et que mes jours avec toi étaient un mensonge… ceci détruira mon mois et dix de tes années… ce n’était pas de cette façon que je voulais que tu l’apprennes, pas comme ça, pas ce soir… mais tu l’apprendras, toi qui a observé et connu chacun de mes mouvements, toi qui est en train de m’observer à cet instant, où que tu sois… tu l’entendras… mais ce doit être dit. »

— …la dernière descendante d’un nom illustre de l’histoire de notre industrie, la femme dirigeante, possible seulement en Amérique, la vice-présidente exécutive d’une grande compagnie ferroviaire… Mademoiselle Dagny Taggart !

Puis elle sentit le contact du *Rearden Metal*, lorsque sa main se referma sur le corps du microphone, et ce fut tout à coup simple, ce ne fut pas la facilité dûe à l’aisance droguée de l’indifférence, mais le fait d’un sentiment clair et vivant de l’action.

— Je suis venue vous parler du programme social, du système politique et de la morale de la philosophie dont vous faites l’expérience aujourd’hui.

Il y avait dans sa voix l’expression d’une certitude si calme, si naturelle et si totale que le son, à lui seul, semblait transporter un immense pouvoir de persuasion.

— Vous avez entendu dire que je pense que ce système est porteur de dépravation dans ses objectifs, qu’il n’avait que le pillage comme but, qu’il n’y avait que force et tromperie dans ses méthodes, et que la destruction comme son résultat.

Vous avez également entendu dire que, comme Hank Rearden, je suis un loyal *supporter* de ce système et que j’ai apporté ma coopération volontaire aux différents aspects de la

présente politique, tel que la mise en application du *Décret 10-289*.

Et bien je suis venue ce soir vous dire la vérité à propos de tout cela.

Il est exact que je partage l'opinion de Hank Rearden. Ses convictions politiques sont les miennes. On vous l'a décrit dans le passé comme un réactionnaire qui s'est opposé à chaque étape, mesure, slogan et fondement venant supporter le système politique et de pensée actuel. Maintenant, on le plébiscite en temps que le plus grand de nos industriels, dont les jugements à l'égard de la valeur de notre politique économique peuvent jouir en toute sécurité de notre pleine confiance.

C'est une réalité. Vous pouvez vous en remettre à son jugement. Si vous commencez à croire aujourd'hui que vos devenirs sont placés sous la tutelle d'un monstre irresponsable, que le pays est en train de s'effondrer et que vous serez bientôt abandonnés à la famine…

Considérons les vues du plus compétent de nos industriels, qui sait quelles sont les conditions nécessaires rendant la production de biens possible et permettant à un pays de survivre.

Considérons tout ce que vous avez appris à propos de ses opinions. Durant cette époque lors de laquelle il était en mesure de s'exprimer, vous l'avez entendu vous dire que la politique de ce gouvernement était en train de vous mener à l'esclavage et à la destruction.

Cependant, il n'a pas dénoncé le point culminant et final de cette politique : le *Décret 10-289*. Vous l'avez entendu se battre pour ses droits–les sien, et les votres–pour son indépendence, pour sa propriété. Cependant, il ne s'est pas battu contre le *Décret 10-289*. Au contraire, il a signé volontairement, ainsi qu'on vous l'a dit, le *Cerficat de don* qui lui a fait abandonner son *Rearden Metal* à ses ennemis. Il a signé cet unique papier que–sur la base de toutes ses précédentes prises de position–vous vous seriez attendus à le voir le jeter à la corbeille.

Que cela pouvait-il signifier pour vous–vous a-t-on constamment répété–si ça ne signifiait pas que même lui avait reconnu la nécessité du *Décret 10-289* et qu'il avait délibérément sacrifié ses interêtes personnels au bien du pays ?

Jugez de ses vues par le motif de cet acte, vous a-t-on constamment dit. Et, à cet égard, j'émets mon approbation sans réserves : jugez de ses vues par le motif de cet acte.

Et, quelques soit la valeur que vous accordez à mon opinion et à tout avertissement que je pourrais vous adresser… jugez également de mes vues par le motif de cet acte, parce que ses convictions sont les miennes.

Durant deux années, j'ai été la maîtresse de Hank Rearden. Qu'il n'y ait pas de malentendu à propos de ceci : j'en fais la révélation, non pas comme d'une honteuse confession, mais avec un sentiment de fierté qui est le plus grand dont je puisse être capable. J'ai été sa maîtresse. Nous avons dormi ensemble, dans le même lit, dans les bras l'un de l'autre. Il n'y a donc rien que quiconque pourrait vous dire à propos de moi, et que je n'aurais pas été la première à vous dire. Cela ne servira à rien de me diffamer… Je connais la nature de ces accusations, et c'est moi-même qui vous les dirai.

Ai-je éprouvé une attraction physique pour lui ? Oui, en effet. Ai-je été incitée par la passion que mon corps éprouvait pour le sien ? C'est bien ce qui est arrivé, en effet.

Maintenant, si ceci fait de moi une femme disgraciée à vos yeux… laissez votre jugement demeurer une opinion qui vous sera propre. J'estime, pour ma part, ne rien avoir à regretter.

Bertram Scudder avait les yeux fixés sur elle ; ceci n'était pas le discours auquel il s'était attendu, et il se dit, avec un sentiment de légère panique, qu'il n'était pas opportun de la laisser poursuivre, mais elle était l'invitée spéciale dont les dirigeants de Washington lui avaient donné l'ordre de la traiter avec prudence ; il ne parvenait pas à acquérir une certitude lui disant s'il devait l'interrompre ou pas ; mais d'un autre côté, il était content d'entendre ce genre de récit. Dans la cabine de l'auditoire, James Taggart et Lillian Rearden étaient restés assis, figés, tels des animaux paralysés par le phare aveuglant d'une locomotive qui était en train de se précipiter sur eux ; ils étaient ici les seuls à connaître la relation entre les mots qu'ils étaient en train d'entendre, et le thème de l'émission ; il était pour eux trop tard pour tenter quoi que ce soit ; ils n'auraient pas, de toute manière, osé assumer la responsabilité ne serait-ce que d'un mouvement, ou de quoi que ce soit de ce qui était à venir.

Dans la salle de l'ingénieur du son, un des jeunes intellectuels de l'équipe de Chick Morrison se tenait prêt à couper la retransmission en cas de problème, mais il n'entendait aucune sigification de portée politique dans le discours qu'il était en train d'écouter, aucun élément qu'il aurait pu considérer comme

dangereux pour ses maîtres. Il était habitué à entendre des discours extorqués à des victimes grace à des moyens de pression qui lui étaient inconnus, et il conclut que ceci était un cas comme un autre de réactionnaire que l'on avait forcé à confesser un scandal, et que, par conséquent, le discours que tenait cette femme avait probablement quelque valeur politique ; et puis par ailleurs, il était curieux de l'entendre.

— …je suis très fier qu'il m'ait choisie pour lui procurer du plaisir, et que ce fut lui qui fut mon choix. Ce ne fut pas–comme cela arrive à la plupart d'entre vous–un acte de familiarité indulgente et de mépris mutuel. Ce fut l'ultime forme d'expression de l'admiration que nous éprouvions l'un pour l'autre, accompagnée de la pleine conscience des valeurs selon lesquelles nous avions fait ce choix. Nous sommes de ceux qui ne rompent pas la connexion qui s'établie naturellement entre la valeur de l'esprit et l'action du corps, de ceux qui n'abandonnent pas leurs valeurs à des rêves vides, mais les font plutôt se concrétiser, de ceux qui donnent aux pensées une forme matérielle, et une réalité aux valeurs… de ceux qui fabriquent de l'acier, des voies ferrées et du bonheur.

Et à tous ceux parmi vous qui haïssent la pensée de la joie humaine, qui aimeraient voir la vie des hommes être une souffrance chronique et un échec, qui aimeraient que les hommes s'excusent d'éprouver du bonheur–ou de rencontrer le succès, ou d'être capable, ou d'être riche–à tous ceux-ci, je dis ce soir : je le voulais, je l'ai eu, j'ai été heureuse, j'ai connu la joie, une joie pure, pleine et dépourvue de tout sentiment de culpabilité, cette joie que vous craignez d'entendre être confessée de la bouche de n'importe quel être humain, cette joie dont votre seule connaissance se trouve dans votre haine pour ceux qui méritent de l'atteindre.

Et bien, haïssez moi, alors, parce que je l'ai atteinte !

— Mademoiselle Taggart, fit Bertram Scudder avec une visible nervosité, « ne sommes-nous pas en train de nous éloigner du sujet de… Après tout, votre relation personnelle avec Monsieur Rearden n'a pas de signigification politique qui…

— Oh, je ne le pensais pas non plus. Et, bien sûr, je suis venue ici pour vous parler à propos des systèmes moral et politique sous lesquels nous sommes en train de vivre.

Bon, moi je croyais tout savoir à propos de Hank Rearden, mais il y-avait une chose que je n'avais jamais su jusqu'à

aujourd'hui. C'est que ce fut un chantage, et la menace que notre relation soit rendue publique, qui forcèrent Hank Rearden à signer le *Certificat de don* pour qu'il cède son *Rearden Metal*. C'était le fait d'un chantage… un chantage exercé par vos hauts fonctionnaires, par vos dirigeants, par votre…

Au moment même où la main de Scudder fit un mouvement de balayage pour frapper le microphone et le faire s'écarter de devant la bouche de Dagny, un léger “clic” se fit entendre, signifiant que le flic intellectuel avait interrompu la retransmission par la voie les ondes.

Elle rit, mais il n'y avait personne pour la voir et pour entendre la nature de son rire. Les silhouettes qui se précipitaient dans le cube de verre étaient en train de se hurler des choses au visage. Chick Morrison était en train de pester contre Bertram Scudder en utilisant des mots impubliables ; Bertram Scudder était en train de hurler qu'il s'était opposé à l'idée depuis le début, mais que l'on avait passé outre son opinion et qu'il avait reçu l'ordre de le faire ; James Taggart ressemblait à un animal qui se faisait les dents, tandis qu'il grognait après deux des plus jeunes assistants de Morrison et évitait les grognements d'un troisième, plus vieux. Les muscles du visage de Lillian Rearden étaient étrangement flasques, tels les membres d'un animal couché sur la route, intacts mais morts. Le *conditionneur de moral* poussait des cris stridents disants qu'il devinait ce qu'ils penseraient que Monsieur Mouch en penserait.

— Qu'est ce que je suis censé leur dire ? hurlait l'homme en charge de faire l'annonce des programmes, en désignant le microphone de la main, « Monsieur Morrison, il y a une audience qui attend, qu'est-ce que je leur dit ? »

Personne ne lui répondait. Il n'y avait aucun différent à propos de ce qu'ils devaient faire, mais il y en avait un gros à propos de qui devait être blâmé.

Personne ne dit un mot à Dagny ou même ne lança un regard dans sa direction. Personne ne la stoppa lorsqu'elle sortit.

Elle monta dans le premier taxi qu'elle trouva, et lui donna l'adresse de son appartement. Tandis que le taxi s'élançait, elle remarqua que l'aiguille de la radio sur le tableau de bord était allumée et silencieuse. La radio crachotait du bruit statique : elle était règlée sur la fréquence de l'émission de Bertram Scudder.

Elle laissa reposer son dos contre le dossier du siège, n'éprouvant rien d'autre qu'un sentiment de désolation, de savoir

que le véritable coup de balai de son acte avait peut-être balayé l'homme qui pourrait bien ne jamais souhaiter la revoir encore. Elle sentit, pour la première fois, l'immensité de l'impuissance à le trouver–s'il choisissait de ne pas être trouvé–dans les rues de la cité, dans les petites villes de tout un continent, dans les *cañons* des *Montagnes Rocheuses* où le but à atteindre était clos par un écran de rayons. Mais une chose demeurait en elle, telle une buche flottant au milieu du vide, la buche à laquelle elle s'était acrochée durant toute la durée de l'émission de radio ; et elle réalisa que c'était la chose qu'elle ne pouvait abandonner ; quand bien même devait-elle en perdre tout le reste ; c'était le son de sa voix lui disant ; "Personne ne reste ici en faisant semblant d'en être heureux, de quelque manière que ce soit."

— Mesdames et Messieurs,–la voix de l'annonceur de Bertram Scudder émergea soudainent en crachottant depuis depuis le bruit statique–« en raison d'un incident technique indépendant de notre volonté, la suite de notre programme est momentanément interrompue jusqu'à ce que nous ayons procédé aux interventions nécessaires. »

Le chauffeur de taxi, emit un petit rire étouffé et méprisant, et il éteignit le poste de radio.

Lorsqu'elle descendit et lui tendit un billet, il lui tendit la monnaie en retour et, tout à coup, se pencha en avant pour mieux regarder son visage.

Elle fut certaine qu'il l'avait reconnue, et elle soutint son regard avec austérité durant un bref instant. Son visage à l'expression amère et sa chemise trop reprise étaient tous deux usés par une lutte désepérée et perdue d'avance. Lorsqu'elle lui tendi un pourboire, il dit d'une voix basse, mais avec une emphase trop solennelle et trop empressée pour être une reconnaisance pour les pièces :

— Merci, M'dame.

Elle se tourna vivement et se précipita dans l'immeuble, pour qu'il ne puisse voir l'émotion qui devint soudainement plus qu'elle n'en pouvait supporter.

Sa tête retomba, alors qu'elle tournait la clé dans la serrure de la porte de son appartement, et la lumière la saisit par en-dessous, depuis le tapis, avant qu'elle ne fasse un mouvement brusque de la tête en réaction d'étonnement de trouver les lumières de l'appartement allumées. Elle s'avança d'un pas… et elle vit Hank Rearden se tenant debout à l'autre extrémité de la

pièce. Deux choses la maintinrent dans un état d'immobilité : l'une était de le voir–elle ne s'était pas attendue à ce qu'il revienne si rapidement–l'autre était la vue de son visage.

Son visage avait une expression de calme si ferme, si confiant et si mûr, qui s'ajoutait à un subtile demi-sourire et à la clarté de ses yeux, qu'elle eut l'impression qu'il avait vielli de plus de dix années en l'espace d'un mois, mais vielli au sens propre de la maturation de l'homme, vielli en vision, en stature, en pouvoir. Elle eut le sentiment que lui qui venait de vivre un mois d'agonie, lui qu'elle avait si profondément blessé et était sur le point de blesser plus profondément encore, lui, serait celui qui lui offrirait son soutien et sa consolation, que sa résistance serait celle qui les protégerait tous deux.

Elle demeura immobile encore un instant, mais elle vit son sourire s'élargir comme s'il était en train de lire dans ses pensées et qu'il lui disait qu'elle n'avait rien à craindre. Elle entendit le son d'un léger craquement et elle vit, posée sur une table à côté de lui, l'aiguille allumée d'une radio silencieuse.

Ses yeux revinrent vers les siens comme une question, et il répondit par le plus léger des hochements de tête, à peine plus qu'un battement de cils : il avait écouté son *interview* à la radio.

Puis ils se déplacèrent l'un vers l'autre au même moment. Il la saisit par les épaules pour la supporter, le visage de Dagny s'éleva vers le sien, mais il ne toucha pas à ses lèvres, il lui prit la main et embrassa son poignet, ses doigts, la paume de sa main, comme seule forme de salut dans l'espoir duquel tant de sa souffrance avait été investie. Puis, soudainement, brisé par tous les efforts de cette journée qui étaient venus s'ajouter à ceux du mois passé, elle se mit à sanglotter dans ses bras, s'avachissant contre lui, sanglottant comme elle ne l'avait jamais fait durant toute sa vie, comme une femme, en capitulation devant la douleur et dans un ultime effort de protestation contre cela.

La soutenant assez pour qu'elle se tienne encore debout et qu'elle puisse bouger au moyen du corps de Rearden et non du sien, il l'accompagna jusqu'au sofa et tenta de la faire s'asseoir à côté de lui, mais elle glissa sur le sol, pour s'asseoir à ses pieds et faire disparaître son visage entre ses genoux, et pour sanglotter sans s'en défendre ni le déguiser.

Il ne la releva pas, il la laissa pleurer, l'entourant fermement de son bras. Elle sentit sa main sur sa tête, sur son épaule, elle sentit la protection de sa fermeté, une fermeté qui semblait lui

dire que puisque ses larmes étaient versées pour eux deux, il avait quand à lui conscience de sa douleur, la ressentait et la comprenait, mais que cependant il était capable d'en être le paisible témoin ; et son calme sembla soulager son fardeau en lui accordant le droit de craquer, ici, à ses pieds, en lui disant qu'il était capable de porter ce qu'elle ne pouvait plus porter plus longtemps.

Elle sut indistinctement que ceci était le vrai Hank Rearden, et peu importait quelle forme de cruauté insultante avait-il infligé à leur premières nuits ensemble, peu importait combien souvent elle avait paru être la plus forte d'eux deux, ceci avait toujours été en lui et à la source du lien qui les unissait ; cette résistance qui était la sienne et qui la protégerait si jamais celle-ci devait un jour s'en aller.

Lorsqu'elle releva la tête, son visage était baissé vers elle et lui souriait.

— Hank… dit elle à voix basse avec culpabilité, avec une expression d'étonnement désepéré pour sa propre faiblesse.

— Ne dis rien, mon amour.

Elle laissa sa tête s'enfouir encore entre ses genoux; elle était là, immobile, luttant pour du repos, luttant contre la pression d'une pensée qui n'avait pas de mots : il avait été capable de supporter et d'accepter ce qu'elle avait dit à la radio, seulement comme une confession de son amour pour lui ; cela faisait de la vérité qu'elle devait maintenant lui dire, un coup plus inhumain que quiconque avait le droit d'en porter. Elle se sentait terrorisée à la pensée qu'elle n'aurait pas la force de le faire, et de la terreur à la pensée qu'elle le ferait. Lorsqu'elle releva la tête pour le regarder encore, il fit courir sa main sur son front, brossant ses cheveux à l'écart de son visage.

— C'est fini, mon amour. dit-il. « Le pire de tout cela est fini, pour tous les deux. »

— Non, Hank, ce n'est pas vrai.

Il sourit.

Il la tira pour la faire s'asseoir à côté de lui, avec sa tête reposant sur son épaule.

— Ne dit rien maintenant. dit-il, « Tu sais que nous comprenons tous deux ce qui doit être dit, et nous en parlerons, mais pas avant que cela ait cessé de te blesser tant que ça. »

Sa main descendit la ligne de sa manche, jusqu'à un pli de sa jupe, avec une pression si légère que c'en était comme si la main

ne sentait pas la présence du corps sous les vêtements, comme s'il était en train de reprendre possession, non pas de son corps, mais seulement de sa vision.

— Tu as pris tellement sur toi. dit-il, « Tout comme moi. Laisse-les nous abattre. Il n'y a aucune raison d'en supporter plus. Peut importe ce à quoi nous devons faire face, il ne peut y avoir de soufrance entre nous deux. Aucune douleur supplémentaire. Laisse ça venir de leur monde. Ça ne viendra pas de nous. N'aie pas peur. Nous ne nous blesserons pas l'un l'autre. Pas maintenant. »

Elle releva la tête, la secouant en souriant amèrement ; il y eut une violence désespérée dans son geste, mais le sourire était un signe de rétablissement : de la détermination à s'opposer au désespoir.

— Hank, la sorte d'enfer dans lequel je t'ai laissé t'engouffrer durant ce dernier mois.

Sa voix tremblait.

— Ce n'est rien, comparé à la sorte d'enfer que je t'ai laissé traverser durant l'heure passée.

Sa voix était calme.

Elle se releva, pour arpenter la pièce, pour prouver sa force ; faisant de ses pas des mots lui disant qu'elle ne devait pas être épargnée plus longtemps. Lorsqu'elle s'arrêta et se tourna pour lui faire face, il se leva lui aussi, comme s'il comprenait son motif.

— Je sais que je n'ai fait que faire empirer les choses pour toi. dit-elle en désignant le poste de radio.

Il secoua la tête.

— Non.

— Hank, il y a quelque chose que je dois te dire.

— C'est la même chose pour moi. Me laisseras-tu parler le premier ? Tu vois, c'est quelque chose que j'aurais dû te dire depuis longtemps déjà. Me laisseras-tu parler sans rien répondre avant que j'en ai fini ?

Elle acquiesça.

Il s'accorda un moment pour la regarder alors qu'elle se tenait devant lui, comme pour retenir la vision de sa silhouette toute entière, de ce moment et de tout ce qui les y avaient conduits.

— Je t'aime, Dagny. dit-il doucement, avec la simplicité d'un bonheur sans nuage qui ne se prettait pourtant pas au sourire.

Elle était sur le point d'ouvrir la bouche, mais savait qu'elle

ne le pouvait, même s'il le lui avait permis ; elle s'empara de ses mots qu'elle n'avait pas prononcés, le mouvement de ses lèvres fut sa seule réponse, puis elle inclina la tête en acceptation.

— Je t'aime. Avec la même valeur, avec la même expression, avec la même fierté et la même signification que j'aime mon travail, mon entreprise, mon *Metal*, mes heures passées à mon bureau, devant un haut-fourneau, dans un laboratoire, dans une mine de minerai, comme j'aime ma capacité de travailler, comme j'aime la faculté de voir et celle de la connaissance, comme j'aime l'action de mon esprit lorsqu'il résoud une équation chimique ou surprend un lever de soleil, comme j'aime les choses que j'ai faites et les choses que j'ai ressenties, comme mon produit, comme mon choix, comme une forme de mon monde, comme mon meilleur miroir, comme la femme que je n'ai jamais eu, à ce qui rend tout le reste possible : comme mon pouvoir de vivre.

Elle ne laissa pas retomber sa tête, mais la maintint droite et ouverte, pour entendre et pour accepter, comme il avait voulu qu'elle le fasse et comme il le méritait.

— Je t'ai aimée depuis le premier jour que je t'ai vue, sur un wagon plat arrêté sur une voix de garage de la gare de Milford. Je t'ai aimé lorsque nous avons roulé dans la cabine de pilotage de la première locomotive sur la *Ligne John Galt*. Je t'ai aimé dans le couloir de la maison d'Ellis Wyatt. Je t'ai aimé le matin suivant ce jour là. Tu le savais. Mais c'est à moi de te le dire, comme je suis en train de le dire maintenant… Si je devais revivre tous ces jours et les laisser pleinement être ce qu'ils furent pour nous deux, ce serait uniquement pour t'aimer. Tu le savais. Je ne le savais pas. Et parce que je ne le savais pas, j'ai dû l'apprendre ce jour où je me trouvais assis à mon bureau et que je regardais le *Certificat de don* de mon *Rearden Metal*.

Elle ferma les yeux. Mais il n'y avait pas de souffrance sur son visage, rien d'autre que l'immense bonheur silencieux de la clarté.

— Nous sommes ceux qui ne déconnectent pas les valeurs de nos esprits des actions de notre corps. Tu l'as dit dans ton intervention à la radio ce soir. Mais tu le savais, ce matin là, dans la maison d'Ellis Wyatt. Tu savais que toutes ces insultes que je te lançais au visage étaient la plus grande confession d'amour qu'un homme pouvait faire. Tu savais que le désir physique que je maudissais comme notre honte mutuelle, n'était ni physique,

ni une expression du corps, mais celui des valeurs les plus profondes de l'esprit, que l'on ai le courage de l'admettre ou pas. C'est pour ça que tu as ri de moi comme tu l'as fait ce jour là, n'est-ce pas ?

— Oui. dit-elle à voix basse.

— Tu disais, "je ne veux pas ton esprit, ta volonté, ton être ou ton âme, aussi longtemps que pour moi tu viendras pour le plus bas de tes désirs." Tu le savais, lorsque tu as dit ça, que c'était mon esprit, ma volonté, mon être et mon âme que je te donnais par la voie de ce désir. Et je veux que tu me le dises maintenant, pour laisser à ce matin là la signification qu'il avait : mon esprit, ma volonté, mon être et mon âme, pour te le laisser, Dagny… à toi pour aussi longtemps que je vivrai.

Il la regardait bien en face et elle vit une brève étincelle dans ses yeux qui n'était pas un sourire, mais presque une expression disant qu'il avait entendu le cri qu'elle n'avait pas prononcé.

— Laisse-moi terminer, ma bien aimée. Je veux que tu saches combien je suis conscient de ce que je suis en train de dire. Moi, qui pensais que je les combattais, j'ai accepté le pire credo de nos ennemis… et c'est ce que j'ai toujours payé pour depuis, comme je suis en train de le payer maintenant, et comme je le dois. J'avais accepté cette croyance en vertu de laquelle ils détruisent un homme avant même qu'il ait commencé dans la vie, la *croyance tueuse* : la brèche entre son esprit et son corps. Je l'ai accepté, comme la plupart de leurs victimes l'ont fait, sans le savoir, sans même savoir que cette question existait. Je me suis rebellé contre leur credo de l'impotence humaine, et j'avais fais une fierté de ma capacité à réfléchir, à agir, à travailler pour la satisfaction de mes désirs.

Mais je ne savais pas que ceci était de la vertu, je ne l'ai jamais identifié en temps que valeur morale, comme *la* plus haute des valeurs morales, devant être défendue avant notre vie même, parce que c'est cela qui rend la vie possible. Et j'en ai accepté le châtiment ; le châtiment pour la vertu laissée entre les mains d'un monstre arrogant, rendu arrogant par mes seules ignorance et soumission.

J'ai accepté leurs insultes, leurs tricheries, leur extorsions. J'avais pensé que je pouvais me permettre de les ignorer… tous ces mystiques impotents qui jacassent à propos de leurs âmes et qui sont incapables de construire un toit au-dessus de leur tête. J'avais cru que le monde était à moi, et que ces bavards

incompétents ne constituaient pas une menace pour ma force. Je ne pouvais comprendre pourque je perdais toujours chacune de mes batailles. Je ne savais pas que la force qui était lâchée contre moi était la mienne. Pendant que j'étais absorbé par la conquête de la matière, je leur avais abandonné l'univers de l'esprit, de la pensée, des principes, de la loi et des valeurs de la morale. J'avais accepté, sans l'avoir voulu et par défaut, la croyance que les idées n'entraînaient pas de conséquences pour notre existence, pour notre de travail, pour la réalité, pour cette terre… comme si les idées n'étaient pas la province de la raison, mais cette foi mystique que je méprisais. Ceci fut tout ce qu'ils voulaient que je concède. C'était assez. J'avais abandoné tout ce que leurs sottises visaient à subvertir et à détruire : la raison de l'homme.

Non, ils n'étaient pas capable de s'accomoder de la matière, de produire de l'abondance, de contrôler cette terre. Ils n'avaient pas à le faire. Ils me contrôlaient.

Moi, qui savait que la richesse n'est qu'un moyen pour ariver à une fin, j'ai créé les moyens et leur ai laissé prescrire quelles étaient mes fins. Moi, qui tirais de l'orgueil de ma capacité à satisfaire mes désirs, je les ai laissé prescrire le code de valeurs par lequel j'ai jugé de mes désirs. Moi, qui ai formé la matière pour qu'elle serve mon propos, je fus laissé avec une pile de d'acier et d'or, mais avec chacun de mes propos vaincus, de mes désirs trahis, de chacune des tentatives pour trouver du bonheur frustrées.

Je m'étais coupé en deux, ainsi que les mystiques le prêchaient, et je dirigeais mes affaires selon un code de règles, mais ma propre vie selon un autre. Je me suis rebellé contre les tentatives des pillards de fixer le prix et la valeur de mon acier… mais je les ai laissé définir les valeurs morales de mon existence. Je me suis rebellé contre les demandes pour une richesse non-gagnée… mais j'avais pensé qu'il était de mon devoir d'accorder un amour non-gagné à une épouse que je détestais, un respect non-mérité à un frère qui me haïssait, une aide non-méritée à un frère qui complottait pour ma destruction. Je me suis rebellé contre le prejudice financier injustifié… mais j'ai accepté une vie de souffrance injustifiée. Je me suis rebellé contre la doctrine disant que ma capacité à produire devait être de la culpabilité… mais j'ai accepté, comme une culpabilité, ma capacité à être heureux. Je me suis rebellé contre le credo disant que la vertu

n'est que quelque inconnu désincarné de l'esprit… mais je t'ai maudit, toi, l'être qui m'est le plus cher, pour le désir de ton corps et du mien.

Mais si le corps est un démon, alors il en va de même pour ceux qui fournissent les moyens de sa survie, il en va de même pour la richesse matérielle et pour ceux qui la produisent… et si les valeurs morales sont fixées pour être en contradiction avec notre existence physique, alors il est juste que les récompenses soient imméritées, que la vertu doive consister en ce qui est défait ou en ce qui n'est pas fait, qu'il ne doive y avoir aucun lien entre la réalisation et le profit, que les animaux inférieurs qui sont capables de produire doivent servir ces êtres supérieurs dont la supériorité d'esprit consiste en l'incompétence née.

Si un homme tel que Hugh Akston m'avait dit, lorsque j'ai commencé, qu'en acceptant la théorie mystique du sexe j'acceptais également *la théorie économique des pillards*, je lui aurais ri au nez. Je ne rirais pas de lui, maintenant. Maintenant, je vois que Rearden Steel est dirigée par la médiocrité humaine… je vois la réalisation de ma vie servir à enrichir le pire de mes ennemis… et qu'aux deux personnes que j'ai aimé, j'ai apporté une insulte mortelle à l'une et la disgrâce publique à l'autre. J'ai giflé le visage de l'homme qui était mon ami, mon défenseur, mon professeur, l'homme qui m'a rendu libre en m'aidant à apprendre ce que j'ai appris ; je l'aimais, Dagny, il était le frère, le fils, le camarade que je n'avais jamais eu… mais je l'ai repoussé de ma vie parce qu'il ne m'aiderait pas à produire pour les pillards. Je donnerais n'importe quoi maintenant pour qu'il revienne, mais je ne possède rien à lui offrir en guise de repaiement, et je ne le verrai plus jamais parce que c'est moi qui saurai qu'il n'y a aucune manière de mériter ne serait-ce que le droit de demander pardon.

Mais ce que je t'ai fait, ma bien aimée, est encore pire. Ton discours et le fait que tu te sois trouvée dans l'obligation de le faire… c'est ce que j'ai apporté à la seule femme que j'aimais, en paiement du seul bonheur que j'ai connu. Ne me dis pas que c'était *ton* choix depuis le début et que tu en avais accepté toutes les conséquences, y compris celle de cette nuit… cela n'excuse pas le fait que ce fut *moi* qui n'avais pas de meilleur choix à t'offrir. Et que les pillards t'aient contraint à parler, que tu aies parlé pour me venger et me rendre libre… n'excuse pas le fait que ce fut moi qui aie rendu possibles leurs tactiques.

Ce ne fut pas leurs propres convictions du péché et du déshonneur qu'ils auraient pu utiliser pour te disgrâcier… mais les miennes. Ils n'ont fait que se servir des choses que je croyais et disais dans la maison d'Ellis Wyatt. Ce fut moi qui maintins caché notre amour comme s'il avait été un coupable secret… ils n'on fait que s'en servir pour ce qu'il était selon ma propre appréciation. Ce fut moi qui fut d'accord pour fausser la réalité pour sauver les apparences à leurs yeux… ils n'ont fait que l'encaisser comme un droit que je leur avais donné.

Les gens pensent qu'un menteur est toujours victorieux. Ce que j'ai appris est qu'un mensonge est un acte de capitulation envers soi-même, parce que l'on abandone sa propre réalité à l'autre auquel on ment, faisant ainsi de cet autre notre maître, nous condamnant nous-même à partir de là à falsifier la sorte de réalité dont les vues de cet autre requièrent qu'elle soit faussée. Et si un autre tire le gain du propos immédiat grâce au mensonge ; le prix que cet autre paie est la destruction de ce que ce à quoi ce même gain devait lui servir. L'homme qui ment au monde est dès lors l'esclave du monde… Quand j'ai choisi de cacher mon amour pour toi, de le désavouer en public et le vivre comme un mensonge, j'en ai fait une propriété publique… et le public à revendiqué cette propriété d'une manière seyant à la circonstance. Aucune issue de s'offrait à moi pour y parer ni aucun pouvoir de te sauver. Lorsque j'ai capitulé devant les pillards, quand j'ai signé leur *Certificat de don*, pour te protéger, j'étais encore en train de fausser la réalité, rien d'autre ne s'offrait à moi… et, Dagny, j'aurais préféré nous voir mourir tous les deux que les laisser faire ce qu'ils menaçaient de faire. Mais il n'y a pas de de mensonges par ommission, il n'y a que que la destruction pleine et ouverte, et un mensonge par ommission est le pire de tous. Je continuais pourtant à dissimuler la réalité, et cela eut pour inexorable résultat : qu'en fait de protection, cela a entraîné pour toi une épreuve d'un genre plus terrible ; au lieu de sauver ton nom, tu as été obligée de t'offrir toi-même à une lapidation publique, et de te jeter les pierres toi-même. Je sais que as été fière de ce que tu as dit, et j'ai été fier de t'endendre… mais quel genre de fierté avons-nous manqué de revendiquer, il y a deux ans.

Non, tu n'as pas fait empirer les choses pour moi, tu m'as libéré, tu nous as sauvé tous les deux, tu as racheté notre passé. Je ne peux pas te demander de me pardonner, nous sommes bien

au-delà de ça… et la seule demande de pardon que je puisse t'offrir est le fait que je sois heureux. Que je suis heureux, mon amour, pas que je souffre. Je suis heureux d'avoir vu la vérité ; même si mon accuité visuelle est tout ce qu'il me reste aujourd'hui. Devrais-je m'abandonner à la douleur et renoncer avec des regrets futiles au prétexte que ma propre erreur a détruit mon passé… ce serait un ultime acte de trahison, l'ultime échec vers la vérité que j'aurais à regretter. Mais si mon amour pour la vérité est la seule possession que l'on doit me laisser, alors plus grande sera la perte derrière moi et plus grande sera la fierté que je pourrais tirer du prix que cet amour m'aura coûté. Et alors cette destruction ne deviendra pas une montagne de funérailles me dominant, mais elle me servira comme hauteur que j'aurais escaladée pour atteindre un champ de vision plus large. Mon orgueil et mon accuité visuelle étaient tout ce que je possédais quand j'ai démarré dans la vie… et quoi que j'aie réalisé, cela le fut toujours au moyen de ces deux choses. Tous deux ont grandi, aujourd'hui… Aujourd'hui, j'ai la connaissance de la valeur superlative dont j'avais manqué : le droit d'être fier de ma vision. Le reste, c'est à moi de l'atteindre.

Et, Dagny, la chose que je voulais, comme première étape de mon avenir, était de dire que je t'aime… comme je suis en train de le dire maintenant.

Je t'aime, ma bien aimée, avec la passion la plus aveugle de mon corps qui provient de la perception la plus claire de mon esprit… et mon amour pour toi est la seule finalité de mon passé qu'il me restera, intacte, pour toutes les années à venir. Je voulais te le dire pendant que j'en ai encore le droit. Et parce que je ne l'ai pas dit durant notre début, c'est comme ça que je dois le dire… finalement.

Maintenant je vais te dire ce que c'est que tu voulais me dire… parce que tu vois, je le sais et je l'accepte : quelque part durant ce dernier mois, tu as rencontré l'homme que tu aimes, et si l'amour signifie notre choix définitif et irremplaçable, alors il est le seul homme que tu aies jamais aimé.

— Oui ! sa voix avait été à moitié un soupir, à moitié un cri, comme sous l'effet du choc d'un coup porté, et dont le choc était tout ce dont elle avait eu conscience, « Hank !... comment le savais-tu ? »

Il sourit et désigna le poste de radio.

— Mon amour, lorsque tu as parlé de nous, tu n'as pas utilisé

d’autre temps que le *passé*.

— Oh… ! Sa voix était maintenant un demi-soupir et un demi-gémissement, et elle clos les yeux.

— Tu n’as jamais prononcé *le* mot que tu aurais eu raison de leur balancer à la figure, s’il en avait été autrement. Tu as dit, “je le voulais”, pas “je l’aime”. Tu m’as dit au téléphone aujourd’hui que tu aurais pu revenir plus tôt. Aucune autre raison n’aurait pu te faire me laisser comme tu l’as fait. Seulement cette raison qui était valide et justifiée.

Elle se pencha légèrement en arrière, comme s’il elle luttait un instant pour retrouver son équilibre, cependant elle le regardait droit dans les yeux, avec un sourire auquel ses lèvres ne participaient pas, mais adoucissait ses yeux pour leur conférer un regard d’admiration tandis que la forme de bouche exprimait la douleur.

— C’est vrai. J’ai rencontré l’homme que j’aime et que j’aimerai toujours, je l’ai vu, je lui ai parlé… mais il est un homme que je ne peux avoir, que je peux ne jamais avoir et, peut-être, ne jamais revoir.

— Je pense que j’ai toujours su que tu le trouverais. Je savais ce que tu éprouvais pour moi, je savais combien c’était, mais je savais que je n’étais pas ton choix définitif. Ce que tu lui donneras ne m’est pas retiré, c’est ce que je n’ai jamais eu. Je ne peux pas me rebeller contre. Ce que j’ai signifie trop, pour moi… et ce que j’ai eu ne pourra jamais être changé.

— Veux-tu me le dire, Hank ? Est-ce que tu le comprendras, si je dis que je t’aimerai toujours?

— Je pense que je l’ai compris avant toi.

— Je t’ai toujours vu comme tu es maintenant. Cette grandeur qui émane de toi et que tu commences tout juste à te laisser la connaître… Je l’ai toujours connu et j’ai observé ta lutte pour la découvrir. Ne parles pas d’un pardon que tu attendrais de moi, tu ne m’as pas blessé, tes erreurs venaient de ta magnifique intégrité sous la torture infligée par un code impossible… et ton combat contre lui ne m’a pas infligé de la souffrance, cela m’a apporté le sentiment que j’ai trop rarement trouvé : l’admiration. Si tu dois l’accepter, elle sera toujours à toi. Ce que tu représentais pour moi ne pourra jamais être changé. Mais l’homme que j’ai rencontré… il est l’amour que je voulais atteindre depuis bien avant que j’ai su qu’il existait, et je pense qu’il demeurera au-delà de mon atteinte, mais le fait que je

l'aime sera assez pour me faire rester vivante.

Il lui prit la main et la pressa contre ses lèvres.

— Dans ce cas tu sais ce que je ressens, dit-il, « et pourquoi je demeure heureux. »

En relevant les yeux vers son visage, elle réalisa pour la première fois qu'il était ce qu'elle avait toujours pensé qu'il avait l'intention d'être : un homme doté d'une immense capacité pour la joie de l'existence. Cette allure d'endurance tendue, de douleur férocement niée, etait maintenant partie ; maintenant, au milieu de ces débris et de son heure la plus difficile, son visage avait la sérénité de la force pure ; il avait cette expression qu'elle avait vu sur les visages des hommes de la vallée.

— Hank, fit-elle, je ne pense pas que je puisse l'expliquer mais je me sens comme si je n'avais commis aucune trahison, envers aucun de vous deux.

— Tu ne l'as pas fait.

Ses yeux semblaient anormalement vivants sur ce visage qui avait perdu ses couleurs, comme si sa conscience demeurait intacte dans un corps brisé par l'épuisement. Il la fit s'asseoir et glissa son bras le long du dossier du sofa, sans la toucher mais la tenant cependant dans une étreinte protectrice.

— Maintenant, dis-moi, demanda-t-il, où étais-tu ?

— Je ne peux pas te dire ça. J'ai donné ma parole de ne jamais rien révéler à ce propos. Je peux seulement dire que c'est un endroit que j'ai découvert par accident, quand je m'y suis écrasée en avion, et que j'ai quitté avec un bandeau sur les yeux… et que je ne serais pas capable de retrouver une nouvelle fois.

— Pourrais-tu reconstituer ton chemin pour y retrourner ?

— Je n'essaierai pas.

— Et l'homme ?

— Je ne le chercherai pas.

— Il est resté là bas ?

— Je ne sais pas.

— Pourquoi l'as-tu quitté ?

— Je ne peux pas te le dire.

— Qui est-il ?

Son rire étouffé d'amusement désespéré fut involontaire.

— Qui est John Galt ?

Il lui dressa un regard appuyé, étonné ; mais réalisant qu'elle ne plaisantait pas.

— Donc, il y a bien un “John Galt” ? demanda-t-il lentement.
— Oui.
— Cette phrase de language populaire le concerne ?
— Oui.
— Et elle a un sens spécial ?
— Oh oui !... Il y a une chose que je peux te dire à propos de lui, parce que je l’ai découvert plus tôt sans avoir à promettre d’en garder le secret : il est l’homme qui a inventé le moteur que nous avons trouvé.
— Oh ! Il sourit comme s’il aurait dû le savoir. Puis il dit doucement, avec un regard qui exprimait presque la compassion :
— Il est “le destructeur”, n’est-ce pas ?
Il vit son expression de choc, et il ajouta :
— Non, ne me réponds pas si tu ne le peux pas. Je pense que je sais où tu étais. C’était Quentin Daniels que tu voulais sauver du “destructeur”, et tu étais en train de suivre Daniels quand tu t’es écrasée, ce n’est pas comme cela que ça s’est passé ?
— Si.
— Mon Dieu, Dagny !... un endroit comme celui-ci existe réellement ? Sont-ils tous en vie ? Est-ce qu’il… ? Excuse-moi. Ne réponds pas.
Elle sourit.
— Il existe réellement.
Il demeura silencieux pendant un bon moment.
— Hank, pourrais-tu abandonner Rearden Steel ?
— Non !
La réponse fut férocement immédiate, mais il ajouta, avec le premier son de désepsoir dans la voix:
— Pas encore.
Puis il la regarda, comme si, durant la transition de ses trois mots il avait revécu le déroulement de l’agonie de Dagny durant le mois qui venait de s’écouler.
— Je vois. dit-il.
Il passa sa main sur son front dans un geste de compréhension, de compassion, d’un émerveillement presque incrédule.
— Que diable a-tu entrepris d’endurer, maintenant ! dit-il à voix basse.
Elle hocha la tête.
Elle se laissa à nouveau glisser, pour reposer allongée, son visage sur ses genoux. Il lui caressa les cheveux ; il dit :

— Nous nous battrons contre les pillards aussi longtemps que nous le pouvons. J'ignore quel avenir nous attend, mais nous gagnerons ou nous nous apprendrons que c'est sans espoir. Jusqu'à ce que ce moment là arrive, nous nous battrons pour notre monde. Nous sommes tout ce qu'il en reste.

Elle s'endormit, allongée là, sa main refermée sur celle de Rearden. La dernière conscience qu'elle eut avant de renoncer à la responsabilité de celle-ci fut la sensation d'un énorme vide, le vide d'une cité et d'un continent où elle ne serait jamais capable de trouver l'homme qu'elle n'avait aucun droit de chercher.

CHAPITRE IV

ANTI-VIE

James Taggart étendit la main vers la poche de son costume de dîner, en tira le premier morceau de papier qu'il trouva, lequel était un billet de 100 dollars, puis il le laissa tomber dans la main du mendiant.

Il remarqua que le mendiant empocha l'argent d'une manière aussi indifférente que la sienne.

— Merci, *mon pote*. dit le mendiant avec mépris. puis il s'en alla.

James Taggart demeurait encore au milieu du trottoir, en se demandant quelle était la cause de ce sentiment de choc et de crainte. Ce n'était pas l'insolence de l'homme–il n'avait recherché aucune gratitude, il n'avait cédé à aucun sentiment de pitié, son geste avait été automatique et dépourvu de sens. C'était que le mendiant avait agi comme si peu lui avait importé de recevoir un billet de 100 dollars ou une pièce de 10 *cents*, ou même de ne rien recevoir du tout, et s'était vu lui-même en train de mourir de faim cette nuit. Taggart frissonna et se remit brusquement à marcher, le frissonement servant à mettre un terme à la réalisation que l'humeur du mendiant était similaire à la sienne.

Les murs de la ville autour de lui avaient la marque surnaturelle d'une clarté de crépuscule d'été, tandis qu'une brume orange emplissait les canaux des intersections et voilait un tier des hauteurs des *buildings*, le laissant ainsi sur le reste d'un sol qui se rétrécissait. Le calendrier dans le ciel semblait se dresser avec insistence hors de la brume, jaune comme une page de vieux parchemin, disant : 5 AOUT.

Non, se dit-il en réponse aux choses qu'il n'avait pas nommées ; ce n'était pas vrai, il se sentait bien, c'est pour ça qu'il voulait faire quelque chose ce soir. Il ne pouvait admettre pour lui-même que son agitation provenait d'un désir d'avoir du plaisir ; il ne pouvait admettre que le plaisir particulier qu'il voulait était celui de la célébration, parce qu'il ne pouvait admettre que c'était ça qu'il voulait célébrer.

Ça avait été une journée d'intense activité dépensée en mots flottant aussi vaguement que du cotton, réalisant cependant un propos aussi précis qu'une calculatrice venant s'additionner à sa pleine satisfaction. Mais il devait tenir le propos et la nature de sa satisfaction cachés de lui-même comme il l'avait caché aux autres ; et son fort et soudain désir de plaisir était une dangereuse faiblesse.

La journée avait commencé avec un petit *lunch* dans la suite d'un hôtel d'un législateur argentin de passage, où un petit nombre de gens de nationalités variées avaient discuté à longueurs de temps à propos du climat de l'Argentine, de son sol, de ses ressources, des besoins de son peuple, de la valeur d'une attitude progressiste dynamique tournée vers l'avenir–et avait mentionné, comme sujet le plus bref de la conversation, que l'Argentine serait déclarée Etat Populaire d'ici deux semaines.

Quelques *coktails* dans la maison d'Orren Boyle avaient suivi, avec seulement un discret *gentleman* d'Argentine silencieusement assis dans un angle, tandis que deux cadres supérieurs de Washington, et quelques amis dont les fonctions étaient demeuré obscures, avaient parlé de ressources nationales, de métallurgie, de minéralogie, de devoirs de bon voisinage et du bien-être de la planète, et avaient mentionné qu'un prêt de 4 milliards de dollars serait accordé sous trois semaines à l'Etat Populaire d'Argentine, ainsi qu'à l'Etat Populaire du Chili.

Puis un autre petit *cocktail* avait eu lieu dans une pièce privée du bar construit comme une cave sur le toit d'un gratte-ciel, c'était une petite fête informelle donnée par lui, James Taggart, pour les directeurs d'une entreprise qui venait d'être récemment créée, la *Société de développement et d'amitié entre les peuples*, dont Orren Boyle était le président et dont un Chilien hyperactif au corps gracieux et mince était le trésorier, un homme dont le nom était *Señor* Mario Martinez, mais que Taggart trouvait tentant, en raison de quelque ressemblance d'esprit, d'appeler "*Señor* Cuffy Meigs".

Ici ils avaient parlé à propos de golf, de courses de chevaux, de couses de bateau, de voitures et de femmes. Il n'avait pas été nécessaire de mentionner, puisqu'ils le savaient tous, que la *Société de développement et d'amitié entre les peuples* avait un contrat d'exclusivité pour assurer la gestion, en vertu d'un prêt de compétences, de toutes les propriétés industrielles de l'Union des Etats Populaires de l'Emisphère Sud.

Le dernier évènement de la journée avait été un grand dîner de réception donné dans la demeure du *Señor* Rodriguo Gonzales, un diplomate Chilien.

Personne n'aurait su dire qui était le *Señor* Gonzales, il y avait encore moins d'un an, mais il était devenu célèbre pour les soirées qu'il avait donné durant les six derniers mois, et plus fréquemment depuis son arrivée à New York. Ses invités le décrivaient comme un homme d'affaire progressiste. Il avait perdu sa propriété–disait-on–lorsque le Chili, en devenant un Etat Populaire, avait nationalisé toutes les propriétés, à l'exception de celles appartenant aux ressortissants de “pays arriérés” qui n'était pas des Etats populaires tels que l'Argentine ; mais il avait adopté une attitude “éclairée” et avait rejoint le nouveau régime en se plaçant de lui-même au service de son pays. Son logement à New York occupait un étage entier d'un hôtel résidentiel prestigieux.

Il avait un visage gras et dépourvu d'expression, et les yeux d'un tueur. En l'observant durant la réception de cette soirée, Taggart avait conclu que l'homme était imperméable à n'importe quelle sorte de sentiment ; on aurait dit qu'un couteau aurait pu tailler dans les bourelets pendulaires de sa peau sans qu'il ne s'en aperçoive… sauf qu'il y avait quelque chose de lubrique et presque même sexuelle dans sa façon de frotter ses pieds contre le riche amoncellement de ses tapis Persans, ou de caresser l'accoudoir poli de sa chaise, ou de replier ses lèvres contre un cigare. Son épouse, la *Señora* Gonzales, était une petite femme séduisante, pas aussi belle qu'il le percevait mais bénéficiant de la réputation d'une beauté, grâce à une énergie nerveuse et violente et d'une étrange manière détachée et cynique de s'affirmer qui semblait promettre n'importe quoi et absoudre quiconque. A une époque lors de laquelle on ne faisait plus commerce de biens, mais de faveurs, il était connu que la manière particulière de commercer de cette femme était la première richese que possédait son époux ; et, en l'observant au

milieu des invités, Taggart avait trouvé de l'amusement à se demander quels commerces avait ainsi été faits, quels décrets avaient été édités, quelles industries détruites en échange de quelques nuits volées que la plupart des hommes n'auraient pas eu de raison particulière de rechercher, et peut-être même ne s'en souvenaient déjà plus.

La soirée l'avait ennuyé, il n'y avait eu qu'une demi-douzaine d'invités seulement, auxquels il avait consacré quelques efforts d'apparence, et il n'avait même pas été nécessaire d'adresser la parole à cette demi-douzaine là, seulement d'être vu et d'échanger quelques regards. Le dîner avait été sur le point d'être servi lorsqu'il avait eu l'occasion d'entendre ce qu'il avait entendu : *Señor* Gonzales avait mentionné–la fumée de son cigare formant des vagues au-dessus de la demi-douzaine d'hommes qui avait dérivé vers son fauteuil–qu'en raison d'un accord avec le futur Etat Populaire d'Argentine, les propriétés de d'Anconia Copper seraient nationalisées par l'Etat Populaire du Chili dans moins d'un mois, le 2 septembre.

Tout s'était déroulé comme Taggart s'y était attendu ; l'inattendu s'était produit lorsque, après avoir entendu ces mots, il avait ressenti l'irrésistible envie de s'échapper.

Il s'était senti incapable d'endurer l'ennui du dîner, comme si quelques autres formes d'activité étaient requises pour saluer la fin de cette journée. Il était sorti dans le crépuscule d'été des rues avec la sensation d'être à la fois le poursuivant et le poursuivi : de poursuivre une sensation de plaisir que rien ne parvenait à lui offrir, en l'honneur d'un sentiment qu'il n'osait pas nommer ; d'être poursuivi par la crainte de découvrir quelle raison lui avait fait suivre le *planning* des réalisations de cette soirée, et quel en était l'aspect qui lui procurait maintenant ce fiévreux sentiment de la récompense.

Il se souvint qu'il lui faudrait vendre toutes les actions d'Anconia Copper qu'il détenait, et dont le cours n'était jamais vraiment remonté depuis son *krach* de l'année précédente, et qu'il achèterait des actions de la *Société de développement et d'amitié entre les peuples*, ainsi qu'il en avait convenu avec quelques-uns de ses amis, et qui lui rapporteraient une fortune. Mais cette pensée ne lui apporta rien de plus que de l'ennui ; ce n'était pas ça qu'il voulait fêter.

Il faisait des efforts pour se forcer à en éprouver du plaisir : l'argent, se dit-il, avait été sa motivation, seul l'argent, rien de

pire. N'était-ce pas une motivation normale ? Une motivation valide ? N'était-ce pas tout ce après quoi ils avaient couru, les Wyatt, les Rearden, les d'Anconia ?... Il secoua la tête pour arrêter ça : il avait l'impression que ses pensées étaient en train de glisser vers le bas, en direction d'une dangereuse impasse dont il ne devait jamais se permettre d'en voir la fin.

Non–se dit-il d'un air affligé, en se l'admettant avec réticence–l'argent ne signifiait plus rien pour lui. Il avait jeté les dollars par centaines–durant cette soirée qu'il avait organisée aujourd'hui–pour des verres qui n'avaient pas été finis, pour des délicatesses cullinaires auxquelles pesonne n'avait touché, en pourboires non-attendus et en caprices inattendus, pour un coup de téléphone longue distance en Argentine parce que l'un de ses invités avait voulu s'assurer de la version exacte d'une histoire grivoise qu'il avait commencé à raconter, sous l'impulsion de n'importe quel moment, pour la stupeur moite de réaliser qu'il était plus facile de payer que de réfléchir.

« Tu n'as pas à t'en faire, sous ce *Plan d'Unification du chemin de fer* », avait gloussé à son attention Orren Boyle, visiblement soûl.

Sous le *Plan d'Unification du chemin de fer*, une compagnie ferroviaire locale du Dakota du Nord avait fait faillite, abandonnant ainsi la région à un destin de zone économiquement sinistrée, le banquier local s'était suicidé après avoir tout d'abord tué sa femme et ses enfants ; dans le Tennessee, un train de transport de marchandises était parti sans respecter les horaires prévus, laissant tout à coup une entreprise locale sans moyen de transport ; le fils du propriétaire de l'usine avait quitté l'université et était maintenant en prison, attendant son exécution pour un meurtre commis avec un *gang* de pillards ; une gare avait fermé dans le Kansas, et le chef de gare, qui avait voulu devenir un scientifique, avait abandonné ses études et était devenu employé à la plonge ; et lui, James Taggart, pouvait s'asseoir dans une salle de bar privé et payer pour l'alcool coulant dans la gorge d'Orren Boyle, pour le serveur qui épongeait les vêtements de Boyle lorsqu'il avait renversé son verre sur sa poitrine, pour le tapis brûlé par les cigarettes d'une ex-prostituée Chilienne qui n'avait pas voulu faire l'effort d'attraper un cendrier qui se trouvait à un mètre d'elle.

Ce n'était pas la conscience de cette indifférence à l'égard de l'argent qui le faisait maintenant frissonner de crainte. C'était la

conscience que cela lui serait tout autant égal, s'il avait été réduit à l'état de ce mendiant. Il y avait eu un temps où il avait resenti quelque chose comme de la culpabilité–mais cela n'avait pas été plus clair qu'une pointe d'irritation–à la pensé qu'il avait partagé le péché de cette convoitise qu'il passait le plus clair de son temps à dénoncer. Maintenant il était touché par la frémissante réalisation que, en fait, il n'avait jamais été un hypocrite : en pleine vérité il n'avait jamais rien eu à faire de l'argent. Cette découverte laissait maintenent un autre trou qui baillait devant lui, un trou menant vers un autre cul-de-sac, vers lequel il ne pouvait se risquer de regarder.

« Je veux juste faire quelque chose ce soir ! »–cria-t-il sans émettre un son à l'adresse d'un passant choisi au hasard, en protestation et avec une exigeante colère—en une expression de protestation contre quoi que pouvait être ce qui continuait à le forcer à avoir de telles pensées surgissant ainsi dans on esprit… en colère contre un univers où quelque force malveillante ne lui permettrait pas de trouver du plaisir sans le besoin de savoir ce qu'il voulait ni pourquoi.

« Qu'est-ce que tu veux ? »–la voix de quelque ennemi lui demandait continuellement, et il accélera le pas pour tenter d'y échapper. Il avait l'impression que son esprit était une brume au milieu de laquelle un cul-de-sac se présentait où qu'il aille, le menant à un brouillard épais qui masquait un abysse. Il lui semblait qu'il était en train de courir tandis que le petit îlot de sécurité se réduisait, et que bientôt rien d'autre que ces culs-de-sac ne s'offriraient à lui. C'était comme ce reste de clarté tout autour de lui dans la rue, avec la brume qui s'avançait pour remplir toutes les issues. Pourquoi se réduisait-il ?–se dit-il avec un sentiment de panique. C'était comme ça qu'il avait toujours vécu durant toute sa vie… en concentrant obstinément son regard, avec sécurité, sur le macadam se trouvant immédiatement devant lui, évitant avec dédication la vue de sa route, des carefours, des distances, des cimes. Il n'avait jamais eu l'intention d'aller nulle part, il avait seulement voulu que sa voie soit dégagée, qu'elle soit exempte du joug d'une ligne droite, il n'avait jamais voulu que ses années ne s'ajoutent à aucune somme–qu'est-ce qui les avait fait s'aditionner ?–pourquoi avait-il atteint une destination non-choisie où on ne pouvait plus s'arrêter et dont on ne pouvait plus partir ?

Regarde où tu vas, *mon pote* ! gronda quelque voix tandis

qu'un coude le repoussa en arrière ; et il réalisa qu'il était rentré dans une sorte de grande silhouette malodorante et qu'il avait été en train de courir.

Il ralentit son pas et admit dans son esprit une reconnaissance des rues qu'il avait choisi d'emprunter dans son échappée au hasard. Il n'avait pas voulu savoir qu'il était en train de rejoindre son épouse, chez lui. Ça aussi, c'était un cul-de-sac brumeux, mais il ne lui restait pas d'autre option.

Il comprit–au moment où il vit la silhouette silencieuse et posée de Cherryl se lever tandis qu'il entrait dans sa chambre–que ceci était plus dangereux qu'il ne s'était laissé allé à le savoir, et qu'il ne trouverait pas ce qu'il voulait. Mais pour lui le danger était un signal qui lui osbstruait la vue, qui plaçait en suspend son jugement et poursuivait une course intacte sur la base de la prémisse non-déclarée que le danger demeurerait *iréel* grâce au pouvoir souverain de son souhait de ne pas le voir ; telle une corne de brume en lui, sonnant, non pas pour avertir d'un danger, mais pour dire à la brume de s'écarter.

— Pourquoi, oui, je devais vraiment me rendre à un banquet d'affaire important, mais j'ai changé d'avis, j'ai eu envi de dîner avec toi, ce soir. dit-il sur le ton d'un compliment. Mais un calme « Je vois » fut la seule réponse qu'il obtint en retour.

Il fut irrité par sa manière dépourvue de surprise et par son visage pâle et fermé. Il fut irrité par la douce efficacité avec laquelle elle donna des instructions aux domestiques, puis de la retrouver à la lueur des lustres de la salle à manger, lui faisant face depuis l'autre côté d'une table parfaitement mise, sur laquelle étaient posées deux coupes en cristal remplies de fruits placées dans des petits bols séparés par de la glace pilée.

C'était son port qui l'irritait le plus ; elle n'était plus un petit phénomène de cirque incongru, dominée par le luxe de la résidence qu'un célèbre artiste avait dessiné ; elle était désormais parfaitement intégrée dans cet environnement. Elle s'était assise à la table comme si elle avait été le genre d'hôtesse que l'endroit était en droit de réclamer. Elle portait une robe d'intérieur taillée sur mesure, avec des broderies dans les tons brun-roux, qui était parfairement assortie à la couleur bronze de ses cheveux, la simplicité sévère de ses lignes faisant office de seul ornement. Il aurait préféré les bracelets qui tintaient et les boucles d'oreilles en strass de son passé. Ses yeux le dérangeaient, comme ils l'avaient fait des mois durant : ils n'étaient ni amicaux ni

hostiles, mais observateurs et interrogateurs.

— J'ai conclu un gros marché, aujourd'hui. fit-il sur un ton qui était en partie celui de la vantardise, et pour l'autre réclamait de l'indulgence, « Un marché impliquant tout le continent et une demi-douzaine de gouvernements. »

Il réalisa que la surprise, l'admiration, la curiosité impatiente auxquelles il s'était attendu, appartenaient au visage de la gamine de la boutique qui avait cessé d'exister. Il ne voyait rien de tout cela sur le visage de son épouse ; même la colère ou la haine auraient été préférables plutôt que son regard attentif et soutenu ; le regard était plus qu'accusateur, il était interrogateur.

— Quel marché, Jim ?

— Comment ça, quel marché ? Pourquoi es-tu si suspicieuse ? Pourquoi faut-il que tu sois tout de suite indiscrète ?

— Excuse-moi. Je ne savais pas que c'était confidentiel. Tu n'as pas à me répondre.

— C'est pas confidentiel.

Il attendit, mais elle demeura silencieuse.

— Alors ? Tu n'as rien à dire ?

— Pourquoi, non. répondit-elle simplement, comme pour lui être agréable.

— Donc ça ne t'intéresses pas du tout ?

— Mais je croyais que tu ne voulais pas en parler.

— Oh, arrête d'être si compliquée ! lâcha-t-il sèchement, « C'est un très gros marché financier. C'est bien ce que tu admires, non : les affaires de "gros sous" ? Et bien, celui là il est encore plus gros que tout ce dont ces gens n'ont jamais rèvé. Ils ont passé leur vie à gratter *penny* après *penny* pour se construire leurs fortunes, tandis que moi je peux arriver au même résultat comme ça »–il fit claquer ses doigts–« juste comme ça. C'est le plus gros coup jamais réalisé ».

— Un "coup", Jim ?

— Un *marché* !

— Et c'est toi qui l'a fait ? Tout seul ?

— Tu veux parier que je l'ai fait ! Cet idiot de gros lard, Orren Boyle, il aurait pas pu faire un coup pareil, même si on lui avait donné un million d'années pour s'en sortir. Ça demandait une connaissance, une compétence et un bon *timing*–il décela une étincelle d'intérêt dans ses yeux–« et une bonne dose de psychologie. » L'étincelle s'éteignit, mais il se précipita pour

poursuivre avec insouciance. « Il fallait savoir comment approcher Wesley, et comment tenir les mauvaises influences à l'écart de lui, et comment pousser Monsieur Thompson à s'y intéresser sans qu'il en sache de trop, et comment laisser Chick Morrison se mettre un petit quelque chose dans la poche au passage, mais en excluant Tinky Holloway, et comment trouver les bonnes personnes pour organiser quelques soirées pour Wesley au bon moment, et… Dis-donc Cherryl, est-ce qu'il y a du bon Champagne dans cette maison ?

— Du Champagne ?

— On ne pourrait pas se faire quelque chose d'un peu spécial, ce soir ? On ne pourrait pas s'organiser une sorte de petite fête, tous les deux ?

— Nous pouvons avoir du Champagne, oui, Jim, bien sûr.

Elle fit sonner la clochette et transmit les ordres avec son étrange manière dépourvue de vie et de toute critique, une manière de soumission méticuleuse à ses vœux, sans jamais tenter d'en soumettre un des siens.

— Ça n'a pas l'air de beaucoup t'impressionner, fit-il, « mais c'est vrai que : qu'est-ce que tu y connais, aux affaires, toi ? Ça te dépasse un peu quand on en arrive à une telle échelle, hein ? Attend un peu le mois de septembre. Attend un peu qu'ils commencent à en entendre parler.

— Qui ça : “ils” ?

Il lui jeta un regard, comme s'il avait dangereusement et involontairement laissé s'échapper un mot.

— On a mis en un système avec lequel nous–moi, Orren et quelques potes–allons contrôler chaque propriété industrielle se situant au sud, derrière la frontière.

— Les propriétés de qui ?

— Pourquoi… la propriété du peuple. Il ne s'agit pas de faire main basse sur le profit dans le style de la vieille école. C'est un marché qui a une mission pour objectif–une mission animée par un esprit citoyen–d'organiser les propriétés nationalisées de quelques uns des Etats de l'Union des Etats Populaires d'Amérique du Sud, d'enseigner à leurs travailleurs nos techniques modernes de production, de venir en aide aux défavorisés qui n'ont jamais eu la chance de…

Il s'interrompit tout à coup, bien qu'elle n'eût rien fait d'autre que de rester assise à le regarder sans que son attention eût été distraite par quoique ce soit d'autre.

— Tu sais, dit-il soudainement avec un petit rire froid réprimé, « si tu es si foutrement anxieuse de cacher que tu viens d'un taudis des bas-quartiers, tu devrais être un petit moins indifférente à l'égard de la philosophie du bien-être social. C'est toujours le pauvre qui manque d'instincts humanistes. Il faut être né dans l'opulence pour éprouver les sentiments altruistes les plus sensibles. »

— J'ai jamais essayé de cacher que je venais des bas-quartiers, dit-elle sur le ton le plus simple et le plus dépouillée de correction factuelle, « et j'ai aucune sympathie pour cette philosophie du bien-être social. Les pauvres, je les ai assez vus pour savoir ce que fait ce genre de pauvres qui veulent toujours qu'on leur donne tout pour rien. »

Il ne répondit pas, et elle ajouta soudainement, d'une voix étonnée mais ferme, comme pour annoncer une confirmation définitive d'un doute qui hantait son esprit depuis longtemps :

— Jim, t'en a rien à faire non plus, de toute façon. Tu n'en a rien à faire non plus, de toute façon, de ce baratin à propos d'un “bien-être social”.

— Et bien, si tout ce qui t'intéresses, c'est l'argent, dit-il sur un ton sec, « laisse-moi au moins te dire que ce marché là va me rapporter une fortune. C'est ce que tu as toujours admiré, pas vrai, la richesse ? »

— Ça dépend.

— Je pense que je finirai comme l'un des hommes les plus riches du monde. fit-il ; il ne lui demanda pas de quoi dépendait son admiration, « Il n'y a rien que je ne pourrais pas me payer. Rien. Tu n'as qu'à le nommer. Tout ce que tu veux. Vas-y, dis moi ce que tu voudrais. »

— Mais je ne veux rien, Jim.

— Mais moi je voudrais t'offrir un cadeau ! Pour fêter l'occasion, tu comprends ? N'importe quoi qu'il te passe par la tête. N'importe quoi, je peux le faire. Je veux te montrer que je peux le faire. N'importe quel caprice que tu pourrais nommer.

— Mais j'ai pas de caprices.

— Oh, allez! Tu veux un *yacht* ?

— Non.

— Tu veux que j'achète tous les logements du voisinage, là où tu vivais, à Buffalo?

— Non.

— Tu veux les joyaux de la couronne de l'Etat Populaire

d'Angleterre ? On peut les avoir, figure toi. Cet Etat Populaire à sondé le milieu des circuits parallèles pendant un bon bout de temps. Mais il ne reste plus aucun magnat de la vieille école qui soit capable de se les offrir. Moi je peux me les offrir… ou plutôt je le serai bientôt, après le 2 septembre. Tu les veux ?

— Non.

— Et bien alors, qu'est-ce que tu veux ?

— Je ne veux rien du tout, Jim.

— Mais tu *dois* choisir ! Tu dois choisir quelque chose, tu fais chier, là !

Elle le regarda, légèrement surprise, mais indifférente cependant.

— Oh, d'accord, excuse-moi, dit-il ; il parut étonné par son propre début de comportement hostile, « je voulais juste te faire plaisir, ajouta-t-il sur un ton maussade, « mais je crois bien que tu ne peux pas le comprendre du tout. Tu ne sais pas combien c'est important. Tu n'imagines pas combien l'homme avec lequel tu t'es marié est important.

— J'essaie de le découvrir. dit-elle lentement.

— Est-ce que tu penses toujours, comme tu le disais si souvent, que Hank Rearden est un grand homme ?

— Oui, Jim, bien sûr.

— Et bien je l'ai battu. Je suis plus grand que n'importe lequel d'entre eux, plus grand que Rearden et plus grand que n'importe quel autre petit ami de ma sœur, qui…

Il s'interrompit tout à coup, comme s'il s'était laissé aller un peu trop loin.

— Jim, demanda-t-elle avec une voix sérieuse, « qu'est-ce qu'il va se passer, le 2 septembre ? »

Il leva le regard vers elle, depuis sous son front–un regard froid, tandis que ses muscles se contractèrent pour former un demi-sourire, comme si c'était l'expression d'une brèche de cynisme s'échappant d'un lieu de culte refoulé.

— Ils vont nationaliser d'Anconia Copper. dit-il.

Il entendit le long et dur roulement d'un moteur, tandis qu'un avion passait quelque part au-dessus du toit, dans l'obscurité, puis un fin tintement, tandis qu'un morceau de glace cherchait sa place en fondant dans un bol d'argent de la coupe de fruits–avant qu'elle ne réponde.

Elle dit :

— Il était ton ami, pas vrai ?

— Oh, la ferme !

Il demeura silencieux et ne la regarda plus. Quand ses yeux revinrent vers son visage, elle était toujours en train de le regarder, et ce fut elle qui parla la première avec une voix étrangement sévère :

— Ce que ta sœur à fait durant son émission de radio était vraiment bien.

— Oui, je sais, je sais, tu n'as pas arrêté de le dire, depuis un mois.

— Tu ne m'as jamais rien répondu.

— Qu'est-ce qu'il y a à répon… ?

— C'est juste comme tes amis à Washington qui ne lui ont jamais répondu. il resta silencieux, « Jim, je ne suis pas en train d'éviter le sujet. » il ne répondait toujours pas, « Tes amis à Washington n'ont jamais prononcé une parole à propos de ça. Ils n'ont pas nié ce qu'elle avait dit, ils n'ont donné aucune explication, ils n'ont pas essayé de se justifier. Ils ont fait comme si elle n'avait jamais parlé. Je pense qu'ils voudraient que les gens l'oublient. Il y a des gens qui l'oublieront. Mais tous les autres savent ce qu'elle a dit, et aussi que tes amis ont peur de l'attaquer. »

— Ce n'est pas vrai ! La bonne décision a été prise et l'incident est clos, et je ne vois pas pourquoi tu reviens toujours là-dessus.

— Quelle décision ?

— Bertram Scudder a été mis au placard, comme animateur de radio, pas comme homme public, pour l'instant.

— Est-ce que ça répond à ce qu'elle a dit ?

— Ça met un terme à cette histoire, et il n'y a rien d'autre à ajouter.

— A propos d'un gouvernement qui fonctionne en utilisant le chantage et l'extortion ?

— Tu ne pas dire que rien n'a été fait. Ça a été publiquement annoncé, que les emissions de Scudder étaient perturbantes, destructrices et peu credibles.

— Jim, je veux que tu comprennes ça. Scudder était pas de son côté… il était du tiens. C'est même pas lui qui a arrangé cette émission. Il a agi sur les ordres de Washington… c'est pas vrai, peut être ?

— Je croyais que tu n'aimais pas Bertram Scudder.

— Je ne l'aimais pas, et ça n'a pas changé, mais…

— Alors qu'est-ce que ça peut bien te faire ?
— Mais il était innocent, pour autant que c'était tes amis qui étaient concernés… il a rien fait, lui, non?
— Finalement, j'aurai préféré que tu ne t'intéresses pas à la politique. Tu parles comme une naïve.
— Il était innocent, non ?
— Et alors ?
Elle le regarda, ses yeux incrédule s'étant écartés.
— Alors ils ont juste fait de lui un bouc-émmissaire, c'est ça ?
— Oh, ne commence pas à jouer les Eddie Willers !
— Vraiment ? Je l'aime bien, moi, Eddie Willers. Il est honnête.
— C'est un putain de *demi-sel* qui n'a pas la moindre idée de comment s'en sortir avec les *réalités pratiques* !
— Mais toi, oui, Jim, non ?
— Un peu que moi je le sais !
— Bon, et bien alors, tu n'aurais pas pu aider Scudder ?
— Moi ? il éclata de rire. Un rire méchant et incontrollable, « Oh, pourquoi est-ce que tu ne grandis pas un peu ? J'ai fait de mon mieux pour que Scudder soit jeté en pature aux lions ! Il fallait bien que quelqu'un soit sacrifié. Tu ne sais pas que ce serait moi qui me serais fait couper la tête, si on n'avait pu trouver personne d'autre ? »
— Ta tête ? Et pourquoi pas celle de Dagny, alors, si elle avait tort ? Parce que c'était pas le cas ?
— Dagny, elle se situe dans une catégorie entièrement différente ! C'était Scudder ou moi.
— Pourquoi ?
— …et c'est bien mieux pour notre politique nationale de laisser Scudder en avoir été le responsable. Comme ça, il n'est pas nécessaire de revenir sur ce qu'elle a dit… et si jamais quelqu'un veux ramener le sujet sur la table, nous on hurlera que ça a été dit dans une émission de Scudder, et que les émissions de Scudder n'étaient pas sérieuses, et que “tout le monde” sait que Scudder ne raconte que des conneries, etc., etc… Et est-ce que tu t'imagines que les gens vont y comprendre quelque chose et aller dire le contraire ? Personne n'a jamais cru en ce que Bertram Scudder disait, de toute façon. Oh, et puis ne me regarde pas avec ces yeux ronds. Est-ce que tu aurais préféré que ce soit moi qu'ils choisissent… pour qu'on me discrédite ?

— Et pourquoi pas Dagny ? Parce que ce qu'elle a dit ne pouvait pas être discrédité ?

— Et puisque tu es telement désolée pour Bertram Scudder, tu aurais dû le voir faire tout ce qu'il pouvait pour qu'ils me coupent la tête ! C'est ce qu'il a essayé de faire pendant des années… Comment est-ce que tu crois qu'il a pu faire une carrière pareille, si c'est pas en écrasant les autres ? Il s'était mis dans la tête qu'il était devenu vachement puissant, lui aussi… tu aurais dû voir comme les magnats des grandes "boîtes" avaient peur de lui ! Mais il est tombé sur un bec, cette fois. Cette fois, il s'est trouvé dans le mauvais camp.

De façon incertaine, au-delà de cette agréable stupeur de se relâcher, de se répandre sur sa chaise et de sourire, il savait que c'était ça, le plaisir qu'il avait cherché : d'être lui-même. D'être lui-même–se dit-il–en ayant la sensation vaporeuse de se trouver dans un état de flottement précaire, au-delà du plus mortel de ses culs-de-sac, celui qui menait à la question demandant ce qu'il était.

— Tu vois, lui il était dans le camp de Tinky Holloway. On ne savait vraiment pas en faveur de qui allait pencher la balance, pendant un moment, entre le camp de Tinky Hollway et celui de Chick Morrison. Mais c'est nous qui avons gagné. Tinky a conclu un pacte et il a été d'accord pour faire passer son pote Scudder *à la trappe*, en échange de quelques petites choses que nous étions les seuls à pouvoir lui donner. Tu aurais dû entendre Bertram "couiner" ! Mais c'était déjà fini pour lui, et il le savait.

Il avait commencé à libérer un long gloussement, mais il l'étouffa alors que la sensation vaporeuse de son esprit se dissipa, et qu'il vit l'expression du visage de sa femme.

— Jim, dit elle à voix basse, « est-ce que c'est ça le genre de… "victoires" que tu es en train de gagner ? »

— Oh, pour l'amour du Christ ! cria-t-il en donnant un coup de poing sur la table, « Tu étais où, durant toutes ces années ? Dans quel genre de monde crois-tu que tu es en train de vivre ? »

Le coup avait fait se renverser son verre à eau, et l'eau commençait à se répandre en taches sombres dans la broderie de la nappe.

— J'essaye de comprendre. répondit-elle, toujours à voix basse. Ses épaules étaient en train de s'affaisser et son visage prit soudainement un air usé, un air étrange, âgé, qui semblait hagard et perdu.

— Je ne pouvais rien y faire ! éclata-t-il au milieu du silence qui avait pris place, « Ce n'est pas de ma faute ! Il fallait bien que je me débrouille avec les choses qui arrivaient ! Ce n'est pas moi qui ai fait le monde comme il est ! »

Il fut choqué de voir qu'elle souriait ; un sourire dans lequel se trouvait un mépris si aigre que cela semblait incoyable de voir une telle expression sur son visage toujours gentil et patient ; ce n'était pas lui qu'elle était en train de regarder, mais quelque image appartenant à son monde.

— C'est ce que mon père disait tout le temps, quand il se soûlait au bar du coin au lieu de chercher du travail.

— Comment peux-tu te permettre de me comparer à… commença-t-il, avant de s'interrompre parce qu'elle n'écoutait pas. Ses mots, lorsqu'elle le regarda finalement à nouveau, l'étonnèrent parce qu'il les trouva complètement hors sujet :

— La date de cette nationalisation, le 2 septembre, demanda-t-elle avec une nuance de regret dans la voix, « c'est toi qui l'a choisie ? »

— Non, je n'ai rien eu à voir avec ça. C'est la date d'une session spéciale de leur législature. Pourquoi ?

— Ce sera la date de notre premier anniversaire de mariage.

— Oh ? Oh, c'est vrai ! Il sourit, soulagé de voir que la conversation s'éloignait vers un sujet sans risque, « Ça va faire bientôt un an que nous sommes mariés. Ça alors, ça ne m'avait pas semblé aussi vieux que ça !

— Moi, j'ai l'impression que ça fait plus longtemps que ça. dit-elle avec une voix qui n'avait pas de ton.

Elle regardait encore dans le vague, et il sentit avec un certain inconfort que le sujet n'était pas du tout dépourvu de risques, en fait ; il aurait aimé qu'elle n'ait pas cet air de contempler toute la course de cette année de mariage.

« …ne pas être effrayée, mais plutôt apprendre »–se dit-elle– « la chose que tu dois faire, c'est de ne pas être effrayée, mais plutôt d'apprendre… » Les mots provenaient d'une phrase qu'elle s'était répétée si souvent qu'on aurait dit qu'ils formaient pour elle une sorte de pillier poli jusqu'à en devenir doux, par le poids libéré de son corps, le pillier qui l'avait soutenu tout au long de l'année qui venait de s'écouler. Elle essayait de les répéter, mais c'était comme si ses mains étaient en train de glisser sur le poli, comme si la phrase ne pourrait plus contenir la terreur ; parce qu'elle était en train de commencer à comprendre.

« Quand tu ne sais pas, la chose à faire c'est de ne pas être effrayée, mais plutôt d'apprendre. » …Ce fut durant la solitude étonnée des premières semaines de leur mariage qu'elle se l'était dit pour la première fois. Elle ne parvenait pas à comprendre le comportement de Jim, ou sa colère maussade qui avait l'air d'être de la faiblesse, ou ses réponses évasives et incompréhensibles à ses questions, qui sonnaient comme de la poltronerie ; de tels traits n'étaient pas possible chez le James Taggart avec lequel elle s'était mariée. Elle s'était dit qu'elle ne pouvait condamner sans comprendre, qu'elle ne connaissait rien à son monde, que l'étendue de son ignorance était à la mesure de sa mauvaise interprétation de ses actes. Elle s'en voulut, elle se laissa gagner par le reproche dirigé contre elle-même ; contre quelque certitude à la fois entêtée et désolée qui lui disait qu'il y avait quelque chose qui n'allait pas, et que ce qu'elle ressentait était de la peur.

« Je dois apprendre tout ce que Madame James Taggart est censée savoir et être. » avait été sa façon d'expliquer son but à son professeur d'étiquette. Elle avait entrepris d'apprendre avec la dévotion, la discipline et la pulsion d'un cadet de l'Armée ou d'une jeune religieuse. C'était la seule façon, s'était-elle dit, de gagner la hauteur que son mari lui avait accordé juste par la confiance, de s'élever à la vision qu'il avait eu d'elle et dont il était son devoir de la faire se concrétiser. Et, sans se le confesser à elle-même, elle avait également pensé qu'à l'issue d'une longue tâche elle retrouverait la vision qu'elle avait eu de lui, que la connaissance lui rapporterait l'homme qu'elle avait vu durant la nuit de son triomphe ferroviaire.

Elle ne put comprendre l'attitude de Jim lorsqu'elle lui parla de ses leçons. Il avait éclaté de rire ; elle avait été incapable de croire que le rire avait eu une sonorité de méchant mépris. « Pourquoi, Jim ? Pourquoi ? Qu'est-ce qui te fait rire? » Mais il ne l'aurait pas expliqué ; presque comme si le fait de son mépris avait été suffisant et ne reclamait pas de raisons.

Elle n'avait pas pu le soupçonner de méchanceté : il était trop patiemment généreux pour les erreurs qu'elle commettait. Il avait toujours eu l'air impatient de la montrer dans les salons les plus huppés de la cité, et il n'avait jamais prononcé un seul mot de reproche pour son ignorance, pour sa maladresse, pour ces terribles moments où un échange de regards silencieux parmi les invités, et un afflux de sang dans ses joues, lui avaient dit qu'elle

venait encore de dire une bêtise. Il n’avait montré aucun embarras, il n’avait fait que seulement la regarder avec un léger sourire au coin des lèvres.

Quand ils revenaient de l’une de ces soirées, son humeur semblait joyeuse et pleine d’affection. « Il est en train de me mettre à l’aise », s’était-elle dit… et la gratitude l’avait conduit à étudier avec encore plus d’acharnement.

Elle s’était attendue à obtenir sa récompense durant la soirée où, par le fait de quelque imperceptible transition, elle s’était surprise à apprécier une fête pour la première fois. Elle s’était sentie libre d’agir, pas en vertu des règles, mais pour son propre plaisir, avec une soudaine confiance parce que les règles avaient fusionné pour former un comportement naturel–elle avait su qu’elle avait attiré l’attention, mais cette fois là, pour la première fois, ça n’avait rien dû au ridicule, mais à l’admiration–on avait recherché sa compagnie, pour son propre mérite, elle avait été *Madame Taggart*, elle avait cessé d’être l’objet d’une charité qui rabaissait Jim vers le bas, douloursement tolérée juste parce que c’était lui ; elle avait ri gaiement et avait vu les sourires d’appréciation en réponse tout autour d’elle ; et elle lui avait constamment lancé des regards, depuis l’autre bout de la pièce, radieuse, telle une enfant lui remettant un brevet de bonne conduite avec une mention très bien, le suppliant d’être fier d’elle. Jim s’était trouvé seul, assis dans un angle de la pièce, il l’avait observé avec un regard indécryptable.

Ce soir là, il ne lui avait pas parlé durant le trajet de leur retour à la maison.

« Je me demande bien poourquoi je continue à traîner dans ces fêtes » avait-il sèchement lâché, tout à coup, en arrachant littéralement la cravate de son costume pour la jeter à terre au milieu de leur salon, « Ça ne m’était encore jamais arrivé de me trouver assis pour toute la durée d’une perte de temps aussi vulgaire qu’ennuyeuse ! »

« Pourquoi, Jim », avait-elle dit, étonnée, « Je pensais que c’était justement merveilleux ».

« Ah oui ? Tu semblais t’y sentir comme à la maison… carrément, comme si tu avais été Coney Island elle-même. J’aurais plutôt espéré que tu aurais appris à te tenir à ta place et à ne pas me mettre dans l’embarras devant tout le monde ».

« Dans l’embarras ? Toi ? Ce soir ? »

« Evidemment ! »

« Comment ? »

« Si tu ne le comprends pas, alors je ne peux pas te l'expliquer. » avait-il répondu sur le ton d'un mystique qui voulait impliquer qu'un tel manque de compréhension était la confession d'une infériorité honteuse.

« Non je ne le comprends pas », avait elle dit avec fermeté.

Il était alors parti dans la chambre et avait claqué la porte.

Elle avait senti que l'inexplicable n'était pas un simple blanc, cette fois là : il avait une touche de *mal*. A partir de cette nuit là, un petit point dur de peur était apparu en elle, comme la tache lointaine d'un phare qui s'avançait vers elle, sur un chemin invisible.

La connaissance n'avait pas parue lui apporter une vision plus claire du monde de Jim, elle n'avait fait que faire s'épaissir ce mystère.

Elle n'avait pu croire qu'elle avait été censée exprimer du respect pour les *shows* artistiques tristes et dépourvus de sens que les amis de Jim avaient attendu d'elle, des romans qu'ils lisaient, des magazines politiques dont ils discutaient ; ces *shows* artistiques où elle avait vu le genre de dessins qu'elle avait dessiné à la craie sur les trottoirs, sur les routes et sur les sols des cours de récréation des quartiers mal fréquentés de son enfance ; les romans qui visaient à prouver la futilité de la science, de l'industrie, de la civilisation et de l'amour, en utilisant un language que son père n'aurait pas utilisé lors de ses états d'ébriété les plus prononcés ; les magazines qui exposaient des généralités lâches, moins claires et plus lourds que les sermons pour lesquels elle avait condamné le prêcheur de la mission du quartier de son enfance, comme une vieille arnaque présentée sur un ton mielleux.

Elle n'avait pu croire que ces choses étaient la culture qu'elle avait contemplé depuis en-bas avec révérence, et qu'elle avait été si impatiente de découvrir. C'était comme si elle avait escaladé une montagne pour se diriger vers une forme aux contours dentelés qui, d'en bas, avait ressemblé à un château, et qui s'était avérée être la ruine croulante d'un entrepot vide.

« Jim », lui avait-elle un jour demandé, après une soirée passée au milieu d'hommes qui étaient appelés les "chefs de file des intellectuels du pays", « ce docteur Simon Pritchett est un faux-jeton… un méchant faux-jeton qui a peur de tout, en plus ».

« Maintenant, vraiment », avait-il répondu, « est-ce que tu

penses que tu es qualifiée pour porter un jugement sur les philosophes ? »

« Je suis qualifié pour porter un jugement sur les escrocs. J'en ai vu assez pour les reconnaître au premier coup d'œil, quand j'en vois ».

« Maintenant tu vois, c'est pour ça que je dis que tu ne t'affranchiras jamais du milieu social duquel tu viens. Si tu le pouvais, tu apprendrais à apprécier la philosophie du docteur Pritchett. »

« Quelle philosophie ? »

« Si tu n'arrives pas à le comprendre par toi-même, je ne peux pas te l'expliquer. »

Mais elle ne lui aurait pas laissé finir cette conversation là avec sa petite formule favorite.

« Jim », avait-elle dit, « C'est un escroc, lui et Balph Eubank et tout ce *gang* de types qui lui ressemblent… et je pense qu'ils sont en train de te *rouler dans la farine* pour t'entraîner avec eux. »

Au lieu de la colère à laquelle elle s'était atendue, elle avait vu une brêve étincelle d'amusement dans ses yeux, qu'avaient laissé apparaître ses paupières lorsqu'elles s'étaient soulevées, tout à coup.

« C'est ce que tu penses ? » avait-il répondu.

Elle avait ressenti un instant de terreur lorsque son esprit avait été effleuré par un concept qu'elle n'aurait pas cru possible : Et si Jim n'était pas du tout en train de se faire avoir et faisait déjà parti de leur *gang* ? Elle pouvait comprendre l'escroquerie du docteur Pritchett, s'était-elle dit–il s'agissait d'une sorte de *racket* qui lui permetait d'obtenir en retour un revenu qu'il ne méritait pas du tout–elle ne pouvait ne serait-ce qu'admettre la possibilité, à ce moment là, que Jim aurait pu être un escroc dans son domaine professionnel ; ce qu'elle n'avait pu retenir dans son esprit était l'idée de Jim en tant qu'escroc impliqué dans un *racket* qui ne lui rapportait rien, une escroquerie sans gains, une escroquerie non-vénale–l'esprit tordu d'un tricheur aux cartes ou celui d'un *gangster* paraissait innocemment grossier en comparaison. Elle n'avait pu concevoir quels pouvaient être ses motivations ; elle avait seulement senti que le phare qui se précipitait vers elle était devenu plus gros.

Ele ne parvenait pas à se souvenir selon quel cheminement, quelle accumulation de douleurs–tout d'abord comme des

irritations lui amenant de l'incomfort puis comme des coups de poignards d'étonnement, puis comme le tiraillement d'une peur chronique flottant en elle–elle avait commencé à douter de la position de Jim dans le milieu du chemin de fer.

C'était son soudain et coléreux "Donc tu ne me crois pas ?" régulièrement prononcé sur un ton sec et intimidant, en réponse à ses premières innocentes questions qui lui avait fait réaliser qu'en réalité elle ne le croyait pas, quand le doute ne s'était pas encore formé dans son esprit et qu'elle s'était pleinement attendue à ce que ses réponses la rassurerait. Elle avait appris, dans les bas-quartiers de son enfance, que les honnêtes gens n'étaient jamais si promps à réagir lorsque leur parole était mise en doute.

« Je n'ai pas peur de parler "clair". » était sa réponse chaque fois qu'elle mentionnait la compagnie ferroviaire. Elle avait une fois essayé de plaider auprès de lui :

« Jim, tu sais ce que je pense de ton travail et combien je t'admire pour ce que tu fais. »

« Oh, vraiment ? Et avec qui t'es tu marié : avec un homme ou avec le patron d'une compagnie de chemin de fer ?"

« Je… Il ne m'est jamais venu à l'esprit de faire une difference entre les deux. »

« Et bien, ce n'est pas vraiment flatteur pour moi. » Elle l'avait regardé, désarçonnée : elle avait cru que ça l'était.

« J'aimerais croire », avait-il alors ajouté, « que tu m'aimes pour moi-même, et non pas pour ma compagnie ferroviaire. »

« Oh mon Dieu, non, Jim », s'était-elle écriée, « tu ne pensais tout de même pas que je… ! »

« Non », lui avait-il dit avec un sourire généreux, « je ne pensais pas que tu t'étais marié avec moi pour mon argent ou pour ma position sociale. Je n'ai jamais douté de toi. »

Réalisant, dans un état de confusion surprise et d'honnêteté morale torturée, qu'elle pouvait avoir créé le doute dans son esprit, de telle façon qu'il aurait pu mal interpréter ses sentiments, qu'elle avait oublié combien de déceptions amères il devait avoir souffert en la compagnie de "croqueuses de diamants", elle n'avait rien pu faire d'autre que de secouer la tête et de gémir :

« Oh, Jim, ce n'était pas ce que j'avais voulu dire ! »

Il avait étouffé un petit rire doux, comme s'il s'était adressé à une enfant, et il avait glissé son bras autour d'elle.

« Tu m'aimes ? » avait-il demandé ?

« Oui ». avait-elle répondu à voix basse.

« Alors dans ce cas tu dois avoir foi en moi. L'amour, c'est de la foi, tu sais. Ne vois-tu pas que j'en ai besoin ? Je n'ai confiance en personne autour de moi. Je n'ai que des ennemis. Je suis *vraiment* seul. Tu ne vois pas que j'ai besoin de toi ? »

La chose qui lui avait fait faire les cent-pas dans sa chambre– quelques heures après ça, avec une certaine agitation torturée– avait été qu'elle souhaitait désespérément le croire tout en en croyant pas un mot, quand bien même savait-elle que c'était vrai.

C'était vrai, mais pas comme il avait voulu présenter les choses, pas selon n'importe quelle manière ou signification qu'elle n'aurait jamais pu éspérer saisir. C'était vrai qu'il avait besoin d'elle, mais la nature de son besoin échappait à tous ses efforts pour la définir. Elle ne savait ce qu'il voulait d'elle. Ce n'était pas de la flatterie qu'il voulait, elle l'avait vu écouter les compliments obséquieux de bien des menteurs, écouter avec une expression de méprisante passivité–comme l'expression d'un drogué recevant une dose trop faible pour recueillir son intérêt. Mais elle l'avait vu la regarder comme s'il était dans l'attente d'une piqure de "remontant", parfois, comme s'il avait été en train de la supplier. Elle avait vu cette lueur de vie dans ses yeux chaque fois qu'elle lui accordait un signe d'admiration ; et pourtant, un éclat de colère était sa réponse, chaque fois qu'elle nommait une raison pour son admiration.

Il semblait vouloir qu'elle le considère comme un *grand homme*, mais n'osait jamais définir aucun contenu spécifique justifiant cette grandeur[1].

Elle n'avait pas compris la nuit, à la mi-avril, lorsqu'il était

---

1. Sans jamais la nommer, l'auteur présente dans cet échange entre Cherryl Brooks et James Taggart, une description très exacte des symptomes d'une névrose affectant généralement des enfants gatés ayant atteint l'âge adulte, connue sous le nom de *trouble de la personnalité narcissique* (ou, plus populairement "narcissisme") et qui affecte James Taggart d'une manière évidente. Cette névrose incurable, en effet fréquemment rencontrée chez bien des *leaders* politiques ou du monde de l'entreprise, est proche de la psychopathie à bien des égards. Tout comme Cherryl Brooks s'efforce de le faire, l'entourage de personnes ainsi névrosées et n'ayant pas une connaissance de ces symptomes typiques et bien connus des spécialistes, s'efforce presque toujours de chercher des "justifications" à un comportement leur apparaissant comme difficile à comprendre, ou "torturé"; tandis que le narcissique, lui, ne fait que rechercher en permanence une affection inconditionnelle dont il ne peut percevoir l'intérêt de la rendre à quiconque. Consulter l'ouvrage de référence des psychiatres pour plus d'information: *Manuel diagnostic et statistique des troubles mentaux* (*DSM-IV*), 1994. *(N. d. T.)*

revenu d'un voyage à Washington.

« Salut la gamine ! » avait-il dit avec une forte voix, tout en laissant tomber une gerbe de lilas dans ses bras, « Les jours heureux sont revenus ! Juste vu ces fleurs et ai pensé à toi. Le printemps arrive, ma chérie ! »

Il s'était versé un verre d'alcool et avait arpenté la pièce en parlant avec une sorte de gaieté trop légère et trop éffrontée. Il y avait eu une fièvreuse étincelle dans ses yeux, et sa voix était comme rendue ivre pae une sorte d'excitation surnaturelle. Elle avait commencé à se demander s'il était exalté ou défait.

« Je sais ce que c'est qu'ils sont en train de préparer ! » avait-il soudainement dit sans aucune transition, et elle avait alors rapidement levé son regard vers lui : elle connaissait le son de ses explosions intérieures.

« Il n'y a pas une douzaine de personne dans tout le pays qui le savent, mais *moi* je le sais ! Les "huiles" sont en train de maintenir ça dans le secret jusqu'à ce qu'ils soient prêt à le sortir de leur chapeaux pour le monter à la nation. Est-ce que ça en surprendra beaucoup ! Est-ce que ça va les "envoyer au tapis !" Vaiment beaucoup de gens ? Oh, tu parles, chaque personne dans ce pays ! Ça affectera chaque personne. Voila, comment c'est important. »

« Les affecter… comment, Jim? »

« Ça va les affecter! Et ils ne savent pas ce qui est en train d'arriver, mais moi je le sais. Là, maintenant, ils sont tranquilement assis, »–il agita une main en direction des fenêtres éclairées de la ville–« en train de faire des projets, de compter leur argent, en train d'embrasser leurs enfants ou leur rêves, et ils ne savent pas, mais moi je le sais, que tout ça va être coincé, stoppé, changé ! »

« Changé… en mieux ou en pire ? »

« En mieux, bien sûr », avait-il répondu avec impatience, comme si la question avait été hors-sujet ; sa voix avait alors semblé perdre de sa superbe et glisser vers le son frauduleux du "devoir". « Il s'agit d'un *plan* pour sauver le pays, pour stopper notre déclin économique, pour maintenir les choses figées, pour realiser la stabilité et la sécurité. »

« Quel plan ? »

« Je ne peux pas te le dire. C'est secret. Top secret. Tu n'as pas la moindre idée du nombre de gens qui voudraient bien savoir ça. Il n'y a pas un seul industriel qui ne donnerait pas une

douzaine de ses haut-fourneaux juste pour avoir l'ombre d'un avertissement, qu'il n'aura pas ! Comme Hank Rearden, par exemple, que tu admires tant. »

Il eut un petit rire étouffé tandis qu'il semblait regarder dans l'avenir.

« Jim », lui avait-elle demandé, avec le son de la peur dans la voix qui lui dit ce qu'avait pu suggérer son rire étouffé, « pourquoi est-ce que tu hais Hank Rearden ? »

« Je ne le hais pas ! » il s'était vivement retourné vers elle, et son visage, incroyablement, exprimait l'anxiété, presque l'effroi, « Je n'ai jamais dit que je le haïssais. Ne t'inquiètes pas, il approuvera le *plan*. Tout le monde le fera. C'est pour le bien de tous. »

On aurait dit qu'il avait été soudainement en train de plaider. Elle en avait ressenti l'étourdissante certitude qu'il était en train de mentir, mais que cependant sa plaidoirie était sincère ; comme s'il avait éprouvé un besoin désespéré de la rassurer, mais pas à propos des choses qu'il avait dites.

Elle s'était forcée à sourire.

« Oui, Jim, bien sûr ». avait-elle répondu, en se demandant quel instinct de quel impossible genre de chaos lui avait fait dire ça, comme si c'était à elle de le rassurer.

L'expression qu'elle avait alors vu apparaître sur son visage était presque un sourire et presque de la gratitude.

« Il fallait que je te le dise ce soir. Il fallait que je te le dise. Je voulais que tu saches quelles importantes questions je suis amené à traiter. Tu parles toujours à propos de mon travail, mais tu ne le comprends pas du tout, c'est beaucoup plus grand que ce que tu t'imagines. Tu penses que diriger une compagnie de chemin de fer n'est qu'une question de voies et de trucs bizarres en métal, et de faire arriver des trains à l'heure. Mais ce n'est pas le cas.

N'importe quel sous-fifre peut faire ça. Le vrai cœur d'une compagnie de chemin de fer, c'est Washington. Mon travail se résume à de la politique. De la politique. Des decisions prises à une échelle nationale, affectant tout, contrôlant tout le monde. Juste quelques mots sur une feuille de papier, une directive… ça peut changer la vie de chaque personne dans chaque recoin, chaque fente et chaque appartement de ce pays ! »

« Oui, Jim ». avait-elle fait, en espérant croire qu'il était, peut-être, un homme d'une certaine stature dans les mystérieux dédales de Washington.

« Tu verras ». fit-il, en continuant d'arpenter la pièce, « Tu penses qu'ils sont puissants… c'est géants de l'industrie qui sont si astucieux avec leurs moteurs et leurs fonderies.

Ils seront stoppés ! Ils vont se retrouver *en slip* ! Ils vont être écrasés ! Ils seront… »

Il remarqua sa façon de le regarder.

« Ce n'est pas pour nous », dit-il sèchement et avec hâte, « c'est pour le peuple. C'est là que se trouve la différence entre les affaires et la politique… nous n'avons rien en vue qui relève de l'égoïsme, aucun motif d'ordre privé, nous ne courons pas après le profit à tout prix, nous ne passons pas notre vie à nous "mettre en quatre" pour de l'argent, nous n'en n'avons pas besoin ! C'est pourquoi nous sommes calomniés et incompris par tous les "gripsous" qui se goinfrent, et par les coureurs de profits qui ne parviennent pas à concevoir ce qu'est une motivation spirituelle ou un idéal moral et humaniste, ou… On ne pouvait rien y faire ! » cria-t-il tout à coup en se tournant brusquement vers elle, « Nous étions obligés d'en arriver à ce *plan* ! Avec tout qui est en train de tomber en morceaux et de stopper, quelque chose devait être fait ! Nous devions les arrêter d'arrêter ! Ce n'est pas de notre faute ! »

Ses yeux étaient désespérés ; elle n'avait pas su s'il était en train de jouer à l'important ou d'implorer le pardon ; elle n'avait su si c'était de la terreur ou du triomphe.

« Jim, tu ne te sens pas bien ? Peut-être que tu as travaillé trop durement et que tu es usé par… »

« Je ne me suis jamais senti aussi bien de ma vie ! » la coupa-t-il sèchement en reprenant sa marche à travers la pièce, « Comme tu dis, oui, j'ai travaillé durement. Mon travail est plus important que n'importe quel emploi que tu pourrais espérer imaginer. C'est au-dessus de n'importe quoi que ces "mécanos" crasseux de Rearden et de ma sœur sont en train de faire. Quoiqu'ils fassent, moi je peux le défaire. Laisse-les construire une voie ferrée… moi j'arrive et je la casse, juste *comme ça* ! »

Il fit claquer ses doigts.

Juste comme on casse une colonne vertébrale.

« Tu veux casser des colonnes vertébrales ? » dit-elle à voix basse, en tremblant.

« Je n'ai pas dit ça ! » hurla-t-il, « C'est quoi le problème avec toi ? Je ne l'ai pas dit ! »

« Je suis désolé, Jim ! » soupira-t-elle, choquée par ses

propres mots et par la terreur qu'elle voyait dans ses yeux, « C'est juste que je ne comprends pas, mais… je sais que je ne devrais pas te déranger avec des questions quand tu es si fatigué »–elle luttait désespérément pour se convaincre elle-même–« quand tu as tellement de choses dans la tête… de tellement… tellement grandes choses que je ne peux même pas commencer à m'imaginer, tellement… »

Ses épaules s'étaient éffondrées, elles se détendaient. Il s'était approché d'elle et s'était laissé tomber à genoux, avec fatigue, et avait glissé ses bras autour d'elle.

« Ma pauvre petite naïve ». lui avait-il alors dit sur un ton affecteux.

Elle s'était tenue contre lui, émue par quelque chose qui avait été tout à la fois comme de la tendresse et presque de la pitié. Mais il avait relevé la tête pour regarder son visage, et il lui avait semblé que l'expression qu'elle avait vu dans ses yeux était de la satisfaction pour une part et du mépris pour l'autre ; presque comme si, par le fait de quelque sorte inconnue de cautionnement, elle l'avait absous et s'était elle-même damné.

Il avait été inutile–avait elle trouvé durant les jours qui avaient suivis–qu'elle se dise que ces choses se situaient au-delà de son entendement, que c'était son devoir de croire en lui, que l'amour était de la foi. Dans son esprit, le doute avait continué de grandir–le doute à propos de son incompréhensible travail et des relations qu'il entretenait avec le chemin de fer. Elle s'était demandée pourquoi il avait continué de grandir en proportion avec les exhortations–qu'elle s'adressait à elle-même–à considérer qu'avoir foi en lui était son devoir. Puis, durant une nuit sans sommeil, elle avait réalisé que ses efforts pour accomplir ce devoir consistait à tourner le dos chaque fois que des gens parlaient de son travail, de refuser de regarder toute mention de Taggart Transcontinental dans les journaux, de refermer hermétiquement son esprit contre toute preuve et toute contradiction. Elle s'était alors stoppée, le souffle coupé, frappée par la question : « Qu'est-ce que c'est, alors… la bataille entre la foi et la vérité ? » Et en réalisant qu'une partie de son zèle à croire était sa peur de savoir, elle avait entrepris d'apprendre–avec un sens de la tension plus calme et plus propre–la vérité que ne lui avait jamais offert l'effort dont elle avait consciencieusement fait preuve pour se duper elle-même.

Ça ne lui avait pas demandé beaucoup de temps pour

apprendre. Les propos évasifs tenus par des cadres de la Taggart, lorsqu'elle avait posé quelques questions sans importance, la plate généralité de leurs réponses, la tension perceptible dans leurs manières dès qu'il était fait mention de leur patron, et leur évidente réticence à parler de lui, à ne rien dire de concret, ne firent que lui communiquer un sentiment équivalent à celui qu'elle aurait eu si elle avait appris le pire. Les employés de la voie férrée avaient été plus spécifiques ; les aiguilleurs, les employés des rotondes, et les guichetiers qu'elle poussa vers des conversations fortuites et qui ne savaient pas qui elle était.

« Jim Taggart ? Ce bonimenteur, ce pleurnichard, cette nullité juste bonne à faire des beaux discours bien mièvres ! »

« Jimmy le president ? Et bien je vais vous dire, c'est le prince du train du profit illicite, plutôt, oui. »

« Monsieur Taggart... le patron ? Ah, vous rigolez ! Mademoiselle Taggart, vous vouliez dire ? »

Ça avait été Eddie Willers qui lui avait dit toute la vérité. Elle l'avait entendu dire qu'il avait connu Jim depuis son enfance, et elle lui avait proposé de déjeuner avec elle.

Lorsqu'elle s'était trouvée en face de lui à la table, quand elle avait vu la franchise directe et interrogatrice de ses yeux et la simplicité sévèrement litérale de ses mots, elle avait laissé tomber toute tentative de lui soutirer des réponses sous couvert de propos anodins, elle lui avait dit ce qu'elle voulait savoir et pourquoi, brièvement, impersonnellement, sans introduire dans sa demande aucune suggestion d'appel à l'aide ou de pitié ; la vérité brute était tout ce qu'elle attendait.

Il lui avait répondu en utilisant les mêmes manières. Il lui avait raconté toute l'histoire, calmement, impersonnellement, en ne prononçant aucun verdict, en n'exprimant aucune opinion, ne disant jamais rien qui puisse faire appel à ses émotions en arguant de son inquiétude pour celles-ci, parlant avec une austérité brillante et utilisant le terrible pouvoir des faits. Il lui avait raconté *qui* dirigeait la Taggart Transcontinental.

Il lui avait raconté l'histoire de la *Ligne John Galt*. Elle avait écouté, et ce qu'elle en avait ressenti n'avait pas été un choc, mais pire que cela : l'absence de choc, comme si elle l'avait toujours su.

« Merci, Monsieur Willers ». fut tout ce qu'elle avait dit lorsqu'il eut fini de parler.

Elle avait attendu le retour de Jim à la maison, ce soir là, et la

chose qui avait atténué toute douleur ou indignation avait été un sentiment de son propre détachement, comme si cela ne lui avait plus importé plus longtemps, comme si une action de sa part avait été requise, mais quelque soit la nature de cette action ou ses conséquences, cela ne faisait aucune différence.

Ça n'avait pas été de la colère qu'elle avait ressentie quand elle avait vu Jim entrer dans la pièce, mais un étonnement obscur, presque comme si elle s'était demandé qui il était et pourquoi devait-il être nécessaire de lui parler. Elle lui avait dit ce qu'elle savait, brièvement, avec une voix fatiguée et éteinte. Il lui avait semblé qu'il l'avait compris dès les premières phrases qu'elle avait prononcées, comme s'il savait que cela devait se produire tôt ou tard.

« Pourquoi ne m'as-tu pas dit la vérité ? » lui avait-elle demandé.

« Alors c'est ça, ta conception de la gratitude ? » avait il crié, « Alors c'est comme ça que tu le prends, après tout ce que j'ai fait pour toi ? Tout le monde me l'a dit : que la grossierté et l'égoïsme étaient tout ce à quoi je devais m'attendre, pour avoir soulevé un petit chat de gouttière à deux sous par la peau du cou ! »

Elle l'avait regardé comme s'il avait produit des sons inarticulés qui ne se rapportaient à rien dans son esprit.

« Pourquoi ne m'as-tu pas dit la vérité ? »

« Et-ce que c'est ça, tout l'amour que tu éprouves pour moi, espèce de petite hypocrite sournoise ? C'est ça, tout ce que je dois espérer en retour pour ma foi en toi ? »

« Pourquoi as-tu menti ? Pourquoi m'as-tu laissé croire ce que j'ai cru ? »

« Tu devrais avoir honte de toi, tu devrais avoir honte de me regarder en face ou de m'adresser la parole ! »

« Moi » ? Les sons inarticulés s'était connectés, mais elle ne pouvait croire qu'ils étaient leur somme. « Qu'est-ce que tu es en train d'essayer de faire, Jim ? » demanda-t-elle d'une voix incrédule et distante.

« Est-ce que tu as songé à ma sensibilité ? Est-ce que tu as songé au mal que ce que tu es en train de dire ferait à ma sensibilité ? Tu aurais dû considérer ma sensibilité en premier ! C'est la première des obligations auxquelles n'importe quelle épouse doit se plier… et tout particulièrement lorsqu'il s'agit d'une femme se trouvant dans ta position ! Il n'y a rien de plus

bas et de plus hideux que l'ingratitude ! »

Ça n'avait été que le *flash* d'un instant, elle avait saisit le fait impensable d'un homme qui était coupable et qui le savait, était en train d'échapper à sa culpabilité en introduisant un sentiment de culpabilité dans l'esprit de sa victime. Mais un tel fait n'avait plus de prise sur son esprit. Elle avait ressenti à ce moment là le coup de poignard de l'horreur, la convulsion d'un esprit rejetant une vision qui aurait pu le détruire ; un coup de poignard qui avait été comme un rapide mouvement de recul depuis la frontière de la folie. Au moment où elle avait baissé la tête et avait fermé les yeux, elle avait seulement su que tout qu'elle ressentait était le dégoût, un dégoût maladif pour une raison sur laquelle elle ne pouvait mettre de nom. Lorsqu'elle avait relevé la tête, il lui avait semblé saisir une expression particulière de lui, la regardant avec l'air incertain et battant en retraite, mais calculateur, l'expression d'un homme dont le truc qu'il venait d'essayer n'avait pas fonctionné. Mais avant même qu'elle eut le temps d'en croire ses yeux, son visage se dissimula à nouveau sous le masque de l'homme blessé et en colère.

Elle avait dit, comme si elle avait été en train de donner des noms à ses pensées pour le bénéfice de l'être rationnel qui n'était pas présent, mais dont elle devait pourtant croire qu'il l'était puisqu'elle n'aurait pu s'adresser à personne d'autre :

« Cette nuit là… ces gros titres dans les journaux… cette gloire là… ça n'était pas toi du tout, en réalité… c'était Dagny. »

« La ferme, espèce de petite pourriture de salope ! »

Elle l'avait regardé d'un air détaché, sans réagir. On aurait dit que rien ne pouvait l'atteindre, parce qu'elle avait prononcé ses mots mourants.

Il avait alors produit le son d'un sanglot :

« Cherryl, je suis désolé, je ne voulais pas dire ça. Je retire ce que j'ai dit, je ne le pensais pas… »

Elle demeura immobile, en appui contre le mur, dans la même position qu'elle avait eu depuis le début de la dispute.

Il alla s'asseoir sur le bord d'un canapé, comme s'il avait été abattu, et prit une pose suggérant le découragement et l'impuissance.

« Comment aurai-je pu te l'expliquer ? avait-il alors dit sur le ton de l'espoir entièrement abandonné, « Tout ça et si gros et si compliqué. Comment aurais-je pu tout te dire à propos d'une compagnie de chemins de fer transcontinentaux, à moins que tu

ne connaisses déjà tous les détails et implications ? Comment aurais-je pu t'expliquer mes années de travail, ma… Oh, et puis, à quoi ça sert ? Personne ne m'a jamais compris et je devrais m'y être habitué, aujourd'hui, seulement j'avais cru que tu étais différente et que j'avais une chance. »

« Jim, pourquoi m'as-tu épousé ? »

Il étouffa un petit rire de tristesse amère.

« C'est ce que tous les gens n'arrêtent pas de me demander. Je ne pensais pas que tu me le demanderais un jour, toi aussi. Pourquoi ? Parce que je t'aime. »

Elle avait trouvé étrange que ce mot–qui était censé être le plus simple et le plus évident du langage des hommes, le mot compris de tous, le lien universel entre les hommes–ne lui avait communiqué aucune signification quelqu'elle soit. Elle n'aurait pas su dire ce que c'était qu'il avait ainsi nommé dans son esprit.

« Personne ne m'a jamais aimé. avait-il poursuivi, « Il n'y a aucun amour dans ce monde. Les gens n'ont pas de sentiments. Je ressens des choses. Qui en a quoique ce soit à faire ? Tout ce qui les intéresse, ce sont les horaires et les quantités de chargement et l'argent. Je ne peux pas vivre au milieu de ces gens. Je suis vraiment seul. J'ai toujours eu envi de rencontrer la compréhension. Peut être que je ne suis juste qu'un idéaliste désepéré, cherchant l'impossible. Personne ne me comprendra jamais. »

« Jim », avait-elle dit avec une étrange petite note de sévérité dans le ton de sa voix, « durant tout ce temps que nous avons passé ensemble, je n'ai fait que me battre pour essayer de te comprendre ».

Il laissa retomber sa main dans un geste signifiant qu'il repoussait ses mots, sans agressivité, mais avec tristesse.

« Je pensais que tu le pouvais. Tu es tout ce que j'ai. Mais peut être que la compréhension mutuelle entre les hommes n'est tout simplement pas possible. »

« Pourquoi est-ce que ça devrait être impossible ? Pourquoi ne me dis-tu pas ce que c'est, que tu veux? Pourquoi ne m'aides-tu pas à te comprendre ? »

Il avait soupiré.

« Et voila. C'est ça le problème… que tu n'arrêtes jamais de me lancer tous ces "pourquoi ?" Tous ces "pourquoi ?" que tu demandes toujours à propos de tout. Ce dont je parle ne peut pas être expliqué en mots. Ça ne peut être nommé. Ça doit être

ressenti.

Soit tu le ressens, soi tu ne le ressens pas. Ce n'est pas une chose de l'intelligence, mais *du coeur*. Ça ne t'arrive jamais de ressentir ? Juste *ressentir*, sans poser toutes ces questions ? Ne peux-tu pas me comprendre en temps qu'être humain, et non comme si j'étais un objet scientifique dans un laboratoire ? La grande compréhension qui transcende nos mots mesquins et nos esprits porteurs d'aucun espoir… Non, apparamment je ne devrais pas rechercher ça. Mais je continuerai toujour à chercher et à espérer. Tu es mon dernier espoir. Tu es tout ce que j'ai. »

Elle était restée appuyée contre le mur, à la même place, et n'avait pas bougé.

« J'ai besoin de toi. avait-il doucement gémi, « Je suis totalement seul. Tu n'es pas comme les autres. Je crois en toi. J'ai confiance en toi. Qu'est-ce que tout cet argent, et la célébrité, et les affaires, et ma lutte m'ont apporté ? Tu es tout ce que j'ai… »

Elle n'avait toujours pas bougé, et son regard qui s'était abaissé dans sa direction avait été la seule forme de reconnaissance qu'elle lui avait donnée.

Les choses qu'il avait dit sur sa souffrance avaient été des mensonges, s'était-elle dit ; mais la souffrance elle-même était réelle ; il était un homme tiraillé par une forme d'anxiété permanente qu'il n'était pas capable de lui expliquer, mais que, peut-être, elle pouvait apprendre à comprendre. Elle le lui devait bien, cependant–se dit-elle avec cette grisaille du sens du devoir–en paiement pour la position qu'il lui avait donné, et qui, probablement, était tout ce qu'il avait à donner, elle lui devait un effort pour le comprendre.

Ça avait été étrange, durant les jours qui avaient suivis, cette sensation d'être devenue une étrangère pour elle-même, une étrangère qui n'avait rien à désirer ou à rechercher.

A la place d'un amour suscité par la flamme brillante de la vénération pour le héro, elle se retrouvait avec la mordante monotonie de la pitié. A la place d'un homme qu'elle s'était battu pour trouver, d'un homme qui se battait pour atteindre son but et qui refusait de souffrir, elle se retrouvait avec un homme dont la souffrance était sa seule valeur proclamée, et tout ce qu'il avait à lui offrir en échange de sa vie. Mais ça ne faisait plus aucune différence pour elle. Celle là qui était elle-même, avait recherché avec empressement, dans chaque recoin qui se trouvait

devant elle, l'étrangère passive qui avait pris sa place et qui était comme tous ces gens trop bien comme-il-faut autour d'elle, les gens qui disaient qu'ils étaient adultes parce qu'ils s'abstenaient de réfléchir et de désirer.

Mais l'étrangère était toujours hantée par un fantôme qui était elle-même, et le fantôme avait une mission à accomplir. Elle devait apprendre à comprendre les choses qui l'avaient détruite. Il fallait qu'elle sache, et elle vivait habitée par une sensation d'attente qui ne la quittait jamais. Il fallait qu'elle sache, même si elle avait le sentiment que le phare qui s'avançait vers elle s'était fait plus proche, et qu'à l'instant où la pleine connaissance viendrait, elle se ferait écraser par les roues.

« Qu'est-ce que tu attends de moi ? »–était la question qui martellait sans cesse son esprit en guise de seul indice. « Qu'est-ce que tu attends de moi ? »–continuait-elle de crier sans un bruit, à table durant les dîners, dans les salons, durant les nuits sans sommeil ; criait-elle à l'adresse de Jim comme à ceux qui semblaient partager son secret, à Balph Eubank, au docteur Simon Pritchett–« Qu'est-ce que tu attends de moi ? »

Elle ne le demandait pas à haute voix ; elle savait qu'ils ne répondraient pas.

« Qu'est-ce que tu attends de moi ? »–demandait-elle, en ayant l'impression de courir, mais aucune voie ne semblait mener vers quelque échappatoire que ce soit. « Qu'est-ce que tu attends de moi ? »–demandait-elle, en regardant la longue et entière torture de son mariage qui n'avait pourtant pas duré depuis aussi longtemps qu'une année.

— Qu'est-ce que tu attends de moi ? demanda-t-elle à haute voix–et elle vit qu'elle se trouvait assise à la table de leur salle-à-manger, en train de regarder Jim, son visage à l'expression agité, et la tache d'eau sur la nappe de la table qui était en train de sécher.

Elle fut incapable de réaliser durant combien de temps le silence s'était prolongé entre eux, elle fut étonnée par sa propre voix et par la question qu'elle n'avait pourtant pas eu l'intention de poser à haute voix. Elle ne s'attendait pas à ce qu'il la comprenne, il n'avait jamais paru comprendre de bien plus simples requêtes ; et elle secoua la tête en faisant des efforts pour recouvrer la conscience du présent.

Elle fut surprise de le voir en train de la regarder avec une expression contenant une note de dérision, comme s'il était en

train de rire de l'idée qu'elle se faisait de sa compréhension.

— L'amour. répondit-il.

Elle se sentit s'affaisser sous le poids du désespoir, en se trouvant face à cette réponse qui était à la fois si simple et si dépourvue de sens.

— Tu ne m'aimes pas. fit-il sur un ton accusateur.

Elle ne répondit pas.

— Tu ne m'aimes pas, parce que sinon tu ne poserais pas une telle question.

— Je t'aimais, pendant un moment, dit-elle d'une voix lasse, « mais ce n'était pas ce que tu voulais. Je t'aimais pour ton courage, pour ton ambition, pour ton habileté. Mais tout cela n'était pas réel, rien de tout cela. »

Sa lèvre inférieure se dilata légèrement pour former une légère poussée en avant qui exprimait le mépris.

— Voila une idée de l'amour bien *dépassée* ! dit-il.

— Jim, pour quelle qualité voudrais-tu être aimé ?

— En voila une attitude de "boutiquier au rabais" !

Elle ne répondit pas ; elle le regardait, les yeux étirés par l'effet d'une silencieuse question.

— Etre aimé pour "quelque chose" ! dit-il de sa voix éraillée par le ton de moquerie et de vertu dont il semblait s'être approprié la définition, « Donc tu penses que l'amour est une affaire de mathématiques, d'échange, d'estimation et de mesure, comme une livre de beurre sur le comptoir d'un épicier ? Je ne veux pas être aimé pour quoi que ce soit. Je veux être aimé pour *moi-même*… et non pour quelque chose que je fais, ou que j'ai, ou que je dis, ou que je pense. Pour *moi-même*… et non pour mon corps ou pour mon esprit, ou pour mes mots, ou pour mon travail, ou pour mes actes. »

— Mais alors… qu'est ce que c'est : "toi-même" ?

— Si tu m'aimais, tu ne me le demanderais pas.

Sa voix contenait une note tremblante de nervosité, comme si elle était en train de tanguer dangereusement entre la prudence et une sorte d'impulsion aveugle et dépourvue d'attention.

— Tu ne le demanderais pas. Tu le saurais. Tu le *ressentirais*. Pourquoi essayes-tu toujours de placer des etiquettes et des marques sur tout ? Tu ne peux pas t'élever au-dessus de ces misérables définitions matérialistes ? Et-ce que ça ne t'arrives jamais de ressentir… de simplement *ressentir* ?

— Oui, Jim, ça m'arrive. dit-elle avec une voix basse, « Mais

j'évite de le faire, parce que… parce que ce que je ressens alors, c'est de la peur. »

— De moi ? demanda-t-il avec espoir.

— Non, pas exactement. Pas de la peur pour ce que tu pourrais me faire, mais pour ce que tu es.

Il laissa retomber ses paupières avec la rapidité d'une porte qui se claque ; elle eut le temps de saisir un *flash* dans ses yeux, et ce *flash*, assez incroyablement, était de la terreur.

— Tu es incapable d'amour, espèce de minable petite chercheuse d'or ! cria-t-il soudainement sur un ton dépourvu de tout autre ambition que celle de blesser, « Oui, j'ai bien dit *chercheuse d'or*. Il y en a de toutes sortes, autres que celles qui ont de la cupidité pour l'argent, autres et pires. Tu es une *chercheuse d'or de l'esprit*. Tu ne t'es pas marié avec moi pour mon fric… tu t'es marié avec moi pour mon habileté ou mon courage, ou peu importe quelle autre valeur que tu as défini comme le *tarif* de ton amour ! »

— Est-ce que tu voudrais que… l'amour… n'ait pas… de cause ?

— La cause est *inclue* dans le fait d'aimer. L'amour est au-dessus des causes et des raisons. L'amour est aveugle. Mais tu en serais incapable. Tu as l'âme calculatrice et animée par des objectifs d'un boutiquier qui fait du commerce, qui échange, mais ne donne jamais !

L'amour est un don… un grand, un libre, un inconditionnel don qui transcende et pardonne tout. Où se trouve la généroristé dans le fait d'aimer un homme pour ses vertus ? Qu'est-ce que tu lui donnes ? Rien. Ce n'est rien de plus que de la froide justice. Pas plus que ce qu'il a gagné.

Les yeux de Cherryl étaient sombres et avait la dangereuse intensité indiquant qu'elle entrevoyait ce qu'elle avait cherché à comprendre.

— Tu veux que ce ne soit *pas* à gagner. dit-elle, pas sur le ton d'un question, mais sur celui d'un verdict.

— Oh, tu ne comprends pas !

— Si, Jim, je comprends très bien, au contraire. C'est ça que tu veux–c'est ce que voulez tous–pas de l'argent, pas des bénéfices matériels, pas de la sécurité économique, même pas de cette charité pour les pauvres que vous réclamez continuellement.

Elle s'exprimait sur un ton plat et monocorde, comme si

elle récitait ses pensées pour elle-même, animée par le propos de placer l'identité consistante des mots sur les éclats de chaos aux formes tortueuses qui se tordaient depuis longtemps dans son esprit.

— Vous tous, les prêcheurs de "bien-être social"… c'est pas après l'argent que vous courez. Vous voulez des aumones pour les nécessiteux en effet, mais d'un genre différent. Je suis une "chercheuse d'or de l'esprit", tu as dit, parce que je suis à la recherche de valeurs. Alors vous autres, les prêcheurs de bien-être public… c'est l'esprit que vous voulez piller. Je n'y avais jamais pensé, et personne ne nous avait jamais dit comment on aurait pu se le représenter et ce que ça pourrait vouloir dire : le *non-gagné de l'esprit*. Mais c'est ce que tu veux. Tu veux de l'amour *sans contrepartie*. Tu veux de l'admiration *inconditonnelle*. Tu veux de la grandeur inconditionnelle. Tu voudrais être un homme comme Hank Rearden *sans* avoir à être ce qu'il est. *Sans* la nécessité d'être quoique ce soit. *Sans* la… nécessité… de tout simplement *être*.

— Ta gueule ! hurla-t-il.

Ils se regardèrent tous deux, avec horreur, en ayant tous deux l'impression de se trouver en équilibre sur un bord qu'ils n'auraient pu ni l'un ni l'autre nommer, sachant chacun qu'un pas de plus serait fatal.

— Qu'est-ce que tu crois que tu es en train de dire ? demanda-t-il sur ton de colère misérable qui semblait presque être animée par une ambition bienfaitrice voulant les ramener vers une situation plus ordinaire, dans un domaine proche de la discussion d'ordre général et sans conséquences, qui leur permettrait alors de se trouver tous deux dans une simple situation de banale querelle de couple.

— A quel genre de sujet métaphysique es-tu en train de t'attaquer ?

— Je ne sais pas. dit-elle d'un air las, en laissant tomber sa tête en avant, comme si quelque forme qu'elle avait tenté d'attraper venait encore de lui glisser entre les doigts, « Je ne sais pas… Ça semble impossible… »

— Tu ferais mieux de ne pas essayer de ne pas trop te laisser aller à des pensées qui se trouvent bien loin au-dessus de ta tête, ou…

Mais il dut s'interrompre car le maître d'hôtel entra,

apportant le seau à *Champagne* brillant, avec le *Champagne* dans sa glace, commandé pour la circonstance.

Ils demeurèrent silencieux, laissant la pièce s'emplir des sons que des siècles d'humanité et de combats avaient établi comme le symbole d'un joyeux évènement : la détonation du bouchon, le crépitement rieur d'un liquide or pâle se précipitant dans deux larges coupes remplies des réflexions mouvantes des bougies, le chuchottement des bulles s'élevant à travers les parois de cristal, demandant presque que tout ce qui se trouve à portée de vue autour s'élève également, mu par la même aspiration.

Ils restèrent silencieux jusqu'à ce que le maître d'hôtel ait pris congé.

Taggart avait les yeux baissés sur les bulles, maintenant le pied de sa coupe entre deux doigts mous et negligents. Puis sa main toute entière se referma soudainement sur le pied pour former un poing convulsif et maladroit qu'il leva, pas comme d'aucun leverais une coupe de *Champagne*, mais plutôt un couteau de boucher.

— A Francisco d'Anconia ! dit-il.

Elle reposa son verre.

— Non. répondit-elle.

— Bois ! cria-t-il.

— Non. répondit-elle avec une voix qui aurait fait songer à une goutte de plomb.

L'un soutint le regard de l'autre durant un instant, tandis que la lumière jouait avec le liquide doré sans pour autant atteindre ni leurs yeux, ni même leurs visages.

— Oh, va au diable ! cria-t-il en sautant sur ses jambes et en lançant son verre pour qu'il se brise sur le sol, puis il se précipita hors de la pièce.

Elle resta assise à la table, sans faire un geste, durant un long moment, puis elle se leva lentement et fit sonner la clochette.

Elle se dirigea vers sa chambre en marchant presque comme un automate, elle ouvrit la porte d'un placard, tendit la main pour s'emparer d'un costume et d'une paire de chaussures ; elle posa la robe d'intérieur en effectuant des gestes d'une prudente précision, comme si sa vie dépendait de ne produire aucun bruit autour d'elle comme en elle-même. Elle se tenait à une simple pensée : qu'il fallait qu'elle sorte

de cette maison–juste sortir pour un moment, même si cela ne devait durer que jusqu'à la prochaine heure–et ensuite, plus tard, elle serait alors capable de faire à tout ce à quoi elle devait faire face.

***

Les lignes sur le papier devant elle devenaient floues, et en relevant la tête, Dagny réalisa que l'obscurité était venue depuis longtemps déja.

Elle repoussa les papiers de côté, sans avoir envi de tourner le bouton de la lampe, s'offrant ainsi le luxe de l'obscurité justifiant un moment d'oisiveté. Cela la coupa de la cité au-delà des fenêtres de son salon. Au loin, le calendrier disait : 5 AOÛT.

Le mois derrière elle était parti, ne laissant rien d'autre qu'un blanc de temps mort. Il avait été dépensé en tâches ingrates et non-planifiées qui avaient consisté à courir d'une situation d'urgence vers une autre, à retarder l'effondrement d'un réseau de chemin de fer ; un mois comme un tas de déchets faits de jours sans relations les uns avec les autres, chacun de ceux-ci passés à éviter la catastrophe du moment. Ça n'avait pas été la matérialisation d'une somme de réalisations, mais seulement une somme de zéros, à partir desquels rien ne s'était produit, une somme de catastrophes évitées–pas une tâche au service de la vie, mais seulement une course contre la mort.

Il y avait eu des fois lors desquelles une vision impromptue–une vue de la vallée–avait semblé se dresser devant elle, pas comme une apparition soudaine, mais comme une présence constante cachée qui avait soudainement choisi d'assumer une réalité insistente. Elle y avait fait face durant des moments d'immobilité aveuglée, lors d'une compétition entre une décision persistante et une inébranlable douleur, une douleur devant être combattue par son admission, en disant : "D'accord, même ça".

Il y avait eu des matins lorsque, en se réveillant avec les rayons du soleil sur son visage, elle avait songé qu'elle devait se dépêcher d'aller à la supérette Hammond pour acheter des œufs frais pour le petit déjeuner ; puis, en recouvrant une pleine conscience, en voyant la brume de New York au-delà de la baie vitrée de sa chambre, elle avait senti un douloureux tiraillement, comme la touche de la mort, comme la touche de la réalité rejetée. Tu le savais bien–s'était-elle dit à elle-même avec

sévérité–tu savais à quoi cela ressemblerait quand tu as fait ton choix. Et en traînant son corps hors du lit comme un poids peu coopératif, pour affronter une indésirable journée, elle dit à voix basse : “D’accord, même ça”.

Le pire de cette torture avait été les moments où, alors qu’elle marchait dans la rue, elle avait saisi une brêve apparition chataîgne-or, une traînée lumineuse de cheveux au milieu des têtes des passants, et avait soudainement eu l’impression que la cité avait disparu, comme si rien d’autre que la violente immobilité en elle avait été en train de retarder l’instant où elle se précipiterait vers lui et le saisirait : mais l’instant suivant n’avait apporté que la vue d’un visage dépourvu de signification–et elle s’était retrouvée là, abandonnée par le désir de vivre le pas suivant, n’éprouvant même pas l’envie de générer l’énergie nécessaire à la vie. Elle avait essayé d’éviter de tels instants ; elle avait essayé de s’interdire de regarder, elle avait marché en se forçant à regarder le trottoir. Elle n’y était pas parvenue : par le caprice d’une impulsion, ses yeux avaient continué à s’attarder sur chaque traînée d’or.

A son bureau, elle avait laissé les stores des fenêtres relevés, en se souvenant de sa promesse, ne faisant que penser : « Si tu es en train de me regarder, où que tu sois… » Il n’y avait aucun *building* à proximité dont la hauteur atteignait celle à laquelle se situait son bureau, mais elle avait regardé en direction des tours lointaines, en se demandant quelle fenêtre était celle de son poste d’observation, se demandant si une de ses inventions, un appareil utilisant des lentilles et des rayons, pourrait lui permettre d’observer chacun de ses mouvements depuis un gratte-ciel situé à un pâté d’immeubles ou à un kilomètre plus loin. Elle s’était assise à son bureau, devant sa fenêtre dont le store était ouvert, en se disant : « Juste pour savoir que tu es en train de me voir, même si je ne dois plus jamais te revoir. »

Et en s’en rappelant, maintenant, dans l’obscurité de sa chambre, elle se redressa sur ses jambes et alluma la lumière.

Puis elle laissa retomber sa tête durant un moment, souriant à propos d’elle avec un amusement sans joie. Elle se demandait si sa fenêtre allumée dans l’immensité obscurité de la cité constituait un feu de détresse appelant son aide–ou plutôt un phare, protégeant encore le reste du monde.

On sonna à la porte.

Lorsqu’elle l’ouvrit, elle vit la silhouette d’une fille portant un

visage qui lui était vaguement familier ; et cela lui prit un moment d'étonnement ahuri avant qu'elle ne réalise que c'était Cherryl Taggart. A l'exception de quelques échanges formels de salut au hasard de rencontres dans les couloirs du *building* de la Taggart, elles ne s'étaient pas revues depuis le mariage.

L'expression du visage de Cherryl était composée et peu avenante.

— Me permettriez-vous de vous parler–elle eut un instant d'hésitation et termina par–« Mademoiselle Taggart ? »

— Bien sûr. répondit Dagny d'un air grave, « Entrez. »

Elle pressentit une situation d'urgence en remarquant le calme peu naturel des manières de Cherryl ; elle en fut certaine lorsqu'elle regarda le visage de la fille à la lumière du salon.

— Asseyez-vous. dit-elle. Mais Cherryl resta debout.

— Je suis venue pour payer une dette, fit Cherryl, d'une voix solennelle et avec un effort qui ne s'autorisait aucun son d'émotion.

— Je voudrais m'excuser pour les choses que je vous ai dit lors de mon mariage. Il n'y a pas de raison pour que vous m'excusiez, mais c'est à moi de vous dire que je sais que j'ai insulté tout ce que j'admire, et que j'ai défendu tout ce que je méprise. Je sais bien que de l'admettre aujourd'hui ne rattrape pas les choses et que même de venir ici ne fait qu'ajouter une nouvelle présomption ; il n'y a pas de raison pour que vous vouliez l'entendre, et donc je ne peux même pas annuler la dette ; je peux seulement demander une faveur : que vous me laissiez dire les choses que je veux vous dire.

Le choc de l'émotion de Dagny, incrédule, chalheureux et douloureux, fut un équivalent sans les mots de la phrase : « Vous en avez fait du chemin, en un an… ! »

Elle répondit, avec l'empressement sans sourire que se devait d'exprimer le ton de sa voix, comme une main secourable qui se tendait, sachant qu'un sourire perturberait une assurance déjà rendue précaire par la circonstance :

— Mais *ça* rattrape les choses, et je veux vraiment vous écouter.

— Je sais que c'est vous qui avez réellement fait marcher Taggart Transcontinental. C'était vous qui aviez construit la *Ligne John Galt*. C'était vous qui avez eu l'intelligence et le courage de maintenir tout ça en vie. Je suppose que vous avez pensé que je me suis marié avec Jim pour son argent… sachant

que, quelle vendeuse de boutique ne l'aurait pas fait ?

Mais, vous voyez, j'ai épousé Jim parce que je… je pensais qu'il était *vous*. Je pensais qu'*il* était Taggart Transcontinental. Maintenant, je sais qu'il est…–elle hésita, puis se repris avec fermeté, comme pour ne rien s'épargner–c'est une sorte de *tapeur* dégeulasse, quoique je ne peux pas comprendre de quel genre ni pourquoi.

Quand je vous ai parlé, à mon mariage, je croyais que je défendais la grandeur et que j'attaquais son ennemi… mais j'ai fait tout le contraire… ça a été un horrible et incroyable *contraire* !... Et donc je voulais vous dire que je sais la vérité… Ça ne change pas grand-chose pour vous, c'est pas à moi de conclure que ça vous ferais quelque chose… à part pour les choses que j'aimais.

Dagny répondit lentement :

— Bien sûr que je pardonne ça.

— Merci. dit-elle à voix basse, puis elle se tourna pour partir.

— Asseyez-vous.

Elle secoua la tête.

— C'est… c'était tout, Mademoiselle Taggart.

Dagny s'autorisa la première ébauche d'un sourire, pas plus que ce qu'elle en mit dans ses yeux tandis qu'elle dit :

— Cherryl, je m'appelle Dagny.

— Je ne savais pas si je devais…

— Nous sommes sœurs, non ?

— Non ! Pas à travers Jim !

Ça avait été un cri involontaire.

— Non, à travers notre propre choix. Asseyez-vous Cherryl.

La fille obéit, faisant des efforts pour ne pas montrer l'impatience de son agrément, pour ne pas rechercher le soutien, pour ne pas flancher.

— Vous avez vécu des moments difficiles, on dirait ?

— Oui… mais c'est pas grave… c'est mon problème… et ma propre faute.

— Je ne pense pas que c'était de votre propre faute.

Cherryl ne répondit pas, puis elle dit soudainement, avec désespoir :

— Ecoutez… ce que je ne veux pas, c'est de la charité.

Jim doit vous avoir dit–et c'est vrai–que je ne m'implique jamais dans aucune sorte de charité.

— Oui, il me l'a dit… Mais ce que je veux dire c'est…

— Je sais ce que vous voulez dire.

— Mais il n'y a aucune raison pour que vous vous inquiétiez pour moi… Je ne suis pas venue ici pour me plaindre, et… et ajouter encore un fardeau supplémentaire sur vos épaules… Que je souffre ne vous met dans aucune obligation.

— Non, bien sûr. Mais que vous accordiez de la valeur aux mêmes choses que les miennes change quelque chose.

— Vous voulez dire… que si vous voulez me parler vous ne me faites pas la charité ? C'est pas juste parce que vous vous sentez déolée pour moi ?

— Je suis vraiment désolée pour vous, Cherryl, et je voudrais vous aider… pas parce que vous souffrez, mais parce que vous ne méritez pas de souffrir.

— Vous voulez dire, vous ne feriez rien pour moi si j'étais faible ou pleurnicharde ou un peu pourrie ? Seulement pour quoique ce soit que vous voyez en moi qui est bon ?

— Bien sûr.

Cherryl n'avait pas bougé la tête, mais elle avait pourtant l'air de l'avoir relevé ; comme si une énergie vivifiante était en train d'apaiser ses traits pour leur faire prendre cette rare suggestion combinant la douleur et la dignité.

— Je ne vous fais pas l'aumône, Cherryl. N'ayez pas peur de me parler.

— C'est étrange… Vous êtes la première personne avec laquelle je sens que je peux parler… et ça paraît si simple… pourtant je… J'avais peur de vous parler. Je voulais m'excuser depuis longtemps, déjà… tout le temps, depuis que j'ai appris la vérité. Je suis allée aussi loin que d'aller jusqu'à la porte de votre bureau, mais je me suis arrêtée là, et je suis restée comme ça, dans le couloir, et j'avais pas le courage d'entrer… En fait, j'avais pas l'intention de venir ce soir. Je suis sortie seulement pour… pour réfléchir à quelque chose ; et puis là, tout d'un coup, j'ai su que je voulais vous voir, que dans toute la cité c'était le seul endroit où je pouvais aller, et la seule chose qui me restait à faire.

— Je suis heureuse que vous l'ayiez fait.

— Vous savez, Madmois… Dagny, dit-elle doucement, avec un air étonné, « vous n'êtes pas du tout comme je vous avais imaginée… Ils… Jim et ses amis, ils disent que vous êtes dure, froide, et que vous n'avez aucun sentiment. »

— Mais c'est vrai, Cherryl. C'est ce que je suis par rapport à

leurs critères… seulement ne vous ont-ils jamais dit de quels critères ils parlent ? Non. Ça ils ne le disent jamais. Ils se limitent à des sarcasmes à mon égard quand je leur demande ce qu'ils veulent dire à propos de quelque chose… et c'est comme ça à propos de tout. Qu'est-ce qu'ils voulaient dire à propos de vous ?

Chaque fois que quelqu'un accuse une personne de ne pas avoir d'émotions, il veut dire que cette personne là est *juste*. Il veut dire que cette persone là n'a pas d'émotions “spontanées” et dépourvues de toute cause, et qu'il n'accordera pas d'émotion à quelqu'un qui ne le mérite pas. Il veut dire que de *ressentir* équivaut à se heurter à la raison, aux valeurs morales, à la réalité. Il veut dire… Qu'y-a-t-il ? demanda-t-elle en remarquant l'anormale intensité qui était apparue sur le visage de la fille.

— C'est… c'est quelque chose… je me suis donné tant de mal pour essayer de comprendre ça… pendant si longtemps…

— Ne pas avoir de sentiments ? Bon, et bien vous remarquerez que vous n'entendez jamais cette accusation là en défense de l'innocence, mais toujours en défense de la culpabilité. Vous ne l'entendez jamais dire par une bonne personne à propos de ceux qui manquent de lui rendre justice. Mais vous ne manquez jamais de l'entendre dire par un sale type à propos de ceux qui le traitent *comme* un sale type, à propos de ceux qui n'ont aucune sympathie pour le mal qu'il a fait ni pour la douleur qu'il doit éprouver comme conséquence de ses actes.

Et bien oui, c'est vrai… c'est cette émotion que je ne ressens pas. Mais ceux qui la ressentent ne ressentent rien pour n'importe quelle qualité appartenant à la grandeur humaine, pour personne ni pour aucun acte qui mérite pourtant l'admiration, l'approbation et l'estime.

Voila les choses que je ressens. Vous remarquerez que c'est soit l'un, soit l'autre. Ceux qui accordent quelque sympathie à la culpabilité n'en accordent aucune à l'innocence. Posez-vous la question, laquelle des deux est la personne qui n'a pas d'émotion. Et ensuite, vous verrez quelle motivation s'oppose à la charité.

— Et c'est quoi ?

— La justice, Cherryl.

Cherryl frissona tout à coup et inclina la tête.

— Oh, mon Dieu ! gémit-elle, « Si vous saviez l'enfer que Jim m'a fait vivre parce que je croyais exactement ce que vous

venez de me dire !

Elle releva la tête en même temps qu'un autre frissonnement lui parcourut le corps, comme si les choses qu'elle avait essayé de contrôler venaient de se libérer ; l'expression de ses yeux était de la terreur.

— Dagny, dit-elle à voix basse, « Dagny, ils me font peur… j'ai peur de Kim et de tous les autres… pas peur de quelque chose qu'ils feront… si c'était ça, je pourrais toujours m'échapper… mais peur, comme s'il n'y avait aucune porte de sortie… peur de ce qu'ils sont, et… et parce qu'ils existent. »

Dagny se pencha prestement en avant pour aller s'asseoir sur l'accoudoir de son fauteuil et pour lui saisir son épaule avec une prise ferme.

— Hé, ne dis pas ça, ma petite, dit-elle, « là tu as tort. Tu ne dois jamais avoir peur des gens de cette façon. Tu ne dois jamais penser que leur existence est une reflexion en miroir de la tienne… mais là, c'est ce que tu es en train de penser.

— Oui… Oui, j'ai l'impression de n'avoir aucune chance d'exister, tant que eux existent… aucune chance, aucun endroit, aucun monde dans lequel je peux vivre… Je ne veux pas ressentir ça. C'est un sentiment que je repousse, mais il se rapproche, au contraire et je sais qu'il n'y a pas d'endroit ou je peux m'en aller… C'est une sensation que je ne peux pas expliquer, je n'arrive pas à avoir d'emprise sur elle… et ça, ça fait parti de la terreur, que vous ne pouvez pas avoir d'emprise sur quoique ce soit… c'est comme si le monde entier venait soudainement d'être détruit, mais pas par une explosion–une explosion c'est quelque chose de dur et de consistant–détruit par… une horrible sorte de ramolissement… comme si plus rien n'était solide, comme si rien ne retenait plus aucune forme, et que vous pourriez faire rentrer votre doigt à travers les murs en pierre, et que la pierre n'offrirait aucune résistance à la pression, comme de la gelée, et que les montagnes glisseraient et déraperaient, et que les immeubles se mettraient à changer de forme, comme des nuages… et que ce serait la fin du monde, ni feu ni souffre, juste une substance visqueuse.

— Cherryl… Cherryl, ma pauvre petite, il y a eu des générations de philosophes qui ont comploté pour transformer le monde comme ça… pour détruire l'esprit des gens en leur faisant croire que c'est bien ce qu'ils sont en train de voir.

Mais tu n'as pas à l'accepter. Tu n'as pas à voir à travers les

yeux des autres, garde les tiens, fie-toi à ton propre jugement, tu sais ce qu'il est… dis le à haute voix, comme la plus sainte des prières, et ne laisse personne tenter de te persuader du contraire.

— Mais… mais il n'y a plus rien qui existe ? Jim et ses amis… ils n'existent pas. Je ne sais pas ce que je suis en train de regarder quand je me trouve au milieu d'eux, je ne sais pas ce que je suis en train d'entendre quand ils parlent… ce n'est pas réel, rien de tout ça, c'est une épouvantable sorte d'action à laquelle ils participent tous… et je ne sais pas ce qu'ils cherchent… Dagny ! On nous a toujours dit que les être humains ont un tellement grand pouvoir grâce à la connaissance, bien plus grand que celui des animaux, mais je… j'ai l'impression d'y voir moins clair que n'importe quel animal, là, en ce moment, d'y voir moins clair et d'être plus vulnérable.

Un animal, lui il sait qui sont ses amis et qui sont ses ennemis, et quand il doit se défendre. Il ne s'attend pas à ce que l'un de ses amis lui saute dessus ou lui coupe la gorge. Il ne s'attend pas à ce qu'on lui dise que l'amour est aveugle, que le pillage est un exploit, que les gangsters sont des hommes d'Etat, et que c'est *super* de casser la colonne vertébrale de Hank Rearden !... Oh, mon Dieu, qu'est ce que je suis en train de dire ?

— Je sais ce que tu es en train de dire.

— Je veux dire, comment je dois me comporter avec les gens ? Je veux dire, s'il n'y avait rien qui tenait bon pendant une heure… on pourrait pas continuer, non ? Bon, je sais bien que les choses sont solides… mais les gens ? Dagny ! Ils sont tout et n'importe quoi, ils ne sont pas des êtres vivants, ils ne sont que des interrupteurs, juste des interrupteurs qui changent tout le temps et qui n'ont pas de forme. Mais je dois vivre au milieu d'eux. Comment je dois m'y prendre ?

— Cherryl, ce contre quoi tu as lutté est le plus grand problème de l'histoire, celui qui a été la cause de toute la souffrance humaine. Tu en as compris bien plus que la plupart des gens qui souffrent et qui meurent, sans même jamais savoir ce qui les a tués. Je t'aiderai à comprendre. C'est un vaste sujet et une bataille difficile… mais, en tout premier lieu : n'aie pas peur.

L'expression du visage de Cherryl fut alors un long désir mélée de mélancolie, comme si elle était en train de regarder Dagny depuis un point très éloigné, elle était en train de faire des efforts pour se rapprocher et n'y parvenait pas.

— J'aimerais pouvoir avoir envi de me battre, dit-elle doucement, mais je n'en ai pas l'envie. Je n'ai même plus envi de gagner. Il y a une chose, apparemment, que je n'ai pas la force de changer. Vous voyez, je n'avais jamais espéré une chose telle que mon mariage avec Jim. Et puis, quand c'est arrivé, je me suis dit que ma vie était bien plus belle que je m'y attendais. Et maintenant, de me faire à l'idée que la vie et les gens son bien plus horribles que tout ce que j'aurais pu imaginer, et que mon mariage n'a pas été un glorieux miracle, mais plutôt une sorte de mauvaise chose indescriptible que j'ai toujours peur de pleinement comprendre… ça c'est quelque chose que je n'arrive pas à me forcer à admettre. Je ne peux pas dépasser ça.

Elle releva tout à coup son regard.

— Dagny, comment avez-vous fait, vous ? Comment avez-vous fait pour dépasser ça ?

— En me tenant à une seule règle.

— Laquelle ?

— De ne rien laisser passer–rien–qui soit au-dessus du verdict de mon propre esprit.

— Vous vous êtes pris de sacrés raclées… peut être pire que ce que je me suis pris… pire que ce qu'a eu n'importe qui d'autre… Qu'est-ce qui vous a fait tenir le coup ?

— Savoir que ma vie est ce qu'il y a de plus important, trop important pour être abandonné sans me battre pour.

Elle vit un air étonné, et aussi de reconnaissance incrédule apparaître sur le visage de Cherryl, comme si la fille était en train de se débattre pour retrouver quelque émotion peu à peu abandonnée au fil des années.

— Dagny–sa voix était presque un chuchotement–« C'est… c'est comme ça que je voyais les choses quand j'étais petite… Je crois que c'est ce dont je me souviens le plus de moi-même… ce genre de sentiment… et je ne l'ai jamais perdu, c'est là, en moi, ça a toujours été là, mais en vieillissant j'ai pensé que c'était quelque chose que je devais cacher… Je n'ai jamais eu de nom pour l'appeler, mais là, juste maintenant, comme vous me le dites, je suis frappée de réaliser que c'est ce que c'était… Dagny, de penser ça à propos de notre propre vie… est-ce que c'est bien ?

— Cherryl, écoute moi attentivement : ce sentiment là–avec tout ce qu'il requiert et implique–c'est le plus grand, le plus noble et le seul qui soit bon sur terre.

— La raison pour laquelle je demande ça, c'est que je… je n'aurais pas osé penser une telle chose. D'une manière ou d'une autre, en voyant les gens j'ai toujours l'impression que c'est un péché… comme si c'était la chose en moi qu'ils n'aiment pas et… qu'ils veulent détruire.

— C'est exact. Il y a des gens qui veulent détruire ce sentiment. Et quand on apprend à comprendre pourquoi ils voudraient que ce soit comme ça, alors on connait le plus obscure, le plus hideux et le seul mal du monde, mais on se trouve alors en sécurité, hors de son atteinte.

Le sourire de Cherryl fut comme une faible flamme vacillante faisant des efforts pour tenir encore un peu avec quelques gouttes de carburant, pour les saisir, pour briller.

— C'est la première fois depuis des mois, dit-elle à voix basse, que je me sens comme si… comme si je me disais qu'il restait encore une chance.

Elle vit les yeux de Dagny la regarder avec un intérêt attentif, et elle ajouta :

— Ça va aller… Laissez-moi le temps de m'y faire… à vous, à toutes les choses que vous venez de dire. Je pense que j'arriverai à m'en persuader… à croire que c'est vrai… et que Jim n'a pas d'importance.

Elle se leva sur ses jambes, comme pour s'aider à retenir cet instant de reprise de confiance en elle-même.

Mue par une soudaine certitude apparemment sans cause, Dagny dit avec dureté :

— Cherryl, je ne veux pas que tu rentres chez toi ce soir.

— Oh non ! Je me sens bien. Je n'ai pas peur de ça. Pas de retourner à la maison.

— Est-ce que quelque chose ne serait pas arrivé, là bas, ce soir ?

— Non… pas vraiment… rien de pire que d'habitude. C'était juste que j'ai commencé à y voir plus clair, c'était tout… je vais bien. Il faut que je réfléchisse, que je réfléchisse plus que je ne l'ai jamais fait avant ça… et après ça je déciderai de ce que je dois faire. Pourrai-je…–elle hésita.

— Oui ?

— Pourrai-je revenir pour que nous parlions encore?

— Bien sûr.

— Merci, je… je vous en suis vraiment très reconnaissante.

— Et vous. Me promettrez-vous que vous reviendrez ?

— C’est promis.

Dagny la vit s’éloigner dans le couloir en direction de l’ascenseur, elle vit ses épaules affaissées, puis l’effort qu’elle fit pour les redresser, elle vit la mince silhouette qui semblait osciller puis réunir toutes ses forces pour se tenir droite. On aurait dit une plante dont la tige était cassée, et qui se tenait encore droite par la grâce de quelques fibres, luttant pour colmater la brèche qui aurait cédé à une dernière rafale de vent.

Par la porte du bureau de son appartement, James Taggart avait vu Cherryl traverser l’entrée et sortir. Il avait claqué sa porte et s’était effondré sur le canapé-lit de la pièce. Il y avait encore des taches humides de *Champagne* sur son pentalon, et c’était comme si son propre inconfort était une revanche prise sur sa femme et sur l’univers tout entier qui ne lui donneraient décidément pas la fête qu’il avait voulu.

Après un moment, il s’était levé, avait retiré sa veste et l’avait jeté à travers la pièce. Il avait pris une cigarette, mais l’avait cassée en deux et lancée contre un tableau accroché au-dessus de la cheminée. Il remarqua un vase en verre de Venise–une pièce de musée âgée de plusieurs siècles, avec un réseau de d’artères bleues et or décrivant des courbes dans le verre transparent de son corps. Il le saisit et le lança contre le mur ; il explosa en une pluie de morceaux de verre aussi fins que ceux d’une ampoule électrique.

Il avait acheté ce vase pour le seul plaisir de songer à tous ces connaisseurs qui ne pouvaient se l’offrir. Maintenant il faisait l’expérience de la satisfaction d’une revanche sur les siècles qui avaient preservé cette pièce avec soin… et de savoir qu’il y avait des millions de familles désespérées dont chacune aurait pu vivre durant une année avec la somme que coûtait ce vase.

Il se débarrassa nerveusement de ses chaussures en les rejetant, et se laissa retomber sur le canapé lit, laissant ses chaussettes pendre à moitié depuis l’extrémité de ses pieds.

Le bruit de la sonnette de la porte d’entrée l’avait surpris : il semblait bien aller avec son humeur. C’était le genre de son brusque, exigeant et impatient, qu’il aurait désiré produire s’il avait été en train de sonner à la porte de quelqu’un à cet instant.

Il entendit le bruit des pas du maître d’hôtel, en se promettant à lui-même le plaisir de refuser l’entrée à qui que ce soit qui pouvait la rechercher. Un instant après, il entendit frapper à sa porte et vit apparaître le maître d’hôtel qui lui annonça :

— Madame Rearden, pour vous, Monsieur.

— Comment ?... Oh… Bon ! Faites-la entrer !

Il posa les pieds sur le sol, mais ne fit pas d'autre concession, et il attendit avec un demi-sourire de curiosité vigilante, décidant de ne pas se lever avant d'avoir attendu que Lillian se trouve dans la pièce depuis un petit instant.

Elle portait une robe de dîner couleur lie-de-vin, une imitation d'un costume de voyage Empire, avec une veste croisée lui ceignant sa haute taille par-dessus le long tombé de la jupe, et un petit chapeau qui semblait s'accrocher à une oreille, avec une plume qui en descendait le long de son visage pour se recourber sous son menton.

Elle était entrée avec des mouvements brusques et dépourvus de rythme qui faisaient se dandiner sa jupe et la plume de son chapeau, qui à leur tour battaient ses jambes et sa gorge, telles des banderolles signalant de la nervosité.

— Lillian, ma chère, dois-je me sentir flatté, enchanté ou tout simplement abasourdi ?

— Oh, n'en faites pas toute une histoire ! Je devais vous voir, et je devais le faire immédiatement, voila tout.

Le ton impatient, le mouvement péremptoire avec lequel elle s'assit constituaient la confession d'une faiblesse : selon les règles non écrites de leur langage, on ne devait pas trahir des manières de demande et d'attente, à moins de réquérir une faveur sans avoir une valeur ou une menace à troquer.

— Pourquoi n'êtes-vous pas resté à la réception des Gonzales ? demanda-t-elle, avec un sourire anodin qui ne parvenait pas à masquer le ton de l'irritation, « Je m'y suis rendue juste après le dîner en espérant vous y attraper au vol… mais ils m'ont dit que vous ne vous sentiez pas bien, et que vous étiez rentré chez vous. Il traversa la pièce pour prendre une cigarette, pour le plaisir de marcher en chaussettes à pas feutrés, et ainsi de dominer avec un mépris négligent l'élégance formelle du costume de Lillian Rearden.

— Je m'ennuyais. répondit-il.

— Je ne les supporte pas. dit-elle, avec un léger frisson ; il lui lança un regard étonné : elle semblait l'avoir dit involontairement et sincèrement, « Je ne supporte pas le *Señor* Gonzales et cette pute qu'il s'est trouvé comme épouse. C'est révoltant qu'ils soient devenus si à la mode, eux et leurs fêtes. Je n'ai plus envi d'aller nulle part. Ce n'est plus comme avant ; il

n’y a plus le même esprit. Ça fait maintenant des mois que je ne suis pas tombé sur Balph Eubank ou sur le docteur Pritchett, ou sur n’importe lequel des garçons. Et tous ces nouveaux visages ont des allures d’assistant-boucher ! Notre foule à nous était faite de *gentlemen*.

— Ouais. fit-il, songeur, Ouais, il y a quelque chose de différent et de bizarre. C’est comme dans le chemin de fer : je pouvais m’entendre avec Gem Weatherby, il était civilisé, au moins, mais Cuffy Meigs… c’est encore autre chose, c’est…

Il s’interrompit abruptement.

— C’est parfaitement absurde, dit-elle sur le ton d’un défi lancé au monde entier, « Ils ne peuvent pas s’en tirer comme ça. »

Elle n’avait pas expliqué “qui” ni “comment”.

Il savait ce qu’elle voulait dire. Après un moment de silence, on aurait dit qu’ils s’étaient rapprochés pour se rassurer l’un grâce à l’existence de l’autre.

Puis l’instant suivant, il était en train de songer, avec un sentiment de plaisir et d’amusement, que Lillian commençait à porter son âge. La couleur pourpre profond de sa robe lui seyait bien peu, la robe semblait tirer sa teinte de la peau même de Lillian, une teinte qui se concentrait tel, un crépuscule, dans les petites rides de son visage, ramolissant sa peau au point de lui donner l’apparence d’une texture flasque et fatiguée, changeant ainsi son air de brillante moquerie en un autre suggérant la méchanceté aigrie.

Il la vit en train de l’étudier du regard, souriante et disant sur un ton tranchant, son sourire évoquant la licence en guise d’insulte :

— Vous êtes souffrant, Jim, n’est-ce pas ? Vous ressemblez à un garçon d’étable mal organisé.

Il lâcha un rire étouffé.

— Je peux me le permettre.

— Je le sais, *Amour*. Vous êtes l’un des hommes les plus puissants de New york.

Elle ajouta :

— C’est plutôt une bonne blague faite à New York.

— Plutôt.

— Je reconnais que vous êtes en position de faire n’importe quoi. C’est pour ça que je devais vous voir. elle ajouta une sorte de petit grognement qui ressemblait à un son d’amusement, et

qui était destiné à diluer quelque peu la franchise de sa déclaration.

— Bon… fit-il d'une voix qui se voulait à l'aise et désengagée.

— Je devais venir ici, parce que j'ai pensé que c'était le mieux, dans le cadre de ce sujet en particulier, afin que nous ne soyions pas vu tous les deux en plublic.

— Ça, c'est toujours plus sage.

— Il me semble vous avoir été utile, dans le passé.

— Dans le passé… oui.

— Je suis sure que je pourrais compter sur vous.

— Bien sûr… seulement, n'est-ce pas là une remarque *vieux-jeux* et bien peu *philosophique* ? Comment pouvons nous être certain de quoi que ce soit.

— Jim, dit-elle tout à coup sèchement, « Vous devez m'aider ! »

— Ma chère, je suis à votre disposition, je ferais n'importe quoi pour vous aider. répondit-il, les règles de leur language requiérant que toute déclaration ouverte se voie répondre par un mensonge manifeste.

Lillian était en train de déraper, se dit-il, et il était en train de faire l'expérience du plaisir d'avoir affaire à un adversaire qui ne "faisait pas le poids".

Elle était en train de négliger, le nota-t-il, même la perfection de sa marque personnelle : la "préparation du terrain". Quelques mèches étaient en train de s'échapper des ondulations disciplinées de sa coiffure ; ses ongles, dont la couleur était assortie à celle de sa robe, étaient la note profonde du sang coagulé, un détail qui rendait aisé de remarquer le poli ébréché de leurs pointes ; et contre l'amplitude douce et crémeuse de sa peau apparaissant dans une coupure à angles droits de sa robe, il observa le minuscule scintillement de l'épingle à nourrice retenant l'élastique de son slip.

— Vous devez empêcher ça d'arriver ! dit-elle sur le ton belliqueux d'une supplication déguisée en ordre, « Vous devez stopper ça ! »

— Vraiment ? Quoi ?

— Mon divorce.

— Oh…! les traits de son visage tombèrent pour se faire sérieux.

— Vous savez qu'il est en train de demander le divorce, non?

— J'ai entendu quelques rumeurs à propos de ça.

— La date du divorce est fixée au mois prochain. Et quand je dis fixée, c'est bien ce que je veux dire.

— Oh, ça va lui coûter cher… mais il a acheté le juge, les greffiers, les huissiers et leurs commanditaires, quelques députés, et une demi-douzaine d'administrateurs… il a acheté la procédure judiciaire dans son intégralité, comme si c'était son boulevard privé, et il ne me reste aucun carrefour que je pourrais glisser en travers de ce cheminement.

— Je vois.

— Vous savez, bien sûr, ce qui lui a fait lancer cette procédure de divorce ?

— Je peux le deviner.

— Et je l'ai fait au titre d'une faveur pour vous ! sa voix se faisait croissante d'anxiété, « Ce que je vous ai raconté à propos de votre sœur était pour que vous puissiez obtenir ce *Certificat de don* pour vos amis, qui… »

— Je jure que je ne sais pas qui a laissé s'ébruiter ça ! cria-t-il avec hâte, « Seule une petite minorité au plus haut niveau savait que vous étiez notre informateur, et je suis sûr que personne n'aurait mentioné… »

— Oh, ça j'en suis sûre que personne n'en aurait fait mention. Il avait suffisamment de jugeote pour le deviner, vous ne croyez pas ?

— Oui je l'imagine bien. Et bien alors, dans ce cas vous saviez donc que vous courriez un gros risque.

— Je ne pensais pas qu'il irait aussi loin. Je ne pensais pas qu'il irait jusqu'à demander le divorce. Je ne…

Il eut un petit rire bref qu'il étouffa, en lui jetant un regard de perspicacité surprise.

— Vous n'auriez pas cru que la culpabilité répétée est une corde qui s'use jusqu'à ce qu'un jour il n'en reste plus qu'un fil ; n'est-ce pas, Lillian ?

Elle le regarda, ahurie, puis elle répondit d'une voix glaciale :

— Je ne pense pas que ça marche comme ça, non.

— Et pourtant c'est bien ce qui arrive… tout spécialement avec des hommes tels que votre mari.

— Je ne veux pas qu'il divorce de moi ! ce fut un cri soudain, « Je ne veux pas le laisser partir en homme libre ! Je ne le tolérerai pas ! Je ne laisserai pas la totalité de ma vie devenir un échec complet ! »

Elle s'interrompit aussi abruptement qu'elle avait commencé, comme si elle venait de se surprendre elle-même à en admettre de trop.

Il était en train de rire doucement, un long rire retenu, étouffé, en secouant lentement la tête de bas en haut comme pour un lent aquiescement répété, un mouvement qui avait un air d'intelligence, presque de dignité, et qui signifiait une complète compréhension.

— Je veux dire… après tout, il est mon mari. dit-elle pour sa défense.

— Oui, Lillian, oui, je sais.

— Savez-vous ce qu'il est en train de manigancer ? Il est en train de se servir du décret et il va se débarasser de moi sans me laisser un *penny*… pas d'arrangement à l'amiable, pas de rente, rien ! Il va avoir le dernier mot. Vous ne le voyez donc pas ? S'il s'en tire comme ça, alors… alors le *Certificat de don* n'aura pas du tout été une victoire pour moi !

— Oui ma chère, je le vois bien.

— Et puis par ailleurs… C'est absurde que je doive avoir à y songer, mais de quoi vais-je vivre ? Les petites économies qui me viennent de ma famille ne valent rien, aujourd'hui. Il s'agit essentiellement d'actions d'entreprises qui datent du temps de mon père, et qui ont fermé depuis longtemps déjà. Qu'est-ce que je vais faire ?

— Mais, Lillian, dit-il d'une voix douce, « je pensais que vous n'exprimiez aucun intérêt pour l'argent ou pour aucune récompense d'ordre matériel. »

— Vous ne comprenez pas ! Je ne suis pas en train de parler d'argent… je suis en train de parler de pauvreté ! La vraie pauvreté qui sent mauvais ! Celle des dortoirs pour mendiants ! C'est impensable pour n'importe quelle personne civilisée ! Je… je dois m'inquiéter de savoir comment je vais manger et ou je vais dormir ?

Il était en train de l'observer avec un léger sourire ; pour une fois, son visage vieillissant et mou sembla se raffermir pour devenir celui de la sagesse ; il était en train de découvrir le plaisir de la pleine perception–à travers une réalité qu'il ne pouvait pas se permettre de percevoir.

— Jim, vous allez m'aider ! Mon avocat est désarmé. J'ai dépensé le peu que j'ai pour le payer et pour payer ses enquêteurs, ses relations et les arrangements qu'il a tenté… mais

tout ce qu'ils ont pu faire pour moi fut de découvrir qu'ils ne pouvaient rien faire. Mon avocat m'a remis son rapport final, cet après-midi. Il m'a déclaré sans détour que je n'avais pas une chance. Il semble que je ne connaisse personne qui puisse être d'aucune aide contre un montage de ce genre. J'ai compté sur Bertram Scudder, mais… bon, vous savez ce qui est arrivé à Bertram. Et ça aussi, c'était parce que j'ai essayé de vous aider. Vous vous êtes bien tiré de ce coup là. Jim, vous êtes la seule personne qui peut me tirer de ce mauvais pas, maintenant. Vous étiez "le bon spermatozoïde" qui a pu arriver jusqu'en haut. Vous avez "le bras long". Glissez-en un mot à vos amis qui, à leur tour, en glisseront mot aux leurs. Un mot juste à Wesley serait suffisant. Faites-leur donner l'ordre que l'utilisation de ce décret à propos du divore lui soit refusé. Faites juste en sorte que cela lui soit refusé.

Il secoua lentement la tête, presque avec compassion, tel un professionnel blasé s'adressant à un amateur trop zélé.

— Ça ne marcherait pas, Lillian. fit-il avec fermeté, « J'aimerais pouvoir le faire–pour les mêmes raisons que les votres–et je pense que vous le savez. Mais tout le pouvoir que je peux avoir ne serait d'aucun secours, dans un cas comme celui-là. »

Elle était en train de le regarder, de ses mêmes yeux sombres contenant une étrange imobilité sans vie ; lorsqu'elle parla, le mouvement de ses lèvres se tordit sous l'effet d'une expression de mépris si diabolique qu'il n'osa pas l'identifier au-delà de ce qu'elle les concernait tous deux ; elle dit :

— Je sais que vous aimeriez pouvoir le faire.

Il n'éprouva aucun désir de prétension ; étrangement, pour la première fois, pour cette occasion, c'est la vérité qui semblait lui être plus agréable ; la vérité, pour une fois, servant ce genre particulier de délectation.

— Je pense que vous savez que cela ne peut pas être fait. dit-il, « Personne ne fait de faveurs, de nos jours, s'il n'y a rien à gagner en retour. Et les enjeux sont en train de devenir de plus en plus gros. Les trous permettant de laisser passer "les spermatozoïdes", comme vous les appelez, sont si complexes, si tortueux et si entrelacés que tout le monde sait quelque chose sur quelqu'un, et personne n'ose broncher parce qu'on ne peut pas dire qui va craquer, de quelle manière et quand. Et donc, on ne bronche seulement que lorsque c'est essentiel, que lorsque les

enjeux relèvent de vie ou de mort… et c'est pratiquement le seul genre d'enjeux qui comptent, en ce moment. Dans ces conditions, qu'est-ce que vaut votre vie privée, pour n'importe lequel de tous ces gens ?

Que vous voudriez garder votre mari… qu'est-ce que ça change pour eux, d'une manière ou d'une autre ? Quant à mon stock personnel de secrets à échanger, il n'y a rien que je pourrais leur offrir en ce moment en échange pour qu'ils aillent jusqu'à faire exploser une clique de cour de justice toute entière… et qui rapporte assez pour justifier de telles extrêmités.

Et puis de toutes façons, les gars ne feraient pas un truc pareil quelqu'en soit le prix. Ils doivent être vraiment très prudent avec votre mari–il est l'homme qui n'a rien à craindre d'eux, en ce moment–et peut être même pour toujours, depuis cette intervention de ma sœur à la radio. »

— Vous m'aviez demandé de lui *mettre la pression* pour la forcer à parler dans cette émission !

— Je sais, Lillian. Nous avons perdu tous les deux, cette fois là. Et nous sommes en train de perdre tous les deux, en ce moment.

— Oui, dit-elle, avec toujours cette obscurité de mépris dans les yeux, « tous les deux. »

C'etait le mépris qui lui plaisait ; c'était l'étrange, insouciant et peu familler plaisir de savoir que cette femme le voyait tel qu'il était, et qui pourtant demeurait attachée à sa présence, demeurait là et s'adossait dans son fauteuil, comme pour déclarer son asservissement.

— Vous êtes une personne formidable, Jim. lui lança-t-elle.

Ça avait eu la sonorité de la damnation. Et pourtant c'était un hommage, et c'est bien comme cela qu'elle avait voulu le présenter, et le plaisir de Taggart vint de sa connaissance qu'ils se trouvaient dans un monde où la damnation avait une valeur.

— Vous savez, dit-il tout à coup, « vous avez tort, à propos de ces "assistant-bouchers", comme Gonzales. Ils servent à quelque chose. N'avez-vous jamais apprécié Francisco d'Anconia ? »

— Je ne peux pas le supporter.

— Bien, savez-vous le réel propos de cette occasion de *cocktail* organisé par le *Señor* Gonzales, ce soir ? C'était pour fêter l'accord donnant lieu à la nationalisation de d'Anconia Copper dans à peu près un mois.

Elle le regarda pendant un instant, les commissures de sa bouche se relevant lentement pour former un sourire.

— Il était votre ami, je crois ?

Sa voix avait une tonalité qu'il ne lui avait jamais entendu jusqu'alors, la tonalité d'une émotion qu'il n'avait obtenu des gens que seulement par la tromperie, mais qui maintenant, pour la première fois, lui fut accordée en raison de la vraie, de l'authentique nature de son acte : un ton d'admiration.

Soudainement, il sut que c'était ça, le but de ses heures d'agitation, c'était ça le plaisir qu'il avait été en désespoir de trouver, c'était ça la fête qu'il avait voulu.

— Buvons un verre, Lil'. fit-il.

En versant l'alcool, il lui adressa un regard depuis l'autre bout de la pièce, tandis qu'elle reposait molement étendue sur son fauteuil.

— Laissez-le avoir son divorce. dit-il, « Il n'aura pas le dernier mot. Eux l'auront. Les assistants-bouchers. Le *Seño*r Gonzales et Cuffy Meigs. »

Elle ne répondit pas. Lorsqu'il s'approcha d'elle, elle prit le verre de sa main avec un geste de la sienne qui était indifférent et négligent. Elle but, non pas à la manière d'un geste social, mais comme un buveur solitaire dans un bar, bien pour l'alcool qui était contenu dans son verre, et pour aucune autre raison. Il s'assit sur le bras du canapé-lit, improprement près d'elle, et sirota son alcool en observant son visage. Après un moment, il demanda :

— Qu'est-ce qu'il pense de moi ?

La question ne parut pas la surprendre.

— Il pense que vous êtes un naïf. répondit-elle, « Il pense que la vie est trop courte pour que cela vaille la peine de remarquer votre existence. »

— Il la remarquerait si… il s'arrêta « …si vous lui éclatiez la tête avec un bon gourdin ? »

— Je n'en suis pas trop sûr. Il ne ferait que de s'en vouloir de ne pas s'être écarté de la trajectoire du gourdin. Pourtant, ce serait votre seule chance.

Elle changea de position, se laissant glisser plus profondément dans le fauteuil, son estomac en avant, comme si la relaxation devait être de la laideur, comme si elle était en train de lui accorder le genre d'intimité qui ne réclamait ni port, ni respect.

— C'était ça, la première chose que j'ai remarqué chez lui,

dit-elle, « quand je l'ai rencontré pour la première fois : qu'il n'avait pas peur. On aurait dit qu'il était certain qu'il n'y avait rien qu'aucun d'entre-nous ne pouvait lui faire… si certain qu'il n'était même pas conscient de l'enjeu ou de la nature de ce qu'il ressentait. »

— Quand l'avez-vous vu pour la denière fois ?

— Trois mois. Je ne l'ai pas revu depuis… depuis le *Certificat de don*…

— Je l'ai aperçu à une réunion industrielle, il y-a deux semaines. Il avait toujours cette attitude… encore plus affirmée, même. Mais maintenant, on dirait qu'il en est conscient.

Il ajouta :

— Vous vous êtes trompée, Lillian.

Elle ne répondit pas. Elle poussa son chapeau d'un revers du dos de sa main ; il roula sur le tapis, sa plume recourbée en une forme de point d'interrogation.

— Je me souviens de la première fois que j'ai visité sa fonderie. dit-elle, « *Sa* fonderie ! Vous n'imaginez pas ce qu'il éprouve pour ça. Vous ne pourriez vous représenter le genre d'arrogance intellectuelle que cela demande pour comprendre combien tout ce qui lui appartenait, tout ce qu'il touchait, devenait sacré par le fait du simple contact de sa main. *Ses* hauts-fourneaux, *son Metal*, *son* argent, *son* lit, *sa* femme !

Elle releva les yeux vers lui, un petit éclat émergeait de la vacuité léthargique de ceux-ci.

— Il n'a jamais remarqué votre existence. Il n'a pas remarqué la mienne. Je suis toujours Madame Rearden… au moins pour un mois de plus.

— Oui… dit-il, en baissant son regard vers elle avec un intérêt soudain, et différent.

— “Madame Rearden” ! prononça-t-elle en étouffant un rire d'ironie méprisante, « Vous ne vous figureriez pas ce que ça pouvait signifier pour lui. Aucun seigneur féodal n'a jamais éprouvé ou réclamé une telle révérence pour le titre de *son* épouse… ou ne l'a tenu pour un tel symbole d'honneur. Pour son honneur inflexible, intouchable, inviolé et sans tache !

Elle agita la main en un geste vague indiquant la longueur de son corps affalé.

— La “femme de César” ! lâcha-t-elle avec un nouveau rire moqueur.

— Vous souvenez-vous de ce qu'elle était censée être ? Non,

vous ne le pourriez pas. Elle était censée être au-dessus de tout reproche.

Ses yeux étaient baissés sur elle avec une expression de haine lourde, aveugle et impotente ; une haine dont elle était le soudain symbole, et non l'objet.

— Il n'a pas aimé ça lorsque son *Metal* fut jeté dans l'usage public commun, à la disposition du premier venu qui voulait en fabriquer… j'imagine ?

— Non, ça, il n'a pas aimé du tout.

Ses mots semblaient se brouiller un peu, comme s'ils étaient alourdis par l'alcool qu'il avait avalé :

— Ne me dites pas que vous nous avez aidé à obtenir ce *Certificat de don* juste pour me faire une faveur, et que ça ne vous a rien rapporté… je sais pourquoi vous l'avez fait.

— Vous le saviez à ce moment là ?

— Bien sûr. C'est pour ça que je vous aime, Lillian.

Ses yeux revenaient continuellement sur la coupure vers le bas de sa robe. Ce n'était pas la peau douce qui attirait son regard, pas la descente exposée de ses seins, mais la tricherie de l'épingle à nourrice en dessous du bord.

— J'aimerais le voir se prendre une raclée, dit-il, « J'aimerais l'entendre crier de douleur, juste une fois. »

— Ça n'arrivera pas, Jimmy.

— Pourquoi pense-t-il qu'il est mieux que nous… lui et cette sœur ?

Elle eut un petit rire. Il se leva comme si elle venait de le gifler. Il s'avança jusqu'au bar et se versa un autre verre, sans offrir à Lillian de remplir le sien.

Elle était en train de parler dans le vague, les yeux fixés sur un point se situaut au-delà de lui.

— Il a remarqué que j'existais… même si je ne peux pas poser de voies de chemin de fer pour lui et ériger des ponts à la gloire de son *Metal*. Je ne peux pas construire ses haut-fourneaux… mais je peux les détruire. Je ne peux pas produire son *Metal*… mais je peux le lui retirer. Je ne peux faire s'agenouiller des hommes d'admiration devant lui… mais je peux les faire se mettre à genoux, eux.

— Ta gueule ! cria-t-il avec terreur, comme si elle était en train de s'approcher trop près du cul-de-sac rempli de brume qu'il ne fallait pas regarder.

Elle releva les yeux pour lui lancer un regard.

— Quel poltron vous faites, Jim.

— Et pourquoi ne te prendrais-tu pas une petite biture ? lâcha-t-il sur un ton ferme et peu amical, en approchant son verre de la bouche de Lillian, comme s'il voulait la forcer à boire.

Ses doigts se refermèrent à-demi sur le verre, et elle but, faisant se renverser un peu d'alcool sur son menton, sur ses seins et sur sa robe.

— Oh-là-là, Lillian, dans quel état tu es ! dit-il et, sans juger opportun d'utiliser un mouchoir pour cela, il étendit sa main nue pour essuyer l'alcool d'un geste de la paume. Ses doigts glissèrent sous le décoleté de la robe pour se refermer sur son sein, tandis qu'il retint sa respiration un instant pour avaler sa salive, comme s'il avait eu un hoquet. Ses paupières se refermaient presque, mais il saisit un peu du visage de Lillian qui se penchait vers l'avant sans offrir de résistance, sa bouche enflée par la répulsion.

Lorsqu'il chercha sa bouche de ses lèvres, les bras de Lillian l'enlacèrent avec obéissance et sa bouche répondit à l'appel, mais la réponse ne fut qu'une pression, et non un baiser.

Il releva la tête pour adresser un regard à son visage. Ses dents étaient découvertes pour former un sourire, mais elle était en train de regarder au-delà de lui, comme si elle était en train de se moquer d'une présence invisible, c'était un sourire sans vie, lourd de méchanceté cependant, tel le large sourire d'un crâne nu.

Il la tira brusquement vers lui, pour mieux profiter de cette vision et faire se prolonger son frissonnement. Ses mains étaient en train d'exécuter les mouvements automatiques de l'intimité ; et elle s'y soumettait, mais d'une façon qui lui suggérait l'impression que les battements de ses artères, sous le contact de ses doigts, n'étaient que gloussements et ricanements. Ils étaient tous deux en train de s'abandonner à une routine sans surprise, une routine inventée par quelqu'un et qui leur était imposée, l'excéutant avec haine et en en faisant une parodie déstinée à ses inventeurs. Il éprouva une sorte de fureur insouciante et aveugle, faite en partie d'horreur, et pour l'autre de plaisir, l'horreur de commettre un acte qu'il n'oserait jamais confier à personne ; le plaisir de le commettre comme un défi blasphèmatoire adressé à ceux à qui il n'oserait pas le confier. Il était lui-même !–la seule partie consciente de sa rage semblait être en train de lui crier–il était lui-même, enfin !

Ils ne disaient rien. Ils connaissaient chacun les visées de l'autre. Deux mots seulement furent prononcés entre eux.

— *Madame Rearden*. dit-il.

Ils ne se regardèrent pas lorsqu'il la poussa jusque dans sa chambre, puis dans son lit en tombant contre son corps comme s'il s'était agi d'un objet mou et rempli de quelque chose qui l'était autant. L'expression de leurs visages était celui du secret, l'expression des partenaires dans la culpabilité, le regard furtif et grivois d'un enfant profanant la pallissade propre de quelqu'un, en écrivant dessus, à la craie, de sournois graffitis se réclamant d'obscènes symboles.

Après quoi il ne fut pas désappointé de réaliser que ce qu'il possédait n'était qu'un corps inanimé n'offrant ni résistance ni réponse. Ce n'était pas une femme qu'il avait voulu posséder. Ce n'était pas un acte de célébration de la vie qu'il avait voulu voir se concrétiser ; mais un acte d'hommage au triomphe de l'impotence.

Cherryl déverrouilla la porte et s'introduisit furtivement, presque subrepticement, comme si elle ne souhaitait pas être vue ni même voir l'endroit qui était son chez-elle. Le sentiment de la présence de Dagny–du monde de Dagny–l'avait soutenu durant le trajet de son retour, mais lorsqu'elle entra dans son propre appartement, les murs semblèrent l'avaler encore, comme un piège la faisant suffoquer.

L'appartement était silencieux ; un coin de lumière coupait à travers l'entrée depuis une porte laissée entrouverte. Elle se tira elle-même, comme mécaniquement, dans la direction de sa chambre. Puis elle stoppa. La bande de franche lumière était l'entrebaillement de la porte du bureau de Jim, et sur la partie illuminée du tapis elle vit un chapeau de femme avec une plume formant vaguement un dessin.

Elle s'avança d'un pas. La pièce était vide, elle vit deux verres, un sur une table, l'autre posé à même le sol, et un sac-à-main de femme reposant sur un fauteuil. Elle se trouva là, hâbitée par une stupeur qui était venue d'elle-même, jusqu'à ce quelle entendit les râles étouffés de deux voix derrière la porte de la chambre de Jim ; elle ne put distinguer les mots, seulement la qualité des sons : la voix de Jim avait un ton d'irritation, celle de la femme suggérait le mépris.

Puis elle se retrouva dans sa propre chambre, ses mains s'agitant frénétiquement pour verrouiller sa porte. Elle avait été

comme projetée ici par la panique aveugle de la fuite, comme si c'était elle qui devait se cacher, elle qui devait s'enfuir de la dégradante perspective d'être vue en train de les voir ; une panique faite de dégoût, de pitié, d'embarras, de cette chasteté mentale qui répugne à confronter un homme avec la preuve indiscutable de sa monstruosité. Elle resta debout, immobile au milieu de sa chambre, incapable de décider de qui lui était maintenant possible de faire. Puis ses genoux flanchèrent, ils se plièrent doucement, elle se retrouva assise sur le sol pour y demeurer dans cette position, les yeux fixés sur le tapis, tremblante.

Ce n'était ni de la colère, ni de la jalousie, ni de l'indignation, mais l'horreur brute de se trouver confrontée à une bestialité grotesque. C'était la conscience que ni leur mariage, ni son amour pour elle, ni son insistence pour la garder, ni cet amour avec cette autre femme, ni cet adultère gratuit n'avaient une quelconque signification, qu'il n'y avait pas une once de sens dans tout cela, ni même quoi que ce soit qui aurait justifié la quête pour une explication. Elle avait toujours pensé du mal qu'il était justifié par un propos, comme un moyen servant une fin ; ce qu'elle voyait maintenant était le mal fait dans le seul but de n'être *que* du mal.

Elle n'eut aucune idée du temps qui venait de s'écouler lorsqu'elle entendit leurs pas et leurs voix, puis le son de la porte d'entrée qui se refermait. Elle se releva, sans aucun but à l'esprit, mais poussée par quelque instinct lui provenant du passé, comme si elle agissait au milieu d'un vide où l'honnêteté était une notion qui n'avait plus cours, mais ne sachant que faire d'autre.

Elle trouva Jim dans l'entrée. Durant un instant, ils se regardèrent tous deux comme s'ils ne pouvaient croire l'un à la réalité de la présence de l'autre.

— Quand es-tu rentrée ? dit-il sèchement, Ça fait combien de temps que tu es à la maison ?

— Je ne sais pas.

Il était en train de regarder l'expression de son visage.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Jim, je… elle était aux prises avec elle-même, puis elle renonça et fit un geste de la main en direction de la chambre de Taggart, « Jim, je sais. »

— Qu'est-ce que tu sais ?

— Tu étais là… avec une femme.

La première chose que fit Taggart fut de la pousser jusque dans son bureau et de claquer la porte derrière eux, comme pour qu'ils puissant s'y trouver cachés–il n'aurait su dire de la vue de qui. Une rage refoulée bouillonnait en lui, une lutte entre la fuite et l'explosion, et cette rage éclata comme une bulle pour devenir le sentiment que cette petite femme négligeable qui était la sienne, était en train de l'empêcher de profiter de son triomphe, qu'il ne lui abandonnerait pas sa nouvelle source d'amusement.

— Bien sûr ! cria-t-il, « Et alors ? Qu'est-ce que tu vas faire, à propos de ça ? »

Elle le regarda d'un air déconcerté.

— Bien sûr ! J'étais là "avec une femme" ! C'est ce que *j'ai* fait parce que c'est ce que *j'avais envi* de faire ! Est-ce que tu t'imagines que tu vas me faire peur avec tes sursauts, tes grands yeux surpris qui me fixent, et ta vertue pleurnicharde ? il fit claquer ses doigts, « C'est pas plus que *ça*, ton opinion ! J'en ai rien à foutre de ta putain d'opinion ! Garde là pour toi, et mets-là dans ta poche avec ton mouchoir par-dessus ! »

Ce fut son visage pâle et sans defense qui le poussa à poursuivre, le plaçant ainsi dans un état de plaisir pur, le plaisir de sentir que ses mots étaient des coups défigurant un visage humain.

— Est-ce que tu t'étais imaginée que tu allais me faire me cacher à moi-même ? J'en ai marre d'avoir à me comporter comme il convient à ta "vertueuse satisfaction" ! Mais pour qui tu te prends, espèce de petite moins-que-rien ?

— Moi, je fais ce que *je* veux ; et tu la fermeras et tu feras devant tout le monde comme si de rien n'était, comme tout le monde, et arrête de me dire ce que je dois faire chez moi !... Personne n'est vertueux chez lui, le *show* c'est seulement pour amuser la gallerie !... Mais si tu espères que je devienne vraiment ce que je fais semblant d'être–et oui, ce que je fais semblant d'être–pauvre petit sote !... Alors là, tu ferais mieux de te dépêcher de grandir !

Ce n'était pas son visage qu'il voyait, c'était le visage de l'homme auquel il en voulait et à la face duquel il n'aurait jamais l'occasion d'exposer son exploit de cette nuit ; mais elle avait toujours maintenu, à ses yeux, sa position d'adoratrice, de défenseur et de représentante de cet homme ; il s'était marié avec elle pour ça, de manière à ce qu'elle serve ses visées maintenant, et il cria :

— Est-ce que tu sais qui c'était, la femme que je viens de sauter ? C'était…

— Non ! cria-t-elle, « Jim, je n'ai pas besoin de le savoir ! »

— C'était Madame Rearden ! *Madame Hank Rearden* !

Elle se recula. Il eut un bref *flash* de terreur ; parce qu'elle était en train de regarder ce qu'il aurait dû refuser d'admettre pour lui-même. Elle demanda, avec une voix qui avait le son incongru du sens commun :

— Je suppose que tu veux que nous divorcions, maintenant ?

Il éclata de rire.

— Pauvre petite naïve ! Tu y crois encore ! Tu voudrais encore croire que tout serait grand et pur. Loin de moi l'idée saugrenue de divorcer… et ne t'aventures surtout pas à imaginer que je te laisserais demander le divorce ! Tu penses que c'est aussi grave que ça ? Ecoute, espèce de sote, il n'y a pas un seul homme marié qui ne couche pas avec d'autres femmes, et il n'y a pas une seule femme qui ne le sais pas, mais elles n'en parlent pas et puis c'est tout ! Je me *tape* qui je veux quand ça me plait, et toi tu peux en faire autant si tu veux, comme toutes ces salopes, et puis tu la fermes et puis c'est tout !

Il vit la soudaine vision d'un regard d'intelligence dure dans ses yeux, limpide, sans émotion et presque inhumain.

— Jim, si j'avais été du genre de ces femmes qui se comportent comme ça, ou qui seraient prêtes à se comporter comme ça, tu ne te serais pas marié avec moi ?

— Non, certainement pas.

— Pourquoi t'es tu marié avec moi?

Il eut l'impression d'être aspiré par un tourbillon, en partie parce qu'il se sentait soulagé de voir le moment de danger s'évanouir, et pour l'autre parce qu'il avait une irrésistible envie de défier ce même danger.

— Parce que tu étais une absurde et minable petite gamine de la rue sans défense, qui n'aurait jamais une chance de m'égaler sur n'importe quel terrain ! Parce je me suis dit que tu m'aimerais ! J'ai pensé que tu comprendrais que tu devais m'aimer !

— Comme tu le fais ?

— Sans jamais avoir le culot de me demander ce que je suis ! Pour aucune raison particulière ! Sans me mettre au pied du mur pour voir si je suis capable de ceci ou cela, comme si on était toujours en train de participer à je ne sais quel putain de concours

de beauté, et comme ça jusqu'à la fin de mes jours !

— Tu m'aimais… parce que je ne valais pas un clou ?

— Bon, qu'est ce qui te fait penser que c'est le cas ?

— Tu m'aimais pour être pourrie ?

— Qu'est-ce que tu avais d'autre à offrir ? Mais tu n'avais pas l'humilité de l'apprécier. Je voulais être généreux. Je voulais t'apporter la sécurité… quelle sécurité ça apporte, d'être aimé pour sa vertu ? La compétition est largement ouverte à tous, comme un marché au milieu de la jungle, il y aura toujours quelqu'un de mieux que toi pour te battre ! Mais moi… j'étais d'accord pour t'aimer à cause de tes défauts et de tes faiblesses, pour ton ignorance, ton caractère cru, ta vulgarité… et comme comme ça *c'est tranquille*, tu n'as rien à craindre, rien à cacher, tu pouvais rester toi-même, garder ta propre personnalité telle qu'elle était, puante, pécheresse et laide… la personnalité de tout le monde est un vrai *caniveau*… mais tu pouvais garder mon amour, si tu ne m'avais pas demandé de te rendre des comptes !

— Tu voulais que… j'accepte ton amour… comme une aumone ?

— Quoi ? Tu t'étais imaginé que tu pouvais le gagner ? T'es-tu imaginé que tu pouvais mériter de te marier avec moi, pauvre petite *clodo* ? Non mais attends, là ; des comme toi, je les achetais pour le prix d'un repas ! Je voulais que tu comprennes bien que, à chaque pas que tu faisais, chaque fois que tu avalais une cuillère de caviar, que tu me le devais, que tu n'avais rien et que tu n'étais *rien*, et que de toute façon tu n'aurais jamais pu l'égaler, le mériter, et encore moins me le rendre !

— J'essayais… de… de le mériter.

— Et ça m'aurais apporté quoi, à moi, si tu l'avais fait ?

— Tu ne le voulais pas ?

— Oh, putain d'idiote !

— Tu ne voulais pas que je m'améliore ? Tu ne voulais pas que je m'élève ? Tu te disais que j'étais pourrie et tu voulais que je reste pourrie ?

— Mais ça m'aurais apporté quoi, à moi, que tu mérite tout ce que je t'offre ? Et alors, après ça, il aurait fallu que je travaille pour te garder, pendant que tu aurais pu aller te vendre ailleurs si l'envie te prenait de le faire ?

— Tu voulais que ça marche à la charité… pour nous deux et venant de nous deux ? Tu voulais qu'on soit tous les deux des *mendiants* enchaînés l'un à l'autre ?

— Oui, là… espèce de saloperie d'évangéliste ! Oui, putain d'adoratrice de héros ! Oui !

— Tu m'as choisie parce que je ne valais rien ?

— Oui !

— Et bien tu mens, Jim.

Sa réponse ne fut qu'un regard tout à la fois effrayé et étonné.

— Ces filles que tu avais l'habitude d'acheter pour le prix d'un repas, elles auraient été bien heureuses de laisser leur personnalité devenir un vrai “caniveau”, elles auraient pris ton aumone et n'auraient jamais fait aucun effort pour s'élever ; seulement tu ne voulais pas te marier avec aucune d'elles. Tu t'es marié avec moi parce que tu savais que je n'acceptais pas le “caniveau” à l'intérieur de moi comme sur moi, que je me débattais pour m'élever et que je continuerais à le faire… ce n'est pas vrai ?

— Oui ! hurla-t-il.

C'est alors que le phare qu'elle avait senti se précipiter vers elle atteignit son but ; et elle hurla au milieu de l'explosion lumineuse de l'impact ; elle hurla de terreur physique en se reculant de lui.

— Qu'est-ce qu'il t'arrive ? cria-t-il en tremblant, en n'osant pas regarder dans ses yeux la chose qu'elle venait de voir.

Elle battait des mains en des gestes de tatonement, à moitié en balayant l'air vide, à moitié en tentant de le saisir ; lorsqu'elle répondit, ses mots ne le nommèrent pas, mais ils étaient les seuls mots qu'elle pouvait trouver :

— Tu… tu es un tueur… juste pour le plaisir de tuer…

Ce fut trop près de ce qui ne devait pas être nommé ; en tremblant de terreur, il fit un écart au hasard et la frappa au visage.

Elle tomba contre le coté d'un fauteuil, sa tête heurtant le sol, mais elle releva la tête en un instant, et releva les yeux vers lui avec une expression déconcertée, mais sans paraître étonnée, comme si la réalité physique n'avait fait que revêtir la forme à laquelle elle s'était attendue. Une unique goutte de sang en forme de poire glissa depuis un coin de sa bouche.

Il demeura immobile ; et pour l'espace d'un moment ils se regardèrent tous deux, comme si ni l'un ni l'autre n'osait plus faire un geste.

Elle fut la première à bouger. Elle se redressa sur ses jambes… et courut. Elle courut hors de la pièce, hors de

l'appartement ; il l'entendit courir dans le hall, tirant la porte en fer de l'escalier de secours pour ne pas avoir à attendre l'ascenseur.

Elle dévala les escaliers, ouvrant les portes au hasard lorsqu'elle atteignit un palier, courant dans les couloirs en angles de l'immeuble, puis dévala à nouveau des escaliers jusqu'à ce qu'elle se trouva dans le hall d'entrée, au rez-de-chaussé, d'où elle sortit pour courir dans la rue.

Au bout d'un moment, elle vit qu'elle était en train de courir sur un trottoir encombré par des détritus, dans un quartier sombre, avec une ampoule électrique brillant dans une bouche de métro, et un panneau publicitaire lumineux sur le toit d'une blanchisserie, vendant des biscuits à apéritif. Elle ne se souvenait pas du chemin qu'elle avait emprunté pour se retrouver ici. Son esprit semblait fonctionner par bribes de pensées entrecoupées, sans connexions entre elles. Elle savait seulement qu'elle devait s'approcher et que la fuite était impossible.

Elle devait s'échapper de Jim, se dit-elle. Ou ?... demanda-t-elle en regardant autour d'elle avec un regard qui était comme un cri de prière. Elle aurait pu prendre un petit boulot dans un *Tout à 5 et 10 cents*, ou dans cette blanchisserie, ou dans n'importe laquelle des boutiques lugubres devant lesquelles elle passait. Mais elle travaillerait, se dit-elle, et plus dur elle travaillerait et plus elle serait harcelée par les gens autour d'elle, et elle ne saurait pas quand on attendrait d'elle la vérité, et quand ce serait plutôt un mensonge ; mais plus stricte serait son honnêteté et plus grande serait la fraude qu'elle devrait s'attendre à souffrir entre leurs mains. Elle l'avait vécue auparavant et l'avait endurée dans la maison familliale, dans les boutiques des quartiers pauvres, mais elle avait pensé qu'il ne devait s'agir que de maloncontreuses exceptions, la faute à *pas-de-chance*, dont elle devait s'échapper et qu'elle devait oublier.

Maintenant elle savait que cela n'avait pas été des “exceptions”, que leurs manières de faire et de se comporter étaient un code tacitement accepté par le monde, que c'était le credo de la vie, connu de tous, mais maintenu comme un sujet tabou, la regardant avec un air sadique depuis les yeux des gens qui avaient cette expression à la fois rusée et coupable qu'elle n'avait jamais été capable de comprendre ; et à la source de ce credo, retranché derrière le silence, tapi et l'attendant dans les caves de la cité et les caves de leurs âmes, il y avait une chose

avec laquelle il n'était pas possible de vivre.

« Pourquoi est-ce que tu me fais ça ? »–cria-t-elle à l'obscurité autour d'elle, sans émettre un son–« Parce que tu es quelqu'un de bien. »

Un énorme rire sembla lui répondre depuis les toits et depuis les collecteurs d'égouts :

« Alors dans ce cas je ne serais plus quelqu'un de bien… Mais toi tu le seras… moi je ne suis pas obligée… Toi, oui… Je ne peux pas le supporter… Tu le feras. »

Elle frissonna et hâta le pas ; mais au devant d'elle, dans le brumeux lointain, elle vit le calendrier au-dessus des toits de la cité ; minuit était passé depuis longtemps et le calendrier disait : 6 AOUT, mais il lui sembla tout à coup qu'elle vit 2 SEPTEMBRE écrit en lettres de sang au-dessus de la cité ; et elle se dit : si elle travaillait, si elle se battait, si elle s'élevait, les coups qu'elle recevrait deviendraient plus durs à chaque étape de son ascension, jusqu'à ce que, à la fin, quoiqu'elle ait pu atteindre, que ce soit une société spécialisée dans le cuivre ou une petite maison de campagne, elle la verrait être saisi par Jim *un 2 septembre* et elle la verrait disparaître pour payer les fêtes où Jim concluait ses arrangement avec ses amis.

« Alors je ne le ferai pas ! »–cria-t-elle en faisant un rapide demi-tour, puis elle reprit sa course vers là d'où elle venait dans la rue ; mais il lui sembla courir dans le ciel noir.

Lui adressant un large sourire depuis la vapeur de la blanchisserie, il y avait là une énorme silhouette qui ne conservait aucune forme, mais son sourire demeurait le même sur ses visages changeants, et l'un de ses visages fut celui de Jim, puis le prêcheur de son enfance, puis l'assistante sociale du département des ressources humaines du *Tout à 5 et 10 cents*, et le sourire sembla lui dire : "les gens comme toi resteront toujours honnêtes, les gens comme toi lutteront toujours pour s'élever, les gens comme toi travaillerons toujours, et donc nous sommes en sécurité, et toi tu n'as pas le choix."

Elle courut. Quand elle regarda autour d'elle, encore une fois, elle était en train de marcher dans une rue calme, au-delà des portes vitrées où les lumières étaient allumées dans les halls d'entrées des luxueux immeubles. Elle remarqua qu'elle était en train de boiter, et vit que le talon de son escarpin était en train de se décoller ; elle l'avait cassé quelque part durant le temps indéterminé de sa course.

Depuis le grand espace soudain d'une large intersection, elle regarda les grands grattes-ciels au loin. Ils étaient en train de calmement disparaître dans un voile de brume, avec la légère respiration d'une luminosité derrière eux, avec quelques lumières qui suggéraient un sourire d'adieu. Ils avaient été une promesse, une fois, et depuis le milieu de la paresse stagnante autour d'elle, elle les avait regardés comme une preuve qu'un autre genre d'hommes existait. Maintenant elle savait qu'ils étaient des pierres tombales, minces obélisques s'élevant en mémoire des hommes qui avaient été détruits pour les avoir créés, ils étaient la forme figée d'un cri silencieux disant que la récompense de la réalisation et de l'exploit devait être une vie de martyre.

Quelque part dans l'une de ces tours qui disparaissaient, songea-t-elle, il y avait Dagny ; mais Dagny était une victime solitaire, combattante d'une bataille perdue d'avance, devant être détruite avant de sombrer dans la brume comme les autres.

« Il n'y a aucun endroit où aller », se dit-elle puis trébucha : « je ne peux pas m'arrêter, ni encore avancer bien longtemps ; je ne peux ni travailler ni me reposer ; je ne peux ni me rendre ni me battre ; mais ça… ça c'est ce qu'ils veulent de moi, c'est là où ils me veulent ; ni en vie ni morte, ni réfléchissante ni folle, mais juste comme un morceau de pulpe qui hurle de peur, devant être formée par eux selon leurs caprices, ils n'ont eux-mêmes pas de forme qui leur soit propre. »

Elle plongea dans l'obscurité derrière l'angle d'une rue, se recroquevillant par crainte de toute silhouette humaine.

« Non », se dit-elle, « ils ne sont pas mauvais, pas tous les gens… ils ne sont juste que leurs propres premières victimes, mais ils croient tous en le credo de Jim, et je ne peux rien faire avec eux, maintenant que je le sais… et si je leur parlais, ils essayeraient de m'accorder leur bonne volonté, mais je saurais ce que c'est qu'il tiennent pour *bon* et je verrais la mort me fixer depuis leur yeux. »

Le trottoir s'était réduit à une bande mal entretenue, et des flaques d'ordures se déversaient depuis les poubelles devant les porches de maisons croulantes. Au-delà de la lueur poussiéreuse d'un bar, elle vit une enseigne lumineuse suspendu au dessus d'une porte close disant *Association des Jeunes Femmes en Difficulté*.

Elle connaissait les instituts de ce genre et les femmes qui les dirigeaient, les femmes qui disaient que leur travail consistait à

aider celles qui souffrent.

Si elle y entrait–se dit-elle en trébuchant sur son escarpin–si elle se trouvait en face d'elles et leur demandait de l'aide, “De quoi vous êtes-vous rendue coupable ?” lui demanderaient-elles en réponse.

“Alcoolisme ? Drogue ? Enceinte ? Petits vols dans les magasins ?”

Elle répondrait, “Je ne me suis rendue coupable de rien, je suis innocente, mais je suis en…”

“Nous sommes désolés. Nous ne nous occupons pas des problèmes des innocents.”

Elle courut. Elle s'arrêta, reprenant ses repères visuels, à l'angle d'une longue et large rue. Les *buildings*, rues et trottoirs se fondaient dans le ciel, et les deux lignes de lumières vertes étaient suspendues dans l'espace libre, partant en direction d'une distance infinie, comme si elles s'étendaient jusqu'à d'autres villes, océans et terres étrangères, pour former un cercle autour de la terre. La luminosité verte avait une allure de sérénité, tel un chemin accueillant et sans limites, ouvert pour un voyage serein. Puis les lumières changèrent pour devenir rouges, tombant lourdement, plus bas, passant d'un état de cercles nets à celui de taches floues, dans un état d'avertissement de danger *illimité*. Elle demeura là, immobile, et observa un camion géant qui s'éloignait, ses énormes roues écrasant une couche de plus de poli brillant entre les pavés applatis de la rue.

Les lumières revinrent vers le vert de la sécurité ; mais elle tremblait, incapable de bouger.

« Voila comment ça marche pour le voyage d'un corps », se dit-elle, « mais qu'ont-ils fait pour le voyage de l'âme ? Ils ont établi les signaux à l'envers ; et la rue est sûre lorsque les feux sont du rouge du mal ; mais lorsque les feux sont du vert de la vertu, vous promettant que c'est votre droit de passer, vous vous aventurez en avant et vous vous faites applatir par les roues. »

« Partout dans le monde », songea-t-elle ; « ces feux inversés se rendent sur tous les territoires, ils continuent, encerclant la terre. Et la terre est recouverte d'infirmes mutilés qui ne savent pas ce qui les a heurté ni pourquoi, qui rampent du mieux qu'ils le peuvent sur leurs moignons écrasés au long de leur journées sans légèreté, sans une réponse, hormis que la souffrance est au cœur de l'existence ; et les agents de la circulation de la moralité gloussent et leur disent que l'homme, du fait de sa nature, est incapable de marcher. »

Tout cela n'était pas fait de mots dans son esprit, c'était les mots qu'elle aurait utilisé, aurait-elle eu le pouvoir de les trouver, ce qu'elle ne connaissait seulement que comme une fureur soudaine et qui, dans une horreur futile, lui fit battre des poings contre le poteau d'acier du feu-rouge se trouvant à côté d'elle, contre le tube creux dans lequel le rire étouffé rauque et rouillé d'un mécanisme persistant continuait de grincer, encore et encore.

Elle ne pouvait l'abattre avec ses poings, elle ne pouvait abattre un à un tous les feux-rouges de la rue qui s'étendaient à perte de vue ; tout comme elle ne pouvait faire voler en éclats ce credo dans les âmes des hommes qu'elle rencontrerait, un par un. Elle ne pouvait plus avoir d'échanges avec les gens, elle ne pouvait emprunter le chemin qu'ils avaient pris ; mais que pouvait-elle leur dire, elle qui n'avait pas de mots pour nommer la chose qu'elle connaissait et aucune voix que les gens pourraient entendre ? Que pouvait-elle leur dire ? Comment pouvait-elle les atteindre tous ? Où se trouvaient les hommes qui auraient pu parler ?

Tout cela n'était pas fait de mots dans son esprit, ce n'était fait que de coups : ses poings contre le métal ; puis, tout à coup, elle se vit elle-même battre ses phalanges jusqu'au sang contre un inamovible poteau de feu-rouge, et cette vision la fit frissonner ; et elle trébucha plus loin. Elle continua à marcher, ne voyant rien autour d'elle, se sentant prise au piège dans une brume sans issue.

Pas d'issue–lui disaient les lambeaux de sa conscience, le martellant sur le macadam au rythme de ses pas–pas d'issue… pas de refuge… pas de feux… aucun moyen de différencier la destruction de la sécurité, ou l'ennemi de l'ami… Comme ce chien dont elle avait entendu parler, songea-t-elle …le chien de quelqu'un dans le laboratoire de quelqu'un… le chien dont on avait changé les "feux", et qui ne savait plus comment différencier la satisfaction de la torture, qui voyait la nourriture être remplacée par des coups, puis les coups remplacés par de la nourriture, qui réalisait que ses yeux et ses oreilles le trompaient, que son jugement devenait futile et que sa conscience devenait impotente dans un monde dérivant, nageant, et dépourvu de toute forme ; puis abandonnait, refusant de manger à ce prix, ou même de vivre dans un monde de ce genre…

« Non ! »–fut le seul mot conscient dans son cerveau–

« Non ! Non ! Non ! Pas selon vos règles, pas votre monde ; même si ce non est tout ce qu'il doit me rester ! »

Ce fut durant l'heure la plus sombre de la nuit, dans une allée au milieu des quais et des entrepôts que le travailleur social la vit. Le travailleur social était une femme dont le visage et le manteau gris se fondaient dans les murs de la zone.

Elle vit une jeune fille portant un costume de trop bon goût et bien trop cher pour le quartier, sans chapeau, sans sac, avec un talon de chaussure cassé, les cheveux défaits et une écorchure à la commissure des lèvres, une fille titubant à l'aveuglette, ne semblant pas faire la différence entre les trottoirs et le macadam de la route.

La rue était seulement un passage étroit entre les à-pics : murs blancs de grandes structures de stockage. Mais un rayon de lumière tombait à travers la brume rendue moite par l'odeur de l'eau pourrissante : un parapet de pierre fermait le bout de la rue sur le bord d'un vaste trou noir faisant se fondre le ciel avec la rivière.

Le travailleur social l'aborda et lui demanda sévèrement :

— Vous avez des problèmes ?

Puis la femme vit un œil réticent, l'autre caché par une mèche de cheveux, et le visage d'une créature sauvage qui avait oublié le son des voix humaines, mais les écoutait comme un écho lointain, avec suspicion, mais avec cependant une vague expression d'espoir.

Le travailleur social lui saisit le bras.

— C'est honteux d'en arriver à un tel état… si vous autres les filles de bourgois avaient quelque chose à faire à côté de vous laisser aller à vos désirs et à chasser le plaisir, vous ne seriez pas en train de wagabonder, soûle comme une clocharde à cette heure de la nuit… si vous arrêtiez un peu de ne vivre que pour satisfaire vos caprices, que vous arrêtiez un peu de vous regarder le nombril et trouviez quelque chose à faire de plus noble…

Puis la fille hurla ; et le hurlement s'en alla pour s'abattre contre les murs blancs de la rue, comme dans une chambre de torture, un hurlement de terreur animal. Elle tordit son bras pour le dégager de l'étreinte et fit un bond en arrière, puis elle cria en articulant cette fois ses sons :

— Non ! Non ! Pas votre sorte de monde !

Puis elle courut ; mue par l'effet d'une soudaine propulsion utilisant un reste d'énergie, l'énergie d'une créature courant pour

sa vie, elle courut droit devant elle, vers le bout de la rue qui finisait à la rivière ; et d'une seule traînée rapide, sans une pause, sans un instant de doute, mue par la pleine conscience d'agir pour préserver son être, elle continua à courir jusqu'à ce que le parapet lui barre la route, et, sans s'arrêter, bascula dans le vide.

CHAPITRE

V

LES GARDIENS DE LEURS FRERES

Le matin du 2 septembre, un câble de cuivre se rompit entre deux poteaux téléphoniques le long de la voie de l'embranchement Pacifique de la Taggart Transcontinental, en Californie.

Une lente petite pluie fine était tombée depuis minuit, et il n'y avait pas eu de levé de soleil, seulement une lumière grise que laissait fuir un ciel détrempé ; et les gouttes de pluie brillantes accrochées aux fils du téléphone avaient été les seules étincelles brillant contre la craie des nuages, le plomb de l'océan et l'acier des derricks de pétrole descendant comme de longs poils isolés le long d'un flanc de colline désolé. Les câbles avaient été usés par plus de pluies et d'années qu'ils n'avaient été conçus pour en endurer ; l'un d'entre deux avait pendu plus bas que les autres durant les heures de ce matin là, sous le poids fragile des gouttes de pluie ; puis une de ses dernières et unique gouttes avait grandi sur la courbe du câble et y était resté accrochée comme une perle de cristal, réunissant le poids de bien des secondes ; ensemble, la perle et le câble avaient renoncé, et, aussi silencieusement que la chute de larmes, le câble s'était rompu et avait accompagné la perle dans sa chute.

Les hommes du quartier général de la division de la Taggart Transcontinental évitaient déjà de se regarder les uns les autres, lorsque la rupture de la ligne de téléphone fut découverte avant de leur être rapportée.

Ils firent des déclarations douloureusement éronnées en un semblant de référence à ce problème ; cependant ces déclarations n'avaient rien dit de concret, aucune ne pouvant ainsi contredire

les autres. Ils savaient que la câble de cuivre était un produit qui était en train de disparaître, plus précieux que l'or ou que l'honneur ; ils savaient que le magasinier avaient revendu leur stock d'avance il y avait quelques semaines, à des revendeurs inconnus qui venaient la nuit et qui, durant la journée, n'étaient nullement impliqués dans la profession du négoce des métaux non-ferreux, mais étaient seulement des hommes qui avaient des amis à Sacramento[1] et à Washington–exactement comme le magasinier, récemment nommé à la division, avait un ami à New York, nommé Cuffy Meigs, et à propos duquel on ne posait pas de questions.

Ils surent que l'homme qui assumerait maintenant la responsabilité de donner l'ordre de réparer, et qui serait à l'origine de l'action qui mènerait à la découverte que cette réparation ne pouvait être effectuée, aurait à encourir des ripostes en provenance d'ennemis inconnus, que ses camarades de travail deviendraient soudainement silencieux et ne témoigneraient pas pour lui venir en aide, qu'il ne pourrait rien prouver, et que s'il tentait de faire son travail, alors ce ne serait rapidement plus le sien.

Ils n'auraient pu dire avec certitude ce qui ne présentait pas de risques et ce qui pouvait s'avérer dangereux, en ces jours, lorsque les coupables n'étaient pas sanctionnés, mais que les accusateurs l'étaient ; et que, tels des animaux, ils savaient que l'immobilité était la seule protection lorsque le doute et le danger se faisaient entrevoir. Ils demeuraient immobiles ; ils parlaient à propos de la procédure la plus appropriée pour envoyer des rapports aux autorités appropriées, aux dates appropriées.

Un jeune maître de trains sortit de la pièce, puis du *building* du quartier général, pour gagner la sécurité qu'offrait une cabine téléphonique dans un *drugstore*, et, sur ses propres deniers, en ignorant le continent et un bon tiers de la voie hiérarchique, il téléphona à Dagny Taggart, à New York.

Elle reçut l'appel dans le bureau de son frère, interrompant ainsi une réunion d'urgence. Le jeune maître de trains lui dit seulement que la ligne du téléphone s'était rompue et qu'il n'y avait aucun câble pour la réparer ; il ne dit rien d'autre et n'expliqua pas pourquoi il avait jugé nécessaire de l'appeler en personne. Elle ne lui posa pas de questions : elle comprit.

1. Sacramento est la capitale de l'Etat de la Californie. *(N. d. T.)*

“Merci”, fut tout ce qu’elle répondit.

Un dossier dédié aux cas urgents, dans son bureau, contenait un inventaire de tous les matériaux cruciaux encore disponibles dans chaque division de la Taggart Transcontinental.

Tout comme le dossier d’un dépôt de bilan, il contenait un état des pertes enregistrées, tandis que les rares additions de nouvelles fournitures ressemblaient aux méchant rires étouffés de quelque bourreau jetant des miettes à l’attention d’un continent affamé. Elle éplucha le dossier, le referma, soupira et dit:

— Montana, Eddie. Téléphone à la *Ligne Montana* pour qu’ils expédient la moitié de leur stock de cable en Californie. Le Montana pourrait bien être capable de s’en passer… pour une semaine de plus.

Et au moment où Eddie Willers fut sur le point de protester, elle ajouta :

— Le pétrole, Eddie. La Californie est l’un des derniers producteurs de pétrole restant dans le pays. Nous ne pouvons pas nous permettre de perdre la *Ligne Pacifique*.

Puis elle revint à la réunion dans le bureau de son frère.

— Du cable de cuivre ? fit James Taggart avec un étrange regard qui alla d’elle à la cité, au-delà de la fenêtre, « Dans vraiment très peu de temps, nous n’auront plus de problème avec le cuivre ».

— Pourquoi ? demanda-t-elle, mais il ne répondit pas.

Il n’y avait rien de particulier à voir au-delà des vitres de la fenêtre, seulement le ciel clair d’une journée ensoleillée, la lumière calme d’un début d’après-midi sur les toits de la cité et, au-dessus d’eux, la page du calendrier disant : 2 SEPTEMBRE.

Elle ignorait pourquoi il avait insisté pour faire se tenir cette réunion dans son propre bureau, pourquoi il avait insisté pour lui parler seul à seul, pourquoi il avait toujours essayé d’éviter, ou, au contraire, pourquoi il regardait régulièrement sa montre.

— Les choses, il me semble, sont en train de mal tourner. dit-il, « Quelque chose doit être fait. Il semble qu’il y ait un état de dislocation et de confusion tendant vers une polique déséquilibrée et manquant de coordination. Ce que je veux dire, c’est qu’il y a une demande nationale énorme pour du transport, et pourtant nous sommes en train de perdre de l’argent. Il me semble que…

Depuis son fauteuil, elle était en train de regarder la carte ancestrale de la Taggart Transcontinental qui était accrochée au mur de son bureau ; elle regardait les artères rouges s’étendant à

travers un continent jauni. Il y avait eu une époque durant laquelle le chemin de fer était appelé “le système sanguin de la nation”, et le courant incessant des trains avaient été comme une circulation sanguine vivante, apportant avec lui la croissance et la richesse à chaque zone désertique qu’il touchait. Maintenant, c’était toujours comme un courant de sang, mais plutôt comme le courant à sens unique qui s’écoule d’une blessure, emportant avec lui les dernières ressources maintenant un corps en vie. Un trafic à sens unique–se dit-elle avec indifférence–le trafic des consommateurs.

Il y avait le train Numéro 193, songea-t-elle. Il y avait six semaines, le train Numéro 193 avait été envoyé avec un chargement d’acier, non pas à Faulkton, dans le Nebraska, ou à la Spencer Machine Tool Company, le meilleur groupement industriel spécialisé dans les machines-outils encore en existence, et qui avait tourné à vide en attendant ce chargement ; mais pour Sand Creek, dans l’Illinois, ou Confederated Machines s’était enbourbée dans les dettes durant plus d’une année, produisant des produits peu fiables livrés dans des délais imprévisibles. L’acier avait été alloué selon les termes d’un décret qui expliquait que la Spencer Machine Tool Company était un riche groupement industriel qui pouvait bien attendre, tandis que la Confederate Machine était en situation de dépôt de bilan et qu’il était intolérable de l’abandonner, considérant qu’elle était la seule source de revenues de la communauté de Sand Creek, dans l’Illinois.

La Spencer Machine Tool Company avait finalement fermé ses portes il y avait maintenant un mois ; et la Confederated Machine, deux semaines plus tard.

La population de Sand Creek, dans l’Illinois, avait bénéficié d’une aide d’urgence de l’Etat, mais aucune nourriture ne pouvait lui être trouvée dans les greniers à grains de la nation sur un simple appel téléphonique frénétique du moment ; et c’est pourquoi le grain de semence des fermiers du Nebraska avait été réquisitionné à la demande du *Conseil d’unification* ; et que le train Numéro 194 avait transporté la récolte qui ne serait pas plantée, et avec elle le devenir de la population du Nebraska devant être consommé par la population de l’Illinois.

“En cette époque éclairée”, avait dit Eugene Lawson durant une émission de radio, “nous en sommes arrivés, finalement, à réaliser que chacun d’entre nous devait être le gardien de *son frère*.”

— Dans une situation d’urgence aussi précaire que celle que

nous connaissons à présent, était en train de dire James Taggart tandis qu'elle regardait la carte, « il est hasardeux de nous trouver dans l'obligation de manquer d'honorer les salaires et d'en accumuler les arriérés au sein de quelques un de nos départements et divisions, il s'agit là d'une situation temporaire, bien sûr, mais… »

Elle eut un petit rire.

— Le *Plan d'unification du chemin de fer* ne fonctionnerait donc pas, Jim ?

— Je te demande pardon ?

— Tu vas bientôt être informé d'une grosse réduction des revenus bruts de l'Atlantic Southern, qui seront prélevés du tronc commun à la fin de cette année… seulement il n'y aura pas de revenus bruts restant à saisir pour être versés dans le tronc commun, est-ce que tu en vois, toi ?

— Ça c'est faux ! C'est juste que les banques sont en train de saboter le *Plan*. Ces batards–qui avaient l'habitude de nous accorder des prêts, dans le temps, sans aucune garantie, de surcroit, si ce n'était sur la base de la valeur estimée de notre propre entreprise–refusent maintenant de m'accorder quelques misérables centaines de milliers de dollars à court terme, juste pour faire face au paiement de quelques salaires, alors que j'ai tout le réseau et toutes les infrastructures du chemin de fer du pays à leur offrir en garantie pour cet emprunt !

Elle étouffa un rire.

— On ne pouvait rien y faire! cria-t-il, « Ce n'est tout de même pas la faute du *Plan* si quelques uns refusent de prendre en charge leur part légitime de nos problèmes ! »

— Jim, est-ce que c'était tout ce que tu avais à me dire ? Si c'est le cas, je vais m'en aller. J'ai du travail qui m'attend.

Ses yeux se braquèrent sur sa montre.

— Non, non, ce n'est pas tout ! Il est de la plus grande urgence que nous discutions de la situation, et que nous arrivions à prendre une décision qui…

Elle écouta passivement son nouveau flot de généralités en se demandant quelle était son but. Il était en train de surveiller l'heure, et cependant il ne le faisait pas, pas pleinement ; elle était certaine qu'il la retenait ici dans un but bien précis et que, simultanément, il ne la retenait dans son bureau que pour sa seule présence. C'était quelque chose de nouveau en lui qu'elle avait commencé à remarquer depuis la mort de Cherryl. Il s'était

précipité pour venir la voir durant la soirée du jour où on avait retrouvé le corps de Cherryl, à la course et sans s'annoncer, pour lui apprendre l'histoire de son suicide qui avait rempli les pages des journaux, histoire rapportée par un travailleur social qui avait assisté à la scène :

"*(…) un inexplicable suicide*", avait dit la presse qui s'avérait incapable de ne découvrir aucun motif.

« Ce n'est pas de ma faute ! » lui avait-il crié, comme si elle avait été le seul juge qu'il devait apaiser. « Je n'ai rien à me repprocher, à propos de ça ! Je n'ai vraiment rien à me repprocher ! » Il en avait été tremblant de terreur ; et pourtant elle avait pu saisir quelques coups d'œil rusés lancés en direction de son visage, et qui avaient semblé–et c'était inconcevable–exprimer un sentiment de triomphe.

« Fous le camp d'ici, Jim. » fut tout ce qu'elle lui avait répondu.

Il ne lui avait plus jamais parlé de Cherryl depuis lors, mais il avait commencé à venir la voir dans son bureau plus souvent que d'habitude, il l'avait arrêté dans les couloirs pour des bribes de discussions sans objet ; et tous ces moments avaient constitué une somme grandissante qui la laissait avec un sentiment incompréhensible : comme si, tandis qu'il s'accrochait à elle pour du soutien et de la protection contre une terreur inconnue, ses bras étaient en même temps en train de se glisser dans une sorte d'embrassade pour qu'il puisse lui plonger un couteau dans son dos.

— Je suis impatient de connaître ton opinion. disait-il avec insistance, tandis qu'elle regardait ailleurs, « Il est de la plus haute importance que nous discutions de la situation et… et tu n'as rien dit ».

Elle ne se tourna pas vers lui.

— Ce n'est pas comme s'il n'y avait pas d'argent à tirer de l'activité du transport ferroviaire, mais…

Elle lui lança un regard dur ; ses yeux se détournèrent des siens instantanément.

— Ce que je veux dire, c'est qu'une politique constructive doit être établie. continua-t-il de parler *ad nauseam* et avec hâte, « Quelque chose doit être fait… par quelqu'un. En cette période de précarité… »

Elle savait quelle pensée il s'était débattu pour éviter, quel extrémité de fil conducteur il lui avait donné, et cependant il ne

voulait pas qu'elle le reconnaisse ou en parle. Elle savait qu'aucun horaire de train ne pouvait plus être respecté, aucune promesse tenue, aucun contrat respecté, que les trains réguliers étaient annulés sans préavis, et transformés en trains spéciaux pour des urgences envoyés par le fait d'ordres inexpliqués vers des destinations inattendues ; et que ces ordres venaient de Cuffy Meigs, seul juge des urgences et des besoins du public.

Et il y avait pourtant des hommes–et elle le savait–qui étaient capables d'obtenir des moyens de transport quand ils le souhaitaient, comme par le fait d'un secret mystique, comme par la grâce d'un pouvoir qu'il était malséant de remettre en question ou de décrire.

Ils étaient les hommes dont les relations avec Cuffy Meigs étaient regardées par les gens comme ce genre de credo mystique et secret qui frappe l'observateur de cécité pour le péché de regarder, et c'est bien pourquoi les gens prenaient garde de fermer les yeux, craignant non pas l'ignorance, mais la connaissance. Elle savait que des arrangements étaient conclus, selon les termes desquels ces hommes vendaient une ressource connue comme une *influence de transport*–un terme que tout le monde comprenait, mais que personne n'oserait s'aventurer à définir. Elle savait que ces hommes étaient ceux qui bénéficiaient des *trains spéciaux d'urgence*, les hommes qui pouvaient annuler ses trains prévus aux horaires, et les faire aller, au hasard, en n'importe quel endroit du continent qu'ils choisissaient de marquer de leur “tampon vaudou”, le tampon dont le pouvoir dépassait celui de tous les contrats, de la propriété, de la justice, de la raison et même des vies ; le tampon déclarant que le *bien-public* requiérait le sauvetage immédiat de tel où tel autre endroit. Ces hommes étaient ceux qui avaient fait partir des trains d'aide pour Smather Brothers et leurs pamplemousses en Arizona ; des trains d'aide pour une usine de la Floride qui était impliquée dans la fabrication de *flippers* ; des trains d'aide pour un haras du Kentucky ; des trains d'aides pour Orren Boyle Associated Steel.

Ces hommes étaient ceux qui concluaient des arrangements avec des industriels désespérés, pour leur fournir des moyens de transport pour les biens de consommation immobilisés dans leurs hangars ; où, lorsqu'ils ne parvenaient pas à obtenir le pourcentage demandé, qui concluaient des arrangements pour acheter ces mêmes biens au moment de leur vente aux enchères,

quand l'usine serait mise en liquidation judiciaire, à raison de dix *cents* payés pour un dollar de valeur réelle, et d'évacuer ces biens ainsi négociés, *illico-presto,* dans des wagons de transport de marchandises soudainement disponibles, de les évacuer vers des marchés où des revendeurs du même acabit étaient prêt à en tirer le meilleur profit.

Ces hommes étaient ceux qui rodaient autour des entreprises, attendant le dernier soupir d'un haut-fourneau, pour se précipiter sur leurs équipements ; et autour des voies de garage désolées, pour se précipiter sur le contenu des wagons de marchandises qui n'avaient pas été livrées ; ces hommes étaient ceux qui semblaient appartenir à une nouvelle espèce biologique, les hommes d'affaires dits "prend-la-monnaie-et-tire-toi" qui ne restaient pas dans un même genre d'activité plus longtemps que le temps d'un arrangement, qui n'avaient pas de salaires à payer, pas de charges sociales ni taxe professionnelle, pas d'immobilisations et de charges immobilières, pas d'équipements à acheter ou à construire, et dont les seuls avantages, seuls investissements et seuls outils de travail consistaient en une chose appelée "amitié".

Ces hommes étaient ceux que les discours officiels décrivaient comme les "hommes d'affaires progressistes de notre époque dynamique"–mais que les gens appelaient les *trafiquants d'influences* ; l'espèce incluait de nombreuses races, celles de *l'influence du transport*, de *l'influence de la métallurgie*, celle de *l'influence des hydrocarbures*, celle de *l'influence des augmentations de salaires*, celle de *l'influence de l'acquitement*– des hommes qui étaient dynamiques, qui continuaient à "aller de l'avant" partout dans le pays, alors que personne d'autre qu'eux ne pouvait bouger le petit doigt, des hommes qui étaient actifs et culottés ; actifs, non pas tels des animaux mais comme ce qui élève, nourrit et se déplace sur l'immobilité d'un cadavre.

Elle savait qu'il n'y avait pas d'argent à récupérer de lindustrie du chemin de fer, et elle savait qui en obtenait aujourd'hui. Cuffy Meigs était en train de vendre des trains, tout comme il était en train de vendre les fournitures de la société, chaque fois qu'il pouvait organiser une manipulation de biens, comme de personnes, qui ne pourrait être découverte ou prouvée ; revendant des rails au Guatemala ou à des sociétés de troleybus au Canada, revendant du fil électrique à des usines de *juke-box*, revendants des traverses de chemin de fer à des parc de loisirs et d'attraction et à des chaînes hôtelières.

Quelle importance cela avait–se dit-elle en regardant la carte jaunie–de savoir quelle partie du corps avait été consommée par quel type d'*asticots*, par ceux qui se gavaient eux-mêmes ou qui donnaient la "nourriture" à d'autres *asticots* ? Aussi longtemps que la viande vivante était une proie attendant d'être dévorée, qu'est ce que ça pouvait bien changer de savoir quels estomacs elle allait remplir ?

Il n'y avait aucun moyen de dire quel désastre avait été le fait des humanistes, et quel était celui qui avait été accompli par des *gangsters* qui ne se déguisaient même plus. Il n'y avait aucun moyen de dire quels actes de pillage avaient été le fait de la "charité"–la luxure des Lawsons ou la gourmandise de Cuffy Meigs–aucun moyen de dire quelles communautés avaient été immolées pour en nourrir une autre se trouvant à une semaine de mourir de la faim, ou pour payer des *yachts* à des trafiquants d'influence.

Quelle différence cela pouvait-il bien faire ?

Les deux étaient les mêmes, en fait comme en esprit, tous deux étaient "dans le *besoin*", et le *besoin* était considéré comme le seul titre de propriété valable, tous deux étaient en train d'agir en plein accord et selon le même code moral. Tous deux tenaient l'immolation des hommes pour une action adaptée, et tous deux s'y livraient.

Il n'y avait aucun moyen de dire qui étaient les cannibales et qui étaient les victimes ; les communautés qui acceptaient comme un dû de droit les vêtements, ou le fioul domestique confisqués d'une petite ville située de leur côté est, trouvaient, la semaine suivante, leurs greniers à grains confisqués pour nourrir une petit ville situé de leur côté ouest ; les hommes avaient réalisé un idéal vieux de plusieurs siècles, ils le pratiquaient avec une perfection sans faille, ils s'étaient désormais mis au service du "besoin" qui était leur premier dirigeant, le besoin comme première chose que l'on pouvait leur réclamer, le besoin qui définissait leur échelle de valeurs, comme monnaie de leur royaume, plus sacré que le droit et que la vie. Les hommes avaient été poussés dans une fosse où, en criant que l'homme est "le gardien de son frère", chacun était en train de dévorer son voisin et se trouvait lui-même en train d'être dévoré par le voisin de son frère, chacun était en train de proclamer qu'il n'était que justice d'acquérir ce qui n'avait pas été gagné, tout en se demandant qui était en train de lui tondre la laine sur le dos,

chacun était en train de se dévorer lui-même, tout en criant de terreur “qu’un innommable mal était en train de détruire la planète”.

“De quoi vont-ils se plaindre, après ça ?” elle entendait encore la voix de Hugh Akston, dans son esprit, “Que l’univers est irrationnel ? C’est ça ?”

Depuis son fauteuil, elle regardait toujours la carte, son regard se faisant solennel et dépassionné, comme si aucune autre émotion que le respect n’était permise lorsque l’on observait l’impressionnant pouvoir de la logique. Elle était en train de voir–dans le chaos d’un continent en train de périr–l’exécution précise et mathématique de toutes les idées que les hommes avaient tenues.

Ils n’avaient pas voulu savoir que ceci était ce qu’ils voulaient, ils n’avaient pas voulu voir qu’ils avaient le pouvoir de souhaiter, mais pas le pouvoir de falsifier ; et ils avaient réalisé leur vœux à la lettre, jusqu’à la dernière virgule tachée de sang.

A quoi étaient-ils donc en train de penser, maintenant, les champions du besoin et les lécheurs de pitié ? se demanda-t-elle. Sur quoi étaient-ils en train de compter ? Ceux qui avait naguère minaudé : “Je ne veux pas la destruction du riche, je veux lui saisir un peu de son surplus pour venir en aide au pauvre, juste un petit peu, il ne s’en rendra même pas compte !”–et qui plus tard avaient sèchement lâché : “Les barons ne supportent pas qu’on leur “presse le citron”, ils en ont ammassé assez pour subvenir aux besoins de leurs trois prochaines générations !”–et qui plus tard avaient crié : “Pourquoi le peuple devrait-il souffrir pendant que les hommes d’affaires ont assez de réserves pour survivre toute une année ?”–et qui étaient maintenant en train de hurler : “Pourquoi devrions-nous avoir faim alors que quelques petits bourgeois ont assez de réserves pour au moins une semaine d’avance ?”

Sur quoi étaient-ils maintenant en train de compter ? se demanda-t-elle.

— Tu dois faire quelque chose ! hurla James Taggart.

Elle se tourna vivement vers lui.

— Moi ?

— C’est *ton* travail, c’est *ton* territoire, c’est *ton* devoir !

— Quoi donc ?

— Agir. Faire.

— Faire… quoi ?

— Comment devrais-je le savoir ? C'est ton talent spécial. C'est *toi* qui sais faire.

Elle lui adressa un regard médusé : la déclaration avait été si bizarrement perspicace et à la fois si incongrue et si hors-sujet. Elle se leva de son fauteuil.

— Est-ce tout, Jim ?

— Non ! Non ! Je veux une discussion !

— Vas-y.

— Mais tu n'as rien dit du tout !

— Toi non plus.

— Mais… Ce que je veux dire c'est, il y a des problèmes d'ordre pratique à régler, lesquels… Par exemple, qu'est ce que c'est que cette histoire de notre dernière allocation de nouveaux rails qui a disparue de notre entrepôt de Pittsburgh ?

— Cuffy Meigs l'a volé et l'a vendu.

— Tu peux le prouver ? dit-il sur un ton agressif qui se voulait défensif.

— Est-ce que tes amis ont laissé des moyens, des méthodes, des règles ou des officines permettant de collecter des preuves ?

— Et bien alors dans ce cas, tu n'en parles pas, ne sois pas théorique, nous sommes ici pour parler de faits tels qu'ils se présentent à nous *aujourd'hui*… Je veux dire, nous devons être realistes et établir des moyens pratiques de protéger nos fournitures dans le cadre de conditions existantes, pas dans celui de suppositions impossibles à démontrer, qui…

Elle étouffa un rire bref. Là était la forme de ce qui en était dépourvu, se dit-elle, là était la méthode de sa conscience : il voulait qu'elle le protège de Cuffy Meigs sans pour autant reconnaître l'existence de Cuffy Meigs, de combattre quelque chose sans en admettre la réalité, de mettre en échec sans déranger "le jeu".

— Qu'est-ce que tu trouve de si foutrement marrant ? eructa-t-il avec colère.

— Tu le sais bien.

— Moi je ne sais pas ce que c'est ton problème ! Je ne sais pas ce qu'il t'est arrivé… durant ces deux derniers mois… tout le temps, depuis que tu es arrivée… Tu n'as jamais été aussi peu coopérative !

— Pourquoi, Jim ? Je ne me suis jamais opposée à toi, durant les deux derniers mois.

— C’est bien de ça dont je suis en train de parler !

Il se reprit avec hâte, mais pas assez rapidement pour manquer de voir son sourire.

— Je veux dire, je voulais avoir une réunion, je voulais avoir ton point de vue sur la situation…

— Tu le connais.

— Mais tu n’as pas dit un mot !

— J’ai dit tout ce que j’avais à dire, il y a trois ans. Je t’ai dit où tes choix allaient te mener. Tu y es, maintenant.

— Et nous y revoila encore ! Ça sert à quoi de faire de la théorie ? Nous sommes ici, là, *maintenant* ; nous ne sommes pas “il y a trois ans”. Nous devons débattre du présent, pas du passé. Oui, peut-être que les choses auraient été différentes si nous avions tenu compte de ton avis, peut être, mais le fait est que nous ne l’avons *pas* fait ; et nous devons nous occuper *des faits*. Nous devons prendre la réalité comme elle se présente maintenant, aujourd’hui !

— Et bien alors prends là.

— Je te demande pardon?

— Prend ta réalité. Moi je prendrais seulement tes ordres.

— C’est déloyal ! Je suis en train d’attendre de toi une opinion…

— Tu es en train de demander à être rassuré, Jim. Et ça, tu ne vas pas l’obtenir.

— Je te demande pardon.

— Je ne vais pas t’aider à prétendre–en plus, en argumentant avec toi–que la réalité dont tu es en train de parler n’est pas ce qu’elle est, qu’il y aurait encore une façon de faire fonctionner tout ça et de sauver ta tête. Il n’y en a pas.

— Bien… il n’y eut aucune explosion, aucune colère; seulement la voix faible et peu assurée d’un homme se trouvant sur le point d’abdiquer, « Bien… qu’est-ce que tu voudrais que je fasse ? »

— Abandonner.

Il la regarda avec un air déconcerté.

— Abandonnez… vous tous, toi et tes “potes” à Washington, et tes planificateurs de pillage organisé, et tout ta philosophie cannibale à deux sous. Abandonnez et dégagez du terrain, et laissez ceux d’entre nous qui peuvent le faire, commencer à tout reconstruire à partir de vos ruines.

— Ça, non !

L’explosion arriva, bizarrement, maintenant ; c’était le cri d’un homme qui préfererais mourir plutôt que de trahir son idée, et elle venait d’un homme qui avait passé sa vie à fuir l’existence d’idées, agissant avec les manières expéditives d’un criminel. Elle se demanda si elle n’avait jamais compris l’essence de l’esprit des criminels. Elle se posa des questions à propos de la nature de la fidélité à l’idée de nier les idées.

— Ça non ! cria-t-il un peu moins fort, sur un ton plus rauque mais plus proche de la normale, coulant depuis le ton d’un zélateur pour atteindre celui d’un cadre autoritaire, « Ça c’est impossible ! Ça c’est hors de question ! »

— Qui l’a dit ?

— Peu importe ! C’est comme ça ! Pourquoi est-ce que tu ne veux pas comprendre ? Pourquoi est-ce que tu reviens toujours vers l’impraticable ?

— Pourquoi refuses-tu de voir la réalité en face, et de faire ce qu’il faut pour corriger les erreurs ?

— C’est toi la réaliste, c’est toi qui sais faire, celle qui fait bouger les choses, la productrice, la “Nat Taggart”, toi tu es *la* personne qui est capable de realiser n’importe quel objectif que tu peux choisir ! Tu pourrais nous sauver, maintenant, tu pourrais trouver une manière de faire fonctionner les choses… si tu le voulais vraiment !

Elle éclata de rire.

Là, se dit-elle, se situait le but ultime de tout ce charabia académique que les hommes d’affaires et les entrepreneurs avaient ignoré des années durant, le but de toutes les définitions baclées, les généralités mièvres, les abstractions gonflées à l’hélium, clamant toutes que l’obéissance à l’Etat est la même chose que l’obéissance à la réalité objective, qu’il n’y a pas de différence entre un décret de bureaucrate et une loi de la nature, et qu’un homme qui a faim n’est pas libre, que l’homme doit être “libéré de la tyrannie de la nourriture, du logement et de l’habillement” ; de tout cela, comme il l’a été durant des années ; que le jour viendrait où on demanderait à Nat Taggart le réaliste de considérer la volonté de Cuffy Meigs comme un fait de la nature, irrévocable et absolu comme l’acier, comme les rails et comme la loi de la gravitation ; d’accepter le monde de Meigs comme une réalité objective et innamovible ; puis de continuer à produire de l’abondance dans un tel monde. Voila quel était le but de tous ces escrocs des bibliothèques et des salles de classes,

qui vendaient leurs “révélations” pour de la raison, leurs “instincts” comme de la science, leurs désirs comme de la connaissance, le but de tous les sauvages du non-objectif, le non-absolu, le relatif, le tentateur, le probable ; les sauvages qui, voyant un agriculteur réunir sa récolte, ne pouvaient le considérer que seulement comme un phénomène mystique déconnecté de la loi de causalité et créé par son caprice omnipotent, et qui ensuite entreprend de saisir l’agriculteur, de l’enchaîner, de le priver de ses outils, de sa semence, de son eau, de son sol, de l’acculer vers une terre stérile et de lui ordonner : “Maintenant, tu vas faire pousser une récolte et nous nourrir !”

Non–se dit-elle en s’attendant à ce que Jim le lui demande–ça ne servirait à rien d’essayer d’expliquer de quoi elle était en train de rire, il ne serait pas capable de le comprendre.

Mais il ne le demanda pas. Au lieu de ça, elle le vit s’avachir et l’entendit dire–et ce fut quelque chose de terrifiant, parce que ses mots étaient tellement hors-sujet si jamais il ne réalisait pas ce qu’il était en train de dire, et tellement monstrueux si jamais, au contraire, il le faisait consciemment :

— Dagny, je suis ton frère…

Elle se redressa, tendue, ses muscles se faisant rigides, comme si elle était sur le point de se trouver en face du pistolet d’un tueur.

— Dagny–sa voix était le doux gémissement nasal et monotone d’un mendiant–« je veux être le président d’une compagnie ferroviaire. Je le veux. Pourquoi est-ce que je ne pourrais pas voir mon vœux être exaucé comme les tiens l’ont toujours été ? Pourquoi ne m’offrirait-on pas la concrétisation de mes désirs, exactement comme tous tes désirs ne manquent jamais de se concrétiser ? Pourquoi est-ce que tu devrais être heureuse tandis que moi je souffrirais ? Oh oui, le monde est à toi, tu es celle qui a le cerveau qui peut le faire avancer. Alors pourquoi laisses-tu la souffrance se produire dans ton monde ? Tu proclames la poursuite du bonheur, mais tu me promets à la frustration. N’ai-je pas le droit de demander n’importe quelle forme de bonheur que je pourrais choisir ? N’est ce pas là une dette que tu me dois ? Ne suis-je pas ton frère ? »

Son regard faisait songer à la lampe électrique d’un rôdeur cherchant une once de pitié sur son visage. La lampe n’éclaira rien d’autre que l’expression du dégoût.

— C’est ton péché, si je dois souffrir ! C’est l’échec de ta

moralité ! Je suis ton frère, et par conséquent je suis également ta responsabilité, mais tu as manqué d'exaucer mes vœux, et donc cela fait de toi une coupable ! Les chefs de file moreaux de l'humanité l'ont dit pendant des siècles… pour qui te prends-tu pour prétendre le contraire ? Tu es si fière de toi, tu penses que tu es pure et juste… mais tu ne peux pas être juste, aussi longtemps que je suis rabaissé. Ma misère est à la hauteur de ton péché. Mon contentement, lui, est à la mesure de ta vertu. Je veux ce genre de monde, ce monde d'aujourd'hui, il me donne ma part d'autorité, il me permet de me sentir important… fais-le fonctionner pour moi !... Fais quelque chose !... Comment pourrais-je savoir quoi faire ? C'est ton problème et c'est aussi ton devoir ! Tu as le privilège de la force, mais moi… j'ai tout de même le droit d'être faible ! Il s'agit là d'un absolu moral !

Tu ne le comprends pas ? Tu ne le sais donc pas ? Vraiment ?

Son regard faisait maintenant penser aux mains d'un homme s'accrochant au-dessus d'un gouffre, tatonnant frénétiquement à la recherche de la moindre fissure de doute, mais glissant innexorablement sur son visage de roche polie et nette.

— Espèce de pourriture. dit-elle d'une voie égale et dépourvue de toute émotion, consciente que ses mots ne s'adressaient pas à quelque chose d'humain.

Il lui sembla le voir tomber dans le gouffre ; bien qu'il n'y avait eu rien d'autre à voir sur son visage que l'expression d'un escroc dont le truc n'avait pas fonctionné.

Il n'y avait aucune raison de ressentir plus de dégoût que d'ordinaire, se dit-elle ; il n'avait fait que prononcer les choses qui étaient prêchées, entendues et acceptées partout ; mais, jusqu'à cet instant, son crédo avait toujours été formulé en utilisant la troisième personne, et là, Jim venait d'avoir l'effronterie de le formuler à la première.

Elle se demanda si les gens acceptaient la doctrine du sacrifice pour autant que ceux qui en bénéficieraient se refuseraient à identifier la nature de leurs propres revendications et actions.

Elle se tourna pour partir.

— Non ! Non ! Attends ! cria-t-il en bondissant sur ses jambes tout en jetant un coup d'œil à sa montre, « C'est l'heure, maintenant ! Il y a une nouvelle en particulier que je voudrais que tu entendes à la radio ! »

Elle s'arrêta, retenue par la curiosité.

Il pressa le bouton de la radio tout en regardant ouvertement

son visage, avec à-propos, presque avec insolence. Ses yeux contenaient à la fois une expression de peur et d'anticipation bizarrement lubrique.

« Mesdames et Messieurs ! » dit la voix du commentateur qui parut bondir abruptement; elle avait le ton de la panique.

« La nouvelle d'un choquant développement vient de nous parvenir à la minute depuis Santiago, au Chili ! »

Elle vit le brusque mouvement de la tête de Taggart, et une soudaine anxiété apparaître sur son visage sous la forme d'un froncement de sourcils ahuri, comme si quelque chose à propos des mots et du ton du commentateur n'était pas ce quoi il s'était attendu.

« Une session spéciale de la chambre sénatoriale de l'Etat Populaire du Chili a été demandée à 10 heures ce matin, heure locale, dans le but de voter un décret de la plus haute importance pour le peuple chilien, ainsi que pour les peuples d'Argentine et que pour ceux des autres Etats de toute l'Union des Etats Populaires d'Amérique du Sud.

En conformité avec la politique éclairée du *Señor* Ramirez, le nouveau chef de l'Etat chilien–qui est arrivé au pouvoir grâce à son slogan disant que *l'homme est le gardien de son frère*–le Sénat chilien devait nationaliser les propriétés au Chili de la socité d'Anconia Copper, ouvrant ainsi la voie à l'Etat Populaire de l'Argentine pour procéder à la nationalisation de toutes les autres propriétés de d'Anconia Copper partout à travers le monde.

Le projet de cette décision, cependant, n'avait été connu que de quelques initiés au plus haut niveau du pouvoir de ces deux nations. La mesure à venir avait été maintenue dans le secret aux fins de prévenir tout débat et toute réaction en provenance de l'opposition.

La saisie des milliards de dollars du patrimoine de d'Anconia Copper devait survenir comme une généreuse surprise pour le pays.

Mais à 10 heure précise ce matin, heure locale, au moment exacte, semble-t-il, ou le maillet du président de séance du Sénat chilien frappa le bois de l'estrade pour ouvrir la sesssion–presque, pourrait-on dire, comme si c'était le coup lui-même de

ce maillet qui en était à l'origine–le bruit d'un énorme explosion a fait trembler les murs de l'hémicyle de la vénérable institution, et fait voler en éclat les vitres de ses fenêtres. Le bruit de cette explosion est parvenu du port qui est situé à seulement quelques rues du bâtiment du Sénat chilien… et lorsque les législateurs se sont précipité aux fenêtres, ils ont vu une longue colonne de flammes, là où se trouvaient encore, quelques minutes auparavant, les silhouettes familières des docks de minerai de d'Anconia Copper. Les docks semblent avoir été totalement soufflés par l'explosion.

Pour autant, le president de séance du Sénat a ramené le calme dans l'hémicycle et a poursuivi la session spéciale. Le décret signifiant officiellement la nationalisation a été lu à l'assemblée sur fond de bruits de sirènes d'alarmes et des cris que l'on pouvait entendre au loin.

Ce fut une matinée de grisaille pour le peuple chilien, sombre et accompagnée de nuages pluvieux ; l'explosion ayant endommagé un transformateur électrique, l'assemblée à voté le décret à la lumières des bougies, tandis que la lueur rouge de l'incendie continuait de balayer l'air au-dessus du grand plafond vouté de l'hémicycle sénatorial.

Mais un choc plus terrible encore devait se produire, au moment cette fois ou les sénateurs appelaient à une suspension d'audience, pour annoncer le plus tôt possible à la nation la bonne nouvelle disant que le peuple était désormais le nouveau propriétaire de d'Anconia Copper. Au moment même ou cette supsension de séance était en train d'être votée, la nouvelle arriva simultanément de tous les points du globe qu'il n'existait plus aucune infrastructure d'Anconia Copper partout sur toute la planète. Plus aucune nulle part, Mesdames et Messieurs.

Il semble bien, en effet, qu'au moment même ou la pendule du Sénat chilien a sonné les 10 heures, par le fait d'une incroyable synchronisation dans l'exécution, chaque propriété appartenant à d'Anconia Copper, partout sur toute la planète, depuis le Chili jusqu'au Siam, en passant par l'Espagne jusqu'à Pottsville, dans le Montana, a explosé et a été balayée de la surface de la planète.

Tous les employés de d'Anconia Copper, partout sur la planète, venaient de recevoir leur dernier salaire ; au Chili, seulement une heure auparavant, ces derniers avaient reçu l'ordre express de quitter leur lieu de travail.

Les docks à minerai, les fourneaux de fonte, les laboratoires,

les immeubles de bureau, ont tous été démolis. C'est ce qui s'est également produit pour la flotte de navires minéraliers d'Anconia qui avait été maintenue à quai jusqu'à ce matin… et seuls des cannots de sauvetage transportant les équipages ont survécu aux quelques rares navires qui se trouvaient encore en mer.

La même chose s'est produite dans les mines d'Anconia, dont quelques unes sont déjà à cet instant enterrées sous des milliers de tonnes de roche pulvérisées par les explosions.

Mais tandis que de nombreux rapports faisant état de cette nouvelle viennent de parvenir à notre rédaction, une autre nouvelle non moins étonnante nous apprend, ce même jour, qu'un certain nombre de ces mines avaient été maintenues en activité bien que leurs ressources étaient épuisées depuis déjà plusieurs années.

Parmis les milliers d'employés de d'Anconia, la police n'en a encore trouvé aucun ayant eu connaissance de comment un complot aussi vaste et aussi monstrueux a pu être préparé et se produire au nez et à la barbe de tous. Mais pour l'instant, la fine fleur des équipes d'employées de d'Anconia semble manquer à l'appel. En effet, les meilleurs des employés de ce groupe industriel, qui sont pour l'essentiel des minéralogistes, des ingénieurs et autres cadres dirigeants, semblent s'être évaporés dans la nature… Tous les hommes sur lesquels l'Etat Populaire avait compté pour poursuivre l'activité du groupe et pour prévenir tout à-coup dans la production du cuivre d'Anconia après nationalisation, sont également portés disparus, au moment ou je vous rapporte ces faits.

Les plus compétents… excusez-moi… ceux, plus exactement, connus comme les plus egoïstes de ces hommes… par une étrange coincidence, sont tous parti sans laisser d'indices quand à leur destination. Des rapports recueillis par la police auprès de différentes banques indiquent qu'il ne reste aucun compte bancaire d'Anconia qui soit approvisionné, nulle part sur la planète. Les réserves financières de d'Anconia aurait été dépensées jusqu'au dernier *penny*.

Mesdames et Messieurs, la fortune d'Anconia… la plus grande fortune de la planète, cette fortune légendaire accumulée au long de siècles… vient de cesser d'exister.

A la place de cette aube dorée marquant une nouvelle ère, les Etats Populaires du Chili et d'Argentine se retrouvent aujourd'hui avec des montagnes de gravats, et de véritables

hordes de nouveaux chômeurs.

A l'instant où je vous parle, encore aucun indice n'a permis de déterminer où le *Señor* Francisco d'Anconia pourrait se trouver. Il semble avoir disparu sans avoir laissé quoi que ce soit derrière lui, même pas une lettre d'adieu. »

« Merci, mon amour… merci au nom du dernier d'entre-nous, même si tu ne l'entendras pas et même si tu te moques de l'entendre… » Ce n'était pas une phrase, mais l'émotion silencieuse d'une prière dans son esprit, et qui s'adressait au visage rieur d'un garçon qu'elle avait connu quand elle avait seize ans.

Puis elle remarqua qu'elle était restée à l'écoute de la radio, comme si le léger battement éléctrique qu'elle émettait constituait encore un lien avec la seule force vivante restante sur terre qu'elle venait de retransmettre durant quelques brefs instants, et qui emplissait la pièce où tout le reste était mort.

Comme en guise d'un écho lointain de l'explosion, elle remarqua la présence d'un son qui provenait de Jim, et qui était en partie un gémissement, en partie un cri, et pour la dernière, quelque chose comme un grognement ; puis la vue des épaules de Jim qui tremblaient tandis qu'il tenait un combiné de téléphone dans la main, et que sa voix hurlait :

— Mais enfin, Rodrigo, tu disais que c'était sans aucun risque ! Rodrigo–oh, mon Dieu !–est-ce que tu as une idée de combien j'ai investi dans cette histoire ?

Puis le son aigu d'un autre téléphone, sur son bureau, se fit entendre, et sa voix grogna alors dans un autre combiné, pendant que son autre main tenait toujours l'autre :

— Ferme ta gueule, Orren ! Qu'est-ce que tu vas faire ? Qu'est-ce que j'en ai a foutre, va te faire voir !

Il y avait des gens qui se précipitaient dans son bureau, les téléphones étaient en train de sonner et, alternant avec les appels et les jurons, Jim continuait d'appeler dans un combiné :

— Passez moi Santiago !... Quoi… Passez par Washintgon pour me passez Santiago !

De loin, comme si elle se trouvait dans la marge de son propre esprit, elle pouvait voir quelle sorte de jeu les hommes–qui se trouvaient à l'autre bout des combinés de ces téléphones qui lançaient des cris aigus–avaient joué et perdu. Ils semblaient loin, comme de toutes petites virgules se tordant d'embarras dans

le champ blanc à travers les lentilles d'un miscroscope. Elle se demanda comment n'auraient-ils jamais pu être pris au sérieux, tant qu'un Francisco d' Anconia était possible sur terre.

Elle vit le sourire de l'explosion sur chaque visage qu'elle rencontra durant le reste de la journée ; et sur chaque visage qu'elle croisa dans l'obscurité des rues ce soir là. Si Francisco avait voulu un bûcher funéraire digne de ce nom pour d'Anconia Copper, se dit-elle, et bien il avait réussi. Il se trouvait ici, dans les rues de New York City, la seule cité sur terre encore capable de le comprendre ; sur le visage des gens, dans leurs chuchotements, les chuchotements qui craquaient avec de la tension comme de petites langues de feu, les visages éclairés par un air qui était tout à la fois solennel et plein de frénésie, les nuances d'expressions paraissant se balancer et onduler, comme sous l'effet d'une flamme lointaine, quelques uns effrayés, quelques uns en colère, la plupart d'entre-eux mal-à-l'aise, hésitants, dans l'expectative, mais tous admettant un fait qui se situait au-delà d'une catastrophe industrielle, tous comprenant ce que cela signifiait, quoiqu'aucun ne nommerait sa signification, tous portant en eux quelque chose d'un rire, un rire d'amusement et de défi, le rire aigre et persistent des victimes en train de périr mais qui sentent qu'elle sont vengées.

Elle le vit sur le visage de Hank Rearden, lorsqu'elle le retrouva pour aller dîner ce soir là. Alors que sa haute silhouette confiante marchait dans sa direction–la seule silhouette qui semblait se sentir chez elle au milieu du cadre coûteux d'un restaurant prestigieux–elle vit l'air d'impatience au prises avec la sévérité de ses traits, l'air d'un jeune garçon encore ouvert à l'enchantement de l'inattendu. Il ne dit rien des évènements de cette journée, mais elle savait que c'était la seule image qu'il avait à l'esprit.

Ils s'étaient rencontrés à chacune des fois où il était venu à la cité, passant ensemble une rare et brève soirée–avec leur passé toujours vivant dans leur silencieuse admission–sans aucun avenir dans leur travails et dans leur combats commun, mais avec la connaissance qu'ils étaient des alliés, chacun trouvant son soutient dans le fait de l'existence de l'autre.

Il ne voulait pas mentionner l'évènement d'aujourd'hui, il ne voulait pas parler de Francisco, mais elle remarqua, tandis qu'ils étaient assis à la table, que la tension d'un sourire auquel il résistait parvenait tout de même à tirer les creux de ses joues.

Elle sut de qui il parlait, quand il dit soudainement, d'une voix douce et qui se faisait basse sous le poids de l'admiration :

— Il a respecté son serment, hein ?

— Son serment ? demanda-t-elle, effrayée, en songeant à l'inscription du "temple d'Atlantis".

— Il m'avait dit, "Je jure–sur l'honneur de la femme que j'aime–que je suis votre ami". Il l'était.

— Il l'*est*.

Il secoua la tête.

— Je n'ai même pas le droit, ne serait-ce que de penser à lui. Je ne suis pas en droit d'accepter ce qu'il a fait comme un acte accompli pour ma défense. Et pourtant…

Il s'arrêta.

— Mais c'est ce que c'était, Hank. Pour notre défense à nous tous ; et pour la tienne, plus que pour celle de quiconque.

Il regarda au loin, vers l'extérieur et dans la cité. Il se trouvait sur le côté de la pièce, avec une vitre pour protection invisible contre l'étendue d'espace et de rues, soixante étages plus bas. La cité semblait anormalement distante : elle reposait au fond de l'ensemble de ses histoires les plus basses. A quelques blocs d'immeubles de là, sa tour se fondant dans l'obscurité, le calendrier pendait au niveau de leur visages, pas comme un petit rectangle quelque peu dérangeant, mais comme un énorme écran étrangement proche et large, illuminé par la lumière blanche et morte projetée à travers un film vide, vide à l'exception des lettres et du chiffre : 2 SEPTEMBRE.

— Rearden Steel tourne maintenant au mieux de ses capacités. était-il en train de dire, « Ils ont relevé les quotas de production de mes fourneaux pour les cinq prochaines minutes, je pense. Je ne sais pas à combien de leurs propres règlements et décrets ils ont dérogé. Je ne pense pas qu'ils le savent eux-même, de toute façon, ils n'ont plus rien à faire du respect de leurs lois. Pour ce qui me concerne, je suis sûr d'avoir enfreint cinq ou six lois ; ce que personne ne pourrait ni prouver ni contredire… tout ce que je sais c'est que le *gangster* du moment m'a dit de faire tourner l'usine à plein régime. »

Il haussa les épaules.

— Quand un autre *gangster* va se débarasser de lui pour lui prendre sa place, demain, je serais sûrement démis de mes fonctions, comme pénalité pour "opérations illégales". Mais selon le plan qui était à la mode aujourd'hui, ils m'ont supplié de

continuer à couler le plus possible de mon *Metal*, et par tous les moyens que je puisse trouver.

Elle remarqua les coups d'œil occasionnels et subreptices que les gens alentours lançaient dans leur direction. Elle l'avait déjà remarqué auparavant, tout le temps depuis son intervention à la radio, tout le temps depuis qu'ils avaient commencé à apparaître ensemble en public. Au lieu de la disgrâce qu'elle avait redouté, il y avait eu un air d'incertitude effrayée dans la manière des gens ; l'incertitude à propos de leur propres précepts moreaux, l'intimidation, lorsqu'en présence de deux personnes qui s'épaulaient réciproquement dans leur certitude d'avoir raison. Les gens les regardaient avec une curiosité anxieuse, avec jalousie, avec respect, avec une peur d'offenser une échelle de valeurs inconnue, fière et rigoureuse, quelques uns avec un air d'excuse qui semblait dire : S'il vous plait, excusez-nous d'être mariés. Il y en avait aussi qui les regardaient avec une expression de méchanceté et de colère, et puis quelques autres, les moins nombreux, qui les regardaient avec admiration.

— Dagny, demanda-t-il soudainement, « est-ce que tu penses qu'il est ici, à New York ? »

— Non. J'ai appelé au Wayne-Falkland. Ils m'on répondu que le contrat de location pour sa suite a expiré il y a un mois, et qu'il ne l'avait pas renouvelé.

— Ils sont à sa recherche, partout dans le monde. fit-il en souriant.

— Ils ne le retrouveront jamais.

Le sourire disparut.

— Et moi non plus.

Sa voix changea pour revenir vers la tonalité grise et plate du devoir :

— Et bien les machines sont en train de tourner, mais pas moi. Je ne fais rien d'autre que courir dans tous le pays comme un récupérateur, à la recherche de moyens illégaux de me procurer de la matière première. Me cacher, tourner autour, me tapir… tout ça pour quelques malheureuses tonnes de minerai, ou de charbon, ou de cuivre. Ils ne m'ont pas affranchi de leur règlementation pour ce qui concerne l'approvisionnement en matières premières, en revanche. Ils savent bien que je coule plus de *Metal* que les quotas qu'ils m'ont imposé ne m'en autoriseraient à produire.

Ils s'en moquent. ajouta-t-il, « Ils pensent que moi pas. »

— Fatigué, Hank ?

— Je m’ennui à mourir.

Il fut un temps, songea-t-elle, où son intelligence, son énergie, ses ressources inépuisables, avaient été consacrées à la tâche d’un producteur élaborant de meilleurs manières de relations avec la nature ; maintenant, elles avaient dérivé vers la tâche d’un criminel trompant les hommes. Elle se demanda durant combien de temps un homme pouvait endurer un changement de ce genre.

C’est en train de devenir presque impossible de se procurer du minerai de fer, dit-il avec indifférence, puis il ajouta d’une voix soudainement vivante, « Maintenant ça va devenir tout à fait impossible de se procurer du cuivre. »

Il affichait un large sourire.

Elle se demanda durant combien de temps un homme pouvait continuer à travailler contre lui-même, à travailler alors que son désir le plus profond n’était pas de réussir, mais d’échouer.

Elle comprit les connexions entre ses pensées, lorsqu’il dit :

— Je ne te l’ai jamais dit, mais j’ai rencontré Ragnar Danneskjold.

— Il me l’a dit.

— Quoi ? Où aurais-tu jamais… il s’interrompit, « bien sûr ». dit-il d’une voix tendue et basse, « Il serait l’un d’entre-eux. Et donc tu l’aurais rencontré. Dagny, à quoi ressemblent-t-ils, tous ces hommes qui… Non. Ne me répond pas. » ajouta-il immédiatement, « Donc j’ai rencontré un de leurs “agents”. »

— Tu en as rencontré deux.

— Sa réponse fut un laps d’immobilité totale.

— Bien sûr. fit-il lentement, « Je le savais… Simplement, je n’aurais pas admis pour moi-même que je le savais… C’était leur “agent recruteur”, j’imagine ?

— L’un de leurs premiers, et le meilleur.

Il étouffa un rire ; ce fut un son d’amertume et de désir mélés.

— Cette nuit là… quand ils ont eu Ken Danagger… Je pensais qu’ils n’avaient envoyé personne pour moi…

L’effort avec lequel il donnait maintenant à son visage une expression de rigidité croissante, fut presque comme l’action de tourner lentement une clé dans une serrure qui opposait une certaine résistance et qui fermait une porte menant à une pièce illuminée par le soleil qu’il ne se serait pas permis d’examiner.

Au bout d’un moment, il dit, impassible :

— Dagny, ces nouveaux rails dont nous parlions le mois dernier… et bien je ne pense pas que je serais en mesure de les livrer. Ils n'ont pas officiellement levé leurs règlements sur ma production, ils sont toujours en train de contrôler mes ventes et de disposer de mon *Metal* comme bon leur semble. Mais la tenue des écritures comptables est devenue un tel enchevêtrement que je peux faire sortir quelques milliers de tonnes sur le marché noir chaque semaine. Je pense qu'ils le savent. Mais ils font comme s'ils ne le voyaient pas. Ils ne trouvent pas opportun de se mettre mal avec moi, en ce moment.

Mais, tu vois, j'ai fait envoyer chaque tonne que je pouvais soutirer, à quelques clients personnels qui se trouvaient pris à la gorge. Dagny, j'étais dans le Minnesota, le mois dernier. J'ai vu ce qui est en train de se passer là bas. Le pays va crever de faim, pas l'année prochaine, mais cet hiver, à moins que quelques uns d'entre nous agissent, et agissent rapidement. Il n'y a plus de réserves de grain nulle part. Avec le Nebraska qui est parti, l'Oklahoma qui s'est écroulé, le Dakota du Nord abandonné, le Kansas qui peut tout juste subsister… il n'y aura plus de blé du tout dès cet hiver, pas pour la ville de New York, ni pour aucune grande ville de la Côte Est.

Le Minnesota est notre dernier grenier à grain. Ils ont eu deux mauvaises récoltes successives, mais ils ont eu une récolte exceptionnelle cet automne… et il faut qu'ils soient en mesure de la moissonner. As-tu eu l'occasion de jeter un coup d'œil à la situation de l'industrie du matériel agricole ? Ils ne sont pas assez costauds, aucun d'entre eux, pour faire vivre une équipe de *gangsters* efficaces à Washington, ou de payer des pourcentages aux *traffiquants d'influence*. Et c'est pourquoi ils n'ont pas eu beaucoup d'aides pour se procurer du matériel agricole. Les deux-tiers d'entre eux ont mis la clé sous la porte, et ceux qui sont restés sont sur le point de le faire.

Et les fermes sont en train de périr partout dans le pays… par manque d'outils de travail. Tu aurais dû voir ces agriculteurs dans le Minnesota. Ils ont passé plus de temps à maintenir en état et à réparer des vieux tracteurs qu'à s'occuper de leurs champs.

Je ne sais pas comment ils ont fait pour survivre jusqu'au printemps dernier. Je ne sais pas comme ils se sont débrouillés pour leurs semis de blé. Mais ils l'on fait. Ils l'ont fait.

Il y avait quelque chose d'intense dans l'expression de son visage, comme s'il était en train de contempler une vue rare et

oubliée : une vue d'hommes… et elle sut ce qui le faisait encore s'accrocher à son travail.

— Dagny, il fallait qu'ils aient des outils pour les moissons. J'ai vendu aux constructeurs de matériel agricole tout le *Metal* que j'ai pu détourner de mes fourneaux ; a crédit. Ils ont expédié de l'équipement dans le Minnesota aussi rapidement qu'ils l'ont pu ; le vendant de la même manière… illégalement et à crédit. Mais ils seront payés, cet automne, et donc moi aussi.

De la charité, oh non ! On ne fait que donner un coup de pouce aux producteurs… et quels producteurs tenaces !... pas de ces consommateurs-quémandeurs. On donne des prêts, pas des aumones. Nous soutenons la compétence, pas le besoin. Je serais un homme damné si je croisais les bras sans rien faire et que je laissais ces hommes être détruits, alors que dans le même temps les *trafiquants d'influence* s'enrichissent !

Il était en train de regarder l'image d'une vision qu'il avait eue dans le Minnesota : la silhouette d'une usine abandonnée, avec la lumière du coucher de soleil qui s'étendait sans ne rencontrer aucune opposition, à travers les trous de ses fenêtres et les brèches de sa toiture, avec les restes d'une pancarte : Ward Harvester Company[1].

— Oh, je sais. fit-il, « Nous les sauverons cet hiver, mais les pillards les dévorerons l'année prochaine. Mais quand même, nous les sauverons cet hiver…

Et bien voila, c'est pour ça que je ne serai pas en mesure de faire sortir aucun rail pour toi. Pas dans l'avenir immédiat… et il se trouve justement que l'avenir immédiat, c'est tout ce qu'il nous reste. Je ne sais pas à quoi ça sert de nourrir un pays, s'il perd son transport ferroviaire… mais à quoi servent les voies de chemin de fer là où il n'y a pas de nourriture ?

A quoi ça servirait, de toute façon ? »

— C'est bon, Hank. On se débrouillera avec les rails qu'on a déjà, pour…

Elle s'arrêta.

— Pour un mois ?

— Pour l'hiver… j'espère.

Coupant à travers le silence, une voix véhémente arriva jusqu'à eux depuis une autre table, et ils se tournèrent pour voir un homme qui avaient les manières nerveuses d'un gangster

1. Voir 1ère Partie, Chapitre VII, pages 317-322. *(N. d. T.)*

cerné sur le point de tendre la main pour saisir son arme.

— Un acte de destruction antisocial, était-il en train de grogner à l'adresse de son compagnon renfrogné, « juste à un moment où il y une pénurie de cuivre désespérée ! On ne peut pas tolérer une chose pareille ! On ne peut laisser une telle chose devenir vraie ! »

Rearden se tourna abruptement pour regarder au loin en direction de la cité.

— Je donnerais n'importe quoi juste pour savoir où il est. dit-il à voix basse, « Seulement pour savoir où il est, maintenant, en ce moment même. »

— Et qu'est-ce que tu ferais, si tu le savais ?

Il fit un geste de la main qui exprimait la futilité.

— Je ne l'approcherais pas. Le seul hommage que je pourrais lui rendre serait de ne pas geindre pour demander le pardon pour une chose pour laquelle aucun pardon n'est acceptable.

Ils demeurèrent silencieux. Ils écoutaient les voix autour d'eux, les éclats de panique qu'ils recevaient depuis partout dans la pièce luxueusement décorée.

Elle n'avait pas été consciente que la même présence semblait s'être fait un invité invisible à chacune des tables, que le même sujet revenait de façon incessante dans toutes les autres conversations. Les gens étaient assis d'une manière qui n'était pas vraiment craintive, mais plutôt comme s'ils avaient trouvé la pièce trop large et trop exposée ; une pièce de verre, bleue velouté, aluminium et éclairages feutrés. On aurait dit qu'ils étaient arrivés jusqu'à cette pièce au prix d'innombrables évasions, pour se laisser prétendre auprès d'eux-mêmes que leur existence avait encore quelque chose de civilisé ; mais un acte de violence primitive avait pulvérisé la nature du monde dans lequel ils s'étaient recroquevillés, et il ne leur était désormais plus possible de *ne pas voir*.

— Comment a-t-il pu ? Comment a-t-il pu ? demandait une femme avec une terreur pétulante, « Il n'a pas le droit de faire une chose pareille ! »

— C'était un accident. dit un jeune homme avec une voix *staccato* et qui avait franchement l'air de vivre sur un salaire payé par l'Etat, « C'était une chaîne de coincidences, comme n'importe quelle courbe de distribution des probabilités pourrait le démontrer. Ce n'est pas très citoyen de semer des rumeurs exagérant le pouvoir des ennemis du peuple. »

— Débattre de ce qui est bien et de ce qui est mal est toujours très bien pour alimenter les conversations académiques, dit une femme avec un style d'expression de salle de classe et une bouche de salle de bar privé, « mais comment quiconque peut-il se laisser aller à prendre ses idées si au sérieux, au point de détruire une fortune au moment où les gens en ont besoin ? »

— Je ne le comprends pas. était en train de dire un vieil homme avec une amertume chevrottante, « Après des siècles d'efforts pour faire courber l'échine à la brutalité innée de l'homme, après des siècles d'enseignement, d'apprentissage durant lesquels tant de générations furent endoctrinés avec le pacifisme et l'humanisme ! »

La voix à l'expression ahurie d'une femme s'éleva avec quelque manque d'assurance pour diminuer jusqu'à en devenir inaudible :

— Je pensais que nous vivions désormais une époque de fraternité…

— Je suis effrayée. répétait une jeune fille, « Je suis effrayée… Oh, je n'en sais rien !... Je suis juste effrayée… Il n'aurait pas pu le faire !... Il l'a fait !... Mais… pourquoi ?... Ça je refuse de le croire !... Ce n'est pas humain !... Mais pourquoi ?... Allons donc, juste un *plaboy* minable ! Mais enfin, pourquoi ? »

Le cri atténué d'une femme à l'autre bout de la pièce, et quelque signe à moitié perçu dans la périphérie du champ de vision de Dagny, parvinrent simultanément et la firent se tourner prestement pour regarder en direction de la cité.

Le calendrier fonctionnait grâce à un mécanisme fermé dans un local situé au-dessous de son écran, déroulant le même film, année après année, projetant les dates selon un mouvement de rotation régulier, selon un rythme qui ne variait pas, et qui ne se mouvait que chaque jour à minuit.

La rapidité avec laquelle Dagny avait tourné la tête, lui offrit le temps de voir un phénomène aussi inattendu que celui d'une planète qui se mettrait à parcourir son orbite en sens inverse dans l'espace : elle vit le mot et le chiffre 2 SEPTEMBRE se déplacer dans une mouvement ascendant, puis disparaître dans le bord supérieur de l'écran.

Puis, écrit le long de l'énorme page, arrêtant le temps, comme un dernier message adressé au monde et à son moteur qui était New York, elle vit les lignes d'une écriture manuscrite au style

énergique :

Tu l’auras voulu, mon pote !
Francisco Domingo Carlos Andres Sebastian d'Anconia.

Elle ne sut pas quel choc fut le plus grand : la vue du message, ou le son du rire de Rearden ; Rearden qui s’était levé, en pleine vue et à portée d’oreille de la pièce derrière lui, riant plus fort que leur gémissement de panique, riant comme pour adresser un salut, d’acceptation pour le cadeau qu’il avait tenté de refuser, pour exprimer son sentiment de relâchement et de libération, en signe de capitulation,

***

Dans la soirée du 7 septembre, un câble de cuivre se rompit dans le Montana, stoppant ainsi le moteur d’une grue de transbordement sur une paire de voies ferrées parallèles de la Taggart Transcontinental située en bordure d’une falaise à la Stanford Copper Mine.

La mine avait fonctionné en “trois-huit”, ses journées et ses nuit se fondant en une étendue continue de lutte pour ne pas perdre une minute, pas une goutte de cuivre qu’elle n’aurait pu saisir aux gradins de la montagne du désert industriel de la nation. La grue tomba en panne au moment où elle s’affranchissait de la tâche de remplir un train ; elle s’était arrêtée brutalement et était maintement immobilisée entre un alignement de wagons vides et un monticule de minerai soudainement devenu inamovible.

Les hommes de la compagnie ferroviaire s’interrompirent avec un étonnement hébété : ils réalisèrent qu’au milieu de toute la complexité de leur équipement, au milieu de leurs foreuses, des moteurs, des derricks, des jauges délicates, des illuminations pondérées des projecteurs innondant les à-pics et les espalliers d’une montagne, il n’y avait plus de câble pour réparer la grue. Ils stoppèrent, tels des hommes sur un paquebot de croisière propulsé par des générateurs de dix mille chevaux, mais qui auraient péri par la faute d’une goupille de sécurité manquante.

Le chef de gare, un jeune homme avec un corps énergique et une voix brusque, préleva le câblage nécessaire sur l’installation électrique de la gare, et à son détriment, puis il remit la grue en

mouvement ; et pendant que le minerai se déplaçait dans un bruit de claquements métalliques pour remplir les wagons, la lumière des bougies se mit à trembler à travers la poussière des vitres de la gare.

— Minnesota, Eddie. fit Dagny avec un large sourire, lorsqu'elle referma le tiroir des dossiers spéciaux de son classeur, « Dit à la division du Minnesota d'expédier la moitié de leur stock de fil éléctrique dans le Montana. »

— Mais, bon Dieu, Dagny !... Avec le temps fort des moissons qui s'approche…

— Ils tiendront le coup… je pense. Nous ne pouvons pas nous permettre de perdre un seul fournisseur de cuivre.

— Mais j'en ai ! cria James Taggart, lorsqu'elle le lui rappela, une fois de plus, « J'ai obtenu pour toi la priorité absolue pour ce qui concerne le fil électrique, la demande prioritaire, le niveau de rationnement le plus élevé, je t'ai donné toutes les cartes, certificats, documents et autorisations de réquisition… Qu'est-ce que tu veux de plus ? »

— Du fil électrique.

— Et bien moi j'ai fait tout ce que j'ai pu ; personne ne peut me reprocher quoi que soit !

Elle n'argumenta pas plus avant. L'édition de l'après-midi du journal était posée sur son bureau, et elle avait les yeux fixés sur quelque chose qui était imprimé sur sa dernière page : une Taxe de Solidarité d'Etat avait été votée en Californie, pour pouvoir venir en aide aux demandeurs d'emploi de cet Etat. Celle-ci s'élevait à cinquante pour-cent du montant de la marge brute avant impositions habituelles ; les compagies pétrolières de Californie avaient été placées en cessation d'activités.

— Ne vous inquiétez pas, Monsieur Rearden, dit une voix onctueuse durant la conversation téléphonique en longue-distance, depuis Washinton, « Je voulais juste vous assurer que vous n'avez pas à vous inquiéter. »

— A propos de quoi ? demanda Rearden, hébété.

— A propos cette petite confusion temporaire en Californie. Nous allons rétablir la situtation en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, ce n'était qu'un acte d'insurrection illégal, le gouvernement de leur Etat n'a pas le droit d'imposer des taxes locales venant grèver le prélèvement des taxes nationales, nous allons immédiatement négocier avec eux un arrangement équitable… mais en attendant, si vous estimez avoir été dérangé

par toute rumeur de nature peu citoyenne, à propos des compagnies pétrolières de la Californie, je voulais juste vous dire que Rearden Steel a été placée en tête de liste de la catégorie *besoin essentiel*, avec *droit de priorité* sur tous les hydrocarbures disponibles n'importe où dans le pays, c'est la catégorie la plus élevée, Monsieur Rearden… donc, voila, Monsieur Rearden, c'était juste pour vous dire que vous n'aurez pas à vous inquiéter pour ce qui concerne la question du fioul, cet hiver !

Rearden raccrocha le combiné téléphonique en fronçant les sourcils d'inquiétude ; ce n'était pas de l'inquitéude pour le fioul et pour la fin des champs de pétrole californiens–des catastrophes de ce genre étaient devenues choses courantes–mais à propos du fait que les planificateurs de Washington avaient jugé nécessaire de lui téléphoner juste pour l'apaiser. Ça, c'était nouveau ; il se demanda ce que ça pouvait bien vouloir dire. Durant les années de sa lutte, il avait appris qu'il n'était pas compliqué de s'accomoder d'un antagonisme *a priori* sans cause apparente, mais qu'une sollicitude impromptue et sans raison particulière était annonciatrice d'un sale danger. La même perplexité le frappa encore lorsque, alors qu'il s'était trouvé à marcher dans les allées entre les haut-fourneaux, il avait remarqué une silhouette à l'allure avachie dont la pause combinait un air d'insolence avec celui de l'attente de se faire taper dessus : c'était son frère Philip.

Depuis qu'il avait emménagé à Philadelphie, il ne s'était plus jamais rendu à son ancienne maison et n'avait plus eu aucune nouvelle de sa famille dont il continuait de payer les factures. Depuis, inexplicablement et par deux fois durant les dernières semaines, il avait surpris Philip en train d'errer entre les haut-fourneaux sans aucune raison apparente.

Il aurait été incapable de dire si Philip avait été en train de se faufiler pour l'éviter ou, au contraire, d'attendre qu'il remarque sa présence et attire ainsi son attention ; les deux hypothèses avaient paru vraissemblables. Il avait été incapable de découvrir le moindre indice à propos du but de Philip, si ce n'était une incompréhensible sollicitude d'un genre dont il n'avait jamais fait montre auparavant.

La première fois, en réponse à son hébétée :

« Qu'est-ce que tu es venu faire ici ? »

Philip avait vagement dit :

« Et bien, je sais bien que tu n'aimes pas beaucoup me voir

venir dans ton bureau. »

« Qu'est-ce que tu veux ? »

« Oh rien… mais… bon, Maman se fait du souci à propos de toi. »

« Maman peut m'appeler quand elle veut. »

Philip n'avait pas répondu, mais il avait poursuivi en lui posant des questions, d'une manière anodine qui n'avait pas été convaincante, à propos de son travail, de sa santé, de ses affaires ; les questions lui étaient parvenues avec quelque chose qui était bizarrement sans rapport avec les apparences que Philip avait cherché à suggérer, ce n'était pas des questions à propos des affaires en général, mais plus précisément à propos des siennes, à propos des sentiments de Rearden concernant le monde des affaires. Rearden avait rapidement mis un terme à la discussion et l'avait invité à partir, mais cette rencontre l'avait laissé avec un léger sentiment brumeux d'un incident qui demeurait inexplicable.

La seconde fois, Philip avait dit, pour seule explication :

« Nous voulons juste savoir comment tu te sens. »

« Qui est-ce : "nous" ? »

« Pourquoi… Maman et moi. Nous traversons une époque difficile et… bon, Maman veut savoir comment tu te sens, par rapport à tout ça. »

« Dis lui que je ne sens rien. »

Les mots avaient paru toucher Philip d'une façon particulière, presque comme si cela avait été la seule réponse qu'il avait redouté.

« Dégage d'ici ». avait ordonné Rearden, d'un air lassé, « Et la prochaine fois que tu veux me voir, prends un rendez-vous et viens me voir à mon bureau. Mais ne viens pas à moins d'avoir quelque chose à dire. Nous ne nous trouvons pas dans un endroit où on parle de sentiments et de sensations, ni à propos des miens, ni à propos de ceux de n'importe qui d'autre. »

Philip n'avait pas demandé de rendez-vous ; mais maintenant il était encore là, avec un air avachi au milieu des formes géantes des hauts-fourneaux, affectant un air à la foix coupable et snob, comme s'il était à la fois en train de fouiner pour quelque chose et de traîner sans but précis.

— Mais j'ai quelque chose à dire ! C'est vrai ! Cria-il avec hâte, en réponse au froncement de sourcils de colère sur le visage de Rearden.

— Pourquoi n'es tu pas venu à mon bureau ?

— Tu ne veux pas que je vienne dans ton bureau.

— Je ne veux pas de toi non plus ici.

— Mais je suis seulement… Je suis seulement en train d'essayer d'être prévenant et de ne pas te faire perdre ton temps alors que tu es si occupé, et… tu es vraiment très occupé, non ?

— Et ?

— Et… et bien je voulais juste essayer de te voir durant un de tes petits moments de temps libre… pour te parler.

— A propos de quoi

— Je… Et bien, je cherche du travail.

Il l'avait dit avec belligérence et il s'était légèrement reculé en arrière au même instant.

Rearden, immobile, le regarda avec un air perplexe.

— Henry, je veux un travail. Je veux dire, ici, aux haut-fourneaux. Je veux que tu me donnes quelque chose à faire. J'ai besoin d'un emploi. J'ai besoin de gagner ma vie. J'en ai marre de la charité.

Il était en train de chercher n'importe quoi à dire, avec une voix qui était à la fois offensée et plaidante, comme si la nécéssité de justifier la demande était une contrainte injuste qui lui était imposée.

— Je veux des moyens de subsitance qui viennent de moi-même. Je ne viens pas te demander l'aumone. Je viens te demander de me donner une chance !

— Ici, c'est une usine, Philip, pas un tripot.

— Hein ?

— Nous ne comptons pas sur la chance, ni n'en offrons.

— Je suis en train de te demander de me donner un travail !

— Et pourqui le devrais-je ?

— Parce que j'en ai besoin !

Rearden pointa en direction de bouffées de flammes qui sortaient violemment des formes noires d'un fourneau, crachant avec confiance plus de cent mètres d'acier, d'argile et de vapeur mélés, au dessus d'eux.

— J'avais besoin de ce fourneau, Philip. Ce n'est pas mon "besoin" qui me l'a donné.

Le visage de Philip prit une expression disant qu'il n'avait pas entendu.

— Officiellement, tu n'es pas censé embaucher qui que ce soit, mais c'est juste un détail technique ; si tu me mets au

boulot, mais amis donneront leur “O.K.” sans aucun problème et…

Quelque chose dans les yeux de Rearden le fit s’interrompre abruptement, puis il demanda sur le ton de la colère impatiente :

— Bon, qu’est-ce qu’il y a ? Qu’est-ce que j’ai dit de mal ?

— Qu’est-ce que tu n’as *pas* dit ?

— Je te demande pardon ?

— Tu es en train de te tortiller pour ne pas avoir dit *quoi*, là ?

— Quoi ?

— Que tu ne me servirais à rien, de toutes façons.

— Est-ce que tu… Philip commença avec une sorte de rectitude indigné qu’il prononça comme par automatisme, mais il s’arrêta et ne finit pas sa phrase.

— Oui, fit Rearden, en souriant, « c’est à *ça* que je pense en premier. »

Les yeux de Philip parurent suinter ; lorsqu’il parla, sa voix sembla se précipiter en tout sens, prenant des phrases au hasard :

— Tout le monde a le droit à un moyen de subsistance… Comment je vais l’obtenir si personne ne me donne ma chance ?

— Comment j’ai eu la mienne ? Je ne suis pas né avec une aciérie dans mon berceau ? Si ?

— Je peux faire tout ce que tu fais… si tu me l’apprends.

— Qui me l’a appris, à moi ?

— Pourquoi est-ce que tu dis toujours ça ? Je ne suis pas en train de parler de toi !

— Moi si.

Il s’écoula un bref instant, avant que Philip marmona :

— Qu’est-ce qui t’inquiètes ?

— Ce n’est pas de ton moyen de subsistance dont il s’agit !

Rearden désigna les silhouettes des hommes qui se découpaient contre des rayons vaporeux de la fournaise.

— Est-ce que tu peux faire ce qu’ils font ?

— Je ne vois pas de quoi tu…

— Qu’est-ce qui arrivera, si je te mets ici et que tu me ruine une coulée d’acier toute entière ?

— Qu’est-ce qui est le plus important : que ton putain d’acier soit coulé, ou que je puisse manger ?

— Comment proposes-tu de manger si l’acier n’est pas coulé ?

Le visage de Philip prit une expression de reproche.

— Je suis pas en position de tergiverser avec toi maintenant, sachant que c’est toi qui auras le dernier mot.

— Et bien alors ne tergiverse pas.

— Hein ?

— Ferme ta gueule et fous le camp d'ici.

— Mais j'avais l'intention…

Il se tut.

Rearden eut un petit rire.

— Ton intention, c'était que *moi* j'aurais dû la fermer, parce que je suis en position d'avoir le dernier mot, et que j'aurais dû te le donner juste parce que *toi* tu ne peux pas l'avoir du tout.

— C'est une manière particulièrement vulgaire d'affirmer un principe moral.

— Mais c'est bien ce que signifie *ton* "principe moral", ce n'est pas vrai ?

— Tu ne peux pas débattre de la moralité en utilisant une terminologie matérialiste.

— Hé, nous sommes en train de débattre d'un job dans une aciérie… et, bordel ! Nous nous trouvons en ce moment dans un endroit qui est tout ce qu'il y a de plus matériel !

Le corps de Philip sembla légèrement se contracter et ses yeux devinrent un tout petit peu plus vitreux, comme s'il prenait peur de l'endroit au milieu duquel il se trouvait, comme s'il éprouvait du ressentiment à l'égard de sa vue, comme dans un effort de ne pas céder à sa réalité.

Il dit sur le ton d'une lamentation entêtée qui lui serait venue d'une incantation vaudou :

— C'est un impératif moral universellement admis de nos jours et à notre époque, qu'un emploi est dû à tout homme. sa voix s'éleva, « On me le doit ! »

— Vraiment ? Vas-y, alors, va récupérer ta réclamation.

— Hein ?

— Va récupérer ta réclamation. Va la chercher dans les fourrés, là où tu pense qu'elle pousse.

— Je veux dire…

— Tu veux dire que ce n'est comme ça que ça marche ? Tu veux dire que tu en as besoin, mais que tu ne peux pas la créer ? Tu veux dire qu'"on" te doit un job que *moi* je dois le "créer" pour *toi* ?

— Oui !

— Et si je ne le fais pas ?

— Un silence était en train de s'allonger seconde après seconde.

— Je ne te comprends pas. dit Philip ; sa voix avait le ton de l'ahurissement et de la colère d'un homme récitant les formules d'un rôle bien testé, mais qui continuait à trouver les mauvaises en réponse, « Je ne comprends pas pourquoi on ne peut plus te parler. Je ne comprends pas dans quelle sorte de théorie tu es en train d'exposer et…

— Oh que si, tu comprends bien.

Comme s'il était en train de refuser de croire que les formules pouvaient ne pas marcher, Philip les dit en élevant cette fois le ton :

— Depuis quand t'intéresses-tu à la philosophie abstraite ? Tu es seulement un homme d'affaire, tu n'es pas qualifié pour aborder de telles question de principes, tu ferais mieux de laisser ça aux experts qui ont concédé durant des siècles que…

— Coupe ça, Philip. C'est un truc publicitaire ?

— Un truc publicitaire ?

— Elle te vient d'où, cette soudaine ambition ?

— Et bien, en une période comme…

— Comme quoi ?

— Et bien, chaque homme est en droit d'avoir quelques moyens de subsistance, et… et… et qu'on le laisse pas sur le cul, quoi… Quand les choses deviennent si uncertaines, un homme est en droit de bénéficier d'une certaine sécurité… un pied dans la place… enfin, je veux dire… En cette période d'incertitude, si quoi que ce soit t'arrivait, je n'aurais pas d'autre…

— Et qu'est-ce que tu pense qu'il va m'arriver ?

— Oh, je ne… ! Je ne… ! le cri fut bizarrement, incomprehensiblement, authentique, « Je ne m'attends pas du tout à ce que quoi que ce soit t'arrive ! …Et toi ?

— Et ce serait quelque chose comme *quoi*, qui “pourrait m'arriver” ?

— Comment le saurais-je ?... Mais j'ai pas pu me démerder pour trouver autre chose que la bouffe que tu me file… et tu pourrais être amené à changer d'avis quand tu le désirerais.

— Je pourrais. Et d'ailleurs, je ne te retiens absolument pas. Comment ça ce fait que ça t'a demandé autant d'années pour le réaliser, et que comme ça, tout d'un coup, tu commences à t'inquiéter ? Pourquoi maintenant ?

— Parce que… parce que tu as changé. Tu avais l'habitude d'avoir un sens du devoir et des responsabilités morales, mais… tu es en train de les perdre. Tu es en train de les perdre, non ?

Rearden se tint immobile pour l'étudier silencieusement du regard ; il y avait quelque chose de particulier dans cette manière que Philip avait de toujours faire glisser les choses vers des questions, comme si ses mots étaient accidentels, mais en même temps trop familiers, les questions subtilement trop insistantes étaient la clé de son objectif.

— Et bien, je serais heureux de te débarasser de ce poids, si je le suis pour toi ! lâcha soudainement Philip, « Donne moi juste un travail, et alors comme ça plus rien ne pésera sur ta conscience ! »

— Je n'ai rien qui me "pèse sur la conscience".

— C'est bien ce que je veux dire ! Tu t'en fous. Tu t'en fous de ce qu'on peut devenir, c'est pas vrai ?

— "On", qui ?

— Pourquoi… Maman et moi, et… et l'humanité en général. Mais je ne vais pas faire appel à ce qu'il y a de mieux en toi. Je sais que tu es prêt à me foutre dehors à n'importe quel moment, et don…

— Tu mens, Philip. Ce n'est pas ça qui te fait te faire du souci. Si c'était le cas, tu aurais été en train de tourner autour du pot pour quelques billets, pas pour un travail, pas…

— Non ! Je veux un travail ! le cri fut immédiat et presque frénétique, « N'essaye pas de m'acheter avec de l'argent ! Je veux un travail ! »

— Hé, remets-toi les idées un peu en place, espèce de fripouille. Est-ce que ça t'arrive de t'écouter parler ?

Philip cracha sa réponse avec une haine impotente :

— Tu n'as pas à me parler comme ça !

— Et toi tu peux, alors ?

— J'ai seulement…

— De "t'acheter" ? Et pourquoi est-ce que devrais essayer de t'acheter… au lieu de te mettre dehors à coup de pied dans le derrière, comme j'aurais dû le faire depuis déjà des années ?

— Et bien, après tout, je suis ton frère !

— Et qu'est-ce que c'est sensé impliquer ?

— On est censé avoir quelques sortes de sentiments pour son frère ?

— Et c'est ton cas ?

La bouche de philip s'enfla avec pétulance ; il ne répondit pas ; il attendait ; Rearden le laissa attendre. Philip marmona :

— Tu es censé… au moins… avoir un peu de considération

pour mes sentiments… mais tu n'en a pas.

— Est-ce que tu en as pour les miens ?

— Les tiens ? Tes sentiments ? il ne s'agissait pas ici de méchanceté, dans le ton de la voix de Philip, mais c'était pire : c'était un autentique étonnement indigné, « Mais tu n'as aucun sentiment. Tu n'as jamais rien senti. Tu n'as jamais souffert ! »

Ce fut comme si la somme de bien des années toucha Rearden en pleine face, par le moyen d'une sensation et d'une vision : une sensation exactement similaire à celle dont il avait fait l'expérience dans la cabine de pilotage du premier train qui avait roulé sur la *Ligne John Galt* ; et la vision des yeux de Philip, les yeux pâles à demi liquides communiquant ce qu'il pouvait y avoir de plus dégradant chez l'être humain : une douleur incontestée, et, avec l'insolence obscène d'un squelette envers un être vivant, demandant que cette douleur soit tenue pour la plus haute forme de valeur qui soit.

« Tu n'as jamais souffert », lui disaient ces yeux sur un ton accusateur ; tandis qu'il était en train de revoir la nuit passée dans son bureau après qu'on lui ait retiré ses mines de minerai ; le moment où il avait signé le *Certificat de don* par lequel il abandonnait le *Rearden Metal* ; le mois de ces jours passés dans un avion qui cherchait les restes du corps de Dagny.

« Tu n'as jamais souffert », lui disaient ces yeux avec une expression de vertu indignée et de dédain; tandis qu'il se souvint de ce sentiment d'orgueilleuse chasteté avec lequel il s'était battu durant ces moments, refusant de se laisser aller à la souffrance, un sentiment fait de son amour, de sa loyauté, de sa connaissance que la joie est le but de l'existence, et que la joie n'est pas une chose sur laquelle on trébuche accidentellement, mais qui doit être réalisée, et que l'acte de trahison consiste à laisser sa vision se noyer dans le marécage d'un moment de torture.

« Tu n'as jamais souffert », était en train de dire le regard mort de ces yeux, « tu n'as jamais rien ressenti », parce que seule la souffrance est une sensation ; il n'y a point de chose telle que la joie, il n'y a que de la douleur et l'absence de douleur, seulement la douleur et le zéro, quand on ne ressent rien ; je souffre, je suis courbé sous la douleur, je suis fait de souffrance non diluée, c'est ma pureté, c'est ma vertu ; et toi, toi qui n'est pas courbé, toi qui ne te plains jamais, ton lot est de me soulager de ma douleur ; coupe ton corps qui ne souffre pas pour greffer le mien, coup ton âme qui ne ressent rien pour arrêter la mienne

de ressentir ; et nous réaliserons l'ultime idéal, le triomphe sur la vie, le zéro !

Il était en train de voir la nature de ceux qui, pendant des siècles, n'avaient jamais pris de recul par rapport aux paroles des prêcheurs de l'anihilation ; il était en train de voir la nature des ennemis qu'il avait combattus durant toute sa vie.

— Philip, dit-il, « fous le camp d'ici. »

Sa voix fut comme un rayon de soleil dans une morgue, ce fut la voix toute simple, sèche, habituelle d'un homme d'affaires, le son de la santé, adressée à un ennemi que personne ne pourrait honorer de sa colère, même pas par l'horreur.

— Et n'essaye plus jamais d'entrer au milieu de fourneaux, parce que des ordres vont être donnés à chacune des portes de l'enceinte pour qu'on te jette dehors si jamais tu essayes.

— Et bien, après tout, dit Philip, sur le ton de la colère prudente d'une tentative de menace, « Je pourrais toujours me faire assigner un *job* ici par mes amis et t'obliger à l'accepter ! »

Rearden avait déjà commencé à partir, mais il s'arrêta et se retourna pour regarder son frère.

L'instant où Philip put saisir cette soudaine révélation ne fut pas accomplie par le moyen de la pensée consciente, mais par celui de cette obscure sensation qui était son seul mode de conscience : il ressentit une sensation de terreur, lui pressant la gorge, frémissant jusqu'au fond de son estomac ; il était en train de voir l'étendue des haut-fourneaux, avec les colonnes de flammes se mouvant dans les airs, avec les poches de fonderies remplies de métal liquide en train de naviguer dans l'espace, suspendues au bout de câbles délicats, avec des trouées ouvertes laissant enrevoir la couleur du charbon lumineux, avec des grues lui arrivant au-dessus de la tête, puis se reculant en arrière dans une secousse, retenant des tonnes d'aciers par la seule force invisible d'aimants électriques ; et il sut que cet endroit l'effrayait, qu'il en était mort de peur, qu'il n'osait même pas bouger hors la protection et les conseils de l'homme qui se trouvait devant lui ; puis il regarda la haute silhouette se tenant négligemment immobile, la silhouette avec des yeux qui ne se baissaient pas, et dont la vision avait coupé à travers la roche et les flammes pour construire cet endroit ; puis il sut combien il serait facile à l'homme auquel il venait de proposer de se soumettre, de laisser un simple seau de métal basculer légèrement durant une fraction de seconde plus tôt que prévu, ou

de laisser une seule grue lâcher son chargement ne serait-ce qu'à un pas de son but, et alors il ne resterait rien de lui, de "Philip l'ayant-droit" ; et sa seule protection reposerait sur le fait que son esprit penserait à de tels actes, mais qu'il n'en serait rien pour l'esprit de Hank Rearden.

— Mais nous ferions mieux de nous en tenir à des relations amicales. dit Philip.

— Tu ferais mieux. dit Rearden, puis il s'en alla.

Les hommes qui vénèrent la souffrance–songea Rearden, le regard fixé sur l'image des ennemis qu'il n'avait jamais été capable de comprendre–ils sont des hommes qui vénèrent la souffrance. Cela semblait monstrueux, et, cependant, particulièrement dénué d'importance.

Il n'en ressentait rien. C'était comme essayer de faire appel à l'émotion lorsque s'adressant à des objets inanimés, lorsque s'adressant au pan d'une montagne pour qu'elle renonce à glisser sur lui pour l'écraser. On pouvait fuir l'avalanche ou construire des murs pour l'arrêter, ou se faire broyer ; mais on ne pouvait accorder aucune colère, aucune indignation ou inquiétude d'ordre moral, au mouvement dépourvu de toute sensibilité de ce qui n'était pas habité par la vie ; non, pire, se dit-il : habité par l'"anti-vie".

Le même sentiment de manque d'intérêt détaché demeura en lui tandis qu'il se trouvait assis dans la salle d'audience du palais de justice de Philadelphie, et qu'il observait les hommes accomplir les gestes qui devaient lui accorder son divorce. Il les observait en train de prononcer des généralités mécaniques, de réciter de vagues phrases de fausses preuves, de jouer un jeu compliqué consistant à étirer les mots afin qu'ils ne puissent rapporter aucun fait et n'aient aucune signification. Il les avait payé pour le faire ; lui à qui la loi ne permettait aucune autre façon de recouvrer sa liberté, aucun droit de déclarer les faits et de plaider la simple vérité ; la loi, qui livrait sa destiné, non pas à des règles objectivement définies, mais à la merci arbitraire d'un juge avec un visage parcheminé et une expression de ruse vide.

Lillian n'était pas présente dans la salle ; son avocat faisait quelques gestes, de temps à autre, avec une énergie à peu près nécessaire à laisser couler de l'eau entre ses doigs. Ils connaissaient tous le verdict à l'avance et ils en connaissaient la raison ; aucune autre raison n'avait existé depuis des années, là où aucune échelle de valeurs, à part le caprice, n'avait existé. Il

semblait voir tout cela comme leurs prérogatives légitimes ; ils agissaient comme si le propos de la procédure n'était pas de juger une affaire, mais d'occuper des emplois, comme si leur travail consistait à réciter les formules appropriées, sans avoir la responsabilité d'avoir à pleinement connaître ce que la mise en application de ces formules pouvait entraîner comme conséquences, comme si une salle d'audience de palais de justice était bien l'endroit où les questions de raison et de tort étaient hors sujet, et eux, les hommes en charge de dispenser la justice, bénéfiaient de la sécurité d'être suffisamment sages pour savoir qu'aucune justice n'existait. Ils agissaient comme des sauvages se livrant à un rituel établi pour les libérer de la réalité objective.

Mais les dix années de son mariage avaient pourtant été réelles, se dit-il, et ces hommes étaient ceux qui endossaient le pouvoir d'en disposer, de décider s'il aurait une chance de se trouver satisfait sur terre ou d'être condamné à la torture pour le restant de son existence. Il se souvint de respect austère et impitoyable qu'il avait ressentit à l'égard de son contrat de mariage, pour tous ses contrats et pour toutes ses obligations légales ; et il vit quelle sorte de légalité son observance scrupuleuse était destinée à servir.

Il avait remarqué que les marionnettes de la salle d'audience avaient commencé par le regarder avec un air rusé et sage de compagnons conspirateurs partageant une culpabilité commune, mutuellement à l'abri de toute condamnation morale. Puis, lorsqu'ils observèrent qu'il était le seul homme dans la pièce qui regardait tout le monde directemeent et avec constance, il vit le ressentiment croître dans leurs yeux. Avec incrédulité, il réalisa ce que c'était que l'on avait attendu de lui : lui, la victime enchaînée, liée, gagée et abandonnée à aucun autre recours que celui de la corruption, on avait attendu de lui qu'il croit que la farce qu'il avait achetée était l'application de la loi, que les édits qui l'asservissaient avaient une validité morale, qu'il était coupable de corrompre l'intégrité des gardiens de la justice, et que le blâme était le sien, et non le leur. C'était comme blâmer la victime d'un *hold-up* pour avoir corrompu l'intégrité d'un *gangster*. Et pourtant–se dit-il–durant toutes les générations d'extortion politique, ce n'avait pas été les pillards bureaucrates qui avaient pris le blâme, mais les industriels enchaînés, pas les hommes qui se livraient au trafic des faveurs légales, mais les hommes qui étaient forcés de les acheter ; et durant toutes ces

générations de croisades contre la corruption, le remède avait toujours été, non pas la libération des victimes, mais l'octroi de pouvoir d'exortion élargis pour les extorqueurs. La seule chose dont les victimes s'étaient rendu coupables, pensa-t-il, avait été d'accepter d'en assumer la culpabilité.

Lorsqu'il sortit de la salle d'audience pour se retrouver dans le crachin glacial d'une après-midi grise, il n'eut pas le sentiment d'avoir divorcé, pas seulement de Lillian, mais de toute la société humaine qui avait supporté la procédure dont il venait d'être le témoin.

Le visage de son avocat, un vieil homme de la vieille école, portait une expression qui lui donnait l'air d'avoir un vif désir de prendre un bain.

— Dis donc, Hank, demanda-t-il pour tout commentaire, « n'y-aurait-il pas quelque chose que les pillards seraient anxieux de tirer de toi, en ce moment ? »

— Non, pas que je sache. Pourquoi?

— Les choses se sont déroulées un peu trop en douceur à mon goût. Il y avait quelques points à propos desquels je m'attendais à rencontrer une résistance et quelques allusions pour obtenir des petits *extras*, mais les gars ont gentiment navigué et n'on pas jugé bon d'essayer d'en tirer un avantage. J'ai eu l'impression que c'était comme s'il y avait eu des instructions venant d'*en haut* pour que tu sois bien traité et que tous se passe comme tu le voulais. Est-ce qu'ils ne seraient pas en train de comploter quelque chose de nouveau, à propos de ton entreprise, par hasard ?

— Pas que je sache. répondit Rearden–et il fut surpris d'entendre une voix dans son esprit qui avait répondu : « Pas dont j'aurais quelque chose à faire ».

Ce fut durant le même après-midi, aux haut-fourneaux, qu'il vit l'"Infirmière en chaleur" se précipiter vers lui ; silhouette déguingandée et folâtre avec un mélange particulier de brusquerie, de maladresse, et de détermination.

— Monsieur Rearden, je voudrais vous parler.

Le ton de sa voix était hesitant, mais ferme, cependant.

— Allez-y.

— Il y a quelque chose que je veux vous demander.

Le visage du garçon était solennel et tendu.

— Je veux que vous sachiez que je sais que vous devriez me refuser ça, mais je veux quand même vous le demander… et… et

si c'est présomptueux, alors dites-moi juste d'aller me faire cuire en œuf.

— O.K. Essayez toujours.

— Monsieur Rearden, accepteriez-vous de me donner un emploi ?

Ce fut l'effort pour paraître normal qui trahissait les jours de lutte qui avaient précédé la question.

— Je veux arrêter de faire ce que je suis en train de faire et aller travailler. Je veux dire, un *vrai* travail… dans la sidérurgie, comme j'avais voulu le faire avant de commencer mes études. Je veux mériter ce que je gagne. J'en ai assez d'être une punaise.

Rearden ne put réprimer un sourire et lui rappeler, sur le ton d'une citation :

— Maintenant, pourquoi utiliser de tels mots, "Monsieur Non-Absolu" ? Si nous n'utilisons pas de "vilains mots", nous n'avons pas à nous sentir "vilains", et…

Mais il vit le sérieux désespéré qu'affichait le visage du garçon, et il s'arrêta ; son sourire disparut.

— C'est ce que je veux vraiment faire, Monsieur Rearden. Et je sais ce que signifie ce mot et que c'est bien le bon mot. J'en ai assez d'être payé avec votre argent pour ne rien faire, excepté de rendre impossible pour vous de faire aucun argent. Je sais que quiconque à un emploi aujourd'hui est seulement un "pigeon" pour des ordures comme moi, mais… bon, ça fait chier ; je préfère encore être un pigeon, si c'est le seul choix qu'il nous reste !

Sa voix s'était élevée jusqu'à devenir un cri.

— Je vous demande pardon, Monsieur Rearden. dit-il d'une voix dure en regardant ailleurs. Puis il poursuivit sur son ton de bois dépourvu d'émotion, « Je veux quitter le *racket* planifié par le directeur adjoint de la distribution. Je ne sais pas si je pourrais vous être d'aucune aide, j'ai un diplôme d'université en métallurgie, mais il ne vaut même pas le papier qui a servi à l'imprimer. Mais je pense que j'en ai appris un petit peu sur le travail durant ces deux années que j'ai passé ici… et si vous pouviez m'utiliser, comme balayeur de cendres ou comme casseur de laitier où n'importe quoi d'autre où vous pourriez me faire confiance, alors je leur dirai où ils peuvent se le mettre le "directeur adjoint", et je travaillerais pour vous dès demain, la semaine prochaine, ou immédiatement ou quand vous voulez. »

Il évitait le regard de Rearden, pas une manière d'évasion,

mais comme s'il estimait ne pas avoir le droit de le faire.

— Pourquoi avez-vous eu peur de me le demander ? dit Rearden avec gentillesse.

Le garçon le regarda avec un étonnement indigné, comme si la question était absurde.

— Parce qu'étant donné quels furent mes débuts dans cette entreprise, comment j'ai agi et de quoi je suis l'adjoint, si je viens vous demander un service, vous devriez me casser toutes les dents à coup de pied.

— Vous en avez appris pas mal durant les deux années que vous avez passées ici.

— Non, je… il regarda Rearden, comprit, regarda ailleurs et dit avec raideur, « Ouais… si c'est ce que vous voulez dire ».

— Ecoute, mon garçon, je te donnerais bien un *job* sur le champ, et je te donnerais, avec toute ma confiance, des responsabilités bien plus grandes que celles d'un balayeur de cendres. Mais n'aurais-tu pas oublié de compter avec le *Conseil d'unification* ? Je n'ai pas le droit de t'embaucher, et tu n'as pas le droit de démissionner. Pour sûr qu'il y a des hommes qui quittent leur travail tous les jours, et on en embauche d'autres sous des drôles de noms, et sur la base de drôles de papiers prouvant qu'"ils ont travaillé ici depuis des années". Tu le sais, et d'ailleurs, merci pour l'avoir bouclée à propos de ça. Mais est-ce que tu penses que si je t'embauchais comme ça, tes copains à Washington manqueraient de le voir ?

Le garçon secoua lentement la tête.

— Est-ce que tu penses que si tu quittais leur service pour devenir un balayeur de cendres, ils n'en comprendraient pas la raison ?

Le garçon acquiesça.

— Est-ce qu'ils te laisseraient partir ?

Le garcon secoua la tête. Après un moment, il dit sur un ton d'étonnement résigné :

— Je n'avais pas du tout pensé à ça, Monsieur Rearden. Je les avais oubliés. Je n'avais pas cessé de pensé à si vous me voudriez ou non, et la chose qui comptait était votre décision.

— Je sais.

— Et… c'est la seule chose qui compte, en fait.

— Oui, "Non-Absolu", en *fait*.

La bouche du garçon s'agita soudainement pour former la courbe irrégulière d'un bref sourire sans joie.

— On dirait bien que j'ai les poings encore plus liés que ceux de n'importe quel pigeon…

— Oui… Il n'y a rien que tu puisses faire, maintenant, excépté de faire une demande auprès du *Conseil d'unification* pour obtenir la permission de changer de travail. Je soutiendrai ta demande, si veux tenter le coup… seulement je ne pense pas qu'ils te l'accorderont. Je ne pense pas qu'ils te laisseront travailler pour moi.

— Non. Ça c'est certain.

— Si tu arrives à bien manœuvrer et à mentir suffisamment bien, ils pourraient te permettre d'aller travailler dans le secteur privé… pour n'importe dans quelle autre aciérie.

— Non ! Je ne veux aller nulle part ailleurs ! Je ne veux pas partir d'ici !

Se tenant immobile, il regardait au loin, à travers la vapeur invisible de la pluie au dessus des flammes des hauts-fourneaux. Après un moment, il dit avec calme :

— Je ferais encore mieux de rester où je suis, je crois. Je ferais encore mieux de rester un assistant pillard. Et puis, si je partais, Dieu seul sait quelle sorte de pourriture ils vous mettraient sur le dos pour me remplacer !

Il se tourna.

— Ils sont en train de préparer quelque chose, Monsieur Rearden. Je ne sais pas ce que c'est, mais ils sont en train de préparer pour quelque chose qui va vous prendre par surprise.

— Quoi ?

— Je ne sais pas. Mais ils ont surveillé de près chaque offre d'emploi, ici, durant les dernières semaines, chaque désertion, et ils se sont débrouillés pour envoyer des hommes à eux chaque fois que vous recrutiez. Ils forment une drôle de sorte de *gang*, ces gars là… des vrais gorilles, il y en a quelques uns, je vous jure, ils n'ont jamais mis un pied dans une aciérie auparavant. J'ai reçu des instructions pour faciliter l'embauche d'autant de “nos gars” que possible.

Ils ne me diraient pas pourquoi, bien sûr. Je ne sais pas ce que c'est qu'ils cherchent à faire. J'ai un peu essayé de leur tirer les vers du nez, mais ils agissent avec beaucoup de discrétion, à propos de ça. J'ai l'impression qu'ils n'ont plus vraiment confiance en moi. Ça doit certainement venir de ma manière d'être, je pense. Tout ce que je sais, c'est qu'ils sont en train de préparer quelque chose ici.

— Merci de me prévenir.

— J'essayerai encore de leur tirer les vers du nez. Je vais faire de mon mieux pour tenter de le savoir avant que ça arrive.

Il se tourna abruptement pour s'en aller, mais il s'interrompit.

— Monsieur Rearden, si ça ne dépendait que de vous, vous m'auriez embauché ?

— Certainement, j'aurais même été heureux de vous prendre tout de suite.

— Merci Monsieur Rearden. dit-il avec un ton de voix solennel et bas, puis il s'en retourna.

Rearden le regarda s'éloigner, voyant, avec un sourire de déchirement et de pitié, ce que l'ex-"relativiste", ex-"pragmatique", ex-"amoral", emportait avec lui en guise de consolation.

Durant l'après-midi du 11 septembre, un fil éléctrique chauffa et fondit dans une petite gare de campagne de la Taggart Transcontinental, dans le Minnesota, arrêtant ainsi le moteur d'un tapis roulant à grains.

Un déluge de grains de blé était en train de courir sur les autoroutes, sur les routes, sur les chemins abandonnés de la campagne, vidant ainsi des milliers d'hectares de terre d'un contenu aboutissant aux fragiles barrages des voies des gares de campagne. Il courrait jour et nuit, les premiers ruissellements grandissant pour former de petits courants, puis des rivières, puis des fleuves ; se déplaçant en camions tremblants propulsés par des moteurs toussant, tuberculeux ; en wagons tirés par les squelettes ankylosés de chevaux affamés ; en charettes tirées par des bœufs ; grace aux nerfs et à la dernière énergie d'hommes qui avaient traversé deux années de catastrophe pour la triomphale récompense des récoltes géantes de cet automne, des hommes qui avaient réparé leur camions et leur charettes avec du fil de fer, des couvertures, des cordes et des nuits sans sommeil, pour qu'ils résistent ensemble aux efforts de cette journée de plus, pour transporter le grain et finalement s'effondrer une fois arrivés à destination, mais pour donner à leurs propriétaires une chance de survivre.

Chaque année à cette saison, un autre mouvement était parti en cliquetant à travers le pays, faisant venir des wagons de transport de marchandises depuis tous les recoins du continent jusqu'à la division du Minnesota de la Taggart Transcontinental, le battement régulier des roues du train précédant le grincement

des wagons, comme un écho anticipé rigoureusement planifié, commandé et chronométré pour venir à la rencontre du courant.

La division du Minnesota hibernait toute l'année durant pour venir à une vie violente qui durait le temps des semaines de la moisson ; quatorze mille wagons de transport de fret avaient encombré ses parcs de gares de triage chaque année ; on en attendait quinze mille cette fois-ci. Les premiers trains de blé avaient commencé à canaliser le courant en direction des moulins à farine affamés, puis des boulangeries, puis des estomacs de la nation ; mais chaque train, chaque wagon et tapis à grain comptait, et il n'y avait pas une minute et pas un centimètre à perdre.

Eddie Willers observait le visage de Dagny tandis qu'elle était en train d'éplucher les cartes du fichier de secours ; il n'aurait pu dire ce que contenanit ces cartes en observant son expression.

— Le *Terminus*. fit-elle avec calme en refermant le fichier, « Téléphone au *Terminus*, en bas, et fait leur expédier la moitiée de leur stock de fil électrique dans le Minnesota. »

Eddie ne dit rien et obéit.

Il n'avait rien dit, le matin où il avait posé sur son bureau un télégramme provenant du bureau de la Taggart à Washington, les informant qu'un décret qui, en raison de la pénurie critique de cuivre, ordonnait à tous les fonctionnaires concernés de réquisitionner toutes les mines de cuivres et de les convertir en entreprises publiques.

— Bon, et bien, avait-elle dit en laissant tomber le télégramme dans la corbeille à papier, « c'en est fini du Montana ».

Elle n'avait rien répondu, lorsque James Taggart lui avait annoncé qu'il était en train de préparer l'envoi d'ordres mettant un terme à l'existence des wagons restaurants à la Taggart Transcontinental.

— On ne peut plus se le permettre, avait-il expliqué, « nous avons toujours perdu de l'argent avec ces putains de wagons, et en cette période où la nourriture devient de plus en plus chère, quand les restaurants sont en train de fermer parce qu'ils ont du mal à trouver et à revendre cinq cent grammes de steak de cheval, comment peut-on éspérer que les wagons restaurant puissent marcher ? Et puis pourquoi diable est-ce qu'on aurait à nourrir les passagers, n'importe comment ? Ils ont déjà bien de la chance qu'on leur fournisse des moyens de transport, ils

rouleraient en charrette à bœufs, si on n'était pas là, laisse-les donc se débrouiller avec leur propre sacs de nourriture, qu'est-ce qu'on en a faire ?... Ils n'ont pas le choix.

Le téléphone sur le bureau de Dagny n'était plus une voix des affaires, mais une sirène d'alarme dédiée aux appels désespérés annonçant des catastrophes.

— Mademoiselle Taggart, nous n'avons plus de fil électrique !

— Des clous, Mademoiselle Taggart, juste des clous tout ce qu'il y a de plus ordinaires, pourriez-vous dire à quelqu'un de nous envoyer un barril de clous.

— J'aurais besoin de peinture. N'importe quelle couleur, à condition que ce soit de la peinture pour les extérieurs. On n'arrive pas a en trouver.

Mais les 30 millions de dollars d'une aide de l'Etat envoyée par Washington avaient été engloutis dans le *Projet soja* ; une énorme superficie agricole en Louisiane, où une récolte de soja était en train de murir, un projet qui avait été soutenu et organisé par Emma Chalmers, avec pour objectif de reconditionner les habitudes alimentaires et diététiques de la nation. Emma Chalmers, plus populairement connue sous le nom de "Maman Kip", était une vieille sociologue qui avait traîné dans les couloirs du pouvoir à Washington durant des années, alors que la plupart des femmes de son âge et de son style traînaient plutôt dans les bars. Pour quelque raison que personne n'aurait su expliquer, la mort de son fils dans la catastrophe du tunnel Taggart, lui avait donné à Washington une sorte d'aura de martyre qui avait pris de l'ampleur depuis sa récente conversion au boudhisme.

"Le soja est une plante bien plus robuste, beaucoup plus économique, et avec des valeurs nutrionnelles bien plus grandes, que toute cette nourriture extravagante qui nous amené à des habitudes de consommation malsaines et très mal équilibrées, et qui nous a fait devenir des consommateurs conditionnés et dépendants." avait dit Maman Kip à la radio ; sa voix sonnait toujours comme si elle était faite de gouttes ; pas de gouttes d'eau, mais plutôt de mayonnaise.

"Le soja est un excellent substitut du pain, de la viande, des céréales et du café… et si nous étions tous obligés d'adopter le soja comme notre alimentation de base, cela résoudrait le problème de la crise nationale de l'alimentation, et permettrait

même de nourrir plus de gens. ‘La plus grande nourriture pour le plus grand nombre de gens’… c’est ça mon slogan. En cette époque de besoin désepéré de la part du public, il est de notre devoir de sacrifier un peu de nos mauvaises habitudes alimentaires bourgeoises, et que nous mettions un peu d’eau dans notre vin le temps de revenir à la prospérité, en nous adaptant à des valeurs simples et authentiques ; en gros, à la nourriture traditionnelle des peuples de l’Orient grace à laquelle ces gens ont si noblement subsisté durant des siècles. Les peuples de l’Orient ont beaucoup de choses à nous apprendre.”

— Du tube de cuivre, Mademoiselle Taggart, est ce que vous pourriez nous trouver du tube de cuivre quelque part ? plaidaient les voix au bout du fil.

— Des goujons de rails, Mademoiselle Taggart !

— Des tournevis, Mademoiselle Taggart.

— Des ampoules, Mademoiselle Taggart… on ne trouve plus d’ampoules électriques nulle part à trois cent kilomètres à la ronde !

Mais 5 millions de dollars étaient en train d’être dépensés par le *bureau du Conditionnement Moral* dans la *Compagnie de l’Opéra Citoyen* qui sillonait le pays, offrant des spectacles gratuits au gens qui, avec seulement un repas par jour, ne pouvaient pas se permettre de brûler les calories nécessaires pour se rendre à pied jusqu’à la salle de théatre de leur région.

7 millions de dollars de fonds publics avaient été accordés à un psychologue chargé d’un projet qui pourrait permettre de résoudre le problème de la crise mondiale, en cherchant à définir la nature de l’amour fraternel.

10 millions de dollars de subventions avaient été accordés à un fabricant de briquets électroniques ; mais les cigarettes étaient devenus trop chères et on n’en trouvait plus dans les débits de tabacs du pays.

Il y avait des lampes électriques disponibles sur le marché, mais pas de piles ; il y avait bien des radios, mais pas de tubes électroniques de rechange ; il y avait bien des appareils-photo, mais plus de pellicule. L’assemblage dans les usines aéronautiques avait été déclaré “temporaiement suspendu”. Les voyages en avion à vocation privé avaient été interdits et exclusivement réservés aux *missions d’aides publiques*. Un industriel se déplaçant pour sauver son usine n’était pas considéré comme “publiquement nécessaire” et n’était pas

autorisé à embarquer à bord d'un avion ; en revanche, un fonctionnaire se déplaçant dans le but de collecter des taxes, lui l'était et le pouvait.

— Il y a des gens qui démontent les vis et les écrous de nos plaques de fixations de rail pour les voler, Mademoiselle Taggart, ils les volent durant la nuit, et là notre stock est en train de diminuer très vite, le magasin de la division a été dépouillé, qu'est-ce qu'on peut faire, Mademoiselle Taggart ?

Mais un écran de télévision en couleur de un mètre vingt de diagonale était en train d'être installé pour les touristes au *Parc Citoyen* de Washington ; et un super accélérateur de particules déstinée à l'étude des rayons cosmiques était en train d'être construit au *Département général des sciences et des technologies* ; sa construction devait être achevée dans dix ans.

"Le problème de notre planète", avait dit le docteur Stadler à la radio, durant la cérémonie de lancement de la construction de l'accélérateur de particules, "c'est que trop de gens réfléchissent trop. C'est là la cause de toutes nos peurs actuelles et de nos doutes. Une citoyenneté éclairée devrait abandonner les vénérations supersticieuses de la logique et de cette dépendance dépassée de la raison.

Tout comme le citoyen lambda laisse la médecine au médecin, et l'électronique à l'ingénieur, les gens qui ne sont pas qualifiés pour se livrer à des réflexions devraient laisser celles-ci aux experts et avoir foi en l'autorité avérée de ceux-ci. Seuls des experts sont capables de comprendre la portée des découvertes de la science moderne, lesquelles ont démontré que le processus de la pensée n'est qu'une illusion et que ce que nous appelons 'l'intelligence' n'est qu'un mythe."

"Cette période de misère que nous traversons est le châtiment de Dieu infligé à l'homme pour son péché de s'être fié à son intelligence !" grognaient les voix aux intonations triomphantes des mystiques de chaque secte de toutes les sortes, aux coins des rues et dans des temples qui s'effondraient.

"L'épreuve que doit traverser notre planète est le résultat de la tentative de l'homme à vouloir vivre par la raison ! Voila où la reflexion, la logique et la science vous a amené ! Et il ne faut point espérer de salut jusqu'à ce que les hommes réalisent que leur esprit mortel est impotent, lorsqu'il est question de résoudre leurs problèmes, et qu'ils doivent revenir à la foi, foi en Dieu, foi en une autorité supérieure !"

Et lorsqu'elle devait affronter ses journées, Dagny se trouvait toujours en face du produit final de tout ce dont elles étaient faites : Cuffy Meigs, l'homme qui était imperméable à la pensée.

Cuffy Meigs marchait à grandes enjambées dans les bureaux de la Taggart Transcontinental, portant une tunique d'allure plus ou moins militaire en faisant claquer une serviette en cuir lustrée contre son pentalon de cuir non moins lustré. Il portait un pistolet automatique glissé dans une poche, et une patte de lapin dans l'autre.

Cuffy Meigs essayait de l'éviter ; ses manières étaient en partie du dégoût, sachant qu'il la considérait comme une "idéaliste impraticable" ; il s'agissait en partie d'une sorte d'effroi superstitieux, comme si elle détenait quelque incompréhensible pouvoir auquel il préférait ne pas se trouver mêlé. Il agissait comme si sa présence n'appartenait pas à sa perception d'une compagnie ferroviaire, et cependant, comme si elle était *la* présence qu'il n'osait pas défier.

Il y avait une note de ressentiment impatient dans sa manière d'être envers Jim, comme si c'était le devoir de Jim d'avoir affaire à elle et de l'en protéger ; tout comme il attendait de lui qu'il maintienne la compagnie en bonne état de fonctionnement et lui laisse ainsi les mains libres pour des activités d'une nature plus "pratique". C'est pourquoi il attendait de Jim qu'il la fasse se tenir à sa place, comme si elle ne devait être qu'une partie du matériel de l'entreprise.

Au dela de la fenêtre de son bureau, telle une rustine de plâtre plaquée sur une blessure du ciel, dans le lointain, la page du calendrier s'en tenait au blanc. Le calendrier n'avait jamais été réparé depuis la nuit de l'adieu de Francisco. Les fonctionnaires qui s'étaient précipités jusqu'à la tour, cette nuit là, avait tapé sur le moteur du calendrier pour le faire s'arrêter, tandis qu'ils avaient arraché le film du projecteur. Ils avaient trouvé le petit rectangle du message de Francisco collé sur le film des jours numérotés ; mais qui l'avait collé là, qui avait pénétré dans le local fermé, et quand et comment, ne fut jamais découvert par les trois commissions d'enquêtes qui avaient été nommées pour résoudre l'affaire. Dans l'attente du résultat de leur enquête, la page était restée blanche et immobile au-dessus de la cité.

Elle était blanche, dans l'après-midi du 14 septembre, quand le téléphone sur son bureau sonna.

— Un "homme du Minnesota". dit la voix de sa secrétaire.

Elle avait dit à sa secrétaire qu'elle accepterait tous les appels téléphoniques de ce genre. Ils étaient des appels à l'aide et sa seule source d'information. En ces jours où les voix des cadres ne prononçaient pas d'autres mots que ceux pensés pour éviter les communications, les voix des hommes sans noms étaient son dernier lien avec le réseau ferroviaire, les dernières étincelles de raison et d'honnêteté torturée lançant de brêves étincelles depuis les kilomètres de voies de la Taggart.

— Mademoiselle Taggart, ce ne devrait pas être à moi de vous appeler, mais personne d'autre ne le fera, sinon. dit la voix au bout du fil, cette fois ci ; la voix avait l'air jeune et était trop calme, « D'ici un jour ou deux, une catastrophe va arriver ici, du genre de celles qu'ils n'ont encore jamais vu, et ils ne seront pas capable de le cacher plus longtemps, seulement ce sera trop tard à ce moment là ; peut être même que c'est déjà trop tard. »

— Qu'est-ce que c'est ? Qui êtes-vous ?

— Un de vos employés de la division du Minnesota, Mademoiselle Taggart. D'ici un jour ou deux, les trains s'arrêteront de circuler ici, et vous savez ce que ça signifie, en pleine période de moissons. En plein milieu de la plus grosse récolte qu'on ait jamais eu. Ils s'arrêteront parce que nous n'avons plus de wagons. Les wagons de transport de fret pour la récolte de cette annnée ne nous ont pas été envoyés.

— Qu'est-ce que vous dites ? elle eut l'impression que des minutes s'écoulaient entre les mots de la voix pas naturelle qui ne sonnait pas comme la sienne.

— Les wagons n'ont pas été envoyés. Nous devrions en avoir quinze mille, en ce moment. Pour autant que j'ai pu l'apprendre, environ huit mille est tout ce que bous avons eu. J'ai appelé le quartier général de la division chaque jour durant une semaine. Ils n'ont fait que dire de ne pas m'inquiéter. La dernière fois, ils m'ont dit de "m'occuper de mes putains d'affaires". Toutes les remise et hangars, chaque silo, chaque élévateur, cabanons à outils et salle des fêtes sont remplies de blé. Aux élévateurs à grain de Sherman, sur la route, il y a une queue de camions et de tracteurs des agriculteurs qui fait plus de trois kilomètres de long. A la gare de Lakewood, le parking est bondé et on arrive même plus à accéder à la gare, et ça a été comme ça pendant trois nuits. Ils continuent de nous dire que "c'est seulement temporaire", que les wagons sont en train d'arriver et qu'on arrivera à rattraper le temps perdu. Mais ils ne rattraperont rien du tout. Il n'y a aucun

wagon qui est en train d'arriver.

J'ai essayé tout les numéros de téléphone que j'ai pu trouver. J'ai compris à leur façon de répondre. Ils savent, et aucun d'entre eux ne veux l'admettre. Ils sont épouvantés, ils ont peur de faire quoi que ce soit, ou de parler, ou de répondre ou de demander. Tout ce qui les intéresse c'est qui va être désigné comme responsable, et à partir de quand cette récolte qu'on a stocké un peu partout dans les environs va commencer à pourrir ; qui pourrait la transporter rapidement, ça, ça ne les intéresse pas, par contre.

Peut être que plus personne ne le peut, maintenant. Peut être qu'il n'y a rien que vous pourrez faire, vous non plus. Mais j'ai pensé que vous pourriez être la seule personne qui pourrait encore avoir envi de le savoir, et que quelqu'un devait vous le dire.

— Je… elle fit un efort pour reprendre sa respiration, « Je vois… Qui êtes-vous ? »

— Mon nom n'aurait pas d'importance. Quand j'aurai raccroché, je serai devenu un déserteur. Je ne tiens pas à rester ici juste pour voir quand ça va arriver. Je ne veux pas me sentir impliqué dans tout ça plus longtemps. Je vous souhaite bonne chance, Mademoiselle Taggart.

Elle entendit le clic.

— Merci. dit-elle à celui qui n'était plus au bout du fil.

Le fois suivante où elle remarqua la pièce autour d'elle et où elle s'autorisa à ressentir quelque chose, ce fut à midi, le jour suivant. Elle se trouvait au milieu de la pièce de son bureau, parcourant de ses doigts raides une mèche de ses cheveux pour l'écarter de son visage et la ramener en arrière ; et, durant un instant, elle se demanda où elle se trouvait et ce que pouvait bien être cette chose incroyable qui était arrivée durant les vingts dernières heures. Ce qu'elle en éprouvait était de l'horreur, et elle savait que c'est ce qu'elle avait ressenti depuis l'instant des premiers mots de l'homme au bout du fil, seulement elle n'avait pas eu le temps de pleinement le réaliser.

Dans son esprit, il ne restait pas grand-chose des dernières vingts heures qui venaient de s'écouler, seulement quelques bribes déconnéctées et retenues ensemble par la constante unique qui les avait rendu possibles ; par les visages mous et dépourvus d'expression des hommes qui se débattaient pour se cacher à eux-mêmes qu'ils connaissaient la réponse à la question qu'elle

posait.

A partir de l'instant où on lui raconta que le directeur du parc des wagons avait quitté la ville depuis une semaine, et n'avait pas laissé d'adresse où on pouvait le joindre, elle comprit que les faits que lui avait rapporté l'homme du Minnesota étaient vrais. Puis vinrent les visages des assistants du parc des wagons, qui ni ne confirmeraient ni ne nieraient ce qui lui avait été rapporté, mais qui lui montraient continuellement des papiers, des ordres écrits, des formulaires, des cartes de fichiers qui portaient les mots qui avaient bien été écrits en Anglais, mais qui ne communiquaient aucun fait intelligible.

— Les wagons avaient-ils bien été envoyés dans le Minnesota ?

— Le *formulaire 357W* est duement rempli, ainsi que requis par le le *bureau du coordinateur*, et en conformité avec les instructions du contrôleur, et du *Décret 11-493*.

— Les wagons avaient-ils bien été envoyés dans le Minnesota ?

— Les arrivées pour les mois d'août et de septembre ont bien été consignées par…

— Les wagons avaient-ils bien été envoyés dans le Minnesota ?

Vous trouverez dans mes fichiers les emplacements des wagons de fret, Etat par Etat, par date, par catégorie de classe, et…

— Est-ce que vous savez si ces wagons avaient été envoyés dans le Minnesota ?

— Pour ce qui concerne les mouvements inter-Etats des wagons de frets, je vous inviterais à vous en référer auprès des fichiers de Monsieur Benson et de…

Il n'y avait rien qu'elle aurait pu apprendre de ces fichiers. Ils avaient été prudemment rédigés, chacun suggérant quatre possibles significations, avec des références qui menaient à des références qui menaient à des références finales qui se trouvaient être manquantes dans les dossiers. Cela ne lui prit pas beaucoup de temps pour comprendre que les wagons n'avaient pas été envoyés dans le Minnesota, et que l'ordre de *ne pas* le faire avait été envoyé par Cuffy Meigs ; mais qui avait exécuté ces instructions, qui avait brouillé les pistes pour qu'on ne puisse le savoir, quelles démarches avait été enreprises par quels hommes obéissants pour préserver l'apparence d'une succession

d'opérations normales et sécurisées, sans que le moindre cri de protestation n'attire l'attention de quelque homme plus courageux que les autres ; qui avait falsifié les rapports, et où les wagons étaient-ils partis, semblaient êtres toutes choses impossibles à apprendre, a première vue.

Durant les heures de cette nuit là–tandis qu'une petite équipe désespérée placée sous la direction d'Eddie Willers continuait d'appeler chaque point principal de division, chaque gare de triage, chaque dépôt, chaque gare pour se renseigner sur ce qu'il y avait comme wagons disponibles sur chaque voie de garage de la Taggart Transcontinental, leur donnant l'ordre de décharger ou de se débarasser de leur chargement pour partir immédiatement pour le Minnesota, tandis qu'ils continuèrent d'appeler les gares de triage, gares et patrons de chaque compagnie ferroviaire encore en activité partout sur la carte, implorant pour des wagons à destination du Minnesota–elle continua la tâche de remonter la filière, de visage de couard en visage de couard, pour trouver la véritable destination des wagons de fret qui avaient disparu.

Elle alla de cadres de compagnies ferroviaires en riches affréteurs en fonctionnaires de Washington, pour revenir vers le réseau de la compagnie ; en utilisant le taxi, le téléphone, le télégramme ; suivant une piste faites d'allusions à moité faites.

Elle approchait du bout de la piste lorqu'elle entendit la voix aux lèvres pincées d'une attachée de presse dans un bureau à Washington, lui dire au bout du fil :

— Et bien, après tout c'est une question d'opinion, si le blé est indispensable au bien-être de la nation. Il y a ceux, dont les vues sont plus progressistes, qui considèrent que le soja représente peut être une bien plus grande valeur.

Après quoi, aux environs de midi, elle se trouva au milieu de son bureau, sachant que les wagons qu'il avait prévu d'envoyer chercher le blé du Minnesota avaient été envoyés, en fait, en Louisiane pour y transporter le soja des marais du projet de Maman Kip.

La première nouvelle de la catastrophe du Minnesota apparut dans les journaux, trois jours plus tard. Elle rapportait que les agriculteurs qui avaient attendu dans les rues de Lakewood durant six jours, et qui n'avaient pas trouvé d'endroit pour stocker leur blé ni aucun train pour le transporter, avaient mis à sac et saccagé le palais de justice, la maison du maire et la gare. Puis les nouvelles à propos de cet incident disparurent

subitement et les journaux s'enfermèrent dans le mutisme, puis on commença à voir être imprimé des mises en garde invitant les gens à ne pas croire à certaines rumeurs hostiles et anti-patriotique.

Pendant que les moulins, minoteries et coopératives agricoles du pays se mirent à crier au téléphone et par voie télégraphique, envoyant des supplications à New York et aux délégations à Washington, pendant que des lignes de wagons de fret venant de toutes sortes d'endroits dans le continent se traînèrent, telles des chenilles rouillées à travers le pays pour prendre la direction du Minnesota, le blé et l'espoir se mirent à attendre de périr le long d'une voie déserte, sous les feux mis au vert qui appelaient au mouvement à l'attention de trains qui n'étaient pas là.

Au bureau des communications de la Taggart Transcontinental, une petite équipe continuait d'appeler pour demander des wagons de fret, répétant, tel l'équipage d'un navire en train de sombrer, un S.O.S. que personne n'entendait.

Il y avait des wagons de fret, maintenus chargés depuis des mois dans les gares de triages des compagnies ferroviaires détenues par les amis des *trafiquants d'influences*, qui ignorèrent les demandes frénétiques de décharger les wagons et de les libérer.

— Vous pouvez dire à cette compagnie ferroviaire d'aller se… suivi de mots impossibles à transmettre, fut le message de la Smather Brothers, dans l'Arizona, en réponse aux S.O.S. de New York.

Dans le Minnesota, ils étaient en train de réquisitionner des wagons sur chaque voie de garage, depuis le Mesabi Range, depuis les mines de Paul Larkin où les wagons avaient attendu pour quelques gouttes de minerai de fer. Ils étaient en train de verser du blé dans des wagons à minerai, dans des wagons à charbon, dans des wagons plats à ridelles qui partirent en laissant dégouliner de fines gouttelettes d'or le long de la voie tandis que leurs roues cliquetaient. Ils étaient en train de déverser du blé dans des voitures de transport de passagers, sur leurs sièges, leurs rangements et dans leurs recoins, pour le faire partir, pour le maintenir en mouvement, même s'il devait s'en aller ensuite pour échouer en bordure des voies, après avoir cassé un ressort de suspension, après une explosion provoquée par le feu dans un boîtier de palier de roulement.

Ils se battaient pour le mouvement, pour le mouvement sans

même songer aux destinations, pour le mouvement comme tel, comme un paralytique venant d'avoir une attaque cérébrale, luttant en tentant des gestes désordonnés, raides et incrédules, contre la réalisation que le mouvement était soudainement devenu impossible. Il n'y avait pas d'autres compagnies ferroviaires auxquelles s'adresser, James Taggart les avait tuées ; il n'y avait plus de bateaux sur les lacs, Paul Larkin les avait détruits. Il y avait seulement une ligne de rails unique et un réseau de routes mal entretenues.

Les camions et les wagons des agriculteurs qui avaient attendu s'ébranlèrent les uns après les autres, comme au goutte-à-goutte, pour s'engager sur les routes, sans cartes, sans stations à essence, sans possibilité de trouver de quoi nourrir les chevaux de trait en cours de route ; se dirigeant vers le sud, vers ce sud où les moulins et les minotiers les attendaient, quelque part, mais avec la pensée toujours présente à l'esprit que la mort était derrière eux ; se mouvant, pour s'effondrer sur les routes, dans les ravins, à la fatalité des faiblesses des ponts pourrissants.

Un agriculteur fut retrouvé mort dans un fossé, face contre terre, avec encore un sac de blé sur les épaules, à environ un kilomètre de son camion qui avait eu un accident.

Puis des nuages noirs s'amoncelèrent au-dessus des prairies du Minnesota ; la pluie entreprit de manger le blé en le faisant pourrir alors qu'il attendait encore aux abords des gares ; elle alla marteller les tas de blé renversés le long des routes, faisant se fondre les grains d'or et le sol.

Les hommes de Washington furent les derniers à être atteints par la panique. Ils ne regardaient pas les nouvelles en provenance du Minnesota, mais l'équilibre précaire de leurs amitiés et de leurs engagements : ils n'évaluaient pas le devenir de la récolte, mais le résultat inconnu des émotions imprévisibles des hommes qui ne pensaient pas et dont le pouvoir était pourtant illimité.

Ils attendaient, ils fuyaient toutes les supplications, ils déclaraient, “Oh, mais c'est ridicule, il n'y a pas raison de s'alarmer ! Ces gens de la Taggart ont toujours assuré la logistique de ce grain à temps, ils trouveront bien un moyen de l'acheminer !”

Puis, lorsque le chef d'Etat exécutif du Minnesota adressa une requête à Washington demandant l'intervention de l'Armée, pour endiguer les émeutes contre lesquelles il ne pouvait plus rien faire, trois décrets furent publiés dans les deux heures qui

suivirent, stoppant tous les trains dans le pays, ordonnant à toutes les automobiles de foncer vers le Minnesota.

Un ordre signé par Wesley Mouch demanda la libération immédiate des wagons de fret retenus pour le service de Maman Kip. Mais au moment où cet ordre fut envoyé, il était déjà trop tard. Les wagons de fret de Maman étaient en Californie, où les graines de soja avaient été envoyées à un groupe industriel dirigé par des sociologues prêchant le culte de l'austérité orientale, et par des hommes d'affaires qui s'étaient établis dans le *racket* avant cela.

Dans le Minnesota, les agriculteurs mettaient le feu à leurs propres granges, ils démolissaient les élévateurs à grain et les maisons des élus et des fonctionnaires locaux, ils se battaient contre la police le long des voies ferrées, quelques uns parce qu'ils voulaient démonter les rails, d'autres juste pour défendre leurs vies ; et, animés par aucun autre but que la violence, ils étaient en train de mourir dans les rues des villes saccagées et pillées, et dans les ravins silencieux des nuits sans routes.

Puis il n'y eut plus que la puanteur âcre du grain pourrissant en tas à moitié consummés ; quelques colonnes de fumée sélevant au-dessus des plaines, demeurant immobiles dans l'air au-dessus de ruines noircies ; et, dans un bureau en Pennsylvanie, Hank Rearden assis à son bureau, regardant la liste des entreprises qui avaient été mises en redressement judiciaire : ils étaient les constructeurs d'équipements agricoles qui n'avaient pu être payés, et qui ne seraient jamais capable de le payer.

La récolte des graines de soja n'atteignit pas les marchés du pays : elle avait été prématurément récoltée, les graines sentaient le moisi et étaient impropres à la consommation.

Dans la nuit du 15 octobre, un câble en cuivre fondit à New York, dans un centre de contrôle du Terminus Taggart, provoquant ainsi l'extinction brutale des éclairages et des feux de signalisation.

Il ne s'agissait seulement que d'un fil électrique, en fait, mais en brûlant il produisit un court circuit dans un boîtier de distribution du circuit électrique de régulation du trafic, et les signaux indiquant des mouvements ou des dangers disparurent des tableaux d'affichage et de contrôle des tours des aiguilleurs, et d'entre les voies ferrées. Les lentilles rouges et vertes restèrent rouges et vertes, non pas avec la rayonnante luminosité de la vue,

mais avec un regard mort d'yeux de verre. A la périphérie de la cité, un groupe de trains se réunit à l'entrée des tunnels d'accès au *Terminus*, et il grandit durant des minutes d'immobilité, tel du sang dont la circulation aurait été bloquée par un caillot dans une veine, incapable de se précipiter dans les cavités du cœur.

Cette nuit là, Dagny se trouvait assise à une table dans la salle-à-manger d'une suite de l'hôtel Wayne-Falkland. La cire des bougies était en train de couler sur les camélias blancs et les feuilles de laurier à la base des chandeliers en argent, des calculs arythmétiques avaient été tracés sur le lin de Damas de la nappe, et un mégot de cigare était en train de nager dans un rince-doigts. Les six hommes habillés en costumes de soirée stricts qui lui faisaient face de l'autre côté de la table étaient Wesley Mouch, Eugene Lawson, le docteur Floyd Ferris, Clem Weatherby, James Taggart et Cuffy Meigs.

— Pourquoi ? avait-elle demandé, quand Jim lui avait dit qu'elle devait être présente à ce dîner.

— Et bien… parce que notre Conseil du directoire doit se réunir la semaine prochaine.

— Et ?

— Tu es intéressée par ce qui va se décider à propos de notre ligne du Minnesota, pas vrai ?

— Est-ce que tout cela va se décider durant la réunion du Conseil ?

— Et bien, pas exactement.

— Ça va être décidé durant ce dîner ?

— Pas exactement, mais… Oh, pourquoi faut-il toujours que tu sois si précise et définie ? Rien n'est jamais clairement défini. Et puis de toute façon, ils ont insisté pour que tu sois présente.

— Pourquoi ? Toi, ce n'est pas suffisant ?

Elle n'avait pas demandé pourquoi tous ces hommes choisissaient de prendre toutes leurs décisions importantes durant des dîners, déjeuners et des fêtes de ce genre ; elle savait juste qu'ils le faisaient. Elle savait que derrière tout le bruit qui était fait autour de la fastidieuse prétension de leur sessions de conseils, de leurs réunions de comités et de leur débats de masse, les décisions étaient réellement prises à l'avance, dans l'informalité furtive de "gueuletons", de dîners et déjeunés, et de bars, plus grave était le sujet et plus informel en était la réunion devant le régler. C'était la première fois qu'ils lui avaient demandé, à elle l'*outsider*, l'ennemi, d'être l'un des membres de

ces sessions secrètes ; c’était, s’était-elle dit, une admission implicite du fait qu’ils avaient besoin d’elle et, peut-être, le premier pas de leur capitulation ; c’était une chance qu’elle ne pouvait laisser passer.

Mais alors qu’elle se trouvait assise dans la lumière des chandeliers de la salle-à-manger, elle fut gagnée par la certitude qu’elle n’avait aucune chance ; son incapacité à accepter cette certitude était la source d’une certaine agitation intérieure, parce qu’elle ne parvenait pas à en saisir la raison, et pourtant elle en éprouvait une réticence quasi-léthargique à poursuivre toute investigation dans ce sens.

— Ainsi que je pense que vous le concéderez, Mademoiselle Taggart, il semble qu’il y ait une justification d’ordre économique à assurer la pérénité d’une ligne de chemin de fer telle que celle du Minnesota, laquelle…

— Et même Mademoiselle Taggart admettra, j’en suis sûr, que certaines réductions temporaires semblent êtres toutes indiquées, jusqu'à ce…

— Personne, même pas Mademoiselle Taggart, ne niera qu’il y a des moments lors desquels il est nécessaire de sacrifier quelques parties pour la sauvegarde de toute…

Tandis qu’elle écoutait les mentions faites de son nom jetées en pleine conversation avec une régularité marquée par des demi-heures ; jetées avec négligence, sans que les yeux de ceux qui les faisaient ne regardent jamais dans sa direction, elle se demanda quel motif leur avait fait vouloir qu’elle soit présente. Il ne s’agissait pas d’une tentative de l’amener à lui faire croire qu’ils étaient en train de la consulter, mais pire : une tentative de se faire croire à eux-mêmes qu’elle était d’accord. Ils lui posaient parfois des questions, pour l’interrompre avant qu’elle eut finit la première phrase de sa réponse. Ils semblaient vouloir son approbation, sans avoir à savoir si elle la leur donnait ou pas.

Quelle forme crue et infantile d’une volonté de se duper soi-même, leur avait fait choisir de donner à cette occasion le décorum d’un dîner formel ? Ils agissaient comme s’ils espéraient gagner, grâce à la présence d’articles d’un luxe gracieux, le pouvoir et l’honneur dont ces mêmes articles avaient naguère été les produits et les symboles ; ils agissaient, songea-t-elle, comme ces sauvages qui dévorent le corps d’un adversaire dans l’espoir insensé d’en acquérir la force et la vertu.

Elle regretta de s’être habillée comme elle l’était.

« C'est formel », lui avait dit Jim, « mais n'en fait tout de même pas de trop… Ce que je veux dire, c'est, ne fait pas "trop bourgeois"… les gens des affaires doivent s'abstenir de toute apparence d'arrogance, de nos jours… n'aie tout de même pas l'air trop simple non plus, mais si tu pouvais simplement sembler suggérer… quelque chose comme… bon, de l'*humilité*… ça, ça leur plairait, tu sais, ça leur donnerait l'impression qu'ils sont importants. »

« Vraiment ? » lui avait-elle répondu en se tournant ailleurs.

Elle était vêtue de noir, ce qui suggérait qu'elle ne portait rien de plus qu'un vêtement unique croisé en travers de ses seins, et tombant jusqu'à ses pieds selon les plis légers d'une tunique grecque ; le vêtement était fait de satin, un satin si léger et si fin qu'il aurait pu servir à la fabrication d'une chemise de nuit. Le lustre du tissu, produisant des ondes qui se déplaçaient avec ses mouvements, suggérait que c'était comme si la lumière de la pièce dans laquelle elle était entrée était sa propriété exclusive, obéissant avec sensualité au mouvement de son corps, l'enveloppant dans une feuille de radiance plus luxueuse que la texture du brocard, soulignant la fragilité souple de sa silhouette, lui donnant un air d'élégance si naturel qu'il pouvait se permettre d'être dédaigneusement décontracté.

Elle ne portait qu'une unique pièce de joaillerie, un clip de diamant épinglé sur le bord du décolleté noir, qui étincelait continuellement avec le mouvement imperceptible de son souffle, tel un tranformateur convertissant une petite étincelle en un feu, rendant ainsi l'assistance consciente, non pas des gemmes, mais du battement vivant qui se trouvait sous elles ; elle étincelait comme une décoration militaire, comme la richesse portée comme une distinction honorifique. Elle ne portait aucun autre ornement, seulement le mouvement de balayage d'une cape de velour noir, plus ostensiblement arrogante et patricienne que n'importe quelle étendue de sable.

Elle le regrettait, maintenant, tandis qu'elle regardait les hommes devant elle ; elle éprouvait le sentiment de culpabilité embarassé de l'inapproprié, comme si elle avait essayé de défier les personnages d'un musée de cire. Elle vit le ressentiment gratuit dans leurs yeux, et une trace de ce regard lubrique, grivois, assexué–et sans vie, dans leur cas–avec lequel les hommes regardent une affiche promouvant le burlesque.

— C'est une grande responsabilité, dit Eugene Lawson, « de

détenir le pouvoir de vie où de mort sur des milliers de gens et d'avoir à les sacrifier lorsque c'est nécessaire, mais nous devons trouver le courage de le faire. »

Ses lèvres molles semblèrent se tordre pour former un sourire.

— Les seuls facteurs à prendre en considération sont la surface de terre habitable et la population. dit le docteur Ferris avec une voix de statistiques, tout en envoyant des ronds de fumée en direction du plafond, « Considérant qu'il n'est pas possible de maintenir à la fois la *Ligne du Minnesota* et le trafic transcontinental de cette compagnie ferroviaire, le choix doit se situer entre le Minnesota et ces Etats à l'ouest des *Rocheuses* qui ont été isolés par la défaillance du tunnel Taggart, et c'est la même chose pour les Etats voisins du Montana, de l'Idaho et de l'Oregon, ce qui veut dire–pratiquement parlant–l'intégralité de la région nord-ouest. Quand vous faite un calcul de la superficie viable et du nombre de têtes dans ces deux régions, il devient évident que nous devrions faire passer le Minnesota "à la trappe" plutôt que d'abandonner nos lignes de communication couvrant le tiers d'un continent. »

— Je n'abandonnerais pas le continent. dit Wesley Mouch, en fixant son assiette de crème glacée, et d'une voix blessée et entêté.

Elle était en train de penser à la *Mesabi Range*, la dernière des sources majeures de minerai de fer, elle était en train de penser aux agriculteurs du Minnesota, ce qu'il en restait, les meilleurs producteurs de blé du pays ; elle était en train de songer que la fin du Minnesota entrainerait le Wisconsin dans sa disparition, puis viendrait le tour du Michigan, puis celui de l'Illinois ; elle était en train de voir la respiration rouge des usines en train de s'éteindre dans l'est industriel, comme s'il était en lutte contre les kilomètres carrés de régions désertiques et sabloneuses de l'ouest, contre les maigres paturages et les *ranchs* abandonnés.

Les chiffres nous indiquent, dit Monsieur Wetherby sur un ton guindé, « que l'entretien continu et simultané de ces deux régions semblent être impossible. Les voies de chemin de fer et les équipements atenants de l'une doivent être démontés pour servir à la maintenance de l'autre. »

Elle remarqua que Clem Weatherby, leur conseiller technique en chemins de fer, était l'homme de la moindre influence parmi eux, et que Cuffy Meigs était celui qui en avait le plus.

Cuffy Meigs était affalé sur sa chaise et avait un air de

tolérance paternaliste pour leur jeu de gaspillage de temps en discussions. Il parlait peu, mais quand il le faisait, c'était pour lâcher des reflexions sèches et décisives en arborant un sourire méprisant : « Mets-la en veilleuse, Jimmy ! » ou « Crétin, *Wes*, tu es en train de "pédaler à côté du vélo" ! »

Elle remarqua que ni Jim ni Mouch ne semblaient s'en formaliser. Ils semblaient plutôt bien accueillir l'autorité de son assurance ; ils l'acceptaient tout simplement comme leur maître.

— Nous devons rester pratique, continuait de dire le docteur Ferris, « nous devons continuer de regarder les choses avec une approche scientifique. »

— J'ai besoin de l'économie du pays dans son intégralité, continuait de répéter Wesley Mouch, « j'ai besoin de la capacité de production d'une nation. »

— Etes-vous en train de parler d'économie ? De production ? dit-elle, sa voix froide et mesurée attendant de saisir une brève étendue de leur discours, « Si c'est le cas, alors donnez-nous un peu de voie libre pour sauver les Etats de l'est. C'est tout ce qu'il reste du pays… et du monde, d'ailleurs. Si vous nous laissez sauver ça, nous aurons alors une chance de reconstruire le reste. Sinon, c'est la fin.

Laissez l'Atlantic Southern s'occuper de ce qu'il reste du trafic transcontinental. Laissez les compagnies ferroviaires régionales s'occuper du nord-ouest. Mais laissez la Taggart Transcontinental abandonner tout ça–oui, tout–et consacrer toutes nos ressources, équipements et rails au trafic des Etats de l'est. Laissez-nous ramener tout ça dans l'Etat ou se trouvait ce pays à ses débuts, mais alors, laissez-nous nous occuper de ce redémarrage. Nous ne ferons pas rouler de trains à l'ouest du Missouri. Nous deviendrons une compagnie régionale… la compagnie régionale de l'est industriel. Laissez-nous sauver nos industries.

Il ne reste rien à sauver, dans l'ouest. Vous pouvez faire tourner l'agriculture pendant des siècles en utilisant le travail manuel et le matériel tracté par des bœufs. Mais détruisez ce qu'il reste d'insustries dans ce pays… et alors là, des siècles d'efforts ne suffiront pas à le reconstruire, ni même à réunir les ressources économiques nécessaires pour tenter un redémarrage. Comment voulez-vous que nos industries–ou notre réseau de chemin de fer–puisse survivre sans acier ? Comment comptez-vous produire de l'acier si vous supprimez la production du

minerai de fer ? Sauvez le Minnesota, peut importe ce qu'il en reste. Le pays ? Vous n'aurez plus de pays à sauver, si ses industries périssent. Vous pouvez sacrifier un bras ou une jambe. Vous ne pouvez pas sauver un corps en sacrifiant son cœur et son cerveau. Sauvez nos industries. Sauvez le Minnesota. Sauvez le littoral est. »

Ça ne servait à rien. Elle l'avait dit bien des fois, avec autant de détails, de statistiques, de chiffres, de preuves qu'elle avait pu faire sortit de son esprit las pour le porter à l'attention de leur entendement évasif. Ça ne servait à rien. Ils ne réfutaient ni n'admettaient ; ils regardaient seulement, comme si ses arguments avaient été hors-sujet. Il y avait le son d'une emphase cachée dans leurs réponses, comme s'ils étaient en train de lui fournir une explication, mais exprimée selon un langage codé dont elle n'avait pas la clé.

— Il y a des troubles en Californie, dit Wesley Mouch d'un air maussade, « La législature de leur Etat s'est comportée comme si elle était très fâchée. Ils sont en train de parler de prendre leur indépendance par rapport à l'Union. »

— L'Oregon est complètement dépassé par les *gangs* de déserteurs. dit *Clem* Weatherby avec prudence, « Ils y ont assassiné deux inspecteurs des impôts, durant les trois derniers mois. »

— L'importance de l'industrie pour une civilisation a été largement exagérée. dit le docteur Ferris d'un air rêveur, « Ce qui est maintenant connu comme l'Etat Populaire de l'Inde a existé durant des siècles, en l'absence de tout développement industriel quelqu'il soit. »

— Les gens pourraient très bien se débrouiller avec un peu moins de gadgets matériels et un se serrant un peu plus la ceinture. dit Eugen Lawson avec empressement, « Ça leur ferait du bien. »

— Oh et puis ça va bien, est-ce que vous allez laisser cette dame vous persuader de laisser le pays le plus riche du monde vous glisser entre les doigts ? dit Cuffy Meigs en se dressant sur ses jambes, « Ah c'est bien le bon moment d'abandonner un continent tout entier… et contre quoi, en échange ? Pour un joli petit Etat dans lequel il n'y a plus rien à récupérer, de toute façon ! Moi je dis : laissez tomber le Minnesota, mais ne lâchez pas la toile transcontinentale. Avec des problèmes et des émeutes partout, vous ne serez pas capables de faire se tenir les gens "à

carreau” à moins que vous ayez des moyens de transports… des transports de troupes… à moins que vous soyez capables de faire partir vos soldats n’importe où dans le continent en l’espace de quelques petites journées. On n’a pas le temps de se retrancher. Faites attention à ne pas vous “choper la trouille” en écoutant toutes ces histoires. Vous vous êtes mis le pays dans la poche. Maintenant, faites attention à ne pas le laisser en tomber.

— A longue échéance… commença à dire Mouch avec incertitude.

— A longue échéance, on sera tous morts. le coupa sèchement Cuffy Meigs. Il était maintenant en train de marcher dans la pièce avec un air agité. « Se retrancher. Ben voyons ! Il y a plein de gros bénéfices qui restent à faire dans la Californie et dans l’Oregon, et dans tous ces endroits là. Moi ce que je me suis dit, c’est que nous devrions prendre de l’expension… au train où vont les choses, il n’y a personne pour nous stopper, ça attend juste d’être pris… le Mexique, et le Canada peut-être même… ça devrait être un jeu d’enfant. »

Puis elle vit la réponse ; elle vit la prémisse secrète qui se cachait derrière leurs mots.

Avec toute leur dévotion tapageuse à l’âge de la science, leur jargon technologique hystérique, leur accélérateur de particules, leurs rayons sonores, ce qui faisait avancer ces hommes, ce n’était pas l’image d’un horizon industriel, mais par la vision de cette forme d’existence que les industriels avaient balayé ; la vision d’un *rajah* indien gras et pas très hygiénique, avec des yeux vacants rendu fixes par la stupeur indolente, enfoncés au milieu de couches de peau stagnantes, avec rien d’autre à diriger que des pierres précieuses à tous les doigts, et qui, de temps à autre, planterait un couteau dans le corps d’une créature affamée et hébété par le labeur, en guise de réclamation pour quelques grains de riz, puis adressant ensuite cette réclamation à des centaines de millions de créatures similaires, et ainsi laisser les grains de riz se transformer d’eux-mêmes en gemmes.

Elle avait pensé que la production industrielle était une valeur ne devant pas être remise en question par quiconque ; elle avait pensé que les pulsions, qui poussaient ces hommes à exproprier les propriétaires d’usines, consituaient leur admission de la valeur de ces mêmes usines. Elle, née de la révolution industrielle, n’avait pas retenu comme concevable, avait oublié, comme s’il s’était agi de fadaises astrologiques et alchimiques,

ce que ces hommes savaient au fond de leurs âmes furtives et secrètes, ce qu'elle savait, non pas sous la forme de pensées, mais au moyen de cette saleté sans nom qu'ils appelaient leurs instincts et leurs émotions : qu'aussi longtemps que les hommes luttent pour survivre, l'homme qui tient le gourdin ne pourra leur prendre plus que le peu qu'ils seront capables de produire, et leur en laissera encore moins, pour autant que des millions d'entre-eux soient d'accord pour se soumettre ; que plus dur est leur travail et moins ils gagnent, et plus la fibre de leur esprit sera encline à la soumission ; que les hommes qui vivent en poussant des leviers derrière un tableau de commande électrique ne sont pas facile à diriger, mais que les hommes qui vivent en creusant le sol à main nues le sont ; que le baron féodal n'avait pas besoin d'usines électroniques pour boire des cerveaux dans des timbales couvertes de pierreries, tout comme les *rajah*s de l'Etat Populaire d'Inde.

Elle vit ce qu'ils voulaient et vers quel but leurs instincs, qu'ils estimaient ne pas devoir être tenus pour responsable de quoi que ce soit, étaient en train de les amener. Elle vit qu'Eugene Lawson, l'humaniste, tirait son plaisir de la pesrspective de famine de l'homme ; et que le docteur Ferris, le scientifique, était en train de rêver de ce jour où les hommes retourneraient à la charrue.

L'incrédulité et l'indifférence furent ses seules réactions : l'incrédulité, parce qu'elle ne pouvait concevoir ce qui aménerait les hommes à un tel état ; l'indifférence, parce qu'elle ne pouvait plus considérer comme des hommes ceux qui l'atteindraient.

Ils continuèrent à parler, mais elle était incapable de parler ou d'écouter. Elle se surprit à éprouver pour seul désir, une terrible envie de rentrer chez elle et de se coucher.

— Mademoiselle Taggart, fit une voix poliment rationnelle et légèrement anxieuse ; et elle releva brusquement la tête, elle vit le visage courtois d'un serveur, « l'assistant du directeur du Terminus Taggart est au téléphone. Il demande la permission de vous parler immédiatement. Il dit qu'il s'agit d'une urgence. »

Ce fut un soulagement pour elle de sauter sur ses jambes et de sortir de cette pièce, quand bien même serait-ce pour un coup de fil annonçant une nouvelle catastrophe. Ce fut un soulagement d'entendre la voix de l'assistant du directeur, même s'il était en train de dire :

— L'armoire de distribution ne fonctionne plus,

Mademoiselle Taggart. Les feux sont tous éteints. Il y a huit trains à l'arrivée qui sont maintenus à l'arrêt, et six au départ. On ne peut ni les faire entrer dans les tunnels, ni les en faire sortir, nous n'arrivons pas à trouver l'ingénieur en chef, nous ne parvenons pas à localiser la coupure du circuit, nous n'avons pas de câble électrique s'il y a une réparation à faire, nous ne savons pas quoi faire, nous…

— J'arrive tout de suite. dit-elle avant de raccrocher le combiné.

Lorsqu'elle se précipita vers l'ascenseur, puis qu'elle courut presque dans l'immense hall du *Wayne-Falkland*, elle se sentit revenir à la vie à l'idée de la possibilité de l'action.

Les taxis étaient devenus rares, ces temps ci, et aucun ne répondit aux sifflements du portier. Elle entreprit de partir à pied, en oubliant pourquoi le contact avec le vent semblait trop froid et trop proche de son corps.

Son esprit concentré sur le *Terminus* qu'elle s'apprêtait à gagner, elle fut absourdie par l'adorable beauté d'une vision soudaine : elle vit la svelte silhouette d'une femme qui se précipitait vers elle, la lumière d'un éclairage de rue produisant des éclats sur sa chevelure lustrée, ses bras dénudés, et le flottement d'un cape noire et la flamme d'un diamant sur son sein, avec le long couloir vide d'une cité derrière elle, et des gratte-ciels dessinés par des points de lumières isolés. La prise de conscience qu'elle était en train de voir son propre reflet dans le miroir du côté de la porte vitrée d'un fleuriste lui vint un instant trop tard : elle avait ressenti l'enchantement de tout le contexte auquel cette image et cette cité appartenaient. Puis elle ressentit un pincement de solitude désolée, une solitude bien plus vaste que le laps d'une rue déserte–et un pincement de colère contre elle-même, en réalisant le contraste absurde entre son apparence et le contexte de ces nuit et époque.

Elle vit un taxi bifurquer à l'angle d'une rue, elle lui adressa un signe de la main et sauta à l'intérieur, claquant la porte à une sensation qu'elle souhaitait laisser derrière elle, sur l'asphalte déserté à côté de la vitrine d'un fleuriste. Mais elle sut–en se moquant d'elle-même, avec désir–que cette sensation était celle de l'attente qu'elle avait éprouvée lors de son premier bal et durant ces rares fois où elle avait voulu que la beauté extérieure de l'existence égale sa splendeur intérieure.

« En voila un drôle de moment pour penser à des choses

comme celles là ! » se dit-elle en se moquant d'elle-même ; « Pas maintenant ! » cria-t-elle contre elle-même avec colère ; mais une voix désolée persistait à lui demander d'une voix basse qui parvint à se faire entendre malgré le bruit des pneus du taxi : « Toi qui croyait que tu devais vivre pour ton bonheur, que te reste-t'il de cet idéal, aujourd'hui ? Qu'est-ce que tu trouves à gagner dans ce combat ?... Oui !... dis-le, honnêtement : qu'est ce qui est bien, là-dedans ?... Ou alors, ne serais-tu pas en train de devenir l'un de ces abjects altruistes qui n'ont plus de réponse à cette question ?... Pas maintenant ! » ordona-t-elle, tandis que l'entrée illuminée du Terminus Taggart emplit le rectangle du pare-brise du taxi.

Dans le bureau du directeur du *Terminus*, les hommes étaient comme des signaux éteints, comme si, ici aussi, un circuit avait fondu et qu'il n'y avait plus de courant pour les faire bouger. Ils la regardèrent avec une sorte de passivité inerte, comme si cela ne faisait aucune différence, qu'elle les laisse immobiles ou qu'elle fasse basculer un interrupteur pour les remettre en mouvement.

Le directeur du *Terminus* était absent. L'ingénieur en chef était introuvable ; il avait été vu dans le le *Terminus* il y avait deux heures, mais plus depuis. L'assistant du directeur avait épuisé sa lattitude d'initiative en se portant volontaire pour l'appeler. Les autres ne s'étaient pas portés volontaires pour quoi que ce soit. L'ingénieur de la signalisation était un jeune homme aux allures de jeune collegien qui avait dans la trentaine, et qui persistait à dire sur un ton agressif :

— Mais ça n'est jamais arrivé avant, Mademoiselle Taggart ! L'armoire de distribution n'a jamais eu de problème. Elle n'est pas censée tomber en panne. On connait notre métier, nous pouvons nous en charger aussi bien que quiconque… mais pas si elle s'arrête à un moment où ça ne devrait pas arriver !

Elle n'aurait pu dire si l'aiguilleur, un vieil homme avec des années d'expérience dans le milieu du chemin de fer derrière lui, continuait de retenir son intelligence par la bride parce qu'il avait choisi de la cacher, ou si les mois passés à l'empêcher d'exister l'avait définitivement fait s'éteindre, lui garantissant ainsi la sécurité de la stagnation.

— Nous ne savons pas quoi faire, Mademoiselle Taggart. Nous ne savons pas qui appeler pour ce genre de permission. Il n'y a aucune procédure de prévue couvrant un incident de ce

genre. Il n'y a même aucun règlement disant qui doit prendre une décision dans un cas comme celui là !

Elle écoutait, elle tendit la main pour s'emparer du téléphone sans dire un mot d'explication, elle ordonna à l'opérateur de lui trouver le vice-président exécutif de la Atlantic Southern, à Chicago. D'aller le chercher jusque chez lui et de le faire sortir de son lit, si nécessaire.

— George ? Dagny Taggart. dit-elle lorsque la voix de son concurrent se fit entendre au bout du fil, « Est-ce que vous seriez disposé à me louer l'ingénieur de la signalisation de votre Terminus de Chicago, Charles Murray, pour vingt-quatre heures ?... Oui… Bon… Mettez-le à bord d'un avion pour le faire arriver ici aussi vite que possible. Dites-lui qu'il sera payé 3 000 dollars… Oui, oui… Pour cette journée… Oui, aussi mal que ça… Oui, je le paierai en argent liquide, de ma poche, si nécessaire… je paierai tout ce que ça demandera en desous de table pour qu'il soit autorisé à prendre l'avion, mais mettez-le dans le premier avion au départ de Chicago… Non, George, pas un… il ne reste pas une seule tête bien faite à la Taggart Transcontinental… Oui, je lui trouverai tous les papiers, exemptions, exceptions et autorisation *pour mission d'aide publique*… Merci, George. A un de ces jours.

Elle raccrocha et parla rapidement aux hommes qui se trouvaient devant elle, pour ne pas entendre l'immobilité de la pièce et du *Terminus*, où plus aucun bruit de roue ne battait, pour ne pas entendre les mots plus aigres que l'immoblité semblait répéter : …il ne reste pas une seule tête bien faite à la Taggart Transcontinental…

— Trouvez immédiatement un train de dépannage avec son équipe et tenez le prêt à intervenir. dit-elle, « Ensuite, envoyez-les sur la Ligne Husdson, avec l'ordre d'arracher chaque mètre de câble, n'importe quel type de câble en cuivre, éclairages, signaux, téléphone, tout ce qui est la propriété de la compagnie. Faite arriver tout ça ici pour demain matin. »

— Mais, Mademoiselle Taggart ! Notre service sur la *Ligne Hudson* est juste temporairement suspendu, et le *Conseil d'unification* ne nous a pas accordé l'autorisation de démonter la *Ligne* !

— Vous m'en tiendrez pour responsable.

— Mais comment allons-nous faire pour faire arriver le train de dépannage là-bas, maintenant qu'il n'y a plus de

signalisation ?

— Il y aura de la signalisation dans une demi-heure.

— Et comment ?

— Venez avec moi. fit-elle en se relevant du fauteuil.

Ils la suivirent alors qu'elle se précipita en direction des quais des voyageurs, au-delà, qui formaient des petits groupes, noyaux changeants, se faisant et se défaisant, au gré des évolutions des passagers d'un noyau à l'autre, à côté des trains immobiles. Elle déscendit quelque marches pour se précipiter sur une passerelle étroite, à travers un dédale de rails, au-delà de signaux aveugles et d'aiguillages gelés, avec rien d'autre que la battement de ses sandales de satin pour emplir les grandes cavernes des tunnels souterrains de la Taggart Transcontinental, avec le craquement creux des planches sous les pas plus lents d'hommes qui la suivaient, tel un écho réticent ; elle se précipita vers le cube de verre éclairé de la *Tour A*, qui semblait suspendue dans l'obscurité, comme une couronne sans un corps, la couronne d'un dirigeant démit de son pouvoir au-dessus d'un royaume de voies vides.

Le directeur de la tour était un homme avec une trop grande expertise pour un travail trop exigeant, pour être tout à fait capable de cacher le dangereux fardeau de l'intelligence. Il comprit ce qu'elle attendait de lui dès les premiers mots qu'elle prononça, et il n'y répondit que par un abrupte :

— Oui, M'dame. mais il était déjà penché sur ses tables de données lorsque les autres se mirent à la suivre dans l'escalier en fer, il s'était mis au travail avec un air sinistre, pour s'affranchir des calculs les plus humiliants qu'il n'avait jamais été amené à faire de toute sa longue carrière. Elle avait vu combien il l'avait pleinement compris, rien qu'avec un simple regard qu'il lui avait adressé, un regard d'indignation et d'endurance qui égalait une émotion qu'il avait surpris sur son visage.

— Nous allons tout d'abord le faire, et nous nous poserons des questions après. avait-elle dit, bien qu'il n'ait formulé aucun commentaire.

— Oui, M'dame. avait-il répondu sur le ton strict de la discipline.

Sa pièce, au sommet d'une tour souterraine, était comme une veranda dominant ce qui avait été le courant le plus rapide, le plus riche et le plus efficace du monde. Il avait été formé pour planifier le trajet de plus de quatre vingt dix trains par heure, et

pour les observer rouler en toute sécurité dans un dédale de voies et d'aiguillages entrants et sortants du *Terminus*, depuis derrière son mur de vitres, et du bout de ses doigts. Maintenant, pour la première fois, il était en train de voir depuis cet endroit l'obscurité vide d'un canal asséché.

Par la porte ouverte de la chambre des relais, elle vit l'homme de la tour se trouver lugubrement inactif–les hommes dont les travails ne leur avaient jamais permis un moment de détente–se tenant à côté de longues rangées qui faisaient penser à des plis de cuivre, comme des dos de livres bien alignés dans des rayons de bibliothèque, et qui consituaient tout autant un monument dédié à l'intelligence humaine. Le fait de faire basculer l'un des petits leviers, qui formaient des excroissances similaire à des marques-page dépassant des rayons, mettaient des milliers de circuits éléctriques en activité, établissaient des milliers de connections, et en coupaient autant, activaient des dizaines d'aiguillages, établissant ainsi un trajet péalablement configuré, avec des dizaines de signaux pour l'éclairer, sans qu'aucune erreur ne soit possible, aucune chance, aucune contradiction ; une énorme complexité de réflexion intelligente, concentrée et réduite au mouvement d'une main humaine, pour établir et assurer le trajet d'un train, que des centaines de trains pourraient emprunter en toute sécurité, que des milliers de tonnes de métal et de vies pourraient accomplir comme des traits rapides, espacés les uns des autres par seulement un soufle, protégés par rien d'autre que la pensée, la pensée de l'homme qui avait imaginé les leviers. Mais eux–elle regarda le visage de son ingénieur de la signalisation–eux croyaient que la contraction musculaire d'une main était la seule chose requise pour faire bouger les trains ; et maintenant l'homme de la tour se trouvait là sans rien avoir à faire ; et sur les grands tableaux faisant face au directeur de la tour, les lumières rouges et vertes, qui avaient brillé pour annoncer la progression des trains depuis des kilomètres de distances, étaient autant de nombreuses perles de verre ; comme les perles de verre pour lesquelles une autre race de sauvages avait un jour vendu l'île de Manhattan.

— Appelez tous nos manœuvres, dit-elle à l'assistant du directeur, les employés de sections, les inspecteurs de voie, les nettoyeurs de locomotives… tout ce qui se trouve disponible au terminus en ce moment, et faites-les venir ici tout de suite.

— Ici ?

— Ici. dit-elle en désignant les voies qui se trouvaient devant la tour, « appelez aussi nos aiguilleurs. Téléphonez au magasin et dites leurs de faire venir ici toutes les lanternes qu'ils peuvent trouver… n'importe quelles sortes de lanternes : lanternes de conducteurs, lanternes de tempête… tout.

— Des lanternes, Mademoiselle Taggart ?

— Dépêchez vous.

— Oui, M'dame.

— Qu'est-ce que c'est, qu'on va faire, Mademoiselle Taggart ? demanda l'aiguilleur.

— Nous allons faire avancer les trains, et nous allons le faire manuellement.

— Manuellement ? fit l'ingénieur des signaux.

— Oui, *mon pote* ! Pourquoi, ça vous choque ? elle n'avait pas pu s'en empêcher, « L'homme n'est fait que de muscles, *pas vrai* ? Nous allons revenir en arrière… revenir à l'époque à laquelle il n'y avait pas d'armoire de distribution, pas de sémaphores, pas d'électricité… revenir au temps où la signalisation ferroviaire n'était pas faite d'acier et de câbles, mais d'hommes qui tenaient des lanternes. Des hommes en chair et en os, employés comme lampistes. Ça fait longtemps que vous vouliez que ce soit comme ça… et bien maintenant vous l'avez. Oh, vous pensiez que vos outils détermineraient vos idées ? Mais ce n'est pas arrivé comme vous l'avez imaginé… et maintenant, vous allez voir le genre d'outils que vos idées ont déterminé ! »

Mais même de revenir en arrière, ça demandait encore une démarche intellectuelle, se dit-elle, sentant venir le paradoxe de sa propre position, tandis qu'elle regardait la léthargie qu'affichaient les visages autour d'elle.

— Comment on va faire marcher les aiguillages, Mademoiselle Taggart ?

— A la main.

— Comment ?

— En plaçant un homme avec une lanterne au pied ou sur la passerelle de chaque feu.

— Mais comment ? Ils ne pourront pas se trouver assez haut.

— Nous utiliseront des voies détournées.

— Et comment les hommes aux aiguillages vont savoir vers quelle voie ils devront diriger les trains ?

— En recevant des ordres écrits.

— Hein ?

— En utilisant des ordres écrits… comme ça se faisait dans le temps. Elle désigna du regard le directeur de la tour, « Il est en train de travailler en utilisant une liste d'horaires pour déterminer quelles voies les trains doivent emprunter. Il va l'écrire, des ordres pour chaque feu et pour chaque aiguillage. Il utilisera quelques hommes comme coursiers, et ils continueront de livrer les ordres à chaque poste, et ça prendra des heures au lieu de prendre des minutes, comme on en avait l'habitude, mais ça nous permettra de faire entrer dans le *Terminus* tous ces trains qui attendent, et de faire partir ceux qui sont au départ sur…

— On va travailler comme ça toute la nuit ?

— Et puis toute la journée, demain aussi… jusqu'à ce que l'ingénieur de la signalisation qui a l'intelligence pour ça, vous montre comment réparer l'armoire de distribution.

— Il n'y a rien dans le contrat conclu avec les syndicats qui parle d'hommes en train d'attendre avec des lanternes. Ça, ça va poser un problème. Le syndicat sera pas d'accord.

— Laissez-les donc venir me voir.

— Le *Conseil d'unification* ne sera pas d'accord.

— J'en assume la responsabilité.

— Et bien, moi je voudrais pas être tenu pour responsable d'avoir donné les ordres de…

— C'est moi qui les donnerai, les ordres.

Elle s'engagea sur le pallier de l'escalier de fer qui se tenait contre le côté de la tour ; elle était en train de lutter pour garder son calme. Pendant un bref instant, il lui sembla qu'elle aussi était un instrument de précision produit par la haute technologie, laissée à l'abandon sans électricité, essayant de faire fonctionner une compagnie ferroviaire transcontinentale à l'aide de ses deux mains et de rien d'autre. Elle regardait la grande obscurité silencieuse des tunnels souterrains de la Taggart ; et elle ressentit un pincement brûlant d'humiliation de savoir qu'elle devait maintenant voir tout ça être rabaissé à un niveau où les feux de signalisation humains se tiendraient dans ses tunnels comme s'ils étaient ses dernières statues honorant sa mémoire.

Elle parvenait à peine à distinguer les visages des hommes, lorsqu'ils se réunirent au pied de la tour. Ils arrivaient par vagues, silencieusement, depuis l'obscurité pour se tenir ensuite immobiles au milieu des ténèbres bleuâtres, avec les ampoules éléctriques bleues fixées aux murs derrière eux, et des pièces rapportées de lumière leur tombant sur les épaules depuis les

fenètres de la tour. Elle pouvait apercevoir les bleus de travail tachés de graisse, les corps musclés mais lâches, les bras pendant mollement le long des corps des hommes vidés par l'épuisement non-récompensé d'un labeur qui ne réclamait aucune pensée. Ceux-là étaient la "lie du chemin de fer", les plus jeunes qui désormais ne pouvaient plus chercher une chance de s'élever, et les plus vieux qui ne l'avait jamais voulu.

Ils étaient là, silencieux, sans aucunement être animés par la curiosité timide des travailleurs, mais bien par la pesante indifférence des forçats.

— Les ordres que vous allez recevoir viendront de moi. dit-elle, en se tenant au-dessus d'eux dans l'escalier de fer, parlant avec une clarté résonante, « Les hommes qui les rédigeront agissent sur mes instructions. L'armoire de distribution du système de contrôle de la signalisation est tombée en panne. Elle va maintenant être remplacée par des moyens manuels. La circulation des trains va reprendre immédiatement.

Elle remarqua au milieu de la foule quelque visages qui la fixaient avec une expression particulière : avec du ressentiment contenu, et avec le genre de curiosité insolente qui lui rappela soudainement qu'elle était une femme. Puis elle se souvint de ce qu'elle portait, et songea que ça avait l'air absurde ; et puis, sous l'effet d'un pincement provenant de quelque violente pulsion qu'elle ressentit comme du défi, et comme de la loyauté à l'égard du sens entier et réel du moment, elle rejeta sa cape en arrière et se tint face à l'éclat brut de la lumière, sous les colonnes noircies par la suie, tel un personnage de réception formelle, sévèrement érigé, arborant le luxe de ses bras nus, du satin noire luisant, d'un diamant scintillant comme une croix militaire.

— Le directeur de la tour nommera des aiguilleurs et les postes auxquels ils doivent se rendre. Il sélectionnera des hommes pour le travail qui consistera à envoyer des signaux aux trains au moyen de lanternes, et aussi pour la tâche qui consistera à transmettre ses ordres. Les trains vont…

Elle faisait de son mieux pour étouffer un ton de voix plus amer qui semblait être en train de dire : "C'est tout ce à quoi ils sont bon, ces hommes, même si ça… il n'y a plus un seul homme avec un peu de jugeotte à la Taggart Transcontinental ; nulle part…"

— Les trains vont continuer de circuler pour entrer et sortir. Vous resterez à vos postes jusqu'à ce…

Puis elle s'interrompit. Ce furent ses yeux et ses cheveux qu'elle vit en premier ; les yeux perçants et sans pitié, les mèches de cheveux dont le ton allait de l'or vers le cuivre et qui semblaient refléchir la lueur de la lumière du soleil dans les ténèbres souterraines ; elle vit John Galt au milieu des chaînes de forçats des sans esprits, John Galt en bleu de travail graisseux dont les manches étaient roulées au-dessus des coudes, elle vit sa façon légère de se tenir, son visage a demi relevé, ses yeux la regardant comme s'il avait vu ce moment venir depuis quelques temps déjà.

— Il y a un problème, Mademoiselle Taggart ?

C'était la voix douce du directeur de la tour qui s'était placé à côté d'elle, avec quelques sortes de papiers qu'il tenait à la main ; et elle se dit que c'était étrange d'émerger depuis un laps d'inconscience, qui avait été celui de la plus agressive des concsiences dont elle n'avait jamais fait l'expérience jusqu'à cet instant ; seulement elle ne savait pas combien de temps cela avait duré, ni où elle se trouvait et pourquoi. Elle avait été consciente du visage de Galt, elle avait vu, dans la forme de sa bouche, dans les facettes de ses joues, l'effondrement de cette implacable sérénité qui avait toujours été la sienne, mais il la retenait encore en affichant un air d'admisson de cette faiblesse, d'admission que cet instant était beaucoup trop dur, même pour lui.

Elle sut qu'elle continua à parler, parce que ceux qui se trouvaient autour d'elle avaient l'air d'écouter, quoiqu'elle ne put entendre un son, elle continua à parler comme si elle était en train d'exécuter un ordre donné sous hypnose il y avait des lustres de cela, sachant seulement que l'accomplissement de cet ordre était une forme de défi qu'elle lui lançait, tout en ne connaissant ni n'entendant ses propres mots.

Elle eut l'impression de se trouver au milieu d'un silence rayonnant ou la vision était son seul sens, et son visage son seul objet, et la vue de son visage était comme un discours prenant la forme d'une pression à la base de sa gorge. Cela paraissait si naturel qu'il doive se trouver ici, cela paraissait si insupportablement simple ; c'était comme si le choc ne provenait pas de sa présence, mais de la présence de tous les autres sur les voies de sa compagnie ferroviaire, c'était l'endroit auquel il appartenait, lui et pas les autres. Elle était en train de revoir ces instants passés dans un train, quand, au moment il avait plongé dans les tunnels, elle en avait ressenti une tension soudaine et

solennelle, comme si cet endroit avait été en train de lui montrer, avec une simplicité nue, l'essence de son chemin de fer et de sa vie, l'union de la conscience avec la matière, la forme figée de l'ingéniosité d'un esprit donnant une existence physique à son propos ; elle en avait retiré un sens d'espoir soudain, comme si cet endroit contenait la signification de toutes les valeurs qui étaient les siennes, et une sensation d'excitation secrète, comme si une promesse qui n'avait pas de nom était en train de l'attendre sous terre–c'était bien qu'elle doivent le rencontrer ici, maintenant, il avait été la signification et la promesse–elle ne voyait plus sa tenue vestimentaire, ni à quel niveau sa compagnie l'avait réduit ; elle ne voyait que la disparition de la torture des mois durant lesquels il avait été hors de sa portée ; elle était en train de voir sur son visage la confession de ce que ces mois lui avaient coûté ; le seul discours qu'elle entendit fut comme si elle était en train de lui dire : « Ceci est la récompense pour tous mes jours » ; et comme s'il était en train de lui répondre : « Pour tous les miens ».

Elle sut qu'elle avait fini de parler aux étrangers quand elle vit que le directeur de la tour s'était avancé d'un pas et était en train de leur dire quelque chose tout en jetant des coups d'œils à une liste dans sa main. Puis, tirée par un sentiment de certitude irrésistible, elle se trouva en train de descendre les escaliers, s'écartant de la foule, non pas vers les quais et la sortie, mais dans l'obscurité des tunnels abandonnés.

« Tu me suivras », se dit-elle ; et elle réalisait bien que la pensée n'était pas exprimée en mots, mais sous la forme de la tension de ses muscles, la tension de sa volonté d'accomplir une chose quelle savait être hors de son pouvoir, et pourtant elle savait avec certitude que ce serait accompli, et par le fait de son souhait… « non », se dit-elle, « pas par le fait de mon souhait, mais grâce à la tension de celui-ci. Tu me suivras »–ce n'était ni une prière, ni une demande, mais la declaration silencieuse d'un fait ; il contenait l'intégralité de son pouvoir de connaissance et l'intégralité de la connaissance qu'elle avait gagné au long des ans.

« Tu me suivras, si nous sommes ce que nous sommes, toi et moi, si nous vivons, si le monde existe, si tu réalises la signification de cet instant, et que tu ne peux pas le laisser passer comme les autres le font, dans l'absence de sens de l'indésiré et de ce qui n'est pas atteint.

Tu me suivras »–c'était comme une exultante assurance, qui n'était ni de l'espoir ni de la foi, mais un acte de vénération pour la logique de l'existence.

Elle marchait à vive allure au milieu des restes de rails abandonnés, dans les longs couloirs sombres qui se tordaient à travers le granite. Elle perdit le son de la voix du directeur, derrière elle. Puis elle sentit le battement de ses artères et elle entendit, comme une réponse suivant le même rythme, le battement de la cité au-dessus de sa tête, mais c'était comme si elle entendait le mouvement de son sang comme un son emplissant le silence et le mouvement de la cité, comme le battement à l'intérieur de son corps ; et, au loin derrière elle, elle entendit le son des pas. Elle ne se retourna pas pour jeter un coup d'œil.

Elle acceléra le pas.

Elle dépassa la porte en fer vérrouillée où le reste de son moteur était toujours caché, elle ne s'arrêta pas, mais un léger frisson fut sa réponse à l'apperçu soudain de l'unité entre la logique et les évènements de ces deux dernières années. Un alignement de lumières bleues se prolongeait dans l'obscurité par-dessus les pièces rapportées de granite miroitant, au dessus de sacs de sable éventrés desquels dégoulinaient des amoncellements sur les rails, au-dessus de tas de pièces métalliques rouillées et plus bonnes à rien. Lorsqu'elle entendit les pas se faire plus proches, elle se retourna pour regarder en arrière.

Elle vit un reflet de lumière bleue brièvement apparaître sur les mèches brillantes de la chevelure de Galt, elle saisit le pâle contour de son visage et les creux obscurs de ses yeux. Le visage disparut, mais le bruit de ses pas servait de lien menant à la lumière bleue suivante qui produisit un reflet en travers de la ligne de ses yeux, les yeux qui demeuraient de niveau, braqués droit devant ; et elle fut certaine qu'elle était toujours restée à sa vue depuis le moment où il l'avait vu à la tour.

Elle entendit le battement de la cité au-dessus d'eux ; ces tunnels, avait-elle pensé un jour, étaient les racines de la cité et de tout le mouvement allant jusqu'au ciel ; mais, se disait-elle maintenant, John Galt et elle, étaient le pouvoir vivant dans ces racines, ils étaient le début, le but, et le sens ; lui aussi, songea-elle, entendait le battement de la ville comme le battement de son corps.

Elle rejeta sa cape en arrière, elle se tenait droite dans une attitude de défi, comme il l'avait vu se tenir sur les marches de la tour ; comme il l'avait vu pour la première fois, il y avait dix ans, ici, sous la terre ; elle était en train d'entendre les mots de sa confession, pas comme des mots, mais au moyen de ce battement qui rendait la respiration si difficile :

"…vous ressembliez à un symbole du luxe, et vous apparteniez à un endroit qui en était la source …vous sembliez apporter la richesse avec vous, la grâce, l'extravagance et le plaisir pour les rendre à leurs propriétaires de droit …vous exprimiez l'énergie et sa récompense, tout à la fois …et j'étais le premier homme qui n'avait jamais déclaré de quelle manière ces deux là étaient inséparables…"

Le couple d'instants suivants fut comme des *flashs* de lumière au milieu d'étendues d'inconscience aveuglée–le moment où elle vit son visage, lorsqu'il s'arrêta à côté d'elle, quand elle vit le calme dépourvu d'étonnement, l'intensitée bridée, le rire de compréhension dans le yeux vert sombre–le moment où elle sut ce qu'il vit sur son visage par la ferme rudesse tirée de ses lèvres ; le moment où elle sentit sa bouche sur la sienne, quand elle sentit la forme de sa bouche à la fois comme une forme absolue et comme un liquide emplissant son corps ; puis le mouvement de ses lèvres descendre la ligne de sa gorge, un mouvement d'avalement de liquide qui laissa un chemin de contusions ; puis l'éclat de son clip en diamant contre le cuivre tremblant de ses cheveux.

Puis elle ne fut plus consciente de rien d'autre que des sensations de son corps, parce que son corps acquérait le soudain pouvoir de lui laisser connaître ses valeurs les plus complexes par la perception directe. Tout comme ses yeux avaient le pouvoir de traduire des longueurs d'ondes d'énergie en images, tout comme ses oreilles avaient le pouvoir de traduire des vibrations de l'air en sons, son corps avait maintenant le pouvoir de traduire l'énergie qui avait fait se mouvoir tous les choix de sa vie, en une perception sensorielle instantanée.

Ce n'était pas la pression d'une main qui la faisait trembler, mais la somme instantanée de sa signification, de savoir que c'était *sa* main, qu'elle se déplaçait comme si sa chair était sa possession, que son mouvement était sa signature de l'acceptation sous l'intégralité de cet accomplissement qui était *elle-même* ; ce ne fut qu'une sensation de plaisir physique, mais

elle contenait la vénération qu’elle avait pour lui, de tout ce qui était sa personne et sa vie ; depuis la nuit du grand rassemblement dans une usine du Wisconsin jusqu’à “l’Atlantis” d’une vallée cachée dans les *Montagnes Rocheuses*, jusqu’au triomphant sourire moqueur des yeux verts de l’intelligence superlative sur le visage d’un travailleur au pied de la tour ; ils contenaient sa fierté en elle, et que ce devait être elle qu’il avait choisie comme son miroir, que ce devait être son corps qui était maintenant en train de lui donner la somme de l’existence qu’il avait eue, comme son corps était en train de lui donner la somme de la sienne. Tout cela était les choses qui y étaient contenues ; mais ce qu’elle en sut ne fut que la sensation du mouvement de sa main sur ses seins.

Il arracha sa cape et elle sentit la minceur de son propre corps grâce au cercle que formaient ses bras autour d’elle, comme si sa personne n’était qu’un outil servant la triomphante conscience qu’elle avait d’elle-même, mais cet ego là n’était lui-même qu’un outil de la conscience qu’elle avait de lui. C’était comme si elle était en train d’atteindre les limites de sa capacité à ressentir, et pourtant ce qu’elle ressentit était comme un cri de demande impatiente qu’elle était maintenant incapable de nommer, excepté qu’il avait la même qualité d’ambition qu’avait eu le parcours de sa vie, la même inépuisable qualité de radieuse convoitise.

Il tira sa tête vers l’arrière pour un instant, pour pouvoir la regarder droit dans les yeux, pour lui laisser voir les siens, pour lui laisser connaître la pleine signification de leurs actes, comme pour jeter la lumière violente de la conscience sur eux pour la rencontre de leurs yeux durant un instant d’intimité plus grand encore que celui qui était à venir.

Puis elle sentit des mailles de toile entrer en contact avec la peau de ses épaules, elle se retrouva reposant sur les sacs de sable éventrés, elle vit le long lustre tendu de son pentalon, elle sentit le contact de la bouche de Galt pressée contre sa cheville, remonter en un mouvement tortueux le long de la ligne de sa jambe, comme s’il souhaitait en posséder la forme au moyen de ses lèvres, puis elle sentit ses dents s’enfoncer dans la chair de son bras musclé, elle sentit le coude de Galt repoussant sa tête de côté, et sa bouche lui saisissant les lèvres en une pression plus méchament douloureuse que la sienne ; puis elle sentit, lorsqu’il toucha sa gorge, ce mouvement qu’elle ne connut seulement que

comme une ligne de mouvement qui libéra et unit son corps pour former un choc de plaisir unique ; puis elle ne sut rien d'autre que le mouvement du corps de Galt, et la convoitise qui la mena à la recherche de l'atteinte, encore et encore, comme si elle n'était plus une personne, seulement une sensation sans fin essayant d'atteindre l'impossible, puis elle sut que c'était possible, et elle soupira et demeura immobile, sachant que rien de plus ne pourrait jamais être désiré.

Il reposait à côté d'elle, sur le dos, le regard fixé vers l'obscurité de la caverne de granite au-dessus d'eux, elle le vit, étiré sur la pente irrégulière des sacs de sables comme si son corps se fluidifiait pour se détendre, elle vit le coin noir de sa cape jetée en travers des rails à leurs pieds ; il y avait des gouttes d'humidité scintillant sur les parois de la caverne, changeant lentement de position, courant vers d'invisibles fissures, telles les lumières de la circulation au loin.

Lorsqu'il parla, sa voix sonna comme s'il continuait calmement de répondre aux questions dans son esprit, comme s'il n'avait plus rien à lui cacher, et ce qu'il lui devait maintenant était seulement l'acte de déshabiller son âme, aussi simplement qu'il aurait déshabillé son corps :

— …c'est comme ça que je t'ai observé durant dix ans… depuis ici, depuis sous la terre sous tes pieds… connaissant chacun de tes gestes, dans ton bureau en haut du *building*, mais ne te voyant jamais, jamais assez… dix années de nuits passées à attendre de saisir une brève vision de toi, ici, sur les quais, quand tu embarquais à bord d'un train…

Chaque fois que l'ordre arrivait d'accrocher ton wagon, je le savais et j'attendais, et te voyais descendre les escaliers, et regretter que tu marches si rapidement… Ça te ressemblait tellement, cette démarche que tu avais, je pouvais la reconnaître n'importe où… ta démarche et ces jambes qui étaient les tiennes… c'était toujours tes jambes que je voyais en premier, se précipitant dans les escaliers, me dépasser pendant que je levais les yeux vers toi depuis l'obscurité d'une voie, entre deux quais, en dessous… Je pense que j'aurais été capable de faire une sculpture de tes jambes, je les connaissais, pas avec mes yeux, mais avec les paumes de mes mains, quand je t'observais en train de t'en aller… quand je devais reprendre mon travail… quand je rentrais à la maison juste avant le lever du soleil pour les trois heures de sommeil que je ne parvenais pas à trouver…

— Je t’aime. dit-elle, d’une voix calme et presque dépourvue de ton, excépté un son fragile de jeunesse.

Il referma les yeux, comme pour laisser le son voyager à travers les années derrière lui.

— Dix années, Dagny… à l’exception de cette fois, il y a quelques semaines quand je t’ai eu devant moi, quand j’ai pu te voir entièrement, à ma portée, sans que tu ne te précipites quelque part, mais te tenait là, immobile au contraire, comme sous les projecteurs d’une scène privée, rien que pour moi, pour que je puisse t’observer… et je t’ai observé des heures durant, durant bien des soirées… à travers la fenêtre éclairée d’un bureau qui s’appelait la *Ligne John Galt*… Et une nuit...

La respiration de Dagny s’interrompit.

— C’était toi, cette nuit là ?

— Tu m’as vu ?

— J’ai vu ton ombre… sur les pavés… qui allait et qui revenait… on aurait dit une lutte… on aurait dit une…

— Elle s’arrêta ; elle ne voulait pas dire “torture”.

— C’était ça, oui. dit-il calmement, « Cette nuit là, je voulais entrer, me trouver en face de toi, te… Ça a été la nuit où je n’ai jamais été aussi près de faillir à mon serment, quand je t’ai vue affalée en travers de ton bureau, quand je t’ai vue, brisée par le poids de ce que tu avais entrepris…

— John, cette nuit là, c’était à toi que j’étais en train de penser… seulement, je ne le savais pas…

— Mais tu vois, moi je le savais.

— …c’était toi, toute ma vie, à travers tout ce que je faisais et tout ce que je voulais…

— Je le sais.

— John, le plus difficile n’a pas été quand je t’ai quitté dans la vallée… c’était…

— Ton *interview* à la radio, le jour où tu es revenue ?

— Oui ! Est-ce que tu étais en train d’écouter ?

— Bien sûr. Je suis heureux que tu l’aies fait. C’était une chose magnifique à faire. Et moi… je le savais, de toute façon.

— Tu savais… à propos de Hank Rearden ?

— Avant que je ne te voie dans la vallée.

— Est-ce que… quand tu as appris à propos de lui, est-ce que tu t’y étais attendu ?

— Non.

— Est-ce que… ? elle ne finit pas sa phrase.

— Dur ? Oui. Mais seulement durant les tout premiers jours. La nuit d'après… Est-ce que tu veux que je te dise ce que j'ai fait, après que je l'ai su ?

— Oui.

— Je n'avais jamais vu Hank Rearden, seulement des photos de lui dans les journaux. Je savais qu'il se trouvait à New York, cette nuit là, pour assister à une conférence des *leaders* de l'industrie. Tout ce que je voulais, c'était voir de quoi il avait l'air. Je suis allé attendre à l'entrée de l'hôtel où cette conférence devait se tenir. Il y avait de vives lumières sous la grande tente de l'entrée, mais il faisait sombre tout autour sur le trottoir, ce qui faisait que je pouvais voir sans être vu, il y avait quelques fainéants et wagabonds qui trainaient autour, il y avait un crachin qui persistait, et on se tenait à l'abri contre les murs du *building*. C'était facile de deviner qui étaient les invités de la conférence, quand des gens ont commencé à ressortir les uns derrière les autres, par leur vêtements et leurs manières… des vêtements ostensiblement prospères, et une manière de timidité autoritaire, comme s'ils étaient coupables d'essayer de prétendre qu'ils étaient bien ce qu'ils semblaient être, pour cette occasion là. Il y avait les chauffeurs qui faisaient avancer leurs voitures, il y avait quelques journalistes qui les retardaient pour leur poser des questions, et des curieux qui essayaient de leur faire dire un mot. C'était des hommes usés, ces industriels vieillissants, flasques, avec des manières empressées qui voulaient déguiser l'incertitude.

Et puis je l'ai vu. Il portait un *trench-coat* qui devait coûter très cher, et un chapeau incliné en travers de ses yeux. Il marchait rapidement, avec le genre d'assurance qu'on ne peut avoir si on ne l'a pas gagné–comme il l'a d'ailleurs gagné. Il y a eu quelques uns de ses confrères industriels qui ont littéralement fondu sur lui avec des questions, et ces barons étaient en train de se comporter comme les curieux, finalement ; ils étaient tous autour de lui. J'ai pu vraiment le voir quand il s'est arrêté un instant, avec la main posée sur la poignée de la portière de sa voiture, la tête relevée, j'ai vu un bref sourire sous le bord du chapeau incliné, un sourire confiant, impatient, et un petit peu amusé.

Et après, pendant un instant, j'ai fait ce que je n'avais jamais fait avant ça, ce que la plupart des hommes se ruinent l'existence à faire… j'ai vu ce moment là hors de son contexte, j'ai vu le

monde comme lui le faisait voir à tous, comme si ça lui allait bien, comme s'il en était le symbole… j'ai vu un monde de réalisations et d'exploits, d'énergie libérée de l'esclavage, de pulsions sans barrières devant, entrant à travers des années non-gaspillées pour arriver à la joie de la récompense ; j'ai vu, alors que je me trouvais sous la pluie avec des wagabonds, ce que mes années m'auraient apporté si ce monde avait existé, et j'en ai resenti un désir désepéré… C'était l'image de tout que j'aurais dû être… et lui avait tout ce qui aurait dû être à moi… Mais ça ne dura pas plus d'un instant. Après ça, j'ai vu la scène dans son contexte, à nouveau, et avec toute la vraissemblance de sa signification… J'ai vu le prix qu'il avait payé, seulement pour être un homme brillant, quelle torture il était en train d'endurer en ne pouvant que s'en étonner sans en dire un mot, luttant pour comprendre ce que j'avais compris… J'ai vu que le monde qu'il suggérait n'existait pas et qu'il attendait toujours qu'on le réalise, j'ai vu Hank Rearden tel qu'il était, le symbole de ma bataille, le héros non récompensé que je devais venger et libérer ; et après… après j'ai accepté ce que j'avais appris à propos de lui et de toi. J'ai vu que ça ne changeait rien, que j'aurai dû le voir arriver… que c'était juste.

Il entendit le léger son de son gémissement et étouffa un rire doux.

— Dagny, ça ne veut pas dire que je ne souffre pas, c'est que je connais la futilité de souffrir, je sais que la douleur doit être combattue et repoussée comme une chose de moindre importance, pour ne pas être admise comme une partie de notre âme, et comme une cicatrice permanente en travers de notre perception de l'existence. Ne te sens pas désolée pour moi. Ça a bien été, après.

Elle tourna la tête pour le regarder en silence, et il sourit en se redressant, en prenant appui sur son coude, pour pouvoir profiter de cette occasion de regarder son visage tandis qu'elle reposait dans un état d'immobilité impuissante.

Elle dit à voix basse :

— Tu as été un simple employé des voies, ici… ici !... pendant douze ans…

— Oui.

— Toujours, depuis…

— Toujours, depuis que j'ai quitté la Twentieth Century.

— La nuit où je t'ai vu pour la première fois… tu travaillais

toujours ici, alors ?

— Oui. Et le matin où tu m'as offert de travailler pour moi comme ma cuisinière, je n'étais rien de plus que ton employé des voies en congé. Tu comprends pourquoi j'ai ri comme ça, maintenant ?

Elle avait relevé son regard vers son visage ; son sourire exprimait la tristesse ; celui de Galt, la gaieté.

— John…

— Dis-le, mais alors dis le complètement.

— Tu étais ici… toutes ces années…

— Oui.

— …toutes ces années… pendant que la compagnie était en train de péricliter… alors que j'étais en train de chercher des hommes intelligents… alors que j'étais en train de me précipiter sur chaque vis que je pouvais trouver…

— …pendant que tu étais en train de ratisser le pays au peigne fin pour trouver l'inventeur de mon moteur, pendant que tu étais en train de nourrir James Taggart et Wesley Mouch, quand tu étais en train de nommer ta plus grande réalisation du nom de l'ennemi que tu voulais détruire.

Elle referma les yeux.

— J'étais là, durant toutes ces années, fit-il, « à portée de ta main, à l'intérieur de ton propre monde, en train de te regarder te débattre, d'observer ta solitude, ton désir, en train de te regarder t'engager dans une bataille que tu croyais mener pour moi, une bataille dans laquelle tu étais en train de soutenir mes ennemis et de toujours te faire battre… J'étais ici, caché par rien d'autre que ton manque de discernement, tout comme Atlantis n'est caché de la vue des hommes que par rien d'autre qu'une illusion d'optique… J'étais ici, en train d'attendre le jour où tu verrais, quand tu comprendrais que selon le code du monde que tu étais en train de supporter, c'était dans le fond du plus obscure des *undergrounds* que toutes les choses auxquelles tu accordais de la valeur auraient dû se retrouver confinées, et que c'est là que tu aurais à regarder. J'étais ici. J'étais en train de t'attendre.

Je t'aime, Dagny. Je t'aime plus que ma propre vie, moi qui ai enseigné aux hommes combien la vie doit être aimée. Je leur ai aussi appris à ne jamais s'attendre à ce qui n'est pas payé… et ce que j'ai fait cette nuit, je l'ai fait en ayant pleinement conscience que j'aurais à le payer, et que ma vie pourrait bien en être le prix. »

— Non !

Il sourit en hochant la tête.

— Oh si. Tu le sais que tu m'as brisé, à un moment, que j'ai cassé la décision que j'avais prise pour moi-même… mais je l'ai fait en pleine conscience, en sachant ce que ça signifiait, je l'ai fait, pas comme une capitulation faite sur le moment, mais avec une vision claire des conséquences, et mon plein agrément d'avoir à les assumer. Je ne pouvais pas laisser passer cette occasion là, c'était la notre mon amour, nous l'avions gagnée. Mais tu n'étais pas prête à arrêter et à me rejoindre… non, ne dis rien, je sais… et puisque j'ai fait le choix de prendre ce que je voulais avant que ce soit tout à fait à moi, j'aurai à le payer, je ne peux pas savoir ni comment, ni quand ; je sais seulement que si je m'incline devant un ennemi, j'en subirai les conséquences.

Il sourit en réponse à l'expression de son visage.

— Non, Dagny, tu n'es pas mon ennemi en esprit… et c'est ce qui m'a amené à en arriver là… mais tu l'es en fait, en raison du chemin que tu as emprunté, bien que tu n'en aies pas conscience encore maintenant ; mais je le fais. Mes vrais ennemis ne représentent aucun danger pour moi. Toi, oui. Tu es la seule à pouvoir les mener à moi. Ils ne seraient jamais assez intelligents pour savoir ce que je suis, mais avec ton aide… ils y arriveront.

— Non !

— Non, pas par le fait de ton intention. Et tu es libre de changer de chemin, mais aussi longtemps que tu suivras celui-ci, tu n'es pas libre d'échapper à sa logique. Ne fronce pas les sourcils, c'était mon choix et c'est un danger que j'ai moi-même choisi de courir. Je suis un *marchand*, Dagny, dans tous les sens du terme. Je te voulais, je n'avais pas le pouvoir de changer ta decision, je n'avais que le pouvoir de considérer le prix et de décider si je pouvais me l'offrir. Je le pouvais. C'est à moi de décider ce que je fais de ma vie et où je l'investis… et toi, tu es– comme si son geste devait continuer sa phrase, il la souleva en travers de son bras et l'embrassa sur la bouche, tandis que le corps de Dagny pendit mollement de capitulation, ses cheveux tombant, sa tête tombant en arrière, maintenue seulement par la pression de ses lèvres–tu es la récompense que je devais avoir et que j'ai choisi d'acheter. Je te voulais, et si ma vie en est le prix, je la donnerai. Ma vie… mais pas mon intelligence.

Il y eut un soudain éclair de dureté dans ses yeux, alors qu'il se

redressa pour s'asseoir ; il fit un sourire et demanda :

— Est-ce que tu veux que je vienne avec toi pour que nous retournions travailler ? Est-ce que tu voudrais que je répare ton système de distribution des signaux dans l'heure ?

— Non ! le cri fut immédiat ; en réponse au *flash* d'une image soudaine, l'image des hommes dans la salle-à-manger de la suite du *Wayne-Falkland*.

Il rit.

— Et pourquoi pas?

— Je ne veux pas te voir travailler comme leur serf !

— Et toi, alors ?

— Moi je pense qu'ils sont en train de s'effondrer et que je vais gagner. Je peux endurer ça encore un petit moment.

— C'est vrai, c'est juste encore un petit moment… pas jusqu'à ce que tu gagnes, mais plutôt jusqu'à ce que tu apprennes.

— Je ne peux pas abandonner ça ! ce fut un cri du désespoir.

— Pas encore. fit-il avec calme.

Il se leva, et elle se releva avec obéissance, incapable de dire un mot.

— Je resterai ici, à mon poste. dit-il, « Mais n'essaie pas de me voir. Tu auras à endurer ce que j'ai enduré et que je voulais t'épargner… il faudra que tu continues, en sachant où je suis, en me voulant comme je t'ai voulu, mais en ne te permettant jamais de m'approcher. Ne me cherche pas ici.

Ne viens pas chez moi. Ne les laisse jamais nous voir ensemble. Et quand tu n'en pourras plus, quand tu seras prête à partir, ne leur dit rien, dessine juste le symbole du dollar à la craie sur le piedestale de la statue de Nat Taggart–là où il appartient–après quoi tu rentreras chez toi et tu y attendras. Je viendrai te chercher dans les 24 heures qui suivront. »

Elle inclina la tête en signe de réponse silencieux.

Mais lorsqu'il se tourna pour partir, un frisson parcourut soudainement son corps, comme la première secousse d'un réveil ou une dernière convulsion de la vie, et elle se termina par un cri involontaire :

— Où vas-tu ?

— Je vais être "un feu de signalisation" et me tenir immobile en tenant une lanterne jusqu'au lever du soleil… ce qui est le seul emploi où ton monde me relègue, et le seul travail qu'il aura de moi.

Elle lui saisit le bras, pour le tenir, pour suivre, pour le suivre

aveuglément, abandonnant tout sauf la vue de son visage.

— John !

Il saisit vivement son poignet, lui tordit le bras et le rejeta.

— Non. fit-il.

Puis il lui prit la main pour la porter à ses lèvres, et la pression de sa bouche fut une déclaration plus passionnée que toutes celles qu'il n'eut jamais choisi de confesser. Puis il s'en alla, vers l'alignement de rails qui disparaissait, et ce fut pour elle comme si les rails et la silhouette l'adandonnèrent au même moment.

Lorsqu'elle se retrouva titubante dans le grand hall du terminus Taggart, le premier grondement des roues qui roulaient fit vibrer les murs du *building*, comme le soudain battement d'un cœur qui s'était arrêté. Le temple de Nathaniel Taggart était silencieux et désert, ses lumières inchangeantes s'abattant sur une étendue de marbre déserte. Quelques silhouettes à l'air minable y traînaient des pieds, comme si elles s'étaient perdues dans son espace brillant.

Sur les marches du piedestale, sous la statue du personnage à la fois austère et exalté, un clochard en haillons était assis, effondré dans une attitude de résignation passive, comme un oiseau auquel on aurait arraché les plumes des ailes et qui n'aurait pas d'endroit où aller, prenant un peu de répit au hasard des corniches qu'il trouvait.

Elle se laissa tomber sur les marches du piedestale, comme une épave humaine de plus, sa cape salie par la poussière l'enveloppant fermement, assise et immobile, la tête enfoncée dans son bras replié, au-delà de l'envie de pleurer, au-delà d'un vertige où même de l'envie de bouger.

Il lui semblait seulement qu'elle continuait à voir une silhouette avec un bras levé tenant une lampe, et on eut presque dit la *Statue de la Liberté*, puis la statut eut l'air d'un homme dont la chevelure était clairsemée de mêches couleur de soleil, tenant une lanterne contre un ciel de minuit, une lanterne rouge qui stoppait le mouvement du monde.

— Ne le prenez pas trop à cœur, *la dame* ; peu importe ce que c'est. dit le clochard avec un ton de compassion épuisée, « On n'a pas le choix, de toute façon… A quoi ça sert, *la dame* ? Qui est John Galt ?

CHAPITRE

VI

LE CONCERTO DE LA DELIVRANCE

Le 20 octobre, le syndicat de la métallurgie de Rearden Steel demanda une augmentation des salaires.

Hank Rearden l'apprit par les journaux ; aucune demande ne lui avait été présentée et il n'avait pas été jugé nécessaire de l'en informer. La demande fut faite auprès du *Conseil d'unification* ; il n'y eut aucun commentaire à propos du fait qu'aucune autre société métallurgique ne se vit présenter une demande similaire.

Il était incapable de dire si les demandeurs représentaient ou non ses employés, les règles définis par le *Conseil* à propos des syndicats en ayant fait un aspect impossible à définir. Il apprit seulement que le groupe était constitué de ces nouveaux venus que le *Conseil* s'était débrouillé pour placer dans son usine durant les quelques derniers mois.

Le 23 octobre, le *Conseil d'unification* rejeta la pétition du syndicat, refusant ainsi d'accorder l'augmentation. Si aucune audition n'avait été accordée concernant ce sujet, Rearden n'en avait rien su. Il n'avait n'avait pas été consulté à ce propos, ni n'en avait été informé, ni n'avait été notifié de quoi que ce soit. Il avait choisi d'attendre et de faire le mort.

Le 25 octobre, les journaux du pays, contrôlés par les mêmes hommes qui contrôlaient le *Conseil*, lancèrent une campagne de commisération à propos des employés de Rearden Steel. Ils publièrent des histories à propos du refus de l'augmentation des salaires, n'omettant pas de faire mention de tous ceux qui avaient été impliqués dans le cadre de ce refus, ou qui avait le pouvoir légal de la refuser, comme si on comptait sur le public pour oublier les aspects techniques légaux, cachés par un barrage

d'histoires qui menaient inévitablement à la conclusion qu'un patron était la cause naturelle de toutes les misères qu'enduraient les employés. Ils publièrent une histoire décrivant les dures conditions de travail des employés de Rearden Steel, durement touchés par l'augmentation actuelle du coût de la vie–histoire qui fut imprimée non loin d'une autre décrivant les profits réalisés par Hank Rearden il y avait cinq années de cela.

Ils publièrent une histoire sur les conditions de vie intolérables de l'épouse d'un employé de Rearden Steel, et de ses longs et pénibles trajets de magasin en magasin pour la quête désespérée de nourriture–un récit de vie ordinaire qui fut imprimé non loin d'une anecdote à propos d'une bouteille de *Champagne* brisée sur la tête de quelqu'un, durant une fête bien arrosée donnée dans un luxueux hôtel, par un "baron de l'acier" dont le nom n'avait pas été divulgué ; le "baron de l'acier", c'était Orren Boyle, mais ça l'histoire ne le mentionnait pas.

"Des inégalités subsitent encore dans notre société", disaient les media, *"et celles-ci sont à l'origine de la subtilisation des bénéfices de notre époque éclairée. (…) les privations sont venues à bout des nerfs et de la patience des citoyens. La situation est en train de s'approcher du point critique. Des erruptions de violence spontannée sont à redouter (…)"* Répétaient inlassablement les media.

Le 28 octobre, un groupe constitué des travailleurs récemment embauchés par Rearden Steel agressa un chef d'équipe et endomagea le système de canalisations d'un haut-fourneau. Deux jours après cet incident, un groupe similaire saccagea les bureaux du rez-de-chaussé du siège social de l'entreprise. Une de ces fraîches recrues détruisit la boîte de réduction d'un pont roulant, constituée de pignons, contrariant ainsi la course d'une poche de fonderie pleine de métal en fusion, dont une part du contenu se déversa dans un endroit où se trouvaient cinq employés de l'usine.

« Vous comprenez que j'étais à bout de nerfs… tout ce que je voyais c'était mes gamins qui ont faim. » dit cet employé lorsqu'il fut interrogé par la police. *"Nous n'en sommes plus à nous poser la question de savoir qui à tort ou qui a raison,"* commentèrent les journaux, *"La première source d'inquiétude est le fait qu'une situation incendiaire est en train mettre en péril l'industrie métallurgique du pays."*

Rearden se contentait toujours d'observer sans poser de

questions. Il attendait, comme si une connaissance complète des faits qui étaient en train de se dérouler était sur le point de lui être révélée, une révélation dont la venue ne devait pas être précipitée ou empêchée. Non, se disait-il, le regard fixé sur le crépuscule précoce de ces soirées automnales, depuis derrière la baie vitrée de son bureau ; non, ce n'était pas qu'il était devenu indifférent au devenir de son entreprise, mais le sentiment qui avait autrefois été une passion pour une entité vivante était devenu aujourd'hui cette tendresse pleine de nostalgie que l'on éprouve pour la mémoire des chers disparus. Ce sentiment particulier que l'on éprouve pour les morts, se disait-il, est qu'uncune action n'est désormais possible.

Dans la matinée du 31 octobre, il receva un avis l'informant que que tous ses biens, y compris ses comptes et coffres en banques, avaient été placés sous scellés dans le cadre d'une procédure d'enquête fiscale ouverte à son encontre, ce à la suite d'une erreur découverte dans une de ses déclarations de revenus remontant à trois ans. Il s'agissait d'un avis formel, en conformité avec les contraintes de la procédure légale lorsque s'agissant d'une telle matière ; excepté qu'aucune erreur dans sa déclaration de revenus n'avait été commise, et qu'aucune procédure d'enquête fiscale n'avait réellement été entreprise.

— Non, dit-il à son avocat choqué d'indignation, « ne les questionne pas, ne leur réponds pas, ne conteste pas. »

— Mais ceci est incroyable !

— Plus incroyable que le reste ?

— Hank, est-ce que tu es en train de me demander que je ne fasse rien du tout ? De le subir en se contentant de baisser la tête ?

— Non, d'y faire face en gardant la tête haute. Et j'ai bien dit, *la tête haute*. Ne bouge pas. Ne fais rien.

— Mais ils t'on laissé dans une situation désespérée.

— Tant que ça ? demanda-t-il calmement, en souriant.

Il ne lui restait que quelques centaines de dollars dans son portefeuille, et rien de plus.

Mais l'étrange chaleur rayonante dans son esprit, qui était comme l'émotion provoquée par une poignée de main lointaine, était la pensée que dans un coffre-fort caché dans la chambre de son appartement, se trouvait une barre d'or qui lui avait été remise par un pirate aux cheveux d'or.

Et puis, le 1er novembre, il reçut un appel téléphonique de

Washington, d'un bureaucrate dont la voix sembla descendre de la ligne téléphonique pour se mettre à genoux devant lui, en protestations d'excuses.

— Un malentendu, Monsieur Rearden ! Ce n'était rien d'autre qu'un incroyable malentendu ! Une erreur de nom fut à l'origine de la procédure d'enquête. Vous savez ce que c'est, de nos jours, avec le manque de dilligence et de sérieux qui frappe le personnel de bureau, et avec les montagnes de paperasserie contre lesquelles nous nous battons, il s'est produit qu'un stupide bon-à-rien à mélangé ensemble des déclarations fiscales, et a tout bêtement déclenché une procédure d'investigation à votre encontre… alors que tout cela ne vous concernait absolument pas, il s'agissait en fait d'un fabricant de savon ! Je vous prie de bien vouloir accepter toutes nos excuses, Monsieur Rearden, nos excuses les plus plates que je vous transmets depuis le plus haut niveau de notre administration.

La voix glissa vers une brève pause d'attente.

— Monsieur Rearden… ?

— Je vous écoute.

— Je ne saurais vous dire combien nous sommes désolés de vous avoir causé tous ces tracas et tous ces soucis que vous avez dû vous faire. Et avec toutes ces enquiquinantes formalités dont nous sommes bien obligés de nous accomoder… vous savez ce que c'est, la paperasserie… toujours la paperasserie !... Tout ça va prendre quelques jours, peut-être une bonne semaine, pour faire annuler la procédure et faire retirer les scellés. …Monsieur Rearden ?

— Je vous ai entendu.

— Nous sommes désespérément navrés et prêts à vous dédomager dans les limites de notre champ d'action. Ce qui vous ouvre le droit, bien sûr, de réclamer des dommages en compensation des inconvénients que cela a dû vous occasionner, et je vous informe que nous sommes disposés à vous les payer. Nous ne les contesterons pas. Vous nous ferez parvenir, bien sûr, une telle demande, et…

— Je n'ai pas dit ça.

— Hein ? Non, c'est vrai… c'est… bien, qu'êtiez-vous en train de dire, Monsieur Rearden ?

— Je ne disais rien.

Le jour suivant, en fin d'après-midi, une autre voix se fit entendre depuis Wshington, pour venir plaider. Celle-là ne

semblait pas descendre de la ligne du téléphone pour se poser à ses pieds, elle semblait plutôt faire des petits bonds sur la ligne, avec la vituosité gaie d'un funambule. La voix se présenta comme celle de Tinky Holloway, et elle insistait pour que Rearden assiste à une réunion, "une petite réunion informelle, juste entre-nous, les quelques gens de l'élite", devant se tenir à l'hôtel Wayne-Falkland, dans deux jours.

— Il s'est produit tellement de malentendus durant ces dernières semaines ! fit Tinky Holloway, « des malentendus tellement malheureux… et qui n'étaient nullement nécessaires ! On aurait pu aranger ça en deux-temps-trois-mouvements, Monsieur Rearden, si nous avions eu l'occasion d'avoir une petite conversation avec vous. Nous sommes très anxieux de vous voir.

— Vous pouvez me faire parvenir une assignation à comparaître quand vous voulez.

— Oh, non ! non ! non ! la voix semblait apeurée, Non, Monsieur Rearden… pourquoi penser à de telles choses ? Vous ne nous comprenez pas, nous sommes anxieux de vous voir, *amicalement*, nous ne sommes dans l'attente de rien d'autre que votre coopération.

Holloway fit une pause tendue, en se demandant si c'était bien le son d'un rire étouffé lointain qu'il venait d'entendre ; il attendit, mais il n'entendit rien d'autre.

— Monsieur Rearden ?

— Oui ?

— Je suis certain qu'en des temps comme ceux que nous traversons, une réunion avec nous pourrait vous être d'un grand avantage.

— Une réunion à propos de quoi ?

— Vous avez rencontré tellement de difficultés… et nous sommes anxieux de vous aider autant que nous le pouvons.

— Je n'ai pas demandé d'aide.

— Nous traversons des temps difficiles, l'humeur du public et si imprévisible et si enflammée, si… si dangereuse… et il est de notre soucis d'être à même d'assurer votre protection.

— Je n'ai pas demandé de protection.

— Mais vous réalisez certainement que nous osbervons les choses depuis une position qui pourrait représenter une grande valeur pour vous… et s'il y a quoique ce soit que vous pourriez attendre de nous, n'importe…

— Non, je n'ai besoin de rien.

— Mais, vous devez certainement être confronté à certains problèmes que vous souhaiteriez évoquer avec nous.

— Non, je n'en ai pas.

— Et puis… bon, alors–abandonnant la tentative du ton d'accorder une faveur, Holloway changea sa tactique pour une prière sans ambiguité–« alors ne nous accorderez vous pas un entretien ? »

— Si vous avez quoi que ce soit à me dire.

— Mais certainement, Monsieur Rearden, nous aurons certainement quelque chose ! C'est tout ce que nous serions heureux d'avoir, un entretien. Accordez-nous juste une petite chance. Venez à cette réunion. Ça ne vous engagera à rien. Il l'avait dit involontairement, et il dû s'interrompre lorsqu'il entendit un brillant pincement de vie dans la voix de Rearden–c'était un son de mauvais augure–lorsque Rearden répondit :

— Je le sais.

— Et bien, je veux dire… c'est… bon, et bien, serez-vous présent ?

— D'accord, fit Rearden, « j'y serai. »

Il ne prêta pas attention aux assurances et gratitude de Holloway, il nota seulement que Holloway répéta plusieurs fois :

— Le 4 novembre, à 19 heures, Monsieur Rearden… le 4 novembre… comme si cette date avait une signification particulière.

Rearden laissa retomber le combiné sur le téléphone, et s'adossa dans son fauteuil en regardant la lueur des flammes des fournaises contre le plafond de son bureau. Il savait parfaitement que la réunion était un piège ; il savait aussi qu'il était en train de marcher dedans en ne laissant aucune chance à aucun des trappeurs d'attraper quoique ce soit.

Tinky Holloway laissa retomber le combiné sur le téléphone de son bureau, à Washington, et il se leva de son fauteuil dans un état de tension, les sourcils froncés. Claude Slagenhop, président des *Amis du progrès global*, qui avait été présent durant la communication et qui était assis dans un fauteuil, machonnant nerveusement une allumette, lui lança un regard et demanda :

— Tu le sens pas ?

Holloway secoua la tête.

— Il va venir, mais… non, je le sens pas bien.

Il ajouta.

— Je crois pas qu'il va mordre à l'hameçon.
— C'est ce que ma "petite frappe" m'a dit.
— Je sais.
— La "petite frappe" a dit qu'on ferait mieux de s'abstenir.
— Elle me pompe l'air, ta "petite frappe" ! Il faut qu'on y arrive ! C'est un risque qu'on doit prendre !

La "petite frappe" était Philip Rearden qui, il y avait de ça quelques semaines, avait rapporté à Claude Slagenhop :

« Non, il ne me laissera pas rentrer, il ne me filera pas un *job*. J'ai bien essayé, comme tu me l'as demandé ; j'ai fait de mon mieux, mais ça n'a servi à rien, il ne me laissera pas mettre un pied dans sa boîte. Et pour ce qui est de son état d'esprit… écoute, ça va vraiment pas. C'est pire que ce à quoi je m'attendais. Je le connais, et je peux te dire que tu n'auras pas une chance. Il est vraiment au bout du rouleau. Si on lui met juste encore un petit peu la pression, ça va craquer. Tu as dit que les "gros bonnets" voulaient savoir. Dis leur de ne pas le faire. Dis leur qu'il… Claude, Dieu, tire-nous de là, s'ils le font, ils le perdront ! »

« Et bien, on ne peut pas dire que tu nous sois d'une grande aide. »

Slagenhop l'avait dit sur un ton cassant, en se tournant pour regarder ailleurs. Philip l'avait alors attrapé par la manche et avait demandé, le ton de sa voix se rétrécissant soudainement pour exprimer une anxiété sincère :

« Dis, Claude… d'après… d'après le *Décret 10-289*… s'il part, il n'y aura… il n'y aura pas de successeur ? »

« C'est exact. »

« Ils saisiront l'usine et… et tout le reste ? »

« C'est la loi. »

« Mais… Claude, ils ne me feraient pas ça, tout de même ? »

« Ils ne veulent pas qu'il s'en aille. Tu le sais. Retiens-le, si tu le peux. »

« Mais je peux pas ! Tu le sais que je le peux pas ! A cause de mes idées politiques et… et de tous ce que j'ai fait pour vous, tu le sais ce qu'il pense de moi ! J'ai absolument aucune prise sur lui ! »

« Et bien, il semblerait que tu n'aies pas eu de chance. »

« Claude ! » avait alors crié Philip, cédant à la panique, « Claude, ils vont tout de même pas me laisser me retrouver à la rue dans le froid, non ? J'en fais tout de même parti, non ? Ils ont

toujours dit que j'en faisais parti, ils ont toujours dit qu'ils avaient besoin de moi… ils disaient qu'ils avaient besoin d'hommes ayant “mon profil”, et non comme le sien, des hommes qui avait ma… ma “force de caractère et ma tournure d'esprit”, tu te souviens ? Et après tout ce que j'ai fait pour eux, après toute cette conviction, cette foi, et mes états de service et ma loyauté envers la cause… »

« Pauvre misérable naïf. » avait lâché Slagenhop avec mépris, « a quoi tu pourrais nous servir, sans lui ? »

Dans la matiné du 4 novembre, Hank Rearden fut réveillé par la sonnerie du téléphone. Il ouvrit les yeux et eut la vision d'un ciel clair, mais pâle, le ciel d'un couché de soleil prématuré à travers la fenêtre de sa chambre, un ciel qui avait la couleur délicate de l'aiguemarine, avec les premiers rayons d'un soleil invisible donnant une teinte de porcelaine rose aux faîtes de toits anciens de Philadelphie. Durant un moment, tandis que sa conscience avait une pureté qui égalait celle du ciel, alors qu'il n'était encore conscient de rien d'autre que de lui-même, et n'avait pas encore arnaché son âme du fardeau des mémoires qui lui étaient encore étrangères, il demeura immobile, retenu par la vue et par l'enchantement d'un monde qui l'égalerait, un monde où le style d'existence ressemblerait à un matin perpétuel.

Le téléphone le rejeta vers son exil : il était en train de crier à intervalles espacés, comme si c'était un cri persistant, un cri de demande d'aide chronique, le genre de cri qui n'appartenait pas à son monde. Il souleva le combiné en fronçant les sourcils.

— Allo ?

— Bonjour, Henry. fit une voix tremblante ; c'était sa mère.

— Maman… à cette heure ? demanda-t-il sèchement.

— Oh, tu te lèves toujours aux aurores, et je voulais t'avoir au téléphone avant que tu sois parti au bureau.

— Oui ? Qu'est-ce que c'est ?

— Il faut que je te vois, Henry. Il faut que je te parle. Aujourd'hui. N'importe quand, aujourd'hui. C'est impotant.

— Il est arrivé quelque chose ?

— Non… enfin, oui… c'est-à-dire… Il faut que je te parle en tête-à-tête. Tu viendras ?

— Je suis désolé. Je ne peux pas. J'ai un rendez-vous à New York, ce soir. Si tu veux que je vienne demain…

— Non ! Non, pas demain. Il faut que ce soit aujourd'hui. Il le faut.

Il y avait un léger ton de panique dans la voix de sa mère, mais c'était le ton plat de la panique désespérée qui n'était déjà plus très fraîche, pas le son d'une urgence, si ce n'était le bizarre écho de la peur charactérisée par son instence quasi-mécanique.

— Qu'est-ce que c'est, Maman ?

— Je ne peux pas t'en parler au téléphone. Il faut que je te vois.

— Et bien alors dans ce cas, si tu veux passer au bureau…

— Non ! Pas au bureau ! Il faut que je te vois seul, dans un endroit où nous pouvons parler librement. Est-ce que tu pourrais venir ici aujourd'hui ? Je te le demande comme un service. C'est ta mère qui te demande un service. Tu n'es jamais venu nous voir une seule fois, depuis que tu es parti. Et peut-être que tu n'es pas celui qui doit être à blâmer pour ça, de toute façon. Mais est-ce que tu peux le faire pour moi, cette fois, si je te supplie de le faire ?

— D'accord, Maman. Je serai là à 4 heures, cet après-midi.

— Ce sera très bien, Henry. Merci, Henry. Ce sera parfait.

Il lui sembla qu'il y avait quelque chose comme de la tension dans l'air de l'usine, ce jour là. C'était quelque chose qui était trop subtil pour être clairement défini ; mais son usine était pour lui comme le visage d'une femme aimée sur lequel il était capable de saisir les premiers signes d'une émotion, avant même que celle-ci n'apparaisse. Il remarqua des petits noyaux constitués de ces nouveaux employés, juste trois ou quatre d'entre-eux se regroupant pour une conversation, une ou deux fois de plus que d'ordinaire. Il remarqua leur façon d'être, une façon d'être suggérant un angle de salle de billard, pas une usine. Il remarqua quelques coups d'œil qui lui étaient adressés tandis qu'il passait, des coups d'œils trop marqués et qui semblait s'attarder. Il choisit de ne pas y prêter attention ; ce n'était pas assez pour aller jusqu'à se poser des questions ; et puis il n'avait pas le temps de s'en poser.

Lorsqu'il se rendit en voiture jusqu'à son ancienne maison, cet après-midi là, il stoppa tout à coup sa voiture au pied de la colline. Il n'avait pas revu la maison depuis le 15 mai, il y avait six mois de cela, quand il en était parti ; et de la voir le ramenait à la somme de tout ce qu'il avait ressenti durant dix années de retour à la maison ; la tension, l'ahurissement, le poids grisâtre de l'ennui non-confessé, la sévère endurance qui lui avait interdit de le confesser, l'innocence désespérée de comprendre sa

famille… les efforts pour être juste.

Il gravit lentement le chemin qui menait à la porte. Il n'en ressentit aucune émotion, seulement un sentiment de grande clarté solennelle. Il savait que sa maison était un monument de culpabilité ; de la culpabilité qu'il avait éprouvé à l'égard de lui-même.

Il s'était attendu à voir sa mère et Philip ; il ne s'était pas attendu à voir la troisième personne qui se leva, comme ils le firent, lorsqu'il pénétra dans le salon : c'était Lillian.

Il s'arrêta sur le seuil. Ils demeurèrent là où ils se trouvaient, à le regarder et à regarder la porte qui était encore ouverte derrière lui. Leurs visages exprimaient à la fois la peur et la roublardise, le regard de ce chantage à travers la vertu qu'il n'avait pas appris à comprendre, comme s'il éspéraient s'en tirer comme ça au moyen de rien d'autre que de sa pitié, pour le retenir piégé, alors qu'un seul pas en arrière pouvait le placer hors de leur atteinte.

Ils avaient compté sur sa pitié et redoutaient sa colère ; ils n'avaient pas osé considérer la troisième option de leur alternative : son indifférence.

— Qu'est-ce qu'elle fait ici ? demanda-t-il à sa mère d'une voix plate et indifférente.

Lillian a toujours vécu ici depuis votre divorce, répondit-elle sur le ton de la défensive, « je ne pouvais tout de même pas la laisser mourir de faim dans les rues de la ville, non ? »

L'expression du regard de sa mère était pour moitié de l'imploration, comme si elle était en train de le supplier de ne pas lui donner une gifle ; et pour l'autre, à moitié de la victoire, comme si c'était elle qui venait de le gifler. Il connaissait sa motivation : ce n'était pas de la compassion, ça n'avait jamais vraiment été le grand amour entre Lillian et elle, c'était leur désir de revanche commune contre lui, c'était leur satisfaction secrète de dépenser *son* argent pour l'ex-femme à laquelle il avait refusé de venir en aide.

La tête de Lillian était sur le point de s'incliner en signe de salut, avec le soupçon d'une tentative de sourire sur ses lèvres, moitié timide, moitié effronté. Il ne prétendit pas l'ignorer ; il la regarda comme s'il était pleinement en train de la voir, et cependant comme si son esprit n'avait enregistré aucune présence. Il ne dit rien, referma la porte et s'avança dans la pièce.

Sa mère lâcha un soupir de soulagement mitigé par l'inconfort, et s'empressa de se laisser tomber sur la chaise la

plus proche, tout en l'observant, avec la nerveuse incertitude de ne pas savoir s'il suivrait son exemple ou non.

— Qu'est-ce que c'était que tu voulais ? demanda-t-il en s'asseyant.

Sa mère se tenait avec raideur sur sa chaise et elle se tenait bizarrement courbée, tout en relevant ses épaules, sa tête à moitié baissée.

— De la pitié, Henry. répondit-elle à voix basse.

— Qu'est ce que tu veux dire ?

— Ne me comprends-tu pas ?

— Non.

— Et bien–elle étendit les mains dans un geste d'agitation désordonnée qui trahissait l'impuissance–« et bien… » ses yeux roulaient dans toutes les directions, faisant des efforts désespérés pour échapper à son regard attentif, « et bien, il y a tellement de choses à dire et… et je ne sais pas comment les dire, mais… et bien, il y a une question d'ordre pratique, mais qui n'est pas importante en elle-même… ce n'est pas pour ça que je t'ai demandé de venir ici… »

— Qu'est-ce que c'est ?

— La question d'ordre pratique ? Les chèques de nos allocations… celui de Philip et le mien. C'est le premier du mois, mais en raison du compte qui a été bloqué, les chèques ont été refusés. Tu sais ça, n'est-ce pas ?

— Je le sais.

— Et bien, qu'est-ce que nous allons faire ?

— Je ne sais pas.

— Je veux dire, qu'est-ce que tu comptes faire à ce propos ?

— Rien.

Sa mère le regarda fixement, comme si elle était en train de compter les secondes de silence.

— Rien, Henry ?

— Je n'ai aucun pouvoir de faire quoi que ce soit.

Ils étaient en train de regarder son visage avec une sorte d'intensité curieuse ; il était certain que sa mère lui avait dit la vérité, cette inquiétude financière immédiate n'était pas le propos de cet entretien ; en fait, ils se voyaient à propos d'une question de bien plus grande importance.

— Mais, Henry, nous sommes pris au dépourvu.

— Et moi de même.

— Mais, ne pourrais-tu pas nous envoyer un peu d'argent

liquide où quelque chose ?

— Ils ne m'ont pas prévenu à l'avance qu'ils allaient bloquer les comptes, aucun avertissement me laissant le temps de prendre un peu de liquide.

— Mais alors… Ecoute, Henry, c'est arrivé si soudainement, ça a effrayé les gens, apparemment… à l'épicerie, ils refusent de nous faire crédit, à moins que toi tu le leur demandes. Je pense qu'ils voudraient que tu signes pour prendre une carte de crédit chez eux ou quelque chose comme ça. Alors, est-ce que tu vas leur parler pour arranger ça ?

— Je ne le ferai pas.

— Non ? elle s'étrangla sur un petit soupir, « Pourquoi ? »

— Je ne prendrai aucun engagement que je ne peux garantir.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Je ne vais pas m'engager sur des dettes que je n'ai aucun moyen de payer.

— Qu'est-ce que tu veux dire par "aucun moyen" ? Cette histoire de compte bloqué, c'est seulement une sorte d'aspect technique, c'est seulement temporaire, tout le monde sait ça !

— *Ils* le savent ? Pas moi.

— Mais, Henry, une facture d'épicerie ! Tu n'es pas sûr d'être capable de payer une note d'épicier, toi, avec tous les millions que tu possèdes ?

— Je ne vais pas escroquer l'épicier en prétendant que je possède ces millions.

— Qu'est-ce que tu racontes ? Qui les possède ?

— Personne.

— Comment ça, "personne" ?

— Maman, je pense que tu m'as bien compris. Je pense que tu avais compris avant que je le comprenne moi-même. Il n'y a plus de propriété encore en existence ni aucun bien privé. C'est ce que tu as approuvé, et ce en quoi tu as cru pendant des années. Tu voulais que j'ai les poings liés. J'ai les poings liés. Maintenant c'est trop tard pour en discuter.

— Vas-tu abandonner tes idées politiques… elle vit l'expression de son visage et s'interrompit abruptement en pleine phrase.

Lillian était assise et regardait par terre, comme si elle avait peur de relever la tête durant cet instant. Philip était assis, en train de faire craquer ses phalanges.

Sa mère fit des efforts pour concentrer sa vision sur quelque

chose, et dit à voix basse :

— Ne nous abandonne pas, Henry. un pincement de vie dans le son de sa voix lui dit que ce qui avait caché jusqu'ici la vraie raison de cet entretien était en train de se fissurer pour s'ouvrir.

— Nous nous trouvons dans une époque terriblement difficile et nous sommes vraiment effrayés. C'est la vérité derrière tout ça, Henry, nous somme effrayés parce que tu es en train de te détourner de nous. Oh, il ne s'agit pas de cette note d'épicerie, mais c'est un signe… il y a un an, tu n'aurais pas laissé ça nous arriver. Maintenant… maintenant tu t'en fiches. elle marqua une pause l'invitant à dire quelque chose, « Ce n'est pas vrai ? »

— Oui.

— Bon… bon, je crois que c'est de notre faute. C'est ça que je voulais te dire… que nous savons que c'est de *notre* faute. Nous ne t'avons pas bien considéré, durant toutes ces années. Nous avons été injustes envers toi, nous t'avons fait souffrir, nous avons profité de toi et nous ne t'avons accordé aucun remerciement en retour. C'est nous les coupables, Henry, nous avons péché contre toi et nous le confessons. Que pouvons-nous te dire de plus, maintenant ? Trouveras-tu au fond de ton cœur de quoi nous pardonner ?

— Qu'est-ce que tu attends de moi ? il le demanda sur le ton clair et neutre propre à un rendez-vous d'affaires.

— Je ne sais pas ! Qui suis-je pour le savoir ? Mais ce n'est pas de ça que je parle, en ce moment. Pas de faire… seulement de ressentir. Ce que je suis en train d'implorer, ce sont tes sentiments… seulement tes sentiments… même si nous ne les méritons pas. Tu es généreux et fort. Est-ce que tu tireras un trait sur le passé, Henry ? Est-ce que tu nous pardonneras ?

L'expression de terreur dans ses yeux était vraie. Il y avait une année, il se serait dit que c'était sa façon de se repentir ; il aurait réprimé son dégoût pour les mots qu'elle venait de prononcer, mots qui ne signifiaient aujourd'hui pour lui, rien d'autre que la brume du dénué de signification ; il aurait violé son esprit pour se forcer à leur donner un sens, même s'il ne l'avait pas compris ; il lui aurait assigné la vertu de la sincérité selon les propres termes de sa mère, quand bien même ne les aurait-il pas partagé. Mais il s'était accommodé de devoir accorder le respect à tous les termes autres que les siens.

— Nous pardonneras-tu ?

— Maman, je crois qu'il serait préférable d'éviter de parler

de ça. Ne m'oblige pas à dire pourquoi… Je pense que tu le sais aussi bien que moi. S'il y a quelque chose que tu veux voir être fait, dis-moi ce que c'est. Il n'y a rien d'autre à débattre.

— Mais je ne te comprends pas ! C'est pour ça que je t'ai demandé de venir… pour te demander ton pardon ! Vas-tu refuser de me répondre ?

— Bon, et bien parlons-en, alors. Qu'est-ce que ça te ferait, mon pardon ?

— Hein ?

— J'ai dit, qu'est-ce que ça signifierait ?

Elle étendit les mains en signe d'étonnement pour mieux marquer l'évidence.

— Pourquoi, ça… ça nous permettrait de nous sentir soulagés ?

— Est-ce que ça changera le passé ?

— Nous nous sentirions mieux de savoir que tu nous a pardonné.

— Espères-tu me faire prétendre que le passé n'a jamais existé ?

— Oh, mon Dieu, Henry, tu ne vois donc rien ? Tout ce que nous voulons, c'est seulement de savoir que toi… que tu t'inquiètes pour nous ?

— Ce n'est pas ce que je ressens. Est-ce que tu voudrais que je fasse semblant ?

— Mais c'est précisément ce que je suis en train de te supplier de faire… de le *ressentir* !

— Pour quelle raison ?

— Raison ?

— En échange de quoi ?

— Henry, Henry, il ne s'agit pas d'affaires, dont nous parlons, il ne s'agit pas de tonnages d'acier ou de balances bancaires, il s'agit de sentiments… et toi tu parles comme un marchand !

— J'en suis un.

Ce qu'il vit dans ses yeux était de la terreur ; pas la terreur impuissante de lutter sans comprendre, mais la terreur de se trouver poussé vers la limite à partir de laquelle le fait d'éviter de comprendre ne serait plus possible.

— Ecoute, Henry, dit Philip avec hâte, « Maman ne peut pas comprendre ces choses. Nous ne savons pas comment t'approcher. Nous ne pouvons pas parler ton language. »

— Je ne parle pas le votre.

— Ce qu'elle est en train d'essayer de dire, c'est que nous sommes désolés. Nous sommes terriblement désolés de t'avoir blessé. Tu penses que ça ne nous coûte pas, mais tu te trompes. Nous souffrons du remors.

La douleur dans les yeux de Philip était vraie. Un an auparavant, Rearden en aurait éprouvé de la pitié. Maintenant, il savait qu'ils l'avaient tenu grâce à rien d'autre que sa réticence à les blesser, sa peur de leur douleur. Ça ne l'effrayait plus.

— Nous sommes désolés, Henry. Nous sommes bien conscients de t'avoir fait du mal. Nous voudrions nous en faire pardonner. Mais qu'est-ce qu'on peut faire ? Le passé, c'est le passé. On ne peut pas le refaire.

— Moi non plus.

— Tu peux accepter notre repentir, intervint Lillian, avec une voix rendue terne par la prudence, « Moi, je n'ai plus rien à attendre de toi, maintenant. Je veux seulement que tu saches que quoi que j'aie pu faire, je l'ai fait parce que je t'aimais. »

Il se détourna d'elle sans répondre.

— Henry ! cria sa mère, « Qu'est-ce qu'il t'es arrivé ? Qu'est-ce qui t'a fait changer comme ça ? C'est comme si tu n'étais plus humain ! Tu nous presses continuellement en espérant des réponses, alors qu'on n'en a aucune à donner. Tu continues à nous battre avec ta logique… qu'est-ce que c'est "la logique", dans un moment comme celui-ci ?... Elle est où, "la logique", quand les gens sont en train de souffrir ? »

— On ne peut rien y faire ! cria Philip.

— Nous sommes à ta merci. dit Lillian.

Ils étaient en train de lancer leurs supplications à un visage qui ne pouvait être atteint.

Ils ne savaient pas–et leur panique était leur dernier effort pour échapper à cette connaissance–que son sens de la justice dépourvu de pitié qui avait été la seule prise qu'ils avaient eu sur lui, qui lui avait fait accepter n'importe quel châtiment tout en leur accordant le bénéfice de chaque doute, était maintenant tourné contre eux… que la même force qui l'avait fait être tolérant était maintenant la force qui le rendait impitoyable ; que la justice qui pardonnerait des kilomètres d'erreurs de connaissance innocentes, ne leur pardonnerait pas le moindre pas fait dans la direction du mal consciemment planifié.

— Henry, tu ne nous comprends pas ? continuait de plaider sa

mère.

— Si.

Elle détourna le regard pour éviter la clarté de ses yeux.

— N'en as-tu rien à faire de ce que nous allons devenir ?

— Non.

— N'es-tu donc pas humain ? avec la colère qui montait, sa voix était devenue tremblante, « N'es-tu capable d'absolument aucun amour ? C'est ton cœur que je suis en train d'essayer d'atteindre, pas ton cerveau ! L'amour, ça ne se discute pas, ça ne raisonne pas, ça ne se marchande pas ! C'est quelque chose que l'on donne ! Que l'on éprouve ! Oh, mon Dieu, Henry, est-ce que tu n'arrives vraiment pas à ressentir sans réfléchir ? »

— Ça ne m'est jamais arrivé.

Sur le moment, la voix de sa mère devint noire, basse et bourdonnante :

— Nous ne sommes pas aussi intelligents que toi, et pas aussi forts. Si nous sommes marqués par le péché et la gaucherie, c'est parce que nous sommes impuissants. Nous avons besoin de toi, tu es tout ce que nous avons… et nous sommes en train de te perdre… et nous avons peur. Nous entrons dans des temps difficile, et les choses sont en train d'empirer, les gens sont morts de peur, paniqués et ils ne savent plus quoi faire. Comment va-t-on s'en sortir, si tu nous laisses tomber ? Nous sommes petits et faibles et nous serons emportés comme du bois flottant dans cette terreur sur laquelle plus personne n'a aucun pouvoir, nulle part sur la planète. Peut-être avons-nous une part de responsabilité pour tout cela, peut-être que nous l'avons favorisé parce que nous n'avions pas trouvé mieux, mais ce qui est fait est fait et on ne peut pas l'arrêter, maintenant. Si tu nous abandonnes, nous sommes perdus. Si tu abandonnes et que tu disparais, comme tous ces hommes qui…

Ce ne fut pas le son qui la fit s'interrompre, ce fut seulement le mouvement de ses sourcils, comme le bref et vif mouvement d'un petit coup de crayon dans une case à cocher. Puis ils le virent sourire ; sa manière de sourire fut la plus terrible des réponses.

— Alors c'est ça qui vous fait peur. fit-il d'une voix lente et calme.

— Tu ne peux pas partir ! s'écria sa mère, dans un état de panique aveugle, « Tu ne peux pas partir maintenant ! Tu aurais pu le faire l'année dernière, mais plus maintenant ! Pas

aujourd’hui ! Tu ne peux pas devenir déserteur, parce que maintenant ils te tiennent par ta famille ! Ils nous laisseront sans le sous, ils saisiront tout, ils nous laisseront mourir de faim, ils…

— Arrêtez ça ! cria Lillian, plus adepte que les autres à la lecture des signes de danger sur le visage de Rearden.

Son visage retint le reste d’un sourire, et ils surent qu’ils ne les voyaient plus, mais il n’était pas en leur pouvoir de savoir pourquoi son sourire semblait maintenant retenir de la douleur et une expression de désir presque mélancolique, ni pourquoi il était en train de regarder dans le vague dans la pièce, vers un point qui se situait à l’emplacement de la fenêtre la plus éloignée. Il était en train de voir un visage finement sculpté conservant son flegme sous les lacérations des insultes qu’il était en train d’entendre, il était en train d’entendre une voix qu’il lui avait dit calmement, ici, dans cette pièce :

“C’est contre le péché du pardon que je voulais vous avertir.”

« Toi qui le savait déjà ». se dit-il… mais il ne finit pas la phrase dans son esprit, il la laissa s’évanouir dans l’expression en coin de son sourire amer, parce qu’il savait ce qu’il avait été sur le point de penser : « Toi qui l’avait su, déjà à ce moment là… pardonne-moi. »

Voila ce qu’elle était–se dit-il, en regardant sa famille–la nature de leur imploration pour le pardon, la logique de ces “sentiments” qu’ils avaient si vertueusement proclamés comme quelque chose ne devant *pas* être logique ; voila ou se situait l’essence brutale de tous les hommes qui parlaient d’être capable de ressentir sans penser, et de placer la pitié au-dessus de la justice. Ils avaient su ce qu’ils devaient redouter ; ils l’avaient saisi et nommé avant lui, le seul chemin vers la délivrance qui lui restait ; ils avaient compris l’impuissance de sa position d’industriel, la futilité de sa lutte, l’impossible fardeau qui descendait innexorablement sur lui pour le broyer ; ils avaient su que, en raison, en justice, et pour la préservation de sa propre intégrité, la seule décision qui lui restait était de tout laisser tomber et de courir ; et pourtant ils voulaient le retenir, le maintenir dans la fournaise sacrificatoire, le forcer à se laisser dévorer par eux jusqu’à ce qu’il ne reste rien de lui, au nom de la pitié, du pardon, et de “l’amour fraternel” cannibale.

— Si tu veux toujours que je l’explique, Maman, dit-il sur un ton encore plus marqué par le calme, « si tu es encore en train d’espérer que je ne serais pas assez cruel pour nommer ce que tu

es en train de prétendre que tu ne sais pas, alors voila ce qui ne colle pas dans ton idée de pardon : Vous regrettez de m'avoir blessé, et comme suggestion de possibilité de vous racheter, vous me demandez de m'offrir moi-même à une totale immolation.

— La logique ! cria-t-elle, « Et te revoila encore avec ta fichue logique ! C'est de *pitié* dont nous avons besoin, pas de logique ! »

Il se leva.

— Attends ! Ne pars pas ! Henry, ne nous abandonne pas ! Ne nous condamne pas à périr ! Quoi que nous soyons, nous sommes humains ! Nous voulons vivre !

— Pourquoi, non… répondit-il avec un calme étonnement qui prit fin sous la forme d'une horreur tout aussi calme, tandis qu'il en fut pleinement frappé, « Je ne pense pas que tu le veuilles. Si tu le voulais, tu aurais su quelle valeur tu devais m'accorder. »

Comme une preuve, et avec l'intention d'une réponse, l'expression du visage de Philip évolua lentement vers ce qui voulait être un sourire amusé, mais qui cependant ne pouvait retenir que la peur et la méchanceté.

— Tu ne pourras pas quitter ta "boîte" et t'enfuir, dit Philip, « Tu ne peux pas te sauver, sans argent. »

On eut pu croire que c'était tout ce dont il avait eu besoin pour lui faire prendre sa décision ; Rearden marqua une pause, puis il étouffa un petit rire :

— Merci, Philip. répondit-il simplement.

— Hein ? Philip fit, avec une sorte de mouvement nerveux marquant son étonnement.

— Alors c'était ça, le but de leurs scellés. C'était ça dont tes amis avaient peur. Je savais qu'ils étaient en train de préparer quelque chose contre moi, aujourd'hui. Je ne savais pas que les scellés n'avaient pour autre but que de m'empêcher de m'enfuir.

Il se tourna vers sa mère avec incrédulité pour la regarder. « Et c'est pour ça qu'il fallait que tu me voies aujourd'hui, avant cette réunion à New York. »

— Maman ne le savait pas ! cria Philip, puis il réalisa la bourde qu'il venait de commettre et cria plus fort, « De quoi est-ce que tu parles ! Je n'ai rien dit ! Je ne l'ai pas dit ! » sa peur semblait maintenant avoir laissé de côté ses qualités mystiques au profit de considérations plus pratiques.

— Ne t'inquiète pas, pauvre petite fripouille, je ne dirais pas à tes "potes" que tu m'as tout raconté. Et si tu tentais…

Il ne finit pas sa phrase ; il regarda les trois visages qui se trouvaient devant lui, et un sourire soudain acheva sa phrase, un sourire de lassitude, de pitié, de dégoût incrédule. Il était en train d'assister à la contradiction finale, à l'absurdité grotesque de la fin du jeu des irrationnels : les hommes de Washington avaient espéré le retenir en poussant ces trois là à tenter d'assumer le rôle d'otages.

— Tu te crois si intelligent, n'est-ce pas ? ce fut un cri soudain, et il vint de Lillian ; elle s'était dressée sur ses jambes pour lui barrer le passage ; son visage était distordu comme il l'avait déjà vu une fois auparavant, ce matin lors duquel elle avait appris le nom de sa maîtresse. « Tu es tellement malin. Tu es si orgueilleux! Et bien j'ai quelque chose à te dire ! »

On eut dit que c'était comme si elle avait refusé de croire jusqu'à la dernière minute qu'elle avait conservé quelque crédibilité. La vue de son visage le frappa comme la partie manquante d'un circuit que l'on venait d'ajouter, et avec une soudaine clarté il sut ce que le jeu de Lillian avait été et pourquoi elle l'avait épousé.

Si choisir une personne comme le centre constant de notre intérêt, comme le point central de notre vision, caractérisait l'amour–songea-t-il–alors c'était vrai qu'elle l'avait aimé ; mais si, selon le point de vue de Rearden, l'amour était un hommage fait à notre ego et à l'existence ; alors pour ceux qui haïssaient leur ego et la vie, la quête de la destruction était la seule forme d'amour possible et leurs seuls équivalents. C'était pour la plus grande de ses vertus que Lillian l'avait choisi, pour sa force, pour sa confiance en lui-même, pour son orgueil ; elle l'avait choisi comme d'autres choisissent l'objet d'un amour, comme le symbole du pouvoir vivant de l'homme, mais dans le cas de Lillian c'était la destruction de ce pouvoir là qui avait été le but.

Il les voyait comme il les avait vus lors de leur première rencontre : lui, l'homme d'énergie violente et d'ambition passionnée, l'homme de l'exploit, éclairé par la flamme de son propre succès, et projeté au milieu de ces cendres pleines de prétensions qui se nommaient elles-même une élite intellectuelle, les restes calcinés de la culture mal-digérée, se nourrissant des derniers reflets de l'esprit des autres, n'offrant que le déni de l'intelligence comme seule revendication de leur distinction, et une envie insoutenable de contrôler le monde pour leur seule luxure ; elle–la femme *pique-assiette* de cette élite là, portant

leurs étalages de sarcasmes défraîchis comme sa réponse à l'univers, tenant l'impotence pour de la supériorité et la vacuité pour de la vertu ; lui, inconscient de leur haine, innocemment dédaigneux à l'égard de leur escroquerie que leur composition prétend suggérer ; elle, le percevant comme le danger de leur monde, comme une menace, comme un *challenge*, comme un reproche.

La luxure qui pousse les autres à mettre un empire en esclavage, était devenue, dans les limites des possibilités de Lillian, une passion pour le pouvoir qu'elle avait eu sur lui. Elle avait entrepris de le briser, comme si, incapable d'égaler sa valeur, elle avait pu le surpasser en le détruisant, comme si la mesure de sa grandeur avait pu ainsi devenir la mesure de la sienne ; comme si–songea-t-il avec un frisson qui lui parcourut l'échine–comme si le vandale qui mettait une statue en pièces était plus grand que l'artiste qui l'avait faite, comme si le meurtrier qui tuait un enfant était plus grand que la mère qui lui avait donné la vie.

Il se souvint de l'esprit de dérision qu'elle avait systématiquement exprimé à l'égard de son travail, comme pour le marteler, comme pour marteler son usine, son *Metal*, son succès, il se souvint de son désir de le voir soûl, ne serait-ce qu'une fois, de ses tentatives pour le pousser à l'infidélité, de son plaisir à la pensée qu'il s'était abaissé au niveau d'une amourette sordide, de sa terreur que cette amourette s'avérait être une performance, et non une dégradation. Sa ligne d'attaque, qui l'avait tant décontenancée, avait été constante et claire ; c'était son amour-propre qu'elle avait cherché à détruire, en sachant qu'un homme qui renonce à sa valeur se place alors à la merci de la volonté de n'importe qui ; c'était sa pureté morale qu'elle s'était battue pour saper, c'était sa rectitude confiante qu'elle avait voulu faire voler en éclats au moyen du poison de la culpabilité ; comme si, devait-il s'effondrer un jour, sa dépravation pourrait alors cautionner celle de Lillian.

Pour les mêmes raisons et motivations, pour la même satisfaction, comme d'autre tissent de complexes systèmes philosophiques aux fins de détruire des générations, d'établir des dictatures permettant de détruire un pays, elle avait–à l'aide d'aucune autre arme que sa féminité–fait son but de détruire *un seul* homme.

"Ton code c'est celui de la vie"–il se souvint de la voix de son

jeune instituteur disparu–“dans ce cas, quel est le leur ?”

— J’ai quelque chose à te dire ! criait Lillian, avec dans sa voix le son de cette rage impotente qui voudrait que les mots soient des balles, « Tu es si fier de toi, hein ? Tu es si fier de ton nom ! Rearden Steel, Rearden Metal, Rearden Epouse ! C’était ça que j’étais, n’est-ce pas? “Madame Rearden” ! “Madame *Henry* Rearden” ! »

Le son de sa voix était maintenant devenu une suite de caquetages essoufflés, une méconnaissable corruption de rire.

— Et bien, je pense que tu aimerais savoir que ton épouse s’est faite *allongée* par un autre homme ! Je t’ai été infidèle, tu m’entends ? Je t’ai été infidèle, et pas avec je ne sais quel grand et noble amoureux, mais avec la fripouille la plus ragoûtante : avec James Taggart ! Il y a trois mois ! Avant notre divorce ! Alors que j’étais ton épouse ! Alors que j’étais *encore* ton épouse !

Il écoutait passivement comme un scientifique en train d’étudier un sujet dénué de toute connotation d’ordre personnelle. Là, se dit-il, se trouvait l’interruption finale du credo de l’interdépendance collective, le credo du déni de l’identité, de la propriété, du fait ; la croyance que la stature morale d’aucun est à la merci de l’action de l’autre.

— Je t’ai été infidèle ! Tu écoutes ce que je suis en train de te dire, espèce de “Puritain en acier inoxydable” ? J’ai couché avec Jim Taggart… héros incorruptible ! Tu m’entends bien, là?... Hein, tu m’entends ?... Hein…?

Il était en train de la regarder comme il aurait regardé une femme étrange l’approchant dans la rue pour lui faire une confession personnelle ; elle ressemblait à quelque chose qui était l’équivalent des mots qu’elle était en train de prononcer :

— Pourquoi me le dire ?

La voix de Lillian diminua jusqu’à s’éteindre. Il n’avait jamais connu à quoi pouvait ressembler la destruction d’une personne ; mais il sut qu’il était en train d’assister à la destruction de Lillian. Il la vit à travers l’effondrement de son visage, dans le soudain ramolissement des traits de son visage, comme si plus rien ne pouvait les faire se maintenir ensemble, dans les yeux, aveugles mais continuant cependant à fixer, à fixer quelque chose qui devait se trouver en elle, remplis de cette terreur qu’aucune autre menace provenant de l’extérieur n’aurait pu égaler. Ce n’était pas l’air d’une personne qui perdait l’esprit,

mais l'air de quelqu'un voyant la défaite totale, et, au même instant, en la voyant, sa propre nature pour la première fois ; l'air d'une personne voyant qu'après des années passées à prêcher le déni de l'existence, elle l'avait finalement réalisé.

Il se tourna pour partir. Sa mère l'arrêta à la porte, en saisissant son bras. Avec un air d'ahurissement entêté, avec le dernier de ses efforts pour se mentir à elle-même dont elle était capable, avec les larmes aux yeux, elle gémit d'une voix de reproche pétulant :

— Es-tu réellement incapable de pardonner ?

— Oui, Maman, répondit-il, « Je ne pardonne pas. J'aurais tiré un trait sur le passé, si tu m'avais pressé de quitter l'entreprise et de disparaître. »

Il y avait un vent froid, à l'extérieur. En refermant quelques boutons de plus de son pardessus, comme pour qu'il l'étreigne, il regarda la grande et fraîche étendue de la campagne, au pied de la colline, et le ciel clair qui était en train de diminuer d'intensité pour céder la place au crépuscule. Comme deux couchés de soleil achevant la journée, la lumière rouge du soleil était une bande droite immobile dans l'ouest, et la bande rouge qui respirait à l'est était la lueur des haut-fourneaux de son usine.

Alors qu'il se dirigeait vers New York, la sensation du volant sous ses mains, et celle produite par le doux revêtement de l'autoroute qui filait derrière lui, produisaient sur lui un effet bizarrement régénérant. C'était une sensation à la fois d'extrême précision et de détente, une sensation de l'action sans l'effort, qui lui sembla inexplicablement porteuse de jeunesse ; jusqu'à ce qu'il réalise que cela lui venait, en fait, de la façon dont il avait agi et s'était toujours attendu à agir lorsqu'il était jeune ; et ce qu'il ressentait maintenant était comme une question simple et étonnée : "Pourquoi quelqu'un aurait-il agi d'une autre manière ?"

Il lui sembla que les premiers détails de New York, à l'horizon, lorsqu'ils s'élevèrent devant lui, avaient une clarté étrangement lumineuse, bien que les détails de ses formes étaient dilués par la distance, une clarté qui ne semblait pas vouloir rester dans l'objet ; mais c'était comme si l'illumination provenait de lui-même. Il regardait la grande cité qui n'avait aucun lien ou usage autre que ceux qui l'avaient construite lui avaient donné, ce n'était pas une cité de *gangsters*, ni de mendiants, ni d'épaves humaines ni de prostituées, c'était la plus

grande réalisation industrielle de toute l'histoire de l'humanité, sa seule signification était celle qu'il lui avait donné ; c'est pour cela qu'il lui trouvait une qualité personnelle lorsqu'il la voyait, la qualité de quelque chose qui lui appartenait, et dont la perception n'accordait aucune place à l'hésitation, comme s'il était en train de la voir pour la première fois… ou pour la dernière.

Il s'arrêta pour une pause dans le couloir silencieux et à l'acoustique feutrée de l'hôtel Wayne-Falkland, à la porte de la suite dans laquelle il était sur le point d'entrer ; cela lui prit un long moment d'effort pour lever la main et frapper ; c'était la suite qui avait appartenu à Francisco d'Anconia.

Il y avait des volutes de fumée de cigarette qui formaient des vagues dans l'air du salon, au milieu des tentures de velours et tables nues en bois ciré.

Avec ses meubles de prix et l'absence de tout objet personnel, la pièce avait cet air de luxe ennuyeux qui caractérise l'inoccupation entre deux clients, aussi morne qu'un asile de nuit.

Cinq silhouettes s'élevèrent de la brume lorsqu'il entra : Wesley Mouch, Eugene Lawson, James Taggart, le docteur Floyd Ferris, et un mince personnage à l'air avachi qui faisait songer à un joueur de tennis avec une tête de rat, et qui lui fut présenté comme Tinky Holloway.

— Bon, fit Rearden, coupant court aux salutations formelles d'usage, aux sourires, aux offres d'apéritif et aux commentaires habituels sur la crise économique qui affecte le pays, « qu'est-ce que vous vouliez ? »

— Nous sommes ici comme vos amis, Monsieur Rearden, dit Tinky Holloway, « purement en tant que vos amis vous invitant pour une conversation informelle ayant en vue un meilleur esprit d'équipe et de respect mutuel dans le travail. »

— Nous sommes anxieux de nous rendre utile à votre exceptionnelle compétence, dit Lawson, « et à vos avis d'expert concernant les problèmes dont souffre l'industrie de notre pays ».

— Ce sont des hommes comme vous dont nous avons besoin à Washington. fit le docteur Ferris, « Il n'y aucune raison justifiant que vous dussiez rester un *outsider* pendant si longtemps, alors que votre voix est espérée au plus haut niveau de l'appareil d'Etat. »

Ce qui était écœurant, dans tout ça, se dit Rearden, était que

ces belles phrases n'étaient que des demi-mensonges ; la deuxième partie de ceux-ci, dits sur le ton quasi-hystérique de la situation de crise, était l'espoir non-formulé que ça puisse être plus ou moins *vrai*.

— Qu'est-ce que vous vouliez ? demanda-t-il.

— Pourquoi… vous écouter, Monsieur Rearden, fit Wesley Mouch, l'agitation des traits de son visage tentent d'imiter un sourire effrayé ; le sourir était faux, la peur était vraie, « Nous… nous voulons le bénéfice de votre opinion à propos de la crise undustrielle nationale. »

— Je n'ai rien à dire.

— Mais, Monsieur Rearden, dit le docteur Ferris, « tout ce que nous voulons, c'est que vous nous laissiez une chance de coopérer avec vous. »

— Je vous ai déjà dit, publiquement, que je ne coopère pas devant le canon d'une arme.

— Ne pourrions-nous pas "enterrer la hache de guerre", considérant les circonstances ? dit Lawson avec un air suppliant.

— Vous parlez du fusil ? Allez-y.

— Hein !

— C'est vous qui l'avez entre les mains. Enterrez-le, si vous pensez que vous le pouvez.

— C'est… c'était juste une façon de parler. expliqua Lawson en clignant des yeux, « …une métaphore. »

— Pas pour moi.

— Ne pouvons-nous faire montre d'une plus grande cohésion pour le bien du pays, en cette période de crise ? dit le docteur Ferris, « Ne pourrions-nous pas mettre momentanément de côté nos divergences d'opinion ? Nous sommes d'accord pour faire la moitié du chemin, pour que nous nous rencontrions. S'il y a quelque aspect que ce soit de notre politique auquel vous êtes opposé, vous n'avez juste qu'à nous le dire, et nous publierons un décret pour… »

— Arrêtez-ça, les gars, je ne suis pas venu ici pour vous aider à prétendre que je ne suis "pas" dans la position dans laquelle je me trouve, et que la moitié du chemin est possible entre nous. Maintenant, venez-en au fait. Vous avez préparé un nouveau diablotin qui va bientôt sortir de sa boîte au bout d'un ressort concernant la sidérurgie. Alors, qu'est-ce que c'est ?

— Et bien à propos de ça, dit Mouch, « il y a une question d'une importance vitale dont nous devons débattre, pour ce qui

concerne l'industrie de l'acier, mais… mais votre language, Monsieur Rearden ! »

— Nous ne voulons pas faire sortir quoi que ce soit d'une boîte devant votre nez, intervint Tinky Holloway, « Nous vous avons demandé de venir ici pour en parler. »

— Je suis venu ici pour prendre des ordres. Donnez-les.

— Mais, Monsieur Rearden, nous ne voulons pas que vous preniez les choses comme ça. Nous ne voulons pas vous donner des ordres. Nous sommes dans l'attente de votre consentement volontaire. Nous voudrions que ça vienne de vous, Monsieur Rearden.

Rearden sourit.

— Je sais.

— Vous le savez ? s'empressa de répondre Holloway, mais quelque chose dans le sourire de Rearden fit glisser son empressement vers de l'incertitude, « Et bien, alors… »

— Et vous, "frangins", dit Rearden, « sachez que ça c'est le point faible de votre jeu, le point faible qui sera fatal, qui va faire péter tout ça comme une fusée de feu d'artifice dans le ciel. Maintenant allez-vous me dire quelle est cette taloche vous allez me flanquer dans la figure, et qui vous fait travailler si dur pour que je ne la vois pas venir… ou alors, est-ce que je rentre chez moi ? »

— Oh non, Monsieur Rearden ! cria Lawson, en jetant tout à coup un œil à sa montre, « Vous ne pouvez pas partir maintenant !... Enfin, je veux dire, vous ne voudriez pas nous quitter avant d'avoir entendu ce que nous avons à dire. »

— Alors laissez-moi l'entendre.

Il les vit se regarder les un les autres. Wesley Mouch semblait avoir peur de lui adresser la parole ; le visage de Mouch avait adopté une expression d'entêtement pétulant, comme si cela devait être un signal de commande adressé aux autres pour qu'ils précipitent les choses, quelque pouvaient être leurs qualifications pour prétendre disposer du destin de l'industrie de l'acier, ils avaient été amenés ici pour agir en temps que "gardes du corps verbaux" de Mouch. Rearden se demanda qu'elle était la raison de la présence de James Taggart ; Taggart était assis et sinsitrement silencieux, sirotant un alcool avec une mine renfrognée, sans jamais regarder dans sa direction.

— Nous avons travaillé sur un projet, dit le docteur Ferris sur un ton d'optimisme exagéré, « qui va résoudre tous les

problèmes du secteur de l'acier et qui recueillera votre pleine approbation, en temps que mesure venant au service du bien public, ce tout en préservant nos intérêts et en assurant votre sécurité dans un… »

— Ne perdez pas votre temps à essayer de me dire ce que je vais penser. Venez-en aux faits.

— Il s'agit d'un projet qui est honnête, fiable, equitable et…

— Ne me donnez pas votre évaluation. Donnez-moi les faits.

— C'est un plan qui… le docteur Ferris s'interrompit : il avait perdu l'habitude de nommer les faits.

— Sous ce plan, dit Wesley Mouch, « nous garantirons au secteur de la sidérurgie une augmentation de 5 pour cent du prix de l'acier. » il marqua une pause avec un air de triomphe.

Rearden ne répondit rien.

— Bien sûr, cela entraînera quelque réajustement mineurs, mais nécessaires, dit Holloway avec désinvolture, faisant un bon au milieu du silence comme s'il s'était agi d'un court de tennis vacant, « Un certaine augmentation des tarifs devra être concédée aux producteurs de minerai de fer–oh, 3 pour-cent, tout au plus–considérant la surcharge de travail que cela entraînera pour quelques-uns d'entre-eux, comme pour Monsieur Larkin, dans le Minnesota, par exemple, et dans la mesure où ils devront faire transporter leur minerai en faisant appel au transport routier, qui est beaucoup plus onéreux ; et aussi, sachant que Monsieur James Taggart a dû sacrifier une partie de son réseau dans le Minnesota au bien public. Et, bien sûr, une augmentation des tarifs des transports devra être consentie à toutes les compagnies ferroviaire du pays–disons, dans les 7 pour-cent, grosso-modo–eu égard au besoin absolument essentiel de… »

Holloway s'arrêta, comme un joueur émergeant d'une activité ennivrante, pour remarquer soudainement qu'aucun opposant ne répondait aux balles qu'il envoyait sur le court.

— Mais il n'y aura pas d'augmentation des salaires, dit le docteur Ferris avec hate, « Un des point essentiels de ce plan est que nous ne nous donnions pas notre feu-vert pour une augmentation des salaires des travailleurs de l'acier, ce malgré leurs demandes insistentes. Nous souhaitons être honnêtes avec vous, Monsieur Rearden, et protéger vos intérêts… même au prix d'une réaction de ressentiment et d'indignation populaires. »

— Bien entendu, si nous attendons de la masse productive qu'elle consente à un sacrifice, dit Lawson, « nous devons lui

montrer que les cadres dirigeants sont, eux aussi, d’accord pour faire quelques sacrifices pour redresser l’économie de leur patrie. Dans les milieux ouvriers de la sidérurgie, le moral est au plus bas, il y a une certaine tension à présent, Monsieur Rearden, une tension dangereusement explosive, et… et, dans le but de vous protéger de… des… »

Il s’arrêta.

— Oui ? fit Rearden, « Des… ? »

— D’une possible… violence, certaines mesures sont nécessaires, lesquelles… Ecoute, Jim, il se tourna soudainement vers James Taggart, « pourquoi ne l’expliquerais-tu pas à Monsieur Rearden, en temps que confrère industriel ? »

— Et bien, quelqu’un doit soutenir le chemin de fer, fit Taggart de mauvaise grâce, sans le regarder, « Le pays à besoin du train, et quelqu’un doit nous aider à assumer cette lourde tâche, et si nous nous n’augmentons pas nos tarifs de transport de fret… »

— Non, non, non ! s’impatienta Wesley Mouch, « Parle à Monsieur Rearden du travail réalisé dans le cadre du *Plan d’Unification du chemin de fer*. »

— Et bien, le *Plan* est un franc succès, dit Taggart avec une voix léthargique, « si on fait exception du facteur temps qui est difficilement contrôlable. Il s’agit seulement d’une question de temps avant que nos équipes de travail *unifiées* remettent sur ses jambes chaque compagnie ferroviaire du pays. Le *Plan*, je suis bien placé pour vous en parler et vous rassurer, fonctionnerait avec autant d’efficacité pour n’importe quel autre type d’industrie. »

— Je n’en doute pas un seul instant. dit Rearden, avant de se tourner vers Mouch, « Pourquoi demandez-vous à votre faire-valoir de me faire perdre mon temps ? Qu’est-ce que le *Plan d’Unification du chemin de fer* a à voir avec moi ? »

— Mais, Monsieur Rearden, cria Mouch avec un enthousiasme désespéré, « Il s’agit d’un example que nous allons suivre ! C’est pour ça que nous vous avons demandé de venir en débattre ici avec nous ! »

— Quoi ?

— Le *Plan d’unification de la métallurgie* !

Il y eut un instant de silence, comme si les respirations venaient de s’arrêter durant un plongeon.

Depuis son fauteuil, Rearden était en train de les regarder avec

un coup d'œil qui semblait être celui de l'intérêt.

— Au vu de la situation critique du secteur de la métallurgie, dit Mouch avec une soudaine précipitation, comme pour ne pas s'accorder à lui-même le temps de savoir ce qui le mettait mal à l'aise en remarquant le regard particulier de Rearden, « et considérant que l'acier est la ressource de base la plus crucialement vitale, qu'il est le fondement même de notre industrie, comme prise dans son intégralité, des mesures drastiques doivent être entreprises pour préserver le savoir-faire du pays dans le domaine de l'acier, de même que ses infrastructures, telle que ses haut-fourneaux, ses équipements, ses usines. » le ton et l'élan des discours officiels l'amena aussi loin que ça, mais pas plus, « Avec cet objectif en vue… notre *Plan* est… »

— Notre plan est vraiment simple. intervint Tinky Holloway, en s'efforçant de le prouver grâce à la simplicité gaie et rebondissante de sa voix, « Nous relevons toutes les restrictions qui avaient été imposées à la production de l'acier, et comme cela chaque entreprise produira ce qu'elle peut, au mieux de ses capacités. Mais aux fins de contourner le danger d'une *compétition cannibale*, toutes les entreprises transféreront leur marge brute[1] dans un tronc commun, appelé à être connu sous le nom de *Fond commun de l'acier*, qui sera dirigée par un *Conseil spécial*. En fin d'année, le *Conseil* procédera à la redistribution de ces revenus ainsi collectés, sur la base de la production annuelle d'acier du pays divisée par le nombre de haut-fourneaux à ciel ouvert en existence, nous faisant arriver ainsi à une moyenne stable qui sera équitable pour tout le monde… et chaque entreprise sera payée selon ses besoins. La préservation de ses haut-fourneaux devenant ainsi son besoin de base, chaque entreprise se verra restituer des revenus selon le nombre de haut-fourneaux qu'elle possède. »

Il marqua une pause, attendit, puis ajouta :

— C'est tout, Monsieur Rearden, et ne recevant aucune réponse, il dit, « Oh, il y aura bien pas mal d'angles à arrondir, mais… mais c'est comme ça. »

De toutes les réactions possibles auxquelles ils s'étaient attendus, ils n'avaient pas songé à celle qu'ils virent.

---

1. Gains réalisés sur une vente avant calcul des frais de fonctionnement d'une entreprise, charges, salaires et taxes sur salaires, etc. *(N. d. T.)*

Rearden se pencha en avant sur son fauteuil, les yeux attentifs, mais fixés dans le vague, comme s'il était en train de regarder quelque chose situé à une distance qui n'était pas si distante, puis il demanda, avec une étrange note calme d'amusement personnel :

— Me direz-vous juste une seule chose, *les gars* : vous comptez sur quoi ?

Il savait qu'ils comprenaient. Il voyait, sur leur visages, cette expression évasive qu'ils affichaient avec obstination, et qu'il avait autrefois tenue pour cet air du menteur qui vient tout juste de tromper une de ses victimes, mais dont il avait appris plus tard qu'il s'agissait de pire que cela : l'air d'un homme en train de tromper *sa propre* conscience, délibérément.

Ils ne répondirent pas. Ils demeurèrent silencieux, comme s'ils étaient en train de lutter, non pas pour l'inciter à oublier sa question, mais pour se forcer à oublier qu'ils venaient de l'entendre.

— C'est un *Plan* fiable et pratique ! lâcha tout à coup James Taggart dont la voix avait une arète vive d'animation soudaine, « Ça va marcher ! Ça doit marcher ! Nous voulons que ça marche ! »

Personne ne fit écho.

— Monsieur Rearden… ? fit timidement Holloway.

— Et bien, laissez-moi voir, dit Rearden, « Orren Boyle Associated Steel possède 60 haut-fourneaux à ciel ouvert, dont un tiers de ceux-ci qui ne tourne pas, et le reste produisant une moyenne unitaire de 300 tonnes d'acier-jour.

Je possède 20 haut-fourneaux à ciel ouvert travaillant à plein régime et produisant des tonnes d'acier chaque jour. Sinon nous possédons 80 fournaises travaillant en ligne et desquelles sortent chaque jour 27.000 tonnes, ce qui nous fait une moyenne par fournaise de 337,5 tonnes-jour.

Chaque jour de l'année, moi, en produisant 15.000 tonnes, serait payé pour 6.750 tonnes. Quand à Boyle, produisant 12.000 tonnes, sera payé pour 20.250 tonnes.

Ne vous tracassez pas pour les autres membres du fond commun, ils ne changeront pas par rapport à leur taille actuelle, sauf pour réduire un peu plus leur cadences de production, la plupart arrivant à faire encore *pire* que Boyle, et aucun d'entre-eux ne produisant autant que moi.

Maintenant, combien de temps pensez-vous que mon

entreprise marchera, sous votre *Plan* ? »

Il n'y eut aucune réponse, puis Lawson cria soudainement, comme aveuglément :

— Lorsque nous traversons une situation de grave crise nationale, il est de notre devoir de servir, de souffrir et d'œuvrer pour le sauvetage du pays !

— Je ne vois pas comment le fait de puiser dans mes revenus pour les mettre dans la poche d'Orren Boyle va sauver le pays.

— Il est de votre devoir de consentir à certains sacrifices pour le bien et le service aux citoyens !

— Je ne vois pas pourquoi Orren Boyle est plus “citoyen” que je le suis.

— Oh, il n'est pas du tout question d'Orren Boyle ! Les enjeux sont bien plus vastes que les intérêts personnels de quiconque. Ce qui nous intéresse, c'est de préserver les ressources naturelles du pays–telles que les usines–et de sauver l'intégralité du patrimoine industriel de la nation. Nous ne pouvons accepter la ruine d'une maison aussi vaste que celle de Monsieur Orren Boyle. Le pays en a besoin.

— Je pense, dit lentement Rearden, « que le pays a bien plus besoin de moi qu'il a besoin d'Orren Boyle. »

— Mais bien sûr ! cria Lawson avec un enthousiame surpris, « le pays a besoin de vous, Monsieur Rearden ! Vous le réalisez, maintenant, n'est-ce pas ? »

Mais l'avide plaisir de Lawson pour la formule familière de l'immolation de soi disparut abruptement au son de la voix de Rearden ; une voix froide de commerçant répondant :

— Mais oui.

— Ce n'est pas seulement Boyle, qui est impliqué. fit Holloway sur le ton de la plaidoirie, « L'économie du pays ne serait pas capable de supporter le choc d'une dislocation majeur en ce moment. Boyle a des milliers d'employés, de fournisseurs, de clients. Qu'arriverait-il à ceux-ci, si Associated Steel devait déposer son bilan. »

— Qu'arrivera-t-il à mes milliers d'employés, de fournisseurs et de clients, quand je devrai déposer mon bilan ?

— Vous, Monsieur Rearden ? fit Holloway, incrédule, « Mais vous êtes le plus riche, le plus en sécurité et le plus fort de tous les industriels du pays du moment ! »

— Et qu'en est-il pour le moment d'après ?

— Hein ?

— Pendant combien de temps pensez-vous que mon enterprise tiendra, en produisant à perte ?

— Oh, Monsieur Rearden, j'ai une foi totale en vous !

— Allez donc au diable avec votre foi ! Comment pensez-vous que je vais faire ?

— Vous gérerez ça !

— Comment ?

Il n'y eut pas de réponse.

— Nous ne pouvons pas nous lancer dans des conjectures à propos du futur, cria Wesley Mouch, « quand nous nous trouvons face à effondrement national immédiat qu'il nous faut prévenir ! Nous devons sauver l'économie du pays ! Nous devons faire quelque chose ! » le regard de curiosité imperturbable de Rearden le conduisit à l'inattention, « Si ça ne vous plait pas, vous n'avez qu'à proposer une meilleure solution ! »

— Bien sûr, dit Rearden avec aisance, « Si c'est de la production que vous voulez, alors ne restez pas en travers de notre chemin, mettez à la corbeille toutes vos réglements et décrets farfelus, laissez Orren Boyle se casser la figure, laissez moi racheter le complexe industriel de l'Associated Steel, et je ferai sortir chaque jour des milliers de tonnes d'acier de chacun de ses 60 haut-fourneaux.

— Oh, mais… mais on ne pourrait pas ! s'écria Mouch, « Ça signifierait une situation de monopole ! »

Rearden étouffa un rire.

— O.K., fit-il avec indifférence, « dans ce cas laissez mon directeur racheter le site. Il fera un bien meilleur boulot que Boyle. »

— Oh, mais ça, ça reviendrait à donner un avantage au fort au détriment du faible ! On ne peut pas laisser faire des choses comme ça !

— Et bien alors dans ce cas, abstenez-vous de parler de sauver l'économie du pays.

— Tout ce que nous voulons, c'est…

Il ne finit pas sa phrase.

— Tout ce que vous voulez, c'est de la production sans les hommes qui sont capable de produire. C'est pas ça ?

— C'est… c'est de la théorie. Il s'agit la d'une extrêmité toute théorique. Tout ce que nous voulons, c'est un réajustement temporaire.

— Vous avez fait de ces "réajustements temporaires" depuis

des années. Ne voyez-vous pas que vous êtes arrivés au bout du rouleau ?

— Ca c’est juste de la théo… sa voix faiblit pour s’éteindre définitivement.

— Bien, bon, maintenant, écoutez. dit prudemment Holloway, « Ce n’est pas comme si Monsieur Boyle était… faible. Monsieur Boyle est un homme d’une remarquable compétence. C’est juste qu’il a eu à souffrir des revers de fortune contre lesquels personne n’aurait rien pu faire. Il a investi des sommes considérables dans de grands projets publiques, pour venir en aide aux populations sous-développées d’Amérique du Sud, et ce *krach* du cuivre qui est survenu là bas lui a valu de serieux revers financiers. Donc il s’agit seulement de lui offrir une chance de retrouver une certaine santé financière, de lui tendre la main pour “établir un pont au dessus du fossé”, un peu d’assistance temporaire, rien de plus. Tout ce que nous avons à faire est juste de répartir la charge du sacrifice… après ça, tout le monde s’en remettra et la prospérité reviendra. »

— Vous avez réparti la charge du sacrifice pour plus de cent…, il s’interrompit, « pour des milliers d’années. » dit Rearden de la même voix lente, « Vous ne voyez pas que vous êtes arrivé à la fin de la route ? »

— C’est juste de la théorie ! dit Mouch, sèchement.

Rearden sourit.

— Je connais vos pratiques. dit-il toujours lentement, « Ce sont vos thérories que j’essaye de comprendre. »

Il savait que la raison spécifique derrière le *Plan* était Orren Boyle ; il savait que la mise en place d’un mécanisme complexe opérant par l’usage d’influences, de menaces, de pressions, de chantages–un mécanisme fonctionant comme une machine à calculer qui s’emballe, et qui vomit des totaux indéfinies selon le caprice du moment–était venu s’ajouter à la pression exercée par Orren Boyle sur ces hommes pour qu’ils extorquent, pour lui, cette dernière chose à piller. Il savait aussi que Boyle n’en était pas à l’origine pour l’essentiel de ce qu’il en était, que Boyle n’était qu’un opportuniste qui était monté dans une sorte de machine folle sans personne aux commandes, et non l’un des constructeurs de cette machine qui avait détruit le monde, que ce n’était pas Boyle qui avait rendu tout cela possible, ni aucun des hommes présents dans cette pièce. Eux aussi, n’étaient que les passagers d’une machine sans personne aux commandes, ils

étaient des auto-stoppeurs tremblants qui savaient que leur véhicule était sur le point de s'écraser dans le fond d'un précipice final ; et ce n'était ni de l'amour pour Boyle, ni sa peur de lui qui les faisait être pressés d'arriver à leur infortune. C'était quelque chose d'autre, c'était quelque élément sans nom qu'ils connaissaient mais dont ils fuyaient la connaissance, quelque chose qui n'était ni du calcul ni du simple espoir, quelque chose qu'il n'identifiait que comme une certaine expression de leurs visages, une expression furtive qui disait : "Je vais peut-être m'en tirer comme ça."

« Pourquoi ? » se dit-il, « Qu'est-ce qui leur faisait croire qu'il le pouvait ? »

— Nous ne pouvons pas nous permettre de considérer des théories ! criait Wesley Mouch, « Nous devons agir ! »

— Bon, alors dans ce cas, je vais vous offrir une autre solution. Pourquoi est-ce que vous ne saisissez pas tout simplement mon site industriel pour vous débrouiller vous-mêmes avec ?

La secousse qui les choqua était de l'authentique terreur.

— Oh non. s'écria Mouch.

— Une pareille chose ne nous serait jamais venue à l'esprit ! cria Holloway.

— Nous soutenons la libre entreprise ! cria le docteur Ferris.

— Nous ne voulons nullement nuire à vos intérêts ! cria Lawson, « Nous sommes vos amis, Monsieur Rearden. Ne pouvons-nous donc pas tous travailler ensemble ? Nous sommes vos amis. »

Là, de l'autre côté de la pièce, se trouvait une table avec un téléphone, la même table, très vraissemblablement, et le même instrument ; et tout à coup, Rearden eut l'impression de voir la silhouette agitée d'un homme penché sur ce téléphone, un homme qui avait alors su que lui, Rearden, était maintenant en train de commencer à apprendre, un homme se battant pour lui refuser la même requête qu'il était maintenant en train de refuser aux occupants présents dans cette pièce ; il vit la fin de ce combat, le visage torturé d'un homme, relevé pour se confronter à lui, et une voix désespérée qui continuait à dire :

"Monsieur Rearden… je vous jure solennellement, sur la vie de la femme que j'aime, que je suis votre ami."

Ceci avait été l'acte qu'il avait appelé à ce moment là de la trahison, et ceci était l'homme qu'il avait rejeté pour pouvoir

continuer à servir les hommes auxquels il était en ce moment confronté.

Alors qui avait été le traître ? se demanda-t-il ; il se le demandait sans en éprouver aucun sentiment, sans s'accorder le droit de n'avoir conscience de rien d'autre qu'une respectueuse et solennelle clarté. Qui avait choisi de donner aux occupants présents les moyens d'acquérir cette pièce ? Qui avait-il sacrifié et au profit de qui ?

— Monsieur Rearden ! gémit Lawson, « Qu'y a t'il ? »

Il tourna la tête, vit Lawson en train de l'observer avec crainte et devina ce que l'homme avait lu sur son propre visage.

— Nous ne voulons pas saisir votre entreprise ! cria Mouch.

— Nous ne voulons pas vous exproprier ! cria le docteur Ferris. « Vous ne nous comprenez pas ? »

— Je commence.

Il y avait un an, songea-t-il, ils lui auraient tiré dessus avec une arme ; il y en avait deux, ils auraient confisqué sa propriété ; il y avait des générations, des hommes de leur genre avaient été capables de s'offrir le luxe de tuer et d'exproprier, jouissant de la sécurité de pouvoir prétendre, auprès d'eux-mêmes comme auprès de leurs victimes, que le pillage matériel était leur seul objectif. Mais ils avaient fait leur temps et leurs amis leurs victimes étaient parties, parties plus tôt que ce que toutes les prédictions historiques avaient promis ; et eux, les pillards, étaient maintenant laissés à la dure réalité nue et non déguisée de devoir faire face à leurs propres buts.

— Ecoutez, *les gars*, dit-il sur un ton las, « Je sais bien ce que vous voulez. Vous voulez manger mon entreprise et l'avoir, elle aussi, pour vous. Moi, tout ce que je veux savoir, c'est ça : qu'est-ce qui vous fait croire que c'est possible ?

— Je ne vois pas de quoi vous voulez parler ! dit Wesley Mouch sur un ton offensé, « Nous venons de vous dire que nous n'en voulions pas. »

— D'accord. Je vais me faire plus précis : vous voulez me manger tout en m'ayant à la fois. Comment proposez-vous de le faire ?

— Je ne vois pas comment vous pouvez dire ça, après que nous vous ayons donné toutes les assurances que nous vous considérons comme un homme d'une importance inestimable pour le pays, pour le secteur de la sidérurgie, pour…

— Je vous crois. C'est précisément cela qui rend la devinette

plus compliquée. Vous me considérez comme quelqu'un qui est d'une importance inestimable pour le pays ? Diable, vous me considérez comme ayant une importance inestimable même pour vos propres têtes. Vous êtes assis là à trembler, parce que vous savez que je suis le dernier qui reste pour sauver vos vies… et vous savez qu'il ne vous reste pas autant de temps que ça. Et pourtant, vous proposez un plan pour le détruire, un plan qui demande, avec une ingénuité propre à un idiot, sans chausse-trappe, détours ou échappatoires, que je travaille à perte… que je travaille, avec chaque tonne que je coule me coûtant plus que ce que j'en tire… que je vous nourrisse avec les dernières richesses qui me restent jusqu'à ce que nous crevions tous de faim ensemble. C'est d'une irrationalité qui n'est possible pour aucun homme, ni pour aucun pillard. Pour sauver votre peau–laissez tombez de quel pays il s'agit et arrêtez de parler de moi–vous devez bien compter sur quelque chose. Quoi ?

Il vit l'expression "je-vais-bien-arriver-à-m'en-tirer-comme-ça" apparaître sur leurs visages, une expression particulière qui semblait suggérer le secret, et qui était cependant du ressentiment, comme si, incroyablement, c'était lui qui était en train de leur cacher quelque secret.

— Je ne vois pas pourquoi vous devriez choisir d'adopter une vision aussi défaitiste de la situation. dit Mouch d'un air maussade.

— Défaitiste ? Vous attendez-vous sincérement à ce que mon entreprise puisse durer longtemps sous votre *Plan* ?

— Mais c'est seulement temporaire !

— Il n'existe pas de chose telle que le "suicide temporaire".

— Mais c'est seulement en attendant la fin de la crise ! Seulement jusqu'à ce que le pays soit remis sur pied !

— Comment comptez-vous le remettre sur pied ?

Il n'y eut pas de réponse.

— Comment pensez-vous que je vais produire, une fois que j'aurai déposé mon bilan ?

— Vous ne déposerez pas le bilan. Vous produirez toujours, dit le docteur Ferris sur un ton d'indifférence qui n'était ni un éloge ni un reproche, seulement un ton rapportant un fait de la nature, tout comme il aurait dit à un autre homme : "Mais, vous serez toujours un mendiant", « Vous ne pouvez rien y faire. Vous avez ça dans le sang. Ou, pour le dire d'une façon plus scientifique : vous avez été conditionné de cette façon ».

Rearden se leva de son fauteuil : c'était comme s'il avait fait tout ce qu'il pouvait pour trouver la combinaison secrète d'une serrure et avait sentit, en entendant ces mots, un léger clic à l'intérieur de la porte, comme si une première gâche venait de tomber pour prendre sa place.

— Il s'agit seulement de prendre le contrôle de cette crise, dit Mouch, « d'offrir un sursis aux citoyens, une chance de rebondir ».

— Et ensuite ?

— Et ensuite les choses s'amélioreront ; après la pluie, le beau temps.

— Comment ?

Il n'y eut pas de réponse.

— Qu'est-ce qui va faire s'améliorer les choses ?

— Mais enfin, Monsieur Rearden, les gens ne restent pas éternellement les bras croisés ! cria Holloway, « Ils entreprennent des choses, ils murissent, ils vont de l'avant ! »

— Quels gens ?

Holloway agita la main dans un mouvement vague.

— Des gens. dit-il.

— Quels gens ? Les gens auxquels vous allez donner ce qui reste de Rearden Steel, sans rien en espérer en retour ? Les gens ne vont pas continuer à consommer plus qu'ils ne produisent.

— Les conditions évolueront.

— Qui les fera évoluer.

Il n'y eut pas de réponse.

— Avez-vous encore quelque chose à piller ? Si vous avez manqué de voir la nature de votre propre politique, avant… il n'est pas possible que vous ne la voyiez pas maintenant. Regardez autour de vous. Tous ces foutus Etats Populaires partout sur terre n'ont pu continuer d'exister jusqu'à présent que grâce aux aides que vous avez discrètement fait sortir de ce pays, à son détriment. Mais vous… il ne vous reste aucun endroit que vous pouvez encore éponger ou dépouiller. Pas un seul pays sur la face du globe. Celui-ci, c'était le plus grand et le dernier. Vous l'avez vidé. Vous l'avez mis à sac. De toute cette splendeur irrécupérable, je n'en suis qu'un reste, le dernier. Qu'est-ce que vous allez faire, vous et votre "Planète Citoyenne", une fois que vous en aurez fini avec moi ? Qu'espérez-vous ? Qu'est-ce que vous voyez pour après… a part la famine brute, patente, animale ?

Ils ne répondirent pas. Ils ne le regardèrent pas. leur visage

portaient des expressions de ressentiment obstiné, comme si ce qu'il venait de dire avait été la plaidoirie d'un menteur.

C'est alors que Lawson dit lentement, à moitié comme un reproche et pour l'autre comme l'expression du dédain.

— Et bien, après tout, vous autres les hommes d'affaires avez continuellement prédit des catastrophes des années durant, vous avez crié au désastre chaque fois qu'une mesure progressiste était prise et vous nous avez raconté que nous péririons… mais nous sommes toujours là. il esquissa le début d'un sourire, mais il battit en retraite en percevant l'intensité soudaine dans les yeux de Rearden.

Rearden sentit un autre “clic” dans son esprit, le clic, plus marqué celui-ci, de la seconde gâche mettant le mécanisme du verrou en place. Il se pencha en avant.

— Sur quoi comptez-vous ? demanda-t-il ; le ton de sa voix avait changé, il était lent, il avait le son de la pression persistante et ronronnante d'une mèche de perceuse.

— Il s'agit seulement de gagner du temps ! cria Mouch.

— Il n'y a plus de temps vous permettant de gagner quoi que ce soit.

— Tout ce dont nous avons besoin, c'est d'une chance ! cria Lawson.

— Il n'en reste aucune.

— C'est seulement jusqu'à la reprise.

— Aucune reprise n'est possible.

— Seulement jusqu'à ce que les premiers effets de notre politique commencent à se faire sentir ! cria le docteur Ferris.

— Il n'y a aucune aucune chance pour que l'irrationnel se mette à produire quelque chose de rationnel.

Il n'y eut pas de réponse.

— Que pouvons-nous sauver, maintenant ?

— Oh, vous trouverez bien quelque chose ! cria James Taggart.

Puis–bien qu'il s'agissait d'une phrase qu'il avait entendu durant toute sa vie–il sentit en lui un craquement assourdissant, comme celui d'une porte s'ouvrant brutalement au moment même où la dernière gâche venait de prendre sa place, ce dernier petit numéro qui complétait le nombre et qui permettait de libérer le mécanisme de verrouillage compliqué, la réponse faisant s'unir toutes les pièces, les questions et les blessures incomprises de sa vie.

Durant le moment de silence qui suivit le craquement, il lui

sembla entendre la voix de Francisco qui lui demandait calmement dans la salle de bal de ce même bâtiment, mais le demandait cependant ici et maintenant : "…qui est l'homme le plus coupable dans cette salle, ce soir ?" Il entendit sa propre réponse surgir du passé : " Je suppose… James Taggart ?" et la voix de Francisco de lui dire alors sans un reproche : "Non, Monsieur Rearden, ce n'est pas James Taggart…"[1] mais ici, dans cette pièce et à cet instant, son esprit répondit : "C'est moi."

Il avait maudit ces pillards pour leur cécité obstinée ? C'était *lui* qui avait rendu cela possible. Depuis la première extorsion qu'il avait accepté, depuis le premier décret auquel il s'était soumis, il leur avait fourni la cause qui leur avait permis de croire que la réalité était une chose que l'on pouvait tromper, qu'il était possible que l'on demande l'irrationnel et que quelqu'un d'une certaine manière le fournirait. S'il avait accepté la *Loi d'égalité des chances*, alors il pouvait accepter le *Décret 10-289*, s'il avait accepté la loi disant que ceux dont les compétences n'égalaient pas les siennes pouvaient alors en disposer, que ceux qui n'avait rien gagné par eux-mêmes devaient en profiter, mais que lui qui l'avait fait devait le perdre, que ceux qui ne pouvaient pas penser devaient alors commander, mais que lui qui le pouvait devait leur obéir ; alors dans ce cas, étaient-ils si illogiques lorsqu'il croyaient qu'ils vivaient dans un univers irrationnel ? Cet univers irrationnel, c'est lui qui l'avait fait pour eux, il le leur avait lui-même fourni.

Etaient-ils illogiques lorsqu'ils croyaient que leur lot ne consistait seulement qu'a désirer, qu'à désirer sans ne tenir compte d'aucune considération pour le possible ; et que son lot, à lui, était d'exaucer leur désirs, de s'y plier, selon des moyens et des méthodes qu'ils n'avaient cure de connaître ou de nommer ?

Eux, les mystiques impotents, se débattant pour échapper à la responsabilité de la raison, avaient compris que lui, le rationaliste, avait entrepris de se plier à leurs caprices et de les satisfaire.

Ils avaient compris qu'il leur avait signé un chèque en blanc sur le compte de la réalité ; que son lot n'était pas de demander "pourquoi ?" ; que le leur était de demander "comment ?" ; « laisse les te demander de leur donner une part de ta richesse, puis ensuite tout ce que tu possèdes, puis enfin plus que ce que tu

1. 2ème Partie, Chapitre II, page 639. *(N. d. T.)*

possèdes… “impossible ?” …“non, il va bien faire *quelque chose* !” »

Il ne s’était pas rendu compte qu’il était debout, qu’il avait le regard baissé sur James Taggart, voyant dans les traits sans formes et débridés du visage de Taggart la réponse à tous les désastres dont il avait été le témoin durant les années passées de sa vie.

— Qu’y a-t-il, Monsieur Rearden ? Qu’ai-je dit ? demanda Taggart avec une certaine anxiété qui grandissait ; mais il se trouvait hors de portée de la voix de Taggart.

Il était en train de voir la progression des années, les monstrueuses extorsions, les demandes impossibles, les inexplicables victoires du mauvais, les plans absurdes et les buts inintelligibles proclamés en volumes d’une “philosophie” aussi trouble que les eaux stagnantes d’un marécage, la perplexité désespéré des victimes qui pensaient que quelque croyance compliquée et malveillante était en train d’animer des pouvoirs qui étaient en train de détruire le monde ; et tout cela reposait sur un dogme à trouver derrière les yeux fuyants des vainqueurs : “…il va bien faire quelque chose !... On arrivera à s’en tirer comme ça… il va se bien se dire que c’est comme ça, et puis c’est tout… qu’il n’y peut rien… il va bien faire *quelque chose* !... après tout, vous autres les hommes d’affaires… avez raconté que nous péririons… mais nous sommes toujours là.”

C’était vrai, se dit-il. Ils n’avaient aucunement été aveuglés par les réalités, mais lui, oui, il avait été aveuglé par la réalité qu’il avait crééе. Oui, ils étaient toujours là, mais qui ne l’était plus ? Qui n’était plus là pour avoir payé pour leurs méthodes de survie ? Ellis Wyatt… Ken Danagger… Francisco d’Anconia.

Il était sur le point de s’emparer de son chapeau et de son manteau, lorsqu’il remarqua que les hommes dans la pièce étaient en train d’essayer de le stopper, qu’il y avait une expression de panique sur leurs visages, et que leurs voix étaient en train de crier sur le ton de l’ahurissement :

— Que se passe-t-il, Monsieur Rearden ?... Pourquoi ?... Mais pourquoi ?... Qu’avons-nous dit ?... Vous n’allez pas partir ?... Vous ne pouvez pas partir ?... C’est trop tôt !... Pas maintenant ! Oh, pas maintenant !

C’était comme s’il les voyait depuis la vitre arrière d’un train *express* lancé à grande vitesse, comme s’ils étaient restés sur la voie derrière lui, agitant leurs bras en des gestes futiles et criant

des sons inintelligibles, leurs visages se faisant de plus en plus petits avec la distance, le son de leur voix s'atténuant pour bientôt disparaître.

L'un d'entre eux tenta de lui barrer le passage lorsqu'il se tourna vers la porte. Il le repoussa pour le faire s'écarter de son chemin, pas brutalement, mais d'un simple revers doux de son bras, comme on ouvre un rideau empêchant la lumière de passer, puis il sortit.

Le silence était la seule sensation qu'il était capable de percevoir, lorsqu'il se trouva assis derrière le volant de sa voiture, roulant sur le chemin du retour, sur la route de Philadelphie. C'était le silence de l'immobilité qui était en lui, comme si, détenant la connaissance, il pouvait maintenant se permettre de se reposer, sans plus d'activité de l'esprit. Il ne ressentait rien, ni anxiété ni exaltation. C'était comme si, par un effort qui s'était prolongé durant des années, il avait escaladé une montagne pour jouir d'une vue embrassant des horizons plus lointains, et, ayant atteint le sommet, était tombé pour reposer dans un état d'immobilité, pour se reposer avant de regarder, libre pour la première fois de s'épargner lui-même.

Il était conscient de la longue route déserte qui s'étirait devant lui, puis décrivant une courbe, s'étendant à nouveau devant lui, de la pression dépourvue d'effort de ses mains posées sur le volant, et du crissement des pneus dans les virages, de temps à autre. Mais il avait l'impression de progresser le long d'une route aérienne qui se déroulait dans le vide.

Les passants, devant les usines, les ponts, les centrales éléctriques le long de sa route, eurent une vision qui avait autrefois été naturelle pour eux : une voiture puissante, chère et bien entretenue conduite par un homme confiant, véhiculant le concept de la réussite, d'une manière plus tapageuse que n'aurait pu le faire aucune enseigne lumineuse, proclamée par les vêtements de ce conducteur, par sa conduite agile, par sa vitesse justifiée par le propos.

Ils le regardaient passer pour disparaître dans la brume qui cherchait à faire s'unir la nuit et la terre.

Il vit ses hauts-fourneaux s'élever dans l'obscurité, comme des silhouettes noires se découpants sur le souffle de la lueur. La lueur avait la couleur de l'or brulant, et Rearden Streel se dressait, écrit contre le ciel d'un feu de cristal blanc et froid.

Il regarda les longues silhouettes, les courbes des fournaises

noires qui se dressaient telles des arches triomphantes, les hautes cheminées qui s'élevaient telles des colonnes solennelles le long d'une avenue d'honneur dans une cité impériale, les ponts roulants pendants telles des guirlandes, les grues saluant telles des lances, la fumée se déplaçant en vagues lentes tels des drapeaux.

La vision cassait l'immobilité en lui, et il sourit comme pour un salut. C'était un sourire de bonheur, d'amour, de dédication. Il n'avait jamais aimé son usine comme il le faisait à cet instant, pour la voir par l'acte de sa propre vision, mise à nu de tout sauf de son propre code de valeurs, dans une réalité lumineuse qui ne retenait aucune contradiction ; il était en train de voir la raison de son amour : l'usine était une réalisation de son intelligence, vouée au plaisir de l'existence, érigée au milieu d'un monde rationnel pour s'adresser à des hommes rationnels. Si ces hommes avaient disparu, si ce monde n'était plus, si son usine avait cessé de servir ses valeurs ; alors son usine n'était plus qu'un tas de détritus morts devant être laissé à l'effondrement, le plus tôt serait le mieux ; pour être laissé, non comme un acte de trahison, mais comme un acte de loyauté à l'égard de sa *vraie* signification.

L'usine se trouvait encore à près de deux kilomètres devant lui, lorsque qu'une petite bouffée de flammes s'empara de son attention soudainement éveillée. Au milieu de tous les reflets du feu dans la vaste étendue de structures, il pouvait dire l'anormal et le qui n'était-pas-à-sa-place : ce reflet là contenait bien trop de jaune et il dardait depuis un endroit ou aucun feu n'avait de raison d'être, depuis une structure se trouvant à côté de la porte de l'entrée principale.

L'instant d'après, il entendit le craquement sec d'un coup de feu, puis trois autre craquements faiblement espacés lui répondant, comme une main coléreuse giflant un soudain assaillant.

Puis la masse noire barrant la route, au loin, prit forme ; ce n'était pas de la simple obscurité, et elle ne se dissipait pas tandis qu'il s'en approchait ; c'était une foule qui se tortillait à la porte principale, essayant d'investir l'usine.

Il eut le temps de distinguer des bras s'agitant, quelques uns tenant des gourdins, d'autres des barres de fer, d'autre des fusils ; les flammes jaunes du bois qui brûlait jaillissant depuis la fenêtre de la loge du gardien de la porte d'accès ; les craquements bleus

des coups de feu dardants depuis la foule, et leur réponses claquant depuis les toitures de la structure ; il eut le temps de voir une silhouette humaine se désarticuler vers l'arrière puis tomber depuis le toit d'une voiture ; puis il fit crisser les roues de sa voiture dans un virage, quittant la route pour s'engager dans l'obcurité du bord de celle-ci.

Il avançait à 100 kilomètres à l'heure dans les ornières d'un sol sans revêtement routier, en direction de la porte est de l'usine ; et la porte était en vue lorsque l'impact de ses roues dans une ornière plus profonde projeta la voiture vers l'extérieur du chemin, sur le bord d'une ravine dans le fond de laquelle se trouvaient des anciens restes de laitier. Avec le poids de sa poitrine et de ses coudes contre le volant, projeté contre deux tonnes de métal lancé à grande vitesse, la courbe de son corps força celle que décrivait la voiture pour terminer son demi-cercle, la ramenant ainsi vers la route et vers la reprise du contôle de ses mains. Ça n'avait duré qu'un très bref instant, mais durant celui qui suivit son pied écrasa la pédale de frein, tirant ainsi le moteur vers un arrêt : car au moment ou le faisceau des phares de la voiture avait balayé la ravine, il avait brièvement aperçu une forme oblongue, plus sombre que le gris des mauvaises herbes hautes sur la pente, et il lui avait semblé qu'un mouvement blanc flou et furtif avait été une main humaine faisant des gestes de demande d'aide.

Rejetant son pardessus, il se précipita en courant le long de la pente de la ravine, des étendues de terre molle s'enfonçant sous ses pieds, il en vint à se rattraper aux rouleaux que formaient les broussailles sèches, courant et glissant à moitié en direction de la longue forme noire qu'il pouvait maintenant distinguer comme un corps humain. Une écume de cotton était en train de nager contre la lune, il pouvait voir le blanc d'une main reposant étendue dans les herbes folles, mais le corps était immobile, sans aucun signe de mouvement.

— Monsieur Rearden…

Ça avait été un chuchotement luttant pour être un cri, ça avait été le terrible son de l'impatience luttant contre une voix qui ne pouvait être qu'un gémissement de douleur.

Il ne sut pas ce qui vint en premier, ce fut comme un choc unique : sa pensée que la voix lui était familière, un rayon de clair de lune perçant à travers le coton, le mouvement de tomber sur les genoux à coté de l'ovale blanc d'un visage, et la

reconnaissance. C'était l'"Infirmière en chaleur".

Il sentit la main du garçon s'agripper à la sienne avec cette tension anormale de l'agonie, tandis qu'il était en train de remarquer les traits torturés du visage, les lèvres exsangues, les yeux vitreux et le fin filet sombre, partant depuis un petit trou à un endroit trop proche et trop mal placé d'un autre se situant sur le côté gauche de la poitrine du garçon.

— Monsieur Rearden… Je voulais les arrêter… Je voulais vous sauver…

— Qu'est-ce qu'il t'est arrivé, mon garçon.

— Il m'ont tiré dessus, pour que je parle pas… Je voulais l'empêcher–sa main sembla tâtonner en direction de la lueur rouge dans le ciel–« ce qu'ils sont en train de faire… Je suis arrivé trop tard, mais j'ai essayé de… J'ai essayé… Et… et je peux encore… parler… Ecoutez, ils… »

— Tu as besoin de soins. Laisse-moi t'emmener à un hôpital et…

— Non ! Attendez ! Je… Je crois pas qu'il me reste beaucoup de temps, et… il faut que je vous dise… Ecoutez, cette émeute… c'est organisé… sur ordre depuis Washington… C'est pas vraiment des ouvriers… pas vos ouvriers… ce sont ces gars à eux… et une bande de gorilles qui avaient déjà été recrutés à l'extérieur… Ne croyez pas un mot de ce qu'ils vous disent… C'est tout organisé… c'est leur façon pourri de toujours tout organiser en douce… pour que les gens croient que… ça arrive naturellement… ou par accident…

Il y eut une intensité désepérée dans le visage du garçon, l'intensité de la bataille d'un champion, sa voix semblait tirer un son de vie depuis quelque énergie se consumant en lui en bouffées interrompues–et Rearden comprit que le plus grand service qu'il pouvait maintenant lui rendre était de l'écouter.

— Ils… ils ont trouvé l'idée d'un *Plan d'unification de la métallurgie* tout prêt… et ils ont besoin d'une excuse pour le lancer… parce qu'ils savent que les gens en voudront pas… et que vous refuserez… Ils ont peur que celui là aille trop loin pour tout le monde… c'est juste un plan pour vous dépouiller vivant, c'est tout… C'est pour ça qu'ils veulent qu'on croie que vos employés crèvent la faim… et qu'ils mettent la pagaille et que vous pouvez pas les contrôler… comme ça, ça sera normal que le gouvernement intervienne "pour votre bien"… et pour "la sécurité d'autrui"… C'est ça, le baratin qu'ils vont raconter,

Monsieur Rearden…

Rearden était en train de remarquer la chair contorsionnée des mains du garçon, le sang poisseux mêlé à de la poussière qui était en train de sécher dans ses paumes, et ses vêtements, avec de la poussière et des aiguilles de buissons aux genoux et vers l’estomac. A la lueur intermitente de la lune, il pouvait voir le cheminement fait de grandes herbes écrasées, de taches brillantes qui se perdaient dans l’obscurité plus bas. Il craignit de s’imaginer quelle distance le garçon avait parcouru comme ça, et pendant combien de temps.

— Ils voulaient pas que vous soyiez là ce soir, Monsieur Rearden… Ils voulaient pas que vous voyiez leur “Rebellion Populaire”…

Après ça… vous savez comment ils se débrouillent pour faire disparaître les… preuves… personne ne racontera une histoire claire qui mène quelque part… et ils espèrent faire croire ça à tout le pays… et vous… qu’ils interviennent pour “vous protéger”…

Les laissez pas s’en tirer comme ça, Monsieur Rearden !.. Dites-le dans le pays… dites-le aux gens… dites-le aux journaux… Dites leur que moi je vous l’ai dit… c’est sous serment… je le jure… c’est comme ça que c’est légal, non ?... ça vous donne une chance ?

Rearden pressa la main du garçon dans la sienne.

— Merci, mon garçon.

— Je… Je suis désolé d’être arrivé trop tard, Monsieur Rearden, mais… mais ils voulaient pas me laisser entrer jusqu'à la dernière minute… juste avant que ça commence…

Ils m’ont appelé pour que j’aille à… à une réunion sur la stratégie… il y avait un homme qui s’appelle Peters… du *Conseil d’unification*… c’est un faire-valoir de Tinky Holloway… qui est un faire valoir d’Orren Boyle… Ce qu’ils voulaient de moi, c’était… ils voulaient de moi que je leur signe des laissez-passer… pour que quelques un des gorilles entrent… comme ça ils pourraient commencer à mettre la pagaille à l’intérieur et à l’extérieur en même temps… pour que ça ai vraiment l’air d’être vos ouvriers… J’ai refusé de signer les laisser-passer.

— Vous avez fait ça ? Après qu’ils vous aient mis dans la confidence ?

— Mais… mais, bien sûr, Monsieur Rearden… Vous auriez

cru que j'allais jouer à ce genre de jeu ?

— Non, mon garçon, non, je ne crois pas. Seulement…

— Quoi ?

— Seulement c'est comme ça que tu t'es exposé.

— Mais il fallait bien que je le fasse !... Je pouvais pas les aider… à saccager l'usine, non ?… ça aurait tenu encore pendant combien de temps ? Jusqu'à ce que ce soit sur vous qu'ils tirent ?... Et puis qu'est-ce que je pouvais faire de ma vie, si c'est comme ça qu'elle devait être ?... Vous… vous me comprennez, hein, Monsieur Rearden ?

— Oui, je comprends très bien.

— J'ai refusé… j'ai couru pour sortir du bureau… j'ai couru pour aller chercher le directeur… pour tout lui dire… mais je le trouvais pas… et après j'ai entendu des coups de feu, à la porte principale, et j'ai su que ça commençait… j'ai essayé d'appeler chez vous… y-avait plus de téléphone… ils ont coupé les fils… j'ai couru pour prendre ma voiture… je voulais vous chercher, ou un policier, ou un journaliste, ou quelqu'un… mais ils ont dû me suivre… c'est comme ça qu'ils m'ont tiré dessus… sur le parking… j'ai pas vu… ils ont dû me tirer dans le dos… tout ce que je souviens, c'est que je suis tombé… et après, quand j'ai ouvert les yeux, ils m'ont jeté là… dans la fosse à laitier…

— Dans la fosse à laitier ? dit lentement Rearden, réalisant que la fosse était située à trente mètres plus bas.

Le garçon hocha la tête, en faisant un vague signe vers l'obscurité.

— Ouais… dans le fond… Et c'est après que… que j'ai commencé à me traîner… à me traîner vers le haut… je voulais pas mourir avant de le dire à quelqu'un qui vous l'aurait dit.

Les traits de son visage grimaçant de douleur se détendirent lentement pour former un sourire ; sa voix eut la sonorité d'une victoire de toute une vie, lorsqu'il ajouta :

— Je l'ai fait.

Puis, d'une secousse, il releva la tête et demanda, avec la voix d'un enfant étonné par une soudaine découverte:

— Monsieur Rearden, est-ce que c'est comme ça que ça fait… quand on veut vraiment quelque chose… vraiment désespérément quelque chose… et qu'on y arrive ?

— Oui, mon garçon, c'est comme ça qu'on se sent.

La tête du garçon retomba contre le bras de Rearden, les yeux se refermant, la bouche se détendant, comme pour retenir un

instant de profonde satisfaction. « Mais tu ne peux pas t'arrêter là. Tu n'es pas mort. Il faut que tu fasses un effort pour tenir le coup jusqu'à ce que je te trouve un médecin et… »

Il était en train de relever le garçon avec précaution, mais une convulsion de douleur parcourut son visage, sa bouche se tordant pour retenir un cri ; et Rearden dut le reposer doucement sur le sol.

Le garçon secoua la tête en lui adressant un regard qui était presque de l'excuse.

— Je vais pas y arriver, Monsieur Rearden… pas la peine de me faire des idées… Je sais que c'est fini.

Puis, comme s'il avait voulu repousser un vague sentiment de pitié pour lui-même, il ajouta, récitant une leçon mémorisée, et en faisant une tentative désepérée pour retrouver son vieux ton intellectuel et cynique :

— Quelle importance ça a, Monsieur Rearden ?... L'homme est seulement un arrangement de… d'éléments chimiques combinés… et un homme qui est en train de mourir n'est aucunement… différent d'un animal se trouvant dans la même situation.

— Tu en connais de meilleures que celle là.

— Oui. fit-il en chuchotant, « Je pense que oui. »

Ses yeux se promenèrent en direction de la vaste obscurité, puis revinrent en s'élevant vers le visage de Rearden ; les yeux étaient impuissants, attendant, ahuris comme ceux d'un enfant.

— Je sais… c'est de la merde, toute c'est choses qu'ils nous apprennaient… tout, tout ce qu'ils ont dit… à propos de la vie… ou de la mort… Mourir… ça ne fait pas de différence pour les éléments chimiques, mais…

Il s'interrompit, et toute la protestation impuissante dont il était capable se trouva contenue dans l'intensité de sa voix qui se fit plus basse pour dire :

— …mais ça en fait, pour moi… Et… et, je crois, que ça fait une différence pour un animal aussi… mais ils disaient qu'il n'y a pas de valeurs… seulement des pratiques sociales… Pas de valeurs !

Puis ses yeux s'ouvrirent plus largement, avec le calme soudain de la pleine franchise.

— Je voudrais vivre, Monsieur Rearden. Oh Dieu, comment que je le voudrais !

Sa voix prit le ton du calme passionné :

— Pas parce que je vais mourir… mais parce que ce soir, je viens de le découvrir, ce que ça veux vraiment dire, d’être *vivant*… Et… c’est drôle… vous savez quand je m’en suis rendu compte ?... Dans le bureau… quand je me suis exposé… quand j’ai dit à ces batards d’aller au diable… Il y a… il y a tellement de choses que j’aurais voulu avoir connu avant… Mais… bon, ça sert à rien de pleurer devant le lait renversé.

Il vit le coup d’œil involontaire de Rearden en direction de la trainée d’herbes écrasée, plus bas, et il ajouta :

— Peut importe ce qui est renversé, Monsieur Rearden.

— Ecoute, mon garçon, dit Rearden, avec un air sévère, « Je veux que tu me rendes un service. »

— Maintenant, Monsieur Rearden ?

— Oui. Maintenant.

— Pourquoi, bien sûr, Monsieur Rearden… si je peux.

— Tu m’a rendu un grand service, ce soir, mais je veux que tu m’en rendes un autre encore plus grand. Tu as fait un sacré travail en grimpant tout ça, jusqu’ici, depuis la fosse à laitier. Maintenant, feras-tu quelque chose d’un petit peu plus dur ? Tu as accepté de courir le risque de mourir pour sauver mon usine. Essayerais-tu de vivre, pour moi ?

— Pour *vous*, Monsieur Rearden ?

— Pour moi. Parce que je te le demande. Parce que je veux que tu le fasses. Parce que toi et moi, nous avons encore une grande distance à escalader.

— Est-ce que… est-ce que ça fait une différence pour vous, Monsieur Rearden ?

— Ça en fait une, oui. Est-ce que tu penses que tu auras la même volonté de vivre que celle que tu as eu pour escalader cette ravine ? Que tu veux t’en tirer et vivre ? Est-ce que tu serais capable de te battre pour ça ? Tu as voulu t’engager dans ma bataille. Est-ce que tu vas te battre dans celle là, pour moi, comme tu as été capable de le faire dans celle d’avant ?

Il sentit l’étreinte de la main du garçon qui se resserra sur la sienne ; elle lui communiquait l’empressement violent de la réponse ; la voix ne fut qu’un chuchotement :

— Je vais essayer, Monsieur Rearden.

— Bon, alors maintenant il faut que tu m’aides à trouver un médecin. Tout ce que tu as à faire pour le moment, c’est de te détendre, et de me laisser te soulever.

— Oui, Monsieur Rearden.

Avec la secousse d'un effort violent, le garçon se tira le corps en prenant appui sur un coude.

— Vas-y doucement, Tony.

Il remarqua un petit battement de cils sur le visage du garçon, ça avait été une tentative pour un de ses anciens sourires brillants et impudents.

— C'est plus "Monsieur Non-Absolu" ?

— Non, c'est fini. Tu es devenu complètement absolu, maintenant, et tu le sais bien.

— Oui, j'en connais plusieurs, des absolus, maintenant. En voila un, là–il désigna la blessure à sa poitrine–« ça c'est un absolu, on dirait ? Et… »–il continua a parler tandis que Rearden était en train de le lever du sol en d'imperceptibles secondes et centimètres, de parler avec une intensité tremblante, comme si les mots qu'il prononçait pouvaient servir d'anésthésique contre la douleur–« …et les hommes ne peuvent pas vivre… si des pourritures de batards… comme ceux de Washington… arrivent quand même à s'en tirer en faisant des choses comme… comme celle qu'ils ont fait ce soir… si tout doit devenir une comédie puante… et que plus rien n'est vrai… plus personne n'est quelqu'un… les hommes ne peuvent pas vivre de cette façon… ça c'est un absolu, n'est-ce pas ? »

— Oui, Tony, ça tu peux le dire.

Rearden se releva sur ses jambes en un effort long et prudent ; il vit les spasmes torturés des traits du visage du garçon, tandis qu'il était en train d'assurer sa prise et le maintenait peu à peu serré contre sa poitrine, comme on aurait fermememnt tenu un bébé dans les bras ; mais le spasme se tordit pour former un nouvel écho du sourire impudent, et le garçon demanda :

— C'est qui, l'"Infirmière en Chaleur", maintenant ?

— On dirait bien que c'est moi.

Il entreprit les premiers pas pour remonter la pente du sol qui s'enfonçait sous ses pieds, son corps tendu pour absorder les chocs infligé à son fragile fardeau, pour s'affranchir de la tâche d'une progression sans à-coups, là où il n'y avait aucun terrain meuble.

La tête du garçon retomba contre l'épaule de Rearden, avec hésitation, presque comme s'il s'agissait d'une présomption. Rearden se pencha et pressa ses lèvres contre le front sali par la poussière.

Le garçon eut une secousse vers l'arrière, puis leva la tête, son

visage affichant le choc de l'étonnement indigné et incrédule.

— Est-ce que vous avez conscience de ce que vous avez fait ? fit-il en chuchotant, comme s'il avait été incapable de croire que ce geste lui avait été adressé.

— Repose ta tête, dit Rearden, « et je le referai encore. »

Le garçon reposa la tête et Rearden lui embrassa le front ; c'était comme la reconnaissance d'un père accordé à la bataille de son fils.

Le garçon demeura immobile, le visage caché, les mains agrippées aux épaules de Rearden. Puis, sans que le début d'un son ne soit nécessaire pour cela, avec les seules légères secousses soudaines, rythmées et espacées pour le montrer, Rearden sut que le garçon était en train de pleurer ; de pleurer dans un mouvement de capitulation, d'admission de toutes les choses qu'il ne pouvait exprimer avec des mots qu'il n'avait jamais trouvé.

Rearden continuait sa progression d'ascension, pas incertain après pas incertain, luttant pour trouver la fermeté du mouvement contre les herbes montantes, les monticules de poussière, les morceaux de métal rouillé, le refus d'une époque à venir. Il continua, vers la ligne où la lueur rouge de son usine marquait le bord de la ravine au-desus de lui, son mouvement ayant évolué depuis une lutte féroce vers une progression fuide et dépourvue de précipitation.

Il n'entendait pas de sanglots, mais il sentait les secousses rythmées, et, à travers le tissu de sa chemise, à la place de larmes, il sentait les petites giclées tièdes de la blessure qu'elles lançaient. Il sut que la pression ferme de son bras était maintenant la seule réponse que le garçon était capable d'entendre et de comprendre ; et il tint le corps tremblant comme si la force de ses bras avait eu le pouvoir de transfuser quelques parties de son énergie vivante dans les artères qui battaient toujours plus faiblement contre lui.

Puis les sanglots stoppèrent et le garçon releva la tête. Son visage semblait plus fin et plus pâle, mais les yeux étaient comme lustrés, et il les releva pour regarder Rearden, faisant des efforts pour parvenir à parler.

— Monsieur Rearden… je… je vous appréciais énormément.

— Je le sais.

Les traits du visage du garcon n'avaient pas la force de former un sourire, mais il pouvait le voir dans ses yeux, tandis que ces

yeux là regardaient son visage ; regarder ce qu'il avait ignoré avoir recherché durant le bref laps de son existence, recherché comme l'image des valeurs dont il n'avait pas su qu'elles étaient les siennes.

Puis sa tête retomba, et il n'y eut pas de convuslsion sur son visage, seulement une bouche détendue qui avait la forme de la sérénité ; mais il y eut une brève secousse de convulsion dans son corps, comme un dernier cri de protestation ; et Rearden continua lentement, sans altérer pour autant la cadence de sa progression ; même s'il savait qu'aucune précaution n'était plus nécessaire, car ce qu'il portait dans ses bras était maintenant ce qui avait été l'idée des professeurs du garçon : un arrangement d'éléments chimiques combinés.

Il marchait comme si c'était sa manière de dernier hommage et de procession funéraire pour la jeune vie qui venait de s'achever dans ses bras. Il ressentit une colère trop intense pour être identifiée, à l'exception d'une pulsion en lui : c'était une envie de tuer.

L'envie n'était pas dirigée contre le *gangster* inconnu qui avait expédié une balle à travers le corps du garçon, ni contre les bureaucrates pillards qui avaient recruté le *gangster* pour le faire, mais contre les professeurs du garçon qui l'avait livré, désarmé, à l'arme de ce *gangster* ; contre ces doux assassins se sentant en sécurité dans l'innocence de leurs salles d'école et qui, trop peu compétents pour répondre aux demandes d'une quête de la raison, trouvaient leur plaisir à paralyser les jeunes esprits qu'on leur confiait.

Quelque part, songea-t-il, il y avait la mère de ce garçon, qui avait tremblé avec une inquiétude protectrice pour ses pas titubants lorsqu'elle lui avait appris à marcher, qui avait mesuré les phrases et les formules de son bébé avec une précaution de joailler, qui avait obéi avec la ferveur d'une zélatrice aux derniers mots de la science concernant son alimentation et son hygiène, protégeant son corps vulnérable contre les germes ; puis l'avait envoyé pour qu'il soit transformé en névrosé torturé par les hommes qui lui enseignèrent "qu'il n'avait pas d'esprit" et "qu'il ne devait jamais essayer de penser".

Si elle l'avait sous-alimenté, se dit-il, si elle avait ajouté du poison dans sa nourriture, ça aurait été plus prévenant et moins fatal.

Il songea à toutes les espèces vivantes qui apprennent l'art de

la survie à leurs petits, aux chats, qui apprennent à leurs chatons à chasser, aux oiseaux qui dépensent des trésors d'énergie pour apprendre à leurs progénitures à voler ; et pourtant, l'homme, dont l'outil de sa survie est son esprit, ne manque pas seulement d'apprendre à un enfant à réfléchir, mais il dévoue l'éducation de son petit à la mission de détruire son cerveau, à le convaincre que la pensée est futile et mauvaise, ce avant même qu'il ait commencé à réfléchir.

Depuis les premières phrases ambigues lancées à un enfant, jusqu'aux dernières, c'est comme une série d'électrochocs déstinée à faire s'arrêter son moteur, à prévenir la mise en activité du pouvoir de sa conscience.

"Ne pose donc pas tant de questions ; les enfants doivent être vus et non pas entendus !"

"Et qui es-tu donc pour penser ?"

"C'est parce que c'est *comme ça*, et puis *c'est tout* !"

"Ne discute pas ; fais ce qu'on te dit !"

"Ne cherche *pas* à comprendre, fais moi confiance !"

"Ne te rebelle pas tout le temps comme ça ; regarde comment font *les autres* !"

"Ne joue pas au fanfaron, va un peu avec *les autres* !"

"Ne rouspette pas comme ça ; la vie est faite de *compromis* !"

"Qui veut trop n'a *rien* !"

"*Avalle* ta soupe, ou je te mets une claque !"

"Le *cœur*, c'est plus important que de *trop* réfléchir !"

"Pour *qui* te prends-tu, pour prétendre savoir ?"

"Les bureaucrates, eux *ils savent* tout !"

"*Qui* donc es-tu, toi, pour prétendre avoir raison ?"

"Et *qui* es-tu, d'abord, pour te permettre de faire des objections ?"

"Tout est *relatif* !"

"Et pour *qui* te prends-tu, pour prétendre vouloir échapper à la balle d'un *gangster* ?"

"Il ne s'agit de *rien* de plus qu'un préjudice personnel !"

Les hommes trembleraient, songea-t-il, s'ils voyaient une mère oiseau arracher les plumes des ailes de ses petits, pour ensuite les pousser hors du nid, lutter pour leur survie ; et pourtant, c'était bien ce qu'ils faisaient à leur propres enfants…

Armé de rien d'autre que de phrases dépourvues de sens, se garçon avait été poussé dehors pour lutter pour sa survie, il avait clopiné pour progresser à tâtons pour la bêve durée d'un effort

condamné, il avait juste eu le temps de crier sa protestation ahurie et indignée… et il avait péri lors de sa première tentative pour s'élever de ses ailes déplumées.

Mais une race différente d'enseignants avait existé, se dit-il, et ils avaient élevé les hommes qui avaient bâti ce pays ; il songea que les mères devraient se mettre à genoux pour espérer voir le retour d'hommes tels que Hugh Akston, pour les trouver et pour les supplier de revenir.

Il dépassa la porte d'accès à l'usine, remarquant à peine les gardes qui le laissèrent entrer, qui avaient les yeux fixés sur lui et sur son fardeau ; il ne fit aucune pause pour écouter leurs mots, tandis qu'ils désignaient les affrontements, au loin ; il continua à marcher lentement en direction du coin de lumière qui était la porte du local de l'infirmerie.

Il pénétra dans la pièce éclairée et remplie d'hommes, de bandages ensanglantés et de l'odeur d'antiseptique ; il déposa son fardeau sur un banc, sans un mot d'explication pour personne, puis il ressortit sans regarder en arrière.

Il marcha en direction de la porte d'accès de devant, en direction de la lueur du feu et des détonations des armes. Il vit de temps à autre quelques silhouettes courir à travers les craquements, entre les structures, ou dardant depuis derrières des angles sombres, poursuivies par des groupes de gardiens et d'ouvriers ; il fut étonné de remarquer que ces ouvriers étaient bien armés. Ils semblaient avoir réussi à faire se soumettre les truands qui s'étaient trouvés à l'intérieur, et seul le siège de la porte principale restait à repousser. Il vit un voyou qui se précipita à travers une zone de lumière, faisant des moulinets avec une longueur de tuyau métallique près d'un mur de baies vitrées, les faisant s'abattre avec un plaisir animal, dansant comme un gorille au son du verre qui se brisait, jusqu'à ce que trois silhouettes humaines de forte carrure fondent sur lui pour le saisir et le traîner sur le sol, tandis qu'il gesticulait.

Le siège à la porte semblait diminuer d'intensité, comme si la colonne vertébrale de la foule agitée avait été brisée. Il entendait les grincements lointains de leur voix, mais les coups de feu depuis la route se faisaient plus en plus rares, l'incendie qui avait été allumé dans la loge du gardien de la porte fut maîtrisé, il y avait des hommes embusqués derrières des élévations et aux fenêtres, postés selon une défense qui semblait être bien organisée.

Sur la toiture d’une structure dominant l’entrée de devant, il vit, tandis q’il s’en approchait, la mince silhouette d’un homme qui tenait une arme dans chaque main, et, depuis la protection que constituait une cheminée, continuait à tirer à intervalles en direction de la foule, ajustant sa cible et tirant rapidement dans deux directions à la fois, telle une sentinelle protégeant les approches de la porte. L’habileté confiante de ses mouvements, sa façon de manier une arme sans perdre beaucoup de temps à viser, avec ce genre de brusquerie aisée qui ne manque jamais sa cible, lui donnait cet air de héro de légende de *Western* ; et Rearden le regarda avec un plaisir détaché et impersonnel, comme si la bataille de l’usine n’était plus la sienne, et qu’il pouvait encore se réjouir de la vue de l’habileté et de la certitude avec lesquelles les hommes de cette époque lointaine avaient un jour combattu le mal.

Le mouvement d’exploration d’un faisceau de lampe électrique frappa le visage de Rearden, et lorsque le faisceau ne fut plus sur lui, il vit l’homme sur le toit se pencher, comme pour scruter dans sa direction. L’homme adressa un signe de la main à quelqu’un pour se faire remplacer, puis disparut abruptement de son poste.

Rearden se précipita pour se glisser dans la protection d’une petite étendue d’obscurité, au devant de lui ; mais ensuite, venant de côté, venant de la faille d’une allée, il entendit une voix soûle appeler :

— Il est là !

Puis il se retourna pour voir deux silhouettes bovines s’avançant vers lui. Il vit le visage à l’expression sadique et stupide avec une bouche maintenue dans une expression de ricanement sans joie, et un gourdin dans un poing qui s’élevait ; il entendit un bruit de pas courants qui s’approchaient depuis une autre direction, il tenta de tourner la tête, puis le gourdin vint s’écraser sur son crâne depuis derrière ; et dans un instant d’obscurité qui se morcella, lorsqu’il vacilla, refusant de le croire puis se sentant tomber, il sentit la pression d’un bras fort et protecteur s’emparer de lui et prévenir sa chute, il entendit l’explosion d’un coup de feu à quelques centimètres au-dessus de son oreille, puis une autre explosion provenant de la même arme durant la même seconde, mais qui lui parut faible et lointaine, comme si celle là était tombée dans le fond d’un puit.

La première conscience qu’il eut, lorsqu’il ouvrit les yeux, fut

celle d’un sentiment de profonde sérénité. Puis il réalisa qu’il était allongé sur un sofa, dans une pièce d’allure moderne et d’une sorte de gracieuse austérité ; puis il réalisa que c’était son bureau et que les deux hommes qui se trouvaient à côté de lui étaient le médecin de l’usine et son directeur. Il sentit une douleur sourde et comme lointaine dans sa tête, laquelle aurait pu être violente s’il avait jugé préférable d’y prêter attention, et il sentit une bande de sparadrap qui lui tirait les cheveux sur le côté de la tête. Le sentiment de sérénité était la conscience d’être libre.

La signification de son pansement et celle de son bureau ne devaient pas être acceptées ou exister lorsque liées ensemble ; ce n’était pas une association avec laquelle devaient vivre les hommes ; ce n’était plus sa bataille, ni son travail, ni ses affaires.

— Je pense que ça va aller, Docteur. dit-il en relevant sa tête.

— Oui, Monsieur Rearden, heureusement.

Le médecin était en train de le regarder comme s’il avait encore du mal à croire que ceci était arrivé à Hank Rearden, dans sa propre entreprise ; la voix du docteur était tendue et elle avait le ton de la loyauté courroucée et indignée.

— Rien de sérieux, juste quelques points de suture et une légère contusion. Mais vous devez rester au calme et vous reposer.

— C’est bien ce que je vais faire. fit Rearden avec fermeté.

— C’est fini. Ils sont partis. dit le directeur en faisant une geste qui voulait désigner le site industriel, au-delà de la baie vitrée.

— On a mis une bonne raclée à ces salauds, et ils ont pris la fuite. Vous n’avez plus à vous en faire, Monsieur Rearden ; c’est fini.

— Vraiment. fit Rearden, « Il doit vous rester encore pas mal de travail à faire, j’imagine, Docteur. »

— Oh oui ! Je n’aurais jamais cru que je vivrai assez longtemps pour voir ça un…

— Je sais. Allez-y, occupez-vous d’eux. Ça va allez, pour moi.

— Bien, Monsieur Rearden.

— Je vais m’occuper de tout. dit le directeur au médecin qui se dépéchait de sortir.

— Nous avons repris le contrôle total de la situation. dit le directeur, à l’attention de Rearden cette fois, « Mais c’est la plus

sale… »

— Je sais. fit Rearden, « Qui m'a sauvé la vie ? Quelqu'un m'a rattrapé au moment où j'allais tomber, et a tiré sur les truands. »

— Oh-là-là ! Croyez-vous ! En pleine tête. Il leur a fait éclater le crâne. C'était le nouveau chef d'équipe des fourneaux. Ça fait que deux mois qu'il est ici. Le meilleur homme que j'ai jamais eu. C'est le seul qui a été assez malin pour comprendre ce que les gars qui ont été embauchés sous des faux noms étaient en train de mijoter, et qui est venu me prévenir dans l'après-midi. Il m'a dit qu'il fallait qu'on arme les hommes, autant qu'on le pouvait. Nous n'avons eu aucune aide de la police locale, ni de la police d'Etat. Ils n'ont pas voulu intervenir et son restés tout autour du site, les bras croisés, en pretextant toutes sortes de raisons absurdes et d'excuses que je n'avais jamais entendu auparavant, tout avait été planifié à l'avance, les “gorilles” ne s'attendaient pas à une résistance armée. C'est ce chef d'équipe aux haut-fourneaux–il s'appelle Frank Adams–qui a organisé notre défense, qui a dirigé toute la bataille et qui est resté sur un toit, “descendant” les un après les autres tous les minables qui s'approchaient trop près de la porte. Oh-là ! C'est un sacré tireur, celui là ! J'en tremble, juste de me demander combien de vies il a sauvé, cette nuit. Ces batards sont venus avec l'intention de tuer, Monsieur Rearden.

— Je voudrais le voir.

Il est en train d'attendre de savoir comment vous allez, à l'extérieur. C'est lui qui vous a ramené ici, et il a demandé à vous parler aussitôt que possible.

— Faites-le venir. Et puis retournez là-bas pour reprendre les choses en main et voir les dégats.

— Y-a-t-il quelque chose d'autre que je puisse faire pour vous, Monsieur Rearden ?

— Non, rien d'autre.

Il resta allongé dans le silence de son bureau. Il savait que ce que son entreprise signifiait pour lui avait cessé d'exister, et la pleine conscience de ce fait ne laissait aucune place dans son esprit pour la douleur d'avoir à regretter une illusion. Il avait vu, durant la dernière image, l'âme et l'essence de ses ennemis : le visage dépourvu de toute intelligence du truand avec le gourdin. Ce n'était pas le visage lui-même qui le faisait se rétracter dans un sentiment d'horreur, mais les professeurs, les philosophes, les

moralistes, les mystiques qui avaient lâché ce visage sur le monde.

Il ressentit un sens particulier de la netteté de l'esprit, qui était fait d'orgueil et d'amour à l'égard de cette terre qui était la sienne, pas la leur. C'était cette sensation qui avait dirigé les pas de son existence, ce sentiment que quelques uns ressentent durant leur jeunesse, puis trahissent, mais que lui n'avait jamais trahi et avait continué à porter en lui comme une sorte de moteur attaqué, battu, non-identifié, mais vivant ; ce sentiment dont il pouvait maintenant faire l'expérience dans sa pleine pureté incontesté ; le sens de sa propre valeur superlative et celui de la valeur superlative de son parcours. C'était la certitude finale que sa vie lui appartenait bien, qu'elle devait être vécue sans être asservie au mal, et que cet asservissement là n'avait jamais été nécessaire. C'était la radieuse sérénité de savoir qu'il était libéré de la peur, de la douleur et de la culpabilité…

Si c'est vrai, se dit-il, qu'il y a des vengeurs qui sont en train de travailler à la délivrance des hommes comme moi, laisse-les me voir maintenant, laisse-les te dire leur secret, laisse-les te réclamer, laisse les…

— Entrez ! fit-il à haute voix, en réponse aux coups à la porte.

La porte s'ouvrit et il en resta pétrifié. L'homme qui se tenait debout sur le seuil, avec les cheveux ébouriffés, un visage maculé de suie et les bras bronzés par la fournaise, vêtu d'un bleu de travail déchiré et d'une chemise tachée de sang, se tenant comme s'il avait porté une cape flottant au vent derrière lui, était Francisco d'Anconia.

Rearden eut la sensation que sa conscience s'était soudainement détachée de son corps dans un mouvement vers l'avant, c'était son corps qui refusait de bouger, pétrifié par le choc, tandis que son esprit était en train de rire, en lui disant que ceci était le plus naturel et le plus désirable de tous les évènements attendus dans le monde.

Francisco sourit, c'était un sourire de salut adressé à un ami d'enfance durant un matin d'été, comme si rien d'autre n'avait été possible entre eux ; et Rearden se trouva lui-même en train de sourire en réponse, une partie de lui éprouvant un émerveillement incrédule, mais sachant cependant que c'était irrésistiblement légitime.

— Vous vous êtes torturé vous-même des mois durant, dit

Francisco en s'approchant de lui, « en vous demandant quels mots vous utiliseriez pour réclamer mon pardon, et jusqu'à vous demander si vous pouviez ne serait-ce que me le demander, si vous me reverriez encore ; mais maintenant vous voyez que ce n'est pas nécessaire, qu'il n'y a rien à demander ou à pardonner.

— Oui. dit Rearden, le mot sortant comme un chuchotement étonné ; mais au moment où il eut terminé sa phrase, il sut que c'était le plus grand tribut qu'il pouvait offrir, « Oui, je le sais. »

Francisco s'assit à côté de lui sur le sofa, et il déplaça lentement sa main pour la poser sur le front de Rearden. Ce fut comme un contact vivifiant qui refermait un couvercle sur le passé.

— Il y a seulement une chose que je voudrais vous dire, dit Rearden, « Je veux que vous l'entendiez de ma bouche, celle là : vous avez respecté votre serment, vous étiez bien mon ami. »

— Je savais que vous le saviez. Vous l'avez su depuis le début. Vous le saviez, et peu vous importait mes actions. Vous m'avez giflé parce que vous ne pouviez pas vous forcer à en douter.

— C'est... dit Rearden à voix basse, « c'était la chose que je n'avais pas le droit de vous dire… pas le droit d'utiliser pour m'en faire une excuse… »

— N'avez-vous pas supposé, à un moment, que je le comprendrais ?

— Je voulais vous trouver… Je n'avais aucun droit de vous chercher… et durant tout ce temps, vous étiez… il désigna les vêtements de Francisco, puis sa main retomba en un mouvement d'impuissance, et il ferma les yeux.

— J'étais votre contremaître de fournaise, dit Francisco en affichant un large sourire, « J'ai pensé que ça ne vous génerait pas. C'est vous-même qui m'aviez offert ce *job*. »

— Vous avez été ici, comme mon garde du corps, depuis deux mois ?

— Oui.

— Vous avez toujours été ici depuis…

Il s'interrompit.

— C'est exact. Le matin de ce jour où vous avez lu mon message d'adieu au-dessus des toits de New York, je m'étais présenté ici au rapport pour commencer ma première journée de huit heures en temps que votre contremaître de fournaise.

— Dites-moi, dit lentement Rearden, « durant cette soirée, au

mariage de James Taggart, quand vous avez dit que vous étiez en train de vous occuper de votre plus grande conquête… vous faisiez allusion à moi, n'est-ce pas ? »

— Bien sûr.

Francisco se redressa légèrement pour se tenir plus droit, comme s'il se préparait à une tâche solennelle, le visage affichant une expression sérieuse, le sourire ne demeurant plus que dans les yeux.

— J'ai beaucoup de choses à vous dire, fit-il, « mais auparavant, répéterez-vous un mot que vous m'avez par une fois offert, et que… et que je devais rejeter, parce que je savais que je n'étais pas libre de l'accepter ? »

Rearden sourit.

— Quel mot, *Francisco* ?

Francisco inclina la tête en signe d'acceptation, et répondit :

— Merci, *Hank*.

Puis il releva la tête.

— Maintenant, je vais te dire les choses que j'étais venu te dire, mais que je n'avais finalement pas dit, cette nuit là, quand je suis venu ici pour la première fois. Je pense que tu es prêt à les entendre.

— Je le suis.

L'illumination provoquée par l'acier en train d'être coulé depuis un haut-fourneau toucha le ciel au-delà de la baie vitrée. Une lueur rouge arriva en un mouvement de balayage sur les murs de la pièce, sur le bureau déserté, sur le visage de Rearden, comme un salut et comme un adieu.

CHAPITRE

VII

ICI C'EST JOHN GALT QUI VOUS PARLE

La sonnette retentit comme une alarme. Dans un long cri exigeant brisé par les pressions impatientes du doigt frénétique de quelqu'un.

En bondissant de son lit, Dagny remarqua la lumière du soleil pâle et froide d'une fin de matinée, et une horloge sur un clocher d'église au loin indiquant qu'il était 10 heures exactement. Elle avait travaillé au bureau jusqu'à 4 heures du matin et avait laissé un mot disant de ne pas l'attendre avant l'après-midi.

Le visage blanc mal-soigné par la panique qui la confronta, lorsqu'elle ouvrit brusquement la porte, était celui de James Taggart.

— Il est parti ! cria-t-il.

— Qui ?

— Hank Rearden ! Il est parti, il a quitté sa "boîte", disparu, envolé !

Elle resta un instant immobile, tenant d'une main la ceinture de la robe de chambre qu'elle avait été en train de nouer ; puis, comme la pleine réalisation l'atteignit, sa main tira un coup sec pour nouer fermement la ceinture–comme si elle avait voulu couper son corps en deux à la hauteur de la taille–elle éclata de rire. C'était un rire de victoire.

Il la fixa avec ahurissement.

— Qu'est-ce qu'il t'arrive ? s'écria-t-il, « Tu n'as pas compris ? »

— Entre, Jim., fit-elle en se retournant avec mépris pour marcher en direction du milieu du salon, « Oh si, j'ai bien

compris. »

— Il a quitté sa boîte ! Parti ! Parti comme tous les autres ! Abandonné son usine, ses comptes en banque, sa propriété, tout ! Juste évaporé ! Il a pris quelques vêtements et ce qu'il avait dans le coffre de son appartement… ils ont trouvé un coffre dont la porte était ouverte, dans sa chambre, ouvert et vide… c'est tout !

Pas un mot, pas une lettre, aucune explication à personne ! Ils m'ont appelé de Washington, mais tout le monde est au courant ! La nouvelle, je veux dire l'histoire ! Ils ne peuvent pas la passer sous silence !

Ils ont essayé, mais… Personne ne sait comment ça a filtré, mais ça s'est répandu dans son entreprise comme lorsque l'un de ses fourneaux s'éventre, la rumeur qu'il était parti, et puis après… avant que personne n'ait pu faire quelque chose, il y a eu tout un groupe chez Rearden Steel qui s'est évaporé aussi ! Le directeur, le chef métallurgiste, l'ingénieur principal, la secrétaire de Rearden… même le médecin de l'infirmerie ! Déserté, les batards ! Ils nous ont déserté, en dépit de toutes les sanctions qu'on avait établi ! Il a foutu le camp et le reste est en train de foutre le camp aussi, et ces haut-fourneaux vont rester comme ça, inactifs ! Est-ce que tu comprends ce que ça signifie ?

— Et toi, tu le comprends ? demanda-t-elle.

Il lui avait balancé son histoire, les phrases lancées à la volée l'une derrière la précédente, comme s'il avait voulu faire sauter le sourire, un sourire bizarre d'amertume et à la fois de triomphe- ça n'avait pas marché.

— C'est une catastrophe nationale ! Mais enfin, qu'est-ce qu'il t'arrive? Tu ne vois pas que c'est un coup fatal ? Ça va briser ce qu'il reste de moral et d'économie dans le pays ! On ne peux pas le laisser disparaître comme ça ! Il faut que tu le fasses revenir !

Le sourire de Dagny disparut.

— Tu peux ! cria-t-il, « Tu es la seule qui le peux ! Il est ton amant, non ?... Oh, et puis me regarde pas comme ça ! Le moment pour les démonstrations de sensiblerie est mal choisi ! Il n'y a pas de temps pour quoi que ce soit, sauf pour le retrouver ! Tu dois bien savoir où il est ! Tu peux le trouver, toi ! Il faut que tu le joignes et que tu le fasses revenir!

La manière qu'elle avait de le regarder était pire que son sourire ; on aurait dit qu'elle était en train de le voir nu et qu'elle ne pourrait pas endurer beaucoup plus longtemps cette vision.

— Je ne peux pas le faire revenir. dit-elle sans élever la voix, « Et je ne le ferais pas, si je le pouvais. Maintenant, fous le camp d'ici. »

— Mais la catastrophe nationale…

— Dehors.

Elle ne prêta pas attention à sa sortie. Elle se trouvait seule au milieu de son salon, la tête baissée, ses épaules tombantes, tandis qu'elle souriait, un sourire douloureux, de tendresse, de salut adressé à Hank Rearden. Elle se demanda vaguement pourquoi devait-elle se sentir si contente qu'il ait trouvé la libération, si certaine qu'il avait raison, tout en se refusant pourtant à elle-même la même délivrance.

Deux phrases était en train de marteller son esprit : l'une était le coup de balai victorieux de : « Il est libre, il est hors de leur atteinte ! »–l'autre était comme une prière de dédication : « Il reste encore une chance de gagner, mais laissez-moi être la seule victime… »

C'était étrange, se disait-elle, durant les jours qui suivirent, lorsqu'elle regardait les hommes autour d'elle–cette catastrophe leur avait fait prendre conscience de Hank Rearden avec une intensité que les réalisations qu'il avait accomplies n'avaient pas su susciter, comme si les chemins menant à leur conscience était bien ouverts aux catastrophes, mais pas à la valeur…

Quelques uns parlaient de lui comme d'une malédiction sensée donner la chair de poule ; d'autres parlaient à voix basse, avec un air de culpabilité et de terreur, comme si un châtiment innomé devait désormais s'abattre sur eux ; d'autres encore tentaient–en se faisant aussi évasifs qu'un hystérique aurait pu réussir à l'être–de se comporter comme si rien n'était arrivé.

Les media, telles des marionettes s'essayant au funanbulisme sur une corde raide, étaient en train de crier avec la même belligérence aux mêmes dates :

"(…) C'est une trahison sociale d'accorder tant d'importance à la désertion de Hank Rearden, et de tenter ainsi de saper le moral des citoyens, en suggérant que la croyance dépassée disant qu'un seul individu peut avoit une signification pour la société, est vraie. (…)"

"(…) C'est une trahison sociale de semer des rumeurs à propos de la disparition de Hank Rearden ; alors qu'en fait,

Monsieur Rearden, non seulement n'a nullement disparu, mais se trouve en ce moment même dans son bureau, en train de s'occuper de son entreprise, ainsi qu'il le fait chaque jour. Et que dire des allégations farfelues disant qu'il y aurait eu rien de moins qu'une 'fusillade' au siège social de la Rearden Steel, alors qu'il n'y a eu, tout au plus, qu'une rixe personnelle entre quelques uns des employés de cette entreprise, (…)"

"(…) C'est une trahison sociale de braquer un projecteur si peu citoyen sur la disparition tragique de Hank Rearden. Monsieur Rearden n'a nullement déserté, n'en déplaise aux semeurs de rumeurs nauséabondes en mal d'histoires sensationelles, mais est décédé au volant de sa voiture des suites d'un accident de la circulation, alors qu'il se rendait à son travail. Sa famille, durement touchée par sa disparition, était d'ailleurs présente à ses obsèques qui se sont déroulées dans la douleur et dans la plus stricte intimité. (…)"

C'était étrange, se dit-elle, d'obtenir des nouvelles par le biais de rien d'autre que des dénis, comme si l'existence s'était arrêtée, que les faits s'étaient évanouis, et que seuls de frénétiques négations prononcées par des fonctionaires et des journalistes fournissaient elles-mêmes tous les indices d'une réalité qu'ils étaient en train de nier.

"Il n'est pas vrai que la Miller Steel Foundry, dans le New Jersey, a été mise en cessation d'acivités."

"Il est inexact que la Jansen Motors Company, dans le Michigan, aurait fermé ses portes."

"Ce n'est rien d'autre qu'un vicieux mensonge antisocial, cette allégation nauséabonde disant que les producteurs d'acier seraient actuellement en train de s'effondrer, au prétexte d'une soit-disante menace de pénurie d'acier. Il n'y a aucune raison justifiant une pénurie d'acier à venir."

"La surprennante rumeur alléguant que certains membres du gouvernement auraient, sous la houlette de Monsieur Orren Boyle, songé à proposer un Plan d'unification de la métallurgie *s'avère n'être rien d'autre que pure calomnie dénuée de*

fondement. L'avocat de Monsieur Boyle a adressé aux medias un démenti formel et s'est déclaré serein, mais pas seulement... Celui-ci a également s'est également fait le porte-parole de Monsieur Boyle pour dire que, bien au contraire, il avait toujours été fermement opposé à une telle idée.

Très affecté par ces rumeurs nauséabondes, Monsieur Boyle souffrirait actuellement d'une depression nerveuse."

Mais on pouvait témoigner de quelques une de ces nouvelles dans les rues de New York, durant ces fins de journées froides et humides d'automne : une foule s'était réuni devant un magasin d'ustensiles de cuisines, dont le propriétaire avait ouvert les portes en grand, invitant les gens à se débrouiller eux-mêmes pour trouver leur bonheur au milieu de son maigre stock, tandis que, tout en riant et en poussant des cris aigus de sanglots, il avait fracassé la vitre d'un battant de la double porte d'entrée de son magasin ; une foule rassemblée devant la porte d'entrée d'un immeuble d'appartements pour familles aux revenus modestes, devant laquelle une ambulance attendait, tandis que les corps d'un homme, de son épouse et de ses trois enfants étaient évacués d'une pièce remplie de gaz ; l'homme avait été un petit fabricant de pièces moulées en acier.

S'ils voient la valeur de Hank Rearden, maintenant–se disait-elle–alors pourquoi ont-ils manqué de la voir plus tôt ? Pourquoi n'avaient-ils pas prévenu la venue de leur propre sort et ne lui avaient-ils pas épargné toutes ses années de torture ingrate ? Elle ne trouvait pas de réponse.

Dans le silence des nuits sans sommeil, elle songeait que Rearden et elle s'étaient maintenant éloignés l'un de l'autre : il était à "Atlantis" et elle était coincée à l'extérieur par le fait de l'existence d'un écran de lumière–peut-être était-il en train de l'appeler, tout comme elle avait appelé son avion qui cherchait désespérément, mais qu'elle ne pouvait percevoir aucun de ses signaux depuis derrière cet écran.

Cependant, l'écran s'était brièvement ouvert, juste le temps de laisser passer une lettre qu'elle avait reçu une semaine après sa disparition.

L'enveloppe ne portait pas d'adresse d'expéditeur, seulement le cachet d'un hameau du Colorado. La lettre ne contenait que deux phrases :

“Je l’ai rencontré. Je ne t’en veux pas.

H.R.”

Elle était assise depuis déjà un bon moment, avec la lettrre devant ses yeux, comme si elle était incapable de bouger ou d’éprouver quoi que ce soit. Elle ne ressentait rien, se dit-elle, avant de remarquer que ses épaules tremblaient selon un léger tremblement continuel, et elle réalisa que la violence déchirante en elle était faite d’un tribut, de gratitude et de désespoir ; son tribut rendu à la victoire que la rencontre de ces deux hommes impliquait, la victoire finale de ces deux là ; sa gratitude pour le fait que ceux d’Atlantis la considéraient toujours comme l’une des leurs et lui avaient accordé l’exception de recevoir un message ; le désespoir d’avoir compris que son apathie était une lutte pour ne pas entendre les questions qui l’assailaient maintenant. Galt l’avait-elle abandonné ? S’en était-il retourné dans la vallée pour y rencontrer sa plus grande conquête ? Reviendrait-il ? Avait-il perdu espoir qu’elle ne souhaite jamais s’en retourner à Atlantis avec lui ? Ce qui était insupportable n’était pas le fait qu’il n’y avait aucune réponse à toutes ces questions, mais que la réponse était simplement et si facilement à portée de sa main, et qu’elle n’avait pas le droit de faire un pas pour l’atteindre.

Elle n’avait fait aucune tentative pour le voir. Chaque matin, depuis un mois, lorsqu’elle arrivait au bureau, elle n’était pas consciente de la pièce autour d’elle, mais des tunnels en-dessous, sous les étages du *building* ; et elle travaillait avec le sentiment que quelques parties marginales de son cerveau effectuaient des calculs, lisaient des rapports, prenaient des décisions dans une frénésie d’activité dépourvue de vie, tandis que la partie vivante de son esprit demeurait inactive et immobile, figée dans la contemplation, n’ayant pas le droit de bouger au-delà de la phrase : « Il est en bas ».

La seule investigation qu’elle s’était permise avait été un coup d’œil à la liste des employés du *Terminus*. Elle avait vu le nom : *John Galt*. Ce nom s’était trouvé sur cette liste, ouvertement, depuis douze années. Elle avait vu une adresse à côté du nom, et, depuis un mois, avait fait tous les efforts dont elle était capable pour l’oublier.

Le mois qui venait de s’écouler avait été pénible à vivre ; et

pourtant, maintenant qu'elle avait cette lettre sous les yeux, l'idée que John Galt soit parti était encore bien plus dure à supporter–ne serait-ce que le fait d'avoir à résister à la tentation que nourissait sa proximité avait consitué un lien avec lui, un prix à payer, une victoire accomplie en son nom. Maintenant, il n'y avait rien, excepté une question qui ne devait pas être posée. Sa présence dans les galeries souterraines avaient été son "moteur" qui lui avait permi de traverser ces journées ; tout comme sa présence dans la cité avait été son "moteur" durant les mois de cet été ; tout comme sa présence quelque part dans le monde avait été son moteur durant les années qui s'étaient écoulées avant qu'elle puisse connaître son nom. Maintenant, c'était comme si son moteur s'était arrêté, lui aussi.

Elle continuait d'avancer, grâce à la brillance pure d'une petite pièce de 5 dollars-or qu'elle conservait dans sa poche comme une ultime goutte d'énergie. Elle continuait, protégée du monde autour d'elle par une dernière armure : l'indifférence.

Les media ne faisaient pas mention des éruptions de violence spontanées qui avait commencé à se produire un peu partout dans le pays ; mais elle pouvait les observer grâce aux rapports des conducteurs de trains parlant de wagons couverts de perforations de balles, de voies démontées, d'agressions dans les trains, d'émeutes dans les gares, dans le Nebraska, en Oregon, au Texas, dans le Montana ; les éruptions de violence, promises à une triste issue, déclenchées par des raisons futiles qui n'étaient réellement que l'expression du désespoir, ne pouvant se terminer en rien d'autre que la destruction. Quelques unes se limitaient à des explosions de violence entre des *gangs* locaux ; d'autres voyaient leur amplitude s'étendre à de plus vastes zones. Il y avait des quartiers et des zones qui cédaient à une rébellion aveugle grandissante, arrêtant les fonctionnaires locaux, expulsant les agents de Washington, tuant les employés des impôts ; puis, en annonçant leur sécession du pays, évoluait vers l'extrêmité finale qui était exactement le même mal qui les avait détruit, comme pour lutter contre le meurtre par le suicide ; évoluait vers la saisie de toute propriété se trouvant à portée de leur main, pour déclarer des communautés esclavagistes constituées de tous pour se mettre au service de tous, avant de périr durant la semaine suivante, une fois que le produit de leur maigre pillage se trouva consommé, au milieu d'une haine sanglante que tous éprouvent alors contre tous, dans le chaos de

la loi des armes, pour périr sous la poussée léthargique de quelques soldat las et usés, envoyés par Washington pour ramener l'ordre et le calme dans les ruines.

Les média ne faisaient pas mention de tout cela. Les éditoriaux continuait à parler de la négation délibérée adressée à soi-même et pour soi-même comme d'une route menant à des progrès futurs, du sacrifice de soi comme d'un impératif moral, de la convoitise comme d'un ennemi, de l'amour comme de la solution ; leurs phrases élimées se faisant aussi écœurante et ennivrantes que pouvait l'être l'odeur de l'ether dans un hôpital.

Des rumeurs se répendaient partout dans le pays sous la forme de propos à la fois cyniques et terrorisés qui se tenaient à voix basse ; et pourtant les gens continuaient à lire les journaux et à se comporter comme s'ils croyaient ce qu'ils lisaient, chacun s'engageant contre les autres dans une compétitions visant à être celui qui serait le plus aveuglément silencieux, chacun prétendant qu'il ignorait ce qu'il savait, chacun s'efforçant de croire que ce dont il vallait mieux ne pas parler n'existait pas. C'était comme si un volcan était en train d'entrer en éruption, mais que pourtant les gens qui se trouvait a son pied ignoraient délibérément les soudaines fissures, les fumées noires, les crachats de lave bouillonante, et continuaient à croire que le seul danger qui les menaçait était de reconnaître la réalité de ces signes.

"Ecoutez le rapport de Monsieur Thompson sur la crise planétaire.

Rendez-vous le 22 novembre !"

Ça avait été la première admission du nié. La campagne avait commencé à apparaître une semaine à l'avance, et elle avait continué à claironner dans tous le pays :

"Monsieur Thompson s'adressera à vous pour dresser un bilan de la crise planétaire !

Rendez-vous avec Monsieur Thompson sur toutes les stations de radio et toutes les chaînes de télévision, à 20 heures, le 22 novembre !"

Au début, les premières pages des journaux et les annonces fracassantes faites par les voix de la radio l'avaient expliqué :

“Pour mettre fin aux peurs et aux rumeurs semées par les ennemis du peuple, Monsieur Thompson s’adressera à tous les citoyens le 22 novembre, et il vous présentera un rapport complet sur l’état de la planète en cet instant solennel de crise globale. Monsieur Thompson mettra un terme à ces sinistres forces dont le but et de nous maintenir dans la peur et dans le désespoir. Il apportera la lumière dans l’obscurité dans laquelle est plongée notre planète, et il nous montrera où se trouve la sortie des problèmes tragiques que nous rencontrons sur notre chemin ; une solution de sévérité, ainsi que l’exige la gravité de cette heure, mais une solution menant vers la reprise, accordée par la renaissance de la lumière.

L’allocution de Monsieur Thompson sera retransmise en direct et en exclusivité par toutes les stations de radio du pays et dans tous les pays de la planète, partout où les ondes radio peuvent encore être entendues.”

Puis l’unisson de cette chorale s’était emballé et avait grandi de jour en jour.

“Ecoutez Monsieur Thompson, le 22 novembre !”

…avaient dit chaque jour les gros titres.

“N’oubliez pas. Monsieur Thompson. Le 22 novembre !”

… avaient crié les stations de radio à la fin de chaque programme.

“ Monsieur Thompson vous dira toute la vérité, rien que la vérité !”

… disaient les affiches dans le métro et sur les bus ; puis les grandes affiches sur les murs des immeubles ; puis les grands panneaux publicitaires le long des autoroutes désertées.

“Gardez courage ! Ecoutez Monsieur Thompson !”

…avaient dit des autocollants placardés sur les véhicules des services publics.

“Rebondissez ! Ecoutez Monsieur Thompson !”

…avaient dit des affichettes dans les bureaux et les boutiques.

“Gardez la foi ! Ecoutez Monsieur Thompson !”

…avaient dit des voix dans les églises.

“Monsieur Thompson vous apportera la réponse !”

…avaient écrit dans le ciel les avions de l’Armée, les lettres se dissolvant dans l’espace, et seuls les deux derniers mots étant encore lisibles lorsque la phrase était achevée.

Des hauts parleurs avaient été installés dans les squares de New York pour le jour de l’allocution, est étaient venus à une vie grinçante à chaque heure de la journée, au moment même où on pouvait entendre les cloches des horloges au loin, pour être envoyée au-dessus d’une circulation sporadique et usée, au-dessus des têtes des foules austèrement vêtues, le cri mécanique et sonore d’une voix à la tonalité d’une alarme :

“Ecoutez le rapport de Monsieur Thompson sur la crise planétaire. Le 22 novembre !”

…un cri qui roulait à travers l’air glacé pour disparaître entre les toits embrumés, sous la page restée blanche d’un calendrier qui ne portait aucune date.

Dans l’après-midi du 22 novembre, James Taggart dit à Dagny que Monsieur Thompson souhaitait la voir être présente lors d’une conférence devant se dérouler avant la retransmission.

— A Washington ? demanda-t-elle avec incrédulité, tout en jetant un coup d’œil à sa montre.

— Et bien, je dois dire que tu n’as manifestement pas lu les journaux et que tu ne t’es pas intéressée aux actualités. Tu ne savais pas que Monsieur Thompson doit prononcer son allocution depuis New York ? Il est venu ici pour s’entretenir avec les grands patrons de l’industrie, de même qu’avec les dirigeants syndicaux, les grands hommes de science, et tout le gratin de ce qui dirige le pays en général. Il a demandé que je

t'amène à la conférence.

— Et où va-t-elle se tenir ?

— Aux studios de télévision.

— Ils n'espèrent tout de même pas que je m'exprime sur les ondes pour soutenir leur politique, j'espère ?

— Tu n'as pas à t'en faire à ce propos, ils ne te laisseraient pas à proximité d'un micro ! Ils veulent juste entendre ton opinion, et tu ne peux pas refuser, pas durant un état de crise nationale, pas lorsqu'il s'agit d'une invitation qui t'es adressée de la part de Monsieur Thompson, en personne !

Il parlait avec impatience, tout en évitant son regard.

— Quand cette conférence doit-elle se tenir ?

— A 19 heures 30.

— Ça ne laisse pas beaucoup de temps pour une conférence à propos de la crise nationale, dis donc ?

— Monsieur Thompson est un homme très occupé. Maintenant, s'il te plait, ne commence pas à discuter, ne commence pas à faire la difficile. Je ne vois pas pourquoi tu…

— C'est bon, l'interrompit-elle sur un ton d'indiférence, « je viendrai, » puis elle ajouta, poussée par le genre d'appréhension qui lui aurait fait être réticente à s'aventurer sans un témoin dans une conférence de *gangsters*, « mais j'aménerai Eddie avec moi. »

Il fronça les sourcils, considérant un instant cette initiative avec un air plus ennuyé qu'anxieux.

— Oh, d'accord, si tu veux. lâcha-t-il sèchement en haussant les épaules.

Elle se rendit aux studios de télévision avec James Taggart comme "policier" d'un côté, et Eddie Willers, comme "garde du corps", de l'autre.

Le visage de Taggart reflétait le ressentiment et la tension, celui d'Eddie était résigné, bien qu'il exprimait tout de même l'étonnement et la curiosité. Une scène faite de murs en carton avait été érigée dans un angle du vaste espace faiblement éclairé ; il représentait la suggestion durement conventionnelle d'un croisement entre un salon imposant et une modeste étude. Un demi-cercle de chaises vides remplissait le reste de la scène, suggérait un groupement d'album de famille, avec des micros pendant tels des appats au bout de longs mats étendus pour aller à la pêche parmi les chaises.

Les plus grands dirigeants du pays, qui se tenaient à côté en

formant des noyaux nerveux, avaient l'air d'invendus dans un magasin d'articles provenant de faillites : elle vit Wesley Mouch, Eugene Lawson, Chick Morrison, Tinky Holloway, le docteur Floyd Ferris, le docteur Simon Pritchett, Mamam Kip, Fred Kinnan, et une misérable poignée de chefs d'entreprises parmi lesquels la personne à moitié effrayée et à moitié flattée de Monsieur Mowen, de l'Amalgamated Switch and Signal Company était–aussi incroyable que cela puisse paraître–censé être “un baron de l'industrie”.

Mais la silhouette qui la choqua pour l'espace d'un instant fut celle du docteur Robert Stadler. Elle n'aurait jamais cru qu'un visage pouvait vieillir dans une aussi importante mesure en seulement l'espace d'une année : l'air d'énergie intemporelle, de l'impatience adolescente, étaient partis, et rien ne subsistait de ce visage si l'on faisait exception des traits d'amertume méprisante. Il se tenait seul à l'écart des autres, elle vit l'instant où ses yeux la virent entrer ; on aurait dit un homme dans une maison de passe qui s'était résigné à accepter la nature de son entourage, jusqu'à ce qu'il soit soudainement surpris par son épouse : c'était un air de culpabilité sur le point de devenir celui de la haine. Puis elle vit Robert Stadler, le scientifique, se tourner pour regarder ailleurs comme s'il ne l'avait pas vu ; comme si son refus pouvait mettre fin à l'existence d'un fait.

Monsieur Thompson était en train de marcher prestement parmi les noyaux, lâchant au hasard quelques phrases courtes et sèches à quelques uns avec les manières pressées d'un homme d'action qui expriment du mépris pour le devoir d'avoir à faire des discours. Il tenait entre ses doigts un paquet de feuillets tapés à la machine à écrire, comme s'il s'agissait d'un paquet de linge sale sur le point d'être jeté.

James Taggart le saisit au vol, entre deux pas, pour dire à haute voix, mais avec un certain manque d'assurance :

— Monsieur Thompson, puis-je vous présenter ma sœur, Mademoiselle Dagny Taggart ?

— C'est gentil d'être venu, Mademoiselle Taggart. dit Monsieur Thompson en lui serrant la main comme si elle avait été une électrice de plus débarquant de sa campagne, et dont il n'avait jamais entendu le nom auparavant ; puis il les dépassa avec la même démarche brusque.

— Où doit se tenir la conférence, Jim ? demanda-t-elle en regardant l'horloge : c'était un immense cadran blanc avec une

main noire tranchant les minutes, comme un couteau qui se déplaçait vers l'heure "8".

— Je n'y peux rien ! Ce n'est pas moi qui organise le *show* ! lâcha-t-il avec un air agacé.

Eddie Willers adressa un regard à Dagny avec un air d'étonnement amérement patient, puis il fit un pas pour se rapprocher à côté d'elle.

Un poste de radio était en train de jouer un programme de marches militaires diffusé depuis un autre studio, noyant à moitié les fragments de pas pressés sans but, de machineries et de chariots aux roulettes grinçantes en train d'être poussés en direction de la scène.

— Restez à l'écoute pour entendre le rapport de Monsieur Thompson sur la crise planétaire, à 20 heures ! cria la voix martiale d'un animateur depuis un poste de radio, lorsque la main qui se déplaçait sur le grand cadran atteignit l'heure 7:45.

— Dépêchez-vous, les gars, dépêchez-vous ! lâcha sèchement Monsieur Thompson, tandis que la radio se lança dans une nouvelle marche militaire.

Il était 7:50 quand Chick Morrison, le *Conditionneur moral* qui semblait être en charge du déroulement des opérations cria :

— C'est bon les enfants, c'est bon… prenez place ! en agitant un bloc-notes, comme il l'eut fait d'un baton, en direction du demi-cercle de chaises inondé de lumière.

Monsieur Thompson se laissa tomber avec un bruit sourd sur la chaise centrale, comme s'il venait de se laisser hativement tomber sur un strapontin resté libre dans un wagon de métro.

Les assistants de Chick Morrison accompagnaient la petite foule vers le cercle de lumière.

— Une famille heureuse, expliqua Chick Morrison, « le pays doit nous voir comme une grande famille heureuse et…–Qu'est ce qu'il se passe avec ce truc là ? »

La musique provenant de la radio s'était étranglée pour devenir un bruit statique bizarre, coupée en plein milieu d'une phrase sonnante. Il était 7:51. Il haussa les épaules et reprit :

— …unie. Dépéchez-vous les gars. Resserez-vous autour de Monsieur Thompson, tout d'abord.

La main de l'horloge continuait de trancher les minutes, tandis que les photographes braquaient leurs appareils en direction du visage aigrement impatient de Monsieur Thompson.

— Monsieur Thompson sera assis "entre la science et

l’industrie” ! annonça Chick Morrison, « Docteur Stadler, venez vous asseoir, s’il vous plait, à la gauche de Monsieur Thompson. Mademoiselle Taggart… par ici, s’il vous plait… à la droite de Monsieur Thompson.

Le docteur Stadler obéit. Elle ne fit aucun geste.

— Ce n’est pas seulement pour la presse, c’est pour une audience de téléspéctateurs, expliqua Chick Morrison à Dagny sur le ton d’une incitation.

Elle fit un pas en avant.

— Je ne prendrai pas part à ce programme. dit-elle d’une voix neutre en s’adressant à Monsieur Thompson.

— Vous n’allez pas le faire ? demanda-t-il, horrifié, avec le genre d’expression qu’il aurait affiché si l’un de ses vases de fleurs avait soudainement refusé de jouer son rôle.

— Dagny, pour l’amour du Christ ! cria James Taggart, dans un état de panique.

— Qu’est-ce qu’il lui prend ? demanda Monsieur Thompson.

— Mais, Mademoiselle Taggart ! Pourquoi ? cria Chick Morrison.

— Vous le savez tous, pourquoi. dit-elle en s’adressant à tous les visages autour d’elle, « Vous auriez mieux fait de vous abstenir de ressortir ce truc une nouvelle fois. »

— Mademoiselle Taggart ! appela Chick Morrison, tandis qu’elle se tourna pour partir, « Il s’agit d’une situation de cri… »

Puis un homme arriva en se précipitant en direction de Monsieur Thompson, et elle s’arrêta, comme tout le monde le fit, et l’expression qu’arborait le visage de cet homme plongea abruptement la petite foule dans un état de silence total. Il était l’ingénieur en chef des studios de télévision, et c’était bizarre de voir un air de terreur primitive aux prises avec ce qui lui restait du contrôle civilisé de lui-même.

— Monsieur Thompson, dit-il, « Il… il se pourrait que nous devions différer l’heure de la retransmission. »

— Comment ? cria Monsieur Thompson.

La main sur le cadran était sur 7:58.

— Nous sommes en train d’essayer de régler le problème, Monsieur Thompson, nous sommes en train d’essayer de déterminer d’où cela provient… mais il se pourrait que nous ne soyons pas prêt à l’heure, et…

— Vous parlez de quoi, là ? Qu’est-ce qu’il se passe ?

— Nous sommes en train d’essayer de localiser le…

— Qu’est-ce qui est arrivé ?

— Je ne sais pas ! Mais… Nous… nous ne pouvons pas émettre, Monsieur Thompson.

Il y-eut un silence, puis Monsieur Thompson demanda, sur un ton surnaturellement bas :

— Vous êtes cinglé ?

— Je dois l’être. J’aimerai être cinglé. Je ne comprends pas ce que c’est. Il n’y a pas de retour de signal. C’est comme si on n’émettait pas.

— Une panne mécanique ? appela Monsieur Thompson en se dressant sur ses jambes, « Un problème mécanique à un moment comme celui-là ? Si c’est comme ça que vous faites marcher ces studios… »

L’ingénieur en chef secoua lentement la tête, à la manière d’un adulte exprimant de la réticence à effrayer un enfant.

— Il ne s’agit pas des studios. Monsieur Thompson, dit-il doucement, « C’est pareil pour toutes les stations de radio du pays, pour autant que nous ayons pu nous en assurer. Et il ne s’agit pas d’un problème “mécanique”, mais élecronique, qui ne provient pas de chez nous. Ni ici, ni ailleurs. L’équipement fonctionne, il fonctionne parfaitement, et ils disent tous la même chose, mais… mais toutes les stations de radio ont cessé d’émettre en même temps à 7:51, et… personne n’arrive à découvrir pourquoi.

— Mais… cria Monsieur Thompson, puis s’interrompit, puis baissa le regard sur lui-même et s’écria à nouveau, « Pas ce soir ! C’est à vous de vous débrouiller pour me mettre à l’antenne ! »

— Monsieur Thompson, dit l’homme lentement, « nous avons appelé le laboratoire d’électronique du Département général des sciences et des technologies. Ils… ils n’ont jamais rien vu de tel. Ils disent que ça pourrait provenir d’un phénomène naturel, une sorte de dérangement cosmique d’un genre jamais vu auparavant, seulement… »

— Oui ?

— Seulement ils ne pensent pas que puisse être ça. Et nous non plus. Ils disent que ça a l’air d’être des ondes radio, mais sur une fréquence qui n’a jamais été utilisée jusqu’à présent, qui n’a jamais été observée nulle part, et qui pas encore été découverte par quiconque à ce jour.

Personne ne lui répondit. Après un instant, il reprit, sur un ton bizarrement solennel :

— Ça a toutes les apparences d'une sorte de mur d'ondes radioélectriques qui sature l'atmosphère, et on n'arrive pas à passer outre, on ne peut pas le toucher, on ne peut pas le supprimer… Par-dessus le marché, on ne parvient pas à localiser sa source, en tout cas, pas selon toutes les méthodes en usage… Ces ondes semblent provenir d'un émetteur que… qui rabaisse tous ceux que nous connaissons au niveau de jouets pour enfants !

— Mais ce n'est pas possible !

Le cri vint depuis derrière Monsieur Thompson, et ils se tournèrent tous dans sa direction, surpris par sa note de terreur particulière ; il venait du docteur Stadler.

— Ce genre de chose n'existe pas ! Il n'y a personne sur la planète qui puisse le faire !

L'ingénieur en chef étendit les bras.

— C'est comme ça, Docteur Stadler. dit-il avec lassitude, « Ça n'est pas possible. Ça ne devrait pas être possible. Mais c'est là. »

— Bon, et bien faites quelque chose, alors ! cria Monsieur Thompson en s'adressant à toute la petite foule.

Personne ne répondit ni ne fit un geste.

— Je ne tolérerais pas ça ! cria Monsieur Thompson, « Je ne le tolérerait pas ! Ce soir, et pas un autre soir ! Je dois faire ce discours là ! Faites quelque chose ! Réglez ce problème, peu m'importe ce que c'est ! Je vous donne l'ordre de le résoudre ! »

L'ingénieur en chef était en train de le regarder avec une mine dénuée de toute expression.

— Je vais tous vous virer pour ça ! Je vais virer tous les ingénieurs en électronique du pays ! Je vais lancer une procédure à l'encontre de toute cette corporation, pour sabotage, désertion, et trahison !

Vous m'entendez ? Maintenant, faite quelque chose. *Bordel* ! Faites quelque chose !

L'ingénieur en chef était en train de le regarder avec impassibilité, comme si les mots ne communiquaient plus aucun sens.

— Plus personne n'obéit aux ordres, ici ? cria Monsieur Thompson, « Ne reste-t-il personne dans ce pays qui ait encore un tant soit peu de cervelle ? »

La main de l'horloge atteignit le point du 8:00.

— Mesdames, Messieurs, dit une voix provenant du haut-

parleur de la radio, une voix claire, calme, une voix décidée, de celles qui n'avaient pas été entendues sur les ondes depuis des années, « Monsieur Thompson ne s'adressera pas à vous ce soir. Il n'est plus temps pour lui, c'est à mon tour. Vous étiez sur le point d'écouter un compte rendu de la crise mondiale. C'est ce que vous allez entendre. »

Trois personnes sursautèrent en reconnaissant la voix, mais nul n'aurait pu y prêter garde au milieu du vacarme de la foule dont même les cris n'auraient pas été à la hauteur de son émotion. L'un fut un soupir de triomphe ; un autre, de terreur ; et le troisième était de l'ahurissement. Trois personnes avaient reconnu l'orateur : Dagny, le Docteur Stadler et Eddie Willers. Personne ne se tourna vers Eddie ; mais Dagny et le Docteur Stadler se regardèrent. Elle vit sur son visage les marques de la plus horrible terreur dont on puisse supporter la vue ; il comprit qu'elle savait, et que sa façon de la regarder aurait pu laissé croire que l'orateur de la radio l'avait giflé.

— Pendant douze ans, vous avez demandé : “Qui est John Galt ?” C'est John Galt qui vous parle. Je suis l'homme qui attache un prix à son existence. Je suis l'homme qui ne sacrifie ni sa vie ni ses valeurs. Je suis l'homme qui vous a privé de vos victimes, détruisant ainsi votre monde, et si vous voulez savoir pourquoi vous êtes en train de périr, vous qui redoutez la connaissance, je suis l'homme qui va maintenant vous le dire.

L'ingénieur en chef était le seul à pouvoir encore bouger ; il courut vers un poste de télévision et manipula frénétiquement les boutons. Mais l'écran resta noir. L'orateur avait choisi de ne pas être vu. Seule sa voix emplissait les ondes du pays–du monde entier, songea l'ingénieur en chef–comme s'il était en train de parler ici, dans cette pièce, non pas à un groupe, mais à un seul homme ; ce n'était pas le ton d'un discours en public, mais celui de quelqu'un s'adressant à l'esprit.

— Vous avez entendu dire que nous traversions un âge de crise morale. Vous l'avez dit vous-même, en tremblant et en espérant que les mots n'aient pas de sens. Vous avez gémi que les péchés de l'homme étaient en train de détruire le monde et vous avez maudit la nature humaine pour sa réticence à pratiquer les vertus que vous exigiez. Comme le sacrifice est pour vous la vertu, vous avez demandé plus de sacrifice lors de chaque nouvelle catastrophe. Au nom du retour à la morale, vous avez sacrifié tous les démons que vous teniez pour la cause de votre

malheur. Vous avez sacrifié la justice au bénéfice de la pitié. Vous avez sacrifié l'indépendance pour promouvoir l'unité. Vous avez sacrifié la raison à la foi. Vous avez sacrifié la richesse au besoin. Vous avez sacrifié l'estime de soi au renoncement de soi. Vous avez sacrifié le bonheur au devoir.

Vous avez détruit tout ce que vous teniez pour être mauvais, et réalisé tout ce que vous teniez pour être bon. Alors, pourquoi frémissez-vous d'horreur à la vue du monde qui vous entoure ? Ce monde n'est pas le produit de vos péchés, il est le produit et le reflet de vos vertus. C'est votre idéal moral fait réalité avec une perfection pleine et définitive. Vous vous êtes battus pour lui, vous en avez rêvé et vous l'avez désiré, et moi… je suis l'homme qui a fait de vos désirs une réalité.

Votre idéal avait un ennemi implacable, que vos principes moraux étaient conçus pour détruire. Je vous ai retiré cet ennemi là. Je l'ai retiré de votre chemin et placé hors de votre portée. J'ai tari la source de tous ces maux que vous étiez en train de sacrifier un à un. J'ai mis un terme à votre battaille. J'ai arrêté votre moteur. J'ai privé votre monde de l'esprit de l'homme.

"L'homme ne vit pas de l'intelligence", dites-vous ? J'ai fait disparaître ceux qui le font. "L'intelligence est impotente", dites-vous ? Je vous ai retiré ceux dont l'intelligence ne l'est pas. "Il y a des valeurs plus élevées que celle de l'esprit", dites-vous ? J'ai fait disparaître ceux qui ne le pensent pas.

Pendant que vous traîniez vers l'autel du sacrifice les hommes qui incarnaient la justice, l'indépendance, la raison, la fortune, l'estime de soi… j'ai été plus prompt que vous, je les ai atteints le premier. Je leur ai révélé la nature du jeu auquel vous vous livriez et les principes moraux qui sont les vôtres, à ceux qui avaient été trop innocemment généreux pour pleinement en saisir la portée. Je leur ai montré la voie pour vivre selon d'autres principes : les miens. Ce sont les miens qu'ils ont choisi de suivre.

Tous les hommes qui ont disparu, ces hommes que vous haïssiez mais que vous redoutiez cependant de perdre, c'est moi qui vous les ai pris. Ne tentez pas de nous retrouver. Nous ne vous voulons pas être trouvés. Ne geignez pas pour prétendre qu'il serait de notre devoir de vous servir. Nous ne reconnaissons pas ce genre de devoir. Ne gémissez pas que vous avez besoin de nous. Nous ne considérons pas le besoin comme un dû. Ne prétendez pas que vous avez des droits sur nous. Vous n'en avez

aucun. Ne nous suppliez pas de revenir. Nous sommes en grève, nous les hommes de l'esprit.

Nous sommes en grève contre l'immolation de soi. Nous sommes en grève contre le principe des récompenses imméritées et des obligations sans contrepartie. Nous sommes en grève contre la doctrine qui condamne la poursuite du bonheur personnel. Nous sommes en grève contre le dogme selon lequel toute vie est entachée de culpabilité.

Il y a une différence entre notre grève et toutes celles que vous avez menées pendant des siècles : notre grève ne consiste pas à formuler des revendications, mais à les satisfaire. Nous sommes mauvais, selon vos principes : nous avons choisi de ne pas vous nuire plus longtemps. Nous sommes inutiles, nous sommes des "improductifs", selon vos théories économiques. Nous avons décidé de ne pas vous exploiter davantage. Nous sommes dangereux et devons être mis aux fers, selon vos idées politiques. Nous avons choisi de ne plus vous mettre en danger et de ne plus porter de chaînes. Nous ne sommes qu'une illusion, à en croire votre philosophie. Nous avons choisi de cesser de vous égarer en vous laissant libres de regarder la réalité en face… la réalité que vous vouliez, le monde tel que vous le voyez maintenant, un monde sans esprit.

Nous vous avons accordé tout ce que vous exigiez de nous, nous qui avons toujours été les donneurs, mais qui venons de le comprendre seulement maintenant. Nous n'avons aucune revendication à vous transmettre, aucune clause à discuter, aucun compromis à négocier. Vous n'avez rien à nous offrir. Nous n'avons pas besoin de vous.

Vous lamentez-vous, maintenant, disant : "Non, ce n'était pas cela que nous voulions ?"–disant qu'un monde de ruines dépourvu esprit n'était pas votre but ?–que vous ne vouliez pas que nous vous quittions ? Cannibales sournois que vous êtes, je sais que vous avez toujours su ce que c'était que vous vouliez. Mais votre jeu est terminé, parce que maintenant nous le savons aussi.

À travers les siècles de terreurs et de catastrophes engendrées par votre code moral, vous vous êtes plaint qu'il avait été enfreint et que ces horreurs étaient des punitions pour l'avoir enfreint, que les hommes étaient trop faibles et trop égoïstes pour accepter de verser le sang que celui-ci réclamait. Vous avez maudit l'homme, vous avez maudit l'existence, vous avez maudit

cette Terre, mais vous n'avez jamais osé remettre vos principes en question. Vos victimes en furent considérées comme responsables et durent tenter d'y survivre, avec vos horreurs comme récompense de leur martyre… tout en vous apitoyant sur la noblesse de vos principes, et en déplorant que la nature humaine ne soit pas assez bonne pour les mettre en pratique. Et personne ne se leva pour poser la question : “Bon ? Selon quelle norme ?”

Vous vouliez connaître l'identité de John Galt ? Je suis celui qui a posé cette question.

Oui, ceci est une époque de crise morale. Oui, vous subissez la punition méritée pour le mal que vous avez fait. Mais ce ne sont ni l'homme ni la nature humaine qu'il faut montrer du doigt. Ce sont vos principes moraux qui sont en cause, cette fois. Vos principes ont été observés au mieux de ce qu'ils pouvaient l'être et au mieux de ceux à quoi ils pouvaient vous amener, l'impasse au bout de la route. Si vous voulez continuer à vivre, ce que vous devez faire maintenant n'est pas de retourner vers la moralité–vous qui n'en n'avez jamais connue aucune–mais de la découvrir.

Vous n'avez jamais entendu parler de concepts moraux autres que de ceux du mysticisme et du social. On vous a enseigné que la moralité était un code de conduite imposé par le caprice, le caprice d'un pouvoir surnaturel ou le caprice de la société ; que ce code de conduite était destiné à servir les desseins de Dieu pour plaire à une autorité d'outre-tombe ou au bien-être de quelqu'un d'autre vivant sur le palier d'en-face–mais ne devant jamais servir votre vie ni votre plaisir. On vous a enseigné que votre plaisir se situait dans l'immoral, de même que la recherche de votre intérêt, et que tout code moral ne devait pas être élaboré pour vous, mais *contre* vous, non pas pour servir à l'accomplissement de votre vie, mais pour freiner vos élans.

Des siècles durant, le débat sur la moralité a opposé ceux qui proclamaient que votre vie appartenait à Dieu à ceux qui proclamaient qu'elle appartenait à vos voisins… entre ceux qui prêchaient que le bien était le sacrifice pour l'amour de fantômes dans le Ciel et ceux qui prêchaient que le bien était le sacrifice de soi pour l'amour des incapables de la Terre. Personne n'est venu vous dire que votre vie vous appartient et que le bien consiste à en jouir.

Les deux camps se mirent d'accords pour dire que la morale

exige de renoncer à vos intérêts personnels et à vos facultés intellectuelles, et que la moralité et le sens pratique sont deux choses se trouvant en opposition, que la moralité ne relève pas de la raison, mais de la foi et de la force. Les deux camps s'accordèrent pour dire qu'aucune moralité rationnelle n'était possible, que les notions de bien et de mal sont incompatibles avec la raison–que la raison dicte que rien ne justifie d'être moral.

Quels que soient les points sur lesquels ils s'opposaient par ailleurs, c'est contre l'esprit de l'homme que tous vos moralistes se sont unis. Tous leurs complots et leurs systèmes ne visaient qu'à dépouiller l'homme de ses facultés de réflexion et à le détruire. Désormais vous avez le choix de mourir ou d'apprendre que ce qui est contre la raison est contre la vie.

L'esprit de l'homme est son moyen fondamental de survie. La vie lui est donnée, mais pas la survie. Son corps lui est donné, ses moyens de subsistance ne le sont pas. Son esprit lui est donné, mais pas ce qu'il contient. Pour rester en vie, l'homme doit agir, et avant de pouvoir agir, il doit connaître la nature et le propos de ses actions. Il ne peut se nourrir sans savoir ce qu'est la nourriture ni connaître le moyen d'en obtenir. Il ne peut creuser un fossé–ou construire un accélérateur de particules–sans une connaissance préalable des objectifs qu'il vise et des moyens dont il dispose pour les réaliser. Pour rester en vie, il doit penser.

Mais penser est le fait d'un choix. La clef de ce que vous appelez avec insouciance la "nature humaine", le secret qui vous hante et que vous redoutez tellement de nommer, est que l'homme est un être capable d'accéder à sa conscience par le simple fait de la volonté. La raison n'est pas un automatisme ; la pensée–ou réflexion–n'est pas un processus "mécanique" ; les enchaînements logiques ne sont pas instinctifs. Le fonctionnement de votre estomac, de vos poumons, ou de votre cœur, est un processus mécanique ; le fonctionnement de votre cerveau ne l'est pas. Dans toute situation et à chaque instant de votre vie, vous êtes libres de réfléchir ou de vous soustraire à cet effort. Mais vous n'êtes pas libres d'échapper à votre nature, au fait que la raison est votre moyen de survie… de sorte que pour vous, qui êtes un être humain "être ou ne pas être" signifie "penser ou ne pas penser".

Un être de conscience volontaire n'a pas un comportement automatique prédéterminé. Il a besoin d'un code de valeurs pour

guider ses actions. Une “valeur” est ce que l’on cherche à acquérir puis à conserver grâce à l’action, la "vertu" est cette action qui permet d’acquérir et de conserver cette valeur. Une "valeur" présuppose une réponse à la question : une valeur pour qui et pour quoi ? Une “valeur” présuppose une norme, un but et la nécessité d’une action face à une alternative. Là où il n’y a pas d’alternative, aucune valeur n’est possible.

Il n’y a qu’une seule alternative fondamentale dans l’univers : l’existence ou la non existence… et elle ne concerne qu’une catégorie d’entités : les organismes vivants. L’existence de la matière inerte est inconditionnelle, mais l’existence de la vie ne l’est pas : elle dépend d’un processus spécifique d’action. La matière est indestructible ; elle change de forme, mais elle ne peut pas cesser d’exister. Seul un organisme vivant doit faire face à une constante alternative : celle de la vie et de la mort. La vie est un processus d’action qui s’autoperpétue et s’auto-entretient. Si un organisme échoue dans cette tâche, il meurt ; les éléments qui le composent subsistent, mais sa vie disparaît. Seul le concept de “vie” rend possible celui de “valeur”. C’est seulement pour des entités vivantes que des choses peuvent être bonnes ou mauvaises.

Une plante doit se nourrir pour survivre ; la lumière, l’eau, les éléments chimiques dont elle a besoin sont les valeurs que sa nature lui ont fixé pour but ; sa vie est la norme des valeurs qui fondent ses actions. Mais une plante n’a pas le choix de ses actes ; les conditions qu’elle rencontre peuvent varier, mais pas son fonctionnement propre ; elle agit automatiquement pour perpétuer sa vie, elle ne peut agir pour sa propre destruction.

Un animal est équipé pour assurer sa survie ; ses sens lui fournissent un code d’action automatique qui est figé, il s’agit d’une connaissance fonctionnant automatiquement et qui le renseigne sur ce qui est bon ou mauvais. Il n’a pas la capacité d’étendre ce savoir ou de l’ignorer. Dans les cas où ce savoir s’avère inapproprié, il meurt. Mais aussi longtemps qu’il vit, il agit sur la base de ce savoir, d’une manière automatique, assurée et déterminée, mais il ne jouit pas du pouvoir du choix, il est incapable d’ignorer ce qui est bon pour lui, incapable de décider de choisir le mal et d’agir pour sa propre destruction.

L’homme n’a pas de norme automatique de survie. Sa spécificité, par rapport aux autres organismes vivants, est la nécessité d’agir lorsqu’il se trouve confronté à des alternatives,

en faisant des choix volontaires. Il n'a pas de savoir prédéfini le renseignant sur ce qui est bon ou mauvais pour lui, quelles sont les valeurs dont sa vie dépend, et quels sont les moyens d'action appropriés pour les atteindre. Objecteriez-vous qu'il possède un instinct de survie ? L'instinct de survie est précisément ce qui lui fait défaut. Un "instinct" est un genre de savoir *inné* et automatique. Un désir n'est pas un instinct ; c'est un processus intellectuel *acquis*. Le désir de vivre ne vous donne pas le savoir nécessaire à la vie. Et même le désir que l'homme a de vivre n'est pas automatique chez lui, il n'est pas inné ; votre funeste secret d'aujourd'hui est qu'il s'agit d'un désir que vous n'avez pas. Votre peur de la mort n'est pas un amour de la vie et ne vous donnera pas la connaissance nécessaire à préserver cette dernière. L'homme doit construire son savoir et choisir ses actions par un processus de pensée que la nature ne le forcera nullement à accomplir. L'homme a le pouvoir d'agir en vue de sa propre extermination–et c'est largement ce qu'il a fait durant l'essentiel de son histoire.

Un être vivant qui remet en question ses moyens de survie ne survit pas. Une plante qui s'acharnerait à détruire ses racines, ou un oiseau qui chercherait à se casser les ailes, ne suvivraient pas longtemps au mode d'existence dont ils doivent s'affranchir. Pour autant, l'histoire de l'homme a été une lutte pour nier et détruire son propre esprit.

L'homme a été appelé un être rationnel, mais sa rationalité est une question de choix–et l'alternative que sa nature lui offre est : soit exister en tant qu'être rationnel, soit exister en tant qu'animal suicidaire. L'homme doit être homme par choix ; il doit considérer sa vie comme une valeur, par le fait du choix ; il doit apprendre à entretenir cette valeur, par le fait du choix ; il doit découvrir les valeurs nécessaires à sa survie et pratiquer les vertus correspondantes, par le fait du choix.

Un code de valeurs accepté par le fait du choix est un code moral.

Qui que vous soyez, vous qui m'écoutez en ce moment, je m'adresse aux débris de vie qui n'ont pas encore été corrompus au fond de vous-mêmes, à ce qu'il vous reste d'humain, à votre intelligence, pour vous dire : il existe une moralité rationnelle, une moralité propre à l'homme, et c'est la vie même de l'homme qui en constitue l'échelle de ses valeurs.

Tout ce qui est favorable à la vie d'un être rationnel constitue

le bien ; tout ce qui lui est nuisible constitue le mal.

La vie de l'homme, en accord avec sa nature, n'est pas la vie de la brute stupide, du voyou saccageur, ou du mystique chapardeur, mais la vie d'un être pensant ; non pas la vie au moyen de la force ou de la duperie, mais la vie au moyen de réalisations ; non pas la survie à tout prix, puisqu'il n'y qu'un seul prix pouvant acheter la survie de l'espèce humaine : la raison.

La vie de l'homme est la référence de la moralité, mais c'est votre propre vie qui en est le propos. Si l'existence sur terre est votre but, vous devez choisir vos actions et vos valeurs en fonction de ce qui est propre à l'homme–pour le propos de préserver et d'accomplir cette irremplaçable valeur qu'est votre vie.

Puisque la vie exige un certain mode d'action, tout autre mode la détruit… Un être qui ne tient pas sa propre vie pour le motif et le but de ses actions, agit en fonction de motifs et de normes dont l'issue est la mort. Un tel être est une monstruosité métaphysique, qui lutte pour nier et contredire le fait de sa propre existence, et qui court aveuglément sur la voie de la destruction dans une folie meurtrière, incapable de propager autre chose que la douleur.

Le bonheur est la conséquence d'une vie réussie, le malheur est une immixtion de la mort dans la vie.

Le bonheur est cet état de conscience engendré par la réalisation de nous même selon nos valeurs propres. Un code moral qui vous défie de trouver le bonheur par la renonciation à celui-ci–d'approuver l'échec de vos valeurs–est une insolente négation de la moralité. Une doctrine qui vous propose, comme idéal, le rôle d'animal sacrificiel demandant à être égorgé sur l'autel de l'altruisme, vous présente la mort comme modèle. Par la grâce de la réalité et de la nature de la vie, l'homme–tout homme–est une fin en lui-même, il existe pour lui-même, et la poursuite de son propre bonheur constitue son plus haut but moral.

Mais ni la vie ni le bonheur ne peuvent s'accomplir dans la poursuite de lubies irrationnelles. Tout comme l'homme est libre de tenter de survivre selon des moyens et des méthodes ne devant qu'au hasard, mais mourra alors pour avoir manqué aux exigences de sa nature, il est libre de chercher son bonheur dans n'importe quelle escroquerie intellectuelle, mais il ne trouvera

que les affres de la frustration. L'objectif de la morale est de vous enseigner, non pas la souffrance et la mort, mais l'épanouissement et la vie.

Rejetez donc ces parasites subventionnés, qui vivent du profit qu'ils tirent de l'esprit des autres et proclament que l'homme n'a nul besoin de moralité, de valeurs, de code de conduite. Eux qui se prétendent scientifiques et claironnent que l'homme n'est qu'un animal, le considèrent pourtant le moins comme un élément de la nature soumis comme tel à ses lois, inférieur au moindre des insectes. Ils reconnaissent que chaque espèce vivante possède un mode particulier de survie propre à sa nature, ils ne prétendent pas qu'un poisson puisse vivre hors de l'eau ou qu'un chien puisse survivre sans son odorat ; mais l'homme, le plus complexe des êtres, peut survivre, selon eux, de n'importe quelle manière ; l'homme n'a pas d'identité, pas de nature, et il n'y a pas de raison pratique, disent-ils, pour qu'il périsse quand ses moyens de survie sont détruits, quand son esprit étranglé est mis à la disposition de leurs fantaisies.

Rejetez ces mystiques de la haine dévastatrice qui feignent d'aimer l'humanité tout en prêchant que la plus haute vertu humaine consiste à n'accorder aucune valeur à sa propre vie. Vous disent-ils que le but de la morale est de réprimer l'instinct de survie ? C'est précisément pour sa survie que l'homme a besoin d'un code moral. Le seul homme qui veut pratiquer la morale est celui qui veut vivre.

Non, vous n'êtes pas tenus de vivre si vous ne le désirez pas ; mais si vous choisissez de vivre, vous devez vivre en êtres humains–par l'effort et par le jugement de votre esprit.

Non, vous n'êtes pas tenus de vivre en êtres humains : c'est un acte de choix moral. Mais vous ne pouvez pas vivre autrement–et l'alternative est cette vie pire que la mort que vous observez maintenant en vous et autour de vous, cette situation impropre à l'existence qui vous rabaisse en dessous de l'animal, une situation qui vous entraîne d'année en année à travers une douloureuse agonie, vers une absurde et aveugle auto-destruction.

Non, vous n'êtes pas tenus de réfléchir : c'est l'acte d'un choix moral ; mais il a fallu que quelqu'un réfléchisse pour vous maintenir en vie. Si vous choisissez de vous dérober à la réflexion, vous vous dérobez à l'existence en en transmettant la charge à un être moral, en espérant qu'il sacrifiera son bien-être

pour vous permettre de survivre dans votre vice.

Non, vous n'êtes pas tenus d'être des hommes ; et il est vrai que les hommes véritables ne sont plus parmi vous aujourd'hui. J'ai éloigné vos moyens de survie–vos victimes.

Comment je m'y suis pris et ce que je leur ai dit pour qu'ils s'en aillent, c'est ce que vous entendez maintenant. Je leur ai tenu le discours que je prononce ce soir. C'était des hommes qui vivaient selon mes principes, mais qui ne savaient pas quelles grandes vertus cela représentait. Je le leur ai fait découvrir. Je les ai aidé, non à réévaluer, mais simplement à identifier leurs valeurs.

Nous, les hommes de l'esprit, sommes désormais en grève contre vous au nom de l'unique axiome qui est le fondement de notre code moral, et qui est l'exacte antithèse du vôtre : cet axiome est que l'existence existe.

L'existence existe–et cela implique deux corollaires : que la perception existe et que la conscience existe ; la conscience étant la faculté de percevoir ce qui existe.

Si rien n'existe, il ne peut pas y avoir de conscience... une conscience dénuée d'objet dont elle puisse être consciente est une contradiction dans les termes. Une conscience consciente uniquement d'elle-même est une contradiction dans les termes–avant de pouvoir s'identifier elle-même comme conscience, encore faut-il qu'elle soit consciente de quelque chose. Si ce que vous prétendez percevoir n'existe pas, vous n'avez aucune conscience.

Quelque soit le degré de votre savoir, vous ne pouvez échapper à ces deux axiomes–existence et conscience ; ils constituent les préalables irréductibles à toute action que vous engagez, à toute connaissance, vaste ou minuscule, depuis le premier rayon de lumière que vous percevez à la naissance jusqu'à l'érudition, aussi étendue soit-elle, que vous aurez acquise à la fin de vos jours. Que vous sachiez reconnaître un caillou ou décrire la structure du système solaire, les axiomes demeurent identiques… cela existe comme tel et vous le savez.

Exister, c'est être quelque chose, par opposition au néant de l'inexistence, c'est être une entité d'une nature spécifique, munie d'attributs particuliers. Il y a des siècles, l'homme qui reste malgré ses erreurs, le plus grand de nos philosophes, a commencé à formuler le concept d'existence et le principe fondateur de tout savoir : “A” est “A”. Une chose est elle-même.

Vous n'avez jamais saisi le sens de cet énoncé. Je suis ici pour le compléter… L'existence c'est l'identité, la conscience c'est l'identification.

Quoi que vous preniez en considération, action, qualité ou objet, les lois de l'identité restent les mêmes. Une feuille n'est pas une pierre, elle ne peut être au même moment, et sous le même rapport, à la fois entièrement rouge et entièrement verte, elle ne peut geler et se consumer en même temps. "A" est "A". Plus familièrement : vous ne pouvez manger deux fois le même gâteau.

Vous voulez savoir ce qui ne va pas dans le monde ? Tous les désastres qui en ont entraîné la perte sont dus aux tentatives de vos chefs de nier que "A" est "A". L'horrible secret que vous craignez de découvrir et tout le malheur qui s'abat sur vous sont dus à vos propres tentatives de nier que "A" est "A". Le but de ceux qui vous ont entraîné dans cette voie était de vous faire oublier que l'homme est l'homme.

L'homme ne peut survivre que par la connaissance, et la raison est son seul moyen de l'acquérir. La raison est la faculté qui perçoit, identifie et intègre les informations fournies par les sens. La fonction des sens est de lui donner des preuves de l'existence, mais la tâche de l'identification incombe à la raison ; les sens se bornent à l'informer de l'existence de quelque chose, mais c'est à l'esprit d'apprendre et comprendre ce que c'est.

Toute pensée est un processus d'identification et d'intégration. Un homme perçoit une forme colorée ; en intégrant les données de sa vue et de son toucher, il apprend à l'identifier comme un objet solide ; il apprend à identifier cet objet comme une table ; il apprend que la table est faite de bois ; il apprend que le bois est constitué de cellules, que les cellules sont formées de molécules et que les molécules sont composées d'atomes. Durant tout ce processus, le travail de son esprit consiste à répondre à une seule question : "Qu'est-ce que c'est ?" Le moyen dont il dispose pour établir la vérité est la logique, et la logique est fondée sur l'axiome qui énonce que l'existence existe. La logique est l'art de l'identification non contradictoire.

Une contradiction ne peut exister. Un atome est lui-même, l'univers aussi. Rien ne peut contredire sa propre identité. Pas plus que la partie ne peut contredire le tout. Aucun concept formé par l'homme n'est valide s'il n'est intégré sans contradiction dans la somme de ses connaissances. Parvenir à

une contradiction, c'est avouer la présence d'une erreur de pensée ; accepter une contradiction, c'est renoncer à son esprit et s'exclure soi-même du domaine de la réalité.

La réalité est ce qui existe ; l'irréel ne peut exister ; l'irréel n'est rien de plus que cette négation de l'existence que devient toute conscience humaine qui tente d'abandonner la raison. La vérité est la reconnaissance de ce qui est ; la raison est le seul moyen de parvenir à la connaissance, le seul critère de la vérité.

La question la plus perverse que vous puissiez poser est : "La raison de qui ?" La réponse est : la vôtre. Il importe peu que votre savoir soit vaste ou modeste, c'est votre esprit à vous qui doit l'acquérir. Il n'y a que votre propre savoir qui vous permette d'agir. Vous ne pouvez revendiquer, vous ne pouvez demander aux autres de ne prendre en considération que votre savoir personnel. Votre esprit est votre seul juge de la vérité–et si certains ont une opinion différente de la vôtre, c'est la réalité qui tranchera entre vous. Seul l'esprit humain peut accomplir ce processus d'identification complexe, délicat et crucial qu'est le fait de réfléchir. Seul votre jugement personnel peut diriger ce processus. Et seule l'intégrité morale peut guider votre jugement.

Vous parlez de "l'instinct moral" comme s'il s'agissait d'une aptitude opposée à la raison, alors que la raison humaine est précisément sa faculté morale. Une conduite rationnelle est un processus de choix permanent en réponse à la question : vrai ou faux ? Oui ou non ? Une graine doit-elle être plantée en terre pour grandir–oui ou non ? Faut-il désinfecter la plaie d'un blessé pour le soigner–oui ou non ? Peut-on convertir l'électricité atmosphérique en énergie cinétique–oui ou non ? Ce sont les réponses à de telles questions qui sont à l'origine de tout ce que vous avez aujourd'hui ; et ces réponses ont été fournies par un esprit humain, avec un dévouement sans faille à la vérité.

Un processus rationnel est un processus moral. Vous pouvez vous tromper à chaque étape, sans aucune autre garantie que votre rigueur propre ; vous pouvez chercher à tricher, à falsifier les faits et éviter l'effort de la recherche–mais dans la mesure où le dévouement à la vérité est le sceau de la moralité, il n'y a rien de plus grand, de plus noble et de plus héroïque que l'acte d'un homme qui prend la responsabilité de penser.

Ce que vous appelez "âme" ou "esprit", c'est votre conscience ; ce que vous appelez "libre arbitre", c'est votre liberté de penser ou de ne pas penser ; c'est l'origine de toute

votre volonté, de toute votre liberté, le choix ultime qui commande tous les choix que vous faites, qui détermine votre personnalité et votre existence.

La pensée est la vertu première de l'homme, de laquelle toutes les autres découlent. Et son vice premier, la source de tous ses maux, est cet acte inqualifiable que vous pratiquez tous en refusant obstinément de l'admettre : la fuite, la suspension intentionnelle de la conscience, le refus de penser–non l'aveuglement, mais le refus de *voir* ; non l'ignorance, mais le refus de *savoir*. C'est l'acte de ne pas concentrer votre esprit, de le noyer dans un brouillard intellectuel, afin de n'avoir pas à endosser la responsabilité de juger, et cet acte repose ultimement sur cette prémisse inavouable : que les choses cesseront d'exister si vous refusez de les identifier, que "A" ne sera pas "A" pour autant que vous ne l'admettiez pas.

Ne pas penser est un acte nihiliste, un désir de nier l'existence, une tentative d'éradication de la réalité. Mais l'existence existe ; la réalité est inébranlable, c'est daileurs elle qui détruit ceux qui la rejettent. En refusant de dire "Cela est", vous refusez de dire "Je suis". En suspendant votre jugement, vous reniez votre propre personne. Quand un homme déclare : "Qui suis-je pour savoir ?", il déclare implicitement : "Qui suis-je pour vivre ?"

Voilà votre premier choix moral, à chaque instant et en toute circonstance : la pensée ou la *non-pensée*, l'existence ou la *non-existence*, "A" ou *non-"A"*, la réalité ou le néant.

La tendance rationnelle d'un homme place la vie à l'origine de toute action. Sa tendance irrationnelle y place la mort.

Vous dites sottement que la morale est relative au contexte social et que l'homme vivant sur une île déserte pourrait s'en passer–alors que c'est précisément sur une île déserte qu'il en aurait le plus besoin. Laissez-le claironner, votre Robinson, quand il n'y a pas de dupe à exploiter, qu'un rocher peut servir de maison et un tas de sable de vêtements, que la nourriture va lui tomber toute cuite dans le bec, qu'il pourra moissonner demain tout en consommant son stock de semences aujourd'hui ; la réalité aura vite fait de le dresser comme il le mérite. La réalité lui montrera que la vie est une valeur à conquérir, et que la pensée est nécessaire à cette conquête.

Si j'utilisais votre langage, je dirais qu'il n'y a qu'un commandement moral : "Tu penseras". Mais un "commandement moral" est une contradiction dans les termes.

Est moral ce qui est *choisi*, et non imposé ; ce qui est compris, et non aveuglément exécuté. Est moral ce qui est rationnel, et la raison ne reçoit pas d'ordres.

La morale dont je vous parle, celle qui se fonde sur la raison, se résume à un seul axiome : *l'existence existe* ; et à un seul choix : *la vie*. Tout le reste en découle. Pour vivre, l'homme doit tenir trois valeurs en haute estime : la raison, l'intention et l'estime de soi. La raison, comme son seul moyen de connaissance ; l'intention, comme son choix en faveur du bonheur que ce moyen doit lui permettre d'atteindre ; l'estime de soi, comme la certitude inébranlable que son esprit est capable de penser et qu'il est digne d'être heureux, ce qui signifie : digne de vivre. Ces trois valeurs sont la base de toutes les vertus humaines, qui sont elles-mêmes liées à l'existence et à la conscience. Ces vertus sont la rationalité, l'indépendance, l'intégrité, l'honnêteté, la justice, la productivité et la fierté.

La rationalité est la reconnaissance du fait que l'existence existe, que rien ne peut modifier la réalité et que rien ne doit supplanter l'acte de la percevoir, c'est-à-dire l'acte de penser; que la raison est notre seul juge des valeurs et notre seul guide d'action ; que la raison est un absolu qui n'admet pas de compromis ; que la moindre concession à l'irrationnel détruit la conscience en la détournant de la perception des faits de la réalité au profit de leur falsification ; que la foi, loin d'être un raccourci vers la connaissance, n'est qu'un court-circuit qui détruit l'esprit, que l'acceptation d'une allégation mystique est un désir d'annihilation de l'existence qui, concrètement, dévaste la conscience.

L'indépendance est la reconnaissance du fait que vous êtes responsables de votre jugement et que rien ne peut vous y soustraire ; que personne ne peut penser à votre place, de même que personne ne peut vivre à votre place ; que le plus destructeur, l'abaissement le plus méprisable, est d'accepter de subordonner votre esprit à celui d'un autre homme, de reconnaître son autorité sur votre cerveau, de considérer ses assertions comme des faits, ses affirmations comme des vérités, ses ordres comme des intermédiaires entre votre conscience et votre existence.

L'intégrité est la reconnaissance du fait que vous ne pouvez nier votre conscience, de même que l'honnêteté est la reconnaissance du fait que vous ne pouvez nier l'existence : que l'homme est une entité indivisible de matière et de conscience, et

que l'on ne peut opérer aucune séparation entre son corps et son esprit, entre son action et sa pensée, entre sa vie et ses convictions ; que, tel un juge incorruptible, il ne peut sacrifier ses convictions aux désirs d'autrui, quand bien même l'humanité entière l'en supplierait ou le menacerait ; que le courage et l'assurance sont des nécessités pratiques, le courage étant la façon concrète de vivre une existence véridique, de vivre dans la vérité, et l'assurance la façon concrète d'être véridique vis-à-vis de sa propre conscience.

L'honnêteté est la reconnaissance du fait que l'irréel est irréel et qu'il ne peut avoir aucune valeur, que ni l'amour, ni la gloire, ni l'argent ne sont des valeurs si ceux-ci sont obtenus frauduleusement ; que toute tentative d'obtenir une valeur en abusant l'esprit des autres revient à placer vos dupes dans une position plus élevée que celle qu'ils méritent, à encourager leur aveuglement, leur refus de penser et leur fuite devant la réalité, et à faire de leur intelligence, leur rationalité et leur perception, des ennemis à fuir et à redouter ; que vous devez refuser de vivre dans la dépendance, surtout quand il s'agit de dépendre de la bêtise d'autrui, ou comme un idiot qui cherche à prospérer en faisant l'idiot ; qu'elle n'est pas un devoir social, ni un sacrifice au bénéfice d'autrui, mais la vertu la plus profondément égoïste que l'homme puisse pratiquer ; qu'elle est son refus de renoncer à la réalité de sa propre existence au profit de la conscience égarée des autres.

La justice est la reconnaissance du fait que vous ne pouvez tricher avec la nature humaine, de même que vous ne pouvez falsifier les lois de l'univers ; que vous devez juger chaque homme aussi consciencieusement que vous jugeriez un objet inanimé, dans le même respect incorruptible de la vérité, par un processus d'identification et d'analyse strictement rationnels ; que chaque homme doit être jugé pour ce qu'il est et traité comme tel ; que, de même que vous achetez moins cher un morceau de fer rouillé qu'un lingot l'or, vous avez moins d'estime pour un bon à rien que pour un héros ; que votre jugement moral est la monnaie avec laquelle vous rémunérez les hommes pour leurs vertus et leurs vices, et que ce paiement exige de vous la même conduite irréprochable que celle que vous adoptez lors de vos transactions financières ; que vous devez tenir les vices des hommes pour méprisables et, au contraire, admirer leurs vertus ; que laisser d'autres considérations prendre

le pas sur celui de la justice revient à dévaluer votre monnaie morale, corrompre le bien en faveur du mal, car une justice défaillante affaiblit toujours le bien et renforce toujours le mal ; que la banqueroute morale consiste à accepter que les hommes soient punis pour leurs vertus et récompensés pour leurs vices ; qu'enfin la disparition de la justice mène à l'effondrement, à la dépravation complète et à ce culte de la mort qu'est la consécration de la conscience à la destruction de l'existence.

La productivité est votre acceptation de la moralité, la reconnaissance du fait que vous choisissez de vivre ; que le travail productif est le processus par lequel la conscience de l'homme entretient sa vie, un processus perpétuel et intentionnel d'acquisition de la connaissance et de transformation de la nature, de matérialisation des idées, d'imprégnation de ses propres valeurs dans le monde ; que tout travail est créatif s'il est issu d'un esprit pensant et non de la répétition stupide d'une routine que d'autres lui ont enseigné ; qu'il vous appartient de choisir votre travail dans un champ de possibilités aussi étendu que votre esprit même, car rien de plus ne vous est possible et rien de moins n'est digne d'un humain ; que chercher à exercer des emplois qui dépassent vos capacités ferait de vous un automate stressé gaspillant son temps et son énergie ; de même que vous complaire dans un métier qui n'exige pas que vous donniez le meilleur de vous-même, reviendrait à freiner vos élans et à vous fourvoyer tout autant ; car ce serait oublier que votre travail est le processus par lequel vous réalisez vos valeurs, et que perdre l'ambition de réaliser vos valeur, c'est renoncer à vivre ; ce serait oublier que si votre corps est une machine, c'est à votre esprit de le guider, aussi loin qu'il le pourra, avec la réussite comme objectif ; qu'un homme sans but est une barque à la dérive prête à être broyée par le premier rocher venu, qu'un homme qui ne développe pas son esprit est une machine en panne vouée à la rouille, qu'un homme qui laisse autrui décider de son destin n'est qu'un déchet qu'on amène au tas d'ordures ; qu'un homme qui fait des autres son but est un auto-stoppeur sans destination qu'aucun conducteur ne devrait jamais prendre ; que votre travail est le but de votre vie et que vous devez immédiatement écarter tous ceux qui prétendent avoir des droits dessus, que chaque valeur que vous pouvez trouver ailleurs que dans votre travail, amour ou admiration, ne doit être partagée qu'avec ceux que vous choisissez, et qui poursuivent les mêmes

buts que vous en toute indépendance.

La fierté est la reconnaissance du fait que vous êtes vous-même votre plus haute valeur et que, comme toutes les valeurs de l'homme, celle-ci doit être méritée, que la construction de votre propre personnalité est la condition préalable à toute réussite ; que votre caractère, vos actes, vos désirs, vos émotions émanent de votre esprit ; que, de même que l'homme doit produire les biens matériels nécessaires à sa vie, il doit acquérir les traits de caractère qui donnent de la valeur à cette vie ; que, de même que l'homme est un autodidacte dans le domaine matériel, il l'est tout autant dans le domaine spirituel ; que vivre exige une certaine estime de soi, mais que l'homme qui n'a pas de valeurs, n'a pas non plus de fierté ; il doit la construire en façonnant son âme à l'image de son idéal moral, celle de l'Homme avec un grand "H", cet être rationnel qu'il est fait pour devenir, s'il le désire ; que la condition nécessaire à l'estime de soi est cet amour-propre rayonnant d'une âme qui désire ce qu'il y a de meilleur dans tous les domaines, matériels ou intellectuels, une âme qui aspire par dessus tout à sa propre perfection morale, ne plaçant rien au dessus d'elle ; et que la preuve de votre estime de vous-mêmes est votre répugnance et votre révolte contre le rôle d'animal sacrificiel, contre l'odieuse impertinence de tout credo qui propose d'immoler cette valeur irremplaçable qu'est votre conscience et cet incomparable trésor qu'est votre existence sur l'autel de la fuite aveugle et de la pourriture intellectuelle qu'on vous propose à la place.

Est-ce que vous commencez à comprendre qui est John Galt ? Je suis l'homme qui a gagné ce pour quoi vous ne vous êtes pas battus, ce à quoi vous avez renoncé, ce que vous avez trahi et corrompu sans toutefois être parvenu à le détruire complètement, et que vous cachez maintenant comme un secret honteux, en passant votre vie en excuses devant chaque cannibale professionnel, de peur qu'on découvre que quelque part à l'intérieur de vous, vous mourrez d'envie de dire ce que je dis maintenant devant le monde entier : je suis fier de ma propre valeur et je suis fier d'aimer la vie.

Ce désir–que vous partagez quoique vous vouliez le considérer comme mauvais–est la dernière étincelle de bien en vous, mais c'est un désir dont il faut se rendre digne. Le bonheur est le seul but moral de l'homme, mais il ne peut être atteint que par l'exercice de la vertu. La vertu n'est pas un but en soi. Il n'y a

pas de récompense propre à la vertu, et la vertu n'est pas non plus la rançon du mal. La vie est la récompense de la vertu et le bonheur est le but et la récompense de la vie.

Votre corps connaît deux sensations fondamentales, le plaisir et la douleur, en signe de bien-être ou d'altération, qui sont un baromètre de l'alternative ultime, la vie ou la mort ; de même votre conscience connaît deux émotions fondamentales, la joie et la peine, en réponse à la même alternative. Vos émotions sont une appréciation de ce qui est favorable à votre vie ou de ce qui la menace, et qui synthétisent en un éclair la somme de vos pertes ou profits. Vous ne pouvez agir sur votre capacité à sentir ce qui est bon ou mauvais pour vous, mais ce que vous considérez comme bon ou mauvais, ce qui vous donne de la joie ou de la peine, ce que vous aimez ou haïssez, ce que vous désirez ou redoutez, dépend de votre échelle de valeurs. Vos émotions sont inhérentes à votre nature, mais leur contenu est dicté par votre esprit. Votre capacité émotionnelle est un moteur vide, et vos valeurs sont le carburant avec lequel votre esprit le remplit. Si vous choisissez un mélange contradictoire, votre moteur sera obstrué, votre transmission grippée, et vous serez brisé à votre première tentative de mettre en marche la machine que vous, le conducteur, aurez sabotée.

Si vous tenez l'irrationnel comme échelle de valeur et l'impossible comme concept du bien, si vous attendez des récompenses que vous n'avez rien fait pour mériter, une fortune ou un amour dont vous n'êtes pas dignes, si vous espérez que les lois de la causalité seront défaillantes, que "A" deviendra *non "A"* selon vos caprices, c'est que vous désirez l'opposé de l'existence ; et c'est ce que vous aurez en retour. Ne vous plaignez pas dès lors de ce que la vie est frustrante et que le bonheur n'est pas accessible à l'homme ; vérifiez votre carburant : il vous a amené là où vous vouliez aller.

Le bonheur ne peut être atteint sur ordre de caprices émotionnels. Le bonheur n'est pas la satisfaction de n'importe quel désir irrationnel auquel vous pourriez vous abandonner aveuglément. Le bonheur est un état de joie non contradictoire ; une joie sans ombre ni culpabilité, une joie qui ne s'oppose à aucune de vos valeurs et qui ne vous mène pas à votre perte ; vous ne pouvez l'atteindre en échappant à la raison, que vous devez pleinement utiliser, au contraire ; vous ne pouvez l'atteindre non plus en falsifiant la réalité, mais, au contraire, en

accomplissant des valeurs qui soient réelles ; le bonheur n'est pas le lot de l'ivrogne, mais celui du producteur. Le bonheur n'est permis qu'à l'homme rationnel, qu'à celui qui ne poursuit que des buts rationnels, qui n'aspire qu'à des valeurs rationnelles, et qui trouve sa joie seulement dans des actes rationnels ; de même que j'entretiens ma vie, non pas en volant ou en mendiant, mais par mon propre effort, de même que je ne cherche pas à trouver mon bonheur dans l'affrontement ou dans la supplication, mais dans l'accomplissement personnel ; de même que je ne considère pas le plaisir des autres comme le but de ma vie, je ne considère pas non plus mon plaisir comme le but de la vie des autres ; de même qu'il n'y a pas de contradiction dans mes valeurs ni de conflit entre mes désirs, il n'y a pas non plus de victimes ou de conflits d'intérêt entre des hommes rationnels, des hommes qui ne désirent pas ce qu'ils n'ont pas gagné et qui ne se regardent pas les uns les autres avec une avidité de cannibales, des hommes qui ne font ni ne demandent aucun sacrifice.

Le symbole de toute relation entre de tels hommes, le symbole moral du respect de l'être humain, c'est le commerce. Nous qui vivons de nos valeurs et non du pillage, sommes des commerçants, à la fois matériellement et spirituellement. Un commerçant est un homme qui gagne ce qu'il possède et donne ce qu'il doit en retour. Un commerçant ne demande pas d'être payé pour ses manquements, pas plus qu'il ne veut être aimé pour ses défauts ; un commerçant ne donne pas son corps en pâture ni son âme en aumône. De même qu'il ne donne le fruit de son travail qu'en échange de valeurs matérielles, il donne les valeurs de son esprit–son amour, son amitié, son estime–seulement en échange de vertus humaines, en paiement pour le plaisir personnel et égoïste qu'il reçoit des hommes qu'il juge dignes de traiter avec lui. Les parasites mystiques qui, à travers les âges, ont insulté et méprisé les commerçants tout en honorant les mendiants et les pillards, avaient un motif secret : le commerçant était l'être qu'ils redoutaient, le modèle de *l'homme juste*.

Savez-vous quelle est mon obligation morale envers mes frères en humanité ? Aucune, si ce n'est celle que je me dois à moi-même, aux objets de l'univers et à tout ce qui existe : la rationalité. Je traite avec les hommes comme l'exige ma nature et la leur : à l'aide de la raison. Je n'attends rien d'autre de leur part que des relations dans lesquelles ils désirent entrer parce qu'ils

l'ont choisi. Il n'y a qu'avec leur esprit que je peux traiter et uniquement dans mon intérêt personnel, dès lors qu'ils constatent que mon intérêt coïncide avec le leur. Quand ce n'est pas le cas, je ne noue pas de relation. Je laisse ceux qui n'ont pas d'intérêt commun avec les miens passer leur chemin sans dévier du mien. Je convaincs uniquement par des moyens logiques et ne me rends qu'à la logique. Je n'abandonne pas ma raison ou mes affaires parce que des hommes ont abandonné les leurs. Je n'ai rien à attendre des idiots et des lâches ; je n'attends aucun bénéfice des vices humains, de la bêtise, de la malhonnêteté ou de la peur. La seule valeur que les hommes puissent m'offrir est le fruit de leur pensée. Quand je suis en désaccord avec un homme rationnel, je laisse la réalité trancher entre nous ; celui de nous deux qui a tord en tire les leçons. L'un de nous gagne, mais les deux en profitent. Quelque soit le sujet du désaccord, il y a un acte funeste qui ne doit être commis en aucun cas contre quiconque, et que personne ne doit tolérer ni pardonner. Aussi longtemps que les hommes désireront vivre ensemble, aucun d'entre eux–m'entendez-vous ?–aucun d'entre eux ne devra prendre l'initiative de la force physique contre les autres.

Introduire la menace de la destruction physique entre un homme et sa perception de la réalité revient à nier et à paralyser ses moyens de survie ; le forcer à agir à l'encontre de son propre jugement revient à le forcer à agir en contradidiction avec ce qu'il voit de ses yeux. Qui que ce soit, pour quelque raison que ce soit, qui prend l'initiative de la force, est un assassin agissant sur la base d'une prémisse mortelle, un tueur qui perpétue un acte en quelque sorte pire que le meurtre : car il repose ultimement sur la tentative de détruire la capacité de l'homme à vivre.

Ne m'objectez pas que votre esprit vous a convaincu de votre droit de forcer le mien. La force et l'esprit sont opposés ; la morale s'arrête la où apparaît le fusil. Quand vous déclarez que les hommes sont des animaux irrationnels et que vous proposez de les traiter comme tels, vous vous définissez vous-mêmes comme tel et vous vous excluez vous-mêmes de l'arbitrage de la raison ; de même que tout partisan d'un discours contradictoire s'en exclut également. Il ne peut y avoir aucun “droit” de détruire la source des droits, le seul moyen de juger de ce qui est juste : *l'esprit*.

Forcer un homme à abandonner son esprit et à accepter vos

désirs à la place, en remplaçant le raisonnement par le fusil, la preuve par la terreur et en brandissant la mort comme argument décisif, c'est tenter d'exister au mépris de la réalité. La réalité demande à l'homme d'agir rationnellement dans son propre intérêt ; vos fusils exigent qu'il agisse à son encontre. La réalité menace de mort l'homme qui n'agit pas en vertu de son jugement rationnel ; vous le menacez de mort s'il ne le fait pas. Vous le placez dans une situation où le prix de sa vie est l'abandon de toutes les vertus exigées par celle-ci ; et tout ce que vous et vos méthodes pourrez obtenir sera la mort, dans un processus de destruction graduelle, parce que vous n'aurez fait qu'ériger la mort en pouvoir suprême, en argument ultime entre les hommes.

Qu'il s'agisse du voleur qui soumet le voyageur à la menace : "la bourse ou la vie" ; ou de l'homme politique qui soumet un pays à la menace : "l'éducation de vos enfants ou la vie", la signification est la même : "la pensée ou la vie". Mais la pensée et la vie sont deux choses indissociables.

S'il y a des degrés dans le mal, il est difficile de dire lequel est le plus ignoble : de la brute qui s'arroge le droit de forcer l'esprit des autres, ou du déchet moral qui accorde aux autres le droit de forcer son propre esprit. Voilà un absolu moral sur lequel on ne peut transiger : je ne discute pas de la validité de la raison avec quelqu'un qui essaye de m'en priver. Je ne discute pas avec des gens qui estiment qu'ils peuvent m'empêcher de penser. Je ne soumets pas mon jugement moral à un meurtrier qui désire me tuer. Quand un homme cherche à traiter de force avec moi, je lui réponds–par la force.

C'est uniquement en représailles que la force doit être utilisée, et uniquement contre ceux qui en ont pris l'initiative. Non, je ne partage pas la détestable conception de la morale du tueur ; je ne fais que lui concéder son choix, la destruction, ainsi que la seule qu'il ait le droit de réaliser : la sienne. Il utilise la force pour s'emparer d'une valeur ; je ne l'emploie que pour contrecarrer une destruction ; un truand espère faire fortune en me tuant mais moi je ne m'enrichirai pas en le tuant pour me défendre. Je ne recherche aucune valeur par de mauvais moyens, pas plus que je ne renonce à mes valeurs devant le mal.

Au nom de tous les producteurs qui vous ont fait vivre et qui ont reçu en retour vos menaces de mort, je vous mets devant cette simple alternative : notre travail ou vos fusils. Vous pouvez

choisir l'un ou l'autre, mais pas les deux. Nous ne prenons l'initiative de la force contre personne, et nous ne nous rendons pas devant la force. Si vous voulez continuer à vivre dans une société industrialisée, ce sera selon les termes de notre code moral. Ces termes et notre mode d'action sont l'antithèse des vôtres. Vous avez utilisé la peur comme une arme et vous avez apporté la mort à l'homme pour le punir d'avoir rejeté votre code moral. Nous lui offrons la vie comme récompense pour accepter le nôtre.

Vous qui êtes les adorateurs du zéro, vous n'avez jamais réalisé qu'accomplir sa vie ne consiste pas à éviter la mort. La joie n'est pas "l'absence de tristesse", l'intelligence n'est pas "l'absence de stupidité", la lumière n'est pas "l'absence d'obscurité", une entité n'est pas "l'absence d'une *non-entité*". Construire n'est pas s'abstenir de démolir ; des siècles d'attente passive dans une telle "abstinence" n'érigeront pas la moindre pierre à votre place ; c'est pourquoi vous ne pouvez plus me dire à moi, le constructeur : "Produis, et nourris-nous car en échange, nous nous abstiendrons de détruire ta production". Je vous réponds au nom de toutes vos victimes : périssez avec et par votre propre néant. L'existence n'est pas la négation d'une négation. Le mal, et non le bien, est une absence et une négation, le mal est impuissant et n'a pas d'autre pouvoir que celui que nous lui abandonnons. Vous pouvez périr, maintenant que nous savons que des zéros ne peuvent asservir l'existence.

Vous ne cherchez qu'à échapper à la souffrance… nous cherchons l'accomplissement du bonheur. Vous n'existez que pour fuir une punition… nous existons pour obtenir des récompenses. Les menaces ne nous motiveront pas. Pour nous, la peur ne constitue pas un encouragement à l'action. Nous ne souhaitons pas éviter la mort, nous cherchons à vivre notre vie.

Vous qui avez perdu de vue cette différence, vous qui proclamez que la peur et le plaisir sont des stimulants d'égale puissance–et pensez secrètement que la peur est le plus "pratique"–vous n'aspirez pas à la vie, et seule la peur de la mort vous retient à l'existence. Vous vous agitez fébrilement pour donner avec angoisse une consistance à vos jours, en regardant vers la sortie que vous avez fermée, fuyant un poursuivant que vous n'osez nommer, dans une terreur que vous refusez de connaître, et plus votre peur grandit, plus vous redoutez le seul acte qui pourrait vous sauver : penser. Le but de votre lutte est de

ne pas savoir, de ne pas entendre, de ne pas réaliser ce que je vais vous dire maintenant : que votre morale est une morale de mort.

La mort est l'étalon de vos valeurs, la mort est le but que vous avez choisi, et vous ne pouvez que fuir constamment car il n'y a pas moyen d'échapper au poursuivant qui est sur le point de vous anéantir. Arrêtez de courir, pour une fois–il n'y a nulle part où aller–mettez-vous à nu, quoique vous le redoutiez, et regardez en face ce que vous avez osé appeler un code moral.

La damnation est le point de départ de votre morale, et la destruction en est le but, le moyen et la fin. Votre morale commence par maudire l'homme pour sa méchanceté, puis lui demande de pratiquer le bien qu'elle définit comme impossible à accomplir. Elle demande, comme premier gage de sa vertu, qu'il accepte sans preuve l'idée de sa propre dépravation. Elle exige qu'il se fonde, non pas sur une échelle de valeurs, mais sur un critère du mal qui n'est autre que lui-même, et d'après lequel il doit donc définir le bien : le bien est ce qu'il n'est pas.

Peu importe qui tire parti de son esprit égaré et tourmenté. Que ce soit un Dieu mystique à l'incompréhensible dessein ou le premier passant venu, qui, étrangement, se trouverait avoir des droits sur cette loque humaine, c'est sans importance. Il s'est fait dire que ce n'est pas à lui de comprendre ce qui est bien, que son devoir est de supporter une vie d'ascétisme, en demandant pardon pour son existence et en remboursant indéfiniment une dette inintelligible à n'importe quel prétendu créancier qui se trouve être là. Sa seule notion de la valeur est un zéro ; le bien est ce qui est *non-humain*.

Le nom de cette monstrueuse absurdité est le "péché originel" ; l'idée d'un "péché involontaire" est un affront à la morale et une insolente contradiction dans les termes ; car ce qui ne découle pas d'un choix est en dehors du champ de la morale. Si l'homme est mauvais en naissant, sa volonté n'a aucun pouvoir d'y remédier. Si sa volonté est impuissante, il ne peut être qu'un robot amoral, ni bon ni mauvais. Considérer comme un péché un acte qu'il n'a pas choisi de commettre est une insulte à la morale. Considérer la nature de l'homme comme mauvaise en elle-même est une insulte à la nature. Le punir pour un crime qu'il aurait commis avant de naître est une insulte à la justice. Le croire coupable dans un domaine où nulle innocence n'est possible est une insulte à la raison. Détruire la morale, la nature, la justice et la raison au moyen d'un seul concept est un

exploit assez prodigieux dans la malfaisance. C'est pourtant le fondement de votre code moral.

Ne cherchez pas à sauver votre code en prétendant que l'homme naît certe en possession de son libre arbitre mais avec une "tendance" au mal cependant. Un libre arbitre accompagné d'une tendance est un jeu de dés pipés, où le joueur doit assumer les conséquences de ses pertes, alors que l'issue est influencée par une force sur laquelle il n'a aucun pouvoir. Si cette tendance est le résultat d'un choix, elle ne peut être innée ; sinon, il n'est pas question de libre arbitre.

Quelle est la nature de la culpabilité que vos professeurs appellent "péché originel" ? Pourquoi l'homme est-il devenu mauvais quand il a été déchu de l'état qu'ils trouvent si parfait ? Leurs mythes racontent qu'il a mangé le fruit de l'arbre de la connaissance, ce qui veut dire qu'il a acquis l'intelligence et qu'il est devenu un être rationnel. Plus précisément, il a acquis la connaissance du bien et du mal ; il est devenu un être moral. Il a été condamné à gagner son pain à la sueur de son front : il est devenu productif. Il a été soumis à l'épreuve du désir ; il est devenu sensible au plaisir sexuel. Les maux pour lesquels ils le maudissent sont donc la raison, la moralité, la créativité, la joie, autant de valeurs cardinales de son existence. Ce ne sont pas ses vices que leur mythe de la chute de l'homme stigmatisent et condamnent, ce ne sont pas ses erreurs qu'ils tiennent pour coupables, mais l'essence de sa nature, de son humanité. Quoi qu'il ait pu être–ce robot dans le jardin d'Eden, dénué d'esprit, de valeurs, de créativité, d'amour–il n'était pas homme.

La chute de l'homme, d'après vos professeurs, est le moment où il a acquis les vertus nécessaires à la vie. Ces vertus, d'après leur norme, constituent son péché. Son vice, accusent-ils, consiste précisément à *être un homme*. Sa culpabilité, disent-ils, c'est *de vivre*.

Ils appellent cela une morale de miséricorde et une doctrine de l'amour.

Non, disent-ils, nous n'enseignons pas que l'homme est mauvais ; tout le mal vient de cet objet étranger : son corps. Non, disent-ils, nous ne voulons pas le tuer, nous voulons simplement le débarrasser de son corps. Nous cherchons à le soulager de ses souffrances, disent-ils en le traînant vers l'échafaud pour l'écarteler, pour séparer son âme de son corps.

Ils ont coupé l'homme en deux, dressant chaque moitié l'une

contre l'autre. Ils lui ont dit que son corps et sa conscience étaient deux ennemis engagés dans un conflit mortel, deux antagonistes de nature différente, qui poursuivaient des buts contradictoires, deux entités aux besoins "incompatibles" ; que faire du bien à l'un impliquait nécessairement de blesser l'autre ; que l'âme appartenait à un royaume surnaturel, alors que le corps était une prison faite pour le maintenir dans l'esclavage terrestre ; qu'enfin le bien consistait à vaincre ce corps, à le saper par des années de lutte obstinée, à tailler son chemin vers cette glorieuse liberté qui est celle de la tombe.

Ils ont enseigné à l'homme qu'il était un éclopé sans lendemain fait de deux éléments, deux symboles de la mort. Un corps sans âme étant un cadavre, et une âme sans corps un fantôme, voilà leur idée de la nature humaine : un champ de bataille où s'affrontent un cadavre et un fantôme ; un cadavre rempli d'une haine farouche de lui-même et un fantôme imprégné de la certitude que tout le savoir humain est inexistant, que seul l'inconnaissable existe.

Savez-vous quelle faculté humaine cette doctrine était conçue pour ignorer ? C'était la pensée humaine, qu'il fallait nier pour démolir l'homme. Après avoir renoncé à la raison, il s'est retrouvé à la merci de deux monstres qu'il ne pouvait ni comprendre ni contrôler : un corps mu par des instincts inexplicables, et une âme guidée par des "révélations mystiques"–il s'est retrouvé prisonnier et ravagé dans une bataille entre un robot et un dictaphone.

Et maintenant qu'il se traîne au milieu des débris, cherchant à tâtons un moyen de survivre, vos professeurs lui viennent en aide en lui proposant une morale qui déclare qu'il ne trouvera aucune solution et qu'il ne doit chercher aucune satisfaction sur Terre. L'existence réelle, lui disent-ils, est tout ce qu'il ne peut percevoir, la véritable conscience est la faculté de percevoir l'inexistant ; et s'il n'est pas capable de comprendre cela, c'est la preuve que son existence est abjecte et sa conscience impotente.

Il y a deux types de professeurs qui enseignent la morale de la mort qui préconise la séparation de l'âme et du corps : les mystiques de l'esprit et les mystiques du muscle, que vous appelez les "spiritualistes" et les "matérialistes". Les uns croient à la conscience sans existence, et les autres à l'existence sans conscience. Tous exigent la reddition de la pensée, les uns devant leurs révélations, les autres devant leurs réflexes. Même s'ils se

présentent avec aplomb comme de féroces antagonistes, leurs codes moraux sont identiques, ainsi que leurs idéaux : l'esclavage du corps humain d'un point de vue matériel, et la destruction de la pensée d'un point de vue spirituel.

Le bien, disent les *mystiques de l'esprit*, c'est Dieu, un être qui se définit uniquement par l'incapacité de l'homme à le concevoir ; une définition qui stérilise la conscience de l'homme et démolit ses concepts de l'existence. Le bien, disent les *mystiques du muscle*, c'est la société ; quelque chose qu'ils définissent comme un organisme sans forme physique, un "super être" qui ne s'incarne dans personne en particulier et dans tout le monde en général–excepté vous. La pensée humaine, disent les *mystiques de l'esprit*, doit être soumise à la volonté de Dieu ; la pensée humaine, disent les *mystiques du muscle*, doit être soumise à la volonté de la "société". L'échelle des valeurs humaines, disent les *mystiques de l'esprit*, est celle des plaisirs de Dieu, qui ne sont pas compréhensibles par l'homme et doivent être aveuglément acceptés dans un acte de "foi". L'échelle des valeurs humaines, disent les *mystiques du muscle*, est celle des plaisirs de la "société", plaisirs se trouvant au-dessus du jugement des individus et auxquels ils doivent se plier comme si cela devait être un *absolu*. Le but de la vie de l'homme, disent-ils en choeur, est de devenir un *zombie* abject servant des fins qu'il ignore, pour des raisons à propos desquelles il ne doit pas s'intérroger. Sa récompense, disent les *mystiques de l'esprit*, lui sera donnée outre-tombe. Sa récompense, disent les *mystiques du muscle*, sera donnée sur Terre, à ses arrière, arrière petits-enfants.

Le mal, déclarent-ils tous deux, c'est l'égoïsme. Le bien, disent-ils tous deux, est d'abandonner ses désirs personnels, de se renier, de renoncer à soi-même. Le bien, pour l'homme, consisterait ainsi à nier sa propre existence. Le sacrifice, hurlent-ils ensemble, est l'essence de la morale, la plus haute vertu qui soit.

Qui que vous soyez à m'écouter, si vous êtes une victime et non un assassin, je parle en ce moment à votre esprit en détresse, prêt à se noyer définitivement dans les ténèbres, et s'il vous reste encore le pouvoir de résister, de lutter grâce à cette étincelle mourante de raison qui est en vous, faites-en usage maintenant. Vous avez été détruits par le mot "sacrifice". Utilisez vos dernières forces pour comprendre ce qu'il signifie. Vous êtes encore vivants. Il vous reste une chance.

Un “sacrifice” ne désigne pas le rejet de l’inutile, mais du précieux. Un “sacrifice” n’est pas le rejet du mal au bénéfice du bien, mais du bien en faveur du mal, au contraire. Un “sacrifice” est l’abandon de ce qui a de la valeur à vos yeux au profit de ce qui n’en a pas.

Si vous échangez un *penny* contre un dollar, ce n’est pas un sacrifice. Si vous échangez un dollar contre un *penny*, c’en est un. Si vous effectuez la carrière que vous désiriez, après des années de travail, ce n’est pas un sacrifice ; si vous y renoncez alors en faveur d’un rival, c’en est un. Si vous possédez une bouteille de lait et que vous la donnez à vos enfants affamés, ce n’est pas un sacrifice. Si vous la donnez aux enfants d’un voisin inconnu en laissant mourir les vôtres, c’en est un.

Si vous dépensez de l’argent pour aider un ami, ce n’est pas un sacrifice ; si vous le donnez à un bon à rien anonyme, c’en est un. Si vous donnez à un ami des biens dont vous pouvez vous passer, ce n’est pas un sacrifice ; si cela vous coûte votre propre confort, ce n’est qu’une demi-vertu, d’après la morale du sacrifice ; si vous donnez au prix de votre survie, alors seul le sacrifice est entier.

Si vous renoncez à vos désirs personnels, et que vous dédiez votre vie à des êtres chers, votre vertu n’est pas entière : vous en retirez le plaisir de vivre pour ceux que vous aimez. Ce ne serait qu’en consacrant votre vie au hasard et à des étrangers inconnus que vous seriez pleinement vertueux. Un sacrifice est l’abandon d’une valeur. Le sacrifice complet est l’abandon complet de toutes les valeurs. Si vous voulez être absolument vertueux, vous ne devez attendre en récompense de vos sacrifices ni gratitude, ni éloge, ni amour, ni admiration, ni estime de vous-même : la plus infime trace d’une quelconque satisfaction diminuerait ainsi votre vertu. Si vous vous engagez dans des actes qui n’apportent à votre vie aucune sorte de joie, qui ne vous offrent aucune valeur, ni matérielle ni spirituelle, aucun profit, aucune compensation ; si vous parvenez à cet état de néant complet, ce srait alors que vous avez atteint votre idéal de perfection morale.

On vous dit que la perfection morale est inaccessible à l’homme, et selon une telle règle, elle l’est en effet. Vous ne pouvez l’atteindre tant que vous vivez, et la valeur de votre vie est évaluée en fonction de votre capacité à tendre vers ce zéro idéal qui n’est autre que la mort.

Si toutefois vous vous y essayez avec un esprit vide et sans

passion, comme une plante en attente d’être mangée, sans valeurs à rejeter ni désirs à refouler, vous n’obtiendrez pas les “palmes du sacrifice”. Renoncer à ce que vous ne désirez pas n’est pas un sacrifice. Donner votre vie pour d’autres n’est pas un sacrifice si vous souhaitez ardemment mourir. Pour que le sacrifice soit vertueux, vous devez désirer la vie, l’aimer, vous devez vous consumer de passion pour ce monde et pour toutes les splendeurs qu’il peut vous offrir, vous devez ressentir comme un coup de poignard chacun des renoncements à vos désirs. Ce n’est pas uniquement la mort que la morale du sacrifice vous présente comme un idéal, mais la mort à petit feu.

Ne me répliquez pas que cela ne concerne que la vie terrestre. Je n’en connais aucune autre–et vous non plus, d’ailleurs.

Si vous voulez sauver ce qui vous reste de dignité, n’utilisez pas le terme “sacrifice” pour désigner vos actions ; ce mot est une marque d’infamie. Si une mère achète du pain à ses enfants affamés au lieu de s’offrir un chapeau, ce n’est pas un sacrifice : à ses yeux, ses enfants valent simplement plus qu’un chapeau. Ce ne serait un sacrifice que pour ce genre de mères qui préfèrent un chapeau à la vie de leurs enfants, et qui ne les nourrissent qu’en vertu de ce qu’elles nomment le “sens du devoir”. Si un homme meurt en luttant pour sa liberté, ce n’est pas un sacrifice : c’est qu’il n’est pas disposé à vivre en esclave–c’est un sacrifice uniquement pour celui qui aime l’esclavage.

Si un homme refuse de trahir ses convictions, ce n’est pas un sacrifice, a moins qu’il soit de ceux qui n’en ont aucune.

Le sacrifice ne pourrait convenir qu’à ceux qui n’ont rien à sacrifier : ni valeurs, ni jugements ; ceux qui n’ont pour tout désir que des fantasmes irrationnels, conçus sans raison pour être abandonnés de même. Mais pour un homme qui possède des repères moraux, dont les désirs sont issus de valeurs rationnelles, le sacrifice est une abjection, un renoncement au vrai en faveur du faux, un abandon du bien au profit du mal.

La foi dans le sacrifice est une morale de l’immoralité ; une morale qui étale au grand jour sa propre défaillance en admettant qu’elle ne peut fournir aucune indication aux hommes à propos de la vertu et des valeurs, et qu’il ne leur reste qu’à immoler cette fosse à purin qu’est leur âme. De son propre aveu, elle est incapable d’aider les hommes à être bons et ne peut que les vouer à une perpétuelle malédiction.

Pensez-vous béatement que votre morale exige uniquement le

sacrifice des biens matériels ? Mais que croyez-vous que sont les biens matériels ? La matière n'a de valeur que dans la mesure où elle peut satisfaire les désirs humains. La matière n'est qu'un instrument au service des valeurs humaines. À quelle fin vous demande-t-on d'utiliser les biens matériels que vous avez produits ? On vous demande de les mettre au service de ce qui est mauvais à vos yeux ; au service de principes que vous n'approuvez pas, de personnes que vous méprisez, de buts opposés à ceux que vous poursuivez ; sinon, ce n'est pas un sacrifice.

Votre morale vous demande de renoncer au monde matériel et de séparer vos valeurs de la matière. Un homme, dont les valeurs ne revètent jamais aucune forme matérielle, dont la vie n'entretient aucun rapport avec ses prétendus idéaux, dont les actes démentent ses prétendues convictions, est un misérable petit hypocrite ; voilà pourtant l'homme qui respecte votre morale et sépare ses valeurs du monde matériel ; celui qui aime une femme, mais couche avec une autre ; celui qui admire les compétences d'un travailleur, mais en embauche un autre : celui qui croit en la justesse d'une cause, mais qui en finance une autre ; ou encore celui qui possède de grands dons, mais consacre ses efforts à produire des déchets : voilà comment sont les hommes qui ont renoncé à la matière, qui croient que leurs valeurs spirituelles ne peuvent prendre aucune forme matérielle.

C'est bien sûr à l'esprit que ces hommes ont renoncé. Vous êtes un être d'esprit et de matière indivisibles : vous ne pouvez séparer les deux. Renoncez à votre conscience et vous devenez une bête. Renoncez à votre corps et vous devenez un objet factice. Renoncez au monde matériel et vous vous vouez au mal.

Et c'est précisément là que se trouve le but de votre morale : que vous vous consacriez à ce que vous n'appréciez pas, que vous serviez ce que vous n'admirez pas, que vous vous soumettiez à ce que vous trouvez mauvais ; que vous abandonniez le monde à d'autres, que vous vous reniiez, que vous renonciez à vous-mêmes. Mais votre esprit est vous-mêmes ! Renoncez-y et vous deviendrez alors un gros morceau de viande prêt à être dévoré par n'importe quel cannibale.

Quels que soient leurs étiquettes et leurs prétextes, qu'ils prétendent sauver votre âme en vous promettant le paradis, ou sauver votre corps en vous assurant qu'ils vont vous remplir le ventre, c'est votre esprit qu'ils vous demandent d'abandonner,

tous ceux qui prêchent la foi dans le sacrifice. Ceux qui commencent en disant : “C’est égoïste de réaliser vos désirs personnels, vous devez les sacrifier aux désirs des autres”, finissent en disant ; “C’est égoïste d’être fidèle à vos convictions, vous devez les sacrifier aux convictions des autres”.

C’est bien vrai en l’occurrence : le summum de l’égoïsme est atteint par l’esprit indépendant qui ne reconnaît aucune autorité au-dessus de la sienne et aucune valeur au-dessus de son propre jugement. On vous presse de sacrifier votre intégrité intellectuelle, votre logique, votre raison, votre attachement à la vérité, pour vous transformer en une prostituée pour qui le bien le plus grand est celui du plus grand nombre.

Si vous demandez à votre code moral une réponse à la question : “Qu’est-ce que le bien ?”, vous obtiendrez invariablement cette réponse : “celui bien des *autres*”. Le bien est ce que les autres désirent, sans égard pour ce que vous en pensez, ou ce que vous croyez qu’eux devraient en penser. “Le bien des *autres*” est la formule magique qui change en or tout ce qu’elle touche, la formule qui tient lieu de caution morale à n’importe quel acte, fut-ce la destruction d’un continent. Votre vertu première n’est ni un objet, ni un acte, ni un principe ; c’est une intention. Vous n’avez besoin d’aucune preuve, d’aucune justification, d’aucune réussite, vous n’avez nul besoin de réaliser effectivement le bien d’autrui ; vous n’avez qu’à vous persuader que vos motifs étaient le bien des autres, et non le vôtre. Votre seule définition du bien est une négation : pour vous le bien est ce qui est *“non-bien”*.

Votre morale, qui se prétend éternelle, universelle, qui se pose comme la détentrice incontestée des vrais valeurs, vous présente cette règle de conduite comme un absolu : si vous voulez quelque chose, c’est mal ; si d’autres le veulent, c’est bien ; si vous faites des efforts pour votre propre bien-être, arrêtez ; si ces efforts ont pour but le bien-être des autres, tout va bien.

Cette morale à double face vous déchire, mais elle sépare aussi le genre humain en deux camps ennemis : vous d’un côté, le reste de l’humanité de l’autre. Vous êtes l’unique proscrit qui n’a aucun droit au désir et à la vie. Vous êtes l’unique serviteur, les autres sont les maîtres, vous êtes le seul qui donne, les autres sont ceux qui reçoivent, vous êtes l’éternel débiteur, les autres d’éternels créanciers insatisfaits. Vous ne devez pas remettre en cause leur “droit à votre sacrifice”, où le bien-fondé de leurs

désirs et de leurs besoins ; leurs droits leur sont conférés par une négation, par le fait qu'ils sont votre *anti-vous*.

Pour ceux qui auraient malgré tout des velléités de contestation, votre code moral a prévu un lot de consolation, un attrape-nigaud : c'est pour votre *propre* bonheur, énonce-t-il, que vous devez servir les autres, la seule manière de trouver le bonheur est d'y renoncer en faveur d'"autrui", le seul moyen de prospérer est d'abandonner vos richesses à d'"autres", la seule façon de protéger votre vie est de protéger tout le monde, sauf vous-même. Et si vous trouvez tout cela un peu indigeste, c'est de *votre* faute et c'est bien la preuve de *votre* méchanceté ; si vous étiez bon, vous trouveriez votre bonheur en dressant la table pour *tout le monde*, et votre dignité dans le rôle de la miette de pain qu'on balaye d'un revers de main.

Vous qui n'avez aucune notion de ce qu'est l'estime de soi, vous acceptez la culpabilité sans ouvrir la bouche. Mais, quoique vous vous en défendiez, quoique vous refusiez de vous l'avouer en toute honnêteté, vous connaissez les raisons cachées, les fondements réels sur lesquels repose votre système. Ces commandements moraux qui sont une épine dans votre coeur, vous les observez au gré du hasard, tantôt en rechignant, tantôt en cherchant à les dénaturer hypocritement, de façon à les rendre supportables, ce, toujours dans une éternelle culpabilité.

Moi, qui n'accepte que ce que je mérite, valeur ou culpabilité, je suis là pour vous poser la question que vous éludez. En quoi est-il moral de servir le bonheur d'"autrui" et non le sien propre ? Si le bien-être est une valeur, pourquoi alors est-il moral pour les autres et immoral pour soi-même ? S'il est immoral de manger un gâteau pour la satisfaction de son propre estomac, pourquoi est-ce très louable de vouloir le placer dans l'estomac d'"autrui" ? Pourquoi vos désirs personnels sont-ils immoraux alors que ceux des autres ne le sont pas ? Et s'il est immoral pour vous d'acquérir ce qui a de la valeur, pourquoi est-il moral pour les autres d'en faire autant ? Si vous êtes vertueux et désintéressés quand vous donnez aux autres, ne sont-ils pas égoïstes et vicieux d'accepter ? La vertu consiste-t-elle à servir le vice ? Le but moral de ceux qui sont bons est-il de s'immoler en faveur de ceux qui sont mauvais ?

La réponse que vous redoutez, la réponse monstrueuse est : non, les bénéficiaires ne sont pas mauvais, pourvu qu'ils n'aient pas mérité ce que vous leur donnez. Il n'est pas immoral pour

eux d'accepter des dons, s'ils sont incapables de les produire eux-mêmes, incapables de les gagner, incapables de vous donner quoi que ce soit en retour. Il n'est pas immoral pour eux de les accepter, pour autant qu'ils ne les obtiennent pas en vertu d'un droit.

Voilà le cœur secret de votre foi, l'autre facette de votre morale à deux vitesses : il est immoral de vivre par vos propres efforts, mais très moral de vivre des efforts d'autrui ; il est immoral de consommer votre propre production, mais très moral de consommer celle des autres. Il est immoral de mériter, il est moral de voler. Ce sont les parasites qui sont la justification morale de l'existence des producteurs, seule l'existence des parasites est une fin en soi. Il est condamnable de tirer profit de la réussite, mais très louable de tirer profit du sacrifice. Il est mauvais de construire votre propre bonheur, mais admirable de l'obtenir au prix du sang des autres.

Votre morale divise le genre humain en deux castes et leur commande de vivre selon des règles opposées : ceux qui peuvent tout désirer, et ceux qui ne doivent rien désirer du tout, les inclus et les exclus, les élus et les damnés, les cavaliers et les montures, les mangeurs et les mangés. Et quel critère détermine votre appartenance à l'élite morale ? Simplement l'absence de valeurs.

Quelles que soient les valeurs en question, c'est parce que vous en manquez que vous avez des droits sur ceux qui en ont. Ce sont vos besoins qui justifient vos droits. Si vous êtes capables de les satisfaire vous-mêmes, vous en perdez immédiatement le droit à jouir de cette capacité. Au contraire, un besoin que vous ne pouvez satisfaire vous donne un droit prioritaire sur la vie des hommes.

Si vous réussissez dans vos entreprises, tout homme qui échoue dans les siennes est votre maître ; si vous échouez, tout homme qui réussit devient alors votre esclave. Que votre échec soit juste ou non, que vos désirs soient rationnels ou non, que votre infortune soit le résultat d'un accident ou la conséquence de vos vices, c'est le malheur qui vous donne droit à des récompenses. C'est la souffrance, sans égard pour sa nature et ses causes, la souffrance érigée en absolu primordial, qui vous ouvre des créances sur tout ce qui existe.

Si vous mettez fin à vos souffrances par vos propres moyens, vous ne méritez aucun égard. Car il s'agit de votre intérêt personnel et votre morale considère cela avec mépris. Quelles

que soient les valeurs que vous cherchez à acquérir, richesses, nourriture, amour, si vous les obtenez grâce à vos vertus, votre morale ne l'approuvera pas : vous n'avez provoqué aucune perte pour personne, c'est du commerce, non de la charité ; ce n'est pas un sacrifice. Les hommes créateurs évoluent dans le domaine du commerce, du bénéfice réciproque ; au contraire, ceux qui ne méritent rien en appellent toujours à un genre d'échange ou le profit de l'un est la perte de l'autre. Etre récompensé pour vos vertus, c'est égoïste et immoral. C'est votre manque de vertu qui transforme vos exigences en droit moral.

Quand un code moral énonce que les besoins justifient les exigences, il érige le vide–l'inexistence–en critère de la vertu ; il récompense un manque, un défaut quelconque ; la faiblesse, l'inaptitude, l'incompétence, la souffrance, la maladie, le désastre ou la pénurie, en un mot : le néant, le zéro.

Et qui paie la facture de ces revendications ? Ceux qui sont maudits parce qu'ils ne sont pas des "zéros", et ce d'autant qu'ils sont éloignés de cet idéal. Comme toutes les valeurs sont issues de la mise en pratique de vertus, le degré de votre vertu indique le montant de votre amende, tout comme l'étendu de vos fautes sert à mesurer votre gain. Votre code moral déclare que l'homme rationnel doit se sacrifier à l'irrationnel, l'homme indépendant au parasite, l'homme honnête au malhonnête, l'homme juste à l'injuste, l'homme productif au chapardeur oisif, l'homme intègre au corrompu, l'homme fier au névrosé larmoyant. Vous vous étonnez de la petitesse d'âme de votre entourage ? Mais les hommes qui possèdent ces vertus n'acceptent pas votre code moral, et ceux qui l'acceptent ne possèdent pas ces vertus.

Quand règne la morale du sacrifice, la première valeur à sacrifier est la moralité elle-même, puis vient l'estime de soi. Quand le besoin est le critère moral, tout homme est à la fois victime et parasite. Dans le rôle de la victime, il doit travailler à satisfaire les besoins d'"autrui", tout en jouant celui du parasite dont les besoins doivent être satisfaits à leur tour. Il ne peut s'adresser à ses frères humains que dans l'un de ces deux costumes disgracieux : celui du mendiant ou celui de la dupe.

Vous redoutez l'homme qui possède un dollar de moins que vous car à vos yeux ce dollar lui revient légitimement, tandis que vous vous sentez moralement coupables. Vous détestez l'homme qui a un dollar de plus que vous car vous croyez que ce dollar devrait être *à vous*, tandis que vous vous sentez moralement

frustrés. Ceux qui sont en-dessous de vous sont une source de culpabilité, ceux qui sont au-dessus, une source de frustration. Vous ne savez pas ce qu'il faut céder ou exiger, quand donner et quand prendre, quel plaisir est légitime et quelle dette vous devez encore rembourser. Vous luttez pour vous soustraire aux conséquences implacables des critères moraux que vous avez acceptés–"théorie !", dites-vous–car elles sont sans appel ; vous êtes coupables à n'importe quel moment de votre vie, car chaque bouchée de nourriture que vous avalez ferait bien l'affaire de quelqu'un d'autre dans le monde, et vous extériorisez ce problème sous le forme d'une vague rancune, vous concluez que la perfection morale n'est ni possible ni désirable, que vous vous en sortirez tant bien que mal, en saisissant les occasions qui s'offrent à vous. Vous vous dites aussi que vous éviterez le regard des jeunes, qui vous regardent avec innocence comme si l'estime de soi était une réalité, et qui s'attendent à ce que vous en ayez. La culpabilité emplit votre âme. Ainsi en est-il de chaque homme qui passe devant vous en fuyant votre regard. Et vous vous étonnez que votre morale n'ait pas permis d'instaurer la fraternité sur terre et de pétrir des hommes de bonne volonté ?

Les justifications du sacrifice, telles que votre morale les postule, sont encore plus perverses que la corruption qu'elle prétend justifier. Vous devez vous sacrifier par amour, vous dit cette morale, cet amour que vous devez ressentir pour tout homme. Comment ! Voilà une morale qui vous demande de mépriser la prostituée parce qu'elle donne son corps à tous sans distinction, et qui vous explique ensuite que les valeurs spirituelles sont autrement plus importantes que le corps et la matière ; et c'est elle qui exige de vous que vous forciez votre âme à aimer le premier passant venu !

De même qu'il n'existe pas de richesse sans cause, il n'existe pas d'amour sans cause–il ne peut exister aucune émotion sans cause. Une émotion est une réaction à un fait de la réalité, une appréciation guidée par votre échelle de valeur. Aimer, c'est valoriser. Quand un homme vous dit que vous pouvez apprécier ce qui est sans valeur, que vous pouvez aimer ceux qui ne valent rien à vos yeux, c'est comme s'il vous disait qu'il est possible de devenir riche en consommant sans produire, ou que le papier-monnaie est aussi précieux que l'or.

Remarquez qu'il ne s'attend pas à ce que vous éprouviez une peur sans fondement. Quand les gens de son espèce arrivent au

pouvoir, ils s'empressent d'utiliser des moyens de vous terroriser, et de vous donner de bonnes raisons d'éprouver la crainte par laquelle ils veulent vous asservir. Mais quand il s'agit de l'amour, le plus élevé des sentiments, vous les autorisez à hurler que vous êtes un délinquant moral si vous ne parvenez pas à aimer sans raison. Quand un homme a peur sans raison, vous appelez un psychiatre ; vous n'êtes pas aussi attentif à protéger le sens, la nature et la dignité de l'amour.

L'amour est l'expression des valeurs de quelqu'un, la plus haute récompense que vous puissiez mériter pour les qualités morales qui imprègnent votre personnalité, le prix émotionnel offert par un homme en échange de la joie que lui procurent les vertus d'un autre. Votre morale vous demande de séparer l'amour de vos valeurs pour le laisser tomber entre les mains de n'importe quel vagabond, non parce qu'il en est digne, mais parce qu'il en a “besoin”, non en récompense, mais en aumône, non comme prix de ses vertus, mais comme un chèque en blanc donné pour ses vices. Votre morale vous dit que le but de l'amour est de vous libérer des obligations morales, que l'amour est supérieur au jugement moral, que le véritable amour transcende et pardonne n'importe quel forme de mal ; que plus l'amour est grand, plus il tolère de dépravation chez la personne aimée. Aimer un homme pour ses vertus, c'est humain et dérisoire, vous dit-elle ; mais l'aimer pour ses défauts, c'est divin. Aimer ceux qui sont dignes d'amour, c'est un acte intéressé ; aimer ceux qui en sont indignes, c'est un beau sacrifice. Vous devez offrir votre amour à ceux qui ne le méritent pas, et moins ils le méritent, et plus vous devez les aimer ; plus l'objet est répugnant, et plus l'amour est noble. Plus il est pénible d'aimer, plus c'est vertueux. Et si vous parvenez au stade du tas d'ordures qui accueille tout et n'importe quoi de la même manière, si vous cessez complètement d'apprécier les valeurs morales, alors vous avez enfin atteint la perfection morale.

Voilà ce qu'est votre morale sacrificielle et voilà ce que sont les idéaux inséparables qu'elle vous offre : réformer la société pour en faire un parc à bétail humain ; et remodeler votre esprit à l'image d'un tas d'ordures.

C'était votre but et vous l'avez atteint. Pourquoi geignez-vous maintenant à cause de l'impuissance des l'homme et de la futilité de leurs aspirations ? Parce que vous avez été incapables de prospérer en prônant la destruction ? Parce que vous avez été

incapables de trouver la joie en vénérant la douleur ? Parce que vous avez été incapables de vivre en plaçant la mort au sommet de vos valeurs ?

Votre capacité à vivre tant bien que mal reflète votre capacité à vous affranchir de ce code moral, pourtant vous croyez que ceux qui le prônent sont des amis de l'humanité, et vous vous maudissez vous-mêmes sans oser remettre en cause leurs motifs et leurs buts. Regardez-les tels qu'ils sont, maintenant que vous êtes face à votre dernier choix ; et si vous choisissez de périr, faites-le en ayant bien conscience de la facilité dérisoire avec laquelle cet ennemi s'est arrogé votre vie.

Les mystiques des deux écoles qui prêchent la foi sacrificielle utilisent un seul point faible : le manque de confiance en votre propre intelligence. Ils vous disent qu'ils possèdent un savoir qui dépasse l'intelligence, un type de connaissance supérieure à la raison, un mystérieux canal qui les relie directement à une sorte de bureaucrate universel qui leur indique, en exclusivité, des "astuces secrètes". Les *mystiques de l'esprit* déclarent posséder un sens supplémentaire que vous n'avez pas : ce sixième sens spécial leur donne des informations qui contredisent l'intégralité des connaissances fournies par les vôtres. Les *mystiques du muscle* ne s'encombrent pas d'une histoire de "perception extrasensorielle" : ils affirment purement et simplement que vos sens "ne sont pas fiables", et que vous êtes aveugles, sans préciser comment ils le savent. Ces deux sortes de mystiques exigent que vous infirmiez votre propre conscience pour vous vous abandonnez à leur pouvoir. Comme preuve de la supériorité de leur savoir, ils vous présentent le fait qu'ils affirment le contraire de tout ce que vous savez ; et comme preuve de leurs capacités supérieures à gérer l'existence, le fait qu'ils vous mènent à la misère, à l'immolation de soi, à la famine et à la destruction.

Ils prétendent percevoir un mode d'existence "supérieure" à celle que vous menez sur terre. Les *mystiques de l'esprit* l'appellent "autre dimension", ce qui consiste à renier toute dimension. Les *mystiques du muscle* l'appellent "futur", ce qui consiste à renier le présent. Exister, c'est posséder une identité. Quelle est l'identité de leur "monde supérieur" ? Ils vous disent sans cesse ce qu'il n'est pas, mais jamais ce qu'il est. Tout ce dont ils peuvent identifier devant vous consiste en des négations : Dieu est ce qu'aucun esprit humain ne peut concevoir, disent-ils

avant de vous demander de considérer cela comme une connaissance ; Dieu est un *non-homme*, le paradis est une *non-terre*, l'âme est un *non-corps*, la vertu est le *non-profit*, "A" est *non-"A"*, la perception est le *non-sensible*, la connaissance est la *non-raison*. Leurs définitions n'en sont pas, elle sont des annulations.

Seule une métaphysique pour parasites peut s'accrocher à l'idée d'un univers ou le zéro absolu serait un critère d'identification. Un parasite cherche évidemment à éviter de parler de sa propre nature. Un parasite cherche évidemment à fuir la nécessité d'avouer que la substance qui nourrit son univers personnel, c'est le sang.

De quelle nature est ce monde supérieur auquel ils sacrifient le monde réel ? Les *mystiques de l'esprit* maudissent la matière, les *mystiques du muscle* maudissent le profit. Les premiers veulent que les hommes s'élèvent en renonçant au monde, les seconds souhaitent que les hommes héritent du monde en renonçant au profit. Leurs mondes immatériels et sans profit sont des contrées où coulent à flot des rivières de lait, où le vin jaillit des rochers sur commande, où des gâteaux tombent des nuages pour peu qu'on ouvre la bouche. Ici-bas, dans ce monde où dominent le matérialisme et la course au profit, un énorme investissement en vertu–intelligence, intégrité, énergie, compétence–est nécessaire à la simple construction d'un kilomètre de voie ferrée ; dans leur monde immatériel et sans profit, ils voyagent de planète en planète au gré de leurs désirs. Si une personne honnête leur demande comment, ils répondent avec dédain que "comment" est un concept vulgaire et matérialiste, à bannir au profit de cet autre concept digne d'esprits supérieurs : "d'une manière ou d'une autre". Dans ce monde limité par la matière et le profit, c'est la réflexion qui est récompensée ; dans un monde libéré de ces restrictions, ce sont les souhaits qui sont exaucés.

Voilà la totalité de leur minable petit secret. Le secret de toute leur "philosophie ésotérique", de leur dialectique aux sens cachés, de leurs regards évasifs et de leurs mots ronflants, le secret pour lequel ils détruisent la civilisation, le langage, l'industrie et la vie ; le secret pour lequel ils se crèvent les yeux et les tympans, renient leurs sens, stérilisent leurs esprits, attaquent la raison, la logique, la matière, l'existence et la réalité. Leur secret, c'est qu'ils cherchent à ériger en absolu au sein de

ce brouillard factice, un seul principe sacré : leurs désirs.

Les limites qu'ils veulent repousser sont les lois de l'identité. Ils cherchent à se libérer du fait que "A" sera toujours "A", sans égard pour leurs larmes et leur fureur ; qu'aucun fleuve de lait ne viendra les nourrir sous prétexte qu'ils ont faim ; que l'eau coulera toujours vers le bas même si c'est le contraire qui les arrange, et que s'il veulent en amener en haut d'un gratte-ciel, cela ne pourra se faire que par un processus de pensée et de travail, dans lequel ce qui compte, ce sont les tuyauteries et non les sentiments. Ils veulent échapper au fait que leurs sentiments sont incapables de déplacer le moindre grain de poussière, de même qu'ils sont incapables de modifier la nature des actes qu'ils ont commis.

Ceux qui vous disent que l'homme est incapable de percevoir autre chose qu'une réalité déformée par ses sens, veulent dire en fait qu'eux-mêmes souhaitent percevoir une réalité déformée par leurs émotions. Votre esprit perçoit les choses telles qu'elles sont. Séparez-les de la raison, et elles deviendront des "choses telles que vos émotions les perçoivent".

Il n'y a pas d'honnête révolte contre la raison ; et quand vous acceptez une fraction de leur credo, c'est seulement parce que vous cherchez à réaliser quelque chose que votre raison vous interdit. La liberté à laquelle vous aspirez n'est autre que le désir d'éluder le fait que si vous volez pour vous enrichir, vous êtes un vaurien, quelle que soit votre propension à la charité et le nombre de prières que vous récitez ; que si vous couchez avec des prostituées, vous êtes un mari indigne, quelle que soit l'attention que vous accorderez à votre épouse le lendemain ; que vous êtes une entité indivisible, et non une série de morceaux éparpillés dans un univers où rien ne colle, où rien ne vous engage à quoi que ce soit, un univers de cauchemar où l'identité change et se métamorphose au hasard, où les héros et les crapules sont interchangeables au gré de points de vues arbitraires ; qu'enfin vous êtes un être humain ; que vous êtes une entité ; que vous *êtes*.

Quelle que soit la passion avec laquelle vous prétendez que votre souhait mystique est d'atteindre une vie meilleure, toute révolte contre l'identité est un désir d'inexistence.

Le désir de ne pas être quelque chose de spécifique est un désir de ne pas être.

Vos professeurs, les mystiques des deux écoles, ont renversé

la causalité dans leurs têtes, et ils essayent de la renverser dans la réalité. Ils prennent leurs émotions pour la cause et leur intelligence pour l'effet. Ils font de leurs émotions des outils de perception de la réalité. Ils prennent leurs désirs pour un principe primordial venant supplanter les faits. Un homme honnête ne désire pas tant qu'il n'a pas identifié l'objet de son désir. Il dit : "Cela est, par conséquent je le veux". Eux disent : "Je le veux, par conséquent cela est".

Ils veulent tricher avec l'axiome de l'existence et de la conscience, ils veulent faire de leur conscience non pas un instrument de perception de la réalité, mais un instrument de création ; ils veulent que l'existence soit assujettie à la conscience; ils veulent être ce Dieu qu'ils ont créé à leur image, ce Dieu capable d'extraire un univers du néant au gré de sa fantaisie. Mais on ne triche pas avec la réalité. Ce qu'ils obtiennent est le contraire de ce qu'ils souhaitent. Ils veulent un pouvoir absolu sur l'existence ; au lieu de cela, ils perdent le pouvoir de leur conscience. En refusant de savoir, ils se condamnent à l'horreur de l'inconnu.

Ces désirs irrationnels qui vous ont amené à partager leur foi, ces émotions que vous vénérez comme des idoles en sacrifiant le monde sur leur autel, cette obscure passion incohérente que vous portez en vous et que vous prenez pour la voix de Dieu ou celle de vos glandes, ne sont rien de plus que le cadavre de votre esprit. Une émotion qui s'oppose à la raison, une émotion que vous ne pouvez ni contrôler ni expliquer, n'est qu'une carcasse de pensée frelatée que vous avez interdit à votre esprit de réformer.

À chaque fois que vous vous êtes laissés aller à refuser de penser, à refuser de voir, à préserver vos désirs de la confrontation aux faits de la réalité, à chaque fois que vous avez choisi de dire : "Laissez-moi soustraire au jugement de la raison les biscuits que j'ai volés, ou l'existence de Dieu, laissez-moi mon petit domaine d'irrationalité, et je me comporterai en homme raisonnable pour le reste", vous avez corrompu votre conscience et votre esprit. Votre esprit est alors devenu semblable à un jury pressuré, qui reçoit ses ordres d'un monde parallèle et qui déforme les preuves pour se conformer aux instructions inexplicables et terrifiantes qu'il n'ose discuter. Le résultat est une réalité amputée et fragmentée, où les morceaux que vous voulez voir flottent dans la masse de ceux que vous

ignorez, retenus les uns aux autres par ce formol spirituel qu'est l'émotion sans la pensée.

Les liens que vous cherchez à briser sont les lois de la causalité : elles ne permettent aucun miracle. Les lois de la causalité sont celles de l'identité appliquées à l'action. Toute action est réalisée par une entité. La nature d'une action est déterminée par la nature de l'entité qui agit. Une entité ne peut agir à l'encontre de sa propre nature. Une action non causée par une entité doit l'être par un zéro, ce qui signifierait qu'un zéro contrôlerait quelque chose, qu'une non-entité contrôlerait une entité, que l'inexistant régirait l'existant, comme dans l'univers voulu par vos professeurs. Car voilà l'origine de leur doctrine des actions sans cause, la raison de leur révolte contre la raison, l'objectif de leur morale, de leurs théories politiques et économiques, l'idéal vers lequel ils veulent tendre : le règne du zéro.

Les lois de l'identité ne vous permettent pas de manger plusieurs fois le même gâteau. Elles ne vous permettent pas non plus de manger un gâteau qui n'existe pas encore. Mais si vous noyez ces évidences dans le brouillard de votre esprit, si vous faites exprès d'être aveugles, alors vous pouvez essayer de proclamer votre droit de manger votre gâteau aujourd'hui et le mien demain, vous pouvez prêcher que le meilleur moyen d'obtenir un gâteau est de le manger avant de l'avoir préparé, que pour produire il faut commencer par consommer, que les besoins de chacun lui donne des droits sur toutes choses puisque rien n'est causé par quoi que ce soit. Et le corollaire de ce qui est matériellement sans cause est ce qui est spirituellement immérité.

À chaque fois que vous vous révoltez contre la causalité, votre motivation n'est pas de l'éviter, mais de la renverser, ce qui est pire. Vous voulez de l'amour non mérité, comme si l'amour qui est l'effet pouvait vous procurer la valeur qui est la cause. Vous voulez de l'admiration non méritée, comme si l'admiration qui est l'effet pouvait vous procurer la vertu qui est la cause. Vous voulez des richesses non gagnées, comme si la richesse qui est l'effet pouvait vous donner la compétence qui est la cause. Vous implorez la miséricorde, pas la justice, la miséricorde, comme si le pardon immérité pouvait effacer la cause de votre supplication. Et pour pouvoir vous adonner à ce sale petit simulacre, vous soutenez les doctrines de vos professeurs qui proclament que la dépense, l'effet, crée la richesse, c'est-à-dire la cause ; que les

machines, l'effet, engendrent l'intelligence, c'est-à-dire la cause ; que vos désirs sexuels, l'effet, sont l'origine de vos valeurs philosophiques, c'est-à-dire la cause.

Qui paye pour cette orgie ? Qui est à l'origine de ce qui est soi-disant “sans cause” ? Qui sont les victimes qui demeurent inconnues et périssent en silence, de peur que leur agonie ne vous dérange dans votre certitude qu'elles n'existent pas ? C'est nous, les hommes de l'esprit.

Nous sommes à l'origine de toutes les valeurs que vous convoitez, nous qui entretenons le processus de la pensée, processus qui consiste à identifier ce qui est et à découvrir les relations causales. Nous avons appris à connaître, à parler, à produire, à désirer, à aimer. Vous qui rejetez la raison, si nous ne l'avions préservée, vous ne seriez pas capables de satisfaire ni même de concevoir vos désirs. Vous seriez incapables de vouloir des vêtements qui n'auraient pas été fabriqués, des voitures qui n'auraient pas été inventées, de l'argent qui n'aurait pas été imaginé pour acheter des biens qui n'existeraient pas. Vous n'auriez aucune idée de ce qu'est l'admiration, qui n'aurait été offerte à personne, puisque personne n'aurait rien accompli, ni l'amour qui ne concerne que ceux qui entretiennent leur capacité à penser, à choisir, à apprécier.

Vous qui jaillissez comme des sauvages hors de la jungle de vos émotions pour atterrir sur la Cinquième Avenue de notre New York, et qui affirmez vouloir de l'électricité, mais sans les générateurs qui la produisent, c'est notre fortune que vous consommez tout en nous détruisant, ce sont nos valeurs que vous vous appropriez tout en nous maudissant, c'est notre langage que vous utilisez tout en reniant l'intelligence.

Vos *mystiques de l'esprit* ont copié notre monde en omettant notre existence pour inventer leur paradis, et ils vous ont promis des biens miraculeusement sortis du néant de la *non-matière*. De même, vos modernes *mystiques du muscle* négligent notre existence et vous promettent un paradis où la matière se travaille toute seule, sans raison, pour prendre la forme désirée par votre *non-pensée*.

Pendant des siècles, les *mystiques de l'esprit* ont vécu du *racket* de protection, en rendant la vie terrestre insupportable pour vous faire payer cher leur secours, en prohibant toutes les vertus nécessaires à l'existence pour charger vos épaules de culpabilité, en condamnant comme péchés la production et la joie

pour faire du chantage aux pêcheurs. Nous, les hommes de l'esprit, avons été les victimes anonymes de leur foi, nous qui avons consenti à contrer leur morale pour supporter la damnation promise à ceux qui s'attachaient à la raison, nous qui pensions et agissions, pendant qu'eux espéraient et priaient, nous qui étions voués aux gémonies, nous qui étions les trafiquants de vie quand vivre était un crime tandis qu'ils se glorifiaient de distribuer généreusement tout en méprisant les biens matériels produits par… par qui, au fait ?

Désormais nous sommes enchaînés et contraint par la force à produire pour des sauvages qui ne nous concèdent même pas le statut de pêcheurs ; des sauvages qui prétendent que nous n'existons pas, puis menacent de nous ôter cette vie que nous ne possédons même pas, si nous refusons de leur fournir ces biens que nous ne produisons pas. Désormais, nous sommes censés continuer à gérer des chemins de fer et savoir à quel instant arrivera un train qui doit traverser tout un continent, nous sommes censés continuer de faire tourner des usines et connaître la structure exacte des molécules qui composent chaque élément des ponts sur lesquels vous marchez, et des avions qui vous portent dans les airs. Et tout cela pendant que des tribus de mystiques grotesques et minables se battent sur le cadavre de notre monde, en bafouillant dans leur *non-langage* qu'il n'y a ni principes, ni absolu, ni connaissance, ni pensée.

S'abaissant en dessous du sauvage, qui s'imagine pouvoir changer la réalité en prononçant des mots magiques, ils croient qu'ils peuvent la modifier en ne prononçant aucune parole ; et leur baguette magique est une vacuité totale, la prétention que rien ne peut exister pour peu qu'ils refusent de l'identifier.

De même qu'ils vivent matériellement de richesses volées, ils vivent intellectuellement de concepts volés, et proclament que l'honnêteté consiste à refuser de savoir qu'on est en train de voler. De même qu'ils utilisent les effets en niant leurs causes, ils utilisent nos concepts tout en niant leur origine et leur existence même. De même qu'ils cherchent à s'emparer des usines et non à les construire, ils essayent de s'emparer de la pensée et non de penser eux-mêmes.

Ils prétendent que la capacité à faire tourner des manivelles suffit à faire fonctionner une usine, en évitant la question de savoir qui a créé l'usine ; de même, ils déclarent qu'il n'y a pas d'entité, que seul le mouvement existe, en censurant le fait que le

mouvement présuppose une entité qui se meut, que sans le concept d'entité, il ne peut exister aucun concept s'apparentant à du "mouvement". Ils affirment leur droit de consommer ce qu'ils n'ont pas gagné, en pasant sous silence la question de savoir qui doit le produire ; de même, ils affirment qu'il n'y a pas de loi de l'identité, que rien d'autre que le changement n'existe, en éludant le fait que le changement présuppose l'existence de d'une chose changeante, passant d'un état initial à un état final, que sans la loi de l'identité, aucun concept tel que le "changement" n'est possible. Ils volent les industriels tout en niant leur importance ; de même qu'ils cherchent à étendre leur pouvoir sur tout ce qui existe tout en niant la notion d'existence.

"Nous savons que nous ne savons rien", cancanent-ils, sans même réaliser qu'ils prétendent justement savoir quelque chose. "Il n'y a pas d'absolu", jacassent-ils, sans comprendre qu'ils sont justement en train d'en énoncer un. "Vous ne pouvez pas prouver que vous existez", ergotent-ils, sans voir que la preuve présuppose l'existence, la conscience et un enchaînement complexe de connaissances ; l'existence de quelque chose à connaître, d'une conscience capable de l'appréhender, et d'un savoir à même d'identifier des concepts tels que "prouvé" et "non prouvé".

Quand un sauvage de cette espèce prétend que l'existence doit être démontrée, il vous demande de le faire au moyen de l'inexistence. Quand il prétend que la conscience doit être prouvée, il vous demande de le faire au moyen de l'inconscience ; il vous demande de cesser d'exister tout en étant simultanément conscient pour lui prouver la réalité de votre existence et de votre conscience ; il vous demande de devenir un zéro qui argumente dans le vide.

Quand il déclare que le choix d'un axiome est arbitraire et qu'il n'admet pas celui de sa propre existence, il ne comprend pas qu'il l'a déjà accepté par le seul fait d'ouvrir la bouche pour parler et que l'unique moyen de le rejeter effectivement serait de se taire et de mourir sur-le-champ.

Un axiome est un constat qui identifie la base de la connaissance et de tout développement en rapport avec la connaissance, une évidence nécessairement contenue dans toute affirmation, qu'on en soit conscient ou non. Un axiome est un énoncé qui met en déroute ses détracteurs parce qu'ils sont obligés de d'abord l'admettre pour pouvoir seulement tenter de

le réfuter. Laissez ces hommes des cavernes qui rejettent l'axiome de l'identité, essayer d'exposer leur point de vue sans utiliser le concept d'identité ni aucun concept qui en découlerait. Laissez ces humanoïdes qui n'admettent pas l'existence des mots, essayer d'inventer un langage sans substantifs, ni adjectifs, ni verbes. Laissez ces médiums, qui n'admettent pas la validité de la perception sensorielle, tenter d'expliquer leurs expériences sans référence aux données des sens. Laissez ces écervelés, qui rejettent la validité de la logique, démontrer qu'ils ont raison sans utiliser la logique. Laissez ces sans-cervelles qui prétendent qu'un gratte-ciel de cinquante étages peut se passer de fondations ; arrachez celles de leurs immeubles–pas celles des vôtres. Laissez ces cannibales qui prétendent que la liberté a été nécessaire à l'avènement de la civilisation industrielle, mais qu'elle ne le serait plus désormais ; donnez-leur donc une peau d'ours et une massue, et non une chaire d'économie à l'université.

Penseriez-vous qu'ils sont en train de vous ramener au Moyen Âge ? Ils sont en fait en train de nous ramener vers un âge plus sombre que ce que votre histoire n'a encore jamais connu. Leur but n'est pas un retour à l'ère qui précéda l'avènement de la science, mais vers celle qui préfigura le langage. Leur intention est de vous priver du concept dont dépendent la culture, la pensée et la vie de l'homme : le concept de réalité objective. Analysez le développement de la conscience humaine et vous connaîtrez la finalité de leur croyance.

Un sauvage est un être qui ne réalise pas que “A” est “A”, que la réalité est réelle. Son développement s'est arrêté au stade du nouveau-né dont la conscience commence à analyser les perceptions sensorielles sans encore distinguer les objets de son environnement. C'est en effet le nouveau-né qui voit le monde comme un mouvement confus, sans entités qui se meuvent ; et la naissance de son esprit a lieu le jour où il comprend que la forme qui le nourrit est sa mère et que le brouillard qui est derrière elle est un rideau, que ce sont deux entités différentes qui ne peuvent s'intervertir, qui sont ce qu'elles sont, qui existent. Le jour où il réalise que la matière n'a pas de volonté et où il comprend que lui-même en a une, ce jour est celui de sa naissance en tant qu'être humain. Le jour où il comprend que le reflet qu'il voit dans le miroir n'est pas une illusion, qu'il est réel en tant que reflet ; que le mirage qu'il voit dans le désert n'est pas une

illusion, mais une combinaison de lumière et d'air chaud, que ce n'est pas une ville qu'il voit, mais le reflet d'une ville ; le jour où il réalise qu'il n'est pas un récepteur passif qui engrange mécaniquement des sensations les unes après les autres, que ses sens ne lui fournissent pas un savoir systématique haché en petits morceaux indépendants du contexte, mais uniquement la matière du savoir que son esprit doit apprendre à intégrer ; le jour où il comprend que ses sens ne le trompent pas, que le monde est régi par la causalité, que ses organes de perception sont des outils dénués de volonté qui n'ont pas vocation à inventer ou à déformer la réalité, mais à lui en fournir des preuves absolues ; le jour où il comprend que son esprit doit assimiler les matériaux fournis par ses sens, qu'il doit analyser leur nature, leur cause, leur contexte, dans un travail perpétuel d'identification des objets qu'il perçoit ; ce jour est celui de sa naissance comme penseur et homme de science.

Nous sommes les hommes qui avons connu ce jour ; vous êtes ceux qui ont choisi de le connaître partiellement ; un sauvage est un homme qui ne le connaît jamais.

Pour un sauvage, le monde est le théâtre d'incompréhensibles miracles, où la matière inanimée est toute-puissante alors que lui-même est démuni. Son monde est pire qu'inconnu ; il est inconnaissable. Un sauvage croit que les objets physiques sont doués d'une volonté mystérieuse et imprévisible, tandis que lui-même n'est qu'un pion animé par des forces contre lesquelles il ne peut rien. Il croit que des démons tout puissants régissent la nature, que la réalité est un terrain de jeu où ils peut transformer à tout moment son bol de riz en serpent et sa épouse en scarabée, que tout "A" peut devenir le *non-"A"* qui lui convient, et que la seule connaissance qu'il possède est la certitude qu'il ne doit pas chercher à savoir. Il ne peut compter sur rien, il ne peut qu'espérer, et il passe sa vie à espérer, à supplier ses démons de réaliser ses prières au gré de leur bon vouloir, chantant leur louange quand ils l'exaucent et se maudissant quand ils l'ignorent, leur offrant des sacrifices en signe de gratitude et encore des sacrifices en signe de contrition, se prosternant dans une adoration craintive devant le soleil, la lune, le vent, la pluie et tout *gangster* venant à se présenter comme leur porte-parole, pourvu que ses discours soient assez incompréhensibles et son masque suffisamment effrayant. Il désire, supplie, rampe et meurt enfin, vous léguant en souvenir de sa vision de l'existence

une monstruosité représentant ses idoles, des mélanges d'hommes, d'animaux, d'araignées, personnifications informes du monde du *non-"A"*.

Sa condition intellectuelle est la même que celle de vos professeurs actuels et son monde est le même que celui où ils veulent vous mener.

Si vous ne voyez pas les moyens qu'ils comptent employer, allez visiter n'importe quelle classe de collège, et vous entendrez des professeurs expliquer aux enfants qu'aucune certitude n'est possible à l'homme, que sa conscience n'a aucune efficacité, qu'il ne peut rien savoir des faits et des lois de l'existence, qu'il ne peut connaître aucune réalité objective. Dans ces conditions, quel est le critère de la connaissance et de la vérité ? La réponse est : ce que les autres croient. Il n'y a pas de connaissance, enseignent-ils, il n'y a que la foi. Croire que vous existez est un acte de foi aussi valable que la foi d'un autre dans son droit de vous tuer ; les fondements de la science sont un acte de foi, ni plus ni moins que la foi dans une révélation mystique ; croire qu'un générateur peut produire de la lumière électrique est un acte de foi, aussi arbitraire que de croire qu'on en ferait autant en caressant une patte de lapin à la nouvelle lune. La vérité est ce que les gens veulent qu'elle soit, et les gens sont tout le monde sauf vous. La réalité est ce que les gens disent qu'elle est, il n'y a pas de fait objectif, il n'y a que leurs désirs arbitraires. Un homme qui cherche la connaissance dans un laboratoire à l'aide de tubes à essais et de raisonnements est un bouffon vieillot et superstitieux. Un vrai scientifique est un homme qui va sonder le public, et sans l'avidité égoïste de tous ces industriels qui ont un intérêt personnel à entraver les progrès de la science, vous sauriez que New York n'existe pas, parce qu'un sondage de la population mondiale vous révèlerait à une écrasante majorité que ses croyances interdisent la possibilité même d'une telle ville.

Pendant des siècles, les *mystiques de l'esprit* ont proclamé que la foi était supérieure à la raison, mais ils n'ont pas osé contester l'existence de la raison. Leurs héritiers, les *mystiques du muscle*, ont achevé leur travail et réalisé leur rêve : ils déclarent que tout est question de foi, et appellent cela une révolte contre la croyance. Comme révolte contre des assertions sans fondement, ils proclament que rien ne peut être prouvé. Comme révolte contre l'idée d'une connaissance surnaturelle, ils proclament qu'aucun savoir n'est possible. Comme révolte contre les

ennemis de la science, ils annoncent que la science est une superstition. Comme révolte contre l'asservissement de la pensée, ils proclament que la pensée n'existe pas.

Si vous renoncez à votre perception, si vous acceptez de remplacer vos critères objectifs par des critères collectifs, si vous attendez que les autres vous disent ce qu'il faut penser, le vide que vous créez ainsi ne restera pas longtemps vacant. Vous allez vous apercevoir que vos professeurs commenceront à fixer les règles collectives, et que si vous refusez de leur obéir, protestant qu'ils ne sont pas l'humanité à eux tous seuls, ils vous répondront: "Comment savez-vous que nous ne le sommes pas ?" "Être", mon ami ? "Où avez-vous déniché ce terme démodé ?"

Si vous doutez que ce soit là leur but, observez avec quelle persévérance acharnée les *mystiques du muscle* s'efforcent de vous faire oublier qu'un concept tel que la pensé ait pu un jour exister. Observez les contorsions de langage, les mots flous au sens élastique grâce auxquels ils évitent soigneusement toute référence au concept de "pensée". Votre conscience, vous disent-ils, consiste en "réflexes", en "réactions", en "expériences", en "impulsions" ; et ils refusent en même temps d'identifier les moyens par lesquels ils ont acquis cette connaissance, l'acte qu'ils accomplissent en disant cela, ou celui que vous accomplissez en écoutant. Les mots ont le pouvoir de vous "conditionner", disent-ils tout en refusant d'identifier les raisons pour lesquelles les mots ont aussi le pouvoir de changer votre… votre …? Un étudiant lisant un livre le comprend par un processus de…? de…? Un scientifique travaillant à une invention s'engage dans un acte de …? Un psychiatre aidant un névrosé à résoudre ses problèmes conflictuels, le fait au moyen de…?

Mystère.

Un industriel… chut ! ça n'existe pas : une usine est une "ressource naturelle", au même titre qu'un arbre, un caillou ou une marre de boue.

Le problème de la production, vous disent-ils, n'a aucun intérêt et ne mérite aucune attention particulière ; le seul problème proposé à vos "réflexes" est donc la question de la distribution. Qui a résolu le problème de la production ? L'humanité, selon eux. Quelle était la solution ? Les marchandises sont là. Comment sont-elles arrivées là ? D'une

manière ou d'une autre. De quelle cause sont-elles l'effet ? Rien n'a de cause.

Ils prétendent que tout homme a le droit de vivre sans travailler et, en dépit des lois de la réalité, qu'il a droit à un "minimum vital"–un toit, des aliments et des vêtements–sans faire aucun effort, comme un privilège de naissance. Qui doit lui fournir tout cela ?

Mystère.

Chaque homme, annoncent-ils, possède une part égale des avancées technologiques réalisées dans le monde. Réalisées… par qui ?

Mystère.

Ces lâches enragés qui posent en défenseurs des industriels redéfinissent maintenant l'économie comme une technique d'ajustement entre les désirs illimités des hommes et les biens produits en quantité limitée. Produits… par qui ?

Mystère.

Ces escrocs intellectuels qui veulent passer pour des professeurs se gaussent des penseurs d'autrefois car leurs théories sociales faisaient l'hypothèse de la rationalité humaine; mais puisque l'homme n'est pas rationnel, déclarent-ils, il doit y avoir un système qui lui permet d'exister en étant irrationnel, ce qui signifie : en défiant la réalité. Qui rendra cela possible ?

Mystère.

À chaque fois qu'un gratte-papier griffonne des plans pour contrôler la production du genre humain, que l'on soit d'accord ou non avec ses statistiques, personne ne remet en question son droit d'imposer ses idées par la force des armes. Imposer… à qui ? À votre avis ? Des groupes de pipelettes subventionnées font des tours du monde aux frais de la princesse et s'en reviennent en disant que les peuples sous-développés demandent de meilleures conditions de vie. Demandent… à qui ?

À votre avis?

Et pour devancer toute demande d'explication sur la différence entre New York et un village de cases dans la savane, ils avancent cette obscénité suprême qui consiste à expliquer les développements de l'industrie humaine, les gratte-ciel, les ponts suspendus, les moteurs et les trains, en déclarant que l'homme est un animal qui possède un "instinct de savoir-faire".

Vous vous demandez ce qui ne va pas dans le monde ? Vous assistez maintenant à l'explosion de la foi dans le *sans-cause* et

dans le *non-mérité*. Tous vos *gangs* de mystiques, de l'esprit et du muscle, se disputent farouchement le pouvoir de vous gouverner, en grognant à votre attention, vous qui avez renoncé à penser, que *l'amour* est la solution à tous vos problèmes spirituels et que le fouet est la solution à tous ceux d'ordre matériel. Eux qui accordent moins de dignité à l'homme qu'à du bétail, eux qui ignorent ce que leur dirait un dresseur d'animaux, à savoir qu'on ne dresse pas un animal par la terreur, qu'un éléphant maltraité, bien loin de travailler pour ses tortionnaires ou de porter leurs fardeaux, aurait vite fait de les piétiner ; ils espèrent toutefois que l'homme continuera à produire des tubes électroniques, des avions supersoniques, des moteurs atomiques et des télescopes interstellaires, en échange d'une ration de viande complétée si nécessaire par quelques bons coups de fouet.

Ne vous méprenez pas sur le caractère des mystiques. L'affaiblissement de votre conscience a toujours été leur unique objectif. Et le pouvoir de vous dominer par la force a toujours été leur seul ambition.

Depuis les rites des sorciers de la jungle qui stérilisaient la pensée de leurs victimes, en leur présentant une réalité déformée en absurdités grotesques pour les maintenir dans une terreur arriérée pendant des siècles ; depuis les doctrines surnaturelles du Moyen Âge, grâce auxquelles des hommes entassés pêle-mêle dans des taudis boueux étaient maintenus dans la crainte que le démon ne vole la soupe gagnée en dix-huit heures de travail, jusqu'au petit professeur mielleux qui vous assure que votre cerveau n'a pas la capacité de penser, que vos sens sont trompeurs et que vous devez obéir aveuglément à la volonté toute puissante de cette entité surnaturelle : la société–c'est toujours la même recette au service du même objectif : faire de vous une loque dénuée de toute capacité à penser.

Mais cela ne peut vous arriver que si vous y consentez. Et si vous y consentez, vous méritez bien votre sort.

Quand vous écoutez le sermon d'un mystique sur l'impuissance de la pensée humaine et que vous commencez à douter de votre raison et non de la sienne ; quand vous permettez que votre semi-rationalité déjà précaire soit ébranlée par une assertion quelconque et que vous considérez comme plus sûr de vous en remettre à l'autorité du savoir supérieur de votre interlocuteur, la faute est partagée : votre acquiescement le renforce dans ses certitudes. Il en est même l'unique fondement.

Le pouvoir surnaturel que redoute le mystique, cet esprit inconnu qu'il vénère, c'est le vôtre; et la conscience qu'il croit toute puissante, c'est la vôtre.

Un mystique est un homme qui a abandonné son esprit dès qu'il a rencontré celui des autres. À un moment donné de son enfance, quand sa propre compréhension de la réalité s'est trouvée en conflit avec les affirmations d'autrui, devant des ordres arbitraires ou des exigences contradictoires, il a ressenti une telle aversion pour l'indépendance qu'il a renoncé à ses facultés rationnelles. Au moment de choisir entre "je sais" et "les autres disent", il a opté pour l'autorité des autres, il a préféré la soumission à la compréhension, la croyance à la pensée. Car la foi dans le surnaturel commence avec la foi dans la supériorité des autres. Sa reddition est issue du sentiment de devoir cacher son manque de compréhension, de l'impression que les autres possèdent un savoir mystérieux qui lui échappe, à lui seul ; que la réalité est tout ce qu'ils désirent qu'elle soit, par des moyens à jamais hors de sa portée.

Depuis lors, dans sa crainte de penser, il est livré à la merci de sentiments non identifiés. Il n'a pas d'autre guide que ses émotions qui sont les débris de son identité. Il s'y accroche dans une frénésie possessive, et tout effort intellectuel qu'il peut faire est une tentative pour se cacher à lui-même qu'il n'éprouve que de la terreur.

Quand un mystique affirme l'existence d'une connaissance supérieure à la raison, il est tout à fait sincère. Mais ce n'est pas à un "super-esprit" universel et omniscient qu'il fait allusion en réalité, c'est au boniment du premier quidam qui s'est trouvé sur son chemin et devant lequel il a renoncé à sa raison. Un mystique est animé du désir urgent d'inculquer, de tricher, de flatter, d'abuser ; il est pressé de contraindre cette conscience toute-puissante qui est celle des autres. "Les autres" sont la seule clef de sa réalité, il sent qu'il ne peut exister qu'en contrôlant leur mystérieux pouvoir, et en extorquant leur inexplicable consentement. "Les autres" sont ses seuls moyens de perception, et comme un aveugle qui dépend des yeux de son chien, il sent qu'il doit les tenir en laisse pour survivre. Contrôler la conscience des autres devient sa seule passion ; le désir du pouvoir est une mauvaise herbe qui ne peut croître que dans la vacuité d'un esprit perdu.

Tout dictateur est un mystique et tout mystique est un

dictateur en puissance. Un mystique demande ardemment l'obéissance des hommes, pas leur accord. Il veut les voir renier leurs consciences devant ses affirmations, ses ordres, ses souhaits et ses caprices ; de même qu'il renie la sienne devant les leurs. Il veut traiter avec les hommes par la foi et la force, il ne trouve aucune satisfaction dans leur consentement s'il doit l'obtenir par la raison et l'exposé des faits. La raison est l'ennemi qu'il redoute, bien qu'il lui accorde peu de crédit. La raison, pour lui, est un moyen de tromperie ; il croit que les hommes possèdent un pouvoir plus puissant que la raison, et que seule leur croyance sans cause ou leur obéissance forcée peut lui apporter la sécurité, la preuve qu'il a su pallier son absence de don mystique. Il est avide de commander, pas de convaincre ; convaincre exige de reconnaître l'indépendance d'autrui et de se soumettre à l'absolu de la réalité objective. Ce qu'il recherche est un pouvoir sur la réalité et sur le moyen qu'ont les hommes de la percevoir, leur intelligence. Il cherche le pouvoir d'interposer sa volonté entre l'existence et la conscience, comme si, en acceptant de falsifier la réalité comme il leur ordonne de le faire, les hommes pouvaient en fait la *créer*.

Dans le domaine matériel, le mystique est un parasite qui exproprie les gens des richesses qu'ils ont créées ; de même, dans le domaine spirituel, le mystique pille les idées créées par les autres. Il se ravale ainsi en dessous du rang de l'aliéné qui projette sa propre déformation de la réalité, en devenant un parasite de l'aliénation qui se nourrit de la distorsion imaginée par d'autres.

Il n'y a qu'un état qui satisfasse les désirs d'infini, de non causalité et de non identité du mystique : la mort. Peu importe la source inintelligible de ses sentiments incommunicables : quiconque rejette la réalité rejette l'existence ; et les sentiments qui l'animent sont une haine contre toutes les valeurs qui constituent la vie humaine, et un désir avide de tout ce qui la détruit. Un mystique se délecte du spectacle de la souffrance, de la pauvreté, du servage et de la terreur. Tout cela lui procure une sensation de triomphe, la certitude qu'il a vaincu la réalité rationnelle. Mais il n'existe aucune autre réalité. Peu importe quel bien-être il prétend servir, que ce soit celui de Dieu ou de ce monstre informe qu'il appelle "le Peuple", peu importe à quelle dimension surnaturelle il se réfère : dans les faits, sur terre, son idéal concret est la mort, son désir est de tuer, sa seule satisfaction est de faire souffrir.

La foi des mystiques n'a jamais abouti à rien d'autre qu'à la destruction, comme vous pouvez le constater autour de vous une fois de plus. Et si les ravages occasionnés par leurs actes ne les ont pas incités à s'interroger sur leurs doctrines, s'ils prétendent être animés par l'amour tandis qu'ils empilent des montagnes de cadavres, c'est parce que la vérité de leurs intentions est encore pire que l'excuse obscène que vous leur trouvez, selon laquelle ces horreurs sont au service de nobles fins. La vérité est que ces horreurs *sont* leurs fins.

Vous qui êtes assez égarés pour croire que vous pourriez vous accommoder d'un dictateur mystique, que vous pourriez lui agréer en obéissant à ses ordres, sachez qu'il n'y a pas moyen de le satisfaire ; si vous obéissez, il inversera ses ordres ; il cherche l'obéissance *pour* l'obéissance et la destruction *pour* la destruction. Vous qui êtes assez poltrons pour croire que vous pouvez vous entendre avec un mystique en offrant vos biens à sa rapacité, sachez qu'il n'y a pas moyen de le corrompre car le pot-de-vin qu'il veut, c'est votre vie, aussi rapidement que vous serez disposés à la lui donner ; et que le monstre qu'il cherche lui-même à soudoyer est ce néant enfoui dans son âme, qui le pousse à tuer pour lui éviter d'apprendre que la mort qu'il désire est en fait la sienne.

Vous qui êtes assez naïfs pour croire que les forces qui subsistent aujourd'hui dans votre monde sont mues par l'appât du gain, sachez que la course au pillage que pratiquent les mystiques n'est qu'une façade destinée à leur cacher à eux-mêmes la nature de leur mobile véritable. Comme la richesse est un moyen au service de la vie humaine, ils la réclament à grands cris pour imiter les êtres vivants, pour se faire croire à eux-mêmes qu'ils veulent vivre. Mais leur dévouement grossier aux objets de luxe qu'ils ont volés n'est pas pour eux une satisfaction, c'est une fuite. Ils ne veulent pas posséder votre fortune, ils veulent juste que vous la perdiez ; ils ne veulent pas réussir, ils veulent juste que vous échouiez ; ils ne veulent pas vivre, ils veulent juste que vous mouriez. Ils ne désirent rien, ils détestent l'existence. Chacun d'entre eux poursuit sa fuite en avant, en essayant de ne pas apprendre qu'il est lui-même l'objet de sa haine.

Vous qui n'avez jamais compris ce qu'était le mal, vous qui considérez les mystiques comme des "idéalistes égarés"–que votre Dieu imaginaire vous pardonne !–sachez qu'ils sont eux-

mêmes le mal, ces objets *anti-vie* qui cherchent à remplir le néant “désintéressé” de leur âme en dévorant le monde. Ce n’est pas à votre fortune qu’ils veulent s'en prendre. C’est une conspiration contre l’esprit, ce qui signifie : contre la vie et contre l’homme.

C’est une conspiration sans chef ni boussole, menée par tous ces petits *gangsters* du moment qui profitent de l’agonie d’un pays ou d’un autre, comme autant de déchets voguant à l’aventure sur les flots déversés par les réservoirs crevés de l’histoire : des réservoirs remplis de la haine de la raison, de la logique, du talent, de la réussite et de la joie, remplis par chacun des pleurnichards *anti-humains* qui a un jour prêché la supériorité du “cœur” sur l’intellect.

C’est une conspiration menée par tous ceux qui essayent, non pas de vivre, mais d’en finir avec la vie, par tous ceux qui cherchent à couper juste un petit morceau de réalité et qui sont attirés à travers leurs émotions, vers ceux qui sont affairés à en couper d’autres ; c’est une conspiration qui unit tous ceux qui poursuivent un zéro en guise de valeur, dans une même tendance à la fuite : le professeur incapable de penser, qui prend plaisir à détériorer l’esprit de ses étudiants, l’homme d’affaires qui s’efforce de neutraliser le talent de ses concurrents pour protéger sa stagnation, le névrosé qui prend plaisir à rabaisser les hommes fiers parce qu’il cultive la haine de lui-même, l’incompétent qui s’amuse à faire échouer les projets des autres, le médiocre qui se réjouit en démolissant la grandeur, l’eunuque qui prend plaisir à châtrer tout plaisir, et tous leurs fabricants de justifications intellectuelles, ceux qui prêchent que l’immolation des valeurs transformera les vices en vertus. La mort est la source de leurs théories, la mort est le but concret de leurs actions et quant à vous, vous êtes leurs dernières victimes.

Nous qui servions à amortir les conflits nés de l’incompatibilité de votre foi avec votre vie, nous ne sommes plus là pour vous sauver des conséquences de vos croyances. Nous ne sommes plus disposés à payer de nos vies les dettes que vous avez accumulées tout au long des vôtres, ou le déficit moral creusé par toutes les générations qui vous ont précédées. Vous avez vécu à crédit, et moi je suis l’homme qui a fermé le compte.

Je suis l’homme dont votre vacuité vous permettait d’ignorer l’existence. Je suis celui que vous ne vouliez ni voir vivre ni voir mourir. Vous ne vouliez pas que je vive parce que vous aviez peur de savoir que je portais les responsabilités que vous rejetiez

et que vos vies dépendaient de moi ; et vous ne vouliez pas que je meure parce que vous le saviez.

Il y a douze ans, quand je travaillais dans votre monde, j'étais un inventeur. J'exerçais une des professions les plus récentes dans l'histoire humaine, et vouée à une extinction rapide dans une société revenue au stade sous-humain. Un inventeur est un homme qui demande "pourquoi ?" à l'univers et ne laisse rien s'interposer entre son esprit et la réponse.

Comme les hommes qui découvrirent l'usage de la vapeur et du pétrole, j'ai découvert une source d'énergie présente depuis la naissance du monde, mais que personne n'avait songé à regarder autrement que comme un objet de culte et de terreur attribué à un dieu tonitruant. J'ai réalisé le prototype d'un moteur expérimental qui aurait fait ma fortune et celles de mes employeurs, un moteur qui aurait amélioré l'efficacité de toutes les installations humaines utilisant de l'énergie, faisant ainsi don d'une plus grande productivité à chaque heure que vous passiez à gagner votre vie.

Un soir, lors d'une réunion à l'usine, j'ai été menacé de mort à cause de cette réalisation. J'ai entendu trois parasites affirmer que mon cerveau et ma vie étaient leur propriété, que mon droit d'exister était subordonné à la satisfaction de leurs désirs. Le but de mon talent, disaient-ils, était de servir les besoins de ceux qui en avaient moins que moi. Je n'avais pas le droit de vivre à cause de mes aptitudes, disaient-ils ; au contraire, leur droit de vivre à eux était inconditionnel, en vertu de leur incompétence.

Alors je compris ce qui n'allait pas dans le monde, je compris ce qui détruisait les hommes et les nations, et à quel niveau devait se jouer la bataille pour la vie. Je vis que l'ennemi était une morale inversée, qui tirait toute sa force de mon seul consentement. Je vis que le mal était impuissant, car le mal était l'irrationnel, le néant, l'*anti-réel*, et qu'il ne pouvait triompher que si le bien se résignait à le servir. Ces parasites qui m'entouraient en proclamant leur dépendance vis-à-vis de mon esprit, ces parasites qui espéraient que je me sacrifierais pour eux, que je me résignerais à un esclavage qu'ils n'avaient pas le pouvoir de m'imposer, ne faisaient que compter sur un principe aussi ancien que le monde. Car à travers toute l'histoire des hommes, celle de l'extorsion organisée par des familles de fainéants ou celle des atrocités commises dans les pays collectivistes, ce sont les bons, les capables, les hommes de

raison, qui ont agit pour leur propre perte, qui ont transfusé au mal le sang de leur vertu et accepté en retour le poison de la destruction, se battant ainsi pour la survie du mal et l'anéantissement de leurs propres valeurs. Je compris que, pour qu'un homme vertueux cède au mal et lui accorde la victoire, il fallait à un moment donné qu'il donne son consentement alors même que rien n'aurait pu le lui arracher. Je vis que je pouvais mettre un terme à vos injures et à vos attaques en prononçant un seul mot dans ma tête : "non". Et je l'ai prononcé.

J'ai quitté cette usine. J'ai quitté votre monde. Je me suis consacré à éclairer vos victimes et à leur fournir la méthode et l'arme pour vous combattre. La méthode consistait à accepter de vous regarder pour ce que vous étiez. L'arme était la justice.

Si vous voulez savoir ce que vous avez perdu quand j'ai quitté votre monde avec mes grévistes, allez sur une terre déserte et inconnue des hommes et demandez-vous comment vous comptez survivre, et combien de temps vous y parviendrez sans avoir à penser, sans personne pour vous montrer ce qu'il faut faire ; ou alors, si vous acceptez de penser, demandez-vous ce que vous seriez capables de découvrir, demandez-vous combien d'inventions strictement personnelles vous avez faites au cours de votre vie, et quelle proportion de votre temps vous avez passé à reproduire des actes appris de quelqu'un d'autre ; demandez-vous si vraiment vous seriez capables de découvrir comment cultiver la terre pour en extraire votre nourriture, si vraiment vous seriez capables d'inventer une roue, un levier, une bobine d'induction, un générateur et un tube électronique. Maintenant, pensez-vous encore que les hommes capables sont des exploiteurs qui vivent du fruit de votre labeur en volant les richesses que vous produisez ? Persistez-vous à croire que vous avez le pouvoir de les asservir ? Laissez vos femmes jeter un coup d'oeil à la jungle où vivent leurs homologues aux faces rabougries et aux seins tombants, qui pilent, heure par heure, siècle après siècle, la bouillie familiale dans une bassine ; puis laissez-les se demander si leur "instinct de savoir-faire" peut vraiment leur fournir des réfrigérateurs, des machines à laver et des aspirateurs, et sinon, si elles osent encore mépriser ceux qui ont créé tout cela, sans pourtant faire appel à leur "instinct".

Sauvages que vous êtes, ouvrez les yeux et cessez de marmonner que les idées sont subordonnées aux moyens de production, que les machines sont autre chose qu'un pur produit

de la pensée humaine. Moralement, vous n'avez jamais atteint l'âge industriel, vous en êtes resté à la morale de l'ère barbare où la misérable subsistance des hommes était obtenue par le travail physique des esclaves. Les mystiques ont toujours voulu posséder des esclaves, pour les protéger de la réalité matérielle qu'ils redoutent. Mais vous, petits activistes grotesques, vous regardez avec des yeux aveugles les grattes-ciel et les cheminées d'usine qui vous entourent en rêvant d'asservir ceux qui les ont érigées, scientifiques, inventeurs ou industriels. Quand vous exigez la propriété collective des moyens de production, ce que vous réclamez en fait, c'est la propriété collective de l'intelligence. J'ai enseigné à mes grévistes la réponse que vous méritiez : "allez-y, essayez !"

Vous vous déclarez incapables de maîtriser les forces de la matière, et pourtant vous voulez diriger l'esprit des hommes aptes à réaliser des prouesses qui vous dépassent. Vous vous dites incapables de survivre sans nous, mais vous voulez nous dicter notre façon de vivre. Vous proclamez avoir besoin de nous, mais vous avez l'impertinence de prétendre nous gouverner par la force. Et vous espérez que nous, qui ne redoutons pas ce monde physique qui vous fait si peur, nous allons nous incliner devant un rustre qui vous a persuadé de l'élire pour nous commander ?

Vous proposez d'établir un ordre social fondé sur le principe suivant : que vous êtes incapables de diriger votre vie personnelle, mais capables de diriger celle des autres ; que vous êtes inaptes à vivre librement, mais aptes à devenir des législateurs tout puissants ; que vous êtes incapables de gagner votre vie en utilisant votre intelligence, mais capables de juger des hommes politiques et de les désigner à des postes où ils auront tout pouvoir sur des techniques dont vous ignorez tout, des sciences que vous n'avez jamais étudiées, des réalisations dont vous n'avez aucune idée, des industries gigantesques dans lesquelles, selon votre propre aveux, vous seriez incapables d'exercer les fonctions les plus modestes.

Vous êtes des dépendants ; de cette dépendance innée provient votre culte du zéro : ce symbole d'impuissance que vous vénérez est l'idée que vous vous faites de l'homme et la référence à partir de laquelle vous cherchez à remodeler votre âme. "C'est humain !" gémissez-vous à la vue de n'importe quelle dépravation, vous rabaissant vous-même au rôle de "l'humain"

tel que vous le concevez : celui du faible, de l'imbécile, du perfide, du menteur, du défaillant, du couard, de l'escroc, mais jamais–au grand jamais !–celui du héros, du penseur, du producteur, de l'inventeur ou de l'homme d'action, comme si "ressentir" était humain, mais non penser, comme si échouer était humain mais non réussir, comme si la corruption était humaine mais non la vertu. Comme si la mort était le principe de l'humanité, mais non la vie.

Pour nous priver de notre honneur, afin de pouvoir ensuite nous priver de nos richesses, vous nous avez toujours regardés comme des esclaves indignes de toute récompense morale. Vous chantez les louanges de toute organisation qui prétend ne faire aucun profit, en maudissant les hommes qui ont réalisé les profits nécessaires à l'existence de cette organisation. Vous considérez comme de "l'intérêt public" tout projet au service de ceux qui ne payent rien ; ce n'est pas dans l'intérêt public de fournir des services à ceux qui les payent. Tout ce qui passe en aumônes est un "bénéfice public". Faire du commerce est une injure publique. Le "bien public" est le bien de ceux qui ne font rien pour le mériter ; ceux qui le méritent n'ont droit à rien. Le "public", pour vous, est quiconque a échoué dans l'accomplissement de ses valeurs. Quiconque y a réussi, quiconque fournit les biens indispensables à votre survie, est exclu du public et de l'espèce humaine.

Quelle folie vous a fait croire que vous sortiriez indemnes de ce tissu de contradictions érigé en idéal de société, alors qu'il suffisait à vos victimes de dire "non" pour démolir tout l'édifice de ce beau plan ? Quel mendiant assez fou croirait que sa misère le place en situation confortable pour menacer ses bienfaiteurs ? Vous gémissez, comme lui, que vous comptez sur notre pitié, mais en secret, sous l'emprise de votre code moral, vous espérez pouvoir compter sur notre culpabilité. Vous vous attendez à ce que nous nous sentions coupables de nos vertus en présence de vos vices, de vos souffrances et de vos échecs : coupables de réussir notre vie, coupables d'aimer cette existence que vous maudissez. Pourtant vous nous suppliez de vous aider à vivre.

Vous vouliez connaître John Galt ? Je suis le premier homme de talent à avoir refusé de me sentir coupable ; le premier à ne pas faire pénitence pour mes vertus et à ne pas accepter qu'elles soient utilisées *contre* moi ; le premier à refuser de souffrir le martyre entre les mains de ceux qui voulaient me voir périr pour

avoir eu le privilège de les maintenir en vie ; le premier à leur avoir dit que je n'avais pas besoin d'eux, et que tant qu'ils n'apprendraient pas à traiter avec moi en commerçants, donnant valeur contre valeur, ils devraient exister sans moi, tout comme j'existerai sans eux : je leur laisserai ainsi le soin de comprendre lequel d'entre nous a besoin de l'autre, et lequel possède le moyen de survie le plus efficace.

J'ai réalisé intentionnellement ce que d'autres ont fait jadis en silence, sans le savoir. Depuis toujours, des hommes intelligents se sont mis en grève, dans la protestation et le désespoir, mais ils ne connaissaient pas le sens profond de leur acte. L'homme qui s'est retiré de la vie publique pour penser sans avoir à partager ses réflexions ; l'homme qui a passé sa vie dans l'ombre d'un emploi subalterne, en gardant pour lui la flamme de son esprit, sans jamais lui donner forme, sans jamais accepter qu'elle serve les desseins d'un monde méprisable ; l'homme vaincu par le dégoût, qui a abandonné avant d'avoir commencé, l'homme qui a renoncé plutôt que de devoir céder, l'homme qui n'a utilisé qu'une fraction de ses capacités, brisé qu'il était par le désir ardent d'un idéal introuvable ; tous, ils étaient en grève, en grève contre la déraison, en grève contre votre monde et vos valeurs. Mais dans l'ignorance de leurs propres valeurs, ils ont renoncé à savoir ; dans la nuit de leur indignation sans espoir, alors qu'ils étaient passionnés, sans connaissance du désir et justes, bien qu'ignorant de la justice, ils vous ont cédé le pouvoir de la réalité et abandonné l'impulsion de leur esprit, et ils ont péri dans une amertume stérile, en rebelles au service d'une révolte incomprise, en amoureux ignorant tout de leur propre amour.

Les temps abominables que vous appelez le Moyen Âge furent une période de grève de l'intelligence, durant laquelle les hommes de talent vivaient clandestinement, étudiant en secret, avant de disparaître avec l'oeuvre de leur esprit ; seule une poignée de courageux martyres résistait pour maintenir en vie l'espèce humaine. Toutes les époques dominées par les mystiques furent marquées par la stagnation et la misère : beaucoup d'hommes étaient alors en grève contre l'existence, survivant à peine par leur travail, n'offrant aux griffes des gouvernants que des restes de leur maigre pitance. Ces hommes refusèrent de penser, d'entreprendre et de produire à l'idée que le bénéficiaire final de leurs réalisations serait un dégénéré couvert d'or, considéré comme omniscient et capable de faire mentir la

raison par la grâce de Dieu et d'une bande de malfrats organisés. L'histoire humaine est une route déserte dans la nuit de la force et de la foi, jalonnée ici et là de ces quelques gerbes de lumières que furent les idées libérées des hommes de l'esprit, incarnées dans ces merveilles que vous avez admirées brièvement avant de les précipiter dans le néant.

Mais cette fois, il n'y aura pas d'anéantissement. Le jeu des mystiques est terminé. Vous allez périr avec et par votre irréalité. Nous, les hommes de raison, nous survivrons.

J'ai appelé à la grève les martyrs qui persistaient à demeurer parmi vous. Je leur ai donné l'arme qui leur manquait : la connaissance de leurs propres valeurs morales. Je leur ai enseigné que le monde était à nous, pour peu que nous décidions de le réclamer, parce que notre morale était une morale de vie. Eux, les grandes victimes qui ont produit toutes les merveilles du court printemps de l'humanité, eux, les industriels, les conquérants de la matière, ignoraient la nature de leurs droits. Ils savaient qu'ils étaient l'énergie du monde : je leur ai dit qu'ils méritaient la gloire.

Vous qui osez nous regarder comme des infirmes moraux devant le premier mystique évoquant des visions surnaturelles ; vous qui vous chamaillez comme des vautours pour de l'argent volé, quoique vous honoriez davantage les astrologues que les faiseurs de fortunes : vous qui parlez des hommes d'affaires avec indignation, quoique vous teniez en haute estime n'importe quel exalté soi-disant artiste, sachez que votre morale prend sa source dans ce miasme mystique émanant du marais originel, ce culte de la mort qui jette l'anathème contre l'homme d'affaires pour la seule raison qu'il vous maintient en vie. Vous qui prétendez vous élever au-dessus des soucis purement matériels et des besoins physiques soi-disant grossiers, savez-vous vraiment qui est le plus écrasé par ces soucis et dépendant de ces besoins ? Est-ce l'Indien qui s'épuise du matin au soir à pousser une charrue pour un bol de riz, ou le fermier américain assis sur son tracteur ? Qui est le vainqueur de la réalité physique : l'homme qui dort sur une paillasse ou celui qui dort sur un matelas rembourré ? Quels monuments représentent le mieux le triomphe de l'esprit humain sur la matière : les taudis insalubres qui bordent le Gange ou le front de mer de New York ?

Tant que vous ne connaîtrez pas les réponses à ces questions, tant que vous n'aurez pas appris à regarder avec respect les

réalisations de l'esprit humain, vous risquez fort de disparaître de la surface de cette Terre que nous aimons et que nous ne vous permettrons pas de condamner. J'ai dessiné en perspective le cours ordinaire de l'histoire, en vous laissant le soin de découvrir la nature du fardeau dont vous aviez l'intention de vous délester sur l'épaule des autres. Vos dernières ressources vitales vont maintenant être aspirées par ceux qui sont sans mérite, les adorateurs et les convoyeurs de la mort. Ne prétendez pas qu'une réalité malveillante vous a vaincus. C'est votre évasion de la réalité qui est en cause. Ne prétendez pas que vous allez périr pour un idéal noble ; vous allez mourir d'avoir abreuvé la haine de l'homme.

Mais à ceux d'entre vous qui gardent un fond de dignité et se sentent encore attirés par la vie, je donne une chance de faire un choix. Choisissez si vous voulez vraiment mourir pour des principes moraux auxquels vous n'avez jamais cru et que vous n'avez jamais appliqués. Arrêtez-vous au bord de l'autodestruction pour examiner vos valeurs et votre vie. Vous saviez faire un inventaire de vos richesses : maintenant faites un inventaire de votre esprit.

Depuis votre enfance, vous avez caché un secret honteux : tout au fond de vous-même, vous n'avez jamais désiré vivre moralement, vous n'avez jamais désiré vous sacrifier, vous avez toujours appréhendé et détesté votre code moral, et vous n'avez jamais osé avouer, même à vous-mêmes, que vous étiez dépourvu de ces “instincts” moraux que les autres manifestaient autour de vous. Plus ces “instincts” vous étaient étrangers, plus vous proclamiez votre amour désintéressé et votre serviabilité à l'égard des autres, par crainte qu'ils ne découvrent votre véritable personnalité, cette personnalité que vous trahissiez et dissimuliez comme une tare. Et eux, qui vous trompaient autant que vous les abusiez, criaient à haute voix leur approbation, de peur que vous ne perceviez en eux ce même inavouable secret. Aujourd'hui encore, l'existence pour vous est une grande mise en scène, une pièce que vous vous jouez les uns aux autres, chacun croyant être la seule exception honteuse, chacun s'en remettant au savoir inconnu des autres pour juger de la morale, chacun falsifiant la réalité pour trouver grâce aux yeux des autres, sans que personne ne trouve le courage de briser ce cercle vicieux.

Malgré toutes les entorses que vous faites à votre foi

impraticable, malgré la misère de cet équilibre de cynisme et de superstition dans lequel vous vivez, vous persistez à vouloir préserver le principe mortel selon lequel la morale et la pratique seraient incompatibles. Depuis l'enfance, vous êtes terrorisés par un choix que vous n'avez jamais osé envisager clairement : si tout ce qui est concret, tout ce que vous devez faire pratiquement pour atteindre vos buts, tout ce qui vous nourrit, vous réjouit et vous profite, est mauvais ; et si le bien, la morale, sont tout ce qui est impraticable, tout ce qui échoue, détruit, frustre, tout ce qui vous blesse et vous apporte pertes et douleurs ; alors vous avez le choix entre la vie et la morale.

Le seul effet de cette doctrine meurtrière a été de déplacer la morale en dehors de la vie. Vous avez grandi dans l'idée que la morale n'entretenait aucune relation nécessaire avec la réalité, sauf comme frein et comme menace, et que l'existence était une jungle amorale où n'importe quoi pouvait fonctionner. Et, dans cette inversion des concepts qui caractérise vos esprits figés, vous n'avez pas réalisé que les démons maudits par votre foi étaient précisément les vertus propres à assurer la vie et les moyens concrets de l'existence. Vous avez oublié que si le "bien" idéal était l'immolation de soi, toute estime de soi devenait alors impossible ; vous avez oublié que si le "mal" concret était la production de biens matériels, alors il fallait bien que le vol soit admissible en pratique.

Imprégnés d'une morale sans consistance, vous êtes impuissants comme une branche balancée par le vent : vous n'osez pas vivre complètement, mais vous n'osez pas non plus être entièrement mauvais. Quand vous êtes honnêtes, vous avez le sentiment d'être des dupes ; quand vous trichez, vous vous sentez craintifs et honteux. Quand vous êtes contents, votre bonheur est entaché de culpabilité ; quand vous souffrez, votre douleur est aggravée par le sentiment que c'est là votre condition. Vous vous apitoyez sur les hommes que vous admirez, croyant qu'ils sont condamnés à la chute ; vous enviez ceux que vous détestez, croyant qu'ils sont les maîtres de l'existence. Vous vous sentez désarmés devant un scélérat, croyant que le mal est fait pour gagner, puisque la morale est concrètement impuissante.

La morale, pour vous, est un épouvantail fait d'obligations, d'ennui, de punitions, de souffrance, un mélange hybride de votre premier instituteur et de votre percepteur actuel, planté

dans un champ stérile avec un bâton pour chasser vos plaisirs ; et le plaisir, pour vous, c'est le cerveau imbibé de l'alcoolique, la prostituée simplette, l'imbécile qui dilapide son argent aux courses, puisque le plaisir ne peut pas être moral.

Si vous analysez ce qu'est concrètement votre croyance, vous comprendrez qu'elle vous condamne, vous, votre vie et votre vertu. Vous en tirerez donc cette conclusion grotesque : que la morale est un mal nécessaire.

Vous ne comprenez pas pourquoi vous vivez sans dignité, aimez sans passion et mourrez sans résistance ? Vous vous demandez pourquoi vous ne voyez autour de vous que des questions sans réponse, pourquoi la vie est déchirée par des conflits insolubles, pourquoi vous passez votre temps à enjamber des barrières irrationnelles afin de ne pas être confronté à de fausses alternatives, comme l'âme ou le corps, l'intelligence ou le coeur, la sécurité ou la liberté et le profit personnel ou le bien public ?

Vous vous plaignez de ne trouver aucune réponse. Mais par quels moyens espériez-vous en trouver une ? Vous rejetez votre instrument de perception, votre esprit, et vous vous plaignez ensuite que l'univers est un mystère. Vous jetez vos clefs, et vous déplorez que toutes les portes vous sont fermées. Vous vous engagez dans la voie de l'irrationnel, et vous êtes furieux de n'y trouver aucun sens.

L'argument qui est sur vos lèvres et grâce auquel vous pensez pouvoir vous échapper depuis deux heures que je vous parle, est cette recette de lâche contenue dans la phrase : "Mais nous n'avons pas besoin de pousser à l'extrême !" L'extrême auquel vous cherchez depuis toujours à échapper, est la reconnaissance du fait que la réalité est ultime, que "A" est "A" et que la vérité est vraie. Votre code moral impossible à appliquer, ce code qui exige l'imperfection ou la mort, vous a éduqué à penser que toute idée était vague, toute définition solide impossible, tout concept approximatif, toute règle de conduite élastique et tout principe marchandable. En vous inculquant des absolus surnaturels, il vous a forcés à rejeter le caractère absolu de la nature. En rendant les jugements moraux impossibles, il vous a rendu incapables de tout jugement rationnel. Ce code moral qui vous interdit de jeter la première pierre, vous interdit aussi de connaître l'identité des pierres et de savoir si et quand vous allez être lapidés.

Chaque homme qui refuse de juger, qui ne veut ni refuser ni consentir, qui déclare qu'il n'y a pas d'absolu et pense ainsi qu'il n'engagera pas sa responsabilité, est au contraire responsable de tout le sang versé à ce jour sur la terre. La réalité est un absolu, l'existence est un absolu, un grain de poussière est un absolu ; ainsi en est-il de la vie humaine. Vivre ou mourir est un absolu. Avoir du pain ou ne pas en avoir est un absolu. Manger son pain ou le voir disparaître dans l'estomac d'un pillard est un absolu.

Face à une alternative, il y a deux solutions: l'une est correcte et l'autre fausse, mais le moyen terme est toujours mauvais. L'homme qui se trompe mérite un certain respect, ne serait-ce que pour avoir osé faire un choix. Mais l'homme du moyen terme est un fripon qui anéantit la vérité pour prétendre qu'il n'existe ni choix ni valeur, qui veut être du côté des vainqueurs dans toutes les batailles, qui cherche son profit dans le sang des innocents en rampant devant les coupables, qui rend la justice en jetant voleur et volé en prison, qui résout les conflits en ordonnant au penseur de négocier avec le fou. Dans un compromis entre aliment et poison, c'est toujours la mort qui gagne. D'un arrangement entre le bien et le mal, seul le mal peut tirer profit. Dans cette transfusion de sang particulière qui draine le bien pour nourrir le mal, l'homme du compromis, c'est le tuyau en caoutchouc.

Vous qui êtes moitié rationnels, moitié lâches, vous avez engagé un jeu de dupes avec la réalité, mais les dupes, c'est vous. Quand les hommes rabaissent leurs vertus au rang d'approximation, le mal s'érige en absolu. Quand les hommes vertueux renoncent à poursuivre inflexiblement leurs objectifs, les abandonnant ainsi aux mains des canailles, vous assistez au spectacle indécent du bien humilié, trahi et marchandé face à un mal intransigeant et sûr de lui. De même que vous avez cédé aux mystiques du muscle quand ils vous ont dit que la revendication d'un savoir quelconque était une preuve d'ignorance, tout comme à présent vous leur cédez parce qu'ils clament qu'il est immoral de prononcer un jugement moral. Quand ils crient que vous êtes égoïstes pour être certains d'avoir raison, vous vous hâtez de les rassurer en murmurant que vous n'êtes sûrs de rien. Quand ils hurlent qu'il est immoral de camper sur vos convictions, vous vous empressez de dire que vous n'en avez aucune. Quand les bandits des Etats Populaires d'Europe grognent que vous êtes coupables d'intolérance, parce que vous

ne regardez pas votre désir de vivre et leur envie de vous tuer comme de simples différences d'opinion, vous vous faites tout petits pour balbutier que vous tolérez toutes les horreurs. Quand un clochard flânant dans un bidonville asiatique vous aboie dessus, "Comment osez-vous être riches ?", vous vous excusez en implorant sa patience le temps de vous débarrasser de vos biens. Vous êtes maintenant dans l'impasse à laquelle devait vous mener le renoncement à votre droit d'exister. Vous avez d'abord cru que cette trahison était "seulement un compromis". Vous avez accepté l'idée qu'il était mal de vivre pour vous-mêmes, et que la morale exigeait que vous viviez pour vos enfants. Puis vous avez admis qu'il était égoïste de vivre pour vos enfants, car la morale demandait que vous vous donniez à la communauté. Ensuite, qu'il était égoïste de vous donner à votre communauté, qu'il fallait vous consacrer à votre pays. Désormais, vous abandonnez ce pays, le plus billant de tous, aux griffes de tous les rebuts du globe, sous prétexte qu'il est immoral de vivre pour votre pays et que votre devoir est de servir la terre entière. Des hommes qui n'ont pas le droit de vivre pour eux-mêmes, n'ont droit à rien et ne conserveront rien.

Après avoir tout renié, après vous être privé d'armes, de certitudes et d'honneur, vous commettez maintenant votre dernière trahison en achevant votre faillite intellectuelle : devant les mystiques des républiques populaires qui prétendent être les champions de la raison et de la science, vous vous inclinez en répondant que la foi est votre principe de base. Les destructeurs, selon vous, sont dans le camp de la raison, et vous dans celui de la foi. Aux débris moribonds de rationalité qui subsistent encore dans l'esprit hagard de vos enfants, vous déclarez que vous n'avez aucun argument à proposer pour soutenir les idées qui ont fondé ce pays, qu'il n'y a aucune justification rationnelle à la liberté, à la propriété, à la justice et au droit, lesquels reposent en dernière analyse sur la foi ; que d'après la logique c'est l'ennemi qui a raison, mais que la foi est heureusement supérieure à la raison. Vous déclarez à vos enfants qu'il est logique de piller, d'asservir, d'exproprier, de torturer et d'assassiner, mais qu'ils doivent résister à la tentation d'être logiques en se contraignant à la discipline de l'irrationnel ; que les grattes-ciel, les usines, les radios et les avions sont issus de la foi et de l'intuition mystiques, alors que les famines, les camps de concentration et les pelotons d'exécution sont l'expression d'un mode d'existence

rationnel ; et que la révolution industrielle a été menée par des hommes de foi pour en finir avec la domination de la raison et de la logique qui caractérisait le Moyen Âge ! Dans le même souffle, vous déclarez à ces enfants que les pillards contrôlant les Etats populaires vont surpasser ce pays dans la production de biens matériels puisqu'ils sont les représentants de la science ; quoique l'intérêt pour les biens matériels soit détestable, vous leur déclarez que les idéaux des pillards sont nobles, mais qu'ils n'ont pas, contrairement à vous, les moyens de les atteindre ; que votre combat contre les pillards consiste à réaliser leurs aspirations avant eux, en renonçant au plus vite à toutes vos richesses. Après tout cela, vous vous demandez pourquoi vos enfants deviennent des terroristes et des délinquants, vous vous étonnez que les conquêtes des pillards s'étendent jusque devant vos portes, et vous blâmez la bêtise humaine, déclarant que les masses sont imperméables à la raison.

Vous oubliez un peu vite que les pillards sont en lutte ouverte contre l'intelligence, que le but qu'ils poursuivent en perpétrant leurs horreurs sanglantes est de punir ceux qui ont l'audace de penser. Vous oubliez que la plupart des *mystiques du muscle* ont fait leurs débuts comme *mystiques de l'esprit*, car la différence entre eux est bien ténue ; vous oubliez que ces deux sortes de mystiques sont les deux facettes d'une même humanité déchirée, qui cherchent à se raccommoder dans l'alternance désespérée entre la destruction de la chair et celle de l'esprit ; que ce sont eux qui dominent vos collèges comme ils dominent les parcs à esclaves de l'Europe et les bidonvilles putrides de l'Inde, à la recherche de n'importe quel refuge contre la réalité et la pensée.

Vous oubliez tout cela volontairement en vous accrochant à votre "foi" hypocrite qui vous ordonne d'ignorer que les pillards vous étranglent, d'ignorer qu'ils sont les représentants réels et concrets de cette morale à laquelle vous ne voulez ni obéir ni résister ; d'ignorer que leur façon de pratiquer la foi en faisant de la terre un holocauste est la seule possible, d'ignorer que vous avez renoncé à la seule manière de vous opposer à eux, qui est de refuser le rôle d'animal sacrificiel et d'affirmer fièrement votre droit d'exister ; enfin, votre foi vous commande d'ignorer que si vous voulez les combattre réellement, c'est votre morale que vous devez rejeter.

Vous refusez de voir tout cela parce que votre amour-propre est enchaîné à ce "désintérêt" mystique dont vous vous réclamez

depuis tant d'années sans jamais le mettre en pratique, au point que la seule idée de le rejeter vous emplit de terreur. Vous avez investi cette valeur suprême qu'était votre amour-propre dans une sécurité factice, et vous êtes tombés dans le piège de votre morale qui vous oblige à combattre pour la foi autodestructrice si vous voulez le préserver. Il est singulier de constater que ce besoin d'amour-propre, que vous ne savez ni expliquer ni définir, relève de ma morale et non de la vôtre ; c'est là votre contradiction fatale.

Même s'il ne parvient pas à savoir pourquoi, même s'il ne fait que ressentir l'existence sans la comprendre, l'homme sait que son besoin désespéré d'amour-propre est une question de vie ou de mort. Parce qu'il est un être de conscience et de volonté, il sait qu'il doit connaître ce qui convient à l'entretien de sa vie. Il sait qu'il doit avoir raison ; il sait que s'il se trompe dans ses actes, il met sa vie en danger ; il sait que s'il se trompe sur lui-même, s'il est mauvais, c'est qu'il est impropre à l'existence.

Tout acte de l'homme est un choix de vie ; le seul fait de manger signifie pour lui qu'il s'estime digne de vivre ; dans chaque plaisir qu'il recherche, il affirme implicitement qu'il croit mériter le bonheur. Il n'a pas le pouvoir de supprimer son besoin d'amour-propre–il doit se contenter de choisir sur quelle échelle il veut le mesurer. Et il commet une erreur fatale quand, au lieu de choisir sa propre vie comme critère, il en choisit un autre qui la détruit, un critère qui contredit l'existence et dresse l'amour-propre contre la réalité.

Les doutes sans cause, les sentiments secrets d'infériorité et d'indignité trahissent une crainte cachée : celle d'être incapable de s'accomoder de l'existence. Plus grande est la crainte, plus intense est la tentation de se raccrocher à une doctrine étouffante et meurtrière. Aucun homme ne peut survivre s'il se considère lui-même comme mauvais : cela ne peut le conduire qu'à la démence ou au suicide. Pour y échapper, s'il a choisi une norme irrationnelle, il tentera de tricher, de se dérober, d'oublier. Il se trompera lui-même sur la réalité, sur l'existence, sur ce qu'est le bonheur et la pensée ; et il se trompera finalement sur l'amour-propre, en luttant pour préserver ses illusions plutôt que de risquer de découvrir ses lacunes.

Avoir peur de faire face à un problème, c'est croire que la solution est pire.

Ce ne sont pas les crimes que vous avez commis, ce ne sont ni

vos échecs, ni vos défauts, ni vos erreurs qui infectent votre âme d'une culpabilité permanente, mais le vide sur lequel vous comptez pour leur faire face ; aucun péché originel, aucune mystérieuse déficience innée ne sont en cause. Votre culpabilité provient de votre refus de juger, de votre refus de penser. La peur et la culpabilité qui vous habitent sont réelles et méritées, mais elles n'ont pas pour origine les raisons superficielles que vous invoquez, elles ne proviennent pas de votre "égoïsme", de votre faiblesse ou de votre ignorance, mais d'un danger qui menace concrètement votre existence : vous avez peur parce que vous avez renoncé à vos moyens de survie ; vous vous sentez coupables parce que vous y avez renoncé volontairement.

L'amour-propre est la confiance dans la capacité de l'esprit à penser, et c'est votre esprit que vous avez trahi. Le "moi" que vous cherchez, ce "moi" profond que vous ne parvenez ni à définir ni à exprimer, n'est constitué ni de vos émotions ni de vos rêves évanescents, mais de votre intellect, ce juge suprême que vous avez renié sur les conseils de cet avocat véreux que vous appelez "sentiments". Maintenant vous errez à travers la nuit que vous avez vous-mêmes créée, dans la quête désespérée d'une lumière inconnue, mus par la vision d'une aube entrevue jadis et à jamais perdue.

Observez l'abondance dans la mythologie des légendes de paradis perdus, que ce soit l'Atlantide, le jardin d'Éden ou d'autres royaumes de perfection et d'abondance. La source de ces légendes existe, non dans le passé de la race humaine, mais dans celui de chaque homme. Leur sens repose en vous–non comme un souvenir solide, mais diffus et douloureux comme un désir sans espoir ; quelque part, dans les premières années de votre enfance, avant d'avoir appris à vous soumettre, à accepter la terreur de la déraison et à douter de la valeur de votre esprit, vous avez vécu un état d'existence radieuse, vous avez connu l'indépendance d'une conscience rationnelle face à un monde ouvert. Voilà ce que vous cherchez, voilà le paradis que vous avez perdu–et qu'il vous appartient de retrouver.

Il y en a parmi vous qui ne sauront jamais qui est John Galt. Mais ceux d'entre vous qui ont un jour connu l'amour de la vie et la fierté d'en être digne, ceux qui ont un instant porté un regard optimiste sur ce monde, ceux-là savent ce que signifie être homme. Quant à moi, je n'ai rien fait de plus que connaître le trésor que cela représente. J'ai choisi de mettre constamment en

pratique ce que vous n'avez connu que furtivement.

Ce choix vous appartient maintenant. Il consiste à accepter de vous consacrer à ce qu'il y a de plus élevé et de plus noble : l'engagement de votre esprit dans la compréhension que deux et deux font quatre.

Qui que vous soyez, vous qui êtes seuls face à mes paroles, munis de votre seule honnêteté pour parvenir à les comprendre, sachez que vous avez encore la possibilité d'être des hommes. Mais il vous faudra repartir de rien, accepter de vous mettre à nu devant la réalité, et renverser une lourde erreur historique en déclarant : je suis, donc je vais penser.

Acceptez le fait que votre vie dépend implacablement de votre esprit. Reconnaissez que vos luttes, vos doutes, vos tricheries et vos fuites, n'étaient rien d'autre qu'une tentative désespérée d'échapper à la responsabilité de votre conscience et de votre volonté, une quête de savoir automatique, d'action instinctive, d'intuition certaine ; et quoique vous disiez vouloir ainsi devenir des anges, ce que vous visiez étaient en fait le statut d'un animal.

Acceptez comme idéal moral le devoir de devenir des hommes.

Ne dites pas que vous n'en savez pas assez pour faire confiance à votre propre intelligence. Etes-vous plus en sécurité en vous abandonnant aux mystiques après avoir rejeté le peu que vous saviez ? Vivez et agissez dans les limites de votre savoir en le laissant s'étendre autant qu'il est possible. Arrachez votre esprit au chantage de l'autorité. Acceptez le fait que vous n'êtes pas omniscients, mais que ce n'est pas en jouant aux zombies que vous le deviendrez ; que votre esprit est faillible, mais que ce n'est pas en y renonçant que vous le rendrez infaillible ; qu'une erreur commise par vous est préférable à dix vérités acceptées dans un acte de foi, parce que dans le premier cas vous pouvez vous corriger alors que dans le deuxième vous détruisez votre capacité à distinguer le vrai du faux. Au lieu de rêver d'être des automates omniscients, acceptez le fait que l'homme ne peut acquérir son savoir autrement que par sa propre volonté et son propre effort, que c'est là sa spécificité, sa nature, sa morale et sa gloire.

Retirez au mal cette licence perpétuelle que vous lui accordez en proclamant que l'homme est imparfait. Selon quel critère pouvez-vous donc le maudire ainsi ? Acceptez le fait que dans le domaine de la morale, il n'y a que la perfection qui vaille. Mais

la perfection ne se mesure pas, comme le veulent les mystiques, à la capacité à pratiquer l'impossible, la vertu ne dépend pas de questions à propos desquelles aucun choix n'est possible. Fondamentalement, l'homme ne connaît qu'une alternative : penser ou ne pas penser ; c'est à cela que se jauge sa vertu. La perfection morale est une rationalité sans brèche ; ce n'est pas l'atteinte d'un certain niveau intellectuel, mais l'usage complet et inflexible de l'intelligence, ce n'est pas l'étendue du savoir, mais la reconnaissance de la raison comme un absolu.

Apprenez à faire la différence entre des erreurs de connaissance et de morale. Une erreur dans la connaissance n'est pas une faute morale, pourvu que vous cherchiez à la corriger ; seul un mystique pourrait juger les êtres humains sur le critère d'une hypothétique omniscience systématique. Un acte immoral est le choix conscient d'une action que vous savez être mauvaise, ou un refus de savoir intentionnel, une suspension du discernement et de la pensée. Ce que vous ignorez ne constitue pas une charge morale à votre encontre ; mais dès lors que vous refusez de savoir, vous plantez la graine de l'infamie dans votre âme. Pardonnez l'erreur de connaissance, mais n'acceptez aucune entorse à la morale. Accordez le bénéfice du doute à ceux qui cherchent à savoir, mais traitez en assassins potentiels ces insolents dépravés qui veulent vous imposer leurs vues, proclamant pour justifier leurs exigences qu'ils n'ont aucune raison à donner, que ce sont les sentiments qui les animent. Traitez de même ceux qui rejettent un argument irréfutable en disant : “ce n'est que de la logique”, car ce qu'ils veulent est : “ce n'est que la réalité”. Or le seul système que l'on puisse opposer à la réalité est fondé sur un désir de mort.

Acceptez le fait que l'accomplissement de votre bonheur est le seul but moral de votre vie, et que le bonheur–non la souffrance ou l'indulgence facile envers vous-même–est la preuve de votre intégrité morale, parce que c'est la marque et le résultat de la loyauté avec laquelle vous réalisez vos valeurs. Vous avez redouté de prendre la responsabilité du bonheur, vous vous êtes trop méprisés pour oser affronter la discipline rationnelle qu'il exigeait–et cette amertume anxieuse qui vous hante désormais est le résultat de votre refus de savoir qu'il n'y a pas de substitut moral au bonheur, qu' aucun homme n'est plus méprisable que le couard qui renonce à le conquérir et qui craint d'affirmer son droit d'exister, démontrant ainsi qu'il n'a même pas envers la vie

la loyauté d'un oiseau ou d'une fleur cherchant le soleil. Rejetez l'humilité, ce vice dont vous vous couvrez comme d'un haillon en l'appelant “vertu”. Apprenez l'estime de vous-mêmes, ce qui signifie : la lutte pour le bonheur. Et en comprenant que la fierté est la somme de toutes les vertus, vous apprendrez à vivre comme des hommes.

Comme premier pas vers l'amour-propre, apprenez à traiter comme la marque du cannibale tout homme exigeant votre aide. Car cet homme considère que votre vie lui appartient. Aussi écœurante que soit une telle posture, il y a quelque chose de plus écœurant encore : votre consentement. Croyez-vous qu'il soit toujours juste d'aider un autre homme ? Non, si celui-ci prétend qu'il a droit à votre aide ou que vous avez le devoir moral de l'aider. Oui, si cela correspond à votre désir personnel, au plaisir égoïste que vous trouvez à apporter votre soutien à un homme et à des efforts que vous estimez. Souffrir en soi n'est pas une valeur ; seul le combat de l'homme contre la souffrance en est une. Si vous choisissez d'aider un homme qui souffre, faites-le uniquement en vous fondant sur ses vertus, sur sa lutte pour la guérison, sur son attachement à la raison, ou parce qu'il souffre injustement ; alors votre action est encore un échange et sa vertu est la contrepartie de votre aide. Mais aider un homme dénué de vertus, l'assister pour la seule raison qu'il souffre, accepter ses fautes, ses besoins comme autant de revendications, c'est admettre la suprématie du zéro sur vos valeurs.

Un homme sans vertus est un ennemi de l'existence qui agit selon des principes mortels ; l'aider implique de cautionner le mal et de soutenir la destruction. Tout hommage à un zéro, ne serait-ce que sous la forme de quelques *pennys* ou d'un simple sourire, est une trahison envers la vie et envers tous ceux qui luttent pour la maintenir. C'est grâce à de tels *pennys* et à de tels sourires que la désolation a pris racine au sein de votre monde.

Ne dites pas que ma morale vous est trop difficile à pratiquer et que vous la redoutez comme vous redoutez l'inconnu. Tous les moments de vie que vous avez traversés, vous les devez aux valeurs de mon code moral. Mais vous avez réprimé, nié et rejeté cela avec force. Vous avez continué à sacrifier la vertu au vice, et le meilleur de ce qu'il y a dans l'homme à ce qu'il y a de pire. Regardez autour de vous : ce que vous avez fait à la société, vous l'avez d'abord fait à votre âme. L'une est à l'image en miroir de l'autre. Cette épave lugubre qui est désormais votre monde, est

l'expression physique de votre trahison envers vos valeurs, vos amis, vos défenseurs, votre futur, votre pays, votre trahison envers vous-même.

Nous que vous appelez maintenant à votre secours mais qui ne répondrons plus à vos appel, nous avons vécu parmi vous, mais vous n'avez pas su nous connaître, vous avez refusé de penser et de voir ce que nous étions. Vous avez ignoré le moteur que j'ai inventé et vous l'avez abandonné à la rouille. Vous avez ignoré le héros qui sommeillait en vous, et vous n'avez pas su me reconnaître quand je vous croisais dans la rue. Lorsque vous pleuriez de désespoir pour l'esprit inaccessible qui avait, vous le sentiez, déserté le monde, vous lui donniez mon nom, mais ce que vous appeliez était votre amour-propre trahi. Vous ne retrouverez pas l'un sans l'autre.

Vous avez refusé de reconnaître la valeur de l'esprit humain, en cherchant à diriger les hommes par la force. Ceux qui se sont soumis n'avaient pas d'esprit à soumettre, ceux qui en avaient étaient de ceux qui ne se soumettent pas. Ainsi du génie créateur qui, après avoir endossé dans votre monde les habits du *playboy*, s'est consacré à détruire les richesses, préférant anéantir sa fortune que de la déposer devant les armes. Ainsi du penseur, de l'homme de raison qui s'est fait pirate dans votre monde, pour défendre ses valeurs par la force en réponse à la vôtre, plutôt que de se soumettre à la règle de la brutalité. M'entendez-vous, Francisco d'Anconia et Ragnar Danneskjöld, mes premiers amis, mes camarades de combat, mes compagnons bannis, au nom et en l'honneur desquels je parle ?

Nous avons commencé tous les trois ce que j'achève aujourd'hui. Nous avons résolu tous les trois de venger ce pays et de libérer son âme enchaînée. Cette inégalable nation a été construite sur le fondement de ma morale, sur l'inaliénable suprématie du droit de l'homme à exister, mais vous vous êtes détournés de cela en refusant de l'admettre. Vous aviez sous les yeux une réussite sans précédent, et vous avez pillé ses effets en reniant sa cause. Devant ces monuments de morale que sont une usine, une route ou un pont, vous avez continué à traiter ce pays d'immoral, et le progrès de "cupidité matérielle", vous vous êtes employés à trouver des excuses à la magnificence de ce pays face à la décadence de l'Europe lépreuse et mystique qui vous présentait la famine primordiale comme idole.

Ce pays–un produit de la raison–ne pouvait survivre par la

morale du sacrifice. Il n'a pas été construit par des hommes en quête de l'immolation d'eux-mêmes ou en attente d'aumônes. Il ne pouvait vivre en accord avec la doctrine mystique qui prône la séparation de l'âme et du corps, qui enseigne que le monde est mauvais et que ceux qui réussissent sont des dépravés. Dès son origine, ce pays représenta une menace pour les règles anciennes des mystiques. Dans l'immense feu d'artifice de sa jeunesse, ce pays montra à la face d'un monde incrédule quelle grandeur était accessible à l'homme, quel bonheur était possible sur terre. C'était l'un ou l'autre : l'Amérique ou les mystiques. Les mystiques le savaient ; vous non. Vous les avez laissés vous infecter du culte du besoin, et ce pays s'est transformé en géant dirigé par un gnome malfaisant, pendant que son âme survivante était précipitée dans l'ombre pour travailler et vous nourrir en silence, cette âme anonyme, déshonorée, reniée, mais héroïque et industrieuse. M'entends-tu maintenant, Hank Rearden, la plus grande victime que j'ai vengée ?

Ni lui ni aucun d'entre nous ne reviendra tant que la route ne sera pas dégagée pour reconstruire ce pays, tant que l'épave de la morale du sacrifice ne sera pas anéantie. Le système politique d'un pays est fondé sur son code moral. Nous reconstruirons le système américain sur le principe moral qui en est le fondement originel, mais que vous avez traité comme un sujet de honte, dans votre évasion effrénée du conflit entre ce principe et votre morale mystique : ce principe énonce que l'homme est une fin en lui-même, non un moyen au service des fins d'"autrui", et que la vie de l'homme, sa liberté et son bonheur, lui appartiennent en vertu d'un droit inaliénable.

Vous qui avez perdu la notion de ce qu'est un droit, vous qui hésitez dans une fuite stérile entre l'affirmation que les droits sont un don de Dieu, un cadeau surnaturel reposant sur la foi, ou que les droits sont un don de la société qu'il faut arracher à son désir arbitraire, apprenez que les droits de l'homme ne découlent ni de la loi divine ni de la loi sociale, mais de la loi de l'identité. "A" est "A" ; et l'Homme est l'Homme. Ses droits sont les conditions d'existence requises par sa nature pour sa propre survie. Si l'homme doit vivre sur Terre, il a le droit d'utiliser sont esprit, il a le droit d'agir selon son propre jugement, il a le droit de travailler pour ses propres valeurs et de posséder le fruit de son travail. Si la vie sur Terre est son but, il a le droit de vivre en tant qu'être rationnel ; la nature lui interdit l'irrationnel. Tout

groupe humain, toute nation qui tente de nier les droits de l'homme choisit invariablement l'erreur, ce qui signifie : le mal, ce qui signifie : l'*anti-vie*.

Les droits sont un concept moral–et la morale est une question de choix. Les hommes sont libres de ne pas choisir leur survie comme critère de leur morale et de leurs lois, mais il ne sont pas libres de se soustraire au fait que l'alternative consiste en une société cannibale, surnageant dans l'éphémère en dévorant ce qu'elle a de meilleur, avant de s'effondrer comme un corps cancéreux, lorsque les bien-portant ont été mangés par les malades, quand le rationnel a été consumé par l'irrationnel. Tel a été le destin de vos sociétés dans l'histoire, mais vous avez refusé d'en connaître la cause. Je suis ici pour l'énoncer : l'agent du châtiment a été la loi de l'identité, à la laquelle vous ne pouvez échapper. Tout comme il est impossible à un homme de vivre par des moyens irrationnels, cela est impossible à deux hommes, deux mille, ou deux milliards. De même que l'homme ne peut survivre en défiant la réalité, aucune nation, aucun pays ni aucun monde ne le peut. "A" est "A". Le reste est l'affaire du temps et de la générosité des victimes.

De même que l'homme ne peut exister sans son corps, aucun droit ne peut exister sans celui de le traduire dans la réalité–droit de penser, de travailler et de conserver le fruit de son travail ; ce qui signifie : sans le droit de propriété. Les actuels mystiques du muscle qui vous proposent la frauduleuse alternative entre les "droits de l'homme" et "les droits de propriété", comme si les uns pouvaient se passer des autres, font une grotesque et ultime tentative pour ressusciter la doctrine de l'opposition entre l'âme et le corps. Seul un fantôme peut exister sans propriété matérielle ; seul un esclave peut travailler sans droit sur le produit de son effort. La doctrine selon laquelle les "droits de l'homme" sont supérieurs aux "droits de propriété", signifie simplement que certains êtres humains ont le droit d'en exproprier d'autres ; comme les gens capables n'ont rien à gagner des incapables, cela signifie concrètement le droit des incapables de posséder les capables et de les utiliser comme du bétail. Quiconque considère cela comme juste et humain n'a pas droit au titre d'"humain".

La source des droits de propriété est la loi de la causalité. Toute propriété, toute forme de richesse, est produite par l'esprit et par le travail de l'homme. Puisque vous ne pouvez obtenir

d'effet sans cause, vous ne pouvez obtenir de richesse sans sa source : l'intelligence. Vous ne pouvez forcer l'intelligence à fonctionner : ceux qui sont capables de penser, ne travailleront pas de force ou ne produiront guère plus que ce qu'il en coûte de les maintenir en esclavage. Vous ne pouvez obtenir les produits de l'esprit d'un homme qu'en acceptant ses conditions, par l'échange et le consentement. N'importe quelle autre politique à l'égard de la propriété de l'homme est une politique de criminels, quel que soit le nombre de ceux qui la soutiennent. Les criminels sont des sauvages qui ne voient qu'à court terme et meurent de faim quand leur proie leur échappe–exactement comme vous mourez en ce moment, vous qui croyez que le crime devient "un moyen pragmatique" pour peu que votre gouvernement décrète que le pillage est légal et la résistance au pillage illégale.

Le seul but légitime d'un gouvernement est de protéger les droits de l'homme, ce qui signifie : le protéger de la violence physique. Un gouvernement légitime est simplement un policier agissant comme agent d'autodéfense, qui ne doit donc utiliser la force que contre ceux qui en prennent l'initiative. Les seules fonctions légitimes d'un gouvernement sont : la police, pour vous protéger des criminels ; l'armée, pour vous protéger des envahisseurs étrangers ; et la justice, pour protéger votre propriété et vos contrats du pillage et de la fraude, et mettre fin aux discordes selon des règles rationnelles, en application de lois objectives. Mais un gouvernement qui prend l'initiative de la force contre des hommes qui n'ont agressé personne ou celle de la répression armée contre des victimes désarmées est une machine de cauchemar destinée à anéantir la morale : un tel gouvernement démolit sa propre justification et échange son rôle de protecteur contre celui de pire ennemi du genre humain, passant du stade de policier à celui du criminel détournant son droit d'utiliser la violence pour en abuser contre des victimes privées de leur droit à l'autodéfense. Un tel gouvernement substitue à la morale la règle sociale suivante : que chacun brime ses voisins autant qu'il le souhaite, pourvu que son propre *gang* soit plus puissant que celui des autres.

Il faut être une brute, un fou ou un lâche pour accepter un tel mode de vie, pour accepter de signer ainsi à ses semblables un chèque en blanc sur sa vie et sur son esprit, pour accepter l'idée que les autres ont le droit de disposer de sa personne à leur guise, que le désir de la majorité est omnipotent, que la force physique

des muscles et du nombre est un substitut à la justice, à la réalité et à la vérité. Nous, les hommes de l'esprit, nous qui ne sommes ni des maîtres ni des esclaves, mais des commerçants, nous n'émettons ni n'acceptons de chèques en blanc. Nous ne vivons ni ne travaillons qu'avec la réalité objective.

Aussi longtemps que les hommes, du temps de la sauvagerie, n'eurent pas assimilé le concept de réalité objective et crurent que le monde physique était régi par la volonté de démons inconnaissables, aucune pensée, aucune science, aucune production ne furent possibles. C'est seulement lorsque les hommes découvrirent que la nature était un absolu ferme et prévisible qu'ils devinrent capables de compter sur leur savoir, de choisir leur chemin, de planifier leur avenir et de lentement, sortir de leurs cavernes. Mais maintenant vous avez replacé l'industrie moderne et son immense complexité de précision scientifique dans les mains de démons inconnaissables–le pouvoir imprévisible des désirs arbitraires d'ignobles petits bureaucrates invisibles. Un fermier ne se fatiguerait pas un seul jour à travailler la terre s'il ne pouvait estimer ses chances de moissonner ensuite. Mais vous espérez que des géants industriels qui planifient sur des décennies, investissent sur des générations et signent des contrats pour quatre-vingt dix neuf ans, vont continuer à travailler et à produire, en risquant à chaque instant de voir tous leurs efforts anéantis par le premier caprice susceptible de germer dans le crâne d'un obscur fonctionnaire. Les travailleurs manuels vivent et planifient à l'horizon d'un jour. Plus l'esprit est grand, plus l'horizon s'étend. Un homme projetant de construire une hutte, pourrait la bâtir sur vos sables mouvants, saisir un bénéfice rapide et s'enfuir. Un homme projetant de construire un gratte-ciel, non. Il ne consacrera pas davantage dix ans de travail acharné à inventer un nouveau produit, s'il sait que des *gangs* de brutes sans scrupules concoctent des lois contre lui pour le lier, l'entraver et le faire échouer, et que même s'il parvenait à ses fins au prix d'une lutte permanente, ils s'empareraient de son invention et de ses bénéfices

Ouvrez les yeux, vous qui gémissez que l'idée de rivaliser avec des hommes d'intelligence supérieure vous terrorise, que leur esprit menace votre mode de vie, que le fort ne laisse aucune chance au faible sur un marché d'échanges volontaires. Qu'est-ce qui détermine la valeur matérielle de votre travail ? Si vous

viviez sur une île déserte, ce ne serait rien d'autre que l'effort productif de votre esprit. Moins votre effort intellectuel serait efficace, moins votre travail physique vous rapporterait–et vous ne pourriez occuper votre vie qu'à une seule tâche : récolter une moisson incertaine ou chasser avec un arc et des flèches, sans possibilité de penser au-delà. Mais quand vous vivez dans une société rationnelle, où les hommes sont libres de commercer entre eux, vous recevez un incalculable surplus : la valeur matérielle de votre travail est déterminée non seulement par votre effort, mais par les esprits les plus productifs du monde qui vous entoure. Quand vous travaillez dans une usine moderne, vous êtes payés non seulement pour votre travail, mais aussi pour celui de tous les génies inventifs qui ont permis à cette usine de voir le jour : pour le travail de l'industriel qui l'a construite, pour le travail de l'investisseur qui a économisé afin de risquer son argent dans le nouveau et l'inconnu, pour le travail de l'ingénieur qui a conçu les machines dont vous poussez les leviers, pour le travail de l'inventeur qui a créé le produit que vous confectionnez, pour le travail du savant qui a découvert les lois grâce auxquelles ce produit a été conçu, pour le travail du philosophe qui a enseigné aux hommes comment penser et que vous passez votre temps à dénigrer.

La machine, ce morceau cristallisé d'intelligence, est l'outil qui étend le potentiel de votre vie en augmentant la productivité de votre temps. Si vous travailliez comme forgeron aux temps du Moyen Âge mystique, toute votre capacité productive se résumerait à la fabrication d'une barre de fer en plusieurs jours d'efforts. Combien de tonnes de rails produisez-vous par jour si vous travaillez pour Hank Rearden ? Oseriez-vous prétendre que votre paye provient uniquement de votre travail physique et que ces rails sont le produit de vos muscles ? Le niveau de vie du forgeron est tout ce que vos muscles vous offrent ; le reste est un don d'Hank Rearden.

Chaque homme est libre d'aller aussi loin que le lui permettent ses capacités et sa volonté, mais sa réussite dépend du niveau de pensée auquel il parvient à s'élever. L'effort physique en lui-même ne permet guère de dépasser la vie primitive. L'homme qui ne fait rien de plus qu'un travail physique, consomme autant de biens matériels qu'il a pu en produire, et ne laisse aucun surplus, ni pour lui ni pour les autres. Mais l'homme qui produit une idée dans n'importe quel domaine du savoir

rationnel, l'homme qui découvre une connaissance nouvelle, est un bienfaiteur permanent de l'humanité. Les biens matériels ne peuvent se partager, ils appartiennent à quelque consommateur ultime ; seuls les fruits d'une idée peuvent se partager entre un nombre illimité d'hommes, enrichissant chaque bénéficiaire sans coût ni sacrifice pour personne, augmentant la capacité productive du travail de tous. C'est la valeur de son propre temps que le "fort", l'homme intelligent, transmet aux faibles, leur permettant de travailler dans les emplois qu'il a créés, pendant qu'il s'affaire à d'autres découvertes. Ceci est un échange réciproque mutuellement avantageux : les fruits de l'esprit sont un don fait à tous les hommes qui, quels que soient leurs talents, souhaitent vivre de leur travail sans convoiter ce qu'ils n'ont pas gagné.

En regard de l'énergie mentale qu'il déploie, le créateur d'une invention nouvelle ne reçoit qu'une faible part de ses fruits en termes de compensation matérielle, quelle que soit la fortune qu'il réalise, quels que soient les millions qu'il gagne. Mais l'homme qui travaille comme portier dans l'usine confectionnant cette invention reçoit, lui, un paiement énorme par rapport à l'effort intellectuel que son travail lui demande. Et ceci est vrai de tous les cas intermédiaires, à tous les niveaux d'ambition et d'habileté. Celui qui occupe le haut de la pyramide intellectuelle contribue davantage que tous les autres, mais ne reçoit rien d'autre qu'une indemnité matérielle ; aucun surplus intellectuel ne s'ajoute au prix de son temps. L'homme situé en bas qui, abandonné à lui-même, mourrait de faim dans son inaptitude sans espoir, n'apporte aucun surplus à ceux qui sont au dessus, mais reçoit les fruits de tous leurs cerveaux. Telle est la nature de la "compétition" entre les forts et les faibles d'esprit. Telle est la réalité de l'"exploitation" au nom de laquelle vous avez maudit les forts.

Telle était le bien que nous vous faisions volontiers et avec joie. Que demandions-nous en retour ? Rien d'autre que la liberté. Nous demandions que vous nous laissiez libres de fonctionner–libres de penser et de travailler selon nos goûts–libres de prendre nos propres risques et d'en subir les pertes–libres de recueillir nos profits et de construire nos propres fortunes–libres de solliciter votre raison, de soumettre nos produits à votre jugement par le biais d'un échange volontaire, de compter sur la valeur objective de notre travail et sur la

capacité de vos esprits à le voir–libres de compter sur votre honnêteté et de parler à votre intelligence. Tel était le prix que nous demandions et que vous avez jugé trop élevé. Vous avez décidé qu'il était injuste que nous, qui vous avons traînés hors de vos taudis, qui vous avons fourni des appartements modernes, des radios, des cinémas et des automobiles, possédions nos palais et nos yachts–vous avez décidé que vous aviez droit à vos salaires, mais que nous n'avions pas droit à nos profits, que vous ne vouliez pas que nous traitions avec vos intelligences mais avec vos fusils. Notre réponse a été : "soyez maudits !"

Cette sentence s'est réalisée : vous l'êtes.

Vous n'avez pas daigné rivaliser d'intelligence–vous rivalisez désormais de brutalité. Vous ne vous êtes pas souciés de chercher vos récompenses dans l'efficacité de la production–vous disputez maintenant une course dans laquelle les récompenses dépendent de l'efficacité du pillage. Vous avez jugé égoïste et cruel que les hommes soient tenus d'échanger valeur contre valeur–vous avez donc extirpé l'égoïsme de votre société, de sorte que vous échangez désormais extorsion contre extorsion. Votre système est une guerre civile légale, où les hommes se constituent en groupes antagonistes et se battent entre eux pour s'emparer de la machine à fabriquer les lois, laquelle leur sert à écraser leurs rivaux jusqu'à ce qu'un autre *gang* s'en empare à son tour pour les évincer, le tout dans une protestation perpétuelle d'attachement au bien non spécifié d'un public non précisé. Vous disiez ne voir aucune différence entre l'économique et le politique, entre le pouvoir de l'argent et celui des fusils–aucune différence entre la récompense et la punition, entre l'achat et le pillage, entre le plaisir et la douleur, entre la vie et la mort. Vous apprenez la différence maintenant.

Il y en a parmi vous qui peuvent avancer l'excuse de l'ignorance ou de la faiblesse d'esprit. Et les plus malfaisants, les plus coupables d'entre vous sont les hommes qui avaient la possibilité de savoir, mais qui ont choisi de nier la réalité, des hommes qui ont mis cyniquement leur intelligence au service de la force ; cette engeance méprisable de mystiques de la science qui professent une dévotion pour une prétendue "connaissance pure"–la pureté consistant à clamer que ce genre de connaissances n'a pas d'application pratique dans le monde–qui réservent leur logique à la matière inanimée parce qu'ils croient que la question des relations avec les hommes n'exige ni ne

mérite aucune rationalité, qui font mine de dédaigner l'argent tout en vendant leurs âmes en échange d'un butin en forme de laboratoire. Et puisqu'il n'existe rien qui ressemble à un "savoir sans application pratique" ou à une "action désintéressée", puisqu'ils refusent de mettre leur science au service de la vie, ils la mettent donc au service de la mort, de la seule manière qui convienne à des pillards : en inventant des armes de coercition et de destruction. Eux, les intellectuels qui cherchent à échapper à la morale, ils sont les damnés de cette Terre, et il n'y a pas de rémission pour leur faute. M'entendez-vous, Dr. Robert Stadler ?

Mais ce n'est pas à lui que je souhaite parler. Je parle à ceux d'entre vous qui ont conservé un fragment d'âme souverain, ni vendu ni estampillé : "aux ordres d'autres". Si, dans le chaos des motifs qui vous ont poussés à écouter la radio ce soir, il y avait un désir honnête, rationnel, de comprendre ce qui ne va pas dans le monde, c'est à vous que je veux m'adresser. Selon les termes de mon code moral, on se doit d'expliquer rationnellement la situation à ceux qui sont concernés et qui font l'effort de savoir. Ceux qui font en sorte de ne pas me comprendre ne m'intéressent pas.

Je parle à ceux qui désirent vivre et recouvrer l'honneur de leur âme. Maintenant que vous connaissez la vérité sur votre monde, cessez de soutenir les destructeurs. Le mal dans le monde n'est rendu possible que par la caution que vous lui apportez.

Retirez votre caution. Retirez votre soutien. Ne tentez pas de vivre selon les termes de vos ennemis ou de gagner à un jeu dont ils fixent seuls les règles. Ne demandez pas de faveur à ceux qui vous ont asservis, ne demandez pas d'aumônes à ceux qui vous ont volé, que ce soit en subventions, en prêts ou en emplois, ne vous immiscez pas dans leurs équipes pour récupérer ce qu'elles vous ont pris en les aidant à voler vos voisins. On ne peut espérer maintenir sa propre vie en pactisant avec ceux qui la détruisent. Ne vous battez pas pour le profit, le succès ou la sécurité au prix d'un tribut pour votre droit d'exister. Un tel tribut n'a pas à être payé ; plus vous leur donnerez, plus ils vous demanderont. Plus les valeurs que vous chercherez et réaliserez seront élevées, plus vous deviendrez vulnérables. Leur système est un chantage conçu pour vous saigner, en utilisant contre vous non pas vos péchés, mais votre amour de l'existence.

N'essayez pas de progresser dans les conditions imposées par les pillards ou de monter sur une échelle dont ils contrôlent

l'équilibre. Ne permettez pas qu'ils mettent à profit la seule puissance capable de les maintenir au pouvoir : votre volonté de vivre. Mettez-vous en grève–comme je l'ai fait. Employez vos compétences et votre esprit en privé, étendez vos connaissances, développez vos capacités, mais ne partagez pas vos réalisations avec les autres. Ne tentez pas de faire fortune au milieu de pillards en embuscade. Demeurez en bas de leur échelle, ne gagnez que le strict nécessaire, ne produisez pas un *penny* de trop pour alimenter leurs gouvernements. Tant que vous êtes prisonniers, agissez en prisonniers, ne les aidez pas à prétendre que vous êtes libres. Soyez l'ennemi implacable et silencieux qu'ils redoutent. Obéissez sous la contrainte, mais ne vous portez pas volontaires. Ne faites aucun pas vers eux, ne formulez aucun souhait, aucune réclamation, aucun projet qui abonde dans leur sens. N'aidez pas vos racketteurs à clamer qu'ils agissent en bienfaiteurs et en amis. N'aidez pas vos geôliers à prétendre que la prison est votre condition naturelle d'existence. Ne leur permettez pas de falsifier la réalité. Contre leur peur secrète, la peur de savoir qu'ils sont inaptes à l'existence, cette falsification est leur unique barrage. Abattez-le et laissez-les sombrer ; votre caution est leur seul réconfort.

Saisissez toute opportunité de disparaître et de vous soustraire à leur emprise, sans pour autant devenir un bandit et créer un *gang* rival du leur ; construisez activement la vie qui vous ressemble avec ceux qui acceptent votre code moral et qui désirent lutter pour vivre en hommes. Vous n'avez aucune chance de gagner selon leur morale de mort ou leur credo de la foi et de la force ; vivez selon le critère qui récompense l'honnêteté : celui de la vie et de la raison.

Agissez en êtres rationnels et cherchez à devenir une référence pour tous ceux qui ont soif d'intégrité–agissez selon vos valeurs rationnelles, que ce soit seul au milieu de vos ennemis, avec une poignée d'amis choisis ou comme fondateur d'une modeste communauté à l'aube de la renaissance du genre humain.

Quand l'empire des pillards s'effondrera, privé de ses meilleurs esclaves, quand il arrivera au stade de chaos incontrôlable, à l'image des nations opprimées de l'Orient mystique, quand il se dissoudra en troupeaux de voleurs affamés se massacrant entre eux, quand les avocats de la morale du sacrifice périront avec leur idéal ultime, alors sonnera l'heure de notre retour.

Nous ouvrirons les portes de notre cité à tous ceux qui méritent d'y entrer, une cité de vergers, de marchés, de *pipelines*, de cheminées et de demeures inviolables. Nous agirons comme centre de rassemblement de toutes les richesses secrètes que vous aurez produites. Arborant le signe du dollar comme symbole–le symbole de l'échange libre et des esprits libres–nous viendrons pour reprendre une fois de plus ce pays aux sauvages bornés qui n'ont jamais su en comprendre la nature, la signification et la splendeur. Ceux qui choisiront de nous rejoindre le feront ; les autres n'auront pas le pouvoir de nous arrêter ; des hordes de sauvages n'ont jamais été un obstacle face aux hommes qui portent l'étendard de la raison.

Alors ce pays sera de nouveau le refuge d'une espèce en voie de disparition : l'être rationnel. Le système politique que nous construirons est contenu dans ce seul principe moral: aucun homme n'obtiendra rien des autres par le recours à la force physique. Chaque homme résistera ou tombera, vivra ou mourra en vertu de son propre jugement rationnel. S'il échoue dans cette tâche, il sera sa seule victime. S'il craint que son jugement soit incorrect, il ne lui sera pas possible de s'y soustraire en se retranchant derrière un fusil. S'il choisit de corriger ses erreurs à temps, il tirera profit des succès exemplaires d'autrui en renforçant sa capacité à penser ; mais un terme sera mis à l'infamie qui consiste à faire payer de leur vie aux uns les erreurs des autres. Dans ce monde, vous pourrez vous lever le matin avec l'esprit de votre enfance : cet esprit d'ardeur, d'aventure et de certitude qui vient de la sensation de traiter avec un univers rationnel. Aucun enfant n'a peur de la nature ; c'est votre peur des hommes qui disparaîtra, cette peur qui paralyse votre âme, cette peur que vous avez contractée dans vos premières confrontations avec ce qu'il y a d'incompréhensible, d'imprédictable, de contradictoire, d'arbitraire, de caché, de faux, d'irrationnel dans l'homme. Vous vivrez dans un monde d'êtres responsables, fiables et consistants comme des faits ; leur comportement sera garanti par un mode d'existence où règne le critère de la réalité objective. Vos vertus seront protégées, mais non vos vices et vos faiblesses. Toute chance sera donnée à ce qu'il y a de bon en vous, aucune à ce qu'il y a de mauvais. Ce que vous recevrez de la part des hommes ne sera ni des aumônes, ni de la pitié, ni de la miséricorde, ni le pardon de vos péchés, mais une seule valeur : la justice. Et à l'égard des autres comme

de vous-mêmes, vous n'éprouverez ni dégoût, ni suspicion ni culpabilité, mais un sentiment unique : le respect.

Voilà quel futur est à votre portée. Il exige de se battre, comme pour toute autre valeur humaine. Toute vie est une lutte en vue d'un objectif qu'il vous appartient de choisir. Voulez-vous continuer à vous débattre dans l'instant présent, ou préférez-vous lutter pour le monde que je vous propose ? Souhaitez-vous continuer à descendre une paroi abrupte en vous accrochant à ses rebords fragiles, dans une quête où chaque souffrance est inutile et où chaque succès est un pas de plus vers l'abîme ? Ou préférez-vous entreprendre une lutte pour remonter palier par palier dans une ascension régulière vers le sommet, une lutte dans laquelle les épreuves sont un investissement pour l'avenir et les succès un pas de plus vers le monde de votre idéal moral, une lutte par laquelle, même si mourrez avant d'atteindre la pleine lumière du soleil, vous aurez néanmoins pu connaître certains de ses rayons ? Tel est le choix qui s'offre à vous. Laissez votre esprit et votre amour de l'existence en décider.

Mes derniers mots s'adressent aux héros disséminés de par le monde, ceux qui sont prisonniers, non de leur fuite devant la réalité, mais de leur vertu et de leur courage désespérés. Mes frères spirituels, examinez vos vertus et la nature des ennemis que vous servez. Vos destructeurs vous tiennent par votre endurance, par votre générosité, par votre innocence, par votre amour ; l'endurance qui porte leur fardeau, la générosité qui répond à leurs cris de désespoir, l'innocence qui vous empêche de les condamner en vous aveuglant sur leur méchanceté et leurs motifs, l'amour, votre amour de la vie qui vous fait croire qu'ils sont des hommes et qu'ils l'aiment autant que vous. Mais le monde d'aujourd'hui est le monde qu'ils voulaient. La vie est l'objet de leur haine. Abandonnez-les à la mort qu'ils vénèrent. Au nom de ta dévotion magnifique à cette Terre, laisse-les, n'épuise pas ton âme splendide en aidant au triomphe de leur noirceur. M'entends-tu… mon amour ?

Au nom de ce qu'il y a de meilleur en vous, ne sacrifiez pas ce monde aux plus mauvais de ses hôtes. Au nom des valeurs qui fondent votre vie, ne laissez pas votre vision de l'homme se corrompre au contact de la laideur, la lâcheté et la stupidité de ceux qui n'ont jamais mérité le nom d'hommes. Ne perdez pas de vue que ce qui convient à l'homme est la droiture, l'intransigeance et la persévérance. Ne laissez pas votre flamme

s’évanouir dans les marécages sans espoir de l’approximatif, du “pas tout à fait”, du “pas maintenant”, du “pas du tout”. Ne laissez pas périr le héros qui est en vous, parce qu’on vous a frustrés de la vie que vous méritiez. Regardez votre chemin et la nature de votre combat. Le monde auquel vous aspiriez est à votre portée, il est réel, il est possible, il est à vous.

Mais le gagner exige une rupture totale avec celui du passé, un rejet complet du dogme selon lequel l’homme est un animal sacrificiel dont l’existence est vouée au plaisir des autres. Luttez pour votre valeur personnelle. Luttez pour la vertu de votre fierté. Luttez pour l’essence de l’homme : la souveraineté de la raison. Luttez sans dévier avec la certitude radieuse que votre morale est une morale de vie, que votre combat est celui de tous les accomplissements, de toutes les valeurs, de toutes les grandeurs, de tout le bien et de toute la joie qui ont jamais existé sur cette terre.

Vous vaincrez lorsque vous serez prêts à prononcer le serment que j’ai fait moi-même au début de ma lutte–et pour ceux qui aspirent au jour de mon retour, je vais maintenant le répéter au monde entier : “ Je jure sur ma vie, et sur mon amour pour elle, que je ne vivrai jamais pour le service d’un autre homme, ni ne demanderai à un autre homme, de vivre pour la mienne.” »

CHAPITRE
VIII

L'EGOISTE

— Ce n'était pas "pour de vrai", hein ? fit Monsieur Thompson.

Ils étaient devant le poste de radio lorsque le dernier son de la voix de Galt les abandonna. Personne n'avait bronché durant l'instant de silence qui avait suivi ; ils étaient restés là, les yeux fixés sur la radio, comme s'ils attendaient quelque chose. Mais la radio n'était plus qu'une boîte en bois avec quelques boutons et un cercle de toile tendue sur un haut-parleur muet.

— Il semble que nous l'ayions tous entendu. Fit Tinky Holloway.

— On n'a pas eu le choix. dit Chick Morrison.

Monsieur Thompson était assis sur une caisse en bois. La tache pâle et oblongue à hauteur de son coude était le visage de Wesley Mouch ; lui était assis sur le sol. Loin derrière eux, telle une île perdue dans la vaste semi-obscurité de la salle des studios de télévision, le petit salon aux murs de cartons qui avait été préparés pour leur retransmission était désert et violemment éclairé, un demi-cercle de chaises sous une toile d'araignée de microphones morts dans l'aveuglante lumières des spots que personne n'avait pris l'initiative d'éteindre.

Les yeux de Monsieur Thompson dardaient sur les visages autour de lui, comme s'il était à la recherche de quelques vibrations spéciales connues de lui seul. Chacun du reste d'entre-eux tentaient subrepticement de faire la même chose, mais en faisant de son mieux pour ne pas laisser voir son propre regard.

— Laissez-moi sortir d'ici ! cria soudainement un jeune assistant de troisième ordre à l'attention de personne en

particulier.

— Restez assis ! lâcha brutalement Monsieur Thompson.

Le son de son ordre et le gémissement interrompu par un hoquet de la silhouette immobilisée, quelque part dans l'obscurité, sembla l'aider à recouvrer une version de la réalité qui lui était familière. Sa tête n'émergeait d'entre ses épaules que de quelques centimètres.

— Qui a permis à cette chose de se prod… commença-t-il sur un ton montant, mais s'interrompit ; les vibrations qu'il percevait étaient celles de la dangereuse panique de celui qui se trouve acculé.

— Qu'est-ce que vous en pensez ? demanda-t-il finalement au lieu de finir sa phrase.

Il n'y eut pas de réponse.

— Alors ?

Il attendit.

— Et bien, dites quelque chose… personne !

— Nous ne sommes pas obligés de le croire, non ? cria James Taggart en tendant la tête en direction de Monsieur Thompson, avec un air qui était presque menaçant, « Devons-nous vraiment le croire ? » le visage de Taggart était défait ; ses traits semblaient avoir perdu leurs formes ; une moustache de quelques petits poils scintillait entre son nez et sa bouche.

— Mets-là en sourdine. répondit Monsieur Thompson avec incertitude, en écartant légèrement son corps de lui.

— Nous ne sommes pas obligé de le croire ! la voix de Taggart avait cette plate et insistente sonorité d'un effort pour demeurer en transe, « Personne n'a jamais dit ça, avant ! Après tout, c'est juste le fait d'un homme isolé ! Rien ne nous oblige à le croire ! »

— Calme-toi. fit Monsieur Thompson.

— En vertu de quoi est-il si sûr d'avoir raison ? Qui est-il pour s'opposer au monde entier, contre tout ce qui a été dit pendant des siècles et des siècles? Qui est-il pour détenir le savoir ? Personne ne peut être sûr ! Personne ne peut savoir ce qui est bien ! Le bien… ça n'existe pas !

— Ta gueule ! cria Monsieur Thompson, « Qu'est-ce que tu es en train d'essayer de… »

Le souffle qui le fit s'interrompre était une marche militaire surgissant tout-à-coup depuis le poste de radio-la marche militaire qui avait été interrompue il y avait déjà trois heures de

cela, jouée par les craquements familiers d'un vieux disque. Ça leur prit quelques secondes d'ahurissement pour le réaliser, tandis que les couplets martelés évoquaient une marche au pas de l'oie se répandant dans le silence du studio, sonnant grotesquement hors de propos, telle l'allégresse d'un esprit qui n'était pas vraiment vif. Le directeur de la station de radio n'avait fait qu'obéir aveuglément à l'absolu disant qu'il ne devait jamais y avoir aucun temps mort.

— Dites-leur d'arrêter ça ! hurla Wesley Mouch en sautant sur ses jambes, « Ça va faire croire au public que nous avons autorisé ce discours ! »

— Espèce de bouffon ! cria Monsieur Thompson, « Est-ce que tu préferais que les gens s'imaginent que ça ne vient pas de nous ? »

Mouch s'arrêta net et ses yeux se braquèrent sur Monsieur Thompson avec le regard appréciateur d'un amateur écoutant un maître.

— Continuez de difuser ce que vous aviez programmé ! ordonna Monsieur Thompson, « Dites-leur de passer les programmes qu'ils avaient prévus de diffuser selon leur grille ! Pas d'annonce spéciale et pas d'explications ! Dites-leur de continuez exactement comme si rien n'était arrivé ! »

Une demi-douzaine de *conditionneurs de moral* se précipita à la recherche de téléphones.

— Muselez les animateurs de radio ! Ne les laissez pas commenter ça ! Faites-le savoir à chaque station de radio du pays ! Laissez le public se demander ce qu'il se passe ! Ne leur laissez pas penser que nous sommes inquiets ! Ne leur laissez pas penser que c'est important !

— Non ! s'écria Eugene Lawson, « Non, non et non ! Nous ne pouvons pas donner l'impression aux gens que nous cautionnons ce discours ! C'est horrible, horrible, horrible ! »

Lawson n'était pas en larmes, mais sa voix avait la sonorité indigène d'un adulte sanglottant avec une rage impuissante.

— Qui a dit quoi que que soit à propos de le cautionner ? fit sèchement Monsieur Thompson.

— C'est horrible ! C'est immoral ! C'est égoiste, sans coeur, impitoyable ! C'est le discours le plus nauséabond de l'histoire ! Ça… ça va pousser la population à stupidement exiger d'être heureuse !

— Ce n'est qu'un discours. dit Monsieur Thompson, sans

grande conviction.

— Il me semble, intervint Chick Morrison en faisant ce qu'il pouvait pour donner à sa voix le son d'une main secoureuse, « que les gens ayant des valeurs spirituelles plus nobles, vous voyez ce que je veux dire, des gens de… de… bon, ayant une clairvoyance mystique des choses »–il marqua une pause, comme s'il s'attendait à recevoir une giffle, mais personne ne bougea, et donc il répéta, avec cette fois plus d'assurance–« Oui, de clairvoyance mystique et philosophique… n'accepteront pas un mot de ce discours. La logique ne fait pas la pluie et beau temps, après tout. »

— Les travailleurs le rejetteront aussi. fit Tinky Holloway avec un tout petit peu plus de conviction, « Il n'avait pas l'air d'être un ami des travailleurs. »

— Les femmes du pays n'aimeront pas ce discours non plus. déclara *Maman Kip*, « C'est, je le pense, un fait bien établi que les femmes ne se sentent absolument pas proches de ce genre de truc à propos de l'intelligence. Les femmes sont plus sensibles. Vous pouvez comptez sur elles. »

— Vous pouvez compter sur les scientifiques. fit le docteur Simon Pritchett.

Ils se bousculèrent tous pour s'avancer, soudainement impatients de parler, comme s'ils venaient de trouver un sujet dont il pouvait débattre avec assurance.

— Mes scientifiques ont mieux à faire que que de croire en la raison. Il n'est pas un ami de la science.

— Il n'est l'ami de personne. dit Wesley Mouch en retrouvant un brin de confiance en lui-même, à la soudaine réalisation de la nouvelle tournure que prenait l'ambience générale, « a l'exception peut-être des gros bonnets du monde des affaires. »

— Non ! cria Monsieur Mowen avec terreur, « Non ! Ne nous accusez pas ! Ne dites pas ça ! Je n'aurai pas à dire une telle chose! »

— Quoi ?

— Que… que… que quelqu'un serait un ami des affaires !

— Ne vous laissez pas être impressionné par ce discours là. dit le docteur Floyd Ferris, « C'était trop intellectuel. Beaucoup trop intellectuel pour le “*pékin* de base”. Ça n'aura aucun effet. L'immense majorité des gens est bien trop bébête pour comprendre un truc pareil. »

— Ouais, dit Mouch avec espoir, « C'est vrai, ça. »

— *Primo*, continua le docteur Ferris, « la populace est incapable de réfléchir–elle dort. *Deuxio* : elle ne le veut surtout pas. »

— *Tertio*, intervint Fred Kinnan, « elle pense d'abord à son estomac. »

— Et qu'est-ce que vous proposez de faire à propos de ça ?

Ce fut comme s'il avait prononcé la question que toutes les paroles précédentes s'étaient efforcées de faire oublier. Personne ne lui répondit, mais les têtes semblèrent toutes rentrer un peu plus profondément entre les épaules, et les silhouettes se rapprochèrent toutes presque imperceptiblement les unes des autres, comme pour former un petit noyau devant resister à la pression exercée par l'espace vide du studio. La grosse caisse de la marche militaire comblait le silence avec l'inflexible gaieté d'une tête de mort hilare.

— Coupez moi-ça ! hurla Monsieur Thompson en faisant un geste de la main en direction du poste de radio, « Coupez-moi ce putain de machin ! »

Quelqu'un obéit. Mais le soudain silence fut pire.

— Bon ? dit finalement Monsieur Thompson en levant les yeux avec réticence en direction de Fred Kinnan, « Qu'est-ce que tu penses que nous devrions faire ? »

— Qui, moi ? fit Kinnan en étouffant un rire, « Je ne suis pas le responsable de ce *show*. »

Monsieur Thompson se donna un coup de poing sur le genou.

— Dit quelque chose… ordonna-t-il, puis, en voyant Kinnan regarder ailleurs, « …quelqu'un ! »

Il n'y avait pas de volontaire.

— Qu'est-ce que nous allons faire ? hurla-t-il, sachant que l'homme qui répondrait serait, après ça, l'homme qui aurait le pouvoir, « Qu'est-ce que nous allons faire ? Est-ce que quelqu'un peut me le dire ? »

— Oui, moi.

C'était la voix d'une femme, mais elle avait la même tonalité que celle qu'ils venaient d'entendre à la radio. Ils se tournèrent tous subitement vers Dagny, avant même qu'elle eut le temps de faire un pas pour sortir de l'obscurité en direction du groupe. Tandis qu'elle s'avança, son visage les effraya… précisément parce qu'on ne pouvait lire aucune expression de peur sur celui-ci.

— Je peux. dit-elle en s'adresant à Monsieur Thompson,

« Vous devez abandonner. »

— Abandonner ? répéta-t-il, surpris.

— Vous êtes finis. Ne voyez vous pas que vous êtes finis ? De quoi pourriez-vous avoir besoin, après ce que vous venez d'entendre ? Abandonnez et dégagez. Laissez les hommes être libres d'exister.

Il était en train de la regarder, sans objecter ni bouger.

— Vous êtes encore vivant, vous utilisez toujours un langage humain, vous êtes en train de demander des réponses, vous êtes en train de vous en remettre à la raison… vous êtes *encore* en train de vous en remettre à la raison. Qu'est-ce que vous faites là ! Vous êtes capable de comprendre. Il est impossible que n'ayez pas compris. Il n'y a aucune chose que vous puissiez espérer, vouloir, ou gagner, ou récupérer ou atteindre. Il n'y a rien d'autre que la destruction, au devant, celle du monde et la votre avec. Abandonnez et fichez le camp.

Ils écoutaient intensément, mais c'était comme s'ils n'entendaient pas ses mots, comme s'ils se raccrochaient aveuglément à une qualité dont elle était la seule parmi eux à posséder : la qualité d'être vivante et éveillée. Il y avait le son d'un rire exalté qui se dissimulait sous la violente colère du son de sa voix, son visage se tenait relevé, ses yeux semblaient saluer un spectable qui se serait situé à une distance astronomique, si bien que le reflet de lumière sur son front n'avait pas l'air de provenir des spots du studio, mais d'un lever de soleil.

— Vous aimeriez vivre, non ? Fichez le camp, pendant qu'il vous reste encore une chance. Laissez le pouvoir à ceux qui ont les compétences pour l'assumer. Il sait ce qu'il faut faire. Vous, non. Il est capable de créer les moyens de la survie de l'humanité. Pas vous.

— Ne l'écoutez pas.

Ça avait été comme un cri de haine si sauvage, qu'ils s'écartèrent du docteur Robert Stadler, comme s'il s'était fait la voix de tout ce qui était resté non-confessé en eux. Son visage ressemblait à ce qu'ils redoutaient que le leur puisse ressembler dans l'intimité de l'obscurité.

— Ne l'écoutez pas ! cria-t-il, ses yeux évitant ceux de Dagny qui se posèrent sur lui pour le temps d'un bref regard, qui exprimèrent tout d'abord le choc de l'étonnement avant qu'il termine par l'oraison funèbre, « Il s'agit de votre vie, ou de la sienne ! »

— Taisez-vous Profeseur. intervint Monsieur Thompson, en le repoussant d'un petit geste de la main. Les yeux de Monsieur Thompson étaient en train d'observer Dagny, comme si quelques pensées étaient en train de lutter pour prendre forme à l'intérieur de son crâne.

— Vous savez la vérité, vous tous. dit-elle, « et moi de même, et de même pour chaque homme qui a entendu parler de John Galt ! Qu'est-ce que vous attendez d'autre ? Une preuve ? Il vient de vous la donner. Des faits ? Ils sont partout autour de vous. Combien de cadavers avez-vous l'intention de faire s'empiler avant d'y renoncer… vos armes, votre pouvoir, votre contrôle et tout vos misérables credos altruistes ? Abandonnez tout ça, si vous voulez vivre. Abandonnez-le, s'il reste encore quelque chose dans votre esprit qui est encore capable de vouloir qu'il reste des être humains vivant sur cette terre !

— Mais c'est de la trahison ! cria Eugene Lawson, « Ce qu'elle est en train de dire, c'est de la pure trahison ! »

— Maintenant, maintenant, dit Monsieur Thompson, « Vous n'êtes pas obligé d'en arriver à de telles extrémités. »

— Hein ? demanda Tinky Holloway.

— Mais… mais c'est surement outrageant ? demanda Chick Morrison.

— Vous n'êtes tout de même pas d'accord avec ce qu'elle raconte, non ? demanda Wesley Mouch.

— Qui a parlé d'être d'accord ? dit Monsieur Thompson sur un ton étonnamment placide, « Ne soyez pas impatients. Ne soyez donc pas impatients, vous tous. Il n'y a aucun risque à entendre une argumentation, n'est-ce pas ? »

— Ce genre d'arguments ? demanda Wesley Mouch, en agitant agressivement son index, encore et encore, en direction de Dagny.

— N'importe lesquels. fit placidement Monsieur Thompson, « Nous ne devons pas être intolérants. »

— Mais, c'est de la trahison, de la ruine, de la déloyauté, de la propagande égoïste de gros affairistes !

— Oh, je ne sais pas, fit Monsieur Thompson, « Nous devons faire montre d'ouverture d'esprit. Nous devons accorder un minimum de considération à l'égard du point de vue de chacun. Elle pourrait bien avoir quelque chose. Elle sait ce qu'il faut faire. Nous devons nous montrer flexible, comme le roseau. »

— Est-ce que vous voulez dire que vous êtes d'accord pour partir ? s'écria Mouch.

— Maintenant, ne vous laissez pas emporter par des conclusions hâtives. répondit Monsieur Thompson, sèchement et sur le ton de la colère, « S'il y a bien une chose que je n'aime pas, ce sont les gens qui font des conclusions hâtives. Et une deuxième chose, ce sont intellectuels reclus dans leur tour d'ivoire qui s'accrochent à une théorie à deus sous et qui n'ont aucun sens des réalités pratiques. En des temps comme ceux-ci, nous devons avant tout être flexibles. »

Il vit une réaction unanime d'ahurissement autour de lui, sur le visage de Dgany comme sur celui des autres, quoique par pour les mêmes raisons. Il sourit, se leva sur ses jambes, et se tourna vers Dagny.

— Merci, Mademoiselle Taggart. fit-il, « Merci pour votre sincérité. C'est ce que je veux que vous sachiez… que vous pouvez me faire confiance et me parler avec la plus parfaite franchise. Nous ne sommes pas des ennemis, Mademoiselle Taggart. Ne prêtez pas attention aux gars… ils sont vexés, mais ils reviendront sur terre. Nous ne sommes pas vos ennemis, ni ceux de ce pays. Bien sûr que nous avons commis des erreurs, nous ne sommes que des êtres humains, mais nous faisons de notre mieux pour le bien des citoyens… c'est-à-dire, enfin je veux dire, pour tout le monde… en ces temps difficiles. Nous ne pouvons pas émettre des jugements à l'emporte pièce et prendre des décisions sur l'impulsion du moment, n'est-ce pas ? Nous devons considerer tout cela, y réfléchir et bien peser chaque argument. Je veux juste que vous gardiez à l'esprit que nous ne sommes les ennemis de *personne*… vous le réalisez pleinement, n'est-ce pas ? »

— J'ai dit tout ce que j'avais à dire, répondit-elle en tournant les talons, sans attendre un indice quant au sens précis de ses mots ni faire d'effort pour tenter d'en obtenir.

Elle se tourna vers Eddie Willers, qui avait observé les hommes autour d'eux avec un air d'indignation si grande qu'il en semblait paralysé ; comme si son cerveau était en train de crier : « Ce sont des démons ! » et n'aurait pu être capable de penser à autre chose.

Elle fit un hochement de tête indiquant la porte ; il la suivit avec docilité.

Le docteur Robert Stadler attendit que la porte se soit

refermée sur eux, puis il se tourna prestement vers Monsieur Thompson.

— Pauvre naïf ! Est-ce que vous réalisez avec quoi vous êtes en train de jouer ? Vous ne voyez pas que ce sera soit la vie, soit la mort ? Que c'est vous ou lui ?

Le léger frémissement qui parcourut les lèvres de Monsieur Thompson était un sourire de mépris.

— Vous avez une drôle de façon de vous comporter, pour un professeur. Je ne pensais pas que des professeurs puissent jamais se liquéfier comme ça.

— Vous ne comprenez pas ? Vous ne voyez pas que c'est soit l'un, soit l'autre ?

— Et qu'est ce que c'est, que vous voudriez que je fasse ?

— Vous devez le tuer.

C'était le fait que le docteur Stadler n'avait pas crié, mais l'avait dit avec une voix qui était soudainement devenue plate, froide et pleinement consciente, qui amena un instant de silence glacial en guise de réponse de l'assemblée.

— Vous devez le trouver. dit le docteur Stadler avec une voix qui semblait se fissurer tout en s'élevant, « Vous ne devez laisser aucune pierre qui n'aura pas été retournée jusqu'à ce que vous le trouviez et le détruisiez ! S'il vit, c'est lui qui va tous nous détruire ! S'il vit, nous, nous ne le pouvons pas ! »

— Comment puis-je le trouver ? demanda alors lentement et prudemment Monsieur Thompson.

— Je… je peux vous le dire. Je peux vous fournir une piste. Surveillez cette Taggart. Mettez vos hommes sur elle pour surveiller chacun de ses mouvements. Elle vous mènera à lui, tôt ou tard.

— Qu'est-ce qui vous fais dire ça ?

— N'est-ce pas évident ? N'est-ce pas surprennant qu'elle ne vous ait pas déserté depuis longtemps déja ? Ne seriez-vous pas assez malin pour voir qu'elle est du même genre qu'eux ?

Il n'expliqua pas ce qu'était le “genre” auquel il faisait allusion.

— M'ouais, fit pensivement Monsieur Thompson, « Oui, c'est vrai. »

Il releva brusquement la tête en arrière en affichant un sourire de satisfaction.

— Le professeur a trouvé quelque chose, là. Faites suivre Mademoiselle Taggart. ordonna-t-il en faisant claquer ses doigts

en direction de Mouch, « Faites là suivre jour et nuit. Faut qu'on le trouve. »

— Oui, Monsieur. fit Mouch sur un ton neutre.

— Et quand vous l'aurez trouvé, fit le docteur Stadler avec un air tendu, « vous le tuerez ? »

— Le tuer, espèce d'idiot ? « Mais nous avons besoin de lui ! » cria Monsieur Thompson.

Mouch attendit, mais personne ne hasarda la question qui était dans tous les esprits, et c'est pourquoi il fit l'effort de prononcer ses mots avec raideur :

— Je ne vous comprends pas, Monsieur Thompson.

— Oh, vous autres intellectuels théoriques ! fit Monsieur Thompson avec exaspération, « Vous êtes en train de bailler après quoi, là ? C'est pourtant pas compliqué. Qui qu'il puisse être, il est de toute façon un *homme d'action*. Et puis à côté de ça, il est à la tête de groupe de pression : il s'est accaparé toutes les grosses têtes. Il sait comment faire. Nous le trouverons et il nous le dira. Il nous dira ce qu'on doit faire. *Il* va faire marcher les choses. *Il* va nous sortir de l'ornière. »

— Nous, Monsieur Thompson ?

— Mais bien sûr. On s'en fout de vos théories. Nous concluerons un *deal* avec lui.

— Avec lui ?

— Bien sûr. Oh, nous devrons arriver à un arrangement, faire quelques petites concessions aux grandes affaires, et les gars du *social* ne vont pas aimer ça, mais qu'est-ce qu'on en a à foutre !... vous en voyez, vous, une meilleure façon de nous en sortir ?

— Mais, ses idées…

— Mais qui en a quelque chose à faire, des idées ?

— Monsieur Thompson, dit Mouch, en s'étranglant, « Je… je crains que ce ne soit pas le genre d'homme à faire un *deal.* »

— Tout le monde peut être acheté. dit Monsieur Thompson.

***

Un vent froid faisait trembler les enseignes au-dessus des boutiques abandonnées, à l'extérieur des studios de télévision. La cité semblait anormalement silencieuse. Le grondement lointain de la circulation paraissait moins bruyant que d'ordinaire, ce qui faisait paraître le vent plus bruyant. Les trottoirs déserts partaient

en de longues enfilades disparaissant dans l'obscurité ; quelque silhouettes solitaires s'étaient assemblées pour former des petits groupes parlant à voix basse sous les quelques rares lumières.

Eddie Willers n'ouvrit pas la bouche avant qu'ils se trouvent à plusieurs blocs d'immeubles des studios. Il s'arrêta abruptement, au moment où ils atteignirent un square désert où les hauts parleurs, que personne n'avait pensé à éteindre, étaient maintenant en train de diffuser une comédie–les voix vibrantes d'un homme et son épouse en train de se quereller à propos d'un petit ami de leur fille–à l'attention d'une étendue bétonée déserte cernée par des façades de maisons non-éclairées. Au-delà du square, quelques points de lumières se dispersaient. Verticalement au-dessus de la limite autorisée de 25 étages dans la cité, suggérant une forme lointaine et montante qui était le Building Taggart.

Eddie s'était arrêté pour pointer un doigt tremblant vers le *building*.

— Dagny ! cria-t-il avant de baisser involontairement le ton de sa voix, « Dagny, » répéta-t-il à voix basse, cette fois-ci, « je le connais. Il… il travaille là… là…"

Il continuait de pointer son doigt vers le *building* avec une incrédulité impuissante.

— Il travaille pour Taggart Transcontinental…

— Je sais. répondit-elle ; sa voix était monotone et sans vie, « Comme simple employé affecté à l'entretien de la voie… comme le plus minable de nos employés de la voie… Je sais. »

— Je lui ai parlé… J'ai parlé avec lui pendant des années… à la cafeteria du terminus… Il avait l'habitude de poser des questions… toutes sortes de questions à propos de la compagnie, et moi… Bon Dieu, Dagny ! Est-ce que je protégeais la compagnie, ou est-ce que j'aidais à la détruire ? »

— Les deux. Ni l'un ni l'autre. Qu'est-ce que ça fait, maintenant.

— J'aurais parié ma vie là-dessus, que c'était un amoureux du chemin de fer.

— Mais oui.

— Mais il l'a détruite.

— Oui.

Elle resserra le col de son manteau et reprit le pas contre une rafale de vent.

— J'avais l'habitude de discuter avec lui. reprit-il au bout

d'un moment, « Sa tête… Dagny, elle était reconnaissable entre mille, elle… on voyait qu'il comprenait tellement bien… j'étais heureux de la voir, chaque fois que je le voyais à la cafeteria… on ne faisait que discuter… je ne me rendais pas compte qu'il me posait des questions… mais c'était bien ce qu'il faisait… tellement de questions à propos de l'entreprise… et à propos de toi. »

— Ne t'aurait-il jamais demandé de quoi j'avais l'air, quand je m'endormais ?

— Oui… Oui, il me l'a demandé… Je t'avais trouvé endormie dans le bureau, une fois, et quand je lui en avais parlé, il…

Il s'interrompit au milieu de sa phrase, comme si quelque chose venait de prendre place dans son esprit dans un grand fracas.

Elle se tourna vers lui, dans la lumière d'un éclairage public, faisant s'élever puis se maintenir son visage en pleine lumière pour un instant délibéré et silencieux, comme pour exprimer sa confirmation de ce à quoi il venait de penser.

Il ferma les yeux.

— Oh, Dieu, Dagny !

Ils marchèrent sans ne plus dire un mot.

— Il est parti, à cette heure, pas vrai ? reprit-il, « Du Building Taggart, je veux dire. »

— Eddie, fit-elle, avec une voix soudainement sinistre, « si tu tiens à ce qu'il reste en vie, ne pose jamais cette question. Tu ne veux pas qu'ils le trouvent, je pense ? Ne les mets pas sur sa piste. Ne souffle jamais un mot à qui que ce soit suggérant que tu l'as connu. N'essaye même pas de savoir s'il travaille toujours dans le *Terminus*.

— Tu ne ne veux pas dire qu'il est encore là ?

— Je ne le sais pas. Je sais seulement que c'est une possibilité.

— Maintenant ?

— Oui.

— Encore ?

— Oui. Ne dis pas un mot à propos de ça, si tu ne veux pas qu'il meurt.

— Moi je pense qu'il est parti. Il ne reviendra pas. Je ne l'ai pas revu depuis… depuis…

— Depuis quand ? demanda-t-elle brusquement.

— Depuis la fin du mois de mai. La nuit où tu es partie pour l'Utah, tu te souviens ?

Il marqua une pause, comme si le souvenir de cette rencontre de cette nuit là et la réalisation complète du sens que ça pouvait avoir le frappèrent au même instant. Il dit avec effort :

— Je l'ai vu cette nuit là. Pas depuis… Je l'ai attendu à la cafeteria… Il n'est jamais revenu.

— Je ne pense pas qu'il te laisse le revoir, maintenant, il va se tenir à l'écart de toi. Mais ne le cherche pas. N'essaie pas de te livrer à des investigations.

— C'est drôle, hein ? Je ne sais même pas quel nom il m'avait donné. C'était Johnny quelque chose ou…

— C'était John Galt. dit-elle avec un léger rire étouffé dépourvu d'humour, « Ce n'est pas la peine d'essayer de chercher sur la liste des fiches de paye du *Terminus*. Le nom est toujours là. »

— Carrément ? Toutes ces années ?

— Pendant 12 ans… Carrément.

— Et le nom est toujours là ?

— Oui.

Au bout d'un moment, il dit :

— Ça ne prouve rien, je sais. Le département des ressources humaines n'a pas retiré un seul nom de la liste des fiches de paye depuis la parution du *Décret 10-289*. Si un homme part, ils donnent son nom et son emploi à un de leurs copains qui crève la faim, plutôt que de le rapporter au *Conseil d'unification*.

Ne pose pas de questions au département des ressources humaines ni à personne. Ne fait rien qui pourrait attirer l'attention sur son nom. Si jamais toi ou moi nous livrons à des recherches sur lui, quelqu'un pourrait commencer à se poser des questions. Fait comme s'il n'existait pas. Ne tente rien qui aille dans sa direction. Et si jamais il arrivait que tu le croises par hasard, fait comme si tu ne le connaissais pas.

Il acquiesça. Puis, au bout d'un moment, il dit d'une voix lente et tendue :

— Je ne le dénoncerais pas, même pas pour sauver la "boîte".

— Eddie…

— Oui ?

— Si jamais il t'arrivait de l'apercevoir, dis le moi.

Il acquiesça.

Deux blocs d'immeubles plus tard, il demanda d'une voix

calme et basse :

— Tu vas t'en aller, un de ces jours, et disparaître, n'est-ce pas ?

— Pourquoi est-ce que tu dis ça ? ça avait presque été un cri.

— N'est-ce pas ?

Elle ne répondit pas immédiatement ; lorsqu'elle le fit, le son du désespoir était présent dans sa voix, seulement parce que le ton en était trop monocorde :

— Eddie, si je partais, qu'arriverait-il aux trains Taggart ?

— Les trains disparaîtraient en l'espace d'une semaine. Peut être même moins.

— Il n'y aura pas de pillards du gouvernement d'ici une dizaine de jours. Après des hommes comme Cuffy Meigs dévorerons le dernier de nos rails et la dernière de nos locomotives. Dois-je perdre la bataille juste parce que je suis partie un poil trop tôt ? Comme pourrais-je la laisser partir comme ça… Taggart Transcontinental, Eddie… partie à jamais, alors qu'un dernier petit effort peut encore la maintenir en existence ? Si j'ai supporté toutes ces choses aussi longtemps, je peux bien rester encore un peu. Juste encore un petit peu. Je ne suis pas en train d'aider les pillards. Plus personne ne peut les aider, maintenant.

— Qu'est-ce qu'ils vont faire ?

— Je ne sais pas. Que peuvent-ils faire ? C'est fini, pour eux.

— Ça en a l'air.

— Tu as vu leurs têtes ? Comme ils ont l'air de misérables sous l'enprise de la peur courant pour sauver leur peau.

— Est-ce que même ça, ça signifie quelque chose, pour eux ?

— Quoi?

— Leurs vies.

— Ils sont encore en train de se débattre… tu as vu ? Mais ils sont arrivés au bout, et ils le savent bien.

— N'ont-ils jamais agi sur la base de ce qu'ils savaient ?

— Il faudra bien qu'ils le fassent. Ils abandonneront. Dans pas longtemps. Et nous, nous serons là pour sauver ce qu'il reste.

***

« Monsieur Thompson souhaite qu'il soit clair dans l'esprit de tous », dit la déclaration officielle du gouvernement, à la radio, le matin du 23 novembre, « qu'il n'y a aucune raison de s'alarmer.

Monsieur Thompson invite les citoyens à ne pas faire de conclusions hâtives. Nous devons continuer à faire preuve de discipline, à garder le moral, à préserver notre union et notre sens de la tolérance au sens le plus large du terme, mais pas seulement… Le discours peu conventionel que certains parmi vous peuvent avoir entendu à la radio, la nuit dernière, fut destiné à susciter la réflexion et la remise en question afin d'associer les citoyens à nos recherches dans le cadre des problèmes qui affectent la planète. Nous devons le considérer avec recul, en évitant les extrêmes de la condamnation aveugle et du consensus irréfléchi. Nous devons le considérer comme un point de vue parmi d'autres faisant parti intégrante de l'*agora* démocratique de l'opinion publique qui, ainsi que la nuit dernière l'a démontré, est ouverte à tous. La vérité a bien des facettes aime à dire Monsieur Thompson. Nous en appelons à l'impartialité de tous nos concitoyens. »

Ils sont silencieux, écrivit Chick Morrison comme sommaire de contenu, dans un rapport de l'un de ses *agents volants* qu'il avait envoyé sur une mission baptisée *Prise de pouls publique*. *Ils sont silencieux*, écrivit-il dans le rapport suivant, puis dans le suivant, et encore…

Le silence, écrivit-il avec un froncement de sourcils d'inconfort, pour résumer le rapport envoyé à Monsieur Thompson. *Les gens ont l'air d'être silencieux*.

Les flammes qui s'élevèrent dans le ciel d'une nuit hivernale et qui dévorèrent une habitation dans le Wyoming ne furent pas vues par les gens habitant dans le Kansas qui, quand à eux, observèrent une lueur rouge tremblante à l'horizon de la prairie provenant des flammes qui finirent de dévorer une ferme, et cette lueur ne fut pas réfléchie par les vitres des fenêtres dans une rue, quelque part en Pennsylvanie, où les langues rouges qui se tordaient était la réflexion des flammes qui finirent de dévorer une usine. Le matin suivant, personne ne mentiona que ces flammes ne devaient rien à des accidents, et que les propriétaires de ces trois endroits s'étaient volatilisés. Leurs voisins avaient obesrvé tout cela sans faire de commentaires… ni nullement en paraître étonné. Quelques maisons furent trouvées abandonnées un peu partout dans le pays, quelques unes avec la porte et les volets fermés, vides de tout occupant et de tout mobilier et autres biens, d'autres ouvertes et manifestement pillées jusqu'aux

ampoules et aux fils électriques ; mais les gens observaient passivement tous ces phénomènes en silence, et, le long des congères bordant les rues mal-entretenues, dans la brume prématinale de l'obscurité, ils continuaient à marcher pour aller trimer à leur tâches, avec un peu moins d'empressement que d'ordinaire.

Puis, le 27 novembre, durant un *meeting* politique à Cleveland, un orateur avait été agressé et battu alors qu'il se trouvait à terre, mais réussit à prendre la fuite en empruntant des allées mal éclairées.

Sont audience silencieuse était venue soudainement à la vie lorsqu'il avait hurlé que la cause de tous ces problèmes était leur préoccupation égoïstes pour leurs petits problèmes personnels.

Le matin du 29 novembre, l'orsqu'ils arrivèrent sur leur lieu de travail, des employés d'une usine de chaussures du Massachusetts s'étonnèrent de remarquer que leur chef d'équipe était en retard. Mais ils prirent place à leurs postes habituels et se mirent à leurs routines ordinaires, tirant des leviers, pressant des boutons, découpant le cuir à l'aide de leurs tables de découpe automatisées, posant des boîtes sur un tapis roulant, se demandant, tandis que les heures s'étaient écoulées, pourquoi ils n'avaient toujours pas aperçu leur chef d'équipe, ni le directeur technique, ni le directeur général, ni même d'ailleurs le P.D.G. Ce n'est qu'à midi qu'ils avaient découvert que les bureaux de l'entreprise étaient vides.

"Espèces de cannibales !" avait hurlé une femme au milieu d'une salle de cinéma pleine de monde, avant de fondre en larmes dans un état d'hystérie soudain ; les gens n'avaient fait montre d'aucun signe d'étonnement, comme si elle n'avait fait que crier pour eux tous.

"Il n'y a aucune raison de s'alarmer", avaient dit les voix des officiels à la radio, le 5 décembre, "Monsieur Thompson souhaite faire savoir qu'il est disposé à explorer les possiblités que seraient susceptibles d'offrir des négociations avec Monsieur John Galt, dans le but de mettre à jour des pistes et des moyens permettant d'arriver à une solution aux problèmes rencontrés par le gouvernement. Monsieur Thompson invite les citoyens à être patients. Il faut raison garder, et nous ne devons pas céder à la tentation du doute, nous ne devons pas renoncer à l'écoute de nos cœurs."

Dans l'Etat de l'Illinois, les patients d'un hôpital ne

montrèrent aucun signe d'étonnement, lorsque que fut amené aux urgences un homme qui avait été sauvagement battu par son frère aîné qui avait pourtant subvenu à ses besoins durant toute sa vie : le frère cadet avait hurlé à la tête de son frère en le taxant d'égoïsme et de convoitise ; tout comme les patients d'un hôpital de New York ne firent montre d'aucune surprise en voyant le cas d'une femme qui s'y présenta avec la machoire fracturée : elle avait été frappée au visage par un inconnu au prétexte qu'il l'avait entendu dire à son garçonnet de cinq ans d'offrir son jouet préféré aux enfants de ses voisins.

Chick Morrison s'était lancé dans une tentative de campagne de prévention et d'information itinérante, visant à remonter le moral de la population en diffusant des messages ventant les bienfaits de la solidarité et du sacrifice de soi au profit des plus démunis. Il avait été caillassé dès la première étape de sa tournée et avait dû l'annuler et rentrer à Washington.

Personne ne leur avait accordé le titre "d'hommes compétents" ou, lorsque cela s'était produit, n'avait marqué une pause pour s'attarder sur le sens exact de cette expression ; pour autant, tout le monde savait, chacun dans sa propre communauté, dans son voisinage, bureau ou magasin, et selon sa perception propre de son sens mal identifié, quels allaient êtres ceux qui manqueraient de se présenter au travail un de ces matins à venir, et disparaîtraient sans un bruit pour partir à la recherche de frontières inconnues ; ces hommes dont les traits du visage étaient plus tendus que ceux des autres autour d'eux, dont le regard était plus direct, dont l'énergie était plus consciencieusement endurante ; ces hommes qui étaient maintenant en train d'échapper à l'économie des quatre coins du pays, les uns après les autres ; du pays qui était désormais comme le descendant de ce qui avait été une gloire majestueuse, aujourd'hui prostrée par la terreur de l'émophilie, se vidant du meilleur de son sang par une blessure qui ne cicatriserait pas.

« Mais nous sommes disposés à négocier ! » avait crié Monsieur Thompson à l'attention de ses assistants, ordonnant que cette annonce spéciale soit répétée trois fois par jour et par toutes les stations de radio, « Il l'entendra ! Il répondra ! »

Des gens furent chargés d'écouter, nuit et jour, des postes récepteurs calés sur toutes les fréquences connues des ondes radio, attendant pour une réponse en provenance d'un improbable émetteur.

Il n'y avait aucune réponse.

Dans les rues des villes, on commença à voir se multiplier ces visages perdus, mais personne ne pouvait en percevoir le sens. Tandis que d'aucuns s'échappaient avec leurs corps dans des profondeurs cachées de régions désertées, de moins fortunés n'avaient d'autre ressource que de tenter de sauver leur âmes, et ces derniers s'échappaient dans les profondeurs cachées de leurs esprits ; et aucun pouvoir sur Terre n'aurait pu dire si leur yeux indifférents et sans expression étaient des rideaux protégeant des trésors cachés au fond de galeries de mines qu'on ne pourrait plus miner, ou seulement les orbites béantes de la vacuité du parasite ne devant jamais être comblée.

« Je ne sais pas quoi faire, » avait dit l'assistant du directeur d'une raffinerie de pétrole lorsqu'il avait refusé la place du directeur qui venait de disparaître ; et les agents du *Conseil d'unification* n'auraient su dire s'il mentait ou non. Cela n'avait dû qu'au tranchant de la précision dans le ton de sa voix, une absence d'excuse ou de honte, qui leur avait fait se demander s'il était un rebelle ou un idiot. Dans les deux cas, il aurait été risqué de lui confier ce poste.

« Envoyez-nous des hommes ! » L'imploration avait commencé à être martelée de plus en plus fort sur les bureaux du *Conseil d'unification* de toutes les régions ravagées par le chômage, et ni ceux qui réclamaient, ni le *Conseil* n'osaient ajouter le mot dangereux que ce que le cri impliquait : « Envoyez-nous des hommes *compétents* ! » Il y avait des listes d'attentes dont la longueur se mesurait en années pour des emplois de femmes de ménage, de graisseur, de livreur et de chauffeur de bus ; personne n'envoyait de candidatures pour des postes de cadre, de responsable, de directeur et d'ingénieur.

Les explosions qui se produisaient dans les raffineries de pétrole, les accidents d'avions dus à des défaillances techniques, les accidents de haut-fourneaux, les accidents de trains, et les rumeurs d'orgies et de soûleries se déroulant dans les bureaux des cadres nouvellement remplacés, avaient été à l'origine d'une peur des membres du *Conseil* à l'égard du genre d'homme qui envoyaient leur *curriculum vitae* pour des offres d'emplois impliquant des responsabilités.

"Ne désespérez pas ! Ne renoncez pas !" avaient dit les spots du gouvernement à la radio et dans toutes les salles de cinéma, depuis le 15 décembre, "Nous arriveront à des accords avec John

Galt. Nous lui ferons accepter de nous montrer la voie pour redresser notre économie. Il résoudra tous nos problèmes. Il fera avancer les choses. Ne renoncez pas ! Nous trouverons John Galt !”

Des récompenses et des honneurs étaient offerts aux postulants pour des postes de cadre, puis aux chefs d’équipe, puis aux mécaniciens compétents, puis à tout homme faisant montre d’efforts pour mériter une promotion : des augmentations de salaires, des exonérations de charges et d’impôts, des primes et même une médaille créée par Wesley Mouch devant être connue comme l’“Ordre des Bienfaiteurs du Public”. Tout cela ne produisit aucun résultat. Des gens en haillons écoutaient les offres de confort matériel et leur tournaient le dos avec une indifférence léthargique, comme s’ils avaient perdu toutes notions du concept de “valeur”. Ces individus là, se disaient avec terreur les preneurs de pouls de la population, étaient des hommes qui avaient perdu le goût de vivre, ou qui ne voyaient pas les bénéfices à tirer de l’existence dans les conditions actuelles.

“Ne désespérez pas ! Ne renoncez pas ! John Galt résoudra tous vos problèmes !” disaient les spots radiophoniques et télévisés du gouvernement et qui voyageaient à travers le silence des chutes de neige et des maisons non-chauffées.

« Ne suggérez pas que nous ne l’avons pas trouvé ! » avait crié Monsieur Thompson à ses assistants, « Mais pour l’amour de Dieu, dites-leur de le trouver ! »

Les compagnies d’hommes de Chick Morrison étaient assignées à la tâche de fabriquer des rumeurs dont une moitié faisait circuler la nouvelle que John Galt serait à Washington dans le cadre de négociations secrètes avec certains responsables du gouvernement ; l’autre moitié faisait circuler une histoire disant que le gouvernement offrirait 5.000 dollars de récompense pour toute information susceptible d’aider à localiser John Galt.

« Non, pas l’ombre d’un indice ». avait dit Wesley Mouch à Monsieur Thompson, en remettant la note de synthèse des rapports agents spéciaux qui avaient été envoyés vérifier l’identité de chaque homme dans le pays portant le nom de “John Galt”. « Ils constituent un lot bien misérable. Il y a un John Galt âgé de quatre-vingt ans qui est professeur d’ornithologie ; il y a un marchand de fruits et légumes en retraite qui est marié et père de neuf enfants, et un ouvrier non-qualifié des chemins de fer qui

a occupé le même poste depuis douze ans, et encore d'autres minables du même genre. »

"Ne désespérez pas ! Nous trouverons John Galt !" disaient les spot officiels durant la journée ; mais la nuit, après chaque heure, sur ordre secret, un appel était lancé sur ondes courtes en direction des coins les plus reculés de l'espace : "J'appelle John Galt !... J'appelle John Galt !... John Galt, vous me recevez? Nous souhaiterions négocier. Nous souhaiterions organiser une réunion avec vous. Faites-nous savoir où nous pouvons vous joindre… Vous m'entendez, John Galt ?"

Il n'y avait pas de réponse.

Les paquets de papier monnaie sans valeur étaient en train de grossir dans les poches de la nation, mais chaque jour il y avait moins à acheter pour une même somme. En septembre, un boisseau[1] de blé coûtait 11 dollars ; il avait coûté 30 dollars en novembre ; le même boisseau de blé approchait maintenant les 200 dollars, tandis que les planches à billets de la banque centrale d'Etat s'étaient engagées dans une course contre la famine, et étaient en train de la perdre.

Quand les ouvriers d'une usine agressèrent leur chef d'équipe et saccagèrent les machines dans un accès de désespoir, aucune action ne put être entreprise contre eux. Les arrestations étaient futiles. Les prisons étaient pleines, les policiers qui avaient arrêté des délinquants avaient pris l'habitude d'adresser un clin d'œil à ceux qu'ils venaient d'arrêter pour les inviter à s'échapper, lorsque chemin faisant en direction du commissariat de police–il s'agissait d'une consigne non-officielle. Aucune action n'avait put être entreprise lorsque des foules de gens affamés avaient investi des supérettes dans les quartiers de banlieues.

Aucune mesure n'avait pu être entreprise lorsque des groupes lancés dans des expéditions punitives avaient fondu sur les personnes qu'on les avait envoyé punir.

"Vous nous entendez, John Galt ?... Nous souhaitons négocier. Nous pourrions accepter vos exigeances… Est-ce que vous nous entendez ?"

Des rumeurs prononcées à voix basse parlaient de camionettes circulant de nuit sur des chemins abandonnées, et de groupements secrets de caravanes et de cabanes où des gens se seraient armés pour résister aux attaques de ceux qu'ils appeleraient les "indiens",

1.Unité de mesure valant environ 36 litres. *(N. d. T.)*

et désignant des bandes sauvages de pillards, sans que l'on sache exactement s'il s'agissait de sans-domicile-fixe, de *gangs* ou d'agents du gouvernement. De temps à autre, on pouvait apercevoir des lumières à l'horizon d'une prairie, dans les collines ou sur des flancs de montagnes, là où on savait qu'il n'existait pas d'habitations. Mais on n'avait pu trouver aucun militaire acceptant d'aller se livrer à des investigations pour déterminer l'origine de ces lumières.

Sur les portes des maisons abandonnées, sur les portes d'accès des usines abandonnées, sur les murs des bâtiments gouvernementaux, ont voyait parfois apparaître, dessiné à la craie ou à la peinture, ou avec du sang, le tracé curviligne du symbole du dollar : "$"

"Est-ce que vous nous entendez, John Galt ?... Faites-nous savoir si vous nous entendez. Faites-nous savoir quelles sont vos conditions. Nous les accepterons toutes. Pouvez-vous nous entendre?"

Il n'y avait pas de réponse.

La colonne de fumée rouge qui s'était élevée dans le ciel durant la nuit du 22 janvier et qui était demeurée anormalement immobile pendant un moment, comme un obélisque du souvenir solennel, puis avait ondulé et s'était avancée pour reculer ensuite dans le ciel, tel un projecteur de poursuite envoyant une sorte de message indéchiffrable, puis s'était en-allée aussi abruptement qu'elle était venue, marqua la fin de Rearden Steel ; mais les habitant de la région ne l'avait pas su. Il ne l'avait appris que durant les nuits suivantes, lorsqu'eux qui avaient maudit le site industriel en raison de ses fumées, de ses odeurs, de la suie qui s'en échappait et du bruit qui en provenait, avait regardé au loin et, au lieu de la pulsation lumineuse vivante à l'horizon, avait vu un vide noir.

L'entreprise avait finalement été nationalisée, puisqu'elle avait été la propriété d'un *déserteur*.

Le premier à avoir porté le titre de "Citoyen Directeur", nommé pour diriger le site, avait été un homme de la "fraction Oren Boyle", un flemmard dodu de l'industrie métallurgique qui n'avait rien voulu d'autre que suivre ses employés tout en mimant à peu près les fonctions d'un dirigeant. Mais à l'issue d'un mois, à l'issue de beaucoup trop de désaccords avec les employés, à l'issue de beaucoup trop de concours de circonstances lors desquelles sa seule réponse avait toujours été

qu'"il ne pouvait rien y faire", à l'issue de beaucoup trop de commandes non-honorées, de beaucoup de trop de pressions aux téléphone de la part de ses "potes", il avait supplié d'être muté pour une autre position. La "fraction Orren Boyle" s'était disloquée depuis que Monsieur Orren Boyle avait été confiné au repos chez lui, là où son médecin traitant lui avait interdit toute activité en relation avec les affaires pour se livrer, à la place, à des activités manuelles thérapeutiques telles que tresser des paniers.

Le second Citoyen Directeur qui avait été envoyé pour diriger Rearden Steel avait appartenu à la fraction de Cuffy Meigs. Il portait des pentalons de cuir noir et des lotions capilaires parfumées ; il était venu au travail avec un pistolet porté à la hanche ; il avait continuellement répété sur un ton sec que restaurer la discipline était le premier de ses objectifs, et que "non-de-Dieu il la ferait régner ici ou sinon…" Le seul aspet remarquable de sa discipline avait été son ordre disant que toute question était interdite.

A l'issue d'une semaine d'activités frénétiques impliquant des compagnies d'assurance, des ambulances et des unités médicales de premiers secours traitant une série d'accidents inexplicables, le Citoyen Directeur avait disparu durant une matinée, après avoir vendu et expédié la plupart des grues, des convoyeurs automatisés, les stocks de briques réfractaires, le groupe électrogène et le tapis qui se trouvait dans le bureau de Hank Rearden, à des racketteurs divers venant d'Europe et d'Amérique Latine.

Personne n'avait été capable de démêler les problèmes survenus dans un violent chaos durant les quelques jours qui avaient suivi cette disparition ; ces problèmes n'avaient jamais été évoqués, les prises de positions n'avaient jamais été admises, mais tout le monde avait su que les rencontres sanglantes entre les employés de longue date et les nouveaux venus, n'en étaient pas arrivés à un tel degré de férocité en raison des pretextes d'importance mineure qui les ayant prétendument déclenchées ; ni les gardiens ni les policiers n'était parvenus à faire régner le calme une journée entière durant… pas plus qu'aucune fraction n'avait été capable d'enrôler un candidat voulant bien accepter d'occuper le poste de Citoyen Directeur.

Le 22 janvier, les activités de la société Rearden Steel avait été temporairement suspendues.

En fait, cette nuit là, la colonne de fumée rouge avait été causée par un employé de l'usine, âgé de soixante ans, qui avait mis le feu à l'un des bâtiments et avait été pris sur fait. Lorsque les policiers l'avaient arrêté il riait aux éclats dans une sorte d'état second, et n'avait quitté les flammes des yeux. "Pour venger Hank Rearden !" avait-il lancé aux policiers sur un ton de défi, tandis que des larmes coulaient sur la peau de son visage tannée par des années de travail aux fourneaux.

« Ne laisse pas tout cela t'atteindre comme ça »–se dit Dagny, à moitié affalée en travers de son bureau sur la page d'un journal, dans lequel un paragraphe isolé et bref annonçait la fin "temporaire" de Rearden Steel–« ne laisse pas ça te toucher à ce point là… » Elle continuait à voir le visage de Hank Rearden, tel qu'il avait l'habitude de se tenir devant la baie vitrée de son bureau, regardant une grue se déplacer contre le ciel avec son chagement de rails bleu-vert… « Ne laisse pas cela tant le blesser »–disait l'imploration dans son esprit et qui ne s'adressait à personne–« ne le laisse pas en entendre parler, ne le lui laisse pas l'apprendre… » Puis elle vit un autre visage, un visage avec des yeux verts qui ne cillaient pas, lui disant avec une voix rendue impitoyable par la qualité du respect pour les faits : "Vous serez bien obligée d'en entendre parler… Vous serez au courant de chaque déraillement. Vous serez informée de chaque disparition d'horaire… Personne ne reste ici en faisant semblant d'en être heureux, de quelque manière que ce soit."

Puis elle se redressa dans son fauteuil pour s'y tenir immobile, ne laissant aucune vision ni son pénétrer son esprit, avec rien d'autre que cette énorme présence qui était de la douleur–jusqu'à qu'elle entendit le cri familier qui était devenu la drogue venant à bout de toutes les pulsions, sauf de celle d'agir : "Mademoiselle Taggart, nous ne savons plus quoi faire !"–et elle se dressa sur ses jambes en réponse.

"L'Etat Populaire du Guatemala", dirent les journaux le 26 janvier, "*décline la requête des Etats-Unis pour un prêt d'un millier de tonnes d'acier"*.

Dans la nuit du 3 février, un jeune pilote était en train de poursuivre sa route habituelle, un trajet hebdomadaire entre Dallas et New York, lorsqu'il atteignit la zone vide et obscure qui se situait après Philadelphie–à la verticale de l'endroit où les flammes de la Rearden Steel avaient constitué son repère visuel favori, son signe de salut dans la solitude de la nuit, le phare

indiquant une Terre vivante–là, il vit une étendue recouverte de neige à la morne blancheur et qui se faisait phosphorescente à la lumière des étoiles, une étendue de pics et de cratères qui faisait penser à la surface de la lune.

Il quitta son emploi le lendemain matin.

A travers les nuits glaciales, par-delà les cités mourantes, frappant en vain aux fenêtres derrières lesquelles personne de répondait, battant des murs qui ne renvoyaient aucun écho, s'élevant au-dessus des toits des *buildings* sans lumières et des squelettes de poutrelles des ruines, la plainte continuait de gémir à travers l'espace, de gémir à l'adresse du mouvement stationaire des étoiles, du sans chaleur de leur scintillement : “Pouvez-vous nous entendre, John Galt ? Pouvez-vous nous entendre ?”

— Mademoiselle Taggart, nous ne savons pas quoi faire. dit Monsieur Thompson ; il l'avait conviée à une reunion privée en tête-à-tête durant l'un de ses passages en coup de vent à New York. « Nous sommes prêts à faire des concessions, à nous rendre à ses exigences, à lui laisser prendre les commandes… mais… où est-il ? »

— Pour la troisème fois, dit-elle, faisant son visage et sa voix aussi fermés que possible pour ne laisser filtrer aucune émotion, « j'ignore où il se trouve. Qu'est-ce qui vous a fait penser que je pourrais le savoir ? »

— Et bien, je ne le savais pas, je devais essayer… J'avais pensé, le cas échéant… J'avais pensé que, peut-être, vous aviez un moyen de le joindre…

— Et bien je n'en ai pas.

— Vous voyez, nous ne pouvons annoncer, même pas en utilisant les ondes courtes de la radio, que nous sommes d'accord pour nous rendre complètement. Des gens pourraient l'entendre. Mais s'il devait arriver que disposiez d'un quelconque moyen de le joindre, de lui faire savoir que nous sommes d'accord pour renoncer, pour nous défaire de notre politique actuelle, pour faire tout ce qu'il nous…

— Je vous ai dit que je n'en ai pas.

— S'il était seulement d'accord pour se rendre à une réunion, juste une réunion, ça ne l'engagerait en rien, vous êtes d'accord avec moi ? Nous sommes d'accord pour lui remettre entre les mains les rênes de l'économie du pays… s'il pouvait simplement nous dire quand, où et comment. S'il voulait bien nous addresser un mot ou nous faire un signe… s'il voulait nous répondre…

Pourquoi ne répond-il pas ?

— Vous avez entendu la teneur de son discours.

— Mais, qu'allons-nous faire ? Nous ne pouvons pas tout bêtement partir et laisser le pays sans aucun gouvernement ! J'en frissone rien que d'y penser. Avec le genre d'éléments sociaux hors de tout contrôle qui se baladent on ne sait où dans le pays… mais enfin, Mademoiselle Taggart, c'est le moins que je puissse faire que de les maintenir à leur place, sinon nous nous retrouverions avec une situation de pillage généralisée et de meurtres sanglants en plein jour. Je ne sais pas ce qu'il se passe dans la tête de ces gens, mais ils ne semblent même plus être civilisés. On ne peut pas partir en laissant une pleine situation de crise comme celle-ci. Nous ne pouvons ni partir, ni diriger le pays plus longtemps. Qu'allons-nous faire, Mademoiselle Taggart ?

— Commencez un retrait progressif du contrôle de l'état.

— Hein ?

— Commencez par retirer des taxes et des contrôles.

— Oh, non, non, non ! Ça, c'est hors de question !

— Hors de question par rapport à qui ?

— Mais enfin, je veux dire, pas maintenant, Mademoiselle Taggart, pas en ce moment. La nation n'est pas prête pour ça. Sur un plan personnel, je partage pleinement votre opinion. Je suis un amoureux de la liberté, Mademoiselle Taggart. Je ne cours pas après le pouvoir… Mais nous nous trouvons actuellement dans une conjoncture de crise. Les citoyens ne sont pas encore prêts pour la liberté. Nous devons compter avec un pouvoir fort. Nous ne pouvons adopter une théorie idéaliste qui…

— Et bien dans ce cas, ne me demandez pas ce qu'il faut faire. dit-elle, puis se leva.

— Mais, Mademoiselle Taggart…

— Je ne suis pas venue ici pour tergiverser.

Elle se trouvait prêt de la porte, lorsqu'il soupira et dit :

— J'espère au moins qu'il est toujours en vie.

Elle s'arrêta.

— J'espère qu'ils n'ont pas commis d'imprudence.

Un instant s'écoula avant qu'elle fut en mesure de demander :

— Qui ? et d'en faire un mot, pas un cri.

Il haussa les épaules, étendant ses bras puis les laissant retomber, en signe d'impuissance.

— Je n’arrive plus à tenir mes propres gars. Je ne peux même pas vous dire ce qu’il pourrait tenter. Il y a une clique–la fraction des Ferris, Lawson et Meigs–qui ne m’a pas lachée depuis plus d’un an pour me pousser à adopter des mesures plus strictes. Une politique plus draconienne, ils veulent dire. Franchement, ce qu’ils ont l’intention de faire, c’est de recourir à la terreur. D’introduire la peine de mort pour les délits civils, pour les critiques, la dissidence et autres de le même veine. Leurs arguments, c’est que puisque les gens ne s’impliqueront pas d’eux même dans l’effort, n’agiront pas volontairement dans l’intérêt du bien public, alors nous n’avons plus d’autre solution que de les y contraindre. Dans de telles conditions, rien d’autre que la terreur ne pourra faire fonctionner notre politique de relance économique, disent-ils. Et d’ailleurs, peut-être ont-ils raison, au vu de l’évolution de la situation.

Mais Wesley, lui, rejettera la politique du bras-de-fer ; Wesley est un homme de paix et de dialogue, un homme de la tendance libérale, comme je le suis moi-même. Nous faisons de notre mieux pour maintenir les gars de Ferris en échec, mais…

Vous voyez, ils sont fermement opposés à l’idée d’une retraite, face à John Galt. Ils sont opposés à toute négociation avec lui. Ils ne souhaitent pas que nous le trouvions. Je n’aurai pas vraiment les mains libres tant qu’ils seront là. S’ils sont les premier à le trouver, ils ne… ils ne faut pas être grand devin pour imaginer ce qu’ils pourraient faire… C’est bien ça qui m’inquiète. Pourquoi ne répond-t-il pas ? Pourquoi n’a-t-il jamais répondu à nos messages ? Que ferons-nous si jamais ils l’ont trouvé et qu’ils l’ont tué? Je n’en aurais pas la moindre idée… C’est pourquoi j’avais nourri l’espoir que peut-être aviez vous une façon… un moyen de savoir s’il est toujours en vie…

Sa voix avait diminué pour finalement s’éteindre sur un point d’interrogation.

La totalité de sa capacité de résistance contre une poussée de terreur qui la liquéfiait littéralement, se concentra sur l’effort de maintenir la tonalité de sa voix aussi raide que ses genoux, assez longtemps pour qu’elle puisse dire « Je ne sais pas. » et pour maintenir ses genoux suffisamment raide pour qu’ils puissent la porter le temps de quitter la pièce.

Depuis derrière la structure rouillée qui avait été un stand de fruits et légumes à l’angle d’une rue, Dagny jeta un coup d’œil furtif derrière elle dans la rue : les rares lampadaires coupaient la

rue en des îlots espacés, elle pouvait voir une boutique de prêt sur gage dans la première auréole de lumière, un bar de nuit dans la suivante, et un fossé noir les séparant ; les trottoirs avaient été désertés ; c'était dur à admettre, mais les rues semblaient vides.

Elle tourna à cet angle en faisant délibérément sonner ses pas, puis elle stoppa abruptement pour écouter : il était difficile de dire si la tension anormale dans sa poitrine était le son de ses propres battements de cœur, et difficile à distinguer du son des roues au loin et de celui du bruissement de verre qui était l'East River coulant quelque part, pas très loin d'ici ; mais elle n'entendit aucun bruit de pas humain derrière elle. Elle secoua ses épaules, en parti comme si elle les avait haussées, et pour l'autre comme si cela avait été un frémissment, et elle accéléra le pas. Une horloge rouillée dans une sorte de caverne qui n'était plus illuminée toussa quatre heures du matin.

La peur d'être suivie ne semblaient pas complètement réelle, tout comme aucune peur ne lui aurait semblé réelle en ce moment. Elle se demanda si la légèreté si peu naturelle de son corps était le fait d'un état de tension ou de détente ; son corps paraissait s'animer avec tant de tension qu'elle en eut l'impression que c'était comme s'il était un attribut unique dédié au pouvoir du mouvement ; son esprit était détendu au point d'en être devenu inaccessible, comme un moteur qui aurait été callé sur une sorte de contrôle automatique sevant un absolu ne devant plus être remis en question.

Si une balle de fusil nue avait le pouvoir d'éprouver quelque émotion durant sa course, c'est ce qu'elle éprouverait, se dit-elle ; juste le sens du mouvement et celui du but, rien d'autre. Elle y songea vaguement, de loin, comme si sa propre personne était devenue irréelle ; seul le mot "nu" semblait l'atteindre : nu… déshabillé de toute préoccupation autre que la cible… pour le numéro 367, le numéro d'une maison le long de l'East River, que son esprit répétait continuellement, le numéro sur lequel il avait été interdit depuis si longtemps de s'attarder. Trois-cent-soixante-sept, pensa-t-elle en cherchant une forme invisble devant elle, parmi les formes angulaires des immeubles… trois-cent-soixante-sept… c'est là où il vit… s'il vit… Son calme, son détachement et la confiance qu'expimaient ses pas lui venaient de la certitude qu'il s'agissait d'un "si" avec lequel elle ne parvenait plus à coexister. Elle avait coexisté avec, dix jours durant ; et les nuits derrière elle étaient une progression quasi-

monolithique qui l'avait amenée à cette nuit comme si l'élan qui conduisait maintenant ses pas était le son de ses propres pas résonnant encore, sans réponse, dans les tunnels du *Terminus*. Elle l'avait cherché dans les tunnels, elle avait marché des heures durant, nuit après nuit–parce qu'elle savait qu'il "était de nuit"–dans les passages souterrains et sur les quais, dans les boutiques et à chaque courbe de voies abandonnées, sans jamais poser de question à quiconque, n'offrant jamais aucune explication à la raison de sa présence. Elle avait marché, sans n'en éprouver aucune sensation de peur ou d'espoir, animée par une fidélité désespérée qui en était presque de l'orgueil.

Aux origines de ce sentiment se trouvaient les moments où elle s'était arrêtée avec un étonnement soudain à des angles situés sous terre, alors qu'elle avait entendu dans son esprit les mots à demi prononcés : "ceci est ma compagnie ferroviaire", tandis qu'elle regardait la voute vibrant au son des roues, au loin ; "ceci est ma vie"–tandis qu'elle éprouvait le poids de la tension qui était ce qui était stoppé et en suspend en elle ; "ceci est mon amour"–tandis qu'elle pensait à l'homme qui, peut-être, se trouvait quelque part dans ces tunnels. "Il ne peut pas y avoir de conflit entre ces trois… de quoi suis-je en train de douter ?... qu'est-ce qui peut nous maintenir séparés, ici, là où seuls lui et moi appartenons ?..." Puis, en recouvrant le contexte du temps présent, elle continua à marcher d'un pas mesuré, habitée par ce même sens intact de la fidélité, mais dont les mots l'exprimant étaient différents : « Tu m'as interdit de te chercher, tu pourrais me maudire, tu pourrais choisir de m'oublier… mais en vertu du fait que je suis vivante, je dois savoir que tu es… je dois te voir, cette fois ci… pas pour m'interrompre, pas pour parler, pas pour te toucher, seulement pour voir… » Elle ne l'avait pas vu. Elle avait laissé tomber ses recherches, lorsqu'elle avait remarqué les regards curieux et perplexes des employés travaillant sous terre qui avaient suivi ses pas.

Elle avait organisé un *meeting* des employés de la maintenance des voies du *Terminus* au prétexte de leur remonter le moral. En fait il y avait eu deux *meetings* comme celui-là, pour voir tous les hommes des "trois-huits" ; elle avait répété le même discours inintelligible, en éprouvant un pincement de honte pour les généralités qui étaient sorties de sa bouche, et, en même temps, un pincement d'orgueil qui lui avait dit que ça n'avait plus d'importance pour elle ; elle avait regardé les visages

épuisés et brutalisés des hommes pour lesquels recevoir l'ordre de retourner au travail ou d'écouter ses mots dépourvus de sens ne faisait aucune différence. Elle n'avait pas vu son visage parmi eux.

« Est-ce que tout le monde était présent ? » Avait-elle demandé au chef d'équipe.

« Ouais, je crois bien. » avait-il répondu avec indifférence.

Elle avait traîné vers les entrées du *Terminus*, observant les hommes qui arraivaient au travail. Mais il y avait trop d'entrées à surveiller et aucun endroit depuis lequel elle aurait pu observer sans se faire remarquer ; elle s'était postée dans le crépuscule détrempé, sur un trottoir luisant sous la pluie, pressée contre le mur d'une quincaillerie, le col de son manteau remonté jusqu'aux pomettes de ses joues, avec des goutellettes tombant du bord de son chapeau ; elle s'était tenue là, exposée à la vue des passants de la rue, en sachant que les regards des hommes qui la dépassaient était des regards étonnés qui la reconnaissaient, en étant consciente que son attitude de surveillance était trop dangereusement évidente. S'il y avait eu un John Galt parmi eux, quelqu'un pouvait deviner la raison de sa quête… « S'il n'y avait pas de John Galt parmi eux… s'il n'y avait pas de John Galt dans le monde », se dit-elle, « alors aucun danger n'existait… et aucun monde non plus, d'ailleurs.

Aucun danger et aucun monde », songea-t-elle, tandis qu'elle marchait le long des rues d'un quartier pauvre en direction d'un immeuble portant le numéro 367, qui était ou qui n'était pas la maison de Galt. Elle se demanda si c'était cela que l'on éprouvait lorsque l'on attendait une sentence de mort : aucune peur, aucune colère, aucune inquiétude, rien d'autre que le détachement glacial de la lumière sans la chaleur ou la reconnaissance sans les valeurs qui y sont attachées.

Une boîte de conserve vide fit un bruit de tôle froissée sous son pied, et le son résonna trop fortement et trop longtemps, comme si l'évènement s'était produit entre les murs d'une cité abandonnée.

Les rues semblaient rasées par l'épuisement, pas par le repos, comme si les hommes derrières les murs ne dormaient pas, mais s'étaient juste effondrés. « Il serait rentré du travail à cette heure, se dit-elle… s'il travaillait… s'il avait encore une maison… » Elle regardait les formes des maisons et des immeubles délabrés, le plâtre qui s'effondrait, la peinture qui se décollait en rouleaux,

les enseignes aux couleurs passées dans les magasins mourants remplis d'articles que personne ne désirait, les vitrines malpropres, les marches d'escalier bancales et peu sûres à gravir, les alignement de vêtement immettables, le "ni-fait-ni-à-faire", le "jamais-entretenu", l'abandonné, l'incomplet, tous les monuments tordus dédiés à une course perdue d'avance contre deux ennemis : "pas le temps" et "plus le courage" ; et elle se dit que c'était là l'endroit où il avait vécu durant douze années, lui qui possédait le pouvoir si extravaguant d'illuminer le travail de l'existence humaine.

Un souvenir était en train de se démener pour se frayer un chemin pour l'atteindre, puis il lui vint pleinement à l'esprit : son nom était Starnesville. Elle en éprouva un sentiment identique à un frissonement. « Mais ici, nous sommes à New York ! »–se cria-t-elle à elle-même en défense de la grandeur qu'elle avait aimé ; puis elle dut faire face, avec une austérité inamovible, au verdict prononcé par son esprit : une cité qui l'avait laissé au milieu de ces taudis durant douze années était maudite et promise à un futur identique à celui de Starnesville. Puis, abruptement, cela cessa d'avoir de l'importance ; elle ressentit un choc inhabituel, comme le choc d'un silence soudain, un sentiment d'immobilité en elle qu'elle prit tout d'abord comme un sentiment de plénitude : elle vit le numéro 367 au-dessus de la porte d'un immeuble d'appartements anciens.

Elle était calme, se dit-elle, c'était seulement le temps qui venait soudainement de perdre sa linéarité et avait brisé sa perception en morceaux : elle sut l'instant où elle avait vu le numéro ; puis le moment où elle regarda la liste sur un petit tableau vissé contre les moulures à demi éclairées d'une entrée, et où elle vit les mots "*John Galt, 5eme, au fond*" griffonés par une main illettrée à l'aide d'un crayon ; puis l'instant où elle s'arrêta au pied d'une cage d'escalier en levant les yeux vers les angles de la rampe qui disparaissait plus haut, et où elle s'appuya soudainement contre le mur en tremblant de terreur, ne préférant pas savoir ; puis l'instant où elle sentit le mouvement de ses pieds montant sur la première marche ; puis la progression de légerté unique et continue, de cette sensation de s'élever sans effort, ni doute, ni peur, de sentir la progression de marches branlantes qui pliaient sous ses pas assurés, comme si l'élan de son irrésistible ascension était en train de lui venir de la rigidité de son corps, du port de ses épaules, de la droiture de son port de

tête et de la certitude exaltante et solennelle qu'en cet instant ultime et décisif, ce n'était pas la catastrophe de sa vie à laquelle elle s'était attendu, à la fin de la montée d'un escalier qui lui avait réclamé trente sept années de sa vie.

Au sommet, elle vit un passage étroit dont les murs convergeaient vers une porte non-éclairée. Elle entendait les planches grincer sous ses pieds dans le silence. Elle sentit la pression au bout de son doigt sur une sonnette, et elle entendit le son d'une sonnerie dans l'espace inconnu qui se trouvait au-delà.

Elle attendit.

Elle entendit le craquement bref d'une planche, mais cela venait de l'étage en-dessous. Elle entendit le glissement plaintif d'un remorqueur sur le fleuve. Puis elle sut qu'elle avait manqué un laps de temps parce que le moment de conscience suivant qu'elle eut n'était pas comme l'instant d'un réveil, mais comme celui d'une naissance : comme si deux sons étaient en train de l'arracher à un vide, le son d'un pas derrière la porte et cleui d'un verrou en train d'être tourné ; mais elle fut pas présente jusqu'au moment ou, tout à coup, il n'y eut plus de porte devant elle et que la silhouette devant laquelle elle se trouva fut celle de John Galt, se tenant dans une position décontractée dans l'encadrement de sa propre porte, vêtu d'un pentalon de bleu de travail et d'une chemise, l'angle formé par sa hanche légèrement incliné contre la lumière derrière lui.

Elle sut que ses yeux étaient en train de saisir cet instant qui fit un aller puis un retour depuis son passé et son futur, qu'un precessus d'estimations rapide comme un éclair était en train de l'intégrer dans son contrôle conscient ; et, à l'instant où un pli de sa chemise accompagna le mouvement de sa respiration, qu'il en connut la somme–et cette somme fut un radieux sourire de salut.

Elle était maintenant incapable de faire un geste. Il lui saisit le bras, il la tira à l'intérieur de la pièce, elle sentit la pression de sa bouche, elle sentit la minceur de son corps à travers la dureté de son manteau qui lui devint soudainement devenu étranger.

Elle vit le rire dans ses yeux, elle sentit le contact de sa bouche encore une fois, puis encore et encore, elle était en train de s'affaler entre ses bras, sa respiration était devenue saccadée comme si elle l'avait retenue durant les cinq étages d'escaliers, son visage était pressé contre l'angle que formaient son coup et son épaule, pour le tenir, pour le tenir avec ses bras, ses mains et la peau de sa joue.

— John… tu es vivant… fut tout ce qu'elle pu dire.

Il hocha la tête, comme s'il comprenait le sens de ses mots.

Puis il ramassa son chapeau qui était tombé sur le sol, l'aida à se débarrasser de son manteau et le posa ; il regardait la mince silhouette tremblante avec un éclair d'approbation dans ses yeux, ses mains se mouvant sur le chandail bleu-sombre étroit à col remontant qui conférait au corps de Dagny une apparence de fragilité de collégienne, et la tension d'un combattant.

— La prochaine fois que nous nous verrons, fit-il, « porte le même en blanc. Il te donnera aussi une très belle allure. »

Elle réalisa alors qu'elle ne s'habillait jamais comme cela lorsqu'elle devait apparaître en public, mais plutôt comme elle s'était habillée à la maison durant les heures sans sommeil de cette nuit. Elle rit, redécouvrant ainsi la capacité de rire : pour les premiers mots qu'il devait prononcer, elle s'était attendue à tout sauf à cela.

— …Si jamais il devait y-avoir une prochaine fois. ajouta-t-il.

— Qu'est-ce… que tu veux dire ?

Il revint à la porte et en tourna le verrou.

— Assieds-toi. fit-il.

Il resta debout, mais elle prit le temps de jeter un coup d'œil à la pièce qu'elle n'avait pas encore songé à remarquer : une longue pièce mansardée avec un lit dans un angle et une cuisinière à gaz dans l'autre, quelques meubles et planches de bois nues qui finissaient d'allonger la longueur du plancher, une lampe sur un bureau dont l'ampoule était allumée, une porte fermée dans l'ombre au-delà du cercle de lumière de la lampe, et la ville de New York au-delà d'une énorme fenètre, les étendues des structures aux arètes vives et des lumières éparses, et la flèche du Building Taggart, au loin.

— Maintenant, écoute moi bien, dit-il, « Nous avons environ une demi-heure, je pense. Je sais pourquoi tu es venue ici. Je t'avais dit que ce serait difficile à supporter et qu'il était très probable que tu craques. N'en éprouve pas de regrets. Tu vois ?... Je ne peux pas le regretter non plus. Seulement maintenant, nous devons savoir comment agir. D'ici environ une demi-heure, les agents des pillards qui t'on suivie seront ici pour m'arrêter.

— Oh non ! s'écria-t'elle.

— Dagny, quiconque parmi eux a encore quelque restant de perspicacité humaine saurait que tu n'es pas l'une des leurs, que tu es leur dernier lien avec moi, et ne te perdrait pas d'une

semelle… ou d’une semelle de ses espions.

— Je n’ai pas été suivie ! J’ai fait attention, j’ai…

— Tu ne saurais pas comment t’en assurer. Se faufiller est un art qu’ils maîtrisent comme des experts. Quiconque t’a suivi est en train de prévenir ses maîtres en ce moment.

Ta présence dans ce quartier, à cette heure, mon nom sur le tableau à l’entrée, le fait que je travaille pour ta compagnie de chemin de fer… c’est bien assez, même pour eux, pour tirer les conclusions qui s’imposent.

— Et bien, partons d’ici, alors !

Il secoua la tête.

— Ils sont déjà partout autour de l’immeuble maintenant. Celui qui t’a suivi aurait chaque policier du quartier à sa disposition sur un simple coup de fil. Maintenant je veux que tu écoutes ce que tu devras faire quand ils vont arriver ici. Dagny, tu n’as qu’une seule chance de me sauver. Si tu n’as pas bien compris ce que j’ai dit à la radio à propos de l’homme qui ne prend pas position, maintenant tu vas le comprendre. Il n’y a aucun entre-deux qui puisse s’offrir à toi. Et tu ne peux pas me rejoindre, pas tant que nous sommes entre leurs mains. Maintenant, tu dois prendre position de leur côté.

— Quoi ?

— Tu dois te joindre à eux, aussi pleinement, avec autant de consistence et en le criant aussi fort que pourront le permettre tes capacités à tromper.

Tu dois agir comme si tu étais l’une d’entre eux. Tu dois te comporter comme mon pire ennemi. Si tu le fais, j’aurai alors une chance de m’en sortir vivant. Ils ont beaucoup trop besoin de moi, ils envisageront toutes les solutions possibles avant de se résoudre à me tuer.

Quoiqu’ils puissent tirer des gens, ils ne peuvent l’espérer que grâce aux valeurs auxquelles sont attachées leurs victimes… et dans mon cas, ils ne peuvent utiliser aucune valeur à laquelle je tiendrais, et qui constituerait un moyen de pression se retournant contre moi, rien dont ils puissent se servir comme d’une menace. Mais si jamais ils venaient à avoir le moindre soupçon à propos des liens qui nous unissent, ils te mettraient immédiatement à la torture jusqu’à ce que j’accepte de faire ce qu’ils me demanderont… attention, je suis en train de parler de torture physique… devant mes yeux. Ça serait règlé en moins d’une semaine, et je ne pourrais même pas attendre aussi longtemps.

Sitôt qu'ils commenceront à faire mention de menace à ton encontre, je me suiciderais, ce qui les fera stopper immédiatement.

Il l'avait dit sans emphase, sur le même ton impersonnel d'un exposé sur les mathématiques, comme il avait l'habitude de le faire à propos de tout. Elle sut qu'il était tout à fait sérieux et qu'il avait raison de présenter ainsi les choses : elle vit alors de quelle manière, elle seule avait le pouvoir de réussir si elle voulait le détruire, là où tous les autres pouvoirs de l'ennemi échoueraient.

Elle vit l'expression de l'immobilité dans ses yeux, une expression de compréhension et d'horreur. Il acquiesça avec un léger sourire.

— Je n'ai pas besoin de te dire, fit-il, « que si je le fais, ça ne sera pas un acte de sacrifice de moi-même. Je n'accepterai pas de vivre selon leurs règles, je n'accepterai pas de leur obéir, et je n'accepterai pas d'avoir à endurer une mort lente.

Il n'y aurait plus aucune valeur à rechercher après ça… et je n'accepterai pas de vivre sans valeurs. Je n'ai pas besoin de te rappeler que nous ne sommes redevables d'aucune moralité à l'égard de ceux qui nous tiennent sous la menace d'une arme. C'est pourquoi il faut que que tu fasses preuve de toute la tromperie dont tu es capable pour les convaincre que tu me hais. Après quoi, nous aurons une chance de rester en vie pour pouvoir nous échapper ensuite… je ne sais pas quand et comment, mais au moins je saurais que je serai libre d'agir. Est-ce que c'est compris ? »

Elle dû se forcer pour relever la tête, pour le regarder en face et pour acquiescer.

— Quand ils seront là, dit-il, « dis-leur que tu avais tenté de me retrouver pour eux, que mon nom sur la liste des employés avait éveillé ta suspicion, et que tu es venu jusqu'ici pour en avoir le cœur net. »

Elle acquiesça.

— Je vais tout d'abord faire traîner les choses avant d'admettre mon identité… ils pourraient bien reconnaître ma voix, mais je vais tenter de nier… comme ça, ce sera toi qui leur dira que je suis bien le John Galt qu'ils sont en train de chercher.

Cela lui prit quelques secondes de plus, mais elle acquiesça.

— Après ça, tu réclameras… et tu les accepteras… les 500.000 dollars de récompense qu'ils ont offert pour ma capture.

Elle ferma les yeux, puis elle acquiesça.

— Dagny, fit-il lentement, « il n'y a aucun moyen de servir tes propres valeurs sous leur système. Tôt ou tard, que tu en aies l'intention ou pas, ils t'auraient amenée au point où la seule chose que tu aurais pu faire pour moi aurait été de te tourner *contre* moi. Réunis tes forces et fais-le… après quoi, tu auras gagné cette demi-heure, et peut-être l'avenir. »

— Je le ferai. fit-elle d'une voix ferme, puis ajouta, « si c'est ce qui doit arriver. »

— Ça *va* arriver. Ne le regrette pas. Moi je ne le regretterai pas. Tu n'as pas encore vu quelle était la véritable nature de tes ennemis. Tu vas la voir, maintenant. Si je dois être le gage de la démonstration qui va te convaincre, alors je le serai volontairement… et pour t'arracher à eux une bonne fois pour toutes après ça. Tu ne voulais plus attendre plus longtemps ? Oh, Dagny, Dagny, mais moi non plus !

C'était sa façon de la tenir, sa façon de l'embrasser sur la bouche qui lui donna le sentiment que chaque décision qu'elle avait prise, chaque danger, chaque doute, même la trahison contre lui, s'il devait jamais s'agir de trahison, tout était en train de lui apporter l'exaltation d'un droit à cet instant. Il put lire sur son visage le conflit en elle, la tension d'une protestation incrédule contre elle-même ; et elle entendit le son de sa voix à travers les mèches de ses cheveux qu'il pressait contre sa bouche :

— Ne pense pas à eux maintenant. Ne pense jamais à la douleur, ou au danger, ou aux ennemis plus longtemps que nécessaire pour les combattre. Tu es ici.

C'est notre temps et notre vie, pas les leurs. N'ai pas à faire d'efforts pour te sentir heureuse. Tu l'es.

— Au risque de ta vie ? dit-elle à voix basse.

— Tu ne le serais pas, alors. Mais… oui, même ça. Tu ne crois pas que c'est de l'indifférence ? Serait-ce l'indifférence qui est venue à bout de toi et qui t'as forcée à venir jusqu'ici ?

— Je…

Ce fut la violence de la vérité qui lui fit retirer ses lèvres des siennes pour lui jeter les mots à la figure :

— Je n'en avais plus rien à faire de savoir si l'un de nous deux vivrais encore après ça, juste pour te voir cette dernière fois !

— Je n'aurais pas été déçu, si tu n'étais pas venue.

— Est-ce que tu peux imaginer ce que ça a été, d'attendre, de luter contre, de le repousser au lendemain, puis encore, puis…

Il glousSa doucement.

— Et pour moi ? dit-il d'une faible voix.

Les mains de Dagny retombèrent dans un mouvement d'impuissance : elle était en train de songer aux dix années de Galt.

— Quand j'ai entendu ta voix à la radio, dit-elle, « quand j'ai entendu la plus grande déclaration que je n'ai jamais… Non, je n'ai pas le droit de te dire ce que j'en ai pensé. »

— Pourquoi pas ?

— Tu penses que je ne l'ai pas accepté.

— Tu y viendras.

— Est-ce que tu parlais depuis ici?

— Non, depuis la vallée.

— Et après tu es revenu à New York ?

— Le lendemain matin.

— Et tu es resté ici tout le temps depuis ?

— Oui.

— Est-ce que tu as entendu le genre d'appels qu'ils te lancent, chaque soir.

— Bien sûr.

Elle adressa un lent regard circulaire à la pièce, ses yeux se mouvant depuis les tours de la cité à travers la fenêtre aux poutres de bois du plafond, au plâtre craquelé des murs, aux tiges de fer du lit.

— Tu as été ici pendant tout ce temps, dit-elle, tu as vécu ici durant douze années… ici… comme ça…

— Comme ça. répondit-il en ouvrant brusquement la porte à l'autre bout de la pièce.

Elle poussa un cri : le long espace dépourvu de fenêtre mais innondé de lumière, au-delà du seuil, enfermé dans une coque de métal doux et lustré, comme aurait pu l'être une hypothétique salle de bal à l'intérieur d'un sous-marin, était le mieux équipé et le plus moderne de tous les laboratoires qu'elle n'avait jamais vus.

— Viens. fit-il avec un large sourire, « Je n'ai plus besoin de te faire des secrets. »

C'était comme passer une frontière menant à un autre univers. Elle regardait l'équipement compliqué qui luisait sous une vive lumière diffuse, elle regardait les bouts de câbles électriques, le

tableau noir sur lequel figurait des formules mathématiques, et les longs alignements d'objets façonnés par la dure discipline d'un propos ; puis elle se retourna pour voir les planches qui s'affaissaient et le plâtre craquelé de la pièce mansardée. *Plurium interrogationum*[1] se souvint-elle ; voila quel était le choix auquel était confronté le monde : une âme humaine dans l'image de l'une, ou de l'autre.

— Tu voulais savoir où je travaillais, durant les onze mois lors desquelle je n'étais pas en congé. dit-il.

— Tout ça, demanda-t-elle en désignant le laboratoire, « avec le salaire d'un… » puis elle désigna la mansarde, « d'un ouvrier non-qualifié ? »

— Oh non ! Avec les *royalties*[2] que Midas Mulligan me paye pour sa centrale électrique, pour l'écran de rayons, pour l'émetteur radio et quelque autres travaux de ce genre.

— Mais alors… alors pourquoi fallait-il que tu travailles comme employé à l'entretien des voies ?

— Parce qu'aucun argent gagné dans la vallée ne doit jamais être dépensé à l'extérieur.

— Où t'es-tu procuré cet équipement ?

---

1. *Plurium interrogationum* est une locution latine que l'on peut traduire par “multiplier les questions” ou “compliquer les questions”, raisonnement fallacieux qui vise à tromper. Il est commis par quelqu'un qui pose une question qui présuppose une proposition qui n'a ni été prouvée ni acceptée par la personne qui doit répondre à la question. Cette technique est souvent utilisée de manière rhétorique pour limiter les réponses possibles et les orienter vers ce que veut entendre l'interrogateur. La question suivante est l'exemple standard du plurium interrogatium : « Avez-vous arrêté de battre votre femme ? » Que la personne réponde oui ou non, elle admet implicitement avoir une femme, et l'avoir battue par le passé. Ainsi, ce fait est présupposé par la question, et s'il n'a pas été accepté par l'interlocuteur avant, la question est impropre et la tromperie logique avérée. Cette tromperie est contextuelle : le fait que la question présuppose quelque chose n'est pas en soi-même une tromperie. C'est seulement lorsqu'une telle présupposition n'est pas acceptée par la personne à qui l'on a posé la question que l'argument devient fallacieux (*définition: Wikipedia*). *Plurium interrogationum* est également le titre choisi par le traducteur pour la Deuxième Partie de ce roman, faute d'un équivalent intelligible en langue française du titre original en langue anglaise “Either or”, ces deux mots anglais ne pouvant chacun être traduits que par un seul et même mot français: “ou”. *(N. d. T.)*

2. *Royalties*, ou redevance, est un paiement devant avoir lieu de manière régulière, en échange d'un droit d'exploitation (brevet ou autre propriété intellectuelle comme un droit d'auteur, mine, terre agricole, etc.) ou d'un droit d'usage d'un service. *(N. d. T.)*

— Je l'ai conçu et dessiné. La fonderie d'Andrew Stockton l'a fait.

Il pointa un doigt en direction d'un objet discret de la taille d'un de ces gros meubles-postes de radio en bois, dans un angle de la pièce.

— Voila le moteur que tu voulais, et il étouffa un petit rire en la voyant s'écrier, en voyant la secousse involontaire qui la projeta en avant, « Ne te casse pas la tête à l'étudier, tu ne vas

pas le leur abandonner, maintenant. »

Elle avait les yeux fixés sur les cylindres de métal brillant et sur les solénoïdes de câble de cuivre luisant qui suggéraient les formes rouillées reposant, telles une relique sacrée, dans un cercueil de verre dans une caverne du Terminus Taggart.

— Il fournit ma propre électricité pour le laboratoire. dit-il, « Personne ne devait avoir à se demander pourquoi un cheminot était en train de consommer des quantités exorbitantes d'électricité. »

— Mais, si jamais ils avaient trouvé cet endroit…

— Il eut un étrange petit rire bref.

— Ils ne le trouveront pas.

— Pendant combien de temps as-tu… ?

Elle s'interrompit ; mais cette fois ce ne fut pas pour s'écrier quelque chose ; la vue à laquelle elle se trouvait confrontée ne pouvait être autrement accueillie que par un moment d'immobilité intérieure totale : sur le mur, derrière une rangée d'appareils, elle vit une photographie découpée dans un journal ; une photo d'elle, vêtue d'un pentalon décontracté et d'une chemise d'homme, posant à côté d'une locomotive durant l'inauguration de la *Ligne John Galt*, sa tête relevée, son sourire allant avec le contexte, la signification et l'ensoleillement de ce jour.

Un sorte de gémissement fut sa seule réponse tandis qu'elle se tourna vers lui, mais l'expression du visage de Galt était la même que la sienne sur la photo.

— J'étais le symbole de ce que tu voulais détruire dans le monde. dit-il, « Mais toi, tu étais le symbole de ce que je voulais réaliser. »

Il désigna la photographie.

— Voila comment les hommes voudraient se voir une ou deux fois dans leur vie, comme une exception. Mais moi… c'est ce que j'ai choisi comme le constant et le normal.

L'expression de son visage, l'intensité sereine de ses yeux et de son esprit faisait de tout cela une réalité, maintenant, à cet instant précis, dans le plein contexte du moment qui l'englobait, dans cette cité.

Quand il l'embrassa, elle sut que leurs bras entrelacés étaient en train de tenir leur plus grand triomphe, que ceci était la réalité qui n'avait pas été atteinte ni par la douleur ni par la peur, la réalité du *Cinquième Concerto* de Halley, c'était la récompense qu'ils avaient voulu, pour laquelle ils s'étaient battus, et avaient gagné.

On sonna à la porte.

La première réaction de Dagny fut un mouvement de recul, celle de Galt, de la serrer plus fort et plus longuement.

Lorsqu'il releva la tête, il était en train de sourire. Il dit seulement :

— Maintenant, il est temps de ne pas avoir peur.

Elle le suivit vers la pièce mansardée. Elle entendit la porte derrière eux faire le "clic" d'un verrou.

Il l'aida silencieusement à remettre son manteau, il attendit qu'elle ait fini de serrer sa ceinture et de remettre son chapeau ; puis il marcha vers la porte d'entrée et l'ouvrit.

Trois des quatres homme qui entrèrent étaient des silhouettes musclées vêtues d'uniformes militaires, chacun avec deux pistolets à leurs ceintures, avec de larges visages depourvus de formes, des yeux épargnés par la capacité de perception. Le quatrième, leur chef, était un civil d'allure frèle habillé d'un coûteux pardessus, portant une moustache nette, avec des yeux bleus pâles et les manières d'un intellectuel de l'espèce des relations publiques.

Il lança un bref coup d'œil à Galt, à la pièce, fit un pas en avant, puis s'arrêta, fit un autre pas, puis s'arrêta.

— Oui ? fit Galt.

— Etes… êtes-vous John Galt ? demanda-t-il d'une voix trop forte.

— C'est mon nom.

— Etes-vous *le* John Galt ?

— Lequel que vous parlez ?

— Est-ce vous qui avez parlé à la radio ?

— Quand ?

— Ne le laissez pas vous prendre pour des idiots.

La voix métallique avait été celle de Dagny, et elle s'était

adressée au chef. « Il-est-John-Galt. J'en apporterai la preuve à votre bureau. Vous pouvez l'embarquer ».

Galt se tourna vers elle comme si elle avait été une étrangère.

— Est-ce que vous allez maintenant me dire qui vous êtes et qu'est-ce que c'est que vous voulez, ici ?

Le visage de Dagny était aussi dépourvu d'expression que celui des militaires.

— Mon nom est Dagny Taggart. J'avais besoin de me convaincre moi-même que vous êtes l'homme qui est recherché dans tout le pays.

Il se tourna vers le chef.

— D'accord, fit-il, « Je suis John Galt… mais si vous voulez que je réponde à vos questions, tenez votre moucharde »–il pointa du menton dans la direction de Dagny–« à l'écart ».

— Monsieur Galt ! cria le chef avec une voix dont le son exprimait une énorme jovialité, « C'est un honneur de vous rencontrer, un honneur et un privilège ! Monsieur Galt… s'il vous plait, ne vous méprenez pas sur notre compte… nous sommes ici pour vous accorder vos requêtes… non, bien sûr, vous n'aurez pas à discuter de quoi que ce soit avec Mademoiselle Taggart, si vous le préférez… Mademoiselle Taggart ne faisait que son devoir de patriote, mais… »

— J'ai dit, éloignez-là de moi.

— Nous ne sommes pas vos ennemis, Monsieur Galt, je vous assure que nous ne sommes pas vos ennemis.

Il se tourna vers Dagny.

— Mademoiselle Taggart, vous avez rendu un service inestimable à la population. Vous avez mérité l'expression la plus élevée de la gratitude dont est capable la nation. Nous permettriez-vous de nous charger de la suite, maintenant.

Les gestes d'apaisement de ses mains l'invitaient avec empressement à se reculer, à disparaître de la vue de Galt.

— Maintenant, que voulez-vous ? demanda Galt.

— Toute la Nation vous attend, Monsieur Galt. Tout ce que nous voulons, c'est que vous nous offriez une chance de dissiper tout malentendu. Juste une chance de coopérer avec vous.

Sa main gantée était en train de s'agiter en un signal adressé aux trois hommes ; les planches de bois de la pièce grincèrent, tandis qu'ils entreprirent de procéder en silence à la tâche d'ouvrir des tiroirs et des portes de placards ; ils étaient en train de fouiller la pièce.

— L'esprit de la Nation va revivre dès demain matin, Monsieur Galt, quand ils entendront que vous avez été retrouvé.

— Qu'est-ce que vous voulez ?

— Juste vous accueillir au nom de tous les citoyens.

— Suis-je en état d'arrestation ?

— Pourquoi penser en de tels termes dépassés ? Notre travail consiste seulement à vous escorter en toute sécurité au devant des plus hauts représentants de l'Etat, là où votre présence est urgemment souhaitée.

Il marqua une pause, mais il n'y eut pas de réponse.

— Les personnalités les plus representatives du pays sont désireuses de s'entretenir avec vous… juste de s'entretenir et d'arriver à une compréhension mutuelle et amicale.

Les militaires ne trouvaient rien d'autre que des vêtements et des ustensiles de cuisine ; il n'y avait ni lettres, ni livres, ni même un journal, comme si la pièce était l'habitation d'un analphabète.

— Notre objectif est seulement de vous prêter assistance pour que vous puissiez prendre la place qui vous est dûe au sein de notre société, Monsieur Galt. Vous ne semblez pas réaliser votre propre valeur aux yeux du public.

— Mais si.

— Nous sommes ici, simplement pour vous protéger.

— Verrouillée ! déclara un militaire en donnant un coup de poing contre la porte du laboratoire.

Le chef dut adopter un sourire doucereux.

— Qu'y a t'il derrière cette porte, Monsieur Galt ?

— Propriété privée.

— Voudriez-vous l'ouvrir pour nous, s'il vous plait.

— Non.

Le chef étendit les bras dans un geste d'impuissance peinée.

— Malheureusement, j'ai les poings liés, Monsieur Galt. Les ordres, toujours les ordres, vous me comprenez. Nous devons entrer dans cette pièce là aussi.

— Entrez-y.

— Il s'agit seulement d'une formalité, vous savez, une simple formalité. Il n'y a rien qui puisse justifier que les choses ne se déroulent pas à l'amiable. Voudriez-vous coopérer, s'il vous plait ?

— J'ai dit, non.

— Je suis sûr que vous ne voudriez pas que nous soyions mis

dans l'inconfortable obligation de… de recourir à des moyens qui ne sont absouluement pas nécessaires.

Il ne reçut aucune réponse.

— Nous jouissons de l'autorité nécessaire pour casser cette porte, vous savez… mais, bien sûr, nous ne souhaitons nullement en arriver à de tels excès.

Il attendit, mais il n'eut aucune réponse.

— Forcez cette serrure ! lâcha-t-il sèchement au militaire.

Dagny adressa un bref coup d'œil en direction du visage de Galt. Il demeurait impassible, la tête relevée de niveau, elle vit les traits imperturbés de son profile, ses yeux dirigés vers la porte. Le verrou était une petite plaque carrée de cuivre poli, sans trou de serrure ni rien d'autre dessus.

Le silence et la soudaine immobilité des trois brutes furent involontaires, alors que les outils de cambrioleur dans les mains d'un quatrième grattaient avec précaution contre le bois de la porte.

Le bois céda facilement et de petits éclats tombèrent sur le sol, leur coups amplifiés par le silence pour ressembler au son d'un pistolet-mitrailleur lointain. Lorsque la pince-monseigneur de cambrioleur attaqua le cuivre de la plaque, ils entendirent un léger frémissement derrière la porte, pas plus bruyant que le soupir d'un esprit lassé. Dans la minute qui suivit, le verrou tomba sur le sol et la porte trembla vers l'avant de deux ou trois centimètres.

Le militaire eut un soudain mouvement de recul. Le chef s'approcha, ses pas se faisant irréguliers, tels des hoquets, puis il ouvrit complètement la porte d'un geste brusque. Ils se trouvèrent tous face à face avec un trou noir au contenu inconnu et dont la noirceur était uniforme. Ils se regardèrent les uns et les autres, puis ils regardèrent en direction de Galt ; il ne fit pas un geste ; lui aussi regardait en direction de l'obscurité. Dagny les suivit lorsqu'ils dépassèrent le seuil de la porte, précédés par les faisceaux de leurs lampes électriques. L'espace au-delà était une longue coque de métal vide, à l'exception d'importantes étendues de poussière sur le sol, une poussière bizarre, blanche tirant sur le gris, qui semblait provenir de ruines anciennes restées intactes des siècles durant. La pièce avait l'air aussi morte qu'une boîte cranienne vide.

Elle dut se retourner par crainte de leur laisser voir sur son visage le cri de la connaissance de ce que cette poussière avait

été il n'y avait encore que quelques minutes. Ne tentez pas de forcer cette porte…, lui avait-il dit devant l'entrée de la centrale électrique d'Atlantis, « Si vous essayiez de la forcer… la machinerie qui se trouve à l'intérieur s'effondrerait en miettes bien avant que la porte ne cède ».

« Ne tentez pas d'ouvrir cette porte », répétait-elle en songe, mais savait que ce qu'elle était en train de voir maintenant était la représentation matérialisée de la déclaration : "Ne tentez pas de forcer un esprit".

Les hommes battirent en retraite en silence pour atteindre la porte d'accès, puis ils s'arrêtèrent dans une attitude de perplexité, les uns après les autres, ça et là dans la mansarde, comme s'ils avaient été abandonnés ici par le reflux d'une marée.

— Bon, dit alors Galt en étendant la main pour saisir son manteau, « allons-y ».

Trois étages de l'hôtel Wayne-Falkland avaient été évacués, réquisitionnés, et transformés en un camp retranché gardé par des hommes en armes. Des gardes avec des pistolets-mitrailleurs se tenaient à chaque angle des longs couloirs recouverts de moquette de velours. Des sentinelles équipées de baïonettes gardaient les escaliers de secours. Les portes des ascenseurs des cinquante-neuvième, soixantième et soixante-et-unième étages avaient été condamnées ; une porte unique et un seul ascenseur avaient été épargné comme seul moyen d'accès et ils étaient gardés par des hommes en treillis et équipement de combat. Des hommes au style particulier erraient un peu partout dans les couloirs, restaurants et aux abords des boutiques de luxe du rez-de-chaussée ; leurs vêtements étaient trop neufs et trop chers et leur donnaient des allures d'imitations ratées des clients habituels de l'hôtel, c'était un camouflage qui, de surcroit, seyait bien mal aux faces de brutes de ces hommes, et qui supportait mal les plis produits par ces bosses en des endroits où des vêtements d'hommes et de vedettes n'avaient pas de raison d'en avoir, mais que des tueurs, eux, auraient eu. Des groupes de gardes équipés de pistolets-mitrailleurs Thompson[1] étaient postés à chaque entrée et sortie de l'hôtel, de même qu'à quelques fenêtres situées de l'autre côté de la rue et qui constituaient autant de positions tactiques.

1. Le pistolet-mitrailleur américain Thompson n'est nullement le fruit de l'imagination de l'auteur. Cette arme équipa les forces américaines jusque durant la Guerre de Corée (1950-1953). *(N. d. T.)*

Au centre de ce camp, au soixantième étage, dans cette partie qui était connue comme la *suite royal* de l'hôtel Wayne-Falkland, au milieu des draperies de satin, des lustres de cristal et des représentations de semeuses sculpées dans la masse, John Galt, vêtu d'un pentalon de bleu de travail et d'une chemise, se tenait assis dans un fauteuil de style recouvert de tapisseries, une jambe étendue et posée sur le tissus de velours d'un prie-Dieu, les mains croisées derrière la tête, regardant le plafond.

Ce fut la posture dans laquelle Monsieur Thompson le trouva, lorsque les quatre gardes qui étaient restés postés devant la porte depuis 5 heures du matin l'ouvrirent à 11 pour le laisser passer, puis la refermèrent et la verrouillèrent à nouveau derrière lui.

Monsieur Thompson fut pris d'un sentiment d'inconfort lorsqu'il entendit le clic derrière lui qui lui interdisait toute fuite intempestive, et le laissait seul en compagnie du prisonnier. Mais il se souvint des gros titres de la presse et des voix de la radio qui n'avaient pas cessé de l'annoncer à tout le pays depuis les aurores :

"On a retrouvé John Galt !... John Galt est à New York !... John Galt s'est joint à la cause des citoyens !... John Galt est en entretiens privés avec les dirigeants du pays, travaillant à l'élaboration d'une solution devant permettre une rapide sortie de la crise qui affecte notre économie !"

…et il disciplina sont esprit pour y croire.

— Bien, bien, bien ! dit-il sur un ton entousiaste tout en faisant quelques pas en direction d'un fauteuil, « Donc vous êtes notre jeune ami qui est à l'origine de toutes ces histoires… Oh, » fit-il soudainement alors qu'il eut un meilleur aperçu des yeux vert-sombre qui l'observaient, « et bien, je… je suis ravi de vous rencontrer, Monsieur Galt, tout simplement ravi. » il ajouta, « Je suis Monsieur Thompson… vous avez été informé de ma venue. »

— Comment allez-vous. fit Galt.

Monsieur Thompson donna un petit coup de poing sur l'accoudoir d'un fauteuil situé à proximité du sien, la brusquerie du mouvement suggérant une attitude optimiste d'homme d'affaires.

— Maintenant, n'allez pas vous imaginer que vous êtes en état d'arrestation ou je ne sais quoi d'autre de farfelu. il désigna la pièce d'un geste de la main, « Il ne s'agit pas d'une prison, comme vous pouvez le constater. Vous pouvez voir que vous

êtes convenablement traité. Vous êtes un personnage important, une personage *très* important… et nous en sommes pleinement conscients. Vous avez juste à vous sentir ici comme chez vous. Demandez tout ce qu'il vous plaira. Congédiez tout laquais qui ne vous obéirait pas. Et s'il y a quelque chose qui ne vous convenait pas avec n'importe lequel des garçons en uniforme à l'extérieur, alors vous n'avez qu'à en souffler mot et nous le remplacerons immédiatement.

Il fit une pause comme pour attendre une réponse. Il n'en reçut aucune.

— La seule raison pour laquelle vous avez été amené ici est juste que nous voulions nous entretenir avec vous. Nous n'aurions pas procédé de la sorte, en d'autres circonstances, mais vous ne nous avez pas laissé le choix. Vous avez persisté à vous cacher. Tout ce que nous voulions, c'était une chance de pouvoir vous dire que vous vous êtes mépris sur nos intentions.

Il étendit les mains, la paume retournée vers le haut, affichant un sourire désarmant. Les yeux de Galt l'observaient, sans répondre.

— C'était ce discours que vous prononcé à la radio. Grand Dieu, quel orateur de talent vous faites ! Vous avez fait quelque chose au pays… je ne sais ni quoi ni pourquoi, mais vous l'avez fait. Les gens semblent vouloir quelque chose que vous avez trouvé. Mais vous avez pensé que nous nous y opposerions fermement ? C'est là où vous avez commis une erreur. Nous n'y sommes nullement opposés. Personnellement, je pense qu'il y avait plein de choses qui avaient du sens, dans votre discours. Oui, Monsieur, c'est comme je vous le dis. Bien sûr, je ne suis pas totalement d'accord avec tout ce que vous avez dit… mais que diable, vous ne vous attendez tout de même à ce que nous soyions d'accord à propos de tout. Les divergences d'opinion… c'est ça qui fait avancer notre planète. Moi, je suis toujours disposé à me remettre en question. Je suis ouvert à tous les arguments.

Il se pencha en avant comme pour une invitation. Il n'obtint aucune réponse.

— La planète est devenue un immense merdier. Exactement comme vous l'avez dit. Là-dessus, je suis bien d'accord avec vous. Cela nous fait avoir quelque chose en commun. Et ce point de vue que nous partageons tous deux constitue une base de travail intéressante. Quelque chose doit être entrepris, à propos

de ça. Tout ce que je voulais, c'était… Ecoutez, cria-il tout à coup, « pourquoi ne me laissez-vous pas vous parler ? »

— Vous *êtes* en train de me parler.

— Je… bon, c'est… bon, vous voyez ce que je veux dire.

— Pleinement.

— Et bien alors ?... Et bien alors, qu'en pensez vous ?

— Rien.

— Hein ?

— Rien.

— Enfin, allons !

— Je n'ai pas cherché à parler avec vous.

— Mais… mais, écoutez !... Il y a tout de même des choses dont il faut que nous parlions, vous et moi !

— Moi, non.

— Ecoutez, dit Monsieur Thompson après une pause, « vous êtes un homme d'action. Un homme au sens pratique. Et quant je dis *pratique*, vous vous posez là ! Quelque puissent être les points de divergence entre nous, au moins je suis sûr que nous partageons ça en commun. Ce n'est pas vrai ?"

— D'avoir l'esprit pratique ? Oui.

— Bon, et bien vous voyez : moi aussi. Nous pouvons parler en toute franchise. Nous avons suffisamment en commun pour nous permettre de poser toutes nos cartes sur la table. Quoique vous puissiez rechercher, je vous offre un marché.

— Je suis toujours ouvert aux propositions.

— J'en étais sûr ! cria triomphalement Monsieur Thompson tout en envoyant son poing sur son genou, « C'est ce que je leur ai dit… à tout ces idiots d'intellectuels qui se fourvoient toujours dans d'incroyables théories, comme Wesley ! »

— Je suis toujours ouvert aux propositions… venant de quiconque à une valeur à me proposer.

Monsieur Thompson n'aurait su dire ce qui lui laissait cette impression d'avoir manqué quelque chose, avant qu'il réponde :

— Et bien, écrivez vous-même la somme, *mon pote* ! Ecrivez vous-même la somme !

— Qu'avez-vous à m'offrir ?

— Pourquoi… n'importe quoi.

— Tel que ?

— Tout ce que vous pourriez nommer. Avez-vous entendu nos appels sur onde courte, à la radio ?

— Oui.

— Nous avons dit que nous accepterions vos conditions, n'importe quelles conditions. Nous le pensions vraiment.

— Ne m'avez-vous pas entendu, à la radio, dire que je ne proposais aucune condition ? Je le pensais vraiment.

— Oh, mais, écoutez, vous vous êtes mépris sur notre compte ! Vous aviez cru que nous nous engagerions dans une bataille contre vous. Mais jamais de la vie. Nous ne sommes pas rigides à ce point. Nous sommes disposés à considérer toute idée. Pourquoi n'avez-vous pas répondu à nos appels pour que nous ayions une réunion de travail ensemble ?

— Pourquoi aurai-je dû le faire ?

— Parce que… parce que nous voulions nous entretenir avec vous au nom de toute la population.

— Je ne vous reconnais pas le droit de parler au nom de toute la population.

— Bon, écoutez, je n'ai pas l'habitude de… Bon, O.K., allez-vous au moins me permettre de vous exposer mon point de vue ? Allez-vous m'écouter ?

— Je *suis* en train d'écouter.

— Le pays est plongé dans une situation épouvantable. Il y a des gens qui ont faim et qui jettent l'éponge chaque jour, l'économie est en train de se disloquer, personne ne produit plus rien. Nous en sommes arrivés à un point où nous ne savons plus quoi faire. Vous, vous le savez. Vous détenez le savoir-faire qui permettrait au pays de sortir de l'ornière. O.k., nous sommes d'accord pour vous laisser les rênes. Nous voulons que vous nous montriez ce qu'il faut faire.

— Je vous ai dit ce qu'il faut faire.

— Quoi ?

— Dégagez de là.

— Ça c'est impossible ! Ça relève du fantasme ! C'est hors de question !

— Vous voyez ? Je vous avais dit que nous n'avions rien à discuter.

— Maintenant, attendez ! Attendez ! Ne nous laissons pas aller vers les extrêmes ! Il y a toujours un terrain d'entente. Vous ne pouvez pas tout avoir. Nous ne… les Américains ne l'accepteraient pas. Vous ne pouvez pas attendre de nous que mettions à la casse, du jour au lendemain, toute la machinerie gouvernementale.

Nous devons préserver le système et ses traditions tels qu'ils

le sont. En revanche, nous sommes d'accord pour le faire évoluer. Nous effectuerons les changements nécessaires selon le cahier des charges que vous nous soumettrez. Nous ne sommes pas obtus, théoriques, ou dogmatiques… nous sommes flexibles, au contraire. Nous ferons tout ce que vous nous dicterez de faire. Vous aurez les mains libres, et nous, nous coopérerons. Nous accepterons volontiers les compromis. Nous nous entendrons sur une base gagnant-gagnant. Nous conserveront le contrôle du volet politique, et vous cèderons un pouvoir absolu sur le volet économique. Nous vous abandonnerons les outils de production du pays, nous vous ferons le présent de la machine économique toute entière. A partir de là, vous la ferez fonctionner comme bon vous semble, vous serez aux commandes, vous ordonnerez la publication des décrets… et vous aurez la jouissance de l'ensemble de l'appareil d'Etat pour faire appliquer et respecter vos directives. Nous, de notre côté, nous serons prêt à vous obéir, nous tous, en commençant par moi, jusqu'au bas de la pyramide. Pour tout ce qui relève des questions de production, nous ferons absolument tout ce que vous nous demanderez. Vous vous retrouverez dans une position et avec des pouvoirs similaires à ceux d'un dictateur économique de la nation !

Galt éclata de rire.

Ce fut l'amusement simple que traduisait ce rire qui choqua Monsieur Thompson.

— Qu'est-ce qui vous arrive ?

— Donc, c'est ça, votre idée de compromis, n'est-ce pas ?

— Qu'est-ce que… ? Arrêtez de sourire comme ça !... Je crois que vous ne m'avez pas compris. Je suis en train de vous offrir le poste de Wesley Mouch… et il n'y a rien de plus gros que quiconque pourrait vous offrir !... Vous serez libre de faire tout ce que vous souhaitez. Si vous n'aimez pas les contrôles un peu trop strictes… révoquez-les. Si vous voulez augmenter les revenus de l'Etat et diminuer les salaires… faite voter des décrets l'ordonnant. Si vous voulez accordez des privilèges spéciaux et des abattements fiscaux pour les barons de l'économie… accordez les leurs. Si vous n'aimez pas les syndicats… ordonnez leur dissolution par décret spécial. Si vous voulez une libre économie de marché… ordonnez au gens d'être libres de faire ce qu'ils veulent ! Organisez les choses comme bon vous semble. Mais faite venir la reprise. Réorganisez l'économie nationale. Remettez le pays au travail. Faites-les produire. Ramenez vos

propres hommes… les hommes d'intelligence et de créativité… les cervaux. Guidez-nous pour nous aider à retrouver la route menant à une ère scientifique, industrieuse, et de paix et de prospérité.

— Au bout du canon d'un fusil ?

— Bon, écoutez, je… Maintenant, qu'est-ce qui est si foutrement drôle dans tout ça ?

— Allez-vous me dire simplement une chose : si vous êtes en mesure d'affirmer que vous n'avez pas compris un mot de ce que j'ai dit à la radio, qu'est-ce qui vous fait penser que je serais d'accord pour prétendre que je ne l'ai pas dit ?

— Je ne comprends pas ce que vous voulez dire ! Je…

— Laissez tomber, c'était juste une matière de rhétorique. La première partie de ceci répond à la question de la seconde.

— Hein ?

— Je ne joue pas à votre genre de jeu, *Frangin*… si vous en voulez une traduction.

— Est-ce que vous voulez dire que vous refusez mon offre ?

— Exactement.

— Mais pourquoi ?

— Ça m'a pris trois heures, à la radio, pour vous l'expliquer.

— Oh, mais ça c'est juste de la théorie ! Moi, je suis en train de vous parler *business,* là. Je suis en train de vous proposer le meilleur *job* de la planète. Vous allez me dire ce qui coince, là-dedans ?

— Ce que je vous ai dit, durant ces trois heures, c'est que ça ne marchera pas.

— Vous pouvez le faire marcher.

— Comment ?

Monsieur Thompson étendit les mains.

— Je ne le sais pas. Si je le savais, je ne serais pas venu vous voir. C'est à vous de le savoir. C'est vous le génie de l'industrie. Vous avez le pouvoir de résoudre tous les problèmes.

— J'ai dit que ça ne pouvait pas être fait.

— Vous pourriez le faire.

— Comment ?

— D'une manière ou d'une autre. il entendit le rire étouffé de Galt, et ajouta, « Et pourquoi pas ? Expliquez juste pourquoi ce ne serait pas possible ? »

— O.K., je vais vous le dire. Vous voudriez que je sois le dictateur économique ?

— Oui.
— Et vous obéiriez à tous les ordres que je pourrais donner ?
— Implicitement !
— Et bien alors, commencez donc par abolir les impôts sur le revenu.
— Oh non ! s'écria Monsieur Thompson en bondissant sur ses jambes, « Nous ne pourrions pas faire ça ! Ça… ça ne relève pas du domaine de la production. Ça, ça relève du domaine de la *redistribution*. Comment payerions-nous les fonctionnaires ?
— Mettez vos fonctionnaires à la porte.
— Oh non ! Ça c'est de la politique. C'est pas de l'économie! Vous ne pouvez pas interférer dans les affaires politiques ! Vous ne pouvez tout de même pas tout avoir, non plus !
Galt croisa ses jambes sur le prie-Dieu tout s'étirant plus confortablement dans dans le fauteuil tapissé.
— On continue ? Ou arrivons-nous au but ?
— Je ne faisais seulement… il s'arrêta.
— Préféreriez-vous que ce soit moi qui en vienne au but ?
— Ecoutez, dit Monsieur Thompson sur le ton de l'apaisement et en se rasseyant sur le bord de son fauteuil, « je ne veux pas tergiverser. Je ne suis pas bon pour les palabres. Je suis un homme d'action. Le temps nous est compté. Tout ce que je sais c'est que la nature vous a donné un bon cerveau. Exactement le genre de cervau dont nous avons besoin. Vous savez tout faire. Vous pourriez mettre le pays sur la voie de la reprise économique, si vous le vouliez.
— D'accord, présentons les choses sous votre angle : je ne veux pas le faire. Je ne veux pas être un dictateur économique, même pas, même pas juste pour le temps nécessaire de donner cet ordre aux gens, par décret, d'être libres… un décret que n'importe quelle personne rationnelle et censée me jetterait à la figure, par ce qu'il saurait que ses droits n'ont pas à être tenus, donnés ou reçus avec votre permission ou avec la mienne.
— Dites-moi, fit Monsieur Thompson en le regardant d'un air pensif, « qu'est-ce que c'est que vous cherchez, au juste ? »
— Je vous l'ai dit à la radio.
— Je pige pas. Vous avez dit que vous vous êtes engagé au nom de vos propres intérêts personnels… et ça je peux le comprendre. Mais qu'est ce que vous pourriez obtenir dans le futur que vous ne pourriez obtenir maintenant, de notre part, servi sur un plateau d'argent ? Je pensais que vous étiez un

égoïste et un homme à l’esprit pratique. Je vous offre un chèque en blanc sur tout ce que vous pourriez souhaiter… et vous me répondez que vous n’en voulez pas. Pourquoi ?

— Parce qu’il est sans provisions, votre chèque en blanc.

— Quoi ?

— Parce que vous n’avez aucune valeur à m’offrir.

— Je peux vous offrir tout ce que vous voulez. Tout ce que vous avez à faire, c’est de me dire ce que c’est.

— Vous, dites moi ce que c’est.

— Bon, vous parlez beaucoup de richesse. Si c’est de l’argent que vous voulez… vous ne parviendriez pas à vous faire durant trois fois votre vie ce que je peux vous remettre dans la main dans la minute, à cette minute même, payé *cash* “au cul du camion”. Vous voulez 1 milliard de dollars… un joli petit milliard de dollars net d’impôt ?

— Que j’aurais à produire pour vous, pour que vous parveniez à me le remettre?

— Non, là je suis en train de vous parler d’argent qui sort directement du trésor public, en billets neufs et fraîchement imprimés… ou… ou même en or, si vous préferez.

— Et je m’achéterais quoi, avec.

— Oh, écoutez, quand le pays sera remis sur pied…

— Quand *je* l’aurai remis sur ses pieds ?

— Bon, si ce que vous voulez, c’est de faire “tourner la boutique” à votre manière, si c’est le pouvoir qui vous intéresse, je vous garantie que chaque homme, femme et enfant dans ce pays obéira à vos ordres et fera tout ce que vous voulez.

— Après que je leur aurai appris à le faire ?

— Si vous voulez n’importe quoi pour votre propre clan… pour tous ces hommes qui ont disparu… des bons postes… des salaires convenables… des appartements de fonction… un peu de pouvoir… des exonérations d’impôts, n’importe quel privilège spécial… vous n’avez qu’à demander, ils l’auront.

— Une fois que je les aurai ramenés ici ?

— Bon, à la fin… qu’est-ce que vous voulez ?

— De quoi sur terre auriez-vous besoin ?

— Hein ?

— Qu’auriez-vous à m’offrir que je ne pourrais avoir sans vous ?

Il y eut une expression différente dans les yeux de Monsieur Thompson, lorsqu’il revint à la charge, comme s’il se trouvait

acculé, et cependant il regarda Galt droit dans les yeux pour la première fois, et il dit lentement :

— Sans moi, vous ne pourriez pas sortir de cette pièce, maintenant.

Galt sourit.

— C'est vrai.

— Vous ne seriez pas capable de produire quoi que ce soit. Vous pourriez être abandonné ici pour y crier famine.

— C'est vrai.

— Bon, et là, vous comprenez ce que je veux dire?

La sonorité joviale et familière revint dans la voix de Monsieur Thompson, comme si l'allusion adressée et reçue pouvait désormais être dissipée en toute sécurité par le seul moyen de l'humour.

— Ce que j'ai trouvé à vous offrir, maintenant, c'est votre vie.

— Ce n'est pas à vous de me l'offrir, Monsieur Thompson. dit Galt d'une voix douce.

Quelque chose dans la voix de Galt secoua Monsieur Thompson pour l'inciter à lui lancer un regard, puis une seconde secousse lui fit regarder ailleurs avec encore plus de promptitude : le sourire de Galt avait presque été gentil.

— Maintenant, dit Galt, « est-ce que vous voyez ce que je veux dire quand j'explique qu'un zéro ne peut pas acheter la vie de quelqu'un à crédit ? C'est moi qui devrais vous accorder ce genre de crédit… et je ne vais pas le faire. Le retrait d'une menace n'est pas un paiement, le déni d'une valeur négative n'est pas une récompense, le retrait de vos gorilles armés ne constitue pas un encouragement, l'offre consistant à ne pas me tuer n'est pas une valeur. »

— Qui… qui a dit quoique ce soit parlant de vous tuer ?

— Qui a dit quoi que ce soit à propos de quoi que ce soit d'autre ? Si vous n'étiez pas en train de me retenir ici, au bout d'un canon de fusil, sous la menace de mort, vous n'auriez absolument aucune chance de me parler. Et c'est autant que ce que vos fusils puissent accomplir. Je ne paie pas pour le retrait de menaces. Je n'achète ma vie à personne.

— Et bien vous faites erreur, dit Monsieur Thompson sur un ton enjoué, « Si vous aviez une jambe cassée, vous seriez bien obligé de payer un médecin pour vous la remettre en place. »

— Pas si c'est lui qui me la casse.

Il sourit du silence de Monsieur Thompson.

— Je suis en effet un homme au sens pratique, Monsieur Thompson. Je ne pense pas que ce soit faire preuve de sens pratique que d'établir une personne dont le seul moyen de subsistance consiste à me briser les os. Je ne pense pas que ce soit faire preuve de sens pratique que d'encourager la protection dans le cadre d'un *racket*.

Monsieur Thompson avait l'air pensif, puis il secoua la tête.

— Je ne pense pas que vous soyez pratique. fit-il, « un homme pratique n'ignore pas les faits d'une réalité. Il ne perd pas son temps à espérer que les choses soient différentes ou à essayer de les changer. Il prend les choses comme elles sont. Nous vous détenons. C'est un fait. Que cela vous plaise ou non, cela reste un fait. Vous devriez agir en conséquence. »

— C'est ce que je fais.

— Ce que je veux dire, c'est que vous devriez coopérer. Vous devriez reconnaître l'existence d'une situation, l'accepter et vous y adapter.

— Si vous aviez un empoisonnement du sang, vous adapteriez vous à la situation, ou agiriez-vous pour changer les choses ?

— Oh, ça c'est différent ! C'est physique !

— Vous voulez dire que les faits physiques sont ouverts à la modification, mais que vos caprices ne le sont pas ?

— Hein ?

— Je veux dire que que c'est moi qui ai la haute main !

— Avec un pistolet dedans.

— Oh, vous m'agacez avec vos histoires d'armes ! Je…

— Je ne peux pas oublier un fait de la réalité, Monsieur Thompson, ce serait bien peu pratique.

— D'accord, alors voila : j'ai un pistolet braqué sur vous. Qu'est-ce que vous allez faire pour vous en tirer, mainteant ?

— Je vais m'adapter à la situation. Je vais vous obéir ?

— Quoi ?

— Je ferai tout ce que vous me demandez.

— Et vous feriez vraiment ce que vous dites ?

— Je le ferai. Littéralement.

Il vit l'empressement que trahissait l'expression du visage de Monsieur Thompson s'aténuer lentement, pour disparaître sous une autre qui était de l'ahurissement.

— J'accomplirai chaque geste que vous me donnerez l'ordre

d'accomplir. Si vous me donnez l'ordre de me rendre dans le bureau d'un dictateur économique, j'y irai. Si vous me donnez l'ordre de m'asseoir derrière ce bureau, je m'y asseyerai. Si vous me donnez l'odre d'éditer un décret, j'éditerai le décret que vous me donnerez l'ordre d'éditer.

— Oh, mais je ne sais pas quel type de décret éditer.

— Et moi non plus.

Il y eut une longue pause.

— Bon, dit Galt, « quels sont vos ordres? »

— Je veux que vous sauviez l'économie du pays !

— Je ne sais pas comment la sauver.

— Je veux que vous trouviez une solution !

— Je n'ai pas de solution.

— Je veux que vous y réflechissiez !

— Comment votre pistolet va-t-il arriver à faire ça, Monsieur Thompson ?

Monsieur Thompson le regarda silencieusement ; et Galt vit dans les lèvres devenues fermes, dans le menton se faisant plus saillant, dans les yeux qui s'étroitisaient, l'air d'un adolescent tyrannique sur le point de sortir un arguement philosophique du genre : “je vais te casser toutes les dents”. Galt sourit en le regardant bien droit dans les yeux, comme s'il avait entendu la phrase qui n'avait pas été dite, et qu'en plus, il avait tiré un trait dessous pour la souligner. Monsieur Thompson détourna finalement le regard.

— Non, dit Galt, « vous ne voulez pas que je réfléchisse. Quand vous forcez un homme à agir contre sa propre volonté et à être en contradiction avec son propre jugement, c'est sa capacité à réfléchir que vous cherchez à suspendre. Vous voulez qu'il devienne un robot. J'obéirai. »

Monsieur Thompson soupira.

— Je ne vous suis pas. dit-il sur un ton d'authentique impuissance, « J'ai dû passer à côté de quelque chose, et je ne vois pas quoi. Pourquoi devriez chercher à faire des histoires ? Avec un cerveau comme le votre… vous pouvez venir à bout de n'importe qui. Je ne vous égale pas, et vous le savez. Pourquoi ne prétendez-vous pas vouloir vous joindre à nous, pour ensuite prendre le contrôle et me rouler dans la farine ? »

— Pour la même raison que celle qui vous fait entrouvir cette possibilité : parce que vous gagneriez. »

— Hein ?

— Parce que c’est la tentative de ceux qui sont plus fort que vous de vous battre sur un terrain choisi par vous-même, qui vous a permis de vous en tirer durant des siècles. Lequel d’entre nous réussirait si je devais m’engager dans une compétition avec vous dont l’enjeu serait le contrôle de tous vos “Monsieur-Muscle” ?

Bien sûr, je pourrais essayer–et je ne sauverais pas votre économie où votre système, rien ne pourra les sauver, maintenant–mais je périrais et ce que vous y gagneriez serait ce que vous avez toujours gagné dans le passé : une *remise à plus tard*, encore un petit peu de temps avant votre exécution, encore *une petite année de plus*… ou un mois… acheté au prix de n’importe quel espoir ou effort que vous pourriez tirer de quelques restes humains autour de vous, moi inclus. C’est tout ce que vous cherchez et ça nous en dit long sur ce qu’il vous reste d’autonomie. Un mois ? Allez, disons une semaine… sur la base indiscutable du fait que vous saurez toujours trouver une autre victime. Mais vous avez trouvé votre *dernière* victime… celle qui refuse de jouer sa partie historique. La partie est terminée, *Frangin*.

— Oh, ça c’est juste de la théorie ! dit sèchement Monsieur Thompson, un petit trop sèchement ; ses yeux roulant dans toutes les directions à la manière d’un substitut d’allées et venues dans la pièce ; il jeta un coup d’œil en direction de la porte, comme poussé par le désir de fuir.

— Vous dites que si nous n’abandonnons pas le système en place, nous périrons ?

— Oui.

— Dans ce cas, sachant que nous vous détenons, vous péririez avec nous ?

— Probablement.

— Vous ne voulez pas vivre.

— Passionnément.

Il vit le crépitement d’une étincelle dans les yeux de Monsieur Thompson et il sourit.

— Je vais même vous en dire plus : je sais que je veux vivre beaucoup plus intensément que vous. Je sais que c’est là-dessus que vous comptez. Je sais que vous, en fait, ne voulez pas vivre du tout. Moi je le veux. Et c’est précisément parce que je le veux tellement que je n’accepterai aucun substitut.

Monsieur Thompson sauta sur ses jambes.

— Ce n’est pas vrai ! cria-t-il, « Votre histoire de “non-je-ne-veux pas-vivre”, c’est du baratin ! Pourquoi parlez-vous comme ça ? » il se tenait debout devant Galt, ses membres inférieurs se rapprochant légèrement l’un de l’autre, comme pour réprimer un frisson soudain, « Pourquoi dites-vous de telles choses ? Je ne vois pas de quoi vous voulez parler. » il fit quelques pas en arrière, « Tout comme ce n’est pas vrai que je suis un tueur. Je ne le suis pas. Je veux que les gens m’aiment, justement. Je veux être *votre* ami… c’est votre ami que je veux être ! il criait maintenant à l’attention de toute la pièce. »

Les yeux de Galt étaient en train d’observer les siens, sans expression, ne lui offrant aucun indice disant ce qu’ils étaient en train de voir, exception faite de ce qu’ils étaient en train de les voir.

Monsieur Thompson parut soudainement très agité et fit des gestes sans propos apparent, comme s’il venait de réaliser qu’il était pressé.

— Il faut que j’y aille, fit-il, « J’ai… tellement de réunions qui m’attendent. Nous poursuivrons cette discussion. Réfléchissez-y. Prenez votre temps. Je ne suis pas en train d’essayer de mettre la pression sur vous. Détendez-vous, reposez-vous et faites comme si vous étiez chez vous. Demandez tout ce que vous aimeriez : nourriture, boissons, cigarettes, le meilleur de tout. » il fit un geste en direction des vêtements de Galt, « Je faire demander que le meilleur tailleur de la cité vous fasse des vêtements plus décents. Je veux que vous habituiez à avoir le meilleur. Je veux que vous vous sentiez à l’aise, et… A propos, demanda-t-il, avec une décontraction un petit peu trop marquée pour être désintéressée, « vous avez de la famille ? Aucun proche que vous désireriez voir ? »

— Non.

— Pas d’amis ?

— Non.

— Vous n’avez même pas de petite amie ?

— Non.

— C’est juste parce que je ne voudrais pas que vous vous sentiez trop isolé. Nous pouvons vous laisser voir tous les visiteurs que vous nommerez, s’il en est pour lesquels vous voudriez faire quelque chose.

— Il n’y en a pas.

Monsieur Thompson s’arrêta un instant à la porte, se retourna

un instant vers Galt et secoua la tête.

— J'ai dû passer à côté de quelque chose. fit-il, « J'ai du passer à côté de quelque chose… »

Galt sourit, haussa les épaules et répondit :

— Qui est John Galt ?

***

Un chute tourbillonante de neige fondue persistait devant l'entrée de l'hôtel Wayne-Falkland, et les gardes en armes avaient l'air bizarrement désolés et impuissants au milieu du cercle de lumière : ils se tenaient le dos courbé, la tête rentrée dans les épaules et ils s'accrochaient à leurs armes dans une quête d'un peu de chaleur qu'ils escompaient peut-être d'une occasion de libérer la violence crachante de leurs balles contre la tempête–mais elles n'apporteraient aucun confort à leurs corps.

De l'autre côté de la rue, Chick Morrison, le *Conditioneur moral*–en train de se rendre à une réunion devant se dérouler au cinquante-neuvième étage–nota que les rares passants léthargiques n'avaient même pas la curiosité de faire s'attarder leurs regards sur la présence pourtant exceptionnelle des gardes, tout comme ils semblaient exprimer bien peu d'intérêt pour les titres sensationnels d'une pile de journaux invendus et détrempés sur le stand d'un vendeur usé et frissonnant :

"JOHN GALT PROMET LA PROSPERITE."

Mal à l'aise, Chick Morrison secoua la tête : six jours d'histoires en première page–parlant des efforts réunis des dirigeants du pays qui étaient en train d'élaborer ensemble avec John Galt une nouvelle politique économique–n'avaient apporté aucun résultat. Les gens passaient, observa-t-il, comme s'ils n'avaient rien à faire de ce qui pouvait se passer autour d'eux. Personne ne fit attention à lui, à l'exception d'une vieille femme en haillons, qui tendit silencieusement la main dans sa direction tandis qu'il s'approchait des lumières de l'entrée ; seules quelques gouttes de neiges fondues se précipitèrent dans la paume de la main nue et noueuse.

C'était la mémoire des rues qui donna un son cassé à la voix de Chick Morrison lorsqu'il s'adressa à un cercle de visages dans la pièce de Monsieur Thompson, au cinquante-neuvième étage.

L'expression des visages s'accordait assez bien au son de sa voix.

— Ça n'a pas l'air de marcher. dit-il en désignant du regard une pile de notes qui lui avaient été envoyées par ses preneurs de pouls du public, « Tous les communiqués de presse parlant de notre collaboration avec John Galt ont l'air de ne faire aucune différence. Les gens s'en foutent. Ils n'en croient pas un mot. Il y en a qui disent qu'il ne collaborera jamais avec nous. La plupart d'entre eux ne croient même pas que nous l'avons eu. Je ne sais pas ce qui arrivent aux gens. C'est comme s'ils ne croyaient plus rien de ce qu'on leur raconte. » il soupira « A Cleveland, les patrons de trois usines ont mis "la clé sous la porte", avant-hier. Cinq usines ont fermé à Chicago, hier. A San Francisco…»

— Je sais, je sais. le coupa sèchement Monsieur Thompson en resserrant son cache-cou autour de sa gorge : le chauffage du *building* venait de tomber en panne, « Il n'y a aucune autre possibilité : il va craquer et prendre le poste. Il doit le faire ! »

Wesley Mouch lança un regard vers le plafond.

— Ne me demandez pas d'aller encore lui parler. fit-il, avant de frissonner, « J'ai essayé. On ne peut pas parler avec cet homme là. »

— Je… je ne m'en sors pas, Monsieur Thompson ! Cria Chick Morrison, en réponse aux yeux de Monsieur Thompson qui venaient de s'arrêter de rouler dans toutes les directions, « Je donnerai ma démission, si vous le voulez ! Je n'en peu plus de discuter avec lui ! Ne me le demandez plus ! »

— Personne ne peut discuter avec ce gars là, fit le docteur Floyd Ferris, « c'est une perte de temps. Il ne veut pas comprendre un mot de ce que vous lui dites. »

Fred Kinnan étouffa un rire.

— Tu veux dire qu'il comprend trop bien, plutôt ? Et c'est pire, il répond du tac au tac.

— Bon, pourquoi n'essayeriez-vous pas encore ? lâcha Mouch, sèchement, « Ça a l'air de vous avoir plu. Pourquoi n'essayez-vous pas encore de le persuader ? »

— Le mieux. fit Kinnan, « c'est encore de ne pas te faire d'illusions, *mon pote*. Personne ne va persuader ce type là. Je ne m'y essayerai pas deux fois… Ça t'as plu, à toi ? » ajouta-t-il avec un air étonné, « Ouais… ouais, il est pas désagréable, non plus. »

— Eh, ho ! Qu'est-ce qu'il t'arrive ? T'es en train de tomber

amoureux de lui, là, ou quoi ? T'as l'intention de le laisser t'avoir ?

— Moi ? répondit Kinnan en étouffant un rire sans humour, « Et il me servirait à quoi ? Je serais le premier à morfler, quand il aura gagné… C'est seulement un homme... »–il lança un regard vers le plafond–« …c'est seulement que c'est un homme qui ne pratique ni la métaphore, ni le deuxième degré ; et ce qu'il dit est vrai… en plus. »

— Il ne gagnera pas ! fit sèchement Monsieur Thompson, « Ça, dites-vous bien que c'est hors de question ! »

Il y eut un long blanc.

— Il y a des émeutes à cause des pénuries de nourriture, en Virginie de l'Ouest, dit Wesley Mouch, « Et les éleveurs du Texas ont… »

— Monsieur Thompson ! dit Chick Morrison avec désespoir, « Peut-être… peut-être que nous pourrions laisser le public le voir… à l'occasion d'un rassemblement de masse… ou à la télévision… juste le voir, et comme ça ils croiront enfin que nous l'avons vraiment eu… Ça donnerait un peu d'espoir aux gens, pendant un moment… et à nous ça nous donnerait un petit peu plus de temps… »

— Trop dangereux, fit sèchement le docteur Ferris, « Ne le laissez pas être au contact du public. Il n'y a aucune limite à ce qu'un homme de cette trempe pourrait se laisser aller à faire. »

— Il faut qu'il cède, dit Monsieur Thompson avec entêtement, « Il faut qu'il se joigne à nous. L'un d'entre vous doit…»

Non ! cria Eugene Lawson, « Ah non! Pas moi ! Je ne veux absolument pas le voir ! Même pas une fois ! »

— Quoi ? demanda James Taggart ; sa voix contenait une note de moquerie dangereusement téméraire ; Lawson ne répondit pas, « Qu'est-ce qui te fait peur ? » le mépris dans la voix de Taggart semblait être anormalement tendu, comme si la vue d'une peur plus grande que la sienne lui donnait le courage de la défier, « Qu'est-ce que c'est que tu as peur de croire, *Gene* ? »

— Je ne le croirai pas ! Je ne ferai pas une chose comme ça ! la voix de Lawson s'était faite moitié sarcastique, moitié pleurnicharde, « Vous ne pouvez pas me faire perdre ma foi en l'humanisme ! Vous ne devriez pas permettre à un tel homme d'exister! Un égoïste sans pitié qui… »

— Vous faites une sacré bande d'intellectuels. intervint Monsieur Thompson avec dédain, « Je m'étais imaginé que vous pouviez lui parler dans son propre charabia… mais il vous a tous mis la pétoche. Des idées ? Et où sont-elles vos idées, maintenant ? Faite quelque chose! Faite-le se joindre à nous ! Gagnez sa confiance ! »
— Le problème, c'est qu'il ne demande rien et n'attend après rien. dit Mouch, « Qu'est-ce qu'on peut proposer à un homme qui ne veut rien ? »
— Tu veux dire, dit Kinnan, « Qu'est-ce qu'on peut offrir à un homme qui veut vivre ? »
— Ferme là ! hurla Taggart, « Pourquoi est-ce que tu dis des choses pareilles ? Qu'est-ce qui te fais les dire ? »
— Et toi, qu'est-ce qui te fait crier comme ça ? répondit Kennan.
— Taisez-vous, vous tous ! ordonna Monsieur Thompson, « A ça, pour vous bouffer le nez entre vous, ça marche… mais lorsqu'il s'agit d'aller se frotter à un caïd… »
— Donc il vous impressionne aussi ? dit Lawson.
— Oh, mets-là en sourdine. dit Monsieur Thompson avec lassitude, « C'est le salopard le plus dur contre lequel j'ai eu à me battre. Ça vous ne le comprendriez pas. Il est aussi dur que… » le plus léger des soupcons d'admiration fit surface dans le ton de sa voix, « Aussi dur que… »
— Il existe des méthodes appropriées pour convaincre les salopards durs comme lui, dit le docteur Ferris avec une voix traînante et informelle, « comme je vous l'ai déjà expliqué. »
— Non ! cria Monsieur Thompson, « Non ! Fermez là, avec ça ! Je ne vous écouterai pas ! Je ne veux pas en entendre parler ! » ses mains s'agitèrent frénétiquement, comme pour faire partir quelque chose qu'il ne nommerait pas, « Je luis ai dit… que ça ce n'est pas vrai… je me suis engagé… que nous ne sommes pas… que je ne suis pas… » il secoua violemment la tête, comme si ses propres mots représentait une forme de danger restée jusque là inconnue, « Non, écoutez, les gars, ce que je veux dire c'est, il faut que nous ayons l'esprit pratique… et que nous soyons prudent. Foutrement prudent. Nous devons traiter ça pacifiquement. Nous ne pouvons pas nous permettre de créer un antagonisme irréversible, ou… de le blesser physiquement. Il n'est pas question de tenter notre chance en… en faisant lui arriver quoique ce soit. Parce que… s'il part, nous partons aussi.

Il est notre dernier espoir. Ne vous méprennez pas là-dessus. S'il part, pour nous c'est la fin. Vous en êtes tous conscient. »

Ses yeux se déplacèrent en un mouvement de balayage sur les visages qui se trouvaient autour de lui : ils en étaient conscients.

La neige fondue du matin suivant tomba sur les premières pages des histoires annonçant qu'une réunion constructive et harmonieuse, qui venait de se tenir le matin précédent entre John Galt et les *leaders* du pays, avait donné naissance au *Plan John Galt*, dont les termes devaient bientôt être rendus publics.

Les flocons de neige du soir tombaient sur les meubles d'un appartement dans un immeuble dont la façade s'était effondrée ; et sur une foule de gens qui attendaient silencieusement devant la vitre de la loge fermée du caissier d'une usine dont le propriétaire avait disparu dans la nature.

— Les agriculteurs du Dakota du Sud, rapporta Wesley Mouch à Monsieur Thompson, le matin suivant, « sont en train de défiler dans les rues de la capitale, et mettent le feu à tous les batiments administratifs qui se trouvent le long de leur progression, et à toutes les maisons valant plus de 10.000 dollars. »

— La Californie est en petits morceaux, rapporta-t-il dans la soirée du même jour, « On en est arrivé à une situation de guerre civile, là bas… si jamais c'est le cas, ce dont personne n'est certain. Ils ont déclaré qu'ils sont en train de prendre leur indépendance, mais que personne ne sait qui dirige pour l'instant. Il y a des affrontements armés un peu partout dans cet Etat, principalement entre un *Parti des Citoyens*, dirigé par *Maman Kip* et son culte du soja et des adorateurs de l'Orient… et une fraction armée qui s'est faite appelée *Retour vers Dieu*, et qui serait dirigée par un groupe d'anciens propriétaires de puits de pétrole. »

— Mademoiselle Taggart ! gémit Monsieur Thompson, lorsqu'elle entra dans la pièce de l'hôtel le matin suivant, en réponse à ses invitations répétées, « Qu'allons-nous faire ? »

Il se demanda pourquoi il avait par une fois ressenti une sorte d'énergie rassurante provenant de cette femme. Il était en train de regarder un visage dépourvu d'émotions qui paraissait composé, mais la composition devenait troublante lorsque l'on remarquait qu'elle ne variait pas d'une minute à l'autre, qu'il n'y avait aucun changement d'expression, aucun signe d'émotion. Son visage avait le même air que celui de tous les autres, songea-

t-il, exception faite de quelque chose dans la forme de sa bouche qui suggérait l'endurance.

— J'ai confiance en vous, Mademoiselle Taggart. Vous avez un peu plus de cervelle que tous ces garçons réunis. plaida-il, « Vous avez fait plus pour le pays que n'importe lequel d'entre-eux… c'est vous qui l'avez trouvé pour nous. Qu'allons-nous faire ? Avec tout qui est en train de partir en morceaux, il est le seul qui puisse guider nos pas pour que nous puissions sortir de ce capharnaüm… mais il ne veut rien savoir. Il refuse. Il refuse tout simplement de prendre les rênes. Je n'ai jamais rien vu de pareil : un homme qui n'éprouverait pas le désir de commander. Nous nous mettons à genoux devant lui pour qu'il nous donne des instructions… et il répond que lui il veut les suivre ! C'en est devenu absurde ! »

— Pour le moins.

— Quelles conclusions en tirez-vous ? Quel genre d'homme est-ce, selon vous ?

— C'est un arrogant égoïste, répondit-elle, « C'est un aventurier dévoré par une ambition sans limites. C'est un homme dont l'audace n'a pas de limites non plus, et qui est en train de jouer dans le but d'obtenir le plus gros enjeu de la planète. »

C'était facile, se dit-elle. Ça aurait certainement été plus difficile, à une époque plus lointaine, quand elle considérait le langage comme un des outils servant l'honorabilité, devant toujours être utilisé comme si on s'exprimait sous serment ; un serment de fidélité et d'obéissance adressé à la réalité et au respect de l'être humain. Maintenant, il ne s'agissait juste que de produire des sons, des sons désarticulés s'adressant à des objets inanimés n'étant pas liés à des concepts tels que la réalité et les humains, ainsi qu'à tout ce qui pouvait toucher de près ou de loin à la notion d'honneur.

Ça avait été facile, durant cette matinée là, de rapporter à Monsieur Mouch comment elle était remontée jusqu'à l'adresse de l'endroit ou habitait Galt. Ça avait été facile d'observer les sourires gourmands de Monsieur Thompson et ses cris répétés de « Ça, c'est bien *ma fille* ! » prononcés en adressant des regards de triomphe à ses assistants, le triomphe d'un homme dont le jugement, lorsqu'il l'avait crue, avait été justifié. Ça avait été facile d'exprimer une colère haineuse à l'égard de Galt–« J'étais bien d'accord avec ses idées, dans l'ensmble, mais je ne laisserai pas détruire ma compagnie de chemin de fer ! »–puis d'entendre

Monsieur Thompson dire, « Ne vous inquiétez pas, Mademoiselle Taggart ! Nous sommes là pour vous protéger de lui ! » Ça avait été facile de jouer à la femme froide et rusée, et de rappeler à Monsieur Thompson la récompense promise de 500.000 dollars, en faisant sa voix claire et tranchante comme le son d'une machine à calculer imprimant le montant d'une facture. Elle avait alors vu les muscles du visage de Monsieur Thompson se décontracter, dans un état de pause tout d'abord, puis bouger pour former une sourire qui avait été de plus en plus brillant et de plus en plus large… comme un discours silencieux déclarant qu'il ne s'y était pas attendu, mais se réjouissait de savoir ce qui l'avait motivé et que c'était le genre de motivation qu'il comprenait.

« Mais bien sûr, Mademoiselle Taggart ! Mais certainement ! Cette récompense est à vous… et bien à vous ! Un chèque de la totalité de cette somme va vous être envoyé ! »

Ça avait été facile, parce ça avait été comme si elle s'était trouvé dans une sorte de morne négation du monde où ses mots et ses actes n'étaient plus des faits, plus des reflets de la réalité, mais seulement de ces postures distordues que l'on voit dans ces miroirs déformés qui projettent la difformité pour la perception d'êtres dont la conscience ne doit pas être traitée comme telle. Fine, unique et chaude comme la pression brûlante d'un fil de fer en elle, comme une aiguille choisissant sa course, elle était devenu son seul centre d'intérêt : la pensée de la sécurité de Galt. Tout le reste n'était qu'un flou de dissolution de choses sans formes, moitié acide, moitié brume. Mais ceci–y songea-t-elle en frissonnant–était l'état d'esprit avec lequel ils vivaient, tous ces gens qu'elle n'avait jamais compris, ceci était l'état d'esprit qu'ils désiraient, cette réalité en caoutchouc, cette tâche qui consistait à prétendre, à déformer, à tromper ; avec pour tout propos et toute récompense, dans son cas personnel, le regard crédule des yeux à l'expression de panique trouble de Monsieur Thompson. Ceux qui désiraient cet état d'esprit–se demanda-t-elle–désiraient-ils vivre ?

— Le "plus gros enjeu de la planète", Mademoiselle Taggart ? lui demandait Monsieur Thompson avec une certaine anxiété, « Qu'est-ce que c'est ? Qu'est-ce qu'il veut ? »

— La réalité. *Cette* planète.

— Je ne vois pas bien ce que vous voulez dire, mais… Ecoutez, Mademoiselle Taggart, si vous pensez que vous pouvez

le comprendre, voudriez-vous… voudriez-vous accepter de lui parler encore une fois ?

Elle eut l'impression d'entendre sa propre voix, depuis une distance devant être mesurée en années-lumière, lui crier qu'elle donnerait sa vie pour le voir… mais dans cette pièce elle entendit la voix d'un étranger insignifiant disant froidement :

— Non, Monsieur Thompson, je ne le voudrais pas. J'espère bien ne jamais avoir à le revoir un jour.

— Je comprends que vous puissiez ne pas le supporter, et je ne pourrais pas dire que je vous en blâme, mais pourrriez juste faire l'effort d'essayer de…

— J'ai tenté de le raisonner, durant cette nuit où je l'ai trouvé. Je n'ai rien entendu d'autre que des insultes en retour. Je ne sais pas pourquoi, mais j'ai l'impression qu'il me déteste plus que quiconque. Il ne me pardonnera jamais d'avoir été celle qui l'a piégé. Je serai bien la dernière personne à laquelle il se rendrait.

— M'ouais… m'ouais, c'est vrai… pensez-vous qu'il ne se rendra jamais ?

L'aiguille en elle s'agita durant un instant, brûlant son passage hésitant entre deux possibles cheminements : devait-elle dire qu'il ne le ferait pas, et les voir le tuer ?... Devait-elle dire qu'il finirait par le faire, et les voir le garder ici jusqu'à ce qu'ils aient finit de détruire le monde ?

— Il finira par se rendre. dit-elle avec assurance. Il renoncera, si vous veillez à bien le traiter. Il est trop ambitieux pour refuser le pouvoir. Ne le laissez pas s'échapper, mais ne le menacez pas… ne tenter pas de lui faire du mal. La peur ne marchera pas avec lui. Il est imperméable à la peur.

— Oui, mais, si jamais… je veux dire, à la vitesse à laquelle la situation est en train de se dégrader… qu'est-ce qu'on fait si nous ne pouvons pas nous permettre de l'attendre ?

— Ça ne traînera pas. Il a l'esprit bien trop pratique pour ça. A propos, le laissez-vous être informé des nouvelles concernant la situation du pays ?

— Pourquoi… non.

— Je suggérerais que vous lui fassiez parvenir des copies de vos rapports confidentiels. Il verra, alors, qu'il ne lui reste pas beaucoup de temps pour se décider.

— Ça c'est une bonne idée ! Ça c'est vraiment une bonne idée !... Vous savez, Mademoiselle Taggart, dit-il tout à coup,

avec le son du désespoir qui s'accrochait à sa voix, « à chaque fois que je vous vois et que nous discutons ensemble, et bien je me sens mieux. C'est parce que j'ai confiance en vous. Je ne fais confiance à personne dans mon entourage. Mais avec vous… il y a quelque chose de différent. Vous êtes une personne solide.

Elle le regarda droit dans les yeux sans fléchir.

— Merci, Monsieur Thompson. dit-elle.

Ça avait été facile, se dit-elle encore… jusqu'à ce qu'elle se retrouva dans la rue et remarque que sous son manteau, la transpiration avait fait se coller son chemisier à ses omoplates.

Aurait-elle été capable de le ressentir–se dit-elle tandis qu'elle marchait en direction du grand hall du *Terminus*–elle saurait que la lourde indifférence qu'elle éprouvait maintenant pour sa compagnie ferroviaire était de la haine. Elle ne parvenait pas à se défaire de cette impression qu'elle ne faisait que faire rouler des trains de transport de fret : pour elle, les passagers n'étaient désormais plus des êtres humains, ni même quelques autres êtres vivants que ce soit. Il lui semblait que cela n'avait pas de sens de gaspiller des efforts si énormes pour prévenir des catastrophes, pour s'assurer de la sécurité précaire de trains qui ne convoyaient rien d'autre que des objets inanimés. Elle regardait les visages dans le *Terminus* : s'il devait mourir, songea-t-elle, s'il devait être assassiné par les dirigeants de leur système, et que ces gens puissent ensuite continuer à manger, à dormir et à voyager… continuerait-elle de leur fournir des trains ? Si elle devait crier pour faire appel à leur aide, y en aurait-il au moins un qui se léverait pour sa défense ?

Voulaient-ils qu'il vive, eux qui l'avaient tous entendu à la radio ?

Cette après-midi là, le chèque de 500.000 dollars fut apporté à son bureau ; il fut apporté avec un bouquet de fleurs envoyé par Monsieur Thompson.

Elle regarda le chèque qui tomba sur son bureau en virevoletant lorsqu'elle le lâcha : il ne signifiait rien et ne lui procurait aucune émotion, même pas ne serait-ce que la suggestion d'une culpabilité. C'était un bout de papier qui n'avait pas plus de signification que ceux qui se trouvaient dans sa corbeille. Qu'il puisse acheter un tour de cou en diamants, ou toutes les ordures de la cité ou permettre d'aller faire ses courses à l'épicerie ne faisait aucune différence. Cet argent là ne serait jamais dépensé. Ce n'était pas la représentation d'une valeur et

rien qu'il puisse acheter ne pouvait avoir de la valeur. Mais ceci–se dit-elle–cette indifférence inerte, était l'état d'esprit constant des gens qui se trouvaient autour d'elle, des hommes qui n'avaient ni but ni passion. Ceci était l'état de l'âme qui n'accorde aucune valeur à quoi que ce soit ; ceux qui avaient choisi cet état, songea-t-elle, désiraient-ils vivre ?

Les lumières ne fonctionnaient plus dans des couloirs de son immeuble, lorsqu'elle rentra chez elle ce soir là, l'esprit embrumé par l'épuisement ; et elle ne remarqua pas la présence de l'enveloppe qui se trouvait à ses pieds jusqu'à ce qu'elle alluma la lumière de son salon. C'était une enveloppe blanche et ne portant pas d'adresse qui avait été glissée sous sa porte. Elle la ramassa ; et après, dans les quelques secondes qui suivirent, elle se mit à rire sans émettre un son, pliée presque à genoux, presque assise sur le sol, sans pouvoir bouger de l'endroit où elle se trouvait, sans pouvoir faire rien d'autre que regarder la note écrite par une main qu'elle connaissait, la même main qui avait écrit son dernier message sur le calendrier au dessus de la cité :

Dagny,
Ne bouge pas. Surveille les. Quand il aura besoin de notre aide, appelle moi au: OR-5693.

F.

Les journaux du matin suivant exortaient l'opinion public à ne pas croire des rumeurs disant qu'il y aurait des troubles dans les Etats du sud. Les rapports confidentiels envoyés à Monsieur Thompson disaient que des combats avec usage d'armes à feu avaient éclatés entre la Géorgie et l'Alabama, et dont l'origine serait un différent portant sur la revendication de la propriété d'une usine d'équipements éléctriques ; une usine qui avait dû cesser sa production en raison de la violence des affrontements, et du sabotage par usage d'explosifs de la voie ferré grâce à laquelle l'entreprise était approvisionnée en matières premières.

— Avez-vous lu les rapports confidentiels que je vous ai fait parvenir ? gémit Monsieur Thompson, ce soir là, alors qu'il se trouvait à nouveau en face de Galt. Il s'était fait accompagner par James Taggart, qui s'était porté volontaire pour rencontrer le prisonnier pour la première fois.

Galt était assis sur une chaise à dossier droit, les jambes

croisées, et il fumait une cigarette. Il paraissait à la fois bien droit sur sa chaise, et détendu. Ils n'auraient pu décrypter l'expression de son visage, hormis qu'elle ne montrait aucun signe d'appréhension.

— Je les ai lus. répondit-il.

— Il ne nous reste pas beaucoup de temps. dit Monsieur Thompson.

— Ça, c'est sûr.

— Allez-vous laisser les choses évoluer ainsi ?

— Et vous ?

— Comment pouvez-vous être si sûr d'avoir raison ? cria James Taggart ; sa voix n'était pas forte, mais elle avait l'intensité d'un cri, « Comment pouvez-vous ne songer qu'à vous-même, à un moment aussi terrible que celui-là, vous accrocher à vos idées personelles, quite pour cela à risquer la destruction de la planète entière ?

— Les idées de qui devrais-je prioritairement considérer comme les plus sûres à suivre ?

— Comment pouvez-vous être certain d'avoir raison ? Comment pouvez-vous le savoir ? Personne ne peut affirmer qu'il est certain de la connaissance qu'il détient ! Personne ! Pour qui vous prenez-vous, pour parler comme ça ? Vous n'êtes pas mieux que n'importe qui d'autre!

— Dans ce cas, pourquoi avez-vous besoin de moi?

— Comment pouvez-vous jouer ainsi avec la déstinée et la vie des gens? De quel droit osez-vous vous permettre un luxe aussi égoïste que faire traîner les choses, alors que les gens ont besoin de vous ?

— Vous vouliez dire : alors qu'ils ont besoin de *mes idées* ?

— Personne n'a complètement raison ou complètement tort ! La vie n'est pas en noir et blanc, Monsieur Galt ! Vous ne détenez pas le monopole de la vérité en toutes choses !

Il y avait quelque chose qui n'allait pas dans les manières de Taggart–se dit Monsieur Thompson en fronçant les sourcils– quelque animosité trop personnelle, comme s'il ne s'agissait pas d'une affaire de politique qu'il était venu tenter de résoudre ici.

— Si vous aviez au moins une once du sens des responsabilités, était en train de dire Taggart, « vous n'oseriez jamais vous en remettre totalement à rien d'autre qu'à votre seul jugement ! »

Vous vous joindriez à nous et considéreriez quelques idées

autres que les votres et admettriez que nous pourrions avoir raison aussi ! Vous nous aideriez en apportant vos idées. Vous nous… »

Taggart continuait son monologue avec une insistence fiévreuse, Mais Monsieur Thompson n'aurait pu dire si Galt était réellement en train d'écouter ; Galt s'était levé et était maintenant en train d'arpenter la pièce, pas comme d'aucun l'aurait fait pour tenter inconsciemment d'évacuer physiquement une agitation intérieure, mais de cette manière plutôt nonchalante de l'homme se réjouissant des mouvements de son corps. Monsieur Thompson nota la légèrté des pas, la colonne vértébrale raide, les épaules relaxées. Galt marchait comme s'il était à la fois conscient de son corps et terriblement conscient de la fierté qu'il éprouvait pour celui ci. Monsieur Thompson jeta un coup d'œil à James Taggart, à la posture molle d'une grande silhouette avachie dans une attitude de distorsion gauche, et il le surprit à observer les mouvements de Galt avec une telle haine qu'il se leva de sa chaise, craignant qu'elle aille jusqu'à devenir audible dans toute la pièce. Mais Galt ne regardait pas Taggart.

— …votre conscience ! était en train de continuer à dire Taggart, « Je suis venu ici pour en appeler à votre conscience ! Comment pouvez-vous accorder à votre intelligence une valeur supérieure à celle de milliers de vies humaines ! Il y a des gens qui sont en train de périr, et… Oh, pour l'amour du Christ, s'interrompit-il séchement, « cessez de faire les cent-pas ! »

Galt stoppa.

— Est-ce un ordre ?

— Non, non. intervint en hâte Monsieur Thompson, « Ce n'est certainement pas un ordre. Nous ne voulons pas vous donner des ordres… Calmez-vous, Jim. »

Galt reprit sa marche.

— La planète est en train de s'éffondrer sur elle-même, dit Taggart dont les yeux suivaient irrésistiblement Galt, « Des innocents meurent… et c'est vous qui auriez pu les sauver ! Qu'est-ce que ça peut bien faire : qui a tort et qui a raison ? Vous devez nous rejoindre ; même si vous pensez que nous avons tort, c'est un devoir de sacrifier votre inteligence pour les sauver ! »

— Par quel moyens les sauverai-je, alors ?

— Mais pour qui vous prenez-vous ? cria Taggart.

Galt stoppa.

— Vous le savez.

— Vous êtes un égoïste !

— Je le suis.

— Est-ce que vous réalisez quelle sorte d'égoïste vous êtes ? cria Taggart.

Galt stoppa.

— Et vous ? demanda Galt en le regardant bien droit dans les yeux.

Ce fut le lent repli du corps de Taggart dans la profondeur de son fauteuil, tout en ne quittant pas Galt des yeux, qui effraya inexplicablement Monsieur Thompson de l'instant à venir.

— Dites-moi, les interrompit Monsieur Thompson sur un ton vivant et décontracté, « quelle sorte de cigarette fumez-vous ? »

Galt se tourna vers lui et sourit.

— Je ne sais pas.

— Où les avez-vous eu ?

— L'un de vos gardes m'en a amené un paquet. Il m'a dit qu'un homme lui avait demandé de me le porter comme cadeau… "Ne vous inquiétez pas", à-t-il ajouté, "nos gars les ont soumis à toutes sortes de tests. Il n'y a aucun message caché. C'était juste un présent de l'un de vos admirateurs anonymes."

La cigarette entre les doigts de Galt portait le symbole du dollar.

James Taggart n'était pas très fort au jeu de la persuasion, conclua Monsieur Thompson. Mais Chick Morrison, qu'il avait fait venir avec lui le jour suivant, ne fit pas mieux.

— Je… Je m'en remets juste à votre merci, Monsieur Galt, dit Chick Morrison avec un sourire frénétique, « Vous avez raison. Je vous le concède, vous avez raison… et tout ce que je puis attendre de vous n'est que de la pitié. Du tréfond de mon cœur, je ne peux pas croire que vous êtes un être totalement égoïste qui ne ressent aucune pitié pour son prochain ». il fit un geste de la main en direction d'une pile de papiers qu'il avait étalé sur une table, « Voici un appel signé par dix mille petits écoliers, vous suppliant de vous joindre à nous et de les sauver. Ici, nous avons un appel qui nous a été envoyé depuis un centre pour les paraplégiques. Ici, nous avons un appel qui nous été envoyé par les ministères de deux cents obédiences religieuses différentes… Ici, c'est un appel à l'aide qui vous est personnellement adressé de la part des mères de famille du pays. Lisez les. »

— Est-ce un ordre.

— Non ! cria Monsieur Thompson, « Ce n'est pas un ordre ! »

Galt demeura immobile, ne faisant aucun geste en direction de la pile de papiers.

— Il ne s'agit que de gens tout à fait ordinaires, Monsieur Galt. dit Chick Morrison sur un ton qui voulait communiquer leur humilité abjecte, « Ils ne peuvent pas vous dire quoi faire. Ils vous supplient. Peut-être sont ils faible, impuissants, aveugles, ignorants. Mais vous, qui êtes si intelligent et si fort, ne parvenez-vous pas à éprouver un minimum de pitié pour eux ? Ne pouvez-vous pas les aider ? »

— En abandonnant mon intelligence et en prenant leur cécité comme modèle ?

— Ils ont peut-être tort, mais c'est tout ce qu'ils ont pour eux !

— Mais alors moi, qui n'ai pas tort, devrais-je leur obéir ?

— Je ne peux pas argumenter avec un homme comme vous, Monsieur Galt, je fais juste appel à votre altruisme. Ils sont en train de souffrir. Je suis en train de vous supplier au nom de ceux qui souffrent. Je suis… Monsieur Galt, demanda-t-il en remarquant que Galt était en train de regarder au loin, au-delà de la fenêtre, et que l'expression de ses yeux était soudainement devenue impitoyable, « qu'y a-t-il ? A quoi songez-vous ? »

— A Hank Rearden.

— Hein… pourquoi ?

— N'avez-vous éprouvé aucune pitié pour Hank Rearden ?

— Oh, mais c'est different ! Il…

— Fermez-là. dit Galt d'une voix neutre.

— Je voulais seulement…

— La ferme ! intervint Monsieur Thompson sur un ton sec. « Ne lui en voulez pas, Monsieur Galt. Ca fait deux nuits qu'il n'a pas dormi. Il est mort d'inquiétude. »

Le jour suivant, le docteur Floyd Ferris ne semblait pas être mort d'inquiétude, lui ; mais c'était pire, se dit Monsieur Thompson. Il observa que Galt demeurait silencieux et ne répondrait rien du tout à Ferris.

— C'est une affaire de responsabilité morale que vous pourriez avoir manqué de considérer plus attentivement, Monsieur Galt. dit le docteur Ferris sur un ton trop dégagé, un ton qui se forçait trop ouvertement pour cet informalité d'à propos auquel il prétendait, « Il semble que vous n'ayez su parler

de rien d'autre que du péché de démission, à la radio. Mais vous avez négligé le péché d'ommission. Faillir de sauver un *Moi* est aussi immoral que le meurtre. Les conséquences en sont les mêmes… et, sachant que nous devons juger les actes selon les conséquences qu'ils entraînent, la responsabilité morale demeure la même.

…Par exemple, au regard de la pénurie de nourriture désepérée, il a été suggéré qu'il pourrait bien devenir nécessaire de publier un décret disant que chaque troisième enfant âgé de moins de dix ans, et que tous les adultes de plus de soixante, doivent être éliminés pour sauver tous les autres. Vous ne voudriez tout de même pas qu'une telle chose arrive, n'est-ce pas ? Vous ne pouvez pas empêcher ce genre de chose horrible d'arriver. Un seul mot de votre part pourrait l'empêcher. Si vous refusez et que tous ces gens doivent alors être exécutés… ce sera bel et bien par votre faute, et vous devrez alors en assumer l'entière responsabilité morale !

— Mais vous êtes complètement malade ! hurla Monsieur Thompson, en émergeant du choc produit parce qu'il venait d'entendre, et en se dressant soudainement sur ses jambes, « Personne n'a jamais suggéré des choses pareilles ! Personne n'a jamais considéré ça une seconde ! S'il vous plait Monsieur Galt, ne faites pas attention à ce qu'il dit ! Il ne dit pas ça sérieusement ! »

— Oh, que si, il le pense seincèrement. répondit Galt, « Dites à ce salopard de me regarder en face, puis ensuite de se regarder dans une glace, puis demandez-vous alors si je ne devrais jamais penser que ma stature morale est à la merci de ses actions. »

— Foutez-moi le camp d'ici ! hurla Monsieur Thompson en soulevant Ferris de sa chaise par le col de son costume, « Dehors ! Je ne veux plus avoir à entendre un seul de vos couinements ! »

Il ouvrit violemment la porte et poussa brutalement Ferris hors de la pièce sous les yeux ébahis d'un garde. Puis, se tournant vers Galt, il ouvrit largement les bras et les laissa retomber en un geste d'impuissance épuisée. Il n'y eut aucune expression sur le visage de Galt.

— Ecoutez, dit Monsieur Thomspon sur le ton de l'imploration, « n'y a-t-il personne qui peut vous parler ? »

— Il n'y a rien dont nous puissions parler.

— Mais nous devons pourtant le faire. Nous devons vous

convaincre. N’y a-t-il persone à qui vous voudriez parler ?

— Non.

— J’avais pensé, peut-être… c’est parce qu’elle parle… qu’elle parle un peu comme vous, parfois… que peut-être, si je vous faisais revoir Mademoiselle Taggart, pour qu’elle vous explique la situation ?

— Celle-là ? Oh, c’est sûr qu’elle parle comme moi. Elle est ma seule défaite. J’avais pensé qu’elle était du genre à me rejoindre. Mais elle m’a trahi, juste pour pouvoir garder sa compagnie ferroviaire. Elle a vendu son âme aux rails. Envoyez-là donc, pour que je puisse lui mettre un gifle.

— Non, non, non ! Je ne vous obligerai pas à la voir, si c’est ce que vous pensez d’elle. Je ne veux pas gaspiller mon temps avec des gens qui vous bousculeraient dans la mauvaise direction… Seulement… si je ne vous envoi pas Mademoiselle Taggart, là, je ne sais plus qui vous amener… Si… si je pouvais trouver une personne pour laquelle vous éprouveriez de la considération ou…

— J’ai changé d’avis, dit Galt, « Il y a quelqu’un à qui j’aimerais parler. »

— Qui ? cria Monsieur Thompson avec impatience.

— Le docteur Robert Stadler.

Monsieur Thompson siffla longuement et secoua la tête avec une expression d’appréhension.

— Celui là, ce n’est pas votre copain, alors. dit-il sur le ton d’un avertissement sincère.

— C’est celui que je veux voir.

— O.K., si vous le souhaitez. Si vous le dites. Tout ce que vous voulez. Je vais le faire venir demain matin.

Ce soir là, durant le dîner avec Wesley Mouch dans sa propre suite, Monsieur Thomspon fixa avec colère le verre de jus de tomate qui venait d’être placé devant lui.

— Quoi ? Il n’y a pas de jus de fruit ? fit-il sèchement ; son médecin lui avait prescrit des jus de fruit comme moyen de prévention contre une épidémie de grippe.

— Pas de jus de fruit. fit le serveur avec une sorte d’emphase étrange.

— Oui, le fait est, dit Mouch d’un air penaud, « qu’un *gang* de pillards a attaqué un train au Pont Taggart du Mississipi. Ils ont dynamité la voie ferrée et ont endommagé le pont dans la foulée. Rien de sérieux. Ils sont en train de le réparer… mais, en

attendant, tout le trafic est perturbé et les trains en provenance de l'Arizona ne peuvent plus arriver. »

— Mais c'est d'un ridicule ! Et il n'y a pas d'autres… Monsieur Thompson s'arrêta au milieu de sa phrase ; il savait qu'il n'y avait pas d'autre pont de chemin de fer traversant le Mississipi.

Au bout d'un moment il parla sur un ton *staccato* :

— Donnez l'ordre qu'un détachement de l'Armée garde le pont. Jour et nuit. Dites leur de prendre leurs meilleurs hommes pour cette mission. Si quoique ce soit arrivait à ce pont là…

Il ne finit pas sa phrase ; il se tint assis sur sa chaise avec le dos courbé, le regard fixé sur les luxueuses assiettes chinoises et sur les hors-d'œuvres délicats qui se trouvaient devant lui. L'absence d'un liquide aussi élémentaire et prosaïque que le jus de fruit était soudainement en train de devenir pour lui une réalité, pour la première fois ; qu'est-ce qui arriverait à la cité de New York si quoi que ce soit devait arriver au Pont Taggart ?

— Dagny, dit Eddie Willers ce soir là, « le *Pont* n'est pas le seul problème. Il fit un claquement de doigt en direction de la lampe de bureau que, trop concentrée sur son travail, elle avait négligé d'allumer à l'approche de la nuit, « Aucun train transcontinental ne peut sortir de San Francisco. Une des fractions combattantes, là bas–je ne saurais même pas te dire laquelle–a réquisitionné le *Terminus* et a imposé une taxe sur le départ des trains. En clair, ça veut dire qu'ils ransonnent le départ des trains. Le directeur de notre *Terminus* est parti. Personne ne sait quoi faire, là bas, maintenant. »

— Je ne peux pas quitter New York. répondit-elle sur un ton des plus déterminés.

— Je sais. dit-il avec une faible voix, « C'est bien pour ça que c'est moi qui vais aller tenter de remettre les choses en place, là bas. Ou au moins trouver un homme sur place qui puisse en assurer la gestion. »

— Non ! Je ne veux pas que tu ailles là bas. C'est trop dangereux. Et puis pour y faire quoi ? Ca ne changerait plus rien, maintenant. Il n'y a plus rien à sauver.

— C'est quand même toujours un terminus de la Taggart Transcontinental. Je n'en doute pas un seul instant, Dagny, que partout où tu iras, tu seras toujours capable de bâtir un réseau ferroviaire. Moi je ne pourrais pas faire faire ça. Je ne voudrais même pas recommencer sur de nouvelles bases. Plus jamais. Pas

après ce que j'ai vu. Toi tu devrais. Moi je peux pas. Laisse-moi au moins faire ce que je peux.

— Eddie! Ne veux-tu pas… elle s'arrêta en réalisant que ça ne servirait à rien, « D'accord, Eddie. Si tu veux. »

— Je vais m'envoler pour la Californie, cette nuit. Je me suis débrouillé pour trouver une place dans un avion militaire… Je sais que tu partiras aussitôt que… aussitôt que tu pourras quitter New York. Il se pourrait même que tu soies partie, quand je serai de retour. Quand tu seras prête, pars tout de suite sans te poser de questions. Ne t'en fais pas pour moi. Pars aussi vite que tu le peux. Je… je vais te dire au-revoir, maintenant.

Elle se leva. Ils se trouvèrent tous deux face à face ; dans la faible lumière douce de la pièce seulement éclairée par la lampe de bureau, le portait de Nathaniel Taggart était accroché au mur sur le côté et juste à mi parcours de la distance qui les séparait. Ils étaient tous deux en train de revoir les années depuis ce jour lointain, où ils avaient appris à marcher pour la première fois en accordant la longueur de leurs pas à la distance qui séparait les traverses d'une voie ferrée. Il baissa la tête et la maintena dans cette position durant un long moment.

Elle lui tendit la main.

— Au revoir, Eddie.

Il replia ses doigts autour de sa main avec fermeté, sans les regarder ; il était en train de regarder son visage. Il commença à partir, puis il stoppa, se retourna vers elle et demanda d'une voix qui était basse mais cependant claire et constante, ni comme une prière ni comme l'expression du désespoir, mais comme un geste de clarté consciente devant refermer une parenthèse :

— Dagny, est-ce que tu savais… ce que j'éprouvais pour toi ?

— Oui. dit-elle doucement, en réalisant à cet instant qu'elle l'avait su depuis des années sans qu'il y ait eu de mots pour le nommer dans son esprit, « Je le savais. »

— Au revoir, Dagny.

La légère vibration d'un train, sous terre, se propagea dans les murs du *building* et avala le bruit de la porte qui se referma derrière lui.

***

Il était en train de neiger, le matin suivant, et les gouttes fondant sur les tempes du docteur Stadler lui laissaient la

sensation de quelque chose qui était à la fois coupant et glacé, tandis qu'il marchait dans le couloir de l'hôtel Wayne-Falkland en direction de la porte de la *suite royale*. Deux hommes à la forte carrure marchaient de chaque côté de lui ; ils appartenaient au Ministère du conditionnement moral, mais ils n'éprouvaient aucun scrupule à cacher quelle méthode de conditionnement ils n'hésiteraient pas à utiliser, si par chance une telle opportunité se présentait à eux.

— Souviens-toi juste des instructions de Monsieur Thompson. lui dit un des deux hommes sur un ton de mépris, « Tu fais un "couac" de trop… et tu le regretteras, *mon pote*. »

Ce n'était pas la neige sur ses tempes, en fait–se dit le docteur Stadler–c'était une pression brûlante. Elle avait été là depuis cette scène, la nuit dernière, quand il avait hurlé à Monsieur Thompson qu'il ne pouvait pas voir John Galt. Il l'avait hurlé avec une terreur aveugle, suppliant au devant d'un cercle de visages impassibles de ne pas lui imposer cela, pleurnichant qu'il serait d'accord pour faire tout ce qu'ils voudraient, sauf ça. Les visages n'avaient pas condescendu à tergiverser avec lui, ni même à le menacer ; ils lui avaient seulement donné des ordres. Il en avait passé une nuit blanche, à se dire qu'il n'obéirait pas ; mais il était en train de marcher en directiuon de la porte. La pression brûlante sur ses tempes et la la légère nausée étourdissante de l'iréalité lui venait du fait qu'il ne parvenait pas à reprendre conscience du fait qu'il était le docteur Robert Stadler.

Il remarqua le reflet métallique des baïonettes que tenaient les gardes de chaque côté de la porte, et puis aussi le son de la clé que l'on était en train de tourner dans une serrure. Il se retrouva en train de marcher en avant et il entendit que l'on refermait la porte derrière lui.

A l'autre bout de la longue pièce, il vit John Galt assis sur le seuil d'une fenêtre, une grande et mince silhouette en pentalon de toile et en chemise ouverte, une jambe tombant sur le sol, l'autre inclinée, les mains croisées sur un genou comme pour le retenir, sa tête à la chevelure aux traits de soleil élevée en direction d'une étendue de ciel gris ; puis, soudainement, le docteur Stadler vit la figure d'un d'un jeune garçon assis en travers de la balustrade du porche de sa maison à côté du campus de l'Université Patrick Henry, avec le soleil frappant les cheveux chêne-clair d'une tête relevée contre une étendue de ciel bleu

d’été, et il entendit l’intensité passionnée de sa propre voix disant, vingt-deux ans auparavant :

— La seule valeur qui soit sacré dans le monde, John, c’est l’esprit humain, l’esprit humain inviolé… » et il cria en direction de ce visage de jeune garçon qui se trouvait maintenant à l’autre bout de cette pièce : « Je ne pouvais pas faire autrement, John ! Je ne pouvais pas faire autrement ! »

Il s’accrocha au bord d’une table entre eux, à la fois comme s’il s’agissait d’un support et d’une barrière protectrice, bien que la silhouette assise en travers sur le seuil de la fenêtre n’ait pas bougé.

— Je ne t’ai pas amené à ça ! cria-il, « Ce n’était pas mon intention ! Je ne pouvait rien y faire ! Ce n’est pas ce que j’avais voulu faire !... John ! On ne peut pas me maudire pour ça! On ne le peut pas ! Je n’ai jamais pu avoir une seule chance contre eux ! Ils possèdent la planète ! Ils ne m’ont laissé aucune chance d’aller ailleurs !... Qu’est-ce que la raison, pour eux ? Qu’est-ce que la science ?

Tu ignore combien ils sont dangereux ! Tu ne les comprends pas ! Ils ne pensent pas ! Ils ont des animaux sans jugeotte mus par des pulsions irrationnelles… par leurs émotions égoïstes, aveugles, opportunistes et irresponsables ! Ils s’emparent juste de tout ce qu’ils veulent, et c’est tout ce qu’ils savent : vouloir prendre, chaparder sans se poser de questions, sans aucune logique… Ils le veulent juste et c’est tout, ces cochons sordides et sanguinaires ! L’intelligence ? Ignores-tu combien futile elle est, l’intelligence, contre ces hordes sans cervelles ? Nos armes sont si risiblement infantiles et impuissantes : la vérité, la connaissance, la raison, les valeurs, les droits ! La force, c’est tout ce qu’ils connaissent ; la force, l’escroquerie et le pillage !... John ! Ne me regarde pas comme ça ! Qu’est-ce que je pouvais faire contre leurs poings ? Il fallait bien que je survive, non ? Ce n’était pas pour moi-même… c’était pour l’avenir de la science ! Il fallait qu’on me laisse seul, il fallait qu’on me protège, il fallait que je compose avec eux… Il n’y a pas moyen de vivre sans passer par un compromis avec eux… Tu le sais, non ?... Tu m’écoutes, John ?... Il n’y en a pas !... Qu’est-ce que tu aurais voulu que je fasse ? Passer ma vie à mendier pour obtenir des petits boulots ? Aller supplier des attardés mentaux pour obtenir des aides sociales et des fonds ? Aurais-tu préféré que mon travail dépende du bon-vouloir de rustres qui n’ont rien d’autre dans la tête que de faire du fric par l’escroquerie et le pillage ? Je n’aurais

jamais eu assez de temps pour me lancer dans une compétition avec eux pour de l'argent, ou pour des marchés ou pour n'importe laquelle de leurs misérables poursuites matérialistes ! C'était ça, ton idée de la justice… qu'ils dépensent leur fric en alcools, en *yachts* et en femmes, tandis que les heures sans prix de mon existence seraient perdues par manque d'équipements scientifiques ? La persuasion ? Comme aurais-je pu les persuader de quoi que ce soit ? Quelle langue utilises-tu, toi, avec des gens qui ne pensent pas ?... Tu ne sais pas combien je me suis senti seul au monde, combien j'ai crevé de faim pour quelques étincelles d'intelligence ! Combien j'étais seul, épuisé et désespéré ! Pourquoi est-ce qu'un esprit comme le mien devrait avoir à s'accomoder à vie d'idiots ignorants ?

Ils ne contribueront jamais à hauteur ne serait-ce que d'un *penny* pour la science ! Pourquoi ne devraient-on pas les y forcer ? Ce n'était pas à toi que je voulais forcer la main ? Ce pistolet là n'était pas braqué sur l'intellect ! Il n'était pas braqué sur des hommes comme toi et moi, seulement en direction de matérialistes obtus !... Pourquoi me regardes-tu de cette façon ? Je n'avais pas le choix !

Il n'y a aucun choix, sauf celui de les battre à leur propre jeu ! Oh, oui, bien sûr que c'est leur jeu, c'est eux qui en fixent les règles ! Nous comptons pour quoi, nous les quelques-uns qui sont capables de réfléchir ? Nous pouvons seulement espérer nous en accomoder comme nous le pouvons, en essayant de ne pas nous faire remarquer… et les rouler pour qu'ils servent nos objectifs !... Ne sais-tu pas combien ce but était noble… ma vision de l'avenir de la science ? La connaissance humaine affranchie des contraintes matérielles ! Je ne suis pas un traître, John ! Ce n'est pas ce que je suis ! Je ne faisais que servir la cause de l'esprit! Ce que je voyais au bout du tunnel, ce que je voulais, ce que je ressentais, ne devait pas se mesurer à l'aide de leurs misérables dollars ! Je voulais un laboratoire ! J'en avais besoin ! Qu'est-ce que ça pouvait bien me faire de savoir d'où il venait et comment ils l'avaient eu ? Je ne pouvais tant en faire avec ça ! Je pouvais atteindre de telles hauteurs !

N'éprouves-tu donc aucune pitié? Je le voulais !... Et après, qu'est-ce que ça pouvait bien faire si on devait les y forcer ? Qui sont-ils pour prétendre penser, de toute façon ? Pourquoi leur as-tu appris à se rebeller ? Ça aurait très bien pu marcher, si tu ne les avais pas retirés ! Ça aurait marché, moi je peux te le dire ! On n'en serait pas là, aujourd'hui !... Ne m'accuse pas ! On ne peut pas se

sentir coupables… nous tous… durant des siècles, comme ça ! On ne peut tout de même pas se tromper totalement sur tout !... Nous n'avons aucunement à être maudits ! Nous n'avions pas le choix ! Il n'existe pas d'autre manière de vivre sur cette planète !... Pourquoi tu ne réponds rien ? Qu'est-ce que tu es en train de regarder ? Tu es en train de penser à ton discours à la radio ? Je ne veux même pas y penser ! Ce n'était que de la logique ! On ne peut pas vivre uniquement par la logique ! Tu m'écoutes ?... Arrête de me regarder ! Tu es en train de réclamer l'impossible ! Les hommes ne peuvent pas exister selon tes principes ! Tu ne tolères jamais aucun moment de faiblesse, tu refuses d'admettre le paradygme des faiblesses de l'être humain et celui des émotions !

Qu'est-ce que tu attends de nous ? Que nous soyons toujours rationnels vingt-quatre heures sur vingt-quatre, sept jours sur sept sans sans jamais faillir, sans répit et sans échappatoire ?... Ne me regarde pas, oh, tu m'énerves. Tu ne m'impressionne plus ! Tu m'entend ? Tu ne m'effraies plus ! Et puis qui es-tu, d'abord, pour me critiquer, espèce de misérable raté ? Voila où ta voie t'a mené, maintenant ! Te voila ici, pris, impuissant, sous bonne garde, à la merci d'être tué à tout moment par ces brutes… et après ça tu viens me dire que moi je n'ai pas l'esprit pratique ! Oh oui, qu'ils vont te tuer ! Tu ne gagneras pas contre eux ! Pour eux, c'est impensable de perdre la face ! Tu es l'homme dont il faut se débarasser !

Le cri d'effroi du docteur Stadler fut un cri atténué, comme si l'immobilité de la silhouette qui se tenait contre la fenêtre avait servi de réflecteur silencieux, et lui avait soudaienemnt fait prendre conscience de la pleine signification de ses propres paroles.

— Non ! gémit le docteur Stadler, en secouant la tête d'un côté vers l'autre pour échapper au deux yeux verts fixes, « Non !... Non !... Non!"

La voix de Galt eut la même inflexible austérité que ses yeux :

— Vous avez dit vous-même tout ce que je voulais vous dire.

Le docteur Stadler frappa de ses poings contre la porte ; lorsqu'elle s'ouvrit, il courut pour sortir de la pièce.

***

Personne ne pénétra dans la suite de Galt durant trois jours, exception faites des gardes qui lui apportaient ses repas. Tôt dans la soirée du quatrième jour, la porte s'ouvrit pour laisser entrer Chick Morrison avec deux de ses compagnons. Chick Morrison était

habillé en tenue de dîner et son sourire était nerveux, quoiqu'un tout petit peu plus confiant que d'ordinaire. L'un de ses deux compagnons s'avéra être un servant. L'autre était un homme musclé dont le visage s'accordait bien mal avec le costume queue-de-pie qu'il portait : c'était un visage de pierre avec des paupières qui lui donnait l'air d'être sur le point de s'endormir, sous lesquelles se trouvaient des yeux pâles et perçants, et un nez cassé de champion de boxe ; son crâne était rasé, exception faite d'une petite surface de cheveux blonds coupés très courts au sommet ; il gardait sa main droite dans la poche de son pentalon.

— Voulez-vous vous habiller, s'il vous plait, Monsieur Galt. fit Chick Morrison sur un ton qui se voulait persuasif, en désignant la porte de la salle de bain où une armoire avait été remplie d'une collection de vêtements coûteux que Galt avait choisi de ne pas porter, « Vous mettrez votre costume de dîner. » il ajouta, « Ceci est *un ordre*, Monsieur Galt. »

Galt se dirigea silencieusement vers la salle de bains. Les trois hommes le suivirent. Chick Morrison s'assit sur le bord d'une chaise, allumant puis éteignant des cigarettes les unes derrières les autres. Le servant s'affaira à aider Galt à s'habiller avec des manières trop courtoises, lui tendant ses boutons de manchette, lui tendant son manteau. L'homme musclé attendait dans un angle, la main dans sa poche. Personne ne dit mot.

— Voulez-vous bien coopérer, s'il vous plait, Monsieur Galt. fit Chick Morrison en désignant la porte d'un geste courtois signifiant une invitation à sortir de la pièce.

Si rapidement que personne ne saisit le mouvement de sa main, l'homme musclé était déjà en train de saisir le bras de Galt et de presser un pistolet invisible contre ses cotes.

— Ne faites pas de faux mouvement. dit-il d'une voix dépourvue d'expression.

— Ça ne m'arrive jamais. dit Galt.

Chic Morrison ouvrit la porte. Le servant resta derrière eux. Les trois silhouettes marchèrent silencieusement dans le couloir en direction de l'ascenseur.

Ils demeurèrent tous silencieux dans l'ascenseur, tandis que les clics des numéros qui s'affichaient puis s'éteignait les uns après les autres marquaient leur progression descendante.

L'ascenseur s'arrêta à l'étage de la mezzanine. Deux soldats armés les précédèrent et deux autres les suivirent lorsqu'ils s'engagèrent dans le long couloir à l'éclairage feutré. Les

couloirs avaient été désertés, à l'exception des sentinelles qui étaient postées aux angles. Le bras droit de l'homme musclé était lié au bras gauche de Galt ; le pistolet demeurait invisible à la vue de tout possible observateur. Galt sentait la petite pression du canon de l'arme contre son côté ; la pression était maintenue avec une expertise indiscutable : ne devant pas être ressentie comme une gêne, et n'étant jamais trop faible pour être oubliée.

Le couloir menait vers un large passage fermé. Les soldats s'écartèrent et semblèrent se fondre dans les coins sombres lorsque Chick Morrison posa la main sur la poignée de porte.

Ce fut bien sa main qui ouvrit la porte, mais le contraste soudain de la lumière et du bruit aurait pu laisser croire que la porte s'était brusquement ouverte sous l'effet d'une explosion : la lumière provenait des trois trois cent ampoules des lustres incandescents de la grande salle de bal de l'hôtel Wayne-Falkland ; le bruit était les applaudissements de cinq cent personnes.

Chick prit la tête du petit groupe jusqu'à la table des orateurs élevée sur une estrade dominant toutes les tables qui remplissaient la salle. Les gens semblaient tous savoir, sans qu'aucune annonce n'ait été nécessaire, que des deux silhouettes qui le suivaient, c'était le grand homme mince avec les cheveux aux reflets de cuivre et dor mélés qu'ils étaient en train d'applaudir. Son visage avait cette même qualité que la voix qu'ils avaient entendue à la radio : calme, confiant… et hors de toute atteinte.

Le siège réservé pour Galt était la place d'honneur, au centre de la longue table, avec Monsieur Thompson qui l'attendait à sa droite, et l'homme musclé qui se glissa avec souplesse dans le siège situé à sa gauche, et qui n'avait pas renoncé à garder son arme à la main, ni a retirer la pression du canon de celle-ci contre ses côtes. Les bijoux sur les bustes dénudés de femmes renvoyaient le scitillement des lustres vers l'ombre des tablées de la foule sur les murs éloignés ; le sévère noir et blanc des silhouettes des hommes venait au secours du style luxueux, royal et solennel de la pièce s'accomodant de son mieux des dissonnante estafilades que constituaient les appareils photo et leur flashs, les micros et un étallage assoupit d'équipements de télévision. La foule se tenait debout et applaudissait. Monsieur Thompson était souriant et observait la tête de Galt avec l'air à la fois impatient et anxieux d'un adulte attendant la réaction d'un

enfant devant un cadeau spectaculairement généreux. Galt s'assit en faisant face à l'ovation, sans l'ignorer, mais sans y répondre non plus.

— Les applaudissements que vous êtes en train d'entendre, un *speaker* de la radio était en train de dire à l'adresse d'un micro, depuis un angle de la pièce, « s'adressent à John Galt qui vient tout juste de prendre sa place à la table des orateurs ! Oui, mes amis, John Galt en personne… ainsi que ceux d'entre-vous qui possèdent un poste récepteur de télévision auront la chance de le voir pour vous dans un tout petit instant ! »

« Il faut que je garde à l'esprit l'endroit dans lequel je me trouve »–pensa Dagny en refermant ses poings sous la nappe de la table, dans l'obscurité d'une table placée sur un côté. C'était difficile de conserver un sens de double réalité en la présence de Galt, à seulement une dizaine de mètres d'elle. C'était comme si aucun danger ni aucune peine ne pouvait exister dans le monde, aussi longtemps qu'elle pourrait voir son visage ; et, simultanément, elle était habité par une terreur glaciale quand elle regardait ceux qui le tenait sous leur pouvoir, lorsqu'elle se souvint de l'irrationalité aveugle de l'évènement qu'ils étaient en train de fabriquer. Elle dut faire des efforts pour maintenir ses muscles faciaux rigides, afin de ne pas se trahir elle-même par un sourire de bonheur ou un cri de panique. Elle se demandait comment ses yeux avaient été capables de la repérer au milieu de cette foule. Elle avait remarqué la brève pause de son regard à laquelle personne d'autre n'aurait prêté attention ; le regard avait été plus qu'un simple baiser, ça avait été une poignée de main d'approbation et de soutien. Il ne regarda pas une seconde fois dans sa direction. Elle, ne pouvait pas se forcer à regarder ailleurs. C'était ahurissant de le voir en costume de soirée, et plus ahurissant encore de voir qu'il le portait avec tant de naturel ; son port et son attitude donnait à son costume l'air d'être un costume d'honneur de travailleur ; sa silhouette faisait songer à un de ces banquets durant les jours d'un passé lointain, à l'occasion duquel il serait venu recevoir un prix de l'industrie. " …les célébrations" se souvint-elle de ses propres paroles avec un pincement de désir, "ne devraient êtres que pour ceux qui ont quelque chose à célébrer."

Elle détourna son regard. Elle faisait des efforts pour ne pas le regarder trop souvent, pour ne pas attirer l'attention de ses compagnons de table. Elle avait été placée à une table

suffisamment en vue pour qu'elle se trouva exposée à toute l'assemblée, mais l'endroit était assez sombre pour la maintenir hors du champ de vision que Galt pouvait avoir lorsqu'il regardait en face de lui, et il en était de même pour ceux que Galt ne portait tout particulièrement pas dans son cœur : le docteur Ferris et Eugene Lawson.

Son frère, Jim, le releva-t-elle, avait été placé plus près de l'estrade : elle pouvait voir son visage à l'air maussade parmi ceux de Tinky Holloway, de Fred Kinnan et du docteur Simon Pritchett qui étaient nerveux. Les visages torturés, espacés et dominants la table d'honneur, ne parvenaient pas, malgré leurs efforts, à cacher qu'ils avaient l'air d'hommes en train de traverser une épreuve : le calme qu'affichait le visage de Galt semblait irradier au milieu du groupe ; elle se demanda un instant qui était prisonnier ici et qui était le maître. Son regard se déplaçait lentement sur ce qui se rouvait face dans l'alignement de sa tablée : Monsieur Thompson, Wesley Mouch, Chick Morrison, quelques généraux, quelques membres du Parlement et, c'était absurde, Monsieur Mowen, choisi comme faire-valoir de Galt, au titre de symbole des sommets du monde des affaires. Elle exécuta un regard circulaire dans la pièce pour chercher le visage du docteur Stadler–il était absent.

Les voix qui emplissaient la pièce étaient comme une sorte de courbe de température fiévreuse, songea-t-elle ; elles s'élevaient trop haut par moment, pour ensuite s'effondrer en des plats de silence ; les éclats de rires ponctuels de quelques personnes dominaient parfois, incomplets, et provoquaient des mouvements de têtes en direction des tablées voisines. Les visages pouvaient êtres attirés autant par les formes de tension les plus évidentes que par celles qui étaient les moins dignes : par les sourires forcés. Ces gens savaient–se dit-elle–pas au moyen de leur raison, mais de celui de leur panique, que ce banquet était l'ultime paroxysme et l'essence mise à nue de leur monde. Ils savaient que ni leur Dieu ni leurs fusils ne pouvaient faire de cette fête ce qu'ils se débattaient pour prétendre la faire y ressembler. Elle ne parvenait pas à avaler la nourriture qui était placée devant elle ; sa gorge semblait comme fermée par l'effet d'une sorte de convulsion rigide. Elle remarqua que les autres à sa table ne faisaient, eux aussi, que prétendre manger. Le docteur Ferris était le seul dont l'appétit ne paraissait pas être affecté.

Lorsqu'elle vit un coulis de crème glacée dans un bol de

cristal devant elle, elle remarqua le silence soudain dans la pièce et entendit des bruits de grincement en provenance des équipements de télévision que l'on était en train de déplacer en avant pour l'action qui était à venir. C'est maintenant, se dit-elle avec un sentiment d'attente qui était en train de sombrer, et sut que le même point d'interrogation était dans toutes les têtes de la pièce. Ils étaient tous en train de regarder en direction de Galt. Sa tête ne bougeait pas plus que son expression ne changeait.

Personne n'eut à appeler au silence, lorsque Monsieur Thompson fit un signe à l'adresse du *speaker* de la radio : on eut dit que tout la pièce venait de s'arrêter de respirer.

— Chers amis citoyens, cria le *speaker* dans un micro, « à ce pays et à tous ceux qui peuvent nous écouter en ce moment… en direct depuis la grande salle de bal de l'hôtel Wayne-Falkland, nous sommes heureux de vous annoncer l'innauguration du *Plan John Galt* ! »

Un rectangle de lumière bleue intense apparut sur le mur situé derrière la table du *speaker* de la télévision : il s'agissait d'un écran pour sur lequel les invités et les telespectateurs devaient voir des images sur le point d'être projetées.

— Le *Plan John Galt* pour la paix, la prospérité et le profit ! cria le *speaker*, tandis qu'une image tremblante de la salle de bal apparut sur l'écran, « L'aube d'une nouvelle ère ! Le produit d'une harmonieuse collaboration entre l'esprit humaniste de nos dirigeants et le génie scientifique de John Galt ! Si votre foi en l'avenir fut à un moment remise en question par des rumeurs nauséabondes, vous pouvez maintenant voir par vous-même la grande famille de nos dirigeants heureusement réunie !... Mesdames, Mesdemoiselles, Messieurs »–tandis que la caméra de television exécuta un large mouvement circulaire en direction de la table des orateurs, et que le visage stupéfait de Monsieur Mowen emplit tout l'écran–« Le grand industriel américain, Monsieur Horace Bussby Mowen ! »

La caméra se déplaça sur une collection âgée de muscles faciaux formant l'imitation d'un sourire.

— Le général d'Armée, Whittington S. Thorpe !

Tel un œil durant une figuration de suspects alignés dans une salle de commissariat de police, la caméra se déplaça d'une tête effrayée vers une autre ; effrayée par les ravages de la peur, de l'envie d'être ailleurs, du désespoir, de l'incertitude, du mépris de soi-même, de la culpabilité…

— Le chef de la majorité au Parlement National, Monsieur Lucian Phelps !... Monsieur Wesley Mouch !... Monsieur Thompson !

La caméra fit une pause sur le visage de Monsieur Thompson ; il adressa un large sourire à la Nation, puis se tourna vers sa gauche pour regarder avec un air d'attente triomphale en direction de quelque chose qui n'apparaissait pas à l'écran.

— Mesdames et Messieurs, fit l'annonceur sur un ton devenu solennel, « John Galt ! »

« Mon Dieu ! »–se dit Dagny–« mais qu'est-ce qu'ils sont en train de faire ? » L'écran montrait que le visage de John Galt était en train de regarder la Nation, le visage sans expression de douleur, de peur ou de culpabilité, rendu implacable par la vertu de la sérénité, invulnérable par la vertu de l'estime de soi. « Ce visage »–pensa-t-elle–« au milieu de tous ces autres ? Quoi qu'il puissent manigancer, ce n'est pas encore fait. Rien de plus peut ou a besoin d'être dit… Ici est le produit d'un code et celui d'un autre, le choix se trouve ici, et quiconque est encore humain le verra. »

— Le conseiller spécial de Monsieur Galt. poursuivit le *speaker*, tandis que la caméra se déplaça hâtivement en direction du visage suivant pour poursuivre, « Monsieur Clarence "Chick" Morrison !... Amiral Homer Dawley… Mons… »

Elle regardait les visages tout autour d'elle, en se demandant : « Ont-ils vu le contraste ? Le savaient-ils ? Ont-ils vu Galt ? Voulaient-ils qu'ils soit reel ? »

— Ce banquet, dit Chick Morrison qui avait prit la relève au titre de maître de cérémonie, « et organisé en honneur du plus grand personage de notre temps, l'homme du savoir-faire, le nouveau *leader* de notre économie… John Galt ! Si vous avez entendu cet extraordinaire discours à la radio, alors vous n'avez plus à douter qu'il va assurer la relance économique de notre pays. Maintenant, il est ici pour vous dire qu'il va remettre la machine économique en route. S'il vous est arrivé d'être mal informé par quelques extrémistes "ringards" qui ont crié haut et fort que John Galt ne se joindrait pas à nous, qu'aucun compromis n'est possible entre sa vision de l'existence et la notre, et que ce serait l'un ou l'autre… l'évènement de ce soir vous apportera la preuve que tout peut être réconcilié et uni ! »

Une fois qu'ils l'ont vu, se dit Dagny, peuvent-il encore espérer regarder quelqu'un d'autre ? Une fois qu'ils ont compris

qu'il est possible, que ceci est ce que l'homme peut être, quoi d'autre peuvent-ils vouloir rechercher ? Ne peuvent-ils eprouver aucun désir excépté celui de faire de leurs âmes ce qu'il a réussi à faire de la sienne ? Ou vont-ils être stoppés par le fait que les Mouch et les Morrisson et autres Thompson de ce monde n'ont pas choisi de le faire ? Vont-ils regarder les Mouch comme des humains, et lui comme l'impossible ?

Le champ de vision de la caméra balayait la salle de bal, saisissant les têtes des invités les plus importants pour les retransmettre sur les écrans de télévision de tout le pays, les visages tendus et scrutateurs des dirigeants, et, de temps à autre, la tête de John Galt. On aurait dit que ses yeux perçants étaient en train d'étudier les hommes qui se trouvaient à l'extérieur de la pièce, les hommes qui étaient en train de le voir de partout à travers le pays ; on n'aurait pu affirmer qu'il était en train d'écouter : aucune réaction ne vint altérer l'expression de son visage.

— Je suis fier de rendre hommage, ce soir, dit le *leader* de la majorité au Parlement qui fut le deuxième à prendre la parole, « au plus grand expert économique que l'on ai jamais découvert sur la planète, l'administrateur de patrimoine le plus talentueux, le plannificateur le plus brillant… John Galt, l'homme qui va nous sauver tous ! Je suis venu ici spécialement pour le remercier au nom de tous nos compatriotes ! »

« Ça »–songea Dagny avec un amusement aigre qui n'était pas très éloigné de la nausée–« c'est bien le spectacle de la sincérité du malhonnête. L'aspect le plus vicieux de cette escroquerie intellectuelle, c'était qu'ils pensent sincèrement ce qu'ils sont en train de dire. Ils sont en train d'offrir à Galt le meilleur de ce que l'existence peut offrir selon *leur* vision des choses, ils sont en train d'essayer de le tenter avec ce qui est *leur* rêve d'ambition le plus élevé : cette étendue d'adulation irréfléchie, l'irréalisme de cette énorme prétension d'agrément sans bases, ce tribut sans contenu, cet honneur dépourvu de causes, cette admiration sans raisons, cet amour sans code de valeurs. »

— Nous avons mis de côté tous nos points de désaccord qui n'étaient que mineurs, était maintenant en train de dire Wesley Mouch dans le micro, « toutes les opinions partisannes, tous les interêts personnels et autres considérations égoïstes… afin de pouvoir servir le pays sous la bienveillance désintéressée de John Galt ! »

— Pourquoi écoutent-ils ? se dit Dagny, « Sont-ils donc incapables de voir la marque de la mort sur ces têtes… et la marque de la vie sur la sienne ? Quel état des choses aimeraient-ils choisir ? Quel état des choses recherchent-ils pour l'humanité ?... »

Elle regardait les visages dans la grande pièce. Ils étaient nerveusement dépourvus d'expression ; ils ne montraient rien d'autres que le poids s'affaissant de la léthargie et leur peur chronique qui sentait le renfermé. Ils regardaient alternativement Galt et Mouch, comme s'ils n'étaient capables de percevoir aucune différence entre eux ou même de s'inquiéter de savoir s'il y avait une différence, leurs regards ébahis, vides, dépourvus de jugement critique, de capacité à évaluer, déclarant : Mais qui suis-je pour prétendre savoir ? Elle frissonna en se souvenant de sa phrase, "L'homme qui déclare 'Qui suis-je pour prétendre savoir ?' déclare alors aussi 'Qui suis-je pour prétendre vivre ?'"

En-ont-ils quelque chose à faire, de vivre ? songea-t-elle, Ils ne semblaient pas en avoir quoi que ce soit à faire, même juste assez pour se poser cette question… Elle repéra quelques visages qui paraissaient s'en soucier. Ils étaient en train de regarder Galt avec quelque chose dans leur regard qui évoquait une prière désespérée mélée d'admiration tragique pleine d'envie, leurs mains mollement posées sur les tables devant eux.

Ceux-là étaient les hommes qui voyaient ce qu'il était, qui vivaient dans un état de frustration et de désir pour son monde… mais demain, s'ils le voyaient être assassiné sous leurs yeux, leurs mains seraient toujours aussi molles et leurs yeux regarderaient ailleurs, disant : Qui suis-je pour prétendre agir ?

— L'unité dans l'action et dans le propos, disait Mouch, « nous aménera vers une planète plus heureuse… »

Monsieur Thompson se pencha vers Galt et dit à voix basse en faisant un aimable sourire :

— Vous aurez à dire quelques mots à l'attention du pays, plus tard, après moi. Non, non, pas un long discours… juste une phrase ou deux, pas plus. Quelque chose dans le genre "Salut à vous tous" ou quelque chose comme ça, de manière à ce qu'ils puissent reconnaître votre voix.

La pression du canon du pistolet du conseillé spécial, qui se fit légèrement plus appuyée contre les côtes, valut pour un paragraphe ajouté. Galt ne répondit rien.

— Le Plan John Galt, était en train de dire Wesley Mouch,

« marquera la fin de tous les conflits. Il protégera la propriété du riche tout en offrant une plus large part du gateau au plus défavorisé. Il allégera le fardeau de vos taxes et vous offrira une meilleur courverture sociale. Il permettra de faire descendre les prix à la consommation et d'augmenter les salaires. Il offrira plus de liberté au citoyen et renforcera la cohésion sociale et les obligations collectives. Il combinera l'éfficacité de la libre entreprise avec la générosité d'une économie planifiée. »

Dagny s'attarda sur quelques visages, ce qui lui réclama un effort pour le croire pleinement : qui était en train de regarder John Galt avec haine. Jim était l'un d'entre-eux, nota-t-elle. Lorsque le visage de Mouch occupa l'écran, ces mêmes visages furent détendus dans un état de satisfaction las qui n'était pas du plaisir, mais le confort de la permission de tout, de savoir que l'on n'attendait rien d'eux et que rien n'était certain ou clairement défini. Lorsque la caméra s'attarda un instant sur le visage de Galt, leurs lèvres devinrent plus fermes et les traits de leurs visages se durcirent pour former une expression de prudence toute particulière. Elle sentit avec une soudaine certitude qu'ils redoutaient la précision des traits de son visage, la clarté des traits sans compromis, cet air d'être une entité, un air d'existence qui s'affirmait. Ils le haïssent pour être lui-même–songea-t-elle en en éprouvant une sensation d'horreur froide tandis que la véritable nature de leurs âme semblait devenir pour elle une réalité–ils le haïssent pour sa capacité à vivre.

« Veulent-ils vivre ? »–se dit-elle comme une moquerie qui s'adressait à elle-même. Dans la nébulosité stupéfaite de son esprit, elle se souvint du son de sa phrase : "Le désir de ne rien être est le désir de ne pas être."

Maintenant c'était Monsieur Thompson qui était en train de crier dans le micro, de sa manière la plus énergique et la plus bon-enfant dont il était capable :

— Et moi je vous le dis : envoyez-leur donc un bon coup de pied dans le derrière, à tous ces semeurs de doutes qui répandent la désunion et la peur ! Ils vous ont raconté que John Galt ne nous rejoindrait jamais, pas vrai ? Bon, et bien il est là, en personne, de son plein gré, à cette table et à la tête de notre Etat ! Prêt, désireux et capable de servir la cause du peuple !

Ne recommencez plus jamais, aucun d'entre vous, à commencer à douter, ou à fuir ou à abandonner ! Demain vient d'arriver aujourd'hui… et quel demain ! Avec trois bon repas

chaque jour, avec une automobile dans chaque garage, avec de l'électricité gratuite pour tous produite par une sorte de moteur d'un genre que nous n'avions jamais vu auparavant ! Et vous tous, tout ce que vous avez à faire, c'est de faire preuve d'encore un petit peu de patience… rien d'autre ! La patience, la foi et la fraternité… voila la recette du progrès ! Nous devons rester unis et solidaires avec le reste de la planète, tout comme une grande famille heureuse, travaillant tous pour le bien de tous ! Nous avons trouvé un guide qui battra les records de nos passés les plus riches et les plus actifs ! C'est l'amour qu'il éprouve pour l'humanité qui l'a fait venir jusqu'ici… pour se mettre à *votre* service, pour vous protéger et pour prendre soin de vous tous ! Il a entendu vos appels, et il a répondu à l'appel de notre devoir humain et commun ! Chaque homme est le gardien de son frère ! Aucun homme n'est une île perdue en lui-même ! Et maintenant, vous entendrez sa voix… Maintenant vous allez entendre son propre message !... Mes chers compatriotes, dit-il avec solennéité, « John Galt… pour la grande famille collective de l'humanité ! »

La caméra se dirigea vers Galt. Il demeura silencieux durant un instant. Puis avec un mouvement si vif et si plein d'expertise que la main de son "conseillé spécial" se trouva incapable de l'égaler, il se dressa sur ses jambes en se penchant sur le côté, laissant l'arme pointé vers lui momentanément exposée à la vue du monde ; puis, en se tenant bien droit, face aux caméras, regardant en direction de tous les spectateurs invisibles, il dit :

— Foutez le camp de mon chemin !

CHAPITRE

IX

LE GENERATEUR

— Foutez le camp de mon chemin !

Le docteur Stadler l'entendit à la radio dans sa voiture. Il ne sut pas si le son suivant qui fut en parti un souffle et pour l'autre un cri, avait commencé à venir de lui-même ou de la radio ; mais il entendit le clic qui les fit tous deux s'interrompre abruptement. La radio se tut définitivement, comme si on venait de l'éteindre. Il n'y eut plus aucun son en provenance de l'hôtel Wayne-Falkland.

Il tourna énérgiquement le bouton de recherche de stations sous le cadran lumineux. Rien ne sortit du poste, aucune explication, aucun message d'excuse pour problèmes techniques, aucune musique venant combler le silence. Toutes les stations de radio étaient muettes.

Un frisson lui parcourut le corps, il s'accrocha au volant et se pencha vers l'avant en travers de celui-ci, tel un jockey durant les derniers mètres d'une course, puis son pied appuya plus fortement sur l'accélérateur. La petite bande d'autoroute au-devant de lui fit cahoter la voiture en même temps que le faisceau des phares. Au-delà de la bande de route, il n'y avait rien d'autre que les prairies de l'Iowa.

Il ne savait pas pourquoi il avait écouté la radio ; il ne savait pas ce qui le faisait trembler. Il étoufa un rire abrupte–on aurait dit un grognement malveillant–adressé à l'attention soit de la radio, soit de ceux qui étaient en ce moment dans la cité, soit du ciel.

Il était en train de surveiller du regard les rares panneaux qui indiquaient des numéros de route. Il n'avait pas besoin de

consulter une carte : il avait passé quatre jours à graver la carte de son trajet dans son esprit, elle y avait l'apparence d'un réseau dont les lignes auraient été tracées à l'acide. Ils ne pouvaient pas le lui enlever, pensa-t-il ; ils ne pouvaient pas l'arrêter. Il éprouvait la sensation d'être poursuivi ; mais il n'y avait rien derrière lui sur des kilomètres, exception faite de deux lumières rouges derrière le coffre de sa voiture ; tels deux petits signaux de danger fuyant à travers l'obscurité des plaines de l'Iowa.

La raison dirigeant ses mains et ses pieds se trouvait maintenant à quatre jours derrière lui. C'était le visage d'un homme assis au bord d'une fenêtre, et les visages auxquels il s'était trouvé confronté lorsqu'il s'était échappé de cette pièce. Il leur avait crié au visage qu'il ne pouvait rien faire avec Galt et qu'ils ne le pourraient pas non plus, que Galt les détruirait, à moins qu'ils ne le détruisent avant.

« Ne faites pas le malin, Professeur ». avait répondu Monsieur Thompson avec une voix glaciale, « Vous en avez fait des tonnes à hurler que vous méprisiez son courage, mais au moment de passer à l'action, vous ne nous avez aucunement aidé. Moi, vous voyez, je suis en train de me demander de quel côté vous êtes. S'il persiste à ne pas vouloir comprendre et qu'il ne fait pas ce qu'on attend de lui sans faire d'histoires, nous pourrions bien être contraints de recourir à la pression–en utilisant des otages auxquels il ne souhaiterait pas que quelque chose arrive–et il se trouve que vous êtes le premier sur la liste, Professeur. »

« Moi ? » s'était-il écrié en tremblant de terreur et en étant pris d'un rire amèrement désespéré, « Moi ? Mais je suis la dernière personne au monde dont il ait quoi que ce soit à faire ! »

« Comment pourrais-je en être sûr ? » avait répondu Monsieur Thompson, « On m'a rapporté que vous étiez son professeur. Et n'oubliez pas que vous avez été le seul qu'il ait demandé à voir. »

Littéralement liquéfié par la terreur, il avait eu l'impression de se trouver sur le point de se faire écraser par deux murs qui s'avançaient sur lui : il n'avait aucune chance si Galt refusait de se rendre, encore moins si jamais il décidait de rejoindre ces hommes. Ça avait été à ce moment là qu'une forme lointaine avait dérivé en avant dans son esprit : l'image d'une structure en forme de chapeau de champignon au milieu d'une plaine de l'Iowa.

Ce fut par la suite que toutes les images avaient commencé à

fusionner dans son esprit. Le *Projet X*, s'était-il dit, sans savoir s'il s'agissait de la vision de cette structure, ou de celle d'un château féodal commandant la campagne, qui lui avait donné le sentiment d'une époque et d'un monde auquel il appartenait… « Je suis Robert Stadler »–avait-il réfléchi–« c'est *ma* propriété, ça vient de *mes* découvertes, ils ont dit que ce fut *moi* qui l'ai inventé… Je vais le leur montrer ! » s'était-il dit sans savoir s'il voulait dire l'homme sur le bord du seuil de la fenètre, ou les autres ou le reste de l'humanité… Ses pensées étaient devenues comme des petits morceaux flottant à la surface d'un liquide, sans connexions les unes avec les autres : « Prendre le contrôle… Je vais leur montrer !... Prendre le contrôle, diriger… Il n'y a pas d'autre moyen de vivre sur cette terre… »

Ces quelques mots avaient été les seuls nommant le plan dans son esprit. Tout le reste était clair, selon lui ; clair, sous la forme d'une sorte d'émotion sauvage criant avec défiance qu'il n'était nullement obligé de le rendre clair pour tous. Il prendrait le contrôle du *Projet X* et il dirigerait une partie du pays, aussi simplement que s'il s'agissait de son domaine féodal privé. Les moyens ? Son émotion y avait répondu, quoiqu'il en soit. Les raisons ? Son esprit avait répété avec instance que la raison qui le poussait à faire cela était sa terreur de la bande de Monsieur Thompson, qu'il n'était plus en sécurité parmi eux, que son plan était une nécessité pratique. Dans les profondeurs de son cerveau liquide, ses émotions avaient retenu un autre genre de terreur, noyée tout comme l'étaient les connections entre les petits morceaux de mots brisés qu'il contenait. Ces petits morceaux avaient formé la seule boussole guidant sa course durant les quatre jours et quatre nuits qui venaient de s'écouler ; tandis qu'il conduisait le long des autoroutes désertes, à travers un pays qui s'effondrait dans le chaos, tandis qu'il avait développé une aptitude monomaniaque pour acheter de l'essence de contrebande, tandis qu'il s'arrachait aléatoirement des heures de sommeil agité, dans des motels obscures sous des noms d'emprunt…

« Je suis Robert Stadler »–s'était-il dit, son esprit le répétant comme une formule d'omnipotence… « Prendre le contrôle »–s'était-il dit, roulant à toute allure en brûlant les feux rouges de petites villes presque totalement abandonnées ; en roulant à toute allure sur l'acier vibrant du Pont Taggart qui traversait le Mississipi ; en dépassant à toute allure les ruines occasionnelles

des fermes dans les étendues vides de l'Iowa… « Je vais leur montrer »–s'était-il dit–« laisse-les me poursuivre, ils ne me stopperont plus cette fois… » Il l'avait pensé, même si personne n'était à sa poursuite, et que maintenant, seuls les feux arrières de sa voiture, et les raisons noyées dans son esprit, le poursuivaient.

Il regarda la radio de sa voiture qui était devenue silencieuse et il étoufa un rire ; le rire eut la qualité émotionnelle d'un poing qui s'agitait dans un mouvement régulier. « C'est moi qui suis un homme pratique »–se dit-il–« je n'ai pas le choix… je n'ai pas d'autre solution… Je vais montrer à tous ces *gangsters* insolents qui oublient que je suis Robert Stadler… Ils vont tous périr, mais pas moi !... Je survivrai !... Je gagnerai !... Je leur montrerai ! »

Dans sa tête, les mots étaient comme des mottes de terre au milieu d'une marre férocement silencieuse ; les connexions reposaient dans le fond, submergées.

S'ils avaient été connectés entre-eux, ses mots auraient alors formé la phrase : "Je vais *lui* montrer qu'il n'y a aucune autre façon de vivre sur terre !..."

Les lumières dispersées au loin étaient les baraquements érigés sur le site du *Projet X*, maintenant connus sous le nom de Harmony City. Tandis qu'il s'approchait, il remarqua que quelque chose qui sortait de l'ordinaire était en train de se dérouler sur le site du *Projet X*. La haie de fils de fer barbelés était défoncée, et aucune sentinelle ne vint à sa rencontre lorsqu'il arriva à l'entrée. Mais une sorte d'activité anormale était en train de bouillonner dans les parties les plus sombres et à la lumière des projecteurs qui décrivaient des mouvements de va-et-vient : il y avait des camions blindés et des silhouettes qui couraient et qui criait des ordres, et aussi des reflets de lames de baïonnettes. Personne ne stoppa sa voiture. A l'angle d'un cabanon, il vit le corps inanimé d'un soldat étendu sur le sol.

Soûl, se dit-il, préférant voir la chose comme ça, et se demandant pourquoi il n'en était pas certain.

La structure en forme de champignon était tapie sur un monticule devant lui ; il y avait des lumières dans les fentes étroites de ses fenêtres, et les orifices tubulaires sans formes précises dépassaient depuis sous son dôme, visant en direction de l'obscurité de la campagne. Un soldat se mit en travers de son chemin lorsqu'il descendit de sa voiture devant l'entrée. Le soldat était réglementairement armé, mais il n'avait rien pour lui

couvrir la tête et son uniforme paraissait trop négligé.

— Ou-est-ce que tu vas, comme ça, *mon pote* ? demanda-t-il.

— Laissez-moi entrer ! ordonna le docteur Stadler avec mépris.

— Et qu'est ce que tu es censé faire, ici ?

— Je suis le docteur Robert Stadler.

— Moi c'est Joe Blow. J'ai dit, qu'est-ce que tu fais, ici ? T'es un "nouveau", ou un "ancien" ?

— Laissez-moi entrer, espèce d'idiot ! Je suis le docteur Robert Stadler !

Ce ne fut pas le nom, mais le ton de la voix et le style d'expression qui sembla convaincre le soldat.

— Un "nouveau". fit-il, et en ouvrant la porte il cria à l'attention de quelqu'un se trouvant manifestement à l'intérieur, « Hé, Mac, occupe toi du *Papi*, ici, et vois un peu ce qu'il veut ! »

Dans le hall d'entré aux murs de béton nu faiblement éclairés, il tomba sur un homme qui pouvait avoir été un officier, mais sa veste d'uniforme était ouverte à la hauteur de la gorge, et une cigarette pendait du coin de sa bouche avec insolence.

— Qui êtes-vous ? fit-il sèchement, tandis que sa main fit un geste brusque en direction de son étui à pistolet qu'il portait à la hanche.

— Je suis le docteur Robert Stadler.

Le nom ne sembla produire aucun effet.

— Qui vous a donné l'autorisation de pénétrer ici ?

— Je n'ai pas besoin d'autorisation.

Cette phrase là parut produire un effet ; l'homme enleva sa cigarette de sa bouche.

— Qui vous a envoyé ici ? demanda-t-il avec une légère incertitude dans le ton de sa voix.

— Voudriez-vous, s'il vous plait me laisser rencontrer le commandant ? le docteur Stadler demanda sur le ton de l'impatience.

— Le commandant ? Vous arrivez trop tard, *mon pote*.

— L'ingénieur en chef, alors !

— L'ingénieur-quoi ? Oh, Willie ? Y-a pas de problème avec Willie, c'est un des notres, mais là il vient juste de partir faire une course.

Il y avait d'autres gens dans le hall, en train d'écouter avec une curiosité mêlée d'appréhension.

La main de l'officier fit un geste invitant l'un d'entre-eux à s'approcher ; un civil mal-rasé avec un pardessus un peu sale et froissé jeté par-dessus ses épaules.

— Qu'est-ce que vous voulez ? lança sèchement l'homme à l'adresse de Stadler.

— Quelqu'un aurait-il l'extrême obligeance de me dire ou se trouvent ces messieurs de l'équipe scientifique ? demanda le docteur Stadler sur le ton aussi courtois que péremptoire d'un ordre.

Les deux hommes se regardèrent, comme si une telle question posée en cet endroit devait être absurde.

— Venez-vous de Washington ?

— Non. Et je tiens à vous faire savoir que j'en ai ras-le-bol avec cette bande de Washington.

— Oh ? l'homme parut se réjouir de cette réponse, « Etes-vous un *Ami du Peuple*, alors ? »

— Je dirais que je suis le meilleur ami que le peuple n'ait jamais eu. Je suis l'homme qui lui a donné tout cela. Il fit un geste désignant tout ce qui se trouvait autour d'eux.

— Vraiment ? dit l'homme, impressionné, « Seriez-vous l'un de ceux qui a conclu un marché avec *le Patron* ? »

— Pour le moment, le patron, ici, c'est moi.

Les deux hommes se regardèrent, puis battirent en retraite de quelques pas. L'officier demanda :

— Avez-vous dit que votre nom est Stadler ?

— Robert Stadler. Et si vous ne savez pas ce que ce cela signifie, vous allez le découvrir !

— Voudriez-vous me suivre, Monsieur ? dit l'officier sur un ton de politesse tremblante.

Ce qui arriva ensuite ne fut pas très clair pour le docteur Stadler, car son esprit refusait d'admettre la réalité des choses qu'il était en train de voir. Il y avait des gens qui faisaient des allées et venues dans des bureaux en désordre et mal éclairés, tous les gens qui étaient ici portaient trop d'armes à la ceinture, il y avait ces questions qui n'avaient pas de sens et qu'on lui posait avec des voix brusques dont le ton alternait entre l'impertinence et la peur.

Il ne sut pas si aucun d'entre-eux tenta de lui fournir une explication ; il n'aurait pas écouté ; il ne pouvait tolérer que tout cela soit vrai. Il continuait à déclarer sur un ton d'une souveraineté toute féodale :

— C'est moi, le patron, ici, à partir de maintenant… Les ordres, c'est moi qui les donne… Je suis venu prendre possession de l'endroit… Je suis le propriétaire de cet endroit… Je suis le docteur Stadler ; et si vous ne connaissez pas ce nom là en ce lieu, vous n'avez rien à faire ici, vous autres manants infernaux. Vous ne ferez pas de vieux os, si c'est ça l'état de votre savoir ! Avez-vous suivi des cours de physique, au collège ? Vous ne m'avez pas l'air d'avoir jamais été autorisé à mettre les pieds dans un établissement d'enseignement supérieur, aucun d'entre-vous ! Que faites-vous ici ? Qui êtes-vous ?

Cela lui prit pas mal de temps pour saisir–son esprit ne pouvait plus se concentrer–que quelqu'un l'avait devancé avec la même idée en tête : quelqu'un avait eu la même vision de l'existence que la sienne et s'était mis en tête d'arriver au même futur. Il saisit que ces hommes, qui s'appelaient entre-eux les *Amis du Peuple*, avaient pris possession du *Projet X* cette nuit même, il n'y avait seulement que quelques heures, avec l'intention d'établir un règne bien à eux. Il leur rit au nez avec un mépris incrédule et amer :

— Vous ignorez ce que vous êtes en train de faire, espèces de misérables petits délinquants juvéniles ! Pensez-vous que vous, vous pouvez manipuler un instrument de haute précision de la science ? Qui est votre chef ? Je demande à voir votre chef !

C'était le ton autoritaire qu'il employait, son mépris et leur propre panique ; la panique aveugle des hommes qui donnent libre cours à leur violence, qui n'ont pas d'échelles d'appréciation de la sécurité ou du danger ; cela les faisaient s'agiter et se demander s'il n'était pas, peut-être, une sorte de membre "top-secret" appartenant à leur haute hiérarchie ; ils étaient également prêts à obéir à n'importe quelle autorité, tout comme à la défier. Après avoir été aiguillé d'un "commandant" nerveux vers un autre, il se trouva finalement dirigé vers un escalier métallique descendant sous terre, vers des couloirs de béton armé qui renvoyait l'écho de ses pas, pour être reçu en audience par *le Patron* en personne. *Le Patron* avait élu refuge dans la salle de contrôle souterraine.

Là, au milieu des spirales compliquées de la délicate machinerie scientifique qui produisait les rayons sonores, contre le large pupitre mural de leviers, boutons, molettes, cadrans et affichages divers, connu sous le nom de *Xylophone*, Robert Stadler se trouva face au nouveau maître du *Projet X*. C'était Cuffy Meigs.

Il portait une sorte de tunique semi-militaire taillée serrée, et

un pantalon de cuir ; la peau de son cou faisait des bourelets qui débordaient sur son col ; les mèches noires et frisées de ses cheveux étaient imprégnées de transpiration. Visiblement très agité, il faisait les cents-pas devant le Xylophone, hurlant des ordres aux hommes qui rentraient et sortaient continuellement dans un état de précipitation :

— Envoyez des coursiers à chaque mairie se trouvant à notre portée ! Dites leur que les *Amis du Peuple* ont gagné ! Dites leur qu'ils ne doivent plus obéir aux instructions en provenance de Washington à compter de ce jour ! La nouvelle capitale de la *Communauté Populaire* est Harmony City, devant être connue à compter d'aujourd'hui sous le nom de "Meigsville" ! Dites leur que j'attends une *contribution sociale de solidarité* s'élevant à 500.000 dollars par tranche de 5.000 habitants, devant être versée dès demain matin, ou sinon !

Cela demanda un petit peu de temps avant que l'attention et les yeux marron troubles de Cuffy Meigs se concentrent sur la personne du docteur Stadler.

— Oui, qu'est-ce que c'est ? Qu'est-ce que c'est ? fit-il sèchement.

— Je suis le docteur Robert Stadler.

— Hein ? Ah, ouais, ouais ! C'est vous la grosse tête de l'hyper-espace, c'est ça ? Vous êtes le gars qui arrive à attraper les atomes, ou quelque chose comme ça. Bon, qu'est-ce que vous êtes venu foutre ici ?

— C'est moi qui devrait vous poser cette question.

— Hein ? Bon, écoutez, Professeur, je suis pas d'humeur à plaisanter, là.

— Je suis venu ici pour prendre le contrôle.

— Le contrôle ? De quoi ?

— De cet équipement. De cet endroit. De toute la region se situant à porté de tir.

Meigs le regarda pendant un moment avec un air ahuri, sans mot dire, puis il demanda d'une voix douce :

— Comment êtes-vous arrivé jusqu'ici ?

— En voiture.

— Non, mais, je veux dire : qui est venu avec vous ?

— Personne.

— Quel genre d'arme avez-vous amené avec vous ?

— Aucune. Mon nom seul est amplement suffisant.

— Vous êtes venu ici, avec votre nom et votre voiture ?

— C'est bien ça.

Cuffy Meigs partit dans un grand éclat rire qu'il lui lança au visage.

— Pensez-vous, demanda le docteur Stadler, « que vous pouvez maîtriser une installation de ce genre ? »

— Allez, filez, Professeur, filez ! Dépêchez-vous, avant que je décide de vous faire abattre sur le champ ! On n'a pas besoin d'intellectuels, dans le coin !

— Qu'est ce que vous savez, à propos de ceci ? le docteur Stadler pointa du menton en direction du *Xylophone*.

— Qu'est-ce qu'on en a à foutre ? Des techniciens qui cherchent du boulot, on en a à la pelle pour pas un rond, aujourd'hui ! Dépêchez-vous de déguérpir ! On n'est pas à Washington, ici ! J'en ai ma claque de ces rêveurs à Washintgon ! Ils ne vont pas aller bien loin, avec ce fantôme de la radio et à faire des jolis discours ! L'action, c'est ça qu'il faut ! L'action directe ! Déguèrpissez, Doc ! Vous avez fait votre temps !

Il semblait basculer d'avant en arrière sur ses jambes, se rattrapant de temps à autre à un levier du *Xylophone*. Le docteur Stadler réalisa alors que Meigs était soûl.

— Ne touchez pas à ces leviers, espèce d'abruti !

Meigs retira vivement sa main dans un mouvement involontaire, puis il fit un geste en direction du tableau du grand pupitre de comande mural.

— Je toucherai à tout ce que je veux ! Arrêtez de me dire ce que j'ai à faire !

— Eloignez-vous de ce pupitre ! Sortez d'ici ! C'est à moi ! Est-ce que vous comprenez ce que je dis ? C'est ma propriété !

— Propriété, hein ? Meigs émit un son bref qui ressembla à un aboiement, mais qui était en fait le début d'un rire interrompu.

— C'est moi qui l'ai inventé ! C'est moi qui l'ai créé! C'est moi qui l'ai rendu possible !

— Oh, vraiment ! Et bien je vous remercie beaucoup, *Doc*, mais on n'a plus besoin de vous, mainenant. Nous avons nos propres *mécanos*.

— Avez-vous la moindre idée de ce que j'ai dû apprendre et savoir pour réaliser tout cela ? Vous ne pourriez même pas concevoir le moindre tube électronique de cet équipement ! Même pas le moindre écrou !

Meigs haussa les épaules.

— P'têtre que non.

— Alors comment osez-vous croire que c'est à vous ? Comment avez-vous pu oser venir ici ? Au nom de quoi ?

Meigs fit une petite tape sur le *holster* de son pistolet.

— De ça.

— Ecoutez moi bien, maintenant, espèce de lourdeau rempli d'alcool ! cria le docteur Stadler, Est-ce que vous savez avec quoi vous êtes en train de faire joujou ?

— Ne me parlez pas sur ce ton, éspèce de vieux gâteux ! Vous vous prenez pour qui, pour me parler comme ça ? Je peux vous casser le cou à mains nues ! Vous ne savez pas qui je suis ?

— Vous êtes un *gangster* effrayé qui a pété les plombs !

— Oh, je suis… ne le suis-je pas ? Je suis *le Patron* ! Je suis *le Patron*, et je ne vais pas me laisser me monter sur les pieds par un vieux corbeau comme vous ! Foutez-moi le camp d'ici !

Ils demeurèrent l'un et l'autre immobile et se regardèrent durant un instant, devant le grand pupitre du *Xylophone*, tous deux paralysés par la terreur. L'origine refoulée de la peur du docteur Stadler était sa lutte intérieure frénétique pour ne pas admettre qu'il était en train de regarder la finalité de ce qu'il avait produit, que ceci était son "fils spirituel". La terreur de Cuffy Meigs avait des origines plus diverses, elle embrassait l'intégralité de l'existence ; il avait vécu dans un état de terreur chronique durant toute sa vie, mais maintenant il faisait tout ce qu'il pouvait pour ne pas admettre ce que c'était qu'il avait tant redouté : au moment de son triomphe, au moment où il s'attendait à être en sécurité, enfin, cette espèce mystérieuse et occulte–l'intellectuel–était en train de refuser de le craindre, et en plus, il était en train de défier son pouvoir.

— Foutez moi le le camp d'ici ! grogna Cuffy Meigs, « Je vais appeler mes hommes ! Je vais vous faire liquider ! »

— *Vous*, foutez moi le camp d'ici, espèce de nullité décérébrée, faible d'esprit prétentieux ! grognait le docteur Stadler, « Vous croyez peut-être que je vais vous laisser encaisser les bénéfices d'une vie de travail ? Est-ce que vous vous étiez imaginé que c'était pour vous que j'ai… que j'ai vendu mon… il ne finit pas sa phrase, « mais, *bordel*, arrêter de toucher à ces leviers ! »

— Ne me donnez pas d'ordres ! Je n'ai pas besoin de vous pour me dire ce que j'ai à faire! Vous n'allez pas m'impressionner avec votre charabia de chez "je-me-la-joue". Moi, je fais ce que je veux. Et moi, pourquoi je me serais battu, si je ne peux pas faire ce que je veux ?

Il lâcha un petit rire et saisi un levier.

— Hey, Cuffy, calme toi ! cria quelqu'un depuis l'autre bout de la pièce, tout s'élançant en avant.

— Restez en arrière ! feula Cuffy Meigs, « Restez en arrière, tout le monde! Peur, moi ? Je vais vous montrer qui c'est, *le Patron* ! »

Le docteur Stadler fit un bond pour le stopper ; mais Meigs le fit dévier vers le sol d'un seul bras, et lâcha une gorgée de rire à la vue de Stadler tombant sur le sol, et, avec l'autre main, il tira d'un coup sec un levier du *Xylophone*.

Le fracas sonore, le fracas de son strident et de métal déchiré et de pression se rencontrant pour devenir un conflit de circuits, le bruit d'un monstre tournoyant sur lui-même, ne fut entendu que seulement à l'intérieur de la structure. Il n'y eut aucun son à l'extérieur.

A l'extérieur, la structure ne fit que s'elever en l'air, aussi soudainement que silencieusement, elle s'éventra pour finalement se séparer en quelques larges morceaux, tira quelques traits de lumière bleue dans le ciel et retomba pour former une pile de gravats. Dans un rayon de près de 160 kilomètres, où se rejoignaient des parties de quatres Etats, les poteaux télégraphiques s'abattirent sur le sol comme s'ils avaient été des allumettes, les fermes s'effondrèrent en petits morceaux, des immeubles dans quelques villes s'écroulèrent comme s'ils venaient d'être sciés par la base, puis réduit en miettes par l'effet d'un second souffle, tout cela sans que les oreilles des corps tordus des victimes n'aient eu le temps d'entendre le moindre son ; et à mi-chemin de la traversée du fleuve Mississippi, la locomotive et les six premiers wagons d'un train de passagers se lancèrent dans les eaux sous la forme d'une pluie de pièces métalliques, accompagnées de morceaux du Pont Taggart arrachés à son côté ouest ; le *Pont* venait d'être coupé en deux.

Sur le site de ce qui avait été le *Projet X*, rien ne resta en vie au milieu des ruines, à l'exception, et pour quelques minutes qui ne semblaient plus finir, d'un tas confus de chairs déchiquetées et de douleur hurlante qui avait été un grand esprit.

***

Il y avait quelque chose comme un sentiment de liberté légère– se dit Dagny–dans le fait qu'une cabine téléphonique soit son but, seul, unique, immédiat et absolu, sans aucune inquiétude pour

aucun des buts des passants dans les rues autour d'elle. Ça ne lui communiquait pas pour autant le sentiment de se sentir étrangère dans la cité : c'était plutôt le sentiment, pour la première fois, que la cité était à elle et qu'elle l'aimait, qu'elle ne l'avait jamais aimée auparavant comme elle l'aimait à cet instant, avec un sentiment de possession si personnel, si solennel et si confiant. La nuit était claire et immobile ; elle regarda le ciel ; tandis que ce qu'elle éprouvait était plus solennel que joyeux, mais gardait le sens d'une joie à venir ; et c'est sans doute pour cela qu'il lui sembla que l'air lui parut plus stagnant que tiède, mais qu'il retenait quelque chose d'un printemps lointain.

« Foutez le camp de mon chemin »–se dit-elle, non pas avec ressentiment, mais presque avec de l'amusement, avec un sentiment de détachement et de délivrance qui s'adressait aux passants, à la circulation lorsque celle-ci gênait sa progression empressée, et à toutes les peurs qu'elle avait connu dans le passé. Ça ne faisat que moins d'une heure qu'elle l'avait entendu prononcer cette phrase, et sa voix semblait pourtant continuer à raisonner dans l'air des rues, se fondant dans quelque chose qui devait être un rire lointain.

Elle avait ri avec exaltation, dans la salle de bal du *Wayne Falkland*, quand elle l'avait entendu le dire ; elle avait ri, la main pressée contre sa bouche, de manière à ce que le rire ne fut plus visible que dans ses yeux, comme il l'avait été dans ceux de Galt quand il l'avait regardée droit dans les yeux et qu'elle avait su qu'il l'avait entendu. Ils s'étaient regardés durant peut-être moins d'une seconde, au-dessus de la foule qui criait et s'écriait ; au-dessus du fracas des micros mis en pièces, bien que toutes les stations de radio avaient instantanément cessé d'émettre ; au-dessu des fracas de verres qui tombaient des tables tandis quelques personnes se précipitèrent en direction des portes.

Puis elle avait entendu le cri de Monsieur Thompson, agitant son bras en direction de Galt, « Ramenez-le dans sa pièce, mais gardez-le au péril de vos vie s'il le faut ! » et la foule s'était éclipsée, tandis que trois hommes l'avait reconduit en direction de sa suite. Monsieur Thompson sembla s'effondrer, durant un instant, laissant retomber son front contre sa main, mais il s'était très vite repris, s'était dressé sur ses jambes, avait adressé quelques vagues gestes à ses accolytes pour qu'ils le suivent, et était sorti avec précipitation en empruntant une porte de service. Personne ne dit quoi que ce soit aux invités ni ne leur donna

d'instructions : certains d'entre eux s'étaient précipités aveuglément vers la sortie, comme pour s'échapper, d'autres étaient restés immobiles sur leurs chaises, n'osant même pas faire un geste. La salle de bal avait été comme un navire sans capitaine.

Elle s'était frayée un chemin à travers la foule et avait suivi la clique. Personne n'avait tenté de la stopper. Elle s'était retrouvée bousculée dans un petit salon privé : Monsieur Thompson s'était affalé dans un fauteuil, la tête entre ses mains, Wesley Mouch s'était mis à gémir. Eugene Lawson sanglotait avec la rage d'un enfant insupportable, et Jim les avait tous observés avec une expression d'attente bizarre et intense.

« Je vous l'avais bien dit ! » avait crié le docteur Ferris, « Je vous l'avais pourtant bien dit, ce n'est pas vrai ? Que voila à quoi ça vous ménerait, vos "méthodes de persuasion en douceur" ! »

Elle était restée à proximité de la porte. Ils avaient bien semblé avoir remarqué sa présence, mais ça ne les avait pas dérangés.

« Moi je donne ma démission ! » criait Chick Morrison, « Je démissionne ! J'en ai assez ! Je ne sais plus quoi dire au pays ! Je ne peux pas réfléchir ! Je n'éssaierai plus! Ça ne sert à rien ! Je ne pouvais rien y faire ! Vous n'allez pas venir me le reprocher ! J'ai donné ma demission ! »

Il avait agité les bras dans une sorte de geste de futilité hâtivement exprimée, avant de sortir de la pièce avec précipitation.

« Il s'est mis un "bon paquet" de côté, dans le Tennessee. » avait alors dit Tinky Holloway, sur un ton pensif, comme si, lui aussi, avait pris une précaution similaire et était en train de se demander si le temps de sa retraite n'était pas arrivé.

Il ne gardera pas son pactole bien longtemps, s'il parvient à arriver là bas en vie, avait dit Mouch, « avec les gangs de pillards et l'état des moyens de transport… » il avait étendu les bras et n'avait pas fini sa phrase.

Elle savait quelles pensées étaient en train de combler cette pause ; elle savait que peu importait quels "parachutes dorés" ces hommes s'étaient constitués, ils avaient tous saisi à cet instant le fait qu'ils étaient pris au piège.

Elle avait remarqué que la marque de la terreur était absente de leurs visages ; elle en avait bien vu quelques légères traces, mais cela avait plutôt eu l'air d'être une émotion furtive. La

gamme des expressions de leurs visages s'était étendue de l'apathie dépouvue de toute expression d'ordre émotionelle, à l'air du tricheur qui avait pensé que la partie n'aurait de toutes façons pas pu se terminer autrement et ne faisait pas d'effort pour remettre ce fait en question ou le regretter, à l'incrédulité aveugle et pétulante de Lawson qui refusait de prendre conscience de quoi que ce soit, en passant par l'intensité si particulière de Jim dont l'expression du visage suggérait un sourire intérieur et secret.

« Bon ? Bon ? » avait fait avec impatience le docteur Ferris, avec l'énergie débordante d'un homme qui se sent des plus à l'aise dans un monde d'hystérie, « Qu'est-ce que vous allez faire avec lui, maintenant ? Argumenter ? Débattre ? Faire des discours ? »

Personne n'avait répondu.

« Il-doit-nous-sauver. » avait finalement dit Mouch d'une voix lente et en marquant une brève pause entre chacun de ses mots, comme pour adresser un ultimatum à la réalité, « Il doit… prendre les rennes… et sauver le système. »

« Et pourquoi ne lui enverriez-vous pas une lettre d'amour enflammée, pour le lui demander ? » avait répondu Ferris.

« Nous devons… lui faire… accepter de prendre les commandes… Nous devons le forcer à diriger. » Avait alors répondu Mouch avec une voix de somnanbule.

Alors, maintenant, dit tout-à-coup Ferris, « est-ce que vous réalisez enfin combien le Département général des sciences et des technologies est une institution valable ?

Mouch ne lui avait pas répondu, mais elle avait noté qu'ils avaient tous semblés comprendre ce qu'il avait voulu dire.

« Vous vous étiez opposé à mon projet de recherche privé en répondant qu'il n'était pas "pratique" ». avait dit le docteur Ferris, « Mais qu'est ce que je vous avais dit ? »

Mouch n'avait répondu ; il faisait craquer ses phalanges.

« Nous n'en sommes plus à l'heure des états d'âmes ». avait dit James Taggart avec une vigueur innatendue, quoi que sa voix avait été, elle aussi, bizarrement basse, « Nous avons plus à nous comporter comme des vierges effarouchées, à propos de ça. »

« Il me semble… » dit Mouch d'une voix ferme, « …enfin… ne dit on pas que la fin justifie les moyens ?... »

« Nous n'en sommes plus à l'heure des scrupules et des principes, avait dit Ferris, « Seule l'action directe peut donner

des résultats, maintenant. »

Personne n'avait répondu ; ils s'étaient comportés comme s'ils avaient souhaité que leurs pauses, plus que leurs mots, devaient exprimer ce dont ils étaient en train de discuter.

« Ça ne marchera pas », dit Tinky Holloway, « ce gars là ne lâchera pas prise. »

« Ça, c'est ce que vous pensez ! » avait dit Ferris avant de lâcher un petit rire, « Vous n'avez pas encore vu notre modèle expérimental en action. Le mois dernier, nous avons obtenu trois confessions à propos de trois cas d'homicides qui n'avaient jamais été élucidés jusqu'alors. »

« Si… » avait alors commençé Monsieur Thompson, puis sa voix avait craqué soudainement pour devenir un gémissement, « …s'il meurt, c'est fini pour nous tous ! »

« Ne vous en faites pas », avait répondu Ferris, « ça n'arrivera pas. Le *Persuadeur Ferris* a été conçu pour ne pas être létal. »

Monsieur Thompson n'avait pas répondu.

« Il me semble… que nous n'avons pas d'autre choix… avait dit Mouch » ; ça avait presque été un chuchotement.

Il était demeuré un instant silencieux ; Monsieur Thomspon avait fait ce qu'il pouvait pour ne pas remarquer qu'ils avaient tous été en train de le regarder à ce moment là. Puis il avait soudainement crié :

« Oh, et puis faites ce que vous voulez ! Moi, j'ai fait tout ce que j'ai pu ! Faites ce que vous voulez ! »

Le docteur Ferris s'était alors tourné vers Lawson.

« *Gene* », avait-il dit avec tension, mais toujours d'une voix très basse, « filez jusqu'au centre de contrôle des media audiovisuels. Donnez l'ordre à toutes les stations de radio de se tenir prêtes. Dites leur que Monsieur Galt passera à l'antenne d'ici environ trois heures. »

Lawson avait bondit sur ses jambes avec un soudain sourire amusé, et il était sorti de la pièce en courant.

Elle avait alors compris. Elle avait compris ce qu'ils avaient l'intention de faire et ce que c'était, entre eux, qui avait rendue cette décision possible. Ils n'avaient pas cru que ça pourrait marcher ; en fait, ils ne voulaient pas que Galt craque. Ils ne pensaient pas que quoi que ce soit pouvait désormais les sauver ; ils ne voulaient pas être sauvés. Animés par la panique de leurs innomables émotions, ils avaient lutté contre la réalité durant toutes leurs vies ; et maintenant, ils en étaient arrivés à un point

où, finalement, ils se sentaient à l'aise. Ils n'avaient pas besoin de comprendre pourquoi ils percevaient ainsi les choses, eux qui avaient toujours préféré ne pas savoir ce qu'ils ressentaient au fond d'eux-mêmes ; ils ne faisaient qu'en éprouver un sentiment de reconnaissance, puisque c'était finalement tout ce qu'ils avaient cherché, c'était le genre de réalité qui avaient toujours transpiré de toutes leurs émotions, de tous leurs actes, de tous leurs désirs, de tous leurs rêves. Ceci était la nature et la méthode de leur rébellion contre l'existence, et d'une quête indéfinie pour un *Nirvana* non-nommé. Ils ne voulaient pas vivre ; ils voulaient qu'il meure.

Le sentiment d'horreur qu'elle en avait ressenti n'avait été qu'un bref pincement, comme le mouvement de torsion violent d'une perspective changeante : elle avait saisi que les objets dont elle avait cru jusqu'alors qu'ils étaient humains ne l'étaient pas, en fait. Cela l'avait laissée dans un état caractérisé par un sentiment de clarté, d'une réponse finale et de la nécessité d'agir. Il avait été en danger ; cela n'était ni le temps ni le lieu dans sa conscience de gaspiller des émotions à propos des actions des *sous-humains*.

« Nous devons nous assurer », avait dit Wesley Mouch à voix basse, « que personne n'en sache jamais rien… »

« Personne ne le saura ». avait répondu Ferris ; leurs voix avaient eu le bourdonement prudent de celui qu'auraient employé des conspirateurs, « Cela dépend d'une unité secrète qui travaille à l'abri des regards de tous les autres services… Seuls quelques membres d'une toute petite minorité au sein de notre personnel a eu accès aux locaux de cette unité… »

« Si nous étions amenés à fuir… » avait dit Mouch avant de s'interrompre abruptement, comme s'il avait surpris quelque avertissement sur le visage de Ferris.

C'est à ce moment là qu'elle avait vu les yeux de Ferris se diriger vers elle, comme s'il venait soudainement de se souvenir de sa présence. Elle avait supporté son regard pour bien lui laisser voir son expression de calme indifférence, comme si elle n'avait pas exprimé de culpabilité, ni n'avait clairement compris. Puis, comme si elle venait de comprendre seulement à cet instant qu'il s'agissait d'une discussion confidentielle, elle s'était lentement tournée, en montrant la suggestion d'un haussement d'épaules, et avait quitté la pièce. Elle avait compris qu'ils n'en étaient plus à se poser de questions à propos d'elle.

Elle avait ensuite marché dans les couloirs et halls en affectant la même indifférence nonchalante, comme ça jusqu'à la sortie de l'hôtel. Mais une fois arrivée à un bloc d'immeubles plus loin, lorsqu'elle avait tourné à l'angle d'une rue, sa tête s'était soudainement relevée, et avec la soudaine violence de la vitesse de ses pas, les plis de sa robe s'étaient mis à battre ses jambes comme s'il s'était agit d'une voile.

Et maintenant, alors qu'elle se précipitait dans l'obscurité, l'esprit habité par la seule pensée de trouver une cabine téléphonique, elle resentait une nouvelle sensation qui montait irrésistiblement en elle, au-delà de la tension immédiate du danger et de l'inquiétude : c'était le sense de la liberté d'un monde qui n'aurait jamais dû avoir à être obstrué.

Sur le trottoir, elle vit un coin de lumière qui provenait de la fenêtre d'un bar. Personne ne lui acorda un second regard tandis qu'elle traversa la salle désertée : les quelques clients en étaient encore à attendre et à parler à voix basse avec tension devant le vide bleu grésillant d'un écran de télévision qui ne montrait plus d'image.

Debout dans l'espace étroit de la cabine téléphonique, comme si elle s'était trouvée dans la cabine d'un vaisseau sur le point de décoller pour une autre planète, elle composa le numéro OR 6-5693.

La voix qui répondit immédiatement était celle de Francisco.

— Allo ?

— Francisco ?

— Bonjour Dagny. Je m'attendais à ce que tu appelles maintenant.

— Tu as entendu la radio?

— Oui.

— Ils projettent maintenant de le forcer à abandonner. elle fit des efforts pour donner à sa voix le ton d'un rapport factuel, « Ils ont l'intention de le torturer. Ils ont une sorte de machine qu'ils appellent le *Persuadeur Ferris*, et qui est située dans un endroit isolé des sous-sols du Département général des sciences et des technologies. C'est dans le New Hampshire. Ils ont parlé d'y aller en avion. Ils ont dit qu'ils seraient en mesure de le faire parler à la radio d'ici trois heures. »

— Je vois. Appelle-tu depuis une cabine téléphonique ?

— Oui.

— Tu es toujours en tenue de soirée, j'imagine ?

— Oui.

— Maintenant, écoute moi bien. Rentre chez toi et change toi, fait une petite valise des quelques choses dont tu auras besoin, prends tes bijoux et tout ce que tu peux emmener qui a de la valeur. Prend des vêtements chauds. Nous n'aurons pas le temps de le faire plus tard. Viens me rejoindre dans 40 minutes, à l'angle nord-ouest, à deux blocs d'immeubles à l'est de l'entrée principale du Terminus Taggart.

— D'accord.

— A bientôt, *Slug*.

— A bientôt, *Frisco*.

Elle fut dans la chambre de son appartement en moins de cinq minutes, où là, elle arracha littéralement sa robe de soirée. Elle la laissa par terre au milieu de la pièce, tel l'uniforme abandonné d'une armée qu'elle ne servirait plus. Elle enfila un costume bleu sombre et–se souvenant des paroles de Galt–elle mit un polo blanc à col haut. Elle prépara une valise et un sac avec une courroie qui lui permettrait de le porter rejeté sur une épaule. Elle plaça tous ses bijoux dans un coin du sac, y compris le bracelet en *Rearden Metal* qu'elle avait gagné dans le monde extérieur, et la petite pièce de 5 dollars-or qu'elle avait gagné dans la *Vallée*.

Ce lui fut facile de refermer la porte d'entrée derrière elle et de fermer à clé, quand bien même eut-elle conscience qu'elle ne la rouvrirait probablement jamais. Cela lui parut plus difficile, en revanche, lorsqu'elle se rendit à son bureau. Personne ne l'avait vu entrer ; l'antichambre de son bureau était vide ; le grand Building Taggart semblait inhabituellement silencieux. Elle s'attarda un instant au milieu de la pièce pour accorder un dernier regard à toutes les années qu'elle avait contenu. Puis elle sourit ; non, ce n'était finalement pas si difficile, se dit-elle ; elle ouvrit son coffre et s'empara des documents qu'elle était venu chercher ici. Il n'y avait rien d'autre qu'elle aurait voulu prendre dans son bureau, à l'exception du portait de Nathaniel Taggart et de la carte de la Taggart Transcontinental. Elle brisa les deux sous-verres, plia le portrait et la carte et les fourra hâtivement dans sa valise.

Elle était en train de verrouiller sa valise lorsqu'elle entendit le bruit de pas qui courraient. La porte s'ouvrit brusquement et l'ingénieur principal entra précipitament ; il tremblait ; son visage était défait.

— Mademoiselle Taggart, cria-t-il, « Oh Dieu merci,

Mademoiselle Taggart, vous êtes là ! Nous n'avons pas arrêté de vous appeler partout ! »

Elle ne répondit pas ; elle le regardait d'un air inquisiteur.

— Mademoiselle Taggart, vous n'êtes pas au courant ?

— Quoi ?

— Bon , alors vous ne savez pas encore ! Oh Dieu, Mademoiselle Taggart, c'est… Je n'arrive pas encore à y croire, mais… Oh Dieu, qu'est-ce qu'on va faire ? Le… le Pont Taggart n'est plus là !

Elle le regarda, incapable de faire un geste.

— Il est parti ! Explosé ! Explosé en une seule seconde, apparamment ! Pour l'instant, persone ne sait ce qu'il s'est passé… mais on dirait… Ils pensent qu'il y a quelque chose qui a mal tourné avec le *Projet X*… Ça ressemble aux effets de ces rayons sonores, Mademoiselle Taggart ! On ne peut joindre personne dans un rayon de plus cent kilomètres autour de la zone. Ce n'est pas possible, ça ne peut pas être possible, mais c'est comme si tout ce qui se trouvait dans cette zone avait été effacé !... Nous ne pouvons obtenir aucune réponse ! Personne ne peut obtenir aucune réponse… ni les journalistes, ni les stations de radio, ni même la police ! Nous sommes toujours en train d'essayer d'en savoir plus, mais il commence à y avoir des histoires qui nous parviennent de la periphérie de ce cercle, et il parait… un frisson lui parcourut le corps, « …enfin, il y a une chose qui est sûre, c'est que le *Pont* n'est plus là ! Mademoiselle Taggart ! Nous ne savons pas quoi faire ! »

Elle fit un bond vers son bureau et saisit le combiné du téléphone. Sa main s'arrêta avant que le combiné atteigne son oreille. Puis, lentement, avec un mouvement de torsion, avec l'effort le plus rand qu'elle n'avait jamais eu à faire, elle commença à faire le geste de remettre le combiné à sa place. Il lui sembla que ça lui prenait beaucoup de temps pour le faire, comme si son bras devait resister à une sorte de pression atmosphérique qu'aucun corps humain ne pourait combattre ; puis, en l'espace de quelques brefs instants, dans l'immobilité d'une douleur aveuglante, elle sut ce que Francisco avait ressenti, cette nuit là, douze années auparavant, et ce qu'un garçon de vingt-six ans avait pu ressentir quand il avait regardé son moteur pour la dernière fois.

— Mademoiselle Taggart ! hurla l'ingénieur principal, « Nous ne savons vraiment pas quoi faire! »

Le combiné produisit un doux clic lorsque la main de Dagny le reposa complètent dans son logement.

— Moi non plus. répondit-elle.

L'instant d'après, elle sut que c'était terminé. Elle entendit sa propre voix dire à l'homme d'approfondir les investigations et de revenir la voir plus tard avec un rapport détaillé ; puis elle attendit que le bruit de ses pas ait définitivement disparu dans l'écho silencieux du grand couloir.

En traversant le grand hall du *Terminus* pour la dernière fois, elle adressa un regard à la statue de Nathaniel Taggart, et elle se souvint à ce moment d'une promesse qu'elle avait faite. Ce ne serait désormais plus qu'un symbole, se dit-elle, mais ce serait le genre d'adieu que Nathaniel Taggart méritait. Elle n'avait pas d'autre moyen sur elle d'écrire, et donc elle prit un baton de rouge à lèvres dans son sac, et, en levant les yeux vers le visage de marbre de l'homme qui aurait compris, elle dessina un large symbole du dollar sur le piedestal, juste sous ses pieds.

Elle fut la première à atteindre l'angle, deux bloc d'immeubles à l'est de l'entrée du terminus. Tandis qu'elle atendit, elle observa les premier signes de la panique qui devrait bientôt gagner toute la cité : il y avait des voitures qui roulaient trop vite, quelques unes d'entre-elles remplies d'effets personnels, il y avait beaucoup trop de voitures de police qui roulaient tout aussi vite, et on entendait trop de bruits de sirènes au loin.

La nouvelle de la destruction du pont était apparamment en train de faire le tour de la ville ; ils devaient avoir pris conscience que les jours de la cité elle-même étaient comptés et qu'il était préférable de prendre ses jambes à son cou ; seulement, il n'y avait nulle part où aller, et ce n'était plus son problème.

Elle vit la silhouette de Francisco s'approcher de loin ; elle reconnut son pas alerte avant même qu'elle put distinguer le visage sous la casquette dont la visière était rabaissée sur ses yeux. Elle saisit le moment où il la vit tandis qu'il s'approchait. Il lui fit un signe de la main en lui adressant un sourire de salut. Une tension particulière dans le mouvement de balayage de son bras, fit de ce geste un signe appartenant à un d'Anconia accueillant l'arrivée d'une étrangère longtemps attendue qui se présentait aux portes de son propre domaine.

Lorsqu'il se trouva près d'elle, elle se tint solennellement droite et, tout regardant à la fois son visage et les *buildings* de la

plus grande cité du monde, comme si elle se trouvait devant les témoins qu'elle voulait, elle dit lentement d'une voix confiante et dépourvue d'hésitation :

— Je jure sur ma vie et sur mon amour pour elle que je ne vivrai jamais pour le service d'un autre homme, ni ne demanderai à un autre homme de vivre pour la mienne.

Il inclina la tête, comme en signe d'acceptation. Son sourire était maintenant un salut. Puis il lui prit sa valise d'une main, et son bras de l'autre, et dit :

— Viens.

L'unité, connue sous le nom de *Projet F*–en hommage rendu à celui qui en était à l'origine, le docteur Ferris–était une petite structure ramassée de béton armé, sur la pente de la colline qui supportait le Département général des sciences et des technologies à une hauteur plus élevée et plus accessible au public. Seul quelques morceaux de toiture grise de l'unité pouvaient être apperçus depuis les fenêtres du *Département* ; caché à l'abri d'une jungle de vieux arbres, on n'aurait dit que ce n'était pas plus grand que le couvercle d'un trou d'homme.

L'unité consistait en deux étages contenus dans la forme d'un petit cube placé assymétriquement au sommet d'un autre, plus grand. Le premier étage n'avait pas de fenêtre, seulement une porte garnie de pics de métal ; le second étage n'avait qu'une fenêtre, comme pour exprimer une concession réticente à la lumière du jour, tel un visage cyclopéen. Les hommes de l'équipe du *Département* n'exprimaient aucune curiosité à l'égard de cette structure, et ils évitaient d'emprunter les chemins qui descendaient pour arriver à sa porte ; personne ne l'avait jamais ne serait-ce que suggéré, mais ils avaient l'impression que la structure abritait un projet dédié à des expériences concernant des virus mortels.

Les deux étages étaient occupés par des laboratoires qui contenaient une grande quantité de cages dans lesquelles se trouvaient des cochons d'Inde, des chiens et des rats. Le cœur et le propos de la structure était une pièce située dans son sous-sol, située profondément sous la terre ; la pièce avait été maladroitement recouverte de plaques d'un matériaux poreux conçu pour absorber le bruit ; les plaques avait commencé à se fissurer et on pouvait voir la roche nue d'une caverne qui se trouvait dessous. L'unité était gardée en permanence par un groupe de quatre gardes des forces spéciales.

Cette nuit là, le nombre des gardes du groupe avait été porté à seize, appelés pour une mission d'urgence depuis New York lors d'un appel téléphonique longue-distance. Les gardes, de même que tous les autres employés du *Projet F* avaient été triés sur le volet, sur la base d'une simple qualification : une obéissance sans limites.

Les seize gardes étaient stationnés pour la nuit à l'extérieur de la structure et dans les laboratoires déserts au-dessus du sol, où ils devaient demeurer en poste sans poser de question ni exprimer aucune curiosité à propos de tout ce qui pourrait se passer en dessous.

Dans le sous-sol, sous terre, le docteur Ferris, Wesley Mouch et James Taggart étaient assis dans des fauteuils alignés contre un mur. Une machine qui ressemblait à une petite armoire aux formes irrégulières se trouvait dans un angle de l'autre côté de la pièce, leur faisant face. Elle comportait des cadrans de verre, chacun marqué d'une zone rouge, un écran carré qui évoquait quelque chose en rapport un amplificateur, des rangées de numéros, des rangées de molettes en bois et des boutons en plastique, un levier unique contrôlait une sorte de bascule sur un côté, et il y avait un bouton rouge en verre teinté de l'autre. La façade de la machinerie semblait ne pas avoir plus d'expression que le visage de l'opérateur chargé de s'en occuper ; c'était un jeune homme costaud, portant un *sweat-shirt* avec des taches de sueur, dont les manches avait été roulées jusqu'au dessus des coudes ; ses yeux bleus pâles étaient brouillés par un effort de concentration consciencieux pour sa tâche ; il faisait bouger ses lèvres de temps à autre, comme s'il récitait une leçon mémorisée.

Un câble électrique court partait de la machine pour arriver à un empilement de batteries situé derrière. Tels les bras contorsionnés d'une pieuvre, de longs fils de cuivre s'étendaient en avant sur le sol de pierre, depuis la machine pour arriver à un matelas de cuir étendue sous un cône de violente lumière.

John Galt reposait sur le matelas, attaché par des lanières.

Il était nu ; les petits disques de métal des électrodes, au bout des câbles, étaient attachés à ses poignets, à ses épaules, à ses hanches et à ses chevilles ; un appareillage ressemblant à un stéthoscope était fixé sur sa poitrine et connecté à l'écran de la machine.

— Je vais être direct. dit le docteur Ferris en s'adressant à lui pour la première fois, « Nous voulons que vous preniez le plein

contrôle de l'économie du pays. Nous voulons que vous soyiez un dictateur. Nous voulons que vous dirigiez. C'est compris ? Nous voulons que vous donniez des ordres et que décidiez vous-même de ce que peut-être ceux-ci. Ce que nous voulons, ce ne sont pas des discours sur la logique, ni des arguments ou de l'obéissance passive ; tout cela ne vous sauvera plus, maintenant. Nous voulons des *idées,* ou quelque chose comme ça. Vous ne sortirez pas d'ici jusqu'à ce que vous nous expliquiez exactement quelles sont les mesures que vous adopterez pour sauver notre système. Ensuite, nous vous ferons les expliquer au pays, à la radio. » il releva son poignet pour montrer sa montre-chronomètre, « Je vais vous laisser 30 secondes pour décider si vous voulez commencer à parler maintenant. Sinon, alors nous commencerons. Est-ce que c'est bien compris ? »

Galt était en train de les regarder bien en face malgré l'inconfort de sa position, son visage était dépourvu d'expression, comme s'il ne comprenait que trop bien. Il ne répondit rien. Ils crurent entendre l'égrennement des secondes de la montre-chronomètre dans le silence, mais ils entendirent bien le bruit de la respiration étouffée et irrégulière de Mouch, tandis qu'il semblait s'accrocher aux accoudoirs de son fauteuil.

Ferris fit un signe de la main à l'opérateur de la machine. L'opérateur tira un bouton ; cela eut pour effet de faire s'allumer le bouton en verre rouge durant deux secondes et de produire deux sons : l'un était le bourdonnement grave d'un générateur électrique, l'autre un battement particulier, aussi régulier que les clics d'une horloge, mais avec une résonnance étrangement atténuée. Cela leur prit un moment pour réaliser que le deuxième bruit provenait de l'amplificateur, et qu'ils étaient en train d'écouter les battements du cœur de Galt.

— Numéro 3. dit Ferris, en levant un doigt comme pour faire un signe.

L'opérateur pressa un bouton situé sous l'un des numéros. Un long tremblement parcourut le corps de Galt; son bras gauche tremblait en spasmes désordonnés, convulsé par le courant électrique qui allait et venait entre son poignet et son épaule. Sa tête retomba, ses yeux se refermèrent, ses lèvres étaient tirées et tendues. Aucun son ne sortit de sa bouche.

Lorsque l'opérateur releva son doigt de sur le bouton, le bras de Galt s'arrêta de trembler. Il ne bougeait pas. Les trois hommes se regardèrent un instant avec l'air de s'interroger les uns les

autres. Les yeux de Ferris étaient dépourvus d'expression, Mouch était terrifié, Taggart avait l'air déçu. Le bruit des battements de cœur se poursuivait dans le silence.

— Numéro 2. dit Ferris.

Ce fut la jambe droite de Galt qui fut prise de convulsions, avec le courant élecrique qui allait et venait maintenant entre sa hanche et sa cheville. Ses mains s'agrippèrent aux bords du matelas. Sa tête s'agita une fois d'un côté vers l'autre, puis se reposa pour demeurer immobile.

Les battements de cœur devinrent légèrement plus rapides.

Mouch détournait le regard en se plaquant conre le dossier de son fauteuil. Taggart, lui, s'était avancé pour s'asseoir sur le bord du sien ; il était penché en avant.

— Numéro 1, graduellement. dit Ferris.

Le torse de Galt fit un bon vers l'avant et retomba, puis se tordit avec de longs tremblements, tandis qu'il tirait sur ses poignets attachés et que le courant électrique parcourait maintenant son corps depuis un poignet vers l'autre en passant pas ses poumons. L'opérateur était en train de lentement tourner un bouton, accroissant le voltage du courant–l'aguille du cadran était en train de se déplacer vers la zone rouge qui indique le danger. La respiration de Galt s'effectuait par halètements entrecoupés provenant de ses poumons convulsés.

— C'est assez ? grogna Ferris, lorsque le courrant fut interrompu.

Galt ne répondit pas. Ses lèvres bougèrement légèrement, s'entrouvrant pour laisser passer l'air. Le battement provenant du stéthoscope était accéléré. Mais, par effort de relaxation contrôlé, sa respiration était en train de retomber vers un rythme régulier.

— Vous y allez trop gentiment avec lui ! cria Taggart, en regardant fixement le corps nu sur le matelas.

Galt rouvrit les yeux et leur adressa un regard durant un instant. Ils n'auraient rien pu en dire, si ce n'était que son regard était constant et pleinement conscient. Puis il laissa retomber sa tête encore une fois, et demeura immobile, comme s'il les avait oublié.

Son corps nu détonnait étrangement dans cette cave. Ils le savaient, quoiqu'aucun d'entre-eux n'accepterait de l'admettre. Les longues lignes de son corps, courant depuis ses chevilles jusqu'à ses hanches et depuis l'angle de sa taille juqu'aux épaules droites, évoquaient une statue de la Grèce antique ;

partageant le sens de cette statue, mais stylisées en une version plus longiligne, plus légère, et avec des formes moins actives et une puissance plus décharnée suggérant une énergie plus active, était un corps qui n'était pas celui d'un conducteur de char, mais plutôt celui d'un constructeur d'avions. Et tout comme le sens d'une statue de la Gèce antique–la statue d'un dieu représentée sous l'apparence d'un homme–était en opposition avec l'esprit des galeries de ces autres siècles, ce corps là était en opposition avec une cave dédiée à des activités préhistoriques. Le conflit de genres ne s'en trouvait que grandi, parce qu'il semblait appartenir aux fils électriques, à l'acier inoxydable, aux instruments de précision, aux leviers de pupitres de commande. Peut-être–ceci était la pensée la plus résistante et la plus profondément enfouie dans le tréfond des sensations de ceux qui l'observaient, la pensée qu'ils ne connaissaient seulement que comme une haine diffuse et comme une terreur insaisissable–peut-être était-ce l'absence de telles statues dans le monde moderne qui avait transformé un générateur en une pieuvre, et qui avait un corps tel que le sien dans ses tentacules.

— Je crois que vous êtes l'un de ces experts en électricité. dit Ferris en étouffant un rire, « Et bien nous aussi… vous ne trouvez pas ? »

Deux bruits lui répondirent au milieu du silence : le bourdonement du générateur et les battements du cœur de Galt.

— La totale ! ordonna Ferris en agitant un doigt en direction de l'opérateur.

Les chocs arrivaient maintenant selon des intervalles irréguliers et imprévisibles, les uns après les autres ou séparés par des minutes. Seules les convulsions tremblantes des jambes, des bras, du torse ou de son corps tout entier, montraient si le courant se précipitait entre deux élécrodes en particulier ou en passant par toutes en même temps. Les aiguilles des cadrans continuaient à venir près des zones rouges puis revenaient en arrière : la machine avait été étudiée pour infliger la plus grande douleur possible sans pour autant endommager le corps de la victime. Ce furent les observateurs qui trouvèrent insupportable d'attendre durant les minutes de pauses remplies par le son du battement de cœur : le cœur battait maintenant à toute vitesse selon un rythme irrégulier. Les pauses étaient calculées pour laisser le cœur se reposer et redescendre vers un rythme plus lent, mais sans pour autant autoriser le moindre moment de répit à la

victime qui devait également endurer l'appréhension du prochain choc pouvant arriver à tout moment.

Galt reposait dans une attitude relachée, comme s'il ne tentait pas de lutter contre la douleur, mais s'abandonnait plutôt à elle, sans tenter de la nier, mais plutôt comme dans un effort de l'endurer. Lorsque ses lèvres se laissaient aller à la respiration et qu'une soudaine secousse les faisait se refermer fermement encore, il ne tentait pas d'opposer de résistance à la rigidité tremblante de son corps, et il la laissait disparaître d'elle-même au moment où le courant l'abandonnait. Seule la peau de son visage demeurait tendue, et la ligne de scellement de ses lèvres se tordait sur le côté de temps à autre. Lorsque le choc courait à travers sa poitrine, les mèches or et de cuivre de ses cheveux volaient avec les secousses de sa tête comme si elles formaient des vagues battant au gré de raffales de vent, battant contre son visage et en travers de ses yeux. Les observateurs se demandèrent un instant pourquoi ses cheveux semblaient devenir plus sombres, jusqu'à ce qu'ils réalisèrent qu'ils étaient trempés de sueur.

La terreur d'avoir à écouter son propre cœur luttant comme s'il était sur le point d'éclater à tout moment, était une intention devant être ressentie par la victime. C'était les tortionaires qui tremblaient maintenant de terreur, tandis qu'ils écoutaient le rythme syncopé et brisé et manquaient une respiration avec chaque batement manquant. On en était maintenant arrivé à un point où le cœur semblait faire des bonds, battant frénétiquement contre les côtes de la cage thoracique dans une agonie et dans une colère désespérée. Le cœur était en train de protester ; l'homme ne le ferait pas. Il reposait inanimé, les yeux clos, les mains détendues, entendant son cœur en train de se battre pour sa propre vie.

Wesley Mouch fut le premier à craquer.

— Oh Dieu, Floyd ! cria-t-il, « Ne le tue pas ! Ne t'avise pas de le tuer ! S'il meure, nous mourrons aussi ! »

— Il ne va pas mourir. grogna Ferris, « Il souhaitera mourir, mais ça n'arrivera pas ! La machine ne va pas le lâcher ! Ça a été établi scientifiquement ! C'est sans risque ! »

— Oh, ce n'est pas assez ? Il va nous obéir, maintenant ! Je suis sûr qu'il va nous obéir !

— Non ! Ce n'est pas assez ! Je n'attends pas qu'il obéisse ! Je veux qu'il *croie* ! Qu'il accepte ! Il faut que nous le poussions

à travailler pour nous *volontairement* !

— Vas-y ! cria Taggart, « Qu'est-ce que tu attends ? Tu ne peux pas augmenter le voltage ? Il n'a même pas encore crié ! »

— Qu'est-ce qu'il t'arrive ! s'écria Mouch en voyant la tête de Taggart tandis que le courant faisait se tordre le corps de Galt : Taggart regardait la scène avec intensité, bien que ses yeux semblaient vitreux et morts, mais autour de ses yeux inanimés, les muscles de son visage étaient tirés pour former une caricature d'amusement obscène.

— C'est assez ? continuait de crier Ferris en direction de Galt. « Vous sentez-vous prêts à vouloir ce que nous voulons? »

Ils n'entendirent aucune réponse. Galt relevait parfois la tête et les regardait. Il y avait des demi-cercles sombres sous ses yeux, mais les yeux étaient clairs et conscients.

Avec une panique montante, les observateurs perdirent leur sens du contexte et du langage ; et leurs trois voix se fondirent en une progression de cris aigus indiscernables.

— Nous voulons que vous preniez le pouvoir !... Nous voulons que vous dirigiez !... Nous vous sommons de donner des ordres ! Vous devez être le dictateur ! Nous vous donnons l'ordre de nous sauver !... Nous vous donnons l'ordre de réfléchir !...

Ils n'entendaient aucune autre réponse que le battement de cœur dont leurs propres vies dépendaient.

Le courant était en train de traverser la poitrine de Galt, et le battement en était arrivé à un état de bouffées irrégulières, comme s'il était en train de courir et tombait de temps à autre… quand, soudainement, son corps retomba dans l'immobilité et se détendit : le battement avait stoppé.

Le silence fut comme un coup étourdissant, et avant même qu'ils eurent le temps de crier, leur horreur fut balayée par une autre : par le fait que Galt ouvrit les yeux et releva la tête.

Puis ils réalisèrent que le bourdonnement du moteur avait cessé aussi, et que la lumière rouge avait disparu du pupitre de contrôle : le courant avait stoppé ; le générateur était arrêté.

L'opérateur titillait de son doigt le bouton, en vain.

Il tira d'un coup sec le levier de la bascule de contact, encore et encore. Il donna finalement un coup de pied sur le côté de la machine. La lumière rouge ne devait pas revenir ; ni le bourdonnement.

— Et bien ? fit sèchement Ferris, Et bien ? Quel est le problème ?

— Le générateur a lâché. dit l'opérateur, impuissant.
— Qu'est-ce qu'il lui arrive ?
— Je ne sais pas.
— Bon, trouvez ce qui ne va pas et remettez le en route.

L'homme n'était pas un électricien expérimenté : il avait été sélectionné, non pas pour son intelligence, mais pour sa capacité à presser n'importe quel bouton sans discuter ; l'effort que cela lui avait demandé pour apprendre cette tâche avait été tel que l'on ne pouvait plus compter sur sa conscience pour apprendre quoique ce soit d'autre.

Il ouvrit le panneau arrière de la machine et regarda fixement le paquet de fils électriques avec un air ahuri : il ne pouvait trouver quoique ce soit qui soit visiblement en panne. Il enfila ses gants en caoutchouc, s'empara d'une paire de pinces, resserra quelques écrous au hasard et s'écorcha le sommet du crâne.

— Je ne sais pas, fit-il ; sa voix avait un son de docilité impuissante, « Comment un gars comme moi pourrait le savoir ? »

Les trois hommes étaient debout, s'agluttinant derrière la machine pour tenter de jeter un coup œil à ses organes récalcitrants. Ils n'agissaient que par réflexe : ils savaient qu'ils n'y connaissaient rien.

— Mais vous devez la réparer ! hurla Ferris, « Il faut que ça marche ! Nous devons avoir de l'électricité ! »

— Nous devons continuer ! cria Taggart ; il était en train de trembler, « C'est ridicule! Je ne ne vais pas l'avoir ! Je ne serai pas interrompu ! Je ne vais pas le laisser s'en tirer comme ça ! » hurla-t-il en pointant un doigt en direction du matelas. »

— Faites quelque chose ! était en train de hurler Ferris à l'opérateur, « Ne restez pas les bras croisés comme ça ! Faites quelque chose ! Réparez ça ! Je suis en train de vous donner l'ordre de le réparer ! Vous m'entendez ! »

— Mais, je ne sais pas ce qui va pas avec ce truc. fit l'homme en clignant des yeux.

— Et bien alors trouvez !
— Et comment je peux trouver ?
— Je vous donne l'ordre de réparer ça ! Est-ce que je dois le dire en Chinois ! Faites-le marcher… où je vous fous à la porte et vous vais aller en prison dans la foulée !

— Mais je ne sais pas, ce qui va pas avec cette machine. l'homme soupira, dépassé par les évènements, « Je ne sais pas quoi faire. »

— C’est l’oscillateur qui est mort. fit une voix derrière eux ; il se tournèrent tous prestement ; Galt luttait pour parvenir à respirer, mais il s’exprimait, malgré son état, avec le ton de voix brusque et compétent d’un ingénieur, « Retirez-le de la machine et arrachez le cylindre de tôle d’aluminium qui le protège. Vous trouverez une paire de contacts qui se sont collés ensemble. Décollez-les pour qu’ils soient écartés l’un de l’autre, prenez un morceau de papier de verre et frottez la surface de ces contacts pour qu’ils soient propres. Ensuite remettez le capot de protection en aluminium et remettez l’oscillateur à sa place… et là, votre générateur fonctionnera à nouveau. »

Il y eut un long moment de silence total.

L’opérateur avait les yeux fixés sur Galt ; il soutenait le regard de Galt ; et il fut même capable d’identifier la nature de l’étincelle dans les yeux vert sombres ; c’était une étincelle de moquerie méprisante.

Il fit un pas en arrière. Dans l’incohérente faiblesse de son esprit, d’une manière sans mots, sans forme et inintelligible, il parvint même à saisir le sens de ce qui était en train d’arriver dans cette cave.

Il regarda Galt ; puis il regarda les trois hommes ; puis il regarda la machine. Un frisson lui parcourut le corps ; il jeta sa paire de pinces à terre et sortit de la pièce en courant.

Galt éclata de rire.

Les trois hommes se reculèrent lentement de la machine. Ils étaient en train de faire des efforts pour ne pas se laisser aller à comprendre ce que l’opérateur avait compris.

— Non ! cria tout à coup Taggart, en lançant un regard à Galt et en bondissant en avant, « Non ! Je ne vais pas le laisser s’en tirer comme ça ! »

Il se laissa tomber sur les genoux, tatonnant avec frénésie pour trouver le cylindre en aluminium de l’oscillateur.

— Moi, je vais le réparer ! Je vais faire marcher ça moi-même ! Il faut qu’on continue ! Il faut qu’on le fasse craquer !

— Calme-toi, Jim. dit Ferris qui se sentait tout à coup mal à l’aise et qui l’attrapa par le col pour le forcer à se relever.

— Ne pourrions-nous pas… ne serait-il pas mieux de faire une pause pour cette nuit ? dit Mouch, implorant ; il était en train de regarder en direction de la porte par laquelle l’opérateur s’était enfui, avec quelque chose dans le regard qui était pour partie de l’envie, et de la terreur pour l’autre.

— Non ! cria Taggart.

— Jim, tu ne crois pas qu'il en a eu assez ? N'oublie pas qu'il faut qu'on fasse attention, quand même.

— Non ! Il n'en a pas eu assez ! Il n'a même pas encore crié !

— Jim ! cria Mouch qui fut soudainement terrifié par quelque chose dans le visage de Taggart, « On ne peut pas se permettre de le tuer ! Tu le sais, non ! »

— J'en ai rien à foutre ! Je veux le le briser! Je veux qu'il hurle ! je veux…

Puis ce fut Taggart qui hurla. Ce fut un long hurlement perçant et soudain, comme s'il venait soudainement de voir quelque chose, bien que ses yeux semblaient ne rien regarder en particulier, et paraissaient aussi vides qu'incapables de se concentrer sur quoi que ce soit. La vision à laquelle il était confronté était en lui. Les murs protecteurs de l'émotion, de l'évasion, de la prétention, de la demi-pensée, des pseudo-mots, patiemment et peu à peu construits durant toutes ces années pour former une digue épaisse, venait de s'effondrer en une fraction de seconde ; la seconde où il sut que ce qu'il voulait c'était la mort de Galt, en sachant pleinement que sa propre mort suivrait.

Il était tout à coup en train de voir le but qui avait dirigé toutes les actions de sa vie. Ce n'était pas son âme incapable de communiquer, ni son amour pour les autres ou pour ses devoirs sociaux, ni pour n'importe lequel des sons frauduleux grâce auxquels il avait maintenu son estime de lui-même : c'était sa luxure de destruction pour tout ce qui vivait, pour servir tout ce qui n'était pas vivant. C'était la pulsion de défier la réalité par la destruction de toute valeur vivante, pour se prouver à lui-même qu'il pouvait exister en défiant la réalité, et qu'il n'aurait jamais à être tributaire d'aucun fait consistant et immuable. Il y avait seulement un instant, il avait encore été capable de sentir qu'il haïssait Galt plus que tout autre homme, que l'existence de cette haine lui permettait à elle seule de démontrer l'authenticité du mal qu'incarnait Galt, et qu'ainsi il n'avait pas à définir plus amplement qu'il voulait la destruction de Galt pour assurer sa propre survie. Maintenant, il savait qu'il avait voulu la destruction de Galt au prix de la sienne devant la suivre, il savait qu'il n'avait jamais voulu survivre, il savait que c'était la grandeur de Galt qu'il voulait torturer et détruire ; il avait été en train de la percevoir comme de la grandeur parce qu'il l'avait admise ; grandeur, en raison de la seule échelle de valeur

existante, que quiconque choisisse de l'admettre ou non : la grandeur d'un homme qui était un maître de la réalité d'une manière que personne d'autre ne pouvait égaler. A l'instant où lui, James Taggart, s'était trouvé lui-même face à l'ultimatum : accepter la réalité ou mourir, c'était la mort que ses émotions avaient choisie, la mort, plutôt que de se rendre à ce monde dont Galt était un enfant si radieux. En la personne de Galt–il le savait–il avait cherché la destruction de toute existence.

Ce n'avait pas été au moyen de mots que cette connaissance avait confronté sa conscience ; comme toute sa connaissance avait consisté en des émotions, il était maintenant captif d'une émotion et d'une vision qu'il n'avait pas le pouvoir de chasser. Il n'était plus capable d'appeler à la ressecousse la brume qui cachait la vue de toutes ces impasses qui l'avaient obligé à lutter pour ne jamais avoir à s'y trouver, ni même ne serait-ce qu'à les entrevoir ; maintenant, au bout de chacune de ces allées, il était en train de voir sa haine de l'existence… Il était en train de voir le visage de Cherryl Taggart avec sa joyeuse impatience de vivre, et de voir que c'était cette joyeuse impatience qu'il avait toujours voulu mettre en échec ; il était en train de regarder son visage comme comme s'il s'agissait du visage d'un tueur que tous les hommes devaient exécrer de bon droit, qui détruisait les valeurs précisément parce qu'elles étaient des valeurs, qui tuait dans le but de ne pas avoir a découvrir le mal impossible à racheter qui était en lui.

— Non… gémit-il, le regard fixé sur cette vision, secouant la tête pour y échapper, « Non… non… »

— Et si. dit Galt.

Il vit les yeux de Galt plongés dans les siens, comme s'il était en train de voir les choses qu'il voyait.

— Je vous avais expliqué ça à la radio, vous ne vous en rappelez pas ? fit Galt.

Ceci était le coup de tampon que James Taggart avait redouté, à partir duquel il n'y avait plus d'échappatoire possible : le coup de tampon et la preuve de l'objectivité.

— Non… dit-il faiblement, une fois de plus, mais ce n'était plus la voix d'une conscience vivante. Il resta debout encore pour un instant, fixant aveuglément le vide, puis ses jambes cédèrent, fléchissant mollement, et il s'assit sur le sol, les yeux toujours fixés dans le vide, inconscient de ses actes ou de se qui se trouvait autour de lui.

— Jim…! appela Mouch.

Il n’y eut pas de réponse.

Mouch et Ferris ne se demandèrent pas à eux même, ni l’un à l’autre, ce qui venait d’arriver à Taggart : ils savaient qu’il ne fallait jamais tenter de le découvrir, sous peine du péril d’avoir à partager son lot.

Ils surent qui avait été brisé, cette nuit. Ils surent que c’en était fini de James Taggart, que son être physique y résiste ou non.

— Allons… Emmenons Jim hors d’ici. dit Ferris, « Trouvons-lui un docteur… ou je ne sais pas… »

Ils tirèrent Taggart pour le remettre sur ses jambes ; il n’opposa aucune résistance, il obéissait comme s’il était dans un état léthargique, et il bougeait effectivement ses jambes lorsqu’on le poussait pour le faire avancer. Ce fut lui qui atteignit l’état auquel il avait voulut réduire Galt. Le tenant par un bras chacun d’un côté, ses deux amis le conduisirent vers l’extérieur. Ils se sauvèrent eux-mêmes de la nécessité d’avoir à admettre pour eux-même qu’ils voulaient échapper aux yeux de Galt. Galt était en train de les observer : son coup d’œil à l’austère perception n’avait rien manqué de ce qui venait d’arriver.

— Nous allons revenir, dit sèchement Ferris au chef des gardes, « Restez ici et ne laissez entrer personne. C’est compris ? Personne. »

Ils poussèrent Taggart dans leur voiture qui était garée près des arbres, à l’entré.

— Nous reviendrons. dit Ferris encore une fois, mais cette fois-ci à l’adresse de personne d’autre que les arbres et l’obscurité de la nuit.

Pour le moment, leur seule certitude était qu’ils devaient échapper à la cave ; la cave où le générateur vivant avait été laissé aux côté de celui qui était mort.

CHAPITRE

X

AU NOM DU MEILLEUR D'ENTRE NOUS

Dagny marcha sans hésitation vers le garde qui se tenait devant la porte du *Projet F*. Ses pas, égaux et larges, traduisaient l'assurance et la détermination, ils résonnaient dans le silence du chemin au milieu des arbres. Elle leva la tête en direction d'un rayon de lune, afin qu'il puisse reconnaître son visage.

— Laissez-moi entrer. dit-elle.

— Personne n'entre. répondit-il avec la voix d'un robot, « sur ordre spécial du docteur Ferris. »

— Je suis ici sur ordre de Monsieur Thompson.

— Hein ?... Moi… Je suis au courant de rien du tout, à propos de ça.

— Moi, oui.

— Je veux dire, Docteur Ferris ne me l'a pas dit, M'dam'

— Et bien alors moi je vous le dis.

— Mais, moi je suis pas censé recevoir d'ordres de personne d'autre que du docteur Ferris.

— Avez-vous l'intention de désobéir à Monsieur Thompson ?

— Oh non, M'dam' ! Mais…mais si le docteur Ferris dit qu'il faut laisser entrer personne, ça veut vraiment dire personne… ajouta-t-il avec incertitude et imploration, « C'est vrai, non ? »

— Est-ce que vous savez que mon nom est Dagny Taggart, et vous souvenez-vous m'avoir vu en photo en compagnie de Monsieur Thompson et de tous les dirigeants de ce pays ?

— Oui, M'dam'.

— Et bien alors puisque vous le savez, vous savez tout ce qu'il faut pour décider si vous allez désobéir aux ordres.

— Oh non, M'dam', je ne désobéirais pas !

— Bon, alors laissez moi passer.

— Mais je peux pas désobéir non plus aux ordres du docteur Ferris !

— Et bien alors choisissez.

— Mais je ne peux pas choisir, M'dam' ! Qui je suis moi, pour me permettre de choisir?

— Vous êtes confronté à un choix, là, tout de suite.

— Ecoutez, fit-il avec hâte, en tirant une clé de sa poche et en se tournant vers la porte, « Je vais aller demander au chef. Il… »

— Non. dit-elle.

— Quelque chose dans le son de sa voix le fit se retourner prestement : elle tenait un pistolet dont le canon était levé à la hauteur de son cœur.

— Écoutez-moi attentivement. dit-elle, « Soit vous me laissez entrer, soit je vous tue. Vous pouvez toujours tenter de me tuer en premier, si vous le pouvez. Vous avez ce choix là, et aucun autre. Maintenant, décidez.

La bouche de l'homme s'ouvrit largement, et la clé lui échappa de la main pour tomber sur le sol.

— Dégagez de mon chemin. dit-elle.

Il secoua la tête désespérément, le dos pressé contre la porte.

— Oh, Jésus Christ, M'dam' ! il avala sa salive dans un gémissement de prière désespéré, « Je ne peux pas tirer sur vous, sachant que vous avez été envoyée par Monsieur Thompson ! Et je ne peux pas non plus vous laisser entrer, contre l'ordre absolu du docteur Ferris ! Qu'est-ce que je suis, moi, pour avoir à décider d'une chose pareille ? Je suis juste un petit ! Tout ce que peux faire, c'est obéir aux ordres ! Ça ne depend pas de moi !

— C'est pourtant votre vie qui est en jeu. fit-elle.

— Si vous me laissez demander au chef, il me le dira, il va…

— Je ne vais rien vous laisser demander à personne.

— Mais comment je peux savoir que vous venez vraiment sur ordre de Monsieur Thompson ?

— Vous ne le pouvez pas. Peut-être que ce n'est pas vrai. Peut-être que j'agis seule, et que vous serez puni pour m'avoir obéi. Peut-être que c'est vrai… et dans ce cas vous serez jeté en prison pour avoir désobéi. Peut-être que le docteur Ferris et Monsieur Thompson seraient d'accord pour dire que vous devez

être jeté en prison pour ça. Mais peut-être que non… et dans ce cas vous devez désobéir à l'un ou à l'autre. Voila sur quelle base vous devez prendre une décision. Il n'y a personne a qui vous pouvez demander, personne à appeler, personne pour vous le dire. Vous devrez decider vous-même[1].

— Mais je peux pas decider, moi ! Pourquoi moi ?

— Parce qu'il se trouve que c'est votre corps qui me barre le passage.

— Mais puisque je peux pas decider ! Je suis pas censé décider !

— Je vais compter jusqu'à trois, dit-elle, « Après, je tirerai. »

— Attendez ! Attendez ! J'ai pas encore dit oui ou non ! cria-t-il, en se tassant encore un peu plus contre la porte, comme si l'immobilité de l'esprit et du corps pouvaient constituer sa meilleure protection.

— Un. compta-t-elle ; elle pouvait voir ses yeux fixés sur elle avec terreur, « Deux. » elle pouvait voir que le pistolet était moins la cause de sa terreur que le choix auquel il se trouvait confronté, « Trois. »

Calmement et impersonnellement, elle, qui aurait hésité à tirer sur un animal, pressa la détente et tira droit au cœur de l'homme qui avait voulu exister sans assumer la responsabilité de la conscience.

Son pistolet était équipé d'un silencieux ; il n'y eut aucun son assez puissant pour attirer l'attention de quiconque, seulement le bruit sourd d'un corps tombant à ses pieds.

Elle ramassa la clé, puis elle attendit un moment, ainsi qu'ils en avaient convenu.

Francisco fut le premier à la rejoindre, arrivant depuis un angle du bâtiment, puis Hank Rearden, puis Ragnar Danneskjold. Il y avait eu quatre gardes postés à intervalles autour du bâtiment isolé au milieu des arbres. Ils avaient maintenant été relevés de leur service : un était mort, les trois autres avaient été laissés dans les broussailles, attachés et baillonnés. Elle donna la clé à Francisco, sans dire un mot. Il déverrouilla la porte et pénétra à l'intérieur, seul, laissant la portre entrouverte de quelques petits

1. Il est amusant de remarquer que l'auteur introduit, dans cet échange entre Dagny et le garde, un dilemme plus compliqué que celui, dit "du prisonnier". A l'époque lors de laquelle Ayn Rand écrivit *Atlas Shrugged* la théorie des jeux, dont ce dilemme relève, était une nouvelle branche de la logique très en vogue aux Etats Unis. *(N. d. T.)*

centimètres. Les trois autres d'entre-eux attendirent à l'extérieur près de l'entrebaillement. La première salle était éclairée par une unique ampoule nue fixée au milieu du plafond. Un garde était posté au pied des escaliers menant au second étage.

— Qui êtes-vous ? cria-t-il en voyant Francisco entrer comme s'il était le propriétaire des lieux, « Personne n'est censé venir ici pour cete nuit ! »

— Moi, si. dit Francisco.

— Et pourquoi Rusty vous a laissé entrer ?

— Il devait avoir ses raisons.

— Il n'était pas supposé vous laisser entrer !

— Quelqu'un a changé vos suppositions. Les yeux de Francisco dressaient un inventaire rapide de la pièce. Un deuxième garde se tenait sur le pallier intermédiaire de l'escalier, à son tournant, regardant vers le bas dans leur direction et écoutant.

— Qu'est-ce que vous fabriquez, exactement ?

— Je suis dans l'extraction du minerai de cuivre.

— Quoi ? Je veux dire, vous êtes qui ?

— Le nom est trop long. Je vais le dire à votre chef. Où est-il ?

— C'est moi qui pose les questions ! pour autant, il recula d'un pas, « Arrêtez de jouer au gros bonnet ou je… »

— Hé, *Pete*, c'en est un ! cria le deuxième garde, paralysé par les manières de Francisco.

Le premier garde luttait pour l'ignorer ; sa voix se fit plus forte à mesure que sa peur grandit, lorsqu'il dit sèchement :

— Qu'est-ce que vous êtes venu chercher ?

— J'ai dit, je vais le dire à votre chef. Où est-il ?

— C'est moi qui pose les questions !

— Je ne vais pas y répondre.

— Oh, vous ne seriez pas… si c'est vous, non ? grogna *Pete* qui n'avait qu'un seul recours lorsqu'il devait se trouver face au doute : sa main se précipita vers le pistolet à sa hanche.

La main de Francisco fut trop rapide pour les deux hommes pour qu'ils en détaillent le mouvement, et son pistolet était trop silencieux. Ce qu'ils virent et entendirent ensuite fut le pistolet qui vola de la main de *Pete*, en même temps que des taches de sang contre le mur derrière lui qui provenaient de ses doigts désormais mutilés, puis son hurlement de douleur étouffé. Il s'effondra en gémissant.

A l'instant où l'autre garde saisit pleinement ce qui venait

d’arriver, il vit que le pistolet de Francisco était braqué sur lui.

— Ne tirez pas, Monsieur ! cria-t-il.

— Avancez jusqu’à moi avec les mains levées en l’air. ordonna Francisco tout en maintenant son arme pointée vers lui, et en faisant un signe en direction de l’entrebaillement de la porte, de l’autre.

Pendant que le garde descendit les escaliers, Rearden fut là pour le désarmer, et Danneskjold lui lia les mains et les pieds. La vue de Dagny semblait l’effrayer plus que toute autre chose ; il ne parvenait pas à le comprendre : les trois hommes portaient des casquettes et des coupes-vent et, si leurs manières ne l’avaient pas contredit, on aurait pu les prendre pour un *gang* de voleurs de grands chemins ; la présence d’une femme était inexplicable.

— Maintenant, dit Francisco, « Où est votre chef ? »

Le garde fit un signe de tête en direction des escaliers montants :

— En haut.

— Combien y-a-t-il de gardes dans le bâtiment ?

— Neuf.

— Où sont-ils ?

— Un dans l’escalier du sous-sol. Les autres sont tous en haut.

— Où, en haut ?

— Dans le grand laboratoire. Celui où il y a la fenêtre.

— Tous ?

— Oui.

— Qu’est-ce que c’est que ces pièces ? il désigna d’un signe de tête les portes menant à l’extérieur de la salle.

— Ce sont des laboratoires aussi. Ils sont fermés pour la nuit.

— Qui a la clé ?

— Lui. Il fit un signe de tête en direction de *Pete*.

Rearden et Danneskjold prirent la clé dans la poche de *Pete* et se précipitèrent sans un bruit vers les pièces pour les inspecter, tandis que Francisco continua à interroger le garde.

— Est-ce qu’il y a d’autres hommes dans le bâtiment ?

— Non.

— Est-ce qu’il y a un prisonnier, ici ?

— Oh… ouais, je crois bien. Il doit y en avoir un, sinon ils nous auraient pas tous fait faire une garde ici cette nuit.

— Il est encore ici ?

— Ça, je sais pas. Ils nous disent jamais rien.

— Est-ce que le docteur Ferris est ici ?

— Non. Il est parti il y a une dizaine ou une quinzaine de minutes.

— Maintenant, ce laboratoire… est-ce qu’il donne directement sur les escaliers ?

— Oui.

— Combien de portes il y a, là haut ?

— Trois. C’est celle du milieu.

— Et les autres pièces ?

— Il y a le petit laboratoire d’un côté, et l’autre c’est le bureau du docteur Ferris.

— Est-ce qu’il y des portes entre les pièces ?

— Oui.

Francisco était en train de se tourner vers ses compagnons, lorsque le garde demanda sur un ton implorant :

— Monsieur, est-ce que je peux vous poser une question ?

— Allez-y.

— Qui êtes-vous ?

Il répondit sur le même ton solennel que celui qu’il aurait employé dans un salon pour se présenter :

— Francisco Domingo Carlos Andres Sebastian d'Anconia.

Il laissa le garde bailler devant lui et se tourna vers ses companions pour un bref conciliabule à voix basse.

L’instant d’après, ce fut Rearden qui gravit les escaliers, rapidement, sans un bruit, et seul.

Des cages contenant des rats et des cochons d’Inde étaient empilées et alignées contre les murs du laboratoire ; elles avaient été déposées ici par les gardes qui étaient en train de jouer au poker autour de la longue table du laboratoire située au centre. Six d’entre-eux étaient en train de jouer ; deux se tenaient debout à des angles opposés et gardaient un œil sur la porte d’entrée de la pièce, leurs pistolets à la main. Ce fut grâce au visage de Rearden qu’on ne lui tira pas dessus à vue lorsqu’il entra : son visage leur était trop connu et trop innatendu. Il vit huit têtes qui le regardait, médusées et incapables de croire qu’il venait d’entrer dans cette pièce.

Il se tint sur le seuil de la porte, les deux mains dans les poches de son pentalon, affectant l’air décontracté et confiant d’un homme d’affaire.

— Qui est le responsable, ici ? demanda-t-il sur le ton abrupt et poli d’un homme qui n’a pas l’habitude de perdre du temps.

— Vous… vous n’êtes pas… martela un individu revêche et

déguingandé qui était assis à la table de jeu.
— Je suis Hank Rearden. Etes-vous le chef ?
— Ouais ! Mais putain, vous venez d'où, là ?
— De New York.
— Qu'est-ce que vous faites ici ?
— On ne vous a pas prévenu, apparamment.
— On aurait dû… je veux dire, me prévenir de quoi ?
La suspicion rapide, sensible et haineuse, qui lui venait du mépris que ses supérieurs lui avaient accordé, était évidente dans la voix du chef. C'était un homme grand qui faisait des gestes brusques, au visage jaunâtre et émacié avec les yeux agités et fuyants d'un drogué.
— A propos de ce que je suis venu faire ici.
— Vous… vous ne pourriez pas avoir quoique ce soit à faire ici, lâcha-t-il sèchement, partagé entre la peur d'un *bluff* et celle de ne pas avoir été informé de quelque chose d'important venant de tout en haut dans la hiérarchie, « Vous êtes bien un traître et un déserteur, et un… »
— Je vois que vous n'êtes pas informé des dernières nouvelles, mon brave homme.
Les sept autres hommes dans la pièce avaient les yeux fixés sur Rearden et affichaient tous un air d'incertitude superstičieuse et horrifiée. Les deux qui avaient leurs pistolets à la main les tenaient toujours, mais ils étaient braqués sur lui selon une manière impassible que l'on aurait attendue d'automates. Il ne semblait pas les avoir remarqués.
— Et qu'est-ce que c'est que vous êtes venu faire ici, alors ? dit le chef tout aussi sèchement.
— Je suis ici pour prendre en charge le prisonnier que vous allez me livrer.
— Si vous arrivez depuis le quartier général, vous savez que je ne suis rien censé savoir à propos d'aucun prisonnier… et que personne ne va y toucher !
— Sauf moi.
La chef bondit sur ses jambes, se précipita sur un téléphone et s'empara du combiné. Il ne l'avait pas encore collé contre son oreille quand il le laissa abruptement tomber dans un geste qui envoya une onde de panique à travers la pièce : il avait eu le temps d'entendre que la ligne du téléphone était morte et de comprendre que les fils avaient été coupés.
Son regard accusateur, tandis qu'il se tourna vivement vers

Rearden, s'écrasa contre la rebuffade légèrement méprisante du ton de sa voix :

— Ce n'est pas comme cela que l'on garde un bâtiment… si c'est ce que vous avez laissé arriver. Il vaudrait mieux que vous me remettiez ce prisonnier avant que quoi que ce soit lui arrive… si vous ne souhaitez pas que je rapporte votre négligence, de même que votre insubordnation.

Le chef se laissa lourdement retomber sur sa chaise, affalé en avant en travers de la table, et il releva les yeux vers Rearden pour lui adresser un regard qui suggéra quelque chose de similaire au comportement des animaux qui commençaient à s'agiter dans les cages.

— Qui est le prisonnier ? demanda-t-il.

— Mon brave homme, dit Rearden, si vos supérieurs immédiats n'ont pas jugé bon de vous le dire, ce n'est certainement pas moi qui vais le faire.

— Ils n'ont pas non plus jugé bon de m'annoncer votre venue ! répondit le chef en faisant s'élever sa voix qui confessait l'impuissance de la colère, et émettait des ondes d'impotence en direction de ses hommes, « Comment je pourrais savoir que vous êtes autorisé ? Avec le téléphone qui ne marche plus, qui va me le dire ? Comment je peux savoir quoi faire ?

— Ça c'est votre problème, pas le mien.

— Je ne vous crois pas ! son cri était trop tremblant pour communiquer l'intime conviction, « Je ne crois pas que le gouvernement vous aurait envoyé sur une mission, alors que vous êtes un de ces traîtres qui a disparu et un copain de John Galt qui…

— Mais vous n'en avez pas entendu parler ?

— De quoi ?

— John Galt a conclu un arrangement avec le gouvernement, et il nous a tous fait revenir.

— Oh, Dieu merci ! Alors ça-y-est, finalement ! cria un des gardes : le plus jeune.

— Ferme la ! T'es pas là pour avoir des opinions politiques ! coupa le chef sur un ton sec, puis il ramena son regard vers Rearden :

— Et pourquoi qu'ils ne l'ont pas annoncé à la radio ?

— Est-ce que vous êtes censé être consulté à propos de quand et comment le gouvernement doit choisir d'annoncer ses décisions politiques ?

Durant le long moment de silence qui s'ensuivit, ils purent entendre les bruits de dents des animaux qui rongeaient les fils des grillages de leurs cages.

— Je pense que je devrais vous rappeler, dit Rearden, que votre travail ne consiste pas à débattre des ordres, mais d'y obéir, que vous n'avez pas être tenus informé ni à comprendre les décisions politiques prises par vos supérieurs, que vous n'avez pas à juger, à choisir, ou à douter.

— Mais je sais pas si je suis censé vous obéir !

— Si vous refusez, vous aurez à en subir les conséquences.

Recroquevillé contre le plateau de la table, le chef déplaça lentement son regard évaluateur depuis le visage de Rearden vers les deux hommes armés, dans les angles. Les deux hommes tenaient toujours leurs pistolets braqués et leur bras se raidirent dans un mouvement presque imperceptible. Un bruit de froissement traversa la pièce. Dans l'une des cages, un animal poussa un couinement aigu et tremblotant.

— Je pense que je devrais aussi vous dire, dit Rearden sur un ton qui se fit légèrement plus dur, « que je ne suis pas seul. Mes amis sont en train d'attendre dehors. »

— Où ?

— Tout autour de cette pièce.

— Combien ?

— Vous le saurez… d'une manière ou d'une autre.

— Dites, Chef, gémit une voix tremblante sortant de parmi les gardes, « on n'a pas intérêt à chercher à faire des histoires avec ces gens là, ils sont…

— Ta gueule ! rugit le chef en se dressant sur ses jambes, et en brandissant un pistolet dans la direction de celui qui venait d'ouvrir la bouche, « vous n'allez pas me lâcher dans les pattes parce qe vous avez la pétoche, aucun d'entre-vous, batards ! »

Il était en train de crier pour dissiper sa conscience que c'était pourtant bien le cas. Il était en train d'osciller vers le bord de la panique, luttant contre la réalisation que quelque chose, d'une certaine manière, avait désarmé ses hommes.

— Il n'y a pas à avoir peur de quoi que ce soit ! il était en train de se le crier à lui-même, luttant pour faire revenir le sentiment de confiance en soi dans sa propre sphère : la sphère de la violence, « De rien ni de personne ! Je vais vous montrer. »

Il se tourna prestement, sa main tremblante comme en témoignait le bout du canon de son arme, et tira sur Rearden. »

— Quelques uns d'entre-eux virent Rearden se balancer tandis que sa main droite agrippa son épaule gauche. D'autres, au même moment, virent le pistolet tomber de la main de leur chef et heurter le sol pile à l'instant ou il cria et ou du sang sortit de son poignet.

Puis ils virent tous Francisco d'Anconia se tenir à gauche de la porte, son pistolet à silencieux pointé en direction du chef.

Ils étaient maintenant tous debout et avaient sorti leurs armes, mais ils avaient manqué ce premier moment, n'osant pas tirer.

— Je n'essayerais pas, si j'étais vous. dit Francisco.

— Jesus ! s'écria un des gardes, en faisant des efforts pour se remémorer un nom qu'il ne retrouvait pas, « C'est… c'est le gars qui a fait sauté toutes les mines de cuivre de la planète ! »

— C'est bien ça. dit Rearden.

Ils étaient en train de prendre involontairement du recul par rapport à Francisco ; et se tournèrent pour voir que Rearden se tenait toujours debout près de la porte d'entrée, avec un pistolet dans sa main droite pointé vers eux, et une tâche sombre qui s'étendait sur son épaule gauche.

— Tirez, espèces d'abrutis ! hurla le chef en direction des hommes qui se déplaçaient latéralement dans la pièce, « Qu'est-ce que vous attendez ? Dégommez-les ! » il se tenait penché avec un bras contre la table, du sang coulant de l'autre, « Je ferai un rapport sur n'importe lequel d'entre vous qui refuse de combattre ! Je le ferai condamner à mort, pour ça ! »

— Laissez tomber vos armes. dit Rearden.

Les sept gardes se tinrent comme statufiés durant un instant, n'obéissant ni à l'un ni à l'autre.

— Laissez-moi sortir d'ici ! hurla le plus jeune en se precipitant vers la porte de droite.

Il ouvrit largement la porte : Dagny Taggart se trouvait sur le seuil, un pistolet à la main.

Les gardes convergèrent tous vers le centre de la pièce, combattant une bataille invisible dans la brume de leurs esprits, désarmés par un sentiment d'irréalité en la présence des personnages quasi-légendaires qu'ils ne s'étaient jamais attendus à voir un jour devant eux, sentant presque que c'était comme si on leur demandait aujourd'hui de tirer sur des fantômes.

— Laissez tomber vos armes, dit Rearden, « Vous ne savez même pas pourquoi vous êtes ici. Nous, nous le savons. Vous ne savez pas qui est votre prisonnier. Nous, nous le savons. Vous ne

savez pas pourquoi vos patrons veulent que vous le gardiez. Nous, nous savons pourquoi et nous voulons le faire sortir d'ici. Vous ne savez pas pourquoi vous vous battez. Nous, nous savons pourquoi. Si vous mourez, vous ne saurez pas pourquoi. Dans notre cas, nous l'aurons su. »

— Ne… ne les écoutez pas ! grogna le chef, « Tirez ! Je vous donne l'ordre de faire feu ! »

L'un des gardes regarda son chef, laissa tomber son arme à terre et, en levant les bras en l'air, il s'écarta du groupe pour se rapprocher de Rearden.

— Espèce de traître ! hurla le chef qui saisit son pistolet avec son bras valide et tira sur le déserteur.

Au moment ou le corps de l'homme heurta le sol, la fenêtre vola en éclat et il y eut une pluie de morceaux de verre ; puis, depuis une grosse branche d'arbre, comme si elle avait été catapultée, la grande et svelte silhouette d'un homme atterrit dans la pièce, se ratrappa sur ses jambes et tira sur le premier garde qui fut à sa portée.

— Mais vous êtes qui ! hurla une voix terrorisée.

— Ragnar Danneskjold.

Trois bruits lui répondirent : un long cri de panique qui enfla ; le bruit métallique de quatre armes tombant sur le sol ; et l'aboiement du cinquième qui tira en même temps un coup de pistolet dans le front de son chef.

Au moment où les quatre survivants de la troupe commencèrent à rassembler les morceaux de leur conscience, leurs corps furent allongés sur le sol, ligottés et baillonés ; un cinquième fut laissé en position debout, les mains liées derrière son dos.

— Où est le prisonnier ?

— Dans la cave… je crois.

— Qui a la clé ?

— Le docteur Ferris.

— Où sont les escaliers qui mènent à la cave ?

— Derrière une porte, dans le bureau du docteur Ferris.

— Passez devant.

Comme ils commencèrent à s'avancer, Francisco se tourna vers Rearden.

— Est-ce que ça va aller, Hank ?

— Oui, ça va.

— Tu veux te reposer un peu ?

— Surtout pas !

Depuis le seuil d'une porte du bureau de Ferris, ils regardèrent l'escalier abrupt aux marches de pierres, et virent un garde se tenant à proximité des dernières marches, en bas.

— Remontez ici avec les mains en l'air ! ordonna Francisco.

Le garde vit la silhouette d'un étranger résolu et le reflet métallique d'une arme : ce fut assez pour celui là. Il obéit immédiatement ; il paraissait soulagé de s'échapper de cette crypte de pierre humide. Il se retrouva sur le sol du bureau avec les mains liées dans le dos, à côté du garde qui les avait guidés jusqu'ici. Après quoi les quatre sauveteurs furent libres de dévaler les escaliers jusqu'à la porte d'acier située dans le fond. Ils avaient agi avec la précision qu'offre une auto-discipline contrôlée. Maintenant, c'était comme si les rênes en eux qui les avaient fait se contrôler venaient de se rompre.

Danneskjold avait les outils pour défoncer le verrou. Francisco fut le premier à pénétrer dans la cave, et son bras barra la route à Dagny durant une fraction de seconde–le temps d'un regard permettant de s'assurer que la vue était supportable–puis il la laissa se précipiter au-devant de lui : au-delà d'un fouillis de câbles élécriques ; il avait vu la tête de Galt relevée et son large sourire de bienvenue.

Elle se laissa tomber sur les genoux à coté du matelas. Galt avait les yeux levés vers elle, tout comme il l'avait regardée lors de leur première matinée dans la vallée ; son sourire était comme le son d'un rire qui n'avait encore jamais été touché par la douleur, sa voix était douce et grave :

— Nous n'avions encore jamais eu à prendre quoi que ce soit de tout ça au sérieux, pas vrai ?

Les larmes lui coulant sur le visage, mais son sourire déclarant une pleine et entière certitude, elle répondit :

— Non, nous n'avions jamais eu à le faire.

Rearden et Danneskjold étaient en train de couper ses liens. Francisco tendit une flasque de *brandy* vers les lèvres de Galt. Galt en but et se releva lui-même pour se tenir appuyé sur un coude lorsque ses bras furent libérés.

— Donne-moi une cigarette. dit-il.

Francisco sortit un paquet de cigarettes marqué du symbole du dollar. La main de Galt tremblait un peu lorsqu'il tint la cigarette sous la flamme du briquet, mais celle de Francisco tremblait bien plus encore.

En le regardant dans les yeux par-dessus la flamme, Galt sourit et dit sur le ton d'une réponse à une question que Francisco ne posait pas :

— Oui, c'était salement dur, mais supportable… le voltage et l'ampérage de l'élécricité qu'ils utilisaient ne laissent pas de traces.

— Je les trouverai un de ces jours, peu importe qui ils étaient… dit Francisco ; le ton de sa voix, plat, mort et à peine audible, disait le reste.

— Si tu y parviens, tu verras qu'il ne restera rien d'eux à tuer.

Galt adressa un regard aux visages autour de lui ; il vit l'intensité du soulagement dans leurs yeux, et la violence de la colère dans la grimace de leurs traits ; il sut de quelle façon ils étaient maintenant en train de se représenter sa torture.

— C'est fini. dit-il, « Ne rendez pas les choses pires pour vous-mêmes qu'elles l'ont été pour moi. »

Francisco détourna le visage.

— C'est seulement qu'il s'agissait de toi… dit-il à voix basse, « toi… si ça avait été n'importe qui d'autre… »

— Mais il fallait que ce soit moi, s'ils devaient tenter leur dernière chance, et ils ont essayé, et… »–il fit un geste de la main balayant à la fois la pièce et la signification qui se trouvait derrière ceux qui l'avait conçu–« …et c'est comme ça. »

Francisco acquiesça, détournant toujours son visage ; la prise violente de ses doigts serrant le poignet de Galt pour un instant fut sa réponse.

Galt se releva complètement de lui-même pour prendre une position assise, reprenant lentement le contrôle de ses muscles. Il releva les yeux vers Dagny, tandis que son bras s'avança rapidement en avant pour l'aider ; il vit la lutte de son sourire contre la pression des larmes qu'elle retenait ; c'était la lutte de sa conscience lui disant que rien ne pouvait être d'aucune importance comparé à la vue de son corps nu, et que ce corps était vivant–contre sa conscience de ce qu'il avait enduré.

Tout en soutenant son regard, il leva la main et toucha le col de son *sweat-shirt* blanc du bout de ses doigts, en reconnaissance et en souvenir des seules choses qui auraient de l'importance désormais. Le léger frémissement de ses lèvres qui se détendirent pour former un sourire dit à Galt qu'elle avait compris.

Danneskjold trouva la chemise de Galt, son pentalon et tout le reste qui avait été jeté à même le sol dans un angle de la pièce.

— Est-ce que tu penses que tu peux marcher, John ?

— Oh, je pense, oui.

Tandis que Francisco et Rearden aidèrent Galt à s’habiller, Danneskjold entreprit avec calme et méthode, sans émotion visible, de démolir la machine de torture juqu’à la mettre en pièces.

Galt ne se déplaçait pas aussi normalement qu’il l’aurait voulu, mais il pouvait se tenir debout en s’appuyant sur l’épaule de Francisco. Les premiers pas furent difficiles, mais lorsqu’ils atteignirent la porte, il fut capable de marcher. D’un bras, il tenait Francisco par les épaules, et de l’autre celles de Dagny, les deux pour s’aider à refaire ses premiers pas et pour ne pas tomber.

Ils ne parlèrent pas lorsqu’ils gravirent le chemin sur la pente de la colline, dans l’obscurité des arbres qui se refermait sur eux pour leur assurer une protection, tendant un voile devant la luinosité morte de la lune et devant celle, plus morte encore, que renvoyaient les fenêtres du bâtiment principal du Département général des sciences et des technologies.

L’avion de Francisco était caché dans les broussailles, sur le bord d’une prairie, passé l’autre versant de la colline. Il n’y avait aucune habitation sur des kilomètres à la ronde. Il n’y avait pas d’yeux pour remarquer la soudaine traînée des phares d’atterrissage de l’appareil qui surgit depuis la désolation des quelques buissons morts, ni pour se poser de questions sur la présence en cet endroit du soufle violent du moteur lorsqu’il démarra, ramené à la vie par Danneskjold qui avait pris les commandes.

Lorsque le bruit de porte de l’appareil se referma d’un coup sec derrière eux, et qu’ils sentirent la poussée des roues sous leurs sièges, Francisco sourit pour la première fois.

— Je ne vais pas manquer cette occasion de pouvoir enfin te donner des ordres. dit-il en aidant Galt à s’étendre dans la chaise longue, « Maintenant reste immobile, détends toi et ne t’inquiètes plus… Et toi aussi. » ajouta-t-il en se tournant vers Dagny tout en pointant un doigt vers le siège situé à côté de la chaise longue de Galt.

Les roues étaient train de tourner de plus en plus vite, comme si l’avion était en train de gagner de la vitesse et de la légèreté, ignorant les obstacles impotents des petites secousses des creux de la prairie. Lorsque le mouvement devint une longue traînée

douce, lorsqu'ils virent les formes sombres des arbres défiler en s'éloignant pour dépasser l'encadrement des vitres, Galt se leva légèrement et pressa ses lèvres contre la main de Dagny : il était en train de quitter le monde extérieur en en emportant la valeur qu'il avait attendue de lui.

Francisco avait fait apparaître un kit médical de premiers secours, et il était en train de lui retirer sa chemise pour panser sa blessure. Galt vit le fin filet de sang qui coulait depuis l'épaule de Rearden jusque sur sa poitrine.

— Merci, Hank. dit-il.

Rearden sourit

— Je me limiterai à répéter ce que tu m'as dit lorsque je t'ai remercié, lors de notre première rencontre : si tu comprends que j'ai agi dans mon propre intérêt, alors tu sais que je n'attends aucun remerciement. »

— Je répéterai, dit alors Galt, « la réponse que tu m'avais donné : C'est bien pour ça que je te remercie. »

Dagny remarqua qu'ils se regardaient tous les deux, comme si leurs regards étaient la poignée de main marquant le scellement d'un lien trop ferme pour qu'il requiert aucune déclaration. Rearden vit qu'elle était en train de les observer tous les deux ; et la subtile contraction de ses yeux fut comme un sourire de cautionnement, comme si son coup d'œil était en train de répéter le message qu'il lui avait adressé depuis la *Vallée*.

Ils entendirent le son soudain de la voix de Danneskjold qui séleva avec gaieté dans une conversation avec l'espace vide, et ils réalisèrent qu'il était en train de parler à la radio de l'avion :

— Oui, sains et saufs, tout le monde… Oui, il n'est pas blessé, juste un peu secoué et il est en train de récupérer… Non, pas de blessure permanente… Oui, oui, nous sommes tous là. Hank Rearden à une blessure qui n'a touché que de la viande, mais–il regarda par-dessus son épaule, derrière lui–« …mais il est en train de me faire un grand sourire, là maintenant… Des pertes ? Je pense que nous avons perdu notre calme durant quelques minutes, quand on était là bas, mais on est en train de se remettre. N'essaie pas de me battre quand on arrivera à la *Ravine de Galt*, j'atterrirai le premier ; et je donnerai un coup de main à Kay au restaurant pour préparer ton petit-déjeuner.

— Est-ce que des gens de l'extérieur peuvent l'entendre ? demanda Dagny.

— Non, répondit Francisco, « C'est une fréquence qu'ils ne

sont pas équipés pour recevoir. »

— A qui parle-t-il ? demanda Galt.

— A à peu près la moitié de la population masculine de la *Vallée*, dit Francisco, « ou à autant que nous avions d'espace disponible dans chaque avion disponible. Ils sont en train de voler derrière nous, en ce moment. Aurais-tu cru que l'un d'entre-eux serait resté bien au chaud à la maison et t'aurait laissé dans les mains des pillards ? Nous nous étions préparés pour te récupérer, quite à lancer un assaut armé pour ça, au *Départment* ou à l'hôtel Wayne-Falkland, si nécessaire. Mais nous savions que dans une telle éventualité, nous aurions couru le risque qu'ils te tuent lorsqu'ils auraient compris qu'ils auraient perdu la partie. C'est pour ça que nous avons décidé que nous quatre feraient une première tentative, seuls. Si nous avions échoué, les autres auraient lancé une attaque ouverte. Ils étaient en train d'attendre à environ un kilomètre de là. Nous avions des hommes qui étaient postés parmi les arbres, dans la colline, et qui nous ont vu sortir, puis ont passé le mot aux autres. Ellis Wyatt était chargé de mener l'assaut. Par un fait du hasard, c'est ton avion qu'il est en train de piloter. La raison pour laquelle on n'a pas pu arriver dans le New Hampshire aussi vite que le docteur Ferris, c'est que nous devions embarquer dans les avions depuis des terrains d'atterissage cachés situés assez loin de l'endroit, alors que lui il avait l'avantage de pouvoir utiliser des aéroports découverts, lesquels, d'ailleurs, il ne pourra plus utiliser bien longtemps. »

— Non, dit Galt, « plus très longtemps. »

— C'était notre principale difficulté. Le reste était simple. Je te raconterai le reste de toute l'histoire plus tard. De toute façon, nous quatre, c'était bien assez pour mettre une raclée à toute leur troupe de gardes.

— Un de ces siècles, dit Danneskjold en se tournant vers eux pour un instant, « les brutes privées ou publiques qui s'imaginent qu'elles peuvent diriger ceux qui leur sont supérieurs, auront à tirer des conclusions de la leçon de ce qui arrive quand la force brute rencontre l'esprit plus la force. »

— Ils l'ont déjà appris. fit Galt, « N'est-ce pas cette leçon toute particulière que tu leur a enseigné durant ces douze dernières années ? »

— Moi ? Oui. Mais le semestre est terminé. Cette nuit a été le dernier acte de violence que j'aurais eu à accomplir. C'était ma

récompense pour les douze années passées. Mes hommes ont maintenant commencé à se construire des maisons dans la *Vallée*. Mon bateau est caché dans un endroit où personne ne le trouvera, jusqu'à ce que je puisse le vendre pourqu'il serve des besoins beaucoup plus civilisés. Il sera reconverti en paquebot transatlantique, ça ferait un très bon paquebot d'ailleurs, même s'il sera un peu petit. Pour ce qui me concerne, je vais commencer à me préparer pour donner des genres de leçons différents. Je pense que j'aurai à revoir et a réadapter les travaux du premier professeur de notre professeur.

Rearden étouffa un rire.

— J'aimerai bien être présent, le jour où tu donneras ton premier cours de philosophie dans un amphithêatre d'université. fit-il. J'aimerai bien voir comment tes étudiants seront capables de se tenir à la hauteur du sujet, et comment tu t'y prendras pour répondre à toutes les sortes de questions hors-sujet dont je ne les blâmerai pour pas pour avoir voulu te les poser.

— Je leur dirai qu'ils trouveront les réponses dans le sujet du cours.

Il n'y avait pas beaucoup de lumières sur la terre, au-dessous d'eux. La campagne était une grande plaque noire, avec quelques étincelles occasionnelles provenant des fenêtres de quelques structures appartenant à l'Etat, et les faibles lueurs tremblantes de bougies qui éclairaient quelques maisons un peu tape-à-l'œil. La plupart de la population rurale avait été réduite, depuis longtemps déjà, à la vie de ces âges où la lumière artificielle était un luxe exhorbitant, et un crépuscule avait mis un terme à l'activité humaine. Les petites villes étaient comme des petites mares dispersées, abandonnées par une marée descendante, retenant encore quelques précieuses gouttes d'électricité, mais qui étaient en train de s'assécher dans un désert de rationnements, de quotas, de contrôles et de règlements justifiés par des traditions hors d'âge devenues absurdes.

Mais lorsque l'endroit qui avait été la source de cette marée–New York–s'éleva au loin devant eux, elle était encore en train d'étendre ses lumières jusqu'aux cieux, défiant toujours l'obscurité originelle, presque comme si, dans un ultime effort, dans un dernier appel à l'aide, elle était maintenant en train d'étendre ses bras vers l'avion qui traversait son ciel. Involontairement, ils se levèrent autant qu'ils le purent, comme

s'il s'était agi d'une attention pleine de respect pour le lit de mort de ce qui avait été grandeur.

En regardant vers le bas, ils purent voir les dernières convulsions : les lumières des automobiles progressaient rapidement dans les rues, tel des animaux pris au piège dans une brume, cherchant frénétiquement une issue ; les ponts étaient embouteillés par les voitures, les abords des entrées de ponts etaient des veines de phares collés les uns derrière les autres, des goulots scintillants stoppant tout mouvement, et les cris désepérés des sirènes atteignant très faiblement l'altitude de l'avion. Les nouvelles annonçant la coupure des artères du continent s'étaient maintenant répandues dans toute la cité, les hommes étaient en train de déserter leurs postes, tentant, dans la panique, d'abandonner New York, cherchant à s'échapper en empruntant des routes qui étaient toutes coupées et par la voie desquelles aucune fuite n'était plus possible.

L'avion se trouvait au-dessus des cimes des grattes-ciel lorsque tout à coup, avec la soudaineté d'un frisson, comme si le sol s'était mis à l'engloutir, la cité disparut de la face de la terre. Cela leur prit un moment pour réaliser que la panique avait atteint les centrales électriques, et que les lumières de New York venaient de s'éteindre.

Dagny poussa un cri.

— Ne regarde pas en bas ! Galt ordonna sèchement.

Elle releva les yeux vers son visage qui avait cet air d'austérité avec lequel elle l'avait toujours vu faire face aux faits. Elle se souvint de l'histoire que Francisco lui avait raconté : "Il devait quitter la *Twentieth Century*. Il vivait alors dans des combles dans un quartier dévasté. Il avait fait un pas vers la fenêtre et avait pointé un doigt en direction des grattes-ciel de la cité. Il disait que nous devions 'éteindre les lumières du monde', et que lorsque que nous verrions les lumières de New York s'éteindre, nous saurions alors que notre travail serait terminé.[1]"

Elle y pensa lorsqu'elle les vit tous les trois–John Galt, Francisco d'Anconia, Ragnar Danneskjold–se regarder silencieusement les uns les autres pendant un moment.

Elle regarda Rearden ; il n'était pas en train de regarder en bas, il regardait au loin, comme elle l'avait vu regarder la campagne intacte : avec un coup d'œil évaluant les possibilités d'action.

---

1. IIIème Partie, Chapitre II, page 1189. *(N. d. T.)*

Lorsqu'elle regarda en direction de l'obscurité au devant, un autre souvenir s'éleva dans son son esprit : le moment où, décrivant des cercles au-dessus de l'aéroport d'Afton, elle avait vu le corps d'argent d'un avion sélever tel un phœnix depuis l'obscurité de la terre. Elle sut que maintenant, en cette heure même, leur avion était en train de transporter tout ce qu'il restait de la cité de New York.

Elle regardait au-devant. La terre aurait pu être aussi vide que l'espace où leur hélice qui était en train de découper dans l'air un chemin libre–aussi vide et aussi libre.

Elle savait que ce que Nat Taggart avait ressenti lorsqu'il avait commencé, et pourquoi maintenant, pour la première fois, elle était en train de le suivre avec une pleine loyauté : le sentiment confiant de se trouver face à un vide et de savoir que l'on avait un continent à bâtir.

Elle sentit toute la lutte de son passé s'élevant devant elle pour ensuite s'éloigner, la laissant ici, au plus fort de ce moment. Elle sourit–et les mots dans son esprit, évaluant et scellant le passé, étaient des mots de courage, de fierté et de dédication que la plupart des hommes n'avaient jamais compris, les mots empruntés au langage d'un homme d'affaire : *Le prix ne fait pas l'objet*[1].

Elle ne s'écria pas et elle ne ressentit aucun frisson quand, dans l'obscurité, en bas, elle vit un petit allignement de points lumineux luttant lentement dans la direction de l'ouest et dans le vide, avec le long point allumé et étiré d'un phare tâtonnant pour protéger la sécurité de sa voie devant lui ; elle ne ressentit rien, même s'il s'agissait d'un train, et elle sut qu'il n'avait pas d'autre destination que le vide.

Elle se tourna vers Galt. Il était en train d'observer son visage, comme s'il suivait le cours de ses pensées. Elle vit la réfexion de son sourire dans le sien.

— C'est la fin. dit-elle.

— C'est le commencement. lui répondit-il.

Puis ils demeurèrent immobiles, adossés dans leurs fauteuils, se regardant silencieusement l'un et l'autre. Puis la personne de

1. Dicton américain très populaire dans ce dernier pays, et qui veut dire que c'est ce que vaut réellement un objet qui en détermine sa valeur, et non la valeur subjective que l'on cherche à lui donner en en augmentant le prix plus que de raison. *(N. d. T.)*

l'un emplit celle de l'autre, réciproquement, comme la somme et la signification d'un futur ; mais la somme incluait la connaissance de tout ce qui devait être appris, avant que la personne d'un autre être ne puisse venir pour personnifier la valeur de l'existence.

New York était maintenant loin derrière eux, quand ils entendirent Danneskjold répondre à un appel à la radio :

— Oui, il est éveillé. Je ne pense pas qu'il dorme cette nuit… Oui, je pense qu'il peut.

Il se tourna pour regarder par-dessus son épaule.

— John, Docteur Akston voudrait te parler.

— Quoi ? Il est dans un de ces avions derrière nous ?

— Bien sûr.

Galt fit un bond vers l'avant pour saisir le micro.

— Bonjour Docteur Akston. dit-il ; le ton bas de sa voix fut l'image audible d'un sourire transmis à travers l'espace.

— Bonjour, John.

La régularité trop consciente de la voix de Hugh Akston confessait à quel prix il avait attendu d'apprendre s'il prononcerait encore ces mots un jour.

— Je voulais juste entendre ta voix… juste pour être vraiment sûr que tu vas bien.

Galt fit un peti rire–sur le ton d'un étudiant présentant fièrement un devoir fini comme preuve d'une leçon bien apprise–il répondit :

— Bien sûr que je vais bien, Professeur. Il le fallait. “A” est “A”.

***

La locomotive de la *Comète* tomba en panne en plein milieu d'un désert dans l'Arizona. Elle s'était arrêtée abruptement sans raison apparente, tel un homme qui ne se serait pas permis de savoir qu'il en faisait plus qu'il ne pouvait en supporter : quelque part dans la machine, une connexion en avait eu assez et s'était définitivement rompue.

Quand Eddie Willers avait fait appeler le chef de train, il avait attendu longtemps avant que l'homme n'arrive, et il avait auguré de la réponse en voyant la mine résignée de l'homme.

— Le conducteur est en train d'essayer de trouver la panne, Monsieur Willers. il avait répondu d'une voix douce, sur un ton

impliquant que c'était également son devoir d'espérer, mais que cela faisait déjà des années qu'il n'avait plus d'espoir.

— Il ne sait pas ?

— Il est en train d'y travailler.

Le chef de train attendit durant encore une demi-minute de courtoisie, puis se tourna pour partir, mais il s'interrompit pour prendre l'initiative d'une explication, comme si les restes d'une habitude de la rationnalité lui avait dit que toute tentative pour expliquer rendait n'importe quelle terreur refoulée plus facile à supporter.

— Nos *Diesels* ne sont pas aptes à être envoyées comme ça sur des grandes distances, Monsieur Willers. Elles ne sont même plus bonnee à réparer depuis longtemps.

— Je sais. répondit Eddie Willers à voix basse.

Le chef de train eut l'impression que son explication était pire que s'il n'en avait tenté aucune : elle menait à des questions que les hommes ne posaient plus de nos jours. Il secoua la tête et sortit. Eddie Willers resta assis devant l'obscurité vide qui se trouvait derrière la vitre.

C'était la première *Comète* qui était envoyée depuis San Francisco depuis déjà bien des jours : elle était le fruit de ses efforts torturés pour rétablir le service transcontinental. Il n'aurait pu dire ce que les quelques derniers jours lui avaient coûté, ni tout ce qu'il avait fait pour sauver le terminus du chaos aveugle d'une guerre civile que des hommes étaient en train de mener, sans aucune conception clairement définie de leurs visées ; il n'y avait aucun moyen de se souvenir des arrangements qu'il avait conclu sur la base de la portée de chaque changement de situation. Il savait seulement qu'il avait obtenu l'immunité pour le terminus de la part de trois différentes fractions guerrières ; qu'il avait trouvé un homme qui ne semblait pas avoir complètement renoncé pour qu'il puisse lui confier la charge de directeur du terminus ; qu'il avait relancé une nouvelle *Comète* pour la direction de l'est, avec la meilleure locomotive Diesel et la meilleure équipe disponible ; et qu'il s'y était embarqué pour accomplir son voyage de retour à New York, sans aucunement savoir combien de temps tout ce qu'il venait de faire allait durer.

Il n'avait encore jamais eu à travailler si durement ; il avait fait son travail aussi consciencieusement bien qu'il s'était toujours affranchi de toutes les missions qui lui avaient été

confiées ; mais c'était comme s'il avait travaillé dans le vide, comme si son énergie n'avait trouvé aucun propos concret qu'elle puisse servir, et s'était précipité dans les sables de… de quelque désert tel que celui qui se trouvait justement derrière la vitre de la *Comète* à cet instant. Un frisson lui parcourut le corps : il se sentit pour un moment une sorte de lien de parenté avec la locomotive arrêtée du train.

A bout d'un moment, il demanda que le chef de train vienne le voir une nouvelle fois.

— Comme ça se passe ? demanda-t-il.

Le chef de train haussa les épaules et secoua la tête.

— Envoyez le pompier à un téléphone de voie. Dites lui de demander à la division qu'elle nous envoie le meilleur mécanicien qu'ils ont.

— Oui, Monsieur.

Il n'y avait rien à voir au-delà de la vitre ; en éteignant la lumière, Eddie pouvait distinguer une étendue grise parsemée de taches noires qui étaient des cactus, sans début ni fin. Il se demanda combien d'hommes s'étaient aventurés à le traverser, et à quel prix, durant les jours où les trains n'existaient pas. Il détourna la tête d'une secousse et ralluma prestement la lumière.

C'était seulement le fait que la *Comète* était en exile, se dit-il, qui lui communiquait cette sensation d'anxiété oppressante. Elle avait calé sur un rail étranger… sur la voie empruntée de la compagnie Atlantic Southern qui courait à travers l'Arizona, la voie qu'ils étaient en train d'utiliser sans payer. Il fallait qu'il la sorte de là, se dit-il ; il n'aurait pas cette sensation étrange, une fois qu'il se saurait en train de rouler sur les rails de la Taggart. Mais la jonction lui sembla soudainement se trouver à une distance insurmontable des berges du Mississippi, là où se trouvait le Pont Taggart.

Non, se dit-il, ce n'était pas tout. Encore fallait-il qu'il admette pour lui-même quelles images embrumaient son esprit avec un sentiment d'inconfort qu'il ne pouvait ni saisir ni dissiper ; elles étaient trop dépourvues de sens pour être définies et trop inexplicables pour être ignorées. L'une était l'image d'une petite gare qu'ils avaient dépassé sans y stopper, il y avait pas plus de deux heures : il avait remarqué les quais vides et les vitres des fenêtres du bâtiment de la gare brillament éclairées ; la lumière provenait de pièces vides ; il n'avait vu aucune silhouette humaine, ni dans le bâtiment, ni sur les voies à l'extérieur.

L'autre image était celle de la petite gare suivante qu'ils avaient dépassée ; son quai avait été encombré par une foule agitée. Maintenant, ils étaient bien au-delà de l'atteinte de toute lumière ou bruit de quelque gare que ce soit.

Il fallait qu'il sorte la *Comète* d'ici, se dit-il. Il se demanda pourquoi il ressentait ce besoin avec une telle sensation d'urgence, et pourquoi il lui avait semblé si crucialement important de rétablir la liaison de la *Comète*. Une misérable poignée de passagers se battait en duel dans ses wagons vides ; les hommes n'avaient pas d'endroit où aller et aucun but à atteindre. Ce n'était pas pour eux qu'il s'était débattu ; il ne pouvait pas dire pour qui. Deux phrases demeurèrent en suspend dans son esprit, comme des réponses, le dirigeant avec le manque de clareté d'une prière et la force irrésistible d'un absolu.

L'une était : *De l'Océan à l'Océan*, pour toujours ; l'autre était : “Ne la laisse pas tomber…”.

Le chef de train revint une heure plus tard, avec le pompier dont le visage paraissait bizarrement lugubre.

— Monsieur Willers, dit le chef de train d'une voix lente, « le siège de la division ne répond plus. Il n'y avait pas de siège de division. Je veux dire, personne n'était là pour répondre au téléphone… enfin, autrement dit, personne ne s'est donné la peine de décrocher au bout du fil. »

— Mais vous savez bien que c'est impossible !

Le pompier haussa les épaules :

— Les hommes ne considéreraient pas une catastrophe comme quelque chose d'impossible, de nos jours.

Eddie Willers bondit sur ses jambes.

— Faites tout le train. ordonna-t-il au chef de train, « Demandez dans chaque wagon s'il y a un ingénieur en électricité à bord. »

— Oui, Monsieur.

Eddie savait qu'ils sentaient, tout comme il le sentait lui-même, qu'ils ne trouveraient pas un tel homme : pas parmi les visages éteints et léthargiques des passagers qu'ils avaient vus.

— Venez avec moi. ordonna-t-il au pompier en se tournant vers lui.

Ils montèrent tous deux à bord de la locomotive. Le conducteur aux cheveux gris était assis à sa place, regardant les cactus, au loin. Les phares de la locomotive étaient restés allumés et leur faisceaux s'étiraient dans la nuit, immobiles et

droits, n'atteignant rien d'autre que le flou des traverses qui se disolvait.

— Essayons de voir ce qui ne va pas. dit Eddie en retirant son manteau, sa voix se faisant mi-ordre, mi-prière, « Essayons encore un peu. »

— Bien, Monsieur. fit le conducteur sans ressentiment ni espoir.

Le conducteur avait épuisé son maigre bagage de connaissances ; il avait contrôlé toutes les sources potentielles de dysfonctionnement qu'il avait pu imaginer. Il rampa sous la machinerie et s'affaira également au-dessus d'elle, dévissant ses composants puis les remettant en place encore une fois, retirant quelques pièces pour les remplacer, démontant des moteurs au hasard, ainsi qu'un enfant l'aurait fait avec un vieux réveil, mais sans cette conviction de l'enfant que la connaissance est possible.

Le pompier continuait à se pencher par une vitre ouverte de la locomotive, regardant l'immobilité noire et tremblant, comme si c'était le fait de l'air de la nuit qui devanait de plus en plus froid.

— Ne vous en faites pas, dit Eddie Willers en prenant un ton de voix inspirant la confiance, « nous allons faire de notre mieux, et si nous échouons, ils nous enveront de l'aide tôt ou tard. Ils n'abandonnent pas les trains au milieu de nulle part. »

— C'était pas dans leurs habitudes. dit le pompier.

De temps à autre, le conducteur relevait son visage taché de graisse pour lancer un regard en direction des visages et de la chemise d'Eddie Willers, tachés de graisse eux aussi.

— A quoi ça sert, Monsieur Willers ? demanda-t-il.

— On ne peut pas laisser tomber ! répondit Eddie avec férocité ; il savait vaguement que ce qu'il voulait dire allait au-delà du sauvetage de la *Comète*… et au-delà même de celui de la compagnie.

Allant de la cabine de pilotage à l'unité des trois moteurs, puis de nouveau à la cabine, ses mains saignant, sa chemise lui collant au dos, Eddie Willers faisait des efforts pour se souvenir de tout ce qu'il avait su à propos des locomotives, de tout ce qu'il avait appris à l'université et plus tôt encore : tout ce qu'il avait pu glaner durant ces jours lorsque les employés de la gare de Rockdale le poursuivait pour le chasser de ces rangées de lourds moteurs d'aiguillages.

Ces restes de connaissances ne menaient à rien ; son cerveau semblait être débordé et durci ; il avait bien conscience que les

moteurs n'étaient pas sa spécialité professionnelle, il savait qu'il ne savait pas, et qu'il s'agissait maintenant d'une question de vie ou de mort pour lui de découvrir cette connaissance. Il regardait les cylindres, les lames de métal, les câbles et les fils, les cadrans et les voyants du tableau de bord qui clignotaient toujours. Il luttait pour ne pas laisser son esprit être pénétré par la pensée qui se faissait pressante à sa périphérie : quelles étaient les chances et combien de temps ça prendrait–selon la théorie mathématique de probabilités–pour des hommes primitifs travaillant à tour de rôle, de trouver la bonne combinaison de pièces pour reformer le moteur de cette locomotive ?

— A quoi ça sert, Monsieur Willers ? gémissait le conducteur.

— On ne peut pas laisser tomber ! répondit-il, en criant cette fois.

Il n'aurait su dire combien d'heures s'étaient écoulées lorsqu'il entendit le pompier soudainement crier :

— Monsieur Willers ! Regardez !

Le pompier était en train de se pencher par la vitre et pointait un doigt vers l'obscurité, derrière eux.

Eddie Willers regarda. Une petite lumière bizarre se balançait avec des secousses au loin; elle semblait être en train de s'approcher à une vitesse imperceptible ; ça ne ressemblait à aucune sorte de lumière qu'il aurait pu identifier.

Au bout d'un moment, il lui sembla pouvoir reconnaître quelques larges formes noires qui s'avançaient lentement ; elles se déplaçaient selon un alignement parallèle à la voie ; le point de lumière était bas au-dessus du sol, il se balançait ; il fit des efforts pour écouter, mais il n'entendit rien.

Puis il entendit un faible battement atténué qui ressemblait à un bruit de sabots de chevaux. Les deux hommes derrière lui étaient en train de regarder les formes noires avec un air de terreur grandissant, comme si une apparition surnaturelle était en train d'avancer sur eux en surgissant de la nuit sur le désert. Au moment où ils étouffèrent soudainement un rire, joyeusement, en reconnaissant les formes, ce fut le visage d'Eddie qui se figea dans une expression de terreur à la vue d'un fantôme plus effrayant que n'importe quel autre auquel il aurait pu s'attendre : c'était un train de wagons-fourgons. La lanterne qui se balançait sauta en avant pour finalement s'imobiliser à côté de la locomotive.

— Hé *mon pote*, je t'emmène ? appela un homme qui semblait

être le chef ; il lâcha un petit rire, « Coincés, pas vrai ? »

Les passagers de la *Comète* regardaient tous par les vitres ouvertes de leurs wagons ; quelques uns descendirent sur la voie et ils étaient maintenant en train de s'approcher. Des visages de femmes lançaient des coups d'œil depuis les wagons, d'entre les piles d'effets personnels ; un bébé geignit depuis vers la fin du convoi.

— Vous êtes fou ? demanda Eddie Willers.

— Non, je suis sérieux, *mon pote*. On a plein de place. On vous emménera–moyenant un prix–si vous voulez vous tirer d'ici.

C'était un homme à l'allure déguingandée mais nerveux, faisant des gestes bizarres lorsqu'il parlait, et qui avait une voix aux accents insolents, et dont la tenue vestimentaire évoquait celle d'un hurleur de stand de fête foraine.

— Ce train là, c'est la *Comète* Taggart. dit Eddie Willers en s'étranglant.

— La *Comète*, dis donc ? Ça resemblerait plutôt à une chenille morte, d'après moi. C'est quoi ton problème, *mon pote* ? Tu vas aller nulle part, là… et puis tu pourrais pas y aller, même si tu voulais essayer.

— Qu'est-ce que vous voulez dire ?

— Tu ne pense pas que tu vas aller à New York, non ?

— Nous allons à New York.

— Alors… t'es pas au courant ?

— Quoi ?

— Dis donc, c'était quand, la dernière fois que tu as parlé à quelqu'un, dans une de tes gares ?

— Je ne sais pas !... Parlé de quoi ?

— Que votre Pont Taggart, il est plus là. Parti. Explosé en petits morceaux. Une explosion avec des rayons sonores ou quelque chose comme ça. Personne sait exactement. On sait juste qu'il n'y a plus de pont qui traverse le Mississippi. Il n'y aura plus de New York, pas pour les gars comme toi et moi qui voudraient y aller en train.

Eddie Willers ne sut pas ce qui arriva ensuite ; il était tombé en arrière contre le côté du siège du conducteur, les yeux fixés sur la porte d'accès à la rangée de moteurs ; il ne sut pas combien de temps il resta là, comme ça ; lorsqu'il tourna finalement la tête, il vit qu'il était seul. Le conducteur et le pompier avaient déserté la cabine. Il y avait toutes sortes de voix qui criaient, à l'extérieur, des cris, des sanglots, des questions qui étaient criées,

et le rire du hurleur de stand de fête foraine.

Eddie s’agrippa au bord de la fenêtre de la cabine pour se relever : l’équipage et les passagers de la *Comète* s’étaient agglutinés autour du chef du convoi et de ses compagnons à moité en guenilles ; il était en train d’agiter les bras en des gestes de commandes. Quelques unes des dames de la *Comète* qui étaient les mieux habillées–dont les époux avaient apparamment été les premiers à conclure un arrangement–étaient en train de monter dans les wagons de marchandises en pleurnichant près de leurs délicates malettes de toilette.

— Allons-y, les enfants ! Montez ! le hurleur était en train de crier avec enthousiasme, « Nous ferons de la place pour tout le monde ! On sera peut être un petit peu serrés, mais ça sera toujours mieux que de servir en pature aux coyottes ! Les jours du “cheval de fer” sont terminés ! Tout ce que nous aurons, c’est du bon vrai cheval de la vieille école ! Ils sont lents, mais ils sont fiables ! »

Eddie Willers sortit de la locomotive pour se tenir à mi-hauteur de l’échelle d’accès de la cabine, pour voir la foule et pour se faire entendre. Il agitait une main tout se tenant à l’échelle de l’autre.

— Vous n’allez tout de même pas partir, non ? criait-il à ses passagers, « Vous n’allez pas abandonner la *Comète* ? »

Ils s’écartèrent légèrement de lui, comme s’ils ne voulaient pas le regarder ni répondre. Ils ne voulaient pas entendre de questions que leur esprit auraient été incapables de peser. Il voyait les visages aveuglés par la panique.

— Qu’est ce que c’est le problème avec le grouillot plein de graisse, là ? demanda le hurleur en pointant un doigt vers Eddie.

— Monsieur Willers, dit le conducteur d’une voix aimable, « Ça ne sert à rien… »

— N’abandonnez pas la *Comète* ! criait Eddie Willers, « Ne la laissez pas disparaître ! »

— T’es timbré ? cria le hurleur, « T’as pas la moindre idée de ce qui est en train d’arriver à tes gares et à ta “boîte” ! Ils sont en train de cavaler dans tous les sens comme une bande de canards auxquels on aurait coupé la tête ! Je crois pas qu’il restera encore une seule compagnie de chemin de fer de ce côté-là du Mississippi, demain matin. »

— Vous feriez mieux de venir, Monsieur Willers. dit le conducteur.

— Non ! cria Eddie, en s'agrippant plus fermement au barreau de l'échelle comme s'il avait voulu remonter rapidement dans la cabine.

Le hurleur haussa les épaules.

— Bon, et bien ça va être tes funérailles!

— Qu'est-ce que vous choisissez ? demanda le conducteur, sans regarder Eddie en face.

— Allons-y *mon pote* ! Il faut bien que tu t'arrêtes… quelque part. Nous on est d'*Imperial Valley*, en Californie. La foule du *Parti des Citoyens* nous a piqué notre moisson dans nos greniers et tout ce que nous avions comme nourriture. "Pour constituer des réserves pour le peuple", qu'ils nous ont dit. C'est comme ça qu'on a ramassé le peu qui nous restait et qu'on est parti. Fallait qu'on parte en pleine nuit, d'après *les gars de Washington*… Nous on cherche juste un endroit pour vivre… Tu seras le bienvenu, si tu veux venir avec nous, *mon pote* ; si t'as pas de maison ou autre chose, on peut te laisser à une gare, sur le chemin, ou ailleurs.

Les hommes de ce train–songea Eddie avec indifférence– avaient l'air d'être un peu trop minables pour devenir les fondateurs d'une terre d'asile libre, cachée quelque part, mais pas assez pour devenir un *gang* de pillards ; ils n'avaient pas plus de destination à trouver que la faible lanterne de leur locomotive pouvait en éclairer, ils étaient appelés à se disoudre quelque part dans les étendues désertiques du pays.

Il resta sur l'échelle et releva les yeux vers le faisceau du phare de sa locomotive. Il ne regarda pas lorsque le tout dernier homme à voyager sur la *Comète* fut transbordé dans un wagon de marchandises.

Le chef de train fut le dernier à monter à bord.

— Monsieur Willers ! appela-t-il désespérément, « Venez avec nous ! »

— Non. fit Eddie.

Le hurleur de fête foraine agita la main en un mouvement ascendant à l'attention de la silhouette d'Eddie, sur le côté de la locomotive au dessus de leurs têtes.

— J'espère que tu sais ce que tu fais ! cria-t-il, sa voix se faisant maintenant moitié une menace, moitié une prière, « Peut-être qu'avec un peu de chance quelqu'un viendra te sortir de là la semaine prochaine, ou dans un mois ! Peut-être ! Qui pourra le faire, en ces jours ? »

— Allez vous en d'ici. dit Eddie Willers.

Il remonta dans la cabine, lorsque les wagons s'ébranlèrent en avant et s'éloignèrent dans la nuit, en grinçant avec de légers mouvements de balancement. Il s'assit sur le siège du conducteur d'une locomotive immobile, le front pressé contre la manette de puissance devenue inutile.

Il se sentait comme le capitaine d'un paquebot en détresse, qui préférait couler avec son navire plutôt que d'être sauvé par les canots de sauvetage le tentant avec la supériorité de leurs embarcations.

Puis, soudainement, il ressentit une colère désespérée et justifiée l'envahir au point de l'aveugler. Il se dressa sur ses jambes et saisit la manette de contrôle de puissance. Il fallait qu'il fasse démarrer la locomotive et la fasse avancer. Au-delà du processus de la pensée, de calculs ou de peur, animé par une sorte de défiance justifiée, il était en train de manipuler des commandes au hasard, il agitait violemment la manette de puissance d'avant en arrière, il piétinait la "pédale d'homme mort", laquelle était bien morte, il était en train de tâtonner dans l'espoir de distinguer une vision qui semblait à la fois lointaine et proche, sachant seulement que cette bataille désespérée était nourrie par cette vision là et était livrée pour elle-même.

« Ne la laisse pas disparaître ! » criait son esprit, tandis qu'il était en train de voir les rues de New York ; « Ne la laisse pas disparaître ! », tandis qu'il voyait la fumée s'élever fièrement des cheminées d'usines, tandis qu'il luttait pour traverser la fumée et atteindre l'autre vision qui se trouvait aux origines de cette vision.

Il était en train de tirer sur les enroulements de câbles, il était en train de les connecter entre eux avant de les arracher, tandis que le sentiment soudain de la présence de rayons de soleil et de pins continuait de tirer les quatre coins de son esprit. « Dagny ! », s'entendit-il crier sans un bruit, « Dagny, au nom de ce qu'il y a de mieux en nous !... » Il était en train de s'agiter sur des leviers futiles et sur la commande de puissance qui n'avait aucune puissance à communiquer à quoi que ce soit… « Dagny ! » criait-il à une fillete de douze ans dans une clairière frappée d'un rayon de soleil, au milieu des bois, « A nom de ce qu'il y a de mieux en nous, je dois maintenant faire démarrer ce train !... Dagny, c'est ce que c'était… et tu le savais, déjà à ce moment là, mais pas moi… tu le savais quand tu t'es tournée

pour regarder les rails… Moi je disais, ‘pas des affaires, ou juste gagner de l’argent’ …mais, Dagny, le commerce et gagner sa vie et ce qui est en l’homme et qui le rend possible, c’est le meilleur qu’il y a en nous, c’était la chose à défendre… au nom de sa sauvegarde, Dagny, je dois faire démarrer ce train maintenant… »

Lorsqu’il prit conscience qu’il s’était effondré sur le sol de la cabine et qu’il sut qu’il n’y avait plus rien qu’il puisse faire ici, il se leva puis descendit l’échelle, avec la vague pensée des roues de la locomotive à l’esprit, même s’il savait que le conducteur les avait contrôlées aussi. Il sentit l’écrasement de la pousière du désert sous son pied lorsqu’il se laissa tomber sur le sol. Il resta un instant immobile et, dans l’énorme silence, il entendit le frémissement des boules d’herbes sèches roulées par le vent dans l’obscurité, tel le rire étouffé d’une armée invisible rendue libre d’avancer au moment où la *Comète* ne le pouvait plus. Il entendit un bruissement plus vif, pas très loin de lui, et il vit la petite forme grise d’un lapin qui se levait sur ses pattes de derrière pour renifler la première marche d’un wagon de la *Comète* Taggart. Dans un mouvement brusque de folie meurtière, il s’élança dans la direction du lapin, comme s’il pouvait défier l’avancée de l’ennemi personnifié par cette minuscule forme grise. Le lapin disparut d’un seul bon dans l’obscurité, mais il savait que l’avancée ne serait pas mise en défaite.

Il marcha jusque devant la locomotive et releva les yeux pour regarder les lettres “TT”. Puis il s’effondra en travers de la voie et y resta à sanglotter, au pied de la machine, avec le faisceau figé du phare au-dessus de lui qui partait en direction d’une nuit sans limites.

***

La musique du *Cinquième Concerto* de Richard Halley ruisselait de son clavier pour s’élancer au-delà du verre de la fenêtre, au-dessus des lumières de la *Vallée*. C’était une symphonie triomphale. Les notes volaient dans les airs, elles parlaient d’élévation et elles-mêmes étaient cette élévation ; elles étaient l’essence et la forme de mouvements ascendants, elles semblaient personnifier chaque pensée et chaque acte humain qui avaient l’ascension pour motif. C’était un soleil éclatant de son, émergant de l’ombre et s’étendant librement. Elle avait la liberté

de la libération et la tension du propos. Elle balayait l'espace pour ne laisser rien d'autre que la joie d'un effort sans entraves. Seul un léger écho dans le son parlait de ce dont la musique s'était échappée, mais parlait avec un étonnement rieur à la découverte qu'il n'y avait pas de laideur ou de douleur, et qu'il ne devait jamais plus y en avoir. C'était l'air d'une immense délivrance.

Les lumières de la vallée tombaient un taches lumineuses sur la neige couvrant toujours le sol. Il y avait des étagères de neige sur les marches de granite et sur les membres alourdis des pins. Mais les branches nues des bouleaux connaissaient une légère poussée verticale, comme pour exprimer une confiante promesse des feuilles de printemps à venir.

Le rectangle de lumière sur le flanc d'une montagne était la fenêtre de la pièce de travail de Mulligan. Midas Mulligan était assis derrière son bureau, avec une carte et une colonne de chiffres devant lui. Il était en train de dresser la liste des avoirs de sa banque, et de travailler sur un plan de projets d'investissements. Il était en train de coucher sur le papier les endroits qu'il avait choisis :

— New York, Cleveland, Chicago… New York, Philadelphie… New York… New York… New York…New York…

Le rectangle de lumière au fond de la *Vallée* était la fenêtre de la maison de Danneskjold. Kay Ludlow était assise devant un miroir, étudiant d'un air pensif les teintes de fond de teint largement étalées sur une valise cabossée.

Ragnar Danneskjold reposait étendu sur un sofa, en train de lire un volume des œuvres d'Aristote :

… Les axiomes s'appliquent à tous les êtres sans exception et non point spécialement à tel genre d'êtres, à l'exclusion des autres… De plus, dans toutes les sciences, on se sert des axiomes, parce qu'ils concernent l'Être en tant qu'Être… Mais le principe qu'il faut nécessairement admettre pour comprendre quoi que ce soit à la réalité, ce principe là n'a rien d'hypothétique… Qu'un tel principe soit le plus incontestable de tous les principes, c'est ce que chacun doit voir. Mais quel est-il précisément ? Après ce qui précède, nous pouvons l'énoncer en disant que le voici : "Il est impossible qu'une seule et même chose soit, et tout à la fois ne soit pas, à une même autre chose,

sous un même rapport"[1].

Le rectangle de lumière au milieu des arpents d'une ferme était la fenêtre de la bibliothèque du juge Narragansett. Il était assis à une table, et la lumière de sa lampe venait tomber sur la copie d'un document ancien. Il avait souligné et barré les contradictions relevées dans ses déclarations qui avaient été un jour les causes de sa destruction. Il était maintenant en train d'ajouter une nouvelle clause dans ses pages :

Le Congrès ne décrétera aucune loi limitant la liberté de production et de commerce…

Le rectangle de lumière perdu au milieu d'une forêt était la fenêtre de la cabane de Francisco d'Anconia. Francisco reposait étendu sur le sol, près des langues dansantes d'un feu, penché au-dessus de feuilles de papier, complétant le dessin de son fondeur. Hank Rearden et Ellis Wyatt étaient tous deux assis à côté de la cheminée.

— John fera le *design* des nouvelles locomotives, Rearden était en train de dire, « …et Dagny s'occupera de diriger la première voie de la ligne feroviaire entre New York et Philadeplie. Elle… »

Et tout à coup, entendant la phrase suivante, Francisco rejeta la tête vers le haut et il éclata de rire, un rire de bienvenue, de victoire et de libération. Ils ne pouvaient pas entendre la musique du *Cinquième Concerto* de Halley qui flottait quelque part, haut au dessus du toit, mais le rire de Francisco allait bien avec l'air. Contenu dans la phrase qu'il venait d'entendre, Francisco était en train de voir le soleil du printemps sur les parterres non cloturés des maisons à travers le pays, il était en train de voir les étincelles des moteurs, il était en train de voir les reflets lumineux de l'acier des lignes ascendantes des nouveaux grattes-ciel, il était en train de voir les yeux de la jeunesse regardant l'avenir sans aucune incertitude ni peur.

La phrase que Rearden avait prononcé était : « Elle va probablement essayer de me tondre la laine sur le dos avec les tarifs de transport qu'elle va me demander, mais… je n'aurais pas de problème pour y faire face. »

1. ARISTOTE, *Métaphysique* Livre IV, chapitre III. *(N. d. T.)*

Le léger scintillement de lumière qui décrivait de lentes vagues dans l'air, sur la corniche la plus haute d'une montagne qui soit encore accessible, était la lumière des étoiles sur les mèches de cheveux de Galt. Il n'était pas en train de contempler la *Vallée*, en bas, mais l'obscurité du monde au-delà de ses murs. La main de Dagny reposait sur son épaule, et le vent soufflait ses cheveux, assez pour qu'ils se mêlent aux siens. Elle savait pourquoi il avait voulu marcher à travers les montagnes, cette nuit là, et ce qui l'avait fait s'arrêter pour qu'il le considère. Elle savait quels mots il allait prononcer et qu'elle serait la première à les entendre.

Ils ne pouvaient voir le monde au-delà des montagnes, il n'y avait qu'un vide d'obscurité et de roche, mais l'obscurité était en train de cacher les ruines d'un continent : les maisons sans toits, les rues sans lumières, les rails abandonnés. Mais au loin, vers l'horizon, sur le bord de la terre, une petite flamme dansait dans le vent, la flamme obstinément défiante de la *Torche de Wyatt*, ondulant, tordue pour se redresser immédiatement après, ne devant jamais être déracinée ou éteinte. Elle semblait appeler et attendre les mots que John Galt allait maintenant prononcer.

— La route est dégagée. dit Galt, « Nous allons revenir au monde. »

Il leva la main, et par-dessus la terre désolée il traça dans l'espace le symbole du dollar.

FIN

AUTRES OUVRAGES DU MEME AUTEUR

Fictions

Night of January 16th (1934) ISBN 0-452-26486-3
We the Living (1936) ISBN 0-451-18784-9
Anthem (1938) ISBN 0-451-19113-7
The Fountainhead (1943) ISBN 0-451-19115-3

Essais

For the New Intellectual (1961) ISBN 0-451-16308-7
The Virtue of Selfishness (with Nathaniel Branden) (1964) ISBN 0-451-16393-1
Capitalism: The Unknown Ideal (with Nathaniel Branden, Alan Greenspan, and Robert Hessen) (1966) ISBN 0-451-14795-2
Introduction to Objectivist Epistemology (1967) ISBN 0-452-01030-6 (expanded second edition)
The Romantic Manifesto (1969) ISBN 0-451-14916-5
The New Left: The Anti-Industrial Revolution (1971) ISBN 0-452-01184-1
Philosophy: Who Needs It posthumously edited by Leonard Peikoff (1982) ISBN 0-451-13893-7. The title essay was originally an address to the 1974 graduating class of the United States Military Academy.

Publiés en langue française

Nous, les vivants (We the Living), 1936.
Hymne (Anthem), 1938
La Source vive (The Fountainhead), 1943. L'auteur l'adapta en scénario pour le cinéma : Le Rebelle (The Fountainhead), réalisé par King Vidor.
La Vertu d'égoïsme (The Virtue of Selfishness), 1964.
Capitalisme : l'idéal inconnu (Capitalism: the unknown Ideal), 1966.
Le Manifeste romantique, 1969

Photocomposition les Edition du Travailleur
France

Achevé d'imprimé le 11 septembre 2009
sur les presses des Editions du Travailleur
France

Il a été tiré de cet ouvrage :

10 exemplaires d'essai et de correction numérotés de 01 à 10

Pas de dépôt légal : septembre 2009
N° d'éditeur : en attente – N° d'impression : 0001
Imprimé en France

Quand vous allez lire ce livre, vous devrez vous préparer à vérifier chaque prémisse de vos convictions. Il s'agit d'une histoire mystérieuse, pas à propos d'un meurtre du corps d'un homme, mais parlant du meurtre–et de la renaissance–de l'esprit de l'homme. C'est une révolution philosophique, racontée sous la forme d'un thriller d'action réunissant de violents évènements, histoire brillante et impitoyable d'un complot au suspens irrésistible.
Direz-vous que c'est impossible ? Et bien c'est la première de vos prémisses qu'il vous faudra revoir.

"Monsieur Rearden, dit Francisco avec une voix d'un calme solennel, « si vous voyiez Atlas, le géant qui porte le monde sur ses épaules, si vous voyiez qu'il se tient courbé sous le poids, le sang coulant sur son poitrail, ses genoux fléchissant, ses bras tremblant mais essayant toujours de maintenir le monde en l'air avec les ultimes efforts de sa volonté, et que plus grands sont ses efforts et plus lourd se fait le monde sur ses épaules ; que lui conseilleriez-vous de faire ? »
— Je… ne sais pas. Qu'est-ce qu'il… pourrait faire? Qu'est-ce que vous lui diriez ?
— De hausser les épaules."

Deuxième Partie, Chapitre III, Page 699-700.



AYN RAND, 1905-1982, a publié son premier livre, Nous les Vivants (We the Living) en 1936. Anthem suivit en 1938. Ce fut avec la publication de La Source Vive (The Fountainhead), en 1943 et de La Révolte d'Atlas (Atlas Shrugged), en 1957, que sa carrière d'écrivain connut un succès spectaculaire.
La philosophie unique d'Ayn Rand, l'Objectivisme, est depuis lors l'objet d'un intérêt mondial.

Illustration de couverture: Axel Pieri-Riso

0-525-94892-9